Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gazettedelajeune00pari

1° année ~~59~~ 60 Nos
Nov 1841 à déc. 1842
(complète)

GAZETTE

DE LA JEUNESSE.

1842.

Supplément à la GAZETTE du 7 Janvier 1843

Imprimerie CAUBET, rue du Cadran, 9.

GAZETTE

DE LA JEUNESSE.

RÉDACTEURS.

MM. L. AUQUIER, J. AUGIER, S. H. BERTHOUD, E. BRIFFAULT, ANTONY DESCHAMPS, DEPPING, PIERRE LACHAMBEAUDIE, ADRIEN LELIOUX, CH. MAGNÉ, SIR PAUL ROBERT, FRÉDÉRIC THOMAS, CH. VILLAGRE, ALFRED VANAULD, WOHLFART : MESDAMES DESBORDES-VALMORE, AMABLE TASTU, TH. MIDY, EUGÉNIE FOA, LOUISE CHROMBACH, etc., sous la direction littéraire de M. ALEXANDRE BOUCHÉ. Ce premier volume contient en outre des articles de MM. DE CHATEAUBRIAND, VICTOR HUGO, LAMARTINE, COMTE DE SÉGUR, MÉRIMÉE, AUGUSTIN THIERRY, DE BARANTE, AIMÉ MARTIN, L'ABBÉ SUCHET, etc.

PREMIÈRE ANNÉE.

PARIS,

RUE MONTMARTRE, 171, PRÈS LE BOULEVART.

1842.

D'après RIBERA (JOSEPH).

Voir l'intéressante nouvelle de M. HENRI BERTHOUD.

1re ANNÉE. — N. 1. Paraissant tous les Samedis. NOVEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié à la jeunesse des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LES ENFANS.

A NOS JEUNES LECTEURS.

HISTORIETTE

QU'IL FAUT LIRE.

LAUDE Bernard était un vieux fermier ; son fils Louiset aimait la chasse avec passion ; c'est pourquoi Louiset avait un chien.

Médor était le nom de ce chien, — la plus intéressante créature qu'il soit possible d'imaginer.

Médor n'avait encore que quatre mois lorsqu'il fut donné à Louiset, son éducation était entièrement à faire. Louiset se chargea de ce soin.

Voici comme il s'y prit :

Chaque matin, à peine les premiers rayons du soleil avaient aspiré les perles de rosée qui miroitaient aux gazons verts, notre jeune fermier courait à la niche de Médor, qu'il arrachait le plus souvent à son sommeil à l'aide d'un fouet aux dures tresses. C'était brutalement convier au travail la pauvre bête ; aussi dès le point du jour Médor faisait la moue à son maître. Celui-ci n'y prenait garde, et, le poussant du pied, le conduisait, sans plus de prévenances, au lieu qu'il appelait le champ de ses exercices.

C'était un marais fangeux, noyé dans des eaux vertes, hérissé de toutes parts de ronces et d'arbustes aux cruelles épines, auxquelles Médor était déjà redevable de bien des cris de douleur.

Arrivé là, notre instructeur, plutôt maladroit que méchant, haranguait son élève en le pinçant aux oreilles, et pour le dresser dans l'art de rapporter, faire la quête et se tenir en arrêt, le stimulait à grands coups de lanière.

Médor baissait la queue, montrait les dents, se posait sur son derrière, et, le regard courroucé, témoignait par son maintien de sa répugnance à pareils procédés. Le fouet menaçant se levant alors de nouveau sur sa tête, il fallait bien se résigner. Enfin, il partait, en hésitant ; il allait, se crottant jusqu'à l'échine, déchirant en vingt endroits sa jolie robe grise pommelée... mais sans arrêt, ne quêtant point et ne rapportant jamais rien.

Semblable manége dura bien des semaines, et Médor, toujours récalcitrant aux volontés de son maître, était aussi ignorant des ruses de la chasse que le premier jour.

Louiset perdait tout espoir, et, dans son mécontentement, il songeait à se défaire du rébelle. Voulant à cet égard consulter son père, il lui exposa ses griefs contre Médor.

Le vieux Bernard se prit à sourire aux plaintes de son fils.

« Louiset, lui dit-il, tu es un mal avisé. Crois-tu donc que c'est en rebutant ce pauvre animal comme tu l'as fait jusqu'à cette heure, que tu pouvais arriver à un bon résultat ? Erreur grossière, mon fils. Non seulement, grace à ton système, Médor resterait ignorant toute sa vie, mais encore tu lui aurais inspiré à jamais un profond dégoût pour la chasse et les chasseurs. Je suis même persuadé que Médor te haït déjà. Le mal, pourtant, n'est pas irréparable ; ton chien est jeune encore, confie-le moi : j'ai la presque certitude d'en faire, à ton profit, un excellent sujet.

Ce fut chose convenue.

Un mois s'était à peine écoulé que Médor passait en effet pour le meilleur chien de chasse de la commune.

— Comment donc avez-vous opéré ce miracle ? dit à son père, Louiset, émerveillé des prodiges du chien.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- NOVEMBRE.

DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE ROME,

ET DE L'EXPOSITION DE LEURS TRAVAUX.

(1841.)

Nos jeunes amis, car nous affectionnons déjà la belle jeunesse qui va nous lire, n'ont peut-être jamais entendu parler de ce qu'on appelle, dans le langage des artistes, Académie de France ou *Ecole de Rome*.

Nous allons leur donner une idée toute succincte de ce noble et utile établissement.

On nomme ainsi une sorte de collége des beaux-arts fondé à Rome, depuis longues années, par la munificence de la France, pour le perfectionnement de nos jeunes peintres, de nos jeunes sculpteurs, de nos jeunes architectes, etc., qui vont chercher sous le ciel et le soleil inspirateurs de l'Italie, dans la capitale de la chrétienté et l'ancienne reine du monde, des leçons de goût, d'énergie ou de grâce, dans l'art que chacun d'eux a choisi.

Mais n'allez pas croire, mes amis, que réaliser ce voyage soit chose facile.

Beaucoup y aspirent, peu y parviennent.

Ce n'est pas une faveur, c'est une récompense.

Et où serait le mérite, je vous prie, si l'élève paresseux et ignorant partageait cette distinction flatteuse avec celui que son application et sa persévérance ont mis au premier rang de ses jeunes condisciples ?

Il faut pour cela avoir fait déjà de longues études artistiques dans les diverses classes de l'Ecole des Beaux-Arts ; connaître les principes de la perspective, de la géométrie, des diverses espèces de dessin, et bien d'autres sciences encore. Puis, voici le difficile, il faut avoir remporté un premier grand prix au grand concours de l'Ecole des Beaux-Arts et être proclamé lauréat pour un tableau d'histoire, un morceau de sculpture, un paysage historique ou un plan d'architecture, supérieur à tout ce qu'ont produit de nombreux compagnons d'études.

Ce jour-là est un beau jour.

Alors le jeune artiste couronné devient *pensionnaire de Rome* ; c'est-à-dire qu'on l'envoie, aux frais de l'Etat, passer cinq années dans cette ville célèbre où, guidé par un illustre maître français, qui prend le titre de *Directeur*, et par d'habiles professeurs, ne pouvant faire un pas sans rencontrer quelque chef-d'œuvre ancien ou moderne : de vieux temples romains, des statues grecques, des tableaux

Ce n'est point un miracle. Voici ce que j'ai fait.

Au lieu de venir, comme toi, arracher Médor à son sommeil, j'attends qu'il s'éveille. Et déjà loin d'être de mauvaise humeur à ma présence, il est toujours enjoué et folâtre comme un bienheureux. Je n'ai en main ni fouet ni badine, et par conséquent je ne saurais lui inspirer la plus légère crainte. Je ne le brutalise point pour me faire suivre, il vient à moi de son propre élan, et quand nous partons, mon premier pas semble être pour lui le signal du plaisir.

Mais voici l'heure de la leçon, tu en jugeras.

« Médor !.. Médor !.. »

A la voix amicale du père Bernard, Médor sortit en frétillant de sa maisonnette de paille, et vint, après mille caresses, se coucher aux pieds du vieux fermier. Puis sur une exclamation plutôt que sur un geste de Bernard, le voilà qui se lève, prend les devans, d'abord trotte menu, puis galope, galope, jusqu'à ce qu'enfin, tout d'une traite, il soit venu se perdre dans les herbes tendres et fraîches d'un grand pré voisin.

Ici, Louiset, de plus en plus étonné, put le voir aller, venir, au moindre signe, faire cent tours, revenir, et, impatient, repartir de lui-même; se tenir en arrêt, se mettre en quête, courir sus, et enfin, tout joyeux, rapporter le gibier à son maître.

C'était merveille.

« Eh bien ! fit le père Bernard à son fils. »

Celui-ci ne trouvait pas à répondre, tant il était ébahi.

« Ecoute, mon enfant; je vais te dire ma recette, qui n'a rien que de simple et de tout naturel.

Ton système d'éducation, Louiset, fut complètement faux; le mien est le bon ; je le prouve :

Loin de rebuter Médor, je l'ai laissé venir à moi de lui-même. Tu le traînais, fouet en main, dans les eaux fétides des marais, où la pauvre bête n'entrait jamais qu'avec répugnance, et d'où elle ne sortait que transie, blessée, et partant, de fort mauvaise humeur. — Conviens, mon fils, que tes façons d'agir n'étaient pas des plus séduisantes.

Moi, je conduis Médor, ou mieux je le laisse me suivre dans ce pré vert et fleuri, où déjà, tu le vois, il se livre carrière, n'ayant pas, il est vrai, à redouter de déchirures aux ronces des taillis.

Le bon animal m'a su gré de mes attentions ; il a pris goût à des exercices dont j'ai su lui rendre les débuts faciles et amusans. Il y a plus, Médor en est venu à considérer son travail comme un délassement dont il se fait, joyeusement, une habitude journalière : si bien que le voilà maintenant plus intrépide chasseur que toi-même, et qu'au besoin, je crois, il s'en viendrait chasser sans maître.

Pardonnez-nous, jeunes lecteurs, nos amis, cette sorte d'apologue qui n'est là que pour vous amener à faire une appréciation facile du but que se propose la *Gazette de la Jeunesse*.

C'est ainsi que notre Journal sera pour la jeunesse des deux sexes et de tout âge, le pré fleuri où Médor aimait à s'ébattre.

Vous êtes, enfans, — passez-nous la comparaison, — les Médor dont l'éducation est à faire.

Le rôle du père Bernard sera le nôtre.

Quant au gibier que nous livrons à votre chasse, vous le devinez.

Tout ce qui peut instruire, tout ce qui peut amuser, tout ce qui peut former le cœur et l'esprit, rendre bon, sage, moral, sera le champ vaste, riant et fertile, dans lequel nous exercerons vos jeunes intelligences; et nous espérons, par l'attrait du plaisir, vous amener à courir après votre proie avec autant et plus d'ardeur que Médor n'en met maintenant à poursuivre la sienne.

A. BOUCHÉ, *rédacteur en chef.*

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

ADELINE BEAUCHÊNE.

Rien ne saurait donner l'idée, dans les contrées du centre de la France, de ces ouragans terribles qui, vers l'automne, éclatent soudainement dans les Alpes et dans les montagnes du Jura. Il semble parfois que toutes les cataractes du Ciel soient ouvertes sur ce point du globe, où d'épais nuages se transforment en quelques minutes, en fleuves immenses et impétueux, portant au loin la ruine, la dévastation et la mort. C'est surtout dans les vallées qui avoisinent les chaînes de montagnes que ces accidens sont terribles; car on ne peut les prévoir, et lorsque l'orage commence à gronder, la retraite est déjà presque impossible sur beaucoup de points, pour les pasteurs et leurs troupeaux.

Il y a quinze jours qu'un de ces orages, si subits et si violents, éclata tout à coup aux environs de Nantua. Aux premiers symptômes de l'ouragan, bêtes et gens s'étaient empressés de venir chercher un abri dans le village. Pendant quelques instans le ciel fut en feu; du sein des sombres nuages qui semblaient toucher la terre, partaient sans relâche de longs éclairs qui embrâsaient l'horison, et le fracas du tonnerre, répété par l'écho

---

de Raphaël, de Michel-Ange et de mille autres ; ayant sous les yeux l'admirable *Saint-Pierre*, la plus belle église du monde entier, et cette population italienne si riche d'expression et de caractère, il parvient bientôt à un haut degré de talent, et, de retour en France, peut prendre place parmi nos artistes distingués.

Chaque année, les élèves ou pensionnaires de Rome sont tenus d'envoyer à Paris quelque produit de leur travail qui témoigne des progrès qu'ils ont fait : ces divers morceaux sont exposés aux regards du public, juge suprême en matière d'art et qui dispense l'éloge et le blâme.

Les envois de Rome pour 1841 étant arrivés depuis un mois, nous irons les visiter ensemble dans la grand'salle du Palais des Beaux-Arts.

Prenons donc, mes jeunes amis, le chemin de la rue des Saints-Pères. Nous traverserons la place du Carrousel, le guichet du Louvre, le pont qui lui fait face, et gagnant par le quai Voltaire le milieu de la rue voisine, nous nous trouverons devant un vaste et élégant édifice : c'est le but de notre promenade.

Que de richesse, que de magnificence s'étale devant nous! Contemplez d'abord sur les pilastres de ce portail soigneusement sculpté deux bustes colosses : ce sont ceux de *Puget* et de *Poussin*, l'honneur de la peinture et de la sculpture françaises. Voici, au centre de la première cour, une svelte colonne de marbre jaspé supportant une fine statue de l'*Abondance* coulée en bronze. Au côté droit, se dessine la façade mignone du château d'*Anet*, bâti par Philibert Delorme et Jean Goujon, dans le style de la Renaissance. Au fond, se dresse l'inimitable portique à jour de la gracieuse demeure du cardinal d'Amboise; tandis que le côté gauche, encore sans ornement, attend les précieux débris d'ogives et de tourelles du gothique hôtel de la Trémouille, récemment abattu.

Mais ici vous m'arrêtez, mes amis, pour me demander ce que c'est que le *style gothique* et le *style de la Renaissance*? Le premier est la manière de bâtir qu'on employait au Moyen-Age (du 8e siècle au 14e) et dont Notre-Dame, St-Etienne-du-Mont, etc., nous offrent le modèle; le second est la manière de construire adoptée du 15e au 17e siècle, à l'époque où le goût pour l'architecture des Grecs et des Romains commençait à reprendre son empire : Saint-Eustache et l'Hôtel-de-Ville sont de la Renaissance.

Il serait bien intéressant, sans contredit, d'examiner en détail et à loisir toutes les autres beautés renfermées dans cette enceinte : le voulez-vous? Oh ! vos yeux distraits m'ont répondu qu'il vous tarde d'arriver à ce qui fait l'objet principal de notre visite. Contentez-vous de jeter un coup-d'œil rapide sur ces fragmens de bas-reliefs, d'autels, de tombeaux, d'inscriptions, dérobés à l'antiquité et enchâssés

des montagnes, joint aux hurlemens des vents en furie, jetaient la terreur dans l'âme des plus vieux habitans de cette contrée.

Au milieu de tous, un vieillard, François Gardat, se faisait remarquer par son désespoir. Sa fille et son gendre, les époux Gérard, étaient morts depuis un an, laissant deux charmans enfans, Francine, âgée de neuf ans, et Julien, qui en avait un peu plus de dix. Ces deux orphelins étaient partis depuis le matin pour garder les vaches de la métairie, maintenant exploitée par leur grand' père, et ils avaient dû être surpris par l'orage au milieu de la vallée.

« Mon Dieu! disait le malheureux vieillard en se tordant les bras et se frappant la poitrine, prenez ma vie, je vous en conjure, et sauvez ces pauvres enfans! »

Et de temps en temps il tentait inutilement de s'avancer dans le chemin que les eaux envahissaient. D'impétueux torrens, roulant avec bruit du haut des montagnes, s'élançaient dans la vallée, entraînant et brisant des arbres séculaires et d'énormes fragmens de rochers. Bientôt l'eau gagna les maisons du village; hommes et bestiaux furent obligés de se réfugier sur les hauteurs voisines. Il fallut entraîner le vieillard qui voulait encore aller à la recherche de ses enfans, les sauver ou mourir avec eux.

Cependant, aux premières lueurs des éclairs, Francine et Julien avaient précipitamment quitté le pâturage, et, chassant leurs vaches devant eux, ils étaient arrivés à peu de distance du village; mais là, ils s'étaient trouvés enveloppés comme d'une mer en furie, dont les courans se ruaient en tous sens dans l'étroit vallon où ils avaient osé s'engager. Bientôt, on put voir, de la colline, ces pauvres petits se tenant par la main et luttant contre l'impétuosité des eaux qui grossissaient à chaque instant.

« Courage! Francine, disait le petit Julien; si nous arrivons à cet arbre que tu vois devant nous, nous sommes sauvés; montée sur mon épaule, tu atteindras les branches; j'y grimperai bien seul après toi, et nous attendrons là la fin de l'orage. »

Les infortunés étaient encore à cent toises de ce lieu, lorsque l'arbre dont avait parlé Julien, cédant à la violence du torrent, tomba dans l'onde mugissante qui l'emporta au loin.

— Mon Dieu! cria la petite fille, je ne puis plus me tenir! »

Son frère la saisit à bras le corps, et tâcha de l'emporter; mais ses forces trahissant son courage, il tomba : c'en était fait de ces courageux enfans. Tout à coup, du lieu où les habitans du village étaient rassemblés, une jeune fille de quinze ans, Adeline Beauchêne, cédant à un mouvement de sublime enthousiasme, s'élançe et entre dans l'eau; elle s'avance en s'attachant aux troncs d'arbres, aux aspérités des rochers; deux fois elle est renversée par la violence du courant, deux fois elle se relève; enfin elle atteint la malheureuse Francine, qui déjà avait perdu connaissance; elle la prend, l'emporte, vient la déposer aux pieds de son grand-père; puis affrontant le péril avec une nouvelle ardeur, elle retourne vers le jeune garçon que le courant emportait, le saisit par les cheveux, l'entraîne sur un terre où l'eau battait avec moins de violence, le charge sur ses épaules, et vient bientôt le déposer près de sa sœur.

Il faut renoncer à peindre la joie du bon vieillard lorsque ses deux enfans, qui avaient promptement recouvré l'usage de leurs sens, vinrent se jeter dans ses bras; des larmes de bonheur et de reconnaissance coulaient sur son visage vénérable; il voulait remercier la courageuse jeune fille, mais la joie le suffoquait; il vint vers elle, les bras ouverts, et la pressa sur son cœur sans pouvoir prononcer un mot.

Témoin de cet événement, l'un de nos correspondans nous prie d'en consacrer le souvenir en lui donnant place dans nos colonnes, et c'est avec un plaisir bien vif que nous nous empressons de le satisfaire. LEFÈVRE.

GRANDE DISPUTE SUR UN MOT.

L'abbé Boireau, ancien professeur de philosophie, et recteur de l'Université, est un grand puriste : il souffre impatiemment de voir commettre des fautes contre la langue, et ce désagrément lui arrive quelquefois.

M. Dursac, son ami, habite avec lui. Ayant passé sa vie dans les camps, il ne se pique pas d'une grande pureté de langage, et de temps en temps il lui échappe des expressions qui démonteut l'abbé et occasionnent des scènes curieuses.

Celle-ci n'a pas été la moins plaisante : elle s'est passée dans la bibliothèque des deux amis en présence de plusieurs étrangers.

Il était question du duc de Bouillon, grand chambellan de France. M. Dursac eut le malheur de l'appeler grand cham*be*lan. L'abbé, révolté de cette prononciation vicieuse, le regarde avec un sourire de pitié. « Cham*be*lan !.. comme vous parlez! dites-» donc chambellan.— Cham*be*lan, chambellan, on m'entend; cela » suffit. — Non, cela ne suffit pas; quand on vit en bonne com-» pagnie, il faut savoir parler sa langue. — Oh! ma foi, je n'ai » été ni professeur, ni recteur de l'Université; j'ai passé ma vie » entière au service, et ce n'est pas là qu'on apprend à parler » comme Cicéron.— On le voit bien. »

---

dans les murailles; sur ces statues qui décorent l'entrée du palais; sur les médaillons et les noms des plus célèbres artistes de tous les pays placés à son fronton; sur les portraits des quatre illustres protecteurs des lettres et des arts : *Périclès, Auguste, Léon X* et *François Ier*, qui se trouvent dans la cour de marbre, et hâtons-nous de monter à la salle de l'exposition en passant devant les plâtres moulés de l'*Apollon du Belvédère* et de la *Diane chasseresse*.

Bon Dieu! quelle foule : on dirait que tout Paris s'est donné rendez-vous au palais des Beaux-Arts. Essayons cependant de nous tracer un sentier à travers cet océan d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards et de jeunes filles, dont les têtes se meuvent comme autant de vagues animées : nous y voilà.

Ving-sept morceaux composent l'exposition, dix-hut artistes y prennent part. Notre vue est soudain frappée par les ouvrages de peinture.

Voyez-vous, au milieu de ce désert de sable, *Agar et son fils*. L'enfant succombe à la fatigue et à la soif dévorante; sa mère désespérée cherche à le secourir et sa douleur est déchirante, mais Dieu aura pitié de ces malheureux. — A côté de cette scène de désolation, que le pinceau de M. Murat a rendu avec chaleur et sentiment son condisciple M. Pils nous offre les *Tireurs d'arc*. C'est une composition fortement dessinée : ces hommes robustes, les uns faisant partir leur flèche, les autres tendant la corde de leur arc, sont pleins de vie et d'animation; on leur reproche un peu de dureté dans la couleur et de rudesse dans la forme. Ces critiques ne sauraient atteindre l'*Esclave* de M. Rebert; ici tout est bien composé : cet homme qui rompt ses chaînes, assis sur un tombeau romain, est beau de simplicité et de vérité; la nature qui l'entoure, cette mer surtout qui termine le tableau grandissent singulièrement le personnage principal. — Que dites-vous des *Funérailles d'Achille*? Certes cette composition de M. Papety n'est pas sans mérite; il y a une expression bien touchante et bien énergique dans le chagrin de ces guerriers grecs, mais combien nous lui préférons *l'Apothéose de Psyché*! Ce n'est qu'une simple copie; une copie ... de Raphaël.

Deux paysages pleins de grandeur et de majesté s'offrent ensuite à nos regards : c'est *une vue lointaine de Rome*, prise du couvent de *San Onofrio*, et une *vue d'Arriccia*, dues l'une et l'autre à M. Battura, qui a su rendre avec bonheur la magie de ces sites à jamais célèbres. Les portraits d'*Annibal Carrache*, d'*André del Sarte*, de *Rubens*, etc., font honneur à leur auteur, M. Pollet; cependant, sa *délivrance de la Vierge* et son *groupe de la bataille de Constantin* sont, aux yeux des connaisseurs, d'une toute autre valeur.

De la peinture nous passons aux ouvrages des architectes :

MM. Lefuel, Ochard et Guénepin se sont contentés de reproduire

Un sourire dédaigneux n'avait pas quitté l'abbé ; cela piqua M. Dursac, qui reprit avec chaleur et en haussant les épaules :

« *Eh bien, je m'en moque, je veux dire chambelan.* »

Ils étaient assis l'un et l'autre. L'abbé fort éloigné de vouloir céder se lève pour donner plus de poids à sa réplique, et plongeant ainsi sur son adversaire il lui crie :

« *Et vous devez dire chambellan.* »

M. Dursac calculant que s'il se contente de se lever il ne sera qu'au niveau de l'abbé, imagine de monter sur un petit tabouret qui se trouve là, et dominant ainsi de toute la tête l'ancien professeur de philosophie : il lui crie :

« *Et moi je veux dire chambelan.* »

L'abbé qui n'était ni jeune ni leste parvient cependant avec beaucoup de peine à monter sur son fauteuil ; il s'y établit en pied, et foudroyant du regard son antagoniste, il répète sa terrible phrase :

Et vous devez dire chambellan. »

M. Dursac sans se laisser intimider grimpe d'un seul bond sur une commode qui lui donne une supériorité de près de deux pieds, et là, d'une voix de stentor il répond en basse :

« *Et moi je veux dire chambelan.* »

Vous croyez qu'ici se terminera la lutte ; erreur. Il y avait dans un coin de l'appartement une échelle de bibliothèque double qui venait de servir à un tapissier ; l'abbé descend de son fauteuil le plus vite qu'il peut, et courant à l'échelle, il en monte cinq ou six échelons qui le mettent fort au dessus de M. Dursac, aussi s'écrie-t-il en triomphateur :

« *Et vous devez dire chambellan.* »

Cette hardiesse de l'abbé active l'amour-propre du vieux soldat qui, semblable à Rominagrobis ou au plus ingambe des sapajoux, va se placer à califourchon au haut de l'échelle, et puis le voilà répétant de toute la force de ses poumons :

« *Et moi je veux dire chambelan :* »

Reconnaissant l'impossibilité de crier plus fort, de monter plus haut, puisque la tête de son adversaire touchait au plancher, l'abbé Boireau se tint pour battu et vint en levant les épaules se rasseoir dans son fauteuil. Le vainqueur voyant qu'on ne lui répondait plus descendit aussi de cette espèce de trône et reprit sa place. Les deux témoins de cette scène, qui riaient aux éclats, s'en mêlèrent ; on s'expliqua tranquillement. M. Dursac rejeta sur sa vivacité la résistance opiniâtre qu'il avait opposée aux avis de l'abbé, dont il reconnut la justesse : il promit de dire dorénavant *chambellan* ; il a tenu parole.

Mais qu'on se représente un ancien professeur de philosophie en costume d'abbé, avec une grande perruque bien frisée, bien poudrée, établi en pied au milieu d'une échelle à six pieds de terre, disputant pour la prononciation d'un mot avec un chevalier de St-Louis à califourchon sur le haut de cette même échelle, plusieurs toises au-dessus de lui, et criant l'un et l'autre à tue-tête : certes il y a peu de tableaux aussi comiques.

LE VIEUX CONTEUR.

A QUOI SERT LA GYMNASTIQUE.

Comédie en un acte, pour les jeunes garçons (1).

—

PERSONNAGES :

M. LEBAS, chef d'institution.
M. MORAND, professeur de gymnastique.
VICTOR, ADOLPHE, GUSTAVE, DANIEL, élèves de M. Lebas.
Un Officier de sapeurs-pompiers.
Un Valet de la maison.
Elèves, Pompiers, personnages muets.

—

La scène est à Paris, dans l'institution de M. Lebas.

Le théâtre représente l'arrière-cour d'une habitation vaste et peu élégante, dont une partie bâtie en bois forme remise et grenier.—Une grosse poulie est posée à l'ouverture du dernier.—Sur le devant de la scène un polygone garni de tous les instrumens nécessaires aux jeux gymnastiques. — Au fond, des arbres, près desquels se trouve une fontaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, ADOLPHE, GUSTAVE, DANIEL ET D'AUTRES ÉLÈVES *arrivant au pas de course.*

VICTOR, *touchant le grand mât.* — Touché !

ADOLPHE.—Toujours le premier au but, Victor.

GUSTAVE.—Et Daniel toujours le dernier... C'est connu.

VICTOR.—Daniel ! Il court comme un cul-de-jatte.

ADOLPHE.—Ou comme une tortue au grand galop.

GUSTAVE. — Savez-vous pourquoi, mes amis ? C'est qu'il craint d'user ses jambes.

VICTOR.—Pauvres chères jambes !... Qu'il les mette dans du coton.

GUSTAVE. — Vous avez beau railler, je soutiens que c'est divertissant de voir Daniel faire de la gymnastique. Quelle légèreté, quelle grâce !... On dirait un bonhomme de plomb.

DANIEL, *avec humeur.* — Ne me parlez pas de votre gymnastique, je ne puis la souffrir.

VICTOR. — On n'aime guère que les choses auxquelles l'on brille, et tu n'y brilles pas, il s'en faut.

GUSTAVE.—Quant à moi, nos exercices du polygone, voilà ma leçon de prédilection. Je voudrais qu'il y en eût trois par jour au lieu d'une, et que la gymnastique remplaçât l'algèbre, la version et la syntaxe, qui sont bien les plus ennuyeuses choses...

DANIEL (même ton). — Chacun son goût. Il m'est permis, je pense, de préférer les sciences utiles à des tours de saltimbanques.

(1) Les petits ouvrages dramatiques que nous publions dans la GAZETTE étant destinés à la représentation, les uns dans les pensionnats de jeunes gens, d'autres dans les institutions de jeunes demoiselles, nous avons jugé utile de donner toutes les indications nécessaires pour en faciliter la mise en scène.
(*Note du rédacteur en chef.*)

---

quelques beaux fragmens de l'antiquité. Les *chapiteaux de la villa de Poniatowsky*, de l'église de *Sainte-Marie du Transtevère;* les *ruines du temple du Soleil*, bâti sous Néron, du *temple de Castor et Pollux* à Cora et *l'arc-de-triomphe de Trajan* à Bénévent, forment le contingent de leurs travaux où l'on trouve, avec une certaine correction et une certaine élégance, beaucoup d'imperfection et de sécheresse. Un seul, M. Jamin, s'est décidé à nous envoyer un travail dont son propre génie a fait tous les frais : *son plan d'un hôpital*, quoique fautif sous plus d'un rapport, montre beaucoup de facilité et d'intelligence.

Nous sommes arrivés à la partie de l'exposition qui obtient les suffrages les plus unanimes; la sculpture. Il est fâcheux que la voix retentissante des gardiens de la salle nous annonce déjà qu'il faut quitter ce lieu. Trois heures sont sonnées et l'ordre est impitoyable ; nous aurons à peine le temps de faire connaissance avec ce marbre et ce plâtre, auxquels le talent créateur de l'artiste a donné le mouvement et la vie.

L'*Hercule* de M. Ottin se présente le premier ; le dieu de la force, appuyé sur sa massue, est assez pur de travail, mais il manque d'originalité. Le *Bacchus* de M. Champard serait fort remarquable s'il avait plus de souplesse. On en peut dire autant du *Faune en repos* de M. Gruyères et du bas-relief de M. Vilain représentant *Thésée et Etra.*

Ce défaut ne dépare point l'œuvre de M. Bonnassieux. Son *Cupidon coupant ses ailes* ne mérite que des éloges. Le sculpteur a pris pour type un jeune et bel adolescent. Cupidon, volage et léger, se résout à devenir fidèle ; d'une main il tient le bout de son aile, tandis que l'autre armée des ciseaux fatals va consommer le sacrifice : l'expression du visage est un mélange de tristesse et de sentiment du devoir ; cette tête est toute gracieuse.

J'ai gardé pour la dernière la statue que vous venez d'admirer, et ce n'est pas sans motif.

Savez-vous, mes amis, que ce petit chef-d'œuvre a failli être perdu pour les arts ? Mal emballé dans la caisse qui le renfermait ou négligé en route, le Cupidon arriva de Rome brisé, mutilé : quelle nouvelle pour le jeune artiste, qui fondait sur sa statue l'espoir de sa réputation naissante ! Son chagrin dut être grand. Mais aujourd'hui tout est réparé. Par les soins intelligens d'un habile maître, les membres fracturés ont été remis en place ; l'effet général n'en a pas souffert, et vous mêmes vous avez pu vous convaincre qu'il serait difficile, sinon impossible, de retrouver des traces de l'accident.

Le jeune Bonnassieux ne saurait se plaindre, les applaudissemens du public parisien l'ont payé de ses angoisses.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET.

GUSTAVE (avec vivacité). — Saltimbanque toi-même... Entends-tu, monsieur le savant?

DANIEL. — Mais, enfin, à quoi sert la gymnastique, si ce n'est à se casser bras et jambes.

ADOLPHE (avec feu).—A quoi sert la gymnastique ? Voilà une question bien ridicule... Elle sert à fortifier le corps...

GUSTAVE (même ton).—A assouplir les membres...

VICTOR (même ton). — A rendre adroit, courageux et bien portant.

ADOLPHE (même ton). — C'est par les jeux gymnastiques que les Grecs et les Romains ont vaincu le monde entier...

GUSTAVE (même ton). — C'est par les jeux gymnastiques que nous hériterons de leur gloire...

VICTOR (même ton).— Aussi les a-t-on introduits dans tous les régimens de l'armée...

ADOLPHE (même ton). — Comme dans tous les lycées, colléges et institutions...

GUSTAVE (même ton).—Vive la gymnastique !

TOUS (excepté Daniel).—Vivat ! vivat !

DANIEL (avec humeur).—Pati, pata... Tout cela est bel et bon : vous ne me convertirez pas; et je donnerais toutes ces échelles, tous ces mâts et toutes ces inventions diaboliques pour un gentil animal comme mon porc-épic.

VICTOR (riant).—Son porc-épic !... Ah ! ah ! ah !... Est-il assez Jobard !

GUSTAVE (riant.) — Ah ! ah ! ah ! ah !

ADOLPHE (riant). — Ah ! ah ! ah ! ah ! (Changement de ton.) Chut ! notre maître arrive.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. MORAND.

M. MORAND. — Voilà bien de la gaîté, Messieurs.

VICTOR. — C'est Daniel qui fait le pédant.

M. MORAND. — Assez !... Tout le monde est ici ?

TOUS LES ÉLÈVES. — Oui ! oui !

M. MORAND. — Eh bien, commençons. (Il commande.) En ligne, Messieurs. (Tous les élèves se placent sur une seule ligne par rang de taille.) A droite alignement ! (Les élèves exécutent la manœuvre.) Le corps dégagé, la tête droite, les épaules effacées! (Même jeu de scène.) Front ! (Même jeu de scène.) Répondez à l'appel. (Il tire son cornet.) Auguste ?

UNE VOIX DE FAUSSET. — Présent!

M. MORAND. — Léon ?

UNE VOIX DE BASSE-TAILLE. — Présent !

M. MORAND. — Prosper ?

UNE VOIX GLAPISSANTE. — Présent !

M. MORAND. — Adrien ?

UNE VOIX TRAINANTE. — Présent !

M. MORAND. — Jules ?

UNE VOIX MOURANTE. — Présent !

M. MORAND (s'interrompant). — Un peu de gravité, Messieurs, et du respect pour la discipline. (L'appel continue jusqu'à ce que tous les élèves aient répondu.) Nous allons passer aux exercices. — Victor, vous commanderez le premier peloton pour les manœuvres des cordages. (Quelques élèves sortent de la ligne avec Victor.)

VICTOR, commandant. — Peloton! demi-tour, gauche. Marchez. Halte !

M. MORAND. — Gustave, vous dirigerez les exercices d'équilibre. (Même jeu de scène.)

GUSTAVE (commandant). — Peloton, demi-tour, gauche. Marchez. Halte !

M. MORAND. — Et vous, Adolphe, vous serez à la tête des petits. (Même jeu de scène.)

ADOLPHE. — Peloton, pas accéléré, marche ! Halte !

M. MORAND. — A l'assaut, Messieurs! (Tous les élèves travaillent sous les ordres de leurs instructeurs.)

DANIEL. — Et moi, M. Morand, que me faut-il faire ?

M. MORAND.—Tu monteras au mât de beaupré.

DANIEL (faisant la moue). — Mais... c'est bien dangereux !

TOUS LES ÉLÈVES (riant). — Le poltron !... ah ! ah ! ah !

M. MORAND — Silence, Messieurs. (à Daniel.) Allons, un peu de courage, mon ami. (Daniel grimpe au mât.) Bien, Daniel, croise les jambes. C'est cela.

VICTOR (à son peloton). — A la poutre tournante ! eh, lestement !

GUSTAVE (id.). — Plus de dextérité, camarades!

ADOLPHE (id.). — A présent, le saut périlleux !

M. MORAND. — Attention, MM. les instructeurs. Avez l'œil à votre affaire, et surtout moins de précipitation.

DANIEL (arrivé au milieu du mât). — Je ne puis monter plus haut... Je suis tout en nage.

M. MORAND. — Eh, courage, morbleu ! Il faut aller jusqu'au bout.

GUSTAVE. — Une petite fille aurait plus de hardiesse !

TOUS LES ÉLÈVES. — C'est vrai ! c'est vrai !

DANIEL (avec humeur). — Je voudrais bien vous y voir !

TOUS LES ÉLÈVES (riant). — Ah ! ah ! ah ! ah !

M. MORAND. — Silence, donc! (A Daniel.) Encore un coup de collier, tu auras atteint le sommet.

DANIEL (avec effroi). — Ah ! je n'en puis plus... je tombe. (Il tombe lourdement.)

VICTOR (riant). — Le maladroit... ah ! ah ! ah !

TOUS LES ÉLÈVES. — Ah ! ah ! ah !

DANIEL (boitant). — Maladroit tant que vous voudrez. Je me moque de vos gorges chaudes; mais c'est tout de même assez désagréable de tomber ainsi de trente pieds de haut... aïhe, aïhe !... J'ai les os rompus. (Il marche en boitant.)

M. MORAND. — Daniel, si vous êtes blessé, vous pouvez vous retirer. Mais sachez, mon enfant, que plus vous avez de difficulté à réussir dans nos exercices, plus il faut vous y adonner... si vous voulez devenir un homme.

DANIEL. — Merci, M. Morand. (A part.) Grâce au ciel, m'en voilà débarrassé, et je pourrai rejoindre mon porc-épic. (Haut, en boitant.) aïhe ! aïhe !

ADOLPHE. — Ne dirait-on pas qu'il est en morceaux... Eh ! mon Dieu, tu n'en mourras pas.

TOUS LES ÉLÈVES (riant et regardant Daniel qui s'éloigne clopin clopant). — Ah ! ah ! ah ! (Daniel sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors DANIEL.

M. MORAND. — Maintenant que Daniel s'est éloigné, il faut que je vous gronde, Messieurs : c'est mal à vous de rire de l'accident qui lui est arrivé et de railler le faible. Cet enfant est peu hardi, je le sais, mais il a d'autres qualités estimables.

ADOLPHE. — Eh! son accident ne sera rien.

VICTOR. — Puis il avait une si drôle de mine...

M. MORAND (l'interrompant). — Il en est assez. Continuons nos exercices, et qu'on se garde de nouvelles chûtes. (Les élèves vont pour reprendre leurs exercices lorsqu'on entend une violente rumeur dans la maison.)

(VOIX confuses sortant de la maison — Au feu ! au feu !)

M. MORAND. — Que signifient ces cris ?

LES MÊMES VOIX. — Au feu ! au feu !

GUSTAVE (vivement). — Est-ce que ce serait chez nous!... Il faut savoir... (Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. LEBAS, entrant précipitamment.

M. LEBAS (le visage défait et d'une voix émue). — Mes amis, le feu est à la maison.

TOUS. — Ah ! mon Dieu !

M. LEBAS. — Ne vous effrayez pas trop cependant. Il n'a encore atteint que les dépendances, et j'espère qu'en s'y prenant à temps on pourra diminuer l'incendie.

VICTOR (avec vivacité). — Avez-vous fait avertir les sapeurs-pompiers ?

M. LEBAS. — Oui : ils ne tarderont pas à arriver.

GUSTAVE (vivement). — Mais en attendant ?...

M. LEBAS. — Quelques maîtres et les gens de la maison font jouer notre pompe portative.

ADOLPHE (aux élèves, avec enthousiasme). — Et nous, mes amis, resterons-nous oisifs ?

TOUS LES ÉLÈVES (même ton). — Non, non ! courons au feu... (Les élèves veulent s'élancer hors de la cour.)

M. MORAND (les retenant). — Arrêtez, Messieurs ; vous serez plus utiles ici. Les travailleurs vont manquer d'eau ; il faut leur en fournir et pour cela établir une chaîne.

TOUS LES ÉLÈVES. — Oui, oui, une chaîne !

ADOLPHE. — Justement il y a des seaux dans la remise, et avec la fontaine du jardin...

VICTOR. — Courez aux seaux : moi je vais chercher du renfort. (Victor sort, les autres élèves entrent dans la remise.)

M. LEBAS. — Ces chers enfans, quel dévoûment! quelle ardeur !

M. MORAND. — N'est-ce pas votre ouvrage ? Ils suivent vos principes et vos exemples... Mais où est le foyer de l'incendie, et comment s'est-il déclaré ?

M. LEBAS — L'incendie s'est déclaré dans une cheminée du lessivoir, sans doute par l'imprudence de quelque domestique ; puis il s'est communiqué à la salle de bain où on cherche à le concentrer... Ah ! voici les seaux. (Les élèves sortent de la remise chargés chacun de deux seaux.)

GUSTAVE. — Nous en avons trouvé cinquante.

M. MORAND. — C'est plus qu'il n'en faut et...

VICTOR (arrivant avec d'autres élèves). — J'ai mis tout le monde sur pied : il ne nous manque plus que des seaux.

ADOLPHE. — En voilà toute une armée. (Victor et les nouveaux arrivans se chargent de seaux.)

M. MORAND. — Bien ! ne perdons pas de temps et volons les remplir.

VICTOR (avec une demi-gaîté). — Malheur à l'incendie maintenant. Nous l'aurons bientôt chassé du logis. (Tout le monde s'éloigne et se dirige du côté de la fontaine.)

SCÈNE V.

DANIEL SEUL, paraissant à la fenêtre.

Plus personne... la leçon est probablement terminée. Allons, c'est l'heure du repos, et je préfère rester ici auprès de ma jolie petite bête, que d'aller jouer avec mes camarades... Ils sont toujours à se moquer de moi : ça m'ennuie à la fin. — Mais voyez donc si ce

gentil animal est bien apprivoisé. Le voilà qui vient me caresser comme ferait un chien. Va, va, j'aurai soin de toi et tu ne manqueras jamais de pitance. — Ah! tu hérisses tes dards! C'est que tu n'as plus faim et que tu veux faire le beau. — Vois-tu, j'irai ce soir te chercher, de nouveau, des insectes et des vers, dont tu es si friand. Oh! oh! tu te roules sur la paille, eh bien! nous dormirons ensemble. Ma jambe me fait encore mal et le sommeil me soulagera... Maudite gymnastique! Elle a été inventée pour mes péchés. (Il rentre dans le grenier.)

SCÈNE VI.

M. LEBAS, M. MORAND, GUSTAVE, ADOLPHE ET AUTRES ÉLÈVES, chargés de seaux pleins.

M. MORAND — A la chaîne, mes amis, et que l'on procède avec ordre, régularité et promptitude. Elle doit s'étendre de la fontaine jusque dans l'intérieur de la maison. (La chaîne s'organise.)

VOIX (sortant de la maison.) — De l'eau! de l'eau!

M. MORAND. — Vous voyez (D'un ton élevé.) Voici, voici!

GUSTAVE (aux élèves). — Dépêchons, camarades.

VICTOR (id.). — Les autres sont si longs à remplir les seaux!... (On voit paraître des flammes au-dessus de l'habitation.)

M. LEBAS (avec douleur). — Oh! que de flammes! que d'étincelles!

M. MORAND. — Il paraîtrait que l'incendie est plus considérable qu'on ne l'avait cru d'abord... (aux élèves.) Eh! vivement, mes amis!

VOIX (sortant de la maison). — De l'eau! de l'eau! (On voit paraître de nouvelles flammes.)

M. LEBAS (avec effroi). — Le feu redouble d'intensité... Ah! mon cher Morand, je commence à frémir.

M. MORAND. — C'est un moment de crise, monsieur; mais les sapeurs-pompiers doivent être en route; à leur arrivée tout changera de face. (On entend le bruit des pompes qui roulent sur le pavé) Et, tenez, j'entends qu'ils entrent dans la cour.

M. LEBAS. — Que Dieu soit loué!

VOIX dans la maison se croisant et recroisant. — Des haches! des échelles! — A moi, mes pompiers! — Par ici! — Oui, capitaine! — Sur le toit, avec des couvertures mouillées.

M. MORAND. — Vous voyez, monsieur, que le service s'organise. (Nouvelles flammes.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN VALET DE L'INSTITUTION.

M. LEBAS (au Valet, avec inquiétude). — Eh bien! Jacques, qu'y a-t-il de nouveau? Parle.

LE VALET. — Je viens vous avertir, monsieur, que le feu gagne toujours du terrain, et que les pompiers qui viennent d'arriver craignent de ne pouvoir sauver les bâtimens.

M. LEBAS (au désespoir). — Mon Dieu! mon Dieu! Que faire? que devenir? (Il se promène dans la plus vive agitation.)

M. MORAND — Reprenez votre calme, monsieur; il exagère peut-être les choses, et le sang-froid est ici nécessaire.

M. LEBAS. — Vous avez mille fois raison, mon cher Morand... Ah! dans un pareil moment, être maître de soi devient impossible... Il faut que j'aille... (M. Lebas fait un mouvement pour sortir.)

M. MORAND. — Non, non, restez, monsieur. L'émotion vous serait dangereuse. Demeurez ici avec vos élèves. C'est moi qui irai tout surveiller, tout voir, et j'espère vous rapporter bientôt de meilleures nouvelles. (Il sort.)

M. LEBAS (au Valet). — Mon Dieu! mon Dieu! Quel événement!... Et ma femme, mes filles, où sont-elles? Qu'on me les amène!

LE VALET. — Madame et mesdemoiselles sont à l'abri de tout danger. Au premier bruit de l'incendie elles se sont réfugiées chez un de nos voisins.

M. LEBAS. — Mais, tous mes élèves? Ce sont aussi mes enfans... Leurs familles me les avaient confiés pour que je fusse leur père... Qu'on fasse venir tous mes élèves.

LE VALET. — Quelques-uns sont encore à la manœuvre des sapeurs-pompiers et travaillent comme des hommes.

M. LEBAS — Non, non. Puisqu'il y a du danger je ne dois pas permettre qu'ils s'exposent. Qu'ils viennent!... Ils seront ici plus en sureté... Je les veux tous autour de moi... Allez, et remplissez mes ordres.

LE VALET. — Je vous obéirai, monsieur. (Le valet sort.)

M. LEBAS (aux élèves qui continuent de faire la chaîne). — Et vous, mes amis, que pas un de vous ne s'éloigne d'auprès de son vieil instituteur. Périsse ma fortune, mais que du moins je n'aie aucun reproche à me faire; aucune mort à pleurer.

M. MORAND (rentrant). — Rassurez-vous, monsieur, c'était une fausse alerte. Le chef des sapeurs-pompiers m'a donné sa parole que l'incendie serait maîtrisé. Il a établi une brèche et fait saper à coups de hache tout ce qui entourait le grand corps de logis et menaçait d'y communiquer les ravages du feu. Trois pompes jouent; deux chaînes ont été organisées dans les rues avoisinantes; il y a de l'eau en abondance, et tout le monde travaille avec zèle... Mais le voici qui vient de ce côté avec une partie de ses gens.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE SAPEURS-POMPIERS, plusieurs hommes traînant une pompe, d'autres portant les tuyaux.

L'OFFICIER. — A gauche les pompes! (Ce mouvement s'exécute.) Trois hommes de bonne volonté sur le toit. (Trois pompiers montent sur le toit.) Et maintenant, vous autres, à la pompe, et leste. (Ce mouvement s'exécute.)

UN POMPIER (du haut du toit). — Il n'y a plus de flammes ici, mais elles gagnent rapidement les derrières de la remise.

L'OFFICIER. — Laissez brûler par là, ce n'est pas dangereux, et portez-vous de l'autre côté. (Le pompier disparaît.)

UN POMPIER (sortant de la maison). — Capitaine, nous avons besoin de sapeurs, donnez vos ordres.

L'OFFICIER (lui répondant). — Je suis à vous, je suis à vous! (Aux gens qui font mouvoir les pompes.) Continuez la manœuvre, je reviens dans un instant. (Il sort et la manœuvre continue.)

M. LEBAS. — Ces braves gens y vont de tout cœur.

M. MORAND. — Ce sont des hommes dévoués.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN VALET, PLUSIEURS ÉLÈVES.

LE VALET (à M. Lebas). — J'ai eu de la peine à les réunir, et je vous les ramène, monsieur.

M. LEBAS. — Ah! vous voici donc tous... Bien, mes enfans; bien! (Il compte les élèves qui se trouvent autour de lui et s'écrie avec exaltation) Mais, non! Il en manque un!... Daniel! Où est Daniel?

TOUS LES ÉLÈVES (criant). — Daniel! Daniel!

M. LEBAS. — Où est-il? où est-il?... Qu'on le cherche! Qu'on le trouve! (Le valet sort.)

TOUS LES ÉLÈVES (courant de côté et d'autre). — Daniel! Daniel!

M. MORAND. — Ce fâcheux incident nous l'a fait oublier... Il était tombé en grimpant au mât, et je l'ai renvoyé à la maison.

M. LEBAS. — Mais on ne l'a pas vu! Où peut-il être, grand Dieu?

LE VALET (rentrant). — Daniel n'est pas dans la cour, je l'ai cherché en vain.

M. LEBAS. — Affreuse anxiété!

VICTOR (vivement). — Il ne peut être bien loin, cependant... Attendez: ne serait-il pas auprès de son porc-épic?

M. LEBAS. — Mais où est son porc-épic... Eh! vite, par grâce!

ADOLPHE. — Il l'a mis, je crois, dans le grenier au-dessus de la remise.

M. MORAND. — Que dites-vous? C'est de ce côté que l'incendie se communique.

M. LEBAS. — Hélas! hélas! j'en mourrai de douleur!... Daniel! Daniel!

TOUS LES ÉLÈVES (criant). — Daniel! Daniel! Daniel!

(La fin au numéro prochain.)

L. AUQUIER.

UNE MÈRE.

Doucement captivée
Au bord d'un nid de fleurs.
Sur ma jeune couvée,
J'ai ri de mes douleurs;
Et l'on trouvait des charmes
A mes chants d'autrefois;
Mais ma voix a des larmes,
Et j'ai peur de ma voix.

Nacelle abandonnée,
Errante comme moi,
Avec ta destinée
Tu n'entraînes que toi;
Que t'importe l'orage,
Libre jouet des vents?
Moi je crains le naufrage:
J'emporte mes enfans.

Mme DESBORDES-VALMORE.

HAUTE LITTÉRATURE.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général C***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption

Un vieux soldat auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. « Elle est bien rouge, dit-il, c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute. »

J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau et je fermai les yeux espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre ; je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égard par des chirurgiens ignorans. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille; on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures, un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite; un autre à notre gauche, mais tous les deux bien avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Chéverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et des petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eût été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisqu'enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensais au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

MÉRIMÉE.

(La fin au prochain numéro.)

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

Je fréquente à Paris une société dans laquelle les hommes instruits forment le grand nombre, et dans laquelle, par cette raison, l'entretien roule le plus souvent, non pas sur l'événement du jour, qu'un autre événement fait oublier le lendemain; non pas sur les anecdotes frivoles, mais sur les objets de science, sur des découvertes nouvelles, sur des observations faites par des naturalistes ou rapportées par des voyageurs. Cependant des jeunes gens, et même de jeunes demoiselles, accompagnent leurs parens dans cette Société, et, chose étonnante, loin de s'y ennuyer, ils paraissent trouver plaisir à ces entretiens instructifs.

J'ai pensé que les lecteurs et lectrices de la *Gazette de la Jeunesse* pourraient trouver aussi quelque intérêt aux objets qui ont été discutés dans cette Société, si on leur en présentait la substance. Il est bien entendu que je tâcherai de dégager mes rapports de tout ce qui pourrait les embarrasser ou leur paraître trop aride ; je ferai un choix dans ce qui aura été dit; peut être commettrai-je une indiscrétion en divulguant ainsi ce qui n'était destiné qu'à une petite réunion de personnes qui se connaissent, mais mes amis me le pardonneront, j'en suis sûr, en faveur du but louable que je me propose.

I.

ANIMAUX MICROSCOPIQUES ; HOMMES MANGEURS DE TERRE.

Le règne animal est maintenant assez bien connu ; à la vérité il n'y a guère de grands voyages entrepris par des savans qui n'enrichissent ce règne de quelques espèces nouvelles, ou même d'un genre d'animaux que les naturalistes n'avaient pas encore observé ; mais du moins les grandes découvertes paraissent être faites, et les animaux nouvellement trouvés ne diffèrent que par quelques caractères de ceux que l'on connaissait déjà. Aussi plusieurs naturalistes se sont adonnés dans les derniers temps à l'observation du monde microscopique, c'est-à-dire des êtres tellement petits qu'on ne peut bien distinguer leurs formes à la simple vue, et qu'il faut avoir recours au microscope pour reconnaître leur forme et leur organisation. Du nombre de ces animaux sont surtout les *infusoires* qu'on trouve par masses en quelque sorte infusées dans les eaux, surtout dans celles qui sont stagnantes, ainsi que dans d'autres fluides. Ces animalcules ont les formes les plus variées étant rondes ou alongées, transparens ou couverts d'une petite carapace, nue ou velue. Il y a un naturaliste qui prétend avoir remarqué des infusoires ayant les yeux à la queue au lieu de les avoir à la tête, et d'autres ayant, non pas un seul estomac, mais une cinquantaine ; heureusement ce que ces cinquante estomacs digèrent est si peu de chose que la terre ni les eaux n'en sont guère apauvris. S'il en était autrement, les infusoires pourraient donner de l'inquiétude ; car les animalcules se propagent avec une rapidité effrayante ; si un jour il n'y a que quelques individus, deux ou trois jours après il y en a des milliers, et en moins d'une quinzaine il y en a des millions.

On croirait peut-être que nous n'avons aucune relation avec les infusoires, cependant les observations faites à l'aide du microscope, ont appris que les animalcules s'attachent aux hommes aussi bien qu'aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux poissons, bref à toute la nature vivante; et c'est précisément aux yeux qu'ils donnent la préférence. Se serait-on douté que nous pouvons avoir des animaux dans les yeux?

Tout faibles et frêles qu'ils sont, les animalcules ne disparaissent pourtant pas après la mort aussi facilement que des animaux beaucoup plus gros. On en a trouvé par masses énormes, et de plus de cinquante espèces différentes dans la craie blanche qu'on trouve en terre autour de Paris; un pouce cube de craie, c'est à dire un morceau de craie ayant un pouce de haut, de large et de long, en renferme plus d'un million; en prenant une livre de cette craie dans la main, on y tiendrait plus de dix millions d'infusoires. On a trouvé également des masses de ces animaux dans le tripoli dont on se sert pour donner du lustre aux métaux. Les couches d'argile et les amas de tourbe en renferment également; on en a trouvé dans le sel de roche qu'on appelle sel gemme, et qu'ils ont quelquefois teint en rouge; car le rouge est une couleur dominante chez les infusoires, et leurs yeux spécialement paraissent avoir cette couleur, du moins dans plusieurs espèces. Enfin en examinant récemment une poudre blanche qui se trouve dans les roches du nord de l'Europe, particulièrement en Laponie et en Finlande, et qui se retrouve aussi dans le nord de l'Asie, on y a remarqué des masses de ces animaux microscopiques munis d'une carapace. Cette observation a expliqué aux naturalistes le motif pour lequel les peuples du Nord dans les temps de disette recherchent cette poudre blanche, qu'on appelle farine fossile, pour en faire une nourriture: c'est que la substance animale des anciennes infusoires n'est pas entièrement détruite, et doit conserver encore quelque qualité nutritive ou nourrissante. Cela n'est peut-être pas très bon à manger, mais les Lapons et les Finois, qui n'ont pas le choix des mets, et à qui la nature refuse les bestiaux, les légumes, les fruits, et qui n'ont pas de quoi payer les productions d'autres pays, ne peuvent pas se montrer fort difficiles en fait de nourriture, surtout dans les momens de disette. Les habitans des bords de l'Orénoque, en Amérique, et les nègres, en Afrique et dans les Colonies, mangent bien des poules d'une terre argileuse quand ils n'ont rien de mieux pour apaiser leur faim; et les Norvégiens, voisins des Lapons, ont souvent broyé des écorces d'arbre pour les pétrir et en faire du pain: en pareil cas les peuples font comme ils peuvent.

DEPPING,
des Académies royales de Géographie et de Statistique, etc.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

La rentrée en classes a eu lieu le 16 octobre dans tous les colléges de Paris et des départemens. Une messe du Saint-Esprit a été dite à cette occasion.

—L'école Normale, l'école Polytechnique, les écoles de Droit et de Médecine, reprendront leurs cours dans le courant de novembre.

—De nombreuses promotions ont eu lieu dans tous les colléges royaux et communaux du royaume, et des changemens ont été apportés au mode d'enseignement des sciences physiques et mathématiques, par délibération du Conseil royal et arrêté du ministre.

—Trente-deux candidats ont été admis à l'école Normale.

—Les examens pour les aspirans au brevet de capacité pour l'instruction primaire supérieure et l'instruction primaire élémentaire ont commencé à Paris.

—M. Thuilier, recteur de l'Académie de Toulouse, est décédé dans cette ville; une pension de 1,200 fr. a été accordée à sa veuve. — M. Percelat, ancien recteur des Académies de Liége et de Rouen, vient de mourir à Paris, à l'âge de 78 ans.

—M. Planche, professeur de mathématique spéciale au collége royal d'Orléans, est nommé inspecteur de l'Académie d'Amiens. — M. le docteur Villars est nommé professeur titulaire à l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Besançon. — M. Delcasse, professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Strasbourg, est nommé doyen de ladite Faculté.

—Une troisième salle d'asile va s'ouvrir à Limoges.

—L'Académie royale du Gard propose un prix de poésie sur le sujet suivant: *L'échange des Prisonniers français et arabes opéré en Afrique, sous les auspices de Mgr l'évêque d'Alger.*

—La famille royale a souscrit pour 600 francs en faveur des salles d'asile de la Gironde. — Le duc d'Orléans a fait aussi don de 100 francs à l'établissement des cours à l'usage des ouvriers du même département.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Nous recommandons à nos jeunes Abonnés de conserver soigneusement tous les numéros de la GAZETTE, dont la collection annuelle ornée d'un titre et d'une belle gravure formera un Recueil élégant.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

RENSEIGNEMENS INTÉRESSANT LES PARENS ET SUPÉRIEURS DES ENFANS. (NOVEMBRE 1841.)

PROFESSEURS DES DEUX SEXES *recommandés par nous.*	LIVRES POUR LES ÉTUDES.	INSTITUTIONS ET PENSIONNATS *que nous recommand.*	LIVRES DE HAUTE LITTÉRATURE.	MAISONS DE COMMERCE POUR LA JEUNESSE, *recommandées par nous.*
ANGLAIS....Mme *Spiers*, rue Mazarine, 19. ITALIEN.....M. *Bettoni*, r. d'Amboise, 6. ALLEMAND. M. *Hermann*, prof. au coll. Charlemag. r Coq-St Hon. 6. PIANO.....M. *Franck*, r. Montholon, 22. Me *Roque-Mégevent* prof. aux J.-Aveug, r. des Jeuneurs, 18. CHANT.....M. *Bordogni*, r. Laffitte, 34. Mlle *Claude* (élève de Pensotti), rue des Trois-Bornes, 16. DESSIN....M. *Armengaud*, r. des Filles-du-Calv., 12. Mlle *S. Jorry*, r. Enfer Saint-Michel, 66.	OUVRAGES DE M. PAUTEX, *adoptés par l'université* RECUEIL de mots français dans un ordre de matières entièrement nouveau. 6e édition. ABRÉGÉ DU RECUEIL, 6e édition. EXERCICES SUR LE RECUEIL, 2e édition. Chez MM. CHERBULIEZ et Comp., rue de Tournon, 17. — HACHETTE, rue Pierre-Sarrazin, 12. — MAIRE-NYON, quai Conti, 13.	M. *Gasc*, rue du Rocher, 29, à Paris. Mme *Docagne*, faub. du Roule, 71, à Paris. MM. *Yrigoyen* frères, à Bordeaux. M. *Lippe*, à Lenzbourg (Suisse). M. l'abbé *Chauvel*, Versailles. Mme *Malsan*, à Rennes. Les Dames de St-Joseph, à Fontainebleau. Mme H. *Bancour*, à Lille. MM. *Morin* et *Bélèze*, à Paris.	BIBLIOTHÈQUE **Charpentier**, ou COLLECTION des MEILLEURS OUVRAGES *Français et Etrangers* anciens et modernes; Contenant: *Théâtre de Racine*, *Fables de La Fontaine*, la *Jérusalem Délivrée*, la *Morale de Jésus-Christ*, *Histoire d'Hérodote*, le *Siècle de Louis XIV*, etc., etc.	*Bazar des Enfans*, passage et rotonde Colbert. *Salon des Modes Françaises*, rue Neuve-d'Antin, 20. *Chaussures d'Enfans*, SOULAS, passage Choiseul, 41. *Chapellerie d'Enfans*, BROQUET, passage Choiseul, 38. *Arlequin-Vampire, Jeux et Jouets*, passage de l'Opéra, gal. de l'Horloge. *Livres à Images*, LALLEMAND-LÉPINE, rue Richelieu, 37. *La Ville de Paris*, Nouveautés, Manteaux pour jeunes filles, rue Montmartre, 174. *Ganterie pour Enfans*, BOIVIN, rue de la Paix, 12. *Fourrures et Pelisses d'Enfans*, KIRCHOFF, rue St-Honoré, 199.

1re ANNÉE. — N. 2. Paraissant tous les Samedis. NOVEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

AVIS A MM. LES ACTIONNAIRES DES DÉPARTEMENS.

Les nombreuses demandes d'abonnement à la GAZETTE DE LA JEUNESSE ayant complétement épuisé toutes les collections des CINQUANTE-HUIT ouvrages donnés en prime qu'il avait été possible d'imprimer jusqu'ici, l'Administration, dépassée dans ses prévisions de réussite, n'a pu expédier encore à MM. les Actionnaires des départemens celles auxquelles ils ont droit; mais l'activité de son imprimerie lui donne la certitude que dans le délai de huitaine elle sera en mesure de satisfaire à cet égard ses co-associés.

BONIFACE-BABYLAS PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Ma naissance et mon baptême.

Je me nomme Boniface-Babylas Pimpondor et je compterai seize ans vienne la Saint-Thomas, patron des incrédules.

Je suis court de taille, ragot, joufflu, et mon aspect est, à quelques modifications près, celui d'un ballon monté sur une paire de pincettes.

Si j'ai le bout du nez rouge comme une cerise, c'est que je naquis au mois de janvier, dans le cœur d'un hiver des plus rudes, et que ma nourrice me laissa plusieurs fois exposé à des gelées dont rien ici-bas ne fut préservé, pas même le nez dont j'ai la jouissance.

Mon père étant court d'écus, on n'entendit pas carillonner la cloche du village de Saint-Médard en Gascogne, pour célébrer l'avénement de votre serviteur, qui, huit jours après son arrivée en ce monde, eut l'insigne honneur d'être tenu sur les fonts baptismaux — d'une part et des pieds, par Babylas Chardonneret mon parrain, — et d'autre part, de la tête, par Pétronille Claudinette, ma marraine.

Cependant, comme la plus petite cause produit au moins un petit effet, il fut procédé, en famille, pour fêter la circonstance, à un maigre mais joyeux banquet. Les conviés passèrent la pleine nuit à rire et à chanter les pieds sous la table, et chacun était là dans le ravissement, à part moi qui, relégué en un coin, dans ma barcelonnette, exécutais au milieu des plus laides grimaces comme un solo de clarinette, en jetant à plein gosier un miaulement criard parmi les gros rires de la compagnie.

Me voilà sur terre et baptisé.

Ces deux événemens étant, à ce qu'on m'a rapporté, les seuls marquans entre tous ceux de mes très-jeunes années, nous allons faire une enjambée pour arriver en hâte à l'époque de mes premières armes dans la vie.

II.

Mon père se sépare de moi.

J'avais six ans à peine, que déjà le ciel m'avait privé de ma mère. Mon père, encore vivement affecté de la perte douloureuse d'une épouse qu'il chérissait comme son unique trésor, songeait à mettre à exécution le projet qu'il nourrissait depuis

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- NOVEMBRE.

UN VOYAGE DANS LA LUNE.

Un soir d'automne, M. de Formont était dans son salon avec ses deux enfans, Eugénie, sa fille, âgée de quatorze ans, et Victor qui n'en avait que dix. Ce dernier ayant parlé comme d'une nouveauté d'un instrument à l'aide duquel on peut apprendre à dessiner sans maître, Eugénie s'écria : « Mon Dieu ! cela est vieux comme la lune.»

— La lune est en effet très vieille, mon enfant, dit M. de Formont; au moins aussi vieille que la terre, plus vieille, peut être, mais elle n'en est pas plus connue pour cela.

— Et très probablement, dit Eugénie, elle ne le sera jamais davantage.

— Qui sait ?

— Oh ! mon papa !..

— Ma chère enfant, si l'on avait dit à nos pères, lorsqu'ils étaient jeunes, qu'un jour de hardis novateurs planeraient dans les airs, portés par une sorte de navire, qu'ils passeraient ainsi pardessus les villes, les forêts, les mers, les plus hautes montagnes ; si on leur avait parlé de voitures sans chevaux faisant dix ou quinze lieues à l'heure, ils eussent bien certainement pris cela pour des contes de fées. Tout cela existe pourtant.

— Ainsi, mon papa, vous croyez qu'on parviendra à savoir ce qui se passe dans la lune ?

— Je crois que l'on en sait déja quelque chose, et je pense qu'il n'est pas impossible qu'on en apprenne davantage. En attendant nous pourrons faire, dès ce soir, un petit voyage dans ce pays que tu crois si peu connu.

— Un voyage dans la lune ! s'écrièrent en même temps les deux enfans d'un air moitié joyeux, moitié incrédule.

— Mon Dieu, oui, un véritable voyage, et qui ne nous fatiguera pas beaucoup, bien que nous ayons à examiner des volcans, à franchir des montagnes d'une hauteur prodigieuse, et à traverser des plaines immenses. Mais avant de se mettre en chemin, il est toujours bon d'avoir quelques notions du pays vers lequel on va se diriger. Je dois donc vous dire ou vous rappeler que la distance moyenne de la terre à la lune est d'environ quatre-vingt mille lieues ; son diamètre est à peu près le quart de celui de la terre, et son volume la quarante-neuvième partie de cette dernière. Elle a un mouvement de rotation égale à son mouvement de révolution, de sorte qu'elle présente toujours à la terre la même face ; on sait pourtant qu'elle montre quelquefois un peu plus d'un côté, quelquefois

long-temps d'abandonner le village, quand il reçut une lettre d'un sien frère résidant à Maracaïbo en Amérique.

Le contenu de cette lettre venait à point servir les intentions de mon père, puisqu'il le mettait dans l'obligation pressante de se rendre auprès d'un frère tout désireux de lui faire partager une fortune qu'il n'avait acquise que grâce aux premières ressources qui lui furent généreusement fournies par l'auteur de mes jours, dans le temps de sa petite prospérité.

Le départ fut arrêté sur le champ, et quelques jours s'étaient à peine écoulés que mon père cheminait sur la route de Bordeaux, d'où il dut faire voile pour l'Amérique méridionale.

Je ne fus point compris dans le léger bagage dont mon père se fit suivre. Il avait jugé à propos de me confier à mon parrain Babylas Chardonneret, dont il est temps que je vous entretienne.

III.

Ce qu'était mon parrain. — Mon ami Pierrot.

M. Babylas Chardonneret, que vous pouvez voir d'ici, avec son ventre de Gargantua, sa face bourgeonnée, son chapeau dont l'ampleur égalait en circonférence celui de son parapluie, son habit-marron, d'une trame à claires-voies, et ses culottes courtes du temps du Directoire, — outre qu'il professait le plein chant, le serpent d'église, l'écriture et la danse à 20 centimes le cachet, était un parfait égoïste.

Aussi n'accepta-t-il qu'en grimaçant par derrière la tutelle de son filleul, et quoique son titre de parrain lui imposât des devoirs presque paternels, il se fût très bien dispensé de me prendre pour pensionnaire, n'eût été l'espoir d'une récompense, au retour de mon père, désormais enrichi.

Me voilà donc installé dans mon nouveau domicile.

Ce changement de situation topographique me valut d'avoir pour très proche voisine ma marraine Claudinette, qui m'aimait, elle, la chère femme, comme un fils. Aussi avait-elle la plus large part dans mes affections et me voyait-on passer de préférence chez elle les trois quarts de mes journées.

De cette fréquentation journalière du logis de ma marraine, résulta mon intimité avec Pierrot, son neveu. Pierrot était un garçon de mon âge; et, bien que nos caractère fussent entièrement opposés l'un à l'autre, la preuve en était dans les nombreuses taloches que nous nous repassions quotidiennement, nous devîmes la meilleure paire d'amis.

IV.

Mes espièglerie. — Je ne veux rien apprendre. — Un tour à ma façon.

Mon parrain n'était aucunement contrarié de ma façon de vivre hors de sa demeure, car, même, il trouvait que le peu d'instans que je passais à son entour, lui comptaient pour autant de siècles de martyre. J'avouerai franchement que mon humeur espiègle et tracassière s'ingéniait sans relâche à le faire endiabler.

Que de fois lui cachai-je sa perruque à tire-bouchons et la lui saupoudrai-je de farine!... En combien d'occasions me dut-il d'avoir certain point de ressemblance avec le bon Dagobert de l'histoire, car je ne me faisais pas scrupule de lui mettre malignement, pendant son sommeil, ses culottes à l'envers!

Je dois à la vérité de dire qu'un excès de paresse dont j'étais pris alors et mon profond éloignement pour les leçons de lecture que mon parrain, fort patient en ce point, essayait de me donner chaque matin, étaient les causes principales de mes coupables irrévérences à son égard.

En effet, il y avait bientôt six mois que M. Babylas s'évertuait, du bout de sa baguette, à me faire déchiffrer de petites raies noires sur un papier blanc, qu'il nommait les vingt-cinq lettres de l'alphabet, — que j'en étais encore à distinguer l'L de l'E et l'N du Z. Au bout du septième mois pourtant, je sus mon *a b c*. Mais quand vinrent les *ba be bi bo bu, da de di do du* et autres exercices non moins amusans, toute mon application fut employée à grimacer ces consonnances au nez de mon parrain sans chercher à en faire le profit d'une étude.

Un beau jour enfin, M. Babylas se lassa de tant de mauvais vouloir et d'impertinences, et, me jetant son abécédaire au visage, il s'écria dans une sainte indignation mêlée de pitié : « Va, tu ne seras jamais qu'un ignorant, puisque tu ne sauras pas même lire. » Et à partir de ce moment il cessa toute tentative d'instruction sur moi.

Loin d'être désolé de voir la résolution de mon parrain si bien prise, je me réjouis à plein cœur, et bientôt même j'eus oublié les premières notions de son enseignement. Hélas! combien j'eus, par la suite, à me repentir d'avoir été ainsi rebelle aux intentions du précepteur, — on en verra mainte fois la preuve dans le cours de mon récit. Rien ne me manquait cependant pour apprendre comme un autre, au moins à lire, sinon l'application qui naît du désir de s'instruire; car, pour l'intelligence, elle ne me faisait pas défaut, puisqu'il ne se passait pas de jour que, grâce à la mienne, je ne trouvasse quelque nouvelle façon de faire enrager maître Chardonneret.

Entr'autres méchans tours dont il fut la victime, et pour lesquels pleins de repentir aujourd'hui, je lui demande un sincère pardon, — celui-ci mérite d'être cité :

---

un peu moins, comme si elle avait un léger balancement, c'est ce qu'on appelle *cycle ou nombre d'or*. On est dans la première année du cycle quand la *Noémie* ou nouvelle lune tombe le 1er janvier. La lune a toujours la partie lumineuse tournée vers le soleil; ainsi, dans son mouvement autour de la terre, restant fixe sur son axe, et n'ayant qu'un très faible mouvement de ***libration***, elle doit avoir, pendant treize à quatorze de nos jours, chacune de ses faces ou hémisphères successivement éclairés et plongés dans les ténèbres; mais, pendant les longues nuits, la terre lui envoie assez de lumière pour que ce reflet, qu'on nomme ***lumière cendrée***, soit sensible sur tout son disque dans les nouvelles lunes.

La lune, après avoir disparu pendant trois ou quatre jours (c'est la nouvelle lune), reparaît le soir à l'occident, après le coucher du soleil, sous la forme d'un croissant. En continuant à s'avancer vers l'orient, et à s'éloigner du soleil, la partie lumineuse nous paraît de plus en plus grande, et elle devient un demi-cercle à nos yeux, lorsqu'elle arrive à quatre-vingt-dix degrés du soleil : c'est le premier quartier. Sept ou huit jours après, elle paraît ronde et pleine; elle passe à minuit au méridien; elle est en opposition : c'est la pleine lune. On voit ensuite la partie éclairée diminuer de la même manière qu'elle avait augmenté, et redevenir un demi cercle : c'est le dernier quartier. Puis à mesure qu'elle se rapproche du soleil, on la voit se réduire en un croissant, et finir par se perdre dans les rayons de cet astre, pour reparaître de l'autre côté quelques jours après, et présenter les mêmes phénomènes.

« Maintenant, mes enfans, que nous avons récapitulé les notions générales que l'on possède sur ce pays, nous allons nous y aventurer hardiment. Suivez-moi.

A ces mots, M. de Formont se leva, et monta à l'étage le plus élevé de la maison, où il avait fait établir un fort joli observatoire; lorsque tous trois y furent arrivés, il braqua un superbe télescope vers la lune, qui était alors dans son plein, et les deux jeunes gens appliquèrent à tour de rôle leur œil droit à l'extrémité inférieure de ce long tube.

» Je vous préviens, dit M. de Formont, que nous entrons dans ce pays par le sud; nous nous trouvons d'abord, comme vous le voyez, dans le voisinage d'un énorme volcan; son immense cratère est situé à plus d'une lieue et demie au-dessus du sol moyen, et il a plusieurs lieues de circonférence. Avec un instrument plus fort que celui dont nous nous servons en ce moment, vous pourriez voir les torrens de feu qui, de ce gouffre sont lancés à une hauteur prodigieuse; Cassini et Herschel, deux célèbres astronomes, affirment avoir vu distinctement, non seulement les colonnes de flammes qui sortent presque constamment par ce cratère, mais encore les noirs

Mon parrain avait, dans les environs, certain élève de bonne maison que tous les jours il allait dresser aux principes de la calligraphie. Pour se rendre de notre village au château de Bacrac, il avait à franchir, non loin de chez nous, une *jale* ou petite rivière du pays. A cet effet, et pour abréger sa course en pratiquant cet axiome mathématique, — la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, — il fut, par les soins de M. Babylas, jeté une planche reposant sur les deux rives, fort élevées en cet endroit, du fleuve en miniature; — sorte de pont rustique comme on en voit dans toutes nos campagnes, — qui fournissait à mon parrain un passage utile si non commode.

Or, un jour que j'avais été tarabusté plus fort que d'habitude par mon parrain, et qu'il s'était attardé jusqu'à la nuit auprès de son élève, de complicité avec Pierrot, qui servait toujours facilement mes mauvais desseins, j'ôtai, à force de travail, à l'une des extrémités de la planche, son seul point d'appui, de manière à la faire choir sous le plus léger fardeau. Cela fait, nous allâmes, Pierrot et moi, nous blottir derrière le fourré d'une haie voisine, pour, de là, épier mon parrain à son passage périlleux, et être à même de jouir des résultats de notre imprudente espièglerie.

Il n'y avait pas une demi-heure que nous l'attendions, lorsque nous aperçûmes M. Babylas, se dirigeant précipitamment vers le point sur lequel était fixée notre maligne attention.

A peine eut-il fait deux pas sur la planche que, celle-ci ayant cédé, nous le vîmes, ou mieux, nous l'entendîmes tomber dans les eaux de la jale.

A cet instant, que quelques minutes auparavant je me figurais devoir être celui où j'assisterais à un spectacle pour rire, je me sentis terrifié, et une voix intérieure, comme celle de la conscience, me cria : « Sais-tu bien, malheureux, ce que tu viens de faire ?... Ton parrain à cette heure rend peut-être le dernier soupir ! »

Alors, soudainement et sans proférer une parole, je m'élance vers le petit pont. Arrivé là, je me penche, agenouillé, sur le bord de la jale, en appelant : « Mon parrain ! mon parrain ! où êtes-vous ? Point de réponse. — Malheureux ! dis-je alors tout effrayé à Pierrot, plus tremblant que moi-même, malheureux, qu'avons-nous fait ! » Puis, dirigeant mes regards du côté où le courant suivait sa pente, j'interrogeai, à la faveur du clair de la lune, la profondeur et les rivages du ruisseau. Tout à coup j'aperçus courant et fuyant devant nous, quelque chose comme une masse ronde, qui faisait des soubresauts par intervalle, et, louvoyant de droite à gauche, arpentait prodigieusement du terrain.

Sans me rendre compte de ce que cela pouvait être, je pris le galop sur les traces de ce je ne savais quoi, qui me laissait bien loin en arrière.

Arrivé enfin sur la grande place du village, je pénétrai un groupe d'où partaient des interrogations et des cris de surprise; cris et interrogations dont, en portant plus avant mon nez dans ce cercle de curieux, j'obtins bientôt l'explication; car j'entrevis mon parrain Babylas, la toilette en désordre, le crâne nu comme une carapace de tortue, essoufflé, transi et trempé comme une soupe. A ses côtés gisait un âne d'assez belle taille encolure et tout au moins aussi rendu que lui.

Voici ce qui avait eu lieu.

La Providence, qui veille sur nous sans relâche, et déjoue presque toujours les projets des méchans, avait permis que l'âne d'un meunier de la commune se trouvât, après avoir pris au vert sa pâture, vivement attiré et conduit par la soif dans la jale, à l'endroit même du petit pont improvisé; si bien que mon parrain, au moment où la planche lui manqua sous le pied, était tombé à califourchon sur l'animal bienvenu, qui, poussé par la frayeur et chargé de son fardeau, s'était mis à galoper comme un beau diable... de telle sorte que, l'un portant l'autre, ils venaient d'arriver, tous deux morts de peur, à l'endroit où je les retrouvais.

V.

Conséquences. — Mon parrain me chasse pédiment et du logis. — Je pars pour Bordeaux.

Les suites de cette espièglerie, qui eût pu avoir les plus funestes conséquences pour mon parrain, ne rejaillirent que sur moi. Ce fut le coup qui décida de ma nouvelle destinée et me jeta dans une vie des plus aventureuses.

M. Babylas n'avait pas été mal dupe, et déjà il me soupçonnait fortement d'être l'auteur du guet-apens de la jale, lorsqu'une indiscrétion de Pierrot vint éclairer entièrement son opinion à ce sujet. J'avais donc tout lieu de redouter les effets de sa juste colère; mais il sut se contenir, au point de me laisser croire qu'il voulait fermer les yeux sur ma vilaine action.

Un soir pourtant il me fit connaître tacitement que moins que jamais j'entrais dans le partage de ses affections, et qu'il avait très bien gardé sur le cœur l'insolence de ma conduite.

« Boniface, me dit-il d'un ton sec, tu vas partir pour Bordeaux. Il est temps que tu travailles; je t'ai trouvé une condition chez un de mes amis où tu es attendu au plus tôt. Voici son adresse; tu te mettras en route dès demain.

---

tourbillons de fumée qui s'en échappent, et les torrens de lave qu'il vomit, ils ont vu des montagnes surgir tout à coup, et d'autres s'affaisser. Franchissons cette haute chaîne de montagnes... nous voici maintenant sur les bords d'un abîme qui n'a pas moins de trois mille toises de profondeur, et de six lieues de largeur. Les anciens astronomes croyaient que cet abîme, et quelques autres qui l'environnent, étaient des mers et des lacs; mais on a reconnu depuis que ce n'était que de profondes vallées où la lumière du soleil ne pénètre pas. Tous ces gouffres avaient reçu des noms, c'était la mer des *Humeurs*, la mer de *Nectar*, la mer de *Sérénité*, etc. On sait aujourd'hui que ces prétendues mers sont sans eau.

— Je vois parfaitement tout cela, mon papa, dit Eugénie; mais puisque la lune est une terre comme la nôtre ou à peu près, sauf la dimension, elle doit avoir des habitans, et je n'en vois point.

— Peut-être, mon enfant, est-ce la faute de nos yeux, qui sont trop faibles, ou de nos instrumens d'optique qui sont bien loin de la perfection; toujours est-il que, sur ce point, nous en sommes réduits aux conjectures.

« Supposons, dit Fontenelle, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa ville, soit sur les tours de Notre-Dame et voie Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris, il répondra hardiment que non : car, dira-t-il, je vois bien les habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point, et l'on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité, quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris pour ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur notre bourgeois; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la lune, et chacun de nous est ce bourgeois de Paris qui n'est jamais sorti de sa ville. »

Cette opinion de Fontenelle fut en quelque sorte sanctionnée, il y a huit ou dix ans, par quelques astronomes allemands, qui, à l'aide d'excellens instrumens, prétendaient avoir vu à la surface de la lune des forêts, et même des villes avec leurs fortifications. Par malheur, d'autres savans opposent à ces ingénieuses conjectures un argument qui paraît sans réplique; c'est que la lune n'a pas d'atmosphère, par conséquent pas d'eau, pas d'air, pas de végétation, et partant pas de vie. Mais peut-être, dans l'origine, en était-il de même de la terre; Buffon l'assure : a-t-il tort, a-t-il raison?

L. LEFÈVRE.

Cette nouvelle, si imprévue, me causa, tout à la fois, une vive joie et un grand chagrin. Un grand chagrin, car je devinai bien que mon parrain, voulant se débarrasser de moi, à l'aide d'un prétexte honnête, me signifiait mon congé ; une vive joie, car depuis long-temps je rêvais d'aller courir le monde.

Dès cinq heures, le lendemain matin, j'étais sur pied ; je courus faire mes adieux à Pierrot qui me témoigna son regret de perdre son compagnon de folles équipées, et j'allai embrasser ma bonne Claudinette qui sanglota en me pressant contre son sein.

Pour moi, je viens de le dire, quoique j'eusse dû être affecté par la pensée que mon parrain me mettait poliment à la porte, j'étais tout joyeux de me voir livré à moi-même. Et sans plus m'arrêter à de fâcheuses appréciations dont se blessait mon petit amour-propre, j'eus bientôt pris mon parti, et, plein de résolution, j'entrepris le parcours de la route départementale, au bout de laquelle je comptais bien trouver le bonheur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

A. BOUCHÉ.

DEUX PETITES FILLES.

ANECDOTE D'HIER.

La belle lady Deshwood est une Anglaise de distinction qui habite Paris pendant la saison d'hiver. Sa fortune est immense, mais elle en fait un si noble usage que les malheureux doivent bénir la Providence de l'avoir si favorablement partagée.

Cependant le trésor le plus précieux de la riche étrangère, c'est son Emma, son unique enfant: jolie petite fille blonde, aux yeux bleus, tout aimable de vivacité et de gentillesse; et dont le cœur est excellent, ce qui vaut mieux encore.

Mardi dernier, profitant d'un rayon de soleil qui avait dissipé les voiles du brouillard qui nous enveloppe depuis un grand mois, la mère et l'enfant venaient de parcourir, en landau découvert, cette promenade du beau monde qui s'étend de la porte du bois de Boulogne à l'extrémité des Champs-Elysées. Emma, privée des semaines entières de ses courses en plein air, était, s'il est possible, plus jolie et plus animée que de coutume. C'était chose charmante à voir que ce groupe d'une fillette de neuf ans élégamment vêtue d'un spencer de velours violet et d'une robe de satin bleu, coiffée d'un chapeau mignon de castor gris perle, jouant, assise sur les genoux de lady Deshwood, avec les rubans de sa capote, babillant sur rien, riant aux éclats et enluminant ainsi ses joues rebondies de l'incarnat de la santé et du plaisir, et d'une jeune mère souriant aux caresses et aux joies enfantines de sa fille adorée.

Le landau, traîné par deux chevaux de sang desireux de regagner le logis, brûlait le pavé; déjà l'on était arrivé sur la place de la Concorde, quand Emma, cessant soudain ses gentilles espiègleries, s'écria d'une voix émue : « Maman, regarde, regarde! — Qu'y a-t-il, ma fille? répond milady, en jetant un regard autour d'elle.—Oh ! mon Dieu ! nous voilà déjà bien loin; cocher, arrêtez ! arrêtez ! » Le cocher d'obéir, et la mère de demander encore à Emma la cause de son émotion et de ses cris. « Chère maman, ne vois-tu pas là-bas cette enfant tout en larmes; je voudrais aller auprès d'elle afin de soulager sa misère, car elle a l'air bien pauvre. »

En effet, sur l'un des compartiments de bitume qui couvrent la place, et presque aux pieds de l'Obélisque, se tenait accroupie une petite fille en haillons, pleurant à chaudes larmes; elle avait à peine six ans. Sur les instances d'Emma, lady Deshwood descendit de voiture et se dirigea de son côté.

« Qu'as-tu ? ma petite, fit-elle en l'abordant, et pourquoi pleurer ainsi ?

— Ah ! madame, madame, je suis bien à plaindre, répond en sanglottant la malheureuse enfant, et des pleurs étouffaient sa voix.

— Mais, enfin, ma petite, que t'est-il arrivé ?

— Dam ! je ne sais pas au juste, ma belle dame, mais, il y a bien des jours de cela, maman qui travaillait dans une fabrique à Chaillot, tomba malade; elle resta au lit à la maison longtemps, longtemps, puis elle s'endormit si fort, si fort, que je ne pouvais la réveiller ni en criant ni en l'embrassant; alors j'eus peur et je montai chez une voisine lui dire que maman ne voulait pas me parler. La voisine me regarda les larmes aux yeux sans me répondre, et bientôt après des hommes habillés de noir vinrent dans notre chambre; ils mirent maman dans un coffre tout noir et portèrent ce coffre dans un char tout noir aussi ; ensuite le char s'en alla. Moi, je pleurais de voir qu'on me séparait de ma bonne mère, et je voulus suivre le char, mais il marchait trop vite j'ai été forcée de m'asseoir ici, n'en pouvant plus de fatigue et ne sachant que devenir. »

Cette histoire de mort, racontée par l'infortunée orpheline dans son langage triste et naïf, émut vivement la mère d'Emma ; et tandis que celle-ci partageait avec Suzette (c'est le nom de la pauvre petite fille) quelques gâteaux et cherchait à essuyer ses larmes, un valet envoyé à Chaillot prenait des informations qui confirmèrent le récit de l'enfant.

Bien sûre alors que Suzette n'avait ni parens ni amis qui pussent venir à son secours et prendre soin d'elle, lady Deshwood, autant pour satisfaire son propre cœur que pour céder aux pressantes sollicitations de sa fille chérie, n'hésita pas à faire monter l'orpheline dans le landau et à la conduire dans son hôtel : on espère même que la bonne conduite de l'orpheline, et sa tendre reconnaissance pour Emma, finiront par engager la riche Anglaise à adopter la petite compagne de sa fille, qui deviendra ainsi la sœur de l'aimable enfant dont le bon cœur est la cause première de tant de félicité.

Mlle PAULINE ROGET.

A QUOI SERT LA GYMNASTIQUE.

Comédie en un acte, pour les jeunes garçons.

(*Suite et fin.*)

PERSONNAGES :

M. LEBAS, chef d'institution.
M. MORAND, professeur de gymnastique.
VICTOR, ADOLPHE, GUSTAVE, DANIEL, } élèves de M. Lebas.
Un Officier de sapeurs-pompiers.
Un Valet de la maison.
Elèves, Pompiers, personnages muets.

La scène est à Paris, dans l'institution de M. Lebas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DANIEL paraissant à la fenêtre, tout couvert de foin et à moitié endormi.

DANIEL (se frottant les yeux).—Qui appelle ? Que me veut-on ?

VICTOR (vivement). — Eh ! descends, malheureux, le feu va t'entourer.

DANIEL (comme sortant d'un rêve).—Le feu... le feu... Qu'est-ce que ça veut dire ?

TOUS.—Oui, oui,.. le feu!.. Vite, vite!...

DANIEL.—Le feu !!..Eh bien ! je descends...Mais laissez-moi prendre mon porc-épic.

M. MORAND.—Le malheureux ! A quoi va-t-il songer. (Criant) Daniel, vous n'avez pas un instant à perdre.

M. LEBAS. — Je vous ordonne de descendre, Daniel. (Faisant un mouvement pour s'éloigner.) Ah ! je ferais mieux d'aller le chercher...

DANIEL (de nouveau à la fenêtre, portant son porc-épic). —Nous voici ! nous voici. Nous descendons ! (Il disparaît.) Ah ! mon Dieu ! le feu est à l'escalier !

TOUS (avec terreur.) — Oh ciel ! (M. Lebas s'élance vers l'escalier, qui tombe au même instant avec fracas.)

M. MORAND (avec exaltation). — Il faut qu'on le sauve : pompiers, tournez vos tuyaux vers le grenier. (Ce mouvement s'exécute.) Une échelle ! une échelle !

DANIEL (pleurant). — Miséricorde ! miséricorde ! Le feu a gagné la paille ! J'étouffe dans la fumée !... Sauvez-moi ! sauvez-moi !

M. MORAND (à qui les pompiers et les élèves apportent des échelles,

après les avoir essayées). — Toutes ces échelles sont trop courtes! Un sac à incendie! par pitié!

VICTOR.—Il n'y en a point ici!

M. LEBAS (avec exaltation) —Pompiers, la moitié de ce que je possède à qui le sauvera

DANIEL (pleurant. —La chaleur me suffoque! j'étouffe!

VICTOR (comme par inspiration). — Une corde à nœuds! C'est notre seule ressource (Il court détacher une corde à nœuds et la porte.)

DANIEL (pleurant.—Sauvez-moi! Sauvez-moi!

M. MORAND. — Prends courage, Daniel, nous te sauverons! Reste tranquille dans ta position... Eh bien! la corde?

VICTOR (sa corde à la main).—Voici! voici! (Il lance la corde à Daniel.) Prends la corde .. A présent attache-là solidement au fer de la poulie... Encore un tour... C'est ça... Est-elle solide?

DANIEL (l'agitant).—Oui, oui.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'OFFICIER DES POMPIERS.

L'OFFICIER (à M. Lebas).—Monsieur, l'incendie est complétement éteint et les dégâts sont moins considérables que nous ne l'avions craint d'abord. Aucune partie de l'habitation principale n'a été attaquée, et à l'exception de ces hangards (Il montre la remise et le grenier) qui se consument lentement, tout foyer est détruit. (Aux pompiers). Camarades, nous pouvons nous retirer. Il suffit de deux plantons pour veiller à ce que le feu n'aille pas reprendre.

M. LEBAS (à l'Officier).—Ah! monsieur, que de reconnaissance ne vous dois-je point! Dans cet instant je suis tout à ma famille. Ayez la bonté de venir me voir demain pour que je reconnaisse autant qu'il sera en moi le zèle et le courage de vos braves pompiers, que je ne puis remercier assez.

L'OFFICIER. —Tout le monde a fait son devoir, et nous n'avons aucun accident à déplorer, voilà l'essentiel.. J'aurai l'honneur de vous revoir. (L'Officier et les sapeurs-pompiers sortent traînant les pompes.)

DANIEL (revenu à lui). — Où suis-je?... Ah, l'incendie!... Je suis sauvé?

GUSTAVE.—Oui, oui, Daniel, et par Victor, notre intrépide instructeur!

DANIEL (se jetant au cou de Victor).—Ah! mon ami! mon sauveur! mon cher Victor!

VICTOR.—Tu le vois, sans nos exercices gymnastiques qui m'ont rendu leste et robuste, je n'aurais pas eu le bonheur de te tirer du maudit grenier où tu étais allé te percher, et tu y aurais bel et bien grillé avec ton porc-épic.

DANIEL (avec vivacité).—Ah! la pauvre bête! Elle a péri: pauvre porc-épic! (A ce moment on voit le porc-épic rouler par la fenêtre; presque aussitôt les ruines du grenier et de la remise s'écroulent.)

GUSTAVE.—Non! non! le voilà qui fait le saut périlleux!

DANIEL. — Ah! tant mieux! il était temps, car la baraque n'est plus que décombres. (Gustave va chercher le porc-épic et le porte à Daniel.)

M. LEBAS. — Dieu soit béni! Mes enfans, nous en serons quittes pour la peur, pour quelques cloisons brulées et quelques murailles noircies

M. MORAND.—Cependant, Daniel, que cela vous serve de leçon et vous corrige de vos habitudes de poltronnerie.

DANIEL (à M. Morand).—Allez, allez, monsieur, je serai désormais le plus fidèle de vos disciples, et l'on ne m'entendra plus répéter. A quoi sert la gymnastique?

L. AUQUIER.

FIN DE LA PIÈCE.

UNE AUMONE DE PRIX.

Vers la fin de l'année 1828, une honnête famille de province émigra à Paris. M. Bernier, employé dans une administration publique, vint à mourir laissant une femme et un enfant qui n'avaient eu jusqu'à ce jour d'autre ressource que son travail. Madame Bernier, que son mari avait épousée orpheline et sans fortune, ne se connaissait aucuns parens ni amis qui pussent la soulager dans l'affreuse position où elle allait se trouver. Elle résolut donc de venir à Paris pour solliciter une pension qui lui permît de subsister et d'achever l'éducation de son fils alors âgé de huit ans. En conséquence elle vendit son petit mobilier, réalisa tout ce qu'elle possédait, et, munie des meilleures attestations signées par les chefs sous lesquels son mari avait travaillé, elle partit, bien décidée à assiéger les bureaux du ministère jusqu'à ce que la munificence du gouvernement fût venue en aide à la pauvre veuve de l'employé.

Tout ce que madame Bernier sollicita, elle ne l'obtint pas, tout ce qu'elle entreprit échoua et sa perplexité s'accrut à mesure qu'elle vit ses ressources diminuer. Bientôt elle se trouva avoir tout monnoyé, il ne lui restait plus rien sous la main avec quoi elle pût prolonger cette vie d'expectative et d'efforts pour sortir de la détresse.

Par un beau jour du mois d'août 1829, comme elle rentrait accablée de fatigue, après avoir fait plusieurs courses infructueuses, son fils Joseph, qui jouait dans le jardin du Luxembourg, courut vers elle, et la suivit jusque chez eux. Madame Bernier, en entrant dans la modeste chambre qu'ils occupaient, s'était laissée tomber sur un siége; l'abattement le plus profond se peignait sur son visage et ajoutait encore à la pâleur que ses soucis lui avaient rendue habituelle; le désespoir était entré dans l'âme de la pauvre mère; des larmes trop longtemps comprimées jaillirent de ses yeux.

Joseph se précipita à son cou pour chercher à calmer par ses caresses un chagrin dont il ignorait le motif. « Mon pauvre enfant, lui dit madame Bernier en le serrant convulsivement sur son sein, nous sommes sans ressources! »

« Vois, ajouta-t-elle, en lui montrant le portrait de son père, cette image, le seul bien qui nous reste, je serai donc obligée de le vendre aussi pour te donner du pain ce soir.

L'enfant avait compris; il se tut, mais une grande résolution sembla s'opérer dans son esprit, car s'arrachant des bras de sa mère, il disparut malgré ses cris.

II.

Qu'allait-il faire?

« Puisque nous n'avons plus d'argent il faut en gagner, s'était-il dit, je ne sais rien faire, je ne puis pas travailler, mais je me ferai pauvre; on dit que les pauvres sont les amis du bon Dieu, eh bien! le bon Dieu m'aidera, il placera sur mon passage des messieurs et des dames qui auront beaucoup d'argent et qui m'en donneront. »

En marchant pour accomplir sa nouvelle résolution, ses pas le conduisirent devant un des colléges que renferme le quartier paisible et studieux dans lequel sa mère et lui vivaient retirés. Une foule inaccoutumée obstruait les abords du collége; de brillans équipages armoriés stationnaient devant la porte; à chaque instant on entrait, on sortait, c'était un flux et reflux continuel de personnes.

La solennité qui avait attiré toute cette foule, n'était autre que la distribution des prix. C'était le jour, où au bout d'une année de travail, l'élève assidu reçoit la glorieuse récompense de son intelligente application; le jour où son nom, jeté triomphalement aux échos de la grande salle, est salué par les bruyantes acclamations de ses condisciples, où il va livrer son front couronné aux caresses de parens dont il a été longtemps séparé.

Joseph était encore trop jeune pour sentir toute l'amertume du contraste de sa position avec celle des heureux jeunes gens qui allaient défiler sous ses yeux. Un tumulte se fit tout à coup; on commençait à sortir; les voitures s'ébranlaient; des parens joyeux apparaissaient et semblaient montrer avec orgueil à la foule leur jeune enfant chargé d'élégans et beaux volumes qu'il suffisait avec peine à porter. Les bras des pauvres qui étaient venus faire appel à la commisération publique étaient surtout tendus vers les voitures, et plus d'une généreuse offrande était déjà venue montrer que rien ne rend meilleur que la joie, quand, subitement, les malheureux auxquels Joseph s'était joint se précipitèrent en l'entraînant avec eux autour d'une riche berline. Escorté de valets en magnifique livrée, un enfant, le front encore ceint de la couronne de chêne, était debout dans cette voiture; il puisait sans relâche dans une bourse et en jetait avec abandon tout le contenu, or ou argent, à la multitude qui l'entourait. Joseph était trop petit pour atteindre jusqu'au riche dispensateur de ces largesses, et cependant la vue de ces libéralités qu'il eût portées avec tant de joie à sa mère, l'avait exaspéré. Aussi l'enfant avait déjà fini sa distribution, le cocher allait

toucher pour partir, que Joseph, qui avait profité de ce que la foule commençait à se dissiper pour approcher de la voiture, était là, l'œil étincelant, la joue en feu, les deux bras tendus, n'ayant pas la force de parler, mais faisant signe qu'il n'avait rien reçu et qu'il avait pourtant bien besoin. Le jeune lauréat l'aperçut enfin; il fouilla dans la bourse, elle était vide. Cependant le désespoir de Joseph le touchait, il voulait lui donner; sa perplexité se traduisait en gestes désordonnés, quand une idée parut le frapper. Tout à coup il prit, sur le devant de la voiture, de magnifiques volumes et les remettant à Joseph :

« Tenez, lui dit-il, je n'ai plus que cela. »

Puis, se retournant vers un vieux monsieur décoré qui l'accompagnait, il ajouta avec un sourire d'une délicieuse finesse :

— C'est *une aumône de prix*.

Joseph alla porter à sa mère l'étrange présent qu'il venait de recevoir, et madame Bernier, en soulevant la couverture d'un volume, lut sur une petite feuille de papier qui y était attachée :

PREMIER PRIX D'HISTOIRE

décerné à

S. A. R. HENRI-EUGÈNE-PHILIPPE D'ORLÉANS, DUC D'AUMALE.

Ainsi le bienfaiteur de Joseph était ce même jeune homme qui a changé depuis le chêne qui le couronnait alors contre les lauriers cueillis sous le ciel brûlant de l'Afrique.

Le prix fut remis à l'illustre lauréat; mais madame Bernier eut enfin un brevet de pension et Joseph une bourse pour étudier dans ce collége à la porte duquel il avait reçu le généreux présent.

UN COLLÉGIEN.

LE PÈRE, L'ENFANT ET LES FÈVES DE MARAIS.

FABLE.

Auprès d'un champ, couvert de fèves de marais,
Passaient un fils avec son père :
« Que cette plante est laide et sa tige grossière !
Dit, en la contemplant, l'espiègle Boulonnais.

A quelque temps de là (peut-être une semaine,
Un mois), aux mêmes lieux ils promenaient tous deux,
Quand des plus doux parfums une suave haleine,
Du champ vole jusque vers eux.
« Papa ! papa ! quelle odeur énivrante !
D'où nous vient ce parfum exquis ?
— Mon fils, des fleurs de cette plante
Qui fut l'objet de ton mépris. »

Jeunes gens, mes amis, ceci doit vous l'apprendre :
D'un vêtement grossier, d'un visage commun
S'exhale souvent le parfum
Du bon cœur et de l'âme tendre.

Mme la VICOMTESSE D'ALBY.

HAUTE LITTÉRATURE.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE. (*Fin.*)

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole. « Eh bien! vous allez en voir de grises pour votre début. » Je souris d'un air tout-à-fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous nous trouvions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, vous en voilà quitte pour la journée. »

Je connaissais cette superstition militaire qui croit que ce mot, *non bis in idem*, est un axiome aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie », dis-je aussi gaîment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir, car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P. »

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentimens à personne, et je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demie-heure le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournai la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyans, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées, et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *vive l'empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobile comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil ennemi. Dans une embrâsure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon. Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria le capitaine; bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils; je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissemens. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore du monde; la redoute était de nouveau enveloppée de fumée: j'étais entouré de blessés et de morts, mon capitaine était étendu à mes pieds; sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang; de toute ma compagnie il ne restait que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel

mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant vive l'empereur ! Il fut suivi aussitôt de tous les survivans. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit : nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir ; je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire ! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres : environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes ; onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, frappé près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui ; je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine, demanda-t-il à un sergent. » Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive.

— Et le plus ancien lieutenant ? — Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme. » Le colonel sourit amèrement. — Allons, monsieur, me dit-il, vous commanderez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force, mais le général C*** va nous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? — Flambé, mon cher, mais la redoute est prise. »

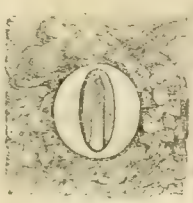
MÉRIMÉE.

CAUSERIES

SUR LES MOYENS ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

II.

AIR COMPRIMÉ. — FONTAINE DE HÉRON. — EAU CHASSÉE DES MINES PAR L'AIR.



On a été longtemps sans se douter que l'air fût un fluide et un corps élastique, c'est-à-dire capable de se resserrer ou comprimer et de s'étendre ou dilater. La chaleur le dilate, le froid le resserre, ou plutôt quand le calorique ou la chaleur s'en va, l'air devient plus dense ou épais. Cette faculté de l'air de pouvoir être comprimé a donné lieu à l'invention des pompes foulantes, qui s'emparent de l'air du dehors et le refoulent dans un espace resserré. On s'est servi aussi de la compression de l'air pour les armes qui lancent des balles. C'est ainsi que l'on a fait des fusils à vent, dans lesquels la crosse étant creuse reçoit une quantité d'air comprimé, et lorsqu'une détente lâchée donne issue à une partie de cet air dans le canon, la balle est lancée au loin avec autant de force qu'elle l'est dans les fusils ordinaires par suite de l'explosion de la poudre ; mais ce sont des armes dangereuses et perfides, car n'y ayant aucune explosion bruyante, le crime pourrait s'en servir impunément, n'étant pas trahi par le bruit.

Une invention plus innocente, fondée également sur la compression de l'air, est celle de la fontaine de Héron : elle consiste en un vase en partie rempli d'eau, et ayant un grand espace vide dans lequel on refoule et comprime l'air au point de peser avec force sur l'eau. Si vous ouvrez alors un petit tuyau recourbé, qui est adapté au bas du vase, l'eau poussée par le poids de l'air, s'élance impétueusement par le petit tuyau à une hauteur considérable.

Un écrivain célèbre, dont la jeunesse fut très aventureuse, s'était imaginé qu'il ferait fortune avec une fontaine de Héron ; car, disait-il, qu'y a-t-il de si curieux au monde qu'une fontaine de ce genre, il s'imagina follement qu'il suffirait de montrer sa fontaine, pour être bien reçu dans tous les pays. Le voilà qui se met en route avec un ami qui devait l'aider à montrer partout la grande curiosité. Il convient qu'il avait la bourse légèrement garnie, mais que son cœur était rempli de joie et d'espérance. Voici comment il raconte la fin de son aventure : « Je fis, dit-il, » cet extravagant voyage presque aussi agréablement que je m'y » étais attendu, mais non pas tout à fait de la même manière ; » car, bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les » cabarets les hôtesses et leurs servantes, il n'en fallait pas moins » payer en sortant. Cela ne nous troublait guère, et nous ne son- » gions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand » l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita » la peine : la fontaine se cassa, et il en était temps, car nous » sentions, sans oser nous le dire, qu'elle commençait à nous » ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, et » nous rîmes beaucoup de notre étourderie d'avoir oublié que » nos habits et nos souliers s'usaient, ou d'avoir cru les renou- » veler avec le jeu de notre fontaine. »

On cherche actuellement à tirer un parti plus avantageux de la compression de l'air ; et des expériences faites tout récemment en France ne sont qu'une application en grand du principe de la fontaine du Héron. Voici de quoi il s'agit sur les bords de la Loire. Dans la partie inférieure de son cours se trouvent des bancs de houille ou charbon de terre enfouis sous des amas énormes de sable : pour arriver à la houille il fallait percer cet amas sablonneux, et y creuser des puits ; mais là on rencontrait toujours l'eau du fleuve qui avait pénétré à travers les sables, et les travaux des ouvriers se trouvaient arrêtés par cet obstacle. Un ingénieur eut alors l'idée de construire une machine qui, à l'entrée du puits, aspirerait l'air du dehors, et le comprimerait dans l'intérieur, au point de refouler l'eau et de la chasser entièrement des sables qu'elle avait envahis. Cet essai réussit complètement ; le poids de l'air força l'eau de déguerpir et de laisser la place aux mineurs, qui depuis ce temps travaillent à leur aise dans cet air comprimé, auquel toutefois ils ont eu un peu de peine à s'habituer. Lorsqu'ils descendent dans le puits ils éprouvent quelque pression douloureuse aux oreilles, mais elle dure peu. En remontant du puits à l'air libre, ils sentent un froid assez vif et se voient entourés d'une espèce de vapeur provenant de la condensation de leur transpiration. Dans le puits ils parlent tous par le nez, et ils ne peuvent parvenir à faire entendre un sifflement ; leurs chandelles brûlent dans l'air comprimé avec une rapidité extraordinaire ; en montant vite les échelles ils s'essoufflent moins qu'à l'air libre. Un ouvrier sourd depuis plusieurs années prétend avoir très bien entendu dans l'air comprimé la conversation de ses camarades. On va continuer les expériences, et probablement on essaiera d'autres applications de l'air comprimé dans les arts mécaniques. On présume même qu'on pourrait parvenir à se servir de l'air comprimé, comme on fait maintenant de la vapeur, pour pousser en avant des voitures et des bateaux ; alors on pourrait épargner le combustible, ce qui serait assurément une grande économie.

N'oublions pas un phénomène remarquable qui se manifeste quand la compression de l'air se fait brusquement : des étincelles éclatent alors, étant produites par la chaleur qui s'échappe : c'est d'après cette observation que l'on a fait des briquets dans lesquels l'amadou est allumé par des étincelles que produit une compression soudaine de l'air dans le flacon.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Suivant un rapport au Roi du Ministre secrétaire d'État au département

de l'Instruction Publique, 4,176 communes en France sont encore privées d'école ; il y a dix ans, on en comptait 14,230 dans le même cas.

— En 1837, les Ecoles Normales donnaient l'instruction à 2,406 élèves-maîtres ; elles la donnent aujourd'hui à 2,684. — A la même époque, 2,680,001 enfans (1,560,644 garçons, 1,119,357 filles) fréquentaient les ecoles primaires élémentaires communales et privées ; en 1841, le nombre des enfans s'est élevé à 2,881,679.

— Par arrêté du ministre, en date du 13 novembre, un concours public sera ouvert, le 17 mars 1842, devant la Faculté de Médecine de Paris, pour la chaire de clinique externe vacante par le décès de M. Sanson aîné.

— Divers rapports, délibération et ordonnances réglent l'organisation des nouveaux colléges royaux dans la proportion d'un collége par département : Mâcon, Laval, etc.

— Le nombre des places mises au concours d'agrégation aux colléges, pour l'année 1842, est fixé à 35.

— La séance solennelle de rentrée des diverses Facultés de l'Académie de Strasbourg a eu lieu le 3 novembre ; des prix ont été distribués aux élèves de l'Ecole de Droit qui les avaient remportés : l'Académie de Dijon a fait sa rentrée le 8 ; des prix ont aussi été décernés.

— M. Villemain, accompagné du préfet de Seine-et-Oise, de M. Rendu, membre du Conseil Royal et de quelques-uns des Inspecteurs généraux, a visité dernièrement l'Ecole Normale de Versailles, dirigée par M. Lebrun.

—M. Cordier, professeur au Muséum d'histoire naturelle, a ouvert son cours de géologie ; son collègue, M. de Blainville, son cours d'anatomie comparée.

—Par arrêté du ministre, M. Monnier est autorisé à s'établir en qualité de maître de pension à Saint-Léonard (Haute-Vienne). et M. Valade à Bordeaux.

—M. Libri, membre de l'Académie des sciences, est chargé par le ministre de l'Instruction publique de faire le catalogue des riches manuscrits de la bibliothèque de Lyon.

—Le collége royal de Caen compte en ce moment 586 élèves, savoir : 242 internes ; 344 externes. — Celui de Cherbourg est en voie de progrès : sur 201 élèves, 58 sont pensionnaires.

— La ville de Fezette (Haut-Rhin) vient d'établir une école primaire supérieure. M. Zapfel est appelé à la diriger.

— Sont nommés président de la Commission des Salles d'Asile, et membre de la Commission d'Examen des Instituteurs et Institutrices primaires : MM. Valdruche, secrétaire général des Hospices de Paris, et Dinet, inspecteur général des Etudes.

— Sur onze élèves du collége de Rochefort, candidats à l'Ecole Navale, cinq ont été admis. — Le collége de Montpellier a fait aussi admettre cette année, à l'Ecole Polytechnique, deux de ses élèves ; à l'Ecole de St-Cyr, deux ; à l'Ecole de Marine, un.

— Sur la demande de Mgr l'Evêque de Maroc, aumônier de la Reine, LL. MM. le Roi et la Reine des Français ont fait parvenir à M. de Nion, consul général à Tanger, la somme de 500 francs, pour contribuer à l'établissement d'une ecole pour les enfans chrétiens.

CURIOSITÉS INSTRUCTIVES.

Sans rétribution.

MUSÉE DU LOUVRE, comprenant la Galerie des Tableaux de tous les maîtres et de tous les pays ; la Galerie des statues antiques et modernes, etc. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DU LUXEMBOURG, ou Galerie des Tableaux et des Sculptures des artistes vivans. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DE LA MARINE, ou Collection des Modèles des vaisseaux de tous les pays. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉUM D'HISTROIRE NATURELLE, au Jardin des Plantes. (*Visible les mardis et vendredis.*)

Avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes ; aux Champs Elysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Nous recommandons à nos jeunes Abonnés de conserver soigneusement tous les numéros de la GAZETTE, dont la collection annuelle ornée d'un titre et d'une belle gravure formera un Recueil élégant.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

RENSEIGNEMENS INTÉRESSANT LES PARENS ET SUPÉRIEURS. (NOVEMBRE 1841.)

PROFESSEURS DES DEUX SEXES *recommandés par nous.*	LIVRES POUR LES ÉTUDES.	INSTITUTIONS ET PENSIONNATS *que nous recommand.*	LIVRES DE HAUTE LITTÉRATURE.	MAISONS DE COMMERCE POUR LA JEUNESSE, *recommandées par nous.*
ANGLAIS.... Mme *Williams* (de Londres. ITALIEN.....M. *Bettoni*, r. d'Amboise, 17. ALLEMAND. M. *Hœrtel*, de Berlin. PIANO.....M. *Franck*, r. Montholon, 9. Me *Roque-Mégevent* prof. aux J.-Aveug, r. des Jeuneurs, 18. CHANT.....M. *Bordogni*, r. Laffitte, 34. Mlle *Claude* (élève de Pensotti), rue des Trois-Bornes, 16. DESSIN.. ...M. *Armengaud*, r. des Filles-du-Calv., 12. Mlle *S. Jorry*, r. Enfer Saint-Michel, 66.	OUVRAGES DE M. PAUTEX, *adoptés par l'université* RECUEIL de mots français dans un ordre de matières entièrement nouveau. 6e édition. ABRÉGÉ DU RECUEIL, 6e édition. EXERCICES SUR LE RECUEIL, 2e édition. Chez MM. CHERBULIEZ et Comp., rue de Tournon, 17. — HACHETTE, rue Pierre-Sarrazin, 12. — MAIRE-NYON, quai Conti, 13.	Mme *Duhamel*, à Paris. M. *Tobler*, à Genève (Suisse). M. *Bourdon*, à Paris. Mme *Nieder*, à Yverdun (Suisse). M. *Valade*, à Bordeaux Mlle *Rosset*, à Passy. M. *Meyer*, à Paris. Mme *Durand*, à Saint-Denis. M. *Chatin*, à Belleville.	PANTHÉON LITTÉRAIRE ou RECUEIL des OEUVRES DE TOUS LES GRANDS AUTEURS, Depuis le commencement de notre littérature. 100 VOLUMES grand in-8° compacts à deux colonnes.	*Bazar des Enfans*, passage et rotonde Colbert. *Salon des Modes Françaises*, rue Neuve-d'Antin, 20. *Chaussures d'Enfans*, SOULAS, passage Choiseul, 15. *Chapellerie* ; M. Hébert, rue Richelieu. *Le Bras d'Or*, magasin de jeux et de jouets. *Livres à Images*, LALLEMAND-LÉPINE, rue Richelieu, 37. *Le Grand Colbert*, magasin de nouveautés pour jeunes filles. *Ganterie pour Enfans*, BOIVIN, rue de la Paix, 12. *Fourrures et Pelisses d'Enfans*, KIRCHOFF, rue St-Honoré, 139.

1re ANNÉE. — N. 3. Paraissant tous les Samedis. NOVEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

TENDRESSE ET COURAGE.

HISTOIRE VRAIE,

DÉDIÉE AUX MÈRES.

ENTRE gens qui doivent être en relations intimes chaque semaine, l'essentiel est de se bien comprendre. J'ai hâte, je l'avoue, mes jeunes messieurs et mesdemoiselles, de me mettre au mieux dans votre esprit, et de gagner tout d'abord votre confiance et votre amitié. Cependant, alors qu'il s'agit d'un traité, il faut faire ses conditions. Convenons, vous, de me lire avec quelque attention, de prêter l'oreille à mes conseils ; moi, de n'être ni pédant, ni gourmé, ni trop sévère et d'arracher l'épine pour vous laisser la fleur. Et qui sait d'ailleurs, peut-être sommes-nous déjà de vieilles connaissances ? Vous aurez rencontré, sans doute, se promenant au jardin des Plantes ou dans quelque allée solitaire du Luxembourg, un petit vieillard alerte et dispos, poudré à blanc, coiffé du tricorne et dont l'habit date du règne de Louis XVI; ce vieillard, qui vous a dit que ce ne soit pas moi, moi qui vous parle ?... Mais je retourne à mes moutons.

I.

Les combats de l'amour maternel et de l'amour filial luttant ensemble de générosité ont quelque chose de si touchant et de si pur, qu'ils répandent sur le plus simple récit un charme irrésistible, l'intérêt du cœur.

Voici une histoire vraie, elle a fait couler mes larmes.

Amélie de S... avait treize ans. Cet âge des plaisirs sans regrets, des gaîtés espiègles, des folles joies, Amélie le voyait s'écouler dans la douleur et la tristesse. Elle était chérie, riche, pleine de grâces cependant. Elle joignait à une instruction solide les trésors d'un esprit naturel et d'un caractère angélique. Mais à tant de faveurs de la providence, une seule faisait faute : celle qui vivifie, qui embellit tout, sans laquelle tout se flétrit et se décolore.

Depuis tantôt trois ans une maladie cruelle, un polype à la gorge, tourmentait la pauvre enfant. Ses souffrances aigües ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Pour elle plus de jeu, plus d'aimables entretiens, plus de promenades. Il avait fallu suspendre les études, renoncer aux douces jouissances des travaux de l'esprit, qu'elle aimait tant ! Et sa mère, sa pauvre mère, elle souffrait plus que son enfant, elle souffrait de cette souffrance morale qui tue !

En contemplant le précieux objet de son amour, le fruit de ses entrailles, le seul espoir de sa vieillesse, — car Amélie était fille unique, — dépérir lentement, un morne désespoir s'emparait d'elle. Elle disait dans son cœur : « Je ne lui survivrai pas. »

Quand le lys voit se faner ses boutons, il se penche sur sa tige et il meurt.

Qui de vous, jeunes filles, n'a payé le tribut à la maladie ? Qui de vous n'a vu une mère active, une mère dévouée, tremblante et respirant à peine, interroger d'un regard avide l'œil, les traits, l'haleine de son enfant pour y lire son arrêt, pour y saisir les moindres symptômes du mieux, et ne se sentir vivre qu'à sa complète guérison ? Madame de S... était cette mère, grandie de tout ce qui sépare une indisposition ordinaire, d'un mal incurable.

Elle ne cédait à nul autre le droit de soigner son Amélie. Elle s'oubliait elle-même, elle se multipliait. Il fallait qu'elle fût là, le jour, la nuit, sans relâche; et cette femme si frêle de nature avait au lit de sa fille une force surhumaine.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- NOVEMBRE.

UN MARIAGE DE SINGE.

Le mariage d'un sapajou ! les noces d'une guenon ! voilà qui sent furieusement les contes de *ma mère l'Oie* » — Non pas, non pas, petits espiègles, je ne fabrique pas des contes en l'air, des contes à dormir debout; ce que je vais vous raconter est un fait arrivé de nos jours : je n'inventerai rien, je ne ferai que vous répéter le récit d'un veridique voyageur, de mes amis, qui fut lui-même acteur dans l'aventure.

Or, écoutez :

Il y a de par le monde des originaux fort divertissans et dont les bizarreries semblent tenir de la folie : témoin ce lord ou seigneur anglais qui avait fait bâtir, tout exprès, un magnifique château destiné... je vous le donne en mille : comment, vous ne devinez pas ? destiné à servir de logement à messieurs les rats, mesdames les souris, mesdemoiselles les chouettes, chauves-souris et araignées, et autres hôtes aussi aimables; château où ils s'établirent en véritables souverains et maîtres, et dans lequel des provisions de toute espèce étaient placées chaque jour en abondance pour la plus grande satisfaction et le plus grand embonpoint de la gent parasyte ; témoin encore cette vieille dame Belge qui institua dernièrement son chat son légataire universel, attachant une pension de trois cents louis d'or aux honorables fonctions de directeur-intendant de la maison chattière, c'est à dire à l'homme chargé, sa vie durant, de pourvoir à tous les besoins, tous les plaisirs, à tous les caprices de la bête adorée.

Le nadjah Jchwara-Tchandra, dont je vais vous parler tout à l'heure, est un extravagant de cette famille.

Vous savez sans doute, qu'on appelle Indous les habitans des Indes orientales ou grandes Indes, cette contrée immense du fond de l'Asie, peuplée de vingt millons d'habitans, qui se compose de plus de vingt royaumes et qui est traversée par un large fleuve : le Gange ; eh bien, c'est chez les Indous, dans la ville de Nedeya qu'à eu lieu *le mariage des singes*.

Je dois vous apprendre d'abord que ces Indous sont un peuple idolâtre, qu'ils croient aux faux dieux, dont le principal est Brahma, et qu'une de leurs superstitions c'est d'admettre que les animaux sont des êtres qui furent, dans une première vie, de nature humaine ou des hommes ; pour mieux me faire comprendre, que ces animaux après avoir été hommes ou femmes sont morts, et qu'ils sont nés une seconde fois sous la forme de vache, d'éléphant, de renard, de grenouille, etc.; ou bien que ces mêmes animanx lorsqu'ils mourront prendront une nouvelle naissance et deviendront hommes

Puis, quand la pensée venait, horrible, lui dérouler un sinistre tableau, Amélie était sa consolatrice; elle lui rendait l'énergie par ces célestes paroles : « Espérons en Dieu. »

Alors sa mère l'embrassait; elle pleurait et elle se sentait soulagée.

Appelés dès l'origine de la maladie, les médecins les plus distingués de la capitale avaient travaillé avec zèle au rétablissement de la santé de l'ange souffrant. Leur science avait échoué contre les attaques du mal. D'abord faible et légère, la tumeur avait rapidement grossi, l'inflammation fiévreuse s'était déclarée; la maladie prenait un caractère alarmant.

Une seule porte de salut restait encore, une opération chirurgicale : l'illustre Dupuytren l'avait dit.

Mais, cette opération d'où semblait dépendre la guérison d'Amélie, de quels dangers n'était-elle pas entourée ! Elle pouvait rendre à la vie, elle pouvait donner la mort.

O mères ! j'en appelle à vous, madame de S... n'était-elle pas excusable de repousser avec effroi une pareille alternative ?

En vain la patiente, dans son courage héroïque, la réclamait-elle avec ardeur; en vain l'habile opérateur, ami de la famille, s'efforçait-il de rassurer sur ses résultats une mère tremblante; en vain sa réputation européenne était-elle un garant du succès, la chance demandait un enjeu trop précieux, madame de S... ne pouvait se résoudre à le lui livrer. Et, cependant, elle savait bien que c'était le seul remède possible; elle sentait bien qu'il faudrait l'employer un jour.

Placée ainsi entre la nécessité et la crainte, madame de S... ne prenait un parti que pour y renoncer l'instant d'après. Dix fois le baron Dupuytren avait été mandé à l'hôtel pour y remplir son terrible, son bienfaisant office; dix fois quelque ingénieux prétexte était venu ajourner indéfiniment l'opération. Lassé enfin de tant de tergiversations, le chirurgien célèbre avait dit rudement à la mère : « Madame, votre sensibilité tuera votre fille. »

Et il n'avait plus reparu.

C'est que l'homme supérieur, dont nous parlons ici, ne pouvait comprendre les luttes d'un cœur maternel; c'est que, bon et juste, mais blasé sur les maux de l'humanité par la vue continuelle des champs de bataille et des blessés, des hôpitaux et des mourans, il avait perdu cette délicatesse de sentiment et de sensation, source des chagrins les plus poignants comme des jouissances les plus suaves.

II.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que le célèbre chirurgien avait fait entendre à madame de S... ses paroles sévères; chacun des jours qui succédèrent vit empirer le mal. Amélie était méconnaissable, même pour ceux qui l'entouraient. Ses belles joues si blanches, si roses naguères, avaient perdu jusques aux traces de leur fraîcheur première et de leur riche carnation. Une teinte livide couvrait son visage amaigri; creusé, miné qu'il était par la fièvre incessante; et si ses yeux ternes et mats jetaient parfois un vif éclat, cet éclat fuyait comme un éclair. Parvenus à leur paroxysme les ravages du polype étaient tels, que l'usage de la voix lui était presque interdit : des alimens liquides pouvaient seuls se faire passage le long de son gosier brûlant et corodé, et sa faiblesse, qui augmentait d'heure en heure, ne lui permettait plus de quitter sa couche.

Tout annonçait une catastrophe prochaine, inévitable.

Madame de S... vit enfin l'affreuse vérité : elle ne balança plus. Pauvre femme ! elle se reprochait ses longues hésitations; elle craignait qu'il ne fût trop tard. Une lettre touchante fit connaître au baron Dupuytren sa résolution désespérée : le docteur y répondit par une prompte visite.

L'opération fut irrévocablement fixée au lendemain.

Alors commence pour madame de S... une sorte d'agonie que le cœur d'une mère peut seul comprendre. Comment supportera-t-elle le moment terrible dont l'attente lui cause de si cruelles angoisses? Elle voudrait cacher à Amélie toute cette souffrance morale, et cependant elle ne peut s'arracher du chevet de son enfant. Mais la contrainte est trop forte, elle la suffoque; il faut qu'elle s'éloigne pour donner un libre cours à sa douleur.

Epuisée, demi-mourante, un sopha avait reçu ses membres accablés, la providence lui vint en aide : quinze nuits de veilles continues l'emportèrent sur sa volonté, la matière triompha de l'esprit, elle s'endormit du plus profond sommeil... On eût dit une léthargie.

Marie, la femme de chambre fit part à la jeune fille de ce bienfaisant repos.

Cependant la soirée était déjà fort avancée; il pouvait être minuit. Une veilleuse jetait sa pâle clarté dans la chambre de la malade; le balancier de la pendule rompait seul de son bruit monotone le silence de l'appartement. Amélie rêvait soucieuse. L'agitation fébrile de madame de S... n'avait point échappé à sa tendresse filiale. — Tout à coup une idée, une idée sublime surgit de l'enfant, ange qui en face de l'éternité, séparée à peine par un court espace de temps de la plus cruelle épreuve, ne s'occupait que de sa mère !

« Marie, ma chère Marie, j'ai quelques lignes à tracer, venez

---

ou femmes. Cette croyance, à laquelle on a donné le nom de *métempsycose*, doit nécessairement engager les Indous à traiter avec douceur et même avec respect toute créature vivante quelle qu'elle soit; aussi ne frappent-ils jamais les bêtes de somme et ne se nourrissent-ils que de laitages, de fruits et de végétaux : ce serait à leurs yeux un grand crime que manger de la viande, ou même du poisson, et leur loi punit de mort le meurtre d'un chien ou d'une vache.

Avec de telles mœurs, il est aisé de concevoir que les Indous, naturellement doux mais fanatiques, portent souvent leur sollicitude et leur respect pour les animaux domestiques jusqu'à l'adoration et à la folie : notre *Nadjah* (c'est à dire seigneur) va prouver mon dire d'une façon sans réplique.

Aussi riche que superstitieux, notre Jchwara-Tchandra — quel nom baroque ! — l'emportant encore sur ses compatriotes, entretenait dans son palais des centaines de bêtes de toutes sortes, qui sautaient, gambadaient et mangeaient à *gogo*. Parmi cette société de nouveau genre dont il s'entourait, deux *jeunes singes*, mâle et femelle, avaient la part la plus grande dans ses affections : ils mangeaient à sa table, et parfois, dans sa propre assiette; cassaient et brisaient tout dans la maison : cristaux, pendules, porcelaines; dévalisaient garde-manger, jardin et verger; déchiraient les habits de leur maître et ne respectaient pas même sa personne, car plus d'une fois un coup de patte bien appliqué avait laissé sur son nez rougi ou sur sa joue saignante le signe de l'apostrophe : rien, de la part de ses favoris, ne pouvait échauffer la bile de Jchwara-Tchandra. Il riait de leurs malices comme on rit de celles d'enfans chéris, et se prêtait à leur méchans tours de la meilleure grâce du monde.

Mais ce n'était pas assez de tant de complaisance et de sottise : les deux *singes* bien aimés étant parvenus à l'âge de six ans le nadjah eut la fantaisie de les marier, et comme sa fortune et son rang lui permettaient de folles dépenses il voulut que les noces *singières* se fissent avec tout l'éclat, tout le luxe et toutes les cérémonies qu'on emploie à Nedeyha pour celles des grands personnages du pays. — Que dites-vous de cette idée là; ne vous semble-t-elle pas plus que burlesque?

Voici au reste la description fidèle de cette extravagance : elle dura une semaine entière.

D'abord, pendant trois jours et trois nuits consécutifs, une troupe de trente ou quarante musiciens Indous, accoutrés de vêtemens bizarres et portant des instrumens plus bizarres encore : des espèces de trompettes longues de six pieds, des cimbales d'une immense dimension, des tambours en cuivre qu'on suspend au cou, et vingt autres aussi élégants, parcoururent, à cheval, à la lueur des flam-

m'aider à me mettre sur mon séant, et donnez-moi ce qu'il faut pour écrire. » La femme de chambre, surprise de ce caprice, voulut faire quelques observations. « Il le faut, répliqua Amélie d'un ton de douce autorité. » Marie se hâta d'obéir. « Et maintenant, faites monter Laurent, et surtout prenez garde que maman ne s'éveille. » La femme de chambre alla chercher le concierge.

Pendant ce temps, notre malade griffonnait avec peine le billet mystérieux; ses doigts faibles et tremblans se refusaient à tenir la plume : ce fut une rude besogne. Ce billet était adressé au baron Dupuytren.

Le voici dans son naïf style.

« Monsieur le docteur,

» Ma mère s'est endormie. Elle souffrirait trop si elle devait » assister à l'opération projetée. Profitons de son sommeil pour » tout faire. Je vous en prie, ne me refusez pas; ma reconnais- » sance sera éternelle.

» AMÉLIE DE S...

Amélie cachetait ce billet lorsque Laurent entra.

Or, ce Laurent était le vieux concierge de l'hôtel, ancien soldat au visage couvert de cicatrices, à la moustache grisonnante. Il avait été le compagnon d'armes du général S..., frappé d'un biscaïen à Leipsick. Il adorait sa jeune maîtresse.

— Mon bon Laurent, fit Amélie en le voyant paraître, j'ai un service à te demander.

— Parlez, parlez, Mademoiselle.

— Prends ce billet, il est pour M. Dupuytren ; porte-le lui tout de suite de ma part.

Laurent hésitait; mais la jeune fille ajouta : — Va vite, bon ami, si tu savais... ma pauvre mère, elle en mourrait! — Laurent, tout ému, et, comprenant plus qu'à moitié le secret de ce message, n'eut pas la force de faire une seule objection. Il baisa la main de sa jeune maîtresse en laissant tomber de grosses larmes, et s'éloigna avec autant d'empressement que de précaution.

Le baron Dupuytren s'était déjà retiré dans son appartement, lorsque le concierge de l'hôtel de S... demanda à lui parler sans le moindre délai. On l'introduisit auprès du célèbre docteur, qui, après avoir lu la lettre, s'écria avec une émotion visible : — C'est bien, c'est admirable ! Puis, se tournant vers le concierge de madame de S... : — Que la porte soit ouverte à cinq heures précises, je serai exact.

Laurent retourne en toute hâte vers sa jeune maîtresse, L'héroïque enfant, en apprenant la réponse du médecin, serre avec effusion la main du vieux Laurent, et, jetant sans effroi les yeux sur la pendule, dit d'une voix assurée : — J'ai près de quatre heures encore ; essayons de dormir, pour être mieux disposée.

Elle ferma en effet les yeux et attendit l'arrivée du baron.

Cinq heures sonnaient à peine à Saint Philippe du-Roule, quand la femme de chambre qui veillait auprès d'Amélie et qui semblait moins calme qu'elle, entendit ouvrir la porte doucement et vit entrer M. Dupuytren, accompagné d'un de ses aides et du vieux Laurent. Amélie ouvre les yeux et salue affectueusement le docteur qui lui dit avec son ton de bonté brusque: « Du courage, jeune fille, il faut aller jusqu'au bout. — J'en aurai M. le baron. » Et en même temps elle essayait une larme furtive et s'essayait à sourire. — Allons, allons, après ce que vous avez fait, le doute serait une injure. » En disant ces mots il apprêtait déjà, dans l'ombre, les instrumens délicats nécessaires à l'œuvre. Puis, sans laisser à la malade un seul instant de réflexion de peur que l'attente n'ébranlât sa fermeté, il commence à l'instant la douloureuse opération avec sa promptitude et sa dextérité habituelles.

Le moment était solennel; il s'agissait de mort ou de vie : chacun attendait avec anxiété : on aurait entendu voler un insecte.

Marie pleurait, les grosses larmes du soldat ruisselaient sur son visage et baignaient ses longues moustaches. Amélie était restée impassible. — Enfans, avez-vous vu pleurer un soldat, un brave qui affronta la mort dans cent batailles et vit sans sourciller siffler autour de lui les balles, les boulets et la mitraille? L'avez-vous vu pleurer aux souffrances d'un être qui lui est cher? C'est un spectacle déchirant.

Enfin, après quelques secondes, — un siècle d'attente — l'habile chirurgien s'est écrié : elle est sauvée !

Tout est terminé et l'enfant n'a pas poussé un cri, n'a pas laissé échapper un soupir... elle eût réveillé sa mère !

Dupuytren lui-même n'a pu contenir son admiration. « Vous êtes une enfant adorable! J'ai coupé bien des bras et bien des jambes dans ma vie, je n'ai jamais vu de courage pareil au vôtre. » Et la jeune fille le remercie avec un regard où se peint tout son bonheur, et ce bonheur plus grand mille fois qu'elle éprouve pour sa mère.

Oh! si à l'exclamation délirante du docteur, Amélie avait pu se jeter dans les bras de cette tendre mère et lui dire : « Ma mère, ma bonne mère, je vous suis rendue! » mais il fallait ménager une sensibilité exaltée : on ne meurt pas de chagrin, on peut mourir de bonheur ; et, d'ailleurs, l'état de l'intéressante enfant exigeait lui-même des précautions.

Ce fut à la prudence de la femme de chambre que l'on confia la mission délicate d'amener par degré sa maîtresse à la con.

---

beaux, les divers quartiers de la ville, annonçant par leur concert infernal, leur harmonie à déchirer les oreilles (une véritable musique de danse d'ours), que la grande solennité allait commencer.

Le quatrième jour fut destiné aux fiançailles. Toute la population de Nedeya y avait été invitée, et dix mille Indous de tous rangs, hommes, femmes, enfans, seigneurs, marchands, gens du peuple, se pressaient autour d'une tente d'étoffe de soie brochée d'or, qui avait été dressée sur le bord de la rivière, et où se tenaient les deux fiancés (je parle toujours de monsieur le sapajou et de mademoiselle la guenon).

Tout à coup la tente s'ouvrit et en laissa voir l'intérieur. Sur un trône de bois couvert de dorures et de riches tapis se tenaient debout le couple futur; debout également, au côté gauche du trône, étaient placés Jchwara-Tchandra, ses officiers, ses domestiques et ses amis, tandis que le côté droit était occupé par les *Brahmes* (prêtres de *Brahma*), chantant des cantiques et récitant des prières : par intervalles, l'orchestre indou exécutait une symphonie diabolique, tandis que de jeunes garçons et de jeunes filles jetaient des fleurs et faisaient brûler l'encens dans des cassolettes.

Le costume de tous les assistans était singulièrement pittoresque : les couleurs les plus tranchantes bariolaient les habits; les métaux précieux, les diamans et les pierreries brillaient sur les vêtemens, sur les armes et à la coiffure ; mais le plus pittoresque était sans contredit celui des héros de la fête. Le singe mâle avait la tête entourée d'un cachemire blanc, ce qui lui donnait l'air d'un malade d'hôpital, et, pardessus ce cachemire, une couronne d'or qui ne l'embellissait pas, car le poids du diadème lui faisait faire des grimaces à mourir de rire; de larges pantalons à raies bleues et rouges servaient de fourreaux à ses jambes grêles; ses épaules et ses jambes de devant étaient enveloppées plutôt que couvertes de riches et lourds brocards; et ses pattes, enfin, chaussées et gantées de babouches et de mitaines jaunes safran. La guenon, affublée d'une façon à peu près semblable, ne différait de son noble fiancé que par un voile de fine mousseline de l'Inde jeté sur son visage, qui remplaçait la couronne et qu'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de soulever : c'était une parodie des jeunes communiantes.—Je vous laisse à penser si cet attirail d'étoffes emmaillottant leurs corps amusaient beaucoup nos deux singes : ce n'avait pas été petite affaire que celle de leur toilette; ils s'étaient regimbés, ils avaient mordu leurs valets de chambre et leur grand maître des cérémonies, et ce n'est qu'à force de friandise qu'on en était venu à bout. Aussi ce ne fut pas sans une joie bien naturelle qu'ils virent arriver la fin de leur martyre et de la cérémonie, alors que la fiancée, présentée en grande pompe à son époux futur, lui laissa voir tous les attraits de

naissance de tant de félicité; et madame de S ... apprit à son réveil tout ce qu'elle devait aux bontés du Très Haut et à la science du savant opérateur.

Tout ce qui se passa alors entre la mère et la fille sont choses ineffables, que nous n'essaierons pas de raconter. — Un peintre grec, Appelles, désespérant de rendre dans toute sa puissance l'expression de la douleur d'Agamemnon, alors qu'arrachée de ses bras, Iphygénie est conduite au sacrifice, a jeté un voile sur le visage du malheureux père; moi, je jetterai le voile sur la mère d'Amélie, désespérant de pouvoir peindre l'expression de son bonheur.

La convalescence d'Amélie fut longue, son pauvre corps était épuisé; mais, à cet âge, la nature a d'inépuisables ressources. Peu à peu, l'enfant recouvra ses forces perdues, et avec elles revinrent les belles couleurs, la vivacité du regard, l'aimable gaîté. — Bientôt, elle put se lever; puis marcher dans la chambre; puis se promener au jardin et retourner enfin à ses études délaissées, ses études bien aimées.

III.

Trois mois après, on a pu voir, dans une chapelle reculée de l'église de Saint-Germain-des-Prés, une femme d'âge mûr, une jeune fille adolescente, à genoux toutes deux devant l'image de la Vierge. Elles priaient avec ferveur et semblaient rendre grâce à la consolatrice des cœurs brisés, car rien ne réfléchissait sur leurs traits l'angoisse de la douleur. — Cette jeune fille, c'était Amélie; cette jeune femme, c'était sa mère!

L. AUQUIER.

LES CUIRS (*) D'UN ACADÉMICIEN.

Qui n'a pas connu feu M. Blondin, de divertissante mémoire? C'était bien le plus amusant original qui fût sous la voûte des cieux; je crois le voir encore avec son habit noir carré et râpé, dont les poches étaient toujours pleines de lettres des divers souverains de l'Europe qui faisaient grand cas de ce savant; sa calotte de soie, jadis noire, et que d'honorables services avaient rougie ou jaunie çà et là, et ses bas, noirs aussi, qui n'eussent rien laissé à désirer si quelques larges mailles, toujours échappées, et jamais reprises, n'eussent mis à nu de notables parties de ses jambes longues et menues.

M. Blondin était grammairien et partant puriste exagéré : les *locutions vicieuses* n'ont jamais eu de plus implacable ennemi; c'était entre eux une guerre à mort. Le *néologisme* le mettait en fureur, la mauvaise *prosodie* attaquait ses nerfs, et un *solécisme* lui donnait la fièvre. Enfin, il aurait volontiers condamné à la prison comme mauvais citoyen, quiconque ne connaissait pas sa langue par principe; n'avait jamais pardonné au plus grand capitaine du siècle ses fautes d'orthographe; se brouilla avec un ami de vingt ans pour un *barbarisme*, et déshérita un sien, neveu, pour deux fautes de *syntaxe*.

Avec un caractère si irritable à propos de la grammaire, car sur tout le reste c'était bien la meilleure pâte d'homme, on comprend que ce bon M. Blondin n'allât pas fréquemment dans le monde : il lui arrivait cependant de s'y aventurer quelquefois, et c'était toujours pour la société où il se trouvait une occasion de folle gaîté et de rires inextinguibles.

Il y avait un jour nombreuse réunion chez madame de Genlis, à laquelle Napoléon faisait une pension considérable, et qu'il avait splendidement logée à l'Arsenal (c'était au commencement de 1812); presque toutes les sommités littéraires de cette époque assistaient à cette soirée, et madame de Genlis paraissait fort contrariée de n'y point voir l'abbé Delille; enfin on annonça ce dernier; la maîtresse de la maison alla avec empressement au devant de lui, et le voyant un peu troublé elle s'informe avec sollicitude s'il serait arrivé quelque accident au Virgile français. Delille répondit qu'en effet il avait été arrêté en chemin par une cause toute fortuite et peu agréable.

« Je sortais de chez moi, dit-il, j'étais à peine dans la rue qu'un » individu me marche sur le pied, et veut m'obliger de lui faire » des excuses. De suite j'observe à ce personnage que tout le » mal vient de lui. Il insiste : — Monsieur, lui dis-je, croyez-» vous donc m'en imposer en faisant la grosse voix? Vous réus-» siriez plus en étant honnête. A cela mon homme répond par » une inclination de tête. Je m'en croyais quitte; mais son but » n'était pas rempli, et il n'avait pas fait dix pas que je l'enten-» dis marmotter entre ses dents; il se retourne; sa figure était » pâle; il jette son chapeau à terre, et... »

Delille en était-là de son récit lorsqu'un homme, de l'extrémité du salon s'élance vers lui, tenant d'une main un carré de papier et de l'autre une grosse montre en argent. C'était ce brave M. Blondin qui, hors de lui, s'écria : « Monsieur! monsieur! ... voyez! il n'y a pas encore trois minutes que vous parlez, et vous avez déjà fait onze fautes de français! »

Un éclat de rire universel accueillit ces paroles, mais cela ne

(*) Nous demandons très humblement pardon à messieurs les puristes d'employer un mot aussi trivial; mais *cuir* pris dans l'acception de faute de français, est devenu d'un usage si général que nous avons dû faire taire nos propres scrupules.
(*Note de l'auteur.*)

---

son museau noir, que les présens furent échangés et qu'un banquet de cent couverts, présidé par les singes, où les pâtisseries, les riz sucrés, les confitures de mille sortes, se montraient en abondance, leur permit de se livrer en liberté aux excès de la gourmandise et de la gloutonnerie.

Le lendemain on procéda à la *purification* de nos héros, c'est-à-dire que guenon et sapajou durent, malgré leur frayeur de l'eau, être plongés et replongés dans le fleuve par le soin des prêtres, ce qui ne s'exécuta pas sans nouvelles morsures et sans nouvelles grimaces; après quoi les *purifiés* revinrent au logis, et, chacun dans un appartement séparé, reçurent la visite de la cour entière.

Cependant, le jour solennel par excellence, le jour du *mariage* proprement dit, suivait celui de la purification. Dès l'aurore, la poudre à canon, les fanfares et les tambours étourdirent la terre et mirent le ciel en émoi. C'était, d'une part, le singe mâle, attaché dans un beau palanquin ouvert que portaient huit Indous, et entouré de quatre autres Indous qui chassaient loin de lui les mouches et la chaleur avec d'énormes éventails : devant et derrière son palanquin défilaient un cortége brillant et nombreux d'invités, de chanteurs, de musiciens, de danseuses (qu'on appelle *bayadères*), montés sur des chameaux, des chevaux et même des éléphans richement caparaçonnés; c'était, d'autre part, le cortège de la mariée, au milieu duquel la jeune guenon étalait ses charmes, assise qu'elle était sur un cheval fringant dont six écuyers retenaient l'ardeur. Les deux troupes se rendaient par deux chemins différens à la *pagode* ou temple de Brahma : c'est là que se cimenta le mariage, suivant le rites des Indous, et que les brahmines lurent aux époux les formules de leur religion dans les livres mystérieux : sapajou et guenon étaient désormais mari et femme.

Les deux cortéges n'en firent plus qu'un; ils revinrent donc ensemble au palais du nadjah, où les attendait un splendide repas assaisonné de cent divertissemens variés.

La danse, la musique, les chants, les illuminations et les feux d'artifices continuèrent pendant trois jours devant la demeure des époux, et c'était un magnifique tableau que ces masses de lumières, aux formes fantastiques, éclairant, de leurs rayons puissans, les ombres de la nuit obscure et les flots endormis du Gange.

Ainsi se termina le *mariage des singes*, qui coûta à Jchwara-Tchandra cent mille roupies (monnaie des Indes) : n'était-ce pas de l'argent bien placé?

Mlle PAULINE ROGET.

— —

désarma pas le terrible grammairien qui continua par ces mots :

« Tenez, voici ce que vous avez dit ; je l'ai sténographié... *veut m'obliger de*...c'est M'OBLIGER A...qu'il fallait dire: *de suite j'observe à*... Bon Dieu ! monsieur l'académicien, sortez-vous de chez les Hurons? DE SUITE veut dire l'un après l'autre, et TOUT DE SUITE veut dire à l'instant même ; on *n'observe pas à quelqu'un*, on FAIT OBSERVER A... *Croyez-vous m'en imposer en faisant la grosse voix* ? vous deviez dire : CROYEZ-VOUS M'IMPOSER ? Un homme qui *impose* inspire de la crainte ; un homme qui *en impose* dit le contraire de la vérité... *vous réussiriez plus*... Oh ! monsieur ! *Plus que quoi*, je vous prie ? faut-il vous apprendre que *plus* est un comparatif relatif, et que *davantage* est un comparatif absolu ?... *en étant honnête*..... Cet homme pouvait être honnête, monsieur ! mais il n'était pas POLI, et ces deux adjectifs ne sont pas synonimes, c'est moi qui vous le dis... *Une inclination de tête* ?... quand on a l'honneur d'être de l'Académie française, monsieur, on doit savoir la différence qu'il y a entre une *inclination* et une INCLINAISON... Son *but n'était pas rempli*... sur mon âme, monsieur! vous m'obligeriez fort en me disant comment on s'y prend pour *remplir un but*... en attendant je me permettrai de croire que le BUT de votre homme n'était pas ATTEINT... *Je l'entendis marmotter entre ses dents*... non, monsieur, il ne *marmottait pas* ; il MARMONNAIT, à la bonne heure !... *sa figure était pâle*... vous avez mal vu et mal dit; c'était son VISAGE qui était pâle : la *figure* c'est tout l'homme ; le VISAGE c'est la face... *il jette son chapeau à terre*... avec ou sans votre permission, monsieur, je soutiens qu'il l'a jeté PAR TERRE...

Pendant cette algarade, les éclats de rire allaient *crescendo*. Delille riait comme les autres, mais il était aisé de voir qu'il riait jaune. Cependant il acheva son récit et il apprit à l'assemblée que cet homme qui l'avait attaqué était tout simplement un fou, échappé d'une maison de santé voisine où l'on était parvenu à le faire rentrer.

Pendant que ce récit s'achevait, M. Blondin sortit emportant la terrible note sténographiée; et depuis il disait souvent avec une douleur des plus comiques :

« Je possède la preuve authentique que l'un de nos plus savans académiciens a fait un jour onze fautes de français en moins de dix phrases... Morbleu ! ce n'est pas à l'académie, c'est à l'école qu'il faudrait envoyer ces gens-là. »

SIR PAUL ROBERT.

TRIBUNAUX.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

« Mon officier, y a-t il loin d'ici à Pontoise ?

Cette question était adressée à un sergent de ville de planton devant la Porte-St-Denis par un jeune paysan de neuf à dix ans, qui, arrêté sur le boulevart, regardait autour de lui en se frottant les yeux, comme s'il n'eût pas été bien éveillé. »

— A Pontoise ? mauvais plaisant, fit le *fonctionnaire public*, peu disposé pour le quart-d'heure à la plaisanterie, je vais bientôt te l'apprendre. Le brave sergent croyant avoir affaire à l'un de ces gamins effrontés, taquins, narquois, qui pullulent sur les boulevarts de Paris, se contenta de lui répondre par un double geste, que l'enfant ne comprit pas, mais qu'il sentit trop bien, car, portant vivement la main au dessous de ses reins, il jeta un cri et se mit à pleurer. Quelques flâneurs s'arrêtèrent autour de lui; la foule grossit ; le sergent de ville injurié, menacé, et furieux contre le bambin, cause première de tout ce grabuge, le saisit par le collet et le traîna au corps de garde voisin ; le soir même l'enfant était conduit en prison, et, quelques jours après, il comparaissait devant le Tribunal de police correctionnelle.

A l'appel de la cause, le prévenu, dont la tête n'atteint pas tout à fait le sommet de la balustrade qui entoure la barre des accusés, saute lestement sur le banc, et déclare se nommer Auguste Sarlet, né à Pontoise.

Le sergent de ville, appelé comme témoin, fait la déposition suivante, entrelardée d'une multitude de finales en *ment* : « Le garnement ici présent sur ce banc, a tenté itérativement de me causer du désagrément à l'encontre d'un rassemblement conséquent ; c'est pourquoi je l'ai pincé lestement et fait conduire militairement, sous les verroux du gouvernement ; présentement il est en jugement, et je m'en rapporte à votre sentiment.

Auguste. — Monsieur, c'est ce grand bleu-là qui m'a donné un coup de pied dans mes basques, au lieu de m'indiquer ma route.

Le président. — Vous demeurez à Pontoise, chez vos parens; que veniez-vous faire à Paris ?

Auguste. — J'voulais pas venir à Paris, bien sûr... mais c'est que j'aime pas les patoches... Et justement que m'sieu le maître m'en avait promis une douzaine si je savais pas ma leçon. Alors je m'ai dit: je vas faire l'école buissonnière ; ça sera pas ma faute. Et j'ai été me cacher dans une grande voiture qu'était arrêtée à la porte de l'auberge d'en face ; je m'ai fourré entre un panier d'œufs et une motte de beurre, et puis comme ça ne m'amusait pas, je me suis endormi. Quand je me suis éveillé, la voiture n'était plus à la même place ; ça m'a fait peur, je m'ai glissé en bas et j'ai marché pendant une bonne heure, croyant que je serais bientôt à Pontoise ; alors je suis arrivé... à la porte St-Denis.

Le président. — Vous voyez que vous avez été puni de votre désobéissance et de votre paresse. On vous a emprisonné d'abord, et vous voici exposé à être condamné comme vagabond.

Auguste. — Oh ! monsieur, je vous en prie, renvoyez-moi à mon papa et à maman... ils doivent avoir du chagrin, bien sûr.

Le président. — Nous avons fait écrire à votre père, et s'il consent à vous réclamer...

Le père Sarlet. — Présent ! je réclame le mioche, et je déclare que s'il recommence, je lui casse bras et jambes...Après ça, s'il fait encore l'école buissonnière, je le déclare incorrigible et je l'abandonne à la rigueur des lois... voilà ma manière de voir.

Sans approuver de tous points la manière de voir trop inhumaine du père Sarlet, le Tribunal lui rend son fils, qui bien certainement ne s'adressera plus aux sergens de ville, comme en revenant de Pontoise.

HAUTE LITTÉRATURE.

I.

LA ROSIÈRE DE SALENCY.

Je suis destinée à découvrir des choses intéressantes et faites pour avoir de la célébrité, quoique entièrement ignorées avant.

La manière dont j'appris l'existence des *Rosières de Salency* fut assez plaisante.

J'avais dix-huit ans ; Salency est à quatre lieues de la terre que j'habitais depuis près de deux ans, et j'ignorais jusqu'au nom de ce village, devenu si fameux depuis. Parmi les amis du château se trouvait un M. de Martigny, qui était à la fois magistrat au baillage de Chauny et de Salency. Un jour que nous voulions le retenir à coucher, il nous dit qu'il était obligé d'aller dans un village voisin.

— Et pour quoi ? lui demandai-je.

— Oh ! répondit-il, pour cette *niaiserie* qu'ils font tous les ans.

— Quelle niaiserie, Monsieur ?

— Il faut que j'aille là, en qualité *de juge*, pour entendre, pendant quarante-huit heures, tous les verbiages et tous les commérages imaginables...

— Et sur quel sujet ?

— Une vraie niaiserie, comme je vous le disais. Il s'agit d'adjuger, non pas une maison ou un pré, ou un héritage, mais... *une rose.*

En disant ces paroles l'excellent homme se prit à rire de pitié, persuadé que je partageais le mépris que lui inspirait une coutume si ridicule à son avis. Mais ce seul mot, une *rose*, me faisait pressentir qu'il s'agissait de quelque chose d'intéressant.

— Comment, repris-je, une rose... vous devez donner une rose ?

— Eh ! mon Dieu, oui : c'est moi qui dois décider cette grande affaire. C'est une vieille coutume établie dans le temps de barbarie ; il est étonnant que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on n'ait pas aboli une puérilité qui me fait faire, tous les étés, dix ou douze lieues dans des chemins de traverse abominables ; car il faut, pour cette niaiserie, que je fasse deux voyages...

— Le don d'une *rose* ne me paraît pas trop *barbare :* Mais à qui donc offrirez vous cette rose ?

— A une jeune fille réputée la plus vertueuse du village et la plus soumise à ses parens.

— Et l'on s'assemble pour lui donner publiquement une rose. Quand la cérémonie aura-t-elle lieu ?

— J'y vais demain pour entendre les dépositions, recueillir les suffrages et proclamer *la Rosière*, et j'y retournerai dans un mois, pour ce qu'ils appellent *le couronnement.*

— Oh ! certainement je m'y trouverai aussi !

— On peut voir cela une fois pour se divertir ; cela vous fera rire. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'importance que ces bonnes gens mettent à cette cérémonie et la morgue et la joie des parens de la rosière, ce jour-là. On dirait qu'ils ont gagné le gros lot. Cela vous amusera un moment ; mais, quand il faut revoir cela tous les ans, n'est-ce pas une chose fastidieuse pour un homme raisonnable ?

Cette explication n'était pas romanesque ; elle ne m'en inspira pas moins le plus ardent désir de voir couronner la rosière de Salency.

Quelques jours après, M. Lepelletier de Morfontaine, intendant de la province, vint nous voir. Il avait l'âme noble et bienfaisante ; je lui parlai de la rosière, et il fut décidé que nous irions présider à son couronnement. En effet, nous allâmes à Salency, nous couronnâmes la jeune rosière dans la chapelle de Saint-Médard, fondateur de cette fête. J'entendis un discours aussi touchant que religieux, prononcé par le curé ; je vis la mère et le vieillard vénérable, père de la rosière, fondre en larmes pendant toute la cérémonie. Je dînai dans une feuillée, toute recouverte de guirlandes de roses. Au dessert, on chanta de charmans couplets en l'honneur de notre commensale couronnée. Le soir, je dansai jusqu'à minuit, au son des musettes, sur des tapis des gazons, avec les bons Salenciens, et je passai la plus délicieuse journée.

La rosière fut comblée de présens ; mais ceux de M. de Morfontaine effacèrent tous les autres. Il fonda une rente perpétuelle de deux cents livres pour la rosière de Salency. Ce bienfait ne me plut pas ; il me semblait qu'il flétrissait un peu la rose ; il ôtait la délicatesse de l'hommage, il diminuait la pureté de la joie inspirée par le simple don de la fleur.

Sur la fin de l'automne, nous retournâmes à Salency pour marier notre Rosière, ce qui donna lieu à de nouvelles fêtes champêtres. On en parla, on en fit la description dans de jolis livres, et ce fut ainsi que devint tout à coup célèbre l'obscure Rosière de Salency.

MADAME DE GENLIS.

II.

LE MAITRE A DANSER DES IROQUOIS.

Le caractère national ne peut s'effacer ; nos marins disaient que dans les colonies nouvelles, les Espagnols (grands dévôts) commencent à bâtir une église, les Anglais (grands buveurs) une taverne, et les Français (grands guerriers) un camp ou une forteresse ; et moi j'ajouterai : une salle de bal.

En voulez vous une preuve ?...

Je me trouvais en Amérique, dans les Etats-Unis, sur la frontière du pays des *peaux rouges* (nom que l'on donne aux anciens habitans du pays, qui vivent dans l'état de nature, à cause de leur couleur cuivrée). J'appris, qu'à la première journée de marche, je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes, un Français. Arrivé chez les Cayougas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt, on voyait une espèce de grande hutte ou plutôt de grange ; je trouvai dans cette grange une centaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé, comme on l'était autrefois, habit vert pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *la Bourrée* et *Madelon Friquet* (deux danses du temps de Louis XVI) à ces sauvages iroquois.

M. Violet, c'était le nom du petit homme, était maître de danse et de bonne tenue chez les peaux rouges. On lui payait ses leçons en dépouilles de castors et en jambons d'ours. Il n'avait pas toujours raclé de la pochette ni enseigné les entrechats. Son premier métier était celui de marmiton, et c'est en cette qualité qu'il avait suivi le général Rochambaud ; mais au retour du général en France, le marmiton, devenu ambitieux, avait voulu rester à New-York et se sentit pris du beau projet de montrer aux Américains l'art des Vestris et des Taglioni. Ses vues s'étant agrandies, le nouvel Orphée porta la civilisation jusques chez les hordes errantes du Nouveau-Monde.

En me parlant des Iroquois, il me disait toujours : *Ces messieurs sauvages* et *ces dames sauvages* ! Il se louait beaucoup de l'agilité et de la grâce de ses écoliers : En effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *à vos places !* et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

Voilà ce que c'est que le génie des peuples !

CHATEAUBRIAND.

ENFANCE DES HOMMES ET DES FEMMES CÉLÈBRES.

LE MOUSTIER GRÉTRY.

Quelques-uns des habiles écrivains du recueil qui vous est destiné, consacreront leur imagination brillante ou badine, leur style plein de fraîcheur, de gaîté et de grâce, à vous offrir, dans de petites nouvelles, dans des récits anecdotiques, dans de petits drames, les conseils d'une morale pure, tempérée par le plaisir ; d'autres vous feront des arts et des sciences, une utile récréation ; d'autres enfin s'attaquant aux plus belles pages de nos grands auteurs contemporains, dérouleront devant vous comme par enchantement, l'histoire, les voyages, les descriptions pittoresques ; à eux cette tâche qu'ils rempliront avec bonheur.

Mais il en est une autre encore à laquelle nous devons attacher une haute importance ; c'est la vie des hommes supérieurs, prise dans leur enfance.

Là aussi il y aura bien des renseignemens à recevoir, bien des exemples à suivre, bien des élémens de sages réflexions ; et ce sera comme des figures détachées du grand tableau historique qui doit, plus tard, passer devant vos yeux.

Occupons-nous aujourd'hui du bon Grétry, le célèbre musicien.

Né à Liège, ville considérable de la Belgique, au milieu du dernier siècle, (1741) le jeune Grétry appartenait à une famille d'artistes. Dès l'âge de quatre ans, il reçut, dit-il, sa première leçon de musique, laquelle faillit lui coûter la vie. Il était seul dans une chambre, son attention fut attirée par le bouillonnement qui se faisait dans une marmite en fer. Ce mouvement du rythme musical le porta d'abord à danser comme il l'eût fait au son d'un tambour; puis voulant connaître ce qui produisait ce roulis au fond du vase, il le renversa sur un feu de charbon de terre très ardent. Il s'éleva subitement une vapeur étouffante et en si grande abondance qu'il resta suffoqué, et presque tout son corps fut brûlé. Après cet accident, il fut atteint d'une maladie de langueur, et pour rétablir sa santé, on l'envoya à la campagne, chez sa grand-mère, où, bien qu'il fut promptement guéri, on le garda deux ans. Son père, qui était premier violon à la collégiale de St-Denis à Liège, vint l'arracher aux plaisirs de la campagne, pour lui faire donner des leçons de musique, dans l'intention qu'il devînt enfant de chœur à la même église. Ce projet ne fut pas fort goûté par le petit Grétry; il fallut cependant obéir.

On s'occupa pendant quelque temps de cultiver sa voix, qui était très belle et très étendue, ensuite son père le conduisit chez le maître de musique de la collégiale. Là, l'enfant qui était d'un naturel timide, ne put former un son.

« Mais, dit le maître, êtes-vous bien sûr qu'il ait de la voix?

— Oui, sans doute, reprit le père, en regardant son fils de travers; venez chez moi, il aura plus d'assurance, et vous l'entendrez. »

Le maître s'y rendit peu de jours après, entendit l'enfant et le reçut sans hésiter.

Dès ce moment commencèrent pour le pauvre enfant les chagrins et les tribulations; cette époque de sa vie lui fut si pénible que lorsqu'il se la rappelait, quarante ans plus tard, il écrivait :

« Depuis qu'il existe des enfans malheureux sur la terre, au-
» cun ne le fut autant que moi, dès que je fus abandonné
» au pouvoir du maître de musique le plus barbare qui fut
» jamais. »

Grétry était d'une constitution délicate, et cependant doué d'un courage qui augmentait ses forces physiques; mais, en revanche, il ressentait si vivement les peines morales, qu'il était anéanti dès que son cœur était oppressé par quelque chagrin.

Il avait à faire six voyages par jour, d'environ un mille, pour se rendre aux trois offices. Il eût fait avec joie ces courses fatigantes, s'il n'eût constamment appréhendé les mauvais traitemens dont le moindre retard, même involontaire, était puni. Malgré son exactitude pour éviter les punitions, il ne put cependant y échapper. Un jour, que la pendule de son père s'était arrêtée, il arriva trop tard aux matines; qui se chantaient entre cinq et six heures du matin. Pour la première fois, il fut puni; on le fit tenir sur ses genoux pendant deux heures, au milieu de la chambre. La crainte de mériter de nouveau un autre châtiment troublait son sommeil; il se réveillait à chaque instant, redoutant d'avoir laissé passer l'heure, et il lui arrivait souvent de ne consulter ni la pendule, ni le temps qu'il faisait, et de se remettre en route dès trois heures du matin, à travers les neiges et les frimas; il allait s'asseoir à la porte de l'église, tenant sur ses genoux sa petite lanterne à laquelle il essayait de réchauffer ses doigts engourdis; puis il s'endormait plus tranquillement, certain qu'il était que l'on ne pourrait ouvrir la porte de l'église sans le réveiller.

Vous conviendrez, mes amis, qu'il fallait que le maître se fût rendu bien redoutable pour que la crainte de la correction influât d'une manière si puissante sur un si grand enfant. Il est vrai que cet homme poussait la sévérité jusque à la cruauté. Lorsque, pendant la leçon, où il faisait chanter des élèves tour à tour, l'un d'eux faisait la moindre faute, il le frappait sans égard pour son âge ou sa faiblesse; il inventait des tortures pour les malheureux enfans, telles que de les faire agenouiller sur un gros bâton court et rond, de sorte qu'au plus léger mouvement ils faisaient la culbute, ou bien il affublait la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, et dans cet état il l'accrochait à la muraille, à plusieurs pieds de terre, et là, il le forçait à coups de verges, de chanter sa musique, qu'il tenait d'une main, et de battre la mesure de l'autre; on eût dit d'une chauve-souris clouée contre un mur et perçant l'air de ses cris. Ces scènes, qui se renouvelaient chaque jour, les faisaient tous trembler; pour lui, lorsqu'il n'entendait plus que des soupirs et des sanglots, il pensait avoir bien rempli ses devoirs.

(*La suite au prochain numéro.*)

d'après GRÉTRY.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

MIGRATION DES OISEAUX. — LES CHENILLES. — LES ICHNEUMONS.

Les oiseaux sont, comme vous savez, voyageurs par goût et par nécessité. Ils vont où les attirent la facilité de se procurer de la pâture, un climat qui leur convienne, et l'absence d'ennemis, du moins d'ennemis trop nombreux ou trop acharnés. C'est sous ces conditions qu'ils habitent un pays; et, quand ils ne trouvent plus de pareils avantages, ils prennent leur vol, et vont chercher d'autres climats et une meilleure existence. Lorsque chez nous le printemps ranime la nature, lorsque les plantes bourgeonnent, lorsque les insectes qui vivent de la végétation ou de leurs semblables viennent à éclore et à se multiplier, nous voyons une espèce après l'autre revenir des contrées lointaines profiter de la douce température et du banquet que leur sert la providence, se construire des nids, pondre, élever sa progéniture; puis, quand ses devoirs et ses plaisirs sont finis, repartir, jeunes et vieux, pour attendre, sous un ciel méridional, la fin de la saison rigoureuse.

Tous n'atteignent pas le but désiré; des pièges tendus par l'homme les attendent sur leur passage, et une partie de la troupe émigrante devient la victime de notre gourmandise. Dans la Lombardie, on dispose dès le mois d'août des filets pour prendre les oiseaux qui reviennent en troupes des montagnes de la Suisse et du Tyrol, où le froid commence de bonne heure, pour s'établir pendant l'hiver en Italie. Heureuses les troupes dont le vol s'élève assez haut pour être hors de l'atteinte des oiseleurs! Quant aux autres, elles échappent difficilement aux pièges des chasseurs qui les guètent. Un naturaliste Suisse a calculé que plus de 100,000 oiseaux sont pris dans les filets des oiseleurs de la Lombardie, à la sortie de la Suisse. Combien n'en périt-il pas dans d'autres pays où la soie et la glu leur font la guerre!

Ces pauvres animaux n'ont pas manqué de défenseurs, ou plutôt d'avocats; on a fait valoir leur vie innocente, le chant agréable dont ils récréent notre ouïe, le mouvement qu'ils donnent au paysage; enfin, puisque l'homme les tue souvent par intérêt, on a soutenu que les oiseaux sont réellement utiles à l'homme, et rendent de grands services à l'agriculture. On a dit aux laboureurs et aux jardiniers : « Vous vous plaignez des chenilles qui rongent et dévorent les légumes et les fruits; eh bien! les oiseaux viennent à votre aide et travaillent à vous en débarrasser; ce n'est pas leur faute, si quelquefois la tâche est au-dessus de leurs forces, et s'ils ne peuvent enlever toutes les chenilles qui viennent à pulluler. On les a calomniés quelquefois en les accusant de détruire les fruits, et même de faire périr les arbres en arrachant les écorces. C'était au contraire les insectes nuisibles qu'ils poursuivaient sur les fruits et sous les écorces des arbres. Ils

vous servaient au moment où vous les accusiez de vous nuire ! »

Il faut avouer pourtant que de nouvelles observations faites par des naturalistes ont singulièrement compromis la cause des oiseaux que, pour mon compte, je désirerais voir triompher. Or, voici ce que disent ces naturalistes : « L'agriculture est quelquefois affligée d'une excessive abondance de chenilles, sans qu'on ait un moyen efficace de s'en préserver; les oiseaux en mangent une part, il est vrai; mais cela ne diminue guère le fléau; il y a même des espèces d'oiseaux qui l'empêchent de diminuer, et voici comment : la nature a créé auprès de chaque espèce animale nuisible un ennemi qui travaille à sa destruction et s'oppose à ce qu'elle ne devienne trop nombreuse. Or, l'ennemi qui a cette mission auprès des chenilles, est un insecte volant appelé ichneumon. Ce n'est pas le quadrupède sur lequel on a répandu tant de fables, comme étant l'ennemi acharné du crocodile : ce qu'il y a seulement de vrai, c'est que la civette, appelée ichneumon, détruit les œufs de crocodile ; et voila pourquoi les anciens Egyptiens rendaient un culte à ce petit quadrupède. C'est peut-être parce que l'insecte volant dont j'ai parlé plus haut rend un service semblable à l'égard des chenilles qu'on l'a appelé aussi ichneumon. Les femelles de cette espèce de mouche percent la peau des chenilles, pour y déposer leurs œufs. Les vers sortant de ces œufs, font périr d'abord les chenilles sur lesquelles ils ont pris naissance; puis, devenus mouches a leur tour, ils produisent de nouveaux ennemis des chenilles. C'est donc à l'abondance des ichneumons, et non pas aux oiseaux, disent maintenant les naturalistes, qu'est due quelquefois la disparution subite des chenilles, dont les agriculteurs s'étonnent et se réjouissent. Les oiseaux au contraire font la guerre aux ichneumons, et contribuent ainsi à la propagation des chenilles, et, loin de servir les laboureurs et les jardiniers, ils les desservent.

Voilà où en est le procès des oiseaux ; j'avoue que leur cause paraît mauvaise à l'égard de la grande utilité qu'on leur supposait dans l'agriculture ; mais n'ont-ils pas toujours pour eux leur gentillesse, leurs courtes visites, et surtout leurs chants si mélodieux !

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par divers arrêtés du Ministre, des 13, 15, 17 et 20 novembre, de nombreuses mutations ont eu lieu dans les collèges royaux de Moulins, Versailles, Besançon, Limoges, Reims, etc.

— M. Gaffori, licencié en droit, professeur-adjoint à l'*Ecole Paoli* (Corse), est chargé provisoirement du cours de littérature française.

— La rentrée solennelle des divers facultés de l'Académie de Caen et la distribution des prix et médailles a eu lieu le 8 novembre ; celle des facultés de Montpellier le mardi 9.

— MM. Gauthier, Fourcade et Regnault, sous-inspecteurs de l'instruction primaire ont obtenu de l'avancement par mutation.

— 107 candidats pour le baccalauréat ont été examinés par la commission des lettres de l'Académie de Cahors pendant la session du mois d'août; 65 ont été admis. — Académie de Paris 681; admis 323. — Académie de Toulon 186 ; admis 89.

— Sur le rapport du ministre et par ordonnance royale du 21 de ce mois, des cours d'instruction primaire supérieure seront d'ici au 1er septembre 1842 annexés aux colleges communaux des villes qui n'ont pu encore établir des écoles primaires supérieures.

— La distribution des prix à l'école publique de dessin (hommes), aura lieu dans la première quinzaine de décembre.

— M. Bossey, sorti le premier, cette année, de l'Ecole Polytechnique; M. Roudloff, entré le premier à cette Ecole; M. Sommer, reçu le premier à l'Ecole Normale, sont tous les trois élèves du collége royal Charlemagne.

— La commission d'instruction primaire, chargée d'examiner les aspirans au brevet de capacité pour le département de la Seine, a ouvert hier à la Sorbonne, la deuxième session de l'année, sous la présidence de M. Dinet, inspecteur général honoraire.

— Les cours de la faculté des sciences sont tous ouverts; ceux de la faculté des lettres s'ouvriront lundi prochain.

— Toutes les bibliothèques publiques de Paris sont maintenant rendues aux études. Ces bibliothèques sont : 1° bibliothèque royale ; 2° bibliothèque Sainte-Geneviève ; 3° bibliothèque de l'Arsenal; 4° bibliothèque Mazarine ; 5° bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville ; 6° bibliothèque du Conservatoire des Arts et Métiers ; 7° bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle ; 8° bibliothèque du Conservatoire de musique, etc. Quatre de ces bibliothèques sont chauffées : Royale, Sainte-Geneviève, Conservatoire de musique, Hôtel-de-Ville — Une seule s'ouvre le soir, celle de Sainte-Geneviève.

AVIS ESSENTIEL.

Nous prévenons ceux de nos Abonnés et Actionnaires des départemens, habitant la campagne, qu'ils devront faire retirer, sans aucune rétribution, *la prime des* **58 ouvrages** *à leur adresse, au plus près bureau de correspondance des Messageries Laffitte et Caillard.*

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

RENSEIGNEMENS INTÉRESSANT LES PARENS ET SUPÉRIEURS. (NOVEMBRE 1841.)

PROFESSEURS DES DEUX SEXES *recommandés par nous.*	LIVRES POUR LES ÉTUDES.	INSTITUTIONS ET PENSIONNATS *que nous recommand.*	LIVRES DE HAUTE LITTÉRATURE.	MAISONS DE COMMERCE POUR LA JEUNESSE, *recommandées par nous.*
ANGLAIS.... M. *Barlow*, rue de Ménars. **ITALIEN**..... M. *Basta*, rue des Petits-Augustins, 13. **ALLEMAND**. M. *Hœrtel*, de Berlin. **PIANO**.....M. *Cazot*, rue Larochefoucault, 29. Mme *Roque-Mégevent* prof. aux J.-Aveug, r. des Jeuneurs, 18. **CHANT**.....M. *Banderali*, r. des Trois-Frères, 11. Mlle *Claude* (élève de Pensotti), rue des Trois-Bornes, 16. **DESSIN**.. ...M. *Armengaud*, r. des Filles-du-Calv., 12. Mlle *S. Jorry*, r. Enfer Saint-Michel, 66.	DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS PAR M. LANDAIS, Chez **DIDIER**, éditeur, quai des Augustins, 35. —	Mme *Duhamel*, à Paris. M. *Tobler*, à Genève (Suisse). M. *Bourdon*, à Paris. Mme *Nieder*, à Yverdun (Suisse). M. *Valade*, à Bordeaux Mlle *Rosset*, à Passy. M. *Meyer*, à Paris. Mme *Durand*. à Saint-Denis. M *Chatin*, à Belleville.	BIBLIOTHÈQUE **Charpentier**, COLLECTION MEILLEURS OUVRAGES *Français et Etrangers* anciens et modernes ; Contenant : *Théâtre de Racine*, *Fables de La Fontaine*, la *Jérusalem Délivrée*, la *Morale de Jésus-Christ*, *Histoire d'Hérodote*, le *Siècle de Louis XIV*, etc., etc.	*Habillemens pour enfant*, Cior-Cury, r. Ne-des-Petits-Champs, 13. *Chapellerie* ; M. Mugnier, place de la Bourse, 21. *Boîtes de baptême* : *Bonbons de santé*, Liébaut, confiseur, rue St-Honoré, 66. *Nécessaires, papeterie, cartonnages d'Enfans*, Chaulin, rue Richelieu, 21. *Polichinelle-Vampire*, passage de l'Opéra. *Livres à images*, Rousset, rue Richelieu, 75. *Fourrures et pelisses d'enfans*, Mallard, faub. Poissonnière, 66. *Le St-Augustin*, march. de nouv. pour jeunes filles, rue Nve-St-Augustin, 28. *Salon des Modes Françaises*, rue Neuve-d'Antin, 20.

1re ANNÉE. — N. 4. Paraissant tous les Samedis. DECEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

Avis essentiel.

Nous prévenons ceux de nos Abonnés et Actionnaires des départemens habitant la campagne, qu'ils peuvent faire retirer les 58 OUVRAGES *à leur adresse*, sans aucune rétribution, *au plus proche bureau de correspondance des Messageries Laffitte et Caillard.*

BONIFACE-BABYLAS PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Comment je fais ma route.

Me voilà sur le grand chemin, avec un accoutrement assez sortable, peu de monnaie en poche et sur l'épaule un bâton auquel étaient, dans un mouchoir, suspendues toutes mes richesses.

Nous étions au mois de juin, à cette époque des plus beaux jours de l'année ; un soleil chaud et vivifiant répandait généreusement des flots de rayons sur toute la campagne. Les oiseaux chantaient à plein gosier sur mon passage, la cigale faisait par intervalles entendre ses petits cris monotones ; ces chants et ces cris, qui me semblaient des adieux adressés à l'enfant du pays, me donnèrent un serrement de cœur et firent couler de mes yeux deux de ces grosses larmes, comme nous en arrache un doux regret.

Quand j'arrivai à la dernière habitation faisant la limite de notre commune, je me retournai pour saluer encore une fois le clocher de Saint-Médard que, peu d'instant après, j'eus bientôt perdu de vue.

Si les voyages sont chose attrayante, il est peu divertissant d'être seul à courir les pays. Expensif de ma nature, je commençai fort, après une demi heure de marche, à m'ennuyer dans la solitude de mon pèlerinage : cette prédisposition à rompre la monotonie de mon trajet, me fit venir l'idée d'entrer en conversation avec la première créature que je rencontrerais.

Tout en gagnant du terrain, je faisais mes petites méditations sur la façon dont vont les choses de ce monde ; et, de fil en aiguille, la réflexion occupait tellement mon esprit, qu'ayant oublié de diriger l'impulsion de mes jambes, abandonnées à elles-mêmes, je m'étais, à mon insçu, écarté de la grand'route, pour entrer, de plein pied, dans une des propriétés qui la bordent.

II.

Je tombe dans un guêpier.—Des chiens me donnent la chasse. Je pique une tête.

Je ne relevai la tête, et ne m'aperçus de l'égarement de mes pas, que lorsque je me sentis tout à coup piqué à la fois en vingt endroits du visage ; c'était comme l'application d'autant de sangsues. Je jetai un cri perçant à donner l'épouvante à tous les oiseaux du voisinage.

Bientôt je pus entendre à mes oreilles un long bourdonnement et voir voltiger autour de ma tête une légion de guêpes et de mouches à miel me harcelant de leur dard avec un acharnement sans exemple. Je connus promptement le sujet de cette déclaration de guerre en trébuchant contre une ruche que, dans ma préoccupation, sans doute, j'avais d'un heurt couchée par terre.

En moins d'une seconde, toute l'armée volante fut en l'air et

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- DÉCEMBRE.

UNE PREMIÈRE COURONNE POÉTIQUE.

Connaissez-vous Toulouse, la ville aux vieilles traditions, aux gothiques et curieux monumens, la terre classique de la poésie, le berceau des troubadours et de la *gaie science* ?

C'était le 3 mai 1815, aux rayons d'un beau soleil méridional, la population se pressait dans les rues joyeuses et parées ; une foule de carrosses armoriés s'élançait vers la place du Capitole ; toute la ville était en mouvement .. C'est que cette date du 3 mai réveille toujours des souvenirs bien chers aux toulousains ; c'est la fête de la poésie, c'est la fête de Clémence Isaure, fondatrice des jeux floraux.

Midi venait de sonner à l'horloge du capitole, et la salle des illustres, où se tiennent les séances de l'Académie, ouvrit ses portes à une assemblée nombreuse et brillante ; en même temps les quarante immortels revêtus de leurs habits brodés prirent place sur de larges fauteuils, en face d'un bureau tout jonché de fleurs magnifiques destinées aux jeunes poètes qui avaient mérité des prix.

Un membre de l'Académie ouvrit la séance en prononçant, selon l'usage, l'éloge de la fondatrice des jeux floraux, ensuite le secrétaire perpétuel lut son rapport sur les résultats poétiques de l'année. Après quelques observations générales, il continua ainsi : «L'académie a adjugé l'églantine d'or à M. Victor (de Paris). Nous pensons » que ce pseudonyme cache une de nos premières illustrations littéraires. Son *hymne à la Vierge*, révèle une grande hardiesse de » pensées, une imagination forte et brillante, et un écrivain initié » à tous les artifices de la versification : cette œuvre laisse bien loin » derrière elle toutes les autres pièces envoyées au concours.»

Le secrétaire perpétuel de l'académie termina en invitant l'auteur de la pièce couronnée à venir recevoir le prix dont il avait été jugé digne, et en même temps à donner lecture à l'assemblée de son œuvre poétique.

Dans une des parties les plus reculées de la salle, était assis un homme de cinquante-cinq à soixante ans, et auprès de lui un enfant qui paraissait en avoir douze ou treize ; le premier de ces deux personnages était grand, très vigoureux encore, malgré son âge avancé ; la croix d'honneur brillait sur sa poitrine, et à ses traits fortement prononcés, à son air martial, à sa moustache grisonnante, fièrement relevée, on reconnaissait en lui une des gloires militaires de l'empire. Quant à l'enfant, sa grâce, sa beauté, son visage frais et rose, sa physionomie franche et ouverte, son œil brillant d'intelligence et de

fondit sur moi noire de colère... Je me sentais piqué au vif par toutes les parties de mon individu, aussi bien que si l'on m'eût roulé sur des orties : aux coups de mes ennemis, je n'opposais que mes gambades et mes contorsions télégraphiques. On eût dit me voir cuire dans une poêle à friture, tant je faisais un redoublement de sauts de mouton... Le danger était imminent... je me mis à détaler comme un lièvre ; mais les maudites bêtes, dont on ne trouble pas impunément le repos, n'en restèrent pas là, et me firent la conduite plus d'un quart-d'heure durant.

Dans ma précipitation, je traversai un potager où le jardinier matinal bêchait sa terre ; me prenant pour un malfaiteur, il se mit à crier après moi à tue-tête... Aussitôt les échos des environs retentirent des hurlemens de toute une race canine, et je vis sortir de sa niche une meute entière aux abois, que le peureux cultivateur lança sur mes trousses.

Il eût fallu voir avec quelle ardeur je redoublai mon pas de course pour échapper à ces redoutables Césars. Mais ma mauvaise chance ne devait pas me laisser quitte à si bon marché.

On comprend que la peur d'être d'un instant à l'autre pris à belles dents aux mollets par l'un de ces dogues, me fesait regarder bien moins en avant qu'en arrière. Imprudent ! que n'avais-je les yeux tournés vers l'endroit où je courais, au risque de laisser mes deux gras de jambe sur la place ; je me serais épargné un plongeon dans les eaux bourbeuses d'un immense vivier, que, de loin, m'avait caché le traître feuillage d'une haie de saules pleureurs.

Me voilà donc, barbottant comme un canard, au milieu d'une nuée de rougets et de carpes ; m'escrimant à nager de mon mieux pour gagner l'un des bords. Je m'étais, heureusement, essayé à la natation dans notre jale.

J'allais donc, tant bien que mal, arriver au port, lorsque tout près d'y atteindre, car déjà j'avais pied, je me sens retenu par le milieu du corps et l'extrémité des jambes. C'était un filet à pêcher dans les mailles duquel je me trouvais à moitié pris. J'ai beau me démener pour sortir de mes entraves : inutiles efforts ; plus je fais de tours et de passes, plus j'embrouille après moi cette prison de corde, comme un écheveau de soie autour de sa bobine.

Pendant ce temps, les mâtins qui m'avaient donné si rude chasse, sont arrivés là. A l'aspect de leurs dix gueules béantes, je perds tout à fait la tête ; je me prends à crier comme une anguille de Melun, faisant ainsi chorus avec leurs aboiemens. Sur ces entrefaites, le jardinier arrive à son tour... J'ouvre la bouche pour lui adresser ma prière et lui demander un pardon, lorsqu'en jetant mon regard suppliant sur sa personne, je m'entends appeler par mon nom de Boniface... Qui ai-je bientôt reconnu ? le père de Pierrot !

— Quoi ! c'est toi, Boniface ? me dit-il.

— Hélas ! oui, c'est moi même.

— Quelle diable de fantaisie t'a pris ?

— Pardieu ! ce n'est pas une fantaisie, M. Pierrot ; si vous saviez...

— Et c'est aussi toi qui marchais si dru tout à l'heure sur mes tulipes et mes anémones ?... Je croyais avoir affaire à un maraudeur...

— Vous n'aviez affaire qu'à un malavisé, que son étourderie a jeté dans cette mare dégoûtante.

— C'est il possible... et nos chiens qui ne demandaient qu'à mordre... Comment donc te trouves-tu là ?

— Par grâce, M. Pierrot, venez à mon aide... je vais tout vous dire.

Tandis que je lui explique ma catastrophe, il parvient, enfin, avec assez de peine, à me retirer sain et sauf mais non pas d'une entière blancheur, de ma critique situation.

Puis il me dit de le suivre, en ajoutant : — Tu n'aurais pas dû, à l'étourdie, te hasarder dans cette propriété ; car il y a, à l'endroit même par où tu as dû pénétrer, et qui est l'unique passage, un écriteau ainsi conçu : *Le public n'entre pas ici.*

— C'est vrai, lui répondis-je un peu confus, en me faisant tout bas la remarque qu'il m'aurait été difficile d'empêcher ce qui avait eu lieu, puisque je ne savais pas lire.

Bientôt il retourna à son labour ; et moi, d'après son conseil, j'attendis, au milieu d'un pré, que le soleil eût séché ma souquenille, d'où l'eau ruisselait à grosses gouttes ; après quoi je me remis sur la bonne voie.

III.

Petit voyage sur un âne.—Deux nouvelles connaissances.

Une laitière, qui suivait sur son âne la même direction que moi, consentit à me laisser monter en croupe ; tout en me remettant des émotions et de la fatigue de cette matinée, j'arrivai ainsi voituré au plus proche village de Bordeaux, nommé Caudéran, où ma paysanne hospitalière arrêtait sa course pour le moment.

— Tenez, lui dis-je, en lui avançant quelques sous pour la payer de son obligeance.

— Plaît-il ? me fit-elle comme si elle n'eut pas compris mon intention. Je recommençai mon geste.

— Prenez ceci ; tout service mérite salaire.

— Grand merci, mon petit homme ; je n'oblige pas pour qu'on me paie.

---

génie, son front déjà rêveur et mélancolique, tout en lui excitait l'intérêt et l'admiration.

A l'appel de son nom, il avait tressailli ; et, après avoir serré la main du vieux militaire, il s'avança timide et rougissant vers l'illustre aréopage, reçut l'églantine d'or qui lui était destinée, et lut ensuite d'une voix grave et sonore son *hymne à la Vierge*, dont voici quelques beaux fragmens :

Vous avez dans le port poussé ma voile errante;
Ma tige a refleuri de sève et de verdeur;
Vierge, je vous bénis : de ma lampe mourante,
Votre souffle vivant allume la splendeur.

Surpris par l'ouragan comme un aiglon sans ailes,
Qui tombe du grand chêne au pied de l'arbrisseau,
Faible enfant, du malheur j'ai su les lois cruelles;
L'orage m'assaillit, voguant dant dans mon berceau.

Oui, la vie a pour moi commencé dès l'enfance,
Quoique le ciel jamais n'ait foudroyé de fleurs,
Et qu'il ne veuille pas qu'un être sans défense
Mêle à ses premiers jours l'amertume des pleurs.

L'enfance m'apporta ses ravissans mensonges,
Son avenir de gloire, et d'amour, et d'orgueil;
Mais quand mon cœur brûlant poursuivait ses beaux songes,
Hélas! je m'éveillai dans la nuit d'un cercueil.

. . . . . .

L'œil tourné vers le ciel, je marchais dans l'abyme.
Bien souvent, de mon sort bravant l'injuste affront,
Les flammes ont jailli de ma pensée intime,
Et la langue de feu descendit sur mon front.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu. La brebis vient, quand l'agneau l'appelle,
J'appelai le Seigneur, le Seigneur est venu.

Un ange, sur mon cœur, ploie aujourd'hui ses ailes.
Marie a d'un sourire calmé le flot amer.

Ce procédé me toucha infiniment, vu l'état de mes finances.

Après l'avoir mille fois remerciée, j'entrai dans une des petites auberges de l'endroit pour me restaurer à la légère. Là, je me trouvai attablé avec deux personnages d'une assez prévenante physionomie, qui, tout en m'examinant, causaient à la sourdine.

Je n'étais pas encore carrément assis sur mon siége, que l'un d'eux, après m'avoir offert à boire, m'adressa la parole fort amicalement. Puis, m'ayant hébergé à leurs frais, presque contre mon gré, ils me demandèrent si je trouvais bon que nous fissions route de compagnie. J'acceptai leur offre et nous partîmes ensemble.

Arrivés à la distance d'un quart de lieue environ des faubourgs de Bordeaux, mes compagnons de voyage s'éloignèrent un peu de moi et se mirent à causer entre eux. Là, l'un d'eux nous quitta pour bientôt nous rejoindre. Celui qui m'était resté fidèle, me fit alors entrer dans une petite maisonnette devant laquelle nous nous trouvions arrêtés et qu'il m'apprit être sa propriété.

— Mon jeune ami, me dit-il quand nous fûmes dedans, tu me parais un gaillard doué d'assez d'intelligence; veux-tu gagner promptement quelque monnaie sans qu'il t'en coûte beaucoup de peine ?

— Cela m'arrangerait assez, car ma bourse est aussi mince que ma paresse est grosse. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'un pari entre mon camarade et moi. Nous venons, tu l'as entendu, de nous donner un rendez-vous à la ville. Le dernier arrivé doit compter un dédit à l'autre.

— Que puis-je faire, dans ce cas, pour vous être utile?

— Beaucoup. Nous apportons à Bordeaux, chacun de notre côté, certaine marchandise, qui est chose bien plus embarrassante que lourde. Mon camarade est allé prendre son lot; veux-tu te charger du mien, je pourrai courir à la légère et arriver le premier au rendez-vous ; ainsi j'aurai tous les avantages, et tu feras ton petit profit.

— Soit... J'aurai d'ailleurs du plaisir à vous être agréable... Voyons.

C'est alors que, relevant sur ma tête ma blouse grise, il me plaqua contre l'estomac quelque chose en ferblanc qui me faisait comme une cuirasse, et qu'il me suspendit de chaque côté, sur la hanche, deux grosses boules qui me battaient les flancs comme font les paniers à un âne.

Quoi qu'en eût dit mon homme, je trouvai que le tout était au contraire plus lourd qu'embarrassant, bien qu'il fût à la fois l'un et l'autre.

— Maintenant partons, ajouta-t-il, tu peux t'en venir tranquillement, tandis que moi je vais courir à toutes jambes. Va tout droit et ne t'inquiètes pas, tu me trouveras sur ton chemin.

— Au revoir donc, lui fis-je !

IV.

Comme quoi je fus pris pour dupe.

Et tandis que lui courait à pleine vol vers la ville, moi je m'acheminais nonchalamment et avec cette molle tranquillité qui résulte d'un repos dans la conscience et d'une lassitude dans les jarrets.

Mais, aussi bien qu'en enjambant par lieues comme les ogres, petit à petit on arrive; et déjà j'apercevais des portes de la ville dont j'aspirais tant à franchir le seuil.

Comme rien ne me pressait, et que d'ailleurs le surcroît de bagages dont on m'avait fourni m'alourdissait sensiblement, j'avançai, me dandinant, le nez au vent, et flairant les mouches au vol le long de la muraille.

Parvenu à dix pas de la barrière, j'allai donner de la tête contre un grand monsieur enveloppé d'une houppelande grise, et qui, un bâton noueux à la main, se promenait de long en large au-devant d'une sorte de guérite. Ce monsieur, après m'avoir rembarré pour la secousse que je lui avais imprimée, se mit à m'analyser du regard, de pied en cap, avec une attention toute particulière et dont je ne pouvais soupçonner le motif.

De mon côté je ne ne l'examinais pas avec moins de curiosité; car le manége qu'il faisait autour de sa guérite avec son bâton au port d'armes, me laissait supposer que j'étais en présence d'un soldat déguisé, et en faction.

Pendant que nous nous défiions ainsi d'un œil inquiet comme deux coqs qui se mesurent, je n'avais pas vu venir sur moi la lourde charette d'un maraîcher qui m'allait infailliblement broyer sous ses roues sans une brusque évolution de ma part. Pourtant, quelque rapide que fût mon saut en arrière, il ne pût me garantir du froissement de l'attelage en question, qui me tint, une minute au moins, pressé contre le mur, aplati et sans respiration.

Les passans me crurent écrasé et en compote, et moi à ma dernière heure. En sentant la pression du brancard sur ma poitrine, je tombai dans un état complet d'évanouissement.

Quand je revins à moi je me vis entouré d'une quantité de gens de toute sorte. Je me tâtai, croyant sentir tout mon corps inondé d'une sueur froide... En effet, j'étais presque noyé dans un ruisseau de liquide.

Etait-ce mon sang ?... Je ne me sentais blessé aucunement;

Les heures de mes jours maintenant sont bien belles,
Car son joug est aimable et son fardeau léger.
. . . . . .

La pièce se terminait par quelques vers adressés à l'académie des Jeux Floraux.

Vous, dont le poétique empire
S'étend des bords du Rhône aux rives de l'Adour;
Vous, dont l'art tout puissant n'est qu'un joyeux délire;
Rois des combats du chant, rois des jeux de la lyre,
O maîtres du savoir d'amour !

Aussi belle qu'à sa naissance,
Votre muse se rit des ans et des douleurs;
Le temps semble en passant respecter son enfance,
Et la gloire, à ses yeux se voilant d'innocence,
Cache ses lauriers sous des fleurs.

Comme on peut en juger, cette œuvre poétique renfermait tant de beautés, de traits brillans, de hardiesses heureuses; la versification en était si correcte et si brillante, et puis la voix du jeune poète avait un timbre si flatteur et si harmonieux, des inflexions tour à tour si vigoureuses, si douces et si tendres, que l'auditoire fut ravi, émerveillé. Jamais on n'avait vu un pareil prodige; à chaque strophe de son admirable poème, l'enfant était interrompu par un tonnerre d'applaudissemens.

Quand il eut terminé la lecture de ses vers, il courut, tremblant d'émotion et de bonheur, se jeter entre les bras du vieillard dont nous avons parlé tout à l'heure; celui-ci le serra longtemps contre son cœur, au milieu des murmures d'admiration de l'assemblée.

Maintenant, si vous voulez savoir le nom des deux personnages qui ont figuré dans cette anecdote, nous pouvons satisfaire votre curiosité. Le plus âgé était le lieutenant-général Hugo, l'une des illustrations militaires de l'ère impériale, et, l'enfant couronné, le lauréat de douze ans, était son fils, le jeune Victor Hugo, à qui M. de Chateaubriand avait déjà prédit ses brillantes destinées, en lui écrivant ces mots : « *Vous êtes un enfant sublime.* »

CH. VILLAGRE.
(Et VICTOR HUGO.)

—

mais la frayeur me revint, et je tombai de nouveau sans connaissance.

Enfin, je repris mes sens une deuxième fois; j'ouvris les yeux: la foule avait disparu. Je me trouvai dans un étroit cabinet, en compagnie de mon homme à la houppelande et de deux autres assistans.

C'est alors que j'appris la nouvelle disgrâce dans laquelle je venais de tomber.

Ce cabinet représentait les bureaux de l'octroi. Le monsieur à la guérite était ce qu'on nomme communément un *gabelou*. Si tantôt il me scrutait si bien du regard, c'est qu'à ma rotondité exagérée, en bon chien de chasse, il flairait sa proie. La voiture, en me serrant fortement contre le mur, fit crever les deux boules cachées sous ma blouse, qui n'étaient autre chose que des vessies remplies de trois-six ; à l'odeur que j'exhalais par tout mon être j'en acquis la certitude. C'est à ce débordement de liquide que je prenais pour mon sang qu'on avait reconnu la fraude. On me présenta la cuirasse trouvée sur moi, comme un faux-estomac contenant du spiritueux.

Je m'étais donc fait, en toute ignorance, l'instrument de deux fraudeurs fieffés, car (il est bon que je le rapporte ici) le rusé compagnon qui me transforma en véritable bête de somme, m'assurait, en réponse à mes demandes, que ladite marchandise n'était rien de plus inoffensif que des cornichons dans leur jus, comme le portaient les étiquettes.

Plein de cette assurance, j'en fis faire l'observation à MM. les gabelous qui, au mot de cornichon, m'en appliquèrent l'épithète et se prirent à rire à gorge déployée de ma naïveté... Le pauvre innocent ! dit l'un d'eux, des cornichons au vinaigre; voyez donc : la susdite étiquette de l'estomac creux, porte ces mots : PRENDRE GARDE A L'OCTROI.

La découverte d'une telle supercherie, qui me donnait pour un vrai niais et me faisait tomber en affront devant ces hommes, me rendit furieux.

Comme on me supposa d'abord l'avant-coureur d'une bande organisée, on me retint pour pièce de conviction, au bureau de l'octroi, où, malgré mes protestations et mes prières, je me vis contraint de passer tout le jour dans le grenier des objets saisis, entre un cochon de lait, un bœuf en bas âge et des carottes de tabac.

Le soir venu, nul ne s'étant présenté à ma suite, on me questionna de rechef sur ma coupable tentative.

Je répondis encore avec tant de bonhomie que je parvins à faire comprendre à quel point on avait surpris ma bonne foi. Mon innocence fut proclamée, et l'on me renvoya sans autre incident.

Je n'étais pourtant pas au bout de mon guignon !

A. BOUCHÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

ROBERT KEGERLEI.

Le trait suivant, arrivé il y a quelques jours dans une ferme du département du Finistère, et qui témoigne d'une rare intrépidité et d'un sang-froid étonnant chez un enfant bas-breton âgé de treize ans, nous a paru digne d'être mis sous les yeux de nos jeunes lecteurs.

La Bretagne, peut-être le savent-ils déjà, est l'une des plus grandes provinces de la France : divisée en Haute et Basse Bretagne, elle comprend cinq départemens : *Loire-Inférieure*, *Morbihan*, *Finistère*, *Côtes-du-Nord et Ille-et-Vilaine* ; c'est en même temps l'une des plus pittoresques.

Entourée de tous côtés par l'Océan, excepté à l'est où elle confine avec la Normandie, le Maine, l'Anjou et le Poitou, la Bretagne forme, à proprement parler, une presqu'île, que vivifient de nombreuses rivières, des villes plus ou moins importantes, cinq ou six ports de mer, et que décorent de vieux châteaux gothiques, des églises moyen âge, des prairies et des collines, sans compter une longue ligne de côtes, avec ses rochers sombres et majestueux.

Le pays n'est pas généralement riche ni le terrain très fertile ; mais les mœurs simples des Bretons, leur tempérance et leur amour du travail suppléent à cette nature un peu ingrate. Ce qui distingue particulièrement les habitans de la Basse-Bretagne, c'est leur profond sentiment religieux et leur attachement sans borne au clocher de leur village : ils sont bons Français, mais Bretons avant tout ; aussi ne voyagent-ils guères. Une langue à eux, qui est, dit-on, le *celtique*, le plus ancien idiôme de l'Europe, et un costume tout à fait original, ajoutent encore à la physionomie caractéristique de ce peuple. Francs, sincères, hospitaliers, courageux sans fracas, on leur reproche quelque peu de superstition et d'ignorance, de rudesse, de malpropreté et d'entêtement ; mais ces défauts, qu'on a exagérés, sont rachetés par tant de qualités solides, qu'il y aurait injustice à ne pas les leur pardonner. D'ailleurs les hautes pensées, l'imagination et l'enthousiasme sont si bien du domaine de la Bretagne qu'il est peu de provinces qui aient fourni à la France un aussi grand nombre d'hommes supérieurs dans les sciences, dans les lettres et dans les armes.

Arrivons maintenant à notre petit héros.

C'était par une froide soirée du dernier mois d'automne ; le givre couvrait la terre ; un épais brouillard, répandu dans l'air, rendait l'obscurité plus sombre encore. Une petite ferme ou plutôt une métairie des environs de Quimperlé, se trouvait à cette heure abandonnée à la garde d'un jeune garçon ; garde qui semblait du reste fort peu nécessaire, car dans ce pays grande est la probité, à ce point qu'un attentat contre la vie d'un homme ou contre sa propriété y est chose presqu'inconnue.

Les habitans de la ferme, maîtres et valets, servantes et garçons de charrue, tous endimanchés, et, rayonnant de plaisir, avaient quitté le logis dès le matin pour aller au prochain village dont on fêtait ce jour-là le patron ; et, après messe, vêpres, complies, s'ébattaient en jeux villageois et en danses bas-bretonnes.

Pourquoi le petit Robert n'avait-il pas été de la partie ? Pourquoi était-il resté à la maison quand les autres allaient se divertir ? Hélas ! le pauvre garçon ne les avait pas vu partir sans regrets ; mais une foulure au genoux, suite d'une chute encore récente, ne lui permettait pas de faire à pied les deux lieues de chemin qui séparaient la ferme du village où l'on devait se rendre.

Forcé par cet accident, et bien malgré lui, de demeurer au logis, Robert Kegerlei (c'est son nom de famille) s'était ennuyé du plus profond de son cœur et avait baillé à se démettre la mâchoire, pendant toute la sainte journée. Encore s'il avait pu se distraire par le travail ; mais en Bretagne, pays de dévotion par excellence, donner à manger au bétail et traire les vaches, sont les seules occupations permises les dimanches et jours de fêtes. Examiner les gravures sur bois du *véritable Mathieu Laensberg*, épeler quelques fragmens d'un livre d'église (seule bibliothèque des paysans), voilà où se bornèrent ses plaisirs ; aussi ce n'est pas sans une douce satisfaction qu'il vit arriver la nuit : « Encore trois ou quatre heures, se disait-il, et les autres seront de retour. »

Comme il faisait cette réflexion, en poussant un soupir et en allant allumer à l'âtre une petite lampe, tout à coup un bruit lointain, puis plus rapproché, puis tout à fait près, vint attirer son attention. Il pensa d'abord que c'était ses maîtres et leurs gens ; mais il était trop tôt encore, et puis il n'entendait ni les joyeux aboiemens de Turc, ni les chansons en chœur des fermiers bretons. Robert ne s'en disposait pas moins à ouvri

» la

porte d'entrée aux visiteurs, quand, arrivé dans la cour, il entendit au dehors la conversation suivante :

— Dis-donc, l'Enrhumé, tu es bien sûr qu'il n'y a personne là-dedans ?

— Aussi sûr que d'être un fin merle. Je les ai vu tous défiler la parade pour aller au village où il y a la fête ; le gros mâtin marchait en tête. C'est fort heureux, car il a de bonnes dents. Ainsi notre besogne sera bientôt faite, et dans une heure nous aurons tout dévalisé. Apprête les outils : Diable ! les serrures sont solides, et nous n'en viendrons pas facilement à bout.

Robert ne pouvait plus douter que ce ne fussent des malfaiteurs.

En pareille circonstance, bien des enfans, des grandes personnes elles-mêmes auraient eu peur et se seraient cachées; mais notre jeune Bas-Breton, loin de se laisser effrayer, sentit naître en lui un courage et une résolution peu ordinaires à cet âge. Cloué contre la porte et retenant son haleine, il regarde à travers une fente et voit en effet deux hommes armés et de mauvaise mine. « Ah ! vous croyez dévaliser la maison ! fit-il à part soi, eh bien ! coquins que vous êtes, c'est ce que nous allons voir. » Cela dit, il s'éloigne sans faire de bruit.

Où allait donc notre petit héros et quels étaient ses desseins ? Où il allait ! chercher des armes et des munitions.

Tous les paysans bretons sont plus ou moins chasseurs ; il y avait dans le grenier de la ferme une sorte d'arsenal. Robert détache trois fusils chargés à grenaille, prend aussi de la poudre et du plomb, et, retournant résolument dans la cour, s'écrie d'une grosse voix : « Qu'est-ce qui gratte ainsi à la porte ? Passez votre chemin. »

A cette interpellation inattendue, les malfaiteurs font silence ; puis l'un d'eux reprend à voix basse : « Tu vois bien qu'il y a du monde, malheureux! — Eh! non, ce sera seulement quelque vieux père béquillard ; cela ne doit pas nous arrêter, continuons notre besogne. » Et les crochets recommencent à travailler la serrure.

Pendant ce temps, Robert avait disposé ses trois fusils en batterie dans différens trous du portail.

— Ah ! vous ne voulez pas vous retirer, misérables ! eh bien ! ceci vous en donnera l'envie. — Un coup de feu, tiré à bout portant, vient à ces mots raser la tête de l'Enrhumé, qui n'en est que plus furieux. — Si nous décampions, fait son compagnon tremblant de tous ses membres. — Non pas, non pas ; fuir devant un vieillard, ce serait une lâcheté. — Ah ! je suis seul ! ah ! je suis un vieillard. Oh ! oh ! Messieurs les brigands, vous n'avez qu'à bien vous tenir. A moi, mes amis ! venez tous, et qu'aucun n'oublie ses armes !.. » Imitant alors le bruit des pas et des voix confuses de cinq ou six personnes réunies, Robert, pour donner plus de poids à sa mimique, lâche la détente des deux autres fusils qui partent à la fois, et dont la charge va frapper l'Enrhumé à la poitrine.

Ai-je besoin de vous dire que ce malfaiteur, tombé et blessé à mort, l'autre eut grande hâte de battre en retraite, laissant à Robert le champ de bataille.

Celui-ci, tout glorieux de sa victoire, attendit avec une impatience bien naturelle l'arrivée des fermiers, qui ne furent pas peu surpris, en rentrant joyeusement à la maison, de heurter le cadavre d'un homme. Tout s'expliqua, et le courageux enfant reçut de son maître, en présent, l'un de ces fusils dont il avait si bien su se servir.

Peu de jours après, le Conseil municipal de la commune lui décernait une récompense.

L. AUQUIER.

NAPOLEON ET PETIT-PIERRE.

ANECDOTE COMIQUE.

Partout où se trouvait Napoléon, si ce n'est sur le champ de bataille, le valet de chambre de service veillait avec soin à ce qu'il y eût un bain prêt à toute heure, et, pour cela, il y avait un garçon de fourneau uniquement chargé de tenir l'eau toujours au degré de chaleur qu'on savait convenir à l'empereur.

Le garçon, chargé de cette besogne, était un jeune et naïf Champenois, du nom de Petit-Pierre.

Pendant un voyage que ce monarque fit en Hollande et durant son séjour à Utrecht, il occupait dans le palais du roi Louis tout le rez-de-chaussée : la salle de bains était contigue à son appartement. Le soir même de son arrivée, quand l'empereur fut couché, Petit-Pierre quoique harrassé de fatigue et mouillé jusqu'aux os, comme beaucoup d'autres gens de service, prépara le bain et se jeta tout habillé sur un lit de sangle placé dans un cabinet voisin de celui où était la baignoire.

Il avait eu la maladresse d'éteindre la lumière ; or, la nuit une indisposition subite le force à se lever et à sortir ; mais il ne connaît pas les localités.

Moitié endormi et cherchant à tâtons, il entrevoit une petite porte, croit que c'est là qu'il veut aller, tourne le bouton et entre. Hélas, grande était son erreur, car à peine a-t-il mis le pied dans cette chambre qu'il heurte lourdement une chaise, puis une seconde, puis une troisième.

Au bruit qu'il fait, une voix forte qui était celle de l'empereur et que Petit-Pierre reconnait bien, s'écrie : *Qui va là? qui est là ?*

Jugez de la frayeur du pauvre garçon : sa méprise le confond, paralyse sa langue, lui fait perdre la tête ; dans l'obscurité il touche, dérange et renverse d'autres meubles, espérant, mais en vain, trouver une issue et sortir du moins par la porte où il est entré.

Cependant l'empereur irrité répète son terrible : *Qui va là?* et cette fois d'un ton encore plus élevé, s'imaginant à son tour que quelque malfaiteur veut le surprendre dans sa couche; et ne recevant aucune réponse, il s'échappe du lit, s'empare d'une grosse montre d'argent qu'il avait toujours à son chevet, et muni de cette arme bizarre il marche en avant et parvient à saisir au collet le malheureux garçon de fourneau, lequel plus mort que vif reçoit sur la tête une pluie de caresses assez énergiques.

Alors la douleur fait rompre le silence au patient ; il se jette à genoux, il veut s'excuser, peines perdues : Napoléon éveillé dans son premier sommeil, n'entend rien, n'écoute rien ; soupçonnant que l'homme qu'il tient a voulu attenter à ses jours, sa colère contre lui ne fait que croître : c'est un déluge de cris, de jurons, et de supplications.

A tout ce vacarme le valet de chambre de service accourut enfin une lumière à la main et trouva l'empereur des Français faisant presque le coup de poing avec un pauvre diable qui, pressé vigoureusement à la gorge, cherchait à se débarrasser des mains de son redoutable adversaire. Au valet de chambre succéda le chambellan de service, puis l'aide-de-camp, puis le grand maréchal, puis le préfet du palais, et en un instant toute la cour fut sur pied.

Avant qu'on sut la vérité, mille conjectures plus invraisemblables les unes que les autres avaient été faites sur cet évènement. On avait, disait-on, voulu enlever Napoléon, essayé de le tuer; mais il avait étouffé l'assassin.

Le fait est que s'il avait eu une épée il n'eût pas manqué de la passer au travers du corps du maladroit éveilleur ; heureusement notre petit Champenois en fut quitte, sans compter la peur, pour

quelques coups assenés sur son crâne avec cette lourde montre dont l'empereur s'était armé pour sa défense.

Napoléon fut le premier à rire du qu'en-dira-t-on.

LE VIEUX CONTEUR.

HAUTE LITTÉRATURE.

MOSCOU.

Les coupoles dorées annoncent Moscou; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissemens publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles, des cachemires dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? l'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Saint-Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places; mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'état, soit pour des établissemens publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à former des collections de tous genres, à des entreprises, à des fêtes dont les *Mille et une Nuits* ont donné les modèles, et ces fortunes se perdent aussi très souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'état, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant: une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville, comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le propriétaire de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'état, cet autre deux cents. J'avais de la peine à me faire à cette expression : donner des hommes; mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient dans cette guerre que leurs interprètes.

Dès qu'un russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice fussent aussi considérés comme libres; mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presqu'en entier. Espérons qu'on pourra sans secousses amener cet affranchissement si désiré; mais en attendant on voudrait que les barbes fussent conservées, tant elles donnent de force et de dignité à la physionomie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très touchante. Leurs églises portent l'empreinte de ce goût de luxe qu'ils tiennent de l'Asie; on n'y voit que des ornemens d'or, d'argent et de rubis. On dit qu'un homme en Russie avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la *Bible*. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins, ne s'est manifestée, ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très vite en toutes choses, jusqu'à un certain point, et ne vont pas au delà; l'impulsion fait faire les premiers pas; mais les seconds appartiennent à la réflexion; et ces Russes, qui n'ont rien des peuples du nord, sont jusqu'à présent très peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête : on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont colorées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme les ornements d'un dessert.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse, comme la plupart de celles de l'Occident. Mais, quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou; non assurément que les monumens y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait, et lui promettait de défendre son empire à tout prix. Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on enfermait les armes des anciens guerriers de Russie; les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie; ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire s'est formé chez eux au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique qui s'est manifesté dans ce pays depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de la chevalerie, tel que les peuples de l'Occident le conçoivent, mais ils se sont montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie jusqu'au règne de Pierre-le-Grand et par de là, que la moralité de la nation, et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert. Ces gouvernemens despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses se sont maintenus dans toute leur force à travers les débris de cette sanglante histoire; et la nation qui conserve de telles vertus peut encore étonner le monde.

On me conduisit à l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtemens qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartemens n'ont aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans les palais d'Alexandre; mais lui-même couche sur la dure et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir, dans le Kremlin, un trône partagé qui fut occupé d'abord par Pierre Ier et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui

dictait ce qu'il devait dire; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre Ier; et bientôt il régna seul. C'est à dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque du siècle de Louis XIV arriva avec Pierre Ier, et, sans porter atteinte à l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocité de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire? C'est une grande question qui n'est point résolue : les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées?

Je montai sur le clocher de la cathédale appelée Ivan Veliki, d'où l'on domine toute la ville : de là je voyais ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Casan, d'Astracan, et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le Cotholtcos, prince de Géorgie, officiait au milieu des habitans de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Des établissemens de commerce, à Moscou, portaient un caractère asiatique; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares; les soieries de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs, dont l'imagination se plaît aux zibelines de Samoïéder comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais Rosoumouski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux; ailleurs, un comte de Boutourlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque; parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait des notes de la main de Pierre Ier. Ce grand homme ne se doutait pas que cette même civilisation européenne, dont il était si jaloux viendrait dévaster les établissemens d'instruction publique qu'il avait fondés au milieu de son empire, dans le but de fixer, par l'étude, l'esprit impatient des Russes.

Plus loin était la maison des enfans-trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville; enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On apercevait les sinuosités de la Moscowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots : le jour était superbe; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes. Je me rappelai ce vieil archevêque, Platon, qui venait d'écrire à Alexandre une lettre pastorale, dont le style oriental m'avait vivement émue : il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie, un insatiable conquérant. Un moment la pensée me vint que Napoléon pourrait se promener sur cette même tour d'où j'admirais la ville qu'allait anéantir sa présence; un moment je songeai qu'il s'énorgueillissait de remplacer, dans le palais des czars, le chef de la grande horde qui sut aussi s'en emparer pour un temps; mais le ciel était si beau que je repoussai cette crainte. Un mois après, cette belle ville était en cendres.

MADAME DE STAEL.

ENFANCE DES HOMMES ET DES FEMMES CÉLÈBRES.

LE MUSICIEN GRÉTRY.

(Suite.)

Jugez, chers enfans, de ce que dut souffrir le pauvre Grétry pendant quatre à cinq années qu'il passa sous la direction d'un tel homme! comparez son enfance à la vôtre, vous qui dormez vos nuits bien complètes, que l'on réveille le matin, et qui n'avez nulle inquiétude que celle de répondre aux tendres attentions de vos parens ou de vos maîtresses. Quand vous ne les avez pas satisfaits, vous en êtes quittes pour une légère réprimande de leur part, et une promesse de la vôtre de mieux faire à l'avenir; si vous récidivez, vous mangez peut-être du *pain sec* à votre déjeuner, ou vous êtes privés d'une promenade; quelle différence avec notre petit héros, qui, pourtant, faisait de rapides progrès et évitait, autant qu'il lui était possible, de se mettre en faute! La douceur, le travail, la soumission ne lui valaient pas un traitement plus humain; la seule marque de bienveillance qu'il obtînt, fut d'être choisi par son maître pour lui acheter du tabac tous les deux jours. Dans l'espoir de gagner ses bonnes grâces, l'enfant ajoutait quelques pièces de monnaies de ses petites épargnes, afin que la tabatière fut mieux remplie; la seule récompense que cela lui méritait, était un coup d'œil d'approbation, et il se croyait trop heureux.

Ce qui est remarquable, c'est que, pendant tout le temps qu'il passa avec ce maître, Grétry ne fit pas une seule plainte à ses parens des indignes traitemens qu'il subissait, et cependant son père était très considéré des chanoines, et s'il avait soupçonné la conduite du maître, celui-ci, sans nul doute, eût été chassé.

Grétry raconte qu'à l'époque de sa première communion, il lui arriva une aventure qui influa sur sa profession en lui donnant espoir et courage. On lui avait dit que Dieu accorde tout ce qu'on lui demande le jour de la première communion; Grétry le pria donc de le faire mourir ce jour-là, s'il ne devait pas devenir un honnête homme et se distinguer dans son état. Le jour même, étant monté sur les tours de l'église pour voir frapper les cloches de bois (*), il lui tomba sur la tête une solive qui pesait près de quatre cents livres, il fut renversé et perdit connaissance.

Pendant qu'on lui donnait des soins, le marguillier courut à l'église chercher l'extrême onction; l'enfant revint à lui, et lorsqu'on lui montra l'énorme poids qu'il avait reçu sur la tête, il s'écria, en y portant la main :

« Allons, puisque je ne suis pas mort, je serai donc honnête » homme et bon musicien. »

Ceux qui l'entouraient, ignorant la prière qu'il avait faite le matin, ne comprirent rien à ces paroles, et crurent que le coup qu'il avait reçu lui avait donné le délire.

Il en fut quitte pour une cavité dans le crâne qui subsista toujours; mais son caractère changea : il perdit sa gaîté, devint rêveur et mélancolique, et la musique, à laquelle il se livrait avec ardeur, et surtout avec confiance depuis son accident, avait seule le pouvoir de dissiper sa tristesse.

Cependant lorsqu'il fut question de chanter au chœur, il ne réussit point; son extrême timidité paralysait ses moyens, son père fut obligé de le reprendre. Il lui fit donner des leçons par un nouveau maître; et ensuite des chanteurs italiens étant venus s'établir à Liége, il assista pendant une année aux répétitions et aux représentations des opéras des meilleurs maîtres de l'Italie, et bientôt le penchant qu'il avait eu jusques-là pour la musique devint une passion.

Le père de Grétry, qui suivait attentivement ses progrès pensa qu'il était temps de le faire reparaître dans l'église de Saint-Denis; il alla trouver le maître de musique et le pria de lui laisser chanter un motet le dimanche suivant. Le maître fit des difficultés, et, rappelant le premier essai de Grétry, il assura que si le second n'était pas plus heureux, les chanoines le renverraient infailliblement,

(*) Espèce de bruit que l'on substitue au son des cloches ordinaires pendant la Semaine Sainte, et qui n'a rien de commun avec les crécelles en usage à Paris et ailleurs.

« Eh bien ! répondit le père, j'y consens s'il ne chante pas » mieux que tous les musiciens de votre collégiale. » Puis, le » dimanche étant arrivé, lorsqu'il conduisait son fils, il lui dit :

« Vous voyez, mon fils, cette tabatière, c'est la plus belle que » j'aie, si vous chantez bien, je vous la donne. »

Sa mère se rendit aussi à l'église, tremblante de crainte et d'espoir, redoutant de voir compromettre une seconde fois la réputation de sa famille, faisant des vœux ardens pour que ce cher enfant se tirât avec honneur de cette seconde épreuve.

L'accueil qu'on lui fit n'était pas propre à le rassurer, on le regardait avec pitié, on souriait en ricannant; puis le redoutable maître de musique l'aborda en lui disant :

« Te voilà donc ! mais tu n'es pas changé »

Il n'en fallait pas davantage pour lui rendre toute sa timidité, et son succès eût été fort douteux, s'il n'avait acquis beaucoup pendant l'année qui venait de s'écouler. De plus, ce qui contribua encore à lui donner confiance, c'est que Grétry, sur qui, comme on l'a vu plus haut, les idées religieuses exerçaient un singulier empire, avait fait une neuvaine à la Vierge, et il ne doutait pas le moins du monde qu'elle ne lui accordât son secours dans cette occasion solennelle; cette persuasion le sauva. Il avait à peine chanté quatre mesures, que l'orchestre s'éteignit jusqu'au *pianissimo*, tant les musiciens craignaient de ne pas l'entendre. En ce moment, il jeta un coup d'œil sur son père, qui lui répondit par un sourire d'approbation. L'étonnement et l'admiration qu'excita le jeune virtuose furent au point que les autres enfans de chœur, qui l'entouraient, se reculèrent par respect, et que les chanoines sortirent presque tous de leurs stalles, et n'entendirent pas la sonnette qui annonçait l'élévation.

Dès que le motet fut fini, chacun félicitait l'heureux père, et l'on parlait si haut que, si le maître de musique n'eût imposé silence, l'office eût été interrompu, mais ce qui mit le comble au bonheur du jeune musicien, ce fut de voir sa mère essuyant les larmes que le triomphe inattendu de son fils lui avait fait répandre en abondance.

A dater de ce jour, on le fit chanter souvent; car son petit triomphe fit du bruit; à chaque fois l'auditoire devenait plus nombreux, et chaque fois il recueillait les suffrages les plus flatteurs.

Grétry s'essaya bientôt dans la composition, et ses premières tentatives furent encourageantes. Ensuite il prit des leçons de clavecin et d'harmonie dont il profita d'autant mieux que M. Renekin, qui les lui donnait, avait autant de patience, de douceur, d'aménité avec ses élèves, que son premier maître avait de dureté, d'injustice et même de barbarie. Au lieu de redouter l'heure des leçons, on la désirait impatiemment, et chacune était une véritable partie de plaisir.

(*La fin au prochain numéro.*
d'après GRÉTRY.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Lyon, Poitiers et Grenoble ont eu leur solennité académique ou rentrée des facultés.

— Quatre arrêtés du ministre, de la fin de novembre, nomment recteurs des académies de Toulouse, Bordeaux, Orléans et Poitiers, MM. Nouseilles, Tardevel, Magin et Delalleau.

— Par un autre arrêté, M. Raison, docteur ès-lettres, est institué professeur de littérature latine à la faculté des lettres de Dijon.

— Des promotions ont eu lieu parmi les maîtres élémentaires, maîtres d'études et regens des colléges royaux et communaux.

— Le conseil municipal de Paris vient de décider que le traitement des instituteurs et institutrices serait, après chaque période de cinq ans d'exercice, augmenté de 200 fr.

— Le conseil municipal de Brest a voté une allocution annuelle de 1,400 fr. pour le traitement d'un nouveau professeur de mathématique au collége Joinville. — Celui de Cherbourg, un traitement annuel de 1,800 fr. pour une chaire de mathématique spéciale dans le collége de cette ville. — Celui de Lannion une somme de 1,200 fr. pour approprier un local plus convenable au collége.

— Des médailles d'encouragement ont été distribuées à Cahors et aulieux aux instituteurs et institutrices primaires.

— Le registre de la Faculté de droit de Paris, porte 2,872 inscriptions pour l'année courante; celui de la Faculté de médecine en porte 749.

— *La Grammaire espagnole* et d'autres ouvrages de M. Sotos-Ochando sont autorisés pour les colléges.

— M. Henin, maître de pension à Jegun, est autorisé à transférer son établissement à Vic-Rezendac (Gers).

— M. Blaty est autorisé à établir un pensionnat à Gramat (Lot).

— M. Villeneuve est autorisé à établir un pensionnat à Paris.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

RENSEIGNEMENS INTÉRESSANT LES PARENS ET SUPÉRIEURS. (DÉCEMBRE 1841.)

PROFESSEURS DES DEUX SEXES *recommandés par nous.*	LIVRES POUR LES ÉTUDES.	INSTITUTIONS ET PENSIONNATS *que nous recommand.*	LIVRES DE HAUTE LITTÉRATURE.	MAISONS DE COMMERCE POUR LA JEUNESSE, *recommandées par nous.*
ANGLAIS.... M. *Barlow*, rue de Menars. ITALIEN..... M. *Basta*, rue des Petits-Augustins, 13. ALLEMAND. M. *Hœrtel*, de Berlin. PIANO.....M. *Cazot*, rue Larochefoucault, 29. Mme *Roque-Mégevent* prof. aux J.-Aveug, r. des Jeuneurs, 18. CHANT.....M. *Banderali*, r. des Trois-Frères, 11. Mlle *Claude* (élève de Pensotti), rue des Trois-Cornes, 16. DESSIN.. ...M. *Armengaud*, r. des Filles-du-Calv., 12. Mlle *S. Jorry*, r. Enfer Saint-Michel, 66.	DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS PAR M. LANDAIS, Chez DIDIER, éditeur, quai des Augustins, 35.	Mme *Duhamel*, à Paris. M. *Tobler*, à Genève (Suisse). M. *Bourdon*, à Paris. Mme *Nieder*, à Yverdun (Suisse). M. *Valade*, à Bordeaux Mlle *Rosset*, à Passy. M. *Meyer*, à Paris. Mme *Durand*, à Saint-Denis. M. *Chatin*, à Belleville.	BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE A 3 f. 50 LE VOLUME Contenant : *OEuvres de Chateaubriand, de Lamartine, de lord Byron, de Cooper*, etc., etc. — Ch z GOSSELIN, rue St-Germain-des-Prés, 9.	*Habillemens pour enfant*, Cior-Cury, r. Ne-des-Petits-Champs, 13. *Chapellerie ;* M, Mugnier, place de la Bourse, 21. *Boîtes de baptême : Bonbons de santé*, Liébaut, confiseur, rue St-Honoré, 66. *Nécessaires, papeterie, cartonnages d'Enfans*, Chaulin, rue Richelieu, 21. *Polichinelle-Vampire*, passage de l'Opéra. *Livres à images*, Rousset, rue Richelieu, 75. *Fourrures et pelisses d'enfans*, Mallard, faub. Poissonnière, 66. *Le St-Augustin*, march. de nouv. pour jeunes filles, rue Nve-St-Augustin, 28. *Salon des Modes Françaises*, rue Neuve-d'Antin, 20.

1re ANNÉE. — N. 5. Paraissant tous les Samedis. DÉCEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

Avis essentiel.

Nous prévenons ceux de nos Abonnés et Actionnaires des départemens habitant la campagne, qu'ils peuvent faire retirer les 58 OUVRAGES *à leur adresse*, sans aucune rétribution, *au plus proche bureau de correspondance des Messageries Laffitte et Caillard.*

BONIFACE-BABYLAS PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

DEUXIÈME PARTIE. (Suite.)

V.

Je suis à Bordeaux. — Facheux embarras. — Courte promenade.

Vive la liberté ! je suis sur le pavé des rues, mais dans une grande ville que je ne connais nullement : où diriger mes pas ?... Voyons à quelle adresse mon parrain m'expédie.

Autre contretemps. — J'ai beau fouiller dans chacune de mes poches, je n'y trouve plus la petite carte sur laquelle M. Babylas, en homme du métier, aura *buriné* sans doute le lieu de ma destination. Je l'égarai bien sûr dans l'une ou l'autre de mes bagarres de la matinée.

Ah ! pensai-je naturellement, si j'avais su lire, il est probable, certain même, que plus d'une fois dans le trajet j'aurais jeté les yeux sur l'adresse en question; il m'en serait resté quelque chose dans la mémoire, et je ne me trouverais pas dans un aussi piteux embarras !

Voilà qu'il se fait tard ; déjà la nuit tombe ; où aller, que devenir ?

Je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'entrer chez l'écrivain public du quartier. Là, je fis écrire à mon parrain le résultat de mes mésaventures; puis j'allai dans une hôtellerie de la *Croix-Blanche* retenir un petit cabinet pour la nuit.

Le lendemain j'eus la réponse de M. Babylas, avec l'adresse de M. BOURRACHON, DROGUISTE, RUE DU CERF-VOLANT.

Ce jour était un dimanche, et mon futur patron avait clos sa boutique pour aller, comme c'est l'habitude des citadins, respirer l'air appétissant de la campagne. Je trouvai donc chez lui visage de bois.

Pour mettre à profit les quelques heures de liberté qui me restaient encore, et entrer en connaissance avec le pavé des rues et les diverses curiosités de la ville, je me mis à flâner.

J'eus à m'extasier nécessairement devant la construction hardie du magnifique pont jeté, devant Bordeaux, sur la Garonne, et qu'on cite à bon droit pour l'un des plus beaux d'Europe. Les quais, les places et les promenades m'offrirent également des sujets d'admiration. En résumé, j'acquis, séance ténante, la certitude que Bordeaux, comme je l'avais ouï dire souvent à mon parrain, est l'une des premières et des plus jolies villes de France,

VI.

La famille Bourrachon. — Me voilà garçon droguiste. — Mon collègue Pistolet.

Le soir venu, j'allai présenter mon hommage à M. Bourrachon que je trouvai en famille; c'est à dire avec madame Cunégonde Bourrachon son épouse, mademoiselle Lolotte Bourrachon leur fille, et dame Berniquette la très humble chambrière du logis.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- DÉCEMBRE.

LE TUNNEL,

OU CHEMIN SOUS LA TAMISE.

J'arrive de Londres, mes jeunes amis, et j'ai hâte, à peine de retour, de vous entretenir de ce que j'ai vu de plus étonnant dans la capitale de l'Angleterre.

Ce n'est ni *de la Tour de Londres*, cet amas de lourds bâtimens de toutes les époques, cette ville, dans une ville, que l'incendie a détruite, ni des fameux *docks*, immenses entrepôts ou douanes où viennent se décharger les marchandises des deux mondes, que je prétends vous parler aujourd'hui; ce n'est pas non plus de son pont célèbre tout en pierres de tailles et aux arches nombreuses et hardies, ou même de cette population innombrable d'une cité deux fois plus grande que Paris; c'est de quelque chose bien plus ingénieux, bien plus prodigieux, bien plus miraculeux; je veux vous parler du *Tunnel* ou chemin sous la Tamise.

Qu'est-ce donc, madame, que ce tunnel dont vous faites un si pompeux éloge ? s'écrient à la fois mille bouches demi-railleuses. — Ce que c'est ! un travail de la main de l'homme, qui laisse bien loin derrière lui les sept merveilles du monde d'antique mémoire. Figurez-vous une route souterraine de vingt-deux pieds de haut, cinquante-huit pieds de large, et de quinze cents pieds de long, creusée très avant dans le sol et passant sous le lit d'un fleuve deux fois plus large et deux fois plus profond que la Seine; ajoutez à cela, que la voûte de cette voie souterraine doit supporter non seulement tout le poids du sol qui pèse sur elle, mais encore celui des eaux du fleuve lui-même avec les nombreux vaisseaux aux voiles déployées qui remontent ou descendent son cours. N'est-ce pas là une œuvre gigantesque ? Eh bien voilà ce que c'est que le tunnel (mot anglais qui signifie galerie); voilà ce que c'est que le chemin sous la Tamise que l'Europe entière envie à la Grande-Bretagne ! Et, pour ajouter à l'intérêt naturel de la France pour un si beau travail, l'ingénieur chargé de l'exécuter, celui qui l'a conduit à bonne fin, est un de nos compatriotes, ancien élève de l'école polytechnique : il s'appelle BRUNEL, n'allez pas oublier ce nom.

Comment prit naissance dans son esprit une idée aussi grandiose ; comment il mit à exécution, à travers des difficultés inouies et toujours nouvelles, le plan qu'il avait conçu; comment enfin il trouva les millions, et les millions, et encore les millions nécessaires à l'entreprise; je vais vous l'apprendre : ce sera l'histoire du tunnel.

Dans les grandes villes de commerce, ce qu'il y a de plus précieux c'est le temps; l'argent n'est qu'en seconde ligne. O, la Tamise, qu

Le lundi matin, M. Bourrachon, après m'avoir affublé d'un tablier de toile bleu, me posta dans son arrière-boutique, un pilon à la main, avec mission d'écraser dans un monstrueux mortier, la journée durant, tantôt du cacao tantôt de la gomme.

Cet exercice ne m'aurait pas trop déplu s'il m'eut laissé du relâche ; mais il me fallait fonctionner sans discontinuer comme le chien d'un tourne-broche ; et, quand parfois je faisais une tentative de repos, je voyais arriver vers moi M. Bourrachon, le nez armé de ses longues besicles. Une autre fois je confectionnais artistement des cornets où je râclais des bâtons de réglisse.

Il faut le dire, je trouvais bien des petites douceurs dans la pratique de mon état, et vous devinerez quelles elles pouvaient être quand je vous aurai confessé que je fus toujours profondément friand.

Les pâtes de jujube et de guimauve, les boules de gomme, les anis étoilés, le chocolat, les pastilles de toutes sortes ne me passaient jamais pas les mains sans y laisser quelque chose : il est bien entendu que je satisfaisais mes caprices de friandise à l'insu de M. Bourrachon.

C'est ainsi que s'écoula une année d'apprentissage chez le droguiste de la rue du Cerf-Volant.

Pour entrer dans quelques détails sur la vie commerciale et domestique de mon nouvel établissement, je noterai que, pendant que M. Bourrachon allait et venait du fond au seuil du magasin, passant chacune de ses drogues en revue, sa femme s'occupait activement à servir la clientelle, et mademoiselle Lolotte sautillait de l'un à l'autre : ici, tirant à maman la queue de sa robe, là, pinçant les mollets de son père chéri. Quant à dame Berniquette elle ne cessait de bougonner du matin au soir : c'était bien la plus rageuse servante qu'on ait vue.

J'aurais dû tout d'abord, par reconnaissance, parler de M. Pistolet, le premier commis et garçon servant de la maison : c'est par son fait que j'éprouvai un nouveau mécompte accompagné des circonstances les plus fâcheuses.

Le doyen des garçons droguistes de Bordeaux, c'était M. Pistolet. Depuis tantôt vingt ans, il coulait des jours sereins et exempts d'ambition, entre les balles de quina et les surons de cochenille. Il n'avait jamais su faire que ce qu'exigeait le strict nécessaire de son office, mais il s'en acquittait avec une exactitude qui lui valut les éloges de ses divers patrons.

M. Pistolet, de compte à demi avec ma maîtresse, faisait la vente au détail de toutes les drogues imaginables, et même par fois il restait seul chargé de cette minutieuse besogne.

VII.

De quelle manière je servais les pratiques.

Donc, en une occasion, que la famille des Bourrachon, augmentée de sa chambrière, avait abandonné ses pénates pour aller au baptême d'un rejeton de sa branche cadette, et que Pistolet et moi avions été institués les gardiens de la boutique, il advint que mon dit collègue en droguerie, se sentant sur le soir quelque velléité d'aller de son côté faire le chômage, je restai provisoirement et par intérim, seul maître du logis. Il va sans dire que l'escapade de mons Pistolet devait être un secret pour quiconque, et principalement pour les Bourrachon.

Pistolet, en me confiant la garde du magasin, avait pensé, la soirée étant fort avancée, que son absence ne nuirait en rien aux intérêts du commerce, et du reste, il me croyait franchement de force à répondre au besoin à qui viendrait. — C'est que, ni lui, ni les Bourrachon eux-mêmes, n'avaient pu encore s'apercevoir de mon inaptitude pour ma nouvelle profession : tant la force de l'habitude et le soin que je mettais à regarder faire les autres m'avaient donné l'apparence de l'expérience du métier.

Les voilà tous partis, et moi, sur le point de fermer la boutique, employant les dernières minutes de ma journée à grignoter clandestinement quelque sucre candi de ma réserve.

C'est sur ces entrefaites, qu'une vieille femme arriva tout empressée pour obtenir dix grains de *cachou* en poudre, afin de soulager promptement un malade dont les tranchées et les coliques continuelles avaient, me dit-elle, *d'insupportables effets.*

« Du cachou ? lui dis-je, après une petite hésitation, vous allez être servie.

Je savais par cœur le composé de chaque tablette, et d'ordinaire sans tâtonner je posais la main sur mon bocal.

Je me mis donc en devoir de satisfaire la bonne femme, que je renvoyai en lui remettant, contre sa monnaie, un petit paquet cacheté, selon les us et coutumes des apothicaires.

Pistolet rentra presque sur les pas de la famille Bourrachon ; si bien que je n'eus pas le temps d'échanger avec lui une parole.

VIII.

Grands résultats d'une petite maladresse.

Comme d'habitude j'étais le lendemain paisiblement dans mon arrière-boutique, occupé à faire résonner mon éternel mortier, et Pistolet était en course.

Tout à coup, mon bras s'arrête dans son va-et-vient, et mon pilon reste suspendu au-dessus de ma tête. Je venais d'entendre un tumulte de voix criardes dont les accens m'avaient fait tres-

---

raverse Londres, étant, comme je vous l'ai déjà dit, une rivière large et profonde, on n'a pu jusqu'ici y jeter que fort peu de ponts; d'où il résulte que, pour communiquer d'un bord de la rivière à l'autre bord, et d'un point populeux à un autre point populeux, on est souvent forcé de faire un détour d'une demi-lieue. Ce grave inconvénient, qui entraîne la marche des affaires, est surtout préjudiciable aux gens de négoce; aussi cherchaient-ils depuis longtemps un moyen d'y remédier. On voulut d'abord essayer des *bacs* ou grands bateaux plats, qui, mus par le courant et glissant le long d'un *cable* ou grosse corde tendue d'une rive à l'autre, auraient transporté les habitans qui d'un côté, qui de l'autre : mais les bacs ne pouvaient suffire à la masse circulante, ils eussent aussi embarrassé le fleuve, toujours chargé de navires, on dut renoncer à ce projet; puis, quand furent inventées les *passerelles* ou ponts suspendus en fil de fer, on songea à mettre à profit, sur la Tamise, une invention commode et économique : d'autres inconvéniens insurmontables s'attachaient aux passerelles comme au bacs, il fallut encore y renoncer.

Et, après ces essais infructueux, les choses restèrent dans le même état que devant.

Cependant la population augmentait chaque jour; le besoin des promptes communications entre les quartiers d'en de ça et d'au-delà du fleuve devenait d'une urgence toujours croissante... et nul remède à employer :—plus d'un riche marchand de la cité eût donné bien des milliers de livres sterlings (la livre sterling vaut 25 francs) à l'inventeur d'une simple idée, bonne ou mauvaise, qui lui montrât en perspective la solution du problème.

Enfin l'homme de génie qui devait le résoudre complètement surgit tout-à-coup. Un jour, c'était en 1825, un Français, M. Brunel, parti tout exprès de Paris, se présente au milieu d'une assemblée des notables de Londres. Ses plans à la main, il offre de percer une galerie sous la Tamise, qui atteindra le même but qu'un pont placé sur elle, coûtera moins cher, et n'aura aucun de ses inconvéniens. A ce projet génial, mais sans exemple, bien des bouches se récrièrent : « N'était-ce pas un dessein fou ? Y avait-il possibilité de l'exécuter ? » Mais l'assurance de l'inventeur, sa foi dans son œuvre, sa conviction dans la réussite étaient entraînantes; d'ailleurs, le peuple anglais est accoutumé aux grandes entreprises, il a le premier établi des chemins de fer et construit des paquebots à vapeur : bref, l'offre de Brunel fut acceptée et trois millions mis à sa disposition.

Fier de la confiance qu'on lui témoignait, l'habile ingénieur ne perdit pas une minute : dès le 1er avril ses travaux commencèrent. A la tête d'ouvriers expérimentés, il creusa d'abord, à 100 mètres en avant de la rivière, un puits de descente d'une profondeur de 81 pieds, dont la partie basse devait recevoir l'eau filtrante à travers les terres.

saillir : puis des récriminations, des invectives et des menaces. Je passe la tête par un vasistas, et j'aperçois, au milieu d'un rassemblement, sur le seuil de la boutique, M. Bourrachon aux prises avec la vieille femme de la veille, qui ne parlait de rien moins que de lui arracher les yeux. Elle me reconnait et me désigne du doigt à mon patron courroucé. Celui-ci, sur le geste indicateur de son antagoniste, s'avance vers moi, sa casquette en peau de chat sur le bout de l'oreille, et se met en devoir de me tancer vertement, comme étant la cause de la bourasque qu'il essuyait en ce moment en présence de toutes les commères du voisinage.

Les explications suivirent : hélas ! j'étais seul coupable, en effet, dans cette affaire, pour avoir donné une dose de *coloquinte* au lieu du cachou demandé qui est son antidote. L'administration de ce remède avait donc produit un effet tout contraire, et le malade, qui n'était autre que le barbet de la vieille, venait de passer la nuit dans un redoublement de souffrances accompagnées des *conséquences* que je vous laisse à deviner.

J'eus beau faire tous mes efforts pour arriver à prouver que la méprise avait été si facile que tout autre à ma place eût pu la faire. On m'opposa de très justes raisons et je dus, plein de confusion et de honte, confesser que je ne savais pas lire.

A cet aveu, M. Bourrachon entra dans un accès de fureur comique, tant contre moi que contre mon parrain qu'il donnait à tous les diables pour lui avoir fait un tel cadeau.

Mon congé me fut signifié sur l'heure; et huit jours après cette scène bouffonne,—durant lesquels je battis oisivement le pavé,—grâce à la recommandation du bon Pistolet, je trouvai la table et le logement chez un nouveau maître.

IX.

Je fabrique des allumettes et je fais encore des bévues.

J'étais entré en qualité de soufreur et de préposé aux courses, chez un fabricant d'allumettes.

A parler franchement, cette nouvelle condition, sous plus d'un rapport, me plaisait infiniment mieux que la première; et dès que j'entrai en fonctions, je me dis : « Bien sûr, voilà ce qu'il » me faut. Où diable mon parrain Babylas avait-il le jugement » lorsqu'il pensa à faire de moi un brasseur de drogues! ma » place était marquée dans cette maison. »

Folle présomption ! je ne fus pas plus heureux ici.

Si, pourtant, on m'eût laissé exclusivement à tailler des bribes de chanvre et à mettre du soufre en ébullition, peut-être eussé-je fait un excellent ouvrier; déjà je m'y entendais convenablement,—mais, souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise; et lorsqu'on voulut me mettre à une autre sauce, je ne fis que du gâchis.

En effet, chargé d'aller faire les dépôts ou de rendre les commandes chez les divers détaillans de la ville, il m'arrivait fréquemment, bien que sur chacun de mes paquets fut inscrite sa destination, de remettre à M. Jean ce qui était attendu par M. Pierre. Mon fabricant, malgré toute sa bienveillance, se lassa bientôt d'un aussi gauche serviteur et me remercia le plus nettement du monde.

X.

Belle Résolution.

C'est à dater de ce second coup de pied de la fortune, qui me fut le plus sensible, que je formai le projet d'aller au delà des mers à la recherche de M. Pimpondor, mon cher père.

» Eh bien ! pensai-je puisque je ne suis pas bon à manipuler des drogues, ni même apte à faire le service d'un marchand d'allumettes, allons dans un un pays où l'on dit qu'il suffit d'avoir des bras vigoureux pour gagner sa vie...Et d'ailleurs, si je ne travaille pas, j'aurai là un oncle et un père qui se garderont bien de me laisser mourir de faim. Voilà qui fut arrêté dans ma cervelle; et dès cet instant je ne songeai plus qu'au moyen à trouver pour arriver à l'accomplissement de mon rêve; comment j'y parvins ? on va le voir, et ce n'est pas là le moins curieux de mon histoire.

A. BOUCHÉ.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

HEUREUX AGE.

Quand de la vie essayant le voyage,
L'enfant sourit à son naissant destin,
La mort est là; comme un léger nuage
Elle apparaît à l'horison lointain.
Sans redouter cette ombre fugitive,
Qu'aperçoit seule une mère craintive,
Il est bercé d'ignorance et d'espoir;
Son beau matin ne prévoit point de soir.

Adolescens, si la mort se révèle,
Loin de frémir nous jouons avec elle:
C'est un jeune ange au maintien triste et doux :
D'un léger deuil le voile l'environne,
De pâles fleurs son beau front se couronne;
C'est un ami qui s'approche de nous.

Cela fait, on s'occupa du percement horizontal, c'est-à-dire du tunnel, à 63 pieds au-dessous du niveau. Ce percement s'exécutait au moyen d'une grande machine en fonte appelée *bouclier*. Cet ingénieux mécanisme consiste en douze grands chassis que l'on peut avancer indépendamment les uns des autres. Les chassis, qui ont chacun 22 pieds de haut et 5 de large, sont divisés en trois étages dont l'ensemble présente trente-six cellules pour les ouvriers, lesquels sont de deux espèces : les terrassiers ou mineurs qui creusent et font les déblais, en assurant le terrain fouillé, et les maçons, qui, derrière les terrassiers, placent les pierres de bâtisse tout autour de la voûte ou galerie : il va sans dire que le bouclier marche très lentement, car il faut que le travail de maçonnerie se fasse presque au même instant que celui du creusement, pour ne pas laisser au sol le temps de s'ébouler.

Il serait inutile de suivre pas à pas M. Brunel dans son œuvre de patience; disons seulement qu'après seize mois de labeur (en septembre 1826), le tunnel avait déjà atteint une longueur de 200 pieds, sans qu'aucun obstacle sérieux se fût rencontré. Mais, à cette époque, les difficultés se succédèrent. Les couches de terrain dans lesquelles pénétra le bouclier devenaient de plus en plus molles et humides, peu capables en un mot de supporter le poids de l'eau située au-dessus de l'excavation. M. Brunel l'avait prévu, il se prépara à lutter contre les irruptions de la Tamise; il attendait avec calme l'heure du danger. Vers le milieu du mois, un ruisseau noir et bourbeux, mélange d'eau et de terre, se fit jour à travers le bouclier et menaça d'inonder la galerie : grâce aux précautions sagement prises et au zèle des ouvriers, on fut en mesure de l'arrêter; en octobre, nouvelle irruption et nouveau triomphe de l'ingénieur, qui poussait vigoureusement son travail.

Au commencement de janvier 1827, cinq cent cinquante pieds du tunnel étaient achevés, et bien qu'on se trouvât alors au-dessus du centre de la rivière ou dans la partie la plus périlleuse, tout falsait espérer qu'on en sortirait victorieux; malheureusement un mouvement inaccoutumé de gros navires, qui, en février, mars et avril, jetèrent l'ancre précisément sur le point de la voûte qu'occupaient les travailleurs, donna à la rivière une telle impulsion que le terrain n'y put résister, et le tunnel fut entièrement inondé.

Quel affreux moment pour M. Brunel!

Cependant il ne perdit pas courage. Le trou par lequel l'eau s'était introduite s'élargissait de jour en jour; il eut l'heureuse idée de faire couvrir de toiles goudronnées la partie du fleuve, siége de l'accident; des sacs de glaise délayée et de gravier, des fagots et des branches de coudrier furent jetés sur ces toiles, et le tout forma à la fin une sorte de réseau qui, soutenu par le bouclier, arrêta en partie

D'aucun effroi sa marche n'est suivie,
Ses chastes mains, du flambeau de la vie,
Contre le sol pressent l'éclat mortel;
Mais d'un regard il endort la souffrance,
Mais tous ses traits rayonnent d'espérance,
Mais il sourit et nous montre le ciel!

MADAME AMABLE TASTU.

LES PETITS SOULIERS D'HORTENSE.

L'impératrice Joséphine, retirée au château de la Malmaison, traitait tous ceux qui l'approchaient avec tant de douceur et de bonté, que, jeunes filles curieuses que nous étions, nous lui demandions un jour de nous montrer ses diamans que l'on disait si nombreux et si beaux. Avec une complaisance parfaite pour notre désir enfantin, Sa Majesté fit apporter une énorme table et sur cette table tous ses écrins. Nous ouvrîmes toutes de grands yeux, éblouies que nous étions par tant de brillans et de pierreries composant ses riches parures, et elle s'amusait beaucoup de notre admiration muette.

«Mesdemoiselle, fit elle enfin, n'enviez point ce luxe qui ne fait pas le bonheur. Je vous dirai que j'ai été bien plus contente de recevoir une *vieille paire de souliers* que tous ces diamans étalés devant vous.

Nous nous mîmes à rire, croyant que c'était une plaisanterie.

« Ne riez pas, mesdemoiselles, oui, je le répète, le présent qui m'a causé le plus vif plaisir dans ma vie, est une paire de *vieux souliers en gros cuir*. Vous allez savoir pourquoi.

Lorsque je quittai la Martinique avec ma petite Hortense, pour me rendre en France, j'étais bien loin d'être riche ; mon passage sur le vaisseau qui nous transportait avait absorbé la plus grande partie de mes ressources, et j'eus beaucoup de peine à faire les emplètes les plus indispensables à notre voyage.

Hortense, gentille, gaie, dansant bien la danse des nègres, chantant leurs chansons avec une grande justesse, amusait beaucoup les matelots, qui, s'occupant continuellement d'elle, étaient sa société favorite. Dès que je m'assoupissais elle montait sur le pont, et là, objet de l'admiration générale, elle répétait tous ses exercices à la satisfaction de l'équipage.

Un vieux contremaître l'affectionnait particulièrement, et, dès que ses occupations lui donnaient un moment de repos, il le consacrait à *sa petite amie*, qui l'aimait aussi à la folie.

A force de courir, de danser et de sauter, les petits souliers de ma fille s'usèrent entièrement. Sachant qu'elle n'en avait pas d'autres, et craignant que je ne l'empêchasse d'aller sur le pont si je m'apercevais du désordre de sa chaussure, elle me cacha ce petit incident, de telle sorte que je la vis un jour revenir avec les pieds en sang. Je lui demandai avec effroi si elle était blessée. — Non, maman. — Mais, vois le sang qui coule de tes pieds. — Ce n'est rien, maman, je t'assure. » Je voulus alors examiner le mal et je découvris que les souliers étaient tout à fait en lambeaux, et qu'elle était horriblement écorchée par un clou.

Nous n'étions qu'à moitié chemin de la France; la traversée devait être longue, et, jusqu'à l'arrivée, pas moyen de se procurer une nouvelle paire de souliers. Désolée d'avance du chagrin que j'allais causer à ma pauvre Hortense en l'obligeant à rester prisonnière dans notre vilaine petite chambre ou cabine, je pleurais et ne trouvais aucun remède à ma douleur.

Dans ce moment arriva notre ami le contremaître. Il s'informa, avec sa brusque franchise, de la cause de nos *pleurnicheries*. Hortense, en sanglottant, s'empresse de lui dire qu'elle ne pourra plus aller sur le pont parce qu'elle a déchiré ses souliers, et que je n'en ai pas d'autres à lui donner. « Bah ! ce n'est que cela ? J'en ai dans mon coffre une vieille paire ; je vais l'aller chercher. Vous la couperez à la forme du pied de la *petite*, et moi je coudrai la chose tant bien que mal. *Pardi !* sur un vaisseau il faut s'acéommoder de tout; on n'est pas *faraud*, ni *muscadin*; pourvu qu'on ait le nécessaire, c'est le *plus principal*.

Sans nous donner le temps de lui répondre, il alla nous chercher les souliers qu'il nous apporta d'un air triomphant, et qui furent reçus par Hortense avec de grandes démonstrations de joie.

Nous nous mîmes à l'ouvrage, moi taillant et lui cousant, avec un zèle extrême, et, à la fin de la journée, ma fille put se livrer de nouveau au plaisir de sauter, danser, et de divertir tout le monde.

Ce moment fut si doux pour moi qu'il est encore présent à mon esprit. Ma reconnaissance pour le vieux *loup de mer* était sincère et je me suis souvent reproché de n'avoir pas demandé le nom de famille de ce brave marin, connu seulement à bord sous celui de Jacques : il m'eût été précieux de faire quelque chose pour lui depuis que la fortune m'a été favorable.

Ce récit, fait avec une simplicité charmante, nous intéressa et nous toucha vivement.

UNE DAME DU PALAIS.

---

l'eau au passage. Puis, profitant de la baisse de la Tamise, l'ingénieur français alla, au péril de sa vie, examiner l'excavation, et employant, avec une persévérance inouie et une combinaison admirable, des centaines de pompes, des machines à vapeur, des milliers de tonnes de matériaux, il parvint à débarrasser les galeries, d'abord des eaux, puis des terres, et à poursuivre sa grande œuvre.

Mais ces travaux d'épuisemens des eaux et de réparations, qui avaient duré près d'un an et coûté des sommes énormes, avaient épuisé les ressources de la compagnie du tunnel; non seulement les trois millions étaient dépensés, deux autres s'étaient joints aux premiers; aussi de nouveaux obstacles ayant entravé la reprise de l'œuvre, M. Brunel, faute d'argent, se vit forcé d'abandonner pour un temps sa colossale entreprise : n'était-ce pas échouer au port?

Suspendue en 1828, ce ne fut que sept ans plus tard que l'exécution du tunnel put être continuée, et cette fois, l'expérience aidant, les travaux n'offrirent plus que facilités et marchèrent à pas de géant. Ils viennent d'être achevés... Oh! ce fut une belle journée, mes jeunes amis, que celle où notre célèbre compatriote toucha du pied l'autre bord de la rivière, en passant par sa voûte, souterraine car c'était pour lui la terre promise! — La joie de ses co-associés n'était pas moindre, aussi une fête improvisée suivit l'inauguration du tunnel : lors de la pose de la première pierre, en 1825, un banquet avait eu lieu, et les membres de la société, retranchant du repas quelques bouteilles de vin de France, avaient fait serment que ces bouteilles ne seraient débouchées qu'après avoir passé sous la voûte; or, portées en grande pompe à travers le tunnel, elles ont été vidées à sa sortie, à la santé de la reine d'Angleterre et de son fils nouveau-né.

Maintenant le chemin sous la Tamise présente un aspect admirable. C'est une vaste et majestueuse galerie, ou plutôt deux galeries parallèles que séparent de belles arcades à piliers massifs. De chaque côté des galeries sont de larges trottoirs pour les gens à pied, tandis que le milieu est une chaussée plane et unie. Là, circulent, en tous sens, de nobles lords et de nobles dames dans leurs somptueux équipages; d'élégans cavaliers sur leurs chevaux fringans; des gens du peuple, des gens de livrée, les bourgeois endimanchés; tableau mouvant qui, vu à la lueur étincelante du gaz, présente un coup d'œil ravissant.

Un péage assez élevé, qu'acquitte chaque promeneur pour traverser le tunnel, enrichira bientôt ses hardis entrepreneurs. Quant à M. Brunel, outre la gloire d'avoir immortalisé son nom, le gouvernement anglais lui a accordé le titre de baronet avec une pension royale

Vous le voyez, mes jeunes amis, tout le monde n'a qu'à se louer du tunnel.

LA VICOMTESSE D'ALBY.

LE JUGEMENT DE ZIPI,

Comédie en un acte pour les très-jeunes filles.

PERSONNAGES :

ERNESTINE, grande pensionnaire.	AGLAÉ, EUGÉNIE, MATHILDE, JENNY, } très jeunes pensionnaires, personnages muets.
MINA, LOUISE, CÉSARINE, AUGUSTA, CLÉMENCE, ISAURE, } très jeunes pensionnaires.	ZIPI, chat angora, personnage *miaulant*.

La scène se passe dans une grande ville des départemens, et dans un pensionnat de jeunes demoiselles. — Le théâtre représente une salle d'étude garnie de ses meubles: il y a plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINA', LOUISE, CÉSARINE, AUGUSTA, AGLAÉ, EUGÉNIE, MATHILDE, JENNY, CLÉMENCE, ISAURE.

MINA (avec humeur).—C'est une injustice !

CÉSARINE (même ton).—Une tyrannie!

LOUISE (même ton). — Un véritable esclavage ! Nous laisser à la maison tandis que les grandes élèves iront visiter toutes les choses curieuses dela galerie d'histoire naturelle. Et pourquoi cela ? je vous le demande : parce que notre classe a désobéi à la sous-maîtresse: je m'en plaindrai à maman.

AUGUSTA. — Et ta maman te donnera tort et se moquera de tes plaintes. D'ailleurs, que sert de nous chagriner d'avance, rien n'est encore désespéré : la bonne Ernestine est allée auprès de madame Duvivier pour la prier de nous pardonner notre faute; attendons son retour.

LOUISE. — Oh ! Fie-toi donc là-dessus : quand notre directrice a décidé quelque chose, c'est tache d'encre... Ah ! voici Ernestine.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNESTINE.

TOUTES LES ÉLÈVES (faisant cercle autour d'elle).—Eh bien ?

MINA (avec volubilité).—Qu'a-t-elle répondu?

CÉSARINE (même ton).—As-tu réussi ?

LOUISE (même ton).—Irons-nous à la promenade?

ERNESTINE.—Eh ! mes chères amies, ne parlez pas toutes à la fois si vous voulez que je puisse vous entendre.

AUGUSTA (naïvement). — C'est que nous sommes un peu pressées d'avoir la réponse, vois-tu.

ERNESTINE. — Eh bien ! je suis désolée de vous le dire; cette réponse n'est pas favorable; j'ai eu beau prier et supplier; peine perdue, madame la directrice a été inflexible.

TOUTES LES ÉLÈVES (avec douleur).—Ah ! mon Dieu !

ERNESTINE.—Seulement, en considération de votre repentir et de ma démarche, elle permet que vous emploiyez tout le temps de la promenade des grandes élèves à faire des jeux dans cette salle. Et, comme mademoiselle Désirée est malade et que l'autre sous-maîtresse accompagne madame, c'est moi qui suis chargée de la surveillance. Vous le savez, je ne suis pas très sévère, et, pourvu que vous me promettiez de ne pas faire trop de bruit et de ne pas sortir de la maison, je vous laisserai le champ libre et j'irai travailler dans ma chambre.

TOUTES LES ÉLÈVES (excepté Louise et Césarine).—Nous le promettons ! Nous le promettons !

ERNESTINE.—Ainsi, à bientôt; amusez-vous bien. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ ERNESTINE.

CÉSARINE (avec un geste de colère).—En effet; voilà qui est divertissant !

LOUISE (même ton). — Ne vous l'avais-je pas dit? J'en étais bien sûre, moi.

AUGUSTA (avec gaîté).—Ah ! bah ! Au lieu de perdre notre temps à bouder et à *gongoner*, nous ferions mieux de jouer.

TOUTES LES ÉLÈVES (excepté Louise). — C'est vrai ! c'est vrai ! Jouons ! jouons !

LOUISE (toujours avec dépit).—Jouer! jouer ! Je n'en ai guère envie.

AUGUSTA (gaîment). — Commençons toujours; l'appétit vient en mangeant.

LOUISE (même ton qu'avant).—Et à quoi jouer, encore ?

AUGUSTA (vivement).—A la main chaude.

LOUISE.—C'est trop commun.

CÉSARINE.—Aux quatre coins.

LOUISE.—C'est trop bruyant.

AUGUSTA.—A la pincette ?

LOUISE.—C'est trop difficile.

AUGUSTA (vivement).—C'est toi qui es difficile : est-elle assez mal aisée à contenter (Ici on voit paraître Zipi). Mais il me semble que la porte de l'office vient de s ouvrir... (Toutes les pensionnaires tournent les yeux du côté de la porte.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZIPI.

CÉSARINE.—Tiens,c'est Zipi ! Le coquin a la bouche garnie d'une énorme croûte de pâté qu'il aura sans doute dérobée au garde-manger (Elle ferme la porte par où le chat est entré).

MINA.—Le vilain matou ! Il n'en fait jamais d'autres; et c'est nous qu'on accuse ensuite de ses méchans tours.

LOUISE.—Encore hier, n'a-t-il pas brisé le pot de confitures que ma tante m'avait envoyé.

AUGUSTA.—N'a-t-il pas mangé mes pains d'épices ?

CÉSARINE.—Et les gateaux d'Aglaé ?

MINA.—Et les biscuits de Jenny ?

LOUISE.—Il paraît que nous avons toutes quelque chose à lui reprocher. Si nous pouvions le corriger une bonne fois de ses mauvaises habitudes ? (Après réflexion) Ah ! Une excellente idée ! Nous cherchions un jeu amusant, jouons au Tribunal : monsieur Zipi sera l'accusé.

TOUTES.—C'est ça! jouons au Tribunal !

CÉSARINE.—C'est fort bien; mais comment allons-nous nous y prendre? Je ne sais pas faire le juge, moi.

LOUISE. — Oh! ce n'est pas ce qui m'embarrasse : ne suis-je pas la fille d'un avoué? Allez, je vous mettrai toutes au fait et nous aurons chacune notre rôle. Le plus pressé, c'est de mettre le voleur en prison et...

ZIPI (qui gratte à la porte pour s'éloigner). — Miau! Rou miau!

LOUISE. — Voyez! le voilà déjà qui voudrait sortir. Oh! petit scélérat, tu ne nous échapperas pas! — Fermez toutes les portes et emparez vous de sa personne et de la preuve de son larcin (les jeunes filles courent toutes après le chat, qui tourne autour de la chambre en miaulant et en cherchant une issue ; elles parviennent enfin à le saisir). A merveille. A présent, qu'on lui passe une corde au cou et qu'on l'enferme dans le cabinet noir;— ce sera son cachot : quant au pâté, il servira de pièce de conviction.

AUGUSTA. — Justement j'ai dans mon pupitre une corde à sauter qui fera l'affaire (Elle prend la corde dans le pupitre, et, aidée de quelques pensionnaires, parvient à la passer au cou du matou, qui miaule et qui se débat).

ZIPI (attaché). — Rou miau! miau!

AUGUSTA. — Tu as beau miauler et remiauler, tu n'en iras pas moins en prison (Elle conduit Zipi dans le cabinet et revient ensuite). Eh bien! Louise, qu'ordonne-tu maintenant?

LOUISE. — Voici. D'abord, comme tu t'exprimes avec facilité, c'est toi que je nomme d'office *avocat* de l'accusé. Moi, je serai *président*, j'interrogerai le délinquant. Mina a l'air guerrier, elle fera le *garde municipal*. Aglaé et Eugénie seront les deux *juges* qui doivent m'assister : elles sont excellentes pour cela, car elles n'auront rien à dire. Césarine devient par ma volonté *huissier* du tribunal; sa charge est d'imposer silence aux babillards. Enfin, Jenny servira de *greffier*, Isaure de *témoin*, Clémence de *procureur du roi*, et Mathilde composera l'auditoire.

TOUTES (sautant de joie). — Oh ! que ce sera amusant!

MINA. — Sans doute, ce sera amusant; cependant, ce le serait bien davantage si nous avions des costumes analogues à nos rôles.

LOUISE. —Des costumes! j'y ai pensé. Nous allons passer au dortoir où se trouvent tous nos tabliers de soie noire; en les arrangeant avec des épingles nous en ferons des robes de magistrat; quant aux toques ou bonnets carrés je ne m'en inquiète pas. Une baguette à battre les habits tiendra lieu de badine d'huissier, et une longue règle passée en sautoir, voilà le sabre de notre terrible garde municipal. — Allons, que celles qui n'ont pas besoin de s'accoutrer restent ici pour surveiller le prisonnier et changer la salle d'étude en Tribunal; et que les autres me suivent. (Louise sort accompagnée de quatre ou cinq pensionnaires).

SCÈNE V.

MINA, AGLAÉ, MATHILDE, EUGÉNIE.

MINA. — Plaçons d'abord cette grande table au fond de la salle, ce sera le Tribunal. Viens m'aider, Aglaé. (Elles portent la table.) Il faut aussi deux chaises pour les juges et un fauteuil pour le président. (Elles placent les chaises et le fauteuil devant la table) Voici la petite table pour le greffier et celle du procureur du roi avec leurs sièges. (Mathilde et Eugénie placent ces divers objets.) Il ne reste plus qu'à disposer le tabouret de l'accusé et les bancs pour le public. (On les range.)

ZIPI (dans le cabinet). — Miau ! rou miau ! miau !

MINA (gaiment).— Il se démène, là-dedans, à faire plaisir.

ZIPI (criant plus fort). — Miau! miau! roumiau! miau!

MINA — Attends, attends, je vais bientôt te faire taire. Mais il faut que je m'arme d'abord de mon sabre, pour mieux me faire respecter. (Elle prend une grande règle dans un pupitre, l'attache à sa ceinture et se dirige vers le cabinet qu'elle ouvre.) Eh bien, te tairas-tu. (Poussant un cri) Ah! mon Dieu, le prisonnier n'y est plus! — il s'est échappé!

TOUTES — Echappé?

MINA. — Hélas oui ! Le coquin a rompu la corde à force de se débattre; et, en grimpant sur la tablette, il se sera sauvé par ce carreau de vitre qui est brisé.

TOUTES. — Quel malheur!

MINA. — Il est réparable : Zipi n'a pu sortir de la maison ; mettons-nous vite à sa poursuite et nous le rattrapperons.

TOUTES. — Oui, oui ! Courons ! courons ! (Elles sortent toutes en courant.)

(*La suite au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

ENFANCE DES HOMMES ET DES FEMMES CÉLÈBRES.

LE MUSICIEN GRÉTRY.

(Suite et fin.)

Plus les connaissances musicales du jeune Grétry s'étendaient, plus il sentait la nécessité de se rendre en Italie pour se perfectionner; mais son père étant chargé d'une nombreuse famille, ne pouvait subvenir aux frais d'un pareil voyage. Poussé par l'amour de son art et cherchant à surmonter les obstacles qui l'empêchaient d'exécuter son projet, il imagina de composer une messe, et, en priant son maître de composition, Moreau, de l'examiner, il lui tint ce discours :

« Je conviens, monsieur, qu'un écolier de ma sorte ne doit pas entreprendre un ouvrage si considérable; mais je suis décidé à aller étudier à Rome; mes parens s'y opposent, vu ma faible santé; mais dussé-je y aller à pied et demander la charité sur les chemins, mon parti est pris, je le suivrai. Voyez donc cette messe, je vous en prie; je veux, s'il est possible, engager le chapitre à reconnaître mes services, et ne pas priver mon père d'une somme dont sa nombreuse famille a besoin. »

Sa messe fut examinée. Une partie subit des corrections, une autre fut trouvée trop bien pour que l'on pût penser qu'elle vînt de lui; pour cette raison, Moreau l'engageait à la supprimer, mais Grétry, fort de sa conscience, n'y voulut pas consentir.

Sa messe fut reçue par le chapitre, qui la fit exécuter en grande pompe, et lui accorda la gratification qu'il désirait.

A la fin de mars 1759, Grétry avait alors dix-huit ans, il se prépara à son départ pour Rome. Ses adieux à une famille qu'il chérissait et dont il était tendrement aimé, furent douloureux; son absence devait durer plusieurs années, et je vous ai fait connaître assez son caractère pour que vous puissiez apprécier le chagrin que cette séparation causait à ses parens. D'ailleurs, on craignait qu'il ne fût pas assez fort pour supporter les fatigues d'une aussi longue route; car, Grétry avait à faire à pied beaucoup de chemin. Mais vous ne devez pas être surpris de son courage à entreprendre un si fatigant voyage, si vous réfléchissez à ceux qu'il faisait chaque jour dans son enfance, et qui n'étaient pas moins pénibles pour l'âge qu'il avait alors.

Il alla passer une journée à la campagne, chez sa grand'mère, pour lui faire ses adieux. Ce furent les plus cruels; elle était si âgée qu'il n'avait pas l'espoir de la revoir jamais. Elle lui parla longtemps de ses devoirs envers Dieu, l'exhortant à ne pas y manquer, et lui recommanda de soigner sa santé. La pauvre femme s'efforça de lui montrer une physionomie riante; mais ses pleurs, de temps en temps, trahissaient son émotion.

Après que Grétry eut fait à sa grand'mère les plus tendres adieux, son grand père, homme d'un caractère bien différent, le conduisit dans son jardin; là, il commença par lui enfoncer le chapeau sur la tête en lui disant :

« Eh bien ! Rodrigues, as-tu du cœur ? (*)

— Oui vraiment, mon grand papa.

— Tiens, dit le grand père en fouillant dans ses poches, voilà le présent que je te fais. »

En même temps il sortit deux pistolets qu'il lui présenta en ajoutant :

« Prends garde, ils sont chargés ; n'en abuse pas, mon fils, je t'en conjure ; mais si quelqu'un t'attaque...

— Oui, oui, mon grand papa, je saurai bien me défendre.

— Allons, voyons ; je suppose que cet arbre soit un voleur qui te demande la bourse ou la vie, que feras-tu ?

— Je lui dirai : « monsieur, si vous êtes dans le besoin, je peux bien vous offrir quelque secours ; mais ma bourse toute entière, dans la situation où je me trouve, c'est ma vie elle-même.

— Non, répond le grand père, en lui montrant l'arbre, c'est tout ce que tu possèdes que je veux avoir.

— Pan !... et Grétry tire un coup de pistolet dans l'arbre.

— Il met le sabre à la main, « s'écrie le grand père. »

Et Grétry tire le second coup.

La grand mère, effrayée, accourt à la fenêtre en criant :

« Au nom de Dieu, que faites-vous là ?

— Je tue les voleurs, ma grand maman, répondit le jeune homme. »

Le grand papa lui mit les deux pistolets dans la poche, et Grétry prit congé des deux bons vieillards.

Le jour fixé pour son départ étant arrivé, Grétry sentit qu'il fallait abréger le cruel moment des adieux; et, chargeant sa valise sur son dos, il se jeta à genoux, les mains jointes, pour demander la bénédiction de son père et de sa mère.

« Que Dieu te bénisse, mon cher enfant, dirent-ils; et aussitôt il avait disparu. » Mais dès qu'il eut fait cet effort, il se représenta des parens désolés, les bras élevés vers le ciel, pour l'implorer en faveur de leur enfant; les larmes du jeune homme coulèrent abondamment; et il demanda à Dieu de permettre qu'il devînt un jour le soutien et la consolation de ses tendres parens.

A trois lieues de Liège, il trouva deux jeunes étudians qui devaient faire le voyage avec lui; l'un était un abbé d'une apparence délicate ; l'autre un chirurgien gai, vif, sans souci. Celui-ci lui dit à l'oreille qu'il ne pensait pas que l'abbé pût faire plus de vingt-cinq lieues à pied.

» Quant à vous, ajouta-t-il en souriant, vous n'en ferez que cinquante, et j'en suis fâché, car je vous aime déjà. »

Leur première journée de marche fut de dix lieues, et le soir le pauvre abbé ne mangea pas, tandis que ses deux compagnons dévoraient. Le lendemain, même trajet, mais l'abbé n'arriva que longtemps après eux. Enfin, il les rejoignit ; mais il leur dit en pleurant qu'il n'avait pas la force de les suivre, et ses larmes redoublaient en songeant qu'il ne pouvait retourner sans honte chez son père. Ils le consolèrent le mieux qu'ils purent, et le troisième jour il voulut essayer de soutenir le voyage, mais au bout de trois lieues il fut obligé d'y renoncer et de s'arrêter dans une auberge pour guérir les plaies qu'il avait aux pieds.

Grétry et le chirurgien souffraient aussi, mais ils surmontèrent la douleur, et le quatrième jour ils étaient endurcis à la fatigue. Dans une auberge ils furent très surpris des attentions que la maîtresse eut pour Grétry en particulier; elle lui changea son couvert dès qu'il furent placés à table, pour lui en donner un en argent: elle lui servit un morceau de pâtisserie très délicate. Au dessert, elle lui apporta un verre de liqueurs, et lorsqu'ils se levèrent pour partir, elle le serra dans ses bras en fondant en larmes, et lui dit mille choses en allemand, qu'il ne comprenait pas. Ne pouvant s'expliquer cette amitié subite, il en demandait la raison lorsqu'il apprit que cette excellente femme avait un fils auquel Grétry ressemblait, qui était parti depuis quelques jours pour aller faire ses études à Tréves; non seulement, elle n'avait rien voulu accepter pour le paiement de leur dîner, mais encore elle s'était informée si Grétry avait assez d'argent pour aller jusqu'à Rome.

Enfin ils arrivèrent à Rome, où bientôt la fatigue du voyage et les nombreuses courses que Grétry fit dans les environs pour admirer les restes de l'antiquité, le firent tomber malade. Quand il fut rétabli, il se mit au travail, prit des leçons, des conseils des

(*) Il paraît que le grand papa connaissait la tragédie du *Cid*.

grands maîtres et s'adonna à son sort avec tant d'ardeur, que, ne pouvant réussir tout d'abord à rendre d'une manière satisfaisante les idées qui venaient en foule dans son esprit, il se fatigua à vaincre les difficultés qu'il rencontrait, au point de tomber malade de nouveau.

Aussitôt qu'il pût marcher, il alla se promener dans les environs de Rome. Un jour, étant sur la montagne de Millini, il entra chez un ermite. En causant, Grétry lui raconta la maladie qu'il venait d'éprouver, et l'excellent homme l'engagea vivement à venir se rétablir dans son ermitage, ajoutant qu'on y respirait un air pur et que les forces lui reviendraient. Grétry accepta, et ce fut chez ce digne homme qu'il éprouva une des plus grandes joies qu'il ait eues dans sa vie; sa santé se fortifia, et, peu à peu, il s'opéra dans ses organes une heureuse disposition à la suite de laquelle le travail lui devint facile; tout se classait avec ordre dans sa tête, et il pût rendre avec clarté ses inspirations. Il fut si transporté de ce changement qu'il embrassa l'ermite en lui disant :

« Ah! mon frère, je me souviendrai de vous tant que je vivrai et du bien que j'ai éprouvé de mon séjour dans votre retraite. »

Bientôt Grétry se fit connaître à Rome pour un jeune artiste dont le talent donnait les plus belles espérances. Son premier opéra eut un succès bien flatteur pour lui; il eut même la satisfaction peu de jours après la première représentation, d'être suivi à la promenade, par une troupe d'artisans qui chantaient en chœur et avec beaucoup de goût, plusieurs morceaux de son opéra.

En quittant Rome, il se rendit en Suisse, et de là à Paris. Une fois dans cette ville, ce ne fut qu'après bien du temps, et non sans avoir rencontré beaucoup d'obstacles, qu'il parvint à faire représenter ses ouvrages; mais dès qu'ils furent connus, ils valurent à leur auteur la faveur constante du public. Quoique sa musique ait subi l'influence du temps, qu'elle soit passée de mode, cependant on exécute encore de ses morceaux dans les concerts, et ils ont été si généralement répandus, que presque toutes vos mères pourraient vous en chanter quelques-uns.

Après avoir fourni une longue carrière de gloire, Grétry mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 24 septembre 1813.

Il fut regretté comme un homme de talent, et ce qui vaut encore mieux, comme un homme bon et vertueux. Tous les musiciens, les amateurs, les hommes de lettres, voulurent suivre son convoi et payer un tribut de regret à la mémoire de cet homme de bien. Quand le char funèbre passa devant les théâtres lyriques qu'il avait enrichis de ses productions, il s'arrêta; des accens de douleur et de reconnaissance vinrent rendre un dernier hommage au célèbre compositeur, et des couronnes furent déposées sur son cercueil. Le public joignît ses témoignages de douleur à ceux des artistes; dans les rues, sur les boulevarts, où le cortége passa, des fleurs et des couronnes étaient jetées par les fenêtres; enfin, peu d'artistes ont été honorés comme lui; car, dans la marche du convoi, toutes les voitures qui le rencontraient grossirent le cortége et le suivirent jusqu'au champ de repos!

d'après GRÉTRY.

CAUSERIES
SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.
IV.
LES ÉTOILES FILANTES. — LES BOLIDES.

Il n'est pas nécessaire d'être astronome pour voir filer des étoiles au firmament. Vous savez que, quoique les étoiles gardent habituellement leur place accoutumée, elles semblent dourtant la quitter quelquefois; et qu'après avoir tracé un sillon lumineux plus ou moins long, elles disparaissent subitement, sans laisser aucun vestige. Le peuple dit alors : voilà une étoile qui file! et ne s'en inquiète pas davantage. Les astronomes sont à même de nous enseigner ce que c'est que ce phénomène. Grâce à leurs observations, on sait aujourd'hui que ce que l'on nomme vulgairement étoiles filantes, est un météore ou apparition passagère, produite par un corps métallique qui tombe de si haut et avec tant de rapidité qu'il s'enflamme au point d'en devenir lumineux. Quelquefois lorsqu'on commence à les apercevoir, les étoiles filantes doivent être encore à deux cents lieues de la terre; elles s'éteignent en arrivant dans notre atmosphère, mais elles restent longtemps brillantes après être tombées, sous la forme d'une pierre métallique.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il en tombe beaucoup plus à certaines époques qu'à d'autres, et dans certains pays plus que partout ailleurs. Ainsi, tandis qu'on les compte chez nous par dixaines, en Amérique, sous la zône torride, on voit les prétendues étoiles filer par milliers; et ce n'est plus, comme chez nous, une chute par ci par là de pierres métalliques; c'est une pluie de pierres brûlantes à laquelle il ne serait pas bon de s'exposer.

Août, surtout la fin de la première dixaine de ce mois, paraît être favorable à ce météore; aussi les étoiles filent-elles alors en quantité sur notre horizon. Cette année dans la nuit du 10 août, les astronomes étaient à leur poste en France, en Italie, en Allemagne, partout enfin où l'on a du zèle pour la science et où on désire contribuer à ses progrès. L'un en a compté soixante-dix, l'autre quatre-vingts, un autre plus heureux a porté son compte bien au-delà de cent; tous ont envoyé le chiffre de leurs observations à l'Académie des sciences de Paris qui a pu se convaincre que la nuit du 10 août a été bonne..... en étoiles filantes, comme on l'avait présumé. Le mois de novembre est encore une époque où les étoiles filent en quantité.

On se demande pourquoi? mais à cette question s'en joint une autre que voici : D'où viennent ces pierres, ces masses métalliques qui s'échauffent et s'enflamment dans leur long et rapide voyage? Il n'y a pas de pierres ni de métaux en l'air?—Ces masses qu'on appelle *bolides* se sont détachées de quelques corps célestes et passent près de la terre.

C'est là, en effet, ce que présument les savans depuis qu'ils ont observé qu'il y a quelque chose de régulier dans l'apparition des étoiles filantes. La terre exerce, comme on sait, le pouvoir d'attirer à elle d'autres corps; c'est ce qu'on appelle sa force d'attraction. Peut être lorsque quelque petite planète, ou même la lune, en sa qualité de satellite, vient à tourner autour de la terre, celle-ci lui enlève-t-elle une portion de la masse; et peut-être, à force d'attirer à elle, chaque année, quelque chose pendant une longue suite de siècles, a-t-elle déjà mis en pièces une pauvre petite planète ou satellite trop faible pour lui résister. Le voisinage des grands a des dangers pour les petits.

A la vérité les bolides qu'on voit tomber, et dont la chute a quelquefois lieu aussi le jour même, avec le fracas du tonnerre, sont bien petits; mais combien n'en a-t-il pas dû tomber depuis des milliers d'années? Quelquefois pourtant il tombe des masses énormes, témoin celle qu'on voit au Musée d'histoire naturelle, et qui pèse cent kilogrammes. Encore n'est-elle pas comparable au bolide qui est tombé à Xacatecas au Mexique, et qui pèse mille kilogrammes. Sur le versant ou côté oriental des Cordillères, à quelques lieues de Bogota, dans l'Amérique méridionale, il y en a un autre qui servait, il n'y a pas longtemps, d'enclume à un forgeron du pays. Cette masse ayant presque l'éclat de l'argent, pesait plus de sept cents kilogrammes. Le 5 du mois dernier on vit aux environs de la ville de Bourbon-Vendée, en France, un globe de feu traverser l'air avec une grande vitesse, et tomber avec une forte détonation sur un champ auprès du village de

Saint-Christophe. Les paysans qui travaillaient dans ce champ eurent une frayeur extrême. A la place où le météore était tombé, ils trouvèrent, dans un trou, un bolide pesant cinq kilogrammes, et ressemblant à une pierre calcinée, c'est à dire brûlée au point de pouvoir être aisément réduite en poudre. Cette pierre différait de celles dont je viens de parler en ce qu'elle ne contenait rien de metallique. Ceux qui l'ont vue disent que l'intérieur paraissait être formé de soufre et de silice, c'est à dire d'une pierre de la nature des cailloux.

Les journaux ont rappelé, à l'occasion du météore et de la chute du bolide en Vendée, qu'au mois de mai 1831, il était tombé dans un champ de la commune de Vouille, près Poitiers, un aéropoids de vingt kilogrammes.

Il est heureux que nos têtes ne soient pas menacées souvent de bolides de cette espèce. — Si vous allez examiner le bolide du Muséum de Paris, vous pourrez voir que c'est un métal très dur et très compacte; les chimistes y ont reconnu plusieurs espèces de métaux fondus pour ainsi dire ensemble. Comment ces trois ou quatre métaux dans lequel le fer est le plus abondant, se sont-ils trouvés réunis, et comment se sont-ils dégagés des roches qui, dans notre globe, enveloppent ordinairement les métaux? Voilà des questions qu'on serait bien embarrassé de résoudre; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, on peut bien constater la chute des bolides mais dire positivement comment ils nous arrivent, voilà ce dont la science n'est pas encore capable.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les cours de la Sorbonne sont ouverts dans l'ordre suivant :

Littérature grecque.—M. Egger, agrégé ; les lundis à 3 heures et les jeudis à une heure et demie : *Premier livre de Thucidide ; l'Art historique chez les Grecs.*

Eloquence latine. —M. Charpentier, agrégé ; les jeudis et samedis à 11 heures : *Histoire de la littérature latine jusqu'au siècle de César.*

Poésie latine. — M. Patin, professeur ; les mardis et vendredis : *Histoire de la Comédie, Plaute et Térence.*

Eloquence française. — Géruzez, agrégé ; les vendredis à 3 heures et les samedis à 9 heures : *Précis historique de la littérature en France.*

Poésie française. — Berger, agrégé ; les lundis et mercredis à 3 heures : *De la poésie épique* et de *la poésie dramatique pendant le XVIIe siècle.*

Philosophie. — Ad. Garnier, agrégé ; les mardis et vendredis à une heure et demie : *De la logique appliquée aux sciences et aux beaux-arts.*

Histoire de la philosophie ancienne. — J. Simon, agrégé ; les lundis à 9 heures et les mercredis à 1 heure et demie : *Histoire de l'école d'Alexandrie.*

Histoire de la philosophie moderne. — Damiron, professeur-adjoint; les mercredis et jeudis à 3 heures : *Histoire de la philosophie au XVIIe siècle.*

Histoire ancienne.— Rossew, agrégé ; les lundis et jeudis à midi : *De l'Asie sous Alexandre-le-Grand.*

Histoire moderne. — Lenormand, agrégé ; les mardis et samedis à 3 heures : *Histoire de France sous les Bourbons.*

Géographie. — Guigniaut, professeur ; les mardis et vendredis à midi : *Géographie de l'empire chinois, etc.*

Littérature étrangère. — Ozanam, agrégé ; les lundis et samedis à une heure et demie : *Des origines de la littérature italienne.*

— Rentrée des académies de Toulouse, Bordeaux et Rennes.

— Arrêtés du ministre pour la réunion de plusieurs communes.

— M. Benezet, ancien maître de pension, est autorisé à s'établir en la même qualité à Mirepoix; — M. Jacomet à Paris.

— MM. Fazègue et Paris, licenciés-ès-lettres, sont autorisés à s'établir comme chefs d'institution, l'un à Paris, l'autre à Mantes.

— Un incendie a consumé le beau couvent des Dames-Ursulines de Quezac : l'établissement comptait trente pensionnaires.

— On a découvert à St-Chef une magnifique mosaïque antique, représentant Ganiméde enlevé par l'aigle de Jupiter.

— Une intéressante cérémonie a eu lieu à Lyon : le maire a distribué aux élèves, choisis, des écoles chrétiennes et d'enseignement mutuel, les livrets de 20 fr. sur la caisse d'épargne dûs à la munificence du duc d'Aumale.

NOTA BENE. — L'avis qui est en tête du journal intéresse plus particulièrement nos premiers souscripteurs. Ceux de fraiche date, ne devront pas être surpris s'ils ne reçoivent pas, aussitôt leur demande, la prime à laquelle ils ont droit : car toute la célérité que l'on déploie dans notre imprimerie, nous permet à peine, vu le grand nombre d'abonnemens, de suffire, jusqu'à nouvel ordre, à nos besoins quotidiens ; qu'ils se reposent cependant sur notre zèle : le retard ne sera que de quelques jours.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

RENSEIGNEMENS INTÉRESSANT LES PARENS ET SUPÉRIEURS. (DÉCEMBRE 1841.)

PROFESSEURS DES DEUX SEXES *recommandés par nous.*	LIVRES POUR LES ÉTUDES.	INSTITUTIONS ET PENSIONNATS *que nous recommand.*	LIVRES DE HAUTE LITTÉRATURE.	MAISONS DE COMMERCE POUR LA JEUNESSE, *recommandées par nous.*
ANGLAIS.... M. *Barlow*, rue de Ménars. **ITALIEN**..... M. *Basta*, rue des Petits-Augustins, 13. **ALLEMAND**. M. *Hœrtel*, de Berlin. **PIANO**.....M. *Cazot*, rue Larochefoucault, 29. Me *Roque-Mégevent* prof. aux J.-Aveug, r. des Jeuneurs, 18. **CHANT**.....M. *Banderali*, r. des Trois-Frères, 11. Mlle *Claude* (élève de Pensotti), rue des Trois-Bornes, 16. **DESSIN**.. ...M. *Armengaud*, r. des Filles-du-Calv., 12. Mlle *S. Jorry*, r. Enfer Saint-Michel, 66.	OUVRAGES DE M. PAUTEX *adoptés par l'université* RECUEIL de mots français dans un ordre de matières entièrement nouveau. 6e édition. ABRÉGÉ DU RECUEIL, 6e édition. EXERCICES SUR LE RECUEIL, 2e édition. Chez MM. CHERBULIEZ et Comp., rue de Tournon, 17. — HACHETTE, rue Pierre-Sarrazin, 12.— MAIRE-NYON, quai Conti, 13.	Mme *Duhamel*, à Paris. M. *Tobler*, à Genève (Suisse). M. *Bourdon*, à Paris. Mme *Nieder*, à Yverdun (Suisse). M. *Valade*, à Bordeaux Mlle *Rosset*, à Passy. M. *Meyer*, à Paris. Mme *Durand*. à Saint-Denis. M. *Chatin*, à Belleville.	PANTHÉON LITTÉRAIRE ou RECUEIL des OEUVRES DE TOUS LES GRANDS AUTEURS, Depuis le commencement de notre littérature. 100 VOLUMES grand in-8° compacts à deux colonnes.	*Habillemens pour enfant*, Cior-Cury, r. N^e-des-Petits-Champs, 13. *Chapellerie* ; M, Mugnier, place de la Bourse, 21. *Boîtes de baptême* : *Bonbons de santé*, Liébaut, confiseur, rue St-Honoré, 66. *Nécessaires, papeterie, cartonnages d'Enfans. Susse frères*, place de la Bourse. *Joaillerie-Bijouterie. etc.* Spinelli, place de la Bourse. *Livres à images*, Rousset, rue Richelieu, 75. *Fourrures et pelisses d'enfans*, Mallard, faub. Poissonnière, 66. *Le St-Augustin*, march. de nouv. pour jeunes filles, rue Nve-St-Augustin, 28. *Salon des Modes Françaises*, rue Neuve-d'Antin, 20.

1re ANNÉE. — N. 6. Paraissant tous les Samedis. DÉCEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . , 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

Nos Abonnés des départemens sont prévenus que nous leur expédions, dès le jour même de leur demande, les numéros courans, et qu'ils recevront avec les ouvrages en prime les numéros parus antérieurement, et auxquels la date de leur souscription leur donne droit; ils peuvent faire retirer les 58 OUVRAGES *à leur adresse,* sans aucune rétribution, *au plus proche bureau de correspondance des Messageries Laffitte et Caillard.*

LE FILS DE L'ÉBÉNISTE.

I.

LE BON ET LE MAUVAIS CHEMIN.

Sur la fin de l'année 1839, un abbé, en costume, entrait dans une maison du faubourg Saint-Antoine.

— Ah ! c'est Dieu qui vous envoie, mon frère, s'écria madame Mauras.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère sœur ?

— Je suis bien à plaindre ! André m'inquiète, me désespère ! Hélas ! voilà déjà deux ans que j'ai perdu mon pauvre mari. Pendant la première année qui suivit ce malheur, mon fils fut tout à la fois ouvrier actif et maître vigilant; le travail, les détails de distributions dans l'ouvrage, les livres, la correspondance, il conduisait tout à souhait... Mais, depuis six mois surtout, il a quasi laissé tout cela de côté. Notre petite fortune qui semblait vouloir se faire, notre bien-être présent, notre vie de chaque jour enfin, tout lui devient indifférent; il est toujours à griffonner dans un coin, au milieu d'un fatras de papiers et de livres.

— Je vous l'avais bien dit, ma chère sœur, ainsi qu'à ce bon Mauras... dit et répété : « Si vous voulez que votre fils continue votre industrie, je suis bien d'avis qu'il s'instruise, mais qu'il n'en prenne pas plus qu'il n'est nécessaire : ce n'est pas avec les fleurs de rhétorique et les argumens de philosophie qu'on fait de l'ébénisterie. Faites-lui travailler les chiffres, à la bonne heure ; beaucoup même, s'il consent à y mordre, car l'ébéniste touche au mécanicien; la mécanique est une science transcendante qui, mise en application par un homme qui la possède d'une façon solide, peut conduire à des résultats honorables, flatteurs et positifs. » Voilà ce que je disais. M'a-t-on écouté? Non; vous avez donné à André un fond d'élémens qui aurait pu l'amener aux études du droit ou de la médecine; et vous n'avez donné aucune direction à ces élémens qui, d'eux-mêmes, en ont pris une. Chez une intelligence heureuse comme celle d'André, ce qui est appris est appris, et veut un effet quelconque : ne l'accusons pas trop, ma sœur, s'il s'est mis, comme vous dites, à griffonner. Je gage qu'il commet de la prose poétique qui sent son prix de narration. Conduisez-moi près de lui, que nous causions ensemble.

— Il est absent dans ce moment.

— Eh bien ! menez-moi dans sa petite chambre ; que je voie un peu les œuvres de mon neveu !

L'abbé et madame Mauras sortirent de la boutique par une porte à gauche. Leur petite conversation avait été entendue par un homme qui rangeait sur une table des échantillons d'incrustations : c'était un ancien premier ouvrier de M. Mauras, appelé Frescard. Il était presque chauve; sa figure pâle, encadrée dans deux gros favoris rouges, avait un caractère d'humeur triste et sournoise; cependant, en écoutant les plaintes de la mère et la

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- DÉCEMBRE.

VISITE DANS LES MAGASINS D'ÉTRENNES.

Liébault. — Alph. Giroux. — Martinet. — Salons des modes françaises. — A Saint-Augustin. — Cior-Cury. — Hébert. — Fischer et Compagnie. — Librairie étrangère. — Rousset (lib. de la Cour). **— Colombier** (musique).

Voici bientôt venir ce jour tant désiré par la jeunesse ; ce jour dont l'attente vous cause à tous de si doux battemens de cœur : comme vous, mes jeunes amis, comme vous, mesdemoiselles, je comptais autrefois les mois, les semaines, les heures qui me séparaient encore du nouvel an ; aujourd'hui je ne reçois plus d'*étrennes*, j'en donne : ce plaisir est au moins aussi grand. Or, pour faciliter à vos parens, ou aux personnes qui les remplacent, le moyen de choisir à Paris, s'ils le trouvent convenable, les présens destinés à ceux qui leur sont chers, j'ai parcouru avec soin les établissemens de la capitale les plus renommés et les plus élégans.

Vous allez donc me suivre, par la pensée, dans ces magasins d'élite qui renferment de si belles choses : l'utile, l'instructif sera mêlé à l'agréable ; bonbons fins et sucreries, jeux ou jouets de mille sortes ; costumes de jeunes gens, modes de jeunes filles, livres, images, musique, cartonnages gauffrés et dorés, nécessaires et bijoux mignons, tout cela va être passé en revue, et vous ouvrirez de grands yeux d'admiration. Mais, avant de nous mettre en route, promettez-moi d'abord qu'aucun sentiment d'envie ne prendra place dans votre cœur, et que vous n'irez pas désirer la possession de tout ce que vous allez voir ; car, sachez le bien, il faut toujours être satisfait et reconnaissant des étrennes que l'on reçoit, quelles qu'elles soient.

Commençons notre tournée en partant du centre de Paris.

Nous voici rue St-Honoré, 66, devant le somptueux magasin du célèbre LIÉBAULT, le confiseur par excellence : si nous eussions ignoré son adresse, cette foule d'acheteurs sortant de chez lui qui, chargée de boîtes de dragées, qui de cornets de pralines, qui de paquets de bonbons, nous l'aurait apprise sans employer la parole. Entrons. Quel luxe de sucreries ! Quelle abondance de douceurs ! Ici des surprises de mille sortes ; là des centaines de caisses et de tonnes où l'on puise du matin au soir les marons glacés, les oranges confites, le chocolat à la vanille, les papillottes au rhum ; puis des figures en sucre plus grotesques les unes que les autres, des *petits ramoneurs*, des *dames de la halle*, des *postillons de Longjumeau* ; puis tous les animaux existans, depuis l'*éléphant* jusqu'au

réponse de l'oncle, la bouche sévère de M. Frescard s'était permise deux sourires plus que malicieux.

André, des livres sous le bras, entra dans ce moment. Il y avait dans sa figure et ses mouvemens toute la franchise d'un bon cœur, heureux de ses vingt ans qui venaient de sonner.

— Bonjour, M. Frescard, dit-il en tendant la main à l'ouvrier. Et, mère, où donc est elle ?

— Elle est en ce moment avec M. l'abbé.

— Mon oncle ? il est arrivé ! Ah ! je cours...

— Deux mots, M. André, deux petits mots dans le creux de l'oreille. Vous savez ce que je vous ai dit, vous nous en ferez, un jour, des fiers livres ! sans s'y connaître, on comprend si un homme est un sot ou un *ferré sur la chose*. Voyez-vous... Ti... tenez... je vous le redis : vous êtes appelé à faire de *la superbe ouvrage* dans la partie. Vous êtes né pour çà ! Aussi, je le répète, on a tort de vous chicanner au sujet de vos idées. Tout homme a ses idées. A votre place, j'en finirais ; je jeterais là les outils et n'en garderais qu'un pour tailler ma plume.

— M. Frescard, vous me flattez, dit André avec une humilité hypocrite.

— Je ne flatterais pas un empereur ! s'écria l'ouvrier. Je suis votre ami, c'est vrai... mais, après cela, si vous ne voulez pas m'écouter, ça vous regarde... Si j'ai encore entamé la question c'est qu'à l'heure qu'il est, votre oncle, M. l'abbé, est avec votre mère à fouiller dans vos papiers.

— Vraiment ! M. Frescard ? demanda André avec un mélange d'inquiétude et de colère.

— Comme je vous le dis.

— Ah ! je veux y être, s'écria le jeune homme d'une voix que exprimait tout à la fois le dépit et les transes de l'amour-propre.

— Il faudra bien que tu y viennes, se dit à part M. Frescard en voyant André courir à sa chambre.

Quelques instans après madame Mauras rentrait dans le magasin avec son fils et son frère.

« Pas mal, disait ce dernier; pas trop mal, mon neveu... Mais, mon cher enfant, qu'est-ce que cela prouve ? Que tu as de l'intelligence, un peu de goût, mais aussi que tu as beaucoup, tout à apprendre. *Nemo*, comme dit le proverbe, car moi aussi je possède mon latin, *Nemo scit quantùm nescit* ! Personne ne sait combien il ne sait rien... traduction exacte. Ah ! tu montes aussi sur Pégase !... Il y a quelque chose de fâcheux, autant que je puis m'y connaître, dans ces essais que j'ai parcourus ; il m'a paru que ta prose ressemblait à des vers, et que tes vers ne ressemblaient pas assez à la poésie. Tiens, crois-moi, mon neveu, laisse cela de côté, Dieu n'a pas mis la vie pour toi dans cette direction. Tu as l'industrie honorable de ton père à continuer honorablement, pour ta bonne mère, pour ton petit frère Simon, pour toi-même. Tu es un enfant, — vingt ans ! — mais ton père est mort, et, avec ton intelligence, il te faut comprendre que tu dois remplacer le chef que la volonté du ciel a retiré à la pauvre famille. Or, avec ta petite ambition, tes petites élucubrations, tes tâtonnemens sur le papier, tu laisses de côté l'activité, les soins nécessaires au bien-être de votre maison... Eh ! mon Dieu ! un beau jour, que sortirait-il de tes montagnes de rêvasseries ? Le ridicule rat de Phèdre ! Cependant, oui, je te le dis, tu écris aussi bien que tant d'autres qui sont plus âgés que toi, mais n'arriveront jamais, dans la république des lettres, qu'à remplir les grosses corvées... Le bout de la quenouille que tu files, c'est de l'encre perdue, de l'huile brulée. Je suis loin aussi de combattre entièrement ton amour de l'étude devant les livres ou avec la plume : qui exerce son esprit fait une chose bonne et agréable; mais que cela vienne après la véritable occupation, comme repos, délassement. Allons, André, avec ta facilité à comprendre, à surprendre des aperçus, tu en trouveras dans ta partie d'ouvrier; cela sera de l'industrie, plus que de l'ouvrage, de l'idée. C'est ce qu'il te faut; tu verras comme tu te désaltèreras avec bonheur, à cette nouvelle source d'activité que tu ignores encore. Laisse tes petits châteaux en Espagne à propos des lettres. *Fais ce que dois... Ecris ce que pourras...* je te le permets. C'est la grande aberration des pauvres enfans d'aujourd'hui de se dire : Je veux ! Et parce qu'ils ont dit cela, de croire qu'ils peuvent... Ah ! l'on ne doit pas laisser croître cette ivraie de l'orgueil stérile. »

Pendant cette morale, André se tenait dans un silence calme, mais les petites tortures auxquelles était soumis son amour-propre, se laissaient plus que deviner dans le froncement de ses sourcils et le tressaillement fébrile de ses lèvres.

« André, mon cher fils, ajouta sa mère, crois en ton oncle, c'est un homme instruit et saint qui doit mieux savoir que toi ce qu'il te faut. Tu as si bien travaillé dans les premiers temps de la mort de ton pauvre père ! — Vois donc, tu négliges tes comptes, tu n'as plus l'œil à l'atelier. Notre maison se perdra si tu ne veilles pas sur elle ; car moi, femme, quand je connaîtrais même tout, comme toi, je ne pourrais avoir l'influence d'un homme, — et tu te fais homme. — Allons, mon enfant, regarde cela, pensesy; si tu ne te mets pas à la tête de notre commerce il faudra bien que je m'adjoigne un étranger. Et ce serait bien triste de me dire, en voyant un autre commander chez moi : « Pourtant, André pourrait être là ! »

---

crocodile; puis toutes les fleurs et tous les fruits : c'est l'Univers en miniature. Et, le croirez-vous, mes jeunes amis, M. LIÉBAULT donne tout cela moitié meilleur marché que ses confrères : est-il étonnant qu'il ait la vogue?

De l'établissement que nous quittons, jusqu'à la rue Coq-St-Honoré, il n'y a qu'un pas : nous allons d'une merveille à une autre ; chez ALPHONSE GIROUX, c'est tout dire. De nombreux équipages stationnent à sa porte. Sans nous arrêter au rez-de-chaussée, qui offre un assortiment complet de tous les objets nécessaires à l'artiste et à l'amateur de peinture, montons ce bel escalier. Déjà un riche étalage de jeux et une mignone calèche anglaise propre à être traînée par un cheval nain, nous annoncent que cette maison est particulièrement consacrée à la jeunesse : nous sommes arrivés au premier étage, et des salles entières de cadres magnifiques, de meubles en bois des îles, de bronzes et de statuettes s'offrent à nos regards ; mais ce n'est point là ce que nous cherchons : nous le trouverons au dessus de nos têtes. Ah ! c'est ici le paradis des enfans ! huit ou dix salles de jouets, de jeux et de présens utiles : en avez-vous jamais vu autant ? A vous, mademoiselle, cette boîte à fabriquer des fleurs, ou ce nécessaire en acier brillant, ou cette toilette élégante ; à vous, jeune homme, cet étui de mathématique, ou cet assortiment de couleurs, ou ce *diorama* représentant douze paysages différens ; à vous, petit bonhomme, un théâtre avec ses décorations et ses acteurs, ou une lanterne magique, ou des ombres chinoises ; à vous, petite fille, un ménage complet, ou un e cuisine avec ses ustensiles ou une chambre à coucher garnie de ses meubles. Aimez-vous mieux des fusils, des sabres, des tambours, des pantins, des chevaux, des voitures, des poupées ? on vous en montrera de toutes les façons.

Et c'est peu de ces bagatelles qui vous enchantent; M. GIROUX, avec son obligeance ordinaire, nous indique du doigt un cabinet mystérieux : trois pièces mécaniques y sont déposées. C'est d'abord un *bonze* ou moine chinois qui marche en remuant la tête et les lèvres, comme s'il était vivant; c'est ensuite un *danseur de corde indien*, faisant ses exercices, au balancier, au son d'une musique bruyante : les cinq musiciens, qui jouent chacun d'un instrument, ont tant d'expression dans leurs mouvemens, et le danseur tant de grâce et d'agilité, qu'on dirait qu'ils sont tous les six de chair et d'os; c'est enfin un *seigneur du siècle de Louis XV*, assis à une table, dessinant, et écrivant en quatre écritures différentes. — « Oh ! que cela est beau ! » vous écriez-vous. Oui, sans doute, cela tient du prodige ; aussi, de ces automates, le danseur coûte deux mille francs, et l'écrivain sept mille cinq cents. Ne faut-il pas récompenser le génie ?

Pour vous consoler d'avoir été arrachés à un spectacle trop at-

A ces allocutions pressantes le jeune homme balbutia quelques promesses pleines d'indécision. Son oncle l'embrassa en lui disant : « Je pars pour la Bretagne; dans un an je reviens; ménage-moi, mon enfant, une bonne surprise. »

Hélas ! pendant les trois mois suivans, André continua de s'abandonner à ses idées d'écrire, idées que nous ne pouvons formuler, car il les garda toujours secrètes en lui; peut-être par cela même que, le premier, il ne savait ce qu'elles étaient et vers quel but elles tendaient. M. Frescard conduisait, pour ainsi dire, la maison, payait les ouvriers, tenait les livres et disait à qui voulait l'entendre : «que M. André ferait la gloire de son pays.»

Enfin, un jour, madame Mauras, qui, voyant l'abandon de son fils, s'était laissée aller à un découragement plein de négligence, s'aperçut d'un commencement de ruine dans son commerce. Il fallut réduire le nombre des ouvriers et se restreindre devant les nécessités domestiques qu'apporte chaque jour. Sans parler à André de leur position, qu'il devait soupçonner, elle lui dit : « Décidément, André, tu ne veux pas obéir à ta mère, à ton devoir... Eh bien ! au moins, laisse-moi seule avec ton petit frère, et qu'un homme de ton âge et de *ton esprit* sache se suffire.

Le cœur et l'esprit du jeune homme furent blessés en même temps par ces mots.

« Mère, vous me chassez, dit-il d'une voix émue.

— Non, reste, répondit madame Mauras, mais ne laisse pas ainsi tomber la maison que ton père avait montée par tant de travail.

— Mère, attendez encore...

— Mais, sais-tu, toi-même, ce que tu veux ?.. Non, je n'attendrai pas que nous soyons ruinés... Si tu ne veux pas te remettre à l'ouvrage et laisser de côté toutes ces paperasses, dès ce soir je prends M. Frescard pour mon associé, et tu n'as plus rien à regarder ici.

— Vous voyez bien que vous me chassez.

— Je vois que toi tu ne veux pas m'entendre... Tu es un orgueilleux, un mauvais fils.

— Je partirai. Mais j espère, ma mère, vous prouver que j'avais raison.

— Le malheureux enfant ! dit avec douleur madame Mauras, en voyant André passer dans sa chambre.

Le soir de ce jour elle reçut ces deux mots :

« Mère, pardon... Vous m'avez chassé, je pars malheureux... » quand je serai heureux vous me reverrez.

» Votre fils respectueux et tout dévoué,

» ANDRÉ MAURAS. »

La pauvre mère pleura, voulut chercher, trouver son fils ; mais six mois s'écoulèrent sans qu'elle pût obtenir le moindre renseignement sur lui.

En ce temps, M. Frescard devint l'associé de la dame veuve Mauras, et eut entre ses mains la conduite de toute la maison.

André avait emporté avec lui ses manuscrits, et le peu d'argent que ses épargnes avaient mis dans sa bourse. Il essaya (lui-même, pilote sans boussole, savait-il ce qu'il voulait, quel port il cherchait) il essaya de vivre... de l'ouvrage de sa plume d'enfant sans expérience, et trouva, ici, le refus sec ; là, la critique amère ; d'un côté, la négation d'un censeur, et au bout de toutes ces misérables servitudes le doute — de soi ! — Il avait changé son nom, et, pour arriver à vivre, travaillait dans des ateliers de second ordre avec le secours du livret d'un de ses anciens ouvriers parti pour l'Allemagne. Quand il avait réalisé quelque petit gain, il se retirait des journées entières dans la triste mansarde qu'il occupait, poursuivant avec acharnement l'idée indécise que sa plume, ni lui, ne connaissaient.

Un jour il se dit : « Dieu devait faire cela, je ne devais pas » être heureux !... que les hommes soient injustes à me juger : » moi je suis injuste plus qu'eux puisque je suis ingrat !... un » ingrat, oui, car ma bonne mère qui m'aimait tant, et que » j'ai quittée, abandonnée!.. voilà tantôt un an que je ne l'ai vue, » et je n'ai pas cherché à la voir... J'irai demain !... oh ! j'ai la » fièvre... je suis malade... cela me fera du bien... oui, dès de- » main, demain, j'irai, à la dérobée, la regarder un instant à » travers les vitres de la boutique. Que la nuit sera longue, ainsi » que la journée qui la suivra..... car je n'oserais pas dans le » jour... A demain !... »

Le lendemain, mon Dieu ! le pauvre jeune homme ne put se lever ; les privations du corps jointes aux luttes de l'esprit l'avaient épuisé. Une gastrite, à la suite de laquelle se développa une fièvre cérébrale, le cloua sur un lit de douleur, sans secours, jusqu'à ce que la charité de la portière fut le signaler comme indigent, et obtint pour lui une place dans le lit numéroté de l'hôpital. Il y resta près de cinq mois, et, tout pâle, tout épuisé, tout chancelant encore, il en sortit — avec quelques pièces de grosse monnaie qu'une bonne sœur de charité lui glissa secrètement dans la main quand il quitta l'hospice, cette seconde maison de Dieu.

(*La suite au numéro prochain.*)

ALFRED VANAULD.

---

travaillant, car sans moi vous y auriez passé toute la nuit, je crois, jetez un coup-d'œil sur les divertissantes caricatures de MARTINET. Voisin de Giroux, sa réputation est européenne ; et ce n'est pas seulement des scènes grivoises ou ridicules, reproduites par le crayon, qui lui ont valu cette renommée; de précieuses gravures, de charmans dessins, de belles lithographies viennent prendre place chez lui à côté des spirituelles esquisses de Daumier et de Gavarni.

Faisant une longue enjambée, nous voilà de la rue du Coq dans la rue Neuve-d'Antin. C'est pour vous, mesdemoiselles, que nous avons suivi cette route; nous allons visiter les SALONS DES MODES FRANÇAISES. Un immense tableau en lettres d'or nous fait reconnaître la somptueuse maison parmi toutes celles de ce quartier neuf, et les jardinières garnies de leurs bouquets qui décorent l'antichambre, semblent être les enseignes symboliques de cet établissement fashionable. Son aimable directrice vient nous recevoir dans un salon du meilleur goût, et là, vous faisant asseoir sur de moelleux sophas ou de capricieuses causeuses, elle étale devant vous, au milieu d'autres chefs-d'œuvre destinés à vos mamans, des capotes de satin et de poult de soie, de petits chapeaux de peluche et de velours roses, blancs; de toutes les couleurs, ornés de plumes, de rubans, de dentelles; et cela si frais, si riant, si aérien qu'on le dirait sorti de la main des fées : comment s'éloigner sans emplète ? Il faudrait ne pas être femme !— Et puisque les SALONS DES MODES FRANÇAISES ne sont pas distans du grand magasin de nouveautés dit : A SAINT-AUGUSTIN, dans la rue Neuve du même nom, ne pensez-vous pas, mes jeunes lectrices, qu'il sera bien de nous y rendre de suite ? Oh ! comme déjà votre œil brille à la vue de ces manteaux, de ces écharpes, de ces bas à jours et de ces montagnes d'étoffes de soie, de laine, de mousseline qui feraient merveilleusement, taillées en robes ou en spencers !

A votre tour, messieurs; je ne veux pas de jalousie : CIOR-CURY, le phénix des tailleurs pour jeunes gens, habite la rue Neuve-des-Petits-Champs : n'y aurait-il rien dans son assortiment, à votre convenance? Redingote, frac, veste ronde, pantalon à la cosaque, pantalon à l'anglaise, pantalons collans, gilets de fantaisie, costumes de bal, de campagne ou de ville, que voulez-vous ? On va vous servir.—Mais, en sortant de chez le tailleur, il faut ou chapeau ou casquette : M. HÉBERT, rue Richelieu, 51, aura de quoi vous coiffer. Ses chapeaux en castor, ses toques à la Henri IV et à la François Ier, ses casquettes à la polonaise ou à la jockey, sont d'une élégance peu coûteuse.

Après cette excursion dans le domaine de l'habillement, rentrons dans le domaine intellectuel qui intéresse nos jeunes abonnés des deux sexes. Nous avons encore à parler aujourd'hui de beaux livres et de bonne musique.

LE JUGEMENT DE ZIPI,

Comédie en un acte pour les très-jeunes filles.

PERSONNAGES :

ERNESTINE, grande pensionnaire.
MINA, LOUISE, CÉSARINE, AUGUSTA, CLÉMENCE, ISAURE, } très jeunes pensionnaires.
AGLAÉ, EUGÉNIE, MATHILDE, JENNY, } très jeunes pensionnaires, personnages muets.
ZIPI, chat angora, personnage *miaulant.*

SCÈNE VI.

LOUISE, CÉSARINE, AUGUSTA, CLÉMENCE, ISAURE, JENNY.

(Elles sont toutes bizarrement accoutrées : larges robes de magistrats, formées de tabliers noirs cousus ensemble; toques, faites avec des bas de laine roulés en turbans autour de la tête, etc., etc.—La petite troupe marche gravement et processionnellement; Louise conduit le cortége).

LOUISE (d'un ton emphatique). — Le Tribunal va siéger : huissier, avertissez le public. (Elle tourne la tête et voit que la salle est déserte). Eh bien! qu'est-ce à dire, personne?

TOUTES. — Personne!

LOUISE (oubliant sa dignité). — Mais c'est inouï! mais c'est désespérant : où sont-elles donc? (Elle cherche de côté et d'autre d'un air effaré; toutes ses compagnes en font autant.)

CÉSARINE. — Rien, nulle part... Ah! je vois ce que c'est : la porte du cabinet est ouverte; Zipi se sera échappé et elles sont à sa poursuite.

TOUTES. — Tu as raison, c'est cela même.

LOUISE (reprenant sa gravité). — N'importe. Prenons place, on ne peut tarder à le ramener. (Elle s'assied sur son fauteuil de président; les autres pensionnaires prennent leurs places respectives).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MINA.

MINA (entrant). — Ce maudit chat! Impossible de découvrir où il s'est caché.

LOUISE (d'un ton de sévérité comique). — Ah! c'est donc vous, Monsieur le garde municipal : c'est ainsi que vous remplissez les fonctions auxquelles nous avons eu la bonté de vous élever.

MINA (demi-riant). — Monsieur le président, je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute, et...

LOUISE (toujours même ton).— Savez-vous que vous mériteriez d'être cassé et puni sévèrement pour avoir laissé s'enfuir le prisonnier confié à votre garde.

MINA (éclatant de rires). — Ah! ça, auras-tu bientôt fini de plaisanter... ah! ah! ah! on dirait que tu fais la leçon à ta poupée.

LOUISE (plus gravement). — Insolent! respectez la justice.

MINA (riant plus fort). — Ah! ah! ah! ah! je m'en moque bien de ta justice.

CÉSARINE. — Il n'en est pas moins vrai que, grâce à ton étourderie, nous ne pourrons pas jouer au Tribunal.

TOUTES. — Comme c'est fâcheux : nous qui nous en réjouissions tant!

LOUISE — Paix! je crois entendre la voix de l'accusé.

ZIPI (dans la coulisse). — Miau! miau! miau! roumiau! roumiau!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ZIPI, AGLAÉ, MATHILDE, EUGÉNIE.

(Zipi est attaché avec un mouchoir dont Aglaé et Mathilde tiennent les deux bouts.)

LES TROIS JEUNES FILLES (en entrant). — Victoire! victoire! nous ramenons le petit voleur!

LOUISE.—C'est bien.—Que chacun, maintenant, prenne son poste respectif (on rit). Garde municipal, faites asseoir le prévenu sur la selette et ayez soin qu'il ne s'échappe une seconde fois : vous en répondez sur votre tête.

MINA (posant Zipi sur le tabouret). — Oh! ne vous mettez en peine, monsieur le président, je veillerai à la consigne; et malheur au petit scélérat s'il fait mine de broncher. (Elle tire son sabre de bois, et fait le moulinet sur la tête du chat, qui a peur.)

ZIPI (effrayé). — Roumiau! roumiau! miau!

LOUISE. — Imposez silence à l'accusé. Quant à vous, huissier, conduisez le témoin dans la salle d'attente : il paraîtra en temps et lieu.

(Césarine et Isaure sortent : Césarine rentre bientôt après.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors ISAURE.

LOUISE. — L'audience va commencer : monsieur le procureur du roi a la parole.

CLÉMENCE (se levant et parlant avec emphase). — Le respect de la propriété...

AUGUSTA (l'interrompant). — Mais, attendez donc!

CLÉMENCE (reprenant). — Le respect de la propriété est...

AUGUSTA (l'interrompant de nouveau).—Mais je te dis d'attendre un peu.

LOUISE.—Que signifient ces interruptions? Avocats, faites silence!

AUGUSTA (vivement). — Eh! tu vois bien, Louise, que les deux juges n'ont pas leur costume; il y a eu erreur.

LOUISE (très solennellement).—Sachez, avocat, qu'on ne connaît ici ni Louise ni Margoton; il n'y a que des magistrats : si l'on a commis une erreur qu'on la répare. Procureur du roi, continuez. (Pendant que Clémence parle, Aglaé et Eugénie s'arrangent ridiculement et Zipi miaule.)

CLÉMENCE.— Messieurs! Le respect de la propriété est la sauve garde des peuples et des familles; sans lui tout est trouble et confusion. Et où en serait le monde, où en serait la société, je vous le demande, vénérables magistrats, si chaque individu, ici bas, se croyait le droit de s'emparer du bien d'autrui? Il n'y aurait plus de paix sur la terre, ce serait une guerre acharnée, une guerre continuelle, où le plus fort écraserait le plus faible, et c'en serait fait de la civilisation! Heureusement, vénérables magistrats, nous avons des lois pour réprimer le crime et le brigandage : et ces lois, votre sagesse sait les appliquer avec justice et impartialité. — Le malheureux ici présent est l'un des plus grands criminels qui ait existé depuis le déluge : de quels affreux délits ne s'est-il pas rendu coupable! Il a dérobé un pâté de foie gras, il a brisé un pot de confitures, il a croqué des gâteaux, avalé des biscuits, léché des sirops! et tout cela, vénérables magistrats, pour assouvir une passion fatale, qu'on appelle gourmandise ou *licherie*. Vous le voyez, vénérables magistrats, ses crimes sont nombreux, ses crimes sont énormes; c'est pourquoi nous appelons sur sa tête coupable toute la sévérité de votre tribunal auguste. (Elle s'assied. Un long murmure dans l'auditoire après le discours du procureur du roi.)

LOUISE (s'adressant à Césarine). Pourquoi ce murmure dans l'audi-

---

Adressons-nous d'abord, pour nos achats, à MM. FISCHER et Cie. C'est rue Saint-Honoré, 108, que se trouvent leurs ouvrages illustrés : *Constantinople ancienne et moderne*; l'*Ecosse de Walter-Scott*; la *Méditerranée et ses rivages*, etc., publications où le soin du texte répond à l'importance des gravures et des cartes géographiques. Vient ensuite la LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE, rue Richelieu, 66 : les *Voyages de Gulliver* en anglais; les *Nouvelles de Soave*, en italien; *Schmidt et les frères Grimm*, en allemand, sont autant de cadeaux propres à faire germer dans le cœur des enfans les vertus les plus heureuses. Enfin M. ROUSSET, libraire de S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans, même rue, 76, n'a épargné ni peine ni dépense pour offrir aux riches acheteurs, dans son magasin-boudoir, tout ce qu'il peut y avoir de luxueux en éditions et en reliures de livres d'étrennes. Quant aux albums de *Masini*, de *Herz*, de mademoiselle *Puget*, etc., et ce qui concerne la musique facile ou savante, nous recommandons M. COLOMBIER, rue Vivienne, 6.

Ici se terminera notre course, mes jeunes amis, car nous avons, vous et moi, besoin de repos; mais si elle ne vous a pas trop fatigués, nous pourrons prochainement reprendre notre promenade.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET.

M. VILLEMAIN AU COLLÉGE BOURBON.

On sait que M. Villemain a l'habitude de visiter de temps en temps les établissemens d'instruction publique. L'un des jours de la semaine dernière, vers huit heures et demie du matin, M. le grand-maître est arrivé à l'improviste au collége Bourbon, et a assisté à la classe de rhétorique de M. Lemaire. Après avoir fait réciter quelques leçons, il a suivi les explications des auteurs et a corrigé lui-même plusieurs copies. Dans ces différens exercices, M. Villemain a montré qu'il avait encore présentes à sa mémoire toutes les traditions d'un enseignement pratique. Nous devons signaler un incident, dont on nous a garanti l'exactitude, et qui prouverait que M. Villemain, tout en prescrivant les études latines et grecques, base d'une solide et véritable éducation, n'entend nullement bannir les exercices sur la littérature française. En examinant des copies de vers latins, M. le grand-maître demanda au professeur si tous les élèves suivaient cette faculté avec succès. Sur la réponse qui lui fut faite que quelques-uns, peu familiers avec la langue de Virgile et d'Horace, traitaient en prose les sujets donnés, il dit que ces élèves feraient mieux de donner leur amplification en vers français, s'ils sentaient en eux quelques dispositions, il ajouta qu'on ne devait point empêcher le génie de se révéler dès le collége. Cette visite, qui ne sera pas sans résultats, laissera de vifs souvenirs au collége Bourbon.

toire? Huissier, imposez silence au public : si l'on continue de troubler le tribunal vous ferez évacuer la salle.

CÉSARINE (debout et d'une voix criarde). — Silence! messieurs!

LOUISE (s'adressant à Zipi). — Inculpé, vous avez entendu l'accusation : qu'avez-vous à répondre?

ZIPI (se dressant sur ses pattes). — Miau!

LOUISE. — Bien. Vous convenez de vos erreurs et vous êtes repentant.

ZIPI (criant). — Roumiau! roumiau! roumiau!

LOUISE (avec indignation). — Comment, petit misérable, vous niez le fait; et loin de rougir de honte vous vous comportez indécemment! — Qu'on fasse venir le témoin (Césarine sort), sa déposition va vous confondre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ISAURE.

LOUISE. — Témoin, approchez. (Isaure fait quelques pas.) Quels sont vos noms, prénoms et qualités?

ISAURE. — Isaure Moriseau, âgée de sept ans trois mois et dix jours, native de Pézénas, pensionnaire chez madame Duvivier.

LOUISE. — Levez la main droite. Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

ISAURE. — Je le jure.

LOUISE. — Témoin, que savez vous sur l'accusé qui est devant vous?

ISAURE (avec volubilité). — Oh! j'en sais de belles, allez! D'abord que c'est un mauvais sujet qui égratigne et mord sans dire pourquoi; ensuite, que la cuisinière se plaint toujours de ses escroqueries; après, qu'il a mis la patte sur les pains d'épices d'Augusta, les biscuits de Jenny, les confitures de Louise et les gâteaux d'Aglaé, enfin que je l'ai vu, de mes yeux, porter à son museau la croûte d'un pâté de Strasbourg détourné du garde-manger... Ouf!

LOUISE. — Vous n'avez rien à ajouter; vous pouvez vous asseoir. (Isaure s'assied au banc des témoins.)

MINA (criant). — Aie! aie! Maudite bête, va!

LOUISE. — Qu'est-ce qu'il y a encore? pourquoi ce bruit?

CÉSARINE (d'un ton traînant). — Silence! messieurs!

MINA (vivement). — Silence, silence, c'est bien aisé à dire : je crie parce que Zipi m'a mordue.

LOUISE (à Zipi). — Incorrigible malfaiteur! craignez d'aggraver par une conduite déréglée les charges qui pèsent déjà sur vous : je vous le dis dans votre intérêt.

ZIPI (criant). — Miau! miau! miau! miau! miau!

LOUISE. — Paix donc! accusé, ou je vous envoie au violon. (Zipi se tait.) La parole est à l'avocat de l'inculpé.

AUGUSTA (se levant, et d'un ton mielleux). — La tâche laborieuse que m'impose aujourd'hui la noble profession que j'exerce, profession auguste et pleine de désintéressement qui voue l'avocat à la défense de la veuve et de l'orphelin; cette tâche, messieurs, sera peut-être au dessus de mes forces; j'implore donc l'indulgence du Tribunal. Et non seulement pour moi, messieurs, mais pour l'infortuné matou, mon jeune et ingénu client; car, ne l'ignorez pas, messieurs, il a pu commettre quelques erreurs de jeunesse, mais son cœur n'est pas perverti: j'en appelle aux pleurs qu'il verse à torrent.. sur sa faute; j'en appelle à la moralité de ses aïeux. Oui, messieurs, de père en fils, c'est-à-dire de *chatte* en *chatte*, et de *matou* en *matou*, sa famille est renommée depuis trois siècles, dans tout le pays périgourdin, pour être le modèle de la race *chattière*. Et vous condamneriez l'innocente victime de la perversité des mœurs de notre époque; et votre cœur ne s'attendrirait pas à la vue des larmes maternelles et des sanglots paternels! Vous jetteriez le manteau du déshonneur sur les épaules d'un descendant des *Raminagrobis*! Vous ne le ferez pas. — Eh! d'ailleurs, de quoi accuse-t-on mon client? D'avoir suivi l'instinct de sa nature : Il a mangé quelques biscuits, croqué quelques gâteaux. Est-ce donc un si grand crime! Il est gourmand? Eh! messieurs, c'est le péché originel des hommes d'esprit et des petites filles. Sans remonter à la création du monde et vous montrer notre mère Eve perdant le genre humain pour une pomme; sans vous parler du gourmand Esau, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, je pourrais citer nombre de rois, de grands hommes et même de philosophes de l'antiquité *qui étaient sur leur bouche*. Et de nos jours que de ministres, d'académiciens et de journalistes capables d'engloutir des centaines de tartelettes. Nous-mêmes, messieurs, n'avons-nous rien à nous reprocher à cet égard? Interrogez vos consciences. Vous, M. le procureur du roi... (Mouvement de Clémence.)

MINA (riant). — Oh! Clémence! elle aime joliment les meringues à la crème!

CLÉMENCE (avec colère). — Pas de mauvaise plaisanterie, avocat, ou je requiers contre vous.

AUGUSTA (toujours plaidant). — Vous, messieurs les juges... (Mouvement d'Aglaé et d'Eugénie.)

LOUISE. — Avocat, pas de personnalités, je vous prie.

MINA. — Il est certain qu'Aglaé et Eugénie sont friandes comme des chattes.

AUGUSTA (continuant la plaidoirie). — Vous-même, M. le président...

LOUISE (se levant avec fureur). — Vous êtes un mal avisé, méchant avocat : je vous ôte la parole, si vous ne rentrez dans la cause.

AUGUSTA. — Mais... M. le président.

LOUISE (criant). — Je vous ôte la parole... par respect pour ma robe.

AGLAÉ (criant). — Alors, je prends acte que la défense a été entravée.

LOUISE (criant). — Prenez tout ce que vous voudrez! (Zipi miaule) Et l'autre, qui miaule à présent.

ZIPI (miaulant plus fort). — Miau! rou miau! miau! miau! roumiau!

AUGUSTA. — Vous l'entendez, mon client se plaint de ne pouvoir être défendu...

LOUISE. — Défendu! défendu! .. Quel vacarme d'enfer! La cause est entendue; le Tribunal va délibérer. (Elle se penche à l'oreille d'Aglaé puis à celle d'Eugénie; toutes trois parlent bas.)

ISAURE (bas à Mina). — Qu'est-ce qu'elles *marmottent* donc là?

MINA (idem). Elles complottent quelque bonne malice contre Augusta.

AUGUSTA (se tournant vers Zipi, et avec une sensibilité comique). — Pauvre victime! ils vont prononcer ta sentence!

LOUISE (se levant). — Au nom du Roi, Vous, Zipi Rominagrobis, chat de votre métier et Périgourdin de naissance, êtes condamné par le Tribunal ici siégeant, à recevoir vingt-cinq coups de verge qui vous seront appliqués sur-le-champ.

TOUTES (excepté Augusta). — Bravo! bravo! Nous voulons toutes en être! (Les jeunes filles entourent Zipi, qui miaule en désespéré quand il voit prendre la verge).

AUGUSTA (avec une dignité comique). — Je me retire, barbares! Son avocat n'assistera pas à son supplice. Adieu, jeune innocent matou... Mais, on a remué dans la chambre voisine. Est-ce que madame Duvivier serait de retour?

TOUTES (effrayées et courant de côté et d'autre). — Ah! mon Dieu! si elle allait nous voir ainsi accoutrées (Pendant ce tohu bohu, Zipi s'est sauvé à toutes jambes et sans dire mot)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE (entrant en riant). — Ah! ah! ah! je vous ai donc fait bien peur?

MINA. — Tu peux t'en vanter : nous avons cru que c'était madame la directrice.

ERNESTINE. — Et vous voyez que ce n'était que moi. Dans tous les cas vous n'aviez rien à craindre; vous n'avez fait que vous amuser à un jeu qui en vaut bien un autre: j'ai tout vu, tout entendu, car j'étais à travailler dans l'appartement voisin... Il fallait bien vous surveiller.

LOUISE. — Tiens! elle nous entendait.

CÉSARINE. — Elle nous entendait!

MINA. — Elle nous entendait!

ERNESTINE. — Et, je vous le répète, mes bonnes amies, je n'ai rien vu ni entendu qui fût mal. Mais le badinage a été assez long; remettez la salle en ordre et allez déposer vos friperies. Quant à l'exécution de la sentence, je vous demande grâce pour Zipi.

MINA (se retournant et ne voyant plus Zipi). — Oh! le petit fripon n'a pas attendu sa grâce pour prendre ses jambes à son cou.

TOUTES (se retournant). — C'est vrai!

ERNESTINE. — Et il a bien fait. De tout ceci vous pouvez tirer une conséquence naturelle, mes chères compagnes; puisque vous prétendiez avoir le droit de corriger et de punir une créature dénuée de raisonnement, pour des fautes qu'elle a commise, le droit qu'a madame notre directrice de vous infliger quelque légère punition, à vous créatures humaines douées d'une conscience pour vous bien conduire, est sans contredit un peu mieux motivé que le vôtre.

FIN DU JUGEMENT DE ZIPI.

L. AUQUIER.

TRIBUNAUX.

LOUIS ET GENEVIÈVE.

Deux enfans de huit à neuf ans, le frère et la sœur, sont traduits en police correctionnelle comme prévenus de vagabondage.

« Monsieur, répond le petit garçon au président qui l'interroge, je me nomme Louis Corbon, ma sœur s'appelle Geneviève, et nous sommes nés à Maricelle, près de Beauvais. Nous étions encore tout petits lorsque mon père est mort, et il y a deux mois que ma mère est allée le rejoindre.

Ici le pauvre enfant est interrompu par ses sanglots; au bout de quelques instans il reprend:

Nous n'avions pas de parens dans le pays, et nous avions tout vendu pour soigner ma mère. Alors j'ai dit à Geneviève : — Viens à Paris; on dit que là tout le monde trouve à travailler, les petits aussi bien que les grands. — Nous voilà partis : c'était bien loin; mais il faisait beau et nous avions un gros pain. Nous avons marché deux jours et demi.

En arrivant nous étions bien fatigués; mais il ne s'agissait pas

de se reposer ; je me fais indiquer le Palais-Royal parceque j'avais entendu dire qu'il y avait par là des gens qui gagnaient leur vie, rien qu'à ouvrir et fermer les portières des voitures, et c'était vrai; mais les grands qui sont là empêchent les petits de faire quelque chose; je fus battu, et Geneviève pleura; je la consolai en lui montrant une jeune fille qui vendait de la violette. Je lui dis : tu vois bien qu'il n'est pas difficile de gagner sa vie ici... De la violette, on en trouve partout ; nous en irons chercher demain, et nous aurons de l'argent.

Faute de mieux nous avons été nous coucher au bord de l'eau, et le lendemain nous sommes partis pour aller chercher de la violette ; mais ça n'est pas auprès de Paris comme à Marcelle, il n'y a pas de violette !...

Le soir nous étions rentrés à Paris, et nous avions bien faim !.. Je ne disais rien parceque je suis le plus fort ; mais en arrivant près du Palais-Royal, Geneviève me dit : « Louis, je n'en puis plus... je vais aller retrouver maman. » Elle se laissa tomber près d'une borne, et il me sembla qu'elle allait mourir. Alors n'osant plus la quitter, je suis resté près d'elle, et... nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre... C'est pour ça qu'on nous a mis en prison; mais je ne savais pas que c'était défendu de passer la nuit dans la rue.

Le petit Louis se tut, et il s'efforça de consoler sa sœur qui pleurait à côté de lui.

Mais Dieu ne devait pas abandonner ces courageux enfans qui avaient foi en la providence, et avant que le président et les juges, vivement émus, eussent pris une résolution, M. Béron, riche propriétaire, qui assistait à l'audience, s'avança à la barre, et déclara qu'il prenait l'engagement sacré de traiter ces deux orphelins comme ses propres enfans, si le tribunal voulait les lui confier. Sa demande fut accueillie sans difficulté, et aujourd'hui, Louis et Geneviève sont si heureux qu'ils sont tentés de se croire dans le paradis : tant il est vrai que ce que Dieu garde est bien gardé !

UN SINGULIER REMÈDE.

ANECDOTE COMIQUE.

Le comte d'Ursel, colonel de dragons, était d'un caractère violent et susceptible. Un jour, il était fort jeune encore, au milieu d'un accès de colère, il se démit la mâchoire : c'est à dire que, non seulement il ne pouvait parler, ni faire un mouvement, mais que sa bouche demeurait grande ouverte ; ce qui lui donnait un air si ridicule, que tout le monde en eût ri de bon cœur, si l'on n'eût pas craint de le mettre en fureur.

On court chez M. Poutingon, le plus habile chirurgien de Marseille ; il arrive et trouve le patient fort effrayé, et pensant rester ainsi toute sa vie. L'habile chirurgien le rassure, lui promettant de ne pas le quitter qu'il ne soit parfaitement guéri, et que sa mâchoire n'ait recouvré son état naturel. Cela, dit, il fait asseoir le comte dans un grand fauteuil à la Voltaire, lui penche la tête en arrière, le tâte longuement de tous les côtés, puis, saisissant le moment où son homme tourne les yeux vers un autre point, il lui applique le plus vigoureux soufflet qu'il ait donné de sa vie.

A cette attaque imprévue le colonel ne se connaissait plus. Il se lève comme un furieux et veut se jeter sur le chirurgien, qui n'a que le temps de gagner la porte et de se mettre en sûreté.

« Où est ce scélérat, ce coquin, ce maraud, que je l'étrangle, que je l'assomme ! mon épée, mon épée : Ah ! misérable, tu ne mourras jamais que de ma main ; un soufflet ! à moi, un soufflet ! »

On avait beau le raisonner, il n'entendait rien, et M. Poutingon eut été certainement étranglé s'il n'avait eu la sagesse de se sauver.

Enfin, lorsque de guerre lasse, le jeune comte finit par se taire; on lui fit comprendre, quoiqu'avec un peu de peine, que ce soufflet était le remède dont s'était servi le chirurgien pour le guérir, puisqu'il pouvait maintenant parler comme à son ordinaire ; alors revenu à lui, il se mit à remuer la mâchoire dans tous les sens, et se voyant guéri il s'apaisa tout à fait, et dit en riant à ceux qui l'entouraient :

« Ce M Poutingon ne pouvait-il donc pas frapper un peu plus doucement ?

— Non, car il s'exposait à manquer son coup et à recommencer ; il valait mieux finir en une fois.

— A la bonne heure ; mais où s'est-il donc fourré, ce diable d'homme ?

— Vraiment, il s'est enfui tant qu'il a pu. Vous étiez dans une si furieuse colère, qu'il s'est cru mort.

— Ma foi, il a bien fait ; si je l'avais rejoint, il passait un mauvais quart-d'heure ; mais faites-le donc revenir.

On alla chercher le docteur, qui était plus mort que vif, et qu'on eut autant de peine à rassurer qu'on en avait eu à calmer le colonel. Enfin il arrive encore tout ébahi de peur. Le comte lui dit :

« Eh bien, M. Poutingon, vous avez donc eu bien peur ?

— Monsieur, il y avait de quoi ! je m'en rapporte à vous.

— Est-ce que vous ne pouviez pas me remettre la mâchoire sans m'appliquer un soufflet à tour de bras ? je suis peu fait à ce genre de remède.

— Monsieur, de ma part ce n'est pas un soufflet, c'est comme si je vous avais saigné ou appliqué un vésicatoire : si votre mal eût été au genou, j'aurais frappé sur le genou; il était à la mâchoire, j'étais obligé de frapper sur la joue.

— Allons, vous avez raison : n'en parlons plus et touchez-là.

Il lui prit la main : le soufleteur et le soufleté se séparèrent fort bons amis.

LE VIEUX CONTEUR.

HAUTE LITTÉRATURE.

LE PRINTEMPS EN BRETAGNE.

Le printemps en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule Armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, de hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères; des champs et d'ajoncs resplendissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules-de-neige, de chèvrefeuille, de convolvulus, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfans à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

L'aspect du pays entrecoupé de fossés boisés, est celui d'une continuelle forêt, et rappelle l'Angleterre. Des vallons étroits et profonds où coulent, parmi des saulaies et des chenevières, de petites rivières non navigables, présentent des perspectives rian-

tes et solitaires. Les futaies à fond de bruyères et à cépées de houx, habitées par des sabotiers, des charbonniers, et des verriers tenant du gentilhomme, du commerçant et du sauvage; les landes nues, les plateaux pelés, les champs rougeâtres de sarrasin qui séparent ces vallons entre eux, en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément. Sur les côtes se succèdent des tours à fanaux, des clochers de la renaissance, des vigies, des ouvrages romains, des monumens druidiques, des ruines de châteaux : la mer borde le tout.

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontière indécise des deux élémens : l'alouette des champs y vole avec l'alouette marine; la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et les eaux. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des fucus, des varechs, des goémons, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés : j'ai vu dans l'île de Céos un bas-relief antique qui représentait les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès.

Dans les paysages intérieurs du continent, le plan terrestre et le plan céleste se regardent immobiles; dans les vues maritimes, le roulant azur des flots est renfermé sous l'azur fixe du firmament. De là un contraste frappant : l'hiver, du haut des falaises, le tableau est de deux couleurs tranchées; la neige, qui blanchit la terre, noircit la mer.

Pour jouir d'un rare spectacle il faut voir en Bretagne le soleil, et surtout la lune, se lever sur les forêts et se coucher sur l'Océan.

Etablie par Dieu gouvernante de l'abîme, la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses longs rayons, ses ombres portées comme le soleil, mais comme lui elle ne se retire pas solitaire; un cortége d'étoiles l'accompagne. A mesure qu'elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer. Bientôt elle touche à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front, qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence d'un lit de vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite au sein de l'onde, s'arrêtent un moment suspendus sur la cîme des flots et des écueils, phares éternels d'une terre inconnue. La lune n'est pas plutôt couchée qu'un souffle venant du large, brise l'image des constellations, comme on éteint des flambeaux après une solennité.

CHATEAUBRIAND.

ÉCOLE NAVALE.

(CONCOURS DE 1841)

Une ordonnance royale, en date de novembre dernier, accorde des bourses à plusieurs des élèves récemment nommés à l'Ecole Navale. Parmi ces boursiers figure le jeune Calvet, fils d'un ouvrier menuisier de Toulouse. C'est l'enfant dont quelques journaux ont déjà parlé, en publiant sur son compte des détails qui, à certains égards, manquent d'exactitude ou n'ont pas toute la précision désirable. On lira sans doute avec intérêt les informations ci-après, dont nous garantissons l'entière fidélité.

Le jeune Calvet est agé de seize ans et quelques mois. A quatorze ans et demi, sachant lire et écrire, mais ne sachant que cela, il suivait un cours fait pour la classe ouvrière par M. Brassime, capitaine d'artillerie à Toulouse, lorsque cet honorable officier eut occasion de remarquer sa gentillesse et la vivacité de son esprit. Il en parla à un de ses amis, M. de Saint-Guilhelm, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département de la Haute-Garonne, qui voulut voir cet enfant et lui proposa de l'employer dans ses bureaux. Calvet accepta avec empressement; mais au bout de peu de temps, il alla trouver son bienveillant patron, et le supplia de donner une autre direction à ses bontés pour lui en lui procurant les moyens de s'instruire.

Frappé de cette demande, M. de Saint-Guilhelm en fit part à son ami, le capitaine Brassime, et tous deux en entretinrent M. Assiau, chef d'institution à Toulouse, qui bien digne de s'associer aux nobles sentimens de ses interlocuteurs, déclara qu'il recevrait gratuitement, avec grand plaisir, comme externe dans sa maison, le jeune Calvet. Il fallait le consentement du père, on l'obtint; mais ce brave homme qui, dans sa modeste profession d'ouvrier menuisier, gagne seulement quarante sous par jour, ne voulut le donner qu'à la condition, formellement exprimée, qu'il paierait 15 francs par mois pendant tout le temps que son fils recevrait des leçons dans la maison de M. Assiau.

Placé ainsi selon ses vœux, en position de s'instruire, Calvet a tenu ce qu'il promettait : français, latin, anglais, dessin, mathématiques, il a tout appris et bien appris, en moins de dix-huit mois, qui, au dire des examinateurs, l'ont conduit à subir dans le dernier concours pour l'admission à l'Ecole Navale, un des plus brillans examens, par suite duquel il a conquis, sur quatre-vingt-dix nominations le numéro 27.

Cet enfant si remarquable méritait sans doute d'être secondé jusqu'au bout dans sa noble vocation.

Aussi, par une distinction, à laquelle tout le monde applaudira, l'ordonnance rendue qui accorde seulement des demi-bourses à plusieurs des nouveaux élèves de l'Ecole Navale, dote exceptionnellement d'une *bourse entière*, le fils du pauvre journalier de Toulouse : et nos jeunes lecteurs apprendront avec un redoublement de plaisir que le ministre de la marine, complétant la mesure du bienfait, a alloué, en outre, une indemnité représentative de la valeur entière du trousseau à cet intéressant enfant, objet de la sollicitude de tant d'hommes estimables, parmi lesquels assurément, et en première ligne, il faut ranger son père.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

V.

GAZ HYDROGÈNE. — MORT D'UN CHIMISTE ANGLAIS. — BALLONS AÉROSTATIQUES. — FEUX GRISOUS. — EXPLOSION DANS LES MINES. — MICROSCOPE AU GAZ.

Au mois de novembre dernier les journaux annoncèrent qu'un chimiste anglais voulant essayer sur lui-même l'effet de la respiration du gaz hydrogène s'en trouva si mal que tous les secours qui lui furent administrés restèrent sans succès, et qu'il expira peu de temps après, victime de son zèle immodéré pour les progrès de la science.

Qu'est-ce donc que ce gaz hydrogène capable d'empoisonner l'homme et de causer sa mort?

L'hydrogène est un des élémens de l'eau; pour l'obtenir sous forme de gaz, on mêle de l'eau avec de l'acide sulphurique; lorsqu'ensuite on jette du zinc ou du fer dans le mélange, le liquide entre en effervescence, et laisse s'échapper le gaz hydrogène. On recueille celui-ci pour les usages que vous allez voir.

Le gaz hydrogène quand il est parfaitement pur est quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique. Aussi dès que l'on a connu les propriétés de gaz (découverte qui toute fois n'a eu lieu qu'au dix-huitième siècle) on a pensé à s'en servir pour remplir les ballons aérostatiques qui venaient d'être inventés, et qu'on remplissait d'abord en raréfiant l'air qui y était contenu, par le moyen d'un feu de paille et de laine qu'on tenait allumé en dessous de manière à chauffer et à dilater l'intérieur du ballon. C'était un travail lent, difficile à pratiquer, et très dangereux; car l'air du dehors, pénétrant peu à peu dans le ballon, en augmentait bientôt le poids et le faisait retomber à terre; on risquait de plus à tout moment de voir le ballon prendre feu.

Cet ancien procédé était celui de Montgolfier, le premier qui en France a construit et fait élever un grand ballon. Ce fut le physicien Charles qui en 1783, s'éleva le premier en l'air à l'aide d'un ballon rempli de gaz hydrogène. Une seconde grande expérience qu'il fit en 1785 au milieu du jardin des Tuileries, eut encore plus de succès; il s'éleva à la hauteur de douze mille mètres, et descendit à onze lieues de Paris. Un grand nombre

d'aéronautes ont suivi son exemple avec plus ou moins de succès.

Le gaz hydrogène, très inflammable de sa nature, a au si des dangers; malheur à l'aéronaute, si l'hydrogène de son ballon entre en contact avec la moindre étincelle; il se fait alors une explosion qui doit nécessairement détruire le ballon. C'est ce qu'éprouva Pilatre de Rosier, directeur du musée royal de Paris, qui avait pris un vif intérêt à l'invention des ballons aérostatiques, et avait voulu tenter avec Montgolfier les premières expériences que celui-ci fit en public de sa découverte. Croyant bien faire, en combinant le procédé de Montgolfier avec celui de Charles, il avait employé les deux méthodes pour un voyage aérien qu'il voulait faire de Calais a Douvres, en traversant par conséquent le bras de mer, ou détroit, qui sépare la France de l'Angleterre. Mais pendant qu'il était en l'air, le feu qu'il entretenait, selon le procédé de Montgolfier, se communiqua au gaz hydrogène du ballon; il en résulta une explosion qui précipita à terre le malheureux Pilatre de Rosier, et le fit expirer sur-le-champ, si déjà il n'était mort par le seul effet de l'explosion.

Vous voyez que si le gaz hydrogène est utile a cause de son peu de pesanteur relativement à celle de l'air atmosphérique, l'usage qu'on en fait n'est pas sans danger pour les hommes intrépides qui, à l'aide de ce gaz, osent s'élever dans les airs et traverser la région des nuages.

Ce gaz se forme naturellement et malheureusement en trop grande quantité, dans les mines de houille, surtout dans celles qui donnent l'espèce qu'on appelle houille grasse. Là, il s'échappe, de la houille même et des cavités qui se trouvent entre les couches ou bancs, et il s'accumule dans les galeries où on travaille, surtout dans le bout de ces galeries et partout où n'arrive pas l'air du dehors. Si alors un ouvrier a le malheur d'entrer avec une lampe, la lumière met à l'instant en feu toute la masse de gaz accumulée dans la galerie; une explosion a lieu, les ouvriers sont brulés, étouffés ou du moins blessés, et par suite de la forte détonation il se fait quelquefois des éboulemens qui bouchent ou obstruent les passages, et qui enterrent pour ainsi dire vivans les pauvres travailleurs.

Ce désastre n'est que trop fréquent; et encore le mois dernier il a eu lieu dans un mine des environs de Mons en Hainaut, province de la Belgique qui, vous le savez peut-être, est riche en mines de houille et exporte au dehors une quantité immense de ce combustible, maintenant si utile dans les arts, surtout pour les machines à vapeur. L'explosion dont je veux parler eut lieu à peu de distance de l'entrée de la mine, et produisit un éboulement qui ferma entièrement le passage pour arriver au fond de la mine où travaillaient un grand nombre d'ouvriers. Il fallut se mettre à l'œuvre tout de suite, et continuer sans relâche, nuit et jour, pour déblayer le passage et retirer les ouvriers ensevelis vivans dans cette partie de la mine.

Les mineurs appellent feu grisou ce gaz inflammable qui, comme vous le voyez, les menace de la mort sous terre. C'est un ennemi bien dangereux, contre lequel on cherche depuis longtemps à se garantir. Un chimiste anglais, nommé Davy, a inventé une lampe, appelée lampe de sureté, qui, étant entourée d'un treillage en fil de métal, devait consumer peu à peu le gaz inflammable de la mine, sans causer aucune explosion. Cependant cet appareil ne présente pas toutes les suretés désirables; aussi a-t-on récemment proposé en Belgique un prix pour celui qui trouverait le moyen de soustraire les travaux d'exploitation des mines de houille aux chances d'explosion. Il est certain que le savant qui ferait une telle découverte, deviendrait un bienfaiteur pour la classe si nombreuse d'ouvriers qui n'ont d'autre moyen de subsistance que le travail des mines.

En attendant, on tâche d'établir dans les mines la ventilation, c'est à dire l'accès et, s'il est possible, le courant de l'air du dehors; par malheur, le gaz hydrogène est si inflammable, que s'il est mêlé seulement pour un quart dans l'air qui remplit la mine, ce mélange suffit pour produire une explosion à l'approche d'une lumière.

Remarquons encore un effet singulier du gaz hydrogène. Lorsque, mêlé pour un cinquième à l'air ordinaire, il est respiré par les hommes ou les animaux, il fait alors l'effet d'un narcotique, en provoquant à un sommeil irrésistible; mais, si le gaz vient à dominer, il peut devenir funeste, comme on l'a appris par l'exemple du chimiste anglais dont j'ai parlé plus haut.

Avez-vous vu à Paris le microscope à l'aide duquel on fait voir le soir, sous une lumière très vive, de petits animaux singuliers qui s'agitent et se combattent dans une goutte d'eau? Eh bien, cette lumière si vive qui éclaire un monde, invisible à la simple vue, est due au gaz hydrogène allumé qu'on fait passer sur de la chaux, et qui se combine avec cette substance.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Arrêté du ministre sur l'organisation des conférences préparatoires de mathématiques dans plusieurs académies universitaires.

— Arrêtés pour la réunion de diverses communes du département du Lot-et-Garronne, et pour la nomination de membres du comité d'arrondissement dans le département des Vosges.

— Voici l'ordre des cours de MM. les recteurs et prof. royaux, au collége de France :

Astronomie. — M. Binet; les mardis et samedis à 10 h. 1/2.

Mathématiques. — MM. Lacroix et Libri, de l'Institut; les lundis et jeudis à 10 h. 1/2.

Physique générale. — M. Biot, de l'Acad. des sciences; les mardis et samedis à une heure.

Médecine. — M. Magendie; les mercredis et vendr. à 11 h.

Physique expérimentale. — M. Regnault, de l'Institut; les mercredis et vendr. à midi 1/2.

Chimie. — MM. Thénard et Pelouze, de l'Acad. des sciences etc.; les mardis et sam. à midi 1/2.

Hist. nat. des corps inorganiques. — M. Elie de Beaumont; les mardis et sam. à 2 h.

Hist. nat. des corps inorganisés. — M. Duvernoy; les jeudis et sam. à 11 h. 1/2.

Droit de la nature et des gens. — M. de Portets; les mardis et vendr. à 8 h. du matin.

Histoire et morale. — M. Michelet, de l'Acad. des sciences morales; les lundis et jeudis à 3 h.

Langue hébraïque, etc. — M. Quatremère, de l'Institut; les lundis et mercredis à une h. 1/2.

Langue arabe. — M. Caussin de Peraval; les mercr. et vendr. à 8 h. du matin.

Langue persane. — M. le chevalier Améd. Joubert; les mercredis et vendr. à 9 h. 1/2.

Langue turque. — M. Alexis Desgranges; les mercr. et vend. à 11 h.

Litt. chinoise et tartare. — M. Stanislas Julien; les lund. et mercr. à 4 heures.

Litt. sanskrite. — M. Eug. Burnouf, de l'Institut; les mardis et jeudis à . h. 1/4.

Langue et litt. grecque. — M. Boissonnade, de l'Acad. des Inscr. et belles-lettres; les mercr. et vendr. à midi 1/2.

Phil. grecque et latine. — M. B.St-Hilaire; les lundi et sam. à 9 h. 1/4.

Eloquence latine. — M. Burnouf père; les mardis et sam. à 8 h. 1/4.

Poésie latine. — M. Tissot, de l'Acad. française; les lun. et jeud. à une heure 1/4.

Litt. franç. — M. J. J. Ampère; les mard. et vendr. à midi 1/2.

Economie polit. — M. Michel Chevalier; les mer. et sam. à midi 1/2.

Archéologie. — M. Letronne, de l'Institut; les mard. et jeudis à 3 h.

Hist. des lég. comparées. — M. Lerminier; les lundis et jeudis à 9 h.

Langue et litt. slave. — M. Adam Mickiewicz; les mardis et vendredis à une heure 1/4.

Langues et litt. germaniques. — M. Philarète Chasles; les lundis et jeudis à 3 heures.

Langues et litt. de l'Europe méridionale. — M. Edgar Quinet; les lundis et jeudis à une heure.

— La société royale de géographie de Paris a tenu son assemblée annuelle, sous la présidence du ministre de l'instruction publique.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 7. Paraissant tous les Samedis. DÉCEMBRE 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . , 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

LE FILS DE L'ÉBÉNISTE.

II.

LES CRÊPES DE NOEL.

Il se sentit mieux portant en respirant à l'aise l'air vif et libre de l'atmosphère, et le don de la charité lui permit de faire un petit déjeûner. Il passa le reste de la journée à chercher de l'ouvrage sans pouvoir en trouver. Le repas avait été frugal ; avec le soir, la faim se fit sentir. Il avait encore sur lui une montre en or qui venait de son père ; mais il ne songea pas un instant à s'en dessaisir pour s'aider. Voulant trouver du travail, ou une place, il s'en vint au Palais-Royal, lire, pour dix centimes, les *Petites Affiches*. Ce fut à la dernière page qu'il ouvrit le journal; il lisait machinalemant quant cette ligne tomba sous ses yeux :

DÉCLARATION *de faillite*, VEUVE MAURAS et FRESCARD, ÉBÉNISTES.

Un coup terrible venait de lui être porté dans le cœur.

Il se dirigea instinctivement vers le faubourg Saint-Antoine. En passant devant la boutique d'un boulanger, il s'arrêta pour acheter du pain ; au moment où il sortait, une femme conduisant un petit garçon par la main entra chez le marchand ; il n'y prit garde, et, se soutenant à peine, s'assit sur une borne, près de la porte, mordant avec avidité dans son pain, quand, soudain il entendit le marchand qui disait d'une voix rude : « Vous n'avez pas d'argent, ça ne me regarde pas ; je ne fais pas crédit aux gens que je ne connais point. » Puis il vit la pauvre femme qui revenait, la tête baissée, essuyant une larme, traînant après elle son petit garçon qui pleurait aussi.

André se laissa tomber à terre, saisit ses cheveux à deux mains, voulut pousser un cri qui l'étouffait et ne put sortir de sa poitrine.

Cette femme, c'était sa mère ; cet enfant, son petit frère Simon.

Il resta presque sans mouvement, blotti contre la borne ; et s'appuyant avec désespoir la tête sur les genoux, il se prit à pleurer, à pleurer encore ; d'abord en silence, mais l'amertume était trop grande, bientôt les sanglots se firent jour : — Ma mère, s'écria-t-il, ma bonne et chère mère, qui est ruinée, qui n'a pas de pain, cela se peut-il ! et c'est à moi la faute, misérable orgueilleux qui avais deux bons bras et ne t'en es pas servi ; qu'as-tu fait avec toute ta vanité d'enfant qui croit penser ? tu es entré à l'hôpital et tu as laissé ta mère avoir faim ! — Il regarda tout autour de lui ; personne ne passait dans la rue ; alors il se mit dans l'ombre à deux genoux sur les pavés, et, levant ses yeux au ciel, les mains jointes avec ferveur et désespoir, il murmura : « Mon Dieu, Dieu clément, pardon !... Pardon, ma pauvre mère aimée !...

— Eh ! c'est bien vous, M. André ; que faites-vous donc là, dit tout à coup une voix près de lui.

— Rien... je cherche.. — Mathieu Jars, c'est vous ? Il reconnaissait un ouvrier de l'atelier.. — Et comment se porte ma mère dit-il, en s'efforçant de cacher son émotion et de dévorer se pleurs.

— Vous savez bien, M. André, dit Mathieu Jars, depuis que M. Frescard s'est mis de moitié avec elle, ce vieux renard a si bien embrouillé tout, qu'ils ont fait faillite. Vous devez savoir cela ? — Les hommes de loi ont passé par là ; ils ont tout examiné, mais je parierais (j'ai vu *la manigance*), que ce vieux

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- DÉCEMBRE.

FÊTE DE LA JEUNESSE DANS TOUS LES PAYS.

LA NOEL AU-DELA DU RHIN.

Parlons de Noël, mes jeunes amis ; Noël, la plus grande fête de la chrétienté ! Noël, jour d'espérance et d'amour ! Noël, qui vit naître Jésus le sauveur du monde ! Noël, que nous fêtons aujourd'hui. Est-il un peuple dans le monde chrétien chez lequel le retour de cette fête ne soit célébré, non seulement par la pompe des cérémonies religieuses, mais encore par des usages, des jeux, des chants et des traditions qui varient selon le sol et le climat? Cependant, si Noël est une fête générale, si nulle nation civilisée ne se fait faute d'y participer, c'est en Allemagne qu'elle prend un caractère tout particulier.

En Allemagne Noël n'est pas seulement la fête religieuse, la fête nationale, c'est encore la *fête des enfans*. Elle remplace pour eux la fête du jour de l'an et s'appelle *Weinacht*.

La veille de *Weinacht*, toute la terre germanique est en rumeur : sur les bords du Rhin comme sur les bords de l'Elbe et du Danube ; de Mayence à Vienne, de Kœnisberg à Munich, il n'existe pas une famille noble, bourgeoise ou plébéienne, qui n'ait revêtu le costume des dimanches. Les bons Allemands mettent une telle importance à la *Noël des enfans*, qu'ils s'y préparent un mois d'avance. A cet effet on a établi dans chaque ville une foire qui dure de quinze jours à trois semaines ; on l'a surnommée la *foire des enfans*.

Cette foire se tient ordinairement sur la place du marché ou *markt*. Des tentes aux draperies de couleur éclatante, des maisonnettes en bois, aussi élégantes de formes qu'égayées par le bariolage de leurs peintures variées, remplissent le champ de la foire ; dans ces maisonnettes et sous ces tentes sont établis des magasins et des boutiques ne renfermant que des objets pouvant servir de présens aux enfans, et que des marchands, tant indigènes qu'étrangers, étalent aux yeux de la foule avec beaucoup de goût et de coquetterie. Ici ce sont les quincailliers et les fabricans de joujous de Nuremberg ; là se tient la pâtissière hambourgeoise avec ses gaufres croquant sous la dent et sortant brûlantes de son fer rougi ; plus loin c'est le petit marchand de pains d'épices de Francfort, pains d'épices aussi variés de goût que de qualité, et toujours saupoudrés d'anis multicolores ou de toutes couleurs, etc., etc. N'oublions pas surtout la marchande de la forêt Noire, avec ses jeux d'oie, de patience, de guerre, ses agathes, ses toupies, ses cerceaux... Je n'en finirais pas si je voulais tout dire.

blanc de Frescard avait eu soin, avant, de faire sa bonne part. Vous ne croirez pas que toute la belle argenterie qu'avait laissée M. Mauras a été toute *fondue*, quoi? dans des comptes où c'était à ne rien y voir. Et, avec çà, que votre mère n'ose pas lever la tête, car on dit qu'il y a du frauduleux dans l'affaire; je le crois bien, mais pas à son endroit.

— Mathieu... M. Jars, dit André d'une voix frémissante, auriez-vous?... — Tout à coup il s'arrêta, à l'instant où, pour sa mère, il allait presque demander la charité; il porta vivement la main à son gilet où était placée la montre léguée à lui par son père, puis il reprit : M. Jars, M. Mathieu, j'ai un service à vous demander; attendez-moi, je reviens, je vais jusqu'à cette maison où vous voyez cette lanterne en transparent.

— Ah! bien, la lanterne du Mont-de-Piété, répondit naïvement Mathieu Jars.

En effet, André fut engager la montre de son père, sur l'estimation de laquelle il reçut 50 fr. Au moment où il allait sortir, un homme ouvrit la porte du bureau; il crut se tromper, mais non, c'était bien M. Frescard. Un soupçon qu'il ne put s'expliquer le fit se dérober à l'écart. — Prêtez-moi sur douze couverts à filets, dit Frescard d'une voix sèche? — Quel est le chiffre, lui demanda-t-on? — Un A et un M, répondit-il? — Votre nom? — Auguste Mescard. »

André tressaillit; toute une horrible trahison, tout un vol semblait lui être expliqué.

Il fut rejoindre précipitamment Mathieu, et lui dit : « Mathieu, mon ami, rendez-moi un service : voilà 50 fr., portez-les sur le champ à ma mère, mais ne dites pas qu'ils viennent de moi. — Sur votre honneur! dites que c'est M. Balgué, dont nous n'avons jamais été payé, qui vous a chargé de lui remettre cet à compte.

« Ah! M. André, pourquoi avez-vous quitté votre mère », dit le brave Mathieu en lui serrant la main, et le laissant tout joyeux et léger de sa commission. »

Dès le lendemain, André était allé expliquer sa surprise et ses soupçons à la justice. Quelques jours après, Frescard était arrêté : de fortes sommes dont la présence ne put être expliquée furent saisies chez lui; un nouveau syndicat revint sur la faillite veuve Mauras et compagnie, et trouva, au détriment de la veuve, des détournements de fonds considérables, motivés sur des créances fictives inscrites dans les livres. Il fut, d'après les premières découvertes, facile de prouver que l'argenterie, supposée vendue pour satisfaire à des obligations de commerce, n'était autre que celle engagée par Frescard devant André.

—

C'était Noël, la malheureuse veuve qui voyait revenir vers elle sa réputation de probité avec la majeure partie de son crédit et ses épargnes, demandait à tout le monde, sans pouvoir obtenir de réponse, qui l'avait sauvée (car André était parvenu à cacher son nom et ses démarches). Assise devant un bon feu, elle serrait dans ses bras le petit Simon; Mathieu Jars était près d'elle, et regardait souvent du côté de la porte.

« Mon Dieu, disait la pauvre veuve, où donc est mon André? car je suis toujours aussi malheureuse, s'il n'est pas là avec nous. »

— Me voilà, mère! s'écrie le jeune homme en poussant la porte et se précipitant dans les bras de l'heureuse femme. Me voilà; depuis quelques mois je ne vous ai pas quittée.

— Ah! c'est toi, enfant!... André, ce doit être toi, ce jeune homme qui a démasqué cet horrible Frescard, toi, ce bon cœur qui voulait se cacher.

— Oui... moi!.. c'est vrai... dit André pleurant à chaudes larmes et serrant sur son front, sur ses lèvres, les mains tremblantes de sa bonne mère.

Un tableau comme celui-ci, c'est beau, mais cela fait mal et ne s'écrit pas.

Après une heure, le calme du bonheur commençait à succéder à ces luttes saisissantes des nobles cœurs; André, pour sauver sa mère de cette émotion qui l'oppressait, s'écria en sautant follement : — Mère, enfans, laissons-le passé : c'est aujourd'hui Noël; faisons des crêpes!

Cette bizarre proposition, arrivant ainsi à l'improviste, provoqua un éclat de rire général et n'en fut que plus chaleureusement adoptée.

Il saisit une poêle pendue à la paroi d'une grande cheminée, puis la laisse tomber en s'écriant : mon oncle!

— Moi! dit l'abbé qui refermait la porte. Allons, enfans, j'ai bien prié Dieu pour vous, est-on au moins tranquille, heureux?

— Oh! bien heureux, lui répond sa sœur en courant à lui et lui serrant les mains avec un grand sourire sur toute sa figure. Cependant, ajoute-t-elle à demi-voix, je n'ose pas y croire tout à fait.

André embrassait son oncle. — Mon enfant, lui dit celui-ci, un jeune garçon qui porte un paquet, te demande.

« Bien! mon cher oncle, je sais ce que c'est. »

En effet, le petit commissionnaire entrait; et, pendant qu'il se délivrait de sa charge, on se mettait aux crêpes : d'ici, le feu qu'on dispose; delà, la poêle qu'on prépare; les œufs qu'on casse, la farine qu'on pétrit, puis qu'on délaie.

C'est un spectacle charmant à voir, en vérité, que tous ces parens, pères, mères, oncles, tantes, se promenant avec les jeunes objets de leur affection, et, saisissant à la volée, dans le regard ou la parole fugitive du petit garçon ou de la petite fille, l'expression profonde du desir, afin de faire acheter ensuite, et sans que l'enfant s'en doute le moins du monde, celui ou ceux des objets étalés qui ont paru le charmer plus que tout autre. C'est souvent le secret de la comédie.

Enfin, au temps d'attente a succédé le jour de joie et de grâce : *la Noël des enfans est arrivée.*

Que de jeunes cœurs palpitent pendant cette heure qui sépare le repas du soir de la fête proprement dite, de cette fête où chaque enfant recevra son présent désiré! Mais, silence, le chef de la famille a dit, en prenant un flambeau : « L'arbre de Christ nous appelle. »

Alors, grands et petits se sont levés de table, comme un seul homme, et se sont élancés sur les pas du maître de la maison. Pour la première fois depuis huit jours la pièce principale et la plus ornée du logis, ou le salon, est accessible aux regards curieux des enfans. Entrons avec eux pour jouir de leur étonnement naïf. Au milieu de l'appartement notre œil découvrira tout d'abord l'*arbre de Christ*, ployant sous le poids des bonbons dorés et des innombrables petites bougies allumées; puis, sur une longue table richement décorée, nous verrons, plantés dans une épaisse couche de sable d'or, autant de petits arbres de Christ qu'il y a d'enfans dans la famille; à chacun de ces rameaux est écrit le nom de l'heureux possesseur, et à ses pieds les divers cadeaux qui lui sont destinés, et qu'il souhaitait si ardemment quand il les a admirés à la foire.

Ai-je besoin de décrire les émotions, les espérances, les joies de ces cœurs d'enfans dans les plaisirs de cette soirée, attendue d'une année à l'autre; de cette soirée où se réalisent tous les rêves d'une imagination juvénile? En un instant mille vœux sont exaucés! — Une boîte de soldats de plomb; une poupée habillée en servante ou en paysanne; une assiette de massepain ou de caramel, voilà ses châteaux fantastiques; toutes les portes de son paradis sont ouvertes... Heureux temps, heureux âge, pourquoi passez-vous si vite!

En vérité, mes jeunes amis, nulle part, que je sache, on ne voit distribuer de ces légers présens en aussi grande quantité qu'en Allemagne; le plus mince ouvrier, la femme la moins fortunée, croiraient manquer au plus saint des devoirs s'ils n'y consacraient bonne partie de leurs épargnes. Mais, je dois le répéter, ces cadeaux sont plus abondans que coûteux; aussi, quand ce même soir, de petites villageoises viennent, vêtues de blanc et la tête couronnée de fleurs et de lauriers, entonner sous les fenêtres des citadins des hymnes en l'honneur de Jésus nouveau-né, les enfans les appellent à eux et leur partagent, en récompense de leurs chants religieux et naturels, la

« Mère, pour vous la première, elle sera bonne. Fines crêpes, feu flambant ! dit la sagesse culinaire... Que ça flambe donc !

Disant cela, André saisit une liasse de feuilles volantes dans le paquet que l'on vient de lui apporter, et en fait un feu digne de la Saint-Jean.

Le bon jeune homme était fou de satisfaction ou plutôt de ravissement ; il oubliait le brave Mathieu Jars, son cher oncle, ne voyait que sa mère et son petit Simon, allait de l'un à l'autre, leur donnant leurs crêpes, les sucrant, et recourant à son paquet pour soutenir l'activité du feu.

« Mais, André, dit enfin madame Mauras, que brûles-tu donc là ?

— Un remords, mère, répondit-il ? Puis, s'approchant d'elle, il lui dit à voix basse et en se mettant à genoux : voyez-vous, chère mère, pardonnez-moi; une de vos larmes a humecté toutes ces folies, ces griffonnages: elle oppresse mon cœur, cette larme, je veux l'oublier, l'oublier à jamais, qu'elle s'évapore !

— Ainsi, dit le bon abbé, c'est donc fini ; notre André n'a plus son esprit de...

— J'ai de bons bras, mon oncle, répond-il ; et, avant six mois nous aurons le premier atelier du faubourg.

Et, sur ces mots, avec une énergie pleine de sentiment, il fut jeter dans le feu les dernières feuilles.

« Mais enfant, dit madame Mauras ! pourquoi brûler cela ? garde quelque chose.

— Il ne reste qu'une feuille, mère ; à vous, hommage de l'auteur, dit-il, d'une voix folle et gaie comme quinze ans au 1er mai.

— Deux lignes seulement sur cette feuille. Qu'est-ce donc, dit l'abbé ?

— Je l'ignore, mon oncle, répondit André; —car, en effet, le hasard seul avait gardé cette feuille pour la dernière.—

— Je lis, mon neveu; écoutez, ma sœur.

C'était une sentence prise par André pour épigraphe à l'une de ses œuvres inconnues, et copiée de quelque poète philosophe.

— Voyons donc, dit en souriant André qui tenait les deux mains de sa mère.

L'abbé lut :

« Un bon cœur qui sacrifie ses goûts pour remplir un devoir, » c'est un beau livre où les anges viennent lire à genoux !

ALFRED VANAULD.

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

JEANNE MANDROZ.

Avez vous vu au jardin des plantes, dans l'une des grandes cages ou volières de cet admirable établissement, un énorme oiseau de proie à l'œil perçant et hardi, au bec crochu et acéré, aux serres armées d'ongles déchirans, dont le plumage est d'un brun fauve moucheté de points noirâtres ? Ce volatile est le grand aigle ou aigle des Alpes, le roi, comme le plus courageux de oiseaux : il a quelquefois jusqu'à trois pieds et demi de longueur et huit pieds et demi de tour, les ailes déployés, et on l'a surnommé aigle des Alpes parceque c'est surtout de ces hautes montagnes qu'il fait son séjour habituel.

Or, un aigle de cette espèce a donné lieu, il n'y a pas longtemps, à une action fort honorable pour une jeune fille du Cantal appelée Jeanne Mandroz.

Le *Cantal* est un département qui tire son nom de la plus élevée de ses chaînes montagneuses ; formé d'une partie de la Haute-Auvergne et du Velay, ce département n'est ni très étendu ni très populeux : deux cent cinquante à deux cent soixante mille habitans répartis sur un territoire de vingt lieues carrées; il est, en outre, presque en totalité hérissé de rochers et sillonné de ruisseaux profonds. Le Cantal, placé au centre du département le couvre dans tous les sens de ses nombreuses ramifications volcaniques; et toutes ces montagnes formées de porphyre, de balsate, de laves éteintes, de scories et de pierre ponce, sont fréquemment battues par des vents impétueux, et conservent pendant près de huit mois de l'année les neiges amoncelées sur leurs cimes. Cependant des eaux limpides se font jour à travers leurs rochers, et réunis en ruisseaux, elles forment ça et là des cascades dont les dispositions variées animent des paysages charmans, puis vont se rassembler plus bas en rivières, et donnent naissance à la Rue, à la Tuyère, à la Dordogne. Mais si je voulais vous décrire tout au long les beautés de ce pays pittoresque, il me faudrait beaucoup de temps, et je n'en ai que pour raconter l'intéressante histoire que je vous ai promise.

La famille Mandroz, composée de cultivateurs aisés, habite le village de Feuillac, non loin de Salers dans l'arrondissement de Mauriac. Je dis que ces bons cantalais l'habitent, mais c'est seulement huit mois de l'année, c'est à dire de la fin de septembre au commencement de juin, car dès qu'un soleil brillant darde sur la terre ses chaleureux rayons, hommes, femmes, enfans et bestiaux de quitter à l'envi les basses vallées pour gravir les

---

plupart des bonbons et des menus jouets qu'ils ont reçus dans ce jour de fête.

Vous le voyez, la Noël des enfans, en Allemagne, sert à développer le doux sentiment de la bienfaisance.

Aussi, mes jeunes amis, des cris d'une bruyante allégresse se propagent bientôt des maisons dans les rues : ce sont des rires prolongés, des explosions de bonheur, un délire universel; et les forêts de l'arbre de Christ, illuminant chaque étage de chaque demeure, répandent dans toute la ville une lumière éblouissante.

Le plus souvent un concert de famille et un bal d'enfant improvisé au piano (cet ami de la maison sur le sol de la Germanie), terminent et rendent plus vifs encore les plaisirs d'une fête charmante à laquelle j'ai assisté moi-même, mes bons amis, et dont j'ai gardé le plus agréable souvenir.

L. AUQUIER.

UNE INDIENNE CONVERTIE.

Le brave général Allard (qui de simple officier de l'armée française parvint par son courage et son intelligence à la haute dignité de généralissime du roi de Lahore), avait, dans l'une de ses premières campagnes aux Indes, fait un grand nombre de prisonniers, entre autres une petite fille âgée de trois ans. Prenant en pitié l'orpheline indienne, le général la fit élever avec soin, mais dans les mœurs et la religion du pays; puis, au bout de quelque 12 ans, il épousa sa protégée, dont il eut plusieurs enfans, tous chrétiens. Désireux de revoir sa patrie et d'y conduire ses fils, le général Allard s'embarqua il y a quelques années pour la France, où sa femme voulut le suivre. Mais tandis qu'il était, à Paris, l'objet de la faveur publique, elle était restée à Saint-Tropez (Provence), ville natale de son mari, pensant que sa difficulté à s'exprimer en français, l'étrangeté de son costume et de son teint, enfin les cérémonies de sa religion attireraient sur elle les regards d'une curiosité indiscrète. — Cependant l'illustre officier, pour tenir sa parole, était retourné, seul, auprès du roi de Lahore. On sait qu'il trouva la mort dans ce voyage. Cet événement, aussi pénible qu'inattendu, a eu pour résultat la conversion de sa veuve au christianisme. En cherchant des consolations à sa douleur, elle s'est fait instruire des vérités et des mystères du catholicisme; son cœur a été touché de la sublimité de la religion du Christ et elle a voulu abjurer les erreurs de son ancien culte. Son baptême a eu lieu solennellement le 15 de ce mois, au chef-lieu du département, et leurs majestés le Roi et la reine des Français, ses parrain et marraine, y ont été représentées par le préfet et par sa femme.

montagnes et pour s'établir jusqu'au milieu de l'automne dans le village d'été, autour duquel chèvres, moutons, mulets, et grasses génisses trouvent une abondante pâture dans les herbes tendres et parfumées.

Donc, cette année, au mois de juillet, tandis que le reste de la famille était dispersé sur les montagnes, occupé à divers travaux champêtres, Jeanne et sa sœur, mariée depuis un an, et déjà mère d'un beau petit garçon de trois mois à peine, avaient gardé le logis qui, à l'extrêmité du hameau, était peu distant de la rivière, aussi-bien que du rocher à pic appelé Pic-de-Cabre ou Pic-de-la-Chèvre.

Le temps était superbe, les deux jeunes femmes voulurent en profiter pour laver au ruisseau quelques pièces de linge, et elles portèrent avec elles le petit enfant endormi dans son berceau. Ce travail domestique terminé, la sœur de Jeanne vient auprès de l'enfant pour lui donner sa nourriture habituelle, mais quelle n'est pas son étonnement et sa douleur lorsqu'elle trouve le berceau vide! — Où était son nourrisson? qu'était devenu son fils adoré?

Hélas! un aigle monstrueux venait de l'enlever de sa couchette!

Attirée par les cris désespérés de la pauvre mère, Jeanne avait aperçu la première l'oiseau de proie tenant dans ses serres l'innocente créature, et qui montant, montant, d'une aile rapide, planait déjà dans les nuages.

Que fallait-il faire? si l'on effrayait l'aigle par de bruyantes clameurs ou par des coups de feu, il était capable de lâcher l'enfant qui serait tombé brisé sur la terre.

La jeune fille dans son admirable présence d'esprit songea tout d'abord à cet affreux danger, et envoyant sa sœur, plus morte que vive, quérir du secours au village, elle prit une résolution héroïque.

Elle avait remarqué plusieurs fois l'oiseau et reconnu qu'il dirigeait toujours sa course vers un des sommets du Pic-de-Cabre: » C'est-là sans doute, se dit-elle, qu'est son aire (ou nid) et sa couvée; il s'agit d'y arriver avant lui et de lui arracher l'enfant.

Mais cette résolution héroïque, comment l'exécuter? c'était-là le difficile, l'impossible presque. Le rocher qu'il fallait escalader est d'une hauteur prodigieuse; point de sentier tracé et à chaque pas des pierres, des cailloux qui roulent sous le pied et vous entraînent dans leur chute.

Jeanne Mandroz voyait bien le péril imminent; rien ne put arrêter son ardeur... il s'agisssait du bonheur de toute sa famille.

Les pieds nus, armée d'un petit couteau de poche, elle se mit courageusement à descendre le rocher, s'accrochant des mains aux aspérités et aux broussailles, passant à travers des crevasses et au-dessus des précipices que les chèvres elles-mêmes auraient hésité à franchir; enfin le corps déchiré en vingt endroits différents, les bras en sang, harassée de fatigue, mais n'y songeant pas le moins du monde, la voilà arrivée sur le pic

C'était beaucoup, sans doute; cependant où trouver le nid?

A force de recherches elle découvre enfin une cavité, et dans cette cavité, jonchée de petites branches d'arbre et d'animaux morts, de toute espèce : lièvres, lapins et agneaux, plusieurs aiglons attendant leur pâture.

Ce spectacle était horrible à voir; l'aire de l'aigle ressemblait à l'antre d'une bête féroce; Jeanne n'en fut point effrayée; elle descendit résolument dans le trou, et se blotissant de son mieux derrière un rempart de venaison, elle attendit l'arrivée de l'oiseau de proie.

Cette attente pleine d'anxiété ne fut pas longue. L'aigle, chargé de l'enfant encore recouvert de ses langes ne tarda pas à se présenter à l'entrée de son aire. Alors Jeanne sortant tout à coup de sa retraite, son petit couteau à la main, se jette sur le volatille qui, pris à l'improviste, commence par avoir peur et laisse tomber de ses serres l'innocente créature que la jeune fille reçoit dans ses bras. Mais bientôt reprenant courage, l'aigle furieux veut reconquérir la proie qu'on lui a ravie, et un combat acharné commence.

Figurez-vous dans un creux de rocher, à quelque mille pieds au dessous des vallées, une jeune fille luttant avec le plus intrépide des oiseaux! celui-ci frappant du bec et de l'aile, celle-là esquivant avec adresse les terribles coups de son adversaire et cherchant à l'atteindre à son tour de son arme tranchante! Ce combat singulier dura près d'un quart-d'heure; enfin, grâce à la protection du ciel, Jeanne blessa si vigoureusement l'aigle à la gorge qu'il finit par lui céder le terrain.

Profitant aussitôt de cet instant de stupeur, notre héroïne eut hâte de sortir de ce repaire et, chargée de son doux fardeau, elle descendit ou plutôt glissa le long du Pic-de-Cabre; et ce ne fut pas une joie ordinaire que celle de la famile cantalaise et de tous ses amis, lorsqu'ils virent arriver Jeanne Mandroz au village, tenant sur son sein l'enfant si miraculeusement délivré.

LA VICOMTESSE D'ALBY.

L'ENFANT AMATEUR D'OISEAUX.

(Un oiseau sautille sur le bord du toit d'un pavillon, dans un jardin; un enfant le contemple et cherche à l'attirer à lui.)

L'ENFANT.

Ecoute, oiseau! je t'aime et je voudrais te prendre.
Seul, au toit, sans témoins, comment peux-tu chanter?
Moi, quand je suis tout seul, je m'en vais.—S'arrêter
C'est attendre ou dormir; et courir c'est apprendre:
Nous courrons! Je t'invite à mon jardin, très grand,
Plus grand que cette plaine, et qui sent bon de roses.
Mon père y va chanter ses rimes et ses proses;
Ma mère y tend son linge et le lave au courant

Moi, j'y vis en tous sens, comme l'oiseau qui vole;
Je monte aux murs en fleurs, aux fruits plantés pour moi:
Viens! je partagerai les plus beaux avec toi;
Viens! nous partagerons tout, excepté l'école.

Depuis que je t'ai vu pour la première fois,
Je ne sais qu'inventer pour imiter ta voix.
Oh! les hommes devraient chanter au lieu d'écrire;
L'encre et les lourds papiers les empêchent de rire,
Tu chanterais pour moi, du moins, si tu m'aimais;
Mais tu t'en vas toujours et tu ne viens jamais!

Viens! sois reconnaissant, je tiendrai ta fontaine
De verre, toujours propre et, sois sûr, toujours pleine.
L'école, c'est ma mort! Jamais tu n'y viendras;
Je serais bien fâché d'y faire aller personne;
Je n'ai jamais sommeil que quand l'étude sonne.
Toi, sans penser à rien, libre, tu m'attendras
Dans ta cage; elle est d'or, et solide, et cachée
Sous la vigne flottante autour de ma maison.
Tu verras le soleil descendre à l'horizon,
Et tu diras le jour à ma mère couchée.
Tu n'as vu nulle part de nid mieux fait, plus vert;
Plus frais quand on a chaud, plus chaud quand c'est l'hiver.
Tout s'y trouve. On y peut loger un grand ménage
D'oiseaux. C'est un palais!

L'OISEAU.

Oui, mais c'est une cage;
Et pour mes goûts d'oiseau, mon garçon, j'aime mieux
Les cieux!

MADAME DESBORDES-VALMORE.

HISTOIRE D'HENRI MONDEUX.

Le jeune pâtre tourangeau dont nous allons raconter la vie est l'un de ces enfans prodiges qui semblent un défi entre la nature et la science.

Né à Neuvy-le-Roi, près de Tours, le 22 juin 1826, Henri Mondeux était le cinquième enfant d'un pauvre bucheron. Son père, sa mère et ses frères étant obligés de travailler hors de leur domicile pour gagner leur vie, le jeune Henri fut en quelque sorte abandonné dès sa naissance ; à peine sa mère avait-elle le temps de lui apporter une nourriture souvent insuffisante, et personne ne surveilla sa première enfance. A l'âge de trois ans, une fièvre cérébrale faillit l'emporter ; puis, à peine âgé de six ans il perdit sa mère. Quand elle fut morte, Jacques Mondeux, son père, quitta Neuvy pour aller demeurer à la *Vallée*, vastes prairies entre la Loire et le Cher, où il songea bientôt à se remarier; et comme il craignait que la femme qu'il avait l'intention d'épouser ne voulût pas se charger d'un enfant, il lui cacha l'existence de Henri. Alors commence pour ce pauvre enfant une vie plus déplorable encore que celle de ses premières années ; forcé de quitter le toit paternel, il erre dans la campagne, vivant de rapines et d'aumônes ; couchant tantôt dans les bois, tantôt dans quelque étable où il s'introduisait furtivement, et regardant comme ses meilleurs jours ceux où il parvenait à se procurer assez de pain pour apaiser sa faim.

Cette vie sauvage rendit son caractère irascible et indomptable en même temps que la force physique, prodigieuse dont il était doué commençait à le faire redouter ; et déjà bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, comme il s'était déjà fait dans la contrée une réputation de *grand calculateur*, les superstitieux paysans tourangeaux le déclarèrent sorcier.

En effet le calcul était pour le jeune Henri le passe temps le plus agréable, et, lorsqu'il était seul dans les champs, il assemblait de petits cailloux à l'aide desquels il composait et décomposait les nombres. Quelle force intérieure dirigeait ses idées vers ce but? la même sans doute qui poussa Pascal, à peine âgé de douze ans, à s'enfermer pour tracer des figures géométriques avec du charbon et le fit parvenir seul, sans leçons et sans livres, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide.

Enfin l'existence devint un peu plus supportable pour Mondeux: son frère aîné parvint à le faire entrer en qualité de pâtre dans une ferme des environs de Tours; il eut là, pour traitement du pain noir tous les jours, quelques têtes d'ail de temps en temps, et trois paires de sabots par an ; et sa mission fut de garder les vaches dans les prairies du Cher. Tout en gardant ses vaches, le petit pâtre, qui avait alors onze ans, continua à se livrer à son occupation favorite, le calcul; bientôt les cailloux lui devinrent inutiles : opérant par la seule force de la mémoire, il s'amusait à traduire en heures, en minutes, en secondes et en tierces l'âge des personnes qu'il connaissait ou qu'il arrêtait au passage, et pour prix de ses solutions, il obtenait parfois quelques sous.

Un jour Henri avait perdu son couteau, une superbe eustache de 10 centimes ; c'était une grosse perte pour le petit pâtre, et il pleurait en marchant derrière ses vaches. Deux dames qui se promenaient de ce côté, eurent pitié de sa douleur, et essayèrent de le consoler.

— Ah ! leur dit Mondeux, si je savais aussi bien deviner que calculer, j'aurais bientôt retrouvé mon couteau !

— Tu calcules donc bien, mon enfant ?

— Oui, madame, répondit Henri en s'essuyant les yeux. Tenez, dites-moi votre âge en années, et j'va vous l'dire tout de suite en heures, en minutes, et même en secondes.

La question pouvait être fort indiscrète, dit le spirituel écrivain auquel nous empruntons les pricipaux faits de cete histoire, mais par bonheur la dame accusa dix-neuf ans. Henri ne réfléchit pas pendant une demi-minute, et il dit avec assurance :

— Alors, madame, vous avez 599,184,000 secondes.

Revenues à Tours, les dames racontèrent cette aventure à plusieurs personnes. M. Emile Jacoby, qui dirigeait à Tours une maison d'éducation et un journal littéraire, entendit parler du jeune pâtre, et se mit à sa recherche.

» Lorsque je le découvris, dit M. Jacoby, il était dans l'attitude d'un homme qui pense profondément, appuyé sur son bâton, et les yeux levés vers le ciel. L'expression de sa physionomie, sa pose, tout en lui me frappa et j'avais deviné qu'il était l'enfant que je cherchais avant même qu'il m'eût adressé la parole. »

Mondeux apercevant M. Jacoby, lui demande quelle heure il est. — Il est, mon ami, la moitié du tiers des trois quarts de douze heures. — Alors, reprit l'enfant sans hésiter, il est une heure et demie. M. Jacoby lui offrit de lui apprendre à lire et à écrire. Henri accepta avec joie, et bientôt ses progrès dépassèrent toutes les espérances de son maître, qui se dévoua à son education et qui, pour diminuer la rudesse de son caractère l'amena à Paris, après lui avoir fait parcourir plusieurs autres grandes villes. Bientôt le nom du jeune pâtre retentit dans la capitale; Henri donna des séances où se pressèrent toutes les célébrités scientifiques et littéraires, et chacun voulut lui donner un témoignage d'admiration. L'institut nomma, pour examiner le jeune Mondeux, une commission composée de MM. Arago, Couchy, Sturm et Liouville, et sur le rapport de cette commission, l'Académie a émis à l'unanimité le vœu que le gouvernement fournisse à M. Jacoby les moyens de continuer à développer de plus en plus les rares qualités qui peuvent faire espérer que cet enfant extraordinaire se distinguera un jour dans la carrière des sciences.

Mondeux a maintenant quinze ans et demi, et voici quelques anecdotes qui pourront donner une idée de la puissance de son génie. Il n'avait encore que treize ans, lorsque se trouvant à Saint-Malo, au milieu des notabilités de la ville, un commissaire de marine lui demanda combien un parc d'une certaine longueur et d'une certaine largeur contenait d'huitres d'une dimension donnée. Henri ne réfléchit pas un tiers de minute, et il donna le nombre. Le commissaire qui avait longuement calculé de son côté prétendit que le résultat trouvé par l'enfant n'était pas juste. — Eh bien, dit Mondeux, quel nombre avez-vous trouvé? le commissaire donna un nombre. Il est donc clair, reprit le jeune pâtre que c'est vous qui vous trompez, car votre nombre est impair ; or comme le fond de l'opération ne consiste qu'à multiplier un nombre pair par un nombre impair, le résultat doit être un nombre pair. Et des tonnerres d'applaudissemens couvrirent la voix de ce prodigieux enfant.

Dans une des nombreuses séances qu'il donna à Paris, on lui posa ce problème : «Sur une place publique se trouve un bassin d'une capacité inconnue ; autour de ce bassin sont réunies » des personnes dont on ne dit pas le nombre, et qui portent » des vases d'une capacité également inconnue. Tout ce qu'on » sait, c'est que les personnes puisent à ce bassin, et que la première prend 100 litres et le 1/13e du reste, la deuxième » 200 litres, et le 1/13e du reste, la trosième 300 litres et » le 1/13e du reste et ainsi de suite. De cette manière, toutes » les personnes qui étaient autour du bassin ont emporté une » même quantité de litres d'eau, et le bassin est vide. On demande combien il y avait de litres d'eau dans le bassin; combien il y avait de personnes autour; et quelle quantité de litres » chacune d'elles a emporté.

Le savant qui posait ce problème avait fait plusieurs pages de signes algébriques pour en trouver la solution. Mondeux, les

mains dans les poches, ne réfléchit pas dix secondes et répondit :

Le bassin contenait 14,400 litres d'eau ; douze personnes y ont puisé, et chacune d'elle a emporté douze cents litres. Cela fut trouvé exact et toutes les personnes présentes demeurèrent muettes d'admiration.

Mondeux ayant été présenté à M. Bouilly, cet excellent et aimable vieillard lui fit la question que voici : Un amiral est » chargé de diriger aux Grandes-Indes une flotte composée de » 15 vaisseaux contenant chacun 527 hommes d'équipage. Le » trajet sera de 6 mois ou 183 jours. Chaque individu con- » somme par jour un biscuit et demi de mer ; combien faut-il » que l'amiral, pour alimenter tout son monde fasse embarquer » de biscuits ? » Henri répondit sur-le-champ qu'il faudrait que l'amiral fît embarquer *deux millions cent soixante-neuf mille neuf-cent vingt-deux biscuits et demi* ; et le pauvre enfant parut tout honteux qu'on lui eût posé un problème si facile à résoudre, bien qu'il n'y ait pas au monde un arithméticien capable de faire de mémoire ce calcul qui n'avait pas coûté à l'enfant vingt secondes de réflexion.

L. LEFÈVRE.

LE MARQUIS DE LA CRAPAUDINE.

Si la présomption est chose blâmable, même chez l'homme instruit et possédant l'expérience de la vie, combien n'est-elle pas ridicule et dangereuse chez les jeunes gens, qui ont tout à apprendre et dont le caractère est encore à former.

Le fils du marquis de Beuve était un de ces présomptueux ; nous ne dirons pas orgueilleux, car la présomption n'est, à proprement parler, que la vanité en herbe; et notre petit Monsieur, qui comptait à peine treize ans, enfant gâté de famille, quand ses camarades l'appelaient tout bonnement Richard, se rebiffait en criant très haut : Je suis le fils aîné du marquis de Beuve; phrase longue et peu adroite pour dire : Je suis marquis ! Aussi de temps en temps était-il abordé par plus d'un : « Salut au marquis de Carabas !... » (On possède ou on ne possède pas son Chat Botté !)

Sa présomption souvent lui coûta cher : en entrant dans sa pension, il voulut s'attaquer à tout ce qu'on y apprenait..—Après trois ans, il *conjuguait* un mot, *déclinait* un verbe, cherchait le *multiplicateur* dans une *soustraction*, et charbonnait au dessin des yeux qu'on prenait pour des oreilles. Il prétendait savoir monter à cheval et faillit se faire rompre le cou ; il disait savoir nager, et manqua se noyer dans une mare où *Barbe-sale*, le dogue de la ferme, n'avait pas de l'eau jusqu'au ventre ; à peine entré dans la mare, il avait eu peur et s'était laissé choir dans un pied et demi d'eau : car le courage accompagne rarement la présomption.

La présomption a son siége dans l'amour-propre exagéré ; aussi, ce n'était pas les leçons isolées qu'avait subies Richard, qui pouvaient le guérir ; il fallait qu'il fût attaqué dans le principe du défaut, attaqué souvent, encore, et toujours. Or, une épithète, ou *sobriquet*, vit long-temps, s'attache à vous et ne vous abandonne que lorsque, par une nouvelle manière d'être, pleine de franchise, vous forcez à le faire oublier.

En ce temps, on changea les titres du petit marquis de Carabas, et voici comme :

Son père, long-temps aveuglé par sa tendresse, vit enfin que la suffisance de son fils le mettait dans des situations niaises et parfois dangereuses, et, sans lui en dire un mot, il se promit bien de lui donner, si l'occasion se présentait, une première leçon. — Richard avait deux pigeons à la gorge moirée bleu et vert sombres, ayant une huppe noire frisée et des ailes d'un fauve ardent, sur le bord desquelles glissait un petit filet d'azur tout capricieux. C'étaient, comme le lui disait la vieille tante qui lui envoyait ce cadeau, *les phénix des pigeons*.

— Mon père, fit-il, il leur faut un colombier auquel nous les habituerons peu à peu. Ils y feront des œufs, et, moi seul, dans le pays, j'aurai de leur espèce.

— Bien ! dit le marquis d'un ton demi-railleur ; nous avons le menuisier qui refait le plancher et les boiseries de la salle à manger, il t'arrangera cela.

— Non, mon père, ce sera moi !

— Toi ?... tu connais encore le rabot et le ciseau ?

— Je ne prétends pas cela ; mais je veux donner le plan du colombier et le faire exécuter sous mes yeux.

— Fais attention, Richard, tu ne feras rien de bon, de bien. Je n'accède à ta demande qu'à la condition que voici : « Si tu ne réussis pas dans ton colombier, ses hôtes sont à moi ; j'en dispose à mon gré.

—J'accepte la condition, dit Richard.

Cela fut arrangé comme il était convenu. Richard donna ses idées, et le malin menuisier, obéissant toujours sans faire la moindre remarque, bâtit une espèce de château de cartes, ne s'appuyant sur aucun fondement, qui s'élevait, tout grêle, à une hauteur ambitieuse, percé d'étage en étage de petites gueules de four et portant un couronnement épâté comme le chapeau d'un champignon.

Les pigeons y furent logés, séquestrés, en attendant qu'ils se fussent fait, avec le temps, une patrie de cette prison merveilleuse.

Fier comme s'il eût bâti le Louvre, Richard partit le lendemain pour la ville. Quatre jours après, il revenait à la campagne avec deux de ses amis de pension, son cousin Félix et ses deux cousines; il voulut faire admirer tout de suite à sa petite compagnie son chef-d'œuvre de pigeonnier; mais on venait de servir le dîner, qui promettait d'être délicieux, et l'on remit la partie.

« Qui veut de ces pigeons à la crapaudine ? demanda M. de Beuve quand tout le monde fut à table. Un sourire accompagné d'un : « Moi, monsieur », répondit sur toute la ligne des convives.

— Excellente ! cette sauce à la tartare, dit Richard; c'est moi qui ai appris à Magdeleine comment elle se faisait : elle oubliait le jus de citron !

Bientôt le dîner fut dévoré; et du dessert, il n'en resta pas miette.

« Comme cela, Richard, reprit son père, tu les as trouvés bien bons...

—Les pigeons ?

— Oui, les pigeons, ou, pour mieux dire, *tes* pigeons... les pigeons que t'avait envoyés ta tante.

— Mes pigeons ! s'écria-t-il, en sentant son estomac se serrer douloureusement.

— Tu le sais, lui répondit malicieusement M. de Beuve, ils devaient être à ma merci dans le cas où tu ne réussirais pas à les bien loger. Eh bien ! suivez moi tous.

M. de Beuve en tête, la petite troupe descendit dans la cour, au fond de laquelle, entre deux ormeaux où grimpait une vigne violette, ils virent le colombier démantelé, rompu tout de son long comme une grande cage à poulets.

« Mon fils, dit le père, vois donc ton colombier efflanqué, sans base, écrasé par son couronnement ! Le premier petit vent d'automne a suffi pour l'abattre. Ta présomption est sans bornes;— vois encore ce qu'elle te coûte.

—Et, ce sont mes pigeons ?... dit Richard, sans oser terminer son interrogation.

— Que j'ai fait servir à la crapaudine, répondit froidement le marquis... Cependant j'eusse peut-être pardonné aux deux innocentes bêtes, si toi-même ne leur avais donné la mort en les fai-

sant assommer par la chute de leur logis. Ton colombier, Richard, c'est l'image de ta présomption, — orgueilleusement élevée, mais ne s'appuyant sur rien et croulant au premier choc. Un grand écrivain, madame de Staël, l'a dit : *La présomption est facile à abattre... Elle a tant de hauteur et si peu de base* !

Richard fut longtemps à se consoler de la perte de ses beaux pigeons ; et, depuis cette aventure, ses amis de pension, petits et grands, l'accueillent avec ce mot d'un bel esprit, leur camarade : « Eh ! bonjour, M. le marquis de la Crapaudine ! Avez-vous enfin digéré vos pigeons ! »

A. V. DE BEAULIEU.

HAUTE LITTÉRATURE.

SUNDERLAND.

Tout n'est pas couleur rose dans le pays du despotisme, et le ridicule s'y mêle parfois au barbare pour arriver au divertissant. En voici une preuve entre mille :

Un étranger très riche, nommé Sunderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie ; il jouissait auprès de l'impératrice Catherine II d'une assez grande faveur. Un matin on lui annonce que sa maison est entourée de gardes et que le chef de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre avec l'air consterné : « M. Sunderland, lui dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige ; et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi ! monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin, quel est cet ordre ?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir ; une place peut être rendue ; mais...

— Eh bien ! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ?

— Ce serait une contrariété ; mais, avec vos richesses, on est bien partout.

— Ah ! mon Dieu ! serait-il question de m'exiler en Sibérie ?

— Hélas ! on en revient.

— De me jeter en prison ?

— Si ce n'était que cela : on en sort.

— Bonté divine ! voudrait-on me *knouter* ?

— Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

— Eh quoi ! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril ? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement il y a deux jours, elle voudrait... oh ! je ne puis le croire. De grâce, achevez : la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

— Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous empailler.

— Empailler ! c'est une mauvaise plaisanterie, s'écria Sunderland en regardant fixement son interlocuteur.

— Je le répète, empailler.

— Mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a pas conservé la sienne : est-ce qu'on empaille un homme comme un ours ou comme un renard ?

— Hélas ! mon pauvre ami, c'est ce que je me disais : aussi à ce mot empailler, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter ; j'ai marqué ma surprise, ma douleur ; j'allais hasarder d'humbles remontrances ; mais mon auguste souveraine, irritée de mon hésitation, m'a commandé de sortir de son appartement et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné.

Il est impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier.

Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Sunderland le prie, le conjure, le presse vainement de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu enfin par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, et se charge du billet ; mais n'osant aller au palais, il se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui ci, à l'étrange langage de Reliew croit que le brave moscovite a perdu la tête, et, courant chez Catherine, il lui expose le fait.

Catherine ne le laisse pas achever et s'écrie : « Juste ciel ! quelle horreur ! En vérité ce Reliew est fou ! Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs, et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve, avec surprise, Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Sunderland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler, et comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par un sot amour-propre, il croyait une telle commission au dessous de sa dignité : voilà le mot de cette ridicule énigme. »

Ce fait ou conte paraîtra sans doute plaisant ; mais ce qui ne l'est pas, c'est le sort des hommes qui peuvent se croire obligés d'obéir à une volonté absolue, quelque absurde que puisse être son objet.

LE COMTE DE SÉGUR,
de l'Académie française.

LE GROS PATAUD.

ANECDOTE COMIQUE.

Vernet, l'illustre peintre de marine, aimait à raconter une anecdote de sa jeunesse, où le comique se joint à la moralité. Je la tiens de son fils. La voici :

Il revenait de Marseille par le coche-voiturin, espèce de lourde machine dont les mouvemens étaient si lents qu'il fallait, je crois, vingt-deux jours pour arriver à Parmi les voyageurs qui s'y trouvaient entassés, Vernet remarqua un gros homme à face rouge et ignoble qui paraissait aussi épais d'esprit que de corps ; il résolut de s'amuser un peu aux dépens de cette grotesque figure et lui fit beaucoup de politesses auxquelles le gros homme répondit fort gauchement, mais avec bonhomie.

Ayant mis pied à terre pour monter une côte que les pauvres chevaux, tout haletans, ne pouvaient venir à bout de gravir, un fossé de peu de largeur se présente sur leur chemin. Vernet, qui avait la réputation de sauter mieux qu'un cabri, parie qu'il le franchira. « Oh ! mon Dieu ! vous pourriez sauter ça ? lui demande avec étonnement celui qu'il avait choisi pour victime. — Certainement ; il est même fort étroit pour moi. — Je voudrais voir comment vous vous y prendriez. — Mais, ainsi, dit Vernet en s'élançant légèrement de l'autre côté. — Oh ! c'est vrai. Eh bien !

moi, j'ai envie d'en faire autant. Votre audace me gagne, et je me sens le courage d'essayer. — Vous! s'écria le jeune peintre en éclatant de rire, *je voudrais bien voir aussi comment vous vous y prendriez.* Je parie le dîner que vous tombez au milieu. —N'allez pas me faire peur d'avance ; voyons. Le dîner, c'est bien cher. — Un petit écu, je crois. — C'est beaucoup... N'importe, je vais tâcher. »

Après mille simagrées, le gros homme saute et tombe lourdement, mais... à un pied plus loin qu'où avait sauté Vernet. « J'aurai ma revanche, dit celui-ci un peu piqué ; vous ne me la refuserez pas, j'espère. — Oh ! non ! Ce qui est arrivé par hasard, n'arrivera peut-être plus ; cependant il faut être beau joueur; demain nous sauterons de nouveau à qui paiera le dîner.

Le lendemain, en effet, une occasion se présenta d'essayer une seconde fois leur adresse et leur agilité. Comme la veille, ce fut le gros homme qui gagna d'une semelle, s'extasiant toujours sur le *hasard étonnant* qui le favorisait; et Vernet, de plus en plus choqué du triomphe de son adversaire, proposa à diverses reprises la même partie, et perdit constamment.

Enfin, au dernier relai, le *pataud* (comme l'appelait familièrement notre jeune étourdi), s'approchant de l'artiste en herbe, lui dit après un grand salut : « Monsieur, je vous dois mille remercîmens de la bonté que vous avez eue de payer généreusement mon dîner pendant toute la route de Marseille à Paris; je veux vous en témoigner ma reconnaissance. Si quelques billets, chez Nicolet, peuvent vous être agréables, je serai heureux de vous les offrir, car j'y suis engagé en qualité de *paillasse*, et je débute dans deux jours. Ceci doit vous consoler d'avoir été vaincu. Vous sautez parfaitement, sans doute ; mais, fussiez-vous encore plus agile, plus leste, j'aurais toujours gagné, car j'ai des réserves de talent que j'aurais mises en usage pour justifier le proverbe parisien : « C'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. »

LE VIEUX CONTEUR.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Sur délibération du Conseil royal, divers ouvrages ont été adoptés pour les colléges, entre autres le *Manuel du jeune latiniste.*

— Par ordonnance du roi, MM. Cockerell, de Londres, et Kleuze, de Munich, sont définitivement élus associés étrangers de l'Académie des Beaux-Arts.

— L'école des langues orientales à la Bibliothèque compte cette année sept cours : *Arabe*, prof. M. Reinaud ; *arabe vulgaire*, prof. M. Caussin de Perceval ; *persan*, M. Quatremère ; *turc*, M. Jaubert ; *arménien*, M. Levaillant de Florival ; *grec moderne*, M. Hase ; *hindoustan*, M. Garcin de Tracy.

— La faculté de théologie de Paris a disposé ainsi son enseignement pour l'année scholaire : *Théologie dogmatique*, l'abbé Maret, prof. ; *théologie morale*, l'abbé Receveur, prof. ; *histoire ecclésiastique*, l'abbé Sager, prof. ; *droit canon*, l'abbé N....., prof. ; *écriture sainte*, l'abbé Dessaux, prof. ; *langue hébraïque*, l'abbé Glaise, prof. ; *éloquence sacrée*, l'abbé Dupanloup, prof.

— Il y aura concours, le 21 janvier 1842, à l'école spéciale de St-Cyr, pour un emploi de répétiteur d'allemand.

— Des livres et des secours d'argent ont été envoyés, par le gouvernement français, aux écoles françaises en Perse, et aux chrétiens en Syrie.

— Il n'y aura pas cette année encore de messe de minuit dans aucune des églises de Paris.

— L'ouverture de l'hospice, fondé à Vigeois par feu M. Cessac (ancien carrossier de l'empereur Napoléon et mort millionnaire), vient d'avoir lieu. Cet hospice, qui se compose de deux vastes bâtimens neufs, destinés à l'administration et aux malades, d'autres édifices ou magasins, d'une cour immense et de jardins bien aérés, est riche d'une rente de six mille francs, inscrite sur le grand livre. Déjà trois religieuses, de l'ordre du Verbe-Incarné, sont arrivées à Vigeois et ont pris la direction de l'intérieur de cet établissement, où des pauvres infirmes et des malades indigens viennent d'être admis, suivant la volonté expresse de son fondateur. D'un autre côté les religieuses se sont chargées de l'instruction des jeunes filles de la localité, conformément à l'institution de leur Ordre.

— La ville de St-Chamond vient d'éprouver une perte qu'il lui sera presqu'impossible de réparer. Dimanche dernier, à huit heures du soir, le feu a pris à sa bibliothèque qui renferme des livres précieux ; et, malgré tous les efforts des pompiers, *cent cinquante ouvrages* d'éditions rarissimes et mêmes uniques ont été la proie des flammes! Cette collection était un legs du célèbre Dugas-Montbel.

— Voici comment sont faits cette année les cours de l'école des Beaux-Arts :

Théorie.—M. Baltard.
Histoire.— M. Lebas.
Construction.—M. Jay.
Mathématiques.—M. Courtial.
Paysage.—M. Girard.
Anatomie.—M. Emery.
Hist. des antiquités.—M. Jarry de Mancy.

CURIOSITÉS INSTRUCTIVES.

—

Sans rétribution.

MUSÉE DU LOUVRE, comprenant la Galerie des Tableaux de tous les maîtres et de tous les pays ; la Galerie des tues antiques et modernes, etc. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DU LUXEMBOURG, ou Galerie des Tableaux et des Sculptures des artistes vivans. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DE LA MARINE, ou Collection des Modèles des vaisseaux de tous les pays. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉUM D'HISTROIRE NATURELLE, au Jardin des Plantes. (*Visible les mardis et vendredis.*)

Avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St-Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes ; aux Champs Elysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

A NOS ABONNÉS DES DÉPARTEMENS.

Nos abonnés des départemens sont prévenus, que dès que nous avons déposé, aux Messageries, les ouvrages auxquels ils ont droit, nous leur adressons, FRANCO par la poste, un avis imprimé qui leur sert d'avertissement à cet égard.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 8. Paraissant tous les Samedis. JANVIER 1841.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . , 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

A NOS ABONNÉS DES DÉPARTEMENS.

Nos abonnés des départemens sont prévenus, que dès que nous avons déposé, aux Messageries, les ouvrages auxquels ils ont droit, nous leur adressons, FRANCO par la poste, un avis imprimé qui leur sert d'avertissement à cet égard.

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

(TROISIÈME PARTIE.)

§ I.

A quel plan m'arrêterai-je? — Un navire en partance. — Décision.

BORDEAUX n'a rien de plus vivant, de plus coquet et de plus varié que l'aspect de sa rade : ces bâtimens pavoisés, ces nombreux batelets chargés de promeneurs nautiques, qui sillonnent le fleuve en tous sens ; l'activité de la marine marchande, tout y est en effet d'un spectacle attrayant pour un oisif.

Aussi, depuis que je n'étais plus au service d'aucun maître et que je dépensais exclusivement pour mon compte les douze heures de chaque journée, ma promenade favorite était le port et ses dépendances.

J'ai dit que je roulais dans ma tête le projet d'aller rejoindre mon père par là bas : j'y étais résolu... mais je logeais le diable dans ma bourse, et la volonté ne me suffisait pas pour arriver à mon but : or je fouillais sans relâche dans mon imaginative, espérant bien qu'enfin elle me fournirait un moyen.

Avec de pareilles dispositions, on comprend que j'aimais à venir souvent, et de préférence, méditer à cet endroit où je voyais continuellement s'assembler une multitude de gens — que j'appelais bienheureux, — ayant tous des rapports avec les plages lointaines dont nuit et jour je rêvais.

Un soir que j'étais, selon mon habitude, accoudé sur l'un des parapets qui longent la rivière, regardant, soucieux, couler à mes pieds les vagues paisibles de la Garonne, j'entendis ces quelques mots d'un dialogue que tenaient à mes côtés deux francs matelots gascons :

« C'est donc dans trois jours, Pierre ?

— Mardi matin. Je viens de voir le capitaine ; il ne reste plus que ce tas de marchandises à embarquer, après quoi nous filons.

— Pour l'Amérique... et vogue la galère ! »

Ce fut tout. Ils s'éloignèrent : je les suivis du regard, et je les vis se jeter dans une légère barque qui les conduisit en pleine eau, à bord d'un navire au mât duquel flottait un large pavillon bleu.

Ce fut tout... mais ce fut assez.

Ce mot Amérique que je venais d'entendre me revint subitement à l'esprit ; et tressaillant d'aise je me dis : « voici l'occasion ! »

C'en était fait ; j'avais jeté mon dévolu sur le navire au pavillon bleu pour favoriser mon exportation volontaire. Et pourtant je n'avais ni sou ni maille, et j'avais très bien ouï dire qu'il en coûtait cher pour se faire passager.

N'importe ; je courus de ce pas chez mon écrivain public pour faire connaître au parrain ma détermination nouvelle, et sans

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JANVIER.

LE JOUR DE L'AN AUX TUILERIES.

SOUVENIR DE L'EMPIRE.

Le premier jour de l'an se célébrait avec faste à la cour impériale. Joséphine était fort généreuse, et elle savait parfaitement donner ; mais comme elle aimait beaucoup les enfans, c'était d'eux particulièrement qu'elle s'occupait au jour de l'an.

Le premier janvier 1806, l'appartement de l'impératrice aux Tuileries ressemblait à un bazar, et sa salle de bains à l'une des plus belles boutiques de jouets ; dans l'après-midi Joséphine procéda elle-même à la distribution de cette foule de jolies choses, et bientôt le château eut l'air d'une grande pension des deux sexes un jour de congé. La distribution étant terminée, cette troupe joyeuse commença à faire un tel tapage que l'impératrice sortit de son appartement et le leur abandonna. Alors il s'éleva une grande discussion : les petits garçons voulurent jouer à la guerre, et pour grossir leur armée ils jugèrent convenable d'enrôler de force toutes les petites demoiselles. Quelques-unes ayant opposé une vive résistance, le jeune Masséna, qui s'était élu général en chef, décida qu'elles seraient enfermées dans la citadelle jusqu'à ce qu'elles voulussent bien obéir et se ranger sous les drapeaux. Or la citadelle était le cabinet de garderobe attenant à la salle de bains. Puis les officiers se formèrent en conseil de guerre pour juger la jolie petite Aldobrandini qui s'était mise à la tête de l'opposition, et qu'il était question de condamner et de fusiller immédiatement.

Cependant les prisonnières retenues dans la citadelle poussaient des cris affreux ; ce qu'entendant madame de La Rochefoucault, elle vint interposer son autorité.

— Madame, lui dit très sérieusement le jeune Masséna, veuillez, je vous prie, ne pas interrompre la délibération du conseil de guerre.

— Messieurs, dit madame de La Rochefoucault, c'est très mal d'empêcher ces enfans de s'amuser comme elles l'entendent.

— Mais, madame, vous voyez bien que sans elles, notre armée ne se composerait pas seulement d'un bataillon.

— Eh bien ! puisque vous refusez de leur rendre la liberté, reprit madame de La Rochefoucault, je vais moi-même leur ouvrir la porte, et je déclare que toute l'armée, depuis le général jusqu'au simple soldat, n'aura que du pain sec au goûter de tantôt. Et maintenant que votre conseil de guerre délibère là-dessus.

Grande fut la consternation comme on le devine aisément ; le général remit son épée dans le fourreau en faisant la moue, les of-

entrer dans plus de détails je le priai de me faire savoir au juste vers quel point du globe je devais diriger mon vol.

Je n'attendis guère sa réponse : — j'allais à MARACAÏBO

§ II.

Munificence de mon parrain. — Une bonne action et une balourdise. — Contre fortune bon cœur.

M. Babylas avait voulu faire en ma faveur un dernier sacrifice. Sa lettre m'apportait un mandat de cent écus sur la poste.

Cent écus ! — Cent cinquante fois un franc ! — Pour qui n'a jamais eu que six livres au plus dans son étroite bourse, c'est une forte somme.

La générosité de mon parrain m'avait transporté de satisfaction ; je mis amoureusement en poche ma lettre et mon mandat, et j'allai promener par les rues mon visage de bien heureux.

C'était sur la brune : il ventait comme en décembre. Chemin faisant je trouve, au détour d'une place, une petite fille appuyée sur une borne ; elle chantait un air savoyard en invitant les passans à jeter leurs aumônes dans sa timbale de ferblanc placée sous la lumière protectrice d'une chandelle ; et plus d'une âme charitable répondait à son appel.

Je n'avais pas un sou de monnaie et pourtant j'aurais bien voulu faire quelque chose pour la jeune virtuose qui m'intéressait déjà. Ma pénurie d'argent avec d'aussi bonnes dispositions faisait mon désespoir.

Je reprenais donc mon pas, plein de tristesse, lorsqu'un effroyable coup de vent me força à tourner les yeux du côté de la pauvre enfant.

Je ne vis plus rien que l'obscurité : ce même coup de vent qui, depuis un instant tourmentait si fort sa chandelle, l'avait enfin éteinte... aussi passait on auprès de la chanteuse sans la voir, sans s'arrêter, sans lui donner rien.

C'est alors que, pour protéger désormais cette lumière qui lui attirait l'attention des promeneurs, je pris dans ma poche un carré de papier dont je me servis pour abitrer sa chandelle : et cela fait je m'éloignai tout content de moi-même.

Quand l'instant fut venu d'aller à la poste réaliser mon numéraire, le mandat me fit défaut. Pour le trouver je bouleversai tout au logis, infructueusement.

Après m'être désolé plusieurs heures, il me revint que je pourrais bien l'avoir transformé en fallot la veille.

Je courus, la nuit venue, auprès de ma chanteuse; elle se souvint, avec quelques efforts de mémoire, d'avoir brûlé mon papier pour rallumer sa chandelle que, malgré ma précaution, le vent avait éteinte une deuxième fois.

Ce n'était, hélas ! que trop exact, car dans nos recherches nous trouvâmes, au pied de la borne, un léger fragment de papier rouge que je reconnus, à cette couleur officielle, pour le dernier reste de mon mandat!

Cet événement me contraria, on le devine, mais il n'en fallait accuser que ma seule ignorance; car pour tout autre que moi il eût été facile de distinguer un imprimé d'avec une lettre manuscrite. Aussi me résignai-je, sans murmurer contre la fatalité, et me donnai-je de plus belles à songer à ma grande détermination,

Je ne manquai pas de revenir exactement chaque jour à mon poste sur le quai, pour me tenir au courant des progrès de l'expédition.

Après bien des raisonnemens, je m'étais enfin arrêté à ce plan de campagne ; savoir : que j'attendrais sur le quai le capitaine à son passage, et que je le supplierais en grâce de m'emmener avec lui, comptant bien le toucher par ma prière surtout quand je l'assurerais d'un paiement en arrivant au port, etc., etc., etc.

III.

Cruelle alternative. — Un trait de lumière et un trait d'audace.

Nous étions au mardi solennel où l'*Escargot* (j'avais appris son nom de la veille) devait mettre à la voile.

Déjà, je voyais sur le pont du navire régner une activité peu accoutumée ; on faisait des apprêts pour lever l'ancre, et il ne restait plus que peu de marchandises à monter à bord.

L'heure fatale allait sonner sans doute, et je ne voyais pas arriver l'homme sur qui j'avais fondé tout mon espoir, le capitaine de l'*Escargot*.

J'étais tout à fait sur le bord du fleuve et dans l'eau jusqu'à la cheville, le regard fixé avec anxiété sur l'objet de ma convoitise.

Quel coup de foudre ce fut pour moi quand j'entendis :

« Le capitaine est rendu... allons ! »

Ces mots sortaient d'une chaloupe qui se trouvait à mes pieds; cette chaloupe, chargée des dernières provisions, — de ballots et de futailles, — allait se diriger vers le navire. Elle était menée par deux vieux bons hommes qui semblaient beaucoup peiner à la manœuvre.

Un trait de lumière traversa mon cerveau.

Je fis à ces braves gens l'offre de mon bras.

« Va, me dit l'un d'eux, et pousse au large, mon gaillard ; car on n'attend que nous. »

---

ficiers se mirent à pleurer, et les simples soldats manifestèrent unanimement l'intention de rosser messieurs leurs chefs, qui venaient de leur faire faire une si belle campagne. Peu à peu, cependant, l'exaspération se calma, et les plus avisés se mirent à chercher un expédient pour faire révoquer la sentence qui, en un si beau jour, les condamnait à faire un si triste repas. Déjà plusieurs moyens avaient été proposés, examinés et rejetés comme impraticables. Le meilleur eût été certainement d'aller tout simplement demander pardon à madame de La Rochefoucault, qui n'eût pas tenu rigueur aux coupables en voyant leur repentir; mais il s'agissait de savoir qui porterait la parole, et personne ne se présentait pour aller attacher le grelot. Un instant il fut question de tirer au sort une députation qui irait droit à l'empereur, attendu, disait l'auteur de la proposition, qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Mais on n'était pas sûr d'arriver facilement jusqu'à l'empereur; et puis cela demanderait du temps, et l'heure du goûter approchait.

La situation devenait donc à chaque instant plus critique, lorsque le petit Masséna prit tout à coup une grande résolution. Il cessa de bouder, et prenant un air de dignité tout à fait comique, il se rendit au salon où se trouvait Joséphine, et s'approchant gravement de l'impératrice, il dit :

« Madame, un général qui a mérité la colère de son souverain ne doit pas garder son épée ; je viens donc, madame, déposer respectueusement la mienne aux pieds de votre majesté, et à la faveur de cette soumission, je demande que l'article concernant le pain sec pour le goûter de tout à l'heure, soit biffé de la capitulation que nous a imposée madame de La Rochefoucault. »

A ces mots, il tira la petite épée dont ce jour-là même l'impératrice lui avait fait cadeau, et il la déposa aux pieds de Joséphine, qui répondit par un éclat de rire, lequel trouva dans le salon autant d'échos qu'il y avait de personnes ; puis sa majesté embrassa de tout son cœur monsieur le général, qui avait un peu plus de sept ans et demi, et elle dit en lui rendant son épée, qu'elle faisait grâce à toute l'armée en considération du dévouement de son chef. Mais pour plus de sûreté et afin d'éviter quelque nouvelle conflagration, il fut décidé qu'une ligne de démarcation serait établie dans l'appartement entre les petits garçons et les petites filles. Dès lors il n'y eut plus de querelles; mais en revanche il y eut triple tapage, et la bonne Joséphine, en entendant tout ce bruit paraissait enchantée.

« Je ne veux pas qu'on les gronde, disait-elle; ces pauvres enfans, ils sont si heureux ! »

Ce n'était pas seulement les enfans que l'impératrice traitait avec cette bonté, les épouses des plus simples officiers étaient aussi l'objet de sa sollicitude particulière. Parmi celles de ces dames qui lui

Je donnai un coup d'épaule à la chaloupe pour lui faire quitter le gravier ; et profitant de cet instant où mes deux marins avaient la tête tournée du côté de l'*Escargot*, je m'élançai légèrement sur leur locomotive flottante, et, avec grand soin, je m'y blottis, aussi pelotté que possible, derrière un tas de ballots et de caisses.

En mettant un tantinet le vent au nez, j'avisai au dessus de ma tête une futaille à double fond, munie d'un couvercle ; une seconde inspiration m'arriva : je me glissai dans cette étroite cellule bien déterminé à n'en bouger, malgré vent et marée, qu'une fois en pleine mer.

A partir de cet instant suprême je ne vis plus rien, je ne fis qu'entendre ce qui se passa autour de moi.

A. BOUCHÉ.

(*La suite au prochain Numéro.*)

AZURINE.

CONTE MERVEILLEUX.

Dans le pays des enchantemens, (pays qui pour n'avoir jamais existé, n'en est pas moins recréatif à l'imagination), vivait une belle et jeune villageoise nommée Azurine, laquelle après des événemens plus merveilleux les uns que les autres, finit par devenir grande dame, Zaoul, le prince des forêts, en étant devenu épris, et l'ayant épousée.

Or, ce Zaoul, par un maléfice qu'avait jeté sur lui un méchant enchanteur, prenait la forme de lion pendant le jour, ne restant homme que durant la nuit : il en était de même de tous ses sujets ; et comme l'union d'Azurine avec le prince devait mettre un terme à l'enchantement, je vous laisse à penser si leurs noces donnèrent lieu à des fêtes brillantes et joyeuses.

Pour mettre le comble au bonheur des deux illustres époux, Azurine devint mère ; elle mit au monde un fils aussi beau que les étoiles, aussi vaillant que l'épée d'un preux.

Mais ce bonheur devait être de courte durée.

Le destin avait déclaré que si le rayon lumineux d'une bougie parvenait jusqu'au prince Zaoul, celui-ci serait aussitôt métamorphosé en pigeon ou colombe et forcé de voler avec les oiseaux.

Un soir, le baptême de l'enfant approchant, le souverain des forêts racontait en soupirant cette prédiction à Azurine.

« Qu'à cela ne tienne, dit elle, mon cher Zaoul, je te garderai si bien que je te préserverai de toute lueur dangereuse. » Il se laissa persuader et l'on fit de grands préparatifs pour le baptême royal.

Azurine avait fait construire, pour son mari, un salon si fort et si épais qu'aucun rayon ne pouvait pénétrer à travers.

C'est là que son mari devait s'enfermer lorsqu'on allumerait les flambeaux du baptême; mais la porte avait été faite d'un bois vert, qui en se déjetant avait produit une petite fente que personne n'avait observée. Le baptême fut célébré avec un grand luxe, et lorsque le cortége revint de l'église et passa devant le salon, il y avait un si grand nombre de torches et de flambeaux qu'un rayon, des plus faibles à la vérité, tomba sur Zaoul qui aussitôt fut métamorphosé en oiseau, et lorsqu'Azurine entra pour le chercher, elle ne trouva plus qu'un pigeon blanc.

Le pigeon lui dit : « Pendant sept années je suis obligé de voler par le monde, mais tous les sept pas je laisserai tomber une goutte de sang et une plume blanche qui te montreront le chemin; et si tu suis mes traces, tu pourras me délivrer. » En terminant, la colombe s'envola par la porte, Azurine la suivit, et tous les sept pas une petite goutte de sang et une petite plume tombaient et lui indiquaient le chemin. Elle continua ainsi son voyage sans regarder au tour d'elle et sans se reposer pendant près de sept ans. Elle était contente, pensant que l'heure de la délivrance allait sonner, mais qu'elle était éloignée encore !

Un jour, la pauvre Azurine cessa d'apercevoir et goutte de sang et plume ; la colombe avait également disparu à ses yeux. Le secours des hommes est ici inutile, pensait-elle ; elle monta donc vers le soleil et lui dit : « Toi qui luis partout, n'as-tu pas vu voler une colombe blanche ? » — Non, répondit le Soleil, je n'en ai pas vu, mais voici une petite boîte que je te donne, ouvre-la lorsque tu seras dans la détresse. Elle remercia le Soleil et poursuivit sa route jusqu'au soir, et comme il faisait clair de lune, elle s'adressa à la Lune, disant : » Toi qui brilles toute la nuit, qui éclaires les champs et les forêts, n'as-tu pas aperçu un pigeon blanc volant dans les airs? Non, répondit la lune, je n'ai rien aperçu, mais voilà un œuf rouge, que je te donne, tu le casseras lorsque tu seras en grande peine.

Elle remercia la lune et continua son chemin jusqu'à ce que le vent de la nuit commençà à souffler. Azurine lui dit : «Toi qui souffles au-dessus de tous les arbres, et qui fais bruire toutes les feuilles, n'as-tu pas vu voler une colombe blanche? — Non, répondit le vent de nuit, je n'ai rien vu, mais je m'en vais le demander aux autres vents ils l'auront peut-être vue.» Les vents d'est et d'ouest arrivèrent et ils dirent n'avoir rien vu; mais le vent du sud répondit : » J'ai bien vu la colombe

---

furent présentées le même jour, était la femme de l'un des plus braves et des plus anciens officiers de l'armée : son mari avait vieilli sous le harnais; mais par une fatalité presque incroyable, trente ans de service, une instruction solide, un courage à toute épreuve n'avaient pu jusqu'alors le faire distinguer; et à l'âge de près de cinquante ans, il n'était que capitaine, tandis qu'il n'avait fallu à mille autres que le tiers de ce temps et la moitié moins de qualités que n'en possédait ce brave officier, pour devenir de soldats, généraux, avec titres de comtes ou barons, majorats, cordons, etc. Le capitaine ressemblait à une pierre précieuse couverte de poussière; la poussière de la pauvreté avait terni l'éclat de ses qualités, et on l'avait oublié.

Cependant ce brave officier s'était marié; il avait deux enfans, une jeune fille de dix ans, et un garçon qui en avait neuf, et il n'avait que sa solde pour faire vivre cette famille.

En ce moment, le régiment de ce capitaine se trouvait à Paris, et sa femme, encore jeune, avait résolu de profiter de l'occasion du jour de l'an pour présenter à l'impératrice un placet où, en termes respectueux, elle rappelait l'oubli dans lequel on laissait son mari.

Vint le jour de la présentation; elle tenait dans sa main son placet plié de manière à n'être vu de personne; son intention était de le présenter à Joséphine lorsqu'elle passerait devant elle. Son tour vint; elle avait préparé quelques mots; mais au moment de les prononcer, l'émotion la rendit muette; elle ne put que balbutier; son trouble augmente en voyant tous les regards fixés sur elle, son cœur bat à lui briser la poitrine, ses genoux fléchissent, ses yeux se couvrent d'un nuage épais, et elle tombe sans connaissance sur le parquet. On s'empresse autour d'elle; l'impératrice elle-même vient s'assurer de la gravité de l'accident; elle s'approche de cette infortunée, lui prend la main et lui adresse quelques paroles pleines de bonté. Tout à coup un papier s'échappe de cette main que l'impératrice vient de prendre; elle devine alors une partie de la vérité, et elle garde le placet.

Bientôt cependant la femme du capitaine recouvre l'usage de ses sens, et, ne retrouvant pas le placet qu'elle tenait, elle regarde autour d'elle avec inquiétude. La bonne Joséphine s'en aperçoit et lui dit à voix basse.

— Soyez tranquille, madame, la lettre est arrivée à son adresse.

La réception continue, et tout le monde est oublié; dès le lendemain matin la femme du capitaine recevait comme *étrennes* la nomination de son mari au grade de chef d'escadron, et celles de son fils et de sa fille en qualité d'élèves au Lycée Impérial et aux Demoiselles de la Légion-d'Honneur.

blanche, elle a dirigé son vol vers la Mer-Rouge; elle est redevenue lion, car les sept années sont écoulées et le lion est là-bas, luttant avec un dragon qui n'est autre qu'une princesse enchantée. »

Alors le vent de nuit dit à Azurine : » Je vais te donner un conseil que je t'engage à suivre bien exactement; ton bonheur en dépend. Si tu vas à la Mer-Rouge, sur la rive droite, tu trouveras de grands roseaux, coupe les jusqu'au onzième, et avec le bouquet que tu en auras fait, tu frapperas le dragon, et alors le lion pourra le vaincre, il recouvrera un corps humain ainsi que la princesse; cela fait, regarde autour de toi, tu apercevras l'oiseau griffon, assis près de là Mer-Rouge, élance-toi vivement sur son dos avec ton époux : cet oiseau vous transportera, en traversant la mer, jusqu'à votre demeure. Prends aussi cette noix, lorsque tu seras au milieu de la mer, laisse-la tomber, c'est indispensable à la réussite de ta délivrance et de celle de Zaoul.

Azurine partit et trouva tout comme le lui avait dit le vent de nuit. Elle compta et coupa les roseaux près de la mer, et en frappa le dragon qui fut vaincu par le prince, et tous deux reprirent leur forme humaine et devinrent ce qu'ils étaient auparavant.

Mais la princesse étant délivrée du charme qui l'avait changée en dragon, enlaça promptement ses bras autour de Zaoul, l'entraîna, monta avec lui sur le griffon et ils s'envolèrent.

Voilà la malheureuse Azurine seule de nouveau, après un si long voyage; elle s'affligeait et pleurait beaucoup; mais enfin, reprenant courage, elle dit : » J'irai, s'il le faut, aussi loin que le vent souffle et que le coq chante, jusqu'à ce que je le retrouve. » Et elle chemina longtemps, longtemps, puis elle arriva au château habité par Zaoul et par cette princesse. Elle apprit bientôt qu'une fête se préparait pour célébrer leur mariage.

A cette nouvelle son cœur se fendit, mais sa confiance en Dieu la soutint : Ma cause est juste, pensa-t-elle, le tout puissant n'abandonnera jamais l'innocente. Prenant alors la petite boîte que lui avait donnée le soleil, elle y trouva une robe aussi éclatante que la neige. Elle s'en revêtit, monta au château, où tout le monde la regarda avec étonnement. La robe plut beaucoup à la fiancée, qui, pensant que ce serait une belle robe de noce, demanda à Azurine si elle ne voulait pas la lui vendre. — Pour de l'argent, non, répondit celle-ci, mais je vous la donnerai si vous me procurez ce soir une audience particulière du prince. La princesse y consentit, mais soupçonnant quelque mystère, qui pouvait lui nuire, elle jeta une poudre narcotique dans le vin de Zaoul, qui après son repas s'endormit profondément.

Azurine fut introduite dans le cabinet du prince, et croyant qu'il faisait semblant de dormir pour ne pas l'écouter : « Comment, s'écria-t-elle, je t'ai suivi pendant sept années, j'ai été près du soleil, de la lune et des vents pour demander des nouvelles de mon bien-aimé, je suis venue à ton aide lorsque tu luttais avec le dragon, et tu ne veux pas m'entendre, tu veux m'oublier tout à-fait ! »

Mais le prince, qui ne faisait que s'agiter sur son fauteuil, n'en répondait pas davantage. Enfin, le temps fixé pour l'audience étant passé, le valet de chambre entra; il reconduisit Azurine chez la princesse, à laquelle elle fut obligée de remettre sa robe. Désolée de n'avoir pas réussi, elle sortit; et s'asseyant sur le gazon, elle se livra à sa douleur.

Tout à coup elle se rappela l'œuf que la Lune lui avait donné. Elle le cassa, et il en sortit une poule avec douze poussins, au plumage doré, qui couraient çà et là et offraient un aspect ravissant. Elle se leva, les chassa devant elle dans la prairie, jusqu'à ce que la fiancée, qui regardait par la fenêtre, les vit; elle descendit bien vite et demanda si les poulets n'étaient pas à vendre. « Je veux bien les donner, mais à condition que vous me procurerez encore une audience d'un quart-d'heure du prince. Après un instant d'hésitation, la princesse dit qu'elle y consentirait, mais elle pensa la tromper de nouveau.

Cependant Zaoul étonné de son sommeil inaccoutumé de la veille, avait demandé à son valet de chambre la cause de cet accident. Cet homme qui n'ignorait pas ce qui se passait, raconta tout à son maître; celui ci lui recommanda de jeter le breuvage près de son fauteuil, si une pareille chose se renouvelait encore. Aussi lorsqu'Azurine fut introduite, il la reconnut et s'écria : « Ce n'est que maintenant que je suis véritablement délivré; cette princesse étrangère avait jeté sur moi un tel charme que je t'ai oubliée un moment. Mais Dieu m'a encore aidé à temps.

Ils profitèrent de la nuit pour se sauver, car le père de la princesse étant un enchanteur, ils craignaient sa fureur. Ils trouvèrent le griffon qui les attendait et les transporta, en traversant la mer Rouge. Arrivés au milieu, Azurine laissa tomber sa noix qui se changea en un noisetier, sur lequel l'oiseau se reposa, car il n'aurait pu les transporter sans se reposer, et les aurait laissé tomber dans la mer sans ce salutaire appui.

Il les conduisit chez eux, où ils trouvèrent leur enfant qui était devenu grand et beau, et où ils vécurent de longues années heureux et faisant le bien.

Quant à Napoléon, ses cadeaux du nouvel an étaient ordinairement aussi somptueux que bizarres.

Un jour du mois de décembre, par exemple, il disait à Réal, directeur-général de la police, homme dont il connaissait le dévouement.

« Votre maison de campagne est trop éloignée, il faut en acheter une plus près de Paris, afin que je puisse vous avoir toujours sous la main.

— Sire, je le ferais volontiers, mais l'état de mes finances ne me permet pas de faire une acquisition de cette importance.

Napoléon n'insista pas; mais le dernier jour du même mois, après avoir travaillé deux ou trois heures avec Réal, il lui avait dit :

« Madame Réal aime-t-elle le chocolat ?

— Oui, sire; elle en prend fréquemment.

— Alors je veux lui en envoyer pour ses étrennes. Tenez, continua-t-il en prenant dans son bureau un paquet cacheté qui figurait assez bien une livre de chocolat, il n'y en a pas beaucoup, mais je suis sûr que votre femme n'en a jamais mangé de pareil. Dites-lui bien que je la prie de le goûter demain matin à mon intention, et que surtout je désire qu'elle le prépare elle même. »

Réal ne sait qu'imaginer d'un présent si mesquin; quelle fantaisie en effet? un homme comme Napoléon faire présent *d'une livre* de chocolat! c'était presque incroyable, et Réal ne s'avait s'il rêvait.

Et pourtant cela est bien vrai, se disait-il en retournant chez lui... En vérité! je ne sais si je dois faire partager à ma femme cette mystification... Il le faut bien cependant, car l'empereur est homme à lui demander à la première occasion comment elle a trouvé son chocolat.

Arrivé chez lui, il aborde piteusement madame Réal.

« Ma chère amie, lui dit-il, tu vas être bien mécontente de l'empereur; tiens voici les étrennes qu'il t'envoie... une livre de chocolat.

Madame Réal n'en peut croire ses yeux et ses oreilles; elle prend le paquet néanmoins, et, d'un air boudeur et mécontent, elle en brise aussitôt l'enveloppe; que l'on juge de la surprise des deux époux! de chocolat il n'y avait pas l'ombre; mais à la place de ce comestible, étaient couchés cent cinquante billets de Banque de 1000 fr. chacun! Deux jours après Réal disait à l'empereur :

« Sire, je remercie votre majesté de la maison de campagne qu'elle m'a donnée. »

SIR PAUL ROBERT.

Tout ceci vous paraîtra fort étonnant et fort extraordinaire, sans doute; aussi n'est-ce rien qu'un conte. Puisse-t-il vous avoir amusé.

JOST,
Docteur en philosophie.

TRIBUNAUX.

LA BONNE SOEUR.

Deux petits garçons de Vienne, en Dauphiné, Charles et Oscar Bringer, l'un âgé de dix ans, l'autre n'en ayant pas tout à fait neuf, nourrissaient, depuis long-temps, le désir de voir Lyon, cette grande ville dont ils avaient tant entendu parler, et où leur sœur aînée se trouvait déjà depuis un an au service d'un négociant.

— Si nous amassions les sous qu'on nous donne le dimanche, dit Oscar, nous aurions bientôt de quoi aller jusqu'à Lyon, et alors, ma sœur Euphémie écrirait à maman, pour qu'elle ne nous gronde pas.

Charles approuve la proposition; pendant six semaines, les deux bambins se sèvrent de gâteaux; au bout de ce temps, ils se trouvent possesseurs de quatre francs vingt-cinq centimes, et c'est avec ce viatique inépuisable qu'un beau matin, au lieu d'aller à l'école, ils prennent résolument la route de Lyon.

Après vingt quatre heures de marche, ils avaient fait trois lieues et dépensé trente sous; le second jour, ils arrivaient à Lyon, n'ayant plus que quinze centimes. Les voilà tout d'abord s'arrêtant devant les boutiques, entrant dans les églises, parcourant les quais, les ponts, etc. La journée s'écoule, et à peine pensent-ils à manger, tant est grande leur admiration pour toutes les merveilles qu'ils trouvent à chaque pas. — La nuit vient, et alors seulement nos deux voyageurs s'informent aux passans du domicile d'Euphémie Bringer, leur sœur; mais personne ne connaît mademoiselle Euphémie, ce qui les surprend fort. Avec les trois sous restant, Charles achète du pain, et ils soupent bien tristement, assis sur un banc de pierre; puis ils s'endorment tous deux, car la fatigue les accable.

Au point du jour, ils sont sur pied, et les voilà de nouveau demandant à tout venant la demeure d'Euphémie, et se mettant en colère contre les gens qui leur rient au nez. A midi Oscar pleurait, car il avait bien faim. Charles montra d'abord plus de fermeté; puis bientôt le désespoir de son frère le gagna, et les yeux baissés, la honte sur le front, il recommença à s'approcher des passans, mais ce fut pour tendre la main. Le pauvre petit ignorait que c'est un délit; mais on le lui apprit en le conduisant, ainsi que son frère, chez le commissaire.

— Oh! oh! mes drôles, dit le magistrat, vous faites de bonne heure un vilain métier!.. Qui êtes-vous?

Les enfans déclinèrent leurs noms et dirent qu'ils étaient venus de Vienne pour voir leur sœur Euphémie.

— C'est cela! vous êtes de petits vagabonds qui n'avez ni feu ni lieu... La ville pullule de ces mauvais garnemens; qu'on les mène en prison.

Alors les deux frères éclatèrent en sanglots, et demandèrent humblement pardon, protestant qu'ils ne le feraient plus; mais le commissaire leur tourna le dos et ils furent mis sous les verroux. Huit jours après, ils comparaissaient devant la police correctionnelle; mais fort heureusement Charles s'était rappelé que le quartier où demeurait sa sœur s'appelait la place Belcour, et il avait été possible de faire appeler Euphémie. La jeune fille fondit en larmes en voyant ses frères au banc des prévenus.

— Messieurs, dit-elle en sanglotant, je n'ai pas beaucoup d'argent... voici trente francs, c'est tout ce que je possède... mais j'ai encore une croix d'or... et mes boucles d'oreilles... prenez tout cela, je vous en prie; et, pour l'amour de Dieu, rendez-moi mes frères.

— Pouvez vous répondre, dit le président, qu'ils ne retomberont plus dans la faute qui les a conduits ici?

— Oh! soyez tranquille, monsieur! je vais les morigéner de la bonne manière. « Voyez un peu, méchans, ce que vous avez fait... A votre âge, aller en prison... venir devant la justice comme des scélérats! »

— Phémie, dit le petit Oscar, nous avions si grande envie de venir te voir!

La pauvre jeune fille n'y tient plus; elle s'élance vers le banc des prévenus, prend dans ses mains cette blonde tête qui dépasse à peine la balustrade, et elle l'embrasse de tout son cœur; Charles, en même temps lui a jeté ses bras autour du cou, et ces trois têtes forment un groupe charmant; l'auditoire en est attendri, et les juges s'empressent de rendre à la bonne Euphémie les deux enfans qui, en embrassant leur sœur, ont oublié tous leurs chagrins.

D'UNE NOBLE VICTOIRE.

Le vénérable évêque d'Alger doit, à cette heure, être arrivé à Paris. Il a quitté pour un temps la terre d'Afrique et son troupeau spirituel, venant chercher en France de nouveaux moyens d'action à la tâche sainte qu'il a déjà commencée.

Certes, mes amis, cette tâche est lourde et laborieuse! Ce ne fut pas une légère abnégation que celle de Mgr Dupuch, lorsqu'il accepta le siége épiscopal de l'Algérie: vous le comprendrez aisément quand vous saurez que ce vaste pays, où la religion chrétienne n'avait jamais eu d'autel, en outre du culte israëlite et de divers cultes idolâtres, professés par une faible partie des habitans, est voué à la religion de Mahomet, religion pleine de superstition et de fanatisme, hostile surtout aux enfans de Christ qu'elle persécute.

Que ne fallait-il pas de sagesse, de vertu, de modération pour faire s'harmoniser tant d'élémens de haine et de discorde! — C'est pourtant ce qu'a essayé l'illustre prélat... et il a réussi.

Si vous me demandez comment, et pourquoi? je vous répondrai qu'il a pris pour devise: *humanité, tolérance*; les deux plus beaux mots d'une langue.

« On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, » dit un vieux proverbe, et les vieux proverbes sont la morale des nations.

Je pourrais vous citer sur le nouvel évêque nombre de traits de bienfaisance et de grandeur d'âme dignes de Vincent de Paule, de Cellerier et de Fénélon; mais celui qui les a couronné tous, c'est l'*Echange des prisonniers de guerre français et des prisonniers de guerre arabes*, dont je vais vous entretenir en empruntant à cet effet à l'historien de cet heureux événement, une partie de son intéressant récit.

Vous n'ignorez pas qu'une guerre acharnée, aux trèves toujours rompues, règne depuis tantôt douze ans sur le malheureux sol de l'Afrique française: le charitable prélat, en allant occuper son poste évangélique, se dit: « Mon ministère est un ministère de paix; combattons le fanatisme par la douceur et la bonté. »

Fort de ce principe, il se mit à l'œuvre.

De nombreux prisonniers avaient été faits de part et d'autres. Si les Bédouins, pris par les troupes françaises, étaient traités avec humanité, il n'en était pas de même des soldats et des colons français, pris par les Bédouins: une mauvaise nourriture, des travaux fatigans, des punitions cruelles, voilà leur existence, et cela par suite de vieux préjugés plus encore que par un naturel barbare.

Il s'agissait donc de tirer nos pauvres compatriotes de leur

captivité : un échange seul avec les prisonniers ennemis pouvait y conduire, et cet échange lui-même était difficile.

Pour vaincre ces difficultés, l'évêque d'Alger commença d'abord par visiter les captifs arabes retenus dans cette ville ; il leur porta des consolations, des secours, s'en fit enfin aimer et admirer, en même temps qu'il faisait aimer et admirer les mœurs d'un peuple civilisé et chrétien. Puis, il leur parla de leur tribu, de leur pays, de leur famille, leur promettant d'employer tous ses efforts à leur rendre la liberté, et ces prisonniers, reconnaissans et pleins d'espérance, firent parvenir la bonne nouvelle dans le désert.

Encouragé par ce premier succès, Mgr Dupuch voulut arriver à un succès plus important. Abd-el-Kader n'est pas seulement le chef suprême des Arabes en matière de politique, il se prétend encore chef suprême en matière de religion. Profitant de cette prétention de l'émir, il lui dépêcha de fidèles ambassadeurs non pas comme à un général, mais comme à un pontife. Ces envoyés, munis des plein pouvoirs du gouvernement, des lettres de l'évêque, et accompagnés d'interprètes, parvinrent jusqu'au camp du guerrier musulman. Ils attaquèrent à la fois son cœur et sa vanité, lui faisant sentir que si sa dignité de généralissime des tribus lui imposait la guerre, sa mission de représentant de la divinité l'appelait à travailler au bonheur du genre humain : ils finirent par lui proposer l'échange des prisonniers.

Abd-el-Kader fit, de prime-abord, la sourde oreille ; mais vaincu par les nobles paroles des messagers de concorde, sachant d'ailleurs que les arabes attendaient impatiemment cet échange, il répondit aux députés qu'il acquiesçait volontiers à la demande de l'évêque, et que son kalifah (lieutenant) Sidi-Mohammed-Ben-Allaf, bey de Miliana, serait chargé de traité.

Leur message rempli, les ambassadeurs vinrent rendre compte au prélat de la réussite de leurs démarches; et, à sa grande joie, une missive du kalifah lui annonça, bientôt après, que le 18 mai, à midi, il se trouverait au pied du col de Téniah, avec les prisonniers français qui devaient être rendus.

Aussitôt les dispositions furent prises à Alger pour amener au rendez vous les Arabes qui devaient être échangés et ramenés à leurs compatriotes. Ces malheureux bédouins, au nombre de cent trente trois, avaient tous été habillés de neuf, dans leur costume national, par les soins du bienfaisant évêque; les femmes, les enfans, les blessés qui se trouvaient parmi eux étaient portés sur des brancards ou transportés dans des charettes. Rien ne peut peindre l'intérêt qui s'attachait à cet étrange spectacle. A la tête du cortége marchait la voiture de monseigneur où se trouvaient en outre ses vicaires généraux, MM. Dagnet et Suchet.

Le digne prélat allait enfin recueillir le fruit de tant de soins, de tant de persévérance, d'efforts continuels qui occupaient sa généreuse pensée depuis sept grands mois.

Cependant il s'en fallut bien peu que tout espoir de succès ne s'évanouît, au moment même où l'on semblait atteindre le but, où le résultat tant désiré paraissait trouvé. En effet, on apprit en route, que, par une fatale erreur, l'armée française que le général conduisait dans la province de Titteri, devait occuper le col du Téniah, le 18 au matin, c'est à dire le jour même et à l'heure précise choisie pour l'échange. — On conçoit le chagrin et les sollicitudes de l'évêque, qui, arrêté à Boufarik, vient d'apprendre que le chef arabe, irrité de ce qu'il appelle une trahison, est retourné sur ses pas, entraînant avec lui les prisonniers français, en butte aux mauvais traitemens de leurs gardiens furieux.

Que faire dans un moment pareil ? Comment prévenir la tempête ? Fallait il abandonner l'œuvre sainte ? — C'eût été presque une lâcheté pour la France, un remords pour le serviteur de Dieu. Les anciens négociateurs du traité auraient eu honte d'y consentir : l'abbé Suchet se joignit à eux et ils résolurent de s'exposer à toutes les colères de Sidi-Mohamet plutôt que de retourner à Alger sans les captifs français.

Aussitôt, ces hommes dévoués s'élancent sur les traces du kalifah, et, après une course de quatorze lieues, accomplie de toute la vitesse de leurs chevaux, ils rejoignent Sidi Mohamet, qui d'abord les repousse et ne veut rien entendre. Mais ils le pressent de les écouter, l'assurent qu'il n'y a pas eu trahison et seulement mal-entendu; se proposent enfin à rester comme ôtages entre ses mains jusqu'à la consommation de l'échange.

Touché de ce généreux témoignage de bonne foi et de confiance, le fier arabe ne veut pas se montrer moins grand; en échange d'un kabyle, chef de tribu et prisonnier qui avait accompagné les envoyés de l'évêque, il rend sur le champ le plus important des captifs français, M. Massot, sous-intendant militaire, tombé depuis longtemps entre les mains d'Abd-el-Kader.

A peine libre, cet officier eut hâte de tirer M. Dupuch de son affreuse anxiété. Il courut lui apprendre qu'un raccommodement avait eu lieu, et des actions de grâce s'exhalèrent de sa poitrine oppressée.

Le lendemain matin, l'évêque d'Alger s'avançait seul dans la plaine, en tête de son convoi de Bédouins délivrés ou près de l'être ; le kalifah vient à sa rencontre, entouré de ses douze cents cavaliers, au costume oriental, et serre avec émotion la main que le vénérable pasteur a tendue vers lui. Un instant après, le chef arabe monta dans la voiture qui avait amené le prélat, et une conversation douce et grave, qui dura plus de trois heures, s'engageait entre le prêtre apostolique et le guerrier du désert. — En recevant les présens modestes qui lui étaient offerts (ils étaient tous des produits de l'industrie française), le lieutenant d'Abd-el-Kader avait répondu : « Homme du ciel, le plus agréable présent, c'est ton visage et ton cœur. »

Durant ce long entretien, Hadjoutes, Français, fantassins et cavaliers entouraient en foule la voiture. Mais... un coup de fusil a retenti ; est-ce le signal du carnage ? Non : une perdrix s'est élevée d'un buisson voisin, et un Arabe l'a abattue pour l'offrir en hommage à l'*ami des deux peuples*.

Enfin les prisonniers de guerre des deux nations sont arrivés, l'échange s'accomplit au milieu de la joie et de l'attendrissement général, et le kalifah, après avoir de nouveau serré sur son cœur la main de l'évêque, donne à ses cavaliers le signal du départ et disparaît avec eux dans l'immensité de la plaine.

Alors commence la marche triomphale des soldats et des colons français rachetés, dont l'apparition amène dans chaque camp, à chaque poste français, les scènes les plus touchantes, et excite partout un véritable enthousiasme. Jusqu'à Alger, l'évêque et les captifs qu'il vient de rendre à la liberté, s'avancent au milieu d'une multitude de peuple, avide de les contempler, empressée d'exalter le dévouement et la charité des nobles libérateurs.

C'est là un beau triomphe, mes jeunes amis, c'est là une victoire plus belle que toutes celles que nos armées ont remporportées : elle n'a pas fait répandre de sang, elle n'a fait couler que des larmes de bonheur. — Et qui sait même si elle ne doit pas avoir d'immenses résultats, si elle ne doit pas servir de germe à l'entière pacification de l'Algérie désolée ? Les anciens prisonniers arabes, rendus à leurs tribus et à leurs familles, racontent chaque jour, sous la tente, les vertus de leur bienfaiteur aussi-bien que les merveilles de la civilisation : ces idées conciliatrices ne tarderont pas, portées de camp en camp, d'amener dans des esprits ardens et enthousiastes, une réaction fatale au fanatisme musulman ; et déjà la soumission récente d'un certain nombre de tribus, naguères nos plus mortelles ennemies, semble être comme un premier pas dans cette voie de paix et de bonne harmonie.

L. AUQUIER.

HAUTE LITTÉRATURE.

UN TRAIT DE LA VIE DU DUC DE BRETAGNE, JEAN V.

Comme on était à la veille de s'embarquer, le duc de Bretagne assembla un grand parlement de barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver : le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère, le sire de Laval, le sire de Beaumanoir et quelques autres chevaliers et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin ; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit: « Sire Olivier, il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de bien beaux, surtout à votre château de Clisson : montez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâmerez. Montez ; je vais rester un moment ici avec le sire de Laval. »

Le connétable monta l'escalier ; mais à peine eût-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant : « Monseigneur, pardonnez-nous, car c'est notre ordre. » Le sire de Laval, entendant du bruit et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne et le vit tout pâle.

« Ah ! monseigneur, que voulez-vous faire ? dit-il, n'ayez, je vous prie, aucun mauvais dessein contre mon beau-frère.—Sire de Laval, répondit le duc de Bretagne, montez à cheval et allez-vous-en. — Non, monseigneur, je ne partirai pas sans le connétable, répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc, furieux, tira son poignard, et se jeta sur lui : Veux-tu être traité comme ton maître ? lui dit-il. —Monseigneur, répartit le sire de Beaumanoir, je pense que mon maître est bien traité.—Je te demande encore une fois si tu veux l'être comme lui. — Oui, monseigneur.» Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant : » Je vais te crever l'œil; tu seras borgne comme lui. » Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit : « Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers nous. Nous sommes à votre merci ; c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes ici en votre compagnie ; ne vous déshonorez pas en exécutant la folle pensée qui vous tient : cela ferait trop de bruit. — Hé bien, dit le duc de Bretagne, tu ne seras traité ni pis ni moins que lui. » Il le fit enchaîner et enfermer.

La nouvelle se répandit bientôt dans le château et dans la ville; chacun était saisi de surprise, et croyait que le duc de Bretagne allait faire mourir le Connétable et le sire de Beaumanoir. Les chevaliers disaient : « Jamais prince ne s'est couvert d'infâmie autant que le duc de Bretagne. Il a prié le Connétable d'aller dîner chez lui ; il l'est venu voir dans son hôtel, a bu de son vin, l'a prié de venir visiter son château : puis il le retient prisonnier. Jamais il n'y eut chose pareille, ni en Bretagne, ni ailleurs. A quoi pense le duc ? Le voilà pour toujours déshonoré et infâme. On n'aura plus confiance dans les princes, puisque le duc a ainsi amené dans son château et a trompé par des mensonges ces sages et vaillants hommes. En qui peut-on et doit-on avoir confiance plus qu'en son seigneur ? Un seigneur ne doit-il pas faire toujours justice à ses gens ? Si un petit chevalier avait fait une telle chose, combien il serait déshonoré !... Que dira le roi de France, quand il saura ces nouvelles ? Voilà sa guerre d'Angleterre manquée ! Le duc de Bretagne montre bien ce qu'il a dans le cœur et comment il est tout Anglais. C'est au roi de France à prendre vengeance de cette action... Et que devraient faire maintenant les chevaliers et les écuyers de Bretagne? Il leur faudrait mettre le siège devant le château de l'Hermine, prendre le duc mort ou vif, et amener ce déloyal prince au roi de France. » D'autres, plus froids, ajoutaient : « Le sire de Laval est resté avec lui, c'est un seigneur sage et prudent, il saura bien remettre le duc en la bonne voie. »

C'est bien aussi à quoi s'employait le sire de Laval, et il n'y avait pas de temps à perdre. Car par trois fois le duc fit ôter les fers au connétable, et lui fit mettre la tête sur le billot ; puis ordonna au sire de Balavan, gouverneur du château, qu'il fut mis en un sac et jeté à l'eau. « Ah ! Monseigneur, s'écriait le sire de Laval prosterné à genoux, au nom de Dieu, merci ! Ne commettez pas une telle cruauté envers mon beau frère le Connétable. Il n'a pas mérité la mort : qui peut vous mettre si fort en colère contre lui ? S'il vous a offensé, je vous jure que lui ou moi, nous réparerons de notre corps ou de nos biens, à votre volonté, le tort qu'il vous a fait. Monseigneur, pour Dieu, souvenez-vous comme vous fûtes tous deux compagnons de jeunesse, et nourris dans le même hôtel, avec le duc de Lancastre, ce noble prince. Souvenez-vous avec qu'elle loyauté il vous a servi, avant la paix avec le roi de France ; il vous aida à recouvrer votre héritage, et vous avez toujours trouvé en lui un bon conseiller et un bon homme d'armes ; c'est à votre service qu'il a perdu cet œil. — Sire de Laval, répondait le duc de Bretagne, laissez-moi faire ma volonté, Clisson m'a trop offensé ; voici l'heure de me venger, je ne veux rien de vous, partez, laissez-moi accomplir ma cruauté ; je veux qu'il meure. »

(*La fin au prochain Numéro.*)

DE BARANTE,
de l'Académie française.

CAUSERIES
SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.
VI.

D'UNE CÉLÈBRE MARCHANDISE DES GRANDES-INDES ET DE SON HISTOIRE.

Causer sciences abstraites en ces jours de fête, ne serait-ce pas s'exposer à être lu quelque peu à regret ; et, comme je tiens à me mettre toujours en harmonie avec la tendance d'esprit de mes jeunes lecteurs, je vais aujourd'hui, mesdemoiselles, vous entretenir d'un sujet qui, sans être trop frivole, n'est pas non plus d'une gravité bien effrayante.

Je veux vous raconter ici l'histoire de l'indienne ; cette histoire n'est pas celle d'une fille des bords du Gange, ni d'une jeune Américaine, mais bien le récit des infortunes, des prospérités, des revers et des persécutions auxquels fut soumise tour à tour cette légère étoffe, ce simple tissu que vous connaissez toutes, et qui, sous le nom d'*indienne*, est répandu actuellement dans les cinq parties du monde.

L'indienne a pris naissance dans l'Inde, comme son nom l'indique. Depuis des siècles, peut être depuis des milliers d'années, les Indoux tissent le coton, dont le duvet éclatant de blancheur a couvert leurs champs fertiles ; mais ce n'est pas à cela que s'est bornée leur industrie. Sur cette toile, ils peignent des dessins en couleurs brillantes et inaltérables, que leur fournissent les végétaux de l'Indoustan. Déjà, au moyen âge, ces tissus colorés étaien

transportés par les peuples maritimes dans les ports d'Europe, quoiqu'en petite quantité, et comme une marchandise précieuse. Il n'en fut plus de même, quand les Anglais, au dernier siècle, s'emparèrent de l'Inde. Dès lors, ils importèrent dans la Grande-Bretagne, entre autres choses nouvelles, les schâles et les toiles peintes ou indiennes.

Tandis que les schâles somptueux allaient en petit nombre chez les riches, plus modeste, l'indienne fut accueillie par la bourgeoisie; encore y parut-elle d'abord comme un objet de luxe, à cause de sa rareté et de son prix élevé; dans les grandes maisons même, on ne dédaigna pas de l'appeler pour la toilette et pour l'ornement des appartemens.

Passant le détroit de Calais, l'Indienne se montra en France, modeste, simple et élégante comme elle était; mais elle avait le grand désavantage d'avoir été présentée par les Anglais. Dès son apparition, elle excita la jalousie de la laine et de la soie, qui prétendaient être seules nationales et réclamaient le privilège exclusif de vêtir riches et pauvres, de servir de tentures et de couvrir les meubles. Elles invoquèrent le patriotisme et sollicitèrent l'appui du gouvernement contre l'intruse qui osait se présenter comme leur rivale; elles prédirent leur propre ruine si l'indienne était accueillie en France. Cédant à leurs sollicitations et à leurs cris larmoyans, le gouvernement fut sévère et même cruel pour celle-ci. Louis XV, qui n'était pourtant pas un roi bien rigide, autorisa la *Maltote* (régie des contributions de l'époque) à détruire l'indienne partout où on la trouverait, soit sur les personnes, soit dans l'intérieur des maisons et des châteaux; et, pour ôter à la pauvrette tout appui, le roi, prévenu, menaça des galères quiconque oserait introduire l'indienne en France.

Dans ce temps d'affliction, l'indienne trouva pourtant quelques-âmes charitables qui osèrent se charger de la défense de sa cause. « Pourquoi la traiter avec tant de rigueur! disaient-elles au gouvernement; l'indienne est bonne, de composition facile, elle ne veut ni la perte de la laine ni celle de la soie; elle vivra auprès d'elles en bonne sœur, elle sera leur émule; elle plait aux dames; eh! laissez-là donc circuler comme tant d'autres choses; si elle est nuisible, si elle déplait, elle sera bientôt abandonnée et oubliée.

Cependant le gouvernement continuait toujours à la proscrire, en lui laissant seulement par pitié un asile dans l'enclos de l'arsenal, et dans celui de l'abbaye de St-Germain à Paris. Forbonnais, la plus forte tête économiste de la secte du temps, et l'oracle des hommes d'état en fait de commerce et d'industrie, composa exprès un ouvrage pour prouver que l'indienne ne pouvait exister en France auprès de la laine et de la soie; et qu'elle les tuerait infailliblement; il invoquait le puissant bras de l'autorité publique pour maintenir le monopole de ce qu'il appelait les deux sources de la prospérité industrielle.

Tout le monde ne fut pourtant pas ébloui de l'autorité de Forbonnais; d'autres économistes, entrant en lice contre lui, soutinrent que l'indienne ne serait pas de trop, et qu'elle ne ferait pas de tort à la laine ni à la soie. L'abbé Morellet daigna lui prêter l'appui de sa plume et la puissance de ses raisonnemens; d'autres suivirent son exemple; d'autres encore répliquèrent.

Pendant cette guerre de plume, l'indienne, malgré les arrêts de proscription lancés contre elle, avait gagné pied en France. Les dames l'avaient prise sous leur protection; et, pour leur plaire, la pauvre fille s'était embellie. Les gens de la maltote n'osèrent plus sévir contr'elle, comme ils y étaient autorisés et même obligés : ils auraient soulevé contre eux tout le beau sexe; ils la laissèrent circuler et vivre en paix. Elle en profita si bien, qu'elle finit par se faire adopter et qu'il fallut l'admettre, ne pouvant parvenir à l'exclure.

Elle ne fut pas ingrate, la pauvre indienne; car, naturalisée en France, elle fit oublier son origine étrangère à force de se conformer au goût du pays, et elle devint tout à fait française. Elle prit même dans son nouveau costume un air si gracieux, si aimable, qu'elle fut recherchée dans tous les pays. Loin de faire périr la laine et la soie, elle fleurit auprès d'elle; et c'est, non plus de deux sources, comme au temps de Forbonnais, mais de trois sources de richesses que l'industrie manufacturière en France peut se vanter.

L'indienne a fait chez nous une fortune colossale, elle occupe et nourrit des millions d'individus, et fait entrer tous les ans, de l'étranger, 60,000,000 de francs : c'est un des plus beaux revenus de la douane française. Il y a un siècle, elle était proscrite; aujourd'hui elle a des ateliers grands comme des palais. La mécanique la plus ingénieuse s'est mise à son service; elle agrandit et enrichit des villages et des villes, entretient des écoles primaires, alimente des caisses d'épargne et fait des électeurs, même des députés; qui sait si bientôt elle ne fera pas des pairs de France?

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, rendue sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique, M. Milner-Edwards a été nommé à la chaire d'entomologie vacante au Muséum d'Histoire naturelle, et pour laquelle il avait été présenté par les professeurs du Muséum, et par l'Académie-royale des sciences. — Par une autre ordonnance rendue sur le rapport du Ministre des travaux publics, le grade d'officier de la légion d'honneur, a été conféré à MM. Dufrenoy et Elie de Beaumont, auteurs de la carte géologique de France.

— Les *cours gratuits du* Conservatoire des Arts et Metiers, sont en pleine activité. Voici la composition de ces cours, et les jours où ils sont professés :

Géométrie appliquée aux arts et à la statistique. — M. Ch. Dupin; les dimanches, de 11 h. à 2 h.

Géométrie descriptive, théorique et appliquée. — M. Olivier; les mardis et samedis, à 7 h. du soir.

Mécanique industrielle. — M. Morin; les lundis et jeudis, à 8 h. du soir.

Physique appliquée aux arts, et démonstrations de machines. — M. Pouillet; les dim. et j. à 3 h.

Chimie appliquée aux arts.—1er cours, M. Clément Desormes. (Non encore ouvert).

Chimie appliquée aux arts. — 2 cours, M. Payen; les dim. à 11 h. du m., les merc. à 8 du soir.

Agriculture. — M. Leclerc-Thouin; les mercr. et samedis, à 7 du s.

Agriculture. — M. Mall; les lundis et jeudis, à 8 h. du soir.

Economie Industrielle. — M. Blanqui aîné; les mardis et vendredis à 7 h. 1/2 du soir.

Législation Industrielle. — M. Wolowski; les lundis et jeudis à 7 h.

— l'important collège de la ville d'Albi, chef-lieu du département du Tarn, vient de passer sous la direction de M. Ricard; ancien élève de l'école Normale.

— Quatre candidats se sont présentés dans les derniers examens de licines à Bordeaux; ce concours a paru faible.

— Mgr Frayssinous évêque d'Hermopolis, membre de l'Académie française, ancien ministre de l'Instruction publique, est décédé au milieu du mois de décembre à St-Geniès (Aveyron).

—Un magistrat de l'Académie d'Amiens, et en même temps du conseil municipal, a eu l'heureuse idée de fonder dans cette ville un cours de lecture musicale; sur la demande du mois, une subvension annuelle de 933 francs a été accordée à cet utile établissement.

— Mgr. l'Evêque d'Evreey, a honoré dernièrement de sa présence le collège de Bernay, qu'il a promis de protéger de tout son pouvoir. Les autorités de la ville avaient accompagné l'Evêque.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 9. Paraissant tous les Samedis. JANVIER 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

A NOS ABONNÉS DES DÉPARTEMENS.

Nos abonnés des départemens sont prévenus, que dès que nous avons déposé, aux Messageries, les ouvrages auxquels ils ont droit, nous leur adressons, FRANCO par la poste, un avis imprimé qui leur sert d'avertissement à cet égard.

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONIDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite.)

§ IV.

Une ascension les jambes en l'air.

ATTENTION ! cria l'un de nos hommes à son camarade.

Et il se fit un heurt violent de la chaloupe contre le navire, duquel heurt les effets furent assez singuliers pour moi.

Je ne m'étais que très peu inquiété d'une forte odeur qu'exhalait ma futaille protectrice ; j'avais, ma foi, à songer bien à autre chose qu'à cette atteinte portée à la délicatesse de mon odorat !

C'est quand le choc dont il s'agit, opérant sur notre chaloupe un bouleversement général, me fit faire un bond d'une extrémité à l'autre de ma prison noire; c'est alors que je pus me rendre compte des causes de la susdite exhalaison : car je venais de donner à pleine tête dans un immense fromage de Brie placé de conserve en cet endroit. J'en eus les cheveux pommadés, les yeux et les oreilles remplis. Cet incident m'impressionna d'autant plus fâcheusement que dès ma plus tendre enfance j'eus toujours en horreur tous les fromages imaginables.

C'était peu ; car quand vint le tour de la futaille où je gisais sans pulsation, d'être montée à bord de l'*Escargot*, on la tourna de telle sorte que je fis mon ascension les jambes en l'air, et plus que jamais empêtré dans cet abominable Brie.

A peine en place, à fond de cale, un bruit sourd et prolongé me vint à l'ouïe; on levait l'ancre. Une légère secousse se fit sentir sur tout le navire : nous partions, nous étions partis !

§ V.

Mon séjour dans une futaille. — Un voisin incommode.

Je n'avais encore fait au plus que la moitié de mon tour de force. C'était bien quelque chose, c'était déjà beaucoup que d'avoir réussi dans la tentative audacieuse, grâce à laquelle je me voyais en pleine mer, et voguant incognito vers le but si cher à mes desirs. Mais le plus difficile, et ce dont j'avais le plus grand souci, c'était d'arriver à me tirer au plus vite de la situation équivoque, à tous égards, dans laquelle je me trouvais pour le moment.

Les fréquentes visites que faisaient dans la cale les gens de l'équipage ne me permettaient guère d'aller examiner ce qui se passait hors de mon tonneau.

Aussi, force m'était de me réserver pour la nuit, et seulement alors je me hasardais à sortir de ma retraite incommode pour donner de l'exercice à mes membres engourdis et faire la maraude dans les environs, car il fallait bien vivre. Heureusement que des matelots venaient assez souvent prendre leur repas tout près de ma cachette, et qu'il ne m'arrivait que rarement de ne

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JANVIER.

LE ROI DE LA FÈVE.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Il serait difficile de dire quelle est précisément l'origine de cette cérémonie singulière qui consiste à manger en famille, le jour des rois ou de l'Epiphanie, un gâteau où le pâtissier a caché une fève, laquelle fait roi du festin celui des convives à qui elle échoit en partage. Il y a cependant quelques traces de cet usage chez les Romains où l'on tirait au sort et aux dés le roi du festin, et les Romains paraissent eux-mêmes avoir emprunté cette coutume aux Grecs. A Athènes, par exemple, on s'en remettait au sort de la fève pour la création des magistrats, et l'on se servait aussi de fèves pour les suffrages du peuple. La fève blanche signifiait *approbation*, la fève noire *condamnation*. Aussi Pythagore avait-il coutume de dire à ses disciples : *Ne mangez pas de fèves*; ce qui signifiait : *Ne vous occupez pas des affaires du gouvernement.*

Quoiqu'il en soit de cette vieille coutume, elle règne encore partout, depuis les chaumières jusqu'aux palais, ainsi que le prouverait surabondamment, s'il en était besoin, l'anecdote que voici :

En 1817, le jour des rois, M. le comte de Valcroix, qui depuis plusieurs années vivait dans sa terre de Valcroix, près de Vernon, avait réuni autour de lui presque toute sa famille : ses deux fils, Charles et Amédée, dont l'aîné n'avait encore que onze ans, étaient venus depuis huit jours du collége de Rouen, où ils étaient pensionnaires; madame de Valcroix avait été elle-même chercher sa fille Amélie à son pensionnat de Paris; enfin deux sœurs du comte, une tante de la comtesse, et plusieurs cousins et cousines s'étaient rendus à l'invitation de M. de Valcroix, de sorte que le banquet semblait devoir être des plus joyeux, car tous les membres de cette heureuse famille étaient tendrement unis, et se livraient sans réserve au plaisir de se revoir après une séparation plus ou moins longue.

Il faisait déjà nuit lorsqu'on se mit à table. Un énorme gâteau fut apporté; le comte en fit autant de parts qu'il y avait de convives, plus une que l'on appelle la part du pauvre ou la part de Dieu, et que les pauvres, dans ce pays, ne manquent pas de venir réclamer en chantant sous les fenêtres une vieille légende appropriée à la circonstance. Amédée, qui était le plus jeune de l'assemblée, tira les parts, en commençant par celle du pauvre, puis chacun se mit à chercher la fève qui devait donner la royauté; mais personne ne la trouva.

— Elle est sûrement dans la part à Dieu dit le comte ; en conséquence, je mets aux voix la proposition de faire asseoir à cette table

pas trouver à glaner sur les miettes de leurs festins, que je disputais ainsi aux rats de la cantine.

J'habitais, comme on sait, dans une futaille à double compartiment. On va voir que je n'étais pas le seul être vivant qui grouillât entre ces douze planches, et voici comment moi même je l'appris un beau matin.

Le fameux fromage en était réduit à rien et m'avait cédé toute la place; je m'étalais donc plus à l'aise dans mon circuit de quelques pieds. Il arrivait qu'une nuit, où j'étais assoupi, le dos et la tête appuyés contre la séparation de la futaille, j'entendis comme un grignotement qui se faisait sur ma cloison; puis quelque chose, comme des pattes griffantes, s'allongeait par intervalles, tantôt dans mes cheveux et tantôt sur mon échine.

La frayeur me prit sérieusement. Un instant je crus avoir à faire à quelque malin Lucifer.

Une fois, à la fin, les ongles entrèrent si avant dans la partie de mon individu la plus charnue que j'en fis un cabriole qui me porta hors de ma cellule. La curiosité vint s'en mêler; à l'aide d'une triangle, je forçai le second couvercle de la futaille, et je vis .. un monstrueux sajaou, qui, après m'avoir salué de la plus affreuse grimace, se mit à cabrioler et à faire une longue série de gambades, en s'esquivant par l'échelle qui conduisait de notre cale sur le pont.

§ VI.

Une vieille connaissance.—La fin sanctifie les moyens.

Cette singulière apparition m'avait jeté dans une transe mortelle; j'en étais encore tout pétrifié, quand j'entendis, au-dessus de ma tête, un vacarme assourdissant, mêlé des cris : — « Au singe! Jack! Jack! au singe! »

Je compris que je venais de faire une grande maladresse, et je n'eus rien de plus pressé que de me resserrer dans ma boîte, d'où je n'avais pas à sortir.

Bientôt la moitié de l'équipage fut dans la cale, en tête le capitaine de l'*Escargot*.

On ramenait Jack dans sa prison. Le capitaine était furieux de colère, et lançait des jurons à me donner la chair de poule.

— Butor! gardiennage de moussaillon! exclamait-il; qu'il vienne donc... je veux lui apprendre à faire son devoir... Moussaillon de mousse! descendras-tu?...

Le pauvre mousse descendait l'oreille basse, encore aux trois quarts endormi, et ne devinant pas la cause de la fureur de son maître contre lui.

— Trente coups de garcettes, méchant gamin! s'écria-t-il en le tirant brusquement à lui par l'extrémité d'une oreille.

— Mais, capitaine...

— Quarante alors! On m'a entendu... ici même!

C'est en augmentant la dose des coups de garcettes, que le capitaine empêcha toute explication justificative de la part du jeune marin; car s'il eût ouvert une seconde fois la bouche, le nombre cinquante allait infailliblement suivre.

Deux matelots se saisirent du mousse, qu'ils couchèrent à plat ventre sur un panneau, en le dépouillant de ses vêtemens.

La sentence était prononcée; l'exécution allait avoir lieu.

La résignation du patient, son innocence à moi bien connue, l'injustice avec laquelle, sans l'entendre, on l'avait condamné pour un fait dont j'étais seul responsable, tout me poussa à embrasser la résolution suivante.

Je sortis soudainement de ma futaille, et, courant me jeter aux pieds de ceux qui allaient frapper :

« Arrêtez! leur dis-je; ce n'est pas lui! c'est moi qui ai donné la liberté à votre singe. »

Celui qu'on allait fustiger, leva la tête, se remit debout et me dévorait d'un regard étonné...

Je l'examinai, à mon tour, d'un œil plein d'étonnement et de joie...

« Boniface!

— Pierrot!...

— Toi!

— Est-ce possible!... »

Et nous nous tenions embrassés, au milieu de la plus grande stupéfaction de l'auditoire.

Oui, c'était Pierrot lui-même, Pierrot, mon ami d'enfance, le plus fidèle complice de mes espièglerie d'autrefois!...

Le capitaine et tout l'équipage, présens à cette scène de reconnaissance et d'effusion, ne savaient que penser de l'incident. Qui étais-je? d'où sortais-je? comment me trouvais-je à bord de l'*Escargot*?...

C'est ce que, dans un court récit, où je me rendis intéressant autant que possible, j'expliquai sur-le-champ, avec les plus minutieux détails.

Le capitaine me sourit avec bienveillance : donc il était désarmé; j'avais gagné ma cause. Les hommes de l'équipage m'applaudirent bien d'ailleurs; Pierrot fut l'objet d'une ovation en reconnaissance de sa non culpabilité.

Jack fut attaché à une double chaîne, et moi, moi je me sen-

---

le premier pauvre qui viendra la demander, et de lui décerner la royauté pour toute la soirée.

Cette proposition venait d'être votée par acclamation, lorsque, sous les fenêtres, une voix fit entendre le premier couplet de la légende :

Belles dames, gentils preux,
Donnez-nous la part à Dieu.
Nous chanterons à voix hautaine :
Le roi boit! la tasse est pleine!
Nous chanterons tous d'une voix :
Le roi, le roi, le roi boit!

M. de Valcroix ordonna qu'on amenât dans la salle à manger le chanteur, qui se trouva être un petit paysan de dix ans, fort pauvrement vêtu, mais doué d'une physionomie heureuse. Le pauvre enfant fut d'abord bien intimidé en arrivant, avec ses sabots qui résonnaient sur le parquet, au milieu d'une si brillante assemblée.

— Comment vous appelez-vous, mon ami? lui demanda M. de Valcroix.

L'enfant baissa la tête et rougit bien fort, car tout le monde le regardait; pourtant il se remit assez promptement et il répondit :

— Sauf votre respect, monsieur le comte, je m'appelle Victorin, et je suis l'dernier garçon à Jean Chaulau, bûcheron... pour vous servir.

— Eh bien! monsieur Victorin Chaulau, voici votre part du gâteau, et comme elle contient la fève, vous êtes roi pour toute la soirée. Maintenant, sire, asseyez-vous et commandez : toutes vos volontés seront à l'instant exécutées, pourvu qu'elles ne soient pas déraisonnables, car un roi ne doit vouloir que des choses sages.

Victorin crut d'abord que l'on voulait se moquer de lui, et baissant de nouveau la tête, il fit mine de tourner les talons; mais lorsqu'il vit que la chose était sérieuse, il en prit vite son parti; il se mit bravement à la hauteur des circonstances, et il dit, en regardant son misérable accoutrement :

— On va dire dans l'pays que les rois, à Valcroix, sont les plus mal habillés... Dam! ça ne s'ra pas ma faute.

L'observation était juste; sur l'ordre du comte, un domestique emmena sa majesté, qui, se trouvant être de la même taille que le plus jeune des fils de son hôte, reparut bientôt en linge blanc et en habit neuf. Il prit place près du maître de la maison, et se mit à manger de fort bon appétit, puis s'arrêtant tout à coup, il regarda le comte et dit en lui montrant les plats nombreux qui couvraient la table :

— M'avez-vous fait aussi le roi de tout ça?

— Sans aucun doute, sire.

— Et vous croyez qu'ayant tant de bonnes choses, je vas vous laisser manger tout?... Bon, bon... criez *le roi boit*! tant que vous

tais joyeux comme un prince, d'en être si heureusement arrivé à mes fins !

§ VII.

Pierrot et moi. — Pour n'avoir pas su lire.

La rencontre de Pierrot sur ce navire, et en un cas, pour lui surtout, si critique, m'avait tellement abasourdi, qu'à peine fûmes-nous nichés dans sa cabine, je le pressai de m'instruire à cet égard.

Il m'apprit donc que, Pylade parti, Oreste n'avait pu rester long-temps seul au village, où d'ailleurs la vie champêtre ne convenait pas à son caractère turbulent et à ses goûts d'inconstance.

Ce que voyant son père, il jugea convenable de favoriser son inclination, en le confiant à un sien ami, maître de pare race, avec lequel il avait déjà fait un voyage de long cours.

Il était actuellement mousse de l'*Escargot*.

On me fit son camarade de chambrée, et je partageai avec son hamac les occupations du bord : je lavais le vaisseau, je servais à table et je prenais part à la manœuvre autant que lui.

Le capitaine, à qui j'avais plu d'abord par mon esprit naturel et ma singulière physionomie, voulut me confier un jour le service exclusif de sa chambre : une telle marque de déférence m'honora beaucoup de la part d'un homme tout puissant à son bord : elle aurait pu me mener loin et me poser aux yeux de l'équipage, s'il avait été dans mes forces d'y répondre convenablement.

Mais non : là, comme ailleurs, je n'étais maladroit.

C'est ainsi que lorsque le capitaine me commandait de lui apporter un *Manuel des Longitudes*, je prenais de sa bibliothèque la *Cuisinière bourgeoise* en main : une autre fois, c'était les *Contes de Perrault* pour l'*Histoire de France*. Il m'en revint des sarcasmes et des invectives.

Il fut cause que je fus resté dans l'oubli de la plus mince condition qui soit à bord d'un navire : celle de rat de cale.

§ VIII.

L'ouragan. — Mes alarmes et mes craintes.

Il y avait un mois que nous naviguions sur l'Océan. L'*Escargot* filait ses nœuds avec une rapidité qui lui maintenait du temps le plus favorable au navigateur : vent propice, mer calme, ciel serein, tout souriait à notre voyage. Il fallait voir alors avec quel air de satisfaction tout le personnel de l'équipage se frottait les mains : notre heureuse traversée était citée comme sans exemple.

Hélas ! nous n'étions pas au port !

Le trente deuxième jour de notre navigation, c'était de grand matin, au moment où chacun à bord, les hommes de quart exceptés, complétait paisiblement sa dernière heure de repos, un cri inhabituel, parti du haut de la hune où se tenait le matelot de vigie, vint jeter le trouble et l'alarme parmi les bienheureux marins de l'*Escargot*. En moins d'une minute, tout le monde fut sur le pont, le capitaine le premier.

— Qu'y a-t-il ?... Que dis-tu, Berdoulet ? (Berdoulet était le nom du matelot en vigie.)

— Capitaine, il y a, qu'une voile vient sur nous.

— Une voile !

— Oui, capitaine : c'est un pirate, on le reconnaît à ses voiles.

— A moi, Pierrot, ma grande lunette d'approche !

Pierrot ne se faisait pas répéter les ordres deux fois, parce que le capitaine avait pour habitude de ne jamais recommander qu'à l'aide d'une gymnastique parlante qu'il ne faisait pas bon de provoquer.

La lunette arriva promptement : elle fut aussitôt prise par le capitaine, et le capitaine, l'œil collé sur le verre, se contemplait et mesurait en même temps le navire dont le matelot parlait.

Un pirate marchait sur nous à toutes voiles.

Un pirate ! c'est-à-dire un bâtiment tout rempli de hommes qui font métier de la piraterie, de la violence et de crime des navigateurs... une caverne de voleurs flottante... un nid de forbans, d'écumeurs de mer, de brigands nautiques, enfin.

Cette expression qui me fut donnée par le capitaine, d'un nom qui ne m'avait pas encore frappé, me mit, comme on dit, la peur dans le ventre. J'examinai tour à tour chaque homme de l'équipage, et je ne trouvai à aucun une physionomie trop effrayée... J'allais me remettre de ma terreur, peut-être mal fondée, lorsque le capitaine reprit :

— Il n'y a pas à s'y tromper, — il arrive à pleine voile. Avant une heure il sera sur nous.

— Eh bien ! capitaine ?... firent les matelots d'un air résolu.

— Eh bien... mes amis... il faut nous défendre...

— Nous le ferons, capitaine.

Jusqu'à la mort !... On allait donc se battre, s'entre-tuer... Cette idée me fit [illegible] un frisson des pieds à la tête. Le capitaine [illegible] : [illegible] son accent [illegible] sa vie. Tout ce qu'il y avait d'armes, canons, fusils et pistolets, dans l'arsenal de notre navire, fut transporté sur le pont. [illegible] deux barils de poudre que renfermait la Sainte-Barbe, et bientôt l'*Es-*

---

voudrez; ça n'empêche pas qu'à la maison y en a qui n'entendent rien du tout, et qui n'en pensent pas moins. Entendez, vous autres, dit-il aux domestiques, vous allez prendre la moitié de tous ces fricots là, et les porter chez Jean Chaulan, de la part du roi Valeroix, son garçon.

On applaudit avec transport aux bons sentimens de sa majesté, dont les ordres furent religieusement exécutés. La joie la plus franche régnait parmi les convives, et le petit Victorin parut lui-même beaucoup plus gai, lorsqu'il eut l'assurance que son père, sa mère et ses frères partageaient la bonne fortune que le ciel lui avait envoyée. Il continuait aussi à manger de très-bon appétit, et comme on venait de lui servir d'un superbe lièvre rôti, il dit :

— C'est là un morceau de roi, car il coûte cher.

— Votre majesté est bien l'erreur, dit en riant M. de Valeroix ; les lièvres ne sont pas chers dans ce pays.

— Voire ! monsieur l'comte, répliqua Victorin, j'en sais plus long que vous là-dessus ; mon père, l'an dernier, en a payé un soixante-treize livres dix sous... en beaux écus, oui da !... à preuve que c'était tout ce qu'il y avait chez nous, et que la pièce de mariage de ma mère y a passé.

— Mais c'est impossible : le plus beau lièvre, dans le canton, ne vaut pas six francs.

— Je vous prends au mot, M. l'comte ! et puisque je suis roi, j'vous condamne à rendre à Jean Chaulan [illegible] dix sous, sur le prix que lui a coûté un lièvre que votre grande-chasse avait manqué trois fois, et que mon père a tué du premier coup dans votre petit bois de Prunaule... ah ! ah ! le roi ne veut pas qu'on soit si dur au pauvre monde... On a ruiné Jean Chaulan en le faisant un procès pour un lièvre, et tout le monde dans le village disait : si le roi le savait !... A présent, M. le comte, le roi le sait.

— Sire, dit en souriant le comte, vous êtes un excellent prince ; mais vous êtes encore un meilleur fils, et j'accepte de grand cœur votre jugement, à cette condition toutefois, que Jean Chaulan ne recommencera pas.

— Ah ! M. l'comte, dit l'enfant en joignant les mains et oubliant son rôle de roi, il y a un bon moyen pour que mon père ne chasse plus sans votre permission ; faites-en l'un de vos gardes, et toute la famille vous bénira... Et nous vous aimerons presque autant que le bon Dieu ! »

Maintenant, on ne riait plus à la table de M. de Valeroix ; il y avait des larmes dans tous les yeux.

« Digne enfant, dit la comtesse en l'embrassant tendrement, heureuse mère qui t'a donné le jour.

— Victorin, dit à son tour le comte, votre royauté est finie ; mais il

cargot fut sur un pied de guerre convenable, dont l'aspect avait quelque chose d'imposant.

J'aidais aux apprêts comme les autres; il le fallait d'ailleurs. —Pierrot n'était pas rassuré et me faisait une longue énumération de ses craintes. Je ne disais rien, mais je n'en tremblais pas moins; car la vue de tout cet attirail pour une boucherie humaine me donnait un redoublement de frayeur, qui ne laissait pas que d'avoir les effets les plus comiques, si l'on en juge par les fréquentes visites que je faisais à l'endroit le plus reculé du navire. J'étais bien excusable, n'ayant jamais vu le feu.

A. BOUCHÉ.

(*La suite au prochain Numéro.*)

FABLE.

Un ruisseau doucement courbait l'herbe des prés,
Et ses bords chaprés
Etaient les frais témoins de sa marche féconde.
A quelques pas de lui, dans sa grotte profonde,
Un fleuve impétueux, par un torrent poussé,
Roulait, en écumant, la fange de son onde.
Il faisait, par orgueil, un grand bruit dans le monde
Et traitait son voisin à l'égal d'un fossé :
« Faible ruisseau qui t'a permis de naître
Et de couler si près de moi ?
De ce pays je suis le maître,
Je l'ordonne en deux mots : passe et dessèche toi.
— Grand fleuve, avec regret, j'ose vous contredire,
Tout en rendant hommage à votre autorité;
Mais à mon lit de fleurs je borne mon empire,
Sans porter nulle envie à tant de majesté.
De votre rang suprême
Je ne suis pas jaloux;
Veuillez à mon égard faire et penser de même.
— Redoute mon courroux,
Dit le fleuve irrité : ce bel avis m'offense.
Respecte ma défense,
De ce pays, je suis le roi;
Passe et dessèche-toi!
— Votre haine, seigneur, ne sera pas servie.
Promenez, s'il vous plaît, la terreur et la mort;
Moi, j'accomplis mon sort,
En répandant partout le bonheur et la vie.
Adieu ! quand la mer va, dans son immensité,
Engloutir ma faiblesse et votre vanité,
Pourquoi tous ces débats ? la course est achevée;
Notre gloire est sauvée:
L'Océan, à tous deux, est notre éternité!

CHARLES MAGNÉ.

HAUTE LITTÉRATURE.

UN TRAIT DE LA VIE DU DUC DE BRETAGNE, JEAN V.

(Fin.)

«Monseigneur, poursuivait le sire de Laval, pour Dieu, merci! Retenez un peu votre colère, écoutez la raison. Si vous le faites mourir, aucun prince n'aura un tel deshonneur; il n'y aura, en Bretagne, ni chevalier, ni écuyer, ni château, ni bonne ville, qui ne vous haïsse jusqu'à la mort, et qui ne veuille vous chasser de votre héritage; le roi d'Angleterre ni son conseil ne vous en sauront même pas gré.

« Vous allez vous détruire pour la vie d'un homme; prenez un autre dessein, car celui-là ne vaut rien. Ce serait se perdre devant Dieu et devant le monde, que de faire mourir par trahison un si grand baron et un si noble chevalier que le sire de Clisson. Songez donc que vous l'avez prié à dîner, que vous avez accepté le sien, que vous l'avez mené en votre château, en lui montrant le plus grand amour, que vous avez bu ensemble comme bons amis : et vous le voulez mettre à mort! Puisque vous le haïssez tant, rançonnez le, demandez lui telle somme que vous voudrez; s'il a des villes où châteaux à votre convenance, éxigez-les; je me rends le garant qu'il vous les livrera. »

Rien ne pouvait apaiser la fureur du duc de Bretagne. Quand ce prince était en colère, il n'entendait plus rien et ne connaissait personne. Le sire de Balavan se jeta aussi à ses pieds, et le supplia encore de ne se point deshonorer. «Qu'on ne m'en parle plus, Balavan, répliqua t il, je veux avoir raison de ce méchant homme, qui m'a outragé! Fais ce que je t'ai dit, ou tu m'en réponds sur ta vie. »

La nuit se passa de la sorte, le sire de Laval, quittant à peine d'un pas le duc de Bretagne et renouvelant ses prières sans se lasser. Enfin sur le matin, de meilleures pensées revinrent, il songea à la grande affaire où il allait se mettre, au deshonneur dont il se couvrait, à la dé oyauté de sa conduite. Il était en ces réfléxions quand le sire de Balavan entra dans sa chambre. « Monseigneur, dit-il, votre volonté a été faite, encore qu'il m'en ait bien coûté. » A ces paroles, le duc de Bretagne commença à se désespérer; il voulait mourir; il pleurait à grands sanglots. « Ah! mauvais serviteur, dit-il au sire de Balavan, d'avoir écouté ma folle colère et d'avoir mis à mort un si noble chevalier ! » Mais le sire de Balavan, ne pouvait que lui rappeler ses paroles. « Monseigneur, répondait il, souvenez-vous en quelle façon vous me l'avez commandé, et quelles menaces vous m'avez faites. » Le duc de Bretagne s'enferma seul, et refusait même toute nour-

---

vous reste un titre plus précieux, celui de bon fils; ne le perdez jamais, mon cher enfant; car il vous vaudra la protection de Dieu, qui vaut mieux que celle de hommes... Je vais maintenant vous faire reconduire chez vous, et vous pouvez annoncer à vos parens que tout ce que vous avez demandé sera fait. Ainsi voici une bourse que vous remettrez à Jean Chaulan pour lui tenir lieu de ses soixante-douze francs et de sa pièce de mariage : de plus il sera dès demain au nombre de mes gardes-chasse, et madame la comtesse prend sous sa protection immédiate tout le reste de la famille.

Le brave petit paysan sauta au cou de son bienfaiteur; puis tout le monde voulut l'embrasser, et il partit comblé de caresses et de présens.

Onze ans s'étaient écoulés :

On était aux premiers jours de juillet 1830, l'armée française, de son pas puissant, foulait le sol africain; l'innombrable armée rassemblée par le dey d'Alger, battue sans relâche par les audacieux enfans de la France, s'était retirée sous les murs de la capitale de la régence, place réputée imprenable, et qui avait vu fuir les soldats aguerris de Charles-Quint. Bientôt notre jeune armée arrive sous le canon des forts, nos tirailleurs se jettent dans les jardins des faubourgs pour en déloger l'ennemi. Amédée de Valcroix qui commande une compagnie de ces éclaireurs, a fait dix fois preuve du plus brillant courage : rien ne l'arrête; armé d'un fusil, comme un simple soldat, il escalade les murs et les terrasses, poussant l'ennemi devant lui. Déjà plusieurs balles arabes l'ont atteint; son sang coule; mais il n'en tient pas compte, et sa voix vibrante crie sans cesse : *en avant* ! son ardeur est telle que peu de ses soldats peuvent le suivre ; à chaque instant il se trouve isolé ; sa vie ne tient qu'à un fil. Enfin, au plus fort de l'action, il s'élance sur un groupe d'Arabes retranchés derrière les murs à demi écroulés d'un jardin ; il fait feu, un seul des Arabes tombe ; les autres se précipitent sur l'officier français ; c'en est fait de lui... Tout à coup un jeune soldat franchit le mur, et fait au lieutenant un rempart de son corps.

— Victorin ! s'écrie l'officier qui vient de le reconnaître, retire-toi ! je te l'ordonne.—Pardon, si je vous désobéis, mon lieutenant; mais on ne trouve pas tous les jours l'occasion de payer ses dettes.

A peine a-t-il prononcé ces mots, que deux des assaillans tombent à ses pieds, mais les autres se réunissent ; forts de la supériorité du nombre, ils s'avancent résolument et font feu tous à la fois. En ce moment toute la compagnie d'Amédée arrive au pas de course... Le jeune officier est sauvé, mais à ses pieds gît Victorin qui, malgré le froid de la mort qui court dans ses veines, s'efforce de regarder en souriant le jeune de Valcroix, et dit d'une voix mourante :

— Mon lieutenant, vous direz à votre père qu'il doit au Roi de la Fève le bonheur d'embrasser son fils.

L. LEFEVRE.

riture. Vers le soir, le sire de Balavan revint. « Ah ! Que venez-vous faire, dit le duc, et pourquoi paraître à mes yeux? Je voudrais être mort. Plût à Dieu que je le fusse ! Quel remede peut-on apporter au mal que vous m'avez fait? »

Pour lors le sire de Balavan lui repartit : « Monseigneur, apaisez-vous, messire de Clisson n'est pas mort. Voyant la colère qui vous troublait, je vous laissai commander selon votre volonté ; mais ayant songé à ce qui pourrait advenir, je craignis que vous ne fussiez quelque jour fort chagrin, si je faisais ce que vous aviez ordonné. » Le duc de Bretagne se trouva tout à coup bien content, il embrassa plus d'une fois le sire de Balavan, lui disant : « Balavan, mon cher ami, tu as été un bon serviteur de ton maître, tu m'as rendu le meilleur service qu'un homme puisse rendre à un autre. J'en serai reconnaissant toute ma vie, et je te donne dix mille florins sur mon épargne. »

DE BARANTE,
de l'Académie française.

UN SERMON A L'HOTEL RAMBOUILLET.

Avant de raconter l'anecdote qui va suivre, nous dirons à nos jeunes lecteurs quelques mots sur l'hôtel Rambouillet.

L'hôtel Rambouillet était le salon le plus brillant, le *bureau d'esprit* le plus célèbre qu'il y eût à Paris au commencement du XVIIe siècle. C'était le rendez-vous de presque tous les littérateurs, tous les poètes, tous les artistes qui jouissaient alors de quelque réputation. L'hôtel Rambouillet vit successivement figurer dans ses réunions, Balzac, Voiture, Larochefoucault, Labruyère, Ménage, et mesdames de Sévigné, de La Fayette et de Scudéry, c'est à dire les hommes les plus distingués et les femmes les plus spirituelles de l'époque ; il comptait aussi parmi ses habitués plusieurs membres éminens de l'aristocratie et quelques étrangers de distinction. La marquise de Rambouillet faisait avec infiniment de grâce les honneurs de ce salon. — On a reproché à ce cercle littéraire ses excessives prétentions au bel esprit, et pour nous servir de l'expression d'un des satyriques du temps, son style *collet-monté*. On ne peut nier la justesse de ce reproche, mais ce qu'on ne saurait aussi contester, c'est que les réunions de l'hôtel de Rambouillet ont puissamment contribué au perfectionnement de la langue française, et ont exercé une heureuse influence sur la littérature en établissant des relations journalières, de patronages et d'amitiés, entre les nobles et les gens de lettres.

Ces détails préliminaires n'étaient pas sans quelque utilité pour l'intelligence de l'anecdote qui fait le sujet de cet article. Nous y arrivons sans autre préambule.

Il y avait ce soir-là à l'hôtel de Rambouillet une réunion brillante et nombreuse, plus nombreuse que de coutume. Le duc de Vivonne avait promis à l'honorable société qu'il amènerait un jeune séminariste de treize ans, qui, disait il, était un phénomène, un prodige, une véritable merveille. Chacun était impatient de voir, d'entendre ce génie précoce, qui passait déjà, non seulement pour un érudit du premier ordre, pour un penseur profond, mais encore pour un orateur plein d'élévation, de vigueur et d'éclat. L'intérêt, la curiosité étaient puissamment excités, et chaque fois que la porte s'ouvrait et qu'on venait annoncer à la maîtresse de la maison l'arrivée d'un des habitués de l'hôtel, tous les yeux se dirigeaient vers l'antichambre et cherchaient le jeune prodige qui devait faire les honneurs de la soirée.

L'attente fut longue et neuf heures avaient déjà sonné, lorsque le duc de Vivonne arriva avec son protégé. Celui-ci était un enfant très chétif, très frêle, et dont la figure ne séduisait pas au premier abord ; ses traits n'étaient remarquables ni par la régularité, ni par la grâce, et on pouvait même leur reprocher je ne sais quoi de dur et de heurté ; mais quand on avait considéré un moment ce jeune homme, sa physionomie empreinte d'un cachet particulier de distinction, de vigueur et de majesté, son œil rayonnant de génie, son front où le travail de la pensée avait déjà creusé des lignes profondes, tout en lui excitait la surprise et l'admiration; on sentait que c'était là une de ces natures supérieures, une de ces organisations privilégiées, une de ces créatures d'élite que Dieu choisit entre toutes pour parler aux hommes un sublime langage.

La conversation s'engagea tour à tour sur une foule de sujets. On causa philologie, on discuta sur le génie de la langue française, et l'enfant étonna Ménage et Vaugelas eux-mêmes par la justesse et la sagacité de ses aperçus sur les questions grammaticales les plus délicates et les plus difficiles ; on parla des littératures grecque et romaine, et, dans cette discussion, le jeune homme fit encore admirer l'étendue de ses connaissances, la sagesse de ses appréciations et la supériorité de son esprit. On raisonna sur la morale, et le séminariste de treize ans émit sur ce sujet des pensées pleines de force et de conviction qui émerveillèrent La Rochefoucault et La Bruyère. On était enchanté, ravi, du prodigieux mérite de cet enfant, et de l'air modeste avec lequel il recevait tous les éloges qui lui étaient prodigués.

Tous les sujets de conversation paraissaient épuisés, et comme la soirée était déjà très avancée, on se disposait à sortir, quand le prince de Condé s'approchant du jeune séminariste :

« J'ai ouï dire, monsieur, que vous étiez, non seulement un philologue, un littérateur, un savant, mais encore un orateur de première force. Seriez-vous assez aimable pour nous donner un échantillon de votre talent oratoire. Si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vos prierais de nous faire un sermon. »

Cette proposition fut accueillie avec empressement par l'assemblée.

« Mais quel sujet traitera-t-il, demanda madame de Rambouillet.

— Le jugement dernier, dit Voiture.

— Va pour le jugement dernier, s'écrièrent tous les assistans. »

L'enfant se recueillit environ cinq minutes, puis il commença son improvisation. Il débuta par un terrible tableau de la dissolution de l'univers. Il montra ensuite tous les hommes sortant de leurs tombeaux et se rassemblant au son des trompettes célestes; Dieu assis sur son trône éternel, et par un jugement définitif séparant les justes des réprouvés, enfin le ciel s'ouvrant pour recevoir les uns et les abîmes de l'enfer engloutissant les autres.

Ce tableau était empreint de tant de vigueur et de coloris, il était semé de tant de traits sublimes, et puis la physionomie du jeune orateur avait tant d'animation et de vie, sa voix avait des vibrations si puissantes, ses gestes étaient si expressifs, il paraissait animé d'une foi si vive, que les assistans, hommes mondains et frivoles pour la plupart, étaient pénétrés d'une profonde émotion. Jamais peut-être orateur chrétien n'avait obtenu jusqu'alors un tel succès de terreur.

A dix heures et demie, le jeune abbé retourna à son séminaire, après avoir recueilli, à plusieurs reprises, les félicitations de l'auditoire.

L'enfant était parti depuis plus d'une heure, qu'il était encore l'objet de toutes les conversations dans la noble assemblée.

« Eh bien, monsieur l'abbé, disait le duc de Montausier à l'abbé Cottin, que pensez-vous, de notre jeune prédicateur?

— Je pense, monsieur le duc, qu'il est déjà un aigle et que je ne suis qu'un oison. Boileau a raison, les satires qu'il a dirigées contre moi sont justes à tous égards, et jamais je n'avais aussi complètement senti mon insuffisance. Dès ce jour je renonce à la chaire. »

L'abbé Cottin tint parole. A partir de cette époque, il cessa tout-à fait de prêcher, il se borna à faire des sonnets, des rondeaux qu'il lisait en comité privé aux habitués de l'hôtel Rambouillet, mais il ne prononça plus le moindre sermon ; ce qui

causa un dépit extrême à l'auteur des *Satires*, dont la verve poétique avait trouvé jusque-là une mine inépuisable de plaisanteries et de sarcasmes dans les prétentions oratoires de l'abbé Cotin.

A propos de l'ancient que nous venons de raconter, le prince de Condé avait prononcé ces paroles remarquables:

» Cet enfant sera grand entre tous les hommes célèbres de » ce temps-ci, et son éloquence fera vivre et éternisera la plu- » part des gloires du siècle. »

Ces mots étaient une véritable prophétie. Le grand Condé, le futur vainqueur de Rocroy, avait-il le pressentiment qu'un jour il devrait son immortalité au jeune séminariste qui venait de débuter avec tant d'éclat dans la carrière de l'éloquence sacrée. Car, nos lecteurs l'ont devinée sans doute, cet orateur de treize ans n'était autre que l'auteur futur des *Oraisons funèbres*, le puissant génie que la postérité devait surnommer l'aigle de Meaux, — le sublime Bossuet.

CH. VILLAGRE.

UNE EMEUTE D'ÉCOLIERS.

L'abbé Jobin, principal du modeste collége de province où j'ai fait mes premières études de 1791 à 1795, était le plus doux, le plus bienveillant, le plus ami des enfans qui ait jamais rempli des fonctions semblables aux siennes.

Quand je fus confié à ses soins, il avait de soixante à soixante-deux ans, était d'une taille au-dessous de la moyenne, avait les épaules arrondies, la tête un peu forte et en partie dépouillée de cheveux; les yeux pleins de douceur et de finesse, le visage rayonnant de bonté et l'accueil toujours affectueux. Son immense érudition était toujours prête à couvrir les torts, et savait à ses convives tout un charme qui la faisait rechercher par les hommes de tous les âges et de toutes les conditions. Quand il parlait, il se faisait autour de lui un silence presque religieux et on aurait cru entendre voler une mouche, et lorsqu'il avait fini, son auditoire restait dans une attitude inspirée par la crainte qu'il ne dît plus rien.

Dans les entretiens, comme dans les écrits, ce qu'il redoutait le plus était la prolixité; aussi, soit qu'il parlât, soit qu'il écrivît, il était concis sans cesser d'être clair, et disait toujours, en termes parfaitement appropriés au sujet qu'il traitait, tout ce qu'il fallait dire, mais jamais rien de plus. Quant à ses manières ordinaires, elles étaient pleines de naturel, de vérité, et lorsque on parvenait à le connaître et à l'apprécier, on s'étonnait que tant de mérite s'unît en lui à si peu de prétentions et à tant de simplicité.

Il y a bien des années que je ne suis plus sous sa tutelle, il y a bien des années sans doute que lui-même est allé recevoir au ciel la récompense de ses vertus; eh! bien, il vit toujours pour moi. Je vois toujours son visage sur lequel étaient empreintes les plus aimables qualités du cœur: je ne puis me souvenir sans attendrissement de ses si tendres et si courtes réprimandes quand nous avions commis des fautes, de ses éloges si affectueux et si longs quand nous avions obtenu des succès; je vois encore les regards caressans qu'il jetait sur nous, lorsqu'à son aspect dans les cours de notre prison scientifique, nous quittions nos jeux, pour courir à lui, en poussant des cris de joie, pour lui baiser les mains et toucher seulement ses vêtemens, et lui demander de petites billes de pierre dont il avait les poches toujours remplies, ou quelquefois les lui ravir avec subtilité, quand il feignait avec une aimable bonhomie de ne pas nous entendre.

C'était au moment le plus orageux de la Révolution.

Quelques-uns de nos camarades que leurs parens menaient au club de la ville, nous ayant raconté ce qui s'y passait, nous résolûmes d'en instituer un parmi nous, et de délibérer sur ce que nous appelions nos intérêts, comme le faisaient les grandes personnes sur ce qu'elles appelaient les intérêts de la chose publique. Emerveillés de cette belle idée, un jeudi, sans qu'aucun des surveillans s'en aperçût, nous nous emparâmes d'une chapelle abandonnée, dépendante des bâtimens du collége; nous y transportâmes une table, quelques chaises, deux ou trois bancs, puis nous procédâmes à la formation de notre bureau, c'est-à-dire à la nomination d'un président, de deux secrétaires et d'un trésorier. Un écolier de rhétorique, appelé Désiré Ch..., mort il y a quelques années aux environs de Mauriac, obtint les honneurs de la présidence, je fus un des deux secrétaires, j'ai oublié le nom des deux autres officiers.

Ces préliminaires remplis, et le président installé, celui-ci déclara que la société patriotique des écoliers républicains de la ville de... était constituée. Et la séance suivante, nous soumîmes à notre examen et à notre discussion le régime disciplinaire sous lequel nous étions tenus, et le trouvâmes absurde, tertionnaire, empreint de tatarisme et attentatoire à notre liberté; nous jurâmes à l'unanimité de nous en affranchir, ce fut notre serment du jeu de paume; nous nommâmes ensuite une commission qui fut chargée de faire un rapport et de nous proposer les moyens de rentrer en possession de nos droits naturels et imprescriptibles.

L'abbé Jobin eut, je ne sais comment, connaissance de nos deux séances. La première le fit rire, mais la seconde l'inquiéta, et il voulut prendre des mesures pour que la troisième fût en même temps la dernière.

Notre troisième séance eut donc lieu. La commission fit son rapport et pour conclusion proposa un arrêté ainsi formulé, autant qu'il m'en souvienne — La société patriotique des écoliers républicains de la ville de... considérant que des hommes, sous prétexte qu'ils sont leurs supérieurs et qu'ils les gênent à la connaissance des sciences et des lettres, exercent sur eux d'iniques actes arbitraires qui sont de véritables abus de la force et des attentats à la liberté individuelle, voulant mettre fin à un ordre de choses qui est un reste du despotisme et de la tyrannie contre leurs pères, ont brisé le sceptre sanglant et vermoulu, déclare qu'il y a urgence et arrête ce qui suit:

Art. 1er. — Les *punitions*, retenues et autres châtimens attentatoires à l'exercice de la volonté et de la liberté, en usage dans le collége de... sont supprimés et ne pourront être rétablis. — Sous aucun prétexte, un pensionnaire ne pourra être mis au pain sec.

Art. 2. — Dès maintenant, il n'y aura que trois jours de classe par semaine. La classe ne durera qu'une heure et il y en aura deux par jour.

Art. 3. — Quand un écolier aura manqué la classe, et déclaré sur l'honneur à la suivante qu'il n'a pas pu y venir, il ne devra, en raison de son absence, être fait aucun rapport à ses parens. — Il en sera de même, quand un écolier quittera la classe, au commencement ou au milieu de la leçon et n'y rentrera que quand la dite leçon sera finie pour prendre son rudiment et ses cahiers, et sortir avec ses camarades.

Art. 4. — Il n'y aura point de jeux défendus. Pendant les récréations, les écoliers pourront se livrer à tous ceux qui leur plairont; il leur sera permis de courir dans les corridors, jardins et vergers du collége comme aussi de chanter toutes les chansons qu'ils voudront.

Art. 5 et dernier. — Le présent arrêté, placé sous la garantie de la société patriotique des écoliers républicains de la ville de... sera signifié au principal du collége pour qu'il ait à s'y conformer.

Cet admirable projet fut adopté à l'unanimité des voix, sans débats et par acclamation. On l'inscrivit sur le registre des déli-

bérations, et il fut résolu qu'il serait signifié à l'instant même pour que nous jouissions plus tôt de ses bienfaits. Comme on le voit, nous allions vite en besogne.

En ma qualité de secrétaire et comme écrivant plus lisiblement que mon collègue, je copiai notre arrêté, le signai pour copie conforme, mais n'y apposai point de sceau, parceque la société n'en avait point encore. Cela fait, je le remis au président. — Celui-ci, qui avait pour signe caractéristique de sa dignité un grand plumet tricolore pris chez son père, grenadier de la garde nationale, qui tira sa chaise et se mit en marche, escorté de deux secrétaires ainsi que du trésorier, et suivi de tous les membres de la société, jaloux de prendre part à ce grand acte d'affranchissement et de souveraineté. Nous nous rendîmes dans une des cours sur laquelle s'ouvraient les logemens des professeurs, et nous étant arrêtés devant la porte de l'abbé Jobin, nous nous mîmes à crier à étourdir un sourd :

« Le principal ! le principal ! le principal ! le principal ! »

Cet appel bruyant mit tout le personnel du collége en émoi, maîtres et domestiques sortirent en désordre. L'abbé Jobin apparut sur un perron de la hauteur de deux marches, sur lequel se trouvait la porte ; là, calme, souriant, il nous demanda :

« Qu'est-ce, mes amis, que voulez-vous de moi ? »

Cette voix, que nous n'avions jamais entendue sans attendrissement, fut cette fois sans pouvoir sur nous, tant étaient brûlans dans nos cœurs le feu du patriotisme et l'amour de la liberté.

Notre président monta hardiment sur le perron, se posa en face de l'excellent vieillard, et gardant sur la tête son chapeau, surmonté de son grand plumet, il lui dit : « Citoyen principal, je viens te faire connaître l'arrêté que vient de prendre notre société patriotique et t'inviter à t'y conformer. Ecoute-en la lecture. » Et il lut.

Quand il eut fini, l'abbé Jobin, sans se fâcher de la familiarité insolente avec laquelle le lecteur lui avait parlé, lui donna en souriant deux petits coups caressans sur la joue et lui dit : « C'est bien, mon ami, c'est très bien, mais il faut entrer en classe, car l'heure est sonnée.

A ces mots d'entrer en classe, humiliés du piteux effet qu'avait produit une déclamation que nous croyons inopinée, nous entrâmes en pleine insurrection, nous nous mîmes à pousser des cris qui ressemblaient à des hurlemens.

— Point de classes ! point de rudimens ! à bas le principal ! à bas le collége ! vive la liberté ! »

Pendant ce temps l'abbé Jobin ne cessait de nous sourire avec une bonté qui redoublait notre exaspération. Quelques professeurs groupés autour de lui parlaient de faire intervenir les domestiques ; d'autres réellement effrayés proposaient de requérir les gardes nationaux du poste voisin.

« Point, dit le bon abbé, vous allez voir comment on apaise une semblable tempête. »

Fouillant à diverses reprises dans ses poches, il en sortit plusieurs poignées de ces petites billes dont j'ai dit qu'elles étaient toujours pleines et que nous lui volions souvent, puis les jeta par-dessus nos têtes, assez haut et assez loin pour qu'aucun de nous n'en fût atteint.

A la vue de cette pluie singulière, toute la société patriotique et républicaine, les membres du bureau et le président comme les autres, coururent, en poussant des cris qui, comme autrefois, étaient de joie, ramasser les projectiles arrondis. Il y eut des yeux pochés, des joues meurtries, des cheveux arrachés, mais pas une bille ne fut perdue. Notre abbé nous ayant fait signe qu'il n'en avait plus, nous criâmes : *Vive le Principal !* Puis nous nous partageâmes par groupes, pour jouer les uns contre les autres, ce que notre adresse et notre vivacité nous avaient fait conquérir dans le pillage du butin. Ce jour-là il fut impossible de faire la classe.

Ce dénouement burlesque nous rendit notre société ridicule à nous-mêmes. Nous en prononçâmes la dissolution, mîmes en morceaux notre arrêté et limes des cocotes avec notre registre des délibérations. Nous restâmes soumis à l'ancien régime et tout ce que nous valut notre belle équipée, ce fut un congé extraordinaire. C'était autant de pris sur l'ennemi.

J. D.

LE COMTE DE PARIS

ET L'ENFANT DE L'OUVRIER.

Avez-vous jamais remarqué, au fond du faubourg Saint-Germain, derrière la prison militaire de l'Abbaye et non loin de l'église de Saint-Germain-des-Prés, un vaste édifice dont l'architecture annonce qu'il date de plusieurs siècles ; il s'appelle encore le palais de l'Abbé ou palais de l'Abbaye.

Cet édifice, avec son beau portail, son large perron qui domine une place solitaire, fut jadis la demeure des riches et puissans abbés de Saint-Germain-des-Prés, qui joignaient à ce titre ecclésiastique le titre et les droits de seigneurs suzerains, régnant sur de nombreux vassaux et rendant justice sur tout le terrain qui s'étend de la rue de la Harpe au quartier des Invalides, terrain presque entièrement composé, à cette époque, de belles et grasses prairies qu'arrosait la Seine, d'où était venu à l'Abbaye de Saint-Germain le surnom de *des Prés*, c'est-à-dire des prairies. Bien des événemens historiques se sont passés dans ces murs ! bien des troubles et des agitations ont retenti sous ces voûtes consacrées à la religion et à la paix... Mais je m'arrête, vous apprendrez cela quand vous serez plus grands, quand vous serez des hommes faits.

Il vous suffira aujourd'hui, mes jeunes amis, de savoir qu'après des révolutions et à la suite des temps, ce palais a changé de destination et de maîtres. Comme bon nombre d'hôtels seigneuriaux du faubourg Saint-Germain et du quartier des Marais, il est devenu le refuge des beaux-arts et de l'industrie ; la peinture, la gravure, la sculpture s'y sont donné rendez-vous : c'est un musée en miniature, et de tous les ateliers qu'il renferme, celui du célèbre statuaire Pradier en est à la fois le plus renommé et le plus élégant. Là aussi a eu lieu en partie l'aventure dont je vais vous faire le récit : elle vous intéressera, je l'espère, il s'agit de deux enfans du même âge, quoique d'un rang bien opposé : l'un est le *comte de Paris*, l'autre l'*enfant d'un pauvre ouvrier*.

Or, écoutez, car je commence mon histoire.

C'était, il y quatre ans, par une après-midi d'un beau jour d'août, la limpidité du ciel et les douces haleines de l'air m'avaient invité à la promenade, et je me trouvais, moi septième, dans le sanctuaire du grand artiste. Si je distrais de ce nombre le maître du logis, ses deux élèves privilégiés et moi, il me restera à nommer quatre assistans : cet ingénieux conteur dont vous lisez avec tant de plaisir les jolis contes, quand, s'arrachant à de graves travaux, il jette dans la *Gazette de la Jeunesse* quelques-unes de ses pages charmantes ; un *dilettante* à cheveux gris (ce qui veut dire un vieil amateur de musique italienne) ; enfin deux étrangers de distinction (un Danois et sa femme) venus pour visiter le rival en talent des Tornwaldsen, des Danecker et des Canova (1), et les héros de marbre et de bronze auxquels il donne le souffle et la vie ; ou, pour mieux me faire comprendre, ces dieux, ces déesses, ces héros de la Grèce

(1) Tornwaldsen, sculpteur danois. Danecker, sculpteur allemand, Canova, sculpteur italien.

et de Rome dont son magique ciseau reproduit les nobles, les gracieuses figures; ces guerriers français qu'il fait sortir tout armés d'un bloc de pierre; ces groupes de jeunes filles timides qui se voilent de leurs longs cheveux, ces urnes, ces frontons, ces sarcophages enfin dont la délicatesse et la légèreté semblent defier la critique: vous le voyez, mes petits amis, il y a là beaucoup à voir, beaucoup à admirer.

Nous devisions de voyage, de littérature et d'art, nonchalamment assis sur de moelleux divans; le *dilettante* fredonnait un air de *Moise* (opéra de Rossini) et cherchait des accords sur l'orgue expressif, tandis que la belle étrangère et son mari avaient les yeux incessamment fixés sur le chef d'école, travaillant au modèle du bas-relief placé à cette heure devant la façade de la Chambre des Députés et qui représente *l'Instruction publique, entourée de la Sagesse et des Muses, enseignant des enfans de divers âges groupés autour d'elle.*

Tout était donc activité et animation au milieu de nous, quand soudain un bruit sourd et prolongé, semblable à celui de l'artillerie, vint interrompre travail, musique et causerie.

« Qu'est ceci! fit le statuaire sans pour cela quitter son œuvre; madame la duchesse d'Orléans serait-elle mère? » Un second coup répondit affirmativement à la question. En effet, c'était le canon des Invalides qui annonçait à la grand'ville, de sa voix tonnante, l'heureuse délivrance de la Princesse, en même temps que les longs bras du télégraphe annonçaient au reste de la France cette bonne nouvelle, qui, en moins d'une heure, devait être connue des quatre-vingt six départemens. — Admirez, mes amis, les merveilles de l'industrie humaine! — Mais, cet enfant nouveau-né, est-ce un fils? nous écriâmes-nous presque à la fois.

— Chut! messieurs, et comptons. »

Nous comprîmes le dessein du maître, et chacun d'obéir sans murmurer. Ce fut alors un silence complet, un silence de mort, interrompu seulement par la vibration de chaque coup, qui arrivait régulièrement à nos oreilles de minute en minute. Ces coups de canons étaient soigneusement additionnés, au fur et à mesure qu'ils ébranlaient l'atmosphère; et, quiconque nous eût vu tous les sept, l'oreille tendue, l'œil impatient, osant à peine respirer, aurait dû penser que le destin de chacun de nous se décidait à cette heure. Joignez à cela les marbres animés dont la salle était peuplée et qui semblaient prendre part à l'évènement; la beauté de la journée, sa douce chaleur et ce rayon solaire enfin, qui, pour arriver jusqu'à nous, s'empourprait aux draperies des fenêtres, et vous aurez encore une faible idée du tableau.

« Vingt-deux!

— C'est un fils!

— Vivat pour le comte de Paris!

— Qu'elle joie pour la famille royale! »

Ces exclamations pressées partirent tout à coup et simultanément de quatre bouches différentes; et à elles vint se joindre le vague brouhaha de la foule dont nous entendions les cris et les pas, sur la place voisine, et qu'un même objet émouvait.

Ici, vous m'interrompez, mes bons petits lecteurs, votre étonnement est extrême, et vous me demandez comment il peut se faire que toute une population, non seulement apprenne par la voie de l'artillerie qu'un enfant royal est né, mais qu'elle distingue encore que cet enfant est un prince ou que c'est une princesse? La chose vous semble miraculeuse, et cependant rien n'est moins extraordinaire ni plus facile à expliquer. Voici ma réponse:

Vous saurez qu'en France, comme aussi dans plusieurs pays civilisés, c'est une antique coutume de faire connaître à la nation, au moment même de l'évènement, la naissance d'un nouveau membre de la famille du monarque par un certain nombre de coups de canons tirés en réjouissance. Or, ce nombre de coups est fixé; mais il diffère suivant le sexe de l'enfant: vingt-et-un coups annoncent une princesse, cent et un coups annoncent un prince. Vous le voyez, dans la circonstance qui nous occupe, il n'était pas difficile, à Paris tout entier, de décider comme nous la question: les vingt deux coups que nous avions comptés, et auxquels succédèrent les soixante-dix neuf autres, suffisaient pour nous assurer qu'un héritier du prince royal avait vu le jour.

Laissant donc le reste de la canonnade se perdre dans le vague de l'air, notre conversation avait repris son cours et même avec une allure plus vive et plus dégagée qu'auparavant, et comme il convient à des gens qui, condamnés à un mutisme de quelque vingt minutes, s'en dédommagent ensuite par un flux de paroles. Elle roulait, vous le pensez bien, sur le comte de Paris; mais une circonstance fortuite vint nous faire changer de sujet, et cela d'une façon fort bizarre. C'est le *rapin* de l'atelier, petit espiègle de treize à quatorze ans, qui, ouvrant brusquement la porte et entrant plus brusquement encore, sans nul respect pour la compagnie, arrivait tout essoufflé et riait à cœur joie.

« Ah! ah! ah!... cette pauvre madame Béguet!... ah! ah! ah!...

— Mais qu'as tu donc, Narcisse, avec ta folle gaîté et ce nom de notre voisine que tu répètes depuis une heure?

— Ce que j'ai, maître?... ah! ah! ah!... une fameuse farce, allez: c'est la concierge, la mère Michon, qui ma raconté la chose... ah! ah! ah!

— Encore une fois, réponds-moi, petit drôle.

— Voilà, voilà, maître..... permettez que je reprenne haleine. »

(*La fin au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

A l'occasion de la nouvelle année, le roi a reçu samedi dernier le conseil royal de l'Instruction publique. M. Villemain a prononcé un discours au nom du conseil.

— A la même occasion, les réceptions d'usage ont eu lieu dimanche au ministère de l'Instruction publique.

— Ordonnances du roi sur l'élection de M. Gustave de Beaumont, sur l'école de Saint-Cyr, etc.

— Le rapport de MM. de Montferrand et Geoffroy St-Hilaire, sur les conférences de mathématiques et de géométrie, est publié.

— Les comités d'instruction primaire et les comissions d'examens travaillent avec activité dans les départemens.

— M. le comte Portalis est nommé vice-président de l'Académie des sciences morales et politiques pour l'année 1842.

— Il est question de construire prochainement un nouveau local pour la bibliothèque Sainte-Geneviève, sur l'emplacement de l'ancienne prison de Montaigne.

— Le prince de Chimay a mis à la disposition de la Société archéologique de Béziers trois couronnes d'argent pour être distribuées aux prix.

— Le rival de Vito-Mangianelli et de Henri Mondeux, M. J. Pugliesi, de Palerme, est en ce moment à Dijon.

— M. le préfet du Loiret a adressé une circulaire aux maires de son département pour les inviter à choisir leurs secrétaires parmi les instituteurs communaux.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 10. Paraissant tous les Samedis. JANVIER 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

A NOS ABONNÉS DES DÉPARTEMENS.

Nos abonnés des départemens sont prévenus, que dès que nous avons déposé, aux Messageries, les ouvrages auxquels ils ont droit, nous leur adressons, FRANCO par la poste, un avis imprimé qui leur sert d'avertissement à cet égard.

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite.)

§ IX.

Le combat. — Les effets d'une panique.

L'HEURE fatale était venue.

Une décharge de mousqueterie et de canon à mitraille nous avertit de la présence de l'ennemi.

L'*Escargot* ne resta pas sourd à cet appel.

« Feu ! cria le capitaine.

Et l'air retentit de vingt coups de carabine tirés presque à bout portant. Aussitôt un épouvantable hourra se fit entendre, et d'effroyables cris de mort, se mêlant au cliquetis des armes blanches, partirent de l'un et de l'autre bord.

« Courage, mes amis, courage ! »

C'était la voix de notre capitaine.

Il y eut un moment de morne silence.

—Embrassons-nous, dis-je à Pierrot, que je n'avais pas encore quitté; faisons-nous un adieu;—c'est peut-être ici notre dernière heure.

Survint un branlebas bien plus effroyable que l'autre. Cent coups de feu se succédèrent en moins d'une minute.

Je tenais encore Pierrot pressé dans mes bras, lorsque je le sentis défaillir, puis chanceler. Je reculai, saisi d'effroi; et, à travers l'épais nuage de fumée qui nous enveloppait, je le vis tomber en arrière, dans la cale, par un des panneaux de service près duquel nous étions en ce moment.

C'est alors que je perdis entièrement la tête et que dans un accès de ma fièvre peureuse je désertai le champ de bataille pour venir me glisser dans l'entonnoir du grand porte-voix. La moitié de mon corps restant hors de l'orifice, je courus ailleurs, et je me jetai dans l'habitacle, à cheval sur la boussole. Mais ayant cassé le verre qui préservait celle-ci, je me lardai dans la cuisse l'aiguille aimantée de l'instrument marin. La douleur que j'en ressentis me fit rebondir hors de l'habitacle, ainsi qu'une balle élastique.

Je n'avais plus à moi un grain de ma saine raison. J'arpentais le pont en tous sens, donnant partout des jambes et de la tête, comme un chat en furie.

La Providence eut enfin pitié de moi et me fournit le moyen d'assurer ma retraite, en me faisant tomber dans une large fourrure qui servait d'essuie-pieds à l'escalier des passagers. C'était une ample peau de tigre. Je m'y enveloppai comme un frileux dans sa douillette ; et tous les deux, la peau et moi,—moi dans elle, — par suite d'un roulis extraordinaire, nous fîmes une glissade qui nous porta, bien heureusement, derrière la cage à poules, et pour le quart-d'heure en lieu de sureté.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JANVIER.

VOYAGES.

LES MONTAGNES DE L'HYMALYA.

Le *Mont-Blanc*, ce géant des Alpes, assis sur son trône de glaces éternelles, et couvert de son diadème d'une neige éblouissante, est, vous le savez, la plus haute montagne d'Europe; mais, vous seriez dans l'erreur si vous le croyiez aussi la plus haute de toutes les montagnes du globe.

Les *Cordilières*, en Amérique, l'*Hymalya* en Asie, lui sont supérieurs en élévation aussi bien qu'en étendue.

Les premiers de ces monts célèbres ont été souvent visités et décrits; il n'en est pas de même des derniers, au sommet desquels bien peu d'Européens se sont élevés, quelque curieuse et intéressante que puisse être cette ascension.

Plusieurs motifs arrêtent l'élan des plus intrépides voyageurs; et d'abord l'immense distance de la contrée, l'inhospitalité des peuples idolâtres et demi-sauvages qui l'habitent, enfin les rudes difficultés de cette ascension elle-même. — Quoiqu'il en soit, elle a eu lieu deux ou trois fois, et voici comment s'exprime à ce sujet un officier anglais auteur de l'une des entreprises.

« Partis des bords du Gange pour nous rendre à *Sérinagour*, nous nous dirigeâmes vers les montagnes de l'*Hymalya* par un chemin appelé la rampe de *Coaduwar;* nous avions à peine fait quatre ou cinq milles, lorsque nous rencontrâmes plusieurs marchands indous qui tentèrent de nous faire renoncer au projet de traverser cette chaîne immense de montagnes à une époque de l'année aussi avancée; ils nous dirent que lors de leur départ de *Sérinagour*, la neige y était déjà abondante, et que probablement au moment où ils nous parlaient, toutes communications, si elles n'étaient pas absolument impossibles, présentaient les plus graves dangers. Cela toutefois, ne put nous décourager, et nous ne fîmes, au contraire, qu'avancer avec une ardeur nouvelle.

Bientôt nous remarquâmes qu'à mesure que nous avançions, l'horison se colorait d'un rouge foncé comme s'il eut offert le reflet d'un vaste incendie, et cela était en effet, car quelques minutes après, les montagnes n'offrirent à nos regards qu'un océan de feu; les flammes s'étendaient en serpentant sur un espace de plusieurs milles, et leurs ondulations dirigées par le vent ressemblaient aux vagues d'une mer en furie. Nous nous arrêtâmes pleins d'admiration; jamais spectacle aussi grandiose n'avait frappé nos regards. Nous ap-

§ X.

Les forbans et leur commandant Sabredache.

Enfin arriva le moment décisif.

Nous fûmes pris à l'abordage.

Grâce à une imperceptible ouverture pratiquée à l'enveloppe qui me dérobait à tous les yeux, je pus juger quel venait d'être le triste dénoûment de la sanglante lutte. — L'*Escargot* était au pouvoir des forbans.

C'étaient des hommes d'une physionomie effroyable. L'aspect de leur visage, plutôt noir que blanc, n'était pas fait pour me remettre de mes transes. De longues moustaches brunes couvraient presque entièrement leurs bouches, d'où sortaient d'horribles cris de victoire et des éclats d'un rire diabolique. — Hache à la main, pistolet au poing, sabre à la ceinture; chacun d'eux était armé jusqu'aux dents.

Un surtout, il se nommait SABREDACHE, d'une figure plus repoussante encore que celle des autres, ressemblait à un arsenal ambulant. Sa tête était entourée d'un linge teint de sang, ce qui me fit penser qu'il n'avait pas été épargné dans la mêlée. C'était le chef, car je l'entendis appeler commandant.

Je faisais tous mes efforts pour reconnaître parmi ceux qui défilaient devant moi, quelqu'un des gens de notre équipage, mais il ne passa sous mon œil inquiet aucun visage de ma connaissance.

Hélas ! qu'étaient-ils tous devenus !... Qu'allais-je devenir moi-même ?

§ XI.

Où je tremble sérieusement pour ma peau.

Les forbans se groupèrent en cercle, semblèrent délibérer un instant, puis il se fit une rumeur parmi eux.

« A l'eau tous les corps ! » s'écria le commandant Sabredache.

Cet ordre s'exécuta promptement. Toutes les victimes du combat furent, l'une après l'autre, plongées dans la mer.

« Maintenant, reprit le terrible chef de la bande, camarades, au butin ! Et qu'on soit fidèle, sinon... Il acheva sa phrase par un geste bien significatif, en portant la main à la poignée de son sabre.

—Au butin ! répétèrent en chœur les pirates.

Et je les vis se disperser sur tous les points du navire, pour s'y livrer au pillage.

Chacun fouillait et prenait de son côté.

— A moi ! ce pistolet d'arçon, disait l'un.

— A moi ! cette montre d'or, faisait l'autre.

— Cette ceinture fait mon affaire.

—Ce paletot me tombe du ciel. Le mien laissait voir ma chemise.

— A moi ! ces rasoirs !

— A moi ! ces ciseaux !

— A moi ! cette peau de tigre !

— Nenni ! je l'examine depuis un instant. Je l'aurai, Lagriffe.

— Tu ne l'auras pas, Crispant.

— Je l'aurai, te dis-je...

— Ouai ! viens donc la prendre, grippe-sou.

Et ce disant, M. Lagriffe, s'apprêtant à défendre l'arme au poing l'objet de sa convoitise, posa de toutes ses forces son pied sur ladite peau, sans songer, le brutal, qu'il s'escrimait sur mon ventre !

« A bord ! veillons au grain, camarades ! »

Tel fut le cri d'alarme auquel je suis peut-être redevable de vivre encore.

Ce cri,—sortant du grand gosier du chef des forbans, cet affreux M. Sabredache,—fut donc cause que mons Lagriffe m'allégea soudainement du poids de la moitié de son individu, et que mes deux larrons cessèrent de se disputer ma peau.

— Au grain ! et gare la bourrasque ! reprit le commandant d'une voix de tonnerre, à laquelle on obéit enfin.

§ XII.

La tempête.

Il n'y avait pas de temps à perdre en effet, car évidemment un ouragan était proche : le ciel se chargeait de nuages sinistres ; nous étions en plein midi, et il régnait une obscurité de triste présage. Un vent orageux s'était formé tout à coup sur la mer, qui, tourmentée, fouettait avec fracas contre les deux navires.

Le commandant Sabredache n'eut pas besoin de jeter une troisième fois son cri de ralliement. Ses hommes, abandonnant quoique à regret leur butin, se précipitèrent, pêle mêle, à la suite de leur chef, qui prenait déjà ses dispositions pour gagner le large et abandonner le voisinage dangereux de l'*Escargot*.

Ce qu'entrevoyant votre sieur Boniface, il se sentit plus que jamais pris d'une belle frayeur.—Car, du mieux qu'il pouvait, il raisonnait sur les événemens, établissant la balance des chances de vie ou de mort qui faisaient sa cruelle perplexité.

« Quoi donc ! se disait-il, ils s'en vont par crainte de la tempête, et moi, je vais rester ici exposé à toute la fureur des élémens déchaînés, seul, sans secours : c'est courir à une mort certaine.

---

primes bientôt que ces accidens, assez communs dans ces contrées sauvages, sont produits par les tiges de bambous de la grande espèce qui, dépourvues d'aspérités, et fort rapprochées les unes des autres, s'enflamment aisément, lorsque le vent, en les agitant, les fait frotter les unes contre les autres.

Ces immenses incendies durent ordinairement jusqu'à ce qu'une pluie diluvienne, comme il en tombe fréquemment dans ces parages et dont rien, en Europe, ne peut donner l'idée, vienne inonder les montagnes et s'écoule en torrens impétueux, qui renversent et entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage, de sorte qu'un fléau fait place à l'autre; et ces pluies, qui semblent s'échapper de toutes les cataractes du ciel, sont plus terribles encore que les incendies, car rien ne saurait leur résister, et tous les êtres vivans cherchent alors leur salut dans les immenses forêts-vierges qui couvrent la partie inférieure des montagnes, et dont les arbres séculaires forment un abri presque impénétrable, même aux rayons du soleil. Aussi ces forêts sont-elles remplies d'une prodigieuse quantité de gibier; on y remarque surtout des paons de la plus belle espèce. C'est un coup-d'œil fort agréable que celui offert, au lever du soleil, par ces beaux oiseaux sortant des plus sombres réduits des bois, et couvrant les vallées de leurs troupes nombreuses et brillantes. C'est aussi dans cette région qu'on trouve le rhinocéros et l'éléphant sauvage.

Avant de nous engager dans les montagnes, nous fûmes demander au rajah de Sérinagour la permission de visiter sa capitale. Ce n'était, à vrai dire, qu'une formalité dont, à la rigueur, nous eussions pu nous dispenser; mais sachant combien tous ces petits princes sont jaloux de leur autorité et tiennent à l'étiquette, nous ne voulions pas négliger ce moyen d'être bien accueillis. Nous nous arrêtâmes donc dans la vallée que traversait la route qui devait nous conduire au *Ghaut de Coaduwar*, et, au bout de quatre jours, nous vîmes arriver une escorte avec deux kirkarrahs ou messagers; ces gens nous étaient dépêchés par le rajah pour nous guider dans le passage du *Ghaut*. Nous nous remîmes en marche, et bientôt les montagnes se rapprochant autour de nous, étalèrent à nos yeux leurs formes grandioses et majestueuses.

Après une marche longue et difficile, nous arrivâmes au sommet d'une colline terminée en plateau et sur laquelle on monte par des degrés taillés dans le roc; nous trouvâmes sur ce plateau une sorte de petite ville fort bien construite, et, en franchissant la palissade qui entoure cette bourgade, nous mîmes le pied sur le terroir du rajah de Sérinagour. Là, était un envoyé du rajah, qui s'empressa de nous procurer le nombre de porteurs qui nous étaient nécessaires, et ce fut un grand service qu'il nous rendit; car, en général, le peuple de cette contrée est sans énergie et n'aime pas le travail; de sorte

D'un autre côté, si je me découvre à ces créatures inhumaines, puis-je prévoir ce qu'elles feront de moi ? — Non. — Mais, enfin, ces hommes, pour être des forbans, ne sont pas des cannibales... Ils ne me mangeront pas... Rester ici, n'est-ce pas éviter un mal pour tomber dans un pire... Et, en admettant, d'ailleurs, que j'échappe au naufrage, puis-je espérer de conserver longtemps mes jours sur ces maudites planches, derniers vestiges de l'*Escargot* ?

§ XIII.

Une corde de salut

On le voit, ma situation avait certainement quelque chose de pénible ; la perspective du sort que je me peignais de chaque côté, était bien faite pour placer mes esprits dans une sombre inquiétude.

Je pris enfin un parti : je sortis de dedans ma fourrure, et, encouragé par l'obscurité qui me protégeait de son voile, je vins me poster sur l'avant de la carcasse du navire, pour savoir où en étaient de leur retraite les malencontreux forbans.

Leur navire était déjà loin de nous ; mais je vis qu'il restait encore au bas de notre échelle deux de leurs hommes qu'une chaloupe revenait prendre pour les transborder, comme il avait été fait des autres sans doute.

La chaloupe arriva, se tint un instant contre l'*Escargot* à l'aide de ses amarres. — Les deux hommes y prirent place ; on démarra... Et les voilà partis !

Et moi avec eux : car, sans plus m'arrêter au haut de l'échelle, et coupant court à ma réflexion, je m'étais laissé glisser à leur suite, non point dans la chaloupe, — mon audace n'alla pas jusque-là, — mais bien dans la mer.

Je donnai quatre ou cinq brassées, puis je me cramponnai des deux mains au gouvernail de la chaloupe, et je me laissai, balotté par les vagues, traîner à la remorque du convoi.

Je venais ainsi de signaler ma sortie de l'*Escargot* par un trait de hardiesse, non moins surprenant que celui dont j'avais aidé mon entrée.

Il nous fallut dix minutes à peine pour arriver à notre but.

C'est ici que tout espoir de salut me sembla perdu sans retour, — quand, après que mes hommes eurent grimpés, de la chaloupe à leur bord, je sentis celle-là s'enlever et m'échapper des mains. On la hissait pour la fixer le long des sabords, comme c'est l'habitude.

« Adieu, parens, amis, patrie... tout va donc finir pour moi ! »

Je m'agitais des bras et des jambes, pour tenir tête aux flots, en faisant mes belles jérémiades.

Et c'est en me débattant de la sorte que j'attrappai, à pleine main, l'extrémité d'un long cable qui, du navire de MM. les forbans, venait pendre auprès de moi, quoiqu'à bonne distance.

Sans doute, ce cordage avait été coupé ou détaché dans le moment du combat ? — N'importe de quelle manière il se trouvait là, il me rendait à la vie, et je lui donnnai mille bénédictions.

Nous marchions le navire et moi, l'un traînant l'autre, avec une prodigieuse vélocité. Malgré toute la vigueur que je déployais à lutter contre les lames, je ne pouvais parvenir à me garantir de leur submersion. Cent fois je disparus sous le couvert du vaste océan en furie, et cent fois, précipité par la vague indomptée, contre les flancs du navire, j'avais couru risque d'être mis en pièces. — Mais Dieu ne voulait pas que là s'achevât ma pauvre existence. — A mon grand étonnement, je me retrouvai toujours au complet et bien portant au sortir de chacune de ces terribles secousses.

Au bout de demi-heure pourtant, mes forces s'étaient épuisées sensiblement, et quel que fût mon courage, je comprenais bien que ma position cessait d'être tenable.

§ XIV.

Un homme à la mer !

Un effroyable coup de vent, suivi d'un lumineux éclat de tonnerre, vint fondre sur le navire qui, surpris dans une fausse manœuvre, s'abattit un instant sur le flanc, laissant baigner presque son grand mât dans la mer.

Ce bouleversement, quoique instantané, ne s'opéra pas, on le pense bien, sans jeter à bord du pirate le désordre et l'effroi.

Ils l'avaient échappée belle !

Et ce qui avait failli les perdre me sauva.

A peine le bâtiment, auquel je faisais suite, eut-il repris son équilibre, qu'il en sortit ces cris :

« Un homme à la mer ! un homme à la mer ! »

Je levai la tête et j'aperçus mes hommes, presque tous sur l'avant, le visage tourné dans ma direction et me faisant des signes à tour de bras.

Je ne savais que penser de cette pantomime, et je n'y répondais point.

« C'est Jean-le-Borgne !... c'est Jean-le-Borgne ! disait-on. — La cage, à l'eau... à l'eau ! Qu'on le sauve ! »

Sur-le-champ, en effet, on jeta de mon côté la cage de sauvetage.

---

qu'il est difficile d'en obtenir le moindre service, même en le payant fort cher. Et cependant les hommes de ce pays sont très forts, quoique petits; ils sont trapus, membrus, et leurs muscles, fortement développés, font l'effet de cordes roulées autour de leurs membres.

Après un repos qui nous était bien nécessaire, nous nous remîmes en marche; bientôt la route devint excessivement dangereuse; tantôt elle serpentait sur le bord d'effroyables précipices, et tantôt elle était tellement rapide qu'il fallait pour la gravir se tenir des mains aux anfractuosités des rochers.

Enfin nous arrivâmes au-dessus du torrent de *Coah-Nullah* qui, sous nos pieds, se précipitait mugissant et chargé d'écume. L'aspect de cette contrée est tellement horrible que plusieurs de nos domestiques, et une partie des porteurs que nous avait fournis l'envoyé du rajah refusèrent de nous accompagner plus loin, et retournèrent immédiatement sur leurs pas. Toutefois ce contre-temps ne nous découragea pas; nous fîmes halte dans ce lieu, et après quelques heures de repos je m'enfonçai dans un vallon étroit et profond, suivi de deux de nos montagnards, me proposant d'abattre quelques pièces de gibier, tandis qu'on ferait les dispositions nécessaires afin de passer la nuit le moins mal possible. Nous marchions déjà depuis une heure environ, lorsqu'étant arrivés au sommet d'un escarpement qui surplombait un effroyable précipice, nous aperçûmes un ours qui, débouchant d'un fourré voisin, s'avançait vers nous avec beaucoup de résolution. Déjà il était à portée, je le couchai en joue, et j'allais faire feu, lorsqu'un des deux montagnards qui m'accompagnaient, me dit de ne pas tirer, et qu'il saurait bien, sans armes, nous débarrasser de cette dangereuse rencontre. Je consentis à le laisser faire, et aussitôt il s'avança vers l'ours qu'il provoqua du geste et de la voix. L'animal tournant toute sa fureur contre l'audacieux provocateur, s'élança vers lui. Alors le montagnard grimpa lestement sur un arbre placé sur le bord du précipice ; l'ours le suivit de très près. Le montagnard, sans en être ému, se hissa jusqu'au sommet de la plus haute branche qui se dressait verticalement; il attacha à cette branche une longue corde dont il s'était muni, et à l'aide de laquelle il se laissa couler jusqu'à terre; la tirant aussitôt de toutes ses forces, il fit courber la branche et attacha l'extrémité de la corde qu'il tenait à une grosse racine. Cependant l'ours, marchant sur les traces de son ennemi, arriva sur la branche, qui se trouvait alors dans une position horizontale; au même instant le montagnard coupa le lien, et la branche se redressant violemment, l'ours fut lancé en l'air; il ne poussa qu'un sourd gémissement, et alla tomber dans le précipice où il fut broyé sur les rochers.

Traduit de l'Anglais, par MISS JULIA PAHAN.

(*La suite prochainement.*)

Pourquoi, à quel propos, s'avisait-on de me venir en aide ? C'est sur quoi je n'avais pas le temps de raisonner, on s'en doute. La cage était là : j'y touchais du ventre ; je ne pouvais plus aller, je l'ai dit; il n'y a pas à balancer entre la mort et la vie, — surtout à onze ans ! — Songeons à mon salut !

Qu'on se peigne la stupéfaction de tous ces hommes en général, et en particulier du capitaine Sabredache, lorsque après avoir débarbouillé ma figure aux trois quarts goudronnée, et m'avoir examiné quelque cinq minutes, on me reconnut... pour un inconnu.

« Ce n'est pas Jean-le-Borgne ! fit le capitaine.

— Jean-le-Borgne se sera noyé !

— C'est un monstre marin ! exclama l'un, au milieu du rire de l'assemblée.

— Quelque échappé d'un ventre de baleine, dit l'autre, en enchérissant sur la plaisanterie de son camarade.

— A l'eau !

— A l'eau !

— Qu'il retourne d'où il vient, le méchant diable, qui nous vaut la perte de notre meilleur soldat.

Pendant cet horrible dialogue, qui tendait à menacer mes jours de nouveau, j'avais pu me remettre et reprendre haleine.

Le premier usage que je fis de mes forces reconquises fut pour me prosterner aux genoux de ces forcenés, en leur criant grâce de toutes la puissance de mes poumons; puis j'obtins de leur expliquer ma funeste et comique aventure, comme quelques mois auparavant cela avait eu lieu sur l'*Escargot*.

Si la vie me fut laissée, et si l'on consentit à me garder, ce n'est pas que le commandant Sabredache se fût attendri sur mon sort, mais bien parce qu'en apprenant que j'étais un de ceux qui montaient l'*Escargot*, le cupide forban avait jugé que je lui serais d'une grande utilité pour les fouilles qu'il se promettait d'aller faire, à la première lueur de beau temps, sur leur capture qu'ils avaient été contraints d'abandonner sans aucuns bénéfices.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

§ XVI.

Nouvelles espérances.

L'ouragan, après nous avoir tenu quelques heures en alerte, se déplaça enfin de dessus nos têtes pour aller, sans doute, éclater plus sérieusement loin de nous. On vit alors, par degré, le ciel reprendre sa sérénité des beaux temps ; l'obscurité fit place au jour, les vents se turent et la mer redevint calme tout à fait.

Le capitaine Sabredache songea aussitôt à retourner vers les débris de l'*Escargot*, où d'après ma promesse, (que n'aurais-je pas promis en un pareil moment !) je devais lui servir d'éclaireur.

Mais quand on chercha, à l'aide des longues-vues et des lunettes, de quel côté se trouvait la proie sur laquelle on avait dessein de s'abattre, ce fut vainement; et tous les télescopes du monde eussent été d'un inutile secours. La carcasse de l'*Escargot* avait sombré, il faut croire; nous eûmes beau, jour et nuit, durant quarante-huit heures, manœuvrer dans tous les parages environnans, nous n'en découvrîmes pas le plus petit vestige.

Grand fut le désappointement de M. Sabredache, ainsi que de tous ses sujets.

Néanmoins je ne fus pas jeté à la mer. On avança que je pourrais être bon à que'que chose, et l'on me fit la grâce de m'adopter provisoirement.

Les vivres étant sur le point de nous manquer, on décida que l'on ferait terre le plus promptement.

Cette idée, que j'allais revoir la terre, y prendre pied peut-être, me mit le baume dans le cœur et le sourire sur les lèvres.

Il fut fait ce qui avait été dit, et ce que, d'ailleurs, nos besoins commandaient d'urgence.

La troisième nuit qui suivit celle où la détermination de faire relâche avait été prise, notre bâtiment jeta furtivement l'ancre non loin d'un petit cap.

Le capitaine Sabredache se plaça dans une chaloupe avec la plupart de ses hommes, et comme j'étais là-haut, la tête inclinée vers eux, me demandant quand devait finir mon état de misères, j'entendis une grosse voix, que je reconnus pour celle de l'illustre commandant, m'appeler assez impérativement et me dire de descendre dans la chaloupe.

Je m'exécutai sans la moindre hésitation, et je mis bientôt le pied à terre avec une ineffable joie, car quelque chose me disait que je faisais là un premier pas vers une nouvelle et meilleure existence.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

A. BOUCHÉ.

LOIN DE LEURS MÈRES.

Sur une branche solitaire,
Un petit oiseau dans les bois.
Appelait près de lui sa mère,
Mais elle était sourde à sa voix.

La nuit tombait sur la montagne,
Lorsqu'un enfant, le même soir,
Seul, égaré dans la campagne,
Sous le même arbre vint s'asseoir.
Des pleurs inondaient son visage,
Car, hélas ! depuis le matin
Qu'il avait quitté son village,
Le pauvre enfant mourait de faim !

Mais sur la branche solitaire,
Le petit oiseau dans les bois,
Appelait près de lui sa mère,
Sa mère était sourde à sa voix.

« Qui donc gémit dans cette plaine ?
Dit l'enfant, en levant les yeux :
Petit oiseau, dis-moi ta peine ;
Comme toi, je suis malheureux !
Si dans ton nid, sous le feuillage,
Tu fus balancé par le vent ;
Dans mon berceau, loin de l'orage,
Ma mère m'endormit souvent. »

Mais sur la branche solitaire,
Le petit oiseau dans les bois,
Appelait près de lui sa mère,
Sa mère était sourde à sa voix.

Enfin, dans la sombre vallée,
L'enfant fut saisi de frayeur ;
Soudain, sa mère désolée,
Vint le presser contre son cœur ;
De l'oiseau, la mère traquée
Par des chasseurs dans la forêt,
Arrive, et donne la béquée
Au pauvre petit qui pleurait.

L'enfant revint à la chaumière,
Et le matin, au fond des bois,
L'oiseau, sous l'aile de sa mère,
Chanta pour la première fois.

POUSSIRON.

LE COMTE DE PARIS

ET L'ENFANT DE L'OUVRIER.

(Fin.)

Après quatre ou cinq aspirations d'air atmosphérique, qui rendirent sa poitrine et ses poumons à leur état normal, l'apprenti Praxitèle put enfin obéir à l'injonction impérieuse du maître et satisfaire notre curiosité impatiente.

Nous apprîmes alors comme quoi, au-dessus de nos têtes, à l'étage supérieur de la maison, habitait un honnête ouvrier ciseleur; comme quoi cet ouvrier avait une bonne petite femme et trois marmots; comme quoi la famille allait être bientôt augmentée d'un quatrième rejeton; comme quoi le petit modèle des ménages avait compté que cet enfant pourrait bien venir au monde le même jour que l'enfant royal; comme quoi le bruit du canon en leur apprenant la grande nouvelle détruisait à demi leurs espérances; comme quoi la petite femme pleurait et se désolait, tandis que son mari, presque aussi chagrin qu'elle, cherchait à la consoler de son mieux; comme quoi enfin c'était un spectacle à faire rire et pleurer tout à la fois.

Ce récit fut fait en style héroï-comique et accompagné de force gesticulations et de force pantomimes.

— Mais pourquoi ces bonnes gens tiennent-elles tant à cela? dit notre aimable Danoise.

— Oui? ajouta le mari de la dame.

— Ah! c'est que vous ne savez pas, madame et monsieur, que tous les enfans qui naissent le même jour qu'un enfant royal de France reçoivent une pension; or, les Béguet ne sont guère riches, malgré leur travail, et cette pension viendrait bien à propos pour les aider à élever leurs quatre *bambins*.

— Pauvres gens! — Et vous assurez qu'ils sont honnêtes et laborieux?

— Oh! pour cela, madame, j'en mettrais ma main au feu : laborieux et honnêtes comme personne.

— Cela est vrai, fit Pradier, je les connais depuis longtemps.

Il y eut ici un instant de silence.

— Et de combien est la somme?

— De deux cent cinquante francs, je pense.

Nouvelle pause : l'étrangère reprend enfin la parole et dit avec un charmant sourire :

— Il me vient une idée, messieurs. Ces braves gens m'inspirent un véritable intérêt, qui doit être partagé par vous. Ne serait-il pas facile de faire des heureux en nous chargeant tous ensemble de fonder le capital de cette somme au cas échéant que l'enfant attendu arrive trop tard pour obtenir le bénéfice de la pension? — Que t'en semble, Oscar? ajouta-t-elle en se tournant vers son mari.

— Je m'inscris pour le quart de la somme : voilà ma réponse.

Une bonne action à faire, mes jeunes amis, trouve toujours de la sympathie en France.

— Par Michel-Ange! madame a raison, s'écria à son tour le statuaire; il faut compléter la rente : qu'en pensent nos hôtes français? nous laisserons-nous vaincre en générosité par un Danois?

— Non pas! non pas! fîmes-nous tous ensemble.

— Eh bien, messieurs, c'est une chose arrêtée; à demain. Nous nous réunirons ici, à la même heure, pour connaître les résultats de l'événement et pour y pourvoir. Adieu donc, moi je monte porter cette bonne nouvelle à la pauvre chère femme; je m'installe à son chevet et je ne la quitte pas qu'elle ne soit de nouveau mère. » Cela dit, notre gracieuse étrangère prit congé de nous et grimpa les six étages du logis, précédée de l'espiègle rapin qui se frottait les mains de plaisir en voyant que son récit avait produit une bonne œuvre, — car, vovez-vous, les rapins ont une malice de singe, mais leur cœur est excellent.

Nous nous séparâmes, impatiens du lendemain.

Cependant, mes amis, tandis que se passait, dans le vieux palais de l'Abbaye, la scène moitié sentimentale, moitié bouffonne, que j'ai essayé de reproduire à vos yeux, une scène bien autrement dramatique se passait au château des Tuileries. Là tout était en agitation depuis le chef de l'état jusqu'au dernier valet de pied en grande livrée; princes, princesses, dames d'honneur, dames d'atour; grands et petits officiers de la couronne; courtisans d'épée et de robe, encombraient salles, corridors, escaliers : on se croisait dans tous les sens; on se félicitait; on s'embrassait.... le château lui-même avait revêtu comme un habit de fête; et introduit par le maître des cérémonies dans les appartemens de madame la duchesse d'Orléans (laquelle était entourée de la maison de France), le chancelier de France, les ministres, une députation de pairs et de députés, les représentans de la troupe de ligne et des gardes nationales de garde au château signaient sur le livre d'or de la monarchie l'acte de naissance du comte de Paris.

Mais laissons la famille royale se livrer aux élans d'une joie bien naturelle, que nous devons respecter, et transportons-nous de nouveau au faubourg St-Germain.

Je n'ai pas besoin de dire, à mes jeunes lecteurs, si je fus exact et fidèle au rendez vous : vers midi nous étions tous réunis dans l'atelier. La baronne de Lœwen (c'est le nom de la belle danoise) et Narcisse nous attendaient. Ils nous apprirent que madame Béguet, favorisée dans ses vœux, était depuis la veille au soir l'heureuse mère d'un gros garçon, *né le même jour que le comte de Paris :* ce qui lui donnait le droit à la pension royale, et mettait fin à nos projets. — M. Béguet vint bientôt après dans l'atelier du statuaire pour nous remercier de nos bonnes intentions à l'égard du nouveau-né, et pour recevoir nos félicitations; il tenait dans ses bras le joli enfant que nous convrîmes tous de baisers et auquel on décida de faire porter le nom de *Narcisse*, en souvenir de l'aventure de l'espiègle rapin.

Et maintenant, mes bons amis, si vous me demandez ce qu'est devenu le petit Narcisse, je vous répondrai que, joufflu, robuste, bien portant et tapageur comme dix, il est encore à cette heure au fond d'un village de la Picardie, pataugeant dans la boue, et vivant au milieu d'un essaim de petits paysans, de poules, de canards, de moutons et de chiens; faisant honneur enfin à sa mère nourrice. — Quant au comte de Paris, nous l'avons rencontré dernièrement au parc de Mousseaux se promenant et jouant avec sa grand'mère. C'est à présent un grand garçon de bonne mine, et pas trop ennuyé pour un prince : en vérité, à voir l'air décidé de ce rejeton royal on se prend à penser qu'il serait prêt, au besoin, à faire, déjà, un emploi patriotique de la belle et riche épée reçue par lui lors de son baptême, présent quelque peu ruineux de la ville de Paris, *sa marraine*.

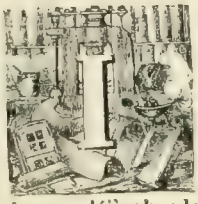
En attendant, souhaitons aux deux enfans héros de mon histoire toutes sortes de prospérités, et à leurs parens le bonheur de jouir longtems des tendres caresses de deux fils chéris.

L. AUQUIER.

PAPILLON ET CHAUMIÈRE.

CONTE FÉERIQUE.

CHAPITRE Ier.



Il y a bien peu de tems encore, mes petits amis, que j'étais sur les bancs, et je puis trop bien me rappeler le bonheur que j'éprouvais à la lecture des contes merveilleux pour ne pas chercher à vous procurer le même plaisir. Quant à vous, jeunes gens, qui, arrivés à un âge plus avancé, avez déjà abandonné la bibliothèque de l'enfance pour des

lectures plus graves, n'est-ce pas qu'on se souvient à peine de l'âge où l'on a connu Perrault? n'est-ce pas qu'on ne saurait dire combien de fois on l'a lu dans sa vie, en regrettant toujours de le savoir par cœur? Les *Mille et une Nuits* sont trop courtes, la brillante imagination du Tasse, les pompeux tableaux de l'Arioste font regretter que la bibliothèque féérique soit sitôt épuisée, et il y a de ces momens (si j'en juge par moi-même) où l'on donnerait bien des histoires sérieuses pour avoir un seul de ces petits contes naïfs et gracieux, où le coup de baguette allégorique vous plonge à l'improviste dans un torrent de rêves dorés.

A moi donc, mes enfans, la tâche du merveilleux; je suis bien loin d'avoir le talent de mes devanciers, tout ce que je puis vous promettre, c'est de faire mon possible pour vous amuser. Ecoutez-moi donc?

Dans un pays bien éloigné du nôtre, et que vous chercheriez vainement sur votre carte, existait un cultivateur aisé que je nommerai Marcel pour vous éviter la peine de prononcer un nom barbare composé de seize consonnes et d'une seule voyelle. Il y aurait de quoi vous faire faire une grimace horrible, mes petits amis, et j'ai déjà pour vous trop d'affection pour chercher à vous enlaidir.

Marcel avait vingt-cinq ans lorsqu'il demanda et obtint en mariage une jeune fille pauvre et orpheline. La noce fut brillante de gaieté, les danses, les ris, les chants retentissaient au dehors, et attiraient par leur charmant tumulte les passans ébahis de voir pareile fête au milieu de la nuit. Chacun d'eux venait frapper à la porte et était aussitôt admis à prendre sa part du plaisir commun.

Au moment où la joie était à son plus haut degré, on entendit heurter à la porte, mais si faiblement, si faiblement, que les plus animés ne s'en aperçurent même pas. Mais Marcel avait l'oreille fine, et comme pour tout au monde il n'aurait pas voulu manquer aux devoirs de l'hospitalité, il fit signe qu'on arrêtât les danses et courut recevoir l'étranger.

A peine la porte fut-elle ouverte, qu'au lieu d'un mendiant ou d'une pauvre femme, que chacun s'attendait à voir entrer, une chouette se précipita de toute la vîtesse de ses ailes, et alla s'abattre sur la cheminée après avoir fait deux ou fois le tour de la salle.—Une chouette!... ce cri fut répété par tous les assistans avec une expression indéfinissable de terreur, car vous devez savoir, mes enfans, que les habitans de la campagne, naturellement superstitieux, regardent la présence d'un oiseau de nuit comme le présage de grands malheurs, et dans ce pays là, la chouette surtout, qui du reste est bien le plus vilain oiseau que je connaisse, passe pour une messagère de très mauvais augure.

Une chouette!... et vous auriez ri de voir deux ou trois cents villageois s'armer à la hâte de faux, de pelles, de pioches, même de balais, enfin de tout ce qui se trouvait sous leurs mains, puis se préparer à faire le siége d'une cheminée, où l'on voyait en guise d'ennemis un énorme oiseau grisâtre. La pauvre bête ne paraissait pourtant guère offensive; elle tournait vers ses agresseurs ses yeux ronds et fixes, et ne leur opposait que le calme de sa grimace sombre et mélancolique.

Les paysans fascinés par cette laideur avançaient d'un pas, puis reculaient aussitôt en se poussant les uns les autres. Un bel accès de bravoure les prenait-il, ils brandissaient leurs armes improvisées, mais l'oiseau faisait-il un mouvement de tête ou d'ailes, une panique se répandait dans la troupe, et les instrumens aratoires retombaient sur l'oreille de l'un, sur la tête de l'autre, si bien que quelques minutes après toute la noce se querellait, et les coups de poings et les coups de pieds tombaient comme la grêle et autrement qu'en mesure.

C'était un charivari à ne plus s'entendre!... tout à coup la chouette prit de nouveau son vol, éteignit en passant toutes les lumières, et comme on le pense bien le tumulte prit un caractère plus terrible.

Marcel qui avait en vain voulu s'opposer à la sotte colère de ses invités, fut malgré lui saisi de la terreur commune quand il se trouva dans l'obscurité; mais soudain il sentit la chouette qui se posait sur son épaule, et il entendit une voix qui disait à son oreille:

« N'aies pas peur, et si tu sais compâtir à l'infortune, suis-moi!... »

Pour le coup le pauvre marié serait tombé à la renverse s'il n'eût été soutenu par la foule... Néanmoins il suivit de l'œil le mieux qu'il put le vol de l'oiseau mystérieux, et grâce à la lueur de quelques charbons restés dans l'âtre, il put le voir s'envoler par la cheminée.

Etonné et même inquiet de cette singulière aventure, Marcel se répéta plusieurs fois les paroles qu'il avait entendues: *si tu sais compâtir à l'infortune...*

Ces mots le décidèrent; et par bonté de cœur, peut-être aussi un peu par curiosité, il surmonta son effroi et gagna la porte à grand peine.

Quant il fut dans la cour il vit la chouette perchée sur le toit.

« Si c'est toi qui m'as parlé, dit-il d'une voix tremblante, je suis prêt à te suivre.

—Marche! répondit laconiquement l'oiseau, et passant la patte dans l'anneau d'une petite lanterne, il se mit à traverser la campagne d'un vol lorud et régulier.

Marcel courut dans la même direction et suivit la chouette de toute la vitesse de ses jambes; la petite lanterne lui était ainsi d'une grande utilité, car la nuit était on ne peut plus sombre, et vingt fois il aurait perdu de vue son guide si la bienheureuse petite lumière n'eût point brillé dans l'ombre.

Pendant ce temps le calme se rétablissait peu à peu dans la ferme; on avait rallumé les chandelles et chacun, remis de sa frayeur et de sa colère, furetait dans tous les coins pour trouver, qui son bonnet, qui son soulier, qui sa ceinture, objets qui pendant le tohubohu avaient voyagé, comme par enchantement bien loin de leurs légitimes propriétaires, poussés par les pieds des combattans. Enfin on fait silence, la mariée est retrouvée évanouie dans la huche au pain, ce qui, grâce à la couleur, n'avait pas trop gâté sa robe blanche. Vingt seaux d'eau sont apportés pour aider à la faire revenir, mais elle juge à propos de ne pas attendre l'immersion.

Un long éclat de rire termina toutes les difficultés, et les danses et les jeux allaient recommencer plus animés que jamais, lorsqu'un cri sinistre vola de bouche en bouche: « le marié est perdu!!! »

Tout s'arrêta: la jambe levée pour un entrechat resta en l'air, la main avancée pour une invitation sembla se paralyser; la mariée après s'être assurée d'un coup d'œil que les seaux étaient vides, s'évanouit une seconde fois, et quelques minutes après tous les paysans couraient ça et là dans la campagne en appelant: Marcel! Marcel!

On le trouva... mais il vaut mieux reprendre d'un peu plus haut et suivre Marcel dans tous les événemens de sa promenade précipitée.

Après avoir suivi l'oiseau nocturne pendant environ une heure, le pauvre paysan qui avait été forcé de franchir à la hâte une assez grande quantité de haies et de fossés, tomba épuisé au pied d'un arbre. La chouette descendit aussitôt, et se percha une seconde fois sur son épaule.

» Je ne suis rien, je ne puis rien te promettre, mais un jour viendra où tu te souviendras de ta bonne action. »

Marcel secoua la tête en forme d'affirmation. l'étonnement lui glaçait la langue.

» Entre dans ce fourré, continua la chouette, marche droit et ne t'effrayes point des cris que tu entendras. »

Le malheureux paysan se croyait sous l'influence d'un mauvais rêve, et dans son empressement de le voir finir, il marcha comme un furieux au milieu des broussailles; mille cris sinistres accueillirent son arrivée, mais il se boucha les oreilles et avança toujours.

Arrivé dans un endroit où le fourré était moins haut et moins épais, il faillit avoir les yeux crevés par un nuage d'oiseaux nocturnes de toute espèce qui s'élevèrent autour de lui. Des hiboux, des chauves-souris, des grand-ducs, tournaient autour de sa tête avec un bourdonnement sinistre, tantôt lui rasant la figure de leurs ailes grisâtres, tantôt s'attachant à ses cheveux et lui martyrisant les mains de la pointe de leurs serres, Marcel allait reculer, lorsqu'à la lueur de la petite lanterne, il aperçut à ses pieds, un pauvre oiseau qui se débattait au milieu d'une centaine d'ennemis acharnés. La vue de ce pauvre malheureux lui rendit son courage, et, à force de cris et de gestes, il parvint à chasser cette troupe obstinée qui s'envola en poussant un long cri de colère et de détresse.

Marcel ramassa la victime et la réchauffa de son haleine : c'était un joli petit chardonneret; ses ailes et son cou auraient, par leurs couleurs nuancées et brillantes, fait honte aux piverts.

La chouette alors s'approcha de nouveau.

— Tu seras récompensé de ton dévouement, lui dit le chardonneret; demain, essaie de braver la lumière du soleil, et peut-être aurai-je le pouvoir de changer ton plumage et ta forme : à demain... je ne t'oublierai pas.

La chouette déposa la lanterne dans les mains de Marcel et alla se percher pour la nuit dans le feuillage d'un grand chêne. Quant au chardonneret, il s'endormit dans les mains de son libérateur qui prit à grands pas le chemin de sa chaumière, et ne tarda point à rencontrer ceux qui le cherchaient. Le lendemain, en s'éveillant, Marcel vit le charmant oiseau perché sur le pied de son lit. Le jour venait de naître et un rayon de soleil, frappant sur lui, faisait resplendir ses vives couleurs et dessinait son petit corps effilé, gracieux, et si souple qu'il aurait pu passer dans un anneau. Marcel le regardait boursouffler ses plumes et les faire tomber autour de lui sous les coups de bec, comme une pluie d'azur et d'or.

Tout à coup le petit bec rose s'entr'ouvrit, et le chardonneret gazouilla ces mots :

» Je suis un des esprits bienfaisans de ce monde; le jour est notre empire, comme les ténèbres sont le domaine des méchans génies. Hier je m'étais endormi au soleil couchant, et quand je m'éveillai, la nuit couvrait la campagne; j'étais sans asile et ces maudits oiseaux nocturnes m'ont surpris; sans toi, j'étais mort. Maintenant que tu es heureux, la conscience de ta bonne action est ta récompense, mais si jamais le malheur t'accable nous nous reverrons : Adieu. »

Et le chardonneret, sans donner au paysan ébahi le temps de répondre, prit son vol et passa au travers du plafond en faisant entendre un petit sifflement de plaisir.

(*La suite au numéro prochain.*) ADRIEN LELIOUX.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

ÉCHOUAGE. — DAUPHINS SUR LES CÔTES DE FRANCE. — MOEURS DE CES POISSONS. — BRULERIES POUR LA CONFECTION DE L'HUILE. — DU TITRE DE DAUPHIN. — PRÉTENDUS SERPENS MONSTRUEUX.

Au mois de décembre dernier, une petite troupe de dauphins fut jetée par les flots de la mer sur les côtes de la Normandie, dans le département de la Seine-Inférieure, et y échoua sur la plage, comme cela arrive assez souvent aux grands poissons emportés, puis abandonnés subitement par les vagues : c'était des mâles, des femelles et leurs petits. La nouvelle de l'apparition inattendue de ces gros poissons se répandit promptement dans les communes voisines de la côte; les paysans s'emparèrent de cette bonne aubaine que leur valait le voisinage de l'Océan, et ils tinrent conseil pour savoir ce qu'ils en devaient faire.

Autrefois on n'en aurait pas été embarrassé; car on mangeait le dauphin comme d'autres grands cétacées; mais on est plus délicat aujourd'hui; on n'aime plus cette chair coriace, et ce lard rance qui sont particuliers à ces grands animaux marins. Tout le parti qu'on en tire maintenant, c'est d'extraire l'huile qui abonde dans la graisse dont la nature a entouré leur corps, comme pour le rendre insensible aux influences de la température. Ce fut aussi le parti que l'on prit à l'égard de nos dauphins; on les vendit à l'un des établissemens du Hâvre où l'on s'occupe à extraire par le moyen du feu la graisse des baleines, des cachalots et d'autres cétacées apportés par les bâtimens qui vont tous les ans à la pêche de ces gros poissons.

On extrait aussi l'huile des petits poissons tels que le hareng et la sardine; mais le produit qui en résulte ne peut se comparer, pour la quantité, à celui que donnent les baleines et les cachalots. Les établissemens où se fait la préparation de l'huile de poisson, sont connus dans le commerce sous le nom de brûleries.

Les paysans qui ont envoyé à l'une de ces brûleries les pauvres dauphins échoués sur la plage, ne se sont occupés que du produit qu'ils allaient en tirer, et qui était pour eux comme une manne tombée du ciel; cependant il est de fait que le dauphin est un des poissons qui depuis l'antiquité excitent l'intérêt des naturalistes, d'abord par quelques singularités de sa structure, puis par le degré d'intelligence qu'il possède, ce qui est annoncée par le grand développement de son cerveau. Il y a même des naturalistes persuadés qu'on pourrait apprivoiser et dresser en quelque sorte le dauphin, comme on dresse le cheval et surtout le chien. Vous avez sûrement tous lu le trait de ce dauphin qui, à la vue de tout Athènes, s'était habitué à recevoir sur son dos un des enfans qui se plaisaient à nager pendant la belle saison dans les eaux du Pyrée, qui était le port d'Athènes. Le dauphin se promenait avec son petit maître, disent les auteurs Grecs, jusqu'à la haute mer, et après cette promenade il le ramenait au port.

Dans les tems modernes on n'a pas vu de poisson ami des enfans, ni en général de l'espèce humaine. Il est vrai qu'on n'a pas observé les dauphins, de nos tems, comme avaient fait les anciens, surtout les Grecs, de ceux qu'ils voyaient s'ébattre dans leurs parages. Il est probable que l'intelligence des espèces animales, que la nature a douées de cette faculté précieuse, n'a point diminué, et que c'est faute d'observation et d'expérience que nous n'en sommes pas aussi persuadés que l'étaient les Grecs d'autrefois.

Au reste, le dauphin est un animal essentiellement social; les marins voient souvent des troupes de ces poissons folâtrer autour d'un vaisseau, et suivre pendant longtemps ses progrès dans la mer. Les pêcheurs, gens peu sensibles aux charmes de vie sociale des poissons, maudissent quelquefois ces troupes joyeuses de dauphins s'agitant et s'ébattant dans la mer, parce qu'elles gâtent la pêche, comme ils disent, en se jetant à travers les bandes de petits poissons et en les dispersant au loin.

N'est-il pas singulier qu'autrefois le fils aîné du roi de France, qui devait monter au trône après son père, ait porté le nom d'un poisson, et se soit appelé le dauphin? Dans aucun pays du

monde, autant que je le sache, on n'a donné le nom d'un poisson à des princes, ni fait un titre honorifique d'un mot désignant une espèce du règne animal; comment donc les Français sont-ils arrivés à cette bizarrerie, qui, à force d'habitude, avait cessé de choquer le bon sens de la nation? Voici ce que l'histoire nous apprend à ce sujet :

La partie de la France, voisine de la Savoie, longée par le Rhône et traversée par l'Isère, pays montagneux, mais ayant des plaines extrêmement fertiles, avait autrefois des seigneurs particuliers, dont l'un ayant pris pour emblème ou pour signe dans ses armoiries, la figure d'un dauphin, en reçut le nom; car le peuple, dans les temps barbares, appliquait volontiers aux grands personnages les signes extérieurs qu'ils portaient et qui pouvaient servir à les distinguer d'autres personnages; c'est ainsi qu'un roi d'Angleterre qui s'est signalé dans les Croisades et qui portait un lion dans ses armoiries, a été appelé Richard-Cœur-de-Lion, nom qu'il a bien justifié par son courage dans les batailles et dans les malheurs de la captivité; c'est encore ainsi qu'un duc de Brandebourg, qui n'était peut-être pas très aimable, a été gratifié du surnom d'Albert-l'Ours; mais aucun nom d'animal appliqué aux princes n'a fait fortune comme celui de dauphin; car non seulement le prince par lequel le nom fut introduit, le conserva toute sa vie, mais il le transmit encore à ses descendans, pourvu qu'ils régnassent, et de plus à tout le pays soumis à sa juridiction : la province s'appela le Dauphiné ou pays des dauphins. Et lorsqu'enfin le Dauphiné eut été cédé en 1349 par Humbert II à Charles de France, petit-fils de Philippe de Valois, le fils aîné du roi fut qualifié de dauphin ou seigneur du Dauphiné, et dès-lors ce titre singulier a été en usage pour l'héritier présomptif de la couronne, jusqu'à la révolution qui éclata en France à la fin du dernier siècle: il a même été repris, pour peu de temps, sous la restauration, et n'a cessé qu'à la révolution de 1830.

Mais nous voilà loin des poissons; revenons-y pour quelques momens encore : il y a plusieurs années les journaux firent grand bruit de serpens marins d'une forme monstrueuse qu'on prétendait avoir été aperçus en pleine mer à la surface des flots; si j'ai bonne mémoire, il y avait des gazettes qui leur donnaient un quart de lieue de long, et il n'y avait pas de raison pour ne pas les allonger encore davantage, car on ne tarissait pas sur leur aspect effrayant et sur leur forme gigantesque. Assurément la mer doit nourrir des animaux monstrueux et horribles; nous en avons la preuve dans les baleines, vrais géans parmi les animaux marins; aussi les navigateurs ont-ils pris quelquefois leur dos élevé au-dessus du niveau de l'Océan, pour un îlot, c'est à dire une petite île, ou une pointe d'une montagne sous-marine. Cependant pour ce qui concerne les fameux serpens marins d'une longueur si démesurée, dont s'est effrayée l'imagination du peuple, et dont on a entretenu le public longtemps dans les gazettes, quelques naturalistes ont présumé que les marins auront pu être trompés en prenant pour les agitations d'un seul animal énormément long, une suite de dauphins, qui selon leur habitude, élevaient leur dos en se jouant au niveau de la mer. Telle est en effet la manière de ceux-ci de s'avancer; ils se courbent, puis s'élancent avec une vitesse extrême, à peu près comme les reptiles terrestres. En même temps ils rejettent l'eau par un évent, organe placé au haut de la tête, de même que les baleines lancent l'eau par leurs narines.

Ce que la structure de ce poisson a encore de particulier, c'est que ses dents, quoiqu'en grand nombre, recourbées en arrière, ne lui servent point à déchirer les animaux marins dont il fait sa proie, tout au plus les emploie-t-il à retenir et à accrocher pour ainsi dire sa victime pour l'empêcher de lui échapper. Ne pouvant donc mettre en pièces ni broyer sa nourriture, il est obligé de l'avaler tout entière. Il en résulte que chez le dauphin l'estomac a un travail bien plus fort que chez d'autres espèces animales dont la digestion est préparée par le déchirement et le broiement des substances alimentaires sous les dents des mâchoires; aussi le dauphin a-t-il l'estomac organisé d'une manière particulière, étant composé de plusieurs poches placées l'une derrière l'autre, et ayant probablement chacune sa fonction spéciale, en sorte que c'est après avoir passé par toutes les poches et avoir subi successivement les opérations de toutes, que la substance qui doit *nourrir* l'animal peut fournir comme dans d'autres espèces le chile nécessaire à alimenter la vie. Voilà comme la nature varie à l'infini les moyens pour arriver à la même fin: le maintien et la propagation des êtres animés.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par divers arrêtés ministériels :

M. Gelle, prof. de rhétorique au collége de Metz, cesse son cours de philosophie dont demeure chargé M. Thiel.

M. Rouget, ancien régent de mathématiques, est nommé provisoirement régent de physique au collége communal de Vitry-le-Français.

M. de Mongeot est chargé de la suppléance de M. Sighicelli, au collége de Mâcon.

—M. Crosnier est autorisé à s'établir, en qualité de maître de pension, à Paris.

— M. Bréard, ancien principal du collége de Bernay, est autorisé à s'établir en la même qualité (maître de pension), à Granville (Seine-Inf.)

— M. Pestu, maître de pension à Azile (Aude), est autorisé à transporter son établissement à St-Chinian (Herault), en remplacement de M. Pauthe.

— Le programme des cours publics et gratuits de l'Institut historique (rue St-Guillaume 9, faubourg St-Germain), est composé ainsi qu'il suit pour l'année 1842 :

Histoire de France, depuis la publication de l'édit de Nantes; M. Henri Pret.

Histoire de la Physiologie; M. le docteur Maigre.

Histoire des institutions politiques et religieuses, depuis le premier siècle depuis l'ère romaine; M. Dufey (de l'Yonne), avocat.

Histoire de la poésie grecque; Mr J. L. Vincent.

Histoire de la poésie gnomique, depuis Hesiode jusqu'à l'an 400 de l'ère chrétienne; M. Fresse-Montval.

Histoire de la littérature et de la législation, comparées; M. Cellier de Fayel.

Histoire de la philosophie, depuis Descartes jusqu'à nos jours; M. Robert (du Var).

Histoire et explication des Hiéroglyphes égyptiens, etc.; M. de Brière.

Histoire du règne de Louis XIV; M. Leudiere.

— Sur délibération du Conseil royal, l'ouvrage ayant pour titre : *Premiers principes de la grammaire latine*, par M. Burnouf, inspecteur général honoraire, est autorisé pour l'usage des colléges.

— Les votes des conseils généraux des départemens sont, la plupart, favorables à une augmentation dans le traitement des instituteurs primaires.

— Les travaux et recherches dans les archives des principales villes de France se continuent sans interruption; l'Ille-et-Vilaine est un des départemens les plus riches en matériaux historiques.

— Un habile professeur, M. Auguste Comte, ancien élève de l'école Polytechnique, aujourd'hui répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationelle à ladite école, donne cette année, comme les précédentes, un cours gratuit d'*astronomie*, destiné aux ouvriers. Ce cours s'ouvrira le 16 de ce mois et aura lieu tous les dimanches à midi et demi précis, dans la grande salle de la mairie du 3e arrondissement (Petits-Pères).

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 1.

Paraissant tous les Samedis.

JANVIER 1842.

ÉDUCATION.
AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION.
MORALE.

BUREAUX :
RUE MONTMARTRE, 171,
A PARIS.

PRIX PAR AN :
POUR PARIS . . . . . , 20 fr.
DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

PALAIS ET CHAUMIÈRE.

CONTE FÉERIQUE.
(Suite.)

CHAPITRE II.

Y-A-T-IL quelque chose de vrai dans ce que je viens de voir et d'entendre ? dit Marcel, pendant tout le jour qui suivit le départ du petit oiseau; puis il repassait dans sa mémoire tout ce qui lui était arrivé pendant la nuit, et, à force de réfléchir, il aurait fini par prendre tout cela pour un songe, si les questions de sa femme et de ses voisins, sur le motif de sa promenade nocturne, ne lui eussent à chaque instant démontré la réalité de ses souvenirs. Cependant il n'osa raconter à personne, pas même à sa femme, ce qu'il avait vu, de peur qu'on se moquât de lui. Le lendemain il y pensa encore, mais il retourna à son travail; le surlendemain il recommença à chanter et à rire; enfin huit jours après il ne pensait plus du tout au chardonneret, et il s'occupait activement de faire valoir ses terres. Il fit si bien qu'au bout de l'année il possédait la plus belle récolte du pays.

Un charmant petit garçon, que lui avait donné sa femme, complettait son bonheur. Enfin, l'aisance et la joie paraissaient devoir régner à jamais dans la chaumière.

Un soir, Marcel avait invité quelques amis pour célébrer l'heureuse fin de la moisson. La dernière gerbe avait été rentrée avant la nuit, et toute la troupe des moissonneurs, assise en rond devant l'âtre, causait ou chantait en jetant par moments un regard furtif sur un énorme chaudron suspendu à la crémaillère, et qui paraissait contenir un délicieux souper, du moins à en juger par le fumet.

« Allons ! la table est mise, » s'écria la femme de Marcel; et, prenant le lourd chaudron, elle en souleva le couvercle. Ce ne fut qu'un cri dans toute la salle ; une centaine de chauve-souris venaient de s'élever comme une gerbe de fumée. Chacun de ces horribles oiseaux emporta avec lui un charbon ardent du foyer; puis on entendit dans la cheminée comme un long éclat de rire sardonique, et tout disparut.

Tout le monde était pétrifié dans la ferme, et dix minutes se passèrent sans que personne trouvât le courage de dire un mot. Une vive lumière venant du dehors, tira tout à coup les paysans de cette torpeur; Marcel se leva et courut à la fenêtre. O surprise ! ô douleur ! l'incendie dévorait la ferme. Toutes ces granges, tous ces greniers à l'abri desquels dormait la récolte, n'étaient plus qu'un immense rayon de flammes. On pouvait distinguer une troupe d'oiseaux volant çà et là, et laissant tomber le feu sur les champs encore non récoltés, sur les bois, sur les taillis. Enfin, en moins d'une demi-heure, toute la richesse de Marcel s'était changée en monceaux de cendres.

En vain on avait voulu s'opposer aux progrès de l'incendie ; Marcel avait été entraîné loin de sa ferme par les moissonneurs. Ceux-ci, voyant que tous les secours humains ne pouvaient rien contre ces terribles flammes, finirent par craindre pour leurs maisons et pour leurs familles, et ils s'éloignèrent avec toute la précipitation de la terreur.

Le malheureux fermier était comme fou; il courait çà et là en s'arrachant les cheveux. Tout à coup, il se sentit tirer par le bras; ne voyant personne, l'étonnement lui rendit la raison.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JANVIER.

VOYAGES.

LES MONTAGNES DE L'HYMALYA.

(*Suite et Fin.*)

Le troisième jour après notre départ du Ghaut de Coaduwar, nous fumes assaillis par un ouragan accompagné d'éclairs et de tonnerre, dont la violence m'a laissé un souvenir ineffaçable. Dès le matin, nous avions remarqué un mouvement graduel d'accélération dans la course des nuages. Leurs flocons brisant, de temps en temps, les rayons du soleil et se combinant avec eux de diverses manières, les réflétaient en leur empruntant mille nuances éclatantes, et répandaient sur le paysage d'alentour une teinte délicieuse à l'œil. Le ciel était brillant à notre zénith, bien que l'atmosphère fut lourde et étouffante. A la fin l'orage s'étendit sur la cime des monts, tantôt roulant rapidement, autour de leurs flancs escarpés des masses de nuages semblables à la blanche écume, tantôt les allongeant en bandeau ondulé, dont les couches, de plus en plus épaisses, prenaient des formes bizarres et fantastiques, à mesure qu'elles venaient se rompre contre les pics dépouillés ou couverts de bois. A peine avions-nous contemplé pendant quelques minutes ce spectacle magnifique, que le ciel, sans aucun symptôme avant-coureur, se couvrit subitement et nous plongea dans une obscurité si profonde qu'elle nous dérobait entièrement la vue des objets à quelques pas de distance. Aussitôt la pluie commença à tomber comme un nouveau déluge.

Nous cherchâmes un abri sous une saillie de rochers qui couvrait le bord du chemin dans une étendue de plusieurs pieds. Les éclairs s'échappaient du sein des nuages comme d'un immense réservoir de feu, et semblaient un incendie dans les montagnes, tant leur succession était rapide. Les éclats du tonnerre qui les suivaient de près étaient assourdissans.

On ne saurait peindre la sublime grandeur de ce spectacle. Les roulemens de la foudre, prolongés par les échos, se répercutaient de rocher en rocher, le long de vallées sans fin; ils faisaient trembler la base des montagnes et allaient se perdre au loin dans les profondeurs de ravins impénétrables à l'œil, et dont l'aspect seul donne des vertiges. Alors succédaient tout à coup des intervalles d'un silence absolu, effrayant et pénible à supporter.

Bien que l'orage n'eût duré que l'espace de quelques minutes, il nous fallut un certain temps pour nous remettre des émotions qu'il

— Où sont ta femme et ton fils ? lui dit une voix qu'il crut reconnaître.

— Là ! là ! dans la ferme, dans la salle du bas ! répondit Marcel en pleurant de désespoir ; car cette question lui rappelait que sa ferme et ses biens n'étaient pas encore ce qu'il avait de plus cher. Il voulut s'élancer, mais il retomba privé de sentiment.

Quand il revint à lui, le jour commençait à poindre, et, à la la lueur incertaine du crépuscule, on pouvait distinguer au milieu des cendres et des débris, la salle basse de la ferme encore debout et que le feu avait semblé respecter. Marcel marcha avec précipitation de ce côté, et il trouva la chouette sur le seuil.

— Entre, lui dit-elle, j'ai fait ce que j'ai pu en préservant cette chambre ; ta femme et ton enfant doivent être sauvés ! »

Le paysan entra ; mais, hélas ! l'enfant seul était dans son berceau; la mère avait été étouffée par la fumée, en cherchant à ouvrir la porte de la cave pour y mettre son fils à l'abri.

Peu à peu, le soleil parut sur l'horizon, et Marcel, quoiqu'il fût plongé dans la douleur, ne put s'empêcher de remarquer que l'horrible chouette devenait, avec le jour, un joli petit génie à la mine joviale, mutine et décidée. Il tenait à la main une baguette de verre, et avait deux grelots d'argent en guise de boucles d'oreille, de sorte que lorsqu'il marchait ou volait, il lui était impossible d'entendre ce qu'on aurait voulu lui dire.

— Dam ! on ne peut pas tout prévoir, dit le génie en montrant plus de mécontentement que de véritable chagrin.

— Mon pauvre enfant, que vas-tu devenir ? répétait Marcel d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Bah ! bah ! reprit le génie, il peut être heureux comme un autre... tu ne peux plus en prendre soin, dis-tu, eh bien ! expose-le à la ville, peut-être sera-t-il recueilli par un grand seigneur. Adieu ! si tu as besoin de moi, appelle *Zigzag*, c'est mon nom, et si je suis assez près de toi pour t'entendre, je viendrai. Bonne chance ! et le génie disparut dans les airs.

Resté seul, Marcel se mit à songer à l'avenir de son enfant. Le seigneur qui lui avait loué ses terres, ne voudrait certainement plus les lui confier après cet incendie, qu'il ne manquerait pas d'attribuer à la négligence. Bien heureux encore si la vengeance du seigneur se bornait là ; car il paraît, mes amis, que dans ce pays, le propriétaire d'une grande étendue de terres, exerçait un droit seigneurial et absolu sur les paysans nés dans ses domaines, et qu'il avait sur eux droit de vie et de mort. Vous devez savoir que la même coutume a existé en France autrefois, et vous avez dû entendre parler du triste sort réservé aux paysans nommés serfs et vassaux.

Marcel avait donc, avec assez de raison, la crainte d'être emprisonné, et peut-être pendu ; dans cette triste prévision, le conseil de Zigzac lui revenait à la pensée. Il se voyait déjà fugitif, se cachant dans les bois ou dans les creux de rochers; pouvait il faire partager tous ses dangers et toutes ses privations à une créature aussi frêle que l'était son enfant ? Il prit son parti ; ayant fait un paquet du peu de hardes qui lui restait, il plaça l'enfant dans une grande corbeille de jonc, qu'il mit sur son épaule, et il partit le cœur bien gros.

Après avoir long-temps marché sur les cendres de ses récoltes, après avoir versé une dernière larme sur le corps de sa pauvre femme, et envoyé un dernier soupir de regret à ses bâtimens en ruine, il prit le chemin de la ville et marcha environ quatre heures pour y arriver.

— Me voilà bien malheureux, se disait-il en route. Il est bien temps où jamais que le petit chardonneret tienne ses promesses!

Au moment où il achevait cette réflexion, il leva la tête et s'aperçut qu'il était arrivé devant le château habité par le très haut, très puissant, très orgueilleux et très bête seigneur Xchalcodji, maître de la contrée. On préparait une grande chasse, et Marcel put voir, dans les galeries découvertes, des enfans magnifiquement vêtus qui, faisant l'office de pages, se tenaient gravement de distance en distance, sur le passage du prince; leurs habits, leurs coiffures resplendissaient d'or et d'argent.

— Voilà comme mon enfant sera un jour, s'écria Marcel avec fierté, et il courut vers la porte du palais pour y déposer sa corbeille; en ce moment le prince passa dans la galerie sans jeter un coup d'œil à ses pages, qui s'inclinèrent devant lui avec le respect le plus sérieux du monde.

— Diable ! se dit Marcel, mon pauvre enfant ne s'amusera peut-être pas beaucoup avec tous ces petits Messieurs, qui ont des visages si tristes !

Alors des cris de joie lui firent détourner la tête, et il vit une douzaine d'enfans, moitié nus, qui sortaient pêle-mêle d'une chaumière située à peu de distance. La franche gaîté et le bonheur se traduisaient sur leurs figures roses et joufflues par un sourire continuel ; ils jouaient, ils criaient, ils cherchaient à se renverser mutuellement pour arriver les uns avant les autres, et quand l'un d'eux tombait, il mêlait ses éclats de rire à ceux des vainqueurs ; puis venait leur mère, bonne villageoise, qui leur distribuait de la soupe, des caresses et des baisers avec profusion et impartialité.

A la bonne heure, voilà des enfans heureux ; ils s'amusent, pensa Marcel, et presque malgré lui il reprit la corbeille qu'il

---

nous avait causées à tous. Assurément, eu égard à sa durée, c'est le plus terrible des phénomènes dont j'aie été témoin.

Le lendemain, un peu après midi, nous arrivâmes à un pont de construction barbare, sur lequel il nous fallut passer pour éviter un détour de plusieurs milles. Ce fut une opération à laquelle nous eûmes quelque peine à nous décider à cause des chances qu'elle présente à quiconque n'est pas familier avec ce singulier mode de transport. Le pont consistait simplement en deux cordes d'environ un pouce et demi de diamètre, formées de plantes rampantes entrelacées. Ces deux cordes sont distantes l'une de l'autre de seize pouces et solidement fixées aux deux rives du courant, sur des bambous bien enfoncés en terre à côté l'un de l'autre. Elles sont passées dans un cerceau destiné à glisser sur toute leur longueur. C'est dans ce cerceau, sur le bord inférieur duquel il est assis, que se place le passager, entre les cordes qu'il tient des deux mains, et sur lesquelles il se laisse couler d'une rive à l'autre. Cette méthode, très familière aux montagnards, ne leur présente aucune difficulté. Il n'en est pas de même pour tout individu qui s'aventure une première fois sur cette douteuse machine, ayant, à quatre-vingts ou cent pieds au-dessous de lui, un torrent impétueux et sans fond. Certes, il y a de quoi trembler quand on se voit ainsi lancé au-dessus des flots bondissans et tourbillonnans, et surtout quand on sent ce pont suspendu s'ébranler et suivre l'impulsion du vent dont les bouffées et les sifflemens viennent quelquefois assaillir le pauvre voyageur dans le cours de sa périlleuse traversée.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à un gouffre au-dessus duquel les monts s'élevaient à une immense hauteur. Il nous fallait gravir les flancs escarpés par un sentier tellement étroit, que nous ne pouvions le suivre qu'à la file les uns des autres. Une large cataracte bondissait du haut du précipice, à côté de nous. Au moment où nous atteignîmes le sommet, un de nos porteurs laissa tomber de son épaule un petit porte-manteau, qui alla rouler au fond de l'abîme. Aussitôt il se décida à descendre pour aller le chercher, bien qu'il fût à une profondeur de deux cents pieds au moins, et il fit ses préparatifs sans perdre une minute. Une forte corde de cuir fut assujétie par un bout à un arbre qui s'avançait au-dessus du précipice; à l'autre bout on attacha solidement un bambou épais d'environ quinze pouces de long, sur lequel l'homme plaça ses pieds ; puis, saisissant la corde à deux mains, il se fit descendre lentement dans le vide. La paroi du précipice s'élargissant à cet endroit, il ne courait pas le risque de s'y cogner. Quand il fut parvenu à environ cent cinquante pieds de profondeur, le vent se mit à le balancer avec une violence effrayante. Les bouffées qui s'engouffraient dans cet abîme n'y trouvant pas d'issue, se repliaient sur elles-mêmes et

avait déjà déposée sur les marches du palais. En ce moment toute la joyeuse troupe de paysans courut vers le château, comme une nichée d'oiseaux qui prend sa volée; le seigneur Xchalcodji venait de sortir, et la magnificence du cortège attirait tous les yeux. Marcel profita de cette circonstance pour s'approcher de la chaumière, et par la fenêtre ouverte il jeta un coup d'œil dans l'intérieur. Quelle différence ! des meubles de bois blanc, de la vaisselle de bois, des murs enfumés... Quelle chûte pour Marcel, qui avait déjà rêvé son fils seigneur !

Le malheureux père ne sachant plus pour quelle porte se décider, plongé dans une incertitude cruelle, emporta son enfant dans un petit bois de coudriers et se mit à réfléchir; mais plus il se creusait la tête, moins il se sentait en état de prendre une résolution,

Dans cette incertitude, il se décida à appeler le génie à son secours : « Zigzag ! Zigzag » ! cria-t-il de toutes ses forces. Il entendit un petit bruit de grelots, et en moins d'une seconde Zigzag était près de lui. Quand Marcel lui eut confié la cause de son embarras, le génie éclata de rire. « Mon cher ami, dit-il à Marcel, tu es fou assurément de te creuser la tête pour des choses auxquelles tu ne peux rien. L'avenir n'est qu'un mot, personne ne le connaît, et personne par conséquent ne peut lui commander d'être de telle ou telle manière. Tiens, prends cette pièce d'argent, jette-la en l'air : si elle retombe pile, choisis le palais; si elle retombe face, choisis la chaumière. Voilà ce que je puis te conseiller de mieux. Adieu, si tu m'en crois, tu ne te tortureras plus davantage la cervelle.

Ayant dit ces mots, Zigzag disparut dans le feuillage.

Marcel ramassa la pièce en soupirant et la jeta selon la recommandation du génie. La pièce tomba à quelques pas, et, au moment où le paysan étendait les bras pour la reprendre, un chardonneret vint s'abattre dessus.

Marcel recula d'abord de surprise, puis il fit un mouvement de joie en reconnaissant son protégé.

Tout à coup le chardonneret prit la figure d'une femme; sa figure était douce et grave quoiqu'elle fut admirablement belle; quelques rides légères sillonnaient son front. Ses pieds ne touchaient point la terre et avaient l'air d'être légèrement appuyés sur un pli de sa robe de gaze que le vent soutenait. Ainsi placée, la fée (car c'en était une) avait l'air de flotter dans le vide ; elle avait un doigt posé sur sa baguette d'or, mais plutôt, à ce qu'il semblait, pour se tenir à la même place que pour s'appuyer, car son corps était si souple, si léger et si diaphane que le moindre coup de vent l'eût entraînée comme un de ces grands fils soyeux que vous devez bien connaître, mes petits amis, sous le nom de *fil de la Vierge*.

« Que fais-tu ? dit-elle à Marcel d'un ton de compassion, tu laisses ainsi au hasard l'avenir de ton enfant ! »

Marcel, tout confus, baissa la tête et répondit d'une voix embarrassée :

« Je suis les conseils de Zigzag ! »

La fée fit un petit mouvement de dépit, puis elle mit ses petits doigts roses sur son front et parut réfléchir. Au bout de quelques minutes, elle releva la tête et dit au paysan :

« Ecoute-moi : »

(*La suite au prochain numéro.*) ADAMS LELIOUX.

[illegible]

FAITE PAR DES ENFANS.

Le soleil commençait à dégager péniblement ses pâles rayons des nuages qui obscurcissent perpétuellement le ciel glacé de la Russie. Dans une maison située à quelque distance de Moscou, un enfant qui venait de s'arracher au sommeil traversait les allées neigeuses du jardin de cette maison. Il était enveloppé d'épaisses fourrures; son attitude fière, sa démarche ferme répandaient déjà sur toute sa personne un air de majesté. Cet enfant était Pierre Romanof, fils du sage Alexis ; et les grands de l'empire l'avaient proclamé czar à cause de l'imbécilité avérée de son frère.

Il y avait quelques instans qu'il se promenait ainsi seul livré à ses pensées ; par moment même parlant, et gesticulant, lorsqu'un vieillard apparut au sommet d'un mur et se laissa glisser tout doucement dans le jardin.

« Les portes ne peuvent donc pas s'ouvrir aujourd'hui, que vous prenez la peine d'entrer par dessus les murailles?

— Pierre, répliqua le vieillard, il fallait que je te parlasse sans témoins ; il fallait pour mieux tromper tes ennemis qu'ils ne se doutassent pas de ma démarche. Pierre, c'est ta sœur, l'ambitieuse, l'astucieuse Sophie qui dispose du pouvoir, mais c'est toi qui es le czar. Eh ! bien, ce soir, si Dieu et toi ne venez en aide à la Russie, ce vain titre de czar te sera enlevé, et le plus magnifique empire du monde aura passé sous la domination d'une usurpatrice.

— Que dis-tu, Romonadowski, es-tu sûr de ce que tu avances.

— Le complot est formé, et les amis de ton père ont empêché ta déchéance, hier, d'être proclamée dans le conseil. Elle n'en

---

dans ce reflux, elles faisaient tournoyer le malheureux de manière à rendre sa position très critique. Néanmoins il tint bon et descendit toujours jusqu'à ce qu'il ne parut plus que comme un point noir. Puis, tout à coup, la corde se relâcha, ce qui indiqua suffisamment qu'il était parvenu à sa destination Quelques instans après, deux ou trois secousses imprimées d'en bas à la corde avertirent nos compagnons de le remonter ; ce qu'ils firent avec plus de célérité qu'ils n'en avaient mis à le descendre. L'augmentation du poids annonçait qu'il avait recouvré l'objet perdu; en effet, il reparut bientôt, sain et sauf, avec le porte-manteau sur son épaule.

Enfin, après six jours de marche depuis notre départ d'Hurdwar, nous entrâmes à Serinagour. Durant tout le trajet du dernier jour, nous avions eu constamment en perspective la neige des monts, formant sur cette chaîne lointaine comme une blanche draperie descendue du ciel. Elle se découpait distinctement sur les cimes, à une hauteur incalculable, et réfléchissait les rayons du soleil, avec mille effets d'optique et de lumière qui transportaient l'imagination dans un monde fantastique, et composaient un spectacle d'une nouveauté et d'un grandiose extraordinaires.

Aussitôt après notre arrivée à Serinagour nous fûmes présentés au rajah. C'était un homme rempli d'intelligence, de manières polies, et d'un abord ouvert et aisé. Sa physionomie, sans offrir aucun trait de caractère particulier, ne manquait pas de vivacité. Toute sa manière d'être faisait naître la confiance. Ce fut avec une cordialité non feinte qu'il nous accueillit. Dans sa franchise il y avait pourtant quelque chose d'un peu efféminé, à cause de l'attention qu'il paraissait faire à sa parure extrêmement soignée. Il portait autour des poignets de larges bracelets d'or, et ses doigts étaient chargés de bagues de toutes formes du même métal.

La population de Serinagour est de race mêlée; on y reconnaît pêle-mêle les traits de l'habitant des montagnes, de l'habitant des plaines, du Patan, du Tartare, du Chinois, de l'Indou. Quelques individus ont la physionomie spéciale d'une de ces races. Ils ont le teint légèrement basané et très peu de barbe; aussi ceux qui en ont un peu plus que les autres ne manquent pas d'en tirer vanité. Au total, ce peuple est d'un naturel doux, inoffensif, et, bien qu'il ne manque pas de courage pour repousser les agressions, il n'a déployé pour sa défense, lors de la conquête, qu'une intelligence fort bornée, eu égard aux ressources naturelles que lui offrait son sol montagneux.

Le second jour de notre arrivée, le rajah nous rendit une visite dans les règles, accompagné des principaux officiers de sa cour. Cependant il y eût peu d'étiquette dans cette démarche, quoiqu'elle pût passer pour officielle, puisque le prince se présentait vêtu de son

sera pas moins consommée ce soir, car le patriarche, qui est contre toi, fait faire en ce moment les apprêts de la cérémonie du couronnement, et Sophie ira ce soir à l'église de la Trinité revêtir la pourpre impériale.

— Par les mânes de mon père, s'écria Pierre, cela ne sera pas.

— Bien, sire, mais les amis de ton père ne peuvent rien pour toi, sans toi. On a trompé le peuple sur son souverain, on lui a dit et cela est à demi vrai, qu'enfermé dans cette maison avec des jeunes gens de son âge, il y passait son temps dans des jeux puériles, à des occupations frivoles. Quelques-uns même ont affirmé que la débauche énervait l'âme et corrompait le cœur du fils d'Alexis.

— Calomnie ! mon vieux conseiller ; c'est à regret que mon ambition se trouvait enfermée dans cette étroite enceinte ; mais était-ce donc à moi, lorsque je n'avais pas encore à me défier de ma sœur et des anciens serviteurs de mon père ; était ce donc à moi de réclamer si jeune la pesante charge d'un empire à gouverner ? Si je me suis livré quelquefois à des jeux ou à des plaisirs frivoles, c'était pour écarter cette dangereuse tentation de réclamer le sceptre de mon empire.

— Bien, mon noble maître, vos défenseurs attendent maintenant que vous leur donniez le signal.

— Adieu ! Romonadowski, dis-leur qu'ils ne me fassent pas défaut, je ne leur manquerai pas non plus. »

Pierre, resté seul, ceint un tambour, et au son de cet instrument accourent une foule de jeunes gens que l'ambitieuse Sophie avait donné au czar pour compagnie, afin d'éterniser dans la dissipation une stérile jeunesse. La journée s'écoule comme les autres en amusemens puériles ; rien ne fait douter que Pierre couve un projet ; son front n'est pas plus soucieux qu'à l'ordinaire, et il reçoit dans le jour, d'un air parfaitement serein, plusieurs messagers que sa sœur lui envoie, et qui n'avaient sans doute d'autre but que d'observer s'il soupçonnait quelque chose.

Mais, le soir étant arrivé, Pierre assemble ses amis et leur tient ce langage :

« Camarades, je ne me suis pas plus mépris sur votre cœur que sur le mien. Vous n'avez accepté la vie qu'on nous faisait ici que dans l'attente de plus hautes destinées. Vous étiez près de votre empereur et vous attendiez le moment d'entrer sous sa conduite pour conquérir une place dans le pays. J'ai pensé souvent que tout un siècle s'élevait à l'ombre de ces murailles. Montrons-le aujourd'hui, un complot inique et audacieux est dirigé contre moi, on veut me dépouiller de la couronne que m'a léguée mon père ; une sœur criminelle veut la ceindre à ma place. Les cloches de la Trinité vont appeler dans un instant la population tout entière de Moscou à cette sacrilège profanation. Armons-nous, mes braves amis, de ces armes qu'on nous a données pour des jeux et faisons-en aujourd'hui un plus noble usage; répandons-nous dans les rues en criant : «Pour Pierre Romanof, pour les droits du fils d'Alexis! » N'en doutez pas, tous les fidèles Moscovites se mettront à notre suite; nous arriverons à la Trinité et nous verrons si le patriarche osera refuser la pourpre impériale à l'héritier légitime qui viendra la réclamer à la tête de son peuple. Formons trois colonnes, et prenons trois routes différentes ; toi Dolgoronski, par saint Isaac ; toi Menzicoff par les quais; moi par le Kremlin, et recouvrons aujourd'hui, moi l'âme d'un véritable empereur, vous le courage de bons citoyens. »

Le discours de Pierre est salué par des acclamations unanimes; ses camarades se précipitent sur leurs armes ; tous poussent des cris d'enthousiasme et font irruption au dehors sur trois colonnes, parcourent bientôt les quartiers les plus opposés de Moscou. Pas un coup de fusil n'a encore été tiré que déjà un rassemblement immense s'est mis à la suite des jeunes insurgés. Pierre, surtout qui s'était rarement montré à Moscou, captive la population par son air de noblesse et l'énergie que respire son visage; il entraîne une foule innombrable à sa suite.

Arrivé devant l'église de la Trinité, il rencontre un détachement de la garde du palais qui en obstruait les abords.

« Soldats, leur dit-il, fermerez-vous le passage à votre empereur, au fils d'Alexis votre ancien maître ?

Romanodowki qui était accouru et dont le visage était sillonné par des pleurs d'enthousiasme s'écrie :

— Ne le reconnaissez-vous donc pas ? N'est-ce pas le port noble et plus majestueux encore que celui de son pied.

La garde hésite, mais le peuple qui est à la suite du czar, murmure sourdement et semble prêt à vouloir se forcer un passage.

« Arrêtez, leur crie Pierre, respectez encore les défenseurs de l'empire tant qu'il n'oseront pas avouer leur rebellion. Soldats, je vous adjure encore de me livrer pasage. Un combat sanglant va s'engager ici et vos armes régicides auront menacé la tête de votre souverain ! »

A ces mots les gardes n'y tiennent plus, ils baissent respectueusement les armes et crient : « Vive le czar! » Pierre s'élance parmi eux sans attendre d'être soutenu par sa suite et il pénètre audacieusement dans l'église de la Trinité, qui est bientôt envahie par

---

plus beau costume de cour. A notre première entrevue, nous lui avions fait présent d'une paire de pistolets et d'une montre. Quand il vint nous voir, il apporta ce bijou et nous pria de lui en expliquer tous les mouvemens, les fonctions et les divisions du cadran, car il n'avait jamais rien vu de semblable, bien qu'il eût entendu parler de cette merveilleuse invention avec enthousiasme par ceux de ses compatriotes qui étaient allés dans la plaine et avaient fréquenté les Européens. Il parut enchanté lorsqu'on lui eût fait comprendre la structure compliquée de sa montre, ce qui ne fut pas difficile, car il avait l'intelligence très prompte : cette promptitude, au reste, est commune à tous les individus de la race indoue. Je crois qu'on n'a pas, jusqu'ici, apprécié à leur juste valeur les heureux dons qui distinguent ce peuple favorisé par la nature. On n'a trop souvent étudié ses facultés morales, qu'au travers de l'enveloppe de ses superstitions, et ses superstitions servent plutôt à déformer son caractère général qu'à en mettre en relief les traits saillans.

Après que nous eûmes expliqué au rajah le mécanisme de la montre, nous lui fîmes cadeau d'une petite quantité de poudre à tirer, dont la puissance parut l'étonner, celle que fabriquent les indigènes étant infiniment moins forte que celle qui vient d'Europe. On en donna une charge à l'officier porteur du fusil du rajah, pour qu'il en fît l'essai avec cette arme. Mais cet homme jeta un coup d'œil de dédain sur cette faible quantité et voulut qu'on lui en donnât le double. Le résultat fut que le recul renversa l'homme, lui disloqua à peu près l'épaule, et mit le fusil en pièces.

Le serviteur, confus, se convainquit par expérience que la puissance de notre poudre n'était pas un mensonge, et il en demeura d'accord d'assez mauvaise grace. Comme il affectait de traiter sa mésaventure avec une insouciance que démentait son sourire contracté, et comme la mine des assistans témoignait ouvertement le peu de pitié qu'on avait de son obstination, le rajah s'amusa beaucoup de cette petite scène, et nous quitta bientôt avec des signes et des protestations réciproques de cordialité et de bienveillance.

Serinagour est située sur la rive méridionale de l'Alacananda, bras principal du Gange, le fleuve sacré, environ sept lieues au-dessus de sa jonction avec le Bhagnerutti, à l'endroit où une ceinture de plaines s'étend à une distance de plusieurs milles, et forme la belle vallée de Serinagour. Cette ville a été autrefois d'une importance considérable; c'était un marché où s'écoulaient les produits des contrées situées de chaque côté des montagnes de neige. Mais elle eut à essuyer d'affreux dommages causés par un tremblement de terre en 1803. Depuis ce temps, elle a toujours été dans un état de décadence comparative, d'où elle ne se relèvera probablement jamais.

Traduit de l'Anglais, par MISS JULIA PAHAN.

le peuple : tout était préparé pour le couronnement. Pierre monte d'un pas ferme et assuré les marches de l'autel, il s'agenouille et dit au patriarche : « me voici, mon père, la cérémonie peut commencer. »

Le patriarche hésite et balbutie.

—Tout est prêt pour un couronnement, s'écrie le czar; ici qui donc pouvais-tu attendre, si ce n'est Pierre Romanoff? »

La sévérité du jeune czar, la vue de ce peuple impatient de voir couronner son souverain, tout impose au patriarche, qui cède moitié par frayeur, moitié par fascination.

A peine la cérémonie est-elle achevée, que des vivats éclatent de toutes parts. Sophie, qui arrivait à ce moment, s'arrête sur le seuil de l'église; et le premier spectacle qui frappe ses regards c'est Pierre, le front ceint du diadème, les épaules couvertes de la pourpre impériale. A cette vue, elle s'enfuit; mais, arrêtée quelques pas plus loin, elle fut immédiatement conduite dans une prison d'état. Quant à Pierre, il alla, ce soir-là-même, coucher au palais impérial, et tout le monde connaît la suite de l'histoire de Pierre-le-Grand.

C'est pourtant ainsi que quelques enfans firent une révolution à laquelle était attaché l'avenir de la Russie, puisque Pierre-le-Grand, son premier civilisateur, fut aussi son plus glorieux monarque.

C. G.

UN SOUHAIT D'ENFANT GATÉ.

ANECDOTE DE L'AUTRE SIÈCLE.

Grand's mères ! Ce mot n'est-il pas le synonime de *bonté* et même de *faiblesse* ?—Oh! que ce n'est pas sans motif que petits garçons et petites filles leur ont donné le surnom de *bonnes mamans* !

La maman gronde parfois; la bonne maman essuie les larmes et caresse toujours.

Mais cette tendresse si excessive de l'aïeule pour les enfans de ses enfans, a souvent eu des conséquences fâcheuses ou ridicules; elle peut rendre le jeune âge mutin, capricieux, désobéissant, volontaire, et surtout difficile à contenter.

Un exemple me revient en mémoire; il date de l'autre siècle, s'est passé en Allemagne, et a eu pour auteur une princesse en bavette.

Sur toutes les grands'mamans, passées, présentes ou futures, la vieille grande-duchesse douairière de Hesse-Darmstadt mérite sans contredit d'emporter la palme. Elle gâtait à qui mieux mieux ses petits-fils, ses petites-filles, ses petits neveux et ses petites-nièces, pour qui chaque jour de l'année était une fête, une Noël ou des Pâques.—Jugez du reste.

Cependant la plus choyée, la plus caressée, de ces charmantes créatures aux cheveux blonds, bruns ou chatains, était la princesse Amalia qui, favorite de la bonne maman, faisait de la douairière tout ce qu'elle voulait; c'est qu'aussi, avec ses neuf ans, la grâce, l'esprit naturel et la gentillesse de l'enfant devaient séduire la chère vieille dame.

Donc, par un pluvieux dimanche de décembre 1763, jour de naissance d'Amalia, tous les chefs-d'œuvre récréatifs et enfantins des *Petit-Pierre*, des *Vaucanson*, des *Hermann* et autres mécaniciens de l'époque, s'étaient donné rendez-vous à Darmstadt; et avec ces figures marchantes, parlantes, dansantes, des montagnes de bonbons où le sucre avait pris les formes les plus divertissantes.

C'étaient là les présens de la grande-duchesse à sa petite-fille.

Cependant, cette dernière, indifférente à ces riches jouets et à ces délicates sucreries, collait boudeusement sa jolie tête aux fenêtres de l'appartement qui donnait sur la place extérieure du château.

Surprise et peinée de voir ses cadeaux si mal reçus, la bonne maman demande à l'enfant qu'elle est la cause de cette froideur. « Si vous formez quelque autre souhait, ma chère Amalia, ajouta-t-elle en souriant, dites-le vite; je suis prête à y souscrire.

— Oh ! cela ne sert à rien, grand'maman, car vous ne vous driez pas m'accorder ce que je désire.

— Vous désirez donc quelque chose, mon enfant ?

— Oui... mais je suis sûre que vous me la refuserez.

— Et cette chose, qu'est-ce donc ! dites toujours?...

Poussée ainsi dans ses derniers retranchemens, Amalia finit par parler.

« Eh bien ! bonne maman, accordez-moi, pour mon jour de naissance, la permission d'aller marcher tant que je voudrai, avec ces petits garçons et ces petites filles, dans la *belle boue* qui est devant le château : voilà la seule chose qui me fait envie.»

Le caprice princier était merveilleux!

On comprend que, malgré le bon vouloir de l'excellente aïeule, il fut impossible de le satisfaire. Aussi la petite princesse demeura-t-elle grondeuse et chagrine la journée durant; répétant cent et cent fois qu'un jour de naissance est le plus ennuyeux de tous les jours de l'année, et que tant qu'on ne remplirait pas son souhait elle ne toucherait pas aux cadeaux de sa grand'maman.

Heureusement un vent du nord vint sécher à la fois les boues du chemin et les yeux de la boudeuse.

Mes jeunes amis et amies, gardez vous de l'imiter.

L. AUQUIER.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA FÊTE D'INTERLAKEN.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissans aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun, qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes, et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçumes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (Jungfrau) ; aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet : elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans les maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si, dans ces lieux solitaires, ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Uaspunnen, autrefois possédé par Berthold,

le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux ; et les montagnes, qui ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux ; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs au nombre de six mille s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillemens ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête ; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte passé. Une musique agréable l'accompagnait ; les magistrats paraissaient à la tête des paysans ; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton ; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Rutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles ! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent : et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires ; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles ! La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes ; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvemens même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance : et le patriotisme du bonheur s'y exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi » verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur seul de » l'homme pourrait-il n'être qu'un désert. »

Non sans doute, il ne l'était pas ; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentimens les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitans comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre, et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux... On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent ; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours ; puisse-t-il n'être point interrompu ! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes ! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfans.

MADAME DE STAEL.

MAUVAISE TÊTE ET BON CŒUR.

OU

LE PETIT COUSIN DU MINISTRE.

M. Chrysostôme Gracchus Praquenville était en 1836, et depuis vingt ans, professeur de latin dans une des plus anciennes pensions du Marais, lorsque le dégoût lui venant enfin d'être trop peu rétribué pour sa besogne, il résolut de prendre chez lui trois ou quatre jeunes garçons à titre de pensionnaires et de ne plus sortir de ses pénates.

Connu pour son savoir, pour la régularité de ses mœurs et pour la bonté de son caractère, le vieux professeur n'eut d'autre peine pour arriver à son but que l'embarras du choix.

Si les petits commensaux de M. Gracchus devaient se féliciter de vivre près de lui et de recevoir ses leçons, ils ne pouvaient en faire autant quant à madame Céleste, son épouse, qui tout en n'étant pas réellement méchante, et possédant même des vertus fort recommendables, n'en était pas moins la personne la plus intéressée que l'on pût voir.

Cependant, et malgré cela, elle était fort aimée de son mari qui, trouvant en elle mille bonnes qualités pour un seul défaut, se résignait à supporter l'un en faveur des autres.

Au nombre des favoris de madame Céleste, était, depuis deux ans déjà, un petit bonhomme dont elle ne se fût séparée qu'avec grand'peine, bien qu'elle le trouvât (ce qu'il était en effet) fort paresseux, fort malicieux et surtout fort peu docile. Mais comme M. Arthur avait pour père un richissime marquis retiré dans ses terres du Poitou, que de plus il avait l'honneur d'appartenir à M. V... ministre, et qu'il me serait impossible de vous énumérer combien de cadeaux recevait madame Céleste à l'occasion de ce phénix des écoliers, M. Arthur de Grand-Pré, par ces belles raisons, était le Benjamin de notre pédagogue femelle ; il ne se passait pas de mois en effet qu'elle ne reçût à domicile quelque agréable présent de la part des parens de celui-ci.

Aussi de tels procédés avaient rendu le cœur de madame Céleste sensible au dernier point pour l'espiègle Arthur ; et, après s'être longtemps ingéniée pour trouver un moyen de rendre sa maison agréable au jeune marquis, il avait été décidé entre les deux époux, malgré la résistance longue et opiniâtre du vieux professeur, que, chaque année au mois de septembre, il y aurait chez eux un concours suivi d'une distribution de prix ; qu'à l'exception de deux ou trois pauvres petits accessits,

toutes les couronnes viendraient se réunir sur l'auguste front de M. Arthur de Grand-Pré.

Deux fois déjà les choses s'étaient ainsi passées, et le ministre que je vous ai dit aurait pu croire posséder un futur grand homme dans la personne de M. Arthur, s'il s'en fût rapporté à l'énorme charge de couronnes et de livres dont lui avait fait hommage son petit cousin.

Mais ce ministre était aussi perspicace que spirituel; il prit la peine d'interroger le jeune marquis, et l'intérêt qu'il lui portait lui fit projeter de se rendre à la première distribution qui se ferait chez M. Praquenville, afin de corriger le petit garçon d'un sot orgueil, s'il y avait lieu.

Des trois enfans, camarades d'Arthur, il en est deux dont nous ne parlerons pas, si ce n'est pour vous dire qu'ils étaient d'une paresse et d'une ignorance révoltantes.

Quant au troisième, c'était bien différent : rempli d'intelligence, de docilité, d'amour du travail, Paul Dulac avait tout ce qui fait un bon écolier; d'un naturel doux, aimant, sensible, il possédait ce qui rend un enfant aimable; aussi, Arthur le chérissait-il comme un frère.

Il n'en était pas de même de madame Céleste ; elle ne parlait de Paul que d'une façon blessante à cause de sa pâleur, de sa maigreur extrêmes, et de sa tristesse trop motivée par le peu d'affection dont il se voyait l'objet.

Et puis, je vous l'ai déjà dit, l'intérêt était le premier mobile de madame Céleste, et le père de Paul n'était pas riche. C'était un honnête négociant de Quimper, à qui la fortune n'avait jamais souri; bien qu'il n'eût que ce seul enfant et qu'il sentît tout le prix d'une solide éducation, ses moyens étaient si restreints qu'il venait de prévenir le professeur de la nécessité dans laquelle il se voyait de lui retirer son fils vers les derniers jours de l'année.

Août allait finir ; depuis deux mois déjà les quatre élèves de M. Praquenville travaillaient à qui mieux mieux pour le fameux concours : Paul, comme un pauvre enfant qui, sachant trop bien sa position, ne voyait d'autre avenir que le travail, et dont l'unique désir était de donner un peu de joie à son père par de nouveaux efforts; Arthur, comme un enfant gâté, qui se dit : j'ai le temps, car j'ai l'intelligence, mes parens sont riches, et, dès que je voudrai, je pourrai. C'était là un bien mauvais raisonnement, mes bons amis, un raisonnement qui en amène peu à bien et beaucoup à mal.

Pour les deux autres élèves, ils agissaient, composaient, comprenaient, ainsi que l'eussent pu faire de véritables automates; aussi n'était-ce pas là des concurrens bien dangereux.

« Eh bien, voyons, pourquoi encore cette tristesse? disait Arthur à Paul, dix jours avant la distribution des prix ; est-ce que madame Céleste t'aurait encore grondé? Je le parierais presque, et je me demande sur quoi! — toi si bon, si poli, si doux, et qui ne lui réponds jamais.

P. — C'est peut-être pour cela qu'elle m'en veut, car on ne connaît pas ses propres torts; on n'est pas juste envers soi-même, et elle n'est pas méchante au fond, madame Céleste.

A. — Méchante, non; mais je ne peux pas voir de sangfroid qu'elle te fasse pleurer. Qu'elle me tracasse, qu'elle me bougonne, ça m'est égal; mais toi, c'est différent, parce que je t'aime, vois-tu, Paul; au fait, il n'y a que moi qui t'aime ici.

P. — Oui, tu m'aimes bien ; mais non pas tout seul, et notre professeur est un brave homme, lui, — à qui je devrai le peu que je saurai.

A. — Est-ce que ton père t'a écrit ces jours-ci?

P. — Pas depuis la lettre que je t'ai lue.

A. — Où il dit qu'une fois retourné à Quimper, il va te trouver un emploi aux écritures chez un de ses amis?

P. — Justement.

A. — Ca te chagrine, mon pauvre Paul, d'entrer dans le commerce avant d'avoir pu finir tes études?

P. — C'est bien fait pour ça, moi qui avais si bonne envie de travailler pour être à même, un jour, d'aider papa. »

Le lendemain ils parlèrent encore de la même chose; plus près du concours, Paul était plus triste encore que la veille; au moins eût-il voulu pour cette dernière fois donner à son père une preuve de son assiduité et de son application; une voix intérieure lui criait que cette année, pas plus que les autres, il n'obtiendrait rien; et, comme son naturel aimable et doux lui cachait le motif coupable qui arrachait les prix dûs au travail pour les donner à la négligence, il se contentait de se dire à lui-même qu'il avait du malheur.

Presque tous les devoirs étaient finis, les compositions faites; les thèmes et les versions étaient copiés et remis au net, excepté ceux d'Arthur, pourtant, car il les avait tellement surchargés de ratures qu'on s'y reconnaissait à peine ; ce que voyant notre écolier, la colère s'empara de lui : « Allons, s'écria-t-il en frappant violemment sur la table, il n'y a plus rien de fait à présent, tout est à recopier. »

En disant cela, un cri de douleur lui échappa, on s'empressa autour de lui, et l'on s'aperçut qu'il avait la main foulée. Une fois pansé d'une compresse d'eau et de sel et le bras mis en écharpe pour neuf jours, le plus difficile n'était pas fait pour Arthur, restaient ses devoirs qui devaient paraître au concours, et qu'il était impossible de déchiffrer.

Paul s'offrit pour les recopier.

La proposition fut acceptée.

Le lendemain il s'agissait de remettre toutes les paperasses à M. Praquenville. Arthur s'en vint près de Paul.

— Tu te tourmentes encore l'esprit, dit-il à son ami, pourquoi cela? Donne-moi tes cahiers avec les miens, je vais porter cela moi-même, car tu as un air si désespéré, qu'en te voyant, le maître prendrait mauvaise opinion de ta besogne.

Paul se leva négligemment, et remit le tout à Arthur, mais sans que son cœur battit du moindre espoir. — Pourtant, pensait-il, j'ai bien travaillé. — Puis il ajouta à demi-voix : « Mais c'est égal, je n'aurai rien ! »

— Qui sait, lui dit Arthur en l'embrassant; je vais te porter bonheur, moi ; la chance va te venir, tu verras.»

Arthur, une fois sorti de la salle pour se rendre chez M. Praquenvile, la tristesse et le doute reprirent dans le cœur du pauvre Paul, la place qu'une faible lueur d'espérance était venu éclaircir tant que son jeune ami avait été près de lui.

Le grand jour venait de se lever, plus de quarante personnes, parmi lesquelles était *incognito* le parent d'Arthur, avaient déjà pris leurs places dans un vaste salon.

Faisant les honneurs de chez elle, madame de Praquenville, fidèle à ses principes, offrait des siéges sur le devant aux mieux vêtus, aux plus fortunés ; aussi, grâce à une redingote boutonnée hermétiquement, et qui ne laissait voir ni diamans ni décorations, l'honorable cousin de M. Arthur se trouva non loin de la porte et dans la direction d'un vent coulis. Ce qui, par parenthèse, lui procura un bon rhume.

Les élèves, assis l'un près de l'autre, s'étaient placés sur une banquette; Arthur tenait la main de Paul, qui n'espérant rien, hâtait de tous ses vœux la fin de la cérémonie.

« Messieurs, dit le professeur, dont l'air heureux n'annonçait » pas cette fois qu'il crut avoir aucun reproche à se faire, mes- » sieurs, appelé à distribuer les prix de cette année entre les mê- » mes compétiteurs qui les ont reçus de mes mains dans deux oc- » casions semblables, c'est avec une satisfaction profonde, avec » une joie sincère, que je couronnerai le jeune Arthur, dont les » premières récompenses ont pu être regardées comme des en- » couragemens, puisque ces mêmes encouragemens ont amené

» des efforts inouïs, et ces efforts un tel résultat, que je ne me » souviens pas d'avoir vu, dans ma longue carrière, un seul en- » fant qui, à l'âge de M. Arthur, ait produit pour les concours un » devoir de la force de ceux qu'il a faits.

» Approchez vous donc, M. de Grand-Pré, et recevez ce prix qui vous est décerné; » (c'était le prix d'histoire).

Un accessit de géographie, un autre d'écriture furent accordés aux deux nullités de la maison.

Pour le pauvre Paul, après avoir scrupuleusement apprécié son travail, M. Praquenville s'était senti le cœur léger ; car, en ne lui donnant rien, ce n'était pas lui faire une injustice; et, ce fut une espèce de fiche de consolation que le professeur accorda à l'enfant, lorsqu'après l'avoir appelé à haute voix, il lui remit le prix d'orthographe. En le recevant, le pauvre Paul baissa la tête, comme si cette couronne de feuillage l'eût écrasé de son poids, et des larmes de douleur et de honte roulèrent, une à une, sur ses joues enfièvrées.

Personne n'y prit garde, à l'exception du ministre, qui était fort attentif, et du jeune de Grand-Pré, qui, attendri, tenait toujours la main de son ami, en lui disant : « Attends; ne pleures pas, il y en a encore. »

Il n'y en avait plus pour Paul.

Quatre autres couronnes étaient venues prendre leur place au bras de M. le marquis; une seule restait... qui lui était encore destinée.

M. Praquenville reprit la parole ;

« Il est si extraordinaire, dit-il, qu'on puisse rencontrer dans » un même enfant une telle facilité pour toute chose, que je vous » supplierai, messieurs, pour clore cette séance, de vouloir bien » écouter la lecture du morceau que voici, et qui va mériter à » M. Arthur le dernier prix: celui de composition.

Des pleurs de rage coulaient des yeux de Paul. Il aimait Arthur de toute son âme ; il lui eût donné tout son sang s'il l'eut fallu ; mais enfin, il l'avait lue cette composition ; il l'avait copiée ; il en connaissait la faiblesse ; comment donc pouvait-elle l'emporter sur la sienne à lui, sur la sienne, à laquelle il avait mis tous ses soins, toute son intelligence, toute sa volonté ?

Le silence s'établit; le ministre s'était approché des deux enfans ; la lecture commença. On l'écouta avec recueillement; l'étonnement succéda : on regardait Arthur, on ne regardait que lui, sans cela on aurait pu voir quelle émotion avait saisi le jeune Paul. Deux fois il avait essayé de se lever, deux fois la main d'Arthur l'avait forcé de se rasseoir, et sa bouche avait murmuré à l'oreille de son ami : « Attends encore ! »

Enfin, la lecture finie, un tonnerre d'applaudissemens la suivit, et la voix du professeur appela pour la dernière fois M. Arthur de Grand-Pré afin de lui donner la dernière couronne. Arthur se leva, et traînant avec lui son camarade tout éperdu :

« Monsieur, dit-il avec une feinte frayeur, je viens réparer une faute, je viens rendre à un ami ce qui lui est dû ; cette composition n'est pas de moi ; il y a erreur.

— Expliquez-vous, dit le maître étonné.

— C'est bien facile, reprit Arthur ; à cause de la foulure que voici, j'avais prié Dulac de recopier mes devoirs, — dont j'ai gardé tous les brouillons du reste. Le pauvre garçon se désolait ; il prétendait avoir du malheur, et il me disait qu'il n'espérait rien du concours ; moitié en riant et moitié sérieusement, je l'ai engagé à me donner tous ses devoirs pour vous les remettre avec les miens, et il est à croire que...

— Achevez donc ?

— Que je me serai trompé, ajouta l'enfant en prenant courage. J'aurai signé de mon nom sa composition, et j'aurai mis le nom de Paul sur mon cahier, car il avait aussi oublié de signer, lui. Je me souviens même, continua l'espiègle, que cela m'a fait bien souffrir de signer ça. — Je ne pouvais seulement pas remuer les doigts.

Les brouillons d'Arthur apportés, on put vérifier la vérité de son assertion.

Ce qu'il venait de dire était exact : Paul fut donc couronné ; un murmure d'approbation se fit entendre en souvenir de ce qu'on avait lu de lui.

« Allons! voilà qui est fini, dit le bon M. Praquenville en regardant Paul d'un air attendri, aussi-bien cela m'étonnait fort, ajouta-t-il à demi-voix, »

Mais les deux enfans étaient restés là, au milieu du cercle, Paul tirant Arthur, Arthur retenant Paul.

« Ah ! j'aurais bien des torts à réparer, fit le jeune Grand-Pré, voyez les autres devoirs, je vous prie, car j'ai grand' peur d'avoir commis pour tous la même bêtise. »

Pour cette fois ce fut au tour de Paul de serrer la main d'Arthur,

« Oh ! je comprends maintenant, lui dit-il, en le regardant avec des yeux pleins de reconnaissance.

« Attends toujours, dit l'autre. »

Une personne était proche qui comprenait aussi, et qui se disait tout bas : « Mon petit cousin ! mon petit cousin ! vous êtes bien malin ! mais vous avez bon cœur, les prix viendront plus tard. »

M. Praquenville s'était d'abord montré assez embarrassé, et n'osant lever les yeux sur sa femme, il avait sué sang et eau en opérant la vérification des brouillons de ses deux écoliers; mais la justice, d'accord avec son excellent cœur, avait bientôt repris le dessus, et c'était avec des larmes aux yeux et le cœur plein de joie, qu'il avait serré dans ses bras le bienheureux Paul.

Pour madame Céleste elle ne soufflait mot, et, dès cet instant, elle sentit ses torts et se promit de les réparer.

Ainsi finit cette grande journée qui ne fut pas sans fruit pour le petit Dulac, car dans la semaine qui suivit, il reçut sa nomination à l'une des bourses dépendantes du ministère pour le collège Henri IV.

Quant à M. Dulac le père, la même main lui fit passer un brevet qu'il sollicitait depuis longtems, lequel était de nature à lui procurer honneur et fortune.

C'est en souvenir de cette mémorable cérémonie que M. D., rentré dans la vie privée, a souvent dit à ses amis, dont j'ai l'honneur de faire partie :

« De toute ma carrière ministérielle, un des plus beaux jours a été celui où j'ai attrapé ce fameux rhume que vous m'avez connu; car, du même coup, j'ai assuré l'avenir d'un enfant des plus remarquables avec celui d'un honnête père de famille; et, chose plus difficile, j'ai contribué un peu pour ma part à corriger d'un fort vilain défaut la femme d'un des meilleurs et des plus dignes professeurs dont puisse s'honorer l'Université. »

TH. MIDY.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Un cas imprévu nous force à ajourner, à samedi prochain, notre BULLETIN OFFICIEL d'aujourd'hui, qui se confondra ainsi avec celui du prochain numéro.

Nos abonnés des départemens sont prévenus, que dès que nous avons déposé, aux Messageries, les ouvrages auxquels ils ont droit, nous leur adressons, FRANCO par la poste, un avis imprimé qui leur sert d'avertissement à cet égard.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 12. Paraissant tous les Samedis. JANVIER 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

PALAIS ET CHAUMIÈRE.

CONTE FÉERIQUE.

(Suite.)

CHAPITRE III.

IGZAG peut avoir de bonnes intentions, mais il est imprudent et même dangereux de suivre aveuglément ses avis, car...

Marcel interrompit vivement :

« Oh ! s'écria-t-il, vous ne savez donc pas que c'est lui qui a sauvé mon enfant.

— Moi j'aurais sauvé l'enfant et la mère ! reprit la fée avec une voix douce et triste.

— Zigzag en avait-il donc le pouvoir ?

— Sans doute, mais je le plains plutôt que je ne l'accuse et je vais t'expliquer pourquoi : Zigzag, comme tu le sais, faisait partie autrefois de ces horribles oiseaux nocturnes qui m'auraient tuée sans ta généreuse protection. Ces maudits, privés par le destin de la lumière du jour, se sont habitués à voler au milieu des ténèbres sans but et sans réflexion. Pour récompenser la chouette qui m'avait sauvée, je crus ne pouvoir mieux faire que d'obtenir son admission parmi les génies du jour. Hélas ! je crains bien d'avoir, dans ma reconnaissance irréfléchie, fait le malheur des humains. Zigzag n'a pu se dépouiller tout à fait de son caractère d'autrefois. Il fait tout en aveugle, il ne voit rien, il n'entend rien, il ne sait rien ; tu peux en juger par les deux grelots qui lui bouchent les oreilles et par sa baguette de verre, emblême de sa fragilité ; en un mot c'est le génie du hasard !

— Le génie du hasard ! s'écria Marcel ?

— Oui, mon ami, il n'a ni règle ni loi, il marche comme le vent le pousse, il ne sait pas ce que c'est qu'un souvenir, et *peut-être* est son grand mot. Souviens-toi qu'il a voulu sauver ta femme et ton enfant, et que le fou s'est contenté de préserver des atteintes du feu la salle où ils pouvaient être, sans chercher à s'assurer s'ils y étaient véritablement. Maintenant veux-tu encore suivre ses conseils ?

— Mais, reprit Marcel, qui se sentait toujours porté à défendre Zigzag, tout le monde peut se tromper, et vous avouez que vous-même avez fait une erreur en transformant la chouette en bon génie.

—Mon ami, reprit la fée en souriant, je suis l'ennemie du mal et de l'erreur, mais je ne me suis jamais senti le courage de blâmer celui qui s'est trompé en faisant une bonne action. La reconnaissance est la plus belle des vertus, je suis à plaindre de l'avoir mal appliquée, mais si j'avais été ingrate tu me mépriserais.

— Mais qui êtes vous donc, vous ?

— Devine ! répondit la fée ; et au même moment elle toucha de sa baguette la corbeille où le pauvre petit dormait. Marcel sentit comme un nuage limpide qui lui passait sur les yeux. Il vit comme dans un brouillard la corbeille se séparer et former deux petits berceaux dans chacun desquels dormait un enfant absolument semblable au fils du paysan. L'un de ces berceaux fut transporté en un clin d'œil sur la première marche du palais du seigneur Xchalcodji ; l'autre se trouva placé au seuil de la chaumière. Quant à la fée elle disparut. Marcel courait d'un berceau à l'autre, regardant les deux enfans avec anxiété, mais pas un trait du visage, pas un signe différent ! il voulut prendre les enfans dans ses bras pour les comparer de près, mais alors il vit

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JANVIER.

DU CARNAVAL ET D'ARLEQUIN.

Ohé! ohé! le carnaval! la bruyante gaîté ! les mascarades ! la folie ! —Bien qu'on appelle plus particulièrement *carnaval* les jours gras, qui précèdent le mercredi des cendres, il n'en est pas moins vrai que le carnaval commence le jour des Rois : nous sommes donc en plein carnaval. Et certes, si vous en doutiez, mes jeunes amis, cette foule de déguisés qui le soir encombre rues et passages, suffirait pour vous en convaincre.

Cependant, parmi ces mille travestissemens de bal masqué, *débardeurs, soldats aux gardes françaises*, etc., etc., il en est quelques autres que je voudrais voir; un surtout, si élégant, si coquet, et qui prête tant de grâce et d'esprit à celui qui sait le porter. Je veux parler d'*Arlequin*.

Tous ceux qui connaissent Arlequin savent par cœur le masque noir de sa face, son habit bariolé, son sabre de bois, son petit chapeau gris orné d'une queue de lapin. Mais quant à l'origine de ce bizarre costume, c'est là ce que peu de personnes connaissent.

Voici cette histoire enfantine qui n'est pas sans un doux et triste intérêt.

J'ai cependant un regret, c'est de ne pouvoir vous dire le nom de l'auteur de ce récit. Hélas ! je l'ignore moi-même.

Un riche négociant maltais étant venu à Bergame (en Lombardie) régler quelques affaires, mourut, au bout de huit jours, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il n'avait amené avec lui qu'un jeune nègre qui ne savait pas un mot d'italien.

Quand le maître fut enterré, le négrillon resta un jour et une nuit sur le lieu de la sépulture à pleurer et à rappeler dans son langage celui qu'il avait perdu; mais vainement. Le surlendemain, la faim chassa le nègre du cimetière, et il vint frapper à la porte de l'hôtellerie où son maître était mort.

L'hôte fut inflexible et le repoussa rudement, sans avoir pitié de sa parole humble et tremblante et de ses larmes. Peut-être se fût-il laissé attendrir s'il eût compris le langage du pauvre diable; mais il ne comprenait pas, et, comme vous savez, l'intelligence du cœur manque plutôt aux hôtelliers qu'aux lions, ces hôtes formidables du désert : c'est un proverbe qui date des fables d'Esope.

Voilà donc notre négrillon errant par les rues de Bergame; sans pain, sans asile, demi-nu, au milieu d'une foule étrangère, seul et sans espoir, n'ayant plus qu'à regarder le ciel et à mourir sous le portail d'une église ou la colonnade d'un palais.

Personne ne l'écoute. Pour lui, Zarah ne serait pas plus silencieux

avec terreur que lui-même était dépourvu de corps et de membres. Il sentait pourtant bien ses bras et ses jambes, mais quand il jetait les yeux sur lui-même, il ne voyait que de l'air et de l'espace comme partout ailleurs. Enfin il était devenu invisible et se trouvait dépourvu de toute force agissante; mais par compensation il s'aperçut bientôt que pour se transporter d'un endroit à un autre il n'avait qu'à en formuler le désir dans sa pensée, et qu'il passait au travers des murs les plus épais sans aucune difficulté. Force lui fut donc de tout laisser faire sans se mêler de rien : c'était déjà beaucoup de tout voir et de tout entendre. « Mais, se disait-il, quelle est donc cette fée qui a l'air si bon, si doux, si sage, et qui veut que je devine son nom? »

Comme il achevait cette réflexion, un grand bruit se fit entendre; le seigneur Xchalcodji revenait de la chasse. Le son du cor, les aboiemens des chiens, les cris de triomphe des chasseurs, joints aux clameurs des paysans, formaient une symphonie épouvantable. Le seigneur montait un cheval blanc magnifiquement harnaché; à sa droite était un palanquin porté par douze esclaves, et sur lequel était couchée avec nonchalance la jeune et gentille Amayada sa fille et son unique héritière; à sa gauche venait un grand majordome qu'on nommait Bourblikan. C'était un vieillard de soixante ans au moins, grand, sec, et d'une maigreur extraordinaire; il se tenait toujours courbé, et le haut de son corps se levait et retombait autant de fois que son cheval faisait de pas; il était suivi d'une foule de dames et de seigneurs. Bientôt tout le cortége mit pied à terre; Xchalcodji appuyé sur son majordome se prépara à monter les marches de son palais.

« Qu'est-ce que c'est que cela, dit il en apercevant la corbeille... Quel est le butor qui embarrasse ainsi mon chemin? vite, vite, mes pages, qu'on enlève ce paquet! »...Cet ordre allait être exécuté, lorsque des cris qui venaient de la corbeille instruisirent les assistans de la nature de son contenu. Le majordome devient cramoisi de colère : et le pauvre enfant allait subir les conséquences de la mauvaise humeur des grands, lorsque la petite Amayada, âgée de huit ans, s'approcha du berceau et se mit à jouer avec l'enfant; cela l'amusa si bien, qu'en véritable petite fille gâtée, elle se mit à pleurer, à crier, à frapper du pied, à faire des grimaces quand on voulut emporter le pauvre petit.

— Au fait! laissez-le lui, dit Xchalcodji en haussant les épaules avec indifférence, laissez le lui, ça l'amusera! » et il passa, suivi de son majordome qui criait : « ne contrariez pas la jeune princesse! » On n'avait garde de s'opposer à ses desirs, car la petite avait des ongles fort longs, des dents très pointues, et elle égratignait et mordait avec la plus grande facilité. Amayada avait cassé, la veille, un joli pantin de bois qu'elle avait nommé Delhy; le marmot succéda au pantin dans les affections de la princesse, et prit le nom de son prédécesseur; il fut délicatement porté par des dames dans la chambre d'Amayada. Ainsi il ne devait ni à la bienfaisance, ni même à la pitié d'avoir trouvé un asile. Le caprice d'une petite fille volontaire l'avait seul protégé. Marcel poussa un gros soupir et retourna à la chaumière. Là l'enfant était déjà recueilli et faisait partie de la famille; tout le monde l'embrassait, le chérissait, et s'occupait de lui. L'aîné des frères lui tressait un berceau d'osier; un autre lui découpait un petit sillet dans une branche d'arbre pour lui servir de jouet; une des petites filles préparait les draps, une seconde faisait de la bouillie, les autres, rassemblés autour de la corbeille, cherchaient à distraire la pauvre petite créature qui semblait, en leur souriant, les remercier de leurs soins. Enfin lorsque la nuit fut venue, Velid (car on l'avait ainsi nommé dans la chaumière) dormait à l'unisson avec tous ses bienfaiteurs.

Il n'en était pas ainsi du pauvre Dehly, à qui tous les seigneurs et toutes les dames du palais étaient venus faire de belles harangues et de beaux complimens pour flatter le père en se prêtant aux caprices de la fille. Delhy avait une cour, sa petite protectrice l'avait couvert de diamans, et s'occupait de lui faire broder en or des langes de cachemire; mais on n'avait pas songé au plus important; et quand Delhy criait personne ne pouvait s'imaginer que le pauvre petit, s'il avait eu la parole, se serait hâté de dire : « emportez toutes ces richesses et donnez-moi de la bouillie! » Marcel avait beau se tourmenter il ne pouvait ni se faire voir ni se faire entendre de qui que ce fut: Dehly passa la nuit sans souper.

D'après ce que je vous ai dit, mes enfans, du caractère des différens personnages de ce conte, vous pouvez à peu près vous figurer quelle éducation reçut chacun des deux enfans; je passerai donc rapidement sur leurs premières années, qui d'ailleurs n'offrirent aucun événement remarquable.

Tous les jours, les enfans grandissaient, et leur ressemblance était toujours la même; cependant les vêtemens si différens que portaient les deux frères avaient empêché jusque là de faire ce rapprochement; ou si quelque seigneur ou quelque page, rencontrant Vélid dans les champs, s'était aperçu de cette ressemblance, il s'était bien gardé d'en rien dire, dans la crainte de déplaire à Delhy, le favori tout puissant d'Amayada, et par conséquent du seigneur Xchalcodji, qui ne pensait et ne parlait plus que par sa fille.

Un jour, Delhy avait dix ans alors, une grande chasse fut or-

---

que Bergame. Encore ne parlons-nous pas des méchans enfans qui le poursuivaient de leurs rires et de leurs huées, l'assaillant de pierres, le couvrant de la poussière des rues. Pauvre jouet qu'ils auraient brisé dans leurs mains s'ils en avaient eu la force, qui se cachait et pleurait; car pas un passant ne se serait détourné de son chemin pour venir à son secours.

L'homme est né bon, disent les philosophes.

Peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans cette pensée; trois enfans sauvèrent le jeune nègre.

Ils commencèrent par lui faire, plusieurs jours durant, le sacrifice des figues et du pain qui composaient leur déjeûner. Puis, ils réfléchirent que cela ne suffisait pas; leur protégé n'avait plus faim, mais il n'était toujours couvert que de misérables haillons qui ne pouvaient le garantir du froid pendant la nuit.

« Il faut lui donner un habit », s'écrièrent les trois camarades.

Mais un habit, cela coûte cher, et ne se trouve pas tout de suite, comme le pain et les figues.

Tout à coup, une idée lumineuse vint à leur aide : les pères de nos trois enfans étaient marchands de draps; ils coururent chacun à la boutique paternelle et en rapportèrent une quantité de petits morceaux et de rognures de drap que l'on jetait de côté comme inutiles; assortiment d'échantillons de toutes couleurs. Un tailleur, touché de leur bienfaisance, voulut la seconder : le lendemain, l'habillement était prêt, et, revêtu par le jeune nègre, il fit un effet magnifique.

Mais le costume n'était pas complet : nos enfans réunirent leurs petites économies pour acheter un joli chapeau gris, qu'ils ornèrent d'une queue de lapin blanc en guise de panache, et façonnèrent une latte, dont ils firent un beau sabre de bois que la petite Rosetta lui passa dans sa ceinture.

Le pauvre négrillon ne savait comment exprimer sa reconnaissance à ses jeunes protecteurs, et, dans son embarras, il joignait les mains, et balançait la tête avec de si charmans et si gracieux mouvemens, qu'un des petits garçons le compara à son joli chat noir Arlechino. Et les deux autres enfans de s'écrier : Oui, vraiment, c'est comme Arlechino! Arlechino! notre ami.

Le nom resta.

Dès lors chacun s'empressa de secourir Arlechino, dont on admirait le pittoresque vêtement bigarré et la gracieuse tournure.

Des comédiens prirent ce costume bariolé, avec un masque noir, pour mieux ressembler au modèle. Et on composa des pièces tout exprès pour y faire figurer cette création originale.

Personne ne dédaigna de s'amuser des saillies d'Arlechino et de sa gentillesse; mais ce fut surtout pendant les fêtes du carnaval que ce personnage brilla de tout son lustre : c'était, en Italie, en France

donnée par le seigneur Xchacodji qui, ne pouvant plus marcher ni monter à cheval, se faisait porter sur un palanquin, et suivait encore des yeux les chiens et la bête. Amayda, alors âgée de dix-huit ans, était brillante de beauté et de jeunesse. La jeune fille qui jamais n'avait trouvé une obstacle à ses caprices, avait désiré cette fois poursuivre à cheval le sanglier, et quoiqu'elle fut très mauvaise écuyère et encore plus mauvaise chasseresse, à cause de sa paresse naturelle, qui l'avait empêchée de se livrer dès son jeune âge à tous les exercices du corps, elle monta un cheval fougueux et plein d'ardeur.

Delhy la suivait, car jamais elle ne sortait sans lui, et il est juste de dire qu'il avait conçu pour elle une affection basée sur la reconnaissance, et que, quoiqu'il fût naturellement méchant et insensible, il aurait donné sa vie pour elle. Aussi il n'hésita pas trop à grimper sur un cheval pour lui plaire, et la chasse commença.

Le majordome, qui avait surveillé lui-même l'éducation de Delhy, suivait aussi de très loin les piqueurs, et courait aussi vite que sa vieillesse pouvait le lui permettre, du palanquin de Xchalcodji au cheval d'Amayada, pour donner au seigneur inquiet des nouvelles de sa fille. Mais bientôt la distance devint telle qu'il n'y eût plus de communication possible, et le majordome, tout essoufflé, n'apercevant plus la princesse et son favori, se reposa de son pénible emploi.

Cependant Amayada galoppait toujours, lorsqu'elle fut subitement arrêtée par des cris perçans qu'elle entendit dans la forêt. On ne pouvait au juste deviner de quoi il s'agissait. Pourtant, parmi les bruits qui arrivèrent confusément à son oreille, elle distingua ces mots répétés plusieurs fois : Un braconnier ! un braconnier !

(*La suite au prochain numéro.*) ADRIEN LELIOUX.

JULIA.

Voyez-vous, au jardin, cette petite fille
Avec sa mère assise, au banc de la charmille,
Qui pleure depuis un instant?
C'est Julia.—Pourquoi cette enfant pleure-t-elle ?
Pourquoi froisser ainsi sa robe, sa dentelle,
Pourquoi se chagriner autant?

Tout à l'heure, mon Dieu ! comme elle était joyeuse !
Quand elle caressait sa toilette soyeuse,
Et les tresses de ses cheveux ;
Quand elle demandait un baiser à sa mère :
Oh ! vous n'eussiez pas dit que quelque larme amère
Allait sitôt noyer ses yeux.

C'est qu'il faut à l'enfant si peu, si peu de chose
Pour dissiper sa joie — Un jouet, une rose,
Un rien qu'il vous demandera,
Si vous lui refusez, le voila qui se fâche,
Dans ses petites mains son front plissé se cache,
Et... c'est tout : il pleure déjà.

Julia,— voulez-vous savoir ce qui l'afflige?
Ecoutez.—Elle a vu butinant, de la tige,
Au calice d'un blanc jasmin,
Un papillon, *Miroir* de couleurs empourprées,
Aux deux ailes d'argent, et toutes diaprées,
Elle a couru, tendu la main,

Elle va le saisir, et sa joie est extrême,
Mais le beau papillon, plus prompt que Zéphyr même,
Reprend son vol; et Julia
Au lieu d'un papillon n'a pris qu'une corolle.
— N'est-ce pas qu'un enfant pour bien peu se désole :
Julia pleure pour cela!

A. BOUCHÉ.

L'ORGUEILLEUSE CORRIGÉE,

Comédie en un acte, pour jouer en famille.

PERSONNAGES :

Mme de RANCÉ.
CÉCILE, ADÈLE, } ses filles.
LA MÈRE HUBERT.
LE PÈRE HUBERT.
JEAN, MARGUERITE, } leurs enfans.
UN LAQUAIS, personnage muet.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de paysans aisés : tables, chaises, miroirs ; une cage renfermant un oiseau ; une fenêtre ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE HUBERT, faisant sa toilette. LA MÈRE HUBERT, devant un miroir et finissant de s'habiller, MARGUERITE, en habit de fête, lisant son livre d'Heures, ensuite JEAN.

LE PÈRE HUBERT. — Eh bien ! femme, es-tu prête ? Si nous voulons voir la procession, il est temps.

LA MÈRE HUBERT, devant le miroir.—J'ai mis mon déshabillé neuf, qui me donne du mal à arranger.

LE PÈRE HUBERT. — Oui, tu t'es fait belle. Les femmes sont co-

---

en Allemagne à qui se déguiserait en Arlequin ; à qui imiterait son langage naïf, sa danse sautillante, son geste burlesque, et cette mode dura plusieurs siècles.

N'est-il pas vrai, mes jeunes amis, que cette histoire vous a captivés, et que j'ai eu raison de la faire passer sous vos yeux ?

Cela ne veut point dire que je sois bien certaine de sa réalité : il suffit qu'elle soit vraisemblable et surtout morale. D'ailleurs, en admettant que ce ne soit qu'un récit agréablement inventé, nous pourrons dire avec l'italien : *Se non è vero è ben trovate.* Si ce n'est pas véritable, c'est bien imaginé.

MADAME LA VICOMTESSE D'ALBY.

UN ENFANT SAUVAGE.

On connaît l'histoire de cette jeune fille sauvage, trouvée en 1732 dans la forêt de Sagny, en Champagne. Depuis cette époque, le même fait s'est répété plusieurs fois ; voici un nouvel et tout récent événement du même genre.

La veille de Noël dernier, des paysans, qui ramassaient du bois mort dans la forêt de Navarre, aperçurent tout à coup, dans une clairière, une espèce d'animal qui, dressé sur ses pieds de derrière semblait accourir vers eux. Aux cris poussés par deux femmes qui se trouvaient parmi les ramasseurs de bois, l'animal parut tout aussi effrayé qu'elles, et s'étant élancé vers le tronc d'un arbre, il grimpa jusqu'au sommet avec une agilité extraordinaire. Les paysans, un peu revenus de leur frayeur, s'approchèrent de l'arbre, et reconnurent, avec la plus grande surprise, que ce qu'ils avaient pris pour un animal sauvage, était un jeune garçon d'environ douze ans, absolument nu : ils l'appelèrent et l'invitèrent à descendre ; mais il ne répondit que par des cris inarticulés. Deux des plus résolus montèrent alors dans le chêne où ce singulier enfant s'était réfugié, et celui-ci se laissa prendre sans difficulté; mais lorsque l'on voulut l'emmener hors de la forêt, il commença à se débattre violemment, et les paysans furent obligés de le lier avec les cordes de leurs fagots et de l'emporter en cet état.

Instruit de ces faits, le maire de la commune recueillit cet enfant et entreprit de lui apprendre à parler. Déjà il articule parfaitement un certain nombre de mots, et l'on espère que d'ici à deux mois, il sera en état de donner des renseignemens sur sa vie passée, et la manière dont il a vécu jusqu'à présent.

Cet événement a fait une grande sensation dans le pays.

quettes à tout âge. Et moi, j'ai endossé mon vieil uniforme de la garde, qui a senti la fumée de Wagram et de Marengo : il faut bien faire honneur à la Fête-Dieu !

JEAN, entrant, une lettre à la main. — Tenez, mère, voici une lettre qui vient de Paris ; c'est Jérôme, le messager, qui me l'a remise : il a dit qu'elle coûte quatre sous.

MARGUERITE, vivement. — Oh ! si elle était de madame de Rancé !

LE PÈRE HUBERT, à Jean. — Allons, donne-la à ta sœur : tu sais bien que ni ta mère ni moi ne savons lire, ce dont j'enrage. Si j'avais su écrire et calculer, je serais peut-être aujourd'hui... maréchal de France, au lieu d'être un pauvre *pékin*, qui sue sang et eau à labourer la terre. Mais aussi, nos enfans ne seront pas ignorans comme père et mère. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle chante, cette lettre ?

MARGUERITE, qui a ouvert la lettre avec vivacité. — J'avais deviné juste ! (Elle lit.) « Ma chère madame Hubert, depuis plus d'une an-
» née nous nous proposions, mes filles et moi, d'aller vous voir :
» il y a si long-temps que nous n'avons eu ce plaisir ! Je profite
» donc d'une circonstance, qui m'appelle dimanche au château de
» Golland, pour aller passer la matinée avec votre bonne famille.
» Mes enfans se font une joie de pouvoir embrasser leur nourrice,
» leur sœur et frère de lait, ainsi que leur père nourricier ; mais
» Cécile surtout est folle de bonheur de cette visite. Nous espérons
» vous trouver tous bien portans, et nous vous chargeons toutes trois
» de faire nos amitiés à M. Hubert, à Marguerite et à Jean.

» JULIE DE RANCÉ. »

LA MÈRE HUBERT. — La jolie lettre ! Et moi aussi, je me réjouis de les voir : c'est qu'il y a bientôt six ans qu'elles ne sont venues dans le village.

MARGUERITE. — Cette bonne mademoiselle Cécile, comme elle doit être grande à présent !

JEAN. — Et mademoiselle Adèle, comme elle doit être jolie donc !

LE PERE HUBERT. — Vous direz ce que vous voudrez, je ne suis pas du tout curieux de ces sortes de visites moi : Les gens de la ville font les orgueilleux avec nous autres paysans ; ils ne sont jamais contens, et il semble qu'il nous font trop d'honneur de venir nous déranger.

LA MERE HUBERT. — Peux-tu parler ainsi, Hubert ! Tu sais bien que madame de Rancé n'est pas orgueilleuse et qu'elle fait toujours de beaux cadeaux à nos enfans. Allons, préparons-nous, à les bien recevoir. Quel dommage que je n'aie pas été avertie deux ou trois jours d'avance ! Rien n'est disposé. (A son mari.) Vas vite chercher du bois, mon ami. Jean, tu iras traire la vache et m'apporteras de la crème et des œufs frais. (Jean sort.) Et toi, Marguerite, tu m'aideras à mettre tout en ordre ici. On peut arriver d'un instant à l'autre.

LE PERE HUBERT. — Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe : qu'il soit fait comme tu l'entendras.

SCÈNE II.

LA MERE HUBERT, MARGUERITE.

LA MERE HUBERT. — Il faut que je leur fasse une grande tourte aux prunes, ça leur fera plaisir.

MARGUERITE, essuyant et rangeant les meubles. — Oh ! oui, ma mère ! et une omelette au lard ; Cécile les aime tant !

LA MERE HUBERT, ouvrant une armoire. — Tiens, Marguerite, ôte les noyaux de ces prunes, pendant que je vais préparer la pâte. (Elle se met à faire du feuilleté.)

MARGUERITE. — Nous avons aussi une belle poule bien grasse : si nous la faisions rôtir ?

LA MERE HUBERT. — Non, non, ce serait trop long à cuire ; et d'ailleurs ça ne les régalerait guère, on en mange assez à la ville.

MARGUERITE. — C'est que je suis si contente, si heureuse ! Je voudrais les traiter en reines.

LA MERE HUBERT. — Ne t'inquiète pas, Marguerite, elles seront satisfaites de ce que nous pourrons leur offrir, car ce sera de bon cœur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, portant un baquet de crème et des œufs. — Voici ce que vous m'avez commandé d'apporter, mère ; la crème est épaisse à couper au couteau, et les œufs sont tout chauds encore. — Ah ça, faudra-t-il que je tutoie ma sœur de lait, mademoiselle Adèle ?

LA MÈRE HUBERT. — Tu n'y penses pas, Jean. C'était bien quand vous étiez petits : mais, aujourd'hui, tu dois plus de respect à une demoiselle de grande famille.

JEAN. — Eh bien ! voilà qui me contrarie, et ça me rendra tout bête. Respect tant que vous voudrez, mère ; je n'en suis pas moins, aujourd'hui, son frère de lait, comme je l'étais il y a dix ans, et vous n'en êtes pas moins sa nourrice aussi ; changer ainsi, ça me paraît des bêtises.

LA MERE HUBERT. — C'est que tu ne comprends pas encore, mon pauvre Jean, les usages du monde et la différence qu'on fait d'un paysan à un Monsieur. Mademoiselle Adèle est bonne, sans doute ; mais si tu étais trop familier avec elle, ça pourrait l'offenser ; avec cela qu'elle a toujours été assez fière.

JEAN. — Je vous obéirai, mère, mais j'aimerais mieux qu'on n'y mît pas tant de *quoi* et de *qu'est-ce*.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, entrant en courant. — Bonjour, ma nourrice ; bonjour, Marguerite ; bonjour, Jean. Eh bien ! est-ce que vous ne reconnaissez pas votre petite Cécile ? (Elle embrasse sa nourrice.)

LA MERE HUBERT. — C'est que vous êtes si belle dame à présent !

JEAN. — Oh ! moi, je vous ai bien reconnue tout de suite, allez !

CÉCILE. — Et toi, Marguerite, est-ce que tu ne veux pas embrasser ta sœur de lait ?

MARGUERITE, rougissant. — Oh !... je n'ose pas, mademoiselle.

CÉCILE, l'embrassant. — Allons, allons, ne m'appelle pas mademoiselle, tu me ferais de la peine. Est-ce que tu crois que je ne suis plus toujours la même ? Appelle-moi Cécile, comme autrefois.

JEAN. — Ah ! oui, quand vous jouiez avec nous et avec les autres enfans du village à Colin-Maillard et à la main chaude... à preuve que vous m'avez donné un jour une bonne tape.

MARGUERITE. — Je vois bien que vous n'avez pas changé du tout.

CÉCILE. — Et je ne changerai jamais, je l'espère. Mais où est mon père nourricier ?

LA MERE HUBERT. — Il va rentrer.

CÉCILE. — Et Turc, comment se porte-t-il ? aboie-t-il toujours bien fort ?

JEAN. — Il est gros et gras comme un chanoine, et il aboie comme un diable.

CÉCILE. — Et mon petit jardin, qui est-ce qui le cultive ?

MARGUERITE. — C'est moi : votre cerisier est devenu très gros ; à présent il est tout couvert de cerises. Oh ! vous en mangerez !

LA MERE HUBERT. — Par ainsi, vous n'avez rien oublié de votre séjour ici ; c'est bien joli à vous. Mais laissez-moi vous regarder encore : oh ! que vous êtes gentille comme ça ! — A propos, pourquoi êtes-vous seule ? Madame de Rancé et mademoiselle Adèle, où sont-elles donc ?

CÉCILE. — Elles me suivent dans la calèche. Et moi, je suis descendue à la montée, et je me suis mise à courir pour pouvoir vous embrasser plus vite.

LA MERE HUBERT. — Oh ! alors vous devez avoir bien chaud, et être bien fatiguée ! Il faut vite vous asseoir et prendre quelque chose ; mais j'entends un carrosse, je crois.

CÉCILE. — C'est sans doute maman et ma sœur qui arrivent.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE RANCÉ, ADÈLE, UN LAQUAIS, portant un carton.

MADAME DE RANCÉ, au laquais. — Posez ce carton sur la table, et dites au cocher que je ne partirai que dans trois heures. (Le laquais sort. La mère Hubert, Marguerite et Jean ont salué, et ils causent avec Adèle.)

LA MERE HUBERT, avançant un siège. — Quoi ! vous ne passerez pas la journée avec nous, madame ? A peine arrivée, vous parlez déjà de nous quitter !

MADAME DE RANCÉ, assise. — Il le faut, ma chère madame Hubert. J'ai promis d'être à Golland pour le dîner : je tombe chez vous par surprise, n'est-il pas vrai ? Je m'aperçois, avec plaisir, que toute votre maison est florissante : Jean est presque un homme maintenant, et Marguerite est une bien charmante jeune fille. (Elle se lève et prend le carton.) Ce carton renferme quelques bagatelles que je vous prie d'accepter.

LA MERE HUBERT. — Que vous êtes bonne, madame ! (Elle ouvre le carton et en tire divers objets.) Oh ! les belles choses ! un bonnet de tulle...

MADAME DE RANCÉ. — Il est destiné à Marguerite : Cécile l'a monté et brodé elle-même.

MARGUERITE (le tenant à la main). — Oh ! le délicieux travail ! chère Cécile !

CÉCILE. — Ce bonnet te coiffera bien, je l'espère ; et, puisque il te fait plaisir, je me trouve heureuse d'y avoir employé quelques instans. (Elle essaie le bonnet à Marguerite.)

LA MÈRE HUBERT. — Une casquette de drap !...

MADAME DE RANCÉ. — C'est un présent d'Adèle à son frère de lait.

JEAN, joyeux et l'examinant avec attention. — Pour moi !... c'est superbe !... Merci, mademoiselle ma sœur de lait.

ADELE, sèchement. — Je suis fort aise, jeune homme, que mon cadeau vous rende content.

LA MERE HUBERT. — Un coupon d'indienne !...

MADAME DE RANCÉ. — C'est pour vous faire un habillement, ma chère nourrice.

LA MERE HUBERT. — Je n'oserai jamais porter une aussi riche étoffe.

MADAME DE RANCÉ, souriant. — Nous vous y forcerons bien.

LA MERE HUBERT. — Un gilet de poil de chèvre !...

MADAME DE RANCÉ. — Ceci sera pour votre mari : il est à sa taille, n'est ce pas ?

LA MERE HUBERT. — Il semble qu'on lui ait pris la mesure.. bien il va vous remercier ; mais le voilà.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, le père HUBERT.

LA MERE HUBERT. — Arrive donc, mon ami, pour voir les jolis présens que madame de Rancé nous a apportés.

LE PERE HUBERT. — Votre serviteur très humble, madame et mesdemoiselles. Vous avez fait un bon voyage?

MADAME DE RANCÉ. — Excellent, je vous remercie; seulement, Adèle se plaint d'un peu de lassitude.

ADELE. — Ah! je suis toute moulue. (Elle s'assied.) Les routes sont si mauvaises pour venir ici. On est cahoté à chaque pas dans vos chemins à ornières.

LE PERE HUBERT (à part). — La mijaurée! l'orgueilleuse! voilà déjà que ça commence. (Haut.) Dam! les chemins vicinaux sont un peu raboteux pour les belles demoiselles qui ont les membres délicats; ça n'est pas uni et entretenu comme vos chaussées de Paris. Que voulez-vous? à la guerre comme à la guerre.

LA MERE HUBERT, le tirant par le bras. — Mais, encore une fois, viens ici : tu as un cadeau comme les autres!...

LE PERE HUBERT.— Vraiment! ce gilet est pour moi, et madame de Rancé vous a donné tous ces gentils colifichets? Sais-tu bien, femme, que c'est fort indiscret à nous d'accepter toujours quand nous ne pouvons pas rendre?

MADAME DE RANCÉ. — Ne l'écoutez pas, bonne nourrice. Quant à moi, je sais mauvais gré à M. Hubert de me traiter en étrangère.

LA MERE HUBERT. — Oh! vous vous reconcilierez bientôt. C'est pourquoi je le laisse vous tenir compagnie, car ma cuisine m'appelle et, en babillant, mon déjeûner ne se fait pas. Enfans, ne touchez pas à ce carton. (Elle sort.)

LE PERE HUBERT. — Ma foi, madame, je parle comme un ancien troupier, et il faut me pardonner ma franchise. Or, il fait un temps superbe et, si vous y étiez disposée, je vous proposerais une petite promenade dans notre jardin et dans notre verger.

CÉCILE, vivement. — Oui, oui, allons cueillir des fleurs; allons cueillir des cerises!

MADAME DE RANCÉ. — Je le veux bien : M. Hubert, vous me donnerez le bras et vous me parlerez de vos campagnes. Tu viendras avec nous, Adèle?

ADELE, nonchalamment. — Non : je préfère rester dans la chambre et me reposer.

JEAN, naïvement. — Oh! venez donc, mademoiselle, ça sera si gai!

CÉCILE. — Voyons, ma sœur, un peu de bonne volonté.

ADELE, sèchement. — Mais je te dis que je suis abîmée.

JEAN, bas à sa sœur. — Fait-elle l'orgueilleuse et la délicate, cette belle demoiselle. Elle a l'air de nous mépriser en nous parlant, et, à cette heure, elle ne veut pas venir promener avec nous.

MARGUERITE, bas à Jean. — Que veux-tu, elle prend les manières de la ville : quelle différence de mademoiselle Cécile!

LE PERE HUBERT, avec malice. — Ne forcez donc pas mademoiselle Adèle à nous accompagner; il ne faut jamais contrarier les gens.

CÉCILE.—Sans doute : qu'elle reste; elle s'amusera peut-être mieux toute seule..... Courons au jardin.

JEAN. — C'est drôle, tout de même, qu'on soit si las pour avoir fait six lieues dans une bonne calèche.

(Cécile, Jean et Marguerite sortent en courant. Le père Hubert les suit.)

MADAME DE RANCÉ.— Je suis à vous dans la minute, M. Hubert. (à Adèle.) Adèle, tu ne te comportes pas ici comme tu devrais le faire; ton orgueil est fort mal placé : tu repousses les avances de bonnes gens qui méritent ton amitié, tu t'en repentiras peut-être un jour. Je te laisse à tes réflexions.

(*La suite au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

TRIBUNAUX.

PETIT JOSEPH.

La semaine dernière, un petit blondin de six ans comparaissait devant le tribunal de police correctionnelle comme prévenu de mendicité.

« Voyons, Joseph, dit le président, dites-nous bien la vérité; on vous accuse d'avoir mendié; convenez-vous de ce fait?»

L'enfant que le public ne pouvait apercevoir à cause de sa petite taille, monte alors résolument sur le banc des prévenus.

« Oui, messieurs, répond-il, c'est bien vrai; mais ça n'est pas ma faute.

— Qui donc vous obligeait à demander l'aumône?

— Personne ne m'avait dit ça, bien sûr! mais il y avait déjà longtemps, bien longtemps que maman était malade, et elle n'avait plus d'argent. Moi, j'ai été demander du pain au boulanger en lui disant que maman le paierait une autre fois, et il m'a donné un gros pain, et un autre jour encore un pain, et comme cela bien des fois; mais après il n'a plus voulu. J'ai été le dire à maman, et ça l'a fait pleurer. Alors je lui ai dit : — Petite mère, ne pleure pas, je vais aller chez un autre boulanger; maman disait : non; il te chassera. Mais j'aimais mieux être chassé par un boulanger que de voir maman pleurer, et je suis sorti, mais partout on m'a dit que l'on me donnerait du pain si j'avais de l'argent, et je n'en avais pas. En revenant à la maison j'ai rencontré des messieurs et des dames qui avaient de beaux habits, et je leur ai demandé de l'argent pour acheter du pain; ils m'ont donné des sous, et j'étais bien content quand on m'a arrêté pour me mettre en prison.

Cela fut dit avec une ingénuité si charmante que presque tous les auditeurs en avaient les larmes aux yeux, et déjà M. le président témoignait hautement le désir que quelque personne bienfaisante voulût se charger de l'avenir de cet enfant, lorsque du milieu de l'auditoire, une femme jeune encore, mais pâle et amaigrie par la souffrance et la misère, s'élance jusqu'au pied du tribunal.

« Messieurs, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, rendez-moi mon enfant!... Je ne suis plus malade; je puis travailler... Rendez-moi mon enfant!»

Se dirigeant alors vers le banc des prévenus, elle prend dans ses bras le petit et le couvre à la fois de larmes et de baisers.

L'émotion est générale;

Le Tribunal s'empresse d'acquitter l'enfant, rdonne qu'il soit rendu à sa mère à laquelle il fait remettre le produit d'une collecte faite parmi ses membres; et tandis qu'ils s'éloignent lentement, on répète autour d'eux : Heureuse la mère d'un tel enfant! heureux l'enfant d'une telle mère!

TROIS HISTOIRES POUR UNE,

OU

NE JOUEZ PAS AVEC LE SOMNAMBULISME.

Encore cinq jours et décembre allait couvrir les champs de ses dures gelées blanches. Veuve depuis cinq ans, madame de Kerloët vivait retirée dans une maison de campagne ou plutôt dans un de ces vieux châteaux échappés à la bande noire : flanqué par derrière d'un bois de haute futaie, ce vieux manoir avait devant lui de grands jardins encadrés dans de vertes saulaies, entre lesquelles se déroulait un petit ruisseau capricieux détourné du cours de la rivière de l'île. Cette année, madame de Kerloët avait retenu près d'elle, après les vacances, ses deux fils Edouard et Alfred, placés au collége de Rennes, qui comptaient l'un quatorze ans, l'autre seize, et leur avait adjoint un de leurs cousins éloignés, Victorien, âgé de douze ans, dont le père avait à soutenir une nombreuse famille. Treize serviteurs, domestiques, valets de champs vivaient, logeaient au château.

La pendule en rocaille de la salle à manger, marquait huit heures et demie du soir, un beau feu flambait dans la haute cheminée, faisant de grandes ombres sur la tapisserie; car la lampe n'était pas encore allumée : les deux frères et leur cousin, blottis dans l'embrâsure d'une fenêtre regardaient tomber les larges flocons d'une neige épaisse.

« Il fait trop froid, dit Edouard en riant, la *Nonne* n'ira pas laver son linge cette nuit.

— Et si la glace prend, il faudra qu'elle la casse avec son battoir, ajouta Alfred. — Dis donc, Victorien, il faut t'aller coucher, notre mère t'a recommandé, comme étant le plus jeune, de te mettre au lit avant neuf heures.

— Déjà? il n'est pas tard; je ne veux pas me coucher.

— Mon neveu, quand vous aurez l'âge de vos cousins vous

pourrez veiller comme eux, dit madame de Kerloët, qui venait d'entrer. »

Victorien, soumis et tremblant, sortit du salon et fut dans la cuisine demander un flambeau à la vieille Madeleine, qui soupait avec quelques paysans.

« Votre cousin montre de la mauvaise grâce à m'obéir, dit madame de Kerloët, et puis il a l'air souffrant : Qu'a-t-il donc ?

— Ah ! cela l'ennuie de s'aller coucher, il a peur.

— De quoi, s'il vous plaît, Edouard ?

— De la *Nonne Lavandière* (1).

— Que veut-on dire déjà par la Nonne Lavandière ? On a dû vous l'apprendre comme à moi dans le temps. Je ne me rappelle plus l'histoire; qui la sait, la raconte. C'est toi, Alfred ? Voyons.

— Je vais vous la raconter comme je l'ai fait à Victorien, le premier jour de son arrivée : « Il y avait une fois, du temps de la révolution...

— Tu commences cela comme un conte de fées, interrompit madame de Kerloët, c'est pour sauver la date; je crains, cher Alfred, que tu n'aies étudié la chronologie dans Perrault. Mais je me rappelle maintenant le fait sur lequel repose la fable que tu allais conter, je vais vous le dire :

« En 1792, mademoiselle Gertrude de Redon, ancienne religieuse avait profité de la fermeture de son couvent pour rentrer dans le monde. En ce temps, M. de Redon, son cousin, fut obligé d'émigrer avec le reste de sa famille, laissant après lui tous ses biens dans lesquels sa cousine, mademoiselle Gertrude, parvint à entrer par l'effet d'une protection qui a toujours gardé un caractère ténébreux et inexplicable. Elle avait quarante-cinq ans; son visage pâle et contracté répondait bien aux actes tyranniques qu'elle exerçait dans son nouveau patrimoine. Elle habitait la chambre donnant sur le grand escalier qui va dans la douve, (fossé du château). Un soir elle entendit frapper à cette porte :

— Par grâce ! ouvrez-moi ! lui disait une voix suppliante.

On dit qu'elle ne voulut pas ouvrir en reconnaissant la voix de son cousin, — car c'était lui qui, revenu secrètement en France, était poursuivi au moment où son pied touchait le sol natal.

— Qui est là ? demanda l'ancienne nonne.

— M. de Redon... Adolphe de Redon, votre cousin.

A peine ce dernier mot était-il prononcé, que des soldats qui poursuivaient le pauvre émigré, s'élancèrent dans l'escalier et le frappèrent de plusieurs coups de sabre. Mais lui, trouvant soudain une force surnaturelle, enfonça la porte et vint tomber, tout sanglant, au milieu de la chambre, aux pieds de sa vieille cousine, en s'écriant : « Mon sang retombe sur toi, Gertrude ! » et il expira.

Trois mois, après, Gertrude de Redon mourut sans se confesser, dit-on, et dans ses derniers instants, elle ne cessait de demander qui voulait laver sa robe. En effet, après le décès, on trouva dans le fond d'une armoire, une robe de bure blanche tachée de sang. Avec ce fait, dont je n'assure pas l'entière exactitude, les paysans ont arrangé une histoire de revenant qui, je le vois, a été propagée.

— Ah ! c'est de là qu'on dit que la nonne charge le monde qui vient dans la chambre, d'aller tremper son linge. Je croyais, dit Alfred, que c'était une pure invention.

— Une invention ? Pas moi, dit Edouard, j'ai vu hier, à onze heures, au moment où je venais de finir ma version...

— La nonne ? demanda Alfred.

— Non, mais quelqu'un qui (l'on aurait pu le croire), lui portait son linge à l'eau.

(1) *Nonne*, vieux mot qui n'est plus usité que dans le langage populaire de quelques provinces et qui signifie Religieuse. Employé ici comme couleur locale.

Madame de Kerloët sembla réfléchir et dit : Vous avez vu cela, Edouard ?

— Oui, bonne mère; j'avais déjà raconté l'histoire à Victorien, et, ce matin, il a eu l'air tout inquiet quand je lui ai parlé de cette *apparition* en lui disant : Prends garde ! tu demeures près de *la chambre à la nonne !*

— Ah ! dit madame de Kerloët à elle-même, j'ai eu tort de ne plus songer à cela, on m'avait prévenue. — Ainsi, Edouard, tu as vu ce que tu dis ?

— Oui, mère, j'ai vu passer quelqu'un couvert d'un drap blanc qui lui pendait sur l'épaule et descendre l'escalier... Bah ! me suis-je dit, c'est Victorien qui porte quelque chose à la buanderie.

— Mes amis, dit madame Kerloët, vous dormirez demain jusqu'à dix heures, mais nous veillons cette nuit; Alfred, prends ton Histoire Grecque, et toi, Edouard, ton Virgile ; moi, je travaillerai à ma tapisserie.

Le feu s'éteignait insensiblement dans la grande cheminée qui s'emplissait d'ombre; madame de Kerloët sonna un vieux domestique qui attendait des ordres. — Onze heures moins dix, enfans, dit-elle, nous allons nous cacher dans le cabinet qui communique avec l'escalier de la chambre à la nonne; pas de lumière, la lune éclaire assez.

Ce cabinet avait un large vitrail donnant sur l'escalier ; madame de Kerloët, ses fils et le vieux Guillot avaient entr'ouvert la fenêtre, quand ils virent comme une ombre qui descendait sans tenir la rampe et s'avançait vers un tonneau où se dégorgeait la gouttière de la douve. *L'ombre* plongea quelques linges dans le tonneau et remonta l'escalier d'un pas tranquille, mais glacé.

Les spectateurs à l'aguet reconnurent Victorien.

« Arrêtons-le, dit Edouard.

— Chut ! dit sa mère.

— Pardienne ! murmura Guillot entre ses dents, je ne m'étonne plus s'il me manquait un drap dans le lit de M. Victorien... il nous l'aura *noyé* comme ceux-là.

Madame de Kerloët était revenue avec ses fils dans la salle à manger, Guillot rallumait le feu; les deux jeunes gens mordirent dans un gâteau beurré et leur mère leur dit : « Mon cousin m'avait prévenue que son fils avait des accès de somnambulisme.

— Ah ! ah ! firent Edouard et Alfred en partant d'un éclat de rire moqueur, Victorien somnambule !

— Mes enfans, reprit gravement madame de Kerloët, ne riez jamais avec ces petites maladies de l'imagination.

— Qu'est ce donc enfin que le somnambulisme ? répartit Edouard confus de son hilarité.

— L'explication à vous en donner serait longue, mais en attendant mieux, je puis vous dire que le somnambulisme est un état de l'homme entre le sommeil et la réalité. Il y a (des faits l'ont démontré) chez ceux qui en sont atteints, un travail de l'esprit mis en exécution qui se tourne vers une idée active ou pleine de souffrance, et cette activité que le somnambule oublie, car il n'a jamais le souvenir de ses actes au réveil, lui laisse une impression confuse et pénible qui agit d'une façon fâcheuse sur la santé du corps et de l'esprit.

Je m'explique maintenant la somnolence inquiète, maladive de votre cousin. Victorien, d'un tempérament faible, d'un esprit crédule, aura eu l'imagination frappée par cette sotte histoire de la nonne.

— Mais, dit Edouard, il fallait l'éveiller brusquement, ça l'aurait guéri.

— On le dit, répliqua madame Kerloët, mais on a tort ; en surprenant quelqu'un dans cet état, qui est en dehors des règles ordinaires de la nature, on peut déterminer chez le malade des commotions préjudiciables, terribles même. Ceci me rappelle

une triste histoire que je puis vous conter à vous, mes chers fils, car vous êtes deux hommes, n'est-ce pas.

» La dernière exécution politique qui se fit à Rennes fut celle de M. D...

» Frédéric, son neveu, avait eu l'esprit frappé de ces terribles choses qui s'étaient faites, et avaient été fermées par la mort de son oncle; à ce point que très souvent il rêvait être conduit à l'échafaud. Cependant ces affreux temps étaient déjà loin, on commençait à goûter le repos. Pour guérir Frédéric, on le raillait. Un jour qu'il se trouvait indisposé, il se coucha de bonne heure: ses deux sœurs, plus jeunes que lui, étaient allées à un bal d'enfans. A leur retour, elles entrèrent dans la chambre de Frédéric et le trouvèrent en état de somnambulisme : il était à genoux, la tête passée entre les barreaux d'une grande chaise. Pensant (comme tu le pensais aussi, toi, Edouard) qu'elles guériraient leur frère de sa maladie en le réveillant subitement, les pauvres imprudentes se mettent à rire à grands éclats en agitant la chaise; l'infortuné Frédéric était sans doute soumis à l'horrible idée qui le poursuivait si souvent dans ses nuits : saisi pous ainsi dire entre le songe et la réalité, il sent le barreau sous lequel sa tête était engagée, rencontrer son cou, et, sans pousser un cri, il tombe... mort ! — comme s'il eût été frappé de l'horrible couteau.

Un silence suivit. Madame Kerloët ajouta : Victorien ne couchera plus dans cette chambre, et je le ferai veiller dans son sommeil; puis le docteur arrive demain. Songez à ceci, mes amis: N'irritez jamais, surtout chez des enfans, « l'imagination qui est » la plus légère de nos facultés, la plus remplie de faiblesse, si » bien que, comme vous le voyez, cette faculté de l'esprit par» fois n'est plus, pour ainsi dire, qu'une maladie. »

Bonsoir, Edouard; bonsoir Alfred; notre soirée n'a pas été gaie; malgré toute sa saineté d'esprit, on ne peut dans certaines occasions chasser un malaise plein de tristesse qui pèse sur vous; mais pour qu'un sommeil tranquille ferme bientôt vos yeux, il y a, amis, deux bonnes et saintes choses : Embrassez votre mère et faites votre prière à Dieu !

ALFRED VANAULD.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

INCONVÉNIENS DE LA DIVERSITÉ DES ANCIENNES MESURES. — NOUVEAU SYSTÈME ÉTABLI EN FRANCE. — LE PREMIER MÉRIDIEN. — LE MÈTRE PRIS POUR UNITÉ DES MESURES. — DÉCOUVERTE D'UNE ERREUR.

Ce n'a pas été une petite affaire que de déterminer les marchands de Paris à adopter les nouvelles mesures quoiqu'elles soient plus commodes et plus faciles à calculer que les anciennes. Il a fallu que le gouvernement luttât pendant plus de quarante ans contre l'esprit de routine et la prévention du peuple.

Cependant quelle confusion ne naissait pas de la variété des poids et mesures ! L'aune de Paris n'était pas celle des provinces, et quelquefois une mesure variait d'une province, d'un canton et même d'une ville à l'autre. Aujourd'hui vous voyez quelle différence règne dans les poids et mesures usités chez les divers peuples du globe. Le pied anglais n'est pas celui dont on se servait autrefois en France, et particulièrement celui qu'on appelait *pied de roi*. Les Anglais mesurent la superficie par *yars*; en France on les mesurait par *perches*; en Italie on mesure par *cannes* et par *palmes*; les Russes ont des *archines*, les Chinois des *tees*. La même diversité règne dans les mesures de capacité, c'est-à-dire dans celles dont on se sert pour connaître le contenu solide ou liquide d'un tonneau, d'un boisseau ou d'un vase; même diversité dans les poids, dans les monnaies; et quelle étude que celle de la valeur de toutes ces mesures et des différences qu'il y a dans la signification des mots semblables employés pour les désigner. Assurément les nations feraient un grand acte de sagesse en convenant d'adopter toutes le même système, fondé sur des bases raisonnées.

Malheureusement on ne peut pas espérer cet accord de leur part; elles s'entendent et s'accordent si peu sous d'autres rapports, qu'il n'y a guère d'apparence qu'elles parviennent jamais à adopter d'un consentement unanime les mêmes poids, mesures et monnaies pour leurs transactions commerciales.

C'est déjà un grand pas de fait, que l'exemple donné par la France, de renoncer aux vieilles habitudes, et de réformer de fond-en-comble le système des anciens poids et mesures. Ce fut pendant la révolution qui avait éclaté à la fin du 18e siècle, et pendant qu'on opérait tant d'autres changemens, que l'on conçut cette grande idée. La commission qui fut chargée de cette opération, fit le raisonnement que voici : prenons pour base de notre système une mesure qui existe dans la nature; par exemple une portion d'une ligne qui ferait le tour du Globe; cette portion bien déterminée, restera invariablement la même; si jamais on était en désaccord sur la longueur de cette mesure, il suffirait de la vérifier sur le Globe, et de la retrouver ainsi; chaque peuple serait à même d'en faire autant, et de prendre pour son système de poids et mesures la même étendue que nous.

En partant de ce principe, on choisit, pour étalon dans le nouveau système, le méridien, c'est à dire, comme vous le savez par la géographie, le cercle qui est censé tracé sur le globe, en passant par les deux pôles, et en coupant l'équateur et la terre en deux parties égales. Vous savez encore que l'on peut tracer un nombre infini de ces méridiens, et que chaque lieu du globe peut avoir le sien. Sur les cartes on se contente d'en tracer un de cinq en cinq ou de dix en dix degrés, et en les comptant on part du méridien de Paris qui est censé être le principal. D'autres peuples n'ont pourtant pas adopté cette manière de compter, et ont regardé comme premier méridien un de ceux qui passent par leur pays. C'est ainsi que les Anglais comptent les méridiens à partir de celui de Grenwich, où est leur principal observatoire astronomique et où existe aussi le bel hôtel de leurs marins invalides. D'autres peuples, et c'est le plus grand nombre, s'en tiennent à l'ancienne coutume de regarder comme premier méridien celui de l'île de Fer dans les îles Canaries, qu'avant la découverte de l'Amérique, on regardait comme l'extrêmité de la terre à l'ouest.

La commission chargée de trouver un nouveau système de mesures, s'en tint donc à un des méridiens, celui de Paris, et en prit d'abord le quart, c'est-à-dire la distance entre l'équateur et le pôle du nord. En calculant bien la longueur de ce quart, elle en prit la dix-millionième partie, et voilà la portion qui lui sembla convenir pour base de toutes les mesures. Il se trouva que cette portion à laquelle on donna le nom de *mètre*, signifiant en grec, mesure, avait un sixième de moins que l'aune de Paris, et équivalait à trois pieds onze lignes environ. En divisant le mètre en dix parties égales, on obtint, pour mesurer de plus petites longueurs, des décimètres, et en subdivisant chaque décimètre également en dix parties, des centimètres, puis en subdivisant encore en dix chaque centimètre, des millimètres, qui suffisent pour mesurer de très petits espaces ou étendues; pour mesurer de grands espaces on emploie le kilomètre valant mille mètres; on a d'abord dit *millaire*, mais le terme de kilomètre a prévalu.

Vous avez vu que le mètre n'est que d'un sixième plus court que l'aune; la différence entre les deux mesures est à peu près

de sept pouces ; le mètre a donc été substitué à l'aune : mais il faut se souvenir que celle-ci a sept pouces de plus que la nouvelle mesure qui l'a remplacée.

Pour les mesures agraires, c'est-à-dire pour mesurer les champs ou terres labourables, on employait autrefois le mot arpent. Actuellement, un espace carré, dont chaque côté a cent mètres de long et dont la superficie est parconséquent de dix mille mètres carrés, s'appelle hectare ; c'est à peu près le double de l'ancien arpent : un are a cent mètres carrés. Pour les mesures de capacité, on a construit un vase carré ayant un décimètre cube, c'est-à-dire étant haut, large et long d'un décimètre. Le contenu de ce vase a été appelé litre ; dix litres font un décalitre, et cent, un hectolitre.

Le même décimètre cube contenant de l'eau ayant été pesé, le poids de cette quantité de liquide a servi de base pour peser les solides, et on l'a appelé kilogramme ; il équivaut à peu près à deux livres de l'ancien poids. La millième partie d'un kilogramme est le gramme, poids que l'on n'emploie que pour de très petites quantités, particulièrement les doses de pharmacie, les pierres fines et les métaux précieux.

Voilà en gros les bases du sytème actuel des poids et mesures qu'on est parvenu à faire adopter au peuple français, et que des peuples voisins ne paraissent pas éloignés d'adopter, tant ils en aperçoivent l'utilité, ne fut-ce que pour les calculs qui, à cause des divisions décimales, se font avec la plus grande facilité, et emploient bien moins de temps que les calculs sur les mesures et poids d'autrefois.

Vous voyez donc que la longueur du mètre une fois bien établie, il a été facile d'en déduire toutes les autres mesures. Ce serait certes une belle chose que d'avoir trouvé la longueur du mètre, s'il était bien constaté qu'il est exactement la dixmillionième partie du quart du méridien ; mais je ne dois pas vous dissimuler que récemment un savant ayant voulu vérifier les calculs de la commission et des astronomes qui ont mesuré une partie du méridien, a assuré y avoir trouvé une erreur de quelques centaines de pieds. Cela est fâcheux, car il en résulterait que le mètre n'est plus une fraction décimale exacte du méridien, comme on l'a cru jusqu'à présent ; mais hélas ! les travaux des hommes sont toujours sujets à erreur ; or, si le mètre n'est plus la dix-millionième partie du quart du méridien, il faut le prendre avec une fraction nondécimale ; son adoption dans le commerce a coûté trop de peines pour qu'il soit possible maintenant de le faire allonger ou raccourcir.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, rendue sur le rapport de M. le ministre de l'Instruction publique, la ville de Bourg (Ain), où Bichat avait fait ses premières études, est autorisée à élever un monument à sa mémoire.

— Une autre ordonnance, momme chevalier de la Légion-d'Honneur, M. Simonde de Sismondi, associé étranger de l'Institut.

— Une autre ordonnance approuve l'élection de M. Payen, faite par l'Académie des sciences, pour remplir la place vacante dans la section d'économie rurale, par le décès de M. Audouin.

— Une dernière ordonnance enfin, rendue sur le rapport du grand maître de l'Université, fixe ainsi une partie du personnel de la bibliothèque de l'Arsenal : M. Dupaty, membre de l'Académie française, est nommé conservateur-adjoint ; M. Nodier, précédemment bibliothécaire en chef, exerçant les fonctions de conservateur, reste seul chargé de la surveillance générale, conformément à l'ordonnance du 22 février 1830 ; M. Cayx, depuis long-temps conservateur-adjoint, continuera les fonctions administratives qui lui étaient spécialement attribuées.

— Par arrêtés ministériels : M. Brunel est chargé de l'enseignement du chant au collége royal d'Angers ; M. l'abbé Dauphin, bachelier ès-lettres, desservant de la paroisse de Nars (Allier), est chargé des fonctions d'aumônier au collége de Montluçon. Un congé de six semaines est accordé à M. Guiard, professeur de troisième au collége royal de Strasbourg.

— M. le ministre de l'Instruction publique, sur la proposition des diverses facultés de droit, a arrêté ainsi qu'il suit, en conseil royal, les sujets de dissertation que devront traiter par écrit, les candidats qui prendront part, en 1842, aux concours ouverts entre les aspirans au doctorat et les docteurs reçus depuis le 1er janvier 1841, pour les prix annuels institués dans lesdites facultés.

Faculté de droit d'Aix. — De l'autorité de la chose jugée dans les questions d'état, suivant les principes du droit romain et du droit français.

Faculté de droit de Caen. — De la réalité et de la personnalité des droits, suivant la législation actuelle.

Faculté de droit de Dijon. — A quels caractères reconnaît-on aujourd'hui les droits réels ? (En d'autres termes) Dans quel cas un droit concédé sur un immeuble peut-il être exercé contre les tiers détenteurs ?

Faculté de droit de Grenoble. — Déterminer la nature et les véritables caractères des actions possessoires d'après notre droit français, et notamment de celles qui sont désignées sous le nom de *réintégrande* et de *dénonciation de nouvelle œuvre.* — Y a-t-il pour celles-ci des règles spéciales qui les fassent échapper à l'application des dispositions de l'article 23 du Code de procédure civile, spécialement à la preuve de la possession annale ?

Faculté de droit de Paris. — Déterminer la condition civile des étrangers en France, dans l'ancien et le nouveau droit.

Faculté de droit de Poitiers. — Exposer les voies d'exécution que le droit romain, notre ancien droit et notre législation actuelle permettent d'exercer sur la personne du débiteur, pour le forcer à remplir ses engagemens.

Faculté de droit de Rennes. — De l'imputation et de la réduction en matières d'avancement d'hoirie, et autres donations.

Faculté de droit de Strasbourg. — Du droit d'asile et d'extradition en matière criminelle, sous le rapport du droit criminel français et du droit des gens.

Faculté de droit de Toulouse. — Examen de la théorie des causes illicites dans les dispositions intéressées et à titre gratuit.

— Le Conseil municipal de Douai a nommé une commission pour examiner le projet d'établissement, dans cette ville, d'une école préparatoire de médecine.

— Un rival d'Henri Mondeux et de Vito Mangiamèle : Giuseppe Pagliesi, vient d'arriver à Paris.

— Le vénérable Delly, professeur de mathématiques au collége de Besançon (pendant 32 ans), vient de mourir ; ses élèves vont lui ériger un monument.

— La maîtrise de chant, à la cathédrale de Paris, vient d'être réorganisée et promet d'avoir d'heureux effets pour l'enseignement de la musique religieuse.

— A Pont-Achart, près Poitiers, des dames religieuses ont établi une institution pour les sourdes-muettes. M. le directeur des sourds-muets d'Orléans a visité le nouvel établissement et n'a eu que des éloges à donner aux élèves et aux maîtresses.

— Mgr l'archevêque de Paris a béni dimanche la chapelle de l'*Institution des pères de famille*, avenue des Champs-Elysées. Plusieurs maires et membres du Conseil général, assistaient à cette cérémonie. L'esprit de généreuse association qui préside à cet établissement, avait engagé le prélat à venir lui-même en consacrer la chapelle.

NOUVEL AVIS

AUX ABONNÉS DES DÉPARTEMENS.

Nous sommes en mesure de livrer dans une quinzaine, et à qui de droit, la BIBLIOTHÈQUE donnée en prime. Nous nous empressons de transmettre cette nouvelle à ceux qu'elle doit intéresser.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 13. Paraissant tous les Samedis. FÉVRIER 1842.

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, MORALE.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

PALAIS ET CHAUMIÈRE.

CONTE FÉERIQUE.

(Suite et fin.)

XCHALCODJI passa plusieurs heures en tête à tête avec son majordome, mais au détour d'une allée sombre il se trouva tout à coup en présence de toute sa suite. A son arrivée la foule s'ouvrit respectueusement, et il put voir ce qui avait ainsi interrompu la chasse au sanglier.

Un pauvre petit paysan, les mains liées, se tenait à genoux et la tête basse, pendant que deux piqueurs lui appliquaient sur le dos de grands coups avec les fouets destinés à corriger leurs chiens. Tout le monde contemplait en silence ce triste spectacle, Amayada avait le sourire sur les lèvres, et comme le patient ne proférait pas même une plainte, on n'entendait que le bruit des coups et la voix grêle de Delhy qui comptait : un, deux, trois... et avec le même calme que s'il se fut agi d'un jeu. Les exécuteurs s'arrêtèrent après avoir frappé vingt fois.

« Quel crime cet enfant a-t-il donc commis? demanda le seigneur Xchalcodji.

— C'est un braconnier ! répondit-on de toutes parts.

— Oh ! c'est différent, il a bien mérité cela, reprit le seigneur qui n'avait pas entendu la réponse, mais qui, comme presque tous les sourds faisait semblant d'entendre. »

En ce moment une exclamation de surprise partit à la fois de toutes les bouches, le petit paysan venait de relever la tête, et la merveilleuse ressemblance avait frappé tous les yeux, car le braconnier était Vélid; Delhy dont l'orgueil était extrême en devint pâle.

« Monseigneur, lui dit Vélid, j'ignorais qu'il fut défendu de chasser sur ces terres. Dieu merci, je gagne mon existence avec mes bras, et n'ai besoin du bien de personne ; le châtiment que vous m'avez fait subir était juste puisque j'étais en faute, mais permettez-moi de vous dire que vous auriez dû vous montrer plus indulgent puisque le délit était involontaire. Il y aura demain dix ans que j'ai été exposé à la porte d'une chaumière; de bons paysans m'ont élevé comme si j'étais leur enfant, et chaque année, l'anniversaire de cet événement est rappelé dans la famille par une petite fête. Je chassais pour ajouter mon plat au festin !

Delhy souffrait visiblement pendant que l'enfant parlait; le petit orgueilleux ne pouvait supporter la moindre allusion à sa naissance et à la manière dont il était entré au palais ; et le sourire moqueur qu'il voyait sur toutes les physionomies lui prouvait que tout le monde avait songé au passé en écoutant le récit naïf de Vélid.

A propos, monseigneur, dit un des pages en s'inclinant devant Delhy, il y aura aussi demain dix ans que vous avez été trouvé dans une corbeille; vous plairait-il qu'on célébrât l'anniversaire de cet heureux jour ?

Delhy ne savait que répondre, mais son embarras ne fit que croître encore lorsque Vélid qui avait écouté avec stupéfaction la phrase du page, leva les yeux vers Delhy que par respect il n'avait point encore osé regarder en face; il jeta un cri, tendit les bras, et s'écria d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

« Monseigneur! cette nuit, une femme m'est apparue en songe, et m'a dit : « tu as un frère qui ne te connaît pas plus que tu ne

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — FÉVRIER.

BAPTÊME DU PRINCE DE GALLES.

Dans ses intéressantes causeries, notre savant collègue, M. Depping, vous a dit par quelle suite de circonstances le fils aîné des rois de France prenait, sous l'ancienne monarchie, le titre générique *du dauphin*. Et moi, j'ajouterai, mes jeunes amis, que dans la plupart des états d'Europe, soumis à la royauté, l'héritier présomptif de la couronne est désigné par quelque nom particulier; ainsi en Espagne il s'appelle *prince des Asturies* (les Asturies sont une grande province espagnole); en Angleterre *prince de Galles* (le pays de Galles fait partie de la Grande-Bretagne).

Or, le prince de Galles actuel est un enfant de six mois, fils de la reine Victoria et du prince Albert de Saxe-Cobourg son mari; et cet enfant vient de recevoir son baptême; et quel baptême!

Sachez d'abord qu'il a deux parrains et deux marraines portant sceptre et diadème; que le roi de Prusse, le roi de Hanovre, trois princes de Saxe-Cobourg et de Saxe-Gotha, etc ont fait exprès un long voyage et qu'un grand nombre de puissances ont envoyé à cette occasion des ambassadaurs extraordinaires.

Aussi, qui pourrait dire le nombre, la richesse, l'élégance de tous les objets qui ont dû servir à cette luxueuse cérémonie! Depuis trois mois, peintres, architectes, décorateurs, bijoutiers, tapissiers, carrossiers, confiseurs, tailleurs et costumiers travaillaient nuit et jour à la grande œuvre, qui devait pourtant ne durer que quelques jours. — Bien plus, une flotte tout entière de la marine royale avait pris mer pour transporter aux îles Britanniques S. M. prussienne.

N'ayant pas assisté moi même au baptême de l'enfant royal, je ne puis vous en parler que par ouï dire ; heureusement les journaux anglais, fort explicites en cette occasion, me viendront en aide pour vous en faire un tableau fidèle.

Une nombreuse population s'est, dès le matin, portée de Londres sur Windsor. A dix heures, la file des voitures allant du côté du château est devenue interminable. Parmi les équipages les plus brillans étaient ceux du lord-maire et des sheriffs de Londres. Dans le château, quand le cortége s'est mis en marche, la musique a joué l'hymne patriotique. Le roi de Prusse portait l'uniforme national du premier corps de la garde, avec la chaîne et les insignes de l'Aigle-Noir en brillans de la plus belle eau. Il était dans le troisième carrosse d'Etat. Le petit prince de Galles était dans les bras de sa nourrice qui l'a montré au peuple au milieu d'une acclamation générale. La reine et le prince Albert venaient ensuite. L'enfant d'Angleterre

le connais. Je vais l'avertir en songe, comme je fais pour toi, et demain vous vous reconnaîtrez !... Or, monseigneur, continua Velid pendant que de grosses larmes de joie roulaient sur ses joues, si j'ai bien entendu, vous avez été trouvé le même jour que moi, et de la même manière... cette ressemblance... vous êtes mon frère, j'en suis sûr !»

Delhy était terrifié et Velid lui tendait en vain ses bras ! Amayada se mit à rire aux éclats, et s'adressant à son favori elle lui dit d'un ton railleur : voyons, parle Delhy, es-tu le frère de ce butor?

« Il a dû faire le même songe que moi s'il est mon frère, reprit vivement Velid !

« Je ne rêve jamais, dit sèchement Delhy : je suis fâché mon petit bonhomme de t'avoir fait frapper si rudement; la douleur t'a troublé la cervelle, néanmoins tâche de retrouver assez de raison pour t'éloigner au plus vite, sinon je te fais tuer sur la place ! »

Or, mes enfans, Delhy mentait à sa conscience en disant qu'il n'avait point rêvé, car la fée lui était apparue et lui avait dit les mêmes paroles qu'à Velid ; de plus il mentait à son cœur en parlant ainsi à son frère, car au fond de l'âme il se sentait porté à l'aimer, mais la fierté et la fausse honte étouffent tout bon sentiment.

— Tu as du chagrin de cette aventure, Delhy, lui dit Amayada ; comme je veux que tu sois gai, tâche que ceci te console. Et disant ces mots, elle lui mit au cou une chaîne du plus grand prix.

— Je suis tout consolé, répondit le favori, dont le visage s'épanouit à la vue du magnifique présent qu'on venait de lui faire : et pour prouver que je n'ai même plus de colère ; regardez ! il jeta une bourse aux pieds de Velid, en disant :

— Tiens, drôle, la princesse aime les visages heureux, voici pour te faire oublier les coups de fouet.

— Gardez votre argent, dit Velid en laissant la bourse sur le sol, je vis de mon travail, je vous l'ai déjà dit ! Je ne vous demande que la faveur de vous dire encore un mot : le sanglier que vous poursuivez est un vieux routier qui connaît aussi bien les ruses de la chasse que les détours du bois; de plus, il est d'une taille et d'une force extraordinaire ; tout à l'heure je vous ai vus passer à cheval, et vous n'êtes pas assez habiles écuyers vous et cette jeune dame, pour tenir tête à un pareil animal, si vous vous trouvez sur son chemin ; or, je vous en prie, je vous en prie à genoux et dans l'intérêt de votre sûreté, laissez là vos chevaux et ne vous mettez plus en tête de la chasse.

— Il est décidément fou, s'écria Delhy, pour cacher son émotion, car il ne pouvait réprimer un sentiment intérieur à l'aspect de ce dévoûment si simple, si touchant, qui se produisait en face de tant d'insensibilité et d'ingratitude ; et puis le tableau qu'avait fait Velid de la force de l'animal ; lui avait aussi inspiré quelque crainte, mais la vanité l'emporta, sans faire une réponse plus longue, il piqua des deux, et bientôt Amayada, Delly et toute leur brillante escorte disparurent aux yeux de Velid, derrière un nuage de poussière . . . . . .

. . . . . .

Marcel, toujours dans sa triste position de spectateur invisible, aperçut un chardonneret sur une branche d'accacia :

— Qu'en penses-tu ? demanda l'oiseau.

— Oh ! répondit Marcel, je pense bien des choses : Delhy est grêle, souffreteux, fruit de son éducation molle et oisive ; Velid, au contraire, est robuste et bien portant ; Delhy est fier, vaniteux, Velid est simple et bon ; Delhy accepte avec joie les présens, l'autre a la fierté de l'homme qui sait que ses bras le feront vivre, il ne veut rien devoir à personne ; enfin, Delhy étouffe dans son cœur tout sentiment d'amour fraternel, la vanité l'emporte et il fait châtier son frère sous ses yeux ; Velid rend le bien pour le mal, et il brave la colère de ses persécuteurs pour les sauver d'un danger.

Très bien, reprit le chardonneret ; et comme Marcel lui demandait de nouveau son nom, il s'envola en répétant : devine !...

Tout à coup les idées de Marcel prirent forcément un autre cours, et le terrible tableau qui s'offrit à ses yeux lui fit plus que jamais regretter de n'avoir plus l'usage de son corps. Une meute nombreuse et animée poursuivait en hurlant un monstrueux sanglier. Amayada et Delhy entraînés autant par l'ardeur de la chasse que par la fougue de leurs chevaux suivaient les chiens de très près ; l'animal presque mort de fatigue mais courageux jusqu'au dernier moment, s'accula contre un tronc d'arbre et présenta aux chiens deux défenses aiguës. A cet aspect, la meute toute entière s'arrêta, et Amayada, dépitée de voir sa course interrompue, décocha une flèche qui frappa l'animal au milieu du front. Le sanglier était-il blessé ? c'est ce que personne n'eut le temps de voir, car avec la rapidité de l'éclair il s'élança d'un bond jusqu'au cheval de la princesse, et la pauvre jeune fille tomba bientôt frappée de mort.

Il est impossible de vous dire de quelle stupeur profonde fut frappée la cour du seigneur Xchalcodji en apprenant cette nouvelle. Une demi heure après, Amayada était couchée sur un lit

---

était enveloppé du manteau royal de pourpre et d'or, magnifique présent du monarque prussien.

Les ambassadeurs et les ministres étrangers, les chevaliers de la Jarretière, les ministres du cabinet et les autres invités se sont réunis à onze heures dans la galerie de Waterloo. Les chevaliers de la Jarretière étaient en grand costume. Les archevêques et évêques y sont arrivés à minuit.

Dans la chapelle Saint-Georges, on avait élevé devant l'autel une plate-forme où l'on avait placé les fonts sur lesquels les princes de Galles sont depuis longtemps baptisés. Les fonts avaient été apportés de la Tour de Londres, et redorés pour la cérémonie du jour.

Le roi de Prusse, avec l'autre parrain et les marraines, se sont placés du côté opposé à la reine. Les parrains étaient le roi de Prusse et le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg ; les marraines étaient la duchesse de Kent pour la duchesse de Saxe-Cobourg, et la duchesse de Cambridge pour la duchesse de Saxe-Gotha. Les prélats assistans étaient l'archevêque de Cantorbéry et celui de York ; les évêques de Londres, de Winchester, d'Oxford et de Norwich.

Quand le cortége est entré dans la chapelle, on a joué la marche de *Judas Machabée*, après quoi l'archevêque de Cantorbéry a commencé le service. Le prince de Galles a alors été apporté dans les bras de l'archevêque, ses parrains et ses marraines l'ont nommé *Albert-Edouard*, et le prélat l'a baptisé de ces deux noms. L'enfant est resté parfaitement tranquille durant toute la cérémonie.

A la fin du service, les chœurs ont entonné l'*Alléluia*, et l'orchestre a exécuté le chœur d'*Esther* de Handel. La musique avait été choisie par le prince Albert. A une heure, la cérémonie était terminée.

Après la cérémonie du baptême, la reine a tenu un chapitre de la Jarretière, pour faire le roi de Prusse chevalier de l'Ordre. — La Jarretière est un ordre de chevalerie anglaise, comme était autrefois en France l'ordre du St-Esprit, et comme l'est encore de nos jours l'ordre de la Légion-d'Honneur. — Après que la reine se fut assise, les chevaliers ont pris place dans leurs stalles, et le chancelier de l'Ordre a signifié au chapitre que c'était le royal plaisir de S. M. qu'un descendant linéal de Georges Ier fût, en vertu du statut passé à cet effet, créé chevalier du très noble Ordre. — Les chevaliers ont alors procédé à l'élection, et les suffrages, recueillis par le chancelier, étant tombés sur S. M. Frédéric Guillaume IV, roi de Prusse, S. M. a été proclamée chevalier de l'Ordre. Le roi a alors été introduit dans la chambre du chapitre, précédé par Jarretière portant les insignes de l'Ordre sur un coussin de velours, et par Verge-Noire. En entrant, S. M. a été reçue par la reine et les chevaliers, debout, et placée dans un fauteuil royal, à la droite de la reine, Jarretière, à genoux, a présenté la Jarretière à la reine, qui, assistée par deux

de feuilles : à sa droite, était son vieux père dont la raison était presque altérée par la douleur ; à sa gauche, Delhy se tenait à genoux et versait un torrent de larmes ; les seigneurs et les dames se tenaient en silence autour de ces trois infortunés.

— Adieu, mon père ! adieu, Delhy ! disait Amayada d'une voix faible. » Pourtant le pauvre Xchalcodji l'entendait parfaitement tant il mettait toute son âme à regarder sa pauvre fille, tant il semblait boire ses paroles ; on aurait dit qu'il écoutait avec le cœur. Enfin la mourante prit la main de son père et celle de son frère d'adoption, et leur parla ainsi : « Mon père, vous allez rester sans enfant ; et toi Delhy, qui es orphelin, tu vas te trouver sans protecteur : ne pourriez-vous, en vous aimant remplacer celle qui vous parle ? Mon père, vous aurez un fils, et toi Delhy tu trouveras un père ! Que le souvenir de celle que vous avez tant aimée tous les deux soit donc entre vous un lien éternel ! »

— Oui, oui, il suffit que tu le désires, ma chère Amayada, s'écria le vieillard, Delhy sera mon fils, mon fils chéri, l'héritier de tous mes biens et de ma puissance... Et relevant la tête pour être entendu de tous les assistans, il leur dit : « Vous comprenez ; ma fille le veut, et moi aussi !... » Mais tu vivras, tu vivras, ma fille bien-aimée, reprenait-il en se penchant sur le visage d'Amayada... Cette fois, il jeta un cri terrible, et il tomba sans connaissance : Almayada avait cessé de vivre.

Le même palanquin sur lequel était venu le seigneur Xchalcodji tout gonflé d'orgueil paternel, rapporta au palais la fille morte et le père en proie à une fièvre violente qui devait le conduire au tombeau, et toute cette escorte bruyante et joyeuse, maintenant suivait pas à pas comme un convoi funèbre.

Bientôt le pauvre seigneur fut au plus mal, et pour remplir les derniers vœux de sa fille, il fit appeler Delhy, le pressa sur son cœur et voulut le voir investir de sa puissance avant de mourir. Le fidèle majordome Bourblikan procéda à la cérémonie.

Pendant ce temps une trentaine de petits pages rassemblés dans l'endroit le plus reculé du palais écoutaient un de leurs camarades, qui, monté sur une table, agitait en l'air une épée nue et parlait ainsi d'une voix éclatante d'indignation :

— Souffrirons-nous qu'un orphelin sans nom, qu'un enfant trouvé soit notre maître, à nous qui sortons tous de familles nobles ? Encore si ses qualités personnelles rachetaient le tort de sa naissance ! Mais non : il est ignorant au dernier point ; il est poltron comme un lièvre. De plus, vous savez comme il est méchant. Le temps de son règne sera marqué par des injustices et des tyrannies sans nombre !

A cette allocution quelque peu écolière dans sa forme et dans sa nature, les trente auditeurs tirèrent leurs épées et crièrent d'un commun accord : « A mort, à mort Delhy ! » Puis celui qui les avait harangués s'étant mis à leur tête, ils coururent vers la salle où Xchalcodji avait rendu le dernier soupir et où Delhy se trouvait seul, tout étourdi de son élévation subite. Que devint il quand il entendit le cri des mutins ? La frayeur s'empara de lui et instinctivement il regarda par la fenêtre si la fuite était possible... O terreur ! un homme venait de franchir la distance qui séparait la croisée du sol ! L'étranger entra dans la salle en poussant un cri de joie auquel Delhy répondit par une exclamation de surprise : il venait de reconnaître Velid !

« On vient t'attaquer, dit Velid à son frère avec précipitation, tire ton épée et passe bravement au milieu des mutins, ton courage arrêtera leur fureur.

— Fuyons, fuyons, répondait Delhy avec égarement.

— Mais tes grandeurs, ta puissance ?

— J'y renoncerai.

— Et ton honneur !... Veux tu donc passer pour un lâche !

— Fuyons, mon frère, fuyons vite, reprenait Delhy.

— Ah ! voilà ce qu'ils ont fait de toi dans ce palais, un homme sans courage et sans énergie. Eh bien ! sauve ton existence, et moi je sauverai ton honneur !

En disant ces mots, Velid prenait les habits de son frère et lui faisait endosser les siens. Bientôt, grace à leur ressemblance extraordinaire, la métamorphose fut complète. Alors Velid descendit son frère dans le jardin en l'attachant aux draperies de la fenêtre. Puis tirant son épée, il alla lui-même ouvrir la porte aux rebelles qui depuis un quart d'heure employaient vainement leurs efforts pour la défoncer.

A l'aspect de cette résolution qu'ils ne s'attendaient point à trouver dans Delhy, les pages s'arrêtèrent, et Velid passa fièrement au milieu d'eux en leur disant :

— Sachez bien qu'en quittant ce palais je ne cède point a vos menaces, je pars parceque je vous méprise trop, même pour être votre maître !

Une heure après les deux frères étaient réunis dans la chaumière ; ils étaient dans les bras l'un de l'autre, se juraient une amitié éternelle ; et cependant Marcel vit que leurs yeux étaient humides de larmes, et qu'au milieu de leur bonheur ils subissaient encore l'empire d'un chagrin profond et inconnu . . . . .

Ici Marcel cessa tout à coup de voir et d'entendre ; tout devint sombre autour de lui, et il se sentit comme un poids affreux sur la poitrine.

---

compagnons de l'Ordre, l'a bouclée sur la jambe gauche du roi, pendant que le chancelier prononçait la formule ordinaire. Jarretière a présenté de la même manière le ruban de Saint-Georges à la reine, qui l'a mis sur l'épaule gauche du roi.

Le soir de ce jour fameux, un banquet et un bal de cour ont couronné la fête.

Le banquet doit surtout attirer notre attention, car il était composé des produits gastronomiques des deux mondes, depuis la fameuse soupe de tortue jusqu'au beefteack aux huitres ; depuis le fromage de Chester jusqu'à l'ananas de la Jamaïque ; depuis le vin de Ténérife jusqu'aux délicates liqueurs des îles.—Au milieu des plats de mille sortes dont se composait le dessert, brillait comme un soleil parmi de chétives étoiles, le *gâteau monstre*, haut de six pieds et en ayant trente de circonférence ou de tour. Ce chef-d'œuvre du célèbre Mawdit, représentait sur ses diverses faces de spirituelles allégories comme l'*Angleterre*, la *Force*, la *Puissance*, etc., et il était orné des portraits de la reine et du prince Albert.

La vaisselle de la reine, qui est estimée à environ 2 millions de livres (50 millions), mérite une mention particulière La pièce la plus considérable est le bouclier d'Achille. Autour de cette pièce il y en avait trente-trois autres, massives, sans compter les pièces moins fortes. Il y avait sur la table quatre avenues entre les deux rangs de vaisselle plate dorée, formées par les casseroles, les salières et les chandeliers. Les chandeliers étaient posés sur des glaces qui en doublaient l'éclat. Au milieu de la table était un immense flambeau en or, de cinq pieds de haut, avec de nombreuses branches. A côté était la célèbre salière de la Tour, qui est un des plus curieux objets d'art qui soient en la possession de la Couronne. Il y avait une pièce de vaisselle en or faite, dit-on, avec les tabatières de Georges IV, et d'une valeur de plus de 250,000 fr., et deux bouteilles écossaises en or, avec des chaînes massives du même métal, et contenant chacune cinq pintes. On remarquait encore la coupe d'or de Gustave-Adolphe, les chiens en or de Georges IV, la tête de tigre en or venant de Tippo-Saïb. Entre autres trophées nationaux, on distinguait la fontaine d'argent doré appartenant à la reine Elizabeth, et qui avait été prise sur l'*Armada* espagnole ; et la soupière de Napoléon prise à Waterloo, avec son chiffre et sa couronne. Le couvert était mis pour cent quarante personnes, et, pour chaque convive il y avait un valet en grande livrée. A huit heures moins vingt minutes la reine est entrée, conduite par le roi de Prusse. S. M. portait une tiare superbe en diamans, qui brillaient comme des étoiles et surmontée de plumes blanches. Elle était suivie par ses oncles les ducs de Sussex et de Cambridge, la duchesse de Cambridge, les duchesses de Hamilton, de Buccleuh et de Sutherland et quatorze autres dames. La reine

« Quoi, se disait il en lui-même, est-il donc vrai que l'on soit toujours plus malheureux dans un palais que dans une chaumière ?

« Non pas, répondit une douce voix à son oreille, mais le plus grand bonheur de l'homme est dans l'indépendance, et la source de toutes ses vertus est dans le travail. Donc pour le pauvre orphelin il valait mieux une position humble où il ne fit envie à personne : il lui fallait plutôt un travail avec lequel il put se suffire à lui-même, que des protecteurs qui pouvaient lui manquer ! »

Marcel alors éprouva une violente secousse, et à sa grande surprise il s'aperçut qu'il s'éveillait. Son enfant était toujours là, dormant dans la corbeille, et la fée se tenait encore appuyée sur sa baguette d'or. L'histoire de Delhy et de Velid n'était qu'un songe ; et Marcel put s'en convaincre en voyant passer au loin le seigneur Xchalcodji et sa fille Amayada encore âgée de huit ans.

— As-tu compris, dit la fée ? »

Pour toute réponse, Marcel alla porter son enfant au seuil de la chaumière.

« Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de le placer au hasard, demanda encore la fée mystérieuse?

— Oh ! j'ai bien compris l'avertissement que vous venez de me donner en songe, reprit Marcel ; seulement dites-moi encore pourquoi Delhy et Velid, même au milieu de leur bonheur, même en s'embrassant, pleuraient encore lorsqu'ils ont disparu à mes yeux.

— Parceque, palais ou chaumière, un enfant regrettera toujours et avant tout l'éducation de la maison paternelle.

— Ah ! répondit Marcel, si je pouvais encore nourrir mon fils! et il jeta un regard douloureux sur la corbeille qu'il avait abandonnée.

— Très bien, dit la fée en levant sa baguette. Au même moment Marcel se trouva transporté dans sa ferme qui se rebâtit toute seule en quelques minutes. Le bon paysan jeta un coup-d'œil sur ses récoltes. Miracle ! tout était poussé de nouveau ! Marcel courut à sa porte, l'ouvrit pour sortir et y trouva la fée qui lui présentait la corbeille.

— As-tu deviné mon nom ? lui dit-elle.

— Oh oui ! vous qui prévoyez si sagement l'avenir par la connaissance du passé, vous qui voulez qu'on ne livre rien au hasard, je vous connais, vous êtes...

Faut-il vous la nommer, mes enfans? Cette fée là est près de vous tous sous la forme d'un père, d'une mère ou d'un instituteur. Cette fée-là vous donne ses conseils par leur bouche, cette fée-là se nomme L'EXPÉRIENCE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Marcel fut heureux par la suite. Si ce conte vous a amusés, je ne puis rien vous donner de plus joli comme dénouement que la promesse de vous en composer bientôt un second.

ADRIEN LELIOUX.

FANFAN ET LE BATON.

FABLE.

Fanfan fit un cheval d'un bâton qui, plus tard,
Devint l'appui de sa vieillesse.

Ce bâton, dites-moi, n'est-ce pas la sagesse,
Dont s'amuse l'enfant, dont se sert le vieillard?

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

LE BŒUF GRAS.

Cette coutume singulière, qui mêle pour ainsi dire la mascarade de la brute à celle de l'homme, est susceptible d'une foule d'explications également probables et ingénieuses. Quelques savans ont vu dans l'usage de promener le bœuf-gras, un reste du culte astronomique, parce que cette fête a lieu ordinairement à l'équinoxe du printemps, et sous le signe du taureau, époque vénérée dans les religions antiques, à cause de la nature qui entre en sève ; d'autres ont trouvé l'origine de cet usage dans la mythologie grecque, où les bœufs jouent en effet un rôle assez important, et où l'on voit que Jupiter se métamorphosa en taureau pour enlever Europe, et que Cybèle et Triptolème attelaient des taureaux à leurs chars. Les Romains inventèrent même une déesse des bouchers qu'ils appelèrent *Bovina*.

En France, les bœufs furent honorés sous les rois de la première race, qui adoptèrent l'attelage de Cybèle et de Triptolème. Saint-Marcel, évêque de Paris, dompta, par ses prières, un taureau furieux, et le souvenir de ce miracle fut consacré par un bas-relief en pierre qu'on plaça dans l'église dédiée sous l'invocation de ce saint. L'église de Saint-Pierre-Aux-Bœufs, (1) dans la Cité, offrait pareillement deux bœufs sculptés sur le portail.

Quoiqu'il en soit, on peut croire que le bœuf gras est destiné à figurer le carnaval, temps où l'on mange le plus de viande,

(1) Une grande partie de cette église subsiste encore, rue d'Arcole, qui avant 1830, s'appelait rue Saint-Pierre-Aux-Bœufs.

---

s'est assise entre le roi de Prusse à sa droite et le duc de Sussex à sa gauche; en face était le prince Albert entre les ducs de Cambridge et de Wellington. L'archevêque de Cantorbéry a dit les grâces, et le dîner a été servi rapidement pendant que l'orchestre jouait des marches et des valses. Avant la fin du dîner deux cornemuses des Highlands ont fait le tour de la salle en jouant un air national. Le dîner a duré une heure. Au dessert, le lord grand-intendant a annoncé le toast : *A S. A. R. le prince de Galles* ! la compagnie s'est levée et a porté le toast debout, la reine et le prince se levant en même temps et remerciant, et l'orchestre jouant : *Rule Britannia* (chant patriotique anglais). Quelques minutes après, le lord grand-intendant a annoncé le toast : *A S. M. le roi de Prusse* ! la compagnie s'est encore levée, et le roi s'est levé pour remercier, l'orchestre jouant l'hymne national prussien : *Vaterland*. Le lord grand-intendant a ensuite porté le toast : *A la Reine* ! tout le monde s'est encore levé, et S. M. a répondu par les plus gracieux saluts, l'orchestre jouant *God save the Queen* ! (air national d'Angleterre). Même cérémonie pour le prince Albert, aux sons de la *Marche de Cobourg* (air national saxon).

Quelques heures après ce splendide repas, le bal a commencé ; il a duré jusqu'au matin, et la reine y a dansé à plusieurs reprises. Le premier quadrille a été pour le roi de Prusse, le second pour un des p

princes de Cobourg, diverses valses et galops pour le prince Albert.

Il y a eu aussi des réjouissances à Londres à l'occasion du baptême : des festins, des feux de joie, des illuminations. Plusieurs transparens représentaient le jeune prince et ses illustres parens. A Windsor, il y a eu à l'hôtel-de-ville un grand dîner public, et dans la plupart des localités qui environnent la capitale, des fêtes, des réjouissances et des actes de charité ont célébré dignement un événement qui intéresse à tous égards la nation britannique.

Telle est, mes jeunes amis, l'exposé du baptême du prince de Galles, où des millions ont été dépensés. Deux faits vous prouveront si j'exagère : Le seul roi de Prusse, souverain fort peu riche, a dû se pourvoir d'une somme de cent mille thalers, ou quatre cent trente mille francs, et la municipalité de Londres, à laquelle on proposait d'offrir un banquet au même monarque, comme hôte de la vieille Angleterre, s'est contentée de lui présenter ses respects, disant : *Que dans l'état misérable et attristant d'une grande partie de la classe ouvrière, il était plus convenable de venir au secours de trente mille infortunés avec la somme qui serait nécessaire pour traiter convenablement l'auguste parrain.*

Cette conduite, digne d'hommes sages, pourrait servir d'exemple ailleurs.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET.

et qui est, pour ainsi dire, le triomphe de la boucherie. La mort de ce bœuf, que l'on tue le mercredi des cendres, se rapporte bien à la fin des jours gras, auxquels va succéder le carême, qui était autrefois si rigoureux, que les boucheries étaient fermées. N'est-il pas vraisemblable que les garçons bouchers aient célébré la fête de leur confrérie, de même que les clercs de la basoche plantaient le mai à la porte du Palais de justice? Ensuite, les bouchers de Paris ayant eu jadis plusieurs querelles et procès avec les bouchers des templiers, il est fort naturel qu'ils aient témoigné leur reconnaissance des priviléges que le roi leur accorda en dédommagement, par des réjouissances publiques qui se sont perpétuées jusqu'à nous. Cette idée est d'autant plus admissible, que le bœuf-gras partait de l'Apport-Paris, ancien emplacement des boucheries hors des murs de la ville, et qu'il était conduit en pompe chez les premiers magistrats du parlement.

Les premières descriptions, qui s'étendent sur les détails de cette cérémonie, sont à peu près les mêmes qu'on les ferait encore, et il en est question dans les registres du parlement. La procession de 1739 est la plus mémorable dont les historiens fassent mention : le bœuf gras partit de l'Apport-Paris la veille du jeudi gras, par extraordinaire ; il était couvert d'une housse de tapisserie, et portait une aigrette de feuillage. Sur son dos, on avait assis un enfant nu avec un ruban en écharpe ; et cet enfant qui tenait dans une main un sceptre doré, et dans l'autre une épée nue était appelé *le roi des bouchers*. Le bœuf gras de 1739 avait pour escorte quinze garçons bouchers vêtus de rouge et de blanc et coiffés de turbans ; deux le menaient par les cornes, à la façon des sacrificateurs païens. Les violons, les fifres et les tambours précédaient cette marche triomphale, qui parcourut les quartiers de Paris pour se rendre aux maisons des prévôts, échevins, présidens et conseillers à qui cet honneur appartenait. Le bœuf fut partout le bien venu, et ses gardes-du-corps furent largement payés. Le premier président du parlement n'étant pas à son domicile, on ne voulut pas qu'il fût privé de la visite du bœuf gras, qui fut amené dans la grand'-salle du Palais par l'escalier de la Sainte-Chapelle, et qui eut l'avantage d'être présenté au président en plein tribunal. Le président, en robe rouge, accueillit bien le pauvre animal, qui s'étonnait de cette promenade dans les salles du palais, au milieu des procureurs et des avocats.

La révolution de 1789 abolit cet usage comme tant d'autres ; il fut rétabli en 1805, par Napoléon, et le vaudevilliste Piis, qui était alors secrétaire général de la préfecture de police, rédigea à ce sujet une ordonnance qui fut affichée, et dont les Parisiens rirent beaucoup ; en voici quelques passages :

» Costumes que porteront les marchands bouchers de première » classe, et choisis par les syndics : Ils seront coiffés et pou- » drés en tresses, couverts d'un chapeau à la Henri IV, fond vio- » let, panaches aux couleurs nationales. Quant à la forme, la » marchande de modes arrangera cela..... »

» Il y aura six chevaux natés, panachés, le tout à la hussarde, » chabraque traînante, comme officier; quatre mameluks en ve- » lours brodé en pierres; six mameluks ordinaires, six sauvages, » six romains, quatre grecs, six chevaliers français, quatre po- » lonais, quatre espagnols, deux coureurs, huit turcs ordinaires, » un tambour-major en tenue de la garde impériale, six tam- » bours en gladiateurs, deux fifres en chinois, et dix-huit musi- » ciens de toute sorte, etc. »

Ce fut dans cet ordre et avec ce cortége burlesque que le bœuf gras se présenta aux Tuileries le jeudi gras de l'année 1806. Napoléon et l'impératrice Joséphine, accompagnés des grands dignitaires de l'empire qui se trouvaient au château, se mirent au balcon. L'enfant, vêtu en ancien, et porté sur le dos du bœuf attira tout d'abord l'attention de l'impératrice.

« Oh ! le joli enfant ! s'écria-t-elle, mais il doit mourir de froid, ainsi vêtu... Qu'on l'apporte ici, afin qu'il se réchauffe. »

L'enfant enlevé de dessus le bœuf où il trônait, fut aussitôt porté dans les appartemens. C'était un charmant petit garçon de trois ans et demi à peine, et presque entièrement nu ; il sourit d'abord à l'impératrice, mais Napoléon l'ayant pris dans ses bras, il commença à faire la moue, puis il pleura.

« Le pauvre petit est en effet glacé, dit Napoléon.

— Non, monsieur l'empereur, répondit résolument le petit garçon, je n'ai pas froid.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

— C'est que je voulais aller avec cette belle dame, dit il en désignant du doigt l'impératrice, parceque je ne t'aime pas, toi, monsieur l'empereur.

— Voici un gaillard qui a son franc parler, et qui en use sans façon, dit l'empereur en riant. Eh ! pourquoi, monsieur, ne m'aimez-vous pas, moi qui ai des bonbons dans toutes mes poches ?

— Parceque tu fais pleurer bonne maman, et que tu veux prendre mon grand frère Ambroise qui gagne du pain et des confitures et de la viande pour bonne maman et pour moi.

— Et où est-il ton grand frère Ambroise ?

— Tiens, c'est ce beau monsieur bleu qui a un gros bâton sur son épaule.

Et il désignait l'un des sauvages qui tenaient le bœuf par les cornes. Napoléon qui saisissait toutes les occasions d'augmenter sa popularité, ordonna que l'on fît monter monsieur le sauvage bleu, et il apprit alors qu'Ambroise était tout simplement un brave garçon étalier qui, du produit de son travail, nourrissait sa grand'mère, son frère et une sœur, seules personnes qui vécussent de toute sa famille. Appelé par la conscription, Ambroise avait obtenu de faire partie de la réserve ; mais il venait d'être, après un an, appelé sous les drapeaux.

— Mon ami, lui dit l'empereur, il faut des soldats à la France, mais il faut aussi des bouchers à Paris. Vous resterez à Paris.

Puis se tournant vers le duc d'Otrante, alors ministre de la police.

— Monsieur le duc, ajouta-t-il, ce jeune homme ira vous voir demain de ma part, et vous ferez en sorte qu'il soit maître boucher avant la fin du carnaval..... Et maintenant que je ne prends pas votre grand frère Ambroise, voulez-vous bien m'embrasser, monsieur le drôle ? demanda-t-il à l'enfant qui avait cessé de pleurer.

— Oh ! oui, monsieur l'empereur... Et aussi la belle dame... et aussi tout le monde !...

L'enfant passa de mains en mains, et comblé de caresses, le devant de sa tunique rempli de bonbons, il fut replacé sur le dos du bœuf, et le cortége s'éloigna en faisant retentir l'air des cris de *vive l'empereur !*

MADAME LA BARONNE DE LATOUR.

UN BAL D'ENFANTS.

Tort ou à raison, les bals d'enfans ont été mis à la mode sous la restauration. Chaque année, il y avait un bal d'enfans à la cour ; il y en eut bientôt ailleurs, et cet usage se maintint.

M. le marquis de Blossac était, il y a quelques jours dans son cabinet, lorsqu'il vit arriver tout joyeux, Alfred, son fils aîné, charmant enfant de onze ans et-demi.

« Oh ! mon papa, que je suis content ! s'écria-t-il ; M. le duc de C.... donne son bal d'enfans aujourd'hui, et j'ai reçu hier une invitation !... Tenez, la voici.

— J'en suis d'autant plus charmé, mon ami, répondit le marquis, que je songeais à te récompenser de ta bonne conduite. C'est, comme d'habitude un bal masqué, n'est ce pas ? eh bien je te laisse le choix du costume, et je veux que tu puisses l'avoir aussi riche que tu le voudras. Voici une bourse que je te destinais ; tu peux disposer à ton gré de tout ce qu'elle contient.

Alfred prit la bourse, embrassa son père, et se retira dans sa chambre pour réfléchir à cette grande affaire. Son premier soin fut d'examiner le contenu de cette bourse ; il y trouva 60 louis, et il se mit à sauter, tant sa joie était grande en pensant à tout le plaisir qu'il pourrait se donner avec une si grosse somme ; puis il prit ses dispositions pour se rendre chez le costumier de la cour où il se proposait d'acheter le plus riche costume qu'il trouverait à sa taille. Comme il allait sortir de sa chambre, on vint lui dire que Petit Jacques, le fils du fermier Heurteux, qu'il aimait comme un frère, car son père avait sauvé la vie au sien pendant la révolution, venait d'arriver à l'hôtel. Non seulement Alfred ordonna qu'on le laissât entrer, mais il courut au devant de lui les bras ouverts, et lui dit après l'avoir embrassé :

» Mon cher Petit-Jacques, tu arrives bien à propos pour te réjouir avec moi, car je sais que tu m'aimes de tout ton cœur, et je te le rends bien... Je vais au bal ce soir... un bal masqué, et j'aurai le plus beau de tous les costumes !

— J'en suis sûrement bien aise, répondit tristement Petit-Jacques.

— Oh ! mon Dieu ! mais tu me dis cela les larmes aux yeux....

— Ah ! c'est que j'ai bien du chagrin, M. Alfred et j'étais venu pour vous conter ça ; mais je vois bien que j'arrive dans un mauvais moment, et je vais m'en aller.

— Non pas, s'il vous plaît, M. Petit-Jacques !... D'abord ce que vous dites là est très mal : que vous ai-je fait pour me croire un si mauvais cœur ?

Petit-Jacques ne put répliquer ; il fondait en larmes. Alfred l'embrassa de nouveau, et le pressa de lui dire la cause de son chagrin.

— D'abord, M. Alfred, dit le pauvre enfant en s'efforçant de contenir ses sanglots, il faut que vous sachiez que mon père était en retard de payer son terme de Noël pour les terres que nous tenons de madame la comtesse de Vaumont ; mais les granges étaient pleines, mon père qui est un peu malade, a vendu à bon prix, la semaine dernière, puis ce matin il me dit : « Petit-Jacques, tu vas seller la *rousse*, (vous savez, M. Alfred, cette bonne jument que nous faisions trotter ensemble dans le clos), et tu iras porter ce sac de douze cents francs à Saint-Denis, chez l'homme d'affaires de madame la comtesse, qui te donnera une quittance. » Moi, bien content, je mets ma plus belle blouse, mon bonnet de laine rouge et bleu ; je selle la *rousse*, et me voilà parti, avec le sac de douze cents francs que j'avais placé sous ma veste dont les derniers boutons étaient serrés sur ma ceinture. Une demi-heure après je passais, toujours trottant, près de l'étang des Milaux, à Epinay, quand j'aperçois Denis Poulard dans son bateau. « Eh ! Petit-Jacques, qu'il me fait, viens donc m'aider à pêcher des grosses carpes, je t'en donnerai quelques unes pour ta peine, et ça fera plaisir à ton père qui est malade » J'avais pas envie de dire oui ; mais à la voix de Denis Poulard, la *rousse* s'était arrêtée, alors j'ai mis pied à terre, comptant bien regagner le temps perdu par un temps de galop, et après avoir attaché la *rousse* à un arbre, j'ai sauté dans le bateau qui s'était avancé au bord de l'étang. Après ça, Denis a jeté l'épervier, et comme il ne pouvait pas le tirer parcequ'il était trop lourd, je me suis baissé pour l'aider ; mais en ce moment, mon sac de douze cents francs est tombé dans l'eau. Denis et moi nous avons passé deux heures à tâcher de le repêcher avec un croc, mais ça a été peine perdue... J'avais tant de chagrin que je voulais me noyer, mais Denis m'en a empêché ; puis après ça j'ai pensé à vous, M. Alfred ; et voici que je regrette de ne m'être pas noyé dans l'étang.

— Petit-Jacques ! s'écria Alfred, qui avait écouté ce récit avec beaucoup d'attention, voici que tu commences à dire de vilaines choses ; mais je vais t'en faire repentir : tiens, voici ma bourse qui contient douze cents francs en or, juste la somme qui se trouvait dans ton sac ; eh bien ! je te la donne, à condition que tu vas échanger ta blouse neuve, ton bonnet de laine rouge et bleu, et tout le reste, contre les habits que je porte. De cette manière tu pourras aller porter les douze cents francs à l'homme d'affaires de madame de Vaumont ; et moi, ça ne m'empêchera pas d'aller au bal... j'aurais certainement cherché longtemps avant de trouver un costume aussi vrai ; je parierais qu'il fera sensation.

Petit-Jacques n'en pouvait croire ses oreilles ; il était resté immobile, tenant la bourse qu'Alfred lui avait mise dans la main, ne sachant quelle contenance faire et ne trouvant pas un mot à répondre.

— Eh bien ! M. Petit-Jacques, reprit sérieusement Alfred qui avait déjà mis habit bas, voulez vous bien vous décider a me céder votre défroque ?

Le pauvre petit paysan ne savait plus où il en était ; il se déshabilla pourtant, échangea ses habits contre ceux d'Alfred qui l'embrassa de nouveau et lui dit d'aller retrouver la rousse, et de la faire galoper pour que son père ne s'aperçut pas de ce qui était arrivé.

Le soir même, Alfred, masqué et revêtu de son costume de paysan, se présenta chez M. le duc de C... ; mais au moment d'entrer, il s'aperçut qu'il n'avait pas son billet d'invitation ; fort heureusement, il put dire qui il était à un parent du duc qui entrait en ce moment, et il fut admis. Tous les autres enfans se pressèrent d'abord autour de lui lorsqu'il parut dans les salons, attirés qu'ils furent par l'originalité de ce costume ; puis à cette insultante curiosité succéda le plus froid dédain, et ce fut à qui s'éloignerait le plus promptement de cette espèce de petit charretier.

— Prenez donc garde, monsieur, disaient les petites demoiselles, votre blouse va salir ma robe de crêpe ! — Dieu ! disait un petit monsieur bien empesé dans son costume de page, comme un manant sent le fumier !

Et ce concert de gentillesses allait croissant, de telle sorte que le pauvre Alfred ne put même pas trouver une danseuse qui voulût accepter sa main.

Vers minuit, un maître d'hôtel vint annoncer à haute voix que le souper était servi dans la grande galerie ; tout le monde se précipita de ce côté, et Alfred suivit ce mouvement, espérant qu'enfin tous ces petits dédaigneux s'habitueraient à son costume ; mais lorsqu'il voulut prendre place à table, ce fut à qui ne s'asseierait pas près de lui. Tout à coup on vit entrer un petit garçon en habit de ville, casquette à la main, qui d'abord un peu ébloui par l'éclat des lumières et la somptuosité de la fête, s'arrêta près de la porte ; puis on le vit s'élancer vers le paysan que tout le monde avait dédaigné, le prendre dans ses bras et l'embrasser à plusieurs reprises.

— Ah ! dit-il enfin, s'adressant à tous les spectateurs de cette scène, c'est que vous ne savez pas, vous autres ! Eh bien ! je vais vous le dire : C'est que monsieur Henri-Maxime-Alfred de Blossac, que voici... Oui, oui, tu as beau te cacher sous ton masque, je te reconnais bien, moi !... Donc, monsieur Alfred avait reçu soixante louis de monsieur le marquis, son père, pour se faire faire un superbe costume ; et pendant ce temps, moi, bête comme un oison, je laissais tomber un sac de douze cents francs au beau milieu de l'étang à Denis Poulard ; et alors je vins tout désolé conter cela à M. Alfred, qui me donna ses soixante louis et ses propres habits en échange de ma blouse et de mon bon-

net que voici. Mais pendant que je venais à Paris, Denis Poulard repêchait le sac, qui était chez nous quand j'y suis rentré. Alors, avec la permission de mon père, je suis remonté sur la *rousse* et je suis revenu à Paris, à l'hôtel de M. le marquis, où l'on m'a dit que M. Alfred était parti pour le bal. Moi, qui avais trouvé le billet d'invitation dans la bourse, je me dis : C'est bon ! Et me voilà !... Et voici la bourse et les soixante louis.., Et si, tant que vous êtes, vous n'aimez pas M. Alfred comme on aime le bon Dieu, ou son père, ou son frère, alors vous êtes des païens, des russiens, des cosaques ou des loups garoux !... C'est là ma manière de voir à moi, Petit-Jacques Heurtaux, de mon nom, pour vous servir.»

L'allocution pouvait être comique; mais personne n'en rit, et l'on vit un rouge de pourpre s'étendre sur presque tous ces visages que le masque ne protégeait plus. Alfred se trouva trop vengé, et il s'empressa de sortir, entraînant Petit-Jacques qu'il emmena à l'hôtel; mais le bruit de cette aventure se répandit promptement, et le marquis de Blosac, hautement félicité par ses amis et toutes les personnes de sa connaissance, rendit grâce au ciel de lui avoir donné un tel fils.

SIR PAUL ROBERT.

[illegible],

Comédie en un acte, pour jouer en famille.

PERSONNAGES :

Mme de RANCÉ	LE PÈRE HUBERT.
CÉCILE, } ses filles.	JEAN, } leurs enfans.
ADELE, }	MARGUERITE, }
LA MÈRE HUBERT.	UN LAQUAIS, personnage muet.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de paysans aisés : tables, chaises, miroirs ; une cage renfermant un oiseau ; une fenêtre ouverte.

Suite.

SCÈNE VII.

ADÈLE, *seule.*

Oh ! maman a beau dire, on n'a pas besoin de se gêner pour des paysans. Cécile ne pense pas comme moi ; c'est qu'elle manque de dignité. Elle joue avec eux comme s'ils étaient ses parents. Des gens si grossiers et si ignorans ! Ce *monsieur* Jean, qui m'appelait : mademoiselle sa sœur de lait!.. Tout me déplaît ici, et je ne comprends pas comment j'ai pu y demeurer; mais j'étais si petite alors ! Voyez ces meubles ! comme cela est vieux et commun ! Et ces fenêtres à vitres plombées : fi donc ! on y voit clair à peine ; c'est un vérité de tombeau. Oh ! quelle différence du château de Godland, où nous irons bientôt ! c'est là une belle maison, avec de beaux appartemens et de beaux meubles ! Et puis, il y a de jolis petits enfans, bien élevés et habillés à la mode, qui seront bien gentils pour moi et avec qui je pourrai danser, jouer... sans me compromettre. Ah ! je voudrais y être déjà. — Voici le petit rustre; qu'est-ce qu'il veut encore?

SCÈNE VIII.

LA MÊME, JEAN, tenant un panier par la main.

JEAN. — Mademoiselle Adèle !

ADÈLE, sèchement. — Que voulez-vous, monsieur Jean ?

JEAN. — J'ai pensé que, quoique vous ayez mieux aimé rester ici que de venir vous amuser avec nous, ça ne nous empêcherait pas de manger des cérises, et je vous en apporte quelques-unes. (Il les lui donne.)

ADÈLE, vivement. — Oh ! comme elles sont belles !

JEAN. — Et bonnes donc ! Elles sont du cérisier du coin ; vous savez, celui sous lequel nous jouions ensemble, quand vous m'appeliez votre petit ami.

ADÈLE, mangeant des cerises. — Il y a bien longtemps de cela ; je ne m'en souviens presque plus, moi.

JEAN. — C'est que l'on oublie vite ses amis, à la ville, à ce qu'il paraît.

ADÈLE. — Vous voyez bien que je ne vous ai pas oublié, Jean, puisque je vous ai donné une casquette que j'ai achetée de mon argent.

JEAN. — Oh ! je préférerais cent fois n'avoir pas reçu votre beau présent, et que vous fussiez encore la même. C'est que je vous aime bien, moi, voyez-vous.

ADÈLE. — Et qu'est-ce qu'il faudrait donc que je fisse.

JEAN. — Il faudrait que vous m'appeliez votre frère de lait ; et que vous me tutoyiez, comme fait mademoiselle Cécile avec Marguerite : mais je sais que cela ne se peut pas. Vous ne vous rappelez pas non plus, j'en suis sûr, ce jour où vous êtes tombée dans la mare en courant après un papillon.

ADÈLE, vivement. — Oh ! je me le rappelle très bien, et c'est vous, mon bon Jean, qui m'en retirâtes en vous jetant tout habillé dans l'eau, qui était bien profonde.

JEAN. — Et les noisettes que nous allions chercher dans le bois ?

ADÈLE. — Et les fraises que nous allions cueillir dans le petit bois ?

JEAN. — Comme nous étions de bon cœur alors !

ADÈLE. — Comme nous étions joyeux !

JEAN. — C'était le bon temps. Mais, à présent, il n'y faut plus penser.

ADÈLE, regardant la cage. — On ne peut pas toujours être enfant... Qu'est ce donc que ce joli oiseau qui est dans cette cage?

JEAN. — C'est un pinson, que j'ai déniché au printemps et que j'ai donné à Marguerite. Il est gai et gentil comme *tout*, et il chante si bien !. . . Aussi Marguerite l'aime comme ses yeux ; et, s'il venait à mourir ou à s'échapper, elle pleurerait et se désolerait, que ce serait pitié. (On entend une voix qui crie : Jean ! Jean !. Mais j'entends mademoiselle Cécile qui m'appelle, pour jouer sans doute, et je ne veux pas la faire attendre. Il sort en courant.

SCÈNE IX.

ADÈLE, seule.

Il me laisse pour courir jouer ! C'est bien contrariant, cependant, de rester toute seule ici tandis que les autres se divertissent ! J'aurais préféré, je crois, aller avec eux, et je le pourrais encore. Non, il est trop tard : on se moquerait de moi ; et je ne veux pas d'ailleurs avoir l'air de m'ennuyer. Amusons-nous avec le pinson. (Elle décroche la cage et parle à l'oiseau : Petit, petit ! — Il est vraiment gentil ; comme il sautille d'un bâton à l'autre ! comme il bat des ailes ! Vous vous ennuyez comme moi, monsieur l'oiseau ; vous voudriez aller jouer avec vos camarades. Attendez, je veux vous consoler ; j'ai justement quelques morceaux de sucre dans mon sac. (Elle fouille dans son sac et veut placer les morceaux de sucre aux barreaux.) Ils sont trop gros, et je n'ai rien pour les casser : ouvrons la cage avec précaution. (Elle ouvre la cage et l'oiseau s'envole.) Oh ! quel malheur ! il est parti ! — Remettons vite la cage à sa place, on ne s'aperceva pas de l'accident. (Elle remet la cage au clou.)

SCÈNE X.

LA MÊME; CÉCILE, MARGUERITE, JEAN.

CÉCILE, arrivant en courant. — Ma sœur ! ma sœur ! devine ce que je t'apporte?... un petit lapin blanc que Marguerite a élevé et qu'elle nous donne.

ADÈLE, avec un peu d'embarras. — C'est bien aimable à elle ; montre-le moi. (Elle caresse le lapin.) Comme il a le poil doux ! Oh ! je le soignerai bien.

CÉCILE. — Si tu avais vu comme il gambadait sur l'herbe : nous le poursuivions ; il nous échappait toujours.

ADÈLE. — Et c'est pour cela que vous riiez tant et que vous avez appelé Jean ?

MARGUERITE. — C'est bien dommage que vous n'ayez pas été de la partie, nous nous sommes amusées comme des folles. Mais le plaisir de revoir ma sœur de lait m'a fait oublier mon oiseau. Il faut que je lui donne son déjeuner; il doit avoir faim. (Elle va vers la cage.)

ADÈLE, à part. — Je tremble qu'elle ne soupçonne !...

MARGUERITE. — Mon Dieu ! mon Dieu ! mon oiseau s'est envolé ! (Elle pleure.) Mon Dieu ! un oiseau que j'aimais tant !

CÉCILE, allant à elle. — On le retrouvera peut-être, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, pleurant toujours. — Oh ! c'est impossible, la fenêtre est ouverte. Mon Dieu ! mon Dieu ! il était si gentil !

JEAN, bas à Adèle. — C'est sans doute vous qui l'aurez laissé s'envoler, sans le vouloir; mais je n'en dirai rien. (Haut.) Ne pleure pas comme ça, Marguerite. J'ai vu un nid de fauvettes hier matin dans la haie de l'enclos; j'irai tantôt le chercher et tu auras deux oiseaux au lieu d'un.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme de RANCÉ, LE PÈRE HUBERT.

LE PÈRE HUBERT. — Qu'est-ce qu'il y a donc? Qui est-ce qui pleure ici.

JEAN. — C'est le pinson de Marguerite qui a pris la fuite.

MADAME DE RANCÉ. — Pauvre petite ! Mais comment cela s'est-il fait? Il faut que quelqu'un ait ouvert la cage. (Les enfans se regardent et personne ne répond.)

ADÈLE (à part). — Je suis toute honteuse.

JEAN (à part). — Je le sais bien, moi.

MADAME DE RANCÉ. — Personne ne répond? (à part) Je suis sûre qu'Adèle est la coupable.

LE PÈRE HUBERT. — Allons, allons, c'est un petit malheur. (à Marguerite) Tu l'aimais bien, ton oiseau, petite ; mais on ne doit pas pleurer un jour comme celui-ci.

JEAN. — D'ailleurs, père, je lui ai promis, pour la consoler, des fauvettes qui chanteront encore mieux.

LE PÈRE HUBERT. — *Par ainsi*, point de chagrin ; ne pensons

puisqu'il faire bonne contenance à table, et nous devons tous avoir faim.

MADAME DE RANCÉ. — Vive la campagne pour mettre en appétit! Je me sens l'estomac tout disposé à faire honneur au déjeuner.

LE PÈRE HUBERT. — Bien parlé, madame; justement voici *notre* femme qui l'apporte.

(*La fin au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

ANECDOTE.

C'était à l'époque où Napoléon cherchait à donner le plus de consistance possible à son système de blocus continental. Sa sévérité était extrême et il avait hautement déclaré qu'il n'entendait en aucune façon, revenir sur les décisions qu'il pourrait prendre à ce sujet.

Presque au moment où ses décrets prohibitifs étaient publiés par toute la France, sept bâtimens chargés de denrées coloniales et adressés à la même personne, à un négociant de Bordeaux aussi habile qu'estimé, arrivaient dans les eaux de la Gironde. Ils furent saisis.

C'était toute une fortune que ce chargement; et cette fortune allait échapper à celui qui avait dû compter sur elle, lorsque le commerce de Bordeaux s'émut de sa situation; les autorités même partagèrent cette émotion, car c'était chose grave que la chute d'une maison aussi importante, et elle pouvait entraîner la ruine de beaucoup d'autres. Il fut décidé qu'une députation serait envoyée à l'empereur, et elle dut se mettre promptement en route; le conquérant parcourait alors l'Allemagne à pas de géant. Enfin, elle put le joindre dans une des capitales dont il faisait momentanément son séjour.

Il n'était pas facile d'aborder Napoléon. La députation y parvint cependant, mais elle fut repoussée aussitôt qu'elle fit connaître le sujet de son voyage. L'un des chambellans de service ayant même, le lendemain de cette visite, insisté pour une nouvelle audience, l'empereur répondit par un chandelier jeté presque dans les jambes du malencontreux intermédiaire.

Tout paraissait perdu, lorsque la Providence vint en aide au malheureux négociant qui luttait avec le plus grand courage contre l'infortune et le déshonneur qui le menaçaient à la fois.

Il y avait dans la maison de l'empereur un homme attaché à sa personne, plus particulièrement à son cabinet, un huissier dont la mission se bornait presque au soin de remettre à Sa Majesté, son chapeau, son épée et ses gants. Ce service n'était pas fatigant, mais il prenait tous les momens de celui qui en était chargé. Il lui avait été surtout recommandé de n'adresser jamais la parole à l'empereur.

Cet homme avait été pendant quinze ans dans la famille de l'épouse du négociant dont la position était si cruelle; c'était même à la recommandation de celle-ci qu'il avait obtenu sa place au cabinet de l'empereur. La jeune femme s'en souvint, et lui écrivit pour le supplier de l'aider dans son malheur. Elle lui avait demandé d'essayer de mettre sous les yeux de Sa Majesté un exemplaire du mémoire qui avait été publié à l'occasion de la saisie des vaisseaux de son mari.

« Envoyez promptement les mémoires, madame, avait répondu » le reconnaissant serviteur et comptez sur moi. J'y perdrai pro- » bablement mon avenir, mais l'empereur saura la vérité. »

Un seul moyen de correspondance existait, l'humble et dévoué protecteur s'en servit le jour même où les mémoires lui arrivèrent. Il en placa un exemplaire dans le chapeau de sa majesté. Napoléon l'aperçut, le prit de deux doigts et, sans rien dire, le jeta au feu. Probablement il en fut de même de ceux qui le suivirent. Cependant, au cinquième, l'Empereur se fâcha :

« Qui donc, messieurs, s'écria-t-il en jetant un regard sur tous ceux qui l'entouraient au moment du départ, se permet de prendre ainsi mon chapeau pour une boite aux lettres?

— Moi, sire, répondit l'huissier, mais il s'agissait du salut de mes anciens maîtres, et si vous saviez combien ils sont bons et malheureux!.....

L'empereur ne répondit rien, mais il mit le mémoire dans sa poche.

Le lendemain ordre avait été donné de rendre les 7 bâtiments saisis. Au moment de sortir, Napoléon prit lentement son chapeau des mains de l'huissier, et en souriant, regarda tout aussitôt dans la coiffe. Il n'y avait plus de mémoire,

« C'est bien, ajouta-t-il, ne vous chagrinez plus, vos maîtres n'ont pas à se plaindre de moi! »

L'honnête serviteur allait se jeter aux pieds de l'Empereur, celui-ci l'arrêta par un geste. Mais jamais il ne se sépara de cet homme dont le dévouement silencieux l'avait frappé et lui avait inspiré une bonne action.

CH. D'ARGÉ.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale la veuve du célèbre auteur dramatique, Alexandre Duval, vient d'obtenir une pension de 1,500 fr. Elle conserve en outre son logement à la bibliothèque de l'Arsenal dont son mari était l'un des conservateurs.

—Un arrêt judiciaire a décidé que, pour être instituteur primaire, un diplôme de bachelier-ès-lettres ne peut suppléer le brevet de capacité exigé par la loi du 28 juin 1833 sur l'instruction primaire.

— D'après un ordre ministériel, le cours de philosophie à la faculté des lettres de Strasbourg, professé par M. Ferrari, est provisoirement suspendu.

— M. Girardin, prof. à l'Académie de Rouen, a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences, place vacante par la mort de M. Lullin-Chateauvieux de Genève.

— M. Chevreul, membre de l'Institut, a commencé ses leçons sur le contraste des couleurs le 11 janvier 1842 à une heure précise dans la salle de réception des Gobelins.

1re leçon. Contraste des couleurs ou le point de vue abstrait.

2e id. Contraste sous le point de vue de l'application (*Harmonie des couleurs*).

3e et 4e id. Contraste sous le point de vue de l'application à la *peinture*.

5e et 6e id. Contraste sous le point de vue de l'application aux *tapisseries, vitraux*, etc.

7e id. Contraste sous le point de vue de l'application aux *tissus, papiers peints*, etc.

8e id. Contraste sous le point de vue de l'application à *l'architecture*, etc.

9e id. Contraste sous le point de vue de l'application à *l'habillement*, etc., résumé sous le point de vue de l'esthétique.

— M. G. Mancel, Alph. Leflagnier et Tributien, conservateurs de la bibliothèque de Caen, viennent de découvrir dans les papiers qu'on se disposait de vendre à la livre, plusieurs manuscrits du père André, auteur de l'*Essai sur le beau*; sa correspondance avec les pères Porée, Dutertre, Hordouin, avec Fontenelle, Mallebranche, etc; et enfin un manuscrit autographe de l'abbé de St-Pierre, auteur du *Projet de paix perpétuelle*. Ces manuscrits seront publiés.

— M. Charles Nisard, auteur des traductions de *Martial*, de *Valérius Flaccus*, des *Tristes d'Ovide*, de plusieurs discours de *Cicéron*, a présenté dernièrement au duc d'Aumale les *Histoires philippiques de Justin*. S. A. R. a bien voulu accepter cette dédicace d'un des historiens latins les plus estimés, et encourager le traducteur à persévérer dans l'étude des écrivains sérieux de l'antiquité.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 14. Paraissant tous les Samedis. FÉVRIER 1842.

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

AVIS DÉFINITIF.

Nos abonnés de Paris, qui n'ont pas reçu leur PRIME, peuvent dès ce jour venir la retirer à l'administration du journal ; quant à ceux des départemens, en les prévenant que les expéditions se font journellement et sans discontinuer; nous croyons devoir leur répéter nos premières instructions à ce sujet, c'est à dire qu'ils doivent faire prendre FRANCO le paquet à leur adresse, au plus proche bureau de correspondance des messageries Laffitte et Caillard.

ATNE-TIARE.

I.

Il faisait bien froid ; c'était un soir d'hiver en 1829.

Sous les toits d'une vieille maison de la petite rue Saint-Roch à L...., Pierre Chaney avait loué une mansarde assez grande pour contenir trois lits : le sien, celui de la vieille mère de Marguerite, sa femme, et la couchette d'une petite fille de neuf ou dix ans, qui ne paraissait pas en avoir plus de sept, tant elle était frêle et chétive. Sous un des lits, dans une corbeille d'osier, on voyait quelques pommes de terre à moitié gelées, et sous un autre quelques branches de sarment.

C'étaient là toutes les provisions du ménage. Sur la cheminée se trouvait une vierge de plâtre et un portrait lithographié du bon curé Marion, qui fut longtemps l'ange tutélaire de la petite ville de Franche-Comté qu'habitait Chaney. Plus bas, un souvenir de première communion, et pour pendant une petite gravure, arrachée sans doute à un livre, car on lit au-dessous : *Tout vient à point à qui peut attendre.* Est-ce le hasard qui a fait conserver cette image, comme disent ces bonnes gens, ou ce proverbe qui mêle un peu d'espoir à la résignation ? — Je ne le sais pas.

Je pourrais faire aussi de la poésie avec les toiles d'araignée qui servent de rideaux aux fenêtres de la mansarde, avec le rayon du soleil qui les dore, et la cage suspendue au plafond où chante une petite linotte; ou encore avec le petit passereau qui voltige gaîment par la chambre, ou avec la giroflée jaune qu'arrose Marguerite sur son toit.—Mais nous sommes en hiver 1829, et il fait bien froid !...

La mère de Marguerite dormait sur la seule chaise de paille qu'on possédât, et Pierre Chaney, devant sa petite lampe d'étain, racommodait de vieux souliers. Sa femme l'aidait dans cette chétive industrie, car sans cela Pierre n'aurait pu gagner assez pour tous.

Parfois on lui donnait bien des souliers neufs à faire, mais il était si pauvre, sa demeure si délabrée, qu'on avait peur qu'un jour il ne fût obligé de vendre l'ouvrage confié pour avoir du pain ; et comme on ne se serait pas senti, en pareil cas, le courage de le poursuivre, on n'osait pas céder à la pitié de peur d'en être dupe.

Aussi était-ce rarement que cette bonne fortune arrivait à la pauvre famille.

Ce jour-là, c'était dimanche; un peu de lard aidait à cuire les légumes, et l'on ne manquait pas d'appeler au souper du soir une pauvre voisine, veuve et mère de deux enfans, qui se trouvait, par son isolement, un peu plus bas encore sur l'échelle des misères.

La voisine venait tous les jours filer ou carder sa laine près du

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- FÉVRIER.

LES CAISSES D'ÉPARGNE.

« Le sou donné au pauvre, dit le bonhomme Richard, est le grain de » blé tombé sur une bonne terre ; il rapporte au centuple. » Mais la bienfaisance n'est une vertu qu'autant que celui qui la pratique connaît bien la valeur des choses. Il n'est pas de véritable bienfaisance sans économie : le dissipateur donne pour donner, comme l'oiseau chante pour chanter ; l'homme sage donne avec la conscience du bien que peut produire son aumône.

Albert René, fils d'une pauvre veuve, n'avait que onze ans lorsqu'il fut mis en apprentissage chez un horloger de Paris, nommé Prévot. Cet homme, qui faisait un assez grand commerce et gagnait beaucoup d'argent, était avare et dur.

« Je veux que l'on soit sobre, dit-il à Albert dès le premier jour ; en conséquence tu auras pour déjeûner un morceau de pain. »

L'enfant s'en contenta aisément, car le pain sec avait souvent composé son ordinaire de toute la journée chez sa pauvre mère ; mais la femme de l'horloger, bonne et humaine, lui dit le dimanche suivant, en lui mettant une pièce de vingt sous dans la main :

« Mon ami, voici pour tes déjeûners de la semaine, et si tu continues à être laborieux et docile, je t'en donnerai autant chaque dimanche. »

C'était la première pièce d'argent que le pauvre enfant eût eu en sa possession ; sa joie fut si grande qu'il put à peine remercier sa bienfaitrice; puis, le premier moment passé, il songea à ce qu'il allait faire de ses vingt sous. La tentation fut grande : on pouvait avec cette somme avoir tant de bonnes choses qu'il ne connaissait pour ainsi dire que de nom !

« Bah ! se dit-il enfin, ce serait de la gourmandise, car je n'ai pas faim, et l'heure du dîner approche. »

Puis au lieu de courir chez le pâtissier ou la fruitière, il monta à sa chambre située sous les combles, et il serra soigneusement sa pièce de un franc. Le second dimanche vint, puis le troisième, etc., et chacun amenait une nouvelle pièce de vingt sous au petit trésor qui se grossissait en outre de quelques pourboires que lui donnaient les personnes chez lesquelles on l'envoyait de temps à autre rapporter les pendules et les montres données à réparer; le jour de l'an lui valut en outre d'assez bonnes étrennes. De sorte qu'au bout de huit mois le brave petit apprenti possédait une somme de quatre-vingts francs.

Toutefois Albert n'était pas avare, et s'il éprouvait un vif plai

poèle en fonte de Chaney ; c'était toujours un peu de bois qu'elle épargnait. Ce soir-là elle vint donc avec ses enfans, et le bruit qu'elle fit en entrant réveilla la bonne grand'mère endormie.

« Mère, dit la petite Anne-Marie, qui n'avait pas bougé jusque-là, mère, c'est demain mon jour de naissance, est-ce que les anges ne donneront rien pour moi ?

— Je n'ai plus de bois, dit Marguerite; les anges, cette nuit, ne trouveront pas de bûche à notre poèle et ne pourront rien y laisser. L'enfant fit une petite moue assez triste, et, se tournant vers la vieille : « Puisque je n'aurai pas de pommes rouges demain, dit-elle à l'aïeule, ce soir dis-moi une histoire, veux-tu? » Les enfans de la voisine firent un mouvement de joie, et Pierre Chaney, à qui le tapage des bambins cassait la tête, se joignit à Anne-Marie pour que la mère contât.

La vieille commença alors une tradition du pays, et tous l'écoutaient avec attention ; seulement on voyait de temps en temps une main s'étendre vers la lampe, et se dégourdir le bout des doigts à la chaleur de sa flamme. Quand la bonne mère en fut à l'endroit du récit où de malheureux parens abandonnent leurs enfans qu'ils ne peuvent plus nourrir, Anne-Marie arrêta la conteuse : « Ils étaient donc bien pauvres ? demanda-t-elle. — Pauvres comme nous, répondit-elle indifféremment. » Et le récit continua sans interruption.

A neuf heures, la veillée finit et la voisine se retira.

Anne-Marie ne pouvait s'endormir, pourtant elle avait fait sa prière, et sa mère l'avait embrassée en la couchant, comme tous les soirs. Qu'avait elle donc ? elle pensait à l'histoire de la veillée.

Pauvres comme nous ! Ces mots lui repassaient toujours dans la tête. Avait-elle peur qu'on l'égarât aussi, ou souffrait-elle de savoir sa famille malheureuse ? — Qui sait ? — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était plus pâle en se levant, et ne voulut rien à déjeûner: que pendant bien des jours on fut obligé de l'appeler plusieurs fois pour prendre ses repas, et qu'à l'anniversaire de sa naissance, quand on lui mit des sabots neufs, elle n'osa pas marcher de peur de les user trop vite.

Dans les montagnes du Jura, le dernier jour de l'année, jour de Saint-Sylvestre, est la fête des pauvres; et à cause de cela bien des indigens qui n'ont jamais mendié le font à cette époque, car on ne refuse à personne, au nom du Saint qui s'est fait le parton des plus malheureux. Les enfans surtout sont impatiens de cette journée : pauvres petits ! ce sont leurs étrennes à eux ! Le premier de l'an ne leur apporte rien de ces petits trésors que reçoit l'enfant du riche. Mais le bon Dieu y a pourvu par cette espèce de compensation.

Les petits voisins d'Anne-Marie parlaient chaque soir de ce qu'ils recevraient en aumônes ce jour-là, et de la fête qu'on en ferait en famille; et Marguerite avait souvent regardé sa fille en écoutant les enfans... Anne-Marie ne disait rien, mais elle aurait bien voulu rapporter quelque chose à sa mère le jour de la Saint-Sylvestre; et le matin du 31 décembre, quand elle entendit descendre ses petites amies, prenant une résolution subite, elle demanda la permission de sortir. Les rues de provinces sont assez désertes pour qu'on ne craigne pas d'y laisser les enfans, et d'ailleurs il n'y faisait pas plus froid que dans la mansarde. Marguerite permit donc à Anne-Marie d'aller jouer. La jeune fille court aussitôt sur les traces de ses camarades, et demande à les suivre; mais la crainte de voir partager en trois l'aumône qu'on pourrait peut-être donner à deux fit qu'elles refusèrent : ils étaient si pauvres, ces enfans, qu'Anna-Marie leur eût pardonné cet égoïsme si elle avait pu savoir déjà combien la vie est difficile, mais on n'est indulgent que lorsqu'on a vécu et lutté.

Anne-Marie ne comprit pas, et accusa dans son petit cœur ces enfans qui la repoussaient; elle pleura beaucoup, et, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, elle se dirigea seule vers une porte où d'autres mendians attendaient. On ouvrit, et l'enfant se rangea pour laisser passer cette foule qui tendait les mains vers le seuil hospitalier; quand son tour vint, elle s'approcha toute tremblante. Ses vêtemens n'étaient pas neufs, tant s'en faut, mais ils avaient un air de propreté ; et ses cheveux noirs, tout bouclés sur son cou, encadrant sa petite figure pâle, ses yeux fatigués d'avoir pleuré tout à l'heure, tout cela donnait à Anne-Marie quelque chose de touchant; on ne crut pas qu'elle mendiait. « Que veux-tu ? lui demanda-t-on. — Je ne sais pas, madame; ce que vous voudrez. » Et la voix lui manquait en achevant ces mots. On lui tendit un petit pain blanc à peine entamé, et la porte se referma.

Anne-Marie ne s'était pas munie du petit sac de toile de rigueur, et tenait son pain à la main faute d'aumônière. Elle s'arrêta encore devant une maison où d'autres malheureux attendaient; mais là, on ne distribuait que du pain bis, et une vieille femme apercevant le petit pain que tenait Anne-Marie, le lui arracha. « Tu n'as pas besoin de *lardon savonné* (1), toi, dit la mendiante, tu as de jeunes dents. »

(1) Pain blanc, argot de mendiant.

---

sir chaque soir en comptant son petit trésor, c'est qu'il songeait à l'usage qu'il en pourrait faire, et aux veilles qu'il pourrait bientôt éviter à sa mère ; mais il arriva que celle-ci obtint un emploi dont le produit suffisait à tous ses besoins et même au delà, de sorte que lorsque René lui offrit ses épargnes, elle voulut qu'il les gardât, bien persuadée qu'il n'en pourrait faire qu'un bon usage.

Un jour Albert était dans l'atelier où il travaillait de son mieux, lorsqu'un voisin de son maître entra pour demander sa montre qu'il avait donnée à réparer.

« Eh ! voisin Dubois, lui dit l'horloger, vous voici beau comme le soleil; où allez-vous donc ainsi un jour de travail, et dans la bonne saison encore ?

— Mon cher Prévot, répondit le voisin, qui était cordonnier, je vais prier messieurs de la Caisse d'Epargne de me compter dix-huit cents francs que, depuis sept ans, j'ai amassés sou à sou à cette fin d'acheter un homme à mon fils aîné, qui est de la conscription cette année. Et je vous dirai, à cette occasion, que c'est une admirable institution que celles des caisses d'épargne : grâce à elles, le plus petit ouvrier devient riche sans y penser : on y dépose des *misères*: cela fait la boule de neige; les jours passent, les mois, les années s'écoulent, et un beau jour on se dit : « mais à propos, j'ai deux mille francs là-bas qui vont m'arrondir admirablement. » Et voilà justement ce qui m'arrive : sans la caisse d'épargne, mon fils André aurait été soldat, et il m'aurait fallu des ouvriers pour le remplacer, sans compter que sa mère en serait probablement morte de chagrin.

— Oh ! oh ! fit l'avare horloger, j'aime mieux garder mes épargnes moi-même ; cela est plus sûr.

— Chacun son opinion, voisin, répliqua le cordonnier; tous les goûts sont dans la nature. »

Il sortit, et pendant le reste de la journée, Albert, qui avait entendu ce colloque, ne songeait qu'aux caisses d'épargne. La journée finie, il se rendit chez le voisin Dubois.

« Monsieur, lui dit-il, voudriez-vous bien me dire ce que c'est que la Caisse d'Epargne et l'avantage que l'on trouve à y déposer ses économies ?

— Oui dà, mon garçon, et je te le dirai d'autant mieux que je me le suis fait expliquer par un de mes cousins qui est garçon de bureau à la cour des comptes, un gaillard qui lit les journaux tous les jours, et qui en sait long sur l'article, vu qu'il se trouve planté sur un bon terrain et qu'il sait ouvrir l'oreille à propos. Donc, tu sauras d'abord que la caisse d'épargne est une invention anglaise. Ces gaillards d'anglais, qui ont du bon, quoi qu'on en dise, s'étaient aperçus que les ouvriers, même ceux qui gagnaient le plus, vivaient généralement

Pauvre Anne-Marie ! la vieille ne savait pas qu'elle avait une bonne grand'mère à laquelle elle destinait son petit pain; sans cela elle le lui aurait peut-être laissé. Effrayée de cette voix et de ce geste, l'enfant se sauva à toutes jambes, et ne s'arrêta plus qu'où elle ne voyait personne.

Le soir vint; elle avait reçu cinq ou six sous, en petits liards, et quelques morceaux de pain. Elle se croyait riche, et marchait toute radieuse vers sa demeure; pourtant, au moment d'ouvrir la porte, elle se rappela qu'elle n'avait pas dit le matin ce qu'elle allait faire, et elle eut peur d'être un peu grondée; son petit cœur battit et sa joie s'en alla. Quand elle déposa dans le tablier de sa mère son trésor et son pain, Marguerite comprit et sourit; Pierre comprit et baissa la tête...

On soupa mieux cependant, et Chaney dit après le repas ce qu'il avait coutume de dire chaque fois que le pain n'avait pas manqué :

« Que Dieu donne à manger à ceux qui ont faim. — Qui est Dieu ? demanda Anne-Marie. — C'est celui qui a fait le ciel et la terre, et tout le monde; celui qui entend ta prière le soir et le matin, dit Marguerite. »

LOUISE CROMBACH,
Lauréat du prix Monthyon.

(*La fin au prochain numéro.*)

ORIGINE DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

ANECDOTE COMIQUE.

Jadis fut un vilain (on appelait ainsi dans le bon vieux temps tous les habitans des campagnes) qui, à force d'avarice et de travail, avait amassé quelque bien. Cependant, il ne songeait pas à se marier. Ses amis et ses voisins lui en faisaient souvent des reproches : ils se chargèrent de lui trouver une compagne.

C'était une jeune demoiselle noble et belle mais fort pauvre, ce qui engagea ses parents à la donner au paysan enrichi. Ce mariage ne fut pas heureux. Le mari devint jaloux et colère ; il battait sa femme au moins trois fois par semaine, et de sa rude et lourde main lui appliquait sur la joue de tels souflets, que la marque des cinq doigts y restait imprimée. La pauvrette ne savait que pleurer et se désoler, et, comme elle avait bon cœur, elle pardonnait toujours au méchant, qui promettait chaque fois de se corriger de sa brutalité. Pourtant les semaines se passaient et le paysan continuait son train de vie, ensorte que la dame se tourmentait l'esprit pour trouver un bon moyen de ramener son mari à la raison.

Le hasard la servit à souhait.

Un jour comme elle se désespérait, entre chez elle deux messagers montés chacun sur un cheval blanc : à ce signe, elle reconnut qu'ils appartenaient au roi, et leur donna gîte. En leur apprêtant à manger, bientôt elle apprit d'eux qu'ils cherchaient un médecin habile pour guérir la fille du roi qui depuis huit jours avait une arrête dans le gosier, sans qu'on eût pu l'en délivrer: « La princesse ne mange ni ne dort, ajoutèrent les messagers, et souffre des douleurs incroyables ; le roi qui se désespère, nous a dépêché pour lui amener quelqu'un capable de guérir sa fille : s'il la perd, il en mourra.

— N'allez pas plus loin, reprit la dame, j'ai l'homme qu'il vous faut, grand médecin plus expert qu'Hyppocrate et Galien

— O ciel ! se pourrait il, et ne nous trompez-vous pas ?

—Non, je vous dis la pure vérité : mais le médecin dont je vous parle est un fantasque, qui a particulièrement le travers de ne vouloir point exercer son talent ; et je vous préviens que si vous ne le battez fortement, vous n'en tirerez aucun parti.

— Oh ! s'il ne s'agit que de battre, nous battrons, il est en bonnes mains : dites-nous seulemet où il demeure. »

La dame alors leur enseigne un champ où labourait son mari, et leur recommande le point important. Ils s'arment d'un bâton et piquent vers le vilain, le saluent au nom du roi, et le prient de les suivre.

« Pourquoi faire ? dit-il.

— Pour guérir sa fille. »

Le manant répondit qu'il savait conduire la charrue, et que si le roi avait besoin de ses services en ce genre, il les lui offrait, mais, pour la médecine il protesta sur sa conscience qu'il n'y entendait rien.

« Je vois, dit l'un des cavaliers, que nous ne réussirons pas avec des complimens. — Aussitôt tous deux mettent pied à terre, et frappent à qui mieux mieux sur le dos du prétendu médecin. Le paysan se récrie, mais n'étant pas le plus fort, il promet béir.

Le roi était dans la plus grande inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour et le récit des messagers lui rendent l'espérance. Il conduit le vilain devant la princesse et lui ordonne de la guérir. Le pauvre diable se jette à genoux et jure par tous les saints du paradis qu'il ne sait pas un seul mot de médecine. Le monarque fait un signe, et une grêle de coups pleuvent aussitôt sur

---

ment au jour le jour, sans songer à garder une poire pour la soif, sous le futile prétexte qu'il n'aimaient pas le fruit.

Alors le gouvernement songea à ouvrir des caisses où l'ouvrier pût déposer, jour par jour, semaine par semaine, les moindres épargnes qu'il pouvait faire, avec la promesse d'un certain intérêt, et la faculté de retirer à son bon plaisir tout ou partie de ses fonds. La première caisse de ce genre créée à Londres fit des merveilles; beaucoup d'ouvriers renoncèrent peu à peu à la taverne, et une grande partie des salaires qui allaient se disperser si improductivement et immoralement en débauche, en jeux, en ivrognerie, fut sauvée au profit de leur vieillesse et de leurs enfans. Les bons exemples fructifient toujours ; en 1818, le gouvernement français fonda une caisse d'épargne à Paris; elle est établie maintenant à la Banque de France (1). La caisse reçoit les dépôts tous les dimanches; elle ne reçoit pas moins de un franc et pas plus de cinquante francs par semaine de chaque personne,

L'intérêt de 4 pour cent est réglé tous les ans et ajouté au capital pour reproduire des intérêts. Ainsi, pour commencer à être rentier, il n'en coûte que la bagatelle de vingt sous. Veux-tu en essayer, garçon?

— Oh ! de tout mon cœur, M. Dubois.

— Tu as donc quelques pièces de vingt sous en réserve?

— J'ai maintenant cent quinze francs !

— Diable ! mais c'est un fort beau denier : je n'en avais pas autant à la fin de ma première année ! Dimanche, mon garçon, je te conduirai à la Banque de France !... »

Il fut fait comme il avait été dit, et Albert persévérant dans sa bonne résolution, son petit capital grossit rapidement : il fit la boule de neige, selon l'expression du brave Dubois.

Cependant l'horloger Prévôt, malgré, ou peut-être même à cause de son avarice, s'était laissé entraîner dans des opérations hasardeuses; il emprunta à de gros intérêts pour remplir ses obligations. Le chagrin que des pertes lui causèrent altérèrent sa santé, et il s'en fallait encore d'un an que Réné eût achevé son apprentissage, lorsque son maître mourut, laissant des dettes que son fils et sa veuve ne pouvaient éteindre qu'en vendant leur établissement.

« Mon pauvre enfant, disait un soir la veuve à son fils en pleurant, nous n'avons plus rien à espérer ; en faisant argent de tout ce dont je puis disposer, il me faudrait encore seize cents francs pour satisfaire tous les créanciers, et personne ne consentira à nous prê-

(1) Des caisses d'épargne, à l'instar de celle de Paris, sont maintenant établies dans toutes les villes de France les plus importantes.

les épaules du vilain. « Grâce! grâce, s'écrie-t-il, je la guérirai, sire, je la guérirai ». La princesse était devant lui, pâle et mourante, la bouche ouverte; elle lui montra le siège et la cause du mal, tandis qu'à ses côtés on lui montrait le bâton. Il n'y avait donc pas à balancer. « Le mal est dans le cou, se dit-il, si je puis la faire rire, l'arrête sortira peut-être, essayons. » Il demanda qu'on allumât un grand feu, et qu'on le laissât seul avec la princesse.

Tout le monde retiré, il la fait asseoir, puis il s'étend le long du feu, et, simulant toutes les manières du singe, le voilà qui de ses ongles noirs et crochus commence à se gratter et à s'étriller la peau, en faisant des contorsions et des grimaces si plaisantes que la princesse, malgré ses douleurs, ne peut y tenir. Elle part tout-à-coup d'un bruyant éclat de rire, et de l'effort qu'elle fait l'arrête lui saute hors de la bouche. Il la ramasse, court à la porte et s'écrie d'un ton doctoral : « Sire, la voici ! »

Les caresses du roi et de riches présents furent la récompense du vilain.

Il voulut ensuite retourner à sa chaumière; mais il fallut rester : une foule de courtisans se présentèrent dans l'espoir d'être guéris. Notre homme refuse; le bâton est levé de nouveau, et lui de promettre de guérir tout le monde jusqu'à la dernière servante.

Mais comment faire? c'était le difficile.

Resté avec les seuls malades, il leur parla ainsi : « Mes amis, je ne sais qu'un moyen de vous rendre la santé; c'est de choisir le plus malade d'entre vous, de le jeter dans le feu, et quand il sera consumé, de prendre les cendres pour les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens, mais il est sûr, et je réponds après cela de votre guérison sur ma tête. Voyons, quel est le plus malade? Alors, il se met en devoir de l'interroger; mais tous se lèvent aussitôt avec précipitation, et, se disant guéris, se hâtent de fuir.

Débarrassé par cette ruse de son rôle de docteur, le vilain ne resta pas longtemps à la cour; et, de retour au village, il était si bien corrigé que sa femme n'eut plus qu'à se louer de la courtoisie de son mari.

Cette aventure, fort ancienne, passa de bouche en bouche, et de siècle en siècle, jusqu'à ce que Molière, le premiers des auteurs dramatiques de la France en fit le sujet d'une de ses excellentes comédies.

LE VIEUX CONTEUR.

L'ORGUEILLEUSE CORRIGÉE,

Comédie en un acte, pour jouer en famille.

(*Suite et fin.*)

PERSONNAGES :

Mme de RANCÉ.
CÉCILE, } ses filles.
ADÈLE, }
LA MÈRE HUBERT.
LE PÈRE HUBERT.
JEAN, } leurs enfans.
MARGUERITE, }
UN LAQUAIS, personnage muet.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de paysans aisés : tables, chaises, miroirs; une cage renfermant un oiseau; une fenêtre ouverte.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MERE HUBERT.

LA MERE HUBERT. — Eh bien! Marguerite, la table n'est pas encore mise? Eh! vite, vite! Marguerite et Jean arrangent la table et placent les couverts) C'est qu'il ne faut pas manger froid, dit le proverbe.

LE PERE HUBERT, avançant des chaises. — Allons, madame, obéissons à la ménagère. Où désirez-vous vous placer?

MADAME DE RANCÉ.—A côté de vous, monsieur Hubert.

CÉCILE.—Et moi entre Marguerite et Jean. (Tout le monde s'assied.)

LA MERE HUBERT, souriant. — Ma fine! madame, vous ne serez pas trop bien traitée : ce n'est pas un repas de bourgeois, c'est un repas de campagnards; et, avec ça, quand on est pris au dépourvu,..

MADAME DE RANCÉ. — Que dites-vous donc, ma bonne madame Hubert? Il y a presque du luxe; et tout cela a si bonne mine!

CÉCILE, mangeant.—Oh! cette omelette au lard est excellente!

JEAN, à Adèle.—Vous ne mangez pas, mademoiselle Adèle?

ADELE.—Je n'ai pas grande faim, et puis le lard est si lourd pour l'estomac!

LE PERE HUBERT, souriant.—Si vous aviez marché et sauté comme mademoiselle Cécile, ça vous paraîtrait moins indigeste...Ah! quand nous faisions la guerre en Espagne, nous étions bien heureux de trouver du cheval ou de la chèvre à mettre sous la dent, et c'était plus lourd, je vous en réponds.

CÉCILE.—Comment, vous avez mangé du cheval?

LE PERE HUBERT.—C'est que ces coquins d'ennemis fuyaient devant nous comme si le diable les eût emportés, et pas plus de vivres dans leurs maisons que sur ma main. Nous avons plus d'une fois, faute de mieux, fait bouillir les semelles de nos souliers. (A Adèle, qui mange en faisant la grimace). Ah! vous y prenez goût à la fin. Buvez un petit coup, ça facilitera la digestion. (Il verse à boire à tout le monde,)

MADAME DE RANCÉ, après avoir bu. — Voilà un bon petit vin. Il est de votre cru?

LE PERE HUBERT. — Oui, madame, et de l'avant-dernière récolte.

CÉCILE. — J'aime mieux ce vin-là que le vin de Paris, il n'est pas frelaté au moins.

ADELE. — Oui, mais il est sûr, en revanche.

MARGUERITE, qui s'est levée et qui tient un grand plateau. — J'apporte quelque chose qui plaira davantage à mademoiselle Adèle.

CÉCILE. — Oh! oh! de la crème fouettée! du caillé! une tarte aux fruits.

LA MERE HUBERT, découpant et servant. — J'espère que mon café

---

ter cette somme, car maintenant on sait que nous sommes pauvres.

— Seize cents francs! s'écria Albert Réné, qui, du coin où il travaillait, avait entendu ces paroles; il ne vous faudrait que seize cents francs pour garder cet établissement?

— Pas davantage, mon ami; mais cela est énorme dans la position où nous nous trouvons. Aurais-tu quelques économies, mon brave Réné?

— Eh! ma bonne mère, dit le fils Prévôt, quelles économies voudrais-tu que ce pauvre garçon eût faites sur ses vingt sous par semaine?

— Ah! dit Albert tout rayonnant de joie, vous ne savez pas encore tout ce qu'on peut faire avec vingt sous; eh bien! je vais vous le montrer. »

Et il courut chercher son livret de la caisse d'épargne constatant qu'il possédait alors près de dix-huit cents francs.

« Brave enfant! dit la veuve en le pressant sur son cœur, j'accepte cette somme; mais dès aujourd'hui tu cesseras d'être apprenti pour devenir notre associé. »

Réné accepta avec joie; l'argent fut retiré de la caisse d'épargne; dès le jour suivant, l'ex-apprenti prit la direction de l'établissement, et comme il connaissait la valeur des choses, il fit une fortune rapide. — Albert Réné est aujourd'hui l'un des notables commerçans de Paris, et il est arrivé à ce résultat sans cesser d'être l'un des hommes les plus économes et les plus bienfaisans de notre époque.

L. LEFÈVRE.

Le sieur Caillebotte, de Bellefontaine, consacrait, depuis plusieurs années, ses faibles ressources à l'instruction de l'un de ses enfans, doué des plus heureuses dispositions. Instruit des sacrifices faits, dans un but si louable, par cet estimable père de famille, le Roi a daigné lui accorder un secours de 200 francs applicable à l'éducation de son fils. Conformément aux bienfaisantes intentions de Sa Majesté, cette somme, mise à la disposition de M. le sous-préfet de Mortain, vient d'être employée au paiement d'une partie de la pension du jeune Caillebotte au collége de St-Lô, où il est allé achever ses études, après avoir suivi, avec un succès remarquable, les cours de celui de Mortain.

sera bon aussi : il n'y a point de chicorée au moins. (Tout le monde boit le café.)

MADAME DE RANCÉ. — J'ai déjeuné mieux que chez Velour .. (On entend de la musique.) N'entends-je pas des instrumens?

JEAN, se levant. — C'est la musique de la Fête-Dieu! la procession va passer.

CÉCILE. — Oh! allons voir la procession!

ADELE. — Je voudrais bien la voir aussi, maman!

MADAME DE RANCÉ. — Allez tous ensemble, mes enfans; mais gardez-vous bien de la foule, crainte d'accident : je vous attendrai ici.

LE PERE HUBERT. — Je les accompagnerai, madame, et il n'y aura rien à craindre.

LA MERE HUBERT. — C'est qu'on rencontre quelquefois dans le village des bêtes à cornes et des chevaux qui ne sont pas trop bien élevés. (Elle sort emportant la desserte.)

LE PERE HUBERT, se levant. — A moi, jeune troupe. (Il s'éloigne avec les enfans.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE RANCÉ, seule. — Le caractère d'Adèle m'inquiète. Quel ton de hauteur! quel orgueil puéril! Ah! Dieu le sait, je ne lui en donne par l'exemple; je fais tout au contraire pour la corriger. Vingt fois, aujourd'hui, j'ai été sur le point de la faire lever de table; mais je n'ai pas voulu me fâcher, cela aurait affligé ces bonnes gens; cependant tant de fausse fierté doit les offenser et je veux leur en témoigner mon chagrin.

SCÈNE XIV.

LA MEME, LA MERE HUBERT.

LA MERE HUBERT. — Votre cocher est à la porte, il m'a demandé si madame était prête et je lui ai répondu qu'il était bien pressé.

MADAME DE RANCÉ (souriant). — Vous voulez donc me retenir prisonnière. Je partirai quand nos enfans seront de retour. A propos, ma chère nourrice, j'ai des excuses à vous faire du manque de procédés d'Adèle.

LA MERE HUBERT. — Vous badinez, madame. C'est tout naturel; on ne se gêne pas chez son père nourricier. C'est de l'étourderie, voilà tout.

MADAME DE RANCÉ. — Non, c'est de l'impolitesse, et je prétends qu'elle s'en désaccoutume. Ah! que vous êtes heureuse, madame Hubert, d'avoir des enfans si doux, si obéissans!

LA MERE HUBERT. — Pourtant mademoiselle Cécile est un petit ange.

MADAME DE RANCÉ. — Cécile est une charmante jeune personne, cela est vrai; mais combien sa sœur me cause de tourmens! (On entend un cri du dehors.) Quel cri! si c'étaient mes filles... (Elle va à la fenêtre.) Oh ciel! Adèle poursuivie por un taureau furieux!... Il va l'atteindre! Elle est perdue!... ma fille est perdue! (Elle tombe sur une chaise.)

LA MERE HUBERT, s'élançant vers elle. — Ah! Sainte Vierge! Quel malheur! quelle désolation! C'est si traître, les taureaux... Bonne Sainte Vierge!

SCÈNE XV.

LES MEMES, LE PERE HUBERT, ADÈLE, CÉCILE, JEAN, MARGUERITE.

LE PERE HUBERT, accourant le premier. — Rassurez-vous, madame, elle n'a point de mal.

ADELE, se jetant dans les bras de sa mère. — Ma chère maman!

MADAME DE RANCÉ, l'embrassant à plusieurs reprises. — Ma fille! tu m'es rendue!

CÉCILE. — Grâce à son frère de lait, maman. Il s'est jeté entre Adèle et l'animal, au risque de périr lui-même, et, par ce trait de courage, il est parvenu à lui faire prendre la fuite.

MADAME DE RANCÉ, prenant les mains de Jean. — Brave et courageux enfant! tu es aussi mon fils,

LA MERE HUBERT. — Ah ça! comment cela est-il arrivé?

CÉCILE. — Comme nous approchions de l'église, nous avons aperçu un troupeau de bétail qui rentrait dans son étable. Le père Hubert nous a crié de nous mettre de côté, et nous l'avons fait. Adèle seule n'a pas tenu compte de cet avis. Son châle rouge a effrayé le taureau et il s'est mis à la poursuivre.

MADAME DE RANCÉ. — Quelle imprudence, Adèle.

ADELE, vivement. — Oh! maman, je sens combien j'ai eu tort de vous causer ce chagrin.

MADAME DE RANCÉ. — Je n'ai pas la force de te gronder, et cependant combien tu le mériterais! Tu n'as fait aujourd'hui que des sottises. Tu as été vaine, pleine d'orgueil, dédaigneuse; tu as privé Marguerite de son oiseau; tu as mis tes jours en danger par une désobéissance coupable : et ce Jean, que tu traites avec tant de hauteur, tu le vois, c'est lui qui t'a sauvé la vie en exposant la sienne.

ADELE, attendrie. — Pardonnez-moi, ma chère maman, je vous en prie. Je changerai, je me corrigerai, je vous le promets. Et comme j'éprouve le besoin de témoigner ma reconnaissance à Jean et à Marguerite, je vous demanderai de m'accorder une grâce...

MADAME DE RANCÉ. — Quelle grâce, ma fille?

ADELE. — C'est de les conduire tous deux à Paris, pour passer quelques jours avec nous.

CÉCILE. — Oh! je vous en prie aussi, maman!

MADAME DE RANCÉ. — Certainement, si leurs parens ne s'y opposent pas, je vous l'accorderai bien volontiers.

MARGUERITE, avec joie. — Nous irons à Paris!

JEAN, sautant. — Et en belle voiture encore!

LE PERE HUBERT. — Mais ils vont vous embarrasser, madame.

MADAME DE RANCÉ. — Non, non; ils viendront, c'est convenu. Nous les prendrons en revenant de Gollan I. Adieu, mes chers amis, il se fait tard et la calèche nous attend depuis longtemps. A ce soir.

ADELE, pressant la main Jean et de Marguerite — A ce soir!

CÉCILE, de même. — A ce soir.

JEAN, gaîment. — Et nous n'oublierons pas le joli lapin blanc.

L. AUQUIER.

FIN DE *l'Orgueilleuse corrigée.*

L'ORANGE DE JAFFA.

Un philosophe rapporta de ses voyages ce souvenir qu'il garda comme leçon et ne relut jamais sans plaisir.

« Les derniers rayons du soleil dardaient au dessus de l'horison quand je sortis de Jaffa. C'était l'heure propice pour jouir de la brise délicieusement parfumée des mille jardins plantés autour de cette ville. Un portique de marbre attira mon attention. C'était le débris magnifique de quelque vieux temple servant alors d'entrée à de suaves enclos dont une haie impénétrable de figuiers et d'aloës formait l'unique palissade. L'air était doux et chaud, chargé des senteurs du jasmin et du citronier; attiré par ce charme, je passai sans obstacle à travers le portail de l'ancien temple, et me trouvai dans une étendue fraîche, verdoyante, couverte d'arbres fruitiers surgissans des hautes herbes avec la plus riche profusion. Nul pied d'homme ne semblait avoir précédé le mien dans cette belle solitude.

Tandis que j'étais en suspens sur la direction que j'allais donner à ma promenade, mon oreille fut frappée par les sons bizarres et lents d'une musique turque. J'allai droit vers les sons qui s'élevaient d'une vaste pelouse moins couverte d'arbres, au milieu de laquelle coulait une fontaine. Sur la margelle de cette fontaine murmurante étaient étendus de riches tapis persans, où siégeait un vieillard vénérable entouré de nombreux esclaves. L'un d'eux, à quelque distance, jouait d'un instrument sauvage dont il accompagnait le chant le plus monotone que j'aie entendu de ma vie.

Le vieillard tenait de sa main gauche un livre de poésie arabe, et de la droite le tube serpenté de sa pipe syrienne. Il me salua dès qu'il m'aperçut sans s'émouvoir ni se lever, portant sa main à son cœur avec toute la dignité de l'Orient.

Je m'excusai d'être entré aussi librement que je l'avais fait, ce qui ne l'empêcha pas de m'accueillir avec une cordialité sereine, m'invitant à partager son tapis et à fumer sa pipe; ce que je fis, sincèrement touché de tant de politesse. Après avoir satisfait longuement sa curiosité sur les armes et les chevaux des Européens, délices de ces belliqueuses contrées, la voix solennelle du muezzin flottante dans l'air s'élança vers nous des minarets de Jaffa.

Le soleil alors était couché; à peine si de loin en loin quelque cigale perdue dans les herbes encore brûlantes, jetait son adieu strident au jour. Un silence de paix s'étendait partout et préparait la terre au sommeil. Mon hôte et ses serviteurs commencèrent immédiatement leurs ablutions dans la fontaine, et, s'agenouillant du côté de la Mecque, répétèrent à voix haute leurs prières accoutumées; après quoi se levant comme fortifié par ce moment auguste, le vieux aga, — c'était son rang, — me pressa de jouir de la fraîcheur du soir en l'accompagnant autour de son vaste jardin.

Comme il me devançait pour me guider dans ce délicieux labyrinthe, il cueillit une orange et tirant un riche couteau de sa ceinture de cachemire, il coupa le fruit en deux, m'en offrit la moitié et jeta l'autre loin de lui. Trois fois il repéta cette céré-

monie qui excita ma surprise ; et lui, parut à la fin désireux de savoir mon opinion sur ses oranges qui étaient exquises.

J'en louai de bon cœur les qualités admirables, le goût, la saveur que j'estimai sans égale, mais je ne pus m'empêcher d'exprimer mon étonnement de voir perdre une portion si considérable d'un fruit si parfait.

« Effendi ! répliqua le turc avec un grave et gracieux sourire, aux amis, nous donnons seulement le côté du soleil. »

MADAME DESBORDES-VALMORE.

LA FILLE SAVOYARDE.

L'hiver a tout détruit : les fleurs et la verdure,
Les papillons sont morts à son souffle fatal;
Le ruisseau du vallon a perdu son murmure
Et coule emprisonné dans ses flots de cristal.

Le ciel n'est plus joyeux, ni la terre coquette,
Aux champs tout est silence, et le long du grand bois,
Je n'entends plus chanter le linot, la fauvette;
Toi seul, petit enfant, as conservé ta voix.

Mon Dieu ! comme il fait froid. Ton vêtement de bure,
En lambeaux et noirci, tient à peine sur moi.
Pauvre ! je veux t'aider à braver la froidure;
Entre et viens te placer au foyer près de moi.

J'ai du pain, j'ai du lait, contente ton envie;
Ma mère le permet, mange, pauvre petit.
La tienne n'est point là pour veiller sur ta vie,
Et ce soir, près du sien, tu n'auras pas ton lit.

Mais tu ne chantes plus; de tes longs cils de soie,
Une larme a coulé sur ta tremblante main.
Pardon, je t'ai parlé de bonheur et de joie,
Toi, qui n'as pour abri que le creux du chemin !

Tu chantais ? Je comprends. Ah ! c'était donc pour elle,
Pour ta mère ; tu veux, revenant au pays,
Lui porter quelques sous, une jupe nouvelle,
Puis, un peu de ce pain que l'on mange à Paris.

Car, on m'a dit souvent, l'enfant de la Savoie
Nourrit ses vieux parens du fruit de ses labeurs;
Dès qu'il sait marcher seul, par le monde on l'envoie...
Sont-ils noirs comme toi, les petits ramoneurs?

Je n'ai pas peur, pourtant, viens, tu seras mon frère;
Dans mon lit nous aurons de la place pour deux;
En nous serrant bien fort, ta marmotte, j'espère,
Pourra, tout près de toi, dormir si tu le veux.

PAULINE HERMENT.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA BATAILLE DE HASTINGS.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensay, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtemens courts, et leurs cheveux étaient rasés ; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchans. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous ; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva, des voix crièrent : « Dieu nous garde ! Voilà un mauvais signe ; » mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous? quelle chose vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains, et par la splendeur de Dieu, aussi loin qu'elle puisse s'étendre, elle est à moi, elle est à vous. » Cette réparlie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres; des corps de soldats parcoururent la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leur demeure, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises des cimetières qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands qui voulaient *gaaigner* comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à Yorck, blessé et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire saxon. Il se mit en marche vers le Sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattans et de les conduire à Londres. Les milices de l'Ouest vinrent sans délai ; celles du Nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais serait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait violé autrefois la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agens secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que dans quatre jours, le fils de Godwin (1) aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop prompt dans ses mouvemens, n'attendit pas les quatre jours; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue comme celle qui, une fois déjà, lui avait procuré la victoire, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des corps de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui leur semblait, à ce qu'ils disaient, marcher comme un furieux. Le saxon, prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour ils racontèrent avec étonnement qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume que de combattans du côté des Anglais. Il avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parceque les Anglais avaient coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit. « Ceux que vous avez trouvés, dit-il, en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils

(1) Harold.

valent. » Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays pour affamer les étrangers. « Moi, répondit Harold, que je ravage le pays qui s'est confié à ma garde! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause. »

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, à mettre l'intérêt au dessus de la fierté personnelle, et à ne risquer le jeu de la force qu'après le jeu de la ruse, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine appelé Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou de se démettre de la royauté en faveur du Normand, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat. » Il était loin de manquer de bravoure, mais il croyait n'avoir point le droit de jouer à la loterie du duel la royauté du peuple anglo-saxon. Guillaume, sans se rebuter du refus du roi des Anglais, lui envoya de nouveau le moine normand auquel il dicta ses instructions dans les termes suivans : « Va dire à Harold que s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras, devant tous ses gens, qu'il est un parjure et un menteur (1), que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés de la bouche du pape, et que j'en ai la bulle. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entreregardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un prit alors la parole : « Nous devons combattre, dit-il, quelqu'en soit pour nous le danger, car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à accepter et à prendre, comme si notre roi était mort; il s'agit de bien autre chose. Le Normand a donné nos terres à ses capitaines, à ses cavaliers, à tous ses gens, et la plus grande partie lui en ont déjà fait hommage; ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles; tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendans, pour nous enlever le pays de nos ancêtres; et que ferons-nous, où irons-nous quand nous n'aurons plus de pays? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix ni trève ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour se passa dans l'allée et le retour de ces messages inutiles. C'était le dix-huitième jour depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York; la marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. On vit arriver parmi ces derniers Leofric, chef de l'Abbaye de Petersborough, près d'Ely, (riche monastère qu'on surnommait emphatiquement la ville dorée), ainsi que l'abbé du couvent de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient choisi leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller à Londres chercher de nouveaux renforts pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait le jeune homme, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints; pourquoi t'aventurer aux hasards du combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice, car nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc seuls livrer bataille; tu nous secourras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras. » A ces paroles, touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie : trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

(*La suite au prochain numéro*).

AUGUSTIN THIERRY.

(1) Dans sa première jeunesse, Harold se trouvant à la cour de Guillaume, s'était laissé arracher par surprise la promesse de seconder le duc dans ses projets sur l'Angleterre.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

IX.

DESTRUCTION DE LA VILLE DE CARTAGO. — VOLCANS ET TREMBLEMENS DE TERRE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — EXEMPLES DE LEURS EFFETS. — LE VÉSUVE ET L'ETNA.

Sur l'espèce de langue de terre ayant à l'ouest l'Océan pacifique, et à l'est la mer des Antilles qui fait partie de l'Océan atlantique; sur cette langue de terre, dis-je, qui unit l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, se trouve l'ancien royaume de Guatimala, dont les diverses provinces forment aujourd'hui une république sous le nom de *confédération de l'Amérique centrale*. Cet état est traversé par une chaîne de montagnes qui sont une continuation des cordilières de l'Amérique du sud, et se prolongent du côté du nord dans le Mexique. Quelques pics de cette chaîne de montagnes s'élèvent à dix mille pieds, et du haut de ces sommités on peut voir la mer de part et d'autre. De même que les cordilières, les montagnes de Guatimala sont sujettes aux éruptions volcaniques, et les contrées qui s'étendent au pied de la chaîne ont à redouter non seulement les explosions de ces volcans, mais encore les effroyables tremblemens de terre qui précèdent ou accompagnent les explosions, et se font sentir quelquefois très loin. Aussi, peu de pays ont éprouvé autant de ravages par suite des éruptions volcaniques et des tremblemens de terre que l'état de Guatimala, l'ancienne capitale même, désignée maintenant sous le nom de Guatimala la vieille, ou l'antique, et qui avait le malheur d'être située entre deux volcans appelés, l'un le volcan d'eau, parcequ'il laissait échapper quelquefois des torrens d'eau bouillante, et l'autre le volcan de feu, parcequ'il en sortait des flammes et des laves brûlantes! Cette ancienne capitale a été détruite deux fois au moins par ces deux voisins redoutables, et on a bâti plus loin la nouvelle Guatimala qui est maintenant la principale ville de la Confédération.

La petite ville de Cartago, située sur la rivière du même nom, dans la province de Costa-Ricca, c'est à dire de la côte riche, vient d'éprouver le sort de l'ancienne capitale. Selon le rapport des journaux, un tremblement de terre se faisant sentir en même

temps qu'un volcan situé à trois quarts de lieue de la ville lançait du feu, de la fumée et des cendres, a renversé cette petite ville qui déjà avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur, et ne contenait que quelques milliers d'habitans. Dans ces contrées si souvent exposées aux ravages provoqués par des causes souterraines, les tremblemens de terre, malheureusment très fréquens sont précédés ordinairement d'un roulement sourd comme celui d'un tonnerre lointain, ou d'une espèce de craquement sinistre qui sert d'avertissement aux habitans pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes. D'ailleurs lorsqu'un volcan aussi proche se couvre de fumées et de cendres, les habitans doivent s'attendre à quelque chose d'extraordinaire, et trembler pour leurs propriétés établies au pied de la montagne. Aussi aux premiers symptômes alarmans de l'éruption volcanique, les habitans de Cartago s'étaient hâtés de quitter leurs demeures pour se réfugier dans les campagnes, où leur vie au moins fut en sûreté. Il paraît pourtant qu'une quarantaine de personnes n'ont pas pu ou voulu se décider à quitter leurs foyers; celles-là ont été ensevelies sous les ruines des édifices, et si toutes n'ont pas péri, elles ont été au moins grièvement blessées. Combien de villes, surtout dans l'Amérique méridionale ont éprouvé les mêmes désastres que Guatimala et Cartago! qui ne sait que plusieurs fois Lima, capitale du Pérou, a été détruite en partie par des tremblemens de terre? cette ville ne connaît pas les orages; mais en revanche elle connaît trop bien les tremblemens de terre; il ne se passe pas d'année sans qu'elle en éprouve quelques-uns, surtout au commencement de l'été, lorsque les vapeurs qui remplissaient l'air viennent à disparaître. On a gardé la mémoire des plus violentes de ces secousses, dont la dernière, ayant eu lieu en 1828, renversa plusieurs édifices publics et beaucoup de maisons, et fit périr un millier d'habitans. Cependant loin de perdre courage, les survivans ont chaque fois rebâti leur ville, et repris avec l'insouciance habituelle aux populations des climats chauds, le train de leurs affaires et de leurs plaisirs, oubliant promptement le passé, et comptant sur un avenir plus heureux.

On dirait que la vallée de Quito, située sous l'Equateur, repose sur un immense foyer volcanique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les feux souterrains s'y font jour par plusieurs cratères très élevés, tels que le Cichincpha, le Cotopaxi et le Tunguragua. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ces trois volcans qui vomit des laves.

Moins fréquemment ébranlé que le Pérou et le pays de l'Equateur, le Chili, traversé également par la longue chaîne des Andes ou Cordilières, a pourtant eu aussi ses catastrophes. En 1819 un tremblement de terre renversa d'abord la grande église, et huit jours après, les autres édifices de la ville de Copiapo, située auprès de la mer et entourée de mines d'argent et de cuivre. Des secousses continuèrent avec moins de violence, il est vrai, pendant près de six moins; de légères secousses se font sentir dans cette contrée presque tous les mois.

Nous sommes plus tranquilles en Europe; il n'y a que les habitans voisins du Vésuve, près de Naples et de l'Etna, en Sicile, qui aient à craindre quelquefois pour leur sûreté. Vous savez que le Vésuve qu'on a tant de plaisir à visiter lorsqu'il est tranquille, a eu autrefois des explosions terribles, et que dans le premier siècle de l'ère chrétienne, l'énorme masse de cendres brûlantes jetée du dehors du cratère, a enseveli les villes d'Herculanum et de Pompéï avec une partie de leurs habitans qui n'avaient pas eu le temps de fuir et au nombre desquels fut Pline le naturaliste qui, emporté par le désir d'étudier la nature, s'était hâté d'accourir sur les lieux afin d'analyser les phénomènes de l'explosion.

Ces pluies de cendres brûlantes tombent aussi autour des volcans de l'Amérique méridionale. Dans la vallée de Quito, elles ont quelquefois obscurci l'air au point de changer le jour en nuit, et ce qui est plus extraordinaire, les masses de cendres y ont été quelquefois accompagnées d'eaux boueuses, de coquilles, et même de poissons. On cite surtout une pluie de ce genre qui tomba en 1698 lors de l'écroulement d'une très haute montagne au nord du Chimborazo. Tout le pays d'alentour fut couvert alors de boue et de poissons.

Après avoir lu ces détails, vous demanderez peut être quelle en est la cause, et comment il peut sortir d'une terre qui paraît n'être composée que de sables de roches et de toute sorte de minéraux; comment, dis je, il en peut sortir des moyens de destruction si terribles? Pour expliquer ces effets singuliers, il faut jeter un coup-d'œil sur l'intérieur de la terre, et sur ce qui s'y passe, autant du moins que nous pouvons pénétrer dans ces secrets. C'est ce que nous essayerons de faire dans une autre causerie.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance du Roi, une chaire spéciale pour l'enseignement de l'Ecriture Sainte est créée à la Faculté de théologie de Lyon; et par arrêté du ministre, M. l'abbé Vernanges occupera cette chaire.

— M. Laurens, principal du collége d'Alais (Gard), est chargé de l'enseignement historique en remplacement de M. Tranchan, appelé à d'autres fonctions.

— De nombreuses nominations de maîtres d'études ont eu lieu dans les collèges royaux des départemens.

— La faculté de droit de Grenoble a fixé à trois le nombre des sessions d'examen pour l'année scolaire; celle de Poitiers a fixé à cinq le nombre des mêmes sessions.

— Un rapport sur l'état de l'instruction publique en Algérie présente les résultats les plus favorables.

—Des médailles d'argent et de bronze ont été distribuées aux instituteurs et institutrices primaires de dix départemens (Basses Pyrénées, Landes, Hautes-Pyrénées, Charente, Vendée, etc., etc.)

— M. Bouillet, proviseur au collége royal Bourbon, vient de déposer entre les mains du maire du 1er arrondissement une somme de 1,707 f. 60 c. provenant d'une collecte faite dans ce collége au profit des pauvres.

— Les élèves du collége royal de Nantes ont consacré au soulagement des indigens une partie de l'argent reçu pour leurs étrennes.

— Mme la baronne Gros vient de léguer à la ville de Toulouse, patrie de son mari, les objets suivans: 1° un tableau représentant un sujet mythologique; 2° un portrait de Gros peint par lui-même; 3° les palettes qui ont servi au peintre pour peindre la coupole de Ste-Geneviève et le tableau des pestiférés de Jaffa; 5° la palme et la couronne qui furent déposées au Salon de 1804 sur ce dernier tableau.

— M. l'abbé Cauchet a fait pratiquer, à Etretat, des fouilles qui ont déjà mis à nu environ trente mètres de la muraille d'une *villa* romaine. On a déjà trouvé un sarcophage d'enfant, deux médailles du Haut-Empire et divers instrumens de ménage.

— L'ambassadeur de Danemarck près la cour de France a remis à M. Jal, historiographe de la marine, une médaille d'or dont Christian VIII a honoré l'éditeur de l'*Archéologie navale*.

— M. de Castellane, arrivé dernièrement à Paris après une exploration scientifique de l'Amérique septentrionale, vient généreusement d'offrir au Jardin-des-Plantes toutes les collections d'histoire naturelle formées par lui durant cinq années de voyages entièrement exécutés à ses frais. Il se prépare en ce moment à une grande expédition, à travers le continent de l'Amérique méridionale, particulièrement destinée à explorer les régions dans lesquelles les nombreuses branches de l'Amazone prennent leur source et qui n'est encore indiqué sur les meilleurs cartes que par les mots du pays *inconnu*. Avant son départ, il publiera un résumé de ses importans travaux, dans l'autre Amérique, que nous savons être en ce moment sous presse.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 15. Paraissant tous les Samedis. FÉVRIER 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

QUATRIÈME PARTIE.

§ Ier.

Le Plancher des Vaches.

UAND les marins, dans leur langage parfois grotesque et toujours plein de franchise, parlent de la terre, c'est le plus souvent sous la dénomination originale mais bien significative de *plancher des vaches.*

Je la foulais donc tout de bon sous mes pieds cette bienheureuse terre, — que je n'aurais pas dû quitter, et sur laquelle j'aurais pu, comme les autres, faire ce qu'on appelle son chemin, si —coupable paresse ! —je n'avais pas fait fi des leçons de M. Babylas.

Certainement, oui : car d'où dérivaient tous mes guignons, mes malheurs ? sinon de mon incapacité bien flagrante en ce qui touchait les notions fondamentales de cette instruction première, sans laquelle on ne saurait, — je ne dis pas s'élever dans une supériorité, — mais même arriver à rien de ce qui a nom sur l'immense échelle des conditions sociales.

Ah ! c'était parbleu bien le temps et le lieu de me lamenter et de dire mon *meâ culpâ !* quand je ne devais être en souci que des embarras de ma présente situation.

« En route ! » fit le commandant, après qu'on eût hissé l'embarcation sur terre. — « Vous autres, prenez les coffres à provisions. » Puis, se tournant vers moi : « Toi, je te charge de ma valise. » Et il me posta sur les épaules le volumineux sac de toile qu'il baptisait de la sorte. — « Maintenant, suivez-moi tous... et qu'on se tienne bouche close !... »

La lune, s'étant dégagée d'un épais groupe de nuages, montrait en plein le disque mat de sa transparence argentée ; autour d'elle et partout les cieux brillaient comme autant de vers luisans des milliers d'étoiles. Une légère et tiède brise se jouait, à petit bruit, à travers les feuillages sous lesquels nous passions, en courbant la tête.

Nous cheminâmes une heure durant, toujours à pas de loup et sans échanger une syllable ; de telle sorte que notre petite troupe, dans son allure silencieuse et morne, ressemblait moins à une caravane qu'à un funèbre convoi.

Enfin nous touchions au terme de la route. Il fut fait une halte au devant d'une habitation d'assez lugubre apparence. C'était comme un amas de rochers sans ouverture distincte, enfouis presque entièrement au milieu de grands arbres touffus qu'on eût dit placés là pour en dérober la vue à tout œil étranger.

En présence de cet édifice, il me souvint tout à coup que, dans nos campagnes de Saint-Médard, il y avait une sorte de vieille ruine, de laquelle nous autres enfans nous n'approchions jamais qu'avec crainte, et que nous désignions par le nom de *Château du Diable.* Ce rapprochement involontaire qui se fit dans mon esprit me fit galoper dans l'imagination une foule de visions sataniques et terrifiantes.

Aux trois coups que le commandant frappa cavalièrement à une espèce de lucarne, répondit une voix humaine dont l'accent, quoique féminin, n'était pas de ces plus mielleux.

Sur le *Qui est là ?* de la dame, maître Sabredache entonna l'énumération de ses noms, titres et qualités, et je vis s'ouvrir

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- FÉVRIER.

LE COCHON DE LAIT.

FAIT HISTORIQUE.

Ce soir revient s'offrir à ma muse falote
Sur un sage monarque un trait dont je prétends,
Pendant que le vent siffle et que l'hiver grelotte,
De mes jeunes amis égayer les instans.

Joseph (1) est mon héros. Ce prince philosophe,
Des abus grand frondeur, et qui du genre humain
Se piquait de connaître et de juger l'étoffe,
Se plaisait quelquefois, seul, et dès le matin,
Sous un simple uniforme et sans insigne vain,
A parcourir les champs. L'étiquette glacée,
Le gênant appareil, cette foule empressée
De très humbles valets, de fades courtisans,
Souvent sont pour les rois des fardeaux si pesans !

Un jour donc que Joseph à la naissante aurore,
Dans un wiski léger traîné d'un seul coursier,
Franchissait ce Prater que le Viennois adore,
A ses yeux se présente un bon vieil officier
Qui, la canne à la main, mais d'un pas encor leste,
Et fredonnant gaîment un antique refrain,
Semblait se diriger vers un hameau voisin.

«Nous prenons, il paraît, tous deux même chemin :
Voulez-vous partager ma voiture modeste ?
D'un air affable et franc lui dit le souverain.
—Monsieur, en vérité, l'on n'est pas plus honnête ;
J'accepte volontiers.» La voiture s'arrête ;
On monte, l'on prend place, et voilà tête à tête
Le prince et l'officier jasant et cheminant.

— Peut-on vous demander, monsieur le lieutenant,
Où vous portez vos pas dans cette promenade ?

(1) Joseph II, empereur d'Allemagne, frère de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI.

promptement devant nous l'étroit battant d'une porte dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence.

§ II.

La Caverne.

Nous entrâmes tous dans cette singulière demeure dont l'intérieur bizarre répondait parfaitement à son bizarre aspect du dehors.

C'était un emplacement d'assez grande dimension, autour duquel s'élevaient des murailles jaunâtres, moitié bois, moitié cailloux et boue, et que surmontait en guise de toiture une manière de charpente de hangar, façonnée d'une grande quantité de poutres de toutes les grosseurs, qui se traversaient en tous sens, et aux quelles on voyait pendre, en grand désordre, une infinité d'objets de toutes sortes et de toutes conditions, comme en un bazar ou une baraque sur champ de foire. — Ici des marchandises, là des armes; d'un côté des vêtemens divers, de l'autre des munitions de guerre et des provisions. — Je jugeai que ce devait être l'entrepôt enfouisseur où les forbans entassaient les produits de leurs rapines.

Le jour ne devait jamais pénétrer dans ce lieu, puisqu'on ne lui fournissait pas d'issue, et cela à dessein, je pense. Aussi la lampe fumeuse qui éclairait de sa lueur équivoque, devait brûler la nuit et jour.

On devine facilement l'impression fâcheuse que fit sur mon esprit le sombre aspect de cet intérieur caverneux, avec tout son attirail de mauvais augure.

La dame du logis avait une figure de vieille bohémienne. Elle jargonnait dans un patois franco-espagnol, auquel il m'était impossible de rien comprendre.

Après quelques dispositions préparatoires, mes gens s'attablèrent, et se mirent à gloutonner et à ingurgiter de belle sorte. On me passa ma portion du festin et, sans plus s'inquiéter de ma présence, on me laissa, dans le coin où je m'étais tenu dès l'entrée, me reposer de mes fatigues, abandonné que je fus promptement à un sommeil réparateur et bienfaisant.

Mon sommeil ne fut cependant pas de trop longue durée, car le bruit des verres qui s'entre-choquaient, au milieu des éclats de rire de la troupe, aux trois quarts avinée, me tira de mon engourdissement.

Je ne relevai pas la tête, mais je prêtai attentivement mes deux oreilles aux propos des buveurs, et c'est là, au milieu de leur conversation bruyante et désordonnée, que je pus recueillir les notes qui m'instruisirent sur lieu de ma résidence actuelle. Voici donc ce que j'appris.

Quand *l'Escargot* fut si malencontreusement attaqué et mis en capture par ces malfaiteurs, nous longions les côtes du Brésil; encore quelques jours et nous touchions à Rio-Janeiro, le lieu de notre destination. — Le capitaine Sabredache ayant, comme on l'a vu, perdu tout espoir de ressaisir sa proie, à jamais engloutie dans la mer, après avoir louvoyé, ainsi que je l'ai dit, dans la direction de ces mêmes côtes, avait descendu l'Océan jusqu'à la Terre de Feu, doublé le cap Horn, le point le plus méridional de l'Amérique, était entré dans la mer du Sud, puis avait enfin abordé la terre près la pointe dite Langua de Baca, où nous avions débarqué la veille.

Nous étions présentement en avant dans les terres, à quelques lieues de Coquimbo, dans la république du Chili. Ce pays qui n'est pas le *Pérou*, n'en est pas moins riche de mines d'argent et d'or.

J'aurais bien voulu en apprendre davantage, mais le sommeil ne m'en laissa pas le loisir, car, cédant enfin à son influence, quoique vivement aiguillonné par une curiosité justement intéressée, mes yeux et mes oreilles se clorent tout d'un coup.

Je dormis, ma foi! à poings fermés et du sommeil des justes; si bel et si bien que quand j'entrouvris paresseusement les paupières, le soleil avait déjà fait les deux tiers de sa course. Aussi, au sortir de ma léthargie je me trouvai remis, leste et dispos, comme si toutes mes douleurs n'eussent été qu'en rêve.

§ III.

De Mal en Pire.

Les Forbans n'étaient plus au logis.

La vieille dont j'ai parlé tout à l'heure me restait, ou plutôt je lui restais; car elle me fit comprendre, par des demi-phrases cousues de mots français et espagnols, que les brigands avaient fixé ma résidence auprès d'elle, et que j'allais être désormais sous sa dépendance et à ses ordres.

Bientôt j'eus à faire la connaissance d'un nouveau visage.

La gardienne de la maison n'habitait pas seule, ainsi que je l'avais cru d'abord. Elle avait auprès d'elle et à son service un petit vieillard dont la physionomie et les allures avaient bien de quoi effrayer; mais j'en avais tant et tant vu depuis huit jours, et de plus repoussants encore, que je restai calme et rassuré en présence de celui-ci. Son nom était Papagayo.

Papagayo donc, avec ses soixante-dix ans, était, ni plus ni moins, d'une taille égale à la mienne; il portait de longs bras tellement disproportionnés à sa stature que, pendants, il en avait jusque sous les mollets. Deux petits yeux ronds et d'un noir de

---

— Je vais, non loin d'ici, chez un vieux camarade
Habitant la campagne, où je suis ajourné
Avec quelques amis pour un bon déjeuné:
C'est là sur ce coteau qui domine la route.
—Et ce bon déjeuné, c'est du cale sans doute?
—Mieux que cela, monsieur.—La tranche de jambon?
—Mieux que cela, monsieur.—La dinde ou le chapon?
—Mieux que cela, monsieur —La perdrix, la bécasse?
—Mieux que cela, monsieur. —Ma foi, cela me passe...
Il faut donc que ce soit... le fin cochon de lait?
— Vous l'avez dit, monsieur. Et sans être indiscret,
Ne pourrais-je, à mon tour, demander à connaître
Votre grade aux combats: capitaine peut-être?
—Mieux que cela, monsieur.—Major ou quartier-maître?
—Mieux que cela, monsieur.—Colonel, général?
—Mieux que cela, monsieur —Ah diable! maréchal?
—Mieux que cela, monsieur.—Mais qui pouvez vous être?
Cela me passe aussi... Seriez-vous l'empereur?
Car après maréchal...—Vous l'avez dit, monsieur.

Le bonhomme, à ces mots, confus de l'aventure,
Avec émotion s'excuse de son mieux,
Et va au souverain adresser ses adieux.

Non pas, lui dit Joseph; restez dans ma voiture:
Je veux en être aussi. Votre cochon de lait
Me donne un appétit!... Mais nous, le secret!
Vous me présenterez, sous un prétexte honnête,
Comme un de vos amis ou bien comme un parent
Arrivé de l'armée et chez vous depuis peu,
Amenez-moi sans façon pour être de la fête.

De nul des conviés Joseph n'étant connu,
(Chose assez surprenante et pourtant véritable).
Le *parent* sans soupçon par l'hôte fut reçu.
Le fin cochon de lait se trouva délectable;
Maints flacons du meilleur furent tirés du sable:
Chacun dit son couplet, puis tous, en belle humeur,
Par plus d'un rouge bord tostèrent l'empereur.
Joseph en fit de même; il chanta, fut aimable,
Et confessa le soir, au palais de retour,
Qu'il avait plus joui du plaisir de la table
Et passé mieux son temps qu'aux banquets de la cour.

(UN CÉLÈBRE POÈTE ÉTRANGER.)

jais brillaient immobiles dans leurs orbites, semblables à ceux d'un hibou. Sur son visage d'un teint olivâtre, ressortait une barbe blanche et touffue comme un perce-neige épanoui sur un pot de terre cuite, et pour couronner l'œuvre, une bosse des plus proéminentes surmontait le dos de ce singulier personnage.

Quelle horrible nécessité, grand Dieu! que celle où je me trouvais placé. Quoi! être contraint de passer sa vie en compagnie de deux créatures aussi disgraciées et d'une apparence tellement surhumaine, qu'on les prendrait plutôt pour deux monstres vivants!

C'est d'un côté une vieille édentée, décrépite et malpropre, acariatre et brutale, injuste et méchante peut-être!.. et d'autre part, c'est un hideux individu, mais si laid et si difforme qu'on se sent frissonner à son abord. — Si le premier baragouine quelques mots à grand peine intelligibles, il n'y a pas possibilité pour moi de comprendre ni d'être compris du second.

Parbleu! pensai-je, avec le regret dans le cœur, MM. les forbans, auraient bien dû me laisser en leur compagnie. Mieux vaudrait cent fois avoir à faire à tous les Sabredache du monde et à leurs acolytes qu'à de semblables épouvantails! — Qu'attend-t-on de moi dans cette caverne; quel dessein a-t-on conçu sur ma personne; à quoi suis-je donc réservé; quelle sera ici ma destinée?

Je n'eus pas longtemps à attendre pour être en grande partie, fixé à cet égard. Dès ce jour même je sus à quoi m'en tenir sur les charges de mon emploi, et le train de vie que j'allais mener. Car, m'ayant chargé comme un mulet d'une somme de paquets de toutes sortes, la vieille Ladrona (il est temps que je dise son nom), m'enjoignit de la suivre. Il n'y avait pas à dire non. J'obéis à son commandement et nous partîmes, laissant Papagayo au logis, pour aller à Coquimbo, la ville la plus voisine, vendre les objets que je transportais sur mon échine.

Ce manège-là se faisait à peu près quotidiennement, et me prenait ma grasse matinée. Quant au reste du jour, je le passais en compagnie du petit vieillard, dans les campagnes environnantes où il me menait, en maraude, à la découverte de toutes espèces de provisions, soit de bouche ou autres.

§ IV.

Le Chili.

C'est dans ces petites excursions que j'eus occasion de me renseigner un peu sur ce qu'était la contrée où ma mauvaise étoile m'avait conduit. Et je peux dire que je n'ai pas encore vu un coin de la terre comparable à celui-ci, tant pour la fertilité du sol, que pour la richesse du climat. En effet, c'est d'une part un ciel magnifique où se montre constamment un soleil chaud et plein de vie, sous lequel on voit éclore et progresser une végétation des plus abondantes.

Là, point de hameaux ni de villages comme dans nos campagnes de France. Le pays est habité, en grande partie, par des Indiens de couleur cuivrée, qui campent isolément dans des cabanes. On y récolte en abondance des vins, du chanvre et du blé. Les mines d'or et d'argent y sont en grand nombre.

Oui, vraiment, on extrait là du sein de la terre, de l'or et de l'argent de la même façon que chez nous j'avais vu tirer les pierres des carrières, et voilà surtout qui me fit ouvrir de grands yeux! J'avais bien ouï parler des mines d'or, mais je m'étais contenté de prendre cela pour une merveilleuse invention des faiseurs de contes. Et, pourtant, en y réfléchissant un peu, j'aurais dû me dire que toute chose ayant un principe, et l'or étant, il devait nous venir de quelque part : n'est-il pas vrai?

Certes, je n'étais point ambitieux, ni cupide, aucun désir des richesses ne s'était formé sérieusement en moi, et cependant, un je ne sais quoi, plein d'attraction, me poussait le plus souvent du côté des mines, dont nous n'étions du reste qu'à courte distance. Quand je faisais, au préjudice de mes travaux d'habitude, une petite escapade pour mes menus plaisirs, c'était par là que je venais passer mon temps.

Il faut dire aussi que j'avais fait là la rencontre d'un ouvrier mineur, français comme moi, avec qui j'aimais à venir m'entretenir.

Mes hôtes eurent connaissance de mes susdites promenades : et Papagayo m'ayant suivi un jour, ils apprirent ainsi le motif qui me faisait porter mes pas dans cette direction avec une préférence si bien marquée.

Je fus, pour ces causes vertement grondé, et étrillé par deux fois sur les épaules, des mains calleuses de la vieille Ladrona; on m'enjoignit même de plus, sous peine d'être garotté comme un chien, de ne donner aucune suite à mes excursions clandestines.

J'en pris parti, et avec d'autant plus de raison, que dès cet instant, on ne me laissa plus une minute de liberté : je ne marchai dorénavant qu'accouplé à l'un de mes maîtres.

§ V.

Une pomme de discorde.

Il y avait déjà trois mois environ que je menais ce train de vie; mais il ne m'avait pas fallu tout ce temps pour m'apercevoir du peu de bonne intelligence qui régnait entre mes affreux compagnons, dont à force de l'entendre, j'avais fini par comprendre ou à peu près le difficile jargon. Ils montraient à l'égard l'un de l'autre une méfiance sans bornes, se chicanaient continuellement, et se contrariaient à plaisir. Bien mieux, quelquefois ils allaient jusqu'à se menacer du poing, et se prendre aux cheveux ou à la gorge.

Voyez un peu! je ne me doutais guère que c'était moi la cause principale de ces dissensions et de ces guerres domestiques! mais chacun des deux antagonistes prit le soin de m'en instruire, sans le vouloir peut être, en son particulier.

Et quand je connus le mot de l'énigme, ma situation me remémora certaine fable que mon parrain Babylas m'avait mainte fois lue.

J'étais absolument placé-là comme l'âne aux mains des deux larrons :

L'un voulait me garder, l'autre voulait me vendre.

On va voir comment je parvins à les mettre d'accord. Qui voulait me vendre? c'était la senora, car elle comptait faire bon bénéfice de mon trafic. Papagayo, au contraire, tenait beaucoup à ce que je restasse au logis, car dès mon arrivée je l'avais remplacé dans ses charges les plus pénibles, n'eût-ce été que le charroi de chaque jour à Coquimbo dont, grâce à moi, il se trouvait allégé, — et qui était bien le fait d'une bête de somme.

En résumé, l'un et l'autre, on peut en juger, dans leur manière de voir étaient tout bonnement guidés par l'unique intérêt personnel.

Comptant bien tirer profit de ces prétentions diverses sur ma propriété individuelle, je laissais faire sournoisement mes hôtes, en les flattant chacun dans l'espoir qu'il nourrissait.

§ VI.

A trompeur trompeur et demi.

Maître Papagayo voyant qu'il n'était pas précisément le plus fort dans la lutte, tourna ses batteries sur un autre point, et voulut jouer au plus fin avec la vieille. Mais favorisé par le hasard je sus bien heureusement à temps déjouer ses projets.

Le hasard fit donc que je me trouvai, je ne sais par quelle circonstance, caché derrière un taillis au moment même où tout près de moi mon rusé compère topait avec un riche Indien sur le marché de ma personne, pour lui être livrée dans deux jours en un lieu indiqué, et contre valeurs convenues. On le voit, il voulait ainsi prendre les devans et donner le change à sa compagne, car devinant bien qu'il n'aurait pas sur elle la victoire, et que tôt

ou tard celle-ci ferait commerce de moi, autant et mieux valait, s'était-il dit sans doute, que lui me vendît à son bénéfice privé. On eût pu plus mal raisonner que cela.

J'eus bien garde de laisser rien soupçonner à personne du secret que j'avais surpris.

Et quand arriva le délai du deuxième jour fixé pour la vente, lorsque mon dit Papagayo vint me prendre pour faire la chasse de l'après-midi, je me disposai à lui obéir en grande hâte ; cependant comme je savais bien où je courais, je pris le temps d'être précautionneux, je veux dire que je fouillai à discrétion dans le placard de la caverne où je savais trouver quelque objet d'une utilité ou d'un besoin indispensable afin de ne pas m'embarquer sans biscuit.

Nous partîmes. Chemin faisant Papagayo se révéla à moi sous une nouvelle face : jamais je ne l'avais vu si gai, si amical, si empressé avec moi : c'était un tout autre caractère. Le malin rusait habilement et ne se doutait guère que je savais à quelle intention avaient lieu toutes ces singeries ! — c'est ainsi qu'on amadoue l'animal qu'on veut apprivoiser.

Moi, toujours à mon affaire, je ruminais dans ma petite cervelle quelque plan favorable à mon affranchissement, tant du joug sous lequel je courbais journellement la tête que de l'esclavage où l'on se proposait de me jeter ce jour même.

(*La suite au prochain numéro*).

A. BOUCHÉ.

L'INCONSTANCE.

Sur les bords écumans des fleuves
Qui roulent des flots et des cris,
Des vieillards, des enfans, des veuves
Pleurent leur asile en débris.
La cime d'arbre est le refuge
Que l'homme dispute aux oiseaux,
Et la voix morne du déluge
S'éteint par degré sous les eaux.

L'ange des détresses humaines
Recueille ces vagissemens,
Ces sanglots, ces chutes soudaines
Des villes sur leurs fondemens.
Aux sourds craquemens des collines,
Mêlant nos lamentations,
Il souffle aux oreilles divines,
Le chant de deuil des nations.

Mais bientôt la terre s'essuie :
D'autres bruits changent son accent :
C'est l'arbre courbé sous la pluie,
Qui frémit au jour renaissant :
C'est le marteau, c'est la truelle,
Qui rebâtit le nid humain ;
C'est l'or abondant qui révèle
L'aumône en sonnant dans la main !

L'ange de la céleste joie
Passe, emportant au créateur
Ces bruits que le bienfait renvoie
A l'oreille du bienfaiteur ;
Il en forme un concert de graces
Qui dit au Seigneur irrité :
« Ton déluge n'a plus de traces
» Sur un globe de charité. »

A. DE LAMARTINE.

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

LE PATRE LIMOUSIN.

Le Limousin est un pays de mœurs patriarchales, dont les braves et laborieux habitans savent se contenter de peu et se soumettre à la volonté de Dieu qui a fait de cette province l'une des moins riches de la France. Là, point de ces plaines immenses couvertes de moissons ondoyantes, point de ces riches champs de froment qui s'étendent à perte de vue, mais de rares vallées où l'on cultive le maïs et le sarrasin ; de hautes montagnes, couvertes de châtaigniers dont le fruit tient lieu de pain au plus grand nombre des habitans, et dans quelques cantons d'abondans pâturages.

Comme tous les montagnards, les Limousins sont forts, courageux, infatigables; accoutumés au travail dès leur plus tendre enfance, ils apprennent de bonne heure à se passer de tout secours étranger et à payer de leur personne dans les circonstances difficiles.

L'un des derniers jours du mois de janvier 1842, le temps étant beau, quoique bien froid encore, et le soleil radieux, le jeune Antoine Bomela, du hameau de Boylac, à deux lieues de Saint-Yrieix, était sorti avec son troupeau de moutons, pour le conduire dans certains endroits dont le soleil avait chassé la neige. Antoine était un jeune garçon de dix ans et demi, à l'œil noir, à la démarche hardie, qui aimait le travail et ne connaissait pas la peur; aussi, quoique les loups fussent abondans dans le canton, et que, depuis six semaines, il eût été question de divers accidens fort graves dus à ces féroces animaux, le jeune Bomela ne laissa pas de s'aventurer fort loin du hameau. Une chose augmentait sa confiance, c'est qu'il était accompagné du fidèle Tripatte, excellent chien qui devait son nom à un accident qui l'avait privé de l'usage de l'une de ses pattes, ce qui ne l'empêchait pas d'être vif, alerte, ardent, courageux, et surtout fort intelligent. Tripatte n'en était pas à son coup d'essai avec les bêtes féroces de la contrée, et de ses diverses rencontres, il était toujours sorti avec les honneurs de la guerre. La réputation de Tripatte s'étendait à plusieurs lieues à la ronde, il était bien accueilli partout, et il se montrait de plus en plus digne de sa belle renommée. Antoine avait donc raison de compter sur ce brave compagnon, et il y comptait si bien, qu'à la nuit tombante, il se trouvait encore à près d'une demi lieue du hameau.

— Allons, Tripatte, s'écria-t-il tout à coup, serre les rangs et partons.

Mais Tripatte ne paraît pas, Antoine siffle, appelle... peine inutile ! Et voilà qu'après quelques instans, des hurlemens terribles se font entendre sur la lisière d'un petit bois situé à une portée de fusil du brave petit garçon, puis à ces hurlemens succèdent les aboiemens du chien. Plus de doute ! Tripatte est aux prises avec quelque ennemi terrible. Antoine s'élance aussitôt vers le lieu d'où partent les cris ; il arrive, et voit son chien luttant contre un loup énorme ; l'infortuné Tripatte est renversé, le loup le tient à la gorge, il va l'étrangler. Antoine n'hésite pas un instant ; son bâton d'une main et son couteau ouvert de l'autre, il s'élance sur le loup et, d'un bras assuré, il le frappe à la tête; l'arme se brise, mais l'animal qui se sent blessé, abandonne le chien pour se jeter sur l'enfant. Antoine, qui tient par le milieu le manche de son couteau auquel il reste un tronçon de lame, fait bonne contenance, et au moment où l'animal arrive sur lui la gueule béante, il lui plonge son poignet ainsi armé jusqu'au fond de la gorge.

« A moi ! Tripatte » crie-t-il en même temps.

A ce cri, le chien, quoique grièvement blessé, se ranime; il se relève, bondit autour du loup ; à son tour il le saisit à la gorge, parvient à le renverser, et l'étrangle.

« Bravo ! Tripatte ! » crie l'enfant dont le bras est ensanglanté.

Et le plaisir que lui cause la victoire l'emportant sur la douleur de ses blessures, il casse une branche d'arbre, en fait un hart qu'il attache au cou du loup, et à l'aide duquel il traîne ainsi l'animal, tandis que Tripatte, maintenant le troupeau, le pousse vers la ferme.

Cependant le père et la mère Bomela commençaient à être vivement inquiets du petit Antoine, et déjà le père se disposait à sortir pour aller au devant de lui, lorsqu'il vit arriver Tripatte tout sanglant et hors d'haleine.

« Bon Dieu ! qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il.

—Ce n'est rien, père !... répondit le petit Antoine qui arrivait presque en même temps ; seulement voici un mangeur de moutons qui a voulu goûter à la chair de chrétien, et ma foi, je lui en ai fait passer l'envie !... Mère, ajouta-t-il en montrant son bras dans les chairs duquel les dents du loup avaient pénétré profondément, mettez, s'il vous plaît un peu de toile là-dessus, et donnez à manger à Tripatte, qui ne l'a pas volé, le brave animal ! »

En un instant tous les habitans de la ferme furent rassemblés, et ils n'en pouvaient croire leurs yeux, à l'aspect de cet énorme loup que le courageux enfant avait traîné jusqu'au seuil de la porte charretière. C'est qu'en effet, il était difficile d'imaginer comment un si jeune garçon avait pu sortir vainqueur d'une lutte aussi terrible. Pourtant il fallut bien se rendre à l'évidence, et afin que rien ne manquât au triomphe du petit Bomela, il se rendit le lendemain, avec son père à la préfecture de Limoges pour y toucher la prime accordée à toute personne qui détruit une bête féroce.

Le préfet s'étant fait raconter l'aventure voulut présenter le petit Antoine à sa famille et à toutes les personnes de distinction qui se trouvaient à la préfecture. Accueilli, fêté par tout le monde, notre pâtre retourna chez lui comblé de présens, et partout dans les villages voisins de la ferme où il passa, il eut le plaisir d'entendre crier : « Bravo !... Vive Antoine, le tueur de loups ! »

UNE INSTITUTRICE.

ANNE-MARIE

II.

(*Fin.*)

Les enfans réfléchissent plus qu'on ne le suppose ; encore neutres dans la vie d'action, le mouvement des choses humaines ne les absorbe pas, et rien ne les distrait quand ils regardent les belles fleurs et ces globes de feu qui se promènent dans le ciel. Combien de suppositions ne font-ils pas à propos de tout cela ! ce qui le prouve, c'est leur naïve crédulité pour toutes les magies des contes de fées ; le palais de cristal dont les murs brillent comme des soleils, et les oiseaux bleus qui parlent, tout cela n'a rien de plus merveilleux pour l'enfant que les étoiles du paradis et le petit papillon des plaines.

Anne-Marie s'était rappelé souvent que Dieu avait fait cela ; mais les hommes ? ceux qu'elle avait vus étaient si pauvres et si sales... Un accident vint interrompre le cours de ses réflexions : l'aïeule tomba malade, et, pour épargner un peu de temps à Marguerite, l'enfant fut installée au chevet de la grand'mère, afin de prévenir ses besoins et de lui donner à boire. Faible et maladive elle-même, on ne pouvait l'employer à rien encore et l'on attendait le beau temps pour l'envoyer à l'école de la doctrine chrétienne.

Le médecin qui fut appelé était celui du bureau de charité, et, outre les remèdes qu'on pouvait prendre gratis à ce bureau, on avait encore accordé un bouillon, chaque jour, pour la malade.

Anne-Marie fut chargée d'aller chercher ce bouillon à la maison de charité, et tous les matins elle allait l'attendre, avec d'autres mendians ou indigens, sur un escalier à la porte d'une cuisine. Ce qu'elle entendit, ce qu'elle vit de ces mendians, n'était pas fait pour la réconcilier avec les hommes, et un petit événement vint lui rappeler ce qu'elle n'avait déjà que trop sur le cœur, les petits voisins et la veille du jour de Saint-Sylvestre. Voici le fait : un malheureux ayant manqué à la distribution, son pot de bouillon resta ; ce fut à qui l'aurait ; le plus prompt s'en empara ; mais, au bas de l'escalier, un autre prit une pierre et la lança contre le vase, qui fut brisé du choc ; le bouillon se répandit et brûla la pauvre petite Anne-Marie, qui était tout près : aux cris de l'enfant, les deux mendians oubliant leur querelle se mirent à rire.

Mille accidens de ce genre furent subis par notre amie ; parfois on la battait pour lui faire répéter des mots qu'elle ne comprenait point. Un jour, on voulut lui couper les cheveux, parce qu'elle les avait plus longs que ceux d'une autre enfant pauvre : c'était une mère qui peut-être manquait de temps pour soigner sa fille, et souffrait à voir la chevelure bouclée d'Anne-Marie. Il est trop vrai que l'on devient souvent mauvais quand on est impuissant ! Si Anne-Marie avait dit tout cela à sa mère, elle ne serait plus retournée à la maison de charité ; mais alors il aurait fallu que sa mère perdît son temps : elle se taisait.

Elle se taisait, mais son petit corps si frêle succomba, et elle tomba malade aussi. La nuit, elle faisait des rêves qui l'effrayaient, et elle appelait sa mère ; quand elle la voyait près d'elle, elle souriait rassurée, en lui disant : « Ils ne viendront pas me prendre ici les hommes ! » Marguerite ne comprenait pas et l'embrassait.

Un jour elle lui demanda une petite boîte dans laquelle, une semaine auparavant, elle avait mis en pleurant un petit écureuil, mort de faim ou de froid. En ouvrant la boîte, elle vit courir des vers sur le pauvre animal mort ; elle regarda encore si vraiment ces vers vivaient, puis elle s'écria tout haut : « Ah ! je le savais bien que le bon Dieu n'avait pas fait les hommes ? Ils se sont faits tout seuls comme ces vilaines bêtes que je n'avais pas mises dans ma boîte ! le bon Dieu a fait les anges et les pommes d'or du paradis, et les belles choses qui sont sur les chemins, voilà tout ! » Pierre Chaney sourit de cet étrange babil, puis, craignant qu'il n'y eût du délire au cerveau de l'enfant, il courut chez le médecin. Anne-Marie avait en effet de la fièvre.

Si son père l'avait interrogée, il aurait su la cause de tout cela, mais, entraîné par les soucis de la vie, on passe sans faire attention aux curiosités et aux étonnemens de l'enfance. Et puis, comment l'homme du peuple, qui ne pense plus guère depuis qu'il agit, répondrait-il aux questions si lucides et si profondes des enfans ? Si quelqu'un avait dit à Anne-Marie ce qui avait faussé et égaré l'esprit de ces mendians, et qu'on lui eût parlé de tout ce que les hommes avaient fait de bon et de beau sur la terre, on lui eût épargné bien des chagrins.

Mais les desseins de Dieu devaient s'accomplir.

Anne-Marie croyait donc tous les hommes semblables à ceux qu'elle avait rencontrés, et si parfois sa famille lui paraissait ne pas ressembler aux autres, elle pensait que le bon Dieu l'avait peut-être envoyée pour la défendre des méchans, et dans sa prière elle en remerciait Dieu.

Sa mère voulut l'envoyer à l'école chrétienne, mais elle eut peur des petits mandians, et refusa ; elle était si pâle, si souffrante toujours, qu'on n'osa la contraindre, et Marguerite, faute de livre, lui apprit à connaître ses lettres sur un alphabet dont elle se servait pour marquer le linge. Ne sachant à peu près que cela, la bonne femme ne pouvait lui en enseigner davantage ; pourtant quand l'enfant allait chercher quelque chose chez l'épicier, et qu'on enveloppait les objets dans du papier

imprimé, elle cherchait à reconnaître la forme des lettres, et sans s'en douter elle sut presque lire couramment au bout de quelque temps.

Le froid avait cessé, et, comme il arrive toutes les années à cette époque, les indigens tombaient malades. Tant qu'on lutte contre les privations de l'hiver, on conserve un peu de vigueur, mais du jour où l'air devient tiède et où les travaux recommencent, la réaction de tout ce que l'on a souffert amène fatalement une crise ; et ce jour-là on se lève avec le front mouillé, les membres engourdis, et l'on n'a plus de force que pour se traîner à l'hôpital. La rigueur de la saison augmenta encore ce fléau, et cette année-là, riches et pauvres en furent atteints.

Un voisin de Pierre Chaney fut porté à l'hôpital, et ce fut Anne-Marie qu'on envoya chaque jour savoir de ses nouvelles.

Cette fois elle était bien heureuse de cette mission dont elle avait eu peur d'abord. Il faut dire la vérité, ce n'était pas tout-à-fait l'idée d'être utile qui la rendait contente; ce qui l'attirait, c'était la joie qu'elle trouvait à se sentir dans ces grandes salles, où l'air et le jour entrent à pleines fenêtres.

Dans la petite ville natale de l'enfant, ce que l'on peut trouver de mieux distribué, de plus vaste, de plus splendide même, c'est, à mon gré, l'Hôtel-Dieu. Les longues galeries couvertes de l'édifice, qui environnent l'intérieur d'une grande cour fermée par une grille de fer, ressemblent assez aux cloîtres d'un monastère ; j'ignore si ce n'en fut pas un.

Une propreté élégante règne dans les salles, où les lits sont rangés de manière à laisser au milieu le plus d'espace possible; on y voit de grands poêles de faïence sur le marbre desquels sont posés des vases de fleurs artificielles, et le long des murs se trouvent des niches décorées de mille ouvrages ingénieux en verre filé, et entourées de mousses vertes ; ce qui les fait ressembler à de petites grottes d'où sortiraient des filets d'eau claire. Quelques tableaux sont suspendus en face des fenêtres, et pour s'harmoniser avec les ornemens de ce palais du pauvre, le costume des hospitalières est tout ce qu'on peut inventer de plus gracieux. C'est une robe bleu d'azur et un tablier blanc; le voile de mousseline blanche, élevé en pointe au sommet de la tête, et retombant en deux bandes sur les épaules comme deux ailes repliées, donne à ces jeunes sœurs je ne sais quoi de suave et de mystique.

Qu'on me pardonne cette longue description: enfant du pauvre aussi, je partage naïvement l'admiration de ma petite Anne-Marie. Quel bonheur de courir dans le grand pré qui se trouve derrière l'hôpital! d'aller jusqu'à l'oratoire, petit autel où les sœurs vont s'agenouiller chaque jour, et qui s'élève au pied d'une vigne, dont le feuillage l'abrite. Et la grande chapelle où l'on chante en chœur la bénédiction ! Et la petite cloche qui se balance pour appeler les promeneurs à l'heure du repas !

Tout cela, voyez-vous, pour l'enfant qui ne connaît que l'étroite lucarne de son grenier, tout cela c'était beau ! Et si on lui avait dit que c'étaient les hommes qui avaient fait l'hôpital, elle se serait mise à genoux devant les hommes !

Les sœurs aimaient Anne-Marie pour son petit air si doux et pour les petits services qu'elle savait rendre aux malades. Il y en avait une surtout, sœur Séraphine, qui lui souriait plus souvent quand elle passait. Vingt fois elle aurait voulu lui parler, mais, timide, elle la regardait se pencher au chevet du malade, écoutait ses paroles qu'elle n'avait jamais entendues dans sa mansarde, et se demandait où elle avait appris tout cela ; jamais elle n'eut la force de lui faire cette question.

Avant d'en finir avec l'hôpital, qu'on me permette de raconter la grande peur qu'eut un jour notre petite amie. Ne voilà-t-il pas qu'elle voit venir à elle un vieillard; et c'est justement celui qui l'a brûlée une fois, vous vous en souvenez, quand elle allait chercher du bouillon de charité. Cet homme, malade aussi, était depuis quelques jours à l'hôpital; Anne-Marie voulut se sauver, mais pas moyen, il aurait fallu passer près du mendiant! Elle se réfugia donc vers le lit du voisin qu'elle venait voir, et attendit; jugez de sa surprise, quand elle vit le pauvre apporter plusieurs portions à d'autres vieux, dresser lui-même une table près de la cheminée, y placer des tabourets et appeler ceux qui devaient dîner à cette table!

L'enfant croyait toujours qu'ils allaient se disputer les morceaux; mais il n'en fut rien, et le repas fut calme et presque gai.

Anne-Marie, qui se souvenait du bouillon, ne s'expliquait pas ce changement; et le soir elle en parla à son père; mais le pauvre Chanay n'était pas en état de faire comprendre à l'enfant que cette différence de conduite venait de ce que la première fois le mendiant n'avait qu'une portion d'alimens insuffisante pour apaiser sa faim, tandis qu'aujourd'hui l'abondance des mets, ne lui laissant pas la crainte de jeûner, semblait le rendre meilleur pour les autres, car il faut être très éclairé ou très religieux pour préférer son devoir à son bien-être et son prochain à soi-même.

Le voisin guérit; et Anne-Marie n'alla plus à l'hôpital.

Aussi sa tristesse lui revint, grandie encore de l'effet qu'avait produit sur elle le contraste de l'abondance de la maison hospitalière, et de toutes les misères de la mansarde; et depuis le jour où elle vit son père briser sa pipe de terre toute noircie en disant: « C'est fini, je ne fumerai plus... c'est trop cher. » Depuis ce jour-là elle perdit l'appétit et le sommeil.

III.

L'extrême sensibilité d'Anne-Marie et la conviction de son impuissance d'être utile à sa famille, n'auraient eu pour résultat que le complet anéantissement de ses forces physiques et morales, mais il ne faut jamais désespérer des secours du ciel : la Providence lui vint en aide.

Un matin que la pauvre enfant chargée d'une commission par son père, traversait une étroite rue de L.... elle se trouva face à face de sœur Séraphine. La bonne sœur qui avait remarqué plusieurs fois, comme je l'ai dit, le visage intelligent et naïf de la jeune fille, lui adressa la parole, lui demandant pourquoi elle ne venait plus à l'hôpital. Anne-Marie répondit avec un soupir; et, entraînée par les témoignages d'intérêt de sœur Séraphine, elle lui conta ingénuement ses chagrins. — La bonne religieuse émue jusqu'aux larmes du récit de notre héroïne, voulut aussitôt visiter Pierre et sa mansarde; et après y avoir porté la consolation et l'espoir, elle résolut de remplir une noble tâche, celle de venir au secours de l'infortunée famille et de rendre à Anne-Marie la santé et le bonheur.

Par ces soins, quelques riches habitans de la petite ville s'associèrent pour pourvoir aux plus pressans besoins des vieux parens de sa protégée; et celle-ci mise en apprentissage chez une honnête lingère qui l'envoyait en même temps à l'école, devint en peu d'années aussi habile aux ouvrages à l'aiguille, qu'aux travaux de l'intelligence. Bientôt elle put par ses économies, faire régner une sorte d'aisance dans le ménage paternel; et quand parvenue à l'âge mûr, sa bonne conduite fut couronnée par un heureux et riche mariage, elle n'oublia ni la *mansarde* ni *l'hôpital*.

LOUISE CROMBACH,
Lauréat du prix Monthyon.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA BATAILLE DE HASTINGS.

(*Suite et fin.*)

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *Lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait le jour du combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus du comté du Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde, se trouvaient les auxiliaires Bretons, Manceaux et Poitevins; Guillaume, en personne, commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré; et l'étendard béni par le pape, était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Tonstain-le-Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort, car si nous » le savons nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le » gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, » vous l'aurez. Sachez pourtant, que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon fief, mais pour venger notre nation entière » des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont » mis à mort les Danois hommes et femmes, dans la nuit de » Saint-Brice; ils ont [illegible] les compagnons d'Aurélien, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les » châtier de tous leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon au nord-ouest de Hastings. Le prince et les chefs qui l'accompagnaient se détachèrent [illegible] pour prier et regarder le combat. Un Normand [illegible] Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite. Les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide! Dieu aide!

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillans à grands coups de haches, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outremer; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : « Me » voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore et je vaincrai » avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage enfoncer les portes et faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance un corps posté à dessein joignit les fuyards qui tournèrent bride, et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés, à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant leurs deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui, le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattans des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Après avoir, dit un vieil historien, rendu à la patrie tout ce qu'ils lui devaient, les restes des compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup restèrent gisans sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du jour, Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ au port de Saint-Valery. Les capitaines et les soldats furent appelés par leurs noms et surnoms; beaucoup ne répondirent point, beaucoup, qui étaient venus dans l'espoir d'être vainqueurs et de devenir riches, gisaient morts ou mourans à côté des Saxons. Les heureux qui survivaient eurent pour premier gain de victoire la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'était l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur

monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérans.

Les mères, les femmes, les enfans de ceux qui s'étaient rendus, de la contrée voisine au champ de bataille, pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par des religieux du monastère de Wallham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix marcs d'or, pour la permission d'enlever les rester de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusemens l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait aimée, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait poétiquement la *belle au cou de cygne*. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événemens sont racontés par les chroniqueurs, anglais de race, avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves. « Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'historien de l'église d'Ely, que racontrai-je à nos descendans ? que tu as perdu ton roi national et que tu es tombée sous la main de l'étranger ; que tes fils ont péri misérablement ; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités. » Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu ; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Le vainqueur fit vœu d'élever en cet endroit un couvent dédié à Saint-Martin, le patron des soldats de la Gaule ; et lorsque, dans la suite, il accomplit son vœu, le grand autel du nouveau monastère fut établi où l'étendard saxon avait été planté et abattu.

L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande ou française, l'Abbaye de la bataille. Des moines venus du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, y établirent leur demeure ; ils furent dotés avec les biens des Saxons morts en combattant, et prièrent pour le repos de leurs ames, en même temps que pour la prospérité et la longue vie de ceux qui les avaient tués.

AUGUSTIN THIERRY.
Membre de l'Institut.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— M. Chevalier, attaché à l'école en qualité de professeur provisoire, est nommé professeur-adjoint. — Il sera spécialement chargé, à ce titre, de l'enseignement de la matière médicale et de la thérapeutique,

— M. Bazin est autorisé à s'établir, en qualité de maître de pension, à La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne).

— M. Roquais est autorisé à succéder à M. Dauvergne, en qualité de maître de pension, à Nogent-le-Roi (Eure-et-Loir). — M. Barbier, ex-maître de pension à Issy, est autorisé à s'établir en la même qualité à Paris.

— Par arrêté du ministre, M. Coulot, ancien maître-adjoint à l'Ecole normale primaire de Besançon, est chargé de la sous-inspection d'instructeur primaire dans le département de la Côte-d'Or.

— MM. Clerc et Gerard, actuellement maîtres d'études provisoires au collége royal de Nancy, sont nommés définitivement aux mêmes fonctions.

— L'académie d'Amiens possède un collége royal et des colléges communaux qui reçoivent 1339 élèves.

— L'académie de Lyon possède deux colléges royaux et cinq colléges communaux qui reçoivent 1432 élèves.

— Les trois colléges royaux de l'académie de Clermont ont cette année une augmentation de 31 élèves, tous pensionnaires.

— Le collége royal de Limoges, qui avait l'anné dernière 347 élèves en compte cette année 388.

—Le nombre des épreuves subies devant la faculté de droit de Grenoble pendant la session de janvier est de 33.

— La cour royale de Rennes a rendu un arrêt qui condamne les sieurs Gaultier à 50 fr. d'amende, pour avoir ouvert une école primaire sans autorisation.

— Le monde érudit vient de faire une perte bien grande en la personne de l'abbé Guillon, conservateur de la bibliothèque Mazarine.

— Autorisation est accordée à M. de Verneuil, vice-président de la Société géologique de France, de porter la décoration de Ste-Anne de 2e classe, qui vient de lui être conférée par l'empereur de Russie, en reconnaissance de ses recherches géologiques sur la Russie d'Europe et sur une partie de la Russie d'Asie.

— M. B. d'Exacueillers, si connu du monde religieux par un grand nombre de publications utiles et morales, sous la forme du roman, prélude dans ce moment à une œuvre vraiment nationale, par la double apparition de son *Histoire de Godefroy de Bouillon* et de celle de *Bayard*, due à la plume énergique et chevaleresque de M. Delandrier de S.-Esprit.

Cette publication, si bien commencée, et qui convient admirablement à la jeunesse des Ecoles et des institutions, formera 12 vol. par an, petit et joli in-8° anglais, à 3 fr. 50 c. le vol.

Les noms les plus aimés de la France religieuse, ceux de MM, Edouard Walsh, Nettement, de Genoude, Sourdouin, l'abbé Orsini, signeront tour à tour ces volumes séparés.

— Grâce au vœu plusieurs fois exprimé par le Conseil général des Bouches-du-Rhône, M. le ministre de l'Instruction publique semble mieux disposé, en faveur d'Aix, pour l'établissement d'une Faculté de Lettres. Nous savons de source certaine que M. Villemain a dû écrire à M. le recteur de l'Académie, pour avoir des renseignemens précis sur le plan du local destiné à la Faculté nouvelle, et sur le devis estimatif des dépenses d'appropriation. Si, comme nous avons tout lieu de croire, la ville, qui déjà s'impose tant de sacrifices pour l'instruction publique, fait les fonds nécessaires pour les frais d'ameublement, pour une bibliothèque et pour la disposition des salles, M. le ministre paraît décidé à demander aux Chambres, dans la présente session, l'allocation nécessaire pour créer cette Faculté des Lettres qui viendrait ainsi compléter dans cette ville le haut enseignement universitaire.

AVIS DÉFINITIF.

Nos abonnés de Paris, qui n'ont pas reçu leur PRIME, peuvent dès ce jour venir la retirer à l'administration du journal ; quant à ceux des départemens, en les prévenant que les expéditions se font journellement et sans discontinuer ; nous croyons devoir leur répéter nos premières instructions à ce sujet, c'est à dire qu'ils doivent faire prendre FRANCO le paquet à leur adresse, au plus proche bureau de correspondance des messageries Laffitte et Caillard.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 16. Paraissant tous les Samedis. FÉVRIER 1842.

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

QUATRIÈME PARTIE. (Suite)

§ VII.

Le Renard et le Bouc.

Mon compagnon, afin d'éloigner les soupçons qui auraient pu naître en moi sur l'hostilité de ses projets, continuait à m'accabler de prévenances, de flatteries et de doux propos. — Il pensait peut-être que d'un instant à l'autre j'allais me récrier sur la cause et le but de notre course aujourd'hui si lointaine, et partant lui causer quelque embarras par une interrogation indiscrète. Le bon homme ! il pouvait bien laisser dormir sa conscience en toute quiétude, car eût-il encore allongé notre chemin de plusieurs lieues, qu'un seul mot ne fût pas sorti de ma bouche touchant ce point. — C'est qu'au contraire chaque pas que je faisais en avant et qui par conséquent m'éloignait d'autant du logis redoutable, me semblait une immense enjambée vers la liberté; et, au fur et à mesure que je gagnais le large, je sentais la respiration plus à l'aise dans ma poitrine, et mon visage rayonnait d'une douce joie ; quelque chose me disait que l'instant était proche où j'allais reconquérir cette chère liberté.

Et ce quelque chose ne me trompait pas : car, encore cinq minutes de marche et l'occasion se présenta où, pauvre captif, je pus rompre le dernier anneau de ma chaîne.

Pour arriver au rendez-vous pris par Papagayo et le riche Indien, mon futur maître, il se trouva sur notre chemin, qui n'était pas la voie pratiquée, un long et large fossé, sur le versant opposé duquel s'élevait une haute muraille impossible à franchir, d'ailleurs, sans le secours d'un instrument propre à cet usage.

Cet obstacle inattendu vint jeter le désespoir dans l'âme de notre homme. — Comment nous tirer de ce pas? L'heure fixée approche, le temps presse ; que faire ? — Si moi, malgré toute la prestesse et l'agilité de mon jeune âge, je regarde ce passage comme impossible, comment lui, vieux et éclopé, doit-il l'envisager ?

Nous étions à quelques minutes d'une mine en exploitation. En portant mes regards çà et là, j'avisai parmi les matériaux propres à ladite exploitation une échelle couchée de tout son long, et qui me parut être bien faite pour nous tirer d'embarras.

C'est ce que je fis comprendre au rusé vieillard qui, ne pouvant me soupçonner d'aucune malice, tant je paraissais y aller avec confiance et bonhomie, s'empressa de me venir en aide pour mettre en pratique un plan d'escalade auquel il venait hypocritement d'applaudir.

L'échelle fut apportée sur le bord du fossé, qui fort heureusement se trouvait entièrement à sec pour le quart-d'heure.

Afin d'éloigner de plus en plus toute méfiance sur le projet que je venais de concevoir subitement, ayant coulé l'échelle dans le fossé, je m'y laissai glisser le premier et je fis descendre mon compagnon à ma suite. — Nous voilà à la moitié du trajet périlleux. — Cela fait, j'appliquai notre échelle, quoiqu'à grand peine, de l'autre côté contre la muraille

« Laissez-moi arriver sur le mur, dis-je à Papagayo ; et tenez l'échelle par le bas tandis que je monte, je vous la tiendrai par en haut quand je serai arrivé.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- FÉVRIER,

LES CHEMINS DE FER.

On nomme chemins de fer des voies de transport où les chariots se meuvent sur deux lignes parallèles de barres de fer. On a d'abord creusé ces barres, dans toute leur longueur, en rainure plus large que profonde, pour y faire entrer une partie de la jante des roues et diriger leur mouvement; mais on préfère aujourd'hui une construction plus économique, dans laquelle la forme rectangulaire des barres n'est pas changée, et les roues sont creusées en rainure. A proprement parler, ces voies ne sont pas des *chemins de fer*, car, bien que ce métal y remplisse les principales fonctions, il y tient fort peu de place, et n'est qu'une très petite partie de l'ensemble.

Deux lignes parallèles de barres de fer constituent une *voie* sur laquelle tous les chariots ou *wagons* seraient contraints de se mouvoir dans le même sens et avec la même vitesse, si on ne leur ménageait pas, à des intervalles réglés, les moyens de se dépasser et de se croiser. Mais tous les embarras sont évités si le chemin est à double voie, l'une pour l'allée et l'autre pour le retour. Les chemins à une seule voie ne peuvent convenir que pour le service d'une usine, d'une carrière, d'une exploitation quelconque, dont les produits sont transportés à une petite distance sur des chariots qui reviennent à vide pour être rechargés de nouveau. Les transports à de grandes distances, tels qu'il les faut pour un commerce actif, exigent une double voie, et en outre la circulation y est assujétie à une régularité dont elle est dispensée sur les chemins ordinaires.

Ces sortes de voies imposent aux constructions une précision de mesure que les routes ordinaires n'exigent point : elles sont destinées à diriger le mouvement très rapide de masses énormes, dont les chocs détruiraient promptement tout ce qui s'opposerait à leur course ; le moyen de prolonger leur durée est de les exécuter avec la plus grande perfection. Avant d'employer le fer à cet usage, les Anglais et les Américains se sont servis du bois ; mais ils ont bientôt été forcés d'y renoncer.

L'application de la vapeur aux chemins de fer a produit de véritables merveilles : dix, vingt, trente wagons, ayant en tête une voiture à vapeur nommée *locomotive*, franchissent en un instant une distance prodigieuse. La vitesse de certaines locomotives dépasse même celle du vent le plus violent; celle-ci n'est en effet que de vingt lieues à l'heure, tandis que M. le duc d'Orléans et M. le maréchal Soult ont parcouru le chemin de fer de Manchester à Liverpool, en Angleterre, avec une vitesse de vingt-cinq lieues à l'heure. En

— *Pronto* ! me dit-il, en tirant sa montre comme un homme qui se croit en retard.

— Allez ! — pensai-je — je suis encore plus pressé que vous. »

En un clin-d'œil j'eus atteint le dernier échelon et je fus à cheval sur la haute muraille.

« Un instant, criai-je à mon homme, que je la consolide en lui donnant du pied.

C'est alors qu'ayant imprimé de toute la puissance de mes muscles une forte secousse à mon escalier improvisé, je le fis arriver à moi pour me faciliter du côté opposé la descente de mon poste élevé. Et puis me retournant vers le méchant vieillard qui les bras levés vers moi semblait m'adresser une prière :

« Maintenant, lui dis-je, merci, et au revoir, compère ! Tirez-vous de là si vous pouvez, et allez présenter mes civilités à la senora Ladrona. — Quant à messieurs les forbans, s'il y a une justice dans ce pays, qu'ils soient un beau jour pendus en votre compagnie. Pour moi je vous dis à tous un éternel adieu ! »

§ VIII.

Encore une bévue.

Une fois libre, je me mis à courir à travers champs comme un malfaiteur qui croit avoir la police à ses trousses : la peur de retomber au pouvoir des maîtres que je fuyais me mettait du nerf dans les jambes ; en moins de dix minutes j'étais hors de vue du point de départ, et tout étonné du chemin que je venais de faire.

Je marchai cependant encore, encore et beaucoup; mais enfin quand vint le soir, accablé de lassitude et l'estomac creux, il me fallut faire une halte forcée. M'étant assis au bord d'une petite rivière, je songeai alors à tirer parti des provisions que j'avais en poche.

Avant tout, pourtant, et bien que la faim me talonnât vigoureusement, je fis, quoiqu'à la dérobée, un examen analytique des lieux où je me trouvais.

Jamais, je crois, la nature n'offrit à des yeux en contemplation plus pittoresque et plus ravissant tableau !

Derrière moi et à perte de vue fuyaient les savanes, ou vastes plaines incultes, que je venais de traverser. Devant moi, et dans une proportion non moindre, se déroulait une immense forêt de bambous bordée de larges palmiers et de chênes s'élevant à une hauteur prodigieuse. A ma gauche le soleil, semblable à un globe de feu, disparaissait à son couchant derrière une masse montagneuse et gigantesque dont le sommet, blanchi par les neiges, éblouissait sous l'éclat de ses rayons. A mes pieds coulait silencieusement une petite rivière aux eaux bleuâtres, dont les deux bords se tapissaient, par groupes, d'une foule de dahlias, de cactus et de roses.

Pour moi qui, dans mon ignorance crasse, n'avais jamais lu que dans le livre de la nature, au tableau merveilleux qu'elle présentait là à mon imagination essentiellement poétique, je sentis s'exalter celle-ci ; et dans mon extâse ayant admiré les beautés de la créature, je me pris à adorer et à bénir le divin Créateur.

Ce petit temps de recueillement et de bonne pensée religieuse me laissa tout plein de joie et de bonheur, — comme après une bonne action accomplie.

J'ai dit que la faim me tenait aux entrailles ; je m'apprêtai donc à combler sérieusement le vide qui s'était produit dans mon estomac, par suite de la longue traversée que je venais de faire au galop ; fouillant lestement dans mes poches pour en extraire les diverses provisions que je m'étais appropriées, je déposai le tout symétriquement auprès de moi, et après avoir jeté sur chacun de mes petits paquets ficelés un regard amoureux de convoitise, comme un homme heureux des biens qu'il possède, je les ouvris un à un pour jouir à l'aise de la vue de tous ces trésors cachés dont la seule présence me faisait venir l'eau à la bouche.

Mais, ô maudite ignorance ! — voici encore de tes coups !

C'est à la hâte, comme on l'a vu, qu'au moment de partir avec le vieux Papagayo, je rentrai furtivement au logis dans le but de me munir de quelque pitance pour, le cas échéant, affronter la disette. Mais encore, tout pressé que j'étais par les circonstances, eût-il fallu ne pas commettre si maladroitement mon larcin ? — Et à tout prendre, il n'aurait fallu que savoir épeler pour m'épargner ici une grossière mystification et une semblable angoisse ! — Ah ! mon très cher parrain Babylas, combien vous disiez vrai en ceci : — « Ignace, mon filleul, tu auras maintefois à te repentir cruellement de ta paresse ! » — Oh ! oui, pour le coup, cette fois, plus qu'aucune autre, mon repentir fut grand et sincère, quand je tombai stupéfait, hébété, en présence des preuves matérielles de la plus lourde de mes bévues.

Qu'on se peigne en effet la situation d'un homme affamé comme un loup et cent fois plus encore, qui s'est promis de faire bonne chère, et à qui l'on présente pour tout potage, une table servie, d'une part, d'une demi douzaine de paquets d'amadou, et d'autre part, d'une portion égale de cigarres ! Certes ce n'est pas là de quoi assouvir l'énorme appétit d'un pauvre diable.

J'avais donc eu la main bien malheureuse, pour venir choisir précisément de tels objets, quand je m'attendais à quelques

---

général la vitesse moyenne des locomotives est de dix lieues à l'heure ; cette vitesse est celle des locomotives qui parcourent les chemins de fer de Paris à Versailles, de Paris à St-Germain, et celui de Paris à Corbeil, qui bientôt ira jusqu'à Orléans.

Il ne faut donc pas s'étonner, si, dans l'espace de quelques années seulement, une masse énorme de capitaux a été mise en mouvement pour la construction des chemins de fer. L'Angleterre compte déjà deux milliards engagés dans ces entreprises ; les Etats-Unis d'Amérique quinze cents millions ; la Prusse et les divers états de la confédération germanique quatre cents millions ; l'Autriche deux cents millions ; la France cent vingt millions ; la Hollande et la Belgique cent millions ; la Russie vingt millions ; les divers états de l'Italie dix millions. C'est plus d'argent qu'il n'en faudrait pour soutenir une guerre continentale ; mais cette fois rien n'a été dépensé inutilement ; la plus petite parcelle de ce capital immense, a contribué à mettre en mouvement une foule d'industries, à accroître la valeur des terres, à augmenter le prix de la main d'œuvre, à élever les revenus des particuliers et celui de l'Etat. Nulle part ces vérités ne ressortent mieux qu'en Belgique. Ce petit état qui n'a que soixante-quatre lieues de long sur quarante-deux de large, compte déjà plus de cent lieues de chemins de fer livrés à la circulation.

En France, la longueur totale des seize lignes achevées et en exploitation est maintenant de cent vingt lieues environ.

La plus considérable de ces lignes est celle de Strasbourg à Bâle, qui se développe sur une étendue de vingt-huit lieues. Nous avons encore en France six petites lignes de chemins de fer pour usines, dont la plus importante a une étendue de deux lieues. Quant aux lignes en cours d'exécution, elles sont au nombre de cinq, savoir : de Paris à Orléans, vingt trois lieues ; de Paris à Rouen, vingt-six lieues ; de Lille à la frontière Belge, trois lieues ; de Nîmes à Montpellier, onze lieues. On présume que les trois dernières seront livrées à la circulation dans le courant de 1842.

On estime que l'établissement de ces voies de communication perfectionnées, procure aux personnes une économie des trois cinquièmes sur le temps et des deux tiers sur l'argent ; aux marchandises, une économie d'un tiers sur le prix du transport.

Et quelle est maintenant la fraction de la société qui retire les plus grands avantages de cette facilité de transport ? C'est sans contredit la classe la moins aisée. En Angleterre, où les routes n'ont jamais été fréquentées par un grand nombre de voyageurs à pied, on s'aperçoit moins qu'en Allemagne des avantages que les chemins de fer offrent aux piétons. Là, partout où les chemins de fer sont en activité, les voyageurs à pied abandonnent leur bâton de pèlerin pour monter dans les wagons du rail-wag. Ainsi, de Leipzig à Drés-

friands morceaux de viande sèche ou de langues salées, comme j'en avais vu tirer du même coffre en plusieurs occasions.

Ajouterai-je que m'étant sciemment emparé d'un pistolet pour le cas de légitime défense, j'eus la douleur quand je voulus par précaution charger à l'avance mon arme, de trouver au fond du cornet au lieu de ce que je croyais être de bonne poudre, un reste de gros sel de cuisine ! — Ainsi donc, ni provisions de guerre, ni provisons de bouche.

§ IX.

Sur un arbre.

La nuit descendait graduellement sur la campagne.

Encore quelques minutes à peine, et j'allais être enveloppé de ses ténèbres, seul, dans un pays qui m'est inconnu, au milieu d'une plaine immense et déserte, à l'entrée d'une forêt peuplée sans doute de terribles hôtes.

Je venais de me lever pour voir si par là-bas, comme le Petit Poucet, je n'apercevrais pas quelque lumière. — Rien, que les dernières lueurs d'un crépuscule qui s'éteint !

A cet instant, j'entendis, à courte distance, et comme se rapprochant par degré, des voix humaines auxquelles se mêlaient des cris étouffés et rauques, quelque chose semblable à un hurlement de bête sauvage; et bientôt je distinguai un bruit qui se faisait dans les branchages de la forêt. — Quest-ce, mon Dieu ! Mes jours seraient ils menacés de nouveau ?

Dans tous les cas, soyons au moins prudent, si je ne suis pas autre chose. Et sans plus longue délibération, j'avise tout près de moi un vieux chêne dépouillé, j'y cours en un temps, et à force de travail, je parviens à me camper en équilibre sur sa plus haute branche. Là, quoique légèrement ébranlé dans mon très minime courage, je me penche en avant et l'œil à l'aguet dans l'espoir de m'instruire bientôt sur les causes de ma panique.

Les voix humaines se faisaient entendre à moi bien plus distinctement, d'où je conclus que nécessairement elles avançaient dans ma direction. Après quelques secondes, je pus, autant que la demi clarté du soir pouvait me le permettre, examiner dans un clair de la forêt, un groupe de trois ou quatre hommes, qui, armés de fusils, m'avaient tout l'air de chasseurs poursuivant une proie. Je ne me trompais pas. Bien avant d'eux, et déjà presque arrivé au pied du chêne sur lequel j'étais juché en vigie, je venais d'apercevoir un animal rougeâtre de la grosseur d'un de nos chiens de basse-cour. Il s'arrêta une minute à flairer l'amadou et les cigarres que j'avais abandonnés sur la place, puis alléché sans doute par une odeur de chair humaine, il s'en vint instinctivement droit à mon arbre protecteur, jeta un grognement puis un cri aigu, leva paresseusement la tête, et mit à découvert deux grands yeux allumés comme des charbons ardens dont le regard sans pitié venait de se fixer sur ma personne.

Etait-ce une invitation à descendre pour venir lui tenir compagnie?

On pense bien que loin de m'empresser de répondre à l'appel de notre sire, je fis au contraire une évolution subite pour me porter encore plus loin de lui. Mais il n'y avait aucune possibilité pour moi de fuir, ni même d'aller plus loin. —Lui, de son côté, exécuta une ronde autour du chêne, comme s'il en cherchait l'abord le plus facile afin de monter me rendre ses devoirs. C'était bien cela, car s'étant arrêté, il dressa ses pattes de devant contre l'arbre, hurla plus fort encore qu'auparavant, jeta une seconde fois les yeux sur moi pour s'assurer que j'étais toujours à la même place, et..... Deux coups de feu retentirent dans l'air et, tandis que l'animal tombait frappé mortellement, moi je dégringolais de branche en branche jusque à ses côtés, non pas blessé comme lui, mais seulement frappé d'épouvante sous la commotion spontanée d'une double détonnation. L'animal était mort sur le coup, moi je respirais à merveille ! J'étais bien vivant, très-vivant !

C'étaient mes chasseurs qui avaient fait leur affaire.

Ils accoururent promptement vers nous, pour se rendre compte au plus tôt de l'heureux hasard qui faisait tomber entre leurs mains deux proies pour une. — Car très certainement, par le peu de jour qui régnait, ils n'avaient pu distinguer si ce qui tombait du haut du chêne était un homme où une pièce giboyeuse.

§ X.

Ce qu'étaient les tueurs de loups.

Je me redressai lestement sur mes deux jambes, pour prévenir à cet égard une confusion, dont moi, remuant encore, il eût pû m'advenir quelque suite funeste.

Ce que voyant eux, qu'ils avaient tout bonnement en présence une créature agissant et parlant de leur sorte, ils n'en restèrent pas peu ébahis.

S'il est dans le cours de la vie d'un homme des accidens, des évènemens tellement romanesques qu'il est difficile, souvent impossible d'y croire, il faut convenir, qu'en cette circonstance, on serait plus que jamais tenté de laisser errer sur sa bouche le sourire malin de l'incrédulité. C'est au point, que moi, acteur dans cette scène, je refusai long-tems de croire à sa réalité.

Au nombre des chasseurs à qui je devais peut-être de n'être pas tombé au pouvoir d'une bête féroce, je venais de reconnaître Pierrot !

---

de, où la taxe de parcours n'est que de un thaler (3 fr. 75 c.) pour vingt-quatre lieues, tous les compagnons du *devoir* arrivent au *bandhoff* avec leur havresac, afin de profiter de l'immense avantage que leur procure le chemin de fer. Ils franchissent en trois heures l'espace qui leur eût autrefois demandé trois jours de marche. L'économie est réelle, mais les chemins de fer ne procurent pas seulement aux populations une grande économie sur les frais de voyage ou de transport de marchandises; ils sont en outre appelés à effacer les antagonismes de localité, à propager la civilisation en rendant plus facile le contact des différens groupes sociaux, à utiliser la plus grande partie des capitaux inactifs, et comme tout ce qu'ils consomment est, en définitive, extrait des entrailles de la terre, leur développement ne peut qu'être excessivement profitable aux classes ouvrières, à qui ils assurent une durée de travail indéterminée.

Plus on étudie cette grande question au point de vue social, et plus on y trouve de nouveaux sujets d'espérance pour l'avenir des sociétés. De même aussi, lorsqu'on l'envisage sous le côté physique, les améliorations sans nombre qu'ont reçues dans l'espace de quelques années toutes les parties constitutives des chemins de fer, nous laissent entrevoir les perfectionnemens nouveaux dont la science doit encore les enrichir.

L'aventure suivante, arrivée à un jeune homme excessivement distrait, pourra donner une idée de la rapidité des communications par les chemins de fer, comparativement aux autres moyens de transport.

Ernest de Belfroid, jeune homme de seize ans, était, ainsi que nous venons de le dire, excessivement distrait; ce défaut lui avait déjà valu plusieurs mésaventures. Chaque fois que cela était arrivé, il s'était bien promis de se corriger; mais quelques instans avaient toujours suffi pour lui faire perdre de vue ses projets de réforme; et comme c'est le propre de tous les travers de l'esprit de grandir jusqu'à ce qu'ils aient atteint la proportion d'un vice, la distraction d'Ernest faisait chaque jour des progrès.

Aux vacances de l'année dernière, Ernest fut invité à déjeuner par un de ses amis de collége qui demeurait à Meudon, dans une charmante maison de campagne. Midi était l'heure fixée pour le déjeuner, mais Ernest se proposa de partir de Paris de très bonne heure, afin de se promener dans la campagne avec son ami. En conséquence, à sept heures du matin il partit par le premier convoi du chemin de fer de Versailles (rive gauche). Dans l'espace de vingt minutes le convoi s'arrêta deux fois; mais Ernest, selon son habitude, pensait alors à tout autre chose qu'à son voyage, et il ne s'aperçut pas de ces temps d'arrêt. Enfin le convoi s'arrête de nouveau, et Ernest met pied à terre comme tous ses compagnons de voyage.

Et, comment ici, pourrai-je placer sous vos yeux un tel tableau, comment vous dire d'un côté la joie, la surprise, l'étonnement et le bonheur de l'autre.

« Quoi ! c'est toi, mon cher Pierrot, m'écriai-je après lui avoir sauté au coup et l'avoir embrassé à vingt reprises ; toi que j'ai vu tomber à mes côtés frappé d'une balle ; toi que j'ai cru mort, puis jeté en dernier lieu à la mer, en pâture aux poissons carnassiers avec les autres victimes de notre équipage ?

— Tu le vois ; c'est bien moi.

— Et dans quel coin de la terre te retrouvè-je, sous quel costume, et dans quelles circonstances !

— Dans quel coin de la terre ? Ne sais-tu pas que nous sommes à quelque distance de Camarca ? Mon costume est celui de cuisinier en chef dans l'habitation d'un planteur du pays, Monsieua Lombard, un français comme nous, que tu ne tarderas pas à connaître. Quant à la circonstance dans laquelle nous nous retrouvons, je devine qu'elle pouvait avoir des suites fâcheuses pour toi, mais je puis t'assurer maintenant qu'elle n'en aura que de favorables.

— Mais d'abord tu ne me dis rien de ta résurrection ?

— Parbleu, je n'ai jamais cessé d'exister que pour toi. — Et je t'apprendrai à ce sujet tout ce que tu veux connaître. Mais restons en là des explications pour le moment ; car la nuit arrive à grands pas, et bientôt l'obscurité ne nous permettrait plus de faire commodément notre route. Et il y a loin d'ici à l'habitation.. Grâce à ce maudit *Agouara-gouazou* dont nous avons longtemps perdu les traces, et que nous n'avons pu rejoindre qu'où nous voilà.

— Comment nommes-tu cette bête, repris-je, je n'ai pas entendu fort clairement.

— *Agouara-gouazou*, ou autrement dit, un loup-rouge.

— Ah ! c'est un loup. — J'allais tomber entre bonnes pattes sans toi et ces messieurs ! »

Je m'approchai des trois compagnons de Pierrot qui entouraient le corps du défunt carnassier. L'un d'eux était français, et les deux autres, quoique espagnols, parlaient assez compréhensiblement notre langue maternelle. Ils étaient entrain de lier l'animal avec des cordes de transport. Je m'offris pour leur être en aide et me mis en fonction.

J'étais presque devenu sourd aux cris prolongés de mes entrailles affamées, tant j'éprouvais de bonheur à retrouver Pierrot. Pierrot, maintenant un homme en place, cuisinier en chef ! Parbleu, il y aura bien du mal si, à l'avenir, je meurs de faim ! Et puis avec lui, voici au moins des figures humaines, une société.

Avant de quitter ces lieux, où j'avais, en moins d'une heure éprouvé successivement tant d'émotions de tous genres, je fis à la compagnie hommage des cigarres et de l'amadou mystificateurs. Cette petite galanterie, qui a bien son prix vis-à-vis des fumeurs ne laissa pas que de produire bon effet, et me fit dès lors une place dans l'estime et la protection de mes gens.

Nous mîmes à deux le loup-rouge sur nos épaules, à l'instar d'une pièce à la broche, et, Pierrot à notre tête, nous prîmes la direction de la maison du planteur.

(*La suite au prochain Numéro.*) A. BOUCHÉ.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

FABLE.

Tandis que sans pitié le loup mangeait l'agneau
Qu'il avait rencontré le long d'un clair ruisseau,
Par hasard, ou plutôt par vengeance céleste,
Un os malencontreux dans le gosier lui reste.

Une cigogne vient ; c'était celle, dit-on,
Qui, d'un autre salaire assurément bien digne,
Jadis, en pareil cas, secourut le glouton.

Vainement, cette fois, le brigand lui fait signe :
De tes maux, dit l'oiseau, je ne suis plus touché ;
Péris, enfin, péris, cruel, ingrat, vorace,
Et que ta mort apprenne à tous ceux de ta race
Qu'on est toujours puni par où l'on a péché.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

LA FAMILLE DU PLUS BEL HOMME DU MONDE.

ANECDOTE COMIQUE.

Le général P..., cité comme l'homme de la figure la plus remarquable du temps, avait conservé sa beauté jusqu'à l'âge le plus avancé ; et, par un bizarre effet du hasard, il était souvent escorté de bon nombre d'excellens parens, mais qui avaient le malheur de fort peu lui ressembler : autant il était favorisé de la nature, autant elle les avait traités en marâtre.

La singulière laideur de ces braves gens donna lieu à une anecdote que voici :

Ils étaient tous en émigration. Un soir, le duc de Fleuri, étourdi

« Nous voici donc à Meudon ? dit-il à l'un des employés. — Nous sommes à Versailles, monsieur, si vous voulez bien le permettre. — Diable ! mais c'est à Meudon que je voulais aller. — Alors il ne fallait pas monter dans un des wagons de Versailles. Il y a des inscriptions ; voyez. — Cela est fort désagréable. Comment faire maintenant pour aller à Meudon ? — C'est bien aisé ; voici un convoi qui va partir dans cinq minutes ; allez payer votre place au bureau. »

Ernest suivit ce conseil ; cinq minutes après il partait.

« Cette fois, se disait-il, je n'y serai pas pris... J'aurai tant de plaisir à me promener dans les beaux jardins d'Alfred... Et puis ensuite nous irons chasser... Je suis d'une assez belle force au fusil...

Et, partant de là, notre distrait s'enfonça si bien dans une suite de projets, qu'une demi-heure s'écoula sans qu'il s'en aperçût.

« Comment, nous sommes déjà à Meudon ? dit-il, lorsqu'on arrête.

— Nous sommes à Paris, monsieur, barrière du Maine »

Ernest était furieux, mais il n'osa pas se plaindre, de peur qu'on ne se moquât de lui, et il s'empressa d'aller de nouveau payer sa place pour le prochain convoi. Cette fois notre distrait se tint sur ses gardes, bien décidé à mettre pied à terre plutôt deux fois qu'une ; mais, par malheur, le convoi par lequel il était parti était un convoi direct, ne s'arrêtant pas aux diverses stations, de sorte que pour la troisième fois, le pauvre Ernest traversa Meudon sans s'arrêter, et se retrouva de nouveau à Versailles.

« Après tout, se dit-il, lorsque le premier moment d'humeur fut passé, le mal n'est pas grand ; j'ai fait quinze lieues au lieu de deux, il est vrai, mais il n'est pas encore neuf heures, et j'ai du temps devant moi ; je voulais me promener à Meudon, eh bien ! je vais me promener à Versailles, l'un vaut l'autre.

Il se promena en effet pendant une demi-heure ; puis, se rendit dans la salle d'attente, où sa distraction le reprit. Le moment de départ arrivé, il monte en wagon, et cette fois il se mord la langue, et il se pince les bras afin de se tenir bien éveillé. Le convoi s'arrêta bientôt.

« Ah ! voici Meudon ? dit-il en se disposant à descendre.

— Non, monsieur, nous sommes à Saint-Cloud. Cette fois le malheureux Ernest était parti par le chemin de la rive droite, et force lui fut de se laisser de nouveau conduire jusqu'à Paris. Là, furieux de ce qui lui était arrivé, il monta dans un fiacre et ordonna au cocher de le conduire à Meudon. Il était alors dix heures ; le fiacre arriva à Meudon à midi précis. Ernest avait fait depuis sept heures du matin vingt-deux lieues, et il avait mis autant de temps pour faire les deux dernières qu'il en avait passé sur les chemins de fer pour faire les vingt autres.

SIR PAUL ROBERT.

et gai comme un jeune homme qu'il était, en dépit des chagrins et des privations de l'exil, arrive chez madame la marquise de Villars, réfugiée en Belgique, où se trouvait une brillante réunion d'émigrés.

Ne connaissant qu'une partie des assistans, il avisa le vieux militaire pour s'orienter.

«Dites-moi donc je vous prie, général, fit-il après l'avoir salué, qui est cette horrible femme assise près de la jolie madame de Fongy, comme pour faire contraste.

— C'est ma femme, répond M. P..., avec une mine fort allongée.

—Oh! non, reprit le duc, en cherchant à cacher son embarras, je connais bien madame P... (c'était pourtant celle dont il avait demandé le nom), elle est fort agréable; c'est l'autre voisine de madame de Fongy dont je m'informe; c'est une figure vraiment hideuse.

—Eh bien! c'est ma sœur, dit plus tristement encore le vieux général.

—Mon Dieu! général, il y a encore erreur, se hâte d'ajouter notre questionneur, honteux de sa maladresse, et qui s'enferrait toujours plus. Ce n'est pas de cette belle grande femme que je veux parler (elle était maigre et sèche comme un squelette), mais bien de la personne avec qui elle s'entretient à cette heure: vous conviendrez qus ce visage-là est monstrueux.

— Alors, c'est ma fille. »

Que faire en pareille occurrence : s'excuser de nouveau devenait ridicule, le duc de Fleuri s'en tira par un bon mot :

«Ma foi, mon cher général, s'écria t-il en poussant un fou rire, il est impossible avec vous de se tirer d'affaire : quand on est le plus bel homme de France et de Navarre, il devrait être défendu, de par le Roi, d'avoir une famille si extraordinaire. »

Le général sourit et fut désarmé.

Et cependant le jeune étourdi avait eu tort de plaisanter sur le peu d'attraits de ces dames; car on ne se corrige pas d'un visage disgracieux ou d'une taille mal prise, comme on se corrige d'un défaut ou d'un ridicule.

MADAME LA VICOMTESSE D'ALBY.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Si jamais destinée dut exciter l'étonnement et tint du miracle, c'est celle de l'illustre femme dont nous rappelons ici la jeunesse.

Qu'une créole, que la fille d'un simple gentilhomme, séparée de la France par l'immensité du grand Océan, confinée dans une île américaine, n'ayant autour d'elle que nègres et plantations de cafeïers, devienne la compagne du plus grand capitaine des temps modernes et s'asseye avec lui sur le premier trône du monde, certes voilà qui semble fabuleux! Pour amener de tels événemens il a fallu tout un bouleversement social.

Joséphine Rose Tascher de la Pagerie naquit à la Martinique le 24 juin 1763. Sa famille jouissait dans cette île d'une haute considération : elle était célèbre par cette bienfaisance héréditaire à laquelle elle aimait à se livrer; son habitation était surtout ouverte aux besoins des colons malheureux, ou des esclaves qui n'avaient point d'appui.

Elle vint au monde le jour même où le traité qui rendit la Martinique à la France fut signé. Ses premiers regards se tournèrent vers les libérateurs de sa patrie, sur ceux enfin qui avaient préparé ce triomphe de la justice et de l'humanité.

Ses parens conçurent une bonne opinion de cette circonstance de sa naissance, que plusieurs salves d'artillerie célébrèrent: la colonie venait de s'affranchir du joug des insulaires européens (les Anglais). Ainsi commença l'entrée de Joséphine dans le monde.

Nous allons promener un coup-d'œil rapide sur ses premières années. Elle éprouva en ouvrant les yeux au jour l'influence du superbe climat qui l'avait vu naître. Le *créole*, libre dès le berceau, ne gémit point emprisonné dans des langes souvent meurtriers; ses membres ne présentent jamais la moindre imperfection, et une chaude température du climat, en le favorisant encore, lui donne une agilité qui le rend propre à tous les exercices gymnatiques, pour lesquels il a autant de penchant que de disposition naturelle.

Le développement rapide des qualités physiques de Joséphine, le spectacle sans cesse renaissant d'une végétation luxuriante, peut-être même la vue continuelle de cet élément qui la séparait du reste de l'univers, tout concourait à lui créer une imagination vive, une conception facile. Cependant l'extrême tendresse de tous ceux qui l'entouraient, et particulièrement de son père, aurait pu détruire peu à peu sa charmante naïveté, si un cœur excellent n'eût heureusement combattu chez la jeune fille la velléité de caprice et d'orgueil.

Une preuve bien frappante de cette bonté de cœur se trouve exprimée dans le sentiment d'indignation que lui faisait éprouver la conduite générale des colons envers les pauvres noirs; indignation qui devait être profonde, puisque le temps n'avait pu l'effacer de sa mémoire.

« La première époque de ma vie, passée à la Martinique, dit elle dans une lettre adressée à ses enfans, m'offrait le spectacle singulier de l'esclavage, qui ne devient si affreux que par celui du despotisme qui le domine. Représentez-vous sept à huit cents infortunés auxquels la nature donna un teint d'ébène et de la laine pour cheveux, et que la cupidité, devenue féroce par les dangers qu'elle court à se satisfaire, arrache à leur patrie pour les transporter sur un sol étranger. Là, désunis, comme famille, mais rassemblés en ateliers ou groupés en travailleurs, ils offrent à un soleil brûlant leurs membres pressés par des liens de fer, sous le rotin d'un commandeur : ils fouillent une terre que leurs sueurs, que leur sang même ne fertilisent pas pour eux.

C'est pour enrichir des maîtres barbares que ces infortunés furent retranchés de la loi commune du genre humain; c'est pour assouvir l'avarice des planteurs, qu'ils végètent tous, sans asile, sans propriétés, sans honneur, sans liberté!... c'est pour éveiller les voluptés de l'Europe qu'ils sont dès l'enfance, pour la vie, et sans espoir, condamnés à des supplices. Cependant les hommes dont ils sont les esclaves, ou pour mieux dire les bêtes de sommes, se gorgent de richesses, s'enivrent de jouissances, sont rassasiés de plaisirs!

Fiers d'une couleur, qui n'est qu'un hasard de la nature, orgueilleux de quelques connaissances, qui pourtant les tiennent à plus de distance des Européens instruits que les noirs n'en comptent relativement à eux, non seulement les blancs des îles oublient qu'ils sont chrétiens, mais encore qu'ils sont hommes. Et pour comble de cruauté, ils érigent en droit leur conduite impie, et justifient par des sophismes leur conduite de cannibales.

Telle était à l'époque de mon enfance, le tableau général de la colonie : celui que présentait notre *habitation* en différait beaucoup. C'était encore des maîtres et des esclaves, mais les uns se montraient sans dureté, et les autres, pleins de zèle dans leur travail, vivaient sans souffrir. A la liberté près, les nègres partageaient tous les avantages de la société, et quelques-uns, les plaisirs de la vie. Le mariage ne leur était pas interdit, et des unions assorties récompensaient leur bonne conduite.

Loin de leur patrie ils s'en faisaient une : ils voyaient croître

leur famille et se développer leur alliance. Et lorsque, au son du tambourin, ils exécutaient, sous des berceaux de palmiers ou à l'ombre des cocotiers, leurs danses nationales d'Afrique, ils pleuraient de joie et croyaient avoir retrouvé leur pays.

Je n'étais point étrangère à leurs jeux, parceque je n'étais ni insensible à leurs peines, ni indifférente à leurs travaux.»

Joséphine, au temps dont elle parle, vivait sur l'habitation de sa bonne tante Renaudin. Cette excellente femme, cette parente dévouée, cette âme parfaite (suivant les expressions de sa nièce qu'elle chérissait) n'avait pas peu contribué à cet heureux état de choses dans les plantations de son mari; et malgré les déclamations continuelles, et malheureusement souvent méritées, sur la barbarie des colons, il est certain que beaucoup d'entr'eux étaient adorés de leurs nègres, dont ils reçurent des marques d'un dévouement sans bornes à l'époque terrible du massacre des blancs.

Plusieurs propriétaires des Antilles étaient cités comme des modèles d'humanité et de bienfaisance. *Heureux comme un nègre de Gallifet*, était un proverbe parmi les esclaves.

Ce M. Gallifet possédait une fortune immense, se faisait bénir par la douceur qui s'exerçait dans ses habitations; les nègres y étaient bien nourris, recevaient quelque argent lorsqu'ils remplissaient bien leur devoir; et, au bout d'un certain nombre d'années, ils devenaient possesseurs d'un coin de terre qu'ils cultivaient à leur profit. Lorsqu'ils étaient malades, les soins les plus grands leur étaient prodigués : Cet exemple fut suivi par plusieurs planteurs qui firent bénir leur mémoire.

Mais revenons à l'enfance de Joséphine.

L. AUQUIER.

(*La suite au prochain numéro*).

(d'après Arnaud; madame Ducrest, Joséphine, etc.)

AU BORD DE LA MER.

Il était grand matin : une de ces petites voitures qui, sous une grosse peinture jaune et rouge veulent dissimuler leur nom de carriole, sortait de la dernière rue d'un petit bourg du littoral de la Bretagne. Deux bancs occupaient tout l'intérieur de la voiture: trois voyageurs dont les manières et la physionomie indiquaient des militaires en tenue bourgeoise étaient sur le banc de devant; sur celui du fond se trouvaient M. Beaumont et son fils Frédéric qui tenait avec soin entre ses doigts un livre relié en maroquin rouge et doré sur tranche.

«Frédéric, tu as eu le prix de la composition de Pâques, et tu ne m'as pas montré ton livre? A la façon dont tu le tournes et le retournes sans l'ouvrir, tu as l'air de le trouver fort beau sur la couverture, mais peu intéressant à l'endroit des pages. Voyons-le; son titre?

— C'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, mon père.

— Ah! c'est pourtant un livre bien précieux, qui, pour l'homme, est à la fois un miroir et un modèle de conduite; mais, à ton âge, je conçois qu'il paraisse un peu grave malgré ses douces beautés pleines d'attachement, fleurs mystiques qui sentent le ciel, comme a dit un poète. Enfant, as-tu bien réfléchi sur la divine prière *Notre Père qui êtes aux Cieux*? Eh! bien! l'*Imitation* en est comme le commentaire, la paraphrase. A toi qui as eu le prix d'analyse raisonnée, je ne demanderai pas si tu sais ce que c'est qu'un commentaire, une paraphrase...

— Le commentaire, mon père, est, je crois, l'interprétation des parties d'un ouvrage; la paraphrase en est l'explication étendue.

— A merveille. Tu ne m'as pas demandé le sujet de notre petit voyage? Tu sais qu'un de mes cousins éloignés, que je n'ai jamais vu, est depuis quelques jours le curé du village où nous allons; c'est, dit on, un bon et digne homme qui possède grandement les qualités de son caractère; c'est dire tout? »

Ici la voiture s'arrêta : Frédéric se mit à la portière; à sa droite, par delà des champs tout roses de blé noir en fleur, il voyait s'étendre la mer calme et verte dans laquelle de rares étoiles, attardées à l'horison, semblaient prêtes à tomber. Un voyageur montait en ce moment et venait prendre la dernière place du fond : c'était un homme portant quarante ans sur sa figure, pleine à la fois de gravité et de douceur toute avenante. En passant par dessus le premier banc, il heurta du pied un paquet qui résonna avec un bruit de fer.

« Faites-donc attention, dit l'un des trois militaires placés sur le devant; puis, s'adressant à ses camarades : hein, dit-il, la partie a été remise deux fois; mais, aujourd'hui, on ne viendra pas nous déloger de l'île Ronde... et puis, pas de sable, ni de cailloux, une pelouse rase, séchée au vent de la mer; c'est ferme et ça ne glisse pas. — Fameux pour s'aligner!

— Nous sommes en retard, dit le second, ils doivent nous attendre. — Ce monsieur Joseph est un crâne qui veut tenir tête à tout le monde, il n'y a pas moyen de vivre avec lui, j'ai ma tête aussi; nous verrons quelle est la plus dure... ah! il a voulu se rafraîchir avec moi d'un coup d'épée : eh! bien, c'est lui qui paiera la tournée. »

Frédéric montra à son père le bout de trois épées qui passait à l'extrémité d'un paquet de toile verte placé sous le banc des militaires.

« Donne-lui, dit le troisième, deux boutonnières, après cela il pourra payer à déjeûner, mais pas avant.

— Je le promets : deux boutonnières pour le déjeûner, et une pour *l'extra* et le café. »

Ce langage sembla contrarier M. Beaumont, mettre Frédéric mal à l'aise et peiner le nouveau voyageur qu'ils venaient de prendre. Ce dernier tire sa tabatière de sa poche, l'ouvre et la présente à l'un des trois militaires qui lui dit sèchement : « Merci, bourgeois, je n'use pas de celui-là!

— Pardonnez, dit cet homme respectable, vous êtes jeunes, braves, vous aimez votre pays que vous avez à défendre, vous aimez vos concitoyens qui sont vos frères, et vous allez...

— Hein! monsieur... je ne vous ai pas demandé d'avis...

— C'est une observation simple...

— Je ne les aime pas; privez-vous en.

— Dieu vous conseille! dit le voyageur en se retirant dans le fond de sa place, sans que sa physionomie pleine de calme eût éprouvé le plus léger changement. Il s'adressa à Frédéric : « Vous avez là un beau livre, monsieur; permettez... Ah! l'*Imitation*! lisez-le, mon ami! Quoique vous soyez bien jeune, vous retirerez toujours quelques bons grains de cette belle moisson un peu sévère pour les jeunes gens. Il ouvrit le livre au hasard et lut à voix assez haute ce paragraphe : « Ce n'est pas une grande vertu »de vivre avec des personnes douces et paisibles; car cela plaît »naturellement à tout le monde : mais c'est l'effet d'une grande »grâce et d'une vertu mâle et héroïque, de pouvoir vivre paisi»blement avec des personnes dures, mauvaises... »

— Hum! fit le militaire qui était le champion de l'affaire qui allait se passer, et qui, prêtant l'oreille, croyait trouver une allusion faite à lui dans ces quelques lignes.

Le lecteur continua : « Il y en a qui ne sont point en paix, qui »ne peuvent y laisser les autres et qui étant insupportables aux »autres, le sont toujours davantage à eux-mêmes. »

— Il y a, là, derrière moi, dit le militaire, un certain monsieur à qui l'on tirerait les moustaches s'il en avait, et si ce n'était pas un vieux grison.

Le voyageur se hâta de changer de feuille; il tomba sur ce nouveau paragraphe : « Que peut faire un homme contre vous

»par des paroles ou des outrages ? Il se fait plus de tort qu'à vous, »et quel qu'il soit, il ne pourra éviter le jugement de Dieu. »

« Est-ce à moi que vous parlez ? dit le militaire, en se retournant, ne m'échauffez pas les oreilles.

— Je ne vous parle pas, monsieur.

— Qu'est-ce que vous chantez donc là ?

— Monsieur lit avec mon fils et ne chante pas, dit d'une voix calme et forte M. Beaumont.

— A la bonne heure ! qu'il se mêle de ses affaires ou...

— Tenez, mon cher enfant, refermons votre beau livre qui n'a jamais voulu que la paix !

Cependant ils étaient arrivés à un quart de lieue du village : depuis une demi-heure un vent furieux s'était levé et roulait par tout le ciel de gros nuages sombres. Le petit village se dessinait en silhouette bleue sur le ciel noir; par derrière se prolongeait une ligne de hautes dunes blanches et crayeuses au pied desquelles la mer brisait en longs bouillons d'écume se perdant au lointain.

On descend ; M. Beaumont salue son compagnon de route, et les trois sociétés se séparent.

Frédéric et son père arrivèrent sur le bord de la mer qui bondissait sur le sable et se déchirait contre les rochers.

— Eh ! l'homme, dit à un batelier l'un des militaires qui étaient déjà tous trois sur le rivage, n'as-tu pas déjà passé quelqu'un dans l'île Ronde ?

— Oui, monsieur.

— Conduis-nous...

— Nenni, la mer est trop vilaine.

— Vingt francs !

— Allons, venez ; et faites le signe de la croix.

— Risquer de se noyer pour aller se faire tuer ! dit Frédéric avec naïveté et une sorte d'admiration pour ces trois hommes ; voilà du courage, mon père. M. Beaumont sourit tristement : « Un plus grand courage a passé sous tes yeux, que tu n'as pas vu, enfant, dit-il avec un calme sévère. Restons ici, ajouta-t-il d'une voix inquiète, cette mer est horrible, et ces malheureux...

Depuis une demi-heure ils étaient là, quand ils aperçurent derrière eux arriver sur la hauteur un groupe de soldats armés ayant en tête le vénérable inconnu de la carriole. « Serait-il trop tard pour empêcher le duel ! dit-il avec un accent de douleur, en s'approchant de M. Beaumont et le saluant.

A ce moment la barque qui n'avait pu gagner le large malgré tous les efforts du marinier, se trouvait dans le plus grand danger; bientôt on la vit cherchant à virer de bord, puis, balottée par les flots, s'en revenir lentement à grand renfort de rames ; elle n'était plus qu'à trente pas du rivage, quand un cri désespéré s'éleva par dessus le bruit des vagues et du vent... la barque avait chaviré. On vit trois hommes qui nageaient vers le rivage, puis un quatrième qui, se cramponnant à une rame, paraissait et disparaissait sous les lames énormes.

« Miséricorde ! s'écria M. Beaumont. »

Leur compagnon lève ses bras au ciel, s'est bientôt délivré de ses habits, fait un signe de croix et s'élance au milieu des flots qui hurlent autour de lui.

Déjà les trois premiers naufragés étaient arrivés sur le rivage et, stupides, regardaient sans oser bouger, cet homme qui luttait avec la mort pour lui arracher sa victime.

Moment de terrible angoisse ; mais, avant dix minutes, un flot jetait sur le sable l'intrépide nageur et le naufragé, qui n'était autre que le militaire qui l'avait traité si durement. On s'empresse autour de ce dernier pour lui porter les premiers secours. Quand on voulut se tourner vers son sauveur pour le féliciter, il avait disparu.

« Où est le courage, enfant ? dit d'une voix émue M. Beaumont qui s'avançait avec Frédéric vers le village.

Ils demandent le curé ; on leur dit qu'il est à l'église ; ils entrent, on le leur désigne ; c'était cet homme calme et courageux qui sortait des flots, et tout ruisselant encore de l'eau salée, remerciait, glorifiait Dieu !

Frédéric souriait et avait comme envie de pleurer.

Plein d'un saint respect devant cette prière, M. Beaumont n'osa s'avancer. Les trois militaires entrèrent en ce moment dans la sainte demeure. Celui qui venait d'être sauvé, apercevant le curé agenouillé, se dirigea la tête baissée vers lui, se mit à genoux près de lui, près de lui pria.

Quand ils se relevèrent, ils échangèrent tous deux un sourire ; sourire de sainte joie chez l'un, de repentir et de reconnaissance dévouée chez l'autre.

Ce ne fut qu'à la porte que le militaire, saisissant la main du bon curé, la portant à ses lèvres et laissant tomber dessus une larme, lui dit : « Ah ! M. le curé... ah ! pardon !... et le bon Dieu vous a béni ! »

Frédéric pressait son *Imitation* sur sa poitrine.

« Enfant, lui dit son père, nous relirons avec le bon curé le chapitre trois du saint livre : « De l'homme juste et pacifique. »

Quant au duel, est il besoin de dire qu'après un événement aussi solennel, il ne pouvait en être question, et que la douce influence du pasteur fut à peine nécessaire pour amener une franche réconciliation entre des adversaires qui allaient se couper la gorge pour le plus fut le motif.

ALFRED VANAULD.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

X.

VOLCANS DE CARTHAGO. — DE JAVA. — CAUSE DES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES, CONJECTURES A CET ÉGARD.

Revenons aux réflexions sur les volcans que nous avait suggérées le désastre arrivé il y a quelques mois à la ville de Carthago dans la confédération de l'Amérique centrale.

Le volcan au pied duquel cette ville, la plus ancienne du pays, est située, a environ 11,000 pieds d'élévation. On ne se souvenait dans le pays d'aucune éruption, d'aucun signe menaçant de cette montagne; les flancs en étaient couverts de paturages, au milieu desquels les pâtres avaient leurs cabanes, comme ceux de la Suisse ont leurs chalets dans les paturages des Alpes. L'ancien cratère, ayant un quart de lieue de circonférence, était entouré de sable et de laves ; quant à ses bords ils étaient rompus en plusieurs endroits, et avaient des brèches comme un vieux mur en ruines. Depuis bien des siècles les habitans de Carthago vivaient dans cette insouciance propre aux habitans des climats chauds, ne croyant avoir rien à redouter d'une montagne qui paraissait avoir épuisé ses forces anciennes. Aussi jugez de leur frayeur, lorsqu'en octobre dernier, le vieux cratère de cette montagne s'est ouvert et a donné lieu à une éruption effroyable qui a détruit les édifices de la ville.

Et voilà précisément ce que les volcans ont de terrible, et pour ainsi dire de perfide ! Leur explosion effraie, détruit ou disperse une population ; puis il rentre dans le calme ; tout paraît fini comme après un violent orage ; les flancs et le pied de la montagne, fertilisés par des pluies de cendres, se couvrent de plantes nouvelles, les arbres s'élèvent, bientôt des forêts cachent en partie les traces des éruptions, les hommes rassurés par l'aspect tranquille de la nature, et attirés par la fécondité du sol, reviennent pour bâtir de nouvelles villes, pour établir de nouvelles cultures ; leurs enfans et petits enfans ne parlent plus des désastres passés que comme d'une vieille tradi-

tion; on finit même par les oublier entièrement, comme on l'avait fait à Carthago, où il ne restait, ainsi que je viens de le dire, aucun souvenir des anciennes éruptions. Aussi faut-il regarder avec défiance les vieux volcans maintenant tranquilles; rien ne peut nous rassurer sur la durée de ce repos; les siècles ne sont rien à cet égard; un beau jour le volcan qui, de mémoire d'homme, est resté fermé, peut se rouvrir et répandre la désolation dans toute la contrée d'alentour. Ce qu'on a vu récemment dans l'Amérique centrale, où du reste, les fréquens tremblemens de terre sont un avis significatif, l'Italie l'a vu autrefois au Vésuve, qui après avoir enseveli sous des masses de cendres brûlantes, les villes d'Herculanum, de Pompéï et de Stabia, est resté tranquille pendant plusieurs siècles.

Dans l'île de Java, à l'est de la mer des Indes, les effets des désastres passés ne sont pas douteux. En 1817, une masse d'eaux rejettées par le mont Idgen et imprégnées de souffre et d'acide sulfurique, inonda et ravagea toute la contrée qui s'étend depuis cette montagne jusqu'à la mer. Au mont Hiamis on voit partout des gouffres d'où s'élancent de la boue et des eaux bouillantes, et l'ancien cratère du Talagabodas présente maintenant un lac d'eau blanche et acide, tandis que la fumée s'échappe encore à travers les fentes de la montagne.

Il est donc certain que l'intérieur de la terre est le foyer où s'élaborent ces agens terribles de destruction que nous voyons s'échapper avec tant de violence de certaines montagnes de toutes les parties du globe, surtout de la zone Torride, et qui se font jour quelquefois même à travers les eaux de la mer. On n'a pas de peine à comprendre que les masses énormes de matières combustibles, tels que le souffre, la houille, etc. que renferme la terre, sont susceptibles d'être enflammées lorqu'elles viennent en contact avec d'autres matières qui, après avoir produit une fermentation longue et sourde, développent enfin un degré de chaleur capable de mettre en feu ces couches épaisses.

Il paraît exister d'ailleurs au centre de la terre une chaleur tellement forte qu'elle peut fondre des métaux. Or, si cette chaleur pénètre par quelques fentes jusqu'aux couches qui enveloppent la terre, elle doit y produire des explosions, des masses de gaz, et peut-être des coups électriques assez forts pour ébranler notre sol et pour lancer au dehors toutes les matières que cette force irrésistible rencontre sur son chemin. Supposons donc qu'au-dessous des contrées où nous voyons tant de volcans, il existe, peut-être à des profondeurs immenses, d'énormes bancs de matières combustibles; supposons encore que les matières s'échauffent, n'importe par quelle raison, et finissent, moyennant le contact de l'air, par entrer en conflagration, les espaces vides dans la terre doivent se remplir de gaz, et lorsque le gaz enfin est trop comprimé, il doit se faire une explosion par les issues qui existent déjà, ou qui se font par le choc même de l'explosion. Alors la fumée s'échappe en colonnes épaisses, les pierres sont lancées au dehors, des flots de métaux et de minéraux fondus s'échappent par torrens; d'autres minéraux brûlés sous terre sont lancés sous la forme de pierre ponce; enfin des eaux et des terres mêlées ensemble et chauffées à un haut degré sont rejetées également hors du sein de la terre.

Il faut avouer pourtant que la vraie cause des explosions volcaniques est encore un mystère. On n'a pas pénétré assez profondément dans la terre pour connaître toutes les matières qui s'y rencontrent et pour savoir les raisons qui peuvent produire des conflagrations soudaines. Ainsi, ce que vous venez de lire sur les causes des éruptions volcaniques, est une supposition qui a beaucoup de vraisemblance, mais qui laisse pourtant des doutes et qui ne peut tout expliquer.

Comment comprendre, par exemple, le motif par lequel un volcan, après avoir eu des explosions nombreuses et considérables, rentre tout à coup dans dans le calme, reste immobile pendant une suite de siècles, puis se réveille inopinément, effraie la contrée d'alentour, qui avait eu le temps d'oublier l'ancienne histoire de cette montagne, puis cesse de nouveau de vomir des laves et des pierres, tandis que d'autres volcans n'ont jamais cessé d'être redoutables pour leur voisinage.

Il est évident que tant que l'on ne parviendra pas à pénétrer plus en avant dans la terre, on ne peut se flatter d'arriver à donner une explication satisfaisante des éruptions volcaniques. Il est certain du reste que les causes qui les provoquent existent partout; car tandis que nous voyons des chaînes de volcans dans l'Amérique Méridionale et dans les îles du sud-est de l'Asie, la fumée souterraine s'échappe également de dessous les neiges des montagnes de l'Islande et du Kamschatka, deux pays qui, comme vous savez, ne sont pas très éloignés de la zône glaciale. L'Islande a même cela de particulier qu'elle donne naissance au fameux Gerser dont le phénomène consiste dans des jets d'eaux bouillantes qui s'élancent hors de terre à une hauteur considérable.

Ainsi la même cause agit partout; et le foyer de chaleur qui nous envoie des laves, des cendres et des eaux bouillantes, doit se multiplier sous les pas des pauvres humains, qui foulent le sol de la terre, et qui regardent avec stupeur les effets dont ils ne peuvent voir les causes. DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté ministériel en date du 15 février, M. le ministre de l'instruction publique a décidé que les visites de MM. les inspecteurs généraux dans les colléges royaux et les colléges communaux de Paris, commenceront le 1er mars prochain.

— Par un autre arrêté du même jour, une commission spéciale composée de MM. Vignier, inspecteur-général des études, et Ozanam, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, sont chargés d'examiner les classes de langues vivantes.

—L'ouvrage ayant pour titre *Complément de Géométrie analytique*, par M. Page, professeur à l'école d'artillerie de Lafère, pourra être placé dans les bibliothèques des colléges.

— Les membres de la commission d'examen des écoles primaires (adultes) du département du Nord, viennent d'être nommés.

— M. Belin, officier de l'Université, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, ancien censeur des études au collége royal de Charlemagne, est nommé censeur honoraire.

— M. le ministre des travaux publics a présenté à la chambre des députés un projet de loi portant cession par l'état, à la ville de Paris, de l'église de la Madeleine.

— M. Pasquier, chancelier de France, a été élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Fraissinous; M. Ballanche en remplacement de M. Alexandre Duval. Notre grand poëte et prosateur, le comte Alfred de Vigny, a obtenu un grand nombre de voix à la première nomination.

— MM. Renouard et Macarel se présentent avec M. Giraud à la place vacante dans le sein de l'Académie des sciences morales et politiques, par suite de la mort de M. le comte Siméon.

— La Propagande, à Rome, vient de tenir sa grande séance annuelle à laquelle ont assisté la plupart des cardinaux et un grand nombre d'autres personnages éminens nationaux et étrangers. Parmi ces derniers on remarquait S. A. R. madame la grande-duchesse de Meckembourg-Strélitz, S. A. R. le prince Frédéric de Prusse, l'archevêque de Salzbourg, et divers membres du corps diplomatique. Ce qui a distingué cette solennité de celles des autres années, c'est que pour la première fois la musique y a pris part; quatre Chinois, dont trois de la province de Tchangi et un de Canton, ont chanté un quatuor, plusieurs chants nationaux de leur patrie, avec accompagnement de harpes et divers idstrumens à vent. Ces morceaux, dont les mélodies offraient une variété à la fois bizarre et piquante ont été accueillis par la brillante et nombreuse assemblée avec des applaudissemens unanimes.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 17. Paraissant tous les Samedis. MARS 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,
OU
LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

QUATRIÈME PARTIE. (Suite.)

§ XI.
Aventure de Pierrot.

PIERROT me fit admettre facilement au nombre des travailleurs de M. Lombard... Je ne demandais d'ailleurs qu'à vivre, être logé et avoir affaire à des gens d'un physique sortable.

« Tu es justement curieux, me dit-il le soir même de notre rencontre, de connaître par quelle aventure il se fait que je me trouve ici quand tu me croyais dans l'autre monde.

» Rien n'est plus simple, et voici les faits :

» Ma disparition subite de dessus le pont de l'*Escargot*, par le fait d'une chute dans la cale du navire, ainsi que tu l'as vu, avait pour cause un étourdissement plutôt qu'une blessure, occasionné par le coup d'une balle morte qui vint par ricochet me frapper à l'estomac, au plus fort de la mêlée, et juste au moment où nous nous adressions de fraternels adieux.

» Mon indisposition fut de courte durée, et quand je repris mes sens, l'instinct de la conservation me porta à chercher une retraite où je pourrais braver la fureur de nos ennemis. Ce ne fut ni long ni difficile à trouver pour moi qui connaissais par cœur les moindres recoins de notre navire.

» Là, sans connaître précisément les résultats de la bataille, mais les devinant bien aux cris d'allégresse des assaillans, j'attendis que le silence seul régnât sur notre triste bord, je veux dire que je ne sortis de ma cachette que quand l'*Escargot* fut abandonné.

» Et penser, interrompit Babylas, que nous aurions pu nous retrouver là ensemble... ! Mais, ensuite, comment as-tu fait pour te tirer de là ?

— Ah ! comment j'ai fait ?... — Ecoute encore. — A peine y avait-il un quart-d'heure que j'étais sur le pont, quand j'entendis un sourd craquement qui venait de se faire dans la carcasse du navire... J'eus une grande peur, je te l'avoue... Je retournai dans la calle, elle était déjà au tiers pleine d'eau; celle-ci pénétrait en abondance par une large trouée. Je regrimpai avec précipitation et je fus saisi de terreur en voyant que l'*Escargot* avait tout à fait perdu son équilibre, et d'un côté déjà penchait au niveau de la mer.

» Insensiblement je sentais ces quelques planches qui me séparaient encore de l'abîme couler sous moi et près de me manquer tout à fait. Encore un quart-d'heure, une minute, une seconde peut-être, et tout sera fini; la mer va submerger ces débris du navire, et moi je vais être avec eux englouti sous les flots !

» Un second craquement, mais cette fois sinistre, effroyable, se fit soudain entendre sous mes pieds. C'en était fait du navire : il avait disparu !...

— Et toi, mon pauvre ami ?

— Moi ?... Mais pourquoi es tu si pâle en m'écoutant. Tu n'as aucun danger à redouter pour mes jours, puisque je suis ici, avec toi et bien portant comme quatre. Mais j'achève.

» Comment cela se fit ? — Machinalement, sans doute, — puisque je me trouvai cramponné où mieux à cheval sur une

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- MARS.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

1er ENTRETIEN.

Enfin, mes jeunes lecteurs, l'hiver nous abandonne. A ses rigueurs si fatales aux pauvres gens, vont succéder des jours d'espoir et de bonheur.

Vous le savez, quand au retour du printemps la nature entière semble sortir d'un sommeil léthargique, un concert unanime de tout ce qui respire s'élève vers les cieux pour célébrer la magnificence et la bonté du créateur.

Mais comment admirer dans nos bruyantes cités, les tableaux que nous présente alors la nature ? Ici point d'horizon, point de soleil, point de verdure, point d'oiseaux qui gazouillent sous la feuillée ; mais des murs gris qui nous interceptent le jour, et qui, nous resserrant de tous côtés, semblent mesurer l'air qu'il est donné à chacun de nous de respirer. Je veux donc vous conduire au sein des campagnes, d'autant mieux qu'il en est parmi vous, mes amis, qui vont nous quitter pour adopter pendant la belle saison la vie des champs ; vie si douce, si pleine de charmes et dont je vous dirai les plaisirs ainsi que les travaux.

Ah ! j'en suis sûr, lorsque du haut d'un coteau, vous verrez ces riches vignobles qui répandent dans l'air les parfums du réséda; ces riants vergers dont les pommiers en fleurs ressemblent à des boules de neige rosée; ces immenses tapis du vert le plus tendre qu'étalent les champs de blé ; ces prairies émaillées de marguerites et de boutons d'or; ces forêts de chênes et de hêtres dont la cime agitée par le vent produit un mystérieux murmure ; et qu'au fond de ce gracieux tableau vous verrez le soleil se lever brillant et majestueux, vos jeunes ames délicieusement émues, seront frappées d'admiration et pénétrées de reconnaissance, car vous direz :

«Toutes ces merveilles ont été créées pour moi.»

A cette heure la végétation que la fraîcheur de la nuit et des rosées, souvent trop abondantes pour l'époque, avaient engourdie, demande a être ranimée par la douce chaleur des rayons solaires.

Quel plaisir de se promener alors aux milieu des campagnes, de respirer cet air pur du matin, et d'assister en quelque sorte à une nouvelle création !

Que je plains les paresseux que l'on ne peut arracher à leurs lits ! Ils ne connaissent pas le bonheur dont ils se privent !

Après ces préliminaires, j'entre dans mon sujet; mais avant de

barrique, qui longtemps ballotée sur les vagues, eut l'aimable attention de me conduire à bon port, puisque, à la nuit tombante, je me vis, par ses soins, déposé sur un banc de sable des côtes du Brésil.

Un honnête pêcheur, à qui j'appris mes aventures, prit soin de moi, et me mit à même de venir à Rio-Janeiro, où lors de mon premier voyage j'avais fait quelques bonnes connaissances. Là je fus présenté à M. Lombard, le riche planteur chez qui nous sommes; il avait besoin d'un cuisinier, et comme en ma qualité de mousse j'avais eu mainte fois occasion de m'exercer à bord dans cette partie, je me décidai à entrer à son service. Voilà, mon cher Babylas, comment et pourquoi j'ai le plaisir de te presser dans mes bras, ici, à Catamarca au fin fond de l'Amérique!

§ XII.

L'habitation de M. Lombard. — Séjour. — Nouvelles dispositions.

De mon côté, je fis à Pierrot le récit de tout ce qui m'était arrivé depuis l'instant où nous avions été séparés si inopinément au milieu du combat, et nous rimes beaucoup ensemble de ce qu'avaient de comique la plus grande partie de mes aventures.

M. Lombard, chez qui nous étions en service, Pierrot ainsi que je l'ai dit en sa qualité de cuisinier, et moi comme garçon de peine, M. Lombard dis-je, était un très bon et très aimable homme. — Riche planteur, il était propriétaire d'une des plus belles et des plus considérables habitation du pays, sur laquelle il exploitait exclusivement la culture du coton, cette industrie étant d'ailleurs la principale de Catamarca, qui passe pour fournir des cotons de première qualité.

L'habitation de M. Lombard occupait près de cinquante travailleurs, au nombre desquels étaient environ une quarantaine de nègres, hommes, femmes et enfans. Le reste du personnel se composait de blancs, dont seulement quatre français, y compris votre serviteur.

Tous les membres de cette petite république, s'agitaient, travaillaient, vivaient dans un même lieu, presque sous le même toit, comme une seule famille; car M. Lombard était pour tous plutôt un père qu'un maître : aussi chacun lui portait-il respect et vénération.

Le travail qui me concernait n'était pas de ces plus pénibles : il me plaisait au contraire, et je m'y livrais avec bonne envie et activité. Visiter les plantations, donner des soins à la culture ou faire la récolte ; telles étaient tour à tour mes uniques occupations. Et quand parfois il y avait suspension de besogne, le temps était employé en parties de chasse, à moins qu'on ne préférât le passer dans la plaine, à dormir le ventre au soleil ou à fumer d'excellent *mexico*.

Moi qui étais peu chasseur, qui ne dormais que la nuit et qui ne fumais pas, je venais faire un tour à la cuisine pour causer avec Pierrot, et lui donner mon avis sur la succulence de ses sauces.

On voit, d'après cela, que je n'avais pas à trop me plaindre de la vie. Rien ne me faisait défaut, santé, travail agréable, bonté du maître, amitié fraternelle : que faut il mieux pour rendre heureux, dans une position pareille à la mienne?— Mais, hélas! l'homme sait-il jamais borner ses désirs, ses projets, ses caprices.

Je ne sais quelle humeur tracassière s'empara de moi, mais à cette époque même où j'aurais dû, plus raisonnable, ayant mûri par l'expérience, prendre enfin au sérieux les actes de la vie, un nouveau projet vint me trotter par l'esprit, et me faire rompre brusquement avec les jouissances de l'existence la plus confortable. Ce projet, il est vrai, n'était que la conséquence, la suite de ceux qui l'avaient précédés, et par la grâce des quels je me trouvais à Catamarca. — C'est en souvenir de mon père que je le conçus un beau matin.

« Pierrot, dis-je ce jour là à mon ami, que je vins trouver à l'office tout droit au sortir de mon hamac, — sais-tu que M. Lombard est un excellent homme?

— Il y a longtemps que j'en ai acquis la certitude.

— N'est-il pas vrai également que tu es un ami dévoué, sincère?

— Il ne m'appartient pas d'en juger.

— Oui, je dois remercier le ciel qui m'a conduit dans cette maison hospitalière où j'ai trouvé tant d'affection et de bienveillance. — Aussi n'en aurai-je que plus de regret quand il me faudra renoncer...

— Renoncer à quoi, je te prie?... Qu'est-ce que tu me rabaches! depuis cinq minutes?... Voudrais-tu nous quitter?

— Tu l'as dit... Il faut que je parte.

— Il faut que tu partes? quand tu es ici comme un coq en pâte; es-tu fou, voyons. — Et où veux-tu aller?

— A Maracaïbo.

— Par exemple! tu en parles à ton aise; sais-tu que tu aurais à faire quelque mille lieues?

— Qu'importe; je n'ai pas oublié le but principal et unique de mon voyage. Quand je me suis, à l'aventure, embarqué sur *l'Escargot*, c'était dans le dessein d'aller rejoindre mon père. C'est à Maracaïbo qu'il réside : c'est donc là qu'il faut que j'arrive.

— Tes intentions sont louables sans doute; mais est-il en ton pouvoir de les accomplir.

---

vous dépeindre la campagne dans les diverses saisons, de vous donner quelques notions des principaux travaux qu'on y exécute, et de vous enseigner les moyens d'y employer agréablement votre temps, je vais vous dire ce qui contitue une exploitation rurale, les divers bâtimens qui forment l'habitation, et les usages auxquels ils sont destinés.

Le personnel d'une ferme et le nombre de bêtes de sommes occupées à la culture des terres, sont toujours en rapport avec l'étendue que présente le domaine. Ainsi, en Alsace, pays classique de l'agriculture, on compte autant de domestiques, de l'un et l'autre sexe, qu'il y a de bêtes employées à la charrue; et le travail de deux chevaux ou d'une paire de bœuf, y est côté à seize hectares de terre, tandis que dans la Bauce, la Flande, le Berry, cette quotité est presque donblée. — Outre les terres labourables, une exploitation rurale comprend habituellement une certaine étendue de prairies destinées à l'alimentation du bétail, et souvent même quelques pièces de vignes qui fournissent au fermier le vin consommé par sa famille et par ses gens.

Ces détails, mes jeunes lecteurs, ne vous paraissent-ils pas quelque peu arides? Ils ont, croyez-moi, leur utilité, aussi bien que ceux qui vont suivre.

La distribution des bâtimens d'une ferme nous indique que le temps est chose précieuse, et que le cultivateur, dont l'industrie est plus que toute autre exposée aux intempéries, sait mieux que personne en apprécier la valeur.

Peut-être avez-vous déjà été à même de remarquer l'effet pittoresque de ces constructions recouvertes de tuiles rouges, dont les murs blanchis à la chaux sont garnis à l'extérieur d'espaliers ou de treilles formant berceaux. Au pied de ces murs et derrière un léger grillage de bois peint en vert, s'étendent de petits parterres de fleurs que la fermière cultive avec soin le long de la façade et sous les fenêtres de la maison d'habitation.

Celle-ci comporte la cuisine, plusieurs chambres à coucher, les greniers d'abondance ainsi qu'une vaste pièce commune dont les murs sont entièrement revêtus de boiseries. C'est là que le fermier, sa famille ainsi que tous ses gens prennent leurs repas en commun, et se tiennent habituellement lorsque le temps ou la saison leur interdisent les travaux extérieurs.

Dans quelques provinces de la France, les cultivateurs ont religieusement conservé la simplicité de mœurs de nos aïeux. Ainsi à l'un des angles de la salle à manger que nous venons de décrire, nous voyons une table massive en érable dont le haut bout est occupé par le chef de famille; à ses côtés viennent se placer sa femme et ses enfans, enfin les gens composant le personnel de l'exploitation

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète : je suis venu à Catamarca ; j'irai bien jusqu'à Maracaïbo. C'est un parti pris, la saison est propice, je me mets en route dès demain... Je ne te demande qu'une chose, c'est de m'indiquer la direction du pays.

— Décidément tu l'as mis dans ta tête ?

— Rien ne m'arrêterait : je veux revoir mon père.

— Allons, puisqu'il en est ainsi, nous allons songer sérieusement à ton départ. »

Le soir venu et les travaux de la journée terminés, Pierrot me conduisit dans le cabinet de M. Lombard à qui je fis part des raisons qui me faisaient quitter un si bon maître et des motifs de mon voyage. Il me donna quelques conseils en les accompagnant d'un petit sac de piastres pour subvenir à mes premiers frais. J'acceptai le tout avec reconnaissance... Après cela, mon ami, avec la permission du maître, détacha du mur une grande feuille de papier coloriée qu'il prit avec lui, et nous vînmes à la cuisine.

« Maintenant, me dit Pierrot, nous allons examiner le trajet que tu as à faire.

— Où donc vas-tu faire cet examen ? sur cette feuille que tu déroules, — qu'est-ce que cela ?

— C'est la carte géographique de l'Amérique.

— Et tu sais t'en servir, toi ?

— Rien n'est plus facile ; il suffit de savoir lire, parbleu !

— Ah bien ! fis-je avec une tristesse honteuse ; et tu sais lire, toi, c'est vrai.

— Tiens, regarde : voici Catamarca où nous sommes ; et tout à fait là haut, près l'isthme de Panama qui joint les deux Amériques, voici Maracaïbo. Et il me montrait du bout du doigt une quantité innombrable de zig-zags et de petits points ronds de toutes les couleurs dans lesquels il n'y avait pour moi rien de déchiffrable. Ce qui fit, qu'en moi même, j'estimais Pierrot bienheureux de pouvoir se reconnaître au milieu de cette agglomération de pattes de mouches.

— A présent plus que jamais, ajouta mon ami, je vois l'impossibilité de faire par terre un semblable trajet.

— J'ai de bonnes jambes et du temps à moi, observai-je.

— Ni le temps ni les jambes ne te suffiraient ; avant peu tu serais désorienté, perdu : cela est impossible. Il n'est qu'un moyen de t'en tirer et le voici : puisque M. Lombard a eu l'obligeance de te fournir quelque argent, il faut t'en servir utilement. Tu vas te rendre directement à Valparaiso en compagnie de notre second contre-maître qui part précisément demain pour accompagner des marchandises dirigées sur cette ville.

Valparaiso étant un port maritime d'où partent journellement des navires pour tous pays, il te sera facile d'en trouver un qui ait la même destination que toi. Tes piastres feront les frais de ton passage. Qu'en dis tu ?

— Je dis que tu es mon sauveur, et que je serais un gros mal avisé de ne pas suivre sur tous les points le conseil que tu me donnes.

§ XIII.

Départ. — Ce qui m'arrive à Valparaiso.

Quand le prochain soleil se leva pour Catamarca il me surprit déjà loin des terres de M. Lombard.

C'est le cœur gros et les larmes aux yeux que j'avais dit adieu à mon cher Pierrot ainsi qu'à mes quelques bons camarades de l'habitation. C'est que réellement j'avais dans cette maison tant eu à me louer de tout le monde, qu'il eût fallu être bien ingrat et égoïste pour ne pas éprouver de regrets en la quittant.

Je ne dirai rien du voyage de Catamarca à Valparaiso qui s'effectua sans incident aucun et sans encombre. Et si nous nous arrêtons quelques instans à cette dernière ville c'est pour raconter une aventure burlesco-tragique qui m'y arriva et qui faillit me mettre, comme on dit, dans de mauvais draps. La voici :

« Le contre maître planteur avec qui j'étais venu à Valparaiso en était reparti deux jours après, me laissant à l'hôtellerie où nous étions descendus, et où il fallait bien que je restasse jusqu'à ce qu'il se trouvât un navire en partance pour quelque port de la mer des Antilles le plus proche de Maracaïbo. Ce contre-maître qui était un homme très serviable m'avait fourni bien des notions utiles, et instruit sur les démarches à faire pour trouver un embarquement. Il s'était même employé auprès de l'autorité civile pour me faire obtenir un passeport qui allait m'être d'une indispensable nécessité. Lequel passeport il me fallut déposer aux mains de mon hôtelier en vertu des mesures prescrites par les réglemens de police.

Le navire trouvé, mon passage arrêté, et le jour du départ venu, je règle mes comptes avec mon homme ; il me remet mes papiers et ma petite valise, me souhaite un bon voyage, et me voici installé à bord.

Cependant les vents contraires s'étant levés et ayant régné quelques jours, nous n'avions pu mettre à la voile aussitôt qu'on l'espérait. Il n'y a pas à commander aux élémens, comme on se fait obéir par les hommes, et notre capitaine, tout en pestant et en donnant le vent du nord à tous les diables était bien forcé de plier sa volonté sous le bon plaisir de l'aquilon. Sur ces entrefaites, un jour que nous étions dans les chambres du navire, les

---

occupent l'autre extrémité. Au sortir de la maison et sous le même toit nous trouvons la boulangerie, la distillerie, la buanderie et de vastes hangards sous lesquels sont rangés en ordre de bataille, les chariots, les charrues, les herses, les rouleaux et autres instrumens aratoires qui composent l'arsenal pacifique de l'industrie agricole.

Vis-à-vis s'élèvent les écuries de chevaux, les étables à vaches et à bœufs, au-dessus desquelles se trouve le grenier à foin dont la porte s'ouvre sur un long balcon recouvert, faisant avance sur la cour, et qui parfois se développe sur la façade intérieure de tous les bâtimens.

Ce balcon, dont la balustrade en bois sculpté est peinte en bleu, conduit aux logis des valets de charrue, à la chambre dans laquelle on recueille des déchets des granges destinés à la nourriture journalière des bestiaux, et aux magasins à paille.

L'emplacement qui s'étend devant ces écuries reçoit la litière que l'on y étale avec soin afin de lui faire subir les diverses opérations qui doivent la convertir en engrais. Viennent ensuite la bergerie et les loges à porcs relégués pour leur mauvaise odeur dans un des coins les plus reculés de la ferme.

Enfin le fond de la cour est occupé par d'immenses constructions ; ce sont les granges destinées à contenir toutes les récoltes en blé, orge, avoine, colza et autres céréales.

Ces granges selon leur plus ou moins de développement présentent un ou deux emplacemens dont le sol est formé de terre glaise fortement battue que l'on nomme aire, et sur lesquels on bat les gerbes pour en extraire les grains.

La cour, ainsi renfermée entre ces divers bâtimens, est ordinairement un carré long au centre duquel s'élève la pompe munie de grandes auges ou abreuvoirs auxquels les hôtes de ces écuries viennent régulièrement se désaltérer trois fois par jour.

Derrière la grange et les écuries se trouvent le jardin potager et les vergers qui entretiennent l'abondance et la variété sur la table de ces bons fermiers et nous fourniront matière à d'intéressans entretiens.

Voilà, mes amis, ce qui constitue une ferme. Nous allons maintenant vous en faire connaître les habitans.

Au premier rang se place le cheval, ce noble animal, cet ami de l'homme, car il contribue à nos plaisirs, partage avec nous les dangers de la guerre, et, sous le rapport du commerce et de l'agriculture, rend à l'humanité des services incalculables.

Ces quadrupèdes, ardens au travail le sont également au ratelier. Voyez avec quelle avidité ils mangent l'un à l'envi de l'autre les fourrages qui doivent réparer leurs forces et les préparer à supporter de nouveaux labeurs.

uns dormant, les autres jouant, chacun faisant passer le temps à sa manière, il advint qu'une rumeur se fit entendre là haut, et que, monté tous sur le pont, nous nous trouvâmes en présence de quatre soldats armés ayant à leur tête un alcade, lequel nous fit sommation d'exhiber nos passeports sur l'heure.

Je descendis, comme les autres, chercher les papiers renfermés dans ma valise, et je remontai pour venir à mon tour donner satisfaction à l'injonction du magistrat. En ce moment, celui-ci qui répondait probablement à une question de notre capitaine, lui apprenait qu'il était à la recherche d'une bande de malfaiteurs que l'on soupçonnait réfugiée à Valparaiso, où sans doute ils attendaient une occasion favorable pour quitter la contrée. « Je suis bien certain à l'avance ajouta-t-il, toujours en s'adressant au capitaine, que votre bord ne sert pas d'asile à nos hommes, mais, vous savez, il est du devoir d'un magistrat, en pareille occasion, de s'étendre dans les plus minutieuses recherches.

— Comment donc, à votre aise, seigneur alcade, reprit le capitaine, disposez de moi, si je puis vous servir dans l'accomplissement de votre mandat.

Quand l'alcade vint à moi, je fis l'exhibition de tous les papiers dont j'étais nanti et je les lui remis avec tout l'empressement d'un homme fort de se trouver en règle dans semblable cas.

« Qu'est ce là ? — dit-il après l'examen de ma feuille et de ma personne; — n'avez-vous point d'autres papiers, mon garçon ?

—Assurément non, M. l'alcade, c'est là tout ce que j'en possède.

— En ce cas, vous allez nous suivre, s'il vous plaît.

— Quoi donc, monsieur ! que voulez vous dire?

— Je veux dire que si ce sont là vos seuls certificats, ils ne peuvent me satisfaire... J'en demande à ces messieurs. »

J'étais rouge de confusion, en pensant qu'on pouvait me soupçonner d'être un malhonnête homme.

L'alcade continua :

« Voici, par ma foi, une plaisante chose. Et quand on examine de la tête aux pieds le porteur de cette pièce, on le trouve pour le moins facétieux de prétendre que la susdite lui appartient. Si cela peut vous distraire messieurs, je lis à haute voix :

« Taille, — cinq pieds huit pouces;

« Moustaches et favoris épais;

» Signe particulier, — une jambe de bois. »

Ici, l'alcade, son escorte, le capitaine et toute la compagnie partirent d'un éclat de rire, si fort et si prolongé, qu'ils s'en tenaient les côtés et en avaient presque des larmes dans les yeux.

Je cherchais à me justifier, mais je ne savais trop que dir puisque je ne pouvais m'expliquer à moi-même la cause de ce fâcheux incident. On se doutait bien qu'il y avait là dessous quelque méprise, et l'alcade lui-même en fit la supposition tout le premier. Mais, il n'en fut pas moins procédé à mon arrestation et à mon extraction du navire, pour me conduire sur le champ en lieu de sûreté : c'est à dire dans les prisons de Valparaiso. Je fis sur l'heure appeler le seul homme qui me connut dans la ville, et qui m'avait logé et nourri dans son hôtellerie tout le temps de mon séjour. Mon hôte accourut et n'eût pas grand peine à me tirer promptement des mains de dame police. Il se confondit en excuses auprès de moi, le pauvre homme, car lui seul était fautif dans cette affaire, pour m'avoir donné, au lieu de mon passeport, celui d'un vieux soldat que, quelques jours avant mon arrivée, il avait logé et vu mourir dans son hôtellerie.

L'alcade eut l'obligeance de venir en personne me reconduire à bord et d'expliquer à l'équipage comment j'avais été la victime d'un singulier quiproquo. On rit beaucoup de nouveau, et je ne pus m'empêcher de faire comme les autres. Ainsi finit cette plaisante aventure qui, avec d'autres circonstances, eut pu m'attirer de plus grands désagrémens, et qui me fut encore une occasion de maudire mon ignorance.

Enfin, un vent favorable à notre voyage ayant soufflé après ces jours d'attente, nous quittâmes le port de Valparaiso, pour cingler à pleines voiles vers Carthagène où nous débarquâmes après une traversée assez longue, mais des plus heureuses et des plus agréables.

J'étais tellement impatient d'en finir avec ces longs et fatigans voyages, et puis il me tardait tant de voir se lever le jour où je pourrais enfin embrasser mon cher père, que je restai à peine deux jours dans cette ville : juste le temps nécessaire pour remettre mes jambes au pas et me renseigner sur la voie à prendre la plus prompte, la plus commode et la moins coûteuse pour arriver à Maracaïbo.

(*La suite au prochain Numéro.*) A. BOUCHÉ.

BELLES ACTIONS DES ENFANTS.

UNE AVALANCHE DANS LES CÉVENNES.

Il est pour les habitans des montagnes, mille périls que l'on soupçonne à peine dans le centre de la France. De ce nombre sont les avalanches, accidens terribles, qui renversent et engloutissent parfois des villages entiers. Ces accidens sont surtout fréquens dans les Cévennes, chaîne de montagnes du Languedoc, qui s'étend dans trois départemens, le Gard, la Lozère et

---

Le bœuf, couché sur une abondante litière, mâche pour la seconde fois le repas qu'il vient de consommer.

La vache, cette mère nourricière de la ferme, par de sourds mugissemens, réclame sa pitance matinale et semble inviter la ménagère à venir la débarrasser du lait qui presse son pis; ce bon lait, cette ressource précieuse que vous appréciez sans doute aussi bien que moi, mes chers amis, car il fait les délices de vos déjeuners.

Plus loin le poulain, par ses bonds rapides et prodigieux, cherche à fixer l'attention de son maître, et à lui prouver la vigueur et la souplesse de ses membres.

L'agneau et la chèvre, par leurs soubresauts aussi raides que saccadés et imprévus, témoignent à leur façon le bien-être qu'ils éprouvent, et jettent souvent le désordre au milieu de la gent volatile.

Enfin, dès le point du jour, les nombreux habitans de la basse-cour annoncent au maître du logis, chacun dans son langage, qu'ils sont éveillés, et qu'ils attendent ses bons offices.

Ici les poules, par leur caquetage; les canards par leur cri nazillard; les oies par des sons éclatans, demandent à être rendus à la liberté. Là, le porc, par son grognement et son impatience, prouve que le sommeil n'empêche pas son estomac glouton de travailler.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas un grand intérêt à étudier les mœurs variées de ces différentes espèces d'animaux? Voyez le paon au riche plumage, emblème de la beauté aussi bien que de l'orgueil, se pavanner et appeler l'admiration de tous les hôtes emplumés; et le volatile belliqueux que les gaulois nos ancêtres avaient choisi pour enseigne, et que nous avons adopté de nouveau, défier ses rivaux à des combats meurtriers, qui coûtent souvent la vie au vainqueur et au vaincu.

Tels sont, mes jeunes lecteurs, les habitans d'une cour de ferme, à propos desquels je vais vous raconter une petite anecdote qui m'est arrivée.

J'avais un voisin avec lequel je vivais, depuis mon installation à la campagne, dans les termes de la meilleure intelligence. Cependant je vis un jour cette franche cordialité se refroidir; ce brave homme, ordinairement très jovial, prendre une figure sombre et repousser en quelque sorte mes avances.

Ne sachant à quoi attribuer un pareil changement, je voulus immédiatement en connaître les motifs. Après bien des questions éludées, après bien des réticences, ce respectable vieillard me dit d'un ton où perçait un chagrin réel : « Allez, je vous aimais, je vous estimais, mais vous ne me tromperez plus; vous êtes un mauvais voisin, vous avez jeté un sort sur mes chevaux. » Ne pouvant rien comprendre à une pareille accusation, je le priai de s'expliquer plus clairement.

l'Ardèche. Rien de plus triste, de plus désolé, que l'aspect de certains cantons de ce pays : ça et là des volcans éteints, des fleurs de lave solidifiés que ne recouvre aucune végétation ; puis d'étroites et sombres vallées resserrées entre des montagnes à pic dont la crête est couverte de neiges éternelles. C'est du sommet de ces montagnes que se détachent parfois des masses de neige ; ces avalanches roulent alors avec un bruit semblable à celui du tonnerre, brisant, renversant, entraînant dans leur course furieuse, arbres, habitations, rochers, et ne s'arrêtant que dans les vallées où elles apportent la terreur et la désolation.

De mémoire d'homme, il n'était tombé dans les Cévennes une aussi grande quantité de neige que cette année ; plusieurs villages situés dans ces montagnes où les protestans ont soutenu la guerre contre les forces de Louis XIV, plusieurs de ces villages, disons-nous, se trouvaient en quelque sorte emprisonnés, la neige ayant envahi et couvert à une grande hauteur toutes les voies de communication. Le petit hameau de Saint-Florent, à deux lieues du Vigan, se trouvait, vers le milieu du mois de janvier dernier, à peu près dans cette situation, lorsque l'un de ses habitans, le nommé Périot, brave homme fort pauvre demeuré veuf avec deux enfans, pressé par la disette qui déjà se faisait sentir depuis plusieurs jours, résolut, malgré la difficulté de reconnaître les chemins, de se rendre à la foire d'Alais où il espérait vendre à bon prix la soie de sa récolte. En vain ses deux petites filles, Thérèse et Geneviève le supplièrent de renoncer à ce projet.

« Cela pourrait durer long-temps, mes enfans, leur dit-il ; il serait même possible qu'il tombât encore de la neige, et alors il nous faudrait mourir de faim : le pays m'est bien connu et, avec l'aide de Dieu, je reviendrai sain et sauf.

Les enfans pleuraient ; mais le père Périot qui était un homme de résolution, n'en persista pas moins dans son projet.

— Eh bien ! dit Thérèse, l'aînée de ses deux filles, âgée de douze ans, nous irons à Alais avec vous ; vous savez, père, que nous avons souvent fait de plus longues courses.

Le père refusa d'abord ; mais les jeunes filles insistèrent ; et il finit par leur permettre de l'accompagner.

Tous trois se mirent donc en route le 17 janvier dernier vers huit heures du matin ; à midi ils avaient fait trois lieues, et ils étaient déjà bien fatigués, tant les difficultés de la route étaient grandes, lorsqu'ils arrivèrent près d'une métairie située à l'entrée d'une petite vallée qu'ils connaissaient parfaitement. Bientôt ils rencontrèrent les enfans du métayer Jarbelle, trois petites filles et un jeune garçon qui venaient de faire provision de bois.

« Père Périot, dit le jeune garçon, je crois que vous feriez bien de ne pas aller plus loin ; il n'y a pas une heure qu'une masse de neige a roulé du Pic-Rida jusqu'aux chataigniers que vous voyez à cent pas d'ici, et le soleil qui monte pourrait bien en détacher d'autres.

— A la grâce de Dieu ! mon garçon, répondit le brave homme ; il faut que nous arrivions aujourd'hui à Alais, car c'est demain le dernier jour de foire, et nous n'avons pas de temps à perdre. »

Et chacun continua son chemin ; mais il ne s'était pas écoulé dix minutes lorsque les enfans du métayer entendirent comme une détonnation lointaine et répétée par l'écho des montagnes. A ce bruit lugubre succédèrent des cris de détresse, puis plus rien, un silence de mort.

« Je l'avais bien dit ! s'écria le jeune garçon ; le pauvre homme et ses enfans sont... Allons, bas les fagots ! courons. »

A ces mots il s'élance vers le lieu où il présume que les trois voyageurs auront pu être atteints par l'avalanche ; ses sœurs le suivent, et bientôt ils reconnaissent que les traces de ces trois infortunés vont se perdre sous un monceau de neige de plus de vingt pieds de haut.

« Allons, Julie, Rose, Toinette, à l'ouvrage ! s'écrie-t-il. »

Armé de sa cognée, il pratique dans la neige une large tranchée ; les petites filles le secondent de toutes leurs forces ; elles se font jour en grattant la neige avec une serpe et leurs sabots. Enfin après un quart-d'heure de travail, de faibles gémissemens se font entendre.

« Courage, sœurs ! crie le petit François ; nous les sauverons ! »

Les braves enfans redoublent d'ardeur ; ils arrivent enfin jusqu'aux infortunés ensevelis dans cet horrible tombeau, et ils ont le bonheur de les en tirer sains et saufs. Ce fut alors un spectacle touchant : le père Périot pleurait en embrassant tour à tour ses filles et les courageux enfans auxquels elles devaient la vie ainsi que lui. François voulut qu'ils vinssent tous trois se reposer chez son père où ils furent accueillis avec cette hospitalité toute patriarchale qui distingue les habitans de ces contrées. Le lendemain, ils arrivèrent à Alais où le père Périot proclama partout la belle conduite des quatre généreux enfans au courage desquels lui et ses filles devaient la vie ; le bruit de cette belle action se répandit rapidement, et désormais, dans ce pays, le nom de Jarbelle ne sera prononcé qu'avec admiration.

Mme LA MARQUISE DE CHEVREUL.

«Lorsque deux voisins, me dit-il, l'un, par malveillance, donne à ses bestiaux un fourrage dans lequel il a mélangé certaines plantes et sur lequel il a prononcé une conjuration diabolique, ses bestiaux prennent une vigueur et une santé remarquables, tandis que ceux du voisin dépérissent de jour en jour, malgré l'augmentation de nourriture qu'ils reçoivent. Voilà, voisin, ce que vous avez fait, et voilà pourquoi je vous ai retiré mon amitié. »

Je ne pus m'empêcher de sourire ; mais que répondre à une pareille accusation. Mes paroles eussent produit peu d'effet pour combattre cette superstition encore trop répandue dans nos provinces reculées. Je préférai le convaincre de sa grossière erreur par des faits.

Il était deux heures et demie du matin ; on distribuait la pitance matinale aux attelages qui doivent aller à la charrue.

Après avoir laissé le temps à ce brave homme de bien considérer l'activité qui régnait dans ma ferme, et les soins dont mes bestiaux étaient l'objet, j'interpellai mes gens : « Pierre, Jean, monsieur veut savoir comment nous nourrissons *nos attelages*.

— Maître, dit l'un, d'après vos ordres, je donne à mes chevaux une demi-botte de foin par repas, et lorsqu'ils reviennent de l'abreuvoir un piccotin de trois litres d'avoine assaisonnée d'une poignée de son et mélangée à de la paille hachée. — Mes bœufs, dit l'autre, reçoivent, d'après vos instructions, outre le foin un litre de farine de fèves mêlée à des pommes de terre cuites et à des déchets de granges.

— Morbleu, reprit mon voisin ; la ration que j'administre à mes bestiaux est le double de la vôtre et cependant.....

— Et c'est là votre tort, mon cher voisin. Je vais maintenant vous enseigner mon sortilège. Il ne gît point dans la nourriture ainsi que vous le prétendiez, mais dans la bonne tenue de la demeure, dans la régularité du régime et surtout dans la propreté à laquelle sont soumis mes bestiaux.

» Oui l'air, la bonne litière, l'étrille et la brosse sont les seuls sorciers que vous deviez accuser.

» Voyez mes écuries et mes étables ; elles sont assez vastes, bien aérées et n'exhalent aucune odeur nuisible. Les vôtres au contraire, privées d'air et de lumière, tiennent les chevaux dans une atmosphère corrompue.

» Croyez-moi, voisin, l'air est la première condition de santé pour tout être animé, ce qui est favorable aux hommes l'est également aux animaux domestiques. »

Convaincu par ce raisonnement, et par ce qu'il voyait mon voisin adopta aussitôt le régime que j'avais introduit dans mon exploitation, et finit par rire lui-même de sa superstition.

WOULFART, ancien cultivateur.

LA FILLE DU MILLIONNAIRE.

Milton, le sublime auteur du *Paradis perdu*, devenu vieux et aveugle était réduit à la plus cruelle indigence; mais il lui restait dans son malheur son épouse, jeune encore, modèle accompli de toutes les vertus, et trois petites filles belles comme des anges, qui, par leurs soins et leurs caresses, charmaient les ennuis de l'illustre poète. Jenny, la plus âgée des trois, pourvoyait aux besoins du pauvre ménage; et, à force de travail et d'activité, elle y apportait un peu d'aisance et de bien-être.

Jenny possédait un talent fort remarquable sur le clavecin, talent très rare à cette époque où la musique n'avait fait en Angleterre que très peu de progrès. De plus, elle était douée de tous les avantages qui plaisent dans une jeune fille; — quinze ans, une grâce charmante, une jolie figure, un caractère excellent, une intelligence très distinguée, telle était la fille aînée de Milton à qui ses précieuses qualités et son habileté merveilleuse comme claveciniste avaient concilié la bienveillance et l'intérêt de quelques membres éminens de l'aristocratie anglaise. Deux ou trois des plus illustres familles de Londres lui avaient même confié l'éducation musicale de leurs filles.

Parmi elles se trouvait la famille de Rochester. — Le duc de Rochester était l'héritier d'un des plus beaux noms et d'une des plus grandes fortunes de la Grande-Bretagne; et la protection d'un personnage aussi puissant, aussi considérable semblait offrir au premier abord de précieux avantages à Jenny. Cependant rien de plus maigre, de plus chétif que la rétribution qu'elle recevait chez le duc, — deux guinées par mois!

Pour deux guinées par mois être chaque jour pendant plusieurs heures l'esclave des exigences de deux petites filles très capricieuses, très fières, très arrogantes, se condamner à reprendre vingt fois le même morceau, à répéter cent fois les mêmes observations, sans pouvoir obtenir quelques minutes de silence et d'attention de ses pétulentes écolières: vous conviendrez que c'est là une existence fort peu digne d'envie.

Cependant Jenny supportait sans murmurer cette triste position. Une considération puisée dans la sphère des sentimens les plus purs, les plus nobles, la rendait patiente et résignée, sa chétive rétribution mensuelle était nécessaire à l'entretien de son père malade et infirme, et de deux petites sœurs plus jeunes qu'elle ; pour ces êtres chéris son excellent cœur n'eut point reculé devant des sacrifices encore plus pénibles que ceux qu'elle accomplissait chaque jour.

Elle venait donc à la fin de chaque mois recevoir des mains de l'intendant du duc de Roshester ses modestes appointemens, et joyeuse, souriante, elle se hâtait de les apporter à sa famille.

Un jour l'intendant du duc, vieux bonhomme qui parfois était fort distrait, mit trois guinées dans la main de la jeune fille, au lieu de deux qui lui étaient dûes selon les conventions qui avaient été faites.

Jenny était déjà dans la rue, lorsqu'elle s'aperçut de cette méprise. Devait-elle rétrograder, faire part de cette erreur à l'intendant du duc, restituer ce qu'elle avait indûment perçu ? C'était embarrassant; la question pouvait être long-temps controversée. — Après tout, se disait la jeune fille, pour un louis de plus ou de moins, monseigneur ne sera ni plus riche ni plus pauvre, et ma famille sera si heureuse de ce petit supplément! — et elle songeait avec ravissement aux douceurs qu'elle pourrait procurer à son père, à ses petites sœurs.

Mais bientôt ses réflexions prirent une teinte plus grave et plus sérieuse; elle se souvint des principes d'honneur, de probité dans lesquels on avait élevé son enfance, et elle rougit d'avoir conçu la pensée de s'approprier ce qui ne lui appartenait pas.

Puis, les sophismes à l'aide desquels elle cherchait naguères à colorer une conduite peu délicate, se représentèrent à son esprit... elle resta long-temps flottante, indécise... entre les suggestions de l'amour filial et les scrupules de la conscience; la lutte fut longue, opiniâtre : ce fut enfin la conscience qui l'emporta.

Jenny reprit donc le chemin de l'hôtel du duc de Rochester, et tenant une main sur ses yeux qui se remplissaient de larmes, elle posa de l'autre une guinée sur la table en disant à l'intendant :

« Vous vous êtes trompé, monsieur, vous m'avez donné une guinée de trop. »

Une fois qu'elle eut accompli ce grand sacrifice, la jeune fille se sentit déchargée d'un poids énorme. Elle revint chez elle le cœur léger et joyeux.

Cette loyauté, cette délicatesse d'une jeune fille de quinze ans, qui résiste aux suggestions de la misère et de la faim, qui résiste aux inspirations bien plus puissantes de la tendresse filiale, et n'écoute que les scrupules de sa conscience, — cette conduite révèle un noble cœur, et nous sommes heureux de trouver un pareil trait dans la famille d'un des plus beaux génies de l'Angleterre.

CH. VILLAGRE.

HAUTE LITTÉRATURE.

UNE PROMENADE DE FÉNELON.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple ;
Son peuple pour l'entendre accourait dans le temple :
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
Alors, aux champs, aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur il allait s'égarer;
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
Il médite, il compose, et son âme l'inspire ;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
Sa gloire est d'être utile; heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu.
Ses regards animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste,
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même.
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez les bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfans, et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré;
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre, et sur le champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se taît à son aspect.
O ciel ! c'est monseigneur !... On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse :
« Qu'avez-vous, mes enfans ? D'où naît votre chagrin ?
» Ne puis-je le calmer ? Versez-le dans mon sein ;
» Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors et la mère commence :

« Pardonnez, mon seigneur, mais vous n'y pouvez rien;
» Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien !
» Nous n'avions qu'une vache... Hélas ! elle est perdue;
» Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
» Notre pauvre Brunon !.., nous l'attendons en vain;
» Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
» Peut-il être malheur au nôtre comparable ?
» —Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?
» Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
» Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
» En place de Brunon, si j'en trouvais une autre ?...
» —L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?
» Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps !
» Eh ! comment l'oublier ?... Ni nous, ni nos enfans
» Nous ne serons ingrats ! C'était notre nourrice !
» Nous l'avions achetée étant encor génisse.
» Accoutumée à nous, elle nous entendait,
» Et même à sa manière elle nous répondait;
» Son poil était si beau, d'une couleur si noire !
» Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
» Ornaient son large front et ses pieds de devant;
» Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
» Il montait sur son dos, elle le laissait faire;
» Je riais... A présent, nous pleurons au contraire !
» Non, monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
» Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve;
Mais pendant l'entretien bientôt le soir arrive.
Quand on est occupé de sujets importans,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet en partant de revoir la famille...
« Ah ! monseigneur, lui dit la plus petite fille,
» Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
» Nous la retrouverions.—Ne pleurez plus; adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fait.
Ce reste de clarté qui devance la nuit,
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup un objet à ses yeux s'est montré;
Il regarde... il croit voir... il distingue en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache... C'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle...
Il ne peut s'y tromper; et soudain empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon complaisante,
Loin de s'enfuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ?
Retourner sur ses pas, ou regagner la ville !
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille.
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins
» Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat;
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore.
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà fatigué, de retour au hameau.
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière.
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfans,
» Ouvrez-moi, c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt; ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle;
« Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux
» Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux;
» Pour nous faire plaisir il a pris sa figure :
» Aussi je n'ai pas peur,.. Oh ! non, je vous assure,
» Bon ange !... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfans, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange !
» Je suis votre archevêque et ne suis point un ange;
» J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
» Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler !
» Reprenez-la; je suis heureux de vous la rendre.
» —Quoi ! tant de peine ! O ciel ! avez-vous pu la prendre,
» Et vous même ?...» Il reçoit leurs respects, leur amour;
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle. « C'est donc ainsi que tu nous laisses ?
» Mais te voilà ! » Je donne à penser les caresses !
Brunon semble répondre à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore;
» A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore;
» Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
» —Oui, dit le villageois; oui, vous avez raison;
» On pleurerait ailleurs quand vous séchez nos larmes !
» Vous êtes tant aimé !... Prévenez leurs alarmes !
» Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
» Monseigneur, permettez, nous vous offrons nos bras.
» Oui, sans vous fatiguer vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais au hameau déjà le bruit est répandu :
« Monseigneur est ici !... » Chacun est accouru;
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitot est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin; l'écho les double et les renvoie.
Il part; tout le hameau l'environne, le suit;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique
Marche... Honneurs innocens et gloire pacifique !
Ainsi, par leur amour, Fénelon escorté
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

ANDRIEUX,
de l'Académie-Française.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

(*Suite.*)

Joséphine n'était pas l'unique enfant de M. et madame Tascher de la Pagerie : elle avait une sœur, son ainée de trois ou quatre ans, du nom gracieux de Maria.

Les deux jeunes filles s'aimaient de l'amour fraternel le plus tendre; et cependant quel peu d'analogie dans leurs caractères; quel contraste dans leurs personnes !... C'était à ne pas croire à leur parenté.

Autant Joséphine se montrait vive, folâtre impétueuse, habile dans tous les exercices du corps; autant Maria se montrait douce, timide, casanière; petite et fluette, pâle et maladive, cette

dernière ne laissait percer toute l'ardeur du sang créole que dans l'expression touchante de ses beaux yeux; et tandis que sa sœur, les joues animées de l'incarnat de la santé, grande, svelte et bien prise, courrait du matin au soir les pittoresques alentours de Pointe à Pitre et des *isiets*, avec des compagnes de son âge, vêtues comme elle de la large robe de mousseline ou de jaconas et la tête couverte du chapeau de paille indigène Maria, qu'une sagesse prématurée dirigeait dans toutes ses actions, restait seule au logis et s'abandonnait à l'étude sa passion dominante ou pour mieux dire unique.

Il y avait en elle les signes caractéristiques de ces enfants à haute intelligence qui ne doivent que passer sur la terre.

M. de la Pagerie peu flatté, dans son amour propre de père, de cette nature trop excentrique, lui préférait sa fille cadette; mais sa femme qui comprenait mieux Maria la dédommageait de son mieux en reportant sur sa fille aînée ses plus vives affections, et cela avec d'autant plus de justice que, bonne mère, mais pleine de sens, elle considérait comme un devoir sacré d'employer avec Joséphine, espiègle et étourdie à l'excès, un langage quelque fois sévère.

Une chose était commune aux deux sœurs, c'est la bonté du naturel; mainte fois, Joséphine en avait donné l'exemple, soit en faisant usage de son pouvoir sur son père pour éviter à Maria quelque réprimande où quelque punition, soit en partageant avec ses amies jouets, clinquants, friandises... tout ce qu'elle possédait enfin. Généreuse jusqu'à la prodigalité, ce qu'elle fut le reste de sa vie elle le fut dès sa plus tendre enfance; mais à cet instinct de libéralité se joignait encore l'instinct du courage et du dévouement.

Les deux traits suivants méritent d'être cités.

Elle pouvait avoir six ans; c'était le jour anniversaire de sa naissance, et d'habitude un présent plus où moins précieux lui revenait à cette époque.

« Ma chère petite, fit son père, en la baisant au front, tu sais combien je t'aime : je voudrais aujourd'hui te rendre bien contente et satisfaire tous tes désirs. Que veux-tu, que souhaites tu? parle, choisis.

—Ah! mon bon papa, dit l'aimable enfant en se jetant à son cou; accordez-moi la liberté de *Tongo* le nègre qui porte mon parasol, il sera bien joyeux et moi aussi!

—Ainsi soit-il; je te l'accorde, quoiqu'il m'ait coûté mille écus sonnans : ne fais tu pas tout ce que tu veux de moi. »

Cela dit, il l'embrassa de nouveau; et Maria se mettant de la partie, il fut convenu que désormais, chaque année, au jour de naissance de Joséphine, aussi bien qu'au jour de naissance de Maria, un esclave, de l'un ou de l'autre sexe, appartenant à l'habitation, serait affranchi et deviendrait libre. M. de la Pagerie tint religieusement sa promesse, et ce fut une fête pour les pauvres noirs qui bénissaient le nom de leurs bienfaitrices.

Le second trait est plus touchant encore.

Toute la famille Tascher de la Pagerie avait été invitée chez un planteur du voisinage. Ce planteur était ce qu'on appelle un *honnête homme*; probe et loyal, mais dur et colère. Au moment où les visiteurs se disposaient à partir, les nègres de leur hôte revenaient du travail et rentraient dans leurs *cases*. L'un d'eux, *négrillon* de treize ans à peine, était attaché avec des cordes, on se disposait à le fustiger, et sa mère pleurait à chaudes larmes, réclamant la pitié du maître.

Celui-ci demeurait inflexible.

Qu'avait donc fait la pauvre créature? de quel crime pouvait-être coupable un si jeune homme!

Il avait osé prendre la défense de sa mère qu'un gardien grossier et cruel frappait et injuriait.»

La fustigation devait avoir lieu.

A cet instant Joséphine sortait de la maison. «Grâce! grâce! fit-elle, en s'adressant au commandeur, du geste et de la voix; mais il n'en tint compte, et le fouet déjà levé allait déchirer de ses lanières incisives les épaules nues de l'innocent. Joséphine s'élance entre l'exécuteur et la victime; elle reçoit le coup au bras gauche; heureusement il fut amorti par son ombrelle.—Honteux et désespéré de cet accident, le planteur et le subordonné ne savaient trouver de paroles assez fortes pour excuser leur brutalité. !» Oh! répliqua la jeune fille en souriant en dépit de la douleur, qu'on fisse grace au coupable, et je serai guérie.»

Besoin n'est de dire que cette prière fut exaucée : depuis lors Joséphine montrait avec orgueil la marque du fouet qui resta longtemps imprimée sur son bras.

Quant à la négresse et à son fils, après s'être précipités aux genoux de *bonne blanche* dont ils baisaient la robe et les mains, ils furent quelques temps après achetés par M. de la Pagerie et attachés au service de sa fille cadette.

Certes, tant de noblesse de cœur, dans un âge si peu avancé, devait faire pardonner bien des légèretés et des erreurs enfantines.

Ainsi s'écoulèrent les dix premières années de notre héroïne. Insoucieuse de l'avenir, adorée de tout ce qui l'entourait, son île chérie était son univers; et si elle était supérieure aux autres créoles en sentimens élevés, elle en partageait toute l'ignorance.

Se fiant à son intelligence naturelle, ses parens n'avaient pas cru devoir employer leur autorité pour la forcer à s'instruire : ils pensaient que tôt au tard, par le seul fait de l'amour-propre bien entendu, elle serait amenée à réclamer elle-même l'instruction, et qu'alors le temps perdu serait bientôt réparé. Ce raisonnement était sage et le calcul juste; car, Joséphine appréciant enfin les charmes de l'étude, un peu confuse de se trouver à cet égard si en arrière de Maria *la savante*, demanda un beau jour des professeurs et des leçons; puis, l'émulation aidant, ses progrès furent rapides. La géographie, l'histoire naturelle, la langue française, les élémens de langue anglaise formaient la base de cet enseignement; mais c'est surtout pour la musique et pour l'art de Therpsicore qu'elle montrait un goût prononcé. Elle avait une jolie voix, pinçait assez bien de la harpe; et, comme le principal de ces professeurs n'était autre que son excellent père, sûre de ne recevoir que des encouragemens, chaque leçon était pour l'écolière un plaisir plutôt qu'un travail.

(*La suite au prochain numéro*). L. AUQUIER.

(d'après Arnaud; madame Ducrest, Joséphine, etc.)

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le budget de l'instruction publique porte cette année une augmentation de 4 à 5,000 francs.

— Diverses réunions de communes pour ce qui concerne les écoles ont été autorisées dans les départemens de la Haute-Marne et dans le département de la Haute-Saône.

— Une vente d'anciens livres et de manuscrits a eu lieu le 15 de ce mois, salle Sylvestre, et se prolongera jusqu'au 11 mars. Cette importante collection se compose de livres imprimés sur vélin, dont quelques-uns inconnus au célèbre Van Praet, de beaucoup de manuscrits, aussi sur vélin, parmi lesquels on remarque le poëte *Arator*, de l'an 1200, un *Portulon*, de 1440, un *Cartulaire* du prieuré de Basse-Ville, en Basse-Normandie, de 1430, etc, etc.; d'un nombre infini d'anciens autographes; de collections d'ouvrages rares, entre autres sur les langues anciennes et modernes, sur les patois ou dialects de l'Europe. Mais l'histoire, et plus particulièrement celle de France et de ses provinces, s'y fait surtout remarquer. Le catalogue orné de vignettes et de *fac-simile* de reliure, a paru depuis quelque temps.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 18. Paraissant tous les Samedis. MARS 1842.

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

QUATRIÈME PARTIE. (Suite)

§ XIV.

A Maracaïbo. — Un singulier orchestre.

« Hé ! l'ami ? c'est ici que j'arrête.

— Ah ! ah !... grand merci.

— Nous voici aux portes de la ville ; — allez où vous avez à faire, moi je vais conduire et soigner ma mule au ratelier, et dormir. — Bonne chance !

— Bon repos et bon somme, au revoir, si Dieu le veut. »

Pendant l'échange de ces quelques mots entre mon conducteur et moi, j'avais mis pied à terre et m'étant tiré de l'engourdissement dans lequel m'avait plongé le sommeil que j'étais en train de faire lorsque mon homme m'avertit, je pris une direction quelconque pour m'aller mettre en quête de la résidence de MM. Pimpondor, l'un, mon oncle que je ne connaissais pas, l'autre son commensal, le très cher et très aimé auteur de mes jours, — car, on l'a deviné sans doute, j'étais enfin à Maracaïbo !

« Dois-je bien le croire ? — cet objet de mes vœux, ce but tant désiré, ma terre promise, à moi, c'est où je suis en ce moment ! »

Et plus j'avançais, plus j'ouvrais des yeux avides de se rassasier à longs regards de tout ce qui s'offrait en masse à la vue.

Il était encore grand matin, et quelque effort que je fisse pour découvrir un être vivant qui pût me donner les renseignemens indispensables, je ne trouvais pas un chat à qui parler : ce qui me donna l'occasion d'arpenter, de-ci, delà, la ville, l'une des plus jolies et des plus importantes de l'ancienne Colombie, actuellement république de Venezuela.

J'allais donc, comme je dis, de gauche et de droite, sans savoir où, tel qu'un chien qui a perdu son maître, quand un bruit d'instrumens, comme les sons d'une clarinette accompagnant une grosse caisse, vint frapper mon ouïe. D'où partait un semblable concert à une heure si matinale ? — Curieux de m'éclairer sur ce point, je me laissai guider par la voix discordante des instrumens, qui, pour la clarinette, se traduisait en miaulemens sonores, et en grognemens sourds pour sa grosse compagne. Ainsi conduit j'arrivai sur une grande place au milieu de laquelle s'élevait une baraque de bateleurs ; c'est là qu'on exécutait cette horrible musique qui avait attiré mon attention, puis mes pas. Ces *artistes* étaient sans doute en train de faire la répétition des séances de la journée.

J'approchai, et je vins coller mon oreille contre les interstices de la cloison en bois. Deux personnages seulement m'apparurent dans cette enceinte de quelques pieds : un homme et une femme, et c'est eux qui faisaient retentir l'air de cet effroyable bruit : monsieur pour la clarinette, et madame pour la peau d'âne dans toute sa dimension. Ils s'en donnaient à qui mieux mieux : celle-ci à tours de bras, celui-là à grands efforts de poitrine, et tous deux avec le plus grand sérieux du monde. C'était vraiment comique à voir.

Mais ce qui surtout me sembla d'un effet bien bizarre et digne d'observation, c'est l'indentité parfaite qui existait entre chacun des deux musiciens et son instrument. — L'homme — la clarinette — était long, maigre et sec comme un échalas. Petite, bouffie et replète, telle était celle qui s'escrimait sur le haut-tambour. Ajoutons pour complément, que le tapage devint étourdissant quand singes, chiens, perroquets et oiseaux de toutes espèces, également les

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- MARS.

CONCERT DONNÉ PAR UN ENFANT.

MICHEL-ANGELO RUSSO.

Aimez-vous le chant ? l'harmonie ? la musique ? — La musique ! belle question ! Eh ! qui ne l'aime pas ? C'est le langage du cœur ; langage universel qui séduit tous les âges, s'adresse à tous les rangs, rapproche les peuples et les nations.

Venez avec moi, messieurs et mesdemoiselles, entendre un brillant concert donné par un jeune pianiste de onze ans et demi, artiste déjà célèbre sous le double rapport d'instrumentiste et de compositeur.

Un artiste de onze ans ! — Oui, de onze ans, ni plus ni moins, et qui à huit ans méritait ce titre.

Ce serait le moment ou jamais de faire ici une belle et longue dissertation, en quatre points, sur les enfans supérieurs de l'un et l'autre sexe, qui ont fait l'admiration du monde, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Mais, à vrai dire, le sujet n'est pas des plus neufs, d'ailleurs, tant de ces petits phénomènes ont failli à leur renommée ; je me contente donc de vous dire à cette heure qu'à aucune époque ils ne furent aussi nombreux que dans le siècle où nous vivons ; ce ne sont partout que savans et mathématiciens en herbes : peintres, sculpteurs, voire même poètes. Pourtant, celui des arts qui les fait éclore par essaims, et qui nous en expédie chaque année quelques cinq ou six des quatre coins de l'Europe, c'est la divine musique.

A quoi attribuer cette prééminence relative de l'art musical sur les autres arts et les sciences ? D'où provient cette fécondité en matière d'harmonie ? — Quelques-uns disent d'une moindre difficulté dans l'étude ; d'autres d'une application plus directe et plus constante des facultés enfantines à une vocation qui, intéressant vivement le public, devient de bonne heure un état lucratif.

Quoi qu'il en soit, Paris a pu voir un musicien de Berlin, auteur, à treize ans, d'une *symphonie* (la plus importante et la plus compliquée des compositions harmoniques) dont il dirigeait lui-même l'exécution ; deux sœurs, l'une de dix ans ; l'autre de sept, admirables violonistes chantant sur leur instrument comme Bériot ou Lafont ; un enfant de la Moscovie, véritable Herz en miniature ; les frères Eichorn, que Paganini eût appelés ses successeurs, et vingt autres virtuoses dont le plus âgé ne comptait pas quinze printemps.

Au nombre, et au premier rang de ces musiciens d'élite, doit prendre place Michel-Angelo Russo, né à Naples, capitale du royaume du même nom, vers le milieu de 1831.

hôtes de céans, se mirent à crier, aboyer, parler, chanter et siffler à l'unisson.

Ce spectacle me réjouit et me fit passer quelques instans; mais comme il m'importait de poursuivre ma recherche, je m'en tins là de mon indiscrète observation, et je me disposai à reprendre ma course. Tandis que, le dos appuyé contre la baraque, je me consultais encore sur la direction que je devais prendre, la musique se tut et je vis sortir de la salle du concert notre clarinette en personne. L'homme m'ayant aperçu, s'arrêta pour m'examiner. Je me hasardai à aller lui demander s'il connaissait l'adresse de mon oncle.

— M. Pimpondor?... *connais pas*, jeune homme. Après ça ce n'est pas étonnant n'étant pas du pays.

— En effet, à votre accent il n'est pas difficile de voir que vous êtes français.

— Tout ce qu'il y a de plus *frrrrançais*: parisien, rien que ça, faubourg Saint-Jacques. Et vous même?...

— La France est également mon pays, je suis de la Gironde.

— Ah ah! fit-il malignement, gascon du bon cru... Touchez-là, compatriote? »

Nous nous serrâmes mutuellement la main, et pour répondre à ma première demande, il me donna le conseil de m'adresser à un marchand de la ville.

Sur ce, je le saluai, il me fit promettre de venir le revoir, et en même temps qu'il rentrait dans sa maison de planches et de toile, je poursuivais mon chemin.

Le jour étant venu, la ville commençait à se peupler et à prendre une physionomie animée. J'entrai chez un boutiquier à qui j'adressai la question sur laquelle le bateleur n'avait pu me satisfaire. — Connaissez vous la demeure de M. Pimpondor?

— Vous tombez mal, mon petit ami, me répondit celui-ci, qui vendait des comestibles: à peine y a-t-il un mois que j'ai débarqué dans cette colonie. Mais voyez, par là-bas, le débitant de tabac, c'est un ancien, à ce qu'il paraît.

Va pour l'ancien. — J'y cours, et ici même interrogation. Ce débitant de tabac était un vieil Hollandais qui détestait cordialement tout ce qui avait une teinture française. Il me devina sans doute, car il me reçut d'un air de colère, avec un grommellement qui voulait bien dire: passe ton chemin, je ne suis pas un almanach d'adresses. Je tournai les talons à mon bourru, et, tout désappointé, j'allai porter mes pas sur un autre point de la ville, espérant y être plus heureux.

Sur le port, enfin, un homme de peine à qui je confiai mon embarras, se tortura tellement la mémoire, et s'employa si bien à m'être utile qu'il arriva à me montrer du doigt la demeure de mon oncle.

Je le payai grassement avec la menue monnaie qui me restait pour toute solde de mon sac de piastres, et je me mis à courir à toutes jambes vers la maison qu'il m'avait désignée.

§. XV.

Mauvaise chance. — Lettre d'un ami.

Est-il possible d'éprouver un désappointement comparable au mien quand — après avoir appelé du geste et de la voix durant près d'un quart d'heure sans qu'il me soit rien répondu, — ces terribles mots frappèrent mon oreille: « Il n'y a personne!... »

Je tournai la tête pour envisager celui qui me donnait le cruel avertissement. — C'était un voisin d'en face, occupé à ensacher des tâs de cacao; je m'approchai de lui.

» Il n'y a plus personne dans cette maison? lui demandai-je en tremblant, mais en conservant l'espoir d'avoir mal interprété sa réponse.

— Personne; elle est tout à fait déserte... puisqu'*ils* sont partis il y a environ une huitaine.

— *Ils* sont partis? Est-ce possible!

— Je vous l'affirme... mais à qui avez-vous à faire?

— A mon oncle et à mon père, monsieur.

— Deux Européens?

— Deux Français, comme moi.

— Leur nom est?...

— Pimpondor.

— C'est cela même.

— Et vous dites...

— Qu'ils sont retournés dans leur patrie... c'étaient d'excellens voisins. Ah! ils emportent une belle fortune: si vous êtes leur parent, en effet, il vous en reviendra un jour quelque chose. — Je vous salue, mon ami, car j'ai aujourd'hui longue besogne. »

Le bourreau! avec quel sang-froid et quel flegme il m'avait donné cette nouvelle foudroyante: *Ils sont retournés dans leur patrie.* Au fait, pouvait-il se douter, lui, de quelle importance était pour moi un événement qui n'avait à ses yeux rien que de fort naturel.

« Eh quoi! mon père, mon oncle, vous avez quitté cette terre maudite presque au même moment où, le cœur rempli de joie et d'espérance j'y faisais le premier pas pour venir, après tant de déboires et de peines, me jeter dans vos bras, et là, sous vos caresses, m'abriter enfin contre les orages nouveaux! »

A lui seul ce nouveau coup du destin était bien de force à

Dévouée à la jeunesse comme je le suis, ai-je besoin de vous dire avec quel empressement j'acceptai l'offre d'assister à son premier concert. Je savais déjà qu'un talent remarquable lui était dévolu; que plusieurs de nos premiers salons l'avaient applaudi; que l'Italie entière, la Belgique, nos départemens l'avaient tour à tour accueilli avec distinction; qu'il était enfin protégé de son ambassadeur et de son souverain lui-même: que de raisons pour aller l'entendre.

Or, ce concert donné par un enfant, il a eu lieu mercredi soir à huit heures, et j'ai été exacte au rendez-vous.

C'est dans les salons de M. Erard qu'il se donnait. L'assemblée était nombreuse et choisie. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes personnes avaient accompagné leurs mères; la rue était encombrée d'équipages, et le programme nous promettait *dix morceaux*: trois *pour piano* exécutés par le bénéficiaire, cinq pour *le chant*, et deux d'*instrumens divers*.

Mais silence! la première partie a commencé.

Un duo italien de l'*Elizire d'Amore*, chanté avec esprit et gaîté par MM. Mirate et Lablache fils, du théâtre Bouffe; une fantaisie pour violon composée et exécutée par M. Cellier, et un grand air de Donizetti chanté par madame Giorgi-Cook, servent d'introduction à la solennité musicale. On les écoute avec plaisir, on les applaudit même; cependant on est impatient de voir arriver Michel-Angelo, le héros de la soirée: on trouve qu'il se fait attendre.

Ah! le voici enfin! Une salve d'applaudissemens l'accueille à son entrée dans le salon: il est conduit au piano par une aimable et gracieuse dame.

Tous les regards sont fixés sur le jeune artiste en jaquette, au col rabattu. Le visage vif et spirituel, il reçoit avec modestie les témoignages d'intérêt, et si petite est sa taille, que prêt à s'asseoir au piano, force lui est de réclamer un coussin pour que son siége soit au niveau de l'instrument. Après ce léger épisode qui fait sourire l'auditoire, Michel-Angelo attaque une *grande fantaisie de Thalberg*. D'abord sobre et contenu dans son jeu, son œil s'anime, sa main se raidit, l'inspiration arrive, et dans ce conflit de l'œuvre et de l'ouvrier, au milieu de ces difficultés sans cesse renaissantes où la force, la grâce, l'agilité doivent l'emporter tour à tour, l'artiste se montre si varié, si puissant, si habile, qu'on oublie bientôt et sa faiblesse et son âge tendre, pour ne s'occuper que de sa victoire. Le morceau est terminé, et jamais peut-être ce thème génial de la *Norma*, de Bellini, n'a produit effet plus délirant.

Un air de la *Cenerentola* (Cendrillon) chanté par Lablache, vient interrompre les marques de sympathie musicale qui, à la fin de l'*aria*, éclatent plus bruyantes encore.

La seconde partie du concert s'ouvre par un *duo instrumental*

m'abattre sur place, et pourtant il ne fit que m'étourdir un moment ; mais, en revanche, j'en restai longtemps triste et morose.

Dans cet état de choses, je me questionnais à chaque instant sur le parti à prendre pour remédier au mieux aux inconvéniens de ma fâcheuse position. Et, comme l'oiseau sur la branche, je me demandais, incertain, de quel côté il fallait diriger mon vol. C'était d'autant plus difficile à décider qu'il ne s'agissait pas de vouloir, mais bien de pouvoir. — Quel regret n'avais-je pas d'avoir quitté l'habition de M. Lombard !

Une lettre de Pierrot vint me surprendre et fut d'un grand poids dans la balance de mes objections pour m'amener à conclure sur le départ.

Cette lettre, la voici :

« Mon bon ami Babylas,

» Je dois croire que tu es présentement à Maracaïbo où tu » seras arrivé sans accident; et je t'estime bien heureux étant » avec d'excellens parens qui te rendent, je n'en doute pas, ten- » dresse pour tendresse. Je suis tout joyeux de penser qu'à cette » heure il ne manque rien à ta félicité : joies de la famille, dou- » ceur de la vie, bien être, tu peux jouir de tout cela.

» Le but de ma lettre est de mettre à ta connaissance un pe- » tit événement dont tu seras à la fois surpris et bien aise. — Je » veux parler d'un voyage que je vais faire avec mon maître, » notre bon M. Lombard, qu'une affaire imprévue et du plus » grand intérêt appelle sur le champ en France.

» J'ai longtemps sollicité, prié M. Lombard pour être de la » partie, et comme il me porte beaucoup d'affection, tu le sais, » j'ai enfin obtenu de l'accompagner.

» Comprends-tu tout mon bonheur? — Je vais revoir ma pa- » trie, mon pays et peut-être aussi mes parens !

» Adieu, mon bon Babylas, demain nous partons; mes amitiés » à ton père et à ton oncle. Si je vais jusqu'à St-Médard, à mon » retour, je vous donnerai des nouvelles détaillées sur notre vil » lage et nos anciennes connaissances.

» Ton fidèle ami,

» PIERROT. »

§ XVI.

Paillasse. — Adieu l'Amérique !

C'est mon bateleur, M. Lemplumé, qui me fit la lecture de l'épître de Pierrot; car M. Lemplumé m'ayant pris en amitié, surtout après qu'il avait connu quelques pages de ma vie agitée, était désormais l'homme à qui je faisais mes confidences les plus intimes.

Il ne fallait plus que cela : Pierrot quitte l'Amérique ! Parens, amis, tous me manquent à la fois; un espoir me restait, le voilà détruit avec les autres !

« Que feriez-vous à ma place, M. Lemplumé, vous voyez le désir, le besoin que j'ai, moi aussi, de retourner en France, et vous connaissez aussi ma pénurie et l'embarras dans lequel je suis ici. En honnête homme, conseillez-moi, je vous prie; votre avis sera un arrêt.

— Diam ! mon garçon, je ne vois qu'une chose. Tu veux revoir la France ?

— Oui, oui, à tout prix !

— Et tu n'as pas de monnaie ?

— Plus un sou.

— Pas de crédit ?

— Je ne connais personne.

— Pas de profession *libérale* ?

— Je ne sais pas lire, farceur !

— En ce cas, viens avec moi ; je suis à la veille de plier bagages.

— Je ne voudrais être à la charge de personne.

— Tu travailleras, je l'entends ainsi. De tout temps nous avons eu un mioche à notre service pour la parade et le pot au feu ; notre dernier, ce pauvre Josille s'est laissé cheoir dans l'Océan; tu lui succéderas. Cinq ans de séjour dans ma *troupe* et je paie le passage.

— Quoi, vous consentiriez ? mais je ne sais rien faire.

— Tu prendras des leçons; ça te va-t'y, je t'engage.

— Soit.

Dans ce moment je me serais rabaissé, je crois, à plus pitoyable condition encore, pourvu que j'y trouvasse un moyen capable de me tirer honorablement de l'embourbement où j'étais plongé.

Les conditions posées et acceptées, mes légères dépenses payées au dehors, je dépouillai l'humble costume de l'artisan pour endosser la grotesque livrée d'un apprenti saltimbanque.

Oh ! le rude et misérable métier que celui de *paillasse* ! — C'était véritablement en qualité de paillasse que je m'étais vendu au sieur Lemplumé. — Paillasse ! peut-on se douter de tout ce qu'il y a de pénible, d'humiliant et de douloureux, dans la personnification de ce mot-là ? — Non, il faut avoir porté le casaquin et le pantalon à carreaux rouges, la perruque jaune et le bonnet gris ; avoir reçu par jour tant de douzaines de coups de pied et de *calottes* ; cent fois avoir failli s'étouffer en mangeant la filasse en combustion ; s'être surpris à débiter ces sottises, ces platitudes dont le maître vous fait un devoir de régaler les badauds ; il faut enfin

---

de piano et de violon composé par Bériot et Thalberg sur un motif de ***Robert-le-Diable***. Il est exécuté par Russo et par un violoniste dont le nom nous a échappé. Ici la science est d'une obligation première. Soutenir le dialogue et faire ressortir toutes les ressources de son instrument, sans nuire à l'instrument et aux ressources de son collègue: voilà qui n'est pas chose aisée : Michel-Angelo y parvient à la satisfaction de tous.

Je passe légèrement sur un bel air chanté par Mirate, et, mêlant ma part d'éloges mérités à l'exécution pure et hardie d'un solo de harpe dû à mademoiselle Jourdain, harpiste de la reine, j'arrive à la ***Fantaisie composée et exécutée*** par notre jeune ami, et qui termine la soirée. Certes, à onze ans, exécuter un morceau capital, ne se voit pas tous les jours; mais, composer ce morceau même, être initié aux mystères de la fugue et du contrepoint! ceci, mesdemoiselles et messieurs, tient quelque peu du miracle, il faut pour cela être un Hummel, un Mozart... un Russo. Aussi le mettons-nous dès aujourd'hui au nombre des beaux génies dont s'honore la musique.

Mlle PAULINE ROGET.

LE JEUNE MOUSSE.

—

Dernièrement, à la suite d'une violente bourrasque, un bateau pêcheur du Treport vint échouer à l'ouest du port à la place de l'ancien fort de Châtillon. L'équipage se composait de cinq hommes et un mousse. Quatre hommes furent enlevés par la lame avant que le bateau fut assez près de la côte pour recevoir des secours. On n'a pu sauver qu'un marin âgé de dix-huit ans, et un jeune mousse âgé de treize ans qui s'était réfugié à fond de cale. On leur prodigua sur le champ tous les secours dont ils avaient besoin. Ils étaient glacés et meurtris. Le jeune mousse montrait d'abord une grande joie d'avoir échappé à une mort presque certaine ; mais à cette joie causée par l'intstinct de sa conservation, succéda bientôt une profonde douleur. Son père montait le même bateau, et les flots l'avaient englouti !...

Dans son désespoir, il regrettait de n'être pas mort au lieu de son père, soutien de sa famille.

avoir été paillasse, pour connaître ce qu'il en est : car du métier, ce que je viens d'en dire, ce sont les roses. Les épines sont plutôt dans la vie privée des pauvres bateleurs, dont le paillasse n'est que l'obscur valet. — Mais je ne lèverai pas le rideau derrière lequel se cachent toutes ces misères ; — ce serait un interminable chapelet.

J'avais à faire à un habile maître, et par ses soins, en moins de huit jours, j'avais déjà en tête un répertoire de lazzis, de calembourgs et de coqs-à-l'âne, je jonglais passablement, et je tenais assez bien sur le nez l'épée et l'assiette en équilibre ; en un mot M. Lemplumé se disait content de moi, et me jugeait de force à pouvoir exercer en public à la prochaine occasion.

Vint le moment du départ ; moment après lequel j'aspirais ardemment on peut croire. Nous levâmes notre tente de la Grand' place de Maracaïbo, pour l'embarquer, nous avec, et tout l'attirail forain à notre suite, sur un navire côtier qui nous déposa à New-York, — la ville la plus commerçante et la plus peuplée de l'Amérique.

Nous mîmes à peine le pied sur le sol anglo-américain. Le paquebot à vapeur *l'Albany* allant au Hâvre nous reçut à son bord le jour même, et leva l'ancre dans la nuit.

(*La fin au prochain Numéro.*) A. BOUCHÉ.

A UNE JEUNE FILLE.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant ! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave ou rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie !
Il passe, comme un souffle, au vaste champ des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un Alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées ;
Ne les éfeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! Le destin vous dévoue
Comme nous aux regrets, à la fausse amitié ;
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre ame et réfléchit les cieux.

VICTOR HUGO.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

(*Suite.*)

Nous avons parlé, en passant, des compagnes de jeu de Joséphine. Parmi ces jeunes insulaires des Antilles, s'en trouvaient une qui lui était particulièrement dévouée et pour laquelle son affection était grande. Elle s'appelait *Fanny*, avait pour marraine la bonne madame Renaud, tante des demoiselles Tascher, et devait plus tard accompagner son amie sur le continent.

C'est à cette époque de la vie que les impressions de la franche amitié sont les plus vives et que l'on en sent tout le charme, entre jeunes filles surtout ; ce sont des babils incessans, de petes confidences des rires sans motifs, des riens charmans ; et quand il se rencontre analogie complète dans l'humeur et dans les idées, l'intimité s'est bientôt établie. Telles étaient Fanny et Joséphine, aussi les appelait-on *les inséparables*.

Mais non seulement notre héroïne avait des compagnes pour ses jeux, quelques amis de leur âge venaient aussi y prendre part. C'étaient les fils, les neveux des planteurs de la contrée, naïfs et gais comme de folâtres jeunes filles. — Un d'eux avait plus que les autres sympathisé avec Joséphine. Il appartenait à l'Europe par sa naissance, mais habitait l'île de la Martinique depuis son berceau. Ses parens étaient de nobles Ecossais qui ayant suivi la fortune des derniers Stuart, étaient venu chercher un asile en Amérique, quand l'espoir de replacer le prétendant sur son trône fut détruit à jamais. La mutuelle tendresse d'Edouard pour Joséphine et de Joséphine pour Edouard ne faisait que croître de jour en jour, et bien que ce fut amitié pure, ce sentiment pouvait par la suite prendre un caractère et un nom différens. Ces deux familles qui voyaient là les prémices d'une union bien assortie, en encourageaient les développemens.

De son côté Maria semblait avoir rencontré l'homme auquel sa future destinée devait être liée à jamais.

M. de Beauharnais, gouverneur-général de la Guadeloupe, ayant hérité de quelques plantations à la Martinique, avait dépêché dans cette île l'un de ses fils, officier de l'armée française, pour régler la succession. Ce jeune homme n'avait pu voir la sœur aînée de Joséphine s'en éprouver pour ses qualités aimables un intérêt progressif ; et comme mademoiselle Tascher de la Pagerie paraissait ne pas éprouver pour le jeune officier un intérêt moins vif, et qu'elle approchait de cet âge où l'on peut songer au mariage, il fut convenu, par les soins et l'entremise de madame Renaudin, que leur union aurait lieu prochainement et que les nouveaux époux partiraient avec elle pour la France.

Mais hélas ! l'*homme propose et Dieu dispose* : les voies de la Providence sont infinies.

A peine entrée dans son troisième lustre, Joséphine ressentit déjà les atteintes de la souffrance morale ; trois évènemens déplorables l'assaillirent presque à la fois. Ce fut d'abord Maria, la fiancée de M. de Beauharnais, dont la santé toujours délicate ne fit que péricliter : une maladie de langueur, contre laquelle échouèrent tous les secrets de la médecine, l'enleva à sa famille désolée. Vint ensuite le départ de son excellente tante pour la mère-patrie ; enfin Edouard, rappelé en Europe par un riche parent, dut retourner en Ecosse.

Que de larmes furent versées par notre héroïne dans ce conflit de désastres qui la privaient inopinément d'êtres si chers à son cœur ! Heureusement au jeune âge le chagrin violent est de courte durée ; puis le ciel pur de ces climats charmans, le soleil bienfaisant des tropiques ont sur les âmes une si douce influence ; elle reprit peu à peu sa vie active et sa gaité.

C'est vers le même temps qu'il faut placer une aventure dont elle fut l'acteur principal ; aventure bizarre, qui tient du merveilleux, et à laquelle nous aurions peine à ajouter foi, si Joséphine ne l'avait souvent racontée comme étant réelle.

Voici le fait.

Il y avait à la Martinique une femme de couleur nommée *Euphémie David*, qui jouissait d'une grande réputation de magicienne ; elle était libre et habitait une cabanne solitaire qu'elle avait fait construire dans un lieu voisin des trois *Islets*. L'avenue de sa demeure était bordée d'amaryllis *gigantea* dont la tige et les fleurs s'épanouissent en si belles gerbes. Plusieurs amis de Joséphine lui avaient proposé diverses fois d'aller consulter la mulâtresse, mais elle répugnait à cette démarche. Or, un jour en se promenant elle vit plusieurs esclaves réunis autour d'une vieille femme qui disait la bonne aventure ; elle s'arrêta pour l'écouter : c'était Euphémie David.

En l'apercevant la devineresse poussa un cri, se jeta sur la main de notre héroïne et parut dans une extrême agitation. Celle-ci s'amusant de ces simagrées, et la laissant continuer :— Vous voyez donc sur ma figure quelque chose d'extraordinaire.

— Oui. — Sont-ce des malheurs ou du bonheur qui doivent m'arriver ? — Des malheurs !.. oh ! oui... du bonheur aussi.. — Vous parlez en énigme, bonne femme, fit Joséphine en souriant. — Je n'oserais rendre mes oracles plus clairs, répliqua la sybille en levant les yeux au ciel avec un expression singulière. — Mais enfin que lisez-vous pour moi dans l'avenir ? — Ce que j'y vois... vous ne me croirez pas si je parle... — Si fait, je vous assure. Allons, ma bonne mère, que dois-je craindre ou espérer ? — Vous le voulez : écoutez ! Vous vous marierez fort jeune ; cette union aura des jours prospères et des jours fâcheux ; vous deviendrez veuve et alors... alors vous serez la *souveraine d'un grand pays* ; vous aurez de belles années, mais votre fin sera douloureuse. »

En achevant ces mots la vieille mulâtresse s'arracha du groupe qui l'entourait et s'enfuit aussi vite que le permettaient ses jambes affaiblies par l'âge.

Joséphine défendit qu'on plaisantât cette prétendue sorcière sur *sa ridicule prédication;* elle appuya sur l'absurdité de tout ce qu'elle venait d'entendre pour bien prouver aux jeunes négresses combien elle y croyait peu, et elle ne s'en occupa plus que pour en rire avec sa famille.

Enfin la jolie créole oublia totalement ce que la magicienne lui avait annoncé, car, disait-elle confidentiellement à ses amis : *qui promet trop inspire la défiance.* Et en effet il était peu probable alors de supposer possible une révolution comme celle que nous avons vue. Mademoiselle Tascher de la Pagerie devait, suivant toute apparence, épouser un créole, et passer sa vie où elle était née.— Chose étrange, cependant ! dans cette même île, plus d'un siècle auparavant, une prédiction à peu près semblable avait été faite à une française demi créole, mademoiselle d'Aubigné : prédiction qui se réalisa encore, car, sous le nom illustre de madame de Maintenon, elle fut unie au roi Louis XIV par un mariage secret.

Et, maintenant, ne serait-il pas possible de trouver une explication logique à ces soi-disantes prophéties ? — Les deux jeunes filles auxquelles elles s'adressaient étaient l'une et l'autre belles, nobles de maintien, au port de reines ; n'est-il pas supposable que les fausses devineresses (il n'en existe pas d'autres), frappées de ces avantages physiques et désireuses de flatter la vanité féminine, tout en augmentant leur propre renom de science magique, aient jeté comme compliment détourné des paroles mystérieuses que le hasard seul s'est chargé de justifier ?

La mort de Maria avait affecté vivement M. et madame de la Pagerie, quand les premiers élans de la douleur se furent un peu calmés, ils reportèrent sur Joséphine la part de tendresse que leur fille aînée occupait naturellement dans leur âme : elle leur devint doublement chère.

Cependant madame Renaudin, dans sa retraite de Fontainebleau, n'avait pu renoncer à son projet favori, celui d'établir une alliance matrimoniale entre les Tascher et les Beauharnais. Trompée une première fois dans ses espérances par la volonté du Très-Haut, elle ne se tint pas pour battue et travailla de plus belle pour arriver à ses fins ; bref, elle voulut attirer sa nièce en Europe, faire succéder Joséphine à Maria, et la voir vicomtesse.

Cette nouvelle proposition de mariage ne fut pas reçue à la Martinique avec la même faveur que la précédente. Les parens de notre héroïne, bien qu'ils appréciassent les avantages d'une pareille union sous le rapport de la fortune, trouvaient que c'était les acheter trop cher puisqu'elle devait les priver, à jamais peut-être, des caresses et des tendres soins du seul enfant qui leur restât : à leurs yeux la tenacité de la chère tante tenait un peu de l'égoïsme. D'ailleurs Joséphine, toute simple et toute naïve, n'avait pour l'ancien fiancé de sa sœur que des sentimens fraternels ; et qui pouvait assurer que celui-ci, depuis longtemps rendu à la vie militaire, eût conservé pour elle des sentimens plus vifs ?

Les objections et les sages calculs de la tendresse paternelle, durent le céder enfin aux instances de la bonne tante qui promettait monts et merveilles. Ce qui acheva de déterminer M. et madame de la Pagerie à faire traverser les mers à leur fille unique, c'est l'impossibilité où ils étaient de terminer convenablement dans l'île son éducation intellectuelle. Et comme ni l'un ni l'autre n'étaient dans un état de santé qui leur permît de l'accompagner, ils profitèrent des offres obligeantes de la femme d'un capitaine de navire qui se rendait sur le continent, et ils lui confièrent Joséphine, aussi bien que Fanny dont la société pouvait la distraire et lui rendre la séparation moins pénible.

Les adieux furent longs et déchirans ; enfin la chaloupe entraîna les deux amies vers le vaisseau, qui mit bientôt à la voile et cingla vers la France.

Quand Joséphine vit s'éloigner la terre natale et n'embrassa plus du regard que la vaste étendue des mers, tout son courage lui fit défaut. Pourquoi avoir abandonné les verts bocages qu'égayent les perruches et les colibris, et l'ombrage embaumé des citronniers en fleurs ? comment avoir pu quitter son père et sa mère pour se rendre aux désirs ambitieux de madame Renaudin ! — Il était trop tard ; puis, les distractions arrivèrent : la vie rude et animée des marins, les mille aspects de leur maison flottante, la poursuite d'un corsaire auquel on n'échappe qu'à grand peine, une tempête et des gros temps..... la traversée dura dix semaines.

En débarquant Joséphine avait trouvé sa tante sur le rivage. Celle-ci heureuse et fière de sa fille d'adoption lui fit oublier, par des caresses et d'excellens procédés, une bonne partie de son chagrin. Elle l'emmena à Paris et plus tard à Fontainebleau.

C'est dans cette dernière ville qu'eut lieu la première entrevue des deux jeunes gens que l'on désirait unir ensemble. M. de Beauharnais fut agréablement surpris en voyant combien quelques années de distance avaient ajouté aux charmes de la gentille créole ; et de son côté notre héroïne laissa apercevoir que ses regards étaient plus favorables au jeune officier qu'on n'aurait dû l'espérer. Peu de jours après elle entra en qualité de pensionnaire dans le noble couvent de Panthémont où les maîtres de toutes espèces lui furent prodigués sous la direction de l'abesse ou supérieure, amie intime de madame Renaudin.

Joséphine ainsi initiée aux études littéraires, et formée aux usages du monde, ne sortit de l'illustre abbaye que pour suivre son époux à l'autel.

C'était en 1780 ; elle entrait dans sa dix-septième année.

Suivant la mode du temps, la vicomtesse de Beauharnais, à peine mariée eut les honneurs de la presentation. Son début à la cour produisit un grand effet. Sa taille était élégante et majestueuse ; ses traits, sans être réguliers formaient un tout à la fois noble et agréable : ils exprimaient cette bonté constante qui n'a cessé d'embellir les jours de son règne après avoir fait les délices de sa vie privée, enfin elle aurait pu prendre pour devise :

Et la grâce plus belle encore que la beauté.

Comment avec tant d'avantages ne pas faire sensation dans un palais ? Les courtisans, le Roi, Marie-Antoinette elle-même félicitèrent M. de Beauharnais sur le choix de sa compagne, qui fut invitée aux fêtes somptueuses des deux Trianons. — Certes lorsque la brillante reine de France se plaisait à couvrir de louanges la belle créole elle ne pensait guère qu'un jour viendrait où cette même créole ramasserait le sceptre arraché aux mains de la fille des Césars !

Mais aux attraits des fêtes royales succédèrent les ennuis et les fatigues de la vie de garnison : le vicomte avait rejoint son régiment à Strasbourg, et sa femme l'y avait suivi. Metz, Béfort, Besançon, Verdun et autres villes de guerre reçurent tour à tou

le jeune couple, et pendant cette pérégrination Joséphine devint deux fois mère : d'abord d'*Hortense* qui devait occuper le trône de Hollande ; ensuite d'*Eugène* devenu vice-roi d'Italie, et l'un des héros de l'armée française.

Après cinq ou six années de cette existence nomade, diverses circonstances trop longues à rapporter, et en particulier le besoin qu'elle éprouvait de revoir des parens chéris et valétudinaires, aussi bien qu'une patrie dont le souvenir la poursuivait sans cesse, engagèrent madame de Beauharnais à affronter de nouveau le grand Océan. Elle confia son petit Eugène à madame Renaudin, et accompagnée d'Hortense elle s'embarqua pour la Martinique.

(*La fin au prochain numéro*). L. AUQUIER.

(d'après Arnaud ; madame Ducrest, Joséphine, etc.)

[illegible]

ANECDOTE DU TEMPS PASSÉ.

Au commencement du dernier siècle, M. de Coriolis était président au parlement d'Aix : c'était un homme aimable, riche, et il avait une fort bonne maison.

Un jeune prince italien voyageait en France ; il devait partir de Paris pour se rendre sur les bords de la Méditerranée.

Ayant beaucoup vu un ami intime du président, il s'adressa à lui pour connaître les bonnes auberges de sa route ; celui-ci les indiqua, et lorsqu'il en fut à Aix, il nomma l'hôtel de Coriolis, l'engagea fort à s'y arrêter, et l'assura que c'était la meilleure auberge de France : il le pria même de dire au maître de la maison que c'était lui qui y avait adressé son altesse, cette attention devait le flatter et lui faire plaisir.

Le prince promit tout, et en prit note. Il part de Paris, et à la dernière poste avant Aix, son courrier a ordre de demander l'hôtel de Coriolis, de s'y rendre et de l'y annoncer comme venant de la part de M.... : le courrier exécute ces ordres. Le président reconnaît son ami à cette plaisanterie ; il se propose de la continuer, prévient toute sa maison qu'il est devenu aubergiste pour ce jour-là, et recommande le plus profond secret et les plus grandes précautions, pour que la vérité ne transpire pas.

Les préparatifs sont faits pour la réception du prince ; le président est costumé en maître d'auberge ; son altesse arrive ; M. de C... le reçoit à la descente de sa voiture, et le conduit dans le plus bel appartement de l'hôtel. Le prince se récrie sur la richesse et l'élégance des meubles : le président répond que sa maison étant fort achalandée depuis longtemps, et de père en fils, ayant eu le bonheur de contenter toujours les voyageurs, leur affluence continuelle l'a mis en état de décorer ses appartemens comme il les voit : il ajoute que son altesse ne sera pas plus mécontente de la chère qu'on lui fera, son cuisinier étant le meilleur de la ville.

Le temps était fort mauvais : le prince qui n'avait que cette journée-là à passer à Aix, témoignait son regret de ne pouvoir sortir et visiter les objets curieux qu'elle renferme.

« Monseigneur, lui dit le président, a bien rencontré d'arriver aujourd'hui, et sa soirée sera aussi agréable qu'elle peut l'être ici.

— Comment cela ?

— C'est le jour où une quarantaine de personnes des plus distinguées de la ville, se rassemblent chez moi pour passer la soirée et faire un pique-nique : si votre altesse veut honorer cette réunion de sa présence, elle connaîtra toutes nos plus jolies femmes, et j'ose dire qu'elle a peu vu de sociétés de province au-dessus de la nôtre.'

—Vraiment ! Sans doute je serai de la fête ; à quelle heure cela commence-t-il ?

— On se rassemblera dans trois heures environ.

— Voilà qui va bien ; j'ai le temps de dîner et de songer à ma toilette ; vous vous chargerez de faire agréer à la compagnie qu'un voyageur puisse prendre part à ses plaisirs.

— Votre altesse fera trop d'honneur à toute la société pour qu'elle ne l'en prie pas elle-même. »

Le président avait envoyé inviter une vingtaine d'hommes les plus aimables et autant de femmes choisies de la ville, ce qui formait une réunion charmante.

Vers six heures, tout le monde arriva ; deux dames et deux hommes allèrent vers son altesse pour l'engager à honorer de sa présence la compagnie rassemblée, soit pour le concert qui va avoir lieu, soit pour le souper. Le prince accepte avec empressement et reconnaissance ; on le conduit dans le salon ; il est frappé de la beauté des dames, de l'élégance de leur parure, et ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise sur une pareille recherche pour un pique-nique : on lui répond que ces dames ayant été prévenues de l'honneur que le prince devait leur faire, elles ont cru ne pouvoir se vêtir trop élégamment pour lui témoigner combien elles y étaient sensibles.

Son altesse était enchantée de tout ce qu'elle voyait : le concert commence ; plusieurs dames y chantent, et ajoutent encore aux jouissances qu'elle éprouve. Après le concert, on cause quelque temps : les plus jolies femmes s'empressent autour du prince, qui avoue franchement qu'à Paris même il n'a jamais rencontré une société aussi bien choisie, composée de gens aussi aimables, et il se félicite bien sincèrement que le hasard, auquel il attribue tout ce qu'il voit, l'ait fait arriver à Aix précisément ce jour-là.

Le président, en petite perruque ronde et costumé en maître-d'hôtel, vient, la serviette sous le bras, annoncer que Monseigneur est servi ; celui-ci présente la main à une dame ; les hommes font de même, et on se rend dans la salle à manger : il y régnait une profusion de bougies et la table était servie avec la plus grande magnificence.

On se place ; le prince est au haut bout entre deux dames ; l'une d'elles prend la parole :

« Monseigneur, j'ai une prière à vous faire au nom de toute la société ; mais je crains de commettre une indiscrétion.

— Cela n'est pas possible, Madame ; ordonnez, je vous en supplie.

— Vous voyez notre hôte, faisant les fonctions de maître d'hôtel : c'est un homme très aimable, de fort bonne compagnie ; nous avons l'habitude de le faire souper avec nous dans nos pique-niques ; mais la présence de Votre Altesse s'oppose formellement à ce qu'il prenne aujourd'hui cette liberté sans votre permission ; je vous la demande donc : trouvez bon qu'il se mette à table avec nous.

— Vraiment, Mesdames, puisque vous lui faites l'honneur de le laisser souper avec vous, j'aurais mauvaise grâce à me montrer plus difficile ; qu'il se place : d'ailleurs, il nous donne un si bon souper, que cela mérite bien quelque reconnaissance. »

Le président s'assied au milieu de la table, pour être plus à portée de servir et d'en faire les honneurs.

Le souper fut charmant ; le maître de la maison, qui était homme d'esprit, l'égayait par des contes qui faisaient rire aux éclats le prince et toutes les dames. Son altesse ne revenait pas de la magnificence du service, de l'élégance et de la beauté de la vaisselle : il disait à ses voisines :

« Vous avez grande raison de faire souper l'hôte avec vous ; c'est un homme charmant : de ma vie, je n'ai vu d'auberge qui ressemblât à celle-ci ; vos pique-niques doivent être furieusement chers.

— Point du tout ; la fortune du maître est faite ; il ne veut rien gagner sur nous, et ne prend que ses déboursés.

« C'est admirable ! »

Au dessert, il fut question de chanter ; plusieurs dames et quelques hommes s'en acquittèrent à merveille : le président demanda la permission de chanter un couplet en l'honneur des dames ; il y mêla quelques complimens pour le prince, qui en parut très flatté. En un mot, rien ne manqua aux plaisirs de la journée : le repas fut prolongé fort avant dans la nuit ; on sortit enfin de table, et l'on passa dans le salon ; mais bientôt il fallut se séparer : le prince remercia les dames du plaisir qu'elles lui avaient procuré, les assura qu'il n'oublierait jamais cette soirée, et se retira : tout le monde en fit de même.

Le lendemain, après son déjeûner, le prince se disposa à partir, et fit appeler le maître. Le président arrive avec un grand papier à la main.

« Monseigneur a-t-il trouvé son lit bon ? a-t-il bien dormi ?

— A merveille.

— Le souper ?

— Jamais je n'en ai eu de meilleur.

— La société ?

— Charmante.

— Et nos dames ?

— Je n'ai pas vu à Paris de réunion qui approche de celle-là.

— Son Altesse a donc été satisfaite de mon auberge ?

— C'est la meilleure de l'Europe : vous avez là mon mémoire ?

— Je me flatte que Monseigneur ne sera pas non plus mécontent du prix ; tout est passé en conscience.

— Oh ! ma foi, vous pouvez me demander ce que vous voudrez ; une soirée comme celle d'hier ne peut être trop payée : voyons. »

Il prend le papier et lit, au lieu d'un compte de dépense, ce qui suit :

« Monseigneur, vous ne me devez rien : je ne suis point aubergiste ; M. de..., mon ami, en vous adressant chez moi, comme à une auberge, lors de votre départ de Paris, a voulu me faire une plaisanterie dont je le remercierai de bien bon cœur, puisqu'elle m'a procuré l'honneur de recevoir Votre Altesse et de lui faire passer une soirée agréable. Je suis président à mortier au parlement de Provence ; ainsi c'est moi qui suis votre débiteur. »

Le prince, à cette lecture, eut peine à revenir de son étonnement ; il fit au président tous les remerciemens que méritaient sa galanterie et son attention, l'embrassa, et, avant de prendre congé de lui pour continuer son voyage, le pria instamment de lui fournir une occasion de lui être utile et de reconnaître l'obligation qu'il lui avait de la plus agréable soirée de sa vie.

Le président, quelque tems après, eut besoin d'une puissante protection dans une affaire de grande importance, et son ancien hôte employa toute son influence pour lui faire obtenir gain de cause : c'était justice.

LE VIEUX CONTEUR.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XI.

JEUNES PYTHONS, SERPENTS BOAS. — VORACITÉ DES SERPENTS. — PSYLLES. — FÊTES DES SERPENS DANS L'INDE. — LE COBRA-CORAL.

Au Jardin-des-Plantes, où l'on a rassemblé tant d'animaux vivans nés dans d'autres parties du monde, on a établi, il n'y a pas longtems, une ménagerie pour les reptiles, c'est à dire animaux rampans, dont on connaît déjà maintenant plus de quinze cents espèces. Ce sont surtout les serpens qui peuplent cette partie de l'établissement. On est obligé d'entretenir pour eux une température toujours chaude, parce que les serpens ainsi que les singes originaires de la zône Torride ou des contrées voisines ne peuvent vivre dans le froid, et meurent promptement si on les expose à la rigueur de nos hivers. Il y a deux espèces de grands serpens qui attirent maintenant l'attention des curieux qui visitent la ménagerie des reptiles. Ce sont d'abord les pythons, surtout les jeunes qui sont nés au mois de juillet de l'année dernière ; peut-être sont ce les premiers pythons qui aient la France pour patrie. En sortant de l'œuf, ils n'avaient qu'un demi mètre de long ; mais actuellement cinq d'entr'eux ont d'un mètre et demi à deux mètres ; il y en a trois autres dont la crue a été peu considérable, et qui ne sont guère plus longs que lorsqu'ils sont venus au monde. Si les premiers continuent de s'allonger dans la même proportion, nous verrons des serpens français d'une belle longueur. Heureusement la nature n'a pas pourvu les pythons de ces crocs dangereux dont est armée la machoire d'autres espèces de serpens, et par le creux desquels ces animaux lancent le venin dans les morsures qu'ils viennent de faire.

L'autre espèce de serpens dont je veux parler est celle des boas constricteurs, qu'on a envoyée des forêts de l'Amérique. Ces serpens n'ont pas cette longueur effrayante à laquelle on dit qu'ils parviennent en Asie et en Afrique ; l'un n'a que deux mètres, et l'autre un demi mètre de plus ; tandis que dans la zône Torride il y a, dit-on, des boas de 10 à 15 mètres. Ce qui distingue le boa constricteur, c'est la forme allongée de la tête dont le mouvement n'est pas dépourvu de grâce, et les taches brunes et jaunes bordées de noir de sa peau. C'est encore un serpent dépourvu de crocs vénéneux, et par conséqnent moins funeste que d'autres par ses morsures. On a prétendu qu'il n'en était pas moins dangereux, serrant avec force sa victime, et l'étouffant par cette étreinte violente. C'est de là que lui vient le nom de *constricteur*, mot qui en latin signifie : serrant avec force.

Cependant les naturalistes assurent que l'on a calomnié cette espèce, et qu'elle n'étouffe ni homme ni bête, et même que sa longeur n'excède jamais quatre mètres.

On avait encore dit de ce boa, que quand il était petit il s'élançait du fond de l'herbe où il se cache, sur les mamelles des vaches qui paissent dans les prairies, et les tètaient pour se nourrir de leur lait. Il est certain qu'il y a des serpens qui ont cette habitude ou cet instinct, qu'on remarque même dans les couleuvres de nos contrées ; mais les naturalistes assurent que le boa du Jardin-des-Plantes dédaigne le lait des vaches, et ne les tètent point.

Dans les forêts du Brésil il y a d'énormes boas qui, dit-on, font entendre, lorsqu'ils sont troublés dans leur repos, un grognement prolongé pendant qu'ils se sauvent dans l'eau pour échapper au danger. C'est assez dire que ces boas à qui les sauvages donnent le surnom de succuriaba n'attaquent pas les hommes. Ils sont pousuivis au contraire par les indigènes qui se nourrissent de la chair de ces gros serpens. En général, il y a dans les forêts du Brésil beaucoup d'espèces de reptiles, mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient tous dangereux pour les habitans. Il n'en est pas de même des quadrupèdes que les grands boas attaquent hardiment, et qui ont peu d'espoir d'échapper à ces animaux terribles ; les singes, les chèvres, les chevreuils, les sangliers et les buffles mêmes deviennent leur proie, lorsqu'aucun refuge ne se présente à eux pour échapper au péril. Quand le boa caché sous les feuilles sèches ou sous les branchages des arbres, se redresse soudain et ouvre sa gueule effroyable garnie de dents pointues, en faisant entendre un sifflement aigu, le quadrupède saisi d'effroi, demeure imobile sur la place ; il est comme fasciné par les regards du reptile ; celui-ci, d'un bond, s'élance sur sa pauvre victime, l'entortille de ses longs replis et finit par l'avaler, ou si le quadrupède est trop gros, il brise ses os, et par la force musculaire de ses anneaux, et après l'avoir réduit à un moindre volume il en fait son repas.

Un vaisseau anglais apporta en Europe, il y a une vingtaine d'années, un énorme serpent vivant, de l'Inde. Dans la traversé

on lui abandonna quelques chèvres qu'on avait amenées à cet effet. L'affreux reptile après avoir observé pendant quelque temps avec des regards fixes la pauvre bête toute tremblante de frayeur se redressait, s'élançait sur elle, s'entortillait autour de son corps, lui brisait les os, la couvrait d'une bave gluante, puis la faisait entrer dans sa gueule qui s'ouvrait comme un gouffre béant. C'était une opération longue et pénible ; la proie descendait lentement, et au volume que prenait le serpent à l'endroit où passait la chèvre, on pouvait suivre des yeux les progrès qu'elle faisait dans le corps du monstre. Celui-ci tombait dans une espèce d'engourdissement, et ce n'est que lorsque la digestion se faisait, c'est à dire au bout de huit à dix jours, qu'il donnait quelques signes de vie. On lit dans un voyage fait par un hollandais à Surinam dans la Guianne que le voyageur en traversant une forêt trouva en travers du chemin quelque chose qu'il prit pour un vieux tronc d'arbre, et que dans cette persuasion il passa par dessus ; mais quelle fut sa frayeur quand il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour un tronc d'arbre était un énorme serpent qui probablement faisait sa digestion, car il resta immobile.

Il n'est pas étonnant que des peuples sauvages, ayant l'esprit frappé des dangers dont les menacent les serpens monstrueux, en aient fait des fétiches auxquels ils rendent une espèce de culte comme pour apaiser leur colère et adoucir leur férocité. Dans l'Orient on fait mieux : on s'y est appliqué à l'art d'enlever les crocs venimeux des serpens, et de les apprivoiser jusqu'à un certain point. Aussi voit-on des hommes qui se montrent en public avec des serpens entièrement soumis à leurs ordres, qui entrelacent leurs bras ou leurs jambes, et bondissent en cadence au son de la flûte. Déjà dans l'antiquité les dompteurs de serpens étaient connus et admirés ; on les appelait psylles. Aujourd'hui encore on voit ces hommes donner des représentations de leur art sur les places publiques des villes d'Egypte ; et dans l'Inde une classe entière d'hommes appelés Mhauls se fait un métier d'ôter le venin aux serpens, de les apprivoiser, et d'en faire presque des animaux domestiques. Dans quelques villes de l'Inde on célèbre une fête des serpens appelée Djapan pendant laquelle on porte en procession un enfant de la classe des Mhauls ayant le col, les bras, et presque tout le corps entortillé de serpens, et chaque Indou faisant partie de la procession tient un serpent à la main.

Vous connaissez tous de réputation le redoutable serpent à sonnettes qui habite l'Amérique, et dont les crocs laissent échapper un poison très actif. Ce serpent serait encore plus à craindre, si heureusement le craquement des anneaux de sa queue (ce qui lui a fait donner le nom de serpent à sonnettes) ne servait d'avertissement aux hommes qui se trouvent dans son voisinage, et si ce bruit ne les engageait à penser promptement à leur sûreté.

Ajoutons qu'au contraire de ce serpent, et d'autres espèces dangereuses, la nature a créé des espèces tout a fait inoffensives, du moins pour l'homme ; tel est le Dabois de la Nigritie, en Afrique, qui loin de faire du mal à l'homme, paraît se plaire dans sa société, et qui ne poursuit que des reptiles venimeux ; en sorte qu'il aide à en délivrer la contrée, et qu'il devient utile aux habitans sans leur nuire ; aussi le Dabois est-il choyé et presque vénéré par les nègres.

Il faudrait faire un volume si l'on voulait d'écrire toutes les espèces de serpens, car il y en a un très grand nombre, et quelques-unes sont vraiment jolies par les dessins et par la vivacité des couleurs répandues sur leur peau ; de ce nombre est le Cobra-coral, ou couleuvre d'un beau rouge de corail, que l'on trouve au Brésil et dans la Guianne, mais qui n'en est pas moins dangereux par son venin.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, M. Cousin est nommé membre du Conseil de l'instruction publique.

— Un arrêt de police intime aux directeurs de théâtre l'ordre de refuser leur consentement aux choix de spectacles faits par les elèves des colléges.

— Une pétition d'habitans de Dijon reclame la liberté de l'enseignement.

— Par ordonnance royale, le superieur général des frères de Saint-Yon, dits des Ecoles chrétiennes, et le maire de Bagnères, sont autorisés à accepter, chacun en ce qui le concerne, la donation que M. Destrade (Jean-Marie) a faite à l'Institut de St-Yon, d'une maison et dépendances, sise à Bagnères, pour être affectée au logement des frères et à la tenue des classes qu'ils dirigent dans cette ville.

— Arrêté du ministre qui, par suite du concours qui a été ouvert le 1er decembre 1841 devant la Faculté de droit de Dijon, institue M. Gaslonde en qualite de professeur du Code civil, et M. Laplace, docteur en droit en qualité de prof. de droit commercial.

— Autre arrêté concernant les écoles de médecine de Besançon, Marseille, Nantes, Rouen, Rennes, etc.

— Sur la proposition des conseils académiques de Bourges et d'Orléans, des médailles d'encouragement d'argent et de bronze ont été distribuées aux instituteurs et institutrices primaires ressortissans.

— Des congés ont été accordés à divers professeurs des colléges royaux et communaux des départemens, ainsi qu'à des membres des diverses facultés d'académies universitaires.

— Le jury de l'Académie des beaux arts, pour la réception des ouvrages destinés à l'exposition, a, depuis quinze jours, commencé son travail. Il aura à examiner 3,500 morceaux de peinture, sculpture, architecture, etc.

— M. de Tocqueville sera reçu à l'Académie française dans la première quinzaine d'avril. C'est M. le comte Molé qui lui répondra.

— L'Académie s'occupe en ce moment de l'examen des ouvrages les plus utiles aux mœurs. Le prix d'éloquence qu'elle décernera cette année est l'éloge de Pascal.

— C'était définitivement mardi, 8 de ce mois, à une heure, que la Société française pour l'abolition de l'esclavage, présidée par M. le duc de Broglie, devait tenir une assemblée publique, mais elle n'a pas été autorisée. Nous désirons ardemment que cette réunion puisse enfin avoir lieu et exciter, en faveur de l'émancipation des esclaves, les sympathies de tous les amis de la religion, de l'humanité et des progrès de la civilisation.

— L'Institut vient de perdre encore deux de ses membres : M. Roger, de l'Académie Française ; M. Jouffroy, de l'Académie des sciences morales et politiques, sont morts dernièrement M. Jouffroy était membre de la chambre des députés et du Conseil royal de l'instruction publique.

— M. Defauconpret, directeur du collége Rollin, a versé au bureau de bienfaisance du 12e arrondissement la somme de 1,924 fr. 75 c., produit d'une collecte pour les pauvres entre les fonctionnaires, professeurs et élèves de ce collége.

— Dans la séance du 3 mars, la Chambre des Députés, sur le rapport conforme de sa commission, a passé à l'ordre du jour sur la pétition de M. l'abbé Genson. Dans la même séance, la Chambre a rejeté la pétition de M. Lambert, professeur d'allemand au collége royal de Moulins, qui demandait qu'un traitement plus considérable fût alloué dans les établissemens universitaires aux maîtres de langues vivantes.

— M. Dupuch, évêque d'Alger, après un court séjour à Marseille, vient d'entreprendre le voyage de Rome pour affaires concernant son diocèse.

— S. M. la Reine vient de faire don à la paroisse de Medau, canton de Poissy, d'un tableau représentant la *Vierge au chapelet*.

Les familles qui ont des enfans désireux d'entrer dans les écoles du gouvernement, n'apprendront pas sans intérêt que M. Landry jeune, licencié ès-sciences mathématiques, a repris cette année, dans l'établissement de son frère, rue Chaptal n° 1, Chaussée d'Antin, son enseignement pour la préparation à ces écoles. Quelques chambres particulières sont disponibles dans cet établissement en faveur des élèves qui, à l'approche des examens, ont besoin d'être exercés sans relâche aux épreuves orales.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 19. Paraissant tous les Samedis. MARS 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

BONIFACE-BABYLAS-PIMPONDOR,

OU

LES TRIBULATIONS ET MÉSAVENTURES D'UN IGNORANT.

QUATRIÈME PARTIE.

§ XVII.

(*Suite et fin.*)

Le Hâvre.—Mes premières armes.—Ce que me vaut le bout de mon nez.

Favorisés par un bon vent et un temps admirable, nous employâmes tout au plus seize jours dans notre trajet de New-Yorck au Hâvre.

C'était aux premiers jours de septembre et précisément le moment de l'ouverture de la grande foire qui se tient à cette époque là. — Le patron qui connaissait toutes ses places avait bien calculé en comptant arriver assez tôt pour *travailler* durant ladite foire. Aussi n'eût-il rien de plus pressé que d'aller s'enquérir d'un terrain propre à l'établissement de sa barraque, d'une permission à la mairie, et de construire sur le champ.

J'aurais dû dire déjà de quel genre de spectacle M. Lemplumé était directeur.

Il annonçait son modeste établissement sous le titre pompeux de GRAND SALON COSMOPOLITE. En outre des quatre ou cinq gigantesques tableaux dont il tapissait la façade de son salon, et qui représentaient les principaux sujets offerts dans l'intérieur à la curiosité publique, il avait pour coutume de placarder à tous les coins de la ville des exemplaires d'une éternelle affiche stéréotypée depuis quelque quinze ans, conçue dans les termes les plus baroques et dont voici un léger fragment :

AU GRAND SALON COSMOPOLITE

OU

MUSEUM UNIVERSEL

Renfermant les plus curieux résidus de la nature morte ou vivante, à savoir :

Les poules dansantes.	L'hercule parisien.
La sirène virtuose.	Le jeune jongleur du Pérou.
L'âne savant.	La femme barbue et polyglotte.
Le vautour des Pyrénées.	Les souris jumelles.
Le singe ramoneur.	Le Pano-dio-navalorama.
Le soldat laboureur.	Le lapin rouge, etc. etc.

Il y en avait, comme cela, de deux à trois pieds de hauteur ; certes c'était de quoi piquer la curiosité publique ! aussi la foule ne se faisait-elle jamais attendre. Et pourtant, si ces bonnes gens avaient su combien il est facile de faire d'un lapin blanc *un lapin rouge ;* de faire *sauter des poules* sur une plaque de tôle, — au dessous de laquelle on place un réchaud; et ainsi du reste !... — Quant à *l'hercule parisien*, à la *Femme puissante* et au *jongleur Péruvien* vous devinez qui ils étaient : M. et madame Lemplumé et moi !..

J'étais donc tout à fait versé dans la *partie*, et j'en étais arrivé à me tirer de mon rôle aussi bien qu'un homme consommé dans l'art. Déjà même je commençais à faire la parade : ce qui me fut un bonheur, on va le voir.

Un jour, mieux disposé que d'ordinaire, le visage enfariné, et revêtu de mon costume de paillasse, je grimpe lestement sur mes trétaux pour y débiter mes sornettes d'usage et y faire l'annonce au public. Le *bourgeois* Lemplumé m'excitait du geste, et tout en suivant mon débit, frappait de sa badine à coups redoublés sur chacun des tableaux suspendus sur nos têtes. J'en étais au *Grand*

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- MARS.

VISITES DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Papeterie.—Détails historiques —Aberschwiller.—Echaucon.

Avez-vous jamais réfléchi à l'importance du papier et aux usages multipliés auxquels il est employé? —Il n'est point d'invention qui ait exercé une influence aussi puissante sur la civilisation. En effet, sans l'invention du papier, l'admirable découverte de l'imprimerie eût été d'une utilité bien restreinte.

La dénomination de papier nous vient du mot *papyrus*, plante des bords du Nil, dont l'écorce intérieure servait de papier aux peuples anciens, et dont l'usage remonte à la plus haute antiquité. — Ainsi, dans les cercueils des momies d'Egypte, on a souvent trouvé des rouleaux de ce papier recouverts de caractères qui sont inintelligibles pour nous et que l'on nomme hiéroglyphes.

Les Romains roulaient ensemble une vingtaine de ces feuilles pour en former un *scapus*, ou main de papier. Mais lorsqu'il s'agissait d'un ouvrage d'une certaine importance et que l'on voulait conserver, ces feuilles étaient collées bout à bout, et ne recevaient l'écriture que d'un seul côté.

Les Chinois et les Japonais paraissent avoir fabriqué de temps immémorial, avec l'écorce du murier, avec le lin, le chanvre, la paille de riz, la soie et le coton, du papier de différentes espèces dont ils se servent pour écrire, pour la tenture de leurs appartemens, et même pour vêtemens, serviettes, ainsi que mouchoirs de poche. —Il existe dans ce pays une coutume assez bizarre, qui consiste à brûler, en l'honneur des morts, une quantité plus ou moins grande de papier, soit commun, soit doré, selon le rang que le défunt occupait dans la société et la fortune qu'il possédait. Cet usage est si religieusement observé, qu'il constitue un des débouchés les plus importans des fabriques indigènes.

L'emploi du papyrus se perdit presque totalement au moyen-âge, car tous les manuscrits qui datent de cette époque sont tracés sur du parchemin ou peau d'animal rendue très mince et presque transparente.—Au neuvième siècle l'on introduisit en France la fabrication du papier à l'instar de celui de l'Inde, et qui alors était appelé ***parchemin de drap, papier de Damas, parchemin grec***, et ce ne fut que longtemps après que l'on parvint à utiliser les chiffons d'étoffes à la confection de ce produit. — Depuis on a essayé de faire du papier avec différentes substances végétales, telles que la paille, les

Cauman de la Gascogne, et de tout le volume de ma voix je criais à mes auditeurs : — « *Cet amphibie, impossible à approcher dans sa majorité, a été pris, à peine âgé, dans les flancs de sa mère. Il est porteur d'une écaille capable de résister au feu du ciel, et possède, en dehors, plusieurs rangées de dents... incisives et molaires, s'élevant à quatre étages, et, si raides chaussées dans le palais, que la force de plusieurs chevaux, même fougueux, ne pourrait suffire à leur extirpation...ce n'est pas un conte, c'est de l'histoire naturelle... Prenez, messieurs prenez vos billets au bureau !..* »

A peine ces mots : « Prenez vos billets au Bureau ! » étaient-ils sortis de ma bouche, qu'en jetant machinalement mes regards sur la foule qui m'entourait, je remarquai, à quelque distance en arrière des groupes, un personnage qui, monté sur une pierre, se rehaussait encore sur la pointe des pieds et m'examinait avec une attention intéressée et longtemps soutenue ; je le regardai quelques minutes, il continua l'examen de ma personne ; puis enfin, comme s'il venait tout à coup de s'assurer de l'existence d'un fait important, il bondit, tout rayonnant, par deux fois sur la pierre, et, prenant son chapeau à deux mains, il le mit en usage pour accompagner des signes de tête multipliés.

Le chapeau une fois ôté j'avais pu dévisager à l'aise le singulier acteur de cette scène muette. Et en moins d'une minute je l'avais reconnu.

« O ciel !... m'écriai-je à haute voix.

Le patron s'imaginant que j'en étais encore à quelque farce, m'adressa, en manière de plaisanterie, le plus vigoureux coup de pied qu'ait jamais reçu Paillasse.

Quelle humiliation, hélas ! — Je venais de reconnaître mon parrain, oui mon parrain Babylas !

Si le coup de pied m'avait été sensible au physique, il ne m'avait pas moins cruellement blessé au moral, car lui, M. Babylas, mon second père, il était là ; et sa présence me couvrait de confusion, à cet instant où venait d'éclater la plus éloquente preuve de mon avilissement social.

Néanmoins je repris promptement toute mon assurance, et, sans balbutier seulement une parole d'excuse à mon patron plus qu'ébahi, je m'élançai du haut des trétaux pour venir, après avoir fendu la foule, tomber dans les bras de mon parrain qui lui même accourait vers moi tout joyeux.

Qu'on se représente, s'il est possible, cette scène inattendue de reconnaissance, sur une place publique, en champ de foire, au milieu d'un cercle de curieux de toutes classes, — entre un filleul et son parrain, et le filleul étant affublé de ma sorte !

M. Babylas tressaillait d'aise ; moi je sanglottais comme un mouton ; les badauds, ne comprenant rien à la chose, restaient neutres, ne sachant trop s'ils devaient rire ou pleurer ; et M. Lemplumé et son épouse se tenaient pétrifiés sur la parade, comme deux chiens de faïence à la porte d'un fabricant.

Les explications furent longues, — d'abord entre mon parrain et moi, ensuite entre M. Lemplumé et mon parrain. — C'est que celui-ci voulait m'emmener avec lui sur l'heure, et que celui-là ne se souciait guère de se dessaisir de moi sans la plus légère caution. Chacun d'eux me retenait par un bras, qui de gauche, qui de droite, et j'attendais le moment où tous les deux allaient se mettre à me tirer au — *tu l'auras* ! — *tu ne l'auras pas* ! — à la façon du bâton de polichinelle,

Nous parvinmes cependant à faire entendre raison à mon maître qui consentit à me laisser suivre M. Babylas, après avoir toutefois pris bonne note du rendez-vous que lui assigna mon parrain à son hôtel, pour là, le soir même, venir s'entendre et régler ses comptes à mon sujet.

On se souvient qu'au premier chapitre de mon histoire, dans le portrait succint que j'ai fait de ma personne, j'ai rapporté que j'avais le bout du nez rouge comme une cerise, en expliquant aussi les causes qui avaient produit ce phénomène..... Eh bien ! — l'eussé-je pensé, qu'un jour je devrais à ce nez prodigieux un bonheur incomparable ? — c'est à cette cerise même, dont la couleur ardente tranchait sur le reste de mon visage enfariné, que M. Babylas avait, comme on l'a vu, reconnu son élève de Saint-Médard !

Il m'apprit cela en quelques mots, et sans me donner le temps de changer de costume, il me jeta, à son côté, dans un fiacre de place, en criant au cocher :

« A l'hôtel du Commerce ! »

§ XVIII.

Heureux dénouement.

Mon parrain n'a plus soufflé un mot pendant la course. Moi, j'ai réfléchi quelque peu et je me suis dit qu'il est bien surprenant que j'aie rencontré M. Babylas au Hâvre.

Mais le fiacre brûle le pavé, et arrête bientôt devant l'Hôtel du Commerce. Toujours même silence des deux côtés. Nous franchissons l'escalier de l'hôtel jusqu'au deuxième étage ; une porte s'ouvre devant nous, c'est celle d'un appartement meublé avec élégance ; mon parrain m'y traîne après lui, et retrouve enfin la parole pour s'écrier :

« Le voici !... Le voici ! »

---

jones, les orties ; mais le chiffon conserve et mérite toujours la préférence sur ces autres matières.

Le croiriez-vous ? cette industrie est si importante, que la fabrication française produit annuellement 3,500,000 rames de papier, absorbant pour 7,840,000 francs de chiffons par an. — La seule ville de Paris compte 5,000 individus occupés à ramasser le chiffon, dont le produit journalier peut être évalué à cent quintaux. Ce chiffon n'est point envoyé tel quel à la fabrique, mais il subit préalablement un lessivage de la part des personnes qui se livrent en grand à ce commerce. — Arrivé à la papeterie, le chiffon est trié par des femmes qui le rangent par tas, selon son plus ou moins de blancheur, la finesse et la qualité du tissu.

La fabrication du papier s'opère encore aujourd'hui de deux manières : à la forme ou par le moyen d'une mécanique. Mais pour vous mieux faire connaître les diverses opérations qui constituent l'ensemble de cette industrie et les avantages que présentent ces procédés rivaux, je vais vous conduire dans les Vosges, à Aberschwiller, où l'ancienne manutention est encore en pleine vigueur.

Le bruit assourdissant que vous entendez, mes amis, nous révèle le voisinage d'une papeterie. En effet, voyez cette maison d'apparence rustique, avec ses grandes roues qui pourraient vous la faire prendre pour un moulin. Elle est bâtie sur le bord du rapide torrent qui fait mouvoir les machines qu'elle renferme, et n'a qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un séchoir fermé par de larges volets faits en jalousie, qui règnent sans interruption sur les quatre faces du bâtiment. Voilà une fabrique de papier. Mais, avant d'entrer, je vous préviens que l'eau étant un des élémens essentiels à l'industrie qui nous occupe, elle circule en tous sens dans cet édifice, et que nous allons peut-être en avoir jusqu'à la cheville.

Procédons méthodiquement.

Les lourdes constructions en briques qui occupent le fond de cette salle obscure, qui s'élèvent de douze pieds au-dessus du sol et au haut desquelles on arrive par des marches en pierre, sont les pourrissoirs, dans lesquels les chiffons, trempés dans de l'eau, subissent une certaine décomposition. Ne vous approchez pas trop près du bord de ces gouffres infects, car ils ont coûté la vie à bien des ouvriers qui, étourdis par les vapeurs méphytiques qui s'en dégagent, sont tombés dans ce liquide impur où ils ont trouvé la mort.

Quand les chiffons sont parvenus au point convenable, on procède à l'opération du défilage, qui consiste à diviser, à déchirer et à réduire le chiffon en très petites parcelles, au moyen d'un cylindre garni de lames tranchantes, afin que le chlorure de chaux puisse facilement attaquer toutes les parties de cette masse, pour en opérer le blanchissage. — La pâte contracte ainsi une blancheur éclatante,

Deux hommes accourent vers nous. C'est mon père et c'est mon oncle!

Je vous fais grâce des exclamations d'étonnement et de joie, des larmes et des rires, qui furent la conséquence obligée de ce solennel évènement.

Un autre surprise m'était réservée encore, qui ne devait pas me causer moins de satisfaction que celle-ci. C'est la rencontre de Pierrot et de M. Lombard à l'hôtel du commerce, où ils étaient descendus depuis la veille.

Le soir de ce jour mémorable, nous étions tous les sept réunis autour d'une table, et durant tout le repas, je fus le sujet de la conversation générale. Et comme je manifestai de nouveau mon étonnement de voir mon parrain en notre compagnie, mon père me répondit que lors de son départ de l'Amérique il avait écrit à M. Babylas de venir l'attendre au Hâvre, où il désirait en débarquant recevoir les embrassemens d'un ami témoin de son bonheur.

Quand M. Lemplumé vint faire sa réclamation, mon oncle lui ferma lestement la bouche en faisant l'offre d'un sac de mille francs pour dommages et intérêts, car il accepta la dite somme avec empressement et reconnaissance.

Dès que mon oncle eut liquidé les quelques affaires commerciales qui le retenaient, et nous avec lui, sur la place du Hâvre, il fut question de notre retour à Bordeaux. Malgré toutes mes instances et mes prières auprès de Pierrot pour le décider à nous suivre, je ne pus y parvenir. Et son refus se justifiait par de si bonnes raisons que je finis par m'y rendre. — Ainsi, il me disait : « Pourquoi quitterais-je un maître tel que le mien ; pour aller à Bordeaux? mais je n'ai là ni état ni fortune. Et puisqu'il faut que par un travail persévérant j'arrive à me créer une position, un bien être, je serais bien mal avisé d'aller tenter la fortune ailleurs qu'auprès de M. Lombard ; car, je crois te l'avoir dit déjà, M. Lombard, en présence de qui je donnai plusieurs fois des preuves de mon instruction, qui pour n'être pas très profonde n'en est pas moins un bagage précieux, M. Lombard m'a jugé digne d'une meilleure condition que celle de gâte-sauce, et, me mettant en main la plume en place de l'écumoire, il m'a élevé au grade de son secrétaire particulier. Va, quelque chose me dit, qu'avec de la bonne volonté et du zèle, j'arriverai à une heureuse fin, sous le patronnage d'un si bienveillant et si honnête homme. »

C'était raisonner sagement et comme jeunesse ne raisonne guère. Au moment de quitter le Hâvre, mon père, mon oncle, M. Babylas et moi, je tins longtemps mon cher Pierrot étroitement pressé dans mes bras. « Va donc, lui dis-je, où t'appelle ta destinée ; prospère et sois un jour heureux comme tu le mérites! » Nous nous embrassâmes vingt et vingt fois, et lorsque la portière de la diligence, où je venais de monter avec mes parens et M. Babylas, se referma entre nous deux, mon pauvre ami avait ainsi que moi les yeux noyés de larmes.

§ XIX.

Conclusion.

A peine arrivé à Bordeaux, où mon père et mon oncle avaient fixé désormais leur résidence, je me pris à réfléchir sérieusement sur ma vie passée, et je me fis honte à moi-même en récapitulant tous les jours mauvais — d'humiliations et de déboires, — dont je l'avais entachée par ma seule faute.

Quoi! pour n'avoir pas voulu me nourrir des faciles leçons d'un bon maître, j'avais, quatre années durant, essuyé toutes les tribulations et les mésaventures imaginables! — Depuis ces contrebandiers dont je fus la dupe, jusqu'à ce bateleur chez qui j'avais si misérablement servi, — quel chapitre abondant en enseignemens dont je devais faire mon profit.

Aussi ne fut-il pas besoin de m'inviter à réparer le temps perdu pour m'instruire. Il me tardait tellement, au contraire, de pouvoir me désaltérer à cette source délicieuse et inappréciable du savoir, que je m'y donnai de mon propre élan, et que bientôt, ayant travaillé jour et nuit sur mes livres, il me fut permis de me présenter avec avantage au collège royal de notre ville où, à cette heure, je poursuis le cours de mes études avec une activité et une application dont je trouve la douce récompense dans ma propre satisfaction et dans l'orgueil de mes succès!

—

Voilà donc six ans bientôt que je suis entré dans la vie calme et heureuse du jeune homme studieux.

Durant le cours de ses six années, j'ai eu mainte occasion d'avoir des nouvelles de presque tous les personnages qui ont figuré dans mon récit.

Ainsi M. Bourrachon, le parfait droguiste, chez qui mon père fait ses provisions, a si bien mené ses affaires, qu'il parle de se retirer du commerce avant peu. — C'est probablement son premier commis, M. Pistolet, qu'il nommera son successeur.

Les journaux de Valparaiso contenaient naguère le fait de la capture importante d'une bande de pirates organisée sur les côtes du Chili, et ayant leur repaire dans les plaines de Coquimbo. Ils avaient été tous pendus, au nombre de trente hommes et une femme. — A n'en pas douter, c'étaient le terrible Sabredache, ses farouches soldats et ses hideux complices, Papagayo et

---

que l'on relève encore par une légère teinte de bleu.

Les chiffons, ainsi préparés, passent dans ces auges en bois que vous voyez là-bas rangées les unes à la suite des autres, et dans lesquelles s'élèvent et s'abattent sans relâche cette rangée de grands marteaux ou foulons mis en mouvement par cet arbre octogone garni de petits coudes en bois appelés *mantonnets*, et dont la pression exercée sur l'extrémité des manches, élève naturellement ces marteaux pour les laisser retomber de tout leur poids dès que la pression a cessé. Vous savez maintenant d'où provient le vacarme qui de loin avait déjà fixé votre attention. Vous me demandez pourquoi ces foulons ne s'abattent pas uniformément; pourquoi les uns s'élèvent plus que les autres? C'est afin d'imprimer à la masse liquide contenue dans ces auges un mouvement de rotation qui la livre toute entière à l'action de ces martinets.

Les foulons de cette première auge ont leur partie inférieure garnie de lames tranchantes, afin de hacher le chiffon le plus menu possible. Ceux de la seconde sont simplement garnis de clous à larges têtes et triturent cette matière liquide, que les marteaux de la troisième auge achèvent de broyer au point de les rendre impalpables.

Telles sont les manipulations qu'éprouve le chiffon pour pouvoir être employé à la fabrication du papier, fabrication dont vous allez apprécier les procédés ingénieux.

Ces cuves ovales reçoivent la pâte à laquelle on a ajouté de l'eau chaude collée pour la délayer au point convenable à la qualité de papier que l'on se propose de fabriquer.

Ce liquide, trouble et assez semblable à du petit-lait, est entretenu à la température tiède qu'il doit avoir au moyen de ces tubes en tôle qui traversent les cuves dans lesquelles un mécanisme tient constamment la matière en mouvement afin de l'empêcher de former un dépôt.

Attention! Cet ouvrier qui plonge dans la cuve ce châssis carré dont le fond est garni de toile métallique, va vous faire une feuille de papier. Ce châssis s'appelle une *forme*, et le mouvement qu'on lui imprime a pour but de répandre également la pâte retenue sur le tissu métallique qui laisse écouler l'eau. — Cet autre ouvrier placé à côté de la table adaptée à la cuve, reçoit les feuilles de papier sur un feutre qui ne doit avoir ni défauts ni coutures dont la pression se reproduirait dans le papier. De là, les feuilles empilées avec ces pièces d'étoffe sont soumises à l'action de cette grande presse sur laquelle on les laisse égouter avant de les changer de feutre et leur faire éprouver une nouvelle pression qui donne déjà au papier une surface unie. — Enfin, le papier est transporté au séchoir où il est tendu sur des cordes feuille par feuille.

Certes, jeunes gens, vous ne vous attendiez point à trouver cette opé-

dame Landrona. — Mon horoscope se trouvait accompli. Une telle fin d'ailleurs devait être, puisqu'il est vrai que bien mal acquis ne profite jamais, et que tôt où tard les méchants sont punis selon leurs œuvres.

Au mois d'octobre dernier, M. Lemplumé avait établi son *Grand salon cosmopolite* sur notre champ de foire. Le pauvre diable ne m'a pas semblé avoir fait un pas en avant vers la fortune.

En revanche, Pierrot qui m'écrit mensuellement au moins une lettre, que j'ai la satisfaction de pouvoir lire et à laquelle, — satisfaction bien plus grande encore, je réponds longuement, — Pierrot, dis-je, fait rapidement son chemin. Sa dernière missive m'apprenait que M. Lombard, de plus en plus satisfait de la conduite et du travail de mon ami, venait de lui donner une part d'intérêt dans les bénéfices de son commerce.

Ma marraine Claudinette est plus que jamais doduc, bien portante et par dessus tout une femme excellente.

Quant à M. Babylas, qui chaque semaine vient à Bordeaux nous voir, il n'a pas voulu quitter, malgré les instances de mon père, les fonctions d'instituteur dans lesquelles il se complaît souverainement. Et il n'est pas de conversation, entre lui et moi, dans laquelle il ne se glisse quelques mots sur les immenses avantages que, dans tous les cas, un homme retire de l'instruction, —et sur l'état de neutralité et d'avilissement où, en revanche, le plonge et le force à rester l'ignorance.

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

A. BOUCHÉ.

ECCE HOMO.

C'était un homme pâle, au regard de prophète,
Dont les cheveux dorés, en glissant de la tête,
Roulaient comme des pleurs sur les lys de son cou.
Grand roi, son diadème était une auréole,
Sa puissance et son droit une sainte parole
Qui, devant lui, faisait incliner le genou.

Un peuple d'inspirés se traînait à sa suite,
Pêle-mêle, en haillons, comme une armée en fuite,
Mais forte de son chef et soumise à sa voix.
Lui, sans porter au flanc le pesant cimeterre,
Le jour où de son pied il vint heurter la terre
Fit trembler la couronne aux fronts hardis des rois!...

Sa main, pure du sang qui coule à la bataille,
Comme en un vaste sol où tombe la semaille,
Ne versait en passant que miracles de paix.
Il ne s'entourait point d'un vain luxe de femme,
L'hymne de la prière était son oriflamme,
La bure son manteau, les déserts ses palais.

Son règne de trente ans fut une grande guerre,
Faite en faveur du faible aux puissans de la terre.
Et le monde, ébranlé jusqu'en ses fondemens,
Dressa d'un air troublé son orgueilleuse tête,
Surpris qu'un seul mortel comme un bruit de tempête
Vint secouer ainsi son sommeil de mille ans.

Et le monde arrêta cet homme à son passage!
L'étoile dont les feux éclairaient son voyage,
S'absorba dans le ciel qui se voila de deuil!
Et lui joignit ses mains, courba son humble tête;
Et le jour de sa mort fut son seul jour de fête,
Car sa mort arrachait l'univers au cercueil!...

Et quel est donc cet être au merveilleux empire,
Dont la vie est un règne et la mort un martyre,
Qui donne au cœur l'espoir, la lumière à l'esprit?
Qui sur les maux épand un salutaire baume?
Cet être, ce guerrier, ce prophète, cet homme :
C'est l'envoyé du ciel, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ!

LOUIS TRONCHE

PARIS (*Semaine Sainte*).

HAUTE LITTÉRATURE.

LE CURÉ DE VILLAGE.

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfans s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus même appellent *mon père*; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'ame et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesses et de l'indigence, qui voit

---

ration si simple, et c'est là cependant tout le secret de la fabrication du papier.—Autant la partie de l'édifice que nous venons de parcourir est malpropre et repoussante par la mauvaise odeur qui y règne, autant les salles que nous allons visiter sont tenues avec soin et propreté, condition essentielle à l'industrie du papier.

Voici d'abord les lisseuses assises des deux côtés à ces longues tables garnies de cuir et dont le centre forme une espèce de rayons. Elles passent le couteau en pierre dont elles sont armées sur les deux côtés de chaque feuille afin de leur donner une surface très unie. Viennent enfin les ouvrières qui avec un couteau d'acier très mince enlèvent toutes les parcelles non adhérentes au tissu, et les plieuses qui, après un triage exact, rangent le papier par nombre de 25 feuilles pour en former des *mains*. Vous connaissez maintenant l'ancienne fabrication du papier, nous allons donc vous faire faire un long voyage, et, du fond des Vosges, vous transporter aux portes de Paris, à la magnifique papeterie d'Echarcon, dirigée par M. Journet, jeune industriel dont le zèle infatigable et les connaissances étendues ont acquis à cet établissement la juste dénomination de fabrique modèle.

Constructions, machines, main-d'œuvre, production, ici tout est conçu sur une échelle grandiose et avec un entendement qui fait honneur au fondateur de cette usine et à l'esprit qui entretient l'ordre admirable et l'activité qui y règnent.

Ce charmant pavillon, placé au milieu d'un parterre de fleurs dans cette presqu'île formée par la rivière d'Essonne, est l'habitation du directeur. Là dans le fond vous voyez les ateliers des tourneurs, menuisiers, mécaniciens, bourreliers attachés à l'établissement.

Au lieu de la modeste usine que nous venons de visiter, admirez ce bâtiment majestueux dont la façade immense se développe sur plusieurs centaines de mètres et qui, percé au rez-de-chaussée et au premier d'innombrables et hautes fenêtres, est couronné d'un séchoir à jour servant de magasin à chiffons. Je ne vous parlerai plus des opérations préparatoires que subit le chiffon, car elles sont à peu près les mêmes que celles que nous avons détaillées; mais, pour procéder avec ordre, montons d'abord au défilage. — Les fouloirs en usage dans l'ancienne manutention ne sauraient fournir assez à temps la matière nécessaire à la fabrication journalière, aussi sont-ils remplacés ici par des espèces de cuves dans lesquelles tournent avec une rapidité effrayante des cylindres garnis de petites lames d'acier qui divisent et broient le chiffon pour le convertir en pâte.

Ce sont ces machines nommées *cylindres*, qui par le frottement rapide qu'exercent leurs lames d'acier, produisent le bruit qui nous déchire les oreilles. La pâte, ainsi que vous le voyez, passe de ce cy-

le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation de sentimens qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite ! — Cet homme, c'est le curé.

Qu'est-ce qu'un curé ? C'est le ministre de la religion du Christ, chargé de conserver ses dogmes, de propager sa morale, et d'administrer ses bienfaits à la partie du troupeau qui lui a été confiée.

Comme prêtre ou conservateur du dogme chrétien, les devoirs du curé ne sont point accessibles à notre examen ; le dogme mystérieux et divin de sa nature, imposé par la révélation, accepté par la foi, cette vertu de l'ignorance humaine, se refuse à toute critique ; le prêtre n'en doit compte, comme le fidèle, qu'à sa conscience et à son église, seule autorité dont il relève. Cependant ici même la haute raison du prêtre peut influer utilement dans la pratique sur la religion du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues dans les âges de ténèbres et d'ignorance avec les hautes croyances de pur dogme chrétien ; la superstition est l'abus de la foi, c'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière, parce que toute la lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté, et qui feraient confondre à des yeux prévenus le christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du curé est de laisser tomber ces abus de la foi, et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est plus belle encore. Le christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ ; comme préceptes, dans les sublimes enseignemens qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le *Nouveau-Testament* ou l'*Evangile*. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'*Evangile* ; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philantropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne ! Mais son œuvre est loin d'être accomplie ; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la loi de l'*Evangile* ; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité, devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés ; et plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées !

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient ce livre. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire, et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clé. Mais comme celui du Christ, son enseignement doit être double : par la vie et par la parole ; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante ! l'Eglise l'a placé là comme exemple plus que comme oracle ; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don ; mais la parole qui se fait entendre à tous c'est la vie : aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacremens de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes ; il touche

---

lindre dans cet autre placé sur un plan inférieur, et après parfaite élaboration elle se rend dans cet immense réservoir pour y être chauffée et recevoir la colle nécessaire. Ces deux robinets de décharge déversent le liquide dans cet auget tenu constamment en mouvement par un va-et-vient et dont l'émission est réglée sur la qualité que l'on veut donner au papier. Ainsi c'est par cette émission de la pâte, plus ou moins abondante, et par son épaisseur, que l'on obtient les différentes qualités de papier.

De cet auget le liquide tombe sur la *toile metallique* sans fin, tendue sur deux cylindres qui, au moyen de courroies, lui impriment un mouvement modéré de rotation.

Ces toiles métalliques, d'invention anglaise, sortent des ateliers de MM. Russier, Brewere et compagnie, à Paris, sont un travail très délicat, d'autant plus que les deux bouts doivent être réunis par une couture qui ne présente aucune différence avec le reste du tissu, à défaut de quoi elle coupe le papier. Ce petit cylindre de fonte garni de feutre sert à faire passer le papier de la toile métallique sur le feutre proprement dit, qui le conduit par ces divers circuits entre de nombreux cylindres dont ceux-ci donnent au papier une pression convenable, tandis que ceux-là remarquables par leur dimention et contenant de l'air chaud, remplissent la fonction de sécheurs,

Ainsi la pâte liquide que vous venez de voir là-bas tomber sur la toile métallique sort ici sous la forme de papier susceptible de recevoir l'écriture et vient s'enrouler sur ces grands dévidoirs.

Ces deux machines nécessitent la présence de cinq à six personnes seulement, et confectionnent en un jour soixante mille pieds de papier.

Passons maintenant dans la salle voisine.

Cette magnifique rangée de presses en fonte, mises en mouvement par la mécanique, est une des causes qui valent aux produits d'Echarcon une certaine renommée ; car il est reconnu que plus le papier reste sous presse, et plus il acquiert de qualité. Enfin le papier passe dans l'atelier des lisseuses, plieuses, etc, dont vous connaissez déjà les divers travaux ; et voilà, mes amis, ce que j'avais à vous dire sur la fabrication du papier.

UN PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS.

aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité ; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardons ! Sa porte doit être ouverte à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours à sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neiges, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est à dire des frères en misères et en espérances. Mais s'il ne doit refuser son ministère à personne, il ne doit pas l'offrir sans prudence à ceux qui le dédaignent ou le méconnaissent. L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle n'attire ; il doit souvent attendre qu'on vienne à lui ou qu'on l'appelle ; il ne doit pas oublier que sous le régime de liberté absolue de tous les cultes, qui est la loi de notre état social, l'homme ne doit compte de sa religion qu'à Dieu et à sa conscience. Les droits et les devoirs civils du curé ne commencent que là où on lui dit : Je suis chrétien.

Pour se nourrir et se vêtir, pour payer et nourrir l'humble femme qui le sert, pour tenir sa porte ouverte à toutes les indigences des allans et des venans, le curé a deux rétributions ; l'une de l'état, 700 francs ; l'autre autorisée par l'usage, et qu'on appelle le casuel. Ce casuel, assez élevé dans certaines villes où il sert à payer les vicaires, dans la plupart des villages produit peu ou rien au curé. A peine donc a-t-il l'étroit nécessaire, le *res angusta domi*, et cependant nous lui dirons encore, dans l'intérêt de la religion comme dans celui de la considération locale : « Oubliez le casuel ; recevez-le du riche qui insiste pour » vous faire accepter ; refusez le du pauvre qui rougit de ne pas » vous l'offrir, ou chez qui se mêle à la joie du mariage, au bon- » heur de la paternité, au deuil des funérailles, la pensée im- » portune de chercher au fond de la bourse quelques rares piè- » ces de monnaie pour payer vos bénédictions, vos larmes ou » vos prières ; souvenez-vous que si nous nous devons *gratis* les » uns aux autres le pain de la vie matérielle, à plus forte raison » nous devons-nous *gratis* le pain céleste ; et rejetez loin de » vous le reproche de faire payer aux enfans les grâces sans prix » du père commun, et de mettre un tarif à la prière ! » Mais nous disons aux fidèles : « Le salaire de l'autel est insuffisant ! »

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de sa bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de la vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains ; d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité, la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantans, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un ! De cet asile du travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage ; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse ; le pauvre est ombrageux et jaloux, il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée de son toit s'élève et lui annonce une table mieux servie que la sienne. Plus souvent, au retour de ses courses pieuses ou quand la noce ou le baptême ont réuni les amis du pauvre, le curé peut-il s'asseoir un moment à la table du laboureur et manger le pain noir avec lui ; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfans auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine. Dans les études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire, le soir, quand le marguillier a pris les clés de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous le pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de sa vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs ; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau ; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée ! voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son ame vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il y avait de mieux à y faire ; il a continué un dogme immortel ; il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance une loi, un Dieu.

A. DE LAMARTINE.

LE PETIT CHANTEUR.

I.

C'était en 1742, minuit venait de sonner à l'église de Fanisberg, petit village aux environs de Prague, en Bohême ; on était à la fin de décembre, le ciel était brumeux et noir, la nuit froide et pluvieuse. Les rues de la chétive bourgade étaient silencieuses et désertes, et ses habitans goûtaient le repos nécessaire après une journée de rudes travaux.

Une seule maison restait encore éclairée, c'était celle des époux Hermann ; aux lueurs d'une torche de résine, auprès d'un feu pétillant, la femme était occupée à filer de la laine, tandis que le mari charmait les longues heures de la veillée par le récit des traditions et des légendes du pays.

Pierre Hermann interrompit tout à coup sa narration. Une voix qui paraissait être celle d'un enfant, avait frappé son oreille, cette voix douce, tendre, plaintive et mélancolique répétait une des plus jolies chansons populaires de la contrée.

« Marguerite, quel est donc cet enfant qui à cette heure et par le temps qu'il fait, court les rues du village ?

— Le pauvre petit malheureux, il doit avoir bien froid, dit Marguerite émue de compassion.

— Il est probablement du village voisin ; sans doute ses parens l'auront envoyé faire quelque commission, et il se sera égaré.

— C'est possible. Dans tous les cas, Pierre, nous ferions une bonne œuvre en lui donnant cette nuit l'hospitalité ; il repartira demain matin, et tu lui indiqueras la route. »

Pierre fit un signe d'assentiment, et la bonne Marguerite courut après l'enfant qui tout en continuant sa chanson, était déjà arrivé à l'extrémité du village.

C'était un petit garçon de neuf à dix ans, frais et rose, à la physionomie intéressante, aux yeux bleus pleins de vivacité, aux cheveux blonds qui bouclaient naturellement.

Les époux Hermann firent approcher du foyer le pauvre enfant dont les membres tremblaient de froid, ils lui offrirent les débris de leur modeste souper, et quand ils le virent un peu ranimé, ils le prièrent de leur raconter comment il s'était trouvé seul dans les rues du village, à une heure aussi avancée et par une nuit aussi froide.

L'enfant leur apprit dans un court récit, qu'il était orphelin, qu'il habitait un petit hameau situé à un mille de Fœnisberg avec une bonne femme dont le travail les faisait vivre tous deux. Cette pauvre femme venait de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie, et aucun voisin n'ayant voulu se charger de lui, il était obligé de recourir à la charité publique.

Les époux Hermann, furent vivement touchés du récit du petit Joseph (c'était le nom de l'enfant), ils le prièrent de leur chanter quelque cantique et ils furent émerveillés de sa jolie voix.

« Dis donc, Pierre, dit Marguerite, quand le petit Joseph fut couché, nous n'avons point d'enfant, et tu m'as dit bien souvent que tu désirais en avoir un; si nous adoptions celui ci?

— J'y avais déjà songé, dit Pierre, et j'allai te faire la même proposition. »

Dès le lendemain, le petit Joseph fut installé chez les époux Hermann, qui lui montrèrent la même tendresse que s'il eût été leur propre fils. Au reste cette affection était bien méritée, car l'enfant était vraiment un modèle de docilité, d'obéissance et de sagesse. A l'école communale, il étonnait ses maîtres par sa précoce intelligence; les dimanches il chantait au lutrin, et son organe ravissant, qui acquérait chaque jour plus d'étendue, plus de souplesse, excitait l'admiration de tous les assistans.

Il est probable que cette existence calme et obscure aurait duré toujours sans une circonstance qui vint ouvrir à l'enfant une autre carrière.

Un personnage de distinction, que ses affaires avaient appelé aux environs de Prague, passa par le village de Fœnisberg, et eut occasion de voir le petit Joseph, qui était alors dans sa quinzième année, il fut tellement frappé de son intelligence et de ses heureuses dispositions, qu'il pria les époux Hermann de le leur confier en les assurant qu'il se chargeait de son avenir, après beaucoup d'hésitation les époux Hermann acceptèrent enfin ces offres généreuses. Mais le départ de leur cher enfant leur coûta bien des larmes.

II.

Dix ans se sont écoulés depuis l'événement que nous venons de raconter. Nous nous trouvons dans un des plus brillans salons de Vienne, rendez-vous de toutes les illustrations de l'aristocratie. Un beau jeune homme, grand, bien fait, aux formes élégantes, aux manières distinguées, est-là debout devant son instrument. Des princes, des ambassadeurs, des artistes en renom l'entourent, et lui prodiguent les témoignages d'une admiration passionnées; parmi eux le prince de Saxe-Weimar se fait surtout remarquer par la chaleur de son enthousiasme.

«Demain, vous viendrez dîner chez moi, dit-il au jeune homme après un long entretien qu'il venait d'avoir avec lui.

— L'invitation de votre altesse, répondit celui-ci, me flatte et m'honore plus que je ne saurais dire, mais il m'est absolument impossible d'y répondre, attendu que je pars pour Prague demain matin. »

L'homme qui parlait ainsi, et que nos lecteurs ont déja reconnu sans doute pour le fils adoptif des époux Hermann, se nommait Joseph Haydn, un des plus admirables compositeurs, un des plus grands musiciens de l'Allemagne, Haydn, dont toute l'Europe connaît les sublimes productions.

Ainsi Joseph Haydn refusait l'invitation d'un prince pour se rendre au petit village de Fœnisberg, auprès de ces bonnes gens qui avaient accueilli son enfance pauvre et délaissée, et auxquels il voulait faire partager aujourd'hui ses richesses et son bonheur.

Vous le voyez, mes amis, celui-là n'était pas de ces cœurs ingrats que la fortune ou la gloire étourdissent au point de les rendre sourds à la voix de la reconnaissance.

CH. VILLAGRY.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

—

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

(Suite et fin.)

De retour dans son île bien-aimée, la jeune madame de Beauharnais, encore enfant si non d'âge du moins de caractère, reprit si bien ses habitudes d'autrefois qu'au bout de peu de semaines on eût dit que la charmante créole n'avait jamais quitté la Martinique.— Jouant, folâtrant avec sa petite Hortense, qui grandissait avec la rapidité des plantes tropicales et jouissait de la santé la plus florissante, c'était pour elle un délice de visiter tous les sites sauvages, toutes les campagnes vierges, témoins de ses premiers ébats, et qui lui rappelaient tant de momens heureux. Puis, les caresses d'une mère, d'un père adorés, long-temps privés de son amour; les souvenirs d'attachemens d'anciennes et bonnes amies venaient ajouter aux charmes de cette existence.

Trois années s'écoulèrent ainsi, douces, paisibles et si délicieuses qu'elles avaient passé comme un jour.

Cependant M. de Beauharnais, resté seul sur le continent, éprouvait un grand vide dans sa vie par l'absence de Joséphine; il trouvait la séparation un peu bien longue. Ses lettres devenaient de plus en plus pressantes; celles de madame Renaudin ne l'étaient pas moins: on lui faisait entendre que son fils, son petit Eugène réclamait les soins maternels; d'ailleurs des fermens et des troubles commençaient à agiter les Antilles françaises comme la France elle-même; on s'attendait à des commotions politiques, le devoir aussi bien que la prudence devaient l'engager à rejoindre son mari.

Il fallut donc se séparer de nouveau des auteurs de ses jours, qu'elle ne devait plus revoir; s'éloigner de la terre natale, et cette fois pour toujours.

Le chagrin d'Hortense, en embrassant ses grands parens, en abandonnant ses bons nègres, ne fut pas moins expansif: elle s'était accoutumée aux mœurs et aux plaisirs de ce peuple naïf; elle en était l'idole.

Deux mois après Joséphine était dans les bras de son époux.

Nous pourrions terminer ici notre biographie de Joséphine, en effet tout ce qui nous reste à dire n'appartient plus à sa jeunesse. Mais comment passer complètement sous silence les grands événemens qui l'ont conduite à la célébrité!—D'abord, l'arrestation et la fin tragique de M. de Beauharnais, arrivé par ses talens et sa valeur au grade de général; puis la propre incarcération de sa jeune veuve dans les cachots révolutionnaires, ses relations d'amitié avec Barras, son mariage avec Bonaparte, auquel elle ouvre la carrière des honneurs et qui s'élevant jusqu'au consulat et à l'empire place à son tour sur une tête chérie un double diadème; enfin un divorce fatal, sources de malheurs pour la France comme pour Napoléon et de désespoir pour elle, que suivent bientôt les désastres de nos armées et la chûte du conquérant universel!

Les détails de cette histoire des vingt-cinq dernières années de sa vie appartiennent à l'âge mûr et ne sauraient entrer dans notre cadre. Disons seulement que dans ces diverses phases de puissance et de félicité suprêmes ou d'infortunes inouies Joséphine se montra toujours à la hauteur de son rôle; elle fut bonne, digne, compatissante, pleine d'énergie et de résignation, n'employant le pouvoir de ses charmes et de son esprit que pour le bonheur des autres, protégeant les arts, essuyant les larmes, prêchant la clémence et en donnant l'exemple; qu'elle arracha à l'empereur cet éloge sublime: *Rien ne vaut ma Joséphine*, et qu'elle put dire avec vérité avant de rendre le dernier soupir: *Pourquoi Bonaparte ne m'a t il pas écoutée! Au moins on rendra cette justice à sa première femme qu'elle ne fit jamais verser de pleurs.*

Le récit suivant des honneurs rendus à Joséphine après sa mort et que nous devons à une dame, jadis sa protégée, achèvera de prouver combien sa mémoire était vénérée et combien elle méritait de l'être.

« Vivant entièrement retirée, je ne sus pas la maladie de l'impératrice Joséphine, et ce fut par mon fils, âgé de quatre ans, que j'appris la triste nouvelle de la mort de ma bienfaitrice. Il vint tout essouflé dans ma chambre et me dit : « Maman, fais-moi » prier le bon Dieu pour quelqu'un qui est mort. Tu l'aimais » bien; elle était bonne, elle est au ciel, mais c'est égal, je veux » faire ma prière pour elle. » En achevant ces mots auxquels je ne comprenais presque rien, mais qui me causèrent pourtant un saisissement extrême, cet enfant se jeta à genoux, joignit ses petites mains, leva les yeux, attendant que je lui dictasse ce qu'il devait demander au père des hommes.

La nouvelle n'était que trop réelle ; le bruit public me la confirma. La perte était grande pour les indigens, pour tous les bons Français : ils le prouvèrent.

Depuis le jour fatal de la mort de l'impératrice, jusqu'au 2 juin que devait avoir lieu l'enterrement, plus de vingt mille personnes firent le pélérinage de la Malmaison pour revoir Joséphine une dernière fois.

Le corps de l'auguste princesse, placé sur un lit de parade, dans un petit salon qui précédait la chambre où elle était morte, avait été entouré de cierges nombreux. Un autel, richement décoré, était élevé à droite de la porte d'entrée et entouré de chaises et de fauteuils. Ce salon était drapé de noir, mais sans chiffres ni écussons. Deux desservans, appartenant à des villages voisins, le curé de Rueil et quatre valets de chambre gardaient le corps de Joséphine, dont le visage avait été recouvert d'un voile de mousseline.

Ce n'étaient que pleurs, bénédictions et sanglots autour de ces dépouilles mortelles.

Et après s'être agenouillé et avoir prié pour le repos de son ame, on visitait avec recueillement ces berceaux que Joséphine avait plantés, ces champs qu'elle avait fait ensemencer, ces arbres qu'elle avait arrosés de ses délicates mains. Partout on admirait son ouvrage, et l'on semblait chercher ce qui pourrait ajouter aux regrets que chacun éprouvait. Les jeunes filles, attirées dans ce lieu de douleur, versaient des larmes; elles savaient que plusieurs de leurs compagnes avaient dû à l'impératrice de voir applanir les difficultés élevées par l'intérêt pour empêcher un heureux mariage. Les vieillards gémissaient en pensant qu'ils perdaient les pensions qui leur procuraient quelques douceurs; les mères pleuraient aussi, en songeant aux fils que la bienfaisance de Joséphine leur avait rendus, soit en les rachetant de la conscription, soit en les faisant réformer, soit enfin en obtenant leur congé. On s'abordait sans se connaître pour se raconter mutuellement ce qui honorait la mémoire de Joséphine. Rien ne rapproche comme la douleur; aussi plusieurs ennemis se réconcilièrent dans ce jour solennel où tout était oublié, hors les bontés de celle que l'on pleurait. Ils s'abordèrent pour parler d'elle, et son souvenir amena plus d'un raccommodement. Était-il possible de penser aux dissentimens près de la tombe de celle qui eut tant à pardonner ? Ainsi son souvenir suffisait pour opérer ce que sa présence eût pu faire. Le lent tintement des cloches de toutes les paroisses environnantes appelait les fidèles à aller au pied des autels déposer l'hommage de leur juste reconnaissance.

A midi, les funérailles eurent lieu avec la plus grande pompe dans la modeste église du bourg de Rueil, d'où dépendait la Malmaison.

Les coins du drap mortuaire étaient portés par le grand-duc de Bade (époux de la grande-duchesse Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice), le marquis de Beauharnais, ancien ambassadeur, beau-frère de sa majesté; le comte de Tascher, son parent, et le comte de Beauharnais, ancien chevalier d'honneur de Marie-Louise. Son fils, désolé, n'avait pas eu la force d'y assister.

Le cortége sortit de la grille d'entrée de la Malmaison et suivit la grand'route jusqu'à Rueil. Le général Jacken, représentant le czar Alexandre et l'adjudant prussien, général X..., représentant son souverain, se rendirent à pied à la tête du convoi, ainsi qu'un grand nombre de princes étrangers, de maréchaux, de généraux et d'officiers français. Les bannières des différentes confréries de la paroisse, et vingt jeunes filles vêtues de blanc, chantant des cantiques, faisaient partie du cortège, dont la haie était formée, bizarre alliance ! par des hussards russes et des gardes nationaux. Deux mille pauvres de tout âge fermaient la marche.

On compte plus de quatre mille habitans des communes voisines qui s'étaient assemblés pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'une princesse qui avait si bien mérité le titre d'*Ange de la France*. Monseigneur de Barral, archevêque de Tours, son premier aumônier, assisté des évêques d'Evreux et de Versailles, célébra la messe; après l'Évangile il prononça une courte mais touchante oraison funèbre.

Le corps de Joséphine, placé dans un cercueil de plomb, renfermé dans une caisse de bois de chêne, fut ensuite descendu dans un caveau de l'église disposé à cet effet; concession obtenue à grand'peine du gouvernement, et sans laquelle il eût été déposé dans une partie du cimetière où se trouvent les corps des cent trois personnes si fatalement écrasées dans la rue Royale, en revenant du feu d'artifice tiré sur la place Louis XV, à l'occasion du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette.

En arrivant près du cercueil, la reine Hortense, qui était constamment restée dans une des chapelles, se précipita sur les dépouilles mortelles de sa mère où elle demeura quelque temps comme absorbée. On fut obligé de l'arracher de ce funeste lieu. La cérémonie ne se termina que fort tard, vers les cinq heures du soir. Toute la maison de l'illustre défunte fondait en larmes, et même des gens attachés à la famille des Bourbons, qui ne l'avaient connue que depuis la restauration, mêlèrent leurs pleurs à ceux de ses parens, de ses amis et de ses serviteurs.

Le corps de l'impératrice Joséphine est maintenant dans un magnique tombeau en marbre blanc, élevé par ses deux enfants. Sa Majesté y est représentée en costume impérial; elle est à genoux et semble prier pour le pays qu'elle adorait. *Eugène et Hortense à Joséphine* sont les seuls mots qui soient gravés sur ce beau monument que l'on doit au talent supérieur de M. Cartelier.

Et à cette heure qu'il nous soit permis à nous de joindre, à notre tour, un mot à ces éloges partis du cœur. On pourrait écrire des volumes avec les seules bonnes actions dont Joséphine fut l'auteur modeste. Plusieurs des anecdotes qui y sont relatives trouveront place dans la biographie du prince Eugène de Beauharnais, d'autres paraîtront isolément dans *la Gazette de la Jeunesse*; ce sera pour nous un bonheur et un devoir de les publier, car l'association du génie et de la bonté est chose rare sur le trône.

L. AUQUIER.

(d'après Arnaud; madame Ducrest, Joséphine, etc.)

Le Rédacteur en chef : L. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 20. Paraissant tous les Samedis. MARS 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UNE LARME DE JEUNE FILLE.

MONSIEUR le baron de S... est un charmant cavalier, jeune encore, quoique veuf depuis quelques années d'une des femmes les plus belles et les plus aimables de Paris. Possesseur d'une fortune considérable, le baron n'a que deux enfans. Charles et Marie sont bien les plus ravissantes têtes que j'aie jamais vues : ils sont idolâtrés de leur père, qui, par une impartialité assez rare, éprouve pour tous les deux une égale tendresse sans qu'on puisse lui reprocher la moindre préférence pour l'un ou pour l'autre ; il est vrai que Charles qui n'a que neuf ans est déjà un modèle de sagesse et d'application, et que Marie, qui en a à peine six, joint à une raison précoce une grâce enchanteresse et une charmante vivacité,

Un jour que je causais avec le baron sur son intéressante famille et sur les sujets de satisfaction qu'elle lui donnait déjà, je glissai dans la conversation quelques éloges sur la conduite juste et impartiale qu'il avait toujours tenue à l'égard de ses deux enfans; bien différent en cela de beaucoup de pères qui ne craignent pas de laisser éclater envers quelqu'un de leurs rejetons une affection exclusive, et qui a le grave inconvénient d'éveiller la jalousie de l'enfant délaissé ou méconnu. — Le baron parut très satisfait de mon observation et de mes louanges ; puis après quelques momens de silence il m'adressa cette question :

« Croyez-vous, monsieur, qu'on puisse aimer autant un enfant adoptif qu'un enfant dont on est réellement le père ?

— Cela ne me paraît pas possible, répondis-je sans balancer.

— Et pourtant cela est, vous en voyez la preuve ici, car Marie n'est point ma fille.

— Comment donc, vous ne m'aviez jamais dit cela.

— C'est que l'occasion ne s'en était jamais offerte; aujourd'hui je veux vous faire cette confidence : c'est une histoire touchante et qui vous intéressera. »

Ma curiosité était vivement excitée, aussi prêtai-je une oreille attentive au récit du baron.

« Il y a trois ans environ, continua-t-il, je reçus une lettre timbrée de Marseille. A peine eus-je jeté un coup d'œil sur l'adresse, je reconnus l'écriture de madame Durand, une de mes cousines du côté maternel, dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis plusieurs années. Ma cousine s'était mariée contre le vœu de sa famille et en dépit de mes observations réitérées, avec un jeune homme qui ne manquait ni d'activité ni de talent, mais qui était absolument sans fortune. Cette conduite l'avait brouillée à peu près avec tous ses parens, et, bien que je conservasse pour elle de l'affection, il régnait entre nous une certaine froideur depuis son départ pour Marseille, où son mari occupait une emploi dans une maison de commerce ; nos relations étaient devenues de plus en plus rares, et enfin elles avaient cessé entièrement.

Aussi ne fus-je pas médiocrement surpris en voyant ma cousine rompre tout à coup un silence qui durait depuis plusieurs années, et ce n'est pas sans un vif sentiment de curiosité que je décachetai sa lettre. Voici en substance ce qu'elle contenait :

M. Durand venait de mourir, il avait laissé ses affaires dans l'état le plus déplorable ; seule avec trois petits enfans, ma cousine se trouvait réduite à la plus affreuse indigence, et pour surcroît de malheur une maladie nerveuse, résultat des secousses morales qu'elle venait d'éprouver, la mettait dans l'impossibilité de subvenir, par son travail, aux besoins les plus impérieux de sa jeune famille; — dans ces tristes circonstances, elle me suppliait d'oublier les sujets de mécontement qu'elle avait pu me

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- MARS.

FÊTES DE LA JEUNESSE DANS TOUS LES PAYS.

FÊTES DES ŒUFS DE PAQUES A CATANE (Sicile.)

Les œufs de Pâques ! les œufs de Pâques ! — Cette joyeuse exclamation se va répétant dans le monde en ce jour de bénédiction et de reconnaissance qui rappelle à la fois le sacrifice magnanime du fils de Dieu, et la résurrection miraculeuse du sauveur des hommes. Après la semaine de deuil, le dimanche d'allégresse : Jésus est rendu à notre amour. Que toute langue proclame sa délivrance ! Que tout œil brille de bonheur ! Chantez, riez, folâtrez, jeunes garçons, jeunes filles, l'heure est venue !

Ces jolis œufs à la forme gracieuse, aux couleurs brillantes, vous en avez tous, mes bons amis, qui plus, qui moins. Grands-papas, grands'mamans, oncles, tantes, pères, mères, vous paient à l'envi leur tribut. Oh ! que Paris, que la France, que l'Europe entière sont égayés aujourd'hui !

De quelque côté que se portent les regards, on ne voit qu'œufs rouges, qu'œufs jaunes, qu'œufs bleus. On ne sait d'où peuvent provenir ces masses diaprées étalées dans les boutiques des marchands et des fruitières. Chez les confiseurs, ce sont des œufs en sucre et remplis de pastilles : les uns ornés de figures et de guirlandes; les autres chargés de devises et placés sur d'élégans lits de joncs et de plumes, qui imitent à ravir le nid des oiseaux. Chez les joailliers, enfin, ce sont des pierres précieuses enchâssées dans de l'or, et reproduisant les œufs de la poule ou du pigeon : jouets destinés sans doute à des fils de rois.

Mais, pour ne parler seulement que de l'œuf naturel, le dessin, la peinture, la gravure elle-même leur prêtent le secours de l'art. J'ai vu de ces œufs qui étaient d'un travail admirable; deux surtout, l'un embelli d'un calvaire en miniature, et un autre sur lequel l'artiste avait écrit l'histoire entière de la Passion.

Eh bien ! ce spectacle qu'offre Paris le jour de Pâques, il n'est pas un pays, pas une cité professant la religion de Christ, où on ne le retrouve avec plus ou moins d'éclat; et je veux, à cette occasion, vous faire la description abrégée de la *Fête des œufs de Pâques à Catane*, telle qu'elle a eu lieu en 1839.

Catane, en italien *Catania*, est une des principales villes de la Sicile, île fertile et importante de la Méditerranée, qui fait partie de l'Italie méridionale.

Cette ville, bâtie presque au pied du mont Etna, a ses rues pavées de la lave même du volcan, taillée en larges dalles. Les vastes palais, les riches couvents, — celui des Bénédictins entr'autres, — sa

donner, elle me rappelait mon ancienne affection pour elle, elle invoquait mon bon cœur, ma générosité.

Les expressions de cette lettre me touchèrent vivement; justement je m'étais proposé depuis long-temps de faire un voyage à Marseille où m'appelait un procès assez important dont je pouvais par ma présence hâter la solution. Je résolus de réaliser immédiatement ce projet ; de cette façon il me serait possible de concilier avec mes intérêts les obligations que l'humanité, les liens du sang et mon affection personnelle me prescrivaient envers mes cousins.

Je partis donc, et comme nous étions précisément à l'époque des vacances, j'emmenais avec moi mon petit Alfred, qui était enchanté, ravi, en pensant qu'il allait parcourir nos belles contrées méridionales et voir le ciel de la Provence, que sa jeune imagination exaltée par les poétiques récits de nos voyageurs lui peignait sous les couleurs les plus ravissantes.

Je trouvai ma cousine très sérieusement malade, presque mourante, seule avec trois enfans à qui manquaient les choses les plus nécessaires à la vie..... Vous peindre l'état d'abandon, de dénuement, de détresse, de cette intéressante famille, serait chose impossible... Je donnai immédiatement les secours qu'exigeait la position de ma cousine et celle de ses enfans. J'envoyai chercher les médecins les plus habiles et les plus expérimentés de la ville ; je ne reculai devant aucun sacrifice pour amener une prompte guérison. — Grâce à des soins assidus et à un excellent régime suivi avec exactitude, la santé de ma parente s'améliora sensiblement et son état ne présenta bientôt plus aucun danger. Je songeai alors à m'occuper de mes affaires personnelles, et mon procès ayant eu quelques jours après une solution satisfaisante, je résolus de repartir sur le champ pour Paris.

Cependant, je sentais intérieurement que je n'étais pas dégagé de toute obligation envers ma cousine. Les secours que je lui avais donnés n'étaient qu'éphémères, et il était évident que dans la position heureuse et brillante où je me trouvais je pouvais faire beaucoup plus pour elle. — Pauvre femme, pauvres enfans! me disais-je; quelques jours après mon départ ils vont être replongés dans le dénuement, dans la misère dont je les ai momentanément arrachés. Non, je ne dois pas me borner à leur égard à de chétives aumônes, quand il m'est si facile de leur assurer un sort, un avenir..... Allons, un peu de courage. Un nouveau sacrifice, un nouvel effort. Complétons nos bienfaits envers ces êtres intéressans dont la providence a mis le bonheur entre mes mains. Faire le bien, n'est-ce pas le plus beau privilège de l'opulence.

Mais la réflexion vint bientôt s'opposer à la réalisation de ces beaux élans de générosité, et l'égoïsme se mit en lutte avec les inspirations de mon cœur et de ma conscience. Dans cette lutte intérieure c'est l'égoïsme qui triompha, c'est à l'intérêt personnel que demeura la victoire.

La veille du jour que j'avais fixé pour mon départ, je vins prendre congé de ma cousine. Mon projet était bien arrêté ; je ne comptais plus faire aucun sacrifice.

Quand j'entrai, la mère et les enfans réunis dans un modeste salon formaient un groupe charmant digne du Corrège. Rien de plus gracieux que ces trois visages d'enfans..... La petite Marie, qui comptait à peine six ans, était surtout un type achevé de grâce et de gentillesse. Ses yeux bleus avaient une expression mélancolique et touchante, et chaque fois qu'elle les attachait sur moi, je me sentais profondément ému, ma conscience était troublée, l'inquiétude, le remords se glissaient dans mon cœur.... . C'est qu'il y avait dans ses regards une expression indicible de tendresse et de reproche. C'est qu'ils semblaient me dire : Pourquoi laisses-tu dans l'indigence ma pauvre mère qui est encore souffrante, toi qui es si riche, il te coûterait si peu de laisser tomber sur nous quelques parcelles de cet or que tu possèdes en abondance, tu nous rendrais si heureux, et nous serions si reconnaissans !

Tant d'intelligence et de sensibilité dans un âge si tendre m'étonnaient et me troublaient à la fois ; mais ma résolution était prise, et de crainte qu'elle ne fut ébranlée, chaque fois que Marie fixait ses regards sur moi, je détournais tout à coup les yeux, bien décidé que j'étais à me raidir jusqu'au bout contre mes émotions, et à être tout à fait dur, inflexible.

Pour mettre fin à cette scène muette, je pris le parti d'abréger ma dernière visite. Je me levai donc, j'embrassai ma cousine, j'embrassai ses enfans; et quand ce fut le tour de Marie, je sentis tomber sur mes mains une larme, une larme brulante, une larme dans laquelle débordait toute la sensibilité de son cœur...

Eh bien ! vous le dirai je, moi qui m'étais refugié dans mon égoïsme comme dans un fort inexpugnable, moi qui avais résisté aux inspirations de ma conscience, moi qui étais resté sourd aux considérations d'humanité, de parenté, de devoir, je fus ébranlé, vaincu, oui vaincu par une larme d'enfant !

Ce jour-là même je constituai en faveur de ma cousine une pension viagère de 1,500 fr.

Je ne bornai pas là les témoignages de mon affection; à la

---

cathédrale incrustée de sculptures et de tableaux des plus grands maîtres ; ses places et ses *strades* (rues) tirés au cordeau; l'antique et curieux monument qui décore la *piazza Reale* : un éléphant colossal portant sur son dos un obélisque de granit rougeâtre; les mœurs aimables de ses habitans, et son doux climat enfin, font de Catane un délicieux séjour, apprécié par les caravanes de voyageurs qui le visitent chaque année, pour de là s'elever au cratère du *Gibel*, nom donné dans le pays au rival superbe du Vésuve, l'Etna.

Le lundi de Pâques, après la grand'messe, la jeune population de Catane sortit de la ville par groupes détachés. Petits garçons en vestes brunes à liserés rouges, la tête couverte du bonnet phrygien, blanc ou noir, retombant sur l'oreille d'une façon toute coquette; petites filles à la coiffure relevée en éventail, avec des broches d'argent ou de similor dans les cheveux, la jupe ou le canezou vert ou violet, l'étroit tablier d'indienne ou de mousseline, les bas cramoisi, à coins brodés, et les souliers à rosette de ruban : costumes qui conviennent singulièrement à leur physionomie éveillée.

Nos charmans espiègles se dirigeaient gaîment, les mains chargées de petites corbeilles et de petits paniers en écorce d'arbre remplis d'œufs teints aux mille nuances, vers l'ermitage de *Frate Francesco*.—Ce bon solitaire est un religieux octogénaire : il habite depuis un demi-siècle une grotte taillée dans les rochers qui forment le soubassement du mont Etna, et sa réputation de sainteté est répandue dans toute la contrée. Un crucifix, une image de la *madona* et un autel d'un travail grossier, voilà les ornemens de son gîte; des figues, des olives, des fruits secs, du pain, de l'eau, voilà sa nourriture; un banc de pierre, voilà sa couche.

Pour arriver à cet ermitage, on suit un sentier ombragé de myrtes, d'oléandres, de figuiers et d'amandiers, mais coupé à diverses reprises par d'arides coulées de lave qui s'interposent ainsi au milieu d'une riche campagne, et produisent le même effet, à peu près, que les glaciers avancés au milieu des pâturages fleuris des Alpes.

Frate Francesco a vu bien des générations d'enfans se presser dans sa paisible demeure. C'est une vieille coutume du pays de lui faire bénir les œufs de Pâques; il attend ses jeunes ouailles chaque année, au même jour, à la même heure ; et s'il les chérit comme leur père en Jésus-Christ, elles le respectent, elles l'honorent comme le représentant de la Divinité, elles écoutent les conseils de sa sagesse.

Nous voici devant l'ermitage. La cloche sonne ; les enfans sont assemblés autour du prêtre vénérable. Il leur raconte, dans un style énergique et naïf, les souffrances de Jésus pour nous racheter de nos péchés ; il réchauffe leur zèle, il excite leur gratitude et chacune de ses paroles emprunte un nouveau degré de persuasion à ce front chauve et incliné vers la terre, à cette longue barbe neigeuse,

sollicitation de mon petit Alfred, qui aimait déjà Marie comme une sœur, j'amenai avec moi cette intéressante enfant, je l'adoptai, et je la chéris autant que si elle était ma fille : en voyant sans cesse grandir son intelligence, se développer les aimables qualités de son cœur, je m'applaudis chaque jour de la conduite que j'ai tenue.

Voilà, me dit en terminant le baron, l'explication du mystère qui vous préoccupait tant tout à l'heure.

Au moment où le baron de C... achevait ce récit que j'avais écouté avec le plus vif intérêt, la porte du cabinet s'ouvrit doucement, la petite Marie entra, et la charmante enfant courut se jeter dans les bras de son père adoptif qui la tint longtemps serrée contre son cœur.

MADEMOISELLE DUCHANGE.

PARIS EN MINIATURE.

L'HOTEL DES INVALIDES.

Paris le 20 mars 1842.

Adrien à sa Mère.

Bonne mère, c'est de l'Hôtel des Invalides que je t'écris. Voici sept jours que nous sommes arrivés à Paris et je ne puis résister plus longtemps au desir de t'entretenir de l'effet que le séjour de la capitale produit sur moi. Et d'abord, te dire ce que nous avons rencontré dans les parens auxquels tu nous a confiés, est-ce utile? Notre tante est pour ma sœur une seconde mère; l'oncle Hubert, un vieux sous-officier endurci contre toute espèce d'émotions, se radoucit en ma faveur, me traite comme son enfant. C'est de plus un homme très instruit qui connaît l'histoire, la géographie, enfin toutes les sciences. Quand il parle, la parole découle de sa bouche si nette, si claire, qu'un enfant de cinq ans le comprendrait; et quand il fixe quelqu'un ses petits yeux bleus, fins et perçans, voient loin et juste, même dans la pensée. Dans nos promenades, un monument se rencontre-t-il ? il me raconte avec une bonté et une complaisance charmantes son nom, son origine, les événemens qui s'y rattachent, les chroniques, les anecdotes, mille choses enfin si curieuses, si intéressantes et si nouvelles que l'on passerait toute une vie à l'écouter. Tu dois comprendre, bonne mère, que je ne regrette rien de mon existence antérieure, je ne puis regretter que toi; toi présente, rien ne manquerait à notre bonheur.

Maintenant que tu connais notre position, je dois te parler de tout ce que j'ai déjà vu et des merveilles que je découvre chaque jour. Comme tu le penses bien, notre première visite a été pour l'Hôtel des Invalides. Ce fut Henri IV qui, le premier, conçut le projet d'un établissement en faveur des militaires blessés au service de la patrie; ce roi là pensait à tout; il le plaça rue de l'Oursine. Louis XIII, son successeur, à qui il ne manqua pour être roi que la volonté de l'être, transporta cet établissement au château de Bicêtre; il y fit faire des bâtimens considérables et cette maison fut appelée *la Commanderie de Saint-Louis*. Sa mort empêcha le succès de son entreprise. Il était réservé à Louis XIV d'exécuter un projet aussi noble. Ce fut en 1671, pendant la guerre, que *Libéral Bruant* jeta les fondemens de cet immense édifice, monument éternel de la munificence du souverain et de la reconnaissance de la nation. Il fut terminé en huit années. Il occupe tant en bâtimens qu'en cours, jardins, fossés, etc., une superficie de dix-neuf mille toises. C'est-là que sept mille défenseurs de la patrie trouvent un refuge tranquille, lorsque l'âge ou les blessures les éloignent de la carrière militaire. Une partie des premiers revenus de cet établissement provenait de ce qu'on appelait autrefois *oblats*; ces oblats, fort anciens dans l'Eglise, étaient des moines laïcs que le roi mettait dans chaque abbaye de sa domination, pour y être nourris et entretenus; c'étaient pour l'ordinaire des soldats estropiés. Cet entretien fut converti en pension que payaient les abbayes; et ces pensions furent appliquées à l'Hôtel des Invalides.

Dans une visite que Louis XIV fit aux Invalides, les voyant repoussés brusquement par un de ses gardes-du-corps, il ordonna à ceux-ci de se retirer et déclara qu'il ne pouvait être nulle part mieux en sûreté qu'au milieu de ses anciens serviteurs. C'est depuis cette époque que les Invalides, pendant la visite du souverain, jouissent du privilége exclusif de former sa garde. A son voyage en France, en 1717, le czar Pierre-le-Grand se rendit à l'Hôtel des Invalides où il passa une journée toute entière. Il ne pouvait se lasser d'admirer cet édifice, et dans son enthousiasme militaire il l'appelait le plus beau monument du monde. Lorsque l'heure du dîner arriva, il voulut *manger la soupe avec ses camarades, et boire à leur santé*; avec les braves, disait-il au régent de France, l'étiquette n'existe plus.

La cour, garnie de gros canons, du côté de la Seine, est environnée de fossés et fermée par une grille magnifique. Je venais de parcourir cette partie de l'hôtel, et je rentrais sous le vestibule dont la porte est décorée d'un bas relief représentant Louis XIV à cheval, accompagné de la justice et de la prudence. De jeunes invalides jouaient aux pieds de la statue de Mars; tout à coup ils quittèrent leurs jeux et se joignirent à plusieurs de leurs camarades rangés autour d'un vieux capitaine qu'ils écoutaient avec

---

image de l'hiver de la vie. Puis, étendant ses mains décharnées et tremblantes sur cette jeunesse et sur les petits trésors qu'elle lui présente, il appelle sur tout ce qui l'entoure les bénédictions du ciel.

Après cette touchante cérémonie, la gentille troupe se rendit, aussi vite que le lui permettait sa fragile charge, au grand *Prato*, prairie d'une étendue de plusieurs lieues, non verdoyante et émaillée, comme sont les nôtres, mais couverte d'une herbe rude et demi-sèche. Les rares palmiers et les hauts aloës dont elle est parsemée; l'eau vaseuse et profonde de la *Giaretta*, qui, partie du Sud, va terminer sa course nonchalente à l'extrémité de la baie de Catane, et ce soleil ardent, qui darde ses rayons sur un sol aride, donneraient en été à cette plaine un aspect africain, sans le géant à la voix terrible jadis, muet aujourd'hui, et dont la tête est couronnée d'une neige éternelle alors même que ses flancs renferment des torrens embrasés.

Cependant, nos jeunes Cataniens ont choisi un terrain convenable pour prendre leurs ébats : ils se dispersent sur ce tapis, tant soit peu raboteux, et les jeux aux œufs commencent en mille endroits à la fois.

Ici, c'est le jeu de la *tocca*. On fait choquer les œufs les uns contre les autres, et ce sont des rires, des cris, des sauts de joie à chaque coquille brisée. Là, c'est la *course*. Des centaines d'œufs ont été placés en ligne à trois pas de distance l'un de l'autre; il faut que le joueur les ramasse en dansant et les dépose tous dans un vase sans en casser un seul; quelquefois, pour ajouter à la difficulté, on convient qu'ils seront enlevés par nombre pair ou nombre impair. Plus loin, ce sont des marmots écrivant leurs noms avec les œufs, en lettres de cinq à six pieds de long; d'autres vidant leurs œufs par de légères ouvertures, en font ensuite des chapelets et des guirlandes en les enfilant dans de la soie; quelques-uns bâtissent à grand labeur des châteaux ou des pyramides d'œufs, pour les renverser; aussitôt qu'ils sont édifiés, en lançant sur les monumens improvisés les œufs les plus gros et les plus durs; quelques autres, enfin, établissant un cercle d'œufs, doivent le franchir à pieds joints.

Il est difficile de se faire, sans l'avoir vu, une juste idée du tableau charmant, du tableau animé que présente le *Prato*, à cette heure, avec ses milliers d'œufs étendus sur l'herbe, mêlant ou décomposant les vives couleurs de l'arc-en-ciel, avec ses milliers d'enfans, à l'œil noir et brillant, au visage noble et plein de finesse, à la chevelure de jais frisée ou en désordre, sautant, courant, gambadant, occupés tous de la même, de la seule, de la grande affaire du jour, la *fête des œufs*.

Tandis qu'ils continuent leurs jeux, nous allons nous reposer à l'ombre de ce plateau, et je vous ferai, mes bons amis, le récit de l'origine des œufs de Pâques. Cette histoire, je ne vous la donne pas pour authentique : l'histoire est souvent fabuleuse.

recueillement. Le soldat de Wagram, courbé sur sa canne, et appuyé contre la statue de Minerve, leur rappelait les différentes époques glorieuses pour l'hôtel. De ce nombre étaient la translation du mausolée de Turenne, et l'érection d'un monument funéraire en l'honneur de Vauban, la distribution des premières croix de la Légion-d'Honneur, l'inauguration de tous les drapeaux conquis dans les guerres de la révolution et de l'empire, la translation de l'épée et des décorations du grand Frédéric, roi de Prusse; et par dessus tout la fête du 15 décembre 1840, l'arrivée des cendres de Napoléon.

Un roulement de tambour interrompit ce discours ; un jeune sergent offrit le bras qui lui restait au vieux capitaine pour le conduire au réfectoire. Mon oncle me dit de les suivre: j'obéis. Bientôt arrivèrent les officiers; chacun d'eux se plaça autour d'une table ronde de douze couverts; l'on en comptait neuf dans ce même réfectoire, dont les murs sont ornés de tableaux à fresque, représentant différentes villes des Pays-Bas conquises par Louis XIV et abandonnées par Louis XVIII.

Il est difficile de se faire une idée de l'ordre qui préside au service de la table; il fut fait en un clin d'œil, sans confusion, sans embarras. L'harmonie qui règne entre tous ces guerriers, qui ont servi plusieurs rois et défendu la même patrie, n'est pas moins admirable. Ils sont pleins d'égards les uns pour les autres: l'impotent est servi par son camarade avec une attention, une prévenance qu'on ne pourrait pas exiger d'un serviteur à gages, et qu'on n'oserait pas attendre d'un parent quand on est pauvre; le manchot est aidé par la jambe de bois, qu'il soutient à son tour à la promenade. Les soins délicats, les attentions touchantes se retrouvent là dans toute leur pureté; on n'y attend rien de celui qu'on oblige, et le plaisir de rendre service devient une habitude à laquelle on ne peut plus se soustraire.

Le dîner fini, je m'acheminai vers la cuisine, où l'on reportait les restes du repas. Là, j'ai vu de *petites marmites* contenant six cents livres de viande et trente hectolitres de légumes; un tournebroche supportant cinq cents livres de roti, et deux grils sur lesquels gisaient ensemble trois cents harengs frais. Les autres ustensiles sont en proportion de ceux-ci; je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver ailleurs de pareils. Mon oncle me conduisit ensuite à l'infirmerie.

Une jeune fille nous précédait, elle allait y voir son père dont les blessures s'étaient rouvertes depuis quelques jours. Elle le trouva causant avec un de ses camarades dans le jardin destiné aux convalescens; le plaisir qu'elle en ressentit colora légèrement sa figure. Le brave sergent se leva dès qu'il l'aperçut, vint à elle, l'embrassa, et feignit, pour la tranquilliser, de marcher avec une assurance qui lui coûtait quelques douleurs. Il les dissimulait avec un courage qui devait être soutenu par une tendresse bien profonde. Nous les quittâmes pour parcourir les différentes salles. J'entendis dans celle du milieu deux vieillards auxquels on n'aurait pas assuré une heure d'existence s'inquiéter fort vivement de la pacification de l'Algérie. Selon l'un, il fallait encore dix ans de guerre pour réduire Abd-el-Kader, et chacun d'eux se flattait en particulier de voir cet ennemi de la France en notre pouvoir. A leurs côtés était un caporal assis sur son lit: étranger à tout ce qui se passait autour de lui, il s'occupait à réparer la partie la plus essentielle de son vêtement; non loin de là deux amis trompaient l'ennui en jouant *à la drogue*. Un silence profond régnait dans cette salle, dont l'air de propreté réjouissait agréablement la vue. Nous passâmes dans la salle Saint-Joseph, une jeune *sœur* était occupée à faire manger un vieillard, privé momentanément de l'usage de ses mains; je m'arrêtai un instant pour contempler ce tableau de l'innocence soulageant la vieillesse; les regards de la religieuse exprimaient la plus tendre compassion, ceux du militaire la plus vive reconnaissance. A quelques pas j'aperçus un jeune homme avec l'uniforme des collégiens, qui lisait à son père les *Victoires et Conquêtes* des Français pendant la révolution; le récit glorieux de tant de faits illustres enflammait l'imagination de l'auditeur : il s'agitait sur sa chaise, frappait le plancher avec sa canne et menaçait encore de l'œil l'ennemi qu'il avait tant de fois vaincu.

J'étais fatigué, mon oncle me fit asseoir auprès d'un calorifère destiné à répandre une chaleur douce et suffisante dans toutes les parties de la salle. Le jeune collégien continuait sa lecture, il venait de commencer le récit de la bataille d'Iéna.— Mille bouches de canons, s'écria le vieux sergent, c'est un des plus beaux jours de ma vie; j'y perdis ma jambe droite, j'enlevai un drapeau prussien, j'y gagnai la croix et je sauvai la vie à un prisonnier blessé.

— Ah ! mon grand-papa, ce dernier trait vous fait honneur.

— Français, j'ai toujours fait la guerre en loyal militaire; je me disais : d'abord, tuons le plus d'ennemis que nous pourrons, c'est mon devoir ; tâchons cependant d'en sauver quelques uns, ce sera mon plaisir. Il y a des jours où j'ai été forcé de faire continuellement mon devoir; mais je l'ai fait en conscience; je rencontrai le pauvre diable, fort heureusement pour lui, un jour où je pouvais me livrer à mon plaisir, et je m'en félicite... Continue.

Le lycéen reprit sa lecture, et nous nous dirigâmes vers le dôme, ce chef-d'œuvre d'architecture construit sur les dessins du

---

Au dire de quelques chroniqueurs, le coq et la poule, dont la Perse est le pays naturel — se répandirent dans tout l'Orient et dans le midi de l'Europe, à une époque fort ancienne; mais ils étaient restés inconnus aux habitans des contrées du Nord.

Du temps de Charlemagne, d'autres prétendent du temps des croisades, — des pélerins ou des chevaliers introduisirent ces utiles volatiles chez les nations scandinaves, nouvellement converties au christianisme. Les enfans de ces peuples ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté du coq, avec son port fier et majestueux, avec ses plumes soyeuses de pourpre et d'azur, resplendissant aux rayons du soleil; et les ménagères s'extasiaient à la vue de ces poules qui pondaient tous les jours, en toute saison, et dont les œufs, si délicats, si nourrissans, devenaient un aliment précieux pendant le carême. Aussi, le souverain de ces contrées voulut consacrer par une fête nationale leur introduction dans son royaume; et, comme l'arrivée des étrangers avait eu lieu aux solennités de Pâques, il ordonna, qu'en témoignage de satisfaction et de reconnaissance, on teindrait chaque année, à pareille époque, des œufs de toutes les couleurs, avec le safran, l'oseille et autres végétaux, et qu'on les distribuerait aux enfans. — Cet usage se propagea dans les pays environnnans et devint bientôt général. Voilà pourquoi les œufs teints ont été appelés œufs de Pâques.

Mais je m'aperçois que, pendant ma narration, nos petits Siciliens ont cessé leurs jeux, n'ayant plus rien à casser sans doute. Maintenant, réunis à leurs parens, ils dévorent les résidus de leurs œufs.

C'est vous dire assez, mes amis, que pères et mères sont venus rejoindre leurs enfans et terminer en famille une journée de plaisir.— Ces pères sont pour la plupart enveloppés dans de larges manteaux à capuchons, et ces mères, couvertes de longs voiles blancs ou noirs qui, comme les musulmanes, pourraient les dérober à tous les regards.

Avec eux sont arrivés aussi des improvisateurs des deux sexes, artistes-poètes-musiciens en plein vent qui, pour quelque *carli* — petite monnaie de cuivre —, chantent, en s'accompagnant sur la mandoline, des odes ou *canzonnette* en dialecte sicilien, de leur propre composition; vers, qui, ne manquant ni de verve ni de goût, et tour à tour bouffons ou sublimes, font battre des mains leur auditoire enthousiaste.

La journée était belle; l'atmosphère tiède, comme chez nous par une soirée de juillet. Le *sirocco* — vent du midi — ne soufflait pas, mais une brise embaumée répandait dans les airs les essences printanières. On prolongea cette journée par-delà le temps voulu; et personne ne quitta la place avant que le dernier œuf n'eût réuni sa dépouille aux coquilles de toutes nuances qui jonchaient la prairie comme des fleurs épanouies.

L. AUQUIER.

célèbre Mansard. Il est couvert en plomb doré, et la pointe de l'aiguille qui le surmonte est à 325 pieds du sol. Nous entrâmes par la porte latérale de la petite cour. Un invalide qui remplit les fonctions de suisse et de sacristain nous fit voir l'église où sont suspendus, à la voute, des drapeaux anglais, russes, prussiens, allemands, africains, gages éclatans de nos victoires.

— Ils étaient dix fois plus nombreux avant 1814, me dit mon oncle, avec un soupir. Cependant tous ne furent pas réduits en cendres. M. de Sémonville en cacha bon nombre que nous retrouverons à la chambre des pairs.»

Le pavé du dôme est formé de compartimens de marbres très précieux; les peintures de Lafosse, de Cormille, de Boulogne ornent la coupole. Dans une des chapelles latérales se trouve le mausolée de Turenne tué sur le champ de bataille à Salsback, en 1675, après avoir sauvé trois fois la France des invasions de l'ennemi. Le tombeau de Vauban est dans une autre chapelle; ce célèbre capitaine, mort en 1707, porta l'art d'attaquer et de défendre les places au plus haut point de perfection; il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur, il a conduit cinquante-trois siéges, et il a fait ou rectifié les fortifications de plus de cent cinquante places frontières. Vauban ne connaissait de grandeur, de dignité que de savoir et d'être utile. Après qu'il eut été fait maréchal de France, il demanda de servir comme ingénieur sous Lafeuillade au siége de Turin. « Je laisserai, dit il, le bâton de » maréchal à la porte et je le reprendrai quand nous serons dans » la place.»

« Nous voici devant la chapelle où reposent les cendres de Napoléon, me dit mon oncle... »

O ma mère ! ce que j'éprouvai en entendant ces paroles, il est impossible de le rendre. Je tombai à genoux, les mains jointes, et je sentis des larmes d'admiration, de respect, d'enthousiasme couler de mes yeux.

— Napoléon est immortel pour la France et pour tout l'univers. Le roi de Prusse a fait placer son buste à côté de celui du grand Frédéric, dans un salon de son palais; en Angleterre même il est révéré; en Allemagne, en Russie, on fait son éloge; en Italie, en Espagne, on en parle comme d'un être surhumain; en Afrique et en Orient on le met au-dessus de Mahomet, sa mémoire est honorée chez toutes les nations, et il n'est peut-être pas de peuplade barbare n'ayant jamais connu de l'Europe que quelques intrépides voyageurs, qui ne sache maintenant son nom et sa grandeur. Mais à la France revient de droit l'initiative de l'admiration pour l'homme extraordinaire qui a jeté tant d'éclat sur son histoire. Les monumens dont il l'a embellie, les victoires dont il a enrichi ses fastes, le haut rang où il l'avait placée, les plans qu'il méditait pour la rendre plus grande encore, rien de tout cela ne saurait s'effacer de nos souvenirs.»

Le gardien vint nous prévenir qu'il allait fermer les portes. « En vous hâtant un peu, ajoute-t-il, vous pourriez encore visiter la salle des modèles en relief des places fortes de France. »

Nous avions cent vingt-cinq marches d'escalier à gravir, je priai mon oncle de s'appuyer sur moi.

« Très volontiers, mon ami, me répond-il, car je sens que les jambes commencent à me manquer; n'importe, hâtons-nous. Pour arriver plus tôt, prenons par la galerie des *Célèbres*, c'est ainsi que nous désignons ceux de nos camarades qui se sont distingués par quelques faits d'armes extraordinaires. As-tu remarqué celui que vient d'accoster ce grand monsieur d'une façon si amicale?...

— Il s'est avancé pour lui prendre les deux mains et l'invalide ne lui en a donné qu'une.

— Passe de ce côté et tu en sauras le motif.

— En effet, voilà une manche vide et balottante.

— C'était, en 96, un enfant, un tambour qui, dans les premières campagnes d'Italie, amena prisonniers au quartier-général six grenadiers hongrois hauts de cinq pieds huit pouces et gros à proportion. Le bras qui lui manque est resté sur le pont d'Arcole. — Ce sergent qui nous salue servait dans la 32me demi brigade surnommée l'*invincible*; ayant la peste, en Egypte, il se sauva en fraude du Lazaret et suivit, sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur St-Jean d'Acre. Sa seule crainte était qu'on le reconnût comme pestiféré avant qu'il pût se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'assaut, qu'il sautât en l'air comme un bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse et qu'il reçût en tombant un fusil d'honneur du général en chef. — Ah ! voilà l'ancien tambour qui conduit son compagnon au dépôt de l'argenterie. Tous les invalides ont un service d'argent : cuiller, fourchette et timbale; chacun reconnaît son couvert par le numéro qui lui est désigné. Les officiers ont en outre des plats d'argent, ceux des sous-officiers et soldats sont d'un métal un peu moins précieux. La table du gouverneur et de son état-major n'est guère moins riche que celle du roi. La valeur de tous ces objets, déposés avec ordre dans une salle spéciale, s'élève à plusieurs millions. C'est à Louis XIV et Napoléon que nous devons tout cela. »

Nous étions arivés. Une demi-heure nous suffit pour parcourir toutes les forteresses et villes frontières du royaume, étalées en miniature sur de vastes tables supportées par douze ou quinze pieds. Ces plans méritent bien d'être observés, à cause de l'exactitude de leurs proportions, la précision des moindres détails et de l'idée générale qu'ils donnent de l'architecture militaire et des changemens qu'elle a subis. Nous visitâmes ensuite les logemens des officiers, les appartemens de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable et noble. Depuis 1811 le gouvernement de l'hôtel a été confié à un maréchal de France. Au vainqueur de Fleurus, Jourdan, a succédé le maréchal Moncey. Enfant du peuple, il s'est élevé aux premières dignités militaires par ses qualités du cœur et ses hautes capacités. Avant d'arriver à la bibliothèque nous avons parcouru les deux salles décorées des portraits en pied des maréchaux de France non vivans. La bibliothèque est presque toute composée de livres de guerre, de science, de voyages et de piété. Au moment où passions à côté du poèle, j'aperçus près de la fenêtre un vieux chef de bataillon aveugle et un caporal qui n'avait pas de bras. Le chef de bataillon tenait un livre ouvert sur ses genoux, et le caporal, assis à ses côtés sur un siége moins élevé, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait au point qu'ils ne nous virent et ne nous entendirent pas; cependant je m'étais curieusement approché si près d'eux, que j'aperçus les *Campagnes du maréchal Maillebois*.

Il était fort tard lorsque nous rentrâmes. Ma tante et ma sœur nous attendaient pour souper. Je n'avais pas faim; j'allai me reposer, afin de pouvoir continuer mes courses le lendemain.

A.-M. DE NOIRMOND.

LA SALADE D'ORANGES.

Voici une anecdote qu'on pourrait croire inventée pour servir de leçon aux enfans qui manquent de sobriété, et dont cependant nous garantissons l'authenticité.

Dimanche dernier, M. et madame N... tenant magasin d'épicerie en gros, rue de la Verrerie, à Paris, sortirent vers deux heures de l'après midi; ils devaient aller dîner en ville, et avaient l'intention de faire auparavant quelques visites : en conséquence ils avaient laissé leurs deux enfans, Edouard et Alphonse, l'un âgé de neuf ans, l'autre de dix, à la garde de leur domestique, la bonne Véronique, qui se trouvait ainsi privée de son jour de sortie, ce qui la contrariait fort, et elle ne le dissimulait pas.

« Ma bonne, lui dit Edouard lorsqu'ils furent seuls, tu peux

t'aller promener si tu le veux, je te promets que nous serons bien raisonnables; nous jouerons dans la salle à manger, et pourvu que tu rentres à six heures pour nous donner à dîner, c'est tout ce qu'il faut. »

La bonne fille qui mourait d'envie d'aller prendre le grand air, se laissa persuader; comme elle savait que les deux enfans étaient enclins à la gourmandise, elle eut le soin de mettre la clé du buffet dans sa poche, puis elle sortit.

« Qu'allons-nous faire? dit alors Alphonse.

— Jouons aux billes.

— Ah! bast! c'est ennuyeux comme tout, à deux... j'aimerais bien mieux faire la dînette.

— Il n'y a qu'un petit inconvénient, reprit Edouard, c'est que Véronique a emporté la clé du buffet.

— Bon! comme si nous ne pouvions pas descendre au magasin!... Il y a des oranges, du sucre, et la grosse pipe d'eau-de-vie du fond est en perce depuis hier..... Nous ferons une salade d'oranges, et personne n'en saura rien. »

Edouard qui était le plus raisonnable, eut quelque peine à se décider; mais enfin il céda, et tous deux descendirent au magasin.

« Tire de l'eau-de-vie, dit Alphonse; moi je vais grimper sur les rayons pour entamer l'un des pains de sucre les plus élevés afin qu'on ne puisse pas nous soupçonner. »

Tous deux se mirent à l'œuvre en même temps; Alphonse était grimpé sur les rayons, et sa tête touchait presque au plafond, quand Edouard l'appela à son secours.

« Viens donc vite! lui cria t-il; en tournant le robinet, je l'ai fait sauter, et je ne puis plus le retrouver.

— Bouche la canelle avec ton doigt.

— C'est ce que je fais; mais il n'est pas assez gros... Dépêche toi, car l'eau-de-vie coule déjà jusqu'à la porte. »

Alphonse effrayé saute lestement, de l'élévation où il se trouve, sur un immense tonneau de mélasse placé debout dans un coin du magasin; par malheur les douves cèdent sous ce poids, et voilà le pauvre Alphonse dans la mélasse jusqu'au menton! Envain il se démène pour sortir de cette prison; un point d'appui manque à ses pieds, et il est impossible qu'il sorte de là sans l'aide de quelqu'un. L'effroi s'empare des deux frères; aux cris qu'ils poussent, les voisins accourent; les passans s'arrêtent; on frappe à coups redoublés à la porte du magasin; mais il y avait de bonnes raisons pour que personne ne pût ouvrir. Enfin on requiert l'assistance d'un serrurier; la porte s'ouvre, et le jour pénétrant alors largement dans le magasin, offre, aux regards de tous, les deux frères pris comme à la glu et ne pouvant bouger.

Que l'on juge des éclats de rire qu'excite ce singulier spectacle, des sarcasmes, des quolibets qui commencèrent à pleuvoir sur les petits gourmands!... Alphonse, lorsqu'on le tira de son bain de mélasse, n'avait plus de figure humaine.

Edouard que les vapeurs de l'eau-de-vie avaient enivré ne pouvait plus se soutenir. Pour comble de malheur, M. et madame N.... ayant fini leurs visites avant l'heure du dîner, revinrent chez eux, et ils arrivèrent au moment où leurs enfans étaient offerts en spectacle à tout le quartier.

L'affliction de ces honnêtes parens fut grande; mais ils se consolèrent en pensant que cette leçon ne serait pas perdue, et ils pardonnèrent aux deux enfans en considération de leur repentir.

LUCY ET SA POUPÉE,

FABLE.

Au soin de ses enfans, une mère assidue,
Tendrement à Lucy, chaque jour adressait
Reproches et conseils bien mérités, Dieu sait!
Reproches et conseils étaient peine perdue.
En revanche, Lucy prenait sur ses genoux
Et, coupable, tançait sa poupée innocente.
« Vous êtes, disait-elle, ah! j'en rougis pour vous,
Méchante, paresseuse et désobéissante;
Il faut vous corriger de ces vilains défauts... »
C'était de point en point le sermon de sa mère.
La poupée, à la fin, lui répliqua: « Ma chère,
Ce qui, tombant sur moi, tombe toujours à faux,
Je le renvoie à son adresse;
A toi, ces discours-là furent faits pour ton bien:
Epargne-moi, Lucy, tes leçons de sagesse,
Et remplis des devoirs que tu prêches si bien. »

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

UN BEAU TRAIT DE PIERRE-LE-GRAND.

En 1697 et comme la Prusse Brandebourgeoise n'était encore qu'un pays pauvre et mal peuplé, on vit arriver à Konigsberg, ville où résidait l'électeur, une ambassade composée de deux cents personnes environ. Parmi les principaux membres dont elle était formée, on comptait trois ambassadeurs, douze gentilshommes issus de grandes maisons, des secrétaires, des pages, et enfin plusieurs compagnies de gardes avec leurs officiers. — Aux uniformes de ceux-ci, aux longues robes traînantes que portaient les seigneurs, à leurs bonnets pointus rehaussés de perles et de pierreries, — enfin, aux cimeterrres pendants à leurs ceintures, on les reconnaissait pour des Russes.

Au milieu d'eux, on pouvait en remarquer un âgé de 18 à 20 ans à peine et revêtu d'un costume allemand de la plus grande simplicité, mais qui, par sa haute stature, par sa bonne mine, son air de noblesse et son regard qui peignait à la fois l'intelligence et la fierté, semblait être leur maître à tous.

Glorieux d'avoir de tels hôtes, l'électeur les reçut avec magnificence, leur fit accepter les dons les plus riches, et les traita par avance avec un luxe royal, car il songeait dès lors à échanger son titre d'électeur contre celui de roi, qu'il prit plus tard. Deux ou trois jours encore, et l'ambassade devait continuer sa route, pour aller joindre Magdebourg par Berlin, et arriver par Clèves dans Amsterdam. Une foule de présens splendides avaient été donnés par les seigneurs russes en échange de ce qu'ils avaient reçu; mais la générosité de celui d'entre eux qui, pour visiter l'Allemagne, avait choisi le costume allemand, n'en paraissait pas satisfaite, et il s'enquit d'un riche lapidaire qui tenait son commerce dans le plus beau quartier de la ville. Arrivé chez lui, et comme il s'était fait accompagner de cinq ou six des seigneurs ses compatriotes, il passa en revue les bijoux les plus admirables, les diamans les plus merveilleux, les parures les plus exquises, et quand il eut fixé son choix il donna ordre au diamantaire de lui apporter le tout le soir même, dans le palais où il était logé.

Mais à peine avait-il quitté la maison du marchand, que ce dernier pâle et effaré, vint tomber à ses pieds avec les marques du plus violent désespoir; pressé de s'expliquer, il raconta d'une façon incohérente et ne sachant quels termes employer, que son plus beau diamant, celui qui représentait à lui seul au moins le quart de sa fortune, venait de lui être enlevé.

A ce récit, un nuage passa sur le front du jeune homme auquel il était adressé,—deux éclairs jaillirent —et son regard fixa rapidement et l'un après l'autre ses compagnons; mais cela fut l'affaire d'une seconde, après quoi son parti fut pris, et sans dire un seul mot, renfermant dans son ame sa douleur et son émotion, il revint sur ses pas et rentra chez le lapidaire qui le suivait l'air inquiet et sans perdre de vue les seigneurs russes dont il était si fort en droit de suspecter la délicatesse.

« Faites apporter ici un vase rempli de son, dit au marchand celui auquel il avait adressé ses plaintes: — Messieurs, ajouta-t-il dès qu'il fut obéi, un vol a été commis en ces lieux au préjudice de cet homme; —je ne veux pas connaître le voleur,—faites

comme moi. En disant ces paroles, il enfonça profondément ses mains dans son vêtement, les retira fermées, et les plongeant ensuite dans le vase rempli de son, il ordonna à ses compagnons d'en faire autant.

L'épreuve finie, le marchand renversa le vase, et retrouvant au fond ce qu'il y avait perdu, il se jeta une seconde fois aux pieds du jeune homme généreux qui conciliait ainsi ce qu'il devait à la justice et ce qu'il croyait devoir à la noblesse de son pays, en lui évitant la souillure dont elle se serait trouvée entachée par le crime d'un de ses membres, si le coupable eût été connu.

Et puis enfin, — en couvrant d'un voile de miséricorde une si condamnable action, le czar Pierre échappait au chagrin de punir un compagnon d'armes, où de mépriser un ami peut être, et c'étaient là sans doute d'assez bonnes raisons pour celui qui devait un jour recevoir le surnom de Grand que lui a conservé la postérité.

TH. MYDY.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XII.

MARÉES. — LES ASTRONOMES ET LES ASTROLOGUES. — L'OBSERVATOIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS. — LES MARÉES DANS L'OCÉAN ET DANS LA MER PACIFIQUE; CAUSE DE CE PHÉNOMÈNE; OPINION DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Les astronomes avaient prédit des marées très hautes et extraordinaires qui auraient lieu sur les côtes de France à la fin du mois de février; et en effet les marées ont eu lieu précisément comme on l'avait prédit. On a écrit des divers ports que la mer a poussé ses flots fort en avant sur les côtes et a monté dans ces ports à une hauteur effrayante. Auprès de Saint-Valery, petit port situé à l'embouchure de la Somme, il y a un moulin élevé sur un tertre non loin du rivage de la mer; on avait fortifié par un estacade le tertre au bas duquel était une chaumière qui n'avait qu'un seul habitant; la marée est montée avec tant de violence que l'estacade a été détruite, que la chaumière s'est écroulée, et que le moulin même a couru de grands dangers. Au Hâvre la mer, poussée par un vent violent du sud, a, comme disent les marins, *déferlé*, c'est à dire qu'elle s'est déployée ou épanchée et qu'elle a pénétré dans les caves et les égoûts; mais heureusement elle n'a pas atteint le niveau des quais. Dans l'île de Noirmoutier, sur la côte de Bretagne, les dunes de sable qui protégent l'intérieur ont été attaquées et en partie détruites. Les villages voisins seront abandonnés à la fureur des vagues, si une autre marée haute enlève ce qui reste de ces dunes. A Dieppe, et dans d'autres ports on avait craint également les marées hautes de la fin de février, elles n'ont pas manqué d'y arriver, sans toutefois causer de grands dommages.

Vous demanderez peut-être comment les astronomes peuvent lire dans les astres ce qui doit arriver sur la terre, et comment ils peuvent prédire avec tant de certitude les mouvemens extraordinaires de l'Océan? Vous vous rappelez peut-être à cette occasion les astrologues d'autrefois qui prétendaient lire dans les astres les destinées des hommes sur la terre, et décider par leurs observations si tel événement devait arriver ou non, si telle action devait avoir des suites heureuses ou funestes. On était alors si persuadé de la certitude de la science astrologique, que les souverains, aussi crédules que le peuple, avaient des astrologues à leurs gages, les logeaient dans leurs palais, et les consultaient pour toutes les actions importantes. Le roi Charles V fonda vers l'an 1370, dans la rue du Foin-Saint-Jacques, à Paris, un collége où son médecin et astrologue, appelé maître Gervais, devait enseigner sa prétendue science. Ce fut surtout Catherine de Médicis qui ajouta une foi entière aux prédictions des astrologues cette princesse fit ériger auprès de son hôtel de Soissons, sur l'emplacement duquel a été bâtie dans les temps modernes la Halle-au-Blé, la colonne qui devait servir aux observations astrologiques. On l'a conservé comme un monument curieux des erreurs et superstitions de ce temps. Si en passant auprès de la Halle-au-Blé vous jetez un coup-d'œil sur cette colonne surmontée d'une plate-forme, vous plaindrez les hommes d'une époque où l'on croyait connaître l'avenir en observant les astres.

Les prédictions de nos astronomes sont d'une toute autre nature, et n'ont rien de commun avec l'astrologie d'autrefois. Ce sont, non pas les destinées humaines, mais les mouvemens des astres que dans les temps modernes on a cherché à connaître par l'observation du ciel; et grâce à des études persévérantes et à des télescopes perfectionnés, on est parvenu à calculer si exactement la rotation, c'est à dire le mouvement des astres autour d'autres qui leur servent de centre, que l'on connaît leur position au firmament à toutes les époques de l'année.

Voyons maintenant comment il leur est possible de prédire les hautes marées, et pour arriver à cette explication, voyons ce que c'est que les marées et quels rapport elles ont avec les corps célestes.

Sur nos côtes de l'Océan les eaux de la mer montent tous les jours pendant environ six heures; puis après être restées stationnaires pendant près d'un quart-d'heure, elles emploient six autres heures à redescendre et à reprendre leur niveau habituel. Mais une demi heure après, le même mouvement recommence et les eaux remontent pendant six heures, restent quinze minutes à cette hauteur et redescendent : c'est ce mouvement de hausse et de baisse, de flux et de reflux, qu'on appelle la marée. Vous voyez qu'il y a sur nos côtes deux marées en moins de vingt-cinq heures. Les marées de chaque jour retardent un peu relativement à celle de la veille; l'élévation à laquelle parvient la mer est toujours la même, excepté les cas dont je parlerai tout à l'heure. Les marées n'ont pas lieu aux mêmes momens dans tous les ports de l'Océan : cela tient à la configuration des côtes, au plus ou moins de largeur des fleuves qui se jettent dans la mer; en un mot, au plus ou moins d'obstacles qu'éprouvent les flots de l'Océan dans le mouvement régulier de tous les jours. Aussi y a-t-il une différence notable entre les heures des marées dans les divers ports. Dans l'un la marée est à son terme à une heure après midi, tandis que dans l'autre on ne la voit finir qu'à six ou sept heures du soir.

La marée est plus faible dans les bras de mer dont l'entrée est étroite, par exemple dans la Méditerranée. Cela s'explique par la résistance que présente aux flots pénétrant dans cette mer l'étroit passage qu'ils sont obligés de traverser et qui affaiblit nécessairement leur impétuosité. Dans les fleuves elle pénètre quelquefois très loin; c'est ainsi que dans la Seine elle se fait sentir jusqu'à Rouen, malgré tous les détours que fait ce fleuve depuis son embouchure jusqu'à cette ville.

Dans la mer Pacifique la marée présente des phénomènes particuliers. Ainsi, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, sur celle de la Nouvelle-Bretagne, à Taïti et dans d'autres îles, il n'y a qu'une seule marée en vingt-quatre heures; la mer emploie douze heures à monter et autant à redescendre. Cependant aux îles Sandwich, sur la côte de Kamtschatka et ailleurs, il y a, au contraire, deux marées par jour, comme sur les côtes d'Europe.

Il s'agit maintenant de savoir quelle est la cause qui produit les marées. Les savans ont cru la trouver dans l'*attraction*, c'est à dire dans la force que possède le soleil d'attirer vers lui les corps célestes qui tournent autour de son globe, et surtout la partie liquide de ces corps. D'après ce principe, le soleil produirait donc un effet d'attraction sur les mers de notre globe, orsque, chaque jour celui-ci tourne autour de son axe en pré-

sentant au soleil la surface de ses terres et de ses mers.

La lune paraît exercer une puissance semblable, quoiqu'en un moindre degré, sur la terre dont elle est le satellite; et comme elle est infiniment plus près de nous que le soleil, elle attire, à ce qu'il paraît, bien plus puissamment que l'astre du jour les eaux de l'Océan. Ce sont donc le soleil et la lune qui par leur action sur la mer produisent la marée. Cette marée est plus forte à l'époque de la nouvelle et pleine lune, c'est à dire lorsque le soleil, la terre et la lune se trouvent dans la même direction, que lorsque l'astre de la nuit est dans son premier ou dans son dernier quartier. A l'approche des équinoxes, les marées augmentent encore de force, et c'est ordinairement vers ces époques, savoir, à la fin de l'hiver et au commencement de l'automne, qu'elles atteignent la plus grande élévation, et sont le plus à craindre pour les habitans des bords de la mer.

Vous devez comprendre maintenant comment les astronomes sont capables de conclure, par la position des trois astres entre eux, de l'état d'élévation que devra avoir la marée dans nos ports, ou en d'autres mots, des époques des plus hautes marées. Aussi a-t-on coutume de signaler d'avance ces marées extraordinaires dans les annuaires destinés à la marine, afin que dans les ports on puisse prendre les précautions qu'exige cette hauteur des eaux pour la sûreté des habitans et des navires. Il y a des côtes où les grandes marées s'élèvent à quarante et même à cinquante pieds, par exemple à Saint-Malo, en Bretagne, et à Bristol, en Angleterre. Dans la zône torride au contraire, les marées sont souvent si faibles qu'elles ne dépassent pas deux pieds de hauteur, et qu'elles n'ont rien de redoutable pour les côtes. Lorsque les vents soufflent avec force dans la direction des marées, comme cela arrive surtout à l'époque des équinoxes, les effets en sont plus désastreux; alors les flots franchissent quelquefois tous les obstacles que leur a opposé la nature ou le travail industrieux des hommes; ils inondent des espaces immenses, détruisent les les digues, les édifices, les cultures, les plantations, et entraînent les débris dont ils jonchent la plage.

Il y a des savans qui ont expliqué autrement la cause des marées. Bernardin de Saint-Pierre la cherchait dans la fonte régulière des glaces aux deux pôles, fonte dont les eaux doivent refluer, selon cet écrivain, sur les côtes du continent; mais cette opinion n'est point partagée par la généralité des savans; ils pensent que la force attractive exercée par le soleil et la lune sur le globe que nous habitons, suffit pour expliquer un phénomène aussi curieux et aussi régulier que l'est celui de la marée.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté ministériel, M. Michel proviseur de l'Acaadémie de Strasbourg a été nommé recteur de la même académie; M. Renard, proviseur à Tours a passé avec les mêmes fonctions à Strasbourg; et M. Brogne, professeur de mathémaiques spéciales au collège de Tours, a obtenu le provisorat dudit collège.

— Deux autres arrêts fixent, l'un le mode d'admission au collège-royal militaire de Laflèche, l'autre le réglement relatif aux écoles élomentaire privées.

— Ordonnance du roi pour la fondation d'une caisse d'épargnes et de prévoyance en faveur des institutrices communales de la ville de Paris.

— Délibération du Conseil-Royal de l'instruction publique qui autorise pour l'usage des collèges : *Exercices sur la quantité latine, etc.*; par M. Dumas, professeur au Collège-Royal de Montpellier; *cours de littérature anglaise* par M. Cruice.

— L'exposition de la société des amis des beaux arts est toujours ouverte dans les sallons du Louvre, cour intérieure.

— L'Academie-Française, dans une de ses dernières séances a entendu avec le plus vif intérêt la lecture d'une épitre, celle adressée par M. Lacretelles, et plusieurs fables de M. Viennet.

— Une correspondance particulière de Jérusalem annonce que l'évêque *Anglican* Alexandre a débarqué à Jaffa le 27 janvier, et a fait son entrée dans la ville Sainte le 21, accompagné de M. Nécholaison (Danois), et du colonel Ross. Il a déjà visité l'emplacement du nouveau temple.

— Un décret du Saint-Office met à l'index les ouvrages suivans : *Cours de droit naturel ou de philosophie du droit, fait d'après l'état actuel de cette science en Allemagne, par H. Ahrens; Introduction à l'étude philosophique de l'humanité, par Alloncyer; Un grand homme de province à Paris; Berthe la repentie; Jâne la pâle, contes drolâitques, par Balzac.*

— Le bureau de bienfaisance du dixième arrondissement a donné un bal au profit des pauvres : 2500 personnes se pressaient dans les salons. madame la duchesse d'Orléans, la princesse Adélaïde et le duc d'Aumale se sont fait remarquer par la richesse de leurs dons.

CURIOSITÉS INSTRUCTIVES.

Sans rétribution.

MUSÉE DU LOUVRE, comprenant la Galerie des Tableaux de tous les maîtres et de tous les pays; la Galerie des statues antiques et modernes, etc. (*Visible le dimanche.*

MUSÉE DU LUXEMBOURG, ou Galerie des Tableaux et des Sculptures des artistes vivans. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DE LA MARINE, ou Collection des Modèles des vaisseaux de tous les pays. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉUM D'HISTROIRE NATURELLE, au Jardin des Plantes. (*Visible les mardis et vendredis.*)

Avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St-Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes; aux Champs-Elysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

CONCERT SPIRITUEL.

Le concert spirituel donné samedi dernier dans la salle Vivienne, avait attiré la foule. Une Messe solennelle et le Panégyrique de saint Louis, vastes compositions dues toutes deux au talent large et plein de verve de M. Leprévost, maître de chapelle à Saint-Paul-Saint-Louis, en formaient la base. Cette belle musique a été fort bien exécutée par un excellent orchestre et des chœurs nombreux. En outre de M. Dupont, dont la voix pure et la bonne méthode sont connues de tous les amateurs, nous avons fait connaissance avec deux nouveaux virtuoses : M. Ollère, jeune Espagnol, et mademoiselle Niessen, jeune Suédoise, élève de Garcia.

L. A.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 21. Paraissant tous les Samedis. AVRIL 1842.

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN JEUNE CHIEN ET UN JEUNE GARÇON.

§ Ier. — Qu'il faut rester à sa niche.

Vers la fin du mois de mai 1556, un joli petit chien, âgé de huit mois environ, sortit de la cour dans laquelle il était né, et où il menait une vie heureuse près de sa mère, et grâce à la bonté de son maître Pedro Ribeira, cabaretier du faubourg de Placentia, en Estramadure.

Ce ne fut point sans hésitation qu'il entreprit cette excursion hasardée et illicite. D'abord il avança sa jolie tête blanche que ceignait sur le front une brillante tache noire, et ne risqua dehors que son museau effilé et ses soyeuses oreilles qui retombaient de chaque côté, comme les plis d'une mantille. Ensuite il allongea une de ses pattes garnies de belles manchettes de poils et leva l'autre qu'il tint suspendue en l'air, prête à faire un second pas. Dans cette attitude, il regarda autour de lui, et ses yeux étincelans de curiosité et de désirs dévorèrent l'espace qui s'étendait de toutes parts immense et varié. A droite, des montagnes montraient leurs croupes gigantesques et dressaient jusque dans les nues leurs couronnes d'arbres et de villages. A gauche Placentia, confus amas de maisons, de rues et d'édifices, était dominée par le monastère de Saint-Just. En face, un lac pur et large réfléchissait les rayons du soleil, et semblait une splendide plaine de lumière ; des petits oiseaux volaient çà et là sur les bords, ou bien planaient au dessus et effleuraient de leurs ailes les vagues légères que formait le souffle caressant d'un faible vent du midi.

L'épagneul, en arrêt et le cœur palpitant, exprimait par les ondulations de sa queue panachée les tumultueux mouvemens de son cœur et de sa pensée. Il tourna la tête vers sa mère qui dormait, paisiblement blottie, à l'ombre, sur la paille de l'écurie, et il regarda son maître qui, ne soupçonnant point que la porte était ouverte, pansait le cheval avec lequel il venait de faire une longue et fatigante course. A la vue de celle qui le nourrissait de son lait, et du jeune garçon qui aimait tant à le caresser, il se sentit pris de remords, et fit un mouvement pour rentrer. Hélas! un chien qui s'ébattait à vingt pas de là sur l'herbe, qui sautait, qui gambadait, qui poursuivait les oiseaux, rendit à l'ingrat toute son ardeur de vagabondage. Prompt comme l'éclair, il s'élança, franchit la plaine, et alla se cacher derrière un buisson.

A peine s'était-il réfugié sous cet abri, qu'il entendit le sifflet de son maître, et qu'il vit sa mère accourir avec inquiétude sur le seuil.

La pauvre bête éperdue, désolée, pleurait et jetait des cris plaintifs. Le sifflet répéta son appel aigu... rien ne ramena le fugitif au repentir et à la conscience de ses devoirs. Sans respect pour son maître, sans pitié pour la douleur de sa mère, il s'éloigna doucement à pas de loup, évitant de se montrer et rampant de buisson en buisson : il marcha ainsi au hasard durant plus d'une heure.

Quand il s'arrêta, haletant et vaincu par la chaleur, il aperçut, bien loin derrière lui, le lac lumineux qui était tout à l'heure devant lui. Quant à la maison de son maître elle avait disparu à l'horizon.

L'épagneul se sentit alors plus embarrassé que joyeux de sa coupable liberté. Tout lui faisait peur ; au moindre bruit il se couchait à plat ventre, l'oreille au guet, l'œil effaré et le cœur en transes. Tout à coup il entendit un gros aboiement, il voulut se cacher, mais il était trop tard, il avait été aperçu par un énorme dogue, qui accourut vers lui en montrant de longues dents blanches et une gueule formidable. Le petit chien prit la

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- AVRIL.

LES PUITS ARTÉSIENS.

LE PUITS DE GRENELLE.

Avant d'entretenir nos jeunes lecteurs du puits de Grenelle, qui a fait tant de bruit dans le monde scientifique, nous dirons quelques mots des puits artésiens de l'antiquité, et nous expliquerons la formation des puits artésiens en général.

Olympiadore d'Alexandrie dit qu'au sixième siècle on creusait dans les oasis d'Egypte, jusqu'à 300 et 500 mètres, des puits qui laissaient échapper des torrens d'eau, dont les agriculteurs se servaient pour arroser leurs champs. — Les puits forés paraissent également avoir été connus et pratiqués depuis longtemps dans la ville de Modène, dont les armes représentent deux térières. — Le plus ancien puits jaillissant connu en Artois est celui qui existe à Lillers, dans l'ancien couvent des chartreux, et dont l'origine remonte, dit-on, au commencement du douzième siècle.

Comment l'eau jaillit-elle du sein de la terre? — Les eaux ne circulent pas dans la terre à la manière des fleuves, ce sont en général des infiltrations imprégnant et traversant les couches qui séparent presque toujours les terrains de différentes formations. Ces nappes souterraines peuvent avoir quatre cents lieues d'étendue et plus ; en sorte que l'origine des eaux d'un puits artésien peut être extrêmement éloignée de l'endroit où il est établi.

Si l'on veut découvrir des nappes souterraines à Paris ou dans les environs, il faut les chercher ou dans les couches perméables des terrains tertiaires supérieurs à la craie, ou dans les couches perméables qui peuvent exister sous la craie. Si l'on en découvre dans les couches tertiaires, le puits artésien pourra réussir à d'assez faibles profondeurs, c'est à dire de deux cents à trois cents pieds, comme cela est arrivé à Saint-Omer, à Saint-Denis et à Epinay. Si au contraire on traverse le terrain tertiaire, sans rencontrer d'eaux ascendantes, il faut sonder jusqu'au dessous du terrain de la craie; et comme ce terrain de craie a une immense profondeur, on se trouve alors entraîné à faire pénétrer le forage jusqu'à dix-sept cents pieds, ainsi que cela est arrivé au puits de Grenelle, qui a touché une nappe aquifère jaillissante dans les couches sableuses situées sous la craie, et qui formait la transition à un terrain plus ancien. On pense que ces nappes souterraines doivent être pleines dans la partie de la ligne terminale du bassin qui occupe la situation la plus élevée sur le continent. Ainsi ce serait sur la ligne de superposition du terrain crayeux au terrain arénacé qui longe la Champagne que se feraient ces immenses infiltrations, qui après avoir circulé souterrainement

fuite et recourut à ses jambes pour se soustraire aux poursuites d'un si redoutable assaillant ; mais bientôt le dogue l'atteignit, le heurta violemment, et après l'avoir honteusement pillé et roulé dans la fange, le laissa meurtri, couvert de boue et blessé à l'oreille.

Revenu tout à fait à de bons sentimens par cette mésaventure, le fugitif résolut alors de reprendre le chemin de sa maison, et d'aller rejoindre sa mère et son maître. Il s'orienta du mieux qu'il put, flaira de droite et de gauche, et se mit en route à grands pas.

Plus d'une fois les épines, les ronces déchirèrent son pelage, plus d'une fois ses pattes se blessèrent aux cailloux du chemin ; mais à peine y prit-il garde, tant il avait d'impatience de se trouver en lieu sûr, tant la peur accélérait sa marche. En effet, le soleil descendait rapidement à l'horizon ; de gros nuages amoncelés sur le ciel commençaient déjà à produire une sinistre obscurité, et de larges gouttes d'eau qui tombaient de temps à autre produisaient sur le feuillage un bruit alarmant.

L'épagneul monta sur une hauteur pour reconnaître des yeux en quels lieux il se trouvait. Hélas ! loin de se rapprocher du logis de son maître, il s'en était éloigné. De toutes parts on ne voyait que des pays inconnus.

Il se laissa tomber à terre, vaincu par la fatigue et par la terreur.

Cependant, la nuit commençait à jeter de toutes parts des ombres épaisses que sillonnaient de temps à autre des éclairs formidables. Le tonnerre grondait au loin, et semblait s'approcher : les arbres agitaient leurs rameaux avec anxiété ; le vent mugissait; une tempête horrible ne tarda point à éclater. En vain l'épagneul se réfugia au plus épais d'un fourré ; la pluie qui tombait avec violence l'accabla de ses torrens glacés, et ne lui laissa pas un moment de repos durant la nuit entière. Ce fut seulement bien longtemps après le retour de la clarté, qu'un faible rayon de soleil s'échappa d'entre deux nuages, et vint réchauffer un peu l'infortuné qui frissonnait douloureusement, et que l'œil même de sa mère eût hésité à reconnaître. Son œil était éteint, une eau fangeuse ruisselait de tous ses membres, déshonorait sa fourrure et le faisait ressembler à un chien de mendiant.

Quand il fut parvenu à se sécher un peu, sa mine n'en devint encore que plus piteuse, car une poussière pleine d'âpreté hérissait son poil et le ternissait, tandis que des grelots de terre pendaient à ses oreilles, et nouaient les longs poils de ses pattes. Quand il s'approcha d'un petit ruisseau pour s'y regarder, il recula saisi de terreur, et il leva la tête vers le ciel pour y jeter un cri de détresse et de merci.

Pauvre chien, il n'en était encore qu'aux premières et aux moindres expiations de sa faute !

Le soleil sécha, il est vrai, l'épagneul, et lui rendit de la force, mais en même temps il lui donna une faim énergique qui lui rappela que, depuis la veille au matin, il n'avait pas mangé.

Il regarda autour de lui. Rien qui pût apaiser sa faim ! Rien que des petits oiseaux qui s'envolaient de loin dès qu'ils le voyaient se diriger vers lui, et qui, du haut de quelque branche d'arbre inabordable, jetaient des cris railleurs.

Des brins de chiendent et un vieux reste de pain moisi, rebut des moineaux et dont l'aspect seul soulevait le cœur, furent les seuls alimens par lesquels il put, non pas apaiser, mais tromper sa faim.

Il se mit ensuite à marcher désespérément devant lui, au hasard, sans rien qui pût le guider. Il arriva de la sorte dans une grande plaine sablonneuse, exposée de toutes parts au soleil, et au bout de laquelle se trouvait une rivière si rapide et si large qu'il était impossible de la franchir à la nage. Là, il s'arrêta affaibli par la fatigue et par le besoin de manger, brûlé par le soleil qui tombait d'aplomb sur lui ! et nulle part un arbre pour s'abriter, aucun espoir de salut ! la mort, une mort lente et pleine de tortures ! L'infortuné se laissa tomber sur le sable et y demeura sans connaissance durant plusieurs heures.

Quand il revint à lui, ce fut une violente douleur qui le tira de son évanouissement ; cinq à six polissons en guenilles l'entouraient, et l'un d'eux, le plus grand, le tenait suspendu en l'air par les pattes de derrière. En le voyant ouvrir les yeux et se débattre faiblement, ils jetèrent des cris de joie.

« Il faut le faire courir et le tuer à coups de pierres, proposa l'un d'eux.

— Oui ! oui ! »

Et ils s'armèrent de pierres, après avoir jeté à cinq ou six pas l'épagneul. Bientôt un caillou siffla et vint frapper le chien dans le flanc. Il voulut se lever pour fuir, mais il retomba sans force, après un effort inutile. Deux autres pierres le blessèrent sans le faire bouger de place.

En ce moment survint un autre jeune garçon, il portait sur son dos un portefeuille lié à un havresac, et tenait à la main un bâton dont il s'aidait pour marcher.

« Holà ! dit-il, n'avez-vous donc pitié de ce pauvre animal ! laissez-le mourir en repos. » Un éclat de rire général des polissons répondit à ces paroles de pitié.

— De quoi te mêles-tu, demanda le plus grand, celui qui tout à l'heure tenait l'épagneul par les pattes de derrière. Passe

---

sous la craie, iraient ensuite reparaître au jour avec les terrains analogues dans l'ouest de la France, où elles donneraient jour à la Toucques, à l'Eure, à l'Orne, à la Mayenne, à la Sarthe.

Quelle est la cause de la chaleur de ces eaux ? — De nombreuses observations ont appris que la température s'accroissait de un degré par vingt-cinq à trente mètres, à mesure qu'on pénétrait dans l'intensité du sol. Si la température s'accroît graduellement suivant la profondeur, il en résulte que notre globe se trouve en fusion à quelques lieues seulement sous nos pieds. Ainsi se vérifie l'hypothèse du feu central qui avait été jadis proclamée par Buffon.

Quant à l'utilité des puits artésiens, leur influence sur le perfectionnement de l'agriculture est un fait incontestable. Combien de landes stériles pourraient être fertilisées, si chaque contrée avait à sa disposition une grande quantité d'eau susceptible de développer, à l'aide d'une humidité salutaire, les germes précieux que la terre contient dans son sein. Combien de plaines, aujourd'hui sans culture, se couvriraient de riches moissons si des puits artésiens étaient pratiqués dans les diverses parties du globe. Combien de nations condamnées depuis des siècles à traîner une existence misérable, s'enrichiraient en peu de temps et renaîtraient au bonheur, si des eaux jaillissantes venaient vivifier le sol qu'elles habitent. — Un de nos économistes les plus distingués a démontré que les productions agricoles du midi de la France pourraient être doublées, triplées même à l'aide d'abondantes irrigations. Ce résultat si désirable, et qui aurait une influence si heureuse sur la prospérité générale du royaume, pourrait être obtenu au moyen des puits artésiens.

Parlons maintenant du puits de Grenelle, l'essai le plus important, le plus remarquable qui ait été fait en ce genre.

C'est vers la fin de l'année 1833 que M. Mulot (d'Epinay-sur-Seine) se rendit adjudicataire de l'entreprise du forage jusqu'à 1,200 pieds. C'est le 1er janvier 1834 que M. Louis Mulot, fils aîné de M. Mulot, commença les premiers travaux de cette grande entreprise. Le 8 décembre 1836, la sonde avait déjà pénétré à 383 mètres. Elle avait traversé successivement la couche de terres d'alluvion, les sables, les bancs de craies et de silex s'alternant, et elle était toujours dans une craie dure, verdâtre et très compacte. Au mois de juin 1839, la sonde était arrivée à 406 mètres, et elle perçait toujours le banc de craies. Le 5 février 1841, après sept ans, un mois et vingt-six jours de travaux, M. Mulot a obtenu, sur un des points les plus élevés de la capitale, le plus magnifique résultat qui ait jamais été obtenu dans le forage des puits artésiens.

Ce puits jette un véritable torrent d'eau qu'on évalue à peu près à 5 mètres cubes par minute, 180 mètres par heure, et 4320 mètres par jour. M. Lémery, directeur des ponts et chaussées, estime que

ton chemin, et mêle-toi de tes affaires, ou par saint Jacques, tu pourrais bien toi-même sentir quelque pierre te caresser les oreilles. »

Le jeune homme sans répondre quitta le havresac qu'il portait sur ses épaules, le déposa contre une grosse pierre, et fit tournoyer son bâton d'une manière pleine d'habileté et de menace.

« Voyons, s'écria-t-il, qui de vous autres veut m'interdire la parole et me caresser les oreilles à coups de pierres, je serais désireux de le connaître. »

Les enfans se regardèrent en silence et la mine déterminée du nouveau venu sembla produire sur eux une vive impression. Apparemment qu'il s'attendait à cet effet, car il cessa son moulinet et replaça à terre l'un des bouts de son bâton.

« Maintenant, reprit-il, laisse-là ce pauvre chien, ou si tu t'occupes de lui que ce soit pour lui donner un morceau de pain et chercher à le ranimer.

—Je sais un moyen plus certain de le ranimer, répliqua celui à qui s'adressait cette injonction. Tu vas le voir jouer des pattes vivement et de manière à prouver qu'il n'était pas mort. »

En disant cela, il prit l'épagneul et le jeta, par un mouvement violent et prompt au milieu de la rivière.

En effet l'épagneul, quand il eut compris le péril dans lequel il se trouvait, allongea les pattes, nagea durant quelques secondes et voulut regagner le bord, mais la rivière était si grande et le pauvret était si faible, que bientôt on l'entendit jeter un cri plaintif et cesser de nager.

Le jeune étranger qui suivait, de la rive, avec anxiété, les mouvemens du malheureux, et qui s'était dépouillé à tout événement de sa veste, n'hésita point alors à se jeter dans la rivière pour venir en aide à l'infortuné dont il s'était fait le protecteur.

Par malheur ce n'était point chose facile que de sauver le noyé, car, je vous l'ai dit, le courant était d'une violence extrême et des rochers aigus qui sortaient çà et là de l'eau ajoutaient à la difficulté de nager dans cette espèce de torrent.

§ II.— **Un moine.**

Lorsque les enfans virent le jeune garçon dans la rivière, luttant contre la violence de l'eau et cherchant à sauver le chien, ils oublièrent leur querelle et leur animosité, pour ne plus s'occuper que du drame qui se passait sous leurs yeux, et dont l'étranger était le héros principal.

Le chien, immobile et les pattes en l'air, flottait au hasard sur le dos, entraîné par le courant ; tantôt il se jettait contre les pointes du rocher qui repoussait avec fracas les flots brisés par ces masses inabordables pour le nageur; tantôt il glissait avec la rapidité d'un poisson et fuyait sous la main du jeune homme, au moment où elle s'étendait pour le saisir. Quoique blessé à la poitrine et à la main, celui ci n'en poursuivait pas sa résolution avec moins de persévérance et d'énergie, Durant plus de dix minutes il évita les écueils avec une adresse, un sang-froid et un courage dont se fût honoré un homme fait. A la fin, le fil de l'eau dégagea le chien des rochers et lui fit gagner le large de la rivière. Son libérateur, joyeux, s'élança à sa poursuite et allait l'atteindre, lorsqu'un cri de détresse et de sympathie s'éleva du rivage pour compatir à son désappointement. Le chien venait de couler bas et de disparaître sous les flots.

Le jeune homme sans hésiter plongea et resta près d'une minute sous l'eau dont bientôt aucun pli ne troublait plus la surface; les enfans le croyaient déjà perdu et victime de son dévouement, lorsqu'ils le virent reparaître à vingt pas plus loin. Il nageait d'une main et de l'autre soutenait le chien; quand il approcha du bord, ceux qui naguère lui avaient fait un si mauvais accueil s'empressèrent autour de lui pour l'aider à sortir de la rivière, le féliciter, l'embrasser et lui serrer la main. Les uns lui présentaient des fruits, les autres lui donnaient à boire ce que contenait leur gourde; les plus intelligens voulaient le dépouiller de ses habits pour les faire sécher au soleil et lui offraient leurs propres vêtemens afin qu'il se réchauffât.

« Ne pensons pas à moi, s'écria t-il gaîment; mes habits sècheront à merveille sur mon corps ; il faut d'abord et avant tout sauver cette pauvre bête. »

En disant cela, il essuyait le chien et cherchait à le ranimer en l'enveloppant des vêtes qu'on lui avait apportées pour qu'il s'en couvrit lui-même. Il cherchait en outre à lui faire rendre l'eau qu'il avait bue, lui soufflait dans la gueule de l'air tiède et promenait doucement sa main sur le ventre gonflé du pauvre animal.

Tant de soins restèrent superflus.

Il est mort, murmura l'un des enfans.

(*La suite au prochain numéro.*)

S. HENRY BERTHOUD.

---

la puissance d'ascension au fond de ce puits, égale 50 atmosphères, ou cinquante fois la force qui fait monter l'eau dans un tube vide à 33 pieds. L'orifice a en haut 55 centimètres de diamètre, et au fond 18; il a 547 mètres de profondeur (environ 1650 pieds). Il est tubé en tôle très forte jusqu'à 539 mètres. Ainsi le dôme des Invalides, ayant 101 mètres (environ 300 pieds) d'élévation, la sonde avec laquelle on creusait le puits avait près de cinq fois et demie la hauteur de ce monument.

D'abord, ce puits présenta de singuliers phénomènes; l'eau qui en jaillissait était tantôt noire et bourbeuse, tantôt jaune, puis claire par instans fort courts, et elle jetait à la surface du sol une si grande quantité de sable, que certaines gens en vinrent à craindre qu'à la longue ces éruptions de terre et de sable ne minassent le sol à une grande profondeur et ne fissent courir à la ville de Paris les plus grands dangers. Quelques mots du savant M. Arago suffirent pour dissiper ces craintes puériles; mais l'eau continuait à jaillir boueuse, ce qui en rendait l'usage fort difficile si non impossible ; les savans seuls ne désespéraient pas; ils avaient raison, et l'événement prouva que *tout vient à point à qui sait attendre*. Dernièrement, et pendant un mois, le puits de Grenelle ne donna que de l'eau claire, sans aucun mélange de corps étrangers et sans que son abondance primitive eût diminué. On a maintenant l'assurance que ce puits, qui n'aura pas coûté plus de quatre cent mille francs, donnera à la ville de Paris un revenu de six cent mille francs. C'est, comme on voit, de l'argent bien placé.

Les puits artésiens se multiplient maintenant sur tous les points de la France, et partout ils sont l'objet des observations les plus intéressantes. Ainsi, dans un puits artésien foré à Lille par M. Degonsée, on avait observé des variations périodiques de niveau ; M. l'ingénieur Bailly s'empara de cette observation, et il en fit l'objet d'un travail d'où semble résulter qu'il existe un rapport certain entre les hauteurs de l'eau dans ce puits et les hauteurs des marées de l'Océan.

Il paraît que longtemps avant qu'on se fût occupé en France de puits artésiens, des travaux de cette nature avaient été entrepris avec quelques succès dans d'autres contrées de l'Europe. En 1326, un essai de ce genre fut fait en Irlande. A ce sujet, nous avons lu tout récemment, dans un auteur anglais fort peu connu, une anecdote assez singulière qui intéressera nos jeunes lecteurs.

« Au commencement du treizième siècle, vivait dans un chétif village, situé à deux milles environ de Dublin, un enfant de dix ans, nommé John Offritz. Le petit John n'avait reçu que l'éducation très incomplète que peut donner un magister de village ; il savait un peu lire et écrire, voilà tout : mais la nature l'avait doué des disposi-

HYMNE A LA JEUNESSE.

DÉDIÉ A MADAME DESBORDES-VALMORE.

I.

Belle et sainte jeunesse, honneur, honneur à toi!
A toi seule est l'amour, l'espérance et la foi.
Ton œil est radieux et ton âme est honnête,
Un bandeau de candeur environne ta tête,
Et la chaste Sozanne, aux longs cheveux épars,
N'eût pas fui devant toi de méprisans regards.
Toi, tu donnes ton cœur et non pas ta richesse:
C'est là tout ton trésor, belle et sainte jeunesse.
On peut te confier l'aveugle aux pas tremblans,
Celui que les hivers couvrent de cheveux blancs;
On peut te confier les simples jeunes filles,
Tu les rendras sans tâche aux mains de leurs familles,
Car d'un mot ambigu le misérable affront,
N'aura pas fait monter la rougeur sur son front.
La jeunesse respecte, elle aime, elle pardonne;
La jeunesse est puissante, et partant elle est bonne;
La bonté de la force est la seule bonté,
C'est le grand attribut de la divinité.
Belle et sainte jeunesse, au seul bruit des batailles,
Tu sens ton cœur de feu bondir sous tes entrailles,
Tu pars comme l'éclair, et le long du chemin,
Si tu vois un ami, tu lui serres la main,
Et le bruit du clairon, et son ardente ivresse,
T'emporte au champ d'honneur, belle et sainte jeunesse.
Belle et sainte jeunesse, honneur, honneur à toi.
A toi seule est l'amour, l'espérance et la foi!

II.

Mais il est un vieillard (1), noble parmi les hommes,
L'honneur de notre église et du siècle où nous sommes;
Sa tête est vieille et blanche et son cœur est enfant;
Il vous permet toujours plus qu'il ne vous défend.
Il est intelligent et plein de tolérance,
Il a des mots puissans pour guérir la souffrance,
Son front est la candeur et la sérénité,
Et ses mains sont l'amour et la fraternité.
Si le grand saint Vincent revenait sur la terre,
En le voyant passer il dirait « Sois mon frère. »
C'est votre frère aussi, chaleureux jeunes gens;
Il a suivi son cœur, il a dompté ses sens,
Ne voulant conserver de la belle jeunesse,
Que la chaleur de l'ame et sa divine ivresse:
Voilà pourquoi cet homme est jeune désormais,
Car le cœur et l'amour ne vieillissent jamais.

ANTONY DESCHAMPS.

(1) Ce vieillard est le portrait d'un vénérable prêtre nommé M. Marchert.

A PROPOS DU POISSON D'AVRIL.

Vive les bons tours, les spirituelles malices, la franche gaîté! L'espiéglerie est de votre âge; et ne sommes-nous pas au vendredi 1er avril? Le premier avril où toute joyeuse humeur se donne carrière; le premier avril où tout doit rire et plaisanter, dans la famille, au collége, dans l'atelier, au pensionnat comme dans la boutique, à la campagne comme dans la cité : aussi voyez si l'on s'en fait faute! C'est à qui s'ingéniera en inventions drôlatiques pour faire avaler force *poisson;* c'est à qui se tiendra sur ses gardes pour en manger le moins possible. — Ce qui précède vous dit assez, jeunes gens, que je ne suis point ennemi des tours espiègles, et, de mon temps même, il me souvient de quelques-uns joués par moi à mes camarades de classes, qui auraient pu vous faire envie; entendons-nous pourtant, si je pardonne l'espiéglerie, c'est alors qu'elle s'arrête dans les bornes du respect et des convenances; qu'elle s'adresse à des égaux et non à des supérieurs.

Je vous promets pour l'an prochain l'histoire de la bizarre et populaire coutume du poisson d'avril ;— ma promesse n'en sera pas un —; contentez-vous pour aujourd'hui de deux ou trois anecdotes où l'on en a servi de la grosse espèce.

Il y a peu d'années, un laquais en grande livrée se présente de très bon matin dans un somptueux hôtel de la rue de Varennes, au fond du faubourg Saint-Germain, dépose un paquet chez le concierge, dit : *de la part de M. le marquis, pour sa cousine*, et se retire. Comme le message était pressé et de bonne maison il passa aussitôt de la loge dans l'antichambre, et mademoiselle Césarine de Verseuil s'éveillait à peine quand sa camériste lui présenta la boîte mystérieuse. A cette vue, s'attendant à quelque aimable présent de son jeune cousin, un gracieux sourire vint effleurer les lèvres de la petite baronne. Le paquet, assez volumineux, était soigneusement enveloppé, ficelé, cacheté... Que pouvait-il contenir? Une main impatiente et curieuse l'a bientôt dépouillé : papier, ruban, cire jonchent le lit; mais ô surprise, sous cette première enveloppe s'en trouve une autre avec cette subscription : *A M. le vicomte Jules d'Arbois, rue de Provence, Chaussée d'Antin.*—Plus de doute, c'est un poisson d'avril! — Que faire? se fâcher! Césarine de Verseuil fut plus raisonnable; elle expédia sur-le-champ le paquet à sa seconde adresse en guise de prêté-rendu. Or, sous ce second couvert en était un troisième, et sous ce troisième un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à la douzaine complète; bien entendu qu'autant d'enveloppes autant d'adresses différentes, en sorte qu'à la fin de la

---

tions les plus heureuses, des facultés les plus brillantes, et son intelligence lançait parfois des éclairs qui émerveillaient les personnes dont il était connu.

« Les parens de John étaient de pauvres paysans irlandais gagnant péniblement leur vie, mais comme ils n'avaient pas d'autre enfant ils parvenaient par leur travail à subvenir sans trop de peine à leurs besoins les plus impérieux. Le petit John menait donc une existence assez douce, assez heureuse, quand tout à coup ses parens moururent. Seul, sans protecteur, sans appui, le pauvre enfant se vit forcé de courir de hameau en hameau, de village en village, demandant du pain et un asile, qu'on ne lui donnait pas toujours.

»Mais, dans cette vie aventureuse, l'intelligence de John s'agrandit, son imagination si féconde par le spectacle incessant des beautés de la nature devant lesquelles il restait parfois des heures entières en extase et en contemplation.

»Un jour qu'il était arrêté sur la route qui conduit au petit village d'Oslow, il fut abordé par le médecin de la localité, qui, charmé de ses heureuses dispositions et de ses réponses pleines de justesse, l'emmena avec lui et se chargea de son éducation.

»La bibliothèque du docteur était riche en ouvrages scientifiques. John les lut, les feuilleta jour et nuit avec une inquiète curiosité. Son ardeur pour l'étude était d'autant plus vive qu'elle était fortifiée par l'amour de l'humanité... Les trois quarts environ des terres du village d'Oslow étaient complétement stériles, et il aurait fallu pour les fertiliser d'abondantes irrigations. Comment faire jaillir de l'eau de ce terrain aride : tel est le problème qui préoccupait l'esprit de John Offritz, problème dont la solution devait apporter dans la localité une somme immense de bien-être.

»Ses études scientifiques l'avaient mis sur la voie de cette grande découverte, et ses propres méditations achevèrent ce que ses études avaient commencé.

»Quand il eut suffisamment médité son plan, John fit un appel à tous les hommes de bonne volonté, et l'on se mit immédiatement à l'œuvre. Les travaux furent longs, difficiles... Enfin, après deux ans d'efforts soutenus, une masse immense d'eau jaillit tout à coup du sein de la terre, et vint déposer sur ce sol aride des germes puissans de fécondité.

»Enrichis par la bienfaisante découverte de John Offritz, les habitans du village d'Oslow lui décernèrent une véritable ovation. On le regardait presque comme un dieu...»

CH. VILLAGRE.

journée, le message réduit au volume d'une bonbonnière, avait parcouru tous les beaux quartiers de Paris et attrapé à qui mieux mieux, ducs, chevaliers, comtesses, barons et marquises, car chacun des mystifiés ne manquait pas de renvoyer la balle à de nouvelles victimes. Cependant, pour continuer la plaisanterie, son malin inventeur avait eu soin de mettre sa propre adresse sur la dernière enveloppe de la boîte qui lui revint en effet, et comme toute la société victimée se réunissait le soir même chez un ami commun, je vous laisse à penser le parti qu'il dut tirer de la mystification générale et les bons rires qui la terminèrent.

Après ce poisson d'avril à la française, le poisson d'avril à l'anglaise.

Les habitans de la Grande-Bretagne sont passionnés pour les courses de chevaux. Un étudiant en médecine de Londres, voulut profiter de cette manie de ses compatriotes, pour s'amuser aux dépens du bon public. Il fit donc afficher, une semaine durant, à tous les carrefours et coins de rues de la vaste capitale de l'Angleterre, d'immenses placards imprimés, annonçant que tel jour, à telle heure, une course de nombreux chevaux, pur sang, aurait lieu à cinq ou six milles de la cité dans une plaine destinée à cet usage. A cette annonce, négocians, dandys, grisettes, grandes dames, en un mot, toute la population d'amateurs — riches et pauvres, peuple et noblesse, — se réjouit d'un événement inattendu qui, pour elle, est une fête nationale. Le gentleman fait préparer ses équipages, la lady songe à son élégante toilette, le commis-marchand loue une rossinante et la petite bourgeoise une tapissière qui doit transporter toute la famille, servante et caniche compris; puis, le grand jour venu, la foule marchante, piaffante et roulante de se rendre processionnellement au lieu du rendez-vous équestre : c'était une cohue des plus divertissantes, un spectacle des plus bigarés.

On arrive pourtant, et alors... les curieux désappointés, d'ouvrir les yeux comme des fenêtres. La lice indiquée n'est qu'un vaste désert verdoyant et silencieux; pas un coursier, pas un jokei; ni hangars, ni poteaux, ni tribunes, ni cordages; partout le vide! Seulement au milieu de la plaine silencieuse s'élève un poteau, sur ce poteau est une inscription; on l'aperçoit, on s'avance, on veut la lire; et que lit-on : *C'est aujourd'hui le premier avril*!

Certes le plat britannique a dû vous paraître assez bien apprêté, mais, à mon avis, il le cède encore au plat italien qui terminera mon article.

A Florence, la perle de la Toscane, vivait une signorina, entre deux âges, aussi réputée pour sa richesse que pour son avarice. De mémoire d'homme on ne l'avait vue donner un repas, un bal, ou une soirée : sa vieille nourrice composait tout son domestique; et si elle ne recevait jamais, elle allait aussi fort rarement dans le monde. Certain jour d'hiver, cependant, époque des plaisirs de luxe dans tous les pays civilisés, un homme en costume d'intendant se rend chez les principaux fournisseurs de la ville les plus renommés et les plus à la mode, leur commandant de la part de la signorina Marchetti tout ce qui est nécesssaire pour un thé dansant de trois cents personnes qui doit se donner chez elle le surlendemain. Grande fut la surprise des fournisseurs en recevant de pareils ordres; mais comme l'agent de la dame ne marchandait pas trop, et qu'on la savait cousue d'or, ils finirent par supposer qu'un motif important avait déterminé cette dépense inusitée, et que, semblable en cela à tous les avares, une fois lancée elle tombait dans la prodigalité. Les voilà donc travaillant chaudement à la besogne, qui de ses ciseaux, qui de son aiguille, qui de la broche, qui de la limonade.

Tandis que ceci s'opérait, une multitude de circulaires jetées à la petite poste invitaient à la fameuse soirée l'élite de la société florentine et des étrangers de marque. Tous les invités acceptaient, la plupart par simple curiosité.

Dans une capitale deux jours s'écoulent comme une heure. Voilà que le mardi dès l'aube la maison de la signorina est envahie et presque prise d'assaut par la foule des ouvriers. Ici le tapissier avec ses garçons, ses tentures et ses banquettes; là, le lampiste avec ses lustres, ses candélabres, ses bougies et ses pots de feu; plus loin les jardiniers chargés d'orangers, de myrthes, de grenadiers etc.; puis le rôtisseur et ses gens, le glacier et ses aides; les musiciens et leurs instrumens, etc., etc. et trois lignes d'etc. — On aurait dit la Tour de Babel, car au fur et à mesure qu'ils arrivaient, et ils arrivaient tous à la fois, la pauvre demoiselle de s'évertuer à leur dire qu'elle n'avait rien commandé, qu'elle ne leur devait rien, qu'ils s'en allassent et la laissassent en paix; mais eux, de ne pas entendre de cette oreille; de crier, de jurer, et de rester de plus belle.

Cela aurait duré jusqu'au soir, si la police ne s'en fût mêlée, et n'eût mis dehors les récalcitrans, qui ne s'éloignaient pas sans prendre à témoin tous les saints du Paradis, qu'ils intenteraient procès sur procès à la vieille folle. — Quant à la signorina Marchetti, restée au logis plus morte que vive, après avoir fermé portes et jalousies, elle eut hâte de s'enfuir de chez elle par un escalier dérobé et de gagner une maison de campagne. Bon motif avait-elle d'en agir ainsi; en effet, à la nuit tombante, sa rue était le théâtre d'une nouvelle émeute. Cette fois, c'était la longue file de voitures de ses soi-disans conviés, très vexés de trouver porte close, et auxquels on eut beaucoup de peine à faire comprendre qu'ils étaient dupes *d'un poisson d'avril*.

Le lendemain tout s'expliqua, l'amphitrionne — malgré elle, paya un léger dédommagement aux fournisseurs malencontreux; le peuple rit long-temps de l'aventure, et pour ce qui est de son auteur on ne parvint jamais à le découvrir.

L. AUQUIER.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA JEUNE SIBÉRIENNE

Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnes imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parens, et servit quelque temps dans les housards noirs; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria. Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes russes, et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts

d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité, par sa conduite, l'estime de son corps. On ignore la cause de son exil en Sibérie; son procès, ainsi que la révision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenu secret. Quelques personnes ont cependant prétendu qu'il avait été mis en jugement par la malveillance d'un chef, pour cause d'insubordination. Quoi qu'il en soit, à l'époque du voyage de sa fille, il était depuis quatorze ans en Sibérie, relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix kopeks par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait, par son travail, à la subsistance de ses parens, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne, dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs, ou quelques légumes en paiement. Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter. Ses mains délicates semblaient avoir été formées pour d'autres occupations. Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation; mais son père, accoutumé, dès sa première jeunesse, à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes, à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parens, et elle commençait depuis quelque temps à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant. Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare) ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes momens, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de la douleur. « Voilà, s'écria-t-il, lorsqu'il la vit paraître, le plus cruel de tous mes malheurs ! voilà l'enfant que » Dieu m'a donné dans sa colère, afin que je souffre doublement » de ses maux et des miens, afin que je la voie dépérir lentement » sous mes yeux, épuisée par de serviles travaux, et que le titre » de père, qui fait le bonheur de tous les hommes, soit pour » moi seul le dernier terme de la malédiction du ciel ! » Prascovie, épouvantée, se jeta dans ses bras. La mère et la fille parvinrent à le tranquilliser, en mêlant leurs larmes aux siennes; mais cette scène fit la plus grande impression sur l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois ses parens avaient ouvertement parlé devant elle de leur situation désespérée; pour la première fois, elle parut se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Elle a toujours été persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors, l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie : elle se remit aussitôt en prières; mais ses idées étaient si confuses, que, ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait, et qu'elle ne savait définir. Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père se développa dans son esprit, et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune ame, de favoriser son voyage, et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. S'abandonnant à cette idée, elle s'oubliait souvent dans le bois, au point de négliger ses occupations ordinaires, ce qui lui attirait les reproches de ses parens. Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à eux, au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois qu'elle approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

(Ici l'auteur nous raconte cette première confidence de la jeune fille à ses parens, confidence reçue avec étonnement par la pauvre mère, avec ironie et persiflage par le vieux soldat. Cependant, forte de son espoir et de son courage, elle revient à la charge, si bien que son père finit par se fâcher sérieusement. Trois années, traversées par une longue maladie de la femme de l'exilé, s'écoulent sans que Prascovie ose renouveler ses instances de départ. Mais, comme à cette époque elle était entrée dans l'adolescence, son opinion devenait de quelque poids dans le conseil de la famille; aussi Lopoulow dut-il céder à sa persévérance et lui permettre d'écrire au gouverneur de Tobolsk, pour en obtenir un passeport. Détails intéressans à ce sujet; difficultés pour trouver un écrivain; la lettre part, bonheur et joie de la jeune fille; trois mois se passent sans recevoir de réponse; courses journalières de Prascovie au bureau des postes, brusquerie de l'employé invalide. Le passeport arrive enfin : nouveaux combats de l'amour paternel; refus du noble Ukrainien de le livrer à sa fille.)

Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans le bois ou dans son réduit, elle ne donnait plus aucune marque de tendresse à ses parens. Comme elle avait souvent menacé de partir sans passeport, ils commencèrent à craindre sérieusement qu'elle n'accomplît ce projet, et ils prenaient de l'inquiétude lorsqu'elle s'absentait de la maison plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie; Prascovie, en revenant de l'église où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes. « Tu as bien tardé, » lui dit-elle. Nous avons cru que tu nous avais quittés pour toujours ! — Vous aurez bientôt ce chagrin, lui répondit sa fille, » puisque vous ne voulez pas me livrer le passeport : vous regretterez alors de m'avoir privée de cette ressource et de votre » bénédiction. » Elle prononça ces paroles sans répondre aux caresses de sa mère, et d'un ton de voix si triste, si altéré, que la bonne mère en fut vivement affectée. Elle lui promit pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père. Prascovie ne la demandait plus, mais sa profonde tristesse la sollicitait plus

éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives; Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le priait un matin d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison. Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande; enfin, revenant tout à coup à lui : «Allons, dit il comme pour s'encourager, aide-toi, je t'aiderai. » En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit. « Sans doute, mon père, il faut s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous faire et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi le passeport, cher et malheureux père! Croyez que c'est la volonté de Dieu. Voulez-vous forcer votre fille à l'horrible malheur de vous désobéir? » En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses genoux et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait. La mère survint. Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir à son départ, mais elle n'avait point le courage de le demander. Cependant Lopouloff ne put résister plus long-temps à de si touchantes sollicitations; il savait d'ailleurs sa fille si décidée qu'il craignait de la voir partir sans passeport. « Que faire avec cet enfant? s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir! » Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père. Soyez sur, lui disait-elle en l'accablant des plus tendres caresses, que vous ne vous repentirez point de m'avoir écoutée : j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Pétersbourg; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence, qui m'en inspira la pensée, et qui a touché votre cœur, voudra bien aussi disposer celui de notre grand monarque en notre faveur.

— Hélas ! lui répondit son père en versant des larmes, crois-tu, pauvre enfant, que l'on puisse parler à l'empereur comme tu parles à ton père en Sibérie? Des sentinelles gardent de toutes parts les avenues de son palais, et tu ne pourras jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiante, sans habits, sans recommandations, comment oseras-tu paraître, et qui daignera te présenter?

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée; un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnemens. « Je conçois les craintes que vous inspire votre tendresse pour moi, répondit-elle; mais que de motifs n'ai-je pas d'espérer! Réfléchissez, de grâce! Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu m'a déjà comblée parce que j'avais mis toute ma confiance en lui! Je ne savais comment avoir un passeport, il a forcé la bouche de l'incrédule à m'indiquer les moyens de l'obtenir; c'est lui qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk. Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la permission de partir? Soyez donc certain, ajouta-t-elle, que cette Providence qui m'a fait surmonter tant d'obstacles, et qui m'a si visiblement protégée jusqu'ici, saura me conduire aux pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma bouche les paroles qui doivent le persuader, et votre liberté sera la récompense du consentement que vous m'accordez. »

Dès cet instant le départ de la jeune fille fut décidé ; mais on n'en détermina point encore l'époque précise. Lopouloff espérait tirer quelques secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des moyens, quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres occasions, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter; mais, en cette occasion, il se proposait d'en profiter. Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches : il fut trompé dans cette double attente. Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent (valeur d'environ quatre francs). Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, jour d'une fête de la Vierge.

Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et, au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils. « On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra et qu'on l'aimera comme nous. » Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle, et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps. Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage; l'un offrit trente kopeks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopeks en argent : c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée. « Si la Providence, leur dit elle, accorde jamais quelque faveur à mes parens, j'espère que vous en aurez une part. »

Dans ce moment les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. « L'heure est venue, dit-elle, il faut nous séparer. » Elle s'assit, ainsi que ses parens et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied; toutes les personnes qui se trouvent présentes doivent l'imiter : après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassemens commencent.

Cette cérémonie qui, au premier coup d'œil paraît insignifiante, a cependant quelque chose d'intéressant. Avant de se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours, on se repose encore quelques momens ensemble, comme si l'on voulait tromper la destinée, et lui dérober cette courte jouissance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parens, et s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste. Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps des yeux, voulant lui donner de loin un dernier adieu; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Popouloff et et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui, désormais, allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les habitans d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet. On se moquait surtout des deux prisonniers qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance sur leur bonne fortune.

Laissons maintenant cette région de peines, et suivons notre

intéressante voyageuse. Lorsque les deux amis qui l'avaient accompagnée la quittèrent, elle avait trouvé plusieurs jeunes filles qui faisaient la même route qu'elle jusqu'au village voisin, éloigné d'Ischim d'environ vingt-cinq verstes. Chemin faisant, elles furent accostées par une bande de jeunes paysans dont quelques-uns étaient à moitié ivres; ils descendirent de cheval sous prétexte de les accompagner : c'était à l'entrée d'un grand bois. Les voyageuses alarmées ne voulurent point s'y acheminer avec eux : elles avaient quelques provisions, et s'assirent au bord du chemin pour se restaurer en priant les villageois de continuer leur route; mais ils s'assirent avec elles en déclarant vouloir partager leur déjeuner, et les accompagner ensuite jusqu'au village. Dans cette perplexité, Prascovie, pour éloigner ces importuns, crut pouvoir employer une petite ruse qui lui réussit. « Nous » irions volontiers avec vous, leur dit elle, mais nous devons at» tendre ici mes frères qui nous amènent des chariots pour » nous transporter. » Les jeunes paysans virent en effet dans l'éloignement deux chariots que Pascovie avait aperçus avant eux; bientôt après ils remontèrent à cheval et disparurent. « C'était » un petit mensonge, disait-elle en racontant sa première aven» ture, mais il ne m'a pas porté malheur. » Elle parvint heureusement au village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance qui la traita fort bien.

(*La suite à un prochain numéro.*)

XAVIER DE MAISTRE.

TRIBUNAUX.

DE BRUXELLES.

Un pauvre ouvrier, dont les cheveux sont blanchis par l'âge, la misère et le travail, est amené sur le banc des prévenus, au Tribunal de police correctionnelle de Bruxelles, sous la prévention de meurtre par imprudence. Au banc des témoins sont plusieurs petits garçons qui semblent attendre avec impatience l'ouverture des débats.

Enfin le Tribunal entre en séance, et M. le président interroge le prévenu qui, pâle, tremblant, le désespoir peint sur le visage, s'exprime ainsi :

« Je me nomme Joseph Vanblost ; mais comme j'ai le malheur d'être bancal, on m'appelle ordinairement *Jeph le crom* (1). Depuis quarante ans, je travaille sur le port aux briques, et depuis quarante ans je suis le souffre-douleur de toute la *marmaille* du quartier. Quand les *capons* (1) ne me disent que de mauvaises paroles, je ne réponds pas, et ça finit par là; mais parfois ils se mettent à danser en rond autour de moi, et m'empêchent ainsi de vaquer à mes travaux et de gagner ma vie ; car je ne pourrais rompre la chaîne qu'ils forment, qu'en faisant quelque malheur. Quelquefois aussi ils me poursuivent en me jetant au milieu de leurs huées des *patates pourries* (2), et alors, il arrive que je me fâche..... Helas! Jésus, mon Dieu! c'est ce qui est arrivé le jour de l'accident qui m'amène ici. Ils étaient une douzaine qui me poursuivaient en criant : « Bonjour, Jeph le crom !... à toi! Jeph le crom! » Et quand ils n'eurent plus de *patates*, ils me jetèrent de grosses pierres... Alors j'eus le malheur de me mettre en colère, et comme j'en poursuivais un qui criait plus fort que les autres : « Jeph le crom! Jeph le crom! » Il arriva que tournant la tête pour regarder derrière lui, sans cesser de courir, il alla tomber dans le canal, et disparut sous un bateau... Et moi, M. le président, je me jetai à l'eau..... J'aurais bien volontiers donné ma vie, près de finir, pour sauver celle de ce petit malheureux; mais Dieu ne l'a pas voulu, et l'infortuné est mort! »

Ici le pauvre ouvrier est suffoqué par ses larmes. On entend ensuite comme témoins tous les enfans appelés; et leur déposition s'accorde avec le dire du prévenu.

« Mes chers enfans! s'écrie ce dernier en se levant comme inspiré, rendez grâce au ciel d'être sains de corps et d'esprit, et ne vous moquez pas des infirmes, car si je suis crom c'est que Dieu l'a voulu »

Le vieux Joseph fut renvoyé de la plainte, et malgré l'événement dont il avait été cause, il conserva l'estime des gens de bien.

(1) Crom est un mot flamand qui signifie bancal.
(1) *Capon*, à Bruxelles, est le synonyme de *gamin* à Paris.
(2) Pommes de terre.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par diverses ordonnances royales et arrêtés ministériels

Le concours d'admission aux écoles spéciales pour la présente année doit avoir lieu savoir : pour l'école de Marine, le 5 juillet prochain; et pour les écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, le 20 du même mois.

— M. Daubrée docteur ès-sciences chargé des cours de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Strasbourg, est nommé définitivement à cette chaire.

— M. Geoffroy-St-Hilaire, professeur au Muséum d'histoire naturelle, est élu professeur honoraire ; M. Dumas remplace M. Biot en qualité de doyen de la Sorbonne; M. Desmanot, ancien recteur de l'Académie de Clermont, est nommé recteur *ad honores* ; M. l'abbé Cochet est nommé provisoirement aumônier du collége royal de Rouen, en remplacement de M. l'abbé Lassave, dont la démission est acceptée.

— Depuis quelque temps la plupart des commissions d'instruction primaire des départemens ont commencé leurs travaux, et les inspecteurs sont en tournées.

— M. de Staplande et M. le duc de Valmy ont déposé des pétitions à la chambre des députés, demandant la liberté de l'enseignement, au nom des villes de Dunkerque et Metz.

— MM. Alletz, Azaïs et Patin sont les concurrens de M. de Vigny, pour le fauteuil de M. Roger à l'Académie française.

— On parle de M. Ortolan pour remplacer M. Siméon, et de M. Rémusat pour remplacer M. Jouffroy, à l'Académie des sciences morales et politiques

— Une hache, confectionnée par les *Peaux Rouges* ou indiens d'Amérique, a été donnée au Musée de Périgueux par l'évêque de cette ville ; elle avait été apportée en France par le vénérable M. de Cheverus.

— La société centrale des Sourds-Muets vient de publier les comptes-rendus des fêtes que les enfans de l'abbé de l'Epée célèbrent chaque année en commémoration de sa naissance. Cette brochure, tableau fidèle de la marche et des progrès de la civilisation au sein de cette grande famille, si intéressante sous tous les rapports, contient indépendamment des discours en prose et vers prononcés par les orateurs muets et parlans, plusieurs lettres de personnages en renom qui ont bien voulu devenir les correspondans de cette nation si peu connue. On trouve, dans le nombre, M. de Lamartine et M. de Bérenger. L'apparition d'une première œuvre collective de sourds muets français, anglais, italiens, etc., est un phénomène du 19e siècle. Tout le monde sera frappé, en lisant ce livre de l'universalité de la langue qui unit les enfans de vingt peuples divers pour ne former qu'un seul peuple. C'est l'admirable langue des gestes, cette langue unique qui avait occupé les savans de tous les pays durant des siècles entiers.

— La famille royale, sur la demande de plusieurs députés et curés des départemens a pris part à diverses collectes et loteries par l'envoi d'argent et de travaux de femmes.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 22. Paraissant tous les Samedis. AVRIL 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN JEUNE CHIEN ET UN JEUNE GARÇON.

(*Suite.*)

APPAREMMENT le jeune étranger partageait cette opinion, car il déposa le chien à terre et le regarda d'un air découragé et les yeux pleins de larmes.

« Tout espoir n'est peut-être pas perdu, fit une voix derrière le groupe des enfans. Ils se retournèrent et virent un moine en costume de novice.

« Mon fils, dit-il, j'ai vu le courage que tu as montré pour sauver ce chien. Tu es un garçon de cœur, et je pense que tu n'auras pas à te repentir de ce que tu as fait. Mais allons d'abord au plus pressé, avisons à ranimer le noyé, si la chose est encore possible.

Il tira de sa poche un flacon et le plaça sous le nez du chien. Telle était l'énergie de la liqueur contenue dans la petite bouteille que le chien ne tarda pas à éternuer.

Après avoir donné ce signe de vie, qui produisit une grande impression de joie sur tous les spectateurs, il commença à étendre les pattes, entr'ouvrit les yeux, et laissa échapper un faible gémissement.

« Personne de vous n'a-t-il pas quelque aliment pour ce chien, demanda le moine, je crois que la faim entre pour beaucoup dans son état de faiblesse. »

Aussitôt, dix mains s'étendirent pour présenter ce qu'elles avaient de plus friand dans leur besace. Le vieillard choisit un morceau de pain imprégné de sauce *d'olla poddrida*, et en plaça quelques miettes sur les lèvres du malade. Celui-ci allongea la langue et mangea les bribes. Un morceau plus gros reçut le même accueil. Dix minutes après l'épagneul, couché aux pieds du jeune étranger, achevait de ronger un os, et les yeux attachés sur son sauveur remuait doucement la queue.

« Maintenant, mon ami, dit le moine, te voilà rassuré sur le sort de ton protégé, et tu peux me dire d'où tu viens, ce qui t'amène dans ce pays, et quels objets contient le carton que je vois là attaché sous ton havresac.

— Mon histoire n'est pas longue, mon frère, mais elle est triste et je ne peux guère en parler sans verser des larmes.

— Il y a huit mois j'étais encore le plus heureux des enfans de Kativa, dans la province de Valence. Mon père était le secrétaire de l'alcade, et vivait du revenu de sa petite place avec ma mère et moi. Tout le temps que ses fonctions ne l'occupaient pas, il l'employait à me donner les élémens d'une bonne éducation. C'est ainsi que j'appris à lire, à écrire et à dessiner. Mon père et ma mère se réjouissaient quand ils voyaient les progrès que je faisais dans ce dernier art; et si des étrangers venaient à traverser notre village, on ne manquait pas de leur montrer mes dessins. La plupart du temps ces étrangers témoignaient une grande surprise, achetaient mes barbouillages et me prédisaient qu'un jour j'acquerrai un grand talent.

» Lorsqu'ils disaient cela, mon père essuyait une larme de joie, et ma mère m'embrassait. Il arriva qu'un après-midi mon père rentra pâle et souffrant. Il se plaignait d'une violente douleur à la tête, refusa de souper avec nous et alla se mettre au lit. La nuit venue j'allai, suivant mon habitude de chaque jour, lui demander sa bénédiction avant de me coucher.

» Il ne répondit pas

» Il dort, pensai-je, et je m'éloignai doucement sur la pointe du pied pour ne pas l'éveiller.

A peine avais-je franchi la porte, qu'un pressentiment affreux me saisit tout à coup : je revins sur mes pas, j'allai au lit de mon

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — AVRIL.

VOYAGE DANS LA MER GLACIALE.

(Extrait des Mémoires inédits d'un capitaine au long cours.)

Partis de Dieppe à la fin de mars 1829, en destination pour l'île de Groays, sur la côte de Terre-Neuve, où j'avais l'intention de fonder un établissement, nous naviguâmes heureusement jusqu'au 21 avril; mais ce jour-là, nous trouvant par 52e degré de latitude nord, notre navire, le trois-mâts *La Gabrielle*, que je commandais depuis quatre ans, fut assailli d'un grain violent qui emporta une partie de la voilure. C'était vers les cinq heures du soir; jusqu'à minuit, nous louvoyâmes, battus par la tempête; mais à ce moment un coup de mer enleva notre gouvernail, et le navire fut emporté en dérive avec une rapidité effrayante. Au point du jour, nous vîmes avec effroi que *La Gabrielle* se trouvait entre deux montagnes de glaces flottantes, et, quelques instans après, une glace que nous ne pûmes éviter creva le bâtiment au-dessous de la flottaison. L'eau pénétra aussitôt dans le navire avec une telle impétuosité que tout espoir de salut fut perdu; j'ordonnai pourtant de mettre la chaloupe à la mer; mais, avant que cet ordre pût être exécuté, le navire coula: tout disparut sous les flots glacés. Ce fut une scène horrible; pendant que je nageais dans l'espérance d'atteindre l'un des énormes glaçons flottant à quelque distance, j'entendais des cris de désespoir qui me brisaient le cœur; puis ces cris cessèrent au moment où j'atteignais le glaçon. Je m'aperçus alors qu'un homme me suivait de près en nageant; bientôt il arriva près de moi, et je reconnus mon mousse, Loris, brave enfant de seize ans, qui vingt fois déjà m'avait donné des preuves de courage et de dévouement.

Notre situation était affreuse; nous passâmes le reste du jour à nous préparer à la mort; nos habits mouillés gelaient sur notre corps, et nous étions en même temps tourmentés par la faim et le besoin de sommeil; mais dormir dans cette situation, c'était mourir, et, malgré nos souffrances, nous eûmes le courage de marcher sur notre glaçon tant que la nuit dura. Le lendemain matin, nous reconnûmes avec une sorte de joie que notre glaçon ne flottait plus; il se trouvait pris entre des plaines de glace immenses, de sorte qu'après m'être orienté autant que me le permettait le défaut d'instrumens, je conçus l'espoir d'atteindre la côte du Groënland. Nous nous mîmes en marche, et, bien qu'obligés parfois de sauter d'un glaçon sur l'autre pour franchir les solutions de continuité qui se présentaient, nous avancions rapidement, lorsque tout à coup Loris s'arrêta et me dit d'une voix défaillante :

« Capitaine, je n'en puis plus, la faim me tue

père. Jamais je ne l'avais vu si pâle, je pris sa main; sa main était glacée.

» Au cri que je jetai, ma mère accourut; elle regarda mon père avec des yeux pleins d'égarement, passa sa main sur le front livide du cadavre et se prit à rire d'un rire insensé.

« Chut! chut! dit-elle, il dort, ne va pas le réveiller. Attends, pour l'endormir, je veux lui dire sa chanson favorite, celle qu'il aime le mieux. »

» Elle sauta sur le lit, prit la tête de mon père sur ses genoux, et se mit à le bercer en disant à mi-voix une seguedil'a.

» Ainsi dans la même journée Dieu me frappait de deux coups terribles. Il m'ôtait mon père et privait ma mère de sa raison.

» Quand les prêtres vinrent pour enlever le corps de mon père et l'emmener à l'église, ma mère, naguère si douce et si timide, entra dans un violent accès de colère. Elle les menaça, elle les frappa, et quand je voulus l'arrêter, elle usa de la même violence à mon égard.

» Il fallut que les témoins de cette triste scène se jetassent sur elle, et la garottassent avec des cordes. Ma mère, ainsi liée!... oh! combien j'enviai, dans ce funeste moment, le sort de mon père! combien j'aurais voulu mourir.

» Le temps ne fit qu'empirer l'état de la pauvre insensée. Mes soins, loin de la calmer, ne servaient qu'à aigrir son mal. J'appris alors qu'il se trouvait à Valence un médecin dont la science savait, sinon guérir, du moins calmer une si cruelle maladie. J'allai le trouver, il me demanda, pour recueillir chez lui et pour traiter ma mère, une somme qui dépassait de beaucoup tout ce que je possédais. Je vendis la petite maison que m'avait laissée mon père, son jardin, ses livres, et je pris l'engagement d'envoyer, de mois en mois, la somme nécessaire pour compléter le prix de la pension de la mère.

» Je comptais gagner cet argent par mon talent de dessinateur. Hélas! il suffit à peine à me donner du pain. Partout on me rebute, partout on sourit quand je présente mes dessins, partout on refuse de les acheter. Cependant, le temps s'écoule. Si dans quinze jours je n'ai point fait parvenir au docteur l'argent que je lui dois, il chassera ma pauvre mère de son asile... Aussi, tout à l'heure, en luttant contre la violence de la rivière, j'aurais voulu mourir.

—Mon enfant, dit le moine, il ne faut pas désespérer ainsi de la miséricorde divine. Vous êtes un bon fils et un garçon courageux. Dieu peut vous éprouver, mais non pas vous abandonner. Ingrat! Peut-être n'a-t il naguère ôté de son trône un des plus puissans de la terre que pour vous donner aujourd'hui l'aide dont vous avez besoin, vous pauvre fils d'un obscur scribe d'Alcade.

» Comment se nomme votre mère?

— Marguerite Gil, veuve de Luis Ribeira.

— Et le médecin chez lequel elle demeure?

— Le docteur Barrachido, à Valence.

— C'est bien. Maintenant accompagnez-moi au couvent de Saint Just, où je suis novice. J'espère qu'à ma demande on voudra bien vous y accorder l'hospitalité. Demain nous aviserons, s'il est possible, à vous venir en aide... Allons, venez..... Nous voici amis intimes et je ne sais pas encore votre nom.

— Josef.

— Eh bien, Josef, accompagne moi. »

Le jeune garçon se leva, remit sa veste sur sa chemise encore humide et se disposa à faire route avec le religieux. Le petit chien, en voyant son sauveur se disposer à partir, vint à lui la tête basse et la queue frétillante, comme pour lui demander la permission de le suivre. Joseph caressa de la main le dos du pauvre animal qui se mit à bondir avec joie et à montrer une pétulance fort rassurante sur sa santé. Tous les trois se mirent en marche. Chemin faisant, Josef considéra le moine avec attention, et il faut bien en faire l'aveu, le résultat de cet examen ne se résuma pas trop à l'avantage du religieux. Il était de petite taille, marchait avec difficulté et cachait, sous d'épais sourcils roux, deux petits yeux dont la finesse eût mieux convenu à un marchand qu'à l'habitant d'un cloître. Sa longue barbe rousse, sa bouche mince et ses lèvres pâles, jointes à je ne sais quoi de mystérieux et d'équivoque répandu sur toute sa personne, le rendaient un objet de défiance pour le jeune Valencien, qui se demandait en outre comment à l'âge de soixante ans qu'annonçait le moine, il n'était encore arrivé qu'à porter la robe de novice.

Quand ils furent arrivés au couvent de Saint-Just, le moine heurta rudement le marteau de la porte. Un vieux religieux accourut pour ouvrir.

« C'est vous, frère Arsène, s'écria-t-il; je vous aurais reconnu rien qu'à la manière dont vous frappez. Et dans quelle compagnie venez-vous donc ici? Vous savez bien que notre abbé n'a consenti qu'à vous laisser deux domestiques pour vous servir. Cet étranger ne peut donc être admis dans le couvent. Quant au chien, les règles de l'ordre en interdisent formellement l'entrée »

Le novice fronça le sourcil et répliqua :

« Je fais mon affaire de tout ceci, laissez passer le jeune homme et le chien.

— Allons, Loris, du courage; nous sommes au plus à dix lieues de terre.

— Dix lieues! dit-il, n'est ce donc rien? Et puis quelle terre? de la neige et de la glace! Pour mourir, nous sommes aussi bien ici. »

Il se coucha et ferma les yeux. Ne pouvant me résoudre à l'abandonner, je lui mis un peu de glace dans la bouche; cela parut le ranimer, et, à peine fut-il debout, qu'il s'écria :

« Capitaine, un loup marin!... »

Cela ne m'étonna pas; je savais que, dans ces parages, on voit communément des loups marins sur les glaces, où ils marchent ou plutôt se traînent assez lentement; je dirigeai donc mes regards du côté que m'indiquait Loris, et je vis un loup marin qui rampait en quelque sorte sur la glace.

« Eh bien! mon brave, dis-je à Loris, te sens-tu le courage d'attaquer l'ennemi?

— Avec vous, capitaine, j'attaquerais l'enfer!

— Il ne faut pourtant pas s'aventurer trop légèrement; voyons, j'ai mon couteau...

— Et moi le mien! c'est plus qu'il n'en faut; en avant! nous mangerons enfin! »

Mais le pauvre garçon, poussé par son courage, n'avait pas calculé ses forces; à peine eut-il fait trente pas, qu'il tomba. Je le relevai; je m'efforçai de le réchauffer en le tenant embrassé, et j'essayai même de le porter; mais les forces me manquèrent. Cependant le loup marin avancait toujours; il se trouva bientôt à moins de cent pas de nous. Loris étant étendu sur la glace, je pris ses pieds que je plaçai sous mes aisselles en même temps que je plaçais les miens sous les siennes; nous demeurâmes ainsi dix minutes, après quoi Loris se sentant une vigueur toute nouvelle, se leva et tira son couteau; j'en fis autant. Le loup marin semblait dormir; nous nous en approchâmes avec précaution, mais tout à coup, Loris, que la faim dévorait, bondit comme un tigre, tomba sur le loup et le frappa au cœur d'un coup de couteau si violent que le manche tout entier pénétra dans le corps de l'animal. Lorsque j'arrivai près de lui, je le trouvai la bouche appuyée sur la plaie faite au loup.

Il faut avoir ressenti toutes les horreurs de la faim pour comprendre ce que ce malheureux éprouvait en ce moment.

« Capitaine, me dit-il en se relevant, il me semble maintenant que je ferais cent lieues; Dieu ne veut pas notre mort! »

Nous dépeçâmes l'animal; et ayant fait des lanières avec sa peau, nous en fîmes des sortes de traits, à l'aide desquels nous tirâmes son corps en marchant. Nous avions déjà fait près de six lieues, depuis la mort du loup-marin, et la terre nous apparaissait distinctement, lorsque tout à coup nous reconnûmes avec désespoir que les glaces

— Oui dà ! pour que l'abbé me réprimande et m'ordonne une pénitence au pain et à l'eau ! au large, bête et garçon !

— Je veux qu'ils entrent ! s'écria le frère. Depuis quand me désobéit-on ?

— Depuis que vous n'êtes plus le maître, mon frère, repartit brutalement le gardien de la porte. »

Le novice pâle de colère, jeta vers le ciel un regard plein d'amertume et de désespoir :

« Allez dire à l'abbé de venir me parler sur le champ, dit il ; allez-y, ou, de par Dieu, vous apprendrez à vos dépens, vieux fou, que je suis encore plus le maître que vous ne pensez. »

Le frère, après une courte hésitation, finit, non sans grommeler, par obéir, et revint en murmurant, avec l'ordre de laisser entrer le jeune homme et le chien.

« Dieu nous protège, dit-il, car depuis que cet homme est dans notre couvent, il semble que le diable y ait pris demeure avec lui.

§ III. — **Qui va bien.**

Après avoir fait traverser à son protégé et à l'épagneul un long corridor formé par des cellules, le novice arriva dans une cour étroite, au fond de laquelle se trouvait un petit corps de logis isolé.

Dans la première pièce de ce pavillon, un jeune homme écrivait devant une table, et un domestique déjà vieux dormait sur un fauteuil de bois. A la vue du religieux, tous les deux se levèrent avec respect. Frère Arsène dit quelques mots tout bas au secrétaire, donna des ordres avec le même mystère au valet et introduisit Josef dans une chambre que garnissaient, du haut en bas, des horloges de toutes les façons. A peine restait-il place pour un grabat étroit et dur, et pour deux chaises grossières.

« Tu le vois, mon enfant, dit-il à son protégé, l'asile que j'ai eu tant de peine à obtenir pour toi cette nuit, n'est pas bien brillant, mais au moins tu y trouveras ainsi que ton chien un abri contre le froid et un souper assuré.

— Procédons d'abord au souper.

Il ouvrit une armoire, en tira du fromage de chèvre, des fruits secs, du pain de seigle et une outre encore à demi-pleine de vin. Il plaça lui-même tous ces mets sur une table qu'il alla chercher dans l'antichambre, disposa deux couverts, et après avoir récité *le benedicite*, invita le jeune garçon à s'asseoir et à manger. Celui-ci ne se le fit point dire deux fois et commença à jouer des dents de manière à décider l'homme le plus sérieux ; frère Arsène ne pouvait se lasser de regarder avec quel infatigable appétit l'enfant attaquait chacun des plats et les dégarnissait en quelques instans ; l'outre n'était pas oubliée non plus et recevait de fréquentes accolades ; quant au chien, la tête appuyée sur les genoux de son maître, il tenait attachés sur lui des regards quémandeurs, et plus d'un morceau, au lieu de monter jusqu'aux lèvres de Ribeira, tombait dans la gueule entr'ouverte du bon animal qui semblait n'avoir gardé, de ses périls et de ses souffrances de la journée, qu'une formidable faim.

Le repas terminé et les grâces dites :

« Maintenant, Josef, vous allez vous coucher sur ce lit, » dit le moine qui avait à peine bu quelques cuillerées de lait.

Josef regarda autour de lui et ne vit pas d'autre couche.

— Assurément, mon frère, répliqua-t-il, je n'aurai pas, moi qui suis jeune, l'outrecuidance d'accepter votre propre lit et de vous laisser passer une mauvaise nuit. Je dormirai à merveille sur ce plancher. Ce n'est pas la première fois que je repose sur du bois; je n'ai même pas toujours eu d'aussi bonnes couches, et je ne pourrais pas fermer l'œil si je pensais que je goûte mon sommeil aux dépens du vôtre.

— Il y a bien des années que je ne dors plus, repartit le moine ; pour reposer durant une nuit sans insomnie, sans rêves affreux qui éveillent en sursaut, j'ai renoncé au monde, j'ai repoussé... ce que les hommes prisent le plus : la fortune, la puissance et la gloire... Hélas ! je n'ai pas, même en échange de ces sacrifices, trouvé un sommeil de quelques instans durant les longues heures de la nuit, à peine mes yeux se ferment-ils dans une somnolence inquiète, fiévreuse et que trouble jusqu'au silence. Je passe les nuits à prier, à méditer sur le néant des choses de ce monde, et à épier la marche du temps sur ces horloges: voilà, Josef, quelle misérable existence mène frère Arsène.

« Obéis-moi donc et jette toi sur ce lit. » L'enfant, que son appétit satisfait, le bain froid et les fatigues de la journée fesaient tomber de sommeil, obéit à cette injonction et se plaça sur la couche du moine. Le chien, sans autre façon, s'établit, par un bond audacieux, sur les pieds de son maître où il se blottit voluptueusement. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la respiration égale et douce des deux amis attestait de quel calme et bon sommeil ils dormaient profondément.

Frère Arsène les considéra en silence et tomba peu à peu dans une profonde méditation. Il finit par appuyer sa tête contre la muraille et ne tarda point à s'assoupir. Des mots confus s'échappaient alors de ses lèvres, tantôt il balbutiait le nom de Philippe, et ses mains s'étendaient comme pour reprendre un objet précieux; tantôt le sourcil froncé, il fesait le geste de tirer une épée, et alors le nom de la ville de Gand tombait de ses

---

ne s'étendaient pas jusqu'à cette terre. Nous passâmes trois jours dans cette situation sans qu'aucune chance de salut se présentât. Nos provisions s'épuisaient : il ne nous restait plus qu'une cuisse du loup marin, et nous n'avions en perspective que la mort la plus horrible. Le quatrième jour, nous venions de nous réchauffer quelque peu en plaçant les pieds de l'un sous les aisselles de l'autre, selon la méthode qui nous avait réussi jusqu'alors, lorsque Loris, dont les regards se projetaient vers tous les points de l'horizon, s'écria :

« Voyez donc, capitaine, voici quelque chose qui vient de quitter la terre et nage vers nous. »

Et, en disant cela, le pauvre garçon se montrait tout joyeux. Je regardai vers le point indiqué.

« Loris ! dis-je aussitôt, ce quelque chose peut en effet mettre un terme à nos maux, car c'est un énorme ours blanc qui se dirige vers notre glaçon...

— Eh bien ! bravo ! fit Loris ; j'aime mieux mourir à la guerre que dans mon lit, surtout quand ce lit se compose d'un morceau de glace..... Arrivez donc, monsieur l'ours blanc, et nous allons voir beau jeu ! »

Il tira résolument son couteau ; j'en fis autant. Cependant l'ours nageait toujours ; il atteignit l'île de glace flottante sur laquelle nous étions, puis il sortit de l'eau, flaira à droite et à gauche, comme pour s'orienter, et, cela fait, il s'avança vers nous avec la gravité d'un magistrat.

« Capitaine, me dit Loris, faites un quart de conversion, afin d'attaquer l'ennemi sur ses derrières ; moi, je reste là. Je ne vous demande qu'une chose : quand vous verrez l'ours se dresser devant moi, arrivez, saisissez-lui l'oreille droite de la main gauche et frappez au cœur. Quoique bien jeune, j'ai déjà assisté à pareille fête, et je dois vous dire que si vous manquez votre coup, nous sommes perdus. »

Le courage de ce brave enfant m'enhardissait : je fis ce qu'il voulait, et, après avoir décrit un quart de cercle, je me trouvai derrière l'ours blanc, qui, sans se hâter, marchait vers Loris qu'il regardait apparemment comme une proie assurée. Le monstre et le jeune mousse n'étant plus qu'à quelques pieds de distance, celui-ci fit deux pas ; l'ours alors se dressa sur les pieds de derrière, et, étendant les sortes de bras dont la nature l'a doué, il saisit par le milieu du corps le pauvre Loris, qui le frappa de son couteau en s'écriant :

« Capitaine ! à votre tour... ferme et juste, ou je suis mort ! »

Ces paroles m'électrisèrent ; je m'élançai comme un trait, et, dans mon empressement, saisissant l'ours à la gorge, au lieu de le prendre par l'oreille, je le frappai au cœur, et je roulai sur la glace en même temps que lui.

lèvres; il y eût un moment où, le visage baigné de sueur, il sembla se débattre long-temps contre un fantôme invisible. Alors il s'éveilla tout à fait haletant, pâle et tremblant de tous ses membres. Il eut besoin pour se rassurer de bien reconnaître les lieux dans lesquels il se trouvait et de constater qu'un rêve seul l'avait effrayé.

— Mieux vaut encore l'insomnie, murmura-t-il en baignant d'eau fraîche son visage. Oh! mon Dieu, dix années de repentir et d'expiation n'ont-elles point encore pu obtenir de vous un pardon! »

Il s'agenouilla devant un crucifix en bois, et pria avec ferveur en répandant des larmes. Enfin, le jour parut et sembla lui rendre un peu de calme.

«Il dort encore, se dit-il en regardardant Josef dont un sourire paisible entr'ouvrait les lèvres rouges comme des cerises; il dort encore! Si des rêves ont traversé son sommeil, c'étaient quelqu'idée riante, quelque brillant espoir de l'avenir. Oh! la jeunesse! la jeunesse! trésor précieux entre tous les trésors, que ne vous possédè-je comme vous possède cet enfant, fût-ce au prix de la douleur et de la misère!

Le premier des deux amis qui s'éveilla fût l'épagneul; sa longue oreille soyeuse se souleva au bruit léger que fit le moine en portant à ses lèvres un vase plein de lait.»

Aussitôt par un saut souple et vif, le chien sauta du lit et vint ramper aux pieds du vieillard, non sans lui exprimer, par une plaintive sollicitation et par les frétillemens de la queue, le désir qu'il éprouvait de prendre sa part du déjeûner. Il obtint ce qu'il désirait, et en un clin d'œil il eût lappé tout le breuvage que contenait la tasse de bois déposée complaisamment à terre par frère Arsène. Cette prouesse accomplie, le joyeux animal estima sans doute que son maître dormait trop longtemps, posa ses pattes de devant sur le lit et passa légèrement le bout de sa langue rose sur le front de Josef. Celui-ci s'éveilla, revêtit ses vêtemens, récita sa prière et vint baiser la main du moine, non sans donner, en passant, une caresse à la tête de l'épagneul.

«Nous avons ce matin beaucoup de choses sérieuses à faire, dit frère Arsène qui semblait épier à la fenêtre l'arrivée de quelqu'un.

— Des choses sérieuses? demanda Josef.

— Oui, répéta frère Arsène sans quitter son poste d'observation. D'abord il faut trouver un nom à ton chien.

— Je voudrais que ce nom lui fût donné par vous, car il me rappellerait sans cesse les bontés que vous avez eues pour un pauvre orphelin.

— Eh! bien, soit, je crois que ce chien que tu t'es conquis par une bonne action est destiné à te porter bonheur: appelle-le donc *Talisman*.

— Merci, mon frère, il portera désormais ce nom. Quant à me porter bonheur il l'a déjà fait, puisque, grâce à lui, je vous dois l'hospitalité, un bon souper, et ce qui vaut mieux encore, un bon accueil.

— Ajoute encore un déjeûner que je vais te servir tout à l'heure, interrompit le moine en riant. J'espère même ajouter à ce repas un dessert qui sera de ton goût. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

S. HENRY BERTHOUD.

UN DÉVOUEMENT DE JEUNE FILLE.

Anecdote d'hier.

M. Privat, sous-officier de cavalerie, fut appelé, il y a deux ans, à faire partie des troupes destinées à la défense de nos possessions algériennes. Forcé de quitter immédiatement Paris, il confia à une de ses tantes sa fille unique, âgée de treize ans à peine. Les adieux furent longs et déchirans, car M. Privat ressentait pour Emma la plus vive tendresse. Privé fort jeune d'une épouse qu'il idolâtrait, il en retrouvait dans sa fille les traits adorés, la vivante image; aussi, malgré les nombreux déplacemens que son état nécessitait, M. Privat n'avait jamais voulu se séparer d'Emma. On comprend donc aisément combien grande fut son affliction quand ses supérieurs lui intimèrent l'ordre de partir sur le champ pour un pays lointain, où il lui serait impossible d'emmener sa chère enfant. Après bien des pleurs et des embrassemens, on promit de s'écrire régulièrement tous les mois, et l'on trouva quelques consolations, dans la certitude qu'on ne serait pas étranger l'un à l'autre; qu'on pourrait se communiquer encore ses pensées, ses sentimens, malgré une distance de plusieurs centaines de lieues.

Cette convention fut religieusement tenue. Emma ne manquait jamais de donner tous les mois, à son père, des détails sur sa santé, sur ses travaux, sur ses études, et de son côté M. Privat, se piquant de la même exactitude, tenait la jeune fille au courant de sa position, de ses affaires et de ses excursions dans l'Algérie

Une année se passa ainsi. Mais, au bout de ce temps, deux mois s'écoulèrent sans que M. Privat donnât de ses nouvelles; il ne lui était jamais arrivé depuis son départ de garder un silence aussi prolongé. Vous peindre l'inquiétude, le tourment d'Emma serait chose impossible.

Loris vint m'aider à me relever; puis nous écorchâmes l'ours avec nos couteaux et de sa peau nous nous fabriquâmes, à l'aide de quelques bouts de ficelle que le mousse avait dans ses poches, des espèces de bottes à l'écuyère qui nous garantirent du froid.

Vingt-quatre heures après cet événement, le vent poussa vers la terre le banc de glace sur lequel nous nous trouvions, et, en mettant le pied sur cette grève glacée, nous nous prosternâmes pour rendre grâces à Dieu.

Nous passâmes quelques jours assez tranquilles; les vivres ne nous manquaient pas, car nous avions traîné à terre l'ours blanc, dont le cadavre, conservé par la gelée, nous offrait une ressource précieuse; d'ailleurs, nous nous étions construit, à la manière des Esquimaux, une hutte en neige où il nous était possible de goûter quelque repos.

Enfin, le 2 juin, nous eûmes le bonheur de voir une goëlette anglaise jeter l'ancre à une demi-lieue de la terre glacée où nous semblions destinés à mourir, et, un mois après, nous étions rendus à nos familles.

UNE SOIRÉE CHEZ M. ARNAUD.

Il n'entre pas dans nos habitudes d'entretenir nos lecteurs de réunions musicales particulières auxquelles nous pouvons être admis: nous ferons une exception aujourd'hui en faveur de la charmante soirée donnée samedi dernier chez M. Henri Arnaud, dans la rue Taitbout, et cela avec d'autant plus de plaisir que ce spirituel compositeur dont le délicieux ténor a fait cet hiver le charme des salons parisiens, est en même temps un professeur habile et intelligent auquel les parens desireux de cultiver la voix de leurs enfans pourront s'adresser avec confiance. M. Arnaud, émule de Ponchard et de Nourrit, a une méthode de chant qui lui est propre. C'est le style français dans toute sa pureté, comme ses productions sont la grace trempée dans le sentiment; le sourire perçant, les pleurs. Un aria, un grand duo, un solo de violoncelle, un autre de piano et deux chansonnettes, ont été les morceaux les plus applaudis. Mademoiselle Daubré a partagé avec le maître du logis les honneurs de la soirée. Nous regrettons d'avoir reçu trop tard le programme du concert public que donnera ce soir M. Arnaud. Le concert aura lieu dans la sa salle Herz, rue de la Victoire. Mesdemoiselles D.., L..., MM. Francone, Inchindi, etc., seconderont le bénéficiaire dans cette solennité musicale, qui sera l'une des plus brillantes de la saison.

L. AUQUIER.

Elle fit part de ses terreurs à sa tante; celle-ci s'efforça de la rassurer en attribuant ce silence à des occupations multipliées. Au reste, elle engagea la jeune fille à écrire de nouveau à son père, et à solliciter de lui une prompte réponse. Mais cette nouvelle missive n'amena aucun résultat. M. Privat ne donna pas signe de vie.

Emma, désespérée, parlait de partir sur le champ, d'aller rejoindre son père. Mais la tante traita ce projet de folie, d'enfantillage, et, pour éviter des scènes fâcheuses, il fallut, du moins en apparence, céder à ses objections.

Cependant la jeune fille avait muri son plan en silence, et un matin, après avoir fait un paquet de ses hardes, après avoir renfermé dans une petite bourse quelques écus, fruit de ses économies, elle se dirige vers un bureau de messageries, se jette dans le coupé de la diligence qui part pour Toulon, traverse rapidement le centre et le midi de la France; puis, s'élançant sur le premier navire qui met à la voile, elle arrive promptement à Alger, d'où était datée la dernière lettre qu'elle avait reçue de son père.

La voilà donc en face de ces murs si glorieusement conquis, il y a douze ans, par la valeur française, et qui, défendus par une masse de rochers longtemps inaccessibles aux vaisseaux des nations civilisées, semblaient défier depuis des siècles les efforts et le courage de nos marins et de nos généraux les plus intrépides. Ici, c'est le palais de l'ancien dey, un des beaux monumens de l'art mauresque, à l'architecture imposante et gracieuse à la fois, aux formes élégantes et sévères, aux ciselures étincelantes, aux riches mosaïques, aux curieux ornemens si remarquables, les uns par leur délicatesse, les autres par leur bizarrerie et leur originalité. Là, ce sont des maisons particulières, riantes et coquettes habitations qu'entourent de jolies terrasses où s'épanouissent les plus belles fleurs, d'où s'exhalent les plus suaves parfums; plus loin s'offrent aux regards des bains construits en marbre précieux, où les corps se raniment et se purifient par ces fréquentes ablutions si nécessaires sous un ciel de feu, au sein d'une atmosphère embrasée. D'un côté se dressent dans les airs des mosquées, aux minarets de cuivre et d'étain, d'où l'iman appelle à la prière les enfans du prophète; de l'autre s'élèvent des églises catholiques où les tintemens des cloches, tour à tour joyeux, lugubres ou mélancoliques, annoncent aux chrétiens quelque solennité. Ici, c'est la croix; là, c'est le croissant; partout c'est la civilisation européenne avec ses perfectionnemens merveilleux, la civilisation française qui gagne de proche en proche et finira par effacer jusqu'aux derniers vestiges de l'antique barbarie.

Mais Emma ne remarqua point tous ces contrastes pleins d'intérêt. Une pensée unique absorbait toutes ses facultés.

Malgré son extrême fatigue, la jeune fille se mit à parcourir dans tous les sens, dans toutes les directions la capitale de l'Algérie, et quelques heures lui suffirent pour voir tous les officiers qui appartenaient au régiment dont M. Privat faisait partie. Les renseignemens qu'elle tira de la plupart d'entre eux ne firent que redoubler ses inquiétudes et ses alarmes. Dans une de ces fréquentes escarmouches que les troupes françaises engagent contre les Arabes, M. Privat avait reçu, disait-on, une blessure assez grave. Quant aux conséquence que cette blessure avait eues, on ne pouvait rien dire à cet égard. Depuis près de trois mois on n'avait eu aucune nouvelle de M. Privat.

Emma était dans une anxiété difficile à décrire. Les yeux inondés de larmes, les traits bouleversés par la douleur, elle se dirigea machinalement vers l'hospice et demanda à un des employés de cet établissement si un sous-officier français, nommé M. Privat, ne se trouvait pas au nombre des personnes qui y avaient été récemment transportées. Sur sa réponse affirmative, et d'après les indications qu'il lui donna, la jeune fille franchit rapidement les degrés qui conduisaient au dortoir.

Dans ce moment les infirmiers étaient excessivement occupés, et répondirent à peine aux questions que leur adressait la jeune fille. Celle-ci, dépourvue de renseignemens précis, prit le parti de faire le tour du dortoir et d'examiner successivement tous les malades qui s'y trouvaient, ne doutant pas qu'elle parvint à découvrir son père. Mais cette exploration n'amena aucun résultat, et après une heure de pénibles investigations, elle tomba sur une chaise, exténuée de fatigue et accablée de douleur.

Elle était dans cet état lorsque tout à coup son attention fut attirée par les joyeux miaulemens d'un chat angora qui l'avait suivie dans tous le cours de son voyage; elle tourna la tête, et vit l'intéressant animal combler de caresses un malade qui était là, gisant sur son lit. Attirée par un vague pressentiment, elle se précipite, regarde, et pousse un cri de joie et de bonheur... Elle avait reconnu son père, et elle devait cette découverte à l'intelligente et sensible bête qui, à l'aspect de son maître, avait fait éclater avec tant d'ardeur les transports de son affection.

Mais hélas! M. Privat était mourant, presque inanimé. Cependant la voix de sa fille le fit tressaillir, et sembla le tirer de son état d'immobilité et de torpeur, — et quand il l'eut reconnue, quand il se fut bien assuré que c'était elle, tout à coup ses yeux éteints brillèrent d'une nouvelle flamme, son front pâle se colora... La vue d'Emma avait ranimé en lui les sources de la vie; grâce à cette réaction morale, sa santé alla chaque jour en s'améliorant, et bientôt il fut complètement rétabli.

A la suite de ces événemens, M. Privat a obtenu un congé de six mois, et il est dans ce moment à Paris avec sa chère Emma, qui a voué une affection toute particulière au fidèle animal à qui elle doit la vie de son père.

FÉLICIE SILOY.

PARIS ET MINUTIES

(LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.)

Eugène à sa Mère.

A bonne mère, nous avons été, hier, à la Chambre des Députés. La séance était fort intéressante, quelquefois même tumultueuse; il s'agissait d'une question très importante, qui a été brillamment discutée par les premiers orateurs de l'époque, MM. Berryer, Thiers, Mauguin, Guizot, O.-Barrot. Pour être bien placés, mon oncle s'était adressé, dès la veille, à M. C., questeur de la Chambre, qui nous a non seulement donné deux places réservées, mais encore fait voir le monument dans tous ses détails.

Il se compose en partie de l'ancien Palais-Bourbon, construit par ordre de Louise-Françoise, duchesse de Bourbon, qui en fit jeter les fondemens en 1722. Plus tard, on réunit aux bâtimens primitifs l'hôtel de Lassay (aujourd'hui l'hôtel du président de la Chambre des Députés), de manière à ne former qu'un seul palais dans lequel les princes de la maison de Condé assemblèrent tout ce que la distribution intérieure avait de plus recherché, tout ce que le luxe d'ameublement pouvait offrir de plus élégant. Situé loin du centre de Paris, c'était une maison de plaisance autant qu'un palais.

En 1794, il devint propriété nationale et fut destiné à recevoir le Conseil des Cinq-Cents, qui en prit possession en 1798. Ce bâtiment subit alors des changemens nombreux. — L'architecte Gisors fit murer les croisées de la façade du côté de la Seine et ajouta un avant-corps décoré de six colonnes. Cette or-

domance était surmontée d'un attique que couronnait un vaste fronton orné d'un relief où l'on voyait la loi punissant les crimes et protégeant l'innocence. Le plan de la salle était, comme aujourd'hui, circulaire et disposé en amphithéâtre. Le fauteuil et le bureau du président furent placés au centre et en face des banquettes en gradins; en avant de ce bureau était la tribune ornée d'un relief en marbre représentant l'*Histoire*. Sous l'Empire, on rendit la façade du côté de la Seine plus convenable, en construisant au devant un vaste perron de 18 pieds d'élévation contenant un escalier qui annonce majestueusement l'édifice. Au bas furent placées les statues colossales de la Justice et de la Prudence, en avant des figures assises, également colossales et en marbre, de Sully, Colbert, l'Hôpital et Daguesseau. Cette façade est entourée aujourd'hui d'une grille dorée; l'ancien fronton en plâtre a été remplacé par un autre, sculpté dans la pierre; et quatre bas-reliefs relatifs aux arts, au commerce, à l'instruction publique, etc., ornent les murs latéraux et le portique.

Napoléon, en 1807, nomma cet édifice Palais du Corps-Législatif et donna aux députés un costume brillant de bordures en or. En 1814, il reçut le nom de *Palais de la Chambre des Députés*. On sait ce que signifie ces mots : *Chambre des députés*, mais on ne connaît pas aussi facilement le sens de ceux-ci, *Palais de la Chambre*. Depuis la révolution de 1830 le costume que portaient les députés pendant les séances a été supprimé et le président qui était nommé par le roi est maintenant désigné par la chambre.

Le vestiaire ne sert plus qu'à recevoir les parapluies, les chapeaux et les manteaux de MM. les députés.

La proposition qui était hier à l'ordre du jour avait un caractère politique. MM. les députés de tous les partis se trouvaient à leur poste. La discussion a été très chaleureuse, et j'ai remarqué que l'on troublait à chaque instant les orateurs, par ces cris : aux voix! à l'ordre!... la clôture! l'ordre du jour!

Deux mille personnes encombraient les tribunes.

La séance fut suspendue, et tous les députés se retirèrent dans les couloirs ou à la salle des conférences. Là, ils sont chez eux et ne craignent ni les indiscrets ni les journalistes. On y entre pour se chauffer, faire sa correspondance, lire les journaux, se promener, causer, ou recevoir des visites ou flâner. Le bourdonnement occasionné par les conversations particulières n'est interrompu que par la voix criarde des huissiers de la chambre : *Messieurs, on n'est pas en nombre! Messieurs, on va voter!* Alors tout le monde rentre dans la salle des séances publiques; alors aussi commence la véritable lutte des partis. Quelquefois un second tour de scrutin est nécessaire, le combat s'échauffe par l'incertitude de la victoire; un ou deux députés retardataires qui arrivent pendant l'opération, changent subitement la face des événemens et font pencher la balance du côté auquel ils appartiennent; les petites ruses de guerre sont même permises; chaque parti va recruter des renforts à la salle des conférences, dans les couloirs, à la buvette, à la bibliothèque.

Le président est monté sur un siége qui domine tous les gradins. Il fait observer le réglement, accorde la parole aux orateurs et impose silence. Les qualités nécessaires au président sont un sang-froid inaltérable et une bonne poitrine. Pour rétablir le calme, ses moyens de répression sont au nombre de trois : 1° le couteau d'ivoire qui sert dans les petites occasions, quand le silence n'est troublé que par les conversations particulières; 2° la sonnette ou pour mieux dire la cloche qui joue un rôle plus important; 3° enfin le chapeau; lorsque la discussion n'est plus possible, le président se fait apporter son chapeau et la séance est levée. Ce dernier moyen est fort rarement employé.

Avant d'être discutés en séance publique, les projets de loi sont d'abord examinés dans les bureaux et soumis à des commissions spéciales. Les bureaux se renouvellent tous les mois, le 25; on choisit un président, un secrétaire et un membre de la commission des pétitions; chaque bureau se compose d'une cheminée dont le foyer est toujours bien garni en hiver, d'une table ronde sur laquelle on voit des plumes, du papier et deux petites urnes. Quelques fauteuils sont placés autour de la table et une trentaine de chaises rangées le long du mur. Ce matériel fort simple est le même dans tous les bureaux. On s'y regarde comme chez soi, le bonnet de soie noire s'y déploie en liberté, lui qui n'ose se montrer en séance publique qu'avec la plus grande réserve, d'une manière furtive et en ayant l'air de vous demander pardon. On s'y livre plutôt à des causeries qu'à des discussions, et dans ces argumentations à huis-clos, plusieurs députés qui ne montent jamais à la tribune, par timidité ou bien parcequ'ils n'ont pas reçu du ciel le talent de parler en public, se distinguent par leur sagacité, une intelligence supérieure des affaires gouvernementales et exercent une grande influence dans les comités.

La bibliothèque est très éloignée de la salle des séances publiques. Le local semble être choisi tout exprès pour les amis de la retraite et du silence. On y trouve tous les journaux de Paris, des départemens et de l'étranger. On y va consulter le recueil des procès verbaux, la collection du *Moniteur*, et le *Bulletin des Lois*. Cette bibliothèque fut fondée par une résolution du conseil des Cinq-Cents. En 1814, le nombre des volumes s'élevait à vingt cinq mille, aujourd'hui on en compte près de soixante mille.

Pour nous retirer nous avons d'abord traversé la buvette, où les députés prennent des rafraichissemens. Sous la Restauration ces rafraîchissemens se composaient d'eau sucrée, d'eau de gomme et de groseille, depuis on y a ajouté de la bière, du rhum et du vin de Malaga. Un garçon occupé à ranger dans une armoire une quantité surprenante de petits pains, nous dit qu'ils étaient destinés à messieurs les députés pour la consommation du jour.

Nous avons ensuite traversé le secrétariat général de la questure, où les députés déposent en arrivant leur acte de naissance et les pièces constatant qu'ils paient le cens d'éligibilité. Ils vont ensuite au bureau des archives pour la médaille d'argent qu'on leur distribue chaque session, et qui les fait reconnaître partout. Arrivés dans la cour nous nous sommes arrêtés longtemps pour admirer la façade du côté de la ville. Elle est d'un style régulier qui ne manque pas de grandeur. Elle consiste en une grande porte accompagnée de chaque côté d'une colonade d'ordre corinthien.

» Il était six heures lorsque nous sommes sortis de la chambre des députés. La séance est levée; les députés se retirent comme ils sont arrivés, un à un, deux à deux, en groupe, continuant une conversation commencée pendant la discussion. La plupart tiennent à la main des brochures in-quarto, ce sont les projets de loi, les rapports et amendemens imprimés relatifs aux objets dont la discussion est à l'ordre du jour pour le lendemain.

» Adieu, ma bonne mère, ce que je vois, ce que je découvre chaque jour, est bien de nature à m'attacher à Paris; mon oncle me propose de m'y fixer à tout jamais: si tu étais auprès de nous je n'hésiterais pas. »

A.-M. DE NOIRMOND.

UNE BONNE SPÉCULATION.

(AVENTURE D'AUTREFOIS.)

Un jeune Provençal, à peine sorti du collége et qui n'avait jamais fait le commerce, se trouvant possesseur par héritage d'une somme assez considérable, voulut en tirer parti: pensant qu'un voyage dans les états de Maroc lui serait très avantageux s'il y portait des marchandises françaises et s'il en rapportait celles de ce pays.

Voyant quelquefois un Arménien naguère établi à Maroc, et ensuite à Marseille, il lui fit part de son projet et du genre de marchandises qu'il comptait embarquer.

L'Arménien, rusé et avide comme ils le sont tous, n'eut pas de peine à s'apercevoir à quel homme il avait affaire, et à le dissuader de se charger des objets qu'il avait en vue.

« Tout cela abonde, lui dit-il, dans le pays où vous allez ; vous ne vendrez rien ; chargez-vous de choses qui n'y soient pas communes, pour lesquelles vous n'ayez pas de concurrence à redouter : des chapeaux par exemple.

— Des chapeaux ! je n'aurais jamais pensé à cet article.

— Je sais qu'il manque dans ce moment ; le débit d'une cargaison de chapeaux serait assuré ; mais il ne faut pas ébruiter la chose ; faites votre achat en secret ; surtout ne dites pas où vous allez ; d'autres vous imiteraient ; vous trouveriez à votre arrivée plusieurs cargaisons comme la vôtre, qui lui feraient grand tort. »

Le marseillais remercia beaucoup l'Arménien et s'occupa tout de suite de son affaire ; il acheta 4 ou 5,000 chapeaux, les emballa et partit.

L'Arménien, de son côté, ne manqua pas de prévenir ses amis, qu'il arriverait sur tel bâtiment une pacotille de chapeaux, qu'ils acheteraient pour rien, lorsque le propriétaire aurait reconnu l'impossibilité de s'en défaire dans un pays où l'on n'en porte pas.

Le jeune marseillais arrive à Salé, port de l'empire de Maroc, où se trouvait l'empereur Muley-Mohammed : il fait débarquer sa pacotille et s'établit dans un magasin, attendant les acheteurs, qui n'avaient garde de se présenter : les passans regardaient en riant cette collection de chapeaux, et se moquaient du marchand.

L'empereur, qui était homme d'esprit bien que despote musulman, instruit de la chose par quelqu'un de ses officiers, fit venir l'apprenti marchand : « Il faut, mon ami, lui dit ce prince, que tu sois un imbécile ; tu apportes une cargaison de chapeaux dans un pays où on n'en porte pas ; à quoi pensais-tu ?

— Seigneur, je ne m'aperçois que trop que j'ai fait une grande sottise ; j'ai été trompé : n'ayant aucune connaissance du commerce, j'ai consulté, avant de partir de France, un arménien marocain qui m'a joué, en me persuadant qu'une pacotille de chapeaux était la meilleure que je pusse porter ici.

— C'est un arménien qui t'a donné ce beau conseil ?

— Oui, seigneur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Un tel. »

L'empereur le connaissait, les arméniens faisant alors, et pendant une persécution des Israélites toutes leurs affaires en Barbarie. « Eh ! bien, que comptes-tu faire ? »

— Seigneur, rembarquer mes chapeaux, et m'en retourner en France ; je les revendrai ce que je pourrai ; cette opération m'aura coûté au moins la moitié de tout ce que je possède ; patience !

— Non ; il ne faut pas t'en retourner ; reste ici et vends tes chapeaux.

— Seigneur, il ne s'est pas présenté un seul acheteur.

— Je le crois ; mais il s'en présentera ; seulement, je te défends de laisser tes chapeaux à moins de 4 sequins (44 francs) : si tu en vends un seul au dessous de ce prix, je te fais pendre : tu entends bien ?

Le Français se prosterne, assure qu'il suivra exactement les ordres de l'empereur, et retourne à son magasin.

Le même jour paraît un édit qui enjoint à tous les arméniens de porter des chapeaux sous vingt-quatre heures : les voilà qui abondent chez le marchand ; la demande de 4 sequins pour un chapeau qui a peine en valait un, les met en fureur : le Français n'en démord point ; l'ordre est précis, il faut avoir un chapeau ; les quatre sequins sont payés, et en trois jours la pacotille est enlevée en totalité : le marseillais a ramassé 15 ou 20,000 sequins, sur lesquels il était loin de compter.

Ivre de joie, il arrive chez l'empereur avec un beau présent, et lui rend de très humbles actions de grâces.

« Je ne veux pas de ton présent, lui dit le prince, quoique ce soit l'usage du pays ; te voilà content.

— Seigneur, grâce à vos bontés, ma fortune est faite ; je vais regagner la France.

— Pas encore ; il faut auparavant que tu rachètes tous tes chapeaux ; retourne à ton magasin ; mais souviens-toi que tu ne dois en donner qu'une demi piastre (vingt quatre sols) à ceux qui te les rapporteront ; prends garde d'en payer un para au-delà. »

Le marchand promet d'obéir et va s'établir de nouveau dans sa boutique : le même jour, une ordonnance défend aux arméniens, non-seulement de porter des chapeaux, mais d'en avoir chez eux, sous peine d'une forte amende : il est de plus défendu à toute personne, à l'exception du marchand marseillais, de les acheter.

Voilà tous les chapeaux qui retombent chez leur ancien propriétaire.

Mais qu'on se représente la surprise et l'indignation des arméniens, lorsqu'on leur offre une demi piastre de ce qu'ils ont payé la veille quatre sequins ! Ils tempêtent, ils blasphèment. Fureurs inutiles ! il faut en passer par là et laisser le chapeau pour vingt-quatre sols.

Lorsque la pacotille fut rentrée en entier, le Marseillais retourna chez l'empereur lui faire de nouveaux remerciemens : le prince lui permit de repartir et lui fit même un petit présent.

Arrivé en France, la vente des chapeaux rachetés à une demi-piastre, lui valut encore un profit considérable : cette opération, qui devait le ruiner fit sa fortune et le dispensa pour toujours de se livrer à des spéculations de commerce et de consulter les arméniens.

MADAME LA VICOMTESSE D'ALBY.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLE

XII.

TÉLÉGRAPHE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR A PARIS. — HISTOIRE DU CHAPPE. — SIGNAUX DE MARINE. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

On a installé depuis peu, dans une espèce de tour construite parmi les bâtimens du ministère de l'intérieur à Paris, le télégraphe central qui transmet les ordres et avis du gouvernement aux départemens, et qui, à son tour, en reçoit les réponses et avertissemens adressés au gouvernement. L'invention des télégraphes ne date que de la fin du dernier siècle. Ce n'est pas que depuis une haute antiquité on n'ait eu des moyens de transmettre promptement un avis important à de grandes distances ; des feux allumés sur les hauteurs ont plusieurs fois servi aux peuples, surtout dans les pays montagneux, à s'avertir mutuellement de quelques faits qui les intéressaient à un haut degré, par exemple l'invasion des ennemis et la nécessité de s'élever en masse pour s'y opposer. Ce fut probablement ainsi que dans l'intérieur de la Gaule les peuples se donnèrent avis de l'approche des troupes romaines commandées par César. Sur mer, les flottes ont depuis longtemps des signaux à l'aide desquels l'amiral qui commande transmet ses ordres aux vaisseaux et frégates faisant partie de sa flotte ou de son escadre. Ces ordres se

rapportent généralement aux manœuvres à exécuter, et sont exprimés ou indiqués par des pavillons de diverses formes et couleurs que l'on hisse au haut des mats de manière à pouvoir être vus de loin. Comme chacun de ces pavillons à sa signification, les commandans des vaisseaux et frégates qui la connaissent peuvent aisément se conformer aux ordres qu'ils reçoivent de cette manière.

Mais, ainsi que je viens de le dire, les signaux ne se rapportent qu'aux manœuvres qu'il faut exécuter, et qui ne sont pas en très grand nombre. On avait cherché dans le dernier siècle un moyen prompt et facile pour communiquer sur terre avec des lieux éloignés ; plusieurs personnes avaient imaginé des procédés plus ou moins ingénieux pour arriver à ce but, lorsqu'un français, nommé Chappe, résolut le problème, en inventant les télégraphes tels que nous les voyons fonctionner aujourd'hui. C'était un homme posssédant une merveilleuse aptitude pour les sciences; demeurant dans le département de la Sarthe où il était né, il eut l'idée de chercher un expédient pour correspondre promptement avec des amis qui demeuraient à quelque distance de là, et pour cela il inventa une machine très simple, pouvant être vue de loin, et dont les diverses parties mobiles figuraient aisément un mot ou une idée. Le succès de cette invention lui donna le courage de porter ses vues plus loin et de concevoir un système complet de correspondance à l'aide de son télégraphe. Ce fut en 1793 qu'il proposa son invention au gouvernement français; des essais furent ordonnés; les circonstances servirent heureusement l'inventeur : on était en guerre contre l'Autriche, dans le Brabant et la Flandre, les troupes françaises assiégeaient la place forte de Condé; Chappe avait établi des télégraphes depuis le quartier-général jusqu'à Paris. Dès que la place eût été prise, il en transmit la nouvelle à la capitale par le moyen de sa machine ingénieuse. On fut charmé d'apprendre un événement aussi heureux, une heure après qu'il avait eu l'eu; par le même moyen le gouvernement transmit aux troupes victorieuses ses remerciemens et ses félicitations, et il apprit dans la même journée que cette démarche avait produit un grand enthousiasme dans l'armée.

On ne pouvait plus douter alors que les télégraphes de Chappe ne fussent un excellent moyen pour correspondre avec les lieux éloignés, et on résolut d'établir en France des lignes télégraphiques, c'est à dire des suites de télégraphes depuis Paris jusqu'aux frontières. Chappe fut nommé comme de raison directeur de cet établissement qu'il était chargé de fonder. L'inventeur eût beaucoup de contrariétés à essuyer; et on ne le récompensa que faiblement; aussi est-il mort dans le découragement. Cependant le temps a prouvé de plus en plus l'excellence de sa découverte, et son procédé a été adopté dans plusieurs pays d'Europe.

La France a maintenant cinq à six lignes télégraphiques qui partent toutes de la tour du ministère de l'intérieur, et qui se dirigent l'une sur Lille, l'autre sur Calais, la troisième sur Brest, la quatrième sur Lyon et sur Bayonne, la cinquième sur Strasbourg. Quarante-six télégraphes transmettent les ordres à cette dernière ville, cinquante à Lyon et quatre-vingts à Brest. En dix minutes on peut communiquer avec les deux dernières de ces villes ; cependant quand la dépêche est longue, il faut plus de temps pour que les télégraphes puissent s'exprimer par signes et la transmettre. Ainsi, grâce à cette invention, un évènement important qui arrive dans la capitale peut être connu en moins d'une heure aux extrêmités du royaume et réciproquement. Ajoutez à cela la rapidité, bien moins grande, il est vrai, des bateaux à vapeurs, et vous concevrez pourquoi on reçoit maintenant en très peu de temps la nouvelle des événemens importans qui arrivent en Angleterre, en Algérie, en Grèce et dans d'autres pays avec lesquels on communique par la mer.

On a proposé divers perfectionnemens aux télégraphes et on a fait concevoir la possibilité de ne pas employer pour correspondre d'une extrémité du royaume avec l'autre plus de temps qu'il n'en faut pour envoyer un message d'un quartier de Paris à l'autre et avoir la réponse. Ce qu'il y a encore d'ingénieux dans le procédé, c'est que tout le monde voit fonctionner les télégraphes, et à l'exception des chefs, personne ne sait ce qu'ils disent et quels sont les ordres qu'ils transmettent : une lettre cachetée ne conserve pas mieux le secret.

Mais pour que les télégraphes puissent bien fonctionner, il faut un temps serein : les brumes et surtout les ténèbres empêchent de s'en servir ; aussi en hiver le service des télégraphes est souvent interrompu, et la nuit il devient impossible. Déjà on a fait plusieurs expériences pour se servir dans les ténèbres de télégraphes lumineux; mais il ne paraît pas qu'on soit parvenu, jusqu'à présent, à en rendre l'usage facile.

Une invention toute nouvelle, et qui n'a pu être essayée encore qu'en petit, ce sont les télégraphes électriques. Voici en quoi ils consistent : des cordes métalliques tendues comme celles d'un clavecin, représentent chacune une lettre, comme les cordes du piano répondent par leur position aux notes dont elles expriment le son. Supposons maintenant que les cordes soient tendues d'une chambre ou d'une maison à l'autre, et que deux personnes soient placées aux deux extrémités, connaissant la valeur de chaque corde ; il est évident que l'une d'elles, pour transmettre un ou plusieurs mots à l'autre personne, n'a qu'à imprimer un mouvement électrique aux cordes représentant les lettres dont se compose le mot, ou les mots s'il y en a plusieurs. Ce mouvement parcourt avec la rapidité de l'éclair toute la corde, quelle qu'en soit la longueur, et la personne placée à l'autre extrémité, peut aisément assembler les lettres et les interpréter ; si les cordes sont enfermées dans un tuyau qui passe sous terre, les deux personnes peuvent correspondre sans qu'on en puisse rien voir, et sans même que l'on s'en doute. Si donc il était possible d'établir de ces tuyaux à cordes d'une ville à l'autre, la correspondance entr'elles pourrait être presque aussi rapide qu'une conversation de vive voix, et ce moyen aurait un grand avantage sur les télégraphes. Mais sera t-il possible de l'employer sur de grandes distances? voilà la question. L'invention est encore trop nouvelle, et les essais sont encore trop imparfaits, pour que l'on puisse savoir ce que deviendra ce procédé, et s'il aura une utilité vraiment pratique. En attendant il faudra se contenter des télégraphes qui ont déjà abrégé les distances pour les correspondances, comme les chemins de fer les ont abrégées pour les voyageurs.

DEPPING.

CURIOSITÉS INSTRUCTIVES.

Sans rétribution.

MUSÉE DU LOUVRE, comprenant la Galerie des Tableaux de tous les maîtres et de tous les pays; la Galerie des statues antiques et modernes, etc. (*Visible le dimanche.*

MUSÉE DU LUXEMBOURG, ou Galerie des Tableaux et des Sculptures des artistes vivans. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉE DE LA MARINE, ou Collection des Modèles des vaisseaux de tous les pays. (*Visible le dimanche.*)

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, au Jardin des Plantes. (*Visible les mardis et vendredis.*)

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 23. Paraissant tous les Samedis. AVRIL 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

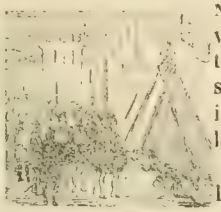
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 30 fr DÉPARTEMENS . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN JEUNE CHIEN ET UN JEUNE GARÇON.

(*Suite.*)



En ce moment, Talisman aboya et courut vers la fenêtre sous laquelle se faisait entendre le galop d'un cheval; frère Arsène sortit précipitamment et revint quelques instans après. Sa physionomie exprimait à la fois la satisfaction et le mystère :

« Josef, dit-il, j'ai voulu me donner une heure de joie par la pensée que je vais te rendre aussi heureux que tu peux humainement le devenir. Ce coffret contient la réalisation de tes vœux les plus ardens. Voyons si je les ai bien devinés : quelles sont les trois choses que tu désires avant tout?

— La guérison de ma mère, s'écria l'enfant.

— Je ne suis pas un saint, mon ami, et Dieu n'accorde plus à personne, dans le siècle où nous vivons, le don des miracles. Je ne puis guérir ta mère, mais je puis du moins adoucir son sort. Voici le brevet d'une pension qui lui donne une existence assurée dans la maison de son médecin, jusqu'au jour où Dieu la rappellera à lui.

— Merci, oh! merci, bégaya Josef en fondant en larmes, merci pour tant de générosité. Je n'ai plus rien à désirer maintenant, mon frère.

— J'avais pensé que cent écus d'or et un cheval pour te rendre à Rome et y étudier l'art de la peinture ne te seraient point désagréables. »

Josef regarda le moine avec stupéfaction. Ses yeux resplendissaient d'une flamme étrange, ses lèvres voulaient parler et ne pouvaient que s'agiter convulsivement sans proférer de son. Il tomba aux genoux de frère Arsène et saisit sa main qu'il couvrit de baisers.

Talisman, qui regardait cette scène avec inquiétude, vint lécher les larmes qui baignaient le visage de son maître, et montra les dents au religieux qu'il supposait être auteur des chagrins de l'enfant.

« Vous voulez donc que je meure de joie et de reconnaissance, put dire enfin le petit espagnol. Comment reconnaître tant de bienfaits.

— En priant Dieu pour moi, mon enfant, en te conduisant comme un honnête homme, en parvenant à te conquérir de la renommée par tes propres efforts, par ton talent seul, sans moyens indignes d'un chrétien, sans regrets, sans remords surtout. Depuis bien des années, voici le seul vrai moment de bonheur que j'éprouve, ta joie et ta reconnaissance naïves me les valent.

— Votre nom prendra place soir et matin dans mes prières; il sera sans cesse présent à ma pensée et à mes lèvres.

— Je t'ai promis l'accomplissement d'un troisième vœu; forme-le.

L'enfant rougit et hésita.

— Tu balances, tu n'oses parler? n'as tu point ma promesse? Voyons, mets ta crainte de côté et exprimes-toi plus franchement.

— Le plus cher vœu de mon cœur maintenant, serait de connaître le nom que mon bienfaiteur portait dans le monde avant de prendre le froc? »

Le front du religieux se rembrunit.

« Ne préfères-tu pas, à la révélation de ce secret qui doit t'importer médiocrement, le brevet d'une pension de cent écus romains durant le séjour de cinq années que tu feras en Italie.

— Si j'ai commis une indiscrétion, répondit Josef, daignez me le pardonner. Je vous rends votre promesse, mais permettez-moi

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — AVRIL.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

Dans leurs rapports avec la jeunesse.

(2e ENTRETIEN.)

La vie des champs est une vie rude et laborieuse, mes amis, car, lorsque le citadin commence seulement à goûter le repos, l'actif campagnard reprend déjà ses travaux de la veille.

Bien avant que le soleil ne paraisse à l'horizon, avant même que le coq par son chant répété ait annoncé l'approche du jour, l'habitation rurale, naguères silencieuse, se réveille subitement, et, au calme le plus profond, succède la plus grande activité. — La voix du maître s'est fait entendre, et personne ne veut alors être le dernier à son poste. — C'est aux écuries que commence la journée. Les valets de charrue, l'étrille et la brosse à la main, pansent les uns leurs chevaux, les autres leurs bœufs, pendant que ces bestiaux mangent le fourrage qu'ils viennent de recevoir; et le fermier stimule encore l'émulation de ses gens en complimentant celui-ci sur le bon état de son attelage, en gourmandant celui-là sur le peu de zèle qu'il apporte à l'accomplissement de ses devoirs. — Il va, il vient, rien ne saurait échapper à son œil scrutateur, et, après s'être assuré que ses bestiaux ont reçu les soins et la nourriture nécessaires, il réunit ses domestiques aux journaliers qui sur ces entrefaites entrent à la ferme, et leur distribue l'eau-de-vie et le pain de seigle, qui composent le repas matinal.

Réglant en même temps l'emploi de toute la journée, il dit : « Pierre, Jean, Thiébaud, avec vos attelages de chevaux vous allez prendre les douze boisseaux d'orge que voici, et vous labourerez mon champ de la Grande-Croix. — Que vos sillons soient tellement égaux que l'on puisse croire qu'ils ont été tracés par une seule et même charrue; et que celui qui sèmera se souvienne qu'il faut répandre moins de semence sur le bas que sur le haut de la pièce. — Surtout, ne ménagez pas la herse.

Vous, Antoine, Jacques, Thomas, vous irez avec vos bœufs labourer les terres à chanvre; c'est assez vous dire qu'il faut apporter la plus grande attention à ce travail. — Quant aux journaliers, une partie plantera des pommes de terre jusqu'à ce que le soleil ait séché la rosée, et se rendra ensuite dans mon colza qui réclame impérieusement un sarclage; et l'autre avec les ouvrières ira redresser les échalas, tailler et lier la jeune vigne que j'ai terminée l'année dernière; qu'on exécute ces divers travaux avec une exactitude ponctuelle, car il faut peu pour endommager ces jeunes

de ne point accepter vos nouveaux bienfaits. Je ne veux point vous vendre ma renonciaton à un désir formé témérairement.

— J'ai promis d'accomplir tous tes vœux, dit frère Arsène, et je veux tenir ma promesse, mais à la condition que tu accepteras les cent écus romains. Mon enfant, le pauvre moine que tu as vu te servant dans sa cellule et de sa propre main s'appelait, quand il vivait dans le monde : l'empereur Charles Quint. »

Joseph tomba à genoux.

« L'empereur ! murmura-t-il, l'empereur ! celui dont la renommée s'étend aux extrémités les plus reculées de la terre. L'empereur dans ce couvent, sous l'habit d'un novice!

— L'empereur, à qui le dégoût du monde et le mépris des hommes, ont fait chercher le repos au pied des autels; souviens-toi que tu lui dois une place dans tes prières.

— Adieu, maintenant; voici ton cheval qu'on amène ; pars et n'oublie jamais frère Arsène.

— Sire, dit Josef en demeurant à genoux, votre majesté a déjà daigné me combler de bienfaits, et cependant j'ose encore solliciter une grâce de sa bonté.

— Laquelle, mon enfant?

— Si vos mains impériales daignaient me bénir, je sens que cette bénédiction me donnerait la force de devenir digne des bienfaits que j'ai reçus. Elle jetterait sur moi une parcelle du génie que l'univers admire en vous. »

L'empereur ému étendit les mains sur le front du jeune homme...

« Seigneur, dit-il en élevant les yeux au ciel, bénissez cet enfant, conservez-le pur et digne de vous et soutenez le dans les épreuves que lui prépare la vie. »

Josef se releva fièrement.

Puis il baisa la main de l'empereur, s'élança hardiment sur le cheval qu'avait amené le domestique de l'évêque, et manœuvra si fièrement le noble et fougueux coursier, que l'empereur ne pût s'empêcher d'applaudir à la grâce et à l'adresse du hardi cavalier.

Il le salua de la main, et Josef partit au galop.

Talisman joyeux, courrait devant lui en jappant.

§ IV. — A Rome.

Chevaucher sur un beau cheval, posséder un joli chien, sentir sa poche pleine d'or, aller à Rome et pardessus tout se savoir le protégé d'un empereur, de l'empereur Charles-Quint; certes il y avait là de quoi enivrer une tête plus forte que celle d'un enfant de seize ans. Aussi Josef Ribeira fit-il, suivant l'expression espagnole, bouillir sa bourse à si grand feu, que le contenu ne tarda point à s'evaporer et à se dissiper en fumée. Quand il eut vendu son cheval et qu'il se fût embarqué pour l'Italie, à peine lui restait-il une somme suffisante pour gagner Rome; mais que lui importait : une fois dans cette ville ne savait-il pas qu'il y toucherait la pension promise par Charles-Quint.

Josef Ribeira et son ami Talisman firent donc leur entrée dans la capitale du monde chrétien, avec la confiance et la gaieté qui les avaient accompagnés durant la route. Ils s'aimaient plus que jamais et le temps n'avait fait que rendre plus passionnée leur amitié mutuelle.

Si parfois quelque incident venait à les séparer momentanément, soit que Talisman se fût trompé de route en poursuivant quelque oiseau, soit que Ribeira restât trop longtemps à dessiner des ruines antiques, ils se cherchaient l'un l'autre, en proie à une affreuse inquiétude, et se retrouvaient avec des transports de joie. C'étaient des larmes, des cris, des baisers, des reproches, des caresses sans fin. Saint Roch, tout saint qu'il fut, n'avait pas dans son chien un compagnon plus tendre et plus digne de tendresse.

Arrivé à Rome sans qu'il lui restât un maravédis, le premier soin de Josef fut de se rendre, suivant la recommandation de l'empereur Charles-Quint, chez l'ambassadeur d'Espagne pour y toucher un quartier de sa pension. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint jusqu'à don Hières-y-Lopa-y-Dolredo, chacun repoussait le pauvre jeune homme assez mesquinement vêtu d'un habit de voyage usé jusqu'à la corde ; enfin il fallut qu'il se séparât de Talisman qui jetait des cris pour pénétrer jusqu'à son maître dans le palais.

Quand Josef eut exposé sa requête à l'ambassadeur, celui-ci lui dit :

« Misérable escroc, vous arrivez trop tard ! hier encore j'aurais pu être dupe de votre friponnerie, mais sachez que depuis ce matin j'ai reçu la nouvelle de la mort du frère Arsène, père de notre auguste monarque, le roi Philippe. Vous saviez cette mort, vous croyiez que je l'ignorais, et vous vouliez profiter de cette circonstance pour me tromper. Sortez donc de mon palais, et si vous y reparaissez, mes valets vous en chasseront à grands coups de fouet. » Josef sortit en pleurant, non pas sur sa pauvreté qu'il avait oubliée, mais sur la mort de son bienfaiteur.

Après avoir erré quelque temps au hasard dans la ville, tout entier au sentiment de douleur qui le poignait, il s'assit sur une borne et demeura là, plongé dans ses tristes idées, la tête penchée et les yeux obscurcis par des pleurs : peu à peu, à l'idée de la perte de son bienfaiteur vint se joindre le sentiment de l'abandon dans lequel le laissait cette perte. Le voilà seul au monde

---

plantes, et une taille mal dirigée peut exercer sur la prospérité d'un vignoble l'influence la plus funeste.

Ces dispositions reçues en silence, les verres sont promptement vidés. Chacun se conforme avec empressement aux ordres qu'il a reçus. — Ceux-ci attèlent leurs chevaux, ceux-là jouguent leurs bœufs, les journaliers s'arment de leurs pioches, les femmes se chargent de liens de saule, et vous voyez alors défiler l'une à la suite de l'autre les charrues aux essieux criards, les herses, les bandes de journaliers; et ces divers groupes égayent, par d'innocentes plaisanteries ou par des chansons répétées en refrain, le trajet qu'ils ont à parcourir pour se rendre à leur destination. — Le maître lui-même, un instrument aratoire à la main, suit de près ses gens pour les mettre en train ; puis il va visiter ses charretiers, ses vignerons, et s'assure ainsi de l'exécution parfaite des ordres qu'il a donnés.

Pendant ce temps, la ménagère n'est point restée oisive ; elle a présidé l'alimentation des bestiaux laissés à sa surveillance, fait traire les vaches soigné la laiterie, la basse-cour, et commandé, sans perdre un instant, le menu du prochain repas. — Bientôt, petites filles et petits garçons se réveillent également, et, semblables à une couvée de jeunes oiseaux, à peine ont-ils les yeux ouverts, qu'ils réclament déjà leur pitance .... Aussi voyez les belles tartines de beurre bien frais, les délicieuses jattes de lait que cette tendre mère a préparées d'avance et qu'elle distribue aussitôt, pour faire taire les clameurs qui surgissent de toutes parts. Grâce à ce puissant auxiliaire et à la patience angélique dont le créateur a si richement doté le cœur d'une mère, elle peut entreprendre et mener à bonne fin la toilette de sa famille, non que cette opération ne soit souvent interrompue par la pétulance de ces bambins aux joues rebondies et vermeilles.

C'est ainsi que dans une ferme chacun a ses attributions ; au mari, les affaires, la direction des biens, l'alimentation des bêtes de somme ; — à la femme, l'entretien de la famille, les soins du ménage et la basse-cour. — Et c'est dans les occupations que nous venons de retracer que s'écoulent les premières heures du jour.

Mais entendez vous cette musique !... Ces sons agrestes, auxquels répondent les mugissemens des bêtes à cornes, produisent une harmonie qui n'est pas sans charme. C'est le ranz des vaches, dont vous avez pu entendre parler, mes amis, mais que vous ne connaissiez sans doute pas encore. — A cette symphonie qu'exécute le bouvier sur une longue trompe d'écorce de cerisier, vous voyez sortir de toutes les maisons et accourir en bondissant les vaches qui doivent aller au paturage pendant la fraîcheur du matin, et en tête desquelles s'avance avec gravité le taureau, à l'œil farouche et aux cornes courtes et pointues. — Bientôt le berger réunit de même, au sons d'un cornet à bouquin, l'armée bêlante que maintiennent en ordre

dans un pays qui n'est pas le sien et dont il ne parle même pas la langue. Personne ne le connaît au milieu de cette ville inconnue, et il ne lui reste plus un seul appui sur la terre.

Tandis qu'il se livrait ainsi au désespoir il sentit des lèvres tièdes qui effleuraient doucement sa main. C'était Talisman qui venait poser sa tête sur les genoux de son maître et qui, triste de sa tristesse, s'efforçait de le consoler à sa manière.

— Mon pauvre Talisman, dit le jeune homme, qu'allons-nous devenir, nous n'avons même pas de pain pour notre dîner d'aujourd'hui ?

Talisman tenait fixés sur son maître ses yeux pétillans d'intelligence et parut le comprendre, car il répondit à la plainte de Josef par un petit murmure plaintif. Puis il tourna la tête autour de lui, et regarda comme pour chercher un expédient. Il ne tarda point à apercevoir un vieillard que suivaient deux valets et que sa robe de pourpre annonçait être un cardinal. Sans se laisser intimider par le rang du prince de l'Eglise, il alla droit à lui, et parvint à fixer son attention au moyen de sauts et de cabrioles d'une légèreté fantastique. Après quoi, il prit doucement dans sa gueule un pan de la robe du cardinal et l'attira avec mille manières plaisantes jusqu'à la boutique voisine d'un boulanger. Le cardinal émerveillé donna au chien un des plus gros pains de l'étalage. L'animal, sans hésiter, le prit délicatement dans sa gueule et alla le déposer sur les genoux de son maître, puis il s'assit devant lui comme pour attendre sa part.

Cette scène intéressait beaucoup le prince de l'Eglise, qui précisément était originaire d'Espagne. Il aborda Josef et l'interrogea : les réponses naïves du jeune homme plurent à son éminence don Gieronimo, et il proposa au pauvre abandonné de le faire entrer à son service. Ribeira accepta avec reconnaissance, mais en stipulant toutefois qu'il ne se séparerait point de Talisman.

« Soit, reprit le cardinal, je prends aussi le chien à mon service. »

Et il les emmena tous les deux.

Josef Ribeira, par son intelligence, sa gaîté et la douceur de son caractère, n'eût pas grand peine à se gagner la bienveillance de son maître, qui le fit admettre parmi les élèves de Michel-Ange Caravage. Par malheur, il n'en fut pas de même de Talisman. Il ne tarda point à devenir dans tout le palais un objet d'aversion. Obligé souvent de rester sans son maître, il se livrait aux équipées les plus extravagantes, brisait les vases précieux, ne respectait pas même les appartemens du cardinal, et déchirait à belles dents les plus riches tapis. Les réprimandes et les coups n'y faisaient rien ; souple et docile en présence de Josef, il devenait en son absence un vrai démon incarné. Enfin, un jour il mit le comble à ses méfaits en étranglant, sur les genoux même du prince de l'Eglise, une perruche que ce dernier aimait passionnément.

De pareils excès n'étaient pas supportables et le cardinal signifia à son page qu'il eût à se défaire de son chien sur le champ. Ne pas obéir à cet ordre, c'était retomber dans la misère, c'était renoncer aux leçons de Caravage, c'était voir se fermer, encore une fois et pour toujours peut-être, la carrière artistique. Ribeira eût le douloureux courage d'obéir.

Il alla trouver une vieille femme qu'il connaissait dans un quartier éloigné, lui confia Talisman et convint avec elle qu'elle en prendrait soin et le retiendrait chez elle, en échange d'un salaire qui fut fixé et que Josef devait payer sur ses gages. Ces conditions arrêtées, il baisa tendrement le chien et revint au palais, le cœur plein de tristesse.

Quelques heures après, il entendit un grand bruit dans la cour, on jetait des cris perçans, et des aboiemens furieux se mêlaient à des plaintes et à des invectives. Accouru sur les lieux où se passait la scène, Josef reconnut Talisman ; il se débattait bravement contre les valets qui lui barraient le passage à grands coups de fouets. L'un d'eux, mordu à la jambe et mis hors de combat, gisait à terre et cherchait à étancher le sang qui coulait de sa blessure ; un autre portait imprimées sur son visage même les dents du chien, et un troisième, saisi à la gorge, allait tomber étranglé. A la vue de son maître, Talisman oublia tout, combats, colère, coups, ennemis, il vint se blottir à ses pieds qu'il lécha tendrement et jeta de petits cris, comme pour lui reprocher d'avoir pu l'abandonner.

Josef, en présence de tant de dévouement, ne se sentit même pas la force de gronder Talisman.

Mais il n'en était pas de même des domestiques et de l'intendant du cardinal. Celui-ci donna l'ordre de tuer sur le champ un chien aussi dangereux.

« Jamais ! jamais ! s'écria Josef en se mettant au-devant de Talisman.

— Vous résistez aux ordres de votre maître ? demanda l'intendant.

— Eh ! bien, je n'ai plus de maître, reprit Ribeira ; plutôt la pauvreté, plutôt la faim que l'ingratitude. Vous n'aurez rien à redouter désormais de mon chien, car nous allons tous les deux quitter ce palais. »

Il monta dans sa chambrette, quitta la riche livrée qu'il portait, reprit ses humbles vêtemens de voyage et sortit emmenant avec

---

ses chiens fidèles, aides-de-camp aux poils longs et rudes. — Ce troupeau nombreux se rend sur les coteaux couverts d'herbes aromatiques pour y passer la journée entière..

Mais huit heures ont sonné. — Le maître, ses valets de labour et leur attelage rentrent au logis. Aussitôt le dîner est servi. — Quoi, le dîner à huit heures du matin ? Cela vous surprend, mes amis, qui vous levez seulement alors ; mais songez que ces braves gens ont déjà l'appétit admirablement ouvert par six grandes heures de travail qu'ils viennent de terminer, et par l'air frais du matin.

Le chef de famille embrasse ses enfans qu'il n'a point encore vus, s'informe de tout ce qui s'est passé pendant son absence, puis, entouré des siens et de ses domestiques, il se découvre avec recueillement pour prier le Seigneur de bénir la nourriture qu'ils vont prendre, et cette courte prière dite avec onction, est répétée à voix basse par tous les assistans. — Ce pieux devoir accompli, le fermier prend sa place au haut bout de la table et chacun, à son exemple, vient y occuper le rang qui lui appartient. — Ici point de ces repas bruyans que la conversation prolonge des heures entières, car de nouveaux travaux attendent déjà ces infatigables travailleurs.

Sur un signe du premier valet, toute la domesticité est obligée de se lever, qu'elle ait ou non fini son repas. Les uns passent aux écuries, les autres emportent dans de grands paniers la nourriture des journaliers qui sont restés dans les champs et auxquels ils se joignent jusqu'au déclin du jour.

Les enfans s'emparent alors de leur père, et par leurs caresses, leur empressement, ils lui témoignent combien ils savent apprécier le peu d'instans qu'il peut leur consacrer. Aussi se rend-il aux écuries pour faire soigner les attelages qui dans l'après-midi reprendront le labour, tous l'accompagnent sans exception. — C'est là que chacun de ces enfans compte un favori. — L'aîné des fils a voué toute son affection au cheval sur lequel le père le placé parfois pour rentrer le soir au logis. — Le plus jeune a jeté son dévolu sur une poulinne qu'il voit élever pour en faire sa monture. — Cette petite fille a choisi un agneau qu'elle soigne avec une tendresse maternelle. — Cette autre consacre tous ses loisirs à une belle génisse qu'elle nourrit en partie de l'herbe que ses petites mains vont recueillir dans les champs. Et ces affections sont souvent une cause d'embarras pour le père, car ces enfans, entre lesquels ne règne nul sentiment de jalousie personnelle, voudraient chacun qu'il témoignât une attention particulière à l'objet de leur prédilection. Il faut aller ensuite au verger, au jardin, admirer les travaux de la naissante colonie agricole dont chaque membre possède un petit coin de terre qu'il cultive et dont il récolte les fruits. — C'est ainsi que ces bons parens savent alimenter, développer l'activité de leurs enfans et diri-

lui Talisman, qui passa avec fierté au milieu des domestiques et leur montra en menaçant la triple rangée de ses dents blanches.

Maître de sa personne, Ribeira résolut d'aller visiter Naples et partit en effet pour cette ville. Il gagna sa vie, chemin faisant, en peignant des portraits qu'on lui payait un écu romain. Quand il arriva au but de son voyage, la fatigue et les privations qu'il avait supportées le firent tomber gravement malade. Des passans, appelés par les cris de Talisman, trouvèrent un matin le pauvre garçon évanoui sur la voie publique et le portèrent dans un hôpital.

Talisman, comme vous le comprenez, ne fut point admis à suivre son maître. Soit qu'il se souvînt de la sévère leçon qu'il avait reçue chez le cardinal, soit qu'il devinât la gravité de sa position, il n'eut point recours à la violence pour entrer. Assis sur le seuil de la maison de charité, triste, refusant la nourriture qu'on lui offrait, il prodiguait les plus humbles caresses aux religieuses, quand une d'elles venait par hasard à sortir. A la fin, elles prirent pitié de lui, et le laissèrent, un matin, se glisser à travers la porte entr'ouverte. Il profita de cette faveur avec une réserve extrême, rampa plutôt qu'il ne marcha et prit soin d'éviter les regards. Ce fut en allant par dessous les lits qu'il arriva jusqu'à son maître. Il avait bonne envie de sauter sur le grabat, mais un regard d'une sœur réprima ce désir; il se contenta de se lever sur ses pattes de derrière et d'approcher son gros museau du visage pâle et fiévreux de son maître. Je vous laisse à penser la joie de ce dernier, et les transports auxquels il se livra.

Talisman, comme s'il eût compris que ces émotions pouvaient être nuisibles au malade, se glissa sous le lit et désormais ne bougea plus de cette place.

Il était toujours là, épiant un mouvement, un geste qui l'appelât, et aussitôt il sortait sa tête et venait lécher la main qui s'étendait vers lui. Quant aux employés de l'hospice et aux religieuses, il se montrait pour eux d'une docilité et d'une prévenance sans exemple. Il inventa mille singeries qui finirent par lui gagner l'affection générale de la maison : il ne se prévalut pas de cette faveur et en usa si sobrement que les médecins eux-mêmes finirent par tolérer sa présence illicite.

Enfin la convalescence commença pour Ribeira, et un matin il put quitter sa couche et aller s'asseoir dans le jardin au tiède soleil du printemps. Talisman se coucha, présenta son corps soyeux à la tête de Josef en guise d'oreiller, et se mit à lécher doucement le front que la fièvre avait si douloureusement blêmi.

—Le groupe charmant que cela ferait dans un tableau! dit un des médecins qui vint à passer.

Ribeira entendit ces paroles, et le soir même il traça, de la scène de la veille, une esquisse qu'il présenta le lendemain au médecin, quand ce dernier fit sa visite.

— Mon ami, dit le docteur après avoir quelque temps considéré en silence l'ébauche, vous allez venir passer chez moi le temps de votre convalescence; vous y peindrez pendant ce temps le tableau dont voici la première pensée.

Le soir même Joseph Ribeira se trouva installé dans une jolie petite chambrette bien commode et voisine d'un atelier dont les fenêtres ouvraient sur un magnifique jardin.

Talisman, qui parut fort satisfait de ce changement de demeure, établit son domicile sur une belle peau de tigre qui servait de tapis de pied au lit de son maître.

(*La fin au prochain Numéro.*)

S. HENRY BERTHOUD.

MONSIEUR DOUCET.

FABLE.

Un descendant de Rominagrobis,
Indigne de son origine,
(Car un chat dégénère aussi bien qu'un marquis)
S'était logé dans la cuisine
D'une bourgeoise de Paris.

Mais comme il n'était bon qu'à courir la gouttière,
Qu'à faire le gros dos près de la cuisinière ;
Que boire, manger et dormir,
Se prélasser, se divertir,
Paraissait son unique affaire;
Que sous sa dent jamais souris ni rats
N'avaient éprouvé le trépas;
Bref, qu'il vivait en grand vicaire,
Lasse enfin de nourrir un pareil fainéant,
La dame du logis, en un jour de colère,
(Doucet avait tâté d'un perdreau succulent)
Résolut d'envoyer notre maître gourmand
Rejoindre son père et sa mère.

Voilà donc notre chat, dans un sac enfermé,
Ayant pour collier une pierre,
Par la main d'un valet, au meurtre accoutumé,
Précipité dans la rivière.

---

ger leurs goûts vers la noble carrière qu'ils doivent embrasser un jour. Mais quelque bonheur qu'éprouve le père à voir folâtrer ce jeune essaim brillant de santé, il faut interrompre ce petit cours d'économie rurale, car la présence du maître est toujours nécessaire au dehors. Le fermier ramène donc sa famille sous l'aile maternelle, pour rejoindre ses gens, visiter ses domaines et s'assurer des travaux qu'il importe le plus d'exécuter dès le lendemain.

De midi jusqu'au soir le travail des champs recommence de plus belle, et ce n'est que lorsque le soleil est près du terme de sa course, que les servantes s'empressent de rentrer au logis, où les hôtes de la basse-cour ont besoin de leur assistance : poules, oies et canards; moutons et porcs; chèvres et vaches.

Ne croyez pas que toutes ces bêtes soient insensibles aux soins dont elles sont l'objet! Je vais à cet égard vous citer deux faits qui prouvent que les chevaux surtout savent parfaitement reconnaître ceux qui les aiment et qu'ils en conservent un long souvenir.

J'avais une jument noire que mon fils affectionnait particulièrement, aussi chaque fois qu'il m'accompagnait aux écuries, il avait grand soin de se faire donner une forte tranche de pain saupoudrée de sel. —Charlotte, c'est ainsi que se nommait cette jument, trouvait cette friandise parfaitement de son goût, aussi, quoique vive comme du salpêtre, elle se prêtait admirablement à toutes les petites fantaisies de mon fils qui placé sur son dos, la faisait avancer, reculer, et se servait de ses petits talons pour imiter l'action de l'éperon. Or, un jour, tous mes chevaux étant comme d'habitude allés en pleine liberté s'abreuver à la rivière qui coule devant ma ferme, mon fils traversait la cour pour me rejoindre, lorsque cette jument arrive bride abattue dans la direction que suivait mon petit Jules. Jugez de ce que je dus souffrir, car j'étais convaincu que rien ne pouvait sauver mon enfant. Mais cette bête apercevant son petit bienfaiteur, et sentant en même temps qu'il lui était impossible de s'arrêter à temps, se dressa subitement sur ses jambes de derrière, et d'un bond formidable, sauta par dessus mon fils. Puis ralentissant petit à petit la rapidité de sa course, elle fit deux ou trois fois le tour de la cour, en hénissant, et en portant fièrement sa queue au vent, comme si elle avait voulu dire : « Eh bien, n'ai-je pas bien fait. » Aussi une double ration d'avoine, du pain, du sel, du sucre même et des caresses à n'en pas finir, vinrent prouver à cette bonne Charlotte que son action était justement appréciée par tous.

Voilà le premier fait, passons à l'autre.

Un cheval que j'avais vendu à un marchand de grains d'un village voisin, avait à plusieurs reprises témoigné des velléités de retourner à son ancien domicile, ce qui forçait son nouveau maître d'éviter soigneusement de passer dans le voisinage de ma ferme. Mais après

Ainsi mourut Doucet. La dame cependant
Se repentit bientôt de sa dure sentence :
Le peuple au nez pointu qu'effrayait la présence
De ce chat, bien qu'il eût le cœur très peu vaillant,
Dès qu'il n'existe plus revient tout à l'instant,
Et de recommencer sa danse.

Malgré piéges, poisons, par les petits voleurs
Rien n'était respecté. Dans leur noire malice
Ils rongeaient la tenture, entamaient les douceurs,
Portaient la famine à l'office,
Tant que la pauvre vieille, ainsi mise au supplice,
A la mort de Doucet longtemps donna des pleurs.

Bonne ou mauvaise la Justice,
Tient en respect les malfaiteurs.

L. AUQUIER.

HISTORIETTE CHINOISE.

Chi-Houang-Ti, souverain du *Céleste Empire*, c'est à dire de la Chine, était dans sa jeunesse passionné et colère : voici comment un vieux mandarin, son conseiller et ministre, le corrigea de ces terribles défauts.

Ce prince possédait un cheval tartare de la plus grande beauté, qu'il aimait par dessus tout, et qu'il n'aurait pas donné pour le plus bel éléphant blanc du royaume de Siam ; eh bien ! presque subitement ce magnifique animal mourut. On attribua ce malheur à la négligence d'un palfrenier du palais.

Le jeune monarque Chinois en fut tellement irrité, qu'à l'ouïe de la nouvelle il courut sur cet homme en saisissant une lance, dont il allait le percer.

Effrayé de cette violence, le mandarin Jent-Tsé détourna le coup, et dit à Chi-Houang-Ti :

« Mon divin maître, cet esclave va perdre la vie sans connaître le crime qu'il a fait ; je vais l'en instruire, et je me charge de son supplice. »

Alors, le ministre prenant la lance et la dirigeant sur la poitrine du mauvais serviteur : « Malheureux ! lui dit-il, écoute la liste des crimes que tu as commis. Premièrement tu as laissé mourir un cheval que ton maître t'avait confié ; ensuite tu es cause que notre auguste monarque est entré dans une si grande colère qu'il a voulu te tuer de sa propre main, et se souiller du sang d'un misérable tel que toi ; mais voici le plus grand de tes forfaits : — Tu es cause que mon prince a pensé se déshonorer chez les peuples et chez les rois, quand on aurait appris qu'il avait tué un de ses sujets pour un cheval !... Vois, infâme, si tu mérites la pitié !...

« Assez, assez, mandarin, s'écria le monarque cachant son trouble ; qu'on le laisse aller, je lui pardonne sa faute. »

C'est ainsi que par son admirable prudence, le sage mandarin sut arracher le malheureux à une mort certaine, en même temps qu'il donnait au jeune et fougueux despote une leçon indirecte de clémence et d'humanité si juste et si sévère qu'il s'en souvint toute sa vie. — Et qu'on dise maintenant que les Chinois n'ont pas d'esprit?

(*Imité du chinois*).

HAUTE LITTÉRATURE.

LA JEUNE SIBÉRIENNE.

(*Suite*).

Le lendemain à son réveil la fatigue de la première marche qu'elle eût jamais faite se faisait vivement sentir. En sortant de l'isba (1), où elle avait passé la nuit, Prascovie eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. Après avoir dépassé quelques maisons elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur un cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille, ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. « Si vous voyagez de cette manière, s'écria t-il, vous n'i- » rez pas loin, et vous feriez peut-être mieux de retourner chez » vous. »

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite, et, lorsque dans son indécision elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras. Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginée que la ville de Kiew, fameuse dans la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y

(1) Maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre, dont un énorme poêle occupe une partie. Quoique l'isba réponde à peu près au mot de *chaumière*, il n'entraine point cependant l'idée de misère

---

plusieurs mois, il pensa que sa bête devait avoir oublié ceux qui jadis l'avaient nourrie, et avec un chargement de blé, il se dirigea vers la ville. Le cheval marchait tranquillement sans paraître prêter la moindre attention aux lieux qu'il traversait; et le maître se disait : maintenant je ne ferai plus un long détour, je pourrai suivre ma route ordinaire. Mais au moment où l'équipage parvint au chemin conduisant à ma ferme, le cheval le prit et partit au galop.

Le malheureux, entraîné avec la rapidité de l'éclair, cahotté à perdre la respiration, se cramponnait à ses sacs de blé pour résister aux chocs effrayans qu'éprouvait la charrette dans les ornières que le cheval ne se donnait point la peine d'éviter. Il croyait à chaque instant voir son véhicule se rompre en mille pièces et lui lancé au loin dans quelque fossé ou bien sur les tas de pierres. Plus il criait, plus le cheval précipitait sa course. C'est de la sorte que ce particulier, bon gré malgré, vint me rendre visite et manqua son marché, ce qui augmentait encore sa mauvaise humeur.

Mais revenons à notre sujet. Lorsque du haut de l'église du village, la cloche en sonnant l'angélus, annonce l'approche de la nuit, alors maître, valets, journaliers, tous reprennent gaiment le chemin de la maison, car chacun a dignement rempli son devoir. — Sans perdre un instant on s'occupe à nétoyer, fourrager et abreuver le bétail; le souper composé de soupe, laitage, salade et pommes de terre est déjà servi. — Après ce repas, dont le cérémonial est le même que celui du dîner, vous croyez peut-être que la journée est terminée ? mais il n'est que sept heures et demie, et il reste encore deux bonnes heures à utiliser. — Alors les servantes ainsi que la maîtresse du logis se mettent à leurs rouets pour filer le chanvre, le lin, tandis que le fermier et les valets s'occupent de la réparation des instrumens aratoires, de celle des harnais, de la préparation des semences, et achevent de casser les noix pour en extraire les quartiers que l'on convertit en huile. — Pendant cette veillée, des chansons répétées en chœur, des contes effrayans ou des historiettes plaisantes, empêchent le souci de gagner ces braves gens harassées par seize heures de travail. Aussi lorsque dix heures sonnent, chacun de se rendre dans les bâtimens que nous avons décrits dans notre premier entretien, et de se mettre au lit pour se préparer aux travaux du lendemain.

Eh bien, mes amis, n'avais-je pas raison de vous dire que la vie des champs est une vie rude et laborieuse. — Certes elle vous semblerait au-dessus de vos forces, à vous habitans des villes. Cependant elle a tant de charmes que l'homme qui s'y est rompu dès ses premières années, loin d'ambitionner la mollesse de la vie citadine, ne saurait goûter le bonheur qu'au sein de cette activité continuelle.

WOHLFART, ancien cultivateur.

faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passans celui de Kiew, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois, entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un kibick qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent qu'elle plaisantait. « Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous voudrez, ils conduisent tous également à Kiew, à Paris et à Rome. » Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien. Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé et qui se confondaient dans sa mémoire. Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité; mais, dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait souvent pour une aventurière de mauvaises mœurs, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagrémens pendant son voyage.

(Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails de cette longue et pénible odyssée de notre héroïne : six à huit cents lieues faites en grande partie à pied, à travers un pays sans physionomie, avec des incidens à peu près les mêmes; une tempête si terrible qu'un nouveau déluge semble fondre sur la terre, que les éclairs embrâsent le ciel, que la foudre éclate incessante, que les plus gros arbres de la forêt où elle s'est réfugiée sont déracinés à ses yeux; les insultes d'enfans grossiers qui se renouvellent plusieurs fois et qui se changent en louanges et en bénédictions à la vue du passeport dans lequel elle est appelée fille *de capitaine*; de bons et de mauvais gîtes; des marches harrassantes; des chemins horribles; enfin sa fermeté, son courage, sa confiance au tout-puissant et au motif sacré qui la dirige, tel en est le résumé.)

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue par sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé et de très mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dons l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées : à la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait comme à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence : « D'où venez-vous? lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

— Oh ! oh ! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre vingts kopecks en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens ! s'écria la vieille, tu mens ! on ne se met pas en route, pour aller si loin, avec si peu d'argent ! » La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre vingts kopecks, disait-elle, c'est probable, vraiment ! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit (1), laissant en bas à leur portée ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent, et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations (2). J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de tems en tems n'étaient pas fait pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient ces misérables; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instans de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière : on examina le sac du passeport; on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux coupie, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent long-tems éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi (3), dont elle lui servit une bonne portion : pendant ce tems le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas (4), et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent, que parcequ'ils l'avaient

(1) Les poêles russes sont très grands, et les paysans, n'ayant point de lit dans ce pays, couchent tout habillés, soit sur les bancs qui regnent dans toute l'enceinte de leur cabane, soit sur le poêle, qui est la place la plus spacieuse et en même temps la plus chaude.

(2) Les monnaies d'or et d'argent étant très rares en Russie, on ne s'y sert ordinairement que de monnaie de cuivre ou kopeks, dont 100 font un rouble en papier, et d'assignations. Ces assignations sont des billets de 5, 10, 25, 50 et 100 roubles, qui, avec les kopeks, sont les seuls signes monétaires d'un usage habituelr

(3) Soupe russe faite avec des choux aigres et de la viande salée.

(4) Petite bière faite avec de la farine de seigle

mal à propos soupçonnée d'être un mauvais sujet; mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des brigands. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remerciemens, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de leur maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même, en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Ses hôtes en avaient ajouté quarante.

Prascovie aimait à redire cette aventure, comme une preuve évidente de la protection de la Providence, qui avait changé tout à coup le cœur de ces malhonnêtes gens. Quelque temps après elle courut un danger d'une autre espèce, et qui l'effraya beaucoup. Comme elle avait un jour une longue traite à faire, elle partit à deux heures du matin de la station où elle avait couché. Au moment de sortir du village, elle fut attaquée par une troupe de dogues sauvages qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. « Je pensais, disait-elle, que celui qui m'avait sauvée de l'orage et des voleurs, me préserverait aussi de ce nouveau danger. » Les dogues ne lui firent aucun mal; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait. Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village, par la neige qui était tombée en si grande abondance que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent, et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes qui périraient infailliblement égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige, et fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisait des provisions à Ekatherinembourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid devint si violent pendant la quatrième journée que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse transie n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le kharstma, auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige en prenant le plus grand soin d'elle, mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres du kharstma ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée. Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekatherinembourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui, dans le pays, ne coûte que cinq roubles : malheureusement il ne s'en trouva point à vendre; aucun des habitans de cette maison isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer.

Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. « Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste. » Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans russes veulent savoir leur compte et se laissent difficilement tromper. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, et, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très heureusement et très vite à Ekatherinembourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

(Arrivée à Ekatherinembourg, Prascovie, dont la bonne hôtesse prit grand'pitié, car elle la savait sans argent ni protection, fut adressée à quelques dames pieuses et charitables de la ville. Elle fait rencontre à l'église de madame Milin, qui, au récit naïf de son projet, éprouve pour l'admirable enfant la plus vive sympathie : elle l'attire chez elle et la force d'y séjourner jusqu'au printems pour rétablir une santé délabrée. Notre héroïne met à profit ce rude hiver; son instruction avait été complètement négligée. Elle apprend à lire et à écrire, et se trouverait bien heureuse n'était la pensée de ses pauvres parens exilés. Aussi, la belle saison de retour, elle veut reprendre son voyage. Madame Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, n'ose pas l'en détourner, et après avoir pourvu à ses besoins de route, elle arrête pour elle une place sur un bateau de transport, et la met sous la protection d'un *starost* (maire de village), accoutumé au voyage difficile de Nijeni. Navigation jusqu'au Tobol; passage des monts Ourals, d'où l'on s'embarque sur les rivières intérieures; maladie de son protecteur, ce qui la laisse de nouveau dans l'isolement. Continuation de sa route; cruel incident au confluent de l'Oca et de la Volga : Une affreuse bourasque effraie les chevaux qui traînent le bateau et brise le gouvernail; trois passagers au nombre desquels se trouvait Prascovie sont renversés dans le fleuve. Retirée aussitôt, la jeune fille ne fut point blessée, mais la honte qu'elle éprouvait de changer de vêtement devant tant de monde fit qu'elle les laissa sécher sur elle, et gagna ainsi un rhume obstiné, fatal à sa constitution).

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une chapelle et un couvent de Bernardines situés sur une éminence. Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans la chapelle, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des filles saintes qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bonne augure. « Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, n'ayant plus d'autre occupation que celle de remercier la Providence de ses faveurs. »

Lorsqu'elle sortit de la chapelle le soleil se couchait : elle s'arrêta quelque tems sous la porte, frappée de la belle vue qui se présentait à ses regards. La ville de Nijeni Novogorod, située au confluent de deux grands fleuves, l'Oca et le Volga, offre, du point où elle se trouvait, un des plus beaux sites que l'on puisse

contempler : son étendue lui paraisssait immense, et lui inspirait une espèce de crainte.

En partant d'Ischim, Prascovie ne s'était représentée que les dangers physiques qu'elle pouvait courir : elle était préparée d'avance à braver la faim et les froids les plus rigoureux, la mort elle-même : mais, depuis que la société commençait à lui être connue, elle entrevoyait des obstacles d'un autre genre, contre lesquels tout son courage ne pouvait la soutenir. Après avoir échappé au désert, elle pressentait cette affreuse solitude des grandes villes où le pauvre est seul au milieu de la foule, et où, comme par un horrible enchantement, il ne voit autour de lui que des yeux qui ne regardent pas, et des oreilles sourdes à ses plaintes.

Depuis qu'elle avait connu les dames d'Ekatherinembourg, un nouveau sentiment des bienséances et un peu d'orgueil, peut être, lui rendaient plus pénibles les démarches auxquelles l'obligeait sa situation. « Hélas, disait-elle, où trouverai-je des amies comme celles que j'ai quittées ! Me voilà maintenant à plus de mille verstes d'elles ! Que deviendrai-je en arrivant à Pétersbourg lorsque j'approcherai du palais impérial, moi qui tremble de me présenter ici dans une misérable auberge ? »

Ces réflexions s'offrirent avec tant de force à son esprit, que, pour la première fois, un profond découragement s'empara d'elle, et lui arracha des larmes, Le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Mais bientôt elle se reprocha sa faiblesse et son manque de confiance en Dieu. Elle en demanda pardon à son ange gardien : « Et ce fut lui, sans doute, disait-elle en parlant de cette circonstance de sa vie, qui m'inspira la pensée de rentrer dans la chapelle pour demander à Dieu le courage que j'avais perdu. »

En effet, elle rentra précipitamment pour implorer le secours du ciel. Une tourière se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer : frappée du mouvement subit de la jeune étrangère qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église. Prascovie, un peu déconcertée, lui raconta naïvement la cause de sa brusque rentrée dans le temple, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres. La portière lui répondit qu'on ne logeait pas les étrangers dans le couvent, mais que madame l'abbesse pourrait lui donner quelques secours. « Je n'en demande pas d'autre qu'un asile pour cette nuit, répliqua Prascovie en montrant une bourse qui contenait quelque argent. Des dames charitables m'ont donné les moyens de me passer d'aumônes pour quelque temps, et je ne demande que la protection du couvent pour cette nuit. Demain je continuerai ma route. »

La tourière consentit à la conduire chez l'abbesse. La respectable supérieure était en prières, lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte et se mit à genoux ; Prascovie l'imita et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable. Lorsque celle-ci eût fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé. Bientôt entourée de plusieurs Bernardines amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité, et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient, et leur inspira le plus vif intérêt. On la combla de caressses et de soins ; l'abbesse la logea dans son apppartement, et forma dès-lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre ses novices.

Prrscovie consentit à demeurer quelques jours à Nijeni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou ; mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Depuis sa chute dans le Volga, elle avait une toux profonde qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant, quoique les médecins eux-mêmes desespérassent de sa vie, ellle n'eut jamais aucune inquiétude. « Je ne crois point, disait-elle, que mon heure soit encore venue, et j'espère que Dieu me permettra d'achever mon entreprise. »

Elle se remit en effet, quoique très lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit donc obligée d'attendre le traînage pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires. Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent, avec une assiduité qui retarda peut être son rétablissement, et elle se perfectionna dans ses études. Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et de ses inférieures qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplit un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour Moscou, en traîneau couvert, avec des voyageurs qui faisaient la même route. L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, mademoiselle de S***, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras et sans accident. Mademoiselle de S*** eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Pétersboueg.

Elle partit avec un marchand et sa femme qui voyageaint avec leurs propres chevaux et qui demeurèrent vingt jours en chemin. Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekatherinembourg, elle en reçut une de mademoiselle de S*** pour madame la princesse de T***, personne respectable et très âgée. Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

(*La fin à un prochain numéro*).

XAVIER DE MAISTRE.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, l'élection de M. Giraud, nommé à la place de M. Siméon, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques est approuvée.

— On parle de vingt-quatre bourses destinées, cette année, à l'Ecole Polytechnique, savoir : huit ressortant du ministère de l'intérieur ; quatre du ministère de la marine, et douze du ministère de la guerre.

— M. Damiron est appelé à la chaire de Philosophie qu'occupait M. Jouffroy à la Sorbonne.

— Arrêté ministériel qui accorde un congé à M. Franck, professeur au collége Charlemagne ; autre qui nomme censeur provisoire du collége royal d'Auch, M. Dubur, uet, aumônier principal à Sarlat.

— M. Boque est autorisé à s'établir en qualité de maître de pension à Cette (Hérault) ; M. Lille à Marcial, et M. Rocou à Marseille.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 21. Paraissant tous les Samedis. AVRIL 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN JEUNE CHIEN ET UN JEUNE GARÇON.

§ V et dernier.— Dénoument.

Dans sa nouvelle demeure et chez le protecteur qui l'avait accueilli, Josef Ribeira était, suivant l'expression de Dante, passé de l'hiver au printemps, de l'enfer au paradis. Non seulement il recouvrait tout à fait la santé, au milieu des joies ineffables et mystérieuses de la convalescence, mais encore il se livrait tout entier à l'étude de son art : débarrassé des liens du besoin, il marchait à grands pas dans la carrière du talent.

Du sujet qne lui avait indiqué le médecin, il fit un saint Roch endormi. Quand ce tableau important fut terminé, il le plaça au balcon de son atelier, afin que l'ardeur du soleil en fit sécher et solidifier la peinture.

Une demi heure après, il entendit sous ses fenêtres un grand bruit; il s'avança pour connaître la cause de ce tumulte ; une foule immense rassemblée devant son tableau le contemplait avec admiration et exprimait son enthousiasme par des cris et par des applaudissemens. Jugez du bonheur qu'éprouvait l'artiste si longtemps méconnu, en entendant tout un peuple attester le génie du pauvre jeune homme, qui naguère ne trouvait pas à échanger une de ses toiles contre un morceau de pain.

Le nombre des spectateurs s'accrut à un tel point et la rumeur prit un caractère si tumultueux, qu'à la petite cour Espagnole qui gouvernait alors Naples, on crut qu'un nouveau Mazaniello haranguait le peuple et l'excitait à la révolte. Le vice-roi sortit même en armes à la tête de ses troupes; mais il ne tarda point à sourire de ses craintes qu'il oublia lorsqu'il en connut le motif. Et après avoir admiré le tableau qui les avait fait naître, sa joie fut grande quand il apprit que le jeune peintre était un espagnol et son compatriote. Il le nomma aussitôt son peintre particulier avec une riche pension et lui offrit un appartement dans son propre palais.

« Monseigneur, répondit respectueusement Ribeira, un protecteur m'a recueilli chez lui quand j'étais pauvre et inconnu; daignez me permettre de rester près de lui maintenant que la fortune et la renommée m'arrivent. Il a pris sa part de ma misère, laissez-moi lui donner sa part de mon bonheur.

— Je serais injuste de séparer deux cœurs si nobles, répondit le vice-roi. Je vous ai nommé mon peintre, je le nomme mon médecin. A ce titre, il a droit aussi à un logement dans mon palais.

Cependant le bruit de la munificence du vice-roi ne tarda point à se répandre parmi la foule. Quand on vit sortir le prince ayant à sa droite le docteur et à sa gauche Josef, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Des jeunes gens s'emparèrent du tableau pour le porter devant le cortège, et ce fut avec une véritable pompe triomphale que Ribeira fit son entrée dans le palais ducal.

Talisman, grave et digne, comme il convient à un épagneul de grand artiste, marcha près de son maître sans affectation comme sans fausse modestie. Il savait que sa beauté entrait pour quelque chose dans le succès du peintre, puisqu'il lui avait servi de modèle; d'ailleurs n'était-il pas son plus ancien et son plus tendre ami ?

A dater de ce jour, la fortune mit autant d'empressement à combler Ribeira de ses faveurs qu'elle s'était tenue jusque là pour lui rigoureuse et avare. Il s'en montra digne par son ardeur au travail et par les grandes choses qu'il produisit.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- AVRIL.

VOYAGE AU GROENLAND.

UN AN DE SÉJOUR CHEZ LES ESQUIMAUX.

La pêche de la baleine qui se faisait exclusivement autrefois dans la mer Glaciale, se fait aujourd'hui avec plus de succès dans la mer du Sud. Cependant chaque année, un certain nombre de navires baleiniers se rendent encore dans les régions glacées du Spitzberg où la pêche est redevenue abondante, depuis que le nombre des pêcheurs y a diminué de cinq sixièmes.

Déterminé par ces considérations, le trois mats baleinier le *Jean-Frédéric* était parti de Granville pour se rendre dans la mer du Spitzberg. On fit d'abord bonne route, mais le 6 juin au matin le vent commença à souffler avec violence, et bientôt le navire fut assailli par une tourmente horrible. A chaque instant les malheureux navigateurs se voyaient sur le point d'être écrasés entre deux éminences de glace, et déjà plusieurs glaçons lancés violemment sur les flancs du navire avaient déterminé des voies d'eau à hauteur de flottaison. Loin de diminuer, la tempête doubla de violence et au plus fort de la tourmente, un affreux craquement se fit entendre, et le grand mât brisé par une rafale tomba avec fracas. Le capitaine Henry grièvement blessé, était étendu sans connaissance; son second avait été tué. On porta le capitaine dans son hamac, puis on en fit autant des autres blessés. Les hommes valides achevèrent de couper le mât à coups de hache, et ils le jetèrent à la mer. Le navire penché sur le côté, se releva aussitôt, et pendant trois jours que dura la tempête, il courut encore mille dangers; mais enfin le calme revint tout à fait.

Le 18 juin, le capitaine put monter sur le pont; on était alors en vue du Groenland, et le navire se trouvait tellement resserré par les glaces, qu'à chaque instant il fallait changer de route pour se frayer un passage. Le 19, le navire se trouva complétement emprisonné dans des masses énormes de glace.

Tout espoir n'était pas perdu, car il arrive souvent qu'un coup de vent disperse au loin les glaces; on attendit donc patiemment pendant un mois, mais vainement. Aux premiers jours d'août la neige commença à tomber avec abondance, et dès lors il fallut songer à hiverner dans ces affreux climats.

« Les régions polaires, dit un voyageur, peuvent seules donner une idée du chaos : on n'y compte que deux saisons, l'hiver et l'été. Il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive

Parmi les œuvres capitales qu'on lui doit à cette époque, on cite particulièrement plusieurs tableaux exécutés pour le couvent de Saint-François-Xavier et de Jesu-Nuovo. Il fit pour la chapelle du Trésor, dans la cathédrale, sous la coupole peinte par Lanfranc, *le Saint-janvier sortant du four*, et enfin, pour les Chartreux, la fameuse *Descente de croix*, le chef-d'œuvre des tableaux que Naples ait conservés du peintre Espagnol. Plusieurs de ses ouvrages se répandirent dans le reste de l'Italie et de l'Europe; mais le plus grand nombre retourna dans sa patrie. Naples était alors une province d'Espagne; tous les grands seigneurs qui s'y rendaient en parties de plaisirs, et le vice-roi, comte de Monterey, qu'il appelait son Mécènes, et Philippe enfin, si passionné pour les beaux arts, comblèrent à l'envi Ribeira de commandes richement rétribuées. L'étudiant déguenillé des rues de Rome devint bientôt le plus opulent, le plus somptueux des artistes, l'égal des grands et des princes. Il ne sortait jamais qu'en carrosse, circonstance qui formait, il y a deux siècles, les limites du luxe et de l'ostentation.

L'on raconte qu'un jour deux officiers de sa nation, infatués des prétendus miracles de l'alchimie, vinrent lui offrir une part dans leur fortune imaginaire s'il voulait avancer les fonds nécessaires aux premières recherches de la pierre philosophale. « Moi aussi je fais de l'or, leur répondit mystérieusement Ribeira, venez demain, je vous montrerai mon secret. »

Fidèles au rendez-vous, les deux alchimistes trouvent le lendemain Ribeira dans son atelier, donnant à un tableau les dernières retouches. Il appelle un domestique et le charge de porter ce tableau chez tel marchand qui lui comptera 400 ducats; puis le domestique revenu et jetant les rouleaux sur la table :

« Messeigneurs, dit le peintre, voilà de l'or de bon aloi sorti de mon creuset ; je n'ai pas besoin d'autre secret pour m'en procurer en abondance. »

L'Académie de Saint-Luc s'empressa de recevoir Ribeira parmi ses membres, et le pape le décora de l'ordre du Christ. Enfin un mariage heureux et brillant vint mettre le comble à tant de félicités. Ce fut encore Talisman qui valut ce dernier bonheur à son maître. Un soir, seul avec son chien, Ribeira se promenait dans une partie écartée du port de Marseille. Il ne tarda point à distinguer sur l'eau, à peu de distance, une gondole dans laquelle se trouvaient quelques personnes et qui revenait vers la ville. En effet, la petite embarcation allait atteindre le bord, lorsque tout à coup elle se heurta brusquement contre un objet caché sous l'eau. Par cette brusque secousse, deux personnes tombèrent à la mer, une jeune fille et un enfant. Plus prompt que l'éclair, l'habile nageur Ribeira se jeta dans les flots et sauva à l'instant la femme, mais l'enfant avait disparu, et, dans le désordre de l'accident, personne ne s'était aperçu du second malheur qui était arrivé. Jugez du désespoir de l'infortunée jeune fille : « Mon frère ! s'écria-t-elle, mon frère ! oh ! rendez-moi mon frère ! »

En ce moment, on entendit un léger bruit dans l'eau... c'était Talisman dont la gueule tenait l'enfant par ses vêtemens. Après avoir sauté sur le rivage, il vint déposer le fardeau aux pieds de son maître. L'enfant qui n'avait même pas compris le péril qu'il courait, tendit les bras à sa sœur pour l'embrasser. Je vous laisse à penser la joie de dona Guiseppa et les caresses dont elle combla Talisman.

Le père des deux personnes qui devaient la vie à Ribeira et à Talisman, vint le lendemain remercier le peintre et lui exprimer sa reconnaissance. Ribeira ne cacha point l'impression qu'avait produite sur lui la beauté de dona Guiseppa, et à trois mois de là, le mariage de Josef et de la jeune fille se célébra avec une pompe dont s'émerveilla toute la ville de Naples. On remarqua parmi les détails de cette fête presque royale et à laquelle assista le vice roi, une petite fille de deux ans qui conduisait en lesse un magnifique chien épagneul pour lequel on avait placé dans l'église, au pied même de la mariée, un coussin de velours cramoisi, bordé de crépines d'or. Le chien s'y blottit paisiblement devant sa nouvelle maîtresse. Quand il sortit, le peuple qui avait appris le courage avec lequel il avait sauvé un enfant, cria :

« Vive le chien.. ! »

Talisman parut sensible à cet honneur rendu à sa bravoure, mais il leva la tête vers son maître, comme pour lui en faire hommage, et lécha doucement la main que Ribeira lui tendit.

Tant de bonheur, tant de gloire devaient exciter la jalousie et faire naître l'envie. De toutes parts les peintres dont Ribeira était venu surpasser et éclipser la renommée se liguèrent contre lui ; de là, ces *fazzioni di pittori*, ces factions de peintres dont l'Italie eût à rougir et qui rabaissèrent l'art jusqu'à l'intrigue, et même jusqu'à l'assassinat.

Toutes les armes étaient bonnes aux *fazzioni* pour en venir à leurs fins : la calomnie et le poignard. Aussi lorsque le pape appela Ribeira à Rome pour y recevoir la commande d'importans travaux, sa femme, le beau-père de l'artiste et le vieux médecin, son ami, se réunirent à ses élèves pour le détourner de ce voyage; mais Ribeira sourit de leurs craintes et partit avec Talisman.

Un soir, il resta fort tard au Vatican, où le pape l'avait retenu plus long-temps que d'habitude. Sa Sainteté, qui savait par

---

chaleur de cet été sans nuit, qui dure un mois en Islande, trois mois au Groenland, cinq mois au Spitzberg, et qui est encore plus long à mesure qu'on approche du pôle. Dans ces intervalles, qui constituent les climats de la zone glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et produit des effets analogues à ceux de la zone équinoxale; mais aussi l'absence de cet astre est en raison inverse: et de là résultent des froids extrêmes. On est cependant dédommagé de son absence par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*.

Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. La mer, qui baigne les rivages, et les baies d'eau douce, provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne, se changent promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent semé dans l'atmosphère et dont les pointes aiguës semblent devoir percer ou écorcher la peau.

Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent ce continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons de la lune ne brillent de temps en temps pour éclairer l'horreur de cette scène de désolation.

L'Esquimau, enveloppé de peaux d'ours ou de veau marin, se renferme dans sa hutte de neige avec ses provisions, qui se gèlent souvent à un tel point qu'il n'y peut toucher qu'avec sa hachette. Dans la rigueur du froid, il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu, le froid diminue; au mois de mai, l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche. La neige cesse de tomber; la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courans; quelquefois, ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes.

Il est des années où les glaces, après avoir à peine commencé à se détacher, se reprennent de nouveau, et ne permettent pas au navigateur retenu par elles de quitter sa position. »

Ce fut là précisément ce qui arriva au *Jean-Frédéric*. Le capitaine, homme de courage et d'expérience, vit tout d'abord le danger de sa situation, et il prit avec calme toutes les mesures nécessaires pour hiverner sous ce ciel d'airain. Fort heureusement, le *Jean-Frédéric* était bien pourvu de vivres; l'eau ne devait pas manquer, puisqu'on pouvait se rendre, de pied ferme, du navire à la terre, et la chasse devait nécessairement procurer à l'équipage des vivres frais.

Vers la fin d'octobre, on commença à voir quelques ours blancs;

la renommée l'histoire de Talisman, avait voulu voir ce chien si justement célèbre et n'avait pas dédaigné de lui offrir, de ses mains augustes, des gimbelettes et de la crême. L'intelligence et la douceur de l'épagneul l'avaient beaucoup amusé.

Au moment du départ, on voulut donner une escorte à Ribeira pour retourner à son logis, mais il dédaigna de pareilles précautions, se contenta d'assurer le ceinturon de son épée et se mit gaîment en route.

Arrivé dans une rue détournée, il trébucha tout à coup et tomba rudement la face contre terre. On avait traîtreusement tendu une corde dans la rue; la violence de la chute fut telle qu'il en perdit quelques instans connaissance et qu'il ne put se défendre contre un homme qui se jeta sur lui le poignard à la main.

Au moment de frapper Ribeira, l'assassin se sentit lui-même saisir à la gorge. C'était Talisman qui venait en aide à son maître. Une lutte terrible s'engagea entre le meurtrier et le chien; le scélérat frappa de trois coups de poignard le noble animal, mais celui-ci ne lâcha point prise et n'en serra que plus étroitement sa mortelle étreinte.

Tous les deux tombèrent bientôt sur le pavé et s'y débattirent long-temps. Enfin, Ribeira, revenu de son court évanouissement, put se relever et venir en aide au fidèle Talisman. Talisman était vainqueur, le spadassin n'existait plus.

Ribeira, sans même songer que son ennemi pouvait n'être point seul, s'empressa de visiter les blessures de Talisman. Hélas ! elles étaient d'une gravité qui ne laissait que peu d'espérances. Il prit dans ses bras le jeune chien et le porta chez un chirurgien célèbre qu'il savait demeurer dans le voisinage.

« Sauvez-le, dit-il en pleurant, sauvez-le, et le plus beau de mes tableaux est à vous ! »

Le chirurgien sonda les plaies de Talisman, soupira et se mit à panser les blessures, mais sans espoir de les voir jamais se cicatriser.

Le lendemain toute la ville de Rome apprit en même temps la faveur dont Sa Sainteté avait comblé Talisman, l'héroisme du brave chien et le péril qu'il courait. Aussitôt chacun voulut avoir des nouvelles du blessé, et la maison où logeait Ribeira fut bientôt entourée d'une foule considérable qui venait protester contre ce lâche crime commis par des misérables envieux, et témoigner sa sympathie pour Talisman qui avait empêché ce crime.

Pendant ce temps là, Talisman étendu sur un coussin et la tête soutenue par son maître lui-même était entouré des médecins les plus célèbres de Rome. Ils étaient venus avec empressement joindre leurs lumières à celles de leur confrère pour tâcher de sauver la vie de l'épagneul.

Tout à coup ce dernier fit un effort, souleva la tête, regarda son maître avec tendresse, lui lécha les mains et retomba.

« Oh ! dit Ribeira le visage baigné de larmes, j'aurais donné ma fortune entière pour le sauver. »

S. HENRY BERTHOUD.

L'OISEAU MOUCHE.

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du son souffle la risée;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre? il est si frêle
Et si leger, qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs,
Et quand il court de tige en tige
Avec son chant et ses couleurs,
Il semble une fleur qui voltige.

On voit faner son vermillon,
Si la main d'un enfant le touche;
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

LÉON GOZLAN.

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

FANNY MOUZEL.

Le département de la Meurthe, formé de l'une des plus importantes parties de l'ancienne province de Lorraine, est sans contredit l'une des plus riches contrées de la France. Pâturages abondans, plaines immenses, couvertes chaque année d'une mer d'épis lourds et dorés dont l'œil cherche vainement la fin de l'horison; gibiers, poissons, fruits, animaux domestiques de toute espèce, forment, pour les habitans de ce beau pays, une source inépuisable de bien-être. Il n'est pas de si pauvre paysan lorrain qui n'ait son *armoire à lard* amplemant garnie à toutes les époques de l'année; quelques jambons pendent au plancher, bon nombre de saucissons achèvent de se colorer à la fumée du foyer, et le tout à l'avenant.

---

deux de ces animaux, d'une taille gigantesque, s'avancèrent jusqu'à une portée de pistolet. Le capitaine résolut aussitôt de leur donner la chasse, et, suivi de quelques hommes, tous bien armés, il marcha à l'ennemi. Arrivés à environ trente pas des ours, qui étaient demeurés en observation, deux de ses gens firent feu. L'un des ours s'enfuit aussitôt; l'autre tomba, mais il ne tarda pas à se relever et il se traîna jusque derrière un énorme glaçon qui se trouvait à environ deux cents pas de là. Guidés par le sang qu'il perdait, les chasseurs le suivirent, puis ils doublèrent le glaçon, afin de le cerner; mais qu'on juge de leur surprise, lorsqu'ils virent l'ours ramassant de la neige dans l'une de ses larges pattes, et l'appliquant sur la blessure qu'il avait reçue au côté droit! Deux coups de feu mirent fin aux souffrances de ce pauvre animal, que l'on traîna ensuite jusqu'au navire. Jusqu'au 30 novembre nos navigateurs eurent encore quelques rayons obliques du soleil; mais le premier décembre, il disparut entièrement, la nuit qui devait durer cinquante jours commença; d'épaisses ténèbres couvrirent la terre et la mer, et jetèrent la tristesse dans le cœur des plus résolus.

A partir de ce jour les aurores boréales devinrent plus fréquentes et plus belles, et le capitaine en profitait pour se rendre à terre avec une partie de son monde. Un mois s'écoula sans qu'ils rencontrassent la moindre trace d'habitans.

Enfin, le 2 janvier, le capitaine, accompagné de dix de ses gens, ayant pénétré plus avant vers le sud, rencontra une troupe d'Esquimaux, composée de vingt individus, marchant en bon ordre comme des soldats. Tous étaient bien vêtus, principalement en peaux de rennes; leur vêtement de dessus était doublé, et leur entourait le corps: il tombait par devant du bas du menton jusqu'à mi-cuisse, et avait par derrière un capuchon pour couvrir la tête. Les manches leur couvraient le bout des doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps et celle de dessus était tournée en sens inverse. Ils avaient deux paires de bottes; le poil de chacune était tourné en dedans, et ils la portaient par-dessus des pantalons de peaux de rennes, descendant très bas sur les jambes. Tous portaient des javelines qui ressemblaient assez à une canne, et qui étaient ornées d'une boule de bois ou d'ivoire à un bout, et à l'autre d'une pointe en corne; tous avaient aussi des couteaux de fer.

Les Esquimaux s'arrêtèrent en apercevant les gens *du Jean-Frédéric*. Le capitaine Henry s'avança seul vers les insulaires. Ceux ci parurent rassurés et bientôt les deux troupes s'étant réunies, les Esquimaux consentirent volontiers à accompagner le capitaine et son monde jusqu'au lieu où le *Jean Frédéric* était enfermé dans les glaces.

L. LEFÈVRE.

Comme tous les habitans des pays frontières, la population de la Meurthe est belliqueuse; et puis dans les pays riches, les enfans sont forts, et d'ordinaire les forts sont courageux. Cela peut-être servira à faire comprendre à nos jeunes lecteurs l'action héroïque que nous voulons leur raconter.

A trois lieues de Nancy, au hameau de Villery, vit une honnête famille de jardiniers : Pierre Mouzel a soixante-cinq ans; sa femme en a cinquante. Quatre des enfans de ces braves gens sont mariés; le plus jeune des fils est sous les drapeaux, et les bons vieillards n'ont plus auprès d'eux que leur fille cadette, âgée d'un peu moins de onze ans.

Fanny est une brave et forte fille, rieuse, bonne, intelligente, infatigable surtout; chérissant son vieux père et sa bonne mère, que l'âge et le travail ont affaiblis; prenant sur ses heures de repos pour leur épargner une fatigue trop grande, bêchant, sarclant tant que le jour dure, et s'endormant heureuse lorsque le soir, après souper, elle a entendu son vieux père, qui lui aussi a porté l'uniforme, chanter la chanson du maréchal de Saxe.

C'est aussi Fanny qui, d'ordinaire, porte les légumes au marché de Nancy. Une hotte sur le dos, un lourd panier au bras, la bonne fille, le mois dernier, cheminait lestement vers la ville, comptant, comme la laitière de La Fontaine, combien elle pourrait tirer des denrées qu'elle emportait, et l'usage qu'elle en pourrait faire. D'abord un petit pain blanc pour sa bonne mère, et pour son père le tabac de la semaine; puis un peu de viande pour le repas du soir, et le reste dans la grand bourse de cuir où s'amassait la dot de la bonne Fanny. Et elle riait, la pauvre enfant, en perspective de ces grandes joies qui lui étaient réservées, et tout en riant et supputant elle avançait vers Nancy.

Arrivée à une demi lieue de la ville, Fanny descendait un coteau rapide, lorsque des cris de détresse vinrent frapper son oreille: elle se retourne, et à cinquante pas de là elle aperçoit un cabriolet emporté par un cheval qne rien ne semble pouvoir arrêter. Quatre personnes, un monsieur, une dame et deux jeunes filles sont dans la voiture; leur perte paraît certaine, car le cheval a cassé les rênes, brisé l'un des brancards, et il emporte à la dérive le frêle véhicule avec l'impétuosité d'un vent de tempête. Encore quelques secondes, et gens, cheval, voiture seront précipités dans une carrière à ciel ouvert, au dessus de laquelle la route s'élève à plus de trente mètres! La brave Fanny n'hésite pas; en un clin d'œil, sa hotte, son panier, et tout ce qu'ils contiennent roulent dans la poussière du chemin; puis s'élançant vers le cheval, au risque d'être broyée par le choc, elle saisit l'extrémité du mors, et se laisse ainsi traîner l'espace de vingt pas par l'animal furieux. Déjà il est près du précipice, mais le mors qui lui déchire la bouche le force à s'arrêter; les voyageurs s'empressent de mettre pied à terre; ils sont sauvés! Sauvés, oui!... mais là, sur le sol et sous les pieds du cheval, est étendue la courageuse et infortunée jeune fille. M. Audriol, sa femme et ses deux enfans auxquels elle vient de sauver la vie s'empressent autour d'elle; on la relève, on lui fait respirer des sels, elle revient à elle; mais c'est en vain qu'elle veut faire usage de son bras droit, il s'est rompu sous les pieds du cheval. Toute la famille est au désespoir; M. Audriol prend Fanny dans ses bras, la place le plus commodément possible, puis il conduit lui-même, à pied, la voiture jusqu'au hameau de Villery tandis que sa femme et ses deux filles se rendent à Nancy et requièrent les secours du plus habile chirurgien.

La douleur fut grande d'abord dans la chaumière du bon jardinier; mais elle fut promptement mêlée de joie lorsque M. Audriol eut raconté au vieillard comment lui, sa femme et ses enfans avaient été arrachés à une mort horrible par la courageuse Fanny. Tous les soins imaginables furent prodigués à la jeune blessée; elle se rétablit promptement, et le jour même où elle put enfin reprendre ses travaux, un paquet cacheté lui fut remis : c'était un contrat par lequel la famille qui lui devait la vie constatait authentiquement cette belle action, et assurait 500 fr. de rente à l'héroïque jeune fille qui l'avait accomplie.

Mme DE LATOUR.

IL N'Y A POINT DE REVENANS.

COMÉDIE POUR DE TRÈS JEUNES GARÇONS.

M. DELMAS, *propriétaire*.
OCTAVE, *âgé de 10 ans*. } *ses fils*.
ADOLPHE, *âgé de 8 ans*. } *ses fils*.
LAURENT, *valet de chambre de M. Delmas*.

La scène est dans un salon de compagnie qui communique à une chambre à coucher fermée. L'action se passe à huit heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, ADOLPHE, LAURENT.

OCTAVE, *tenant une clé*. — Laurent, papa, vient de me donner la clé de l'armoire qui est dans la chambre de maman, pour y prendre mon habit des dimanches et celui de mon frère; tenez, Laurent, la voilà, allez les chercher tous deux.

LAURENT. — Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de madame votre mère parcequ'elle y est morte? Mais il y a déjà plus de quinze jours et je sais que M. Delmas veut que vous y alliez vous-même; ainsi obéissez-lui.

OCTAVE. — Oh! mon cher Laurent, je n'ose pas y aller tout seul. (*A son frère*) Adolphe, veux-tu venir avec moi?

ADOLPHE. — Non, Octave, à moins que Laurent ne vienne avec nous.

LAURENT. — Messieurs, il faut que vous vous enhardissiez : votre père le veut. Avoir peur des revenans! ce serait tout au plus pardonnable à de petites filles. Ne craignez-vous pas que votre bonne mère, qui vous aimait tant, revienne de l'autre monde pour vous faire du mal? Allez, quand on est mort, on est bien mort.

OCTAVE. — C'est vrai, Laurent, je vous crois bien, mais je n'ose pas... Je n'irai pas tout seul, certainement; j'aime mieux ne pas mettre demain mon bel habit.

ADOLPHE. — Oh! moi, je veux avoir le mien, et puisque tu fais tant l'enfant, je ne suis pas si peureux que toi, et je vais le chercher : donne-moi la clé.

OCTAVE, *la lui donnant*. — Tiens, la voilà, mon frère; en même temps apporte le mien, je t'en prie.

ADOLPHE. — Oh! pour ça, non; notre papa t'a dit d'aller le chercher toi-même, et tu iras si tu veux l'avoir. D'ailleurs, tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre; tiens, j'y vais tout seul, ainsi...C'est l'armoire qui est au fond du petit cabinet, n'est-ce pas?

LAURENT. — Oui, en entrant à droite.

SCÈNE II.

OCTAVE, LAURENT.

LAURENT. — Je serais bien honteux, à votre place, de voir que mon frère cadet a plus de courage que moi.

OCTAVE. — Oh bien, tant mieux pour lui; mais c'est fort mal à Adolphe s'il n'apporte pas mon habit avec le sien.

LAURENT. — S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé, car je le lui ferai reporter : ce sont les ordres de monsieur votre père que je dois suivre

OCTAVE, *avec humeur*. — Eh bien, alors, je dirai que vous êtes aussi méchant qu'Adolphe.

LAURENT. — Et moi je dirai que vous êtes un petit poltron et un petit nigaud qui croyez aux revenans. Tenez, voici votre frère qui est plus brave que vous.

SCÈNE III.

LES MEMES, ADOLPHE.

LAURENT. — Eh bien! avez-vous vu quelque chose, monsieur Adolphe?

ADOLPHE. — Rien, absolument rien, et Octave a tort d'avoir peur.

OCTAVE. — Tu n'as donc apporté que ton habit?...

ADOLPHE. — Non vraiment : je tiens toujours ma parole. A ton tour, prends la clé et va chercher le tien, ce sera le plus court. (*Il pose l'habit sur une chaise.*

OCTAVE. — Oh! ma foi non, je m'en passerai plutôt.

SCÈNE IV.

LES MEMES, M. DELMAS.

M. DELMAS. — Bien! voilà donc les deux habits qu'on a tirés de l'armoire si redoutable. Est-ce vraiment Octave qui les a été cher-

cher? (*Il examine l'habit.*) Mais je n'en vois qu'un, pourquoi cela?

ADOLPHE. — C'est le mien, papa, que j'ai été prendre moi-même et tout seul; mon frère n'ose pas entrer dans la chambre de maman.

M. DELMAS, *à Octave.* — Et d'où peut naître ta frayeur, mon fils, d'entrer dans cet appartement, quand tu vois que ton frère en sort sans avoir rien vu ni entendu?

OCTAVE. — Oh dam! papa, j'ai peur. . La vieille Nicolle que vous avez renvoyée, parce qu'elle nous faisait mille contes plus effrayans les uns que les autres, m'a raconté tant d'histoires de morts qui reviennent, que c'est plus fort que moi.

M. DELMAS. — Il faut pourtant bien que je te guérisse de cette faiblesse-là.

LAURENT. – Il n'y a pas de meilleur moyen qu'une bonne correction.

M. DELMAS.—Vous me permettrez, monsieur mon valet de chambre, de ne pas être de votre avis. Allons, mes enfans, asseyez-vous tous deux à mes côtés, et vous, Laurent, allez à vos affaires. (*Laurent sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, HORS LAURENT.

M. DELMAS *à Octave.*—Or ça, mon fils, écoute-moi bien.

OCTAVE.—Oui, mon papa.

M. DELMAS.—Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta mère parce qu'il n'y a pas longtemps qu'elle est morte. Te paraît-il raisonnable, mon cher Octave, que les morts reviennent pour tourmenter les vivans? Si cela était, nous ne pourrions vivre tranquilles dans ce monde, ni jour, ni nuit, car si un seul avait la facilité d'y revenir, tous les autres l'auraient aussi, et il y a tant d'hommes qui sont morts depuis que le monde existe, que nous ne saurions où trouver un asile contre eux. D'abord, entendez-vous ce raisonnement-là?

OCTAVE.—Oui, papa.

ADOLPHE. — C'est ce que je me tue de lui dire aussi, mais il ne veut pas me croire.

OCTAVE. — J entends bien cela, cependant il y a tant d'aventures de ce genre que des gens raisonnables racontent: comme des spectres qui ont paru la nuit tout en blanc, qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en voulaient, et puis qui ont disparu!... Dam! il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

M. DELMAS. — Je vais te dire ce qu'il y a de vrai dans toutes les histoires de revenans qu'on a pu te raconter, Dans tout conte populaire, même le plus ridicule, il y a un fond naturel qui n'a rien de surprenant, quand on va jusqu'à en chercher la cause, mais qui pour les esprits faibles, crédules et superstitieux, est une cause d'effroi, car ils y voient quelque chose de merveilleux et qui tient du miracle. Par exemple, à ton âge, le lendemain de la mort de mon grand père, étant couché, seul et la nuit, j'entendis ouvrir les rideaux de mon lit très brusquement, et puis les refermer de même, et cela à plusieurs reprires.

ADOLPHE.—Comment, papa, cela vous est arrivé?

M. DELMAS.—Oui, à moi-même, et je n'en existe pas moins, comme tu le vois.

OCTAVE.—Oh! papa, j'en suis bien sûr, vous eûtes joliment peur.

M. DELMAS. — Je ne le nie pas, mon fils, j'appelai au secours, je criai même. Mon père vint avec de la lumière, et il vit lui-même les rideaux faire le même manége.

OCTAVE.—Eh bien?

M. DELMAS.—Eh bien! mon père qui n'était point superstitieux et qui voulait m'éclairer l'esprit sur ma crainte mal fondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet événement, qui paraissait extraordinaire; il monta lui-même à l'échelle, et trouva sur l'impériale du lit... Devine quoi?... Un gros rat de la plus forte espèce, qui s'était pris la patte dans un des anneaux du rideau, et qui, allant et venant pour se tirer de là, faisait jouer le rideau en l'ouvrant et le fermant comme aurait pu le faire une main d'homme.

ADOLPHE, *riant.*—Bon! un gros rat!

M. DELMAS.—Oui, un rat de la plus forte espèce, qu'il prit et qu'il me montra, car malgré ce qu'il m'en disait, je ne voulais pas le croire. Eh bien! mes amis, si on n'avait pas été à la cause de cette aventure, et qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurais cru que c'était mon grand-père qui revenait.

OCTAVE.—Certainement. Je l'aurais cru aussi.

M. DELMAS.—Et tu vois pourtant bien que j'avais tort d'avoir peur, aussi cette découverte m'a guéri depuis pour toujours de croire aux revenans. Sois certain, Octave, qu'il en est de tout ce qu'on raconte sur cela comme de mon aventure.

OCTAVE.—Eh bien! tenez, papa, voilà qui est fini; cette histoire-là m'a rassuré et je n'ai plus peur du tout; donnez-moi la clé de l'armoire, je m'en vais chercher mon habit tout seul.

M. DELMAS. Soit, mais ne promets tu pas plus que tu ne pourras tenir?

OCTAVE. — Non, vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon frère; mais quelque chose qui m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS.—Allons, prends ce flambeau et va hardiment.

(Octave prend un flambeau et entre dans la chambre voisine.)

SCÈNE VI.

M. DELMAS, ADOLPHE.

M. DELMAS. — Mon récit l'a rassuré, j'en suis charmé, car il est fâcheux qu'un garcon de son âge ait peur des revenans.

ADOLPHE. — Oh! pour moi, je n'en aurai plus peur de ma vie; mais je pense que dans ce moment le cœur de mon frère bat la marche accélérée.

(On entend dans la chambre voisine Octave qui appelle à lui en criant.)

OCTAVE, *dans la chambre voisine.* — Ah! mon Dieu! mon Dieu! — Papa, mon frère, papa!

SCÈNE VII.

LES MEMES, OCTAVE.

(Octave rentre dans le salon, tout en désordre, sa chandelle éteinte et s'essuyant le visage qui ruisselle de sueur froide.)

M. DELMAS. — Il parait que ta valeur n'a pas été de longue durée.

OCTAVE, *tout tremblant.* — Oh! papa, ne plaisantez pas; ce n'est pas chose à rire.

M. DELMAS.—Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? que t'est-il arrivé?

OCTAVE.—Vous le croirez si vous voulez, mais c'est la vérité pure, et je l'ai bien senti.

M. DELMAS. — Eh bien, qu'est-ce que tu as senti?

OCTAVE — J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où est l'armoire, on m'a donné un grand coup tout au milieu du visage et on a éteint ma lumière.

M. DELMAS. — Et quel coup peut-on t'avoir donné? Cela n'est pas croyable.

OCTAVE. — Je ne sais pas si cela est croyable, mais cela est vrai toujours. Ah! mon Dieu, j'en tremble encore; et tenez, ma chandelle est éteinte et la mèche tout écrasée : vous voyez bien que je ne mens pas.

M. DELMAS. — S'il en est ainsi, ton accident provient de quelque cause naturelle qu'il faut découvrir. Rallumez ce flambeau; restez ici tous deux. Je veux examiner moi-même ce qui peut en être. (*Il entre dans la chambre.*)

SCÈNE VIII.

OCTAVE, ADOLPHE.

ADOLPHE, *avec naïveté.* — On t'a donné un coup dans le visage et on a éteint ta chandelle, cela est singulier. Est-ce que l'esprit de maman t'en voudrait; et lui as-tu fait quelque chose?

OCTAVE. — Oui, mon frère, je me rappelle qu'elle voulait que j'étudiasse mes Evangiles, et je ne l'ai pas voulu; je l'ai impatientée bien fort, c'est peut-être cela qui a mis son esprit en colère contre moi.

ADOLPHE. — Ah! dam, mon frère, cela pourrait bien être; pourquoi ne l'as-tu pas dit? Moi, je ne l'ai pas chagrinée du tout, voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

OCTAVE. — Tu vois que j'avais bien raison de ne vouloir pas aller tout seul dans ce cabinet... Oh! si j'y rentre jamais.....

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. DELMAS.

ADOLPHE, *naivement.* — Allez, mon papa, nous savons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. DELMAS. — Je viens aussi de m'en apercevoir; eh bien, qu'est-ce que vous savez?

ADOLPHE.— Octave vient de m'avouer qu'il a bien fort impatienté maman, et sans doute que pour l'en punir.....

M. DELMAS. — Bon. Quoi, Adolphe, tu retombes aussi dans ces misères-là! toi, que je croyais plus raisonnable que ton frère! Voici pour vous convaincre tous deux : je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui a fait tant de peur à Octave. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a une draperie de fenêtre nouée à une certaine hauteur; la porte, en s'ouvrant, prend par le haut cette draperie, et, quand on la pousse grande ouverte, le nœud de la draperie passe par-dessus cette porte, et c'est ainsi qu'il est tombé à la hauteur du visage de notre peureux; voilà comme il a éteint la chandelle et lui a donné un coup dans la figure. Quant à Adolphe, si même chose ne lui est pas arrivée, c'est qu'il n'a pas ouvert la porte autant qu'Octave et que la draperie est restée ferme sur la porte. Mais ce n'est pas assez de vous dire la vérité, mes enfans, pour vous guérir, à tout jamais, de ces idées folles et ridicules; venez tous deux avec moi, et, quand vous aurez vu, de vos yeux, que les revenans ne sont que des glands de soie et de velours, vous rirez avec moi de ce grand danger... imaginaire.

Fin de la pièce..

ANONYME.

UN PAGE DE 10 ANS.

EPISODE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

L'admiration fanatique que Napoléon inspirait à presque tous les Français était souvent partagée même par des enfans. Voici à ce sujet un trait remarquable qu'un témoin oculaire nous a raconté.

C'était vers les derniers temps de l'ère impériale. — Parmi les pages de Napoléon, un enfant de dix ans, Achille de Beaulieu, se distinguait surtout par son naïf et sincère enthousiasme pour l'empereur. Chaque fois qu'on parlait devant lui de Wagram, d'Austerlitz, d'Iéna, son cœur battait avec force, sa tête s'exaltait, son front se colorait d'une noble rougeur, et quand on était arrivé aux incidens les plus dramatiques de ces combats célèbres, il lui arrivait parfois de dire : Pourquoi donc n'étais-je pas là, moi aussi !

Ce goût précoce pour la carrière des armes n'avait point échappé au coup-d'œil observateur de Napoléon; d'un autre côté l'empereur était très flatté du dévouement sans bornes qu'il inspirait au jeune page, aussi se plaisait-il souvent à causer avec Achille de Beaulieu.

Napoléon se trouvant à la veille de son départ pour la Russie ordonnait à son page quelques préparatifs pour le voyage qu'il était sur le point d'entreprendre, l'enfant l'écoutait d'un air distrait, rêveur, préoccupé; l'empereur s'en aperçut.

« A quoi penses-tu, dit-il au page.

— Sire, je pense... que j'aurais une faveur à demander à votre majesté.

— Qu'est-ce donc, parle vite.

— Puisque votre majesté veut bien m'entendre, je lui demanderai la permission de faire partie de l'armée qui part demain pour la Russie.

— Et pourquoi faire, mon garçon?

— Pour prendre part aux dangers de l'expédition qui va avoir lieu.

— Tu ferais, ma foi, un drôle de militaire, dit l'empereur en riant aux éclats, pas deux pans sur terre... décidément tu veux faire une plaisanterie.

— Non vraiment, sire, je vous assure que je parle très sérieusement.

— Ah ça, mon garçon, as-tu pensé à ce que tu dis là... es-tu en état, à ton âge, de supporter le froid, la faim, les fatigues; es-tu seulement capable de soutenir le poids d'un fusil ?

— Si votre majesté voulait bien faire un essai, elle serait bientôt convaincue que je puis aussi bien qu'un autre jouer un rôle dans une bataille.

L'enfant dit ses mots d'un ton ferme; son air était martial, ses yeux étincelaient; l'empereur l'examina avec attention.

« Allons, dit-il après un moment de silence, tu m'as l'air décidé, il y a chez toi l'étoffe d'un brave, et tu me fais rappeler ces beaux vers de Corneille :

. . . . . dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Eh bien, tu seras des notres, c'est convenu. »

Nos jeunes lecteurs ont sans doute entendu parler des malheurs et des désastres de la campagne de Russie, de cette gigantesque et téméraire entreprise qui donna le signal de la ruine de Napoléon. Qu'on se représente une multitude de braves, l'élite de la jeunesse française, soumis à toutes les rigueurs de l'hiver le plus âpre qui ait jamais désolé les contrées septentrionales; qu'on se représente cette foule de héros qui, naguères, s'élançaient, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, sur les pas de leur chef, maintenant, tristes, mornes, abattus, décimés par le froid, subissant toutes les tortures de la faim, et dans l'impossibilité de se procurer aucune ressource, dans un pays où à leur approche, les villes, les villages, les hameaux étaient incendiés. Certes, on chercherait vainement dans l'histoire, un tableau de désolation comparable à celui-là.

L'armée française se trouvait à environ cent-cinquante lieues de Moscou, dans un pays inculte et sauvage. Soldats et officiers étaient couchés sur la neige, transis de froid et hors d'état de continuer leur route ; quelques-uns même étaient mourans, inanimés. — Au milieu de cette atmosphère glacée, Napoléon avait conservé toute la puissance de ses facultés, toute l'énergie de son âme, et son sang n'avait rien perdu de sa sève et de sa chaleur ; on aurait dit que par un merveilleux privilége, il était à l'abri des rigueurs de l'hiver.

Un jour, l'empereur entouré seulement de quelques uns de ses soldats, se reposait dans un vallon situé auprès de la grande route qui conduit à Moscou, lorsqu'il vit tout à coup une cinquantaine de Cosaks se diriger et s'élancer vers lui avec la rapidité de l'éclair. A cet aspect, ses compagnons saisissent leurs fusils et veulent se mettre en état de défense, mais leurs efforts sont impuissans, les armes échappent de leurs mains engourdies, leurs genoux fléchissent, et après s'être un instant soulevés, ils retombent sur la neige.

Napoléon est donc seul contre cinquante hommes qui le cernent, l'enveloppent de toutes parts, et sa situation est d'autant plus critique qu'un des Cosaks l'a reconnu et a fait part de cette découverte au reste de la bande, du sein de laquelle s'élève un *hourra* de satisfaction et de joie à la seule idée d'une capture aussi importante.

Vivement pressé, l'empereur se défend et attaque tour à tour avec son intrépidité ordinaire, et aussi avec cet admirable sang froid qui ne l'abandonnait jamais. Cependant il paraissait impossible qu'il soutint longtemps cette lutte inégale, et déjà un des Cosaks, levant son sabre sur la tête de Napoléon, allait lui en décharger un coup terrible, lorsque tout à coup un enfant s'élance, détourne avec son épée le coup qui était destiné à l'empereur, puis, se précipitant au milieu de la bande, il frappe à droite et à gauche avec une vigueur et une agilité surprenantes.

La lutte fut longue, animée, ardente ; l'enfant fit des prodiges de valeurs; dix cosaques tombèrent tour à tour sous ses coups, et sous ceux de Napoléon, dont ce renfort inattendu ranima le courage, les autres prirent la fuite ; mais un d'entre eux, en s'éloignant, déchargea sa carabine. La balle alla frapper au cœur Achille de Beaulieu, notre jeune héros, qui tomba mort, et fut sur le lieu même peu d'instans après enseveli dans son triomphe !

Napoléon regretta vivement cet enfant intrépide, celui auquel il avait dû son salut. A son retour, en France, et même pendant sa captivité à Sainte-Hélène, il se plaisait à raconter parfois l'anecdote qu'on vient de lire, et il disait à propos de son jeune libérateur : « C'était la tête la plus ardente, le cœur le plus noble et l'organisation la plus énergique que j'aie jamais connus. »

C. VILLAGRE.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES

XIV.

OSSEMENS DES CARRIÈRES DE MONTMAMTRE. — ANIMAUX ANTÉDILUVIENS. — DÉPOTS D'OSSEMENS DANS LES CAVERNES. — PLANTES ANTÉDILUVIENNES. — CONJECTURES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

Dans une des dernières séances de l'Académie royale des sciences à Paris, on a entretenu cette société des découvertes sin-

gulières faites dans les couches de plâtre autour de Montmartre. Vous savez que cette montagne ou colline isolée, qui s'élève au nord de Paris et touche à ses murs, est percée de carrières d'où l'on extrait du plâtre excellent, employé à la bâtissse. Dans les bancs de roches qui étant brûlées ou calcinées donnent ce plâtre, il y a des fentes et des cavités plus ou moins considérables. Eh bien ! dans ces fentes et cavités on trouve souvent une quantité d'ossemens d'un grand nombre d'espèces d'animaux. Ces ossemens sont pêle mêle, on a de la peine à les distinguer, mais la science d'histoire naturelle a fait tant de progrès, qu'à la simple inspection d'un os un naturaliste parvient ordinairement à reconnaître à quel genre d'animaux il a appartenu, c'est là l'objet d'une études péciale que l'on désigne sous le nom d'Ostéologie. Les dents mêmes suffisent pour faire connaître le genre de l'animal, et même pour distinguer les diverses espèces d'un même genre. Rien ne paraissait d'abord plus merveilleux que la facilité avec laquelle le célèbre naturaliste Cuvier vous disait, quand vous lui apportiez une dent animale d'une forme singulière : «L'animal duquel cette dent provient était quadrupède, poisson ou reptile, il était de tel ou tel genre, carnassier ou herbivore, ou l'un et l'autre (ce que l'on désigne sous le nom d'omnivore) ; il était grand, petit ou moyen, il devait avoir telle forme et telles habitudes. » C'est qu'a force d'étudier le règne animal Cuvier avait remarqué que chaque genre a des formes de dents qui lui sont propres, et que par conséquent il suffit d'observer les dents, pour pouvoir deviner le reste. Il n'est donc besoin maintenant que de quelques fragmens du squelette d'un animal, quelquefois même d'un seul pour pouvoir déterminer à quel genre il a dû appartenir.—On n'était pas si avancé autrefois. un savant de la Suisse qui vivait au dix-septième siècle, ayant trouvé une portion de squelette dans les roches des Alpes, crut que c'était les ossemens d'un homme, et conclut que ce malheureux avait été enseveli sous les Alpes à l'époque du déluge. Il écrivit en conséquence un traité plein d'érudition sur la découverte qu'il croyait avoir faite d'un homme qui, selon lui, avait été témoin du déluge. Par malheur pour son érudition, on a découvert que ce qu'il a pris pour des ossemens humains, ne sont que les restes d'un gros lézard.

L'erreur de ce savant était pardonnable : à l'époque où il écrivait on avait peu fouillé l'intérieur de la terre, et l'on ne se doutait pas de tout ce qu'elle renferme de curieux. Maintenant il existe une science, la Géologie, qui nous fait connaître la disposition et la qualité des terrains sur lesquels nous marchons, et les objets aussi variés que curieux que l'on y trouve.

Ces terrains sont de divers âges, et annoncent de grandes révolutions que le globe a subies; et comme les terrains de diverses époques renferment tous, à l'exception des plus anciens ou des primitifs, des débris d'animaux, on a été à même d'apprendre qu'il y a eu anciennement des animaux de formes très singulières qui ont disparu depuis, car on ne trouve leurs débris que dans les terrains anciens qui ont été recouverts ensuite par les grandes inondations qui ont dû avoir lieu, d'autres terrains dans lesquels sont ensevelis des animaux qui ressemblent davantage aux genres et aux espèces encore existans. Sous le sol de l'Europe on trouve ces débris aussi bien que dans d'autres parties du monde, et il est évident que sur tout le globe marchaient, rampaient, volaient ou nageaient des animaux dont la forme nous paraît aujourd'hui monstrueuse. Il y avait des espèces de lézards de plus de vingt pieds de long, en comparaison desquels les crocodiles du Nil seraient peu de chose, surtout s'ils étaient placés auprès de l'ancien *iguanodon*, qui a dû être un lézard couvert d'écailles, et d'une cinquantaine de pieds de long. Figurez-vous l'effrayable gueule de ces animaux gigantesques! Il paraît qu'elle était hérissée de dents; par conséquent, leurs victimes, devaient, d'un coup de mâchoire, être percées d'outre en outre, et broyées à l'instant.

Dans les terres anciennes il y avait des quadrupèdes plus gros que des éléphans; il y avait des chats grands et probablement féroces comme des tigres; des oiseaux d'une structure fantastique, réalisaient ce que la fable a raconté des dragons volans, des griffons, et ce que les Orientaux racontent de l'oiseau-roc. Enfin l'imagination ne peut se figurer des formes plus bizarres que celles qu'ont dû avoir les animaux dans les premiers âges du monde.

Dans les terrains moins anciens, les ossemens qui y sont enfouis, annoncent des animaux dont la forme, comme je l'ai dit, ressemble à celle qu'ils ont encore aujourd'hui. Les genres étaient alors les mêmes et les espèces seulement différaient de celles qui vivent encore. Ces débris sont donc d'une seconde époque pendant laquelle les animaux monstrueux du premier âge n'infestaient plus le globe. A cette époque il y avait probablement moins de mers, moins de marais et plus de végétation et de terres habitables.

Mais il paraît que de nouveaux débordemens sont venus couvrir les terres, et ont entraîné ces nouveaux animaux eux-mêmes. Il y a beaucoup de cavernes dont le sol formé d'un ancien limon est rempli d'ossemens qui leur appartiennent. Ce sont des os d'hyènes, de cerfs, d'ours, de chats tigres, quelquefois d'hipopotames et de rhinocéros. Aux premières découvertes de ce genre que l'on a faites, on a pensé que les quadrupèdes-géants dont les débris jonchent ces cavités ont vécu dans ces repaires, et y ont entraîné et dévoré les animaux plus faibles dont on trouve les ossemens mêlés aux leurs; mais dans ce cas on trouverait des squelettes entiers des grands animaux, ou du moins on devrait retrouver la plus grande partie de la charpente osseuse de leurs corps. Cependant les ossemens sont, comme je l'ai dit, jetés confusément, et il n'est guère possible de retrouver un squelette entier. On voit d'ailleurs par l'état des débris osseux, qu'ils ont été chariés, choqués et en partie brisés par les eaux qui les ont entraînés, et qui ont également rempli les cavernes de ce limon dans lequel les ossemens sont maintenant enterrés.

Ces dépots d'ossemens appelés antédiluviens parceque les animaux auxquels ils appartenaient existaient avant le déluge qui a causé leur perte, ou qui a entraîné leurs restes, sont devenus pour les naturalistes un objet d'étude d'une grande importance, car ils leur servent à reconnaître beaucoup d'espèces animales qui n'existent plus aujourd'hui. Dans le midi de la France on en trouve plusieurs, entr'autres dans la vallée de la Cesse dans le département de l'Hérault, et en général il y a peu de grandes cavernes en France dans lesquelles en fouillant le sol on n'ait découvert des amas d'ossemens semblables. En Angleterre, en Belgique, en Allemagne, partout enfin où il y a des vastes souterrains, le même phénomène se présente : ce qui prouve que les mêmes causes ont agi partout, c'est à dire qu'à une époque dont l'histoire ne garde pas de souvenirs, les eaux ont envahi les terres à une grande hauteur, en remplissant par conséquent les cavernes des montagnes, y ont abandonné les débris des animaux qui jadis vivaient sur les terres.

Si vous voulez avoir une idée de ce que c'était que les animaux antédiluviens, allez visiter le cabinet d'Histoire Naturelle à Paris. Là vous trouverez, dans les salles réservées à la minéralogie, beaucoup de restes fossiles, c'est à dire devenus pierres, qu'on a extrait du sein des roches tant en France que dans d'autres pays. Vous y verrez des ossemens gigantesques, des têtes énormes, des dents monstrueuses, et vous direz probablement qu'il ne faisait pas bon vivre avec des monstres de cette espèce.

En Amérique on a déterré des squelettes presque entiers d'un animal beaucoup plus gros qu'un éléphant, et qui devait lui res-

sembler beaucoup. On lui a donné le nom de *Mastodonte*; c'était, à ce qu'il paraît, un quadrupède assez répandu dans cette partie du monde, car on en a distingué déjà plusieurs espèces. Dans la Sibérie on n'a pas seulement des squelettes d'éléphant, mais des éléphans presque entiers, ayant encore leur peau, leurs nerfs, et presque toute leur ancienne organisation. Comme la terre ne dégèle guère dans cette contrée à cause du froid presque éternel qui y règne, et que le court été n'est pas capable de contrebalancer, on conçoit que des animaux enfouis dans une terre toujours gelée, ont pu être préservés de la putréfaction et se conserver presque tout entiers pendant une longue suite de siècles.

Mais ici se présente une question bien difficile à résoudre. Comment l'éléphant, qui n'habite aujourd'hui que la zone torride, a-t-il pu vivre sous un climat aussi glacial que celui de la Sibérie ? Qu'y trouvait-il pour sa nourriture, lui qui ne mange que des herbes, et qui est habitué à chercher toute l'année sa pâture sur la terre ? Et les rhinocéros, et les hippopotames, dont on trouve quelquefois les ossemens dans nos contrées, comment pouvaient-ils y vivre, et, s'ils y vivaient réellement, pourquoi se sont-ils retirés dans la zone torride comme les éléphans, et comment se fait-il que pas un seul individu de leur genre n'habite plus les zones tempérées, à moins qu'il n'y soit amené de force et contraint d'y vivre dans l'esclavage ?

Ces questions ont beaucoup occupé les naturalistes, et ils n'ont pu y répondre que par la supposition qu'anciennement le globe jouissait d'une autre température qu'actuellement; que la chaleur était très forte, même dans les zones qu'on appelle tempérées, parce qu'en effet elle y est très modérée aujourd'hui, et même dans le voisinage des zones glaciales. En effet, pour que l'éléphant eût habité le nord de l'Asie, il fallait que ce pays eût un climat aussi chaud que l'Inde où l'éléphant se plaît maintenant, comme vous savez. Il fallait également que le nord de l'Amérique, que l'Angleterre, que la France, que l'Allemagne, etc. jouissent d'un climat très chaud et que cette chaleur durât toute l'année, sans que l'on y connût l'hiver.

Comment, demandez-vous, cet état de chose a-t il été changé, et quelles révolutions le globe a-t-il subies au point de forcer tant d'espèces animales à se retirer dans la zone torride où l'on ne connait pas l'hiver, et où la chaleur est toute l'année très forte ?

Nous ne connaissons pas mieux les causes de cette révolution que celles qui ont fait disparaître les animaux à formes bizarres et monstrueuses dont je vous ai entretenus au commencement de cet article, et ont dû occuper d'abord la terre, les eaux et les airs. Nous ne savons pas plus pourquoi les animaux monstrueux ont disparu sans laisser de postérité, et sans que la nature ait continué de les reproduire, que nous ne savons la raison pour laquelle certains animaux n'habitent plus les climats où ils se plaisaient autrefois, et ne se composent plus des mêmes espèces que dans les temps anciens.

Notez que le règne végétal a subi des changemens semblables à ceux du règne animal. Les plantes aussi qui n'habitent maintenant que sous les climats chauds, prospéraient anciennement dans des contrées qui n'ont maintenant qu'un climat tempéré. Les restes fossiles de ces plantes qu'on trouve dans les carrières de l'Europe, en sont la preuve. Ainsi on y a découvert plusieurs fois des débris de tiges de palmiers, et de ces fougères gigantesques qui dans les forêts de la zone torride s'élèvent à la hauteur des arbres et deviennent arbres elles-mêmes ; tandis que chez nous ce sont d'humbles plantes qui ne parviennent tout au plus qu'à la hauteur de quelques pieds. Qui est-ce qui a réduit ces végétaux superbes à l'état d'exiguité où nous les voyons aujourd'hui ? Comment les palmiers et d'autres arbres des climats chauds ont ils disparu de nos contrées, ou plutôt comment ont-ils pu y déployer anciennement leurs formes majestueuses ?

Vous voyez que l'histoire du globe a bien des énigmes ; plus on étudira le sol et les objets singuliers qu'il renferme, mieux on connaîtra ce qu'il était anciennement, mieux aussi on soupçonnera ce qui a dû s'y passer ; mais quant aux causes des changemens étonnans qu'il a subis ils resteront probablement longtemps un sujet de conjectures pour les savans, quelque sagacité qu'ils emploient, pour tirer de justes conclusions des effets surprenans qui se présentent à leurs yeux.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Une ordonnance du roi en date du 10 avril autorise le supérieur des Frères de l'instruction du département de la Drôme à accepter le legs réduit à 600 fr. fait à cet institut par M. Pailla.

— Le Conseil royal, sur le rapport d'un commission, a établi la liste des auteurs qui doivent servir la matière à l'explication dans les épreuves orales des candidats pour l'enseignement des langues vivantes dans les colléges, savoir : pour l'anglais ; *Bacon, Milton, Shakespeare*, etc. ; pour l'allemand : *Klopstock, Schiller, Goethe, Lessing*, etc. ; italien ; *Dante, Machiavel, Manzoni*, etc.

— De nombreux congés ont été accordés à des professeurs des colléges royaux et communaux des départemens : un certain nombre d'inspecteurs et de sous-inspecteurs des écoles primaires viennent d'être nommés.

— La société des *Amis de l'Enfance* a tenu dernièrement une assemblée de charité dans l'Eglise de Saint-Thomas-d'Aquin. Cette société fait élever à ses frais trois cents élèves garçons, et les place ensuite en apprentissage.

— Un riche colon de l'Algérie a fait don à l'Institut d'Afrique d'une ferme modèle à la seule condition qu'on emploierait à une partie de son exploitation quelques centaines de nègres libres qui, d'après les idées du donateur, sont plus propres que tous les autres colons à défricher cette terre brûlante.

— MM. Berlioz, Zimmermann, etc, se sont mis sur les rangs pour le fauteuil laissé vacant à l'Académie des Beaux-Arts par le décès de M. Chérubini.

— M. Nestor Lhôte, archéologue distingué, qui avait fait deux voyages en Egypte sous les auspices du ministre de l'instruction publique, a laissé en mourant des notes importantes sur le résultat de ses explorations, ainsi que des dessins Egyptiens et des empreintes d'hiéroglyphes recueillis avec le plus grand soin. M. Villemain vient de nommer une commission chargée de prendre connaissance des papiers de M. Lhôte, et d'apprécier l'intérêt qu'il y aurait à les publier comme complément aux recherches de M. Champollion. Cette commission se compose de MM. Letronne et Lenormand, membres de l'Institut, et de MM. de Sade, Vitet et de Laborde, députés.

— Une troisième édition de la traduction de Sophocle par M. Artaud, vient de paraître.

— Trois des vénérables religieux hospitaliers du mont Saint-Bernard ont, dit-on, succombé à la rigueur des froids qui ont été terribles sur cette montagne.

— Sur le rapport de la commission spéciale du Monument à ériger aux dépouilles mortelles de Napoléon, et à la suite du concours, M. Visconti est définitivement chargé du sarcophage qui sera placé sous le dôme des Invalides, et M. Marochetti de la statue équestre qui doit s'élever dans la grande cour du palais des braves.

— Madame la duchesse d'Orléans vient, sur la demande du maire de Saint-Laurent-de-Mettay, d'accorder une pension à la demoiselle Piton, octogénaire, en considération des services qu'elle a rendus aux malades pauvres.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1 [illegible]

ÉDUCATION, AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION, [illegible]

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENTS . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens de deux sexes, s'adresse en même temps aux Parents et aux Établissements d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENTS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

[illegible]

Par un des plus beaux jours de la fin d'août 1852, aux Tuileries, et dans l'allée des orangers, une vieille dame était assise ; après la chaise qui soutenait ses pieds, on voyait accrochés un chapeau de paille, une écharpe, une ombrelle.

Elle tenait à la main un de ses livres favoris et pourtant il lui arrivait fort souvent de quitter sa lecture et d'abandonner à la rigueur de son sort la triste fille d'Agamemnon, pour suivre des yeux, d'un air attendri, une autre jeune fille — presqu'un enfant encore, que la science avait condamnée, mais qui avait été conservée par la bonté du ciel.

Sous ce regard aimant, et protecteur, Emilie jouait avec sécurité, et le front humide, le regard brillant, la joue rosée, elle riait ainsi que les jeunes compagnes, comme on rit quand on a treize ans, sans trop savoir pourquoi ; pour une mèche de cheveux qui s'échappe du peigne, — pour un rayon de soleil qui vous vient éblouir — pour une gaucherie, une maladresse qu'on a vu faire ou qu'on a faite. — Ce qui invitait surtout les jeunes filles à la gaîté, ce jour-là, c'était un déluge de feuilles, couronnes dorées mises par l'automne au front des arbres, qu'un vent jaloux faisait voler en tourbillons épais.

Mais de ce qui amusait si fort tous ces enfans, la tendre sollicitude d'une grand'mère devait s'effrayer, et par un geste, madame Dumesnil rappela Emilie à ses côtés.

S'en aller au plus beau moment ! quand le soleil était si chaud ! quand on allait sentir tous les parfums du soir ! c'était désespérant ! Voilà ce que disait Emilie, qui proposa pour *moyen terme* que sa bonne maman voulut bien lui permettre d'aller, en compagnie de sa vieille bonne Dorothée, — donner à manger aux cygnes du grand bassin, et cela bien paisiblement, avec son échappe, avec son chapeau.

Il n'y avait rien à opposer à une demande aussi raisonnable, aussi madame Dumesnil donna-t-elle à sa petite fille, en surplus de la permission, un magnifique demi-franc pour subvenir aux frais qu'allait occasionner ce repas impromptu.

Joyeuse et légère Emilie s'en fut donc vers la grille qui mène à la rue de la Paix, afin d'y acheter les gâteaux de Nanterre qui devaient composer le souper des hôtes du bassin ; puis une demi heure environ se passa jusqu'à ce qu'elle revint auprès de sa grand mère, mais alors, le plaisir n'était plus dans ses yeux ; on y voyait briller des larmes ; et lorsque madame Dumesnil, inquiète de sa pâleur et de la tristesse qui venait de remplacer son enjouement, lui en demanda la raison du ton le plus tendre, sa petite fille qui d'abord parut hésiter, lui répondit par ces mots seuls : « Je ne sais pas ; je souffre : j'ai froid ! »

Emilie venait d'avoir treize ans, mais elle était encore si petite et si frêle qu'elle en paraissait onze à peine, en sorte que, pour un rien, son père, M. de Montigny, qui depuis longtemps était veuf, et sa grand'mère maternelle, madame Dumesnil, dont elle était maintenant toute la famille, s'inquiétaient outre mesure, n'ayant d'autres soucis au monde que celui du bonheur et de la santé de leur chère Emilie.

Vous jugez donc quel dut être le chagrin de la bonne dame après qu'elle eut entendu les paroles qu'avait prononcées sa petite fille ; il lui sembla dans sa frayeur que la pauvre enfant était morte, et que ce froid subit enfermait le germe de quelqu'odieuse maladie, pareille à celle qui lui avait enlevée sa fille unique.

Fort heureusement le père et l'aïeule d'Emilie en furent quitte pour la peur, et rien de fâcheux n'arrivant, le lendemain, et les

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — AVRIL.

[illegible]

Le 1er Mai chez les demoiselles de la Légion-d'Honneur.

A NOS JEUNES LECTRICES.

Je ne sache rien d'aussi touchant que le rire et le bonheur du pauvre, si ce n'est le rire et le bonheur des enfans. La joie du jeune âge, c'est pour moi comme un rayon du soleil printanier, comme un parterre tout semé de belles fleurs ; quelque chose de si vrai, de si complet, de si abondant que mon oeil ne peut se lasser de le contempler, mon oreille de l'entendre.

O ! mes jeunes et chères lectrices, conservez-la bien cette naïveté de cœur ! sautez, gambadez, jouez après travail, — soyez enfans longtemps, bien longtemps... puisqu'on ne peut l'être toujours ! — Mais d'où vous vient, bon maître, direz-vous, cette boutade tant soit peu philosophique ? Eh ! ne l'avez-vous pas deviné, mesdemoiselles, au titre du récit que je vais vous faire ? N'allons-nous pas entrer dans ce joli mois des roses qui égaie jeunes et vieux ? Ne vais-je pas vous faire une description toute gracieuse, sinon par la forme, du moins par le fond ?

Peut-être connaissez-vous déjà, par ouï-dire, l'admirable institution des demoiselles de la Légion-d'Honneur. Peut-être quelqu'une de vos mères est-elle élève, elle-même, de cette royale maison : motif de plus de vous intéresser au berceau de ses jeunes années.

Créé par une inspiration géniale de la reconnaissance publique pour servir de toit paternel aux orphelines de nos guerriers tombés sur le champ de bataille, quel que fût leur titre, quel que fut leur rang, cet établissement, éminemment national, est doté ainsi qu'il convient à un grand et riche pays ; et là, les centaines de jeunes filles de six à dix-huit ans, trouvent des amies, l'instruction et le bonheur. Elevées dans des goûts simples et purs, dans le sentiment du devoir, de la piété, du travail, sous l'aile d'une mère commune et l'œil vigilant de la France, elles ne quittent cet heureux séjour que pour devenir bonnes épouses et bonnes mères.

Mais, ce n'est plus dans l'antique manoir des Montmorency, sous les frais ombrages de la forêt d'Ecouen, que nous resrouverons les filles de nos braves, c'est sous les voûtes cloitrées des chanoines gardiens des tombeaux des rois ; ce n'est plus l'empereur Napoléon qui en est, à cette heure, le protecteur et le père : sa noble tâche, religieusement acceptée par deux autres monarques, Louis XVIII et

jours qui suivirent on recommença la promenade aux Tuileries, car Emilie avait pris les cygnes en si grande amitié qu'elle ne pouvait plus se passer de les voir.

Au milieu de cet enfantillage l'hiver vint, et, si nous en exceptons la messe du dimanche que notre jeune fille allait entendre à Saint-Roch avec sa vieille bonne Dorothée, elle ne sortait plus guères de la maison. Au reste, c'était une maison fort agréable que celle de M. de Montigny; on y recevait une fois la semaine; on y avait toujours quelqu'ami à dîner; on y était gai, simple, affectueux, paisible; et comme la fortune du maître et celle de madame Dumesnil réunies y mettaient plus que de l'aisance, sans rien accorder à un luxe inutile ni à une vaine ostentation, tout s'y trouvait de ce qui peut rendre la vie agréable. Aussi, jamais Emilie n'avait témoigné un désir sans le voir satisfait sur l'heure; et, que ce fut un livre de son âge, une tapisserie nouvelle, ou un ajustement quelconque dont elle eut dit avoir envie, la journée ne se passait pas sans qu'elle le reçut des mains de son père. — Mais tout d'un coup voilà qu'une singulière fantaisie se déclare chez elle, et après avoir témoigné que rien de ce qu'on lui donne ne lui sourit plus, que rien ne lui paraît de bon goût, que tout lui déplaît, — elle se décide et demande à son père s'il lui serait égal qu'accompagnée de Dorothée elle fit à l'avenir ses petites emplettes elle-même — que ce serait pour elle un grand plaisir, — presqu'un bonheur, — et que de cette condescendance, loin d'abuser, elle n'usera que modérément, — que peu lui suffira.

On ne résiste pas à ceux qu'on aime; M. de Martigny attacha fort peu d'importance à la demande; il en sourit donc, et trop heureux d'avoir à faire quelque chose qui plut à Emilie il lui demanda si 30 francs par mois pour ses menues dépenses, ses gants et ses rubans, lui suffiraient; que, pour le reste, c'est à dire pour la lingère et la couturière, elles resteraient dans les attributs de madame Dumesnil.

« Et la marchande de modes! demanda Emilie étoudiment.

— Ah! ça, mais, répondit le père d'un ton de reproche, tu ne veux donc plus rien avoir à réclamer de moi? »

La jeune fille resta toute interdite, elle craignit d'avoir affligé son père, mais en le voyant lui sourire, elle reprit toute sa gaîté.

« Comment, dit elle, tu ne devines pas pourquoi? Pourtant, papa, tu peux en deviner autant qu'il en faut pour ta satisfaction, continua l'épiégle.

— Non, dis-moi ce pourquoi-là? C'est un plaisir si grand d'approuver son enfant..... Est-ce que tu veux m'en priver?

— Au contraire, répondit Emilie, et c'est pour cela que tu ne sauras rien, car pour que je devienne un jour une excellente ménagère, une femme qui ait de l'ordre, ne dois-je pas apprendre de bonne heure le prix de l'argent, dis?»

Il eurait fallu être un autre homme que M. de Montigny, et ne pas aimer Emilie comme il l'aimait pour ne pas se trouver satisfait de sa réponse; aussi l'embrassa-t-il avec une satisfaction si visible que la jeune fille en rougit, et si vous me demandez pourquoi, je vous dirai : parcequ'elle mentait.

Plus d'un an se passa; Emilie était grandie, embellie, elle apprenait tout ce que l'on voulait, elle était douce, spirituelle, sensible, on ne lui connaissait point de défaut, hors un seul. — Emilie était devenue avare, mais d'une avarice sordide, qui désolait sa bonne maman, humiliait son père, sans que l'un ni l'autre eussent osé lui en parler encore; car maintenant elle n'était plus un enfant, et tous les deux craignaient de l'humilier sans fruit; ensuite ils s'en remettait au temps pour la corriger, se figurant que cette manie d'amasser l'argent ne lui était venue que par pur enfantillage, comme il arrive dans les premiers momens où l'on possède une chose longtemps désirée.

Mais ils n'en étaient pas moins tristes au fond, et leur générosité naturelle, leur montrait sous le jour le plus désolant les continuelles petitesses et les mesquineries de tout genre dont se rendait coupable Emilie afin d'économisr sa petite pension, et de l'entasser, car elle ne dépensait pas 5 francs par mois des dix écus que lui donnait son père.

Ainsi, lorsqu'on lui apportait une robe neuve et qu'il s'agissait d'avoir une ceinture, Emilie cherchait dans les armoires, donnait un coup de fer à celle qu'elle choisissait si le ruban en était chiffonné, puis elle faisait semblant de la trouver charmante, et s'en parait, même aux jours de toilette.

Au jour de l'an, Emilie donna pour étrennes à son père de fort jolies pantoufles de tapisserie, mais sans qu'elles fussent montées, et à sa bonne maman, de très belles manchettes brodées, mais sans qu'elles fussent garnies.

Pour lui faire comprendre sa faute, et combien une telle manière d'agir leur était sensible, M. de Montigny crut devoir redoubler de générosité envers sa fille, à laquelle il donna en outre de ce qui était nécessaire pour acheter un joli chapeau, cinquante francs dans une bourse très riche. « Tiens, lui dit-il, voici qui t'indemnisera de ce qu'ont dû te coûter nos étrennes.»

Sans doute que c'était là une sanglante ironie; car les pantou-

---

Charles X, est passée aux mains du fondateur d'une dynastie nouvelle; ce n'est plus enfin la bonne, l'imposante madame de Campan qui gouverne ce petit peuple en jupon, Madame la baronne d'Ennery a succédé à sa surintendance.

Arrivons maintenant, tout d'un saut, à la fête du roi telle qu'elle a eu lieu l'an passé chez nos jeunes amies — Le premier mai, jour de la St-Philippe, tandis que Paris et les départemens célébraient chacun à sa manière, ce qu'on appelle un jour de gala, que les joûtes sur la Seine, les mâts de cocagne et théâtres pantomimes du carré Marigny; les concerts, les illuminations et les feux d'artifices aux Tuileries, aux Champs Elysées et à la barrière du Trône, faisaient accourir sur tous ces points une foule compacte de promeneurs ébahis, la maison *des filles de la nation* (peut-on appeler autrement les pensionnaires de Saint-Denis), célébrait, elle aussi, sa fête du roi; et je puis vous l'assurer, ce n'est pas là que cette solennité était fêtée avec le moins de plaisir.

Chaque année, à pareil jour, la Saint-Philippe se chôme chez les Orphelines de la Légion-d'Honneur. En effet le roi est le protecteur naturel de cette institution, comme la reine en est la protectrice en titre. Cependant la solennité s'effectue ordinairement au petit pied: une messe en musique, quelques lampions, un repas *de grand congé* en font tous les frais. Aujourd'hui, au contraire, il s'agit d'une Saint-Philippe extraordinaire; d'une Saint-Philippe de grande volée. M le maréchal Gérard, nouvellement élu grand-chancelier de l'ordre, a voulu, en bon et excelent tuteur, payer sa bienvenue à ses gentilles pupilles. Il y aura donc tout ensemble: cérémonie religieuse, dîner-gala, illuminations, feu d'artifices et bal; que de plaisirs à la fois! C'est à ne pas y croire! Un bal surtout; un vrai bal! avec des violons, des hautbois, des flûtes, et des cornets à piston! Comprenez-vous, mes jeunes lectrices, tout ce que ce mot renferme de magie et de charmes pour des pensionnaires habituées à une vie austère et qui n'ont jamais dansé qu'au piano, si l'on peut appeler danser, prendre des leçons de danse. Aussi depuis une semaine que la nouvelle de cette galanterie chevaleresque du bon maréchal est parvenu à Mme la surintendante et s'est propagée dans son petit empire, aussi prompt que le désir, toutes les pensées, toutes les espérances, tous les châteaux en Espagne de ces cinq cent jeunes têtes femmines sont fixés invariablement vers ce point de mire : on ne cause que danse et bal à la promenade, au réfectoire, aux moments de récréation, aux dortoirs...voire même aux heures des classes; mais arrivons à la fête; et commençons par le commencement.

La nuit qui s'écoula, du 30 avril au 1er mai, dans l'établissement de Saint-Denis, fut féconde en insomnies, la fièvre du plaisir prochain travaillait à la fois les imaginations de nos jeunes héroïnes et

fles et les manchettes avaient été brodées par les mains d'Emilie sans qu'elle dépensât un sou; elle comprit donc toute l'amertume du reproche qui lui était adressé, mais chose étrange, la joie qu'elle éprouvait de recevoir une aussi forte somme, diminuait de beaucoup la peine qu'elle ressentait d'avoir mérité cette rude leçon, et nulle parole de repentir ne vint de son cœur à ses lèvres.

Le lendemain, par l'ordre de son père, et accompagnée de la vieille Dorothée (qui depuis longues années la conduisait partout, bien qu'elle fût plus qu'à demi sourde), Emilie s'en fut acheter un chapeau: il s'agissait d'aller en visite le soir, et M. de Montigny lui avait recommandé de choisir quelque chose de bien, et de ne pas lésiner sur le prix. Mais au lieu de suivre la volonté de son père et d'acheter un chapeau de velours avec de jolies fleurs dessous, Emilie pris intrépidement le plus simple qu'elle trouva en gros de Naples sans ornemens, sans fleurs, et dont l'aspect fit froncer le sourcil à sa bonne maman lorsqu'elle demanda à le voir.

— Et tu as payé cela quarante francs, dit-elle, en regardant Emilie fixement?

— Mais, bonne maman, répondit celle-ci en baissant les yeux qu'importe le prix, s'il me va bien?

— Quand on a ton âge tout va bien, fit madame Dumesnil avec tristesse, mais ce qui sied mal à une jeune fille, c'est la désobéissance aux volontés d'un père, c'est...

— C'est l'avarice, dit M. de Montigny qui venait d'entrer sur les derniers mots, l'avarice sordide, cette passion honteuse qui fait compter pour rien à Emilie ses inconvenances journalières, le ridicule qui en est la suite, la répulsion universelle qui s'attache aux gens vicieux, — et la douleur d'un père, ajouta-t-il, en versant quelques larmes et en se laissant tomber sur un siége voisin.

A ces paroles si longtemps contenues dans ce cœur paternel, et qui s'en échappaient enfin, à la vue des pleurs qu'elle coûtait au meilleur père qui fut jamais, la pauvre Emilie pâlit affreusement, et s'élançant aux pieds de celui qu'elle avait offensé, elle ne put que lui dire avant de s'évanouir : « Pardonne-moi, tu sauras tout! »

Dorothée était accourue au bruit de la sonnette qu'agitait violemment madame Dumesnil; aidée par elle, Emilie fut portée dans sa chambre, et le médecin appelé déclara qu'à cause de la fièvre qui venait de la saisir, il lui fallait une grande tranquillité, nulle émotion fâcheuse, beaucoup de repos, moyennant quoi, et avant deux jours, il n'y paraîtrait pas.

Emilie fut donc condamnée pour ce temps, au silence le plus absolu, et lorsqu'elle se trouva pour remise de la secousse qu'elle venait d'éprouver, M. de Montigny vint lui parler avec autant d'affection que possible, lui assurant que celle qu'il ressentait pour elle était de nature à résister aux plus graves torts pourvu que le repentir les suivît, et que, ne doutant pas du sien, il ne lui reparlerait plus jamais du passé. A quoi Emilie ne répondit que par un baiser plein de reconnaissance qu'elle déposa sur les mains de son père, et par ces mots prononcés à voix basse : — Si, je te dirai tout... jamais, jamais, je ne te cacherai plus rien!

Cette promesse de lui tout dire qu'elle répétait pour la seconde fois, vint éveiller les inquiétudes de M. de Montigny, il y songea toute la journée.

Le lendemain était un dimanche, madame Dumesnil et son gendre venaient de déjeûner dans le salon.

Dorothée rangeait le couvert et M. de Montigny s'approchant tout rêveur de la fenêtre, se mit à regarder la pluie qui tombait à torrents, en s'écriant d'un air distrait : «Mon Dieu quel temps!» — comme si le temps l'eût fort intéressé.

« C'est vrai, fit Dorothée, qui regarda aussi, Henriette sera trempée.

— Qu'est-ce que c'est qu'Henriette? demanda madame Dumesnil?

La vieille bonne n'entendant pas, le père d'Emilie éleva la voix en répétant la même question.

— Henriette, fit Dorothée, c'est une petite fille blonde comme un chérubin, qui jamais ne loupe la messe, et qui se met toujours auprès de mademoiselle.

— Et causent elles beaucoup ensemble demanda la bonne maman?

— Elles ne causent pas, elles prient, repartit Dorothée d'un air offensé. Bonjour, bonsoir et voilà tout; j'en suis bien sûre quoique je n'entende pas. Pourtant la pauvre Henriette l'aime bien, mademoiselle Emilie, car pour une fois que vous l'avez empêchée d'aller à la messe parcequ'elle était enrhumée, la chère petite est venue à moi dans l'église, toute pleurante et toute bouleversée, me demander ce qu'avait mademoiselle, si elle souffrait beaucoup, s'il y avait du danger, et une foule d'autres choses encore dont je n'ai pu entendre un mot.

Le père et la grand'-mère de la jeune Emilie s'entreregardèrent, et la bonne maman prit la parole pour exprimer la pensée de tous deux.

— La pauvre petite Henriette, dit-elle, comme elle va s'in-

---

faisait battre leur cœur; et si quelqu'une finissait, de guerre lasse, par clore la paupière, alors un bel enfant aux ailes déployées venait, roi des songes, offrir à ses regards le tableau enchanté du temple de Therspicore, avec ses mille colonades, ses mille gerbes de diamans et de feux et ses innombrables prêtresses tourbillonnant dans une danse sans fin. Ce qu'il y a de positif, c'est que toutes les élèves, sans exception aucune, étaient bien et dûment éveillées dès avant que le premier rayon du soleil eût frappé de sa vive et matinale lumière la flèche et les tours de la cathédrale; et ce ne fut pas cette fois en étouffant un soupir que chacune d'elles s'élança de sa couche au premier tintement de la cloche d'appel.

Après avoir, sous l'inspection des dames surveillantes, donné les soins à leur toilette de propreté et vaqué comme de coutume aux petits travaux de mise en ordre intérieure, les orphelines de la Légion-d'Honneur, avant entendu la prière du matin, recurent de la maîtresse des cérémonies, l'invitation de faire moisson de fleurs. Pareille invitation n'est jamais mal reçue, comme vous le savez mes lecteurs et elles. C'était à qui courrait le plus vite, à qui arriverait la première dans l'immense jardin du grand parc, lequel s'étend en longue ligne derrière les édifices de l'institution royale; et comme ce jardin se compose des innombrables petits parterres des élèves, qui sont bêchés, semés et arrosés par elles; comme, d'un autre côté, ces demoiselles avaient endossé le costume des jours ouvrables, on leur avait accordé toute liberté de mettre au pillage *leur propriété foncière* et de piétiner dans les carreaux ; Dieu sait si elles usaient de la licence! — Enfin, quand hyacinthes, tulipes, roses et lilas, le chèvre-feuille et le jasmin furent fauchés ou dépouillés jusqu'au dernier; qui, sous le tranchant des ciseaux, qui, sous la lame acérée des canifs; quand il ne resta aux arbustes que des branches et des feuilles, et aux plants que des racines, alors nos jeunes flores, *lasses de carnage et fières de leur victoire*, rentrèrent en triomphe au logis, chargées de leurs odorantes dépouilles. Là, cet amas de fleurs fut marié en guirlande, groupé en bouquets, tressé en couronnes, puis passant des mains des orphelines de la Légion-d'Honneur dans celles des bonnes et des valets de la maison, elles allèrent décorer de leur mille couleurs les voûtes, les lambris et les divers portiques de l'édifice consacré aux héritiers des braves,

Cette besogne exécutée au milieu des ris et de la gaîté la plus bruyante avait pris une bonne partie de la matinée; on ne s'en aperçut qu'au moment où un son bien connu annonça à la gente travailleuse qu'il était temps de songer au tribut payé chaque matin à des estomacs juvéniles.

(*La suite au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

quieter encore aujourd'hui! Tu devrais bien aller la rassurer, ma bonne, et même l'amener ici... Va la chercher; Saint-Roch est à deux pas; je meurs de faire connaissance avec la protégée de notre enfant.

Si Dorothée n'avait pas tout entendu, du moins avait-elle tout compris; elle sortit donc, puis se dirigea vers l'église d'où elle revint un quart d'heure après, abritant, sous le taffetas vert de son parapluie, une petite fille de onze à douze ans, ayant de petits pieds dans de gros souliers, une robe de cotonnade bleue ravissante de propreté, un tablier de percaline noir où l'on voyait marqués certains plis qui annonçaient qu'on le choyait dans un tiroir pendant la semaine pour ne l'en sortir que le dimanche. Le reste était caché sous le parapluie, en sorte que ceux qui la regardaient venir à travers les vitres, ne purent en voir davantage, que lorsque conduite par Dorothée, la petite Henriette entra dans le salon.

Dès qu'elle se vit en leur présence, la pauvre enfant rougit sensiblement, et au lieu d'avancer, elle se recula vers la porte. Mais il y avait tant de candeur sur son joli visage, que la bienveillance naturelle à madame Dumesnil s'éveilla soudain.

« Eh quoi! ma chère petite, dit-elle, vous fais-je peur? Notre bonne Dorothée m'a dit que vous aimiez ma petite fille; j'ai désiré vous tirer d'inquiétude à son sujet, en êtes-vous fâchée?

— Fâchée! dit Henriette en s'approchant de madame Dumesnil; oh! madame, bien au contraire; c'est si triste de craindre pour ceux qu'on aime!

M. de Montigny aussi se sentit ému de l'accent qui avait accueilli ces mots.

— Combien y a-t-il de temps que vous connaissez Emilie, lui demanda-t-il doucement en lui prenant la main?

Henriette leva sur lui un regard étonné. — Combien il y a de temps? dit-elle; mais c'est depuis le soir où mademoiselle allait acheter le souper des cygnes.

— Ah oui, j'y suis, dit la vieille dame; mais c'est égal, racontez-nous bien tout.

— Oh! je le veux bien, je suis si contente de parler de mademoiselle. — J'étais à côté de la grille et je tremblais si fort de honte et de peur qu'à tout moment j'étais prête à m'enfuir, et puis je pensais à ma mère et je restais.

— Qu'est-ce que tu as? me dit mademoiselle Marie en s'approchant; pourquoi pleures-tu si fort, ma pauvre petite?

— Hélas! mon Dieu, lui dis-je, c'est que ma mère est si mal! si mal!

— Comment? tu dis que ta mère est bien malade, et toi tu es ici!

— J'étais sortie sans rien dire à personne afin d'aller chercher le médecin, lorsque je suis arrivée chez lui sa femme m'a dit qu'il venait de sortir; mais qu'en courant un peu je pourrais le rejoindre, qu'il s'en allait aux Tuileries.

— Eh bien, tu ne l'as donc pas retrouvé?

— Je l'ai vu, mais de loin, entrer par cette porte, et lorsque j'ai voulu le suivre dans le jardin on m'a repoussée en disant que j'étais mal vêtue, que sans doute je demandais, et que les mendiants n'entraient pas.

« Mademoiselle alors a voulu savoir pourquoi je n'allais pas chez un autre médecin, et moi je lui ai dit que depuis deux mois ma mère ne travaillant plus, nous n'avions pas même de quoi acheter du pain, que c'était notre bonne voisine qui partageait le sien avec nous, et qu'à cause de ça nous avions dû nous adresser au médecin des pauvres, celui qui d'habitude venait voir maman, et après lequel je venais de courir si inutilement, tandis que maman mourait peut-être faute de secours. Vous jugez comme je pleurais en racontant tout cela, mademoiselle pleurait aussi.

» Tiens, me dit-elle, après m'avoir donné cinq francs qu'elle tira de sa poche, va-t-en bien vite chercher un autre médecin. Demain, je reviendrai ici à la même heure, — trouves-toi là au même endroit.

— Et après, mon enfant, dit la grand'mère?

— Après, mademoiselle Emilie alla bien vite joindre sa bonne qui l'attendait assise un peu plus loin sur le bord de la grille. »

En terminant ce récit naïf la petite Henriette essuya quelques larmes que le souvenir amassait dans ses yeux.

« C'était une belle pièce de cinq francs toute neuve, ajouta-t-elle, peut-être bien que mademoiselle voulait la conserver; mais elle me l'a donnée pourtant!

— Et le lendemain? demanda M. de Montigny.

— Le lendemain, elle est revenue; alors, elle a voulu venir à la maison; ma mère était mieux, on l'avait saignée, le médecin lui avait dit que ce serait long, mais qu'il n'y avait plus de danger. Elle était seule en ce moment avec une bonne voisine ouvrière en linge et elle a raconté à mademoiselle Emilie comment elle n'avait que moi, comment elle était veuve, et que nous travaillions pour l'ordinaire avec notre voisine, moi pour apprendre, elle pour gagner; mais que depuis si longtemps qu'elle gardait le lit à souffrir et sans travailler, il lui serait arrivé cent fois de désirer mourir si elle ne m'avait pas eue.

Mademoiselle l'a consolée et lui a donné 15 francs. Et puis, en s'en allant, elle m'a dit tout bas : « Vas tous les dimanches à St-Roch, sur les neuf heures, tu m'y trouveras. »

— Et depuis, demanda madame Dumesnil?

— Depuis? dit Henriette, jamais je n'y ai manqué, ni elle non plus, hors une seule fois.

— Et votre mère, est-elle bien portante à présent?

— Elle n'est pas morte, et c'est beaucoup, fit la petite en retenant ses larmes; on voulait la mettre à l'hospice, mais il aurait fallu me laisser seule, elle ne l'a pas voulu.

— La pauvre femme! dit madame Dumesnil; et de quoi avez-vous vécu?

— De quoi? fit Henriette; mais des vingt-cinq francs que mademoiselle Emilie nous donne tous les mois. Sans elle, sans son bon cœur, nous serions mortes de faim, c'est bien sûr! car mon apprentissage n'est pas encore fini, et qu'est-ce que je gagne? cinq sous par ci par là que ma maîtresse me donne pour des heures que je fais en plus! »

L'aïeule regarda le père, le père tendit la main à l'aïeule, ni l'un ni l'autre ne put dire un mot.

Henriette crut voir une désapprobation dans ce silence, et sa délicatesse naturelle la fit aller au-devant de ce à quoi elle supposait que cette désapprobation se rapportait.

« Un jour, dit-elle, c'était la première fois que mademoiselle Emilie m'avait remis une si grosse somme, maman n'y voulut pas toucher avant de savoir si l'on approuvait dans sa famille l'emploi qu'elle faisait de son argent. — Mademoiselle alors me donna pour maman la lettre que voici; — car jamais elle ne m'a quittée. — Voulez-vous la lire? » En disant cela, Henriette tendit à madame Dumesnil une lettre de sa petite fille dans laquelle elle lut ceci :

« Ne vous tourmentez pas au sujet de l'argent. S'il n'était pas » à moi, je n'en disposerais pour rien au monde pas même pour » vous obliger.

» Chérie de mon père, j'ai obtenu de lui une petite pension » pour mon agrément, mon plaisir, et mon plaisir étant de vous » être utile j'agis en conséquence. Prenez donc; je prie Dieu » pour qu'il vous rende la santé; si ma bonne maman ou mon » père étaient malades un jour, ce serait votre tour de prier pour » eux. Adieu, soignez-vous bien, et aimez beaucoup Henriette » qui est si gentille. »

M. de Montigny attira la petite fille et mit sur son front un baiser presque paternel. Madame Dumesnil l'accabla de caresses, lui fit un présent pour sa mère, et avant que Dorothée l'emmenât elle lui promit d'aller la voir bientôt, peut-être dès le lendemain, et qu'elle lui mènerait Emilie.

Impatient d'embrasser sa fille, M. de Montigny poussa doucement la porte de sa chambre. Emilie était éveillée; et souriante, elle dit à son père : « Assieds-toi là papa, je vais tout te conter.

— C'est inutile, ma chère enfant, j'ai vu Henriette qui m'a tout appris.

— Et nous irons lui rendre sa visite demain, ajouta la grand'mère qui venait d'entrer.

Ah! quel bonheur! ainsi tu ne m'en veux plus? demanda Emilie à son père.

Si... et beaucoup : pourquoi m'as-tu caché.....

— Ce que j'ai fait? Mais papa, c'est ta faute. Ne m'as-tu pas dit fort souvent que le monde était plein de gens vaniteux, qui ne font le bien que par ostentation; pour aller le redire; pour se faire valoir. Alors j'ai pensé, moi, que tu avais raison, car souvent j'avais fait cela; donnant aux pauvres quand on me regardait, ma charité n'était que de l'orgueil. J'ai réfléchi, je me suis corrigée. Et puis, enfin, j'ai fait comme tu fais : — j'ai voulu avoir un secret à moi!

— Comment cela, dit M. de Montigny en baissant les yeux devant le malicieux regard que lui jeta Emilie.

— Oui certainement, tu as un secret : A toi le vieux manchot et ses petits enfans, — à moi la petite Henriette et sa pauvre mère : chacun le sien.

— Mais voyez-vous cette petite fille qui fait presque rougir son père, dit la bonne-maman en la menaçant du doigt.

— Oh! ne te mets pas pour lui contre moi, dit Emilie, car j'en sais plus qu'il ne faut pour te faire rougir aussi, toi! »

M. de montigny acheva la bonne œuvre qui avait été commencée par sa fille. Grâce à sa générosité, la pauvre malade fut soignée de telle sorte qu'elle revint à la santé, et son Henriette au bonheur.

TH. MIDY.

UN BON JOUR.

M. de Gerseuil et M. de Lorval étaient à Versailles en 1775, à l'école des chevau-légers.

Ils avaient fait ensemble une promenade dans un cabriolet de louage; en revenant, ils passent dans la rue de l'Orangerie, que l'on sait être extrêmement large. M. de Gerseuil conduisait.

Il demanda à son camarade :

— Sais-tu mener un cabriolet?

— Non.

— C'est bien agréable.

— J'apprendrai : j'ai le temps.

— Tu apprendras; tu as la vue trop basse : il faut un coup-d'œil, une justesse... sans quoi on n'est bon que pour mener dans un grand chemin; mais dans Paris, au milieu des embarras, des voitures, des piétons...

— Enfin, d'autres mènent, je mènerai bien aussi; toi, sais-tu te tirer d'affaire dans les rues de Paris?

— Moi! je ferais passer nos roues sur un écu de six francs.

— Peste! c'est un beau talent que ça.

— Tu as l'air de n'en rien croire; je veux te faire voir ce qu'on appelle conduire un cabriolet.

— Tu auras de la peine à me le faire voir ici : il ne passe pas une voiture, et la rue à quarante pieds de large.

— Eh bien! supposons qu'il en passe une.

— Comment?

— Oui, je suppose qu'il vient à nous une grosse charette qui ne veut pas se ranger, et qui nous laisse à peine la place de passer à droite : que ferais-tu? je gage que tu serais furieusement embarrassé.

— Non en vérité; je passerais à gauche où il y aurait encore de la place pour quatre voitures.

— Tu passerais à gauche; moi, point du tout; pourvu qu'on me laisse à droite l'épaisseur d'une ligne au-delà de l'espace nécessaire, je suis sûr de passer sans toucher ni la charette ni les bornes. Tiens, je vais te le prouver : suppose que la charette vient.

Là dessus, il se dispose à raser les bornes à droite, ce que son camarade voyant :

— Mon ami, fais moi le plaisir de ne pas passer aussi près des bornes; tu me fais trembler; il n'y a pas de charette : allons-nous-en paisiblement à l'hôtel sans faire de tour de force.

— Tu es un bon enfant; tiens, regarde : la charette est là; je n'ai que la place bien juste; elle me suffit : je baisse la main, je lâche les rênes, j'applique un vigoureux coup de fouet sur les côtes du cheval; il prend le galop et je rase les bornes : vois comme nous filons...

Le coup de fouet avait été donné, le cheval avait pris le galop, et le cabriolet filait en effet grand train; mais la borne fut mal rasée, la roue monte dessus, les voyageurs versent d'autant plus lourdement, qu'ils allaient plus vite, et se font plusieurs contusions; la voiture est abîmée, le cheval même s'en ressent.

Les voisins, les passans, tous accourent.

Chacun témoigne sa surprise qu'un cabriolet monte sur un caborne dans une rue où il est seul, et qui a six ou sept toises de largeur.

M. de Lorval leur explique comment son camarade a voulu lui apprendre ce qu'il fallait faire pour éviter une charette.

Les spectateurs sont encore plus étonnés et répondent qu'il n'a point passé de charette.

— Je le sais bien, reprend M. de Lorval, mais c'est dans le cas où il en aurait passé une. Me voilà au fait pour la première occasion; ne trouvez vous pas la leçon bonne?

Tous ces gens-là levaient les yeux aux ciel sans pouvoir comprendre qu'on eût versé pour éviter une charette qui n'existait pas.

M. de Gerseuil, honteux de sa mésaventure, n'osait rien répliquer, et recevait sans mot dire les plaisanterie de son camarade, qui ne les lui épargnait pas.

Enfin, on ramena la voiture et le cheval chez leur maître, et les deux chevau-légers regagnèrent, clopin clopant leur hôtel où ils se ressentirent plusieurs jours de cette belle équipée.

Le lendemain, on vint réclamer cinq louis pour les dommages causés par ce tour d'adresse.

M. de Gerseuil, comme conducteur, les paya en totalité; il ne fut pas tenté de proposer à son camarade d'entrer dans cette dépense.

Il y a d'ailleurs toute apparence que sa proposition aurait été mal reçue.

LE VIEUX CONTEUR.

L'HOMME ET LE ROSSIGNOL,

FABLE.

Un homme en son jardin cultive un beau rosier
Où, chaque jour, naît une rose
Mais un désir, le chatouille au sublime [illegible]
Ravage, chaque jour, la fleur à peine [illegible]
L'homme, avec un [illegible] sur l'arbuste [illegible]
Prend notre rossignol et vous le tue [illegible]
Celui-ci par son doux langage [illegible]
[illegible]

[illegible]
Mettre la une récompense :
[illegible] Là... sous vos pieds, je vais [illegible] »
[illegible]
[illegible] ;
Devant le [illegible]
Enfin : « Suis-je [illegible], dit-il, suis-je [illegible] ?
Comment ! celui qui voit, un trésor sous la terre,
Chose plus facile pourtant,
[illegible] qu'on lui entend !... »
Le [illegible] répond : « [illegible] ;
[illegible], pour lui-même aveugle, impuissant,
[illegible] ignorance,
Qui tout à coup se montre clairvoyant
Lorsqu'il est inspiré par la reconnaissance... »

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

L'ÉGLISE SAINT-SULPICE.

Paris, le 26 avril 1842.

Adrien à sa mère.

Nous voici arrivés devant l'église de Saint-Sulpice. Ce monument, d'un style sévère, majestueux et imposant, est généralement regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne. Cette opinion n'a pas encore eu de contradicteurs.

L'origine de l'église primitive de Saint-Sulpice est ancienne, et surtout fort obscure. Quelques historiens la font remonter au IXe siècle. Ils s'appuient sur une anecdote racontée par le poète Vil'on, dans son poème sur le siége de Paris. Lorsque les Normands et les Danois, sous les ordres de Sigefried, leur roi, arrivèrent sous les murs de Paris, les églises, les couvens des environs s'empressèrent d'apporter dans la ville ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs corps saints et leurs reliques; Paris en fut encombré. Les barbares, au nombre de trente mille, livrèrent un assaut à la ville et furent repoussés. Furieux de cet échec, ils ravagèrent les environs, malgré les efforts des Parisiens pour défendre leurs propriétés. Dans une sortie, le chevalier Lothaire, frère du gouverneur, guerrier intrépide jusqu'à la témérité, tomba dans un piége, fut fait prisonnier et enfermé dans la chapelle de Saint-Pierre-des-Champs, plus tard église Saint-Sulpice. Les Normands épargnèrent Lothaire, parce qu'à l'éclat de ses armes ils le prirent pour un roi, et espérèrent en obtenir de riches présens. Les Parisiens acceptèrent les dures conditions que leur imposait Sigefried pour la mise en liberté du brave chevalier, quoiqu'ils reconnussent l'impossibilité de réunir une somme aussi forte. Il s'agissait de livrer *cinq fois le pesant d'or du prisonnier armé de pied en cap.*

Les prêtres apportaient au comte Eudes leurs vases sacrés; les dames leurs bijoux, les bourgeois tout ce qu'ils avaient de précieux. Pendant ce temps un jeune enfant de douze ans, fils d'un serrurier, trompant la vigilance des gardiens des portes de la ville, détacha une barque et parvint à gagner la rive opposée de la Seine avant que l'on s'aperçut de son évasion. Hincmar (la chronique a conservé son nom), approcha du camp des Danois, et dès qu'il reconnut que les sentinelles l'avaient remarqué, il se mit à caracoler, à faire *la roue* sur ses pieds et ses mains, en un mot toutes sortes de tours d'adresse qui attirèrent sur lui l'attention des ennemis : ils accouraient en foule autour du jeune Parisien et accueillaient chacune de ses voltiges avec des cris et des trépignemens de joie. Un des principaux chefs normands lui demanda qui il était, ce qu'il voulait.

« Qui je suis ? Hincmar, c'est mon nom; ce que je veux, l'hospitalité. Les habitans de Paris m'ont chassé parce que je mangeais trop pour les services que je pouvais rendre, et quand on n'en a pas trop pour soi. . vous comprenez ..

— Parfaitement; les vivres leur manquent.

— Et voilà ce qui m'a décidé à venir vous demander la mort, ou asile et pitance.

—Ta mort nous serait inutile, mais tu peux nous amuser, et si tu promets de nous continuer tes jeux rien ne te sera refusé.

— J'ai faim.

— Qu'on lui serve ce qu'il désirera.

— Oh ! mon Dieu, la moindre des choses; de quoi faire un petit déjeuner : une volaille, un quartier de chevreau, quelques filets de bœuf rôti, et puis après ça nous verrons,.. je ne suis pas difficile à nourrir; peu m'importe la qualité des mets pourvu qu'ils soient bien préparés, assaisonnés et copieux.

Hincmar fut conduit devant une table garnie pour les chefs Danois; il mangea et but comme trois Normands. On le présenta ensuite à Sigefried, qui fut étonné de sa dextérité, de sa souplesse, de la régularité de ses mouvemens, et lui permit de rester au camp aussi longtemps qu'il voudrait. Tout en faisant ses gambades le jeune Parisien entendit prononcer le nom du chevalier Lothaire; il s'approcha discrétement et connut ainsi le lieu de sa prison. Il était enfermé dans la chapelle de Saint-Pierre, les mains liées derrière le dos, et pendant la nuit des sentinelles veillaient à l'extérieur, tandis qu'à l'intérieur deux hommes choisis parmi les plus forts suivaient tous ses mouvemens, et quand il voulait dormir, ils lui passaient autour du cou et des jambes une courroie qu'ils tenaient par l'autre bout.

Muni de ces renseignemens le jeune Hincmar comprit toute la difficulté du projet qu'il avait formé de délivrer le prisonnier. N'importe, il conserva toujours l'espérance, et dès le lendemain tout en cherchant à faire rire les chefs Normands, il découvrit que derrière la chapelle se trouvait une fenêtre fort basse qu'on pouvait escalader sans échelle, et dont les barreaux très larges, pouvaient facilement livrer passage à un homme d'une moyenne grosseur. Ce jour-là on entassait des fagots, des petites branches contre le mur d'enceinte de la chapelle. « Si je tarde davantage, la fenêtre sera masquée, se dit-il; si j'agis dès ce soir, ces fagots loin de nuire à mes desseins, me serviront au contraire. Allons, c'en est fait; aussitôt que les chefs seront endormis, que les soldats seront rentrés, je saisirai le moment favorable pour m'évader; si l'on m'aperçoit, ma réponse est toute prête : je vais, dirai-je aux gardes, dans la campagne, faire l'essai d'un nouveau tour destiné à varier et à doubler les plaisirs de votre seigneur et maître, le grand Sigefried. Très bien ! voilà mon sauf-conduit tout trouvé, signé et paraphé. Quant aux ustensiles nécessaires pour briser les fers du chevalier, les Normands eux-mêmes me les fourniront. »

Il exprima devant tous les chefs réunis, la crainte d'être surpris par les Parisiens dans leurs sorties fréquentes, et demanda pour sa défense, des armes qui lui furent aussitôt accordées. Il avait conquis un tel ascendant sur l'esprit du roi normand que celui-ci, pour se l'attacher comme hochet, ne lui refusait rien. Hincmar affectait dans ses reparties, tant de naïveté, dans toutes ses manières, tant d'abandon, qu'il gagna la confiance de tous et n'éveilla jamais le moindre soupçon. Pour éviter les indiscrétions, il n'avait mis personne, pas même son père, dans la confidence de son projet. Quand fut venu le moment favorable de le mettre à exécution, il s'échappa de la tente de Sigefried et secondé par une nuit bien noire, il parvint aux pieds du mur de la chapelle sans avoir été aperçu. Il se mit en devoir de couper le plomb afin d'enlever plus facilement et sans bruit les carreaux de la fenêtre; mais le pas du soldat qui veillait sur le prisonnier vint frapper ses oreilles, soudain il se blottit derrière les fagots jus-

qu'à ce qu'il n'entendît plus rien. Il se remit à l'ouvrage et bientôt il eut pratiqué une large brèche par où il put passer au moyen d'une petite lanterne sourde dont il avait eu soin de se munir, il reconnut Lothaire couché sur de la paille, entre ses deux gardiens; tous trois dormaient profondément, l'un d'eux poussait des ronflemens qui lui furent très utiles. Il prit son poignard, coupa les liens du chevalier, l'éveilla tout doucement, lui annonça qu'il venait le rendre à la liberté et lui dit de le suivre : Lothaire se lève et deux heures après il entrait au palais du gouverneur de Paris avec son jeune libérateur.

L'action héroïque d'Hincmar fut noblement récompensée par Eudes Ier comte de Paris, après l'expulsion des Normands. Aucun historien n'explique en quoi consista cette récompense; Sauval, dit seulement qu'après sa mort, le brave Hincmar fut enterré dans l'église de Saint-Pierre avec tous les honneurs que l'on décernait aux rois de France.

Ce lieu saint, dans l'origine, dépendait de l'abbaye de Saint-Germain des Près, et ne fut érigé en paroisse que vers l'an 1211. Jugée trop petite pour la population du quartier qui s'accroissait chaque jour, l'église fut batie, démolie et rebatie plusieurs fois, toujours sur de nouveaux plans. En 1655, lorsque la régente de France, Anne d'Autriche, vint en grande cérémonie placer la première pierre et déclara qu'elle prenait le nouvel édifice sous sa protection, c'est alors seulement que les travaux de construction furent poussés avec ardeur. Mais bientôt la mésintelligence se mit entre les Marguilliers et les pricipaux habitans du quartier, des procès eurent lieu, les ouvriers qui n'étaient plus payés quittèrent leurs chantiers, et pendant 43 ans les paroissiens de Saint-Sulpice furent obligés pour assister aux offices divins, de demander l'hospitalité aux couvens et aux églises voisines.

Lorsque le célèbre Languet de Gergy fut promu à la cure de Sait-Sulpice, le trésor avait été épuisé, il ne restait plus qu'une somme de trois cents francs, tout le reste avait été dépensé en frais de procès. Le prélat employa cette somme à acheter quelques pierres destinées à l'achèvement de l'édifice. Il s'adressa ensuite à la piété de ses paroissiens, ses exhortations et ses prières lui ouvrirent toutes les bourses; les travaux furent repris et continués avec la plus grande activité. En 1721, il obtint une loterie dont le produit augmenta ses ressources et lui permit d'achever la nef et de commencer le portail. C'est sur les dessins du chevalier Servandoni, que cette partie du monument fut construite. Ses grandes proportions, la hardiesse de son ensemble, quoiqu'un peu théatral, les grands effets qu'il produit, tout décèle le génie élevé du décorateur fécond dont les compositions pittoresques pour les fêtes publiques, firent pendant longtemps les délices de l'Europe.

Enfin l'unique vœu du curé Languet allait être réalisé : il avait mis tous ses soins, employé son faible patrimoine à l'achèvement de son église; il profita de l'occasion brillante que lui offrait l'assemblée du clergé pour en rendre la dédicace plus solennelle. Les prélats qui composaient cette assemblée vénérable se rendirent à la prière que le digne pasteur leur fit de présider à cette consécration. La cérémonie eut lieu le 30 juin 1745, ce fut un jour de fête pour tout le faubourg St-Germain, et l'on venait de tous les quartiers de Paris admirer le magnifique portail de Servandoni. Il a trois cent quatre-vingt quatre pieds de longueur, et aux extrémités se trouvaient deux bâtimens carrés qui servent aujourd'hui de bases à deux tours ou campanilles, ayant deux cents dix pieds de hauteur. Celle de l'angle septentrional est due au célèbre Chalgien ; la tour méridionale, bâtie sur un plan assez irrégulier reste toujours imparfaite.

Depuis la révolution, les ornemens et curiosités de Saint-Sulpice ont considérablement diminué, néanmoins, il en reste encore un assez grand nombre pour fixer l'attention des étrangers, des curieux et des savans. L'autel principal, établi à la romaine et isolé entre la nef et le chœur, offre une disposition grande et majestueuse. Il est élevé de sept degrés, et sa forme est celle d'une espèce de tombeau. Il est de marbre bleu turquin, et orné de bronzes dorés; son tabernacle est de même matière, enrichi de pierreries; deux anges de bronze doré soutenaient la table qui s'élevait au dessus. A l'entrée du chœur on voyait autrefois deux anges de bronze doré grands comme nature; ces deux statues ont été enlevées pendant la révolution. Le rond-point du chœur, percé d'une grande arcade dont chaque pilastre est orné de la statue d'un apôtre, laisse apercevoir la chapelle de la Vierge.

Cette chapelle est un objet de curiosité, un tour de force architectural; la coupole, peinte à fresque par Lemoine, représente l'Assomption. La peinture fut endommagée lors de l'incendie qui, en 1763, consuma la foire St-Germain ; Gallet se chargea de la réparer. Au fond de la chapelle on ajouta une niche à la construction ; cette niche qui fait saillie sur la rue Garancière était supportée par une trompe en pierre d'une grande beauté. La statue de la Vierge, placée intérieurement, est éclairée par *un jour céleste*, jour dont on admire l'effet sans voir l'ouverture par où il pénètre. Cette chapelle, précieusement décorée par Servandoni, ou l'heureux emploi de la dorure, du marbre et de la peinture rappelle les belles décorations des églises d'Italie, ne fut terminée que vers l'an 1777. Jean Baptiste Languet avait fait exécuter une Vierge en argent, haute de six pieds, dont l'exhibition eut lieu avec grande pompe le 15 août 1746 : cette statue fut pendant plusieurs années le point de mire des voleurs qui infestaient Paris à cette époque.

Quand ils eurent vu la Vierge du curé Languet, ils cherchèrent les moyens de s'en emparer, voici celui qu'ils adoptèrent.

(*La fin au prochain numéro*).

A. M. DE NOIRMOND.

TRENTE UN MIRACLE.

Le général Abercrombie, tué depuis en Egypte, commandait au Port-au-Prince, lorsque les Anglais s'en furent emparés dans les premières années de la révolution.

Un espion fut pris ; et, selon l'usage des Anglais pour ce genre de crime, condamné à être attaché à la bouche d'un canon.

Les criminels sont conduits au supplice sous bonne escorte, mais libres, sans aucun lien.

Le détachement, composé de hullans d'Yorck, était commandé par un officier nommé *la Boche*.

Au détour d'une rue, le condamné, dont on ne se défiait pas, et que l'on conduisait assez négligemment, vu qu'il était entouré, traverse le cercle, passe au milieu des chevaux, et entre dans la maison d'un boulanger.

Le commandant du détachement fait sur le champ cerner cette maison, et y ordonne les recherches les plus sévères.

Pendant ce temps, un soldat du détachement aperçoit à une des fenêtres de la maison un jeune homme qu'il prend pour le criminel : il fait feu sur lui et le manque.

Le commandant de l'escorte, que la fuite d'un condamné dont il répondait, affectait vivement, et qui avait un peu perdu la tête, croit que ce coup est parti de la maison : il va chez le général, lui raconte l'évasion du coupable, qu'on n'avait pu trouver, assure que le boulanger a favorisé sa fuite, et en donne pour preuve qu'on a tiré de chez lui sur son détachement.

Le général ordonne que puisqu'on n'a pas trouvé le coupable, le boulanger qui l'a fait évader soit conduit au supplice à sa place, et attaché à la bouche du canon.

On arrête le boulanger, on lui apprend la cruelle sentence qui vient d'être prononcée contre lui.

Ce malheureux proteste de son innocence; assure qu'il ne connaît pas le criminel; qu'il ne l'a jamais vu. Toutes ses raisons sont inutiles; on le mène sur la plage où devait se faire l'exécution, et où se trouvait rassemblée toute la population de la ville; il réitère ses protestations; on ne l'écoute pas; il est attaché au canon; on met le feu, le coup part, cet homme s'écrie : *Je suis innocent!*

Il n'avait pas été touché.

Tous les spectateurs crient au miracle; on ne croit pas devoir recommencer sans rendre compte au général d'un événement aussi extraordinaire. On détache le boulanger, et on le conduit au gouverneur.

Dans l'intervalle qui s'écoula pendant ces opérations, le vrai coupable fut trouvé, mené sur la plage et exécuté; de ce moment le boulanger n'avait plus rien à craindre.

Le général voulut savoir comment il avait pu échapper à une mort qu'on pouvait dire certaine.

Avant de le faire parler, il faut expliquer le plus clairement possible la manière dont les condamnés étaient *amarrés* à la bouche du canon.

Deux fortes cordes, attachées aux anses de la pièce, prenaient les mains du patient dont les bras étaient étendus : la corde était tendue au point de l'enlever de terre où ses pieds ne touchaient plus; de façon que la bouche du canon donnait précisément au milieu de sa poitrine.

Voici comment le jeune boulanger rendit compte de la manière dont il avait évité la mort :

« J'ai servi en France, dans l'artillerie. Quoique innocent et » condamné à un supplice affreux, j'ai eu le bonheur de ne pas » perdre la tête. J'ai calculé que, si étant attaché, il pouvait » rester assez de jeu aux cordes pour me permettre de me ran- » ger de côté, et de laisser passer le boulet, j'étais sauvé. Il fal- » lait, pour cela, ne pas avoir les bras étendus. Je suis très » vigoureux : appuyé sur le canon, j'ai présenté mes mains en » tenant les coudes serrés, et les bras presque perpendicu- » laires : on n'a fait aucune attention à cette manœuvre de ma » part; et on a attaché ainsi les cordes qui étaient aussi tendues, » que si je n'avais pas eu les coudes ployés.

» Je ne perdais pas de vue celui qui tenait la fatale mèche. Au » moment qu'il a mis le feu j'ai étendu les bras, ce qui m'a » donné à peu près un pied de jeu : je me suis vivement jeté de » côté; le boulet a passé sans me toucher. »

Le général félicita le jeune homme sur sa présence d'esprit, et pour réparer de son mieux l'injustice qu'il avait faite, et le dédommager des mauvais momens qu'il venait de passer, il lui fit compter 500 louis, qui étaient bien gagnés.

MADAME LA VICOMTESSE D'ALBY.

TRIBUNAUX.

LE PRINCE DE LA JEUNESSE. — ANNÉE 1837.

Trois enfans comparaissaient, la semaine dernière, devant le Tribunal de police correctionnelle de Rouen. Le plus âgé, Pierre Bumeuf, n'a pas encore atteint sa onzième année; il a le regard sournois, l'air hypocrite, et l'on voit aisément qu'il se donne toutes les peines du monde pour paraître affligé. Les deux autres, âgés de neuf ans, Emile Mortane et Charles Rivaud, sont doués d'heureuses physionomies; ils se dérobent tant qu'ils peuvent aux regards du public, des larmes de bon aloi roulent sur leurs joues fraîches et rebondies.

Interrogé à son tour par M. le président, le petit Emile Mortane raconte ainsi les faits qui ont motivé son arrestation et celle de ses deux coaccusés.

« Monsieur, c'était un dimanche; il avait fait bien froid pendant le temps, mais ce jour là il faisait un beau soleil, et il y avait tout le long du quai des marchandes de gâteaux; comme nous sortions du catéchisme, Charles et moi, nous rencontrons Pierre Bumeuf qui nous dit : — Venez donc jouer sur la place St-Sever, je vous payerai des nouvelles et des *dooyons* (pâtisserie). Nous l'avons suivi. Arrivés à Saint-Sever, il nous quitte pendant un quart-d'heure, puis il revient avec cinq ou six gâteaux dans sa blouse; nous les mangeons... ils étaient bien bons (hilarité dans l'auditoire). Quand ça fut fini, Pierre nous quitta encore, puis il revint nous trouver. Cette fois il avait au moins pour douze sous de gâteaux. On fait le partage : un à toi, un à moi; mais ça n'était pas fini que voilà un grandissime chapeau à cornes qui nous empoigne tous les trois, un d'une main et deux de l'autre, en disant :

— Ah! mes drôles, je vous y prends! c'est donc vous qui demandez l'aumône soit disant pour acheter du pain à vos parens infirmes, et qui mangez la recette en chateries!

» Charles et moi nous ignorions que Pierre eût demandé l'aumône; mais le sergent de ville n'a pas voulu nous croire. »

M. le président. — Et il avait raison; vous voyant partager les produits de la mendicité, il vous a arrêtés comme mendians; c'est ainsi qu'on en agit avec les recéleurs qui sont traités aussi sévèrement que les voleurs. — Cela doit vous être un exemple salutaire du danger que l'on court à faire de mauvaises connaissances.

Le Tribunal prenant en considération la bonne conduite antérieure et le repentir d'Emile et de Charles, les renvoie de la prévention et ordonne qu'ils seront rendus à leurs parens présens à l'audience. Quant à Pierre Bumeuf que personne ne réclame, et qui n'en est pas à sa première faute, le Tribunal ordonne qu'il sera détenu dans une maison de correction jusqu'à l'âge de quinze ans.

Emile et Charles fondent en larmes, et Bumeuf qui a l'œil sec, s'écrie insolemment : « *J'en rappelle!* » Les soldats l'entraînent aussitôt.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance du Roi et sur le rapport du Ministre grand maître de l'Université, les colléges communaux des villes de Carcassonne, Chaumont, Chinon, Gaillac, Mont-de-Marsan, Roanne, Romorantin, Saint-Amand et Vesoul, jouiront des cours primaires supérieurs tels qu'ils sont institués par la loi du 28 juin 1833.

— Deux autres ordonnances, l'une approuvant l'élection de M. Francœur à l'Académie des sciences; l'autre autorisant la commune des Hôpitaux-Vieux (Doubs) à accepter la donation faite par M. Louvrier, prêtre, d'une maison avec ses dépendances, pour servir à l'établissement de deux sœurs religieuses chargées de l'instruction de jeunes filles pauvres.

— Arrêté du Ministre sur le Programme, des conditions d'admission à l'Ecole normale pour l'année courante.

— Arrêté du conseil royal sur le réglement relatif aux institutions et pensions de demoiselles dans le département de la Seine.

— M. Dufrayer, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, vient de mourir; la littérature a fait aussi une perte dans la personne de M. Bouilly, auteur d'ouvrages estimés pour l'Enfance, et doyen des hommes de lettres.

— Le lundi, 2 mai, l'Institut tiendra sa séance solennelle annuelle toutes les classes réunies.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE LOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 26. Paraissant tous les Samedis. MAI 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

POUR SON PÈRE.

I.

JETEZ vos regards dans une chambre décorée avec ce petit luxe naïf de détails, que les Flamands se sont plus souvent à nous reproduire pièce par pièce dans leurs tableaux: le haut lit à baldaquin en tapisserie; le bahut moyen-âge avec ses groupes de saints pour supports; les escabeaux bien luisants; les portraits de graves personnages sur un fond ténébreux, semblant sortir de leurs cadres d'or sur lesquels joue la lumière ; — ajoutez à cela le calme et l'ordre tout mystérieux qui règnent dans ces intérieurs.

La fenêtre avec son vitrage clair pris dans des ovales de plomb, est ouverte, regardant sur les jolis bords de la Verra; devant la fenêtre un personnage d'une cinquantaine d'années est étendu sur un fauteuil à bras, semblant chercher à faire tomber sur son front le dernier rayon du soleil qui va disparaître à l'horizon. A la façon dont ses mains tâtonnent dans l'air, et dont les muscles de sa figure sont mis en jeu, l'on reconnaîtrait de suite un aveugle, avant même d'avoir aperçu le voile terrible de la cataracte qui couvre l'un de ses yeux, — car, pour l'autre, il est entièrement perdu.

— Ma chère demoiselle Müller, dit-il à une femme d'un âge avancé qui se tient debout près de lui, suis-je bien sous le dernier rayon du soleil qui va me quitter?... Ce doit être une bonne et délicieuse vue à cette heure, que celle de notre petite rivière qui coule toute bleue à travers les arbres et les collines, avec quelques petits filets de pourpre sur ses bords où glisse encore le soleil, et de grandes plaques d'azur dans ses parties qui sont tombées dans l'ombre; n'est-ce pas, c'est comme cela?.. Ah ! il n'y a nul peintre pour concevoir la nature dans ses belles harmonies de couleurs, comme ces pauvres êtres qui jadis l'ont tant admirée, cette nature aimée, et ne sont plus, hélas, comme on dit, que de pauvres aveugles!

— Oui, mon cher monsieur Neumann, c'est comme cela ; on dirait que vous la voyez, notre campagne.

— Oui, je la vois... dans le miroir du souvenir. Il n'y a pas jusqu'à la route de Munden que je ne sente, là, devant moi, avec son grand orme à droite... Il y est toujours le grand orme ?

— Toujours, M. Neumann.

— Ah ! c'est par là que j'aimais, aux jours de la vie et du bonheur, à voir arriver ce fils ingrat qui m'a si cruellement abandonné depuis deux années mortelles, me laissant solitaire dans ma nuit éternelle d'aveugle ! Et pourtant il pouvait y avoir encore de la vie pour moi ; quand la volonté du ciel vient vous prendre, ainsi qu'il me l'a prise, la lumière qui est comme l'ame de l'existence! elle ne vous enlève pas toutes vos sensations ; loin de là, elle développe celles qui sont toutes saintes, toutes intimes, toutes de l'esprit, du cœur !... On sait mieux aimer, bénir, pardonner ; on sent mieux la main d'un ami ; la perception des sentimens qui vous entourent, devient plus délicate, plus sensible. Une femme, (hélas ! Dieu m'avait retiré déjà cette fidèle compagne) une femme, c'est un ange de charité pour l'aveugle ! une fille, c'est un ange d'espérance ! un fils, c'est la foi ! c'est la force qui est près de vous, vous encourage, vous soutient ! Et je n'avais qu'un fils, Dieu ne m'avait laissé que lui, quand l'ombre vint étendre son bandeau sinistre sur mes yeux... et, vous le voyez, mademoiselle Müller, il m'a abandonné comme cela, depuis deux ans; les études auxquelles un jeune homme doit se livrer, la science vers laquelle doit aspirer un homme, voilà les pré

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — MAI.

FÊTE DE LA JEUNESSE DANS TOUS LES PAYS.

Le 1er Mai chez les demoiselles de la Légion-d'Honneur.

(*Suite et fin*).

Nous avons laissé nos jeunes amies de retour de leur joyeuse campagne contre les plantes parfumées et les fleurs, se reposant des hautes fonctions de décorateurs dans le réfectoire où la collation du matin leur a été servie : déjà bien de la gaîté et bien du plaisir avait souri à ces cœurs d'enfans, car la collation elle-même se ressentait de la douce influence du 1er mai : quelques pâtisseries, quelques fruits confits étaient venus enrichir l'ordinaire.

Ce n'était là pourtant que le prologue de la fête.

Sur un signal, jattes, tasses, crêmes et gâteaux sont abandonnés sans trop de chagrin, et le jeune essaim de courir aux dortoirs; c'est que, voyez-vous, il s'agit de faire la toilette des grands jours, de se parer le mieux qu'on pourra; et, ne fût-ce que tresser, boucler ou lisser de belles chevelures couleur d'or ou aîles de corbeau, ne fût-ce que chausser le bas blanc et ajouter le col brodé à la robe noir sombre, comme les demoiselles de la Légion-d'Honneur, ce sera toujours pour la gent féminine, à quelque âge qu'elle appartienne, la plus délicieuse occupation.

Mais, n'entendez-vous pas un bruit de foule et le frôlement des robes? Ce sont les élèves des succursales de la maison royale de Saint-Denis qui arrivent, les unes de Saint-Germain-en-Laye, les autres de la capitale : elles viennent, avec leurs maîtres et leurs supérieurs, partager dans un centre commun les délices de cette journée. Les toilettes sont achevées, on se presse la main, on se félicite, on s'embrasse... et la fête de poursuivre sa course.

Parlerai-je de la messe solennelle où six cents voix de jeunes filles remplissent, fraîches et aériennes, les voûtes du temple sacré, pour s'élever ensuite, essence embaumée, nuage virginal, vers la haute et céleste demeure? Dirai-je les jeux olympiques de l'arène, les déclamations élégantes, le concert instrumental?... Ces détails nous mèneraient trop loin : adresse, esprit, talent y ont présidé, et le plaisir comme toujours. Un incident aurait pu cependant enlever quelque chose à la plénitude du bonheur général : le bon chancelier devait assister aux ébats de ses orphelines, on l'attendait, mais retenu auprès du roi par un devoir officiel, il s'était vu forcé de manquer à sa promesse ; un des aides de camp arrivé à franc étrier, apportait

textes qu'il a donnés à son abandon, à sa soif d'indépendance qui n'est qu'une ingratitude impie... Volmar ! oh ! Volmar !

— Je ne veux pas excuser votre fils, M. Neumann, mais je n'attribue sa conduite qu'à un manque de raisonnement dans son amour pour vous, car je suis certaine que Volmar a le cœur bon, excellent, et ses lettres...

— Des lettres, mademoiselle Marguerite ? Je lui demande moins de phrases, et plus de preuves ; et cependant encore, combien en ai-je reçu de ses lettres ? six, je crois, de Gottingen, de Vienne et de Paris. — Qu'a-t-il fait, et que fait-il encore là-bas ? Aux explications que je lui ai demandées à ce sujet, il ne m'a donné que des réponses vagues et orgueilleuses, motivées sur un besoin de science : prétexte égoïste et cruel !

— M. Neumann n'est-ce pas à ce sujet, au sujet de Volmar (pour lequel, vous voyez, j'ai beaucoup de faiblesse) que vous m'avez fait demander ?

— Oui, ma chère demoiselle, veuillez m'écouter : J'ai en tête un projet fort sérieux ; mais avant de le mettre à exécution, j'ai voulu consulter une personne qui pût emporter toute mon estime : vous, l'amie dévouée de ma pauvre femme, vous, la seconde mère et comme la sœur prévoyante de mon fils, c'est vous que j'ai choisie à cet effet, car mieux que nul autre, si mon idée est mauvaise, vous saurez la combattre. Je ne suis pas vraiment abandonné tout à fait, comme je m'en plaignais tout à l'heure, car de temps en temps j'ai votre bonne amitié qui vient me faire un rayon dans mon ombre, et puis j'ai toujours près de moi mon neveu, Frantz, qui...

— Cher monsieur, pardonnez : M. votre neveu, Frantz, peut avoir des qualités, mais...

— Mais vous ne l'aimez pas ?

— Vous, M. Neumann, l'aimez-vous mieux que votre fils ?

— Hélas ! que me demandez-vous, dit le pauvre père en soupirant. — Mademoiselle Müller, je vois bien qu'il faut tout vous rappeler. Je venais d'être veuf quand une double cataracte m'enleva la vue ; je n'osais croire à la réussite de la terrible opération de cette maladie, cependant je l'essayai cette opération... Vous en savez le résultat ? Je mis ma pauvre tête entre les mains d'un célèbre oculiste ; je livrai mon œil gauche au fer de ce savant, et mon œil fut perdu sans ressource, — une congestion au cerveau qui suivit, faillit même me ravir la vie après la lumière. Je me résignai devant la volonté de Dieu ; — mais deux mois après, un coup, trop douloureux dans ma position, vint me frapper au cœur, Volmar m'abandonnait sous les prétextes que je vous ai dits. — Et pendant ces deux ans écoulés depuis le départ de ce Volmar que vous défendez tant, qu'à fait son cousin Frantz que vous accusez presque ? Il a été un fils pour moi, à la place de Volmar. Pendant que celui-ci s'en allait courir avec les étudians de Gottingen, celui-ci passait auprès de moi des journées pleines de soins vigilans ; pendant que l'un se lançait dans la vie remuante de Vienne, l'autre, assis tranquillement près de mon fauteuil de triste repos, me lisait mes livres chéris, vieux amis qu'il me faisait retrouver ; pendant que le bon et vertueux Volmar, déjà fatigué jusqu'à la satiété de notre Allemagne, s'en allait dépenser sa noble fougue jusque dans la grande capitale de la France, ce mauvais Frantz, offrant son bras à un aveugle ennuyeux, lui faisait faire le tour de sa chambre, et, quand le soleil était beau, le conduisait pas à pas jusqu'à la colline où est l'église du village. Après cela, chère demoiselle Marguerite, voici ce que j'ai à vous dire : Frantz aime une jeune fille belle et honnête, mais pour ce mariage il lui faut de l'argent.

— Oh ! M. Neumann, prenez garde, s'écria mademoiselle Müller ; vous pouvez aider Frantz, mais vous songerez que Dieu vous défend d'aliéner imprudemment et d'une main trop large, la part de votre fils, le bien de votre enfant.

— Voilà ce que je voulais vous dire. — C'est que les parens de la petite Eddie, que veut épouser Frantz, ont des prétentions plus qu'exigeantes.

— Alors refusez.

— Mais c'est le malheur de ce bon Frantz... à qui je dois tant et qui jamais n'eût rien de moi.

— Et Volmar, M. Neumann, votre fils, depuis un an et demi, ne l'avez-vous pas laissé sans secours ?

— Moi, jamais, le malheureux. — Tous les trois mois je lui ai fait adresser une rente plus que suffisante.

— Par qui ?

— Par Frantz.

— Il n'a rien reçu ; — il me l'a écrit.

— Volmar vous a fait un mensonge, mademoiselle Müller, dit Frantz qui entrait sur la pointe des pieds, frottant avec onction ses mains ramenées près de sa poitrine et penchant sa tête à gauche en clignant des yeux.

— Volmar ne saurait être lâche ni par conséquent menteur, dit la vieille demoiselle avec un force pleine de gravité, — d'ailleurs cela sera facile à connaître. — Il y a des lettres de créance, il y a les maisons sur lesquelles il a dû toucher.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela ? s'écria M. Neumann, en s'agitant avec inquiétude sur son fauteuil. — Vraiment, Volmar

---

à la fois à madame la surintendante ses excuses et l'ordre de commencer sans lui.

Il y eut désappointement : la philosophie prit bientôt le dessus.

Tant d'événemens, tant de variétés, tant d'aimables exercices n'avaient pas fait oublier à nos jeunes amies, la grande, l'enivrante chose de la journée, le plaisir par excellence : le bal. Les musiciens de l'orchestre devaient arriver à cinq heures et demie, aussi dès avant cinq heures, yeux et oreilles d'être aux aguets. On avait placé des sentinelles en vedette chargées d'avertir le gros de la troupe auxquelles on cria plus d'une fois : *Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Bref, cinquante de nos espiègles au moins garnissaient fenêtres et balcons, toutes palpitantes d'impatience et de désir ; et quand ces mots : *Les voici ! les voici !* se firent entendre, ce fut un hourra général, des trépignemens de pieds, un véritable délire. — En effet, le chef d'orchestre et les siens, portant chacun son instrument soigneusement enveloppé, débouchaient dans la cour et allait prendre place sur la haute tribune : ils ne furent pas longtemps seuls.

Mais entrons nous-mêmes dans le séjour des ris.

La grande salle d'inspection avait été métamorphosée en temple de Terpsichore. C'est une rotonde d'une élégante architecture dont la voûte hardie est supportée par un double rang de colonnes corinthiennes. A chacune de ces colonnes était suspendue une immense croix d'honneur en carton peint avec la devise : *Honneur et patrie*. Quelques tapis des Gobelins, quelques draperies et des guirlandes de fleurs ornaient une partie du parquet et les lambris ; des banquettes entouraient la salle, toutes les orphelines pouvaient s'y asseoir à l'aise dans les entr'actes du bal, tandis que les *dames dignitaires*, c'est à dire la surintendante, l'inspectrice-générale, la trésorière etc., décorées de leurs insignes, assises dans des fauteuils contemplaient du regard, avec satisfaction et bonté, les joies naïves d'une population en herbe confiée à leurs soins maternels.

Au premier appel de la musique, dont les sons aériens se faisaient entendre sans qu'on aperçût les instrumens, nos jeunes amies avaient fait leur entrée par une marche militaire : en tête de chaque division étaient les dames surveillantes, choisies parmi les anciennes élèves de l'institution et qu'on reconnaissait seulement, au milieu des orphelines de Saint-Denis, à leur âge plus avancé et au cordon rouge passé en bandoulière sur leur poitrine.

Bientôt valses, galop, quadrilles, de commencer et de suivre presque sans interruption. Oh ! c'était vraiment un gracieux coup-d'œil que cette mêlée de près d'un millier de jolies enfans sautant, glissant, bondissant à qui mieux mieux, l'œil animé, les joues rosées, les cheveux flottans, on aurait dit autant de sœurs, car sauf les ceintures bleues, vertes, violettes, jaunes qui indiquent les classes

n'aurait rien reçu? Mais Frantz n'a pu... N'est-ce pas, mon bon Frantz?

— Hélas! mon oncle, dit Frantz d'une voix calme et doucement sonore, mon cousin demandait une augmentation à sa rente dans sa dernière lettre qui est arrivée voilà deux jours, et c'est peut-être à ce sujet que mademoiselle...

— Mais tu ne m'as pas parlé de cette lettre, Frantz, dit M. Neumann avec étonnement et d'une voix sévère.

— J'aurais craint, mon oncle, de vous affliger; car Volmar vous annonçait qu'il allait partir pour l'Italie.

— Volmar n'a pu écrire cela, dit mademoiselle Müller.

— Pourquoi, mademoiselle? demanda Frantz avec une sournoiserie qui voulait singer l'innocence.

— Pourquoi, M. Frantz?... Voyez donc! »

Une porte s'ouvrit à gauche : il y eut dans la chambre comme un mouvement d'agitation électrique.

« Mon Dieu! qu'y a-t il, s'écria le pauvre aveugle en se levant de son fauteuil et étendant devant lui ses mains inquiètes et tremblantes. »

Il retomba soudain assis, en sentant une tête sous ses mains égarées : « Dieu, soyez béni! s'écria-t-il avec délivrance.

— Et vous, mon père, bénissez moi! murmura Volmar à ses pieds. »

II.

Réjouissons-nous! L'enfant prodigue est de retour : nous allons souper en famille; il prendra place à ma droite, et vous, mademoiselle Müller, je vous aurai à ma gauche; vous devez finir avec nous cette journée. »

Ainsi disait M. Neumann quelques heures après la scène que nous venons de décrire, et bientôt ils furent réunis devant la table du souper. Il y avait un quatrième convive; c'était un jeune homme d'une figure grave et douce, calme et froid dans ses mouvemens, et si bien silencieux que M. Neumann ne soupçonnait nullement la présence de cet étranger.

« Mon Dieu, dit M. Neumann, une joie, un bonheur ne peuvent donc venir sans une cruelle déception; et vraiment est-il bien possible que Frantz, ce malheureux! ait revêtu une aussi noire hypocrisie?

—Nous vous le prouverons facilement, dit mademoiselle Müller; en attendant ces preuves, lui-même vient de vous en donner une en partant au plus tôt pour Cassel.—Partir de la sorte, c'est fuir.

— Ainsi, tous ces soins qu'il m'a prodigués et que je croyais venir de la source d'un bon cœur, n'étaient qu'un calcul odieux pour me conduire à cette donation...

— Vous vous en assurerez. S'il vous laissait ainsi accuser Volmar, vous dérobant une partie de ses lettres, c'était pour que votre indignation précipitât la conclusion de ses projets. — Arrivé à ses fins, dès le jour même, il eût levé le masque en vous abandonnant. J'ai découvert tout cela, moi, grâce aux lettres de votre cher fils et aux confidences douloureuses que chaque jour vous me faisiez; j'ai saisi facilement tous les fils de la perfidie de cet honnête M. Frantz.

— Ah! ne parlons plus de cet homme; que, de ma vie, je n'entende son nom! Parlons de toi, mon cher Volmar, tu me diras enfin tout ce que tu as acquis dans tes voyages?

— Avant de vous l'apprendre, mon cher père, je voudrais quelques jours... Voulez-vous me les accorder?

— On vous les accorde, dit gaîment mademoiselle Müller. — Enfin, voyez, M. Neumann, moi la vieille et bonne amie de Volmar, je ne sais encore un mot de rien.

— Il me semble que nous ne sommes pas tous trois seuls ici, dit M. Neumann.

— Oui, mon père, nous avons à notre table un digne et bon ami dont nous ne nous occuperons pas aujourd'hui, si vous le permettez encore, dit Volmar d'une voix caressante, en prenant les deux mains de son père.

— Allons! allons! encore du mystère, dit M. Neumann avec une bonhomie pleine de gaîté... Soit! que l'ami de mon fils soit le bien venu, et causons tranquillement; dans ce moment nous n'avons qu'à être heureux. »

Huit jours après Volmar venait d'apprendre à son père que le jeune étranger qu'il avait amené avec lui, était un oculiste d'une rare habileté, dont on vantait les merveilleux succès, et dont lui-même avait eu les exemples. Sans engager son père à se soumettre à la terrible opération de son œil droit, il lui dit de s'interroger avec calme et d'écouter cette bonne voix qui conseille et vient d'en haut.

« Volmar, mon enfant, nous verrons plus tard, di M. Neumann d'une voix frémissante, »

Un instant après, le pauvre aveugle faisait appeler en secret l'étranger près de lui : « Monsieur, lui dit-il, mon fils vient de me parler de votre haute habileté dans cette terrible opération de la cataracte; s'il me l'a dit, c'est que vous la possédez cette habileté, car il n'aurait pu m'avancer cela sur des mots en l'air, quand il s'agit de l'existence de son père. J'ai fait entendre à Volmar, monsieur, que je n'étais pas décidé... Je le suis. Vous

---

auxquelles elles appartiennent, uniformité complète dans la mise. Toutes ne dansaient pas avec le même savoir et selon les principes, mais toutes s'amusaient comme des bienheureuses, voilà le point essentiel. Eh! qu'on y prenne garde cependant, pour des Taglioni et des Essler en théorie, elles ne s'y prenaient pas trop mal : la danse! n'est-ce pas un talent d'instinct chez le beau sexe?

Entre les danses, les servantes ou *bonnes* de la maison royale avaient fait circuler de modestes rafraîchissemens, puis l'horloge du logis ayant frappé huit coups, le bal fut interrompu pour le repas du soir, et la sortie égayée par une marche comme l'entrée.

Les réfectoires où nous voici transportés n'offrent rien de très luxueux. Au centre de l'appartement, une table ronde chargée de mets et de *surtout* est destinée aux dames dignitaires et aux musiciens de l'orchestre; tout autour sont dressées de longues tables pour les élèves qui s'y placent selon l'ordre et la discipline. Après une courte prière, les plats sont envahis et des valets en grande livrée ont beaucoup à faire pour distribuer et changer la vaisselle. Le menu a bien été augmenté, l'*abondance* un peu moins baptisée, cependant le dîner n'est pas de longue durée, on le quitte presqu'au dessert, et pourquoi cela, je vous prie? c'est que le sifflement lumineux d'une fusée a annoncé le feu d'artifice qui doit se tirer dans le parc. Aussitôt les jeunes convives d'être debout et de voler comme papillons vers le lieu où serpenteaux, soleils, pots de feu s'élancent ou éclairant un ciel déjà sombre, inondent les airs d'une pluie d'or, de flammes aux teintes changeantes.

Pendant ce temps les portiques de la maison avaient été illuminés en verres de couleurs et des lustres aux bougies diaphanes éblouissaient de leurs lumières les lambris de la salle de bal. Les danses d'enfans furent donc reprises, et de neuf heures et demie à onze heures ce ne fut plus qu'un vaste tourbillon de robes voltigeant dans un nuage de poussière : point de pauses, point de repos; on oublie fatigue et lassitude; on ne veut pas manquer un seul galop, une seule valse, un seul quadrille; la gaîté est à son comble, bruyante et communicative : c'est un enivrement général.

Tel est le tableau charmant de cette fête des demoiselles de la Légion-d'Honneur qu'il m'était doux d'étaler à vos yeux, mes chères lectrices. Simple et aimable à la fois, une chose y manquait pourtant : j'aurais voulu que toutes les bienfaitrices de l'établissement depuis son origine jusqu'à nos jours, l'impératrice Joséphine, la reine Hortense, la duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry, y eussent assisté en portrait ou en buste, aussi bien que la reine Amélie et la princesse Adelaïde : la reconnaissance n'est pas une vertu, c'est le plus sacré des devoirs.

L. AUQUIER.

concevez que si je n'ai pas voulu avouer à mon fils que j'étais préparé à l'opération, c'est afin de lui sauver toutes ces craintes pleines de fièvre qui viendraient l'assaillir, quand il saurait que le moment a été marqué, que le moment est venu. Et puis cette douloureuse cécité me plonge dans un ennui profond, plein d'amertume, et que je cherche à cacher aux autres, que je ne puis me cacher à moi, et qui me conduira bientôt au dernier de mes jours. La lumière ! votre belle lumière, mon Dieu, rendez-là moi ! C'est là le cri qui, à chaque instant de ma vie, s'élance avec angoisse du fond de mon ame.— Ainsi, monsieur, demain, je suis calme, je suis prêt. »

Volmar, un livre à la main, se promenait dans une allée de tilleuls garnie de distance en distance de petits bancs de gazon.

Le jeune étranger, son ami, vint droit à lui.

« Volmar, il est décidé. »

Volmar devint horriblement pâle.

« Demain, à dix heures. »

Volmar chancela, et, tout brisé par une pensée profonde, fut tomber assis sur un des bancs de gazon. Le soir même, M. Neumann ayant trouvé un prétexte, força Volmar à partir pour Munden d'où il ne pouvait être revenu avant le lendemain soir.

Cependant Volmar n'était pas parti, car, le lendemain, huit heures du matin sonnaient à l'horloge du village, et lui sortait de l'église : il venait d'entendre la sainte messe.

L'heure marquée pour l'opération était venue. M. Neumann attendait dans sa chambre, assis dans un fauteuil, quand l'étranger entra. Il était suivi de Volmar qui ferma la porte à clé.

« Vous n'êtes pas seul, monsieur ? demanda M. Neumann.

— Je suis avec un aide qui m'est nécessaire. — Monsieur, je réclame de vous de ne plus faire la moindre interrogation, c'est très important pour l'opération. »

Volmar et son ami se croisèrent à plusieurs reprises dans la chambre, puis ce dernier s'avança vers M. Neumann, plaça un bandeau sur une chaise près de lui, et posa doucement la tête du malade sur un petit oreiller.

Pendant ce temps, Volmar déroulait sur une table une petite trousse de cuir; l'acier avec lequel on devait opérer, brilla dans ses mains : il le replaça sur le bord de la trousse, fit un signe de croix, posa ses mains sur sa poitrine, leva les yeux au ciel, murmura une courte prière, puis, reprenant l'instrument, s'avança pâle mais calme vers son père.

Oh ! ce fut une sainte, douloureuse et terrible chose ! Oui, c'était Volmar qui allait opérer; oui, Volmar était ce célèbre médecin qui venait sous le regard de Dieu, fort de son cœur, essayer de rendre la lumière, la vie à celui de qui il l'avait reçue ! — Volmar était ce fils ingrat qui avait abandonné son père, pour étudier, travailler en secret, chercher des leçons, trouver des exemples, approfondir les moindres détails de l'adresse vigilante qui doit présider à cette hasardeuse opération de la cataracte. Et il était arrivé à de nombreux succès, après chacun desquels tombait de ses yeux une larme d'espérance pour son pauvre père toujours présent dans son cœur. — Enfin, après un an d'étude et de pratique il était devenu illustre sous un nom étranger qu'il avait pris pour mieux garder, mieux protéger son pieux dessein. Dans ce moment suprême sa main ne trembla pas, ne pouvait trembler, son cœur n'eût pas un battement de plus tant son âme se concentrait dans une seule pensée; la grandeur même de son amour lui prêtait une présence d'esprit pleine d'un calme serein.

Enfin, la lumière frappe son père; le voile de la cataracte est enlevé ! Mais, aussitôt, le jeune ami de Volmar, qui se tenait près du fauteuil, pose vivement le bandeau sur les yeux de M. Neumann, car la congestion cérébrale qui suit souvent cette opération, aurait pu être plus facilement développée, si l'heureux père eût pu comprendre, dans ce premier éclair du jour, que c'était son fils,—et quel fils était Volmar !

La guérison entière ne tarda pas : alors seulement M. Neumann apprit tout; le jeune étranger que Volmar avait présenté comme le médecin devant opérer, n'était qu'un élève qu'il s'était attaché.

Assis dans son fauteuil, devant la fenêtre ouverte, entre Volmar et la bonne demoiselle Müller folle de bonheur, égarant ses regards sur *cette bonne et délicieuse* vue qu'il avait tant regrettée et que le soleil couchant dorait, suivant le cours de la Verra, à travers les collines et sous les frais ombrages, M. Neumann murmura : « Volmar, noble enfant, à cette heure, moi ton père, toi mon fils, nous devons être égaux sous les regards de Dieu notre père !

ALFRED VANAULD.

RETOUR.

I.

O mes petits oiseaux ! — Je vous disais naguère :
L'automne fuit, hélas ! et la nature entière
Reprend son deuil. Voici l'hiver maudit,
Il vient, il vient ; car la feuille délaisse
L'aubépine. Déjà le long cèdre jaunit ;
Le liseron grimpant, détaché du granit,
Laisse tomber ses bras dans le ruisseau de glace,
Dont une épaisse brume inonde la surface ;
Le bourgeon desséché, de l'if et du sapin,
Entr'ouvre son écorce et pleure le matin.
Plus de fleurs sur la haie, où se meurt le cytise ;
L'autan a remplacé la fraîche et douce brise :
Tout s'effeuille à son souffle, et le frêle églantier
Et l'humble laurier-rose, ainsi que l'orme altier;
Ceux enfin dont longtemps le front vert se couronne
Ont, hier, dépouillé leur parure d'automne.
Il fait froid !... et, pour vous, sur le bord des sillons
Le soleil ne fait plus tomber ses chauds rayons...

Dites-moi, quand partout, les bois et les pairies
Sont blanchis par la neige, et que le vent mugit,
O mes pauvres oiseaux ! que devient votre nid ?
Où donc agitez-vous vos ailes engourdies ;
Où donc abritez-vous votre être si petit ?

Est-ce dans le creux du vieux chêne.
Que le Nord, de sa froide haleine,
Pénètre impitoyablement?

Est-ce aux noirs vitraux de l'église,
Où le givre tombe et se brise
En étoiles de diamant ?

Non—me répondiez-vous,—les vitraux sont humides,
Et le chêne est glacé. — Quand viennent les autans,
De notre troupe, bois, prairie et nid sont vides;
Dans des champs toujours verts, portant nos vols rapides,
Exilés, nous allons vivre jusqu'au printemps!

II.

Enfin ! — Le ciel est bleu ! — la nature est riante !
Un beau soleil vient dorer nos côteaux ;
La campagne revêt sa robe verdoyante;
L'arbre déjà voit croître ses rameaux.

Voilà qu'aux champs les blés mûrissent,
Dans les prés les bluets fleurissent ;
Le bouquet blanchit aux buissons.
Tout respire un grand air de fête :
Des fleurs sous les pieds, sur la tête,
Là, guirlandes, ici festons !

Mais sous l'odorante feuillée,
Des pleurs de l'aurore mouillée,
Dans ces grands bois à peine verts,—
Hier encore morne vallée,—
Quels sont donc ces joyeux concerts ?

Ah ! serait-ce ma troupe ailée,
Depuis six longs mois envolée
De nos bosquets froids et déserts !

Oui, ces chants, je crois les connaître ;
Du printemps ce matin brille le premier jour :
Ce sont mes exilés que je vois reparaître,
Et qui m'annoncent leur retour !

A. BOUCHÉ.

JUSTIN-L'ESPIÈGLE.

Justin Vermouillet, jeune garçon de onze ans environ, passait pour être l'enfant le plus espiègle de la place Saint-Jean, où il demeurait. Cette réputation lui plaisait; il en était presque fier, et il ne négligeait rien pour s'en rendre digne. Un jour, passant devant la boutique d'un épicier, il ôtait sa veste, retroussait la manche de sa chemise et plongeait son bras jusqu'au coude dans un tonneau de miel de Narbonne, puis il entrait dans la boutique en suçant le bout de son petit doigt, et il s'écriait :

» Monsieur, votre miel est délicieux ! je vous accorde la préférence sur tous vos confrères... Donnez-m'en pour un liard ! »

Une autre fois il entrait chez l'un de ces modestes traiteurs qui pullulent dans les quartiers populeux, s'approchait du comptoir en saluant respectueusement le maître de la maison, puis de sa voix la plus claire et la plus haute :

« Monsieur, disait-il, est-il vrai que vous vendez du chat pour du lapin? »

On devine aisément qu'aussitôt son allocution terminée, Justin tournait les talons et disparaissait sans attendre de réponse. C'était surtout la classe nombreuse des portiers qui avait à souffrir de ses espièglerie. Le soir, par exemple, il frappait à quelque porte cochère de manière à jeter l'alarme dans toute la maison ; la porte s'ouvrait.

« Monsieur, disait Justin au portier qu'il trouvait sur la porte de sa loge, je viens vous faire part d'une nouvelle importante... On a trouvé le moyen de guérir de la goutte les pies et les merles en leur faisant manger du cœur de bœuf... »

On n'est pas mauvais plaisant sans qu'il en coûte; l'impunité n'a qu'un temps, et ce temps est toujours court. Un jour que Justin avait essayé de mystifier un portier, ancien soldat, ayant encore le pied leste et le poignet solide, il arriva que ce dernier se mit aux trousses du mystificateur, l'atteignit et lui administra une correction de nature à lui ôter l'envie de recommencer. Justin arriva chez lui les oreilles brûlantes, le visage baigné de larmes, en s'écriant qu'on l'avait assassiné, et qu'il allait mourir.

On s'empressa de le mettre au lit; un médecin fut appelé.

« Oh ! oh ! fit le docteur, qui reconnut notre espiègle, et vit tout de suite de quoi il s'agissait. Le cas est grave !... Diète absolue, bains de pieds et bouillons aux herbes... Nous verrons ensuite.

Le premier jour tout alla bien, Justin lutta contre la faim qui le dévorait; car tout son mal se bornait aux oreilles allongées un peu violemment par le portier; mais le lendemain il supplia le médecin de lui permettre de manger.

— Impossible, mon ami ! tout à fait impossible, dit le docteur. Nous aurions à craindre la fièvre, la pléthore... et puis les accidens résultant d'une mauvaise digestion.

Le troisième jour, Justin était sur les dents ; il jurait ses grands dieux qu'il n'était pas malade; le docteur jugeant l'épreuve suffisante dit qu'on pouvait lui donner un bouillon, puis un peu de confitures et de pain. Enfin au bout de quelques jours, il rentra dans son état normal, et voulut reprendre ses anciennes habitudes; mais son règne était fini; il ne trouva partout que des gens qui lui criaient du plus loin : Justin, gare la diète !

Le mystificateur mystifié, rentra en lui-même ; il comprit qu'il était plus facile de fronder les travers des gens, que d'imiter leurs vertus ; dès-lors il s'efforça de n'encourir aucune espèce de blâme. Aussi disait-il, lorsqu'on lui rappelait son aventure, que la diète était bonne à quelque chose.

MADAME DE LATOUR,

A UNE DAME DE CHARITÉ.

APOSTILLE POUR UN PLACET.

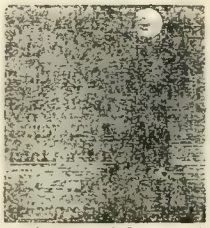
Madame, recevez cette plainte touchante
Qu'en humble ambassadeur j'apporte à vos genoux.
C'est la loi : chaque chose ici-bas suit sa pente ;
L'aiguille tourne au pôle et le malheur à vous.

ALEXANDRE DUMAS.

PARIS EN MINIATURE.

L'ÉGLISE SAINT-SULPICE.

(*Fin*).



ls vinrent s'établir dans une petite maisonnette située rue des Fossoyeurs, aujourd'hui rue Palatine, et creusèrent nuitamment un souterrain qui devait aboutir à la chapelle de la passion située sous le chœur. Ils se mirent à l'œuvre avec une telle ardeur que trois semaines suffirent pour les mettre à même d'exécuter leur coupable projet, et si la précieuse statue ne fut point enlevée, c'est grâce à un accident, à un événement que tous regardèrent comme un effet de la protection de la Vierge.

Deux pauvres jeunes filles, Louise et Rose Lambert, venaient d'accompagner en pleurant le corps de leur père au cimetière de la paroisse. Quand elles furent revenues le soir dans leur mansarde, elles s'assirent par terre avec tristesse : « Sœur, que ferons-nous ? dit Louise en essuyant avec son tablier des larmes qui coulaient toujours. Nous voici seules dans le monde, sans parens, sans amis, sans protecteurs; nos voisins nous ont donné du pain pour aujourd'hui, mais demain leur pitié se lassera et il nous faudra mourir de faim ; si encore nous pouvions travailler, nous gagnerions notre vie.

— Reprends confiance, bonne sœur ; disons nos prières et le bon Dieu aura pitié de nous. Ecoute, j'ai une idée ; tu sais la bonne Vierge de la chapelle qui est toute blanche, elle fait des miracles; voici justement l'heure où les jeunes filles de la confrérie du Rosaire se réunissent, si nous sommes trop jeunes pour être leurs associées, nous pouvons unir nos prières aux

leurs, viens, nous ferons un vœu à Notre-Dame-de-Bon-Secours; j'allumerai un cierge devant elle, et elle prendra pitié de nous.

— Je suis trop faible pour sortir. Tiens, voici notre dernier morceau de pain, partageons-le ; ce sera notre premier, notre seul repas d'aujourd'hui.

— Oui, moi je ne mangerai qu'après avoir récité mon chapelet. Voilà justement la cloche qui se fait entendre; si tu ne veux pas sortir, j'irai seule; mais attends-moi pour nous coucher; je reviens aussitôt que les exercices seront terminés.

La petite Rose courut à l'église où les jeunes filles de la confrérie faisaient déjà retentir les voûtes du chant des cantiques. Elle n'osa point se placer au milieu d'elles. Elle alla se mettre à genoux au pied d'un pilier à l'écart. L'exhortation sur le culte de la Vierge qui fut faite par un vieux prêtre, dura longtemps et la pauvre Rose s'endormit, soit lassitude, elle avait passé tant de nuits au chevet de son père, soit besoin, elle était encore à jeun à sept heures du soir; le morceau de pain que lui avait donné sa sœur était resté intact dans sa poche. Après la bénédiction tout le monde se retira, les marguilliers éteignirent les cierges, parcoururent l'église et n'apercevant plus personne, ils verrouillèrent les portes et la pauvre enfant fut oubliée. Elle ne se réveilla que plus tard. L'église n'était plus éclairée que par une lampe qui brûlait nuit et jour sur l'autel de la vierge. Rose se lève et n'entendant plus personne, elle s'élance vers la porte latérale, puis vers une autre : toutes étaient fermées. Un tremblement subit s'empare de ses membres, des larmes tombent de ses yeux, elle frappe de sa petite main contre la porte, elle appelle sa sœur, personne ne répond.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie-t-elle, que vais-je devenir ; j'ai peur... Louise ! Louise ! sœur !... ouvre moi, je t'en prie...

Elle écoute et n'entend que le bruit lointain de quelques voitures. Alors elle retourne se jeter aux pieds de la Vierge.

— Sainte Vierge Marie, prenez pitié de moi, préservez-moi de tous nos malheurs et je fais vœu de consacrer toute ma vie à votre culte... »

Elle fut interrompue dans sa prière par un bruit souterrain, c'était comme des coups de marteaux, de pioches, entremêlés de sons de voix confuses ; elle s'approche de la chapelle de la Passion, descend quelques marches d'escalier, s'arrête et prête une oreille attentive. Le bruit augmentait et semblait se rapprocher insensiblement, enfin elle entendit ces mots : « Nous sommes à la pierre. — C'est bien, ne frappez plus par ici, ça dérangerait le mur de l'autre côté et donnerait des soupçons; il est trop tard aujourd'hui pour ouvrir la mine ; à demain de bonne heure. »

Dès qu'il fit jour, le sacristain aperçut la pauvre Rose assise sur une chaise, il s'approcha et lui dit avec rudesse : « Que fais-tu là ? D'où viens-tu ?

— Hier soir je m'étais endormie, on ne m'a pas réveillée, et j'ai été enfermée toute la nuit.

— Ce n'est pas possible, car, j'ai moi même visité toutes les chapelles avant de fermer les portes, tu n'es qu'une vagabonde, tu t'es introduite dans l'église pour voler et tu vas me suivre. »

Il saisit la jeune fille et l'entraîne malgré ses cris, ses supplications et ses larmes, dans une petite chambre attenant à la sacristie, la jette sur un petit banc de bois et ferme la porte au verrou. Pendant que Rose se désolait, le sacristain courut chez le curé et les principaux marguilliers, leur faire part de sa découverte. Rose fut interrogée comme si elle avait été coupable, mais bientôt la naïveté de ses réponses fit paraître son innocence, et grâce aux renseignemens qu'elle donna sur ce qu'elle avait entendu, on fit venir des gardes pendant la nuit suivante qui s'emparèrent de quarante-huit voleurs, de plusieurs cordes, câbles, marteaux et autres ustensiles qu'ils s'étaient procurés pour faciliter l'enlèvement de la vierge d'argent. Ces voleurs de toutes les catégories furent livrés à la justice, condamnés et pendus. Le souterrain qu'ils avaient creusé fut comblé, et la maison qu'ils habitaient démolie. Le curé Languet ayant appris la position de la petite Rose, la fit mander au presbytère. Elle s'empressa de s'y rendre accompagnée de Louise qui avait été fort inquiète pendant la nuit qu'elle n'avait pas revu sa sœur. Le digne pasteur les accueillit avec une bonté toute paternelle : « Vous êtes orpheline, lui dit-il, sans ressources; votre père, honnête ouvrier, ne vous a laissé pour tout héritage, que ses vertus à imiter. Suivez son exemple, et vous aurez toujours la paix du cœur. J'ai écrit au roi pour vous, et voici sa réponse : En reconnaissance de l'éminent service rendu à l'église de St Sulpice et à la société par mademoiselle Rose Lambert, nous lui accordons une pension de 5,000 fr. payables sur les revenus du couvent des Orphelines ; disons en outre qu'elles seront logées, elle et sa sœur, au dit couvent, nourries, élevées, habillées, aux frais de notre trésor royal. — Vous voyez, mes enfans, que les bonnes actions ont toujours leur récompense. »

Les deux sœurs s'embrassaient, versaient des larmes et ne pouvaient articuler un seul mot, elles étaient suffoquées par la joie. Dès le lendemain, le curé Languet alla lui-même installer ses jeunes protégées au couvent des Orphelines où elles vécurent longtemps et heureuses. Mais la Vierge d'argent qui avait couru un si grand danger fut renfermée dans un lieu secret du presbytère; on mit à sa place une statue en marbre. En 94, la vierge primitive se prêta décidément aux exigences du temps et fut convertie en monnaie.

Au milieu de la croisée, dont les portes sont garnies extérieurement de deux statues de saints qui ont neuf pieds et demi de proportion, une méridienne est placée sur le pavé, avec les signes du zodiaque, au vrai nord et sud, dans la longueur de 176 pieds. A son extrémité septentrionnale cette ligne se prolonge verticalement sur un obélisque de marbre de 25 pieds de hauteur, environ 8 mètres. La fenêtre méridionale de la croisée est entièrement close à l'exception d'une ouverture de trois centimètres pratiquée sur une plaque. Par cette ouverture, placée à à la hauteur de 25 mètres au-dessus du pavé, passe un rayon de soleil qui vient frapper la ligne tracée et y forme une image d'environ trente centimètres de longueur, au solstice d'hiver; cette image se porte sur la ligne verticale de l'obélisque et se meut avec rapidité parcourant cinquante deux millimètres par secondes. Cette ligne méridienne, l'obélisque sur lequel elle se continue furent établis en 1743, par Henri de Sully ; l'objet de son établissement, ainsi que l'annonce une inscription gravée sur l'obélisque, est de fixer d'une manière certaine l'équinoxe de printemps et le dimanche de Pâques. Dans la cinquième chapelle à droite on voit le mausolée de J. B. Languet de Gergy, curé de St-Sulpice pendant 35 ans ; le pasteur est représenté à genoux levant les mains et les yeux au ciel; le génie de l'immortalité, placé devant lui, découvre une draperie funéraire sous laquelle on aperçoit le squelette de la mort qui semble frappé d'épouvante. Sur le piédestal deux géaies, la Charité et la Religion, figuraient autrefois. Ils ont été détruits. Les deux figures du mausolée sont en marbre blanc, la mort en bronze, la draperie de deux sortes de marbre, bleu turquin et albâtre jaunâtre.

Les autres monumens funéraires, de la Ctesse Lauraguais, de la famille Coëthyon principaux bienfaiteurs de l'église, du comte de Gergy, du marquis Dangeau ont été enlevés et transportés au musée des Petits-Augustins. Les deux bénitiers des croisées sont formés par deux urnes antique en granit apportées d'Egypte; ceux qui se trouvent de chaque côté de l'entrée principale, méritent d'être observés ; ce sont deux coquilles appartenant à un poisson appelé la *Tuitlée*; très remarquables par leur volume ; elles furent envoyées par la république de Venise à François Ier.

Le séminaire bâti en 1645 par J. J. Olier, abbé de Sibrac,

puis curé de Saint-Sulpice, s'avançait jusqu'à la belle façade du portail, et n'en était séparé que par une rue fort étroite. En 1802, cet édifice fut démoli et remplacé par une place vaste qui dégage le monument et permet aux curieux de l'observer en détail tout en se promenant sous une allée d'arbres qui promettent de l'ombrage dans une dizaine d'années. Le nouvel édifice du séminaire, au sud de cette place, est d'une architecture régulière, mais très sévère. La première pierre en fut posée par le ministre de l'intérieur, le 21 novembre 1820.

Adieu, bonne mère, mon oncle m'appelle pour lui faire la lecture de son journal, je vais le joindre ; il est si bon, si complaisant, que tu me gronderais de manquer d'égards pour lui.

A.-M. DE NOIRMOND.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA JEUNE VIÉRINE.

(*Suite*).

A peine arrivée à St-Pétersbourg, Prascovie songea à remplir la sainte mission que lui avait inspiré la pitié filiale. Malheureusement ses lettres de recommandations lui étaient inutiles, madame de L.... la princesse T.... habitaient sur l'autre bord de la Newa et les ponts avaient été enlevés. Elle résolut donc de faire elle-même la grande démarche; et la voilà qui, son placet à la main, prend la route du palais des sénateurs.

Elle monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries ; mais elle se trouva fort embarassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser. Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil, et se remettaient froidement à écrire ; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle, comme on le ferait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin. Enfin, un des invalides, gardes de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'il se heurtèrent rudement. Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte. Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa pétition au premier sénateur qu'elle rencontrerait. Elle vit plusieurs personnes descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine : elles avaient toutes une épée, des bottes, et un uniforme, quelques-unes avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux; attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier qui le ferait reconnaître, elle n'offrit sa supplique à personne. Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula, et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur. A son retour, elle fit part de son observation à la marchande, qui eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un sénateur était fait comme un autre homme, et que ceux qu'elle avait vus étaient précisément les sénateurs auxquels elle aurait dû remettre son placet.

Le lendemain, à l'heure de la rentrée du sénat, elle se trouva sur l'escalier, et présenta son écrit à tous les arrivans pour ne pas manquer les sénateurs, sur la nature desquels il lui restait encore quelques doutes ; mais personne ne voulut le recevoir. Elle vit enfin arriver un gros monsieur avec un cordon rouge, un uniforme rouge, une étoile de chaque côté de la poitrine et l'épée au côté. « Pour cette fois, se dit à elle-même la sollicitteuse, c'est un sénateur, ou il n'y en a point dans le monde ! » Elle s'approcha de lui, et lui présenta son papier, en le suppliant de vouloir bien lui donner cours : comme elle barrait le chemin un laquais du sénateur l'écarta doucement du passage; et son maitre, croyant qu'elle demandait l'aumône, lui dit : « Dieu vous bénisse ! » et monta l'escalier.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat sans obtenir plus de succès. Souvent, fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passans et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Telle est la constitution de la société dans les grandes villes : la misère et l'opulence, le bonheur et l'infortune se croisent sans cesse, et se rencontrent sans se voir; ce sont deux mondes séparés qui n'ont aucune analogie, mais entre lesquels un petit nombre d'ames compatissantes, marquées par la Providence, établissent des points rares de communication.

Un jour, cependant, un des employés, qui l'avait sans doute remarquée précédemment, s'arrêta près d'elle, prit la supplique, et sortit de sa poche un paquet de papiers. La malheureuse conçut un instant d'espoir ; mais le paquet était une somme d'assignations, parmi lesquelles il en prit une de cinq roubles, la mit dans la supplique, et, rendant le tout à la suppliante, rentra dans l'appartement et disparut. Prascovie, toute déconcertée, serra l'assignation et se retira. « Je suis sûre, disait-elle un jour à son hôtesse, que si un frère de madame Milin se trouvait parmi les sénateurs il aurait pris mon placet sans me connaître. »

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelques repos : elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise : et telle était la sincérité de sa foi, qu'après la communion elle revint, persuadée qu'on prendrait sa supplique au sénat la première fois qu'elle s'y présenterait ; ce qu'elle n'hésita point d'annoncer à la marchande comme une chose certaine. Cette dernière était bien loin de partager son espérance, et lui conseillait d'abandonner cette voie : cependant, comme le jour de la rentrée du sénat, elle avait des affaires au quai Anglais, voyant Prascovie s'acheminer à pied, elle lui offrit de la conduire en droschky. « Je ne sais, lui disait-elle en chemin, comment vous n'êtes pas découragée de tant de démarches inutiles ! A votre place, je laisserais là le sénat et les sénateurs qui ne feront jamais rien pour vous ; c'est tout comme, ajouta-t-elle en lui montrant la statue de Pierre-le-Grand qui se trouvait près d'elle, c'est tout comme si vous offriez votre supplique à cette statue que voilà : vous n'en obtiendrez rien de plus.

— J'espère, répondit Prascovie, que ma foi me sauvera. Aujourd'hui je ferai ma dernière démarche au sénat, et l'on prendra sûrement ma supplique ; Dieu est tout-puissant : oui, ajouta-t-elle en descendant du droschky, Dieu est tout-puissant, et peut, si telle est sa volonté, forcer cet homme de fer à se baisser et à prendre ma supplique. » La marchande, à ces mots, fit un grand éclat de rire, et Prascovie, revenue de son enthousiasme, en rit elle-même : cependant elle n'avait exprimé que sa pensée.

Tandis qu'elle examinait la statue, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout près, était replacé; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en reve-

naient. « Avez-vous la lettre de recommandation pour madame de L....? lui demanda t-elle; je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire à sa porte. » Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit. Elles passèrent le pont : le fleuve, qui n'était, quinze jours auparavant, qu'une plaine de glaçons mouvans, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle : le temps était superbe; elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire. « Il me semble, dit-elle en embrassant sa conductrice, que Dieu est avec moi, et qu'il ne m'abandonnera pas! »

Elle trouva madame de L... déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ekatherinembourg, et reçut d'obligeans reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg. La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de madame Milin. Lorsque la connaissance fut faite et la familiarité bien établie, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat. M. de L...examina sa supplique et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

« Personne mieux que moi, lui dit-il, n'aurait pu vous aider dans cette affaire : un de mes proches parens occupe un emploi d'assez grande importance au sénat; mais je vous avouerai, comme je le ferais à une ancienne connaissance et à une amie, que nous sommes brouillés depuis quelque temps. Cependant l'occasion est trop belle, et la brouillerie de trop peu d'importance pour que j'hésite à faire les premiers pas; nous voilà d'ailleurs au temps de Pâques, et je serai charmé que vous soyez la cause de notre réconciliation. »

On garda la jeune fille à dîner : plusieurs convives arrivèrent peu à peu, et lui témoignèrent le plus vif intérêt. Au moment où l'on allait se mettre à table, le parent dont on a parlé se présenta tout à coup dans la salle à manger, en disant : *Christos Voscres*, suivant l'usage du temps de Pâques. Il n'y eut point d'autre explication que les embrassemens les plus sincères. M. de L..., profitant de la bonne disposition de son parent, lui présenta la jeune Sibérienne. On s'entretint de son affaire pendant le dîner, et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au sénat on lui avait indiqué une mauvaise voie.

Vers le soir, madame de L... fit reconduire Prascovie, chez le marchand, par un domestique. Cependant l'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait un lettre de recommandation : cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle. Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie. Celle-ci quitta la maison qu'elle avait habitée pendant deux mois, et surtout sa bonne hôtesse, avec beaucoup de regrets ; mais la protection d'une grand dame favorisait tellement ses espérances, que ce puissant intérêt l'emporta bientôt sur sa tristesse.

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit le porte. Prascovie le voyant tout galonné, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence. « C'est le portier de la princesse, » lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison ; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient : jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes ; les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autre personnes : dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon enfant, » lui-dit-elle ; avez-vous une lettre pour moi ? » Malheureusement Prascovie avait été obligée de tirer un petit sac de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partenaires, qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : « Boston ! » Pracovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole et lui répondit : « Que vous plaît-il, monsieur? » ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parens : elle promit de lui être utile; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Prascovie se trouvait ainsi la protégée et la commensale d'une femme riche et puissante. Elle se sentait bien un peu embarrassée au milieu de ce luxe et de cette froide étiquette; après quelques jours elle fut plus à son aise dans la maison : d'ailleurs, que n'aurait-elle pas supporté pour arriver au but désiré.

Cependant ce n'était ni la princesse, ni ses bons amis de Wassili-Ostrow à qui il était donné de l'y conduire; son bonheur devait avoir une autre source.

(*La fin à samedi.*)

XAVIER DE MAISTRE.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Par mesure administrative, il vient d'être décidé que tous les abonnemens partaient du 1er janvier 1842. — Ceux qui étaient antérieurs ou postérieurs à cette époque, sont avancés ou reculés jusqu'à elle : cette mesure avantage donc tous nos abonnés indistinctement, puisque l'Administration a décidé, en outre, qu'il serait fait à chaque souscripteur et gratuitement, remise de tous les numéros manquant à sa collection.—Grâce à cette combinaison, tous nos jeunes lecteurs auront reçu la même quantité de livraisons et, partant, le volume complet de notre première année.

L'envoi des numéros complémentaires sera fait à l'époque du renouvellement général en même temps que la couverture et la vignette promises.

N. B. Si à cette époque quelques numéros se trouvaient maculés ou égarés, sur simple réclamation, l'Administration les remplacerait sans rétribution aucune.

1re ANNÉE. — N. 27. Paraissant tous les Samedis. MAI 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

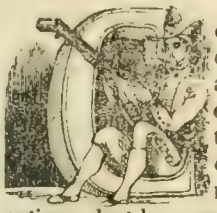
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN RHÉTORICIEN.

ANECDOTE LANGUEDOCIENNE.



Connaissez-vous Carcassonne, la gracieuse et riante ville, aux coquettes habitations, aux jolies maisonnettes, aux rues propres, droites et tirées au cordeau, aux charmantes promenades, aux environs pittoresques et ravissans ; Carcassonne, délicieuse cité moderne bâtie auprès des ruines de la cité antique, dont les murs à demi écroulés portent à la fois l'empreinte de deux civilisations, de la civilisation romaine et de celle du moyen-âge; Carcassonne, un de ces rians oasis semés ça et là dans nos belles contrées méridionales; cette ville privilégiée où le ciel est si pur, l'atmosphère si suave et si balsamique, et où les hommes possèdent à un si haut degré cette gaîté, cette verve, cette chaude imagination, cette pétulante vivacité qui forment le caractère distinctif des habitans du midi de la France.

C'était au mois de juillet 1841, trois heures venaient de sonner à l'église Saint-Jean-Baptiste; les étoiles disparaissaient peu à peu aux premières lueurs de l'aube, et les reflets de pourpre et d'or qui déjà scintillaient à l'Orient, annonçaient que le soleil était sur le point de s'élancer à l'horizon et de rendre à la terre, encore humide de la rosée de la nuit, la chaleur et la lumière. Cependant les rues de la ville étaient silencieuses et désertes, tous les habitans étaient encore plongés dans le sommeil; et même dans les quartiers les plus vivans et les plus industrieux aucune boutique ne s'ouvrait encore nulle part, aucun signe de vie, aucun indice de mouvement et d'activité.

Ce silence universel n'était interrompu que par les pas précipités et la conversation à demi voix de deux individus qui, sortis ensemble de la caserne où se trouvait le régiment alors en garnison à Carcassonne, se dirigeaient vers la ville ancienne, séparée de la ville moderne par une belle esplanade plantée de peupliers. Ces deux hommes marchaient dans cette direction depuis environ dix minutes, quand au détour d'un étroit sentier, le plus âgé, qui portait l'uniforme de lieutenant, s'arrêta tout à coup, et s'adressant à son compagnon :

« Dis donc, Pierre, il me semble voir du monde là-bas... est-ce que par hasard ils nous auraient devancés ?

— Ma foi oui, mon lieutenant, je crois bien que ce sont eux. Mais après tout, nous ne sommes pas en retard; car j'ai la certitude que trois heures n'ont pas encore sonné.

— C'est égal ; dépêchons-nous. »

Et les deux militaires se mirent à hâter le pas, et rejoignirent bientôt un groupe de trois personnes qui se trouvait à l'extrémité de l'étroit sentier.

« Vous vous êtes bien fait attendre, lieutenant, dit au nouveau venu, un homme de quarante ans environ, à la haute stature, aux traits fortement caractérisés, et qui portait le costume d'officier d'artillerie.

— Pas du tout, répliqua celui auquel s'adressaient ces reproches; notre rendez-vous était pour trois heures et demie, et il n'est que trois heures vingt minutes. Au reste, tout est prêt, et notre affaire sera bientôt terminée. »

Quel était donc le motif qui, à cette heure, attirait à une demi-lieue de la ville deux officiers escortés de leurs amis? Nos jeunes lecteurs l'auront deviné sans doute; il s'agissait d'un duel, d'une partie d'honneur. Les deux militaires dont il s'agit, s'étaient, la veille, pris de querelle, dans un café, et après avoir échangé une foule de mots injurieux et d'épithètes blessantes, ils avaient convenu qu'ils se battraient le lendemain. Comme on sait, les événemens de ce genre, sont très ordinaires dans notre Midi, où

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — MAI.

VOYAGES AU GROENLAND.

UN AN DE SÉJOUR CHEZ LES ESQUIMAUX.

Les Esquimaux examinèrent le navire avec la plus grande attention et parurent fort surpris de toutes ce merveilles que la plupart d'entre eux ne soupçonnaient même pas.

Mais rien ne saurait peindre la joie qu'ils firent éclater lorsque le capitaine leur eut donné à chacun quelques morceaux de feraille. Ils partirent en promettant de revenir bientôt et de conduire leurs nouveaux amis à leur village.

Ils revinrent en effet au bout de quatre jours; le capitaine, accompagné comme la première fois, les suivit, et tous arrivèrent, après une assez longue marche, au village esquimau. Il était composé de onze huttes de neige qui avaient l'air d'un bassin renversé : aucun ordre n'avait été observé dans leur position relative.

Chacune de ces huttes était précédée d'un passage couvert, long et tortueux, conduisant à l'appartement principal qui était en dôme et de forme ronde, ayant dix pieds de diamètre quand il n'était destiné qu'à une seule famille; mais qui formait un ovale de quinze pieds sur dix, quand il devait en contenir deux. En face de la porte était un banc de neige, occupant près du tiers de la largeur de la hutte, d'environ deux pieds et demi de hauteur, et dont le haut, bien nivelé, était couvert de différentes peaux; c'était là le lit commun à tous ceux qui habitaient cette demeure. A l'une des extrémités était assise la maîtresse de la maison, devant une lampe allumée au-dessus de laquelle on voyait un vase de pierre contenant les vivres. Ces huttes sont toutes éclairées par une grande pièce de glace enchâssée dans la neige à environ moitié de la hauteur du côté de l'Orient. Vers le milieu du passage, se trouvait un embranchement aboutissant à un réduit destiné aux chiens, animaux si utiles aux peuples de ces contrées de désolation

La provision d'hiver de chair de rennes et de veaux marins était conservée sous la neige; ils amassent ces provisions pendant l'été, et y ont recours dans la saison des grands froids, alors que la chasse et la pêche sont devenues impossibles.

Les femmes étaient de petite taille et fort au-dessous des hommes sous le rapport des vêtemens et de la propreté; leurs cheveux étaient graisseux et en désordre, mais leurs traits avaient de la douceur et leurs joues les plus belles couleurs. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton.

les têtes s'échauffent si facilement, et où les plus minces discussions dégénèrent si vite en rixes violentes.

Mais ce n'était pas une futile discussion que celle qui attirait nos deux officiers sur le terrain. Le motif de leur querelle était au contraire très grave et très sérieux. Le voici en peu de mots. —Le lieutenant Raimbaud était un militaire très distingué, et tout récemment encore il s'était signalé à l'expédition de Constantine par un trait d'héroïsme qui lui avait valu la croix d'honneur. Le nom du lieutenant Raimbaud avait figuré plus d'une fois d'une manière fort honorable dans les bulletins de l'armée insérés au *Moniteur*, et il n'est pas douteux que si un ordre du ministre de la guerre n'eût subitement rappelé de l'Algérie le régiment auquel il appartenait, il n'eût rapidement conquis par son courage un grade supérieur. Le lieutenant Raimbaud était donc ce qu'on appelle un brave; mais il avait un défaut, ou si vous voulez un ridicule, assez excusable du reste et qui n'affaiblissait en rien ses brillantes qualités. Il parlait à tout propos de ses hauts faits, les exaltait outre mesure, et était sous ce rapport d'une prolixité parfois assomante. Joignez à cela une susceptibilité extrême, qui s'offensait d'un mot équivoque, de la plus légère plaisanterie.—D'après le caractère que nous venons de tracer, vous comprendrez sans peine quelle dut être l'exaspération du lieutenant Raimbaud, lorsqu'il apprit un jour que quelqu'un s'était permis d'élever des doutes sur sa bravoure, qu'on l'avait traité d'officier de contrebande, et qu'on avait été jusqu'à dire qu'il n'avait jamais vu le feu. Le lieutenant s'efforça de remonter à la source de ces bruits, et les informations qu'il prit à ce sujet lui désignèrent, à tort ou à raison, son ami Leclerc, comme l'auteur de ces imputations calomnieuses. L'insulter, le provoquer, lui donner un rendez-vous, tout cela fut l'affaire d'un instant. — Et voilà le motif qui amène sur le terrain deux militaires honorables, liés jusque là par une intime et sincère amitié.

Il avait été décidé qu'on se battrait au pistolet à vingt cinq pas de distance ; et les deux adversaires engagèrent un des témoins à mesurer le terrain.

«Mais, dit ce dernier, n'y aurait-il donc aucun moyen d'arranger cette affaire. Voyons, messieurs, expliquez-vous ; je suis sûr qu'il y a quelque malentendu là-dedans... Vous êtes tous les deux de braves soldats, et il serait vraiment déplorable, que pour une parole plus ou moins déplacée, l'un de vous restât sur le terrain.

— Toute tentative de conciliation est inutile, répondirent les deux officiers. L'honneur exige qu'un duel ait lieu ; nous nous battrons. A cet égard notre résolution est inébranlable. »

Pensant qu'il serait peu convenable d'insister, craignant même que de nouvelles observations ne fussent prises en mauvaise part, les témoins ne s'occupèrent plus qu'à remplir les formalités qui sont en usage en pareille circonstance. On mesura le terrain ; les deux adversaires furent placés vis-à-vis l'un de l'autre, et le lieutenant Raimbaud fut désigné par le sort pour faire feu le premier. Le pistolet au poing, il visait déjà son antagoniste, quand tout à coup un jeune collégien de quinze à seize ans, arrivant ému et agité sur le lieu du combat, s'élance comme si une sorte de remords le fit agir, se précipite, saisit le bras de l'officier, lui arrache l'arme fatale et s'écrie :

— Non, messieurs, vous ne vous battrez pas.

Vous peindre l'étonnement, l'exaspération des deux militaires à ce trait d'audace inouïe, serait chose impossible. Leurs paroles exprimaient la menace, et le présomptueux jeune homme se vit immédiatement entouré. Mais inaccessible à la crainte, il répéta d'une voix ferme et assurée :

— Je vous dis, messieurs que vous ne vous battrez point ; je vous empêcherai, tant qu'il me restera un souffle de vie, tant que vous ne foulerez pas aux pieds mon cadavre. » Puis s'échauffant par degré : « Eh quoi ! messieurs, pour quelques paroles plus où moins blessantes, vous engagez un combat dont les conséquences peuvent être terribles pour l'un de vous. Mais cette vie, que vous compromettez si légèrement, vous appartient-elle, pouvez-vous en disposer selon vos caprices et vos fantaisies? Ne vous reste-t-il rien d'utile et de glorieux à faire dans ce monde, et si l'un de vous succombait aujourd'hui, Dieu ne lui demanderait-il pas un compte sévère de sa conduite ?..

— Trève de sermons, jeune homme, interrompit l'officier qui tout à l'heure avait été si brusquement désarmé par notre collégien. Rendez-moi mon pistolet et laissez-nous tranquilles. J'espère que nous sommes plus compétens que vous pour décider ce qu'exige l'honneur.

— Ainsi, messieurs, s'écrie le jeune homme dont les yeux rayonnaient d'inspiration, l'honneur exige que deux braves militaires aillent se brûler la cervelle, pour quelques mots piquans proférés peut-être sans aucun esprit de malveillance: vous croyez que l'honneur veut cela? Moi, je n'en crois rien. Savez-vous ce que l'honneur commande à des hommes de cœur comme vous l'êtes ? De rester à leur poste et de réserver tout leur courage, toute leur ardeur pour le jour où la patrie les appellera à sa défense !.. Voilà, messieurs, comme j'entends l'honneur. »

Il y avait tant de force et de dignité dans le langage du jeune homme, tant de fierté dans son attitude, tant d'assurance dans son regard, que les deux adversaires restèrent interdits, muets, im-

---

Au moment où le capitaine et ses gens se disposaient à quitter le village de neige pour retourner au navire, une grande clarté se répandit soudainement dans l'air. Cette lumière, beaucoup moins vive que celle du soleil, mais reflétée par la blancheur éblouissante de la neige et par les montagnes de glace qui s'élevaient au loin, produisait un effet admirable.

C'était une aurore boréale. A peine cette lumière eut-elle commencé à paraître, qu'un groupe d'Esquimaux se rassembla pour une chasse aux phoques. Ils portaient des javelines dont nous avons déjà parlé, de mauvais couteaux de fer, des arcs et des flèches terminées par une pointe en corne ou en os de baleine.

C'est quelque chose de vraiment prodigieux que l'adresse que déploient les Esquimaux à cette chasse; sur onze phoques qui se montrèrent dans cette circonstance, neuf furent tués, et chez presque tous, la javeline, armée seulement d'un bout de corne, avait pénétré jusqu'au cœur.

Au retour de cette expédition et alors que l'on n'était plus qu'à deux ou trois milles du village de neige, le chef de l'expédition, qui était un vieillard fort expérimenté, aperçut sur la neige des traces récentes de deux bœufs musqués. Il prit aussitôt son arc et ses flèches, et se fit suivre de deux chiens. Le capitaine seul obtint la permission de l'accompagner. Les chiens furent lancés et disparurent rapidement, tandis que les deux chasseurs se traînaient avec peine sur cette terre glacée et inégale, car ils étaient déjà très fatigués. Au bout de deux heures de marche, l'Esquimau voyant que les traces des chiens, sur la neige, ne suivaient plus celle des bœufs, en conclut qu'ils avaient trouvé ces animaux, et qu'ils en tenaient au moins un en arrêt.

Charmé de pouvoir montrer la supériorité de ses armes, le capitaine fit feu sur l'animal, avec deux balles, à la distance de cinquante pas. Le bœuf tomba sur le coup; mais se relevant à l'instant même, il courut droit sur les chasseurs qui s'empressèrent de se blottir derrière une grosse pierre placée à quelque distance. Le bœuf en les poursuivant, s'y frappa la tête avec tant de force, qu'il tomba de nouveau, et le bruit de sa chute fit retentir la terre. L'Esquimau prit son couteau pour l'achever; mais le voyant se relever de nouveau, il se refugia derrière ses chiens.

Le capitaine avait rechargé son fusil en toute hâte, et il se disposait à faire feu de nouveau, quand l'animal se précipita vers lui ; mais le hardi marin avait eu le temps de l'ajuster, et il lui tira successivement ses deux coups. Le bœuf tomba pour ne plus se relever.

A la vue de son ennemi terrassé, l'Esquimau fut frappé d'étonnement en considérant l'effet terrible des armes à feu. D'abord il examina les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et il

mobiles. Notre collégien profita de cette disposition pour frapper un coup décisif.

«Je pense, messieurs, continua-t-il, qu'il suffit de faire appel à votre patriotisme; mais s'il était nécessaire de s'adresser à d'autres sentimens, je vous dirais : Chacun de vous a une famille, chacun de vous a une mère, une épouse peut-être, que votre mort réduirait infailliblement au désespoir! »

Les deux officiers étaient ébranlés, mais non vaincus. La colère, l'amour-propre froissé, l'orgueil irrité cèdent difficilement à des considérations puisées uniquement dans la sphère des sentimens moraux et des idées métaphysiques. Or, c'étaient seulement des considérations de cette nature que notre collégien avait fait valoir jusqu'alors.

Le jeune homme savait bien un moyen infaillible d'empêcher le duel et de faire tomber comme par enchantement les armes des mains des deux adversaires. Mais ce moyen il n'osait y recourir, car il s'agissait d'un aveu pénible qui pouvait le compromettre et attirer sur sa tête la colère des officiers. Indécis sur le parti qu'il devait prendre, il se tint à l'écart quelques minutes, et pendant ce temps les militaires, revenus de leur passagère émotion, se préparaient de nouveau au combat.

Alors notre collégien n'hésita plus, et, sans s'inquiéter des conséquences que pourrait avoir pour lui la déclaration qu'il allait faire, bannissant toute crainte, et uniquement dominé par le désir de prévenir une lutte qui pouvait devenir sanglante, il s'approcha du lieutenant Raimbaud.

«Encore un mot, lieutenant, une dernière observation. Je connais le motif de votre querelle. Le voici : un bruit injurieux a été répandu sur votre compte, on a dit que vous étiez un officier de contrebande, que vous n'aviez jamais vu le feu, et que vous ne deviez vos épaulettes qu'à la faveur et à l'intrigue...

— Et celui qui a dit cela en a menti ; je lui jette de nouveau l'épithète d'infâme calomniateur, s'écria l'officier dont les yeux étincelaient de fureur.

— Permettez, lieutenant, il y a ici une erreur, une méprise. Celui que vous accusez n'est pas le vrai coupable; non ce n'est pas votre ami, votre camarade qui s'est permis de tenir de tels propos sur votre compte ; il connaît trop bien vos antécédens et il estime trop votre courage pour avoir accrédité ou seulement accueilli de pareils bruits. Le seul coupable le voici devant vous, c'est moi!...

— Ce n'est pas possible, quel motif, quel intérêt?...

— Aucun intérêt, c'était chez nous pur enfantillage, plaisir de bavarder, voilà tout. Vous avez une manie, lieutenant, c'est celle d'exalter sans cesse vos exploits, manie du reste fort excusable chez un militaire aussi distingué que vous. L'autre jour, quand vous parliez avec tant de feu de la part glorieuse que vous avez prise à l'expédition de Constantine, j'étais là avec deux de mes camarades, garçons fort étourdis, fort espiègles, qui me suggérèrent l'idée de vous jouer un tour, de vous faire une pièce, une malice et de piquer au vif votre amour-propre en semant le bruit que vous savez.

— Comment, blanc-bec, c'est toi qui as dit?

— Oui, lieutenant, mais veuillez pardonner au coupable, car il se repent. Je déplore amèrement mon imprudence; d'abord à cause des conséquences fâcheuses qu'elle a failli entraîner, ensuite à cause du chagrin que j'ai pu causer à un brave soldat;

Nos lecteurs devineront sans peine quel fut l'effet de cette révélation. Après s'être tendu réciproquement la main, les deux officiers quittèrent le champ de bataille. Puis on entra dans un restaurant voisin, et l'on fut pendant tout le déjeuner d'une gaîté charmante.

Quant au jeune homme qui avait amené cette subite réconciliation, dès qu'il avait vu l'heureuse issue de cette affaire, il s'était esquivé lestement et était rentré au collége, où il faisait cette année-là son cours de rhétorique, heureux d'avoir pu réparer une étourderie condamnable par les effets d'une chaleureuse éloquence.

FÉLICIE ALLOY

COMMENT ON SE CORRIGE.

MORALITÉ.

Sept enfans orphelins qui s'aimaient bien entre eux,
Pour leur commun dommage avaient chacun un vice :
L'un, l'orgueil ; l'autre l'avarice ;
Un troisième était paresseux ;
Un autre, babillard; un autre colereux.
Le sixième toujours couvait quelque malice,
Et le dernier naquit enclin à l'injustice.
Il en fallait bien moins pour être malheureux.
Mes frères, dit l'aîné, l'amitié la plus tendre
A nos cœurs jusqu'ici s'est toujours fait entendre,
Et grâce au Dieu du ciel nous vivons bons amis.
Mais, qui l'ignore, hélas! la discorde cruelle,
Bouleverse en un jour la plus sage cervelle,
Et peut faire de nous des frères ennemis!...
Vous frissonnez? Eh bien! pour conjurer l'orage
Du vice qui nous presse, il faut dompter la rage.
Et le reptile affreux dans nos cœurs abattu,

---

demeura muet de surprise en reconnaissant que l'épaule était fracassée et que le corps du bœuf était percé de part en part.

Comme les chasseurs n'avaient rien mangé depuis plus de six heures, et que les Esquimaux sont en général d'une grande gloutonnerie, le capitaine Henry crut que son compagnon allait songer à se préparer à dîner aux dépens de leur proie; mais l'insulaire, qui avait encore plus de prudence que de gourmandise, se contenta de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour étancher sa soif; après quoi il se mit à l'écorcher, et le divisa en quatre quartiers. Le bœuf ainsi dépecé fut laissé dans une petite hutte de neige, et il fut convenu que les habitans du village et le capitaine avec ses gens viendraient le lendemain le prendre et le partager entre eux.

Pendant toute la journée du lendemain, les Esquimaux s'occupèrent à couper la chair du bœuf qui, en définitive leur avait été abandonnée; ils la taillaient en aiguillettes longues et étroites, s'en enfoncaient une extrémité dans la bouche, suivant leur coutume, aussi avant que possible, en séparaient le reste à l'aide de leur couteau, et avalaient ce morceau comme un chien affamé dévore un morceau de viande. En se passant ainsi les aiguillettes de l'un à l'autre ils parvinrent à manger, en une seule séance, les trois quarts du bœuf, non sans suspendre pourtant leur opération de temps en temps en se plaignant de ne pouvoir plus manger, et en se couchant sur le dos; mais ils conservaient toujours leur couteau dans une main, et dans l'autre le morceau de chair qu'ils n'avaient pu achever, et qu'ils avalaient avec autant d'empressement que les précédens, dès qu'ils se trouvaient en état de l'engloutir à son tour.

Le 30 mars suivant, quatre familles, composées de quinze personnes, passèrent près du navire; elles allaient se construire de nouvelles huttes vers le sud. Quatre traîneaux, lourdement chargés, et traînés par des chiens, transportaient le bagage de la tribu. Le capitaine Henry et plusieurs de ses gens suivirent ces sauvages, pour voir comment ils bâtissent leurs maisons de neige, et il fut très surpris de la dextérité avec laquelle ils s'en acquittèrent: un homme avait fini de couvrir sa maison en quarante-cinq minutes; on pourrait à peine dresser une tente en aussi peu de temps.

L'entrée des huttes est étroite et difficile, ce qui n'empêche pas que l'Esquimau y reçoive fréquemment la visite de quelque monstrueux ours blanc, contre lequel, dans ces circonstances, il ne peut se défendre qu'avec sa pique, armée d'un os de baleine.

Le soleil montant chaque jour davantage sur l'horizon, le capitaine Henry, accompagné seulement d'un matelot, résolut de se faire conduire jusqu'à une grande tribu d'Esquimaux qui, d'après quelques renseignemens donnés par les sauvages, devait être établie sur la côte, à environ cinquante milles dans le sud; ils partirent donc,

On y verra régner l'amitié tutélaire,
Compagne et sœur de la vertu.
Moi, je le jure ici, je vaincrai ma colère.
—Moi, mon fatal orgueil —Moi mon babil malin.
A l'exemple de ceux que son cœur idolâtre,
Chacun a juré de combattre
Le penchant dangereux auquel il est enclin.
Dans ces épanchemens de leurs ardeurs sincères,
Qu'il était beau d'entendre et de voir ces bons frères,
L'un, l'autre s'exhorter, puis avec abandon
Confesser leur rechûte, en demander pardon,
A l'envi se donner des conseils salutaires.
Puis, aussi quelquefois, avec un doux sourire,
Quand par hasard l'un d'eux s'échappe,
Tous les autres : « Ah ! ah ! voilà qu'on t'y rattrape !»
—Comme le chat fait la souris.—
N'importe cependant chaque faute nouvelle,
Les enflamme d'un nouveau zèle.
De leurs efforts quel fut le prix ?
Celui que méritait une amitié si belle:
Corrigés l'un par l'autre, ils devinrent parfaits.

Sur cette école salutaire,
Puissent se modeler les enfans de la terre !
Tous en recueilleront les plus heureux effets.

BONVALOT,
Professeur au collège Charlemagne.

LA PETITE PROVENCE.

Au pied de la petite terrasse qui, du côté de la rue de Rivoli, domine la place de la Concorde, et comme séparé du reste du Jardin des Tuileries, s'étend un espace étroit et allongé, resserré entre le mur d'appui et un parterre : c'est *la Petite Provence*. Ce nom lui a été donné à cause de la douceur de son climat. On dirait, en effet, que cette région a l'heureux privilége d'un soleil plus chaud que celui des massifs et des autres allées, la lumière y est aussi plus limpide et l'air plus calme que dans les autres parties du jardin; c'est là qu'on voit chaque année, naître les premières fleurs.

Jadis, pendant la belle saison, *la Petite Provence* était le refuge des vieillards; douillettement appuyés contre le mur et rangés en espalier le long de la charmille, ils réchauffaient leur langueur; *la Petite Provence* avait ses nouvellistes et son club patriotique, tout aussi bien que le jardin du Palais-Royal, et si l'on n'y rencontrait ni l'arbre de Cracovie, ni le fameux abbé *Trente-mille hommes*, il n'y manquait pas de gens pour raconter le fameux siége de Berg-op-Zoom et la prise de Port-Mahon. On pouvait alors comparer *la Petite-Provence* à cet endroit du port de Marseille qu'on appelle encore la Cheminée du roi René.

De nos jours les enfans ont renvoyé les vieillards et conquis *la Petite-Provence :* la gravité des entretiens politiques s'arrangeait mal des rires, des cris et de tout le bruit qui accompagnent les jeux de l'enfance ; et puis s'il arrivait que la balle, le cerceau ou le pied d'un marmot vînt à effacer la carte géographique tracée sur le sable pour la démonstration stratégique, c'étaient des emportemens qui se résumaient toujours par une quinte de toux formidable ; d'un commun accord les anciens transportèrent ailleurs le théâtre de la guerre, et cédèrent aux enfans la part de soleil qu'ils leur disputaient.

C'est que comme la vieillesse, l'enfance a besoin de cette chaleur vivifiante.

Aussi, dès les premiers jours du printemps, on voit accourir les enfans à *la Petite-Provence*. Les uns blonds et roses, les autres aux cheveux bruns et au teint coloré ; les uns mollement caressans, les autres sauvages et farouches ; les uns timides et craintifs, les autres hardis et tapageurs ; ceux-ci sveltes et alertes, ceux-là lourds et maladroits ; les uns courant, bondissant et sautillant ; les autres voletant et culbutant comme la nichée d'alouettes du bon Lafontaine; les uns forts, robustes, pleins de santé et de vigueur, les autres, hélas ! chétifs et amaigris, pâles et languissans, étiolés; tous gais, tous s'épanouissant sous les rayons du soleil ; tous, petits garçons et petites filles.

C'est à la *Petite-Provence* que notre Charlet a dérobé ses groupes d'enfans si mutins et si bons. Là se forment ces bataillons et ces escadrons en bourelets, avec le sabre et la sabretache, la giberne, le fusil ou la canne du grand papa; c'est-là qu'ont lieu les combats à outrance et les duels à mort dans lesquels on ne tappe pas sur les doigts; c'est là que s'organisent les courses au clocher avec des cerceaux pur sang ; c'est là qu'on entend un roulement perpétuel de tambours et des marches exécutées à grand renfort de mirlitons et d'harmonie imitative. Et le Longchamp des voitures, et la cavalerie des chevaux de bois, et les grandes et petites *dînettes*, et les armées de plomb, et les villages qu'on apporte dans une boîte, et les réceptions de M. Polichinelle ! On y retrouve tous nos plaisirs, et aussi tous nos ridicules, plaisans ou sérieux.

Les petites filles sautent à la corde ; elles apportent dans cet exercice une certaine coquetterie dont l'instinct est inné chez la

---

avec deux guides, deux traîneaux et des provisions pour dix jours. Après une marche de vingt milles à travers des glaces raboteuses, un ouragan de neige, empêchant de voir à trois pas devant soi, les voyageurs se déterminèrent à s'arrêter. En moins d'une demi-heure, les guides eurent construit une hutte de neige où ils se trouvèrent à l'abri du froid. A peine furent-ils assis, que les Esquimaux se mirent à manger. Tout ce que le capitaine et le matelot avaient appris de la gloutonnerie de ces hommes en vivant avec eux, ne pouvait diminuer la surprise qu'ils éprouvaient en voyant des preuves toujours nouvelles de leur appétit insatiable, de la capacité de leur estomac et de la facilité avec laquelle ils digèrent cette prodigieuse quantité de nourriture. Nul animal, quelque carnivore, quelque vorace qu'il soit, n'agit ainsi; le *glouton* même, en dépit de sa réputation bien méritée, satisfait sa faim et n'en désire pas davantage. Leurs vivres diminuaient donc sensiblement ; plus d'une fois, ils menacèrent le capitaine de le quitter, et il fallut, pour les retenir, leur donner une partie de la viande de veau marin réservée pour les chiens.

La tempête calmée, nos voyageurs se remirent en route, mais ce fut inutilement qu'ils cherchèrent la tribu dont on leur avait parlé, ils n'en trouvèrent pas vestige et furent obligés de revenir sur leurs pas en toute hâte. Ayant envoyé un des guides en avant, le capitaine se retrouva en arrivant à la hutte dans laquelle ils s'étaient mis deux jours auparavant à l'abri de la tempête. Cet homme s'était procuré du feu, à l'aide d'un briquet que le matelot lui avait donné, et il était occupé à préparer une ample provision d'eau dont les voyageurs avaient grand besoin.

Lorsque le capitaine fut de nouveau en vue de son navire, un spectacle ravissant s'offrit à ses regards. Un coup de vent avait balayé les glaces, et le *Jean-Frédéric*, entièrement dégagé, flottait majestueusement. Craignant le retour subit de la gelée, le capitaine donna aussitôt l'ordre d'appareiller. Cette opération n'était pas encore terminée, lorsque de grands cris annoncèrent une visite d'Esquimaux.

Bientôt, en effet, on vit paraître un grand *oumiack* ou bateau de femme, contenant sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé dirigeait l'embarcation avec une grossière rame de bois. On ne put les décider à monter à bord du *Jean-Frédéric* : mais ils reçurent volontiers dans leur bateau quelques hommes de l'équipage, et ils consentirent à faire quelques échanges.

Enfin, la mer étant libre et le vent favorable, le *Jean-Frédéric* gagna le large, et après avoir fait une pêche assez heureuse, eu égard au long emprisonnement qu'il avait subi dans les glaces, il fit voile pour la France et rentra à Granville qu'il avait quitté vingt-six mois auparavant.

L. LEFÈVRE.

femme, ou bien elles jouent *à la belle dame*, *à la tour prends garde*, ou bien elles dansent en rond et en chantant :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

Les enfans en bas âge, ceux qui marchent à peine et qu'on appelle dédaigneusement les petits, car les enfans ne connaissent guère d'autre aristocratie que celle de la taille ou de la force, se roulent aux pieds de leur mère ; ordinairement ils sont munis d'une pelle et d'une brouette ; ils transportent du sable avec une ardeur incroyable. Quelques petites filles jouent à la poupée, mais c'est fort rare ; les petites filles sont soigneuses de leurs joujoux et ne les apportent pas au jardin. Au fond de *la Petite-Provence* se trouvait, l'année dernière, un énorme tas de sable ; on y allait faire des culbutes merveilleuses ; les petites filles y luttaient de souplesse avec les petits garçons ; mais les mères ont réprimé ce périlleux exercice ; le tas de sable était en outre envahi par une troupe de mineurs d'une activité prodigieuse : c'était une véritable fourmilière.

A la *Petite-Provence*, on ne connaît aucune distinction de rangs ou de fortune ; les enfans y portent leurs noms de baptême, et l'on ne fait aucune attention au luxe des toilettes. Quelques enfans essaient d'apporter des livres à *la Petite-Provence ;* ce faux air de gravité ne saurait durer longtemps : le livre est bientôt abandonné. *La Petite-Provence* est le boulevard de Gand des petits enfans ; la place Royale et le Jardin-des-Plantes sont les quartiers populaires.

Les mères et les bonnes se rangent sur deux lignes et forment comme la rue d'un village. Chaque habitation se compose de trois chaises ; le petit bagage est toujours à peu près le même ; les vêtemens chauds qu'on quitte en arrivant et qu'on reprend au départ, les boissons tièdes et sucrées, les jouets de rechange, l'ouvrage auquel on travaillera peu et le livre qu'on ouvrira sans le lire. La vigilance des mères est continuelle ; les bonnes sont les aides-de-camp de ce quartier général ; à chaque instant on les expédie pour ramener, gronder et embrasser l'objet de cette tendre sollicitude. Entre elles, les mères ne parlent que de leurs enfans ; elles se les montrent avec orgueil et avec joie, toutes disent les mêmes choses ; elles parlent alternativement sans se répondre, et cet entretien est pour elles plein de délices ; une mère, lorsqu'elle parle de son enfant, a toujours de l'esprit : le texte est invariable

« ..... Mes petits sont mignons,
» Beaux, bien faits et jolis. »

Les maladies sont à elles seules un interminable chapitre : avec quel plaisir une mère raconte les maux et les souffrances dont elle a triomphé ! La croissance, les goûts, le caractère et les facultés de l'enfant sont une source inépuisable de confidences. L'avenir, ses espérances et ses rêves trouvent aussi leur place dans ces épanchemens ; chaque enfant a son prodige ; il se passe peu de jours sans qu'il ait dit ou fait quelque chose de miraculeux : comment ne pas tout attendre d'une organisation si précoce ? Chaque jour ramène la même conversation, sans que personne s'aperçoive de cette redite perpétuelle. C'est là qu'on voit ces suaves visages de jeunes mères suivant avec anxiété les premiers pas de l'enfant, ou souriant à ses efforts, le guider en chantant et en dansant devant lui avec mille caresses du regard et du mouvement. Quelle admirable coquetterie !

Les fonctions maternelles ne se bornent pas à cette surveillance attentive et aux charmes de ces entretiens ; près des mères sont établies l'ambulance et la cantine ; elles pansent les blessés, essuient les larmes, rafraîchissent les combattans, consolent les affligés, et sèchent les fronts ruisselans de sueur, opération pendant laquelle on ne manque jamais de dire : « Oh ! le méchant enfant, voyez comme il a chaud ! » Tous ces petits visages, même au milieu de leurs chagrins les plus vifs, rayonnent de plaisir, le rire perce les larmes ; l'impatience de ces soins, qui interrompent les jeux, est grande, et pendant que la mère s'épuise en conseils, on ne songe qu'aux camarades qui appellent au loin. Les mères forment aussi un tribunal de paix et de conciliation ; elles apaisent les différends et calment les mutineries ; elles se font pour leurs enfans de mutuelles concessions avec de ravissans sourires ; souvent on les voit s'associer pour tourner la corde. Le quartier des bonnes, au contraire, est un foyer de discorde ; on y entend des glapissemens et des injures qui laissent toujours aux enfans des impressions fâcheuses. Ah ! si toutes les mères pouvaient savoir à quelles leçons sont exposés les enfans remis à des mains étrangères, elles ne se sépareraient jamais d'eux !

Quelques vieillards se retrouvent encore au milieu de cet essaim de petits enfans ; blottis près de la charmille, ils occupent contre le mur une place reculée ; ils lisent le journal avec une application dont rien ne peut les distraire. Quelquefois, c'est l'aïeul, qui a suivi la jeune famille ; pendant que l'enfant court et s'ébat, le grand'père reste auprès de sa fille ; la femme est alors dans toute son auréole de tendresse et de dévoûment ; elle veille à la fois sur le passé et sur l'avenir. Je n'oublierai jamais une jeune femme que j'ai vue ainsi ; au vieillard, et c'était son père, on le devinait au recueillement auprès de lui, elle lisait le journal lentement et à haute voix, et, pendant ce temps, elle tournait la corde pour faire sauter sa petite fille ; c'était un touchant spectacle ! Oh ! la femme, ainsi contemplée, est tout près de la Divinité.

A la Petite-Provence, les toilettes sont ordinairement simples ; le mot de Cornélie brille sur tous les visages ; les enfans sont les joyaux de la Petite-Provence.

La galanterie n'y a pas d'accès ; l'amour maternel l'épouvanterait ; Jean-Jean lui-même y serait mal venu.

La marchande de plaisirs y distribue les récompenses ; à son arrivée, les enfans l'entourent avec une explosion d'allégresse.

La moyenne de l'âge des habitués de la Petite-Provence est de dix ans ; lorsque les enfans grandissent, ils deviennent étrangement sérieux. A l'automne, dans les derniers beaux jours, on en voit quelques-uns qui se promènent entre eux avec gravité ; ils se disent l'un à l'autre : « Je vais entrer en pension. » Pour un enfant, c'est prendre un état ; c'est la fin de sa vie ; l'écolier a d'autres jeux, d'autres plaisirs, d'autres chagrins et d'autres pensées que le naturel de la Petite-Provence.

Après tout, les enfans ne sont-ils pas de petits hommes ?

EUGÈNE BRIFFAUT.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA JEUNE SIBÉRIENNE.

(*Fin*).

Nous avons dit que la délivrance du père de Prascovie devait avoir une toute autre source que celle de ses amis et de ses protecteurs. Une famille à laquelle elle était complétement étrangère, monsieur et madame de V***, sur le simple bruit de ses malheurs et de sa persévérance, résolut de combler sa félicité, et elle y parvint : telles sont les voies de la Providence.

M. de V*** étant secrétaire des commandemens de S. M. l'impératrice mère, n'eut pas de peine à l'intéresser en faveur de la jeune Sibérienne ; par cette toute-puissante entremise, l'impératrice régnante et l'empereur lui-même se firent les chaleureux

avocats d'une cause sacrée, et, Prascovie naguère repoussée et traitée comme une mendiante, se vit bientôt entourée d'hommages dus à sa vertu. Fêtée, admirée des courtisans, serviles imitateurs des maîtres; comblée de riches présens par les uns, dotée de nombreuses pensions par les autres, c'était à qui élèverait plus haut la voix pour chanter ses louanges.

Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, qui ne croit pas à la méchanceté des autres.

L'étude approfondie du monde ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples et sans prétentions; en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devait commencer. Prascovie, simple en effet et sans prétentions, n'avait besoin d'aucun effort pour le paraître, et ne se trouvait jamais déplacée dans la bonne société. Un jugement sain, un esprit juste et naturel suppléaient à son ignorance profonde de toute chose, et souvent ses réponses inattendues et fermes déconcertèrent les indiscrets.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : « Monsieur, lui répondit-elle, un » père n'est jamais coupable pour sa fille, et le mien est inno- « cent. »

L'ukase du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue. Tandis que ses amis aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle. Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort; mais ses protecteurs lui avaient unanimement conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celles qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parens avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile. Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette heureuse nouvelle, sa majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que, si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parens. M. de V*** rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de sa majesté, pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques kopecks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit avec celui qui concernait son père. Ainsi, le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ, leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en pèlerinage pour Kiew. Ce fut en remplissant ce pieux devoir, et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu. Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice, et qu'elle prenait le voile à Kiew, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté : sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et, par une fatalité inexplicable, ses parens n'avaient jamais reçu de ses nouvelles.

Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône : à son heureux avénement, un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés ; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre. Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chéri qui leur avait aidé à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie, et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement, et les circonstances qui l'avaient amené, firent beaucoup de bruit en Sibérie. Les habitans d'Ischim, qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance. Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué. Lopouloff reçut les félicitations de tout le monde avec reconnaissance, et son bonheur aurait été complet, sans le regret qu'il éprouvait de laisser en captivité ses deux amis dont il ignorait encore la bonne fortune.

Ces deux hommes, déjà vieux, étaient en Sibérie depuis la révolte de Pougatcheff, dans laquelle ils avaient été malheureusement impliqués dans leur jeunesse. Lopouloff s'était plus étroitement lié avec eux depuis le départ de sa fille : eux seuls, parmi toutes ses connaissances, avaient pris un intérêt sincère au sort de la voyageuse. Pendant longtemps leurs entretiens ne roulaient que sur elle, et sur les chances heureuses ou malheureuses qu'ils prévoyaient tour à tour, suivant que la crainte ou l'espérance les agitait. Lopouloff offrit de leur laisser une partie des secours qu'il avait reçus; mais ils n'acceptèrent pas son offre. « Nous n'en » avons pas besoin, dit l'un d'eux, et j'ai encore la pièce d'argent que votre fille a refusée à son départ. »

Il n'entrait dans ce refus aucune jalousie; mais un profond découragement accablait ces deux infortunés depuis la nouvelle qui les séparait de leur unique ami. Ils se rappelèrent la promesse que leur fit en partant, Prascovie, de s'intéresser à eux, persuadés ainsi que tous les habitans d'Ischim, d'après mille bruits qui couraient dans le public, de la faveur sans bornes qu'elle avait obtenue : ils se crurent oubliés ; et, n'osant se plaindre à son père, ils renfermaient dans leur cœur le sombre chagrin qui les dévorait.

La veille du jour où Lopouloff devait les quitter, ils voulurent prendre congé de lui pour n'avoir pas la douleur d'assister à son départ : ils sortirent de chez lui à neuf heures du soir, et se retirèrent le cœur navré de toutes les douleurs que des hommes peuvent supporter sans mourir.

Après leur départ, Lopouloff et sa femme pleurèrent longtemps sur le sort de leurs deux amis. « Sans doute, disaient-ils, » notre fille ne les a pas oubliés; peut-être encore, avec le temps, » obtiendra-t-elle leur grâce : nous l'engagerons à faire de nou- » velles démarches en leur faveur. » Avec ces idées consolantes, ils se couchèrent pour être prêts à partir le lendemain de bonne heure.

Ils étaient à peine endormis, qu'ils entendirent frapper fortement à la porte; le même feldiegre qui leur avait apporté la bonne nouvelle, n'ayant pas trouvé le capitaine Isprawnik auquel était adressé la dépêche, et connaissant leur logement, revenait avec la grâce des deux amis. Lopouloff se leva précipitamment pour le conduire chez eux.

Les deux malheureux s'étaient retirés dans le plus affreux désespoir. En rentrant dans leurs chaumières désertes, ils s'assirent sur un banc dans l'obscurité, et gardèrent un profond silence. Que pouvaient-ils se dire? Ils avaient perdu toute espérance, et l'exil éternel pesait sur eux avec une nouvelle force!

Depuis deux heures, ils souffraient à la fois leurs maux présens, et ceux que leur présageait un sombre avenir, lorsque la lueur d'une lanterne vint éclairer tout à coup la petite fenêtre de leur réduit : ils écoutent ; plusieurs personnes marchent et parlent auprès de la chaumière. On frappe ; une voix amie et bien connue se fait entendre : « Amis ! ouvrez ! Grâce ! Grâce aussi pour vous ! Ouvrez ! »

Aucun langage ne peut décrire une semblable situation. Pendant quelques minutes on n'entendit que des phrases entrecoupées : « Grâce ! L'empereur ! Que Dieu le bénisse ! Que Dieu soit loué ! Qu'il comble de ses faveurs la bonne Prascovie qui ne nous a pas oubliés ! » Jamais habitation humaine n'avait renfermé des êtres plus heureux ; jamais il n'exista de passage plus rapide du comble de l'infortune au bonheur le plus inespéré

Le capitaine Ispravnick, ayant appris, en rentrant chez lui, qu'un feldiegre le cherchait, courut lui-même chez les deux amis, et décacheta la dépêche qui contenait deux passeports pour eux, et une lettre de Prascovie à son père. Elle écrivait qu'après avoir obtenu cette nouvelle grâce elle n'aurait osé solliciter encore des secours pour le voyage de ses anciens compagnons ; mais que Dieu y avait pourvu en récompense de l'offre généreuse qu'ils lui avaient faite lors de son départ de Sibérie : elle avait joint à sa lettre la somme de deux cents roubles en assignations.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la nouvelle du retour de son père; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire,

En prenant le voile à Kiew, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijeni, comme elle l'avait promis à l'abbesse : elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre près d'elle. Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijeni depuis quelque temps. Prascovie, en arrivant se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère, avec toutes ses religieuses pour la recevoir. « N'a-t-on point de nouvelles de mon père ? demanda-t-elle aussitôt. — Venez, mon enfant, lui dit la supérieure, nous en avons de bonnes, je vous les donnerai chez moi. » Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiété, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habits religieux, et pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle. A cette vue, Prascovie fit un cri douloureux, et, se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, mon père ? s'écria-t-elle; c'est Dieu ! Dieu seul qui a tout fait ! Remercions sa providence pour le miracle qu'elle a opéré en notre faveur. » L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes et réunirent leurs actions de grâces à celles de l'heureuse famille.

XAVIER DE MAISTRE.

Trois événemens désastreux sont venus presque simultanément affliger trois points du globe : A Baltimore, dans les Etats-Unis d'Amérique, un bateau à vapeur à peine terminé, a fait explosion, lançant dans la mer équipage et curieux ; à Hambourg, en Allemagne, un incendie qui dure encore, a déjà consumé quinze cents maisons; enfin, dimanche dernier, un convoi du chemin de fer de Versailles (rive gauche), conduisant sept cents voyageurs, a éprouvé, par un concours de circonstances fatales, la plus terrible catastrophe. Ce malheur inouï, avec tous ses détails, étant à cette heure connu de tout le monde, nous ne nous y arrêterons que pour constater les actes de courage et d'humanité auxquels il a donné lieu : Hommes, femmes, enfans ont volé au secours des infortunés, hélas ! trop infructueusement ; la religion est venue aussi apporter ses consolations à de nombreuses victimes ; et M. l'archevêque de Paris a ordonné des prières dans toutes les églises de son diocèse.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES

XV.

Exposition des fleurs — Culture des ananas, cocotiers,— Origine des cerisiers et pêchers, variété des roses, — Dahlias et Camélias.

Les jardiniers et les amateurs de fleurs du département de la Seine ont eu vers la fin d'avril, leur solennité, dans l'exposition des végétaux les plus beaux et les plus rares dus à leur culture. Depuis nombre d'années il s'est formé à Paris, comme dans d'autres grandes villes, surtout en Flandre, une société de personnes qui par état ou par goût cultivent les fleurs, les propagent, en améliorent les espèces par les grands soins qu'elles donnent à leur culture, et cherchent à acclimater et faire prospérer sur notre sol les jolies plantes et fleurs que la nature paraît avoir destinées à d'autres climats, et qui, en effet, ne réussiraient pas chez nous, si l'art ne venait pas au secours de la nature en leur préparant une terre et une température semblables à celles de leur patrie. C'est surtout dans les serres chaudes que l'on parvient à élever les plantes des contrées tropicales, que la rigueur de nos hivers tuerait infailliblement, si elles étaient plantées en pleine terre et exposées à l'air naturel; témoin l'ananas apporté en Europe par un Hollandais au milieu du XVIIe siècle.

Déjà, dans l'antiquité, on transplantait les fruits d'une partie du monde à l'autre, et c'est à ce soin des anciens que nous devons plusieurs fruits qui sont maintenant indigènes dans nos contrées et au nombre des meilleurs que nous possédions. C'est ainsi que le cerisier, que les Romains connurent à Cérasonte en Asie après avoir vaincu Mithridate, roi de Pont, fut transplanté par ces conquérans en Italie et s'est propagé de là dans les autres pays de l'Europe. On trouva aux environs de Damas en Syrie des pruniers qui produisaient un fruit bien plus beau que celui des pruniers d'Europe, et, par cette raison, on les acclimata en Italie et ailleurs. Mais la conquête la plus belle en ce genre fut celle du pêcher originaire de la Perse, et que les anciens Phéniciens paraissent avoir transplanté dans quelques îles de la Grèce. Les Romains, dans le temps de leur opulence et de leur grande domination, payèrent les pêches un prix énorme ; aussi n'y eut-il que les riches qui pussent les étaler sur leur table; ce fruit était plus cher chez eux que l'ananas ne l'est chez nous. Mais on parvint enfin à habituer le pêcher à nos climats; vous savez que cet arbre réussit parfaitement en France, et que, grâce à la culture des jardiniers de Paris, surtout de Montreuil, nos pêches sont le fruit le plus délicieux que nous connaissions.

C'est aussi dans les serres-chaudes que l'on a commencé à élever le cocotier qui fait partie de la famille des palmiers, et qui est si utile aux insulaires de la mer du Sud et des Indes, comme vous avez pu le lire dans les relations de voyages. Enfermé dans une enveloppe aussi solide que le bois, le coco avant d'être mûr ressemble à une masse de lait; plus tard, c'est un fruit charnu et

nourrissant, qui, sans avoir besoin de culture, fournit aux insulaires un aliment sain et substantiel.

Autrefois, on ne connaissait point en Europe les *plantes grasses*, dont les formes sont si bizarres et s'éloignent entièrement de celles que la végétation nous présente d'ordinaire. Aujourd'hui, nous pouvons admirer ces singularités dans les serres-chaudes du Jardin-des-Plantes et dans les expositions publiques. Nous voyons là des végétaux sans feuilles poussant çà et là des masses charnues prenant la forme tantôt de tuyaux et de cylindres, tantôt de planchettes, ou étant tout à fait informes; puis çà et là encore sort une fleur on ne sait comment, et dont la forme et les couleurs ne sont pas moins singulières que le reste.

Que de choses on peut apprendre dans les expositions de fleurs et dans les jardins cultivés par des jardiniers ou des amateurs instruits! On ne croirait jamais sans l'avoir vu combien la nature est variée dans ses productions et combien de ressources elle a ménagées aux végétaux pour subsister. Qui s'imaginerait, par exemple, qu'il existe dans le Pérou une plante de la famille des narcisses, qui n'a pas besoin de terre pour végéter et pour fleurir? L'air lui suffit pour cela; quelques amateurs ont transporté cette plante singulière en Europe.

A chaque exposition de fleurs qui a lieu à Paris, on voit quelqu'espèce nouvelle de bruyère. C'est une grande famille dans le règne végétal que celle des bruyères! Avant que les voyages de découvertes eussent étendu et rectifié nos connaissances en histoire naturelle, on n'en connaissait que quelques espèces auxquelles on ne faisait pas beaucoup attention, et qui ne recevaient jamais les honneurs de l'admission dans les jardins. On les laissait dans des terrains sabloneux et incultes où elles couvrent souvent des espaces immenses, et où ne viennent guère d'autres végétaux. Dans le département des Landes, par exemple, les bruyères dominent, et elles n'y sont recherchées que par les moutons qu'on y fait paître en troupes nombreuses et par les abeilles qui en tirent un miel délicieux. Mais depuis les voyages de découvertes, on a appris à connaître jusqu'à quatre cents espèces de bruyères, parmi lesquelles il y en a de charmantes à fleurs mignonnes et délicatement dessinées, que l'on ne dédaigne pas de recevoir dans les jardins et même dans les salons.

Les bruyères communes sont maintenant mises aussi à contribution par le jardinage: c'est qu'on a remarqué que leur décomposition fournit une terre excellente pour cette espèce de terrain, qui est devenue un article de commerce, que vous pouvez toujours voir exposé en vente au marché aux fleurs à Paris.

Vous venez de voir que l'on compte actuellement quatre cents espèces de bruyères. Quant aux plantes depuis longtemps acclimatées ou élevées en Europe, le nombre des espèces et variétés en est devenu bien plus considérable encore par suite des soins donnés à leur culture. Voyez par exemple dans les faubourgs et aux environs de Paris les jardins dirigés par d'habiles fleuristes; ils vous présenteront des catalogues où ils énumèrent par centaines les espèces de roses, de tulipes, d'hiacintes, etc.; les variétés de la rose surpassent de beaucoup le nombre de mille; ce sont des troupes dont chaque individu à son nom et ses qualités distinctives; il y a peu de personnes, je vous l'assure, dont le savoir va jusqu'à pouvoir nommer chaque espèce ou chaque variété par la désignation employée en botanique.

Nous avons des fleurs que nous ne connaissons que depuis le commencement de ce siècle; l'engouement public s'en est emparé, parce qu'en effet ce sont de belles acquisitions pour notre Flore Européenne; les jardiniers ont rivalisé avec les amateurs, pour en améliorer et varier les espèces; et déjà nous les voyons étaler leurs brillantes couleurs ou leur port gracieux dans les parterres destinés aux fleurs; de ce nombre sont surtout les dahlias et les camellias. La patrie des premiers est le Mexique; c'est de là qu'ils ont été apportés vers la fin du dernier siècle en Europe par les Espagnols; et c'est de l'Espagne que les dahlias ont passé en France. Qui est-ce qui ne connaît pas l'éclat et la richesse de couleurs que ces végétaux déploient vers la fin de l'été, lorsque la saison de presque toutes nos fleurs est passée? Par les dahlias commence maintenant dans nos jardins un nouveau printemps, encore plus brillant que le premier; mais dépourvu malheureusement de ces parfums suaves qui embaument l'air lors de la floraison des lilas, des seringas, des roses, des orangers; le mérite des dahlias est comme celui des tulipes dans la richesse et la variété de leurs couleurs; à la vérité on dit que leurs tubercules sont bons à manger, et que les Mexicains les cuisent sous la cendre; mais nos amateurs de fleurs n'ont garde de manger les oignons de plantes qui font le charme de leurs yeux.

C'est dans une toute autre contrée que sont venus les camellias: ces belles fleurs qui appartiennent à la famille si renommée des théa, c'est à dire des plantes qui fournissent le thé, tirent leur origine de la Chine et du Japon. Il y a plus d'un siècle qu'elles ont été introduites en Angleterre; mais on se contenta longtemps de les cultiver comme une rareté dans les grands jardins de botanique, ou chez des particuliers très riches. Au commencement de notre siècle enfin on s'aperçut tout à coup, je ne sais comment, que c'était une jolie fleur bonne à propager, et voilà jardiniers et amateurs qui rivalisèrent dans la culture des camellias et la répandirent partout. C'est, comme beaucoup d'autres plantes, un végétal non seulement agréable mais encore utile; ses graines contiennent une huile très bonne, et on présume que les feuilles de quelques espèces de camellias, en Chine, sont employées fréquemment dans la composition du thé.

Combien d'autres observations intéressantes ne nous suggèrerait pas l'exposition de la société d'horticulture de Paris; heureusement le public est convié assez souvent à ces fêtes de Flore; aussi ne manquerons-nous pas de continuer nos observations à la première exposition qui aura lieu.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, l'élection de M. de Rémusat, faite par l'Académie des Sciences morales et politiques, est approuvée.

— Par arrêté ministériel un concours sera ouvert, le 11 juillet, devant la Faculté de Médecine de Montpellier, pour cinq places d'agrégés.

— Par délibération du Conseil royal, la traduction en vers français des *Hymnes de Callimaque*, par M. de Wailly, pourra être déposée dans les Bibliothèques des colleges.

— Un instituteur communal récemment appelé aux fonctions de maire désirait être autorisé à continuer l'exercice de l'enseignement; il a été décidé par l'autorité universitaire qu'il n'y avait pas lieu d'accorder pareille faveur, en vertu de l'art. 6 de la loi du 21 mars 1831.

— Des conférences d'instituteurs primaires se propagent dans un grand nombre de départemens; celles organisées dans chaque canton de l'arrondissement de Vienne par les soins de M. Dode, son préfet, ont eu les plus heureux résultats.

— Une commission s'est formée sous la présidence de M. de Coigny pour l'erection d'un monument à la memoire de Chérubini.

— La famille royale et S. M. Marie-Christine, reine d'Espagne, ont agréé l'hommage que leur a fait le professeur Jost, de ses Thèmes allemands, anglais, espagnols et italiens.

— Les obsèques de M. Wilhem ont eu lieu dans l'eglise St-Sulpice, où les élèves des Ecoles et de l'*Orphéon* ont executé une messe en l'honneur de leur vénérable maître.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 28. Paraissant tous les Samedis. MAI 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Etablissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

UN JEUNE MARIN.

BERNARD Hérau était l'aîné des cinq enfans d'un pauvre pêcheur de Dieppe, et il n'avait que douze ans : malgré son jeune âge, son père lui faisait partager ses travaux et l'emmenait souvent dans ses excursions en mer. Un jour, pourtant, la mer étant grosse et le vent violent, Hérau refusa de laisser embarquer l'enfant qui l'avait suivi sur la grève. Alors Bernard s'assit sur le rivage, et il y demeura triste, humilié et pleurant sa part de dangers qu'on lui enlevait. Vers le soir, une tempête épouvantable éclata ; toutes les familles des pêcheurs accoururent sur le bord de la mer ; mais après de longues heures d'angoisses, au lieu de barques qu'on espérait apercevoir à chaque embellie, on vit arriver un bateau de sauvetage ramenant des cadavres qu'il avait recueillis, et, d'une voix altérée, l'officier qui le commandait annonça que tous les pêcheurs qui se trouvaient dehors avaient péri. La femme de l'infortuné Hérau était là, tenant dans ses bras ses deux plus jeunes enfans.

» Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez-nous donc tous, s'écria-t-elle dans son désespoir. »

Et elle tomba à genoux.

« Mère, lui dit le petit Bernard en l'embrassant tendrement, consolez-vous ; puisque le bon Dieu, a pris mon père et n'a pas voulu de moi, je tâcherai de faire seul ce que nous aurions voulu faire tous deux, c'est à-dire gagner assez d'argent pour que les petits ne manquent de rien non plus que vous.

— Toi ! mon pauvre Bernard ! que peux-tu, à ton âge ?

— Mère, grâce à Dieu et à vous, je sais lire, un peu écrire, et puis j'ai le pied marin ; j'ai ouï dire que beaucoup de gens ont fait fortune en commençant avec moins que cela. Embrassez-moi donc, mère, car je ne veux rentrer au logis que lorsque j'y pourrai apporter l'abondance et la joie. »

Accoutumée à se soumettre à la volonté de Dieu, la pauvre mère embrassa son fils, puis elle prit avec résignation le chemin de sa chétive demeure. Une heure après, Bernard arrivait à bord du brick le *Chasseur*, capitaine Guelpin, qui venait de compléter son chargement pour les Indes. Le capitaine, qui avait connu le patron Hérau consentit à prendre l'enfant comme mousse; et, vingt-quatre heures après, le bâtiment appareilla.

La vie et les dangers de la mer n'étaient pas choses nouvelles pour Bernard ; mais jusqu'alors il n'avait eu à obéir qu'à son père, et, dans sa nouvelle condition, se trouvant à bord l'inférieur de tout le monde, il eut bientôt à souffrir des caprices et de l'humeur plus ou moins brutale de chacun. C'était à qui jouerait quelque mauvais tour au pauvre enfant; tantôt on coupait aux trois quarts l'une des cordes de son hamac, de sorte que lorsqu'il se couchait, la corde cassait, et lui roulait sur les planches ; une autre fois on profitait du moment où il avait ôté son bonnet pour lui laisser tomber sur la tête du goudron à demi refroidi, qu'il ne pouvait enlever ensuite qu'en se coupant les cheveux jusqu'à la racine.

Il arrivait aussi que lorsqu'il mangeait, on l'appelait, sous un prétexte quelconque, et pendant qu'il était absent, le cuisinier frottait, avec un fragment de carotte de tabac, la cuiller et le couteau du pauvre mousse qui, à son retour, ne pouvait plus manger, son cœur se soulevant chaque fois qu'il portait à sa bouche ce que le couteau ou la cuiller avaient touché.

La deuxième fois qu'on lui joua ce dernier tour, Bernard, qui ne manquait pas plus de courage que de résignation, trouva que

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — MAI.

M. THOMAS

OU LE DANGER DES OMNIBUS.

De l'omnibus j'aime la mode ;
Voiture lourde, mais commode,
Economie, égalité....
Et, parfois, un peu de gaîté.

C'était la saison printannière
Et l'omnibus du bourg voisin,
Chargé de l'avant à l'arrière,
Roulait dans des flots de poussière
Devers les murs de St-Quentin.

Sur le siége, large corbeille
De vingt gros pains bien frais, bien blancs,
Qu'un mitron à face vermeille
Allait porter à ses chalands,
Et dont l'odeur appétissante
S'unissait au parfum léger
Qu'exhalait dans l'arche roulante
Le panier d'un garçon boucher.
Banc de tribord : deux couturières,
Un moine, un gendarme, un commis,
Une bonne et deux chambrières
Avec leurs bambins endormis;
Plus un marchand de souricières.
Puis, à babord (car l'omnibus
A ses deux flancs comme un navire),
Près de jeunes mentons barbus,
Une sœur grise au doux sourire,
A l'œil timide, au teint fleuri;
Un boiteux et deux grosses dames
Pesant bien trois cents kilogrammes,
Chacune avec son chien chéri;
Et puis, au bout de la voiture,
Le héros de mon aventure,
M. Jacques-François Thomas.

c'était trop, et sachant bien à quoi s'en tenir, il alla droit au cuisinier.

« Maître Cook, lui dit-il, il paraît que vous n'êtes pas fort en invention : deux fois la même chose, c'est trop de moitié.

— Que demande ce petit marsouin ? s'écria le cuisinier d'un air dédaigneux.

— Je demande une cuiller en remplacement de celle que vous avez sottement salie, ou plutôt je vous la prends pour vous éviter la peine de me la donner. »

Il mit en effet la main sur une cuiller à ragoût qui se trouvait à sa portée. Le cuisinier, irrité de tant d'audace, lance un coup de pied au jeune mousse ; mais celui-ci évite le coup, saisit le pied, et envoie tomber son adversaire le derrière dans un baquet où trempaient des pois secs destinés à l'ordinaire du lendemain. Maître Cook se relève furieux et s'élance à la poursuite de Bernard qui, leste comme un écureuil, fait dix fois le tour du pont en quelques secondes. L'équipage, témoin de cette scène, riait aux larmes ; le cuisinier voyant bien que, cette fois, les rieurs n'étaient pas de son côté, n'en devint que plus furieux. Comme il continuait à courir, un bout de cable qu'il n'avait pas vu, lui roula sous le pied ; il perdit l'équilibre et fut lancé pardessus le bord.

« Un homme à la mer ! cria Bernard effrayé. »

On s'empressa de jeter la bouée de sauvetage, mais le navire filait alors plus de cinq nœuds à l'heure, et le cuisinier sachant à peine nager, il paraissait impossible de le sauver ainsi. On n'avait pas encore eu le temps de faire cette réflexion, que Bernard avait ôté sa veste et s'était élancé à la mer : nageant comme un poisson, en un clin d'œil il atteignit le pauvre Cook qui se débattait péniblement dans le sillage du navire ; il le prit de ses deux mains par les reins, et nageant des jambes vigoureusement, il le poussa devant lui jusqu'à la bouée de sauvetage qu'ils parvinrent ainsi à saisir tous deux et à l'aide de laquelle ils furent hissés à bord.

« Maître Cook, dit Bernard en souriant, lorsqu'ils furent sur le pont, je conviens que le bouillon est un peu plus amer que celui que vous vouliez me faire prendre tantôt ; mais au moins vous n'êtes pas forcé de recommencer.

— Bernard, répondit le cuisinier, touché du dévouement du jeune mousse qui venait de lui sauver la vie, tu es un brave garçon, et j'ai eu tort de te tourmenter ; pardonne-moi et soyons amis. »

Et les deux adversaires s'embrassèrent cordialement aux applaudissemens de tout l'équipage.

Ce trait du pauvre orphelin fut apprécié du capitaine qui déjà avait remarqué le zèle, la soumission, l'intelligence et les connaissances nautiques de ce jeune homme.

« Bernard, lui dit-il quelques jours après, je suis content de toi ; tu aimes le travail et c'est bien ; mais je ne veux pas que tu te fatigues outre mesure. A partir d'aujourd'hui tu seras à mon service particulier, et tu n'auras à t'occuper que de ma chambre.

— Merci, capitaine, répondit Bernard ; le métier serait trop doux pour un pauvre enfant de patron comme moi. Je vous en prie, que je sois le plus souvent possible sur le pont où j'apprends à faire le point (1).

— Bravo ! enfant, dit le capitaine ; tu seras un brave marin, ou je ne m'y connais pas !... Tu veux apprendre ? eh bien, je t'enseignerai. »

Bernard fit des progrès tellement rapides que lorsque le *Chasseur* arriva à Batavia lieu de sa destination, le capitaine n'avait presque plus rien à apprendre au jeune mousse, auquel il s'attachait chaque jour davantage ; et ce n'était pas sans raison, car l'orphelin s'efforçait par tous les moyens possibles de lui témoigner sa reconnaissance. Doué d'une mémoire aussi heureuse que son naturel était bon, il apprit en fort peu de temps assez de hollandais pour servir d'interprète à son protecteur, et cela le mit à même de se prémunir contre les piéges que lui tendaient certains de ces spéculateurs cauteleux qu'on rencontre dans tous les pays.

« Enfant, lui dit le capitaine, lorsque toutes ses transactions furent terminées, il n'est pas juste que tu aies si bien travaillé pour les autres, sans qu'il t'en revienne quelque chose ; je ne puis pas te mettre tout d'un coup à la place qui t'attend ; mais sur mon âme ! il ne sera pas dit que j'aurai, par avarice, privé la France d'un bon officier de marine comme tu dois l'être un jour. Je te prête mille piastres, et je t'intéresse pour cette somme dans la cargaison du *Chasseur*, qui, avec l'aide de Dieu, sera en France au mois d'août prochain...

Deux mois après, le *Chasseur* faisait voile pour le Havre avec une cargaison estimée quatorze cent mille francs. Jamais le capitaine Guelpin n'avait fait un voyage si productif ; aussi menait-on joyeuse vie à bord. Equipage et passagers vivaient en princes.

Le 5 mai, le *Chasseur* n'était plus qu'à une petite distance de l'Ile-de-France, et l'on espérait être le lendemain en vue du

(1) *Faire le point*, c'est trouver, au moyen d'une opération mathématique, à quel degré de longitude et de latitude se trouve le navire.

Brave et digne célibataire
Au front candide, au cœur humain,
Et toujours prêt, en toute affaire,
A rendre service au prochain.

« Pardon, Monsieur, dit sa voisine,
Pendant qu'à certaine cantine
Pour un voyageur qui descend
Le cocher s'arrête un instant,
Pardon ; ayez la bonté grande
De tenir un peu cet enfant ;
Il faut qu'ici près je me rende ;
Dans deux minutes je suis là.

— Très volontiers ; donnez, la bonne.
Ah ! le bel enfant que voilà !
Teint de rose, bouche mignonne,
Avec la fossette au menton.
Et cette petite si vive...
Coco !... bijou !... C'est un garçon ?

— Oui-da, Monsieur..... » Elle s'esquive.

Puis le cor sonne ; il faut partir ;
Trois fois il vient de retentir.

« Un moment, un moment, de grâce ;
Quatre minutes, conducteur ! »
On attend ; le moment se passe ;
Et la maman ? Bah ! serviteur !
Elle est déjà bien loin. En somme,
Voilà notre pauvre Thomas
Arrivant l'enfant sur ses bras,
Lequel doucement fait son somme.

Pour sortir d'un tel embarras,
Comment va faire ce brave homme ?
J'en conviens, le cas est subtil.
Cherchera-t-il une nourrice ?
Mettra-t-il l'enfant à l'hospice ?
Mais le marmot est si gentil !

Port-Louis, lorsque, vers le milieu du jour, le second du capitaine, qui était sur le pont, aperçut à une grande distance un navire qui paraissait être sur le lest et arrivait à toutes voiles ; une heure après, ce navire gagnant beaucoup sur le *Chasseur*, le capitaine conçut quelque inquiétude ; à l'aide de sa longue vue, il avait pu s'assurer que ce bâtiment portait un équipage deux fois plus nombreux que celui qui lui aurait été nécessaire ; puis il reconnut que de grosses toiles goudronnées avaient été jetées le long du bord pour cacher les canons. Dès-lors, il ne douta plus qu'il n'eût affaire à un pirate et il assembla tout son monde pour tenir conseil sur ce qu'il y avait à faire. Bientôt la consternation fut peinte sur tous les visages, car bien qu'on eût mis toutes les voiles dehors, la marche du pirate était tellement supérieure à celle du brick, qu'on reconnut l'impossibilité de lui échapper. Pour comble de malheur, on n'avait à bord que quatre ou cinq mauvais fusils sans baïonnettes, autant de pistolets, deux épées et quelques grands couteaux de cuisine. Il était inutile de songer à se défendre avec cela contre un ennemi nombreux et armé jusqu'aux dents. Néanmoins le capitaine Guelpin opinait pour la résistance.

« Mes amis, disait-il, de toutes manières notre mort est assurée: vendons donc notre vie le plus cher possible. »

L'équipage ne répondait rien, et les malheureux passagers donnaient tous les signes du plus violent désespoir. Cependant le pirate avançait toujours. Jugeant que la proie qu'il convoitait ne pouvait lui échapper, il ne prenait plus la peine de cacher ses intentions, et la toile qui couvrait les canons avait été enlevée.

Pendant que tout cela se passait, Bernard qui n'avait pas osé donner son avis, réfléchissait, appuyé sur les bastingages, les regards tournés vers le navire suspect qui semblait doubler de vitesse à chaque instant. Enfin il quitta cette position et s'avança vers le capitaine que l'équipage et les passagers entouraient.

« S'il m'était permis de parler, fit-il d'un air modeste et assuré à la fois, je dirais que les choses ne sont pas si désespérées que vous l'imaginez tous.

— Que vient-il nous chanter ! s'écria le second ; ne vois-tu pas qu'avant une heure ces forbans seront à notre bord ?

— Peut-être ! répliqua Bernard, que cette sorte d'opposition enhardissait.

— Fais attention à ce que tu dis, garçon ! s'écria le capitaine chez qui cette assurance du jeune mousse fit subitement naître quelque espoir, et explique-toi vite, car le temps presse !

— C'est parce que le temps presse, capitaine, qu'il faudrait vous passer d'explication et vous en rapporter à moi. Descendez donc dans votre chambre, que les passagers se retirent dans leurs cabines. Quant à vous autres tous, couchez vous sur le pont, un bras par ici, une jambe par là, et faites les morts le mieux possible; il faut que seul je reste debout... Hâtez-vous surtout, car dans dix minutes peut-être il ne serait plus temps. »

Equipage et passagers se regardèrent avec une sorte de stupéfaction, et semblaient se consulter. Le capitaine Guelpin lui-même, malgré la secrète confiance qui lui inspirait l'intelligence de son protégé, ne pouvait s'empêcher de le trouver bien audacieux, et il doutait beaucoup du succès de l'expédient que le jeune homme semblait avoir imaginé ; mais comme, dans la position désespérée où l'on se trouvait, il était permis de tout tenter, il ne voulut pas repousser cette chance de salut, quelque faible qu'elle lui parût; il se rendit donc à l'avis de Bernard, et descendit dans sa chambre ; de leur côté, les passagers rentrèrent dans leurs cabines, et tous les gens de l'équipage se couchèrent çà et là, de sorte que, lorsque le pirate fut à demi-portée de canon, le pont du *Chasseur* offrait l'aspect de la mort et de la désolation.

« Oh hé ! du brick ! cria-t-on du pirate, laissez arriver où je vous coule. »

Bernard, qui était seul debout sur le pont, prit le porte-voix et répondit :

« Envoyez vite une embarcation; nous avons la peste à bord, et depuis ce matin je suis seul vivant de tout l'équipage. »

Cela dit, il monte sur les bastingages et fait force signaux de détresse. Le pirate, qui peut-être n'eût pas reculé devant des forces égales aux siennes, fut tellement effrayé de se trouver si près d'un bâtiment pestiféré, qu'il vira de bord à l'instant même, et deux heures après il était entièrement hors de vue.

Pendant qu'il s'éloignait, le capitaine, les matelots, les passagers pressaient tour à tour le brave enfant contre leur cœur ; puis on décida que chacun donnerait au petit Bernard le dixième de ce qu'il possédait. En outre le capitaine écrivit la relation de cet événement sur le livre de bord, et il fit apposer au bas la signature de chacun, de sorte que le bâtiment étant arrivé heureusement au Havre, les armateurs récompensèrent généreusement le sauveur du brick, et tout cela réuni, Bernard se trouva possesseur d'une fort belle fortune.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort du patron Hérau, lorsqu'un soir Bernard vint frapper à la porte de la maison paternelle qui s'ouvrit aussitôt.

« Mère, dit-il en entrant, j'ai tenu parole, car me voici le pied léger et la ceinture lourde. »

Et laissant tomber à ses pieds une grosse saccoche remplie d'or et d'argent, il courut se jeter dans les bras de sa bonne

---

Thomas n'est point un philosophe;
C'est un ancien marchand d'étoffe,
Ne lisant guère, écrivant peu,
Si ce n'est, au coin de son feu,
Les dépenses de la semaine;
Mais son âme est sensible, humaine;
Sans vain éclat faire le bien,
Voilà son goût, voilà sa joie.

« Cet enfant, le Ciel me l'envoie,
Dit-il, hé bien, il sera mien;
Je l'adopte : son entretien
Sera désormais mon affaire;
Sans me gêner je puis le faire. »

A la bonne œuvre un sien voisin
Veut prendre part, le voisin Pierre.
« Et moi, dit-il, j'en suis parrain,
Et j'aiderai son second père:
Est-ce entendu ? — Mais pourquoi non ?
Hé bien, tope, mon cher compère :
Pierre OMNIBUS sera son nom. »

UN CÉLÈBRE POÈTE ÉTRANGER.(1)

Une allocution touchante a été prononcée sur la tombe du jeune Dumont D'Urville, par M. Auguste Humbert, au nom de l'*Academie de la Jeunesse*, société dans laquelle venait d'être reçue la malheureuse victime du fatal événement du 8 mai. — Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de reproduire ce discours qui a vivement ému les assistans.

---

(1) Il est probable que la pauvre mère qui abandonnait ainsi son enfant poussée par les tristes conseils de la misère, connaissait de réputation l'excellent cœur de M. Thomas.

mère dont la plus grande joie était de revoir son premier né qu'elle couvrit de baisers.

Depuis cette époque, Bernard n'a cessé de prospérer. Nommé capitaine au long cours, il fit plusieurs voyages fructueux, et il est aujourd'hui l'un des plus riches armateurs de Cherbourg.

SIR PAUL ROBERT.

LE DROLE DE CORPS.

(ANECDOTE COMIQUE.)

Deux Anglais entrèrent un jour dans un café de Paris, où ils virent assis un homme de haute stature, d'une tournure originale, paraissant étranger au pays, et regardant avec une gravité de contenance imperturbable tout ce qui se passe autour de lui.

L'un des Anglais dit à son ami que le bruit courait qu'un nain célèbre venait d'arriver; ce à quoi le sérieux personnage ouvrit la bouche et dit :

« J'arrive, tu arrives, il arrive, nous arrivons, vous arrivez, ils arrivent. »

L'Anglais dont la remarque semblait avoir provoqué ces mystérieuses paroles, alla vers l'étranger et lui demanda poliment :

« Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ?

— Je parle, reprit en anglais le singulier individu, tu parles, il parle, nous parlons, vous parlez, ils parlent.

— Qu'est ceci, ajouta l'Anglais, avez-vous l'intention de m'insulter !

— J'insulte, tu insultes, il insulte, nous insultons, vous insultez, ils insultent.

— C'en est trop ! s'écria l'Anglais, vous me rendrez raison de cet outrage; si vous avez du cœur, venez avec moi !

— Je viens, tu viens, il vient, nous venons, vous venez, ils viennent. »

Et là-dessus, se levant avec beaucoup de sang-froid, il suivit celui qui le provoquait. S'étant chacun procuré une épée, ils allèrent tous deux sur le terrain, et l'Anglais, mettant flamberge au vent, dit :

« Maintenant, monsieur, il faut vous battre.

— Je me bats, tu te bats, il se bat, nous nous battons, vous vous battez, ils se battent. »

Ici l'original fit une feinte et désarma son adversaire.

« Fort bien, lui dit l'Anglais, la chance est pour vous, et j'espère que vous êtes content ?

— Je suis content, tu es content, il est content, nous sommes contens, vous êtes contens, ils sont contens.

— Je suis bien aise que tout le monde soit content, dit l'Anglais; mais de grâce quittez ce ton goguenard, et dites nous quel est votre but en agissant ainsi ? »

Le grave personnage pour la première fois se fit comprendre.

« Je suis Hollandais, dit-il, et j'apprends votre langue; je trouve qu'il est fort difficile de se rappeler les modifications des verbes et mon maître m'a conseillé de conjuguer tout verbe anglais que j'entendrais prononcer, afin de le fixer dans ma tête. Je me suis fait une règle de cet avis; je n'aime point qu'on m'interrompe dans mes exercices, sans cela je me serais expliqué. »

Cet éclaircissement fit beaucoup rire les Anglais. Ils invitèrent à dîner le Hollandais conjugateur.

« Je dînerai, tu dîneras, il dînera, nous dînerons, vous dînerez, ils dîneront.

— Oui, nous dînerons tous ensemble. »

Ce qui fut dit fut fait. On ne sait pas si le Hollandais mangea ou conjugua avec la même persévérance.

—

UN ILLUSTRE SOUVENIR.

M. B..., grand amateur de curiosités, et fort connu dans le monde parisien, voyageait, l'été dernier, en Bourgogne. Il arriva un soir à Montbard.

« C'est donc ici qu'a demeuré M. de Buffon? dit-il au concierge du château. Reste-t-il encore quelques traces du séjour du grand homme ?

— Un baron allemand a emporté hier ma dernière, je veux dire sa dernière perruque, répondit le concierge ; mais il me reste encore sa dernière canne. »

Il montrait un jonc à pomme d'ivoire, appuyé contre un des angles de la loge. Cette canne de père-noble, appartenait au maître de poste du bourg qui, étant entré le matin, chez son ami le concierge, y avait oublié l'objet susdit. M. B... baisa respectueusement la canne.

« Combien le baron allemand vous a-t-il payé la perruque ?

— Je n'aurais pas donné ma perruque, c'est à dire la perruque de M. de Buffon, à moins de 500 fr., dit le concierge, d'autant que c'était la dernière.

— Voilà 1,000 fr., dit M. B..., et j'emporte la canne.

Il donna un billet de banque. En ce moment arrive le maître de poste qui venait reprendre son jonc. Le concierge, dans l'embarras, jugea prudent de s'esquiver.

Le maître de poste, inquiet de voir sa canne entre les mains d'un étranger, se promena dans la loge en surveillant, du coin de l'œil, tous les mouvemens de M. B... Quand il le vit se disposer à sortir, en emportant l'objet :

« Monsieur, dit il, je crois que vous emportez ma canne.

— Elle est parbleu bien à moi; ce n'est pas vous qui l'avez payée, je pense.

— A moins que ce ne soit vous, dit ironiquement le maître de poste.

— Justement, répondit M. B...

— Finissons cette plaisanterie et rendez-moi ma canne.

— Je ne sais pas lequel est le plus jovial de nous deux, mais je la garde.

— Vous me la rendrez.

— Je ne vous la rendrai pas. »

Ils s'injurièrent et en vinrent aux mains. M. B..., muni de l'objet de la contestation, en donna une volée au maître de poste, lequel s'en étant emparé par une savante manœuvre, rossa à son tour M. B... Bref, ce fut un véritable pugil... je veux dire un véritable cannilat. Alternativement prise et reprise, la canne cinglait les épaules des deux adversaires, avec une touchante impartialité.

A la cinquième passe, le maître de poste la cassa en deux sur le dos de M. B..., qui saisit habilement un des morceaux pendant que son adversaire restait en possession du second. Ainsi armés chacun d'une moitié de la canne, il se ruèrent chacun l'un sur l'autre.

Le combat continua avec un acharnement digne d'une meilleure canne. Les deux adversaires se traitèrent réciproquement de maraud et se casserent littéralement leur demi canne sur les épaules jusqu'au dernier morceau, si bien que le concierge étant revenu au bruit, trouva M. B... et le maître de poste étendus sur le parquet, harassés, rompus, pantelans et ayant à peine la force de se renvoyer l'épithète de maraud.

M. B... se releva le premier et remonta en voiture, emportant la pomme d'ivoire qui lui était restée dans la main. Cette pomme orne aujourd'hui son cabinet. Il la montre avec orgueil à ses visiteurs.

« Voyez, nous disait-il l'autre jour, ç'a été la canne de M. de Buffon! le grand naturaliste ! l'écrivain par excellence ! Je l'ai

payée mille francs, et il m'a fallu en outre la conquérir sur un bufflonn en enragé qui m'a cassé ce qui en manque, sur le dos.

LE LUTIN.

ROUGE-GORGE.

C'était l'hiver, nous étions tous, le soir, au coin du feu. Les uns cassaient des noix pour faire de l'huile, d'autres trillaient le chanvre. Les vieilles femmes filaient. La neige couvrait la campagne, et les oiseaux s'étaient rapprochés des habitations. Le petit berger avait dressé ce jour-là ses trappes. Il avait pris une foule d'oiseaux que la faim y avait poussés. Un rouge-gorge faisait partie de la capture. A la vue de cet oiseau, mon aïeul entra dans une colère étrange, et exigea sa mise en liberté, laquelle s'effectua sur-le-champ. — Ce sacrifice, imposé à un enfant par un vieillard qui était fou des enfans, et commandé avec un certain emportement qui contrastait avec sa douceur habituelle, fit que toute la chambrée en demanda la cause, et le bon vieillard satisfit à notre curiosité de la manière suivante :

« Le rouge-gorge, mes enfans, est un oiseau ami de l'homme, ami non pas seulement de ses récoltes qu'il protége contre la voracité de divers insectes, mais ami de sa personne. Vous le voyez dans les mauvais jours se rapprocher de lui. La première révolution nous fut annoncée par eux. Il ne s'inquiète pas de vous en des temps de prospérité et d'abondance ! Il visite souvent la cabane du pauvre. Il aime les enfans et les vieilles gens. Il est si peu sauvage, et il croit devoir si peu se défier de l'homme, que quand on le tue, c'est presque toujours à bout portant. Le plomb disperse ses petits os, ses petites chairs, et ne vous laisse qu'un bec noir, une bavette rouge, des pattes grises, des plumes fauves et une petite goutte de sang.. Le tuer, selon moi, c'est un crime. Il suit le voyageur de buisson en buisson; il veille sur lui. Il est triste; il pense, non pas au mal, mais au bien qu'il va faire. Sa rencontre n'est pas toujours de bon augure, car cet oiseau a mission de Dieu de découvrir les morts. Les feuilles desséchées lui servent de linceuil, il approche autant de terre qu'il peut contre les cadavres dont il a fait rencontre ; et du rameau le plus voisin, il gazouille ensuite des prières et chante son hymne des morts jusqu'à ce que le juge et le prêtre soient venus, l'un, reconnaître, et l'autre emporter le cadavre. Aussi, les poètes ont dit :

Jeunes enfans, qui détruisez les nids !
Du rouge-gorge épargnez les petits !!!

Les enfants devraient toujours avoir cette recommandation presente, et cette recommandation, continua le vieillard, je l'ai toujours faite depuis que j'ai eu pour berger le petit *Pierre*, lequel est aujourd'hui grand seigneur à Paris.

« Depuis que vous avez eu le petit Pierre, répliqua l'une des fileuses, qu'est-il donc arrivé de son temps ?

— Jamais je ne vous en avais entendu parler, reprit une autre fileuse ?

— C'est possible, dit le vieillard, cela date de loin. Et le vieillard, après une pause, continua son récit :

« Pierre, aujourd'hui grand seigneur à Paris était un enfant abandonné. Il fut élevé à l'hospice de *** jusqu'à quatorze ans, âge de sa première communion. Il n'avait jamais connu de parens, et une fois ses quatorze ans révolus, époque où, dans notre pays de culture, les jeunes garçons sont réputés gagner leur vie et se faire un pécule, on lui ouvrit les portes de l'asile.

« C'était en décembre, et ce mois de l'année n'est pas le temps des affanages. Cet enfant redevenait *enfant abandonné*. Il ne savait où aller; nous l'admîmes chez nous et l'occupâmes de suite à mener les troupeaux aux communaux de la paroisse.

« Pierre, comme la plupart des enfans de la charité, était peu communicatif. Il mangeait à part comme si l'on avait dû lui reprocher sa vie. C'était, du reste, un bon petit sujet; aussi a-t-il fait son chemin. Seulement il ne se plaisait pas avec tous les autres bergers, et cet éloignement venait de ce qu'on lui reprochait sa naissance, et surtout de ce qu'il leur cachait ses nids.

« Ce bon petit Pierre, quand j'y pense, ajouta le vieillard, était toujours le premier levé. Il couchait à l'étable. Ah ! nos bêtes ne souffraient pas autour de lui.

« Dans le fort de l'été, peu après les moissons, nous aperçûmes cependant que cette assiduité diminuait, Pierre ensuite n'avait plus d'appétit; il était triste, et le dimanche il s'enfermait.

« Pierre, lui dis-je, tu es malade ou tu as fait quelque sottise que tu nous caches ?

— Non, maître, je n'ai rien fait, et je n'ai rien, seulement un peu mal à la tête.

— Pierre, il y a plus que cela. Tu changes, mon enfant ! » Et, pour savoir le fin mot, je pris le parti de l'envoyer à confesse.

» Peine inutile. Les *noires* continuaient. Il y avait donc là-dessous un secret, un mystère devant lequel ma femme ne tint pas.

» Un beau jour, elle se lève la première et va à l'étable ; elle appelle : Pierre ! Pierre ! et personne ne répond. La porte est fermée ! elle frappe : point encore de réponse. — Avez-vous entendu le berger dans la cour ? demanda-t-elle aux gens de la maison qu'elle fit lever en toute hâte. Aucun ne sait dire où est Pierre. Alors on enfonça la porte; que vîmes-nous ? Le petit berger, tout habillé, les yeux rouges, la mort sur les lèvres, cherchant à rappeler un pauvre oiseau qui, malade depuis quelques jours, venait d'expirer. Il le tenait dans son sein, puis le portait à ses lèvres. Ce pauvre petit Pierre n'y était plus.

— Tu es fou, Pierre; tu te désoles pour un oiseau; il en manque bien d'autres; laisse donc cet oiseau pour le chat ; vite, mon enfant, vite au champ : tout le monde est parti !

» Et Pierre, si docile, ne bougeait pas. Cette désolation tenait à l'excès de sa douleur. Qu'il nous fit de peine !

» Bref, l'objet de tant d'attentions et de tant de larmes était un petit rouge-gorge que Pierre avait élevé, et de la perte duquel nous ne vînmes jamais à bout de le distraire. Il ne pouvait croire à la mort de son oiseau ; il l'aimait d'un amour si vif, qu'il lui avait semblé que cet oiseau ne devait pas mourir; il le garda deux jours entiers, espérant toujours le faire revenir. — Puis, sûr de son malheur, le petit Pierre prit les plumes de son rouge-gorge, les plaça dans ses heures, il s'en fit coudre à son gilet, il en mit à son chapeau. Il porta à teindre ses habits, et fit le deuil de son oiseau tant que ses habits noirs durèrent.

» Un peu revenu de son chagrin, il nous livra à la fin son secret, et croyez que ce ne fut pas sans peine.

— En quittant l'hospice, nous dit Pierre, je désirais avoir quelques renseignemens sur ma naissance, retirer mes papiers, enfin savoir si décidément je devais vivre et mourir sans embrasser ma mère.

» Les sœurs fouillèrent les registres de la maison en ma présence, et cet examen fait : — Mon enfant, me dit l'une d'elles, vous n'aurez que Dieu pour père et la sainte Vierge pour mère ; mais ils doivent suffire pour votre amour si vous êtes sage, et suffire aussi à votre avancement dans le monde si vous vous inspirez d'eux... Adieu, mon enfant, partez...

» Peu satisfait de ces renseignemens, j'eus le courage d'insister pour connaître toutes les circonstances qui s'attachaient à mon exposition. Je savais qu'il y en avait un dépôt aux archives.

» Alors la même sœur ajouta : — Les procès-verbaux établissent que vous avez été trouvé sur le bord d'un chemin tout près du village de... Vous étiez mort de froid lorsqu'on vous a porté à l'hospice. Les soins des sœurs vous ont rappelé à la vie ; et le

seul témoin de votre exposition était un faible oiseau, un rouge-gorge veillant sur vous. — A ces mots, toutes les autres sœurs se mirent à raconter ce que chacun savait des services que ces oiseaux rendent aux morts. — Or, il chantait près de votre cadavre, reprit la sœur, lorsque des chasseurs l'ont tué, et c'est en allant ramasser leur misérable proie qu'ils vous ont vu, mon enfant, ne donnant plus signe de vie. Vous alliez donc mourir sans baptême. Quelques feuilles sèches vous couvraient... Vous devez à un pauvre oiseau de n'avoir pas succombé aux rigueurs du sort que les hommes vous avaient préparé. Dieu vous garde toujours, mon enfant! qu'il vous tienne dans la droite voie, et qu'il vous bénisse!...

» Sur ça, je pris congé de la maison... — Mais je raison maintenant, maître, de pleurer? Je m'étais fait toute une famille d'un petit rouge-gorge que j'avais élevé, et auquel probablement j'avais rendu le même service qu'il m'avait rendu en me sauvant la vie. Cet été, il faut vous dire, je l'avais aussi trouvé seul dans un nid; il était abandonné, non pas volontairement par sa mère, mais hélas! bien forcément, car elle avait été tuée par un chasseur!... Nous nous aimions... »

De grosses larmes terminèrent le récit de Pierre.

— Console-toi, Pierre, lui dîmes-nous, tu en élèveras un autre.

— Ah! Dieu m'en garde, répliqua le bon petit Pierre, je n'aurais pas la force d'en voir mourir un second. »

Le grand-père arrêta là l'histoire du rouge-gorge. Le feu s'était éteint pendant qu'on l'écoutait, et la veillée friteuse se sépara en recommandant bien au petit berger de ne plus faire périr d'oiseaux.

Anonyme.

LA VIE EN MINIATURE.

LE COLLÉGE DE SAINTE-BARBE.

Adrien à sa mère.

Paris, le 14 mai 1842.

Avant hier, jeudi, M. Petit, commandant de l'hôtel, avait reçu la visite de son petit-fils, élève du collége de Sainte-Barbe. Quand vint l'heure de rentrer à sa pension:

« Reste, mon vieil ami, dit mon oncle à M. Petit, tu es indisposé, le temps est mauvais, reste; j'accompagnerai M. Edouard à sa pension; cela fera plaisir à mon jeune *baron* (c'est un nom d'amitié qu'il me donne de temps en temps), et lui procurera l'avantage de voir et de connaître un des plus anciens et des plus renommés colléges de Paris.»

Les deux militaires se serrèrent la main en signe d'assentiment. M. Edouard me prit le bras, mon oncle s'arma de sa canne à pomme d'or, et nous nous acheminâmes vers la rue de Reims. Arrivés tous trois devant une maison d'un extérieur fort simple et dont le mur d'enceinte percé de quelques ouvertures garnies de barreaux, lui donne plutôt l'aspect d'une prison que de toute autre chose, M. Edouard nous dit : «C'est ici. » Il entre, se fait reconnaître par le concierge, nous le suivons, et bientôt il nous présente au digne successeur du respectable M. de Lanneau, ancien directeur de l'établissement. Il nous accueillit avec une politesse, une affabilité qui m'étonnèrent d'autant plus que je m'étais toujours représenté les maîtres de pensions, et les supérieurs de colléges, comme des tyrans, des hommes inabordables, n'ouvrant jamais la bouche que pour imposer des punitions. Je suis bien revenu de mon erreur; M.... (je regrette beaucoup d'avoir oublié son nom) prévint les désirs de mon oncle, et s'offrit bénévolement pour nous montrer l'établissement dans ses moindres détails.

Je ne parlerai point, ma bonne mère, des corridors sans nombre que nous avons parcourus, des diverses salles, les unes plus grandes, les autres plus petites, que nous avons visitées. Ici les élèves passent les heures d'études, là, ils vont soumettre leurs devoirs aux professeurs et répétiteurs; plus loin on étudie le dessin; ceci est le cabinet de physique; les sons d'instrumens que l'on entend disent assez que c'est là qu'on étudie la musique. Tout est distribué avec ordre et intelligence, et les élèves qui ont besoin de plus de recueillement sont séparés de tous les lieux consacrés aux arts d'agrément.

Nous traversions la deuxième cour où se trouvent les poteaux destinés aux exercices de la gymnastique, lorsqu'un bruit de tambour vint frapper nos oreilles; c'était le signal du dîner de la *petite section*; nous entrâmes au réfectoire.

« Eh! bien, dit le directeur à un élève à genoux devant une chaise, sur laquelle on voyait une cruche d'eau et un léger morceau de pain; toujours puni: vous êtes donc incorrigible?

— Monsieur, ce n'est pas ma faute; le maître de dessin m'a mis au pain et à l'eau, parce qu'il a prétendu que je faisais sa caricature; c'était un polichinelle d'après la bosse.

— Quel numéro avez-vous obtenu pour votre composition d'hier?

— Vous serez content, je l'espère, vous m'accusez toujours d'être le dernier: cette fois je suis le 79e.

— Sur 80 c'est un beau triomphe! Allons, retournez à votre place, je vous fais grâce de votre punition, si vous me promettez d'être plus studieux à l'avenir.

— Oui, monsieur, je vous le promets. »

Pendant qu'il retournait à sa place, le directeur nous dit :

« Les parens de cet enfant paresseux et indiscipliné sont un peu complices de ses fautes; ils l'ont gâté en caressant ses défauts, en le proclamant un aigle, malgré les notes de classes que je leur envoie.

— Je crois, répondit mon oncle, l'avoir vu la semaine dernière chez M. d'Orville.

— C'est son tuteur.

— Nous étions dans le cabinet de M. d'Orville, lorsqu'un jeune homme revêtu du costume des colégiens parût sur la porte; il entra caressant sa cravate, cherchant ses pensées pour demander comment on se portait; se mêla peu à peu à notre conversation, et bientôt dans ses projets d'avenir il ne mit plus de bornes à ses espérances. Il suffisait de citer un beau nom pour lui inspirer le désir d'imiter celui qui l'avait illustré; et dans les deux heures d'entretien que nous avons eues ensemble, je l'ai vu tour à tour décidé à imiter indifféremment ou Colbert ou Turenne; ou Racine ou Montesquieu, ou tout autre grand homme dont la gloire a payé les travaux.

— Vous voyez comme il commence cette carrière qui doit être si brillante. Heureusement pour sa famille et pour le pays que de tels élèves sont des rares exceptions. »

Nous étions arrivés à l'ancien quartier du collége où l'on voit encore des restes de tourelles, des débris d'inscriptions qui remontent jusqu'à la fondation de l'édifice. Ce fut en 1430 que Jean Hubert, docteur en droit canon, en jeta les premiers fondemens sur un emplacement près de ceux de l'abbaye de Ste-Geneviève. Il porta dès lors le nom de Sainte Barbe. Jean Hubert avait juré à sa mère mourante de faire une fondation pieuse ou d'établir un collége avec la somme dont le sire d'Auguy lui disputait la légitime possession. La contestation avait été soumise au conseil du roi qui débouta le sire de ses prétentions, et le condamna en outre à payer aux héritiers de la veuve Hubert une somme de mille livres, à titre d'indemnités. Avec la part qui lui advint, Jean Hubert put se faire recevoir docteur en droit canon, et avec

le surplus fonder un établissement qu'il plaça sous l'invocation de Sainte-Barbe, patronne de sa mère. Voilà d'où vient le nom que ce collége a porté à son origine, et qu'il a toujours conservé.

On y enseignait les humanités, la philosophie et la langue grecque; quand on voulut y ajouter une chaire de droit canon, la Sorbonne s'y opposa, et comme Jean Hubert n'avait acquis que le droit de fonder un établissement où il pourrait se livrer à l'enseignement libre des sciences élémentaires, il fut obligé de renoncer à son projet. Seulement, vu le nombre toujours croissant des élèves qui venaient entendre les leçons de ses professeurs, il fit construire un second édifice qui n'était séparé du premier que par un mur de clôture et choisit sept nouveaux professeurs parmi les hommes les plus instruits de l'époque. Pour soutenir leur émulation, il ne leur donna jamais que le titre de *professeurs amovibles*. Les requêtes qu'ils lui adressèrent ne purent le faire dévier de ce principe qui ne doit pas être compté parmi les moindres causes de la prospérité constante dont ce collége jouit jusqu'à la mort de son fondateur.

Jusqu'en 1559, le collége de Sainte-Barbe ne fut regardé que comme une maison occupée par des savans qui donnaient des leçons publiques dans les salles, et recevaient dans leurs chambres quelques élèves auxquels ils accordaient des soins particuliers; mais à cette époque Robert Duguast, docteur en droit, étant devenu propriétaire des quatre cinquièmes de cet établissement forma le projet d'en faire un collége régulier. Il fit pour cela plusieurs démarches, adressa diverses suppliques au roi de France Henri II; les fit présenter au monarque par son premier médecin le grand Jean François Fernel. Les lettres patentes confirmatives du privilége qu'il sollicitait lui furent immédiatement expédiées. Après la mort du roi, blessé à mort dans un tournoi qui se célébrait pour les noces de madame Elisabeth, sa fille, avec Philippe II, roi d'Espagne, Jean Fernel quitta la cour, vint trouver Robert Duguast, et accepta le titre de premier professeur de son collége. Ce savant jouissait d'une réputation européenne; on le regardait comme le prince de la médecine, un génie, dont Cabanis a dit qu'il était capable de systématiser les connaissances les plus vastes; et cela est vrai quoique cela ne soit pas français. Pendant qu'il attirait tout Paris et une foule d'étrangers à ses leçons, Buchanan, un des premiers poètes latins de la renaissance, puisqu'il est convenu qu'il y a eu des poètes latins depuis que la langue latine est morte, brillait dans la chaire de littérature. Il fut professeur du collége de Sainte-Barbe pendant trois ans.

Les succès qu'obtenaient les élèves de cet établissement excitèrent la jalousie des collèges voisins, et notamment du collége des Cholliets, situé dans la rue qui porte encore ce nom. Les écoliers prirent fait et cause pour leurs maîtres; il y eut de part et d'autre de petites rixes partielles, et si la dissension n'amena point une lutte générale pour laquelle on n'attendait plus que le signal, on le doit aux événemens de la Saint-Barthélemi. L'amiral de Coligny s'était déclaré ouvertement en faveur du collége de Sainte-Barbe où il avait deux neveux; ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour entrer dans le parti de leurs adversaires. Mais la consternation qui suivit les massacres de la nuit du 24 août 1572, apaisa la fougue des mécontens, et amena une espèce d'armistice dont les instans furent consacrés aux larmes, au deuil et aux regrets. Les élèves désertèrent leur collége et coururent s'informer si leurs parens, leurs amis, n'étaient point tombés sous le fer des assassins. La veille, Henri et Philippe de Téligny avaient passé une partie de la soirée avec leur oncle, le grand Coligny, et leur père dans un hôtel de la rue de Bussy.

« Mes amis, leur dit l'illustre guerrier, il se fait tard; je vais vous quitter, et demain, si les pressentimens qui m'obsèdent ne sont point réalisés, ce que je désire bien vivement, j'irai vous voir à votre collége et vous recommander de nouveau à vos professeurs. Toi, Philippe, le savant Fernel te protége et m'a dit dernièrement que tu faisais de grands progrès dans les sciences. J'en suis ravi, car j'espère que ton jeune frère suivra ton exemple.

— La médecine et la jurisprudence, répond Henri, ne me plaisent pas beaucoup; je me sens plus de goût pour l'état militaire.

— Allons, futur maréchal de France reprend l'amiral en souriant, voilà le crieur public qui annonce la onzième heure; je ne puis rester plus longtemps, mais un autre jour, si le soleil se lève encore pour moi, nous reparlerons de tout cela, mon beau neveu. »

Deux heures après la cloche de St-Germain-l'Auxerrois sonnait le tocsin; l'horloge du Louvre retentit aussi, et sur ce signal le sang coula dans tous les quartiers de Paris. Le brave amiral de Coligny fut massacré dans son hôtel, rue de Bétisy; le baron de Téligny, couché avec ses deux fils ne put échapper aux assassins; ils furent percés de coups, le jeune Henri, couvert du corps de son père et du sang de son frère, blessé lui-même, mais très légèrement, resta pendant une journée entière immobile dans cette affreuse situation. On le crut mort, c'est ce qui le sauva. Le soir, il entendit quelques personnes entrées dans la chambre, déplorer le malheur de sa famille égorgée, et dire que le ciel ne laissera pas impuni le crime des assassins. A ces paroles rassurantes l'enfant fait un mouvement, lève un peu la tête, et annonce qu'il n'est pas mort. On s'approche du lit, Henri avait cru reconnaître la voix des personnes qui le plaignaient; il s'était trompé. On lui demande son nom, il refuse de répondre.

« Je suis, dit-il, le fils d'un de ces morts, et le frère de l'autre. »

Comme on le pressait, il répondit qu'il déclarerait son nom dès qu'il serait en lieu de sûreté. « Qu'on me conduise au collége de Sainte-Barbe, rue de Reims, et vous serez récompensés du service que vous allez me rendre. » On le conduisit en effet avec toutes les précautions possibles, et il fut sauvé.

Le collége de Sainte-Barbe souffrit beaucoup pendant les guerres de religion, et fut obligé, en 1687, de s'adresser à l'Université qui s'engagea à lui payer une somme de 48,750 livres, tant pour se libérer de ses créanciers que pour lui procurer les moyens de bâtir une chapelle, construite en 1694, et bénie la même année. Il se trouva dès cette époque sous la dépendance de la Sorbonne, et n'en conserva pas moins son ancienne supériorité pour l'enseignement. La sévérité de sa discipline et le succès de ses études attirèrent l'attention de Louis XV. Le monarque voulut, en 1730, donner à ce collége des marques éclatantes d'une protection spéciale: il daigna s'attribuer la nomination de la supériorité qui réunit avec la principalité du collége Duplessis, sous l'inspection particulière de l'archevêque de Paris. Au moment de la révolution, la communauté de Sainte-Barbe était encore composée, indépendamment des anciens boursiers, de trente six théologiens auxquels étaient attachés un supérieur local et trois maîtres chargés des conférences, de quarante huit philosophes sous un supérieur local et trois maîtres chargés des conférences, de quarante-huit philosophes sous un supérieur local, et quatre maîtres, enfin de cent douze humanistes conduits par douze maîtres particuliers.

Une des illustrations du collége de Sainte-Barbe est D. Inigo Loyola qui vint y recommencer ses études à l'âge de trente-trois ans, et y jeta les premiers fondemens de l'ordre des jésuites. Plusieurs de ses condisciples s'engagèrent sous ses drapeaux et contribuèrent par leurs talens et leurs vertus à répandre l'institution des chevaliers de la Vierge. Mais bientôt les principes des fondateurs furent modifiés, et la congrégation accusée d'être trop politique, de s'occuper de choses étrangères aux statuts primitifs, subit un procès qui eût pour conclusion la suppression de l'ordre.

Plusieurs autres élèves se sont fait remarquer par leurs connaissances acquises, par leurs talens et leurs succès. M. Lemaire professeur de poésie latine à la faculté des lettres de l'Académie de Paris et traducteur des *classiques latins*, fit ses études au collége de Ste-Barbe dont les élèves suivaient alors les leçons du collége Duplessis-Sorbonne. Issu d'une famille peu aisée de Triancourt, à la fin de la première année de ses classes il gagna sa pension qui était de cent écus; dans le concours qui suivit sa deuxième année de rhétorique, le professeur Binot lui décerna ce qu'on nommait alors l'*honneur de faire l'exercice* à la distribution des prix du collége. Cette préférence honorait le talent du disciple et le désintéressement du maître, car l'usage immémorial dans tous les colléges était de choisir pour cette cérémonie d'un grand éclat, un élève d'une famille noble et riche qui payait les frais du tapissier et de l'orchestre, et qui le plus faisait discrétement au professeur un cadeau d'une centaine de louis dans une paire de gants blancs. Le boursier de Ste Barbe ne pouvait payer que de sa personne; indépendamment du prix d'exercice, il eut les cinq premiers prix; l'année suivante, il eut le prix d'honneur au concours général comme vétérant et remporta tous les prix du collége.

De tout temps, depuis l'institution des concours généraux, les élèves de Sainte Barbe se sont fait distinguer par le nombre des couronnes et les prix d'honneur qu'ils y ont obtenus. Ces lauréats ont occupé ou occupent encore des postes éminens dans la magistrature, le barreau, la littérature, l'enseignement, etc. MM. Bellaguet et Magin sont professeurs au collége Rollin; M. Benjamin Delessert, petit-fils d'Etienne Delessert, fondateur de la Caisse d'épargne et ministre d'état, préfet de police; M. Lemaire, est professeur au collége Louis-le-Grand; M. le comte Charles de Montalembert est pair de France; M. Scribe est l'un des plus spirituels et des plus féconds de nos auteurs dramatiques. Tout le monde artistique regrette encore le célèbre chanteur Adolphe Nourrit; M. Nettement est un littérateur distingué; M. Vatout est bibliothécaire du roi; M. Désiré Nizard est au ministère de l'instruction publique; son frère Auguste occupe une chaire de professeur au collége royal Bourbon; M. Hello est avocat général à la cour de cassation; M***, président de la cour royale d'Amiens. On compte encore parmi les lauréats qui ont remporté les prix d'honneur; MM. Dornay, Mille, 1825, Noë Wailly, 1823; Tripier, le fils de feu M. Tripier, pair de France; Maurel, Nicolet, Ravaison, Mitonnier, Roger, Harlé, Baudry, Charlier, etc., etc.

Depuis plusieurs années, les anciens élèves de ce collége se réunissent, le 4 décembre, chez un des principaux restaurateurs de Paris, pour célébrer la fête de leur patronne; cette réunion est surnommée *banquet annuel des barbistes*. A ce sujet, M. Charles Nodier, le savant académicien, leur fait un reproche de s'être donné un nom qui semble manquer aux lois de l'étimologie latine. En effet, pour peu qu'ils les aient apprises à Ste-Barbe, ils devraient s'appeler *barbaristes*, qui est le mot propre. On ne saurait s'imaginer, ajoute l'illustre grammairien, combien certaines délicatesses de bienséance ou d'amour-propre ont introduit de solécismes dans l'usage.

A. M. DE NOIRMOND.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Ordonnance royale en date du 15 mai rendue sur le rapport de M. le ministre de l'Instruction publique, qui nomme M. Dumersan, premier employé au département des médailles, etc., conservateur adjoint à la Bibliothèque royale.

— Autre ordonnance qui approuve l'élection de M. le cardinal Mai, à Rome, faite par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Il n'y aura pas cette année d'inspecteur général des études envoyé dans l'Académie de la Corse, cette mission est confiée comme l'an dernier à M. Huart, recteur à Bastia.

— Sur la demande de M. le comte d'Arros, préfet de la Meuse, le gouvernement a alloué une somme de 7,000 fr. à sept communes, pour les aider à établir des maîtres d'école.

— Les dépouilles mortelles de M. le contre-amiral Dumont D'Urville, l'une des victimes de l'affreuse catastrophe du 8 mai ont reçu tous les honneurs dûs à son mérite et à son malheur : on sait que sa femme et son fils, jeune homme plein d'espérance, ont péri à ses côtés. La société des géographes a décidé dans une séance extraordinaire qu'une souscription serait ouverte dans son sein pour élever un monument au célèbre voyageur qui fit deux fois le tour du monde.

— La distribution des prix des Jeux Floraux a eu lieu le 3 mai à Toulouse, au milieu de l'affluence qui caractérise chaque année cette solennité. M. de Barbot a d'abord prononcé l'éloge de Clémence Isaure, et M. de Lamartinière a lu le rapport du concours. Voici les noms des principaux lauréats : M. Auguste Albert l'*Eglantine d'Or*; M. L. Durand, l'*Amaranthe d'Or*; M. Rival, *un lys d'Argent*; M. Firmin Jaffe *une Violette d'Argent*, etc., etc.

— S. M. la reine, sur la demande de M. Théry, proviseur du collége royal de Versailles, vient d'envoyer, pour la chapelle du collége, une fort belle copie du tableau de Murillo, la Vierge au chapelet.

CURIOSITÉS INSTRUCTIVES ET AMUSANTES,

avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St Etienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes; aux Champs Elysées.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Par mesure administrative, il vient d'être décidé que tous les abonnemens partaient du 1er janvier 1842. — Ceux qui étaient antérieurs ou postérieurs à cette époque, sont avancés ou reculés jusqu'à elle : cette mesure avantage donc tous nos abonnés indistinctement, puisque l'Administration a décidé, en outre, qu'il serait fait à chaque souscripteur et gratuitement, remise de tous les numéros manquant à sa collection.— Grâce à cette combinaison, tous nos jeunes lecteurs auront reçu la même quantité de livraisons et, partant, le volume complet de notre première année.

L'envoi des numéros complémentaires sera fait à l'époque du renouvellement général en même temps que la couverture et la vignette promises.

N. B. Si à cette époque quelques numéros se trouvaient maculés ou égarés, sur simple réclamation, l'Administration les remplacerait sans rétribution aucune.

1re ANNÉE. — N. 29. Paraissant tous les Samedis. MAI 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

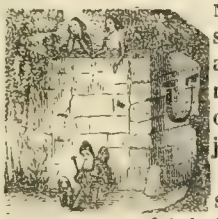
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

UN JOUR DE FÊTE.

I.



Un mariage se fêtait, il y a quelques jours seulement dans le bourg de Chaville, situé aux environs de la capitale. Les cérémonies religieuses avaient eu lieu à Paris, puis on était venu à Chaville célébrer les réjouissances en famille.

Après quelques heures de joyeux ébats sous les charmilles et dans le jardin où l'escarpolette appelait la foule, on se réunit pour le banquet.

Déjà le second service allait être enlevé, lorsqu'entrèrent dans la salle deux convives de plus dont on avait eu de vives inquiétudes, parce qu'on avait remarqué leur disparition subite, aussitôt après la sortie de l'église. C'était une enfant et sa mère. — Toutes deux avaient longuement et péniblement travaillé à une jolie robe bleue que l'enfant désirait étrenner dans cette occasion; mais par malheur elle n'avait pu être achevée à temps, et la pauvre petite Virginie s'était vue forcée de se glisser à travers le cortége, dans une toute autre parure.

Une chose néanmoins avait quelque peu contribué à consoler la coquette ; c'est que, pensait-elle, au temple saint on ne devait s'occuper que du Créateur, et pas du tout de ses créatures, ce qui lui faisait espérer de passer inaperçue. Aussi, les devoirs de piété une fois remplis, avait-elle supplié sa bonne mère, qui ne savait presque rien lui refuser, de l'accompagner à leur demeure et d'y donner la dernière main à l'œuvre. C'est ainsi que s'expliquait le retard des nouvelles arrivées; l'une toute fière d'avoir aidé à embellir sa fille chérie, l'autre toute plongée dans une de ces douces et candides satisfactions où vous voudriez que l'univers entier se ressentît de votre bonheur.

Les plaisirs de la table s'émoussent contre les grands épanouissemens de l'âme; bien que venue après les autres, notre petite Virginie avait déserté son couvert quand personne n'y songeait encore, et elle était allée regarder et jouer à la fenêtre. Tout à coup elle se retire avec précipitation, retourne prendre sa place, demande qu'on veuille bien lui accorder le reste, mais tout le reste d'un pâté d'alouettes qui se trouve devant elle, le pose dans sa serviette déployée, avec du pain et une bouteille de bon vin. Et la voilà s'éloignant de toute la vîtesse de ses jambes, mais avec une certaine circonspection pourtant, de peur de rien renverser. Pendant quelques instans on se demanda quels pouvaient être le motif et le but de cette action spontanée que l'enfant semblait tenir à ne pas expliquer encore.

Puis la mère, poussée par un sentiment de curiosité bien naturel, vint se mettre à la fenêtre pour la suivre du regard, lorsqu'elle vit là, sur la grande route, à la distance de quelques pas, sa fille aimée présentant les provisions de bouche, dont elle s'était chargée, à un vieillard d'un aspect vénérable qui prodiguait sur cette jeune tête les signes de la plus touchante reconnaissance.

La petite bienfaitrice déposa son aumône, et revint bien heureuse; chacun se disputait ensuite à qui lui donnerait le plus de caresses et de félicitations.

Pour ce que vous venez de faire, mon enfant, lui dit un des invités, vous allez avoir quelques gouttes de café, tout comme les grandes personnes. » On la servit à son tour, en effet, et pendant ce temps-là Virginie ne perdait point mémoire de son vieil et cher mendiant, « Ce café est trop chaud, reprit-elle; en attendant qu'il refroidisse, j'ai bien envie au moins d'utiliser la sou-

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- MAI.

TRAVAUX ET PLAISIRS DE LA CAMPAGNE,

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA JEUNESSE.

Troisième entretien.

Je vous ai promis, mes jeunes lecteurs, de vous faire connaître tous les habitans d'une ferme, et je n'ai eu garde d'y manquer dans nos précédens entretiens.

Il me reste cependant à vous entretenir du plus petit des hôtes d'une exploitation rurale ; hôte qui malgré l'exiguïté de sa taille et le peu de bruit qu'il fait dans le monde, n'en mérite pas moins de fixer votre attention. Ce sont les abeilles dont je veux parler, et je suis convaincu que vous me saurez gré de vous avoir initiés aux travaux de cette république ailée où chaque classe de citoyens a des fonctions distinctes dont tous s'acquittent avec un zèle infatigable.

Que d'enseignemens précieux, que de sujets d'admiration l'étude de la nature fournit à l'homme! et la matière que nous allons traiter nous en offre une preuve éclatante. — Oui, mes amis, les abeilles nous apprennent que nous ne devons pas perdre un seul instant; que le travail est la source de la prospérité, de l'abondance et du vrai bonheur; que la puissance de ce travail ne connaît pas d'obstacle, lorsque les membres d'une société, quelle que soit d'ailleurs leur faiblesse individuelle, prennent l'union pour guide et qu'ils apportent à l'accomplissement de leurs devoirs une ardeur et une assiduité constantes. — Du reste vous ne tarderez pas à vous convaincre de ce fait quand je vous aurai tracé les labeurs immenses que ces petits insectes exécutent en une seule année, et la haute sagesse qui préside à tous leurs arrangemens.

Je vais donc vous décrire les mœurs de ce peuple industrieux qui se divise en trois classes :

D'abord *la Reine* chargée non du gouvernement comme l'indiquerait son titre, mais de la reproduction de la colonie: ce qu'elle fait en pondant annuellement quarante à soixante mille œufs. Elle se reconnaît à la couleur foncée de sa robe, à sa taille, à la longueur de ses pattes et à la petitesse de ses ailes dont elle ne se sert presque jamais.

Les mâles forment l'aristocratie de cette peuplade, et comme tels, ne se livrent à aucun travail, mais servent de gardes du corps à leur souveraine. — Ils sont également plus grands que les abeilles de la dernière classe, et se trouvent au nombre de douze à quatorze cents dans une ruche. Ils sont dépourvus de moyens de défense, c'est à

coupe. » Elle la prit, descendit de sa chaise, et allant à sa mère : « Bonne mère, dit elle, je serais bien contente que tu eusses entendu ce pauvre vieillard : « O ma chère petite demoiselle, s'écriait-il, mais il ne m'arrive jamais, non jamais, de manger de si bonnes choses ! Que Dieu vous en récompense !

— Mère, ajouta l'enfant d'un ton plus bas et plus suppliant ; mère, un petit sou pour le vieillard ? »

Elle fut exaucée de grand cœur par sa bonne mère, et alors elle se présenta devant le convive placé immédiatement après :

« Monsieur, un sou pour le pauvre vieillard ? »

Et ainsi de suite elle fit le tour de la table. Puis quand elle fut au bout de sa glorieuse expédition, que les spectateurs suivaient avec un sourire admiratif et son heureuse mère avec des yeux noyés d'attendrissement :

« Mais ce n'est pas fini, ajouta-t-elle, il faut que tout le monde contribue à la bonne œuvre. »

Disant cela, elle passa dans les autres appartemens où elle s'en alla implorer de nouvelles générosités. Enfin, jusqu'à celles des serviteurs, il n'y eut pas une bourse qui ne fût mise à contribution. Et comment refuser à un acte de bienfaisance provoqué de si bonne grâce? Comment demeurer en arrière d'un exemple donné par un enfant?... Sa soucoupe fut remplie une fois, puis comblée une seconde fois... et ce furent des extases de joie et de triomphe que la plume ne saurait rendre.

Mais après qu'elle eut épuisé les libéralités de tous, il lui vint cependant une ombre de tristesse : elle se prit à songer qu'elle seule n'avait rien déposé, elle qui eût été si fière d'avoir sa part dans l'offrande. Son front pur et blanc se voila d'un nuage, et elle s'en allait à petits pas comme absorbée par une idée fixe et pénible, lorsqu'il lui prit un mouvement qui la fit revenir près de sa mère et la tirer doucement par le bras :

« Mère, je voudrais bien te confier quelque chose ?

— Quoi ! ma fille ?

— Te dire un mot à l'oreille.

— Parle, mon enfant chérie. »

Et la mère prêtait la plus vive attention.

« Eh ! bien, et moi, ma bonne mère, et moi ?

— Que désires-tu, ma Virginie ?

— Moi qui ne donne rien ! »

L'aimable enfant disait cela d'un ton si pénétré que sa mère en fut profondément émue.

« Moi seule je ne donne rien, moi seule ici je ne serai pas récompensée par le bon Dieu !

— Tu te trompes, mon enfant, Dieu te récompensera; car tu vas donner aussi toi. Tu sais bien, petite espiègle, que nous faisons bourse commune... Tiens. »

Virginie, alors, saisit avec un élan frénétique la pièce de monnaie que sa mère lui présentait, en disant :

« Mère, laisse-moi t'embrasser.

— Je parie, mademoiselle la caline, que vous avez encore quelque autre prière à m'adresser.

— Eh bien ! oui, reprit l'enfant avec un sourire charmant, oui, mais tu ne m'en voudras point, n'est-ce pas ? Ce sou qui te reste là, il ne te servira pas de grand'chose à toi; puis, dans tous les cas, un sou c'est bien peu ! Oh ! que tu serais gentille de m'en faire cadeau.

— Encore ?

— Je m'explique mal, je suis une folle ; non, il ne faut pas me le donner; mais seulement prête-le-moi, je t'en conjure : c'est aujourd'hui samedi, nous voici donc à la fin de la semaine; tu retiendras cela sur la semaine qui va commencer; veux-tu ?

Et elle sauta au cou de sa mère qui, avec un tressaillement de joie tenant du délire, se laissa entraîner aux séductions de son adorable dévaliseuse. Pour moi, je parierais à coup sûr que la bourse des menus plaisirs ne sera nullement allégée par cet emprunt; mais je ne parierais point qu'au contraire ces jours à venir elle n'en fût pas doublée.

La petite quêteuse fut obligée de reverser sa riche collecte dans une grande assiette, et elle s'enfuit emportant son trésor; elle était impératrice de France.

Quand le vieillard eut sous les yeux une pareille fortune, — onze francs et quelques centimes ! — il ne se possédait plus.

« O mon Dieu ! s'écriait-il, mon enfant, est-ce qu'il est possible que tout cela soit pour moi !

— Vous voyez, prenez, prenez, vous en avez besoin.

— Que faire pour vous remercier ! Je ne puis rien pour vous prouver comme j'ai l'âme pleine de tant de bontés; mais Dieu n'est pas là haut pour rien; Dieu qui regarde tout, veille à tout, pèse et mesure nos actions, et selon que nous faisons le bien ou le mal, il ne manque pas de nous récompenser ou de nous punir. Aussi, vous, mon enfant, Dieu ne vous abandonnera jamais.

— Merci, brave homme, oh ! j'accepte les secours de votre piété avec bien du plaisir, car c'est moi qui vous redevrai encore. Adieu et espoir.

— Adieu, mon enfant, je demanderai au Seigneur de vous réserver une place dans son paradis. Soyez heureuse, soyez bénie, vous et tous ceux que vous aimez.

Le pauvre vieillard avait saisi les mains de l'enfant, qu'il cou-

---

dire qu'ils n'ont pas d'aiguillon ; car la nature prévoyante les condamne à un trépas violent dès que leur présence cesse d'être utile au bien public. Afin donc qu'ils ne consomment pas en automne le miel rassemblé pour la provision d'hiver, ils sont, vers la fin de juillet, tous impitoyablement mis à mort par les abeilles travailleuses qui forment la masse de la population, et comptent de dix-huit à vingt mille individus dans une ruche bien constituée.

On prélude à ce grand sacrifice par une agitation extraordinaire et des actes d'hostilité séparés; mais bientôt les abeilles travailleuses s'emparent en grand nombre de l'issue de l'habitation, et aussitôt commence le massacre de la gent masculine. Bientôt le bourdonnement effrayant dont retentissait la cité s'apaise graduellement ; le combat a cessé, et vous voyez alors les abeilles traîner et jeter hors de la ruche les corps de leurs ennemis vaincus, afin d'empêcher la corruption de l'air que le séjour de ces nombreux cadavres vicierait infailliblement.

Mais détournons les yeux de ces scènes de carnage et revenons à l'état normal de notre intéressante république, pour nous occuper de la classe du peuple des abeilles travailleuses. — Ce sont elles que dans vos promenades vous rencontrez bourdonnant gaiement en tous sens dans les champs, les prairies, les forêts, où elles vont à plusieurs lieues de leur habitation butiner sur les plantes.

Elles pompent les sucs que distille le calice des fleurs, et y recueillent également le pollen ou poussière qui s'échappe des étamines, pour s'en garnir le corselet et les pattes.

Quand elles sont suffisamment chargées de ces précieux matériaux, elles s'empressent de regagner la ruche pour remettre à d'autres ouvrières cette poussière qu'elles ont rassemblée, et déposer dans les rayons le miel contenu dans une petite vessie ou poche placée à la partie postérieure de leur corps.

Voilà comme elles confectionnent le miel et la cire dont sont faites les cellules qui composent les rayons; et comme le miel n'est, ainsi que vous le voyez, que le suc des fleurs, vous comprendrez facilement qu'il conserve une partie des parfums qu'exhalent les végétaux dont il provient.

C'est ainsi que quelques parties de la Grèce, de l'Italie et des environs de Narbonne doivent aux forêts d'orangers le goût exquis que possède le miel de ces localités.

Mais là ne se bornent point encore les fonctions des travailleuses; elles entretiennent la propreté dans l'habitation, alimentent la reine, soignent avec une sollicitude vraiment maternelle les essaims encore à l'état de larves, et font sentinelle à la porte de la ruche pour en défendre l'entrée aux maraudeurs et aux ennemis qui tenteraient de s'enrichir.

vrait de ses baisers, qu'il inondait de ses larmes. Virginie avait le cœur bien gros; elle s'échappa, et, quand elle fut rentrée, elle courut tout épanouie vers sa mère :

« Mère, tu ne sais pas ce que m'a dit le bon vieillard ?

— Non.

— Eh bien ! il m'a dit qu'il allait prier pour tous ceux que j'aime. »

La mère souriait et suivait avec délices les gestes enthousiastes de sa fille adorée. Elle éprouvait comme un avant-goût de cette félicité dans les précieuses dispositions de cette jeune âme, et dans les applaudissemens si affectueux qui se manifestaient autour d'elles.

Cependant l'heure était avancée, on sortit de table et l'on passa dans d'autres pièces de l'appartement pour aller se livrer à une douce et paisible causerie.

Virginie ne voulut pas abandonner le salon qui donnait sur la grande route sans regarder si son vieil ami était toujours assis en face. Il n'y était plus : elle resta quelques minutes pensive et affligée de cette séparation ; et comme pour se réfugier dans sa plus chère consolation, elle courut prendre la main de sa mère. Toutes deux partirent les dernières de la salle, et l'enfant disait:

« Vois pourtant, ma bonne mère, je comptais bien m'amuser aujourd'hui; mais je croyais, je t'assure, que ce serait à peu près comme les jours de grands jeux avec mes compagnes. Oh ! c'était bien meilleur cette fois ! Que je suis contente ! que je suis heureuse !

Et elle sautait de joie.

Ce charmant bavardage dura longtemps encore, et quand le bal fut venu, pas un des cavaliers qui ne se disputât le plaisir d'apprendre les figures du quadrille à Virginie, car la mariée n'était déjà plus la seule reine de la fête.

II.

Vers le milieu de la soirée entra timidement un petit garçon en blouse, portant à la main un gros bouquet de violettes. Du seuil il plongeait ses grands yeux interrogateurs dans les groupes; on devinait que son but réel, unique au moins, n'était pas la vente de ses fleurs. Virginie, assise dans un angle de la salle, à côté de sa mère, prit en pitié l'embarras du pauvre garçon, et, toujours prête à rendre service, elle s'avança vers lui. A peine l'eut-il aperçue, que le petit paysan se sentit mieux à l'aise; son front se dérida, et son regard sembla dégagé de toute inquiétude.

« Mademoiselle, lui dit-il, d'un ton tremblant d'émotion dès qu'elle fut à portée de l'entendre... Mademoiselle, c'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Moi ? Oui, c'est moi qui m'appelle Virginie.

— C'est vous, n'est-ce pas, la petite demoiselle de la fête?

— Il n'y a, en effet, ici que moi de petite fille.

— Oh ! c'est que, voyez-vous, je vous cherchais bien; mon Dieu ! que j'avais peur de ne pas vous rencontrer ! D'abord pour moi-même, qui avais tant à cœur de vous voir; puis aussi pour quelqu'un qui, sans cela, m'aurait grondé; quelqu'un qui vous aime beaucoup et qui m'a parlé joliment de vous, mademoiselle. Que je suis donc joyeux de vous avoir trouvée si à propos !

— Tiens ! mais qui donc s'intéresse tant à moi ?

— Il y a deux ou trois heures vous avez été bien généreuse : vous avez vu sur le chemin un pauvre vieillard qui paraissait souffrir, et vous avez sur-le-champ soulagé sa détresse.

— Comment savez-vous ?...

— Je sais tout cela de plus près que vous ne pensez, mademoiselle, et ce que je sais encore, c'est que je me garderai bien de l'oublier, même quand je serai devenu grand : je veux que tout le village soit instruit de votre bonne action et vous bénisse comme un ange que vous êtes.

— Ce que j'ai fait est bien simple et bien naturel ; en secourant ce vieillard, je songeais en même temps à mon père, et je me disais alors : « Pourtant, mon Dieu ! si mon père, mon bon père était réduit à une semblable situation, quel bonheur ce serait pour moi qu'on ne le délaissât pas !

— Et à ceux qui seraient accourus à son aide ?...

— Oh ! à ceux-là ma reconnaissance éternelle. Je n'aurais jamais eu assez de mon cœur pour les aimer,

— Et vous avez bien raison, mademoiselle; et moi je devrais tomber à genoux pour vous remercier dignement, car je vous suis redevable de tout ce que vous dites là; je vous dois plus que mon existence, je vous dois dix ans de plus peut-être dans l'existence si précieuse de...»

Virginie n'entendit pas la suite de cette phrase, dite à voix basse, et coupée en ce moment par le choc involontaire d'un valseur contre le petit garçon, ce qui lui fit perdre l'équilibre et semer à l'entour ses belles violettes.

« Quelle fraîcheur ! s'écria aussitôt Virginie en les ramassant, et comme elles sentent bon !

— Prenez, mademoiselle, prenez, elles sont à vous, toutes à vous jusqu'à la dernière.

— Non, non, je me garderai bien...

— C'est pour vous-même, mademoiselle, pour vous seule que

A quels signes, de quelle manière ces vigilans gardiens reconnaissent-ils leurs concitoyens ? c'est ce dont les sens de l'homme, bien inférieurs à ceux de ces faibles insectes, ne sauraient se rendre compte; mais il n'en est pas moins de fait qu'elles n'admettent à l'entrée que les individus qui y ont droit, et qu'elles repoussent avec acharnement les abeilles des autres ruches, fussent-elles même chargées d'un ample butin.

Mais avant d'aller plus loin je vais vous faire connaître la construction de la cité.

Les abeilles à l'état sauvage construisent leurs ruches dans des arbres creux, dans les parois de ravins très escarpés, tels que ceux de chemins profonds taillés dans la glaise, enfin dans les fissures des masses de rochers. L'homme pour s'approprier le fruit délicieux des travaux de cet insecte et l'avoir constamment à sa disposition, l'a converti à l'état de domesticité, en lui construisant des habitations commodes conçues sur le plan des demeures primitives des abeilles. — Nous avons donc plusieurs espèces de ruches, selon que les populations sont plus ou moins industrieuses; les unes construites en paille tressée, présentent la forme de cylindres que l'on superpose les uns aux autres, dont le dernier compartiment supérieur est fermé par le haut et se termine en cône tronqué. Les autres faites en bois et de forme carrée, consistent également en plusieurs étages d'égale dimension qui s'emboîtent exactement l'un dans l'autre, et dont on augmente le nombre au fur et à mesure que le besoin de la colonie le réclame. Chacun des étages, présente sur le côté de derrière une petite fenêtre garnie de verre, qui permet au propriétaire de surveiller les travaux de ses abeilles et de s'assurer de la prospérité de la république. Tous ces étages, qu'ils soient en paille ou en bois, ont à leur partie supérieure des petites traverses en bois qui forment une espèce de grille, auxquelles les abeilles suspendent leurs rayons. Ces derniers consistent en la réunion d'un nombre immense de petites cellules sexagones faites de cire, dont les unes renferment le miel et les autres les larves.

Le rez-de-chaussée, percé à sa base d'une petite ouverture carrée, pose sur une planchette unie qui déborde l'édifice, et ces couches sont rangées les unes à côté des autres sur des rayons couverts que l'on nomme rucher.

Vous avez été tous à même, mes jeunes lecteurs, de suivre les différentes transformations que subit la chenille pour devenir papillon. D'abord nous voyons un œuf de la grosseur d'une tête d'épingle duquel naît un petit ver que l'on nomme larve. Après s'être plusieurs fois dépouillé de sa peau pour revêtir une robe nouvelle, et avoir atteint sa parfaite croissance, cette larve se transforme en lymphe qui reste plus ou moins longtemps dans un état d'immobi-

je les ai apportées. Elles m'ont été recommandées avec de si vives instances par mon père!

— Eh! quoi! ce vieillard...

— Est mon pauvre père : jugez donc, mademoiselle, si j'ai dû être heureux de m'acquitter du message!

Et le paysan glissait le bouquet aux mains de Virginie qui hésitait par délicatesse.

« Pour mon père, je vous en supplie, mademoiselle, ne me refusez pas; il croirait que c'est par indifférence ou peut-être même... par fierté.

— Oh! donnez, donnez alors, s'écria la petite fille.

En ce moment se retourna le père de la mariée qui était arrêté à quelques pas de là, présidant avec une grande sollicitude à tous les détails de la soirée :

« Eh bien, Virginie, cria t-il; voyons, mon enfant, je te charge de faire les honneurs : puisqu'on vient offrir des bouquets, fleuris quelques-unes de nos danseuses.

Le petit garçon était pris pour un de ces guetteurs de fêtes qui ne manquent pas d'accourir présenter leur marchandise et qui s'en retournent après avoir toujours recueilli un bon tribut de la félicité générale. — Avec le cœur plein de joie, on est si naturellement porté à la bienfaisance! — Le petit paysan allait prendre la parole pour expliquer le véritable motif de sa venue, lorsque Virginie l'arrêtant :

« Chut! lui dit-elle, ne reparlons plus de cela; mon triomphe a été cent fois plus brillant qu'il ne méritait de l'être : c'est assez. Le monde, voyez-vous, me prendrait pour une petite vaniteuse. Je vous quitte un instant, je vais jusqu'à ma mère lui montrer votre joli présent, et je reviens vous dire comment elle l'aura trouvé. »

Elle s'échappa et se dirigea en effet vers sa mère; mais elle voulut passer devant le vieux monsieur qui l'avait interpellée il n'y a qu'une minute. La petite rusée avait bien son projet en cherchant à se faire remarquer par lui.

« Virginie! Virginie! fit-il en l'appelant.

— Tout à l'heure, répondit-elle, en courant plus fort jusqu'à ce qu'elle eut déposé le bouquet dans les mains de sa mère. »

Puis elle revint près du vieux monsieur qui lui dit :

« Pour combien y a-t-il de violettes, mon enfant?

— Je ne sais pas; mais il y en a beaucoup, beaucoup.

— Beaucoup n'est pas un chiffre.

— Dam! combien cela vaut-il, des violettes?

— On les paie d'ordinaire un sou le bouquet. »

Virginie était prise au dépourvu ; comment se tirer de là? Les fleurs formaient une grosse touffe et malheureusement n'étaient point divisées en petits lots.

Elle feignit un instant de calculer dans sa mémoire :

« Je puis me tromper, répliqua-t-elle, d'un ou de deux paquets; mais il y en a une vingtaine assurément.

— C'est bien, je vais payer le petit marchand.

— Non, non, tenez, laissez-moi m'acquitter moi-même, puisque c'est moi qui lui ai pris ses violettes. Ce sera bien complaisant de votre part... Vous voulez, n'est-ce pas?

— N'es-tu pas trop gentille pour qu'on te refuse le moindre plaisir? »

Et elle reçut une pièce d'argent qu'elle s'empressa de porter au petit garçon qui se récriait et ne voulait pas accepter :

» Je vous en prie, disait toujours Virginie qui s'épuisait en vains efforts; ce n'est pas un prix, un paiement, c'est un gage d'amitié, rien de plus. »

Et comme le petit garçon s'acheminait vers la porte.

» Ce n'est pas pour vous, c'est pour votre père; pour lui vous ne pouvez pas, comme cela, dire non sans savoir: vous ne me refusez pas..... »

Elle s'était servie de tous les raisonnemens les plus ingénieux qu'elle avait pu tirer de sa frêle imagination. Quand elle s'aperçut enfin qu'il n'y avait peut-être pas impossibilité complète de vaincre la résistance, alors elle se résigna au coup décisif :

« Tenez, puisque vous êtes si méchant, si intraitable, venons à un dernier moyen d'arrangement. Emportez cela, et demain, si votre bon père est aussi entêté que vous, il viendra lui-même et je prends sur moi de lui faire entendre raison. Voilà qui est dit. »

La petite rusée savait parfaitement que, dès le point du jour, les invités devaient repartir pour Paris; et dans le cas où le voyage eût été différé la nouvelle visite de son vieux protégé lui eût fourni l'occasion d'une dernière quête en signe d'adieu. Voilà tout.

Le petit garçon n'avait plus de logique à opposer à la logique si puissante de son adversaire, il fallut céder et clore une lutte où l'on s'était combattu à plein cœur de part et d'autre.

Virginie rentra et conta cet épisode à sa mère qu'elle faisait toujours confidente de ses petits secrets.

Celle-ci tout en la félicitant de ce qui méritait éloge, lui adressa toutefois une sévère réprimande sur la fausse *destination* donnée par elle à la somme qu'on lui avait remise. Dans le premier moment de l'exaltation, l'enfant n'avait pas pris le temps de songer à ce mensonge coupable ; mais elle comprit alors qu'elle

---

lité et d'insensibilité apparente, et dont sort enfin le papillon dans tout le luxe de sa parure.

L'abeille éprouve les mêmes métamorphoses, et la reine dépose un œuf dans chacune des cellules qui forment les rayons destinés à la reproduction de nouvelles colonies. De cet œuf naît un petit ver qui dans neuf jours parvient à son entier développement: il a consommé le miel que lui fournissaient les abeilles, et remplit totalement sa demeure. Les travailleurs doivent alors lui apporter de nouvelles provisions, et ferment sa cellule au moyen d'un couvercle de cire. Transformé de la sorte, le ver ne tarde pas à se métamorphoser en lymphe, et reste dans cet état pendant neuf à dix jours, à l'expiration desquels il force sa prison et apparaît sous la forme d'une abeille d'un gris fauve pâle. Il faut donc vingt à vingt-et-un jours pour qu'un œuf subisse ces différentes métamorphoses. On croyait autrefois que les abeilles travailleuses pondaient les œufs dont se reproduisent leur caste et les mâles; que la reine ne faisait que procréer ses héritiers; qu'elle répartissait et dirigeait le travail; qu'elle exerçait enfin tous les actes d'une royauté réelle, et c'est sans doute cette croyance qui lui valut le titre de reine. Mais il est constaté aujourd'hui qu'elle seule est chargée du soin de la reproduction, et qu'à cela se bornent ses fonctions; qu'elle ne pond enfin qu'une seule et même espèce d'œufs

Vous allez me demander, mes jeunes amis, comment il se fait que ces mêmes œufs produisent trois espèces d'individus différens de taille, de forme, et dont les fonctions ont si peu d'analogie entre elles. Voici comment s'explique ce phénomène, et ce fait témoigne hautement de l'instinct admirable dont sont doués ces petits insectes qui savent maintenir la division de leurs castes dans les proportions que la nature leur a assignées.—Dans leurs travaux, les abeilles n'ont en vue que la reproduction de nouvelles colonies, et cherchent par tous les moyens à assurer leur prospérité future. A cet effet, elles donnent aux abeilles qui composent les rayons une capacité appropriée à l'espèce de progéniture qu'elles doivent renfermer. — Les neuf dixièmes des rayons sont formés de petites cellules d'égale grandeur dans lesquelles naîtront les abeilles travailleuses. Un ou deux rayons séparés renferment des cellules plus vastes d'où sortiront des mâles. Enfin un certain nombre de cases encore plus spacieuses que les précédentes et également séparées des autres, serviront de berceaux aux jeunes reines dont une est destinée à l'essaim que l'on va former ou à remplacer la souveraine actuelle qui viendrait à périr.

WOHLFART, ancien cultivateur.

(*La fin au prochain numéro*).

avait abusé de la confiance d'autrui et que c'était là une forte tache à effacer.

« Maman, dit-elle, il n'y a que Dieu et nous qui sachions ma faute; qu'elle n'aille pas plus loin, je vais faire tout pour la réparer. »

Et elle se mit au travail; elle en eut pour une longue demi-heure, mais sa patience ne s'effraya pas un instant. Faisant abnégation de tous ses droits de propriété, elle s'était emparée de ses violettes et s'occupait à les séparer en vingt et quelques fractions bien égales. Elle en apporta une part à sa mère et revint lui dire, quand elle eut distribué toutes ses fleurs :

« Eh bien! mère, à présent tout ce qui a été acheté vient d'être livré en conscience, comme tu vois. Personne n'a le droit d'être bien mécontent. Seulement, c'est moi qui suis aujourd'hui petite marchande de bouquets et je ne demanderais pas mieux que de l'être toute ma vie, avec les mêmes résultats de générosité. Mère, ta Virginie est digne que tu l'embrasses n'est-ce pas.

— Oui, ma fille, et de toute mon âme.»

Deux baisers s'échangèrent, et le matin qui suivit cette soirée, deux noms, celui d'une mère et celui d'un enfant, furent enlacés dans la prière d'un vieillard et de son jeune fils.

ÉDOUARD GOUIN.

LE CHAT ET LA TOURTERELLE.

FABLE.

Lecteur, je possède un chat,
De plus, une tourterelle;
Ah! fort espiègle est le chat,
Fort douce est la tourterelle :
Mimi, c'est le nom du chat;
Bibi, c'est la tourterelle.
Un jour, pardonne, ô mon chat,
Pardonne, ô ma tourterelle,
Prenant du mou pour le chat,
Du grain pour la tourterelle,
Je donnai le grain au chat,
La viande à la tourterelle.
Dans un coin pleura le chat,
Dans son nid la tourterelle;
Aussitôt, je dis au chat
Ainsi qu'à la tourterelle :
« Maint professeur, ô mon chat,
Maint juge, ô ma tourterelle,
Donne aussi le grain au chat,
La viande à la tourterelle... »

PIERRE LACHAMBAUDIE.

TRAGI-COMIQUE.

Rien n'est plus pittoresque que le village d'Auteuil, dont vous voyez sur la colline les premières maisons, et dont le clocher, terminé en pyramide octogone, s'élève au-dessus des arbres les plus vieux. Une anecdote fort singulière a rendu Auteuil célèbre. Molière et Boileau y possédaient chacun une maison de plaisance. C'était chez l'auteur du *Lutrin* et des *Satires* que se réunissaient tous les beaux esprits du temps, Chapelle, La Fontaine, Lulli, Mignard et plusieurs autres hommes célèbres en tous genres.

Cette maison existe encore, et appartient à une famille honorée qui sait protéger et cultiver les arts et les lettres. Elle est située pour ainsi dire derrière l'église, et non loin d'autres monumens, qui tous rappellent d'honorables souvenirs. C'est un peu plus haut en face de la porte de l'église qu'on a élevé le monument funèbre qui contient les cendres du chevalier d'Aguesseau, un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la magistrature française. Louis XV prit soin de l'embellir afin de donner une preuve de son admiration pour la mémoire de ce célèbre magistrat.

Boileau avait un jour réuni tous ses amis. La journée s'était passée fort agréablement. Le dîner avait été gai; chacun croyait de son devoir de l'animer par mille propos joyeux et spirituels.

Mais au dessert, la plupart de ces messieurs s'oubliant, commencèrent à perdre peu à peu la raison. L'excellent vin que leur prodiguait leur hôte fut trop fêté, et, après avoir dit les choses les plus sensées, ce fut à qui déraisonnerait davantage. Leur gaîté fit place à une tristesse que cause rarement le jus de la vigne. Ils se jetèrent dans les idées les plus noires, et passant d'une extrémité à une autre, se mirent à compter les peines et les chagrins dont la vie est semée, eux qui un instant auparavant en vantaient les charmes et la douceur. De réflexions en réflexions, ou plutôt de libations en libations, ils en vinrent jusqu'à oublier les principes religieux auxquels chaque jour ils rendaient hommage. Trouvant que la vie était un pesant fardeau, ils jugèrent convenable de s'en défaire, et, s'excitant les uns les autres, ils prirent la résolution d'aller tous se jeter la tête la première dans la Seine.

Le trajet n'était pas long. Nos convives, en se prêtant mutuellement le secours de leurs bras, se levèrent de table, et, dirigeant leurs pas chancelans du côté de la rivière, auraient peut-être mis leur projet à exécution; heureusement Molière en fut instruit. La domestique de la maison en servant les convives entendit leur singulière conversation; elle les vit sortir, et quoiqu'elle fût loin de croire qu'ils fussent capables d'exécuter le projet annoncé, elle n'en courut pas moins prévenir précipitamment Molière de ce qui se passait. Celui-ci, qui se trouvait fort incommodé, n'avait pu assister au dîner. Son étonnement fut extrême en entendant le récit de la servante : il passa son habit et courut au devant de ses amis. En vain par sa présence, par ses discours, il chercha à les arrêter, à leur faire oublier leur ridicule et funeste résolution; il leur fit une peinture éloquente de l'affliction de leurs amis, de leurs familles, qu'une pareille extravagance ne manquerait pas de réduire au plus affreux désespoir; aucun de ses discours prononcés avec l'accent le plus touchant ne fut capable de les ébranler; au contraire, ils s'excitèrent encore davantage, et entreprirent de persuader à Molière qu'il était de son devoir de les accompagner.

Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, l'auteur du *Misantrope* changea tout à coup de langage, et paraissant raisonner dans leur sens. « Oui, mes amis, s'écria-t-il, vous avez raison, et je venais ici pour vous accompagner. Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent n'était que pour vous éprouver; jamais il ne fut action plus sublime. Mais est-ce bien là l'heure à laquelle nous devons l'exécuter? La nuit doit-elle être témoin d'un acte aussi méritoire? C'est demain, au grand jour, qu'il faut accomplir ce généreux dessein, et c'est moi qui réclame l'honneur de marcher à votre tête. » Cette harangue ironique réussit mieux que les autres. Les convives furent de l'avis de Molière, et le félicitant d'avoir donné un conseil aussi excellent, revinrent chez Boileau. Le lendemain ils furent bien surpris et bien honteux lorsqu'on leur raconta l'aventure de la veille, et ils n'eurent aucunement l'envie de mettre fin à leurs jours comme ils l'avaient annoncé.

Quel triste résultat eût suivi cette honteuse débauche, si parmi tant de gens raisonnables qui s'étaient oubliés, il ne s'en fut trouvé un qui eût conservé son bon sens! On ne dit pas que pareille aventure leur soit arrivée une seconde fois, mais elle doit nous avertir tous, mes amis, que l'abus des choses les plus permises nous conduit au mal par une pente rapide.

CH. D'ARGÉ,

LA FÉE FOURBETTE.

« Un conte de fée ! miss, un conte de fée ! il y a si longtemps que vous ne nous en avez fait. — Et j'ai mes raisons pour cela, mes enfans : tout le monde n'est pas de l'avis du bon La Fontaine ou du spirituel Charles Nodier ; on trouve qu'il est peu convenable de nourrir les jeunes imaginations avec du fantastique et du merveilleux : voilà pourquoi nous devons être sobres de cette sorte d'histoires. — Oh ! c'est pourtant bien amusant : un conte de fée ! un conte de fée ! — Allons, je vois qu'aujourd'hui il faudra finir par céder à vos désirs ; va donc pour un conte bleu ; au surplus celui-ci sera court, et il pourra en découler une utile moralité. Silence donc, je commence :

Il y avait une fois... — vous voyez que je suis dans le style du genre, — il y avait une fois une femme veuve et un orphelin ; la veuve s'appelait madame Lombard, l'orphelin avait nom Eugène, et ils s'aimaient de toute la tendresse d'un bon fils et d'une bonne mère. Ils étaient pauvres, cependant, et toutes leurs ressources se résumaient dans le travail de l'intéressante veuve, fort habile ouvrière en dentelle, mais bien qu'elle travaillât tout le jour, et qu'elle passât souvent une partie de la nuit sans quitter l'ouvrage, cela était si peu payé par les marchands auxquels elle était obligée de le vendre, que bien souvent il fallait se contenter d'un peu de pain.

En attendant Eugène grandissait ; il avait déjà sept ans ; il était doux, obéissant, et il s'efforçait de consoler sa mère, en attendant qu'il fût assez grand pour l'aider de son travail.

Or ceci se passait il y a longtemps, bien longtemps, et dans un royaume dont j'ai oublié le nom, mais qui devait être fort loin d'ici, car on y voyait des fées, des enchanteurs et des magiciens.

Un jour donc le petit Eugène s'en allait bien tristement à l'école, n'ayant, dans son panier, qu'un tout petit morceau de pain sec ; il avait le cœur gros, et de temps en temps il essuyait, du revers de sa main, les larmes qui roulaient sur ses joues. Comme il approchait de la maison du maître, il aperçut, à quelques pas de lui une petite vieille femme ayant tout au plus trois pieds et demi de haut et presque autant de circonférence, ce qui la faisait presque ressembler à une boule, de sorte que de loin elle paraissait autant rouler que marcher.

« Il paraît que vous avez bien du chagrin, mon enfant ? dit la petite vieille à Eugène.

— Hélas oui ! madame, répondit-il, et ce n'est pas sans raison, car maman est bien malade ; comme elle ne peut travailler depuis quinze jours, le propriétaire de la maison où nous demeurons ne veut pas lui accorder de délai pour ce que nous lui devons, et il menace de nous mettre à la porte.....

En parlant ainsi, Eugène continuait à essuyer les larmes qui sortaient plus grosses et plus abondantes de ses grands yeux bleus.

— Il ne faut pas désespérer de la Providence, mon petit ami, dit la vieille ; d'ailleurs vous n'êtes pas encore aussi à plaindre que moi, car vous avez du pain dans votre panier, et je n'en ai point, quoique j'aie bien faim.

— Voulez-vous que nous le partagions, madame ? Tenez, prenez en ce qu'il vous plaira, ou plutôt prenez-le tout, et ne craignez pas de m'en priver ; d'ailleurs j'ai tant de chagrin que je ne saurais manger.

La petite vieille prit le morceau de pain qu'elle coupa en deux, et elle en garda la moitié, puis elle dit :

— Mon cher enfant, puisque vous m'avez si généreusement donné de votre pain, je veux, à mon tour, vous donner de mes confitures.

Et sortant de dessous son tablier un sac de toile bien blanche, elle en tira deux petits pots de confitures si gentils, si bien courts d'un papier vélin attaché avec une faveur rose, que rien qu'en les voyant on se sentait de l'appétit. Eugène l'accepta, remercia la petite vieille et continua son chemin. L'heure de la récréation étant venue, il eut faim, malgré son chagrin qui était toujours fort grand ; alors il ouvrit le pot qu'il trouva plein d'excellente gelée de groseille.

— Oh ! se disait-il tout en mangeant, je suis bien sûr que maman trouverait cela délicieux ; je vais donc en garder la moitié.

Et de temps en temps il examinait l'intérieur du petit pot ; mais il finit par s'apercevoir, à sa grande surprise, que les confitures ne diminuaient pas ; en même temps, il reconnut que son morceau de pain dont il avait donné la moitié à la petite vieille était encore aussi gros qu'avant qu'il se fût mis à manger, et cependant il commençait à se sentir l'estomac bien garni. Cela l'étonna fort ; mais il se dit que peut-être il avait beaucoup moins mangé qu'il ne l'imaginait, et jusqu'à la fin du jour il n'y pensa plus. En rentrant chez lui, il s'empressa de raconter à sa mère ce qui lui était arrivé le matin, et il la pressa de goûter aux confitures qu'il apportait. Celle-ci y consentit, et, comme sa maladie était plutôt causée par les privations qu'elle était obligée de s'imposer que par toute autre chose, elle trouva les confitures délicieuses, et elle en mangea beaucoup, puis une fois rassassiée, elle regarda le pot de confitures et le morceau de pain, et elle fut saisie d'étonnement en reconnaissant qu'ils étaient abolument dans le même état que lorsque son fils les lui avait apportés.

— Que veut dire ceci, mon cher Eugène ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais, maman..... Mais je pense que le bon Dieu a eu pitié de nous.

— Tu as raison, mon cher enfant ; remercions-le d'avoir opéré ce prodige en notre faveur. »

Ils prièrent, puis s'étant couchés, ils ne firent qu'un somme jusqu'au lendemain matin. Madame Lombard qui se sentait mieux portante, venait de se lever, lorsqu'on frappa à la porte ; c'était le propriétaire, homme avare et grossier qui venait lui demander de l'argent.

« J'espère pouvoir vous en donner bientôt, lui dit la pauvre veuve, car, grâce à Dieu, je me porte mieux.

— Oh ! répondit-il en faisant la grosse voix, les gens de votre sorte ne sont jamais pressés de payer..... Mais, de par tous les diables ! il fait une chaleur d'enfer, j'ai monté cinq étages, et vous ne m'offririez pas le moindre rafraîchissement.

— Que voulez-vous, nous n'avons rien.

— Je vois pourtant sur cette table des confitures qu'on dirait faites pour la bouche d'un prince.

— Vraiment, elles sont bien à votre service, dit vivement madame Lombard. »

Et elle s'empressa d'avancer une chaise près de la table. Le propriétaire prit sans façon le pain et les confitures, et comme il n'était pas moins gourmand qu'avare, et que le petit pot de confitures était toujours inépuisable, il en mangea tant, qu'il se donna une indigestion, laquelle pendant six semaines le retint dans son lit.

Cependant madame Lombard se trouvant toujours mieux, s'était mise à l'ouvrage.

« Mon Dieu, dit-elle vers le soir, cette dentelle se fait si lentement, et j'ai si difficilement travaillé depuis quelque temps, que je dois n'en avoir que bien peu. »

En parlant ainsi, elle ouvrit le tiroir de son métier, et elle commença à mesurer la dentelle qui se trouvait faite... Une aune, deux aunes !...

« Ah ! mon Dieu, dit-elle, c'est déjà une fois plus que je n'en espérais ! »

Mais elle n'était pas au bout, et elle compta ainsi jusqu'à quarante aunes !...

e

« Mon cher Eugène, s'écria-t-elle, regarde-moi, parle-moi... Est-il bien vrai que je ne rêve pas ?

— Maman, dit Eugène, j'ai, comme vous, compté quarante aunes.

— Mais c'est presque une fortune cela ! Je l'irai vendre demain, et tous nos maux seront finis. »

Ce fut encore une soirée de bonheur pour la mère et son jeune enfant, car ils espéraient, et c'est une si douce chose que l'espérance ! Le lendemain, madame Lombard se mit en devoir de parcourir les divers magasins où elle avait l'habitude de vendre sa dentelle ; mais cette femme respectable était si pauvrement vêtue, elle paraissait si humble, que les premiers marchands auxquels elle s'adressa la traitèrent du haut de leur grandeur, et lui offrirent de sa dentelle six fois moins qu'elle ne valait. La pauvre femme venait d'entrer dans le sixième magasin, et, de guerre lasse, elle allait donner sa dentelle pour le prix qu'on lui en offrait, lorsqu'une vieille petite femme, d'une tournure commune, entra dans ce magasin, et s'adressant au maître de la maison :

« N'êtes-vous pas honteux, lui dit-elle, de vouloir acheter deux louis ce que vous vendrez plus de cinquante.

— Bonne femme, dit le marchand, que demandez vous? Ce n'est pas aujourd'hui notre jour d'aumône.

— Tant pis pour vous !... Mais c'est mon jour de justice à moi, et je répète que ces quarante aunes de dentelles valent cinquante louis.

— Eh bien ! pauvre folle, que ne les achetez-vous ?

— C'est aussi ce que je vais faire, maître drôle ! »

A ces mots, la petite vieille jeta en arrière la pelisse à capuchon sale, et déguenillée, qui la couvrait, du sommet de la tête jusqu'aux pieds, et elle parut vêtue d'une robe de satin toute resplendissante de pierreries ; dans ses cheveux artistement bouclés se jouaient des diamans gros comme des avelines, et un collier d'énormes perles fines tombait en triple rang sur sa poitrine. Elle prit dans son sein une bourse faite de fils d'or, et elle en tira cinquante louis qu'elle donna à madame Lombard. Pendant ce temps, le marchand semblait frappé de stupeur ; il se remit pourtant ; mais au moment où il ouvrait la bouche pour demander ce que cela voulait dire, la petite vieille rejeta sa pelisse sur ses épaules, prit la dentelle qu'elle venait de payer, et disparut. Madame Lombard sortit à son tour du magasin, et lorsqu'elle rentra dans son modeste domicile, elle était presque folle de joie. Eugène fut aussi bien joyeux lorsque sa mère lui eut raconté ce qui venait de lui arriver.

« Maman, dit-il, cette belle dame n'est-elle pas toute petite ? Tout au plus aussi grande que moi?

— En effet, j'ai fait cette remarque, répondit madame Lombard.

— Et elle est presque aussi grosse que grande?

— Elle paraissait fort grosse, il est vrai, sous sa vieille pelisse ; mais elle me parut ensuite parfaitement bien faite, avec sa robe de satin dont la garniture était si éblouissante.

— Je suis sûr maintenant que c'est la bonne petite dame aux confitures ; et cette bonne dame, ma chère maman, est certainement quelque grande fée qui nous a pris sous sa protection. »

Comme il achevait de parler, on entendit frapper à la porte du logis ; Madame Lombard alla ouvrir ; aussitôt la petite dame à la pelisse entra, et à peine Eugène l'eut-il aperçue qu'il alla se jeter dans ses bras, et il l'embrassa de tout son cœur.

« Madame, lui dit-il ensuite, je suis bien sûr que vous êtes une grande fée, mais vous êtes si bonne qu'au lieu d'avoir peur, je me sens tout rassuré près de vous.

— Et vous avez raison, mon ami ; les enfans comme vous n'ont rien à craindre de moi, car je suis la fée Tourette, protectrice des veuves et des orphelins. »

Madame Lombard était si émue qu'elle ne pouvait parler ; mais elle se jeta aux pieds de la fée, et elle embrassa ses genoux. La fée Tourette la releva avec bonté.

« Soyez sans crainte, madame, lui dit elle, vos vertus vous ont acquis ma protection, et vous ne pourriez être malheureuse désormais qu'en renonçant aux bonnes qualités dont vous avez fait preuve jusqu'ici, ce que je crois impossible. »

Pendant que la mère répondait à ce compliment, Eugène alla prendre l'unique fauteuil qui se trouvât dans la maison, et il l'apporta à la bonne fée ; mais elle refusa de s'asseoir, et sortant, comme la première fois, un petit sac de toile blanche de dessous son tablier, elle en tira plusieurs petits pots qu'elle déposa sur la cheminée, puis elle partit. Eugène s'empressa d'examiner ces petits pots qui étaient étiquetés ; sur l'un il lut, *marmelade d'abricots* ; sur un second, *gelée de pommes* ; sur un troisième, *confitures de cerises* ; sur un quatrième, *marmelade de prunes*...

— Oh ! ma chère maman, dit-il, notre fortune est faite ; nous pouvons avoir une boutique de confiseur.

— Tu es fou, Eugène ; comment garnir une boutique avec cinq petits pots ?

— Rien de plus facile ; il ne s'agit que d'acheter une grande quantité de pots vides et de les remplir à l'aide de ceux-ci qui sont intarissables.

— Je veux bien l'essayer, dit la mère. »

Elle acheta donc une certaine quantité de pots de diverses dimensions, et tous deux commencèrent à les emplir ; ce qui se fit sans difficulté, car, ainsi qu'Eugène l'avait deviné, les quatre petits pots que la fée Tourette avait déposés sur la cheminée avaient la même propriété que le premier, et l'on pouvait y puiser continuellement sans qu'il y parût. Madame Lombard loua donc une boutique, ce qui lui fut encore très facile, grâce aux cinquante louis qu'elle avait reçus de la fée pour prix de sa dentelle.

Bientôt il ne fut question dans tout le royaume que des divines confitures de madame Lombard ; elle en vendait chaque jour une immense quantité, et comme les petits pots étaient toujours intarrissables, elle ne tarda pas à se trouver dans une grande aisance. Hélas ! le cœur humain est ainsi fait, avec la richesse, l'ambition, le désir d'amasser, se glissèrent dans son cœur. Quant à Eugène, il avait pris en grandissant l'air important d'un homme qui possède et qui ne craint pas les retours de fortune, et lorsque sa mère lui rappelait les bienfaits dont la fée Tourette les avait comblés, il répondait d'un air distrait ou suffisant :

« Mon Dieu ! c'est chose toute simple, cela lui coûtait si peu ! J'en aurais certainement fait autant à sa place.

Cela sentait fort l'ingratitude, et madame Lombard en était désolée ; mais Eugène n'était plus un enfant, et il écoutait peu les représentations que sa bonne mère tentait de lui faire.

Cependant la renommée de la maison Lombard allait croissant ; on en parlait même à la cour, et la fille du roi étant en convalescence d'une longue et dangereuse maladie, témoigna le désir de manger un peu de ces confitures que l'on disait si bonnes ; un officier de bouche du palais fut aussitôt envoyé chez le célèbre confiseur. Eugène, apprenant la haute qualité de la personne qui l'envoyait, demanda et obtint la faveur de présenter lui-même les confitures à la princesse, ce qui lui fut accordé. Il choisit donc parmi les plus jolis pots de porcelaine qui garnissaient son magasin ; il en emplit une superbe corbeille de velours rose à fond de satin blanc, puis il monta en voiture et ordonna au cocher de le conduire avec toute la rapidité possible au palais du roi. Le cocher lança ses chevaux au galop ; mais, à moitié chemin, la voiture s'arrêta au milieu d'une rue étroite.

« Cocher ! cocher ! que fais-tu donc, maraud ! s'écria Eugène en mettant la tête à la portière ; ne t'ai-je pas ordonné de me conduire en toute hâte au palais du roi, où je suis attendu ! »

Et il dit cela le plus haut possible, en se rengorgeant, afin

d'être entendu par les passans, et de se faire passer pour un grand seigneur.

« Monsieur, répondit le cocher, la rue est si étroite que, si je n'eusse arrêté mes chevaux, la voiture eût certainement écrasé une pauvre femme qui était tombée, et que l'on emporte maintenant à l'hôpital.

— Peste soit de ces gens! reprit Eugène, qui semblent n'avoir d'autre métier que d'encombrer le pavé du roi! »

Presque aussitôt, la voiture recommença à rouler rapidement; Eugène arriva au palais, et fut admis tout de suite à présenter ses confitures à la princesse qui les attendait avec impatience, et qui voulut y goûter sur le champ. Une dame d'honneur s'empressa donc de décoiffer l'un des jolis pots de porcelaine.

Jugez de la surprise de toutes les personnes présentes, lorsqu'on trouva ce pot rempli de vieilles confitures moisies, et jetant une odeur infecte! Eugène effrayé, hors de lui, ouvre successivement chaque pot..... Oh! douleur! tous sont semblables au premier, et l'odeur de putréfaction qu'ils exhalent est telle, que chacun s'éloigne avec horreur! Eugène se crut perdu, et profitant de la stupéfaction générale, il s'enfuit. De retour chez lui, il s'empressa de visiter les pots rangés dans son magasin..... Hélas! son malheur était complet; tous avaient subi le même sort, et ces confitures si renommées n'étaient plus qu'une boue fétide!

Cependant le roi ayant appris ce qui était arrivé à sa fille chérie, au sujet des confitures, entra dans une grande colère; il y avait à peine un quart-d'heure qu'Eugène était de retour chez lui, lorsque des officiers de justice arrivèrent escortés par des soldats, et déclarèrent à madame Lombard et à son fils qu'ils avaient ordre de les conduire en prison : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

« Hélas! mon cher fils, disait madame Lombard, je vois bien que la bonne fée Tourette nous a abandonnés, et j'ai grand'peur que nous ayons mérité cet abandon.

— Non pas vous, ma chère maman, dit Eugène en pleurant, non pas vous qui êtes si bonne; mais moi, qui ne suis qu'un ingrat : la fortune m'avait ébloui; mon cœur s'endurcissait... Oui, je le reconnais, j'ai mérité d'être puni, et je ne me plaindrais pas, si l'on vous avait épargnée!

— Bonne fée Tourette! s'écria la mère, vous l'entendez : son cœur n'est pas corrompu, car il se repent!..... Protectrice de la veuve et de l'orphelin, nous abandonnerez-vous dans une pareille situation? »

A peine madame Lombard avait-elle achevé cette invocation, que la petite vieille parut sans que l'on pût voir par où elle était entrée, car la porte était solidement fermée et la fenêtre était garnie de solides barreaux.

« Mes enfans, leur dit-elle, vous aviez besoin de cette leçon : votre fortune est maintenant considérable, et cependant vous ne songiez qu'à l'augmenter; il ne vous est pas une seule fois venu à l'esprit qu'il y a par le monde une foule de malheureux auxquels mes cinq petits pots peuvent être aussi utiles qu'ils vous l'ont été; vous, madame, vous étiez en bon chemin pour devenir avare : vous, jeune homme, vous étiez devenu dur et orgueilleux : il était temps que je misse ordre à cela. Votre bon naturel était sur le point de faire naufrage, je l'ai sauvé.

— Ah! madame, dit Eugène en se jetant à ses pieds, punissez-moi; mais, au nom du ciel, rendez votre précieuse amitié à ma bonne mère : c'est la seule faveur que j'implore.

— Embrassez-moi, mon enfant, dit la fée Tourette en riant; je vois bien qu'il n'y avait qu'une légère partie de l'écorce de gâtée; vous ne pouvez pas être un méchant homme, puisque vous êtes un bon fils, et il était tout naturel d'ailleurs que l'enivrement de la fortune vous fît faire quelque sottise... Déjà le roi à qui j'ai fait parler pour vous vous a pardonné; vous allez être tout à l'heure mis en liberté; adieu! »

Et la bonne fée s'en alla comme elle était venue. Quelques minutes après, on rendit la liberté à madame Lombard et à son fils : dès ce moment, ils ne cessèrent de faire le plus noble usage de la fortune qu'ils avaient acquise.

—

MORALITÉ.

Les bonnes qualités que Dieu a jetées dans le cœur de l'homme sont plus souvent encore altérées par la prospérité que par le malheur. Ayons donc pitié des pauvres, et pardonnons aux riches leurs travers, car nul de nous ne peut dire avec assurance : Si j'étais à la place de cet homme, je ferais mieux que lui.

MISS JULIA PAHAN.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par autorisation des ministres de l'Instruction publique et de la guerre, et sur la demande de M. Dupuch, évêque d'Alger, un grand et un petit séminaire seront établis en Algérie.

— Par délibération du Conseil royal, l'ouvrage intitulé : *Histoire de la Fronde*, par M. le comte St-Aulaire, pourra être déposé dans les Bibliothèques des colléges, et l'ouvrage intitulé : *Leçons et exercices sur les poids et mesures métriques*, par M. Pardou, est adopté dans les écoles primaires.

— M. Chenou, docteur ès sciences, ancien professeur de la Faculté des sciences de Bordeaux, est nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences da Rennes.

— M. Traverse est nommé préparateur des cours d'Histoire naturelle à la Faculté des sciences de Toulouse en remplacement de M. Bascans, démissionnaire.

— La Chambre des députés a adopté le budget de l'Instruction publique.

— Le Conseil municipal de Quimper vient de montrer, par le vote de nouveaux fonds, tout l'intérêt qu'il porte à son collége communal. Le traitement des régens de seconde et de troisième a été porté de 1,100 à 1,200 fr.; celui de l'aumônier de 200 à 500 fr. De plus 400 fr. ont été votés pour le cabinet de physique.

— La Cour royale de Rouen a condamné le sieur Martin à 300 fr. d'amende, et aux dépens, pour avoir enseigné publiquement et avoir formé un établissement d'instruction privée sans l'autorisation de l'Université, et sans être gradué dans aucune de ces Facultés.

— La séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques est fixée au samedi 28 mai.

— M. l'évêque de Versailles, voulant récompenser M. le curé de Meudon, dont la conduite, dans la malheureuse catastrophe des chemins de fer mérite tous les éloges, lui a conféré le titre de chanoine honoraire de la cathédrale.

— S. M. Louis-Philippe, roi des Français, a accepté sa nomination d'associé étranger à l'Académie italienne du Tibre.

M. Bouillier, ancien élève de l'Ecole normale, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, vient d'être nommé correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Le conseil municipal de Saintes, par une délibération en date du 24 avril, a voté une allocation extraordinaire de 400,000 fr. applicable aux frais de construction et d'ameublement d'un collége royal.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 30. Paraissant tous les Samedis. JUIN 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

L'ANGE DU CHATEAU.

Il était en 1787. Le chevalier d'Orfeuil, ancien colonel des dragons de la reine, après avoir fait avec distinction les guerres d'Amérique, se retira en Franche-Comté dans son château. Il y vivait heureux et tranquille, partageant avec sa vertueuse épouse, les soins qu'exigeaient la jeunesse et l'éducation de leur fille. Mademoiselle d'Orfeuil avait reçu en naissant le nom de *Félicité*, et tout semblait se réunir pour assurer le bonheur dont ce nom était le présage. Issue d'une famille noble, riche et puissante, chérie de ses parens dont elle faisait la joie, vénérée dans toutes les chaumières des environs où elle se plaisait à distribuer ses économies aux pauvres et des consolations aux malades, on l'avait surnommée *l'Ange du château*; on la regardait comme un de ces êtres, heureusement nés, pour qui la vie ne serait qu'une fête. Les parens faisaient de beaux rêves sur son avenir, lorsque la révolution de 89 éclata comme une tempête furieuse et renversa tout cet édifice de bonheur.

Le chevalier fut rappelé par Louis XVI; la reconnaissance lui prescrivait d'obtempérer à cet ordre, et malgré les larmes de son épouse, la vive tendresse qu'il portait à sa fille, âgée de neuf ans à peine, il dit adieu à sa famille, à ses amis, et prit la route de Paris.

Pendant les deux années de tribulations et de souffrances que l'infortuné monarque eut à essuyer jusqu'à sa mort, le chevalier d'Orfeuil fut constamment à ses côtés. Après la sanglante catastrophe du 21 janvier 1793, trouvant sa mission finie, il se disposait à retourner en Franche-Comté, lorsqu'un de ses amis le prévint qu'il avait été dénoncé et qu'il ne lui restait d'autres moyens de salut que la fuite et l'exil.

« Partir! quitter la France sans avoir revu ma femme et ma fille! Les abandonner au milieu des dangers qui vont sans doute fondre sur eux; ne l'espérez pas, mon cher de Vrigny, ne l'espérez pas.

— Mais votre absence ne sera que momentanée, car avec les protections que j'ai su me ménager, il me sera facile d'obtenir votre rappel, avec toutes les garanties nécessaires pour l'avenir. En attendant, voici un sauf-conduit parfaitement en règle et un costume de volontaire avec lesquels vous arriverez facilement à la frontière. Mais au nom de l'amitié qui a toujours uni nos deux familles, partez aujourd'hui, à l'instant même; demain il serait peut-être trop tard, et soyez sans crainte sur votre digne épouse, sur votre fille; vos amis veilleront sur elles. »

Le chevalier finit par se rendre aux prières et aux instances de M. de Vrigny qui l'accompagna jusqu'à la barrière. Là, ils échangèrent un dernier adieu et se séparèrent.

Jusqu'à cette époque, madame d'Orfeuil recevait chaque semaine des lettres de son mari; elle en faisait part à sa fille, et cela les consolait. Tout à coup les correspondances furent interrompues; la petite Félicité demandait chaque matin à sa mère des nouvelles de son père: « tu n'as pas reçu de lettre, maman? » lui disait elle.

Cette question jetait le trouble et l'embarras dans le cœur de la bonne mère. « Les nombreuses occupations de ton père ne lui permettent sans doute pas d'écrire aussi souvent, répondait-elle.

— Alors ce sera pour demain.

— Oui, pour demain, je l'espère. »

Et la pauvre enfant à peu près satisfaite de cette réponse, demandait un baiser à sa mère, et s'en allait arroser les fleurs de son petit parterre, dont elle se faisait une joie d'offrir les prémi

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — JUIN.

TRAVAUX ET PLAISIRS DE LA CAMPAGNE,

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA JEUNESSE.

TROISIÈME ENTRETIEN. — (*Fin*).

Les habitans de ces diverses cellules sont alimentés en raison du développement qu'ils doivent acquérir. Ainsi les larves mâles reçoivent une nourriture plus abondante et plus substantielle que celle que l'on accorde aux larves dont naîtra la classe laborieuse, et les sucs les plus sucrés, les plus précieux sont prodigués aux majestés futures. La grandeur des cellules et la différence de nourriture sont les seules causes qui produisent les trois castes qui composent la population d'une ruche.

Dès que les jeunes abeilles travailleuses sont écloses, elles sortent de la cité pour essayer leurs ailes en voltigeant et bourdonnant autour de leur demeure; de jour en jour ce bourdonnement devient plus fort et plus aigu; elles agrandissent les cercles qu'elles décrivent en folâtrant, comme pour se familiariser avec les objets extérieurs. — Quand ce jeune essaim a achevé sa croissance et qu'il ne trouve plus de place dans la cité natale, il s'en sépare pour forme une nouvelle colonie; c'est ce qu'on nomme essaimer.

On peut être certain que cette émigration ne tardera pas à s'effectuer, lorsque les abeilles réunies en une pelote suspendue au dessous de l'entrée de la ruche, s'agitent de plus en plus; alors quelques-unes d'entre-elles tracent en volant des cercles sur elles-mêmes en prenant les attitudes les plus comiques. Sur le milieu du jour paraissent à la porte de la ruche les mâles que suit bientôt la jeune souveraine. Les évolutions de la gent populaire augmentent bientôt prodigieusement, et l'essaim entier ne tarde pas à prendre son vol. On le suit dans sa fuite, et si après quelques minutes il ne cherchait point à se poser, ou s'il tendait à s'élever trop haut, on le force à se fixer en tirant un ou deux coups de fusils fortement chargés à poudre.

Les abeilles, prenant ces détonations pour le bruit du tonnerre, s'abattent immédiatement, afin de s'abriter contre l'orage et la pluie dont elles se croient menacées. Si, dans ce moment, une partie de l'essaim se sépare du vol pour se poser à terre, on est sûr de trouver la reine parmi ces dernières, qui cherchent ainsi à protéger l'unique espoir de la future colonie. On laisse donc aux abeilles le temps de se poser, et, pour se garantir des atteintes douloureuses de leurs aiguillons, on se couvre le corps d'un vêtement

ces à son père lorsqu'il serait de retour. Ensuite elle revenait jouer auprès de sa mère ; madame d'Orfeuil la regardait, suivait tous ses tours et détours avec cette admiration de mère qui prête un charme particulier, une grande importance aux moindres mouvemens d'une enfant chérie. Une jeune domestique tricotait près de là, son panier est aussitôt dévalisé, ses pelottes volent au loin et décrivent dans l'air des lignes de toutes les formes; c'étaient des cris de joie, des expansions de gaîté, et toujours la voix de madame d'Orfeuil dominait de ses éclats argentins les rires joyeux de son enfant.

Cette douce scène fut interrompue par l'arrivée de Philippe, le vieux compagnon d'armes et le fidèle serviteur du chevalier, qui venait annoncer l'exil et la proscription de son maître. Un de ses amis avait payé de sa tête le zèle qu'il avait mis à défendre les droits du chevalier. A cette nouvelle, madame d'Orfeuil fut subitement frappée d'une émotion si grande que ses forces défaillirent; elle tomba sans mouvement et sans vie dans les bras de sa fille. Celle-ci jette un cri déchirant ; les gens du château accourent, se pressent autour de leur excellente maîtresse, et lui prodiguent à l'envi tous les secours possibles pour la rappeler à la vie. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans son appartement, sa fille était devant son lit, à genoux, pleurant, priant le ciel et la vierge Marie sa patronne de lui conserver sa mère.

«Mon enfant ! ton père !.. »lui dit-elle en la pressant avec force contre son sein ; les sanglots ne lui permirent pas d'en dire davantage. Le médecin que l'on avait fait venir trouva madame d'Orfeuil fort mal ; jamais émotion n'avait été plus intempestive, mais il ne voulut rien préjuger. Il fit quelques prescriptions, et ajouta en s'adressant à mademoiselle d'Orfeuil et aux domestiques empressés autour du lit où reposait la malade : « Les plus grands soins, des distractions, de la tranquillité pourront sauver madame d'Orfeuil ; mais la moindre secousse la tuerait.

— Oh ! merci, monsieur, répondirent cent voix ; maintenant nous sommes sûrs de sauver notre bienfaitrice. »

La petite Félicité trouvait assez de force dans sa jeune âme pour ne jamais paraître au chevet de sa mère que le sourire sur les lèvres, pour résister au chagrin que lui causaient l'absence de son père et la présence de sa mère souffrante, aux fatigues des veilles; et lorsque involontairement ses paupières se fermaient, la pauvre enfant ne quittait jamais sa mère sans l'avoir vu balbutier une bénédiction que son cœur savait deviner, et qui rendait son sommeil paisible.

Un jour madame d'Orfeuil se trouvant beaucoup mieux, dit qu'elle se sentait assez de force pour aller, appuyée sur sa fille, se promener au jardin. La jeune Félicité accourt joyeuse vers sa mère, lorsque, au moment où elle pénètre dans l'antichambre, un bruit étrange vient frapper ses oreilles. Elle s'arrête et écoute ; c'étaient des cris confus qui semblaient venir de la cour du château. Elle se rapproche et écoute encore ; le bruit redouble ; un homme entre précipitamment ; ses habits sont déchirés, sa figure en désordre.

« Oh ! c'est vous, M. Antoine Girard, dites-moi, d'où vient cette rumeur, ce tumulte? Bon Dieu, comme vous êtes pâle ! du sang sur votre gilet; vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien, mademoiselle, un coup de pique qui m'a effleuré la poitrine... Au nom du ciel, sauvez-vous ; il n'est que temps !

— De quel nouveau malheur sommes-nous donc menacés ?

— Une troupe ameutée d'hommes du peuple, venus des faubourgs de Besançon, et armés de fusils, de fourches, de piques, et de bâtons, a envahi le château. Les habitans du village, réunis pour votre défense, n'ont pu résister à l'attaque de ces hommes exaspérés, qui menacent de tout mettre à feu et à sang. Les portes sont brisées, les corridors, les escaliers sont remplis d'assaillans; écoutez ! écoutez ! on entend déjà le bruit des armes ; fuyez ! fuyons !

— Et ma mère ! plutôt mourir que de l'abandonner !

— Mon fils doit venir par l'issue secrète qui conduit au jardin ; nous transporterons madame votre mère chez moi, où vous serez, je l'espère, toutes deux en sûreté. Venez, au nom du ciel, car le moindre retard peut vous perdre. On frappe à cette porte, c'est mon Joseph, je vais lui ouvrir. »

Antoine Girard tire le verrou ; un homme se présente, un papier d'une main, un sabre de l'autre.

« Ce n'est pas moi que tu attendais, je le sais, dit-il avec une affreuse raillerie ; j'ai devancé ton fils qui est maintenant notre prisonnier. » Puis s'adressant à mademoiselle d'Orfeuil, immobile et comme frappée de stupeur : « Citoyenne, la nation a vendu ce château ; j'en suis désormais le propriétaire, et je vous donne sept jours pour en sortir. Quant à toi, citoyen Antoine, tu vas me suivre à la municipalité, où tu auras à te justifier de ton attachement à la famille du ci-devant chevalier d'Orfeuil. »

Ensuite il se retira, après avoir placé des gardes à toutes les issues avec l'ordre de ne laisser entrer personne sans un permis en règle.

Aussitôt que Félicité fut seule, elle entra dans la chambre où reposait sa mère, et s'assit auprès de son lit, attendant son réveil pour prévenir ses moindres désirs. Madame d'Orfeuil sem-

---

doublé de grosse laine, et la figure d'un masque de tissu métallique. Mais, avant de saisir les fugitives, on les asperge légèrement d'eau, afin qu'elles ne tentent pas de reprendre de sitôt leur essort ; puis, avec un petit balai, on les fait tomber dans une ruche que l'on place à l'ombre dans le voisinage du lieu où elles se sont abattues pour donner aux absentes le temps de gagner la retraite commune. Quand, après un quart d'heure, on s'aperçoit que le peuple ailé est parfaitement tranquille, on transporte la ruche qui le renferme dans le rucher, pour la placer de suite à l'endroit qu'elle devra définitivement occuper.

On a bientôt acquis la certitude de la présence de la reine, car dans ce cas les abeilles se livrent avec ardeur au travail, sortent et ressortent constamment de leur demeure, autour de laquelle elles voltigent pour en prendre parfaite connaissance. Mais si le jeune essaim se voit privé de sa souveraine, sur laquelle repose uniquement l'avenir de la famille, il ne tarde pas à abandonner sa nouvelle demeure.

Je m'arrête ici, mes jeunes lecteurs, car le cadre que je me suis prescrit ne me permet pas de m'étendre davantage, d'autant plus que je crois vous en avoir dit assez pour vous donner une idée exacte des mœurs de ce peuple d'insectes dont l'intelligence est bien supérieure à celle même des êtres qui, comme l'abeille, forment des communautés, sans même en excepter la célèbre république des castors.

Je vais maintenant vous retracer quelques faits qui ont lieu dans des pays lointains, mais qui ont trait à la matière qui nous occupe.

En Egypte, les éleveurs de miel ont une méthode fort ingénieuse d'augmenter le produit de leur industrie. Ainsi, dès que la saison des pluies a forcé les abeilles à suspendre leurs courses et à se renfermer dans leurs ruches, ils placent ces dernières sur des bateaux et, remontant le Nil; ils abandonnent le Delta pour gagner la haute Egypte, qui, à cette époque de l'année, présente une richesse de végétation admirable.

Ils trouvent donc là une ample moisson pour leurs abeilles, auxquelles ils s'empressent de donner la liberté. Lorsque le soleil commence à flétrir les plantes de la contrée qu'ils occupent, ils profitent de la nuit pour redescendre le fleuve jusqu'à ce qu'ils arrivent de nouveau dans le voisinage de quelques fraîches vallées. Ils poursuivent ainsi leur voyage de station en station, et regagnent le lieu d'où ils sont partis, à l'époque où la végétation reprend son plein essor dans le Delta.

Pendant les six semaines qu'ils ont mis à redescendre le Nil, les abeilles ont fait une riche récolte de miel, tandis que pendant tout

blait sommeiller, et quand elle ouvrit les yeux : « Mon enfant, dit-elle d'une voix affaiblie, j'ai tout entendu, et ce dernier coup va mettre un terme à mes maux, je me sens mourir.

— Ma mère ! ma bonne mère !

— Viens plus près de moi, sur mon cœur, et tâche de ne point hâter par ta douleur le peu d'instans que je dois passer encore avec toi. J'ai bien souffert depuis le départ de ton père; tu as été témoin de mes peines, mais tu n'en as vu que la moindre partie. Veuille le ciel que j'eusse souffert pour deux, et que tu puisses me dire, quand nous nous reverrons : « J'ai été heureuse ici-bas. » Sois toujours bonne et sage, et le ciel te protégera, te rendra ton père, le seul appui qui va te rester sur la terre, car ma dernière heure a sonné.

— Oh ! non, non, vous ne mourrez pas...

— Tes pleurs et tes prières ne pourraient me rappeler à la vie; dans le ciel je ne t'oublierai pas. Adieu, mon enfant, sois bénie de la main de ta mère... Adieu !

— O mon Dieu ! s'écria la pauvre Félicité avec des sanglots et pressant dans ses mains un crucifix, que ferai-je au monde sans ma mère ? Rendez-la-moi ou faites-moi mourir avec elle. »

Quand elle eut achevé sa prière, elle perdit connaissance, glissa le long du lit et tomba rudement à terre,

Dès qu'Antoine fut rendu à la liberté par le chef de la municipalité, il accourut au château de ses bienfaiteurs et ne trouva que deux corps dont l'un n'était plus qu'un cadavre et l'autre respirait à peine. Grâce aux soins touchans et multipliés que lui prodigua le bon Girard, Félicité revint promptement à la vie.

Mademoiselle d'Orfeuil suivit Antoine chez lui, où il l'établit dans une petite chambre bien proprette : elle habita plusieurs mois avec ces bonnes gens.

Un jour, on lui annonça l'arrivée de madame de Vrigny, attachée à la famille d'Orfeuil par les liens d'une ancienne parenté et d'une étroite amitié. Madame de Vrigny ayant appris le malheur qui venait de frapper mademoiselle d'Orfeuil, voulait lui servir de seconde mère; puis elle avait une nouvelle à lui apprendre.

Lorsque celle-ci lui apprit qu'elle venait la chercher pour l'emmener à Paris, où elle pourrait voir son père : « Mon père, s'écria Félicité, je pourrai le revoir ! Oh ! dites-moi, que ce n'est point une illusion !

— Non, mon enfant; votre père est à Paris.

— Oh ! partons, partons bien vite ! Bon Girard, excellens amis, ajouta-t-elle en embrassant toute la famille, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. »

La voiture se mit en mouvement, et deux jours après madame de Vrigny installait mademoiselle d'Orfeuil dans son hôtel du faubourg Poissonnière.

II.

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis l'arrivée de Félicité à Paris, et cependant elle n'avait pas encore vu son père. En vain répétait-elle chaque jour à sa bienfaitrice sa touchante question : « Est-ce aujourd'hui que je le verrai ? » Madame de Vrigny trouvait toujours quelque nouveau prétexte pour retarder cette entrevue.

C'est que pendant leur court voyage, bien des événemens s'étaient succédés. Rentré en effet en France, mais en cachette, le chevalier d'Orfeuil n'avait pas tardé à être reconnu pour émigré, on l'avait arrêté, et ses amis, M. de Vrigny lui-même, étaient compromis. Comment faire de tels aveux à une pauvre enfant qui vivait d'amour et d'espoir !

Or, un jour que notre héroïne et madame de de Vrigny avaient eu une de ces conversations où le père de Félicité jouait le seul rôle, et que la dernière, ne pouvant plus résister à son émotion, s'était levée brusquement en engageant la jeune fille à chercher le calme et la patience dans la lecture de Fénelon, l'entrée triste et silencieuse de Philippe, valet de chambre du chevalier, fit tressaillir la jeune dame qui, le retenant à l'écart, fit à demi-voix : « Eh bien ?

— Puis je parler, madame ?

— Oui, mais bas; votre jeune maîtresse ne vous a pas vu entrer : Eh bien ?

— Ils l'ont condamné... condamné à mort !

— A mort ! pauvre orpheline !

— J'assistais à l'audience et j'ai suivi tous les débats; mon pauvre maître ne s'est défendu que par ces mots : « Je jure devant Dieu que je suis innocent. En Amérique j'ai servi ma patrie pendant dix années, jusqu'à l'âge de quarante ans j'ai combattu; j'ai versé mon sang pour mon pays, et si ma mort doit lui être utile, je lui fais volontiers ce dernier sacrifice; mais je laisse une fille... » Le président l'interrompit brusquement en s'écriant : La cause est entendue... — Après la sentence, je m'étais placé dans le corridor par où il devait passer; aussitôt qu'il a paru, au risque de me faire arrêter, je m'avance au milieu des gardes, il me reconnaît et me jette ces paroles : Un baiser de ma fille et je mourrai content !

— Elle ignore même qu'il soit arrêté.

— Il faudra pourtant...

— Ah ! c'est toi, mon bon Philippe, s'écria mademoiselle

---

ce temps elles auraient consommé une partie de celui qu'elles avaient précédemment confectionné, si leurs propriétaires n'avaient point su utiliser cette mauvaise saison.

Je terminerai enfin mon article en vous décrivant la chasse au miel qui se fait dans les plaines immenses ou savanes de l'intérieur de l'Amérique du Nord. Les personnes qui se livrent à cette occupation prennent, au moyen de petits filets, un certain nombre d'abeilles qu'elles rencontrent butinant sur la lisière des bois.

Ces abeilles sont enfermées dans une boîte dont le couvercle présente un jour garni de verre pour donner libre accès à la lumière. Au fond de cette boîte est fixé un morceau de rayon dont le miel est légèrement mis à découvert afin d'exciter l'appétit des prisonnières, et, dès que les chasseurs présument que les abeilles se sont suffisamment repues, ils donnent la liberté à quelques unes de leurs captives. — Ils observent attentivement de l'œil la direction qu'elles ont prise, s'avancent alors jusqu'à l'endroit où ils les ont perdues de vue, en laissent échapper quelques autres, dont ils observent également le vol, et avancent de nouveau pour continuer ainsi jusqu'à ce que les abeilles, au lieu de suivre la même direction que les précédentes, en prennent une opposée, ce qui indique aux chasseurs qu'ils ont dépassé le lieu où se trouve la ruche. Enfin, lorsqu'ils pensent être arrivés dans le voisinage de l'objet de leurs recherches ils chauffent une brique sur laquelle ils placent un morceau de rayon de miel, dont l'odeur ne tarde pas à arriver aux organes délicats de ce peuple ailé.

L'avidité extrême que les abeilles ont pour le miel cause ainsi leur perte; car, attirées par ce parfum auquel elles ne peuvent résister, elles viennent en foule prendre leur part du banquet et trahissent de la sorte le lieu où elles avaient caché leur trésor.

Les chasseurs se mettent alors en devoir d'abattre l'arbre dans le tronc duquel ils recueillent souvent de quarante à soixante-dix kilogrammes d'un miel délicieux.

WOHLFART, ancien cultivateur.

On rappelle aux candidats des Ecoles Spéciales que les régistres d'inscriptions au concours de 1842, seront définitivement clos pour les écoles Polytechniques et Saint-Cyr, le 26 juin prochain, à quatre heures de relevée : on sait qu'une circulaire du ministre engage les familles à faire recevoir bachelisr ès-lettres les candidats

d'Orfeuil qui venait de suspendre sa lecture, tu n'es donc pas avec mon père? où est-il?

— Mademoiselle, il est... Il désire bien vous voir, allez...

— Où faut-il aller? je suis prête.

— C'est que, voyez-vous, il y a des circonstances... et puis des hommes qui sont bien méchans... »

Un crieur se fit entendre dans la rue : « Voilà ce qui vient de » paraître, c'est l'arrêt du tribunal révolutionnaire qui condam- » me à la peine de mort le ci-devant comte d'Ergemont. »

Philippe et madame de Vrigny s'approchent de Félicité et s'efforcent de détourner son attention.

« Laissez-moi écouter, je vous en prie.

« Le ci-devant marquis d'Aubray,.. le ci-devant chevalier d'Or- » feuil. »

« Mon père ! mon père ! oh ! mon Dieu, voilà donc ce secret que vous vouliez me cacher. — Mon père va mourir et je ne suis pas là pour le consoler, pour le défendre; oh! par pitié, laissez-moi aller à lui ! »

Madame de Vrigny cherche envain à la retenir ; elle s'élance dans la rue et vole à la conciergerie. L'entrée lui en est impitoyablement refusée.

« Au nom du ciel ! crie-t-elle au guichetier, les mains jointes et d'une voix suppliante, laissez moi passer.

— Qui es-tu? où veux tu aller? lui demanda-t-on avec dureté.

— Je suis la citoyenne d'Orfeuil, je veux voir mon père.

— Impossible, personne n'entre sans un permis du ministre. »

La pauvre enfant se retire, court à la commune, puis chez le ministre, et à force de supplications et de larmes, elle obtient la permission de pénétrer dans la prison de son père et de rester auprès de lui six heures par jour. Pendant toute une semaine elle entoura le malheureux prisonnier de soins et de prévenances. Elle lui apportait à manger, lui procurait des vêtemens pour le garantir du froid excessif qu'il faisait alors, s'occupait sans cesse de le distraire, lui tenant lieu, par son dévouement, ses prévenances, sa tendresse filiale, des biens, de la liberté qu'il avait perdus. Il semblait même avoir oublié le sort funeste qui lui était réservé; mais les agens du Tribunal révolutionnaire ne l'avaient point oublié. Le jour fixé pour l'exécution, mademoiselle d'Orfeuil se présente et demande son entrée; les gardes la repoussent; elle montre son permis.

« Nous avons reçu des ordres formels, lui dit le chef de brigade, ainsi donc retire-toi. »

La jeune fille insiste, les soldats l'éloignent, croisent la baïonnette et menacent de l'en frapper si elle s'obstine encore.

« Frappez donc, barbares, frappez-moi, si vous l'osez; je mourrai plutôt que de quitter mon père. »

Le chevalier, revêtu du brillant costume qu'il portait autrefois quand il était libre et heureux, traversait le guichet de la prison, entouré de gardes; il entend la voix de sa fille, se détourne, elle le reconnaît, se précipite à travers les baïonnettes et vient tomber dans ses bras.

« Mon père ! mon père !

— Qu'on les sépare, s'écrie l'accusateur public.

— Juges cruels, opprobre à qui osera m'arracher de ses bras ! nous séparer ! Seule contre tous, je saurai défendre mon père, et vous n'arriverez à lui qu'après m'avoir percé le cœur.

— Chère enfant ! dit le chevalier en couvrant sa fille de baisers et de larmes, mes rares instans de bonheur sur cette terre, c'est à toi que je les dois, je t'en remercie et te bénis... pour la dernière fois.

— Oh ! non, mon père, mon désespoir touchera leur cœur. Ils n'oseront outrager la nature. »

Les gardes firent un nouveau mouvement pour entraîner le condamné.

« Grâce ! grâce pour lui, citoyens ! Je suis sa fille ; eh bien ! s'il vous faut une victime, faites-moi mourir à sa place; mais épargnez mon père ! grâce ! »

Et elle se mettait aux genoux des gardes et des Marseillais, arrosait de ses pleurs leurs mains calleuses. Ils se regardaient les uns les autres, comme frappés involontairement de respect à la vue de tant d'énergie et d'une semblable douleur. Mais le tribunal avait prononcé la sentence; un homme seul, tout puissant alors, véritable dictateur de la France, pouvait la modifier; Mademoiselle d'Orfeuil ne se laissa point rebuter par les obstacles sans nombre qu'il fallait surmonter pour arriver à cet homme. Sa sœur, femme vertueuse et sensée, de mœurs douces et sociables, ne partageant point l'égarement de son frère, promet à Félicité de l'introduire auprès des principaux chefs de la république et d'appuyer sa demande de tous ses vœux. C'est tout ce qu'elle pouvait. Elle ouvre en effet la porte, mademoiselle d'Orfeuil entre et se jette aux genoux du dictateur.

— Grâce ! citoyen, lui crie-t-elle, grâce pour mon père ! »

Le républicain, surpris de cette brusque apparition, surtout après les ordres impératifs qu'il avait donnés de ne laisser entrer personne, lance un regard sévère à sa sœur, qui était restée à l'écart, puis s'adressant à la jeune fille :

« Citoyenne, j'ignore ce que vous voulez dire, retirez-vous, je n'ai pas le temps de vous écouter.

— Ah ! citoyen, je viens vous supplier pour mon père ! »

Un des révolutionnaires qui se trouvait assis à côté du chef de la république, examine la suppliante et lui dit d'un ton sec : « Qui êtes-vous ?

— Je suis la fille du chevalier d'Orfeuil, et mon père va mourir.

— Ah ! oui, un émigré, un proscrit que les lois ont atteint.

— Le tribunal a prononcé, reprend le premier, je ne puis rien vous accorder; il faut que l'arrêt s'exécute.

— Hélas, les juges l'ont condamné, je le sais bien, répond la pauvre jeune fille avec ingénuité; ce n'est point justice que je vous demande, c'est grâce ! Que je l'obtienne, ou... je me tuerai !...

Elle prononça ces dernières paroles avec une énergie qui fit une vive impression sur les trois révolutionnaires. Par un mouvement spontané, et comme s'ils s'étaient trouvés sous l'influence d'une force magique, ils avaient quitté leurs siéges. Mademoiselle d'Orfeuil était debout devant eux, et sa jolie figure avait alors quelque chose de sublime. Tallien s'approche, et lui prenant les deux mains qu'il presse dans les siennes :

« Eh bien ! oui, mon enfant, nous faisons grâce à votre père; grâce à cause de vous. »

Mademoiselle d'Orfeuil fut sur le point de s'évanouir, dans l'excès de sa joie. Dès qu'elle reprit tous ses sens, elle courut à la Conciergerie, et s'élança au cou de son père sans pouvoir articuler un seul mot; le bonheur qu'elle ressentait, ses sanglots lui ôtaient la parole, elle ne pouvait que pousser des cris étouffés.

Un huissier, précédé du guichetier entra; il était porteur de la grâce du prisonnier et lui déclara, au nom du Comité de salut public, qu'il était libre.

« O le modèle des enfans ! s'écria le chevalier en pressant sa fille sur son cœur, noble et digne créature !... Dieu seul peut te récompenser comme tu le mérites. »

Quand ils quittèrent le cachot, la cour se trouva remplie de soldats, de Marseillais qui ouvrirent leurs rangs avec déférence, se découvrirent respectueusement et les laissèrent passer. La vertu, l'innocence furent cette fois victorieuses, et le soir le chevalier d'Orfeuil racontait à madame de Vrigny ce que son magnanime enfant avait fait pour l'arracher à la mort et le rendre à la liberté.

Six mois après il était rentré dans une partie de ses biens; Félicité était redevenue l'*Ange du château*.

COMTESSE DE LUCY.

UN TOURNOI AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La capitale du Piémont, Turin, vient d'être le théâtre des fêtes les plus brillantes : concerts, spectacles, réjouissances publiques, sérénades, illuminations, bals, se sont succédés comme par enchantement.

C'était à qui de la cour, de la bourgeoisie et du peuple célébrerait à l'envi l'heureux mariage de l'héritier du trône de Sardaigne. Mais de tous ces plaisirs élégans, un tournoi de jeunes gentilshommes, tels qu'ils avaient lieu au moyen-âge, a emporté la palme.

Au milieu de la place Saint-Charles, au centre de laquelle s'élève la statue équestre d'Emmanuel-Philibert, par Marochetti, on avait construit un vaste amphithéâtre recouvert de riches draperies. Les quatre premiers rangs étaient occupés par les dames. La loge royale, en velours cramoisi brodé d'or, formait un pavillon élégant orné d'écussons, de trophées d'armes et de drapeaux. En face de cette loge était placée la musique militaire de plusieurs régimens de la garnison, qui jouait des fanfares durant le tournoi. L'amphithéâtre étant à ciel découvert, tous les palais et les maisons environnans étaient garnis de spectateurs, les toits étaient couverts de monde. A deux heures, le bruit des fanfares annonça l'arrivée de la famille royale. Aussitôt après, les jeunes et brillans chevaliers entrèrent dans la lice, ayant à leur tête le duc de Gênes, second fils du roi, qui portait une armure superbe et montait un cheval arabe du plus haut prix. Le jeune prince, comme chef du tournoi, était accompagné des quatre chefs des quadrilles avec leurs porte-drapeaux, et de trois écuyers aux armes royales. Les chevaliers, choisis parmi les officiers de l'armée, étaient divisés en quatre quadrilles, comptant vingt-quatre chevaliers des ordres militaires de Saint Lazare et de Saint Constantin, portant le costume de l'ordre; le second quadrille, se composait des chevaliers savoyards, portant le costume italien du quatorzième siècle. Un troisième quadrille renfermait les chevaliers français du même siècle; enfin le quatrième était formé en partie de chevaliers de Malte et de chevaliers de l'Etoile, tous revêtus du costume de l'ordre. Après que le chef du tournoi eut reçu les ordres du roi, commencèrent les exercices du carrousel et de haute équitation, où brilla surtout le quadrille conduit par le duc de Gênes. La joûte, ou tournoi proprement dit, fut close par les évolutions de cent chevaliers, exécutées avec une adresse et une précision admirables. Les jeunes chevaliers, leur chef en tête, défilèrent ensuite devant la famille royale, aux applaudissemens bruyans de la foule. La cour ne rentra au château qu'à l'approche du crépuscule.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET,

LA FEMME D'UN GÉNIE.

Il y a près d'une vingtaine d'années, on rencontrait souvent sur le boulevart, surtout le dimanche, un pauvre enfant de la Savoie qui, suivant la coutume, faisait avec dame marmotte un parfait ménage. Le jeune couple récoltait parfois de brillantes recettes, car si dame marmotte ne réussissait pas toujours à captiver l'attention du public, son associé inspirait souvent quelque intérêt en montrant un peu de gentillesse et d'espièglerie. Cependant il y avait aussi de mauvais jours, entre autres ceux où la pluie venait retirer aux rues de Paris leur contingent habituel de flâneurs, ceux où les nouvelles politiques en préoccupant les esprits ne livraient le pavé qu'à des piétons hâtifs et distraits. Ces jours là Alexis et sa compagne ne faisaient qu'un maigre repas, et souvent sous le ciel étoilé ils dormaient côte à côte.

Par une froide nuit de décembre, qui succédait à une de ces journées pluvieuses et néfastes, Alexis, après avoir partagé avec sa marmotte un frugal souper, vint chercher un abri sous les grands arbres qui bordent le boulevart des Capucines. Depuis longtemps déjà il était blotti au pied de l'un d'eux, et la rigueur du froid l'avait toujours empêché de s'endormir, lorsque tout à coup une femme couverte d'une toilette riche et éblouissante apparut devant lui. Alexis crut rêver; il se frotta les yeux pour s'assurer qu'il n'était point la dupe d'un songe, il s'assura qu'il était bien réellement éveillé et qu'il ne rêvait pas. Jamais le pauvre enfant des montagnes n'avait vu une dame aussi majestueuse et aussi brillamment parée que celle-ci; un individu revêtu d'habits tout galonnés d'or et d'argent, portant à la main une torche flamboyante se tenait debout à quelques pas d'elle. Un pareil spectacle frappa vivement l'imagination d'Alexis; il crut avoir devant les yeux une de ces fées toutes puissantes dont l'imagination de nos mères charmait les loisirs de notre enfance.

Mais avant qu'il eût eu le temps de revenir de sa surprise, la dame murmurait quelques paroles d'une voix aussi douce qu'une céleste harmonie.

«Pauvre enfant, disait-elle, seul, abandonné, sans abri contre le froid, il doit bien souffrir !»

Alexis éprouvait au son de cette voix un respect mêlé de terreur qui arrêtait la parole sur ses lèvres. La dame le considéra encore un instant avec un regard plein d'une douce pitié; puis elle lui jeta une bourse contenant quelques pièces d'or. La bourse semblait elle-même avoir une grande valeur, car le tissu en était formé de perles d'or et d'argent.

Les sensations qui se pressaient en notre petit Savoyard le rendirent muet : il ne put proférer une seul mot, et il serait peut-être encore resté longtemps à la même place si, avant de s'éloigner, la dame n'eût dit à celui qui se tenait derrière elle :

« Accompagnez cet enfant quelque part où il puisse trouver un gîte, car si on le rencontrait seul, à cette heure indue dans les rues, on pourrait l'arrêter, et ce qu'on trouverait sur lui le ferait passer pour un voleur. »

Elle disparut; l'individu éteignit sa torche et fit signe à Alexis de le suivre. L'enfant obéit, et ce n'est qu'en tremblant qu'il se hasarda à demander à son guide s'il ne pouvait pas connaître le nom de sa bienfatrice.

« Tout ceci doit être mystérieux, lui fut-il répondu, mais vous sentirez sans doute de nouvelles marques de sa protection, car elle est toute puissante : c'est la femme d'un grand génie. »

Alexis passa la nuit entière en proie à l'ivresse de posséder cet or qu'il regardait comme un trésor incalculable sans se douter que la bourse elle-même offrait une valeur encore bien supérieure. Quant à comprendre d'où lui tombait cette aubaine, c'est ce à quoi il ne pouvait arriver; car ce qui lui avait été dit à ce sujet n'avait jeté qu'une médiocre lumière en son esprit : « Elle est toute puissante, c'est la femme d'un génie. » Avec le plus grand effort d'esprit possible, Alexis ne pouvait en tirer que cette conclusion : la femme d'un génie doit être une fée; il n'y a donc point à s'étonner qu'elle soit puissante. Je suis bien sûr d'être protégé maintenant, et de m'en retourner en Savoie avec des trésors.

Cette supposition s'accrédita tout à fait dans l'esprit de notre jeune héros, et, effectivement, tout concourait à cela. Depuis cette bizarre apparition il y eut comme un charme jeté sur sa vie, car il vit tout succéder à ses désirs. Le lendemain le temps fut superbe, jamais dame marmotte n'avait reçu autant d'hommages, jamais la vielle d'Alexis n'avait trouvé autant d'auditeurs, et des auditeurs aussi généreux. Enfin pour comble de bonheur, le soir,

avant de rentrer, comme il jouait encore quelques airs devant le perron du cafe Tortoni, un monsieur decore, qui l'écoutait depuis un instant, lui fit signe d'approcher.

« Venez me voir demain matin, dit-il, et il lui glissa sa carte dans la main ; Alexis y lut : Kreutzer, violon de la chapelle du roi. »

Le lendemain, il était exact à ce rendez-vous. Il faillit mourir de joie en entendant le grand artiste lui offrir de le prendre pour élève, et de lui donner des leçons gratuites. C'était un bonheur incroyable; évidemment il fallait qu'il y eût une fée là dessous.

Alexis avait accepté avec enthousiasme l'offre généreuse de Kreutzer, mais une fois rentré chez lui il fit une triste réflexion : c'est qu'il ne pourrait guère allier ses nouveaux travaux avec l'industrie qui, jusqu'à ce jour, l'avait fait vivre. Le trésor de la fée s'épuiserait un jour, et alors comment serait-il possible de continuer à travailler, voilà ce qu'il se demandait. Cette idée le poursuivit pendant plusieurs jours; il commença ses études, mais il était de plus en plus tourmenté par une inquiétude croissante parcequ'il voyait arriver la fin de son argent.

Comme il était sous le poids de cette impression pénible, un matin il vit entrer dans sa chambre le mystérieux personnage qui l'avait accompagné pour la première fois dans le logement qu'il occupait.

Cet individu déposa sur une table un sac d'argent, puis il dit à Alexis :

« Votre protectrice, qui désire que vous profitiez du bonheur qui vous arrive, veut vous en fournir les moyens. Voici une première somme ; dans trois mois, vous recevrez le même secours.»

Cela dit, il disparut sans vouloir recevoir aucun remerciement ni répondre à aucune question. Alexis ne put s'empêcher de raconter à Kreutzer ses deux singulières aventures, et le célèbre violon qui, comme tous les artistes, avait l'imagination entraînée vers l'extraordinaire, n'hésita pas à tout croire, jusqu'à l'intervention d'une fée dans l'existence de son élève. Sous un aussi bon maître que le sien, le petit Savoyard fit des progrès assez rapides pour être bientôt reçu au Conservatoire ; là il se fortifia dans son art, grâce aux loisirs que la protection de la fée lui ménageait.

Enfin ses joies ne connurent de terme que lorsque la mort vint frapper l'illustre Kreutzer, et laisser vide au sein de l'orchestre de l'Opéra, une place où d'autres se sont assis, mais ne l'ont pas remplacé. En sortant du Conservatoire, ce fut Alexis qui le premier obtint, grâce aux souvenirs de son ancien maître, de lui succéder parmi les instrumentistes de cet orchestre.

A cette époque, il reçut un nouvel avertissement de la fée, c'était un petit billet ainsi conçu :

«Vous êtes arrivé maintenant, vous ne trouverez pas mauvais que je reporte sur d'autres fils du malheur une sollicitude dont vous n'avez plus besoin. »

Depuis il n'en entendit plus parler.

Cependant la prospérité de l'enfant de la Savoie s'était accrue avec le talent et l'âge. Depuis longtemps homme fait, artiste estimé, dans l'aisance, sinon riche, il savait faire un digne usage de cet or qu'une puissance mystérieuse l'avait mis à même d'acquérir largement : les faibles, les malheureux, ses compatriotes jetés pauvres et chétifs, comme il le fut jadis, dans la grande ville, trouvaient en lui bienveillance et appui : de protégé il était devenu protecteur. Un seul désir lui restait, bien infructueux, bien tenace, celui de découvrir la main mortelle ou surhumaine d'où lui venait tout son bonheur.

Dernièrement Alexis en était encore à ne pouvoir comprendre ni cette singulière apparition, ni la mystérieuse protection qui en était résultée, lorsqu'une circonstance particulière vint tout lui révéler. Il avait formé le vœu, depuis son aventure, d'aller, lorsque chaque année en ramènerait l'anniversaire, dans une des églises de Paris porter une offrande aux malheureux. Le jour de son pieux devoir à remplir étant arrivé, il résolut d'aller à Saint-Thomas d'Aquin où il y avait une sorte de solennité. En conséquence, il se munit de sa précieuse bourse où il renferma tout l'argent dont il pouvait raisonnablement disposer, avec l'intention de le donner au moment de la quête.

Il se rendit à l'église, au moment où la cérémonie allait finir. Une dame parcourait les rangs de cette brillante assemblée en tendant à chacun une coupe de vermeil. Arrivée devant Alexis, il ne sait si c'est une illusion de ses yeux, mais il lui semble que bien que vingt ans se soient écoulé, depuis leur première entrevue, il croit reconnaître sa généreuse protectrice. Pour s'en assurer, il saisit avec empressement sa bourse et la jette dans la soucoupe. A cette vue, la dame elle-même a tressailli; elle lève involontairement les yeux sur Alexis.

Plus de doute, il l'a reconnue ! Il reprend avec respect la bourse, et après l'avoir vidée, il la serre précieusement sur son cœur.

A peine la mystérieuse quêteuse s'est-elle éloignée, qu'Alexis se retournant avec précipitation vers son voisin, lui dit d'un ton suppliant :

« De grâce, monsieur, savez-vous le nom de cette dame ?

— Oh ! répond le voisin, c'est la femme d'un grand génie !

— Malédiction, s'écrie Alexis, furieux de n'en pas apprendre davantage que la première fois, ce n'est pas cela que je vous demande, mais son nom, par pitié, son nom !

— Eh ! bien, monsieur, n'avez-vous donc pas lu dans les journaux que la quête serait faite aujourd'hui par la Vicomtesse de Chateaubriand ! »

A ces paroles, un voile tomba de dessus les yeux de notre héros. Il comprit alors qu'il n'y avait pas que les fées de bienfaisantes, que tous les génies n'étaient pas des fantômes, et tous les immortels des dieux !

P. MILLAUD.

HAUTE LITTÉRATURE.

—

L'ABENAKIS.

Pendant le dernières guerres du Canada, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout-à-coup il abaisse son arc et court se jeter entre l'officier et ceux qui allaient le massacrer ; on se retire avec respect devant le vieillard.

Alors prenant l'Anglais par la main, il le rassura par ses caresses et le conduisit à sa cabane où il le traita avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour soutenir les

fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts, enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme, en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit à ma cabane? Tes mains étaient celles d'un enfant ; elles ne servaient ni à te nourrir ni à te défendre ; ton ame était dans le néant, tu ne savais rien; tu me dois tout. Seras-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenakis.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage, en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude il regarda le jeune Anglais et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père ? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh ! qu'il est malheureux ! s'écria le sauvage. — Et après un moment de silence, il ajouta : — Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté. Je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé ! »

Il prononça ces mots avec force, tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissemens qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais :

« Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ; as-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien ! moi, je n'en ai plus, dit le sauvage versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. — Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, j'ai du plaisir à voir cet arbre. — Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation ; et il ajouta tout de suite. — Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps. »

SAINT-LAMBERT

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XVI.

UTILITÉ DE LA VAPEUR DANS LES ARTS. — IGNORANCE DE L'ANTIQUITÉ A CET ÉGARD. — DENIS PAPIN. — POMPES A FEU. — MACHINES DANS LES MANUFACTURES. — BATEAUX A VAPEUR. — CHEMINS DE FER.

Nous avons vu tout récemment un exemple terrible des effets meurtriers que sont capables de produire les machines à vapeur appliquées au transport des voyageurs, lorsque quelque accident vient malheureusement interrompre brusquement leurs fonctions et déranger le mécanisme et le mouvement habituel de ces machines ingénieuses, si utiles lorsqu'elles fonctionnent bien, mais si désastreuses dans le cas contraire. Vous savez le malheur qui est arrivé le 8 mai dernier sur le chemin de fer de Versailles à Paris, lorsque, entre cinq et six heures du soir, après la fête qui avait eu lieu dans les beaux jardins de Versailles, un convoi de six cents personnes était en route pour retourner à Paris, traîné par deux locomotives, (c'est à dire par deux machines à vapeur posées sur de petits charriots que ces machines poussent en avant, avec tous les autres charriots ou wagons qui y sont attachés.) L'axe de la première locomotive s'étant brisé, la seconde locomotive, à son tour, a été renversée sur ses débris, et les premiers wagons lancés dans les fournaises étalées sur le sol, enveloppèrent de flammes ces voitures et les brûlèrent avec la plupart des malheureux voyageurs qui eurent à peine le temps de savoir la cause du désastre qui entraînait leur perte.

Cet accident, quelque déplorable qu'il soit par le nombre de ses victimes, et par la consternation qu'il a répandue dans toute la France ne doit pourtant pas empêcher la société humaine de profiter des avantages immenses que présente l'application de la vapeur aux arts mécaniques. Assurément la prudence doit toujours guider les hommes dans toutes leurs entreprises, et chaque accident qui arrive, pour ainsi dire sous leurs mains, doit être pour eux une leçon afin qu'ils cherchent à prévenir par de sages précautions le renouvellement du même malheur, autant du moins que cela dépend de leur puissance. Mais vouloir renoncer pour cela à une invention utile, et ne plus se servir de la vapeur comme force motrice, c'est à dire comme force mettant en mouvement des machines de toute espèce, serait aller trop loin dans la prudence; ce serait se priver d'un secours inappréciable, que le génie des peuples modernes a été assez heureux de découvrir, après des millions d'années pendant lesquelles on ne s'en est pas douté le moins du monde.

Ce n'est guère que depuis un siècle que l'homme fait jouer à la vapeur un rôle puissant dans les arts, rôle qui est tel qu'aucun autre agent, qu'aucune autre substance ou matière n'en joue de semblable. On a toujours fait du feu; on a toujours vu des vapeurs s'échapper de l'eau bouillante ; on a pu toujours remarquer que cette vapeur si elle ne trouvait pas d'issue, en restant enfermée dans le vase où elle était produite, acquérait une force telle qu'elle brisait ce vase et s'échappait avec violence. On avait donc pu savoir que la vapeur emprisonnée était capable de soulever des poids et de pousser devant elle ce qui s'opposait à son passage ; et pourtant cette observation qui pouvait donner lieu aux applications les plus utiles, demeura stérile chez tous les peuples jusqu'aux temps modernes : l'antiquité, qui d'ailleurs a fait de si grandes choses, a laissé à notre époque l'honneur de la découverte de l'utilité de la vapeur.

Ce furent d'abord quelques savans isolés qui, dans divers pays, méditèrent sur le parti que l'on pouvait tirer de l'eau bouillante en évaporation. En France, Denis Papin est celui qui un des premiers a eu cette idée, et a fait à cet effet des expériences qui lui ont valu le titre d'inventeur, et qui lui procurent maintenant l'honneur d'un monument qu'on va lui élever à Blois, sa ville natale. Cependant le XVIIe siècle se passa sans que l'on tirât parti de cette découverte dont on ne pouvait pourtant nier l'utilité. Mais au XVIIIe siècle, lorsque toutes les sciences firent des progrès rapides, on fut aussi persuadé plus généralement de l'avantage que l'on pouvait tirer de la vapeur comme moteur principal dans les arts mécaniques. Lorsque la vapeur chaude pénètre d'en bas dans un tuyau où est enfoncé un *piston*, elle exerce un effet immédiat sur ce piston qu'elle soulève jusqu'en haut. Si ensuite vous laissez échapper la vapeur, ou si vous introduisez de l'air froid dans le tuyau, le piston n'étant plus soutenu retombe jusqu'en bas. Vous avez donc un moyen bien simple de soulever et d'abaisser tour à tour toutes sortes de mécanismes en faisant soulever par la vapeur les pistons qui y sont attachés, et en faisant retomber ensuite ceux-ci par l'introduction de l'air froid dans les cylindres ou tuyaux où ils sont enfermés. Eh bien,

ce mouvement alternatif est celui qui fait agir actuellement des mécaniques de toutes sortes dans les manufactures, dans les établissemens publics, sur l'eau et sur les chemins de fer. Ce que l'on n'obtenait autrefois qu'à force de bras et de grandes peines ou à l'aide de chevaux, ou par des mécanismes très compliqués et souvent dérangés, s'opère aujourd'hui par la vapeur et par des machines en fer qui fonctionnent avec une précision admirable.

Ce fut en Angleterre, pays qui avait fait de grands progrès dans l'industrie manufacturière, que l'on sentit d'abord tout ce que valait cette découverte et que l'on s'empressa de la mettre en pratique. On construisit des pompes mues par la vapeur pour élever l'eau et la distribuer dans les villes; d'autres machines furent construites pour les fabriques de tissage de cotons et de laines, pour les forges, pour les taillanderies, pour les travaux en acier, pour la confection des monnaies et pour une foule d'autres industries.

En France, on fut un peu plus lent à profiter du même avantage, et il fallut l'exemple de l'Angleterre pour dissiper tous les doutes. Ce furent les frères Perrier qui, après plusieurs années d'efforts et de sollicitations, construisirent, à Paris, dans le quartier de Chaillot, la première machine à vapeur, ou, comme on le disait alors, la première *pompe à feu*, pour élever l'eau de la Seine et la porter sur le coteau voisin, d'où elle se répand dans divers quartiers de Paris. Cet établissement existe depuis 1782. Sur le modèle de celui-ci, on construisit, de l'autre côté de la Seine la pompe à feu du Gros Caillou, et, plus tard, on fit encore une autre pompe à l'entrée de Paris, à l'est du Jardin-des-Plantes. C'est maintenant aussi par une machine à vapeur d'une construction beaucoup plus élégante, que les eaux de la Seine sont élevées jusqu'au haut des coteaux de Marly, d'où elles se rendent à Versailles, ville bâtie dans un terrain privé de rivière, et qui ne pourrait étaler aux yeux des Parisiens et des étrangers le magnifique spectacle des jets d'eau, sans la machine ingénieuse qui alimente les bassins du parc du château.

Jusqu'au commencement du siècle actuel on s'était contenté d'employer les machines à vapeur pour des établissemens fixes; on avait perfectionné le mécanisme, surtout en Angleterre où Watt et Boulton se distinguèrent dans la confection des machines à vapeur qui, sous leurs mains, furent considérablement améliorées. On crut probablement alors que l'industrie humaine ne pourrait aller plus loin, et que les manufactures seules étaient appelées à profiter de cette découverte importante. Mais notre siècle était destiné à voir bien d'autres merveilles. Dès les premières années, on eut l'idée de placer de petites machines à vapeur dans des bateaux munis de roues, pour les faire avancer rapidement, et bien mieux qu'on ne pouvait le faire à coups de rames. L'Américain Fulton a fait les premiers essais de ce genre et, à force de persévérance, il a réussi. Il n'y a guère plus de 30 ans que les bâteaux à vapeur ont été introduits, et maintenant il en part une centaine du port de Londres; tous les fleuves des États-Unis d'Amérique, de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne, etc., ont des services régulièrement organisés de bateaux à vapeur dans lesquels les voyageurs trouvent toutes les commodités qu'ils peuvent désirer et qu'il est possible de réunir dans l'étroit espace d'un navire. L'Océan, même est sillonné maintenant par des embarcations de ce genre qui rendent les traversées à la fois plus rapides et plus agréables.

Quand une fois on eut vu combien il était facile d'avancer rapidement sur l'eau par le moyen des machines à vapeur, d'autres hommes ingénieux conçurent la pensée d'employer le même moyen pour les voitures sur terre ferme. Ce fut encore en Angleterre que se firent et que réussirent les premiers essais de cette espèce. On aplanit des terrains, on y posa des barres de fer appelées rails, sur lesquelles on fit rouler des roues en fer de chariots portant des machines à vapeur, qui poussaient en avant ces mêmes roues. A ces maisons roulantes, appelées locomotives, on attacha des voitures pour les voyageurs, roulant également sur les barres de fer. L'effet fut prodigieux; on comprit sans peine qu'on venait d'acquérir le moyen de franchir avec une vitesse extraordinaire les espaces, pourvu qu'on les préparât à cet effet; et aussitôt les nations s'empressèrent de construire à l'envi des chemins de fer, car c'est ainsi qu'on appela ces routes nouvelles, et à se mettre en communication les unes avec les autres.

Il n'y a pas quinze ans que ce nouveau procédé est en usage, et vous voyez déjà partout exécuter ou projeter des chemins de fer. L'invention n'est pas assez ancienne pour que l'on n'ait pas encore beaucoup à apprendre. Ces leçons coûtent quelquefois cher, nous venons d'en avoir un triste exemple; mais peu à peu on apprendra sans doute à éviter ou du moins à diminuer les malheurs et à se précautionner contre les accidens. Ne maudissons pas l'invention, elle est trop belle et trop utile pour être abandonnée, mais tâchons de la rendre moins périlleuse.

DEPPING.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Par mesure administrative, il vient d'être décidé que tous les abonnemens partaient du 1er janvier 1842. — Ceux qui étaient antérieurs ou postérieurs à cette époque, sont avancés ou reculés jusqu'à elle : cette mesure avantage donc tous nos abonnés indistinctement, puisque l'Administration a décidé, en outre, qu'il serait fait à chaque souscripteur et gratuitement, remise de tous les numéros manquant à sa collection.— Grâce à cette combinaison, tous nos jeunes lecteurs auront reçu la même quantité de livraisons et, partant, le volume complet de notre première année.

L'envoi des numéros complémentaires sera fait à l'époque du renouvellement général en même temps que la couverture et la vignette promises.

N. B. Si à cette époque quelques numéros se trouvaient maculés ou égarés, sur simple réclamation, l'Administration les remplacerait sans rétribution aucune.

1er ANNÉE. — N. 31. Paraissant tous les Samedis. JUIN 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

LE TABLEAU DE L'EXPOSITION.

I.

LE TABLEAU.

GRANDE était la foule qui encombrait les avenues du Louvre et se pressait devant la porte d'entrée encore fermée de ce Palais, le 1er mai 1837 ; c'était le jour de l'ouverture de l'exposition, et dans cette foule presque en entier composée de jeunes gens, on lisait l'expression des sentimens divers qui les animaient ; les uns insoucians et légers fredonnaient tranquillement en regardant à leur montre l'aiguille qui s'avançait vers dix heures, heure d'ouverture ; les autres, et c'était le plus grand nombre, le front inquiet, soucieux, et les yeux fixés sur les murs épais de ce magnifique monument, semblaient vouloir percer de leurs regards brûlans la dure enveloppe de pierre qui leur cachait l'endroit où leurs tableaux devaient être exposés.

Au milieu de cette foule, avide, impatiente, turbulente, inquiète, on remarquait sans peine deux femmes, presque les seules mêlées à cette tourbe de jeunes gens. Timides et craintives, elles se pressaient l'une contre l'autre, s'encourageant du regard, et toutes les deux pleines d'effroi. L'une était jeune, très jeune ; son petit chapeau de paille noire encadrait un visage pâle et souffrant, dont tous les traits d'une grande pureté de ligne étaient contractés par un sentiment pénible ; des larmes roulaient dans ses grands yeux bleus, mais aussitôt séchés que mouillés ; la petite main nue et maigre qui les essuyait convulsivement allait tout de suite après se cacher sous un long châle de soie noire terni ; le reste du costume de cette enfant était analogue : sa robe de soie était aussi usée et ternie ; et cependant au milieu de cette misère apparente il y avait une si touchante distinction répandue sur cette jeune fille, quelque chose de si honnête dans son maintien, de si pur et de si digne, que malgré elle la foule la respectait, et semblait craindre de froisser ou de briser cette frêle, jolie et triste enfant.

La personne qui l'accompagnait portait le costume d'une servante ; elle était vieille, et bien que ses regards enveloppassent d'un air de protection sa jeune maîtresse, bien que souvent, et à voix basse, elle lui dit :

« Avancez, n'ayez donc pas peur, mademoiselle ! »

On voyait qu'elle n'osait pas avancer, elle non plus, et qu'elle était aussi craintive que celle qu'elle encourageait.

Enfin dix heures sonnèrent à l'horloge placée dans la cour du Louvre, et au dernier coup la porte du Musée s'ouvrit : ce fut alors comme une avalanche qui se précipita par cette ouverture.

La jeune fille et la vieille bonne, suivant l'impulsion donnée par ceux qui les entouraient, furent pour ainsi dire portées jusque dans le vestibule, où elles s'arrêtèrent un instant, soit pour respirer, soit pour arranger le désordre d'une toilette froissée, soit aussi pour ne pas s'exposer de nouveau au milieu de la cohorte des plus jeunes hommes qui se heurtaient sur l'escalier.

« Allons, du courage ! le plus fort est fait, dit la vieille bonne à sa jeune maîtresse, il s'agit maintenant de chercher l'*image*.

— Un moment, dit la jeune fille émue et posant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battemens, — un moment, Julienne. — Je ne me sens pas la force de supporter ni la peine d'un refus, ni la joie d'une acceptation.

— Que vous êtes enfant, mademoiselle Suzanne, — je vous assure que votre image est très jolie, bien plus jolie, je vous répète, que ce vieux portrait de famille dont votre mère ne veut

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JUIN.

CENT MERVEILLES DANS UN VERRE D'EAU.

Que de choses sublimes dans les sciences ! L'astronomie et le mouvement régulier des astres, l'histoire naturelle et ses trois règnes, la mécanique et ses mille machines, l'agriculture et ses immenses produits...et tant d'autres encore que nous ne nommons pas.

Déja quelques-uns de nos savans collaborateurs vous initient peu à peu dans la connaissance de ces diverses sciences. M. Depping, dans ses *Causeries*, M. Wohlfart, dans ses *Entretiens*, un habile professeur de l'école des Arts et Métiers dans ses excellens articles sur toutes les industries usuelles. Permettez qu'aujourd'hui nous fassions à notre tour une petite excursion, moins scientifique qu'amusante, dans le domaine de la physique et de la chimie ; non que nous ayons l'ambition de nous élever avec vous jusqu'à leurs hautes régions : il s'agit de ce qu'il y a de plus commun, de plus simple au monde, *un verre d'eau*. Eh bien ! dans ce verre d'eau, nous prétendons vous faire voir cent et cent merveilles.

Pendant une de ces soirées d'hiver, si longues et si ennuyeuses pour les désœuvrés, si agréables et si courtes pour les gens qui aiment le travail et l'étude, M. de Vaudrimont racontait à ses enfans quelques-unes des curieuses expériences auxquelles il avait assisté dans le laboratoire d'un savant chimiste de ses amis.

« Ah ! mon papa, dit Jules, quel dommage que vous n'ayez pas un laboratoire comme ce monsieur ! Je serais si content de voir toutes ces belles choses !

— On peut, sans laboratoire, faire de très jolies expériences de physique et de chimie, répondit M. de Vaudrimont ; quelques-unes des plus simples sont aussi des plus curieuses ; ainsi, tu ne soupçonnes certainement pas toutes les merveilles que l'on peut opérer avec un verre d'eau.

— Oh ! s'écria Henriette, qui, tout en coiffant sa poupée, ne perdait pas un mot de ce qui se disait, je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de bien merveilleux dans un verre d'eau.

— Et tu as tort de croire cela, ma chère amie, répliqua M. Vaudrimont. Comme la soirée est peu avancée, je vais, mes enfans, opérer devant vous quelques-uns de ces prodiges. »

M. de Vaudrimont se fit apporter un verre d'eau, dans lequel il jeta un petit morceau de phosphure de chaux ; quelques instans après, on vit s'élever à la surface de l'eau de petits globes qui, à peine sortis, faisaient explosion et produisaient une fumée blanche.

« Vous voyez, mes enfans, dit M. de Vaudrimont, que l'on a tort

se défère, ni pour or ni pour argent; mais qu'est-ce que c'est donc que ce te marchande vend au pied de l'escalier?

— Elle vend le livret où les pauvres reçus sont inscrits, dit Suzanne; s'il si je pouvais l'acheter.

— Pourquoi? demanda la bonne.

— Je saurais mon sort tout de suite, dit Suzanne, et sans être obligée de parcourir avec l'angoisse de l'espérance et de l'inquiétude ces immenses galeries du Musée.

— Combien donc coûte ce livret, demanda la Julienne.

— Un franc, et nous ne l'avons pas, répondit la pauvre Julienne, dit Suzanne en baissant la voix, mais pas cependant assez pour ne pas être entendue d'un homme d'un certain âge qui, sans suivre ces deux personnes, s'était tout, comme elles, arrêté par la foule au bas du grand escalier, à deux pas de la marchande de *livrets*.

Après avoir jeté un regard sur la jeune fille qui venait de parler, le monsieur s'avança vers la marchande, acheta le livret, et revenant vers Suzanne et sa bonne, il le leur offrit, en disant très simplement et comme s'il n'accomplissait qu'un *devoir* de politesse!

« Tenez, mademoiselle... »

Cette action sembla réveiller chez la jeune fille un sentiment de fierté, engourdie jusqu'alors par l'appréhension de son sort. Elle devint rouge comme le feu, et se reculant avec un petit mouvement de biche effrayée, elle dit sèchement, et pourtant avec ce ton de dame et cette aménité qui marque la femme bien née:

« Merci, monsieur.

— Pas tant de façon, prenez donc, mademoiselle, dit le monsieur avec brusquerie et impatience, — n'avez vous pas peur de me ruiner?

— Monsieur, dit Suzanne, doucement mais avec fermeté, si j'avais voulu un livret, je l'aurais acheté. »

Le monsieur regarda d'une si singulière façon la jeune fille qui lui répondait avant si bien l'air de lui dire: «Vous mentez», que la pauvre enfant en rougit encore davantage en baissant les yeux, et se reprocha presque d'avoir si mal répondu à la démarche de cet inconnu; mais cependant, dans sa naïve délicatesse, elle pensait ne devoir pas accepter la moindre des choses, même une politesse d'une personne qu'elle ne connaissait pas, et se glissant dans la foule, elle ne tarda pas à perdre le monsieur au livret.

Quant à celui-ci, — dont la démarche, l'encolure, et le visage brulé par le soleil, témoignaient un marin, et un marin distingué, à en juger par le ruban rouge noué en rosette à la boutonnière de son habit, — une sorte de mécontentement passa sur ses traits. Sa figure, plus grande que belle, devint soucieuse; il poussa avec humeur le livret dans sa poche, et, tout en pestant contre cette jeune inconnue qui n'avait pas su accepter franchement une chose offerte si franchement, et que dans son dépit il nomma tout haut et à plusieurs reprises: Petite sotte! il ne put néanmoins se défendre de chercher encore des yeux dans la foule, et de suivre ce petit chapeau de paille noire, si simple, dont chaque mouvement était une grâce, dont chaque oscillation avait un charme inexprimable.

Une ou deux fois il la perdit de vue, et il croyait même la seconde fois l'avoir perdue tout à fait, lorsqu'un petit cri attira son attention vers une partie de la galerie de bois, dans un endroit que la foule n'avait pas encore envahie; là, il revit son inconnue debout, haletante, les mains jointes, le visage radieux; elle disait: «Merci, mon Dieu, merci!» en regardant un tableau d'une assez petite dimension.

— Oui, mademoiselle, c'est bien là votre image *peinturlée*, disait la vieille femme avec admiration. Quand je vous disais que ces messieurs du *Jurisse*, comme vous les appelez, ne refuseraient pas votre tableau; il n'est pas plus mal que les autres; au contraire; il est peut-être plus petit; mais non, il y en a d'aussi petits... Véritablement, je ne vous comprends pas... Pourquoi craigniez vous?»

Le silence que la jeune fille opposait à toute la loquacité de la vieille bonne, ce changement si subit que le bonheur avait opéré sur ses traits flétris et inertes un moment avant, tout continua l'intrigue du marin; malgré lui, et comme obéissant à une impulsion dont il ne se rendait pas compte, dont il n'était pas le maître, il s'avança une seconde fois vers cette étrange enfant, et, s'enhardissant de cette réflexion: « Je n'aurais pas, depuis vingt »ans, parcouru toutes les mers pour me trouver timide devant »une petite fille », il alla droit à elle.

A ce moment Suzanne prenait le bras de sa bonne et lui disait:

« Allons vite, Julienne, porter un peu de bonheur au cœur de ma pauvre mère. » Mais elle s'arrêta court devant le marin qui, le chapeau à la main, lui barrait le passage.

«Pardon, mademoiselle, lui dit-il d'un air si poli, si respectueux que Suzanne ne put s'empêcher d'écouter la fin de la phrase. Pardon si j'ose vous adresser la parole une seconde fois; mais... vous êtes, je crois, l'auteur de ce tableau?

---

de prétendre communément que le feu et l'eau sont deux ennemis irréconciliables, car rien n'est si facile que de tirer du feu de l'eau, ou de l'eau du feu. Maintenant, ce sont des flammes qui vont sortir de ce verre d'eau.

L'opérateur, pendant qu'il parlait, avait fait dissoudre un peu de phosphore dans une cuillerée d'esprit de vin; il trempa un morceau de sucre dans cette dissolution, puis il jeta ce sucre dans le verre d'eau, et il souffla les bougies. Aussitôt, l'eau parut s'enflammer, et M. de Vaudrimont soufflant sur cette eau, projeta successivement une vive lumière dans toutes les parties du salon. Les enfans, presqu'effrayés de ce phénomène, se serraient l'un contre l'autre, et leur étonnement ne s'exprimait que par de courtes exclamations. Leur père fit rallumer les bougies, puis il se fit apporter un plateau en zinc et un gobelet d'argent. Ayant rempli le gobelet d'eau pure, il le posa sur le plateau, et il invita les deux enfans à goûter cette eau sans toucher au gobelet autrement qu'avec les lèvres; Jules et Henriette en burent quelques gorgées et n'y trouvèrent aucun goût.

« Maintenant, dit M. de Vaudrimont, mouillez vos mains, appliquez les toutes mouillées sur le plateau de zinc et buvez en même temps.

Cela fut d'abord exécuté par Jules, qui, dès qu'il eut touché l'eau du bout des lèvres, s'écria qu'elle était horriblement âcre et il la rejeta. Henriette en essaya à son tour, et déclara que cette eau lui brûlait la gorge. Puis tous deux essuyèrent leurs mains et burent de nouveau sans toucher au zinc et l'eau leur parut très bonne.

« Cela vient, mes enfans, dit le père, de ce que le zinc et l'argent qui s'oxident (se rouillent) lentement, quand ils sont isolés, s'oxident au contraire avec une grande rapidité dès qu'ils sont en contact, et ce contact existe dès que vous touchez le zinc avec vos mains mouillées, en même temps que vos lèvres se mouillent avec l'eau contenue dans l'argent.

Je vais maintenant avec ce verre d'eau remplacer la bougie qui nous éclaire. »

Il mit aussitôt l'eau dans une petite fiole à médecine; il y ajouta un peu de limaille de fer, et quelques gouttes d'acide sulfurique, puis il boucha avec un bouchon de liège, traversé par un petit tube de verre effilé. Quelques minutes après, il approcha la bougie de ce tube et il en sortit une jolie flamme bleue assez forte et assez vive pour que l'on pût éteindre les flambeaux placés sur la table de l'opérateur. Les deux enfans ne pouvaient se lasser d'admirer ce prodige; faire une si belle lumière avec un verre d'eau!

« Eh bien! mes enfans, dit M. de Vaudrimont, c'est là une des mille merveilles que vous avez tous les jours sous les yeux sans vous en douter: l'eau est un composé de deux gaz, l'hydrogène et l'oxi-

— Oui, monsieur, dit Suzanne, si heureuse qu'elle en était indulgente pour la question un peu indiscrète de l'étranger.

— Alors, il n'y aurait peut-être pas de malséance à vous demander, mademoiselle, si votre tableau est à vendre.

— Il est vendu, monsieur, dit Suzanne, en faisant une révérence comme pour rompre l'entretien. »

Ce dont le marin ne tint compte, car toujours son chapeau à la main et le corps incliné vers la jeune peintre, il ajouta, et cela sans regarder le tableau :

« C'est dommage, le sujet me plaît, et j'en aurais bien donné mille écus.

— Mille écus ! s'écria la vieille bonne pendant que sa jeune maîtresse, étourdie de cette offre, en restait saisie. Mille écus ! Oh ! mademoiselle, délisez-vous avec votre vilain laideron de principal locataire, et donnez le tableau à ce brave et honnête homme qui en offre mille écus; mille écus comptant, peut-être...

— Mille écus comptant, dit le marin. »

Suzanne, ayant eu le temps de réprimer l'émotion causée par une telle offre, répondit négligemment en essayant toujours de passer outre :

« Monsieur plaisante, sans doute, car il n'a seulement pas regardé ce sujet qui lui plaît tant.

— Eh bien, oui, c'est vrai, je n'ai pas regardé le sujet, dit le marin reprenant son naturel franc et brusque, — et mon pourtant, mille sabords! je ne plaisante pas, je ne suis pas plaisant, de ma nature, je n'ai pas plaisanté deux fois dans ma vie. — Mademoiselle, vous êtes fine, et moi, franc; vous êtes femme, et moi, marin; vous me devineriez, je ne suis donc pas allé par quatre chemins. — Votre petite voix douce m'a ému, dans le vestibule, en bas, lorsque vous avez dit à votre gouvernante que vous n'aviez pas vingt sous pour acheter le livret; j'ai pensé que vous seriez bien aise de l'avoir, je l'ai acheté, je vous l'ai offert, et vous l'avez refusé. Je vous ai regardée alors; avant je ne savais pas si vous étiez jolie ou laide, et vrai, si vous aviez accepté mon livret, je ne l'aurais jamais su..... Du reste, et dussé-je vous fâcher ou humilier votre amour-propre, ce n'est pas parce que vous m'avez semblé jolie que je vous ai suivie, c'est parce que vous m'avez paru honnête et pauvre; c'est que, tout en parlant contre vous et vous appelant petite sotte, je ne vous en trouvais pas moins digne et fière, et cela me faisait plaisir... pour vous... car pour moi, ça m'est bien égal, vous ne m'êtes rien... Alors, je vous ai suivie, et lorsque je vous ai retrouvée, heureuse et belle cette fois, devant votre tableau, je me suis dit : cette pauvre enfant est trop jeune et trop bien élevée pour n'avoir pas de mère, et toutes les deux peut-être souffrent délaissées dans quelque triste [illegible] la fille [illegible] qu'il n'en soit pas ainsi. Je suis [illegible], mille fois de plus que d'un [illegible] dans ma poche, c'est [illegible] verre [illegible] de marin dans la mer; ça ne paraît pas [illegible] j'ai cédé... je l'avoue... j'ai voulu soulager une infortune que j'ai jugée grande, et d'autant plus grande qu'elle est sans doute cachée, [illegible] la profession de foi. Je ne vous demande pas votre nom, mademoiselle, ni qui vous êtes, ni où vous demeurez; voulez-vous, oui ou non, me vendre votre tableau mille écus? si oui, dans une heure ici, j'irai vous chercher cette somme que je n'ai pas sur moi.

— Monsieur, dit Suzanne attendrie, à votre aveu si noble et si franc, je n'ai qu'une réponse à faire : — le tableau est vendu et payé. »

Disant ces mots, Suzanne salua, et l'étranger n'ayant plus rien à objecter la laissa passer et la suivit des yeux seulement jusqu'à ce qu'il l'eut perdue de vue au détour de la galerie. Un moment après, s'approchant d'une croisée, il la revit traverser la place du Louvre et se diriger du côté de la rue basse et étroite qui conduit au Palais-Royal; elle marchait tristement à côté de sa bonne, ni l'une ni l'autre ne parlait; l'une paraissait rêveuse, l'autre de mauvaise humeur; on devinait qu'une petite altercation avait dû avoir lieu avant de quitter le Musée. Notre bon marin reprit le cours de sa promenade ordinaire.

II.

L'ATELIER MANSARDE.

Telles l'étranger avait remarqué la bonne et sa maîtresse, telles elles arrivèrent rue Cadet, n. 17, où elles demeuraient; silencieuses et à pas pressés, elles montèrent ainsi l'escalier rude et étroit de cette maison, atteignirent l'étage le plus élevé, et arrivées dans un long corridor assez clair, où une double rangée de portes désignait autant de chambres de domestiques, Suzanne alla frapper à une entrée que rien n'aurait distinguée des autres, si ce n'était un paillasson vert et usé posé sur le palier.

« Entrez, dit une voix faible de l'intérieur. »

La clé était à la serrure, Suzanne la tourna, entra et s'avança lentement vers un lit dans lequel une femme était couchée tout habillée : « Vous vous êtes levée, maman, vous avez voulu vous habiller, et les forces vous ont manqué, dit Suzanne accourant inquiète au lit de sa mère.

— Eh bien? demanda la mère, sans répondre autrement au reproche de sa fille.

— Reçu, dit Suzanne d'un ton si triste que sa mère s'écria :

---

gène; pour que l'hydrogène se dégage, il suffit de jeter dans l'eau des morceaux de zinc ou de fer et un peu d'acide sulfurique ainsi que je l'ai fait; la lumière qui vous surprend si fort n'est donc autre chose que celle qui éclaire aujourd'hui les boutiques et les rues de Paris. Voici maintenant une autre preuve de la pesanteur de l'air.

M. de Vaudrimont remplit de nouveau un verre avec de l'eau; il posa ensuite sur l'orifice de ce verre, plein jusqu'au bord, une feuille de papier, puis il renversa le verre en appliquant la main sur le papier pour le maintenir. Dans cette position il ôta la main qui retenait le papier, et l'eau ne tomba pas.

« C'est encore ici, mes enfans, dit l'opérateur, l'effet de l'air dont le poids agit sur le papier et repousse l'eau en haut vers le fond du vase. — Les effets de la dilatation de l'eau sont aussi fort curieux. Donne-moi ton petit canon de cuivre, mon cher Jules; je vais le charger avec de l'eau, et tu verras qu'en certains cas, ce liquide peut parfaitement remplacer la poudre.

La lumière du canon fut bouchée avec un clou d'épingle que l'on fit entrer de force, puis on l'emplit d'eau aux deux tiers et on en boucha l'orifice avec un bouchon bien uni. M. de Vaudrimont plaça ensuite la culasse du canon au milieu d'un réchaud chargé de charbons ardens et il fit reculer les enfans de quelques pas de peur d'accident; bientôt l'eau entrant en ébullition commença à se délater, et la vapeur ayant enfin acquis assez de force, le bouchon qui fermait l'orifice du canon fut lancé au plafond avec un bruit semblable à celui d'un coup de pistolet.

— Voilà, mes enfans, reprit M. de Vaudrimont, les effets de la vapeur, qui est aujourd'hui la plus grande puissance connue. L'eau est incompressible, c'est-à-dire qu'il n'y a point de force qui puisse la faire diminuer de volume, mais elle peut se dilater d'une manière prodigieuse, et acquérir dix-sept cents fois son volume primitif; ainsi un verre d'eau peut produire dix-sept cents verres de vapeur! — Passons à autre chose.

M. de Vaudrimont se fit apporter quatre verres, un rempli d'eau, les trois autres vides et il rinça lui-même ces derniers avec le contenu de plusieurs fioles qu'il alla prendre dans son cabinet; il jeta ensuite quelques gouttes d'une certaine liqueur dans le verre plein d'eau laquelle eau prit aussitôt une belle couleur rouge.

— Voici, dit-il en riant, du vin qui a très bonne mine; cependant, mes enfans si vous l'aimiez mieux blanc, il serait très facile de vous satisfaire.

Il versa le liquide dans l'un des autres verres et de rouge, il devint blanc.

— Oh! mon papa, dit Henriette qui croyait embarrasser l'opérateur, vous vous êtes trop pressé : je l'aimais mieux rouge.

— Comme tu dis cela? ma fille.

— Helas! madame, c'est que nous avons du malheur, dit la vieille Julienne d'un air rechigné; il nous arrive un bonheur, certes, que mademoiselle mérite, et mademoiselle refuse... Comme je vous aurais accepté ça, moi, pris les mille écus et envoyé promener M. Pilley.

— Comment? quoi? que signifient les paroles de Julienne demanda la mère de Suzanne.

— Cela signifie, dit Julienne brusquement, que nous allions être riches, riches, ne plus rien devoir à personne, et avoir un peu d'argent devant nous; mademoiselle n'a pas voulu.

— Pouvais-je vendre un tableau déjà vendu et qui plus est payé? dit Suzanne.

— Payé d une singulière façon, dit Julienne imitant la voix nazillarde d'un vieillard qui prend du tabac. — Mademoiselle de Beaucourt, votre mère me doit six mois de loyer à 250 francs par an, cela fait 125 francs, c'est le prix que je vous donne de ce tableau, et encore, notez bien ceci, à condition qu'il sera reçu à l'exposition; s'il n'est pas reçu, je le prendrai de même, cela vaudra mieux que rien, mais je ne le prendrai que pour la moitié, pour 62 fr. 50 c.; vous m'en ferez un autre pour le reste de la somme: c'est entendu, convenu, suffit, bon soir, je suis bien votre serviteur, mesdames... Et vous appelez cela payé!....

— Payé et très bien payé, puisqu'il paie notre loyer, dit Suzanne, qui, se tournant vers sa mère, raconta l'histoire de l'étranger au livret.

— Il fallait au moins lui demander son nom et son adresse, fit observer Julienne, et lui proposer de lui faire une autre image, puisqu'il aime les images, ce monsieur-là.

— Et ce ne sont pas les images qu'il aime, répondit Suzanne, ne pouvant s'empêcher de sourire au titre d'image que Julienne donnait à tous ses tableaux; puis elle ajouta avec un soupir: c'est l'aumône qu'il voulait nous faire.

— L'aumône! s'écria Julienne, indignée, l'aumône! à une demoiselle de Beaucourt. Ah! si j'avais su que c'était l'aumône qu'il voulait nous faire, ce gros monsieur avec son visage brûlé, comme je l'aurais arrangé!.. l'aumône à une de Beaucourt, une de Beaucourt de Bordeaux encore.

— Voyons, calme-toi, Julienne, dit Suzanne en riant; je suis heureuse aujourd'hui, si heureuse qu'il faut que j'en aille remercier ma mère-grand. » Disant ces mots, Suzanne s'avança avec un enfantillage charmant vers un petit tableau, seul ornement de cette pauvre chambre, et qui représentait un petit garçon de sept ou huit ans environ jouant avec un petit chien. « Comme c'est peint, se mit-elle à dire, quelle chair, quel coloris; j'ai beau m'inspirer de ce tableau, jamais je ne ferai aussi bien.

— Moi, je trouve ce que vous faites bien mieux, mademoiselle Suzanne, dit Julienne préparant une table avec trois bols dessus; il y a plus de couleurs... A propos, dans notre absence, la laitière est-elle venue, madame?

— Oui, dit la comtesse, le lait est dans l'armoire.

— Du pain et du beurre, quel déjeûner pour la comtesse de Beaucourt! dit Julienne mettant le lait sur le feu.

— Ça vaut encore mieux que rien, comme dit M. Pilley, répondit Suzanne, les yeux toujours fixés sur le tableau. »

Dans ce moment, on heurta à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et un monsieur petit, vieux, une casquette sur la tête et des lunettes vertes sur le nez, s'avança en tapinois dans la chambre; il était suivi d'un personnage qu'au premier abord Suzanne et sa bonne reconnurent pour le marin au livret.

III.

LE MARIN.

En voyant l'étonnement se peindre sur tous les visages, le marin sembla perdre de l'assurance qu'il avait lorsqu'il posa le pied dans cette petite chambre. Sa timidité même devint si excessive qu'il s'assit sans en demander la permission à personne.

« Que faites-vous? lui dit le monsieur à lunettes vertes; c'est madame la comtesse de Beaucourt.

— Pardon... pardon... madame, dit-il sans se lever... Je sais ce qu'on doit aux dames... mais six étages... voyez-vous, c'est dur... »

Puis, comme oubliant ce qu'il venait de dire, il se leva subitement.

« Monsieur Pilley, dit Suzanne au monsieur aux lunettes vertes, mon tableau est reçu...

— Je le sais par monsieur, et je vous apporte la quittance de votre loyer, dit M. Pilley; — puis voici monsieur, qui, ne pouvant acheter le tableau du Musée, en désire une copie.

— Que je paierai trois mille francs; comme je voulais payer l'original.

— Ah! monsieur, reprit madame de Beaucourt avec un sentiment d'orgueil maternel bien prononcé, vous trouvez donc à ma fille un bien grand talent?

— Moi, je crains que monsieur ne se trompe et n'aie pris un autre tableau pour celui de mademoiselle, fit observer l'homme

---

Il versa l'eau dans un autre verre, et elle reprit aussitôt sa couleur vermeille.

— Mais reprit il, il faut plaire à tout le monde, et s'il était quelqu'un qui l'aimât mieux noir, je n'aurais que cela à faire pour lui donner satisfaction.

Du troisième verre le liquide passa dans le quatrième où il devint, en un clin d'œil noir comme de l'encre, à la grande surprise et à la grande joie des enfans, qui riaient et applaudissaient.

— Ne suis-je pas un grand sorcier? dit M. de Vaudrimont.

— Mon cher papa, s'écria Jules, cela est vraiment merveilleux!

— Eh bien! mon ami, tu pourras désormais opérer toi-même ces merveilles: J'ai versé dans l'eau un peu d'infusion de bois d'Inde, et elle est devenue rouge; cette liqueur rouge je l'ai versée dans un verre rincé avec de fort vinaigre et la couleur a disparu; le troisième verre étant rincé avec une solution de potasse, le rouge est revenu, et le quatrième étant rincé avec une solution d'alun a changé le rouge en noir.... En voilà assez pour aujourd'hui, mes bons amis, non que ce soient là toutes les merveilles qui soient dans un verre d'eau, il y en a mille autres que je pourrai vous faire voir un autre jour, à condition que vous n'aurez pas oublié ces premières expériences. Et maintenant, ma chère Henriette, n'avais-je pas raison? Tout est prodige autour de nous, mes chers enfans, et les grandeurs de la nature et de l'art témoignent incessamment de la gloire et de la puissance de Dieu.

SIR PAUL ROBERT.

Un squelette gallo-romain vient d'être trouvé sur la montagne de Saint Jean, à Beauvais. Le sarcophage qui le renfermait était en deux parties. Le squelette qui paraît celui d'un jeune homme a été trouvé dans un état complet de conservation; quelques fragmens n'avaient pas même été atteints dans leur plus grande dessication. On a trouvé à ses côtés une pierre de soufre natif; deux rangées de clous à tête larges et plates; une flèche, insigne de sa valeur, et un dé en ivoire entièrement semblable à ceux dont nous nous servons aujourd'hui dans le jeu du *tric-trac*. Il avait aussi pour payer son passage dans la barque deux pièces de monnaies: l'une *petit bronze* assez bien conservée; l'autre *moyen bronze*, mais presque entièrement effacée.

—

d'argent. Le marin répondit : — Je parle d'un tableau qui représente une jeune fille en pleurs, pendant qu'un vieux matelot cherche à entraîner par la main un petit garçon qui envoie un baiser à sa sœur.

— C'est bien celui-là ! dirent à la fois la mère et le propriétaire.

— Ainsi, monsieur, ajouta la mère en s'adressant au marin, ma fille va se mettre à l'ouvrage tout de suite... et vous l'aurez dans un mois.

— Dans quinze jours, se hâta de dire Suzanne.

— C'est ça, grommela Julienne entre ses dents, *échinez vous* pour nous tomber malade après, comme si nous n'avions pas assez à soigner votre chère mère.

— Je vous donne deux mois, mademoiselle, dit le marin dont la voix subissait de moment en moment un grand changement; de rude et dure, elle était devenue molle, presque tremblante.

— J'ai dit quinze jours, monsieur, se hâta de reprendre Suzanne.

— Oh ! monsieur, répétez que vous ne voulez pas votre tableau avant au moins un mois, dit madame de Beaucourt. — C'est que vous ne connaissez pas cette enfant, monsieur. Elle se tue à travailler, c'est elle qui nous nourrit... chut ! ajouta-t-elle en mettant sa main sur la bouche de sa fille pour la forcer à se taire, — chut ! — je veux dire à monsieur qui a l'air bon et sensible, ce que je te dois, — je veux qu'il sache que sa munificence s'adresse à une personne qui le mérite, et puis pourquoi m'ôter la plus douce satisfaction que puisse éprouver une mère, celle de parler de sa fille... Oui, monsieur, il y a quatre ans j'ai perdu mon mari lors du choléra, en même temps un procès m'a ruinée ; cette enfant, cette courageuse enfant avait quatorze ans alors. — J'ai du talent, ma mère, m'a-t-elle dit, mon maître prétend que je fais assez bien pour vendre mes tableaux, eh bien ! le travail ne me fait pas peur, et je vous nourrirai. — Mais moi, dit alors cette vieille bonne que vous voyez là, monsieur, moi, qui me nourrira ? — Où il y a pour deux il y a pour trois, lui répondit gaîment ma fille, et elle a tenu parole ; depuis quatre ans, monsieur, ma fille, ma Suzanne nous soutient....

— Pardon, madame, n'êtes-vous pas de Bordeaux, dit le marin dont les yeux depuis un moment s'étaient portés sur le portrait du petit garçon qui jouait avec un chien.

— Oui, monsieur, répondit madame de Beaucourt.

— Et vous êtes de la famille des Ravriol ?

— Comment savez-vous ? dit la comtesse étonnée.

— Mais... ce portrait ?... dit le marin.

— C'est celui de mon frère... monsieur.

— Je le sais, je l'ai reconnu...

— Vous connaissez mon frère ?...

— Beaucoup... madame... et je vous avoue... Pardon, ajouta-t-il calmant d'un geste l'impatience de la comtesse... c'est en vérité, madame, une chose assez étrange, et le hasard fait faire bien souvent des rencontres singulières...

— Parlez-moi de mon frère, monsieur, interrompit la comtesse.

— C'est pour en venir là... madame... Donc, mademoiselle ayant quitté le Musée, je me mis à regarder le tableau... et je reconnus... dans l'enfant qu'on entraînait, mon ami... dont je revois encore ici la copie... ou l'original... Je me rappelai ce que mon ami m'avait vingt fois raconté... son départ à l'âge de huit ans... Un oncle maternel, avec lequel votre famille paternelle était brouillée et qui habitait la Havane, le réclamait... Vous étiez jeune fille, vous, et restiez à la charge d'une tante...

— Qui est morte, dit madame de Beaucourt, et qui me maria avant sa mort à M. de Beaucourt, qui demeurait à Paris, où il m'amena...

— Ce qui fit que votre frère, devenu grand, eut beau écrire à Bordeaux à mademoiselle Hélène Ravriol, ses lettres restèrent sans réponse, et le pauvre garçon vous crut morte... Le tableau me fit supposer votre existence, le livret me donna votre adresse et j'accourus...

— Mais mon frère, mon frère, mon Hector !.. dit Hélène haletante.

— Oui, monsieur Hector, s'écria Julienne à son tour en s'essuyant les yeux... qu'il doit avoir grandi ! N'importe, je suis bien sûre de le reconnaître, à la première vue. »

Le marin sourit d'une singulière façon en repondant : « Il voulait me suivre, mais... j'ai craint...

— Il est à Paris ! dit madame de Beaucourt... Oh ! monsieur, monsieur, que craignez-vous ?... Je ne suis malade que de chagrin; la joie me guérira...

— Ma sœur ! dit alors le marin ouvrant les bras à sa sœur, qui s'y laissa tomber en pleurant — ma sœur !.. et toi, Suzanne, ne veux-tu pas embrasser ton oncle !.. et toi, Julienne, qui devais me reconnaître à la première vue, ne me reconnais-tu plus ?... »

Et ces quatre personnes si heureuses se mirent toutes à parler à la fois, si bien que toutes faisaient des questions auxquelles aucune ne répondait.

« Je vois que je vais perdre mes locataires, dit le vieux M. Pelley prenant tranquillement une prise de tabac... et peut-être aussi mon charmant petit peintre, ajouta-t-il.

— Oui, oui, monsieur le principal locataire, marchand de tableaux, s'écria le marin en essuyant furtivement du revers de sa manche une larme qui était allée se perdre dans ses moustaches. Je suis riche et propriétaire moi ; ma sœur vient chez moi, ma nièce aussi, Julienne aussi. Plus de mansarde, plus d'ateliers, plus de pinceaux...

— Oh ! grâce pour les derniers, mon oncle, dit Suzanne d'une manière insinuante ; n'est-ce pas à eux que je dois le bonheur d'avoir retrouvé le frère de ma mère. J'étais artiste pour vivre, je ne le serai plus que pour la gloire.

MADAME EUGÉNIE FOA.

LE COLIMAÇON.

Badinage moral.

Sans ami comme sans famille
Ici bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son voisin les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

ARNAUD,
de l'Académie Française.

ENFANCE DES HOMMES ET DES FEMMES CÉLÈBRES,

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Le Havre-de-Grace, grand port de mer de la Basse-Normandie, s'honore d'avoir été le berceau de Bernardin de Saint-Pierre; l n aquit dans cette ville le 19 janvier 1737. Son père, Nic ol

de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais (fameux par son héroïsme contre les Anglais), et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfans comme d'une gloire appartenant à sa famille.

Dès l'âge le plus tendre, Bernardin montrait ce qu'il serait un jour. On voyait en lui la sensibilité la plus exquise, la bonté la plus parfaite unies à une imagination qui s'exaltait facilement, et à une vivacité qui l'emportait quelquefois.

Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter. Madame de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice dont il était victime.

Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier, il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et, bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abimait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque le soleil perçant les nuages qui, depuis le matin, attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! il y a un Dieu ! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin, où chaque jour il alla épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux pouvaient sortir d'une petite graine. Mais les animaux surtout attiraient son attention, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune homme levait aussi les yeux vers la cîme des tours, mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien ! Henri, que penses-tu de cela ? » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu ! qu'elles volent haut ! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile; mais, à ce titre, il le fut toute sa vie, car toujours il admira plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égoût d'un ruisseau ; il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayans. Emu de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines, le pauvre animal avait recouvré la santé ; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami sans jamais cependant se laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de St-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement.

Sa confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelque livres pieux et amusans, entre autres par la vie des Saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les merveilles de la vie des ermites du désert.

Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il résolut de s'abandonner à Dieu à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour (à cette époque, il avait à peine neuf ans), un maître d'école chez lequel on l'envoyait étudier les élémens de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois.

Le matin du jour fatal, il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeûner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante ; les bois, les prairies, les collines, se déroulaient devant lui, et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon ; il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau.

Ce lieu lui parut un désert, il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour.. Son déjeûner étant achevé, il cueillit des mûres de haie, et arracha avec ses petites mains des racines dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prières, attendant quelque miracle de la Providence, et, se rappelant tous les saints ermites qui dans la même position avaient reçu les secours du ciel; il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa tout le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin, l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine, il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt, mais la vue de cette pauvre fille qui, tant de fois, avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court; il s'élança vers elle et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer, puis elle lui raconta que son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure du dîner ; qu'elle était allée le chercher d'abord chez son maître, qui avait paru surpris de son absence; qu'en

suite elle s'était enquise dans le voisinage, à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui, de l'un à l'autre et de proche en proche, lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant aussi, elle le convoitait de tant de caresses que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoiqu'avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage.

(*La suite au prochain numéro.*)

D'après AIMÉ MARTIN.

LA [illegible]

ANECDOTE TRAGI-COMIQUE.

M. de Morvac, capitaine de vaisseau de la marine royale au département de Toulon, avouait franchement qu'il n'avait pas inventé la poudre; mais il ne manquait pas d'ajouter qu'il savait bien s'en servir, et cela était vrai.

Pendant la guerre de 1756, il commandait une frégate et avait à bord un détachement d'infanterie sous les ordres d'un capitaine.

Celui-ci, fort jeune homme, n'avait jamais mis le pied sur un vaisseau. Il causait un jour avec M. de Morvac, qui prétendait que les combats de mer étaient quelquefois terribles, surtout lorsqu'il n'y avait que deux bâtimens. L'officier d'infanterie n'en croyait rien, et soutenait que ces combats n'étaient que des plaisanteries, parce qu'on se battait toujours à une si grande distance que les boulets tombaient dans l'eau; que ce n'était que du bruit, au lieu que sur terre, on s'approchait à portée de fusil, arme tout à fait inutile en mer.

Le marin tâchait de lui faire entendre que très souvent la mousqueterie servait sur les vaisseaux, qu'il avait là-dessus des notions très fausses : notre jeune présomptueux ne voulait pas démordre de son opinion, et prétendait toujours que la plus petite escarmouche sur terre était mille fois plus dangereuse que le plus terrible combat naval.

Un jour, il paraît un bâtiment, on le chasse; on l'atteint; c'est une frégate ennemie; tout se dispose pour le combat.

Le capitaine d'infanterie se place à son poste, à la batterie; la canonnade commence; les vaisseaux s'approchent, et se trouvent bientôt à portée de pistolet. Au moment où le feu du canon et de la mousqueterie était le plus vif, le capitaine envoie l'ordre à l'officier de terre de venir lui parler : il monte sur le pont où pleuvait une grêle de boulets et de balles.

« Monsieur, lui dit le marin, vous vous êtes plaint l'autre jour que les combats de mer n'étaient jamais que des plaisanteries : comment trouvez-vous celui-ci? J'ai voulu aussi vous faire voir que quelquefois les vaisseaux s'approchaient de manière à ce que les boulets ne tombaient pas tous à la mer, et que la mousqueterie servait à quelque chose. Si vous trouvez que nous soyons trop éloignés de la frégate ennemie, je vais ordonner une manœuvre pour nous en approcher un peu plus. (Il n'y avait pas quarante pieds de distance). L'officier d'infanterie voyant la malice du marin, qui forcé de rester sur le pont lui faisait partager un péril bien gratuit, puisqu'à son poste il en courait infiniment moins, ne put y tenir : « Monsieur, lui dit-il, si vous n'étiez pas le commandant du vaisseau, je vous enverrais... faire sucre. » Et sans en attendre l'ordre, il retourna sur le champ à sa batterie.

Les frégates se séparèrent, après avoir été à peu près également maltraitées.

Le capitaine demanda alors à l'officier ce qu'il pensait des combats de mer. Celui-ci convint qu'il s'était trompé, qu'on se battait quelquefois encore de plus près qu'à terre, et il ajouta : « Je vous pardonne le tour que vous m'avez joué pendant le combat, puisqu'il ne me coûte ni un bras ni une jambe; mais jamais je n'ai donné personne au diable d'aussi bon cœur. — Que voulez-vous, j'étais piqué de vous voir traiter nos combats de jeux d'enfans, et j'avoue que j'y ai mis de la malice. »

Le jeune officier fut corrigé pour jamais de son entêtement et de sa présomption.

LE VIEUX CONTEUR.

UN MYSTÈRE DE JEUNES FILLES.

COMÉDIE POUR LES DEMOISELLES.

PERSONNAGES :

MADEMOISELLE DORIGNY, maîtresse d'institution;
DELPHINE, CLAIRE, AGLAÉ, ISAURE, VICTORINE — Les plus âgées d'entre ses élèves.
BETZI, jeune couturière.
LA MÈRE JOUBART, vieille portière de la maison.

La scène est à Paris, dans l'institution de mademoiselle Dorigny.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAURE, DELPHINE, AGLAÉ.

ISAURE. — Orphelines!... Pauvre Augusta!

AGLAÉ. — N'avoir plus ni père ni de mère. Que cela doit être cruel!

DELPHINE. — Oh! si je perdais mes bons parens, j'en mourrais de chagrin!

ISAURE. — Si mon père venait à mourir, je crois que j'en deviendrais folle.

AGLAÉ. — J'en sais quelque chose. Quand ma bonne mère a été malade du choléra, je me désespérais et je pleurais comme un enfant.

DELPHINE. — A propos de choléra, de quelle maladie est-il mort, M. Duprè?

ISAURE. — D'un coup de sang, je crois.

AGLAÉ. — Et cela en quelques heures, sans avoir pu embrasser sa fille.

DELPHINE. — Oh! que c'est triste! Puis, il était dans la force de l'âge, il n'avait pas quarante ans.

AGLAÉ. — Et il aimait si tendrement Augusta!

DELPHINE. — Elle est bien à plaindre!

ISAURE. — Aussi est-elle dans un état à faire pitié.

DELPHINE. — Tu l'as donc vue depuis qu'elle a reçu cette fatale nouvelle?

ISAURE. — Non, car elle s'est enfermée dans un cabinet. Mais je l'ai entendue qui sanglotait.

AGLAÉ. — Allons auprès d'elle, essayer de la consoler un peu : elle est si bonne!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAIRE, VICTORINE.

CLAIRE, *parlant avec volubilité.* — Vous parlez d'Augusta, n'est-il pas vrai?

ISAURE. — Et sans doute!

CLAIRE. — Eh bien! elle n'est pas dans sa chambre...

VICTORINE, *l'interrompant.* — Elle vient de sortir avec mademoiselle Dorigny et...

CLAIRE, *de même.* — Pour aller chez son tuteur...

VICTORINE, *de même.* — Elle était en noir, une capote noire, un voile noir...

CLAIRE, *de même.* — Et puis vous ne savez pas : on dit qu'elle ne reviendra plus ici...

VICTORINE, *de même.* — Parce que son père ne lui a point laissé de fortune...

CLAIRE, *de même.* — Et qu'elle ne pourrait pas payer la pension...

VICTORINE, *de même.* — C'est la femme de chambre qui l'a dit...

CLAIRE, *de même.* — Non, c'est la couturière...

VICTORINE, *de même.* — Je te dis que c'est Marianne!

CLAIRE, *de même.* — Je te dis que c'est Betzi!

VICTORINE, *de même.* — Je te dis que non!

CLAIRE, *de même.* — Je te dis que si!

ISAURE. — Cessez d'inutiles débats, mes bonnes amies, et ne faites pas assaut de paroles et de cris.

AGLAÉ, *avec malice.* — Oh! quand elles s'y mettent... on dirait deux pies qui se querellent.

ISAURE. — Si ce que vous venez de rapporter était exact, le malheur d'Augusta serait plus grand encore.

DELPHINE. — Être forcée de nous quitter!

AGLAÉ. — Sans avoir terminé son éducation!

CLAIRE. — La meilleure élève!

VICTORINE, *piquée.* — La meilleure élève!... c'est-à-dire...

CLAIRE, *avec ironie.* — Voudrais-tu par hasard te mettre sur les rangs? ce serait drôle, car...

DELPHINE, *la tirant par la robe.* — Allons donc! finissez! (*à I-*

saure qui se tient un peu à l'écart) A quoi penses-tu, Isaure, tu semble toute rêveuse?

ISAURE. — Je pense à Augusta, et je me demande s'il n'est aucun moyen de la retenir parmi nous.

VICTORINE. — Eh! quel moyen?

ISAURE. — Je crois l'avoir trouvé. Ecoutez-moi. Nos parens sont tous dans l'aisance, plusieurs même ont de la fortune; s'ils apprenaient le malheur de notre amie et le chagrin que nous cause la séparation projetée, peut-être s'en trouverait-il quelqu'un qui se chargerait de payer sa pension.

DELPHINE. — C'est vrai, cela.

AGLAÉ, *vivement.* — Peut-être aussi pourraient-ils se réunir plusieurs...

CLAIRE. — Sans doute. Oh! l'excellente idée que tu as là!

DELPHINE. — Mettons-la vite à exécution.

ISAURE. — Vous comprenez que personne que nous ne doit être dans la confidence.

AGLAÉ. — Pas même mademoiselle Dorigny?

ISAURE. — Pas même notre directrice, car elle nous dit toujours qu'une bonne action doit être tenue secrète. D'ailleurs, il s'agit de ménager la délicatesse d'Augusta et d'empêcher qu'on sache d'où vient cet argent.

AGLAÉ, *timidement.*—Cependant... je ne suis pas bien convaincue.

CLAIRE, *avec vivacité.* — Voilà encore madame *Tantpis.* — Plus de raisonnemens, de l'action.

ISAURE. — Justement le moment est propice. C'est aujourd'hui samedi; il est trois heures, les deux sous-maîtresses sont allées au Luxembourg avec les petites pensionnaires; il ne reste à la maison qu'une servante et Betzi la couturière; nous pourrons écrire chacune de notre côté et envoyer nos lettres par le portier, à la petite poste. Mais auparavant il faut prendre l'engagement sacré de ne rien révéler de nos projets.

DELPHINE.— D'autant mieux qu'ils peuvent ne pas réussir.

TOUTES *étendent le bras droit, placent les mains en croix et disent :* — Nous le promettons !

ISAURE. — Bien. Prenez garde de manquer à la foi jurée... Je vais chercher ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors ISAURE.

VICTORINE. — Je voudrais être plus vieille de quelques heures!

DELPHINE. — Et moi donc !

VICTORINE.— C'est toujours Isaure pourtant qui trouve les meilleurs avis.

CLAIRE. — C'est qu'elle est aussi la plus raisonnable.

DELPHINE.— Voilà pourquoi mademoiselle Dorigny nous la cite souvent pour exemple.

VICTORINE, *l'interrompant.* — Et voilà pourquoi aussi nous l'avons surnommée mademoiselle *Vertu.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISAURE.

ISAURE, *tenant à la main plume, papier, cire d'Espagne, flambeau, etc.* — J'apporte tout ce qu'il faut pour écrire. (*Elle pose le tout sur la table.*)

CLAIRE, *avec gaîté* — Oh ! tu fais bien d'arriver, car nous disions bien du mal de toi.

ISAURE, *de même.* — Aussi les oreilles me cornent. — Allons, placez-vous à vos pupitres et faites vos dépêches.

DELPHINE : Sais-tu une chose? il vaudrait mieux que tu dictasses; nous ferions toutes la même lettre, et cela irait plus vite. (*Elles vont chacune à leur pupitre.*

VICTORINE, *avec malice.* — Surtout pour Claire qui n'est pas très forte sur les compositions.

CLAIRE, *avec légère humeur.* — Et pour toi donc, qui es paresseuse d'esprit comme une autruche.

ISAURE, *écrivant.* — Je le veux bien. Mettez la date et les complimens. (*Toutes les élèves écrivent.*)

Avez-vous fait?

TOUTES LES ÉLÈVES. — Oui.

ISAURE. — Attention à présent, et prenez garde aux fautes d'orthographe.

VICTORINE. — Tiens, la maîtresse d'école !... nous prends-tu pour des enfans?

AGLAÉ. *examinant sa plume.* — Attends un instant; ma plume a un tic. (*Elle taille sa plume.*) Me voilà prête.

ISAURE, *écrivant et dictant à la fois.* — « Notre maison est depuis hier dans la désolation. » — Un point.

CLAIRE, *après avoir écrit.* — Un point.

ISAURE, *même jeu de scène.* — Une de nos jeunes compagnes, Augusta Dupré dont je vous parle si souvent et que vous connaissez, vient de perdre son père» — Point et virgule.

VICTORINE, *même jeu de scène.* — Point et virgule.

ISAURE, *même jeu de scène.* « Et, comme il ne lui laissa aucune fortune, on sera obligé de la retirer de pensionnat. » — Alinéa.

DELPHINE, *même jeu de scène.* — Alinéa.

ISAURE, *même jeu de scène.* — « Vous le savez, j'aime Augusta comme une sœur, et son départ me causerait un violent chagrin, d'autant que le cours de ses études n'est pas terminé. » — Un point.

AGLAÉ, *même jeu de scène.* — Un point.

ISAURE, *même jeu de scène.* — « C'est pourquoi j'ai voulu vous écrire, afin de vous prier d'avoir la bonté de faire quelque chose pour notre amie, ce qui me rendrait bien heureuse. » — Point final.

TOUTES, *excepté Isaure.* — Point final (*Elles se lèvent.*)

ISAURE. — Maintenant les salutations et les signatures (*Elle écrit.*) Ah!... par supplément. (*On se rassied; elle dicte et écrit*). « Il serait nécessaire de tenir la chose secrète pour ne pas blesser la délicatesse d'Augusta » (*se levant*). — Pendant que Victorine ira dans la loge chercher la mère Joubert, nous relirons les lettres et nous mettrons les adresses.

VICTORINE. *Elle fait quelques pas pour sortir puis s'arrête et dit :* — Ah! ça si elle allait refuser de faire la commission et....

ISAURE, *légèrement.* — Va toujours, et ne t'inquiète pas du reste : je connais le moyen de la rendre douce comme un petit agneau. (*Elle frappe sur la poche de son tablier où l'on entend un bruit d'argent.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *hors* VICTORINE.

DELPHINE, *pliant les lettres et mettant les adresses.* — Papa a si bon cœur. Il ne se refusera pas à ma demande, j'en suis bien sûre.

CLAIRE, *faisant de même.* — Ni maman non plus.

ISAURE, *idem.* — Il en sera de même de tous nos parens. Donnez-moi toutes les lettres pour les cacheter. (*Elle allume la bougie, prend de la cire et un cachet.*)

AGLAÉ. — ne va pas les brûler au moins.

ISAURE. — C'est fini, et justement j'entends la voix de notre vieille messagère.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE JOUBERT, VICTORINE.

TOUTES LES ÉLÈVES *criant.* — Bonjour mère Joubert! vous vous portez bien mère Joubert !

LA MÈRE JOUBERT *d'un voix glapissante.* — Votre servante, mes bonnes demoiselles, votre humble servante... (*Elle prend une prise de tabac.*) Vous avez besoin de mes petits service.

ISAURE. — C'est, comme vous l'aura dit Victorine, pour porter à la petite poste quelques lettres très pressées.

LA MÈRE JOUBERT. — Parlez un peu plus haut, s'il vous plait; j'ai, comme vous le savez, l'oreille gauche dure, que c'est ma désolation !

CLAIRE, *criant à l'oreille droite de la mère Joubert.* —C'est pour porter à la petite poste des lettres pressées.

LA MÈRE JOUBERT. — Ah! des lettres! Oui... Mon Dieu... je suis toujours prête à vous être agréable, mes bonnes demoiselles... Cependant, ce n'est pas l'habitude de la maison, et mademoiselle Dorigny me les remet ordinairement elle-même, voilà pourquoi je ne pourrai pas... (*Elle prend une prise de tabac.*)

VICTORINE, *puisant aussi dans la tabatière.* — Oh! ma chère madame Joubert, quand on vous dit que c'est pour une bonne action.

LA MÈRE JOUBERT, *à moitié vaincue.* — J'entends bien, pour une bonne action... mais en conscience ce n'est pas ma faute si... pourtant, si c'est pour une bonne action...

ISAURE, *lui glissant une pièce de dix sous dans la main.* — Sans doute, mère Joubert, et pour une bonne action qui ne permet aucun retard.

LA MÈRE JOUBERT, *mettant l'argent dans sa poche.* — Allons, allons, je me risque, puisque vous m'assurez que mademoiselle Dorigny ne s'en fâchera pas; je vais faire votre commission, car vous ne voudriez pas me porter malheur pour si peu de chose. (*Elle prend les lettres.*) — Dans dix minutes, elles seront dans la boîte. Votre humble servante, mes bonnes demoiselles. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

SCÈNE VII.

LES MEMES, BETZI *portant des étoffes.*

BETZI. — Mademoiselle Dorigny n'est pas de retour? (*Voyant la mère Joubert et les lettres.*) Où allez-vous donc avec toutes ces lettres, mère Joubert?

CLAIRE, *poussant dehors la mère Joubert, et, d'un ton impertinent* : Ça ne regarde pas les gens de votre sorte. (*Toutes les élèves sortent.*)

SCÈNE VIII.

BETZI, *seule.*

Les gens de ma sorte! les gens de ma sorte! jamais on ne m'avait parlé ainsi. Parce que je suis réduite, pour gagner ma vie, à me mettre sous la dépendance des autres, est-ce une raison pour me mépriser? pour me traiter avec dédain et insolence?... Je suis d'une colère!... ah! si mademoiselle Dorigny le savait!...

(*La fin au prochain numéro.*) L. AUQUIER.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 32. Paraissant tous les Samedis. JUIN 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

PARIS EN MINIATURE.

LES VIEUX PONTS.

Adrien à sa mère.

Paris, 13 juin 1842.

Mes chère mère, c'est sur les divers quais de Paris qu'a eu lieu notre dernière promenade, et celle-là, ainsi que tu pourras en juger, n'a pas été la moins intéressante ni la moins féconde en curieuses observations.

Au seizième siècle, Paris se divisait en trois parties bien distinctes, la Cité, la Ville et l'Université. Ces trois parties communiquaient entre elles par divers ponts jetés sur les deux bras de la Seine, la plupart en bois et fort peu solides, ce qui les exposait à être fort souvent entraînés par les glaces, au moment du dégel. Le plus ancien pont en pierre est le pont Notre-Dame. Les six robustes piles de ce monument, *excellemment bâti* sous Louis XII, supportaient encore au siècle passé soixante-huit maisons de briques qui lui servaient d'ornemens. Vasari parle avec enthousiasme de ces édifices; mais l'autorité municipale, qui ne partageait pas l'enthousiasme de Vasari, fit jeter dans la rivière toutes ces merveilleuses fabriques, sous le prétexte qu'elles auraient fini par y entraîner le pont avec elles, et peut-être par donner de la besogne à l'activité démolissante de l'architecture parisienne à cette époque. Commencé en 1500 et fini en 1511, il avait remplacé un pont de bois qui s'écroula le 25 novembre 1499. Quelques minutes auparavant, la procession des jeunes filles de la confrérie de Ste-Catherine le traversait pour se rendre de l'église Saint-Martin à l'église de Notre-Dame. Cet accident résulta de l'incurie des échevins; mais la foi poétique du peuple l'attribua à la Providence. La semaine précédente, le fils d'un armurier, mauvais sujet de profession et chef d'une bande de *vauriens*, chassé plusieurs fois de la maison paternelle à cause de son odieuse conduite, rentra un soir, pris de vin, saisit un poignard et en frappa sa mère. En 1590, lorsque Henri IV, vainqueur à Ivry, vint mettre le siége devant Paris, les partisans du duc de Mayenne jurèrent de mourir de faim plutôt que de se soumettre; puis on forma une espèce de régiment composé de religieux ligueurs et d'écoliers, qui firent une revue militaire, la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos et le mousquet sur l'épaule. Cette milice bizarre et ridicule rencontra sur le pont de Notre-Dame le carosse ou la litière du légat, et crut devoir le saluer d'une décharge de mousqueterie qui tua son secrétaire à côté de lui. Cette fois le pont ne s'écroula pas.

Le pont du frère Joconde fut longtemps le bazar des marchands d'objets curieux et le rendez-vous de la bonne société. Il était du bel air d'y étaler ses plumes et son pourpoint neuf, avant la construction du pont d'Henri IV, qui lui enleva la vogue. Ce dernier pont, commencé par Henri III, achevé par Henri IV, est un des plus vieux de Paris. A l'époque de sa construction, il prit la dénomination de Pont Neuf, qu'il n'a point perdue et qu'il ne perdra probablement jamais, quoiqu'il ne la mérite plus. C'est un abus commun des langues qui ne tire pas à conséquence pour les vieilles choses, et qui a donné l'idée du proverbe populaire : *Vieux comme le Pont-Neuf.*

Ce Pont Neuf qui est si vieux, était autrefois le rendez-vous des baladins, des bateleurs, des marchands de thériaque, et en même temps des coupeurs de bourse, des tire-laines et des argotiers. Le fameux Tabarin et son digne compagnon, l'incompa-

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — JUIN.

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Moulins primitifs. — Moulins à vent, hydrauliques, à vapeur, etc. — Art de la meunerie. — Panification manuelle et mécanique.

Satisfaire cette avide curiosité si naturelle au jeune âge, qui veut savoir le comment et le pourquoi de toutes choses, tel est le but de nos visites dans les fabriques et établissemens industriels. — Nous vous avons montré comment se confectionne le papier, nous vous dirons aujourd'hui la manière de faire la farine et le pain.

Quoi, M. le professeur, vous allez nous métamorphoser en meuniers et boulangers? Eh! jeunes lecteurs, moins de mépris, je vous prie, pour un art qui, quoique modeste, n'en est pas moins le plus utile.

Ingrats! Ces pains dorés, ces mille friandises que vous aimez tant, vous ne daigneriez pas en connaître l'origine première? — Mais il n'en sera point ainsi, et puisque vous savez si bien les manger, je vous dirai de quoi et comment elles sont faites, sans vous faire grâce du moindre détail.

Depuis maître Aliboron que vous voyez constamment sur le chemin de la colline, transportant péniblement sur son dos les grains que les habitans du pauvre hameau envoient à la mouture, jusqu'aux magnifiques établissemens que l'industrie, si puissante, si féconde de nos jours, a consacrés à la confection de ces produits sur lesquels repose l'existence de la société, vous connaîtrez tout.

Croyez-moi, mes amis, il ne faut jamais repousser les connaissances mises à notre portée, quelles qu'elles soient d'ailleurs, car nous ignorons l'avenir qui nous est réservé, et les épreuves auxquelles la volonté divine pourra nous soumettre. — Bien plus, j'ai l'intime conviction, que malgré l'aspect vulgaire que vous trouvez à l'industrie dont nous allons nous occuper, elle me fournira mainte occasion de fixer votre attention, et de vous intéresser vivement, car l'échelle que nous avons à parcourir est beaucoup plus vaste que vous ne le supposez.

En effet, voyez d'abord l'homme à l'état sauvage; privé de moyens mécaniques et livré à ses forces seules: il est condamné à broyer péniblement entre deux pierres, et d'une manière bien imparfaite, les divers grains qui doivent servir à sa nutrition, pour

rable Gauthier Garguille y avaient élevé leur théâtre ambulant; une espèce de charpente soutenue par quatre piquets, recouverte de toiles peintes et adossée contre un cabaret. Lorsque le son magique d'une corne à bouquin se faisait entendre, tous les promeneurs, femmes, enfans, bourgeois et gens qu'à leur brillant costume on reconnaissait pour des personnages de distinction, s'arrêtaient devant cette tente mal construite; aussitôt on voyait paraître deux hommes affubles de vêtemens grotesques. L'un représentait le maître, Tabarin; l'autre, le domestique, Gauthier. « Double traître! imbécile! animal! disait le maître au valet.

— Soit, répondait le valet, je suis un imbécille, un animal; mais rappelez-vous, mon cher maître, que l'homme est un animal raisonnable, et que l'Evangile nous dit : bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

Et le peuple de rire et de crier : bravo!

« Silence! silence! criait-on. Car la parade continue, et l'on ne veut pas perdre un mot du comique dialogue.

— Avez vous entendu parler, mon cher maître, d'une arcade qu'on veut élever pour joindre le Louvre aux Tuileries.

— Oui, après?

— Eh bien, je ne crois pas à ce projet.

— Pourquoi cela?

— Bah! ce sont desseins en l'air.

— Continue, mon ami; attaque les architectes de notre gracieux et bien-aimé roi Louis XIII.

— Certes, j'ai mon franc-parler; je combattrais le pape lui-même, et je n'aurais pas peur de lui.

— Ce serait pourtant jouer gros jeu.

— Oui, mais il a tant *d'indulgences*... En usez-vous? (lui présentant une vaste tabatière), c'est du macouba; plante généreuse, apéritive et sternutatoire! Savez-vous, monsieur mon maître ce qui a fait le plus de tort aux marchands de tabacs?

— Ce sont les impôts.

— Pas dutout, c'est la descente d'*Enée aux enfers*.

— Que tu es bête pour avoir été chez un botaniste.

— Oui, monsieur, j'en suis sorti parce que je n'y faisais pas de progrès.

— Comment cela?

— Pendant six mois j'ai resté sur la même plante.

— Laquelle donc!

— Sur *la plante des pieds*.

— Voici l'heure du dîner, descends à la cave et n'oublie pas les oignons.

— Descendre à la cave! et par où?

— Eh! corbleu! par l'escalier.

— C'est fort bien, mais l'escalier est parti.

— Nigaud!

— Je viens de le voir en *marche*, et je suis bien sûr qu'il sera parti avec les oignons, car je les ai vus en *bottes*.

— Allons, pendard, hors d'ici! depuis deux heures nous amusons peu ces bonnes gens qui nous écoutent et qui ont d'autres affaires; laissons aller les bourgeois à leur boutique, les femmes à leur ménage, les nobles à la cour, les enfans à l'école. »

Puis, saluant comiquement le public, il s'avançait en dehors des tréteaux.

« Messieurs et mesdames, disait-il, si vous êtes contens de notre esprit, faites-en part à vos amis et connaissances; voici l'heure à laquelle nous avons la désagréable habitude de dîner; veuillez bien nous offrir de quoi payer notre gargotte ordinaire. »

Le public applaudissait et lançait de tous côtés des liards, des sous, voire même des pistoles. La foule s'écoulait toujours, riant et se promettant de revenir. Ces sortes de divertissemens étaient alors de mode. Molière allant au collége avec son condisciple et ami le prince de Conti, s'arrêtait toujours devant les bouffons du Pont-Neuf; le sévère critique Boileau, qui semblait les dédaigner publiquement, allait souvent en secret les applaudir; Richelieu et Mazarin les ont fait venir dans leurs hôtels, et Louis XIII après en avoir entendu dire tant de bien par les uns, tant de mal par les autres, voulut savoir à quoi s'en tenir sur les rapports de ses courtisans; pour cela, il gratifia, un jour, la reine, les princesses et dames de la cour d'une farce bouffonne qui fut exécutée par Tabarin et Gauthier. La vogue dont ils jouissaient leur acquit rapidement réputation et fortune; on préférait les farceurs du Pont-Neuf aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne, mais les chefs-d'œuvre de Molière, Corneille et Racine rendirent à ces derniers leur suprématie.

Guillot Gorju et Mondor succédèrent aux fondateurs du petit théâtre du Pont-Neuf, mais ils furent un peu moins heureux que leurs prédécesseurs, surtout à cause des nombreuses concurrences qui s'établirent; la plus redoutable fut celle du Savoyard-chansonnier. Mondor vendait des remèdes pour toutes sortes de maladies.

« Je suis bien connu s'écriait-il, dans toutes les grandes villes du monde, Londres, Vienne, Moscou, Pekin et Nanterre, renommé par ces gâteaux. C'est moi qui ai guéri un prince d'Allemagne d'un mal aux dents qui ne lui permettait, depuis quarante ans, que douze heures de sommeil par nuit, et la preuve

---

pouvoir convertir cette espèce de farine en mets grossiers, sans saveur, et souvent même d'une digestion très difficile.

Voyez ensuite l'homme, dans l'enfance de la civilisation, créer les moulins à bras auxquels il adapte bientôt l'usage des bêtes de somme qu'il a domptées, et dont il utilise la force en montant le manége.

Ces premières mécaniques furent remplacées par des machines grossières informes, que faisait mouvoir le vent ou l'eau, et qui, pendant une longue suite de siècles, restèrent dans un état d'imperfection digne de pitié. — Ils étaient la propriété des seigneurs féodaux, et les produits qu'ils donnaient étaient toujours assez bons pour les malheureux vassaux auxquels ils étaient destinés. — Bientôt la liberté et le génie du commerce, en créant la concurrence, imprimèrent à la meunerie une impulsion en rapport avec les progrès de l'époque et donnèrent naissance aux améliorations que nous pouvons constater aujourd'hui.

Le mot moulin, dans son acception générale, désigne toute machine destinée à broyer une matière quelconque. Il y a donc des moulins à plâtre, à tannin, à huile, à garance, et enfin des moulins à grains qui font l'objet de notre article, et que l'on nomme simplement *moulins* pour *moulins à farine* dans le langage habituel. — Ils se divisent encore en moulins à bras, moulins à manége, moulins à vent, moulins à eau, moulins à vapeur.

Les moulins à bras ne servent plus aujourd'hui que pour concasser les grains destinés à la nourriture des bestiaux. On peut encore se voir réduit à l'emploi de ces machines d'une puissance très restreinte, dans des camps forcés de pourvoir à leur propre subsistance; sur des vaisseaux de guerre, en cours de longs voyages; enfin dans des villes fortes, lorsque, dans un siége, l'ennemi parvient à détourner les rivières dont l'eau faisait mouvoir les moulins qui fournissaient la farine nécessaire à la garnison et aux habitans de la place assiégée.

J'ai vu moi-même, dans les magasins militaires de la ville et de la forteresse de Strasbourg, un bâtiment où l'on tenait en réserve un grand nombre de ces machines. Leur mécanisme consiste en deux petites meules ou cylindres, placés verticalement, auxquels on imprime un mouvement de rotation inverse au moyen d'engrenages mis en action par une manivelle que saisissent deux ou plusieurs hommes.

Vous comprenez facilement que ces meules, n'ayant entre elles qu'un seul point de contact, écrasent le grain plutôt que de le moudre. — Elles ne donnent donc que de mauvaise farine, en très petite quantité, et d'un prix de main-d'œuvre fort élevé.

Les moulins dits à manége ne diffèrent guère des précédens que par le moteur, lequel est mis en action par des chevaux ou des

que je l'ai radicalement guéri, c'est que je puis montrer sa peau dans un bocal. Je suis bien connu par la commodité du baume de Pérou que je vends, et dont le mérite est reconnu pour les rhumes et les catarrhes, pour les engelures, les indigestions et la destruction des rats et des souris, pour chasser les vapeurs, enlever toutes sortes de taches sur les habits et accorder les épinettes, ce qui ne s'est jamais vu. Avec mon baume, en Italie, j'ai rendu à l'état d'enfance, un vieillard de Milan; à Venise, j'ai guéri cette bonne mer Adriatique tourmentée par des vents contraires; en Espagne, une jeune Andalouse avait avalé un écu de six francs, je lui ai fait subir mon traitement, deux heures après, elle a rendu la pièce... en monnaie... *cinq francs seize*; à Berlin, un ambassadeur vint me consulter pour une coqueluche, je l'ai guéri d'un rhumatisme.... Approchez, faites-vous servir; le prix est à la portée de tout le monde, je ne vous le fais pas payer, car je vous donne avec un paquet de mon baume, de quoi encore aller dîner.

— Qui est-ce qui parle de dîner, s'écriait Gorju, grotesquement costumé, et paraissant petit à petit sur l'estrade.

—Hein! quoi! Un paquet que vous demandez? Attendez, je vais vous servir.

— Non; c'est qu'il m'a paru que vous aviez parlé de dîner.

— Comment! vous seriez à jeun?

— Depuis hier matin, si ça peut vous être agréable.

— Les paquets que j'ai vendus partout trois sous, je les laisse aujourd'hui pour deux sous; que ceux qui veulent gagner un sou s'approchent. Et maintenant, mon ami, je suis à vous... Eh mais... je t'ai vu à...

— J'en sors.

— Tu es de...

— J'y suis né.

— Tu as habité...

— Cinq ans.

— C'est ça, tu es mon valet.

Un moment, c'est qu'il faudrait pour ça que vous fussiez mon maître.

— Que fais-tu à Paris?

— Je venais pour y être dans la douane, et j'y suis dans la misère.

— Comment la douane?

— Oui, je voulais y être rat de cave, et j'y suis meurt-de-faim. »

Ils étaient bien souvent interrompus dans leurs parades par leur voisin et rival, le chansonnier savoyard qui s'élançait d'un seul bond sur ses tréteaux, criant d'une voix forte et vibrante :

« Ah! ah! bonjour vous! bonjour vous; bonjour tout le monde!

— Te fausses-tu ton cou, reprenait Mondor, lorsqu'il te prit envie de t'élever sur le Pont-Neuf.

— M'aurais-tu manqué?

— Oui, si j'avais été sûr de te faire perdre quelque chose. »

Puis s'adressant au peuple :

« Accourez, tous vous, jeunes, hommes, femmes. »

Le Savoyard de son côté :

« Accourez, jeunes gens amis de la gaîté et du bon vin.

— J'ai des remèdes admirables.

— Et moi des chansons nouvelles.

— Pour tous les maux.

— Pour tous les goûts.

— Avec mes remèdes on guérit de tout.

— Avec mes chansons on rit de tout; en voici une que je viens d'achever; écoutez, je commence (*chantant*) :

» Et à la bavette
» Toujours le premier. »

Mondor saisit son cor, Guillot frappe à coups redoublés sur un énorme tambour, tous deux font un vacarme qui couvre la voix du Savoyard et le force à recommencer.

Mondor reprenant, après avoir fait trois cris très respectueux : « Messieurs, mesdames, je vais vous...

Le Savoyard chante de tous ses poumons :

« Et de la guinguette,
» Sortir le dernier. »

Mondor (*reprenant*). — « Dans ce vaste...

Le Savoyard, avec explosion :

» Oh! voilà la vie,
» La vie, suivez,
» Oh! voilà la vie
» D'un joyeux chansonnier. »

Tout le monde riait de ces altercations, de ces rivalités qui jetaient du piquant et de l'imprévu dans les parades des deux bouffons. On achetait du baume dont on ne se servait pas, et des chansons qu'on lisait encore moins en public, mais quelquefois en cachette. Avec le temps, toutes ces échopes ont disparu; le pont seul a gardé son nom. On y chercherait vainement la machine hydraulique dont la construction bizarre amusait les Parisiens; le carillon aux tintemens harmonieux, l'horloge sur laquelle se sont réglées tant de montres. Il ne reste plus des anciens priviléges du Pont-Neuf que la foire du 1er janvier; quelques jours avant et après cette époque de joie pour l'enfant

---

bœufs, au lieu de l'être par les bras de l'homme. Ces moulins, quoique d'une force plus puissante que ceux à bras, ne sont, comme nous l'avons dit plus haut, que l'art dans l'enfance; aussi les a-t-on totalement abandonnés, car leur action n'est ni assez puissante ni assez régulière pour produire une mouture convenable, et, de plus, leur application est très dispendieuse. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces machines si imparfaites dont l'usage habituel n'a plus lieu que dans les contrées les plus arriérées dans la civilisation, comme certaines parties de l'Afrique.

Les moulins à vent ont sans contredit un moteur d'une grande énergie et le plus économique qui se puisse imaginer. Mais ces avantages ne sauraient balancer les graves inconvéniens qui résultent de son irrégularité et des longs chômages auxquels ce mode mécanique est condamné, car l'émission des vents n'est point soumise à la puissance de l'homme. — La science n'est point encore parvenue à déterminer les causes qui peuvent provoquer ces courans d'air souvent si capricieux, partant de tant de points différens de l'horizon et suivant dans le même instant des directions opposées, selon qu'ils se rapprochent ou s'éloignent de la terre.

Ce n'est donc que dans des contrées où les cours d'eau sont rares, où le charbon de terre est à un prix fort élevé, que l'on se sert des moulins à vent. Aussi, ne pouvant plus lutter avec leurs rivaux, ils ont changé de destination, et, de moulins à farine, ils sont devenus moulins à plâtre et à huile. — Dans ce dernier cas, sont les innombrables moulins des environs de Lille, qui presque tous sont employés à la fabrication des huiles de graine de lin, de chanvre, etc.

Les moulins à vent sont de petites tours carrées ou de forme cylindrique placées sur des éminences parfaitement exposées à l'action des vents, comme on le voit à Montmartre près Paris, sur les bords de la mer, dans toute la Champagne, dans le nord de l'Allemagne, où l'on remarque surtout le moulin de Sans-Souci près Potsdam, en Prusse, célèbre par l'anecdote du meunier et du grand Frédéric.

Ces moulins, construits soit en bois soit en maçonnerie très légère, posent sur une espèce de pivot ou sur des roulettes tournant sur un plan bien uni, fait de pierres de taille, et servant ainsi de fondation à cette construction d'un effet bien pittoresque. — Cette disposition permet d'imprimer à l'édifice entier un mouvement de rotation qu'on lui communique au moyen d'un immense levier auquel est fixé l'escalier conduisant à l'intérieur du bâtiment. — C'est ainsi que l'on parvient à présenter, comme cela se fait pour les voiles d'un navire, les vastes ailes de ce moulin à l'action des courans d'air, de quelque côté que vienne le vent.

(*La suite à samedi*).

UN PROFESSEUR *de l'école des Arts et Métiers.*

seulement, une foule de petits magasins de jouets se groupent autour de la statue de Henri IV.

Le Pont-Neuf a toujours été pour le Parisien un objet d'affection ; il en parle avec une sorte d'orgueil. C'est pour lui un point de comparaison avec les monumens du même genre qu'il a vus, qu'il voit, dont il entend parler. Ce pont est aussi le plus fréquenté de la capitale ; c'est à un tel point, dit un auteur, membre de l'Institut, que lorsque les mouchards veulent arrêter un homme, ils font faction trois jours sur le Pont Neuf, et s'ils ne l'ont vu, ils en concluent avec certitude qu'il n'est pas à Paris. Un vieux proverbe parisien renouvelé pour exprimer combien grande a toujours été l'affluence des passans sur ce pont, disait qu'on ne pouvait passer sur le Pont-Neuf sans y rencontrer *deux militaires, deux chevaux blancs*, etc.

Il y a quelques années, M. de R..., le spirituel et fécond vaudevi liste avait parié avec deux de ses amis d'arrêter la circulation des promeneurs à pied et en voiture dans le lieu le plus fréquenté de Paris. Le pari fait et accepté, ils arrivent tous trois au milieu du Pont-Neuf. M. de R... s'arrête tout à coup, semble mesurer du regard la largeur du pont, plante sa canne entre deux pavés, et dit au factionnaire d'empêcher qu'on la dérange. Il entre chez un épicier, achète un paquet de ficelle qu'il fait par ager en deux parties d'égale longueur, place ses deux amis, l'un auprès de la statue d'Henri IV, l'autre auprès du marchand de vins qui se trouve au coin de la place Dauphine, leur fait tenir à chacun une des extrémités de la ficelle, s'avance majestueusement au milieu du pont, prend les deux autres bouts de la ficelle et les réunit par un nœud. Tout cela fut exécuté avec tant d'ordre, de solennité ; M. de R.... mettait tant de dignité dans les gestes qu'il faisait aux cochers et aux promeneurs pour les faire arrêter, que bientôt le pont dans toute sa longueur fut encombré de voitures, d'équipages, de piétons qui se demandaient avec étonnement : Qu'est-ce que c'est ? Personne ne pouvait répondre et de plus n'osait trop approcher d'une si faible barrière par la seule crainte de la rompre. Quand les cinq minutes furent écoulées. M. de R. dit avec beaucoup de gravité à un ouvrier qui se trouvait près de lui : « Monsieur, veuillez me remplacer pendant une seconde », et il lui fait tenir la ficelle à ses lieu et place, en fait autant pour ses deux amis, puis ils s'éloignent en traversant la foule qui les regardait avec stupeur. La ficelle de M. de R. ne fut rompue et la circulation rétablie que quelque temps après par un agent de la police. M. de R. avait gagné complétement son pari.

Le Pont-Neuf avait pris son nom au pont Saint-Michel, construit la première fois en 1378 et, selon toute apparence, en bois, par les vagabonds, joueurs et fainéans de Paris alors corvéables en toute espèce de travaux publics ; c'était une admirable institution. Aujourd'hui ces gens-là ne construisent plus, ils démolissent. Les débordemens de la Seine l'enlevèrent souvent ; le dernier de ces accidens arriva le 30 janvier 1616 ; en 1618 il fut rebâti en pierres sur trois arches et chargé de trente-deux maisons d'une exacte symétrie qui ont disparu depuis longtemps. Le 15 novembre 1591 le savant Barnabé Brisson y fut arrêté à neuf heures du matin en se rendant au palais par trois ligueurs déterminés, Bussy-Leclerc, Touchard et Auroux ; à dix heures on le confessa, à onze on le pendit à une des poutres de la chambre du conseil : « Mon Dieu que vos jugemens sont grands ! » s'écria-t-il, en tendant sa tête à la corde du bourreau. Le cri de sa conscience avait sanctionné son arrêt.

Au moment où nous traversions le pont Saint-Michel, il était garni de curieux ; ils s'amusaient à regarder un chat qui avait toutes les peines du monde à se noyer, ce qu'il parvint cependant à faire, à la grande satisfaction des badauds que cet accident avait cloués sur le pont. Il faut bien peu de chose pour exciter la curiosité parisienne !

A. M. DE NOIRMONT.

LE CHIEN EMPOISONNÉ.

FABLE.

Un dogue, enfant chéri de tout son voisinage,
S'était acquis une célébrité
Par son intelligence et sa docilité,
Au point qu'on en parlait comme d'un personnage
D'une éminente qualité.
Il donnait la patte aux nourrices
Et portait leurs petits enfans,
Faisait le mort, grinçait les dents ;
Bref, il se montrait propre à tous les exercices.
Ajoutez à cela qu'il était revêtu
Du plus beau poil que jamais chien ait eu.
Mais, — c'est un dicton populaire, —
Rien n'est parfait sur cette terre ;
Et Médor, notre chien savant,
Jusqu'à l'excès était gourmand.
Comme il gagnait, grâces à ses prouesses,
Maints reliefs en sus des caresses,
Cadeaux qu'on lui servait dans le creux de la main,
Toujours prenant, de tout il se faisait festin.

Il arriva qu'un beau matin
Quelque méchant, perfide et sans scrupule,
Lui présenta la mort arrondie en pillule.

On le pense aisément, le glouton animal,
Comme volaille ou côtelette,
En aveugle, avala l'engin municipal,
Que l'on nomme autrement *boulette*.

Bientôt Médor du poison qu'il a pris
Ressent l'effet subtil ; car le pauvre malade
Clot et rouvre ses yeux ; il frémit, il gambade ;
A le voir trébucher, on croirait qu'il est gris.
Sa gueule enfle aussitôt et se blanchit d'écume ;
Il cherche avidement un breuvage, un peu d'eau ;
Mais, sans pouvoir éteindre un feu qui le consume,
Il va tomber mourant au milieu du ruisseau.

Le péché de la gourmandise
Chez le jeune âge existe encor.
Dans vos cœurs quand la friandise
Plus qu'il le faut prendra l'essor,
Enfans, souvenez-vous du malheur de Médor
Que cette fable immortalise.

CHARLES MAGNÉ.

UN MYSTÈRE DE JEUNES FILLES.

COMÉDIE POUR LES DEMOISELLES.

(*Suite et fin.*)

PERSONNAGES :

MADEMOISELLE DORIGNY, maîtresse d'institution ;
DELPHINE, CLAIRE, AGLAÉ, ISAURE, VICTORINE — Les plus âgées d'entre ses élèves.
BETZI jeune couturière.
LA MÈRE JOUBERT, vieille portière de la maison.

La scène est à Paris, dans l'institution de mademoiselle Dorigny.

SCÈNE IX.

BETZI, mademoiselle DORIGNY.

MADEMOISELLE DORIGNY, *entrant ; elle a entendu les dernières paroles de Betzi.* — Qu'avez-vous, ma chère Betzi ? vous paraissez tout agitée ?

BETZI, *avec embarras.* — Oh ! je n'ai rien, mademoiselle ; il ne m'est rien arrivé .. presque rien.

MADEMOISELLE DORIGNY — Mais enfin, vous n'êtes pas dans votre état naturel. Que vous a-t-on fait ? Je veux le savoir.

BETZI, *hésitant.* — Eh ! bien, mademoiselle... mais je ne voudrais pas qu'on crût que c'est par vengeance : promettez-moi de ne pas les gronder.

MADEMOISELLE DORIGNY. — Les gronder! qui? mes élèves, sans doute? Je ne puis faire aucune promesse. Parlez, Betzi; je dois tout savoir.

BETZI. — Eh! bien, comme je vous le disais, mademoiselle, j'étais venue ici, il y a quelques minutes, croyant vous trouver, pour nous entendre sur la coupe de cette robe. En entrant, j'ai vu la portière, la mère Joubert, qui sortait emportant plusieurs lettres; je lui ai demandé où elle allait ainsi, mais les demoiselles l'ont empêchée de me répondre en disant qu'elles n'avaient pas de compte à rendre à des gens... de ma sorte.

MADEMOISELLE DORIGNY, *avec douleur.* — Des lettres mystérieuses! Un pareil manque d'égards envers une personne que j'estime, dont la conduite mérite tous les éloges! Voilà une chose étonnante! Betzi, allez, je vous prie, chercher la portière; il faut qu'elle m'explique ce qui s'est passé pendant mon absence. Nous ferons ensuite venir les pensionnaires pour les confronter avec elle. (*Betzi sort.*)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE DORIGNY, *seule.*

Mes élèves, agir par subterfuge! se cacher de moi! Que peut signifier ceci? Peut-être n'est-ce qu'étourderie de leur part; mais s'il en était autrement... On vient, enfin; tout va s'éclaircir.

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DORIGNY, LA MÈRE JOUBERT, BETZI.

MADEMOISELLE DORIGNY, *d'un ton sévère, et avec un geste de commandement* — Approchez-vous, madame Joubert. (*La mère Joubert s'avance avec une crainte demi-comique*) N'êtes-vous pas venue ici ce matin?

LA MÈRE JOUBERT, *balbutiant.* — Oui, mademoiselle...à une heure je crois.

MADEMOISELLE DORIGNY. — N'avez vous pas reçu des lettres des mains de mes pensionnaires?

LA MÈRE JOUBERT. — Oui... mademoiselle, cinq lettres en tout.

MADEMOISELLE DORIGNY. — Ne vous ai-je pas défendu, à plusieurs reprises, de faire pareille chose?

LA MÈRE JOUBERT. — Certainement, mademoiselle, certainement; je me le rappelle comme si c'était d'hier, comme dit cet autre. (*Elle prend une prise de tabac*) Aussi il a bien fallu que la circonstance... que l'événement... Enfin, mademoiselle m'excusera par rapport à ma bonne intention, car. .

MADEMOISELLE DORIGNY. — Comment, votre bonne intention?

LA MÈRE JOUBERT, *balbutiant de plus en plus.* — C'est que, mademoiselle... voyez-vous.. mademoiselle étant sortie. . et comme les jeunes personnes m'ont dit que c'était pressé... qu'il s'agissait d'une bonne action... alors... j'ai pensé... j'ai cru... je ne songeais pas à faire mal au moins!

MADEMOISELLE DORIGNY. — Vous avez eu tort, dans tous les cas, d'enfreindre mes ordres. (*A Betzi*) Betzi, faites venir les élèves, nous verrons ce que c'est que cette bonne action.

BETZI — J'y vais mademoiselle (*A part, en s'éloignant*) Je voudrais toujours bien que ça finît sans punition. (*Elle sort.*)

MADEMOISELLE DORIGNY. — A qui ces lettres étaient-elles adressées?

LA MÈRE JOUBERT. — Aux parens des *jeunesses* que je pense, à ce qu'a dit mon *moutard*, qui sait déjà lire comme un livre. (*Elle ouvre sa tabatière et prend une prise.*)

MADEMOISELLE DORIGNY. — Et qu'en avez-vous fait de ces lettres?

LA MÈRE JOUBERT. — Je les ai fait jeter presque tout de suite dans la boîte de l'épicier, par Tomette, mon aînée, qui allait acheter deux sous de raisiné.

BETZI, *rentrant.* — Les élèves me suivent, mademoiselle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ISAURE, DELPHINE, AGLAÉ, CLAIRE, VICTORINE.

MADEMOISELLE DORIGNY, *avec gravité.* — Qu'est-ce à dire, mesdemoiselles, et que viens-je d'apprendre? vous profitez de mon absence pour enfreindre les règles de ma maison; et quand Betzi, surprise de cette infraction, veut en connaître les motifs, vous lui répondez avec insolence! Qu'avez-vous à dire pour vous excuser? (*Les élèves gardent le silence.*) Vous restez muettes, vous êtes donc coupables; c'est donc dans un but blâmable que vous avez agi?

ISAURE. — Ah! mademoiselle, vous ne le croyez pas!

MADEMOISELLE DORIGNY, *de même.* — Que puis-je croire? Comme institutrice, chargée de la direction intellectuelle et morale des élèves qui me sont confiées, représentant et remplaçant leurs mères, j'ai le droit de savoir tout ce qu'elles font, de lire tout ce qu'elles écrivent... vous savez si je mets de la délicatesse à cet égard Mais aujourd'hui je veux, je dois user de tous mes droits : que renfermaient vos lettres, mesdemoiselles?

DELPHINE, *à Isaure, à demi voix.* — Il faut tout dire.

ISAURE, *aussi à demi-voix.* — Et notre promesse!

MADEMOISELLE DORIGNY, *du ton le plus sévère.* — Vous hésitez, je crois.

AGLAÉ, *bas à Victorine.* — Quand je vous disais que ce mystère déplairait à notre bonne institutrice.

MADEMOISELLE DORIGNY, *même ton.* — Répondrez-vous enfin?

CLAIRE. — En vérité, mademoiselle, il nous est impossible de vous le dire.

VICTORINE. — Mais si vous saviez...

MADEMOISELLE DORIGNY, *d'un ton glacial.* — J'en sais assez. C'est bien Je ne ferai pas un second appel à votre confiance. Rentrez dans la salle d'étude; et vous, madame Joubert, retournez à votre loge, et souvenez-vous que si jamais il vous arrive de servir encore d'instrument aux intrigues d'élèves rebelles, je vous chasse. (*La mère Joubert sort en faisant une profonde révérence.*)

AGLAÉ, *bas à Delphine.* — Oh! combien mademoiselle Dorigny est irritée!

DELPHINE, *même jeu de scène.* — Je commence à me repentir de n'avoir pas suivi tes conseils. (*Toutes les élèves sortent.*)

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DORIGNY, BETZI.

MADEMOISELLE DORIGNY, *marchant, et d'une voix agitée.* — C'est une véritable insurrection! Vit-on jamais rien de semblable? Des élèves ordinairement si douces, si réservées... je m'y perds. Vivement affectée déjà par le malheur d'Augusta, il fallait encore cet incident pour m'accabler! (*à Betzi*) Betzi, j'ai besoin de repos et de réflexion; je rentre dans mon appartement. Venez m'avertir au cas que vous découvriez quelque chose.

BETZI. — Vos ordres seront exécutés, mademoiselle. (*Mademoiselle Dorigny sort*).

SCÈNE XIV.

BETZI, ensuite *la mère* JOUBERT.

BETZI, *seule* — Toute cette histoire s'embrouille, et mademoiselle Dorigny me fait de la peine, vraiment! C'est qu'il n'est pas amusant pour une directrice d'institution...

LA MÈRE JOUBERT, *des lettres à la main.* — Mademoiselle Betzi, voici des lettres pour notre maîtresse.

BETZI, *prenant les lettres.* — Il faut que je les lui porte tout de suite. (*Elle va pour sortir*).

LA MÈRE JOUBERT, *l'arrêtant.* — Encore un mot, ma chère demoiselle; notre maîtresse est elle toujours fâchée contre moi?

BETZI. — Vous savez, mère Joubert, que mademoiselle s'apaise promptement, mais je vous conseille d'être sur vos gardes une autre fois, car elle vous tiendrait parole.

LA MÈRE JOUBERT. — Oh! il n'y a pas de crainte que cela me *rarrive*, ça m'a tourné le sang, voyez-vous; je suis encore toute *chose*... Après cela, laissez-vous donc amadouer par ces petites filles. (*Elle prend du tabac et en offre à Betzi qui refuse.*) Vous n'en usez pas, vous; c'est une mauvaise habitude, vous avez bien raison, et comme dit cet autre : « Il ne faut pas se laisser mener par le nez. » (*Elle rit.*) Ah! ah! (*On entend les pas de mademoiselle Dorigny.*) Mademoiselle Dorigny arrive, je me sauve. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DORIGNY, BETZI.

MADEMOISELLE DORIGNY. — Eh bien! rien de nouveau, Betzi? Je suis dans une telle agitation. . Je ne puis rester en place... Il faut envoyer chez tous les parens; il faut...

BETZI, *l'interrompant.* Voici des lettres qui arrivent à l'instant et que j'allais porter à mademoiselle.

MADEMOISELLE DORIGNY, *vivement.* — Des lettres! si ce pouvait être!... Donnez vite. (*Betzi les lui donne et mademoiselle Dorigny en dépouille une.*) La signature est de madame de Verville. (*Elle lit haut.*) « Mademoiselle, une lettre que je reçois à l'instant de ma chère Claire, m'apprend la position cruelle où va se trouver réduite la jeune Augusta Dupré, par suite de la mort de son père. L'intérêt que doit inspirer cette orpheline et la sincère amitié qu'elle a toujours témoignée à mon enfant, ne me permettent pas de me refuser à la demande de Claire, et je m'associerai volontiers, autant que me le permettent mes moyens, à la bonne action qu'elle se propose, c'est à dire à payer tout ou partie de la pension de mademoiselle Dupré, afin qu'elle puisse continuer à jouir de vos excellentes leçons et ne soit pas brusquement séparée de ses compagnes. Recevez, etc. — *N. B.* Ma fille m'ayant demandé le secret sur cette affaire, j'ai voulu m'adresser directement à vous. » (*Elle ouvre une autre lettre.*) Celle-ci est de M. Dormeuil, père de Delphine. *Elle lit bas*) Même style. (*Elle ouvre une troisième lettre*) — De mademoiselle Gombaud, tante de Victorine. (*Elle lit bas.*) Même chose!.. Ah! je respire! Voilà donc le fameux mystère. (*Elle appelle.*) Isaure! Claire! Aglaé! Victorine! Delphine! venez toutes. — Un poids de cent livres est enlevé de dessus mon cœur!

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, TOUTES LES ÉLÈVES.

MADEMOISELLE DORIGNY. — Mes chères filles, je reçois des lettres qui me mettent, malgré vous, au fait de vos petits projets.

ISAURE, *à Claire, à demi voix.* — Adieu le secret!

CLAIRE, *à Isaure de même.* — Aussi n'est-elle plus irritée.

MADEMOISELLE DORIGNY. — Je ne puis que vous louer pour le fond, tout en vous blâmant pour la forme. Votre bon cœur vous a fait fai-

[illegible] une dévaucherie [illegible] ; sans le faux point d'honneur [illegible] [illegible] [illegible]

encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie. »

Bernardin de St-Pierre passa quelque temps dans un pensionnat. A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin, et relisait sans cesse la vie des saints. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis longtemps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfans et en leur donnant des dragées. Chaque jour il rendait visite au petit solitaire; c'est ainsi que s'appelait notre écolier depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusans capucins du monde, ayant toujours quelque histoire charmante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité.

Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de St-Pierre de lui confier son fils, auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition est accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu apprenti capucin, voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait, soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il fut accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toutes sortes de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide alors se gardait bien de le contredire; mais ayant recours à la ruse il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée, lui promettant de s'y arrêter; puis commençait une historiette, dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but, qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horison sous les plus rians aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte sans s'être aperçu de la longueur du chemin.

La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin, et comme il racontait ses aventures à sa famille, réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient heureux, qu'ils faisaient bonne chère, et que dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

Nous sautons plusieurs années au bout desquelles le jeune de St-Pierre ayant choisi l'état militaire, part pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de 30,000 hommes, commandée par le comte de Saint-Germain.

Il put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été ébloui dès sa plus tendre enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre lorsqu'ils louent les héros, s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence humaine. Toujours envoyé en avant pour faire des reconnaissances, ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfans, des vieillards qui fuyaient, en pleurant, leurs chaumière. Partout des hommes armés pour détruire, triomphaient des douleurs des hommes et partout la destruction était le comble de la gloire. Mais au milieu de tant d'actes de cruauté, un trait sublime vint consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme là où il n'avait encore vu que des victimes et des bourreaux. Un capitaine de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, se rendit à la tête de sa troupe, dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où l'on ne voyait que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il frappe; il en sort un vieil ermite à barbe blanche. — « Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, reprit l'ermite. » Ce bonhomme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un champ d'orge. « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, répond le conducteur, vous serez contens. » Ils continuent à marcher et ils arrivent à une autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : « Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait mieux que celui ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard; mais il n'était pas à moi. »

Bernardin ne tarda pas à quitter le service et se rendit à Malte, menacée par les Turcs à l'occasion d'une aventure assez singulière. Un vaisseau de guerre turc, la *Couronne Ottomane*, était allé, suivant l'usage, lever le carache ou tribut payé au Grand Seigneur par les Grecs des îles de l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant descendue à terre avec tous les officiers, soixante esclaves formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les cables furent coupés, on laissa tomber les grandes voiles et le vent de terre venant à souffler, les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint, et ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya son imprudence de sa tête.

Cependant les fugitifs se dirigèrent vers la rade de Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le Grand-Seigneur sommait Malte de rendre le vaisseau; on craignit un siège, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours de l'ordre.

Le siège n'eut pas lieu, et chacun ne songea qu'à retourner en France. M. de St-Pierre reçut six cents livres pour les frais de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer, où les orages s'élèvent avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé longtemps, ils se trouvèrent en vue de la Sardaigne, entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas fonds, et alors les vaisseaux courent risque d'être engloutis sous des montagnes de sable.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand. Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher et achever impitoyablement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau se trouva arrêté par le calme entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de ce spectacle. On craignait le coup de vent de l'équinoxe; toutes les manœuvres furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers assis autour de la table attendaient dans un morne silence, lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des

éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement, un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel; et en une minute il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer et la foudre le frappaient en même temps et assourdissaient par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement que le vaisseau était comme enveloppé d'une lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés. Il avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adressant en anglais à un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur la carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que, si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens.

Quelques minutes après, la nuée creva sur le vaisseau, et le couvrit d'un déluge d'eau. Alors le plus grand calme succéda à l'orage; le lendemain les voiles furent étendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de la Provence. A cette vue, les passagers tombèrent dans une espèce d'extase, et ils voulurent aussitôt se faire conduire à terre. M. de Saint-Pierre y descendit avec eux, et, soit que le bonheur d'échapper à un aussi grand péril l'eût préparé aux plus tendres émotions, soit que la patrie, après la crainte du naufrage, eût plus de charmes à ses yeux, avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir! Comme ses regards se reposèrent doucement sur ces rives fleuries, sur ces flots, hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrthes et d'orangers, le souffle du zéphir, le chant des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois.

(*La suite au prochain numéro.*)

d'après AIMÉ MARTIN.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté ministériel et sur l'avis du Conseil royal, diverses récompenses ont été décernées aux élèves de la Faculté de Médecine qui se sont distingués par leur dévouement dans l'affreuse catastrophe du 8 mai, et dont les noms suivent: MM. Désormeaux fils, interne à l'hôpital des Enfans; Demeaux et Bourdon, internes à l'Hôtel-Dieu; Caron, interne à la Salpetrière; Cloquet, interne à l'hôpital des Cliniques; Guignard, l'Hommenil et d'Astros, internes à l'hôpital Necker; Labat, externe à la Pitié; Vongeheux, officier de santé, aspirant au doctorat.

— M. Poulet, bachelier-ès-sciences, est chargé de la classe de rhétorique au collége d'Alby en remplacement de M. Alaux, qui n'a pas accepté ces fonctions.

— M. Juge, régent de cinquième et de sixième, est nommé provisoirement principal du collége d'Uzerches en remplacement de M. Faure, démissionnaire.

— Dans sa séance de mardi dernier, la chambre des Pairs a adopté le projet de loi tendant à l'ouverture d'un crédit de 10,000 fr. pour la réimpression des œuvres scientifiques de Laplace.

— Une exposition de tableaux et de statues des artistes vivans s'ouvrira à Nantes le 1er juillet.

— Dans sa dernière séance, l'Académie des Inscriptions et belles-lettres a décidé qu'un exemplaire de toutes ses publications sera envoyé au gouvernement grec pour être place dans la bibliothèque de l'Université d'Athènes.

— Ces jours passés a eu lieu la vingt-septième séance générale annuelle de la Société élémentaire sous la présidence de M. Dupin. Après la lecture d'un rapport sur les médailles à décerner aux instituteurs et aux meilleurs ouvrages élémentaires publiés dans l'année, M. Jomard, l'un des présidens de la Société a lu une notice biographique sur M. Wilhem, fondateur des écoles de musique dans les départemens de la Seine, et dont la tombe est à peine recouverte.

— M. de Bonald a reçu le chapeau de cardinal, à Rome, de la main du saint Père.

— Le Conseil municipal de Verdun a voté une somme de 5,073 fr. pour l'établissement d'une salle d'asile qui doit être placée dans l'ancien presbytère de Saint-Pierre-Chéry, acquis par la ville, de la fabrique paroissiale de Saint-Victor, moyennant une rente annuelle de 250 fr.

— Voici quel a été, cette année, l'ordre pour les entrées en loges pour les concours des grands prix de Rome à l'école des Beaux-Arts :

Pour la musique. — Entrée en loges le 5 avril, sortie des loges le 30 avril. En tout 25 jours de travail.

Pour la gravure en taille douce. — Entrée en loges le 13 mai; sortie des loges le 27 août; 90 jours de travail, les dimanches et les jours de fêtes déduits. Exposition publique à l'École des Beaux-Arts, les 31 août, 1er et 2 septembre.

Pour la sculpture. — Entrée en loges le 10 juin, sortie des loges le 5 septembre. 72 jours de travail, toujours exception faite des dimanches et fêtes. Exposition les 7, 8 et 9 septembre.

Pour l'architecture. — Entrée en loges le 10 mai, sortie des loges le 10 septembre; 105 jours de travail, avec la même réserve. Exposition les 14, 16 et 17 septembre.

Pour la peinture. — Entrée en loges le 1er juin, sortie de loges le 21 août: 72 jours de travail. Exposition les 21, 22 et 23 septembre.

— L'Académie Française, dans une de ses dernières séances, a décerné le prix qu'elle avait proposé sur cette question: de *l'Influence de la littérature espagnole sur la littérature française* au commencement du 17e siècle, à M. de Puibusque. — Mardi passé, la même Académie a accordé des récompenses aux auteurs des ouvrages les plus utiles aux mœurs dans l'ordre suivant : au livre de mademoiselle Lajolais sur *l'Education des Femmes*, 3,000 fr.; à l'*Histoire de Jérusalem*, par M. Poujoulat, 4,000 fr., etc., etc.

— M. le ministre de la Marine vient de faire publier la seconde partie d'un travail intéressant sur l'instruction religieux, l'instruction primaire et le patronage des esclaves dans les Colonies Françaises.

— S. M. la reine d'Angleterre a permis l'établissement d'une riche chapelle catholique à Windsor pour les personnes de sa suite qui professent notre culte; une autre chapelle doit aussi être construite à York.

L'Académie de Reims décernera, pour le concours de 1843, deux médailles d'or, de la valeur de 200 fr. chaque, aux auteurs des deux meilleurs mémoires sur les sujets suivans : *Histoire*. Etudes sur Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims. *Economie politique*. Quels seraient les moyens les plus efficaces d'engager les classes ouvrières, particulièrement dans les campagnes, à confier leurs économies aux caisses d'épargnes, et de quelle manière les maîtres, les chefs d'ateliers, les propriétaires, pourraient-ils exercer le plus utilement leur influence à cet effet? Quelle destination l'Etat devra-t-il donner aux fonds versés dans les caisses d'épargnes, afin qu'ils ne demeurent pas improductifs et par conséquent onéreux pour le trésor public, sans cependant diminuer les garanties ni altérer la sécurité des déposans?

Les mémoires devront être adressés à M. le docteur Landouzy, à Reims, avant le 31 janvier 1843.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 33. Paraissant tous les Samedis. JUIN 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

LA SECONDE MÈRE

OU

LA PRÉVENTION.

QUAND il existe un fâcheux préjugé qui vient parfois jeter le trouble dans les familles, notre devoir est de chercher à les détruire autant que faire se peut.

Est-il vrai qu'une femme s'unissant à un homme déjà père ne puisse éprouver pour les enfans nés de ce premier mariage ni tendresse ni affection? Nous ne croyons pas à cette sécheresse de cœur, et, s'il y a des exemples à l'appui, ce sont des exceptions à la règle générale.

Malheureusement la jalousie filiale fait germer dans l'esprit de bien des jeunes gens cette prévention cruelle contre leur seconde mère, qu'ils appellent parfois d'un nom presque injurieux; et, d'un autre côté, leurs alentours, les domestiques surtout, ne manquent pas de caresser leur erreur, et les encouragent à poursuivre une mauvaise voie.

C'est ce qui était arrivé à Jules Davelle, petit garçon de onze à douze ans. Son excellent père, veuf depuis plusieurs années d'une épouse adorée, avait dû songer à contracter un nouvel hyménée : rendre une mère à son fils, à cet âge où les soins maternels sont si nécessaires, n'avait pas peu contribué à sa décision. Mais ce mariage contrariait dame Gertrude qui, avec ses quarante ans bien sonnés, son amour-propre de cordon bleu et sa voix criarde, se voyait sur le point de redevenir simple servante, de gouvernante en chef qu'elle avait été depuis la mort de sa maîtresse. Aussi, sans être méchante, n'y eut-il aucun moyen qu'elle n'employât pour exciter l'inimitié de Jules envers la nouvelle épouse de son père et envers sa jeune fille, car madame Davelle était elle-même veuve.

Or, le jour où sa seconde mère devait venir prendre possession de sa demeure, Jules, encore plus triste et plus chagrin que de coutume, eut hâte, lorsqu'il entendit dans la cour le bruit de la voiture qui l'amenait, de monter rapidement dans sa chambrette ; et là, assis sur une chaise, le coude appuyé sur son lit en fer vernissé, il pleurait amèrement, quand deux coups légers frappés à la porte l'avertirent de la visite de Gertrude. Dire ce qui se passa dans cette longue conversation d'une servante et d'un enfant, tous deux disposés à voir les choses d'un œil défavorable, serait fastidieux et inutile; toujours est-il qu'après des lamentations sans fin sur le sort fatal qui leur était désormais réservé, ils en vinrent jusqu'à former le projet ridicule de quitter furtivement la maison.

M. Davelle parut en ce moment à la porte de la chambre qui était restée ouverte. Il jeta sur Gertrude un coup d'œil sévère et dit froidement :

« Jules, descendez au salon. »

Jules hésita un instant. Peut-être allait-il désobéir. Il regarda Gertrude pour se donner le courage de résister à l'ordre de son père ; mais Gertrude, atterée par le regard de M. Davelle, tenait la tête baissée. M. Davelle avait déjà descendu quelques marches : Jules se résigna, et, le cœur bien gros, le suivit lentement.

Ils entrèrent dans le salon.

Jules, sans lever les yeux, s'arrêta à trois pas de la porte. Une petite main s'était déjà emparée de la sienne : c'était Aline, sa petite sœur.

Il retira froidement sa main, et ne regarda même pas sa nouvelle compagne. Surprise de cet accueil, Aline resta interdite ;

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JUIN.

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

(*Suite.*)

Moulins primitifs. — Moulins à vent, hydrauliques, à vapeur, etc. — Art du meunier. — Panification.

Nous en étions en terminant notre précédent article aux ailes des moulins à vent.

Ces quatre ailes, fixées à angle droit dans une forte pièce de bois qui leur sert d'axe, ont l'apparence de longues échelles à double rang d'échelons très minces ; elles sont légèrement concaves, et faiblement inclinées du bas en haut. — A l'un des côtés de ces échelles, sont fixées des bandes de toile d'égale dimension que l'on déploie à volonté, afin de présenter obstacle à l'action du vent qui leur imprime ainsi un mouvement de rotation presque vertical : ce sont, comme vous le voyez, des espèces de voiles.

L'axe dans lequel ces ailes sont fixées, est pourvu à l'intérieur du bâtiment, d'un engrenage ou roue à dents qui transmet le mouvement à la meule. Les autres parties du mécanisme, ainsi que la manutention sont également identiques à celles des moulins hydrauliques, dits moulins à eau, auxquels nous allons passer.

Quelle variété de constructions de mécanisme! que de détails nous présente la partie que nous avons encore à traiter! Ici nous voyons une habitation rustique aux murs blanchis à la chaux, aux fenêtres à petits vitraux ronds, enchâssés dans le plomb, recouverte de chaume, de simples planches ou de bardeaux, qui de loin ressemblent à de l'ardoise. Bâtie au fond d'une fraîche vallée, nous pourrions la prendre pour un riant châlet, si d'un autre côté ne se présentaient à nos regards de longs conduits, aqueducs en bois, élevés souvent à une certaine hauteur au dessus du sol, et qui amènent de la montagne voisine les eaux nécessaires à l'usine.—Ce torrent ainsi resserré se précipite avec impétuosité sur les aubes de la roue hydraulique à laquelle il imprime un mouvement rapide, et retombe avec fracas en flocons écumeux. Le bruit sonore de cette cascade artificielle et le tic-tac régulier du moulin produisent une harmonie ravissante dans les contrées silencieuses.

Là, au bord de cette rivière ombragée de saules, de peupliers, et coulant paisiblement à travers ces grasses prairies, s'élève une charmante habitation avec vastes granges, écuries et toutes les dépendances d'un véritable bien rural. C'est un moulin à façon, ou mou

puis, voyant que Jules s'opiniâtrait à ne pas vouloir la regarder, elle alla tristement près de sa mère.

« Vous ne voulez pas m'embrasser, Jules? demanda madame Davelle d'une voix douce. »

Jules ne bougea pas.

« Jules! dit M. Davelle. »

Il y avait dans la voix de son père un mélange de sévérité et de plainte, de reproche et de douleur, presque de prière. Jules ne l'avait jamais entendu lui parler de la sorte.

Pénétré enfin des paroles et de l'accent de son père, Jules surmonta par un grand effort ses répugnances, et se laissa embrasser par madame Davelle.

Ne voulant pas pousser plus loin une première épreuve, M. Davelle lui permit d'aller faire une promenade.

A peine sorti du salon, Jules s'enfuit au fond du jardin sous un massif d'arbres épais, et s'abandonna sans contrainte à sa douleur. Il se reprochait presque son obéissance au désir de son père.

« Je l'ai donc embrassée, pensait-il, cette méchante femme qui veut me chasser du cœur de papa! je l'ai embrassée, et elle était assise dans le fauteuil à maman, à la place de maman, de ma pauvre maman qui est morte! Ah! si ce n'avait été pour ne pas faire de la peine à mon père, comme j'aurais eu du plaisir à lui montrer par mon regard combien je la déteste! — Et cette petite vilaine qui venait me prendre la main! Qui sait? peut-être déjà papa l'aime-t-il plus que moi! C'est elle qui sera la préférée ici, et moi, on me mettra de côté. Elle ne va s'occuper avec sa mère qu'à me tourmenter. Mon Dieu, mon Dieu! que je suis donc malheureux! »

En se livrant à ces tristes réflexions, Jules avait machinalement porté ses pas vers le petit jardin que son père venait de faire arranger pour lui. — « Je suis bien sûr, pensait-il, que cette petite méchante-là s'est déjà amusée à gâter mon jardin! » Et il jeta les yeux sur les tulipes.

Quelle surprise! ses fleurs viennent d'être arrosées : l'eau les a à peine pénétrées, et elle bouillonne encore autour des tiges. Sur le petit banc de pierre est une jolie boîte en ferblanc. Jules l'ouvre et voit une précieuse collection de graines de fleurs étrangères.

Qui a pu venir arroser ses fleurs? — Qui a pu apporter cette boîte? — Il regarde autour de lui et ne voit personne. Ce n'est pas Gertrude, car la vieille bonne n'a pas quitté sa chambre. Il examine plus attentivement la boîte, et lit sur le couvercle : « *Pour mon bon petit frère.* »

» Serait-ce cette petite fille qui l'aurait apportée là pour moi, se dit-il? oui; mais, je le vois bien, on veut faire parade de quelque amitié pour moi, afin que les torts aient l'air d'être de mon côté. Je me tiendrai sur mes gardes. »

Il se dirigea vers le parterre près duquel était le rosier de sa mère.

Le rosier venait aussi d'être arrosé!...

C'était certainement la même main qui s'était occupée du rosier et des tulipes; et cette main, c'était, à n'en pas douter, celle de sa nouvelle petite sœur. Jules avait beau s'irriter contre cette pensée, résister de toutes ses forces à cette conviction, il ne pouvait s'empêcher de se dire à lui-même que tulipes et rosier ne s'étaient pas arrosés tout seuls, que la jolie boîte de ferblanc ne s'était pas venue d'elle-même poser sur son petit banc; et ces prévenances, ces preuves d'amitié qu'on lui imposait pour ainsi dire, lui pesaient d'autant plus. Il voulait garder et nourrir sa colère et sa haine, et pour échapper à l'impression qui le dominait par degrés de plus en plus, il cherchait et se donnait à lui-même les meilleures, les plus concluantes raisons qui pussent le maintenir inébranlable.

Si l'on réfléchit que le point de départ, la cause du chagrin et, par suite, de la haine de Jules contre les nouveaux-venus avaient un côté respectable, et pouvaient, bien qu'exagérés, se présenter sous un favorable jour, on pense bien que peu à peu, à force de caresser son inimitié, il se monta la tête au point de faire quelque sottise.

Il se promenait à grands pas en réfléchissant dans son allée, lorsqu'au bout de cette allée il se trouva face à face avec Aline.

Il fit un mouvement d'impatience et détourna brusquement ses pas.

Mais un premier regard lui avait montré Aline telle qu'elle était : une jolie petite fille, à l'air bon et doux, dont les grands yeux bleus avaient été comme effrayés un moment de la figure rébarbative que Jules leur avait faite, et s'étaient fixés sur les siens avec une singulière expression de crainte, de tendresse et de reproche. Jules s'était donc brutalement retourné, et recommençait à arpenter son allée avec un air de profond dédain; mais il se disait malgré lui qu'une si bonne petite figure ne pouvait appartenir, bien sûr, à une méchante petite fille; que des yeux si purs ne pouvaient annoncer un mauvais cœur, et qu'enfin il ne devait peut-être pas accuser de son malheur une enfant qui était venue à lui avec tant d'élan et d'affection. Il allait même jusqu'à se reprocher comme une chose injuste son

---

lin à petits sacs. — Les habitans de cette demeure, hommes et bêtes, ont tous un aspect de prospérité digne de remarque et dont je vais vous dire la cause. — Vous saurez donc, mes jeunes lecteurs, que ces meuniers font la farine pour les campagnards, et qu'ils se paient de leurs frais de mouture en prélevant une certaine quantité de grain par chaque sac qu'on leur envoie à moudre. — Cette quantité est généralement évaluée à un tiers de boisseau par hectolitre de grain; et je vous prie de croire, qu'en fait de mesurage, ce n'est jamais à leur détriment qu'ils se trompent. Bien plus, s'agit-il de la pitance des chevaux, mulets et autres bestiaux, c'est aux grains, à la mouture et au son de la pratique que s'adressent la meunière et ses filles, les garçons meuniers et les charretiers.

Ainsi le meunier, sa famille, ses gens, ses bêtes, et ses nombreux volatiles, tous vivent aux dépens de ceux qui alimentent le moulin. — Aussi est-ce un dicton populaire : *Le meunier vous en remontrera toujours.*

Mais entrons pour vous faire connaître la manutention que subit le grain. — Hormis la poussière de farine qui blanchit tout ce qui se trouve dans le moulin, la propreté la plus parfaite règne dans l'intérieur du bâtiment où nulle humidité ne doit avoir accès. Ces rangées de sacs, debout le long de ce mur, vont successivement passer par les mains de ces ouvriers que vous voyez occupés à nettoyer et préparer le grain; car vous saurez, mes amis, qu'il ne s'agit point de le moudre tel qu'il arrive ici, mais que, pour avoir de belle farine, il faut qu'il soit purifié de la poussière dont il peut être souillé, et qu'on en sépare les semences étrangères ainsi que les grains trop maigres ou attaqués par les insectes. Ce nettoyage est fait au moyen de ce mécanisme nommé tarare.

Le grain, ainsi nettoyé, est légèrement humecté, afin qu'il ne s'échauffe pas sous la meule, puis il est remis en sacs pour être livrés au travail.

Entendez-vous cette sonnette appelant à coups cadencés? Elle annonce au meunier que la troisième meule à laquelle elle correspond n'a plus rien à moudre. — Mais on s'empresse d'obéir à son appel, car si la meule tournait quelque temps à vide, elle brûlerait la farine qui se trouverait encore sous elle, et lui communiquerait une couleur rousse très préjudiciable. Aussi voilà déjà un garçon meunier, un énorme sac de grain sur l'épaule, qui monte au *beffroi*, ou plancher qui supporte les meules, pour vider sa charge dans un vaste entonnoir carré appelé baille-blé. De là le grain, dont l'émission est réglée à volonté, tombe sous la meule courante, où, après avoir été broyé, il se rend par ce canal sur un tamis ou *bluteau* de sept pieds de longueur, suspendu dans la partie supérieure de ces coffres carrés et massifs que l'on nomme *huches*. Ce premier tamis ne laisse

animadversion contre cette enfant et, écoutant les petits pieds d'Aline crier derrière lui sur le sable de l'allée, peu à peu il ralentissait son pas. Plus il la sentait près de lui, moins vite il marchait : ils se trouvèrent enfin l'un à côté de l'autre.

Ils firent encore quelques pas sans se parler. Jules était embarrassé, contraint; Aline était rouge comme une cerise, et son petit cœur battait bien fort. Jules rompit le silence :

« C'est vous, mademoiselle, dit-il, qui avez apporté ici cette boîte ?

— Oui... monsieur Jules.

— C'est vous qui avez écrit ce qu'il y a dessus !

— Oui, monsieur Jules, répondit en balbutiant l'aimable enfant presque honteuse d'un acte dont elle n'avait qu'à se louer.

— Je vous en remercie, mais pourquoi me faites-vous ce cadeau-là ?

— C'est... c'est... dit Aline, en prenant tout à coup courage, et en levant sur lui ses beaux grands yeux, pour que vous n'ayez plus l'air si méchant en me regardant, et pour que vous m'aimiez un peu.

— C'est vous aussi qui avez arrosé mes fleurs et le rosier de maman ?

— Oui, M. Jules.

— Pourquoi ? »

Ici elle le regarda d'un air si déconcerté, et si inquiet, que Jules, qui était un bon garçon, et qui avait un cœur excellent, fut honteux de cette espèce d'interrogatoire dur et sévère qu'il lui faisait subir. Il lui prit la main qu'il serra cordialement.

« Je vois, dit-il, que je m'étais trompé sur vous. Je croyais que vous ne m'aimiez pas, et que vous veniez ici pour me chasser du cœur de papa. »

Aline témoignait assez par sa figure ébahie qu'elle ne le comprenait pas.

« Mais continua Jules, n'en parlons plus. Si vous voulez être mon amie, vous verrez que nous nous accorderons bien; il n'y aura pas de dispute. Voulez-vous la moitié de mon jardin ?

— Oh ! que vous me rendez donc contente, dit Aline, en me parlant comme cela !... Mais votre jardin est bien petit déjà pour vous seul.

— Ah ! dam, papa me promet depuis bien longtemps de me donner encore ce beau carré-là, qui est à côté. Si je l'avais, nous serions plus à notre aise pour partager, mais enfin nous allons toujours mettre en deux parts ce que j'ai. »

Aline sauta de joie, et Jules, heureux du bonheur de sa nouvelle petite amie, l'embrassa avec effusion.

« Vous seriez donc bien content, Jules, d'avoir ce grand carré? dit une voix à côté d'eux. »

Jules se retourna et pâlit en voyant son père et madame Davelle, qui venait de lui adresser cette question. Dans l'épanchement de son amitié avec Aline, sa petite tête d'enfant avait oublié tout ressentiment, toute colère. La vue de madame Davelle réveillait ses préventions mal assoupies. Il ne répondit rien.

« Dites donc que oui, mon petit frère, lui dit Aline tout bas. Si vous saviez comme maman est bonne ! Je suis sûre qu'elle va vous le faire donner.

— M. Davelle, dit la mère, serez-vous assez bon pour accorder à ma prière le carré que je vous demande pour Jules ?

— Vos prières sont pour moi des ordres, dit M. Davelle. — Jules, tu peux dire au jardinier de déraciner la haie qui couperait maintenant ton terrain en deux.

— Là ! vous voyez bien ! lui dit tout bas Aline. »

Jules ne savait comment accepter cette marque de bonté. Il était irrité par un faux amour-propre qui lui reprochait de changer si vite d'idées et d'opinion.

Madame Davelle prit Jules par la main, et lui relevant doucement la tête :

« Voyons, dit elle, m'en voulez-vous toujours beaucoup? »

Jules l'embrassa pour remerciement. Madame Davelle portait si bien sur sa noble physionomie la bonté de son âme qu'il eût été bien difficile à Jules de faire autrement.

Un instant après, M. Davelle s'éloigna avec Jules, et après un moment de silence, il lui dit :

« J'ai vu avec beaucoup de chagrin, mon enfant, par la manière dont vous avez accueilli votre belle-mère et sa fille, que vous n'aviez ni amitié pour moi, ni confiance en moi.

— Moi, mon papa ! dit Jules, étonné.

— Oui, mon enfant, vous avez cru qu'en contractant un nouveau mariage j'allais vous bannir de mon cœur, oublier votre mère que le ciel nous a enlevée trop tôt à tous deux !... Oui, vous avez cru que l'arrivée de deux nouvelles personnes allait changer le cœur de votre père ; ou, si vous ne l'avez pas cru positivement, vous l'avez craint : ce n'est pas bien. Vous avez été plus qu'impoli avec madame Davelle; vous avez brutalement repoussé sa petite-fille, qui venait à vous pleine d'affection, lorsque vous deviez, ne fût-ce que par égard pour votre père, vous conduire tout différemment.

— Mon papa !... dit Jules, les larmes aux yeux.

— Vous vous êtes permis de juger d'avance votre belle-mère sur de sottes préventions qu'on cherchait encore à vous exagé-

---

passer, à travers le tissu de soie dont il est garni, que la farine, et déverse le reste de la mouture sur un deuxième bluteau qui a nom *dodinage*.

Les fonctions de ce dodinage consistent à séparer les gruaux et matières à remoudre du gros son que vomit dans ce réservoir la tête d'homme ou de monstre sculptée en bois sur la face de devant des huches.—Ces matières à remoudre sont alors soumises à l'action d'une autre meule disposée à cet effet, pour être converties en farine qui tombe également dans le fond de la huche, et en petit son et remoulage que rend dans le réservoir adapté à chaque huche la figure dont nous venons de parler.

Cette pièce de bois ou *babillard*, fixée à l'angle de chaque huche, par les secousses régulières que lui imprime cette batte, frappée constamment par les branches de cette espèce de roue, communique ce mouvement d'oscillation aux deux bluteaux par le moyen de cette baguette faisant ressort.

Voilà mes enfans, la cause du fameux tic-tac qui, aux yeux des enfans, constitue pour ainsi dire à lui seul la physionomie du moulin. Vous voyez ainsi que les travaux du meunier se résument à nettoyer les grains, à les distribuer aux meules pour les réduire en farine ou en gruau, et à remettre ces matières en sac, afin de rendre à chaque pratique le produit des grains qu'elle a envoyés au moulin.

Maintenant que nous avons vu les moulins à bras, les moulins à manége, les moulins à vent, ceux établis dans les montagnes, et les moulins à façon, il nous reste à vous décrire les moulins à vapeur et ceux où la meunerie, traitée en grand, prend le caractère d'une vaste et magnifique industrie dont les produits alimentent nos grandes villes, et vont au-delà des mers s'échanger contre les productions de pays lointains. C'est ce que nous ferons immédiatement en nous transportant à Corbeil, au fameux établissement de M. Darblay, l'un des plus remarquables que nous présente la France, tant à cause de la perfection de ses machines, que par la quantité prodigieuse de farine qu'il confectionne annuellement; car, vous saurez, mes amis, que le moulin de M. Darblay fournit une partie importante de la consommation de Paris.

Voyez ces vastes bâtimens à quatre étages se développant sur les deux côtés de ce canal et qui, d'une rive à l'autre, sont reliés par cette galerie. Cette disposition ingénieuse présente une économie de main-d'œuvre immense, car elle permet aux bateaux chargés de grains de venir se placer sous la voûte qui porte cette galerie, pour effectuer leur déchargement et recevoir de la même manière les farines qu'ils transportent à Paris.—Cette rivière, qui coule avec rapidité sous vos pieds, est l'Essonne, que vous avez vue dans notre visite au moulin d'Echarcon.

rer. Combien vous vous êtes trompé, Jules ! Et pourtant un peu de réflexion, une conversation franche, de confiance et sans arrière-pensée avec moi, vous eût épargné la honte de faire une sottise et de me causer un chagrin. Madame Davelle, mon ami, est une excellente femme, qui vous aime véritablement, vous le verrez plus tard. C'est une femme sage, attachée à ses devoirs. En pensant à mon âge, vous auriez dû juger que le nouveau lien que je forme n'avait pour but que votre intérêt et votre bien-être. Depuis un an, où en êtes-vous? Eloigné par mes affaires, j'ai à peine le temps de m'occuper de vous. Votre éducation se néglige; vous oubliez le peu que vous savez. Votre costume lui-même se ressent de l'isolement où vous êtes; vous ne manquez de rien, et cependant votre tenue est toujours négligée. Ce qui vous manque, Jules, c'est l'œil d'une mère. Gertrude vous aime, mais elle vous aime à sa manière, et d'ailleurs vous êtes maintenant d'un âge où vous ne pouvez plus rester sous la surveillance et la direction de Gertrude. Ce sont des soins plus éclairés, une tendresse plus intelligente qui doivent vous conduire et vous guider. Madame Davelle est venue ici pour vous servir de mère. Elle vous aime et vous aimera davantage encore quand elle vous connaîtra mieux. Et, tenez, cette femme que vous détestez si cordialement d'avance, de parti arrêté, savez-vous quel a été son premier soin en arrivant? Ça été d'aller voir si votre chambre est bien en ordre, de remplacer vos petits rideaux blancs par des rideaux rouges qu'elle avait apportés exprès pour vous, et de pendre à côté de votre glace une montre d'or que vous trouverez ce soir en vous couchant.

— Comment, papa?...

— Oui, sans doute, et cette pauvre petite Aline que vous avez repoussée ?

— Oh ! mon papa, nous avons fait la paix, et je puis vous assurer que nous sommes maintenant aussi bons amis que possible. Je vous en prie, mon papa ! ne m'en veuillez pas de tout cela, et pardonnez-moi; je craignais tant de perdre votre amitié, que...

— Tu ne la perdras jamais tant que tu seras un bon petit enfant, dit M. Davelle en l'embrassant. Je consens d'autant mieux à tout oublier, que j'ai vu dans ta conduite, quelque répréhensible quelle puisse être, un bon sentiment. Sois tranquille, je n'oublie pas ta bonne mère, et il n'y a rien de changé ici, quant à cela ; tu pourras parler d'elle à madame Davelle, qui sera la première à partager tes regrets, car elle aussi est une excellente femme; aime-la bien, si tu veux rendre ton père heureux. Tu verras, au reste, que cela te sera facile.

— Oh ! toujours, mon papa, toujours, dit Jules en sautant au cou de M. Davelle. »

— Et maintenant, mon enfant, va joindre *ta mère et ta sœur !*

Jules courut d'un trait au bout de l'allée, prit les mains de madame Davelle, et lui dit :

— Voulez-vous me pardonner ma vilaine conduite, madame, et me permettre de vous appeler maman ?

— Tu me rends trop heureuse, mon enfant, mon fils, pour que je me souvienne jamais d'aucun autre moment que celui-ci, dit en l'embrassant avec effusion madame Davelle. Aline mêla ses caresses aux leurs, et ce ne furent plus que tendres baisers et bonnes promesses.

La cloche du dîner sonna. On se dirigea, les mains dans les mains, vers la maison, et Jules s'esquiva et monta rapidement à sa chambre. Il rencontra Gertrude sur l'escalier; elle portait un gros paquet d'étoffes :

— Qu'est-ce donc que cela, demanda Jules ?

— Oh ! dit Gertrude, c'est un cadeau de madame Davelle. Voyez les deux belles robes ! et elle m'a dit en me les donnant : « Ma bonne Gertrude, votre position ne sera changée en rien par mon arrivée. Je vous demande seulement d'être pour moi ce que vous avez été pour votre bonne maîtresse. » — C'est une bien bonne et bien respectable dame, allez, monsieur Jules ! et je crois que nous nous sommes bien trompés tous deux.

— Vraiment, dit Jules, tu crois?... Eh bien ! moi, je suis sûr !... Tiens, regarde mon cadeau de noces, à moi, dit-il en décrochant la montre et en se passant triomphalement la chaîne au cou. Puis il descendit l'escalier quatre à quatre et arriva dans la salle à manger. On se mettait à table.

Le repas fut gai. Tous ces cœurs s'entendaient si bien ! Après le dîner on resta long-temps dans le salon, et Jules, en se retirant, ne se fit pas prier, cette fois, pour embrasser sa mère et sa petite sœur.

Il rentra le cœur paisible dans sa petite chambre, se coucha, heureux comme il ne l'avait pas été une seule fois depuis un an, voyant s'ouvrir devant lui, dans ces momens de quiétude sommolente qui précèdent le sommeil, un avenir sans nuages, et il s'endormit en se disant :

« Comme elles sont bonnes, toutes deux ! Et moi qui les détestais tant ! moi qui l'appelais une *marâtre !*... C'est une chose bien sotte que la prévention !... »

NADARD.

Voici maintenant les vannes ou écluses qui retiennent l'eau au-dessus du moulin, pour former de la rivière un réservoir et donner au courant une chute dont la puissance augmente en raison de l'élévation à laquelle on peut porter le niveau de l'eau.—Au moyen de ces vannes, on règle l'émission de l'eau sur la force que l'on doit imprimer au système hydraulique.

Les différens couloirs en pierre de taille, dans lesquels se meuvent les roues en bois, et dont la partie attenante aux vannes présente un plan incliné, s'appellent les coursiers. — Il est presque inutile de vous dire que, plus cette inclinaison est forte, et plus la chute d'eau acquiert de puissance. Les roues, que l'eau vient frapper avec fureur, constituent ce que l'on nomme le système hydraulique, et reçoivent dans leur construction des modifications motivées sur l'élévation ou la force de la chute d'eau, auxquelles elles empruntent la dénomination qui les distingue entre elles. Ainsi, l'on appelle *roues de dessus* celles qui reçoivent l'eau à un point de la circonférence bien supérieur à l'axe ou arbre formant le centre de la roue; *roues de côté*, celles que l'eau vient frapper par le milieu; et *roues de dessous* celles où l'eau arrive dans les aubes inférieures. Ce sont ces dernières que vous avez sous les yeux.

Ces arbres tournans, ou axes des roues, pénètrent dans l'intérieur du bâtiment par ces ouvertures cintrées, et communiquent le mouvement à tout le mécanisme, au moyen de quelques engrenages qui font mouvoir à leur tour de petits cônes tronqués, nommés pignons d'angle, et qui, en terme de meunerie, prennent le nom de *hérissons*. Ces hérissons s'engrènent, comme vous le voyez, dans ces autres roues de même forme dont l'essieu en fer, traversant l'ouverture pratiquée dans le centre de la meule inférieure, met en action la meule supérieure. Elle se nomme *meule courante*, par opposition à celle sur laquelle elle tourne, et qui, restant inerte, a reçu la dénomination de *meule gisante*.

Ces meules, dont les unes sont d'une seule pièce, et les autres construites de pierres très dures, réunies par du plâtre et revêtues d'une enveloppe de bois cylindrique, peuvent, lorsqu'elles tournent avec vitesse, faire 110 à 120 évolutions dans une minute, et moudre de la sorte 18 hectolitres de grain en vingt-quatre heures.

La meule courante a également son centre percé d'une ouverture cylindrique dans laquelle vient plonger un tube en tôle présentant un renflement à quelques pouces de son extrémité ; et cet appareil, appelé engreneur, distribue régulièrement le grain dont on peut régler à volonté l'émission. Parvenu entre les meules, le grain s'ouvre en plusieurs parties, la farine se détache de l'écorce, et, poussée par la force centrifuge que provoque le mouvement rapide de rotation de

VERS D'UN ADOLESCENT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.

Prestige de mon cœur, je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse;
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.

Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière,
Ici, loin des cités ! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'oublié, je sommeille à l'ombre des ormeaux !

Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles;
Ces genêts, ornement d'un sauvage réduit;
Ce chèvre-feuille, atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.

Forêts, agitez-vous doucement dans les airs !
A quel ami jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous parleront d'amitiés étrangères,
Moi, de vos seuls attraits j'entretiens vos déserts.

Le vicomte de CHATEAUBRIAND
(*à l'âge de* 16 *ans.*)

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

LE LOUP-GAROU.

Toutes les belles actions de la jeunesse, insérées jusqu'ici dans notre *Gazette*, ont trait au courage physique ; cependant le courage moral lui est peut-être supérieur. Aussi avons-nous l'intention de mettre en évidence cette sorte de belles actions dont il est assez rare de trouver des exemples : notre héros, aujourd'hui, sera un petit Franc-Comtois, du département du Doubs.

Vous n'ignorez pas que la Franche-Comté est une des anciennes provinces de France ; qu'elle fit précédemment partie du duché de Bourgogne, et fut soumise un temps à l'Espagne après de longues guerres. C'est un pays montagneux et abondant en belles eaux. Les habitans, industrieux et pleins de finesse, se répandent en grand nombre dans diverses contrées, les uns livrés au petit commerce stable, les autres au colportage forain ; puis, leur bourse remplie jusqu'aux cordons, ils rentrent dans le village paternel, y bâtissent une jolie maisonnette avec jardin et verger, et terminent là une existence douce et tranquille.

Parmi les superstitions trop nombreuses dans nos campagnes, une des plus communes, c'est la croyance au loup-garou. Ce loup-garou est l'épouvantail de certains villages, surtout dans le midi de la France : il est responsable de tous les accidens qui arrivent dans ces localités, et il n'est sorte de méfaits qu'on ne lui impute. Les chiens aboient-ils plus fort qu'à l'ordinaire : c'est que le loup-garou rôde autour de l'étable : il en veut aux bestiaux. Les tardives gelées du mois d'avril ont-elles gâté les fruits avant qu'ils fussent arrivés à leur maturité ? c'est que le loup-garou a jeté un mauvais sort sur le verger. Les volières se trouvent-elles dépeuplées ? cette dévastation ne peut être que l'œuvre du loug-garou; car Dieu sait combien cet être mystérieux est adroit, fertile en ruses et en maléfices.

Cette superstition populaire existait encore, il y a peu d'années, dans un petit village situé à deux ou trois lieues de Besançon, et ce n'est pas seulement auprès de quelques femmelettes que cette croyance ridicule avait trouvé crédit, mais encore elle avait jeté de profondes racines dans l'esprit d'hommes graves, sérieux, expérimentés; il n'était pas permis dans la commune d'élever des doutes sur l'existence du loup-garou : il était le sujet de tous les entretiens, un texte fécond de récits plus extraordinaires les uns que les autres. Son nom seul imprimait la terreur ; et quand un enfant restait un peu tard hors du village, ses parens éprouvaient la plus vive inquiétude, craignant qu'il ne fût devenu la proie de ce monstre rapace et sanguinaire.

Ces absurdes terreurs n'étaient point partagées par un petit garçon, de dix ans à peine, nommé Jules Moisset. Jules riait de tout son cœur des contes merveilleux qu'on débitait à propos du loup-garou et n'hésitait point à les traiter de sornettes et de balivernes. Ce scepticisme scandalisait fort ces bons et naïfs campagnards.

« Comment, disaient-ils, peux-tu douter d'une chose qui est certaine, évidente pour tout le monde? car enfin, nous l'avons tous vu, le loup garou et, qui plus est, sa malice s'est signalée contre nous par une foule de méchans tours : nos caves dégarnies, nos troupeaux enlevés, voilà ce nous semble, des preuves incontestables de son existence...

— Et comment savez-vous que l'auteur de tous ces méfaits est le loup-garou? Qui vous a dit que ce n'était pas quelque adroit filou, quelque mauvais drôle, qui profitait de votre terreur pour vous dépouiller et se divertir à vos dépens ?

---

la meule courante, elle s'échappe pêle-mêle avec le son par cette ouverture ou *anche*.

Ce mélange, nommé *mouture*, tombant de cette rangée formidable de meules, est reçu dans un récipient circulaire qui le transporte dans le réservoir commun, où ce chapelet de godets fixés les uns aux autres et tendus sur deux roues sexagones vient se charger de matières qu'il déverse à l'étage supérieur dans une chambre nommée *refroidisseur*.— Là, un immense rateau mécanique, après avoir bien mélangé, remué et refroidi ce premier produit, le conduit par cette autre issue dans ces cylindres sexagones, dont chaque compartiment est recouvert d'étoffes de soie faisant ainsi fonction de tamis, et d'un tissu de moins en moins serré à mesure que ces compartimens s'éloignent du point d'introduction de la mouture. — Ainsi, les premières cases laissent échapper les diverses espèces de farine; les suivantes, les gruaux de différentes grosseurs, tandis que les résidus, qui n'ont pu traverser ces tamis, tombent à cette extrémité dans ces godets qui les transportent dans une autre bluterie garnie de tissus de laine, nommée *quintin*, dans laquelle s'opère la séparation des gros et petits sons, des recoupes, des recoupettes.

Ces deux appareils remplacent ici les massives huches avec leurs blutoirs et leur bruyant tic-tac que nous avons vu jouer un rôle si important dans les moulins à façon. Les gruaux dont nous vous en de parler, sont la partie la plus dure, la plus sèche du grain, et, pour les convertir en farine, on les soumet derechef à l'action d'une meule fraîchement *rhabillée*, c'est-à-dire repiquée ou retaillée. Ils produisent la farine dont on fait ces délicieux pains de gruaux et les différentes pâtisseries. C'est ainsi que, pour extraire du grain toute la farine qu'il renferme, on fait passer six à sept fois sous les meules les divers produits qu'il donne. Vous savez donc comment l'on obtient la farine; nous verrons prochainement les manipulations qu'elle doit subir pour être transformée en pain.

(*La fin au prochain numéro.*)

UN PROFESSEUR *de l'Ecole des Arts et Métiers*

— Oh ! que non ; nous ne nous trompons pas. Si tu avais vu comme nous son regard fauve et sinistre, ses mains armées de griffes, sa queue noire et velue, tu dirais bien que c'est là un être surnaturel.

— Tout cela est bel et bon, répondait l'enfant; mais rien ne me prouve que vous n'êtes pas dans l'erreur. — Au reste, j'ai une idée... je me propose de faire une épreuve décisive, et j'espère vous démontrer avant peu que vous avez été complétement joués. »

On ne fit aucune attention aux paroles de l'enfant. Mais celui-ci se hâta d'aller mettre à exécution le projet qu'il avait formé.

A la nuit tombante, il se rendit à une des extrémités du village, endroit où le loup-garou se montrait habituellement tous les soirs. Il planta deux pieux, à droite et à gauche, et il y attacha une corde qui traversait la rue dans toute sa largeur. Puis cet ouvrage une fois terminé, il alla trouver ses amis et connaissances, et les pria de l'accompagner, en les assurant qu'il avait trouvé un moyen infaillible de les délivrer du loup-garou. Les villageois hésitèrent long-temps avant de se décider à prendre part à cette entreprise nocturne qu'ils jugeaient très périlleuse, mais enfin la curiosité l'emporta sur la prudence, et ils se déterminèrent à suivre l'enfant.

Ils se dirigèrent donc vers le lieu en question, et il n'y avait pas dix minutes qu'ils étaient arrivés, quand tout à coup le loup-garou se montra à une centaine de pas tout au plus. A cet aspect nos villageois reculent. Mais Jules Moisset, qui s'était tenu constamment à leur tête, s'avance seul vers le monstre. Celui-ci surpris de l'impassibité de l'enfant, cherche à l'effrayer, agite sa queue, pousse des hurlemens, s'élance, et semble vouloir se précipiter sur lui. Mais au milieu de sa couse rapide, il se trouve arrêté tout à coup par un obstable imprévu. A peine a-t-il touché la corde, dont nous avons parlé plus haut, que sa tête va heurter lourdement le pavé. A la suite de cette chute terrible, il reste étourdi, immobile sur le sol.

» Mes amis, s'écrie Jules, venez donc, venez donc. Je tiens le loup-garou... »

En même temps l'enfant s'approcha de ce corps qui gisait à terre, le souleva, l'examina de près, et reconnut, malgré son déguisement, Pierre Monnereau, un des habitans de la localité. Ce Pierre Monnereau jouait depuis deux ans avec un merveilleux succès le rôle de loug-garou. En se noircissant le visage, en s'affublant d'une longue queue, d'un costume étrange, il était parvenu à semer au loin l'épouvante, à commettre impunément une multitude de vols, et il aurait sans doute continué longtemps encore ce métier lucratif sans le piége que lui avait adroitement tendu un enfant de dix ans.

Dans sa chute, Pierre Monnereau en avait été quitte ponr quelques légères contusions, aussi ne tarda-t-il pas à reprendre ses sens. Qu'on juge de sa confusion, de son effroi, quand il se vit entouré, reconnu par ses compatriotes ! Ceux-ci honteux et indignés d'avoir été si longtemps pris pour dupes, voulaient se faire sur le champ justice à eux-mêmes ; par ses sages observations Jules Moisset parvint à contenir leur fureur.

Dès le lendemain, Pierre Monnereau fut mis à la disposition du procureur du roi.

Depuis cette époque, il n'a plus été question du loup-garou ni dans le village ni dans les environs, et cette superstition absurde a totalement disparu, grâce à l'ingénieux stratagême imaginé par un enfant de dix ans.

FÉLICIE ALBOY.

ENFANCE DES HOMMES ET DES FEMMES CÉLÈBRES.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(Suite et fin.)

Mais Bernardin de Saint-Pierre ne se fixa point alors en France; il était destiné à passer la plus grande partie de sa vie sur des terres lointaines. Déjà, avant l'époque dont nous parlons, il avait fait un voyage aux Antilles avec un de ses oncles, capitaine de navire, qui, trompé par le goût que le jeune Bernardin montrait pour les aventures et les choses extraordinaires, l'avait cru appelé à la vie de marin. Plus tard, Bernardin habita successivement la Prusse, la Pologne, la Russie ; mais le plus important de ses voyages, celui qui lui fit connaître à lui-même sa vocation véritable et la nature de son talent, fut celui qu'il fit à l'île de France. A la vue de cette nature si riche et si belle, son enthousiasme se trouva à son comble. Toute sa vie il avait fait ses délices de la contemplation de la nature ; alors il se hasarda à la peindre, et le grand écrivain se révéla tout entier.

Nos jeunes lecteurs savent sans doute que c'est dans cette même île de France, alors l'une de nos plus florissantes colonies, que Bernardin de Saint-Pierre a placé le théâtre de son attendrissante, de sa délicieuse *histoire de Paul et Virginie*, l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Notre but n'étant point de faire l'histoire complète de ce célèbre écrivain, mais seulement de rassembler les traits les plus intéressans qui se rapportent aux années de sa jeunesse, nous nous contenterons de raconter, en terminant, les impressions que produisirent dans cette âme si éminemment sensible, tous les souvenirs d'enfance réveillés en lui par la vue de la terre natale, lorsqu'après ses longs voyages, il revint se fixer pour toujours en France.

Toucher la terre de sa patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accens français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir.

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie ! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni amis ni parens ! Ah ! si le clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins, était celui qui sonna sa naissance ! si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie ! si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église, il reconnaissait son père et sa mère ! avec quels transports il tomberait à leurs pieds ! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblans ! Il leur dirait : « Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel ; ouvrez-lui votre sein, recueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous ! » Mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus ! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie ! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles ! En vain ses regards cherchent autour de lui ; personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle ! Où est sa sœur ? où sont ses frères ! où sont les amis de son enfance pour recevoir ses premiers embrassemens ? Tout lui manque à la fois ; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ : il arrive dans sa patrie et il est seul !

Quelque temps après son arrivée à Paris, cédant au désir de

revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Havre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect, il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges ; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs, et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne, vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine et que seul vous restez immobile. A peine eût-il quitté la voiture publique que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à resaisir les traits des gens du voisinage ; il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde, et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah ! mon maître, est ce bien vous que je revois? » et avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet, et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide ! la pauvre Marie devenue plus tranquille, lui disait tristement : « Ah ! M. Henri ! les temps sont bien changés ! Votre père est mort ! vos frères sont allés aux Indes ! Je suis seule, seule ici ! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre, avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée ? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne ! Mais est-il vrai, monsieur, que je vous revois? Vous avez été si loin : comment avez vous pu revenir ? On disait que vous étiez au service d'une impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune; et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les livres : cependant chaque jour je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir ! — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh ! je n'ai besoin de rien, Dieu merci ! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. »

Puis de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici, il n'y a plus que moi pour vous recevoir ! Pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère ? C'était à elle de vivre, et à moi de mourir ; elle eût été si heureuse de revoir son fils ! Mais Dieu l'a rappelée ; il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu, et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

M. de Saint-Pierre passa de longues heures à écouter, avec un intérêt impossible à rendre, tous les détails que la bonne Marie lui donnait sur son père, sur sa mère bien-aimée dont elle lui raconta, avec une religieuse exactitude, les derniers momens. Puis, il voulut connaître la position de la pauvre fille, qui semblait réduite à un état approchant de la misère, et qu'il ne put cependant déterminer qu'après bien des efforts à partager avec lui la petite somme qu'il rapportait de son voyage. « Je n'ai besoin de rien, disait-elle ; je gagne six sous par jour, et je puis faire de petites économies.

Bernardin de Saint-Pierre n'oublia jamais cet exemple touchant de résignation. « Cette pauvre fille, disait-il souvent, m'a singulièrement éclairé sur les voies de la Providence. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages, et ses paroles si simples m'en ont plus appris, que tous les livres des philosophes. »

d'après AIMÉ MARTIN.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET DÉCOUVERTES NOUVELLES

XVII.

ECLIPSE DU SOLEIL. — EXAGÉRATION DES JOURNAUX. — EXPLICATION DU PHÉNOMÈNE. — PEUR DES SAUVAGES PENDANT LES ECLIPSES. — SUPERSTITION D'AUTREFOIS. — ECLIPSE PARTIELLE DU 8 JUILLET.

Savez-vous la grande nouvelle que les journaux ont propagée d'un bout de l'Europe à l'autre, et peut-être même dans les deux hémisphères? Le 8 juillet prochain, il y aura une éclipse de soleil. A entendre quelques journalistes, qui en cela ne se montrent pas fort instruits, un phénomène de ce genre est une chose épouvantable. A les en croire, une éclipse vous plonge au milieu du jour dans une profonde obscurité ; vous ne trouvez plus votre chemin ; à peine savez-vous où vous êtes ; les oiseaux fuient ou tombent éperdus, les bêtes de somme suspendent leur travail et refusent de marcher ; d'autres poussent des cris ; tous croient à une nuit réelle ou s'agitent comme à l'approche d'une grande catastrophe. Voilà pourtant ce qui a été sérieusement imprimé dans les journaux de Paris, ces jours derniers, quoiqu'il n'y ait que six ans que Paris a vu une éclipse de soleil pendant laquelle il ne faisait pas du tout nuit en plein jour, et qui n'empêchait point les bons Parisiens de vaquer à leurs affaires, ni les chevaux des fiacres et des équipages de trotter dans les rues comme à l'ordinaire. Il y a donc une énorme exagération dans ce que les journaux ont dit des effets des éclipses. Cependant ce phénomène est assez étonnant pour mériter toute notre attention, et on ne peut nier qu'il ne produise des effets fort singuliers.

Qu'est-ce d'abord qu'une éclipse de soleil ? Vous savez que la lune tourne autour de la terre, tandis que celle-ci tourne autour du soleil, comme font les autres planètes. La lune est comme on sait le satellite de la terre ; elle achève son cours à peu près en vingt-neuf jours ; ainsi elle tourne autour de la terre douze fois en une année, c'est-à-dire autant de fois qu'il y a de mois : chaque mois, la lune, pendant son évolution, doit se trouver tantôt entre le soleil et la terre, tantôt derrière la terre, tantôt sur un des deux côtés relativement au soleil et à notre globe ; or, comme la lune est un corps rond éclairé par le soleil comme notre terre, elle doit présenter, dans cette évolution mensuelle, tantôt sa partie éclairée, tantôt une portion de cette face éclairée, tantôt enfin sa partie non éclairée ou obscure ; de là vient ce qu'on appelle les phases de la lune, telles que nouvelle lune, premier quartier, pleine lune et dernier quartier.

Quand nous avons pleine lune, c'est-à-dire quand elle recommence son évolution autour de la terre, elle se trouve entre notre globe et le soleil ; sa face, éclairée par l'astre du jour, nous est invisible, parce que la lune présente alors vers la terre sa moitié non éclairée et, par conséquent, nous ne la voyons pas du tout.

Dans cette position de la lune, c'est-à-dire lorsqu'elle se trouve

entre le soleil et la terre, il arrive quelquefois que les trois corps célestes sont placés dans le même plan où sur la même ligne, en sorte que la lune, se trouvant entre le soleil et la terre, nous dérobe la vue du grand astre qui éclaire et échauffe l'univers, ou du moins notre système planétaire. Dans ce cas, la lune, si elle était plus grande, pourrait cacher entièrement le soleil, et intercepter complètement ses rayons aux habitans de notre globe ; mais comme la lune est un corps très petit, relativement au disque immense du soleil, elle ne parvient jamais à le cacher tout-à-fait. Aussi dans les éclipses qu'on appelle totales, pour les distinguer des autres, la lune couvre ou éclipse le milieu du soleil et y produit un disque noir, tandis que le reste conserve sa splendeur pour nous, déborde sur ce disque et l'entoure d'un anneau lumineux.

Les éclipses de telle sorte sont rares, et il n'arrive guère que tout le globe voie une éclipse totale. Vues des diverses parties de notre globe, les éclipses se présentent sous des aspects divers ; elles peuvent être totales pour un pays et partielles pour d'autres. Paris n'a vu, dans le siècle dernier, qu'une seule éclipse totale : c'était en 1728. Pour le siècle actuel, les astronomes ont déclaré aux Parisiens qu'ils n'avaient point à espérer de spectacle de ce genre, à moins qu'ils ne prissent la peine de se transporter soit au Pérou, soit au cap de Bonne-Espérance, soit à la Nouvelle-Hollande, dans les contrées enfin où une éclipse se présentera comme totale.

Cependant une éclipse partielle est encore un spectacle bien digne d'attention. C'est en effet un phénomène fort étrange qu'un corps opaque qui, tout-à-coup, vient s'interposer entre le soleil et nous, intercepter une partie des rayons solaires et produire une lumière douteuse qui paraît faire croire aux animaux que le jour va finir sans avoir eu sa longueur habituelle, et qui semble enfin un dérangement de l'ordre si bien réglé de la nature. On conçoit que les peuples sauvages ne pouvant expliquer ce phénomène étrange par des raisons astronomiques qu'ils ne connaissent pas, croient tout bonnement que ce corps noir qu'ils aperçoivent sur le soleil est un gros crapaud ou quelque autre animal venu on ne sait d'où pour dévorer le soleil et détruire la source de la lumière. Ces pauvres gens qui n'ont aucune notion exacte de la distance énorme qui nous sépare du soleil, ont la simplicité de croire qu'en faisant un grand tapage ils parviendront à effrayer cet ennemi du soleil et à lui faire lâcher prise. Aussi ne se font-ils pas faute de faire un charivari épouvantable, et lorsqu'enfin la lune a passé devant le soleil, ils attribuent la fuite de l'animal inconnu à l'effet du fracas qu'ils n'ont cessé de faire.

Dans les siècles barbares, on ne croyait pas, comme les sauvages, à l'attaque d'une bête monstrueuse contre le soleil, mais on regardait pourtant les éclipses comme quelque chose de sinistre qui annonçait des guerres, des famines, des pertes ou d'autres calamités du genre humain.

La science a dissipé tous ces préjugés. Grace aux perfectionnemens de l'astronomie, on calcule maintenant avec la plus grande précision, les mouvemens des corps célestes. On sait longtemps d'avance les années, les jours, même les heures et les minutes auxquels doivent avoir lieu les éclipses ; on en calcule le commencement et la durée pour les divers pays de la terre, et l'almanach de chaque contrée apprend aux habitans le moment précis où ils peuvent espérer jouir d'un spectacle, qui loin de les épouvanter, est devenu un objet de curiosité pour eux. Les spectacles du ciel sont annoncés avec la même exactitude que l'heure de la comédie dans les villes. Vous pouvez en conclure, qu'il faut que l'univers soit régi avec une régularité admirable, pour que l'homme puisse calculer ainsi les phénomènes qui doivent avoir lieu parmi les corps célestes. Ce n'est plus que pénétrés d'une profonde admiration pour la toute-puissance du créateur, que nous pouvons être témoins des phénomènes du ciel.

L'éclipse qui aura lieu le 8 juillet, ne sera donc que partielle pour Paris ; c'est-à-dire, que les habitans de cette ville ne verront obscurcir qu'une portion du soleil, qui sera pour eux comme fortement échancré pendant quelques heures. Ceux à qui cette échancrure ne suffira pas, ou qui ne voudront pas attendre jusqu'au siècle prochain, pendant lequel il y aura une éclipse totale même pour Paris, prendront, s'il leur convient, la peine d'aller en Afrique ; là, ils auront le plaisir de voir presque totale, une éclipse que leurs compatriotes, à Paris, ne verront que partielle.

Alger sera donc, sous ce rapport, plus favorisé que la capitale de la France ; mais probablement peu de télescopes seront braqués par les Kabaïles pour observer le phénomène, et dans l'intérieur les peuplades noires se contenteront de faire force bruit pour empêcher le soleil d'être dévoré ce jour-là, et ne se rassureront que lorsqu'elles verront cet astre sortir parfaitement radieux de la lutte dans laquelle, à leur grand regret, elles l'auront trouvé subitement engagé.

DEPPING.

—

Post-Scriptum. — La France ne sera pas exclue entièrement du plaisir d'avoir le 8 juillet prochain une éclipse totale de soleil, comme on l'avait cru d'abord, et nous serons dispensés de la peine de traverser la Méditérannée pour pouvoir en jouir. Le midi de la France aura également cet avantage ; et déjà les astronomes se donnent rendez-vous aux pieds des Pyrennées pour faire leurs observations. Ainsi, tous les amateurs d'éclipses sont avertis ; et ils voudront bien se souvenir que s'ils veulent voir une éclipse partielle, ils pourront rester à Paris, et n'auront d'autre peine, que celle de regarder le soleil quand l'éclipse commencera ; mais que s'ils veulent convertir l'éclipse partielle en éclipse totale, il faut qu'ils aillent dans un des départemens attenant aux Pyrennées, ou sur le bord de la Méditérannée. C'est là qu'ils auront satisfaction pleine et entière, pourvu toute fois que le temps ne reste pas couvert ce jour là, et que les nuages n'éclipsent à la fois et la lune et le soleil.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par délibération du Conseil royal, les ouvrages suivans ont été autorisés pour les colléges et écoles normales primaires : *Tableaux des Institutions de la république romaine*, par M. Ozaneaux, insp. gén. des études ; *Questions littéraires contenues dans le programme du baccalauréat-ès-lettres*, par M. Lesueur, de l'école normale ; *Traité élémentaire d'arithmétique*, par M. Laforest, insp. des écoles de la Dordogne.

— M. Laferrière est institué définitivement en qualité de prof. de droit adm. à la Faculté de droit de Rennes.

— Un congé pour maladie grave est accordé à M. Gassonnet, prof. de rhétorique au collége royal de Caen.

— M. l'abbé OEgger, principal du collége communal de Rhétel, est nommé officier de l'Université.

—Des autorisations pour l'établissement de Pensionnat ont été accordées à M. Lapy à Pithiviers, Denis à Menars, M. l'abbé Brecha à Rennes, etc.

—Monseign. l'archevêque d'Alby est mort dans son diocèse.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 34. Paraissant tous les Samedis. JUILLET 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

PIERRE FERNAL.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

I.

Sous le nom de croisades, on désignait ces pieuses et lointaines expéditions dont le goût était dans toute sa force au neuvième siècle ; siècle, comme on sait, particulièrement signalé par un grand enthousiasme religieux. Alors, à la voix des chefs de l'église, toutes les imaginations fermentaient ; la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, voyaient se lever l'élite de leurs guerriers, et des armées innombrables s'improvisaient comme par enchantement. En frappant le sol, le sceptre pontifical en faisait jaillir des millions de combattans... C'est qu'il s'agissait d'un but noble, glorieux et tout à fait en rapport avec cette élévation d'idées et de sentimens qui caractérisaient les hommes de cette époque. Arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles, délivrer les chrétiens qui gémissaient sous le joug des enfans de Mahomet, telle était la sainte ambition qui faisait battre tous les cœurs. — A ces motifs, à ces considérations puisées dans la sphère des sentimens les plus élevés, venaient s'en joindre d'autres d'une nature plus mondaine et moins sérieuse ; ce caractère aventureux, cet esprit chevaleresque, ce goût passionné pour les entreprises difficiles qui distinguaient nos aïeux. Tout cela explique suffisamment l'empressement et le concours spontané des populations, dès que la voix d'hommes éminens faisait un appel énergique à leur courage et à leur foi.

Cette exaltation religieuse avait gagné toutes les classes de la société, et telle était sa magique influence, que les générations naissantes se sentaient elles-mêmes irrésistiblement entraînées. On vit alors un spectacle inouï peut-être dans l'histoire de l'humanité : des enfans tout à coup transformés en héros et affrontant avec intrépidité tous les dangers d'une expédition lointaine. — Les nobles dévouemens sont contagieux, et rapides comme une étincelle électrique, les grandes idées se répandent partout ; elles pénètrent les plus faibles organisations, elles embrasent les âmes qui paraissent les moins susceptibles de les comprendre.

En 937 toutes les écoles de Paris étaient en émoi. Autour de ces établissemens, jusqu'alors asiles de la science et de la paix, une voix avait fait retentir ce mot : Croisades ! Cette voix était forte et puissante; elle éveillait de hautes sympathies; elle faisait chaque jour de nouveaux prosélytes ; et tel fut l'effet de ces appels réitérés, de ces incessantes prédications, qu'il arriva un jour que six mille jeunes gens appartenant aux écoles de Paris se trouvèrent réunis dans la plaine de Grenelle pour recevoir le mot d'ordre de leur chef.

« Amis, leur dit ce dernier, voilà deux ans que nos pères guerroient pour la plus sainte des causes, et qu'ils rougissent de leur sang les plaines de l'Asie. Et tandis qu'ils déploient contre l'infidèle toutes les ressources de leur courage et de leur énergie, nous, dédaigneux des palmes immortelles qui ceignent leurs fronts, nous poursuivons tranquillement le cours de nos études; et toute notre ardeur, toute notre sève se consume dans de pacifiques travaux. Sans doute, mes amis, c'est une noble chose que la science ; elle fortifie l'esprit, elle élève l'âme, elle nous donne la clé des mystères de la nature, elle nous met en position de rendre d'éminens services à nos semblables, et par un merveilleux privilége, elle nous rapproche de plus en plus du Créateur. Oui, la science mérite notre culte, et par les pures jouissances qu'elle donne, et par les beaux résultats qu'elle pro-

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — JUILLET.

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

(*Fin*).

Moulins primitifs. — Moulins à vent, hydrauliques, à vapeur, etc. — Art du meunier. — Panification.

Le cultivateur produit le grain, le meunier le convertit en farine, le boulanger le réduit en pain, qui forme la base de la nourriture de l'homme, en sorte qu'on peut dire que la boulangerie est le complément de l'agriculture et de la meunerie. Voilà comme dans les divers états les industries sont liées les unes aux autres et forment la vaste chaîne qui attache l'homme à l'homme, dans l'état de société.

La farine, délayée dans une certaine quantité d'eau, se convertit en pâte qui, soumise à une température convenable, éprouve bientôt un travail interne qu'on nomme fermentation. Cette fermentation, menée à point, constitue ordinairement la bonté du pain, et en développant le gaz carbonique que la masse épaisse ne laisse point échapper, elle produit une quantité immense de cavités circulaires que nous remarquons dans le pain.

Pour développer cette fermentation, on a recours à deux agens ou excitans : la pâte fermentée, et le ferment ou levure de bierre, matière grasse et épaisse que déjette cette liqueur en fermentation. — La préparation de ces agens que l'on appelle levains et leur emploi, sont les points de la boulangerie qui demandent le plus de soin et d'expérience; on les confectionne à plusieurs reprises dans la journée, afin qu'ils aient le temps d'atteindre le degré de fermentation auquel ils doivent parvenir. — Ainsi, de minuit à deux heures, les boulangers mettent de côté un morceau de pâte qui, après avoir reposé pendant sept heures dans un lieu chaud, a doublé de volume, acquis une certaine élasticité, et exhale une odeur spiritueuse assez agréable.

Ce premier levain, nommé dans la terminologie de la boulangerie levain de chef, est la base de toutes les autres préparations de levain.

Quand le levain est prêt, on répand sur sa surface le sel nécessaire, et l'on procède au pétrissage qui se divise en quatre opérations :

1° *La délayure* se fait promptement en versant toute l'eau que doit recevoir la pâte sur le levain contenu à l'extrémité du pétrin

duit mais il est des momens où des hommes de cœur ne doivent plus se passionner uniquement pour la science. Alors, il faut que l'action, le mouvement, les dangers, les fatigues remplacent, pour quelque temps, l'étude, le silence et la méditation. Or, mes amis, nous sommes dans une de ces heures solennelles où nul bras ne doit rester inactif, où la jeunesse, et même l'enfance, sont appelées à remplir une mission sublime, où chaque écolier doit devenir soldat, où tout collégien doit se transformer en héros. Et qui sait, ce sera peut-être à notre intervention que la chrétienté devra une victoire décisive ! Dieu ne se plait il pas souvent à employer de faibles instrumens pour accomplir de grandes choses. N'est ce point un jeune berger qui terrassa Goliath, la terreur du peuple d'Israël !...

« Mais vous direz : Quelles sont nos ressources pour entreprendre ce voyage lointain ? — Mes amis, que chacun de vous se hâte de vendre tout ce qu'il possède ; mettons nos épargnes en commun, et, si cela ne suffit pas, nous présenterons une demande au roi notre sire. Il a le cœur grand et noble ; il s'est toujours vivement intéressé au succès des armées chrétiennes ; il approuvera notre projet et nous donnera les moyens de le réaliser.

» Amis, tout me donne l'espoir que notre dévouement sera utile et fécond. Les dernières nouvelles venues d'Orient annoncent les résultats les plus favorables. Damas, Alexandrie, le Caire ont tour à tour ouvert leurs portes à nos guerriers ; partout, le croissant pâlit ; partout, l'infidèle, ébloui par l'éclat et la rapidité de nos succès, perd son assurance et son orgueil : profitons de ce moment de trouble et de terreur ; que notre intervention détermine et fixe la victoire. Allons, Dieu le veut.»

— Dieu le veut ! répéta d'une voix ferme l'assemblée tout entière.

Vous croyez peut-être que celui qui parlait ainsi était un de ces ardens missionnaires, un de ces puissans agitateurs religieux qui sortaient alors du cloître pour appeler les peuples à la croisade, un Pierre l'Ermite ou un saint Bernard ? Non ; l'homme qui groupait autour de lui cette foule de jeunes auditeurs et qui les électrisait par la magie de sa parole n'était point un de ces graves personnages vieillis dans les rigueurs de la vie cénobitique, et qui ajoutent à l'autorité d'une vie sainte l'autorité que donnent la science et les lumières. C'était tout simplement un écolier de l'Université de Paris, nommé Pierre Fernal.

A peine âgé de douze ans, Pierre Fernal était une de ces natures privilégiées, une de ces organisations merveilleuses et précoces, comme il en paraît rarement dans le cours des siècles. Sa physionomie pleine d'expression, son front que le travail de la pensée avait déjà marqué d'empreintes profondes, son regard doué d'une irrésistible puissance de fascination, tout en lui révélait une intelligence supérieure. Quoique enfant, Pierre Fernal possédait au plus haut degré l'ambition du commandement, l'amour de la gloire. Mais, chez lui, ces passions étaient éclairées par la foi ; Pierre était un enfant de génie, mais ce génie était au service de la religion.

Au reste, Pierre Fernal possédait toutes les qualités qui font les hommes illustres ; tour à tour plein de raison, de sagesse, de présence d'esprit, d'éloquence, de poésie, il était fait pour briller dans toutes les carrières, dans le conseil des rois, dans la chaire chrétienne, à la tête des armées.

II.

Bientôt cette bouillante jeunesse, qui s'était levée comme un seul homme à la voix de Pierre Fernal, se mit en route pour la Terre-Sainte. Comme, à cette époque, la navigation était extrêmement lente et difficile, faute d'instrumens propres à guider les marins dans leurs excursions lointaines, plusieurs mois s'écoulèrent, avant que cette armée improvisée eût atteint le but de son voyage ; enfin, les vaisseaux qui la transportaient abordèrent au rivage si ardemment désiré.

Voici donc nos jeunes héros en face de cette terre qu'ils avaient rêvée si belle, si poétique, si riche en souvenirs. Voici l'Orient, le berceau de la race humaine, où jadis s'alluma le flambeau de la civilisation, dont les lueurs éclairèrent le monde entier..... Voici l'Orient, avec son ciel d'azur, son atmosphère embaumée, sa puissante végétation, ses gigantesques palmiers, ses cèdres magnifiques, ses aloès, d'où s'exhalent les plus suaves parfums... Voici la Palestine, cette terre sacrée, où s'accomplirent tant de prodiges !...

En présence de ces lieux qui gardent encore les traces des faits miraculeux qui s'y passèrent jadis, nos jeunes guerriers se sentirent pénétrés d'une profonde et religieuse émotion. Leurs souvenirs bibliques se ranimèrent en foule ; leur imagination s'exalta, et leurs cœurs bouillonnèrent d'une ardeur nouvelle pour l'accomplissement du pieux dessein qui les avait amenés.

Dès son arrivée, Pierre Fernal se hâta de se rendre auprès des chefs chrétiens qui étaient occupés en ce moment du siége d'Alep. Il leur communiqua le projet que lui et ses compagnons avaient formé, et leur exprima le désir qu'ils éprouvaient de faire partie de l'armée chrétienne. La proposition de Pierre fut accueillie avec empressement, avec joie ; car le renfort qu'il annonçait était une bonne fortune dans les circonstances actuelles.

---

dans une espèce de fossé creusé dans la farine et nommé *fontaine*. Puis, avec les mains, on travaille, on divise cette masse, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement dissoute et ne présente plus de grumeaux.

2° *La frase* consiste à délayer environ le tiers de la farine contenue dans le pétrin ; et ce premier tiers, bien travaillé, on y incorpore successivement les deux autres que l'on manipule de même avec vigueur, afin de rendre le mélange intime et la pâte bien égale.

3° *La contrefrase* est un travail pénible et se fait de la manière suivante : Après avoir ratissé la pâte que l'opération précédente avait attachée aux parois du pétrin, on la forme en une seule masse que l'on transporte de l'extrémité du pétrin à l'autre, en la divisant par fortes parcelles appelées *patons*. Ces patons, pris tantôt à la surface, tantôt aux côtés de la masse, sont lancés avec violence d'un bout du pétrin à l'autre, et voyagent ainsi jusqu'à ce que la pâte ait reçu la façon satisfaisante.

4° *Le bassinage* est l'adjonction d'une certaine quantité d'eau tiède à la pâte, que l'on retourne et divise comme nous l'avons indiqué précédemment.

Cette opération est essentielle et a pour but de faire absorber à la pâte un grand nombre de parties acqueuses.

A ces travaux succède la division de la pâte par morceaux plus ou moins gros, selon la taille que doivent avoir les miches. — Pour conserver au pain le poids fixé par les réglemens, on pèse les patons, auxquels on donne un huitième en sus environ du poids légal, car cette somme est à peu près la déperdition que le pain éprouve par la cuisson.

Tous ces travaux, qui exigent des efforts assez considérables, sont exécutés dans un lieu très chaud, ce qui les rend encore plus pénibles, et doit influer défavorablement sur la santé des ouvriers ; aussi presque tous les boulangers sont maigres et ont une apparence maladive.

Les pétrins mécaniques, dont on fait usage dans quelques grandes boulangeries, ont donc le double avantage d'exempter l'homme d'un travail malsain et de diminuer le prix de la main-d'œuvre. Parmi les nombreux modèles qui existent, je vais vous décrire le pétrin dont M. Fontaine, boulanger, rue de Charonne, est l'inventeur.

Ce pétrin est un tonneau parfaitement cylindrique, long de trois pieds environ, sur deux et demi de diamètre, et tournant sur ses axes en fer qui posent sur un châssis en bois. Ce tonneau, dans toute sa longueur, présente une ouverture pourvue d'un couvercle à charnières, afin de pouvoir commodément introduire l'eau, le levain, la farine, et en opérer le nétoiement ; il est fermé hermétiquement pendant le pétrissage. Dans l'intérieur, il est pourvu de deux lattes

On admira le courage de ces jeunes héros, qui, à travers mille dangers, étaient venus braver des dangers plus grands encore. Bientôt, les détails de leur aventureuse excursion circulèrent parmi les troupes, et leur arrivée dans le camp fut saluée par les plus vives acclamations.

Grâce à cette intervention inattendue, Alep, qui, depuis quinze jours, opposait aux efforts des assiégeans une vigoureuse résistance, sentit que l'heure d'une capitulation définitive était venue. Cette ville était un des boulevarts de l'islamisme, et son occupation était de nature à avancer beaucoup les affaires des chrétiens. Dans ce siége important et difficile, Pierre et ses compagnons montrèrent la plus brillante valeur. Dans une sortie que firent les assiégés, et dans laquelle ils déployèrent toutes leurs forces, une lutte décisive eut lieu : plus de dix mille musulmans restèrent sur le champ de bataille, et l'armée chrétienne entra triomphante dans les murs d'Alep. — Pierre et ses camarades avaient puissamment contribué à ce beau résultat.

Stimulés par ce succès important, les croisés mettaient quelques jours après le siége devant Damiette. Défendue par ces hautes tours, par ces remparts solides et impénétrables dont le génie musulman sait environner ses places de guerre, Damiette n'offrait aucune issue, aucun côté vulnérable, aucun point par où elle pût être attaquée. Depuis plus d'un mois les assiégeans s'épuisaient en vains efforts, et leurs béliers, leurs lourdes machines étaient impuissantes contre ces énormes blocs de pierre qui, réunis par un ciment solide, avaient la fermeté du granit. Voyant leur ardeur enchaînée, les chefs chrétiens prirent le parti d'attendre les évènemens, et à cet effet ils distribuèrent leurs troupes autour de la ville, et en firent garder soigneusement toutes les portes.

Deux mois s'écoulèrent ainsi; cependant les vivres commençaient à manquer parmi les assiégés, et il était urgent pour eux de prendre une détermination et d'en venir à une lutte décisive. Un combat eut lieu dans lequel les chrétiens et les musulmans perdirent beaucoup de monde, sans qu'il y eût de part ou d'autre un avantage marqué. Plusieurs batailles qui suivirent celle-là n'amenèrent pas de résultats heureux.

Cependant les tortures de la faim commençaient à se faire sentir parmi les assiégés ; leur situation devenait intolérable. Les chefs s'assemblèrent, tinrent conseil, et l'un d'eux leur suggéra un expédient qui réunit tous les suffrages.

Cet homme, qui se nommait Almanzor, était renommé pour sa bravoure extraordinaire ; doué d'une stature colossale, d'une force herculéenne et d'une prodigieuse agilité, rarement ses coups portaient à faux ; on l'appelait parmi les musulmans le *Guerrier invincible*.

Voici la proposition d'Almanzor :

« Qu'un chrétien, dit-il, vienne se mesurer avec moi, et que ceci soit convenu entre vos ennemis et vous : Si je tue mon antagoniste, les chrétiens abandonneront immédiatement le siége; s'il me tue, au contraire, vous remettrez sur le champ les clés de la ville. Par là, vous sortirez, quoi qu'il arrive, de l'affreuse position où vous êtes placés. »

Aussitôt un message fut expédié vers les Croisés pour leur faire part de cette proposition. Après une légère contestation elle fut acceptée, et déjà l'émissaire musulman se hâtait d'aller reporter cette nouvelle, lorsque tout à coup un jeune homme s'élance sur ses traces, et s'écrie :

« Allez dire à Almanzor que je l'attends! » Ce jeune homme c'était Pierre Fernal.

Il avait été convenu que le combat aurait lieu aux portes de la ville. Une heure après les deux antagonistes étaient à leur poste, le cimeterre à la main : et les deux armées attendaient en silence, mais non sans une vive émotion, l'issue de ce duel.

Le guerrier musulman et le jeune héros chrétien rivalisèrent de courage, d'habileté, d'adresse. — Almanzor, dont le coup-d'œil était sûr, la main exercée, serrait de près son adversaire; mais celui-ci, leste, agile, évitait ses coups, déjouait toutes ses combinaisons ; puis il s'élançait sur le musulman, impétueux, rapide comme l'éclair, le forçait à se défendre et à employer toutes les ressources de son art. Honteux de se voir disputer par un enfant une victoire qu'il avait crue facile, Almanzor rugit de colère. Son calme, son sang froid l'abandonnèrent tout à fait. Suffoqué par la rage, sa main tremblait et ne portait plus que des coups mal assurés. Ce changement n'échappa point au regard pénétrant de son jeune antagoniste, qui le harcela de plus en plus, accrut par degrés son irritation, et profitant d'un moment favorable, abattit d'un seul coup la tête du musulman, dont le casque d'airain fit résonner la terre.....

Ce jour-là même l'armée chrétienne entra à Damiette, et décerna une ovation au jeune héros qui venait de lui en ouvrir les portes.

—

Un an après les événemens que nous venons de rapporter, il se faisait un grand bruit autour des écoles de Paris. Plusieurs milliers de jeunes gens venaient reprendre leurs études longtemps interrompues ; car la croisade venait de finir.

Cependant tous ceux qui étaient partis ne reparurent pas. Il

---

semi tranchantes d'un côté, disposées de manière à traverser et diviser constamment la pâte pendant que le pétrin est en action, ce qui a lieu au moyen d'une manivelle à volant qu'un seul homme fait tourner. Ce mecanisme fonctionne parfaitement, et le pétrissage obtenu par ce procédé m'a paru ne le céder en rien à celui que produit la main de l'homme.

Cette machine termine l'opération en quinze minutes, et fait pendant ce laps de temps soixante à soixante-dix révolutions. Voici les manipulations qu'éprouve la pâte pour être convertie en pains, dont la grande variété provient des espèces de farine que l'on emploie ainsi que de l'adjonction d'autres matières, telles que le beurre, le lait, les œufs. — Ainsi nous avons le pain blanc provenant de farine de première qualité; le pain bis résultant de farine inférieure; le pain de seigle; le pain de gruau; les petits pains au lait, au beurre, etc., etc.

Vous savez tous, mes jeunes lecteurs, que le pain se cuit dans un four, dont la construction vous est également connue; je terminerai donc mon article sur la boulangerie, par la description d'un appareil appelé aérotherme.

Ce four inventé par MM. Lemarre et Jametel, qui en 1835 en ont construit le premier modèle à la fameuse boulangerie du petit Montrouge, ne reçoit à l'intérieur ni combustible, ni fumée. Il est chauffé par des bouches de chaleur qui partent d'un large foyer placé sous l'âtre du four, et dans lequel on brûle du bois ou du cock.

Les pains placés dans ce four y sont soumis à l'action d'une température que l'on peut porter à quatre cents degrés du thermomètre centigrade.

Les avantages de ce nouveau four sont précieux; car il procure une grande économie de combustible et de main-d'œuvre ; il conserve le pain parfaitement propre puisqu'il ne peut prendre ni cendres ni charbons, et donne une cuisson plus régulière et plus uniforme.

Eh! bien, vous le voyez, mes amis, les arts les plus simples sont souvent les plus importans, et exigent le concours d'un nombre considérable d'individus, auxquels ils assurent une existence laborieuse, honnête et régulière. — Et qui sait si ces détails ne vous seront pas d'une utilité directe? car peut-être il en est quelques-uns parmi vous qui sous peu d'années seront appelés à diriger des établissemens soit industriels, soit agricoles, où la connaissance de ces données pourra leur devenir précieuse.

UN PROFESSEUR *de l'Ecole des Arts et Métiers*

en est un surtout dont l'absence fut remarquée, c'était Pierre Fernal, qui à peine âgé de quinze ans, avait péri dans la dernière bataille livrée sous les murs de Jérusalem !

C'est ainsi que fut détruite dans son germe cette belle organisation qui promettait de rendre de si éminens services à sa patrie.

CH. VILLAGRE.

POUR EXPÉDIER UNE LETTRE.

L'année dernière une jeune personne, élève de l'un des pensionnats les plus recommandables de la capitale, mademoiselle Alphonsine I*** avait été passer une partie des vacances à Etampes, jolie ville à peu de distance de Paris, chez une dame aussi bonne que spirituelle, liée depuis longtemps avec sa famille. Privés, par suite de leurs occupations, du plaisir d'accompagner leur enfant, M. et madame I*** avaient vivement recommandé à la jeune Alphonsine de leur écrire souvent et de ne point oublier d'entrer dans de nombreux détails sur les plaisirs qu'on lui procurait, les occupations champêtres auxquelles elle se faisait une fête de se livrer et sur le pays nouveau pour elle qu'elle allait habiter.

Alphonsine aimait trop ses parens et était trop heureuse de leur prouver combien elle était disposée à exaucer tous leurs vœux pour manquer à la promesse qu'elle leur avait faite au moment du départ. Elle leur écrivit donc souvent et de manière à leur donner aussi bonne opinion de son esprit que de son cœur; mais ses lettres indiquaient en même temps qu'elle connaissait peu les usages du commerce épistolaire, qu'elle ignorait même complètement ces premières règles qu'enseigne la politesse et que perfectionne l'habitude du monde.

Un littérateur respectable, et par son âge et par les utiles ouvrages qu'il a publiés, ne put s'empêcher de faire remarquer à madame I***, en lisant avec plaisir les observations et les descriptions de l'intéressante Alphonsine, combien il était fâcheux que cette aimable enfant ne pût ajouter aux précieuses qualités que l'on remarquait en elle une connaissance si facile à acquérir. Ce fut à la suite de cette bienveillante réflexion qu'il demanda à madame I*** la permission d'adresser à sa fille les conseils dont nos jeunes lecteurs s'empresseront sans doute de profiter. Je ne retrancherai de la lettre que l'on a bien voulu me confier que les passages qui seraient tout à fait indifférens au sujet sur lequel je désire attirer leur attention.

« Gentille Alphonsine, vous êtes bien jeune; vous entrez à » peine dans le monde, et cependant l'on vous y remarque déjà; » vous vous y faites distinguer par votre douceur, votre amabi- » lité, votre aptitude, vos heureuses dispositions, et surtout par » votre tendresse pour vos excellens parens. A mes yeux c'est la » première de vos qualités, et je vous loue d'autant plus de la » posséder que l'expression en est toujours aussi vraie que mo- » deste, que vivement sentie.

» Ces qualités, ornement de votre sexe, augmenteront, je n'en » doute pas; elles vous mettront à même de faire le bonheur de » tous ceux qui vous entoureront, autant dans la société que » dans votre intérieur. Mais persuadez-vous bien dès à présent » que cette société, cet intérieur dont je vous parle, sont très » bornés pour chacun de nous. Ce que nous appelons le monde » est circonscrit dans des bornes moins étroites, et comme nous » devons vivre, que nous devons tous avoir avec lui des relations » suivies, continuelles, il est bon de connaître de bonne heure ce » qu'il est en droit d'exiger de nous, quels égards il demande, » quelles concessions nous devons lui faire dans les différentes » circonstances de la vie qui nous mettent en rapport avec lui.

» Accordez-moi la faveur, puisque j'ai sur vous le triste avan- » tage de l'âge et de l'expérience, de vous donner une bien sim- » ple leçon. Souffrez que je vous initie dans le secret de quel- » ques usages qu'une jeune personne comme vous ne peut igno- » rer sans donner quelquefois d'elle une opinion différente de » celle que l'on devrait avoir. Je désire que rien ne manque à » votre éducation, et je vous verrai avec autant de plaisir réussir » dans d'importans travaux que dans ces riens qui nous font ai- » mer de nos semblables et mériter leurs applaudissemens. Je » prétends donc être votre maître dans un art qui vous est in- » connu; je me propose pour modèle dans cette circonstance; » je veux enfin vous apprendre, puisqu'il faut le dire, l'art d'é- » crire une lettre.

» N'allez pas croire que j'aie la vanité de vouloir vous dicter » des règles pour vous mettre à même de traduire vos pensées; » (votre esprit, votre cœur seront toujours de meilleurs guides que » moi) ma seule intention est de vous faire connaître cet art tout » mécanique qui consiste à savoir disposer convenablement son » papier, le plier, tracer des caractères, placer un cachet, mettre » une enveloppe, etc., etc. Qui m'a inspiré ce projet? Vous dési- » rez le savoir, n'est-ce pas? Eh! bien, c'est la vue de la dernière » lettre que vous avez fait parvenir à votre mère.

» Si en parlant à nos amis, à nos parens, à nos connaissances, » à des personnes que nous n'avons jamais vues, à des supérieurs » ou à des inférieurs, nous employons des termes différens, sui- » vant le rang, l'âge ou la qualité de nos interlocuteurs; si nos » expressions indiquent tour à tour l'affection, la confiance, la » tendresse, le dévouement, l'obligeance, la soumission, le désir » de nous faire respecter, le langage muet, ou le style épistolai- » re, doit suivre la même marche, offrir les mêmes différences. » Quand nous parlons, nous nous efforçons d'employer un langage » pur et correct qui puisse donner bonne opinion de notre édu- » cation, de notre esprit, de notre jugement; en écrivant nous » devons avoir le même but. Et qu'on ne pense pas qu'une pareille » attention soit ridicule ou de peu d'importance. Il est beaucoup » de personnes qui, par manie ou par conviction, prétendent ju- » ger le caractère, l'esprit, les qualités d'un homme d'après son » style, son écriture, même d'après sa manière de plier, de ca- » cheter une lettre. Souvent elles jugent sainement : or, si nous » supposons qu'elles ne se trompent pas toujours, figurez-vous » votre dernière lettre entre les mains d'un de ces observateurs.

» Il voit un simple morceau de papier, pas même un feuillet » double; point de titres, point de dates, point de marges, point » d'alinéas; des phrases sans ponctuation, commencées sans ma- » juscules; des lignes rarement droites, remplissant toutes les » parties du papier; des ratures... Sans même avoir lu ce qu'il » contient il porte un jugement terrible. — L'auteur d'une pa- » reille lettre, dit-il, n'a ni usage, ni éducation, ni ordre, ni éco- » nomie; son esprit est aussi mal disposé que ses phrases; son » jugement sans suite comme ses lignes; je parie même qu'il est » sans propreté, car qui oserait prendre autrement que du bout » des doigts une pareille missive. — Vous l'entendez! Eh! bien, » voyez comme l'apparence peut tromper et comme notre ob- » servateur serait étourdi en m'entendant répondre : L'auteur » de cette lettre est une jeune personne dont l'éducation est soi- » gnée; elle a de l'ordre, elle comprend déjà l'économie; son » esprit est droit, cultivé; son jugement sain; la propreté est » pour elle plutôt un besoin, un plaisir, qu'un devoir, mais elle » ne connaît pas encore les usages. — Qu'elle les apprenne donc, » répliquera notre juge. — Suivons son conseil pour ne pas » tomber une seconde fois dans la faute qu'il avait quelque droit » de vous reprocher.

» Le format, la qualité du papier doivent d'abord être choisis » d'après le rang de la personne à laquelle nous écrivons, le de- » gré d'intimité qui existe entre elle et nous. Tantôt l'on em-

»ploiera le tellière, tantôt le papier à lettres. Il est peu de cas »où l'on puisse s'en dispenser.

« Avant de commencer, vous tracez une marge dont la lar»geur dépend du format. Elle peut être de quatre doigts pour le »tellière, de trois pour l'in-4°, de deux pour l'in-8°. Sur le côté »droit du feuil et, à partir du milieu et à la distance d'un doigt »du bord supérieur, vous indiquerez le nom de la ville dans la»quelle vous vous trouvez, celui du jour où vous écrivez; vien»nent ensuite le quantième du mois, le nom du mois et le millé»sime de l'année. Ces indications importantes terminées, vous »devez réfléchir à la manière dont vous entrerez en matière. »Suivant l'âge, le rang de la personne avec laquelle vous êtes »en correspondance, le degré de relation qui se trouve établi »entre elle et vous, les mots Monsieur, Madame, ou tel autre »titre qu'il vous faudra donner, devront être placés en vedette »ou en ligne, c'est à dire être distans du premier alinéa autant »que les circonstances, le plus ou le moins de respect, d'affec»tion, que l'on porte aux personnes qui doivent nous lire, l'indi»quent.

»En tête de tous les alinéas, de tous les noms propres, d'hom»mes, de villes, de toutes les phrases, doit se trouver une lettre »majuscule. La première ligne d'un alinéa commence toujours à »une distance égale à la largeur d'un doigt de la marge; les au»tres lignes commencent à la marge même. Il est de l'honnê»teté que les lignes soient également éloignées l'une de l'autre; »que l'écriture soit, sinon élégante, du moins pure et soignée; »que les lettres des mots ne se mêlent pas entre elles ; qu'il n'y »ait pas de ratures, de taches; que l'accentuation, la ponctua»tion ne soient pas négligées. La stricte observation des règles »de l'écriture est une marque de déférence; elle prouve que »nous soignons autant une lettre qui nous représente que notre »personne lorsque nous allons faire une visite. On n'écrit ja»mais jusqu'au bas de la page ; il doit y avoir au moins deux »doigts d'espace entre la dernière ligne et le bord du feuillet. »Cette règle doit s'observer pour les autres côtés de la feuille »de papier à lettres si on emploie les *recto* et les *verso* de cha»que feuillet. Il ne faut pas également écrire sur les marges, ni »ajouter de petits morceaux de papier. Les passages que l'on »peut avoir oubliés se rétablissent dans un *Post-Scriptum*.

»Comme le titre, la fin d'une lettre demande quelque ré»flexion. Elle doit être l'expression du respect, de l'amitié ou de »la reconnaissance. Les termes en sont excessivement variés, et »l'on doit s'étudier à n'employer que ceux qu'inspire la fran»chise et qui s'éloignent autant de la froideur que de l'exagéra»tion. Un espace de deux doigts doit séparer ces complimens »d'usage de la dernière ligne de la lettre et de la signature, qui »toujours doit être écrite avec la plus grande clarté. C'est man»quer aux convenances que signer de manière à ne pas laisser »voir quel nom a été tracé; c'est même souvent provoquer de »fâcheuses méprises, de pénibles malentendus.

»Que de recommandations ! n'est-ce pas ? Ne les jugez »pas indifférentes. Il y a toujours de l'avantage à montrer dans »ses actions que l'on est pénétré du besoin de l'ordre, de la ré»gularité, des convenances. Tant de gens sont disposés à se »mettre au-dessus de toutes règles qu'il y a du mérite à ne les »pas imiter et à bien faire quand généralement on fait mal.

»Lorsque la lettre est terminée il faut la plier avec soin et de »manière à ce que les indiscrets ne puissent en lire le contenu. Si »on ne fait point usage d'enveloppes, il y a quelques précautions à »prendre en plaçant le cachet pour empêcher que le papier soit dé»chiré, l'écriture effacée. Ces précautions, l'expérience les fait »connaître. La suscription ou l'adresse doit contenir le nom de »la personne à laquelle on écrit, celui de la rue dans laquelle se »trouve la maison qu'elle habite, le numéro de la maison et le nom de la ville.

» Ma tâche est terminée, gentille Alphonsine; je crois vou»avoir dit tout ce qui regarde l'art d'écrire une lettre. Je ne »vous demande maintenant qu'une grâce ; c'est de suivre les »préceptes que je viens de rassembler pour vous. Vous saurez »quelque chose de plus, et moi j'aurai le plaisir de vous en»tendre louer plus souvent. »

CH. D'ALGÉ.

[illegible]

FABLE.

Obéissant aux caprices d'un rêve,
A minuit, un homme se leve
Et tout droit vers un lac il va sans tâtonner.
Le versant allait l'entraîner ;
Mais un ami du danger le retire.
Le somnambule, éveillé sur-le-champ :
« Que maudit soit, dit-il, le rustre, le méchant,
» Qui dissipe mon rêve au gracieux sourire !
» Sans toi, je parvenais aux portes du bonheur. . »

Bientôt, de sa colère il comprit l'injustice,
Et rendit grâce à son sauveur.

O vous, enfans, que l'erreur ou le vice
Berce d'un rêve dangereux,
Ne blâmez pas le père ou l'ami généreux
Dont la voix vous réveille au bord du précipice!

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

UNE MÈRE EST LA FORTUNE D'UN ENFANT.

ANECDOTE D'HIER.

Il y a quelques jours, la cour des Messageries offrait un spectacle touchant. Voici à quelle occasion. Une jolie petite fille appartenant à une pauvre femme, qui exerce l'état de blanchisseuse, au faubourg Saint-Marceau, revenait de Fontainebleau à Paris avec une de ses parentes, à laquelle sa mère l'avait confiée.

Elle fit connaissance, dans la diligence, avec un monsieur fort riche, à ce qu'il paraît, et qui, enchanté de la gentillesse, de la grâce, de l'amabilité de la petite fille, prit un plaisir infini à causer avec elle pendant toute la route. Maria (c'était son nom) plaisait d'autant plus à notre voyageur, qu'elle lui offrait le portrait fidèle et la vivante image d'un enfant qu'il avait perdu il y a quelques années. Et en effet la ressemblance était frappante : c'était la même physionomie expressive et spirituelle, les mêmes traits fins et réguliers, le même regard plein de douceur et d'intelligence.

Cependant la diligence était arrivée dans la cour des Messageries, les voyageurs descendirent, et la première personne qu'aperçut Maria, ce fut sa mère qu'elle n'avait pas vue depuis plus de six mois. S'élancer vers elle, se jeter à son cou, la combler de caresses, tout cela fut l'affaire d'un instant. Quant au monsieur, qui, pendant toute la route, avait accablé la petite fille de politesse et de témoignages d'affection, il était totalement oublié ; mais celui-ci n'avait point perdu de vue la charmante enfant ; seulement il se tint à une certaine distance pour qu'elle pût donner un libre cours à sa tendresse filiale. Puis, quand l'ardeur de ces embrassemens mutuels se fut calmée, il s'approcha de la mère, et après l'avoir complimentée sur le bonheur qu'elle avait de posséder une fille aussi intéressante :

« Madame, lui dit il, j'ai formé le projet de vous rendre heureuse, vous et Maria, et de vous assurer à toutes deux une position brillante pour le reste de vos jours. Je possède une belle fortune, mais qu'est-ce que les richesses quand aucune affection ne vient embellir la vie ?... Privé depuis longtemps d'une femme

que j'adorais, d'un enfant qui était ma plus chère espérance, je suis seul, isolé, je traîne une existence triste et malheureuse.. J'ai besoin de quelqu'un qui s'intéresse à moi, j'ai besoin d'un appui pour ma vieillesse, et cet appui je le trouverai dans Maria; ses précieuses qualités, la bonté de son cœur, l'aménité de son caractère m'en donnent la certitude. Permettez-moi, madame, d'adopter votre fille, de diriger moi-même son éducation, de m'occuper de son avenir. J'ai déjà pour elle l'affection d'un père; veuillez m'en transmettre le droit et l'autorité, vous n'aurez pas à vous en repentir, madame : une donation de cinquante mille francs que je vais vous faire immédiatement, et de plus l'assurance que Maria sera après ma mort mon héritière universelle, cela vous convient-il?... »

Ces offres étaient bien séduisantes pour une pauvre femme qui, jusqu'alors, avait péniblement vécu de son travail. Et cependant elle hésitait, car ce n'est jamais sans une lutte douloureuse qu'une mère consent à se séparer de son enfant... Versant des pleurs et ne sachant quel parti prendre, elle interrogeait du regard sa parente. Celle-ci lui conseillait de souscrire aux propositions du généreux étranger, et les curieux, que cette scène intéressante avait attirés, joignaient leurs instances aux siennes, en lui répétant qu'elle ferait le bonheur de son enfant.

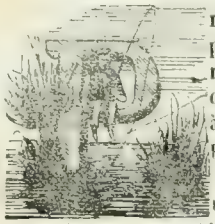
Ebranlée par les supplications de sa parente et des personnes qui l'engageaient à accepter, la mère allait céder peut-être, quand tout à coup la petite fille mit fin à ses incertitudes en se jetant dans ses bras, s'attachant à elle et ne voulant plus la quitter; elle semblait lui dire : « Loin de toi, que m'importent les richesses : une mère, c'est la fortune d'un enfant !.... »

L'étranger, vivement ému, fut alors le premier à retirer sa proposition. Mais voulant laisser à cette charmante enfant des marques de sa munificence, il lui assura une rente viagère de trois mille francs, avec laquelle elle et sa mère pourront passer des jours heureux et tranquilles.

MADAME DE LATOUR.

UNE MISSION DE PAIX

CHEZ LES ARABES (1).



Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis le premier échange des prisonniers; notre joie n'était pas complète; plusieurs de nos compatriotes étaient encore captifs à Tlemecen, capitale des états d'Abd-el-Kader; mais on ignorait le nombre de ces infortunés. Le 6 juin nous pûmes le connaître; le bulletin de la colonne expéditionnaire, commandée par le général-gouverneur, annonça la prise de Mascara et publia les noms de cinquante-six Français qu'on avait trouvés inscrits sur les murs d'un fort de cette ville. En tête de cette liste, dressée par les prisonniers eux-mêmes était une croix, et au dessous ces mots : « Nous ne savons où nous allons... à la garde de Dieu ! »

Comment notre cœur ne se serait-il pas ému à cette déchirante nouvelle? Je dis à Monseigneur : « Si vous vouliez m'envoyer à la recherche de ces pauvres captifs, je ne reviendrais qu'avec eux, dussé-je aller jusqu'à Tlemecen et les demander à Abd-el-Kader lui-même. » Le digne prélat le désirait plus ardemment que nous, et notre espoir de réussir était d'autant mieux fondé, que le khalifat avait promis de nous rendre tous nos prisonniers, à condition qu'on lui remettrait quelques uns des siens alors détenus dans la prison d'Alger. Déjà Monseigneur avait sollicité auprès du gouverneur la délivrance des huit Arabes réclamés, et il attendait incessamment une réponse; des présens commandés pour l'émir, et destinés à servir comme de rançon à nos frères, devaient aussi d'un instant à l'autre arriver de France. Le même jour, nous reçûmes et les présens et une réponse favorable. Dès-lors mon voyage fut décidé.

Le soir même, j'allai porter cette bonne nouvelle à l'un des principaux captifs arabes, malade à l'hôpital du Dey. C'était l'exkodja (secrétaire) de Ben-Salem. Il me serra fortement contre son cœur... La santé lui revint aussitôt. J'avais l'ordre de sa délivrance immédiate, en sorte que je l'emmenai sur le-champ à l'évêché, où il passa la nuit : il ne se possédait pas de joie en embrassant la main de Monseigneur.

J'étais aussi entré dans le jardin où travaillaient les autres captifs, pour les prévenir que le lendemain ils seraient libres, et que j'étais chargé de les rendre à leurs tribus et à leurs familles. Ils avaient peine à croire à leur bonheur. Au point du jour, j'étais auprès d'eux et je les conduisais dans les bras de Monseigneur, qui les reçut avec attendrissement et les traita comme un père, tandis que de sa part j'allai leur acheter à chacun un burnous. En un instant, tout fut prêt pour le départ. Il ne me restait plus qu'à recommander à Dieu le succès de cette importante mission; je me prosternai au pied de l'autel de Marie pour en obtenir aide et secours; et me voilà cheminant avec mes huit Arabes, mon interprète et deux petits Maures qui conduisaient le mulet chargé des présens destinés à Abd-el-Kader.

Quel délicieux moment que celui de ce départ! Je suivais, le cœur plein de joie, la bruyante rue de Chartres; Monseigneur, du haut de sa terrasse, nous donnait une dernière bénédiction, et la foule, qui se rangeait sur le passage des prisonniers, semblait pénétrée d'une admiration religieuse, et nous accompagnait publiquement de ses vœux.

Dans le premier moment d'exaltation, mes Arabes marchaient assez bien, la joie leur donnait des forces : mais bientôt leurs jambes affaiblies par de longues souffrances refusèrent de les porter. Je donnai tour à tour mon cheval aux plus fatigués, jusqu'à ce que nous eussions rencontré un convoi militaire allant à Blidah. L'officier qui commandait ce détachement les fit monter sur les prolonges, et nous arrivâmes ainsi à Douéra, où nous fîmes une halte de deux heures. C'est à quelques pas de la modeste église de Saint-Antoine, construite en planches, que je les fis asseoir, à l'ombre d'un grand arbre, pour se reposer et prendre leur repas. Ces pauvres Arabes me dirent qu'ils se trouvaient bien auprès de la Djema-Roumia, mosquée des chrétiens.

Le duc de Nemours, qui vint à passer tandis que j'étais là avec mes prisonniers, daigna s'arrêter un instant et me témoigner sa satisfaction; le général de Bar se détacha de l'escorte pour me féliciter sur ma belle et périlleuse entreprise; il loua mon dévouement, et sans me dissimuler ses craintes, me souhaita avec émotion tout le succès que je pouvais désirer. Je rencontrai aussi à Douéra le P. Bigaud, qu'un ministère tout apostolique attachait à la suite de l'armée. Je me séparai de lui à Bouffarick; il resta dans le camp français, et moi j'allais devenir l'aumônier du camp des Arabes; deux camps ennemis qui étaient sur le point de combattre l'un contre l'autre. Aussi disais-je en riant à nos officiers : « Je vais passer à l'ennemi; épargnez-moi, si je tombe entre vos mains. »

Un envoyé du khalifat nous attendait à Bouffarick. Je le chargeai de porter tout de suite au kaïd des Hadjoutes une lettre par laquelle je le prévenais de ma prochaine arrivée avec huit nouveaux prisonniers arabes. Le lendemain, ce chef m'envoya un guide qui devait me conduire auprès de sa belliqueuse et redoutable tribu.

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute le court article que nous publiâmes à l'occasion de l'échange des prisonniers français et des prisonniers arabes, par l'entremise du vénérable évêque d'Alger; ce n'était qu'une faible esquisse dont voici le tableau complet.

Avant de franchir les lignes françaises, je voulus me munir d'une petite provision de remèdes pour les maladies les plus communes parmi les indigènes, car je savais par expérience combien l'exercice de cette œuvre de charité donne de considération chez les Arabes. D'ailleurs, ils sont persuadés que tous les rabas boumi, (prêtres chrétiens), sont habiles dans l'art de guérir. Un jeune docteur, M. Girard, major de l'hôpital militaire de Bouffarick, s'empressa de m'improviser ma petite pharmacie, en y joignant quelques instructions sur la manière d'en faire un sage emploi.

Tous ces préparatifs achevés, j'embrassai le bon curé de Bouffarick, et un quart d'heure après j'étais au pouvoir des Arabes. Nos rôles étaient changés; mes prisonniers étaient libres, et moi à leur discrétion. Je vis avec une agréable surprise, en passant dans le lieu où s'était fait le premier échange, de grosses pierres entassées par les Arabes pour consacrer la mémoire de cet événement. Cent pas plus loin, un fort détachement de cavaliers hadjoutes, embusqué derrière de hautes broussailles, en sortit à l'improviste, et accourut ventre à terre à notre rencontre, le fusil en avant, la lance au dos et le yatagan suspendu au cou. Quoique j'eusse déjà vu de semblables charges, je ne pus me défendre d'un premier sentiment de frayeur en pensant que je me trouvais absolument seul au milieu de ces farouches et acharnés ennemis des Français. Je fis à Dieu l'abandon de ma vie, sacrifice qui ne s'accomplit pas sans quelque regret; mais depuis, nulle inquiétude de ce genre ne vint me troubler pendant tout mon voyage.

Il m'était facile d'apercevoir au ton brusque, aux regards impérieux des plus fanatiques de la troupe, que j'étais livré à leur bon plaisir; je soutins pourtant mon personnage, et ma confiance leur imposa le respect. Bientôt arrivèrent les parens et les amis des prisonniers; je fus témoin de leurs premiers embrassemens après une si longue séparation. Cette scène touchante me rappela qu'il y avait dans les fers du sultan des Français qui soupiraient après le même bonheur. Les parens de mes Arabes avaient amené pour eux des chevaux et des mulets avec quelques provisions. J'acceptai des dattes que je mangeai tout en continuant notre route. Alors la joyeuse caravane entonna sur un air national le chant de la délivrance : c'étaient des couplets dialogués selon l'usage du pays.

Les prisonniers nous eurent bientôt quittés pour reprendre le chemin de leur tribu; aucun d'eux pourtant ne s'éloigna sans me faire ses remerciemens et ses adieux. Resté seul avec une imposante escorte, j'arrivai, vers le coucher du soleil, auprès du kaïd des Hadjoutes, dont les tentes étaient dressées sur les bords d'un lac, non loin du Tombeau de la Chrétienne.

Ce chef puissant, beau-frère du kalifat, est comme tous ceux qui dirigent la guerre sainte, un homme de trente et quelques années. Il m'attendait, et me fit un accueil distingué, tel que je n'en ai pas toujours reçu dans le reste de mon voyage. Par son ordre, on m'avait préparé une belle tente, avec de superbes tapis; une garde d'honneur veillait à ma porte, et les domestiques de sa maison s'empressèrent de me servir. Je passai tranquillement la nuit sous ce pavillon hospitalier, malgré les causeries assez bruyantes de mon escorte, qui interrompirent plus d'une fois mon sommeil. De grand matin, je fus sur pied pour aller visiter le monument dont j'ai parlé plus haut, et que la tradition désigne sous le nom de Tombeau de la Chrétienne. Il s'élève au bord de la mer, sur une petite colline qui est la continuation de ces terres accidentées qu'on appelle Sahel, et qui s'étendent de la Maison-Carrée, près d'Alger, jusqu'à la montagne de Chénouan, à quelques lieues de Cherchell. Sa forme est pyramidale; la terre qui recouvre une partie de sa base ne m'a pas permis d'en mesurer la largeur; on remarque, sur les côtés, la place des incrustations ou revêtemens en marbre qui ont disparu, et sur lesquels étaient sans doute quelques bas-reliefs ou inscriptions Le Tombeau de la Chrétienne se voit de très loin en mer, ainsi que de tous les points de la plaine de la Mitidja et du versant septentrional de l'Atlas. J'ai consulté, sur l'origine de ce monument, les Hadjoutes, qui, depuis plusieurs siècles habitent la contrée, et chez qui la tradition orale se conserve si fidèlement, puisque toute leur histoire n'est écrite que dans leur souvenir, et ils m'ont répondu d'une voix unanime que ce lieu, célèbre dans tout le pays par des prodiges qui s'y sont opérés, est en grande vénération chez les Arabes; ils racontent de singulières et effrayantes punitions arrivées, disent-ils, à ceux qui, de tout temps, ont voulu violer ou détruire ce tombeau; enfin, ils assurent, sur le témoignage de leurs ancêtres, que celle qui y repose fut chrétienne, et que les catholiques, autrefois habitans ou pélerins de la contrée, lui donnaient le nom de *Sainte*. Il y a lieu de croire que le monument date de cette époque dont parle Tertullien, où les fidèles remplissaient l'empire romain tout entier.

Le kaïd des Hadjoutes me donna un guide et je partis pour le camp du kalifat, que je ne devais atteindre qu'au-delà de la première chaîne de l'Atlas, près de Chélif. A peine avais-je fait une lieue et demie, que des cavaliers arabes voulurent me faire rebrousser chemin, prétendant que je ne pourrais pas arriver près du kalifat et encore moins auprès d'Abd-el-Kader, trop occupés l'un et l'autre à lutter contre nos colonnes pour me recevoir; qu'il n'était d'ailleurs ni convenable pour eux ni sûr pour moi de me laisser explorer librement leur pays au moment où deux armées françaises l'envahissaient à la fois. Je craignis un instant de ne pouvoir pousser plus loin. Mais la pensée que cinquante-six malheureux prisonniers attendaient de moi leur délivrance, qu'ils enduraient peut-être des souffrances inouïes auxquelles j'avais mission de mettre fin, cette pensée, dis-je, me rendit insensible à toute autre considération. Je déclarai qu'ayant des lettres de mon évêque pour le kalifat, je ne pouvais m'en dessaisir qu'entre ses mains; que je voulais voir ce chef, et que rien ne m'empêcherait de continuer mon voyage. Je consentis seulement à envoyer mon interprète au kaïd des Hadjoutes pour lui faire approuver ma résolution, et, en attendant son retour, je m'assis auprès de deux tentes isolées. Les Arabes qui s'y trouvaient vinrent causer avec moi. Je distribuai quelques remèdes à des femmes et à des enfans malades, et ces pauvres gens m'apportèrent par reconnaissance un beau plat de couscous, le meilleur que j'aie mangé dans tout le cours de mon voyage. Un petit garçon d'une tribu voisine, qui avait été témoin de mes pansemens, courut en porter la nouvelle aux siens, et vous verrez bientôt ce qui en résulta.

Après trois heures d'attente et d'anxiété, je vis revenir mon interprète : il rapportait une réponse favorable. Je remontai joyeusement à cheval, et nous nous enfonçâmes dans les gorges de l'Atlas. Bientôt nous arrivâmes à la tribu de ce jeune Arabe dont je viens de parler; il l'avait soulevée tout entière, et elle venait en masse à notre rencontre. Les femmes me présentaient leurs petits enfans malades; des infirmes s'étaient fait porter sur la route, d'autres s'y étaient traînés eux-mêmes comme ils avaient pu; tous me demandaient de les guérir. Cependant mon guide me pressait de ne point perdre de temps; nous avions, disait-il beaucoup de chemin à faire ce jour-là : tout retard était imprudent.

Je ne pus que distribuer en passant quelques remèdes à ceux qui se trouvaient le plus près de moi; mais je promis que si je repassais au sein de leur tribu, je m'y arrêterais aussi long-temps que je pourrais leur être utile : toute la peuplade me remercia et me souhaita bon voyage et prompt retour. Cette scène se passait sur les bords de l'Oued-Ger, espèce de torrent encaissé dans un lit de rochers, et dont nous remontâmes long-temps le cours par des vallons aussi pittoresques que sauvages. Au sor-

tir de ces gorges, il nous fallut gravir un col élevé, appelé la montagne de Bou-Allouan, qui donne son nom aux tribus qui l'habitent. Avant de toucher à son sommet, nous aperçûmes les ruines du vieux fort de Borj Bou-Anlouan. Du reste, aucune tente, aucun douar ne se rencontra sur notre route ; tout avait fui à l'approche de l'armée française. La contrée que nous traversions paraît très-fertile, à en juger par les beaux champs d'orge et de blé qui couvraient le versant des montagnes. Enfin nous arrivâmes, après dix heures de marche, à l'entrée de la belle plaine du Chelif. Mon guide me conduisit dans un vallon très-resserré où campait le Kalifat avec son état-major seulement ; pour ses troupes, qu'on appelle les cavaliers rouges ou réguliers, afin de les distinguer des autres Arabes qui se battent toujours sans ordre, elles étaient disséminées au nombre de huit ou neuf cents, sur les hauteurs voisines, pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Le kalifat avec qui j'avais, quelques semaines auparavant, traité du premier échange, parut me voir avec plaisir. Il était assis sous un énorme caroubier, les Arabes n'ayant point de tente quand ils sont en campagne. Nous causâmes ensemble avec beaucoup d'abandon. Je lui dis que je venais redemander le reste de nos prisonniers, que je désirais parler à Abd-el-Kader et lui remettre en mains propres les lettres de mon évêque. Il me répondit qu'il ne savait trop où était le sultan, ni les captifs ; que si je me sentais le courage d'aller à leur recherche, il me donnerait volontiers un guide ; mais qu'il me faudrait peut être pousser jusqu'à Tlemecen, à quinze journées de marche du lieu où nous étions. « Je suis prêt à tout, repris je, et Dieu aidant, je ne m'en retournerai pas sans emmener mes compatriotes, ou je resterai avec eux, si on refuse de me les rendre. » Ma détermination une fois connue, le chef ne la combattit pas ; il fut convenu que je partirais dès le lendemain. Je récitai ensuite mon bréviaire, et nous nous couchâmes à la belle étoile, sous une touffe de lauriers-roses, qui nous protégea un peu contre la violence du vent.

De grand matin, nous nous mîmes en route, sans trop savoir où nous allions. Tekedempt nous avait été désigné comme la retraite qu'Abd-el Kader aurait probablement choisie après la prise de Mascara : nous nous dirigeâmes de ce côté. Je ne pourrais vous dire tout ce que la sauvagerie de mon guide me fit souffrir dans le cours de ce voyage. C'était un jeune homme d'une taille et d'une force athlétique, vrai type bédouin, qui, ne consultant ni mes besoins, ni mes fatigues, ni même celles de mon cheval, qui mourut en route, me menait sans ménagement et sans pitié, comme si j'eusse été le plus robuste des Arabes du désert. Souvent il me faisait cheminer tout un jour, sans m'accorder nul repos, sous un ciel de feu, à travers les rochers et les précipices, ou au milieu des plaines brûlantes. Je ne devais pas m'arrêter auprès de quelque ruisseau fangeux ou de quelque mare d'eau croupie pour étancher la soif qui me dévorait. Quand, accablé de fatigue, je ne pouvais plus le suivre, il me laissait sans s'en apercevoir à une très grande distance derrière lui, au risque d'être assassiné par les brigands, qui ne sont pas rares chez les Arabes. Ce brave homme m'était pourtant dévoué, mais jugeant de mes forces par les siennes, il ne se doutait même pas qu'il me tuait en me conduisant de la sorte, et lorsque je lui adressais quelque plainte, il en riait comme d'une plaisanterie. Il y eut des momens où j'étais tellement anéanti par la chaleur et la fatigue, que je serais volontiers resté là en attendant la mort.

Quelquefois pourtant nous suspendions notre marche au milieu du jour, mais le plus souvent nous ne nous arrêtions que le soir, dans le douar où nous devions passer la nuit. Là, nous faisions l'unique repas de la journée, et quel repas! C'était du couscous et toujours du couscous, espèce de pâte préparée avec de la farine roulée en forme de grains de millet; point de pain, il est inconnu dans le pays ; notre boisson était constamment de l'eau boueuse et saumâtre; aucun fruit, aucun légume. D'ailleurs, je ne pouvais me plaindre : ce que m'offraient mes hôtes était ce qu'ils avaient de mieux. Ne vivant pour la plupart que de blé trempé dans l'huile, ou d'un peu d'orge, comme leurs chameaux, ces pauvres gens croyaient me traiter en grand seigneur.

Dès que j'étais descendu dans un douar, toutes les femmes de la tribu se rassemblaient pour me préparer ce repas extraordinaire; souvent on ne le servait qu'à onze heures et minuit. En attendant, on allumait au milieu du camp un grand feu avec des herbes sèches, et à sa lueur, qui tenait lieu de flambeaux, nous nous laissions aller à d'interminables causeries. Les Arabes aiment beaucoup à raconter ou à entendre des histoires ; ils prennent aussi le plus vif intérêt aux affaires de l'état. Ce serait un tableau à faire que tous ces Bedouins d'un douar, jeunes gens, vieillards, petits enfans, accroupis autour d'un vaste foyer avec un prêtre d'une nation étrangère et ennemie, mangeant et causant avec lui, jusqu'à ce que le dernier tison s'éteigne, et, dans un coin du tableau, des ombres de femmes s'agitant de toutes manières pour nous servir, ou tendant la tête à une certaine distance pour nous écouter et nous voir. Puis des chevaux, des moutons, etc. couchés pêle-mêle autour de nous, et, tout à fait dans le fond, quelques gourbis ou cabanes de branchages, quelques tentes noires et déchirées. Il est inutile de vous dire que nous couchions toujours en plein air et sur la terre nue.

Mon guide était assez attentif à me faire arrêter de bonne heure dans le douar où nous devions passer la nuit ; il n'aurait pas voulu s'exposer à coucher loin d'un lieu habité, à cause des lions qui sont assez communs dans le pays et dont il avait grand'peur. Je profitais des dernières clartés du jour pour soigner les malades de la tribu. Il eût fallu me voir, docteur improvisé, au milieu de ces infirmes qu'on m'amenait de toute part, pansant leurs plaies, préparant la quinine, frictionnant les membres endoloris, distribuant à chacun le remède que je jugeais le plus utile ; et, pour ma récompense, béni par tous ces malades qui me quittaient à regret, et se retiraient sinon guéris au moins consolés.

Au début de ce voyage, quand nous étions plus rapprochés du théâtre de la guerre, nous rencontrions presque à chaque pas des tribus fugitives qu'Abd-el Kader faisait émigrer avec leur bagage et leurs troupeaux afin de ne laisser que la solitude au pouvoir de notre armée. Tous ces exilés, hommes, femmes, enfans mêmes, me saluaient avec respect ; les plus curieux s'approchaient de moi et me demandaient dans quel but je me hasardais au milieu de leurs déserts, et sur ma réponse que j'allais chercher nos prisonniers auprès d'Abd-el Kader, ils me disaient : « Que Dieu t'accorde bon voyage et plein succès !... Pour nous, ajoutaient-ils tristement, nous fuyons, nous quittons nos belles campagnes, car on dit que les Français approchent. » J'avais pitié de ces pauvres fugitifs, et eux étaient résignés ; ils se contentaient de répéter en levant les yeux au ciel : « Dieu le veut ! »

l'abbé SUCHET,
vicaire-général.

(*La suite à samedi.*)

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 35. Paraissant tous les Samedis. JUILLET 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . , 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

L'ÉDUCATION DE JOSEPH.

HISTOIRE FANTASTIQUE. (1)

JOSEPH était le plus beau et le mieux tourné des garçons du village de Chamouny. A peine âgé de quinze ans, déjà l'homme perçait sous l'adolescent, et on pouvait deviner à plus d'un indice que si quelque chose devait lui manquer un jour, ce ne serait pas les vains avantages physiques qu'on ne tient que de la nature. De plus, Joseph avait encore une précieuse qualité : il était bon ; car si sa vieille mère n'avait pas toujours trouvé en lui un fils soumis à toutes ses volontés, du moins, elle avait pu compter en tout temps sur son respect, son amour et son dévouement.

Rien n'était donc plus heureux, mes bons amis, que l'existence du jeune homme qui occupe le principal rôle dans cette histoire. Il jouait depuis le matin jusqu'au soir, s'évertuant à gravir les collines, à se rouler dans les plaines, respirant enfin à pleins poumons l'air vif et pur de cette contrée agreste et sauvage. Joseph était habile à tous les exercices du corps ; il y déployait une merveilleuse souplesse, secondée par la vigueur précoce que comportait sa riche organisation, c'est dire qu'il avait beaucoup d'amis, de jeunes amis de son âge qu'il enrôlait à sa suite, et que cette joyeuse bande remplissait de ses cris et de ses jeux tous les environs de Chamouny.

Tout cela était bel et bon, mais tout cela avait un inconvénient, c'est qu'au sein d'une vie aussi dissipée, Joseph n'avait jamais voulu travailler ni rien apprendre. Il était arrivé jusqu'à l'âge de quinze ans sans même avoir essayé à connaître quoique ce soit, à acquérir ces premières notions qui sont indispensables même aux enfans de sa condition. Sa mère, trop faible et trop bonne, n'avait pas assez cherché à vaincre cette paresse obstinée, et désormais il n'y avait plus guère à espérer de pouvoir la surmonter.

Cependant il était malheureux que Joseph fût aussi ignorant, car il ne possédait aucune fortune. Sa mère, en travaillant dans son humble état de blanchisseuse, l'avait bien fait vivre jusqu'à ce jour, mais elle commençait à se faire vieille, et l'instant du repos approchait sans qu'elle fût parvenue à amasser quelques économies. Elle avait quelquefois songé à cet avenir qui se présentait menaçant, — impression passagère ! — elle s'était bientôt rassurée, soit qu'elle se fût encore sur ses forces à demi épuisées, soit que connaissant le bon cœur de son fils elle comptât par trop sur un dévouement qui malheureusement ne pouvait être efficace.

Une circonstance bien malheureuse vint trop tôt démentir ses riantes prévisions. La pauvre femme tomba malade, et si gravement, qu'elle se vit contrainte de suspendre son travail et de renoncer à sa petite industrie. Le premier médecin qu'elle fit appeler et auquel elle demanda la plus grande franchise, lui répondit qu'elle échapperait peut-être au mal dont elle était atteinte, mais que ce serait long, et qu'il fallait beaucoup de soins. Elle ressentit de cette triste nouvelle un si violent chagrin qu'elle ne put le cacher à Joseph qui, pour la première fois de sa vie, était devenu sombre et soucieux. Il songeait à cette horrible position, il songeait que le lendemain peut-être il au-

(1) Sous une forme pittoresque et originale, l'auteur de cette nouvelle a voulu prouver qu'il n'y a pas d'enfant, si indolent et si paresseux qu'il puisse être, que l'on ne parvienne à corriger et à instruire en mettant en jeu les ressorts de son imagination et de l'amour de l'extraordinaire.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — JUILLET.

LE BAL DES INTENDANS.

Par des récits ingénieux
Maints conteurs ont charmé nos pères;
Espérer raconter comme eux,
Serait peut-être audacieux;
Mais, comptant sur l'appui de lecteurs peu sévères,
J'aborde en peu de mots, et sans plus de mystères,
Un fait original puisé chez nos aïeux.

Un haut baron de Germanie,
Justement révéré de ses nombreux vassaux,
Au sein de l'amitié, des plaisirs, du repos,
Passait gaîment chaque instant de sa vie.
De ses immenses revenus
L'administration jusqu'ici confiée
A des fripons adroits, fut toujours enviée
Par ceux que déguisait le masque des vertus.
Un jour, lassé de tant de fourberie,
Et croyant de son fief la probité bannie,
Après avoir chassé son dernier intendant,
Il s'informait à tous, de Paris à Rome,
On ne pourrait trouver un homme
Assez loyal pour mépriser l'argent?
Chacun jugeant l'affaire délicate,
Avant d'opter regardait à deux fois.
Lorsque Charlotte, enfant au gai minois,
(Espiègle aimée et que toujours on flatte,)
Pour donner son avis élève enfin la voix.
D'un vassal du baron Charlotte était la fille,
Précoce, intelligente, elle avait au château
Son franc-parler; de quelque tour nouveau
Prévoyant le projet, de l'écouter on grille!...
« Messieurs, dit-elle, un loyal intendant
Doit être aussi danseur agile;
Or, dans ce cas le choix serait facile
En accordant la palme à cet art d'agrément. »
On ne s'attendait guère à pareille boutade.
Chacun en rit, et n'en fit aucun cas;
Mais Charlotte insistait, puis ajoutait tout bas :
« Au jardin, seulement deux tours de promenade,

rait sous les yeux le cruel spectacle de sa mère malade et poursuivie par la misère.

Dès le matin, ne prenant conseil que de son courage et de son désespoir, il se leva et alla trouver un riche propriétaire, le maire de la commune, qui faisait travailler : il lui offrit ses services.

« Je suis robuste, monsieur, dit il, j'ai deux bras ; je veux travailler; combien me donnerez-vous ?

— Mon garçon, lui dit le maire, parce que c'est toi, je ne te ferai pas faire d'apprentissage. Ainsi, viens travailler avec mes terrassiers, je te nourrirai, mais je ne te donnerai pas d'argent.

— Mais si je préfère de l'argent et que je ne demande pas à être nourri, moi ?

— Oh ! alors, à ces conditions, cela ne me conviendrait plus.

— C'est cela, songea Joseph, on me donnera tout juste un morceau de pain pour que j'aie encore la force de travailler demain. Bien, se dit-il, mieux vaut manger celui-là que de rogner la part de ma pauvre mère. J'accepte, monsieur le maire.

— Eh ! bien, va trouver les camarades, mon garçon.

Joseph alla se joindre à un groupe d'ouvriers, et comme les autres, pour la première fois de sa vie, il arrosa de ses sueurs le champ du travail. Le soir, il rentra triste et découragé dans la pauvre chaumière. Quelques voisins étaient venus voir la malade et lui prodiguer ces banales paroles de condoléances, seule générosité du vulgaire.

— Te voilà, Joseph, dit le maître d'école en le voyant entrer, nous sommes venus un peu consoler ta pauvre mère. Dam, mon bonhomme, tu ne pourras pas faire grand'chose pour elle : *Quis nescit non potest*, qui ne sait ne peut. Si tu avais suivi le conseil que je t'ai donné souvent, tu serais un gaillard instruit et apte à bien des choses.

— Comme vous dites, monsieur le magister, répliqua un vieillard qui à son long tablier de cuir on reconnaissait pour un forgeron ; c'est mon enfance, j'ai travaillé ; je me suis dit, il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Je n'ai jamais rien demandé à personne. Je suis marechal de mon état, et j'aime mieux passer ma vie aux pieds des chevaux qu'aux genoux des hommes.

— Eh bien ! moi aussi j'ai travaillé, répondit Joseph en leur montrant ses mains meurtries, voyez; mais qu'ai-je eu ? tout juste de quoi soutenir mes forces pour qu'après une nuit de sommeil je puisse encore suer demain.

— Ah ! dam, mon cher, répéta le maître d'école : *Tardè venientibus ossa*. Aux derniers venus les restes des autres. Tu as les épines, ils ont les roses. Si tu t'y étais pris plus tôt, tu serais déjà un ouvrier habile et ta besogne bien payée. Si tu avais voulu profiter de mes leçons quand je te les ai offertes, tu aurais peut-être fait comme Achille Hubert, mon ancien élève, qui est devenu un savant et un homme politique, puisqu'il travaille maintenant au journal de notre province. »

Joseph ne répondit plus, et cette petite causerie tomba à cause de l'heure avancée. Chacun se retira, et le pauvre jeune homme resta seul avec sa mère. Celle-ci, fatiguée par le bruit et les conversations, ne tarda point à s'assoupir un peu ; quant à Joseph, bien qu'il fût brisé de fatigue, il chercha le sommeil sans pouvoir le trouver ; sa tête était agitée et comme poursuivie par un bourdonnement confus. Il se leva et sortit pour prendre l'air.

A peine avait-il fait quelques pas dans un chemin creux qui longeait les murs du presbytère, qu'il venait de sonner à l'horloge de l'église), il aperçoit devant lui une vieille femme qui marchait péniblement, appuyée sur un bâton. Cette singulière apparition lui causa d'abord un mouvement involontaire de frayeur, mais il se rassura en reconnaissant la mère Marianne, une des plus vieilles femmes du village.

Ici, il est besoin, mes jeunes amis, de vous expliquer ce que c'était que la mère Marianne. Autrefois gouvernante de l'ancien maître d'école du village, elle l'avait servi avec dévoûment pendant toute sa vie. A la mort de ce brave homme, elle avait reçu en quelque sorte le prix de ses services, puisqu'il lui avait légué sa petite maisonnette, son humble mobilier et ses économies. Quoi qu'il en soit, avec cet héritage, Marianne s'était trouvée assez aisée pour goûter le repos et finir ses jours en paix. Depuis longues années, elle vivait retirée dans sa modeste demeure, sortant peu, causant encore moins avec les gens du village, paraissant enfin encore plongée dans les regrets qu'avait dû nécessairement lui inspirer la mort de son ancien maître. Il n'en avait pas fallu davantage pour attirer sur elle la malveillance et l'animadversion générales dans un petit hameau où l'esprit de commérage est le premier des liens sociaux. La vie recluse et mystérieuse de Marianne avait excité la défiance et donné l'élan aux conjectures. Bientôt la superstition s'emparant de ces esprits grossiers, ce ne fut de toutes part qu'un cri : Marianne se livre à la magie ; Marianne est sorcière !

En effet, l'extérieur de la vieille femme se prêtait assez au sinistre rôle qu'on voulait lui faire jouer. Elle était voûtée, maigre, noire et ridée, toujours armée d'une branche desséchée de houx qui lui servait de canne. Ses petits yeux gris, dérobés sous d'épais sourcils aux longs poils, scintillaient quelquefois d'un éclat

---

Et demain le baron sortira d'embarras. »

A sa finesse, à son espièglerie
Quelquefois on s'en rapportait;
Mais, il faut bien le dire, en ce jour on doutait
Et du prophète et de la prophétie.

Cependant le baron, par excès de bonté,
Voulant bien croire à ses oracles,
Lui donna tout pouvoir et toute liberté
Pour accomplir le plus beau des miracles!
Voici comment Charlotte procéda :
D'abord, et pour faire connaître
L'avantage qui pouvait naître
D'un emploi tel que celui-là,
Dans la Gazette elle annonça
Que le baron était un excellent maître!...
Puis, pour prouver la vérité du fait,
Elle invitait les graves personnages
Qui, pour l'emploi, se croiraient assez sages,
Au bal qu'en leur honneur le bon prince donnait.
Lors, aussitôt les concurrens parurent,
Ils étaient au nombre de vingt!...
Un huissier d'ordonnance en ce moment survint,
Et sur ses pas les intendans coururent
Dans la salle d'attente où, bientôt réunis,
Chacun croyant déjà tenir l'emploi promis.
Il est bon d'ajouter qu'à leur riche toilette
Rien ne manquait ; satin, soie, velours,
Pour être présentable on avait eu recours,
Et leur tenue était parfaite.

Or, à foison, sur leur route on a mis
L'argent qui doit tenter les aspirans admis :
C'est d'une façon assez neuve
Mettre un honnête homme à l'épreuve.

Déjà l'orchestre a donné le signal.
Bientôt, les concurrens, dans une galerie,
Étroite, obscure, et de tessons remplie,
(Seul couloir débouchant dans la salle du bal),
Sont conduits tour à tour, l'un à l'insu de l'autre,
Et dans l'enceinte entrent séparément.

singulier; ses lèvres, minces et flétries, se contractaient souvent d'un sourire sardonique. Quelques mèches de cheveux grisonnans où le peigne ne passait plus, s'échappaient de dessous les plis de sa longue coiffe, et venaient couronner son front osseux et décharné.

Marianne était universellement haïe; les stupides propos des méchantes langues avaient indisposé contre elle la jeunesse, cet âge innocent où l'on fait tant de mal sans le savoir, et chaque fois que la vieille sorcière de Chamouny, comme on l'appelait, était rencontrée par un groupe d'enfans, elle était en butte à leurs persécutions, qui ne se bornaient pas toujours à des railleries ou à des injures, car quelquefois ils la poursuivaient en lui jetant des pierres ou en cherchant à lui arracher ses vêtemens. Joseph ne s'était jamais mêlé à ces cruels jeux, souvent même il s'y était opposé, et avait fini par les réprimer. C'est pourquoi il n'éprouva pas, à l'aspect de la sorcière, la frayeur que tout autre eût ressenti à sa place.

« Il est bien tard, mère Marianne, pour se promener à cette heure, lui dit-il.

— C'est toi, mon enfant, répondit-elle. A mon âge on ne dort plus guères. Eh bien! le temps qui serait perdu pour le sommeil, il vaut mieux l'utiliser pour la promenade. Mais qu'as-tu donc, Joseph; tu as l'air triste?

— Je suis bien malheureux, allez, mère Marianne; ma pauvre mère est malade, elle ne peut plus travailler, et moi, grand fainéant, je ne sais rien faire pour la soulager.

— Voilà ce que c'est, mon enfant, que de n'avoir rien voulu apprendre. Un ignorant n'est bon à rien. Si tu avais su lire ou écrire, il y a monsieur le maire qui aurait pu tout de suite te faire gagner de l'argent; il cherche quelqu'un qui puisse copier la comptabilité et les devis de ses constructions.

— De quoi me parlez vous là, mère Marianne, s'écria douloureusement Joseph; vous savez bien que je ne comprends pas; que je n'ai jamais de ma vie vu ce que vous appelez un livre. Je ne sais même pas ce que c'est; il est trop tard maintenant pour apprendre. Ainsi, il ne faut donc pas songer aux résolutions qui demandent du temps et de la patience; il faut que Dieu ou le démon viennent de suite à mon secours.

— Tu te repentiras quelque jour de ces paroles, mon fils Joseph; n'invoque jamais l'esprit du mal; il sera plus prompt à venir que toi à l'appeler.»

Ici la vieille s'interrompit et parut réfléchir.

« Ecoute, reprit-elle au bout d'un instant; tu as vu quelquefois, quand je passais dans le village, les femmes s'écarter devant moi en faisant le signe de la croix; elles craignaient que *je ne leur jette un sort*: c'est qu'elles m'attribuent un pouvoir surnaturel.

— Oui, fit Joseph en souriant; elles vous appellent la Sorcière.

— Elles n'ont peut-être pas tort; je sais plus d'un secret précieux; je connais même un charme puissant qui apporterait infailliblement un soulagement au mal de ta mère.

— Voulez-vous, mère Marianne?

— Je parle sérieusement, mon garçon; mais tout dépend de toi. Il faut te soumettre à subir trois épreuves. Ta mère sera soulagée peu à peu, et à la fin des épreuves elle sera guérie.

— Oh! parlez! parlez! s'écria avec transport Joseph; pour ma mère, il n'est rien que je ne sois prêt à faire.

— Eh bien! mon fils, entre dans ma demeure: il y a peut-être autour de nous des oreilles qui nous écoutent. Elles ne doivent pas entendre ce que nous allons dire. »

Joseph obéit à la sorcière, et il pénétra avec elle dans sa mystérieuse habitation. La première pièce dans laquelle ils s'arrêtèrent était l'ancienne classe du vieux Guillaume, le défunt maître de Marianne. Les longues tables et les bancs étaient à leur place comme si le pauvre magister eût encore le jour même continué d'enseigner ses jeunes disciples. La vieille femme ouvrit d'abord un grand bahut, en tira une petite boîte, et vint ensuite s'asseoir, après avoir déposé sa canne, dans l'estrade où trônait de son vivant feu maître Guillaume.

«Joseph, dit-elle, vois cette boîte; elle contient vingt-quatre signes cabalistiques; tu les prendras les uns après les autres, tu auras soin de les placer chacun à son tour en face de toi, tu les regarderas tous ainsi successivement, et en les fixant pendant un certain temps. »

L'enfant ébahi écoutait de toutes ses oreilles.

« Ce n'est pas tout, ajouta la sorcière, il faudra, pendant que tu les regarderas, articuler un son que je t'indiquerai. Ce son variera suivant les signes que tu auras sous les yeux. Ainsi retiens bien les recommandations que je vais te faire, car de ton exactitude à les remplir dépend le salut de ta mère. Toutes les fois que tu te tromperas et que tu n'articuleras pas le son commandé par le signe, ta mère s'en ressentira, elle sera plus souffrante; mais toutes les fois que tu diras juste, c'est que le charme réussira, et ta mère se trouvera soulagée. Voilà comment doit commencer la première épreuve. Approche. »

Joseph s'approcha en tremblant, et ce n'est pas sans éprouver une véritable frayeur qu'il vit la mère Marianne ouvrir la

---

Charlotte, après avoir lorgné chaque intendant,
Dit au baron : « Voyons, lequel sera le nôtre?
» Chacun d'eux, à sauter, nous paraît peu dispos.
» D'où vient cet air gourmé? .. Sachons à quel propos
» Malgré leur bon ton, leur tournure,
» Ils font en ce moment si piteuse figure?
» Loin de partager les ébats
» De leurs sémillantes valseuses,
» On dirait qu'au milieu de ces danses joyeuses,
» La prudence enchaîne leurs pas! ..
» Les bras raidis et la tête baissée,
» Ils semblent cloués au parquet!...
» Charlotte à qui rien n'échappait,
» Ajoute encor tout bas : « Ou je suis abusée,
» Ou voilà de fripons un cortége complet!... »

Mais cependant, vers une autre partie
De ce vaste et riant séjour,
L'un de nos aspirans se livrait sans détour
Aux élans prolongés d'une aimable folie!
Rempli de grâce et de légèreté,
Il paraissait ne pas toucher la terre!

Le geste aisé, l'œil vif, la tête altière,
Dans tous ses mouvemens régnait la liberté,
Et sa danse animée à chacun savait plaire.

« Ah! l'honnête homme que voilà!
Dit Charlotte au baron... quelle aisance est la sienne!
N'ayez jamais, quoi qu'il advienne,
D'autre intendant que celui-là. »

C'était raison; il était sans reproches.
Quand le maintien d'eux tous est plus qu'embarrassé,
Si lui seul a si bien dansé,
C'est qu'il n'a rien mis dans ses poches!

A. GERMAIN.

petite boîte, et répandre devant lui les vingt quatre signes cabalistiques. Elle lui désigna dans quel ordre il devait les prendre, ainsi que le son qui correspondait à chacun d'eux. Tout ceci se grava assez profondément dans une imagination frappée de terreur, et l'enfant ne quitta la sorcière qu'en emportant la mystérieuse boîte et en en sachant assez pour se livrer tout seul à quelques opérations magiques.

Le lendemain et les jours suivans, il reprit le cours de ses travaux chez le maire; mais la nuit, soit dans sa chaumière au milieu du silence de la solitude soit chez la mère Marianne et sous la direction de la vieille femme, il pratiquait les sortilèges recommandés. Jusqu'à ce jour sa mère ne s'en trouvait pas beaucoup mieux, et son état maladif ne s'était guère amélioré; néanmoins Joseph y trouvait un avantage, c'est à dire que le lendemain de la scène que nous venons de rapporter la sorcière lui avait dit :

« Tes épreuves auront cela de bon, mon enfant, que pendant la maladie de ta mère, l'esprit tout puissant ne t'abandonnera pas, et vous serez secourus assez pour ne pas tomber dans la misère. Va-t-en demain à minuit dans le cimetière de la paroisse, tu trouveras dans le tronc du grand chêne creux qui étend ses rameaux sur la fosse de défunt maître Guillaume (que le bon Dieu ait son âme !) une somme d'argent pour soulager votre position. »

Joseph était allé, pâle et blême, à cet effrayant rendez-vous, et véritablement il en était revenu chargé d'une bourse assez bien garnie qui donnait une nouvelle autorité aux paroles de la mère Marianne. Il avait redoublé d'assiduité et de foi dans ses pratiques cabalistiques. Lorsqu'il fut à peu près parvenu à y réussir, il dit à la sorcière :

« Eh ! bien, ma mère, voilà que j'ai fait tout comme vous m'avez dit, et ma pauvre mère n'est pas encore guérie ; elle a bien souffert aujourd'hui.

— Patience donc, enfant rebelle, répondit elle, défunt mon maître parlait souvent d'un sorcier qui a dit quelque part : « *Patience et longueur de temps font plus que force et que rage.* » Sur ce précepte, mon fils, il est sage. Tu sais que tu as trois épreuves à subir, tu n'es encore qu'au commencement de la première, et tu voudrais déjà que le succès eût couronné tes efforts. Jeune présomptueux, tu n'es pas digne des bienfaits de ma puissance.

— Oh ! de grâce, mère Marianne, ne m'en veuillez pas ; mais je suis si malheureux de voir ma mère souffrir.

— Eh ! bien, encore un peu de zèle et elle sera délivrée. Voici d'abord ce que tu as à faire, tu assembleras un certain nombre de ces signes tu fixeras le groupe que tu auras formé, et il faudra en le fixant que tu prononces une certaine parole. Si tu te trompais et que tu ne disses pas la parole qu'exigent les signes, il vaudrait mieux pour toi avoir retenu ton souffle et ton haleine, car ta pauvre mère souffrirait de ta légèreté ou de ton obstination. »

Après avoir ainsi parlé, Marianne initia Joseph à ces nouvelles préparations magiques; elle forma des groupes de signes, murmurant des mots mystérieux et recommandant à son disciple de bien se souvenir d'observer l'identité des figures et des paroles. L'enfant se voua avec d'autant plus d'ardeur à ce qu'elle exigeait de lui que les aubaines du chêne creux continuaient, et de manière à ce que sa mère ne manquât de rien. Il commença d'abord par assembler les signes, rangea ensuite sur une ligne plusieurs groupes de ces mêmes signes, en prononçant diverses paroles. Enfin il fit tant et tant de choses que la mère Marianne lui dit un soir :

« Ta première épreuve est terminée, arme toi de courage pour aborder la seconde. A tendons minuit. »

Quand cette heure fantastique fut proche, la sorcière s'empara d'un long couteau et descendit avec Joseph dans sa basse-cour. Elle fit choix parmi sa volaille de la plus belle et de la plus grasse de ses oies. Elle lui coupa lentement le cou, entrant la lame pendant que les douze coups de minuit tintaient ; le sang de l'animal dégoutta et vint rejaillir sur elle.

— Joseph, s'écria telle, pendant qu'elle respire encore, arrache lui une plume de chaque aile. »

L'enfant tremblait, ses dents claquaient, ses cheveux se dressaient d'effroi sur sa tête : il obéit cependant à l'injonction de Marianne. Ces préparatifs faits, ils rentrèrent dans la classe de maître Guillaume, qui était le lieu ordinaire de leurs séances. A l'aide d'une espèce de petit poignard recourbé, la sorcière donna aux plumes encore chaudes, arrachées à la victime, une forme triangulaire assez bizarre ; elle les trempa dans une sorte de liqueur horriblement noire, contenue dans une petite fiole serrée précieusement, et qu'elle était allée chercher avec soin. Elle traça ensuite ces lignes à peu près conformes aux premières, et qu'elle recommanda à Joseph de reproduire exactement en se souvenant des sons et des paroles qu'il devait prononcer pendant l'opération. Cette épreuve qui se rapprochait un peu de la première fut beaucoup plus rapide, et Joseph y réussit encore complétement.

Chose surprenante ! à cette époque la santé de sa mère commença en effet à s'améliorer; les soins qu'il lui avait prodigués, le repos et le calme d'esprit qu'il lui avait fait goûter en lui persuadant que les secours qu'ils avaient reçus étaient le fruit de son travail, tout cela avait fait à la pauvre femme un bien infini.

Aussi Joseph se félicitait un soir avec sa protectrice de ce bonheur inattendu.

« Ma bonne mère Marianne, lui disait il, je ne sais si c'est vraiment à votre pouvoir surnaturel que je dois mon sort, mais je ne m'en plains plus. Depuis que ma mère est tombée malade, je n'ai parlé à personne dans le village pour qu'on ne soupçonnât pas ce que nous faisons ensemble; je n'ai vu que vous ; j'ai passé mes journées à travailler pour gagner ma vie, et une partie de mes nuits à suivre vos ordres prophétiques.

— Enfant ingrat, reprit la sorcière, ne blasphème pas ma puissance avant de pouvoir t'en passer. Oublies-tu donc que tu as encore à subir une troisième épreuve : le jour est venu; rassemble tes forces, si tu veux sortir vainqueur de la lutte. »

En disant cela, la vieille femme alla chercher un grand morceau de bois qui avait bien la forme d'une échelle double, mais qui ne présentait pas de barreaux. Une partie de cet objet était dérobée aux regards par un lambeau de serge rouge. Marianne souleva ce voile et découvrit aux yeux étonnés de Joseph une longue planche noire et unie qui, sans sa largeur, aurait ressemblé assez au couvercle d'un cercueil. Marianne haussa les bras, et avec une espèce de petit caillou que de loin on aurait pris pour du plâtre, elle traça sur ce tableau dix signes cabalistiques dont la forme était entièrement nouvelle pour son infortuné disciple.

« Ces signes, lui dit-elle, ont une dénomination. Toutes les fois que tu les traceras, souviens-toi de cette dénomination. Appliquée la leur, ou sans cela le fruit de tout ce que tu as fait jusqu'à ce jour serait perdu. On les assemble entre eux comme les autres, et de même, une fois qu'ils sont assemblés, leur dénomination change; ils en ont une commune à plusieurs, au lieu d'en avoir chacun une particulière. Il faudra bien te rappeler tout cela, appeler ces signes par leur nom, et savoir changer les noms suivant la manière dont ils seront disposés. »

Joseph que le rideau rouge, la planche noire, et les grands signes blancs avaient vivement impressionné écoutait stupéfait. Il fut visiblement agité lorsque la vieille s'écria :

« Ces dix signes sont les clés de l'infini. On peut marquer

des distances dans leur progression ; mais leur enchaînement n'a point de terme. Image unique quoique imparfaite de l'éternité, s'ils ne sont point sans forme et sans origine comme elle, au moins comme elle ils puisent à un fonds inépuisable de forces et peuvent se perpétuer en se reproduisant incessamment. Voyez; celui-ci, ajouta-t-elle, en lui désignant un rond, est fermé en tous sens ; mélange de puissance et de faiblesse, il est toujours à la tête ou à la queue des autres, isolé il ne vaut rien, auprès d'eux, il leur donne de la valeur: il tire toute sa force d'eux, mais il décuple centuple et multiplie à l'infini la leur. »

Enfin la mère Marianne fit peu à peu pénétrer son disciple dans les arcanes mystérieuses de cette nouvelle magie. L'épreuve fut assez longue, mais le bonheur de Joseph qui voyait tous les jours sa mère renaître à la santé lui donna du courage et de la patience. Il finit en cette circonstance, comme dans les autres, par combler les vœux de sa protectrice.

Un beau jour de dimanche, la pauvre blanchisseuse en pleine convalescence était assise devant la porte de sa chaumière, ivrant sa tête encore pâle aux caresses du soleil. Joseph était couché à ses pieds. Maître Nicolas, le magister avec lequel nous avons déjà fait connaissance, vint au sortir de la messe, avec un gros livre d'heures sous le bras, complimenter la convalescente. Après quelques banales paroles, il ajouta :

« Et toi, Joseph, toujours couché, grand paresseux, tu ne veux donc rien apprendre. A ton âge, tu n'as pas de honte d'être plus ignorant que mon petit élève Felix qui a lu sur le missel et servi la messe ce matin à M. le curé. »

En parlant ainsi, le digne maître d'école faisait tourner les feuillets de son *paroissien complet*. Joseph qui l'observait crut avoir une hallucination. Il regarda encore une fois ; même prestige.

« Prêtez donc ceci, s'écria-t-il en arrachant le livre des mains de Nicolas. Il l'ouvrit. Mais je ne me trompe pas, continua-t-il balbutiant : ces signes, je les connais; je sais les sons et les paroles... Attendez... Attendez donc, mais je vais lire, moi. Je lis. »

Effectivement, il lut quelques lignes. Bonheur! Ces paroles que la mère Marianne, pour ne pas éveiller ses soupçons, avait toujours eu soin d'accoupler d'une manière insignifiante, se trouvaient là enchaînées de telle sorte qu'elles présentaient un sens et que c'était une image perfectionnée de son propre langage. Joseph reconnut toutes les lettres, les mots et jusqu'aux chiffres placés en tête des feuillets pour marquer leur ordre ; ivre de joie, il voulut se jeter au cou de sa mère, mais au moment où il retournait la tête, il aperçut derrière une haie Marianne, debout, immobile qui contemplait cette scène.

« O mère Marianne, murmura-t-il ; la sorcellerie...

— Il n'y a pas d'autre sorcellerie que la science, mon enfant, s'écria la vieille femme, l'œil inspiré et en élevant prophétiquement son bâton. Seule, presque à l'égal de Dieu, elle est toute puissante, elle opère les plus grandes merveilles. A la première épreuve, tu as su lire; à la seconde, tu as su écrire; par la troisième, tu sais déjà calculer. Je t'ai ouvert les routes d'un horizon immense, moi, vieille femme; il ne m'appartient pas de te suivre plus loin; mais toi, sache le parcourir dans toute son étendue, et souviens-toi que, pour ne pas te perdre en chemin, il faut t'armer d'un fil précieux : le travail ! »

Maître Nicolas restait surpris et désappointé ; Joseph s'était jeté sur le sein de sa mère qui l'y pressait avec orgueil. Mais quand il fut un peu revenu de son émotion, une idée lui vint de suite :

« Mère Marianne, dit-il, vos bienfaits...

— Ce n'était qu'une avance, mon fils, répondit la vieille femme, tu seras mon héritier, car j'emporterai dans la tombe l'espoir que tu rouvriras quelque jour la classe de mon pauvre maître, défunt Guillaume, Dieu veuille avoir son âme.

P. MILLAUD.

NOUVELLES DE LA MÉNAGERIE ROYALE.

Quel est celui de nos jeunes lecteurs habitant la capitale, qui ne connaît le Jardin des-Plantes? Quels sont ceux de nos abonnés des départemens et de l'étranger qui n'en aient au moins entendu parler ? C'est qu'en effet cet établissement avec ses végétaux de toutes les contrées, ses animaux de tous les pays, son muséum d'histoire naturelle et sa belle ménagerie, est une des merveilles de Paris et du monde entier. Aussi nous saura-t-on gré de donner ici quelques nouvelles qui le concernent.

La ménagerie vient de recevoir plusieurs animaux dont la possession est précieuse à plus d'un titre. Les uns, en effet, servent à combler ces vides que laisse trop souvent la mort dans cette nombreuse population ; les autres, plus rares, sont un aliment nouveau pour la curiosité du public et pour les études des naturalistes. C'est ainsi que la lionne et l'ours du Canada, compris dans ce nouvel envoi, bien que fort dignes d'exciter l'intérêt, n'offrent cependant pas l'attrait de la nouveauté.

Mais l'âne blanc, depuis longtemps annoncé et enfin arrivé, est le premier représentant de la variété albine parmi les mammifères à sabots; son pelage est uniformément blanc, jaunâtre dans quelques points ; le même défaut de coloration se trouve à la queue, à la crinière et aux cils, qui sont souvent abaissés pour préserver les yeux de l'éclat du grand jour. Ceux-ci sont bleus et l'iris n'est point décolorée, comme cela s'observe chez les animaux atteints d'albinisme complet; mais elle est d'une teinte peu foncée. La peau, sur tous les points où elle est nue, sur le mufle, par exemple, est, ainsi qu'on le dit dans le langage habituel, de couleur de chair; les sabots sont blanchâtres, de même que les excroissances cornées des membres désignés sous la dénomination de châtaignes. Cet âne, qui est né dans une des îles de l'archipel indien, est de petite taille, mais il est bien membré et semble vigoureux; il est d'un caractère fort doux et pourrait être utilement employé comme bête de somme.

La lionne offerte au muséum par un officier supérieur de notre armée d'Afrique, est fort douce. Elle vit en compagnie d'un jeune chien de chasse, et par son attachement à cet animal, elle rappelle les récits, tant de fois répétés, des étroites amitiés contractées entre le lion et des animaux captifs comme lui.

Un des plus beaux oiseaux de proie, le *gypaëte*, dont le nom indique le rang en quelque sorte intermédiaire qu'il occupe entre le vautour et l'aigle, fait partie de l'envoi que nous annonçons. La force de son bec et de ses énormes serres le rend un ennemi redoutable, quand au lieu de se repaître de débris de cadavres il s'attaque à une proie vivante; son œil est toujours menaçant; l'éclat qu'il jette autour de lui, la puissance dont il paraît doué, et cette sorte de fascination qu'il doit exercer sur les autres animaux, justifient cette célébrité dont le regard de l'aigle est depuis longtemps en possession.

L'ours du Canada, remarquable par son pelage noir et lisse, a été placé dans une des loges des animaux carnassiers.

Enfin, la bruyante singerie a reçu un nouvel hôte : c'est un magot d'assez grande taille et fort méchant, qu'on habituera peu à peu à cette vie commune qui plaît tant à ses compagnons de captivité. A la grande satisfaction du public, qui se presse en foule sous un ardent soleil autour de leur arène, ceux-ci ont depuis peu repris avec une nouvelle ardeur leurs plaisans exercices de gymnastique.

Certes, mes jeunes amis, voilà d'utiles, d'intéressantes acquisitions, dues en partie à la générosité de savans voyageurs qui explorent courageusement, et par amour pour la science, des

terres lointaines et presque inconnues; cependant, elles ne nous empêcheront pas de déplorer les pertes nombreuses que des hivers rigoureux et les ennuis de la captivité ont apportées dans les rangs des hôtes du Jardin-des-Plantes, et plus particulièrement celle de deux lions, d'un tigre et du plus colossal de nos éléphans.

Mlle PAULINE ROGET.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

ANECDOTE ORIENTALE.

Sous le règne d'un prince d'Orient, aussi célèbre par sa générosité que par l'impétuosité de son caractère, il existait, et il existe peut-être encore dans la capitale de ses états, une fabrique de châles de la plus grande beauté et d'une finesse prodigieuse.

Il était d'usage que tous les vendredis un ouvrier de cette fabrique, qui en employait cinq cents, apportât à l'empereur, au moment où il montait à cheval pour se rendre à la mosquée, un châle très long et très large, mais d'une telle finesse qu'il passait dans l'œil d'une canne que l'ouvrier apportait avec lui.

L'épreuve avait lieu devant le prince, qui faisait donner une centaine de piastres à l'ouvrier, s'entourait du châle, et à son retour en gratifiait quelque personne de sa cour.

Un vendredi, le sort tomba, pour porter ce châle, sur un jeune ouvrier de dix-huit ans, mais tellement déguenillé que sa chair paraissait de tous les côtés. Il se rendit auprès de l'empereur avec le châle et la canne.

Ce prince, en le recevant, jeta les yeux sur ce misérable et eut pitié de son dénûment; il lui dit de demander ce qu'il voudrait et qu'il l'obtiendrait.

L'ouvrier, oubliant sa misère, pria l'empereur de lui faire donner une belle bague pour mettre à son doigt. Le monarque, naturellement irascible, entra en fureur à une demande aussi déplacée de la part d'un homme qui manquait de tout.

« Eh quoi ! misérable, tu demandes une parure, un bijou, lorsque tu n'as pas de quoi te couvrir? Tu auras cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds. Qu'on les lui donne.

— De grâce, seigneur, écoutez-moi, lui crie l'adolescent en se prosternant.

— Parle.

— Si ce que vous voulez me faire donner est pour le prix du châle, cela ne me regarde en rien; il appartient à mon maître, et par conséquent les cinq cents coups de bâton doivent lui revenir; si ce sont des étrennes pour les ouvriers de la fabrique, nous sommes cinq cents, et chacun doit en avoir sa part.

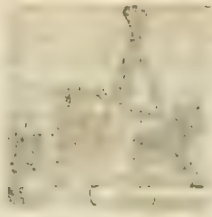
L'empereur se mit si fort à rire de cette réponse, qu'il se renversa sur la croupe de son cheval : « Ta présence d'esprit te sauve, dit-il à l'ouvrier; qu'on lui compte mille piastres (cent louis) et qu'on l'habille de la tête aux pieds; surtout qu'on n'oublie pas une belle bague, comme la première chose qu'il a demandée. »

Ce pauvre jeune homme se retira au comble de la joie de voir se terminer aussi heureusement une scène qui s'annonçait pour n'être rien moins qu'agréable.

LE VIEUX CONTEUR.

—

UNE MISSION DE PAIX
CHEZ LES ARABES.
(*Suite*).



mon double titre de Français et de prêtre, j'étais, partout où je passais un objet de curiosité et de vénération. Ma soutane, ma ceinture, et principalement le Christ qui brillait sur ma poitrine, tout jusqu'à ma tonsure et à la coupe de mes cheveux, fixait l'attention des Arabes et provoquait mille questions de leur part. Ils voulaient toucher chaque chose, savoir le nom et la signification qu'elle avait parmi nous, etc. En vérité, ce sont de grands enfans. Ma montre surtout avait le privilége de les émerveiller; ils se perdaient en conjectures sur la cause du petit bruit qui s'échappait de ses rouages et sur le mouvement de ses aiguilles.

Les principales tribus que j'ai traversées en suivant le cours du Chélif, sont les Beni-Ataf, les Beni-Skir et les Ouled-Abbas. Les Beni Skhar étaient réunis en grand nombre au pied d'une longue colline; ils accoururent tous à mon passage, les marabouts à leur tête, en me demandant la paix! la paix! Ils avaient appris que j'allais auprès d'Abd-el Kader, et ils me conjuraient, par l'organe de leur chef, qui me baisait la main avec une sorte de frénésie, de solliciter la paix; la guerre les rendait trop malheureux. Les mêmes démonstrations se renouvelèrent chez les Ouled Abbas. C'est au milieu de cette dernière tribu, la plus riche et la plus belliqueuse de la contrée, que réside le fameux Mi'oud Ben Aratch, beau frère du sultan, et son agha, ou ministre de la guerre. Il me reçut en grand seigneur, me fit dresser une superbe tente, fournir de riches tapis et de beaux coussins. Comme tous les Arabes, il me parut bien fatigué de la guerre sainte : il venait même de refuser, m'a-t-on dit, de conduire sa cavalerie à Abd-el Kader. Son fils, beau jeune homme de vingt ans, fut constamment à nos côtés, et nous accompagna le lendemain, pendant plus de deux heures.

Çà et là sur notre route, nous rencontrions des Kabyles qui coupaient leur orge. D'aussi loin qu'ils nous avaient aperçus, ils accouraient avec leur faucille à la main et leur grand tablier de peau; et comme mon guide me précédait toujours à une certaine distance, après lui avoir demandé qui j'étais et où j'allais, ils me saluaient avec bienveillance et respect.

A toutes les demi-lieues nous trouvions des douars, car ces déserts sont plus peuplés que les Européens ne le supposent. Il est vrai que la plupart des hordes qui errent aujourd'hui dans ces vastes solitudes, se composent d'anciens habitans des villes que la conquête a soumises aux Français, telles que Milianah, Medeah, Mascara, et depuis plus longtemps Kolleah, Bliddah, Cherchell; Alger même a puissamment contribué à grossir le nombre de ces bannis. Le *Moniteur algérien* du 9 août dernier comptait, pour cette ville seulement, 207 chefs de famile qui avaient émigré avec leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Il n'est donc pas étonnant de voir cettte partie de l'Afrique si bien habitée, et je ne suis plus surpris des troupes nombreuses qu'Abd-el-Kader peut mettre sous les armes.

Je me suis souvent entretenu avec ces bannis des villes, qu'il m'était facile de distinguer à la blanchur de leur teint et à l'élégance de leur costume; ils étaient en général profondément tristes, regrettant leurs maisons, les habitudes de la cité, leurs fêtes et leurs plaisirs; ils déploraient plus que les autres Arabes les malheurs de la guerre, tout en s'y soumettant comme eux avec une parfaite résignation. Dieu l'a voulu! me disaient-ils. J'ai remarqué aussi dans toutes les tribus qui s'offraient sur mon passage, beaucoup d'hommes jeunes et robustes, grand nombre de superbes chevaux, et pourtant la guerre sainte était déclarée,

deux armées ennemies ravageaient le pays. Je ne puis m'expliquer cette tranquillisation.

Nous avions quitté les vastes plaines du Chéliff, pour tourner au sud vers Tekedempt, où nous espérions trouver Abd-el-Kader avec nos prisonniers, occupé qu'il était, nous avait-on dit, à relever ce fort que les Français venaient de détruire. Mais arrivés tout près de la ville, nous apprîmes que le sultan n'y était plus et qu'on n'avait pas de nouvelles de nos compatriotes; on ne sut pas mieux nous dire où Abd-el-Kader était allé : les uns pensaient que c'était à Tlemecen, sa capitale, à plus de cinquante lieues de là; d'autres conjecturaient qu'il s'était retiré au Grand-Désert. Ces mécomptes, ces incertitudes, avaient porté le découragement dans l'esprit de mon guide; il me portait déjà de rebrousser chemin. Mon entreprise échouait si j'avais seulement reculé d'un pas. Je lui déclarai donc avec fermeté que j'avais ordre de me rendre auprès du sultan, que j'irais le chercher, s'il le fallait, jusqu'au fond du désert. « Il saura, ajoutai je, que tu n'as pas voulu m'accompagner. » Intimidé par ces paroles, il me répondit : « Marchons à l'aventure; je ne sais plus où te mener. — Alors à Mascara, lui dis-je; nos troupes sont de ce côté; ton maître ne doit pas être loin de ses ennemis. » Nous suivîmes d'abord la route qu'avait tenue l'armée française en allant de Tekedempt à Mascara; il était facile de la reconnaître aux traces de l'incendie. Nous aperçûmes aussi de grands cimetières arabes depuis longtemps abandonnés : sans doute qu'une tribu nomade avait jadis séjourné près de ces tombeaux. Des ruines qui pourraient bien être celles de l'ancienne Mina, autrefois ville épiscopale, frappèrent nos regards en approchant de l'Oued-Mina. Sur les bords de cette rivière s'élevaient les tentes d'un parti considérable de Bédouins; nous leur demandâmes l'hospitalité pour une nuit et, avant de les quitter, je pansai quelques uns des leurs qui avaient été blessés par les Français, quinze jours auparavant.

Le lendemain, nous traversâmes le col de Djebel-Ouled-Halouïa. Au pied de cette montagne assez élevée et d'un très difficile accès, est une jolie petite ville appelée par les Arabes Sen-Oued-Aïou, et par les Français El-Bordj. Elle est arrosée par un ruisseau frais et limpide, le seul que nous ayons rencontré dans tout notre voyage; aussi m'y désaltérai-je avec bonheur. Pour la ville, elle était entièrement déserte; les habitants avaient fui dans le camp des Français, lors de la prise de Mascara. C'est une tactique d'Abd-el-Kader de faire émigrer avec leurs troupeaux et leurs troupes les populations des lieux vers lesquels nos colonnes font diriger leur marche, tactique désastreuse pour cette année, qui périssait avec ce grand système et des fatigues inouïs en chemin impraticable. C'est ainsi que les Français ont trouvé désertes la plupart des villes qu'ils occupent; le peu de prisonniers ou de butin qu'ils font n'est jamais dû qu'à des surprises.

Au-delà du col de Djebel-Ouled-Halouïa, mon guide ne sut plus où aller; le pays qui s'étendait devant nous lui était aussi inconnu qu'à moi. Longtemps il erra çà et là sur les hauteurs, cherchant à découvrir quelque tribu. La nuit approchait, nous étions au milieu d'un grand bois; tout près de nous on entendait rugir des lions, c'en était plus qu'il ne fallait pour jeter l'effroi dans l'âme de mon Bédouin. Pour moi, je priai avec confiance celle qu'on n'invoque jamais en vain dans tous les périls de la vie; et bientôt un bruit lointain, comme celui de voix tumultueuses d'hommes, de femmes, d'enfans, mêlées aux beuglemens des troupeaux, ranima notre courage. Nous nous dirigeâmes au devant des clameurs que nous venions d'entendre. C'étaient plusieurs tribus réunies des environs de Mascara, que notre armée poussait devant elle, après avoir brûlé leurs tentes et leurs moissons, enlevé une partie de leurs troupeaux et tué ou pris un certain nombre de traînards. A ce récit, qu'un Arabe nous fit d'un air courroucé, mon guide et mon interprète tremblaient qu'exaspérés par le malheur, ces fugitifs n'usassent de représailles et qu'on ne nous massacrât comme Français. Leurs craintes n'étaient que trop fondées. Mais comment battre en retraite? Déjà on nous avait reconnus; la horde accourait au-devant de nous avec des cris menaçans; il fallait subir notre sort ou conjurer l'orage. Au milieu de la confusion et du tumulte, je demandai à parler aux chefs. D'abord on ne me comprit pas, peut-être feignit-on de ne pas me comprendre; cependant ma robe noire, mon christ suspendu sur ma poitrine, mon air confiant et calme parurent les frapper. J'entendais murmurer autour de moi : C'est un marabout roumi (prêtre chrétien). Mon guide s'était hâté de jeter à la foule quelques mots sur le but de mon voyage. Peu à peu la fureur s'apaisa; bientôt je ne remarquai plus sur tous les visages que l'expression de la curiosité et de l'étonnement. Plusieurs chefs se présentèrent et me dirent « : Soyez le bien venu. » On nous dressa une grande tente auprès de celle des veuves et des orphelins; celle-ci était la plus grande de tout le camp. Les femmes nous préparèrent un bon repas, et la conversation la plus amicale se prolongea entre nos hôtes et nous bien avant dans la nuit.

« Avant le lever du soleil, nous étions à cheval et nous faisions route vers la puissante tribu des Hacheïns, d'où sort Abd-el-Kader, que nous pensions y trouver au sein de sa famille. Nous rencontrions à chaque pas des cavaliers qui se croisaient en tous sens : à tous nous demandions où était le sultan, et toujours ce mot manarfch (je ne sais pas) venait nous déconcerter. Enfin, deux vieillards à barbe blanche nous accostèrent, et sur la demande accoutumée de notre guide ils répondirent : « Voyez » près de ces deux grands peupliers qui s'élèvent au milieu de la plaine (plaine de Ghris); nous allions vous conduire auprès de lui. » A ces mots je sentis dans mon âme comme un bouleversement universel : je ne sais trop quel sentiment l'agitait; mais au moins s'y mêlait-il une vive satisfaction de toucher au terme de ma course. Par un mouvement spontané, nous pressâmes les flancs de nos chevaux, et nous galoppâmes en silence jusqu'au camp d'Abd-el-Kader. Quelques groupes nombreux d'Arabes étaient couchés à terre auprès de leurs coursiers qui broutaient l'herbe sèche. Nous traversons l'Oued-Voïsa; nous étions arrivés. « Le sultan est là, nous dit à voix basse un des » vieux cavaliers qui nous accompagnaient, là, au milieu de ce » jardin d'orangers, et figuiers et de lauriers-roses. » Un mot ne s'entendait autour de nous; on ne se parlait qu'à l'oreille et par signes. De jeunes nègres nous entourèrent et s'emparèrent de nos chevaux; des Arabes, qui me parurent être des officiers de distinction, se présentèrent à nous et de la main nous montrèrent Abd-el-Kader accroupi sur sa terre nue, à l'ombre d'un figuier. Tout surpris de me trouver en face du sultan, je demandai à me retirer derrière une haie d'oliviers qui était devant nous, pour me remettre un peu et prendre les lettres de mon évêque.

» Mais déjà Abd-el-Kader m'avait aperçu : il m'envoya sur-le-champ son secrétaire à qui je donnai les dépêches dont j'étais porteur. Je lui dis que j'attendais pour me présenter, les ordres de son maître. Deux minutes après, ce même secrétaire vint m'avertir que le sultan était prêt à me recevoir. Il était à la même place et dans l'attitude où je l'avais vu en arrivant; il ne se leva pas, me salua très-gracieusement et me fit signe de m'asseoir sur un moelleux tapis étendu à ses côtés. Ce chef redouté était vêtu comme un simple cheik ordinaire, un burnous blanc et une corde en poil de chameau roulée autour de sa tête formaient tout son costume : point d'armes, point de poignard, point de pistolets à sa ceinture; nul apparat guerrier, aucune espèce de cour, comme j'en avais remarqué autour de son kalifat lors du premier échange des prisonniers, ne distinguait le souverain des

Arabes. Il peut avoir 35 ans, sa taille est moyenne, sa physionomie, sans être héroïque, a de la majesté, son visage est ovale, ses traits sont réguliers, sa barbe noire et d'un châtain foncé, son teint blanc ou plutôt pâle quoique un peu bruni par le soleil; ses yeux d'un gris bleu sont beaux et très expressifs. Silencieux, il a le regard pensif et presque timide, mais, s'il parle, sa prunelle s'anime par degré et bientôt étincelle; au seul mot de religion, ses yeux s'abaissent et s'élèvent gravement vers le ciel à la manière d'un inspiré. Il est d'ailleurs simple dans ses manières, et paraît même embarrassé de sa grandeur. Ce n'a pas été pour moi une légère surprise de voir cet austère personnage rire avec un entier abandon quand la conversation prenait un caractère plus familier. Si je ne me trompe, l'amitié avec ses doux épanchemens doit être un besoin pour son cœur.

» Ma vue parut aussi fixer l'attention d'Abd-el-Kader : depuis long-temps il désirait connaître un prêtre catholique, et j'étais le premier qui s'offrait à ses regards. Après quelques compliments échangés, il me pria de lui faire lire par mon interprète les lettres de monseigneur; il en fut enchanté et me témoigna sa vive satisfaction. Comme nous, il admirait, me dit il, la charité de notre évêque : « Je sais tout, ajoutait-il avec vivacité, je sais tout ce qu'il a fait pour l'Algérie, et j'ai une grande vénération pour sa personne. » Je lui parlai du bonheur qu'avait eu le prélat en contribuant à l'échange des prisonniers : « Mais ce bonheur, ajoutai-je, ne sera parfait qu'après que tu nous auras rendu tous nos captifs. Il en reste encore cinquante six en ton pouvoir, et je viens les réclamer de la part du baba-el-kebir (l'évêque. »

L'abbé Suchet,
Vicaire-général.

(*La fin à samedi.*)

TRIBUNAUX.

LES PETITS MARAUDEURS.

Au banc des prévenus de la police correctionnelle sont assis deux enfans de neuf à dix ans; l'un, Denis Paisson, est un espiègle à l'œil vif, au nez relevé, qui paraît redouter fort peu l'issue du procès que lui intente l'autorité; l'autre, Justin Bonier, se tient les yeux baissés et semble n'oser regarder autour de lui. A la barre se présente un garde champêtre en grande tenue, c'est le père Robiquet qui, sur l'invitation de M. le président expose ainsi les faits de la cause ;

«Pour lors, c'était un jeudi, me trouvant *naturellement* dans l'exercice de mes fonctions, et passant devant le clos à Guichard, j'aperçois dans le plus beau cerisier comme une espèce de casquette, avec veste et culotte. Bon! que je me dis, il paraît que le père Guichard a mis là un polichinelle pour faire peur aux pierrots; voilà un homme *naturellement* qui entend son affaire, c'est ça !.. Pour lors, m'approchant de la haie, j'aperçois au pied du cerisier un autre polichinelle qui tenait sa casquette à la main, et dans la susdite casquette les cerises pleuvant drû comme de la grêle... je me dis *naturellement*, ça n'est plus ça... Aussitôt je passe par une trouée, et je me dirige vers les deux criminels ici présens.»

Le petit Denis.— Est-il méchant ce vieux rhinocéros! j'en avais pas encore cueilli seulement une douzaine de ces méchantes cerises qu'étaient à moitié vertes, et pas sucrées du tout..... Pas vrai, Justin, que c'était de la drogue?

Justin pleure et ne répond pas.

Le père Robiquet.— Moutard séditieux, garde ta langue pour manger le pain des criminels!... J'ai l'honneur d'affirmer à l'honorable tribunal que les polichinelles en question étaient dans la position par moi susdite ; à preuve que celui d'en bas a voulu s'en sauver, et que celui d'en haut m'a tiré la langue.

M. le président aux prévenus. — Vous feriez beaucoup mieux d'avouer votre faute; le garde champêtre est certainement beaucoup plus digne de foi que vous.

Le petit Denis. — Eh! bien, c'est vrai que j'ai goûté aux cerises du père Guichard; mais qu'est-ce que ça lui faisait à ce vieux là? c'était pas à lui les cerises!

Le père Robiquet.— C'est donc à dire, scélérat, que j'aurais celui d'être garde champêtre pour des prunes ? (éclats de rire dans l'auditoire).

M. le président. — Et vous, Justin, convenez vous avoir volé des cerises?

Justin, pleurant.—Monsieur... eur... eur... c'étaient des gui... gui... ignes!...

Le père Robiquet, vivement.—I' dit ça pour noircir... (longue hilarité)... pour noircir mes intentions; mais j'affirme que les prétendues guignes n'étaient pas plus noires que des bigareaux.

M. le président aux prévenus. — Voyez à quoi vous exposait votre gourmandise! Vous êtes entrés dans l'habitation de Guichard à l'aide d'escalade, pour y commettre un larcin qui n'a pas été entièrement consommé par suite d'une circonstance indépendante de votre volonté. « Eh! bien, enfans!... sachez que ce que notre tribunal ne considérera que comme une espièglerie blâmable serait, si vous aviez seize ans, passible des lois criminelles, et vous exposerait à toute leur sévérité... Ne l'oubliez pas!»

Le petit Denis en entendant ces paroles perd tout à coup cette assurance qu'il avait montrée jusque-là; il se cache le visage avec ses mains, et de grosses larmes se font jour entre ses doigts. Il en est de même de Justin qui n'a pas cessé de pleurer depuis qu'il est assis sur le banc des prévenus.

Les deux enfans étant réclamés par leurs parens qui promettent de veiller sur eux à l'avenir, le tribunal les acquitte, attendu le défaut de discernement. Le père Robiquet fait un grand salut au tribunal, et il se retire; mais on peut voir sur sa physionomie qu'il n'est que médiocrement satisfait, et qu'il a des dispositions à laisser manger désormais les cerises par les pierrots afin de ne pas se compromettre avec les polichinelles.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance royale, en date du 2 juillet, rendue sur le rapport de M. le ministre de l'Instruction publique, M. Auguis a été nommé à la place vacante, à la bibliothèque Mazarine, par le décès de M. l'abbé Guillon de Montleon.

— Par une autre ordonnance, la bibliothèque Sainte-Geneviève placée dans l'étage des combles des bâtimens du collége Henri IV, va être immédiatement transférée dans la partie des bâtimens de l'ancienne prison de Montaigu, faisant face à la place du Panthéon.

— Une délibération du Conseil royal autorise l'adoption pour les classes des colléges, de l'ouvrage ayant pour titre : *Synonymes français*, par M. Lafaye, professeur de philosophie.

— M. Jouvion, ancien principal au collége de Millau, est chargé de la sixième classe au collége royal de Montpellier.

— Un congé, jusqu'à la fin de la présente année classique est accordé à M. Castel, chargé de la classe de Mathématiques élémentaires à Auch, au collége royal.

— MM. Corneille St-Marc, principal du collége de Mamers, et d'Autremont, directeur de l'École normale primaire de Troyes, ont obtenu rang d'officiers de l'Université.

—M. le ministre de l'Instruction publique vient d'accorder, sur les fonds d'encouragemens aux sciences et aux lettres, une nouvelle allocation de 3,000 fr. à Mr Eugène Boré, actuellement à Moussoul, près du golfe Persique, pour les travaux si utiles auxquels s'est consacré ce savant voyageur.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 36. Paraissant tous les Samedis. JUILLET 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

Paris, la France entière, sous quelque drapeau que l'on soit engagé, ont été jeté depuis trois jours dans une religieuse douleur par un de ces événemens dont la divine Providence dans la sagesse de ses décrets donne quelquefois des exemples, pour montrer à tous, humbles ou puissans de la terre, le néant des choses humaines : le duc d'Orléans, si jeune encore, si plein d'avenir, est mort avant-hier, mercredi, des suites d'une chute, en s'élançant de sa voiture, sur la route de Neuilly. Cinq heures ont suffi pour priver une famille désolée de ses espérances et de ses ambitions les plus chères. Pauvre mère ! pauvre femme ! pauvres enfans !

PARIS EN MINIATURE.

SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE.

Adrien à sa Mère.

Paris, 10 juillet 1842.

DIMANCHE dernier je fus réveillé de grand matin par mon oncle. « Mon jeune ami, me dit-il, c'est aujourd'hui la fête d'un vieux camarade blessé et décoré avec moi sur le champ de bataille de Friedland; depuis vingt ans j'ai l'habitude de la lui souhaiter. Si tu veux m'accompagner, comme il demeure non loin de la tour Saint-Jacques la-Boucherie, nous pourrons, en passant, admirer ce monument, chef d'œuvre de l'architecture gothique. »

Quelques minutes suffirent pour m'habiller, un quart-d'heure pour déjeûner, et je fus prêt à suivre mon bon oncle partout où il lui plairait de me conduire. Nous traversâmes une foule de petites rues, enfin nous nous trouvâmes au pied du magnifique clocher de Saint-Jacques, si bien surmonté par ces quatre monstres qui, « perchés aux encognures de son toit ont » l'air de quatre sphinx qui donnent à deviner au nouveau Paris » l'énigme de l'ancien. » Le sculpteur qui posa ces quatre monstres n'eut que vingt-quatre livres pour sa peine. D'après les documens les plus authentiques, cette tour a remplacé un vieux baptistère contemporain des derniers jours de la domination romaine dans les Gaules. Le baptistère appartenait à une chapelle sous l'invocation de sainte Anne. En 1119 on l'agrandit et elle devint église paroissiale. C'est alors que le patronage de sainte Anne lui fut enlevé; on lui préféra saint Jacques, je ne sais pour quel motif ; néanmoins la patrone primitive conserva un pied à terre dans son ancienne propriété ; une sainte Anne de Hallé se voyait dans une chapelle latérale. Les revenus de cette église étaient très minimes, toutes les augmentations et tous les embellissemens qu'elle reçut jusqu'au règne de François Ier furent dûs aux libéralités de quelques grands personnages et à la pitié généreuse des paroissiens. Christophe Maleçon, chambellan du roi, laissa, par testament, cinq sous à l'église Saint-Jacques, Flamengher donna de quoi bâtir une chapelle, Hugues de Restaure en fonda une autre, et Jacqueline un pilier du chœur qui portait une inscription à ce sujet. Le principal bienfaiteur de cet établissement fut le célèbre Nicolas Flammel, cet homme merveilleux qui était à la fois poète, peintre, mathématicien et

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — JUILLET.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

(Ve entretien.)

Dans nos trois premiers entretiens, nous nous sommes occupés des généralités de l'agriculture et de l'économie campagnarde; il est temps que nous entamions les grands travaux de l'été par la fenaison ; mais auparavant jetons un coup d'œil sur ceux du printemps.

Pendant tout l'hiver, la végétation est restée stagnante; arbres et vignes étendent leurs branches et sarmens dépouillés de toute verdure; la campagne ne présente çà et là que quelques champs dont le blé ou le seigle, semé en automne, pointe à peine au-dessus de la terre, et des prairies, tant naturelles qu'artificielles, qui sont complétement flétries. — Tout le reste est nu et appelle les travailleurs à l'approche du printemps. — Dès les premiers jours de mars, on a planté les fèves, semé les carottes, le pavot, les blés de mars, l'orge et l'avoine; ces derniers mêlés parfois à des semences de trèfle, de luzerne ou de sainfoin nommées fourrages artificiels; enfin on a pioché et taillé la vigne ainsi que les arbres fruitiers. — En avril on a mis en terre la pomme de terre, le chanvre, et sarclé les colzas semés l'automne précédent. En mai viennent les premiers sarclages des œillettes déjà désignées, les plantations de betterave, tabac, et la première coupe des prairies artificielles dont l'herbe est donnée en vert aux bestiaux. — D'un autre côté, l'amandier, le pêcher, le cerisier, le prunier, etc., etc., ont dans ces trois mois accompli leur floraison. — De même, la ferme a vu tondre les troupeaux, naître des poulains, des génisses, des agneaux et d'innombrables volatiles. — Arrive juin, et avec lui la cueillette des cerises trop connue pour que nous nous y arrêtions. — Tel est l'ensemble des travaux qui nous ramène à la fenaison.

On appelle fenaison la double action de couper et faire sécher l'herbe des prairies pour la convertir en foin, et elle s'exécute dans presque toute la France dans la quinzaine qui suit la Saint-Jean. — Lorsque le temps est beau, la fenaison est sans contredit le plus agréable de tous les travaux de la campagne, et si le fauchage est pénible, le reste n'est qu'un jeu. — C'est une partie de plaisir à laquelle je vous invite; une véritable fête pendant laquelle toutes les espiègleries sont de droit, et dont les travaux s'exécutent en folâtrant sur le gazon des prairies. — Vos robes de mousseline légère, vos tabliers de soie, mes charmantes lectrices; vous, jeunes gens, vos

alchimiste ; aussi son image se voyait-elle partout, sur les vitraux, sur la corniche de la chapelle des Éperonniers, sur un des piliers d'entrée, enfin sur la porte qui faisait face à sa maison ; Nicolas Flammel demeurait au coin de la rue des Écrivains.

Il avait pris l'église St-Jacques en dévotion toute particulière, et il s'y était fait pour testament un asile mortuaire comptant sur ses vertus et sur la reconnaissance paroissiale. Il composa lui même l'épitaphe que l'on voyait encore sur son tombeau à la fin du dix-huitième siècle : *de terre suis venu et en terre retourne.* Sa bonté, comme sa richesse, étaient grandes; plusieurs maisons du quartier lui appartenaient, les autres dépendaient de lui, et cependant il n'était que simple écrivain en 1360. Mais à cette époque où l'on ne connaissait point encore l'imprimerie, ce métier était fort lucratif, et pour peu qu'ils sussent écrire nettement et correctement des livres, et surtout des missels, les copistes devenaient sans peine plus riches que les auteurs. Flammel surpassa par son habileté à transcrire, à enjoliver les manuscrits d'enluminures et de dorures, tous les écrivains qui occupaient des échoppes adossées à Saint-Jacques-la-Boucherie; aussi acquit il rapidement une fortune égale à sa réputation. Il épousa la bonne Pernelle avec une dot qu'ils accrurent par leurs économies; et sa maison à l'enseigne de la Fleur de Lys devint une classe fréquentée de gens de cour qui payaient fort cher des leçons d'écriture. Le premier usage qu'il fit de ses gains fut consacré à des fondations de piété et d'art; il dota les églises pour y obtenir son image, à genoux, l'écritoire à la ceinture. Loin de rougir de la source de ses biens, il s'en glorifiait.

Nicolas Flammel s'occupait beaucoup d'alchimie ; on le voyait souvent dans son laboratoire, enveloppé d'une longue robe de chambre couleur de feu, entouré d'alambics, de cornues, de creusets, de réchauds, de cylindres et autres ustensiles de chimie. Ses ennemis profitèrent de cela pour l'accuser d'avoir commerce avec le diable et les esprits infernaux. « S'il s'est enrichi si promptement, disait-on, cela vient de ce que le grand Lucifer lui a appris l'art de fabriquer l'or et le diamant. Il lui suffit de frapper sur un rocher avec sa baguette magique, et les lutins lui apportent du corail, des perles et des turquoises. — Jamais il n'ose rire; la musique, les jeux, les fêtes qui réjouissent les cœurs honnêtes, il les fuit avec aversion; sans nul doute, il a renié Dieu.

— Insensés, s'écriait un jeune homme qui connaissait mieux la source des trésors de Flammel, hommes superstitieux et méchans, comment osez-vous parler ainsi du plus vertueux et du plus bienfaisant des hommes? S'il est opulent, ne partage-t-il pas avec chaque malheureux la prospérité que le ciel accorde à son activité et à ses nombreux travaux? Il pense, veille et travaille pour soutenir des milliers d'individus qui, sans lui, manqueraient du nécessaire ; et comme la fortune favorise tout ce qu'il entreprend sagement, l'ignorance et la sottise ne craignent pas de calomnier son intelligence qu'elles ne peuvent comprendre, et sa vertu qu'elles ne savent point imiter.

— Vous êtes prompt à prendre sa défense, messire écolier.

— Pas plus que vous à l'attaquer, messire Gombaud le maçon. Si vous pouvez maintenant continuer la construction de l'église, n'est-ce point grâce à lui; si vous pouvez nourrir vos familles, si toi, Jérôme le boucher, tu as pu payer tes dettes, et toi, Gautier, si ta fille n'est pas morte de faim, n'est-ce pas toujours grâce à Nicolas Flammel?

— Décidément le vieux hibou l'a ensorcelé; le voilà qui entre chez lui, il va tout lui rapporter, et bien sûr il nous arrivera quelque malheur. Dès aujourd'hui, je mets dans ma poche une branche de buis béni.

— Depuis que je travaille sous ses ordres, j'ai toujours sur moi une fiole d'eau bénite, et je récite cinq *ave* en entrant le matin à l'atelier.

— Et tout cela ne sera pas d'un meilleur service qu'une soupe au lait contre un tremblement de terre. Nous n'avons pas d'autre parti à prendre que la fuite. »

Ils s'armèrent de leurs outils et s'en allèrent.

Le jeune écolier qui avait si noblement pris la défense de Flammel était Xaintrailles, alors âgé de douze ans. Il allait tous les jours prendre des leçons d'écriture chez le fameux écrivain, et plus tard, quand il eut aidé Charles VII à reconquérir son royaume, une des premières faveurs qu'il demanda au roi de France fut la réhabilitation de son ancien maître. Son tombeau et sa statue, qui avaient été ignominieusement enlevés de l'église Saint-Jacques y furent replacés avec grande cérémonie. Il y eut une procession à laquelle le roi voulut assister ; il marchait entre Xaintrailles et Dunois les plus fameux généraux de l'époque ; tous trois étaient en habits de deuil, et ils allèrent après la bénédiction réciter un *de profundis* dans le caveau où reposaient les corps de Nicolas Flammel et de Pernelle.

Jusqu'au règne de Louis XIV on avait cru que le célèbre alchimiste était réellement mort sans avoir pu découvrir ni la pierre philosophale ni l'élixir de vie qui devait le rendre immortel. Vers 1696, un voyageur, nommé Paul Lucas, assura l'avoir vu dans les Indes, et un derviche qu'il rencontra en Grèce se disait son intime ami, et annonçait que Flammel avait l'intea-

---

pantalons blancs, vos brodequins de toile écrue ne courent aucun danger, et vos bras délicats encore, armés de petites fourches en bois, peuvent parfaitement prendre leur part des travaux qui s'organisent.

A ce bruit que vous entendez de toute part, ne diriez-vous pas que les villages entiers sont convertis en forges, car de tous côtés retentit le son aigu des marteaux qui retombent sur l'acier. — Ce sont les faucheurs qui redressent leurs faulx en en frappant le tranchant sur de petites enclumes fixées dans de vieux troncs d'arbres couchés par terre, ou dans les joints de pierre de taille, qui les uns et les autres leur servent de siége pour cette opération.

Demain matin, bien avant le lever du soleil, tous les ouvriers seront à l'œuvre ; les uns ceints d'une courroie à laquelle est suspendu un étui en bois plein d'eau dans lequel baigne une pierre à aiguiser; échelonnés obliquement sur les prés à une distance telle, que tout en abattant simultanément la largeur entière comprise entre le premier et le dernier ouvrier, ils s'avancent à pas lents et mesurés, manœuvrant leurs faulx au ras du sol, sans pouvoir s'atteindre l'un l'autre de la tranchante lame, dont les blessures sont très dangereuses et difficiles à guérir. — A les voir travailler avec tant d'aisance, et une nonchalance apparente, vous ne vous douteriez pas, mes jeunes amis, que c'est là le labeur le plus rude de l'industrie agricole. — Cela provient de ce que les bras tendus et raidis restent en quelque sorte immobiles, et que les reins seuls exécutent ce mouvement de droite à gauche, que les bras, comme de simples leviers, impriment à la faulx; aussi les voyez-vous s'arrêter, de temps en temps, autant pour reprendre haleine que pour aiguiser leur outil.

Aussitôt que la rosée s'est évaporée aux premières chaleurs du matin, vieillards, femmes, jeunes filles et enfans parés de leurs habits de dimanche, des rateaux, des fourches en bois sur l'épaule, vont rejoindre les faucheurs auxquels on apporte le déjeûner que l'on partage avec ces rudes travailleurs. — Ce sont des salades bien fraîches, des omelettes qui tenteraient les plus friands, des fromages blancs que la bonne fermière a délayés dans de la crème douce et saupoudrés d'herbes aromatiques, des pommes, des poires que l'on a conservées pour ce jour solennel. Ce repas gaîment terminé, les faucheurs, si l'ardeur du soleil ne s'y oppose pas, continuent leur travail destructeur, et les autres campagnards gagnent l'extrémité opposée du pré que la faulx a déjà moissonnée.

Là, se plaçant également en rang, ils divisent et éparpillent avec leurs fourches ou le manche de leurs rateaux, les amas d'herbe que les faucheurs ont accumulés en longues et épaisses traînées. — Adieu belle verdure, adieu marguerites et paquerettes, et vous, brillantes

tion de retourner en France dans deux ou trois siècles. Si les récits des voyageurs n'étaient un peu comme ceux des chasseurs; mais, hélas !...

Quoi qu'il en soit, l'habitation de Flammel fut respectée pendant plus de quatre cents ans, et cependant le bruit était généralement répandu que des trésors immenses y étaient cachés. Quelque temps avant la révolution de 89, un inconnu offrit de réparer la maison, dont plusieurs parties menaçaient de s'écrouler; il fit regratter les murs, enlever toutes les inscriptions, creuser, fouiller dans les caves et partout, mais il ne trouva que du charbon pilé, des fioles et des instruments de chimie, et s'enfuit laissant à qui voudrait le soin de payer les ouvriers.

On compte encore parmi les bienfaiteurs de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, Pierre Boulard, premier écuyer de cuisine du roi, mort en 1397, et le célèbre Jean Fernel, médecin du roi et professeur au collége Sainte-Barbe, qui mourut dix-huit jours après sa femme, un peu du chagrin que lui causait cette perte, et beaucoup d'un mal de rate qu'il n'avait pu parvenir à guérir.

Jusqu'au règne de Louis XII, cette église fut en possession du droit d'asile; elle avait, en outre, plusieurs confessionnaux que la fabrique louait aux prêtres non attachés à la paroisse qui voulaient s'en servir pour écouter les confessions de leurs pénitens; l'usage était que l'on payait une confession comme nous payons une messe, un enterrement ou un baptême. Il y avait dans la sacristie un tronc où chaque confesseur devait déposer une partie des honoraires qu'il recevait au tribunal de la pénitence. En 1746, le curé comme chef de la fabrique, soutint un procès contre un faux prêtre qui confessait dans son église, et qui faisait semblant de mettre dans le tronc le prix de la location du confessionnal.

L'église fut démolie au commencement de la révolution, et sur l'emplacement se trouvent aujourd'hui des boutiques de fripières qui saisissent les passans par leurs habits et leur font remarquer impitoyablement ce qui manque à leur toilette pour les engager à venir la compléter dans leurs magasins. Il ne reste plus que le clocher. Quand on contemple attentivement la hardiesse de sa structure, la pureté du style qui règne dans toutes ses parties, les riches dentelles dont ses angles sont ornés, on se trouve sous la puissance de l'illusion, on se croit transporté au XIVe siècle. Pour visiter l'intérieur, il faut en demander la permission au directeur de la fabrique de plomb qui y est établie. Les dalles sont brisées; on voit qu'elles ont souffert un choc violent. Quand la nation battait monnaie avec les sonneries catholiques, on se servit des cloches de Saint-Jacques-la-Boucherie, et les ouvriers chargés de les enlever trouvèrent plus commode de les laisser tomber que de les descendre. On monte aux étages supérieurs par un petit escalier tournant. Inutile de compter les marches, des visiteurs prévenans vous ont épargné ce travail fastidieux; il y en a trois cent douze; le compte est fait sur le mur, au milieu de signatures, d'inscriptions de tous les genres et dans toutes les langues. Avant d'arriver au sommet, vous trouvez l'emplacement d'une sonnerie *fort harmonieuse et d'un carillon fort musical qui annonçaient les fêtes, les messes, les morts et les mariages.*

Je voulais monter sur la plate-forme pour admirer à loisir le panorama de Paris qui allait se dérouler sous mes pieds, mais mon oncle s'y opposa; il faisait un vent violent qui aurait pu me renverser, et un saut de plus de trois cents pieds, surtout sans parachute lui parut trop dangereux. Il me fit approcher d'une ouverture qui sert de fenêtre, ce qui n'était autre chose qu'une énorme gueule de lion, et me dit : « Tu vois à l'enseigne de ces deux rues, des Ecrivains et de Marivault, cette maison avec ces barreaux rouges; c'était autrefois celle de Nicolas Flamel. »

Que dirait le pauvre alchimiste s'il revenait, en voyant son laboratoire profané par un marchand de vins

Plus loin, la rue des Arcis qui tire peut-être son nom des *arceaux* et des *ogives* des anciennes constructions. Le carrefour Guillory où nous allons est de ce côté; il s'appelait au XIIIe siècle *via et quadrivium veteris auri*, d'où l'on a fait vieille oreille en Guillory, transmutation naturelle comme *Vetelmus*, Guillaume, *viscus*, guy, dont personne n'a jamais douté; guigne, oreille, n'est qu'une mauvaise prononciation où le verbe guigne n'a rien à démêler. Quant au bonhomme Guillory, maréchal ferrant en 1513, suivant les rôles des taxes, il ne pourrait lui avoir donné son nom que par anticipation de deux siècles et demi; il est plus vraisemblable que le maréchal ferrant a pris son nom du carrefour. Pourquoi et d'où vient le nom de vieille oreille? Cette question a longtemps embarrassé les savans. Sauval prétend que, du temps de Raoul de Presles, c'était le pilori où l'on coupait les oreilles des malfaiteurs, et que de là vient *guigne oreille*. Jaillot répliqué que guigne n'a jamais voulu dire couper, pas plus que *guigner* n'est fait de *vetus*. Un académicien demandait un jour à un bourgeois du quartier pourquoi le carrefour Guillory avait nom Guillory. — « C'est probablement, dit-il, après avoir réfléchi un moment, que les autres noms étaient pris. » Cette raison n'est peut être pas la plus mau-

---

gueules de loup, votre jour est venu; ainsi exposées aux rayons brulans du ciel, vos couleurs qui charmaient nos yeux vont se flétrir à tout jamais !

Quand cette herbe est fanée, on la retourne pour ramener à l'air la partie inférieure, et cette manœuvre se renouvelle plus ou moins, suivant l'état de l'atmosphère, jusqu'à la chute du jour. On s'empresse alors de la rassembler par petits tas, afin que l'humidité de la nuit ne détruise pas le fruit du travail de la journée. — Pendant cette dernière opération, ce sont des rires et des espiègleries continuelles — Ici, les jeunes filles traînant après elles leurs rateaux, ramassent les brins que les fourches avaient oubliés, et en recouvrent les chapeaux ou la chevelure de leurs compagnes; là, de jeunes garçons déploient leur adresse et leurs forces dans une lutte corps à corps, et le vaincu, lancé dans un de ces amas de fourrage, est salué par une bruyante acclamation de toute la bande juvénile qui l'enterre sous un lit de verdure. Cet autre introduit traîtreusement dans la manche d'une jeune fille, un épi de chiendent — A chaque mouvement que fait celle qui le porte, cet épi remonte, et bientôt le chatouillement qu'il occasionne, persuade à celle qui l'éprouve qu'une souris, un lézard, une grosse chenille ou tout autre animal aussi formidable en est la cause. Aussitôt de crier pour implorer du secours, mais hélas! on répond par des éclats de rire à cette terreur puérile. — Bientôt cette troupe joyeuse gambadant, riant, chantant, regagne le logis où un bon souper l'attend.

Après ce repas, que l'on prolonge plus que d'ordinaire en faisant assaut près d'énormes bocs d'étain remplis de vin ou de cidre, on prépare les chariots, puis filles et garçons se réunissent pour chanter et jouer, jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit invite au repos.

Le lendemain, les faucheurs reprennent de même leurs travaux, sur un autre point, et les faneurs, de meilleure heure encore que la veille se rendent en masse aux prairies pour mettre en tas immenses, le foin que l'on a rassemblé le jour précédent On procède immédiatement au chargement des chariots et ce travail qui nécessite beaucoup d'habitude et une grande attention, vu la hauteur à laquelle les valets de charrue entassent ce fourrage, se fait néanmoins avec une rapidité incroyable, car celui qui a le premier terminé sa besogne, plante sur son chariot des mais que les jeunes filles ornent de rubans et de leurs fichus mêmes. — Les charretiers, au contraire, dont le chargement n'est pas parfait, sont en butte aux sarcasmes et aux railleries de leurs camarades et de tous les passans, qui les prient ironiquement de leur donner des leçons pour la fenaison prochaine.

C'est surtout lorsque le temps menace de pluie, ce qui n'est pas rare dans cette saison, qu'il faut voir avec quelle rapidite on rassem-

vaise, et on peut s'en tenir là sans danger, en attendant une décision de la commission historique qui a promis de s'en occuper.

A. M. DE NOIRMONT.

LE BRACONNIER DE DOUZE ANS.

ANECDOTE DU SIÈCLE PASSÉ.

La bonté et la simplicité étaient la base du caractère du chancelier Lamoignon. Cet illustre homme d'état, étant à son château de Malesherbes, et se faisant un jour rendre compte des délits de chasse qui avaient eu lieu pendant son absence, apprit que le braconnier le plus adroit et le plus persévérant était un jeune pâtre de douze ans, qui, avec une petite fronde, tuait force lièvres et lapins. Aucune punition n'avait pu le corriger, les oreilles tirées, les coups qu'il recevait de son père et les menaces de la prison, rien n'avait pu l'empêcher d'exercer sa coupable industrie.

M. de Malesherbes eut peine à croire à tant d'adresse, et voulant en juger par lui-même, il se fit indiquer l'endroit où ce chasseur d'un nouveau genre se rendait chaque jour.

Dès le lendemain, muni d'un bâton ferré (espèce de houlette dont M. Lamoignon se servait toujours lorsqu'il était à la campagne), il se rendit dans une plaine qui longeait un de ses bois. Il ne tarda pas à rencontrer le jeune pâtre et l'aborda brusquement en lui disant d'un ton sévère ;

« C'est donc toi, méchant enfant, qui te permets de chasser sur mes terres ?

— Oh ! monseigneur, répondit l'enfant tout tremblant (car il avait reconnu M. de Malesherbes), pardonnez-moi !

— Pourquoi tuer mes lièvres ?

— Pourquoi ? répéta le petit drôle en se grattant l'oreille. C'est que ça m'amuse, Monseigneur... Et puis nous sommes bien pauvres, Monseigneur; ma mère est si souvent malade, que, si de temps en temps je ne tuais pas un lièvre, nous ne verrions jamais de viande.

— Pauvre enfant ! pensa l'excellent chancelier. — Mais, reprenant bientôt un ton sévère. — Quelle que soit ton excuse, continua-t-il, ce que tu fais est très mal, où sont tes armes ?

— Les voici, Monseigneur, dit le petit chasseur en sortant doucement la fronde de sa poche.

— Et c'est avec cela que tu assassines mon gibier ? — Et comment t'y prends-tu ?

— Dam, Monseigneur, quand votre garde passe dans la forêt avec ses chiens, il fait lever le gibier; il y en a tant ! S'il en passe dans la plaine je n'ai que cela à faire. — (Il faisait tourner sa fronde). — Je ne le laisse pas échapper.

— Vraiment ! je voudrais bien voir cela. Si je te fais lever un lièvre es tu sûr de pouvoir le tuer.

— Sûr, comme de mon existence, Monseigneur.

— Alors, prends ta fronde ; je vais entrer dans le bois, et te faire le rabat; lièvre ou lapin, fais attention, il faut me tuer quelque chose. — Les yeux du chasseur pétillèrent d'une joie qu'une réflexion éteignit tout à coup.

— Mais si le garde allait nous prendre, Monseigneur ?

— Sois tranquille, dit M. de Malesherbes en souriant, je réponds de tout.

Et l'illustre magistat, entrant dans la forêt, se mit à battre arbres et buissons, et ne fut pas longtemps sans fournir au petit pâtre le moyen de le satisfaire.

L'enfant tua un lièvre, et le chancelier, charmé de son adresse et se rappelant la pauvreté de ses parens, lui accorda une permission de chasse, à condition qu'il ne se servirait jamais que de sa fronde, et ne tuerait pas plus de deux lièvres par semaine...

Le jeune chasseur s'est-il conformé à cette condition ? c'est ce que nous ne pouvons assurer ; mais nous savons que M. de Malesherbes, en quittant son château, recommanda à ses gardes l'indulgence.

C. SAUMERS.

L'ENFANT ET LE PAPILLON.

FABLE.

Un jeune enfant voyant un papillon
Etourdi voltiger sur toutes fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frélon
Et le fixer en lui coupant les ailes.
Aussitôt dit, aussitôt fait ;
Or, qu'arriva-t-il de ce fait ?
Le papillon perdant les charmes dont il brille,
De léger, devint lourd, de joli, devint laid ;
Il ne resta qu'une chenille.

Vouloir rendre meilleur est chose noble et pure ;
Mais, pour un seul défaut qu'on prétend corriger,
N'allez pas, imprudens, détruire ou ravager
Les qualités de la nature.

ÉLÉONORE DE SABRAN.

ble et chargé des masses de fourrage. Alors tout devient sérieux, car la moindre ondée avarierait la récolte. Voilà pourquoi en France, du moins, la religion n'est pas offensée si cet ouvrage s'exécute même le dimanche après l'office divin. — A la perte qu'occasionnerait dans ce cas une mauvaise fenaison, se joint encore le danger d'accumuler dans les greniers à foin, des fourrages humides, dont la fermentation excessive alors, développe souvent de graves incendies.

C'est ainsi que, durant une semaine entière, vous voyez petit à petit se dépouiller les prairies ; un chariot succéder à un autre, rentrer chargé d'un côté à la ferme et sortir vide par l'issue opposée pour chercher de nouvelles denrées. — Enfin le dernier chariot de foin, orné comme le premier, arrive au logis ; aussi la fermière toujours prévoyante, aidée de ses servantes, s'occupe avec la plus grande activité des apprêts d'un splendide repas. Ce sont des gigots monstrueux cuits au four avec des pommes de terre, des montagnes de légumes couronnées de saucisses, et d'immenses salades qui flanquent un jambon décoré de dessins de toutes couleurs exécutés avec le blanc et le jaune d'œufs durs, de la verdure et des fleurs de capucines et de bourrache. Puis arrivent les galettes de toute espèce, croustillantes, bien dorées, où brille tout le talent culinaire de la maîtresse du logis. — Aussi pendant longtemps on parlera du splendide repas de la mère Thomas, grosse fermière du pays de Caux, car elle a vaincu toutes ses rivales.

Enfin la journée se termine par un bal joyeux auquel jeunes et vieux maîtres et domestiques prennent également part, pour ne se séparer que bien tard dans la nuit. — Et comme si la clôture de la fenaison devait être l'époque de toutes les fêtes, c'est encore le temps que choisissent plus particulièrement les habitans de la campagne pour procéder à leurs mariages champêtres, comme vous le verrez samedi.

WOHLFART, ancien cultivateur.

(*La fin à samedi.*)

UNE MISSION DE PAIX

CHEZ LES ARABES.

(Suite et fin).

ENFIN je présentai au sultan la liste officielle des noms que notre armée avait trouvés inscrits sur les murs de Mascara.

Abd-el-Kader, après un instant de réflexion, me déclara qu'il ne pouvait accéder aux vœux de mon évêque, tant que nous n'aurions pas rendu de notre côté tous les Arabes, sans exception, qui étaient encore au pouvoir de la France. Je lui répondis que telles n'étaient point les conditions de l'échange convenu entre monseigneur et le kalifat; qu'en s'engageant à lui renvoyer les Arabes auxquels le gouvernement français jugerait à propos d'accorder la liberté, l'évêque n'avait nullement promis de briser les fers de ceux qui, par des délits passibles de nos lois ou par des raisons d'état, ne pouvaient être délivrés. J'insistai pour lui faire bien comprendre que Monseigneur ne se mêlait pas de politique; qu'il n'avait suivi dans cet échange que les mouvemens de la charité chrétienne qui dévore son cœur; qu'il avait fait et qu'il ferait encore tout ce qui dépendrait de lui pour la mise en liberté des Arabes, et qu'à l'appui de ce que je disais, j'étais heureux de lui annoncer la délivrance de huit nouveaux prisonniers que je venais de reconduire à leurs tribus, et parmi lesquels se trouvait un chef important, nommément réclamé par Ben-Salem. Toutes les conditions du traité ayant été fidèlement remplies par l'évêque, il était de la loyauté du sultan de tenir les engagemens de son kalifat. — « Mais tu me promets, reprit il, que ton maître et seigneur fera de nouvelles démarches en faveur de quatre Arabes auxquels je tiens beaucoup, et d'un chef qui est en France parmi les forçats? — Pour ce dernier, Monseigneur a déjà sollicité sa grâce auprès du Roi, quant aux autres, je t'assure qu'il ne tiendra pas à mon maître que tu ne les revoies bientôt.

Alors le sultan prit un ton grave et me dit! « Tes prisonniers te seront rendus. — Quand? lui dis-je avec anxiété. — Dès aujourd'hui. Je vais donner ordre à un de mes cheiks de les conduire à Oran, dont ils ne sont éloignés que de douze heures de marche. »

Je remerciai Abd-el-Kader, je ne sais trop comment, et je lui demandai si je serais assez heureux pour rejoindre mes compatriotes et m'en retourner avec eux par Oran. Il me dit en souriant que la prudence s'y opposait. Sans doute il craignait qu'après avoir traversé une grande partie de ses états, vu ses forces et apprécié l'esprit des populations, j'en instruisisse le chef de l'armée française. Il est certain pourtant, que s'il eût consenti à me laisser partir pour Oran, je lui aurais promis de ne rien révéler, et j'aurais tenu parole. Mais je n'insistai pas; j'étais si heureux : le but de mon voyage était rempli.

Cette importante affaire terminée, le sultan me dit, en montrant le Christ qu'il voyait briller sur ma poitrine : « C'est l'image de Sidi-Aïssa? — Oui, c'est l'image de Jésus-Christ, notre Dieu. — Qu'est ce que Jésus Christ? — C'est le Verbe de Dieu. » Et après un moment de silence, j'ajoutai : « Et ce Verbe s'est fait homme pour sauver le monde; car notre Dieu est aussi bien le père des musulmans que des chrétiens.

— Quel est le ministère des prêtres catholiques? — Tu as pu le savoir, surtout depuis qu'il y a un évêque à Alger : leur ministère est de continuer ici-bas la mission de Jésus Christ, de faire du bien à tous les hommes, que nous regardons comme nos frères, quelle que soit leur religion. — Puisque ta religion est si belle, si bienfaisante, pourquoi tous les Français ne l'observent-ils pas? — Tu vas répondre toi-même : à tes yeux l'islamisme est aussi bon; pourquoi tous les musulmans ne l'observent ils pas? » Il leva les yeux et les mains au ciel, et après un instant de silence, il me demanda à continuer ses questions sur le christianisme. Je lui répondis qu'en cela il me ferait le plus grand plaisir. Mais aussitôt mon interprète s'excusa et nous dit qu'étant peu versé dans les matières que nous traitions, il lui serait impossible de se faire entendre en nous les traduisant. Ainsi se termina à mon grand dépit notre entretien sur la religion; je suis persuadé qu'Abd-el-Kader partageait mes regrets. Je fis alors apporter les présens que Monseigneur envoyait comme une espèce de rançon pour nos prisonniers. « Je les reçois, me dit-il, parce que c'est ton évêque qui me les offre; je ne les aurais pas reçus d'un autre. »

J'entamai alors un sujet non moins important. « Mon maître, lui dis-je, t'a demandé une grâce dans sa lettre; je pense qu'elle lui sera accordée; si, dans la suite, d'autres Français, d'autres catholiques deviennent tes prisonniers, pourra-t-il, évêque et pasteur, envoyer un prêtre à ses pauvres brebis, afin de les consoler dans leur captivité? — Il le pourra. — En autorisant ce prêtre à séjourner parmi tes sujets, il faudra aussi que tu lui permettes de recevoir les secours qu'on lui enverra d'Alger pour subvenir aux besoins temporels de ses frères; de plus, il devra être libre de correspondre avec ses amis et les parens des prisonniers, à la condition très juste et très naturelle de montrer, ou à toi ou au chef qu'il te plaira de désigner, toutes les lettres qu'il écrira ou qui lui seront adressées. Je n'ai pas besoin de te dire que ce prêtre pourra, sous ta puissante protection, exercer son ministère dans toute son étendue, comme s'il était dans un pays catholique. » Il me répondit fort gracieusement qu'il souscrivait à toutes ces demandes. « Eh bien! lui dis-je, tu vas l'écrire de ta propre main à mon maître; compte qu'en le faisant tu rempliras son cœur de la joie la plus vive. — Je le ferai. » Et il l'a fait. Voici sa lettre :

« De la part de notre maître et seigneur, l'émir des croyans, le sultan Seïd-Had, Abd-el-Kader, que Dieu le protège! au sublime et très illustre parmi les plus pieux des chrétiens, Antoine, que le Très-Haut guide toujours dans la voie du salut et des bienfaits!

» Salut à vous!

» Votre kalifat (vicaire), ainsi que votre interprète, sont arrivés auprès de nous, et en votre considération nous les avons accueillis selon qu'il convenait. Ils nous ont apporté les présens que vous nous avez adressés; nous les avons acceptés parce qu'ils nous étaient offerts par vous : il n'en eût pas été ainsi s'ils eussent été envoyés de la part de tout autre. Mais vous, vous nous avez apprécié, vous avez été à même de nous bien connaître, et vous nous aimez... Nous demandons instamment à Dieu qu'il vous aide dans tout ce que vous entreprendrez; qu'il vous guide toujours dans la voie du salut.

» Vous nous avez demandé s'il nous serait agréable que vous nous envoyassiez un de vos prêtres auprès des prisonniers français, dans le cas où le nombre en viendrait encore à s'accroître à l'avenir. Nous acceptons volontiers cette sainte proposition et nous accueillerons avec plaisir celui que vous enverrez, s'il plaît à Dieu.

» Si vous avez à nous adresser quelques demandes, *sur n'importe quel sujet*, nous vous informons que notre kalifat Sidi-Mohammed ben-Allah a qualité pour nous représenter.

» Nous avons confiance parfaite en vous, nous comptons sur votre promesse de nous remettre bientôt Mohammed-Ben-el-Mokhtar, ainsi que ceux qui restent... Leurs familles, leurs enfans les attendent avec la plus vive anxiété; ils ne cessent de demander à Dieu que le moment de leur réunion ne se diffère point...

»... Il est resté à Oran quatre prisonniers; nous comptons sur leur mise en liberté et cela par deux raisons excellentes :

d'abord parce que vous nous l'avez promis; et ensuite parce que ce sera pour vous une occasion d'accomplir un nouvel acte d'humanité et de piété.

» SALUT.

» *En date du vendredi matin le* 29 *rabii tané de l'année* 1257 (19 *juin* 1841.) »

.... Un instant après, le *Modzzin* appela les musulmans à la prière; car ils prient aussi régulièrement dans les camps que dans les mosquées. Les chefs formèrent un groupe à part, le marabout ou iman vint se placer au centre, et les saluts, prostrations et autres cérémonies prescrites par leur culte, s'exécutèrent avec le plus grand accord et le recueillement le plus profond. Cet exercice qu'ils répètent plus ou moins souvent dans le jour selon leurs fêtes, ne dure guère qu'un petit quart d'heure. Ils avaient fini, je récitais encore mon bréviaire. Pour ne pas me troubler, ils gardèrent autour de moi un religieux silence, jusqu'à ce que j'eusse terminé mon office; alors le secrétaire du sultan, qui est lui même marabout, me dit : « Tu pries plus longuement que nous. — Cela doit être; les devoirs du prêtre sont multipliés et difficiles à remplir; il doit beaucoup prier, s'il ne veut y être infidèle. » Après quelques autres réponses à des questions qui me furent adressées sur Jésus-Christ, sur la Sainte Vierge, etc., et dont la solution fut écoutée avec respect, chacun retourna à son poste.

» Mon interprète, fatigué, venait de s'endormir, lorsque le secrétaire du sultan revint à moi et me proposa de faire avec lui un tour de promenade; c'était pour me conduire auprès de son maître. Abd-el Kader parut content de me revoir; il m'avoua qu'il avait dans le cœur beaucoup de choses à me dire qu'il aurait désiré me communiquer sans interprète. A mon tour j'exprimai combien je serais heureux de lui faire part de tout ce que mon évêque m'avait chargé de redire en son nom; mais je ne ne savais pas assez d'arabe pour me passer d'intermédiaire.

... Enfin Abd el Kader me quitta en disant : « Nous nous reverrons. » Son secrétaire ajouta qu'il allait mander auprès de nous l'interprète du sultan : « Tu pourras alors parler plus librement avec mon maître, de son côté, il a besoin de te parler à cœur ouvert. A demain. »

Dans la soirée, je revis Abd-el-Kader; il m'invita à monter à cheval et à me rendre avec des guides dans un joli vallon, situé à une lieue du camp, auprès d'une petite rivière sur les bords de laquelle je devais passer la nuit. Lui-même avec son armée viendrait m'y rejoindre dans une heure. Avant de partir, je détachai quelques feuilles du figuier sous lequel j'avais été reçu par le sultan, je cueillis aussi une touffe de petites fleurs des champs, que j'emportai comme souvenirs de ces lieux.

Arrivé sur les bords du Tsernif, petite rivière qui m'avait été désignée et qui donne son nom à la vallée qu'elle arrose, j'y trouvai des restes de thermes romains avec d'anciennes ruines. Une heure après, Abd-el Kader nous rejoignit avec son armée. Quelle armée! quinze ou dix-huit cents cavaliers marchant en masse dans le plus grand désordre; des chiaous, espèce d'officiers subalternes, les dirigeaient à coups de bâton. Le sultan était à leur tête, caracolant fièrement sur un superbe cheval noir. Il était suivi d'un cavalier qui portait son drapeau, sorte de petit guidon de couleur bleu foncé avec une main rouge au milieu. Toute la troupe défila devant moi en exécutant une fantaisie ou évolution, pure ostentation, je pense, de la part d'Abd-el Kader, et franchement il n'y avait pas de quoi en tirer vanité.

Le soir, on nous amena un gros bélier pour souper. Après qu'on l'eut tué et écorché sous nos yeux, on m'en offrit la peau par honneur; puis un gros bâton fut passé au travers de son corps, et deux vigoureux Arabes, servant de tourne broche, prirent le bâton par les deux bouts et firent rôtir sur un grand feu l'animal tout entier. A peine était-il grillé qu'on m'invita à en arracher un lambeau avec les doigts pour voir s'il était assez cuit. Je m'excusai dans la crainte de me brûler. Alors un des Bédouins, voulant sans doute faire preuve de force et d'adresse, prit le bâton par un bout et après l'avoir agité en l'air, fit rouler le mouton à nos pieds sur la terre nue, qui nous servait de table; les Arabes n'en ont pas d'autre. Et nous, d'arracher chacun de notre côté, avec les doigts, un morceau de notre singulier rôti, car vous savez que ces tribus ne se servent jamais ni de couteaux ni de fourchettes. Pour ne pas trop me brûler, je saisis le manche d'un gigot que je tirai fortement et que je détachai ainsi du corps : il pesait au moins trois ou quatre livres.

» J'imagine que cette fois je fis un bon souper, aussi était-ce un souper royal. Le sultan y ajouta des rayons d'un excellent miel. Le banquet fut terminé par la prière du soir, que je fis au milieu des Musulmans, et nous nous couchâmes à l'endroit même, autour du foyer qui venait d'éclairer notre repas.

Le lendemain, le jour à peine commençait à poindre, qu'un Arabe vint nous éveiller à la hâte : Vite, vite à cheval, nous dit-il tout effaré, voilà les Roumis (les Chrétiens). C'était en effet l'armée du général Bugeaud qui s'était emparée pendant la nuit du camp qu'Abd-el-Kader, inspiré par son bon ou mauvais génie, avait quitté la veille, et dont nous n'étions éloignés que d'une heure de marche. Lorsque je racontai plus tard ce fait au général, il s'écria avec surprise : Comment! c'était le camp d'Abd-el Kader qui était là tout près, à notre gauche, quand nous descendions, au milieu du silence et des ténèbres, dans la plaine de Ghris, et dont nous avons aperçu les feux! Nos Douars et nos Smélas (soldats qui servaient de guides à nos colonnes) les ont pris pour ceux d'une misérable tribu campée sur les bords du Tsernif, et nous ont signalé ceux qu'on distinguait dans le lointain comme le camp du sultan qui fuyait devant nous. — Si on vous eût bien informé, repris-je, vous auriez facilement fait prisonnier Abd el Kader et toute sa troupe; car, à coup sûr, il ne se doutait nullement que vous attaqueriez cette nuit le camp qu'il venait d'abandonner. » Aussi, la frayeur de l'émir fut-elle si grande, qu'à peine monté à cheval, il m'appela auprès de lui, me remit précipitamment les lettres qu'il avait écrites la veille pour Monseigneur et pour son kalifat, et me dit de partir en toute hâte. Lui-même prit aussitôt la fuite avec ses cavaliers dans le plus grand désordre; leur retraite ressemblait à une véritable déroute.

Ce jour là nous fîmes plus de vingt lieues sans presque nous arrêter, et je ne revis plus Abd-el-Kader. Sur notre route, nous trouvions des groupes de huit à dix cavaliers, la plupart vieillards ou adolescens, que leur âge rendait incapables de supporter les fatigues de la guerre. Tous montaient des chevaux efflanqués et ne paraissaient pas animés d'un grand enthousiasme. Je leur demandai plus d'une fois où ils allaient : « Fournir notre contingent pour la guerre sainte, me répondirent-ils. » Et nous poursuivions rapidement notre course dans un sens opposé.

En traversant une vaste plaine, nous trouvâmes, réunie autour d'un grand nombre de puits, une multitude d'hommes et de femmes occupés à tirer une eau boueuse; il n'y en avait pas d'autre à cinq lieues à la ronde, nous dirent ces pauvres gens. Je demandai à en boire, elle était détestable; toutefois je m'estimai heureux de cette rencontre, je mourais de soif. Vers le soir nous franchîmes une rivière dont j'ignore le nom. Il paraît qu'au temps de la domination romaine elle arrosait et fertilisait tout le pays, au moyen de différens canaux dont on peut encore suivre facilement la trace. Nous remarquâmes surtout une digue gigantesque qui servait à faire refluer l'eau dans les divers conduits; maintenant les canaux sont presque comblés, et la rivière, s'élevant au dessus de la digue, forme une très belle cascade.

Nous couchâmes la nuit suivante chez l'agha Ben Aratch : il était onze heures du soir quand nous mîmes le pied dans sa

tente ; nous étions harassés de fatigue. Le lendemain, nous en partîmes à cinq heures du matin, nous dirigeant vers une tribu assez éloignée. Comme nous passions près d'un douar, un jeune homme s'élança hors de son gourbis et courut après nous en criant en bon français : « Bonjour, messieurs. » Je le regardai fixement, il rougit. — Vous n'êtes pas Arabe, lui dis-je. — Non, répondit-il, je suis Français. — Quoi ! vous êtes mon compatriote ! »

Je descendis de cheval et l'embrassai. Il avait déserté dans un moment de dépit, parce que ses parens lui avaient refusé l'argent qu'il demandait. Le pauvre jeune homme pleurait en me redisant son histoire : mais ses larmes coulèrent bien plus abondantes quand mon regard interrogeant ses yeux pour lire dans son ame, il crut que j'avais devine son apostasie. « Oh ! me dit-il en sanglotant, vous comprenez ce que j'ai fait, j'ai renié mon baptême... je suis musulman. — Non, non, mon ami, vous ne l'êtes plus ; votre repentir est un désaveu de votre faute ; vos larmes vous obtiendront grace devant Dieu. Il faut aujourd'hui renoncer à l'erreur, pratiquer publiquement votre sainte religion. Je sais que vous le pouvez ; les Arabes n'y mettront pas obstacle. Faites moi parler au cheik de votre tribu. — C'est chez lui que j'habite; il me traite comme un père, et ne trouvera pas mauvais que je redevienne chrétien. »

Nous eûmes ensemble un entretien secret, après lequel il fit devant tous les musulmans assemblés profession de sa foi. Je lui donnai une médaille de Marie, qu'il s'attacha au bras en signe de catholicité. Aux yeux des Arabes, c'est une protestation contre son apostasie ; pour lui, ce sera un souvenir toujours présent de sa chute et un avertissement d'en solliciter le pardon par l'entremise de celle que nous aimons à appeler le *Refuge des pécheurs*.

..... Trois jours de suite nous chevauchâmes par monts et par vaux, sans nouvel incident. Enfin, nous revîmes le Chétif et son pont unique, qui sert de limite aux deux provinces d'Alger et d'Oran. Il a été rebâti tout récemment sur des fondations romaines. Du mont Doui, que nous gravissions à pied, nous apercevions dans le lointain, à l'ouest, le mont Zanar et Milianah, occupé par les Français. Il me semblait rentrer dans un pays civilisé ; je respirais plus librement ; je n'étais plus qu'à une quarantaine de lieues d'Alger. Un douar des Beni Zeg-Zeg nous donna l'hospitalité la nuit suivante. J'y trouvai plusieurs femmes, naguère prisonnières, que monseigneur avait confiées à mes soins pendant leur séjour dans la colonie et que le premier échange avait rendues à leurs tribus. Elles me reconnurent et se firent une fête de me revoir. L'une d'elles, entre autres, ne se possédait pas de joie : elle m'apporta ses deux petites filles en bas âge, et me dit : « Le baba-el-kabir (l'évêque), en m'obtenant la liberté, a sauvé la vie à mes deux enfans. Tu le vois, elles ne pouvaient pas se passer de leur mère. » Bientôt elle eut rassemblé tout le douar pour lui raconter de nouveau ce que mon maître avait fait pour les captifs.

« Celui-là, ajoutait-elle en me montrant, celui-là était avec le baba-el-kebir, c'est son kalifat (son vicaire). » Il n'en fallut pas davantage pour me signaler à la reconnaissance de toutes ces mères ; ce fut à qui apporterait de la farine, de l'huile, de la viande pour me préparer un bon repas. On tua un agneau, qu'une d'elles dépeça avec le yatagan de son mari ; on m'offrit du lait, des crêpes et l'inévitable couscous, et tout cela me fut servi à minuit, au moment où je tombais de fatigue et de sommeil. Ces femmes m'avaient d'abord cru prisonnier et m'avaient dit : « Sois tranquille, ne te chagrine pas; tu as eu soin de nous, nous prendrons soin de toi ; tu seras ici comme dans ta famille. » Elles me virent partir avec peine ; j'emportai, avec leurs bénédictions, des vœux pour que je revinsse bientôt dans leur désert, où je ne trouverais que des amis.

A Mahalla, premier camp ou dépôt de l'armée arabe, nous fûmes très bien accueillis par leurs chefs, qui étaient presque tous de notables Algériens émigrés. Nous passâmes la nuit au milieu d'eux. Comme la chaleur était excessive, nous ne pûmes pas rester sous la tente, et nous nous endormîmes en plein air. Pendant notre sommeil, une énorme hyène vint nous flairer les uns après les autres. Je ne savais pas d'abord ce que c'était, mais quand je reconnus sa tête hideuse penchée sur mon visage, je poussai un cri qui la mit en fuite, et réveilla mes compagnons. Effrayés du danger que nous venions de courir, nous rentrâmes au plus vite sous notre tente, que nous fermâmes à triple lien, au risque d'y étouffer.

Notre guide nous avait quittés pour aller à la recherche du kalifat ; j'avais à lui remettre des lettres d'Abd-el Kader. Cet officier devait aussi me donner les dernières instructions de l'émir, et me faire conduire jusqu'aux avant-postes français. Le lendemain, revint notre guide sans avoir de renseignemens précis. On savait seulement que Ben-Salem suivait les mouvemens de notre armée, harcelait son arrière-garde, comme font les Arabes dans toutes nos expéditions; mais on ignorait même le théâtre de la guerre. Nous partîmes néanmoins en nous dirigeant du côté de Medeah ; nous suivions la route qu'avaient parcourue nos troupes, toujours à la trace des ravages qu'elles avaient faits. Il nous était facile de reconnaître leurs divers campemens ; près du Chétif, nous remarquâmes, avec les feux éteints d'un bivouac, une grande quantité d'écailles de tortues. Il ne faut pas s'étonner que nos soldats en aient fait une telle consommation; elles sont aussi communes dans les rivières de cette contrée que les grenouilles dans les marais de France.

Nous voilà de nouveau rentrés dans les gorges de l'Atlas, demandant à tous les passans des nouvelles du kalifat. Nous le trouvâmes enfin, vers le soir, campé avec ses réguliers dans la belle vallée de Manzoura. Il était assis sous de gigantesques peupliers, et nous parut soucieux. Comme Abd-el-Kader, il insista pour la délivrance des prisonniers qui restaient encore en notre pouvoir; je lui fis les mêmes réponses qu'au sultan. Sur ma demande de rentrer au plus tôt dans les lignes françaises en passant par le fameux Teniah Mouzaïa (col de Mouzaïa), il me répondit que je pourrais partir dès le lendemain, et que, jusqu'à Bidah j'aurais pour guide l'Arabe qui m'avait accompagné auprès d'Abd el-Kader. Et le lendemain nous poursuivions notre route à travers les rochers et les précipices de ces montagnes sauvages. Déjà nous approchions de Medeah, quand des cris affreux retentirent au dessus de nos têtes, c'était un Bédouin en vedette sur les hauteurs, qui criait : *Roumi, Roui, Djaou !* (les chrétiens, les chrétiens arrivent !) Mon guide prit peur et s'enfuit en gravissant la colline opposée; et moi de le suivre sans dire mot; car sans lui où pouvais-je aller? Mais voilà que, par un trait de la Providence, nous tombâmes dans un de nos avant-postes. Il n'y avait plus moyen d'échapper; les gendarmes maures (indigènes au service de la France), qui étaient en éclaireurs, nous avaient aperçus et signalés à l'armée.

Mon guide était stupéfait et consterné. Nous nous arrêtâmes pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Je dis d'abord qu'il fallait nous éparpiller un peu, de crainte qu'on ne dirigeât sur nous quelque pièce de campagne chargée à mitraille ; puis, j'opinai pour qu'on se rendît, seul moyen, selon moi, de nous soustraire au danger. Mon Bédouin, qui craignait d'être fusillé par nos soldats, refusait ce parti. Vainement je cherchais à le rassurer. Le temps pressait; je distinguais quelques-uns de nos officiers avec leurs lunettes braquées sur nous. Alors j'attachai mon mouchoir blanc au bout d'un bâton et je l'agitai en l'air, en courant de toutes mes forces du côté des Français. On eut bientôt compris mes signaux, et il me fut répondu que je pouvais approcher sans crainte... Me voilà auprès de la première senti-

nelle. Le général Baraguay-d'Hilliers, à qui on m'avait déjà signalé, s'avança avec son état major : j'étais pour tous un objet de curiosité. Un prêtre au milieu de l'Atlas, sortant du camp ennemi, c'était pour eux un mystère : ils n'avaient donc pas eu connaissance de mon voyage. — Mais d'où venez-vous donc? me dit le général. — De chez Abd-el-Kader. — Et tout seul? — Tout seul, général. » Il répéta encore : « Tout seul! — Oui, seul avec un interprète. »

La surprise de tous les officiers était à son comble; les soldats, avides de m'entendre, formaient un cercle épais autour de nous. Quand j'eus répondu aux mille questions qu'on m'adressait sur les personnages que j'avais visités, sur mon genre de vie au milieu des Arabes, sur les dangers que j'avais courus, je priai le général d'envoyer chercher mon pauvre guide qui se mourait de peur dans l'endroit où je l'avais laissé. Pour mon interprète, il était aussi entouré de curieux et d'amis, et se dédommageait par un ample déjeûner des privations du voyage.

J'étais à peine reconnaissable : ma longue barbe, mon visage et mes mains brûlées par le soleil, ma soutane déchirée depuis le haut jusqu'au bas, me donnaient l'air d'un sauvage d'un véritable Bédouin. Après une halte assez courte, je dis au général que j'étais son prisonnier, mais que, s'il voulait me rendre la liberté, j'allais passer de nouveau à l'ennemi; qu'avec mon seul guide j'arriverais plus sûrement à Blidah, que si j'étais escorté par nos Français. Il n'eut pas de peine à me croire et me laissa partir.

Un quart-d'heure après, je tombai dans une embuscade d'Arabes qui me reçurent avec joie et me conduisirent auprès d'une fontaine où je me désaltérai et pris avec eux un peu de repos. Je visitai, non loin de là, une croix gravée sur le roc au dessus d'une grotte que l'armée avait découverte à son premier passage; sans doute, elle servit autrefois de retraite à quelque pieux ermite, au temps ou le christianisme florissait dans ces contrées devenues si désertes et si malheureuses. A peu de distance se trouvent des mines de cuivre qu'on n'exploite plus depuis longtemps.

Nous gravîmes ensuite le Téniah Mouzaïa, si fameux par les faits d'armes de nos troupes. Arrivé au sommet, je coupai une petite branche d'olivier, comme souvenir de mon passage pacifique sur une montagne dont nos soldats ne s'étaient naguère frayé l'accès qu'en la rougissant de leur sang. Je détachai aussi un morceau d'écorce d'un chêne, sous lequel, m'a-t-on dit, un jeune officier français avait succombé dès son début dans les guerres d'Afrique. Je priai pour lui et pour tous nos braves ensevelis sous ce champ de bataille. J'aurais bien voulu planter une croix sur leur tombe solitaire, mais j'ai craint qu'elle ne fût profanée par les Arabes, qui, malgré nos victoires, sont toujours maîtres de ce rocher.

De cette hauteur, le point de vue est magnifique. A vos pieds se déroule la vaste plaine de la Mitidja, sillonnée par plusieurs rivières, telles que l'Oued-el-Kebir, l'Oued-Ger, et la Chiffa; plus loin c'est le Sahel avec ces collines peu élevées qui bordent le rivage de la mer depuis Alger jusqu'au mont Chenouan; vis à vis, sur le versant du Sahel, on distingue Colleah à ses blancs minarets; au milieu de la plaine déserte, Bouffarick ressemble à une belle oasis; sur la droite s'élève Blidah avec ses bois d'orangers, ses forts, ses blokaus et le fossé de sa vaste enceinte; et, tout à fait à l'horizon, au nord-est, on aperçoit à peine le fort de l'Empereur et quelques maisons de campagne qui avoisinent Alger, enfin la vue se perd sur les flots de la Méditerranée.

Nous étions redescendus dans la plaine et nous approchions de Blidah; un quart de lieue à peine nous en séparait : déjà l'interprète avait pris les devans pour prévenir de notre arrivée le général Bedeau qui commandait dans cette place. Seul avec mon guide, je cheminais tout joyeux de toucher enfin au terme de mon voyage... Tout à coup six brigands armés jusqu'aux dents, s'élancent d'un profond ravin qui bordait notre route, se rangent en bataille devant nous et s'apprêtent à faire feu. Mon guide reste immobile de surprise et d'effroi : pour moi, me voyant condamné à périr en vue d'un camp français, au moment où j'achevais une course jusque-là si heureuse, je me recommandai encore à Marie, le secours des chrétiens, et m'avançant hardiment vers le chef de la bande : « Dieu te garde d'une mauvaise action! lui criai-je, qu'il te bénisse plutôt! » A ces mots, ils me regardent avec étonnement, remettent leurs armes sous le bras et s'éloignent. Quelques instans après, j'étais dans l'église de Blidah, rendant grâces à Dieu de l'heureuse issue de ma singulière mission... Et la semaine suivante j'embrassais à Alger le capitaine Morissot, qui venait d'arriver à la tête de ses compagnons de captivité.

l'abbé SUCHET,
vicaire-général.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Une ordonnance du roi, en date du 5 juillet, autorise le supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne et le maire de Tarbes à accepter, chacun en ce qui le concerne, la donation que Pierre-Michel-Marie Double, évêque du diocèse, a faite en faveur dudit institut, de plusieurs rentes annuelles et perpétuelles s'élevant à 1,800 fr., au capital de 36,000 fr., sous la condition d'entretenir dans la ville de Tarbes une école gratuite dirigée par les Frères de cette congrégation.

— Un arrêté ministériel autorise un concours pour l'admission à l'école royale polytechnique en 1842. Chaque candidat sera examiné, comme les années précédentes, par deux examinateurs qui se succéderont à un intervalle de trois à cinq jours. Les compositions se feront, dans les départemens, deux jours avant l'arrivée du premier examinateur. Toutefois, la version latine sera faite sous la surveillance du second examinateur, qui fera exécuter aussi le calcul trigonométrique. Les épures de géométrie descriptive et les lavis d'architecture lui seront remis.

— Les compositions du concours général ont commencé mercredi à la Sorbonne par les classes de mathématiques. Lundi a lieu la composition pour le prix d'honneur de rhétorique. Nous en donnerons le texte dans notre prochain numéro.

— M. l'abbé Ganser, ancien proviseur du collége royal de St-Louis, chanoine honoraire de Paris, est mort en cette ville le 5 juillet, à l'âge de soixante-sept ans, il était né à Cologne en 1775. Plusieurs fonctionnaires et anciens élèves du collége St-Louis sont venus apporter le souvenir de leur affection à leur ancien et respectable maître.

— M. de Caumont, recteur de l'Académie de Nanci, va décidément jouir de la retraite qu'il a demandée. Nous croyons savoir que son successeur ne sera pas pris parmi les professeurs ou fonctionnaires de l'Université actuellement en exercice dans le ressort de cette Académie : il nous viendra d'une autre Académie.

— Une décision de M. le préfet de police vient de suspendre, à cause des chaleurs de la saison, le cours d'anatomie professé au Jardin-des-Plantes par M. Serre, membre de l'Institut, médecin en chef de l'hôpital de la Pitié.

— Le roi vient de nommer chevalier de la Légion-d'Honneur M. Welcker, professeur à l'Université de Bonn, conservateur en chef de la Bibliothèque et du Musée de cette ville, et l'un des hellénistes les plus distingués de l'Allemagne.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 37. Paraissant tous les Samedis. JUILLET 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il ferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

NOURRIS DU MÊME LAIT.

HISTOIRE VRAIE.

Dédiée à Emélie M***, à Oporto.

VOICI à quelle occasion cette histoire me fut contée.

C'est il y a un an; j'allais visiter Fontainebleau, son élégant, son majestueux palais, l'œuvre de trois grands architectes ; sa vaste et pittoresque forêt, la plus belle que possède la France. Pour jouir commodément et ne rien perdre du paysage, je m'étais embarqué sur le bateau à vapeur qui fait le service régulier de la haute Seine, naviguant tour à tour de Paris à Montereau, et de Montereau à Paris.

Parmi mes nombreux compagnons de voyage, je remarquai un grand bel homme, à la figure martiale. Une large balafre à la joue droite, et l'étoile des braves à la boutonnière, annonçaient qu'il avait vu l'ennemi de près. Ce qui ajoutait à mon intérêt pour cet homme, ce sont les caresses presque excessives que je lui voyais prodiguer à un chien couché à ses pieds. Le fidèle animal se laissait faire, battant l'air de sa longue queue, et posant familièrement ses pattes sur les genoux de son maître.

Je contemplai quelque temps ce gracieux groupe, puis, m'approchant de l'inconnu : « Voilà un beau lévrier, monsieur, et vous semblez lui être singulièrement attaché.

— Vive Dieu ! monsieur, si je lui suis attaché !... Autant que vous pourriez l'être à un ami, à un ami intime, et de votre propre espèce. D'abord, parce que le petit fripon s'est imposé cavalièrement frère de lait de ma fille....

— Son frère de lait ?... Vous voulez plaisanter.

— Oui, monsieur, son frère de lait ; je parle très sérieusement. Ensuite, parce qu'il a sauvé mon enfant d'un danger mille fois pire que la mort.

— Parbleu ! monsieur, ce sont là de véritables énigmes !

— Dont il me serait facile de vous donner le mot, — fit-il en riant. » — Je n'eus garde de refuser l'offre, et, après avoir échangé avec son chien un regard plein d'affection, mon interlocuteur entama le récit suivant :

« Ma femme venait de me rendre père. C'était un premier né, ardemment, impatiemment attendu. Désireuse de remplir en tous points les devoirs de la nature, la jeune mère s'était bercée de l'espoir de nourrir elle-même sa fille. Mais, le destin, monsieur, trompe souvent les calculs des hommes, comme se dissipe la fumée du canon après la bataille. La faible constitution de ma femme fit de ce doux projet une impossibilité. Grand était son chagrin ! grand aussi était le chagrin de Pauline, qui, venue au monde avant l'époque voulue, frêle et chétive créature, ne trouvait pas même de quoi apaiser sa faim. Elle ne pouvait que pleurer, la pauvre petite ! c'était une désolation.

» Enfin, après des épreuves réitérées, et toujours inutiles, le danger devenait imminent : il fallait se décider : ou laisser les soins de la maternité à une étrangère, ou employer les moyens artificiels. On allait opter pour le dernier parti, qui flattait davantage les exigences de la tendresse maternelle, quand quelqu'un jeta ces mots, prononcés à demi-voix : Eh ! pourquoi ne pas essayer du lait de chèvre ?

» — Oh ! oui ! oui ! une chèvre pour nourrice ! s'écria la jeune mère avec une naïve joie. Celle-là, du moins, lui donnera une nourriture abondante et pure... et ne me dérobera pas les premières caresses de mon enfant.

» On trouva bientôt, dans le voisinage, ce qu'il nous fallait ;

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JUILLET.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

(*4e entretien.*)

Suite et fin.

Pour tenir la promesse que je vous ai faite dans le titre même de mes entretiens, je dois vous parler des plaisirs de la campagne aussi bien que de ses travaux ; or, la saison des foins étant dans beaucoup de contrées celle des noces campagnardes, j'en prendrai occasion de vous décrire aujourd'hui, comme couronnement de la fenaison, une de ces joyeuses solennités, telles qu'elles se passent en Alsace où, comme vous le savez, se trouve ma ferme. Mais d'abord, un mot s'il vous plaît, sur le costume de mes compatriotes. Ce peuple, presque aussi cavalier que les Hongrois et les Cosaques, a dû, nécessairement, adopter un costume d'*apparat* en rapport avec sa passion prédominante pour l'exercice du cheval ; il se compose pour les hommes, d'un habit de laine ou de serge noire, doublé d'étoffe blanche, taillé à la française, orné d'une rangée de larges boutons d'or ciselés également noirs, et descendant du col jusqu'au bas des basques ; d'un gilet de drap écarlate à revers, laissant voir du linge bien blanc ; d'une culotte collante des mêmes étoffe et couleur que l'habit ; de bottes fortes qui montent jusqu'au dessus du genoux, et d'un chapeau de feutre noir dont les larges bords sont relevés en pointe sur le derrière de la tête. Pendant les travaux, ce dernier est remplacé par un chapeau de paille et les bottes par des guêtres de toile blanche.

Les jeunes gens portent, outre le gilet rouge classique, une veste de velours vert ou bleu, un pantalon de drap gris et un vêtement tout garni d'une rangée serrée de petits boutons d'acier poli. Un chapeau de paille avec un large ruban de soie pour l'été, un feutre ciré pour la mauvaise saison, complètent leur costume ; mais ce sont surtout les femmes qui déploient du luxe dans leur costume réellement original. — Ainsi elles portent des jupes de laine assez courtes, garnies de rubans de soie, et dont la couleur est rouge pour les villlages catholiques et noire ou verte pour celles qui professent le culte protestant. — Mais, dans les unes et les autres, le tablier plissé très serré, est blanc ; le corsage sans manches, d'étoffes brochées de fleurs d'or et d'argent, prend bien la taille ; il est lacé sur le devant de la poitrine que protége un carton taillé en cœur, recouvert d'étoffes éclatantes et garni de petits flots de rubans rouges.

et, grace à mère Blanche (nous l'appelâmes ainsi à cause de la couleur de sa robe aux longs poils), Pauline devint rose et rondelette, de pâle, et amaigrie qu'elle était auparavant. — Le bonheur entra dans la maison.

» Cependant, monsieur, je possédais à cette époque une fort belle levrette, dont l'élégance et la propreté recherchée faisaient l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Quoique bien âgée déjà, elle aussi était devenue mère; peu de jours après la naissance de ma fille, elle avait mis au monde un petit. — C'était Azor, que vous voyez là. — Or, la servante, en allant cueillir ses herbes au potager où mère Blanche brouttait en toute liberté, avait cru s'apercevoir plusieurs fois qu'Azor rôdait autour de la chèvre, comme le ferait un nourrisson. — C'est singulier, se disait-elle à part soi; il faudra que je le surveille. — Et pourtant, sa surveillance était mise en défaut, car Azor fuyait à son approche. Nous la raillions de ses lubies.

» Mais un matin, nous la vîmes entrer dans le salon, tout effarée et toute colère :... elle l'avait surpris en flagrant délit. Le fait était bien et dûment officiel : Mère Blanche suppléait de son lait au lait tari de la vieille levrette.

» A cette nouvelle bizarre et brusquée, ma femme et moi nous nous regardâmes fixement, comme gens ébahis; puis, nous partîmes d'un long éclat de rire, car il y avait dans les bruyantes exclamations de la bonne, dans ses gestes, sur son visage, un mélange d'indignation et de triomphe d'un effet si bouffon, que le sérieux le plus imperturbable devait se briser devant lui.

» — Ce qui est fait est fait! — répliqua enfin ma femme, lorsque notre accès de gaîté folle se fut un peu calmé. — Nous verrons à l'avenir. Qui sait d'ailleurs s'il n'y a pas dans cet accident quelque chose de providentiel!...

» Et pour l'avenir, il n'y eut pas à délibérer. Ma pauvre levrette étant morte la nuit suivante, il y aurait eu barbarie de priver le nourrisson de sa mère adoptive, la bonne mère Blanche. — Voilà, monsieur, de quelle façon Azor se fit le frère de lait de Pauline...

— N'est-ce pas, mon vieux camarade?—dit en s'interrompant le bon voyageur; et, en même temps, il promenait une main caressante sur le manteau soyeux du chien en lui prodiguant les plus doux noms. — Puis, il se leva, car nous passions devant D.....; et ce hameau, qui se baigne dans la Seine, présentait aux regards des passagers, pressés sur le pont, toutes les pompes de son riche paysage; entouré qu'il est de collines aux formes gracieuses; de bois touffus et sombres suspendus à des rochers granitiques, dominant les champs de blés, les coteaux de vignes, les vertes prairies qui, joyeusement mariées, s'étendent riantes à leurs pieds.

J'avais suivi mon singulier conteur. — «Votre attachement paternel pour Azor ne saurait maintenant me causer trop de surprise, — lui dis-je, quand le panorama se fut déroulé et se fut fondu dans le vague. — Mais, je vais être indiscret, monsieur, cette histoire m'intéresse au plus haut degré et je n'en connais qu'une partie. Comment se fait-il qu'Azor ait arraché votre enfant à un danger pire que la mort?

— Vous allez l'apprendre, monsieur, asseyons-nous.»

Nous reprîmes nos siéges placés du côté de la proue. Azor se coucha de nouveau près de son maître, et, l'œil fixé sur lui, attentif à ses paroles, il écouta la narration comme s'il eût deviné qu'on parlait de ses exploits.

« Azor, en grandissant, témoignait une intelligence peu ordinaire aux chiens de sa race, et toute son affection semblait se rapporter à Pauline. Il veillait près de son berceau pendant son sommeil, léchait ses petites mains quand elle était chagrine; et, la divertissant par ses joyeuses gambades, avait seul le talent de tarir ses larmes.

» L'enfant, de son côté, ne se montrait pas ingrate : son amour pour Azor eût pu nous rendre jaloux, sa mère et moi. Elle ne pouvait rester une heure sans le voir; pleurait et repoussait sa bonne quand celle-ci voulait un instant l'éloigner d'elle; partageait avec lui son repas et ses friandises; le baisait cent fois le jour : c'était son benjamin, son idole, et le premier mot que bégaya Pauline fut : *Azor !*

» L'âge n'apporta aucun changement dans cette mutuelle amitié! Ma femme et moi, loin de chercher à y mettre obstacle, nous nous plaisions à l'activer : Azor nous était devenu bien cher. Puis c'était un spectacle charmant à voir que ce chien et cette jeune fille, jouant, folâtrant comme d'intimes compagnons, toujours d'accord, toujours inséparables. — Maintenant encore, monsieur, que Pauline, parvenue à sa treizième année, a dû entrer dans un pensionnat pour y achever son éducation et se séparer momentanément de son Azor, chacune de ses lettres est remplie en grande partie de ses touchans regrets d'une douloureuse séparation; de ses espérances de le revoir bientôt; de ses questions incessantes sur la santé, sur le tourment, sur le bien-être de son frère de lait; de sa sollicitude enfin à propos des soins dont il faut l'entourer. Jugez, monsieur, quelle sera sa joie ce soir, car elle habite Montereau, et nous allons lui rendre visite. — Mais cette digression m'a éloigné de mon sujet.

» Un après-midi, — l'hiver nous avait fait ses adieux, et Pauline

---

Les Alsaciennes ont les cheveux lissés en larges bandeaux, et portent sur le sommet de la tête, un petit bonnet des mêmes étoffes que le corsage, retenant le chignon, et dont les rubans viennent former un immense flot sur le front. — Un fichu de soie noire, noué lâchement comme une cravate et dont les bouts pendent sur le dos, fait encore ressortir la blancheur éclatante de leur chemise montant jusqu'au col, et dont les larges manches se resserrent aux poignets par des bracelets à agraffes. Joignez à cela une taille généralement haute et bien prise, une physionomie franche, des traits souvent d'une beauté remarquable, une fraîcheur admirable qu'elles savent parfaitement garantir de l'ardeur du soleil par un immense chapeau de paille qu'elles portent en été, et vous aurez une idée de nos belles populations qui, exemptes de cette mobilité de goût, ont le bon sens de conserver dans toute son originalité un costume aussi riche que pittoresque.

Cette fixité dans les idées, cette originalité que nous venons de mentionner dans le costume des cultivateurs alsaciens, caractérisent également leurs coutumes qui ont une teinte d'ancienneté qu'on pourrait faire remonter presque aux temps des patriarches.

Toutes les fêtes sont en quelque sorte des fêtes de famille, car dans un village de 500 à 600 ames, il n'est pas rare de ne rencontrer que quatre ou cinq noms propres. Tous les habitans sont unis par un lien de parenté plus ou moins rapproché; aussi toutes ces réjouissances sont nombreuses, car nul, à moins d'avoir encouru la réprobation générale, ne saurait en être exclu. — Mais c'est surtout à l'occasion des mariages que ces cultivateurs déploient un luxe et une pompe dont on ne saurait se faire une idée. Ainsi, lorsque les préliminaires d'intérêts sont réglés, le grand jour arrêté, le futur et son garçon d'honneur, pavoisés de rubans et un gros bouquet de fleurs artificielles à la boutonnière, montés sur de magnifiques chevaux, vont dans les villages voisins inviter leurs parens et amis.

Lorsqu'ils arrivent devant la demeure d'une de ces personnes, ils tirent chacun un coup de pistolet pour annoncer leur présence, et se faire ouvrir la porte cochère, puis ils entrent se placer devant le perron de l'habitation. — Après avoir reçu la bienvenue, le futur déclare qu'en qualité de parens ou d'amis, ils sont priés de se trouver à tel jour en la demeure de sa fiancée pour assister à la célébration de son mariage. — Aussitôt on apporte une cruche de vin que l'invité et ses fils vident avec les visiteurs sans que ceux-ci descendent de cheval. C'est ainsi qu'ils vont de maison en maison; et vous devez penser que, pour peu que les invitations soient nombreuses, il faut que ces champions aient de fameuses têtes pour résister à ces fréquentes libations.

Trois ou quatre jours avant la solennité, les matrones les plus re-

marchait déjà, mais ne parlait pas encore; — un après-midi donc, par une belle journée d'avril, nous étions allés en famille passer quelques heures aux Tuileries, nous réchauffer au soleil printanier et respirer l'air attiédi.

» Vous savez, monsieur, ce que c'est qu'un jeudi de printemps dans ce délicieux jardin. Des milliers de promeneurs s'y étaient donné rendez-vous. Des femmes en toilette, de jeunes élégans se croisant dans tous les sens encombraient ses larges allées; les parterres s'émaillaient de fleurs; les cygnes au blanc corsage glissaient majestueux et superbes sur le miroir ridé des vastes bassins, et les rayons solaires, perçant la voûte encore transparente des marroniers, répandaient partout des torrens d'une lumière adoucie.

» Nous avions choisi comme point de repos cette partie du jardin abritée par la terrasse du midi, et appelée par cette raison : la petite Provence,

» C'est là que se réunissent, chaque beau jour, les bonnes et leurs marmots; les nourrices et leurs nourrissons; les mamans et leurs jeunes filles; les vieillards enfin aux bras de fidèles gouvernantes, qui soutiennent leurs pas chancelans. L'enfant y prend ses ébats; la vieillesse y cherche l'oubli de ses infirmités: que de générations rassemblées, quel tableau pour un philosophe! — Cependant la population de la petite Provence se compose surtout de petits garçons et de petites filles : la petite fille y domine.

» Peut-être vais-je vous paraître bizarre, monsieur. La vue de ces gentilles créatures au visage animé, au teint fleuri, au costume varié, leurs éclats de voix, leurs longs rires; ce spectacle, dis-je, a toujours eu pour moi plus d'attrait que tout le clinquant de nos somptueuses fêtes. Je jouis de ce bonheur sans mélange; je partage cette franche gaîté; je redeviens enfant avec des enfans, et ce n'est jamais sans effort que je m'arrache à ma douce illusion pour rentrer dans la vie réelle.

» Il y avait ce jour-là un parterre mouvant de têtes brunes, blondes, noires ou châtaines; d'enfans si vifs, si bien vêtus, si brillans de santé, livrés sans réserve à leurs jeux : qui, au cerceau; qui, à la toupie; qui, au volant; le plus grand nombre préférant le saut de la corde. — Et en vérité, l'espiègle Pauline, avec sa blouse de guingamp, ses brodequins et sa toque de velours, courant après Azor ou se laissant poursuivre par lui; puis, posant sa tête souriante sur le cou du chien et mêlant ainsi les boucles de ses blonds cheveux à la robe cendrée du joli lévrier, n'était pas le moins charmant de tous.

» Quatre heures sonnèrent à l'horloge du château; nous songeâmes à nous retirer, et nous quittâmes nos chaises, la petite Provence, la bande joyeuse, pour retourner lentement au logis.

» Nous cheminions du côté de la grande grille. Je donnais le bras à ma femme; la bonne, Pauline et Azor étaient derrière nous, quand un rassemblement de promeneurs vint nous arrêter au passage. On faisait cercle autour de deux bambins, qui, au travers de la longue corde que des mains amies balançaient sur leurs têtes et ramenaient incessamment sous leurs pieds en rasant la terre, sautaient avec un aplomb, un ensemble une prestesse vraiment prodigieuses. Nous admirions tant d'agilité; Azor lui-même était fasciné.

» Tout à coup, sortant comme par instinct de ma contemplation, je jette un regard autour de moi : la bonne causait avec un jeune soldat. Azor avait gardé sa position... Pauline n'était plus avec eux!.....

(*La fin à samedi.*)

L. AUQUIER.

MISÈRE ET CHARITÉ.

Vous ne pouvez vous faire une idée, jeunes gens habitués au bien-être continuel et souvent au luxe, de l'état de profonde misère qui règne à cette heure et depuis plusieurs années dans la classe ouvrière de la Grande-Bretagne. Il y a parfois embarras et gêne chez l'ouvrier français, mais jamais dénûment aussi complet; vous allez en juger :

Un pauvre petit garçon de dix ans, à la physionomie douce et heureuse, à la figure intelligente, mais décomposée par la souffrance, se présentait, il y a quelques jours, devant un des constables de la cité de Londres, et venait se déclarer coupable d'un délit commis la nuit au préjudice d'un tavernier : on lui avait enlevé plusieurs oies.

Sans la rigidité de sa consigne, l'agent de la sûreté publique aurait pris en pitié l'extrême jeunesse et la franchise de celui qui venait ainsi se dénoncer. Avant de dresser procès-verbal, il crut néanmoins devoir conduire devant le shérif le petit mauraudeur, que cette résolution parut vivement contrarier.

En présence de l'officier municipal, l'enfant réitéra ses aveux, et déjà il s'apprêtait à entrer dans le détail des circonstances qui avaient accompagné le larcin, lorsque le magistrat l'interrompit, en disant que les coupables étaient deux jeunes gens qui avaient été arrêtés deux jours auparavant, et que des pièces de conviction, qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute, démontraient

---

nommées dans l'art culinaire viennent mettre leur savoir faire à la disposition de la ménagère; alors la ferme se transforme en une véritable boucherie; vous n'entendez que des cris de détresse : Bœufs, veaux, moutons, porcs, poulets, chapons, canards et dindons, il faut que tout y passe, car souvent la fête se prolonge pendant une huitaine, et l'on ne voudrait pas être pris au dépourvu.

Mais ce jour fortuné, que tous attendent avec une vive impatience, est enfin venu! — Si le futur habite un autre village que sa fiancée, dès le matin, vous le voyez arriver en grand costume, et environné d'un nombreux état-major que lui forment ses amis d'enfance et qui tous, comme lui, sont montés sur de fringans coursiers. A cette entrée triomphale succède sans relâche l'arrivée des conviés campagnards ainsi que des citadins que les parens ont été solennellement inviter, et tous, à l'heure indiquée, sont présens; car une absence, à moins de circonstances bien graves, serait considérée par ces braves gens comme une marque d'inimitié ou de mépris qu'ils n'oublieraient pas facilement. — Pendant ces réceptions officielles, les compagnes de la jeune fiancée décorent l'église et ses approches de fleurs, de verdure, et les jeunes gens, le grave magister en tête, disposent l'artillerie du village, longue pièce de bois montée sur des roues et dans laquelle sont fixés de petits canons de fonte; — puis, armés de fusils, ils se rangent en haie devant le portail.

Enfin, les nouveaux époux, précédés de violons et de clarinettes aux sons criards, suivis de leurs parens et de leurs nombreux amis, tés, débouchent sur la place! Aussitôt, l'air retentit d'un vivat général et d'une canonade et fusillade effroyables; car chacun, par la violence des détonations de son arme, veut prouver les sentimens qui l'animent.

On entre de la sorte dans la maison de Dieu, et à ce vacarme désordonné succède le recueillement le plus profond, qui ne cesse de régner pendant la durée du service divin, et cette jeunesse, naguère si bouillante, écoute dans un silence religieux les leçons de haute morale et les avis paternels que le prêtre aux cheveux blancs leur donne en la personne des époux. — C'est encore au milieu des acclamations de la foule et du bruit des armes à feu que la noce regagne la ferme, où l'heureux couple reçoit alors les félicitations et les vœux que chacun vient exprimer pour sa prospérité.

Après ces premiers épanchemens d'affection, on monte dans la grande salle du premier, convertie en salle de banquet, ornée de guirlandes de fleurs, et le dîner ne se fait pas attendre. — A une table réservée, placée au centre de l'appartement, et servie des mets les plus choisis, viennent s'asseoir M. le curé, les pères et mères des mariés ainsi que les invités de la ville et les hautes notabilités du canton, tandis que les jeunes époux eux-mêmes, les autres parens

qu'ils avaient commis le délit sans l'assistance d'aucun complice, à une heure et avec des circonstances différentes de celles indiquées par l'enfant, à qui l'exiguité de sa taille n'eût pas permis d'ailleurs d'atteindre le mur qu'il avait fallu franchir.

Le shérif finit en pressant l'enfant de déclarer pour quels motifs il venait s'accuser d'une action coupable à laquelle il était totalement étranger.

Voici quelle explication donna le petit garçon en versant d'abondantes larmes :

« C'est moi qui ai eu l'idée de m'accuser... nous sommes si misérables à la maison... nous avons perdu notre mère, mes trois sœurs et moi; et notre père, qui travaille aux carrières à plâtre de Wilwick, ne gagne pas assez pour nous nourrir. Je savais qu'on avait pris des oies à un aubergiste du faubourg, et, comme j'ai entendu dire que les petits garçons condamnés pour une faute pareille sont enfermés dans une grande maison, où on leur apprend à lire et à travailler d'un bon métier, je voulais me faire passer pour le criminel, afin d'être enfermé jusqu'à ce que j'eusse appris un état, à l'aide duquel je pourrais à ma sortie, nourrir mes petites sœurs et aider mon père... En prison j'aurais eu des habits, du pain, que j'aurais partagé avec eux, et je suis bien malheureux que vous ne vouliez pas m'y envoyer, car je n'oserais jamais voler tout de bon... »

Ému jusqu'aux larmes, le shérif, du consentement de l'ouvrier à qui appartient l'enfant, s'est chargé de pourvoir à ses besoins jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Après l'avoir fait proprement vêtir, l'honorable magistrat l'a placé, à Londres même, en apprentissage chez un maître à qui il a imposé la condition de l'envoyer à l'école d'enseignement mutuel.

Vous peindre la joie, le bonheur du petit Anglais, serait chose impossible. Tout le monde est émerveillé de son activité et de son ardeur à l'ouvrage; et cette ardeur, il la puise dans la sphère des plus nobles sentimens, l'amour filial et la tendresse fraternelle.

MISS JULIA PAHAN.

L'AVARE ET L'HYDROPIQUE.

FABLE.

« Hydropique, disait l'avare,
Votre sort est vraiment bizarre;
Quoi! vous buvez toujours, sans vous désaltérer ?
Et, par une imprudence étrange, inconcevable,
Vous même alimentez le mal qui vous accable!
Il faut savoir se modérer...

— Mais vous, maître Harpagon, pareil mal vous tourmente,
Lui dit quelqu'un... la soif de l'or!
Vous n'avez qu'un seul but, grossir votre trésor :
Eh bien! plus il grossit, plus votre soif augmente. »

PIERRE LACHAMBAUDIE.

MES SOUVENIRS DE LA CORSE.

La Corse! Ce mot que vous entendez souvent prononcer, mes jeunes amis, ne vous présente cependant qu'une idée bien vague; car, à proprement parler, la Corse est un pays qui, quoiqu'à une faible distance du continent français et faisant lui même partie intégrante de nos quatre-vingt-six départemens, est moins connu, sans contredit, que les lointaines contrées au delà du grand Océan.

Cela n'est-il pas étonnant, presque merveilleux? Cependant il y a là des mœurs à part, des coutumes étranges, des préjugés invétérés qui, joints à des costumes pittoresques, un climat tout méridional, des richesses fécondes, et qui lui sont propres dans les trois règnes de la nature, méritent d'arrêter l'attention de l'observateur. Aussi me saurez-vous gré, sans doute, de résumer ici mes souvenirs d'un séjour militaire de quelque durée dans les diverses parties de cette île.

Embarqué à Antibes avec mon bataillon, à peine avions-nous dépassé l'embouchure du Var depuis douze heures, que déjà nous apercevions, s'élevant devant nous, quelque chose comme une immense pyramide qui grandissait à mesure que nous approchions, puis bientôt se détacha en chaînes de montagnes qui se découpaient elles-mêmes en pics élevés. A ses pieds l'œil étonné découvrait les rivages d'une île, et plus loin de vastes forêts qui, seules, suffiraient à la fortune d'un peuple destiné à régner sur les mers : c'était la Corse. Vingt-quatre heures de navigation en tout, et nous entrions à Ajaccio, chef-lieu du département.

Ajaccio est une ville de neuf mille habitans, assez bien bâtie, et régulière. Placée sur la côte occidentale de l'île dont elle est la nouvelle capitale, aussi-bien que le siége épiscopal, elle possède un beau port défendu par une citadelle, une majestueuse cathédrale, de belles casernes, un palais servant de préfecture, un hospice civil et divers monumens parmi lesquels il faut placer

---

et amis se placent à un vaste fer-à-cheval qui fait le tour de ce salon. Quand au menu et au service de cette table, je vous renvoie aux noces de Gamache, dont maître Sancho fut si émerveillé, et qui seules peuvent vous donner une idée de ces repas vraiment homériques.

Aux toasts et aux chansons bachiques succèdent les valses et les sauteuses, dont les mouvemens rapides et les diverses figures sont exécutés avec un sérieux réellement comique. Ces danses se prolongent jusqu'à ce que les anciens donnent le signal de la retraite; alors, chacun de regagner son logis ou le toit hospitalier qui doit le recevoir pour la fin de la nuit, et le train de vie dont nous venons de parler recommence le lendemain, après les visites que les époux rendent de suite à leurs invités du village.

Lorsqu'enfin les noces sont terminées, arrivent de toutes parts les véhicules agrestes à quatre chevaux que les invités mettent à la disposition du jeune couple pour transporter à son domicile futur la dot et le trousseau de la mariée. — Les valets de ferme de l'époux ont le privilége de conduire leurs maîtres, et ils amènent en conséquence un de ses chariots attelé des quatre ou six plus beaux chevaux couverts de flots de rubans. — Sur ce chariot recevant la literie de la jeune femme, ainsi que les petits meubles destinés à son usage particulier, viennent donc s'asseoir l'époux et sa compagne, derrière laquelle le magnifique rouet avec sa quenouille chargée de chanvre, ornée de fleurs et de rubans de toutes les couleurs, est dressée comme un emblème de sa nouvelle qualité de ménagère. — Des chariots qui suivent, les premiers portent des commodes, d'immenses armoires en bois de noyer sculpté; les suivans, des coffres renfermant du linge et de nombreuses pièces de toiles que la jeune femme a filée, avec les suivantes de la maison paternelle; d'autres sont chargés de grands foudres que le père de la mariée a fait confectionner pour le nouveau ménage et remplir du meilleur vin de son crû! Enfin, le reste du convoi, formant une grande file, reçoit des sacs de blé, de seigle, d'orge, de pavot, de colza, de fèves, et parfois même de foin.

Ainsi rangés les uns à la suite des autres, et escortés des jeunes hommes montés sur leurs chevaux de selle, chariots et gens se mettent lentement en marche; mais, arrivés à la sortie du village, une chaîne tendue d'une maison à l'autre intercepte le passage. Il faut que l'époux paie aux filles et garçons qui viennent offrir un bouquet à sa femme, le droit d'enlever ainsi une de leurs compagnes d'enfance. Ce même droit est prélevé au passage de tous les villages que cortége traverse; et la jeune épouse est enfin introduite dans la demeure conjugale.

WOHLFART, ancien cultivateur.

une élégante salle de spectacle. Les principaux établissemens sont le collége, l'école royale de navigation, le jardin botanique célèbre par ses pépinières, etc., etc. Ce qui ajoute à la célébrité d'Ajaccio, c'est d'avoir donné naissance à Napoléon : la maison où il vit le jour est fort belle : elle appartient encore à la famille Bonaparte, l'une des premières et des plus anciennes de la Corse.

Située à soixante-seize milles marines des côtes de France, à cinq lieues de l'île de Sardaigne, et à cent vingt lieues de la baie de Tunis, la Corse, par sa position, au centre de la Méditerranée, a acquis une assez grande importance politique et commerciale, surtout depuis la conquête d'Alger.

Pendant plusieurs siècles elle fut au pouvoir des Gênois; mais en 1730 elle secoua le joug et se déclara indépendante. Six ans après elle reconnut pour roi un aventurier, le baron de Neuhof. La France arma alors en faveur des Gênois, soumit les rebelles et sa politique habile obtint, pour prix de ses services, la cession de l'île en 1768. Du reste, le vœu unanime de la nation la portait vers la France, et le caractère fier et indépendant de ses habitans aurait sans doute rejeté énergiquement toute autre domination. C'est de cette époque que date l'incorporation de la Corse au royaume. Depuis, Paoli, croyant agir, il est vrai, dans l'intérêt de son pays, y appela les Anglais qui en furent chassés par nos troupes deux ans après, en 1795.

Les géographes ont situé la Corse entre le 41° et le 42° de latitude septentrionale, et le 6° et le 7° de longitude du méridien de Paris. Ils donnent à toute l'île une longueur de trente-cinq lieues; mais le voyageur, obligé de suivre les routes tortueuses à cause des montagnes, compte quarante-cinq lieues de Bastia à Ajaccio, et vingt d'Ajaccio à Bonifacio. Sa largeur moyenne est de quinze lieues. Le pays manque presque entièrement de routes; on n'en compte que trois; celle de Bastia à Ajaccio qui traverse l'île; celle de Bastia à Saint-Florent dont la longueur n'est que de quatre lieues, et celle de Sagone à la forêt d'Aïtona, ouverte pour l'exploitation des bois de la marine. Un embranchement passe à Vico et va de Vico à Gagno, village situé à sept lieues d'Ajaccio, où se trouvent des bains d'eaux minérales de 40° de chaleur très fréquentés, et un hôpital. La population de toute l'île s'élève de 190,000 à 195,000 habitans. La langue du pays est l'italien, mais un italien corrompu.

Comme nous l'avons vu avant d'aborder sur son rivage, elle est couverte de montagnes dont beaucoup conservent sur leur cîme de la neige toute l'année; plusieurs sont d'une prodigieuse élévation. De leurs sommets descendent sans cesse des sources d'une fraîcheur et d'une limpidité admirables.

L'on y rencontre souvent aussi des plaines couvertes d'une quantité surprenante d'aromates; l'air en est parfumé. On y voit partout, orangers, citroniers, amandiers, oliviers et autres arbres. Il est démontré que ce pays favorisé, livré à des mains industrieuses, pourrait aisément suffire à la subsistance de de 3,000,000 d'habitans : au milieu de toutes ses richesses, le Corse vit misérable parce qu'il ne veut se soumettre à aucune espèce de travail. Indifférent pour la culture de la terre, il est infatigable à la chasse qu'il aime jusqu'à la fureur. S'il tue un lièvre, une bécasse, il vendra aussitôt son gibier pour acheter de la poudre. Aussi leurs villages offrent généralement l'aspect de la pauvreté; l'on voit des familles nombreuses rangées autour d'une marmite pleine de *poulinda*, puiser et manger avec la main.

Ils s'habillent d'un drap grossier fait avec la laine de leurs brebis, et ce vêtement leur donne l'air de sauvages. Ce nom convient, du reste, à ceux qui habitent certaines parties de l'île, surtout la province du Fiumorbo.

Il faut bien se garder de croire que ces observations puissent s'appliquer aux habitans de Bastia et d'Ajaccio. Dans ces villes l'on rencontre l'aisance de la vie et même l'urbanité française.

Le climat de la Corse est encore plus chaud que celui de Marseille, et sa température moins variable. Ses habitans unissent à la violence des passions qu'on rencontre chez les nations du midi cette opiniâtreté de caractère qui leur est commune avec les peuples peu avancés en civilisation, et qui a d'autant plus de force qu'elle s'exerce sur moins d'objets. L'amour de la patrie et de la famille, source de toutes les vertus; la terrible passion de la vengeance, cause de tant de crimes, préoccupent seuls l'ame du Corse : il est tout à la fois fils soumis, ami dévoué, bon citoyen, hôte généreux, mais implacable ennemi.

Cette soif de vengeance qu'on appelle *vendetta*, cette terrible coutume de reporter sa haine sur tous les membres d'une famille, bien qu'elle ait des racines profondes dans les mœurs, ne nous semble pas, quoiqu'on en dise, une plaie inguérissable. Une civilisation avancée et la saine morale ont déjà commencé l'œuvre. Du reste, cet affreux préjugé a été fomenté, entretenu avec soin par l'odieuse politique de Gênes, qui avait tout intérêt à diviser un peuple qu'elle voulait asservir.

Un habitant reçoit ou croit avoir reçu une injure, aussitôt sa famille épouse sa querelle; dès lors guerre ouverte... oncles, cousins, parens au quatrième degré, tous s'observent, s'assassinent dans les rues, sur les places publiques : tous les lieux sont bons, toutes les armes leur conviennent... nulle considération ne peut les arrêter!

Lorsqu'un Corse s'est vengé, il fuit pour éviter la peine capitale; c'est un bandit de plus : il va rejoindre dans les montagnes d'autres hommes que le même esprit de haine a conduits au crime.

J'ai vu moi-même dans mes courses aventureuses, au milieu des bois et des rochers les plus reculés quelques-uns de ces hommes en dehors de la société, appartenant à toutes les classes, et dont l'histoire fatale m'a souvent touché de pitié.

Rendons toutefois à ces bandits la justice qui leur est due; quoiqu'ils soient partout, jamais un voyageur n'est dévalisé par eux. Ils arrêtent quelquefois des militaires isolés, mais loin de leur faire du mal ils leur offrent de l'argent et des vivres : ils ont seulement le soin de prendre leurs cartouches. Quelques voyageurs, plus prudens ou plus timides que les autres, se font escorter par des habitans armés; dès ce moment, fussent-ils porteurs d'une somme considérable, ils n'ont rien à redouter de la part de leurs guides : il est sans exemple qu'un Corse ait trahi la confiance d'un étranger, ou même de son plus mortel ennemi lorsque la fatalité ou quelque accident de la nature l'oblige de réclamer les droits de l'hospitalité. Je vais rapporter à ce sujet une anecdote que j'ai recueillie sur les lieux.

Deux Corses étaient ennemis irréconciliables, et le moment de la vengeance leur avait seul manqué jusqu'alors. L'un d'eux se trouvant à la chasse fut assailli par l'une de ces tempêtes, si violentes et si terribles dans les montagnes. Les ruisseaux débordés, devenus torrens furieux, s'opposaient à son passage et l'obligeaient à de longs circuits. Après quelques heures de la marche la plus pénible, harassé de fatigue et ruisselant de pluie, il aperçut une lumière dans la forêt. La nuit était venue, il dirigea ses pas mal assurés de ce côté. Il frappa, la porte s'ouvrit et son mortel ennemi se présenta à ses yeux, armé d'un fusil à deux coups. Le chasseur était véritablement sans défense, car son arme ne pouvait faire feu; aussi fut-il frappé de stupeur. Le maître de la cabane l'avait couché en joue, mais réprimant aussitôt ce mouvement irréfléchi, il s'écria : « Grand Dieu, qu'allais-je faire? le hasard t'a conduit chez moi; ta personne m'est sacrée; à Dieu ne plaise que j'ensanglante jamais le jour de l'hospitalité! Tu peux entrer sans crainte. » Aussitôt il s'empressa de couvrir la table de ses meilleures provisions, alluma un bon feu et prépara à son hôte un excellent lit de feuilles sèches. Et telle était la religieuse confiance de ces deux hommes que le fusil

chargé resta toute la nuit entre leurs lits. Dès qu'il fit jour, le Corse accompagna son ennemi à plusieurs lieues dans la crainte qu'il ne tombât sous les coups de quelque membre de sa famille qui habitait cette partie de la forêt, et lui dit en le quittant : « Si demain je te rencontre... tu m'entends ?.. Adieu. »

Sur les routes, vous rencontrez les habitans armés d'un fusil, d'un gros pistolet, d'un stylet, et portant devant eux une espèce de giberne. Les enfans même, de onze à douze ans, sont presque toujours porteurs d'un stylet. Cette habitude de ne jamais sortir qu'armé donne au Corse une terrible facilité de frapper ses ennemis. Aussi une injure est aussitôt punie ; mais la plus grande que l'on puisse faire à un Corse est de l'appeler Wittolo. Ce Wittolo était domestique de San Piétro, homme plein d'énergie et de caractère, et que ses compatriotes ont surnommé le Grand. San Piétro voyant avec indignation son pays sous la domination des Gênois, tenta d'intéresser plusieurs souverains à sa délivrance ; mais n'ayant reçu partout que des promesses, il revint en Corse, et réduit à lui-même et à quelques braves, compagnons de sa fortune, il alluma une guerre qui serait peut-être devenue funeste aux Gênois, lorsqu'il fut assassiné par derrière et dans une embuscade par le lâche Wittolo.

Comme nous l'avons dit, le Corse est né chasseur, et cette passion lui rend chères sans doute les mœurs et les habitudes presque sauvages de ses ancêtres. Formé dès l'enfance à cette vie dure et active, rien ne saurait porter atteinte à sa sobriété. L'on ne conçoit pas qu'il puisse la conserver, quand les bécasses, les perdrix, les pintades, les faisans, les merles et les grives, rendus plus exquis par les plantes odoriférantes dont ils se nourrissent, tombent nombreux sous ses coups ; quand le Golo, le Lyamone lui paient un riche tribut de poissons, et particulièrement de truites délicieuses. Ses agneaux, ses cabris, ses vins renommés, son gibier, le produit de sa pêche, le Corse livre tout pour quelques pièces de menue monnaie, ou même pour quelques charges de poudre, et il retourne à ses montagnes, où la poursuite du muffoli ou moufflon (espèce de cerf particulier à l'île) l'entraîne souvent jusqu'aux régions des neiges éternelles.

L'on ne rencontre pas un seul loup en Corse. Comment expliquer l'absence de ces animaux carnassiers dans un pays qui leur offrirait une proie aussi abondante que facile ? A-t-on dans un temps reculé, comme jadis en Angleterre, fait une battue générale pour en purger l'île ? C'est une question que je me contente de poser sans chercher à la résoudre.

Mais c'est surtout dans ses forêts vierges, objet constant d'admiration pour le voyageur, à l'ombre des arbres, les plus beaux, les plus droits, les plus élevés de l'Europe, que se plaît le Corse. C'est-là, on peut dire, sa patrie ; là se trouve une nourriture qui suffit à ses besoins dans le fruit du châtaignier.

Après avoir tenu garnison à Ajaccio, nous reçûmes un ordre de départ pour Corté. Dans ce trajet de douze à quinze lieues, je remarquai la même richesse de végétation ; seulement nous gravissions des montagnes très élevées, et les scènes devenaient plus imposantes. Des rochers effrayans, et du haut desquels se précipitaient des torrens avec fracas, une neige perpétuelle, et plus loin une belle verdure, des forêts majestueuses et des vallées charmantes, tout m'offrait un tableau qu'il me serait impossible de retracer. J'éprouvais des émotions indéfinissables ; toutes les horreurs, toutes les beautés de la nature se déroulaient à la fois sous mes yeux. Rarement la main de l'homme se fait voir dans ce pays agreste ; il n'y a pas de routes, mais des chemins semés de rocailles et quelquefois dangereux. Souvent même des torrens les traversent, et nul pont ne se présente au voyageur.

Corté est une petite ville située au milieu des montagnes et sur une position élevée. C'est ici le cas de faire remarquer que la plus grande partie des villages de la Corse est bâtie sur des hauteurs, à cause des guerres fréquentes que les habitans ont eu à soutenir contre les Gênois. Depuis que la domination française a procuré à la Corse une tranquillité réelle, des villages s'élèvent chaque jour dans ses belles plaines jadis désertes.

N'ayant, en quelque sorte, de relations qu'entre eux, les habitans de Corté ont conservé toute l'âpreté du caractère corse. Aussi l'on a souvent à déplorer les affreux résultats du préjugé qu'on ne saurait trop flétrir.

C'est dans les environs de cette ville que se trouve l'admirable pont de Vecchio qui s'élève à cent vingt pieds au dessus d'un torrent : son arche porte une largeur de quatre-vingt dix pieds.

Dans un tel pays, on a dû déployer une force considérable de gendarmerie. Mais il est une organisation nouvelle qui l'emporte même sur ce corps d'élite : c'est celle des *chasseurs corses*. Connaissant parfaitement le pays, les retraites nombreuses et presque inaccessibles qu'il présente, ces militaires, qui souvent ne sont entrés dans les chasseurs que pour venger la mort de quelque parent, font aux bandits une chasse opiniâtre. Leur mission est d'autant plus périlleuse et difficile, qu'ils doivent à la fois traquer des hommes résolus qui les regardent comme des traîtres, et empêcher les paysans d'alentour de leur fournir et porter des vivres, dirigés en cela non par la crainte, mais par un sentiment d'humanité mal entendue.

De Corté, nous visitâmes Calvi, remarquable par son excellent port sur le golfe de ce nom ; Ile-Rousse, port au milieu de l'ancienne Balagne, surnommé le jardin de la Corse ; Bonifacio, où se fait la pêche du corail, qui s'étend jusqu'au cap Corse, renommé par ses vins cuits ; enfin Porto-Vecchio, bien connu par son port spacieux et sa saline, la seule qui existe en Corse.

Il ne nous reste, mes amis, qu'à parler de Bastia, où nous casernâmes un assez long temps : veuillez m'y suivre. L'importance de cette ville, son titre d'ancienne capitale de l'île, méritent de fixer particulièrement votre attention.

Bastia est la cité la plus peuplée de la Corse ; elle compte environ 13,000 habitans. Cette ville est moins régulière qu'Ajaccio, et n'offre, en quelque sorte, qu'une rue longue, montueuse et mal pavée. Son port est très beau et très sûr. C'est la résidence du lieutenant-général, commandant supérieur de la Corse. Son commerce assez étendu attire dans ses murs beaucoup d'étrangers ; enfin elle possède un collége, une société littéraire et scientifique, et une bonne bibliothèque nationale. Aussi la civilisation y a porté ses fruits, et rarement la vendetta étend son funeste empire sur Bastia et ses environs. Cette ville renferme plusieurs hôtels et restaurans, où le voyageur peut, comme en France, se procurer toutes les douceurs de la vie. Les mœurs étant plus douces que dans toute autre partie de l'île, les relations y sont d'autant plus agréables que l'on trouve beaucoup d'habitans distingués par leur esprit et leurs connaissances. — Quant à Saint-Florent, petit village peu distant de Bastia, il en forme comme l'appendice, car, par la beauté et la largeur de son golfe, il offre aux vaisseaux de guerre, qui ne pourraient entrer dans le port de Bastia, le mouillage le plus sûr.

Ici, mes jeunes amis, se termineront *mes quelques souvenirs sur la Corse* ; et, pour me résumer par une réflexion générale, si quelque reste de préjugés se mêle encore aux nombreuses qualités du Corse, nulle part, il faut bien le dire, la vie n'est plus patriarcale, les liens de famille plus intimes, et l'autorité paternelle plus respectée ; le meurtre par cupidité, le vol, tous les vices honteux qui s'attachent comme une lèpre aux nations plus civilisées, sont presque inconnus des habitans ; enfin, nul département de la France n'a fourni à nos armées plus d'habiles généraux, de bons citoyens et de braves soldats, qui, passant sur

le continent, semblent s'être dépouillés dans l'île de leur manteau de rudesse, pour n'apporter chez nous que de bienveillans et généreux sentimens.

THIERRY.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XVIII.

NOUVEAU PROCÉDÉ DE DORURE PAR LE GALVANISME. — LE DOCTEUR GALVANI; HISTOIRE DE SA DÉCOUVERTE. — LA PILE VOLTAÏQUE; EFFETS SINGULIERS DE CETTE MACHINE; — SON APPLICATION A L'ART DE LA DORURE. — INFLUENCE DE L'ÉLECTRICITÉ SUR LA VÉGÉTATION. — PARATONNERRES.

On a récemment fait une découverte très utile dans les arts; c'est celle de dorer sur métaux par un procédé qui n'a point les inconvéniens de celui qu'on avait employé jusqu'alors. En effet, auparavant, pour obtenir une dorure applicable aux métaux, on était obligé de dissoudre l'or et de l'amalgamer avec le mercure, d'étendre ensuite cette solution sur le métal qu'on voulait dorer, et, en entretenant une forte chaleur au-dessous de ce métal, de laisser évaporer le mercure pour qu'il ne restât que l'or. Or, cette évaporation était dangereuse pour la santé des ouvriers qui en étaient chargés. Le procédé qu'on vient d'inventer n'a point cet inconvénient ou ce danger, et, de plus, il peut s'appliquer sans difficulté aux objets chargés d'ornemens, ce qui était difficile d'après l'ancienne méthode. C'est une combinaison ingénieuse de la physique et de la chimie, et, pour la première fois, le galvanisme reçoit un emploi utile dans les arts.

Pour bien vous faire comprendre ceci, il faut que je vous explique les découvertes faites antérieurement dans la physique, qui se rapportent à ce sujet.

Vers la fin du dernier siècle, vivait à Bologne, en Italie, un professeur nommé Louis Galvani. La femme de ce savant étant malade, se voyait obligée d'avoir recours au bouillon de grenouilles, et c'était son mari qui préparait la chair de ces pauvres animaux pour l'emploi ordonné. Il arriva un jour que la grenouille et le scalpel ayant servi à la découper se trouvaient placés de manière à toucher une machine électrique avec laquelle on faisait des expériences. Tout à coup on voit les cuisses de la grenouille morte faire des mouvemens extraordinaires. Galvani est tout étonné; il répète l'expérience, le même phénomène se manifeste; il croit avoir découvert une électricité propre seulement aux espèces animales, et à laquelle les nerfs servent de conducteur. Peut-être, se disait-il, est-ce un fluide que l'on ne connaissait pas jusqu'à présent, et qui, parcourant les nerfs, mérite d'être appelé fluide nerveux. Le professeur avait fait, en effet, une découverte importante, mais il en tirait des conclusions fausses et se trompait sur le phénomène qu'il avait observé et signalé le premier. Il y avait alors en Italie un autre savant nommé Volta, qui rectifia l'erreur de Galvani. Celui-là conclut des observations faites par le professeur de Bologne, que c'était tout simplement l'électricité ordinaire, et depuis longtemps connue, qui agissait sur les nerfs des animaux, lorsqu'on les mettait en contact avec deux métaux d'espèce différente, comme cela était arrivé lorsque la grenouille avait touché au scalpel, qui était en fer, et à la machine électrique, faite de cuivre. Vous pouvez aisément faire l'essai de cette espèce d'électricité agissant sur les nerfs : Prenez un morceau de zinc et placez le sur la langue ; prenez ensuite un objet en argent et mettez-le sur la lèvre inférieure. Tant que les deux métaux ne se toucheront pas vous n'éprouverez rien de particulier; mais dès qu'ils se toucheront, vous semblera goûter une saveur extraordinaire; et si vous continuez l'expérience, vous éprouverez un léger éblouissement. On explique cet effet singulier en admettant que chaque métal contient de la matière électrique, matière invisible et répandue dans la nature d'une manière inégale et d'après des lois que nous ne connaissons pas encore. On distingue deux espèces d'électricités, dont l'une s'appelle vitrée et l'autre résineuse, parce que l'une est dégagée par le verre et l'autre par la résine. En frottant les corps, on les rend électriques, et en les mettant en contact ils se repoussent ou s'attirent suivant les deux espèces d'électricité. Volta eut le premier l'idée de construire une pile de lames de cuivre et de zinc, réunis deux à deux, et de les faire traverser par une tige de métal; c'est ce qu'on appelle la pile voltaïque, instrument que l'on a perfectionné depuis, et qui est devenu une machine électrique aussi puissante que celle dont on se servait auparavant, et dans laquelle on provoquait l'électricité par le moyen d'un disque ou plateau en verre frotté avec de la laine et par des bouteilles remplies de zinc et d'étain, dans lesquelles était enfoncée une tige en métal, terminée par une petite boule. Dans la pile voltaïque, les couples de lames métalliques de même espèce sont séparées par des rondelles de drap. Une extrémité de la pile est terminée par le cuivre et l'autre par le zinc. Lorsqu'on touche les deux extrémités de la tige métallique, qui traverse les lames, avec les doigts des deux mains après les avoir d'abord mouillés, on éprouve une commotion ou secousse électrique, dont la force est en proportion de la grandeur de la pile. On a construit en Angleterre d'énormes piles voltaïques à l'aide desquelles on a fait des expériences sur des corps morts dont les membres électrisés ou galvanisés de cette manière ont éprouvé des contractions musculaires effrayantes pour les spectateurs.

La pile voltaïque a servi à une foule d'autres expériences plus ou moins curieuses. Ainsi l'électricité qu'elle produit est capable de décomposer l'eau et d'autres liquides, de fondre des minéraux, d'allumer des charbons, etc., et tandis que d'un côté elle sépare ou désorganise les ingrédiens dont se compose un corps, d'un autre côté elle peut produire des effets tout contraires, en unissant, ou, comme on dit dans la chimie, en *combinant* des ingrédiens ou des substances qui auparavant étaient séparés ; c'est la dernière de ces observations qui a conduit deux hommes ingénieux, dont l'un, M. Akington, était en Angleterre, et l'autre, M. Ruolz, en France, a tenter un procédé pour obtenir la dorure des métaux par le moyen du galvanisme ou de l'électricité produite par la pile voltaïque; ils ont provoqué une électricité qui a eu pour effet d'unir ou de combiner la solution de l'or avec la surface du corps métallique qui y était plongée, de dorer par conséquent cette surface mieux qu'on ne peut le faire, en y appliquant l'or avec les mains ou avec un outil. Les expériences ont si bien réussi qu'il ne reste plus de doute sur l'excellence du procédé, et que l'Académie royale des sciences a cru devoir accorder des médailles d'honneur aux deux inventeurs, dont chacun est arrivé au même résultat sans s'être entendu avec l'autre. Ils assurent que par le nouveau procédé on peut enduire le métal, soit argent, soit étain, soit cuivre ou fer, d'une surface d'or de l'épaisseur que l'on veut avoir; et tout fait espérer que l'on pourra dorer à bon marché les ustensiles de cuisine, des instrumens et outils en métal qui ont besoin d'être mis à l'abri des effets de l'humidité, qui décompose ou acide la plupart des métaux.

Voilà donc une application inattendue de l'électricité ou du galvanisme aux arts, et peut-être ne sera-t-elle pas la seule. En Russie, un savant est parvenu, il n'y a pas longtemps, à reproduire par ce moyen des bas-reliefs, c'est à dire des figures ou

ornemens sculptés en relief sur le marbre ou sur le métal; d'autres ont pensé à l'application de l'électricité galvanique à la médecine; il leur a semblé que puisque l'électricité exerce une influence évidente sur les nerfs, on pourrait s'en servir avec succès dans la guérison des maladies nerveuses. On a fait beaucoup d'expériences; mais comme ceux qui les ont faites n'ont pas toujours été des gens fortement instruits en matière physiologique, ce qui est indispensable pour cette sorte d'essai, on a'est trop hâté de vanter les succès du galvanisme, et les hommes sages attendent que de savans physiologistes, c'est à dire connaissant bien la nature et l'organisation du corps humain, aient constaté l'efficacité de la méthode vantée.

On a eu aussi la curiosité d'essayer l'effet de l'électricité galvanique sur la végétation. Il est certain que l'électricité naturelle dont vous voyez quelquefois les effets soudains dans la foudre des orages, est très favorable aux végétaux, dont elle hâte le développement, qu'elle ranime, et dont elle mûrit les fruits. La pile voltaïque, appliquée aux plantes, a produit, dit-on, des effets semblables lorsque l'application était très modérée; si, au contraire, on y mettait trop de force, les plantes, loin de se développer, se désorganisaient et se fanaient. Vous savez que dans les orages la décharge violente d'une grande quantité de matières électriques est capable de tuer les hommes et les animaux, de briser les constructions qui paraissent les plus solides, de lancer au loin des objets très pesans, et de fondre en un clin-d'œil les métaux les plus durs. La matière électrique est répandue dans toute la nature; elle passe d'un corps à un autre; les uns ont la faculté de lui servir de conducteurs; d'autres de l'isoler ou de l'arrêter sur son passage. C'est un beau triomphe pour le génie de l'homme de dompter, pour ainsi dire, cette matière rebelle, de la produire à volonté, de l'accumuler où il lui plaît, de la faire servir enfin à son usage. Je n'ai pas besoin de vous rappeler à ce sujet que, grâce à l'idée ingénieuse du célèbre Franklin, on est parvenu depuis longtemps à détourner les effets de la foudre, c'est à dire les décharges violentes de matières électriques, de dessus les édifices que l'on veut préserver, par le moyen de *conducteurs*, qui sont des barres de métal terminées par une boule, élevées au-dessus de l'édifice, et se prolongeant à travers toute la construction jusqu'aux fondemens. En tombant sur ces paratonnerres ou conducteurs, la foudre suit la barre jusqu'à son extrémité, et s'amortit ou se perd dans la terre.

Il est possible que, dans la suite, l'industrie humaine trouve de nouveaux moyens d'utiliser cette force mystérieuse répandue dans la nature, et qui pendant longtemps n'a été qu'un objet de terreur, lorsqu'elle manifestait avec éclat sa présence dans l'atmosphère.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Arrêté ministériel qui décide que les élèves des écoles royales et des colléges de toute la France porteront le deuil à l'occasion de la mort du duc d'Orléans.

— M. Morren, docteur ès-sciences, est institué en qualité de professeur de physique à la Faculté des sciences de Rennes.

— M. Baray, bachelier et pharmacien de première classe, est nommé professeur d'histoire naturelle à Limoges.

— Divers changemens ont eu lieu dans plusieurs commissions d'examen des Instituteurs et Institutrices.

— L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres a décidé que la séance qui devait avoir lieu hier vendredi 22 juillet, serait ajournée.

— Les sciences viennent de faire une grande perte dans la personne du professeur Pelletier.

— L'éclipse totale de soleil, annoncée pour le 8 juillet à 5 heures 46 minutes 14 secondes, a été observée à Perpignan dans toutes les phases de ce rare phénomène. Le temps a été calme, la matinée fort belle et pas un seul nuage n'obscurcissait l'horison; aussi, dès l'aube du jour, une immense partie de la population était en marche, se dirigeant sur les points les plus élevés à l'extérieur, tandis qu'un grand nombre de curieux se plaçaient sur les c'ochers, les terrasses, les toits de la ville, pour assister au lever du soleil. Ce mouvement inaccoutumé à cette heure, la multitude de personnes qui se pressaient sur les remparts et les bastions, offraient déjà un magnifique tableau, sur lequel la vue se reposait avec un plaisir infini. Le commencement de l'éclipse, ses progrès et sa décroissance, qui ont eu lieu conformément aux prévisions établies par la science, ont été remarqués avec une constante curiosité; c'était un spectacle majestueux, splendide, qui a produit sur les assistans une impression profonde, principalement lorsque la lumière a été totalement interceptée, car alors personne n'a pu se défendre d'un sentiment de stupéfaction. M. Arago, membre de l'Institut, MM. Laurengié et Mauvais, astronomes attachés à l'Observatoire, étaient placés sur la terrasse de la citadelle. Ils avaient choisi cette position élevée comme la plus convenable pour recueillir des observations astronomiques d'une grande importance pour la science, et qui seront probablement publiées par l'honorable M. Arago.

— La Faculté des lettres de Caen a décidé que les examens de licence commenceraient le 17 août au lieu du 25 juillet. Cette mesure a été prise sur la demande de M. l'abbé Daniel, recteur de l'Académie, afin de ne pas distraire les régens candidats de la direction de leur classe et du travail des compositions du prix. C'est un bon exemple à suivre pour les autres facultés.

—La maison dans laquelle est mort le duc d'Orléans vient d'être achetée par le Roi. Elle sera démolie, et sur son emplacement s'élèvera une chapelle dont la consécration doit être faite par Mgr l'Archevêque de Paris.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Par mesure administrative, il vient d'être décidé que tous les abonnemens partaient du 1er janvier 1842. — Ceux qui étaient antérieurs ou postérieurs à cette époque, sont avancés ou reculés jusqu'à elle : cette mesure avantage donc tous nos abonnés indistinctement, puisque l'Administration a décidé, en outre, qu'il serait fait à chaque souscripteur et gratuitement, remise de tous les numéros manquant à sa collection. — Grâce à cette combinaison, tous nos jeunes lecteurs auront reçu la même quantité de livraisons et, partant, le volume complet de notre première année.

L'envoi des numéros complémentaires sera fait à l'époque du renouvellement général en même temps que la couverture et la vignette promises.

N. B. Si à cette époque quelques numéros se trouvaient maculés ou égarés, sur simple réclamation, l'Administration les remplacerait sans rétribution aucune.

1re ANNÉE. — N. 38. Paraissant tous les Samedis. JUILLET 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS . . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

NOURRIS DU MÊME LAIT.

HISTOIRE VRAIE.

Dédiée à Emélie M***, à Oporto.

(*Suite et fin.*)

Soyez sincères, amis lecteurs, la brusque interruption de mon historique nouvelle vous a quelque peu désappointés : n'est-il pas vrai? A ce mot fatal *la suite au prochain numéro*, je vous vois d'ici, jeunes et vieux, car, nous le savons, plus d'un grand parent, plus d'une aimable et souriante mère nous font cet honneur de nous lire; — à cette phrase malencontreuse, dis-je, je vous vois fermer de dépit notre pauvre *Gazette* qui n'en peut mais, et vous écrier de la plus charmante humeur boudeuse : « Maudit auteur! s'arrêter au moment le plus intéressant! »

Oui, je comprends votre exclamation, je devais m'y attendre; je vous pardonne même votre épithète. Il y a plus, j'en tire vanité, et c'est peut-être de ma part un innocent subterfuge dont j'ai fait usage pour exciter votre curiosité. Que voulez vous, il est bien permis à l'écrivain d'avoir parfois recours aux ruses de guerre; s'il avait la maladresse de faire toujours ses narrations d'un seul trait, adieu les mille et mille conjectures dont elles sont le sujet quand on les suspend au bon endroit; partant, adieu bonne partie du plaisir. Ce qui occupe longtemps l'esprit s'efface moins aisément de la mémoire, se grave plus profondément dans le cœur; puis, entre nous, c'est une petite leçon de patience et de modération, choses si nécessaires dans la vie!

Cela dit, je rends la parole à mon compagnon de voyage.

Vous le savez, nous l'avons laissé assis près de moi à la proue du bâtiment, son beau lévrier couché à ses pieds, me racontant l'histoire d'Azor et de Pauline : il en était, je crois, à l'épisode de la disparition de son enfant au milieu du jardin des Tuileries.

« Vous dire, monsieur, ce qui se passa alors dans mon sein paternel, de trouble, de tourment, d'horreur, me serait impossible. — Mon enfant est volé! — Ce fut ma première pensée. J'aurais voulu cacher à ma femme la terreur qui m'agitait; mais elle s'en aperçut bientôt. Dans son désespoir de mère, elle accablait sa servante de reproches, et celle-ci, tremblante, comme folle, ne savait plus ce qu'elle faisait. Azor comprit notre douleur; il flaira la terre tout autour de nous, puis il disparut avec la rapidité de l'éclair.

» Qui nous aurait vus tous les trois, errant, courant dans le vaste jardin, interrogeant chaque promeneur, nous dispersant et nous réunissant tour à tour; allant vers les jets d'eau, vers les grilles; examinant tous les coins et recoins; croyant cent fois voir Pauline dans les mille jeunes filles qui s'offraient de loin à nos regards; puis, trompés soudain dans notre attente; qui nous voyait, dis-je, devait avoir pitié de nous.

» Une demi-heure s'était écoulée dans cette affreuse anxiété. Nos recherches n'avaient amené aucun résultat. La bonne s'arrachait les cheveux; ma femme était tombée de faiblesse sur un banc : il ne me restait plus d'espoir. — A ce moment Azor arrive... Il est couvert de sueur; son œil rayonne de gaîté; il me tire par le pan de mon habit, comme pour me dire de le suivre, qu'il a de bonnes nouvelles à m'apprendre. N'osant me flatter encore, ne devant rien négliger pourtant, je me laisse diriger par le chien : tous deux nous marchions au pas de course.

» Mais, pour l'intelligence de mon histoire, il faut que j'en interrompe ici le fil pour jeter un regard en arrière.

» Tandis que se passait aux Tuileries la scène de désespoir

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- JUILLET.

LES PETITS TOURISTES.

DE PARIS A ROUEN.

Après avoir, pendant vingt ans, servi la France, sa patrie, M. de Valleran, officier de la marine royale, avait pris sa retraite, et il était venu s'établir à Paris avec toute sa famille. Possesseur d'une fortune considérable, M. de Valleran n'avait voulu confier à personne le soin de faire l'éducation de ses deux fils, Charles et Henri, charmans enfans de onze et douze ans qui, sous cet habile précepteur, faisaient de rapides progrès.

Souvent, le soir, lorsque toute la famille était réunie dans le salon, M. de Valleran racontait quelque épisode de ses voyages, et comme à une élocution facile il joignait beaucoup d'instruction, et qu'il n'était pas un point du globe qu'il n'eût visité plusieurs fois, ses récits avaient toujours un charme nouveau pour les deux jeunes gens qui aspiraient au temps où ils pourraient eux-mêmes aller visiter toutes ces merveilles dont ils entendaient faire la description.

« Ah! mon papa, disait un soir Henri, à la suite de l'un de ces délicieux récits, que je me trouverais heureux de pouvoir, comme vous, parcourir le monde entier!

— Penses tu donc, mon ami, répondit M. de Valleran, qu'il faille aller si loin pour contempler des choses admirables?... A chaque pas, dans notre France, des merveilles surgissent aux yeux de qui sait voir, sentir et penser... Aimez donc la France par-dessus tout, mes enfans; d'abord parce qu'elle est votre patrie, ensuite parce qu'elle est le plus beau pays du monde!... Et ce n'est pas là de l'hyperbole, mes enfans : vous savez que j'ai parcouru le monde entier; qu'il n'est pas un point accessible de cette planète où je n'aie posé le pied, eh bien! nulle part je n'ai rien vu de si beau que la France; nulle part non plus, je n'ai rien vu qui puisse être comparé aux bords de la Seine, depuis Paris, jusqu'à son embouchure. C'est un véritable paradis terrestre, que nous visiterons bientôt ensemble; je fais, en ce moment, construire une embarcation, assez grande, commode, et bien pontée, quoiqu'étant d'un tirant d'eau assez faible pour ne pas craindre les bas fonds; dans huit jours, nous partirons du quai du Louvre pour aller jusqu'à la mer, et le voyage sera long, car bien qu'il n'y ait de Paris au Hâvre que cinquante-cinq lieues par terre, il y a cent dix lieues en suivant le cours de la Seine, et nos relâches seront si fréquents, que nous pourrons quelquefois ne faire que quatorze lieues en quinze jours.

— Oh! mon papa, que vous êtes bon! s'écria Charles; comme vous avez bien deviné ce qui pourrait nous faire le plus grand plaisir!...

que je vous ai décrite, monsieur, une scène moins douloureuse, plus étonnante se passait sur le quai de l'Ecole, non loin du Pont Neuf.

» Une vieille femme de mauvaise mine, marchant d'un pas précipité, tenait à la main un enfant. Un chien s'était jeté sur cette femme. Il mordait, déchirait ses vêtemens et aboyait avec fureur. Aux cris de la vieille, quelques soldats du poste voisin étaient accourus; mais vainement cherchaient-ils à la délivrer de son ennemi; l'animal ne lâchait prise; acharné à sa proie, il la mettait en lambeaux; la foule s'était attroupée.

» Ce qu'il y avait de fort bizarre, c'est que ce chien, si furieux contre la femme, léchait les mains de l'enfant qui lui rendait ses caresses. Ce contraste de colère et d'affection attira l'attention de l'officier de garde. Il pensa qu'un mystère pouvait être caché sous tout cela : il fit entrer au corps de garde la vieille femme et la jeune fille..... car c'était Pauline, ma Pauline! C'est alors qu'Azor, voyant sa petite sœur en sûreté, était revenu courant près de nous, dire dans son muet langage tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait fait. »

— Bonne et intelligente créature! fis-je, en donnant au chien un grain de sucre qui s'était égaré dans ma poche.

— Ah! voilà que vous le gâtez, monsieur. — Puis il poursuivit.

« Guidé dans ma course par Azor qui me précédait de quelques vingt pas, se retournant par intervalle pour voir si je le suivais, j'arrivai bientôt devant le poste où il s'arrêta. Et quelle fut ma joie, mon délire, en retrouvant là ma fille, mon enfant, ma Pauline que je croyais perdue; perdue à jamais. Je l'étouffais presque dans mes embrassemens convulsifs; je baisais cent fois et cent fois encore ses lèvres, ses yeux, son front, ses joues; je riais, je pleurais... j'étais fou de bonheur. Et Pauline enlaçait mon cou de ses petits bras, mêlant ses larmes aux miennes; et Azor gambadait, pirouettait, caressait tout le monde : officier, soldats, curieux, tout le monde était ému.

» Il serait inutile, monsieur, de m'appesantir longuement sur ce qui suivit : l'inexprimable félicité d'une mère passant de la mort à la vie; les joies sans borne d'une pauvre servante, coupable sans doute, mais trop punie de sa négligence : il vous suffira d'apprendre que l'infâme voleuse d'enfans, placée entre les mains de la justice, confessa tout. Ayant remarqué la gentillesse de Pauline, elle avait profité du rassemblement pour se glisser auprès de la jeune fille; et, lui présentant des bonbons, alors que la bonne écoutait les beaux discours du militaire, elle l'avait attirée à distance, puis entraînée loin du jardin : vous savez le reste. L'instruction du procès amena la découverte de cinq ou six autres enfans dérobés par la misérable... Elle en fut quitte pour quelques années d'emprisonnement. — Oh! monsieur, la loi ne se montre pas assez rigoureuse. Enlever à des pères, à des mères le fruit de leurs entrailles; condamner d'innocentes créatures à la misère et à la honte, ce crime est atroce; il n'y a pas contre lui de peine assez forte. »

Je fis un signe d'adhésion, et l'inconnu ajouta :

« Depuis ce jour Azor n'est plus pour moi un être d'une nature inférieure à l'homme; c'est un membre de la famille, mon second enfant, mon fils. Plus d'une fois j'ai tiré l'épée à son occasion; et un jour, monsieur, au siége d'Anvers où ma femme et Pauline m'avaient suivi, Azor s'étant avancé sur le territoire ennemi et ayant été pris par les Hollandais, seul, et n'écoutant aucun conseil, je volai le délivrer, m'exposant ainsi à être fait prisonnier de guerre. »

Comme il achevait et que mes vifs remerciemens lui témoignaient ma sympathie et mon admiration pour tout ce que je venais d'entendre, nous fûmes interrompus par le cri : *Les voyageurs pour X...!* poussé par la voix vibrante du capitaine du bâtiment et répété par l'équipage. Le paquebot s'était arrêté; la fumée sortait en masse noirâtre et tournoyante des deux soupapes; les roues avaient cessé de battre les flots. En effet, nous étions arrivés en face du pont où devaient débarquer les voyageurs se rendant à Fontainebleau. Une chaloupe avait quitté le rivage, nous amenant quelques recrues, dames, bourgeois, paysans. Les matelots jetaient des cordages pour l'amarer; chaque déserteur préparait son bagage et cherchait son bulletin. Je n'eus que le temps de prendre congé de mon aimable compagnon de route, de faire une caresse à Azor, et je descendis dans le batelet, en compagnie de jeunes artistes qui venaient chercher dans la contrée des inspirations pour leurs pinceaux. Nos bateliers firent force de rames; puis, la machine recommença à jouer; les roues tournèrent de nouveau, et le bâtiment poursuivit sa course rapide et légère, laissant sur son passage un large sillon, dont le courant nous poussait à la côte.

II.

— Et vous n'avez jamais revu le voyageur? vous n'avez plus eu de nouvelles d'Azor? me demanda-t-on de toute part.

Nous embarquer sur un joli navire, et aller jusqu'à la mer!... Comprends-tu Henri? jusqu'à la mer! . . . sur un navire à nous!... Et des relâches partout où cela nous plaira! Mon bon petit père, est-ce que l'embarcation ne pourrait pas être prête avant huit jours? »

M. de Valleran sourit; cela lui rappelait son jeune âge, cette soif de voir et de connaître qui l'avait poussé sur toutes les mers du monde connu.

« Mon cher ami, dit-il, un vaisseau ne s'improvise pas, et puis il nous faut un équipage choisi, et penses-tu que ce soit une petite affaire que de trouver six hommes de cœur et d'honneur, braves, intelligens, dévoués?...

— Pour moi, mon bon père, dit Henri qui était l'aîné, j'attendrai l'époque que vous venez de fixer, sans trop d'impatience, parce que je pense que d'ici là vous nous raconterez quelques-unes de ces merveilleuses histoires qui rendent le temps si court! »

Huit jours après, en effet, un charmant petit navire, le *Charles et Henri* partait du quai du Louvre, pavillon hissé et toutes voiles au vent; il descendit majestueusement, aux acclamations de la foule attirée par ce spectacle maritime, puis on le perdit de vue, il arrivait dans les parages du pont de Grenelle.

« Nous ne relâcherons pas ici, mes enfans, dit M. de Valleran, et pourtant nous voici à la hauteur d'Auteuil, charmant village renfermant un grand nombre de jolies maisons de campagne, dont quelques-unes rappellent d'illustres souvenirs : Boileau, d'Aguesseau, Franklin les habitèrent. Auteuil touche au bois de Boulogne, cette promenade du beau monde, parfois fatal rendez-vous des duellistes.

— Mais, mon papa, dit Henri, ne peut-on pas, sans être un duelliste de profession, avoir à venger son honneur.

— On ferait mieux de s'adresser aux lois, mon ami, car elles n'ont d'autre but que la conservation de la personne, de la fortune et de l'honneur des citoyens. Toutefois, nul ne peut dire qu'il n'obéira jamais à ce barbare préjugé; les plus grands esprits et les plus grands seigneurs ont souvent été obligés de s'y soumettre; ainsi, l'infortuné Louis XVI, dans le cœur duquel l'amour de la justice était inné, fut obligé d'accorder au comte d'Artois, son frère, depuis Charles X, la permission de se battre au bois de Boulogne contre le duc de Bourbon.

— Je me rappelle avoir lu cela dans l'histoire de ce roi, dit Charles : dans un bal masqué, il avait été accosté par un domino qui l'avait beaucoup intrigué; impatiente de ne pas pouvoir reconnaître à qui il avait affaire, et le domino refusant de se découvrir le visage, le comte d'Artois lui arracha son masque. C'était la duchesse de Bourbon. Le duc de Bourbon demanda satisfaction à son cousin, et le roi

— J'en ai eu, mes chers lecteurs; mais, hélas! elles sont bien tristes... j'aurais voulu vous les cacher.

Passant, il y a peu de temps, sur la place deserte de Belle-chasse, je rencontrai le père de Pauline. Une jeune et jolie personne était suspendue à son bras; elle lui souriait en parlant avec vivacité, mais il semblait l'écouter à peine; le chagrin se lisait sur son visage balafré...

Après les salutations d'usage, et lorsqu'il m'eut présenté sa fille chérie, je lui témoignai ma surprise de ne pas voir Azor avec eux.

« Hélas! monsieur, il n'est plus de ce monde!... »

Et la voix du père tremblait en prononçant cette parole fatale, et une larme roulait humide des yeux de Pauline.

« Quoi! mort?

— Oui, monsieur, mort; mort assassiné!

Et j'appris comment, pendant une promenade à Sèvres, Azor s'était pris de querelle avec un chien hagueur du régiment de dragons. Comment, après s'être défendu vaillamment contre son adversaire, il l'avait poursuivi dans la caserne; puis était revenu, frappé d'un coup de sabre, frappé à mort, expirer aux pieds de son maître.

— Toutes mes démarches pour découvrir l'auteur de ce meurtre ont été inutiles, — me dit en terminant le brave légionnaire; — il y avait tant de dragons! Le chien querelleur était chien de troupe, il n'appartenait à aucun et appartenait à tous. Chacun d'eux se retranchait dans sa dénégation : il n'avait rien vu!..... Ah! que les remords de l'assassin le suivent en tous lieux. Que l'homme cruel qui m'a ravi mon Azor, qui a jeté un voile de tristesse sur le reste de ma vie, expie son crime dans ce monde ou dans l'autre..... Mais, monsieur, c'est mon espérance : nous le retrouverons, nous le retrouverons, ce fidèle ami! — ajouta-t-il, avec exaltation, — car, je suis comme Byron, je ne saurais croire que des êtres capables de pareils dévoûments, doués d'une intelligence qui ferait honte à beaucoup d'hommes, soient privés d'une âme et exilés à jamais du séjour céleste. »

Que répondre à l'expression d'une douleur si vraie, si pressante, si vive? Combattre par le froid raisonnement une idée tant soit peu inorthodoxe, fruit de l'exaltation bien plus que du sophisme, et n'ayant rien en soi du système arrêté, c'eût été à cette heure inutilité et malséance. Il y a dans les peines du cœur, même exagérées, dans les rêves de l'imagination en souffrance, même entachés d'erreur, quelque chose de respectable, de sacré.

Laissant donc au temps, ce grand consolateur terrestre, le soin de dissiper peu à peu cette juste tristesse, je me contentai de serrer affectueusement la main du père de Pauline, et mon silence fut compris, car un regard de l'aimable enfant me témoigna toute leur gratitude.

L. AVOUTIER.

[illegible]

Il y avait dans l'ancienne Rome, je ne me rappelle plus vers quelle année de la république, un consul fort jeune et fort brave, qui avait ce malheur commun à beaucoup d'autres hommes de trop aimer le jeu. Il arriva que ce consul fut envoyé contre les Carthaginois, et qu'ayant inventé une machine de guerre appelée un corbeau il gagna sur eux la première bataille navale que les Romains eussent remportée; si bien qu'il revint à Rome, se faisant d'avance une fête du redoublement de témoignages d'estime que lui vaudrait sans doute son redoublement de réputation. Il ne se trompait pas : toute la population l'attendait hors des portes de la ville, afin de le conduire en triomphe au Capitole, où l'attendait de son côté le sénat.

Or, le sénat en le voyant paraître lui annonça qu'il venait, en récompense de sa victoire, de lui décerner un honneur qui devait éminemment flatter son amour-propre : c'est qu'il ne sortirait plus que précédé d'un musicien qui annoncerait à tous, en jouant de la flûte, que celui qui le suivait était le fameux Duilius, vainqueur des Carthaginois. Duilius, comme vous le comprenez bien, lecteur, fut au comble de la joie d'une pareille distinction; il s'en revint chez lui, la tête haute et précédé de son flûteur, qui jouait tout son répertoire aux grandes acclamations de la multitude, laquelle de son côté, criait à tue-tête : Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! C'était quelque chose de si enivrant que le pauvre consul faillit en perdre la tête, et deux fois dans la journée il sortit de chez lui, quoiqu'il n'eût rien à faire au monde par la ville, mais seulement pour jouir de la prérogative sénatoriale et entendre cette musique triomphale et les cris qui l'accompagnaient. Cette occupation le conduisit jusqu'au soir dans un état de jubilation difficile à exprimer; puis le soir vint. Le vainqueur se faisait une joie de recommencer avec quelques compagnons

---

Louis XVI ne put empêcher qu'il se rencontrassent au bois de Boulogne; ils croisèrent le fer, et, après quelques instans, le comte porta au duc un coup qui le fit chanceler. Le comte d'Artois croyant avoir blessé son adversaire, baissa la pointe de son épée; mais le duc, qui n'avait été que légèrement atteint, le pria de se remettre en garde; au même instant arriva le chevalier de Crussol lequel exhiba un ordre du roi pour faire cesser le combat. Les princes s'embrassèrent, et cela n'eut pas d'autres suites

— Très bien, Charles, dit M. de Valleran, j'aime à voir que ta mémoire n'est pas en défaut. »

Cependant le joli navire, manœuvré par six matelots habiles, continuait à descendre le fleuve. Bientôt, nos voyageurs virent la Seine se partager en deux bras et former plusieurs belles îles ombragées; puis ils aperçurent un château, situé sur la crête d'une colline.

« C'est Meudon! s'écria Henri; je reconnais le château!

— Nous voici, en effet, à la hauteur de Meudon, dit M. de Valleran qui avait pris la barre du gouvernail; mais nous ne nous arrêterons pas encore ici, car je n'aurais rien à vous apprendre sur ce bourg dont vous savez l'histoire aussi bien que moi.

— Ce que j'en sais, moi, s'écria Charles, c'est que Rabelais en était le curé.

— Quant à moi, dit Henri, je crois avoir lu quelque part qu'il a existé deux châteaux à Meudon : le premier, fondé par le cardinal de Lorraine, sous François Ier, fut entièrement démoli en 1804, après avoir servi à certaines expériences de l'artillerie et du génie; ainsi, c'est là que fut fabriqué le boulon qui fit gagner aux Français la bataille de Fleurus. Le château neuf a été bâti près de l'ancien par le second dauphin, fils de Louis XIV; il a été réparé et orné de meubles magnifiques par ordre de Napoléon, et l'impératrice Marie-Louise l'habita pendant une partie des années 1812 et 1813. L'édifice se distingue par son heureuse situation; on y arrive par une longue avenue qui conduit jusqu'à l'entrée d'une terrasse considérée comme une des plus belles de l'Europe. Cette terrasse, placée sur une éminence, offre, pour point de vue, la ville de Paris et les rives de la Seine avec les nombreux villages qui bordent de chaque côté le cours de ce fleuve. Le petit parc et les bois de Meudon sont charmans et attirent, dans la belle saison, un grand nombre de promeneurs parisiens.

— Oh! oh! mon cher Charles, dit M. de Valleran, je ne te savais pas un si grand talent de cicerone; mais tandis que tu parles, l'embarcation file, et j'aperçois déjà les hauteurs de Bellevue.

— Il y a là un très beau château, dit Henri.

— Lequel, reprit Charles, fut bâti par madame de Pompadour.

— Très bien, mes enfans, s'écria M. de Valleran; dans dix minu

de plaisir cette partie de dé dont il était passionné, et dont il avait été privé depuis longtemps.

Le consul fit sa toilette, et, onze heures arrivées à son horloge de sable, sortit sur la pointe du pied pour gagner la rue Suburrane; mais il avait compté sans son hôte, ou plutôt sans son musicien. A peine eut-il fait quatre pas, que celui ci, qui était attaché à son service le jour comme la nuit, s'élança de la borne sur laquelle il était assis, et reconnaissant son consul, se mit à marcher devant lui en soufflant de toutes ses forces dans son instrument, si bien que ceux qui se promenaient encore par les rues se retournaient, que ceux qui étaient rentrés chez eux se mettaient à leur porte, et que ceux qui étaient couchés se levaient et ouvraient leur fenêtre, répétant en chœur : — Ah! ah! voici le consul Duilius qui passe! Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! C'était fort flatteur, mais inopportun; aussi le consul voulut-il faire taire son instrumentiste; mais celui-ci déclara qu'il avait les ordres les plus précis du sénat pour ne point garder le silence un seul instant, qu'il avait dix mille sersterces par an pour souffler dans sa tibuine, et qu'il y souffle ait tant qu'il lui resterait une haleine. Le consul, voyant qu'il était inutile de discuter avec un homme qui avait pour lui une ordonnance du sénat, se mit à courir, espérant échapper à son mélodieux compagnon, mais celui-ci régla son allure sur la sienne avec tant de précision, que tout ce qu'il y put gagner, ce fut d'être suivi de son musicien au lieu d'être précédé par lui. Il eut beau ruser comme un lièvre, prendre un grand parti comme un chevreuil, piquer droit comme un sanglier, le maudit flûteur ne perdit pas une seconde sa piste, de sorte que Rome tout entière, ne comprenant rien à cette course nocturne, mais sachant seulement que c'était le triomphateur de la veille qui l'exécutait, descendit dans la rue, se mit à ses fenêtres et à ses portes, criant : — Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! Le pauvre grand homme avait une dernière espérance, c'est qu'au milieu de ce remue-ménage, il trouverait la maison où l'on se réunissait, et qu'il pourrait se glisser par la porte entr'ouverte. Mais point! La rumeur générale avait gagné la voie Suburrane, et, lorsqu'il arriva devant cette hospitalière maison, il trouva qu'elle était en émoi comme toutes les autres, et il vit à la fenêtre tous les jeunes patriciens, qui, du plus loin qu'ils l'aperçurent, se mirent à crier : — Vive Duilius! vive le vaiqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! Le héros rentra chez lui désespéré, car comment avouer en public sa passion du jeu?

Le lendemain, il pensait avoir meilleur marché de son musicien, mais son espérance fut trompée; il en fut de même du surlendemain et des jours suivans, de sorte que le consul, voyant qu'il lui était désormais impossible de garder son incognito, repartit pour la Sicile, où, de colère, il battit de nouveau les Carthaginois, mais cette fois si cruellement, que l'on crut que c'en était fini de toutes les guerres puniques passées et à venir, et que Rome entra dans une telle joie, qu'on en fit des réjouissances publiques pareilles à celles que l'on faisait pour l'anniversaire de la ville, et l'on se proposa de faire au vainqueur un triomphe encore plus magnifique que le premier. Quant au sénat, il s'assembla afin de délibérer avant l'arrivée de Duilius sur la nouvelle récompense qui lui serait accordée. On allait aux voix sur une place publique, lorsqu'on entendit tout à coup de grands cris de joie, et le son d'une tibuine. C'était le jeune consul qui se dérobait au triomphe, grâce à la diligence qu'il avait faite, mais qui n'avait pu se dérober à la reconnaissance publique, grâce à son joueur de flûte. Se doutant qu'on lui préparait quelque chose de nouveau, il venait prendre part à la délibération. Il trouva en effet le sénat prêt à voter et la boule à la main. Alors s'avançant à la tribune :

« Pères conscrits, dit-il, votre intention, n'est-ce pas, est de me voter une récompense qui me soit agréable?

— Notre intention, répondit le président, est de faire de vous l'homme le plus heureux de la terre.

— Eh! bien, reprit Duilius, voulez-vous me permettre de vous demander la chose que je désire le plus?

— Dites, dites, crièrent les sénateurs d'une seule voix.

— Et vous me l'accorderez? demanda Duilius avec toute la timidité du doute.

— Par Jupiter! nous vous l'accorderons, répondit le président au nom de toute l'assemblée.

— Eh! bien, dit Duilius, pères conscrits, si vous croyez que j'aie bien mérité de la patrie, ôtez-moi, en récompense de cette seconde victoire, ce maraud de joueur de flûte que vous m'avez donné pour la première. »

Le sénat trouva la demande étrange; mais il était engagé par sa parole, et c'était l'époque où il n'y manquait pas encore. Le joueur de flûte eut en pension viagère la moitié de ses appointemens, vu le bon témoignage qui avait été rendu de lui, et le jeune consul, enfin débarrassé de son musicien, retrouva incognito et sans bruit la porte de cette petite maison de la rue Suburrane, qu'une victoire lui avait fermée, et qu'une victoire lui avait rouverte.

---

tes nous serons au pont de Sèvres, l'un des plus beaux monumens de ce genre; puis de là nous irons relâcher à Saint-Cloud. »

En effet, une demi heure après le *Charles et Henri* était amarré près du pont de Saint-Cloud, et nos navigateurs descendaient à terre.

« Que savez vous de ce pays, mes enfans? dit en souriant M. de Valleran.

— Oh! mon papa, répondit Henri, j'en sais l'histoire par cœur. Le nom de ce bourg vient de Clodoald, l'un des fils du roi Clodomir qui y fonda un monastère où il mourut en odeur de sainteté. Le château est bâti à mi-côte de la montagne, sur le penchant de laquelle son avenue est plantée. Le parc et les bois occupent une surface d'environ quatre lieues; ils sont l'œuvre du célèbre Lenôtre, qui, par son talent magique, transforma un côteau sec et aride en un lieu de délices; il fit surgir les effets les plus pittoresques de l'inégalité même du terrain. De vastes bassins, une superbe cascade, des jets d'eau, une orangerie magnifique, des bosquets, des grottes, des réduits champêtres, des boulingrins charment et surprennent tour à tour les promeneurs. L'un des ouvrages d'architecture les plus remarquables disséminés dans le parc, est un obélisque tronqué que couronne une copie d'un joli monument dont Lysicrate avait orné Athènes. Cet obélisque est généralement désigné sous le nom de *lanterne de Diogène;* Napoléon aimait à venir se reposer sur sa plateforme. De ce point où aboutissent la plupart des avenues du parc, on jouit d'une perspective immense et variée.

— Est-ce tout? dit M. de Valleran en souriant.

— Mon papa, il se peut que j'oublie quelque chose, mais...

— Eh bien, mes enfans, vous aurez le temps de rappeler vos souvenirs, car nous coucherons ici : Ne vous ai-je pas dit que pour bien voir, en voyageant, il est souvent nécessaire de ne faire que quatorze lieues en quinze jours?

— Et nous avons déjà fait deux lieues, dit Charles.

— Nous en avons fait quatre, mon ami, répliqua M. de Valleran, grâce aux gracieux caprices de ce beau fleuve qui promène si paisiblement ses eaux jusqu'à la mer, et il en sera ainsi jusqu'au terme de notre voyage.

— Mon Dieu! s'écria Henri, que se passe-t-il donc sur les hauteurs de Bellevue, que l'on voit encore d'ici? Je vois de la fumée, des flammes... C'est sûrement un incendie, courons! »

On, voyait en effet, des tourbillons de fumée s'élever dans la direction indiquée par Henri; pressentant quelque malheur, M. de Valleran donna des ordres, et bientôt, suivi de ses deux fils et de l'équipage de son petit navire, il s'élança vers les hauteurs de Bellevue.

On assure cependant qu'il se corrigea bientôt de ce fatal amour du jeu dont les suites sont souvent terribles.

ALEXANDRE DUMAS.

HAUTE LITTÉRATURE.

LA JEUNE CAPTIVE (1).

L'épi naissant mûrit de la faulx respecté,
Sans crainte du pressoir le pampre tout l'été
Boit les doux présens de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort;
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plu vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille, je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore;
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
L'amitié des baisers, les muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le faix de mes jours languissans,
Aux douces lois des vers je pliais les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront, à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours;

(1) Mademoiselle de Coigny, prisonnière, ainsi que Chénier, à l'époque de la Terreur.

A mesure qu'ils gravissaient le coteau de Bellevue, les flammes qu'ils apercevaient distinctement devenaient plus intenses; bientôt des cris déchirans vinrent frapper leurs oreilles; puis çà et là nos navigateurs aperçurent des hommes, des femmes, des enfans dont les vêtemens étaient ensanglantés, et que les gens du pays emportaient; on voyait aisément qu'un grand nombre de ces malheureux blessés avaient été atteints par les flammes.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda M. de Valleran, en s'aprochant d'un groupe de paysans.

— Ah! monsieur, le feu!... le feu sur le chemin de fer!... Quel malheur! monsieur!

— Le feu sur un chemin de fer! dit Henri; mais c'est impossible! Ce brave homme a la raison troublée.

— Nous voici au chemin de fer de Paris à Versailles par la rive gauche, s'écria Charles, qui marchait en avant, et c'est bien de là que partent les flammes. »

Et, doublant de vitesse, il arriva le premier sur le lieu du sinistre.

C'est qu'en effet un effroyable malheur, maintenant connu de tout le monde, venait d'arriver sur ce point: dix-sept wagons, contenant environ sept cent cinquante personnes, remorqués par deux locomotives roulaient comme la foudre vers Paris, lorsque tout à coup l'essieu de la première locomotive se brise; elle s'arrête; la seconde, lancée à toute vapeur, heurte, brise, franchit la première et va se briser elle-même à quelques pas de là; les wagons à leur tour obéissent à cette violente impulsion; les cinq premiers sont successivement lancés pardessus les machines brûlantes; ils sont culbutés, brisés, inondés de jets de vapeur et d'eau bouillante. Puis le feu des locomotives tombé entre les rails enflamme les wagons dont les voyageurs mutilés ne peuvent sortir.

Henri arrivé sur le lieu de cette horrible catastrophe, se dépouille rapidement du paletot-sac qu'il porte, le plonge dans l'un des sceaux que les paysans apportent, s'en revêt de nouveau, et s'élance ainsi au milieu des wagons embrasés d'où il arrache successivement plusieurs personnes qu'il s'empresse d'aller déposer sur le bord de la route; car un noble enthousiasme avait triplé les forces de ce courageux enfant. Son père, son frère et les braves gens qui les accompagnent se joignent à lui; quelques victimes sont encore dérobées à la mort; puis enfin il fallut faire la part de l'élément terrible qui enveloppait en sifflant tant d'infortunés. Une heure après, il n'y avait plus là que des lambeaux noircis de chair humaine, des os calcinés; et des fragmens de robes, de voiles; des bonnets, des chapeaux ornés de fleurs, ensanglantés et à demi consumés; partout, à droite et à gauche, dans les champs de vignes, des morts et des mourans!

Quand nos jeunes voyageurs regagnèrent leur embarcation, une tristesse profonde se peignait sur le visage de chacun d'eux.

(*La suite au prochain numéro.*) SIR PAUL ROBERT.

Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

ANDRÉ CHÉNIER.

[illegible]

Jacques Amelin était le fils d'un honnête tisserand d'un petit village des environs de Rennes. Dans la même année et presque dans le même mois, il avait eu la cruelle douleur de voir mourir son père et sa mère; à onze ans donc, Jacques était orphelin.

La position misérable des parens de Jacques n'avait pu leur permettre de donner à leur fils aucune instruction; et d'ailleurs ils habitaient un très petit hameau dans lequel alors il n'y avait pas même d'école. Mais Jacqueline, sa mère, le dernier appui qui manqua à l'enfant, ne s'était pas fait faute de lui enseigner des sentences de piété, de probité et de delicatesse tels que toute mère se fût trouvée heureuse de les voir à son fils; et comme le travail est la richesse du pauvre, la digne femme avait de bonne heure donnée un état à celui-ci, en le plaçant chez un sabotier, leur voisin, qui s'était toujours montré plein de bienveillance et d'amitié à l'égard de l'honnête famille.

Mais il arriva qu'un jour le voisin Pierre fut obligé de quitter le pays, et que son apprenti Jacques se trouva à la veille de manquer d'ouvrage et de pain tout à la fois. — C'est alors qu'il se souvint des dernières paroles de sa mère, quand elle lui donna le conseil, si jamais il était dans l'embarras, d'aller trouver sa tante de Paris.

Le pauvre enfant sentit son cœur se serrer en pensant qu'il lui fallait quitter ce petit coin de terre où il avait été aimé et dans lequel dormaient maintenant les seuls êtres qui se fussent jusque là intéressés à lui,

« Mais, se demandait-il, qui sait si ma tante Suzon vit encore? Qui sait aussi comment elle me recevra? »

Un matin donc, après avoir dit un cruel et dernier adieu à son maître, Jacques se mit en chemin avec une cinquantaine de francs qu'il avait retirés du chétif mobilier de ses parens, et, le bissac sur le dos, vêtu d'une blouse bleue, chaussé de gros souliers ferrés, il quitta son village.

Arrivé à Paris, ce fut vers la rue d'Orléans-Saint-Marcel, que se dirigea Jacques Amelin pour trouver sa tante Suzon, cette sœur de sa mère dont elle lui avait bien souvent parlé, mais qu'elle ne connaissait guère que par des souvenirs d'enfance, car toutes jeunes le mauvais sort les avait séparées, et une fois l'année seulement elles s'écrivaient afin de ne pas multiplier les ports de lettres.

Après avoir demandé plus d'une fois sa route, Jacques trouva enfin la maison qu'il cherchait; arrivé là, il monta au cinquième étage, et de l'intérieur d'une mansarde à laquelle il frappa, une voix douce lui cria d'entrer. Celle qui lui avait dit cela, c'était sa tante Suzon, une vieille fille, petite, bossue, portant des lunettes qu'elle retira vite, lorsqu'elle vit entrer chez elle un inconnu; ayant le visage plutôt laid que passable, les cheveux entièrement blancs, les yeux rougis par le travail. Elle plut cependant à Jacques dès le premier coup d'œil, et cela, parce qu'elle jeta sur lui lorsqu'il se fut nommé, un de ces regards affectueux et tendres qui vinrent lui rappeler sa mère, et le temps où il s'endormait, enfant, couvé par ce regard maternel.

N'osant ni avancer ni reculer, après qu'il lui eut dit en de brèves paroles son nom et ses malheurs, Jacques était resté sur le seuil de la chambre. La bonne tante vint à lui les bras ouverts. — « Pauvre Jacques, dit-elle, en essuyant ses yeux, sois mille fois le bienvenu. — Je ne suis pas riche mon enfant, je vis du travail de mes mains — et je suis revendeuse, — tout simplement; mais de tout ce que j'ai, tu auras la moitié; moitié de mon toit de mon feu, de mon pain, — et mon cœur tout entier, ajouta-t-elle en l'embrassant encore.

En écoutant de si douces paroles, le jeune orphelin sentit l'espoir se glisser dans son âme, car, s'il avait besoin d'aide et de protection, il avait surtout besoin de tendresse, et il trouvait là l'un et l'autre.

Dès ce moment, la meilleure intelligence vint s'établir entre ces deux êtres qui allaient se trouver liés par la chaîne la plus forte qui puisse unir les hommes entre eux, celle qui va du bienfaiteur à l'obligé, lorsqu'une vanité misérable ne guide pas la main qui donne en blessant le cœur de celui qui reçoit. Un peu froissée d'abord d'apprendre que Jacques n'avait nulle instruction, pas même la plus indispensable, la bonne tante finit par en prendre gaîment son parti — « Bah! bah! pensait-elle, qu'est-ce que ça fait, — Jacques est un garçon plein de cœur, de bonne volonté, d'amour du travail, qui croit en Dieu, qui garde précisément le souvenir de ses parens, et qui fera son chemin, j'en suis bien certaine, sans qu'on ait jamais rien à dire contre sa probité ou sa bonne conduite, — car ce que Jacques savait en fait de *saboterie* n'était presque rien.

On ne l'avait occupé pendant cinq années qu'à préparer, dégrossir, ébauther, (un sabot avant d'être fini passe souvent dans trois ou quatre mains différentes), et puis, ce n'était pas un état lucratif que celui-là, et la bonne tante Suzon eût voulu voir son neveu sur la route de la fortune. « Ecoute, dit-elle, après avoir bien réfléchi, j'ai pour amie la femme d'un menuisier, le meilleur homme du monde, qui n'a jamais voulu d'aide ni d'apprenti parce qu'il dit qu'on lui gâte sa besogne, et qu'on lui rompt la tête à force d'entêtement, de mauvaise volonté; mais il n'en peut être de même pour toi; il te prendra, j'en suis sûre, et d'ici à trois ou quatre ans, tu auras dans les mains un excellent métier, propre, agréable, et dans lequel tu pourras à ton tour devenir maître avec le temps; — cela te va-t-il? qu'en dis-tu? »

Jacques objecta la longueur de l'apprentissage, et la difficulté de vivre jusqu'à ce qu'il fut terminé. « C'est bien, c'est bien, fit la vieille fille, ça me regarde: j'ai un cabinet, là, où tu pourras coucher; mes yeux qui ne sont pas encore trop mauvais, grâce à mes lunettes, me permettent de gagner pour nous deux, et puis, dit elle enfin, j'ai aussi quelques économies qui serviront pour ta chaussure, ton entretien; ainsi ne te tourmente pas, travaille et Dieu nous aidera.

Jacques s'installa donc dans sa chambrette, et des 20 fr. qui lui restaient Suzon lui acheta un lit de sangles, une petite table, une chaise, un pot à eau; un miroir grand comme la main, puis tirant un matelas de son lit, et de l'armoire une paire de draps bien gros et bien blancs: — Voyons, dit-elle, est-ce que tu ne seras pas là comme un roi, — et mieux qu'un roi, puisque tu y jouiras d'un bon sommeil, et que tu auras près de toi une amitié sincère, deux choses qui leur manquent souvent. »

Jacques n'était ni un philosophe ni un moraliste, et la vieille fille était un peu tout cela, grâce à une expérience de soixante ans, mais son apprentissage qu'il avait déjà commencé lui apportait tant d'espérances vermeilles, tant de songes dorés qui embellissaient tout autour de lui, — que sa chambre lui parut un palais.

Aussi ne répondit-il à sa tante qu'en l'embrassant joyeusement, et avec la plus vive tendresse.

A dater de cette époque, le bonheur s'assit entre eux deux pour n'en plus bouger pendant trois années; levés dès le matin l'un s'en allait chez son maître en sifflant et travaillant toute la

journée avec courage et bonne envie d'apprendre, — l'autre, faisant bien vite le ménage, puis se mettant à la besogne n'en bougeait que le soir à l'heure du repas, gagnant de 1 fr. à 1 fr. 25 c. pour l'ordinaire, quelquefois 1 fr. 50 c. quand c'était de fin *remmaillage* dont elle s'acquittait comme une fée; la vieille fille joignait à cela une petite pension de 200 fr. que lui payait une bonne dame à laquelle elle avait jadis rapporté un portefeuille perdu qui contenait toute sa fortune.

Tant bien que mal le ménage pouvait donc aller, mais le tems s'écoulant la tante de Jacques devint triste, inquiète; deux ans seulement la séparaient du jour qui pouvait faire de Jacques un soldat, et lui enlever les avantages d'un état acquis au prix de tant de courage et de privation. — Et que deviendrait elle alors elle-même s'il lui fallait se séparer de cet orphelin qui avait fait germer et fleurir dans son ame les sentimens d'une tendresse quasi maternelle, et qui les lui rendait en sincère amitié, à elle pauvre femme qui jamais n'avait été aimée, ni même regardée de personne à cause de sa difformité.

Préoccupée de cette pensée, la tante Suzon s'en fut trouver le menuisier, maître de Jacques, et lui conta sa peine. — « Ecoutez, lui dit le brave homme, Jacques est un excellent sujet, laborieux, honnête, que j'aime de tout mon cœur, et que je veux aider aujourd'hui. Ainsi je lui donnerai 10 fr. chaque semaine pour le rétribuer de ce qu'il fait pour moi.

Le bonne tante le remercia mille fois avec effusion, et la larme à l'œil; car c'était un cœur chaud et reconnaissant que le sien, et jamais l'excellente femme n'avait rien fait à demi.

Jacques et elle causèrent longuement de cet accroissement de richesse qui leur arrivait, et de l'emploi qu'ils allaient en faire. « Ecoute, lui dit Suzon, nous avons vécu jusqu'ici sans cela, nous ferons bien de même encore jusqu'à ce que tu aies vingt ans sonnés. — Tu as un an à finir chez ton maître; à 40 fr. par mois, ça nous fera 480 fr.; une autre année viendra après où tu pourras gagner au moins 3 fr. par jour; or, en en ôtant les dimanches et les fêtes, et en amassant sou par sou, ça fera encore 1000 fr. à peu près, et quoique ce ne soit bien juste que 1,400 fr., en s'y prenant un peu de temps d'avance, et en mettant à l'assurance mutuelle nous pourrons t'acheter un homme. »

Pendant plus d'un an toutes les choses se passèrent comme Suzon l'avait dit. L'argent de l'apprenti s'était amassé doucement, sûrement, sans qu'il en fût détourné une obole; et maintenant chaque quinzaine du compagnon venait grossir de 40 fr. le petit trésor.

Encore sept ou huit mois, et Jacques, libéré, commencerait à jouir du fruit de son travail; il s'en entretenait souvent avec lui-même lorsque le pauvre garçon s'aperçut que les yeux de sa vieille tante s'affaiblissaient de jour en jour, et ne lui permettaient de travailler qu'aux plus grossiers ouvrages. — Alors il la pria, presque à genoux, de se reposer un peu, de prendre quelque argent sur ses économies afin de les en faire vivre tandis que le repos lui aiderait à recouvrer sa vue à demi éteinte; Suzon ne voulut rien entendre, et prétendit que c'était le cas de travailler plus que jamais, puisqu'il s'agissait de suppléer à la qualité et au prix du travail par la quantité, ce qui, selon elle était possible, et devait amener les choses au même résultat. Que ce fût l'inquiétude de Jacques à ce sujet, ou bien un excès de travail, ou bien encore la manière misérable dont il avait vécu depuis quatre ans, toujours est-il que le pauvre garçon tomba malade d'une fièvre maligne qui le retint au lit pendant trois mois; ce fut alors que disparurent rapidement, et une à une, toutes les pièces jaunes ou blanches amassées si religieusement afin d'en acheter la liberté d'un neveu chéri; et lorsque celui ci, le ciel aidant, revint à la vie, on se trouvait tout proche du tirage, et les mois de travail perdus, ainsi que l'argent dépensé avaient réduit l'épargne à 500 fr.

Jacques n'aimait pas l'état militaire; mais, l'eût-il aimé, il ne pouvait songer, sans souffrir dans son âme, à la pensée de laisser sa vieille tante aveugle, seule, sans secours, et n'ayant plus d'autre perspective, lui parti, que la misère et l'isolement.

De son côté, renfermant sa douleur, la pauvre femme lui parlait à toute heure d'une espérance qu'elle n'avait pas, lui répétant sans cesse qu'il aurait un bon numéro; qu'elle avait remarqué qu'il avait du bonheur; et, qu'en cette occasion elle était sûre de voir le sort se déclarer pour lui.

A tout cela le convalescent ne répondait rien, et la laissait dire, tandis que se livrant à ses réflexions les plus tristes il regardait l'avenir d'un œil désespéré.

Le jour du tirage était venu. Auprès de la salle Lamoignon, et dans la cour du Harlai, toute la jeunesse du douzième arrondissement était rassemblée.

Cétait un mélange bizarre de visages tristes et épanouis; les uns désiraient tomber au sort, en se promettant de s'engager s'il en arrivait autrement,

Les autres, mornes, pensifs, inquiets, songeant à leurs vieilles mères, à leurs jeunes sœurs, au foyer paternel, si doux pour ceux qui ont une âme, plus doux encore le jour où l'on craint de s'en voir arracher. On y voyait aussi de pauvres mères accompagnant leurs fils, afin de savoir plus tôt leur sort; des pères affligés tremblant pour leurs enfans: enfin, toute une population mue par deux sentimens uniques, l'espoir et la crainte.

Tel était le coup d'œil qui, vers la fin de 1841, s'offrait aux abords de la salle où l'on allait faire le tirage.

Dans le coin le plus reculé, pâli par de récentes souffrances, et fatigué par une longue marche, on pouvait remarquer un jeune garçon, grand, mais un peu courbé, à l'œil baissé, au visage sans espoir, à la bouche sans sourire, dont les vêtemens disaient un ouvrier, la physionomie un honnête homme, et la tristesse un fils. — C'était Jacques; auprès de lui, on voyait Suzon, Suzon qui n'osait plus l'encourager, car elle sentait bien que c'était un soin inutile, et qu'il avait l'esprit frappé par cette conviction: qu'il amènerait un mauvais numéro. — Aussi ne disait-elle mot, et pleurait-elle silencieusement en essuyant de temps en temps ses larmes du revers de sa main ridée.

L'heure sonna, on ouvrit la porte; une foule de jeunes gens vinrent se ranger sur de longues banquettes qui garnissaient la moitié de l'enceinte. Au delà, sur une estrade, on voyait le préfet témoin obligé de la cérémonie, et le maire de l'arrondissement chargé de tirer pour les absens et de veiller sur ses administrés.

Le silence s'établit, on ouvrit le registre qui contenait le nom des jeunes gens inscrits afin de les appeler par ordre alphabétique en commençant par la lettre A. — On appela donc Amelin. — Notre pauvre Jacques Amelin qui regardait en ce moment plusieurs longues bandes de papiers collées sur les murs de la salle, lesquelles pour lui n'étaient que du noir sur du blanc, faute de savoir lire.

Ainsi prononcé le premier de tous, son nom le fit tressaillir, et tout tremblant il se dirigea vers la toise sous laquelle il devait passer plus tard.

Jacques avait cinq pieds six pouces; c'était plus qu'il ne faut. De là on le conduisit au pied de l'estrade, où, dans un sac suspendu à un trépied, chacun allait venir tirer à son tour son bonheur ou son désespoir; la vie ou la mort; les épaulettes de laine avec lesquelles meurt plus d'un vieux soldat, ou les épaulettes à graines d'épinards, qui plus d'une fois ont décoré l'uniforme d'un jeune colonel.

Arrivé en ce lieu, Jacques mit la main dans le sac. « Mon

père ! ma mère ! ma pauvre tante ! » dit-il tout bas, et il tira. —Il tira le numéro UN !

Aussitôt on le proclama comme on fait pour chaque conscrit. La tête du pauvre neveu de Suzon se perdit; il eut comme un vertige, un éblouissement, car il était bien faible encore; et, sans rien entendre, il se trouva conduit hors de la salle par un garde municipal, qui lui dit mille choses en route, dont il ne retint que ces mots, qui lui parurent une moquerie cruelle : « *Nom d'une bombe !* Vous êtes bien heureux ! Tirer le numéro premier ! à vous tout seul ! en une seule fois ! Ça n'arrive qu'à un sur cent, des coups pareils ! »

Sur le seuil, Jacques trouva sa tante qui l'attendait; en le voyant venir à elle si triste et si défait, Suzon comprit le malheur qui venait d'arriver, et, s'appuyant au mur afin de ne pas tomber, elle s'affaissa sur elle-même et perdit connaissance dans les bras du conscrit, à qui cette cruelle vue vint rendre toutes ses facultés.

Comme il la soutenait, mais sans être assez fort pour l'emporter hors de ces lieux qu'assiégeait la foule, un homme bien vêtu s'approcha de lui et se mit en devoir de l'aider, afin de transporter Suzon dans un logis voisin. Là, comme chacun s'empressait autour d'elle, elle ouvrit les yeux. « Hélas ! mon Dieu ! s'écriait-elle en les tournant sur Jacques, pourquoi ne m'avez-vous pas rappelée à vous, puisque je ne dois plus vivre auprès de lui ! »

L'étranger se sentit ému d'une douleur vraie et profonde; et, s'adressant à Jacques : « Quel numéro avez-vous donc tiré ? dit-il... N'avez vous aucune espérance ?

—Pas plus que de chance, monsieur, répondit Jacques d'une voix sourde; car j'ai été appelé le premier, et j'ai amené le numéro UN !

— Ah ! vous trouvez que c'est ne pas avoir de chance ! Mais vous ne connaissez donc pas l'usage établi, jeune homme ? Et vous n'avez donc pas vu les affiches qui sont apposées aux murs de la salle ?

— Je ne sais pas lire, dit Jacques simplement, mais ce n'est pas ma faute, ni la sienne non plus, ajouta-t-il, en pressant la main de Suzon, je suis orphelin, et ma tante a déjà bien eu de la peine, la pauvre femme, pour me faire apprendre un état.— Que Dieu l'en récompense puisque je pars ! — Mais du tout, vous ne partez pas. Le roi vous rachète, jeune homme, il vous rend votre liberté, et c'est ainsi qu'il en use chaque fois que le premier conscrit tirant au sort amène le numéro UN.

« Ah ! fit Jacques en sautant au cou de l'inconnu, quel bonheur vous m'annoncez là !... puis se reprenant tout de suite :

— Pardon, monsieur, dit il, mais c'est plus fort que moi, — parce qu'en partant, voyez-vous, je l'aurais laissée seule, ma tante ! elle qui m'aime comme son enfant ! elle qui est devenue presque aveugle en travaillant pour moi ! »

TH. MIDY.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Arrêté ministériel accordant un congé aux élèves des colléges et des écoles pour le mercredi 3 août, jour du service funèbre du duc d'Orléans à Notre-Dame : le congé des fêtes de juillet n'a pas eu lieu cette année.

—M. Bérard (Auguste), docteur en médecine, est institué en qualité de professeur de clinique externe à la Faculté de médecine de Paris.

— M. Rodier, économe du collége royal de St-Etienne, est nommé économe du collége royal de Rennes, en remplacement de M. Capale, décédé.

— M. Clarier, premier commis d'économat au collége royal de Bordeaux, est nommé économe du collége royal de St-Etienne, et M. Veziat attaché audit collége de Bordeaux, est appelé à y remplir les fonctions de premier commis.

— Les concours des candidats à l'Ecole de Saint-Cyr ont commencé le 20 juillet à l'Hôtel-de-Ville. Le nombre des candidats pour Paris et les départemens est plus considérable qu'il n'a jamais été ; il s'élève à 844.

— M. Conty, chef d'institution à Heslin, est nommé sous-inspecteur de l'instruction primaire dans le département du Pas-de-Calais, en remplacement de M. Testelin, révoqué.

— De toutes les branches de la maison de Bourbon, le duc d'Orléans était le second prince royal que l'Université ait compté parmi ses élèves, le premier ayant été Henri IV, écolier, en 1568, du vieux collége de Champagne et de Navarre, aujourd'hui Ecole Polytechnique. Pour consacrer ce double souvenir, une médaille spéciale sera frappée par souscription à la mémoire du duc d'Orléans, élève de l'Université comme Henri IV.

— M. Jules-Aimable Pierrot, né à Paris, le 15 novembre 1592, y demeurant, proviseur du collége royal de Louis-le-Grand, est autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de Deseilligny, et à s'appeler à l'avenir Pierrot Deseilligny.

— M. W. Edwards, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques (section de philosophie), dont on a rapporté ailleurs la récente conversion au catholicisme, vient de mourir à Versailles.

— Conformément au mandement de Mgr l'archevêque de Paris, une messe funèbre a été célébrée dans les colléges de la capitale, le lundi 25 juillet pour le repos de l'ame de M. le duc d'Orléans.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Par mesure administrative, il a été décidé que tous les abonnemens partaient du 1er janvier 1842. — Ceux qui étaient antérieurs ou postérieurs à cette époque, seront avancés ou reculés jusqu'à elle : cette mesure avantage donc tous nos abonnés indistinctement, puisque l'Administration a décidé, en outre, qu'il serait fait à chaque souscripteur et gratuitement, remise de tous les numéros manquant à sa collection.— Grâce à cette combinaison, tous nos jeunes lecteurs auront reçu la même quantité de livraisons et, partant, le volume complet de notre première année.

L'envoi des numéros complémentaires sera fait à l'époque du renouvellement général en même temps que la couverture et la vignette promises.

N. B. Si à cette époque quelques numéros se trouvaient maculés ou égarés, sur simple réclamation, l'Administration les remplacerait sans rétribution aucune.

1re ANNÉE. — N° 39. Paraissant tous les Samedis. AOUT 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171. A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

UNE EXCURSION

A L'ILE DE MADÈRE.

TANDIS que le navire louvoyait dans les eaux de la rade, le capitaine et moi nous descendîmes à terre sous les remparts de Funchal, ville capitale de l'île. Funchal est une ville forte, c'est à dire qu'une esplanade et une muraille séparent les maisons d'avec le débarcadère; mais depuis que don Miguel ne guerroye plus, les embrasures sont veuves de leurs canons et aveuglées par des briques et de la chaux, de peur que les jeunes Madéreins, qui viennent courir sur l'esplanade, ne se laissent choir sur la grève. Funchal, avec ses rues étroites et tortueuses, son pavage en cailloux acuminés, ses églises et ses couvens, ses maisons à pignons, et ses innombrables boutiques d'épiceries, a réveillé en moi des souvenirs d'une bonne ville de province, de ma bonne ville de Poitiers... Mais à Poitiers les jolies femmes ne se promènent pas en palanquin, et le vin de Madère qu'on y boit n'est qu'une affreuse et nauséabonde composition chimique.

Vers une heure de l'après-midi, heure de la sieste, et à laquelle on ne voit plus circuler dans les rues que des soldats en service, des douaniers, des chiens et des Européens, il nous prit envie d'aller en pélerinage à Notre-Dame-du-Mont, basilique bâtie au sommet de la côte, et que nous avions aperçue de bien loin en mer. Cette promenade fut délicieuse; je n'en ai jamais fait une seule, plus riante, plus grandiose, plus embaumée, sur les rivages du Brésil, du Chili et de la Tasmanie, et le souvenir que j'en conserve est si vif et si doux, que même aujourd'hui, tout enveloppé que je suis dans la lourde et fétide atmosphère de Paris, je crois respirer encore ces parfums d'hortensias, parfums que je réveillais et que je donnais à la brise, en rompant avec ma cravache les haies des sentiers où nous marchions. La route qui conduit à Notre-Dame-du-Mont serpente et s'élève à travers des vignobles et des terrains incultes, hérissés de cactus, ou ombragés par des myrtes et des platanes. Elle est partout rocailleuse et accidentée par des chutes de terrains, et des chevaux d'Europe n'y marcheraient pas pendant une minute, sans s'y décourager, tandis que les nobles haquenées qui nous portaient enjambaient, sans faux pas et sans hésitation, les blocs de rochers et les trous qui rendent le trajet difficile et dangereux. Le paysage est partout peuplé par des villas, dont les portiques placardés en porcelaine peinte, reluisent entre les arbres. Quand ces villas sont habitées par des Madéreins, les herbes folles pullulent à l'entour; les haies sont à moitié mortes sur pied, le mur de clôture est ébréché, les volets en lambeaux, la paille bouche les fissures des toits et les lichens grisonnent au centre des fenêtres; mais quand un Anglais en fait sa demeure, c'est autre chose. L'empreinte du cachet du confortable s'y montre partout; les avenues sont ratissées, sablées; les murs crépis à neuf, le tout couvert de briques rouges, la façade blanche et les volets verts, et les bosquets si bien entretenus, que pas une branche rompue ou pourrie ne fait tache sur leur verdure..., et il y a beaucoup d'Anglais qui viennent habiter Madère : les uns pour s'y guérir de la phthysie, les autres pour y mourir du spleen et de la consomption, après s'être quotidiennement sursaturés de ses vins capiteux. Une de ces villas, qu'on nomme le Webster-Eden, résume en elle tout ce que peuvent créer de beau et de brillant la nature, l'opulence et le bon goût. Assise sur la croupe d'une colline, elle domine et regarde les paysages de la côte; l'Anglais qui possède ce boudoir permet aux étrangers d'en visiter les

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — AOUT.

LES PETITS TOURISTES.

DE PARIS A ROUEN.

II.

M. de Valleran ne voulant pas laisser plus longtemps l'esprit de ses enfans sous l'impression de l'effroyable malheur dont ils avaient été les témoins, et que nulle puissance humaine ne pouvait maintenant réparer, se hâta de faire mettre au large, et le joli navire recommença à descendre gracieusement le fleuve.

« Nous voici arrivés à la hauteur du mont Valérien ! » s'écria Charles.

Déjà l'on voyait, en effet, comme un dôme dans les airs, le mont Valérien, dont l'obscur ermitage, embelli par les soins des missionnaires, fut longtemps le rendez-vous des pélerins qu'une curiosité profane, à défaut de sentimens pieux, y attirait en parties de plaisir. Puis, au pied de la montagne, les navigateurs virent se dessiner le village de Surène.

« Ah ! dit Henri en riant, voici la patrie de la piquette.

— Le vin de Surène a en effet une fort mauvaise réputation, répondit M. de Valleran, et je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, qu'il la mérite bien. Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi, et Surène a eu ses jours de gloire. Ce vignoble, il y a quelque mille ans était un des plus estimés de France, et l'histoire nous apprend que l'empereur Julien résidant à Paris faisait servir sur sa table du vin de Surène. On sait aussi que Sully croyait fermement faire un présent de prince à Henri IV en lui offrant quelques bouteilles *de son bon vin de Surène*... Faites maintenant demi-tour à droite, mes enfans... Vous voici en face du lieu où s'élevait jadis l'abbaye de Longchamps. Autrefois, pendant la semaine sainte, une excellente musique religieuse attirait à l'abbbaye de Longchamps le monde élégant qui venait y entendre l'office des ténèbres. C'était plutôt une sorte de promenade qu'un acte de dévotion; c'était là surtout que se montraient les modes nouvelles, et cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours, bien que l'abbaye n'existe plus. Je ne vous dirai rien, mes enfans, de ce magnifique pont de Neuilly sous lequel nous allons passer, plus d'une fois nos promenades par terre se sont étendues jusqu'ici, et nous connaissons tous ce château et ses dépendances, résidence de prédilection de la famille royale. En regard de cette jolie habitation, sont situées les belles et vastes casernes de Courbevoie; dans quelques minutes nous passerons de-

merveilles, et remerciez-moi si je vous fais grâce de leur description ; en sortant des bosquets nous aperçûmes un artiste étranger qui, assis sous un arbre, en face de la mer, crayonnait sans doute le tableau de la rade qu'embellissait encore la présence de notre beau navire louvoyeur. Bientôt une jeune fille parut, s'approcha de l'arbre, en regardant autour d'elle, puis, croyant qu'on ne la voyait pas, elle pencha sa figure vers l'album de l'artiste, pour satisfaire sa curiosité, mais celui-ci toussa, et la jeune fille s'enfuit toute rouge de honte.

En grimpant de colline en colline, nous parvînmes bientôt à la base du plateau sur lequel se dressent les deux dômes de l'église ; et là, nos respectables coursiers entrèrent se reposer dans une écurie gratuite, bâtie en branches d'arbres et en terre, et dont le péristyle est orné d'une large plaque de marbre blanc, sur laquelle on a gravé des lettres majuscules, aux pèlerins qui ne *pietonnent* ni ne *palanquinent*, qu'un certain *lord Murray* a édifié cette *casa* de ses propres deniers. Un mystérieux palfrenier qu'on ne voit jamais venir réclamer de salaire renouvelle chaque jour la litière en feuilles sèches de ce caravansérail de chevaux ; mais tandis que la bête se repose, le croyant qui a pénétré dans le temple pour y faire ses dévotions à la mère de Dieu, a acquitté largement les frais de cet hébergement gratuit avec l'offrande qu'il laisse tomber dans le tronc de la cure. Vis-à-vis de ce caravansérail, apparaît un magasin de cierges, de fruits, d'agnus et de petits pâtés. Quand nous passâmes devant, la dame du comptoir, jeune et jolie Madéreine, chaussée de brodequins en entonnoir, vêtue d'un jupon court de nankin et coiffée du bonnet national de drap bleu, dont l'extrémité supérieure se termine en pointe aiguë, comme le toupet de cheveux qui est sur sa tête, abaissait d'une main, la toile de la tente sur ses cierges et ses agnus qui fondaient au soleil, et de l'autre, promenait à l'entour des comestibles un long chasse-mouches en plumes de coq.

Le temple est situé au sommet du plateau; il faut pour y arriver enjamber les soixante et quelques marches d'un large escalier de granit dont la rampe étincelle de dorures. Le concours des fidèles n'y était pas grand ; c'était un jour non férié et de plus l'heure de la sieste. Un seul montait l'escalier en même temps que nous ; mais, tête nue, pieds nus et l'épaule couverte d'une grossière cape brune, il se soulevait péniblement d'une marche à l'autre en se tenant sur ses genoux, et au lieu de s'aider de ses bras, il les dressait vers le ciel, et portait entre ses mains un petit navire, tout mâté, tout gréé, avec une voilure de soie.

Bâtie dans une place ou à l'angle d'un carrefour d'une ville d'Europe, cette église ne ressemblerait qu'à une chapelle de couvent ou d'hospice... mais posée à la cîme d'un mont, seule sur un plateau de granit qui domine les plus grands arbres d'alentour ; seule devant le soleil, en face de la mer, et, souriant avec ses deux coupoles blanches aux matelots qui passent à l'horizon... elle est imposante... elle est majestueuse ! et le Dieu qu'on y vient adorer n'a pas besoin qu'on écrive au fronton de ses porches : *Favete ad sanctuarium meum.* Non ! que le pélerin abaisse ses regards vers tout ce qui foisonne et mûrit sur les talus de la côte ! qu'il les étende au niveau de cet Océan toujours majestueux ! qu'il les relève vers ce firmament, le plus pur et le plus beau des firmamens du globe. Qu'il contemple tout cela ! qu'il entre dans la nef et qu'il soit maudit, si sa prière n'est pas fervente ! La nôtre ne le fut point cependant : pourquoi ? C'est que nous ne venions pas ici comme y venait ce marin, agenouillé, accomplir un vœu fait pendant la tempête ; c'est que nous n'étions que des touristes froids et curieux...

Une fois dans votre vie, vous est-il arrivé, après avoir longtemps couru dans Paris par une chaude journée, d'entrer dans un hôtel pour y visiter un ami, et de trouver la porte de cet hôtel tendue de noir, et de vous coudoyer avec un cercueil avant que de pouvoir atteindre les premières marches de l'escalier... alors vous avez dû trembler et frissonner malgré vous ; alors vous avez dû établir dans votre esprit une soudaine et terrible comparaison entre cette nature morte et cette nature vivante qui tout à l'heure vous environnait au-dehors. Eh bien ! voilà ce que nous éprouvâmes en quittant les rayons du soleil pour pénétrer dans le temple ; une atmosphère froide, lourde, humide, nous enveloppa sans transition ; une odeur de cadavres nous suffoqua, car nous marchions dans un tombeau... Là, pas de dalles de pierre pavant les nefs, mais, partout sous nos pieds, des trappes de bois séparées par des chassis mal joints et laissant s'échapper à travers leurs fissures, les exhalaisons des morts qui pourrissent !... Nous retournâmes aussitôt vivre et nous réchauffer aux rayons du soleil, et je ne jetai qu'un coup-d'œil sur quelques mauvaises peintures portugaises, sur les statuettes, les grands chandeliers d'argent et la couronne d'or pur de Notre-Dame. L'architecture de ce cimetière est mesquine et étroite comme celle de Saint-Thomas-d'Aquin. Depuis j'ai vu que tous les monumens des missions de l'Amérique du sud étaient bâtis dans le même style ; mais Funchal possède une cathédrale dont le genre

---

vant Clichy-la-Garenne, village qui remonte à une très haute antiquité.

— Si je ne me trompe, dit Charles, le château de ce village était, du temps du bon roi Dagobert, une résidence royale.

— Tu ne te trompes pas, répondit Henri ; ce fut même dans le château de Clichy-la-Garenne que se célébra le mariage de ce prince ; plus tard il y assembla un concile auquel assistait le grand saint Eloi. Le roi Dagobert, disent les chroniques, se plaisait beaucoup dans ce château. Le grand saint Eloi lui dit : O mon roi...

A ces mots Henri fut interrompu par les éclats de rire de son père, de son frère et de tout l'équipage ; il rit lui-même de bon cœur, puis il reprit avec un grand sérieux :

« Le grand saint Eloi dit au roi qu'il devrait, dans l'intérêt général, changer plus souvent de résidence. — C'est vrai, lui dit le roi ; mais je ne dors bien que là.

— Eh bien, mes amis, dit gaîment M. de Valleran, nous tâcherons de faire, cette nuit, ici, ce qu'y faisait le bon roi Dagobert il y a un peu plus de douze cents ans. Nous coucherons dans ce village, et demain, aux premiers rayons du soleil, nous nous remettrons en route. »

Les jeunes gens étaient fatigués, et le repos leur parut délicieux. Aussi, ce ne fut pas sans quelque peine que, vers quatre heures du matin, ils secouèrent le sommeil pour se rendre à bord de l'embarcation qui mit aussitôt à la voile. Favorisé par le vent d'est, le petit navire filait rapidement en s'inclinant avec une sorte de coquetterie sous ses voiles blanches et gonflées, et bientôt nos navigateurs aperçurent Saint-Ouen et le clocher de Saint-Denis ; ils virent aussi Argenteuil, célèbre par ses vins, les moins mauvais des environs de Paris, Bezons où se tient la grande foire de Saint-Fiacre, et ils passèrent, toutes voiles dehors, sous le pont de Chatou.

« Quel est donc cette belle forêt que nous voyons sur la rive droite ? demanda Charles.

— C'est le bois de Vésinet, répondit M. de Valleran, autrefois appelé le bois de la trahison, à cause des cruautés qu'y commirent les Anglais, et surtout les pirates normands auxquels les nombreuses îles qui partagent la Seine, depuis Bezons jusqu'à Marly, servaient de quartiers d'hiver.

— Mon cher papa, demanda encore Charles, ne nous direz-vous rien de la Malmaison, avant que nous l'ayons tout-à-fait perdue de vue ?

— C'est là de l'histoire moderne, et je sais, mon cher Henri, que tu es en fonds de ce côté ; tu voudras donc bien faire l'office de cicerone.

— Très volontiers, mon cher papa, et, pour commencer, je vous

se rapproche du gothique bâtard. Les arceaux sont en ogives : des écussons ornent les clés de voûte, et les bas-côtés des nefs sont pavés en couvercles de tombes, sur lesquels on voit des esquisses de chevaliers, armés de pied en cap.

Notre promenade finit avec le jour, et il fallut renoncer à visiter la montagne du Coural, le marronnier géant, la belle nonne du couvent de Sainte Claire, Dona Maria Clémentina et le monastère du Golgotha, où, dit-on, se trouve une salle voûtée et lambrissée avec des ossemens humains, éclairée par une seule lampe, et habitée par un seul moine, toujours octogénaire, et spécialement chargé d'émécher cette lampe, en lisant son bréviaire.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, un canot nous reconduisit à bord du navire, et bientôt après, nous fîmes voile vers le sud, vers la Nouvelle-Hollande, vers je ne sais où... laissant derrière nous Madère la belle, la verdoyante, la féconde, Madère connue par tout l'univers pour son beau ciel et ses bons vins ; Madère enfin que je n'avais vue et embrassée qu'un instant, mais dont je devais longtemps garder le souvenir.

Que vous dirais-je de la population, du gouvernement, de l'industrie et du commerce de cette île ? Rien, mon Dieu ! sinon que les géographes lui donnent cent mille âmes de population, que son gouvernement dérive de celui de Lisbonne, que son industrie se concentre dans la culture des vignes, et que son commerce serait immense, si tout le vin de Madère qui se boit à la surface du globe était vraiment de Madère. Là, le cep de vigne ne rampe pas sur la terre, il ne s'élève point avec un échalat pour béquille, comme dans la plupart de nos vignobles de France ; il projette ses sarmens sur de vastes treillis, placés à deux pieds environ du sol, de sorte qu'une vigne n'est qu'un immense berceau, et le raisin, entre deux chaleurs bienfaisantes, celle du soleil et celle que lui renvoient les innombrables cailloux du sol, mûrit rapidement et ne donne au pressoir que des grappes saines et vermeilles.

Les Portugais de Madère, ceux des montagnes surtout, me semblent plus beaux et plus robustes que les Portugais de Lisbonne et du Brésil. J'en ai vu qui descendaient vers la ville, conduisant leurs chariots traînés par des bœufs, et je n'ai pu m'empêcher de les admirer, avec leur face bronzée, leur large poitrine nue, à moitié couverte par les plis d'un mantelet à capuchon rejeté sur l'épaule, leur ceinture, leurs culottes de Catalans et leurs jambes nues, chaussées jusqu'au mollet, par de larges bottines en cuir tanné; ajoutez à cela un bonnet pointu intrépidement placé sur une longue chevelure noire, et la vieille lame d'un sabre brisé, pendue à la ceinture, et vous aurez le portrait fidèle d'un paysan du Coural. L'habitant de la ville, lui, s'habille comme vous et moi : c'est d'ordinaire un être jaune et chétif, souvent en proie aux hépatites; mais les femmes, quand elles sont belles, sont admirables à contempler, soit que, vêtues d'une longue robe noire, elles apparaissent sur leurs balcons, soit qu'elles passent près de vous assises comme des madones, derrière les rideaux verts d'un palanquin, soit enfin que le soir elles se promènent sous les belles allées de tilleuls et de tamarins qu'on a plantés au bord de la mer. A Madère, le ciel est si beau, la vie est si douce, et la nature si verdoyante et si fleurie, qu'on y doit beaucoup aimer le plaisir et la gaîté. On m'a dit cependant que les mœurs y étaient sévères : c'est faire d'un mot l'éloge de ses institutions religieuses.

FELIX MAYNARD.

DÉVOUEMENT ET RAPIDITÉ.

Dimanche dernier, vers trois heures de l'après-midi, deux jeunes garçons de dix à onze ans, placés dans un batelet, près du petit pont de l'Hôtel-Dieu, pêchaient à la ligne. L'un d'eux s'étant penché en avant pour jeter sa ligne le plus loin possible, tomba dans la rivière et disparut; aussitôt l'autre enfant s'élance dans l'eau, plonge à plusieurs reprises sans pouvoir trouver son malheureux camarade. S'apercevant alors que ses habits l'empêchaient de lutter efficacement contre le courant qui l'entraînait, il retourne au batelet, qu'il atteint en quelques brassées, ôte précipitamment sa blouse, sa chemise, son pantalon, et s'élance de nouveau au milieu de la rivière. Fort heureusement, un batelier, à ce moment même, venait d'atteindre et de saisir l'autre malheureux enfant, qui se noyait; déjà ce dernier avait perdu connaissance, mais grace aux soins qui lui furent donnés, il revint promptement à la vie. Plusieurs des nombreux témoins de cette scène demandèrent inutilement le nom du petit nageur. « Oui, répondait-il, pour qu'on l'aille dire à ma mère, qui ne veut pas que je pêche !... Pas si bête ! j'aurais du pain sec à souper ! »

---

ferai remarquer que le premier nom de cette habitation, *Mala Domus*, n'est guère en harmonie avec les événemens modernes dont elle a été le théâtre. La Malmaison fut achetée, durant la révolution, par Joséphine de la Pagerie, veuve du marquis de Beauharnais, condamné à mort et exécuté sous le régime de la Terreur, et qui, depuis, remariée à Napoléon Bonaparte, devint impératrice des Français.

— Oh ! interrompit Charles, c'était une excellente femme, et il me revient à ce sujet une anecdote dont je ne veux pas vous faire grâce. L'impératrice Joséphine, comme toutes les belles ames et les esprits supérieurs, aimait les beaux-arts. Un jour, à la suite d'une conversation qu'elle avait eue avec M. Denon, l'aimable souveraine se sentit tout à coup éprise de l'amour des antiquités, et elle voulut à toute force former à la Malmaison un cabinet dont le même M. Denon fut nommé le conservateur, aux appointemens de douze mille francs par an. Dès lors on se mit en quête des antiquités les plus curieuses; la chose se répandit, et le maire d'un des villages voisins sachant qu'un paysan avait trouvé, en labourant, une médaille d'*Antonin-le-Pieux*, lui conseilla de la porter à la Malmaison, où on lui donna dix pièces d'or en échange de ce morceau de bronze.

— Comment ! dirent les voisins du paysan, qui avait raconté son aventure, on t'a donné deux cents francs pour un vieux gros sou tout rouillé ?

— Mon Dieu, oui !

Là-dessus tous les voisins se mirent à la besogne; on réunit le plus de vieux sous oxidés que l'on put, et, à deux jours de là, quarante individus se présentaient à la Malmaison, chargés de sacoches pleines de vieux sous rouillés. On se demande ce que signifie cette visite; l'impératrice en est informée, et elle reçoit ces braves gens, qui déposent à ses pieds une montagne de décimes couverts de vert-de-gris et exhalant une odeur fort peu agréable. Joséphine ayant appris de quoi il s'agissait, en rit de bon cœur, et elle fit récompenser ces braves gens, qui se retirèrent néanmoins fort mécontens de n'avoir pas obtenu de leurs sous rouillés ce qu'ils en avaient espéré.

« Mes enfans, dit M. de Valleran, il faut prendre ces historiettes pour ce qu'elles valent, et l'on peut s'en amuser un instant. Mais nous voici au port de Marly. Vous voyez, mes enfans, cette pompe à feu destinée à alimenter les eaux de Versailles; à la place qu'elle occupe, était autrefois une machine très compliquée et fort ingénieuse, que l'on appelait la machine de Marly; elle avait été inventée par un mécanicien célèbre, nommé Renequin Sualem, et elle passait à juste titre pour un chef-d'œuvre avant les progrès récens de la science hydraulique. Au moyen de cette machine, de même que par la pompe à feu qui la remplace, les eaux de la Seine étaient amenées à six cents pieds d'élévation ; là, ces eaux étaient et sont

LA BERGERONNETTE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui sifles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Va les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol leger;
Nargue l'épervier qui te guette!...
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante!... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi le long du chemin.

Moi, qui voyage sans compagne,
Moi, poète triste et rêveur,
Errant dans la verte campagne,
Quand je suis seul avec mon cœur!

C'est ton doux chant qui me console:
Je n'ai point d'autre ami que toi!
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi!!!...

CH. DOVALLE (*mort à 20 ans*).

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

LOUIS BELMARE.

Par sa richesse féconde, par son abondante et luxueuse végétation, par ses belles eaux, par ses sites pittoresques, le département de l'Aude mérite d'être compté parmi les plus fertiles et les plus belles régions de la France. Semée d'une myriade de jolis bourgs, de charmans villages, de délicieuses maisons de plaisance, couverte de précieux vestiges de monumens, animée par de ravissans paysages, bornée au sud par les Pyrénées dont les cîmes apparaissent au loin blanchies de neiges éternelles, ces contrées offrent aux regards de l'observateur et du touriste, le plus magnifique panorama et les tableaux les plus variés. Placée sous l'influence d'une chaude atmosphère, vivifiée par les rayons d'un beau soleil méridional, son agriculture fleurit et prospère; ses vins, ses spiritueux, ses céréales dépassent de beaucoup les besoins de sa consommation, et pour écouler la surabondance de ces richesses agricoles, ses habitans, pleins d'activité et d'intelligence, ont su se créer les débouchés les plus avantageux. Grâce à la multiplicité des voies de communication et des routes qu'il possède, grâce à la principale rivière qui l'arrose, au canal du Midi qui le traverse, à la Méditerranée qui le baigne, le département de l'Aude entretient des relations très étendues, et fait des opérations commerciale d'une grande importance.

Un grand mouvement industriel se manifeste aussi dans cette contrée. Ses usines et ses forges sont très florissantes. Ses manufactures de draps fins et légers jouissent d'une célébrité, qui chaque jour grandit. Ses fabriques d'acier, de limes, de papeterie sont dans un état de prospérité qu'envierait maint établissement de ce genre fondé dans le nord de la France. Enfin ses exploitations de marbre, de houille ajoutent à ses richesses, en même temps qu'elles occupent des milliers de bras qui, sans elle, resteraient inactifs.

Indépendamment d'une foule de jolis petits bourgs, le département de l'Aude possède quatre villes principales : Carcassone, Castelnaudary, Narbonne et Limoux. Toutes ces villes sont extrêmement remarquables par des restes de momumens romains et d'édifices appartenant au moyen âge. — C'est aux environs de Limoux que s'est passé l'événement que nous allons raconter à nos lecteurs.

M. et madame Belmare, riches propriétaires de la charmante contrée que nous venons de décrire, habitent avec leur fils, âgé de treize ans, un très joli château situé aux environs de Limoux.

Le 22 avril dernier, M. Belmare, qui s'occupe lui-même avec activité de l'exploitation de ses domaines, et qui les gère en administrateur intelligent, était allé à une foire qui se tenait ce jour-là à Limoux, pour vendre diverses denrées et plusieurs têtes de bétail. Il était déjà fort tard quand il eut terminé ses affaires, et comme il portait sur lui une somme assez considérable, il jugea qu'il serait imprudent de s'engager la nuit dans des chemins de traverse à peu près déserts. Il était donc résolu à attendre jusqu'au lendemain; mais Louis, son jeune fils, combattit vivement ce projet.

« Nous ne risquons rien, dit il; d'ailleurs si quelqu'un osait nous attaquer, il aurait affaire à moi... Avec ce bâton ferré que vous

---

encore reçues dans un superbe aquéduc, long de 760 mètres, puis elles sont versées dans les réservoirs du parc de Marly, d'où elles se rendent à Versailles..... Et maintenant, qui de vous deux nous dira un mot de cette dernière ville?

—Si vous le voulez bien, mon papa, répondit Charles, je vais dire ce que j'en sais. Versailles n'était qu'un misérable village, lorsque, en 1627, Jean de Soisy, qui en était le seigneur, vendit à Louis XIII cette terre qui, de chétif château, devint maison royale. Le château seigneurial occupait le penchant d'une butte en face des hauteurs de Satory; le roi le remplaça par un petit pavillon qui servit d'abord de rendez-vous de chasse, puis par un château sur le sommet de la butte. Dès lors Versailles, encore simple village, commença à s'agrandir rapidement; mais le château était toujours fort peu important, bien que placé de manière à ce que la vue pût s'étendre aussi loin que possible. Bientôt quelques avenues furent percées dans les bois environnans. Plusieurs seigneurs de la cour élevèrent aux alentours des maisons de plaisance. Ces demeures se joignirent insensiblement au village, et quelques rues furent commencées sur l'emplacement où est à présent la ville neuve. Louis XIII se plaisait à Versailles, et il y séjournait surtout en automne. En 1661, Louis XIV, commençant à gouverner par lui-même, et voulant signaler son règne par la construction d'une demeure digne de la majesté royale, choisit Versailles pour en faire sa résidence habituelle, et entreprit, pour agrandir le château construit par son père, des travaux qui furent poussés avec activité. Malgré des obstacles de tout genre, la nature fut domptée à force d'art. Le premier architecte du nouveau château de Versailles avait été Leveau; il fut remplacé par le célèbre Jules-Hardouin Mansard. Le Nostre, digne émule de Mansard, rivalisa de génie avec lui dans les distributions des jardins et du parc dont il fut chargé; tous les talens et tous les arts se réunirent pour prodiguer à Versailles leurs merveilles. Cependant, ce site, qui se couvrait de tant de chefs d'œuvre, manquait d'eau. On projeta de détourner la rivière d'Eure, entre Chartres et Maintenon, et de la faire venir tout entière à Versailles, et, comme on était en paix, une partie de l'armée fut employée à ce travail qui ne fut pas achevé. Rennequin Sualem ayant alors inventé la machine de Marly. Tandis que ces grands ouvrages s'opéraient, une jeune ville remplaçait le vieux village. Le roi, par des concessions avantageuses, encourageait les personnes de tout rang à imiter son exemple et à faire élever des constructions autour du château. En 1672, le palais fut terminé, du moins quant à ses parties principales. A cette époque, le roi y établit sa cour; c'est là qu'entouré de toutes les magnificences qu'il avait créées, Louis XIV passa les vingt-huit dernières années de sa vie, marquées par des revers au sein desquels il se montra

voyez là, je me charge d'abattre du premier coup le gaillard le plus vigoureux... »

En voyant l'air martial de son jeune fils, M. Belmare sourit, et honteux de montrer moins de courage qu'un enfant, il se mit immédiatement en route. Au bout d'une demi-heure il était de retour au château ; et comme il éprouvait une grande fatigue, il se coucha dès son arrivée, après avoir renfermé l'argent qu'il apportait, dans un secrétaire dont il eut soin de retirer la clef.

M. Belmare dormait profondément depuis quelques heures, quand il fut réveillé en sursaut par les pas précipités de plusieurs individus qui marchaient dans l'appartement. C'étaient des voleurs qui avaient épié M. Belmare à son retour, et qui, alléchés par l'importance de la somme qu'il portait avec lui, avaient enfoncé la porte extérieure, à l'aide d'un de ces instrumens dits *monseigneurs*, et avaient pénétré dans la maison.

S'élancer hors de son lit, pousser un cri d'alarme, appeler sa femme, son domestique, chercher ses pistolets, tout cela fut pour M. Belmare l'affaire d'un instant. Mais ses cris furent inutiles. Sa femme était gardée à vue, et son domestique ne pouvait bouger, retenu qu'il était par quatre bras vigoureux. Troublé, éperdu, il ne savait quel parti prendre, quand tout à coup trois hommes armés se précipitent dans sa chambre, font briller à ses yeux les lames de leurs poignards, et le somment d'une voix impérieuse de leur livrer la clef de son secrétaire.

M. Belmare ne manquait pas de courage ; mais il est des circonstances où l'homme le plus déterminé, le plus hardi est obligé de céder. Or, M. Belmare se trouvait justement dans un de ces cas, où la supériorité du nombre rend toute résistance inutile et même dangereuse. Il capitula donc. — Quatre mille francs qu'il avait chez lui, et de plus, les bijoux de sa femme devinrent la proie des voleurs, qui se retirèrent enfin, après avoir tout bouleversé et s'être bien convaincus qu'il ne restait plus aucun objet précieux.

Cette scène fit sur M. et madame Belmare une impression profonde, et plus d'une heure s'écoula avant qu'ils eussent repris l'usage de leurs sens. Le domestique lui-même éprouvait une terreur et un saisissement qui le rendaient stupide et lui ôtaient presque la faculté de se mouvoir. — Le jeune Louis Belmare conservait seul tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit. Inaccessible à la crainte, il avait tout entendu avec un calme au dessus de son âge ; et dès que les voleurs se furent retirés, il s'habilla à la hâte, s'élança sur leurs traces, et sans calculer les dangers qu'il pouvait courir, sans se laisser effrayer par l'obscurité profonde qui l'environnait, franchissant avec rapidité les fossés, les haies vives, il suivit à une centaine de pas de distance cette bande de malfaiteurs nocturnes, tantôt se cachant derrière les arbres qui bordaient le chemin, tantôt rampant à terre comme un quadrupède, de crainte d'être aperçu.

Il avait fait ainsi plus de deux lieues, lorsqu'il vit entrer les voleurs dans une ferme isolée. Louis Belmare s'approcha de la maison, se haussa jusqu'à une fenêtre du rez-de-chaussée, regarda par les interstices des volets, et prêta une oreille attentive..... Bientôt une vive lumière brilla dans l'appartement, un feu bien nourri pétilla dans la cheminée ; et après s'être partagé le précieux butin qu'ils venaient de conquérir selon des conventions faites d'avance, les voleurs se firent servir un excellent souper, qu'arrosèrent de nombreuses libations, et qu'égaya maint refrain bachique.

Louis Belmare ne perdit pas de temps. Il calcula que dans une demi-heure il pouvait être rendu à Limoux, chef-lieu de l'arrondissement. Il partit donc sur-le-champ, fit réveiller le procureur du roi, lui raconta brièvement les faits, et requit l'assistance du capitaine de gendarmerie. Tout cela fut l'affaire de quelques minutes.

Bientôt la ferme fut cernée de toutes parts. On enfonça la porte, on pénétra dans l'intérieur. Quel triste, quel hideux spectacle... Au milieu des débris de leur splendide repas, au milieu de verres brisés et de flots de vin répandus sur le parquet, les voleurs étaient étendus ivres morts. Epuisés par la fatigue de la journée et par les excès de l'orgie de la nuit, ils étaient plongés dans une torpeur et une immobilité complètes.

On eut beaucoup de peine à les réveiller. Surpris ainsi à l'improviste, et dans un état tel que toute résistance de leur part devenait impossible, ils se rendirent tous sans exception. Une perquisition de quelques minutes suffit pour faire retrouver tous les objets précieux qu'ils avaient enlevés.

Conduits sur-le-champ dans la prison de Limoux, ils furent bientôt jugés et condamnés. C'est ainsi qu'un enfant de treize ans a su, par son intelligence et son courage, délivrer les localités d'une troupe de malfaiteurs, dont l'impunité aurait redoublé l'audace.

CH. VILLAGRE.

DES FUNÉRAILLES DU DUC D'ORLÉANS.

La quinzaine qui vient de s'écouler a été consacrée tout entière à de graves, à de solennelles cérémonies religieuses : la chapelle ardente de Neuilly, le service funéraire pour les victimes, vainqueurs et vaincus de juillet, enfin la translation des

---

plus réellement grand que dans le cours des prospérités de sa jeunesse. Il y mourut le 1er septembre 1715.

— Bravo ! mon Charles, dit M. de Valleran : quel historien !

— Mon cher papa, ce ne sont que des souvenirs de ce que j'ai lu.

— Eh ! mon ami, voir, lire et se souvenir sont les principales qualités de l'historien. — A tout ce que tu viens de dire de Versailles, j'ajouterai que, pendant le règne de l'infortuné Louis XVI, cette résidence royale fut le théâtre des graves événemens qui préparèrent la révolution française. Sous l'empire, Versailles ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable ; mais, tout récemment, le roi Louis Philippe y a fondé le fameux *Musée Historique*.

Mais nous voici au Pec, faubourg de Saint-Germain-en-Laye, où, par un pont récemment achevé, passe la nouvelle route de Paris, qui part du château et descend en serpentant le long de la colline. Nous ne relâcherons pas ici, mes enfans, car j'ai dessein de vous faire dîner aujourd'hui dans la vieille ville de Poissy, qui vaut la peine d'être examinée en détail et où nous ferons séjour s'il le faut ; mais, pendant qu'un vent favorable nous pousse, je vous dirai quelque chose de Saint-Germain, que nous apercevons d'ici en quelque sorte perché sur la colline. Cette ville doit son origine à un couvent fondé au XIe siècle, dans la forêt, par le roi Robert. Louis-le-Gros et ses successeurs y habitèrent souvent, ainsi que le prouvent plusieurs diplômes datés de ce lieu. François Ier fit construire le vieux château sur l'emplacement de la maison de Jacques Cottier, médecin de Louis XI. Ce palais, que l'on voit encore sur le sommet de la montagne, servit de retraite à madame de la Vallière, et d'asile au malheureux Jacques Stuart, roi d'Angleterre, qui y est mort, loin du trône d'où l'avait renversé une révolution terrible. Maintenant il est transformé en pénitencier militaire ; mais la partie appelée le *château-neuf*, que Henri IV fit construire sur le penchant de la colline, ne présente plus que quelques débris de fondation. Louis XIV fit flanquer le vieux château de cinq gros pavillons.

On assure que ce grand roi ne l'abandonna qu'à cause de la triste impression qu'il éprouvait toutes les fois que du haut de la terrasse ses regards découvraient le clocher de Saint-Denis, dernière et lugubre habitation de nos rois, ce qui prouve que les plus grands hommes ne sont pas exempts de faiblesse ..

Mais trêve de réflexions, j'aperçois le pont de Poissy, et si j'en juge d'après moi, mes enfans, le vent d'Est vous a donné grand appétit. Nous allons donc jeter l'ancre et nous mettre à table, et nous visiterons ensuite cette ville, qui n'est éloignée de Paris que de six lieues, bien que nous en ayons fait trente pour y arriver.

Bientôt le navire amarra au quai, et la joyeuse famille sauta à terre.

(*La suite au prochain numéro.*) SIR PAUL ROBERT.

restes mortels du duc d'Orléans à Notre-Dame, les prières de l'église pour le repos de son âme, le transport de son cercueil vers sa dernière demeure.

Si l'on en excepte les populaires solennités du retour des cendres de Napoléon, qui tenaient bien plus de la cérémonie triomphale que de la cérémonie mortuaire, il faut remonter en France au-delà de plusieurs siècles pour trouver des pompes semblables à celles dont Paris vient d'être le témoin : ni les restes mortels du malheureux duc de Berri, ni ceux du roi Louis XVIII ne peuvent entrer en parallèle ; quant aux convois des Lamarque, des Lafayette, si le concours du peuple y était grand, en revanche le déploiement de luxe funéraire y était presque nul.

Le 30 juillet était le jour fixé pour la translation des dépouilles mortelles du prince royal, du palais de Neuilly à l'église métropolitaine de Paris. Dès huit heures du matin, toutes les gardes nationales de Paris et de la banlieue ont pris les positions qui leur avaient été assignées par le programme. A dix heures, une double haie, formée de la garde nationale, de la troupe de ligne et de la garde municipale, s'étendait depuis la grille du château de Neuilly jusqu'à la métropole. A dix heures et demie, les professeurs et élèves ecclésiastiques du grand séminaire de St-Sulpice, le clergé de Neuilly, sont entrés dans la chapelle du château, où étaient Mgr l'archevêque de Paris, et monseigneurs les archevêques d'Avignon, d'Alby, et les évêques suffragans de Mgr de Paris, ainsi qu'une députation du chapitre royal de St-Denis. A onze heures, vingt-un coups de canons ont donné le signal du départ. Alors Mgr l'archevêque de Paris a fait la levée du corps, et le clergé, précédé de la croix de la paroisse de Neuilly, s'est avancé vers la grande porte d'honneur du château en chantant l'office des morts. La croix de Mgr l'archevêque de Paris, son clergé, les évêques et le chapitre royal de St-Denis suivaient immédiatement.

On remarquait dans ce cortége trois archevêques et onze évêques. Aussitôt après venait le char où reposait le cœur du prince royal. Surmonté d'une couronne, ce char contenait quatre membres du chapitre royal de St-Denis, vêtus de leurs habits sacerdotaux. MM. les généraux Baudrand et Marbot, aides-de-camp du prince, et tous les officiers de sa maison entouraient et suivaient le char. On y remarquait M. le duc d'Elchingen, puis venait le char funèbre portant le corps de S. A. R.; ce char, surmonté d'une couronne et d'un faisceau de drapeaux tricolores voilés, était traîné par huit chevaux. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. les maréchaux Soult, Valée, Molitor, Gérard, etc. MM. Chabaud-Latour, comte de Montguyon et Berlin de Vaux, aides-de-camp du prince, portaient les insignes de Mgr le duc d'Orléans sur des coussins de velours noir. Deux files de capitaines à pied, choisis dans la garde nationale et dans les différens corps de terre et de mer, formaient une haie de chaque côté des deux chars.

Mgr le duc de Nemours, Mgr le prince de Joinville, Mgr le duc d'Aumale et Mgr le duc de Montpensier, vêtus de l'uniforme de leurs grades et portant un manteau de deuil, étaient tous quatre dans une voiture à six chevaux.

Tous les yeux se portaient avec une sympathie évidente sur les quatre jeunes princes si péniblement affectés : descendus de voiture sur la place du Parvis-Notre-Dame et fondant en larmes, ils ont suivi le cercueil. Le corps du prince a été reçu par Mgr l'archevêque.

Pendant cinq jours, les restes mortels de Mgr le duc d'Orléans ont été gardés par le clergé de Notre-Dame, assisté de ceux de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Sulpice; des messes ont été célébrées chaque jour devant le corps, et le clergé de chaque église de Paris est venu tour à tour prier et jeter l'eau bénite sur le cercueil.

L'église, magnifiquement tendue et éclairée, n'a cessé d'être visitée pieusement par la population, avide de jeter un dernier regard sur ce cercueil, qui emporte de si grandes espérances et qui fait naître de si profonds regrets.

Voici quelles étaient les dispositions qui avaient été prises tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de Notre-Dame :

Le parvis formait une enceinte fermée par quatorze pylones, décorés à leur sommet de grandes chapes de deuil, et surmontés de lampadaires d'argent d'où s'échappait l'encens.

A l'entrée de cette enceinte ont été dressés deux mâts de 120 pieds, surmontés de pennons noirs flottans aux armes du défunt.

Le portail de la basilique était recouvert à une hauteur de 100 pieds, à partir de sa base, de tentures représentant des ogives et des trèfles gothiques. Sur cette tenture se détachaient trois vastes panneaux ornés de croix d'argent, et portant deux couronnes de cyprès avec ces inscriptions : *Algérie-Anvers.*

A la hauteur de la galerie placée au dessus du fronton de la basilique, était placé un bandeau semé d'étoiles et rehaussé de couronnes ducales.

Enfin sur chaque tour avait été dressé un mât de cinquante pieds de haut portant bannière abbatiale en crêpe noir étoilé d'argent.

A l'intérieur, toute l'antique cathédrale était pour ainsi dire vêtue de deuil. Toutes les parties planes ou creuses étaient revêtues de noir : mais les chapiteaux des colonnes, les arêtes des ogives et les pilastres qui montent aux voûtes ont conservé leur caractère et cette couleur jaunâtre qui ajoute tant à l'effet de la riche ordonnance de ce monument.

Les tribunes, les galeries, les gradins élevés pour la cérémonie étaient entièrement couverts de draperies noires, rehaussées de broderies d'argent.

La partie supérieure de l'église était décorée comme la nef, et de la voûte descendaient 50 lanières portant le chiffre du prince F. P. O.

A l'autel, une mosaïque éclatante de broderies, une frise en style pareil, et 90 lampes d'argent composaient l'ornement du deuil.

Enfin, au centre de la basilique, appelé la croix, s'élevait un soubassement entouré de quatorze cariatides d'argent portant l'estrade sur laquelle le cercueil devait être déposé. Un baldaquin de 106 pieds d'élévation, en velours et hermine, complétait l'ensemble du catafalque, auquel conduisait un escalier immense entouré de candelabres et de cassolettes.

Pour répandre la lumière sur toutes les parties de cette vaste enceinte, on avait disposé des lustres, des lampes par centaines, sans parler des flambeaux d'église, etc., etc. ; de telle sorte que le nombre de feux allumés n'est pas évalué à moins de six mille.

Tous ces travaux ont été dirigés par M. Visconti, le même architecte qui est chargé de l'exécution du monument de Napoléon aux Invalides.

Le 3 août, à neuf heures, les portes se sont ouvertes pour les personnes invitées et pour les grandes députations de tous les corps de l'état. Toute l'église et surtout le catafalque qui en occupait le centre, magnifiquement éclairés, présentaient le plus beau et le plus imposant coup-d'œil.

A onze heures, une salve de vingt-un coups de canons, tirée derrière le chevet de Notre-Dame, et le son des cloches annoncèrent l'arrivée de LL. AA. RR. Mgr le duc de Nemours, Mgr le prince de Joinville, Mgr le duc d'Aumale et Mgr le duc de Montpensier, accompagnés des officiers de leurs maisons et des officiers de la maison du roi. Mgr l'archevêque de Paris, à la tête du clergé, reçut LL. AA. RR. sous le péristyle de l'église, et la cérémonie funèbre commença.

Pendant l'office, les princes priaient, couverts de manteaux de deuil et agenouillés devant les marches du catafalque. LL. AA

RR. étaient placées sur la même ligne, dans l'ordre suivant : au centre Mgr le duc de Nemours et Mgr le prince de Joinville, à la droite Mgr le duc d'Aumale, à la gauche Mgr le duc de Montpensier.

Une salve d'artillerie, le son des cloches et le bruit du tambour ont annoncé l'*Absoute*.

Quatre évêques ont successivement monté les vingt degrés servant de soubassement au catafalque, et, assistés de MM. les vicaires-généraux, ont prononcé l'*Absoute* en présence de l'auguste cercueil.

Mgr l'archevêque de Paris a ensuite monté les mêmes degrés pour accomplir solennellement la même cérémonie; puis, S. G. descendant la moitié des gradins, s'est placée à droite, entourée de ses assistans, tenant dans sa main l'eau bénite.

Alors sont montés l'un après l'autre, d'un pas grave et recueilli, Mgr le duc de Nemours, Mgr le prince de Joinville, Mgr le duc d'Aumale, Mgr le duc de Montpensier, pour recevoir l'eau bénite des mains de Mgr l'archevêque, et la répandre sur le cercueil ce leur frère bien aimé. Les grands dignitaires sont ensuite venus remplir le même devoir.

Cette dernière partie d'une si triste et si solennelle cérémonie a causé à tous les assistans une impression profonde. Il était impossible de voir ces jeunes princes, ces vieux chefs des grands corps de l'Etat, pâles d'émotion, gardant une attitude douloureuse, redescendre lentement les degrés du catafalque après avoir dit un dernier adieu à celui qu'il y a vingt jours à peine on appelait le prince royal, et qui devait un jour monter sur le plus beau trône du monde.

Le 4 août, à quatre heures du matin, les dépouilles mortelles du duc d'Orléans sont partis pour Dreux, le roi ayant choisi pour lieu de sépulture de sa famille la chapelle que la duchesse douairière d'Orléans fit construire sur les débris de l'église collégiale où avaient été précédemment inhumés les princes et princesses des maisons de Toulouse et du Maine.

Après le service célébré avec une grande pompe par le clergé de Dreux entouré en ce moment des grandes illustrations ecclésiastiques, le corps du prince a été déposé dans la chapelle de la Vierge, où il attendra que l'on ait achevé les travaux du caveau destiné à lui servir de dernière demeure.

Les réflexions naissent en foule, lorsqu'on songe à la fragilité des grandeurs humaines qu'un seul jour peut voir naître et mourir, tant il est vrai que Dieu seul est grand, et que nous ne sommes que poussière.

LE VIEILLARD MAUVAIS

I.

Le jour de Pâques de l'année 1714, à l'heure où les habitans du village de Casoria, près de Naples, se rendaient à l'église, dans une chambre d'une petite maison entourée de jardins, un enfant s'éveillait au joyeux carillon des cloches lancées à grandes volées. Il commença par se frotter les yeux; puis, dès qu'il eût aperçu les rayons d'un beau soleil de printemps qui pénétraient dans la chambre, il s'écria joyeusement en se frappant les mains:

« Ah! quel beau temps ! quel bonheur ! je vais sortir. »

Pour comprendre cette exclamation, il faut savoir que Baptisto (c'est le nom de l'enfant), relevait d'une longue maladie dont sa jeunesse seule l'avait peut-être sauvé; cependant comme sa convalescence lui avait rendu un peu de forces, que le médecin lui avait permis de se lever et de manger un peu, il s'était imaginé qu'il était entièrement guéri, et il s'était fait promettre par sa tante, chez laquelle il était élevé, qu'il sortirait le jour de Pâques s'il faisait beau.—Voilà ce qui faisait que Baptisto s'éveillait si joyeusement le matin de ce jour tant désiré.

— Quel bonheur de quitter cette vilaine chambre où je m'ennuie depuis si longtemps, disait-il, comme je vais aller courir dans les champs avec ma cousine. Et, se levant sur son lit, il se mit à crier tout haut :

« Térésa, Térésa, apporte-moi vite mes habits, je veux me lever.

— Veux-tu bien rester tranquille, lui dit-elle.

— Eh bien, oui; mais dis à ma tante qu'elle me donne mes habits, je veux me lever.

— Les voilà, dit Térésa, en lui donnant des vêtemens.

— Mais, dit Baptisto, ce sont mes habits de fête que je te demande; tu sais bien que je sors aujourd'hui.

— Non, tu ne sortiras pas encore; le médecin l'a défendu; il fait froid, et cela pourrait te faire du mal.

— Ah bah ! froid ! laisse donc ! il fait un soleil magnifique; d'ailleurs ma tante m'a promis de m'emmener avec elle à la messe.

— Elle est partie depuis une heure.

— Ce n'est pas vrai, dit Baptisto impétueusement, je viens de l'entendre parler il n'y a qu'un instant, et il se mit à crier : « Ma tante ! ma tante !

— Je te dis qu'elle est à l'église, avec ton oncle et ta cousine.»

Alors, comme tous les enfans contrariés dans leurs désirs, Baptisto fit une grimace de mauvaise humeur et se fourra la tête sous la couverture, en disant à Térésa :

« Tu es une méchante; apporte-moi mon déjeuner.»

Au même instant une voix fraîche qui l'appelait tout haut lui fit relever la tête.

« Tiens, c'est toi, Pietro, dit-il à un enfant d'une douzaine d'années, qui venait d'entrer dans la chambre,

— Oui, répondit celui-ci, j'ai rencontré ta tante, elle m'a prié de venir jouer avec toi, et me voilà !

— Ah ! merci. Dis donc, Pietro, est-ce que c'est vrai qu'il fait froid aujourd'hui ? »

C'est en vain que Térésa voulut par des signes dicter à Pietro une réponse affirmative; il ne la comprit pas, et répondit à Baptisto :

—Froid! qui t'a fait ce conte-là? Froid! Ah bien, oui ! les oranges sont presque mûres.

— Hein ! menteuse ! dit alors Baptisto à Térésa, avec une colère mutine; vois-tu ?»

Celle-ci se contenta de lui répondre :

« Je vais faire ton déjeuner. » Et elle sortit.

Quand ils furent seuls, Pietro dit à son camarade :

« Ah ça ! pourquoi donc ne sors-tu pas aujourd'hui ?

— Ma tante n'a pas voulu, répondit piteusement celui-ci. Térésa dit que le médecin l'a défendu; il me l'avait pourtant permis hier; aussi je suis bien content de te voir; je me serais joliment ennuyé tout seul ici... Moi qui depuis huit jours espérais tant sortir et m'amuser aujourd'hui; il doit faire si bon dehors; ça doit être si beau à l'église !

— Oui, dit Pietro, mais ça sera encore bien plus beau à Naples. Toute la cour doit aller à la messe, et il y aura une musique superbe.

— Ah ! dit Baptisto, plus attentif; ah ! oui, les orgues.

— Et puis, des violons, des chanteurs; au moins cent musiciens; ça sera magnifique; je devais y aller, mais mon père n'a pas voulu m'emmener non plus.

— Tu penses qu'il y aura beaucoup de musiciens? reprit vivement Baptisto.

— Oui, puisque la cour y sera,

— Dis donc, Pietro...

— Hein !

— On nous laisse ici l'un et l'autre ?...

— Eh bien !

— Si tu veux, nous allons aller à Naples.

— Pourquoi faire ?

— Pour entendre la musique, répondit Baptisto, dont l'œil s'enflammait par degré; allons, veux-tu ?

—Mais comment ferons-nous pour sortir, Térésa nous verra; cela te rendra peut être encore malade; il y a au moins deux lieues d'ici à Naples, c'est bien long... Et puis, nous n'avons qu'à rencontrer mon père en route; justement il y est allé, dit Pietro avec crainte.

— Il n'y a pas de danger, reprit Baptisto, pour convaincre son camarade, qu'il voulait faire son complice; d'abord, je marche très bien; deux lieues, ce n'est pas long à faire ; nous sortirons par le jardin, et Térésa ne nous verra pas. Nous reviendrons bien vite sitôt la messe finie, et on ne se doutera peut-être pas que nous sommes sortis... Si l'on s'en aperçoit, eh bien ! tant pis, nous en serons quittes pour être grondés. Voilà tout. Moi, d'abord, on ne me punira pas, parce que je suis malade.

— Oui ! mais moi ? dit Pietro.

— Eh bien ! tu feras le malade aussi, l'on te pardonnera, et nous aurons entendu la belle musique; allons, viens. » Et, tout en parlant, Baptisto s'était habillé et entraînait avec lui Pietro, moitié consentant, moitié indecis.

Ils sortirent de la maison sans être aperçus de Térésa; mais au moment de quitter le village et de prendre la grande route, un tiraillement d'estomac fit souvenir Baptisto qu'il n'avait pas mangé depuis la veille.

« Tiens, dit-il à son camarade, j'ai oublié de déjeuner... tant pis, je dînerai mieux.» Et ils se mirent à courir pour arriver plus vite. Au bout d'une heure de course ils entrèrent à Naples, le front couvert de sueur, et pouvant à peine se soutenir tant ils étaient las. — Néanmoins ils entrèrent dans la première église qu'ils rencontrèrent et qui précisément était celle où la cour devait se rendre.

Pour la solennité du jour, le temple avait été pompeusement décoré, et les rayons d'un soleil italien en pénétrant à travers les vitraux coloriés du quinzième siècle, répandaient un jour grave et religieux sur la nef et les bas côtés de l'église où les fidèles étaient pieusement agenouillés. — Une tribune tendue en velours et armoriée aux armes du royaume, était occupée par toute la cour et faisait face à l'estrade où se tenaient l'orchestre et les chanteurs.

Au moment où Baptisto et Piétro venaient de trouver une petite place, l'orgue fit entendre les premiers accords *Kyrie eleïson.* Dès cet instant, Baptisto ne bougea pas plus que le pilier contre lequel il était adossé ; il avait oublié sa fatigue. Toutes les pompes extérieures du service divin avaient disparu à ses yeux; il n'avait plus, pour ainsi dire, qu'un sens, l'ouïe ; et tandis que son compagnon promenait ses regards curieux du chœur tout rayonnant de bougies, à l'estrade royale, Baptisto ne voyait rien, et n'entendait que la musique et le chant.

Il était tellement absorbé, qu'au moment où le prêtre fit l'élévation de la sainte hostie, il oublia de fléchir le genou, comme la foule entière avait fait au même temps, — négligence coupable qui lui valut un reproche d'une vieille femme dont il était voisin.

Piétro avait beau le pousser avec le coude pour lui faire voir les brillans personnages qui entraient dans les tribunes, il ne lui répondait pas pour ne point perdre une note de cette harmonie sacrée dont les sons allaient mourir sous les voûtes du temple. Enfin, l'office était terminé, la musique avait cessé, la foule commençait à sortir, et, toujours appuyé contre le pilier, debout et immobile comme une statue, Baptisto écoutait encore. Il fallut que Piétro le tirât vivement par le bras pour lui faire apercevoir qu'ils allaient rester seuls, et qu'il était temps de rentrer à Casoria.

Baptisto se décida à le suivre, mais comme il sortait de l'église, un tremblement subit le fit frissonner des pieds à la tête.

« J'ai bien froid, dit-il d'une voix faible à Piétro.

— Oh ! nous allons courir; cela t'échauffera.

— Non, je ne peux pas ; j'ai le frisson ; laisse-moi m'asseoir un peu là, sur cette marche, au soleil.» Et il s'assit; mais le frisson redoubla ; ses dents se mirent à claquer avec une telle violence et son visage devint si pâle, que Piétro effrayé demanda du secours aux personnes qui sortaient de la messe.

On s'amassa autour des deux enfans; et des gens charitables allaient emmener Baptisto chez eux pour lui donner quelques soins, lorsque, un homme fendant la presse, arriva droit à Piétro, et, le prenant par l'oreille, il lui demanda avec une grosse voix :

« Qu'est-ce que tu fais là, toi ? »

C'était le père de Piétro qui avait reconnu son fils, et qui préludait ainsi à une correction paternelle.

Le pauvre enfant doublement effrayé, ne crut pas le moment bien choisi pour donner des détails sur son escapade ; mais il montra à son père, Baptisto, assis et pâle comme un linge.

« Père, dit-il, je t'en prie, donne des secours à Baptisto qui va mourir...

— Tiens, c'est vrai, dit le père ; je le connais, ce petit-là, c'est le neveu de ma voisine ; il a l'air bien malade tout de même. — Attends-moi un instant, Piétro. » Et il s'éloigna pour revenir un instant après avec sa cariole ; il y fit monter les deux enfans, fouetta son cheval, et prit au trot la route de *Casoria.*

Le soir du même jour, Baptisto était couché dans le petit lit d'où il s'était échappé le matin. A son chevet, était assise sa tante, tout alarmée, écoutant le médecin qui lui disait :

« Madame, cette maladie sera plus dangereuse que la première ; l'imprudence de votre neveu lui a valu une violente pleurésie... néanmoins, avec de grands soins, nous pourrons peut-être le sauver. Mais écoutons ce qu'il dit :

Baptisto avait le délire, et il parlait tout haut et à mots entrecoupés ; sa tante et le médecin, penchés sur son lit, l'entendaient murmurer aussi une espèce de chant dont les motifs étaient interrompus par cette exclamation souvent répétée :

« Mon Dieu, que c'est beau ! »

Or, ce qu'il trouvait si beau, c'était la musique de *Palestrina* qu'il avait entendue à Naples, où l'on avait exécuté la fameuse messe de ce maître, connue sous le nom de *Messe du pape Marcel*; et, en l'écoutant, comme un jour le Corrége s'était écrié devant un tableau de Raphaël : « et moi aussi je suis peintre ! » Baptisto, que nous nommerons maintenant Pergolèse, s'était dit : « Et moi aussi je serai musicien ! »

(La fin au prochain numéro.)

HENRY MURGER.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N. 40. Paraissant tous les Samedis. AOUT 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . , 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

LE STABAT MATER.

(*Suite et fin.*)

II.

QUINZE ans plus tard, et par une belle soirée du mois d'avril, et dans cette même chambre où il avait failli mourir par suite d'une imprudence, Gio Baptisto Pergolèse était assis devant un clavecin qu'il faisait résonner sous ses doigts ; parfois il s'interrompait au milieu d'un motif, et frappait du pied avec impatience comme un homme qui ne trouve pas ce qu'il cherche. En un mot, il composait.

La voix secrète qui lui avait dit dans l'église de Naples qu'il serait musicien n'avait pas menti ; sauvé miraculeusement de sa maladie, un jour que ses parens lui avaient demandé ce qu'il voulait faire, il leur avait répondu résolument :

« Je veux être musicien. »

On essaya de combattre sa vocation, mais l'enfant persista avec tant d'opiniâtreté, qu'on le fit entrer à treize ans au conservatoire des enfans pauvres de la ville de Naples. La nature l'avait doué d'une chose qu'on ne peut acquérir si elle vous la refuse; c'est à dire du génie. Ses progrès furent des plus rapides, et bientôt Baptista put quitter le conservatoire, pour aller se perfectionner, en prenant des leçons de tous les maîtres célèbres répandus en Italie.

A vingt ans, il fit représenter à Rome son premier opéra, qui n'obtint qu'un demi succès, mais qui cependant renfermait des beautés assez frappantes. Il se remit à l'étude avec ardeur, et *l'Olympiade* obtint un succès inouï. Le nom de Pergolèse fut bientôt connu de toute l'Italie. Ses compositions religieuses plurent tellement au Pape, qu'il fit un jour appeler le jeune musicien au Vatican, et lui demanda *un Stabat mater* pour le vendredi saint.

Pergolèse a demandé trois mois pour la production de son œuvre, et il est venu y travailler dans la maison qui l'a vu enfant, et qui maintenant appartient à sa cousine Maria, mariée depuis longtemps. — Mais l'époque où il doit livrer son *Stabat* approche, et Pergolèse n'en a pas encore écrit une note, il trouve tout ce qu'il fait inférieur à la hauteur du sujet. A l'heure où nous le retrouvons à son clavecin, rien qu'à voir son front éclairé par la pâle lueur d'une lampe suspendue au plafond, on devine ce qu'il lui a fallu de courage, de persévérance et de ferme volonté pour parvenir à son but. — Pergolèse n'a que trente-trois ans, et pourtant son visage est déjà sillonné par des rides précoces, et son corps est légèrement voûté. Ce sont les travaux assidus de l'étude qui l'ont ainsi vieilli avant l'âge.

« Non, disait-il en se promenant avec agitation dans la chambre ; non, cette musique manque d'expression, c'est trop bruyant, il faudrait de la simplicité douloureuse. Et il se rasseyait à son clavecin pour exécuter un nouveau motif qu'il accompagnait en murmurant tout bas : « *Stabat Mater dolorosa.*

» Froid ! toujours froid, s'écria-t-il tout à coup en frappant violemment sur l'instrument ; comment faire ; c'est dans huit jours le Vendredi-Saint, si d'ici-là je n'ai pas composé cette musique, que dira notre Saint-Père ; comment retourner à Rome ? Et quel triomphe pour mes rivaux !... non, je ne veux

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- AOUT.

LES PETITS TOURISTES.

DE PARIS A ROUEN.

III.

Après un dîner confortable, M. de Valleran proposa à ses fils une promenade dans la ville, ce que ceux-ci acceptèrent avec empressement.

« J'ai lu quelque part que cette petite ville est très ancienne, dit Charles.

— Ce qui le prouve, répondit Henri, c'est que les premiers rois de la race des Capétiens y avaient un château, et ce fut dans ce château, je crois, que naquit Saint-Louis, roi de France, d'où lui vint le nom de Louis de Poissy. Malheureusement il est probable que ce château n'existe plus.

— Il n'existe plus en effet, dit M. de Valleran ; mais il est remplacé par une très belle église, la seule, peut-être dont le chevet ne soit pas tourné vers l'orient ; Philippe-le-Hardi, qui la fit bâtir, ayant voulu que le grand-autel occupât le lieu même où était le lit de la reine Blanche, lorsqu'elle accoucha de saint Louis. »

Cette circonstance augmenta l'intérêt avec lequel les trois voyageurs visitèrent cette église qui est fort belle; puis ils allèrent voir quelques ruines assez remarquables des anciennes fortifications et le marché de bestiaux destinés à l'approvisionnement de Paris. M. de Valleran ne voulant pas attrister les regards de ses enfans par la vue de la prison centrale où sont renfermés environ deux mille prisonniers, ils regagnèrent leur navire et continuèrent leur voyage.

— Regarde sur la carte, Charles, dit M. de Valleran, et dis-nous quel est le village à droite sur le penchant d'une colline.

— C'est Triel, mon cher papa.

— Il y a encore là une assez belle église, dit le père; elle fut fondée par François Ier, et elle présente cette singularité qu'une rue passe sous le chœur, au moyen d'une voûte qui le supporte. »

Comme un vent favorable continuait à pousser le navire, les voyageurs arrivèrent bientôt en vue de Meulan. M. de Valleran annonça qu'il avait l'intention de relâcher jusqu'au lendemain dans cette ville.

Ce n'est pas, dit-il, que Meulan offre rien de bien remarquable ; mais elle est agréablement située, et il se trouve, aux environs, des promenades délicieuses que nous visiterons. C'était pourtant autrefois une ville très forte, ainsi que l'on peut encore le reconnaître aux ruines des fortifications que nous voyons d'ici, et aux restes de

pas leur donner la joie d'aller répandre partout que je n'ai pas pu tenir ma promesse. Allons, à l'œuvre, ma réputation en dépend ; et il se remit au clavecin avec plus d'ardeur. Dans un moment il crut avoir trouvé un beau motif ; et, emporté par le feu de la composition, il se mit à le chanter tout haut ; puis comme un homme qui se souvient d'une chose, il s'arrêta court en disant :

» Mais, que fais-je ? j'oublie que l'enfant de Maria est malade, ce bruit va la réveiller, et il se mit à chanter plus bas ; cependant il ne fut pas encore satisfait, car il s'arrêta de nouveau, et dit en fermant le clavecin :

» Non, non, ce n'est pas cela, il faut du calme et non du bruit, presque des larmes et non pas des sons.

» O Raphaël ! ô Rubens ! ô Michel-Ange ! s'écriait-il, comment donc avez-vous fait quand vous avez peint avec une vérité si effrayante la sublime douleur de la Vierge pleurant son fils crucifié ? Comment donc avez-vous fait pour la rendre si véritable, si émouvante, si terrible, cette scène de désolation maternelle ! où donc avez-vous pris ce désespoir ; où donc avez-vous trouvé ces larmes ? Maîtres, vous l'avez peint le *Stabat mater ;* et je ne puis pas le chanter, moi ! Où trouverais-je quatre notes qui feraient pleurer ceux qui les entendraient comme la douleur de la Vierge fait presque pleurer ceux qui l'admirent dans vos tableaux ! oh ! l'inspiration ne me viendra donc pas ! »

Et il se mit à lire tout haut l'hymne du *Stabat*, comme pour mieux se pénétrer des paroles. Après avoir achevé cette lecture il se recueillit un instant, et il allait se remettre à composer lorsqu'il entendit des pas dans l'escalier. C'était le mari de sa cousine qui montait ; il entra dans la chambre et dit à Pergolèse d'une voix altérée par l'émotion :

« Baptisto, Baptisto, descendez vite, ma fille se meurt ! »

Pergolèse ne répondit rien, mais il suivit tristement le malheureux père.

Quand il arriva près du berceau de l'enfant, une seule chose le frappa d'abord, ce fut sa cousine Maria, qui s'était jetée aux genoux du médecin, et qui lui disait d'une voix sèche et brève, où se peignait pourtant toute l'inquiétude maternelle :

« N'est-ce pas que vous la sauverez ? N'est-ce pas qu'elle vivra ?

Le médecin hocha tristement la tête, et se penchant à l'oreille de Pergolèse, il lui dit tout bas :

« Toutes les mères sont ainsi, elles ne comprennent pas que leur enfant puisse mourir... Cette petite fille n'a pourtant pas dix minutes à vivre. »

Quant à Maria, elle avait pris le geste du médecin pour un signe d'espérance, et ce fut presque avec un sourire qu'elle retourna vers le berceau ; mais lorsque ses lèvres effleurèrent le front de la petite fille, il était froid, elle venait de mourir.

La mère ne jeta qu'un cri et tomba à la renverse, le médecin lui donna quelques secours pour la faire revenir de son évanouissement ; peu à peu elle revint à elle, et s'approchant du berceau, elle prit les mains de l'enfant dans les siennes comme pour les réchauffer. Le médecin consolait le père qui pleurait dans un coin. Pergolèse ne disait rien, mais il avait le cœur serré et se tenait immobile et les regards attachés sur Maria.

Tout à coup, celle-ci, qui, comme le médecin l'avait dit, ne pouvait croire à la mort de sa fille, ne dut pas en douter lorsqu'elle vit les yeux de l'enfant ternes, et qu'elle sentit ses petits doigts déjà glacés se raidir entre ses mains.

« Ma fille ! ma fille ! s'écria-t-elle, en laissant éclater ses sanglots Mon enfant ! ma Mariette ! » Et la douleur de la pauvre mère devint si déchirante que le médecin ne crut pas prudent de la laisser plus longtemps dans la chambre, et qu'il voulut l'arracher de force d'auprès du berceau ; mais ce fut vainement ; elle s'y était cramponnée si fortement qu'il fallut y renoncer pour aller consoler son mari doublement affligé, comme père et comme époux.

Pergolèse était toujours immobile, seulement ses yeux, humides aussi, brillaient d'un éclat extraordinaire. Après avoir observé douloureusement cette scène douloureuse, où tous les sanglots de la mère éplorée trouvaient un écho dans son cœur, en l'oppressant davantage, son émotion devint bientôt si violente qu'il lui arriva ce qui arrive à presque tous les artistes, c'est-à-dire qu'elle éveilla chez Pergolèse ce qu'il demandait une heure auparavant, l'inspiration. Et, comme cela arrive aussi presque toujours, elle avait étouffé le sentiment qui l'avait fait naître. Enfin, Pergolèse rendait sa douleur muette pour ne rien perdre de celle qui parlait si haut à ses yeux et à son cœur ; à cette heure, cette chambre était devenue pour lui le calvaire où Maria, penchée et sanglottant sur le berceau de sa fille, était la

---

cette tour située dans une île que l'on appelle l'île du Fort ; c'était aussi la capitale du Pincerais, pays qui s'étendait depuis Poissy jusqu'à Mantes.

Pendant qu'il parlait, le navire abordait près du Pont ; le débarquement s'effectua à l'instant.

« Voyons, monsieur l'historien, dit M. de Valleran à Charles, en souriant, ne savez-vous rien de Meulan ?

— Je crois savoir, répondit Charles, que cette ville avait autrefois ses comtes, et qu'elle fut réunie à la couronne par Philippe-Auguste. Elle eut beaucoup à souffrir des invasions des Normands qui s'en emparèrent plusieurs fois, la pillèrent, la brûlèrent, passèrent la garnison au fil de l'épée et égorgèrent tous les seigneurs. »

Après une assez longue promenade, les trois navigateurs se dirigeaient vers une auberge où M. de Valleran avait l'intention de passer la nuit ; mais ses enfans ayant témoigné le désir de coucher à bord du navire, tous trois, après un souper réparateur, regagnèrent l'embarcation qui, le lendemain, avant le lever du soleil, déploya de nouveau ses voiles, et l'on ne tarda pas à apercevoir les tours de la cathédrale de Mantes. M. de Valleran dit qu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter dans cette ville.

« Les tours de sa cathédrale sont à peu près tout ce qu'on y peut voir de mieux, dit-il, et nous les verrons parfaitement sans nous déranger. Cette ville est encore une de celles qui ont souvent été envahies et désolées par la guerre. Elle était autrefois défendue par un fort que Henri IV fit détruire à la prière des Parisiens.

— J'ajouterai, si vous le permettez, mon cher papa, dit Henri, que Mantes fut brulée en 1096 par Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, et prise dans le quatorzième siècle par le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais à qui Duguesclin l'enleva ensuite. »

En sortant de Mantes, l'embarcation longea les bois immenses que Sully vendit pour aider Henri IV à reconquérir son trône, et au milieu desquels sont situés le village et le château de Rosny, où la duchesse de Berri a fondé un hospice.

« Quel est donc, demanda Henri, ce joli bourg bâti en forme de croissant sur une colline et qui semble se mirer dans la Seine ?

— C'est la Roche-Guyon, répondit M. de Valleran. Son château, solidement construit au pied de la roche, est flanqué de tours et environné de fossés. Au-dessus du château, vous pouvez apercevoir une grosse tour élevée sur le haut de la roche vive. Warwik, général anglais, fit le siége de cette forteresse, sous Charles VI, et s'en empara. »

Les navigateurs déjeûnaient gaîment sur le pont du navire, admirant le joli paysage qui se déployait autour d'eux, lorsque Charles s'écria :

Vierge arrosant de ses pleurs le corps mutilé du Sauveur étendu sur la croix.

Le *Stabat mater* était tout entier devant ses yeux, et il l'observait pour le faire passer dans son ame. En un mot l'artiste avait remplacé l'homme. Comme sa présence était inutile dans cet instant, il profita d'un moment où Maria était plus calme pour remonter chez lui. Dès qu'il fut entré dans sa chambre il se mit à son clavecin, car l'inspiration bouillonnait dans son cerveau, mais au moment où il allait poser ses doigts sur le clavier un cri de la mère désolée parvint jusqu'à lui.

«Oh! non, dit il en se levant, pas ici; ce serait une profanation! pauvre Maria! pauvre enfant! ce ne sont pas les larmes qui me manqueront, dit-il, en essuyant ses yeux; et prenant un violoncelle sous son bras, il descendit dans le jardin, fut se placer sous un hangar assez éloigné de la maison; et là, au milieu d'une nuit sereine, sous un ciel étoilé, ayant devant ses yeux et à l'horizon, le golfe de Naples ainsi que la noire silhouette du mont Vésuve, il se mit à composer.

Le vent de la nuit apportait les sanglots de Maria jusqu'à l'endroit où Pergolèse, la tête en feu sous la brise fraîche de la nuit, faisait aussi pleurer son violoncelle sous l'archet inspiré.

Quand il eut terminé la première strophe de l'hymne douloureuse, il le chanta tout haut pour en connaître l'effet, quelques mesures furent entendues par les voisins qui, ayant appris la mort de la petite Mariette, crurent en écoutant ce chant, tant il était beau, entendre la voix des anges qui venaient chercher l'ame de l'enfant pour la porter au ciel.

Au milieu de la nuit, Pergolèse fut forcé de s'arrêter; le froid l'avait saisi, et ses mains étaient si tremblantes qu'il ne pouvait plus tenir l'archet.

«Je finirai demain, dit-il.» Et il se dirigea vers la maison: en passant devant la chambre mortuaire il fit pieusement le signe de la croix en disant encore: Pauvre mère! pauvre enfant!» Rentré dans sa chambre, il put à peine transcrire sur le papier à musique celle qui venait de composer; un frisson glacé lui parcourait tout le corps, aussi se coucha-t-il dès qu'il eut terminé ce travail qui l'occupa encore assez longtemps.

— C'est l'émotion et la fatigue, pensait-il. Ma cousine me pardonnera de ne pas être descendu près d'elle... et d'ailleurs, à quoi serviraient mes consolations... son désespoir l'empêcherait de m'entendre...» Et il s'endormit en murmurant tout bas: «*Stabat mater dolorosa.*»

III.

Trois jours après qu'on eut enterré l'enfant de Maria, on creusa la tombe de Pergolèse. Saisi par le froid pendant qu'il travaillait en plein air, une pleurésie, comme celle qu'il avait eue vingt ans avant, s'était déclarée, et il mourut en mettant la dernière main à une œuvre que la mort lui avait inspirée.

Le vendredi saint de la semaine suivante, le *Stabat mater* de Pergolèse était exécuté à la chapelle sixtine de l'église Saint-Pierre de Rome.

HENRI MURGER.

DE COMPAGNON A COMPAGNON.

ANECDOTE COMIQUE.

Le comte de Caylus, qui consacra à l'étude des arts et des antiquités une fortune considérable et sa vie tout entière, était d'une extrême simplicité dans sa mise.

Un jour, fort jeune encore, il s'arrêta dans une rue de Dijon devant une boutique sur laquelle un pauvre petit peintre d'enseignes peignait un saint François. L'artiste de vingt ans voyant du haut de son échelle qu'il était examiné par un homme qui semblait connaisseur, ne douta pas au costume que portait l'observateur que ce ne fût un de ses confrères.

Descendant de son trône en plein vent, il le pria de lui donner franchement son avis, et il fut si content des observations qu'il en reçut qu'il le supplia de retoucher lui-même son ouvrage.

Caylus, en homme aimable qu'il était, s'exécuta de la meilleure grâce du monde: prenant en main brosses, pinceaux et palette, il monte à l'échelle et termine le tableau de manière à satisfaire complétement l'auteur titulaire.

Ce dernier, dans son enchantement, et ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, l'engage sans façon à entrer avec lui dans un cabaret voisin. Le grand seigneur veut pousser jusqu'au bout la bonhomie, et il accepte gaîment l'invitation:

«J'apercois un pont magnifique; ce doit être le pont de Vernon, qui se compose de vingt-deux arches.

— Nous voici en effet à Vernon, mes amis; mais nous ne nous y arrêterons pas, car j'ai l'intention de pousser aujourd'hui jusqu'à Rouen, ce qui ne sera pas difficile, si le vent continue à nous être aussi favorable. Vernon n'est pourtant pas une ville sans importance. Elle était autrefois très fortifiée. Placée sur les confins des possessions des rois de France et d'Angleterre, elle eut beaucoup à souffrir des guerres. Tout ce beau pays était, au treizième siècle, infesté de bandes de pillards de toute espèce, composées en grande partie de soldats des deux nations qui avaient déserté leur drapeau. Pour faire cesser ces désordres, saint Louis remit en vigueur une loi qui remontait aux capitulaires de Charlemagne, et qui obligeait les seigneurs à garder les chemins depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à cause du droit de péage qu'ils percevaient. L'application de cette loi fut faite, pour la première fois, au sire de Vernon, lequel fut condamné à dédommager un marchand qui avait été dévalisé en plein jour dans l'étendue de sa juridiction seigneuriale.

— Quelles sont donc ces belles ruines que nous commençons à apercevoir? demanda Henri.

— Ce sont, répondit M. de Valleran, les ruines de Château-Gaillard, forteresse bâtie par Richard-Cœur-de-Lion.

— C'est là, dit Charles, que Marguerite de Bourgogne fut étranglée avec ses cheveux, par ordre de Louis-le-Hutin, son époux.»

Cependant, la force du vent ayant augmenté, le petit navire filait avec une rapidité merveilleuse. Après avoir dépassé les Andelys, patrie du Poussin et de l'aéronaute Blanchard, les navigateurs arrivèrent en vue du coteau des Deux-Amans, et M. de Valleran demanda à Charles s'il savait à quel événement ce coteau doit son nom.

«Je sais ce qu'en disent les chroniques, répondit il; mais cela me paraît bien un peu fabuleux. Toutefois, voici l'histoire: Sur ce coteau, se déployaient, au XIIe siècle, les hautes murailles d'un puissant château. Là, régnait un tyran; sa fille, qui était fort belle, fut demandée en mariage par un chevalier voisin. Le père la lui refusa d'abord; mais le chevalier insistant, le seigneur, pour faire cesser ses importunités, lui dit: «Je vous donnerai ma fille, à la condition que vous la porterez dans vos bras, depuis le bas de côte jusqu'au sommet, sans cesser de courir.»

Rien n'étonne le courage du chevalier; il accepte les conditions, et, tout étant préparé, il prend la demoiselle sur ses bras et s'élance dans le sentier rapide qui semble s'élever vers le ciel; il a bientôt franchi la plus grande partie du chemin; il est près d'arriver aux pavillons magnifiques élevés sur la plate forme, où les juges l'attendent pour le couronner: tout à coup, il chancelle et tombe; la

voilà donc le riche et puissant comte de Caylus trinquant et devisant avec le rapin, de compagnon à compagnon.

Mais, comme il faut que toutes choses aient une fin, on se lève de table et on sort de l'auberge ; et quel n'est pas l'étonnement du peintre d'enseignes lorsqu'il voit un riche équipage avancer au signe du comte, et les laquais lui ouvrir respectueusement la portière. « Au revoir, camarade, lui dit Caylus en lui tendant la main, j'entends bien prendre ma revanche la première fois que nous nous reverrons. »

Et en effet il la prit, car il se fit le protecteur dévoué du jeune homme.

LE VIEUX CONTEUR.

NISA LA BAIGNEUSE.

Sous l'ombrage d'un pin à la tige hautaine
Où le tiède courant d'une pure fontaine
Vient creuser un bassin,
Une enfant d'Agrigente a jeté dès l'aurore
Sa tunique aux rameaux — et la vierge est encore
Là depuis le matin.

Et pourquoi s'en aller? Pour Nisa l'enfantine,
Pour Nisa les yeux bleus, à la bouche argentine,
Aux quatorze printemps,
Après les belles fleurs, les baisers de sa mère,
Sous un arbre embaumé se baigner en l'eau claire
Est tout son passetemps.

Là, mollement à l'aise et le frais sur la joue,
Et ne pensant qu'à l'onde, avec l'onde elle joue;
Là, de mille façons,
Elle va de ses doigts plissant l'onde fragile,
Comme le vent du soir plisse sa robe agile,
En dansant aux chansons.

Tantôt elle fait peur aux noires hirondelles
Qui vont à l'étourdie, offenser de leurs ailes
Son limpide cristal;
Tantôt elle secourt une fourmi qui nage
Et qui cherche à grand'peine à gagner le rivage
Et le gazon natal.

Puis dans l'onde elle effeuille une touffe de roses,
Puis elle enfle sa joue et, les lèvres mi-closes,
Du pur souffle qui sort
Elle fait la tempête à sa flotte odorante
Qui sous ses blanches mains se réfugie errante
Comme au milieu d'un port.

Puis soudain attentive, elle prête l'oreille
Au vol sonore et doux de quelque blonde abeille
Qui passe et court au miel;
Ou bien toute ravie, elle ouït la cigale
Qui sonne des chansons dont la douceur égale
La musique du ciel.

Puis enfin elle rêve et dort! et toute blonde,
Sa tête sur ses bras se replie, et dans l'onde
Plonge et flotte à demi,
Comme un beau cygne blanc qu'une vierge naïve
Trouve encor le matin aux herbes de la rive
Dans sa plume endormi.

Alors, s'il vient un bruit s'agiter sur sa tête
La dormeuse s'éveille et croit, bien inquiète,
Ouïr des pas humains;
Et vite la voilà plus rouge qu'une mûre,
Qui tremble, s'accroupit et dans l'eau qui murmure
Se cache sous ses mains.

Mais bientôt le bruit passe, et Nisa la timide
A travers ses cheveux glisse un regard humide,
Crainte encore du bruit;
Et le rire lui part en voyant sous la branche
Pendre le front barbu d'un chevreau qui se penche,
La regarde et s'enfuit.

AUGUSTE BARBIER, auteur *des Iambes*.

LA MONTRE DE NAPOLÉON.

L'empereur avait encore à Sainte Hélène la montre qu'il avait portée dans les campagnes d'Italie et d'Egypte : c'était une montre à répétition ; elle était recouverte des deux côtés d'une boîte d'or avec le chiffre B.— Il se plaignait qu'elle n'allait plus ou allait mal, et on avait tenté vainement de la lui faire raccommoder ; car à Sainte-Hélène, sur ce roc africain, dans cette île inhospitalière, dans ce séjour d'exil, on ne trouve pas plus un bon horloger qu'un bon médecin.

Napoléon perdait patience en montant et remontant sa montre.

Un jour donc qu'il en considérait une que le général Bertrand venait de recevoir du Cap, et qu'il destinait à son jeune fils: « Je la garde, mon enfant, dit le grand capitaine, et je te donne la mienne ; elle ne va pas en ce moment, mais elle a sonné *deux heures* sur le plateau de Rivoli, quand j'ordonnai les opérations d'une journée qui valut une victoire de plus à la France. »

L'enfant, qui ne comprenait pas tout d'abord la générosité de

jeune fille le relève, et, voyant que ce n'est plus qu'un cadavre, elle le prend dans ses bras et se précipite avec lui du haut de la roche. Le vieux châtelain, accablé de douleur, fit élever sur la plate-forme une chapelle funéraire, qui devint ensuite un vaste moutier, appelé le Prieuré des Deux-Amans.

— Très bien, mon ami, dit le père; j'aime surtout à voir que ta raison est en garde contre ces historiettes dont la plupart ne sont que des fables. Toutefois, le prieuré dont tu viens de parler a existé, et il est maintenant remplacé par une maison de plaisance... Mais j'aperçois déjà le Pont-de-l'Arche, ses clochers et ses tours ruinées.

— Que se passe-t il donc, mon papa? dit Henri tout ému ; est-ce une illusion?... Il me semble que les eaux de la Seine rebroussent chemin, et notre navire n'avance plus qu'avec peine, bien que le vent gonfle toujours les voiles.

— Ce n'est pas une illusion, mes enfans, mais tout simplement l'effet de la marée montante

— La marée! s'écria Charles avec enthousiasme ; serait-il possible que nous fussions si près de la mer?

— Nous en sommes encore à plus de cinquante lieues, mon ami; mais telle est la force de la marée, qu'elle se fait sentir jusqu'ici. Ce phénomène ne retardera pas beaucoup notre marche, et avant une heure, notre course aura repris toute sa vitesse. »

Cela arriva comme M. de Valleran l'avait annoncé, et nos voyageurs, après avoir passé devant Freneuse, si célèbre par ses navets, s'arrêtèrent à Elbeuf, la ville aux manufactures de draps qui fut longtemps un duché-pairie appartenant à la maison de Lorraine, et qui n'est plus qu'un chef-lieu de canton.

« Nous allons bientôt cesser d'être des marins d'eau douce, mes enfans, dit M. de Valleran ; en conséquence, il est bon de nous former aux habitudes maritimes, et nous dînerons à bord comme nous y avons déjeûné. »

Les jeunes gens furent d'autant plus satisfaits de ces paroles qu'ils étaient encore plus impatiens que leur père d'arriver à Rouen. On se mit donc gaîment à table sur le pont, en narguant les aubergistes d'Elbeuf, grâces aux nombreuses et excellentes provisions qui avaient été embarquées. Bientôt toute espèce de paysage disparut; la rivière coulait entre des rochers escarpés couverts d'arbres toujours verts. Tantôt ces rochers offrent plusieurs étages dans lesquels les hommes se sont creusés des demeures; tantôt ce sont des morceaux de rocs pendans, toujours prêts à s'écrouler. Il est même quelques-uns de ces sites qui présentent quelque chose d'effrayant, et qu'on est surpris de rencontrer le long d'un fleuve, dont les eaux coulent si paisiblement. Nos jeunes voyageurs étaient péniblement affectés par la vue de cette nature sauvage ; mais cette impression

cet échange, fit un peu la moue : la montre de l'empereur n'était ni neuve ni aussi brillante que la sienne ; mais aujourd'hui c'est autre chose ; et la précieuse relique est devenue le plus beau joyau de l'écrin d'une famille devenue illustre par son dévouement au malheur.

LA VICOMTESSE D'ALBY.

LES PÊCHEURS

DE LA CÔTE ORIENTALE D'ÉCOSSE.

Le long de la côte d'Ecosse, il y a des villages qui consistent en un petit nombre de chaumières. On les rencontre semés parmi les dunes, ou cachés au fond de quelque glen (vallon), ou perchés sur le sommet d'un rocher au pied duquel se brisent les vagues de la mer. Là vit une race d'hommes dont les mœurs, extrêmement curieuses, sont cependant peu connues.

C'est une race particulière qui, pour l'origine, le sang, les idées, les habitudes, les usages, le dialecte, n'a rien de commun avec les populations avoisinantes. Peu d'auteurs s'en sont occupés. Sir Walter Scott qui a tant écrit sur les Ecossais du Rorder (de la frontière), n'a presque rien dit des habitans de la côte orientale.

Un pêcheur, homme ou femme, de la côte orientale d'Ecosse, ressemble plus à un Français de la même classe que tout autre Anglais ou Irlandais. Le type des poissardes françaises s'y retrouve fréquemment ; il n'est point de voyageur qui n'en soit d'abord frappé.

Les villages qu'habitent les pêcheurs et l'intérieur de leurs demeures présentent un aspect singulier. Le long de chaque rangée de cottages, sont tendues, en dehors, des cordes auxquelles pendent des vestes, des jaquettes, des mouchoirs aux couleurs éclatantes, et autres vêtemens qui sèchent aux rayons du soleil. On y voit encore divers engins de pêche. Pendant que les hommes sont en mer, la plupart des femmes s'occupent à trier ou à vendre le poisson ; il ne reste que des mères avec leurs nourrissons et des troupes d'enfans folâtres ; ça et là on aperçoit quelque mouette solitaire, ou quelque cormoran dont on a rogné les ailes et qu'on retient dans une demi-captivité.

Cependant la nuit approche ; on allume le crisie, ou petite lampe en fer. La famille s'assemble autour du foyer ; on se croirait reporté au temps des patriarches. La vieille grand'mère tient sa petite-fille sur ses genoux, la femme du pêcheur allaite son dernier né, le mari travaille à réparer ses filets ; les plus jeunes enfans jouent et roulent sur le plancher, tandis que ceux qui sont déjà grands secondent activement leur père. Cet intérieur, éclairé faiblement par la lueur d'une lampe, qui colore à peine la fumée dont la chambre est remplie, demanderait le pinceau d'un Claude et d'un Teniers.

Woodsworth décrit ainsi les femmes des pêcheurs de Calais : « vieilles, ridées, à la voix rude et glapissante. » Cela peut s'appliquer à quelques unes des femmes de nos pêcheurs écossais, mais non pas à toutes : plusieurs d'entre elles sont des matrones aux yeux brillans, aux joues fraîches, aux formes robustes. Leur costume diffère complétement de celui des paysannes écossaises. Leurs couleurs favorites sont le bleu, le blanc, le jaune. Par dessus leurs cheveux tressés avec soin, elles portent une cape étroite et un mouchoir de couleur qui se noue sous le menton. Les jeunes filles bordent ce mouchoir de dentelles ; quelques unes même, quand vient le dimanche, se coiffent d'un bonnet. Les femmes mariées portent l'*owercroon*, ou cape d'une forme antique et disgracieuse, laquelle se termine en pointe sur le haut de la tête. On en voit qui ne dédaignent pas d'endosser les jaquettes de leurs maris ; d'autres se revêtent d'un justaucorps en laine, coupé aux manches et sur le devant de la poitrine ; d'autres enfin s'affublent d'une couverture rayée de bleu. Aux environs d'Edimbourg, toutes ont de gros souliers et des bas bleus ; à Aberdeen, on en rencontre qui n'ont pas de souliers, ou qui portent des bas auxquels le pied manque, et qu'on appelle *moggins*. A Buchan, tous les pauvres gens ont cessé de porter des moggins, excepté les pêcheurs ; et au lieu de dire, par exemple : vous allez vous mouiller les pieds, — on dit : vous allez mouiller l'extrémité de vos moggins.

Les villages habités par les pêcheurs diffèrent les uns des autres. Ainsi, malgré certains traits communs à tous, Newhaven, Fisharrow et ceux qui avoisinent les grandes cités ne ressemblent nullement à ceux qui sont situés dans les parties désertes ou reculées de la côte. Newhaven est renommé par le bon poisson que l'on y mange ; on y trouve plusieurs auberges excellentes. Tels ne sont pas Cairnbulg et Inverallochies, situés à sept milles au sud de Fraserburgh. Ce sont deux villages, ou plutôt c'est un seul village divisé en deux par une rivière qui passe au milieu.

Les chemins qui y conduisent sont dans le plus mauvais état. Le voyageur ne sait où loger son cheval, ni comment le nourrir

---

pénible cessa vite lorsque Charles, qui était grimpé sur le grand mât, s'écria :

« Je vois Rouen !... Je suis sûr que c'est Rouen ! »

En effet le navire arrivait à Port-Saint-Ouen, d'où l'on commence à apercevoir la capitale de la Normandie ; puis il passa en vue de la montagne de Bellbeuf, que couronnent le parc et le château de ce nom, dont les vastes jardins intéressent par la magnifique vue qui se présente en arrivant au bord des terrasses. Les collines se prolongent ensuite jusqu'à la montagne Sainte-Catherine dont, selon la gracieuse expression d'un spirituel touriste, *la Seine lave les pieds avant d'entrer dans Rouen*

Rien n'est plus magnifique que le paysage qui s'offrit alors aux yeux de nos navigateurs. A droite la montagne Sainte-Catherine, puis le cours de Paris ; à gauche de beaux coteaux bornant l'horizon, et la Seine, dans ses replis tortueux, formant une chaîne d'îles verdoyantes qui semblent aboutir à un grand lac. De l'autre côté du fleuve, une longue suite de prairies se prolonge depuis Saint-Etienne et Sotteville, dont les maisons occupent agréablement la vue jusqu'au Cours la Reine, ou Grand Cours place à l'entrée de Saint-Sever, dont on aperçoit les casernes, la vieille église, et les établissemens de bains. A droite, la vallée de Robec laisse deviner dans le fond le bourg de Darnetal. Enfin, entre une double chaîne de collines, nos voyageurs virent se déployer Rouen avec ses larges boulevarts, ses vastes faubourgs et ses nombreux monumens. Bientôt le joli navire aborda le quai, à quelques encablures du pont qui réunit les deux rives en s'appuyant sur la pointe d'une île, et les navigateurs débarquèrent, laissant leur bâtiment à la garde des six habiles et robustes matelots qui lui avaient fait faire si bonne route, grâce un peu, il faut le dire, à la beauté du temps et au vent favorable qui n'avait cessé de souffler.

A peine sur le quai, Charles et Henri couraient déjà vers les beaux navires de la marine marchande, amarrés au quai, depuis la rue Grand-Pont, jusqu'à l'ancienne Bourse ; mais M. de Valleran les retint.

« Le soleil vient de se coucher, mes amis, leur dit-il ; nous avons fait longue route, et nous aurons besoin d'être demain frais et dispos pour parcourir la ville. Nous allons donc, si vous le voulez bien, demander la table et le gîte dans l'un des meilleurs hôtels de la ville, et au dessert, si le sommeil ne nous presse pas trop, Charles nous dira en abrégé l'histoire de la capitale de la Normandie, ce qui nous préparera merveilleusement aux visites que nous aurons à faire au grand nombre de monumens historiques que contient cette importante cité. »

Ce n'était pas la tout à fait l'avis des deux jeunes gens qui, impa-

L'aubergiste du lieu déclare qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais eu un billet attaché dans son écurie. En 1840, on ne pouvait s'y procurer ni foin ni avoine. Les habitans ont des préjugés si enracinés, ils tiennent si opiniâtrement à leurs vieilles coutumes, qu'aucun d'eux n'essaie de les réformer et de s'habiller, de se nourrir, de penser autrement que la foule.

La plupart des superstitions qui, grâce aux progrès de l'instruction et des lumieres, ont été extirpées de l'esprit des paysans écossais, surtout dans le voisinage des villes, vivent encore et ont conservé toute leur force parmi les pêcheurs. « Quand j'étais jeune, disait dernièrement une vieille dame écossaise, les génies des eaux, nommés kelpies, inspiraient à tout le monde une terreur singulière. Maintenant on en rit. S'il m'était donné de prolonger mon existence jusqu'à une nouvelle génération, je crois que je survivrais à Satan lui-même. » Toutefois les habitans de Carnburg, de Collieston, de Finnan, de Footdee, continuent de croire fermement aux kelpies, aux syrènes, aux esprits, aux revenans. Ils croient à l'influence des jours heureux ou malheureux. Ils tremblent devant des êtres invisibles que leur imagination a enfantés. Par exemple, ils se persuadent que porter un panier vide ne présage rien de bon; aussi y mettent ils des pierres à défaut d'autre chose. Quand ils marchent par troupes, ils craignent qu'on ne les compte. Les polissons d'Aberdeen ne manquent pas de profiter de la crédulité de ces bonnes gens, et dès qu'ils voient passer des femmes de pêcheurs, ils crient :

.....Une, deux, trois
Marchandes de poisson, je vois.

Une certaine année, la mer engloutit plusieurs barques du village de Footdee, ainsi que les marins qui les montaient. Or, le jour qui précéda ce désastre avait été marqué par un présage qui annonçait toutes sortes de malheurs. Un lièvre avait traversé le chemin devant les pêcheurs qui se rendaient à la ville; de quels maux un pareil événement ne les menaçait-il pas? Il y a environ soixante-dix ou quatre-vingts ans, un homme appartenant au village d'Inverralochie, et nommé William White, fut exécuté pour crime de vol. Aussitôt ce nom fut proscrit comme étant de mauvais augure. Cependant il était très commun; mais personne ne fut assez hardi pour le donner à son fils. Quelques années plus tard, un esprit fort, un philosophe, voulant désigner son héritier par un nom qui appartînt à lui seul dans le village, choisit celui de William. Les plus expérimentés d'entre les pêcheurs hochèrent la tête et prédirent que l'enfant ne tournerait pas à bien, si même il ne devenait pas le plus grand vaurien qui eût jamais figuré entre une potence et la terre. Aujourd'hui le malheureux petit William est à l'école; il y est comme une sorte de mouton noir, comme une créature destinée au mal et qu'il faut éviter, comme un objet d'horreur; et cela non seulement pour ses camarades, mais encore pour toute la paroisse.

Pour ces hommes simples et ignorans un nom contient tout, depuis un siége au parlement jusqu'à une humble chaire dans une école de village. L'habitant de Boddam qui, après la nuit tombée, oserait aller à Peterhead, serait un gaillard déterminé. Plus aguerris contre les superstitions, les jeunes gens de la paroisse de Rathem, où est enclavé Inverrallochie, se donnent l'amusement suivant. Lorsqu'ils voient arriver une troupe de femmes de pêcheurs, ils tracent avec un bâton une raie en travers du chemin, et se plaçant de chaque côté, ils entonnent des intonations pleines de sinistres présages. Aussitôt les pauvres femmes se répandent à droite et à gauche dans les champs voisins et franchissent les haies et les buissons, plutôt que de passer sur la raie fatale. Voici les paroles cruelles dont les mauvais plaisans les poursuivent : « La première fois que ton père, ou ton fils, ou ton mari ira en mer, que sa barque lui serve de bonnet! »

Les pêcheurs professent une grande vénération pour les idiots. « Mais vous avez un autre enfant dont vous ne parlez pas, disait une bourgeoise de Peterhead à la veuve d'un pêcheur. — C'est un pauvre garçon dont l'esprit est au ciel, répondit celle-ci : il ne faut pas s'inquiéter pour lui; c'est l'oint du Seigneur. » Ils ont sur la mort des idées empreintes d'une sombre superstition. Suivant une croyance reçue, lorsqu'un malade doit succomber une lumière mystérieuse, que ne portent point des mains mortelles, part de sa maison à l'heure de minuit, et, traversant les airs, va s'arrêter sur la place où le lendemain on creusera pour lui une fosse.

Ils sont constamment en quête de surnoms nouveaux. Comme ils descendent tous d'un petit nombre d'ancêtres qui leur sont communs, et que depuis un temps immémorial ils ne se sont point mêlés aux autres habitans des basses-terres, il n'y a souvent pour un village entier que deux ou trois surnoms. Ainsi l'on compte à Buckie vingt-cinq Georges le Vacher. Les épiciers, en enregistrant sur leurs livres le nom de leurs pratiques, ont soin de mentionner le sobriquet qui les distingue, et même s'il s'agit d'un homme marié, on écrit à côté de son nom celui de sa femme.

Il est des villages où le vrai nom des gens ne sert qu'aux exigences de la loi, et où le surnom est le seul en usage. C'est là

---

tiens de voir et de savoir, comme on l'est à cet âge, eussent volontiers renoncé au souper et au repos pour parcourir la ville pendant la dernière heure du jour; mais il fallut se soumettre à la volonté du père. On se rendit donc à l'hôtel Vatel, l'un des plus famés de Rouen, et là, après un repas substantiel, Charles, sur l'invitation de son père, ayant recueilli ses souvenirs, s'exprima ainsi :

« L'origine de Rouen est peu connue; ce que l'on sait parfaitement c'est que cette cité devint ville française en 497, époque à laquelle elle envoya vers Clovis des députés qui lui présentèrent son hommage et celui des populations qu'elle avait sous sa dépendance. Elle prit dès lors le titre de capitale de la Neustrie. L'événement le plus remarquable qui ait eu lieu dans cette ville, sous les rois de la première race, est l'assassinat de l'archevêque Prétextat, frappé au pied des autels, par ordre de Frédégonde, le jour de Pâques 586. Trois siècles plus tard, cette cité eut fort à souffrir à plusieurs reprises de l'invasion des Normands. Enfin, sous Charles IV, elle fut érigée en capitale du duché de Normandie et cédée à ce titre par le roi à Rollon, chef éclairé de ces bandes de barbares. L'un des descendans de ce Rollon fut Guillaume, auquel la conquête de l'Angleterre mérita le nom de *Conquérant*.

« Après la mort de ce prince, arrivée en 1087, le pays fut déchiré par les factions, sous ses successeurs; l'un d'eux, Jean-sans-Terre, s'étant emparé du duché au préjudice du jeune Arthur de Bretagne, son pupille, et ne pouvant lui arracher une cession de ses droits, eut la barbarie de le poignarder de sa propre main. Jean, accusé pour ce crime auprès de Philippe-Auguste et cité devant la cour des pairs, ne comparut point; il fut condamné à la peine de mort, et ses biens furent confisqués. Pour mettre à exécution la dernière partie de cet arrêt, Philippe-Auguste vint faire le siége de Rouen, qui se rendit après une longue résistance.

« Lors de la démence de Charles VI, Rouen soutint encore un siége de six mois contre Henri V, roi d'Angleterre. C'est à Rouen aussi que fut amenée l'héroïque Jeanne-d'Arc, faite prisonnière à Compiègne; et c'est encore là que la vierge de Vaucouleurs, qui avait sauvé la France, fut condamnée à être brulée vive et exécutée. Enfin, en 1493, Rouen fut assiégé par Henri IV, qui parvint, au bout de huit mois, à s'en faire ouvrir les portes. J'ajouterai que la capitale de la Normandie fut jours regardée comme l'un des plus beaux fleurons de la couronne de France, et qu'elle fut souvent visitée par les rois; Louis XI, Louis XII, François Ier et Louis XIV s'y rendirent en grande pompe, et de nos jours cette capitale de la Normandie, qui est devenue le chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, a reçu dans ses murs Napoléon et Louis-Philippe.

(*Fin de la première partie.*) SIR PAUL ROBERT.

que le registre des épiciers offre une collection amusante de sobriquets. On y trouve : le Bouc, la Beauté, Grandes Oreilles, la Tranche, Haut-Talon, le Roi, le Prévôt, la Roche, le Furet, la Bécassine, les Moucherettes, le Buisson, la Dent. Le registre en question n'est pas toujours galant pour les dames, témoins les surnoms de : le Cutter, l'Ours, etc.

On raconte qu'un étranger vint demander à Buchan un pêcheur nommé Sauny White. Malheureusement il ne savait point le surnom de celui-ci, ni l'indication de sa demeure. Or, il y avait plusieurs Sauny White dans le village. Notre homme s'adresse à une jeune fille dont il fit la rencontre. « Sauny White, dites-vous? répondit-elle; est-ce Sauny White le Voleur? ou Sauny White le Sale? ou Sauny White le Long, le Gai? ou Sauny White l'Enflé? » Parmi tant de Sauny White, l'étranger fut forcé de les visiter tous les uns après les autres pour trouver celui qu'il cherchait. « Mais aussi, remarquait la jeune fille, lorsqu'on s'informe de quelqu'un, pourquoi ne demande-t-on pas d'abord son surnom? »

On cite encore l'histoire d'un facteur de la poste aux lettres, qui avait si complétement oublié son propre nom, qu'il colporta par tout le village une lettre adressée à lui-même, s'enquérant de l'homme à qui cette lettre pouvait être destinée.

La vie laborieuse et constamment occupée des femmes de pêcheurs exerce sur leur moralité une influence salutaire. Elles ne perdent jamais leur temps en médisances et en commérages. Une autre circonstance heureuse, c'est l'étroite union des familles. Les divers membres dont chacune d'elles est composée habitent le même toît; ils participent aux mêmes délassemens et aux mêmes travaux.

Aux hommes, les travaux de la pêche; aux femmes, la culture de la terre et les soins du ménage. Les harengs, les saumons et les nombreuses espèces de poissons sur lesquels s'exerce l'industrie de la pêche offrent une étude curieuse. Les harengs sont capricieux; ils ne fréquentent pas toujours les mêmes parages. Quelquefois ils abandonnent une côte pendant des années entières, et puis, ils y reviennent en si grand nombre que l'eau en est toute noire. Ils sont ordinairement poursuivis par des troupes de marsouins, de baleines, etc. Des mouettes, des cormorans s'agitent dans les airs, criant, palpitant, décrivant une multitude de cercles et rasant d'un vol rapide la surface de la mer, en sorte qu'elle paraît remplie d'oiseaux et de poissons.

Si la saison est mauvaise, les pêcheurs les plus timorés ne se font pas scrupule d'aller en mer même pendant la nuit du dimanche; ceux de Buckie donnent quelquefois un bal pour célébrer une heureuse pêche. Une grange sert le plus souvent de local, et les danses durent des nuits entières. Echauffés par l'ale, le whisky, les sons de la musique et les sourires de leurs partners, les danseurs se livrent aux cabrioles et aux trémoussemens les plus fantastiques. Ils frappent leurs pieds l'un contre l'autre, ils font claquer leurs doigts et s'excitent au plaisir par une sorte de cri inimitable dont rien ne saurait donner l'idée, et qui se prononce à peu près comme : whugh ! Quelle différence entre ces bonds déréglés et la walse ou les contredanses qui égaient les pêcheurs français dans leurs cabarets, où règne, proportion gardée, la sobriété ! L'homme le plus pauvre en France se pique de danser en mesure et de soutenir par l'élégance de ses pas la réputation nationale.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XIX.

L'IODE; DÉCOUVERTE ET IMPORTANCE DE CETTE SUBSTANCE. — REMÈDE CONTRE LES GOÎTRES. — IODURE D'ARGENT. — LE DAGUERRÉOTYPE ; AMÉLIORATIONS DE CETTE INVENTION ; ESPÉRANCES A CET ÉGARD.

Vous n'avez peut-être jamais entendu parler de l'iode, et avant 1811 personne n'en avait entendu parler plus que vous. Aujourd'hui pourtant l'iode joue un certain rôle dans la chimie et la physique, et même dans la médecine ; peut-être quand on le connaîtra mieux acquerra-t-il plus d'importance encore. Qu'est-ce donc que l'iode? — C'est une substance minérale, une espèce de sel, une soude qu'on tire des cendres d'une plante appelée *varec* qui se trouve en abondance sur nos côtes, et que l'on brûle pour en tirer la soude utile dans la chimie et dans les ménages. Ce fut un salpétrier de Paris nommé Courtois qui, en 1811, découvrit l'existence de cette soude dans les cendres lessivées du varec. Des savans firent des essais sur ses propriétés, l'amalgamèrent avec toutes sortes de substances minérales, et produisirent de cette manière des combinaisons ou mélanges appelées dans la chimie des *iodures*, et auxquelles on reconnut diverses propriétés.

C'est ainsi que l'on combina l'iode avec une dissolution d'argent, ce qui donna pour résultat l'iodure d'argent. Vous verrez bientôt l'importance que déjà cette combinaison a acquise dans les arts. J'ai dit que l'on avait essayé aussi de faire usage de l'iode en médecine, en l'employant à la guérison de diverses maladies. Ces essais n'ont pas tous été également heureux, ou du moins il est resté des doutes sur l'utilité de cette substance dans différentes maladies. Mais ce qui est certain, c'est que l'iode est un remède efficace contre les goîtres, maladie qui afflige, comme vous savez, certains pays de montagnes surtout dans les Alpes, où les malades qui en souffrent sont désignés sous le nom de *crétins* et excitent une pitié générale ; car le goître qui consiste dans un engorgement des glandes du col affecte aussi l'intelligence, et rend les malades hébétés. C'est donc un grand bonheur d'avoir découvert un médicament capable de faire disparaître un mal hideux, et de rendre la santé aux malheureux montagnards qui, pour la plupart, sont pauvres et ont besoin de leurs forces physiques et de leur intelligence pour gagner leur vie.

J'ai dit plus haut qu'une des combinaisons de l'iode avec des métaux, celle nommée l'iodure d'argent, avait donné lieu à des applications importantes dans les arts : voici comment. Vous avez probablement vu quelquefois un objet d'optique qu'on appelle chambre obscure? C'est comme vous savez une espèce de caisse au fond de laquelle on fait réfléter les objets du dehors à l'aide d'un miroir placé au dessus et d'un tube contenant des verres polis. Les objets s'y présentent rapetissés, mais avec toutes les couleurs et teintes qu'ils ont réellement. Plus les objets sont éclairés par le soleil, plus aussi les teintes sont vives, et mieux elles se retracent sur le papier placé au fond de la boîte. En voyant ces jolis dessins, plus d'un spectateur a regretté que ce ne fussent que des images fugitives qui disparaissaient lorsqu'on fermait la boîte, ou lorsqu'on en retirait le papier. Mais on ne voyait pas plus de possibilité à fixer ces images, qu'il n'est possible de fixer et de saisir celles qui se présentent dans une glace. Et pourtant à force de recherches, on est parvenu à ef-

fectuer, du moins jusqu'à un certain point, ce que l'on avait dû regarder jusqu'alors comme impossible; et c'est l'iode qui a servi à cette découverte.

L'iodure d'argent a la propriété d'être extrêmement sensible à l'influence de la lumière. Si l'on étend ce composé sur une plaque d'argent poli, les objets éclairés par la lumière du jour qui se reflète sur la surface de cette plaque, attaquent sur-le-champ l'iodure, en sorte que tous leurs contours y marquent. On peut donc obtenir une image d'un monument ou d'un paysage sur une plaque d'argent iodurée. Si on la place dans une espèce de chambre obscure telle que je viens de la décrire, alors il faut retirer la plaque immédiatement après qu'elle a reçu l'impression de l'objet, car autrement la lumière continuant d'agir sur la surface finirait par détruire l'image. C'est là la découverte faite par M. Daguerre, il y a peu d'années, découverte qui a paru si importante au gouvernement qu'il a donné à l'auteur une récompense nationale, et c'est en l'honneur de M. Daguerre que l'appareil à l'aide duquel on obtient les images des objets a reçu le nom de Daguerréotype. En vous promenant sur le quai des lunetiers à Paris, vous pouvez voir en exposition dans la plupart des boutiques des opticiens toutes sortes d'objets, tels que portraits, monumens publics, rues, quais et places de Paris, reproduits avec la plus grande fidélité par ce procédé ingénieux, qui les représente bien plus fidèlement que ne peut le faire le crayon du dessinateur ou le pinceau de l'artiste, et qui les représente même jusqu'aux moindres détails.

Je n'ai indiqué que la moitié du procédé, et d'après ce que j'ai dit de la vive impression que fait sur l'iodure d'argent la lumière du jour, vous vous êtes peut être déjà demandé comment les plaques d'argent iodurées peuvent être exposées à l'air sans que les images qu'elles retracent s'altèrent et même s'effacent complétement? Aussi la découverte n'aurait-elle eu que la moitié de sa valeur, si l'on n'avait inventé le moyen d'arrêter en quelque sorte ces images fugitives, et de rendre la surface argentée de ces plaques inaccessibles à l'effet ultérieur de la lumière. On y est parvenu en exposant la surface *impressionnée* à la vapeur du mercure chauffé. Cette vapeur a l'effet de faire ressortir les images et de les prémunir contre les ravages de la lumière. C'est ce double procédé, de reproduire les objets et de fixer leur image, qui fait le grand mérite de la découverte de M. Daguerre. Depuis que l'invention est faite, on y a porté diverses améliorations, et il est possible qu'on aille bien plus loin encore par la suite. Dans les premiers temps, par exemple, il fallait près de dix minutes pour prendre une vue par le moyen du daguerréotype, et comme les hommes et les animaux ne restent pas immobiles aussi longtemps, cet instrument ne pouvait représenter que des objets inanimés, et on ne croyait guère possible de copier des êtres vivans. Aujourd'hui l'opération se fait en moins d'une minute, et on obtient avec la plus grande facilité le portrait d'une personne; portrait exactement fidèle, et qui loin de flatter comme fait quelquefois le peintre, reproduit jusqu'aux moindres défauts que la nature peut avoir donnés à un visage.

Je vous ai parlé dernièrement du procédé ingénieux que l'on a inventé pour dorer ou argenter une surface quelconque, à l'aide de la pile voltaïque. Eh bien, ce procédé a été déjà appliqué au daguerréotype. Au lieu d'argent, on peut prendre en effet une plaque d'un métal plus commun, tel que le cuivre, l'argenter promptement par ce procédé, et y appliquer l'iodure avant de s'en servir pour le daguerréotype.

D'autres ont cherché à se passer entièrement de métal et à préparer du papier de manière à ce qu'il soit rendu susceptible de recevoir l'impression des objets; d'où résulterait une grande économie; car les plaques d'argent ou argentées coûtent toujours cher, et on ne peut multiplier les copies comme on ferait si l'on pouvait se servir simplement de papier apprêté. On arrivera peut être à ce résultat et à bien d'autres encore sans doute.

La découverte est encore trop nouvelle pour que l'on puisse en prédire tous les résultats. On regrette, par exemple, que les objets en se réflétant sur l'iodure d'argent ne conservent pas leurs couleurs et ne donnent que des couleurs noires.

Quelque merveilleux que soit déjà cet art on voudrait encore voir les objets colorés comme ils sont dans la nature; alors la reproduction serait complète, et il semble que l'on n'aurait plus rien à désirer. Mais le génie de l'homme atteindra-t-il ce point de perfection. Il est permis d'en douter; cependant d'après ce qui a été fait, on ne peut pas dire non plus que la chose soit impossible. Nous pouvons tout attendre des progrès de la science.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance Royale, des cours d'instructions primaires supérieurs seront annexés au collége royal du Puy, et aux colléges communaux des villes de Boulogne, Compiègne, Fontenai-le-Comte, Melun, Riom et Valogne.

— Par ordonnance du roi, en date du 22 juillet, le maire de la ville de Compiègne et le supérieur général des frères de la doctrine chrétienne sont autorisés à accepter, chacun en ce qui le concerne : 1° la rente de 800 fr. et la bibliothèque léguées par M. l'abbé Duchemin; 2° la rente de 300 fr léguée par le même testateur pour être payée aux sœurs qui tiennent l'école et l'ouvroir.

— Par ordonnance du roi, en date du 31 juillet, la ville de Mâcon est autorisée à fonder dans son collége royal 4 bourses à pension entière du prix de 600 fr.; 8 bourses à 3 quarts de pension du prix de 450 fr.; 20 bourses à demi-pension du prix de 300 fr. Pour couvrir les dépenses de cette fondation, une somme de 12,000 fr. sera portée chaque année au budget de la ville de Mâcon. Toutes les dispositions des ordonnances et réglemens relatifs aux bourses communales des colléges royaux sont applicables aux bourses de la ville de Mâcon.

— Une autre ordonnance du roi, du même jour, autorise le supérieur général des frères de la doctrine chrétienne et le maire d'Auch à accepter, chacun en ce qui le concerne, le legs de 400 fr. fait par M. François Pédémonté à l'école des frères de cette ville.

— Il vient de se passer, dans une des maisons d'éducation de Mézières un fait qui mérite d'être rapporté. L'une des maîtresses de cet établissement ayant appris que ses jeunes élèves se disposaient à lui faire un présent pour le jour de sa fête, leur dit : « Mes enfans, je suis bien sensible à votre souvenir. J'accepterai de vous une simple fleur, et je vous proposerai de consacrer au soulagement des malheureux victimes de l'incendie de Tourteron la somme que vous destiniez à ma fête. »

— Les fouilles qui s'exécutent à Etaires (Pas-de-Calais) ont des résultats de plus en plus satisfaisans. Dans le courant de cette année on a découvert soixante maisons et une quantité d'objets tels que hachettes, marteaux, ferailles. Cette semaine on a trouvé deux grandes cruches pleines de médailles romaines du règne de Posthume; les amas de cendres découvertes prouvent que cette ville enfouie a dû être détruite par un incendie. L'attention des antiquaires est vivement sollicitée par ces fouilles. Elles présentent tout l'intérêt et toute l'importance possibles. La zone de cette ville souterraine s'étend au moins sur trois kilomètres de terrain, et l'on peut penser que ce sont bien là les restes de l'ancienne Quantovice. Jusqu'à ce jour la *Société des Antiquaires de la Morinie* est le seul corps savant qui ait voté des fonds pour ces travaux qui intéressent les sciences.

— Les obsèques de M. le baron Larrey ont eu lieu mercredi à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Des députations de l'Institut, de l'Académie royale de Médecine, de l'école Polytechnique, des Invalides, et une foule d'amis et de parens accompagnaient l'illustre vétéran des chirurgiens de l'armée d'Egypte à sa demeure dernière : plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 41. Paraissant tous les Samedis. AOUT 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

AVIS.

L'administration de la *Gazette de la Jeunesse* informe les abonnés du *Messager des Demoiselles* que, par suite d'arrangemens, elle est restée chargée de servir désormais leur abonnement.

En conséquence, à dater du présent numéro, les abonnés du *Messager des Demoiselles* continueront à recevoir, chaque samedi, sans interruption, la *Gazette de la Jeunesse* jusqu'à l'expiration de leur souscription.

Et, afin que les abonnés du *Messager des Demoiselles* trouvent un dédommagement aux avantages qui leur étaient promis par cette feuille, il est bien entendu que la collection complète de la *Gazette de la Jeunesse* leur sera remise gratuitement, en même temps que *la petite Bibliothèque bleue*, composée de 58 petits ouvrages d'éducation, instruction, religion, morale, etc., qu'elle donne en prime à chacun de ses souscripteurs.

L'administration de la *Gazette de la Jeunesse* désire ainsi s'attacher une nouvelle famille de lecteurs avec l'espoir de la conserver dans l'avenir ; et elle a, pour garant de sa réussite, le succès bien établi que lui ont valu le mérite d'une rédaction estimée et la ponctualité à remplir tous ses engagemens.

HALMEHI, OU L'HÉROINE DE QUINZE ANS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

I.

HENRI, comte de Lautour, qui joua, sous le nom de Meliabeth, un très grand rôle dans les affaires politiques de la Perse, et fut un des principaux instrumens des victoires et conquêtes du shah ou roi Abbas-le Grand, était né à Paris. Les guerres de religion qui désolaient la France pendant les dernières années du seizième siècle, les persécutions auxquelles il se vit en butte à cause de ses croyances, le forcèrent à quitter son pays ; Bassora devint sa nouvelle patrie. Halmehi, sa fille, ne connut pas sa mère, tant elle était jeune lorsque la mort la lui enleva : son père et une tante qui la chérissait comme son enfant se partagèrent les soins qu'exigeaient son enfance et son éducation. Elle avait un goût prédominant pour les exercices du corps et surtout pour l'équitation ; son père voulut lui-même être son maître, et les progrès de la jeune amazone le surprenaient chaque jour agréablement. Un jour Meliabeth et sa fille, alors âgée de dix ans, se promenaient à cheval, suivis d'un seul esclave, dans la forêt d'Arbassan, qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'au bord de la mer en longeant le désert d'Irack. Tout à coup ils entendirent un bruit étrange qui semblait se rapprocher peu à peu ; c'étaient des cris, des aboiemens, un cliquetis d'armes, le son d'instrumens discordans qui faisaient un vacarme effroyable.

« On croirait assister, dit Halmehi souriante, à un concert infernal. Si nous approchions pour mieux entendre. »

Ils font quelques pas, et bientôt ils aperçoivent un tigre énorme

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — AOUT.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

(5e *entretien.*)

La moisson! que ce mot renferme d'anxiété et d'espérance! C'est là en effet la véritable richesse du cultivateur, et plus il approche du terme, plus son impatience redouble. — Le riche suppute le nombre de sacs de froment, d'orge, d'avoine, de féverolles qu'il entassera dans ses vastes greniers, et rêve déjà à l'acquisition de telle ou telle pièce de terre voisine de son domaine; le paysan moins aisé dont la provision annuelle de grains tire à sa fin ou est épuisée depuis plusieurs semaines, soupire après cet instant fortuné qui doit le dispenser de recourir à l'emprunt, et ramener l'abondance dans sa maison. — Aussi que de prières s'élèvent journellement vers le ciel pour obtenir, pendant la durée de la moisson, un temps favorable! Que de craintes fait naître l'apparition du moindre orage!

Dans le fait, ces météores qui d'un instant à l'autre peuvent se former dans les airs, et dont la science humaine n'est point encore parvenue à prévenir les ravages, sont comme l'épée de Damoclès, constamment suspendue sur la tête du malheureux cultivateur. — Les désastres partiels qu'ils exercent tous les ans et dont les feuilles publiques nous retracent les tristes tableaux, semblent dire à l'homme des champs : « Hâte-toi; les instans sont précieux ; tu n'es pas certain de faire demain ce que tu n'as pas achevé aujourd'hui. » — Et voilà la cause de cette activité prodigieuse qui vous semble au-dessus des forces de l'homme, par la chaleur souvent excessive à cette époque de l'année et qui, si elle devait se prolonger davantage deviendrait réellement insupportable.

Quoique les diverses récoltes de céréales, c'est à dire des seigles, fromens, orges et avoines s'exécutent ordinairement à quelques jours de distance, elles portent toutes le nom générique de moisson, et nous devons les réunir en un seul cadre.

Jusqu'ici, mes jeunes lecteurs, je vous ai plus particulièrement parlé de l'agriculture d'Alsace ; nous allons voir la moisson dans d'autres localités ; mais jetez encore un regard sur cette heureuse province que nous quittons; dites adieu à ces coteaux couronnés de forêts, aux vergers et aux vignobles qui se déroulent sur leurs flancs, à ces plaines légèrement ondulées et drapées de couleurs si riches, si variées ; oui, dites un dernier adieu à ces contrastes délicieux qui font de l'Alsace un vaste jardin dont vous admiriez naguère la richesse. — Maintenant se déploient sous vos yeux de vastes plaines où s'étendent à perte de vue et presque sans interrup-

pressé par des lévriers et des hommes armés de piques et de yatagans.

« Maître ! maître ! s'écrie l'esclave Karab; cet animal féroce commet dans la contrée de grandes déprédations, et s'est rendu redoutable en causant la mort de plusieurs chasseurs. S'il vient de ce côté, nous sommes perdus, n'ayant pour nous défendre que nos poignards. Au nom du ciel, je vous prie, éloignons-nous.

— Il est monstrueux ! regarde donc, papa, disait la petite Halmehi, comme il marche lentement et fièrement, sans tenir compte des poursuites ; à chaque instant il s'arrête ; il regarde autour de lui, s'élance sur la meute. Oh ! pauvres chiens, comme il les disperse, les met en pièces, et personne n'ose leur porter du secours ; il fait fuir les plus intrépides. Mon petit père, restons, je t'en prie; n'écoute pas ce peureux de Karab. C'est si beau à voir, une grande chasse, et ce tigre qui résiste seul à tant d'adversaires et semble fier de les mettre en fuite.»

Une barrière presque inexpugnable formée par les traqueurs avec des arbres renversés et des rocs amoncelés les séparait, du lieu du combat.

Mais bientôt on entend se mêler aux abois des lévriers, aux vociférations des chasseurs, un craquement de branchages brisés accompagné du roulement des fragments de rochers qui volaient en éclats et roulaient sous les pieds du monstre. A ce nouveau bruit, les chevaux des promeneurs se cabrent, celui que montait Halmehi prend le mors aux dents, et s'élance par sauts et par bonds à travers les broussailles; rien ne peut l'arrêter. Meliabeth, qui a vu le danger que court sa fille, la suit, et rapide comme l'éclair, il parvient à l'enlever au moment où son cheval se précipitait dans un abîme. La jeune amazone s'apprêtait à témoigner à son père toute sa reconnaissance, lorsque soudain un cri farouche suivi d'un hurlement effroyable, vint frapper leurs oreilles. Meliabeth se retourne et voit le tigre prêt à s'élancer sur eux, la gueule écumante et les yeux pleins de rage; il saisit son poignard et marche droit à lui. La bête, comme surprise de tant d'audace, s'arrête, se dresse sur ses pattes de derrière, et la tête baissée, les dents menaçantes, elle fait un bond en avant. Meliabeth, par un mouvement habile, échappe à cette attaque qu'il prévoyait, se lance à son tour sur son adversaire, le saisit par derrière, lui perce la poitrine, puis le retient dans ses étreintes, malgré les puissantes secousses dont l'animal monstrueux l'ébranlait en se débattant. Au bout de quelques minutes, il sentit les forces du tigre s'affaiblir, et le jeta mourant sur le sable.

Pendant cette lutte terrible, Halmehi était restée à genoux, les mains levées vers le ciel, et les yeux mouillés de grosses larmes. Ses lèvres murmuraient des prières bien ferventes, et Dieu l'exauça. Les chasseurs accourus n'osaient faire un pas en avant, tant ce tigre leur inspirait d'effroi, mais quand ils le virent terrassé, ils s'approchèrent :

« Etranger, dit l'un d'eux qui paraissait être le chef de la troupe, à Meliabeth, vous êtes brave, intrépide ; la victoire que vous venez de remporter sera, si vous le voulez, le commencement d'une brillante carrière; restez avec nous, vous deviendrez un de nos généraux; je vous le prédis, moi, le shah Abbas surnommé le grand.

— Magnanime souverain, répondit Meliabeth, les éloges que vous m'adressez, je ne les mérite pas. En attaquant ce tigre, je défendais ma fille ; le ciel devait me rendre vainqueur. J'ai reçu l'hospitalité dans vos états; j'y ai trouvé le bonheur, une famille; par reconnaissance, si vous daignez m'admettre à marcher sous vos drapeaux, je serai toujours pour vous un soldat dévoué, tant qu'il ne faudra pas combattre contre la France.

— J'estime trop cette nation et son nouveau roi Henri IV, si justement dit le grand, pour ne point me rendre à ce vœu tout national que vous formez. Demain je vous attends à mon palais; amenez avec vous votre charmante fille; son front large, ses yeux longs et volontés, sa physionomie expressive, laissent deviner son ame; elle sera digne de son père. J'ai des nièces de son âge qui seront très heureuses de la voir et d'en faire leur amie. Je veux de mon côté, lui faire cadeau d'un cheval qui remplacera, je l'espère, celui qu'elle vient de perdre et qu'elle domptait avec tant de grâce et d'énergie. En attendant, elle va prendre place dans cette voiture où sont toutes les princesses de ma famille qui ont voulu nous accompagner.

Il s'avança vers Halmehi, la prit par la main, et la plaça lui-même dans la première voiture de sa suite, entre la reine et sa mère. Pendant ce temps, douze esclaves traînaient le tigre mort sur un brancard fait avec des branches d'arbres ; ils le chargèrent sur leurs épaules. Abbas fit alors sonner la retraite; le cortége se mit en route, musique en tête, et traversa la ville de Bassora au milieu des cris de joie de toute la population ; chacun s'applaudissait d'être délivré d'un animal féroce qui était devenu un véritable fléau pour la contrée.

II.

Cinq années s'étaient écoulées, cinq années de gloire, d'honneurs pour Meliabeth, de prospérités, de conquêtes pour la

---

tion, des nappes de blé, d'orge ou d'avoine, du sein desquelles s'élèvent de loin en loin les clochers de quelques villages, les toits de chaume des fermes considérables que vous voyez çà et là, et quelques taillis épais ou bouquets d'arbres appelés remises et servant de refuge aux infortunés lièvres et perdrix lorsque les champs dépouillés ne leur présentent plus d'asile.

Ces plaines sont celles de la Beauce, justement renommée pour son blé, et dont les moissons sont à la veille d'atteindre leur maturité, ce qui vous explique la présence de ces groupes nombreux d'hommes au teint hâlé, couverts de blouses bleues ou de vêtemens de même couleur, et qui, le sac au dos, se succèdent sans interruption sur toutes les routes. — Ne dirait-on pas une de ces migrations allant fonder de nouvelles colonies ! Ce sont des Flamands, des habitans des Ardennes, des Picards et même des Vosgiens. Tous jeunes et vigoureux, ils ont fait jusqu'à cinquante lieues pour venir prêter le concours précieux de leurs bras aux gros fermiers de la Beauce qui, grâce à cette armée de moissonneurs, terminent en quelques jours un travail qui demanderait un temps considérable, s'ils étaient réduits aux seules ressources que leur offre leur localité.

Vous le savez, dans beaucoup de provinces, les ouvriers moissonneurs se réunissent dans les bourgs sur la place du marché, où les cultivateurs vont les engager. Mais ici, comme en Lorraine, en Flandre, en Picardie, la plupart des bons fermiers ont leurs ouvriers attitrés, qui, de même que les hirondelles, reviennent tous les ans à pareille époque reprendre leur place au foyer de la ferme, où ils sont accueillis avec empressement. — Après les complimens d'usage, le fermier retient aussitôt le nombre d'ouvriers qu'il lui faut, convient des salaires, qui, comme vous devez le penser, varient selon l'état des blés et la concurrence plus ou moins grande des moissonneurs

Ces préliminaires terminés par quelques rasades de vin, on récapitule la quantité de céréales à abattre, on en fait la répartition entre les différens groupes, qui se chargent non seulement de moissonner les champs, mais de fermer encore et de lier les gerbes au fur et à mesure que les récoltes seront mises à terre, et selon le désir du fermier. — Sur le soir, ces moissonneurs s'occupent de préparer le gîte où ils coucheront pendant leur séjour au logis, et qui consiste en une couche épaisse de bonne paille étalée dans la grange ou sous les hangars du fermier qui les occupe. — Et, après quelques semaines de cette vie rude et en quelque sorte nomade, ils regagnent gaîment leurs pénates, rapportant à leurs familles le prix de leur sueur, et se remettent incontinent à l'œuvre pour abattre leurs propres moissons, qui, plus tardives que celles de l'intérieur de la France, ont eu le temps de mûrir pendant leur absence.

Perse, et de bonheur constant pour Halmehi. Mais les choses d'ici-bas ont si peu de durée! Abbas, qui avait dit naguère à Meliabeth son général et ministre, au retour d'une expédition périlleuse :

« Tu as sauvé mon armée, tu as agrandi mes états de la Géorgie et de l'Afganistan, tu veux donc que je te traite plutôt en frère qu'en roi ! »

Abbas fit une maladie qui affaiblit momentanément sa raison. Les courtisans, race envieuse et méchante, jaloux des succès et des vertus de Meliabeth, profitèrent de cette occasion pour le perdre. Ils firent accroire au shah que son ministre était l'ame d'une conspiration formée dans le but de le détrôner. Ils produisirent des lettres qu'eux-mêmes avaient fabriquées, firent entendre des témoins achetés à prix d'or, et le monarque, dans un accès de délire, signa l'acte d'arrestation qui lui était présenté. Meliabeth vivait alors retiré dans la société de sa fille et de Meina, dans un petit château qu'il avait fait construire au pied du mont Ararat, où s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé, après le déluge. On le fit venir à Ispahan, sous prétexte de lui confier une mission secrète, et quand il fut arrivé on le chargea de chaînes et on le conduisit nuitamment et avec beaucoup de précautions, par crainte de soulever le peuple et les soldats dont il était adoré, dans la tour de la Mort.

Ce n'est qu'après sept mois de recherches et de démarches, toujours infructueuses, que la pauvre Halmehi connut le sort de son père. A cette nouvelle fatale, l'orpheline pleura toute la journée; rien ne pouvait la consoler; mais quand elle fut seule dans sa chambre, elle se rappela ce que son père avait fait pour elle; comment, deux fois, il l'avait arrachée à une mort certaine. Ce souvenir sécha ses larmes; elle laissa tomber sa tête dans ses deux mains, réfléchit quelques instans, puis se levant tout à coup :

« Les renseignemens que nous a donnés Krabba me suffisent pour trouver cette tour... ô mon père ! je te sauverai ! »

Elle écrit une lettre à sa tante pour lui annoncer son projet et la rassurer sur son absence, fait ensuite un paquet d'habits, réunit dans une petite bourse ses épargnes, prend quelques bijoux, et quand elle s'est bien assurée que tout le monde repose dans la maison, que sa tante est endormie, elle ouvre doucement la fenêtre, et se laisse glisser le long d'une corde jusqu'à terre. Elle marche, elle marche avec son paquet attaché derrière son dos jusqu'au lever du soleil, sans songer à la fatigue. Alors seulement elle se souvient qu'elle a oublié de se recommander à la Providence, et de prier le ciel de bénir son voyage. Elle s'agenouille sur le bord du chemin, adresse une fervente prière à Dieu, prend un peu de nourriture, et puis elle se remet en route.

Après douze jours et douze nuits d'une marche pénible à travers les plaines arides, les forêts désertes et dangereuses qui couvrent les monts d'Aiaghatag, par des chemins raboteux, incertains, et guidée par les seuls renseignemens qu'elle obtenait des rares voyageurs que son bon génie amenait sur son passage, Halmehi arrive enfin au sommet d'une montagne escarpée terminée à l'est par une espèce de citadelle posée comme un nid d'aigle sur la croupe d'un rocher taillé à pic de tous côtés, et dont les pieds sont baignés par les eaux du Tigre. Sa structure informe et massive, ses murs percés de barbacanes, de fenêtres étroites, en petit nombre et garnies de barres de fer, donnaient à cette forteresse un aspect effrayant. La pauvre enfant regarde longtemps cette tour où son père gémit prisonnier, et s'écrie :

« Me voici donc au terme de mon voyage; ô mon Dieu ! vous qui m'avez protégée jusqu'à ce moment, continuez-moi vos bontés, et faites que je réussisse dans le projet que vous m'avez inspiré. Que je revoie mon père, qu'il sache que sa fille ne l'a point oublié, et je mourrai contente ! »

Epuisée par la fatigue et l'émotion, Halmehi se laissa glisser sur le tronc d'un arbre; elle succomba au sommeil qui l'accablait, malgré tous ses efforts pour le surmonter. Elle fut bien vite éveillée par la douleur; les cailloux et les ronces avaient déchiré sa mince chaussure, ses petits pieds étaient couverts de meurtrissures; elle souffrait tellement que des larmes involontaires coulaient de ses paupières; elle voulut se lever, mais ne pouvant se soutenir debout, elle retomba lourdement sur son siége. Alors elle jette des yeux hagards autour d'elle, appelle du secours; personne ne répond à sa voix. En proie à un amer désespoir, elle saisit une branche de palmier, l'appuie sur son genou, la brise, en fait un bâton, et, grâce à cet auxiliaire, elle peut descendre jusqu'au bas de la montagne. Arrivée près des premières maisons de Koufa, village bâti sur le bord du Tigre, qui la séparait de la prison de Meliabeth, notre héroïne aperçoit un homme d'un certain âge qui fixait sur des pots aux plantés de distance à distance des étoffes nouvellement sorties des cuves du teinturier. Deux sourcils dissemblables ainsi que ses yeux, dont l'un bleu et l'autre brun, un accoutrement non moins bizarre, en faisaient un être curieux. A travers toutes ces singularités on remarquait une physionomie douce, prévenante; Halmeli l'aborda, et lui dit d'une voix chancelante :

On se sert pour moissonner de trois sortes d'instrumens. La faucille ou lame d'acier en forme de croissant, pourvue d'une poignée de bois tournée, outil dont l'usage remonte à la plus haute antiquité, comme vous pouvez le voir dans la Bible et l'Odyssée : il est encore aujourd'hui le plus généralement employé par les deux sexes indifféremment.—La faulx à une main, dite *du sapeur*, qui ne diffère de la faulx ordinaire que par la manière dont elle est montée et par la longueur du manche qui n'a que trois pieds. Sa manœuvre nécessite l'emploi d'un bâton terminé par un crochet de fer, tenu de la main gauche par l'ouvrier, et avec lequel il saisit et attire à lui la quantité de céréales qu'il veut abattre d'un coup, comme le faucilleur le fait avec la main.

La faulx ordinaire, au bas du manche de laquelle on a simplement adapté deux petits osiers figurant une espèce de raquette qui retient les tiges abattues dans la direction voulue et en empêche l'éparpillement.

La rapidité du travail que nécessitent les grandes cultures, a déterminé dans nos derniers siècles l'emploi de ces deux derniers modes d'abattage, et particulièrement du fauchage, car la faucille qui procède avec lenteur, n'y pourrait pas toujours suffire. Et pour vous donner une idée de ce que peut faire un faucheur habile; je vous dirai que l'on évalue à 60,000 pieds carrés la surface de céréales qu'il couche à terre en un jour, tandis qu'un faucilleur coupe à peine 10,000 pieds carrés dans le même laps de temps.

Cette rapidité de main d'œuvre a bien aussi son inconvénient; puisque les secousses que la faulx imprime aux tiges des blés en égrènent considérablement les épis, c'est pourquoi elle n'est guère d'usage que pour les avoines et les orges; d'un autre côté, il y a perte dans la production de paille, la faulx coupant moins à raz de sol, et laissant par conséquent des chaumes beaucoup plus longs que la faucille.

Mais revenons à la Beauce. Le lendemain de leur engagement, nos moissonneurs, hommes et femmes, sont tous, dès la pointe du jour, aux divers postes que leur a assignés le fermier.

Dans ce champ, vous voyez les moissonneurs à la faulx, instrument qui ne peut guère être manié que par des hommes, rangés à peu près comme dans la fenaison; ils abattent vaillamment les blés dont les épis frémissent sous le tranchant de leur outil. — A chaque coup de faulx, les ouvriers déposent doucement à terre le petit amas de céréales qui s'est accumulé sur la raquette, et des moissonneurs suivant à nombre égal, étalent et rangent ces fauchées, afin d'en activer la complète dessication, et d'en faciliter la mise en gerbes. — Dans cet autre champ, sont les sapeurs : moins rapide que le précédent, leur travail cause en revanche moins de perte, et

« Au nom du ciel, indiquez-moi où je trouverai un asile, car je me sens défaillir.

— Ma belle enfant, voyez cette maison en bois noircie par la vétusté, elle est habitée par Abdul, mon maître, un brave et digne homme qui vous accueillera bien, j'en suis sûr. Attendez, voilà mon ouvrage fini; comme vous semblez être bien fatiguée, appuyez-vous sur mon bras; il est encore ferme quand il s'agit de soulager les malheureux. »

La pauvre enfant ne put répondre que par un léger soupir et tomba évanouie aux pieds du vieillard. Celui-ci jette un cri de détresse, son maître accourt suivi de plusieurs domestiques; tout le monde s'empresse autour d'Halmehi et lui prodigue les soins les plus touchans.

Mme LA COMTESSE DE LUCY.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES DEUX CHANDELLES.

FABLE.

« Sœur glorieuse et fortunée,
Que j'aspire à ta destinée!
Tu brilles, on t'admire... »

— Eh quoi?
Me jalouser! Oh! cache toi!
Crains le flambeau qui nous allume;
L'ombre fait ton salut, crois-moi,
Si je brille, je me consume! »

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

LA SOURIS BLANCHE.

— D'où viens-tu, enfant?

— De l'Auvergne, monsieur.

— Que portes-tu donc dans cette boîte, que tu défendais tout à l'heure si bravement?

— Hélas! monsieur, c'est ma pauvre petite souris blanche, que ces méchans petits garçons voulaient me prendre...

— Oh! une souris blanche! une souris blanche! cria, toute joyeuse la petite fille que tenait à la main l'interlocuteur du jeune Auvergnat... Une souris blanche, mon papa, moi qui ai tant envie d'en avoir une.

— Comment te nommes-tu, mon enfant? continua le père.

— Batistou, pour vous servir... répondit celui-ci en faisant une révérence. Puis se retournant pour jeter un coup d'œil courroucé sur le groupe de gamins contre lesquels il avait eu à se défendre : « Me prendre ma souris? murmura-t-il à demi-voix... Je n'ai que ça, moi, pour gagner ma vie.

— Que ça?... observa la jeune fille; il n'a donc pas, comme moi, un bon papa, qui lui donne des habits, des joujoux; qui lui fait apprendre à lire et à écrire?

— Oh! mamzelle, je sais lire et écrire un peu : le curé de notre paroisse m'a enseigné; mais je n'ai plus de père ni de mère.

— Pauvre enfant!... Et tu sais lire et écrire?

— Oui, mon bon monsieur.

— Voyons alors, lis cela? » Et le monsieur lui mit dans la main une carte. Batistou lut : « M. Berthauld, pelletier, boulevart Saint-Martin. » Très bien, mon garçon, tu lis à merveille. Eh bien! demain à onze heures, tu viendras à cette adresse, nous causerons ensemble.

— Apportez surtout votre petite boîte, n'est-ce pas? Nous jouerons; vous me prêterez votre petite souris, je vous prêterai mes joujoux.

— Oui, oui, nous achèterons ta petite souris... Tiens, voici un à-compte.

Et le monsieur glissa dans la main de l'Auvergnat une petite bourse assez rondelette.

— Oh! non, mon bon monsieur, je ne veux pas la vendre, ma souris. Est-ce que je ne vous ai pas dit, monsieur, que cette petite bête me fait vivre!... Oh! si vous saviez notre histoire!

— Viens toujours demain à la maison, mon ami, nous nous entendrons.

— Oui, oui, venez, je vous en prie, monsieur Batistou.

— Je viendrai, monsieur et mademoiselle, puisque ça doit vous faire plaisir. »

Sur les derniers mots de cet intéressant dialogue, M. Berthauld et sa fille montèrent en voiture, et Batistou, qui tout à l'heure pleurait, courait maintenant et riait en regardant ce que contenait la bourse que le monsieur lui avait donnée.

Il rentra tout joyeux au logis, soupa, se coucha, dormit fort bien, et le lendemain à onze heures précises il frappait à la porte d'un riche magasin de pelleterie sur le boulevart Saint-Martin. Une petite fille vint lui ouvrir. Elle était rayonnante de joie, et s'écria d'abord :

« Et la souris blanche?

— La voici, mamzelle.

---

permet aux ouvriers de conserver leur position verticale, ce qui est un avantage précieux. — Egalement escortés de femmes, celles-ci doivent apporter une grande attention au redressement et à l'étalage de la coupe qui leur arrive souvent emmêlée. — Mais arrivons aux moissonneurs proprement dits, disseminés par centaines dans cette vaste mer d'épis onduleux et dorés. Dans le pays où nous sommes, comme en Gatinais et en Picardie, on les nomme scieurs, à cause de la dentelure de leurs faucilles. C'est dans le champ de froment que sont réunis aux ouvriers et ouvrières étrangers le cultivateur et sa famille, qui surveillent la bonne exécution du travail. Quelle ardeur, quelle activité fait naître la présence du maître! Toute cette jeunesse rivalise de zèle; c'est à qui embrassera et attirera à lui la plus grande masse de graminées jaunissantes; c'est à qui d'un seul coup de faucille en tranchera le plus de tiges avec le plus de célérité.

Oh! mes jeunes amis, qui vous plaignez du moindre exercice qu'il vous faut faire à l'ardeur du soleil, voyez ces ouvriers moitié nus, ruisselant de sueur, constamment courbés vers le sol, la tête plongée dans cette muraille d'épis qui suinte la chaleur et arrête le souffle de la brise; ils sont littéralement rôtis, et ne respirent que les émanations brulantes qui se dégagent de la terre. Il n'est pas de travail plus pénible que celui de ces moissonneurs, et par des chaleurs comme celles qui signalent cette année-ci, j'ai vu de ces malheureux tomber asphyxiés ou frappés de coups de sang sans qu'il ait été possible de les rappeler à la vie.

Oh! oui, on ne saurait assez le répéter, la vie des champs est une vie rude et laborieuse, et vous ignorez combien chaque miette de pain que vous perdez a coûté de gouttes de sueur.

Vous le voyez, ce n'est plus ici le riant tableau que nous a présenté la fenaison : au lieu de joyeuses chansons, un morne silence qui n'est interrompu que par le bruit de la respiration des ouvriers et le cri de leurs instrumens; au lieu des pittoresques atours d'une jeunesse endimanchée, la livrée de la pauvreté; au lieu de la fraîcheur et de l'air de santé, un teint hâlé et des visages amaigris; au lieu de repas abondans égayés d'un vin généreux, une triste pitance arrosée d'une maigre piquette; c'est que la fenaison est faite par le cultivateur, sa famille et ses gens, tandis que la moisson est, comme nous l'avons dit, le travail de populations misérables, émigrées sous la canicule dans des pays plus favorisés, pour rapporter au village natal la faible rétribution de leur pénible et opiniâtre labeur. Et si les malheureux travaillent au-delà de leurs forces, c'est qu'ils ne sont pas à la journée, mais à la tâche; et pour gagner quelques écus de plus, ils compromettent souvent leur vie. — Ce tableau est sombre, mes amis, mais il est vrai.

WOHLFAHRT, ancien cultivateur.

— Oh ! quel bonheur !... Entrez vite. »

Batistou suivit la petite fille, qui le conduisit de pièce en pièce jusqu'au bureau de son père.

—Ah ! ah ! te voilà, mon garçon !... Eh bien ! veux-tu décidément consentir à me vendre cette petite bête?

— Oh ! non, monsieur, je ne peux pas.

—C'est ma petite Augusta qui désire l'avoir; ne veux-tu pas la lui donner ? Elle en aura soin, je te le jure.

— Je voudrais faire mille fois plus, monsieur, mais je vous l'ai dit hier quand vous m'avez donné votre bourse. Cette pauvre bête est ma compagne ; je lui dois d'avoir mangé jusqu'à ce jour; m'en séparer, ce serait de l'ingratitude ; et ma mère m'a toujours dit que l'ingratitude est un bien vilain défaut. Et puis, d'ailleurs, vous ne connaissez pas son histoire, à ma souris, autrement vous ne me proposeriez pas de m'en défaire.

—Enfin, conte-nous-la donc, cette histoire, à laquelle tu parais attacher beaucoup d'importance... Veux-tu ?

— Certainement... monsieur... c'est bien simple... Vous verrez après ça, si je n'ai pas des raisons pour aimer pardessus tout ma chère souris blanche.

— Allons... nous t'écoutons, parle. »

Et M. Berthauld, ayant fait asseoir Batistou entre lui et sa fille, celui-ci leur fit avec une charmante naïveté le court récit qu'on va lire :

« Je suis fils d'un pauvre bûcheron des montagnes, qui, pour » tout héritage, ne m'avait laissé que sa serpe et sa besace. — » Comme je n'avais pas la force de travailler encore assez pour » gagner ma vie, j'allai rester chez la mère Bertrand, — c'est » une bonne femme de chez nous, la mère Bertrand : elle avait » été l'amie de ma mère. — Quand j'eus atteint ma huitième an- » née, je fis mes préparatifs pour suivre le grand Pierre qui ve- » nait à Paris avec ses six garçons, acheter des peaux de lapins » et ramoner les cheminées. — Vous l'avez peut-être vu le grand » Pierre, vous, monsieur ?... Voilà que, la veille de nous mettre » en route, je tombai malade... mais si fort qu'il fallut me mettre » au lit et que les autres partirent sans moi... et que je restai » seul, tout seul, couché dans la cabane de la mère Bertrand, qui » était alors en journée... Pourtant, elle venait tous les matins, » et quelquefois le soir, me panser et me donner de la tisane... » Moi, je priais Dieu et je prenais patience.— Il y avait déjà une » quinzaine que j'étais dans cette cruelle position, lorsque la » mère Bertrand vint me dire : « Mon pauvre Batistou, j'ai trouvé » une condition qui me force à m'éloigner sur l'heure, mais je » reviendrai te voir et je mettrai à profit toutes les occasions » pour te faire parvenir quelque chose; car j'irai loin, vois-tu : » mais, courage, je penserai à toi. Et puis, Dieu aidant, le jour » de la guérison ne peut tarder à venir... adieu!... » Elle m'em- » brassa trois fois et elle partit... et moi je pleurai, je pleurai à » grosses larmes tout le restant de la journée et puis le lende- » main encore... Ce jour-là, la fièvre me prit avec plus de vio- » lence que jamais... elle se calma pourtant et j'eus la force de » prier Dieu. Je descendis de mon lit pour aller m'agenouiller » devant le crucifix de bois qui était au dessus de la cheminée de » la mère Bertrand... et, quand ma prière fut achevée, je rele- » vai la tête pour regarder Dieu et faire le signe de la croix... » C'est alors, monsieur, que j'aperçus sur le bord de notre che- » minée une belle petite souris blanche qui grignotait un mor- » ceau de pain noir... Je montai sur un banc, j'étendis la main » et je saisis la gourmande, qui ne chercha pas à m'échapper... » c'est qu'elle avait bien faim, la pauvrette!... Je retournai à » mon lit; je n'étais plus seul!... la nuit fut plus calme et me » sembla moins longue... le jour qui survint me trouva à moitié » rétabli... enfin la fièvre m'abandonna bientôt tout à fait.

» La petite souris dormait sur mon oreiller, me faisait mille » caresses et semblait heureuse d'être avec moi, comme j'étais, » moi, tout content d'avoir trouvé une compagne, une amie... » Quand la mère Bertrand revint, elle me trouva entièrement » guéri. — Je me disposai de nouveau à partir pour Paris, et » cette fois je ne fus arrêté par aucun obstacle... Je pris ma sou- » ris blanche avec moi, en jurant bien que nous vivrions tou- » jours ensemble, et j'arrivai dans la grande ville, après avoir » marché, marché bien longtemps, et grâce aux petits sous que » sur la route on donnait à ma jolie bête. Je ne suis à Paris que » depuis dimanche, et si tout le monde n'a pas jeté quelques » liards dans ma casquette, personne du moins ne m'a repoussé » durement ; ce n'est qu'hier matin, mon bon monsieur et ma » bonne demoiselle, qu'une troupe de méchans garçons, parce » que je suis mal habillé peut-être, m'ont entouré sur le boule- » vart, se sont mis à crier après moi, et voulaient même me battre » pour me prendre ma boîte... Vous savez bien?... c'est là que » vous m'avez trouvé et que vous m'avez remis votre adresse; je » suis venu comme je l'avais promis... Voilà, monsieur toute no- » tre histoire. »

Ce récit entièrement fait avec une simplicité tout expansive ne laissa pas que de charmer M. Berthauld et de plaire à sa jolie fille. Cependant l'un et l'autre se trouvaient quelque peu désappointés en apprenant la circonstance singulière qui semblait avoir lié pour jamais, de la plus étroite amitié, l'enfant des montagnes et sa chère souris ; car il faut vous dire qu'Augusta, enfant gâté par excellence et des plus capricieuses par conséquent, désirait, comme on l'a vu, avoir à elle une de ces souris... et depuis qu'elle en avait manifesté le désir à son père, il ne se passait pas un jour qu'elle ne demandât une souris blanche à cor et à cris.

M. Berthauld avait la faiblesse de souscrire aux moindres volontés de sa fille; et après la rencontre de Batistou, il s'était flatté, à tort sans doute, de pouvoir enfin contenter son Augusta. On devine donc pourquoi le jeune Auvergnat avait reçu une invitation si prompte et si pressante de se rendre dans le riche magasin du boulevart Saint-Martin.

Après avoir fait une nouvelle et vaine tentative pour obtenir marché du petit animal, M. Berthauld comprenant enfin que les prières mêmes seraient inutiles, se décida pour le moyen suivant :

« Eh bien dit-il à Batistou, si je te proposais de rester parmi nous, avec ta souris blanche? »

Après une courte hésitation, l'Auvergnat répondit :

« Ma foi, monsieur, j'accepterais... mais il faudrait me donner du travail... je ne voudrais être à la charge de personne. Et puis il y a au pays cette bonne femme qui m'a soigné quand j'étais malade, il faut que je gagne quelque argent pour elle.

— Tu as un bon petit cœur, mon ami; cela te portera bonheur. — D'abord, écoute : Tu entreras ici comme garçon de magasin, et si je suis content — ce que j'espère — eh bien... nous verrons... Allons, te voilà des nôtres. »

Ce qui fut dit fut fait ; séance tenante, on habilla Batistou à neuf; on lui donna une besogne, dont il s'acquitta en garçon intelligent.

De cette façon, Augusta se trouva satisfaite, et son père doublement heureux d'avoir procuré du plaisir à sa fille bien aimée, en faisant une bonne action à l'égard du jeune Auvergnat.

—

Il y a dix ans que Batistou est entré chez M. Berthauld, son bienfaiteur ; son bon vouloir et son aptitude l'ont rendu indispensable. Déjà il est intéressé dans la maison, et son chef, qui compte bientôt se retirer, a dit mille fois qu'il n'aurait pas d'autre successeur que l'Auvergnat.

Quant à la souris blanche, elle est encore dans une petite boîte proprette placée derrière la montre du magasin. C'est toujours

Batiston qui lui donne soir et matin sa pitance, après mainte caresse. Et chaque fois qu'il a occasion de s'entretenir de la jolie bête avec son excellent patron, il ne manque de lui dire : « Vous voyez bien, M. Berthaud, que j'ai bien fait de ne pas consentir à m'en séparer... Puisque c'est grâce à elle que je vous ai rencontré, et que je vais vous devoir mon bonheur ! »

DUBLAIN.

[illegible]

DANS L'INTÉRIEUR DU VÉSUVE.

Une fois sur le plateau de la montagne du Vésuve, nous ne tardâmes pas, guidés par la lueur de l'incendie, à nous approcher du cratère : et là se déroule à nos regards un de ces spectacles et une de ces grandes scènes de la nature, dont le souvenir ne se perd jamais.

Nous sommes devant un immense gouffre en forme d'entonnoir. Au fond, à une profondeur que l'œil ne peut sonder, mugit la lave bouillante. Les flammes s'élancent en l'air, et une énorme colonne d'une fumée blanche et étouffante s'élève en tourbillonnant et se répand au loin. De temps en temps, de violentes détonations se font entendre.

Je restai absorbé dans la contemplation de ce grand phénomène, et je m'efforçai, mais en vain, de porter mes regards jusque dans le cratère. Les tourbillons d'une épaisse fumée qui se dégagent constamment de l'entonnoir ne permettent pas à l'œil de sonder l'abîme et d'examiner ce spectable terrible.

Je fus tiré de mes réflexions par la voix de mon guide, qui me fit l'offre de me conduire, moyennant une bonne récompense, au fond du cratère. Je le regardai fixement, pour voir s'il ne raillait pas.

L'idée de me rôtir les membres dans cette mer de feu ne me flattait que médiocrement. Cependant je me rappelai l'histoire de l'architecte Soufflot, qui, en 1730, se fit suspendre dans l'intérieur du cratère de l'Etna, à l'aide de longues cordes fixées au bord même de la cavité, et celle d'un certain évêque anglais qui se fit attacher à un rocher faisant saillie sur le Vésuve.

Je m'avançai sur le bord de l'abîme pour calculer les chances du succès de l'entreprise. Les bords de l'entonnoir étaient presque taillés à pic. Çà et là des aspérités de forme bizarre donnaient bien quelque point d'appui ; mais étais-je sûr de leur solidité ? Un faux pas me ferait inévitablement rouler dans la fournaise ardente. Je calculai mentalement l'accélération de la chute, et j'arrivai à cette conclusion que, dans ce cas, les moyens de salut seraient absolument nuls.

J'avais aussi la chance d'être étouffé par l'épaisse fumée et la vapeur acide qui se dégagent du gouffre par torrens. Ce premier examen n'eut rien de rassurant. Et, cependant, quitter le Vésuve sans l'avoir parcouru jusque dans ses entrailles, m'être déjà exposé à tant de fatigues sans avoir vu distinctement le lac embrasé et tout ce grand phénomène de la nature, c'était me créer d'éternels regrets ! J'interrogeai mon guide sur les moyens de descente. — Bien souvent, me dit-il, la descente est tout à fait impossible, la forme du cratère varie à chaque instant ; mais depuis 1840, une foule d'aspérités et de fragmens de lave s'avançant çà et là permettent de s'enfoncer lentement, et en prenant bien des précautions, dans l'entonnoir obscur. Il y a une année, me dit-il, je suis descendu avec un Anglais, et nous en sommes revenus sans de graves accidens.

Ces derniers mots me décidèrent tout à fait. Il ne devait pas être dit qu'un Français reculerait quand un Anglais avait réussi. Avec quelques bouts de corde, je réunis les lambeaux de ma chaussure, j'enveloppe mes mains d'une forte paire de gants, et mon guide m'entoure la tête, jusqu'à la bouche, d'un vaste mouchoir, dans lequel je pouvais à volonté fourrer mon nez pour ne pas être étouffé par la vapeur du soufre ; je m'arme de mon bâton, et je m'apprête à descendre.

Le dos appuyé contre la lave, et le corps penché en arrière, nous sondons, avec nos pieds et nos bâtons, les aspérités sur lesquelles nous pouvons nous poser. Notre marche est lente et pénible. Il faut tantôt se pencher de côté, tantôt se laisser glisser, quand le point d'appui est trop loin. La chaleur, à mesure que nous descendons, devient insupportable. La sueur découle de nos fronts et trempe nos habits. Une vapeur aigre et suffocante excite en nous une toux continuelle, et dans certains momens, nous en sommes tellement enveloppés que toute marche devient impossible. Il fallait attendre, en me couvrant le visage, que les vapeurs eussent pris une autre direction. A mesure que je descends, une espèce d'exaltation d'esprit me soutient et m'anime ; j'aurais eu honte de reculer à moitié chemin. Je me familiarisai avec le péril. Une fois seulement je crus que c'en était fait de moi ; je posai le pied sur un morceau de lave mal affermi qui céda sous la pression. Je jetai un cri ; mais dans ma chute, je rencontrai l'épaule de mon guide, qui se rejeta violemment en arrière en s'appuyant sur son bâton. Je frémis encore actuellement quand je pense au péril que j'ai couru. Mais, à cette époque, mon attention était tout entière absorbée par la grandeur du spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Nous étions arrivés, après plus de deux heures de travail, là où l'on pouvait humainement descendre, et je ne regrette pas ma peine. A une petite distance au-dessous de moi, se déroule un lac de feu ayant un mouvement d'ébullition très marqué. Des flammes bleues voltigent sur sa surface comme du soufre en fusion. Une colonne de fumée très blanche s'élève perpendiculairement du fond en tournant sur elle même. Le vent qui règne à la partie supérieure du cratère, en s'engouffrant dans l'entonnoir, écarte de temps en temps le tourbillon de la fumée, et c'est ce moment qu'il faut choisir pour examiner cette mer de lave bouillante. Cette dernière change constamment de niveau ; tantôt elle s'élève progressivement et rapidement comme la mer dans les fortes marées, tantôt elle descend et disparaît aux yeux. Quand elle monte le long des bords de l'entonnoir, elle rugit et fait entendre un bruit analogue au grondement sourd du tonnerre. La terre est agitée et tremble sous les pieds ; la lave monte toujours, s'ouvre ensuite avec fracas, et projette en l'air un fragment de rocher ; puis, comme apaisée par ce mouvement de colère, elle descend lentement pour remonter ensuite.

J'avais encore bien des choses à examiner, mais il devenait urgent pour moi de remonter. La chaleur me suffoquait, et je craignais de me trouver mal. La sueur ruisselait de mon corps ; ma respiration, par suite de l'absorption de gaz acide, était de plus en plus oppressée. Mes pieds, gercés et saignans, refusaient de me soutenir ; je fis signe à mon guide, et nous opérâmes aussi rapidement que possible, mais plus facilement, l'ascension du cratère.

Quand je sortis de cet enfer je n'étais plus reconnaissable. La fumée m'avait transformé en nègre, ou plutôt en diable. Mes habits étaient barriolés de toute couleur par l'action des vapeurs acides et roussis par la flamme. Harassé de fatigue, je m'étendis tout de mon long à côté d'une crevasse d'où sortait une large flamme, pour ne pas sentir le froid vif et le vent glacial qui règnent dans ces hautes régions.

Le jour commençait à paraître, et l'horizon peu à peu s'éclaircissait.

C'est un spectacle magique que le lever du soleil au sommet du Vésuve. La magnificence de la vue qui se déploie aux regards des spectateurs ne saurait se décrire. Les expressions les plus énergiques seraient trop pâles pour exprimer les sensations qu'on éprouve. On voit Pozzuoli, le cap Mycène, cette délicieuse

côte de Pausilippe aux collines fleuries; les îles de Procida, d'Ischia, de Capri; le promontoire de Sorento, et Naples se déployant en amphithéâtre au dessus de l'immensité des mers. Quelle magie dans cet admirable tableau, et quel contraste avec les horribles solitudes environnantes!

PREISSER.

PARIS EN MINIATURE.

L'HOSPICE DES ENFANS-TROUVÉS.

Paris, 10 août 1842.

Adrien à sa mère.

DERNIÈREMENT, mon excellente mère, nous entrâmes dans une église située au milieu de la rue de Sèvres. On y célébrait avec grande pompe la fête de Saint Vincent-de-Paule, fondateur de l'hospice des Enfans-Trouvés. Un éloquent panégyrique que nous venions d'entendre, et plus encore un sentiment naturel nous firent naître le désir d'observer cet établissement où sont entassés ces malheureux enfans abandonnés, et que recueille une généreuse pitié. La société les adopte, les protége, la religion leur prodigue les soins les plus empressés, mais hélas!

De leur mère, jamais ils n'auront un sourire,
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère;
Condamnés, en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour sans recevoir un nom.

La maison qui sert d'asile à ces infortunés, est située au haut de la rue d'Enfer, dans l'ancien couvent des Oratoriens, fondé par Nicolas Pinette, en 1640. L'entrée en est simple; à droite est le parloir; là, veille continuellement une sœur qui reçoit les nouveau-nés. Huit berceaux sont destinés à ceux qui arrivent pendant la nuit; une faveur rose ou bleue sert à désigner les garçons et les filles.

Les hospices en faveur des enfans trouvés ne remontent qu'au XVIIe siècle. Auparavant, quelques-uns de ces malheureux orphelins étaient recueillis par des personnes charitables et pieuses, mais le plus grand nombre mouraient privés de secours, au coin des bornes des édifices publics, sur les bords de la rivière et à la porte des églises. Garcias, connu sous le nom vénéré de Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, touché de compassion à la vue de tant d'infortunes, ordonna aux mères pauvres de lui envoyer leurs nouveau-nés, et bientôt son palais fut converti en hospice, où cinquante petits enfans recevaient les secours que réclamait leur extrême faiblesse. Il consacrait tous ses revenus à l'entretien de cet établissement, se réservant ce qu'il fallait pour vivre comme les prêtres des temps primitifs du christianisme.

Une veuve fort riche de la rue Saint-Landry, voulant imiter ce digne prélat, dit aux commissaires du Châtelet de lui apporter tous les enfans abandonnés qu'ils trouveraient pendant leurs inspections. Pour recevoir ces pauvres petites créatures, elle fonda la maison de *la couche*. Mais, après sa mort, cette dame ne fut point remplacée. C'est alors que parut Vincent de Paule, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'humanité, et qu'on a mis avec toute justice au nombre des saints. Pendant quarante ans, il se montra le plus ardent et le plus ingénieux protecteur des malheureux enfans délaissés. Il fournit d'abord des fonds pour en élever douze; et, quand il entendit parler de la maison de *la couche*, il voulut s'assurer de la vérité de tout ce qu'on lui en avait rapporté. Cet établissement était tombé sous la direction de deux servantes que la fondatrice avait instituées ses exécutrices testamentaires. Vincent de Paule se fit présenter comme médecin; à ce titre, on l'introduisit dans une salle obscure et enfumée, placée au premier étage d'une maison à ogive et à colonnettes, dans une des rues les plus tortueuses et les plus infectes du vieux Paris. Il ne put retenir ses larmes à la vue de tant de misères, et surtout lorsqu'il eut acquis la certitude que ces deux commères faisaient un trafic indigne; elles vendaient ces innocentes créatures vingt sous la pièce à qui voulait les acheter.

Vincent de Paule, qui n'avait écouté que son excessive charité, se trouvait à la fin de ses ressources, et cependant il aurait voulu continuer la noble entreprise qu'il avait formée depuis longtemps, de fonder un hospice public pour ces enfans si indignement délaissés par leurs parens et devenus une marchandise. Secondé par Elisabeth Lhuillier et son époux, le chancelier d'Aligre, il convoqua une assemblée de dames charitables; le saint prêtre excita leur pieuse sensibilité par l'aspect d'une grande quantité de ces petits enfans qu'il fit placer dans l'église sous leurs regards. Il plaida la cause de ces petits malheureux avec une telle chaleur, qu'il arracha les larmes à tout son auditoire, et qu'à l'instant même l'hospice des Enfans-Trouvés fut fondé et doté de quarante mille francs de rentes. En 1670, par édit du mois de juin, Louis XIV déclara cet établissement un des hôpitaux de Paris, et l'autorisa à agir en cette qualité. Cet hôpital, avant la révolution, était vis-à-vis l'Hôtel-Dieu; il avait été construit sur les ruines de l'ancienne église de sainte Geneviève des Ardens. Le bâtiment qu'il occupe aujourd'hui est beaucoup plus vaste et plus aéré.

Le 16 novembre 1717, à six heures du matin, l'air était froid et humide, et un brouillard épais ne laissait pas encore percer les premiers rayons du jour. Quelques femmes et des ouvriers attroupés devant l'église de Saint-Jean-le-Rond, tout près de Notre-Dame, paraissaient considérer attentivement quelque chose et parlaient entre eux avec vivacité. Un commissaire du Châtelet, Jean Lebas qui passait près de là, s'approcha et bientôt entendit les vagissemens d'un nouveau-né qui avait été exposé sur la deuxième marche. L'enfant avait été soigneusement enveloppé dans un lange de drap; il reposait dans un petit berceau sur un coussin bien garni et un bonnet de soie bleu bien ouaté enveloppait sa petite tête. Tout annonçait quelque opulence chez ses parens; aussi la plus vive indignation se faisait-elle remarquer dans le groupe.

« Pauvre ange, va! il y a peut-être longtemps qu'il est là; il a peut-être faim; dites donc, petite laitière, sans vous commander, donnez-lui donc un peu de votre lait, ça lui fera du bien, disait un ouvrier.

— Il est tout froid.

— C'est vrai, par un temps pareil. Attendez; la mère Jaulin, la marchande de café à six blancs la tasse, est au bout du pont; elle a dans sa boutique du lait chaud toute la nuit; je cours bien vite en chercher une soucoupe; gardez-moi ça une minute. »

Il déposa ses outils et disparut.

« Comme il est bien gentil, le pauvre enfant! Voyez comme il est pâle; ses petites joues sont toutes froides. »

Le commissaire de police qui s'était avancé, prit l'enfant dans ses bras et se disposait à le faire transporter à l'hospice des enfans trouvés.

« Ne l'emportez pas, lui dit la femme d'un vitrier; cette pauvre créature mourra dans votre hôpital. Je n'ai pas d'enfant, il m'en servira. »

Ce nouveau-né paraissait, en effet, n'avoir que quelques heures à vivre, tant il était chétif, aussi le commissaire laissa-t-il faire la femme du vitrier. Il lui abandonna l'enfant, après avoir pris note exacte des signes de reconnaissance que le déposé avait sur lui et qui pouvaient distinguer le berceau. Au même instant

arriva l'ouvrier maçon portant dans sa main, avec grande précaution, une petite fiole remplie de lait.

« J'espère que je n'ai pas été long; il est encore chaud, allez. Attendez, je vas fermer le goulot avec un morceau d'éponge que m'a donné la mère Jaulin, et vous le ferez boire. Hein! voyez-vous comme il avale; je suis sûr qu'il serait tantôt mort de faim, si le froid ne l'avait gelé auparavant.

— Je te remercie, Picou; tu es un brave homme; tu as sauvé mon enfant, car, avec la permission du commissaire de police, je l'adopte.

— Eh bien tant mieux, car ce petit chérubin m'intéressait au dernier point, et malgré les cinq que j'ai chez moi, je l'aurais emporté, si vous ne m'aviez pas devancé. »

Comme il se disposait à s'éloigner, la femme du vitrier le rappela :

— Vous oubliez votre fiole.

— Gardez-la, vous en aurez besoin encore; tout est payé.

— Alors je vous dois...

— Rien de rien. Je suis déjà trop heureux d'avoir commencé ma journée par une bonne action. »

Et il s'enfuit.

La mère adoptive du jeune enfant était pauvre, mais elle avait un cœur excellent. Elle se prit de la tendresse la plus vive pour le petit infortuné qu'elle avait sauvé, et qui bientôt l'aima comme il eût aimé sa mère. Quelques jours s'étaient écoulés à peine, lorsqu'un inconnu entra chez elle et lui remit le titre d'une pension de douze cents livres de rente, destinée à l'éducation de l'enfant, et assurée sur sa tête. Toutes les recherches qui furent faites pour découvrir les parens de l'enfant trouvé, demeurèrent inutiles, et le mystère resta longtemps impénétrable.

Cependant, grâce aux bons soins et au dévouement de la femme du vitrier, le petit garçon se fortifia et grandit. Il avait une intelligence précoce. A six ans, on le mit dans un pensionnat, et la rapidité de ses progrès étonna tout le monde. Il fit sa seconde au collège Mazarin, et annonça dès-lors ce que bientôt il devait être. Il avait une aptitude extraordinaire pour les mathématiques; sans guide, presque sans livres, il parvenait, par la seule force de la pensée, à trouver la solution des difficultés qui l'embarrassaient. Ses études terminées, et sa vocation pour les sciences mathématiques bien arrêtée, D'ALEMBERT (c'est le nom qu'on avait donné à *l'enfant trouvé*), rentra chez la vitrière dont il ne quitta pas la modeste demeure, lorsque le nombre et le mérite de ses écrits l'eurent élevé au comble des honneurs auxquels un homme de lettres peut arriver, et lui eurent acquis une réputation européenne.

Devenu homme célèbre, on assure que ses parens voulurent le reconnaître pour leur fils, et ils portaient un grand nom, mais que d'Alembert refusa de se rendre à des vœux trop tard exprimés, en disant : « Celle qui m'a recueilli dans mon abandon, qui m'a soigné dès mon enfance, et élevé dans sa tendresse est ma seule mère. »

Cette anecdote achevée, mon oncle ouvrit la porte du parloir de l'hospice; la jeune sœur qui était de garde nous pria d'attendre, parce que la fille de service qui devait nous conduire était allée porter un enfant à la crèche; c'était le huitième de la journée. On en reçoit près de cinq mille par an, qui coûtent neuf millions à l'état. Ces neuf millions prélevés sur un budget de plus d'un milliard, sont rendus au pays sous une autre forme, et portent l'aisance et les bonnes mœurs dans trente-trois mille familles de cultivateurs indigens. Aussitôt que le nouveau-né confié à la charité publique a été inscrit sur les registres de l'établissement et reconnu viable, il est remis à une nourrice de la campagne qui le garde douze ans. L'enfant grandit; il a partagé le lait de la mère, le pain des enfans; la modique pension qu'il paie pour son entretien est un supplément à la richesse de la pauvre famille adoptive, qui sait accepter sa présence comme un bienfait. Les qualités de son cœur se développent avec les forces du corps; il est bientôt considéré comme un enfant de plus, comme un frère de plus dans la maison; dans le village, son application, sa docilité ont fait oublier le préjugé flétrissant qui s'attachait à sa naissance; il l'a oublié lui-même. Il marche de pair avec la génération contemporaine; il a été au travail, aux champs, à l'école, à l'église avec elle; l'instituteur l'enseigne, le curé le catéchise; il mange à la table de son père nourricier; il est riche de sa récolte; il se marie dans le pays avec une de ses sœurs de lait ou avec une fille du village voisin, et lui apporte pour dot un métier appris ou deux bras exercés au travail de la terre. Voilà, nous disait la jeune sœur, le sort de quelques-uns, je voudrais pouvoir dire de tous les enfans que le malheur de leur existence amène en cet hospice. Les nourrices auxquelles ils sont confiés ne sont pas toutes également probes et honnêtes, voilà pourquoi des inspecteurs sont envoyés dans les provinces pour vérifier si les intentions du gouvernement sont bien remplies; et, lorsque les besoins physiques et moraux des enfans exigent un déplacement, on les transporte dans un autre village.

La jeune sœur fut interrompue dans son récit par l'arrivée d'une grosse femme assez bien mise qui entra brusquement et posa sur la table un petit être qui jetait des cris aigus. « Tenez, ma sœur, dit-elle avec beaucoup d'indifférence et de volubilité, c'est une fille ; elle est née d'hier ; je l'ai ondoyée moi-même ; vous trouverez dans ses langes les papiers nécessaires. » Et sans attendre de réponse, elle ferme la porte et disparaît...

A. M. DE NOIRMONT.

(*La fin au prochain numéro.*)

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

La distribution des prix entre les colléges de Paris a eu lieu avec le cérémonial accoutumé. Cette année comme les précédentes, cette *fête du travail*, suivant l'éloquente expression de M. Cousin, a été digne et grande, et grace aux soins prévoyans et intelligens de M. Rousselle, l'honorable recteur de l'Académie de Paris, aucune confusion n'a eu lieu malgré la foule qui encombrait la Sorbonne : on remarquait dans l'assemblée une foule de dames, et parmi les notabilités de toutes sortes, Mgr l'Archevêque de Paris, M. de Rambuteau, préfet de la Seine, et Sidi-Hammed, iman de la principale mosquée de Bougie, l'un des savans les plus vénérés de l'Algérie.

La séance a été ouverte par le discours latin d'usage prononcé par M. Berger, professeur de rhétorique au collége de Charlemagne. Le grand maître (M. de Villemain) a prononcé ensuite un discours de circonstance, allocution aux lauréats et aux jeunes lettrés. Le fond de ce discours peut être diversement jugé, mais il rappelle par son style les pages les plus brillantes de son auteur, et lu avec cette verve et le sentiment qui caractérisent l'illustre académicien, il a été plusieurs fois interrompu par de vives acclamations.

Aussitôt que les applaudissemens provoqués par les bons conseils et les pensées élevées adressés par M. Villemain à ses jeunes auditeurs ont cessé, M. l'Inspecteur général Bourdon a lu la liste des prix et accessits d'une voix claire et sonore que n'altèrent pas les années. Le prix d'honneur de philosophie a été proclamé par M. Thénard ; celui des sciences par M. Poinsot ; et celui de rhétorique par M. Dubois.

Le grand prix d'honneur (rhétorique) a été remporté par un jeune élève du collége Charlemagne; le prix d'honneur des sciences par le jeune Verdet, du collége Rollin, enfin le prix d'honneur de philosophie par le jeune Fresneau du collége Bourbon.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 42. Paraissant tous les Samedis. AOUT 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DEPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

AUX ABONNÉS
DU MESSAGER DES DEMOISELLES.

Nous croyons devoir renouveler aujourd'hui l'avertissement inséré en tête de notre dernier numéro, pour le cas où, vu les difficultés d'un premier service, ce numéro ne serait pas exactement parvenu à tous les anciens Abonnés du *Messager des Demoiselles*, actuellement les Abonnés de la *Gazette de la Jeunesse*; et cela pour prévenir toutes réclamations et tous malentendus.

Ainsi nous leur répéterons, que toute personne ayant souscrit un abonnement au *Messager des Demoiselles*, a droit, en remplacement, à la réception de notre *Gazette* avec la collection de tous les numéros parus depuis la fondation, ainsi qu'à la *Petite Bibliothèque Bleue* composée de Cinquante-huit petits ouvrages, dont elle gratifie indistinctement chacun de ses souscripteurs.

En conséquence, il est donné avis aux souscripteurs du *Messager des Demoiselles* qu'à dater du 15 septembre prochain, ils pourront faire prendre dans les bureaux de la *Gazette*, ladite collection et lesdits ouvrages; messieurs les souscripteurs des départemens qui n'en auraient pas l'occasion, recevront le tout par la voie des messageries,— à domicile, ceux qui résident dans les grandes villes; et les autres, bureau restant, où ils devront s'adresser à cet effet.

Toutes réclamations de leur part, concernant les engagemens pris envers eux par la *Gazette*, doivent être adressées *franco*; il y sera fait droit immédiatement.

HALMEHI, OU L'HÉROÏNE DE QUINZE ANS.
NOUVELLE HISTORIQUE.

(*Suite et fin*).

III.

Depuis une semaine Halmehi habitait la maison du maître teinturier Abdul. La fille de l'ex-ministre, pour payer l'hospitalité qu'elle avait reçue, prit le costume des ouvrières qu'Abdul employait dans ses ateliers, et obtint la permission de partager leurs travaux journaliers. Les charmes de sa figure angélique, ses manières calmes et nobles, son caractère doux, simple et obligeant, sa conversation pleine d'aménité, la bonté de son cœur lui acquirent bien vite l'estime et l'amitié de toutes les personnes qui l'entouraient. Quand on la voyait se charger, courir au devant d'une tâche qui semblait trop forte pour sa constitution frêle et délicate, chacun s'offrait pour la remplacer. Mais au milieu de ces nouvelles occupations toutes bénévoles (car Abdul essaya plusieurs fois de l'en détourner, lui disant à tous momens qu'il la regardait plutôt comme son enfant que comme une mercenaire) Halmehi ne perdait pas de vue le but de sa mission. Elle prit des informations sur la tour de la Mort, et bientôt elle apprit que son abord était strictement et sévèrement gardé par des Tscherkesses, ou alguazils fort habiles à tirer de l'arc. Ils avaient pour consigne de tirer impitoyablement sur toutes les personnes qui auraient l'imprudence de franchir la limite fixée par le doraga ou chef de police. Plusieurs étrangers avaient péri victimes de cet ordre barbare. Les sentinelles, disséminées aux alentours, étaient moins nombreuses du côté du Tigre, vu la rapidité de son courant à cet

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- AOUT.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

(5e *entretien.*)

Nous avons laissé les plaines de la Beauce, dont le silence naguère n'était interrompu que par le chant capricieux de l'alouette, fourmillant maintenant de moissonneurs sciant, coupant, fauchant à qui mieux mieux. — Que de blé, que de seigle, que d'orge et d'avoine gisent sur le sol, rangés par couches plus ou moins épaisses, suivant la beauté et l'abondance des récoltes! — Ces céréales, ainsi exposées depuis deux jours à l'ardeur du soleil et séchées de part en part, ne demandent plus qu'à être mises en gerbes, ce qui va se faire immédiatement, car la rosée est presque entièrement dissipée.

En effet, voici venir le fermier, sa famille et ses gens auxquels se joignent les ouvriers qui ont moissonné ce champ. — Les femmes ouvrent la marche, étalant sur la terre de distance en distance des liens de paille de seigle, préparés de longue main, et sur lesquels d'autres personnes déposent la quantité de céréales que comporte habituellement une gerbe. — Une partie des moissonneurs forment ces gerbes qu'ils compriment sous le genou pour en opérer la ligature dont ils serrent vigoureusement le nœud au moyen d'un petit bâton taillé en pointe aux deux extrémités; l'autre partie des ouvriers et la famille du fermier (car, à la fin de la moisson, petit ou grand, fille ou garçon, jeune ou vieux, personne ne veut rester oisif) l'autre partie, dis-je, rassemble ces gerbes par tas disposés en lignes et dont chacun en renferme une dixaine.

L'usage de cette distribution régulière de dix en dix gerbes, que j'ai retrouvée dans tous les pays que j'ai visités, remonte probablement au temps où le clergé et les couvens, prélevant la dime de toutes les récoltes que produisaient les terres, ordonnaient au cultivateur de maintenir cet ordre afin de faciliter à leurs collecteurs la perception de cet impôt.

Toute tentative de fraude était impossible, car ces collecteurs choisissaient sur dix tas celui qui leur convenait,—et vous pouvez penser qu'ils ne prenaient pas le moins beau. Ces droits n'existent plus, en France du moins, mes jeunes amis, mais cette régularité dans le travail a survécu aux causes qui l'avaient fait établir; et aujourd'hui le fermier en retire un avantage précieux, celui de pouvoir, dès la moisson et d'un seul coup-d'œil, estimer avec assez de justesse le montant du produit de chaque champ.

Après cette petite digression historique, revenons à nos travailleurs ruisselant de sueur et se démenant comme des fourmis tra-

endroit surtout où les vagues viennent se briser en mugissant contre le rocher à pic qui servait de base à la forteresse.

Munie de ces instructions, Halmehi résolut d'en profiter. Tous les soirs elle suivait ses compagnes aux bains publics et s'exerçait à nager. Bientôt elle fut en état de lutter avec avantage contre une jeune Arménienne qui jouissait d'une grande réputation parmi les baigneuses, parce qu'elle faisait en nageant deux fois le tour du bain. Encouragée par ce premier succès, notre jeune héroïne voulut essayer ses forces dans la rivière. Le courant était si fort, l'eau si froide que le premier jour elle put à peine faire vingt brasses de chemin; le second jour, un peu plus aguerrie, elle en fit trente; le troisième, quarante, et ainsi de suite; enfin, le septième jour, elle va toujours en avant, et quand elle veut retourner sur ses pas, elle s'aperçoit qu'elle est arrivée au moins aux deux tiers du fleuve. Elle redouble d'efforts, ménage les mouvemens de ses bras et de ses jambes, suit régulièrement la marche des vagues; enfin elle atteint l'autre rive. Un sourire de bonheur brille alors sur ses lèvres; elle a déjà surmonté les deux premiers obstacles qui la séparait de son père; elle espère, elle est heureuse. Guidée par un beau clair de lune et se cramponnant aux racines, aux touffes d'herbe, en général à tout ce qui semb'ait lui offrir assez de résistance pour la contenir, elle s'élance au sommet du rocher, dont nul mortel n'avait encore osé approcher. Elle arrive en face de la tour, se glisse derrière un petit buisson afin de mieux observer la prison de son père, sans être aperçu par les Tscherkesses. Elle regarde cette lourde et sombre masse de pierres, dont chaque ouverture lui semble faire entendre des accens lugubres, des voix terribles comme celle d'un malheureux luttant contre la mort en présence du bourreau. Halmehi voit à l'une des fenêtres grillées un vieillard à cheveux blancs, au teint pâle et livide; il était appuyé contre les barreaux et semblait regarder la campagne. Une hauteur de quarante pieds et la clarté douteuse de la lune l'empêchaient de distinguer ses traits; mais quand ces yeux étaient fixés vers lui, des pleurs mouillaient ses paupières, et son cœur battait avec force.

« Si c'est là mon père, se disait-elle, comme il a dû souffrir, pour avoir tant vieilli depuis un an! »

Pour éclaircir ses doutes, elle avait l'intention de l'appeler; mais le gardien pouvait l'entendre; elle chercha un autre moyen. Le soleil allait paraître sur l'horizon; elle prit un mouchoir blanc qui lui couvrait la tête, et avec des mûres très noires qu'elle cueillit sur le buisson qui lui servait de retraite, elle y traça son nom en grosses lettres. Quand cela fut achevé, elle suivit les mouvemens du factionnaire, et aussitôt qu'il tournait le dos, elle étendait son mouchoir pour se faire remarquer du prisonnier. Celui-ci restait immobile toujours à la même place, et Halmehi laissait échapper tristement ces paroles :

« Ce n'est pas lui ! »

Avant de se retirer, elle voulut essayer de nouveau son expérience. Elle agite vivement le mouchoir, le jette en l'air, redouble ses mouvemens; enfin, elle croit voir le vieillard incliner la tête de son côté; elle lui montre le nom qu'elle vient d'écrire; le prisonnier le fixe attentivement, et quand il est certain que ses yeux ne le trompent point, il étend les bras vers sa fille pour l'embrasser. Halmehi lui rend ses caresses; ensuite ils causent longtemps par signes télégraphiques. Meliabeth raconte à sa fille tout ce qu'il a souffert de chagrins, de misères, de privations, les mauvais traitemens qu'on lui a fait subir; celle-ci lui fait comprendre à son tour que son destin va changer, et qu'elle a résolu de l'arracher à sa prison, la nuit suivante.

On entendit tout à coup un bruit lointain de verroux. Le prisonnier disparut, et Halmehi reprit le chemin de Kousa. La vue de son père, la pensée qu'elle pourrait le sauver, doublaient ses forces; la largeur du fleuve, les vagues soulevées par le vent furent franchies en un clin d'œil. En rentrant chez Abdul, la jeune fille lui demanda congé pour la journée et jusqu'au lendemain.—

— Vous savez bien, mon enfant, lui répondit le teinturier, que je n'ai jamais voulu vous astreindre aux devoirs pénibles d'ouvrière, ils sont trop durs pour vous; employez votre temps à ce que vous voudrez; car j'ai pleine confiance en vous, et je sais que votre ame ne peut avoir que des pensées pures et vertueuses. »

Quand vint le soir, Halmehi, munie d'une forte lime et d'une corde, se dirigea vers le fleuve et se mit en devoir de le traverser. Abdul, qui avait observé sa préoccupation, la suivit de loin. Immobile et frappé de stupeur, il regardait le prodige qui s'offrait devant lui avec des yeux fixes et égarés; il croyait rêver. Pendant ce temps la jeune fille arrivait auprès de son père. Elle attache une pierre à l'extrémité d'une longue pelote de fil, la lance avec autant de force que de dextérité; le projectile tombe sur la fenêtre de Meliabeth qui le saisit, et tient bientôt les instrumens qui doivent le rendre à la liberté. Une petite pluie de brouillard retenait les Tscherkesses dans leurs guérites, d'où ils ne sortaient qu'à de longs intervalles. Le prisonnier se mit à l'œuvre, et une heure lui suffit pour couper deux barres de fer. Le passage était suffisant; la corde fut fixée à un crochet, et deux minutes après Meliabeth avait quitté son cachot. Halmehi se jeta

---

vailleuses. A cette scène animée, il faut ajouter maintenant l'arrivée des valets de ferme avec leurs lourdes charrettes à deux roues, attelées d'une file de vigoureux chevaux bretons chargés de leurs harnais pesans et de leurs colliers monstrueux recouverts d'une toison bleue. — Ces charretiers empilent sur leurs véhicules des montagnes de gerbes qu'ils transportent immédiatement aux lieux et places où d'autres ouvriers en forment des meules. — On appelle ainsi des amas considérables de gerbes rangées circulairement par couches, les épis dirigés vers le centre et présentant à la circonférence leur tête serrée par les liens, ce qui empêche les mulots de pénétrer dans ces magasins provisoires. On donne à ces édifices la figure de tours plus ou moins élevées surmontées d'un cône recouvert de paille qui leur sert de toit et les garantit contre l'infiltration des eaux pluviales. — Ces ouvriers mettent un certain amour-propre dans la construction de ces meules, dont ils surmontent le faîte d'une croix, d'un télégraphe ou d'un mannequin coiffé d'un chapeau, et confectionné avec des bâtons et les matériaux de la couverture.

A l'extrémité du champ où nos moissonneurs sont occupés si activement, vous voyez la bande des glaneuses qui attendent avec impatience que les chariots aient enlevé la récolte, et qui, se ruant aussitôt sur la terre vidée comme une troupe de sauterelles affamées, viennent ramasser les épis que la mise en gerbes et le chargement ont éparpillés sur le sol. — C'est une espèce de droit que les fermiers concèdent aux malheureux, afin que ceux qui ne possèdent rien puissent néanmoins faire une petite récolte, prélevée sur les biens du riche. — Cette coutume bienfaisante, qui s'est perpétuée d'âge en âge depuis le temps des patriarches, nous est retracée d'une manière touchante dans la délicieuse épisode de Ruth et de Boos, que nous trouvons dans l'ancien testament.

Voilà comment se fait la récolte des seigles et des blés, mais pour assister à tous les travaux de cette époque importante de l'année, suivez ces chariots qui se dirigent vers les champs d'orge que vous savez avoir été fauchés il y a quarante-huit heures. — Ces céréales ne devant pas être mises en gerbes, sont restées couchées sur la terre telles que les y a laissées la faulx, sauf que, pour activer leur dessication, ils ont été hier, de sept à neuf heures du matin, retournés avec précaution afin d'éviter le coulage. Aujourd'hui, dès la pointe du jour, une foule de travailleurs armés de fourches et de rateaux ont rassemblé cette récolte aux épis barbus qu'ils ont formée en tas, que l'on va charger immédiatement comme cela se pratique pour le foin, en mettant seulement d'immenses toiles dans le fond des charrettes, afin d'éviter la perte de grains que ferait éprouver le trajet du champ à la ferme, où cette denrée est engrangée.

Enfin l'avoine que nous apercevons le-bas, restera étalée sur le

dans les bras de son père; elle riait, elle pleurait, elle ne se lassait pas de l'embrasser, lui, dont elle vivait séparée depuis un an. Après ces premiers instants consacrés à leur tendresse réciproque, la jeune enfant prit son père par la main et le conduisit ainsi jusqu'au bord du fleuve.

Quand il fallut descendre, elle essayait les arbustes, les pierres et les racines sur lesquels son père devait poser le pied, se multipliant autour de lui pour éviter le danger. Lorsqu'ils arrivèrent à un endroit extrêmement difficile, Halmehi fixa ses jambes dans un buisson de ronces, sans faire attention aux épines qui les déchiraient cruellement; elle se laissa ensuite glisser tout doucement, la tête en bas, et, ainsi suspendue sur un précipice, elle facilita à son père le moyen d'arriver sain et sauf sur la rive du fleuve. Sa fille se replia alors sur elle-même, dégagea ses pieds et vient le rejoindre.

Meliabeth, ancien marin, savait nager; ils se jettent tous deux dans le Tigre, et marchent de front à travers les vagues. Mais soit fatigue, émotion ou maladie, Meliabeth disparaît; sa fille jette un grand cri :

« Mon père ! mon père ! »

Sa voix parvient aux oreilles des Tscherkesses réunis aux pieds de la tour, considérant l'appareil qui avait servi à l'évasion de leur prisonnier.

— C'est sans doute le fugitif que nous venons d'entendre, se disent-ils, volons à sa poursuite. »

Ils descendent vers le fleuve par un sentier qu'eux seuls peuvent fréquenter, jettent une chaloupe à l'eau et se mettent en chasse de Meliabeth. Grâce aux secours de sa fille, il est revenu à la surface. Dès ce moment elle ne nage plus que d'une main, de l'autre elle soulève son père. Ils vont atteindre la rive opposée et une forêt de roseaux, lorsque soudain une flèche vient frapper Halmehi au bras gauche et la blesse grièvement. Pour ne point décourager son père, elle lui cache la douleur qu'elle éprouve; mais sa marche se ralentit, ses forces sont affaiblies par la grande quantité de sang qui sort de sa blessure; les soldats accourent, saisissent des maraudeurs qui pêchaient en contravention, les prennent pour leurs prisonniers, les chargent de chaînes et les conduisent dans la tour. Meliabeth et sa fille furent sauvés par cette singulière méprise. Halmehi conduisit son père chez Abdul, qui le reçut le mieux qu'il put, tandis qu'il faisait venir le meilleur médecin du village pour soigner la blessure de la pauvre enfant.

Dès qu'elle fut parfaitement rétablie, Halmehi partit avec son père pour Ispahan, résidence habituelle du shah Abbas, obtint une audience du souverain, se fit reconnaître et parla pour son père. Abbas entendant dire que son cher Meliabeth vit toujours, veut le voir; la jeune fille présente son père, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Le monarque demande à Meliabeth d'où il vient, celui-ci lui raconte tout ce qu'il a souffert dans la tour de la Mort, quelle lâche trahison l'y a fait jeter, et comment il a été sauvé par sa fille.

« Subl me enfant ! s'écrie le shah; elle est bien digne de son père. »

Il fit assembler toute sa cour et en présence des officiers supérieurs et dignitaires de la Perse, il réintégra Meliabeth dans ses fonctions d'athemat-daulet, c'est à dire de premier ministre. Halmehi reçut le titre de princesse, et le surnom de Jeanne d'Arc de la Perse.

Après la mort d'Abbas Ier, Meliabeth qui avait appris à connaître les courtisans, quitta la cour et revint en France où il vécut longtemps et heureux dans la société de sa fille, qui devint comtesse d'Harcourt, et première dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne.

COMTESSE DE LUCY.

Un jeune et loyal chevalier vient d'entrer en Espagne avec son fidèle écuyer, pour aller en pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Parti de grand matin, il espère arriver le soir à Miranda, sur l'Ebre. Maître renard, de son côté, cherchant les aventures, ou peut-être allant lui-même à Compostelle, croise le chemin qu'avait pris le chevalier.

« Voilà, s'écrie le jeune preux, un renard de belle taille.

— Oh ! monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai parcourus avant d'être à votre service, j'en ai vu, par la foi que je vous dois, d'une taille autrement grande, et un, entre autres, gros comme un bœuf.

— Belle fourrure, répond le chevalier, pour un chasseur habile ! »

Et ils cheminèrent en silence. Puis le chevalier, élevant tout à coup la voix :

« Seigneur Jésus, préservez-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir, ou donnez-nous la force de réparer notre faute, pour que nous puissions traverser l'Ebre sans danger.

L'écuyer, surpris, lui demanda pourquoi cette prière.

« Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Ebre, qu'il faut passer pour aller à Saint-Jacques, a la propriété de submerger

---

sol pendant plusieurs semaines, afin qu'elle reçoive une pluie, circonstance qui facilite beaucoup l'extraction du grain par le battage.

Tel est l'ensemble des travaux de la moisson en Beauce; voyons ce qui se passe dans nos provinces méridionales, ces belles parties de la France, riches de la culture des oliviers, des mûriers, des amandiers, des citroniers et même des orangers. — Les moissons y étant fort précoces, le ciel presque sans nuages, pendant tout le cours de l'été, l'agriculture très restreinte et arriérée, les habitans n'ont point encore adopté l'usage de battre leurs céréales dans des granges pendant la mauvaise saison. — La faucille est le seul instrument employé, et dès qu'une partie de la moisson est abattue, et séchée, ce qui n'est pas long, comme vous devez le penser, elle est aussitôt dépiquée, c'est à dire qu'on l'a fait piétiner par des chevaux ou des mulets attachés sur plusieurs rangs les uns à côté des autres, et tournant constamment sur une aire au centre de laquelle est placé le conducteur dirigeant ces batteurs quadrupèdes au moyen d'une corde qu'il tient d'une main, tandis qu'il stimule leur ardeur du fouet dont l'autre est armée. — Ces aires sont de grands emplacemens circulaires, soit en maçonnerie, soit en terre grasse vigoureusement tassée, ou ne sont parfois que le sol même du champ qui a produit le blé, et que l'on a convenablement pioché et consolidé.

Ces campagnes dans cet instant prennent un aspect très pittoresque; — tout y est mouvement. Ici ce sont les moissonneurs; là, des ouvriers chargeant leurs informes charrettes, attelées de bœufs aux longues cornes, et dont les essieux en bois, qui jamais, je crois, n'ont reçu de graisse, vous écorchent les oreilles. Enfin des personnes des deux sexes, en riant et jouant, entassent les gerbes autour de l'aire sur laquelle elles seront étalées; d'autres retournent constamment les denrées sous les pas mêmes des dépiqueurs afin qu'elles soient également foulées. Enfin sur un des côtés de cette aire, vous voyez les vanneurs avec des pelles en bois lançant le blé contre la direction du vent, afin de séparer la balle et la poussière qui s'envolent, du grain qui tombe à terre où on le rassemble pour le mettre en sacs.

Voici bien l'art agricole dans l'enfance; c'est ainsi qu'ont dû faire les premiers cultivateurs, et nous en trouvons des preuves dans les lois que Moïse dicte aux Hébreux, auxquels il dit : « Tu ne muselleras point le bœuf qui piétinera ton blé, car il serait barbare d'empêcher ce laborieux animal de prendre quelques bouchées des grains produits de cette terre que sa sueur et son travail ont fécondée. »

Ce que je viens de vous dire du midi de la France s'applique également à l'Italie, à l'Espagne, dont l'agriculture est encore plus arriérée que dans les provinces que nous venons de voir en dernier

celui ou ceux qui ont menti dans la journée, à moins qu'on ne s'amende.

L'écuyer devint sombre, mais il se tut; on arriva à la Zadorra.

« Est-ce là, monseigneur, cette rivière ?

— Non, nous en sommes encore loin.

— En attendant, sire chevalier, ce renard que j'ai vu n'était peut-être pas de la grosseur d'un veau.

— Eh ! que m'importe ton renard ?

Près d'Enone, l'écuyer dit:

« Cette eau que nous allons passer à gué, ne serait-elle pas celle qui.....

— Non, pas encore.

— En tous cas, monseigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas, je crois m'en souvenir, plus gros qu'une brebis. »

En voyant l'ombre des montagnes s'allonger, le pélerin presse son cheval et découvre bientôt Miranda.

« Voilà l'Ebre, dit-il, et la fin de notre première journée.

— Ah ! mon bon maître, s'écrie alors l'écuyer, ne pouvant plus résister à sa frayeur, je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin. »

LE VIEUX CONTEUR.

AGIS LE THÉBAIN.

LÉGENDE GRECQUE.

Comme vous le savez, mes jeunes amis, les anciens, et particulièrement les Grecs, croyaient à la pluralité des dieux. Selon eux, le ciel, la terre, les fleurs, les arbres mêmes, renfermaient une foule de divinités. Les forêts étaient peuplées de faunes, de sylvains, de satyres ; les tritons, les nymphes se jouaient dans les flots, les dryades, les hamadryades habitaient le creux des chênes. — Les Grecs avaient aussi divinisé tous les vices, toutes les vertus; et la prudence, la sagesse, la gloire, la peur, l'intempérance, avaient leurs temples et leurs autels. Le nombre de ces dieux se multiplia prodigieusement, et l'historien Varron en comptait de son temps jusqu'à soixante mille.

Mais les divinités dont nous venons de parler étaient bien chétives à côté de celles qui habitaient l'Olympe; c'est là que résidaient Apollon, le dieu de la lumière; Vénus, la déesse de la beauté, et surtout le grand Jupiter, le roi, le maître de la terre, et des cieux, — quelquefois Jupiter intervenait dans les affaires humaines, comme on va le voir dans le récit suivant.

Environ deux cents quarante ans avant J.-C., il y avait aux environs de Thèbes un jeune homme qui désirait vivement pouvoir faire tout ce qu'il voudrait. Il le demandait sans cesse aux dieux, comme si cette fantaisie eût été la chose du monde la plus importante. Jupiter, ennuyé de l'entendre, s'avisa d'exaucer ses vœux. Le souverain de l'Olympe, monté sur un nuage d'or et entouré des éclairs et du tonnerre, descendit sur notre globe, et s'arrêta près de l'homme qui l'implorait. Celui-ci fut d'abord frappé de tant de majesté et de puissance; il se remit cependant, et n'oublia pas de recommencer son éternelle prière.

« Vraiment, dit Jupiter, je suis trop bon de t'écouter, mais je veux voir une fois ce que ferait un homme qui pourrait à peu près accomplir toutes ses volontés. Je dis *à peu près*, car ne vas pas t'imaginer que je te donnerai une puissance sans bornes. Je te connais, et si tu avais le pouvoir des dieux, il n'est pas bien sûr que tu nous laissasses tranquilles dans l'Olympe; mon trône pourrait te tenter...

— Ah ! grand Jupiter, dit le grec en se prosternant, suis-je assez malheureux pour que vous me supposiez des sentimens aussi détestables. Daignez abaisser votre regard au fond de mon cœur, et vous verrez que je ne demande à être plus puissant que pour faire plus de bien.

— Bon, bon, répliqua Jupiter ; je ne suis pas la dupe de toutes ces belles protestations ; l'avenir te fera mieux connaître. Voyons seulement si nous pouvons te contenter aujourd'hui. Voilà une petite baguette d'or avec laquelle tu pourras obtenir tout ce qui te plaira.

— Oh! bon Jupiter, s'écria l'homme en avançant ses deux mains pour saisir le précieux talisman, que de grâces je vous devrai...

— Un moment, reprit le dieu, il est bon de faire d'abord nos conditions. Avec cette baguette tu te procureras en effet tout ce que tu pourras désirer, et si tu désires quelque objet qui soit en la possession de quelqu'un, il faudra que celui-ci s'en passe. Je lui permets, pour toute compensation, de chercher à se venger de toi; le reste sera ton affaire. »

Jupiter dit, et le nuage d'or s'élevant aussitôt se perdit dans les airs...

Le jeune homme, que nous appellerons Agis, se mit immédiatement à réfléchir sur ce qu'il pouvait désirer pour son plus grand avantage.

« Eh ! vraiment, c'est d'être riche, se dit-il. Soyons donc riche... Oui ; mais pour m'enrichir, il faudra que j'en appauvrisse d'autres. C'est ainsi que l'a ordonné Jupiter. Cette condition me fait quelque peine ; cependant je ne veux pas garder

---

lieu. Ici, la nature a tout fait pour l'homme, et l'ingrat, dans sa lâche insouciance, ne seconde pas même sa généreuse bienfaitrice. — Mais, pour rester dans le sujet qui nous occupe, je vous citerai en Italie la moisson des marais Pontins, vastes plaines humides situées pour ainsi dire aux portes de Rome, et du sein desquelles s'élèvent des vapeurs méphitiques qui engendrent des fièvres mortelles. — Aussi, les propriétaires de ces terres inhospitalières se gardent bien d'y séjourner, et, pendant de longs mois, le silence de la mort règne sur ces solitudes où se balancent noblement de magnifiques récoltes. Mais que les chaleurs caniculaires aient amené la maturité de ces moissons, et soudain le désert s'est peuplé, les habitans sont descendus des montagnes voisines. Comment vous dire les cris et les chants d'allégresse qui s'élèvent et se répandent alors de tous côtés et que les groupes de moissonneurs se renvoient les uns aux autres tout en manœuvrant leurs faucilles, sous le tranchant desquelles tombe sans relâche la nappe de blé qui couvre cette contrée. L'entrée de cette population dans les marais Pontins est une marche triomphale. — Vous croyez assister à une de ces fêtes solennelles que le peuple romain célébrait tous les ans en l'honneur de la bienfaisante Cérès.

En tête du cortége vous voyez la jeunesse marchant en riant, en folâtrant; les jeunes filles, couronnées de fleurs agrestes, sont parées de leurs habits aux couleurs éclatantes; les jeunes gens ont également leurs chapeaux de paille ornés de coquelicots, de bluets, et portent leur veste de velours négligemment jetée sur une épaule. Du premier chariot les cordes d'une guitare ont résonné, car vous saurez, mes jeunes amis, que cet intrument est l'accompagnement obligé de toute solennité, et pour ainsi dire de tous les actes de la vie italienne. Aussitôt le cortége s'arrête. — Les jeunes filles agitent leurs tambours de basques, les musiciens soufflent de toute la force de leurs poumons dans leurs pipeaux et cornemuses, tandis que d'autres font retentir leurs castagnettes ou frappent du triangle, et toute la bande, mêlant les chants aux accords de cette musique sauvage mais pleine d'originalité, et sans en excepter les intrépides musiciens, se met à danser, à gambader de la manière la plus bizarre. Du haut des chariots remarquables par leur informe pesanteur, et attelés de buffles aux poils rudes, haletant, tendant la langue, les cultivateurs, leurs vieux parens, leurs femmes et petits enfans, placés de la sorte aux premières loges, et unissant leurs voix au concert général, contemplent cette scène animée qui a inspiré à Léopold Robert son délicieux tableau des moissonneurs. L'Espagne nous offre également des localités totalement inhabitées appartenant à de nobles familles, ou à des communautés religieuses dont les demeures ainsi que les villages les plus rapprochés sont encore à de

cette baguette d'or sans qu'elle me soit utile? Voyons, réfléchissons encore... »

Il vint à songer qu'il y avait dans le voisinage un vieil avare sans enfans, dont on disait les coffres remplis d'or, et qui n'en vivait pas moins dans un état voisin de l'indigence.

« Et quand je m'approprierais l'or de ce ladre, dit Agis, lui ferais-je un grand tort, puisqu'il n'en tire aucun profit. Vraiment, c'est un service à rendre à la société ; ces richesses au moins circuleront, et je pourrai de temps en temps faire du bien à quelque infortuné. »

Ce beau raisonnement fait, il prend sa baguette, et dit : « Je désire que l'or et l'argent qui se trouvent dans les coffres de mon voisin l'avare arrivent dans ma maison, et soient à moi.» A peine a-t il formé ce souhait que voici l'or et l'argent qui coulent, comme l'eau d'un fleuve, en faisant entendre un son fort agréable, et qui d'eux-mêmes vont s'amonceler dans un coin de la maison. Il n'en peut croire ses yeux; il tourne et retourne toutes ces belles pièces que l'avare avait amassées avec tant de soin et de peine. — « Oh ! quelle fortune, quel bonheur, s'écria-t-il ? »

De son côté, l'avare était à contempler son cher trésor quand il vit les pièces de toutes les tailles et de toutes les valeurs se mouvoir d'elles-mêmes et filer, comme si c'eût été une source qui fuyait... L'avare s'élance tout entier dans son coffre pour retenir contre son sein le précieux métal. Il le serre dans ses mains, sur son cœur, et croit que la vie l'abandonne quand il le sent fondre entre ses doigts... Le pauvre homme en faillit mourir de désespoir, et resta sans mouvement au fond du coffre... Revenu à lui il crie comme un malheureux qu'on égorge ; on vient à son secours, et on lui apprend en même temps que son voisin Agis est tout à coup devenu riche.

« Oh ! le misérable, s'écrie-t-il, c'est lui qui a mon or.»

Et le voilà qui court comme un forcené vers la maison du nouvel enrichi. Ce fut un tapage à ne pouvoir s'entendre; l'avare se saisit de son homme et l'eût étranglé si quelques spectateurs compatissans ne l'en eussent empêché. Voilà un procès, une affaire criminelle, dont Agis se moque en secret, parce qu'il sait que sa baguette le tirera d'affaire.— Comme on ne put le convaincre d'avoir volé, il ne fut point pendu.

Ce premier succès l'enhardit. Quoiqu'il eût de l'argent, on lui marquait peu de respect. Il voulait avoir un rang. Il enviait le sort d'un petit prince dont il avait vu la cour ; il désira, et aussitôt il se vit transporté dans le palais du prince, et chacun s'empressa de venir lui rendre hommage. — Cet événement fit plus de bruit que l'autre. Plusieurs princes se liguèrent et firent marcher des troupes pour renverser et punir cet usurpateur; l'affaire devenait très sérieuse, les troupes des coalisés avaient déjà battu celles d'Agis, celui-ci ne pouvait plus tenir.

« Il faut convenir, se dit-il, que je suis un grand sot, pourquoi ne pas désirer d'être roi tout de suite, puisque cela ne me coûte pas plus : Je veux être roi,.. »

Le prince dont il enviait le trône, et qui était loin de songer à cela fut bien étonné de voir une multitude d'hommes entourer son palais, et lui crier qu'ils ne voulaient plus de lui pour roi, et qu'ils mettaient Agis à sa place; il fallut céder au sort. Voilà notre ambitieux sur le trône, mais croyez vous qu'il soit satisfait? Les états de ses voisins excitent son envie, qui est insatiable; aujourd'hui il s'empare d'un royaume, et demain d'un autre : enfin il se rend maître de l'Asie entière, car c'était en Asie que ces événemens se passaient. L'Asie est grande; mais qu'est-ce que cela, quand on peut avoir davantage? Il jeta les yeux sur l'Afrique. « Vraiment, dit-il, c'est un assez beau pays, j'aurais tort de le négliger. » Et l'Afrique passa sous ses lois.

En jetant les yeux sur la carte, car il ne lui était plus possible de parcourir autrement ses états, tant ils étaient etendus; il s'arrêta sur l'Europe. C'était bien peu de chose en comparaison de ce qu'il possédait. Mais ce petit coin du monde, qui ne lui appartenait pas encore, le gênait singulièrement. « Si j'avais cela, disait-il, mon empire serait arrondi, et je ne m'inquiéterais plus de ce que peuvent entreprendre mes voisins. » Ce vœu fut bientôt satisfait; il devint donc maître du monde alors connu; il eût ambitionné la possession de l'Amérique, s'il eût soupçonné son existence, mais à cette époque Christophe Colomb n'avait pas découvert cette quatrième partie du monde; cela fut très heureux pour elle.

Son ambition n'ayant plus rien à désirer, il voulut absolument être heureux, et crut qu'il fallait pour cela se livrer à tous les plaisirs que l'homme peut goûter. Il commanda donc qu'il ne fût plus question que de fêtes autour de lui, et que chacun ne s'occupât qu'à créer de nouvelles manières de passer joyeusement la vie; mais malheureusement on se lasse de tout. Le monarque commençait à s'ennuyer, et querellait fort ses ministres de ce qu'ils ne savaient rien inventer qui pût lui plaire. — Il avait un autre sujet de mauvaise humeur, c'est que ses forces ne pouvaient répondre à ses désirs.— C'était pour lui une chose désolante de n'avoir plus d'appétit après être resté quelques heures à table. En vain on lui servait les choses les plus recherchées et les plus exquises, elles ne lui inspiraient plus que

---

grandes distances de ces solitudes dont aucune cause physique n'écarte l'homme, comme les vapeurs des marais Pontains. Au jour voulu, une une ligne formidable de charrues attelées de bœufs aux cornes longues et se projetant en avant, vient comme un parc d'artillerie se former en bataille sur le champ que l'on doit ensemencer; et au temps de la moisson, vous voyez de nombreux chariots qui transportent chez les maîtres les richesses que ce sol fécond leur prodigue avec tant de libéralité.

Franchissons maintenant la Méditerrannée et abordons au sol africain. Les habitans des contrées septentrionales de ce continent sont, à peu d'exceptions près, nomades, ce qui veut dire qu'ils n'ont pas de demeures fixes. Leur principale richesse est basée sur leurs innombrables troupeaux, consistant en chevaux arabes si justement renommés, en chameaux, en ânes et mulets, en bêtes à cornes, chèvres et moutons. — Ils apportent dans l'accomplissement de leurs travaux agricoles une précipitation et quelque chose de furtif qui décèlent la crainte constante qu'ils éprouvent d'être interrompus par l'apparition subite de l'ennemi. Ainsi lorsque les moissons ont atteint leur maturité, ils descendent de leurs montagnes, inondent les plaines, qu'ils ont ensemencées avec la même rapidité, et se hâtent de couper à la faucille les récoltes qu'ils dépiquent aussitôt.

Une partie de ces grains est immédiatement chargée sur leurs chameaux pour être transportée dans leurs retraites et servir pendant quelque temps à l'alimentation de la tribu; le reste est enfoui dans des *silos* ou cavités creusées en terre, dans lesquels on entasse les grains, que l'on recouvre d'une couche épaisse de débris de paille, avant de niveler le sol, pour ne laisser aucune trace visible qui puisse dénoncer les trésors qu'il renferme. Que l'ennemi paraisse pendant ces travaux, aussitôt les guerriers s'élancent sur leurs rapides coursiers, et, armés de leurs longs fusils, de leurs yatagans, ils volent au combat, et, s'ils ne peuvent vaincre, ils donnent au moins à leurs familles le temps de plier bagage et de regagner leurs inaccessibles retraites.

Eh bien, mes jeunes amis, que dites-vous de notre pérégrination ? N'est-il pas dommage de s'arrêter en si bon chemin? Pourquoi ne visiterions-nous pas aussi les contrées que le Nil arrose périodiquement de ses eaux fécondantes ; et après les bords du Nil, les bords fameux du Gange? Mais il est temps de mettre un terme à notre humeur vagabonde, car rien de la sorte ne nous empêcherait de pénétrer jusque dans le céleste empire, dans cette Chine, où l'agriculture est, dit-on, en grand honneur. Voyez cependant, à propos de blé, de seigle, d'orge et d'avoine, le chemin que nous avons fait.

WOHLFART, ancien cultivateur.

du dégoût, et s'il voulait faire un petit effort, il gagnait une indigestion aussi facilement que les plus misérables des hommes. Était-ce la peine d'avoir la table la plus délicate et la mieux fournie, si l'on ne pouvait pas manger plus que les autres. Son orchestre était ravissant, délicieux; eh ! bien, il se lassait pourtant de l'entendre, et quand il allait à la chasse il se fatiguait comme le dernier des mortels.— O Jupiter, s'écria-t-il avec amertume, tu n'as fait pour moi que la moitié de ce qui était nécessaire en me mettant au dessus des hommes; tu m'as laissé toute leur faiblesse, et j'avais besoin de la force d'un dieu; ô Jupiter, daigne m'exaucer entièrement. »

A peine eut-il dit ces mots, qu'un coup de tonnerre partit du ciel, et qu'une voix terrible se fit entendre au milieu des éclairs :

« C'est à ce dernier souhait que je t'attendais, cria la voix menaçante. Je savais bien que tu ne serais jamais content, et que ta puissance ne te rendrait pas meilleur. Tombe donc du faîte où je t'ai élevé. »

La voix se tut. Et la foudre éclate, s'élance, et va écraser le coupable... Le malheureux, épouvanté à l'aspect du coup prêt à le frapper, pousse un cri perçant et s'éveille trempé de sueur... car savez-vous, mes amis, tout ce qui lui était arrivé n'était qu'un rêve. Ce jeune homme était un envieux convoitant ce qui arrivait de bien aux autres; un indolent qui fuyait tout travail pénible, et un ambitieux qui ne savait pas mettre de bornes à ses désirs. Tourmenté de sa triste position, il s'était imaginé dans son sommeil que le ciel avait exaucé le plus cher de ses souhaits. Il fut bien puni en se retrouvant à son réveil sur son grabat, et obligé pour vivre de travailler comme à l'ordinaire.

CH. VILLAGRE.

INSTINCT DES ANIMAUX.

DEUX ANECDOTES.

Au commencement de la révolution, un chien allait chaque jour à la parade qui se faisait devant le palais des Tuileries, se plaçait entre les jambes des musiciens, marchait avec eux, s'arrêtait avec eux. Après la parade il disparaissait jusqu'au lendemain à la même heure, où il revenait à sa place accoutumée.

L'apparition constante de ce chien, et le plaisir singulier qu'il semblait prendre à la musique le firent remarquer des musiciens qui, ne sachant pas son nom, lui donnèrent le nom de *Parade*.

Bientôt il fut fêté par chacun d'eux et tour à tour invité à dîner. Celui qui voulait l'avoir lui disait en le flattant de la main : *Parade, tu viendras dîner avec moi.* Ces mots suffisaient; le chien suivait son hôte, mangeait gaiement et de bon appétit, mais, après le dîner, constant dans ses goûts comme dans son indépendance, l'ami *Parade* prenait congé, sans que rien pût l'arrêter; se rendait soit à l'Opéra, soit à la Comédie italienne, soit au théâtre Feydeau, entrait sans façon dans l'orchestre, se plaçait dans un coin, et n'en sortait qu'à la fin du spectacle.

Je ne sais si ce chien vécut longtemps, et s'il persévéra dans ses habitudes, mais sa figure, son nom et sa réputation sont encore présens au souvenir de plusieurs musiciens qui l'ont vu et ont été témoins de la singularité de son caractère.

Au milieu d'un bassin qui contenait des cygnes était pratiquée pour leur retraite une loge entourée d'une planche à fleur d'eau. Vers le midi, alors que le soleil dardait en plein ses rayons sur cette planche, un jeune poisson sauta dessus, et n'ayant pas la force de rentrer dans son élément il resta à l'air libre exposé à périr.

Ce petit animal palpitait de douleur quand un des cygnes l'aperçoit, nage avec la plus grande célérité, arrive, prend légèrement le poisson avec son bec, et le dépose dans le bassin avec le témoignage du contentement qu'il ressentait d'avoir rendu la vie à un de ses compatriotes.

Ce trait dans un oiseau, pour un animal d'une classe et d'un genre si différens m'a pénétré d'admiration. J'aurais désiré qu'il fût plus familier et vînt sur le rivage afin de lui prodiguer des caresses. Je n'ai quitté qu'avec peine ce lieu où un cygne venait de donner un bel exemple d'humanité.

On trouve dans l'histoire naturelle des animaux une foule d'actions dignes d'éloges, mais je n'en connaissais pas de particulières aux cygnes, et ces oiseaux qui, par leur blancheur éclatante et leur majestueuse prestance font l'ornement de nos étangs et de nos bassins, me semblent maintenant recommandables par des titres encore plus précieux.

UN OBSERVATEUR.

PARIS EN MINIATURE.

L'HOSPICE DES ENFANS-TROUVÉS.

(Suite et fin.)

Cette indifférence nous blessa singulièrement, d'autant plus que le trousseau de la pauvre petite créature était d'une richesse qui annonçait des parens dans l'aisance. « Cela est triste, n'est-il pas vrai, nous dit la sœur d'un accent plein de charité; heureusement, quelques scènes attendrissantes viennent parfois faire contraste à ce tableau.

« Il y a quelque temps, ajouta-t-elle, on frappa; il était près de minuit; nous ouvrîmes; c'était un homme dont on ne put apercevoir la figure. Il fit entrer de force une petite fille âgée de deux ans et demi, tira ensuite la porte sur lui et s'enfuit à toutes jambes. La femme de service, revenue de son étonnement, r'ouvrit la porte, mais elle ne vit rien et n'entendit que le bruit d'une voiture qui s'éloignait avec rapidité. La petite pleurait et ne cessait d'appeler sa mère. On la conduisit à la crèche. En la deshabillant on s'aperçut que ses oreilles et son cou avaient eu à subir quelque violence, comme si des boucles et une chaîne en avaient été arrachées. Les sœurs soupçonnèrent bientôt que cet enfant venait d'être dérobé à sa famille. Cette idée prit une certaine consistance quand l'enfant se prit à demander sa mère à ceux qui l'entouraient. « Maman ! maman ! je veux voir maman! » fut en effet sa seule réponse à toutes les questions qu'on lui adressa pendant quatre ou cinq jours. Au bout de ce temps son chagrin devint moins vif, et à force de soins on parvint à deviner qu'elle demeurait rue des Augustins (Il y a beaucoup de rues qui portent ce même nom. Dans l'espoir de sécher les pleurs d'une mère, l'on reconduisit successivement l'enfant dans les rues des *Grands*, des *Petits*, des *Vieux*-Augustins. Nulle part la petite ne reconnaissait sa maison. Enfin, pour dernière tentative, on la mena rue *Neuve*-Saint-Augustin. Au fur et à mesure qu'on avançait dans la rue, son visage s'animait; lorsqu'on passa devant le n° ... « Ah ! là, là, là; je veux voir maman, » dit elle, en se démenant de toutes ses forces. On arrêta, et la sœur qui avait eu l'idée de ces perquisitions, descendit avec la jolie petite fille.

« Parler à la concierge, monter au premier étage, remettre l'enfant dans les bras d'une mère éplorée, ce fut l'affaire d'un instant. Pauvre mère! délirante de joie, qui avait cru sa fille perdue pour jamais; car il était bien vrai que des misérables

avaient enlevé la petite Elisa pour lui dérober ses bijoux, et l'avaient ensuite conduite à l'hospice. »

La femme de service revint; elle nous conduisit à la crèche. C'est une grande salle qui contient environ cinq cents lits; c'est là que sont déposés les petits enfans qui doivent être remis aux nourrices. De jeunes sœurs ont la surveillance de cette salle, au dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Dieu a pris soin de moi.* Des berceuses procurent aux enfans un sommeil qui trompe à la fois la douleur et le besoin.

Nous allâmes à l'infirmerie ; il y avait quinze petits malheureux qui poussaient des cris lamentables ; l'un d'eux mourut pendant notre visite. On plaça sur son berceau un petit crucifix et une couronne de roses blanches.

Je remarquai que presque toutes les sœurs de l'hospice étaient jeunes; c'est l'âge d'une sensibilité vraie et active. Leurs soins sont tendres, délicats, empressés ; ceux des femmes de service n'ont presque aucune de ces qualités. Vingt sœurs sont à la tête de la maison; elles ont sous leurs ordres quarante femmes, et souvent à l'infirmerie et à la crèche on compte cent cinquante enfans. Il règne dans l'hospice un ordre admirable; l'on ne peut trop donner d'éloges à la conduite, au désintéressement de ces sœurs qui, dans l'âge des plaisirs, se consacrent à une retraite austère, et se condamnent à tous les soins pénibles de la maternité sans en pouvoir jamais éprouver les douceurs.

A douze ans, chaque enfant de la Pitié reçoit 50 francs pour son habit de première communion; il est ensuite placé en apprentissage jusqu'à 25 ans. Tous les mois, il est visité par un inspecteur, qui le punit de quelques jours de détention dans la prison de l'hospice, s'il a des torts graves envers son maître. S'il a au contraire à s'en plaindre, il lui est retiré, et souvent même celui-ci se voit forcé de payer une indemnité à l'administration.

Avant de quitter l'établissement fondé par saint Vincent de Paul, nous visitâmes le jardin, qui est magnifique. Sur la pelouse, une jeune sœur jouait avec un aveugle-né ; une autre essayait de faire marcher un petit garçon ; une troisième promenait au soleil un enfant malade, auprès duquel elle avait passé toute la nuit. Il y avait dans leurs attentions quelque chose de doux, d'aimable ; on voyait qu'elles s'efforçaient de plier leur caractère au goût de l'enfant qui réclamait leurs soins. Mais il y avait loin de cette complaisance à la patience angélique que le ciel a placée dans le cœur d'une mère !

A. M. DE NOIRMONT.

LES DEUX GUIRLANDES.

Tout le monde sait qu'attirée par l'immense renom du savoir et de la sagesse de Salomon, la reine de Saba se rendit à Jérusalem où elle se plut à diverses reprises à mettre à l'épreuve la sagacité royale.

Un jour, elle se présenta au pied du trône; elle tenait en main deux guirlandes de fleurs, les unes venaient d'être récoltées dans les jardins du palais, les autres étaient le chef-d'œuvre de l'art; les plus habiles ouvriers de l'époque s'étaient surpassés dans ce travail.

De la distance où était le roi, il lui était impossible de distinguer quelles étaient les véritables fleurs ; la princesse étrangère souriait avec malice; être ainsi vaincu dans une si frivole circonstance, impatientait Salomon; il avait d'ailleurs écrit sur tous les végétaux depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, et son amour-propre de botaniste était en défaut.

La cour était soucieuse et en suspens.

Tout d'un coup Salomon a souri, l'éclair du triomphe a brillé dans ses yeux. Il ordonne qu'on ouvre les croisées de la salle du trône. — Il venait d'observer un essaim d'abeilles voletant au dehors. — Dès que le passage leur est livré, les insectes accourent se jeter sur une des guirlandes; pas une abeille ne s'approche de l'autre.

La reine de Saba applaudit de bon cœur à une telle présence d'esprit, tandis que les plus vifs transports exprimaient à l'envi l'enthousiasme des courtisans.

(*Traditions hébraïques.*)

CAUSERIES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES DÉCOUVERTES NOUVELLES.

XX.

LES ÉPHÉMÈRES A PARIS. — BRIÈVETÉ DE LA VIE DE CES INSECTES. — PENSÉES INGÉNIEUSES DE FRANKLIN A CE SUJET. — LES ÉPHÉMÈRES DANS LE RÈGNE VÉGÉTAL.

On vit dernièrement, le soir, à Paris des essaims innombrables d'insectes ailés, du genre des éphémères, que les longues et fortes chaleurs de cet été avaient fait éclore sur les bords des ruisseaux qui se rendent par des canaux souterrains à la Seine, et qui maintenant, par la retraite des eaux de cette rivière, sont à découvert, et laissent apercevoir une embouchure bourbeuse. Toute la vase de ces ruisseaux paraissait s'animer et se transformer en insectes. Les troupes qui en sortaient s'élevaient joyeusement dans les airs, et à la vue des réverbères que l'on venait d'allumer, elles se jetèrent avidement sur ces foyers de lumière dont l'éclat les attirait, comme il fait à l'égard de tous les insectes volans. Les passans d'abord étonnés de ce spectacle curieux, commencèrent à s'inquiéter un peu en voyant un essaim succéder à l'autre, et à craindre un envahissement de la capitale par les éphémères. Il y en avait probablement qui avaient lu les détails donnés par les voyageurs sur les ravages que causent dans les contrées chaudes de l'Asie et de l'Afrique les troupes de sauterelles qui obscurcissent l'air, dévorent toute la végétation qu'elles rencontrent sur leur passage, et ne disparaissent que lorsqu'un vent violent les emporte, surtout du côté de la mer où elles finissent par se noyer. Apparemment quelques bons Parisiens craignirent de la part des éphémères des ravages semblables à ceux des sauterelles; car ils proposèrent sérieusement d'aller chercher de la paille, d'en faire des tas et de les allumer, afin d'attirer les essaims et les brûler tout vifs. Ils ne virent que ce moyen pour détourner le danger dont ils croyaient menacée la grande capitale de la France. Un naturaliste qui passa par là et qui, s'étant informé de la cause de l'attroupement, apprit ce qu'on voulait faire, dit tranquillement à ces hommes agités : « Mes bons amis, ne prenez pas tant de peine! ces petits »insectes n'ont que quelques heures à vivre, laissez-les en jouir »à leur aise, la mort ne viendra que trop tôt terminer leurs »joyeux ébats, et demain ces troupes folâtres n'existeront plus.»

L'événement prouva qu'il avait raison; car le lendemain matin on vit les bords de la Seine couverts des cadavres de ces insectes. Telle est en effet la courte durée que la nature a accordée à la vie des éphémères : nées le soir, elles meurent vers l'aurore, et pour elles la carrière de la vie est resserrée dans l'espace de dix à douze heures, pendant lesquelles les femelles pondent un nombre prodigieux d'œufs destinés à propager la race de ces petits animaux. Cependant ne croyez pas que les éphémères sous le rapport de la vie soient plus mal partagées que d'autres animaux de leur race. Avant d'être insectes volans ils ont été vers de terre, et ont vécu une ou plusieurs années dans la vase des ruisseaux ou dans la terre humide qui borde l'eau. C'est dans cet état qu'on les appelle des larves. Ces vers se métamorphosent, c'est à dire se changent ensuite en nymphes ou vers munis d'ailes encore imparfaites. Après avoir passé quelque temps dans ce second état, elles subissent une nouvelle métamorphose, leur peau ou étui se dégage, leurs quatre ailes se déve-

loppent, et les voilà au rang des insectes volans. Cette dernière transformation s'opère ordinairement vers le coucher du soleil dans les mois d'été ; voilà pourquoi Paris a vu dans une des soirées du mois d'août ces essaims nombreux d'éphémères s'élevant des bords de la Seine et voltigeant au dessus des quais et des ponts, jouissant gaîment du terme si court réservé à leur métamorphose.

A ce sujet, je me rappelle une jolie pensée qu'on trouve dans les œuvres de Franklin. Cet homme si simple, si philosophe, doué d'un si grand bon sens, était ambassadeur des Etats-Unis de l'Amérique à Paris en 1778. C'était l'époque où les riches oisifs de la capitale avaient de grandes disputes au sujet de l'Opéra. Deux compositeurs de musique dont l'un, Gluck était allemand et l'autre, Piccini, italien, se disputaient et se partageaient les suffrages du public. Une partie des habitués de l'Opéra s'était passionnée pour Gluck, et une autre pour Piccini; on écrivait des brochures, on raisonnait longuement, on se querellait, on s'emportait même, le tout pour soutenir que l'un de ces musiciens était bien supérieur à l'autre. Le fait est qu'ils possédaient tous les deux un talent éminent, et procuraient de vives jouissances aux amateurs de l'harmonie. Franklin, habitué à tourner son esprit vers des matières sérieuses, vit avec peine la frivolité des Parisiens dans cette occasion. Il lui sembla que la querelle sur la supériorité d'un musicien ou d'un autre, est un sujet de conversation bien futile pour des êtres dont la vie est si courte et qui ont tant de sujets plus sérieux et plus importans à discuter. C'est ce qui lui inspira pendant un séjour dans la campagne de Montjoly appartenant au peintre Watelet qui y rassemblait une société choisie, l'idée de la composition littéraire dont je viens de parler. Il dit qu'ayant étudié le langage des bêtes, il entendit en se promenant dans une allée du parc de Montjoly plusieurs éphémères engagées dans une dispute très vive. « Je reconnus, dit il, par quelques expressions que je pus saisir par-ci par là que la querelle roulait sur le mérite de deux musiciens qui étaient arrivés chez elles et dont l'un était un cousin et l'autre un moucheron. Elles paraissaient tellement enfoncées dans ce sujet qu'on aurait dit qu'elles avaient l'assurance de vivre encore un mois. Drôle de peuple, me dis-je, vous n'avez d'autre souci que de savoir lequel, du cousin ou du moucheron, est supérieur à l'autre, et vous oubliez que le soleil ne se lèvera pas une seconde fois pour vous ! En me détournant de ces éphémères disputantes, j'aperçus sur une feuille un vieux de la même race qui paraissait plongé dans des réflexions philosophiques; j'écoutais et j'entendis le monologue suivant de ce solitaire : — Me voilà déjà parvenu à l'âge de sept heures, qui ne font pas moins de quatre cents-vingt minutes; quel long espace de temps ! Déjà les amis de ma jeunesse n'existent plus, et moi-même je n'ai peut-être plus devant moi qu'une demi-heure. A quoi me sert maintenant toute la peine que j'ai prise pour amasser tant de miel sur cette feuille, puisque je ne pourrai en jouir? Que me sert la réputation d'homme agréable que j'ai acquise parmi les éphémères? Que de temps j'ai perdu dans mes sept heures en amusemens frivoles, en occupations futiles, en conversations inutiles ! Oh ! combien j'aurais été plus sage d'employer mes sept heures à m'instruire, à faire du bien à la race éphémère, à me faire regretter de mes semblables ! — Ainsi parla le vieil insecte, et je vis que c'est chez les éphémères comme chez les hommes: lorsque le terme si court de la vie est sur le point de s'écouler, on reconnaît le tort irréparable qu'on a eu de perdre tant de temps qu'on aurait pu employer utilement et d'avoir contribué soi-même à abréger une vie qui est déjà si courte pour les hommes comme pour les éphémères; car quelques heures ou quelques lustres, quelle différence y a-t-il entre ces deux espaces quand on les compare à l'éternité ! »

Voilà le sens des réflexions que le sage Franklin tire de son allégorie, et il finit par dire : Qu'après toutes les peines qu'il s'était données durant sa vie, il ne lui restait d'autre plaisir que le souvenir d'un peu de bien qu'il avait pu faire et la conversation des personnes sages.

Le règne animal n'est pas le seul qui nous donne un exemple frappant de la brièveté de la vie ; la végétation aussi a ses éphémères : ce sont des fleurs qui ne durent que quelques heures et qui se fanent ensuite pour faire place à d'autres, de même que dans la vie les générations se succèdent les unes aux autres, et ne paraissent avoir qu'une existence éphémère, lorsque l'on compare leur durée au terme qui s'est écoulé depuis que le genre humain existe, et à celui qui s'écoulera encore jusqu'à ce qu'il cesse d'être.

DEPPING.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par ordonnance du Roi, en date du 7 août, des cours d'instruction primaire supérieure seront annexés au collége royal du Puy et aux colléges communaux des villes de Boulogne, Compiégne, Fontenay-le-Comte, Melun, Riom et Valognes. Il sera pourvu aux frais d'établissement et d'entretien desdits cours d'instruction primaire supérieure au moyen des allocations votées à cet effet par les conseils municipaux des villes ci-dessus désignées, et, en cas d'insuffisance constatée desdites allocations, par des prélévemens sur les fonds départementaux ou sur les fonds de l'état spécialement affectés à l'instruction primaire. Un instituteur primaire du degré supérieur devra être attaché à chacun des colléges mentionnés en l'art. 1er, à moins que le chef ou l'un des fonctionnaires de cet établissement ne soit pourvu d'un brevet de capacité de ce degré. Le dit instituteur sera placé sous l'autorité du proviseur ou du principal, de même que les fonctionnaires qui pourront être chargés d'une partie des cours d'instruction primaire supérieure.

— Un arrêté du ministre, du 11 août, charge M. Cachet, principal du collége de Lille, de la direction de l'Ecole normale primaire de Douai, en remplacement de M. Boulanger, père.

— Par un autre arrêté du même jour, M. Maître, ancien directeur de l'Ecole normale de Brignoles, est chargé de la direction de l'Ecole normale primaire de Montpellier, en remplacement de M. Fenouil.

— Un troisième nomme M. Lisle, chargé provisoirement des fonctions de sous-inspecteur de l'instruction primaire dans le département d'Eure-et-Loir, sous-inspecteur dans le département de l'Yonne, en remplacement de M. Colin, appelé aux fonctions d'inspecteur dans le même département.

—Par un quatrième arrêté, M. Larruelle, instituteur primaire à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), est autorisé en qualité de maître de pension dans ladite commune. — M. Séguier, ancien maître de pension, est autorisé de nouveau en la même qualité à Nîmes.

— Par délibération du conseil royal, *le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, par M. Bouillet, proviseur du collége royal Bourbon, est autorisé et recommandé pour l'usage des colléges, des écoles normales primaires et des écoles primaires supérieures.

— *Livres élémentaires.* — L'ouvrage intitulé : *histoire Naturelle*, extraite du nouveau Magasin des Enfans, par mademoiselle de Chabaud-Latour, est autorisé pour l'usage des Ecoles primaires.

—L'ouvrage ayant pour titre : *la Morale en action*, ou *les bons exemples*, publié sous les auspices de M. le baron de Gérando, pourra être donné en prix dans les Ecoles primaires.

— M. Eugène Buret, un de nos jeunes écrivains, d'une érudition fort étendue, vient de succomber à une cruelle maladie ; il était à peine âgé de 32 ans.

— Le Conseil municipal de Paris a concédé à perpétuité la place où reposent les restes mortels du vénérable Larrey, située au cimetière de l'Est.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 43.

Paraissant tous les Samedis.

SEPTEMBRE 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

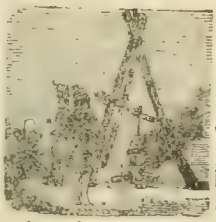
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

LES MARIONNETTES, EN 1660, ET LES MARIONNETTES EN 1810.

RÉCRÉATION POUR LES VACANCES.



DIEU les bancs ! adieu le collége ! adieu l'école ! l'heure des vacances a sonné; ce ne sont que fêtes et réjouissances dans les institutions et pensionnats ; jeunes garçons, jeunes demoiselles, dans les 86 départemens de la France, chantent un hymne d'action de grâces à ces belles vacances qui vont leur rendre quelques semaines de liberté, qui vont les mettre aux bras de leurs pères, de leurs mères, de tous leurs bons et excellens parens. Laissons donc aujourd'hui le grave enseignement et l'austère morale : donnons des *vacances* à nos lecteurs.

Mais quel sujet choisir pour exciter leur aimable gaîté ? Ah ! j'y suis, je vais leur parler *marionnettes !*

Je vous estime assez, messieurs et mesdemoiselles, pour ne pas douter que vous n'aimiez et honoriez le spectacle *des comédiens de bois*; deux grands hommes, Louis XIV et Napoléon, ne dédaignaient pas d'y prendre part; et moi qui écris ces lignes et qui ai le malheur de ne plus être enfant, je ne puis traverser les Champs-Elysées sans m'arrêter une bonne heure devant les petits théâtres en plein vent élevés sur les bas-côtés de la promenade, et qui, lors que le rideau se lève laissent voir maître *Polichinelle* et son compagnon *Rominagrobis.*— J'aime à suivre la naïve intrigue de la pièce qu'on représente ; je m'apitoie aux infortunes de la vertu, et j'applaudis au dénouement qui punit le crime ; mais je m'amuse singulièrement à voir les sauts, les gambades, les gestes saccadés de personnages tels que ceux du niais *Guignol*, du farouche *Torello*, de la babillarde *dame Jeanne*, du sévère *procureur-fiscal*, et de *maître Diable* au visage noir et aux cornes rouges. Une chose seule m'attriste ; c'est le rôle que joue le pauvre chat, personnage vivant et obligé de toutes les scènes qui se succèdent ; héros infortuné! sur le dos duquel chaque marionnette vient tour à tour faire voltiger son bâton ou tirer quelques poils de ses moustaches.

Cependant, mes jeunes amis, si les marionnettes nous amusent tant, vous et moi, et captivent si bien toute votre attention et la mienne, il faut avouer pourtant qu'elles sont bien déshéritées de leur ancienne vogue et de leurs honneurs premiers. Maintenant que le monde possède nombre de belles et *bonnes* marionnettes en chair et en os, on a laissé de côté, bien injustement sans doute, les petits acteurs de bois.

On y reviendra peut-être... Qui sait? la mode est si capricieuse, si changeante... et nos goûts sont si bizarres, si originaux. — En attendant, pardonnez-moi ce long préambule, et daignez voir avec faveur les deux anecdotes que je vous conte ci-dessous... *à propos de marionnettes.*

I.

En 1660, c'était sous le règne du roi Louis XIV, celui qu'on a surnommé *le grand*, et qui a fait bâtir tant et de si *beaux* monumens sur la surface de notre capitale ; témoins l'*hôtel des Invalides*, le *val de Grâce*, l'*Observatoire*, etc.—Il y avait au beau milieu du Pont-Neuf, à côté de la fontaine connue sous le nom de *la Samaritaine* ; il y avait, dis-je, une petite baraque en bois recouverte de toiles peintes, et dont le modeste fronton portait en guise de sculpture ce simple nom : BRIOCHÉ.

A certaines heures de la journée, la foule s'amassait, serrée, compacte, devant la baraque ; la porte s'ouvrait à deux battans,

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- SEPTEMBRE.

LES PETITS TOURISTES.

DE ROUEN AU HAVRE.

IV.

Le lendemain de leur arrivée à Rouen, Charles et Henri étaient sur pied au point du jour, tout empressés de visiter la ville avec leur père.

« La journée sera rude, mes enfans, dit M. de Valleran ; mais j'espère que le plaisir que vous causera la longue promenade que nous allons entreprendre augmentera votre courage et vos forces.

— Quant à moi, dit Charles, je me sens capable de marcher jusqu'au soir. »

Henri qui était plus raisonnable et moins enthousiaste, regarda son frère, et dit en souriant :

« Jusqu'au soir!.. il y a bien loin d'ici là! Il est vrai que nous aurons la halte du déjeûner, celle du dîner et celle du goûter.

— Et nous ferons ces stations aussi longues que vous le voudrez, mes enfans, reprit M. de Valleran. »

Il n'était pas encore six heures du matin lorsque tous trois sortirent de l'hôtel. Les premières rues qu'ils parcoururent étaient bien loin de répondre aux espérances que la perspective de la ville avait fait naître chez les jeunes touristes. En effet, toutes les anciennes rues de Rouen, et, il y en a peu de nouvelles, sont courtes, tortueuses; elles se détournent à chaque instant de leur ligne naturelle.

« Mon cher papa, dit Henri, il me semble que ces constructions font peu d'honneur au génie de nos ancêtres?

— Tu te trompes, mon ami ; cette manière de bâtir était systématique chez nos pères, qui avaient en vue la défense intérieure des villes au cas que les murailles fussent escaladées ; les rues étroites avaient encore l'avantage de donner moins de prise aux rigueurs du froid, et de conserver une agréable fraîcheur pendant les jours les plus chauds de l'année.

— Quant à moi, mon papa, dit Charles, il me semble qu'on oublie aisément l'aspect lugubre de ces rues, en voyant cette population affairée qui y circule incessamment et leur donne la vie ; cela ressemble aux environs de la rue Saint-Denis, à Paris.

— C'est en effet le même mouvement, mon ami, et cela est tout naturel : ce sont les mêmes causes qui produisent les mêmes effets ; mais nous voici sur la place du Vieux-Marché. »

Les enfans et leur père, débouchant par la petite rue Saint-Jean, se trouvèrent en effet sur une place assez vaste, couverte de bouti-

laissait voir un rideau de serge rouge, et tout aussitôt, aux battemens des mains de la multitude, un homme, vieux, petit, maigre, à la mine réjouie et spirituelle, sortait du dehors et montait sur des tréteaux placés à côté de sa maisonnette, et élevés de manière à dominer auditeurs et spectateurs.

Alors, la parade commençait et charmait les nombreux écoliers et les marmots qui encombraient les premières places; mais bientôt le célèbre Brioché, car c'était le petit vieux, annonçait à haute voix que ce que l'on venait de voir et d'entendre n'était rien en comparaison des parades de l'intérieur, et qu'enfin il ne fallait pas s'amuser aux bagatelles de la porte. Alors les heureux possesseurs de la pièce de monnaie de l'époque, équivalant à deux sous de la nôtre, se précipitaient et remplissaient d'abord l'étroite baraque; puis les pauvres diables restés à l'extérieur, bien malgré leur désir, pouvaient entendre les éclats de rire, les exclamations de joie et les bruyans applaudissemens de ceux dont ils enviaient le sort.

Plus ambitieux que ses autres confrères, le petit père Brioché, après avoir rempli son escarcelle avec les sous des Parisiens, voyant peu à peu les recettes baisser, résolut de quitter la capitale, de visiter les provinces de France les unes après les autres, et de parcourir même, s'il le fallait, les pays étrangers.

Nous ne le suivrons pas dans les diverses villes du Poitou, du Lyonnais et de l'Angoumois, qu'il sut mettre à bonne contribution, et qu'il amusa autant qu'il avait réjoui Paris; mais nous nous arrêterons avec lui, son théâtre et ses acteurs portatifs, dans une partie reculée de la Suisse allemande, contrée peuplée alors de gens simples et bons, mais beaucoup trop crédules et trop superstitieux.

Soleure fut la première cité helvétique où Brioché s'ingéra de fonder sa réputation et d'où il crut bonnement lancer aux autres cités des cantons helvétiques ses manifestes de gaîté et de dextérité.

Ce fut dans une auberge des faubourgs qu'il avait choisie comme pied-à-terre, que le grand... c'est à dire le petit homme, donna le soir même de son arrivée, aux flambeaux, une de ses représentations, en présence de villageois, d'artisans et de petits bourgeois.

Mais les candides Suisses ne connaissaient pas le moins du monde les marionnettes, n'en avaient jamais entendu parler, et ne se doutaient même pas de ce qu'ils allaient voir.

A peine eurent-ils jeté les yeux sur polichinelle, arlequin, le procureur et le diable, qu'ils s'entre-regardèrent, effrayés, ahuris, épouvantés.

Jamais, au grand jamais ils n'avaient pensé voir des créatures aussi petites, et pourtant aussi lestes, aussi agiles, aussi babillardes, aussi malignes que celles là.

Ces petits êtres qui parlaient, sautaient, s'escrimaient, se battaient à qui mieux mieux, qui s'appliquaient avec tant de vivacité et d'adresse de si rudes coups de bâton, ne pouvaient sortir que de l'enfer, et ne devaient obéir avec tant de soumission au petit vieux que parce qu'il était lui-même sorcier ou magicien, sous les ordres du noir Satan.

Cette idée se propageant et se confirmant de plus en plus par les confidences des spectateurs entre eux, tous se levèrent, sortirent de la salle en faisant force signes de croix et coururent chez le magistrat, lui dénonçant comme envoyé et suppôt de Lucifer le pacifique et vertueux Brioché.

Le magistrat, moins crédule que le populaire, en référa au juge de Soleure, qui envoya aussitôt des soldats à la poursuite du propriétaire des marionnettes, pour l'appréhender au corps et le faire comparaître devant son tribunal.

Les soldats ayant trouvé au lit le pauvre Brioché, qui n'avait rien compris à la fuite soudaine de ses spectateurs, le firent lever rudement, le garottèrent sans pitié et le conduisirent dans une prison, où il resta, au pain et à l'eau, dans un sombre cachot, pendant trois mortels jours.

Enfin, le matin du quatrième jour, on fit sortir le captif de son cachot et on l'amena, plus mort que vif, pâle, se soutenant à peine, devant les juges rassemblés au nombre de douze, vu l'importance de la cause.

La salle du tribunal était remplie de gens du peuple, qui criaient, murmuraient, blasphémaient contre l'innocent Brioché et demandaient hautement son supplice. Mais les juges, impartiaux, sans faire attention aux criailleries du peuple, voulurent, avant de prononcer une peine quelconque, voir les pièces du procès, c'est-à-dire ce qu'on appelait les *complices* de l'accusé; un habitant de Soleure, plus *esprit-fort* que ses concitoyens, ne craignit pas de se damner ou tout au moins de se brûler les doigts, il apporta tour à tour le petit théâtre, les décors et les gentilles marionnettes.

Qui de vous le croirait, mes jeunes amis? Malgré sa défense, malgré ses démonstrations, malgré ses pleurs et ses prières, Brioché fut condamné à être brûlé, lui, son théâtre et ses marionnettes, le même jour, sur la même place publique et sur le même bûcher.

Avouez avec moi, mes amis, que ce jugement était une très mauvaise plaisanterie.

---

ques en bois et de parasols goudronnés donnant asile à une myriade de marchandes de légumes, de poissons, etc.

« C'est ici, dit M. de Valleran, que se font les exécutions des condamnés à la peine de mort. Cette place, et celle de Jeanne d'Arc, que nous allons voir tout à l'heure, n'en faisaient qu'une seule autrefois; mais vers le milieu du quinzième siècle, on construisit des bâtimens qui la divisèrent en deux parties dont l'une, sur laquelle nous sommes, conserva le nom de *Place du Vieux Marché;* l'autre, sur laquelle fut brûlée Jeanne d'Arc, prit le nom de cette héroïne.

» Cet hôtel, continua le père, en montrant à ses fils les sculptures remarquables de l'une de ces constructions, est l'hôtel Bourgtheroulde, où logea François Ier, allant à l'entrevue du camp du Drap-d'Or qui est représenté dans les bas-reliefs. »

Les petits touristes arrivèrent ensuite sur la jolie place où l'on voit la statue de Jeanne élevée sur le lieu même où elle fut brûlée vive, « attendu, disait le roi d'Angleterre, dans une lettre à son » oncle, attendu les grands dommages et inconvéniens, les horri- » bles homicides et détestables cruautés et autres maux innumérables qu'elle avait commis à l'encontre de notre seigneurie, et de » notre loyal peuple obéissant. »

Après avoir admiré la fontaine que surmonte la statue de Jeanne d'Arc, nos petits touristes furent conduits par leur père au Palais-de-Justice, monument remarquable, bâti sous le ministère du cardinal d'Amboise.

« Ce fut en l'honneur de ce ministre, dit M. de Valleran, que l'on fondit cette fameuse cloche d'Amboise, bien supérieure au bourdon de Notre-Dame de Paris, et qui fut placée dans l'une des tours de la cathédrale que vous pouvez voir d'ici. On lisait sur cette cloche le quatrain suivant :

Georges d'Amboise, je m'*appeille*;
Trente-six mille je *poise*.
Quiconque me *poisera*,
Quante mille *trouvaira*.

En effet, le battant de la cloche pesait à lui seul quatre mille livres. On ne sonnait Georges d'Amboise que dans les grandes solennités. Un jour Louis XVI, revenant de Cherbourg et passant à Rouen, Georges d'Amboise fut mis en branle, mais à peine le son majestueux de cette cloche avait-il fait retentir l'air, qu'elle se fêla : » Cela est d'un triste présage! dit le roi. »

Et, en effet, quelques années plus tard, Georges d'Amboise, métamorphosée en canons par les républicains, foudroyait les défenseurs de la monarchie.

Quoi qu'il en soit, le jour de l'auto-da-fé avait été désigné, et le malheureux petit Brioché, tremblant et à demi mort de frayeur, regrettait de grand cœur son Paris, ses Parisiens et son Pont-Neuf.

Mais, les athées ont beau dire, il y a une providence.

La veille du jour fixé pour ce bel exploit, un ambassadeur français, un admirateur du talent de Brioché, arriva dans la ville de Soleure.

Fort intrigué par les conversations des habitans et curieux de voir l'homme qu'on appelait un sorcier et un valet du diable, il obtint, en sa qualité de représentant de la France et de grand seigneur, la permission d'entrer dans le cachot du pauvre condamné.

Qu'on juge de sa surprise! Le sorcier, le magicien, le suppôt de Lucifer n'était autre que celui qui l'avait tant amusé, qui l'avait tant fait rire avec ses petits acteurs de bois, à Paris, l'année précédente.

On devine le dénouement. Le lendemain de la visite de l'ambassadeur, on ne vit aucune espèce de bûcher sur la principale place de Soleure, et les curieux s'en retournèrent chez eux en murmurant; très désappointés qu'ils étaient de n'avoir pas assisté à une bonne et belle grillade humaine.

Longtemps le bruit courut dans le pays, que le diable était venu au secours de son serviteur et l'avait fait sortir de prison, nonobstant grilles, chaînes, verroux et geôliers.

Brioché, le Français sauveur et le principal juge de Soleure, seuls, surent à quoi s'en tenir sur la fin de l'affaire. — Car, les portes de son cachot ouvertes, le premier avait détalé de nuit, et au plus vite, d'une contrée où le génie et l'esprit étaient si mal récompensés; il se promit bien *in-petto* de ne plus viser aux florins suisses.

Ce canton helvétique est bien changé depuis ce temps, et c'est aujourd'hui une des contrées les plus civilisées de l'Europe. Pourtant il est à remarquer, mes jeunes amis, que de nos jours encore nos bons voisins d'en deçà les Alpes, n'affectionnent guère les marionnettes de quelque nation et de quelque espèce qu'elles puissent être.

II.

Franchissons maintenant un intervalle de près de deux cents ans, et mettons à la suite de l'anecdote de 1660, celle de 1810.

Vous allez voir, mes jeunes amis, que les marionnettes qui sous Louis XIV avaient failli causer la mort d'un pauvre banquiste, devinrent le marche-pied de la fortune et des honneurs pour un jeune bureaucrate contemporain de l'empereur.

Deux souverains fameux, deux célèbres monarques, savez-vous, que Louis et Napoléon! Tous deux les seuls de la monarchie surnommés GRANDS; tous deux la gloire et l'illustration de leur siècle...

Mais, revenons à nos marionnettes. — En 1810, le comte Français de Nantes était directeur-général de l'administration des domaines et était cité pour son esprit, ses talens et ses lumières; mais comme beaucoup d'hommes supérieurs, il avait ses singularités et ses bizarreries.

Qu'on en juge par les lignes suivantes :

Parmi les nombreux employés de l'administration que dirigeait le comte Français de Nantes, se trouvait un petit surnuméraire, jeune homme de quinze à seize ans, qui n'était guère signalé pour son exactitude et son assiduité, car il ne paraissait jamais à son bureau que deux ou trois heures après l'arrivée de ses collègues.

Des plaintes sur l'inexactitude du jeune employé étaient parvenues déjà à M. Français de Nantes, mais celui-ci connaissait beaucoup la famille du surnuméraire et s'intéressait fort au jeune homme lui-même; il s'était donc borné jusque là à le citer devant son bureau et à lui adresser de légères réprimandes toujours faites d'un ton paternel et formulées en termes bienveillans; mais, bien loin de céder à l'influence de ces douces observations, l'apprenti bureaucrate négligeait de plus en plus ses devoirs et poussait l'insouciance jusqu'à ses dernières limites.

Un jour que M. Français était à donner quelques ordres pour la prompte exécution de travaux arriérés, le jeune surnuméraire entra... Il était à peu près deux heures, c'est-à-dire que depuis cinq les bureaux étaient ouverts. — Pour le coup, le comte se fâcha sérieusement.

« Monsieur, s'écria-t-il d'un ton sévère, il m'est impossible de tolérer plus longtemps votre conduite... elle passe les bornes... J'ai été jusqu'ici trop indulgent et je vous préviens que dès aujourd'hui je vais prendre des mesures coërcitives à votre égard.

— Pardon, monsieur, pardon, balbutie d'une voix tremblante le coupable, mais je demeure si loin d'ici.

— Où demeurez-vous donc? n'est-ce pas toujours dans le haut du faubourg St-Honoré?...

— Si fait, monsieur...

— Certes, du faubourg St-Honoré à la rue de Grenelle il y a tout au plus une demi-heure de chemin, et encore, pour mettre

---

— Nous voici à la rue de la Grosse-Horloge, dit Henri; y aurait-il encore là quelque cloche curieuse à voir?

— Tu l'as dit, mon ami, car nous sommes près de l'ancien Hôtel-de-Ville. Dans cette tour que vous voyez sont placées la principale horloge de Rouen et la *cloche d'argent*, que l'on sonne tous les soirs à neuf heures, suivant l'ancien usage du couvre-feu..... Nous allons maintenant déjeuner chez le concierge du Palais-de-Justice, artiste culinaire de premier ordre. »

Le déjeûner terminé, les petits touristes se rendirent sur les quais, en passant sur le parvis Notre-Dame, d'où ils purent admirer la façade de la cathédrale, et la flèche qui, détruite par le feu du ciel, en 1822, a été rétablie en 1836, non plus en pierre mais en fer.

«Devant vous est le pont de pierre, dit M. de Valleran, et nous allons voir tout à l'heure la statue du grand Corneille qui le décore. Ce pont est sans doute un monument très remarquable; mais, comme objet d'art, il est bien inférieur au pont de bateaux situé un peu plus bas, lequel s'élève et s'abaisse avec le flux et le reflux, et s'ouvre sans difficulté pour laisser passer les navires. L'idée ingénieuse de ce pont, continua M. de Valleran, est due à un religieux augustin du temps de Louis XIII. Il est unique par sa longueur, sa solidité et la facilité avec laquelle on peut le démonter. C'est, au reste, mes enfans, le dernier pont de la Seine; et d'ici à la mer rien ne nous obligera plus à baisser notre grand mât. En face de ce pont si remarquable s'élevait autrefois le monument appelé la Vieille-Tour.

— Oh! oh! mon cher papa, s'écria Charles, n'empiétez pas, je vous prie, sur mes domaines : Ce fut dans cette vieille tour, si je ne me trompe, que fut enfermé, par l'ordre de Jean, roi d'Angleterre, le malheureux Arthur de Bretagne, son neveu. Ce prince, pendant sa longue captivité, suivait souvent des yeux le cours de la rivière, et il enviait le sort des ondes, qui passaient au pied des murailles de sa prison et se rendaient librement à la mer. Une nuit, Jean-sans-Terre débarqua au bas de la tour, en fit sortir son neveu, l'entraîna dans un bateau et, après l'avoir égorgé de ses propres mains, jeta dans la Seine le cadavre de cette innocente victime que redoutait sa cruelle ambition.

— Nous voici maintenant, dit M. de Valleran, à la rue Grand-Pont. Autrefois cette rue, qui part du parvis Notre-Dame, se terminait par une porte en arcade que l'on appelait la Porte-Grand-Pont, et qui faisait partie des anciennes fortifications de la ville. Cette porte fut démolie en 1810, et l'on trouva dans les fondations des médailles qui font remonter sa construction à quatorze cents ans..... Mais nous avons beaucoup marché; il est tard, et j'aperçois le *restaurant du théâtre des Arts*. Dînons, sauf à reprendre ensuite notre exploration.»

ce temps-là, ne doit-on pas se hâter beaucoup... Il est donc clair qu'en partant de chez votre père à neuf heures, vous pourriez être rendu ici à dix?

— Il faut aussi le temps de déjeûner.

—Eh! monsieur, je mets une heure pour déjeûner, moi!... dans tous les cas vous devriez être ici à onze heures... Allons, allons, tout ce que vous dites-là ne m'explique pas l'emploi de votre temps.

— Monsieur, répliqua les larmes aux yeux l'employé qui se sentait écrasé sous l'impitoyable logique de son supérieur; dois-je vous avouer une passion extraordinaire, une faiblesse bien ridicule.

— Une faiblesse, monsieur... Parbleu! nous avons tous nos faiblesses... moi le premier... je suppose que les vôtres n'ont rien de trop répréhensible... confessez-les-moi avec franchise... peut-être les excuserai-je, si toutefois vous me promettez de mieux remplir vos devoirs à l'avenir... Parlez, monsieur, parlez, je vous écoute.

— Oserai-je vous avouer, M. le comte, qu'en traversant chaque matin les Champs-Elysées, je suis invinciblement attiré par le spectacle des marionnettes... je me promets bien de ne rester là que quelques minutes... Mais, hélas! mes belles résolutions s'évanouissent bientôt, et je demeure cloué à la même place des heures entières, les yeux fixes, la bouche béante, ne perdant pas une parole de Polichinelle, un mouvement d'Arlequin... je ne songe plus à mon bureau, ni aux justes reproches de mes chefs. »

A cette révélation inattendue, le comte fit un geste d'étonnement; sa physionomie s'éclaircit; un sourire de satisfaction effleura ses lèvres, et passant tout à coup du plus vif mécontentement à la plus expansive gaîté :

« N'est-ce pas que c'est bien amusant, s'écria-t-il; quels délicieux lazzis! quelles scènes plaisantes!... Et quand je songe que voilà quinze jours que mes occupations me retiennent à l'hôtel...

— Alors, monsieur le comte, fit vivement le jeune employé qu'enhardissait le naïf enthousiasme de son supérieur, je puis vous annoncer du nouveau...

— Du nouveau! quoi donc?

— Le chat gris est mort.

— Pauvre chat! il était si gentil, si malin, si espiègle... il savait éviter avec tant d'agilité les coups de bâton de Polichinelle. Il dressait avec tant d'adresse la potence où son persécuteur était enfin suspendu... Mais du moins, continua le comte avec une vivacité comique, a-t-on donné à l'animal défunt un successeur digne de le remplacer?

— Ah! ne m'en parlez pas, M. le comte, le nouveau chat, qui est roux, ne connaît pas du tout son métier... Il est impossible d'être moins intelligent, plus lourd, plus bête... Figurez-vous qu'il ne sait détourner aucun des coups de bâton que lui lance Polichinelle... aussi est-il meurtri!

— Dans ce cas il ne vivra pas aussi longtemps que son prédécesseur... mais ce doit être drôle, allons voir cela... »

Et prenant par le bras son jeune subordonné, le comte Français de Nantes se dirigea vers les Champs-Elysées où, riant comme un enfant, il jouit pendant trois heures de son spectacle favori. A la fin, prenant congé de son compagnon de plaisir :

« Mon ami, lui dit-il en lui serrant la main, vous voyez que je sais excuser une faiblesse... Mais il ne faut pas qu'elle vous fasse perdre un temps trop considérable et qu'elle vous empêche tout à fait de remplir vos devoirs... Je vous accorde donc trois heures par jour pour voir les marionnettes... et que je vous trouve au bureau à midi... Vous me mettrez au courant des nouvelles de notre théâtre... Du reste, ajouta le comte, soyez toujours amateur d'un plaisir aussi innocent que celui-là, vous vous en trouverez bien, et je n'aurai pas au nom de votre famille de plus graves reproches à vous adresser... »

Ce disant, et quittant la main du surnuméraire, le comte revint à son hôtel de la rue de Grenelle, et laissa son jeune camarade tout ému, tout joyeux d'un dénoûment auquel il ne s'attendait guère.

Bientôt, le directeur des domaines montra qu'il n'oubliait pas son protégé, en le faisant monter en grade.

Le surnuméraire devint expéditionnaire rétribué, puis rédacteur, puis sous-chef, puis enfin le principal de sa division aux appointemens de 6,000 fr.

Quelques années plus tard, le comte avait donné sa démission de directeur des domaines et ne passait pas un jour sans venir, appuyé sur sa canne, rire aux comiques scènes des marionnettes; il y apercevait souvent son protégé, et ne manquait pas de le saluer de la main.

Cependant, à son aspect, le comte avait l'invariable habitude de tirer sa montre, et selon l'heure qu'elle marquait, il faisait signe au jeune bureaucrate, ou de rester encore au spectacle, ou de s'acheminer promptement vers son administration.

Après cela, mes jeunes lecteurs, faites comme moi, continuez à aimer et à admirer les marionnettes, et ne mettez jamais en

---

Les jeunes touristes n'eurent garde de combattre cette proposition. On leur servit d'excellent cidre de Normandie, boisson qu'ils trouvèrent délicieuse et bien supérieure à la piquette qui, sous le nom de vin, se débite dans les auberges. Puis, après un dîner plus solide que splendide, nos touristes se remirent en campagne; ils allèrent voir d'abord, dans la *rue des Bons-Enfans*, la maison où naquit Fontenelle, l'illustre auteur de *la Pluralité des mondes*, assez pauvre demeure sur la façade de laquelle ils lurent cette inscription : *Fontenelle est né dans cette maison, le 11 février 1657.*

Rue de la Pie, une autre inscription frappa leurs regards; elle était ainsi conçue : *Ici est né, le 9 juin 1606*, PIERRE CORNEILLE.

« Oh! mon papa, s'écria Henri, c'est ici qu'est né le grand Corneille!

— Oui, mon ami, dans cette misérable demeure, et il en est ainsi de presque tous les grands hommes; c'est des ténèbres qu'ils sont partis pour arriver à l'immortalité. »

Après avoir visité successivement les casernes Martainville, dont la façade embellit le Champ-de-Mars, l'église Saint Paul, construite sur les restes du temple d'Adonis, et quelques autres monumens, nos jeunes voyageurs furent ramenés par leur père sur le quai, où ils purent voir arriver, toutes voiles dehors, des navires de deux et de trois cents tonneaux, poussés par la marée montante. Suivant le cours du fleuve, ils virent la Bourse, les bâtimens de la douane, la place du Vieux-Palais, et, longeant l'avenue du mont Riboudet, ils admirèrent les chantiers où se trouvent constamment en construction un grand nombre de navires. Enfin, ils arrivèrent à la hauteur de l'île du Petit-Gay, et ce ne fut pas sans une grande joie qu'ils virent à l'ancre, près de cette île, leur joli navire.

« A demain! à demain! » crièrent ils aux matelots qui dînaient en ce moment sur le pont du bâtiment.

Mais la largeur de la Seine est telle en cet endroit, que leurs cris ne purent être entendus des gens auxquels ils s'adressaient.

En retournant à l'hôtel Vatel, M. de Valleran fit successivement passer ses enfans devant l'admirable hôpital de cette ville; puis ils allèrent visiter la machine hydraulique qui alimente d'eau cette maison, et ils purent lire au frontispice du monument cette admirable inscription :

« Ici une nymphe qui se cache dispense des eaux salutaires aux malades » et aux bien portans. Apprends d'elle à répandre ainsi tes bienfaits sans » ostentation. »

« C'est assez pour un jour, mes enfans, dit M. de Valleran; rentrons. Demain nous ferons encore quelques excursions avant l'heure de la marée, puis nous reprendrons notre course vers l'Océan. »

(*La suite au prochain numéro.*) SIR PAUL ROBERT.

doute la jouissance qu'elles donnent et la toute-puissance qu'elles possèdent.

JOANNY AUGIER.

AUX ENFANS D'A....

Gustave, et vous, Maurice,
Les enfans de mon cœur,
Pendant que la nourrice
Berce encor votre sœur,
Allez dormir, beaux anges,
Cœurs d'amour et de miel,
Corps toujours dans les langes,
Ames toujours au ciel!

Allez rêver : — c'est l'heure
Où les songes amis
Visitent la demeure
Des enfans endormis ;
C'est l'heure où la chimère
Ferme du doigt vos yeux ;
C'est l'heure où votre mère
Vient baiser vos cheveux.

Oh! d'une voix débile
Priez pour les puissans,
Pour leur bonheur fragile,
Vous forts, vous innocens!
Pour l'enfant qui sommeille,
Ineffable douceur,
Pour l'opprimé qui veille,
Aussi pour l'oppresseur.

Hélas! hélas! encore,
Priez à deux genoux ;
Que votre enfance implore
Grâce et pitié pour nous!
Quand vos fronts sans faiblesse
S'élèvent triomphans,
Le Seigneur dit : « Qu'on laisse
« Approcher les enfans! »

MADAME MENNESSIER-NODIER.

LA SŒUR GRISE ET L'INCONNUE.

ANECDOTE DE 1814.

On était à la fin du mois de mars de cette triste année de guerre intérieure et d'invasion. Une dame d'âge mûr, belle et gracieuse, mais simplement mise, se trouvait un matin dans un pavillon d'une magnifique campagne donnant sur la route de Rouen, non loin de Marly.

Voyant passer sous la fenêtre une de ces femmes généreuses qui font vœu de s'ensevelir dans un hospice pour y consoler les pauvres et y soulager les malades, la dame appela à elle la jeune religieuse : « Ma sœur, d'où venez-vous de si bonne heure? — De Saint-Germain, madame, lui répond la modeste fille, tenant un chapelet à gros grains noirs qu'elle semblait dire avec ferveur. — Vous avez déjà fait beaucoup de chemin; vous en reste-t-il beaucoup à faire? — Je compte aller à Paris, mais peut-être resterai-je à Nanterre, parce que je crois que ma démarche serait inutile, ne connaissant personne à la direction. — Quelle direction? vous avez donc des affaires avec quelques directeurs généraux? — Mes affaires sont celles de notre hôpital, qui est fort dépourvu dans ce moment. J'ai ouï dire à nos médecins qu'on avait saisi des toiles anglaises, et que M. Coustard Saint Lô les faisait distribuer dans les hôpitaux militaires. Je désirerais bien qu'on nous en cédât quelques pièces pour faire des draps : nos pauvres malades n'en ont pas dans leurs lits. — Comment donc! ce serait une fort belle œuvre; mais vous ne connaissez pas M. Coustard ; si vous voulez, je vais me charger de votre commission auprès de lui. — Je n'oserai, madame, prendre la liberté de vous en prier, mais, sans doute, votre recommandation fera plus que la mienne, et vous rendrez grand service à nos blessés, on nous en amène tous les jours. — Hélas! fit la bonne dame; eh! bien, comptez, ma sœur, que je vais m'occuper de suite et de l'hôpital et de vous. »

La jeune religieuse continue sa route, pénétrée de reconnaissance pour l'aimable inconnue qui vient de lui témoigner tant de bonté; à peine a-t-elle fait quelqnes pas, qu'elle se reproche de n'avoir pas cherché à savoir son nom. Elle se retourne, et la voit qui était restée à la fenêtre du pavillon, et qui la suivait des yeux. « Pardonnez, madame, lui dit la sœur, à la curiosité qui me ramène; je voudrais bien savoir qui est celle qui nous honore d'une protection si généreuse? Je crois le deviner, mais... — Oui, fit l'impératrice, (car c'était elle, et la scène se passait à la Malmaison), oui, fit-elle en souriant d'un air plein de mélancolie, c'est la pauvre Joséphine... n'en dites rien à personne. — Oh! non, madame, nous savons depuis longtemps que vous n'aimez pas que l'on parle du bien que vous faites. Puisque c'est à la mère des affligés que je m'adresse, je ne craindrai plus d'être indiscrète pour des êtres qui souffrent. Nous avons bien peu de charpie ; si votre majesté daignait... — Je vous en promets; *nous en ferons.* »

Depuis ce jour jusqu'à la fin de la guerre, les soirées de la Malmaison furent employées à faire de la charpie, et l'impératrice ne fut pas une des ouvrières les moins actives.

UNE DAME DU PALAIS.

UN PRIX AU GRAND CONCOURS.

OU

L'ORIGINE DU ROMANTISME.

Des petites causes naissent les grands effets : cette vérité, tout ancienne qu'elle soit, passe à travers les siècles sans recevoir de démenti. Nous allons en fournir une preuve nouvelle en racontant une curieuse anecdote sur la naissance du romantisme. Cette anecdote offre un intérêt d'autant plus grand qu'elle montre clairement l'origine de cette grande révolution littéraire qui fut le 18 brumaire de l'école classique; mais l'école romantique, dit-on, pourrait bien être détrônée à son tour, si elle ne l'est déjà. Ceci soit dit sans conséquence.

Il y avait, au commencement de la restauration, dans un de nos colléges, deux jeunes condisciples qui semblaient être l'objet d'une préférence réciproque. Ils passaient ensemble les courts loisirs que leur laissaient les intervalles du travail, et nul de leurs camarades ne savait le secret de ces conversations intimes auxquelles ils prenaient tant de goût. Cette sympathie paraissait d'autant plus étrange à leurs professeurs, et en général à tous ceux qui la remarquaient, qu'il n'y avait entre les deux amis aucune ressemblance de caractère.

Le plus âgé, Victor, était grave, studieux, réfléchi ; il travaillait avec ardeur, moins pour obéir aux ordres des maîtres que pour satisfaire son inclination personnelle et sortir vainqueur d'une lutte où son intelligence prenait plaisir à triompher. Parlant rarement à ses autres condisciples, il ne prenait jamais part

à leurs jeux, car il éprouvait pardessus tout un goût passionné pour la solitude et la rêverie.

Le plus jeune, Louis, était au contraire vif, impétueux, communicatif; il apportait une grande négligence aux travaux du collége, qu'il trouvait insipides. Pour lui la science était un élément aride qu'il renonçait à cultiver, une lettre close qu'il ne voulait pas ouvrir. Le bruit, le tumulte, le grand air, le beau soleil, les champs, voilà ce qu'il aimait, et de tout cela il ne voyait que le côté sensible, palpable à l'œil ou à l'ouïe, laissant à son camarade Victor l'amour de l'idéal et l'interprétation des voix mystérieuses de la nature. De toutes les leçons, il n'en était qu'une où Louis montrait une assiduité et un recueillement profonds, c'était la leçon de dessin. Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'apprendre que de ces deux jeunes gens le premier se sentait irrésistiblement entraîné vers la poésie, le second vers la peinture.

Sur ces entrefaites, un nouvel incident vint encore resserrer cette intimité déjà si étroite. Un jour Louis était triste et pensif, il venait de voir sa mère, et comme de coutume elle l'avait grondé sur sa dissipation et le peu de soins qu'il apportait aux études ordinaires, lui reprochant sa persévérance à vouloir embrasser exclusivement une carrière difficile, où le plus haut mérite seul peut arriver; cependant elle lui avait dit qu'elle n'exigeait pas qu'il renonçât absolument à essayer ses dispositions pour la peinture, et que s'il lui donnait une preuve de docilité en s'appliquant davantage aux autres cours, elle le conduirait chez un peintre célèbre de ses amis, le baron Gros, qui jugerait définitivement le jeune élève.

« Sois seulement premier dans une composition, lui avait-elle dit en partant, et je tiendrai ma promesse. »

Louis raconta tout cela à Victor, qui le plaignit vivement, mais sans le décourager.

« Il faut te piquer d'émulation, répondit-il, travaille, emporte-le sur nous, et ta mère te contentera. »

Pour toute réponse, le pauvre Louis hochait la tête en signe d'incrédulité; il doutait de ses forces.

Le lendemain de cette conversation, Victor aborda dès le matin son ami.

« Eh bien! lui dit-il, c'est aujourd'hui qu'on donne les compositions, as-tu préparé la tienne?

— Oh! j'ai bien le temps d'ici à ce soir, répondit Louis d'un air indifférent.

— Prends celle-ci et donne-la après l'avoir copiée; je crois que tu seras le premier. »

En parlant ainsi Victor secouait les longs cheveux qui tombaient sur son large front, et il remettait à son ami quelques feuillets écrits.

« Mais, toi? lui dit Louis.

— Eh bien! moi, j'en ferai une autre.

— Oh! merci, » répondit Louis, en serrant les mains de son ami, et le cœur gonflé d'espérance, car il avait foi en Victor, il courut copier la composition. Le sujet était la mort de Louis XVI; tout en écrivant il admira comment l'imagination de son condisciple s'était impressionnée du côté religieux de cette sanglante catastrophe, et avec quelle saisissante vérité il avait analysé les émotions qui devaient peser sur la foule rassemblée autour du royal échafaud. Devant ce magnifique tableau tracé par la main de son ami, il se dit, pour la première fois de sa vie, qu'après tout la plume d'un écrivain valait peut-être bien le pinceau d'un peintre.

Leur attente ne fut point trompée. La semaine, suivante Louis fut proclamé premier pour la composition; la mère, rayonnante de joie, vint le chercher et l'emmena chez le baron Gros, qui consacra définitivement sa vocation et lui prédit tous les brillans succès qui ont placé depuis Louis Boulanger au premier rang des peintres de notre époque.

Ah ça, mais, direz-vous, comment est né le romantisme? où est la petite cause du grand effet? Attendez donc, nous y voilà. Malheureusement la supercherie de nos deux héros fut découverte. On trouva les feuillets manuscrits de Victor, et il fut reconnu qu'ils avaient servi à la composition du lauréat. Un si grand scandale appelait un châtiment. Le coupable fut condamné à copier quelques longues centaines de vers, et on lui désigna tout l'*Art Poétique* de Boileau. Huit jours consécutifs, le malheureux Victor, glorieusement humilié, dut passer tout le temps de ses récréations à copier le code littéraire de l'austère poète d'Auteuil. Aussi de ce moment il lui jura une haine éternelle, comme Annibal aux Romains, et il se promit bien, moderne Louis XIV, d'entrer un jour, tout éperonné, au sein de l'aréopage littéraire, pour dicter à son gré les lois d'une poétique entièrement nouvelle.

La vengeance, que les anciens appelaient le plaisir des dieux, pourrait bien être aussi le plaisir des poètes, ce qui serait fort peu chrétien. Quoi qu'il en soit, notre Victor, dans lequel mes jeunes lecteurs ont sans doute déjà reconnu Victor Hugo, pécha par là. Nous ne nous étonnerons donc point de ce que, la rime à la main, il ait accompli ses projets ambitieux; et en faveur des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'Automne* et de *Notre-Dame-de-Paris*, on pardonnera au romantisme d'être né d'un *pensum*.

Nous n'en admirerons pas moins Corneille, Racine, Bossuet et tous les princes de la littérature classique.

P. MILLAUD.

TRIBUNAUX.

UNE IMPRUDENTE ESPIÈGLERIE.

Deux grands coupables, dont le plus âgé n'a pas encore onze ans, sont amenés au banc des prévenus du tribunal de Chalons-sur-Marne, et placés sous la surveillance d'un garde champêtre dont le sabre est un peu plus haut que les deux prisonniers confiés à sa vigilance.

Le premier, Auguste Picard, pleure de bonne foi; de grosses larmes, qui ne sauraient être suspectes, roulent sur ses joues rouges et rebondies. Le second, Adolphe Nicaut, voudrait bien pleurer aussi; il fait même les plus louables efforts pour y parvenir; mais ses tentatives réitérées demeurant infructueuses, il essaie de s'en consoler en regardant de travers l'honnête garde-champêtre.

Voici la conversation qui s'établit entre le magistrat et les petits coupables; conversation qui, de la part de ces derniers, est criblée de fautes de français.

M. le président. — Il paraît, Adolphe, que vous êtes incorrigible; les faits qui vous amènent ici sont pourtant assez graves pour vous donner à réfléchir; car nous pourrions fort bien vous faire enfermer dans une maison de correction jusqu'à l'âge de vingt ans?

Adolphe, (*se frottant les yeux avec ses poings*). — Monsieur, c'est pas moi; c'est Auguste qui m'a dit comme ça: « Si tu veux, nous allons pêcher des perruques à la ligne. » Moi je savais pas pêcher du tout.

Auguste. — Men... enteur!... c'est... est lui qui a... a fourni l'ha... hameçon..... Un ha... hameçon gros... os... co... co... comme tout!... Moi, j'avais que la... a fi... fi... ficelle!...

Adolphe, (*montrant le poing à son co-accusé*). — Capon! capon!... et les prunes? qu'est-ce qui a commencé à les gober? Y disait: « Une à toi, une à moi, et il en mettait deux pour lui! »

M. le président. — Il paraît constant que vous vous entendiez

tous deux pour voler les fruits déposés sur le balcon du premier étage de la maison dans laquelle vous demeurez.

Adolphe. — Ah ! ouiche ! c'étaient pas des fruits; c'étaient des méchantes prunes vertes qu'étaient sûres.., sûres !... Voyant ça, j'ai dit : « Faudrait mieux pêcher la perruque de M. Gruleau ; ça serait plus amusant. Mais je ne voulais pas lui faire mal, bien vrai ! »

M. Gruleau, le plaignant, est ensuite entendu ; c'est un petit vieillard portant une perruque poudrée à frimas ; son œil droit est caché sous un bandeau noir. Il s'exprime ainsi : « Voulant faire confir des prunes dans de l'eau-de-vie, j'avais fait venir de la campagne plusieurs paniers de très belles prunes de reine-claude, n'ayant pas encore atteint leur maturité, et je les avais fait déposer provisoirement sur mon balcon, afin de les soumettre à l'action du soleil. Ces paniers étaient là depuis quelques heures, et j'étais dans mon salon, lorsque je vis tout à coup l'un d'eux s'élever lentement vers le ciel. J'ouvris la fenêtre, et j'aperçus ces deux enfans qui, à l'aide d'un hameçon attaché au bout d'une ficelle, hissaient mes prunes au quatrième étage. Ce n'était qu'une espiéglerie, je ne m'en plaignis même pas; mais pour éviter qu'elle se renouvelât, je demeurai sur le balcon. Quelques instans après je sentis quelque chose qui s'agitait dans mes cheveux; je redressai la tête, et le hameçon avec lequel les espiègles tentaient de m'enlever ma perruque m'entra profondément dans l'œil droit qui est maintenant perdu pour toujours!... Sous l'impression de la douleur, j'ai porté plainte contre ces enfans ; mais aujourd'hui je leur pardonne ! »

En entendant ces dernières paroles, Adolphe, qui jusque là n'avait pu parvenir à pleurer, fond en larmes.

« Monsieur ! monsieur ! s'écrie t il, nous vous aimerons tant, que nous vous ferons oublier ce malheur !... »

L'auditoire et le Tribunal sont attendris par cet élan d'un bon cœur qu'on ne soupçonnait pas ; les deux prévenus sont rendus à leurs parens qui les réclament; mais ils retrouveront dans la maison paternelle, l'indulgent vieillard qui leur a pardonné, et chaque jour le bandeau noir placé sur son œil droit leur rappellera que d'un premier pas fait dans la voie du mal, peuvent résulter des malheurs irréparables.

HAUTE LITTÉRATURE.

VISITE A DEUX COUVENS. (1)

Quoique le préfet m'eût fait dire qu'il me conseillait de ne pas voyager en Suisse, je ne tins pas compte d'un conseil qui ne pouvait être un ordre formel. J'allai au devant de M. de Montmorency à Orbe, et de là je lui proposai, comme but de promenade en Suisse, de revenir par Fribourg, pour voir l'établissement des femmes trappistes, qui est peu éloigné de celui des hommes, dans la Val Sainte.

Nous arrivâmes au couvent par une grande pluie, après avoir été obligés de faire un quart de lieue à pied. Comme nous nous flattions d'entrer, le procureur de la Trappe, qui a la direction du couvent des femmes, nous dit que personne ne pouvait y être reçu J'essayai pourtant de sonner à la porte du cloître; une religieuse arriva derrière l'ouverture grillée à travers laquelle la tourière peut parler aux étrangers. « Que voulez-vous? » me dit-elle avec une voix sans modulation, comme serait celle des ombres. « Je désirerais, lui dis-je, voir l'intérieur de votre couvent. — Cela ne se peut pas, me répondit-elle. — Mais je suis bien mouillée, lui dis-je, et j'ai besoin de me sécher. » Elle fit partir alors je ne sais quel ressort qui ouvrit la porte d'une chambre extérieure dans laquelle il m'était permis de me reposer ; mais aucun être vivant ne parut. A peine me fus-je assise quelques instans que je m'impatientai de ne pouvoir pénétrer dans l'intérieur de la maison, et je sonnai de nouveau; la même tourière revint; je lui demandai encore si aucune femme n'avait été reçue dans le couvent; elle me répondit qu'on pouvait y entrer quand on avait l'intention de se faire religieuse. « Mais, lui dis-je, comment puis-je savoir si je veux rester dans votre maison, puisqu'il ne m'est pas permis de la connaître ? — Oh ! me répondit-elle alors, c'est inutile; je suis bien sûre que vous n'avez pas de vocation pour notre état; et, en achevant ces mots, elle referma sa lucarne. » Je ne sais pas à quel signe cette religieuse s'était aperçue de mes dispositions mondaines; il se peut qu'une manière vive de parler si différente de la leur, suffise pour leur faire connaître les voyageurs qui ne sont que des curieux. L'heure de vêpres étant arrivée, je pus aller dans l'église entendre chanter les religieuses : elles étaient derrière une grille noire et serrée, à travers laquelle on ne pouvait rien apercevoir. Seulement on entendait le bruit des sabots qu'elles portaient, et celui des banquettes de bois qu'elles levaient pour s'asseoir. Leurs chants n'avaient rien de sensible, et je crus remarquer, soit dans leur manière de prier, soit dans l'entretien que j'eus après avec le père trappiste qui les dirigeait, que ce n'était pas l'enthousiasme religieux, tel que nous le concevons, mais des habitudes sévères et graves qui pouvaient faire supporter un tel genre de vie. L'attendrissement de la piété même épuiserait les forces : une sorte d'âpreté d'ame est nécessaire à une existence si rude.

Le nouveau père, abbé des trappistes établis dans les vallées du canton du Fribourg, a encore ajouté aux austérités de l'ordre. On ne peut se faire une idée des souffances de détail que l'on impose aux religieux; on va jusqu'à leur défendre, quand ils sont debout plusieurs heures de suite, de s'appuyer contre la muraille, d'essuyer la sueur de leur front ; enfin on remplit chaque instant de leurs jours par la douleur, comme les gens du monde le font par la jouissance. Rarement ils deviennent vieux ; et les religieux à qui ce lot échéoit en partage, le considèrent comme une punition du ciel. Un pareil établissement serait une barbarie, si l'on forçait d'y entrer, ou si l'on dissimulait en rien tout ce que l'on y souffre. Mais on distribue à qui veut le lire un écrit imprimé dans lequel on exagère plutôt qu'on n'adoucit les rigueurs de l'ordre; et cependant il se trouve bien des novices qui veulent s'y vouer ; et ceux qui sont reçus ne s'échappent point, bien qu'ils puissent le faire sans la moindre difficulté. Tout repose, à ce qu'il m'a paru, sur la puissante idée de la mort : les instructions et les amusemens de la société sont destinés, dans le monde, à tourner notre pensée uniquement vers la vie; mais quand la contemplation de la mort s'empare à un certain degré du cœur de l'homme, et qu'il s'y joint une ferme croyance à l'immortalité de l'ame, il n'y a pas de bornes au dégoût qu'il peut prendre pour tout ce qui compose les intérêts de la terre, et les souffrances paraissent le chemin de la vie future; on est avide d'en avoir, comme un voyageur qui se fatigue volontiers pour parcourir plus vite la route qui conduit au but de ses désirs. Mais ce qui m'étonnait et m'attristait en même temps, c'était de voir des enfans élevés avec cette rigueur ; leurs pauvres cheveux rasés, leurs jeunes visages déjà sillonnés, cet habit mortuaire dont ils étaient revêtus avant de connaître la

(1) On s'apercevra sans peine que l'auteur de cet article appartient à une autre communion que le plus grand nombre de nos lecteurs; il n'en prouve que mieux le profond respect qu'imposent les grandeurs du catholicisme, même aux écrivains élevés dans une autre religion.

vie, avant de l'avoir abdiquée volontairement, tout me révoltait contre les parens qui les avaient placés là. Dès qu'un pareil état n'est pas adopté par le choix libre et constant de celui qui le professe, il inspire autant d'horreur qu'il faisait naître de respect. Le religieux avec lequel je m'entretenais ne parlait que de la mort; toutes ses idées venaient d'elle ou s'y rapportaient; la mort est le monarque souverain de ce séjour. Comme nous nous entretenions des tentations du monde, je dis au père trappiste combien je l'admirais d'avoir ainsi tout sacrifié pour s'y dérober. «Nous sommes des poltrons, me dit-il, qui nous sommes retirés dans une forteresse, parce que nous ne nous sentions pas le courage de nous battre en plaine.» Cette réponse était aussi spirituelle que modeste.

Nous rejoignîmes Vevey par les montagnes, et je proposai à M. de Montmorency de faire une course jusqu'à l'entrée du Vallais que je n'avais jamais vu. Nous nous arrêtames à Bex, dernier village suisse, car le Vallais était déjà réuni à la France. Une brigade portugaise était partie de Genève, pour aller occuper le Vallais: singulière destinée de l'Europe, que des Portugais en garnison à Genève, allant prendre possession d'une partie de la Suisse, au nom de la France! J'étais curieuse de voir dans le Vallais les crétins dont on m'avait si souvent parlé. Cette triste dégradation de l'homme est un grand sujet de réflexion; mais il en coûte excessivement de voir la figure humaine ainsi devenue un objet de répugnance et d'horreur. J'observai cependant dans quelques-uns de ces imbéciles, une sorte de vivacité qui tient à l'étonnement que leur font éprouver les objets extérieurs. Comme ils ne reconnaissent jamais ce qu'ils ont déjà vu, ils sont surpris chaque fois, et le spectacle du monde, avec tous ses détails, est tous les jours nouveau pour eux; c'est peut-être la compensation de leur triste état, car sûrement il y en a une. Il y a quelques années qu'un crétin ayant commis un assassinat, fut condamné à mort; comme on le conduisait au supplice, il crut, se voyant entouré de peuple, qu'on l'accompagnait ainsi pour lui faire honneur, et il se tenait droit, nettoyant son habit en riant, pour se rendre plus digne de la fête. Etait-il permis de punir un tel être du forfait que son bras avait commis?

On voit à trois lieues de Bex, une cascade fameuse où l'eau tombe d'une montagne très élevée. Je proposai à mes amis de l'aller voir, et nous fûmes de retour avant l'heure du dîner. Il est vrai que cette cascade était sur le territoire du Vallais, par conséquent alors sur le territoire de la France, et j'oubliais que l'on ne me permettait de cette France que l'espace de terrain qui sépare Coppet de Genève. Revenue chez moi, le préfet non seulement me blâma d'avoir osé voyager en Suisse, mais il me donna comme une grande preuve de son indulgence le silence qu'il gardera sur le délit que j'avais commis en mettant le pied sur le territoire de l'empire français. J'aurais pu dire comme dans la fable de La Fontaine:

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;

mais j'avouai simplement le tort que j'avais eu d'aller visiter cette cascade suisse, sans songer qu'elle était en France.

MADAME DE STAEL.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté pris au conseil royal de l'Instruction publique, sur la proposition du ministre, à partir du 1er avril 1843, le troisième examen pour le doctorat en médecine comprendra, indépendamment des réponses aux questions de pathologie interne et externe, une épreuve de médecine opératoire, l'examen dont cette épreuve fera partie durera deux heures; deux candidats à la fin y prendront part.

—Par un autre arrêté le Conseil dispose: toutes les fois que le nombre des concurrens pour l'agrégation en médecine dépassera le double du nombre des places mises au concours, le jury d'examen d'instruction publique donnera, d'après le mérite des deux premières épreuves, une liste de candidats en nombre double au moins du nombre de places mises au concours, lesquels seront seuls admis aux épreuves subséquentes.

— M. Camaret, ancien inspecteur de l'Académie universitaire de Dijon, proviseur du collége de Reims, est nommé recteur de l'Académie de Douai, en remplacement de M. Galet-Duplossis admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite.

— M. Magin, inspecteur de l'Académie d'Orléans est nommé recteur de l'Académie de Nancy en remplacement de M. Caumont admis à la retraite.

—La bibliothèque Mazarine est fermée aux études depuis le 1er du mois d'août, à cause des vacances. Elle sera rouverte le 16 septembre. Il serait à désirer que les clôtures des bibliothèques fussent échelonnées de telle sorte qu'il en restât toujours quelques-unes ouvertes.

— L'administration des musées royaux vient de faire placer dans les galeries du musée du Luxembourg divers jolis tableaux qu'on a vus figurer avec avantage à la dernière exposition, et qui ont été achetés par le gouvernement.

— La Société géographique aura à disposer d'un prix de 2,000 fr. pour le travail le plus intéressant de géographie qu'on lui présentera à la fin de l'année; ce prix a été fait par feu le duc d'Orléans, président honoraire de la Société.

— Madame la duchesse d'Orléans, au milieu de sa douleur, n'a pas voulu que les pauvres de la ville de Metz, ville qu'elle devait visiter avec son royal époux, fussent privés par le malheureux événement du 13 mai des secours qu'elle leur avait destinés; elle vient d'envoyer 1,500 fr. à M. le maire pour les pauvres de cette ville.

Le conseil municipal de Paris s'occupe d'une manière définitive de tirer parti du colossal et gigantesque éléphant de la place de la Bastille, modelé depuis 1813 sur les lieux qu'il occupe encore. On se propose de le faire couler en bronze d'un seul jet, pour la somme de 900,000 fr.

L'emplacement désigné pour recevoir ce magnifique sujet de décoration est le rond-point de la barrière du Trône. Ainsi, il doit former, sur le milieu de cette entrée importante de la capitale, une fontaine monumentale qui surpassera en richesse et en beauté tout ce que les plus grandes capitales de l'Europe renferment de remarquable en fait de productions artistiques. Des colonnes lampadaires, des candélabres d'un style analogue à ceux de la place de la Concorde, complèteront ce ravissant et splendide décor. On profitera de cette circonstance pour terminer les sculptures inachevées des deux colonnes pyramidales de la barrière du Trône, et les couronner ensuite chacune d'une figure allégorique.

Ce gigantesque projet, tout en embellissant l'extrêmité du Faubourg Saint-Antoine, aura encore l'avantage d'attirer de ce côté la population qui tend toujours à s'en éloigner.

Déjà le conseil municipal a alloué une somme de 30,000 fr. pour les travaux préparatoires relatifs à l'érection de ce monument. On ne peut s'empêcher de le féliciter d'avoir enfin voulu consacrer par un édifice monumental et durable le souvenir de l'admirable campagne d'Egypte.

On assure que MM. Loyer et Ingé, nos célèbres fondeurs, à qui nous devons déjà un des plus remarquables monumens de la capitale, la colonne érigée en mémoire de la révolution de juillet, sont chargés de couler l'éléphant de la place de la Bastille.

CURIOSITÉS AMUSANTES.

avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées: *La Messe de minuit dans l'église de St-Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes; aux Champs Elysées.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON,

1re ANNÉE. — N° 14. Paraissant tous les Samedis. SEPTEMBRE 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

FRÈRE ET SŒUR,

NOUVELLE LANGUEDOCIENNE.

La partie nord du Languedoc est sans contredit une des plus ravissantes, une des plus délicieuses contrées de notre midi : elle rivalise avec la Provence pour l'agrément. Figurez-vous un ciel bleu, une heureuse température, un climat doux et peu changeant, très favorable au développement de la végétation, de lumineux horizons, d'admirables perspectives. A chaque pas de fraîches vallées, aux sources murmurantes, qu'ombragent de gigantesques peupliers, ou que des saules pleureurs couvrent de leur feuillage mélancolique. Ici de rians côteaux, où brillent des épis dorés, d'où pendent des grappes savoureuses. Là d'immenses plaines de blé, de seigle et de maïs, que traverse le canal du Midi, au milieu desquelles serpente la Garonne.—Tel est l'état de ce pays depuis Béziers jusqu'à Toulouse, et cette nature riche et féconde est encore animée par une population vive, gaie, spirituelle, pétulante, éminemment artiste et douée au plus haut degré du sentiment musical. Là les plus belles voix se développent spontanément et sans culture; et c'est plaisir de voir de pauvres laboureurs, de simples ouvriers chanter, avec un goût parfait et beaucoup d'expression, de vieux airs, de naïves ballades, et même des compositions plus modernes qui offrent parfois de grandes difficultés.

C'est dans cette contrée que se sont passés les évènemens que nous allons raconter à nos lecteurs.

En 1836, par une tiède matinée du mois de septembre, M. de Belleval, un des riches propriétaires du pays, se promenait aux environs de son château sous de grands arbres qui lui procuraient un ombrage délicieux. La voix de deux enfans vint frapper son oreille; il s'avança doucement entre les arbres, et vit un jeune garçon d'environ quatorze ans, et une petite fille de dix à onze ans ; tous deux étaient assez pauvrement vêtus ; mais la plus grande propreté régnait sur eux, et leur gentillesse faisait facilement oublier la pauvreté de leur costume; ils mangeaient de très bon appétit chacun un morceau de pain bis avec quelques prunes, et leur physionomie exprimait le contentement le plus parfait. Deux petits paquets et deux bâtons qui se trouvaient sur le gazon à côté d'eux annonçaient qu'ils étaient d'un autre pays, et qu'ils ne faisaient que passer.

Comme ils achevaient leur déjeûner, survint un troisième voyageur, qui ne paraissait guère plus riche qu'eux. C'était un vieux soldat invalide qui, à l'aide d'une jambe de bois et d'un bâton, se traînait assez lentement sur la route où le soleil dardait ses rayons. Le jeune garçon se hâta d'ôter son chapeau pour le saluer, et la petite fille lui dit en même temps : « Bonjour, monsieur. »

Le vieux soldat, charmé de leur politesse, se tourna un peu pour les considérer. Ce mouvement lui ayant fait remarquer de l'eau qui coulait à quelque distance, il demanda aux enfans si elle était bonne à boire.

« Je ne le crois pas, repondit Charles (c'est ainsi que le jeune homme s'appelait), mais j'y ai fait rafraîchir notre boisson, et si vous voulez en prendre, elle vous désaltèrera très bien, et sera beaucoup meilleure que l'eau de ce ruisseau.

— Je vous remercie, mon enfant, dit le voyageur, mais je ne veux pas vous priver de ce qui vous est si nécessaire par la chaleur qu'il fait.

— Oh ! que cela ne vous inquiète pas, monsieur, reprit Charles, nous avons d'autre boisson que celle-là. »

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- SEPTEMBRE.

LES PETITS TOURISTES.

DE ROUEN AU HAVRE.

V.

Comme la veille, les jeunes touristes et leur père furent sur pied de bonne heure. Tous trois sortirent de l'hôtel, et descendant la rue des Carmes, ils arrivèrent sur le parvis Notre-Dame, qu'ils trouvèrent métamorphosé en un immense parterre d'où s'exhalait un air embaumé.

« C'est ici, à ce qu'il paraît, dit Henri, le marché aux fleurs des Rouennais ?

— Précisément, mon ami, répondit M. de Valleran, et la place en est parfaitement choisie, rien ne s'alliant mieux, selon moi, que ces charmans produits de la nature avec l'aspect imposant du temple. Voyons, monsieur l'historien, continua le père en s'adressant au plus jeune de ses fils, de ces deux tours jumelles de la cathédrale, l'une s'appelle la tour de Beurre et l'autre la tour de Saint-Romain. La tour de Beurre est celle qui, ainsi que je vous l'ai dit hier, renfermait la fameuse cloche Georges d'Amboise; on la nomma tour de Beurre, parce qu'elle fut construite des deniers ou aumônes perçus dans le diocèse, pour obtenir la permission de se servir de beurre en carême; ne nous direz-vous rien de celle de Saint-Romain ?

— Ah ! mon papa, répondit Charles, je vous remercie de m'avoir mis sur la voie. Saint-Romain me rappelle en effet ce que j'ai lu touchant une solennité bizarre que l'on célébrait autrefois à Rouen, et qui était appelée la fête de la *Gargouille*, ou la Fierte. Le jour de l'Ascension, l'image du dragon, la Gargouille, était portée en grande pompe par les rues de la ville, et l'un des criminels condamnés à mort était conduit processionnellement par le chapitre Notre-Dame sur le premier palier de la chapelle Saint-Romain, à l'entrée des halles où était placée la châsse du saint que le condamné soulevait en signe de grâce et de délivrance. La chronique dit que cette cérémonie avait été instituée pour célébrer la victoire de Saint-Romain sur un terrible dragon qui ravageait les environs de Rouen. Le saint l'attaqua dans la forêt de Roumare, sa retraite, et le jeta dans les flots de la Seine qui l'engloutirent.

— Très bien, mon cher fils, voilà ce que disent les chroniques ; mais les annales religieuses qui méritent plus de créance, nous apprennent que cette solennité rappelait la conversion du pays au christianisme : l'Erreur était représentée sous la forme du dra-

Et en parlant ainsi, il présentait la petite bouteille de grès qui pendait à son côté.

— En ce cas, répondit l'invalide, j'accepterai votre offre. — Puis il se mit à boire, mais si bien, qu'il ne resta rien dans la bouteille. Charles n'en parut pas moins joyeux en la replaçant à son côté.

— Dieu vous bénisse, mes enfans, dit le vieillard en se remettant en route : Dieu vous bénisse ; vous méritez de prospérer. »

« Sais tu, Charles, dit la petite fille quand le voyageur fut parti, sais-tu bien que tu as fait un mensonge : tu as dit que nous avions d'autre boisson, et cependant nous n'en avons plus ?

— Tu as raison, ma chère Emma, mais Dieu me pardonnera sans doute ce mensonge; car si j'eusse dit la vérité, ce pauvre soldat n'aurait pas voulu boire, et cependant d'ici au plus prochain village, il y a encore bien loin, surtout pour un homme qui a une jambe de bois... vois combien il aurait souffert sur cette route où le soleil brûle le pavé. Vraiment je me serais reproché toute la vie ma dureté ; n'as-tu pas remarqué avec quel plaisir il nous a dit: « Dieu vous bénisse, mes enfans. Ce *Dieu vous bénisse* a retenti jusqu'au fond de mon cœur... »

M. de Belleval, qui avait vu ce qui s'était passé et qui entendait cette conversation, fut vivement ému, et quoiqu'il eût grande envie de presser dans ses bras ces braves enfans, il resta cependant encore quelques temps derrière le buisson où il était caché.

Le déjeûner étant fini, Charles dit à sa sœur :

« Ma chère Emma, pendant que nous nous reposons sous ces beaux arbres, nous devrions repasser un peu ta dernière leçon. Je n'aurai peut-être pas toujours assez de temps pour m'occuper de ton instruction. Employons soigneusement les instans qui se présentent.

— Je le veux bien, mon frère, répliqua la petite fille : aussi bien nous sommes ici à merveille, et nous avons encore du temps pour faire les deux lieues qui nous restent. »

Tout en disant ces mots, elle tirait un petit livre de son paquet, et se mit à lire avec aisance une jolie historiette. Quand elle l'eut achevée, son frère lui donna des louanges et des encouragemens.

« Voyons maintenant, ajouta-t-il, si tu n'as pas oublié ce que je t'ai déjà appris de géographie. Je n'en sais guère là-dessus plus que toi, mais ce peu vaut toujours mieux que rien. »

Puis il commença à l'interroger avec douceur, ayant grand soin de ne rien dire qui fût au dessus de la portée de l'enfant. La petite fille répondait avec plaisir, et la joie brillait dans ses yeux quand elle remarquait un air de satisfaction chez son frère.

Ce tableau de l'amour fraternel enchantait M. de Belleval. Il s'approcha des deux enfans, qui se levèrent avec respect dès qu'il le virent, mais il les engagea à se rasseoir, et se plaça lui-même à leur côté ; il leur parla du bon accord qui paraissait régner entre eux, et loua beaucoup le jeune homme des soins qu'il prenait de sa sœur.

« Et qui donc aurait soin de ma pauvre Emma, interrompit Charles, puisqu'elle n'a plus personne au monde que moi?

— Vous êtes donc orphelins, mes petits amis?

— Hélas ! oui, monsieur ; jugez si nous devons nous aimer.

— Mais comment faites-vous donc pour vivre.

— Comment, répondit Charles avec une sorte de dignité; je travaille. »

Ce dernier mot fit une vive impression sur M. de Belleval.

« Je vois, mon enfant, continua-t-il, que vous honorez votre vie par toutes les vertus. Vous méritez de prospérer comme vous l'a dit le vieux voyageur. »

Charles rougit, comme s'il eût été surpris commettant quelque faute. Il semblait honteux de ce qu'on l'avait vu donner un peu de secours au soldat invalide; mais M. de Belleval lui parla avec tant de bonté, qu'il finit par gagner entièrement sa confiance.

« Il paraît, mes enfans, ajouta M. de Belleval, que vous n'avez pas été très heureux jusqu'à présent. Eh ! bien, racontez-moi vos aventures, et faites-moi connaître vos petits projets. Je pourrai peut-être vous devenir utile.

—Ah ! monsieur, si vous pouviez me donner de l'occupation, j'en serais très reconnaissant. Vous le voyez, j'ai besoin de travailler pour ma sœur et pour moi.

— Soyez sans inquiétude à cet égard; mais dites-moi qui vous êtes, afin que je sache mieux ce que je puis faire pour vous.

— Hélas, répliqua Charles, nous ne sommes que des enfans de pauvres gens, et quelle que soit la situation qui se présente, nous devons encore en remercier le ciel qui nous l'envoie; élevés dans la pauvreté, dès que nous avons de quoi satisfaire nos premiers besoins, nous nous croyons riches.

— Mais, mon jeune ami, vos discours et vos sentimens semblent annoncer une autre origine que celle que vous vous donnez?

— Monsieur, je vous remercie de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi. Mais c'est à ma pauvre mère qu'il faut rapporter vos louanges. Je lui dois le peu que je vaux. Elle était fille d'un homme instruit qui s'était consacré à l'éducation de la jeunesse, et elle m'a donné un peu des bons principes et des connaissances qu'elle avait reçus de son père. Le ciel n'a

---

gon et cette fête symbolique avait lieu en plusieurs endroits de la France. »

Après être descendus jusqu'au port, et avoir traversé le pont de bateaux pour aller visiter l'immense faubourg Saint-Sever, nos voyageurs revinrent sur leurs pas, car il ne leur restait que le temps de déjeûner afin de s'embarquer au moment où la marée devait commencer à descendre. Enfin ils montèrent dans un canot, vis-à-vis de l'ancienne Bourse, et ils arrivèrent bientôt à la porte de l'île du Petit-Gay, où ils trouvèrent leur navire prêt à mettre sous voiles.

Les petits touristes ne cessaient d'admirer la beauté du paysage, qui, à mesure qu'ils descendaient la Seine, se déroulait à leurs yeux ; partout de jolies maisons de campagne, d'immenses jardins, des manufactures de toutes sortes, de hautes montagnes, des rochers bizarres bordant le fleuve et offrant aux regards les effets les plus pittoresques. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la hauteur de la Bouille.

« Derrière ces côtes escarpées, mes enfans, dit M. de Valleran, s'étend la forêt de Roumare dont Charles nous parlait ce matin, à propos de la Gargouille et de la victoire de Saint Romain. Le duc de Normandie, Rollon, descendant de Guillaume-le-Conquérant, affectionnait cette forêt; il y chassait souvent, et la chronique dit qu'il y suspendait ses bracelets d'or aux branches des arbres, sans craindre les voleurs, tant il avait su réprimer le crime dans ses états. Cela, je crois, frise un peu l'hyperbole; mais les anciens chroniqueurs n'y regardaient pas de si près, et il faut bien se garder d'accorder une foi aveugle à leurs récits.

— Quelle est donc, mon papa, demanda Henri, cette grande route qui jusqu'ici ne s'était pas écartée de la rive gauche et qui semble maintenant se perdre derrière les maisons d'un bourg assez considérable?

— C'est la grande route de Honfleur, mon ami, et le bourg dont tu parles est Moulineaux. Sur le plateau qui domine Moulineaux, s'élevait autrefois le fameux château de Robert-le-Diable, il n'en reste plus maintenant que quelques ruines, chose vague et informe comme sa chronique, et mêlée de merveilleux souvenirs. Ce sont des masses de pierres entassées, et couvertes, par le temps, d'une végétation épaisse et vigoureuse; elles indiquent à peine l'usage des anciennes constructions. Cependant les accidens du terrain indiquent qu'une tour devait s'élever vers le nord, et l'on reconnaît aisément la place des fossés et du pont-levis. »

Tandis que nos voyageurs s'entretenaient ainsi, le vent d'est qui enflait les voiles de leur navire, soufflait à chaque instant avec plus de force, et le gracieux petit bâtiment, s'inclinant sous cette

pas permis que je jouisse plus longtemps de sa tendresse et de ses soins. Il nous l'a enlevée.

— Et que faisait votre mère? Est-ce qu'elle était veuve, car vous ne me dites rien de votre père.

— Mon Dieu, monsieur, je me souviens à peine d'avoir vu mon père; il avait épousé ma mère par amour, à ce que j'ai entendu dire, mais il ne l'a pas rendue plus heureuse pour cela. Ce n'est pas qu'il fût un méchant homme; oh! non, mais il avait eu le malheur d'être mal élevé. Il aimait le jeu, fuyait le travail; quand il vit la misère dans notre maison, il s'en éloigna, il quitta même le pays pour prendre du service; et depuis cette époque nous ne l'avons plus revu. Mais, que Dieu me pardonne ce que j'en dis, je ne voudrais pas médire de mon père... Ma bonne mère, qui avait tout sujet de se plaindre, m'a répété cent fois: « Charles, mon enfant, si jamais tu revois ton père, respecte-le et ne te souviens plus de mes peines... » Et ses vœux seront remplis; car si j'ai le bonheur de retrouver mon père, je l'entourerai d'affection et de respect, et jamais ma bouche ne dira un mot des larmes qu'il a causées. Quand ma mère se vit abandonnée elle pleura beaucoup. Elle nous prit sur ses genoux, et nous dit: « Mes pauvres enfans, je n'ai plus que vous sur la terre, et vous n'avez plus que moi. » — J'étais bien petit alors, monsieur; mais je me souviens encore de sa douleur. J'essayai de la consoler, je lui dis que je prendrais soin de ma sœur Emma qui commençait à peine à marcher, et je l'assurai que, lorsque je serais grand, je travaillerais pour elle. Ces paroles d'un enfant, sur lesquelles il ne fallait guère compter, eurent cependant quelque empire sur son cœur; elle essuya ses larmes, me prit dans ses bras, me pressa tendrement et me dit: « Dieu t'entende, mon cher enfant! » Elle montra alors un courage qu'on ne devait pas attendre d'une pauvre femme sans appui. Elle se mit à travailler pour nous faire subsister tous. A peine l'alouette avait-elle chanté dans les plaines, que ma mère était déjà debout; elle prenait son aiguille, et ne la quittait que le soir, quand les bœufs rentraient à l'étable. Dans l'hiver, elle restait à l'ouvrage auprès de sa lampe jusque bien avant dans la nuit, et cela, monsieur, c'était à recommencer tous les jours; seulement le dimanche nous allions à l'église pour prier avec tout le monde. Dieu est le refuge des pauvres, disait ma mère, et nous serions bien ingrats de l'abandonner quand il est le seul qui ne nous abandonne point.

« Quant à moi, je veillais sur la petite Emma, comme je l'avais promis. Les larmes de ma mère m'avaient appris quelles étaient ses douleurs, et j'avais déjà assez de raison pour ne point chercher à les augmenter par mon inconduite. Nous parlions quelquefois ensemble de notre infortune, et cette confiance de sa part me donnait un air de raison qui semblait au dessus de mon âge. Aujourd'hui, monsieur, que je commence un peu à réfléchir, je vois que ces premiers malheurs n'ont pas fait de mal à mon caractère; ils m'ont détourné de la dissipation, et m'ont inspiré le goût du travail; et dans le fait, quelqu'enfant que l'on soit, quand on voit pleurer sa mère dans la crainte de ne pouvoir vous donner un morceau de pain pour votre repas, cela frappe l'esprit, fait penser, et amène la raison avant le temps ordinaire.

» Aussi, dès que je pus me rendre utile, je me gardai bien de rester dans l'oisiveté. Tantôt j'allais sur le bord des bois pour ramasser quelques petites branches sèches, tantôt je suivais les moissonneurs pour recueillir les épis échappés de leurs mains; et quand je rentrais à la maison, j'étais tout joyeux d'apporter ce faible soulagement à notre misère.

» Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, ma mère avait reçu une éducation très soignée. Elle voulut que nous jouissions du même bienfait; et le soir, quand je n'avais plus rien à faire, je m'asseyais auprès d'elle et je prenais alors une leçon de lecture, d'écriture, ou de calcul.

» Nous grandissions, et je commençais à devenir véritablement utile; nos ressources augmentaient, et la pauvreté allait s'éloigner de notre demeure, nous l'espérions du moins. Mais Dieu est le maître, et il trompe souvent tous les calculs de notre prudence. Sa sainte volonté soit faite!

» Il nous vint un jour des nouvelles affligeantes de mon père; il avait reçu dans un combat des blessures si graves que l'on désespérait de ses jours. On ajoutait qu'il témoignait le plus grand regret de ne pouvoir, avant de mourir, se réconcilier avec son épouse, et embrasser ses enfans. Ma mère, qui avait le meilleur cœur du monde, nous dit aussitôt:

« Mes enfans, si la dernière heure de votre père est arrivée, faisons notre devoir; allons adoucir par notre présence et nos soins ce moment si terrible. Ce sacrifice épuisera sans doute nos ressources, mais Dieu nous aidera. Nous reprendrons notre travail après. »

» Nous répétâmes, ma sœur et moi: « Allons consoler notre père! »

» Nos apprêts ne furent pas longs. Nous vendîmes presque tout ce que nous possédions, et nous nous mîmes en route. Nous avions cent lieues à faire, et il fallait un motif aussi puissant pour entreprendre un tel voyage, surtout à pied. Mais notre mère

---

puissance, glissait comme une flèche sur les eaux quelque peu agitées du fleuve. Ce fut ainsi qu'ils passèrent devant Caumont, Quevillon, Beaulieu, Bardouville, et qu'ils arrivèrent en vue de Jumièges. — Là, M. de Valleran fit jeter l'ancre, et il débarqua avec ses enfans, afin de visiter les belles ruines de l'abbaye où ils arrivèrent bientôt. Tous trois parcoururent avec intérêt et une certaine émotion religieuse ce vieil édifice d'architecture saxonne.

« Cette abbaye, mes enfans, dit M. de Valleran, fut fondée en 640, par saint Philibert, et elle a long-temps répandu la richesse et l'abondance dans les cantons environnans. Les moines faisaient fleurir l'agriculture autour de leur séjour, et leurs industrieux travaux avaient mis leurs possessions à l'abri des ravages du fleuve. Environ mille personnes étaient réunies dans cette espèce de république, que les rois se faisaient un plaisir de visiter. Tout est abandonné maintenant; le monastère, comme vous voyez, mes enfans, n'offre plus que des ruines; mais elles rappellent d'intéressans souvenirs.

— Si je ne me trompe, mon papa, dit Charles, c'est dans cette abbaye que Tessillon, duc de Bavière, fut contraint par Charlemagne de faire, avec son fils, des vœux monastiques?

— Ta mémoire n'est pas en défaut, mon ami. C'est encore ici qu'aborda la barque qui portait les corps mutilés des deux fils de Clovis II, exposés sur la Seine, pour crime de rébellion, par ce père inexorable. »

Après une assez longue exploration, M. de Valleran conduisit ses deux enfans à la meilleure auberge du pays.

« Nous coucherons ici, mes amis, leur dit-il, et demain matin nous nous mettrons en campagne pour aller visiter l'un des phénomènes de végétation les plus extraordinaires qui se trouvent en France. Puis, nous nous rendrons à bord accompagnés d'un pilote, car au point où nous sommes arrivés, la navigation de la Seine commence à être des plus dangereuses.

— Quel est donc, mon papa, ce phénomène dont vous nous parlez? demanda Henri.

— Mes enfans, c'est un chêne qui n'a pas moins de neuf cents ans, et son âge, pourtant, n'est pas ce qu'il présente de plus curieux. Mais je ne veux pas, par un récit décoloré, anticiper sur le plaisir que vous causera la vue de ce patriarche de la végétation. Nous avons tous besoin de repos; à demain. »

Préoccupés de la merveille qu'ils devaient aller visiter, les petits touristes furent éveillés de bonne heure; M. de Valleran les joignit bientôt dans la salle à manger, et après un déjeûner que l'on pourrait appeler de précaution, tous trois se mirent en marche pour le village d'Allouville. — Arrivés près de l'église, ils entrèren

t

avait du courage, et nous n'en manquions pas non plus, nous aurions fait cette longue route en quinze jours, et nous espérions que Dieu nous permettrait d'arriver à temps pour embrasser notre père et recevoir sa bénédiction. Malheureusement maman, dont la santé était depuis quelque temps faible et chancelante, se sentit si mal au milieu de la route que nous fûmes obligés de nous arrêter dans un village. Elle pensait que quelques jours de repos lui suffiraient pour se rétablir, mais dès le lendemain sa maladie prit un caractère très grave.

BARONNE DE LATOUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE JARDINIER ET SON MAITRE.

FABLE.

Dans son jardin un riche avait
Une source dont l'eau limpide
Venait se perdre, après une course rapide,
En un étang ou maint fretin vivait :
Destiné toutefois à mourir pour la table
De ce riche, amateur surtout du confortable.

C'est Gros Jean, paysan de peu d'esprit fourni
Qui des soins du jardin avait fait son affaire.
Or, lui ne faisait pas une chose à demi,
Et pour vivifier les fleurs de son parterre,
Comme il l'avait ouï dire à son meilleur ami,
Il arrosait. . oh! mais, la grasse matinée
Et parfois toute la journée;
Si bien qu'il en noyait ses fleurs; et qu'à la fin,
A force de puiser dans l'étang de notre homme,
Carpes et rougets un matin
Se trouvèrent à sec, et sur le flanc en somme

Ce que voyant le chatelain,
Il traita Gros-Jean, Dieu sait comme!
Car on devine son humeur :
— « Halte-là! lui dit-il, compère!
Foin! de l'intrépide arroseur!
Sans doute, je veux bien avoir dans mon parterre
Et fleurs et fruits, mais aussi tiens-je à cœur
D'avoir à mon repas du poisson sur la table! »

Et la-dessus voici messire Jean —
Bien plus maladroit que coupable—
Qui, voulant réparer l'échec fait à l'étang,
Dépose tout à fait l'arrosoir et vous laisse
Les plantes dépérir par trop de sécheresse.

Le maître revient au jardin,
Et, contrit, voit ses fleurs pour les trois quarts sans vie.
Il entre en fureur, peste et crie.
Gros-Jean explique son dessein.
L'autre que la colère au bout du compte emporte,
Lui dit : « Pardieu! monsieur le jardinier malin,
N'arrose pas mes fleurs de telle sorte
Que tu laisses ainsi mon cher poisson mourir;
Mais, d'un autre côté, — car ta bêtise est telle,—
Ne vas donc pas dans un excès de zèle,
Laisser pour mon poisson toutes mes fleurs périr! »

Ce que disait le maître était fort raisonnable.
Pour jouir d'un bonheur parfait,
L'homme sage doit, en effet,
Savoir unir l'utile à l'agréable.

A. BOUCHÉ.

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

HONORINE MARCHAND.

Ce n'est pas toujours dans les contrées les plus favorisées de la nature qu'il faut chercher la bonne éducation du peuple : la chaude Espagne, la luxuriante Italie, ces pays où croissent presque sans culture l'olivier, l'oranger, le figuier, mille végétaux utiles à l'homme, sont, sous le rapport de l'instruction, bien inférieures à la Norwège, dont le sol ingrat est huit mois de l'année recouvert de glaces et de neiges. Et, pour ne parler que de la France, nos départemens septentrionaux l'emportent de beaucoup, à cet égard, sur ceux du midi.

Est-ce l'effet du climat? Est-ce négligence d'une part et application de l'autre? Quelque peu de tout cela, sans doute. L'esprit pénétrant du méridional, qui lui permet de deviner ce qu'il ne sait pas; une velléité de paresse qu'excusent la beauté de son ciel et les ardeurs de la température; son habitude de vivre bien plus en plein air que sous le toît de la famille; ces diverses circonstances, dis je, et d'autres encore étrangères à mon sujet, l'empêchent de songer sérieusement à l'étude, tandis que l'enfant des provinces nébuleuses du septentrion, forcé de passer dans sa cabane les longues soirées d'un long hiver, ayant peu de distractions au dehors, moins de facilité et de promptitude dans

---

dans le cimetière, et là les deux frères demeurèrent muets d'étonnement, à la vue d'un arbre tellement colossal qu'il dépassait de beaucoup les proportions que leur imagination lui avait données.— A deux mètres et demi du sol, le tronc de cet arbre, qui n'a pas moins de onze mètres de circonférence, porte des branches énormes qui s'étalent horizontalement et couvrent un vaste espace. Ce n'est plus que par les couches extérieures de l'aubier et par son écorce que ce vieil arbre, encore plein de vie, reçoit de la terre les sucs nourriciers, et cependant chaque année, il se garnit d'un épais feuillage et se charge d'une grande quantité de glands. La surprise et l'admiration des jeunes touristes augmentèrent, lorsque, en approchant, ils virent la partie inférieure du tronc transformée par la main des hommes en une petite chapelle de deux mètres de diamètre, ornée de marbres et de lambris. A travers la porte grillée qui clôt ce sanctuaire, unique dans le monde, ils purent voir une statue de la Vierge placée sur l'autel; puis ils examinèrent un escalier taillé en spirale et conduisant à une cellule assez large, contenant un lit taillé dans le bois, et située au-dessus de la chapelle. Le faîte du tronc, couronné depuis long temps, et qui, au point où il se termine, a encore le diamètre d'un très gros arbre, est surmonté par un clocher dont la flèche aigüe, ornée d'une croix de fer, domine le feuillage d'une manière pittoresque. Enfin une inscription annonce que cet ermitage singulier est dédié à Notre-Dame-de-la-Paix, et qu'il a été érigé en 1696, par l'abbé du Détroit, curé d'Allouville.

« Croyez-vous, mon papa, demanda Henri, que l'on célèbre les cérémonies du culte dans cette chapelle?

— Cela arrive à certaines époques de l'année, répondit M. de Valleran. Alors le curé d'Allouville se rend ici processionnellement, suivi de toute la population, et il y célèbre les saints mystères.

Quand nos voyageurs eurent minutieusement examiné toutes les singularités qu'offre ce bizarre monument, ils s'empressèrent de gagner les rives de la Seine, et quelques heures après ils voguaient de nouveau vers l'Océan. Dans l'après midi, après avoir passé devant l'abbaye de St-Vandrille, ils arrivèrent à Caudebec, et débarquèrent sur les quais ombragés de cette jolie ville. — M. de Valleran voulut visiter l'église devenue si célèbre par ce mot de Henri IV : « C'est ici la plus belle église que j'aie jamais vue. » — Cette église est à la vérité un monument fort remarquable d'architecture sarrasine; commencée en 1416, elle n'a été finie que 68 ans après. Le portail, orné de sculptures et statues d'un riche travail, est surmonté d'une galerie dont la balustrade présente ces mots sculptés à jour : *Pulchra est et decora*, qui sont la devise du temple et celle de la Vierge, à laquelle il est consacré. Le clocher est une tour carrée, plus moderne

l'intelligence, a dû estimer l'utilité, la nécessité même des connaissances acquises. Voilà pourquoi la Provence, le Dauphiné, etc., comptent encore aujourd'hui bon nombre de paysans illettrés, ou ne sachant ni lire, ni écrire, et que l'Artois, la Flandre, le Hainaut, etc., possèdent les meilleures écoles primaires.

J'arrive à Honorine Marchand et à son action héroïque.

Dromper, riche village du département du Pas-de-Calais, dont la capitale est Arras, fait partie de l'arrondissement de Saint-Omer et du canton d'Aisne; la Lys qui la baigne de ses flots, les vastes prairies qui l'entourent, ses jolies maisonnettes peintes en jaune ou en gris cendré, donnent à ce village quelque chose de riant et d'animé.

N'ayant guère que deux cents à deux cent cinquante feux ou ménages, c'est à dire huit à neuf cents habitans, il n'en entretient pas moins à ses frais deux écoles publiques; l'une pour les garçons, tenue par un instituteur; l'autre pour les filles, tenue par une institutrice : ce qui est fort rare dans les campagnes, chaque commune se trouvant déjà très heureuse quand elle peut en ouvrir une seule pour les enfans des deux sexes. Et ces écoliers, il faut voir comme ils sont proprement vêtus ; ces écoles, il faut voir comme elles sont élégantes ; c'est que l'industrie des parens, à la fois agriculteurs et petits fabricans, leur permet de répandre autour d'eux le bien être et l'abondance avec le produit de leurs terres, de leurs dentelles et de leurs fines batistes.

Or, ces jours derniers, vers le 26 du mois d'août, je crois, les jeunes filles de Domper s'étaient réunies comme de coutume dans leur maison d'école, lisant, récitant, écrivant, calculant à qui mieux mieux. Elles n'étaient pourtant pas à cette heure sous la surveillance de leur maîtresse; une violente indisposition avait forcé la digne institutrice à garder le lit ; une de ses écolières la remplaçait dans ses fonctions, et ce n'était pas la première fois que la classe passait sous son autorité. A vrai dire, la besogne n'en pâtissait nullement, car Honorine Marchand, avec ses seize ans à peine accomplis, avait tant de gravité dans le caractère, tant de justesse dans l'esprit, et d'un autre côté un si grand fond de douceur, que ses compagnes, devenues par le fait ses subordonnées, écoutaient les leçons de l'adolescente presque avec la même attention que celles de la maîtresse en titre. L'ordre et le silence régnaient sur les bancs; et s'il s'agissait de gronder et de punir, aucun murmure ne s'élevait : témoignage flatteur de la droiture et de l'impartialité d'Honorine.

Cependant le moment de sortir de l'école approchait. Il était six heures du soir. Déjà la jeune troupe commençait à plier bagage ; livres, ardoises, cahiers et plumes étaient rangés en ligne de bataille; surveillante et surveillées se disposaient gaîment à prendre congé du modeste sanctuaire de la science, et à reconforter par un repas plus ou moins friand un estomac longtemps à jeun, quand un cri d'effroi partit de l'extrémité de la salle : « Sauvons-nous ! sauvons-nous ! » Et la clameur se propagea de place en place jusqu'à l'autre bout de l'appartement. En moins d'une seconde l'alarme était devenue générale ; tout le monde était debout, les bancs abandonnés, et cinquante fillettes de cinq à quinze ans couraient çà et là dans la chambre pour chercher une issue, se croisant les unes les autres, tremblantes de peur, pleurant, criant, se lamentant : c'était une scène de désolation.

Mais quel événement, me direz-vous, a pu jeter ainsi à l'improviste la panique au milieu d'une paisible école ?

Une terreur bien motivée, je vous l'assure.

Trois taureaux étaient à la pâture. Comme on les ramenait au logis, l'un d'eux, furieux et n'écoutant plus la voix de son conducteur, avait pris la fuite. Trouvant la porte de la maison d'école ouverte, il s'y était réfugié, et le terrible animal, l'œil en feu, l'écume aux naseaux, frappant les murs de ses pieds et de ses cornes, venait de déboucher dans la classe même.

Jugez si l'on avait tort d'avoir peur.

Seule, parmi toutes ces jeunes filles, Honorine eut assez de courage pour vouloir aller au-devant du danger et s'exposer aux fureurs du taureau en en préservant ses compagnes.

« Ne craignez rien, leur cria-t-elle, je me charge de le chasser; peletonnez-vous toutes au fond de la classe et ne bougez pas. » En disant ces mots elle s'était armée d'un banc qui se trouvait sous sa main, elle s'en servait avec adresse et dextérité, frappant et refrappant l'animal pour le forcer à s'éloigner. Le succès allait couronner ses efforts, le taureau battait en retraite, Honorine redoublait les coups à mesure qu'elle gagnait du terrain. Par malheur, à l'instant où son adversaire franchissait le seuil de la porte pour se retirer, ne voilà-t-il pas qu'il est rejoint par les deux autres taureaux.

Trois ! Nul espoir de les chasser : ils sont les maîtres de la place.

Alors le spectacle le plus effrayant s'offre aux regards des infortunés enfans et les glace d'épouvante. Ces animaux, avides de carnage, se battent, se percent les flancs, se déchirent les entrailles, renversant, brisant sur leur passage bancs, tables, jusqu'à la chaise de l'institutrice.

D'abord terrifiée par cet épisode inattendu, notre héroïne eut

---

que le reste de l'édifice, quoique du même style. Sa flèche, hardie et élégante, entourée de trois couronnes, ressemble à la tiare romaine. Une galerie intérieure domine le pourtour de la nef ; une autre galerie dont les balustres découpés figurent en lettres gothiques la première strophe du *Salve Regina*, règne autour de la partie supérieure de l'édifice. Le rond-point de la voûte de la principale chapelle se termine en pointe aigue et forme une rosace pendante d'une exécution pleine de hardiesse. — Cette église possédait en outre, autrefois, un magnifique jubé et une pyramide admirablement sculptée, qui ont été détruits pendant la révolution.

« Mon cher papa, s'écria Henri en sortant de l'église, il me semble que nous ne devons pas être loin du fameux royaume d'Yvetot?

— Nous en sommes très près en effet, mon ami, répondit M. de Valleran, mais nous ne pousserons pas jusque-là, par la raison que ce royaume si célèbre n'offre au voyageur rien de remarquable ; seulement, après le dîner que nous allons faire le moins mauvais possible, Charles nous dira ce qu'il sait de l'histoire de ce pays, rendu fameux par une chanson. »

On alla dîner, et au dessert, Charles, s'exécutant de bonne grâce et voulant mériter le titre *d'historien de la famille* que son père lui donnait en riant, s'exprima ainsi :

« Yvetot fut la capitale d'un royaume burlesquement célèbre, ou plutôt ce fut le royaume tout entier, et sa renommée fut d'autant plus grande que sa puissance fut plus mince. L'origine du royaume d'Yvetot est aussi ténébreuse que celle de plusieurs autres empires ; son existence est mentionnée cependant dans les chroniques du XIVe siècle où il est dit que Yvetot est un *franc fief, libre de tout servage, hommage*, etc. Les seigneurs d'Yvetot ont été qualifiés du titre de rois dans un édit de le couronne de France de 1392, lequel est conservé dans les archives de l'Echiquier de Normandie. Il paraît que c'est à la nécessité d'offrir au commerce un coin de terre où il put se livrer en liberté à ses transactions qu'Yvetot a dû son indépendance. Vers la fin du XIVe siècle, les marchands de l'Espagne et de l'Italie se rendaient à Yvetot pour y échanger leurs marchandises contre celles de France. Enfin il est certain qu'en 1461, les seigneurs d'Yvetot battaient monnaie.

« De mieux en mieux, mon cher Charles ! s'écria M. de Valleran ; je suis enchanté des preuves que tu nous donnes de ton heureuse mémoire. Mais le soleil va bientôt disparaître de l'horizon ; retournons à bord de notre navire dont les flancs seront demain, pour la première fois, baignés par les eaux de la mer.

Une heure après, nos touristes étaient à bord du Charles-et-Henri, attendant le moment favorable pour remettre à la voile.

(La fin au prochain numéro). SIR PAUL ROBERT.

enfin l'inappréciable bonheur de reprendre ses sens et de choisir avec intrépidité l'unique moyen de salut qui s'offrait encore.

Un jardin donne sous les fenêtres de la salle ; cette salle est à trois pieds du sol ; Honorine vit tout d'abord ce qu'il restait à faire. Tirant une à une les petites filles de dessous les pieds des taureaux, elle les fit glisser au fur et à mesure le long de la fenêtre. Toutes furent sauvées; et quoi qu'elles eussent été plus de dix minutes foulées, piétinées par les trois bêtes à cornes, elles en furent quittes pour quelques contusions. Quant à leur ange sauveur, son sang ruisselait de sa poitrine ; plus d'une blessure lui avait été faite; heureusement aucune n'était mortelle.

Eh bien ! cela n'est-il pas admirable.

Qu'on réfléchisse aux suites funestes qu'aurait entraîné un pareil événement, sans le sang-froid et le généreux dévoûment d'une simple adolescente, et qu'on dise après si son action héroïque n'a pas mérité et ne doit pas attendre une récompense nationale.

L. AUQUIER.

PARIS EN MINIATURE.

LES CASERNES.

Paris, 8 septembre.

Adrien à sa mère.

SAMEDI dernier j'étais assis aux pieds de mon oncle, je lui faisais la lecture du journal ; tout à coup il m'interrompt par ces mots : « Mon ami, reprends ce dernier paragraphe, je n'ai pas bien entendu. »

— Volontiers. Je lus : « Hier, deux sous-officiers du bataillon caserné rue du Foin, se sont rencontrés dans les carrières de Vaugirard. L'un des combattans est tombé, frappé d'un coup mortel. »

— Si c'était lui ! reprend vivement mon oncle, quittant son siége. Adrien, si tu veux m'accompagner, je sors à l'instant, après avoir recommandé à ta tante de ne pas donner ce journal à mon ami P... avant notre retour. Ah ! écoute, je suis pressé, va faire avancer une voiture jusqu'à la grille, car nous avons besoin d'aller vite. »

Je m'empressai d'exécuter ses ordres, et lorsque nous arrivâmes avec le cabriolet, mon oncle était là à nous attendre. Il se place à côté de moi, le cocher monte sur son siége et demande où nous allons.

« Rue du Foin, à la caserne, et au galop, je paierai la course double. »

Je n'osais demander à mon oncle le motif d'une détermination si prompte et de la préoccupation que je lisais sur tous ses traits. Il prévint mon désir, et sans que je lui adresse la moindre question, il me dit :

« Mon vieux camarade P... a un neveu que sa bonne conduite a fait monter au grade de sergent, et dont la noble ambition ferme les yeux sur la distance qui sépare la baïonnette du bâton de maréchal. Tout entier à son service, il néglige ses affections ; et son oncle, qui lui sert de père et le chérit comme son enfant, reste quelquefois un mois sans recevoir une seule visite. « Je n'ai que la volonté de le gronder, me disait encore hier mon pauvre ami, car sa manière de s'excuser m'en ôte le courage. Il fait toujours valoir des prétextes excellens, des motifs dont il me prouve la bonté en m'embrassant plus fort et plus souvent que de coutume : le moyen de se défendre d'un peu d'indulgence pour un jeune homme que ses chefs honorent de leur estime, et que ses camarades ont la franchise de louer en son absence ? » Depuis six semaines il n'est pas venu visiter M. P... ; je sais que sa bravoure va quelquefois jusqu'à la témérité, et cet article de journal m'a jeté dans l'ame une anxiété que tu comprendras mieux encore quand tu connaîtras la force des liens d'une amitié sincère et véritable qui existe depuis quarante ans entre nous deux, comme anciens compagnons d'armes. Mais nous voici arrivés ; tant mieux. »

Nous descendons au milieu de la rue du Foin, et mon oncle, s'adressant au factionnaire qui se promenait devant la porte de la caserne : « Camarade, lui dit-il, le sergent P... se trouve-t-il à la caserne ?

— Je l'ignore, mon capitaine, mais le sous-lieutenant, qui est là dans la cour, pourra vous en instruire. »

En même temps il nous indiquait de la main un jeune homme en redingote bleue, coiffé d'un bonnet de police, et qui donnait des ordres à un tambour de planton. A notre approche, il se découvre et nous dit :

« Le sergent P... a monté la garde hier, et la descend aujourd'hui ; dans une heure il sera ici.

— Bien sûr ?

— Je puis vous l'affirmer ; nous n'avons dans le bataillon qu'un seul sous-officier de ce nom.

— Ce n'est donc pas lui qui s'est battu ?

— Non, capitaine, je puis dissiper vos inquiétudes à ce sujet ; il a tout employé, au contraire, pour empêcher cette querelle d'avoir des suites sérieuses, mais il n'a pu, à son grand regret, y réussir. — Après un repas extraordinaire pris à la barrière, on proposa de payer l'écot au premier sang ; un jeune fourrier se récria et offrit de payer de sa bourse le dîner dont il ne devait que sa part. On le plaisanta sur cette générosité ; enfin, poussé à bout et persuadé que cette affaire était pour lui la source de mille autres plus désagréables, il s'offrit à tenir tête ; on accepta. Le premier qui entra en lice comptait vingt-cinq ans de service, et lui que le canon de l'ennemi avait respecté, succomba victime de son imprudente plaisanterie. A l'instant où il tomba son adversaire se précipita sur lui en maudissant sa funeste adresse, chercha à étancher le sang qui coulait de la blessure du mourant. Celui-ci lui serra la main et dit aux sous-officiers qui l'entouraient : « J'ai eu tort, camarades, ne lui en veuillez pas ; il s'est conduit en brave ; qu'il soit votre ami, il mérite de l'être. » Puis il expire, et le jeune fourrier reste inconsolable. »

En attendant le retour du sergent P.... et pour faire diversion au récit que nous venions d'entendre, il nous prit envie de visiter et de parcourir l'intérieur de la caserne ; le sous-lieutenant voulut être notre guide. Nous entrâmes dans une grande salle basse qui sert à la fois de salle de danse et de salle d'armes. A l'une des extrémités, le maître d'escrime enseignait à un jeune militaire le moyen de *tuer son homme proprement* par une botte *secrète* qu'il a apprise à tout le régiment. Du côté opposé, un vieux caporal qui, par la figure, ressemblait au *batafré*, donnait une leçon de danse à un jeune fusilier de sa compagnie : pour suppléer au violon dont il n'avait pas sans doute, l'habitude, de se servir, il fredonnait entre ses dents un *tralala-deri-deri-dera* dont il allongeait ou raccourcissait la mesure suivant la lenteur ou la vivacité des mouvemens de son élève. Celui-ci, distrait par les *une, deux, parez tierce, tirez à fond, ah!* prononcés à côté de lui par le maître d'armes, lassait souvent la patience du professeur, qui s'en plaignait en des termes dont l'énergie ne peut être appréciée que par ceux qui ont l'habitude des corps-de-garde.

Nous voilà au second étage. Nous traversons une longue chambre où sont rangées plusieurs files de lits. Chacun des militaires auxquels ils appartiennent est placé près du chevet et

s'occupe des préparatifs de la toilette du lendemain; — une revue générale devait avoir lieu. — Celui-ci ajoute à l'éclat de ses armes, celui-là à l'élégante propreté de son équipement; l'un vernit sa giberne, l'autre arrange son bonnet à poil; à sa figure surchargée d'une énorme barbe on reconnaît facilement un sapeur. J'admirais l'ordre et l'harmonie qui règnent dans cette enceinte. Mon oncle aborde un sergent-major qui venait d'achever son inspection; sa figure basanée où brille un œil plein de feu, ses cicatrices apparentes et les trois chevrons qui parent la manche droite de son habit annoncent un des Nestors du métier.

« Quel âge avez-vous, mon brave? lui dit mon oncle.

— Cinquante-deux ans.

— Vous servez?

— Depuis 1808.

— Vous avez été blessé?

— Dix-sept fois. J'ai reçu un coup de feu à Wagram; deux coups de lance à Smolensk; un coup de sabre à Bautzen; deux autres à Champ-Aubert...

— Vous avez reçu la croix?

— A Montmirail; j'avais vingt-trois ans.

— Chevalier de la Légion-d'Honneur à vingt-trois ans!

— C'était une grande faveur, ajouta modestement le vieux militaire, mais je tâchai de la mériter. »

Tandis que mon oncle causait avec ce vieux grenadier qui n'attendait qu'un mot de son interlocuteur pour entamer l'histoire de ses compagnes, des cris enfantins pénètrent jusqu'à nous. Nous nous dirigeons vers l'endroit d'où ils partent; c'était la chambre de l'adjudant sous-officier, marié depuis quinze ans. Nous approchons, la porte est ouverte, et nous voyons assis devant la cheminée un militaire qui a passé la soixantaine, auquel d'épaisses moustaches et de longs favoris donnent une physiomie un peu plus que sévère. Il berce en riant sur ses genoux un enfant de dix-huit mois; pour apaiser ses cris, il entonne à demi-voix une chanson allemande qu'il a rapportée de ses campagnes d'autrefois, lorsque Napoléon les conduisait en vainqueurs dans toutes les capitales de l'Europe. Son fils, aspirant-petite-flûte dans la musique du régiment, essayait d'accompagner sur son aigre instrument, et dansait presque en mesure pour égayer le petit enfant, objet de leur double sollicitude. La femme de ce brave est la sœur de la cantinière dont nous avions aperçu le logement au bas de l'escalier. Celle-ci reçoit en pension ceux des officiers du bataillon à qui leur fortune ne permet pas de faire une grande dépense. Partout ailleurs l'économie serait une vertu, chez le soldat elle est une habitude.

En quittant la cuisine, où des soldats travestis en cuisiniers préparent, sous l'inspection d'un sous-officier, et à tour de rôle, la soupe, le bœuf, et lavent la vaisselle en fer blanc de tout le bataillon, nous nous approchons d'une troisième femme qui compte presque autant de campagnes que le plus ancien, et cite avec modestie des blessures qu'envierait le plus hardi. Le jour du combat, elle brave gaîment la mitraille pour porter au soldat, dont les forces s'épuisent, le petit verre d'eau-de-vie qui ranimera son courage abattu. Heureuse du bien qu'elle procure, elle oublie souvent d'exiger le prix du service qu'elle rend; elle ne vend plus, elle donne et se trouve payée par la part active qu'elle a prise au gain de la bataille. Celle-ci tenait une boutique abondamment fournie de fruits, de légumes, et paraissait si contente de son état, que jamais, nous dit-elle, il ne lui est venu dans l'idée d'en essayer un autre. Son premier mari a été tué à la barrière de Clichy, en 1814; c'était, ajoute t-elle, le plus brave de l'armée, soit dit sans offenser personne. Le second qui, Dieu merci, ne manque pas de courage, a été blessé trois fois à mes côtés, en Espagne et en Afrique. Il est caporal de grenadiers, sauf votre respect.

— Avez-vous des enfans?

— Un petit gas de dix ans qui apprend le tambour; il est pour le moment à la salle de police. Dame! s'il est entêté; et puis il a le malheur de ne vouloir obéir à personne; c'est dommage, sans cela il ferait un bien bon sujet: il est brave comme père et mère. » — Un acheteur se présenta, et la vivandière nous fit la révérence.

La garnison de Paris se compose de 25 à 30,000 hommes de toutes armes, infanterie, cavalerie et artillerie, distribués en 37 casernes. La plupart de ces casernes étaient autrefois des couvents: ainsi le cloître jadis célèbre des Célestins, est occupé aujourd'hui par la garde municipale, et les chevaux creusent du pied les tombes oubliées, où gît la gloire de plusieurs siècles. Cette profanation est si commune en France, qu'il faut bien la pardonner aux chevaux.

La caserne la plus importante de Paris, pour son étendue et les souvenirs qui s'y rattachent, c'est la caserne de Babylone, située dans la rue de ce nom. Les Suisses y furent logés pendant la restauration, et quand vinrent les évènemens de 1830, ils s'y défendirent contre les Parisiens insurgés, jusqu'à la dernière extrémité. Le jeudi, 29 juillet, troisième et dernier jour de cette bataille livrée par le peuple contre la royauté, les vainqueurs de l'Hôtel-de-Ville, du Louvre et des Tuileries résolurent d'attaquer la caserne de Babylone. Les élèves de l'Ecole Polytechnique vinrent à eux; ils s'offrirent pour chefs, et furent accueillis avec enthousiasme. L'attaque commença à midi. Les Suisses commandés par un homme déterminé, le major Dufay, soutinrent un siége en règle et usèrent de toutes leurs ressources. Ils matelassèrent leurs fenêtres pour tirer avec plus d'avantage. Après une heure de combat très vif, les assiégeans envoyèrent un parlementaire; les assiégés ne voulurent pas le recevoir. Celui qui s'était chargé de cette mission périlleuse était un jeune élève de l'Ecole-Polytechnique; il s'avança jusqu'à la porte; il avait mis un foulard jaune à sa ceinture en guise d'écharpe. Un officier entr'ouvre la porte: « Au nom du peuple vainqueur, rendez-vous, si vous ne voulez pas être exterminés. » L'officier suisse, pour toute réponse, lâche son pistolet dont le coup ne part pas; le jeune homme fait un pas en avant, saisit l'officier et lui porte son épée à la gorge: « Votre vie est à moi, mais je ne veux pas verser de sang. » Il se retire, la porte se referme aussitôt, et il retourne auprès des assiégeans au milieu de la mousqueterie. Un seul moyen restait: — forcer l'entrée. Quelqu'un proposa de mettre le feu à la porte. On fit avancer une grosse charette de paille, et quelques pompiers qui avaient pris parti pour le peuple, approchèrent à couvert sous la charrette, et mirent le feu à la porte. On l'ouvrit alors; six grenadiers en sortirent, croisant la baïonnette, et se dirigèrent vers l'avenue de Breteuil; ils furent bientôt suivis de plusieurs autres. Dans le premier moment le peuple s'empressa plutôt d'entrer dans la caserne que de s'opposer à leur évasion. Dans l'intérieur, ceux qui persistèrent à combattre furent tués, entre autres le major qui ne voulut pas se rendre; ceux qui se rendirent furent faits prisonniers et généralement épargnés, mais pas tous. Il y eut, non pas un pillage, mais une distribution des effets d'habillemens trouvés dans la caserne; chaque homme du peuple reçut un pantalon et une paire de souliers. Les habits rouges furent déchirés et les lambeaux attachés aux armes et aux drapeaux. Pendant que la porte brûlait et que les Suisses s'échappaient, deux grenadiers, protégés par quelques combattans généreux, furent assaillis par un homme du peuple qui, furieux s'écriait: « Ils ont tué mon fils, il faut que j'en tue au moins un. » On lui fit des représentations; on lui dit qu'il ne résistaient plus, qu'ils étaient désarmés, qu'on ne tuait pas un ennemi vaincu; que son fils en avait assurément tué aussi avant de l'être lui-même. Enfin on le calma au point qu'il se joignit aux protecteurs des deux Suisses et les accompagna. A chaque nouveau danger

qui les menaçait, on le voyait étendre les bras au-devant de ceux qui proféraient contre eux des cris de mort. Alors il répétait tout ce qu'on lui avait dit à lui-même pour l'empêcher d'en faire autant. Puis le danger passé, dominé de nouveau par la douleur paternelle et le sentiment de la vengeance, il se ruait sur ces mêmes Suisses, leur reprochant la mort de son fils, et leur imprimant avec rage ses ongles sur la figure. Cet homme finit par disparaître, et les Suisses arrivèrent en lieu de sûreté. Un des combattans, âgé de dix-huit ans, ayant escorté le plus jeune des deux jusqu'à une mairie, le déguisa pour l'emmener chez lui, et lui donna sa veste et sa giberne pour qu'il eût aussi l'air d'un combattant. Cette précaution le sauva. »

Mon oncle fut interrompu dans son récit par l'arrivée du sergent P... Il ne pouvait nous suivre à l'hôtel qu'après avoir porté un ordre au colonel logé rue de l'Hôtel Colbert. Cette rue s'appelait rue d'Arras vers la fin du XIIIe siècle. Le plus ancien censier de Ste-Geneviève l'appelle rue des *Rats*, et cette dénomination qui n'est pas la plus noble des deux, est probablement la plus authentique. Les noms du genre de celui-ci, et dont aucun fait historique, aucun nom propre, aucun monument n'explique l'étimologie, sont ordinairement fondés sur une enseigne, l'enseigne disparaît, le nom subsiste, et bien habile qui en trouverait l'origine. L'origine du nom de la rue des Rats peut d'ailleurs rester sans inconvéniens au nombre des faits mal éclaircis de notre histoire. La rue des Rats s'appelle aujourd'hui plus communément rue de l'Hôtel Colbert, et ce nom est plus convenable. Colbert avait habité la maison portant le n° 20; il y est remplacé par un imprimeur. On voit encore entre les fenêtres de la cour les bas reliefs du temps qui représentent les principaux attributs des sciences et des arts. Les savans, les artistes doivent un hommage au noble et modeste manoir d'un grand homme; mais qui s'aviserait d'aller chercher dans la rue des *Rats* la demeure d'un ministre de Louis XIV?

Adieu, ma bonne mère, je compléterai l'existence des soldats dans les casernes de Paris, lorsque nous visiterons l'Ecole-Militaire.

A. M. DE NOIRMONT.

UNE MASCARADE

A LA NAGE.

Dans la matinée du mercredi 2 août, tout Berlin a été témoin d'un spectacle dont il n'y a guère eu d'exemple dans les temps modernes et qui est le premier de ce genre en Allemagne : c'est une mascarade à la nage. — Ce spectacle a été donné par les élèves de l'école royale de natation de la capitale de la Prusse, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de cet établissement, qui jusqu'à présent a formé jusqu'à vingt-cinq mille trois cent soixante nageurs.

Voici les détails de la fête :

A cinq heures, douze cents nageurs, pour la plupart jeunes écoliers et étudians, se réunirent dans la grande cour du collége de la noblesse et des cadets, et, après avoir entendu deux discours prononcés par MM. Zizichen et Shottz, professeur à l'école de natation, ils se rendirent sous des tentes dressées sur les rives de la Sprée, où ils revêtirent leurs costumes.

A huit heures on vit défiler à la nage dans cette rivière la procession suivante :

Une grande *prame* (navire très plat) transformée en bosquet où se trouvaient quatre nombreux corps de musique militaire qui exécutaient des morceaux d'harmonie.

Un char en forme de coquille avec Neptune à la chevelure et à la barbe de roseaux, et armé de son trident : ce char était traîné par six dauphins et entouré de néréïdes et de tritons, ces derniers jouant de la trompette et battans des timballes.

Une nombreuse réunion d'Indiens-Américains, coiffés de brillantes plumes, parés de colliers et de bracelets en corail, et quelques-uns armés de masues.

Des Ecossais, des Norwégiens, des Espagnols, des Italiens, des Russes dans leurs costumes nationaux.

Bacchus assis sur un gigantesque tonneau, couronné de pampres et de lierre, et brandissant en l'air son thyrse avec lequel il dirigeait une centaine de bacchantes qut nageaient autour de son trône et exécutaient des évolutions grotesques.

Le roi des grenouilles, figuré par une grenouille de taille gigantesque, se tenant sur un char de roseau, et suivi d'autres grenouilles d'une taille moins grande.

Enfin, deux cents matelots revêtus de leur costume de mer, chantant des hymnes nationaux.

Cette solennité extraordinaire, qui fut favorisée par un temps magnifique avait attiré plus de quarante mille spectateurs, qui se promenaient à pied, en voiture, à cheval sur les bords de la rivière ou naviguaient sur la molle Sprée dans de jolies embarcations ornées de pavillons, de fleurs et de guirlandes.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté Ministériel rendu sur le rapport de M. Cousin, président du concours d'agrégation de philosophie, sont nommés agrégés pour les classes de philosophie dans les colléges : MM. Lefranc (chargé de la classe de philosophie au collége royal de Rhodez; Ch. Lévêque, ancien élève de l'Ecole normale du collége d'Angoulême.) — Conformément au réglement du concours, ces deux nominations ne seront définitives qu'après le délai de dix jours accordé pour les réclamations.

— Le Conseil royal de l'Instruction publique a pris la décision suivante approuvé par le ministre : A l'avenir nul élève ne sera admis à prendre part au concours général des colléges royaux et particuliers, de Paris et de Versailles, s'il n'a suivi les leçons de la classe dans laquelle il concourt au moins depuis le 1er janvier de l'année scolaire.

— L'Académie royale des Beaux-Arts a rendu son jugement sur le concours de gravure : le premier prix a été obtenu par M. Louis Désiré Joseph Delemer, de Lille (Nord), âgé de 23 ans, élève de M. Muller ; le second prix a été obtenu par M. Ange-Arthur-Sylvain Collier, de Paris, âgé de 24 ans, élève de M. Forestier.

CURIOSITÉS AMUSANTES.

avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St-Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes; aux Champs-Elysées.

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRO N3,

1re ANNÉE. — N° 45. Paraissant tous les Samedis. SEPTEMBRE 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

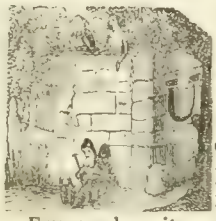
PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS . . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

FRÈRE ET SŒUR,

NOUVELLE LANGUEDOCIENNE.

(suite et fin.)



Un moment de silence se fit, après lequel Charles continua son récit en ces termes :

Dès que je vis qu'on augurait mal de la position de ma mère, je fus comme hors de moi-même. Je courus autour de la maison en poussant des cris de désespoir. J'implorais le ciel, j'implorais les hommes et ne mettais point de bornes à ma douleur.

Emma pleurait aussi; mais elle comprimait ses sanglots, ne poussait aucun cri, et m'avertit que les miens parviendraient aux oreilles de notre mère, et ne feraient que déchirer davantage son cœur. Cet avertissement me fit étouffer mes plaintes ; je songeai aux moyens d'apporter quelques secours. J'appris qu'il y avait un chirurgien dans le village; J'allai le trouver. « Sauvez-la, dis-je en tombant à ses genoux, et tout ce que nous possédons vous appartiendra. » Il sourit de l'offre que je lui faisais ; mon costume, plus que modeste lui apprenait sans doute que tout ce que nous possédions ne le rendrait pas plus riche. Il vint cependant avec moi, examina la malade, secoua la tête, et prescrivit quelques remèdes d'un air assez indifférent. Il sortit, et ne revint plus.

» La manière dont il avait secoué la tête m'avait frappé ; je devinai qu'il ne restait plus aucune chance de salut, et mes larmes recommencèrent à couler sans que je pusse les arrêter, même devant ma pauvre mère. Elle me vit, et comprit tout de suite ce qui se passait dans mon cœur.

» Viens près de moi, Charles, me dit elle, approche aussi, ma chère Emma... Mes enfans, il faut que je vous quitte, et ce qui m'accable surtout dans ces derniers momens, c'est que j'ignore ce que vous deviendrez, jeunes comme vous êtes et dans un pays où personne ne vous tendra une main protectrice. Vous voilà à cinquante lieues du village qui vous à vus naître, et il ne vous reste rien ; vous avez aussi cinquante lieues à faire pour arriver à l'endroit où votre père a peut-être déjà cessé de vivre; où irez-vous donc : ah ! Dieu prenne pitié de vous !...

» Quand elle eut achevé ces mots, elle pleura beaucoup, et fut longtemps sans pouvoir parler. Nos sanglots la rappelèrent à elle.

» Je ne vous laisse rien, mes enfans, dit-elle, mais je vous ai appris à vous aimer. C'est-là tout votre héritage ; soutenez-vous donc mutuellement dans le chemin de la vie : c'est à toi que je m'adresse, Charles, ajouta-t-elle, tu es le plus grand, deviens le protecteur de ta sœur ; et si tu veux faire ton devoir, jure-moi que tu n'abandonneras jamais cette pauvre petite...

» Ces mots redoublèrent nos larmes, et les sanglots me coupèrent plusieurs fois la voix quand je prononçai le serment de ne jamais abandonner ma sœur; ma mère vit sans doute que j'étais sincère et bien décidé à accomplir ma promesse, car elle parut plus tranquille depuis ce moment.

» Mais, monsieur, je vous demande pardon, dit Charles en s'interrompant, je suis là à vous entretenir de choses qui ne vous intéressent en rien, et puis cela fait pleurer Emma... »

M. de Belleval, que ce récit touchait au contraire vivement, engagea avec instances Charles à continuer.

—Dans ce cas, monsieur, je vais achever l'histoire de nos malheurs.— Pour toi, Emma, promène-toi aux environs pendant que monsieur voudra bien m'entendre.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- SEPTEMBRE.

LES PETITS TOURISTES.

DE ROUEN AU HAVRE.

VI.

Lorsque le navire qui portait les jeunes touristes eut passé au pied de la côte de Norville, un spectacle magnifique s'offrit à leurs regards; le lit du fleuve s'élargissant tout à coup, promène majestueusement ses eaux, qui doivent bientôt se joindre à celles de l'Océan.

« Quelle est donc, mon papa, demanda Charles, cette petite ville que l'on aperçoit perchée sur un rocher?

— C'est Quillebeuf, où nous allons être obligés de passer la nuit, car nous n'y arriverons qu'à la mer basse, et malgré l'habileté de notre pilote nous ne pourrions, sans danger, nous engager dans les étroits canaux qui serpentent entre des bancs de sable mouvans sur lesquels se perdent chaque année plusieurs navires. Cette ville, capitale du Roumois, l'une des anciennes subdivisions de la Normandie, n'était autrefois qu'un misérable village habité par des pêcheurs; Henri IV ayant senti l'importance de cette position qui domine l'embouchure de la Seine, fit du village une petite ville qu'il fortifia, et à laquelle il voulut donner le nom de Henriqueville; mais l'usage l'emporta sur la volonté du monarque, et la ville, malgré l'ordre exprès du roi, garda le nom de Quillebeuf.

— Je crois me rappeler, dit Henri, que François Ier ne fut pas plus heureux à l'égard du Havre, qu'il voulut faire appeler Françoiseville.

— C'est juste, mon ami ; l'usage peut céder à la violence, mais que celle-ci cesse de se faire sentir, il relève la tête. C'est une plante dont la tempête brise les rameaux et dont les racines vigoureuses poussent de nouveaux jets dès que le calme est revenu.

— Oh ! s'écria Charles, qui venait de grimper sur le grand mât du petit navire, l'admirable étendue d'eau!... C'est la mer, l'Océan !...

— Pas encore, dit M. de Valleran, nous sommes toujours sur la Seine, et dans quelques heures ce spectacle majestueux que tu admires aura disparu; le lit du fleuve ne sera plus, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, qu'une plaine de sable sillonnée par des ruisseaux.»

Charles et Henri ne purent en effet arriver à Quillebeuf qu'à la mer basse, et les jeunes touristes purent examiner à loisir de vastes bancs de sable que le flux dépasse chaque jour, et dont des pilotes intrépides étudient sans cesse les mouvemens, afin de pouvoir diriger dans ces dangereux parages les vaisseaux qui leur sont confiés. Après avoir visité les anciennes fortifications de cette ville qui

— Laisse-moi, je t'en prie, interrompit Emma, je te promets que je ne pleurerai plus.

« Je vous entretenais donc, monsieur, continua Charles, des derniers momens de notre mère. Ah ! il nous semble toujours que nous la voyons étendue sur son lit de mort et réunissant toutes ses forces pour nous apprendre comment nous devions être vertueux...

» Quatre jours s'écoulèrent dans cette triste situation; le cinquième ma mère sentit que l'heure de sa fin était arrivée ; elle pouvait à peine respirer et ne parlait plus qu'avec une grande difficulté.

—Charles, me dit-elle en posant sa main brûlante sur la mienne, je t'ai recommandé de vivre en honnête homme, et tu me l'as promis. Dans quelques momens je ne serai plus. Songe, mon enfant, à payer tout ce que nous avons dépensé ici. C'est le premier acte de probité que tu feras. Il est vrai que je te laisse bien peu de chose. Mais la pauvreté ne nous donne pas le droit d'oublier nos devoirs. N'hésite pas même à céder le dernier morceau de pain que tu tiendras dans ta main, s'il ne t'appartient pas... Tu me le promets, mon fils ?

»— Je vous le promets, ma mère, lui répondis-je.

» Eh ! bien, je meurs tranquille...

» Elle garda quelque temps le silence, et paraissait souffrir beaucoup. Elle me demanda à boire ; je me hâtais de lui en apporter. Mais sa main, qui cherchait le verre, retomba aussitôt sans force. Ses yeux se troublèrent. Elle prononça quelques mots que nous ne pûmes entendre; puis faisant un effort, elle nous dit bien distinctement :

»— Embrassez-vous, mes enfans ; embrassez-vous encore une fois avant que je meure...

» Nous nous embrassâmes, ma sœur et moi. Nous nous tournâmes ensuite vers elle. Ses yeux étaient fixes, sa bouche à demi ouverte... Notre mère n'existait plus ! »

Ici Charles s'arrêta, les sanglots étouffaient sa voix ; un moment lui suffit pour se remettre ; il poursuivit :

« Je ne sais ce qui se passa alors autour de moi; je me souviens seulement qu'on voulut me faire sortir de la chambre où ma mère était morte; mais je me cramponnai si fort au pied du lit, qu'on ne put m'en arracher, et qu'on m'y laissa. Ce ne fut que le lendemain que je m'éveillai de l'espèce d'assoupissement où j'étais plongé, au moment où quatre hommes vinrent enlever celle que j'aimais le plus au monde et que je ne devais plus revoir. Je les suivis en poussant des cris plaintifs; Emma marchait à côté de moi.

La cérémonie religieuse terminée, le bon prêtre, qui malgré notre pauvreté n'en avait pas moins accompagné le corps jusqu'au cimetière, se retira ; nous y restâmes tout le reste du jour.

» Le soir je baisai la terre de la fosse, je pris ensuite Emma par la main et nous retournâmes à l'auberge. L'hôte, en nous voyant revenir, nous demanda si nous avions fantaisie de nous établir chez lui et s'il n'avait pas déjà assez perdu avec nous. Je lui dis avec douceur que tout lui serait payé. Je cherchai en effet le lendemain dans nos paquets ; j'y trouvai l'argent destiné à notre voyage; je soldai l'aubergiste. Cette conduite toute naturelle, nous fit des amis, et quand on sut qu'il ne nous restait plus rien, on nous plaignit, on nous offrit même des secours ; je les refusai en remerciant beaucoup et en disant que je les accepterais volontiers si on voulait me les faire gagner par mon travail. C'était une des leçons que m'avait données ma mère.

» Quand je vis que je n'avais plus personne au monde pour me guider, je réfléchis au parti que je devais prendre; sans argent, il ne fallait pas songer à retourner dans notre pays; il ne nous était pas plus possible de nous rendre auprès de notre père; peut-être même n'existait-il plus. Je formai donc le projet de chercher une occupation convenable à mon âge, dans le village même où je me trouvais, ou dans les environs. Mais que pouvais-je faire; je n'avais encore que douze ans, et Emma n'était que dans sa huitième année. D'après la promesse que j'avais faite à ma mère, j'étais bien décidé à ne pas quitter ma sœur : vraiment si j'avais été seul, je me serais trouvé bien peu embarrassé. J'avais vingt ressources pour une ; je pouvais me faire matelot, m'engager comme tambour dans un régiment, ou me mettre en apprentissage pour plusieurs années de ma jeunesse. Mais la pauvre Emma ?....

» Le curé du village, témoin de notre embarras, et de nos inquiétudes, me dit qu'il lui serait facile de faire entrer ma sœur dans une maison de charité où elle serait très bien. Je le remerciai de sa bonne volonté, et je lui répondis que ma sœur n'irait point dans une maison de charité, tant que j'aurais l'espoir de faire autrement. Il blâma ma résolution, et me fit entendre que j'étais trop jeune pour l'exécuter. Cependant il continua à nous témoigner le plus vif intérêt, et je crus m'apercevoir que cette résolution qu'il blâmait ne lui déplaisait point. Il me promit de chercher dans les environs une place chez des personnes honnêtes qui voudraient se charger de deux enfans pour leur travail.

» Dès le lendemain M. le curé me conduisit chez un bon vieux fermier qui me prit pour garder un troupeau peu nombreux

---

n'est autre chose qu'un rocher long et étroit, entrecoupé de rues inclinées et mal bâties devant lequel on a construit une jetée, nos touristes gagnèrent la pointe de Quillebeuf, et de là leurs regards, traversant le fleuve presque toujours couvert en cet endroit d'une brume légère, se perdirent dans les vastes prairies de Bolbec qui s'étendent sur la rive opposée, jusqu'aux pieds du château de Lillebonne. Cette promenade dura jusqu'à la nuit. M. de Valleran se fit ensuite conduire, avec ses enfans, à la meilleure auberge du pays, où tous trois se reposèrent des fatigues de la journée.

Le lendemain matin M. de Valleran engagea ses enfans à se bien garnir l'estomac.

« Quoique fils de marin, mes enfans, leur dit-il, il est très possible que vous ne soyez pas exempts du mal de mer, et un repas copieux est la meilleure précaution que l'on puisse prendre contre ce mal, quelquefois terrible.»

Après le déjeûner, tous trois se rendirent sur le port, et à peine y furent-ils arrivés, qu'un bruit sourd et lointain se fit entendre, puis les jeunes touristes virent avec effroi s'avancer une vague énorme, couverte de mousse et d'écume, et qui remontant le fleuve avec la rapidité d'une flèche, couvrit bientôt les bancs de sables, inonda les grèves et rendit à la Seine cet aspect majestueux que le reflux lui avait fait perdre.

« Quel est donc ce phénomène ? demanda Henri.

— C'est ce qu'on appelle la barre, mes enfans ; lorsque la mer monte, ses flots, en arrivant à Quillebeuf, s'enflent, s'amoncellent et se précipitent avec fureur dans le lit du fleuve dont ils refoulent les eaux. C'est ce même phénomène qui vous a déjà causé une si grande surprise à Pont-de-l'Arche, bien qu'il ait déjà perdu toute sa violence lorsqu'il arrive jusque là, ce qui n'a lieu qu'à certaines époques, et particulièrement aux équinoxes. »

La barre étant passée, nos voyageurs remontèrent à bord de leur petit bâtiment qui remit aussitôt à la voile.

« La mer! la mer! s'écria après une heure de navigation, Charles qui était de nouveau monté à l'extrémité du grand mât ; oh! cette fois c'est bien la mer, j'en suis sûr, car je n'ai jamais imaginé quelque chose de plus admirable.

En effet, du point où était arrivé le *Charles-et-Henri*, on commençait à voir les côtes de Honfleur et celles du Calvados se confondant au loin avec la mer immense qui disparaît elle-même dans la teinte bleuâtre d'un horison sans bornes.

« Quel est donc, demanda Henri, cette flèche si aiguë qui semble se perdre dans les nues?

— C'est le clocher de l'église d'Harfleur, répondit M. de Valleran. Cette ville, maintenant si chétive, fut jadis tellement populeuse,

et faire de petits ouvrages qui n'excédaient point mes forces. Il fut convenu qu'Emma resterait avec moi pour m'aider autant qu'un enfant en est capable.

» Me voilà donc dans une maison étrangère. Mais Dieu ne m'avait pas abandonné. Il m'avait placé auprès d'un homme juste et bienfaisant. Le bon vieillard me prit en amitié, et s'étant aperçu que j'écrivais et calculais passablement, il me chargea de tenir ses comptes et de mettre quelque ordre dans ses papiers. A partir de cette époque, mon sort fut extrêmement doux. Mes devoirs remplis, il me restait encore quelque temps pour enseigner à ma sœur le peu que je sais. Sous ce dernier rapport, ma tâche était très facile, car la nature avait doué Emma d'une rare intelligence et d'une prodigieuse facilité.

» Nous n'avons joui que pendant deux ans de ce bonheur. Dieu qui nous l'avait donné y mit un terme. Le vieux fermier mourut, et nous nous vîmes encore une fois orphelins. Bien connus dans le village, nous y aurions peut-être trouvé un autre asile; mais une nouvelle que nous reçûmes nous fit changer de projet. Un voyageur, qui autrefois avait connu notre père, nous apprit qu'il n'était point mort de la blessure qu'il avait reçue et qu'il s'était retiré dans un lieu qu'il nous indiqua. Nous étions libres, et un peu d'argent, fruit de notre travail et des bienfaits du vieux fermier, nous permettait d'entreprendre le voyage; nous nous mîmes donc en route.

» Voilà trois jours que nous marchons, nous reposant à droite et à gauche, dès qu'Emma sent ses petites jambes un peu fatiguées, et nous espérons arriver ce soir au lieu où l'on nous a assuré que vit notre père. Nous ignorons comment il nous recevra, mais nous aurons fait notre devoir... »

M. de Belleval remercia Charles de son récit. « Mon enfant, lui dit-il en frappant légèrement sur son épaule, avec vos sentimens et vos manières, on trouve des amis partout. Voulez-vous être le mien?

— Oh! monsieur, reprit Charles, confus de cette bonté inattendue, je ne prétends pas à tant d'honneur; mais, si vous vouliez nous accorder votre protection, nous nous croirions bien heureux.

— A merveille, je vois que vous acceptez mon amitié. Je ne ne veux pas vous retenir aujourd'hui : vous êtes pressés de voir votre père, et rien n'est plus juste. Mais, comme il n'y a guère que cinq à six lieues d'ici au village où vous vous rendez, je veux que vous me promettiez de revenir me voir prochainement. Voilà qui est convenu, n'est-ce pas?... En attendant, pour faire plus ample connaissance, faites-moi le plaisir de venir déjeûner chez moi.

— Monsieur, c'est déjà fait, dit Charles.

— Bon! à votre âge, on a toujours de l'appétit en route. »

Les enfans n'osèrent refuser; ils prirent leurs petits paquets et suivirent M. de Belleval. Celui-ci, en les retenant quelques momens encore, n'avait d'autre intention que de les étudier plus soigneusement et de savoir s'ils étaient dignes du bien qu'il se proposait de leur faire. M. de Belleval était riche, et son plus grand plaisir était de rendre heureux ceux qui lui paraissaient mériter de l'être. La politesse, la distinction, la franchise et toutes les heureuses qualités qu'il avait remarquées chez Charles avaient gagné son cœur.

A la fin du déjeuner M. de Belleval s'y prenant avec cette ingénieuse délicatesse qui caractérise un homme bien élevé, offrit sa bourse au jeune homme. Charles rougit beaucoup et balbutia un remercîment, en ajoutant qu'il avait tout l'argent nécessaire pour le voyage. M. de Belleval n'insista point; mais il fut intérieurement charmé de ce refus; il vit par là que l'âme du jeune homme était aussi noble qu'il l'avait jugé d'abord. Il donna à Emma un baiser sur le front, frappa légèrement sur sa joue en signe d'amitié, serra la main de Charles, lui fit répéter sa promesse de revenir prochainement, et leur souhaita un bon voyage.

Trois jours après Charles reparut. Sa physionomie rayonnait de joie; on devinait qu'il était ravi de ce qu'il allait apprendre à M. de Belleval.

« Monsieur, s'écria-t-il, nous avons retrouvé notre père; il nous a pressés sur son sein, il a pleuré avec nous... Oh! Dieu merci, il n'est plus tel qu'il a été autrefois,.. Vous l'avez vu, monsieur, croiriez-vous que c'est ce bon vieillard à jambe de bois qui passait sur la route...

— Et à qui vous avez donné à boire? reprit M. de Belleval.

— Oui, monsieur.

Le jeune homme dit ensuite que son père avait la petite pension que le gouvernement donne aux soldats blessés, mais que cela ne suffisait pas pour le faire vivre. « Il est encore obligé de travailler, ajouta-t-il, cela me fait beaucoup de peine; mais avant peu je serai en état de lui ménager du repos pour sa vieillesse... Et puis, monsieur, continua-t-il d'une voix plus basse, vous m'avez offert votre protection.

— Certainement, mon ami, et pour commencer, voyons un peu comment tu écris.

Charles obéit.

---

florissante qu'on lui avait donné le nom de *souverain port de la Normandie*; au onzième siècle, Harfleur était devenu l'entrepôt du commerce d'outre-mer et de la navigation de la Seine. En 1415, Henri V, roi d'Angleterre, mit le siége devant les murs, et, malgré leur héroïque et longue résistance, força les habitans à se rendre à discrétion. Il les traita avec inhumanité et les emmena presque tous captifs à Calais. Vingt ans après, ceux des habitans qui étaient demeurés dans la ville, secouèrent le joug des Anglais qui, en 1440, reprirent Harfleur qu'ils écrasèrent avec des boulets de pierre lancés par des machines appelés *guimbardes*. On voit encore dans la ville un certain nombre de ces boulets qui servent de bornes aux plus anciennes maisons. Reconquise par Charles VIII, Harfleur ne put recouvrer son ancienne prospérité; la mer s'éloigna graduellement de ses murailles qu'elle baignait autrefois et dont elle est maintenant séparée par un espace d'une demi-lieue. C'est aujourd'hui l'une des plus tristes cités de la Normandie.»

Cependant le navire toujours poussé par un vent favorable, avançait rapidement, et bientôt nos voyageurs purent apercevoir la côte d'Ingouville, riche faubourg du Hâvre, dont les terrasses en amphithéâtre offrent un aspect admirable. Puis enfin la jetée du port, la citadelle, et les maisons de la ville, sortirent ensuite successivement de derrière la côte, et le *Charles-et-Henri* entra dans le port où plus de huit cents vaisseaux peuvent être à l'aise.

« Nous voici au terme de notre voyage, mes enfans, dit M. de Valleran, lorsqu'ils eurent mis pied à terre; nous resterons ici plusieurs jours, afin de tout voir et de bien voir; et pour rendre à la fois plus faciles et plus intéressantes les explorations que je médite, j'essaierai à mon tour de faire l'historien et de vous dire ce que fut et ce qu'est aujourd'hui cette riche cité.»

Deux heures après, nos navigateurs étaient à table; lorsque l'appétit que l'air de la mer leur avait donné fut un peu calmé, M. de Valleran prit la parole :

« Le Havre, dit il, n'est point une ville ancienne. C'est à la ruine d'Harfleur qu'elle a dû son origine. Ce ne fut d'abord qu'une bourgade de pêcheurs. Louis XII comprit le premier l'importance d'un port, offrant à la fois un refuge aux bâtimens de guerre et du commerce et défendant l'entrée d'une rivière par laquelle les Anglais avaient si souvent pénétré jusqu'au sein du royaume. Il jeta les fondemens du Havre en 1509; mais c'est à François Ier que cette ville est redevable de sa splendeur maritime. En 1515, son port n'était encore qu'un refuge pour les pêcheurs. Ce n'est pas sans d'immenses travaux qu'on est parvenu à arracher à la mer le sol d'alluvion sur lequel le Havre est bâti. Plusieurs fois même le redoutable océan a failli reprendre le terrain qu'il n'avait cédé qu'à regret aux efforts

» C'est très bien, dit M. de Belleval, je te retiens pour mon secrétaire. — Quant à ton père, je le placerai dans une petite ferme qu'il tiendra de moi à des conditions avantageuses. Ta sœur restera près de lui, et je te donnerai deux heures par jour pour que tu achèves son éducation. »

Charles transporté de joie, voulut tomber au pied de M. de Belleval, celui-ci l'arrêta.

Mon enfant, je te sais gré de ta reconnaissance, mais c'est Dieu qu'il faut remercier... Retourne auprès de ton père, répète-lui ce que tu as entendu, et venez me trouver comme un ami. »

Charles partit aussitôt, et le lendemain toute la famille se présenta chez M. de Belleval.

Cet homme bienfaisant accomplit toutes ses promesses, et alla même au-delà ; après avoir gardé Charles auprès de lui pendant quelques années, et lui avoir fait donner une éducation brillante, il lui obtint un emploi lucratif dans une administration ; il maria Emma avec un bon fermier des environs et vit le vieil invalide mourir en paix dans sa petite ferme, en bénissant ses enfans et son bienfaiteur. Quand Charles lui exprimait sa reconnaissance, M. de Belleval lui disait avec amitié :

« Mon enfant, je dois aussi me réjouir, car beaucoup de gens en font autant que moi et n'ont pas la même satisfaction ; ils ne placent pas aussi heureusement leurs bienfaits. Souviens-toi que le voyageur que tu ne connaissais pas encore, a dit que Dieu devait te bénir et que tu méritais de prospérer. »

BARONNE DE LATOUR.

L'ORGUE DES CHATS.

Les journaux de l'époque nous apprennent qu'en 1789 un concert de chats fut donné à Londres par un Vénitien. Les artistes quadrupèdes gardaient, assure-t-on, exactement la mesure ; en revanche, ils sortaient peut-être parfois du ton, ce qu'on a oublié de nous dire. Toutefois il paraît qu'ils étaient parfaitement dressés, car ils répondaient à un signe du directeur. Ce résultat n'avait été obtenu que par un travail de longues années, et je ne sais qui était le plus à plaindre de l'homme qui vouait son existence à une besogne aussi pénible, ou des pauvres bêtes livrées aux leçons assidues de cet impitoyable professeur.

Du reste ce n'était pas la première fois que l'on avait imaginé d'employer des animaux, et notamment des chats, à produire une musique étrange et éminemment chromatique. Long-temps avant le Vénitien, on avait conçu la même idée, et on l'avait exécutée par des moyens plus expéditifs en construisant une sorte d'instrument, une espèce d'orgue, dans lequel des chats faisaient office de tuyaux. Un instrument de ce genre figura même dans une procession qui eut lieu à Bruxelles, en 1549, à l'occasion des fêtes données à Phillipe II, roi d'Espagne, lors de son séjour dans cette ville. Parmi les spectacles singuliers et burlesques qui composaient cette procession, on remarquait un concert des plus bizarres, dont un auteur espagnol nous a conservé la description.

« Le corps de musique était sur un grand char, dans le milieu était un grand ours qui touchait une espèce d'orgue, non pas composée de tuyaux à l'ordinaire, mais d'une vingtaine de chats enfermés séparément dans des caisses étroites où ils ne pouvait se remuer ; leurs queues sortaient en haut et étaient liées à des cordes attachées aux baguettes de l'orgue ; à mesure que l'ours pressait sur les touches, il faisait lever ces cordes et tirait les queues des chats pour les faire miauler des tons de basse, de taille et de dessus, selon la nature des airs.

» Au son de cet orgue bizarre, on voyait danser des singes, des ours, des loups, des cerfs et d'autres animaux qui composaient des entrées de ballet sur une espèce de théâtre tiré par deux chevaux, qui suivait ce concert. Il y avait encore dans le milieu du théâtre une grande cage dans laquelle était une troupe de singes qui jouaient de la cornemuse et d'autres instrumens, au son desquels tous ces animaux dansaient des danses particulières, et représentaient la fable de Circé qui changea les compagnons d'Ulysse en bêtes.

» Quoique Philippe II fût le plus sérieux et le plus grave des hommes, il ne put s'empêcher de rire de la bizarrerie de ce spectacle, bien que l'on puisse juger qu'il n'y avait que les chats et les singes qui fussent naturels. »

Plusieurs auteurs ont parlé de l'orgue des chats. Le père Kircher, que l'on consulte rarement en vain quand il s'agit de quelque singularité musicale, car il en était grand amateur, n'a pas manqué d'en donner aussi une description ; mais le mécanisme de son clavier diffère de celui que l'on a vu plus haut. Au lieu de tirer des queues de chats par des ficelles, il les faisait piquer par des pointes fixées au bout des touches, perfectionnement qui de nos jours lui eût valu un brevet d'invention.

Gaspard Schott, très-souvent le copiste, pour ne pas dire le plagiaire de Kircher, non seulement a reproduit cette description mais il l'a illustrée d'une gravure, pour rendre plus claire une chose si difficile à comprendre. Remarquons, en passant, que la même planche représente un concert d'ânes. On y voit un homme debout tenant une grande feuille de musique et la montrant

---

de l'homme. A la mort de François Ier le Havre commençait à avoir l'apparence d'une ville importante et fortifiée. On y construisit une citadelle, que plus tard Richelieu réédifia sur un plan nouveau, et dont il s'attribua le gouvernement. Mazarin y fit enfermer les princes de Conti, de Condé et de Longueville. La citadelle est aujourd'hui un quartier militaire. Les Anglais bombardèrent et bloquèrent le Havre plusieurs fois, cependant la ville, grace à son heureuse situation, continua à s'accroître et à s'embellir : *Paris*, *Rouen*, *le Havre*, disait Napoléon, ne formeront un jour qu'une seule ville dont la Seine sera la grande rue. » Aux remparts qui défendaient le Havre Napoléon fit ajouter de nouvelles fortifications ; mais ces nouveaux ouvrages ne furent pas achevés. Le Havre est un principaux ports pour les importations ; la plaine dans laquelle est des bâtie cette ville était occupée avant le quinzième siècle par des marais salans, et il est même présumable qu'a une époque peu reculée l'eau de la mer a dû couvrir entièrement cette plaine. Le port est le plus accessible de toute la côte, et il a sur tous les autres l'avantage de garder son plein pendant deux heures. Ce port se compose de liavant-port, et de trois grands bassins séparés par quatre écluses. Les monumens remarquables de cette ville sont la tour de François Ier ; a l'entrée du port ; les deux Hôtels-de-Ville ; l'église Notre-Dame et la nouvelle salle de spectacle. Les promenades de la ville sont insignifiantes ; mais le Havre rachète amplement ce défaut par ses environs qui sont charmans, et que, dès demain nous commencerons à parcourir. »

Le lendemain, en effet, M. de Valleran conduisit ses deux fils sur les hauteurs de la grève, immense falaise qui porte à quatre cents pieds d'élévation, un double phare bien connu des marins.

— Voyez, mes enfans, dit M. de Valleran, quel admirable panorama s'offre d'ici à nos regards !... Ce point noir que vous voyez à l'horizon, c'est Barfleur où débarqua le roi d'Angleterre Edouard III lorsqu'il vint disputer la couronne de France à Philippe de Valois ; plus loin la Hougue, où le même roi débarqua six ans plus tard pour écraser les Français à la bataille de Crécy... Nous voyons aussi le clocher de Fourmigny, où Charles VII battit les Anglais et les chassa de la Normandie. »

Charles et Henri étaient muets d'admiration en contemplant ce magnifique spectacle. Pendant deux jours encore nos touristes parcoururent le Havre et ses environs ; puis M. de Valleran prit des mesures pour que son gentil navire, le *Charles-et-Henri*, fût remorqué jusqu'à Paris par un bâteau à vapeur, et après l'avoir vu sortir du port, lui-même monta, avec ses deux fils, dans la malle-poste qui, en moins de quinze heures, les ramena à Paris.

SIR PAUL ROBERT.

à quatre ânes placés devant lui, qui tendent le cou et se mettent à braire, ou, comme le veut Gaspard Schott, à chanter harmonieusement. Car il faut savoir que ces ânes exécutent un morceau à quatre parties, l'un faisant la basse, l'autre le ténor, le troisième la haute-contre, et enfin le quatrième le dessus. Le savant observateur s'extasie devant ce concert miraculeux. « On ne saurait révoquer en doute, dit-il, qu'une ânesse a eu le don de la parole, sous l'influence d'un ange ou de Dieu lui-même; mais que cette ânesse ait jamais chanté, c'est ce qu'on ne lit nulle part. » Puis il apprend qu'un Sicilien a opéré le prodige d'exhiber publiquement devant un nombreux auditoire quatre ânes qui faisaient entendre le concert en question. Au moment où le Sicilien déployait sa grande feuille de musique, ses chanteurs quadrupèdes entonnaient avec un admirable aplomb l'accord parfait *ut mi sol ut*. Il est vrai que tout le morceau roulait sur cet accord. Quant à l'expédient employé pour obtenir cet élan spontané de ces voix formidables sans l'aide d'un clavier, sans ficelles ni pointes (car, comme le fait voir la planche, les ânes étaient libres devant le musicien-directeur), nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même de Schott qui écrivant en latin pouvait se mettre à l'aise dans sa facétieuse explication.

Pour revenir à l'orgue des chats, des hommes doués d'une grande sagacité ont reconnu de bonne heure qu'un instrument de cette nature pouvait subir des modifications à l'infini, ou au moins présenter autant de variétés qu'il y a d'espèce de bêtes douées d'une voix quelconque. Ainsi on a fait un orgue de pourceaux qui a même précédé de longtemps celui des chats construit par le musicien de Bruxelles; car, s'il en faut croire un historien hollandais, ce serait Louis X, roi de France, qui aurait inventé l'orgue des pourceaux. Il en confia la construction à un sieur de Barge, qui employa également des pointes au bout des touches pour faire parler ces tuyaux vivans. De cette façon, dit le grave historien, le roi entendit une musique digne des oreilles de Midas; puis il ajoute qu'elle fut admirée de toute sa cour. Le flatteur!

En voilà assez, j'espère, sur ces extravagances musicales. S'il y a quelque chose qui doive nous étonner, c'est qu'elles aient pu amuser nos aïeux, et même des hommes graves et savans. Mais le bon Schott va nous donner le mot de l'énigme. Les meilleures choses, dit-il, finissent par nous dégoûter; la plus excellente musique nous déplaît à la longue. Alors une musique étrange et burlesque comme celle des ânes, nous charme plus que celle qui rivalise avec les harmonies célestes, non pas parce qu'elle est plus suave, mais parce qu'elle est plus rare.

A la bonne heure!

G.-E. ANDERS.

COMMENT ON ARRIVE AU CRIME.

C'est par l'oiseau que l'on commence,
C'est par l'homme que l'on finit.

La barbarie des enfans envers les animaux n'est souvent que pure ignorance. Ils arrachent les membres à leur hanneton, ils coupent la tête à la mouche qu'ils viennent de saisir, absolument comme ils brisent un jouet, sans s'imaginer que la petite créature qu'ils martyrisent puisse sentir et souffrir comme eux. Cependant, il arrive quelquefois que, dans ces jeux de l'enfance, se révèlent d'horribles instincts, qui plus tard auront de funestes résultats. Si l'on étudiait les premières années de presque tous les grands criminels, on verrait que la cruauté envers les animaux a été le premier indice de leur affreux caractère. En voici un terrible exemple; puisse-t-il donner à nos plus jeunes lecteurs un dégoût pour ces amusemens barbares, et leur inspirer une juste horreur pour ceux qui s'y livrent avec méchanceté!

Jacques était un vieux soldat qui avait fait les guerres de la république. Forcé à la retraite par l'âge et les infirmités, il quitta le service et vint se réfugier dans le village où il était né. Là, sans ressources, sans aucune pension après ses longs services, il fut obligé de se créer une industrie. Trop cassé pour se livrer à un travail pénible, il se fit oiseleur et il vécut quelque temps assez tranquillement du produit de sa chasse qu'il allait vendre à la ville voisine chaque matin.

Jacques avait rapporté des camps une brusquerie de manières qui ne prévenait pas en sa faveur. Au commencement, quand ses voisins le voyaient, avec son vieil uniforme et son chapeau à cornes, rentrer le soir dans sa misérable chaumière, la gibecière bien garnie, ils n'osaient pas lui adresser la parole; mais quand ils connurent la bonté de cœur, la générosité que couvrait cette rudesse extérieure, ils l'aimèrent véritablement et il n'en était pas un qui ne se fût employé de tout son pouvoir pour rendre service au pauvre oiseleur.

C'est que réellement cet homme, si dur en apparence, ce vétéran qui avait vu des champs de bataille et des monceaux de morts, était aussi accessible aux émotions douces qu'une jeune fille, et — chose presque inconcevable dans son état — il ne pouvait voir souffrir une seule des pauvres petites créatures qu'il avait prises au filet ou au lacet, sans éprouver un sentiment pénible dont il n'était pas le maître. Quand les enfans accouraient autour de lui en demandant une linotte ou une alouette, il leur disait :

« Pour la tourmenter, n'est-ce pas, mauvais cœur? »

Et jamais personne n'avait pu obtenir de lui un moineau pour le mettre en cage. Tous étaient destinés à la vente au marché.

Pendant un automne, il avait établi des lacets sur un vaste champ en jachères dans le voisinage d'un taillis. Ces lacets n'étaient autre chose que de petites brochettes de bois enfoncées dans la terre entre deux sillons et garnies de nœuds coulans en crin, comme sans doute vous en avez vu souvent dans les campagnes. Au milieu du champ, était une petite cabane en feuillage dans laquelle il se retirait pour attirer les allouettes au moyen d'un appeau.

Or, un matin, en revenant du marché, il aperçut dans le voisinage du taillis plusieurs lacets entièrement arrachés; quelques plumes qui voltigeaient çà et là indiquaient la soustraction du gibier qui s'y était arrêté. Jacques hocha la tête.

« Le renard a passé par là, » dit-il en regardant le bois.

Puis il remplaça les lacets et ne songea plus à cet événement; mais plusieurs jours de suite il trouva un dégât semblable.

« Ce ne peut être un renard, dit-il enfin; il n'y a pas de traces de pattes; je le saurai demain. »

En effet, il emprunta un fusil à un de ses voisins; et, le lendemain, au lever du jour, au lieu d'aller à la ville comme d'ordinaire, il se rendit sans bruit dans sa cabane de branches. Il regarda par la petite ouverture qui donnait sur le taillis; le voleur mystérieux n'avait pas encore paru. Des oiseaux qui étaient pris se débattaient en sautillant et étalaient au soleil levant leurs brillantes ailes.

« Je suis venu à temps, » se dit Jacques.

Et il ne perdit pas de vue cette partie du champ, la main sur son fusil, tout prêt à tirer si quelque bête de proie venait à se montrer. Il n'attendit pas longtemps. Bientôt il vit trembler le feuillage dans le petit bois, et un jeune garçon, dont le costume annonçait un écolier de la ville voisine, parut sur la lisière et jeta autour de lui un regard inquiet. Ne voyant rien qui pût l'alarmer, il s'élança vers les lacets, en arracha plusieurs auxquels étaient suspendus des oiseaux tout vivans et les fit tournoyer en riant comme pour jouir de leurs souffrances.

« Je savais bien que ce n'était pas un renard! dit le vieux Jacques en pâlissant de colère, plutôt à cause de la barbarie de l'enfant que pour le tort qu'on lui faisait. Il laissa son

fusil dans la cabane, sortit en rampant sans être remarqué, se glissa derrière une haie voisine et parvint ainsi jusqu'au petit bois pour couper la retraite au voleur.

Celui ci, après avoir pris cinq ou six oisillons, vint s'asseoir tout près de cette haie. Jacques n'était séparé de lui que par quelques branchages, et pouvait voir et entendre tout à l'aise.

Qui pourrait dépeindre son indignation, quand il vit cet enfant se faire un horrible plaisir de torturer les pauvres petites bêtes dont il s'était emparé?

Il semblait qu'un instinct de destruction le poussât malgré lui ; il riait d'un rire étrange en examinant les convulsions d'une malheureuse allouette qu'il étouffait. Quand elle fut tout à fait morte, il tendit la main vers les autres oiseaux, qu'il avait provisoirement enfermés sous son chapeau, pour leur faire subir le même sort. Mais il n'eut pas le temps de continuer cette abominable recréation; un bruit léger qu'il entendit tout à coup lui fit relever la tête et il se trouva face à face avec l'oiseleur. Jacques, pâle, les yeux étincelans, hors de lui, le saisit de ses deux mains robustes encore et le lança violemment contre terre en s'écriant avec indignation : « Ah! méchant! »

Puis voyant l'enfant immobile, étendu sur l'herbe, et craignant de l'avoir blessé, il vint à lui, et dit dans son bon cœur : « Mon Dieu! qu'ai-je fait! »

L'enfant n'était que légèrement froissé, et le secours du vieillard lui était presque inutile; mais, comme l'esprit de vengeance accompagne toujours la méchanceté, à peine rendu chez ses parens, il raconta son aventure en dénaturant les faits et on fit arrêter Jacques comme coupable de tentative de meurtre.

Le brave vieillard, traîné sur le banc des accusés, fut condamné à deux ans d'emprisonnement. Bien qu'il n'eût pas cessé de protester de son innocence, il ne murmura pas trop contre cette sentence; il se contenta de dire en désignant du doigt son jeune accusateur :

« Vous avez puni en moi, messieurs, l'indignation et la colère; fasse le ciel que vous n'ayez jamais à frapper la tête de cet enfant d'un arrêt plus sévère! »

Le vœu du vieil oiseleur ne fut point exaucé. Vingt ans après ce que nous venons de raconter, la tête *du meurtrier d'oiseaux* tombait en place de Grève.

FÉLICIE ALBOY.

ORIGINES

DE QUELQUES PROVERBES.

Saviez-vous, mes jeunes amis, que les mots ont une histoire absolument comme les hommes ? Rien de plus vrai pourtant. On peut considérer les mots comme des êtres vivans, réunis en société sous le despotisme de l'usage, et régis par un code appelé *Grammaire*.

Partant de ce principe les mots se classent par dynasties, par familles. Ils proviennent de souche nationale ou d'origine étrangère, et dévoilent leurs ancêtres à quiconque sait les chercher au moyen de l'étymologie, cet arbre généalogique des langues.

Sous ce point de vue un monde nouveau se révèle à nos yeux.

Et derrière le dictionnaire qui n'est que l'aride catalogue du personnel d'une langue, nous découvrons nous, l'état civil des mots, leurs naissances, leurs mariages, leurs décès.

Cette assertion va vous faire secouer la tête en signe d'incrédulité. « Quoi ! vous écrierez-vous. Les mots naissent comme nous, ils se marient comme nous, ils meurent comme nous ? »

Oui, mes amis, les mots naissent, et la preuve c'est que nous allons vous nommer les pères de quelques-uns.

C'est à Clément Marot, célèbre poète sous François Ier, que nous devons la naissance du mot *coq-à-l'âne*.

Ronsard a inventé les mots *ode*, *avidité*, *pindariser*. Desportes celui de *pudeur*. Sarazin a trouvé *burlesque* ; Segrais a fait *impardonnable*; Ménage *prosateur*; Balzac *urbanité*, et sans doute aussi *féliciter*, car nous remarquons dans une de ses lettres à M. Lhuillier le passage suivant : « si le mot de *féliciter* n'est pas encore français il le sera l'année qui vient ; et M. de Vaugelas m'a promis de ne lui être pas contraire quand nous solliciterons sa réception. »

Voilà pour la naissance des mots; voulez-vous des exemples de leurs mariages : Lazare de Baïf, qui a mis au monde les mots d'*epigramme*, d'*élégie*, n'a-t-il pas marié deux mots ennemis dans *aigre-doux*. Il est vrai qu'il y a aussi des mariages d'inclination et de raison comme *gens-d'armes*, *portefeuille*, *vice-roi*.

Quant au décès des mots ; il serait superflu d'en produire des exemples : qu'un seul nous suffise.

Le spirituel Voiture écrivait à son ami Costar en Poitou : « vous me demandez des nouvelles de *déformité* ; mais il est mort depuis dix ou douze ans, et c'est *difformité* qui lui succède. »

Cela posé on comprendra l'appréciation suivante des proverbes.

Souvent plusieurs mots, dans le but louable de perpétuer une idée utile et pratique, contractent une société en nom collectif sous raison sociale dont la formule constitue un proverbe.

Nous allons raconter l'origine de quelques-unes de ces associations.

I.

Garder les cochons ensemble.

Un proverbe ne demande jamais la permission d'être trivial; il la prend et quelquefois en abuse : témoin celui qui nous sert de titre.

Bien plus, la banalité souvent devient une précieuse qualité pour un proverbe; c'est une prime d'encouragement offerte à sa vulgarité. Devant courir et séjourner dans les mains de la foule, cette monnaie peut impunément être grossière. Plus une pensée sera commune de fond et de forme, et plus elle aura de chances de popularité, de durée et d'avenir. A bien prendre les choses, il faut donc reconnaître que *garder les cochons ensemble* mérite des lettres de faveur parmi les dictons, et en parler avec respect, comme disent les paysans du midi, devient pour nous une impérieuse obligation.

Jacques de Nouveau, surnommé Fournier, parceque son père était un boulanger de Saverdun, fut élevé au siége apostolique sous le nom de Benoît IIe. Ce pape, accompagné du cardinal d'Astorga, se livrait un jour à une exploration archéologique dans la campagne de Rome. Les deux prélats admiraient un de ces gigantesques aqueducs qui baillent vers la voie Appienne, lorsqu'un cordelier conventuel, qui était en peine du chemin à prendre pour aller à Viterbe, vint s'adresser aux deux archéologues.

Après quelques paroles échangées, le cordelier, nommé Ascaroti, reconnut dans le souverain pontife son ancien compagnon Jacques, lui sauta au cou, et, Dieu lui pardonne ! s'avisa en même temps de le tutoyer, dans un transport d'allégresse.

« Quelle irréverence ! s'écria le cardinal d'Astorga, *buone deos !* tutoyer Sa Sainteté !

— Pourquoi pas? reprit délibérement le moine, enhardi par un regard de son ancien ami; qui m'empêcherait de tutoyer mon

meilleur camarade, le frère Jacques ? N'avons-nous pas gardé les cochons ensemble au village de Saverdun dans le comté de Foix. »

Et de fait, Ascaroti disait vrai : Benoit, avant de devenir le pasteur des brebis de l'Evangile, avait commencé par être gardien de pourceaux. Passe encore si les pourceaux lui eussent appartenu ; mais Ascaroti et lui surveillaient cet immonde bétail pour le compte d'un pauvre laboureur de Saverdun.

Par aventure, le pape était en belle humeur, et ce souvenir, qui choqua si fort son éminence le cardinal, ne parut pas déplaire à sa sainteté, qui se contenta de dire :

« Frère Ascaroti, en ma qualité de ton chef suprême, je te dispense de ton voyage à Viterbe, et puisque c'est le Seigneur qui t'envoie vers moi, je te garde. »

Le moine en s'inclinant comme pour réciter un *Dominus vobiscum*, répliqua par ces mots : « Que ta volonté soit faite et que ton nom soit béni ! »

Le trio ecclésiastique se dirigea aussitôt vers la ville éternelle et, dès ce jour, le pauvre cordelier se vit à sa grande surprise, installé au palais du Vatican. Plus tard, il fut promu aux honneurs de l'église, et le pape le protégea si bel et si bien, qu'Ascaroti fut enfin coiffé du même chapeau que le cardinal d'Astorga. Mais hélas! une élévation aussi rapide ne donna pas le temps à celui qui en était l'objet de modifier son caractère primitif; tel avait été le moine, tel fut le cardinal : même grossièreté dans les manières, même brusquerie dans le ton et dans les allures au point que le nouveau cardinal, ébloui par son titre, ne se faisait faute de tutoyer tout le monde sans distinction. Les grands dignitaires de la cour de Rome subissaient cette outrecuidance, sans oser s'en plaindre autrement que tout bas ou par des remontrances indirectes, telles par exemple que d'exagérer la politesse à mesure qu'Ascaroti la négligeait d'avantage. Leçons perdues, car celui-ci ne se laissait nullement ramener par ces avis implicites, et conservait imperturbablement ses mêmes façons d'agir.

En désespoir de cause, ses collègues, n'en pouvant mais, se décidèrent à souffrir et à se taire. Car finalement quelle politesse exiger, je vous prie, d'un prélat qui n'y mettait pas plus de cérémonie avec le Saint-Père lui-même.

Le cardinal d'Astorga, qui seul possédait le secret de cette familiarité, s'ingénia pour le faire tourner à son bénéfice; et en conséquence, il se déclara trop fier pour courber plus longtemps la tête sous le niveau de cette impudente égalité. Cette résolution se réconfortait d'ailleurs du vif désir qu'avait le cardinal d'humilier dans la personne de sa créature, Benoit lui-même, contre lequel il avait intérêt à le faire l'avoir emporté sur tous ses rivaux à l'élection du conclave.

Un jour donc que le sacré collége se trouvait réuni au Vatican, d'Astorga jugea le moment opportun pour secouer le joug, et, par un officieux hasard, Ascaroti eut la sottise de lui en offrir un magnifique prétexte.

« Signor d'Astorga, dit l'ex-cordelier, en s'approchant du cardinal, voudrais-tu bien me vendre deux de tes mules ?

D'Astorga n'en demandait pas davantage. A cette interpellation il se dressa sur ses pieds, et levant la tête et la voix, d'un air dédaigneux : « Ascaroti, s'écria-t-il, qui vous a donné le droit de me tutoyer ainsi ? aurions-nous, par hasard, gardé les cochons ensemble ? »

Une réplique pareille souleva un rire contagieux, dont tout le monde fut atteint, excepté Ascaroti et le pape. Ce dernier se sentit piqué au vif : il se détourna avec une nonchalance hautaine vers Astorga, et laissa tomber cette réponse : « Non, certes, il est impossible que votre éminence ait gardé les cochons avec Ascaroti et moi ; car, Dieu merci, nous savions suffire à la besogne, et c'est tout au plus si, par bonté d'âme, nous vous eussions admis au nombre de nos élèves. »

Cette présence d'esprit releva la partie perdue. Cependant le premier trait subsistait encore ; le mot du cardinal vola de bouche en bouche, et peu à peu, la malice d'abord et l'usage ensuite en édifièrent le proverbe que vous savez.

Après la scène dont on vient de suivre la double péripétie, le cardinal Ascaroti alla se jeter aux pieds du pape.

« Comment pourrai-je m'acquitter jamais envers *Votre Sainteté* ?

— *Votre Sainteté*, voilà tout, et, c'est le meilleur moyen. Ascaroti, ne tutoyez jamais personne.

— Oh ! je vous le jure, s'exclama le cardinal, pénétré de reconnaissance. Mais avant d'accomplir mon serment, laisse-moi te dire pour la dernière fois, ô mon frère Jacques, que le plus beau trait de ta vie, ce sera de n'avoir pas oublié que jadis nous avions ensemble *tiré le diable par la queue*.

II.

TIRER LE DIABLE PAR LA QUEUE.

Un poète contemporain, dans un drame fameux, fait dire à l'un de ses personnages cette phrase originale qui rentre dans notre sujet : « Il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une manière bien triomphante, pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement. »

Tirer le diable par la queue signifie avoir grande difficulté à vivre, et l'anecdote que voici, justifiera le sens de cette pittoresque formule.

Dans le pays albigeois, il existait autrefois une abbaye de l'ordre de saint Bernard, l'abbaye de Bellecelle. Aux premiers temps de sa fondation, ce monastère était aussi pauvre qu'honnête, or il était excessivement honnête; devinez s'il était pauvre.

La cuisine des frères se ressentait de cette pénurie apostolique. Les repas étaient toujours maigres, alors même qu'ils étaient toujours gras, et la portion congrue de chaque moine était fort incongrue. Or, l'établissement comptait vingt-quatre moines. Il en serait venu un vingt-cinquième qu'il eût été une bouche inutile et qu'il eût déploré, à jeun, l'illusion mensongère du proverbe : Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

La distribution de la part qui revenait à chaque Bernardin s'opérait d'une manière assez bizarre pour être rapportée ici. Dans un coin du réfectoire, au rez de chaussée, s'ouvrait un guichet à hauteur d'appui. A ce guichet se tenait attaché un cordon qui réveillait une sonnette posée dans la cuisine au premier étage. A chaque appel le frère servant déposait une portion dans un tour, qui, au moyen d'une manivelle assez semblable à celle de la Bibliothèque royale, le descendait sans encombre au réfectoire.

Selon la mode de cette époque, où les queues des bêtes servaient de poignées à fermer les portes sous la qualification de *tiroir à huis*, une queue de mouton était fichée au guichet par où sortait en fraction la subsistance quotidienne des moines.

La vérité de cette histoire nous autorise à trahir le méfait d'un gros chien noir de berger qui vagabondait dans le voisinage. Ce chien, fort éclairé, mal blanchi, et pas du tout nourri chez son maître, courait le monde pour étudier les mœurs et les cuisines des environs. Un certain soir, il se glissa dans notre abbaye et avisa le stratagème au moyen duquel les frères du couvent se procuraient leur subsistance. Le chien croise ses pattes et réfléchit.

Il réfléchit en tapinois tout le temps que les moines dînèrent ; puis quand tout le monde fut parti, le chien guidé par son flair, encore plus que par son raisonnement, se dirigea vers la corne d'abondance d'où il avait vu tomber tant de choses. Plus rien : la porte était close. Le pauvre animal lécha les abords onctueux, et même, tant il était affamé, il s'accrocha à la poignée du vasistas, c'est à dire à la queue de mouton.

Miracle ! la porte cède, le guichet s'ouvre, la sonnette babille et aussitôt un dîner, fumant encore, tombe du ciel. Le chien s'en empare, fait franche lipée, et s'en retourne chez lui.

Qui fut bien penaud ? certes ce fut frère Pacôme, le jardinier quand il arriva un instant après pour réclamer sa pitance : drelin, drelin ; pas de réponse; din, din, drin ! maudit cuisinier, je briserai ta sonnette !

Rien ne descendait ; ce que voyant, Pacôme monta.

« Frère Arsène, dit-il, voilà dix minutes que je sonne !

— Et dix minutes que je demande pourquoi !

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi, reprit sans se déranger de son repas le frère cuisinier.

— Par saint Bernard ! mais pour obtenir mon dîner.

— Juste dieu ! combien vous en faut-il donc, interrompit l'autre en se levant. Mon frère, réprimez cette voracité anti-chrétienne, et rappelez-vous que parmi les sept péchés capitaux on compte la *gourmandise*.

— Vous en parlez fort à votre aise devant cette morue à la bénédictine.

— De l'envie ! autre péché capital, ajouta le dîneur, entre deux coups de dents.

— Frère cuisinier, je vous ordonne de me servir sur l'heure.

— Ah ! de l'*orgueil*, maintenant. C'est le premier de tous, poursuivit frère Arsène, avec un flegme inaltérable.

— Faudra-t-il vous y contraindre, continua Pacôme, de plus en plus exaspéré.

— Mon ami, vous tombez dans la *colère*, observa doucement le cuisinier.

— Puisqu'il en est ainsi, travaille qui voudra le jardin.

— Bon ! la *paresse*, il ne manquait plus que celui-là. »

— Pourquoi vous échauffer ainsi ; après tout, cela ne me regarde point.

— Réclamez à la communauté, et le prieur décidera s'il faut vous fournir double ration.

— Comment double ration ! lorsque vous m'en refusez une seule, la mienne ?

— La vôtre ; mais il y a une heure que je vous l'ai servie sur votre demande. J y ai même ajouté un plat de pruneaux bouillis *pro regulæ indulgentia*.

— Faites-moi grâce de votre latin de cuisine.

— C'est tout ce qu'il me reste à vous offrir pour le moment.

— Nous verrons; je vais me plaindre à l'abbé.

— Allez en paix, mon frère. Ainsi soit-il. »

L'abbé, saisi de la question, ordonna une enquête, fit comparaître les parties, et condamna frère Pacôme à une semonce en quatre points, le prévenant que son juge serait beaucoup plus sévère en cas de récidive.

Le lendemain, le jardinier s'attarda de nouveau pour cause d'un sarclage pressant, et notre chien usurpa sa place et son dîner.

Frère Pacôme sonna de rechef, sans le moindre résultat, et se résigna, crainte de pire aventure. Son ventre seul jetait les hauts cris. Le surlendemain même désappointement.

Ma foi, pour le coup, le jardinier n'y tint plus. Après un mûr examen, il se jugea victime de quelque sortilége et augura que l'esprit malin était seul capable de lui jouer des tours de cette nature. Donc, après le repas de la communauté, frère Pacôme, armé d'une faucille, se blottit sous la longue table du réfectoire pour surveiller la disparition subreptice de sa collation.

Les ténèbres grandissaient déjà et peuplaient la solitude de cette vaste salle, quand le guetteur entendit un bruit de pattes derrière lui. Pacôme se sentit saisir par les frissons de la peur, qu'il surmonta par un signe de croix, dévotement tracé. Un instant après, il aperçut se glisser une forme noire dans la direction du guichet. La frayeur est la muse la plus créatrice dont s'inspire l'imagination; et celle-ci, multipliée par celle-là, fit clairement voir à Pacôme des cornes au front, du feu dans les yeux et des ongles ardens aux pattes innocentes de l'animal que le lecteur connaît.

Plus de doute, c'est Lucifer, pensa Pacôme, et s'armant d'un courage que la faim seule pouvait lui suggérer, le jardinier s'élança sur l'animal, en criant: *Vade retró satanas* ! et il donna au hasard un grand coup de sa faucille.

Le monstre poussa un cri de rage, d'effroi, de douleur et disparut, mais sa queue était demeurée à la bataille : il avait mangé l'autre. Cette esclandre mit toute la communauté en émoi ; de toutes parts on accourut au réfectoire, et Pacôme triomphant, montra cette infernale queue comme pièce justificative de sa victoire et de son abstinence, et sur l'heure, en présence de l'assemblée, il la cloua en guide de trophée au milieu du guichet, sous le nom de *Queue du diable*.

L'abbaye de Bellecelle devint riche par la suite, et fit beaucoup d'aumônes en nature; tous les jours ce guichet livrait passage à la nourriture d'un certain nombre de mendians ; mais comme ce régal était loin d'être exquis, les pauvres n'y recouraient qu'à la dernière extrémité; c'est pourquoi ils appelaient l'exercice de cette ressource suprême : *Tirer le diable par la queue*.

FRÉDÉRIC THOMAS.

BULLETIN OFFICIEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Une ordonnance royale établit des écoles primaires pour les jeunes filles dans les départemens suivans : A Argentan, pour le département de l'Orne; à Bagnères, pour le département des Hautes-Pyrénées; à Besançon, pour le département du Doubs ; à Lons-le-Saulnier, pour le département du Jura ; à Nevers pour le département de la Nièvre.

— La liste des candidats déclarés admissibles à la seconde série des épreuves du concours de l'Ecole Normale, porte environ quatre-vingts noms, tant pour la section des lettres que pour celle des sciences.

— Le Ministre de l'Intérieur vient de décider que le buste en marbre du maréchal Moncey, serait placé dans la bibliothèque de la ville de Besançon.

— L'Académie de Médecine a décidé qu'un portrait du célèbre Larrey, ornerait la salle de ses séances.

— Les restes mortels de monseigneur Lepappe, ancien évêque de Strasbourg, ont été transportés de Marlenheim au siége épiscopal, où une chapelle ardente est établie dans la cathédrale.

— S. M. la Reine a accordé la somme de 100 francs pour l'église de Ville-du-Bois (Seine-et-Marne).

Le Rédacteur en chef: A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 46. Paraissant tous les Samedis. SEPTEMBRE 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

LA SŒUR DE CHARITÉ.

CHAP. Ier.

Le vieux grenadier.

Bonjour, ma nièce; comment va mon frère, ton père, le sergent Gillot, dit un matin du mois de janvier 1807, une femme d'une cinquantaine d'année environ, en entrant dans la petite chambre d'une jeune fille qui, assise au coin d'un feu devant lequel était posé un poêlon rempli de lait, pleurait sans remarquer que son lait montait et allait déborder. Mais la nouvelle arrivée s'apercevant de cela, s'écria sans attendre la réponse de sa nièce : « Ton lait s'en va ; j'arrive à temps ; à quoi penses-tu donc, Mélanie ?

« Hélas ! mon Dieu ! dit seulement Mélanie en ôtant son poêlon de dessus le feu.

— Est-ce que ton père, le sergent Gillot est plus malade ? demanda la tante, d'un accent ému.

— Hélas ! non, ma tante ; il va mieux, dit Mélanie essuyant une larme.

— On dirait que cela te fâche, ma nièce.

— Oh ! ma tante ! j'en mourrai, dit Mélanie avec un redoublement de sanglots.

— De ce qu'il va mieux? mais tu es donc un monstre fini, Mélanie, dit la tante, se reculant, et regardant sa nièce avec un sentiment de surprise mêlé de reproche.

— Hélas ! vous ne me comprenez pas, dit Mélanie sans colère. La campagne va s'ouvrir, si mon père est guéri, il faut qu'il parte ! tandis que s'il ne l'était pas... Oh ! mon Dieu, être réduite à désirer que les souffrances de mon père se prolongent.

— Enfin, où est-il ce matin ?

— Chez son colonel.

— Et pourquoi faire ? demanda encore la tante.

— Lui dire, me voilà, donc, dit une voix rude en éclatant tout à coup au milieu de la chambre. Celui qui s'avançait aussi brusquement, était un homme de quarante-cinq ans environ ; la taille haute, imposante, vêtu en grand costume complet de grenadier de la garde impériale, le haut bonnet à poil sur la tête, le sabre au côté, le ruban rouge à la boutonnière, rien n'y manquait.—Bonjour, mère Martin ! tout le monde se porte bien chez toi ; ajouta-t-il en tendant sa main, une main brune et nerveuse, à la marchande de bas, tout en regardant du coin de l'œil Mélanie, qui, à l'approche de son père, avait vite tourné la tête pour essuyer furtivement les larmes qui baignaient encore son doux et triste visage.

— Merci, frère, tout le monde se porte bien au logis, répondit madame Martin.

— Ton fils ?.. demanda le grenadier.

— Mon fils va bien, mon cher Gillot.

— Tu ne me dis rien, Mélanie, dit le grenadier à sa fille sur un ton de reproche ; tu ne me demandes pas des nouvelles de mon colonel, un bon et brave jeune homme, et beau, beau !...

— Oui, on le dit beau comme l'Apollon du Belvédère, répliqua la mère Martin; c'est Charles, mon fils, qui m'a dit cela.

— Plus beau, ma sœur, plus beau.

— Charles prétend qu'il n'y a rien au-dessus que ce particulier-là.

— On voit bien que ton Charles n'a pas vu l'empereur.

— Et l'empereur est plus beau que l'Apollon ?.. . demanda naïvement le bonnetière.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — SEPTEMBRE.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE,

dans leurs rapports avec la jeunesse.

(6e *Entretien.*)

Je vous ai dit que, sauf l'époque des grands froids, il n'est à la campagne de repos ni pour les hommes ni pour la terre.—Immédiatement après la moisson, les charrues sillonnent derechef le sol et le disposent tant pour les semailles des produits dont la récolte n'aura lieu que l'année suivante, que pour recevoir sans nul délai la semence des plants dont la rentrée s'effectuera sur la fin de l'automne, c'est à dire les navets destinés principalement à la nourriture d'hiver des bestiaux ; le sarrazin, les pois, les vesces que l'on fourrage en vert, et qui présentent ainsi des ressources précieuses dans des temps de sécheresse comme ceux que nous venons de traverser.

Alors, matin et soir vous entendez retentir de tous côtés, et se croiser dans tous les sens, les commandemens des laboureurs, qui d'une voix sonore dirigent leurs attelages dont ils stimulent encore l'ardeur du fouet et de l'aiguillon; et ces travaux de grande culture nous conduisent à la cueillette des différens fruits.

Il ne s'agit pas ici des espèces de luxe, ornemens de la table du riche, tels qu'abricots, prunes de reine-claude, pêches que produisent la Limagne, les environs d'Autun et de Montreuil, etc., etc., dont la beauté et l'excellence sont si justement appréciées dans le monde gastronome ; car, récoltés dans des jardins ou après des espaliers, ces fruits doivent leur supériorité remarquable aux soins inouis dont ils sont l'objet, et forment une industrie toute particulière à laquelle se livrent presque uniquement les heureux enfans de ces riches localités. Nous voulons tout simplement parler des pruniers, poiriers, pommiers répandus dans les vergers, sur les côteaux; des pêchers, des vignes et des noyers qui, dans quelques départemens, transforment les routes en magnifiques avenues.

Oh ! c'est un beau tableau que la campagne en septembre ! Nous ne trouvons plus, à la vérité, ces couleurs brillantes des nappes fleuries de colza, de pavot, de trèfle, dont nous admirions il y a quelques mois les contrastes délicieux; mais des teintes chaudes et douces d'une harmonie charmante qui repose la vue fatiguée par le soleil d'août.—Ici, la terre couverte de produits qui achèvent leur parfait développement; là, des champs récemment ensemencés qui

— L'Apollon que je ne connais pas n'est pas digne, vois-tu, mère Martin, de cirer les bottes de notre empereur, dit le grenadier avec exaltation... Non... si tu l'avais vu comme moi... mille... Ah ! j'allais jurer, et devant une jeunesse comme Mélanie, ça ne se fait pas; mais n'importe. Je dirai toujours le juron que j'ai inventé expres pour ma fille : — sabre de bois ! il n'est pas trop gros, celui là, on peut le dire devant une maréchale sans la blesser... Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! j'y suis, c'était la veille de la bataille d'Austerlitz ; il faisait nuit; l'empereur eut la fantaisie, une fantaisie d'empereur-soldat, quoi ! de visiter les bivouacs, à pieds, incognito. Il ne voulait pas être reconnu, cette bêtise ! comme si le soldat ne connaissait pas sa figure, comme on connaît la figure de son père... Bref, il est reconnu ; l'un de nous, Berton, le *loustic* du régiment, se rappelle que le jour du lendemain est l'anniversaire du couronnement de l'empereur; ça court dans les rangs comme un boulet de quatre. Dans l'instant chacun de nous fait un bouchon avec la paille de son lit, l'attache à la baïonnette de son fusil, l'allume ; ça faisait la plus belle illumination du monde, et la figure de l'empereur, éclairée ainsi et radieuse de plaisir, était belle, voyez vous, femmes, comme doit être la figure du bon Dieu dans le ciel. — Qu'est-ce que c'est, dit il, voyant tous ces brandons allumés ? — C'est votre tête, sire, lui répondit Berton; aujourd'hui l'illumination, demain le bouquet.

— Bataille à sept heures, dit l'empereur. — A midi la victoire, répondîmes-nous tous. Et nous tînmes parole ; 15,000 russes tués, un grand nombre blessés, 20,000 prisonniers, quarante drapeaux, parmi lesquels figuraient des étendards de la garde impériale d'Alexandre, deux cents pièces de canons, quatre cents voitures d'artillerie, et tous les équipages, tout le tremblement, quoi !...

— Et vous fûtes blessé ? dit Mélanie.

— Et j'eus la croix d'honneur, enfant ; la croix d'honneur, donnée par l'empereur lui-même sur le champ de bataille, enfant, cria le grenadier, la voix et l'œil terrible. cela vaut bien une blessure, j'espère, et mieux, même ; et ces mots là, que j'ai entendus de mes deux oreilles de la bouche même du grand Napoléon. — «Enfans, il vous suffira désormais de dire : *j'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour qu'on vous réponde : *voilà un brave !*»

— Mangez donc, mon père; votre déjeûner est froid, fit observer Mélanie, avec une grande timidité.

— Je parle de l'empereur, ma fille, répondit le sergent d'un ton qui interdisait toute réplique...

— Et as-tu vu le colonel, mon frère ? demanda la mère Martin.

— Non, il était sorti, j'y retournerai plus tard. Je crois que nous partons demain !... Mais, un mot, ma sœur, parlons peu et parlons bien, reprit vivement le grenadier... Un soldat sait quand il part, mais il ne sait pas quand il revient; à mon dernier voyage la petite était petite; je l'ai laissée à notre sœur, religieuse au couvent des Oiseaux, pour qu'elle y fît son éducation ; c'est fait. Aujourd'hui elle a dix-sept ans, l'âge où l'on se marie; je te la laisse, à toi. Mélanie n'a rien, ton fils est riche ; il faut les marier ensemble.

— C'est l'idée de Charles et la mienne, répondit simplement la bonnetière.

— Alors, c'est dit, répliqua le grenadier en se levant.

— Où allez-vous, mon père? demanda Mélanie.

— Je ne vais pas, je retourne chez le colonel, répondit Gillot.

— C'est l'heure où vous prenez un peu de repos, dit Mélanie d'une façon calme et pleine cependant de soumission... Si vous dormiez, j'irais à votre place, moi...

— Et tu dirais au colonel que je suis guéri?

— Hélas ! dit Mélanie en soupirant.

— Que je suis prêt à partir.

— Hélas ! fit encore Mélanie.

— Et que je ne demande pas un jour de délai, et que je veux rejoindre mon drapeau tout de suite; qu'il te donne ma feuille de route ?

— Mélanie baissa la tête, sans répondre.

— C'est bien, je vais fumer une pipe et dormir en attendant.

— Moi, je vais accompagner la petite, dit la mère Martin se levant pour suivre Mélanie qui, rêveuse et sombre, attachait son chapeau, mettait ses gants, et s'enveloppait dans son châle. »

II.

Le Soldat de l'Empire.

Deux ou trois fois pendant le trajet de la rue de Grammont où demeurait le sergent, au boulevart Montmartre, où était situé l'hôtel de la baronne de Lallier, mère du colonel de Gillot, madame Martin avait adressé la parole à Mélanie sans en obtenir de réponse, mais elle ne s'en inquiéta pas autrement; la nature de cette jeune fille était une de ces natures sérieuses et réfléchies, expansives par moment seulement, et dans les grandes occasions, mais dans le courant de la vie ne disant jamais que ce

---

couvrent d'une verdure nouvelle, rivale en fraîcheur de celle que voit éclore le printemps, et dont la végétation rapide semble présager l'approche de la mauvaise saison. Les vignobles dont nous aurons sous peu à nous occuper spécialement, ont de même changé d'aspect : leur feuillée, d'un vert si beau, s'est diaprée de pourpre que relève encore le rouge foncé des grappes de raisin. Les forêts se sont assombries et laissent échapper de leur sein des vapeurs légères qui retomberont pendant la nuit en abondante rosée. Enfin, les arbres fruitiers ont aussi pris une physionomie nouvelle par les fruits qu'ils nous présentent de toute part. Il va sans dire que la récolte de ces divers dons de Pomone ne s'effectue pas simultanément; mais en général l'espace de quelques semaines les voit tous parvenir à leur parfaite maturité ; voilà pourquoi il nous est permis de les réunir dans un même cadre.

Commençons par le prunier.

Cet arbre se charge presque annuellement d'une quantité prodigieuse de petits fruits oblongs d'un bleu velouté, que l'on fait tomber à terre en imprimant de fortes secousses au tronc ou aux branches mêmes : ce qui peut se faire sans inconvénient, car le prunier atteint peu de développement, et les prunes d'ailleurs ne se conservent point.

Ainsi dans la Touraine, sur les bords de la Loire, où l'on rencontre cet arbre en si grande abondance, les habitans se livrent à la fabrication des *pruniolles* dites de Tours que vous connaissez tous, et transportent leurs fruits à domicile pour les répandre sur des claies et les sécher dans des fours spécialement destinés à cet usage. Dans les départemens des Haut et Bas-Rhin, au contraire, les vergers qui environnent tous les villages sont en grande partie formés de pruniers de Damas, dont les fruits sont convertis en une espèce d'eau-de-vie très estimée que le cultivateur distille lui-même, lorsque l'automne a vu terminer les grands travaux du dehors.

Suivant un ordre chronologique (qu'on me pardonne l'expression), nous passerons aux pêches — Je n'ai rien à vous dire ici, mes jeunes amis, sinon que, pour manger ce fruit dans toute sa perfection, il faut avoir soin de le cueillir le matin dès que la rosée est dissipée, afin que l'ardeur du soleil ne lui fasse pas perdre derechef les parfums développés pendant la fraîcheur de la nuit. — Cette recommandation ne s'applique qu'aux fruits d'espaliers ; car, pour les pêches de vignes venues à des arbres élevés nommés haut-vents, ces

qu'il fallait dire; soit timidité, soit souvent conviction de l'inutilité de telle ou telle parole. Elles arrivèrent ainsi toutes les deux, silencieuses, devant l'hôtel de la baronne. Au moment de se séparer, madame Martin, prenant sa nièce par le bras, lui dit :

« Si ton père part, tu sais, Mélanie, que ma maison est la tienne.

— Vous êtes la bonté même, ma tante.

— Et que tu dois me regarder comme ta mère, puisque tu es destinée à être la femme de mon fils, répliqua t-elle.

— Pouvez-vous penser à cela, ma tante, dans un siècle comme le nôtre, où les prêtres disent plus de messes de mort que de messes de mariage. »

Cela dit, la jeune fille embrassa sa tante en lui disant seulement : «Priez pour moi, ma tante.» Et l'ayant un instant suivie du regard, sur le boulevart qui conduisait à la rue Saint-Denis où madame Martin possédait un beau magasin de bonneterie, à l'enseigne du *Bas d'Or*, Mélanie entra dans la cour de l'hôtel.

Un carrosse était tout attelé au bas du perron; un vieux domestique en livrée en tenait le marche-pied baissé, Mélanie alla à ce vieux domestique.

« Monsieur, lui-dit-elle, la voix basse, tremblante, et si émue qu'à peine si on entendait ses paroles, — est-ce ici chez madame la baronne de Lalier?

— Oui, mademoiselle, mais elle ne reçoit personne, répondit le vieux serviteur, d'un ton dur et cependant poli.

— Oh ! monsieur, il faut absolument que je lui parle, dit Mélanie, joignant les mains avec l'expression du désespoir.

— Bien mise, comme vous l'êtes, mourez-vous de faim, demanda ce valet regardant pour la première fois celle qui lui parlait.

— Ne meurt on que de faim, monsieur, demanda la jeune fille !

— Dam, on meurt de maladie, de vieillesse... on meurt à la guerre, aussi.

— Il faut que je parle à votre maîtresse, monsieur, cria presque Mélanie, à qui cette dernière phrase, en lui mettant sous les yeux le sort auquel allait de nouveau s'exposer son père, avait pour ainsi dire ôté sa timidité.

— Le colonel part aujourd'hui, et sa mère n'a une heure à donner à personne.

— Vous vous trompez, Comtois, dit une dame âgée en s'avançant sur le perron; j'y suis pour les gens qui, comme moi, pleurent.

— Ah ! madame, rendez moi mon père, cria Mélanie s'élançant vers la baronne, et pliant le genou.

— Relevez-vous, mon enfant, on ne s'agenouille que devant Dieu, dit la baronne, prenant les deux mains unies de la fille du sergent Gillot. — Et, rentrant avec elle par le perron, qui ouvrait dans le salon : «Suivez moi ; dites-moi ce que vous désirez. Pourquoi pleurez-vous? vous n'êtes pas mère, vous, et votre fils ne part pas aujourd'hui pour une guerre sans fin, ajouta la baronne en pleurant.

— Je suis fille, madame, et c'est mon père qui part, répondit Mélanie dont les larmes n'avaient pas cessé de couler.

— Pauvre petite. Qu'est votre père? demanda la mère du colonel avec bonté.»

Mélanie répondit aussitôt : « Il est sergent dans la garde impériale, dans le corps dont votre fils est colonel; il a été blessé à Austerlitz. Il est encore bien malade, madame; ses blessures mal fermées se r'ouvriront à la première marche ; il va faire froid... un soldat, c'est mal soigné... Je perdrai mon père, madame !

— Chut ! et ne pleurez pas; j'entends mon fils ; le voici, ajouta la baronne à la vue d'une porte qui s'ouvrait pour laisser passage à un jeune homme d'une beauté peu ordinaire, et que rehaussait encore l'uniforme de la garde ; l'extérieur de ce jeune homme était si grave, si froid, si maître de lui enfin, que jusqu'à sa mère tout le monde ne lui parlait qu'avec crainte. Mélanie s'en aperçut aux premiers mots que la baronne lui adressa, et son courage l'abandonna tout à fait.

— Gustave, lui dit-elle, en lui tendant une main que son fils prit et porta à ses lèvres avec la plus vive tendresse, — voici une pauvre jeune fille qui a une grâce à vous demander; écoutez-la, je vous en prie.

— Puisque vous le désirez, ma mère, vous n'avez pas besoin de m'en prier, répondit le jeune colonel dont le regard s'adoucit. — Qui êtes-vous? mademoiselle, ajouta-t-il sans regarder Mélanie.

— La fille du sergent Gillot, dit elle.

— Que veut votre père? demanda le colonel, les yeux toujours sur sa mère.

— Lui? rien, monsieur le colonel, répondit Mélanie, enhardie par l'accent de douceur avec lequel le colonel lui parlait... c'est moi, moi, sa fille, qui viens vous implorer, vous prier de ne pas m'enlever mon père... il est malade... il a été blessé... »

Un nuage passa sur le front du jeune colonel; il se leva avec un mouvement de peine et d'humeur.

« Mademoiselle, dit-il à Mélanie, un soldat n'est ni père, ni fils, — ou, du moins, il ne l'est qu'en temps de paix ; en temps

---

précautions minutieuses seraient superflues, puisque ces pêches, moins belles que les précédentes, sont généralement confites dans de l'eau-de-vie.

Quant à la récolte des poires et des pommes, qui succède à celles dont nous venons de nous occuper, si nous ne parlions que des espèces de choix, la Lorraine pourrait certes réclamer la palme. — En effet, cette province fertile est en partie occupée par les montagnes des Vosges, si admirables par leur végétation vigoureuse et dont les ramifications secondaires, qui servent en quelque sorte de marchepied à la chaîne principale, se projetant en tous sens dans les plaines, forment des vallées délicieuses, parfaitement disposées pour la culture des arbres à fruits à laquelle les habitans se livrent avec un plein succès — A l'approche de tous ces villages aux maisons blanchies à la chaux, aux volets bleus, et recouvertes de bardilles de sapin semblables à des ardoises, sur presque tous les versans des coteaux, vous voyez s'élever des vergers dont les fruits, aussi beaux que succulens, provoquent les désirs de maint jeune touriste en vacances.

Mais qu'il y a loin de tout cela à la vaste récolte des vergers de la Basse-Normandie ! C'est là qu'il faut voir des millions d'arbres à cidre étendant sous la forme d'un dôme leurs branches chargées de fruits et qui, pendant presqu'à terre malgré les soutiens dont elles sont pourvues, forment des berceaux circulaires autour du tronc dont elles sortent. Voila un pays de cocagne, dites-vous, messieurs, où il n'y a qu'à étendre le bras pour trouver le rafraîchissement ! — Mais ne vous y trompez pas, car ces arbres portant noms *Guillot-Roger*, *blanc-doux*, *ambrette*, *belle-fille*, *Guibour*, *Messire-Jacques*, *gros-benin*, *doux allon*, et mille autres dénominations aussi gracieuses, ne produisent que des pommes à saveur acide et âcre et sont destinées uniquement à la fabrication du cidre et du poiré. — Ce sont en majeure partie des espèces franches, ce qui veut dire qu'elles n'ont pas été greffées.

Ces derniers mots demandent quelque explication. — Vous saurez donc, mes chers lecteurs, que les poiriers et pommiers se divisent en trois classes : les *sauvageons*, que nous rencontrons dans les forêts et qui produisent des fruits durs et immangeables ; les *arbres francs* provenant de pépins semés dans des terrains convenablement préparés, et élevés avec soin; enfin les espèces de choix que vous voyez dans tous les jardins, *reinettes grises*, *franches*, à *côtes*; la poire *madelaine*, *gros rousselets* les *bergamottes*, etc., etc., sont des sujets greffés. La greffe est l'opération la plus importante du

de guerre, il est soldat ! voilà tout... Moi aussi j'ai été blessé; moi aussi je suis encore souffrant... et cependant, je pars, je quitte la meilleure des mères... Venez, ma mère, l'impératrice nous attend. »

Disant ces mots, saluant Mélanie sans oser la regarder, il entraîna sa mère hors du petit salon. En passant devant la jeune fille, celle-ci lui cria:

« Ah ! monsieur, vous faites une orpheline! »

Puis la porte se referma; un moment après, Mélanie entendit le roulement d'une voiture qui s'éloignait; tout espoir se perdit alors dans son cœur.

Elle resta dans ce petit boudoir sans que l'idée lui vint qu'elle n'était pas chez elle, et que quelqu'un avait le droit de le trouver mauvais.

EUGÉNIE FOA.

(*La suite au numéro prochain.*)

LE PIGEON ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Le pigeon se mirait au bord d'un clair ruisseau :
« Que des poissons, dit-il, le sort me fait envie !
Ne dit-on pas : Heureux comme un poisson dans l'eau?
De milans, de chasseurs ma race poursuivie,
Traîne les jours les plus affreux... »

La grenouille cria : « Les poissons sont heureux ?
Demandez au goujon quand le brochet le happe ;
Demandez au brochet quand le pêcheur l'attrape...
Croyez bien qu'ici-bas le ciel sut ménager
A chacun sa part de danger.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

ENCORE UN PHÉNOMÈNE MUSICAL.

Il y a quelque six mois, nous rendions compte à notre jeune public d'un *Concert donné par un enfant*, lequel enfant exécutait fort agréablement sur le piano plusieurs fantaisies musicales écrites par lui.

Cela était remarquable sans doute.

Aujourd'hui nous avons un fait bien plus étonnant à leur rapporter.

Dans la petite église de Sèvres, qui date du moyen âge et dont les fenêtres à ogives sont ornées depuis peu des merveilleux vitraux coloriés, dus à l'art moderne, était réunie une nombreuse assemblée : c'est qu'un musicien de douze ans devait faire exécuter une messe tout entière de sa composition

Et jugez de la curiosité, elle avait été écrite en cinq jours !

Ceux qui l'ont entendue disent que cette messe n'était pas trop mauvaise, vu l'âge de l'auteur et le peu de temps qu'il a employé à la faire; quant aux éloges outrés dont les journaux accablent le jeune Renaud de Vilbach, nous l'engageons à ne pas trop en tirer vanité ; c'est par la flatterie qu'on a fait avorter bien des jeunes talens.

On assure que S. A. R. madame la duchesse d'Orléans a pris sous sa protection le nouveau phénomène musical, et que l'orgue touché à cette occasion par le jeune Renaud lui a été donné par la Reine.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET.

LE BONHEUR EN FAMILLE

OU

LA DOUBLE SURPRISE.

(pièce en 2 actes.)

PERSONNAGES :

MONSIEUR GRANCOUR.
MINA, JENNY, PROSPER, } ses enfans.
BABET, vieille bonne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne.

SCÈNE Ire.

M. GRANCOUR, JENNY, MINA, PROSPER, Mlle BABET.

(Au lever de la toile, M. Grancour est assis dans un fauteuil et lit une lettre. Mina, Jenny et Prosper sont assis à une table et travaillent; Babet est debout; elle met en ordre l'appartement. Des bougies sont allumées.

M. GRANCOUR, *après avoir lu.* — C'est une lettre de votre mère, mes enfans.

JENNY, PROSPER et MINA, *se levant à la fois et courant à leur père.* — Une lettre de maman !... Voyons ! voyons !

JENNY. — Oh ! je vous prie, papa, redeviendra-t-elle bientôt ?

PROSPER. — Est-elle tout à fait guérie ?

MINA. — Pourrons-nous bientôt l'embrasser ?

jardinage, et a pour but de modifier la nature d'un végétal, en lui faisant porter des fruits qu'il n'était pas destiné à produire. — Elle consiste à implanter dans le tronc ou sur les branches d'un sauvageon ou d'un arbre franc, soit des germes (ce sont des yeux surmontés d'une feuille), soit des petites tiges de quatre à cinq pouces de longueur nommées greffes, et que l'on a taillés les uns et les autres sur des arbres dont on veut avoir l'espèce.

Maintenant, venez assister aux vendanges normandes. — Vous devez bien penser que l'on ne prend pas ici la peine de cueillir cette masse prodigieuse de fruits, car des mois entiers ne suffiraient pas pour terminer ce travail. Les ouvriers s'avancent donc sur toutes les branches qui peuvent les porter, les agitent violemment, et font tomber les pommes qui résistent à ces efforts, au moyen de longues gaules. Toutes ces pommes et poires sont alors ramassées, rassemblées par espèces, et chargées sur des chariots pour être de suite transportées à domicile.

Là elles sont maintenues dans la même division, entassées sous des hangars, et lorsque la fermentation s'est suffisamment développée dans un amas considérable, on les fait broyer par une meule en pierre qui marche dans une auge circulaire. — Le jus que l'on obtient alors en pressurant cette pâte liquide est du cidre quand il provient de pommes, et du poiré quand il s'agit de poires.

Enfin les noyers sont gaulés avec d'immenses perches, et leurs fruits répandus sur le plancher des greniers, jusqu'au temps des veillées, pendant lesquelles le cultivateur et ses gens cassent leurs coquilles pour en extraire l'amande que l'on convertit en une fort bonne huile. — Nous terminerons cette nomenclature par le châtaignier dont le fruit, pourvu d'une enveloppe à terribles piquans, sert de pain aux habitans des montagnes de l'Auvergne, de l'Aveyron, etc., etc., et dont la récolte est la même que celle des noix.

Quant aux divers produits agricoles qui couvrent encore le sol, nous en verrons la rentrée dans notre prochain article.

(*La suite au prochain numéro.*)

WOHLFART, ancien cultivateur.

M. GRANCOUR. — Oui, mes chers enfans, encore quelques jours et vous reverrez cette bonne mère. Elle m'écrit que les bains de mer ont hâté son rétablissement... Mais je ferai mieux de vous lire sa lettre. (*Il lit.*)

« Dieppe, 6 juillet 1842.

» Mon ami,

» La longue lettre que j'ai reçue hier, accompagnée des petits billets de nos chers enfans, a causé une douce satisfaction à mon cœur d'épouse et de mère : je te remercie mille et mille fois de tous les détails et des bonnes nouvelles que tu me donnes. Ma réponse vous retrouvera, je l'espère, dans cet état favorable de corps et d'esprit : je ne doute pas non plus que Mina, Jenny et Prosper ne continuent à mériter l'amour de leur excellent père en redoublant de zèle pour s'instruire et en obéissant comme ils le doivent à notre bonne Babet.

» Tu ne saurais croire, mon ami, combien le temps s'écoule lentement pour moi depuis que je suis aux eaux. Quelles que soient les magnificences de l'Océan et les beautés grandioses et pittoresques des paysages maritimes; quelque charme que puisse offrir une société choisie, l'ennui me gagne et je perds ma gaîté : j'éprouve un si grand besoin de me retrouver au sein de ma famille ! — Viens donc me chercher, vite vite. Ma cure a fort bien réussi : elle se termine dans trois jours, et je désire ne pas rester ici une heure de plus que ce qui est scrupuleusement nécessaire.

» Adieu, cher époux ; un baiser maternel à chacun de nos enfans bien-aimés, mes amitiés à Babet et à toi toute ma tendresse.

» AMÉLIE GRANCOUR.»

BABET, *vivement.* — Ma bonne maîtresse ! quoi, elle pense aussi à la vieille Babet?

M. GRANCOUR. — Vous voyez, mes enfans, que vous ne sauriez trop aimer une pareille mère. Pour me rendre à ses vœux, je partirai dès demain, et dans peu nous serons tous réunis.

JENNY, *avec vivacité.* — Demain matin?

M. GRANCOUR. — Oui, demain avant midi. Plus mon départ sera prompt, plus tôt vous pourrez l'embrasser.

MINA, *avec embarras.* — Certainement, mon cher papa, cela nous fait grand plaisir... Mais ne vous serait-il pas possible d'attendre un peu?

M. GRANCOUR. — Attendre !... Que veux-tu dire? (*Les regardant fixement.*) Votre air embarrassé... vraiment je n'y puis rien comprendre.

PROSPER, *étourdiment.* — Oh! c'est que voyez-vous, papa, nous voulons vous...

MINA, *l'interrompant et à demi-voix.* — Te tairas-tu, bavard! (*Haut à son père.*) Mon frère veut dire que nous aurions désiré vous remettre des lettres pour maman, et il nous faut le temps de les écrire.

M. GRANCOUR. — Vous me donnerez trois baisers pour elle. Voilà ce que ses enfans peuvent lui envoyer de plus précieux. Mais le souper nous attend; n'est-il pas vrai, Babet?

BABET. — Oui, monsieur, on a servi.

M. GRANCOUR. — Eh! bien, allons nous mettre à table. (*Tout le monde se lève.*)

JENNY, *bas à Mina.* — Ah! mon Dieu! comment allons-nous faire?

MINA, *bas à Jenny.* — Il faudra veiller cette nuit pour terminer notre besogne et pour que tout soit prêt demain avant déjeûner.

JENNY, *de même.* — Oui. Mais après le souper, Babet nous enverra coucher.

MINA, *de même.* — Oh! nous trouverons bien le moyen d'échapper à sa surveillance.

(*M. Grancour sort avec ses enfans.*)

SCÈNE II.

BABET, *seule, rangeant les meubles.*

Ces pauvres enfans ! Sont-ils assez contrariés! Dire qu'ils veulent faire une surprise à leur père, et que M. Grancour va leur brûler la politesse. Ils travaillent depuis longtemps en cachette, et les petits ouvrages sont en bon train, mais rien n'est achevé encore. Oh ! si notre bourgeois partait, comme il l'a dit, ce serait une véritable désolation. C'est bien fait aussi. Pourquoi ne m'ont-ils pas consultée ? Se méfier de moi ! Croient-ils donc, ces marmots, être plus fins que Babet et tromper son œil de ménagère! Oh ! que nenni. Je sais tout ce qui se passe dans la maison, moi, et jamais on ne me mènera par le nez, au moins... Ma foi, qu'ils s'arrangent; je suis irritée de ce manque de confiance envers leur vieille bonne... Allons, allons, ne nous fâchons pas, et à cet âge on aime les petits mystères. Mais j'entends marcher dans le couloir, ce sont les pas de Mina. Elle vient sans doute se mettre à l'ouvrage. Retirons-nous et ne faisons semblant de rien. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MINA, *seule.*

(*Elle entre un flambeau à la main et semble craindre d'être aperçue.*)

Je me suis plaint d'un violent mal de tête qui m'ôtait l'appétit ; et tandis qu'on est encore à table et qu'on me croit dans mon lit, je vais mettre la dernière main à cette gentille bagatelle que je destine à papa. Je puis être tranquille, personne ne m'a vue entrer, et je marchais si doucement, si doucement, sur la pointe des pieds que je n'ai pas fait le bruit d'une mouche qui vole. Mon frère et ma sœur me rejoindront bientôt sans doute ; ils sauront bien employer quelque ruse pour sortir, alors tout sera réparé... Mais, à l'ouvrage, à l'ouvrage ! (*Elle découpe un papier rose en chantant à demi-voix les couplets suivans.*)

Oh ! le joli jour que demain !
Qu'il me cause d'impatience
Et combien sa douce espérance
D'aise fait palpiter mon sein...
Voulez-vous savoir le mystère ?
C'est demain (bis) la fête de mon père.

Je travaille chaque matin
A ma découpure élégante,
Ma sœur à sa bourse brillante,
Mon frère à son joli dessin...
Voulez-vous savoir le mystère ?
C'est demain (bis) la fête de mon père.

Demain l'on nous verra tous trois
Chargés de fleurs fraîches et belles,
De roses, d'œillets, d'immortelles,
Vers papa courir à la fois...
Voulez-vous savoir le mystère ?
C'est demain (bis) la fête de mon père.

SCÈNE IV.

La Même, PROSPER, JENNY *arrivant à pas de loup.*

MINA.—Ah ! vous voilà enfin?

JENNY.—Et ce n'est qas sans peine : nous ne sommes pas si habiles que toi à trouver des prétextes. Il me semblait que le souper ne finirait jamais. Aussi, dès que Babet nous a envoyés dans nos chambres, zeste ! nous nous sommes glissés dans le corridor... et nous voici.

MINA.—Il me tardait de vous voir arriver. J'avais si peur que notre bonne ne vous accompagnât.

JENNY.—Oh ! alors, il aurait fallu se coucher. Mais va, nous nous serions relevés bel et bien. C'est qu'il n'y a pas à badiner... Pourtant, j'y pense, Babet en entrant chez nous s'apercevra du tour, et elle viendra nous surprendre...

PROSPER.—Et nous faire une bonne morale.

MINA.—Peut-être aurait-il été sage de tout lui dire : il n'est plus temps; elle ne va tamais se coucher qu'à minuit sonnant; dépêchez-nous, et la besogne sera terminée avant qu'elle ait pu s'apercevoir de notre absence. (*Prosper se met à dessiner, Jenny travaille à sa bourse.*)

PROSPER.—Ce n'est pas beau, tout de même, de mentir ainsi.

MINA. — Voulais-tu donc laisser partir papa sans lui donner sa fête ?

JENNY.—Sois sûr, mon frère, qu'il n'aura pas de peine à nous pardonner.

PROSPER, *à Mina.* — Et ton violent mal de tête, te fait-il toujours beaucoup souffrir ? (*Il rit.*)

MINA, *riant.* — C'est singulier comme il a diminué.

PROSPER, *de même.* — Veux-tu quelques verres de camomille? rien n'est meilleur pour les maux de tête.

MINA, *de même.* — Grand merci de votre remède, M. Purgon.

PROSPER, *de même.* — Quand ce ne serait que pour le plaisir de te voir prendre médecine... C'est que tu fais la plus drôle grimace! On en mourrait de rire.

JENNY. — Mina, viens donc m'aider. Il y a quelques grains de ma bourse qui s'échappent toujours.

MINA. — C'est que tu ne serres pas assez ton filet. (*Elle lui montre.*) Tiens, regarde comme il faut faire.

JENNY. — Oh ! à présent ça ira tout seul.

PROSPER. — Je n'aurai jamais le temps de finir mon dessin, moi !

MINA. — Eh bien, travaille un peu plus vite.

PROSPER. — Plus vite! Plus vite! c'est bien facile à dire... D'ailleurs, j'ai joliment sommeil.

MINA. — Ah! te voilà encore ! Tu es un paresseux et un nigaud.

JENNY. — Oui, tu es un nigaud.

PROSPER. — Nigaud tant que vous voudrez. Est-ce qu'on peut s'empêcher d'avoir sommeil, donc?

SCÈNE V.

Les mêmes, BABET *au fond du théâtre.*

BABET, *à part, et sans être vue des enfans.* — Avais-je bien deviné ? J'aurais parié de les trouver ici.

MINA, *répondant à Prosper.* — Oui, on le peut quand on aime bien son papa. Regarde comme je me dépêche; ma découpure avance, que c'est un plaisir.

PROSPER. — Ma découpure!... Comparer des ciseaux à un crayon!

JENNY. — Ne fais pas tantôt orgueilleux! Une bonne découpure vaut mieux qu'un mauvais dessin.

PROSPER. — Oui... mais pas qu'un bon!

JENNY. — C'est plus difficile peut-être.

PROSPER. — Bah! bah! va le dire à Rome. Avec ça qu'il y a dans mon modèle des ombres à ensorceler les gens.

BABET, *toujours à part.* — Leur dispute m'amuse... Allons chercher M. Grancour. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes, hors BABET.

MINA, *riant.* — Ne dirait-on pas qu'il fait des ouvrages de Romains?

JENNY. — C'est la montagne qui accouche d'une souris... Les petits garçons sont si présomptueux!

PROSPER. — Et les petites fil es sont si bavardes!

JENNY, *élevant la voix.* — Je ne suis pas bavarde!

PROSPER, *idem.* — Je ne suis pas présomptueux!

MINA. — Y pensez-vous. Crier comme des sourds quand nous devrions être muets.

PROSPER. — C'est que Jenny me dit toujours des choses méchantes.

JENNY. — Et tu ne le mérites pas. Non, c'est le chat.

MINA. — Taisez-vous donc, malheureux. Si on allait vous entendre... (*Ils reprennent leurs travaux.*)

SCÈNE VII.

Les mêmes, M. GRANCOUR, BABET, *au fond du théâtre.*

BABET, *bas à M. Grancour.* — Voyez, monsieur; travaillent-ils de bon cœur?

M. GRANCOUR. — Ces chers enfans! (*Pendant le reste de la scène, M. Grancour parle bas à Babet, et écoute les enfans.*

JENNY. — Dis donc Mina, comme papa va être surpris?...

MINA. — Oui, car il ne se doute guère de ce que nous lui préparons.

PROSPER. — Je parie qu'il a oublié que c'est demain sa fête.

JENNY. — Et voilà le plaisir... Oh! il sera bien content, allez!

MINA. — Quel dommage s'il était parti sans avoir reçu nos bouquets

JENNY. — Je ne m'en serais jamais consolée.

MINA. — C'est qu'il est si bon pour nous.

JENNY. — Il se donne tant de peine pour nous instruire!

PROSPER. — Il nous achète de si belles choses!

MINA. — Oh! nous sommes bien heureux de posséder d'aussi excellens parens!

JENNY. — Il emportera peut-être nos petits présens pour les montrer à maman.

MINA. — Si nous avions prévu ce voyage, nous aurions préparé quelque joli ouvrage pour elle.

JENNY. — Sans doute; mais il est tombé sur nous comme une bombe.

PROSPER. — Et sans crier gare, encore.

MINA. — Nous n'y pouvons rien; c'est un malheur... Il n'y faut plus songer (*Elle se lève et s'approche de Jenny*). Jenny, que te semble de ma découpure?

JENNY. — Elle est très délicate. Cette petite chaumière me plaît beaucoup; les feuilles de ton arbre sont tout à fait naturelles. Mais la chèvre qui broute n'est-elle pas d'une taille démesurée?

MINA. — Tu as raison; il faut que je la rapetisse. Oh! ce n'est qu'un coup de ciseaux.

PROSPER, *montrant son dessin.* — Et mon dessin, comment le trouvez-vous? (*Mina et Jenny s'avancent pour l'examiner*).

MINA. — Je t'en fais mon compliment; cette tête est pleine de vie; la copie vaut presque le modèle.

JENNY. — Prends garde, tu caresses trop sa vanité. (*A Prosper*). M. l'artiste, corrigez cet œil, s'il vous plaît... On dirait que votre Enée louche.

PROSPER, *dessinant.* — Va-t-il mieux maintenant?

JENNY. — Oui; arrangez aussi cette bouche... on croirait qu'il grince des dents.

PROSPER, *dessinant.* — C'est corrigé, méchante langue. — Eh quoi, ta bourse est achevée? Tu es bien heureuse.

JENNY. — Regarde; te plaît-elle?

PROSPER. — J'aime assez la couleur du fond; mais voilà deux fleurs qui sont inégales.

JENNY. — Je vais les retoucher... A propos, Mina, as-tu répété nos couplets?

MINA. — Encore deux fois ce soir, en me promenant dans le parc; c'est qu'on jurerait qu'ils ont été faits pour nous.

JENNY. — Raison de plus pour ne pas rester court en les chantant.

PROSPER. — Ah ça, je n'aurai rien à chanter, moi?

JENNY. — Chanter! avec ta voix de matou échaudé. (*Elle rit*). Enfin ma tâche est achevée (*Elle pose sa bourse*).

PROSPER. — Un coup aux cheveux et j'en puis dire autant.

JENNY. — Si nous avions fait à qui finira le premier, tu aurais perdu.

PROSPER. — C'est que je veux que la fin couronne l'œuvre, comme l'enseigne le proverbe latin: *Finis coronat opus.* (*Il pose le crayon.*) Victoire! victoire!

MINA. — A présent, allons vite nous coucher pour nous lever demain avec le soleil.

JENNY. — A demain! à demain!... je voudrais déjà y être.

PROSPER. — Et moi donc! — Oh! pourquoi maman n'est-elle pas avec nous (*Ils mettent en ordre les meubles*).

BABET, *bas à M. Grancour.* — Eh bien, mon maître, vous les avez entendus?

M. GRANCOUR. — Je sors vite, car je ne pourrais m'empêcher d'aller presser dans mes bras. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, hors M. GRANCOUR.

BABET, *allant aux enfans.* — Ah! ah! je vous y prends, mes drôles? c'est comme ça que vous dormez, petits déserteurs?

MINA. — Oh! pardonne-nous, ma bonne. Tu ne sais pas, c'est demain la fête de papa; nos ouvrages n'étaient pas terminés; nous avons veillé pour achever la besogne.

BABET. — Et sans me prévenir, encore. Vous mériteriez que j'allasse tout conter à M. Grancour.

JENNY. — Tu ne nous feras pas ce chagrin, tu nous aimes trop pour cela.

BABET. — Ça suffit, ça suffit, flatteurs que vous êtes. Marchez au lit, et nous verrons après.

MINA. — Une seule minute, ma bonne, pour mettre nos ouvrages en sûreté. Si Azor ou Mimi entraient cette nuit, ils en feraient une belle salade. Tiens, regarde; ne serait ce pas dommage?

BABET, *examinant les ouvrages que Mina renferme ensuite dans une armoire.* — Vierge Marie! vous êtes bien habiles de vos petits doigts... Mais venez, venez; il est près de minuit.

JENNY. — Déjà! Comme les heures se sont écoulées! Ah! ça, Babet, n'oublie pas de nous éveiller demain à la pointe du jour, car nous avons beaucoup à faire.

PROSPER. — Poser la couronne...

MINA. — Cueillir des fleurs au jardin...

JENNY. — Arranger les bouquets...

BABET. — C'est bon, c'est bon; je vous éveillerai à temps.

MINA. — Et tu nous aideras à tresser nos guirlandes, n'est-ce pas?

BABET. — Oui, oui... dépêchons, dépêchons.

JENNY. — Tu n'es donc plus fâchée contre nous?

BABET. — Eh! mon Dieu, je ne l'ai jamais été.

MINA. — Que tu es bonne! (*Elle l'embrasse.*)

BABET. — Assez causé. Au lit! au lit!

Fin du premier acte.

L. AUQUIER.

LE LANCEMENT DE L'ULLOA.

Le bombardement et la prise de Saint-Jean d'Ulloa, forteresse de la république Argentine dans l'Amérique méridionale, est le plus beau fait d'armes de notre armée navale depuis la conquête d'Alger. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire on a donné le nom d'*Ulloa* a un batiment construit dans les chantiers de Cherbourg; puis le bâtiment complètement terminé on a dû songer à le lancer sur le vaste Océan.

Cette fête toute maritime et nationale annoncée depuis longtemps, attendue avec impatience, avait attiré une affluence extraordinaire. Aussi dès l'aube du jour fixé, le chemin poudreux et sinueux qui conduit au port militaire fut encombré par la foule des curieux, des amateurs accourus des pays les plus éloignés. Français du nord et du midi, anglais, américains, portugais, russes, hollandais, chaque nation y était représentée par des députations plus ou moins nombreuses. A sept heures l'enceinte fut ouverte à tout le monde, et chacun s'empressa de choisir ne place favorable pour jouir du spectacle imposant

qu'il était venu chercher. Devant nous gisait encore immobile l'*Ulloa* sur sa calle, mais débarrassé de l'enveloppe de planches qui entoure les navires en cours de construction. Il présentait au bassin de l'avant port son arrière peint en noir, percé de deux rangs de sabords superposés, et portant son nom peint en jaune à l'arcasse.

Pour assurer le succès du lancement, on avait donné plus de déclivité à la calle. A cet effet les calles avaient été enlevées, et un nouveau plan surbaissé d'environ deux pieds en contre-bas du premier, avait reçu les *coulisseaux* sur lesquels devaient glisser les *coëttes*. Au bout de la grande coulisse, une forte pièce de bois arrondie devait offrir un contour favorable au mouvement de la quille à son entrée dans l'eau. Cette nouvelle méthode employée pour le lancement du dernier vaisseau de ligne construi à Cherbourg, offrait trop d'avantage pour ne pas devenir une règle générale.

Après toutes ces dispositions préliminaires, l'*Ulloa* se présentait encore appuyé sur de nombreuses *accores* qui devaient, à un signal donné être symétriquement enlevées et le laisser entièrement sur son *ber*.

Cependant le port se remplissait de monde. La foule se portant autour du bassin, l'entourait de ses flots et lui formait un cadre vivant et bariolé. Toutes les positions d'où la vue pouvait s'étendre, étaient occupées; sur les édifices, dans les mâtures, sur les ouvrages du port, de nombreux spectateurs dominaient le tableau. De chaque côté de la salle où deux galeries ornées de pavillons avaient été dressées, les dames étaient reçues par des officiers de marine, qui faisaient office de maîtres des cérémonies. Une double haie d'infanterie s'étendait le long de l'espace que devait parcourir l'énorme steamer. Toutes les têtes, tous les yeux étaient tournés vers cet immense machine, chef-d'œuvre de l'art humain, admirant sa majestueuse ordonnance, parcourant ses détails infinis, s'extasiant sur tant de force unie à tant de grâce et puisant dans cette contemplation le sentiment de la puissance du génie de l'homme. Ces réflexions étaient troublées par la pensée que ce navire si beau, si complet, dans la lutte qu'il allait commencer avec la mer, pouvait être écrasé par les flots. Un seul instant, le moindre coup de vent pouvait démonter cette création si parfaite, douée de toutes les conditions possibles de force et de durée, ce fruit de tant de labeurs amoncelés, destiné à porter au bout du monde l'orgueil de son pavillon. Ces pensées étaient dans tous les cœurs, subordonnées cependant à l'épreuve qu'on attendait avec crainte et impatience. S'il arrivait un accident? si l'expérience allait manquer? si le navire s'incline? s'il venait à tomber sur le côté? s'il allait se rompre? la cale est bien vaste, la secousse devra être rude? s'il plongeait et s'emplissait? cela s'est vu. Toutes ces questions étaient échangées avec un accent de doute et d'inquiétude, et du sein de cette multitude s'élevait un murmure d'attente et de curiosité qui redoublait à chaque roulement de tambour, annonçant l'enlèvement d'un nouveau *couple d'accores*.

Enfin toutes sont retirées, le fier et gracieux steamer, insensible à leur déplacement, reste droit sur sa quille, soutenu seulement par deux rangs de *colombiers* qui, portant sur les *coëttes*, appuient les petits fonds. En cet état, il ressemble à une pyramides renversée et tenue en équilibre sur sa pointe.

La crise approche. On entend dans les profondeurs de la cale retentir les coups de masse qui font sauter les premières clés. En ce moment, un mouvement subit s'opère dans la foule, auquel succède aussitôt une insensibilité complète; les coups se font encore entendre; il marche, — non; il a marché, — pas encore, le voilà qui remue, — le voilà! Un silence effrayant s'établit. Enfin le colosse a frémi, une imperceptible oscillation l'a fait tressaillir; il s'ébranle, glisse lentement d'abord et déroule, en accélérant sa marche, sa double rangée de sabords aux yeux des spectateurs qu'il ombrage. Déjà son étambos touche à la mer, c'est l'instant critique; mais lui, droit et imposant, s'enfonce majestueusement dans l'eau qu'il refoule, et qui va, soulevée comme par une tempête, se briser en fureur sur les murs du quai qu'elle franchit.

On craignait encore qu'il ne prît une mauvaise direction. A cet égard, et pour l'arrêter à temps, on avait pris des précautions qui ont parfaitement atteint leur but. Deux amarres traversant toute sa longueur et passées par les sabords, lui servaient comme de rampes pour le guider. Derrière lui, deux cables de vaisseau le contre enaient. Le concours de ces moyens réussit. Après une légère déviation qui le porta au milieu du bassin, il s'arrêta, se pavanant aux yeux de la multitude, et balançant doucement ses larges flancs; puis il s'assoupit immobile, et tout le monde salua l'*Ulloa*, steamer de 450 tonneaux, faisant partie de la marine française. Un immense cri de satisfaction se fit entendre, accompagné des sons d'une fanfare brillante, à laquelle, jusque-là, personne n'avait prêté l'oreille, tant l'attention était absorbée. Il est impossible, en effet, de rendre les impressions causées par un tel spectacle; tous les sentimens, et les plus nobles sentimens, ont leur part des sensations qu'il excite. C'est un mouvement d'enthousiasme intime dont il faut garder le souvenir, sans chercher à s'en rendre compte. Chez plusieurs spectateurs, l'émotion a été portée jusqu'aux larmes. Le lancement d'un navire est un événement qui marque dans l'histoire d'une ville et dans la vie de ceux qui y ont assisté.

—

Je m'aperçois qu'entraîné par le sujet, j'ai employé certains mots techniques qui, pour m'être familiers, pourraient bien ne pas l'être à la plupart de nos lecteurs : *les cales* sont les chantiers sur lesquels porte la quille du vaisseau en construction; *les sabords*, embrâsures faites dans les côtés du vaisseau; l'*arcasse* est l'assemblage de toutes les pièces qui forment et soutiennent l'arrière du navire; les *coulisses*, canal dans lequel passe la quille du vaisseau lorsqu'on le lance à l'eau; *coëttes ou coittes*, pièces de bois ordinairement d'assemblage qui servent de base au vaisseau et à tout son appareil, lorsqu'il est question de le lancer à l'eau, ces pièces doivent être bien droites, bien dressées, pour glisser sans peine avec le fait énorme qu'elles supportent, le long du plan incliné (la cale) sur lequel elles sont établies; *accores*, espèce d'étais qui soutiennent les vaisseaux en constructions ou dans les bassins; *ber*, établissement de charpente construit sous le vaisseau lorsqu'il est prêt à être lancé à la mer; ce *ber* doit gliser le long du plan incliné qu'offre la cale sur laquelle a été bâti le navire, et l'emporte avec lui à l'eau, tous les accores et chantiers ayant été levés ou hachés, et le bâtiment n'étant plus porté que par ce ber; *colombiers*, espèces d'açores (solives qui s'élèvent du bas en haut pour en soutenir d'autres dans la même élévation) que l'on met debout sous les vaisseaux quand on veut les lancer et faire leur ber; *amarres*, tous cordages propres à amarrer (attacher) les bâtimens, et dont on se sert aussi pour les haler (tirer de force) et les manœuvres dans le port.

Et maintenant, amis lecteurs, vous voilà aussi savans que moi dans les termes de marine.

UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE ROYALE DE MARINE.

LES GLACIERS.

Rien ne coûte à l'homme qui s'est dévoué à la science. Il n'est pas de fatigues et de souffrances auxquelles il ne se soumette pour la faire avancer d'un pas. M. Agassis, savant physicien de la Suisse française, en donne encore à cette heure un exemple frappant.

C'est sur le sommet de l'Aar, connu à peine de quelques

hardis voyageurs, non loin de Grimsel ; c'est sur ce glacier alpin, perdu souvent dans les nues, au cœur des frimas et des tempêtes, que campe depuis plusieurs mois ce courageux apôtre de la science ; c'est là qu'il va passer de nouveau les jours et les nuits dans une contemplation active des grands phénomènes de la nature. Accompagné d'une petite troupe de travailleurs, il s'est établi sur cette montagne d'eau cristallisée, comme sur le terrain le plus ferme. Forer des puits profonds dans la glace vive, y tailler des escaliers, des ponts, des aqueducs, y creuser de longues galeries souterraines, comme on construit ailleurs avec la pierre des maisons et de semblables édifices, explorer incessamment les entrailles du glacier aussi bien que sa surface, tenir compte du moindre phénomène, tel est, dans l'intérêt de ses expériences et des solutions qu'il cherche, l'emploi de son temps.

Voici quelques détails sur les résultats de ses travaux.

Les masses de neige qui s'entassent avec le temps sur les hautes montagnes, toujours trop froides pour que l'eau y existe à l'état liquide (circonstance qui apporte ainsi un obstacle invincible aux ravages que sous cette forme elle ne manquerait pas de produire souvent dans les vallées et les plaines circonvoisines, en raison de son abondance et de la vitesse de sa chute) ; ces masses, disons-nous passent bientôt à l'état de glace plus ou moins compacte, sous l'influence de l'évaporation, des infiltrations aqueuses, des fontes et des regels. M. Agassis a constaté que l'état granuleux de la neige, si fréquent dans les glaciers, désigné ordinairement sous le nom de *névé*, est réellement un état acquis et non primitif.

Les glaciers se représentent généralement sous une teinte blanche assez vive, surtout en hiver ; mais leur surface est sillonnée par de nombreuses bandes bleues, partout où le relief de la surface a déterminé des courans d'eau. La teinte blanche diminue sensiblement à mesure que les pluies de l'été s'imbibent davantage dans la masse. Après une averse, un glacier tout-à-l'heure d'une blancheur éclatante se revêt comme par enchantement d'un voile bleu intense, qui ne laisse pas de modifier sensiblement la perspective de ces masses si uniformes.

Les glaciers présentent une sorte d'apparence vasculaire jusque dans leurs parties les plus denses et les plus profondes. Quoique plus compacte, la glace bleue, aussi bien que la glace blanche, est le siége d'une circulation aqueuse et même aérienne presque continue, qui paraît s'opérer à travers une foule de petits canaux ou de fissures capilaires. M. Agassis s'est assuré du fait en versant dans un trou asez profond une cetaine quantité de teinture de bois de Campêche : la liqueur colorée a rapidement traversé une épaisseur de glace de plus de vingt pieds et a pénétré en deux heures jusqu'à des profondeurs inconnues.

Les bulles d'air contenues dans la glace de ces hautes cimes sont toujours entourées d'une couche aqueuse plus ou moins prononcée. Elles abondent surtout dans la neige passant au *névé* : il n'y a pas moins de 32 centimètres cubes d'air par 500 grammes, tandis qu'il y en a à peine 0,5 dans la neige bleue. La neige blanche en renferme 7'5

Les glaciers éprouvent-ils pour cela un mouvemet d'inspiration la nuit et d'expiration le jour, à la manière des feuilles des végétaux?

Cette opinion, avancée par Hugi, qui l'avait conçue d'après une expérience faite à l'aide d'une cloche sur le mercure, où il avait vu ce liquide alternativement monter et descendre, a paru à M. Nicollet, l'un des collaborateurs de M. Agassis, fort exagérée. La seule chose peut-être qui ici soit exacte, c'est un mouvement de contraction et de dilatation alternatives résultant des modifications apportées dans la température différente du jour et de la nuit.

Les glaciers passent pour donner une glace d'une pureté virginale à nulle autre pareille. C'est encore une erreur et, on le conçoit dans des régions où les vents régnent avec tant de violence. M. Agassis a calculé que le seul glacier de l'Aar, qui ne compte pas, il s'en faut de beaucoup, parmi ceux du premier rang, ne renferme pas moins de 2,500,000 k. de sable.

La lumière réfléchie a, dans ces hautes régions de glace, un éclat et une sorte d'âcreté pénétrante plus marquée peut-être que sous les latitudes les plus embrasées. On ne s'y expose guère impunément. Rien n'y est plus commun que les ophthalmies, les inflammations du derme, les empoules sur le visage et les mains. Un voile noir est toujours une précaution très utile. Cet excès de lumière semble se continuer jusqu'à un certain point la nuit. Par les temps les plus chargés de nuages, on y jouit encore d'une sorte de demi-clarté crépusculaire qui permet de voir parfaitement l'heure; demi-clarté qui ne se fait pas sentir autant à beaucoup près par les temps sereins. La lumière ne saurait venir dans ce cas des étoiles, puisque les nuages en interceptent complétement les faibles rayons. M. Agassis n'a pu se rendre compte du fait qu'en recourant à une opinion émise par M. Arago, savoir que les nuages jouissent d'une certaine capacité phosphorescente.

Les glaciers ne sont pas stationnaires. En réunissant à ses observations propres celles de ses devanciers, M. Agassis a trouvé que, à peu près immobiles l'hiver, ces masses ont en somme un mouvement annuel descendant d'environ 220 pieds suisses, plus marqué dans la partie supérieure que dans la partie la plus déclive. Il pense pouvoir bientôt déterminer pour combien compte dans ce mouvement général l'influence de chaque saison, de chaque jour et même de chaque fraction du jour et de la nuit. Il a constaté, quant au glacier de l'Aar, que le centre a marché cette année de 285 pieds, le bord méridional de 160 et le bord septentrional de 125.

Ces masses gigantesques, qui nous apparaissent comme des types de permanence, éprouvent des atteintes et des mutations manifestes. M. Agassis a constaté que le glacier de l'Aar perd sept pieds suisses en épaisseur. Et cependant son niveau général rapporté aux hauteurs voisines ne s'abaisse point : c'est que cette déperdition a lieu non à la partie inférieure, sous l'influence de la chaleur de la terre, comme on l'a cru d'après de Saussure, mais à la surface supérieure au contraire, et qu'elle est compensée par la solidification d'une quantité assez considérable d'eau infiltrée jusqu'au bas, d'où résulte peu à peu l'exhaussement de toute la masse. L'élévation spontanée de longs cylindres de bois enfoncés dans des trous qui pénétraient jusqu'à la partie inférieure des glaciers, et leur apparition successive à la surface de ceux-ci, ne laissent aucun doute à cet égard.

Ainsi, ces hautes régions glacées, qui semblent former un monde à part, étranger à la vie, ces glaces dites éternelles qui s'élèvent jusques aux cieux, sont soumises aux vicissitudes des plus humbles existences, et elles ne se maintiennent comme elles sur la terre qu'à la condition d'une destruction et d'une rénovation partielles non interrompues.

On n'est pas peu surpris, dans ces hautes solitudes si profondément silencieuses, d'entendre parfois des détonations terribles, accompagnées de commotions semblables aux tremblemens de terre, qui se répètent coup sur coup, comme des décharges d'artillerie ou des feux de peloton ; d'affreuses crevasses courent sur la surface du glacier et peu à peu en mettent à jour les entrailles. C'est là le prélude des terribles avalanches qui, quelquefois, comme cela est arrivé dans le Valais en 1835, balaient et renouvellent tout un pays. M. Agassis a été témoin de ces menaçans phénomènes, qui mirent en fuite tout son monde, mais qui heureusement n'eurent pas de résultat grave. PH. B.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 47.

Paraissant tous les Samedis.

OCTOBRE 1842.

ÉDUCATION.
AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION.
MORALE.

BUREAUX :
RUE MONTMARTRE, 171,
A PARIS.

PRIX PAR AN :
POUR PARIS. . . . . 20 fr.
DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

(*Suite et fin.*)

III.

Le départ.

ÉLANIE n'aurait pu dire au juste depuis combien de temps elle était chez la baronne de Lallier, lorsque deux personnes y entrèrent.

Si c'est vore fille, la voilà, disait la voix du vieux domestique, et si j'avais su ce qu'elle venait faire ici, certes je lui aurais conseillé de s'en retourner chez vous ; le colonel est le meilleur enfant de la terre, doux comme une jeune fille, mais dur en diable aussitôt qu'il est question de service ; il ne connaît qu'un seul cas où le soldat soit dispensé de reprendre son drapeau, c'est lorsqu'il est mort... Mais en vie, malade ou bien portant, n'importe, en avant, marche ! »

Un cri déchirant répondit à cette dernière parole qui avait réveillé le sentiment de douleur engourdi chez Mélanie. Ne faisant qu'un bond du parquet sur lequel elle était accroupie, au cou de son père, qu'elle entoura de ses bras, elle s'écria ainsi suspendue :

« Tu pars, tu pars, tu ne reviendras plus ; ma mère est morte ; je serai orpheline !

— Folle ! dit le soldat, cachant sous une brusquerie apparente, l'émotion que lui causait la douleur de son unique enfant. — Folle ! est-ce que je ne suis pas toujours revenu ?

— Oui, blessé, souffrant, mourant !

— Bast, on ne meurt pas si vite, et quant à être blessé, je n'aurai pas toujours ce bonheur-là...

— Ce bonheur ! répéta la jeune fille avec une surprise douloureuse.

— Cela ne m'a-t-il pas valu la croix ; et une croix, surtout lorsqu'elle est donnée par l'empereur, ça peut il se payer trop cher... Mais bast la-dessus ! attention au commandement : une, deux, sèche tes larmes et écoute-moi... Mélanie. — Partant ce soir, je vais te conduire tout de suite chez ta tante, où tu seras bien contente, où tu épouseras son fils, — ton cousin, qui est un brave garçon ; vous vivrez heureux, et quand je reviendrai, j'aurai deux enfans au lieu d'un.

— Quoi, je songerais à me marier, et à être heureuse ! riposta vivement Mélanie, lorsque à chaque minute du jour ou de la nuit, je me dirai : mon père est là-bas ; on se bat ; il est blessé... il est...

La pauvre enfant eut peur du mot qui allait suivre et ne le prononça pas.

« Allons, Mélanie, du courage ; viens. . En même temps il tendait la main à sa fille.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Mélanie en examinant son père avec angoisse, que tu es pâle... faible, amaigri ; tu peux à peine te tenir sur tes jambes, il te faudra marcher à pied...

— Bast ! fit le soldat avec un geste d'insouciance et de dédain..... et pourquoi donc le bon Dieu nous en aurait-il donné ?

— Tu coucheras sur la dure...

— Eh bien ! dit-il encore, pourvu qu'on dorme.

— Et quelle nourriture, mon Dieu, auras-tu ?

— La soupe du régiment, donc.

— Avec du pain de munition... Et Mélanie eut un redoublement de sanglots à l'idée des privations qu'allait endurer son père au sortir de sa maison, où il avait été si délicatement soigné.

— On dirait qu'il est mauvais peut-être, le pain de munition,

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. — OCTOBRE.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE, dans leurs rapports avec la jeunesse.

(6e *Entretien. — Fin.*)

Il est quatre heures du matin ; nous sommes dans le département du Nord. La clarté douteuse du crépuscule succède à peine à la nuit, tant la décroissance du jour est déjà rapide ; aussi aux premiers tintemens de l'*Angelus* fermes et villages se mettent en mouvement.

Ce sont les valets de labour luttant d'adresse et de vigueur en se défiant d'un bout du village à l'autre ; aubade qui ne manque pas, je vous l'assure, de réveiller les retardataires qui voudraient goûter encore quelques instans de sommeil. Assis sur leurs chevaux, ils conduisent aux champs de grands chariots qu'on chargera de denrées qu'ils ramèneront ainsi au logis, après avoir terminé leur tour de charrue.

Ce sont, dans les granges, les batteurs dont les fléaux s'élèvent sans cesse et retombent en cadence bien mesurée sur le blé destiné aux prochaines semailles.

Ce sont les charretiers faisant claquer leurs fouets d'un air triomphal, et conduisant aux champs leurs grands chariots, pour y reprendre le labour de la veille.

Ce sont des bandes nombreuses d'ouvriers, dont les femmes et enfans envahissent tumultueusement ces chariots, tandis que les hommes, la pioche sur l'épaule, les suivent à pas précipités.

De ces ouvriers, les uns vont lier les fèves coupées depuis plusieurs jours et en dresser les gerbes en ligne de deux rangs, sur le sol même qui les a produites, et sur lequel elles restent ainsi jusqu'à ce que le battage du blé de semaille leur ait fait de la place dans la grange et que les autres travaux permettent d'en opérer la rentrée.

Ceux-ci récoltent le tabac, dont ils commencent par enlever les grandes et belles feuilles, qu'ils lient en petites bottes au moyen de brins de paille. Ceux-là se rendent dans les champs de blé de Turquie, dont ils arrachent les pieds pour les charger immédiatement et les rentrer à domicile, ainsi que le tabac.

Là, toute la famille du cultivateur et quelques aides s'emparent des deux produits : le tabac est enfilé, feuille par feuille, à des ficelles de douze pieds, que l'on suspend en festons aux chevrons des toits, faisant avance sur la façade sud et sud-est du bâtiment ; les épis de blé de Turquie, séparés des tiges qui les ont portés, sont liés par les deux ou quatre feuilles ménagées à leur base, et viennent également garnir les endroits abrités que le tabac a laissés libres. On

reprit le sergent; l'Empereur en a mangé; je peux bien en manger, moi!

— Et si tu es malade, pauvre père?

— L'ambulance n'a pas été inventée pour le roi de Prusse.

— Oui; mais qui te soignera?

— Et les sœurs de charité, donc... »

A ce moment le bruit de la voiture qui revenait fit taire ce colloque. Gillot prit sa fille sous le bras, et sortit avec elle.

« Mon père, lui dit-elle, je veux rester avec toi jusqu'à demain, jusqu'à ton départ.

— Soit. Et ils reprirent le chemin de chez lui. »

Le lendemain, avant le jour, au premier roulement de tambour, le sergent était sur pied. N'entendant aucun bruit dans la chambre de sa fille qui touchait à la sienne, il s'imagina qu'elle dormait encore, et prit toutes les précautions les plus minutieuses pour ne pas la réveiller; toutefois, et au moment de partir, pour revenir qui sait quand, peut être jamais, il ne put résister au désir d'aller la voir encore une fois et de l'embrasser.

« J'appuierai si peu mes lèvres sur son front, se disait Gillot, qu'elle ne les sentira pas. »

Il entra hardiment dans la pièce voisine; mais il ne put réprimer un mouvement de surprise.

« Levée avant moi! » s'écria-t-il en voyant le lit fait, comme si personne n'y avait couché, et il sortit. « Bast... tant mieux... ce sont des pleurs de moins que je verrai couler. »

Et le brave sergent en essuyant une larme qui se glissait furtive le long de ses joues maigres, sortit de chez lui et se rendit à sa caserne, où le rendez-vous était désigné, pour partir avec son corps.

IV.

L'ambulance.

Dans la nuit qui suivit la bataille d'Iéna, l'ambulance regorgeait de blessés, et parmi toutes ces sœurs de charités, admirables et saintes filles dévouées au service de l'humanité souffrante, l'une d'elles, jeune de dix-sept ans environ, après avoir parcouru tous les lits avec la curiosité inquiète et vigilante d'une mère qui cherche son enfant, s'avança sur le seuil de la porte, se disposant à le franchir.

« Eh! bien, sœur Cécile, où allez-vous? lui demanda une de ses compagnes dont l'âge respectable la faisait regarder par toutes les sœurs comme leur supérieure.

— Respirer un peu, sœur sainte Sophie, répondit-elle d'un air contraint...

— Mon enfant, dit la première avec bonté, lorsque le jour de notre départ, nous vous avons trouvée dans notre troupeau à la place d'une de nos sœurs malades, dont vous aviez pris le nom et l'habit, que vous ai-je dit? — Vous êtes trop jeune, trop délicate; vous ne résisterez ni à la vue d'une plaie saignante, ni aux cris de douleur d'un homme qu'on ampute...

— Et que vous ai-je répondu, répliqua la jeune sœur de charité? — Recevez-moi parmi vous, si je suis délicate de corps, je suis forte de caractère; ai-je manqué à ma tâche?

— Non, ma sœur, mais pourquoi? — c'est qu'ayant toutes égard à votre extrême jeunesse, nous ne vous avons employée qu'à la distribution du bouillon et de la tisane; parce que nous n'avons jamais voulu vous laissez veiller... et que voilà l'heure d'aller dormir, sœur Cécile, au lieu d'aller humer l'air froid et malsain du mois d'octobre. »

La plus jeune des deux religieuses prit le bras de l'autre, et le lui serrant fortement, elle lui dit :— Dormir?.. entendez-vous?..

Et de la main qu'elle avait libre, elle lui désigna le champ de de bataille où d'les morts n'avaient pu être encore tous enlevés.

« Je n'entends rien, répondit sœur sainte Sophie en écoutant. »

Cécile répliqua comme inspirée :

« Cela se peut! vous; mais moi! moi!... J'entends, j'entends distinctement une voix qui gémit. — Oh! ma sœur, accompagnez-moi là bas. Je vous en supplie!

— Certes, et bien que je pense que vous rêvez un peu, chère sœur, je préfère faire une course inutile qu'avoir à me reprocher un manque de complaisance.

— Oui! venez, venez, dit la jeune sœur en l'entraînant.

Il leur fallait passer devant la tente d'un officier supérieur, et la sentinelle qui veillait, cria :

« Qui vive?

— C'est moi, sœur sainte Sophie. La sœur Cécile croit entendre gémir sur le champ de bataille?

— Cela se pourrait bien, répondit la sentinelle; on n'a pas eu le temps d'examiner partout. Allez...

— Qui est là? dit au même instant une autre voix soulevant la portière de la tente. C'était un grand jeune homme blond, au visage pâle et austère.

— Mon colonel, répondit la sentinelle, ce sont deux sœurs de charité qui disent comme ça que là-bas quelques morts réclament...

---

ne peut se faire une idée de l'aspect pittoresque que présentent ces habitations rustiques, dont les fenêtres percent à travers cette masse de verdure et d'épis qui cachent les murs depuis le niveau du pignon.

Le peu d'espace ne nous permet pas de vous rendre compte des manutentions que reçoit encore le tabac jusqu'au jour de la livraison aux employés de la régie; quant au maïs, réservé pour les veillées d'hiver, pendant lesquelles les valets de ferme l'égrainent, en frottant les épis contre une lame de fer fixée dans une planche, il est, dans les pays riches, employé à l'engraissement des bestiaux, tandis que dans les pays pauvres et dans les contrées méridionales, il constitue en quelque sorte la base de la nourriture des habitans.

Sur ces entrefautes, les prairies sont aussi fauchées pour la seconde fois, et leur produit ou *regain*, bien plus tendre et moins abondant que celui de la fenaison, subit, du reste, la même opération : ce qui nous dispense d'en parler plus longuement ici.

Après le regain, c'est le chanvre, dont la luxuriante végétation atteint sa parfaite maturité en douze ou quatorze semaines. Il est arraché à la main ou coupé à la faucille et à raz du sol, suivant son plus ou moins de force et d'élévation, puis lié aux deux bouts en gerbes de six à huit pouces d'épaisseur. Ceci se fait pour éviter qu'il ne s'emmêle pendant le transport dans les terres labourées ou dans les prairies sur lesquelles on l'étend par couches très minces, afin d'activer sa dessication. Lorsqu'il est convenablement séché, il est de nouveau mis en bottes pour être entassé dans des fosses que l'on remplit d'eau. On appelle cela faire *rouir* le chanvre. Ce rouissage opère la dissolution de l'espèce de colle qui unit la moelle et l'écorce à la matière filandreuse ou chanvre proprement dit, dont elle rendrait l'extraction très pénible, sinon impossible. Après avoir ainsi séjourné dans l'eau pendant une quinzaine, le chanvre est de rechef étalé sur le sol, et comme la dessication au soleil serait trop lente dans cette saison tardive, on a recours à des moyens artificiels. Ainsi, à l'entrée de chaque village, vous trouvez des séchoirs, espèce de fosses carrées, revêtues de maçonnerie et creusées en entonnoir dans les parois d'un ravin ou d'un chemin creux.

Sur le soir, quelques ouvriers placent des perches à l'ouverture supérieure de ce four qu'ils recouvrent de chanvre, tandis qu'une femme entretient dans le foyer un feu vif, et veille à ce qu'il n'atteigne pas cette voûte inflammable. — Aussitôt le souper terminé, tout le personnel de la ferme, que viennent encore grossir les voisins et voisines, se rend avec empressement à cette veillée tenue en plein air. — Là, chacun prend son instrument et se place à la file l'un de l'autre. — Soudain les battoirs de faire leur office, brisant à qui mieux mieux les poignées de chanvre placées sous leurs

— C'est bien, je vais avec elles, répondit le colonel en s'avançant vers les religieuses.

En le voyant approcher, la plus jeune se serra contre son aînée et abaissa son voile sur ses yeux; mais le colonel paraissait être préoccupé et ne les regarda ni l'une ni l'autre.

— Je n'ai rien entendu, mes sœurs, leur dit-il; cependant je suis inquiet. Après la bataille, un de mes vieux sergens a manqué à l'appel, et il n'est, m'a-t-on assuré, ni à l'ambulance, ni parmi les morts.

— Quel sergent? demanda sœur sainte Sophie.

— Le sergent Gillot, un brave... Heureusement la lune nous sert de fallot, marchons. »

Arrivés sur le champ de bataille, nos trois personnages se séparèrent et se mirent à le parcourir chacun en sens inverse. Tout à coup un cri qu'on entendit les fit tous courir du même côté; c'est la jeune sœur Cécile qui l'avait poussé. Agenouillée sur le bord d'un fossé devant un militaire, de la poitrine duquel un faible râle s'échappait, elle criait :

« Ici, ici, du secours, il n'est pas mort!

— C'est Gillot, dit le colonel, au premier regard qu'il jeta sur le militaire. »

Alors les trois personnes s'unirent d'efforts pour porter cet infortuné à l'ambulance; et pour rendre justice à qui de droit, de l'aveu même du colonel et de la vieille sœur, ils furent tous les deux étonnés de la force extraordinaire de sœur Cécile; mais ce fut quand le sergent, arrivé à l'ambulance, fut déposé sur un lit, que cette religieuse parut remarquable; elle semblait se multiplier, être partout à la fois : la même heure la trouvait à la cuisine pour un bouillon, à la pharmacie pour des remèdes, au lit du malade pour lui donner ce qu'il désirait, au pied du crucifix où elle priait. L'activité de ces soins, dont le colonel ne s'inquiétait pas ordinairement, le frappa d'admiration.

« Soignez-le bien, ma sœur, lui dit-il, en quittant l'ambulance, car la mort de cet homme me causerait un remords éternel. »

Le jour commençait à poindre alors, et bien que Cécile ne se fût pas couchée de toute la nuit, jamais elle ne voulut consentir à aller prendre un moment de repos.

Le sergent Gillot, auquel le colonel s'intéressait à un si haut degré, n'avait pas repris ses sens.

V.

Sœur Cécile.

Pendant huit jours que le sergent Gillot fut entre la vie et la mort, la sollicitude et les soins de sœur Cécile ne se démentirent pas un instant; parfois cette frêle et délicate enfant semblait prête à rendre l'âme, et l'instant d'après, sur une plainte du malade ou sur la manifestation d'un de ses désirs instinctifs et vagues, la vie lui revenait et débordait par tous les pores.

« Vous ne soigneriez pas mieux un père, lui dit un jour le colonel, qui, lui aussi, à part les momens consacrés à son service, veillait constamment sur le malade.

— Est-il donc le vôtre, que, vous aussi, vous lui prodiguez plus de soins qu'aux autres? demanda la jeune religieuse pour toute réponse.

— Oh! moi, dit le colonel, c'est toute une histoire. Je vous conterai cela plus tard, si j'ai le temps, si je vis... »

Dans ce moment sœur sainte Sophie accourut.

« Oh! venez jouir de votre ouvrage, dit-elle à sœur Cécile; le sergent Gillot a repris connaissance; il a reconnu ses camarades de lit, et il demande le bon ange que, dans ses souffrances, il voyait toujours, dit-il, errer autour de son lit, et dont la voix douce calmait ses douleurs... Enfin, il vous demande, ma sœur.

—Non, non, dit celle-là presque avec effroi; puis, se reprenant, elle ajouta : — C'est-à-dire, pas tout de suite, on me demande à l'infirmerie. »

Et elle s'échappa toute troublée. Le colonel et la vieille religieuse s'approchèrent du lit du sergent, en causant de cette singularité.

— Il me semble, ma sœur, dit le colonel, et mon observation va vous surprendre, (mais il y a tant de chasteté et de sainteté dans votre état, que nous ne vous regardons pas comme nous regardons les autres femmes); il me semble, dis-je, que sœur Cécile est bien jeune et bien délicate. Depuis quand donc, si enfant qu'elle me paraît, s'est-elle consacrée au service de l'humanité?

— De cette campagne seulement, monsieur le colonel.

— Et qui est-elle? où sont ses parens?

— Je l'ignore, monsieur le colonel.

— Même le nom de sa famille?

— Nous ne lui en connaissons d'autre que celui de sœur Cécile, mon colonel. Le matin même de notre départ de Paris, une religieuse du couvent du Sacré-Cœur nous amena cette jeune fille, vêtue comme vous la voyez, en disant : — Voici sœur Cécile. — C'est depuis lors qu'elle est avec nous. Elle ne parle pas de sa famille, et nous ne l'interrogeons jamais. »

Le colonel avait alors atteint le chevet du lit du sergent Gillot

---

lames de bois, en sorte que les parties ligneuses tombent à terre, et que la filasse reste entre les mains de l'ouvrier. — Cette ligne de bataille éclairée par des feux allumés de distance en distance, et le bruit assourdissant des battoirs rompant le silence de la nuit, et réveillant les échos, produisent l'effet le plus fantastique.

Nous voici maintenant arrivés à la plante la plus précieuse que l'agriculture ait pu s'approprier; la pomme de terre. — Ce tubercule dont les espèces sont très variées est d'une culture facile, et son rapport dans les années favorables s'élève souvent à soixante ou quatre-vingts sacs par arpent de vingt mille pieds carrés. Planté comme nous l'avons vu en avril ou mai, il se retire de terre en octobre, excepté les variétés précoces. Cette opération est trop connue pour vous la décrire; occupons nous plutôt de l'historique de cet intéressant produit. — Avant l'introduction de la culture de la pomme de terre, la nourriture des campagnards se basait uniquement sur le blé, le seigle, le maïs, et en divers grains exigeant pour leur développement les mêmes circonstances atmosphériques; il en résultait que lorsqu'une de ces céréales venait à manquer, toutes éprouvaient le même sort. — De là les famines cruelles qui souvent désolèrent la France et les autres contrées de l'Europe. Mais grâce à la pomme de terre, le retour de ces calamités n'est plus à redouter, car dans les années où les récoltes en graines sont peu abondantes, les pommes de terre n'en réussissent que mieux, et *vice versâ*.

C'est au célèbre Parmentier que nous sommes redevables de l'introduction de ce végétal d'une importance si majeure. — Sa noble tâche fut hérissée de difficultés provenant tant des paysans ignorans que des académies et facultés de médecine, lesquels corps savans prétendaient que la pomme de terre contenait des principes nuisibles à la santé. — Enfin le roi Louis XVI, frappé des avantages que la culture de cette plante procurait aux pays qui l'avaient déjà adoptée, et pour vaincre la ridicule obstination qui s'opposait à cette innovation, fit servir à plusieurs reprises un plat de pommes de terre sur sa royale table, et parut un jour en pleine cour à Versailles, un bouquet de fleurs de pommes de terre à la boutonnière. Dès lors le triomphe de Parmentier fut complet. C'est ainsi qu'il dota sa patrie de ce tubercule précieux, originaire de l'Amérique septentrionale.

Pour terminer tout ce qui tient à la grande culture, nous mentionnerons en passant la rentrée de la garance et du safran, plantes employées à la teinture, et celle des navets et betteraves qui vous le savez composent une partie de la nourriture d'hiver des bestiaux, car nous n'avons pas à nous occuper ici de ce dernier radicule considéré comme matière propre à la fabrication du sucre.

WOHLFART, ancien cultivateur.

« Mon colonel, que de bontés! dit Gillot, voulant se mettre sur son séant par respect pour son supérieur.

— Reste, Gillot, lui dit le colonel avec bonté; — reste, et rétablis-toi; je te donnerai ton congé, mon brave.

— Mon congé! Je n'en veux pas, colonel.

— Et moi je le veux, Gillot; car depuis que nous avons quitté Paris, chaque fois que le matin à l'appel je voyais ton visage pâle et maladif, j'avais peur, et ces paroles de ta fille me revenaient à la mémoire : — Vous me faites orpheline! — Aussi, après la bataille d'Iéna, je ne t'ai pas vu, et lorque je suis sorti la nuit pour te chercher parmi les morts, j'ai juré que si je te retrouvais en vie, je te rendrais à ton enfant, je te ferais... Pauvre petite, j'ai encore son cri déchirant dans le cœur.

— Pauvre petite! répéta le sergent, que ces paroles reportèrent près de sa fille. Elle craignait tant de me savoir malade! Hélas! elle ne savait pas que nous avions des anges près de nous, quand nous souffrons; des anges... oui. Où est-elle donc, cette sœur qui m'a tellement soigné, tellement dorlotté, que souvent j'ai rêvé avoir ma fille près de moi; oui, colonel, ma Mélanie, mon ange à moi... Je vous en prie, mes sœurs, faites que je remercie sœur Cécile.

Un moment après, sœur Cécile entrait au dortoir, conduite presque de force par deux de ses compagnes.

— Venez voir votre malade, ma sœur, lui disaient-elles; il vous demande: c'est un devoir sacré.

— La voici, sergent, dirent-elles, en amenant Cécile tout contre le lit.

— Ma fille ici! cria le sergent malgré lui; ma fille, mon enfant, ma Mélanie, ici!..

— Oh! pardon, pardon, mon père, dit la sœur de charité s'agenouillant devant le lit; — pardon, mais qui t'aurait soigné comme je l'ai fait?...

— Mais comment, sous ce costume, te trouves-tu près de moi? lui demanda encore le grenadier.»

Mélanie répondit : « J'ai été élevée au couvent du Sacré-Cœur, et cette année plusieurs de nos sœurs désolées de leur inaction au milieu d'une guerre si longue et si meurtrière, ont demandé et obtenu la permission de se rendre dans les hôpitaux et de se consacrer au service des blessés. — Lorsque tu m'as répondu : « N'avons-nous pas nos sœurs de charité? » j'ai pensé à l'être moi aussi, et, me confiant à l'abbesse, je suis partie avec nos sœurs... Voilà tout.

« Voilà tout... Oh! ta vue encore plus que tes soins me rendraient à la vie, ma fille, reprit le sergent; mais, si jeune, si délicate..... Je ne puis souffrir que tu restes ici plus longtemps.

— Un moment, un moment, sergent, dit le colonel, moitié gaîment, moitié avec attendrissement. — Mademoiselle est maintenant enrôlée dans mon régiment, et si je t'ai accordé ton congé... je ne lui ai pas donné le sien, à elle.

— Quoi! mon colonel, se récria Gillot.

— Oui, reprit le colonel, cela signifie que je sollicite de mademoiselle un changement de costume, un changement de nom... surtout.

— Ah! oui, dit Gillot, de reprendre son nom de Mélanie Gillot.

— Non, mais de prendre..... le mien par exemple. Sergent, ajouta le colonel, veux-tu me donner ta fille pour femme? Une bonne fille ne peut être qu'une bonne femme et une bonne mère!.. »

L'histoire ne dit pas que le sergent refusa, ni Mélanie non plus.

EUGÉNIE FOA.

LE CADEAU MALENCONTREUX.

ANECDOTE COMIQUE.

Si vous avez lu quelques-uns des ouvrages de sir Walter-Scott, vous connaissez l'Ecosse, cette contrée si remarquable par ses hautes montagnes, la beauté de ses sites, l'originalité de ses mœurs, le caractère hospitalier et le costume pittoresque de ses habitans. — Eh! bien, c'est en Ecosse que s'est passée tout récemment l'anecdote que nous allons conter à nos lecteurs.

Un gentilhomme écossais, de la secte des Méthodistes, revenait un jour d'un village un peu éloigné de son château. Son chemin le conduisait devant une ferme solitaire, où il lui arrivait quelquefois de s'arrêter; et comme dans ce moment il commençait à pleuvoir, il pensa qu'il ne ferait pas mal d'y faire une petite halte. Il entra donc, enveloppé dans son manteau, et, sous la porte, il salua la fermière, selon l'usage des Méthodistes, par ces mots : « La paix soit avec vous, ma chère sœur en Jésus Christ! » — La bonne fermière, saisie d'abord à l'aspect de ce visiteur inattendu, était sur le point de s'enfuir, quand le gentilhomme écossais, ouvrant son manteau, lui laissa voir sa figure bien connue.

« Soyez le bien-venu, sir, s'écria alors la digne femme. Entrez dans le poële; vous pourrez y attendre la fin de la pluie. »

L'honorable baronnet ne se fit pas prier. Il entra, mais préfera rester dans la cuisine à côté de la bonne fermière, chauffant ses mains au foyer, dont les flammes léchaient une marmite posée sur le feu.

« Quelle belle marmite vous avez là! s'écria tout à coup le gentilhomme. Elle est de fer vraiment! et garnie en cuivre, puis si luisante, si neuve... c'est ainsi que ma chère Sara devrait en avoir une; mes pommes de terre et mon beefteak me ragoûteraient alors bien davantage.

— C'est une fantaisie que vous pouvez aisément satisfaire, sir, répondit la fermière; pour quelques schellings, vous vous en procurerez une semblable chez tel marchand de fer qu'il vous plaira.

— Vous croyez?.. cependant je doute que j'en trouve une si gentille.

— S'il en est ainsi, acceptez-la en cadeau de ma part.

— Non, non, s'écria le baronnet; je ne veux pas vous en priver. Mais, je l'avoue, je n'ai jamais vu de marmite plus jolie. »

Ses regards de convoitise, qui ne cessaient de caresser cet ustensile, étaient encore plus expressifs que ses exclamations, et la fermière, qui était une excellente pâte de femme, insista tant pour lui faire accepter l'objet de son admiration, qu'il finit par céder.

« Soit, dit-il avec une satisfaction qu'il ne pouvait dissimuler; puisque vous êtes si bonne, je l'accepterai en souvenir de vous; et, si vous le permettez, je vais l'emporter tout à l'heure, car je voudrais bien aujourd'hui même en faire l'agréable surprise à ma chère Sara.

— Comme il vous plaira, sir, prenez-la donc. »

Et en même temps, le baronnet s'empressa de l'enlever du feu. La fermière essuya la petite couche de suie qui s'y était attachée, et allait envelopper la marmite dans du papier.

« Ne vous en donnez pas la peine, s'écria le baronnet; on ne me verra pas, car la nuit est proche.

— Bien! répliqua la fermière. N'accepterez-vous pas aussi un verre de bon whiski?

— Je vous remercie, une autre fois, lorsque je reviendrai. Adieu, ma sœur. »

Notre gentilhomme quitta la ferme fort satisfait. A tout instant, il jetait un regard de contentement sur sa marmite, qu'il portait tantôt d'une main, tantôt de l'autre; peu à peu, le doux fardeau

commença à lui peser, et, après une heure de marche, il se sentit les bras et les mains bien fatigués. — Bon, fit-il en regardant de tous côtés, ici pas une âme ne me voit, ne pourrais-je pas porter la belle marmite sur ma tête ?... »

Et, dans un clin d'œil, l'ustensile fut assis sur la tête du baronnet. Il ne put s'empêcher d'en sourire, car ce casque d'une nouvelle espèce s'adaptait merveilleusement à son chef.

Il marchait ainsi depuis quelques minutes, en pensant au plaisir que cette nouvelle acquisition allait faire à Sara, sa chère moitié, quand tout à coup il se trouva au bord d'un large fossé. « Bah ! se dit-il, c'est l'affaire d'un saut. » Et, prenant un élan, le brave homme franchit l'obstacle ; mais, par suite de ce brusque mouvement, la marmite s'était enfoncée par son poids et lui couvrait tout le visage jusqu'à la bouche ; son propriétaire essaya de la remonter tout doucement... vains efforts : ce bonnet de fer ne cédait pas.

Imaginez vous l'horreur qui s'empara du baronnet... Tourmenté par d'atroces douleurs, il courait comme un insensé, tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt culbutant pardessus une pierre... il se lamentait, pleurait, criait au secours, et tout cela bien inutilement, car personne ne l'entendait. — Au bout d'une heure cependant, il entendit des voix dans le lointain, et bientôt près de lui cette exclamation :

« Regardez donc qui vient là !... c'est le diable, c'est le diable, crièrent à la fois une dixaine de voix. »

C'étaient des gens de la maison du baronnet. Mais les fidèles vassaux ne reconnaissaient pas leur seigneur et fuyaient à son approche.

« Restez donc, mes amis. Je ne suis pas le diable ; je suis sir Eldon. »

Les vassaux n'en pouvaient croire leurs oreilles. En entendant la voix du baronnet, ils ne s'en approchèrent qu'avec crainte et défiance et le menèrent chez lui, où la bonne Sara était dans la plus vive inquiétude. On appela sur-le champ un chirurgien, et celui-ci essaya de tous ses instrumens pour dégager la tête du gentilhomme de son incommode coiffure : rien ne réussit. Alors, un forgeron, qui avait aidé à ramener le baronnet chez lui, eut une heureuse idée ; il avait remarqué que la marmite n'était pas de tôle, mais de fer fondu. Il prit donc le gentilhomme par le bras et le mena dans sa forge, suivi de tous les assistans. Arrivés là, il le pria de poser sa tête sur son enclume, et le patient obéit avec résignation, en recommandant son ame à Dieu. Le forgeron, sûr de son affaire, d'un coup de son gros marteau fit voler la marmite en éclats.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines, quand le pauvre baronnet, soupirant de douleur, tomba par terre sous ce coup, comme privé de sentiment... mais ô prodige ! bientôt il r'ouvrit les yeux; sa tête n'avait point été effleurée, et cette opération n'eut pas de suites fâcheuses.

CH. VILLAGRE.

HAUTE LITTÉRATURE.

Rome, 178...

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican; il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux ; il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté. — Je vois tout, j'entends tout. Les cris de mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican ; je m'en revenais chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul. Je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle; je jouissais. Mais, dans le moment, il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route et prenait garde de secouer le vieillard en marchant, je vis bien que c'était son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'ou il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait : cependant un jeune enfant les précède, qui tout troublé, de temps en temps les regarde : une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivait, les main a tachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union ! Elle s'avançait, elle se panchait, elle se penchait encore : l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres ; mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau..... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place ; je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse s. Le plus petit de ces enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère ! il lui manquait sûrement un enfant; elle en tenait deux par la main, et elle pleurait.

Cependant vieillards, enfants, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelle ; elle roulait d'un bout de la place à l'autre comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle ! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle; elle brillait dans les larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues,

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent ; les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife !

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes et de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie..... Figurez-vous, murmurant comme de concert dans ce

profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière!

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière.

Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur, et sans doute de tout son amour, les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme d'un air étonné, la regardait..... Son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié: il se lève. Le peuple dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs; les vents n'étaient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

—

Ah! que ce tableau de Raphaël que l'on voit au Vatican est admirable!

Le président DUPATY.

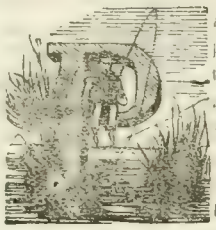
PARIS EN MINIATURE.

—

LES MARCHÉS DE PARIS (la nuit).

Adrien à sa Mère.

Paris, le 29 septembre 1842.



Par une circonstance bien extraordinaire, j'ai été initié aux habitudes et aux mœurs des personnes qui fréquentent les marchés de Paris. Mon oncle, en lisant *les Petites Affiches*, vit l'annonce de la vente d'une maison située aux environs de la Halle, rue des Piliers-Potiers-d'Etain. L'acquisition de cette propriété présentant des chances favorables, mon oncle voulut s'y transporter afin d'en prendre connaissance.

Tu vas voir, me disait-il chemin faisant, Paris sous un point de vue inconnu à beaucoup de monde, même aux personnes nées dans cette capitale ou qui l'habitent depuis un grand nombre d'années. Paris est la ville par excellence; c'est un pays de cocagne pour le riche, une mine inépuisable de ressources pour le pauvre; c'est un vaste champ ouvert à toutes les spéculations, à toutes les industries, où l'homme hardi moissonne avec audace, où l'homme prudent glane avec adresse; on y arrive à la fortune par cent routes ignorées partout ailleurs; on s'y élève en rampant; on s'y maintient à force de changer, on y réussit sans talent, on y parvient sans esprit; le plaisir y conduit aux honneurs, la sottise y trouve des places et le mensonge s'y fait des revenus. Une infinité de gens brillent dans la capitale, dont les moyens d'existence sont un secret impénétrable, même pour leurs connaissances les plus intimes. Depuis le millionnaire qui étale avec orgueil sa fastueuse opulence, jusqu'à l'artisan laborieux qui cache avec soin son état voisin de l'indigence, que d'intrigues, que de soins, que de moyens mystérieux, que de métiers sans noms employés par les uns pour arriver à la fortune, et les par autres pour échapper à la misère! —Tu vas en juger.

Midi venait de sonner lorsque nous arrivâmes. Au dehors la maison paraissait en bon état; mais, vu sa proximité du marché des Innocens, on avait jugé à propos de la distribuer en appartemens d'une petite dimension. L'ouvrier marié ne loue jamais que deux chambres pour lui et toute sa famille; l'une sert de cuisine, de salle à manger, de salon, d'atelier; l'autre est la chambre à coucher: un ou plusieurs lits, quelquefois sans rideaux, deux chaises plus ou moins solides, de gros clous auxquels pendent les outils et les ustensiles de ménage en guise de cadres; un petit buste de Napoléon placé dans l'endroit le plus apparent, un morceau de miroir qui joue le rôle de glace, voilà tout l'ameublement qu'on y remarque. Ajoutez à cela une rudesse dans les manières, qui passe aux yeux de quelques personnes pour de l'insolence, et que Montesquieu regarde comme le gage de la franchise, de la probité et du dévouement.

Nous entrons dans un corridor sombre; au fond se trouve la loge de la portière, dans un espèce de hangar bâti sous l'escalier principal. Dès qu'elle entendit du bruit elle se retourna, tenant d'une main un petit pain au lait qu'elle trempait de temps en temps dans une énorme tasse de café. Je crus d'abord qu'elle mangeait de la salade, car je n'avais pas encore vu de tasse de cette dimension. — « Qui est là? nous cria-t-elle de sa voix aigre et d'un ton brusque! Que demandez-vous? » — Mon oncle s'approcha et l'instruisit du motif de sa visite. Aussitôt elle s'empressa de céder le siége d'honneur qui décorait sa loge, après l'avoir préalablement épousseté avec une espèce d'essuie-main d'une blancheur plus que douteuse. Je m'assis sur un escabeau à trois pieds. Elle passa le revers de sa main sur sa bouche, rajusta le madras qui couvrait sa tête, et le coude appuyé sur le manteau de la cheminée qui lui servait de buffet, elle nous apprit qu'elle tenait de père en fille à la maison depuis cent trente-deux ans et cinq mois; que depuis sa naissance chaque propriétaire ancien l'avait successivement léguée au propriétaire nouveau.

« Du reste, ajouta-t-elle, M. Mistouflet vous a sans doute prévenu de cette coutume, qui m'assimile à l'immeuble, et me rend partie obligée de l'acquisition.

— Mon dieu! madame, je n'ai pas encore vu M. Mistouflet.

— Ah! monsieur, le digne homme que vous allez remplacer, le digne propriétaire! — qu'on était heureux avec lui! ce n'est pas pour dire, mais de père en fille, jamais il n'avait trouvé personne qui fût mieux au fait du service que moi et feu mon pauvre Grosvan, mon défunt, mort il y a aujourd'hui vingt-cinq ans cinquante-trois jours. Ah!...»

En même temps elle fait entendre une sorte de soupir et retourne immédiatement à son baquet de café, dans lequel elle plonge plusieurs fois son pain au lait.

« Vous permettez, n'est-ce pas, ajoute-t-elle; c'est que... voyez-vous, quand il vous revient de pareils souvenirs... Tenez, si ça ne vous dérange pas trop, je vas rapprocher mon faible déjeûner du feu; vous savez, comme on dit: le café n'est pas bon quand il est froid... là!.. Comme ça je puis attendre et répondre plus tranquillement à toutes vos questions.»

Mon oncle l'assura gravement de toute sa bienveillance dans le cas où il acquerrait la maison qu'elle habitait, et lui glissant dans la main une pièce de cinq francs qu'il la pria de garder comme un gage de ses bontés futures, il l'invita à nous servir de guide et à nous montrer les appartemens de la maison qui allait bientôt lui appartenir.

« Impossible, dit-elle en secouant la tête; dans ce moment-ci les locataires de monsieur sont tous au lit; et je n'ai garde, malgré le respect que je lui dois, de les interrompre pendant leur sommeil. »

Mon oncle témoigne son étonnement; la portière reprend aussitôt:

« Oh ! la maison future de monsieur n'est pas une maison comme une autre, et pour peu qu'il daigne m'écouter un instant, je vais lui prouver qu'il en est bien peu dans Paris qui lui ressemblent. — Ah ! sainte Vierge ! le voilà tourné ! du lait tout frais que j'avais acheté ce matin. Est ce qu'il aurait tonné cette nuit ? C'est que, voyez-vous, on dit que l'orage fait tourner le lait. »

Elle s'approche du fourneau d'où elle retire son énorme casserole renfermant alors un mélange de globules noirâtres nageant dans un liquide d'une pureté douteuse, et d'une odeur passablement nauséabonde : « C'est égal, s'écrie-t-elle, j'en ferai des jonchires, c'est très bon et en grande vogue dans notre quartier de la Halle. Voyons maintenant ; où en étais je ? Ah ! bon ! j'y suis. — D'abord, à commencer par votre servante, cette maison-ci n'est remplie que d'honnêtes gens, vivant du produit de leur travail, se mêlant rarement des affaires publiques, jamais de celles de leurs voisins. Chose essentielle : les locataires paient exactement leurs termes. Depuis que j'ai l'avantage d'être à la porte, je n'ai jamais tiré le cordon à un huissier, et n'ai pas reçu la visite d'un créancier malhonnête. L'ordre le plus sage règne dans le logis ; il n'est point troublé par le commérage des uns et le caquetage des autres, attendu que personne n'a le temps de se rendre visite. Les uns sortent à onze heures du soir ; ceux-là...

— Comment ! la maison est donc ouverte toute la nuit ?

— Oui, monsieur, parceque, voyez-vous, il faut bien que ces braves gens aillent à leurs occupations.

— Et quelles occupations peut-on avoir à cette heure ?

— V'là ce que je vais vous expliquer. Le premier étage, sur le devant, est occupé par une dame respectable que la première révolution a ruinée, et à qui il ne restait alors que quelques mille francs, somme insuffisante pour elle et pour sa fille ; pauvre petite ! elle avait deux ans ans au plus et était gentille ! un ange, monsieur. Ne voulant pas recourir à la générosité tardive de ses parens, trop fière pour implorer la pitié incertaine de ses amis, madame de B... qui craignait par dessus tout de compromettre un nom justement illustre, prit une résolution singulière. Le hasard l'informa des usages établis aux marchés de la Halle ; elle réunit son petit avoir, vendit quelques bijoux et entreprit un genre de commerce dont le succès était d'autant plus douteux, que jusqu'alors elle n'avait eu aucune connaissance de cette espèce de spéculation : chaque nuit, madame de B..., vêtue d'un costume très simple, coiffée d'un madras, affublée d'une mante de futaine brune, quittait à minuit son appartement, et, à l'insu de tout le monde, elle se présentait à la Halle, où, protégée par un des employés supérieurs qui avait, pour ainsi dire, pénétré son secret, elle se rendait adjudicataire de voitures de fruits et de légumes, qu'elle divisait ensuite en plusieurs lots, et qu'elle revendait en moins d'une heure à diverses marchandes. Son bénéfice fut d'abord peu considérable ; mais ensuite il s'augmenta tellement, qu'il fournit à madame de B... les moyens de placer mademoiselle Cécile dans une pension célèbre, et de lui donner une éducation conforme à sa naissance. Grâce à cette petite entreprise que le ciel a bénie, la mère a pu racheter une partie de ses biens, et sa fille a épousé dernièrement un avocat distingué ; mais ni les instances de son gendre, ni les prières de sa fille, n'ont pu la décider à renoncer à une spéculation qu'elle fait maintenant en grand, et qui a, dit-elle, l'avantage de la rendre indépendante. Elle sort tous les soirs à onze heures et demie, et rentre avant le jour ; en moins de trois ou quatre heures, elle a gagné 100, 150, 200 francs. Je suis avertie, quand elle rentre, de l'état brillant de ses finances ; elle laisse ordinairement sur sa route un échantillon de son bonheur.

Sur le même carré, loge une facteur à la marée, qui toutes les nuits est appelée à une heure par *l'éveilleur* ; elle va assister à la vente du poisson et percevoir au fur et à mesure des arrivages, au profit de la ville de Paris, un droit de six pour cent sur la marée, de cinq pour cent sur le poisson d'eau douce et de dix pour cent sur les huîtres. Le soleil est levé depuis longtemps lors qu'elle rentre chez elle. Son appartement ne vous donnerait point une idée de sa fortune : il est noir, meublé à l'antique, et semble n'être habité que par la médiocrité ; cependant la mère François, en bonnet de dentelles, en jupe de molleton, a ses trois maisons sur le pavé de Paris, deux actions de la banque et quinze inscriptions de rente sur *le grand livre*. Habituée à son logement, elle se serait arrangé de la maison depuis longtemps, si le prix et la valeur en eussent été plus élevés.

Il y a trois petits appartemens au second étage ; le premier de ces appartemens est occupé par un homme dont les fonctions se bornent à se promener toute la nuit, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, et à retenir ce qu'il voit et ce qu'il entend ; je l'ai longtemps pris pour un étranger indiscret ; il n'a jamais voulu me dire ce qu'il était. — Le deuxième est habité par un musicien employé dans l'entreprise des bals et fêtes nocturnes de Paris ; tous les jours il se lève à neuf heures du soir ; il déjeûne avant de sortir, et rentre pour souper le lendemain matin ; il se couche et dort jusqu'au moment où on vient lui apporter l'adresse de la maison dans laquelle il doit passer la nuit. — Quand au troisième, il est loué à une famille entière ; le père et le fils, imprimeurs de journaux, sont employés au tirage ; cette occupation les force à partir de chez eux à dix heures du soir, mais ils n'y reviennent pas toujours le lendemain.

Au troisième étage, vous aurez pour locataire un employé de la boulangerie cosmopolite qui se rend à sa besogne, c'est à dire au *pétrin*, tous les soirs à huit heures, et ne rentre chez lui que le matin après la dernière *fournée*, vers les sept heures ; il est remplacé par un conducteur des pompes funèbres qui doit être à son administration vers les six heures presqu'au lever du soleil. Ce double loyer me donne le double de besogne, mais aussi à la fin du trimestre le propriétaire touche deux fois la location ; c'est tout bénéfice.

— Ce commerce est illégal.

— Je n'en sais rien ; mais pour que les locataires ignorent ce manége, j'ai soin de réunir toujours des gens de professions qui se prêtent à ça ; et puis, c'est l'usage dans notre quartier ; il suffit d'avoir un peu d'astuce pour ne pas amener des quiproquos dans le genre de celui de ma voisine. Figurez-vous, monsieur, qu'elle logeait une jeune couturière, excellente travailleuse, et par dessus tout une vertu respectée, même par ses amies ; un jour elle trouva dans son lit une casquette de loutre, et derrière une commode une paire de bottes. C'était le premier locataire, celui de jour, qui les avait laissées au large, et la femme de ménage n'avait pas eu la précaution de les ranger. « Vous pouvez être tranquille, monsieur, de pareilles choses ne m'arriveront jamais. » Sur le même carré, vous avez une vieille femme qui voyage toute la nuit de corps de garde en corps de garde, munie de quelques flacons d'eau-de-vie, de cassis, etc., et d'une ample fourniture de petits pains chauds dont elle s'approvisionne régulièrement tous les deux jours ; le propriétaire d'un cabaret borgne, qui s'ouvre la nuit pour y recevoir l'habitant d'un quartier éloigné qui n'ose rentrer chez lui, celui à qui sa portière n'a pas voulu tirer le cordon ; le joueur sans asile et l'étranger sans argent ; enfin, une espèce de philosophe inscrit au bureau de bienfaisance, qui passe les soirées à enlever les affiches du quartier, et les nuits à faire l'inspection des ruisseaux et des bornes de l'arrondissement... Oh ! mon Dieu, j'oubliais la mère Lolive, cette bonne vieille garde-malade, qui a tant d'occupations dans ce moment que je crains bien qu'elle n'en donne elle-même à une de ses camarades. »

Le récit de la portière suffit pour détourner mon oncle de consommer l'acquisition qu'il avait projetée, mais il excita vi-

vement ma curiosité. Toujours prêt à se sacrifier à mes moindres désirs, mon oncle proposa de m'accompagner le soir pour vérifier par nous-mêmes la réalité de ce que nous avions entendu. « Il serait inutile, me dit-il en quittant l'hôtel de visiter les marchés répartis dans les différens quartiers de Paris, et situés Places Maubert, et de la Madeleine ; rues Saint-Honoré, du Four Saint-Germain, Saint-Antoine; carré Saint-Martin, etc, parce que depuis le coucher du soleil jusqu'au lendemain, ils doivent être débarrassés, balayés, lavés et fermés. Toutes ces succursales de la grande Halle se fournissent place des Innocens; là seulement sont transportées toutes les marchandises destinées à l'alimentation de la capitale. C'est vers ce point que nous devons diriger nos pas. »

Onze heures sonnaient lorsque nous arrivâmes à la pointe Saint Eustache; tout était tranquille et silencieux. Les tables des marchandes de marées étaient repliées sur elles-mêmes au moyen de charnières intermédiaires ; les tabourets mis par dessus. Les piliers du carré des Innocens, dans toute leur étendue, sont encombrés de bancs, tables, chaises, paniers, hottes, liés entre eux par une petite chaîne cadenassée aux deux bouts, afin d'éviter toute tentative de soustraction. Peu à peu les boutiques se ferment, les Parisiens attardés rentrent chez eux, les lumières s'éteignent et bientôt il ne reste plus d'ouvert que certaines gargottes dites *Arches de Noé*, où l'on donne à manger à toutes heures et à tous prix. C'est là que j'ai vu vendre du bouillon *à un sou le cran*. Voici comment cela se fait. Un ouvrier, un colporteur entre et s'empare d'une écuelle en terre cuite grossière et recouverte d'un vernis noir et jaunâtre qui porte les marques d'un long usage. Il coupe par petites tranches le pain qu'il vient d'acheter ou qu'il a en réserve depuis le matin. Cette opération faite sur une table fixée au mur à l'une des extrêmités, il va s'adresser au chef de cuisine, ordinairement assis sur un sac de pommes de terre ou un panier de légumes et de fruits, et lui demande du bouillon pour tremper sa soupe. Le *chef* plonge une espèce de seringue dans une chaudière et tire le piston jusqu'au premier cran marqué sur le manche pour un sou; jusqu'au deuxième pour deux sous, et ainsi de suite. L'extrêmité de la seringue est alors ajustée sur l'écuelle et on injecte sur le pain le liquide contenu dans l'instrument pharmaceutique. — Les plats qu'on y sert pour six liards et deux sous sont très copieux, mais la qualité est en raison du prix. *La souricière* est une des arches de Noé les plus connues du quartier des Innocens. On y voit des gens bien mis qui se vantent ensuite d'avoir dîné ou soupé ailleurs, comme s'il était honteux de dîner ou de souper à peu de frais quand on n'est pas riche. Ceux qui fréquentent habituellement ces sortes de bouges appartiennent à la classe infime, c'est à dire les marchands d'allumettes chimiques, de papier à lettres, les balayeurs, les chiffonniers, les débauchés, etc. On peut y vivre une journée entière et y trouver un abri pendant la nuit pour huit sous. Quelques-uns pour économiser leur loyer, préfèrent chercher un asile dans les carrières de Montmartre ou dans les fours à plâtre de Clichy. La police fait souvent des descentes dans ces sortes de cabarets borgnes, et c'est ordinairement là qu'elle rencontre les malfaiteurs de bas étage, les forçats qui ont rompu leur ban. Les filous et les escrocs qui *travaillent en grand* se logent plus convenablement dans les quartiers du Temple, de la Cité et de la place Maubert.

A minuit le silence des rues commence a être interrompu par le bruit motone, inégal et discordant des lourdes charrettes des campagnards qui fournissent quotidiennement nos marchés, des laitières qui nous apportent une partie des déjeûners des familles. Le bruit est entrecoupé par la voix des *éveilleurs* chargés d'avertir les facteurs de la Halle et les marchands. L'un d'eux arrêté devant nous, venait de faire éclater ce cri : « Ohé ! Marie Jeanne, ohé ! minuit !

— C'est toi, Gaspard, lui dit un petit homme couvert d'un bourgeron (petite blouse à l'usage des ouvriers).

— Sans doute. Tiens ! c'est Fritz ! et bien, que fais-tu donc là seul, au clair de la lune, mon ami...

— Mon patron a voulu faire des économies dans son imprimerie, et pour ça il a renvoyé dix compositeurs. Au nombre se trouvait un père de famille qui n'avait que ça pour faire vivre cinq enfans; alors je lui ai donné mon casier et je suis sorti pour lui; voilà comme quoi depuis quinze jours je suis sans place et sans argent.

— C'est gênant, mon cher, c'est très gênant, je le sais, parce que j'ai passé par là. Pendant un mois j'ai couché à la belle étoile, déjeûné pour rien, dîné gratis et soupé sur le pouce et *à l'œil, prix de facture*; enfin j'ai trouvé un métier de choix ; j'ai embrassé la fonction d'horloge ambulante ; je suis le coucou personnifié, le réveil-matin du quartier de la Halle. J'éveille la fruitière, l'écaillère, la boulangère, la beurrière, la coquetière, la fromagère; et toutes me paient rubis sur l'ongle, il n'y a pas à dire. Si bien que toutes les semaines je vais faire une visite et un dépôt à la caisse d'épargne.

— Tu as donc fait fortune?

— Pas encore, mais je suis sur le chemin, et avec le temps j'arriverai.

— Ah ! tu es bien heureux !

— Tu me dis ça d'un ton qui me fait présumer que tu ne l'es pas ; écoute, Fritz, tu es mon ami, tu m'as rendu service autrefois; je m'en souviens, et ta conduite chez ton imprimeur m'a ému. Eh ! bien, regarde cette *paire de lunettes* que madame de B... vient de me donner. C'est ma paie de chaque soir, aussi je l'éveille toujours la première. »

En disant ces mots il applique sur chacune de ses joues une pièce de 5 fr., puis il ajoute : « Coupons par moitié, tu me rendras ça au retour de l'éclipse ; et si dans deux jours tu n'es pas placé, madame de B... a besoin d'un *ange gardien :* c'est à dire, qu'aussitôt que cette bonne et riche marchande a acheté une ou deux charrettes de légumes, tu les garderas pendant qu'elle ira faire plus loin de nouveaux achats. La besogne n'est pas difficile et le salaire est satisfaisant. Je suis pressé, au revoir. J'ai encore dix personnes à éveiller, et les voitures arrivent. Bonne chance !... »

Peu à peu, le carré des Halles et les rues avoisinantes sont obstrués par les charrettes, les monceaux de légumes. Madame de B... que nous reconnûmes facilement au portrait que nous en avait tracé sa portière, se faisait remarquer par son activité ; les porteurs, les déchargeurs, les facteurs, les inspecteurs sont mêlés aux groupes de marchandes : on n'entend de toutes parts qu'un bruissement de voix, de feuilles de choux que l'on brise ; ici c'est un panier qu'on jette par terre, les pommes se répandent dans la boue ; là c'est une voiture qui ne peut ni avancer ni reculer ; elle est prise entre des tas de légumes que les propriétaires défendent de la voix, ne voulant pas qu'on les approche de trop près ; l'autre veut avancer bon gré malgré ; plus loin ce sont deux voisins qui s'arrachent une marchande et finissent par se prendre aux cheveux, tandis que celle-ci va porter ailleurs sa pratique et son argent. Partout c'est un bruit, c'est un vacarme, un brouhaha qui se prolonge jusqu'au lever du soleil pour recommencer et se continuer jusqu'au soir sur un autre point, c'est à dire dans les Halles, comme nous le verrons prochainement.

A. M. DE NOIRMONT.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON, 3.

1re ANNÉE. — N° 48. Paraissant tous les Samedis. OCTOBRE 1842.

ÉDUCATION. AMUSEMENT.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

INSTRUCTION. MORALE.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS . . . . . 20 fr. DÉPARTEMENS. . . 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE

PARIS EN MINIATURE.

LES MARCHÉS DE PARIS (le jour.)

(*Suite et fin.*)

Paris, 8 octobre.

Adrien à sa mère.

ENFIN les lumières pâlissent et s'éteignent peu à peu devant les premiers rayons de l'aurore; tandis que la moitié de Paris goûte encore un repos dont le travail ou le plaisir lui a fait un besoin, une foule de gens éveillés par le devoir, la nécessité et l'intérêt, parcourent les rues de la capitale. — Les porteurs patentés de la Halle courent de toutes parts offrir leurs services et l'appui de leurs larges épaules; les balayeurs divisés par brigades et armés des insignes de leur état, sont échelonnés le long des rues et des quais qu'ils sont censés rendre propres; les porteurs de journaux et de pain s'en vont de porte en porte, distribuant la nourriture du corps et de l'esprit pour toute la journée. Ici, c'est l'ouvrier qui se rend à son atelier; l'homme de peine paraît sur la porte du magasin dont il doit nétoyer et parer la devanture; il est en costume du matin, ouvre une grande bouche, étend de grands bras, et fait entendre un long et expressif bâillement; ensuite il se frotte les yeux, regarde la girouette, dit bonjour à son collégue du voisinage et se met à la besogne.

Autour de nous, les charrettes et les chevaux vont, viennent et s'entrechoquent; le marteau retentissant du serrurier matinal vient augmenter par son tintamarre le bruit des conversations et des cris de mille personnes transformées en marchands ou en acheteurs. — Voilà le quartier des Innocens au lever du soleil.

La fontaine des Innocens, chef d'œuvre d'élégance, dû au ciseau du célèbre sculpteur Jean-Goujon, se dresse fièrement sur sa base au milieu de la multitude qu'elle domine; son dôme se pare d'un diadême de rayons célestes, tandis que ses eaux argentées, tombant en nappes diaphanes de cascade en cascade, l'enveloppent d'un vaste manteau qui reflète à l'œil du contemplateur les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel.

L'immense marché qu'arrose ce monument exquis, était au moyen-âge (il fut élevé en 1551) un hideux cimetière enfermé d'une enceinte de pierres. En 1785, en vertu d'un arrêt du conseil-d'état, on exhuma de ce cimetière douze cent mille squelettes qui sont allés servir de matériaux aux grands ossuaires des catacombes. L'église construite au commencement du 14e siècle, et placée sous l'invocation des Saints-Innocens ainsi que la galerie appelée *les Charniers*, et qui était réservée aux morts privilégiés, furent démolies. Le sol qu'elles occupaient devint une place spacieuse et utile. L'histoire des démolitions n'offre pas toujours le même résultat.

La foule se pressait autrefois sous les arceaux noirs et humides des *Charniers* et sur ses pavés composés de pierres tumulaires, entre les cabinets des écrivains et les étalages rians des modistes qui payaient des loyers fort considérables pour ce temps. Les écrivains, moins courus depuis l'invention et la propagation de l'imprimerie, et par conséquent moins riches, étaient plus modestement logés; ils se tenaient dans des espèces de boîtes ressemblant à un confessionnal tronqué, et là, du matin au soir, et souvent fort avant dans la nuit, les lunettes sur le nez, la main tremblante et soufflant dans leurs doigts, ils donnaient leur

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LA JEUNESSE. -- OCTOBRE.

ESQUISSES DE MŒURS ANGLAISES.

Le caractère anglais a cela de particulier, que les défauts des individus ou des classes, loin de tirer à conséquence contre l'intérêt général, tournent à son profit. Ainsi, de la lâcheté de la populace résulte le maintien de l'ordre; de l'orgueil des gens bien élevés, la fierté nationale; de la soif de l'or, la richesse publique; de la paresse d'imagination, la haine du changement et la stabilité des institutions; de la manie de se singulariser, de bizarres mais d'utiles établissemens; du rigorisme religieux, des mœurs sévères; du propagandisme, l'extension du commerce sur tous les points du globe; du malaise dans le pays natal, des colonies utiles à la métropole; de la vénalité des emplois, de celle même de la représentation nationale, plus d'aptitude, plus de garantie chez ceux qui y consacrent leur fortune; de la choquante inégalité dans la division de la propriété, une hiérarchie qui remonte de la famille à l'Etat.

Cette disposition réagit de l'ensemble de l'ordre social sur ses spécialités, et fait que, malgré l'incohérence de ses institutions et les vices très réels et très apparens de son organisation, l'Angleterre occupe un rang très distingué parmi les pays les mieux gouvernés et les plus heureux de l'époque actuelle, et que, si haut qu'ils remontent, les souvenirs historiques ne peuvent trouver de points de comparaison qui ne soient à son avantage.

Les Anglais sont *montreurs*. Lorsqu'ils ont à satisfaire la curiosité d'un étranger, ils la fatiguent, en ne lui faisant grâce d'aucun des détails les plus minutieux et les plus insignifians. Dans une ville, il n'est pas de quartier si sale, d'édifice si mesquin, qui échappent à leur *cicéronerie*. Dans une maison, ils promènent de la cave au grenier, et appellent l'attention sur tout ce qu'elle renferme. C'est à n'en plus finir dans une bibliothèque, dans un musée, dans une collection d'objets d'art. Ils vous feront feuilleter jusqu'au dernier livre, voir même jusqu'au plus mauvais tableau, admirer la pièce la moins digne d'attention. Il n'y a pas dans cette habitude le sujet d'une critique; si je la mentionne, c'est qu'elle peut être considérée comme une espèce de tic national.

Grande est la différence entre un Anglais observé sur le continent et le même étudié à Londres. Hors de son pays, un Anglais affiche la prétention d'en conserver les usages; il les exagère, de peur d'en laisser échapper aucun des détails. Il pousse même la

encre, leur papier, leur style et leurs pains à cacheter pour cinq sous. Les placets au roi coûtaient douze sous, parce qu'il y entrait de la bâtarde et que le style en était plus relevé. On peut se faire une idée de ce qu'était cette galerie en parcourant l'allée étroite, sombre et puante qui traverse dans toute leur longueur, les maisons bâties entre le carré de la halle aux légumes et la rue de la Ferronnerie.

Il est six heures; une cloche annonce que le marché public aux criées va commencer. Tous les quais depuis l'Hôtel de-Ville jusqu'au Louvre sont couverts de charrettes au repos, les gardeurs veillent, les chevaux mangent, les maraîchers sont à leurs affaires. C'est sur la place Gastine, au bas de la rue Saint-Denis, que l'on entasse les paniers vides, et c'est dans la rue de l'Aiguillerie qu'est la mère Chauvet, à l'auberge du *Père de Famille*. C'est la reine et le modèle du quartier pour le travail.

Sa tâche est de mettre à l'abri et à couvert les chevaux et les ânes des jardiniers et des laitières. Pour les soins qu'elle en prend, le droit qu'elle prélève est de quatre sous par jour, et il faut voir ce mouvement pour le croire. Toutes ces bêtes de somme sont rangées à la queue l'une de l'autre tant que dure le marché, puis dès qu'il est fini et que le marchand veut s'en aller, il reprend son animal et paie les vingt centimes à la mère Chauvet.

La mère Chaudet a pour voisine madame Lecomte, qui est complaisante causeuse et marchande de balais. Quelquefois, du matin à midi, elle débite assez de paroles pour remplir un épais in-folio et vend huit à dix douzaines de balais, des balais de bouleau et de bruyère, des balais de Maubuisson et de Marly : c'est un commerce considérable. Chaque balai coûte deux sous à la forêt et à la fabrique, et se vend trois sous à la halle, et puis quatre, six ou huit sous chez les revendeuses et les fruitières. En vérité, tout cela doit paraître curieux à ceux qui ne s'en sont jamais occupé. — Ce que les domestiques achètent pour le service du ménage, ils ne l'ont que de la troisième et quatrième main, et il faut que le *bourgeois* paie et salarie toute cette active et bruyante industrie.

Autrefois, le carré des Innocens était occupé tous les jours par des marchands fripiers, immédiatement après avoir servi de marché aux légumes. Depuis la révolution, les fripiers ont été transportés au marché du Temple, et, sur le vaste emplacement de la halle, on a placé quatre rangs de poteaux figurés en colonnes et soutenant des charpentes recouvertes en ardoises, et là sont rangés plus commodément ceux qui vendent et achètent. La halle au poisson, nouvellement construite, est un grand carré circonscrit et divisé par des poteaux; la plupart des tables sont en pierre, quelques unes sont simplement en bois et d'une plus petite dimension. Ce carré est couvert et abondamment pourvu d'eau par diverses fontaines. Les factrices à la marée, chargées de surveiller la vente et de percevoir l'impôt, sont commodément assises dans des estrades d'où elles peuvent voir tout ce qui se passe autour d'elles. Les œufs, le beurre et les fromages sont reçus dans une vaste rotonde où les prix de vente sont fixés et les droits perçus au profit de la ville de Paris et des hospices. Le marché a lieu tous les jours, excepté le dimanche, et, comme on ne vend pas d'œufs le mercredi, ceux qui arrivent ce jour-là sont resserrés pour le lendemain. Les officiers préposés à la volaille couchent par écrit la moindre mauviette; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme, avec la date du jour; on ne mange un lièvre que d'après l'exercice solennel de l'officier en titre; il n'arrive pas un poulet qu'il ne l'examine, un canard qu'il ne l'enregistre, et pas un dindon qu'il ne le visite. Toutes ces opérations lui rapportent 1,500 fr. de traitement fixe et annuel, sans compter le tour du bâton et les bouts d'ailes qu'il attrappe par-ci par-là. C'est à l'extrémité méridionale du Pont-Neuf que se trouve le marché à la volaille. La veille de fête, la petite bourgeoise va en personne acheter une poule ou un dindon qui prend aussitôt le nom de poularde; on rentre au logis la tête haute et la provision à la main, on plume la bête devant sa porte afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni bœuf à la mode, ni ragoût-omnibus, et l'orgueil est satisfait plus que l'appétit.

Voulant pousser plus loin mes observations, mon oncle m'entraîna au milieu de la place, à travers les paniers de fruits, les tas de légumes, les éventaires en plein vent destinés aux marchandes qui ne peuvent acheter une place sous les piliers. Poussés par l'un, repoussés par l'autre, accrochés par les porteurs qui vous crient: « gare ! » lorsque votre chapeau roule dans la boue, ou bien lorsqu'un notable fragment de votre habit a suivi sa hotte, nous arrivons au quartier des *écosseuses*. Assises autour d'une table, ces malheureuses sont obligées d'écosser un boisseau de pois verts, de haricots, etc., pour gagner la faible rétribution de cinq centimes; les plus habiles, quand vient le soir, reçoivent 5 ou 6 sous pour la journée, et avec cela il faut vivre ! Un peu plus loin sont les *éplucheuses*, pourvoyeuses des fabriques d'oignons brûlés. Ce genre de travail nécessite un apprentissage pendant lequel on ne gagne rien; l'ouvrière en oignons n'est payé, à raison de 4 ou 5 sous le cent, que lorsqu'elle aborde le bulbifère et qu'elle le dépouille de la pellicule

---

prévention au point de vouloir plier les usages du pays qu'il visite à ceux du sien propre. Il montre de la susceptilité, du dédain, de la fierté; exige des égards, fait peu de frais pour se les attirer, et se met à l'aise partout.

Entre-t-il dans un salon il salue à peine, attend, pour commencer une conversation, l'introduction, inusitée ailleurs qu'en Angleterre, de ceux qui doivent être ses interlocuteurs; s'offense de la moindre négligence dans les procédés dont il croit devoir être l'objet. Il faut que la foule se presse davantage encore pour donner un libre passage à lui, à sa femme, à trois ou quatre filles qui se tiennent accrochées et s'obstinent à ne pas se séparer. Il se montre enfin inexorable sur la plus légère concession d'usages qu'il fait revivre, dans la pensée qu'ils portent avec eux un caractère de nationalité dont il est fier.

Tel n'est pas l'Anglais chez lui : prévenant envers les étrangers, disposé, pour leur plaire, à emprunter les mœurs, les langues même du continent, effaçant les habitudes nationales pour sympathiser davantage avec ses hôtes, il déploie une politesse, une obligeance, un empressement que n'avaient pas fait pressentir les formes toutes différentes qu'il avait affectées hors de sa patrie.

Il faut qu'il y ait un vice quelconque dans le caractère, dans l'organisation domestique, dans les habitudes des Anglais; car ils ne se trouvent bien nulle part : ils paraissent tourmentés par un besoin de *locomotion* qui les pousse de la ville à la campagne, de leur pays dans celui des autres, de l'intérieur des terres sur les bords de la mer. Peu leur importe comment ils y seront, pourvu que demain ils ne soient plus où ils sont aujourd'hui. Cette variété, cette distraction que les autres peuples demandent à leur imagination, c'est dans un déplacement physique qu'ils les cherchent. Quand ils ne savent plus où aller sur la terre, ils s'enferment dans les étroites parois d'un *yacht*, et les voilà s'exposant aux inconvéniens, aux dangers de la mer, voguant sans but, sans terme fixe, sans perspective de jouissances présentes, sans rien qui promette des souvenirs, sans autre plaisir que la fin de celui qu'ils prétendent goûter.

Cette manie n'est pas particulière à des individus; elle appartient à un grand nombre de familles de toutes classes, de toutes positions, de toutes fortunes. Sans parler de Brighton où, par ton, l'on va passer d'une manière fatigante quelques mois de l'hiver, on voit, se croisant sur les routes, des familles qui quittent des habitations commodes, et tous les agrémens attachés à la propriété, pour s'éta-

transparente sans avoir *la larme à l'œil*. Une épluchеuse émérite donnait alors des leçons et des encouragemens à sa fille qu'elle *destinait à la même carrière*. La pauvre enfant, âgée de huit ans à peine, avait les yeux chargés de pleurs et les paupières rouges et enflées que cela faisait pitié à voir. « Ce n'est rien, mon enfant ; un peu de courage, lui disait-elle, et ça se passera. Moi aussi, quand j'ai commencé, les larmes me coulaient à flots comme une Madeleine, mais peu à peu je me suis habituée au légume ; l'œil s'y est fait, la goutte n'est plus venue ; si bien qu'au bout de trois jours j'épluchais un oignon comme on mangerait une praline. Alors on m'a dit : — Françoise, t'a passé l'eau, tu seras payée. Depuis, j'ai toujours *descendu* mon cent d'oignons à l'heure, et je ne rentre jamais à la maison sans y porter mes 3 fr. »

Elle fut interrompue par ces cris : «Oh ! ah ! ah ! une dispute ! Bon ! bravo ! cela s'échauffe ! » Au milieu d'un groupe qui devenait de plus en plus nombreux, deux marchandes, après avoir parcouru toutes les locutions du catéchisme poissard, en étaient venues aux voies de fait. Un soufflet est aussitôt suivi de la riposte, et les spectateurs, bien loin de mettre le hola, encouragent de la voix et du geste les combattantes. Celles-ci s'approchent, se joignent, se décoiffent, et bientôt les fichus, les lambeaux de robes suivent les coiffures ; les camisoles déchirées laissent voir leurs bras meurtris, tandis qu'une chevelure noire descend en bandeau rétifs sur les yeux et sur les épaules. Le visage en feu, le regard étincelant de rage, elles se précipitent l'une sur l'autre, et se portent des coups terribles qui pouvaient occasionner un grand malheur ; alors un gros Auvergnat fend la presse, armé d'un seau d'eau fraîche, et d'un bras vigoureux et sûr, il lance le tout à travers les oreilles des deux adversaires. Le remède fit merveille ; les deux mégères se lâchent aussitôt ; muettes de stupéfaction, elles regardent la foule avec un air hébété ; l'Auvergnat les prend par le bras et les conduit chez le marchand de vins où la paix fut signée au bruit de plusieurs *canons*. Quand elles sortirent du cabaret, après maintes libations, elles étaient bonnes amies.

Les mœurs des marchandes de la Halle ont toujours été une exception à la règle générale. Avant la révolution, elles avaient le singulier privilége d'injurier impunément tous les acheteurs, et même tous les passans dans ce qu'on appelle *l'idiôme poissard*, langage grossier, mais énergique, dont le peuple et certains amateurs faisaient par plaisir une étude.

C'était pour quelques observateurs un objet de curiosité que l'extrême volubilité avec laquelle ces femmes déployaient dans leurs disputes toutes les richesses de leur *sottisier*. — Vadé, auteur célèbre par la burlesque originalité de ses ouvrages, et qui eut pendant longtemps l'honneur d'être le poète à la mode, fréquentait les guineuettes et les marchés de Paris pour y étudier ce genre d'éloquence. Comme il s'avisa le premier d'en faire usage dans des pièces de vers, il fut proclamé justement l'inventeur de la littérature poissarde.

A cette époque, les dames de la Halle n'étaient pas encore abritées de la pluie et du soleil, aux frais de la ville de Paris ; les marchés couverts tels qu'ils existent aujourd'hui ne remontent qu'au temps de l'empire. Chaque boutique consistait en un éventaire de planches supportées par des tréteaux ; le siége de la marchande se trouvait au milieu et le tout était couvert d'un vaste parasol, semblable à ceux que l'on voit encore au marché de la rue de Sèvres. Le portant de ce parasol, garni à l'extrémité d'une pointe de fer, était fiché en terre ; à une hauteur de sept ou huit pieds, des lattes réunies par un bout autour d'un anneau fixé au portant, s'ouvraient à l'aide de supports, comme les baleines de nos parapluies. Ces lattes étaient recouvertes d'une toile épaisse et enduite d'un bitume inaccessible à l'humidité.

Pendant les derniers siècles, surtout depuis la régence qui suivit la mort de Louis XIV, souvent des gens de qualités se plaisaient à passer leur temps au milieu des échoppes de la Halle, pour être témoins du spectacle divertissant des discussions de ces dames. C'était une chose vraiment curieuse de les entendre débiter ce qu'elles disaient avec ce ton original qui leur appartenait. Dès qu'elles voyaient un gentilhomme, elles *l'attrappaient* aussitôt. Un jour le marquis de Lusinnes, homme excessivement méfiant et dominé par la passion de la avarice, voulut s'assurer par lui-même si sa gouvernante ne le trompait point sur le prix des fournitures. Au retour d'une visite chez le comte de Horn, il s'approche d'une marchande de marée qui lui fait aussitôt des offres : «Voyons, mon bijou, lui dit-elle, mettez-vous en frais ; voyez, saumon, turbot, morue ; tout est de première qualité... sentez, quelle odeur ; ça ferait revenir un ange s'il était mort!

— Ce poisson-là, répond le marquis, n'est pas frais, je n'en veux pas.

— Qu'est-ce à dire? pas frais ? mon poisson? repassez demain M. de l'effilé, j'aurons le même, et je tâcherai qu'y soit plus frais. As-t-on vu, ce muguet monté sur ses deux fuseaux, avec sa perruque neuve, ses habits paillettés et ses bas mouchetés, il ressemble à un reposoir de la fête-dieu avec saint Gilles au milieu.»

---

blir à loyer dans d'autres terres, et subir tous les inconvéniens de la non possession. Relations, habitudes, affections, amour du sol, tout est sacrifié, sans que l'on s'informe de ce que l'on rencontrera à la place ; car rien ne détermine la préférence. On va en Italie, en Saxe, en Ecosse, en France, d'un comté dans un autre, sans motif précis. En partant, on loue sa maison ; et si le bail n'est pas expiré au retour, on en loue une autre pour un mois, pour huit jours, pour un an. Lorsque l'on ne veut ou ne peut pas se livrer à de lointaines émigrations, on change de quartier dans la ville que l'on habite.

Un étranger est tenté de s'informer si ce *confortable* dont on est si vain est si général, qu'il se trouve partout où conduit un caprice irréfléchi, et si, en supposant qu'il existe en Angleterre, les Anglais l'emportent avec eux sur le continent. Dans la nécessité où il est de se faire une réponse négative, il se demande si le *confortable* est aussi réel et aussi étendu qu'ils le prétendent ; et, de question en question, il va jusqu'à douter que ce soit chose si précieuse et si nécessaire, puisque l'on en fait si légèrement le sacrifice.

M. le baron D'HAUSSEZ.

—

CURIOSITÉS AMUSANTES,

—

avec une légère rétribution.

DIORAMA. — Scènes animées : *La Messe de minuit dans l'église de St-Étienne-du-Mont*, boulevart du Temple.

PANORAMA NATIONAL. — *Vue de l'incendie de Moscou, de la bataille de la Moscowa*, etc., aux Champs-Élysées.

MYCROSCOPE A GAZ, ou les Insectes et menus animaux grossis à la vue, boulevart Bonne-Nouvelle.

NAVALORAMA. — *Combat naval de Navarin* et autres scènes maritimes ; aux Champs-Elysées.

—

Le marquis, sans faire attention à ces paroles, demande un peu plus loin le prix d'une carpe qu'il désigne du bout du doigt.

« Dix-huit sous et votre connaissance.

— Allons ! ça vaut neuf sous.

— Hein ! les offrez vous tout entier, monsieur le faraud. Au lieu d'acheter, faut vous faire vendre... le prendrais-tu, Nicole ?

— Ça, moi ! reprend la voisine, je serais bien folle, je perdrais la moitié dessus.

— Françoise, et toi ?

— Moi, je n'ons pas d'ménagerie, qu'en ferons-je. Tu le garderas peut-être pour toi.

— Que le diable l'emporte ; il en fera son trésorier.

— Et il sera volé.

— Ah ! mais il a une figure heureuse, je le prends à crédit ; je le pendrai devant ma boutique en manière d'enseigne ; un merlan comme ça se verrait de loin, et ça attirerait la pratique.

— Vous m'insultez, je crois, s'écria le marquis en se retournant ; je vous apprendrai qui je suis.

— Jérusalem, saint Jean, mon doux Sauveur, comme ça parle ! C'est quelque seigneur ou cadet du château qui se trouve tout vis-à-vis la Râpée. Vois donc, Nicole, y grince les dents... Ne faites-donc pas comme ça, monsieur la Terreur ; ça gâte le visage !

— Vous êtes une poissarde.

— Hein ! qu'est-ce à dire ?.. Quitte-donc ta broche, et j'vas te relicher d'un rayon sur l'œil que tu n'en verras goutte de six semaines..... Regardez-donc, vous autres, comme y marche ! comme il est dégourdi ! — Trois poulets d'Inde et lui feraient, j'en suis sûre, un fringant attelage. »

— Le pauvre marquis, agoni de toutes parts, ne put, pour comble de malheur, s'échapper de la Halle sans avoir fait à ces dames *réparation d'honneur* en leur donnant de quoi boire à sa santé. C'est ce dernier sacrifice qui lui coûta le plus.

Les dames de la Halle ont de tout temps formé une corporation importante et surtout redoutée. Autrefois elle était représentée par un comité surnommé *la jurande* qui discutait les statuts de l'association et correspondait directement avec l'autorité pour obtenir justice et faire respecter leurs prérogatives. L'une des plus importantes, dont elles étaient excessivement fières, et qu'on a voulu vainement en maintes occasions supprimer, était celle que le roi Henri IV leur accorda quand il leur permit de se présenter à l'avenir avec tous les corps d'état pour le complimenter les jours de l'an et des fêtes publiques. A la naissance de chaque dauphin, elles étaient en outre admises à présenter un bouquet à la mère du nouveau-né et recevaient en échange une bourse destinée à payer les frais d'un dîner à la barrière des Porcherons, où le vin, les gais propos et les toasts à la santé de la famille royale n'étaient pas épargnés. Le banquet était suivi d'un bal qui finissait fort avant dans la nuit ; et quand elles rentraient à Paris on eût dit une armée de sorcières revenant du sabbat. Les soldats du guet n'avaient pas beau jeu s'ils cherchaient à les faire taire, même à les engager à modérer leurs cris et leurs chansons discordantes. Ces coutumes sont pour la plupart tombées en désuétudes.

Un son de cloche vint arracher mon oncle à ces souvenirs historiques : il était neuf heures ; les rues environnantes se débarrassent peu à peu, et sont aussitôt livrées à la circulation des voitures. Les marchandes qui n'ont pu se débarrasser de toutes leurs denrées, pourchasées par les agens de la police se répandent dans les rues. C'est alors que commence ce feu roulant de cris rauques, aigus, sourds qui réveillent les Parisiens en sursaut et déchirent les oreilles. Malheur à ceux qui les ont délicates !

Adieu ! ma bonne mère : dans une autre lettre, je vous parlerai des cris de Paris qui sont vraiment une chose fort curieuse.

A. M. DE NOIRMONT.

UN MOT DE LA REINE.

Prêtre du Christ, venez mon père ;
Soyez doux au cœur d'une mère :
Mon pauvre enfant !... mort sous mes yeux !
— Madame, héritier d'un beau trône,
Ce prince eût grandi sa couronne...
— Oh ! dites-moi qu'il est aux cieux.

Mon père, un trône est si fragile !
Et le sceptre, pour être utile,
Veut un maître sage et pieux.
— Madame, digne de sa race,
Des vaillans il suivait la trace...
— Oh ! dites-moi qu'il est aux cieux.

Hélas ! mon père, des batailles,
Du sang versé, des funérailles,
Quel encens chez les bienheureux !
— Madame, sa gloire est venue,
Le socle attend une statue...
— Oh ! dites-moi qu'il est aux cieux.

Qu'est la gloire au saint lieu, mon père ?
Que sont les honneurs de la terre ?
Un cri d'amour lui vaudrait mieux.
— Madame, il aima sa patrie ;
Le peuple pleure, et pour lui prie...
— Grace, mon père : il est aux cieux !

L. AUQUIER.

UNE MERVEILLE... SI ELLE EST VRAIE.

Un M. Debeerske montre en ce moment à Cologne, sous le nom de *multa in minimo*, la collection des objets suivans :

1° Dans la moitié d'une noisette : un nécessaire de dame : il y a 36 pièces, parmi lesquelles on distingue une paire de ciseaux et un canif à double lame, qui s'ouvrent et se ferment à volonté ;

2° Dans une noisette : une cage renfermant un serin qui ouvre son bec, agite ses ailes et imite parfaitement le chant naturel de cet oiseau ;

3° Dans le noyau d'une amande : un moulin à vent hollandais pour scier du bois. A chaque représentation, ce moulin scie effectivement une pièce de bois ;

4° Dans la coque d'un œuf : un appartement magnifiquement tapissé, dans lequel se trouve une dame qui ouvre un piano et joue deux airs : sur l'arrière plan il y a une cheminée de marbre avec une pendule de bronze, représentant Napoléon à cheval ;

5° Dans une noix : un élégant café avec tous ses accessoires. Une dame est au buffet ; deux messieurs jouent alternativement une partie de billard ;

6° Dans l'écaille d'une moule : un gastronome est assis devant une table et semble avaler avec grand appétit les morceaux pour lesquels il ouvre chaque fois la bouche.

7° Dans une orange : un bateau à vapeur en marche et exécutant tous les mouvemens d'un véritable navire ;

8° Dans un œuf : un automate qui répond par écrit aux questions qu'on lui fait; qui trace des dessins, fait l'addition d'une série de nombres presque aussi vite qu'on les a prononcés et en présente le total écrit.

Tous ces objets sont en or, argent, acier et laiton, délicatement ciselés et exécutés par le même artiste avec une vérité et une précision admirables. Malgré la petitesse de leurs formes, on peut les distinguer parfaitement à l'œil nu.

(*Traduit de l'allemand.*)

DÉSERTION PAR AMOUR FILIAL.

Matiffas, artilleur au 4e régiment, est entré au service il y a trois ans. Depuis quinze mois il était privé de nouvelles de sa famille, lorsque, au mois de juin dernier, il apprit que sa mère était dangereusement malade, et qu'elle témoignait le désir de le voir. Matiffas, impatient d'accourir près d'elle, quitta la garnison de La Fère sans la permission de ses chefs. Il partit dans la soirée du 27 juin, au risque d'être puni disciplinairement; il arriva à Noyelles-sur-Mer le 1er juillet, et, après avoir passé deux ou trois jours chez ses parens, il se remit en route pour rentrer au régiment. Avant l'expiration du délai de huit jours de grâce accordé par la loi, il se présenta à la gendarmerie de Péronne, à laquelle il déclara que, n'ayant plus qu'une heure pour être signalé comme déserteur, il venait préalablement faire sa soumission et se constituer prisonnier.

La gendarmerie de Péronne se mit en devoir de dresser procès-verbal de sa déclaration ; Matiffas fut emprisonné en même temps qu'avis avait été donné à l'autorité supérieure de cette arrestation. Ramené à son corps, de brigade en brigade, cet artilleur a mis trente-trois jours pour faire la route de Péronne à La Fère.

Mais avant qu'il n'arrivât au corps, son signalement avait été déjà expédié aux diverses autorités, et une plainte en désertion fut portée contre lui. C'est pour répondre à cette accusation qu'il est amené aujourd'hui devant le 2e conseil de guerre.

M. le président, au prévenu. — Vous n'ignoriez pas que la ville de La Fère était une place de guerre, et que le délai de repentir accordé par la loi n'est dans ce cas que de trois jours, au lieu de huit accordés dans les lieux ordinaires.

Le prévenu. — J'ignorais complétement que je fusse en garnison dans une ville de guerre; personne ne nous en a prévenus. J'ai vu, bien au contraire, les militaires traduits pour désertion ne l'être qu'après une absence illégale de plus de huit jours. C'est pour éviter un conseil de guerre que je me suis présenté à la gendarmerie de Péronne.

M. Mévil, rapporteur. — Le prévenu Matiffas ne peut exciper de son ignorance, car tout indique à La Fère que vous êtes dans une place de guerre.

Me Cartelier. — Le prévenu est d'autant plus autorisé à se prévaloir de cette ignorance, qu'elle était partagée par l'un de ses supérieurs. Il résulte de l'information que l'adjudant sous-officier de semaine dit à Matiffas, à son arrivée au corps : « Si vous aviez tardé un jour de plus à faire votre soumission, vous auriez été traduit devant le conseil de guerre. »

M. le président. — Pourquoi n'avez-vous pas demandé à votre capitaine la permission de vous absenter?

Le prévenu. — On me dit que je ne l'obtiendrais pas. Alors, tourmenté du désir de venir près de ma mère, je partis dans la persuasion que je n'encourrais qu'un certain nombre de jours de salle de police.

Me Mévil soutient l'accusation.

Me Cartelier soutient que la bonne foi de son client est évidente, puisqu'il s'est présenté, sur la route, aux gendarmes une heure avant l'expiration des huit jours de grâce.

Le conseil déclare Matiffas coupable d'avoir déserté d'une place de guerre, et le condamne à la peine de trois ans de travaux publics.

Espérons qu'une faute grave sans doute, mais qui trouve son excuse dans un élan de l'amour filial, touchera la clémence royale, et que le jeune Matiffas sera gracié.

UN JUGE DE PAIX.

Mercredi dernier, à 11 heures du soir, la malle-estafette de Paris à Calais descendait de toute la vitesse de ses chevaux la côte à la sortie de Beauvais ; au même instant, une charrette montée par deux personnes descendait au grand trot la côte opposée. A la rencontre des deux voitures au bas de la côte, un choc des plus violens eut lieu ; la charrette vint se briser contre le bout du timon de l'estafette, et elle fut culbutée sur le bord de la route avec tous ceux qu'elle portait.

Un enfant eut la figure fortement contusionnée, et deux hommes eurent, l'un la jambe, et l'autre le bras cassés. Ce fâcheux accident provoqua les plus vives réclamations de la part des blessés et de ceux qui les accompagnaient. Tous les habitans des maisons voisines, accourus au bruit, faisaient entendre des menaces contre le courrier de la malle, et ils parlaient même de se livrer contre lui à de graves excès, quand une berline de poste passa au moment où le conflit engagé menaçait de dégénérer en rixe sanglante; déjà même le courrier était allé prendre dans la malle ses pistolets, et il menaçait d'en faire usage pour sa défense personnelle.

L'arrivée de la berline changea ces dispositions extrêmes; le courrier de malle cria au postillon de s'arrêter, et il demanda assistance aux deux voyageurs qui se trouvaient dans la berline, en leur expliquant rapidement la position critique où il se trouvait. Les deux voyageurs descendirent immédiatement et interpellèrent les assistans; pendant ce temps on était allé prévenir l'autorité du lieu. La bonne contenance des deux voyageurs et du courrier imposèrent à la foule, et l'autorité eut le temps d'intervenir. Procès-verbal fut dressé ; on entendit les dires de toutes les parties, et il fut convenu qu'on laisserait à la justice le soin de résoudre l'affaire.

Au moment où le courrier de malle allait se remettre en route, l'un des voyageurs s'approcha de lui et lui dit :

« Savez-vous qui vient de vous prêter assistance et de veiller à pied sur vous pendant une demi heure ?

— Non, répondit le courrier; mais qui que vous soyez, je ne vous en ai pas moins à tous deux une vive reconnaissance.

— Votre reconnaissance, reprit l'étranger, sera bien plus grande, quand vous saurez que votre auxiliaire est monseigneur le prince de Joinville. »

Les deux étrangers secourables étaient en effet le prince de Joinville et son aide-de-camp qui se rendaient à Eu et qui reprirent modestement et simplement leur route, quand leur présence fut devenue inutile.

La révélation de ce fait fit une grande impression sur la foule des assistans et acheva de calmer les esprits.

La personne dont on tient ces renseignemens est M. le directeur des postes de Calais, qui les tient lui-même d'un des acteurs de l'événement, de M. le courrier de malle, Borne; ils sont donc certains.

MADAME X...

L'INDISCRET.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Par une des plus froides soirées du mois de janvier 1813, un personnage descendait d'un cabriolet armorié qui venait d'entrer dans la cour des Tuileries.

« François, dit ce monsieur, en s'adressant à son jockey, jeune garçon de douze à treize ans, tu m'attendras ici. N'en bouge pas, car en sortant de chez l'empereur, je n'aurai pas une minute à perdre.

— Monsieur le comte peut être tranquille; je connais mon devoir.

— Oui, je sais que tu es un brave enfant... Pauvre garçon, tu vas avoir bien froid; mais il faut savoir souffrir, car, au train dont vont les choses, nous ne sommes pas au bout de nos maux. »

En parlant ainsi, le maître se dépouilla d'une ample pelisse qui cachait ses décorations, et l'ayant jetée dans le cabriolet, il s'élança sur l'escalier qui conduisait aux appartemens de Napoléon.

Le vent du nord soufflait avec violence; la veille, le thermomètre avait marqué dix degrés, et deux des factionnaires placés dans le jardin des Tuileries étaient morts de froid pendant la nuit. Au bout d'une demi heure d'attente, le pauvre François commença à souffrir horriblement; ses pieds étaient engourdis, une onglée des plus douloureuses crispait ses mains, et ses dents claquaient avec tant de force les unes contre les autres, qu'on eût dit qu'elles allaient se briser. C'était en vain que le jockey infortuné battait la semelle et plaçait de temps en temps ses mains sous le ventre du cheval dont la garde lui était confiée, l'intensité du froid qui augmentait à chaque instant rendait tous ces moyens inefficaces, et les douleurs de l'enfant devenaient intolérables.

« Je suis bien sûr, disait-il à demi-voix, tout en continuant à battre la semelle, que ce n'est pas la faute de monsieur le comte; il est trop bon, trop humain pour me laisser ainsi mourir de froid... C'est bien certainement l'empereur qui le retient... Qu'est-ce que ça lui fait qu'un honnête garçon gèle... il se moque pas mal d'un homme de plus ou de moins... Ah! si je le tenais dans un petit coin, cet empereur de fabrique, je lui ferais bien payer mon onglée!... oui, il me la paierait. »

Et la colère de l'enfant grossissait à mesure que ses douleurs devenaient plus vives. Il continua, sans s'apercevoir qu'il élevait la voix :

« Je lui dirais, à ce grand Napoléon... à ce grand tueur d'hommes...

— Que lui diriez-vous, mon ami? interrompit une voix qui semblait sortir de derrière le cabriolet. »

En même temps François se sentit saisir au bras par un poignet vigoureux. Comme il ne manquait pas de résolution, il se retourna vivement et se trouva face à face avec un homme de moyenne taille, enveloppé dans un manteau, et dont il ne put distinguer les traits à cause de l'obscurité.

« Ma foi! répondit François, dont les douleurs étaient à chaque instant plus aiguës, je lui dirais qu'il a fait assez geler d'hommes et de chevaux en Russie depuis trois mois, et que lui qu'on appelle *le Grand*, n'en aura pas un pouce de plus quand il aura fait geler un pauvre jockey dans la cour de son palais.

— Diable! fit l'inconnu, vous êtes bien savant pour un laquais... Qui vous a dit que les désastres de l'armée fussent dûs à l'empereur?

— Parbleu! il me fait bien geler ici, moi! D'ailleurs, M. le comte disait encore hier soir: — L'obstination de Bonaparte a tout perdu; mais il paiera cher cette faute: sa perte à lui-même est maintenant certaine; ce sera bientôt un fait accompli... Aye! aye!... Je crois que j'ai les oreilles gelées... quant à mes pieds, c'est comme si je n'en avais plus... Oui, oui, cet homme-là est un grand sans-cœur!... Oh! les ongles, les ongles!... un empereur de pas grand' chose... et même de rien du tout.

— Et vous serez bien aise, mon ami, de lui dire tout cela en face?

— Certainement... j'ai si froid!... Il me semble que ça me réchaufferait.

— Eh bien! je vais vous donner cette satisfaction; suivez-moi.

— C'est impossible. M. le comte D..., mon maître, m'a ordonné de l'attendre, et quand je devrais mourir à mon poste, je ne le quitterai pas. »

L'inconnu ne répliqua point, mais il frappa du pied le sable durci par la gelée; aussitôt deux individus qui se tenaient à l'écart s'avancèrent, et sur un signe saisirent le jockey, qu'ils emportèrent dans les appartemens des Tuileries.

Quelques instans après, M. le comte de D..., qui avait longtemps attendu, était introduit dans le cabinet de l'empereur.

« Monsieur, lui dit Napoléon, d'une voix vibrante de colère, je vous avais fait appeler pour vous charger d'une mission importante; j'ignorais alors que vous me trahissiez.

— Moi, sire!...

— Vous-même, comte... Vous êtes, à ce qu'il paraît, l'un de ces misérables que j'ai tirés de la fange; qui m'auraient adoré comme un dieu, si je l'eusse voulu souffrir... de ces reptiles qui rampaient à mes pieds et qui se dressent maintenant contre moi, parce qu'ils croient que la fortune m'a abandonné... Ma chute est certaine, avez-vous dit; s'il en était ainsi, votre devoir serait de tomber avec moi, moi votre maître, votre souverain, votre bienfaiteur!

— Sire, quel que soit le sort qui m'est réservé, je ne me déshonorerai pas par un mensonge. J'ai pu blâmer quelques-uns des actes de Votre Majesté; mais la trahir, jamais!

— C'est sans doute en vue de me servir que vous mettez vos laquais dans la confidence de vos bons sentimens pour ma personne... Encore une fois, vous êtes un traître! »

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si terrible, qu'elles arrivèrent jusqu'au petit François, que l'on avait déposé dans l'antichambre, où il attendait avec inquiétude la fin de cette aventure à laquelle il ne comprenait rien.

« Oui! un traître et un lâche, répéta l'empereur.

— L'empereur! c'était l'empereur! dit le jockey, qui venait de reconnaître la voix de l'homme au manteau. »

Et prompt comme l'éclair, il s'élance vers la porte du cabinet et vient se jeter aux pieds de Napoléon avant que les officiers stupéfaits eussent pu faire un mouvement pour le retenir.

« Tuez-moi, sire! s'écriait-il en se roulant sur le parquet dans les convulsions du désespoir... faites-moi fusiller, envoyez-moi aux galères... c'est moi qui suis un monstre... c'est moi qui ai trahi mon maître... Mais j'avais si froid, je souffrais tant!... Oh mon Dieu! mon Dieu! que ne suis-je mort sur le pavé avant de faire entendre une plainte! »

Cette scène parut faire une sorte d'impression sur le grand homme; ses yeux cessèrent de lancer des éclairs; il passa la main sur son large front comme pour écarter une pensée importune, et il dit d'une voix plus calme:

« Vous êtes mieux servi que moi, comte. »

Puis il fit signe à M. D... de se retirer.

« Malheureux! dit ce dernier à l'enfant qui embrassait ses genoux en fondant en larmes, tu m'as perdu. »

Il sortit suivi du jockey; mais à peine eut-il fait quelques pas que deux officiers lui signifièrent l'ordre qu'ils avaient reçu de l'arrêter, et François, malgré ses larmes et ses prières, ne put obtenir de partager la captivité de son maître, qui dura jusqu'à

la restauration. Mais pendant tout ce temps le pauvre enfant ne passa pas un seul jour sans se rendre à la prison, et lorsqu'enfin le jour de la délivrance fut venu pour M. D..., la première personne qu'il aperçut en respirant l'air de la liberté, fut l'honnête François, qui tomba à genoux en implorant le pardon de la faute qu'il avait expiée par un si sincère repentir.

« Oui, mon ami; je te pardonne, lui dit M. D... en le relevant, et tu seras désormais mon confident le plus sûr, car tu sais maintenant tous les maux qui peuvent résulter d'une indiscrétion. »

Près de trente années se sont écoulées depuis cette époque. Au moment où nous écrivons, M. le comte de D..., malgré son grand âge, a conservé toutes ses facultés. Les événemens politiques qui se sont succédés lui ont enlevé sa fortune; mais François lui est resté, et le comte mourra sans ressentir les atteintes de la misère, grâce à ce fidèle serviteur, qui a voulu racheter sa faute par le plus sublime dévoûment.

SIR PAUL ROBERT.

LE BONHEUR EN FAMILLE

OU

LA DOUBLE SURPRISE.

(pièce en 2 actes.)

—

PERSONNAGES :

MONSIEUR GRANCOUR.
MINA, JENNY, PROSPER, } ses enfans.
BABET, vieille bonne.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la façade de la maison donnant sur le jardin. — Un berceau devant la porte. — Arbres, boulingrins, bosquets. — Une table et des sieges rustiques.

SCÈNE Ire.

MINA, JENNY, BABET.

(*Au lever de la toile, Jenny et Mina tressent des guirlandes, Babet place des cordons et des rubans.*)

JENNY. — Ma guirlande est achevée. Viens, Mina, nous allons la suspendre.

MINA. — Oh! nous ne serons pas assez grands pour atteindre aux branches de ces arbres.

JENNY. — Et avec des chaises, donc!... (*Mina et Jenny portent des siéges.*) Tu es toujours embarrassée pour rien. (*Elle monte sur la chaise.*) Je suis une géante de six pieds, maintenant... C'est commode de grandir ainsi à volonté.

MINA. — Ne va pas lâcher le bout, au moins. (*Mina et Jenny suspendent la guirlande.*)

BABET. — Attendez... attendez. Ces siéges ne sont pas solides, et un accident est vite fait..

MINA, *sautant de dessus sa chaise.* — Plus de peur que de mal : elle est placée. Regarde, n'a-t-elle pas bon air?... A la mienne à présent (*Mina et Jenny suspendent une seconde guirlande.*)

JENNY, *montrant les guirlandes.* — On dirait déjà un parterre aérien. Mais nos corbeilles sont vides, et il faut beaucoup de fleurs encore pour la couronne et pour les bouquets.

BABET. — Eh bien, allez vite en cueillir et ne babillez pas tant.

MINA, *riant.* — Allez! allez vite!... Babet commence de bonne-heure aujourd'hui.

JENNY, *riant.* — On y va, on y va, madame Gongon (*Mina et Jenny sortent avec des corbeilles.*)

SCENE II.

BABET, *seule.*

Bonnes petites filles! Je les gronde bien quelquefois, c'est si espiègle! Mais aussi quelle gentillesse! Et comme elles aiment leur père... ça fait plaisir à voir. — Elles n'ont dormi que d'un œil. Dam! leur tête galoppe, toute remplie d'une seule idée, et c'est naturel enfin : elles sont si impatientes de fêter M. Grancour. — Il fallait les entendre ce matin quand je suis venue les réveiller : « Ah! mon dieu, le soleil est bien haut! — Tu nous a laissé dormir trop longtemps, Babet... » Et patati et patata. — Non, non, que je leur disais. Mais bah! on ne m'écoutait pas; et dans la hâte qu'elles avaient à descendre, je crois que sans moi elles seraient parties à moitié habillées.

SCÈNE III.

La même, JENNY, MINA, *portant des corbeilles des fleurs.*

JENNY, *montrant des fleurs.* — La moisson est bonne, je pense.

MINA. — Aussi, pauvres jardins, sont-ils dépouillés!... C'est un massacre général d'œillets et de roses; et je ne les regrette pas, je t'assure.

JENNY. — En eussé-je eu dix fois autant, que toutes mes fleurs y auraient passé.

BABET. — Aux bouquets, mes demoiselles; aux bouquets! On ne vous demande pas tant de belles paroles.

MINA, *riant.* — Aux bouquets!

JENNY, *riant.* — Aux bouquets! (*Jenny et Mina groupent les fleurs.*)

BABET. — Et surtout prenez garde de flétrir les résédas et les pieds d'alouettes... c'est si délicat. Faites attention aussi aux tiges d'œillets doubles. — Vous avez entendu?

MINA. — Oui, oui, ma bonne, nous t'obéissons... A propos, où donc est Prosper?

JENNY. — Le dormeur est encore au fond de son lit, j'en suis sûre... Ne l'as-tu pas éveillé, Babet?

BABET. — En allant vous appeler, j'ai frappé trois fois à la porte de son cabinet, et c'est étonnant qu'il ne soit pas encore descendu.. Mais tenez, il arrive.

SCÈNE IV.

Les mêmes, PROSPER.

JENNY. — Ah! vous voici donc, monsieur le paresseux.

MINA. — Monsieur l'endormi.

JENNY. — Monsieur le ronfleur.

PROSPER. — Allez toujours, allez toujours, ne vous gênez pas. J'y suis habitué... C'est le bonjour dont vous me gratifiez chaque matin.

MINA. — Ose encore te justifier! Ta paresse est sans excuse..... Le jour de la fête de papa, rester au lit jusqu'à huit heures, quand Jenny et moi nous sommes là depuis le petit jour à tout organiser pour réjouir ce bon père. . Va, c'est honteux d'être un dormeur.

PROSPER. — Vous croyez que j'ai dormi jusqu'à présent? bernicle! J'étais levé avant vous, mesdemoiselles... Oui, longtemps avant, entendez-vous bien.

JENNY. — Mais alors où étais-tu? que faisais-tu?

PROSPER. — Quoique vous m'appeliez toujours nigaud, vous allez voir si je n'ai pas des idées, et de fameuses encore. Toute la nuit j'ai rêvé de la fête de papa, et vingt fois je me suis réveillé en sursaut. Ça me fâchait de penser que vous auriez vos chansons à chanter, et que moi je resterais bouche close et muet comme une taupe. Alors je me suis rappelé que M. Féru'et, le clerc d'huissier du village voisin, faisait de beaux vers pour les paysans; qu'il en avait pour les noces, pour les baptêmes, pour toutes les fêtes possibles... Zeste je me suis levé, je suis allé le trouver. et je rapporte un superbe compliment : il m'a coûté quarante sous.

JENNY. — Des vers de M. Ferulet, qui ressemble à une chauve-souris en grand costume... ce doit être drôle.

PROSPER. — Oh! je vous réponds que c'est beau : écoutez. (*Il déclame avec des gestes ridicules.*)

Enée était le fils d'un vieillard romain,
Que pour sauver des flammes il porta sur ses épaules,
Car il avait creusé dans son cœur
Ce joli sentiment
Qu'on appelle piété filiale,
Et qui est produit par la nature
Comme les herbes du printemps.
Oui, des chants nouveaux de ma muse,
Papa, je vous fais ici hommage :
Quand je serai plus grand je galopperai mieux sur Pégase,
Mais je ne vous aimerai pas davantage.

MINA et JENNY, *riant à pleine gorge.*—Ah! ah! ah! — Ah! ah! ah!...

PROSPER, *fâché.*—Qu'est-ce que vous avez donc à rire, vous autres?

JENNY, *de même.*—Ah! ah! ah! On t'a joliment volé ton argent, mon pauvre Prosper.

PROSPER, *de même.* —On ne m'a rien volé du tout. Est-ce que vous ne le trouvez pas superbe, par hasard?

JENNY, *de même.* Mais, mon frère, il est ridicule.

PROSPER, *de même.*—Et moi, je vous dis qu'il est magnifique!

MINA.—Mais, d'abord, Enée n'était pas Romain.

PROSPER.—Il était Chinois, peut-être?

MINA.—Non, il était Troyen, ne vous déplaise.

PROSPER.—Troyen ou Romain, ce n'est pas une affaire.

JENNY.—Ensuite, il y a des images si comiques et des rimes si baroques.

PROSPER.—Je me moque des rimes.

MINA. — Puis, ce sont des vers qui ne sont pas des vers. Les uns ont trop de syllabes, les autres n'en ont pas assez.

PROSPER.—Eh bien ! celles qui sont en plus compenseront celles qui sont en moins.

JENNY.—Enfin, ce n'est pas toi qui es l'auteur du compliment, comme on le dit là dedans.

PROSPER, *plus fâché encore.* — Si je ne l'ai pas fait, je l'ai payé avec mon argent... c'est la même chose.

JENNY.—Comme il te plaira, mon frère; mais tu vas égayer papa à tes dépens, je te le prédis.

PROSPER, *de même.*—Ah ! il rira à mes dépens, c'est ce que nous verrons. Vous prétendez que mon compliment est mauvais; mais je suis sûr qu'il est merveilleux, qu'il plaira beaucoup à papa, et que ce que vous en dites n'est que jalousie et envie.

JENNY, *riant.*—Oh ! oh ! comme tu le prends.

PROSPER, *de même.*—Oui, je le répète, c'est la jalousie qui vous pousse. Pour vous faire enrager, j'irai dans le petit bois, je l'apprendrai, je le déclamerai, je prendrai ma grosse voix et mes grands bras, et il enfoncera vos couplets... Voilà. (*Il sort en déclamant.*)

Enée était fils d'un vieillard romain
Que pour sauver des flammes il porta sur ses épaules...

(*Durant cette scène Babet est sortie et rentrée à plusieurs reprises et a continué la besogne.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, hors PROSPER.

JENNY.—Est-il obstiné ?

BABET. — C'est que vous le faites toujours endêver aussi. Tenez, voici la carcasse de la couronne; garnissez-la de fleurs et attachez-la ensuite solidement... qu'elle n'aille pas nous tomber sur le nez ! (*Mina et Jenny couvrent la carcasse avec des fleurs.*)

MINA, *riant.* — N'aies pas d'inquiétude, ma bonne. Elle sera plus solide que celle de bien des rois... comme dit papa.

JENNY, *riant.* — Dam ! Une couronne de fleurs est moins lourde qu'une couronne d'or.

BABET. — Vous êtes des petits perroquets, et vous répétez ce que vous entendez dans le salon... Assez de politique comme ça.

JENNY, *après avoir attaché la couronne.*—A propos de politique, Mina, si nous arrangions nos deux bouquets suivant le langage des fleurs.

MINA.—Oui, oui, c'est une bonne idée.

JENNY, *plaçant les fleurs à mesure qu'elle les nomme.* — Rose blanche, cœur pur; souci...Non, non, pas de souci, ça gâterait mon bouquet.

MINA, *même jeu de scène.*—Immortelle, amour filial; pensée, longue vie...

JENNY, *idem.*—Sensitive, tendre respect ; anémone, santé, bonheur.

MINA, *idem.* — Seringa, reconnaissance; violette, modestie... Ma phrase est faite.

JENNY.—Déjà. Qu'as-tu écrit ?

MINA.—Et toi ?

JENNY.—Lis toi-même. (*Elles échangent leurs bouquets.*) C'est étonnant comme nous nous sommes rapprochées dans les pensées. Pour qu'ils ne se confondent pas, j'entourerai le mien d'un ruban blanc, et le tien d'un ruban bleu.

MINA.—A merveille... Ah ça ! Babet, qu'écrirai-je pour toi ?

BABET. — Ecrire pour moi, enfant que vous êtes. Je n'entends rien à votre baragouin des plantes. J'y veux aller à la bonne franquette, et que mon bouquet soit tout simplement un bouquet. Il se fait tard, ne perdez pas votre temps; je vais préparer le déjeuner. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MINA, JENNY.

JENNY.—Sais-tu à quoi je songe, Mina ? Puisque Prosper fait le rodomond, il faut lui jouer un tour.

MINA.—Toujours malicieuse, Jenny,. Voyons.

JENNY. — Nous prendrons son bouquet; nous le cacherons, et quand il voudra le donner. .

MINA. — Non, Jenny, ce serait une méchanceté. Papa en serait aussi peiné que Prosper lui-même.

JENNY.—Alors, pourquoi est-il si entêté : c'était pour le punir.

MINA.—Va, va, sa mauvaise humeur ne tiendra pas devant les gâteaux et les meringues.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PROSPER.

PROSPER, *entrant en déclamant.* — « Enée était le fils d'un vieillard romain... »

JENNY, *à Prosper.* — Eh bien, boudes-tu toujours?

PROSPER, *à Jenny.* — Laissez-moi tranquille !

JENNY, *de même.* — Si tu savais comme tu es laid quand tu boudes !...

PROSPER, *de même.* — Je vous dis de me laisser tranquille.

MINA.— C'est mal à toi de bouder, Prosper... au moment de la fête encore !

JENNY. — C'est d'un mauvais cœur.

PROSPER. — Allons, je ne bouderai plus ; mais ne me tourmente pas, d'abord... A présent, je sais mon compliment à miracle.

JENNY. — Tant mieux pour toi ; cependant...

MINA, *bas à Jenny, et l'interrompant.*— Ne vas-tu pas recommencer. (*A Prosper*). Contemple donc notre œuvre, Prosper, le berceau n'est-il pas élégant et bien orné ?

PROSPER. — Tiens ! c'est tout à fait comme au théâtre de société de madame d'Armance dans la pièce que nous avons vus cet hiver. et que ses enfans jouaient... Comment l'appelait-on, déjà ?

MINA. — Je l'ai oublié aussi.

JENNY. — Le nom n'y fait rien ; nous y avons ri comme des bossus.

PROSPER. — La pièce était si gaie !..

JENNY. — Les acteurs si plaisans !...

PROSPER. — Surtout le farceur, avec son accent normand et son nez de carton.

MINA. — Et le petit garçon, coiffé d'une perruque à marteaux de vieux grand-père.

JENNY. — Et la petite fille habillée comme madame Ango.

PROSPER — Dis donc, Mina, est-ce bien difficile de jouer la comédie? C'est qu'il me semble que nous pourrions nous y essayer aussi... Ce n'est pas la mer à boire, enfin.

MINA. — Tu ne sais pas qu'il faut avoir une excellente mémoire.

JENNY. — Une jolie tournure.

MINA. — Et beaucoup de hardiesse... Quant à moi, je n'oserai jamais paraître en scène ; j'aurais trop peur.

PROSPER. — Peur, et pourquoi ?

MINA. — Parce que tout le monde a les yeux fixés sur vous.

PROSPER.— Oui, mais quand on joue bien on est applaudi, les mains claquent à chaque instant... ça doit faire plaisir, vrai.

JENNY. — Et quand on joue mal on est sifflé, ce n'est pas si gai, mon beau monsieur.

PROSPER. — Bah ! bah ! l'on ne siffle que dans les théâtres où l'on paie. D'ailleurs, comme je le disais tout à l'heure, je ne vois pas pourquoi nous ne réussirions pas, puisque les d'Armance ont réussi. Justement je connais des petites comédies toutes simples, faites exprès pour les enfans et si vous m'en croyez, nous en jouerons une pour la fête de maman, par exemple; mais le déjeûner est bien long à venir.

JENNY. — Et si papa allait descendre?

PROSPER. — Je vais m'assurer s'il est levé. (*Il va pour sortir*).

MINA. — Non, non, reste, cela pourrait éventer la mèche. Son appartement donne sur les bosquets, tâchons d'y jeter un coup-d'œil sans être aperçus. (*Elle s'élève sur ses pieds*). Je ne puis rien voir.

JENNY, *même jeu de scène.* — Ni moi.

PROSPER.— Attendez, je vais grimper sur le pommier. (*Il grimpe sur l'arbre*).

MINA.— Eh bien, que vois-tu?

PROSPER, *sur l'arbre.*— Je vois papa qui se promène au fond de a chambre; il regarde l'heure à sa montre... A présent il s'approche de sa toilette; il prend un rasoir, un pinceau, de la poudre de savon ; il va se faire la barbe.

JENNY. — Oh ! s'il se fait la barbe, nous n'avons rien à craindre ; nous avons au moins dix minutes devant nous. (*Prosper descend de l'arbre*).

SCÈNE VIII.

Les Mêmes BABET, *apportant le déjeûner.*

BABET, *avec humeur.* — Sont-ils assez lambins dans cette province !... J'ai cru que le pâtissier n'arriverait pas. (*Les enfans s'approchent avec curiosité de la corbeille qui est couverte*).

PROSPER. — Oh ! il y a bien des bonnes choses dans cette corbeille.

JENNY. — Des meringues à la crême que nous aimons tant.

MINA. — Et des tourtes aux cerises, j'en suis sûre.

PROSPER, *soulevant la serviette.*—Voyez ! voyez, les grosses galettes !

BABET, *lui donnant sur les doigts.* — Ces gourmands !... Allons petits curieux, décampez de là et venez m'aider à mettre la table.

PROSPER.— C'est tout de même gentil es jours de fête, on mange des friandises.

JENNY. — Oui, et tu voudrais bien que ce fût fête tous les jours.

PROSPER. — Va, va, Jenny, tu ne donnes pas ta part au chat.

JENNY. — Dam ! je m'en garderai bien... Mais puisque tout est prêt je vais chez papa lui dire que le déjeûner est servi.

MINA. — Oh ! il va s'apercevoir que tu es endimanchée.

JENNY. — Ah bien oui ; je lui parlerai par le trou de la serrure et je me sauverai ensuite à toutes jambes. (*Elle sort en courant*).

(*La fin au prochain numéro.*)

L. AUQUIER.

Le Rédacteur en chef : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMPAGNIE, RUE COQ-HÉRON

1re ANNÉE. — N° 49. Paraissant tous les samedis. OCTOBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l' [illegible] et des [illegible]

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

Deux jeunes gens, en costume de chasse, le fusil sur l'épaule, venaient d'entrer dans un beau jardin au fond duquel s'élevait une de ces délicieuses habitations que la Touraine offre sur ses riants coteaux couronnés de riches ombrages. Ils furent s'asseoir sur le banc de gazon d'une tonnelle où le chèvre-feuille embaumé se mariait capricieusement aux festons du pampre. Sur la gauche de cette tonnelle s'ouvrait une grande allée de tilleuls dans laquelle un homme, tout habillé de noir, le front courbé, se promenait à pas lents.

— Julien, ne te semble-t-il pas que tous les jours M. Hervard, ton oncle, baisse?... J'ai grand peur qu'à l'automne...

— Hélas! oui, Maurice; j'ai cette crainte aussi, moi!... A voir sa démarche pénible, tremblottante, son front où il ne reste plus que quelques mèches de cheveux blancs en désordre, qui dirait qu'il ne compte pas encore cinquante ans?... Ah! sans doute, un affreux malheur, dont lui seul a le secret, a dû peser sur sa tête, et le fait souffrir chaque jour encore, lui, si bon, si noble d'esprit et de cœur... Tiens, Maurice, j'ai le pressentiment qu'en revenant, l'année prochaine, de mes cours de Paris, je ne le retrouverai plus.

En disant ces mots, Julien passa tristement la main sur son front.

— Laissons cela, Maurice, ajouta-t-il vivement, et maintenant voyons donc ce petit bijou de calepin que tu as trouvé sur le grand chemin.

Maurice prit dans la poche de sa veste de chasse un carnet en laque brune à fermoirs d'or finement ouvrés.

— Le voici, Julien... je soupçonne qu'il aura été perdu par notre voisine, madame la comtesse des Vars.

— Mais tu ne l'ouvres pas, Maurice?

— Non, Julien... Je ne l'ouvrirais que dans le cas où ce serait le seul moyen de savoir à qui il appartient.

— Vraiment! tu le rendras? Bast! ce qui est trouvé est trouvé.

— Non pas! Julien, mon neveu, s'écria d'une voix forte et passionnée M. Hervard, qui, le regard allumé, s'avançait d'un pas brusque vers les deux jeunes gens. Non, M. Julien, ce qui est trouvé, quand on le garde, c'est... pris, c'est soustrait! c'est... Oui, M. Maurice, il faut rendre cela... C'est d'un sage et noble jugement.

M. Hervard avait tout à la fois une expression de colère, d'indignation et comme d'effroi, répandue sur tous ses traits.

— M. Julien, ajouta-t-il, je vous attendrai dans ma chambre, à dix heures, ce soir.

Sa voix avait revêtu un accent de mystère qui glaça les deux jeunes gens.

Julien se trouva tout le reste de la journée soumis à un vague de pensées plein de tristesse. Dix heures sonnaient à la grande horloge, quand il entra dans la chambre de son oncle; cette chambre avait un caractère presque sinistre; sur ses lambris de chêne, ses meubles gothiques, ses rideaux de damas brun, se coupaient de grandes ombres projetées par la lumière d'une lampe voilée. Pâle, son front chauve penché sur sa poitrine, M. Hervard était assis dans un fauteuil à bras: il fit signe à Julien de prendre un siége:

— Mon neveu, dit-il d'une voix basse et enrouée, votre mot, lancé ce matin à M. Maurice, m'a rappelé qu'enfin j'avais à vous faire une confession... oui, une confession douloureuse et terri-

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Octobre.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA JEUNESSE.

7e Entretien.

Toutes les récoltes ont été si précoces cette année qu'en dépit de la rapidité de notre marche, nous ne sommes presque pas parvenus à atteindre les fugitives et à faire entrer dans le complément la description que nous vous en avons donnée avec l'époque de leur exécution. C'est ce qui nous arrive encore pour la vendange, que le mois dernier a vu éclore dans presque tous nos vignobles.

Le sujet que nous allons traiter est de la plus haute importance. — Les vins exquis de nos coteaux sont une source de richesses incalculables pour notre belle France, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, ne connaît pas de rivale. — En effet, parcourez toutes les contrées du globe et vous trouverez partout le généreux bourgogne, le stomachique bordeaux, le pétillant champagne, délices des classes riches de la société.

Mais quelle immense variété dans les produits, dans la culture et la manutention de l'industrie vinicole!

Voyons d'abord la généralité des travaux que nécessite cette plante.

La vigne peut se reproduire par les pépins contenus dans les grains de raisins; mais comme ce mode de reproduction est trop lent et fort dispendieux, on a recours à d'autres moyens qui sont:

Les rejets ou tiges des racines qui couvrent la surface du sol.

Les marcottes ou sarments que l'on replie dans la terre sans les séparer de la souche, en ayant soin de laisser reparaître leur extrémité au-dessus du sol.

Les boutures, seul mode de reproduction employé pour la formation des vignobles, sont des jets de 12 à 14 pouces de longueur taillés sur des sarments vigoureux, et que l'on plante en lignes dans une terre convenablement préparée. — L'humidité, cet agent puissant de la végétation ne tarde pas à exercer son influence sur les yeux ou germes, dont ces boutures sont pourvues, et au lieu de feuilles et de branches qu'ils devraient produire, ils donnent naissance à une foule de petites fibres ou racines.

Il faut deux ou trois ans pour transformer en morceau de bois, ces ceps de vignes capables de supporter la transplantation; et maintenant que nous savons de quelle manière l'homme est parvenu à créer la pépinière vinicole, mode qui, par parenthèse, est le même dans tous

ble... Je sens que je n'irai pas loin. Ecoutez-moi donc, car je ne dois pas mourir sans vous avoir fait part de certaines volontés que vous seul pourrez remplir. Ecoutez et connaissez !

« A l'âge de vingt-quatre ans, je me trouvais à Marseille, où m'avait conduit le hasard des circonstances. Mon père, le colonel Hervard, mort sur un de nos glorieux champs de bataille, m'avait laissé seul sur la terre, sans d'autres ressources que celles que je devais trouver dans ma jeunesse, aidée d'un fonds quelque peu solide d'instruction. Mais je rêvais la carrière de mon père ; et ce mot *vocation*, dont les jeunes gens abusent tant, joint à ce petit orgueil misérable qui n'est que l'exagération de l'amour-propre, m'empêcha de recourir à quelque emploi modeste qui m'eût permis d'attendre une fortune plus favorable. Je serais mort de faim, je crois, sans le secours généreux que je trouvai près d'un parent éloigné de mon père, nommé Ramond, honnête homme qui avait dans le commerce une place fort secondaire, grâce à laquelle il soutenait une nombreuse famille. Il voulut aussi m'aider de ses conseils en m'engageant à accepter quelque petit emploi ; mais je reçus si mal cette invitation, qu'en sortant de chez lui je me promis, insensé orgueilleux, misérable ingrat, de n'y plus revenir. Cinq jours s'écoulèrent, mais la nécessité vint dompter ma lâche résolution, et, tout honteux, le cœur tout à la fois gonflé d'amertume et de colère contre ce que je nommais le sort, je me dirigeai vers la maison de l'honnête Ramond. C'était un soir d'hiver, fort sombre : au détour d'une rue, en passant sous un réverbère que balançait un vent triste et glacé, mon pied rencontre un objet... je me baissai, c'était un portefeuille rouge... Je l'ouvre, et je sens frissonner sous mes doigts des plis de billets de banque ; il y en avait pour douze mille francs. La première idée qui me vint sortait du sentiment inné du juste ; il fallait rendre cela à qui l'avait perdu. Mais, tout aussitôt, une affreuse tentation s'empara de moi, et, profitant de l'état désespéré où je me trouvais, me souffla ce détestable sophisme : « Pourquoi rendre cela ? Celui à qui » cela appartient en a-t-il besoin ? Quand on a ces valeurs dans » un seul portefeuille, on doit en avoir bien d'autres... Et puis, » regarde, que vas-tu devenir ?... C'est un bonheur que le hasard » te présente, sache en profiter. » Malheureux sacrilége ! Je crois même qu'un instant je me dis que c'était la Providence elle-même qui m'envoyait cela !

» Ce soir-là même, je partis pour Nice, ou plutôt je m'enfuis lâchement, honteusement de Marseille, sans même prendre le temps d'aller dire merci et adieu au pauvre et bon Ramond.

» De Nice, je passai en Italie, et je vins m'établir à Gênes. D'abord, je hasardai la moitié de ces douze mille francs dans des spéculations commerciales.... On dit que le bien mal acquis ne prospère jamais. Oh ! cela est vrai, et pourtant te semblera faux, Julien, quand je te dirai qu'au bout d'un an j'avais quintuplé mon avoir, et que, trois ans plus tard, j'avais déjà presque cette fortune que je possède aujourd'hui. Oui, le bien mal acquis ne prospère pas; il ne m'a pas été permis de jouir des douceurs que cette fortune semblait devoir m'offrir; car la conscience qu'un instant j'avais surmontée s'était redressée, et, chaque jour, chaque nuit, chaque heure, elle me livrait d'horribles combats qui troublaient, déchiraient mon âme et tuaient peu à peu mon pauvre corps. En vain, dans la vie active, je voulais fuir sa voix terrible, elle me poursuivait toujours, partout ! J'éprouvais le besoin d'ouvrir mon cœur à de doux sentiments; elle me criait du fond de l'âme que j'en étais indigne... L'Italie, cette belle Italie, en vain je voulais jouir de son ciel divin, de sa riche nature, de ses chefs-d'œuvres, de ses grands souvenirs; la conscience, ce juge inflexible, soulevait au fond de mon âme le remords, et ce qui est plus affreux pour le cœur de l'homme, le mépris de moi-même, un voile de souffrance et d'ennui couvrait mes yeux, et, maladif, inquiet, je parcourais tristement les pays les plus riants, comme un voyageur attardé dans une lande.

» Je tombai malade, et une nuit, je me crus prêt à paraître devant Dieu. Mais il ne devait pas m'appeler encore, et la conscience n'en avait pas fini avec moi.

» Je retournai à Marseille, pour chercher moi-même en secret les traces de la personne qui avait perdu le portefeuille, et afin de réparer largement, autant que possible, le préjudice causé par moi à son bonheur. »

Ici, M. Hervard se tut, et passant ses mains effrayantes de maigreur sur son front dépouillé, bouleversa tristement ses derniers cheveux blancs.

» Ces luttes morales que j'essuyais chaque jour, et que je cherchais à fuir dans l'activité des affaires, avaient comme égaré ma tête et j'avais pour ainsi dire tout oublié ; le souvenir de mon père, ton souvenir à toi, Julien, celui de Ramond, ne me revenaient que vaguement.

» Cependant, en arrivant à Marseille, après cinq ans de séjour en Italie, je me rendis à la demeure où j'avais connu Ramond ; je le demandai. « Eh ! mon Dieu! monsieur, il est mort, le pauvre M. Ramond, depuis quatre grandes années », me dit une vieille dame.

— Et sa femme ?..

— Elle a quitté Marseille...

— Et ses enfants ?...

— Ils sont partis avec elle, et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus tous trois. Vous ne savez donc pas la malheureuse affaire, ou plutôt le malheur, qui leur arriva voilà cinq ans. Ce pauvre M. Ramond avait été chargé par la maison où il était employé de

---

les pays, où transporterons-nous le lieu de la scène pour assister aux diverses opérations que demande la formation des vignobles jusque et y compris la vendange et la vinification ?

Sera-ce dans la Champagne, dans la Bourgogne, dans le Languedoc ou enfin dans le Bordelais ? Certes le choix est embarrassant.

Malgré son terrain crayeux et blafard que traversent à peine de maigres filets d'eau, dont l'Aube est le plus important ; malgré ses villages pauvres et clair semés, la Champagne pourrait bien revendiquer cet honneur, par la qualité précieuse de ses vins d'Ai et d'Epernay.

Le Languedoc, de son côté, avec ses vignes d'une végétation luxuriante, dont chaque cep aux larges feuilles couvre un espace de 20 à 30 pieds carrés sur lequel il rampe sans soutien ou échalas, fléchissant sous le poids de centaines d'énormes grappes, aurait bien aussi des droits à notre préférence, d'autant plus que cette riche province dans sa vaste étendue comprenant huit départements, serait en état, par ses vins si pleins de feu et cependant d'un prix si modéré vu leur abondance et la difficulté des débouchés, d'abreuver (à elle seule) l'Europe entière.

Et la Bourgogne aux joyeux, francs et laborieux habitants dont le visage reflète la santé, ne semble-t-elle pas nous appeler du geste et de la voix? — Eh bien, en dépit des deux beaux fleuves et de la féconde rivière (la Seine, la Loire, la Saône), qui traversent majestueusement les vallées et les côteaux couverts de pampre du Beaujolais, du Mâconnais et de la Côte d'Or, etc., en dépit de la variété des sites, de l'animation qu'entraînent après eux un commerce et une navigation des plus actifs; en dépit d'une aimable hospitalité et des célèbres clos de Vougeot, de Chambertin, de Pommard, Volnay, Baune, Tonnerre, Kent, nous laisserons la Bourgogne pour prendre terre dans le Bordelais sur les bords de la Dordogne et de la Gironde ; et cela, par cette raison que les procédés de culture et de vinification employés dans ces vignobles, étant à la fois simples et cependant d'une application normale, donneront à nos jeunes lecteurs une idée fort juste de la matière que nous traitons.

Quels contrastes de tous genres nous trouvons ici ! Pourrait-on croire au premier coup d'œil que ce pays possède tant de richesses et que pour l'exportation de ses produits il marche en tête de toutes nos provinces vinicoles!

Ainsi, au lieu des riants vignobles qui se baignent dans les fleuves Bourguignons, ce sont des terres labourées ou des chantiers de construction maritime qui bordent la Garonne et la Dordogne. — On pressent déjà l'approche du vaste Océan.

Au lieu qu'en Bourgogne les vins de choix sont récoltés sur les coteaux, ce sont les plaines de la Gironde (nommées Graves, du gravier

faire des paiements, quand le soir même il perdit son portefeuille avec les valeurs qu'il y avait renfermées. Il s'agissait de près de quinze mille francs...

» En entendant ces mots, une sueur glacée parcourut tous mes membres, je chancelai et me laissai tomber sur une chaise. Un affreux pressentiment m'avait frappé dans les dernières régions du cœur.

» Mon Dieu! continua la vieille dame qui me découvrait cet horrible mystère, la maison de commerce ne voulut pas croire à la perte. Cependant M. Ramond sortit pur du soupçon qu'on avait fait planer sur lui; mais le coup avait été porté; en s'attaquant à son honneur, on l'avait blessé à mort. Il tomba malade, traîna pendant un an, et...

— Oh! miséricorde! m'écriai-je, ce portefeuille n'avait-il pas de marque qui pût le faire reconnaître?

— Si, je me rappelle qu'il était en maroquin rouge, on prétendait même qu'il avait appartenu dans le temps au général Dessaix, et qu'il portait à l'intérieur un D gaufré en or. »

M. Hervard fit une seconde pose; ouvrant en tremblant le terrible portefeuille rouge, du doigt il désignait un D. à Julien.

« Pendant cinq ans, Julien, j'ai couru à la recherche de la veuve de Ramond et de ses enfants, sans les trouver. De vagues indications m'avaient fait espérer les rencontrer aux Antilles; j'y suis allé... Hélas! ce fut en vain... Là-bas, j'ai pris cette cruelle maladie qui me conduit lentement vers la tombe, qui maintenant est bien proche. Tu me le jures, Julien, tu continueras mes recherches, et si jamais tu découvres la veuve ou les orphelins, tu partageras avec eux la malheureuse fortune que je te laisse...

» Ils sont morts, peut-être, s'écria M. Hervard, en joignant ses mains avec terreur; morts dans la douleur et la misère... Julien! Julien! prie Dieu pour moi!... Souverain juge, avant de paraître devant votre tribunal, j'ai été déjà jugé et puni douloureusement par le juge invisible que vous avez mis en chacun de nous... O sainte et éternelle conscience! les hommes peuvent un instant étouffer ta voix; te dompter, te vaincre un instant, mais quand tu te relèves vengeresse, qu'elles sont terribles tes représailles!

A. VANAULD.

CÉLESTINE.

Lundi dernier, vers dix heures et demie du soir, la jeune Célestine François, jolie petite fille de sept ans environ, descendait la montagne des Batignolles, lorsqu'en passant auprès des bâtiments qui s'élèvent sur la route de Saint-Ouen, elle fut accostée par une autre petite fille de son âge qui, sortant du milieu des pierres et des matériaux amassés en cet endroit, s'adressa à elle d'une voix entrecoupée de larmes.

« Mademoiselle, dit la pauvre enfant, pourriez-vous me donner un peu de pain? j'ai faim! »

—O mon Dieu! répondit la jeune Célestine, prenez, j'ai heureusement gardé mon goûter; mais comme vous êtes pâle! comme vous pleurez!

—C'est qu'il y a bien longtemps que je suis là, répliqua l'enfant en dévorant le morceau de pain qui lui était présenté de si bon cœur; j'avais peur, j'étais brûlée du soleil, et j'avais cherché de l'ombre derrière ces pierres en attendant que je visse passer quelque petite fille qui eût l'air bon comme vous.

— Vous n'avez donc pas de maman pour prendre soin de vous?

—Maman est morte il y a cinq mois; j'ai bien mon papa qui m'a amenée ici ce matin, mais il est entré dans une maison en me disant de l'attendre à la porte, et lorsqu'après toute la journée passée à l'attendre, j'ai enfin osé entrer pour le demander, on m'a dit que papa était sorti depuis bien longtemps par une autre porte.

—Pauvre petite! interrompit Célestine, moi, j'ai un bon papa et une bonne maman, venez, nous allons les trouver à la maison, ils auront bien soin de vous, ils vous habilleront comme moi, nous irons à l'école ensemble, vous serez ma petite sœur, voulez-vous? Et la charmante enfant, prenant la pauvre abandonnée par la main, la conduisit près de sa mère: « Tiens, dit-elle en arrivant, voilà une pauvre petite fille que son papa a perdue exprès. Tu la garderas, n'est-ce pas? Tu es trop bonne pour moi, vois-tu, et avec ce que tu me donnes tous les jours, il y aura assez pour deux. »

Les vœux de cette charmante enfant ont été accueillis comme ils devaient l'être par son père et sa mère, braves ouvriers à qui le travail et l'économie procurent l'aisance, et dont la fille unique a fait jusqu'à ce moment le bonheur. L'enfant perdue, habillée avec les robes de sa sœur d'adoption, va être envoyée en sa compagnie à l'école; et d'après l'effusion naïve de la gratitude qu'elle exprime, on peut présager que les braves gens qui la recueillent n'auront qu'à s'applaudir de leur générosité.

Une personne appartenant à une famille opulente de Paris, instruite de ce fait touchant, avait voulu s'associer à la bonne action des époux François, mais son offre a été refusée dans des termes qui, quelques respectueux et réservés qu'ils puissent être, annoncent chez ces honnêtes ouvriers la ferme volonté d'accomplir seuls l'acte que leur a inspiré l'heureux naturel de leur enfant.

---

dont elles sont formées) qui fournissent les vins les plus recherchés; tandis que les produits vineux des coteaux bordelais aux terres fortes du Palus, sont d'une moyenne qualité et d'une réputation qui ne s'étend guère au-delà des limites départementales.

Enfin, au lieu de leur aisance et de prospérité que respirent les villages de la Bourgogne, on voit à côté de ces magnifiques vignobles et des riches habitations de leurs propriétaires, de rares et chétifs humains, logés [illegible] misérables maisonnettes et recouvertes de chaume, autour desquelles les vignerons possèdent un petit coin de terre où ils cultivent des pommes de terre et quelques ceps de vigne.

Avec la pomme de terre, ils se nourrissent; avec le jus de leurs raisins, délayé dans [illegible] qui leur sert de boisson.—Ce ne sont, comme vous le voyez, que de pauvres journaliers qui gagnent leur existence en travaillant chez les grands propriétaires.

Le costume de ces campagnards n'a rien de remarquable: il se compose d'une veste et d'un pantalon de couleur foncée, d'un chapeau de paille, et pour toute chaussure, ils n'ont que celle que dame nature a donnée à tous les humains. Aussi les souliers qu'ils ne portent que les dimanches et grandes solennités paraissent leur causer une gêne tellement grande, qu'au sortir de l'église ils s'empressent de les prendre à la main pour regagner leur domicile.

Cette pauvreté, comme vous le voyez, n'est que le fait rigoureux proprement dit, et n'exerce aucune influence sur l'heureux caractère, l'amabilité, la gaîté de ces populations, dont l'esprit naturel s'épanche en réparties vives devenues proverbiales.

Les grands et riches vignobles les plus renommés étant en pays plat, [illegible] Il n'est [illegible] le fait général de la [illegible] Nous voyons [illegible] exceptions à cette règle, les côtes de LORMONT, situées en face de Bordeaux, de l'autre côté de la Garonne, et les côtes de la ROQUE, au confluent de cette rivière et de la Dordogne. Ce dernier site est surtout remarquable par les habitations souterraines creusées dans les parois de tuf dont sont formés ces coteaux que percent les cheminées pour donner passage à la fumée qui semble ainsi sortir du sein de la terre.

Les vins de la Gironde se divisant donc en vins de GRAVES ou de plaines, qui sont, comme nous l'avons vu, les plus renommés, et en vins des côteaux ou palus, nous présentent encore une subdivision des plus tranchées. Ainsi, d'un côté, le MÉDOC, dans les crus de CHATEAU-MARGAUX, de LAFITTE, de SAINT-ESTÈPHE, BRANNE-MOUTON, nous offre les vins rouges les plus estimés; de l'autre, le SAUTERNE, le TALENCE et le BARSAC, sont les vins blancs de première qualité.

Après ces détails géographiques, nécessaires pour vous faire con-

LE CHAT ET LE CAMÉLÉON,

Nourri comme un enfant par sa mère idolâtre,
Un jeune chat, bien blanc, bien ongle, bien lâtre,
Bien chat! bien héritier de sa chatte maison,
Egratignant toujours, avait toujours raison.
Hôte souple et rampant des royales demeures,
A se délicieusement passant d'oisives heures,
Il n'en mettait pas une au profit du devoir;
Point d'étude au matin, point de prière au soir;
Tout coulait en sommeil, en festons, en gambades;
Venait il un voleur, il l'avait le malade;
Son miaulement plaintif lui valait un baiser:
A ces tigres charmants que peut-on refuser?

Un jour de la saison molle et verte et fleurie,
Voulant ronger l'hysope autour de la prairie,
Le fainéant bondit, s'excite à prendre l'air,
Car le sable, au jardin, brille sous un ciel clair,
Et l'hiver tire au large, et le moelleux Joconde,
Qui dévide sa queue et sa danse et sa ronde,
Voit un caméléon se chauffant au soleil,
Dans les plis d'un vieux saule à son manteau pareil.

» Eh! vous voilà, miroir vivant du parasite!
Dont l'esprit flotte encore où j'ai fixé mon gîte;
Diaphane symbole! âme errante des cours;
Avec des paysans, quoi! vous passez vos jours!
C'est un meurtre. Chez nous je vais vous faire inscrire;
La fortune m'y gâte et vous doit un sourire:
Prenez mon bras, ce pré nourrit mal vos talents;
Je vous trouve un peu maigre; à nos mets succulents,
Venez vous arrondir. »
Ah! dit le Sycophante,
Ma voix, plus que la tienne y passa triomphante.
Où l'on flatte, ou l'on dîne, où l'or coule en ruisseaux,
On l'y nourrit longtemps de délicats morceaux!
Comme toi, courtisan à l'épaule penchée,
Touchant au fond des cœurs une corde cachée,
Vices de cour étaient poétisés par moi:
Les princes m'embrassaient: j'ai fait sourire un roi!
Magnétisant l'oreille à mes douces paroles,
Spéculant avec art sur les passions folles,
Je visais droit et juste en chatouillant l'orgueil.
Tu ris, mon camarade! ah! tu connais l'écueil:
Evite-le. Jaloux de mes brillantes ruses,
Un soir, sans écouter mes sonores excuses,
Le sort trancha le fil argenté de mes jours!
Ame vide et bornée à garder ma nature,
Me voilà dans la poudre, abjecte créature,
Traînant avec ennui mes heures sans éclat,
Réduit à refléter un gazon sec et plat!
Moi! l'habitant doré de vos salons antiques,
Ramper honteusement dans les scènes rustiques,
Et ne pouvant louer du geste et de la voix,
M'efforcer, n'étant rien, d'être ce que je vois;
Me teindre des couleurs du peu qui me regarde!
Et je l'imite en vain: ce peu n'y prend pas garde:
Car, le faiseur de tout (qui peut dire pourquoi!)
Irrité des honneurs que j'attirais sur moi,
Peu touché de l'esprit, ne regarde qu'à l'âme,
Et si le feu n'est pur, souffle à froid sur la flamme.
Ah! si j'avais du sang dans les veines, souvent,
J'en ferais des pamphlets, mais je n'ai que du vent.

Heureux chat! que ton sort diffère de ma vie!
Tandis que seul, piqué de faim, de soif, d'envie,
Rêve, j'avale un rêve; ingrat muet, tu bois!
Tu mange sans payer à la table des rois!
[illegible] je jas [illegible] forme ma nourriture;
Fruit creux et décevant que l'avare nature
Tira de mes discours que l'on trouvait si beaux:
Ami! que d'éloquence est tombée en lambeaux!

Mais le souffle me manque à lancer ma colère,
Va-t-en: ton embonpoint commence à me déplaire.
Tiède et vivant coussin de quelque pied royal,
Échappé des genoux du sanglant cardinal,
Va-t-en! ta pitié sainte et ta joie effrontée
Soulèvent de nouveau ma bile révoltée;
Tout visage qui rit n'est qu'un masque moqueur,
Et je sens bien du fiel couler où fut mon cœur!

Le chat dont les yeux d'or flamboyaient sur la robe
Du reptile irrité, s'écarte et se dérobe.
Il m'empoisonnerait, dit-il avec effroi,
Et je vais me blottir dans les genoux du roi!

Mme DESBORDES VALMORE.

Imité de Gay.

UN BANQUET D'OCTOGÉNAIRES.

Les vieillards sont en général pleins de douceur et de bonté pour les jeunes gens; ils aiment à leur conter les histoires du temps passé et à recommencer avec eux la vie par les souvenirs. Cette affection demande de la réciprocité, aussi sommes-nous bien

naître nos principaux vignobles, nous allons vous tracer sommairement la culture qu'ils reçoivent.

Suivant la nature du sol, la vigne est plantée en quinconce, soit entre sillons, soit par règes, mais, en tout cas, on la borde de plantations de fraisiers, de petits pois ou de pommes de terre. Dans la première méthode, le sol conserve sa configuration primitive, tandis que dans la seconde, on lui donne la forme d'un dos de tuile creuse dont la direction suit naturellement la pente du terrain. Chacune de ces règes ou plate-bandes voûtées, comporte généralement trois rangées de ceps, et se trouve séparée de ses voisines par une large rigole servant d'écoulement aux eaux pluviales.

La distribution que l'on donne aux pieds de vigne plantés ici dans de petites fosses pourvues de fumier, espace les ceps à 1/2 mètre de distance à peu près en tout sens. Mais, dans une partie de la Bourgogne, dans la Champagne et dans les provinces de l'est de la France, au contraire, la plantation ou pormage est pratiquée dans des tranchées creusées dans toute la longueur du champ.

La vigne ne commence à produire que la troisième ou quatrième année, et la faible récolte qu'elle donne alors est loin de balancer les dépenses qu'occasionnent ces premiers travaux de formation et d'entretien.— A partir de cette époque, elle est taillée tous les printemps, et les jets coupés sont liés en petits fagots pour être séchés, et sous la dénomination de sarments ils égayent le foyer du vigneron. On ne tarde pas à s'occuper du replacement des échalas retirés de terre avant l'hiver afin de prolonger leur durée, et ces ceps sont liés à ces tuteurs dès que la circulation de la sève a donné assez d'élasticité aux jets pour permettre de leur donner la forme qu'ils doivent avoir: celle de cerceaux repliés vers la terre.

A ces premiers soins succède bientôt la floraison pendant laquelle nul travail ne doit être entrepris dans la vigne, et quelques sarclages pendant le commencement de l'été. La ligature des sarments poussés pendant cette saison et l'ébourgeonnement, sont, du reste, les opérations que cette culture nécessite annuellement. Devant ces vignes, si propres, si bien alignées, et chargées de grappes vermeilles, au récit des travaux que nous venons de vous donner, vous êtes loin de soupçonner les fatigues que cette industrie occasionne, et les mécomptes auxquels elle expose. Or, mes jeunes amis, sachez donc que lorsqu'aux premiers beaux jours de printemps succèdent des gelées un peu fortes, ce qui n'est pas rare, la vigne, enfant de l'Asie mineure, voit se flétrir ses naissants bourgeons, et qu'elle peut périr par suite de ces variations atmosphériques.

Des chaleurs excessives ou des coups de soleil détruisent également cette brillante végétation et compromettent l'espoir de la prochaine récolte. Que des pluies viennent pendant la floraison, époque dont dé-

sûrs que nos lecteurs et lectrices encore dans la fleur de la jeunesse ne liront pas sans intérêt le petit récit suivant :

Une fête vraiment patriarcale a eu lieu le 14 du mois de septembre au village de La Pointe, commune de Bouchemain.

Un prêtre très âgé et presque aveugle, M. Locatelli, vient d'avoir l'heureuse idée, après cinquante-trois ans de sacerdoce, de faire dire une messe d'actions de grâces, et de réunir ensuite douze vieillards de la commune pour faire chez lui un dîner de corps.

Ce vieil et respectable prêtre a été d'abord, en 1750, religieux bénédictin de l'abbaye de St-Aubin-l'Angers, puis aumônier dans diverses armes et sous plusieurs régimes, y compris les gardes du roi de 1814 à 1830. C'est à cette dernière époque qu'il s'est retiré à La Pointe, où il ne cesse de se rendre cher et vénéré par une vie exemplaire et une infatigable charité.

Ce dîner était très remarquable; les douze vieillards dont les plus jeunes étaient au moins octogénaires, formaient avec leur amphytrion environ 1155 ans. Les autres invités à cette réunion se composaient du maire du village et de quelques ecclésiastiques d'alentour, amis de M. Locatelli. Tous les convives, se livrant à une modeste mais franche gaîté, ont fait honneur au repas du respectable pasteur, puis ils ont adressé leurs félicitations à M. Locatelli, comme étant le *doyen d'âge* de l'assemblée.

Un des vieillards s'est exprimé ainsi :

Dans cette réunion, les hommes les plus anciens de la commune, témoins tous du bien journalier que fait M. Locatelli aux pauvres et aux souffrants, prient Dieu qu'il prolonge ses jours, qu'il les exempte d'infirmités, et qu'à la fin de sa carrière terrestre, sa belle âme remonte au ciel pour jouir du bonheur céleste.

Alors le maire, prenant à son tour la parole, a proposé ce toast : *Au respect que l'on doit à la vieillesse!* Un autre des hôtes a porté la santé de M. Locatelli, et pour couronner dignement la fête, l'excellent prêtre a distribué des secours et des aliments aux malades et aux nécessiteux de la paroisse : tous les assistants étaient émus.

Peut-être serez-vous comme moi, mes jeunes amis, et partagerez-vous cette douce et chaleureuse émotion.

MADEMOISELLE PAULINE ROGET.

LES DEUX FIFRES DE LA GARDE.

—Je donnerais de grand cœur un mois de solde pour connaître le nom du goinfre qui a mangé le cheval de mon empereur.

—A quoi te servirait de le savoir ?

—A châtier sa gourmandise comme elle le mérite.

—Oh ! oh ! monsieur Tranche-Montagne !

—Tiens, Georges, évite de me taquiner; je ne supporterais pas aujourd'hui la moindre plaisanterie, même de toi.

—Bientôt il faudra mettre des mitaines pour parler à monseigneur.....

Adrien et Georges, enfants de troupe, tous deux fifres dans le premier régiment de la garde impériale, habitaient ainsi sous la tente de dame Madeleine, mère du premier et tutrice providentielle du second, dont le père avait trouvé la mort sur le champ de bataille de Montenotte. Madeleine avait fait dresser ses pénates provisoires à une portée de canon du village d'Austerlitz, derrière le quartier des grenadiers dont elle était la plus ancienne vivandière. Un gros tilleul, dégarni d'une partie de ses branches, servait de support et d'abri au frêle édifice dont l'emménagement mérite d'être décrit.

Des guirlandes d'ail, d'oignons, de saucisses fumées étaient suspendues au milieu de pièces de bœuf boucanées à Hambourg et de jambons mayençais. Une tonne, placée sur un chevalet, étalait aux yeux des grognards son gros ventre rempli de vin de France. Plusieurs barillets de rhum, de kirskwasser, de cognac étaient attachés par leur lanière de cuir aux larges flancs de cette reine des causeries du bivouac. Des bêches, des pioches et un petit nombre d'ustensiles de ménage soigneusement rangés masquaient les sacs de campement remplis de paille fraîche. Celui de la vivandière était reconnaissable par l'image de sainte Madeleine, sa patronne, et la branche de buis béni cueilli au cimetière du village natal, qu'elle ne manquait pas de placer chaque soir au dessus de sa couche grossière. Tout cela était aussi propre, aussi luisant, aussi net, aussi bien rangé que la cuisine d'une ménagère hollandaise.

La châtelaine de ce palais en coutil ne ressemblait pas à l'espiègle vivandière de Béranger. On ne vantait ni son pied leste, ni son œil mutin, et elle n'avait jamais été jolie. Nous pourrions, à plus juste titre, la comparer à cette femme intrépide due au crayon de Charlet, qui, pendant la retraite de Russie, s'agenouille dans la neige pour panser un soldat blessé. A quinze ans, Madeleine avait quitté le hameau qu'elle habitait aux environs de Rouen pour suivre son mari appelé par la loi sous les drapeaux de la république. Son dévoûment ne s'était jamais ralenti, elle trouvait incessamment dans ses devoirs d'épouse et son amour de mère assez de forces pour supporter les fatigues et braver les dangers de la guerre. Après avoir fait les campagnes d'Egypte et d'Italie avec la 30e demi-brigade où servait son mari en qualité de sergent, elle était plus tard entrée avec lui comme vivandière dans la garde impériale. Le digne couple avait pour ses nombreux services bien mérité cette récompense alors si enviée, et quand au camp

---

pend le plus ou moins d'abondance de la vendange, et la fleur tombe au lieu de former les grains. L'on dit alors : la vigne coule ; nous n'aurons point de raisin.

Enfin cette configuration des côteaux que vous admirez tant, expose le vigneron du matin au soir à toute l'ardeur du soleil, et lui impose la nécessité de remplir les fonctions de bête de somme en transportant sur son dos les engrais que la terre réclame pour soutenir ce luxe de végétation.

C'est ainsi, jeunes lecteurs, que les fruits les plus beaux ne sont pas les plus doux à la bouche.

Tel est l'ensemble des travaux vignicoles qui nous amènent à l'époque des vendanges auxquelles je vous convie pour samedi prochain.

WOHLFART, ancien cultivateur.

On écrit de Copenhague, 9 septembre : « Le 21 août, la société de tempérance a tenu à Christiania sa séance annuelle. Une motion de la majorité ayant pour but de permettre de boire modérément du punch et du grog, a été rejetée, mais on a adopté, à 50 voix contre 38, la proposition du comité, tendant à défendre l'usage de l'eau-de-vie, soit naturelle, soit mêlée. On a pris la résolution de publier une gazette de tempérance. Le nombre des membres de la société s'était élevé de 200 à 333.

Le fait suivant vient de se passer à la Bouille (Seine-Inférieure). Un voyageur descendait jeudi dernier des voitures de Pont-Audemer; parmi ses bagages, on remarquait une grande boîte qu'un des aubergistes de cette commune lui permit de déposer dans son écurie, et il partit de suite pour Rouen. Quelques heures après, le garçon d'écurie entendant du bruit dans la boîte, vit un animal en sortir après l'avoir brisée, et chercher à ouvrir la porte de l'écurie qu'il ébranlait fortement. Ne pouvant y réussir, il se coucha près du cheval, non moins effrayé que son maître. On crut d'abord que c'était un lion, un tigre, etc., etc. On s'en empara après bien des peines, et après l'avoir enchaîné, on se disposait à le tuer, quand le propriétaire arriva ! C'était une hyène qu'il conduisait, dit-on, au Jardin des-Plantes, à Paris.

de Boulogne Napoléon attacha lui-même sur la poitrine du sous-officier Gérard l'étoile de l'honneur, le cœur de Madeleine dut à un double titre bondir de bonheur et d'orgueil. Le jour de cette solennité militaire, les nombreux amis de la vivandière se disaient à voix basse qu'elle pourrait revendiquer un petit morceau du ruban rouge. Sa démarche était grave, sérieuse; sa chevelure, autrefois d'un noir de jais, commençait à se mêler de fils d'argent : sa figure, brunie par le soleil, portait à la fois l'empreinte de la bonté et de la résolution. Ses yeux qui, aux heures de péril, étincelaient d'audace, prenaient, quand ils s'arrêtaient sur son fils Adrien, l'expression d'une douceur, d'une tendresse ineffables. Que leurs fronts soient couverts du diadème de la reine, du feutre de la vivandière, du madras de la pauvre paysanne : toutes les mères se ressemblent par le cœur.

L'arrivée de cette digne patrone avait interrompu la querelle des enfants de troupe dont il est nécessaire de raconter l'origine.

Madeleine avait un frère confiseur à Rouen, qui aimait beaucoup son petit neveu et n'oubliait jamais, à certaines époques de l'année, de lui envoyer une caisse pleine de ces délicieux bonbons, de ces friandes confitures qui ont rendu si cher aux enfants le nom du chef-lieu de la Seine-Inférieure. Le bon oncle s'était mis en frais cette fois, et, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, la saint Polycarpe, avait expédié à Adrien un glorieux empereur en sucre de pomme, vêtu d'une redingote d'angélique, chaussé d'une paire de bottes de réglisse noire, et monté sur un superbe cheval normand en chocolat, dont cent pastilles brillantes ornaient le caparaçon. Ce petit chef-d'œuvre avait été emballé avec tant de soin qu'il était arrivé sain et sauf au village d'Austerlitz, aux environs duquel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étaient allumés les bivouacs des grenadiers de la garde. Adrien avait consacré ses loisirs d'une semaine à confectionner un socle de terre-glaise, sur lequel il avait posé son trésor dans l'endroit le plus apparent de la tente maternelle. Chaque matin, en quittant la botte de paille sur laquelle il reposait aux côtés de dame Madeleine, sa première pensée était pour l'effigie de son cher empereur, devant laquelle il ôtait gravement son bonnet de police, ce qui faisait rire sous leurs moustaches les grognards qui *sirotaient* le rogome de la vivandière.

Par cet acte de fétichisme, qu'on juge de son désappointement, lorsqu'en revenant de la parade, il trouva son idole déchaussée, manchotte, veuve de sa prestidigieuse redingote et de son beau cheval chocolat! La colère que la présence de dame Madeleine avait un instant refrénée fit explosion après la sortie de cette dernière, appelée par les devoirs de sa profession dans l'intérieur du camp.

— Vois-tu, Georges, nous sommes du même pays, du même régiment, presque frères, eh bien! si j'étais sûr que ce fût toi...

— Que ferais-tu?

— Je t'en demanderais raison à l'instant même.

— Voilà bien du tapage pour deux méchants morceaux de réglisse et une demi-livre de chocolat qui sentait la fumée.

— Tu avoues donc que c'est toi, envieux, gourmand, voleur...

— Rétracte-toi, Adrien, rétracte-toi, au nom de notre mère!

— J'ai dit voleur, et je le répéterais devant l'empereur lui-même.

— Misérable!

Le poing fermé, l'œil en feu, les deux enfants de troupe s'élancent l'un sur l'autre. Ils vont se saisir, se déchirer; mais la voix d'un camarade les arrête à temps :

— Eh quoi! mes amis, vous allez vous servir des armes du père Adam, vous secouer les plumes comme des fils de *pékin*... A quoi sert donc le sabre qui pend à votre baudrier? Pensez-vous, mes petits amours, que les aiguilles à tricoter de César Simonneau, notre maître d'armes, soient destinées à embrocher des mauviettes?

— Le tambour a raison; tu m'as appelé voleur, une pareille injure demande du sang.

— Cependant, frère...

— Il n'est pas ici question de frère; je ne vois plus en toi qu'un ennemi.

— Trève de bavardage, vous vous expliquerez sur le terrain, dit le tambour Hector, petit mauvais sujet qui, par son penchant à l'indiscipline, son humeur querelleuse, s'est déjà fait dans le régiment une triste renommée.

— Marchons.

— Marchons donc! puisqu'il le faut.

Les trois interlocuteurs prennent leurs sabres, sortent de la tente, et, après avoir dit deux mots à l'oreille d'un camarade, se séparent par couple et cherchent un lieu convenable à l'accomplissement de leur projet.

— Nous serons ici comme des brochets dans un étang, dit Hector, en désignant du doigt un buisson d'églantiers assez profond pour masquer l'embuscade d'une compagnie de tirailleurs.

Les deux antagonistes s'avancent en faisant bonne contenance. Ils ne reculent pas d'une semelle; mais leur voix, en donnant aux témoins les explications d'usage, est agitée d'un léger tremblement. Si l'on mettait en ce moment la main sur leurs pauvres petits cœurs, on en trouverait les battements plus saccadés, plus rapides que dans l'état normal.

pendant la conférence des témoins qui se sont éloignés de quelques pas, Adrien et Georges gardent le silence, baissent les yeux, car s'ils se regardaient un instant, ils se jetteraient sans nul doute dans les bras l'un de l'autre.

MM. les juges du camp se rapprochent. Ils ont dans leur haute sagesse décidé que le combat était indispensable, et ils engagent les adversaires à s'y préparer. En un clin d'œil, les habits sont par terre, les sabres au vent et les dragonnes entortillées au bras. Hector va donner le signal, en frappant trois coups dans sa main, quand la Sagesse, cette bonne déesse qui empêchait les guerriers de l'antiquité de faire des sottises en leur apparaissant sous la forme d'un vieillard ou d'une jeune fille, emprunte, pour rendre le même service à nos héros, la capote bleue et le feutre à larges bords des vivandières de la garde.

— Enfants! dit dame Madeleine, qui vient furtivement d'essuyer une larme, quel faux point d'honneur, quel mauvais génie a mis au frère les armes à la main contre son frère?

— Mère, c'est Georges...

— Je te jure que c'est Adrien...

— Silence tous les deux; je ne veux rien savoir de l'origine de cette querelle... Sans parler des chagrins dont un malheur aurait pour toujours empoisonné ma vie, pensez-vous, enfants, que la vôtre vous appartienne? Le sang de tous les soldats français, quelque soit leur âge, quel que soit leur grade, est à la patrie, jusqu'à la dernière goutte... Votre duel n'est cependant qu'ajourné; il aura lieu dans quelques jours, demain, peut-être. J'en règlerai les conditions, et j'en veux être le témoin.

— Vous, mère?

— Vous? dame Madelaine.

Et les quatre enfants de troupe se regardent stupéfaits.

La première fois que votre régiment rencontrera les Autrichiens et les Russes, celui de vous deux qui fera le mieux son devoir, qui se conduira le plus bravement en face du danger sera le vainqueur et je me charge de sa récompense. Maintenant, mes fils, remettez vos sabres dans le fourreau et attendez le premier coup de canon de l'ennemi pour les en faire sortir.

Une mère spartiate n'aurait certes pu tenir un discours plus noble, plus énergique à son fils partant pour accompagner Léonidas aux Thermopyles.

Trois jours après brilla le soleil d'Austerlitz; le 1er régiment de la garde reçut l'ordre d'enlever à la baïonnette le village défendu par une division russe et une formidable artillerie. Placés à leur poste, Adrien et Georges mariaient le son guerrier de leurs fifres au pas de charge des tambours; tout en distribuant des petits verres à droite et à gauche, dame Madeleine ne perdait pas de vue ses deux enfants. Pas un muscle ne bronchait sur leurs bonnes grosses figures de chérubins, quand au plus fort de l'attaque Adrien fut

frappé d'une balle à la cuisse et tomba en poussant un cri qui retentit bien douloureusement dans le cœur de la pauvre mère. Mais déjà Georges est aux côtés de son frère.... Il arrache sa chemise qu'il déchire pour bander la plaie, et le chargeant sur ses épaules, le porte à l'arrière-garde au milieu d'une grêle de mitraille et d'obus.

— Votre duel est fini. C'est Georges qui est vainqueur, s'écria l'heureuse vivandière en couvrant ses deux anges de baisers et de larmes.

. . . . . .

En ce moment, Napoléon, suivi de son état-major, traversait le champ de bataille au grand galop, et les cris de victoire retentissaient sur toute la ligne.

P. DE FAULQUEMONT.

UN HABILLEMENT DE PAYSANNE.

Genève reçoit en ce moment la visite d'une quantité prodigieuse de touristes. Les Anglais y sont en majorité, mais on y remarque un grand nombre de Françaises et surtout de jolies Parisiennes. Or, par une belle matinée d'août, une jeune dame, une Parisienne, se promenait en calèche aux environs de la ville, et ne se lassait pas d'admirer les gracieux villages et les délicieuses villas qui enlacent la petite ville de Carouge. Elle était, comme toujours, d'une gaîté charmante, et mit pied à terre. Bientôt elle avisa une gentille villageoise, parée comme aux jours de fête, blanche et rose, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, et dont le costume simple et élégant tout à la fois faisait ressortir la ravissante figure.

—Dieu ! la jolie paysanne ! dit-elle à un monsieur et à une dame qui l'accompagnaient.

Puis, s'approchant de la jeune fille :

—Où allez-vous, mon enfant ? lui dit-elle avec un doux sourire. Demeurez-vous loin d'ici ?

—Non, Madame, répondit la jeune fille ; voyez-vous là-bas cette maison blanche ?

—Eh bien ! j'irai avec vous, ajouta-t-elle. Comment vous nommez-vous ?

—Je m'appelle Marie.

—Eh bien ! ma petite Marie, montez avec nous.

Grande était la surprise de la pauvre petite paysanne de se voir ainsi en calèche à côté d'une grande dame. La voiture s'arrêta près de la maison blanche. Le père et la mère de Marie ne savaient que penser en voyant leur fille descendre d'un bel équipage avec une dame qui avait des chevaux, des laquais galonnés et une riche toilette. Les pauvres gens étaient tout émerveillés et croyaient rêver. Ils allaient, venaient pour faire politesse à si bonne compagnie, et leur embarras était des plus comiques.

—Marie, dit la jeune dame, vous ne savez pas pourquoi je suis venue avec vous ?

—Non, Madame, répondit la jeune fille.

—Eh bien ! je veux voir si vous serez toujours aussi jolie avec ma robe et mon chapeau. Vous allez prendre mes habits et moi les vôtres.

Le père et la mère ouvraient de grands yeux, la jeune fille baissait les siens. Il y avait un peu de coquetterie dans cette pudeur.

—Ne craignez rien, ajouta la dame.

Il fallut satisfaire cette fantaisie. La mère conduisit la dame dans la chambrette de Marie, et là, ce fut bientôt fait : la dame mit les habits de la villageoise, et la villageoise ceux de la dame.

—Vous êtes très-bien comme ça, Marie, lui dit-elle. Ah ! et les gants.

Elle ôta ses gants blancs et les lui donna ; mais la main de la jeune fille n'y put entrer.

—C'est égal, tenez, regardez-vous dans le miroir. Marie se regarda.

—Êtes-vous contente ?

La jeune fille rougit. La mère contemplait sa fille avec complaisance.

—Puisque vous êtes si bien ainsi, je vous donne mes habits, dit la dame, et je garde les vôtres.

Là dessus, elle dit adieu à ces bonnes gens, baisa Marie sur le front, et, toujours vêtue en paysanne, remonta en calèche en riant comme une folle. La voiture partit au galop et avait disparu que le père, la mère et la jeune fille, debout sur le seuil de la chaumière, regardaient encore. Le lendemain, un domestique arriva à la petite maison blanche, et remit à Marie une bourse contenant dix pièces d'or, avec une lettre parfumée.

« Ma petite Marie, écrivait la dame, je vous ai dépouillée de » vos habits, je vous en envoie le prix. Gardez les miens en sou- » venir de moi, et mettez-les de temps en temps. Moi, je ne vous » oublierai pas, et je vous dis au revoir ! »

Quant à l'héroine de cette aventure, je ne la nommerai pas, vous la devinez peut-être. C'est une des notabilités du faubourg Saint Germain, aussi aimable que jolie, dont les salons réunissent depuis quelques hivers la meilleure compagnie de Paris. Ai-je besoin de dire que l'habillement de la paysanne suisse est destiné par notre spirituelle compatriote à figurer dans quelque quadrille des bals du grand monde ?

UN TOURISTE.

CAUSERIES

Sur les sciences et les découvertes nouvelles.

XXI.

ÉTOILES FILANTES, NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LES BOLIDES. —PLUIE ROUGE EN GRÈCE; PRÉTENDUES PLUIES DE SANG ET DE SOUFRE; PLUIE DE PETITS CRAPAUDS; CONJECTURES A CET ÉGARD. —PLUIES DANS LES CONTRÉES ENTRE LES TROPIQUES.

Le mois d'août dernier a été encore remarquable pour les astronomes par le grand nombre d'étoiles filantes qu'ils ont observées, surtout dans les nuits qui ont suivi les 10, 11 et 12 de ce mois; l'un en a compté vingt-trois dans une demi-heure; un autre, soixante-deux en moins de deux heures; un astronome de Vienne en a même vu filer sept cent soixante-quatorze en six heures. A Lyon, on compta, le 11 août, deux étoiles par trois minutes; elles filaient par groupes, la plupart dans la direction du N.-O. au S.-O. C'était une véritable pluie d'étoiles, ou plutôt de bolides; car si vous vous rappelez nos premières causeries, vous savez que chaque étoile qui semble filer au firmament annonce la chute d'une pierre d'une formation particulière, que l'on désigne sous le nom d'aérolithe, mot grec qui veut dire pierre venant de l'air. C'est donc plutôt une pluie de pierres, mais des pierres tombant quelquefois à de grandes distances les unes des autres. D'où viennent-elles, et comment se sont-elles formées ? Voilà le mystère que la science n'a pu encore éclaircir. Vous vous rappelez sans doute que [illegible] étrangères tombées de cette manière, et composées en grande partie de substances métalliques, comme vous pouvez vous en convaincre en examinant le gros bloc tombé dans l'intérieur de la France, et que l'on conserve au cabinet d'histoire naturelle à Paris.

La pluie de bolides qui a eu lieu au mois d'août, et dont je viens de parler, n'est pas la seule pluie singulière qu'on ait remarquée cette année, pendant laquelle les pluies d'eau commune ont été si rares, du moins dans nos climats, surtout pendant les mois d'été. Vers la fin de mars, il est tombé en Grèce une pluie rouge que

l'on n'aurait pas manqué autrefois de qualifier de pluie de sang. Elle y ressemblait un peu, et laissait sur les toits des maisons et sur les feuilles des arbres une mince couche d'un limon rougeâtre, et remplissait les vases dans lesquels elle était recueillie d'une eau bourbourse de la même teinte. Ce phénomène n'est pas très rare. Dans les temps anciens et modernes, on a vu tomber des pluies d'eau rouge ou du moins rougeâtre, dans laquelle la terreur ou la supertition du peuple n'a vu que du sang. La chimie a dissipé ce préjugé, et l'on sait maintenant que lorsque l'eau de pluie est colorée, c'est parcequ'elle tient en dissolution une substance colorante, que les vents ont entraînée, et qui remplissait l'air lorsque la pluie est venue tomber. Voici ce qui vient d'être constaté aussi à l'égard de la pluie rougeâtre qui est tombée en Grèce, à la fin de mars dernier comme je viens de le dire. Un chimiste de Paris, à qui on a envoyé une petite quantité de la matière terreuse qui est tombée au fond des vases, dans lesquels l'eau de cette pluie avait été recueillie, l'a analysée ou décomposée, et y a trouvé du sable granitique et de l'oxigène de fer; vous savez que le métal lorsqu'il se décompose, laisse une substance rougeâtre comme on le voit dans la rouille qui n'est que du fer décomposé ou oxidé. Aussi les terrains contenant beaucoup de fer en décomposition, et appelés pour cela ferrugineux, ont-ils une teinte rougeâtre, et la terre désignée sous le nom d'ocre, doit sa couleur à la même circonstance. La Grèce contient, comme beaucoup d'autres pays, des terrains ferrugineux, et c'est probablement de là que le vent a enlevé le sable qui s'est trouvé mêlé plus tard à la pluie, et a donné à l'eau une couleur particulière.

Ce qu'il y a pourtant ici de remarquable, c'est que le phénomène, au lieu de se borner comme il fait ordinairement, à une seule localité, s'est étendu sur presque toute la grande Péninsule ou presqu'île, que les anciens appelaient Péloponèse, et que l'on désigne sous le nom de la Morée. Dans la plus part des provinces qui composent telle péninsule, on a vu tomber la même pluie rougeâtre, ce qui suppose que les vents avaient enlevé à la surface de la terre, une prodigieuse quantité de ce sable fin dont je viens de parler.

Quelquefois on a vu tomber de l'air, en guise de pluie une poussière jaunâtre, que le peuple qualifie de pluie de soufre, comme il a souvent qualifié de pluie de sang les gouttes d'eau rougeâtre du genre de celle que nous venons de voir tomber en Grèce. L'un et l'autre phénomène étaient aux yeux de l'ignorance des présages terribles, n'annonçant rien moins que des batailles, des cornages, des incendies, et tous les maux qui affligent les hommes réunis en société. Heureusement la nature n'est pas aussi menaçante que l'ignorance se le figure, et les pluies de soufre n'ont pas une origine moins innocente que les prétendues pluies de sang. Elles ont ordinairement lieu à l'époque de la floraison de certains végétaux, et proviennent de la poussière de fleurs enlevée aux arbres dans les forêts : aussi ne remarque-t-on ces pluies guère ailleurs que dans les contrées boisées.

Quelquefois aussi c'est le règne animal qui fournit la matière colorante des eaux. Par exemple, c'est par la présence d'une quantité innombrable d'animalcules rouges qu'on explique un phénomène qui se voit dans les chaînes de hautes montagnes : c'est une neige colorée en rouge qui contraste avec la blancheur de celle qu'on voit partout ailleurs.

A ce sujet, je dois faire mention d'un autre phénomène qui s'est montré quelquefois à la suite des pluies, mais à l'égard duquel les naturalistes ne sont pas d'accord : je veux parler des petits crapauds qui couvrent subitement la terre à la suite d'une grande pluie. On admet communément qu'ils sont tombés avec l'eau du haut des airs, [illegible] que la majorité en supposant que ces animaux ont été enlevés des étangs et marais par une trombe d'eau, puis abandonnés dans les airs, d'où ils retombent avec la pluie. Mais on objecte à cette supposition qu'il n'est pas vraisemblable qu'il se trouve dans un étang ou un marais autant de crapauds réunis qu'on en voit ensuite sur la terre. Aussi, y a-t-il d'autres savants, qui ne croient point que cette quantité innombrable de crapauds tombe réellement des nues; ils préfèrent supposer que ces animaux n'ont point fait de voyage, ou du moins qu'ils ne sont pas venus de fort loin, et que quelque circonstance inconnue en a subitement favorisé et hâté la multiplication, surtout à la suite des pluies, au point d'en couvrir le sol, comme s'ils venaient de tomber du haut des airs. Il est certain qu'il y a de petits animaux qui apparaissent quelquefois en très grand nombre dans des lieux où il n'y en avait pas, et qui disparaissent presque aussi vite qu'ils étaient venus, sans que l'on sache précisément la cause de leur apparition soudaine. On peut présumer seulement qu'il arrive dans l'air, dans l'eau, ou dans le climat certaines circonsiances qui hâtent le développement de leurs races pour quelque temps. Ce que je vous ai raconté dernièrement des éphémères en est un exemple. Il se peut donc que la pluie soit quelquefois d'une nature favorable à la propagation rapide des petits crapauds, et qu'ils doivent leur existence à la pluie, sans pourtant avoir voyagé par les airs.

Quant à des matières plus légères, il est certain que le vent les charrie quelquefois très loin. On a des exemples de cendres volcaniques qui sont tombées en pluie à dix lieues du cratère d'où elles avaient été lancées; et si l'étude s'en mêle, il se peut que les matières terrestres soient tirées de très loin de l'endroit d'où elles retombent avec la pluie. Nous ne savons pas encore ce qui se passe dans l'air; il y a là des phénomènes dont on ne peut que présumer les causes, et au sujet desquelles la science aura encore longtemps des incertitudes. La simple pluie même qui est indispensable à la terre pour vivifier la végétation et ranimer pour ainsi dire toute la nature, ne nous arrive pas toujours dans son état naturel; tantôt, subitement refroidie dans la région qu'elle traverse, elle est gelée sous forme de cristaux extrêmement légers que l'on appelle neige, et qui, sous le microscope, présente des formes singulières; tantôt, glacée avec l'intervention de l'électricité, elle nous vient obliquement sous la forme de grêle, et cause quelquefois, par sa chute violente et par le poids des grêlons, autant de ravage que la pluie est bienfaisante dans son état ordinaire; et tandis qu'il y a quelques pays de l'Afrique qui jouissent rarement du bienfait de la pluie, d'autres climats de la zone torride, surtout ceux qui avoisinent la mer, ont pendant plusieurs mois de l'année des averses presque continuelles pendant lesquelles se développe une riche végétation et pullulent une foule inombrable d'insectes et de reptiles. Cette saison est pour les climats tropiquaux celle des fièvres provoquées par la combinaison de la chaleur et de l'humidité; plus heureux sont les climats tempérés où tout est modéré, la pluie aussi bien que la chaleur.

DEPPING.

Bulletin officiel de l'instruction publique.

Pendant les vacances, plusieurs ordonnances royales ont été rendues, tant à propos de l'organisation des écoles primaires, qu'à propos des colléges communaux.

Les cours gratuits fondés par la ville de Paris, en faveur des instituteurs et des institutrices primaires pour l'application de la méthode de l'enseignement mutuel ont commencé le 1er octobre.

L'exposition des envois de Rome et des concours aux grands prix de peinture, sculpture, etc., etc., est close depuis quelques temps : on a été satisfait d'un grand nombre de morceaux de nos jeunes artistes.

MM. les abbés Gros, vicaire-général, et Fayet, curé de Saint-Roch, sont appelés aux évêchés d'Orléans et d'Angers.

La ville de Rouen a fait une perte capitale dans la personne de M. le docteur Vigné, doyen de son Académie.

M. l'Dupuch, évêque d'Alger, a quitté son diocèse pour aller chercher à Pavie, et transporter sur un bâtiment de l'Etat, une relique de Saint-Augustin, que la municipalité du pays et S. S. le Pape l'ont autorisés à placer dans son église métropolitaine.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE CAUBET, RUE DU CADRAN, 9.

1re ANNÉE. — N° 50. Paraissant tous les samedis. OCTOBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

LE MOQUEUR.

Quoique rempli de bonnes qualités, le jeune Jules Morani avait un très vilain défaut ; il aimait à se moqueur de tout; sur ce point, personne ne trouvait grâce devant lui, et rien n'échappait à sa causticité. S'il passait près l'un bossu, il ne manquait pas de le saluer profondément, et de lui dire :

— Monsieur, vous avez là un excellent manteau...

Bossu par derrière et bossu par devant,
Votre estomac est à l'abri du vent,
Et votre dos est tenu chaudement !

Devant un boiteux il s'écriait :

Otez vos chapeaux, messieurs !
Voilà Bancal qui passe.

La plupart du temps, les personnes qu'il insultait ainsi, surprises de tant d'audace et du mauvais cœur de cet enfant qui trouvait tant de plaisir à se moquer de leur affliction, ne songeaient à lui administrer une correction bien méritée que lorsqu'il avait pris la fuite. Mais ce n'était pas seulement les infirmes qu'il accablait de ses railleries ; il excellait aussi à contrefaire les travers de toutes les personnes de sa connaissance, et nul n'était à l'abri de ses sarcasmes, et cela, loin de le corriger, l'encourageait à persévérer.

S'il arrivait à ses parents de l'emmener en visite, ou à quelque réunion, son premier soin était d'étudier les travers des maîtres de la maison et de les contrefaire devant les domestiques qui en riaient d'abord de tout leur cœur, mais qui ne manquaient pas ensuite de le blâmer tout haut, lorsqu'il était parti, et de répéter ce qu'il avait dit et fait, afin que tout le monde le sût; or, comme rien ne blesse plus cruellement que le ridicule, le malheureux Jules grossissait ainsi chaque jour le nombre des ennemis de sa famille, car on se disait que cet enfant devait nécessairement appartenir à des parents caustiques et méchants; et la plupart des saillies bonnes ou mauvaises qui lui échappaient étaient ainsi attribuées à son père. — « Il ne fait que répéter ce qu'il a entendu, se disait-on; les brebis n'engendrent pas des loups. »

M. Morani, homme bon, doux, indulgent, ne comprenait rien au refroidissement que lui manifestaient ses amis, car sa tendresse pour son fils était telle que lui seul ne s'apercevait point du déplorable défaut de Jules. Un jour ce dernier accompagna son père dans une visite que celui-ci faisait à un personnage haut placé dont la position lui avait souvent été fort utile. La première chose que Jules remarqua c'est que ce monsieur avait l'accent méridional, et comme il excellait surtout en ce genre de moquerie, il ne manqua pas, tout en jouant dans le jardin, pendant que son père était au salon, de donner carrière à sa verve caustique.

—Je suis sûr, disait-il au jardinier, que, du château de son père votre maître crache dans la Garonne !... Sandis ! cé doit être un beau monument !...

Le jardinier riait à gorge déployée; quelques domestiques survinrent; Jules, encouragé par un auditoire plus nombreux, se livra à toute sa faconde, et, rassemblant tout ce que sa mémoire lui fournissait de mauvaises plaisanteries, il conseilla au jardinier de semer des Gascons, attendu que cela prend partout. La séance fut longue et le succès complet. De son côté, M. Morani était enchanté de la réception que lui avait faite son protecteur, et il ne cessait de s'en louer en retournant chez lui; mais à peine y fut-il arrivé qu'une lettre vint métamorphoser sa joie en douleur. — « Je sais, monsieur, lui écrivait l'homme en place, qu'il n'est pas rare que l'on soit mystifié par les gens que l'on oblige; mais venir se moquer de son bienfaiteur chez lui dans le même temps qu'on

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Octobre.

DES TRAVAUX ET DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA JEUNESSE.

7e *Entretien* (Suite et fin).

Dans la nomenclature des mécomptes et des accidents auxquels la culture de la vigne est sujette, j'ai oublié dans le précédent article de vous mentionner la grêle. Mais pour mieux vous faire comprendre la juste crainte que les vignerons éprouvent à l'aspect du moindre orage, je vais vous décrire le désastre auquel j'ai assisté, et qui frappa la commune que j'habitais.

On était à la veille de la vendange.— Nos coteaux aux raisins dorés étalaient avec fierté leur vigoureuse végétation, car vous saurez, mes amis, que les vignes et échalas ont 7 à 8 pieds d'élévation en Alsace. Cette année promettait de compenser largement les trois mauvaises vendanges qui l'avaient précédée. — Tous les visages respiraient le bonheur. On ne s'abordait qu'en se félicitant sur l'abondance et la bonté des vins qu'on allait récolter. — On n'entendait dans toutes les maisons que le bruit sonore des marteaux retentissant du matin au soir sur les foudres et tonneaux que l'on disposait pour cette importante circonstance. Mais hélas ! que ce bonheur fut de courte durée.

Depuis deux jours nous voyions bien voguer incertains le long de la chaîne de nos coteaux qui s'étendent au pied des Vosges, d'épais nuages que leur pesanteur empêchait de s'élever pour franchir cette barrière couverte de vignobles et de vergers délicieux. — Tous les soirs des éclairs s'échappant presque sans interruption du sein de cette nuée, nous faisaient espérer qu'elle épuiserait ainsi la masse effrayante d'électricité dont elle paraissait chargée. On commençait donc à considérer sans trop de terreur ce gigantesque promeneur.

Mais au troisième jour, il vint surplomber le territoire de notre commune d'une voûte livide qui nous plongea pour ainsi dire dans la nuit ; et soudain avec un bruit semblable à celui que produiraient des milliers de charrettes courant sur le pavé, et qu'accompagnait encore le roulement continuel du tonnerre, nous vîmes une grêle effroyable poussée par le vent du sud se ruer avec fureur sur nos champs et nos vignes.

Le bruit des marteaux cessa subitement et au milieu des éclats de la foudre et du fracas de la tempête, on n'entendait que des sanglots et des prières qui de toutes les habitations s'élevaient vers le ciel.

Nos voix se perdaient dans ce tumulte et pendant près de deux heures, ce terrible fléau ne cessa de déverser sur nous des masses

l'accable de protestations de reconnaissance, c'est là une outrecuidence que je ne pardonne pas. Veuillez donc ne pas me mettre dans la nécessité de vous consigner à ma porte. »

L'honnête M. Morani fut atteré; mais il ne soupçonna même pas que son fils pût être la cause de cette rupture inconcevable : il écrivit, il demanda qu'on ne le condamnât pas sans l'entendre; mais toutes ses démarches furent inutiles; l'offense avait été tellement flagrante que l'offensé se crut dispensé de toute explication.

Si ce n'est toi, disait-il à peu près comme le loup de La Fontaine :

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère...
Ou bien quelqu'un des tiens;
Vous, vos bergers et vos chiens
Vous ne me ménagez guère ....
On me l'a dit.....

Jules néanmoins ne songeait pas à se corriger; et comment eût-il pensé au chagrin que ses sarcasmes pouvaient causer à des étrangers, lui qui se moquait même des infirmités que l'âge avait apportées à ses grands parents? C'est ainsi qu'il se plaisait à tourmenter sa grand'maman qui était un peu sourde : il s'approchait d'elle d'un air respectueux en remuant les lèvres comme s'il lui eût adressé la parole.

— Que veux-tu, mon Jules? demandait la bonne vieille.

Et Jules continuait à remuer les lèvres sans parler.

— Enfant, parle donc plus haut; tu sais bien que j'ai l'oreille un peu dure.

Alors Jules s'approchait de l'oreille de sa grand-maman, et il criait de toute la force de ses poumons.

—Je demande comment vous vous portez?

—Ah! le méchant enfant! disait la respectable vieille!

Et elle s'empressait d'essuyer les larmes qui roulaient sur son visage vénérable.

Au collége, Jules était le bout-en-train de tous les petits désordres, l'auteur de tous les quolibets; ses camarades ne l'aimaient pas; mais ils se tenaient bien avec lui autant que possible pour n'avoir pas à souffrir de son esprit railleur, de ses sarcasmes, de ses moqueries incessantes, des sobriquets dont il était prodigue, et auxquels, malgré tous leurs efforts, bien peu d'entre eux échappaient. Celui que Jules se plaisait le plus à tourmenter était Léon de la Crapaudière : le pauvre enfant avait le malheur d'être à la fois très-laid et fort peu intelligent; bien que toujours relégué aux dernières places, cela ne le sauvait pas des moqueries de Jules. Un jour, pendant l'étude, ce dernier écrivit sur un carré de papier :

Pourquoi donc est-il si beau
Ce Léon de la CRAPAUDIÈRE?
Voici le mot de ce mystère :
CRAPAUDIÈRE vient de CRAPAUD.
(Faites passer.)

Cette mauvaise épigramme passa de main en main au milieu des rires étouffés, et elle arriva bientôt à Léon lui-même qui reconnut l'écriture de Jules et garda le papier. A quelque temps de là, M. Morani, qui n'avait pour toute fortune qu'un emploi honorable, fut subitement destitué. En vain s'efforça-t-il de rechercher en quoi il avait pu démériter; l'arrêt était prononcé, il semblait irrévocable, et les réclamations restèrent sans réponse.

—Suis-je donc devenu un paria? s'écria-t-il dans son désespoir? suis-je un pestiféré pour que tout le monde se retire ainsi de moi?

Et fort de sa conscience qui était pure, il se présenta successivement chez tous ses anciens amis pour réclamer leur appui; mais ceux qu'il trouva ne lui firent que des réponses évasives; le plus grand nombre refusa de le recevoir. Le malheureux père était au désespoir; cette catastrophe inattendue et non méritée renversait ses plus chères espérances, détruisait tout son avenir. Bientôt les faibles économies qu'avait faites cet honnête fonctionnaire furent épuisées; Jules ne put continuer ses études; il fallut qu'il quittât le collége. Pareil malheur était déjà arrivé à plusieurs élèves; mais tous avaient alors trouvé des consolations dans les regrets de leurs camarades, dans leurs protestations d'amitié; en quittant cette grande famille, ils n'avaient pas, en quelque sorte, cessé d'en faire partie; ils laissaient là, dans tous les cas, de doux souvenirs; ils se disaient qu'on parlerait d'eux souvent, qu'on les regretterait quelquefois, et c'était une consolation qui diminuait l'amertume de leur chagrin. Il en fut bien autrement pour Jules; le jour de son départ fut un jour de fête, pas une main amie ne vint serrer la sienne.

—Ah! ah! disait-on, il aura le temps désormais de faire et de rimer des épigrammes..... à moins pourtant qu'il ne quitte le collége pour pousser la lime ou le rabot.....

On ne tarit pas sur ce point pendant vingt-quatre heures, et tous les collégiens se réjouissaient d'être enfin délivrés de ce fléau.

Quelque temps après, la grand'maman de Jules sentit sa fin approcher, et comme elle ne pouvait pas avoir beaucoup de tendresse pour l'enfant dont les mauvais procédés l'avaient tant affligée, elle donna par testament la plus grande partie de son bien à des collatéraux.

Le malheur marche vite, et la misère arriva à grands pas chez M. Morani. Au bout d'un certain temps, les vêtements de Jules,

---

d'énormes grêlons auxquels succédèrent des torrents de pluie.

Dès que la violence de cette tourmente se ralentit un peu, hommes, femmes, vieillards et enfants comme d'un commun accord se précipitèrent hors du village, pour juger de l'étendue des pertes que chacun avait à déplorer.

Hélas, quel spectacle affreux nous attendait!

Du sein de l'automne nous nous voyons transportés au cœur de l'hiver. — Nos vignes, nos arbres mutilés étendaient leurs branches et rameaux dépouillés de toute végétation. — La terre était couverte d'une couche blanche de grêle de 18 pouces d'épaisseur —Nos vignobles, naguère si riants, sillonnés maintenant de ravins profonds que les torrents avaient formés, entraînaient dans leur course impétueuse ceps et roches qu'ils précipitaient pêle-mêle au fond de la vallée. — Voilà, mes amis, ce que nous avions sous les yeux.

Comment vous dire la consternation et le désespoir de cette malheureuse population qui, au moment d'atteindre le but tant désiré, voyait tout à coup s'évanouir l'espoir d'une année de pénibles labeurs. — La destruction était complète; la dernière ressource de ces bonnes gens leur était ravie; ils étaient ruinés pour plusieurs années, et la misère, voilà ce qui les attendait.

Mais quittons ce sinistre tableau et regagnons en toute hâte les bords de la Garonne et de la Dordogne.

Dans le département de la Gironde, les vendanges ont généralement lieu du 1er au 15 septembre, et comme vous devez le penser, les riches possesseurs de ces vignobles s'y préparent de longue main. — On voit alors des troupes nombreuses de paysans journaliers, pères, mères, frères, sœurs, venant des départements voisins pour prendre part aux travaux de cette importante récolte. — Ils se répandent dans les communes et vont de porte en porte offrir leurs services aux grands propriétaires qui seuls emploient ces vendangeurs nomades.

Les vignerons de la localité même, et ces ouvriers étrangers, sont les véritables travailleurs, car on ne compte guère sur la besogne des citadins qui ne se rendent à cette invitation amicale que pour s'amuser et grapiller. — Ces divers groupes si différents de mœurs et de costumes, et réunis dans le même but, font, des vendanges, dans ces immenses vignobles, quelque chose d'intéressant pour l'observateur. — Elles sont vraiment une fête à laquelle les propriétaires, les invités et les paysans surtout prennent une part entière.

Les hangars, les vastes tonnelleries de ces riches exploitations sont alors transformés en espèce de camps occupés par la troupe vendangeuse.—Dès les six heures du matin, le LOUSTIC, le FARCEUR, le bout-en-train, dont chaque bande, de même que les régiments, possède au moins un échantillon, sonne le réveil, et les sons aigres de sa corne de bœuf vont se répéter d'échos en échos. Aussitôt toute la gent tra-

que ses parents ne pouvaient renouveler, tombaient en lambeaux; il avait l'air d'un mendiant ; et maintenant triste et honteux, il ne songeait plus à insulter les infirmes et à se moquer de tout le monde : la souffrance l'avait rendu compatissant.

— Mon Dieu ! disait-il quelquefois, d'où vient donc que j'avais tant de plaisir à me moquer des maux d'autrui ? N'est-ce donc pas assez des souffrances que le ciel nous inflige, des travers, des ridicules que nous contractons, sans que le sarcasme vienne à chaque heure raviver ces plaies ?... Oh ! combien je me repens d'avoir été si impitoyable ! »

Hélas ! le repentir était tardif, et la situation du pauvre enfant était chaque jour plus déplorable. Un jour qu'il faisait tristement l'office de domestique, et portait une lettre dont l'avait chargé son père, il rencontra Léon.

— Ah ! ah ! lui dit ce dernier, tu n'as plus envie de te moquer de moi à présent !

— Pardonne moi, mon cher Léon, j'avais tort...

— Non, non, je ne te pardonne pas ; tu m'as trop fait souffrir ! Mais je me suis bien vengé ! Tu ne savais pas que d'un mot mon papa pouvait faire destituer le tien !... Je lui ai montré le papier où tu l'appelais crapaud ; il a bien vu que ces méchants vers étaient encore trop bons pour que tu les eusses faits ; il était clair que tu les tenais de ton père, et on lui a donné sur les ongles..... Adieu, monsieur le moqueur... Si vous ne voulez pas perdre beaucoup sur votre costume, vous ferez bien de le changer promptement... Aussi bien, si vous ne le quittez pas il vous quittera, car il ne tient plus.»

Jules venait de sentir un fer rouge lui traverser le cœur : c'était lui qui avait causé la ruine de son père ! C'était son malheureux défaut qui les avait tous plongés dans la misère ! Sans hésiter, sans prendre conseil de personne, il court chez M. de la Crapaudière.

— Monsieur, lui dit-il en se jetant à ses pieds, je vous jure que je suis le seul coupable ; mon père n'a jamais vu ces quatre sots vers qui vous ont tant irrité..... Mon père vous respecte et vous honore ! Au nom de Dieu ! réparez le mal que vous lui avez fait... Quant à moi, je me soumettrai à la punition que vous voudrez m'infliger.... Oh ! je suis bien coupable ; mais je me sens assez de force et de volonté pour réparer le mal que j'ai fait..... J'irai, s'il le faut, me jeter aux pieds des ministres, aux pieds du roi lui-même !

M. de la Crapaudière qui, pour faire destituer le père de Jules, avait eu recours à des moyens qu'il ne pouvait avouer, craignit que le désespoir de cet enfant ne le mît dans la nécessité de s'expliquer avec le ministre ; il lui promit donc de faire, en faveur de son repentir, tout ce qu'il pourrait pour que l'on rendît à M. Morani la place qui lui avait été enlevée, et il fit si bien que quinze jours après cette injustice était réparée.

— Mon cher papa, dit Jules en embrassant son père, c'est moi qui, sans le savoir, avais causé tout le mal : je l'ai réparé de mon mieux.

Et il lui raconta ce qui était arrivé, en implorant son pardon qui lui fut accordé.

Quelques jours après, Jules retournait au collége pour y continuer ses études : il s'abstint désormais de se moquer des gens, et tous ses camarades, dont il avait été le fléau, devinrent ses amis les plus sincères.

MADAME DE LA FOUR.

DEUX LEÇONS DE POLITESSE.

ANECDOTE.

Sur une route de traverse, entre Tarare et Lyon, cheminaient pédestrement deux ecclésiastiques français : l'un, jeune vicaire du village voisin ; l'autre, dont nous saurons bientôt le nom, d'un âge plus avancé. Ils étaient à quelques cents pas de distance et ne se connaissaient nullement.

Or, le vent soufflait à cette heure et de la belle manière. Si bien qu'il décoiffa le jeune vicaire dont le chapeau, volant de bonds en bonds dans la poussière de la route, alla rouler aux pieds de son compagnon de promenade.

—Eh ! l'abbé, fit notre vicaire du ton le plus cavalier du monde, arrêtez mon chapeau.

L'ecclésiastique, à qui s'adressait l'injonction, ramasse le couvre-chef, et s'avançant vers le décoiffé, il lui dit avec le plus charmant sourire : « Je souhaite que votre chapeau devienne de la couleur du mien. »

A ces mots le jeune vicaire ne put que balbutier une excuse ; il avait reconnu dans l'obligeant ramasseur, Mgr. le cardinal de Bonald.

Cette leçon de politesse du vénérable archevêque de Lyon m'en rappelle une autre du même genre donnée à un adolescent par un personnage plus haut placé encore.

Lors de l'exil en France du pape Pie, la foule des fidèles se pressait sur son passage, tant pour rendre hommage au malheur que pour recevoir sa sainte bénédiction.

Un jour, comme il traversait une petite ville de province, et qu'il avait peine à trouver issue au milieu d'un peuple ondoyant, il avisa un jeune homme qui lui seul restait la tête couverte, tandis que tout le monde se découvrait. Cette irrévérence de mauvais goût irritait l'assemblée, et le Saint-Père, craignant qu'on ne se

---

vailleuse quitte gaîment la paille sur laquelle elle a passé la nuit, et se rend à la vigne.

Les invités arrivent aussi et bientôt notre bande joyeuse se divise en deux camps : dans l'un, s'ébattent follement ceux qui viennent s'amuser, et dans l'autre, se tiennent les vendangeurs proprement dits, qui se mettent bravement entrain, et font la plus lourde besogne.

Les coupeurs armés de serpette ou de couteaux, les coupeuses armées de ciseaux se placent chacun à un rang de ces ceps dont ils tranchent les grappes pour les jeter dans leurs paniers. — D'autres ouvriers s'emparent de ces paniers lorsqu'ils sont pleins, et les vident dans les BASTES ou espèces de baquets de bois de la contenance de deux voies, qui servent à transporter la vendange dans les tonneaux placés sur des charrettes au bas de la vigne.— Au fur et à mesure que ces véhicules complètent leur chargement, ils se rendent au pressoir pour y vider leur précieuse denrée.

Après deux heures de travail, vient le déjeuner consistant en pain frotté d'ail avec du raisin à discrétion, et ce frugal repas mène jusqu'au dîner composé d'une soupe au choux et d'un morceau de lard ou de bœuf. Cette soupe classique jouit d'une très grande réputation dans le pays. Aussi, lorsque les citadins ou campagnards, dans le courant de l'année, mangent un de ces savoureux potages, ils ne manquent pas de dire : « C'EST UNE SOUPE DE VENDANGE ! »

Après le dîner, les travaux continuent comme pendant la matinée au milieu de la joie la plus folle que viennent encore exciter les niches continuelles qu'on se fait réciproquement.

On cherche à surprendre un de ses compagnons et à lui barbouiller la figure avec des raisins écrasés, et le moustaché, car cela s'appelle faire la moustache, salué par les éclats de rire et les sarcasmes de la société, ne tarde pas à se venger sur le moustacheur ou tout autre individu dont il peut mettre la vigilance en défaut ; en sorte qu'à la fin de la journée vingt personnes se sont souvent vu colorier la figure en rouge.

A ces niches, à toutes les bruyantes saillies que peut inventer la plus innocente espièglerie, joignez encore les chœurs que forment les ouvriers et que conduit ordinairement une femme en entonnant une chanson monotone et criarde, sans nulle rime, et calquée sur le RANTZ DES VACHES des montagnards, et vous aurez l'ensemble d'une journée de vendanges.

Sur les sept heures du soir, le loustic prend de nouveau sa corne de bœuf pour annoncer la fin des travaux et sonner la retraite. — Le repas qui termine chaque journée est le plus amusant ; car toute la compagnie y fait assaut de gaîté et d'esprit. Les grosses plaisanteries se croisent en tout sens ; c'est un feu roulant que la voix du maître seule peut arrêter en envoyant chacun prendre son quartier de nuit.

portât à quelque voie de fait sur le jeune homme, élevant donc les bras de son côté : « Recevez ma bénédiction, dit-il, et n'oubliez pas, mon frère, que la bénédiction d'un vieillard protége toujours la jeunesse ! »

L'adolescent, honteux, et ému de tant de douceur, s'empressa de réparer sa faute ; on assure même que dès ce jour le sentiment religieux entra dans son cœur et ne l'abandonna jamais.

LE VIEUX CONTEUR.

UNE ÉNIGME HISTORIQUE.

Vers la fin du seizième siècle, des Espagnols trouvèrent, incrustée dans un pilier de l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin, une lame de cuivre sur laquelle était gravée l'inscription suivante, en vieux langage :

D'un mouton et de cinq chevaux,
Toutes les têtes prendrez ;
Et à icelles sans nuls travaux
La queue d'un veau adjoindrez ;
Et au bout adjouterez
Tous les quatre pieds d'une chatte ;
Rassemblez et vous apprendrez
L'an de ma façon et de ma date.

J'ai proposé cette espèce d'énigme à plusieurs de mes petits amis rassemblés il y a quelques jours chez moi, et beaucoup ont donné carrière à leur imagination pour en trouver le mot, mais inutilement. Un seul est parvenu à la deviner. Son raisonnement était aussi bien posé que mathématiquement suivi.

Dans quelle intention, nous disait-il, a été composée cette énigme ? C'était pour indiquer la date de la fondation de l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin. C'est donc de la recherche de cette seule date dont nous devons nous occuper. Comment, à l'époque où la plaque fut gravée, écrivait-on? En caractères gothiques. Les chiffres étaient également représentés par des lettres. Dans cette proposition de prendre les têtes d'*un mouton*, de *cinq chevaux*, ne voyons donc qu'un sens figuré, ne voyons que le mot. En style d'énigme, ou plutôt de logogriphe, définition plus spéciale, comme je l'ai entendu dire, la tête d'un mot en est la première lettre. La tête du mot *mouton* sera donc une M ; les têtes de *cinq chevaux*, cinq C. Comme la lettre M. représente les mille et la lettre C les centaines, il nous faudra d'abord écrire MCCCCC ou 1,500; voilà le siècle pendant lequel l'hôtel-de-ville fut construit. Passons aux années.

Et à icelles sans nuls travaux
La queue d'un veau adjoindrez.

« *La queue d'un veau* doit être prise au figuré ainsi que les têtes de *mouton* et de *chevaux*. Ce sera donc la lettre U qu'il faudra joindre aux lettres précédentes ; mais comme l'U se traçait anciennement comme un V, nous aurons la lettre qui représente le chiffre 5 à placer à la suite de celles qui ont été déjà inscrites, MCCCCCV (1505.)

» Il y a encore les *quatre pieds d'une chatte*. Ces quatre pieds représentent nécessairement quatre unités, qui, ajoutées et représentées toujours dans le style gothique par des I, compléteront le chiffre suivant MCCCCCVIIII ou 1509.

» C'est donc l'an 1509 que l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin fut bâti. »

La définition de notre petit Philippe a paru à toute l'assemblée claire et concluante. Je lui ai promis de lui donner toute la publicité possible, et je lui tiens parole en engageant tous mes jeunes amis à exercer ainsi que lui leur esprit et leur raisonnement. C'est par de semblables travaux qu'on se forme et qu'on arrive à d'utiles résultats.

CH. D'ARGÉ.

AVENTURES D'UN JEUNE MOUSSE.

Le 27 juin 1740, un vaisseau chargé de ballots de laine sortait de la Seine et entrait dans la mer, lorsqu'il fut assailli par une tempête violente; il n'y put résister. Brisé par les secousses terribles qu'il éprouvait, il prit eau de toutes parts, coula à fond. L'équipage entier périt, à l'exception d'un jeune mousse. Cet enfant, sentant la grandeur du danger, s'élança sur un énorme sac de laine qui était sur le tillac, et se hâta de couper les cordes qui l'y retenaient. Quand le vaisseau s'enfonça dans l'eau, le sac surnagea avec le petit navigateur qu'il portait.

Comme vous vous l'imaginez, mes amis, la position était des plus horribles. Le ballot de laine, sans cesse jeté d'un flot à l'autre, était dans un état d'oscillation à peine supportable. Le pauvre enfant, cramponné de toutes ses forces aux cordes de ce ballot, et le ventre collé contre la toile, suivait tous ses mouvements et était inondé à chaque instant par les flots qui tombaient sur lui. Dieu le soutint cependant, et le courage ne l'abandonna point.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent dans cette situation... L'enfant sentit alors les horreurs de la faim; comment faire ? que pouvait-il manger, et quel espoir lui restait-il ?... La mort semblait prochaine, inévitable... Cependant, à force de réfléchir, il lui vint une idée. Il se mit à gratter la grosse toile du ballot, il y fit un trou ; il en arracha quelques touffes de laine, les mit dans sa

---

Pendant que tout ce monde se livre au sommeil, disons un mot sur le pressoir où se font, simultanément avec les vendanges, les diverses manipulations auxquelles on soumet le raisin pour le transformer en liquide spiritueux. — Placé dans une bâtiment ordinairement au dessus de la cave, ce pressoir est une espèce de table creusée, en pierre ou en bois, de forme carrée et pourvue d'une vis de pressoir qui tourne dans une énorme traverse de bois ou de fonte. — Selon son plus ou moins de grandeur, deux, trois ou quatre ouvriers nommés FOULEURS y reçoivent la vendange qu'ils écrasent avec les pieds, ce qui n'est pas très doux pour l'épiderme. — Ils ont les jambes nues, et teintes de rouge jusqu'au dessus des mollets. Souvent même un de ces fouleurs glisse et au rire de tous les assistants, il tombe dans le liquide gluant et coloré sur une partie que je ne puis nommer.

Ces ouvriers sont armés de pelles en bois dont ils se servent pour retourner les masses de raisin qu'on leur apporte, et pour jeter les grappes suffisamment pressées dans une grande cuve dressée à la droite du pressoir sur lequel ils font ainsi place aux nouveaux chargements qu'on ne discontinue pas de leur amener, jusqu'à ce que tout le produit du vignoble leur ait passé sous les pieds. — Une ouverture formant conduit et pratiquée à l'une des parois du pressoir donne écoulement au jus de la treille que reçoit un large baquet, d'où ce liquide est transvasé dans d'immenses cuves ou futailles dans lesquelles s'opère la fermentation. — Ce premier résultat se nomme MOU. Après la fermentation qui dure environ un mois, il est soumis à l'action du pressoir et donne alors une liqueur trouble rouge ou blanche selon la nature du raisin, et dans cet état elle est mise en futailles sous la dénomination de vin nouveau que le temps change en celle de vin vieux.

Les matières que les fouleurs ont retirées de dessous leurs pieds pour les jeter dans la cuve que nous avons dit être placée à la droite du pressoir, ne sont formées que des grappes de raisins presqu'entièrement dépouillées de leurs grains et auxquelles on donne le nom de RAPE. — Après le pressurage qu'on leur fait éprouver pour en extraire le liquide qu'elles contiennent encore, on les appelle le MARC, et la liqueur obtenue est la PIQUETTE ou boisson ordinaire des gens subalternes de la maison.

Les journées qui suivent celle que je viens de vous décrire, nous offrent les mêmes détails. Enfin le dernier raisin coupé, la dernière BASTE pleine, on forme cercle à l'entour en poussant des cris de victoire ; on couronne cette BASTE d'un énorme bouquet ; on la porte en triomphe, et le convoi se met en marche pour rentrer au logis y fêter le patron ainsi que la compagnie.

Cette espèce de solennité n'a lieu que pour les propriétaires vignerons proprement dits, où l'on trouve toujours la table du bourgeois et celle des ouvriers.—Ces derniers arrivent au repas final, tenant à la main de

bouche, et en suça la graisse; quelque mauvaise et insuffisante que fût cette nourriture, elle tempéra cependant un peu la faim cruelle qui déchirait ses entrailles.

La troisième nuit venait de s'écouler, et le jeune mousse était dans un état d'extrême faiblesse. Heureusement que la mer devenue calme, ne faisait plus que balancer doucement sa dangereuse nacelle ; car il lui aurait alors été impossible de se soutenir contre des flots agités. Il était étendu sur le ballot de laine, et attendait dans une profonde résignation l'instant où il rendrait le dernier soupir.

Mais tout à coup une lueur d'espérance se glissa dans le cœur du pauvre matelot. Un rayon de joie vint éclairer son front... il avait aperçu à l'horizon un point noir, qui, peu à peu, se dessina, grandit et déploya à ses regards les formes et les proportions d'un navire. Ce navire, poussé par un vent favorable, s'avançait à pleines voiles, rapide comme un trait...

A cet aspect, le jeune mousse sent ses forces renaître, sa vie se ranime, un sang plus chaud coule dans ses veines. Le cœur plein d'une religieuse émotion, il rend grâce à la Providence qui lui envoie ce secours inespéré, il s'assied sur le ballot, multiplie les signes, pousse des cris de détresse, et les regards continuellement attachés sur le vaisseau, il éprouve toutes les transes de la crainte, et toutes les agitations de l'espoir...

Cependant les tentatives qu'il fait pour être remarqué semblent d'abord inutiles. Le navire file toujours, et personne ne paraît faire attention à lui. Qui sait? le vaisseau passera peut-être sans qu'un regard ami daigne se tourner de son côté, sans qu'une main protectrice vienne arracher un malheureux aux flots et à la mort... Alors toute chance de salut disparaîtrait, alors tout serait fini; et l'enfant pense au pays natal qu'il ne reverra plus, à sa mère, qui ne recevra plus ses caresses; et à cette pensée, son cœur se serre douloureusement...

Mais Dieu soit loué ! le jeune mousse a été vu; il n'en peut plus douter. Il voit mettre la chaloupe en mer; elle rame vers lui, elle approche, la voilà... Les personnes qui venaient au secours de cet infortuné furent obligées de le prendre dans leurs bras pour le placer dans la chaloupe, car ses forces étaient entièrement épuisées. On le porta au vaissau, et les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent promptement à la vie...

Vous voyez, mes amis, que notre héros dut son salut à sa présence d'esprit, à son courage, à sa force d'âme, à sa confiance en Dieu. Dans les situations difficiles, dans les crises douloureuses que l'avenir vous prépare peut-être, sachez vous montrer comme lui supérieur à l'adversité.

CH. VILLAGRE.

HAUTE LITTÉRATURE.

Outre la cathédrale, l'hôtel-de-ville et la maison Ibach, j'ai visité, au Schleis Kotten, près de Cologne, les vestiges de l'aqueduc souterrain qui au temps des Romains allait de Cologne à Treves, et dont on trouve encore aujourd'hui les traces dans trente-trois villages. Dans Cologne même, j'ai vu le musée Walraf. Je serais bien tenté de vous en faire ici l'inventaire, mais je vous épargne. Qu'il vous suffise de savoir que, si je n'y ai pas trouvé, grâce aux déprédations du baron de Hubsch, le chariot de guerre des anciens Germains, la fameuse momie égyptienne, et la grande coulevrine de quatre aunes de long, fondue à Cologne en 1400, en revanche j'y ai vu un fort beau sarcophage romain et l'armure de l'évêque Bernard de Galen. On m'a aussi montré une énorme cuirasse qui passe pour avoir appartenu au général de l'empire Jean de Wert; mais j'ai vainement cherché sa grande épée longue de huit pieds et demi, sa grande pique pareille au pin de Polyphème, et son grand casque homérique que deux hommes, dit-on, avaient peine à soulever.

Le plaisir de voir toutes ces choses belles et curieuses, musées, églises, hôtels-de-ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient à chaque instant et à tout propos, piquer, non votre peau, mais votre bourse. Or, la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque ; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste ; le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière et vous offre la main d'un air béat. Pourboire. Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les réglements de police, et vous adresse une harangue charabia qui veut dire : pourboire. On débâche ; un grand drôle prend sur la voiture et dépose à terre votre valise et votre sac de nuit. Pourboire. Un autre drôle met le bagage sur une brouette, vous demande à quel hôtel vous allez, et se met à courir devant vous poussant sa brouette. Arrivés à l'hôtel, l'hôte surgit et entame avec vous ce petit dialogue qu'on devrait écrire dans toutes les langues sur la porte de toutes les auberges :

—Bonjour, monsieur.

—Monsieur, je voudrais une chambre.

---

jolis bouquets dont ils font hommage au patron et aux convives.

Une fois le repas consommé, on s'empresse de se rendre au bal champêtre qui s'ouvre immédiatement dans la cour même du propriétaire. Mais là plus de distinction de rang ; tout le monde se confond : demoiselles, paysannes, élégants citadins, modestes campagnards, riches ou pauvres, forment en commun des quadrilles au son d'un aigre crin-crin. — A 10 heures on se retire mutuellement satisfaits, sans rancune des petites espièglerie dont on a été la victime et en se promettant bien de se revoir à la vendange prochaine.— Voilà, mes chers lecteurs, les travaux et les plaisirs du vendangeur.

Vous me demanderez peut être à quelles causes on doit attribuer les qualités caractéristiques qui distinguent les différents vins. — Je vous dirai donc que c'est d'abord au terroir qui donne le parfum que l'on nomme BOUQUET ; à l'espèce de raisin dont le vin prend le goût plus ou moins fin ; au climat et à l'exposition des coteaux qui favorisent la maturité des grappes ; à la culture soignée des vignes, qui tend au même but ; enfin aux procédés de vinification, c'est-à-dire, à la manière de faire le vin.

Ainsi le champagne doit sa qualité pétillante qui fait son mérite et que du reste l'on peut donner à tous les autres vins, à l'interruption de la fermentation que l'on arrête en empêchant l'air atmosphérique d'agir sur la matière en fermentation. Il s'agit pour cela, lorsque le liquide est arrivé à un certain degré de fermentation d'y ajouter du sirop pour le rendre plus doux avant de le mettre en bouteilles hermétiquement bouchées ; et le prix élevé de ce vin est dû en partie à la grande quantité de bouteilles que le travail de la liqueur fait éclater.

Quant aux vins de Muscat et de Lunel du midi de la France, à ceux de Malaga et d'Alicante en Espagne, de Lacryma-Christi en Italie, de Madère dans l'île de ce nom et de Tokay en Hongrie, ce sont les uns des vins cuits, les autres des vins faits avec des raisins séchés sur la paille.

Il est une particularité que nous devons aussi noter en passant, à l'égard des vins de Bordeaux, c'est qu'une traversée sur mer ajoute toujours infailliblement à leur excellence.

C'en est assez sur ce qui touche l'art du vigneron, car si je voulais tout dire, j'aurais encore pu vous parler de la fête si pittoresque des vignerons suisses de Lavaux, fête qui se célèbre tous les 10 ans à Vévey sur le lac Léman ; des coteaux de la Moselle, et de ceux du Rhin où se récolte le fameux Johannisberg.

Adieu, mes jeunes amis, car cet entretien est le dernier que nous devons avoir cette année. Nous nous reverrons au printemps prochain, au Jardin-des-Plantes, non plus pour nous occuper d'agriculture, mais de botanique, en attendant que nous passions en revue les autres règnes de la nature. WOHLFART, cultivateur.

— C'est fort bien, monsieur. (*A la cantonnade.*) Conduisez monsieur n° 4!

— Monsieur, je voudrais dîner.

— Tout de suite, monsieur, etc., etc.

Vous montez au n° 4. Votre bagage y est déjà. Un homme apparaît, c'est celui qui l'a brouette à l'hôtel. Pourboire. Un second arrive; que veut-il? C'est lui qui a apporté vos effets dans la chambre. Vous lui dites :

— C'est bon, je vous donnerai en partant comme aux autres domestiques.

— Monsieur, répond l'homme, je n'appartiens pas à l'hôtel.

— Pourboire. Vous sortez. Une église se présente, une belle église. Il faut y entrer. Vous tournez alentour, vous regardez, vous cherchez. Les portes sont fermées. Jésus a dit : *Compelle intrare*; les prêtres devraient tenir les portes ouvertes, mais les bedeaux les ferment pour gagner trente sous. Cependant une vieille femme a vu votre embarras, elle vient à vous et vous désigne une sonnette à côté d'un petit guichet. Vous comprenez, vous sonnez, le guichet s'ouvre, le bedeau se montre, vous demandez à voir l'église, le bedeau prend un trousseau de clefs et se dirige vers le portail. Au moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche; c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi. Pourboire. Vous voilà dans l'église; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez.

— Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau?

— Parce que c'est le plus beau de l'église, dit le bedeau.

— Bon, reprenez-vous. Ici on cache les beaux tableaux, ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau?

— De Rubens.

— Je voudrais le voir.

— Le bedeau vous quitte et revient quelques minutes après avec un individu fort grave et fort triste. C'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau. Le tableau vu, le rideau se referme, et le custode vous fait un salut significatif. Pourboire. En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur qui est parfaitement verrouillée et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage splendidement harnaché, c'est le suisse qui a été prévenu de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au suisse. Vous en faites le tour. Au moment où vous sortez, votre cicérone empanaché et galonné vous salue majestueusement. Pourboire. Le suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie. O miracle! elle est ouverte. Vous y entrez. Il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec dignité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux que vous verriez fort bien sans lui, les mitres de l'évêque, et, sous une vitre, dans une boîte garnie de satin blanc fané, quelque squelette de saint bizarrement habillé. La sacristie est vue, reste le sacristain. Pourboire. Le bedeau vous reprend. Voici l'escalier des tours. La vue du grand clocher doit être belle, vous voulez y monter. Le bedeau pousse silencieusement la porte; vous escaladez une trentaine de marches de la vis-de-Saint-Gilles. Puis le passage vous est barré brusquement. C'est une porte fermée. Vous vous retournez. Vous êtes seul. Le bedeau n'est plus là. Vous frappez. Une face apparaît à un judas. C'est le sonneur. Il ouvre et il vous dit : *Montez, monsieur.* Pourboire. Vous montez, le sonneur ne vous suit pas; tant mieux, pensez-vous; vous respirez, vous jouissez d'être seul, vous parvenez ainsi gaiement à la haute plateforme de la tour. Là, vous regardez, vous allez et venez, le ciel est bleu, le paysage est superbe, l'horizon est immense. Tout à coup vous vous apercevez que depuis quelques instants un être importun vous suit et vous coudoie et vous bourdonne aux oreilles des choses obscures. Ceci est l'explicateur juré et privilégié, chargé de commenter aux étrangers les magnificences du clocher, de l'église et du paysage. Cet homme-là est d'ordinaire un bègue. Quelquefois il est bègue et sourd. Vous ne l'écoutez pas, vous le laissez baragouiner tout à son aise, et vous l'oubliez en contemplant l'énorme croupe de l'église d'où les arcs-boutants sortent comme des côtes disséquées, les mille détails de la flèche de pierre, les toits, les rues, les pignons, les routes qui s'enfulent dans tous les sens comme les rayons d'une roue dont l'horizon est la jante et dont la ville est le moyeu, les plaines, les arbres, les rivières, les collines. Quand vous avez bien tout vu, vous songez à redescendre, vous vous dirigez vers la tourelle de l'escalier. L'homme se dresse devant vous. Pourboire. C'est fort bien, monsieur, vous dit-il en empochant, maintenant voulez vous me donner pour moi?

— Comment! et ce que je viens de vous donner?

— C'est pour la fabrique, monsieur, à laquelle je redois deux francs par personne; mais à présent, monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi. Pourboire. Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous. C'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches de ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme. Pourboire. Au bas du clocher, vous retrouvez le bedeau qui vous a attendu patiemment et qui vous reconduit avec respect jusqu'au seuil de l'église. Pourboire. Vous rentrez à votre hôtel, et vous vous gardez bien de demander votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion. A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge, que vous voyez venir d'un air amical une figure qui vous est tout à fait inconnue. C'est l'estafier qui vous rapporte votre passeport. Pourboire. Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer. Pourboire. Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence ou à la schnellpost. Pourboire. Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe; vous recommencerez demain.

Récapitulons : pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur; voilà dix-huit pourboires dans une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant, calculez tous ces pourboires d'après un minimum de cinquante centimes et un maximum de deux francs, qui est quelquefois obligatoire, et vous aurez une somme assez inquiétante. N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures que le goujat regarde avec un inexprimable dédain.

Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible. Chacun s'y acharne de son côté. Le gouvernement lui-même s'en mêle quelquefois; il vous prend votre malle et votre manteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redoivent au trésor royal douze sous et deux liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-la-Chapelle, que j'avais déjà donné pour boire au roi de Prusse.

VICTOR HUGO.

LE TESTAMENT.

Fille unique, belle, aimable, riche, Mlle de Rosan s'était mariée toute jeune au marquis de Luçay, l'un des seigneurs les plus brillants et les plus recherchés de la cour de Louis XV; mais, comme malheureusement les bonnes qualités du marquis étaient en sens inverse des grâces de sa personne, la jeune épouse n'eut pas à se féliciter de son union avec lui.

Devenue orpheline, et restée veuve de bonne heure, plus qu'aux trois quarts ruinées par les vices et les prodigalités de son mari, Mme de Luçay se serait peut-être consolée de ses belles années perdues et de sa fortune dissipée, si elle eût été mère et qu'elle eût pu répandre sur un enfant chéri toute la tendresse dont son âme était pleine.—Mais le ciel lui avait refusé cette joie.

Née sous une mauvaise étoile, la marquise réussit mal au choix de ses amis, en sorte qu'elle fut dégoûtée de la vie et du monde bien avant l'âge. Aussi, lorsque j'eus l'honneur de me voir admis dans son intimité, Mme de Luçay ne sortait plus depuis longtemps, ne recevant pour l'ordinaire que son docteur qui était notre ami commun et qui me présenta chez elle vers la fin de l'année 1796.

Elle pouvait avoir alors quatre vingts ans, sa taille était fluette et légèrement tournée ; ses yeux avaient gardé de leur vivacité, mais de nombreuses lignes sillonnaient son visage pâle, sur lequel on voyait un singulier mélange de bienveillance et de bonne malice. Le jour où je la vis pour la première fois, elle était habillée (je m'en souviens encore) d'une robe de pékin noir, retroussée dans les poches, aux coudes de laquelle pendaient d'amples manchettes ; sur ses cheveux, crêpés et poudrés, était posé un bonnet de malines à larges papillons orné de rubans d'or; un sac à ouvrage contenant son tricot et son livre d'heures était suspendu à l'un de ses bras; des mules à talons complétaient son ajustement.

— Docteur, dit la marquise à notre ami : je vous suis obligée de votre exactitude; et pour monsieur, ajouta-t-elle, se tournant vers moi, si mes connaissances acquises en physionomies ne me trompent pas, il est précisément ce qu'il me faut, — le plus honnête homme du monde.

Les compliments une fois terminés, la marquise me dit que sentant approcher sa fin, elle avait résolu de faire son testament, et que c'était en raison de cela qu'elle avait prié le docteur de m'amener chez elle.

Je vins donc élargir le cercle si étroit de ceux que la marquise recevait d'habitude; ce ne fut qu'à grand' peine et lorsqu'enfin j'eus pris sur elle une espèce d'autorité, que me donnait la double qualité de notaire et d'ami, que je pus lui parler en faveur de deux amies, petites nièces du marquis de Luçay, qu'elle s'était refusée à voir jusque-là.

Ne croyant pas aux affections désintéressées à cause de la triste experience qu'elle en avait faite, la marquise hésitait depuis longues années à recevoir ces deux jeunes filles et leur mère. La conduite du feu marquis et les fâcheux souvenirs qu'elle en avait gardés ne pouvaient lui rendre bien chers ceux qui tenaient à lui par les liens du sang; mais sa bonté naturelle, ses sentiments religieux et mes instances finirent par triompher de ses répressions et la firent enfin consentir à voir sur un pied amical ses futures héritiers, car c'était là la qualité que leur promettait l'avenir.

L'une était petite fille d'un frère de M. de Luçay; elle s'appelait Olympe, et avait perdu son père lorsqu'elle était encore au berceau; Olympe restée seule avec sa mère, possédait une figure charmante que venait gâter par malheur l'amour de la coquetterie, compagne ordinaire de l'égoïsme.

Elle rêvait un mariage dans le grand monde, espérant y briller parmi les plus belles; mais par malheur, sa dot devait être assez mince, et l'héritage de sa grand tante ne semblait pas une chose indifférente à la jeune fille qui atteignait seize ans.

Pour l'autre petite nièce, vivant loin des yeux de son père, qui occupait en Italie un poste éminent, elle avait été élevée par une vieille gouvernante excessivement dévote; non pas de cette dévotion qui, élevant notre âme à Dieu, nous fait souhaiter lui plaire par la bonté, l'indulgence, la charité ; mais de cette dévotion puérile, sèche et toute d'ostentation, qui rétrécit le cœur au lieu de l'élargir, et qu'on appelle à juste titre du nom de bigoterie, parce qu'elle n'a souvent pour elle que les apparences.

Privée des conseils de sa mère souvent absente, et toujours occupée des mille et un devoirs qu'impose la société, Véronique avait tout naturellement suivi la pente qu'on lui imprimait, et elle était arrivée à dix-sept ans sans avoir jamais été émue ni touchée des malheurs d'autrui et sans avoir senti battre son cœur au récit d'une belle ou d'une grande action.

Telles étaient les deux nièces de Mme de Luçay.

Aussi la bonne dame soupirait-elle souvent en les regardant, et sa tête se penchant sur sa poitrine, elle restait ensevelie des heures entières dans les plus tristes réflexions.

— Mon ami, me dit-elle un jour, lorsque le temps eut commencé de serrer les liens de notre amitié, vous et le docteur êtes les seuls sur lesquels j'aie jamais compté ; mais pour le reste, j'ai beau remonter vers le passé, je n'y vois rien que de faux semblants d'affection et....

— Mais, me hâtai-je de dire à la marquise en l'interrompant, le présent doit vous dédommager du passé, et vos deux petites nièces vous prouvent chaque jour par leurs soins, leur respect et leurs prévenances combien elles vous aiment ; il y a entre elles, continuai-je, combat d'émulation à ce sujet, et c'est à qui se montrera la plus empressée près de vous.

— Et ma succession, dit Mme de Luçay, croyez-vous qu'elle ne leur dit rien, et que trois cent mille livres ou plus ne valent pas quelques révérences ?

— Allons ! allons ! lui répondis-je, car les jeunes filles m'avaient séduit, Olympe est étourdie, coquette, un peu frivole, mais le fond de son cœur est bon, et c'est lui qui dirige toutes ses actions à votre égard. Pour Véronique, elle est plus réservée, plus froide peut-être à l'extérieur ; mais enfin, pouvez-vous blâmer en elle sans injustice les qualités ou les défauts contraires à ceux qui vous choquent dans Olympe ?

— Non, je ne crois pas être injuste, dit la marquise ; seulement, j'ai le cœur froissé, car c'est un grand malheur, sachez-le bien, que de se voir sur le bord de sa tombe entourée d'héritiers voraces, qui vous y pousseraient, s'ils l'osaient, et qui vous oublieront dès le moment où vous ne serez plus.

Ce fut à dater de cette époque que je vis clairement d'où venait la tristesse de la marquise, et combien elle avait besoin d'en être consolée ; aussi m'y employai-je de toute mon âme ; mais il semblait qu'il y eût en elle une double vue qui lui faisait deviner, sous les tendres caresses des deux jeunes filles, une légèreté, une sécheresse et une fausseté que mes yeux ne pouvaient y voir, si elles existaient réellement, en sorte que j'accusais intérieurement Mme de Luçay de prévention et de misanthropie.

— Ecoutez-moi, mon cher Tressy, me dit-elle quelque temps après, j'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, et moi, je vais vous dire ma volonté dernière, immuable ; celle que nous allons joindre à mon testament que vous avez déjà. Alors elle me dicta avec beaucoup de précision et de clarté un codicile ainsi conçu :

« Après avoir fait trois portions égales de ma fortune, et donné » par mon testament à mes deux petites nièces par alliance, Mlles » Olympe et Véronique de Luçay, deux cent mille livres à partager entre elles, j'ordonne que le dernier tiers restera déposé » aux mains de Me Tressy, mon notaire et mon ami, que je » charge de l'exécution de mes volontés. Un acte cacheté, déposé aussi dans ses mains, lui indiquera à qui doivent être remises les cent mille livres dont je le fais dépositaire.

» Fait à Paris, le 7 avril 1798.

» F. T. DE NOSAN, marquise DE LUÇAY. »

Les choses une fois réglées ainsi, la marquise parut plus tranquille et fit louer une très belle maison à Saint-Mandé, afin d'y voir fleurir une dernière fois les roses, car c'est ainsi qu'elle s'exprimait en évaluant le temps qui lui restait à vivre.

Envoyées près d'elle par leurs mères, Olympe et Véronique vinrent s'établir dans cette maison.

L'une, qui lui lisait les Heures, la soutenait dans les promenades et l'accompagnait aux offices. L'autre la récréait par mille récits plaisants dirigés sur la société que voyait sa mère ; puis elle lui jouait sur le piano les vieux airs qu'aimait la marquise, et lui ap-

portait au besoin son tricot, ses lunettes, sa tabatière; enfin elle était toute pétrie d'attention et d'amabilité, si bien que Mme de Luçay passa une heureuse saison dans la demeure qu'elle s'était choisie; et, comme j'allais souvent l'y voir, plusieurs fois elle me dit que peut-être elle s'était trompée, qu'Olympe et Véronique se montraient fort attentives près d'elle; que, grâce à elles deux, ses derniers jours auraient été plus beaux qu'elle n'eût osé l'espérer.

— Alors, lui dis-je, pensant qu'une disposition fâcheuse pour ses nièces pouvait être renfermée dans le paquet cacheté qu'elle m'avait remis, ne changerez-vous rien à votre testament, ne regrettez-vous rien de ce que vous avez fait?

— Du tout, du tout, me dit-elle vivement, mon testament est fort bien comme il est : je n'y veux rien changer. Au reste, qui vivra verra. »

Aux premiers froids, la marquise baissa sensiblement; ses facultés s'éteignirent une à une, en sorte que, sentant sa fin arrivée, elle ne s'occupa plus que de ses devoirs de religion et du difficile passage de cette vie dans l'autre. Une incommodité des plus sérieuses, qu'elle avait négligée, venant se joindre à sa faiblesse, le docteur put prédire l'heure de sa mort, que la marquise voulut connaître, afin de nous avoir tous auprès d'elle dans le moment des suprêmes adieux; ce jour-là, nous connûmes encore mieux sa bonté par les recommandations qu'elle nous fit au sujet de ses domestiques et de quelques pauvres honteux qu'elle soutenait, et auxquels une part était faite par son humanité ou sa justice dans son testament.

Comme Mme de Luçay repassait avec soin tous ses souvenirs, afin de s'assurer si elle n'avait omis personne, tout à coup une idée lui vint; et s'adressant à sa vieille femme de chambre qui pleurait dans un coin : — Et la petite Louison, dit-elle, la pauvre petite Louise, pourquoi ne vient-elle pas? Mais, bah! sans doute qu'elle m'aura aussi oubliée, elle!

— Vous la connaissez mal, répondit la vieille Marceline; tous les deux ou trois jours elle vient savoir de vos nouvelles : rien ne pourrait l'en empêcher, ni la pluie, ni le vent, ni le froid. Demandez plutôt à ces demoiselles, continua la bonne femme, en regardant de travers les deux nièces de la marquise qui baissèrent aussitôt les yeux.

— Pourquoi ne l'as-tu pas laissée monter? fit Mme de Luçay.

— On ne l'a pas voulu. Aussi Louise était-elle bien désolée, et depuis ce matin elle pleure à chaudes larmes du chagrin qu'elle en a.

— Comment! elle est ici! fit Mme de Luçay; eh bien, alors qu'elle vienne; je veux la voir. Et, en disant ces mots, la pauvre dame retomba sans force sur son oreiller.

Lorsqu'elle revint à elle après cette faiblesse, que nous avions cru devoir être la dernière, il y avait une personne de plus dans la chambre; c'était Louise, que Marceline avait fait entrer, d'après la volonté de sa maîtresse, et qui, les yeux rougis, retenant ses sanglots et joignant les mains comme pour la prière, s'agenouilla auprès du lit, fixant un regard rempli d'affection sur le visage contracté de la marquise.

Celui de Louise portait encore la première fleur de la jeunesse, car elle avait au plus seize ans. Sa petite robe brune, son tablier noir d'étamine, son simple bonnet d'organdi, qui ne pouvait dérober au regard de beaux cheveux châtains relevés sans art; tout son extérieur témoignait d'une conduite sage en annonçant une ouvrière, mais une ouvrière laborieuse, propre, économe, de celles qui forcent à l'estime, et qui répandent autour d'elles comme un parfum d'innocence et de vertu. Lorsque Mme de Luçay ouvrit les yeux et qu'elle la vit ainsi agenouillée près de son lit, elle lui tendit la main en lui disant d'une voix faible :

— Tu ne m'as donc pas oubliée, toi, Louison?

— Vous oublier! dit la jeune fille en laissant échapper des larmes qu'il n'était plus en son pouvoir de retenir; vous oublier! quand votre bonté a rendu plus doux les derniers moments de ma mère! quand, pour accomplir la promesse faite à une pauvre femme, vous m'avez donné un état! ah! je serais donc bien ingrate si j'avais pu vous oublier!

— Bonne Louison! Et pourquoi ne venais-tu pas alors?

— Parce que..., parce que..., balbutia l'orpheline, j'avais peur qu'on ne prît pour de l'intérêt ce qui n'aurait été que de la reconnaissance.

— Tu m'aimes donc un peu, Louison? et pourtant je t'ai si peu vue!

— Oui; mais ma mère m'a tant parlé de vous! et puis, je vous aime comme on aime Dieu, sans le voir, mais pour ses bienfaits.

— Voilà de la religion et voilà du cœur, dit la vieille dame, qui leva les yeux vers le ciel.

— Voyez comme est ma tante, dit Véronique à sa cousine, croyant n'être entendue que d'Olympe; elle a l'air d'admirer cette petite fille à cause de ses belles paroles, et c'est à peine si elle a daigné s'apercevoir de toutes les complaisances que nous avons pour elle depuis plus de deux ans.

— Ce n'est pas le moment de nous plaindre, dit l'autre, puisqu'enfin le temps est pour nous arrivé; mais il est bien certain que j'ai besoin de revoir le monde, mes amies, de prendre quelques distractions; un jour de plus, et j'aurais eu le spleen!

En entendant ces mots, je frémis en moi-même de cette insensibilité des deux cousines, qui ne pensaient qu'à elles dans un pareil moment.

En effet, Mme de Luçay semblait décroître de minute en minute; enfin elle recueillit ses forces pour appeler près d'elle ses deux nièces, dont les mères étaient absentes; puis sa main retombant sans force sur l'épaule de Louison, elle murmura ces mots que nous n'entendîmes qu'à peine :

— Prie Dieu pour moi..., enfant.., cela te portera bonheur!...

Ce furent là les derniers mots de la marquise de Luçay, et elle rendit à Dieu son ame, vide depuis longtemps des illusions du monde et pleine des croyances qui conduisent à une vie meilleure.

(*La fin samedi.*) TH. MIDY.

Bulletin officiel de l'instruction publique.

La rentrée des vacances universitaires s'est effectuée avec les cérémonies accoutumées, discours, allocution et messe du Saint-Esprit.

— Sur le rapport de MM. Viguier et Philarète Chasles, un certain nombre de candidats ont été déclarés aptes à l'enseignement, dans les colléges, des langues vivantes.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, M. de Caumont, ancien recteur de l'Académie de Nancy, est nommé recteur honoraire.

— Par un autre arrêté, M. Augé, principal du collége de Mont-de-Marsan, est nommé secrétaire de l'Académie de Toulouse.

— Par un troisième, M. Brette, chargé de l'enseignement de la philosophie au collége royal de Laval, passe au collége royal d'Auch; il est remplacé dans sa chaire par M. Brisebarre du collége de Cambrai, et M. Ménétrel qu'il remplace est appelé au collége royal de Pau, pour occuper la chaire de M. Mazure chargé d'autres fonctions.

— Sur la demande de M. Villemain, le ministre des finances a décrété que MM. les recteurs des académies pourront correspondre en franchise avec MM. les maires, curés, instituteurs, etc., pour tout ce qui concerne l'instruction publique.

— On vient de découvrir à Lyon le monument élevé à Jacquart. C'est une fontaine ornée de statue.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE CAUBET, RUE DU CADRAN, 9.

1re ANNÉE. — N° 51. Paraissant tous les samedis. OCTOBRE 1842.

Éducation. Amusement.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

LE TESTAMENT.

(Suite et fin.)

Ce fut dans un coin isolé du cimetière de Saint-Mandé que la marquise fut inhumée, ainsi qu'elle l'avait désiré. Une pierre de granit noir, couchée sur la fosse, une grille de fer autour, deux rosiers et une clématite à la tête, marquèrent seuls la place où reposait une femme de bien dont le chagrin de n'être pas aimée avait empoisonné la vie.

Le temps voulu pour les formalités une fois expiré, le testament de la marquise fut ouvert. Suivant sa volonté, chacun des deux jeunes filles eut pour sa part cent et quelques mille francs; la troisième part d'égale valeur resta dans mes mains avec ordre de la faire fructifier jusqu'à ce qu'on ouvrît le codicile : l'époque de cette ouverture fut fixée par la marquise après le second anniversaire de sa mort. Le legs qui concernait Louise était de 600 francs. Peu après la vente se fit; j'avais d'abord pensé qu'Olympe et Véronique prieraient leurs mères de faire acheter quelque partie du mobilier à titre de souvenir.—Il n'en fut rien; elles laissèrent tout vendre, sans même en excepter le portrait de la défunte auquel probablement elles ne pensèrent pas.

Indigné d'une si coupable indifférence, dès que les affaires de mon étude me le permirent, je courus à la vente, et je fus assez heureux pour y acheter un guéridon qui servait journellement à ma vieille amie, et que j'estime plus que la bague à diamant qu'elle m'a laissée, parce que j'y trouve quelque chose de plus intime; je tâchai de savoir qui était possesseur du portrait, mais tout ce que je pus en apprendre, c'est qu'il avait été revendu sur place pour un écu de six livres, le marchand s'étant réservé le cadre qui était sans doute la seule chose qu'il estimât dans son marché.

Je vis alors d'une façon trop claire combien la pauvre madame de Luçay avait eu raison, et qu'on ne l'avait choyée, soignée, caressée que pour son argent. Il y avait plus, c'est que loin d'être reconnaissantes de ce que leur avait laissé leur grand' tante, ses petites nièces l'accusaient d'injustice à tout propos, ne cessant de dire que cette troisième part qu'elle avait faite de son bien serait venue, coupée en deux, augmenter la dot de chacune, et par conséquent les chances de bonheur que devait leur apporter un mariage brillant. Au reste, toutes deux suivaient leur pente naturelle; Olympe voyait le monde, courait les bals, les soirées, les spectacles, accompagnée de sa mère qui se plaisait à faire remarquer la grâce, la beauté, la toilette de sa fille, car elle ne savait rien de mieux pour une femme. Véronique vivait un peu plus retirée, sa mère étant souvent absente ou en voyage à cause de l'éloignement de son père; mais elle profitait de sa liberté pour suivre les offices d'une manière rigoureuse.—Aux heures où le beau monde pouvait l'y voir, bien entendu, car sa pensée était que cette apparence de piété l'aiderait à faire un brillant mariage mieux que la coquetterie et les façons légères de sa cousine.

Toutes deux avaient quitté le deuil dès qu'elles avaient pu le faire sans trop d'inconvenance.

Le premier anniversaire de la mort de la marquise était arrivé avec son froid piquant, sa neige pénétrante, ce qui ne m'empêcha pas de me rendre vers l'endroit où reposait la pauvre défunte, afin de lui porter une couronne d'immortelles comme gage et comme emblème de mon amitié.

Sans doute, me disais-je en allant là, je ne suis pas le seul qui me souvienne encore de tant d'esprit, de grâce, de bonté, et ce jour aura ranimé les souvenirs attiédis de Véronique ou bien d'Olympe. Effectivement, on m'avait devancé : la neige balayée avec soin, le nom de Luçay mis à découvert sur la pierre et cou-

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Octobre.

ORIGINE DES JEUX DE L'ENFANCE.

LE COLIN-MAILLARD.

Quand vous êtes réunis sous les yeux de vos parents, ou dans la cour de votre pensionnat, et que vous vous livrez avec tant d'abandon et de joie, à ces jeux si animés et si gracieux, institués pour procurer au corps la force et la souplesse qu'il doit avoir, à l'âme, la perfection dont elle est susceptible, avez-vous jamais songé, mes jeunes amis, que les uns sont un héritage que nous ont légué les anciens, que les autres peuvent vous faire connaître un événement fameux, un grand homme, une époque mémorable de l'histoire des peuples modernes. Ainsi, le Colin-Maillard, puisque c'est le premier de ces amusements qui se présente à mon esprit, fut institué en l'honneur d'un guerrier célèbre, qui vivait à la fin du 10e siècle. Il se nommait Jean-Collin, et fut surnommé Maillard, par ses contemporains, à cause du maillet qui était son arme de prédilection et dont il se servait avec autant d'adresse que de vigueur dans les combats. Natif du pays de Liége, le Roi Robert, fils et successeur d'Hugues-Capet, qui a donné son nom à la 3e race de nos rois (les Capétiens), le fit venir à la cour de France, le combla de faveurs, et pour lui prouver combien il prisait sa grandeur d'âme, sa noblesse de caractère, sa bravoure de soldat, il lui donna lui-même en 999 l'accolade de chevalier. A la même époque, Guy, comte de Louvain, leva l'étendard de la révolte contre son suzerain. Robert, retenu à Paris par une indisposition qui demandait les plus grands soins, confia au brave Collin-Maillard le soin d'aller châtier ce rival orgueilleux et infidèle. Escorté d'une vingtaine de chevaliers fiers de combattre sous les ordres d'un chef aussi brave qu'expérimenté, de trois cents arbalétiers, de 50 chevaux et d'une centaine d'archers, il s'avança hardiment sur les terres du comte, et parut sous les murs de Louvain, avant même que le bruit de son entrée en campagne se fût répandu. La présence des Français étonna le comte, mais ne le déconcerta point. Il voulut même prouver à ses adversaires qu'il savait se tirer adroitement d'un mauvais pas. A la faveur d'un brouillard épais, il fit sortir de la ville, secrètement et sans bruit, les trois mille Bretons, Normands et Anglais qu'il était parvenu à force de largesses et surtout de promesses, à réunir autour de lui. Et quand le soleil eut dissipé les nuages qui couvraient la plaine, on aperçut les troupes de Guy rangées en bataille. Collin qui croyait la veille, avoir une place forte à prendre d'assaut, changea de suite ses plans d'attaque, et un quart d'heure après ses dispositions furent prises, et ses soldats impatients de se mesurer avec l'ennemi, commençaient les hostilités.

ronné de roses et d'immortelles, disaient assez qu'une pensée tendre et pieuse avait amené là un ami.

Quel était-il? Était-ce Olympe qui, malgré sa frivolité, et ses graves préoccupations des plaisirs du monde s'y était arrachée elle-même pour venir en ce lieu? ou plutôt était-ce Véronique, dont la dévotion minutieuse venait enfin de faire alliance avec les sentiments d'une tardive reconnaissance.

Je restai dans le doute, me promettant d'éclaircir cette affaire dès la première occasion, car j'eusse été bien aise de pouvoir revenir sur la mauvaise opinion que j'avais prise du cœur des deux cousines, et j'arrivai ainsi jusqu'à la sainte Félicité, patronne de la marquise; ce jour-là, nouvelle couronne, nouveau souvenir. Puis enfin, arriva le second anniversaire de la mort de ma vieille amie. Ce jour-là je m'en fus d'aussi bonne heure que possible me cacher dans le cimetière où reposait sa cendre, derrière un massif d'arbres peu distants de la tombe. Comme d'ordinaire, une personne que je reconnus vint la parer des fleurs du souvenir, mais lorsque cette personne fut partie, une autre s'avançant, mit une seconde couronne qu'elle lia à la première avec un ruban noir.

Le 22 novembre 1800, devait voir se faire l'ouverture du codicile; comme c'était moi que la testatrice avait investi de ce soin, ce fut dans mon cabinet qu'arrivèrent successivement chacune des parties intéressées. Olympe avec sa mère; Véronique accompagnée de la sienne; enfin Louise, toute tremblante et toute émue que j'avais cru devoir prier de se rendre chez moi, car je me rappelais les quelques mots qui m'avaient été dits par la défunte et qui me faisaient croire qu'elle aurait peut être quelque chose à recueillir dans ce dernier legs.

Louise était vêtue simplement, il n'y avait rien de changé dans son costume, qui ne se distinguait comme par le passé que par une excessive propreté, seule coquetterie honorable parmi les classes pauvres et travailleuses.

Lorsque tout le monde fut assis, Louise près de la porte, les dames de Luçay, aussi loin d'elle que possible et lui jetant de dédaigneux regards, je m'approchai de mon bureau, et je pris au fond d'un tiroir l'acte qui renfermait les dernières volontés de ma vieille amie. Alors je me sentis saisi d'une émotion que semblait partager Louise, car sans doute elle se rappelait en ce moment, comme je le faisais moi-même, celle dont la main avait touché cette enveloppe et mis ce cachet.

Pour Olympe, elle se regardait du coin de l'œil dans une glace, tandis que Véronique qui avait les yeux secs y porta vivement son mouchoir dès qu'elle s'aperçut de mon attendrissement.

Tout cela fut l'affaire d'une minute : j'avais l'acte en question, voici ce qu'il contenait :

« Le plus grand de tous les malheurs, c'est de ne se sentir aimé » de personne, de penser qu'on est inutile au bonheur de tous, » de prévoir que personne au monde, même parmi nos proches, » parmi nos obligés, ne nous donnera un regret.

» Ce malheur a été le mien, il a gâté ma vie. Cependant les soins » affectueux dont je me suis vue entourée par mes petites nièces » dans ces derniers temps, et l'espoir que j'en ai conçu de leur » laisser de moi un souvenir durable, m'a décidé à extraire de ma » succession une somme de cent mille livres qui sera versée dans » les mains de celle qui aura témoigné par ses actes, pendant ces » deux années, que je ne suis pas tout à fait effacée de son cœur.

» Mais si toutes deux oubliaient celle qui, sur la fin de sa » vie, les a aimées d'un amour maternel, — il est une autre » jeune fille pour laquelle j'ai trop peu fait—à laquelle je pense à » cette heure—que Dieu la protège! — et si celle-là devait, à défaut d'Olympe et de Véronique,—ou mieux qu'elles—montrer » quelqu'attachement pour moi, — que les cent mille livres lui » soient comptées. De tout cela, je fais juge M. Tressy, dont la » justice et la probité me sont connues; — mais si enfin tout le » monde m'oublie, je veux et ordonne que la somme dont il s'agit, » augmentée de ses intérêts, soit versée par les mains de mon » exécuteur testamentaire dans celles des administrateurs des hospices de Paris. »

Voyons, dis-je, lorsque j'eus fini, vous avez entendu, mes dames, les dernières volontés de votre grand' tante. Veuillez m'éclairer, je vous prie, sur les faits que j'ignore, ensuite je vous dirai ceux que je sais. »

Les deux cousines ne répondirent pas et baissèrent la tête.

La mère d'Olympe fut près de se trouver mal, et cependant elle ne disait rien; celle de Véronique avoua seulement que sa fille ayant été gravement indisposée après la mort de madame de Luçay, le médecin qui l'avait soignée dut attribuer cette indisposition au chagrin qu'elle en éprouvait.

—Et ma fille! ma pauvre fille! continuait l'autre, qui a refusé plus de la moitié des invitations que nous avons reçues pour des soirées, car son plus grand plaisir eût été de les passer au coin du feu, à me parler de notre digne tante! — Mais vous comprenez bien que mère, j'ai dû veiller sur mon enfant. Aussi l'ai-je forcée de prendre des distractions dans l'intérêt de sa santé.

—Je conviens avec vous de tout cela, dis-je à ces dames, mais le testament est fort clair, et je dois vous dire à mon tour ce que je sais, ensuite vous serez juges dans votre propre cause.

—Lorsque le mobilier de la défunte fut vendu, ajoutai-je, un inconnu se présenta; il avait mission d'acheter, non pas les objets de luxe, mais ceux d'un service journalier, ceux que la marquise de Luçay touchait à chaque instant : —son métier à tapisserie, — ses aiguilles à tricoter, attachées au bas commencé, — son livre d'heures, — même ses lunettes et encore son vieux fauteuil qu'elle

---

On se battit pendant quatre grandes heures avec un acharnement égal de part et d'autre. Enfin, des soldats de Guy hésitent, perdent du terrain: Collin voit ce mouvement rétrograde, il redouble d'ardeur, parcourt les rangs de sa petite troupe. Courage! mes amis, courage! s'écriait-il, nous avons encore à vaincre; ceci a l'air d'une retraite honorable et il faut qu'ils ne doutent point de leur défaite. Frappez; en chatiant les traîtres, vous obéissez à Dieu.»—Au moment où il s'élançait avec quelques chevaliers, sur une colonne d'Anglo-Normands qui se retiraient en bon ordre, une flèche lancée par un soldat breton vint lui crever les deux yeux. Nouveau Philopœmen, il arrache le fer de ses blessures, et guidé par un écuyer, il continue sa course, se précipite comme un lion furieux sur le corps de troupes que commandait Guy en personne, frappe à droite et à gauche de son maillet redoutable, renverse la première ligne, pourfend la seconde, écrase la troisième; il semble à lui seul vouloir anéantir les défenseurs du comte. Il parvient à joindre Guy, le harponne, au moyen d'un long javelot dont le fer était recourbé, et d'un coup de sa masse il lui brise son casque et sa tête. La chute du comte fut le signal de la victoire; tous ceux qui avaient échappé au maillet de Collin et aux traits de ses compagnons, mirent bas les armes et demandèrent pitié et merci. Collin fit cesser le carnage et sonner la retraite.

Rentré sous sa tente, Collin manda les médecins les plus habiles; mais tous déclarèrent que ses blessures, faute d'un pansement immédiat et de soins continus, était devenue mortelle. Le brave chevalier entendit son arrêt en vrai héros chrétien; il se confessa, reçut l'extrême-onction avec une ferveur qui édifia tous les assistants. Quand il sentit sa fin approcher, il dit aux chevaliers assemblés autour de lui : mes braves compagnons d'armes et amis, allez dire au roi Robert que je meurs en lui donnant une victoire pour adieu; que je n'ai qu'un seul regret, c'est de n'avoir pu faire davantage pour lui et pour la France patrie adoptive.

Telles furent ses dernières paroles. Robert, instruit de cette perte, resta plusieurs jours dans un profond accablement, enfermé dans son oratoire et refusant toute consolation. Quand on lui représentait l'éclat du succès que ses armes venaient d'obtenir : souhaitons-en de pareils à nos ennemis, s'écriait-il... Ah! Collin! Collin! est-ce à ce prix que la France s'applaudira de sa victoire.

Le corps de Collin-Maillard fut transporté à Paris; on lui fit de magnifiques funérailles, dont le roi voulut payer tous les frais, de ses propres deniers. Un superbe monument fut élevé en l'honneur du chevalier, dans une chapelle de l'église St-Germain-l'Auxerrois; et pour perpétuer davantage son souvenir, on institua des jeux militaires, espèces de tournois annuels qui n'étaient que la réproduction du dernier combat livré au comte de Louvain. Dans ces jeux qui portaient

aimait tant ; — enfin son portrait, — le portrait de ma vieille amie, qu'un revendeur a donné pour six francs !

Prévenu trop tard, je ne pus savoir en ce temps qui avait fait cette pieuse action ; mais depuis, quand viennent les anniversaires de sa fête et du jour de sa mort, je pensai que c'était la même personne qui, par le temps le plus affreux, à travers la neige et la glace, avait dû faire plus de deux lieues pour venir déposer l'hommage d'un cœur reconnaissant sur la tombe d'une bienfaitrice.

Dans le modeste asile où vit cette personne, quelquefois, je le crains, le pain a pu manquer, mais jamais les fleurs n'ont fait faute sur la tombe de la défunte quand venaient les jours consacrés. Et c'est malgré son peu de ressources, mais à la pénurie de ses moyens, que cette personne a fait acheter les choses que je vous ai dites, et qui, sacrées pour elle, seraient passées, sans son bon cœur, dans les mains les plus viles peut-être, les plus indifférentes sans doute !

—Que répondrez-vous à cela ?

Les deux jeunes filles étaient rouges de honte, et j'aime à croire que leurs regrets venaient d'une source honorable.

Quant aux deux dames, elles ne savaient que dire pour disculper leurs filles. Un domestique maladroit leur avait fait manquer l'acquisition des babioles dont j'avais parlé. — Pour le portrait, j'avais cent fois raison ; mais c'était un oubli, et puisque j'en connaissais le possesseur, je n'avais qu'à lui en offrir mille francs, plus s'il le voulait, elles le rachèteraient à l'instant.

En ce qui touchait les anniversaires, ils se trouvaient si mal placés ! en plein hiver ! dans la saison des rhumes, des bals ! — voulaient-elles dire. Et puis il y avait un prédicateur très fameux qui justement prêchait à Saint-Thomas-d'Aquin, lorsque arriva le triste jour, en sorte que... Véronique avait dû... Enfin elle avait cru bien faire en allant l'écouter, et ce jour-là, par malheur, le sermon avait duré jusqu'au soir !

—J'admets toutes vos raisons, leur dis-je, mais enfin je ne puis écouter ici que mon devoir, et c'est à la jeune fille que voici, à la Louison de Mme de Luçay, que je dois remettre aujourd'hui le dépôt qui m'a été confié par votre parente.

—Ah ! monsieur, c'est trop ! beaucoup trop ! s'écria Louise, et Marceline vous dira...

—C'est effectivement elle qui m'a tout dit, ma chère enfant, elle qui m'a conté comment vous l'avez recueillie, soignée, après qu'elle eut perdu par trop de confiance les trois quarts de la petite rente que lui avait laissée sa bonne maîtresse. C'est elle enfin qui m'a appris que pour ne pas l'abandonner, — la bonne vieille, — vous refusiez depuis longtemps la main d'un honnête jeune homme que votre pauvreté ni vos refus n'ont pu faire renoncer à ses espérances.

—Quoi, monsieur ! vous sauriez cela, répartit Louise en rougissant, Marceline est bien indiscrète !

—Elle n'est pas la seule, répliquai-je, et comme vous sortiez avant-hier du cimetière de Saint-Mandé, le jeune homme en question qui vous suivait après vous, [illegible] par le même sentier, arriva près de la même tombe que vous venez de quitter, et y déposa à son tour une couronne qu'il attacha avec la vôtre, sans doute afin de vous montrer par là que vos sentiments sont les siens, et que ses regrets sont les vôtres. Voilà le véritable indiscret.

—Bon Victor ? il a fait cela ! murmura tendrement Louise ; ah ! mon cœur lui en tiendra compte !

Louise dut accepter le legs de la marquise et elle l'accepta ; mais le bon usage qu'elle en fit lui attira le respect et l'amour de tous ceux qui purent l'approcher, et aussi du jeune Victor, devenu son mari, et de la bonne Marceline, qu'elle soigna jusqu'à son dernier jour ; et puis, comme les deux époux étaient travailleurs, économes, Louise trouva moyen de venir en aide à plus d'une misère, de consoler plus d'une infortune, en sorte que la marquise dut se réjouir là-haut de voir ses vœux doublement exaucés, puisque Louise ne fut ici-bas que son aumônière, et qu'elle conserva tant qu'elle vécut le souvenir de sa bienfaitrice.

TH. MIDY.

L'ESCARGOT ET LA CHENILLE.

FABLE.

Par habitude, par système,
O vous qui courusez ou repoussez autrui,
Pour son habit, non pour lui-même,
C'est à vous que j'adresse une fable aujourd'hui.

Jadis vers l'escargot se glissa la chenille :
« Bonjour, dit-elle, mon voisin,
Ou plutôt mon cousin;
Car tous deux nous rampons. » — Moi de votre famille !
Reprit maître escargot : vraiment vous radotez.
Fi ! la vilaine créature !
Je ne vous connais pas, vieille folle ; partez ! »
Et la chenille part sans relever l'injure.

A quelque temps de là, sur le gazon fleuri,
Un beau papillon, dont les ailes
Semblaient faire jaillir des milliers d'étincelles,
Voltigeait, voltigeant... Approche, mon chéri,
Dit l'escargot ; causons ensemble ;
Qu'un bien fraternel aujourd'hui nous rassemble. »
« Tais-toi ! répond l'insecte ; oh ! de grâce, tais-toi !

---

le nom de Collin-Maillard, celui qui représentait le vaillant Liégeois, avait les yeux bandés, et tous ceux qu'il faisait prisonniers devaient aller à St-Germain-l'Auxerrois, faire acte de soumission et déposer une couronne de laurier au pied du monument de Collin. Le héros de la fête d'abord choisi par le roi, plus tard, il fut tiré au sort parmi les seigneurs de la cour les plus illustres. Le célèbre Godefroi-de-Bouillon, qui commanda la première croisade et fut nommé roi de Jérusalem, se faisait un titre d'avoir été cinq fois Collin-Maillard. Par suite du départ de presque tous les chevaliers français pour la Palestine, on fut obligé, sous Saint-Louis, de faire subir à cette fête toute nationale, une modification essentielle ; les jeux du Collin-maillard furent par arrêt du parlement de Paris, du 12 juin 1241, abandonnés à la jeune noblesse, sous la condition expresse que le héros deviendrait le patient. Ce rôle cessa d'être gai pour celui qui le remplissait.

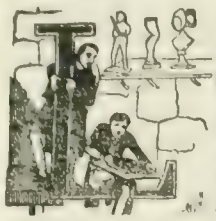
Robert-Sorbon, fondateur du collége de ce nom, fut nommé directeur de ces nouveaux jeux, qui eurent dès lors une grande ressemblance avec la Mouche des anciens Grecs. C'était un genre d'amusement fort en vogue à Athènes, et recommandé à la jeunesse comme un exercice très salubre. Plusieurs auteurs en parlent ; Pollux l'appelle [illegible], [illegible] d'airain, Hesychius [illegible], la mouche. Au sortir des écoles, pendant les instants réservés au repos, à la récréation, on bandait les yeux à un enfant choisi au sort et qui criait : J'irai à la chasse d'une mouche d'airain ! — On lui répondait : vous irez à la chasse de cette mouche, mais vous ne prendrez rien. — Alors, on le lutinait, on le frappait avec des cordelettes, jusqu'à ce qu'il eût attrapé quelqu'un et qu'il l'eut désigné par son nom ; puis celui-ci reprenait sa place et le jeu recommençait. Il fut aussi très en faveur chez les Romains ; l'empereur Auguste l'introduisit à la cour, afin de distraire son fils Marcellus, ce jeune prince dont on trouve, dans l'Enéide de Virgile, un si bel éloge terminé par ces mots : TU MARCELLUS ERIS !.. Ce jeu continua d'être en grande vogue dans la ville de Romulus ; il en est encore fait mention dans la vie de Constantin le grand, et de génération en génération, il a été cédé en héritage par leurs pères, aux Italiens qui ont toujours témoigné une grande prédilection pour la Moscola, ou mosca cieca.

Notre Collin-Maillard a, comme on le voit, un grand air de parenté avec la Mouche des Grecs et des Romains ; seulement il fut, pendant plusieurs siècles, exclusivement réservé aux enfants des familles nobles qui se montrèrent constamment fiers de ce privilége. Dès qu'ils avaient atteint l'âge requis par le réglement pour être admis sur les contrôles, ils prenaient le titre de chevaliers du Collin-Maillard. Pour les exercices journaliers, ils se réunissaient à heures fixes et par sections de vingt-cinq, à Montmartre, pays de tout temps réputé pour ses ânes et ses carrières, dans un enclos dit Clos-Maillard, aujourd'hui

Lâche orgueilleux, ce qui te plaît en moi,
Je le sais trop, c'est mon aile qui brille,
Car tu me repoussas impitoyablement
Lorsque j'étais encore une pauvre chenille. »
A ces mots disparut le papillon charmant,
L'escargot tout honteux rentra dans sa coquille.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

LE SINGE DE BOUGIE.



La conquête de l'Algérie et d'une partie de l'Afrique du Nord a non-seulement ajouté de glorieuses pages à nos fastes militaires, mais fait faire à l'histoire naturelle un pas immense en avant. Les ménageries, les cabinets et les herbiers se sont enrichis d'une foule d'individus des différents règnes inconnus au monde savant avant l'expédition de 1829.

Une espèce de singe qui habite la crête des montagnes disposées en amphithéâtre en face de la partie nord-est de la ville de Bougie, tient un rang distingué parmi les conquêtes de la science dans l'ancienne Mauritanie. Ces quadrumanes, qu'on ne retrouve qu'à Gibraltar, ainsi que nous aurons occasion de le signaler tout à l'heure, semblent attachés par un mystérieux pouvoir aux rochers qui les ont vus naître, et ne descendent dans la plaine que quand un hiver rigoureux a enseveli leur cahute sous la neige, et pétrifié les fruits qui servent à leur subsistance. Les Bédouins professent une espèce de vénération pour ces animaux dont la race se retrouve, à la différence près du pélage, soumis comme chacun le sait chez tous les quadrupèdes, aux influences de l'atmosphère, à Gibraltar, où il est défendu de les mettre à mort et de les molester sous des peines sévères. On comprend le respect des Egyptiens et des Hollandais pour certaines familles d'oiseaux à pieds palmés, qui, après l'inondation périodique des fleuves nourriciers, croquent les innombrables reptiles pullulants sur leurs bords. Mais quelle cause assigner aux égards que les fils du désert et les aborigènes de Gibraltar prodiguent à un animal nuisible, inutile, méchant et passablement laid ? Supposent-ils, à l'exemple des indiens et des nègres, que le singe est un homme dégénéré, qui se cache au fond des forêts et garde obstinément le silence pour éviter l'esclavage ?

A Gibraltar, la tradition est nettement formulée : « Il est im« possible, dit-elle, que les singes aient pu venir des continens « voisins sur une roche isolée, baignée et battue de toutes parts « par les vagues de l'Océan. Ils sont, sans nul doute, les premiers, « les plus anciens habitants de la contrée. Les troubler au milieu « des buissons de cactus et d'aloës, héritage de leurs pères, est » donc un sacrilége digne de châtiment. »

Un anglais de distinction, sir Williams, qui a bien voulu nous communiquer les détails précédents, habitait Gibraltar en 1832. Un grand diable de singe privé, appartenant au gouverneur, semblait prendre un malin plaisir à dévaliser son office et à dévaster le parterre qui entourait son habitation. La colère finit par dominer le flegme britannique, et il tira un coup de fusil sur le voleur au moment où il chippait une corbeille de grenades et d'oranges, apportée à grands frais des environs de Cadix. Le singe se sentant atteint, porta à sa blessure sa patte, qu'il ramena sanglante. Il se mit alors à geindre d'une façon lamentable, saisit un bout de ses entrailles, qui pendaient sur son abdomen, les arracha et les déroula par un mouvement rapide, jusqu'au moment où la violence de la douleur mit à la fois un terme à sa vie et à son supplice. Sir Williams jugea prudent de quitter Gibraltar la nuit même de ce *singicide*, afin d'échapper au ressentiment du gouverneur, qui lui aurait probablement fait un mauvais parti.

A Gibraltar, ainsi qu'à Bougie, le singe, dont nous nous occupons, est communément haut de trois pieds. Il a les épaules carrées, les bras longs, nerveux, la colonne vertébrale sans solution de continuité, l'ongle des doigts d'un vert pâle, les oreilles droites et mignonnes, les yeux presque ronds, entourés d'un léger cercle nacarat, la face entièrement couverte d'une membrane bleuâtre que la colère ou l'amour couvrent de rides nombreuses et de teintes sanguinolentes dans les moments d'irritation.

Les Bédouins nomades qui se plaisent à introduire quelques uns de ces quadrumanes dans leur domesticité, exploitent, pour les faire prisonniers, le penchant qu'ont tous les singes pour les liqueurs fortes. Ils creusent dans le roc des trous circulaires qu'ils remplissent d'alcool préalablement saturé de poivre et de camphre. Les silènes africains tombent bientôt ivres-morts près de leurs coupes taries, et le chasseur les emporte dans cet état sous sa tente, où ils se réveillent esclaves. On se sert aussi, pour cette chasse bizarre, de vases en terre cuite à moitié remplis de la décoction précitée, et dont le goulot offre la largeur strictement nécessaire pour laisser passage à la tête de l'ivrogne qui, après avoir lampé jusqu'à la dernière goutte du fallacieux breuvage, se trouve emprisonné dans un morion dont tous ses efforts ne peuvent le dépêtrer.

Nos lecteurs qui habitent les départements du Nord et de l'est ont sans doute employé maintes fois un stratagème à peu près pareil pour faire la chasse aux corneilles, qui s'abattent pendant l'hiver par bandes innombrables sur les plaines fertiles de la Lorraine et des Flandres. Nous en donnons ici le détail pour l'édifi-

---

jardin de l'Hermitage. C'était un cirque en plein vent, entouré de gradins pour les spectateurs et fermé de tous côtés par un mur haut d'une douzaine de pieds. Les jours de grande fête, c'est-à-dire, quand ils devaient être passés en revue sur la place principale de Montmartre, où est maintenant bâti le théâtre, par le prince royal, futur héritier de la couronne de France et le protecteur né de la confrérie, ils portaient pour insigne un ruban large sur lequel était fixée une branche d'hyacinthe naturelle ou artificielle, avec une devise. L'hyacinthe a été de tout temps prise comme l'emblême des jeux de l'enfance.

Les écoliers nés dans la classe bourgeoise, et qui se réunissaient au Pré-aux-clercs, tentèrent plusieurs fois de se livrer au NOBLE jeu du Collin-Maillard, mais les jeunes chevaliers s'y opposèrent, ce qui occasionna maintes fois des discussions et des rixes violentes dans lesquelles l'autorité fut obligée d'intervenir pour mettre les combattants à la raison. On se séparait à l'approche des archers, mais le lendemain, à la moindre démonstration de la part des écoliers de vouloir empiéter sur le monopole des jeunes nobles, les querelles recommençaient. C'est au commencement du 16e siècle seulement que le fameux Triboulet, le chef des écoliers mécontents, obtint la franchise du jeu de Collin-Maillard, à la suite d'une espièglerie, ou plutôt d'une folie imitée plus d'une fois depuis, et qu'il faillit payer fort cher : au prix de sa vie.

Le morosophe (fou sage), comme l'appelle son contemporain Rabelais, qui fut tellement effrayé au siège de Peschiera du bruit de l'artillerie qu'il courut se cacher dans un lit, fit preuve, en cette occasion, d'un courage et d'un sang-froid dont personne ne se serait douté. Il assembla, un jour, c'était un samedi, certain nombre d'écoliers et leur dit : Vous tous qui avez comme moi le malheur d'appartenir à la roture et d'être privés, à votre grand regret, du gentil Collin-Maillard, prêtez-moi un peu de vos oreilles, il vous en restera toujours assez. Je me suis adressé trois fois au conseil des chevaliers de l'Hyacinthe afin d'obtenir la permission pour moi et pour vous, d'être admis à leur jeu, savez-vous ce qu'ils m'ont répondu ?... Vous ne le savez pas ?... Je vais vous le dire... Ils ne m'ont rien répondu... mais ils m'ont jeté à la porte... J'ai trouvé que cette conduite était peu honnête et j'ai résolu d'en tirer une vengeance éclatante, si toutefois vous êtes disposés à me prêter main-forte.

— Oui ! oui !... nous le jurons.

— Je crois à vos serments, à cause de votre âge ; et je poursuis... Laissez-moi toujours une portion de vos écoutoirs (oreilles), je vous les rendrai, quand j'aurai fini. — C'est aujourd'hui samedi, c'est donc demain dimanche, et jour de grande fête à Montmartre ; le fils aîné de notre bon sire Louis XII doit y passer la revue des chevaliers et décerner le prix annuel au plus habile. Venez-y tous, à cette tête, barbus

cation de ceux de nos jeunes amis qui ne se sont pas encore livrés à ce grotesque divertissement.

Avant de se mettre en campagne, le chasseur doit s'assurer que depuis une semaine au moins, la terre est couverte de plusieurs décimètres de neige. Il prend alors le papier le plus blanc qu'il peut trouver, le réduit en cornets coniques et cylindriques dont il englue l'orifice après en avoir rempli le fond de viande faisandée. En dépit de leur finesse proverbiale, mesdames les corneilles enfoncent ingénuement leurs becs dans ce traquenard, et le relèvent ornés de capuchons blancs. C'est alors un plaisir de les voir se heurter contre les arbres, tournoyer dans les airs en poussant des croassements de détresse, s'enfoncer dans les buissons, ou, montant en ligne droite, disparaître au milieu des nuages. Les tireurs novices choisissent ce moment pour exercer leur adresse, et les pauvres volatiles qui échappent au plomb meurtrier finissent par tomber sur la neige, où elles attendent la mort dans l'atonie du désespoir.

Mais laissons, mes jeunes amis, le beau pays de France et ses joyeux loisirs pour revenir dans les âpres montagnes de Bougie, où des centaines de singes gambadent, en nous attendant, sur la cîme chenue des palmiers ou entre les feuilles dentelées des sycomores.

Peu de jours après mon arrivée à Bougie, où j'avais accompagné le général de l'Etang, j'avais, dans mes excursions à travers la campagne, plusieurs fois rencontré un vieux marabout que les Kabyles avaient en grande vénération. Ce religieux, dont je m'étais concilié les bonnes grâces par le don d'une chibouque et de quelques livres de tabac d'Espagne, m'engagea à venir visiter l'ermitage qu'il occupait sur le versant gauche de la montagne. Je n'eus garde de refuser cette offre hospitalière, et, le lendemain, je fumais, accroupi à ses côtés sur une natte en paille de maïs.

L'habitation de ce digne musulman ressemblait aux retraites des solitaires des premiers temps du christianisme, avec cette différence que le bénitier était remplacé par un grand vase de terre destiné aux ablutions, l'Evangile par un Coran, les chapelets consacrés par des amulettes destinées aux vrais croyants, dont les aumônes nourrissaient son heureuse et verte vieillesse. Sidi-Hamet avait pour unique compagnie dans sa Thébaïde un gros singe de la Montagne qu'il avait acheté tout petit et nommé Azraïl. A force de patience et de coups de bâton, il était parvenu à modifier les mauvais instincts de son commensal et à en tirer presque tous les services que peut rendre un domestique. Azraïl grimpait à la cime des plus grands arbres pour cueillir des limons, des dattes et des choux palmistes au premier signe du marabout; il débarrassait sa barbe des petits animaux immondes qui l'incommodaient, secouait la poussière de son burnous en poil de chameau, et pendant la méridienne chassait les moustiques avec un éventail.

Quand le vieillard était forcé d'aller dans une tribu lointaine bénir un mariage ou consoler une agonie, Azraïl faisait bonne garde et entretenait avec soin la flamme du foyer. Un matin, Sidi-Hamet plaça dans sa marmite une glorieuse poularde, présent d'un scheick dont il avait marié la fille peu de jours auparavant. Azraïl se léchait les babines en dévorant des yeux ce friand morceau, lorsque son attention fut détournée par une *musaraigne*, espèce de souris très commune dans l'Afrique septentrionale, qui trottinait dans la cellule. Pendant que le singe batifolait en courant après ce petit animal, un vautour à tête blanche se détacha d'une bande de ces oiseaux de proie qui planaient au-dessus de l'ermitage, se précipita par l'ouverture qui servait de cheminée, et s'empara de la poularde en enfonçant sa griffe dans l'eau qui n'était pas encore en ébullition. Le maître Jacques de Sidi-Hamet accourut, mais trop tard, au bruit des ailes du brigand, et sa consternation fut profonde en ne retrouvant pas le plus léger vestige de la volaille confiée à ses soins. Au lieu d'obtenir, comme d'habitude, sa part d'un repas friand, il voyait ses épaules menacées d'une rude correction, son estomac d'un jeûne austère. Cette perspective lui faisait faire des réflexions et des grimaces diaboliques.

Tout à coup il bondit en poussant un cri de joie, éteint le feu, et s'installe à la place de la marmite, qu'il cache sous l'étoffe d'un vieux turban; puis il se pelotonne, se racoquille de son mieux, ayant soin de mettre en évidence ses grosses fesses pelées et charnues. Un vautour affamé, trompé par l'apparence, fond sur cette nouvelle aubaine; c'est le moment que guettait Azraïl; il se relève prestement, tord le cou au larron, le plume, le fourre dans la marmite, après avoir réuni et rallumé les charbons épars dans le foyer.

Le marabout fut outre mesure étonné en trouvant un potage au vautour au lieu de la fine poularde sur laquelle il comptait pour son repas. La dépouille de l'oiseau de proie lui donna le mot de l'énigme et il fit grâce à Azraïl en faveur de l'excentricité de son stratagème culinaire.

Sidi-Hamet désirait depuis longues années visiter la Mecque et Médine, berceau et tombeau de Mahomet. Jamais il n'avait pu réunir la somme nécessaire pour ce pieux voyage, et il croyait mourir sans conquérir le droit d'ajouter à son nom le glorieux titre d'*hadgi* (pèlerin). Par le crédit du général de l'Etang, j'obtins son passage gratuit sur une gabarre de l'état qui faisait voile pour l'Yémen. Je ne vis jamais d'homme aussi parfaitement heureux, les termes lui manquaient pour exprimer sa gratitude, dont il me donna du reste une preuve éclatante en me faisant don de

---

ou imberbes, les écoliers grêles seuls sont exceptés : ils ne seraient pas reçus. — Vous vous réunirez au cul-de-sac saint Pacôme, dans un jardin fermé par un grand mur percé de meurtrières et d'où vous pourrez tout voir sans être vus. — En voici la clé. — Soyez-y de bonne heure, avec vos armes, et tenez-vous prêts à venir à mon aide si l'on faisait le moindre mouvement pour me nuire, et le ciel vous bénira Amen. »

Les écoliers électrisés par cette harangue prononcée d'un ton doctoral et avec un accompagnement de grimaces désopilantes promirent tous d'être exacts au rendez-vous du lendemain. Triboulet, avant qu'ils se séparassent, parcourut les rangs de ses camarades et leur présentant son escarcelle trop souvent inhabitée, il s'écria : « Pour les frais du projet, s'il vous plaît. » — La collecte fut productive et il put ainsi se procurer un ruban d'ordonnance des chevaliers du Collin-Maillard. Maintenant, disait-il à part lui, il ne me manque plus que le quadrupède qui doit être le principal instrument de ma vengeance.

Le lendemain, avant le lever du soleil, il était à Montmartre. Au moment où il traversait la rue du Victdazouer (on n'est pas tenu de prononcer ce nom historique), il entendit le sénéchal d'Embrion qui donnait des ordres à son laquais Bracot, homme d'une simplicité qui aurait pu à la rigueur passer pour de la bêtise.

— Tu vas aller au couvent des Oratoriens, lui disait-il, tu demanderas à parler au supérieur et tu l'inviteras à dîner de ma part. Et comme il se atiguerait peut-être de venir à pied, tu le ramèneras sur l'âne de mon fils Jehan, une excellente bête dont le pas est très doux. — Il me saura gré de cette attention. — Prends bien garde de faire quelques sottises, évite pour cela les rues où il y a des cabarets... fais surtout bien attention à tout ce qu'il te dira, c'est un prêtre italien qui ne parle pas bien le français, et...

— Laissez donc, messire, reprit Bracot, il ne sait pas le français ! j'ai l'autre jour servi sa messe à St Pacôme, et il m'a dit très nettement : Dominus vobiscum... il est clair d'après cela qu'il sait le français.

— Oui, oui, il en sait quelques mots... mais vas vîte et tâche d'être de retour avant la revue, mon fils malade aura besoin de son âne pour s'y transporter.

(La fin au prochain numéro).

LOUIS HAIG.

son gentil Azraïl, le seul bien qu'il possédât au monde.

Des affaires à terminer, une blessure à guérir me ramenèrent en France peu de temps après. Le singe de Bougie fut mon compagnon de voyage et nous nous embarquâmes sur la Dryade, jolie frégate de 18 canons qui faisait voile pour la Provence. Dès le second jour de la traversée, Azraïl était devenu le favori des matelots qui s'ôtaient les morceaux de la bouche pour lui faire des gracieusetés. Ils l'avaient même habitué à *chiquer*, ce qu'il commençait à faire avec l'aplomb d'un maître d'équipage. En vilain singe qu'il était le drôle paya ces procédés par la plus noire ingratitude.

Un matin, le commis aux vivres avait fait porter sur le pont la ration de rhum de tout l'équipage. Pendant qu'il procédait à l'appel nominal, Azraïl se glissa près du baril qu'il vida rubis sur l'ongle. Après ce bel exploit, il grimpa au mât de misaine et rencontrant un perroquet près de la voile qui porte ce nom, il lui tordit le cou et le jeta à la mer. L'oiseau prisonnier appartenait à la femme du capitaine. De là jurons, reproches, mauvaise humeur et colère. Mon singe perdit d'un seul coup sa popularité et fut enfermé dans une cage à poulets jusqu'à l'arrivée du navire au lazaret de Marseille. Installé avec moi à l'hôtel des Empereurs, le montagnard arabe s'acclimata bientôt aux raffinements de la civilisation européenne. Il se servait sans le moindre embarras de couteaux, de fourchettes et s'essuyait gravement le museau avec une serviette toutes fois qu'il vidait un rouge-bord de Tavel, son vin de prédilection.

Cette vie de Cocagne aurait duré indéfiniment sans la jalousie de Mistigri, jeune angora au blanc pélage, qui s'irrita de se voir privé d'une partie des friandises et des caresses dont il avait le monopole avant l'avénement d'Azraïl. Aussi, il l'avait pris en haine, et, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il lui allongeait sur le nez de vigoureux coups de griffe. L'oubli des injures n'est pas la vertu favorite des singes ; le mien tira des siennes une cruelle vengeance.

Il avait remarqué, dans la cuisine où il avait établi son quartier-général, une maritorne languedocienne qui accommodait des dorades avec un couteau bien affilé. Arzaïl s'empara de l'ustensile et fut se mettre en embuscade sous une des marches de l'escalier. Mistigri ne tarda pas à passer, et son implacable ennemi l'éventra sans miséricorde, en dépit de ses miaulements d'agonie, auxquels se mêlèrent bientôt les cris de désespoir de la maîtresse de l'hôtel, dont il était le favori. Après cette catastrophe, j'eus à opter entre mon exil ou celui d'Azraïl. J'étais très malade, j'avais sous la main un docteur habile et toutes les ressources hygiéniques nécessaires à ma guérison. Je fis donc présent de mon pauvre singe à un lieutenant de frégate qui se rendait à Paris.

Je ne croyais certes jamais revoir l'élève de Sidi-Hamet, quand, me promenant l'été dernier au Jardin-des-Plantes, je m'arrêtai devant le palais des singes et avisai mon diable d'Azraïl, qui, leste, dispos, gras à lard, se dandinait au bout d'une corde. Il me reconnut sur-le-champ, et, s'élançant au grillage, témoigna sa joie de me revoir en agitant son torse et sa bonne grosse tête avec la rapidité commune aux animaux de son espèce. Je lui fis donner des gâteaux et des fruits par le gardien; et, pourquoi ne pas l'avouer? je me sentis, en quittant cet intelligent quadrumane, une larme à l'œil et un regret au cœur.

P. DE FAULQUEMONT.

LA BOURSE OU LA VIE.

Le soleil était à son déclin ; les montagnes se doraient à leur sommet d'une teinte dorée et la plaine était déjà toute assombrie, lorsque sur une plate-forme assez large que présentait la plus haute montagne à son milieu, parut un jeune homme de seize ans à peine qui jeta les yeux de côté et d'autre, admirant les riches paysages qui se déroulaient au bas du lieu où il était placé et le magnifique spectacle produit par la rentrée d'Apollon et de son char chez la verte Amphytrite.

Ce jeune homme était vêtu fort simplement, à la mode des écoliers italiens de 1420 ; il était assez mince de corps et petit de stature, sa lèvre supérieure n'était pas même ombragée d'une légère moustache, mais ses yeux grands et noirs brillaient d'un vif éclat, et sa chevelure, répandue à profusion sur ses épaules, lui donnaient une apparence de vigueur et de majesté. Il tenait d'une main un petit carton rempli de feuilles de papier blanc, de l'autre, un crayon, enchâssé dans un manche rosseau. Après une demi-heure à peu près d'immobilité complète, le jeune homme ouvrit le carton qu'il tenait, en tira une large feuille de papier, et s'asseyant sur une grosse pierre moussue, il se mit à dessiner de verve l'imposant panorama qui s'étendait devant lui à perte de vue.

A ce moment, notre dessinateur se sentit toucher assez rudement l'épaule, et retournant vivement la tête, il aperçut d'abord le canon d'une espingole, puis celui qui braquait l'arme meurtrière, c'est-à-dire un homme à la mine rebarbative, à l'aspect farouche, dont le costume et toute la personne annonçaient parfaitement la vie et la profession.

— La bourse ou la vie! cria d'une voix rude l'habitant des Abruzzes. (car c'était dans ce lieu pittoresque que se passait cette scène.)

Le jeune homme regarda le brigand avec une parfaite indifférence et se remit à dessiner sans dire une parole.

— La bourse ou la vie ! cria de nouveau l'homme à l'espingole; m'as-tu entendu, fils de chien? ou bien ne comprends-tu pas la langue de la campagne romaine?

Cette fois, le peintre quitta son crayon et posa son carton à côté de lui.

— Ma bourse, dit-il, d'un ton calme et presque goguenard; va la demander à l'hôtelier Luigi Barasconi de la porte du Peuple ; je la lui ai laissée hier avec trois scudi qu'elle contenait, pour un délicieux plat de macaroni de Gênes... Pour ma vie, je l'ai encore, c'est incontestable ; seulement, je te l'abandonne volontiers ; tu peux la prendre, mon ami, je n'y tiens pas le moins du monde.

A ces mots, le brigand étonné releva son espingole et resta en contemplation devant le dessinateur, puis, lorsqu'il allait renouer la conversation un instant interrompue, un grand bruit se fit entendre à peu de distance, un coup de feu partit, et plusieurs autres bandits, parmi lesquels était une jeune fille d'une beauté rare, se précipitèrent vers leur camarade, et s'informèrent s'il n'avait couru aucun danger et quel était le jeune homme qui se trouvait ainsi sur une des plus hautes montagnes des Abruzzes, à deux pas de leur retraite.

— Hum! fit l'interlocuteur de l'artiste, je n'ai couru aucun péril et j'ignore quel est cet audacieux... Mais ce dont je suis à peu près sûr, c'est qu'il n'est autre qu'un élève de l'école de peinture venu ici follement pour croquer quelques sites sauvages... Voyez ce crayon et ce carton.

— Et en disant ces paroles, le bandit poussa dédaigneusement du pied les objets désignés ci-dessus.

— Notre héros se leva vivement pour défendre sa propriété, mais le plus vieux de la troupe, placé derrière lui, lui mit la main sur le collet de son pourpoint, dit :

— Par saint Lazare, mon patron! cria-t-il, que ce barbouilleur soit ce qu'il voudra et que le motif qui l'a conduit ici ne nous inquiète guère... Pas de quartier pour lui!

— Oui, qu'il meure! crièrent les autres bandits.

— C'est peut-être, ajouta le vieux, un des affidés du gouverneur de Rome, envoyé vers nous pour dessiner nos figures et nous faire connaître aux gendarmes de Sa Sainteté.

— C'est ça, dit en souriant l'inculpé, je suis venu seul, sans armes, entreprendre cette œuvre amusante... Ma foi, mon vieux, pour vous, la barbe grise n'est pas une marque d'expérience et de sagesse.

— Arrêtez, grand père, cria la jeune fille.., Ne le tuez pas, je vous en prie!

— Au fait, dit celui qui était venu le premier déranger notre

dessinateur, ne le tuons pas... Nous avons perdu il y a quelque temps notre pauvre Micheli et nous savons qu'il doit être pendu dans trois jours... Remplaçons-le par ce prisonnier qui pourra nous être aussi utile que Micheli... Voyons, povero, veux-tu être des nôtres et manier lestement le mousquet au détriment des sujets de Sa Sainteté ou des riches voyageurs de France et d'Angleterre... Réponds ?

— Je te remercie de ton offre, mon ami... et je suis fâché de la refuser... Mais je n'ai pas le moindre goût pour le metier que tu exerces.

— Allons, allons, débarrassons-nous de ce drôle, cria de nouveau le brigand... Eloigne-toi, Mariette, que je lui loge une balle dans la tête !..

— Grand père, père, et vous, mes frères, épargnez ce jeune homme... Epargnez-le pour l'amour de moi !

— Que cette jeune fille est belle ! s'écria le peintre sans s'inquiéter qu'il y allait de sa vie... Mariette, puisqu'on vous appelle ainsi, ne bougez pas, restez dans cette attitude... Un instant, un seul instant, je vous en prie à mon tour !...

— Et aussitôt, saisissant son crayon et son carton, il commença à tracer le portrait de la jeune compagne des bandits.

Ces derniers s'approchèrent et suivirent du regard le travail de l'artiste ; à mesure que les traits de Mariette se gravaient sur le papier, ils poussaient des exclamations de joie et de surprise.

Enfin une heure s'était à peine écoulée que le jeune homme présentait le portrait de la jeune fille aux bandits, étonnés au dernier point, et leur disait :

« Eh bien ! reconnaissez-vous la gentille Marietta ?

— Bravo ! bravo ! crièrent les bandits.

— C'est bien elle, c'est bien ma petite-fille, disait en pleurant de joie celui qui tout à l'heure rugissait de fureur.

— Ma bien-aimée ! ma fille chérie ! disait celui qui avait demandé la bourse ou la vie à l'artiste... et il pressait Marietta contre son cœur.

— N'est-ce pas, mes amis ! n'est-ce pas, s'écria alors le jeune homme, que je suis né pour être artiste, pour suivre les traces des Raphaël et des Michel-Ange ? Et dire que mes parents ne veulent pas que je sois peintre, qu'ils ont l'intention bien arrêtée de m'envoyer au couvent de San-Geronimo... A moi le cloître ! à moi la robe de moine.

Non ! à moi les pinceaux, la célébrité !... Il y a huit jours, j'ai eu une scène terrible avec mon père... Il parlait de me conduire à monseigneur le cardinal Lorenzino... Il menaçait de brûler toutes mes esquisses... Alors, je me suis enfui... J'ai erré par la ville... puis j'en ai franchi les portes, et je suis venu ici, au hasard, admirant la belle nature, m'agenouillant devant ces sites sauvages et merveilleux, traçant sur le papier des esquisses que je crois bonnes.., des esquisses dont je ferai plus tard des tableaux. »

— Tiens, s'écria tout à coup le père de Mariette, je vais te faire une proposition... Tu ne la refuseras pas comme l'autre, j'en suis sûr.

— Que veux-tu de moi ?

— Voilà cent écus d'or dans cette bourse... Demain j'irai à Rome, j'achèterai là ce qu'il te faut ; des pinceaux, des couleurs, une toile... Je t'apporterai tout cela et tu en feras un tableau... un tableau qui représentera notre rencontre... qui me montrera... là... l'espingole à l'épaule, te visant et te demandant la bourse ou la vie... Toi, ici sur cette pierre... calme, tranquille, et me regardant avec indifférence.

— Je veux bien ! dit avec un enthousiasme naïf le jeune homme.

— De plus, les cent écus d'or seront pour toi... si je suis content de ton œuvre.

— J'accepte, j'accepte.., Ces cent écus me serviront à travailler, à étudier, à attendre.

— A ces mots, et malgré la nuit qui, sur ces entrefaites, était venue, les bandits et l'artiste quittèrent la plate-forme et grimpant tous comme des écureuils à travers les fissures de la montagne; ils atteignirent la cime et entrèrent dans une espèce de caverne formée de rochers à la teinte grise, assez haute et assez profonde pour leur servir de retraite.

Quinze jours après la scène qui vient d'être décrite, le tableau était terminé et fixé solidement sur une muraille de la caverne devant laquelle les bandits se tenaient dans une admiration à la fois naïve et bruyante.

Le jeune artiste, les cent écus d'or dans une bourse appendue à sa ceinture, disait adieu à ses compagnons extraordinaires, et quittant les sites sauvages des Abruzzes, il se dirigeait vers ceux plus gracieux mais moins beaux peut-être de la campagne romaine.

Libre, heureux, plein d'espoir, riche, il revoyait la cité papale et franchissait la porte du Peuple, que naguère il avait quittée soucieux, triste, découragé et misérable.

De père en fils de brigands, le tableau du jeune homme fut religieusement conservé et honoré, toujours recouvert d'un voile par crainte d'accident, et découvert seulement aux jours de fête carillonnée ou de solennité de famille ; puis enfin le dernier descendant des Lazarini, Torquello, ayant été pris un beau matin les armes à la main, et fusillé sur place sans aucune forme de procès par les soldats du pape, la peinture fut décrochée de la muraille de la caverne grise, et alla orner celle de la principale salle de réception du château Saint-Ange.

Profanation et sacrilége ! oubli impardonnable ! insouciance stupide ! les Romains n'ont pas su garder ce tableau si précieux et si célèbre... Couvert d'or et acheté par un riche lord de la Grande-Bretagne, il y a cent ans à peine, il est maintenant placé dans le Muséum de Londres et désigné dans le livret sous ce titre : *La bourse ou la vie! scène de brigands italiens, peinte par l'illustrissime Salvator Rosa, à l'âge de seize ans.*

JOANNY AUGIER.

CAUSERIES

sur les sciences et les découvertes nouvelles.

XXII.

NOMBRE DES ANIMAUX MAMMIFÈRES SUR LE GLOBE. — LE CHEIROPTÈRES. — LES MAMMOUTHS TROUVÉS EN SIBÉRIE. — ANIMAUX FABULEUX DES ANCIENS ET DES MODERNES ; LA LICORNE. — INTRODUCTION DU CHEVAL EN AMÉRIQUE. — RARETÉ DES MAMMIFÈRES DANS LES TERRES AUSTRALES.

Un naturaliste français vient de faire un tableau du règne animal, dans lequel il énumère entre autres choses toutes les espèces de mammifères connues aujourd'hui : il en trouve 1629. On appelle mammifères, comme vous savez, les animaux qui allaitent leurs petits à l'aide de deux ou plusieurs mamelles dont la nature les a pourvus. C'est une grande division établie dans le règne animal par les naturalistes que celle des mammifères ; elle comprend des animaux en apparence les plus différents les uns des autres par leur forme, leur taille et leur manière de vivre et de se nourrir. Qui croirait que l'énorme baleine et la petite musaraigne, les chauve-souris et les éléphans appartiennent à la même classe et doivent être tous compris au nombre des mammifères. Par ce qui vient d'être dit, vous voyez que les uns vivent sur terre, et c'est là le plus grand grand nombre, tandis que d'autres habitent les mers, ou sont amphibies, vivant alternativement dans l'eau et sur la terre, et tandis que d'autres encore sont destinés par la nature à vivre dans l'air.

Dans le nombre des 1629 mammifères, il y a 163 quadrupèdes ou animaux marchant sur quatre pieds, 302 cheiroptères, nom qui veut dire à la fois ailes et mains, parce que les animaux de cette espèce ont des pattes attachées à des membranes semblables aux ailes, comme vous le voyez aux chauves-souris, qui sont les plus nombreuses dans cette famille; 60 cétacés, ou grands poissons, et amphibies appartiennent également à la grande division des mammifères. Il est possible que dans la suite, de nouveaux voyages de découvertes fassent trouver encore des genres et des espèces, des

mammifères inconnus, habitant des îles, des continents, ou des mers peu explorés.

Cependant, comme la plus grande partie du globe est maintenant bien connue, et comme les naturalistes n'ont épargné ni dépenses ni peines pour recueillir des animaux, on peut être sûr que nous connaissons la plus grande partie des mammifères qui habitent notre planète.

Il y a des espèces qui sont devenues très-rares ou que l'on croit même entièrement éteintes par suite des chasses que leur a faites l'homme par avidité, ou quelquefois par nécessité. C'est ainsi que l'urus, animal de la taille de notre taureau, qui habitait jadis les grandes forêts de l'Europe, n'y existe plus, parce qu'on a défriché une grande partie des terres qui, autrefois couvertes de bois épais, servaient de séjour à ces animaux. La vache marine, espèce de cétacé qu'on trouvait encore au milieu du dernier siècle dans les parages du Nord, entre l'Asie et l'Amérique, a été tellement pourchassée par les Russes, qu'on ne connaît plus cet animal que par la description qu'en a faite un voyageur de cette nation, et par une dent conservée au musée de Pétersbourg.

N'est-il pas singulier qu'un seul os soit tout ce qui reste d'une espèce animale assez grande dont il existait autrefois des milliers d'individus dans la mer ?

Un autre mammifère, le mammouth, égal par sa taille et par sa conformation extérieure aux plus grands éléphans, existait dans les contrées qui aujourd'hui ne nourrissent plus des espèces aussi colossales ; et quoique semblable à l'éléphant, comme je viens de le dire, le mammouth habitait sous des climats qui sont regardés comme les plus froids de la terre, surtout la Sibérie, où grâce même au froid rigoureux, quelques individus morts ont été retrouvés dans la terre, assez bien conservés pour que l'on pût reconnaître leur espèce. A la différence des éléphans, qui n'habitent que les climats chauds, la nature avait pourvu les mammouths de la Sibérie d'une fourure, comme elle le fait à l'égard des ours, des renards, des martres et d'autres quadrupèdes destinés à supporter les longues et fortes gelées de ces contrées.

Quelques naturalistes n'ont pu expliquer l'existence de cette espèce d'éléphans dans la Sibérie qu'en supposant que le climat de ce pays était autrefois aussi chaud que celui sous lequel nous voyons vivre aujourd'hui les éléphans en Asie et en Afrique, et qu'une révolution de la nature, a fait périr les espèces animales à qui la chaleur est indispensable.

Mais il est douteux que le mammouth de Sibérie doive son anéantissement à un refroidissement du globe. Sa peau velue semble prouver que la nature l'avait prémuni contre le froid, et le peu de profondeur à laquelle on trouve dans la terre les squelettes, qui d'ailleurs sont dans leur état naturel et non pétrifiés, annonce qu'il n'y a pas très-longtemps que ces animaux ont cessé d'exister. Le peuple sibérien croit même, mais à tort, que les mammouths existent encore, qu'ils habitent l'intérieur de la terre, ce qui ne serait guère possible, et que si on en trouve quelquefois de morts, ce sont des individus qui ont voulu venir à la surface de la terre, et que l'air extérieur a tués dès qu'ils ont paru au grand jour. En général le peuple du Nord n'a pu se dissuader pendant longtemps de l'existence d'êtres animés dans l'intérieur de la terre. Les Finois, les Lapons, les Suédois et les Norvégiens ont cru pendant longtemps que les montagnes étaient habitées par une race d'hommes de très-petite taille, par des pigmées qui, de temps en temps, sortaient de la terre pour communiquer avec les habitants du pays, soit en leur faisant du bien, soit en leur faisant toutes sortes de malices. Le peuple aime le merveilleux, et il en suppose même là où il n'y en a pas.

Pour revenir au règne animal, l'antiquité a cru à l'existence d'animaux que personne n'avait vus, mais qui n'en devaient pas moins occuper leur place dans la série des êtres vivants Tels étaient les griffons qui gardaient, disait-on, les trésors enfouis dans les monts Hyperboréens ; tel était encore le phénix, oiseau d'une rare espèce, qui ne se montrait, disait-on, que tous les siècles, terminait sa vie sur un bûcher et renaissait de ses cendres. Dans l'Orient, on était persuadé de l'existence d'un oiseau d'une taille immense, appelé Rok, et dont il est parlé quelquefois dans les *Contes Arabes*. Dans ce pays, on a beaucoup parlé aussi d'un quadrupède appelé la licorne, semblable à un cheval, et portant une corne très-longue sur le devant de la tête. Elle habitait, disait-on, une partie de l'Asie et de l'Afrique. On ajoutait qu'elle était si rapide à la course, qu'aucun chasseur ne pouvait l'atteindre, et que, par cette raison, elle n'avait jamais pu être prise. Il se peut que parmi les animaux qui depuis longtemps n'existent plus et dont on trouve quelques débris dans les terres, il y ait eu un grand quadrupède portant comme le rhinocéros une espèce de corne sur le nez. Les naturalistes ont jugé, par quelques ossements trouvés çà et là, qu'il a dû exister des animaux intermédiaires entre l'éléphant et le rhinocéros, qui tenaient, par conséquent, à l'une et à l'autre de ces deux espèces colossales.

Ces grands animaux ont disparu des contrées civilisées où l'homme soumet tout à sa domination et où il veut régner en maître. Il y détruit les espèces nuisibles, apprivoise celles qui annoncent quelque intelligence, et auxquelles la nature n'a pas donné un caractère féroce et indomptable, et il multiplie les animaux qui lui sont utiles, et qui sont devenus, pour ainsi dire, ses compagnons. Il les a amenés dans les contrées où il est allé s'établir et où ces animaux n'existaient pas primitivement. C'est ainsi que l'Amérique, qui a des quadrupèdes dont l'Europe est privée, tels que le Lama et la Vigogne, manquait de chevaux, ces animaux si utiles, et dont les services ont puissamment contribué aux progrès de l'agriculture et des relations commerciales entre les peuples. On sait que lors de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, les Péruviens et d'autres nations de l'Amérique méridionale n'avaient aucune idée d'un cavalier, et s'imaginaient à la vue des Espagnols à cheval, que l'homme et sa monture n'étaient qu'un seul être animé, à peu près comme les Centaures de la mythologie ancienne. La peur que leur faisaient ces géants imaginaires aida beaucoup à la soumission de ces peuples ignorants. Depuis ce temps, le cheval d'Europe s'est propagé en Amérique au point que dans les contrées méridionales, particulièrement le long du fleuve de la Plata, on trouve maintenant des peuples qui vont toujours à cheval, de même que les Kalmouks et les Tartares en Asie, et pour qui le cheval est devenu indispensable. Les Européens ont introduit également cet animal ainsi que d'autres animaux domestiques dans les terres Australes où la nature n'a créé qu'un petit nombre de quadrupèdes, et pour lesquelles elle semble avoir réservé des formes animales toutes particulières, telles que l'ornithorhynque, animal bizarre qui tient à la fois de l'oiseau et du quadrupède. Cette partie du monde a paru en général aux naturalistes plus pauvre et moins variée que les autres parties sous le rapport des espèces animales. Il se peut que lorsque l'on connaîtra bien l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, on y découvre encore beaucoup d'espèces que l'on n'y suppose pas maintenant ; mais ce qui est certain, c'est que les Européens, en s'établissant dans ces contrées éloignées, n'y ont trouvé aucun grand quadrupède, et n'ont point eu à détruire ces espèces formidables qui, ailleurs, ont engagé une sorte de lutte contre l'homme qui venait les déposséder des vastes solitudes où elles avaient régné pendant tant de siècles sans aucun partage. Il n'y avait point là de lions, de tigres, de panthères, d'ours, ni même d'hyènes et de loups comme dans l'Ancien-Monde ; encore moins y avait-il des éléphants et des rhinocéros comme en Asie et en Afrique. Déjà le Nouveau-Monde, ou l'Amérique, a beaucoup moins de ces animaux carnassiers si redoutables dans l'Ancien-Monde, mais les terres Australes en sont entièrement dépourvues ; aussi l'œuvre de la colonisation y peut-il s'opérer plus facilement, tandis que nos quadrupèdes domestiques s'y propagent sans difficulté.

DEPPING.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE CAUBET, RUE DU CADRAN, 9.

1re ANNÉE. — N° 52. Paraissant tous les samedis. NOVEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

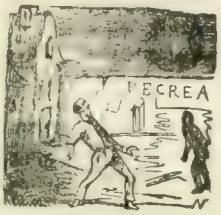
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible].

L'ESPIÈGLE D'ANVERS.

I. — LA SORTIE DE L'ÉCOLE.



On voit encore, près du marché au poisson, à Anvers, une petite maison à pignon pointu et bâtie en bois. Au milieu de la façade, dans une niche dont la forme n'appartient à aucune espèce d'architecture connue, se tient encore debout une statuette vermoulue de saint Nicolas avec les trois enfants ressuscités qui sortent d'une cuve.

C'est dans cette maison que maître Bogaerts tenait école au commencement du XVIIe siècle, et qu'il rassemblait tous les enfants du plus pauvre quartier de la ville pour leur apprendre le catéchisme et la croix de Dieu. A ceux qui annonçaient de brillantes dispositions, il enseignait les deux sciences, encore peu répandues parmi les prolétaires, de la lecture et de l'écriture.

Le magister Bogaerts comptait environ cent écoliers, parmi lesquels il maintenait l'ordre au moyen de la férule et de la verge, dont il distribuait les douloureuses réprimandes avec une abondance qui souvent allait jusqu'à la prodigalité. Les enfants qu'il traitait avec une pareille rudesse n'en bravaient pas moins l'inexorable rigueur du maître, et trouvaient moyen de se livrer sans cesse à mille espièglerie plus bouffones les unes que les autres et qu'ils expiaient parfois aux dépens de leurs doigts, de leurs oreilles et de leur appétit. Aux moyens de répression déjà énumérés, maître Bogaerts joignait encore un goût décidé pour punir les récalcitrants de la loi de l'abstinence et du pain sec.

L'un des écoliers les plus châtiés et le plus digne de châtimens était sans contredit le petit Gaspard Crayer, âgé de douze ans et dont la pétulance faisait l'envie et le désespoir de tous ses camarades; nul ne l'égalait en gaîté, en réparties joyeuses, en malices originales et en tours excellents. C'est à lui que l'on doit l'invention des petites bombes, en papier et pleines d'eau, qui éclatent lorsqu'on les lance sur le dos d'un camarade; il s'appliqua singulièrement à perfectionner les flèches en papier, et enfin il imagina en faveur de la science de la polissonnerie, les rats découpés en feutre et frottés de craie qui frappent, sans qu'elles le sentent, les *faîtes* ou volies noirs des bonnes femmes d'Anvers, et y dessinent, en blanc, leur image comique, Gaspard Crayer, avec de pareilles qualités ou de pareils défauts, comme vous voudrez les appeler, était toujours en pénitence, on le comprend sans peine; son nom seul suffisait pour crisper d'indignation les traits du magister. Quand l'écolier indiscipliné paraissait dans la classe, le vieux professeur regardait à sa ceinture s'il n'avait point oublié ses férules et si elles se trouvaient en bon état.

Plusieurs fois il avait songé à renvoyer de chez lui un enfant qui se faisait un véritable plaisir d'y amener et d'y maintenir le trouble; mais il avait toujours été arrêté par cette pensée que Gaspard était son meilleur élève, qu'il comprenait les leçons à demi mot, qu'il avait appris en trois mois à lire et à écrire, et qu'enfin il abordait avec le même succès les âpres sommités de l'arithmétique et des quatre règles. Bogaerts se contentait donc de substituer, aux bons déjeuners que l'enfant apportait dans son petit panier, le pain noir des indisciplinés; il le mettait en outre à genoux au milieu de la classe, et se fatiguait les bras à le fréuler et à le fouetter.

L'après-midi que je veux dire, Gaspard avait dépassé toutes les bornes de la gaminerie et avait jeté ses camarades dans une indiscipline sans exemple jusqu'alors. Le magister ne pouvait en comprendre les motifs, attendu qu'il ne songeait point à ôter son chapeau, et qu'à son chapeau se trouvait l'objet que les enfants ne pouvaient regarder sans rire. Gaspard avait découpé des cartes de façon à en fabriquer un petit pantin; puis il avait, avec un peu

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Novembre

ORIGINE DES JEUX DE L'ENFANCE.

LE COLIN-MAILLARD (Fin).

Triboulet, qui n'avait pas perdu un mot des recommandations de l'honnête sénéchal à son valet, résolut aussitôt de s'emparer de la monture destinée au supérieur des Oratoriens. Au détour d'une rue il aborde Bracot, l'interpelle par son nom et engage avec lui une conversation qui se termine par un défi; savoir, à qui boirait le plus de vin d'Argenteuil et de Suresnes. Ils entrent au cabaret de la Cigogne, s'attablent, et tandis que Bracot répondait rubis sur l'ongle à chaque toast que lui portait son antagoniste, celui-ci faisait semblant de boire et jetait habilement sous la table le liquide dont son verre était rempli. Bracot y allait au contraire, par goût et par caractère, bon jeu, bon argent, si bien qu'au troisième pot il commença à perdre contenance. Triboulet qui en était venu à ses fins s'avoue généreusement vaincu et paye la consommation. Le laquais sort triomphant et veut continuer sa route vers le couvent, mais il éprouve quelque embarras dans les jambes, il trébuche à chaque pas; alors Triboulet l'engage à enfourcher l'âne qu'il menait au licou. Tieus! c'est vrai, dit Bracot; mon maître n'en saura rien... et puis, ce vin de la Cigogne était bon!...

Dès qu'il fut à cheval sur l'âne, le fou, tout en feignant de le contenir, attacha adroitement sur la queue de l'animal, un ruban d'ordonnance avec la devise, écrite en gros caractères, des chevaliers du Collin-Maillard. Puis, lorsqu'ils furent sur le point de traverser la place de Montmartre, déjà remplie de curieux et de jeunes gentilshommes accourus pour la fête, Triboulet laissa son compagnon s'avancer seul au milieu de la foule. Bientôt Bracot et l'âne sont entourés d'un cercle nombreux d'où partent à la fois des éclats de rire, des menaces et le bruit des coups qui tombaient sur les épaules de l'infortuné valet. Les chevaliers, dans leur courroux, l'auraient sûrement assommé sur place si des ames compatissantes et convaincues de son innocence ne l'avaient promptement arraché des mains de ses bourreaux. Pendant ce temps, Triboulet s'applaudissait de loin des succès de la farce qu'il avait imaginée. Son tour d'être victime ne tarda pas à venir.

Au moment où il allait rejoindre ses camarades qui l'attendaient au cul-de-sac St-Pacôme, il fut rejoint par le bon Bracot qui vint à lui en riant aux éclats.

— Ah! ah! ah! si vous saviez; il m'est arrivé depuis notre séparation la chose la plus plaisante!... Imaginez-vous que je viens de recevoir la roulée la plus complète...

de cire, attaché ce pantin au chapeau de maître Bogaerts, tandis que le chapeau reposait, pendant la prière, sur la table du pédagogue.

Bogaerts s'étant recouvert ensuite, je vous laisse à juger des éclats de rire que firent naître les mouvements du bonhomme de carton : le malicieux polisson l'avait figuré en magister, la ferule à la main. Plus le maître s'efforçait de deviner la cause de l'hilarité générale, plus cette hilarité redoublait ; car il la cherchait partout excepté là où elle se trouvait. Furieux, exaspéré, il appela Gaspard, le fit approcher de lui, l'interrogea, le menaça, et le châtia même. A tout, l'enfant répondit par des protestations d'innocence, déclara qu'il ignorait les motifs de la gaîté de ses camarades, et reçut en héros et en martyr les férules qui rougirent ses doigts.

Enfin, quatre heures vinrent à sonner.

Le magister ôta son chapeau pour dire la prière. Par un hasard inespéré, le pantin se détacha du chapeau du vieillard et tomba sur la tête même de Gaspard qui le cacha soigneusement dans sa poitrine ; puis quand le maître eut donné le signal du départ, il jeta un cri de triomphe et s'élança le premier de tous hors de l'école, en brandissant le bonhomme de carte, comme un cornette l'eût fait de son drapeau. Il dansait, il sautait, il piaffait, il gambadait, il criait, et tous les autres enfants le suivaient en désordre avec des cris émus des siens. Ce fut ainsi qu'il arriva devant la porte où demeuraient sa grand'-mère et ses deux petites sœurs. Là, il prit congé de son cortége triomphant, promit pour le lendemain une nouvelle malice encore plus amusante que celle dont le succès avait été si grand et frappa vivement trois ou quatre coups précipités du marteau de cuivre qui brillait sur la porte.

A sa grande surprise et contre l'habitude ordinaire, la vieille servante Gudule n'arriva point au premier coup, joyeuse et grondeuse à la fois ; car elle aimait éperduement le pétulant Gaspard, et elle passait sa vie à réprimander ses espiegleries et à en sourire.

Il frappa de nouveau.

On ne répondit point encore.

Il recommença son tapage.

Enfin, il entendit les pas de Gudule, et la vieille femme ouvrit la porte. Rien qu'à la voir, Gaspard sentit toute sa gaîté s'évanouir, car le visage de Gudule était pâle, et des larmes remplissaient ses yeux. Elle lui fit signe d'éviter le bruit et voulut parler ; mais les sanglots lui coupèrent la voix, les forces lui manquèrent et elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur la marche du seuil.

—Qu'y a-t-il, mon Dieu ? s'écria Gaspard qui sentit la tristesse de la servante arriver jusqu'à son cœur, quoiqu'il en ignorât encore les motifs : parle, parle, je t'en supplie, Gudule.

Elle joignit les mains et se couvrit le visage en pleurant avec amertume.

Gaspard, éperdu d'inquiétude, voulut s'élancer dans la maison. Gudule se leva pour le retenir, et faisant un effort violent, maîtrisa quelque peu sa douleur.

— N'entre pas avant que je t'aie tout dit, parvint-elle à bégayer enfin ; n'entre pas, Gaspard, tu n'apprendras que trop tôt les malheurs qui ont frappé notre maison depuis ce matin.

— Quels malheurs, mon Dieu! s'écria Gaspard.

— Ta grand'mère...

— Ma grand'mère ! il est arrivé un malheur à ma bonne grand'-mère ?

— Elle se meurt, Gaspard.

A ces mots terribles, Gaspard tomba raide et inanimé aux pieds de Gudule.

Les soins de la vieille bonne l'eurent bientôt rappelé à la vie. Il r'ouvrit les yeux et passa ses petites mains sur son front, comme s'il eût fait un rêve funeste et qu'il ait voulu s'en délivrer par le réveil. Hélas ! il ne se rappela que trop promptement que tout était vrai.

— Ma grand'mère, ma pauvre grand'mère, répéta-t-il avec désespoir ! Et je ne suis pas encore près d'elle. Viens, Gudule, viens !

— Pour que je vous mène près d'elle, il faut que vous me promettiez du courage et de la prudence, Gaspard, reprit la vieille. Ecoutez-moi bien, afin que vous connaissiez tous les détails de cette triste après-midi.

Le matin, quand votre grand'mère revint, suivant son habitude, de la messe, elle me parut fatiguée et même souffrante. Je lui servis son déjeûner auquel elle ne fit point fête avec son appétit ordinaire ; enfin, quand elle prit son rouet, je m'aperçus que sa main tenait mollement la quenouille ; après cela, je conduisis vos deux petites sœurs à l'école.

Quand je revins, je trouvai votre grand'mère étendue sans mouvement près de son rouet.

Je vous laisse à penser mon désespoir et mon effroi.

Je relevai ma maîtresse, en jetant des cris qui, grâce à Dieu furent entendus du voisinage. Deux ou trois personnes accoururent et on alla chercher en toute hâte le médecin. Le médecin arriva ; Gaspard, au jour du jugement dernier, je n'attendrai point avec plus d'effroi l'arrêt du bon Dieu que je n'attendis les paroles de cet homme, mortel comme moi.

L'état de la malade est grave, dit-il enfin, mais pour déclarer s'il reste pour elle des chances de salut, il faut que j'attende jusqu'à cinq heures que la maladie ait pris un caractère tout à fait prononcé. Je viendrai à cinq heures. »

— A cinq heures, Gaspard... et cinq heures vont sonner ! et j'attends le médecin qui va déclarer si Dieu nous conserve votre grand' mère, ou s'il la rappelle à lui dans le ciel !

— Et tu ris de cela?

— Sûrement que j'en ris, parce qu'ils ont cru... Je vais vous raconter mon aventure. .

— Inutile, mon cher, j'ai tout vu.

— N'ont-ils pas cru que c'était moi qui avais fait la toilette de l'âne: et je dis qu'ils ont été drôlement attrapés.

— Et tu as attrapé les coups?

— C'est égal, quand ils m'ont lâché, ils disaient comme ça, en grinçant des dents comme de beaux diables: nous connaissons celui qui a imaginé la chose; cherchons-le pour l'assommer. Ils coururent maintenant après lui; ah ! bon Dieu, les voilà qui se dirigent de ce côté, je me sauve.

— Reste donc pour les attraper encore.

— Oh ! que nenni, c'est assez d'une fois.

Puis, il s'enfuit en riant et se frottant les épaules.. Les chevaliers bafoués étaient si rapprochés au moment ou Bracot quitta son mystificateur, que Triboulet eut à peine le temps de se jeter dans une maison voisine, dont la porte se trouva ouverte, et de s'y barricader.

— Il est ici ! s'écriaient les chevaliers; nous l'avons reconnu. Il est ici ! il faut l'étrangler ! brisons les portes.

— Ne criez donc pas si fort, leur dit Triboulet, paraissant à une croisée, vous vous fatiguerez.

— Ah ! maraud ! pendard ! nous allons t'apprendre à faire de ridicules plaisanteries.

— Vous êtes en force pour cela.

— Avoir l'impudence d'envoyer à la fête ..

— Un de plus dans le nombre, voyez le grand mal.

— Nous sommes d'une fureur...

— Aurait-il gagné le prix?

— Ne crois pas être au bout; nous allons t'étriller de la bonne manière, s'écrie messire d'Embrion, dominant les cris de ses camarades.

— M'étriller? je ne suis pas des vôtres.

— Ne voyez-vous pas, messires, qu'il continue de se moquer de nous; qu'il me fait la mine ! moi votre chef !

— Si je vous faisais la mine, messire, vous changeriez bientôt de visage.

A ces mots, que Triboulet accompagne de grimaces moqueuses et de cabrioles insolentes, le vacarme recommence ; on lance des pierres contre les fenêtres, on monte à l'assaut à l'aide de perches adossées au mur, et le pauvre Triboulet courait grand risque, pour prix de son algarade, de perdre sinon la vie, au moins le libre usage de quelques membres. Il commençait à comprendre le péril de sa position et même à perdre contenance, lorsque tout à coup ses compagnons volent à son

En ce moment, on entendit le pas d'une mule retentir dans la rue, et l'on vit de loin arriver le médecin.

C'était un de ces hommes graves et laconiques, avares de leur temps et de leurs paroles; parce que leur temps sert à soulager les souffrances et que les paroles inutiles sont du temps perdu. Il descendit de sa monture qu'il attacha par la bride au marteau de la porte, sans adresser un mot ni à l'enfant ni à la vieille, entra de suite dans la maison, et se dirigea vers la chambre de la malade.

Gaspard le suivit. Son cœur battait à rompre sa poitrine, et ses jambes se dérobaient sous lui.

On avait fermé les volets des fenêtres, pour que le jour ne blessât pas les yeux affaiblis de la vieille femme. Une lampe placée dans un coin de la vaste pièce, éclairait seule, de sa lueur vacillante et funèbre, cette scène de désolation.

La grand'mère de Gaspard était étendue sans mouvement sur le lit. Sa face ridée et brune se détachait vigoureusement sur les draps d'une blancheur mate. Il y avait dans tous les traits de ce visage vénérable, je ne sais quoi de raide et de cadavereux qui eût effrayé même un spectateur indifférent, et qui remplit Gaspard de découragement et de terreur. De temps à autre, elle entr'ouvrait ses yeux ternes et sans regards, les promenait lentement autour d'elle et reprenait sa première immobilité. Parfois encore ses mains, sorties de la couverture et agitées par un mouvement convulsif, semblaient chercher un objet qu'elles ne trouvaient pas. Alors, la malade semblait faire des efforts pour parler, mais il ne sortait de ses lèvres que des sons inintelligibles et confus.

Gaspard tomba à deux genoux, joignit les mains et pria avec ferveur. Gudule l'imita; les deux voisines assises au chevet de la vieille femme, se levèrent quand elles aperçurent le médecin et se tinrent respectueusement debout, tandis qu'il s'approchait du lit.

Il prit le bras de la malade et en interrogea le pouls pendant deux minutes environ.

Il se fit, durant ce temps-là, un tel silence dans la chambre, qu'on entendait seulement la respiration inégale et faible de dame Crayer.

Le médecin laissa retomber avec tristesse le bras qu'il tenait et se pencha sur le lit en éclairant de la lampe le visage de la grand'mère de Gaspard. Il promena ses mains sur le front brûlant, il étudia le souffle qui sortait des lèvres. Gaspard et Gudule qui tenaient leurs yeux attachés sur l'homme qui allait décider de la vie ou de la mort de dame Crayer, virent ses traits se rembrunir insensiblement et de plus en plus; ils finirent par prendre un caractère de vive compassion.

— Faites sortir cet enfant, dit-il en montrant Gaspard.

Gaspard se cramponne au lit de sa grand'mère, et résolu à ne point obéir :

— J'aurai du courage, monsieur le médecin, dit-il, je suis un homme.

Celui-ci le regarda et parut satisfait du courage que témoignait le jeune garçon.

— Dieu te donne de la force et daigne te consoler, ajouta-t-il, car voici le moment de l'épreuve et du désespoir qui arrive!

Puis se tournant vers Gudule :

— Ma bonne fille, lui dit-il, allez demander à monsieur le curé de la paroisse qu'il se hâte de venir donner les derniers sacrements à une aussi chrétienne prête à bientôt quitter ce monde.

Gaspard sentit ses forces le braver de nouveau, et un instant ses yeux cessèrent de voir, un instant sa raison l'abandonna, mais par un effort surhumain, il surmonta cette crise et resta debout.

Le médecin qui avait compris quelle lutte terrible se passait dans le cœur de l'enfant, alla à lui et l'embrassa.

— Viens prier près de moi pour ta grand'mère, dit-il en s'agenouillant lui-même.

II. — L'EXTRÊME ONCTION.

Gudule, dès qu'elle eut reçu du docteur l'ordre d'aller chercher les derniers sacrements pour sa maîtresse, obéit avec une promptitude pleine de désespoir. Comme les malheureux sur lesquels un sorcier a jeté un maléfice, elle courait d'une façon machinale, presque involontairement et sans savoir ce qu'elle faisait; sa raison était anéantie par la douleur.

Elle jeta quelques mots effarés au sacristain de l'église, et revint au logis faire, avec le même accablement fiévreux, les préparatifs nécessaires pour la lugubre solennité. Aidée de ses deux voisines, elle cacha les glaces sous des voiles, disposa une table en façon d'autel, et détacha d'une petite chapelle élevée entre les rideaux même du lit de la malade, un grand crucifix d'ivoire appliqué sur un fond de velours noir.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'on entendit au loin le son clair d'une sonnette. Bientôt ce bruit devint plus distinct, et il s'y mêla le murmure d'une grande foule et un bruit de pas nombreux.

Enfin on ne tarda point à apercevoir un dais richement brodé, sous lequel se tenait un prêtre, le Saint-Ciboire à la main. Il était accompagné de deux clercs et d'un enfant de chœur. Autour de lui, s'avançaient processionnellement un grand nombre de bourgeois, des flambeaux de cire à la main; une foule immense entourait et terminait le cortége. Chacun se tenait respectueusement la tête découverte. Les passans qui rencontraient ce cortége s'y réunissaient aussitôt.

Quand on fut arrivé devant la maison de dame Crayer, le prêtre s'arrêta et fit face à la foule. On s'agenouilla; le vieillard sou-

---

secours, armés de poignards et de bâtons; aussitôt les perches sont renversées et les assaillans rejetés de l'autre côté de la rue. Triboulet reprend courage et excite ses défenseurs du geste et de la voix. Mais les assaillans revinrent bientôt à la charge; la mêlée allait devenir sanglante sans l'intervention de l'escorte du prince royal, accourue aux cris de la foule; les arquebusiers parviennent à séparer les combattants, désarment les plus mutins et les reconduisent militairement à Paris, en leur faisant prendre des chemins différents. Triboulet, l'auteur du désordre fut obligé de capituler devant la force armée; on l'envoya sous la garde de six soldats, dans les prisons du Châtelet. Sa détention ne fut pas de longue durée, car le lendemain, le bon roi Louis XII, si justement surnommé — père du peuple, — voulut bien s'occuper de cette affaire dont le bruit était parvenu jusqu'à lui. Il fit venir le jeune prisonnier au palais, Triboulet n'avait alors que quinze ans et fut tellement émerveillé de ses reparties et de ses réponses qu'il résolut de se l'attacher comme fou. De plus, prenant en considération les plaintes nombreuses qui lui avaient été adressées, et désirant mettre fin aux querelles journalières que le monopole du jeu de Collin-Maillard occasionnait, il fit publier une ordonnance en vertu de laquelle il permettait à tous ses amis et féaux sujets, sans aucune distinction, de se livrer à Collin-Maillard. — Cet acte sans date certaine est signé Louis, et contresigné Guillaume Budé, secrétaire du roi.

L'ordonnance du bon roi Louis XII fut accueillie avec enthousiasme par tous les parens nobles et roturiers qui commencèrent à ne plus craindre pour leurs enfans, et par les écoliers qui fréquentaient le Pré-aux-Clercs; ils s'en glorifièrent et la regardèrent, peut-être avec justice, comme le résultat victorieux de longues luttes qu'ils avaient maintes et maintes fois soutenues contre leurs nobles rivaux. Ceux-ci en furent grièvement blessés et ne pardonnèrent jamais à Triboulet d'avoir été le principal instrument de leur défaite. Ils s'assemblèrent une dernière fois au clos Maillard et résolurent : 1° de ne plus prendre part au jeu dont on venait de leur ravir le privilége, malgré les invitations qui leur seraient adressées; 2° d'anéantir leurs insignes; 3° de vendre l'enclos où ils se réunissaient habituellement et qui leur appartenait par droit de concessions héréditaires; 4° enfin, de faire servir le prix de vente à l'achat d'un poète qui consacrerait sa plume et sa verve à les venger du fou. Le choix tomba sur maître Clément Marot, et ce poète remplit fidèlement son mandat, car on trouve à chaque page de ses œuvres des rondeaux et des épigrammes dirigées contre le pauvre bouffon qui, en réalité, n'avait eu que l'intention de faire une espièglerie, et pas autre chose. Dans le premier rondeau que Marot publia, on trouve ce portrait de Triboulet :

. . . . De la tête écorné.
Aussi sage à trente ans que le jour qu'il fut né;

leva l'ostensoir dans ses mains et bénit tous ces chrétiens humblement prosternés devant le pain divin de l'Eucharistie.

Ensuite, il monta les marches de la maison. A l'exception du clergé et de six bourgeois portant des flambeaux, personne ne se leva. Chacun demeura dans l'attitude de la prière et du recueillement.

Quand le ministre de Dieu entra dans la chambre de la mourante, les sanglots de Gaspard, de Gudule et des trois pauvres petites filles qu'une voisine était allée chercher à leur école, ne purent se contenir, et se mêlèrent au psaume que récitait à voix basse le curé. Celui-ci disposa le Saint-Ciboire sur la table érigée en chapelle, bénit la chambre et fit signe à chacun de se retirer.

Il resta seul avec celle que l'ange du trépas avait touchée au front de son doigt glacé. Il se pencha vers elle, et lui dit d'une voix lente et forte :

— Voulez-vous mourir en chrétienne, fidèle à la loi de Jésus-Christ et à la doctrine de la foi catholique, apostolique et romaine ?

Dame Crayer tressaillit de tous ses membres, comme si elle eût été frappée par une commotion électrique. Ses yeux s'entr'ouvrirent, sa bouche parut respirer plus librement, et sa tête se souleva.

Le prêtre répéta sa question.

La vieille femme joignit les mains, et dit d'une voix faible, mais distincte :

— Je remercie Dieu de sa bonté ; il me permet de mourir en chrétienne.

L'ecclésiastique ému, s'agenouilla, fit le signe de la croix, et récita le *Confiteor*. Dame Crayer unit ses prières aux prières du curé, et commença ensuite à se confesser. Hélas ! dans cette vie calme et pure, consacrés entièrement à l'accomplissement scrupuleux de tous ses devoirs, il y avait à peine place pour de légers repentirs. Rien ne souillait la robe nuptiale de ce convive prêt à s'asseoir pour toujours au festin de la vie éternelle.

Le prêtre bénit la pénitente, lui donna l'absolution et éleva la voix. Alors on s'empressa de rentrer ; les enfants et Gudule poussèrent un cri de surprise et de joie en voyant dame Crayer soulever sur ses oreillers les mains jointes et prête à recevoir pieusement le pain céleste.

Ils tournèrent leurs yeux avec espérance vers le médecin.

Lui, secoua tristement la tête et leur montra du doigt le ciel.

Le prêtre, après avoir fait communier dame Crayer, lui administra le sacrement de l'extrême onction avec les cérémonies simples et imposantes que prescrit le rite catholique ; ensuite il récita les psaumes de la pénitence et commença les prières des agonisants.

On entendit seulement sa voix basse et mélancolique qui disait les psaumes, et à laquelle répondait le murmure des assistants par une sorte de chœur lugubre. L'homme le plus indifférent, un impie lui-même, se fussent sentis des larmes dans les yeux en assistant à cette scène majestueuse et touchante.

(*La suite au prochain Numéro.*)

S. Henri Berthoud.

QUELQUES TRAITS

D'ESPRIT ET DE COURAGE.

Il y a longtemps déjà, lord Berkeley, un des seigneurs les plus riches de Londres, et qui, comme beaucoup de ses compatriotes, a un goût passionné pour les excursions lointaines, avait parié une somme importante qu'il ne se laisserait jamais dépouiller en voyage par un homme *seul* ; si un homme seul parvenait à le dépouiller, il s'engageait à ne pas le traiter en voleur, à laisser son larcin impuni, et à ne provoquer contre lui ni les rigueurs ni les investigations de la justice.

Ce singulier pari, publié par la presse britannique, fut une puissante amorce et une irrésistible séduction pour tous les voleurs de grand chemin ; et lord Berkeley, guetté, épié, traqué, harcelé sur tous les points, se vit bientôt en butte aux tentatives des brigands les plus déterminés qui tombaient sur lui à l'improviste, mais qui toutefois ne l'attaquaient jamais qu'isolément. Heureusement tous ces coups de main audacieux tournaient constamment à la confusion de leurs auteurs, car le lord était un fin matois, un rusé compère, marchant toujours armé, toujours en éveil, toujours sur ses gardes. Aussi déjouait-il avec une merveilleuse présence d'esprit les piéges qui lui étaient incessamment tendus. Vraiment, ceux qui l'attaquaient avaient affaire à forte partie. Il tuait les uns, estropiait ou assommait les autres, si bien qu'à la fin, personne n'osait plus se frotter à lui.

Dernièrement, lord Berkeley eut le désir de visiter la grotte nouvellement découverte dans l'île de Staffa, et dont tous les journaux ont parlé comme d'une curiosité extrêmement intéressante. Pour se rendre à sa destination, il fallait que le noble voyageur traversât l'Ecosse tout entière. — Vous avez lu sans doute, mes amis, la description de l'Ecosse ; vous savez que c'est un pays montagneux plein de bois, de ravins, de marécages offrant sur quelques points l'aspect de vastes solitudes, et présentant aux voleurs des retraites sûres, inaccessibles derrière ses rochers gigantesques ou dans le sein de ses noires forêts. Le voyage que se proposait de faire lord Berkeley seul, sans guide, dans ces contrées reculées, était donc excessivement périlleux ; mais, comme nous

---

Petit front et gros yeux, nez géant, taille à voste (en voûte)
Estomac plat et long, hault dos à porter hoste,
Plus laid qu'un diable enfin.....
Chacun contrefaisit, chanta, dansa, prêcha, etc.

Plus tard le fameux Rabelais prit aussi fait et cause pour les jeunes nobles ; excité par le frère du cardinal Du Bellay, son protecteur, il a consacré plusieurs chapitres du 3me livre de son Pantagruel à ce sujet ; cette fois du moins les satires dirigées contre le bouffon étaient spirituellement écrites. Triboulet riait de tout cela, et quand on lui en parlait :

— Tant mieux, mes mignons, tant mieux, ça me donne de l'importance et leurs écrits m'assurent l'immortalité.

Pendant que les chevaliers du Collin-Maillard délibéraient à Montmartre, les écoliers de l'université se disposaient à jouir de leur conquête. Ils allèrent, de grand matin, au carrefour Bussy où logeait Triboulet, lui adressèrent leurs félicitations et l'invitèrent à descendre au Pré-aux-Clercs. Mais Triboulet, qui avait un ordre du roi de ne prendre part à aucune démonstration qui serait de nature à indisposer davantage la jeune noblesse contre lui, répondit qu'il se sentait fort mal à l'aise, qu'il avait besoin de repos et que le médecin du roi lui avait recommandé de ne pas sortir. Cette défaite produisit son effet, les écoliers se retirèrent et allèrent seuls installer le Collin-Maillard au Pré-aux-Clercs. Le jeu se prolongea jusqu'à la nuit, et les écoliers ne s'éloignèrent qu'au moment où les gardiens vinrent leur enjoindre de se retirer, qu'ils allaient fermer les barrières.

Cet amusement d'enfance si gai, si varié, où l'adresse et l'agilité jouent les principaux rôles, se répandit dans les provinces avec une rapidité étonnante. C'était le jeu favori du jeune Henri de Bourbon, depuis roi de France. Sa mère, Jeanne d'Albret, reine de Navarre, se plaisait à voir son fils jouer au Collin-Maillard avec les jeunes montagnards de Coarraza. Et quand venait le soir, tous les joueurs étaient conduits au château et on leur distribuait des gateaux et du vin, souvent même ils dînaient à une grande table avec la reine et son fils. Souvent les jeunes montagnards, par déférence, refusaient de bander les yeux au prince, lorsque le sort l'avait désigné pour être Collin-Maillard, ou bien lorsqu'ils consentaient à lui mettre le mouchoir du patient, ils n'osaient pas le pincer, le lutiner ; alors Henri, lorsqu'il s'en apercevait s'en plaignait : « Si vous ne me traitez pas comme votre égal, leur disait-il, eh bien ! je ne jouerai plus avec vous et nous ne dînerons plus ensemble. Quand c'est un de vous qui est Collin-Maillard, est-ce que je l'épargne ? Eh bien, faites comme moi, au jeu il n'y a plus de prince, d'altesse, il n'y a plus que Henry, votre camarade. »

venons de vous le dire, les plus grands dangers n'étaient pas de nature à émouvoir le noble et intrépide touriste.

Dès que le fils de lord Berkeley, le jeune Frank, fut informé du prochain départ de son père, il manifesta le désir d'être aussi de la partie. Frank était un enfant de douze ans à peine; mais sa vigoureuse organisation, son front large et développé, révélaient une force, une intelligence et une résolution bien au-dessus de son âge. Dans les luttes qu'il soutenait parfois avec ses jeunes compagnons, il faisait preuve d'une agilité, d'une adresse, d'une vigueur surprenantes; et vraiment on aurait vainement cherché dans toute la cité de Londres un enfant plus précoce que celui-là.

Le lord fit à son fils toutes les objections qui étaient de nature à le détourner de son projet; il lui peignit les dangers de son long voyage, et tout cela, bien loin de le décourager, ne fit qu'exalter davantage sa jeune imagination. Frank fit observer à son père que c'était justement l'époque des vacances, seul temps où il pût jouir d'un peu de loisir et de liberté; qu'un voyage de quelque durée servirait toujours à l'aguerrir et à l'instruire, et que d'ailleurs une occasion semblable ne se présenterait peut-être plus. — Bref, il insista avec tant de force, que lord Berkeley céda enfin. Les préparatifs furent bientôt faits, et le père et le fils, armés chacun d'une paire de pistolets, se mirent en route à travers l'Ecosse.

Les monts Argiles étaient alors fréquentés par un brigand fameux, qui s'était signalé par un grand nombre de vols et d'assassinats. Dans ces localités le nom de Menzikof n'était prononcé qu'avec terreur; tant étaient grandes les déprédations et les rapines qu'exerçait sa bande dans les fermes isolées et jusque dans les villages. Cent fois la police de Dublin avait mis ses agents les plus habiles aux trousses de ce hardi brigand; mais tous ses efforts avaient été inutiles, et se réfugiant avec ses compagnons dans des retraites ignorées ou inaccessibles, ce héros de grand chemin avait su se soustraire à toutes les perquisitions.

Menzikof, qui connaissait le pari de lord Berkeley, avait été instruit par un de ses camarades du jour et de l'heure où il devait passer à Inverary. Il attendait donc le noble voyageur en cet endroit. Sur le soir il aperçut sa voiture qui approchait. Lord Berkeley dormait du plus profond sommeil, ainsi que son fils, lorsqu'il fut tout à coup éveillé par la voix du brigand, qui disait en lui présentant un pistolet :

» Milord, la bourse ou la vie !

— Goddam, j'ai perdu mon pari, s'écria le lord, et en même temps il mit la main à la poche comme pour en tirer sa bourse.

— Oui, vous avez perdu, et c'est Menzikof qui *seul* a volé lord Berkeley, ajouta le brigand d'un air de fierté satisfaite.

— Tu mens ! répliqua avec le plus grand sang-froid le jeune Frank qui s'était réveillé tout à coup pendant cette scène. Si cela était, mon père te donnerait sa bourse. Mais je vois derrière toi l'un de tes camarades.

— Impossible, impossible, dit le brigand, et en même temps il se retourna pour voir qui était derrière lui. Frank profita de ce mouvement pour tirer de sa poche un pistolet et tua le voleur.

Vous voyez, mes amis, que lord Berkeley avait eu une heureuse idée en permettant à son fils de partir avec lui, c'est au courage de Frank et à son admirable présence d'esprit qu'il a dû la conservation de son portefeuille et peut-être la vie.

On connaît le trait de sang froid militaire du roi Charles XII de Suède, qui, assis sous sa tente et dictant des lettres à son jeune secrétaire, fut arrêté par les éclats d'une bombe, et dit à ce dernier effrayé, qui lui montrait en tremblant le terrible projectile : « Qu'à de commun cette bombe avec ma missive? » On se rapelle aussi celui de Junot, qui au siége de Toulon tenait la plume pour Napoléon : un boulet passa tellement près du petit groupe de guerriers, qu'il souleva autour d'eux un nuage de poussière : « Parbleu ! fit avec gaîté le sergent de 20 ans, le boulet est poli, il m'évite le soin de chercher un poudrier. »

En voici un autre qui mérité aussi d'être cité :

Rien n'égalait le sang-froid du général Custine. Dans un combat, un de ses aides de camp, Baraguai-d'Hilliers, lui lisait une dépêche pendant que ses soldats se battaient. Une balle siffle et perce entre les doigts de l'aide de camp la lettre déployée. Baraguai-d'Hilliers s'arrête et l'observe. « Continuez, lui dit Custine; c'est tout au plus un mot que la balle aura emporté. »

C'est par de pareilles leçons que l'on fortifie chez les jeunes guerriers le sentiment du vrai courage.

Mme LA VICOMTESSE D'ALBY.

PARIS EN MINIATURE.

Adrien à sa mère.

Paris, le 3 novembre 1842.

Bonne maman, nous sommes allés hier nous promener au Luxembourg. L'agréable journée ! Pourquoi n'étais-tu pas à côté de moi pour partager le plaisir que je ressentais d'entendre mon excellent oncle me faire le récit des événements historiques qui se rattachent au palais de la chambre des pairs depuis sa fondation, et en même temps la

---

Encouragés par ces paroles, les jeunes montagnards prenaient de l'assurance, et souvent lorsque la cloche du goûter se faisait entendre, le prince allait tout joyeux dire à sa mère : oh ! maman, comme je me suis bien amusé, j'ai été trois fois Collin-Maillard, et je suis bien content de mes amis, va! Regarde donc, ils m'ont tellement pincé que j'en ai les bras et les jambes tout noirs »

Pour rappeler cet heureux souvenir, les habitants de Pau, qui élèvent en ce moment un statute de marbre en l'honneur du bon roi, qui prit naissance et passa sa jeunesse au milieu d'eux, ont fait représenter sur une des façades du piédestal, Henri IV jouant avec les montagnards de Coarraza.

Gustave Adolphe, roi de Suède, ce puissant et redoutable fléau de la maison d'Autriche, s'est souvent égayé au milieu de ses occupations royales et de ses conquêtes, en jouant au Collin-Maillard avec ses principaux officiers.

Voilà, mes amis, l'origine et l'histoire, bien abrégées, de cet amusement qui fait encore vos délices pendant les récréations. Vous êtes-vous jamais douté qu'il rappelât autant de souvenirs ? Eh bien, je me propose de vous faire voir que tous les autres jeux institués pour vos plaisirs, ont une origine sinon aussi ancienne, au moins aussi remarquable.

LOUIS HAIG.

Le projet concernant l'hôtel de l'archevêché de Paris est définitivement adopté. L'emplacement sur lequel doit s'élever cet édifice est circonscrit entre les rues Massillon, Cloître-Notre-Dame, Chanoinesse et le quai Napoléon, depuis le pont Louis-Philippe jusqu'au Pont-Rouge. Le tout forme un développement de plus de 500 mètres. L'entrée principale du nouvel archevêché fera face à la promenade de la place de l'église métropolitaine. Déjà une grande partie des maisons comprises dans ce périmètre sont en démolition; ce sont les anciennes écuries de l'Archevêché, situées entre les rues Massillon et Chanoinesse.

physiologie des personnes qui garnissaient les allées de son vaste et joli jardin.

Pour arriver plus promptement au but de notre course, nous avons d'abord traversé le boulevard des Invalides, puis la rue du Cherche-Midi, qui fut d'abord et longtemps dénommée rue *des Vieilles-Tuileries*; plus tard on l'appela rue du *Chasse-Midi*, et par corruption *Cherche Midi*. Ce dernier nom vient d'une enseigne où l'on avait peint un cadran et des gens qui y cherchaient *midi à quatorze heures*. L'historien Sauval, qui rapporte ce fait, ajoute que cette enseigne fut trouvée si belle qu'elle a été gravée dans des almanachs, et même qu'on en fit un proverbe : *chercher midi à quatorze heures*! — *Chercheur de midi à quatorze heures*, pour dire : c'est un flâneur, un musard, un homme qui emploie son temps et son esprit à des choses futiles et impossibles.

Nous nous trouvâmes ensuite rue de Vaugirard, qui n'était au XIIIe siècle qu'un chemin conduisant au village de *Val Breton* ou *Vaubreton*. Gérard, abbé de Saint-Germain, ayant fait rebâtir ce petit bourg, vers le milieu du siècle suivant, la reconnaissance des habitants lui fit substituer le nom du bienfaiteur; on le nomma *Vau-Gérard*, et par corruption *Vau-Girard*. Le chemin qui y conduisait se garnit peu à peu de maisons, d'établissements religieux, et prit le nom de rue de Vaugirard qu'il a toujours conservé. — Le principal de ces établissements était celui des sœurs de l'Enfant-Jésus, fondé par le minime Barré, dans le but de donner à de pauvres filles les premiers principes d'une éducation religieuse.

Enfin nous arrivâmes devant le palais du Luxembourg.

C'était dans l'origine une grande maison accompagnée de jardins, que Robert de Harlay de Sancy avait fait bâtir vers le milieu du Ve siècle. Le duc Pinci-Luxembourg en fit depuis l'acquisition et y ajouta, en 1583 et années suivantes plusieurs terres contigues. Cette propriété fut achetée en 1612 par Marie de Médicis, reine et régente du royaume de France pendant la minorité de son fils, Louis XIII. D'après ces ordres, la maison du duc Pinci, qui lui semblait trop simple et surtout trop française, fut démolie; et en en 1612, sur l'emplacement on commença les constructions du monument sur le modèle du palais Petti à Florence, et d'après les dessins de l'architecte Desbrosses.

Les travaux furent poussés vivement, et dès qu'il fut achevé et habitable, Marie de Médicis vint prendre possession de ce château qui avait l'avantage de lui rappeler sa patrie. Toute sa cour l'y suivit, jusqu'à Jean-Armand Duplessis, évêque de Luçon, depuis si connu sous le nom du cardinal de Richelieu, qu'elle nomma surintendant de sa maison. Elle se plaisait à consulter le jeune prélat qui devait bientôt éclipser tous ses rivaux par la justesse de ses vues, par l'étendue de son génie, par l'importance de ses services. Il voulut recommander à sa protectrice une nièce, Mlle de Pont-Courlay, qu'il chérissait beaucoup. Marie de Médicis engagea M. de Richelieu, qui avait alors toute sa confiance, à faire venir sa parente du fond de sa province et lui promit la place de première fille d'honneur auprès de *Mademoiselle*, sœur du jeune roi Louis XIII. Aussitôt que Mlle de Pont-Courlay fut remise des fatigues d'un long et pénible voyage, son oncle l'amena aux Luxembourg pour la présenter à la reine-mère. Ils la trouvèrent dans la grande galerie occupée à regarder peindre le célèbre Rubens; son œil était fixé sur un portrait qui la représentait enfant au milieu des amies de son âge.

— Venez, M. le cardinal, lui dit-elle, venez voir Marie de Médicis lorsqu'elle avait quatre ans, et chercher dans le visage d'une petite fille celui d'une reine à laquelle vous paraissez tout dévoué.

— En vérité, madame, répondit Richelieu avec affabilité, je ne m'étonne pas si vous êtes une reine toute parfaite, puisque vous étiez une si admirable enfant ; vous êtes née pour charmer dans tous les âges.

— Point du tout, point du tout, interrompit en riant Marie de Médicis, et quand j'aurais été assez bien à vingt ans, ce n'est pas une raison pour que je le sois encore à quarante.

— On ne compte point avec un grand mérite; il est de tous les temps et de tous les goûts.

— J'aime vous voir dans cette erreur, éminence; mais vous n'avez été guère diligent aujourd'hui.

— J'ai eu des affaires au Louvre, et il a fallu donner quelques instants à ma nièce qui était indisposée,

— Ah! c'est sans doute l'aimable jeune fille qui vous accompagne, s'écria madame de Médicis, qui venait seulement d'apercevoir Mlle de Pont Courlay ; en vérité, ma mignonne, votre oncle n'est pas flatteur, car je vois que le portrait qu'il m'a fait de vos grâces est bien au dessous de la réalité...

Elle fut interrompue par un léger bruit qui se fit entendre dans l'antichambre, c'était Louis XIII qui venait faire à sa mère sa révérence habituelle du matin ; M. de Marillac, garde-des-sceaux, le suivait et lui dit après qu'il se fut informé de la santé de la reine : « Sire, on nous attend à la salle de justice.

— Adieu, madame et mère, reprit Louis XIII en s'en allant, cet après-dîner je reviendrai, nous converserons ensemble sur plusieurs affaires de grande importance.

Le même jour il faisait arrêter le maréchal d'Ancre, Italien de naissance comme la reine et son ministre favori. Le maréchal ayant voulu se mettre en défense, fut tué à la porte du Louvre.

Richelieu devint tout puissant, et quelque temps après Marie de Médicis fut réduite à quitter la France en fugitive. Avant son départ pour l'exil, elle céda son palais et ses dépendances à Gaston de Foix, duc d'Orléans, en récompense du zèle qu'il avait mis à soutenir les droits de sa mère.—Le prince lui donna son nom et ce palais s'appela *palais d'Orléans* jusqu'à la révolution, époque à laquelle on détacha de la façade la table de marbre où ces mots étaient inscrits en lettres d'or.—Plus tard, Elisabeth de Guise le donna à Louis XIV, et, après la mort du roi, il retourna à la famille d'Orléans. Le régent l'abandonna à sa fille, Mme la duchesse de Berry. Cette princesse en fit murer toutes les portes qui donnaient sur le jardin, une seule fut exceptée ; elle prescrivit cette mesure afin qu'on ne pût pas voir de l'extérieur ce qui se passait dans l'intérieur. Après être retombé dans la propriété du roi, le Luxembourg fut donné par Louis XVI au comte de Provence, son frère, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris, c'est-à-dire lorsqu'à la suite du comte d'Artois et des princes de la maison de Condé, il alla chercher dans les contrées étrangères un asile qu'il ne trouvait plus dans sa patrie.

Après la mort funeste de Louis XVI et pendant la terreur, les cachots regorgeaient de prisonniers; les demeures royales veuves de leurs hôtes furent changées en prisons. On mit des grilles aux fenêtres, des gardes aux portes, et le Luxembourg remplaça la Bastille démolie. « De quoi se plaignent ces damnés aristocrates, disait un montagnard, nous les logeons dans un château royal! » Le célèbre peintre David, y fut enfermé et c'est là qu'il conçut le plan de son magnifique tableau représentant l'*Enlèvement des Sabines*. Au moment où il traçait dans son imagination et sur le mur, à l'aide de grossiers morceaux de charbon qu'il avait ramassés, le plan, l'esquisse de ce chef-d'œuvre de la peinture moderne, le geôlier entra suivit de deux gardes.

— Citoyen, lui dit-il, ton tour est venu, et le tribunal t'attend ?

— Je n'ai pas le temps ; je suis occupé, qu'on me laisse tranquille jusqu'à demain, répondit David, absorbé dans la combinaison des diverses parties de son tableau.

— Ça suffit, reprit le geôlier, je vais faire mon rapport.

Puis il quitta la prison, retourna au tribunal, où il annonça que le citoyen David était indisposé et qu'il demandait un sursis de deux jours, ce qui fut accordé. Si ce geôlier n'avait pas été à jeûn et poussé par un sentiment d'humanité assez rare à cette époque, notre fameux peintre courait grand risque de subir le sort du célèbre Archimède.

La Terreur détrônée, le Directoire lui succéda et s'installa au Luxembourg. Ce fut là que Napoléon, au retour de sa grande

campagne, apporta le traité de Campo-Formio. Sa réception eut lieu dans la grande cour; M. de Talleyrand le présenta et prononça un long discours où il vantait le goût du général pour les poésies d'Ossian. « Trêve de phrases sonores et de poesie, s'écria Bonaparte. Citoyens! j'ai vaincu l'ennemi à Montenotte, à Lodi, à Mondovi, à Castiglione, à Arcole; j'ai anéanti la puissance de l'Autriche dans l'Italie septentrionale; recevez l'hommage de ces drapeaux, gages de nos succès, et le traité qui assure à la France la Belgique et toute la Lombardie. » Un *vivat* prolongé se fit entendre de toutes parts, et le général victorieux fut introduit solennellement dans la salle des séances, déjà pleine de ces drapeaux enlevés aux ennemis de la république.

La journée du 18 brumaire (9 novembre 1799) remplaça le Directoire par le Consulat, et aux deux conseils, des Anciens et des Cinq-Cents, on substitua un corps législatif et un sénat. Le Luxembourg devint successivement l'Palais du Consulat et Palais du Sénat conservateur. Depuis la Restauration, il a pris le nom de Palais de la Chambre des Pairs, et il le conserve de nos jours.

La dénomination de pairs de France, rétablie avec la Charte de Louis XVIII, est presque aussi ancienne que la monarchie. Sous les deux premières races de nos rois (les Mérovingiens et les Carlovingiens), la qualité de pairs de France et le pouvoir qui y était inhérent différaient essentiellement de ce qui existe aujourd'hui. D'après un ancien usage des Francs, chaque citoyen libre ne pouvait être jugé que par ses égaux (*pairs*), mais ce droit appartenait plus particulièrement aux grands de l'état, aux chefs militaires qui, voulant bien être les juges de leurs inférieurs, prétendaient n'être pas eux-mêmes justiciables des tribunaux ordinaires. Ils ne voulaient relever que de leurs supérieurs immédiats. Plus tard, et comme une conséquence nécessaire du régime féodal, la pairie devint une dignité attachée à la possession d'un fief qui donnait droit d'exercer la justice conjointement avec les pairs, dans les assises du fief dominant, c'est à dire que les possesseurs de ces fiefs secondaires formaient la cour du seigneur suzerain, jugeaient avec lui ou sans lui, et pouvaient eux-mêmes récuser toute autre juridiction. Des vestiges de cet ancien usage ont survécu longtemps à l'institution de la pairie. Jusqu'à l'époque de la révolution, on a vu des compagnies souveraines conserver le droit exclusif de juger leurs membres. Ce droit a été garanti par la Charte à la chambre des pairs actuelle, et nos conseils de guerre, quoique le soldat n'y soit jugé que par ses supérieurs, et souvent même par ses chefs immédiats, sont bien évidemment un reste de la coutume de nos pères, qui ne reconnaissaient d'autres juges que leurs égaux.

La qualification de pair finit, au xe siècle, par être exclusivement attachée à la prérogative de relever du roi. Les vassaux de la couronne, à cette époque, étaient au nombre de sept, les ducs de Bretagne, de Bourgogne, de Normandie, d'Aquitaine, les comtes de Toulouse, de Flandre et de Champagne; ils furent dans la suite réduits à six par la réunion du duché de France à la couronne. C'est au sacre de Philippe-Auguste que l'on vit, pour la première fois, les *pairs* figurer à une cérémonie publique. Ils étaient alors au nombre de douze et étaient tenus de servir le roi et dans ses armes et dans sa cour féodale; ils devenaient aussi réciproquement leurs propres juges dans les affaires qui les concernaient et dans celles qui se rapportaient directement au roi leur seigneur. La première fois que cette cour donna signe de vie comme tribunal appelé à juger les premiers des royaumes, c'est en 1200, lorsque le roi Jean d'Angleterre fut cité à comparaître devant ses pairs et déclaré déchu de son fief de Normandie, en punition de l'assassinat de son neveu Arthur de Bretagne. Le roi présidait cette cour, mais ne jugeait pas et l'arrêt n'était exécutoire qu'après avoir reçu sa sanction.

Dans ce premier âge de la pairie, lorsque par suite d'hérédité, les femmes étaient titulaires d'une pairie, elles avaient le droit de prendre part aux délibérations et aux jugements. Au commencement du règne de Philippe-le-Long, la comtesse d'Artois, veuve et investie de ce fief, parut à la cérémonie au milieu des autres pairs et soutint avec eux la couronne du roi; quelques jours après elle signait un jugement qui prononçait la peine capitale contre un gentilhomme qui relevait de la juridiction du pays. Vers la fin du XIIIe siècle, Philippe-le-Long voulut élever à cette dignité les premiers du sang royal, et pendant deux siècles après lui, la même disposition fut constamment adoptée; les pairs furent réunis au parlement et les femmes exclues. Puisque la qualité de pair avait été inséparable de la possession d'un fief, depuis, elle fut conférée par lettre d'érection et à la vérification par le parlement; le gentilhomme nommé prêtait serment et jouissait désormais du droit d'assister aux séances. L'assemblée Constituante, qui abolit les titres et les priviléges porta un coup terrible à la pairie. Depuis son origine, cette institution avait soutenu la monarchie; sa chute précéda celle du trône. Pour la remplacer, Napoléon organisa le Sénat où il plaça tout ce que la France possédait d'hommes illustrés par de grands services. Anéanti en 1814, le Sénat fut remplacé par la chambre des pairs. La première condamnation criminelle qu'elle a prononcée fut celle du maréchal Ney. En prononçant ce nom, je vis mon oncle porter la main à ses yeux pour essuyer une larme. Je voulus lui demander la cause de cette subite affliction.—« Tu es encore trop jeune pour la comprendre, me répondit-il; plus tard l'histoire te l'apprendra. » — Il reprit la suite de son récit. — En 1820, la cour des pairs eut à juger le trop fameux Louvel, l'assassin du duc de Berry, et dans cette circonstance elle se montra pleine de dignité et organe impassible des lois; elle prononça contre cet homme la seule peine qu'elles pussent indiquer. Ce jugement n'étonna personne, pas même l'accusé.

En 1830, la cour des pairs comptait 336 membres. Après la révolution de juillet, toutes les nominations de Charles X furent annulées; plusieurs pairs se retirèrent même spontanément. Une loi de 1831 abolit l'hérédité de la pairie; ce n'est plus qu'une dignité personnelle et à vie, à laquelle ne sont attachées ni dignités ni dotations. Aux termes de la Charte de juillet, le roi peut, sur ordonnance, la constituer en haute cour de justice pour traduire à sa barre tous les crimes de haute trahison. C'est en cette qualité qu'elle a eu à juger Fieschi, Pepin, Morey, Alibaud, Meunier et Darmès. Lors du fameux procès républicain connu sous le nom de procès des accusés d'avril, on fut forcé de reconstruire une salle provisoire. Cette salle, devenue définitive, ne gâte rien à l'ordonnance et au style du palais. Les bossages dont tous les murs sont couverts, et qui paraissent bizarres aujourd'hui, étaient en grande faveur au XVIIe siècle, à Florence, et Marie de Médicis, en adoptant ce mode d'architecture, avait voulu que ce palais lui rappelât ceux de sa patrie. La façade qui donne sur la rue de Tournon est fort bien conçue; la disposition des deux pavillons, de la coupole qui s'élève au dessus de la porte et l'accord de ces trois masses pyramidales sont d'un effet symétrique irréprochable. Rien n'est plus heureux que cette idée de les lier par deux terrasses qui présentent un ensemble très harmonieux. — Le grand escalier de marbre qui conduit à la salle des séances est un des plus beaux qui existent dans ce genre; on y a prodigué toutes les richesses de la sculpture et de l'architecture. J'aurais bien voulu voir aussi le musée, mais il était fermé, et nous irons le visiter plus tard avec tous les autres musées.

Le Petit-Luxembourg fut bâti en 1629 par le cardinal de Richelieu pour lui servir de demeure, en attendant que le Palais-Cardinal fût construit. Il communiquait jadis au grand par un corps de bâtiment maintenant démoli. Une partie de ce bâtiment est occupée par le grand-référendaire; l'autre sert de prison : on y renferme les individus qui doivent être jugés par la cour des pairs.

Entrons maintenant au jardin, dont le dessin est dû au célèbre Lenôtre. C'est un des plus beaux, des plus vastes et des plus animés de Paris. Il appartient aux étudiants; c'est le seul fief que le bazochien ait pu sauver de la révolution, où se sont engloutis tous

ces priviléges. Le temps des hommes d'armes rossés, des mules arrêtées par son bon vouloir, des estocs tombant sur l'échine des sergents, le temps des capes trouées autant par l'épée, par le poignard, que par la misère, tout cela a disparu. L'étudiant ne bat plus personne, pas même les paisibles gardiens, qui ne font la guerre qu'aux pipes allumées et aux chiens lâchés; le jonc inoffensif a remplacé dans ses mains le gros bâton ferré; il porte des gants et pas de trous à ses habits. La vassale de ce domaine de l'étudiant c'est la grisette, qui se distingue de la gent ouvrière par un fond de paresse inépuisable. La *bonne* âgée va tricoter ses bas dans l'allée d'Enfer et sur les bancs disposés le long de l'allée des Soupirs; la jeune bonne laisse ses petits maîtres sauter à la corde, se traîner sur les tas de sable, se barbouiller la figure, déchirer leurs habits, diriger sur le bassin de petites nacelles ou donner à manger aux cygnes, pendant ce temps elle se promène çà et là, et admire les statues qui commencent, pour la plupart, à éprouver les effets de la vétusté. L'allée Tournante est consacrée à la politique, mais celle-là n'a rien d'effrayant, elle est septuagénaire, porte perruque, a la goutte, et marche difficilement. Ce sont les transfuges du jeu de cochonnet qui se réunissent chaque jour, à la même heure, dans leur salle de délibération. Les allées de fond sont occupées par les travailleurs, les étudiants qui préparent leurs examens; on y a vu bien souvent M. de Châteaubriand se promener mélancoliquement et méditant sans doute ses immortels écrits. L'allée de l'Observatoire, la plus jolie de toutes, tracée par Napoléon, est le rendez-vous de la petite propriété des quartiers voisins. On donne un coup-d'œil en passant aux rosiers en fleurs, on fait une halte devant le bassin, puis on se rend à l'allée pour ne plus la quitter. C'est là qu'on parle d'affaire, qu'on se rend compte de son temps, qu'on se demande ce qu'il faudra manger à dîner le lendemain, puis on regarde le coucher du soleil, on prédit quel temps il fera, selon que le ciel rougit, ou que les chats ont passé leurs pattes sur leurs oreilles et léché leur queue; on regarde le télégraphe, et à ce sujet on parle de l'invention de l'imprimerie et du jeu de dominos; on se demande chez qui on prend son café; enfin, quand on entend le roulement du tambour, et la voix des gardiens qui vous annoncent que l'on va fermer les grilles, on se souhaite le bonsoir, et l'on promet de se revoir le lendemain.

A. M. DE NOIRMOND.

PAYSAGE.

Huy et Dinant sont les deux plus jolies villes qu'il y ait sur la Meuse. Huy est à moitié chemin entre Namur et Liége, de même que Dinant entre Namur et Givet. Huy, qui est encore une redoutable citadelle, a été autrefois une belliqueuse commune et a soutenu des sièges contre ceux de Liége, comme Dinant contre ceux de Namur, dans ce temps héroïque où les villes se déclaraient la guerre comme font aujourd'hui les royaumes et où Froissard disait :

La grand'ville de Bar-sur-Saigne
A fait trembler Troye en Champaigne.

Après Huy recommence ce ravissant contraste qui est tout le paysage de la Meuse. Rien de plus sévère que ces rochers, rien de plus riant que ces prairies. Il y a là quelques collines hérissées de ceps et d'échalas qui donnent un vin quelconque. C'est, je crois, le seul vignoble de la Belgique.

De temps en temps on rencontre tout au bord du fleuve, dans quelque ravin au-dessus duquel passe la route, une fabrique de zinc dont l'aspect délabré et les toits crevassés, d'où la fumée s'échappe de toutes les tuiles, simulent un incendie qui commence ou qui s'éteint : ou c'est une alumière avec ses vastes monceaux de terre rougeâtre; ou bien encore, derrière une houblonnière, à côté d'un champ de grosses fèves, au milieu des parfums d'un petit jardin qui regorge de fleurs et qu'entoure une haie rapiécée çà et là avec un treillis vermoulu, parmi les caquets assourdissants d'une populace de poules, d'oies et de canards, on aperçoit une maison en briques, à tourelles d'ardoises, à croisées de pierre, à vitrages maillés de plomb, grave, propre, douce, égayée d'une vigne grimpante, avec des colombes sur son toit, des cages d'oiseaux à ses fenêtres, un petit enfant et un rayon de soleil sur son seuil, et l'on rêve à Téniers et à Mieris.

Cependant le soir vient, le vent tombe, les prés, les buissons et les arbres se taisent, on n'entend plus que le bruit de l'eau. L'intérieur des maisons s'éclaire vaguement; les objets s'effacent comme dans une fumée; les voyageurs bâillent à qui mieux mieux dans la voiture en disant : Nous serons à Liége dans une heure. C'est dans ce moment là que le paysage prend tout à coup un aspect extraordinaire. Là bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendissent comme deux yeux de tigre. Ici, au bord de la route, voici un effrayant chandelier de quatre-vingts pieds de haut qui flambe dans le paysage et qui jette sur les rochers, les forêts et les ravins des réverbérations sinistres. Plus loin, à l'entrée de cette vallée enfouie dans l'ombre, il y a une gueule pleine de braise qui s'ouvre et se ferme brusquement, et d'où sort par instans avec d'affreux hoquets une langue de flamme.

Ce sont les usines qui s'allument.

Quand on a passé le lieu appelé la Petite Flemalle, la chose devient inexprimable et vraiment magnifique. Toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. Quelques-uns dégorgent derrière les taillis des tourbillons de vapeur écarlate étoilée d'étincelles; d'autres dessinent lugubrement sur un fond rouge la noire silhouette des villages; ailleurs les flammes apparaissent à travers les crevasses d'un groupe d'édifices. On croirait qu'une armée ennemie vient de traverser le pays, et que vingt bourgs mis à sac vous offrent à la fois dans cette nuit ténébreuse tous les aspects et toutes les phases de l'incendie.

Ce spectacle de guerre est donné par la paix; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts-fourneaux de M. Cockerill.

VICTOR HUGO.

Bulletin officiel de l'instruction publique.

Par mesure ministérielle, environs 40 boursiers et demi boursiers, ont été admis à l'école Normale.

— Une ordonnance royale crée des cours d'Instruction primaires supérieure dans quinze colléges communaux.

— Voici quelques-unes des nominations qui ont eu lieu pendant les vacances :

M. Garinet, recteur de l'Académie de Limoges, est nommé recteur de l'Académie de Bordeaux, en remplacement de M. Tardivel, admis sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Bouillier, proviseur du collége royal de Metz, est nommé inspecteur de l'académie de Rennes, en remplacement de M. Faucon, qui a été appelé à d'autres fonctions.

M. Guis, suppléant de la faculté de droit d'Aix, est spécialement chargé de la suppléance de la chaîne de droit administratif, vacante dans cette faculté.

M. Jeannet, proviseur du collége royal de Limoges, est nommé provisoirement proviseur du collége de Metz, en remplacement de M. Bouillier.

— M. l'abbé Juste, anciennement attaché au collége royal d'Amiens, et aumônier des Dames de la Visitation, est nommé vicaire général à Rouen.

— On a enterré le 11 octobre à Nancy, et avec pompe, le grand-rabbin Baruch; c'était un homme d'un grand savoir et d'une profonde charité.

— Le fondateur de Saint-Acheul, le révérend père Jenesseaux, vient de mourir à Paris.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE CAUBET, RUE DU CADRAN, 9.

1re ANNÉE. — N° 53. Paraissant tous les samedis. NOVEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

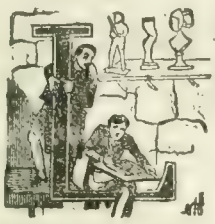
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'instruction, [illegible] renferme un [illegible] officiel de [illegible] et des [illegible]

L'ESPIÈGLE D'ANVERS.

II. (Suite.)



Les dernières prières terminées, le prêtre jeta quelques gouttes d'eau bénite sur le lit, reprit le Saint Ciboire, quitta la chambre et sortit de la maison ; la foule l'attendait encore agenouillée dans la rue. Il la bénit de nouveau, on se leva ; le cortége s'organisa, et peu à peu le tintement de la sonnette et le bruit de la multitude s'éteignirent au loin et cessèrent de se faire entendre.

Alors dame Crayer, qui était restée plongée dans un profond recueillement, releva la tête et fit signe à ses quatre enfants de s'approcher de son lit.

Gudule prit les deux plus jeunes petites filles par la main ; Gaspard s'avança conduisant avec lui sa sœur aînée.

—Mes enfants, dit la mourante, je vais vous adresser les dernières paroles que vous entendrez sortir de mes lèvres, gravez-les dans votre mémoire et ne les oubliez jamais, toi surtout, Gaspard. Si tu n'obéissais pas à mes dernières recommandations, tu troublerais le bonheur éternel que Dieu, je l'espère, daignera m'accorder au ciel par les mérites du sang que notre Seigneur Jésus-Christ a répandu sur la croix.

Je vous laisse bien pauvres et bien abandonnés sur la terre, mes chers amis. Orphelins tous les quatre, vous n'aviez que moi pour veiller sur vous ; il faut, malgré ta jeunesse, que tu me remplaces près de tes sœurs, Gaspard. Tu dois cesser dès à présent d'être un enfant, pour devenir un homme. Gudule, reste pour administrer le ménage et tenir en ordre la maison... Mais toi, il faut que tu prennes le gouvernement de la famille dont tu deviens le chef. Songes-y bien, nous sommes presque tout-à-fait des étrangers, dans cette ville où ton père est mort quelques mois après son arrivée. Je ne sais même pas si, parmi le petit nombre de personnes que nous connaissons, quelqu'un voudra se charger de devenir le tuteur d'orphelins presque sans ressource et qui n'appartiennent pas au pays. Mais je compte sur la protection divine, sur ton bon cœur, et sur ton courage. Je puis y compter, n'est-ce pas ?

Gaspard se leva, étendit la main sur la tête de sa grand'mère, et répondit d'une voix ferme :

« Je vous le jure, grand'mère ! »

Une joie vive brilla dans les yeux de la mourante : elle posa ses deux mains sur le front de Gaspard :

« Enfant, murmura-t-elle, je te bénis au nom de la Sainte Trinité. Notre-Dame et son divin fils te protégeront et te seront en aide. Ta grand'mère priera pour toi et pour tes sœurs aux pieds de Dieu.

En achevant ces paroles, elle laissa retomber doucement sa tête sur l'oreiller et prit dans ses mains le crucifix qu'avait laissé le prêtre sur le lit. Elle ne s'occupait plus que de pensées célestes et du redoutable instant qui allait l'amener devant le souverain juge. Cependant, par intervalles, son regard se détournait de la croix pour chercher les quatre enfants éplorés qui priaient près d'elle, brisés par la douleur.

Quand l'*Angelus* commença au clocher de l'église St-Jacques, elle fit un mouvement, regarda fixement Gaspard et agita la main : puis elle resta immobile, les yeux ouverts, et la main étendue vers son petit-fils.

Elle était morte!

Gaspard emmena ses sœurs, les confia aux soins de Gudule et revint seul dans la chambre de la trépassée.

Personne ne songea à s'opposer à la volonté du jeune garçon, tant il fit cette démarche avec résolution. Ce fut lui qui ferma les yeux de la sainte femme, lui qui alluma le cierge mortuaire, lui qui donna un dernier baiser sur le front vénérable que glaçait déjà le froid éternel.

Après cela, il se mit en prières, et ce ne fut que fort avant dans la soirée qu'il vint rejoindre ses sœurs et Gudule.

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse.-Novembre

LE CERF-VOLANT.

Avant que l'hiver monotone
Arrête le jeu turbulent,
Enfants, voici le vent d'automne,
Il faut lancer le cerf-volant.
Alerte ! allons par la campagne ;
Courez encor, courez toujours !
Mon pas, amis, vous accompagne,
Profitons des derniers beaux jours.

— Venez tous ! j'ai dans ma mémoire,
Pour vous raconter en chemin,
Une vieille, bien vieille histoire,
Longue à durer jusqu'à demain.
Cette histoire, aujourd'hui si vieille,
Vos pères en ont eu leur part.
Enfants, prêtez-moi tous l'oreille !
— Voici le cerf-volant qui part.

Il hésite encore, il chancelle ;
Dans l'air il décrit maint feston.
— Lentement lâchez la ficelle !
Contenez le lourd peloton !
A voir cet élan difficile,
On dirait les premiers efforts
D'un aiglon dont l'aile débile
Lutte contre le poids du corps.

— Il était un jour, — dans cet âge,
Où la France en convulsions,
Veuillant de gloire et d'outrage
Sous l'étreinte des nations,
Changeait pour le casque de Sparte
Le diadème étincelant, —
Un soldat nommé Bonaparte....
— Mais regardez le cerf-volant !

Rien encore. En vain il secoue
Sa queue aux mille dards mouvants ;

Il ne dit à personne ce qu'il avait fait pendant tout ce temps, et néanmoins il s'était livré à quelque travail mystérieux.

Gudule présenta à Gaspard le trousseau de clefs que, jusqu'à l'heure de sa mort, avait toujours conservé dame Crayer.

Gardez-le, répondit Gaspard, gardez-le, Gudule, jusqu'au jour où ma sœur aînée sera assez âgée pour le recevoir de vous et pour prendre la direction du ménage. Jusque là vous disposerez de tout au logis en femme intelligente et dévouée, comme vous le faisiez du vivant de notre grand'mère.

Il alla ensuite à ses sœurs, les embrassa et leur dit :

— Quant à vous, mes pauvres enfants, il faut aller vous coucher. Le bon Dieu vous enverra du sommeil, non pour vous consoler, car il n'y a point de consolations possibles dans le malheur qui nous frappe, mais pour vous aider à supporter votre douleur.

Elles obéirent, et Gaspard s'enferma de nouveau dans la chambre mortuaire avec la vieille Gudule.

Son courage ne se démentit pas un seul moment, au milieu des cruels devoirs qu'il lui restait à remplir. Il aida à la fidèle servante à ensevelir dans ce linceul funèbre les restes inanimés de sa grand' mère. Ce fut lui qui soutint la tête du cadavre lorsqu'on le déposa dans la bière. Enfin il suivit le convoi, pâle, brisé par le désespoir, mais sans témoigner de faiblesse, sans rien perdre de sa présence d'esprit. Il n'y eut qu'un moment où l'épreuve dépassa ses forces, ce fut lorsqu'il entendit la première pelletée de terre tomber sur le cercueil. Alors il détourna convulsivement la tête, ses larmes éclatèrent et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Mais bientôt il surmonta son émotion, et quand il revint près de ses sœurs et de Gudule, il avait assez de calme pour supporter, sans y succomber, cette nouvelle épreuve.

Le soir même, Gaspard demanda à Gudule les deux sommes nécessaires pour payer le médecin et les frais d'enterrement.

Il se rendit d'abord chez le curé. Celui-ci l'accueillit avec bonté et refusa d'accepter l'argent qu'il lui apportait.

—Mon enfant, lui dit il, vous êtes orphelin et vous avez trois sœurs ; il faut garder cela pour votre famille. Un jour, si vous devenez riche, vous distribuerez aux pauvres le double de ce que vous m'apportiez aujourd'hui. Notre divin maître a dit : « Laissez venir les petits enfants près de moi. » Il vous protégera, car vous montrez une intelligence et une sensibilité au dessus de votre âge.

Demain matin je célébrerai une messe à l'intention de votre sainte grand'mère ; venez y assister avec votre famille.

Gaspard, ému, porta à ses lèvres la main du bon prêtre, et partit le cœur trop plein pour pouvoir répondre un seul mot.

Au sortir du presbytère, il rencontra le vieux médecin. Celui-ci, dès qu'il le vit, descendit de dessus sa mule et alla droit à l'enfant.

—Que veux-tu faire? lui demanda-t-il ; te voilà chef de famille, et il faut que tu songes à remplir dignement tes devoirs.

—Je compte sur vos bons conseils, mon savant maître, reprit Gaspard qui tournait et retournait dans ses mains son petit sac d'argent ; mais je voudrais d'abord m'acquitter envers vous.

Le médecin le regarda d'un air courroucé.

—Et depuis quand supporte-t-on qu'un disciple du grand Hyppocrate prenne l'argent des orphelins? s'écria-t-il d'un ton grondeur. Cet argent appartient à tes sœurs, et tu ne peux en disposer. Reporte-le chez toi, et garde-toi de persévérer dans tes offres, ou par la sainte Vierge, nous nous fâcherions.

Voyons, parle-moi de tes projets, cela prouvera plus de bon sens que ta persévérance à me tendre ce sac.

— Je voudrais bien soumettre quelque chose à vos avis, reprit Gaspard encouragé par cette bienveillante brusquerie.

Il tira de son sein un petit portefeuille et montra au médecin un dessin fait d'après dame Crayer après sa mort. Ce dessin était sans art assurément, mais il annonçait un talent véritable chez l'enfant de douze ans qui l'avait exécuté.

Le médecin, sans rien dire, remonta sur sa mule, prit Gaspard en croupe et se rendit chez le célèbre peintre Otto Venius. Il lui montra à la fois le croquis et l'auteur :

— Cet enfant sera un grand peintre, s'écria un jeune homme qui dessinait près d'Otto Venius et qui s'était levé pour regarder le portrait.

Ce jeune homme s'appelait Pierre Paul Rubens.

III.

LE SECRET.

Un an après, le magister, que nous avons vu au commencement de cette histoire régentant sa classe et entouré de turbulens espiègles, se promenait le soir sur le rivage de l'Escaut. Fatigué de son pénible métier, il cherchait, vers la fin d'une journée de labeur et d'ennuis, à goûter un peu de calme, de repos et de distraction. Après s'être longtemps promené, il arriva dans un lieu planté d'arbres, s'assit, au pied d'un chêne et ne tarda point à tressaillir de surprise et de joie, en entendant deux voix qui lisaient tout haut Virgile, et qui s'en expliquaient mutuellement les beautés. Il y avait tant d'enthousiasme et tant d'intelligence dans l'admiration des deux latinistes, que le vieux savant se sentit curieux de connaître quels étaient les personnes qui venaient chercher ainsi la solitude pour se livrer en liberté à leurs goûts classiques. Il se glissa avec précaution d'arbre en arbre, et ne tarda point à découvrir deux jeunes gens, couchés sur le gazon et traduisant, à livre ouvert, les belles pages du poète romain. Un passage difficile se

---

Vainement l'osier de sa joue
Frissonne et ploie à tous les vents.
Il rampe dans l'air ; il sautèle ;
Il semble un oiseau de carton...
— Lentement lâchez la ficelle !
Contenez le lourd peloton !

— Comme vous, enfants, par la plaine,
Ce soldat, enfant comme vous,
Jadis écolier de Brienne,
S'en allait— petit entre tous.
Maintenant, comme un jour peut-être
Vous aussi saurez la porter,
Il porte l'épaulette en maître....
— Le cerf-volant tend à monter.

Il se calme, plus de saccades !
L'air se condense autour de lui,
Ni tournoîments ni revirades !
Il a trouvé son point d'appui.
Il demeure et plane immobile
Comme dans un centre éternel...
— Cependant la ficelle file
Sous le doigt lent et graduel.

— Un matin, le canon résonne
Au sein même de nos cités.
Au midi, c'est Toulon qui tonne,
Défendant ses murs révoltés.
Mais les soldats de la patrie
Voient Bonaparte au milieu d'eux;
Il commande l'artillerie ! ..
— Le vol du cerf n'est plus douteux.

Il s'élève : encore une brasse !
Déroulez ! enfants, déroulez !
Donnez carrière à son audace,
Entretenez ses bonds ailés.
Le vent du midi favorise
L'ambition de son essor.
Enfants profitez de la brise !
Déroulez ! déroulez encor !

— Toulon s'est rendu. L'Italie
Tremble au pas du jeune vainqueur.

présenta : souvent ce passage avait embarrassé le magister, qui ne savait comment en expliquer le sens. Je vous laisse à penser avec quelle attention le digne pédagogue prêta l'oreille. L'aîné des deux jeunes gens, sans hésiter, sans chercher, expliqua les vers ambigus, d'une façon [illegible], si satisfaisante, que l'écouteur ne put retenir une exclamation admirative.

Au cri jeté par le vieillard, les jeunes gens levèrent la tête. Le maître d'école resta ébahi et dans une sorte d'anéantissement ! L'un des studieux promeneurs était Pierre Paul-Rubens, qu'il avait rencontré quelquefois dans les rues d'Anvers, et qu'il avait remarqué ; car on le citait dans la ville pour sa beauté et pour les brillantes dispositions artistiques qu'il annonçait : l'autre ressemblait à son ancien et indocile écolier, Gaspar Crayer. Si c'était lui toutefois, il était bien changé. Une année l'avait grandi beaucoup et donnait à sa physionomie quelque chose de mâle et de grave, que le magister aurait cru incompatible avec une mine si éveillée et des habitudes si taquines d'autrefois. D'ailleurs, comment supposer que Gaspar Crayer, qui savait tout au plus, l'année dernière, lire et écrire, comprît maintenant la langue latine et Virgile avec autant de clarté que s'il eût lu un livre écrit dans son idiôme paternel.

Il ne pût garder aucun doute à cet égard, lorsqu'il vit Gaspard se lever, venir a son maître et le saluer respectueusement.

Le magister répondit profondément et presque avec vénération au jeune homme qu'il férulait si souvent naguère; puis, quand il fût revenu de sa première surprise :

—Comme vous voilà devenu un savant linguiste, dit-il.

—C'est grâce aux leçons de mon cher maître, répliqua Gaspard, en se tournant avec affection vers Rubens. Pierre-Paul veut bien consacrer une partie de ses soirées à m'initier aux beautés des auteurs classiques.

—Des auteurs classiques, répéta le magister avec surprise ; vous ne vous en tenez donc pas à Virgile ?

—Grâce à l'ardeur et aux progrès de mon ami, ajouta Rubens, nous y joignons Tacite, Juvénal, Hérodote et Homère.

Pour le coup, le magister crût rêver.

—Hérodote et Tacite ! Hérodote et Tacite ! Mais Gaspard sait donc aussi le grec.

—Nous avons commencé à étudier à la fois la langue latine et la langue grecque ; les heureuses dispositions de Crayer l'ont bientôt mis à même de les comprendre : avant peu, je l'espère, il les parlera.

—Tout cela est exact, mon cher maître, reprit Gaspard, en employant les expressions les plus pures et les plus harmonieuses de la langua latine ; tout, à l'exception d'une seule ; c'est que le mérite et la bonté du professeur ont seuls opéré le prodige.

Rubens serra la main de son ami ; les deux jeunes gens saluèrent le vieillard et s'éloignèrent sans discontinuer leurs études.

Le magister ne pouvait revenir de sa surprise ; il ne connaissait encore que la moitié du changement survenu dans le caractère de Gaspard, et des progrès qu'avait fait son éducation. Maître Otto-Venius le citait, après Rubens, comme l'élève sur lequel il fondait le plus d'espérances. Ardent au travail, arrivé à l'atelier avant tous ses autres camarades, Crayer ne laissait point perdre une seule minute de la journée. Il ne quittait, le soir, le pinceau, que pour prendre le crayon. C'était seulement à la nuit close, vers l'heure du souper, qu'il rentrait au logis. Là, il consacrait quelques instants aux affections et aux devoirs de la famille, donnait à ses sœurs des leçons de lecture et d'écriture, devisait avec la vieille Gudule, se faisait rendre compte par elle des affaires du logis, et se couchait ensuite de bonne heure, pour pouvoir arriver le lendemain avant le jour à l'atelier de son maître.

Deux années s'écoulèrent durant lesquelles le talent de Gaspard commença à prendre un caractère bien franc et qui comblait de joie Otto Venius et Rubens.

Cependant, à leur grande surprise, Gaspard tomba tout à coup dans une tristesse profonde ; on le surprenait souvent à essuyer furtivement une larme, et il lui arrivait de rester des heures entières devant sa toile, sans y donner un seul coup de pieceau. La tête baissée sur la poitrine, les bras pendants, il se laissait aller à ses pensées, et n'en sortait, en tressaillant, qu'après avoir été appelé à haute voix par son maître ou par son ami.

Plusieurs fois, tous les deux l'avaient interrogé tendrement et pressé de questions sur la cause de sa tristesse. Rien n'avait pu déterminer Gaspard à confier son secret. Il avait toujours répondu en niant qu'il fût triste et qu'il eût des peines cachées.

Bientôt on remarqua dans ses habitudes studieuses un changement notable. Au lieu d'arriver, comme par le passé, le premier à l'atelier, il n'y venait que tard. Peu à peu même, il poussa l'inexactitude jusqu'à laisser écouler plusieurs jours sans y paraître. Rubens lui en fit de tendres reproches, et Otto-Venius après plusieurs remontrances paternelles, résolut d'employer les moyens de sévérité. Un matin donc que Gaspard reparaissait chez son maître, après une absence de plusieurs jours, celui-ci le fit appeler et lui demanda les motifs d'un pareil changement dans sa conduite.

Gaspard baissa la tête et ne répondit pas.

— Vous avez cessé d'être laborieux, continua Otto Venius ; vous venez rarement à l'atelier, et, quand vous y venez, des idées étrangères s'emparent tellement de votre imagination, que vous ne faites rien et que vous vous laissez aller à d'oiseuses rêveries. Je ne saurais tolérer plus longtemps une pareille conduite.

Gaspard ne répondit pas.

—Eh ! quoi, c'est ainsi que vous recevez mes réprimandes, s'é-

---

Mais la république avilie
Est près d'être frappée au cœur.
Déjà Paris incendiaire
Contre elle ameute ses faubourgs.
C'est le treize vendémiaire !...
— Le cerf-volant monte toujours.

Il monte, il monte ; jetez vite !
Jetez vite, enfants, à vos pieds
Le lourd peloton qui s'agite
Sous vos petits doigts déliés !
Vainement leur jeune prestesse
Lâche le fil sans mesurer :
Elle empêche encor la vitesse
Du cerf qui s'efforce à tirer.

— Les sections sont dispersées.
Saint-Roch s'est ouvert au canon !...
Et sur ses portes renversées
Bonaparte a gravé son nom.
Cependant aux champs d'Italie
La victoire a repris son cours.
Beaulieu sur Voltri se replie...
— Le cerf-volant monte toujours.

Plus d'obstacle à sa course agile !
Quel tableau pour l'œil enchanté,
Enfants, que ce jouet fragile
Qui traverse ainsi l'air dompté !
— Vous, dont le pied déjà se lasse
A courir ce charmant vallon ;
Seyez-vous ! Voyez dans l'espace
Voltiger le grand papillon !

— Dix-huit mois le sabre moissonne :
Après Montenotte, Lodi !
Salo mène à Castiglione ;
Arcole mène à Rivoli !...
Partout s'élance la conquête
Au pas de charge des tambours.
Enfin Bonaparte s'arrête....
— Le cerf-volant monte toujours.

Plus haut que la plus haute cîme
Des hauts sapins de ce côteau,

cria Otto-Venius indigné : au lieu de reprendre la conduite honorable et régulière dont vous avez fait preuve si longtemps, au lieu de me promettre de réparer vos fautes, vous n'avez même pas une bonne parole à me dire ; puisqu'il en est ainsi, je vous donne un mois pour vous amender. Dans un mois, si vous n'êtes pas redevenu attentif, laborieux et assidu à mes leçons, je vous chasserai.

Gaspard couvrit son visage de ses deux mains, et murmura :

— Je ne le puis ! je ne le puis !

— Mais quels motifs vous en empêchent ? Parlez, du moins, justifiez votre conduite.

Gaspard se prit à pleurer, mais il ne dit rien.

— Les larmes sont la ressource des lâches, dit maître Otto-Venius, en présence de tant d'obstination ; allez, je le comprends, vous êtes indigne de vous consacrer au grand art de la peinture. Vous vous rendez justice, en y renonçant. Elle ne saurait que faire d'un cœur ingrat. Sortez de chez moi, et n'y revenez plus.

En achevant ces mots, il fit signe à Gaspard de sortir.

Garpard étendit les mains vers lui avec désespoir, comme s'il eût voulu parler; mais il ne put que balbutier quelques mots confus, et il s'enfuit.

Dès que Rubens eut appris la triste scène qui venait de se passer, il courut aussitôt au logis de Gaspard, et n'y trouva personne, à sa grande surprise. Depuis un mois, toute la famille Crayer avait quitté la jolie petite maison pour aller habiter un autre quartier. Rubens se rendit à l'adresse qu'on lui avait indiquée. Là, il vit la vieille Gudule qui achevait de faire charger des meubles sur une voiture.

Quand elle aperçut Rubens, elle ne put retenir ses larmes.

— Vous quittez Anvers ? s'écria t-il. Quoi! Gaspard emmène sa famille hors de cette ville, où il compte tant d'amis : où veut-il donc aller ?

— C'est le secret de mon jeune maître, répondit-elle. Il m'a défendu de le révéler, même à ses sœurs.

— Mais sa raison l'abandonne, je commence à le craindre!

— Fou ! mon jeune maître! dit Gudule hardiment et avec une brusque franchise. Ne dites pas de mal de Gaspard, et gardez-vous surtout d'en penser. Il ne mérite que l'admiration et le respect de ses amis. Il est digne de la tendresse de ceux qui l'aiment; il doit la posséder maintenant plus que jamais.

— Mais pourquoi quitte-t-il la ville ? Pourquoi abandonne-t-il l'art de la peinture ? Pourquoi s'est-il fait chasser de l'atelier de maître Otto-Venius ?

— Chasser! reprit avec colère Gudule ; chasser! Maître Otto-Venius n'a fait que prévenir mon cher Gaspard : Garpard allait lui faire ses adieux,

— Il y a dans tout ceci, ajouta Rubens, un mystère que je pénétrerai malgré votre discrétion, Gudule, et en dépit du manque de confiance que me témoigne Gaspard.

Dieu vous entende ! répliqua Gudule ; car je le tiens pour certain, si vous connaissiez les chagrins de mon maître, vous y trouveriez des remèdes et des consolations.

— Mais puisque telle est votre pensée, pourquoi vous obstinez-vous à vous taire ! demanda Rubens avec impatience.

— Parce que j'ai promis à mon maître de garder fidèlement son secret, répondit avec simplicité la bonne fille.

— Adieu, Gudule, à bientôt; quand bien même vous partiriez pour les Grandes-Indes, fit le jeune homme en s'éloignant.

Rubens, malgré cette menace et malgré ses recherches sur le sort de Gaspard, ne parvint à rien découvrir de la destinée de son ami.

Deux années s'écoulèrent, après lesquelles il songea lui-même à quitter Anvers pour se rendre en Italie. Il lui tardait de compléter son éducation artistique par l'étude des grands maîtres de Rome, de Venise et de Florence. Otto-Venius, quelque chagrin que lui causât la pensée de ce départ, le pressait de ses conseils ; car il savait que Rubens, par ce voyage, acquerrait encore plus de talent, et pourrait enfin devenir lui-même, et se conquérir la brillante renommée qui l'attendait infailliblement.

Le digne maître présenta donc son élève aux archiducs Albert et Isabelle, qui firent remettre à Rubens des lettres de recommandation pour les souverains dont il allait visiter les états et les cours.

Les amis de Rubens et ses camarades d'atelier résolurent de l'accompagner jusqu'à quelque distance de la ville, afin de s'en séparer moins vite, et de lui donner une nouvelle preuve de leur affection. Ce fut donc entouré d'une nombreuse et brillante cavalcade qu'il quitta Bruxelles.

Au moment où le cortége traversait un des faubourgs les plus pauvres de la ville, Rubens, en levant par hasard la tête, vit un barbouilleur qui peignait à grands coups de brosse les lettres gigantesques d'une enseigne.

Par un mouvement de curiosité machinale, il s'approcha quelque peu et reconnut, à sa grande surprise Gaspard Crayer, dans le peintre en bâtiment. Il ne fut point le seul qui le reconnût, car Otto-Venius s'écria en levant la main :

— Voyez ce misérable, il a préféré ce métier à la noble profession de peintre, et tout cela pour gagner plus vite de l'argent.

Voici deux ans que je cherche en vain à pénétrer ce mystère, pensa Rubens. Cette fois, il ne m'échappera point, avant de quitter Bruxelles, je le connaîtrai.

Plus haut que la flèche sublime
Couronnant là-bas ce château;
Plus haut que le clocher rustique
Qui domine arbres et donjon,
Il porte son vol magnifique
Aux quatre points de l'horizon.

— L'Autriche lombarde est détruite,
Venise a cessé d'exister : —
Bonaparte a compris de suite
D'autres succès à remporter.
Maintenant, c'est à l'Angleterre
De trembler enfin pour ses jours.
Il va sur Londres par le Caire !...
— cerf-volant monte toujours.

Il monte, il monte ; et l'hirondelle,
L'oiseau des hautes régions,
Sentirait défaillir son aile
A de telles ascensions.
Il monte, il monte ; et les nuages
Devant lui semblent s'entrouvrir!...
Il entre au palais des orages :
Pourra-t-il jamais en sortir ?

— L'Egypte, au nouvel Alexandre
Ouvre les portes de Memphis.
Déjà ses pieds foulent la cendre
Des Cyrus et des Séso tris.
Mais tout à coup la cité mère,
Paris, l'appelle à son secours.
Nous sommes au dix-huit brumaire !...
— Le cerf-volant monte toujours.

Il monte !... une brise plus franche
A balayé le ciel obscur.
Voyez-le, comme une âme blanche,
Voltiger sur ce fond d'azur !
Et suivant cette douce image,
A le voir si capricieux,
On dirait de fille volage,
Dont l'âme s'en retourne aux cieux.

— Le sabre a restauré la France :
L'illégal a sauvé les lois.

Le cortége continua sa route sans que Crayer y eût pris garde, sans qu'il eût entendu [illegible] par le Pomo-Vesius, tant il était préoccupé par la peinture de ses lettres d'enseigne.

(*La suite au prochain Numéro.*)

S. Henry Berthoud.

LE CONSEIL DE FAMILLE.

OU

LA DOUBLE SURPRISE (1).

Pièce en 2 actes.

—

PERSONNAGES :

MONSIEUR GRANCOURT

MINA,
JENNY,
PROSPER, } ses enfants.

BABET, vieille bonnne.

ACTE II (Suite et fin).

SCENE VIe

Les Mêmes, BABET (*apportant le déjeuner*).

Babet. — Le pâtissier s'est fait attendre une heure!... Je croyais qu'il n'arriverait jamais.

(*Les enfants se rapprochent avec curiosité de la corbeille.*)

Prosper. — Oh! il y a de bien bonnes choses dans cette corbeille!

Jenny. — Des meringues à la crème que nous aimons tant.

Mina. — Et des tourtes aux cerises, j'en suis sûre.

Prosper (*levant la serviette*). — Voyez, voyez, les grosses galettes!

Babet (*en donnant sur les doigts*). — Ces petits gourmands! Allons, petits curieux, décampez. Ne touchez à rien, au moins, et aidez-moi à mettre la table.

Prosper. — C'est tout de même gentil, les jours de fête: on mange des friandises!

Jenny. — Oui, et tu voudrais bien que ce fût fête tous les jours, n'est-ce pas?

Prosper. — Va, va, Jenny, tu ne donnes pas ta part au chat.

Jenny. — Dam', je m'en garderais bien. Mais, puisque tout est prêt, je vais avertir papa que le déjeûner est servi.

Mina. — Mais il va s'apercevoir que tu es endimanchée.

Jenny. — Ah bien oui! Je lui parlerai par le trou de la serrure, et je me sauverai ensuite. (*Elle sort*).

SCÈNE VIIe

MINA, PROSPER, BABET.

Mina. — A présent, prenons bien vite nos mesures. Et toi, Prosper, ne vas pas faire quelque bêtise.

Prosper. — Quelque bêtise! Ne dirait-on pas que tu as inventé la poudre, toi

Mina. — D'abord, nous nous cacherons tous pour que papa ne nous voie pas en arrivant.

Prosper. — Oh! voyez la belle malice

Mina. — Ensuite, Babet fera descendre la couronne quand il paraîtra. N'est-ce pas, Babet?

Babet. — Oui, oui, je m'en charge.

Mina. — Alors, maman et moi nous [illegible], et nous chanterons nos couplets [illegible] et nos petits travaux.

Prosper. — Et quand est-ce que je dirai mon compliment, donc?

Mina. — Oh! après! quand tu voudras.

Prosper. — Quand je voudrai! Ah! je crois que vous voudrez escamoter mon compliment... mais il n'y a pas moyen, va!... (*Il déclame :*)

Enée était le fils d'un vieillard romain...

SCENE VIIe

LES MÊMES, JENNY.

Jenny (*accourant*). — Voici papa! Voici papa! Cachez-vous! Cachez-vous! (*Mina et Jenny se cachent derrière le berceau*).

Babet. — Têtes de linottes! vous oubliez vos bouquets. Tenez. (*Elle les leur donne.*)

Prosper (*prenant son bouquet*). — Et moi donc, où est-ce que je vais me cacher?

Babet. — Nigaud! Viens avec moi, et ne souffle mot. (*Babet et Prosper se cachent*).

SCENE IXe

LES MÊMES, M. GRANCOUR.

M. Grancour. — Oh! la belle matinée! vous avez eu une bonne idée de dresser le déjeuner sous le berceau. Mais où êtes-vous donc?.. Personne!....

(Au moment où M. de Grancour dit le mot : personne, les enfants sortent de derrière le bosquet, la couronne descend sur sa tête, et [illegible] Mina chantent.)

ENSEMBLE.

Pour la fête d'un bon père,
Ses enfans sont réunis;
S'ils voyaient ici leur mère,
Tous leurs vœux seraient remplis.

MINA.

Nous vous offrons en ce jour
Nos fleurs et notre tendresse;
Ces bouquets qu'un ruban presse
Sont purs comme notre amour.

JENNY.

De nos modestes travaux
Recevez aussi l'hommage,
Nos talents sont votre ouvrage:
Cueillez-en les fruits nouveaux.

MINA.

Priant Dieu soir et matin
D'embellir votre existence,
De vous devoir la naissance
Nous bénissons le destin.

JENNY.

Enfin, puissent vos enfants,
Obéissants, bons et sages,
Rendre vos jours sans nuages
Et vous fêter dans cent ans.

ENSEMBLE.

Pour la fête d'un bon pere,
Vos enfants sont réunis;
S'ils voyaient ici leur mère,
Tous leurs vœux seraient remplis.

(1) Un assez long temps s'est écoulé entre l'impression de cette fin de pièce et celles des premières parties; cela provient d'un changement d'imprimerie et d'un retard dans la fonte des caractères.

Consul, Bonaparte s'élance
Aux champs de ses premiers exploits.
C'est en vain que l'Autriche folle
A repris ses premiers contours:
Marengo renouvelle Arcole!...
— Le cerf-volant monte toujours.

Il monte, il monte, et monte encore.
Nul écart! nul bond orageux!
Du couchant il passe à l'aurore;
Quel triomphe, enfants, pour vos jeux.
A courir la céleste plaine,
Frêle, léger, blanc et vermeil,
Il semble un immense phalène
Qui va se brûler au soleil.

— En vain sa hache inassouvie
S'est trempée au sang des Tarquins;
Voici le consulat à vie
Qui fait un roi républicain.
De Brutus la plainte dernière
S'est perdue en des échos sourds.
Bonaparte clot Robespierre!...
— Le cerf-volant monte toujours.

Sa longue queue échelée,
Qui s'étend droite sous le vent,
En fait une comète ailée
Au foyer de papier mouvant.
Parfois même le météore,
Apparaît splendide et réel,
Quand l'astre de carton se dore
Au rougeâtres reflets du ciel.

— Ce n'est plus assez. La couronne
Doit sacrer toute royauté;
Il faut que les marches d'un trône
Aient pour base l'hérédité.
Déjà la toge consulaire
Montre un César à tous les yeux.
L'aigle franc va sortir de l'aire!...
— Le cerf-volant se perd aux cieux.

Si haut, à travers l'Empyrée,
L'a porté son vol étonnant,

M. Grancourt (*ému*). — Oh ! venez dans mes bras, mes enfants; que je vous presse sur mon cœur.

(*Les trois enfants se précipitent dans ses bras.*)

Je suis le plus heureux des pères.

Prosper. — J'ai aussi un compliment à vous dire, moi. Voulez-vous l'entendre, papa ?

M. Grancourt. — Sans doute, mon cher Prosper.

Prosper. — : Enée était le fils d'un vieillard romain,
Qu'il portait sur ses épaules pour le sauver du feu,
Car il avait... car il avait... car... il avait : *Il frappe des pieds*
Car...

Ah ! mon Dieu ! moi qui le savais si bien ce matin. (*Il pleure*).

M. Grancourt. — Ne te désespère pas, mon fils, tu me le diras après déjeuner. (*Il l'embrasse.*) Mais laisse-moi examiner ces jolis présens que vous me faites. C'est toi qui as dessiné cette tête, Prosper ?

Prosper. — Oui, papa. C'est aussi Enée.

M. Grancourt. — J'en suis très content, et tu as fait de grands progrès. Et cette bourse, n'est-ce pas mon espiègle Jenny qui me la fait ?

Jenny (*souriant*). — Je voudrais l'avoir pu remplir de louis d'or, papa.

M. Grancourt. — Elle ne pourrait pas me faire plus de plaisir, je t'assure (*il l'embrasse*). Ah ! cette charmante découpure ! quelle a dû te coûter de travail, bonne Mina.

Mina. — Si elle vous plaît, ne suis-je pas bien payée de ma peine.

M. Grancourt. — Ta réponse me charme (*il l'embrasse*). Oh ! quelle joie pour votre bonne mère, si elle avait été ici. Mais que de belles fleurs, où avez-vous trouvé tout cela ?

Jenny. — Oh ! elles sont toutes de notre jardin, papa.

Prosper. — C'est moi qui les ai semées.

Babet (*s'avançant avec son bouquet*). — Pour moi, monsieur, je n'ai ni beau présent à vous faire, ni belle parole à vous dire; mais vous savez que les vœux de Babet pour le bonheur de son maître sont sincères et partent du fond du cœur.

M. Grancourt. — Oui, chère Babet, je connais ton attachement pour moi et pour les miens; je te regarde comme de la famille. Embrasse-moi donc !

Babet (*l'embrassant*). — Mon cher maître !... mais le déjeûner se refroidit, et comme dit le proverbe, on doit manger la galette toute chaude.

M. Grancourt. — Tu as raison, il faut y faire honneur. Quant à moi, l'air du matin et le plaisir de votre surprise a doublé mon appétit.

(*Tout le monde s'assied et mange.*)

Jenny. — Ainsi vous partirez bientôt, papa ?

M. Grancourt. — Oui, ma fille, mais je ne partirai pas seul.

Mina. — Avec qui donc papa ?

M. Grancourt. — Avec vous, mes enfant ! — Je ne puis mieux, je pense, vous témoigner ma satisfaction. Ah ! votre mère sera bien réjouie !... (*Tous les enfants sautent de joie.*)

Oh ! quel bonheur ! nous verrons la mer, nous verrons la mer !

Babet. — Et moi donc, monsieur, est-ce que vous me laisserez toute seule au logis ?

M. Grancourt. — Non pas, non pas : tu seras de la partie. Allons, faites vos paquets, et que tout soit prêt dans une heure. N'est-il pas vrai, mes chers enfants, vous ne pensiez guère que ma fête aurait ce dénouement ? Vous le voyez, quand les enfants aiment leur père de tout leur cœur, et qu'ils lui font de jolies surprises, lui aussi leur en fait à son tour.

FIN. L. AUQUIER

LES TAPISSERIES D'UNE PRINCESSE.

L'année dernière, à cette époque, dans un riche salon de la rue du Château, à Dresde, de charmantes jeunes filles, possédant toutes cette grâce et cette élégance que la richesse ne suffit pourtant pas toujours à donner, jouaient ensemble. Quelle que fût la simplicité de leur âge, la conversation roulait cependant déjà sur leurs goûts et le choix de leurs plaisirs.

— Moi, disait Anna, je suis heureuse quand on consent à m'emmener au théâtre royal.

— Je préfère de beaucoup, répondit Lucie, la promenade au *Gross-Garten*, en voiture découverte.

— Tout ceci n'est rien, mesdemoiselles, leur objectait une autre, auprès du plaisir que nous éprouverions au bal. Oh ! quand il y a réception à la maison, c'est cela pour moi qui l'emporte sur tout. Quand donc me conduira-t-on dans le monde !

— Le plus grand bonheur de Marie, jusqu'à ce jour, a été de paraître devant la princesse Augusta, répondit une belle et blonde enfant. Elle a l'air si doux, elle m'a dit quelques paroles si bonnes, si affectueuses, que j'ai senti de suite qu'il suffit de l'approcher pour l'aimer.

— Et où as-tu donc été présentée à la princesse Augusta ? répliquèrent ses compagnes.

— Je vais vous raconter cela si vous voulez.

— Parle, parle ! fut-il dit de tous côtés.

— C'était comme à présent, aux approches du premier de l'an. On devait tirer une magnifique loterie à la salle du Zwingle, où maman était dame patronesse : cela faisait une sorte de solennité à laquelle la princesse et ses nièces devaient assister ; je suppliai tant maman de m'y emmener qu'elle y consentît. Les divers objets qui composaient la loterie étaient étalés, et je reconnus dans le nombre ce tapis de cheminée en laine, auquel maman et moi nous avions tant travaillé pendant l'automne dernier. Il y avait beaucoup de personnes à contempler tout cela, mais la convoitise semblait s'attacher surtout aux objets qui avaient été donnés par Son Altesse Royale. Quand cette bonne princesse entra dans la salle, tous les regards se tournèrent vers elle, et il était facile de lire dans ces regards le respect et l'amour qu'elle inspirait à tous.

Bientôt après, on commença à tirer la loterie, et, à l'appel du numéro 112, que portait notre tapis, une femme, placée auprès de nous, et qu'à la simplicité de sa mise on reconnaissait pour être la femme d'un artisan, s'avança, et vint avec joie recevoir le lot.

Je ne pus m'empêcher, lorsqu'elle eut regagné sa place, de lui dire que ma mère et moi nous avions longtemps travaillé à ce ta-

---

Que sa forme démesurée,
Paraît à peine maintenant;
Et, selon que l'œil l'examine,
Pleine face ou maigre profil,
Ainsi qu'un point il se dessine,
Ou se découpe comme un fil.

— L'aigle part !.. L'occident admire,
Rempli de crainte et de terreur.
Voici se réformer l'Empire,
Aux mains d'un nouvel empereur.
Bonaparte a touché le faîte;
Napoléon prend son essor !
Malheur à quiconque l'arrête !...
— Le cerf-volant s'élève encor.

Il monte, il monte !... Et la ficelle
Va bientôt manquer à son vol :
Le bois du peloton rebelle,
Demi-nû rampe sur le sol.

Mais déjà maint ruban de soie,
Que fournit votre vêtement,
Enfants, sous vos doigts se déploie,
Et se rallonge incessamment.

— Huit ans la victoire asservie
Aux ordres du jeune héros
Guide la France qu'il convie
A des succès toujours nouveaux.
Il marche; et, semant les couronnes,
Rajeunit les plus vieilles cours :
Il a des rois pour tous les trônes !...
— Le cerf-volant monte toujours.

Il monte !... Et bientôt à le suivre
Nos yeux, enfants, feront défaut.
Que ce triomphe vous ennivre :
Jamais, cerf n'a monté si haut;
Jamais de mémoire écolière,
Par un vent d'octobre ou d'avril,
Lourd peloton et main légère
N'ont développé plus long fil.

pis. Mes paroles semblaient faire sur elle une douloureuse impression ; elle parut à la fois triste et surprise.

— Comment ! dit-elle, ce tapis n'est pas l'ouvrage de la princesse Augusta ?... Ah ! ma belle petite demoiselle, que m'apprenez-vous là. J'étais si heureuse de penser que je posséderais un ouvrage des mains de cette bonne princesse, qui nous a comblées de ses bienfaits. Voyez-vous, parmi tous ces enfants des pauvres, cette petite fille qui semble nous regarder ? C'est la mienne ; elle est entrée ici par la volonté de Son Altesse. Eh bien ! nous nous étions privées toutes deux pour prendre un billet à cette loterie, afin d'avoir peut-être un souvenir de notre bienfaitrice.

Comme cette pauvre femme me parlait ainsi, maman me dit d'un air mécontent : « Vous voyez bien, chère Fanny, que je ne puis vous amener nulle part avec moi. Ce que vous venez de dire à cette femme est un bavardage et une inconséquence ; votre tapis est l'ouvrage de la tante du roi, et il a été donné par elle. Vous ne devez pas dire le contraire.

Pendant ce temps-là, on avait fini de tirer la loterie ; tout était terminé, et, justement au moment où je recevais ces reproches, la princesse, qui passait derrière nous, les entendit :

— Comment, comtesse, dit-elle à maman, vous grondez ma gentille collaboratrice. C'est un tort.

— Votre Altesse est trop bonne, balbutia ma mère.

— Allons, répliqua la princesse Augusta, je demande sa grâce : à moi qui en fais accorder quelquefois, vous ne pouvez guère la refuser. Quant à vous, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la pauvre femme, je dois vous le dire, ce tapis n'est pas entièrement mon ouvrage, mais j'y ai cependant travaillé. Voyez-vous cette pensée, dit-elle en lui indiquant une petite fleur perdue dans le riche dessin, c'est moi qui l'ai brodée. Si je devais terminer chaque ouvrage que je commence, je ne pourrais pas en donner à tous ceux qui veulent bien m'en demander ; c'est pourquoi je me fais souvent aider.

— Oui, ma bonne dame, ajouta une des princesses ses nièces, en regardant avec amour sa tante, il en est du temps de ma tante comme de tout ce qu'elle possède ; elle n'en donne moins à chacun qu'afin de pouvoir en donner à tous.

— Oh ! puisqu'il y a une pensée brodée de la propre main de notre bienfaitrice, cela suffit pour nous rendre heureuses ma fille et moi, fit avec joie la pauvre femme.

— Voilà, dit la gentille narratrice, comment j'ai parlé à la princesse. »

Les jeunes amies ne gardèrent pas le secret de sa confidence, et, du fond de l'Allemagne, l'anecdote est arrivée jusqu'à nous. Elle sert à expliquer la fabrication des ouvrages donnés par la charitable Frédérique-Augusta de Saxe.

Mme LA BARONNE DE LATOUR.

CAUSERIES

sur les sciences et les découvertes nouvelles.

XXIII.

DÉCOUVERTE FAITE A L'OBSERVATOIRE DE PARIS. — MOUVEMENT DES PLANÈTES. — LES COMÈTES, LEUR CHEVELURE, LEUR COURSE IRRÉGULIÈRE. — LUE DE FONTENELLE. — LA COMÈTE DE HALLEY. — MULTITUDE DES CORPS CÉLESTES.

On vient de découvrir, par les télescopes de l'Observatoire de Paris, une comète au firmament, aperçue dans la constellation dite le Dragon, qui se voit du côté du nord, auprès de deux autres constellations bien connues et désignées sous les noms de la grande et de la petite Ourse, ou bien du grand et du petit Chariot. La découverte d'une comète est toujours un événement dans l'astronomie. L'Académie royale des sciences, à Paris, accorde même un prix à l'astronome assez heureux pour reconnaître le premier l'apparition d'un corps céleste de cette espèce ; aussi règne-t-il une grande émulation parmi les savants, pour avoir l'honneur d'annoncer les premiers la grande nouvelle. Quelques-uns ont eu la gloire d'attacher leur nom aux planètes qu'ils ont découvertes, tant le monde savant a de reconnaissance pour ceux qui ont eu du bonheur dans leurs observations nocturnes. Cette dernière comète a été aperçue, dit-on, dans la même nuit, par deux astronomes de l'Observatoire de Paris, qui se livraient séparément aux observations.

Les corps célestes appelés planètes tournent, comme vous savez, d'une manière régulière, et à peu près en cercle, autour du soleil, centre de notre système planétaire. On a pu calculer exactement le temps qu'emploient Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, pour faire leur révolution ; et on sait en combien de jours, de mois ou d'années, chacune de ces planètes parcourt son *orbite*, c'est-à-dire le cercle qu'elle trace, pour ainsi dire, autour du grand astre central. On a pu calculer également le temps employé par les corps célestes du second ordre, appelés satellites, pour tourner autour des planètes, comme celles-ci tournent autour du Soleil. Ainsi, on sait qu'il faut à la Lune, qui est le satellite de la Terre, 29 jours et quelques heures, soit un peu moins d'un mois, pour faire sa révolution. C'est avec non moins de pré-

— Hollande, Autriche, Espagne, Prusse,
Sont aux pieds du nouveau César !...
Seule, à cette heure, l'aigle russe
Ose encore tenter le hasard.
De Moscou la ville choisie,
Déjà l'aigle franc voit les tours.
Napoléon va sur l'Asie !...
— Le cerf-volant monte toujours.

Il monte encor !... Mais dans l'espace,
Plus rien de visible à nos yeux.
Est-ce le lointain qui l'efface ?
Serait-il entré dans les cieux ?
Aurait-il, parmi les étoiles,
Égaré son disque vermeil ?
Et, pour reparaître sans voiles,
Attend-il l'heure du sommeil ?

— Il va donc ainsi, le grand homme,
Renversant tout sur son chemin :
De Saint-Pétersbourg, l'autre Rome,
Il porte les clefs dans sa main.

Mais un jour, front morne, il repasse
Le Niémen froid et sanglant...
— Enfants, voici le fil qui casse ! ..
Adieu le hardi cerf-volant !

A LÉON NOEL.

— Il existe, à la Bibliothèque Royale, un manuscrit *inédit* de Marca et qui est revêtu de la signature authentique de ce célèbre historien, sur les antiquités du Béarn. M. Bascle de Lagrèze, procureur du roi à Londres, avait sollicité l'autorisation de M. le ministre de l'instruction publique pour publier ce précieux document. Nous apprenons que, par une lettre datée du 20 octobre dernier, M. Villemain a informé M. Bascle de Lagrèze que, d'après l'avis du Conservatoire de la Bibliothèque Royale, le manuscrit de Marca, qui est déposé, fonds St-Germain, 945, lui serait confié, et qu'il serait mis à sa disposition dès qu'il le désirerait.

Nous nous félicitons du succès de cette démarche. Le manuscrit de Marca sera attendu avec impatience par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du pays. Cette publication devra les intéresser vivement.

cision que l'on a calculé les révolutions des satellites de Jupiter et de Saturne. Ces deux espèces de corps célestes, je veux dire le planètes et les satellites, se meuvent avec une régularité et un ordre qui facilitent les observations des astronomes : ils sont d'ailleurs toujours visibles à l'aide des bons instruments que l'art de l'opticien fournit à la science.

Il n'en est pas tout à fait de même des comètes. Ces corps célestes forment un ordre à part, ayant des mouvements différents des autres, et une apparence particulière qui les fait distinguer aisément des planètes et de leurs satellites. Le mot de *comète* vient du grec, et signifie étoile chevelue. Ces corps ont à une espèce de chevelure traînante, ou de queue lumineuse, que l'on remarque bien souvent dans les comètes. C'est ce qui est cause que quelque chose de prodigieux, puisque l'une d'elles, qu'on a pu observer de loin, a dû avoir, selon le calcul des astronomes, une longueur de 26 millions de lieues. Quand cette queue ne tiendrait pas à la comète, il faut convenir au moins que c'est un prodige, qu'un corps céleste puisse laisser sur son passage une traînée lumineuse ayant une pareille longueur.

C'est cette queue brillante qui, à l'apparition d'une comète, a souvent fait peur aux habitants de la Terre ; n'étant pas habitués à voir aux corps célestes un accessoire semblable, ils s'imaginaient que l'ordre de la nature était changé, et que l'apparition extraordinaire qu'ils découvraient, présageait quelque chose de sinistre; et lorsque cette apparition était suivie de quelque grand désastre et de quelque accident imprévus, ils étaient persuadés que la comète n'avait paru que pour l'annoncer d'avance.

L'accompagnement d'une chevelure ou d'une queue lumineuse n'est pourtant pas une qualité propre à une comète; il y en a qui se montrent sans accessoire, comme les étoiles; mais, ce qui les distingue de celles-ci, c'est leur aspect nébuleux. En effet, elles sont enveloppées d'une espèce de brouillard, qui pourtant ne les empêche pas de paraître rondes comme les autres corps célestes ; mais ce n'est pas encore là tout ce qu'elles ont de particulier. La grande singularité des comètes consiste dans leur mouvement extraordinaire autour du soleil. Tandis que les autres corps célestes, comme je l'ai dit plus haut, décrivent un cercle à peu près régulier autour du soleil, et gardent chacun presque une seule et même distance de cet astre pendant leur révolution autour de lui, les comètes, tout en tournant autour du même astre, décrivent une ligne courbe plus ou moins allongée, qui les éloigne quelquefois immensément du soleil, tandis que d'autres fois elles passent très près de cet astre; et ce détour si allongé, appelé ellypse ou parabole, fait qu'elles se dérobent quelquefois pendant longtemps à nos regards, et que leur révolution autour du soleil est très difficile à calculer. C'est leur apparition irrégulière, et pour ainsi dire soudaine, qui a fait aussi que pendant longtemps on n'a pas su dans quelle classe des corps célestes les ranger.—Aussi a-t-on formé de singulières conjectures à ce sujet.

Fontenelle, dans ses entretiens sur la *pluralité des mondes*, ouvrage où cet habile écrivain donne un peu trop carrière à son imagination et vise trop à l'esprit, insinue que ce sont des planètes venues d'un autre tourbillon ou système planétaire, et qui, s'étant égarées en route, ont été attirées dans notre système, et y tournent maintenant autour du centre, comme elles tournaient autrefois autour de celui de leur propre système. Il les représente plaisamment comme des ambassadeurs à longues barbes qu'un soleil, espèce de souverain au milieu de sa cour de planètes, envoie, par forme de courtoisie, à un soleil voisin pour le complimenter. Mais, pour parler sérieusement, les astronomes ne regardent point les comètes comme des planètes égarées; ils les considèrent comme un ordre de corps célestes subordonnés, de même que les planètes, au soleil, mais suivant dans leur mouvement, d'autre lois que celles-ci. Elles sont probablement ausssi formées et constituées différemment, puisqu'elles s'éloignent en partie tellement du soleil, qu'elles ne doivent plus participer à sa chaleur ni à sa lumière, et qu'alors il doit y faire un froid dont nous ne pouvons nous faire une idée. Dans d'autres temps, au contraire' elles se rapprochent tellement du soleil, que toutes les eaux devraient s'y résoudre en vapeur, si elles étaient constituées comme notre globe. — Je vous laisse à juger quelle alternative de chaleur et de froid éprouveraient les habitants, s'il y en avait; et combien peu notre race humaine serait propre à supporter de pareils extrêmes de température : tantôt la chaleur serait telle que tous les métaux s'y fonderaient comme dans une fournaise; tantôt la gelée y ferait durcir la glace à l'instar du marbre et du cristal.

Quoique la course des comètes les dérobe souvent, ainsi que vous avez vu, aux observations des astronomes, même lorsqu'ils sont pourvus des meilleurs télescopes, ils ont pourtant réussi à calculer la révolution de plusieurs d'entr'elles, surtout de celles dont la révolution est la plus courte.

Ainsi, on sait maintenant qu'il y a une comète qui tourne autour du soleil en 1200 jours; une autre qui emploie à ce tour six ans et neuf mois, et une troisième qui, décrivant une éclipse bien plus allongée, met environ 76 ans à revenir au point d'où elle était partie. Cette dernière est la comète de Halley, nom d'un savant Anglais à qui l'astronomie et la physique sont redevables de découvertes importantes, et qui, le premier, a établi en principe que les comètes sont attirées par le soleil, et tournent autour de cet astre de même que les autres corps célestes.

Une comète avait apparu en 1682 et causé une vive sensation sur notre globe, dont les habitants, peu éclairés encore, n'avaient su que penser de cette apparition. En 1531 et en 1607 on avait vu aussi une comète, et la description qu'en avaient faite les historiens s'accordait avec l'aspect que présentait la comète vue du temps de Halley. Il présuma que c'était la même qui avait paru aux deux époques antérieures, qu'elle devait achever sa révolution autour du soleil dans environ 76 ans, et qu'on la reverrait par conséquent en 1758 ou 1759. Sa prédiction s'accomplit en effet ; la comète reparut comme Halley l'avait présumé ; elle a encore reparu de nos jours, en 1835, et nos descendants peuvent être certains de la revoir à peu près tous les 76 ans.

Plus de 140 comètes sont aujourd'hui connues, et leur course a été calculée de manière à pouvoir dire combien de temps elles mettent à parcourir leur orbite, et dans combien de temps nous aurons le plaisir de les revoir lorsqu'elles disparaissent à nos yeux, ou plutôt aux yeux armés de télescopes de Messieurs les astronomes.

Celle qu'on vient d'apercevoir à l'Observatoire de Paris appartient-elle au nombre de ces 140 déjà connues, comme il est probable, ou bien est-ce une comète nouvelle, c'est à dire qui n'a pas encore été observée, suivie et soumise au calcul par les savants ? — Voilà ce que je ne saurais vous dire, et je crois qu'il faudra plus de temps pour que l'on puisse se prononcer à cet égard.

Le nombre des comètes devient considérable, et le catalogue qu'on en dresse va toujours en augmentant. Il faut que le ciel, ou pour mieux dire l'espace immense dans lequel roulent et gravitent les corps célestes autour du soleil, qui exerce sur tous sa puissante force d'attraction, soit bien plus peuplé qu'on ne l'a supposé d'abord. — Je ne parle pas des étoiles que l'on compte par milliers et qui sont hors de notre système planétaire ; car pour ces astres-là, non-seulement nous ne pouvons les énumérer, mais nous sommes même loin de les voir tous, comme le prouvent ces masses confuses de lumières, ou plutôt ces traces lumineuses qui s'étendent, pendant la nuit, au firmament.

DEPPING.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

IMPRIMERIE DE CAUBET, RUE DU CADRAN, 9.

1re ANNÉE. — N° 54. Paraissant tous les samedis. NOVEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

LA REDACTION

Aux jeunes abonnés de la GAZETTE.

Nous avons une bonne nouvelle à vous apprendre, Messieurs et Mesdemoiselles, et nous nous hâtons de le faire. Il ne s'agit de rien moins que des magnifiques ÉTRENNES préparées pour vous par l'administration de *la Gazette de la Jeunesse*. Ces étrennes consistent en un grand ouvrage de luxe, aussi important par la variété et l'excellence du texte que par la beauté, l'abondance et la richesse des illustrations qui l'accompagnent. Vous aurez une idée de sa haute portée quand nous vous dirons qu'il se compose de TROIS CENTS GRAVURES ET VIGNETTES des meilleurs maîtres, et de SIX A HUIT CENTS PAGES D'IMPRESSION. Les monuments les plus célèbres de tous les pays, les voyages les plus récents dans les cinq parties du globe, les récits historiques les plus remarquables des peuples anciens et modernes, les détails les plus attachants sur les arts et sur les sciences, etc., etc., se trouvent renfermés dans le livre promis; ne méritera-t-il pas et ne réalisera-t-il pas le titre qu'on lui donne : LE MONDE A VOL D'OISEAU OU TABLETTES UNIVERSELLES?....

Cette prime accordée par la *Gazette de la Jeunesse* aux abonnés de la seconde année du journal, sera délivrée sur un simple bon de renouvellement, et deviendra, nous en sommes certains, un nouveau lien d'affection, d'estime et de confiance entre nos jeunes amis et nous, comme il sera un autre témoignage de bonté et de tendresse de la part de parents vénérés envers des enfants chéris (1).

L'administration de *la Gazette*, forte de sa moralité et de sa rigidité à remplir tous ses engagements, nous charge encore de dire à nos jeunes lecteurs que s'il se trouvait quelque lacune dans leur collection, par perte ou destruction d'un ou plusieurs numéros du journal, elle est prête à leur en faire la remise gratuite et sur simple demande.

L'ESPIÈGLE D'ANVERS.

CHAPITRE IV.

LE PEINTRE EN BATIMENT.

Gaspard Crayer, vous le savez, ne s'était point retourné pour voir passer la cavalcade qui accompagnait Rubens. Perché sur son échafaudage, peut-être même n'avait-il point remarqué le mouvement qui se faisait au-dessous de lui, ni le bruit des chevaux qui passaient à ses pieds. Il ne faut point, du reste, attribuer une si grande préoccupation aux seuls soins qu'exigeait sa vulgaire besogne. On aurait compris facilement, à voir son visage triste et son front soucieux, que ce jeune homme se trouvait accablé sous le poids de pensées douloureuses et peu ordinaires à son âge.

Il continua à travailler jusqu'au soir, agissant d'une façon machinale, les bras à l'ouvrage et l'imagination bien loin de ses grossiers pinceaux et des lettres gigantesques qu'il traçait. Quand la nuit l'obligea à descendre de son échafaudage, il rassembla ses outils et se laissa glisser le long d'une échelle. Sa surprise ne fut point médiocre, en voyant au bas de l'échafaudage un cavalier qui l'attendait et qui lui posa la main sur l'épaule.

Gaspard tressaillit et recula, car il avait nommé Pierre-Paul Rubens.

Celui-ci lui tendit les bras pour l'embrasser; Gaspard se détourna.

— Non, dit-il, l'ouvrier ne doit plus accepter ces témoignages d'amitié du peintre. Nous ne sommes plus égaux, messire. Je ne puis l'oublier.

— Je t'ai aimé et je t'aime encore comme un frère, interrompit Rubens. Si tu m'as oublié, si tes sentiments pour moi ne sont point

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse.-Novembre

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Vous voilà donc ressuscité, monsieur le professeur d'économie industrielle! Venez-vous des antipodes? Eh, non, vraiment, car je n'a pas quitté mon faubourg Saint-Germain. Cependant, malgré mon long silence, je ne vous ai point oubliés, mes jeunes amis.

Le printemps vous appelait aux champs; vous aviez à vous initier aux importants travaux de la campagne, aux plaisirs qu'elle offre à ses heureux enfants; je n'ai pas voulu interrompre souvent vos promenades agronomiques. Mais maintenant que vous avez terminé vos moissons, vos vendanges; maintenant que la mauvaise saison vous ramène dans nos cités, je reprends de droit mon rôle de cicerone. Ainsi donc nous avons vu, en dernier lieu, l'art de la meunerie et de la panification; nous nous occuperons aujourd'hui de la plus brillante des industries françaises, de celle qui constitue une des gloires de notre belle patrie, comme elle en est une de ses richesses : la fabrication des soieries. Je suis comme vous, je l'avoue, mes charmantes lectrices; je ne puis passer sur nos boulevarts sans admirer ces splendides magasins, qui étalent à nos yeux éblouis ces tentures magnifiques, brillantes d'or et des couleurs les plus riches; ces mirlitons aux reflets changeants; ces moirés dont le chatoiement et les nuances délicates sont d'un effet si doux à l'œil; ces écharpes si gracieuses lorsque dans vos récréations juvéniles la rapidité de votre cœur en déroule les spirales légères autour de votre taille; ces rubans de composition si fantasque, si capricieuse qui ornent vos chapeaux.

A ces merveilles faut-il encore ajouter les broderies? Tantôt filles de l'Orient, et soumises aux lois du Coran qui défend de reproduire la figure de tout ce que la main de Dieu a créé, elles nous présentent les dessins les plus bizarres, et des contrastes de couleurs qui décèlent les climats brûlants où elles ont reçu le jour. Tantôt filles de l'Occident, et rivales de la nature, elles se déroulent en guirlandes, ou forment des bouquets de fleurs artistement enlacés. Mais que d'industrie il a fallu pour produire ces tissus admirables; voilà peut-être ce

(1) A cet effet, l'administration, pour moins de travail et plus de régularité dans ses écritures, prie ses souscripteurs de vouloir bien effectuer au plus vite leur réabonnement pour l'an prochain; de leur empressement ils tireront un double avantage : c'est d'avoir des exemplaires du premier tirage toujours plus frais et plus soigné et celui de recevoir leur volume directement et dans les 24 heures par la poste. — *Le Monde à vol d'oiseau* sort des presses mécaniques de MM. Fournier et Plon; l'impression en est soignée, le papier de luxe et les caractères neufs.

Envoyer le montant de l'abonnement (*franco*) par les Messageries ou en un bon sur la poste ou sur une maison de Paris.

semblables, je m'en affligeai, mais ils ne changeront rien à mon amitié pour toi. Je t'aime aussi tendrement que par le passé, malgré ton ingratitude, Gaspard.

Deux grosses larmes roulèrent dans les yeux de l'ouvrier.

— Ingrat! répéta-t-il, ingrat! le ciel m'est témoin qu'il n'est point de jour, qu'il n'est point d'heure de ma vie où ma pensée ne se reporte près de vous, messire Rubens, et vers le temps heureux que j'ai passé dans l'atelier de maître Otto-Venius.

— Et tu t'es enfui de cet atelier, comme s'il eût été un enfer pour toi? Et tu m'as quitté, moi, ton ami, moi ton frère, sans me dire un adieu, sans me serrer la main, comme si je t'eusse offensé. Et cependant, Gaspard, telle est mon affection pour toi que jamais je n'ai conçu même une pensée de reproche et d'amertume contre toi. Non, je ne t'ai jamais accusé. Loin de là, je t'ai défendu contre le blâme de nos camarades, et j'ai essayé de te justifier près de maître Otto-Venius, si justement irrité.

— Voilà le noble cœur dont il a fallu me séparer; voilà les trésors de tendresse que j'ai perdus pour toujours, s'écria Gaspard.

— Pourquoi seraient-ils perdus, puisque je te les rapporte, puisque je viens te supplier de les reprendre. Ecoute-moi bien, Gaspard: en essayant de te justifier, je ne faisais, crois-le bien, qu'exprimer une profonde conviction. Non, je te sais des sentiments trop nobles et le cœur trop bien placé pour te croire capable de commettre une lâcheté et une action indigne d'une ame généreuse.

Gaspard voulut porter à ses lèvres la main de Rubens; Rubens se jeta dans ses bras.

— Viens, frère, lui dit-il, je ne te demande pas ton secret, mais je t'adjure de revenir à l'art que tu as négligé d'une façon si coupable, et à ma tendresse, qui a si vivement senti ton abandon. Loin de nous le passé! ne songeons plus qu'au présent. Je pars pour l'Italie; accompagne-moi, tout sera commun entre nous comme autrefois; nous ne nous quitterons point; nous serons deux pour supporter les fatigues du voyage, deux pour admirer les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Nous vois-tu, cher Gaspard, nos bras fraternellement enlacés, échanger nos sensations en face des tableaux de Raphaël, que tu aimes de prédilection, et du vieux Michel-Ange, vers lequel m'entraîne un penchant impérieux. C'est encore le Titien, Caravage, Corrège et tant d'autres, qui nous attendent et qui nous appellent. Allons, viens, Gaspard, viens!

— Ainsi, reprit Gaspard, toi seul as pris ma défense, toi seul m'as jugé comme je devais l'être; toi seul, Rubens, tu connaîtras donc mon secret; tu vas tout apprendre, tu me jugeras ensuite.

Rubens prit le bras du jeune homme, et celui-ci conduisit son ami, à travers diverses petites rues, jusque dans un des plus pauvres quartiers de la ville. Là, il lui fit monter six étages, et il l'introduisit dans une petite chambre où trois jeunes filles travaillaient avec ardeur, sous la direction d'une vieille femme. C'étaient les sœurs de Crayer et la vieille Gudule.

Rubens porta ses yeux avec surprise autour de lui. Tout y annonçait une pauvreté courageusement combattue. L'ordre et la propreté régnaient en souveraines absolues dans cet humble réduit.

— Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai cessé d'être peintre? demanda Gaspard.

Rubens serra silencieusement la main de son ami.

— Le petit patrimoine que nous avait laissé ma grand'mère, continua le jeune homme, avait été confié par elle à un négociant d'Anvers. Celui-ci, ruiné par des spéculations malheureuses, succomba au chagrin que lui causaient la perte de sa fortune, et peut-être le remords d'avoir dépouillé quatre pauvres orphelins.

Qu'aurais-tu fait à ma place, Pierre-Paul? Assurément ce que j'ai fait, n'est-ce pas? Tu aurais renoncé à toute pensée personnelle pour remplir tes devoirs envers tes sœurs! En restant dans l'atelier de maître Otto Venius, quatre ou cinq années devaient s'écouler encore avant que je pusse gagner quelque argent. Un métier donnait tout de suite du pain à mes sœurs.

Tu sais tout maintenant.

— Pourquoi n'es-tu point venu me confier ton secret? Pourquoi m'as-tu fait un mystère de ton malheur? j'aurais trouvé un moyen d'y remédier. Une partie de la journée, nous aurions travaillé ensemble à quelque métier pour gagner de l'argent, et nous aurions donné le reste à l'étude de la peinture. Dis, Gaspard, pourquoi m'as-tu caché tes malheurs et ton secret?

— Tu me le demandes, Pierre-Paul, toi dont le cœur a tant de fierté et de délicatesse? Dieu pardonne à ceux qui m'ont mal jugé, Dieu te bénisse, Rubens, toi qui n'as jamais accusé ton ami, toi qui lui es resté fidèle et dévoué, même quand les apparences étaient contre lui. Je suis triste et heureux à la fois de t'avoir revu. Désormais, je le sens, mes brosses pèseront davantage à mes mains, et les regrets de mon art perdu me reviendront avec plus d'amertume. Adieu! pars pour l'Italie et sois heureux.

Rubens serra d'une façon distraite la main que lui tendait Gaspard, et sortit précipitamment.

Ce brusque départ de Pierre-Paul affligea vivement Crayer, et lui fut plus douloureux que les privations qu'il éprouvait.

— Le malheur est donc bien funeste, puisque sa présence glace et fait fuir les meilleurs cœurs, pensa-t-il avec amertume.

Pour écarter ces idées insupportables, il alla s'enfermer dans une petite pièce voisine, qui lui servait à la fois de chambre à coucher et d'atelier : car si la pauvreté l'obligeait à consacrer ses

---

que vous ne vous êtes jamais demandé, et ce que je vais vous apprendre.

Vous savez tous, mes amis, que la soie est le travail d'un petit ver ou chenille, d'un blanc sale, qui, parvenu au terme de sa croissance, file ce produit précieux qu'il croise en tous sens autour de lui pour en former un cocon dans lequel il s'enferme hermétiquement. Telle est l'origine de la soie.

C'est encore aux Chinois que nous sommes redevables de cette importante découverte. On rapporte, à cet égard, qu'une des femmes d'un empereur de la Chine, dont je ne me rappelle pas le nom, et qui vivait environ 2000 ans avant la naissance de Jésus-Christ, eut la première l'idée d'utiliser le fil de soie, et que depuis cette époque il y a constamment dans le vaste jardin du palais impérial un terrain consacré à la culture du mûrier.

L'impératrice, suivie des femmes des premiers dignitaires du céleste empire, se rend de temps à autre dans cette plantation pour cueillir les feuilles des branches, que l'on abaisse à sa portée, et les distribue ensuite aux vers qu'elle élève et nourrit dans ses propres appartements. Une pareille conduite, chez un peuple aux yeux duquel le souverain se confond avec la Divinité, ne manqua pas d'influer puissamment sur cette nouvelle industrie, et le développement rapide quelle prit exerça l'influence la plus heureuse sur le bien-être de toutes les classes de la société.

La grande majorité de la nation n'était couverte, à cette époque, que de peaux d'animaux, ce qui, sous ce climat chaud, engendrait de graves inconvénients pour le sens de l'odorat, et souvent des épidémies désastreuses. Mais bientôt ces vêtements grossiers furent abandonnés, et tous les membres de ce vaste empire se revêtirent, petit à petit, de tissus de soie, dont l'usage est aujourd'hui plus répandu en Chine que chez nous celui du coton.

Ce ne fut que sous le règne d'Auguste que les étoffes de soie commencèrent à être connues en Occident, et leur prix était alors tellement élevé que les Césars eux-mêmes ne s'en vêtissaient point. Du temps de Justinien qui vécut au sixième siècle de notre ère, la soie venait encore uniquement de la Chine, et pour arriver à Constantinople traversait la Perse. Les négociants de ce pays réalisaient, comme vous pouvez le croire, des bénéfices énormes sur cette précieuse matière.

Deux voyageurs qui avaient longtemps habité la Chine vinrent trouver Justinien, lui révélèrent l'art d'élever les vers à soie et les secrets de la fabrication de ses produits. Encouragés par les magnifiques promesses de l'empereur, ils se décidèrent à tenter un nouveau voyage dans le Céleste Empire, et en l'année 555 ils vinrent remettre à Justinien des œufs de vers à soie qu'ils avaient rapportés dans un bâton creux, afin de tromper la vigilance des Chinois. Les persans chrétiens

journées à un travail mécanique et vulgaire, Gaspard employait ses soirées à continuer ses études de peinture, et prenait même souvent sur ses nuits pour se livrer à une pratique que les obstacles n'avaient fait que rendre plus ardente et plus [illegible]. Dépourvu de conseils, sans [illegible], sans personne pour l'encourager, le pauvre jeune [illegible] marchait au hasard, [illegible], en dehors de lui-même, et craignant toujours l'entrer dans une mauvaise voie. C'était un véritable supplice que d'aller ainsi en tâtonnant, avec la triste conviction qu'on ne se dirige vers aucun but et qu'on n'arrivera jamais. Si son travail [illegible] d'ordinaire toujours en proie à de pareils découragements, je vous laisse à penser de ce qu'il en fut après le départ de Rubens. En vain Gaspard voulait-il préparer sa palette et se mettre à l'œuvre, le pinceau tombait de ses mains chaque fois qu'il [illegible] la toile. Après une longue lutte, il se leva par un brusque mouvement plein de colère et de dépit, et jeta le tableau [illegible].

En ce moment, des pas se firent entendre et la porte s'ouvrit. C'était Rubens suivi d'un vieillard.

— Venez de ce côté, maître Schlayer, lui dit Rubens; je vais vous montrer le tableau que je veux vous vendre.

— Il ramassa la toile que venait de jeter Crayer et la présenta au marchand.

— Celui-ci examina le tableau avec une défiante attention; le tourna et le retourna dans ses mains et finit par dire :

— Ce *Job sur le fumier* n'est pas peint dans votre manière ordinaire, maître Rubens. J'y vois moins de fougue, mais plus d'étude et de sagesse. Tel qu'il est, ce n'est pas une de vos plus mauvaises œuvres; mettez-y votre nom, et je vais vous le payer sur le champ le prix que je vous ai donné de votre dernier tableau.

— Marché conclu! répliqua Rubens en apposant son nom au bas de la toile.

Crayer fit un mouvement pour l'en empêcher; Rubens l'arrêta.

Ce n'est point tout, maître Schlayer. Vous m'aviez demandé de vous envoyer d'Italie huit tableaux; je n'avais voulu m'engager qu'à vous en peindre quatre. Eh bien! j'accepte votre première proposition.

— Marché conclu! mon jeune maître, se hâta de répéter le marchand. Je vais aller quérir les cinq cents écus d'arrhes que je vous avais proposés.

— J'irai les prendre demain matin chez vous, interrompit Rubens. Bonsoir.

Et il congédia le vieux marchand.

Quand ils furent seuls, Crayer se jeta dans les bras de son ami.

— Eh bien! lui dit Rubens, es-tu content? refuses-tu encore de m'accompagner en Italie? Les cinq cents écus de maître Schlayer assureront pendant les premiers temps de ton absence, le bien-être de tes sœurs; tu leur enverras d'Italie d'autres subsistances.

— Et tu crois que je vais accepter tant de générosité? que je te laisserai emporter tes [illegible] de tableaux qui ne sont pas de moi! Non, je te le jure, [illegible] et par le souvenir de ma mère, il n'en sera rien, je ne le [illegible] pas.

— Ce n'est pas non plus mon intention, je rougirais de voler une gloire qui ne m'appartient pas, répliqua Rubens en riant. Laisse-moi donc le temps de réaliser mes projets jusqu'au bout, ton ardeur t'emporte sans cesse, comme un cheval fougueux. Mais tous tes préparatifs de voyage; demain, maître Schlayer signera avec toi un marché pour les quatre tableaux que je me suis engagé tout à l'heure à lui livrer, ce sera lui qui te priera de les signer de ton nom de Gaspard Crayer. Voyons, cela te satisfait-il? tes scrupules pourront-ils enfin s'apaiser?

— Tu es un si étrange magicien que je crois possibles tous les marchés que tu voudras faire; il me semble que je suis le jouet de quelque bon rêve.

— Passe le reste de cette soirée avec tes sœurs; annonce leur ton départ pour demain soir, je vais retrouver ma mère. Quant à maître Otto Venius, il ne saura que demain le retard apporté à mon voyage, trouve toi demain matin vers onze heures à la boutique de Schlayer.

Il n'est point besoin de conter quelles furent les émotions de Gaspard durant la soirée; enfin, on comprendra sans peine qu'il ne dormit point de toute la nuit.

Le lendemain, il se rendit au rendez-vous que Rubens lui avait donné; il trouva le *Job sur le fumier* installé à la place d'honneur, dans la boutique du marchand de tableaux. Un grand nombre de curieux et d'amateurs remplissaient la boutique; Rubens fit signe à son ami d'entrer dans un petit cabinet dont la porte ouvrait sur la boutique et d'où, sans être vu, on pouvait voir et entendre tout ce qui se passait.

Maître Otto Venius ne tarda point à arriver avec ses élèves, à la vue de *Job*, il jeta un cri de surprise.

— Comment Rubens ne m'avait-il point parlé de ce tableau, s'écria-t-il, il a rarement fait mieux, je trouve dans cette toile des qualités qu'il ne possède pas toujours et des défauts contre lesquels je n'avais jamais eu à le tenir en garde; si je ne lisais pas son nom au bas de cette toile, je supposerais qu'il ne l'a point peinte; mais elle est bien de lui, car les Pays-Bas ne possèdent point, par malheur, d'autre peintre capable d'exécuter une œuvre de cette importance.

— Vous me permettrez, mon cher maître, d'oser, pour la première fois de ma vie, combattre une de vos opinions, dit Rubens

---

que l'on croit avoir été des moines firent éclore ces œufs dans du fumier, enseignèrent la méthode de les nourrir, et les moyens de reproduction. Cette industrie puissamment soutenue par Justinien se répandit promptement dans les différentes provinces orientales de l'empire romain, qui dans la suite formèrent l'empire grec.

Six cents ans après l'époque dont nous venons de parler, le comte Roger, premier roi de Sicile, ayant apporté la guerre en Céphalonie, ravagea Athènes, Thèbes et Corinthe renommées pour leurs fabriques de soieries, emmena une partie des habitants de ces villes, et introduisit dans son royaume l'art de filer et de tisser la soie; cette industrie si productive ne tarda pas de proche en proche à gagner toute l'Italie, et vers la fin du XIIIe siècle les papes en enrichirent le comtat d'Avignon. En 1480, des ouvriers grecs et italiens, encouragés par les grands priviléges que leur accorda Louis XI, vinrent établir à Tours la première fabrique de soieries qu'ont vu naître la France, et ce ne fut qu'en 1520 sous le règne de François Ier, que naquit l'industrie de la ville de Lyon, aujourd'hui la première du globe entier. Elle fut créée par des Milanais et les Florentins que les guerres des Guelfes et des Gibelins exilaient de leur patrie.

Chose étonnante, cent ans après que le comtat d'Avignon se fut enrichi de cette nouvelle découverte, nos provinces du midi commencèrent seulement à se livrer à la culture du mûrier, tant les procédés d'éducation des vers à soie étaient tenus secrets sur cette terre papale enclavée dans la France. On voit encore dans le Dauphiné des mûriers dont la tradition fait remonter l'origine à la première importation, et dont le plus remarquable est celui d'Allan. Ce vétéran de nos mûriers que l'on dit avoir été rapporté de la Palestine en 1316, lors de la dernière croisade, étendoare d'un mur qui en protége le pied; son tronc se divise en trois énormes branches dont les extrémités se couvrent encore annuellement de feuilles et de fruits.

Malgré les encouragements de François Ier, qui fit planter des mûriers dans le parc de Fontainebleau, et établir une magnanerie dans le château même; malgré les efforts de ses successeurs, la production de la soie fit peu de progrès, car les Français repoussaient les produits nationaux réputés inférieurs, pour n'employer que des fils venant d'Italie ou d'Espagne. A l'avènement de Henri IV au trône, la France achetait dans ces deux pays des étoffes de soie pour la somme de 4,000,000 d'écus d'or, ce qui représente une valeur de 10,000,000 de nos jours. Ce monarque, pour affranchir son royaume de cet impôt onéreux qu'il payait à l'étranger, suivit l'exemple que lui avait donné François Ier. Puissamment secondé par Olivier de Serre, ce bienfaiteur de l'agriculture, il fit également planter 20,000 pieds de mûrier dans le jardin des Tuileries, fit convertir l'orangerie en magnanerie, et ordonna en même temps d'exécuter des planta-

en sortant de sa cachette.

Et profitant de l'étonnement que causait sa présence inattendue, il prit un pinceau et écrivit au bas *Job* et au-dessus de la signature qu'il y avait apposée la veille :

Ceci est l'ouvrage de Gaspard Crayer, je le signe.

Puis il alla prendre Gaspard dans le cabinet et l'amena devant Otto Venius, raconta ensuite le dévouement sublime et la généreuse abnégation de son ami.

Otto Venius embrassa Gaspard et lui demanda pardon de l'avoir si mal jugé.

— Il ne me reste plus qu'un coup de baguette à donner, dit Rubens en riant pour accomplir mon œuvre de fée, venez ici, maître Schlayer, consentez vous à prendre en échange des quatre tableaux dont nous avons traité hier, quatre tableaux de Gaspard Crayer.

— Je n'accepte que la moitié de votre offre; maître Crayer m'enverra huit tableaux et vous huit.

— Marché conclu! répondit Rubens, en parodiant l'expression favorite du marchand, vite, du parchemin et une plume, écrivez le marché, Gaspard le signera. Bon, voilà qui est fait. Maintenant, adieu, mon maître, adieu mes amis, viens Gaspard, partons pour l'Italie.

(*La suite au prochain Numéro.*)

S. Henry Berthoud.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

La cantatrice madame Malibran.

De toutes les positions sociales, celle du théâtre, sous quelque forme qu'elle se présente, est sans contredit la plus difficile à l'endroit de l'estime et de la considération; et si l'artiste dramatique de talent, l'habile chanteur ont tant de peine à l'acquérir, de combien d'épines plus acérées encore n'est pas semée l'existence de la femme jetée par vocation ou par nécessité dans cette brillante, mais orageuse carrière. Nous ne chercherons point à le nier, l'anathème lancé, par la société et par l'église, sur les gens de cette profession, a été trop souvent mérité par une conduite peu exemplaire et par une vie où les jouissances matérielles, les enivremens de la vanité tiennent ordinairement la première place. Et cependant ne serait-il pas injuste de laisser se confondre avec cet amas de pierre fausses les quelques perles, les précieux diamants qui s'y trouvent mêlés comme par un jeu du destin; et, pour parler seulement des femmes, Mme Ricoboni, Mme V....., Mme Malibran, ces admirables modèles de piété, de bienfaisance, de tendresse conjugale et maternelle ?

Remplissons ce devoir envers l'intéressante Maria Garcia cette reine de la musique vocale, plus connue sous le nom de Mme Malibran, en nous aidant des détails biographiques sortis de la plume de ses amis.

C'est sous l'empire, en 1808, que Maria vit le jour. Bien que née à Paris, on peut dire que le hasard seul détermina le lieu de sa naissance, car ses parens étaient espagnols et leur existence même avait été nomade.

Son père Manuel Garcia fut un artiste d'une nature rare. Son organisation toute spéciale lui inspira de bonne heure le besoin de connaître à fond son art. Il était déjà un fort agréable chanteur et avait composé plusieurs petits opéras qui avaient obtenu du succès sur le théâtre du *Prince* à Madrid, lorsqu'il sentit que son éducation musicale était imparfaite; et mécontent, inquiet, poursuivi par le vague d'ésir de mieux faire, certain d'ailleurs de ne pouvoir y parvenir en Espagne, il se décida à quitter son pays natal, et, accompagné de sa famille, il vint à Paris où naquit notre héroïne. Peu de temps après il passa en Italie. Là après s'être livré à d'incessantes et consciencieuses études, il forma son école et reprit la route de Paris. Alors il avait atteint l'apogée de son talent; ses succès comme acteur et grand chanteur furent complets dans tous les genres. Personne n'a pu encore le faire oublier dans les rôles du *Barbier de Séville*, dans *Otello* et surtout dans *Don Juan*. Ce fut lui qui se chargea de l'éducation musicale de sa fille; mais, d'un caractère bouillant, intrépide, d'une volonté tenace, il la soumit à de dures épreuves.

Les premières années de Maria furent tristes et pénibles. Ses dispositions pour la science musicale ne se développèrent que lentement; et comme elle y rencontra des difficultés qui la rebutèrent d'abord, elle se trouva aux prises avec l'inflexible volonté de son père. Malgré les obstacles que la nature lui opposa, la haute intelligence de l'enfant, son instinct prodigieux de l'art, joints à la trempe ferme et résolue de son caractère, ne tardèrent pas à créer chez elle cette opiniâtreté au travail seule capable de mener aux grandes choses. Et quand elle avait vaincu d'immenses difficultés, elle avait encore la confiance d'arriver à les exécuter : noble conscience d'un ferme vouloir !

Lorsqu'on songe à toutes les entraves que lui opposait son organe, et au résultat que son génie et sa persévérance en obtinrent plus tard, on est émerveillé des prodiges que peut enfanter une volonté puissante dans une nature énergique et forte.

Ce courage qu'elle opposait aux obstacles, Marie le dut autant à la mâle éducation qu'elle avait reçue qu'à l'influence de la nature et du talent de son père. En effet, Garcia ne comprenait pas

---

tions de ce genre le long des grandes routes. Ce ne fut cependant que sous le règne de Louis XIV, justement surnommé le Grand, que le ministre Colbert, frappé des avantages que la France pourrait retirer de cette branche d'industrie agricole et commerciale, lui imprima un essor remarquable et accorda à tout cultivateur une prime de 20 sols par chaque pied de mûrier qu'il plantait sur son patrimoine, ou sur la terre qu'il possédait à titre de fermage. De cette époque, les manufactures élevées précédemment dans le Midi et dans le centre du royaume, prirent un accroissement inouï.

La production de la soie française doubla, et cependant elle était loin de suffire aux besoins des fabriques qui exportaient leurs riches produits dans toutes les parties du monde.

Les manufactures italiennes et espagnoles cédèrent bientôt le pas aux établissements français, tant étaient justes les prévisions du célèbre ministre, et la France eût encore longtemps conservé le monopole des soieries, si des mesures politiques et religieuses décrétées par Louis XIV n'avaient forcé un grand nombre de nos compatriotes à chercher un refuge dans les pays étrangers. C'est à cette émigration que la Prusse, la Hollande, la Russie, la Suisse, doivent leurs fabriques de soieries, et que l'Angleterre même est redevable du développement que prirent les ateliers de Spitalsfield, centre principal de ce genre d'industrie dans la Grande-Bretagne. Les règnes suivants ne virent augmenter ni la production ni la fabrication, dont les guerres continuelles de la république et de l'empire paralysèrent également les efforts.

Depuis la paix de 1815, l'industrie cérícole a fait de rapides progrès, et nous la trouvons aujourd'hui parvenue à un degré de prospérité qui n'est point encore son dernier mot.

Autrefois la soie des crus de France était repoussée; depuis quelques années elle a acquis une supériorité incontestable sur celle de toute autre provenance; et pour vous donner une idée de l'extension de cette production et de son importance, je vais vous grouper quelques chiffres qui vous instruiront mieux que des phrases.

Au commencement de la révolution de 1792, la France ne produisait que 45,000 kil. de cocons; en 1849 cette production était arrivée à 5,000,000 kil.

En 1820, on comptait 9,600,000 pieds de mûriers; en 1834, il y en avait déjà 14,000,000, sur lequel nombre le seul département du Gard en possédait 5,700,000; et depuis cette époque l'étendue des plantations est plus que doublée.

On évalue qu'un mûrier peut produire, terme moyen, 40 kilogrammes de feuilles, dont il en faut 16 pour obtenir un kilogramme de cocons; ce qui porte le rapport d'un hectare de terre à plus de 1,000 f. dans nos départemens méridionaux.

qu'on pût se laisser dominer par la crainte ou la timidité. Il ne pouvait entendre dire : *Je ne puis pas*, sans éprouver des mouvements de colère ou de mépris. C'est avec de telles convictions qu'il mit à profit les trésors d'intelligence et de sensibilité que son élève recélait dans son âme.

La voix de Maria était faible d'abord et peu caractérisée ; les cordes basses se trouvaient naturellement peu développées ; les tons aigres étaient doux et rares, le medium très voilé, et son intonnation douteuse laissait craindre qu'elle n'eût point d'oreille. Elle racontait souvent à ses amis que lorsque son père la faisait travailler, au commencement de ses études musicales, il lui était arrivé de détonner si fortement, que le professeur indigné et au désespoir quittait précipitamment le piano et se sauvait à l'autre extrémité de la maison, tandis que la pauvre enfant, sentant déjà fermenter dans sa poitrine ce feu du véritable artiste qui devait l'embraser un jour, courait après lui, le tirait par l'habit, et toute en pleurs le suppliait de recommencer...—« T'es-tu entendu fausser ? lui demandait son père, de sa grosse voix.—Oh ! oui, papa. —A la bonne heure, recommençons. » Une autre fois, un des élèves de Garcia étudiait un duo avec Maria. Le professeur écrivit un passage et dit à sa fille de l'exécuter. Maria essaie, ne réussit pas, se décourage, et dit à son père : « Je ne pourrai jamais. » A cette réponse, le sang de l'Andalous s'allume, et fixant sur sa fille des yeux étincelants : « Qu'as-tu dit ? » s'écria-t-il. Maria le regarde, frémit, et joignant ses deux mains, reprend d'une voix précipitée : « Je vais le faire, papa. » Et aussitôt, inspirée par la peur, elle exécuta parfaitement le trait. Elle déclara ensuite à sa compagne qu'elle ne pouvait concevoir comment le trait avait été fait : « Mais le regard de papa, ajoutait-elle, a sur moi une influence telle, qu'il me ferait sauter du haut des tours de Notre-Dame dans la rue, sans me faire de mal. »

Quelle puissance de fascination sur une nature ardente, fière et sensible ! Cette sévérité excessive doit-elle être louée, doit-elle mériter le blâme, nous ne saurions en décider ; et Garcia lui-même croyait remplir un devoir sacré en agissant de la sorte ; aussi un jour qu'une amie de la famille lui faisait quelques observations sur sa dureté envers sa fille : « Oui, fit-il, on me trouve barbare, je le sais, mais il le faut. Maria ne peut devenir grande actrice qu'à ce prix. Son caractère indomptable a besoin d'un poignet de fer pour la conduire. Voyez sa jeune sœur, je l'élève autrement, jamais je ne l'ai grondée, et pourtant *elle ira loin*. Mais, voici la différence, il ne faut pour conduire celle-ci qu'un fil d'or et de soie. »

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que l'enfance de Maria fut environnée de souffrances, et qu'elle commença bien de bonne heure à payer chèrement cette vie d'éclat, de soucis et de triomphes que la Providence lui avait imposée.

En dépit de si rudes et de si laborieux travaux, notre héroïne conservait une fraîcheur d'imagination, une excellence de cœur, une pétulance enfantine qui en faisait aussi la charmante des écolières ; et bien que dans ses premières années elle eût toutes les apparences d'un enfant délicat, disposition qu'elle conservait même plus tard, il aurait été difficile de trouver une fillette de son âge capable de supporter autant de fatigues et de privations physiques. D'un autre côté, la sévérité de son père était mitigée par les vives caresses d'une mère adorée, douce et pure créature comme il en fallait une au fougueux Andalous, et par la tendresse de sœur aînée que prodiguait Maria à Pauline et à son jeune frère : la première, mariée de nos jours à un littérateur distingué, fait par les charmes de sa voix, les délices du monde dilettanti, le second, soumis comme Maria aux leçons ardues de Garcia, est devenu un de nos professeurs de chant du premier ordre.

(*D'après Viardot ; Mme la comtesse Merlin ; Lettres de Malibran.*)

L. Auquier.

(*La suite à samedi.*)

LE GASTRONOME PUNI.

Devenu célèbre par ses habitudes gastronomiques, par sa joyeuse humeur et par la majestueuse ampleur de son abdomen, milord Farmouth est si connu dans Londres, que le plus petit enfant, si vous l'interrogiez au sujet de cet honorable gentleman, vous répondrait sans hésiter : C'est milord Farmouth le gourmand.

Aussi, comme il a la réputation d'un excellent convive, pas un seul repas un peu confortable ne se donne sans qu'on lui envoie une invitation, et, dire qu'on aura lord Farmouth à dîner, c'est dire que rien ne manquera, ni la chair la plus recherchée, ni les vins les plus excellents.

N'allez pas croire, à cause de cela, qu'il suffise de le demander pour l'avoir, ce cher milord ; oh ! que non pas ! — Et, du reste, la chose serait-elle possible, quand il reçoit quelquefois dans un jour dix invitations différentes ?

Souvent embarrassé du choix, milord Farmouth possède un domestique appelé John, lequel n'est occupé chaque matin qu'à fureter, s'informer et savoir quelles denrées ont été achetées par les maîtres d'hôtel de tels ou tels, qui visent à l'honneur de devenir les amphytrions de son maître.

Ainsi mis au courant par les rapports de John, milord calcule, il réfléchit, il pèse, il compose dans son esprit le plum-pudding

---

Notre agriculture produit annuellement 1,600,000 kilo de soie qui à 55 fr. le kilo, nous donnent la somme énorme de. . . . 88,000,000
Les pays étrangers nous fournissent 1,154.000 de la même matière qui au même taux représentent. 63,470,000
151,470,000

Ces 2,754,000 kil. de matière première alimentent 114,750 métiers, dont chacun réclame la présence de 2 personnes, ce qui nous donne 229,500 ouvriers dont la main-d'œuvre s'élève à 70,000,000F. qui joints aux 151,470,000 fr. précités, fait un total de 221,470,000 francs. Mais comment évaluer le nombre d'individus qui doivent encore leur existence à cette industrie, et parmi lesquels nous vous citerons les marins qui transportent nos soieries au-delà des mers ; les négociants en matières de soies, les voyageurs, leurs commis, etc., etc. Vous voyez par ce chiffre la puissance de ce commerce.

Dans le prochain numéro du journal nous nous occuperons de l'éducation de ce petit ver, dont le travail se résume en centaines de millions et qui fait vivre tant de personnes.

Un professeur de l'école des arts et métiers.

Inauguration de la chapelle de Bellevue.

Une pieuse et touchante cérémonie a eu lieu ce matin à Bellevue, à l'endroit où est arrivée la funeste catastrophe du 8 mai dernier, et où une petite chapelle a été élevée pour perpétuer le souvenir de ce cruel événement. Cette chapelle, placée sous l'invocation de Notre-Dame-des-Flammes, est de forme triangulaire et présente un développement d'environ 4 mètres à chaque angle ; elle est entièrement construite en pierres de taille, appuyée sur trois colonnes supérieures également triangulaires, et surmontée d'une statue de petite dimension de sa patronne. Sur la façade principale, au-dessus de la porte d'entrée, on lit : *Paix aux victimes du* VIII *mai*. A l'intérieur, au-dessus de l'autel, est une seconde statue de Notre-Dame-des-Flammes ayant pour socle, comme la première, un globe enflammé sur lequel est écrit en caractères de feu : *Aux victimes du* VIII *mai* 1842. Et plus bas : *O bonne et tendre Marie, défends-nous contre les flammes de la terre! préserve-nous surtout des flammes de l'éternité.* Ce sont là les seuls ornements qui s'offrent à l'œil du visiteur.

La consécration de ce modeste monument a eu lieu avant-hier par Mgr l'évêque de Versailles, en présence d'un grand nombre des parents des victimes, et des maire, adjoint et membres du conseil municipal de Meudon, d'un grand nombre d'ecclésiastiques du diocèse, et d'une immense population accourue de toutes les communes voisines. Après la bénédiction et une touchante exhortation du prélat, la messe a été célébrée dans la chapelle, pour le repos de l'ame des victimes du 8 mai.

de l'un et le rosbeaff de l'autre; le succulent gibier de celui-là avec le mirmidon que possède celui-ci, et toujours le plus fin repas est sûr d'avoir la préférence.

Pourtant il y a des jours de tristesse pour milord; ces jours sont ceux où, toutes choses égales d'ailleurs, il ne sait ni sur qui, ni sur quoi fixer son choix; alors sans ingénieux emploie, pour faire cesser cette anxiété, un moyen des plus ingénieux; il joue à pile ou face la satisfaction de l'heureux mortel qui le possédera ce jour là.

Une fois donc, — c'était en septembre dernier, — milord et son laquais tenaient conseil. — Hélas! hélas! disait le noble gentleman, j'ai bien envie de n'aller dîner nulle part aujourd'hui. — Quoi! rien de neuf! pas une seule pièce de gibier un peu remarquable! Encore les mêmes entrées, les mêmes entremets, les mêmes rôtis qu'hier! les mêmes qu'avant-hier! les mêmes, enfin, que les jours précédents! c'est fastidieux! ennuyeux! révoltant! — Et si demain ressemble à aujourd'hui, ils dîneront sans moi, et nous verrons à trouver quelque chose qui me remette un peu en appetit, car si je continuais ainsi, je périrais bientôt de consomption! Oui, je le sens, et je maigris déjà! N'est-ce pas, John? Qu'est-ce que tu en dis, toi?

Le fidèle serviteur jeta respectueusement un regard sur son maître, et, comme il lui sembla qu'effectivement cet embonpoint phénoménal qui le distinguait était légèrement diminué, John répondit par un soupir à l'interrogation du noble lord.

— Pour aujourd'hui, dit celui-ci, je dînerai chez milord Fitz-Patrick. Autant vaut là qu'ailleurs, puisque rien ne me tente!

Son parti une fois pris, milord s'en alla faire une petite promenade préparatoire; puis, une heure avant dîner, il s'achemina doucement, tristement, la tête baissée, vers le logis de milord Fitz-Patrick. Comme il passait auprès, notre héros se sentit tout d'un coup réveillé de sa léthargie par un fumet délicieux: ouvrir les yeux et les narines, se poser en arrêt comme eût pu faire le chien le mieux dressé, fut pour milord Farmouth l'affaire d'une seconde; ensuite il tourna ses regards vers la cuisine du lord Fritz Patrick, laquelle, ainsi que beaucoup de cuisines de Londres était située à l'étage supérieur et garantie par un fossé entouré d'une grille: mais, oh malheur! ce n'était pas de celle-là que s'exhalait le fumet savoureux qui l'avait charmé; il s'échappait des flancs brunis d'un superbe chevreuil que faisait rôtir avec soin le cuisinier de la maison en face de celle où il allait dîner, maison dont le propriétaire lui était inconnu.

C'est égal, se dit le gastronome, en serrant les poings, j'en mangerai, apparût-il à Belzébut, — ou j'y perdrai le peu d'appétit qui me reste!

Dans cet instant, un des amis de lord Falmouth passait par cette rue.

— Bonjour, dit-il, que regardez-vous là avec tant d'attention?

— Je regarde cette cuisine, fit le gourmand, et j'en admire la propreté, la bonne tenue; enfin, je souhaiterais que la mienne fût ainsi.

— On ne peut tout avoir, répliqua l'autre. Vous, vous avez un estomac parfait, pas d'embarras d'enfants ou de ménage; vos chiens se portent à ravir: goddam! que vous faut-il de plus! Tandis que sir Sidney, pauvre homme! il digère mal, vit de régime, a une femme coquette qui le fait enrager, et vient de perdre hier un de ses meilleurs chiens; un chien d'arrêt, son favori; aussi en est-il désolé, car c'est un grand chasseur, et je viens de le voir au parc avec l'air si piteux, si triste que je n'ai osé l'aborder, quoique je doive dîner chez lui aujourd'hui même.

— Un mauvais estomac qui digère mal! vit de régime! Où diable ce chevreuil est-il venu se nicher? — se disait à part lui milord Falmouth, tout en respirant cette excellente odeur de venaison qui le clouait au sol, comme eût fait l'aimant s'il eût été de fer, — lorsque tout d'un coup une idée lui venant: — Mon bon ami, dit-il, allez au parc, je vous en prie, joignez y sir Sidney, et m'y attendez dix minutes, je vous y trouverai tous, et lui porterai, je l'espère, une consolation à son chagrin.

Effectivement, l'ami complaisant de milord Falmouth n'avait pas rejoint sir Sidney depuis un quart d'heure, que notre gastronome le aborda, suivi d'un chien étique des plus beaux qu'il tenait au bout d'une laisse. Les compliments une fois échangés, il feignit une grande joie de pouvoir offrir à sir Sidney de réparer la perte qu'il avait faite dans la *personne* de son chien, et il lui dit qu'il le suppliait d'agréer celui-ci qui était parfaitement dressé, en ajoutant que ce n'était pas le priver que d'accepter, parce qu'il en avait trois exactement pareils.

Sir Sidney était un homme simple, excellent, sans façon, il accepta le chien, et remercia le lord en le priant de vouloir bien accepter son dîner, puisqu'aussi bien il trouverait chez lui un ami commun.

Grande fut la joie de lord Falmouth; donner son braque, c'était peu de chose pour lui, aussi n'avait-il pas hésité un moment, et dans sa disposition gourmande, il eût donné dix de ses chiens pour un filet de ce chevreuil dont le souvenir poursuivait, et dont il sentait encore le ravissant parfum.

La promenade se fit donc dans les meilleures, les plus joyeuses, les plus heureuses dispositions du monde.

Sir Sidney caressant le superbe pelage de son nouvel ami, milord Falmouth se délectant d'avance à cause du bon repas qu'il allait faire, et l'ami riant en lui-même d'une pensée qui était venue, mais dont il ne témoigna rien.

Six heures sonnèrent; on revint au logis, on se mit à table; la femme de sir Sidney en fit les honneurs d'une manière charmante; elle avait placé auprès d'elle son hôte improvisé et l'accablait d'attentions en s'excusant à chaque plat qu'il fût aussi peu digne de lui être offert. Le premier service enlevé, on servit le rôti. Mais en vain lord Falmouth ouvrait-il de grands yeux, pas de chevreuil pour une obole, et le malheureux gastronome, n'osant s'en informer, sentait son estomac qui le travaillait cruellement, car il avait réservé son bel appétit pour cet invisible chevreuil, unique objet de ses désirs gourmands. Il y eut un instant où il se crut joué; mais les figures étaient si calmes, si bienveillantes, qu'il ne put garder cette idée. — Enfin, le dessert arriva, et sa dernière espérance s'envola.

C'est singulier, dit-il en faisant un effort, j'avais cru sentir en entrant — comme une odeur de venaison, — je me suis trompé; — c'est singulier! — Ah! je sais ce que c'est, fit lady Sidney d'un ton gracieux: — notre voisin d'en face, lord Fitz-Patrick, avait aujourd'hui grand gala chez lui; mais sa cuisine étant de moyenne taille, il a fait prier notre chef, qui est un très-bon rôtisseur, de lui faire cuire un superbe chevreuil, le plus beau de tous ceux qu'on mangera cette saison, assurément!

Je vous laisse à penser quelle fut la rage et quels furent les regrets de lord Falmouth en écoutant cela, désespéré et stupéfait comme il l'était de cette cruelle raillerie, de cette déplaisante combinaison du sort qui lui avait fait fuir la maison où l'on devait manger le chevreuil pour se jeter dans celle où l'on ne devait en avoir que la fumée.

TH. MIDY.

LE CADEAU.

Louise de Lansac est une charmante petite fille de dix ans, qui joint à une jolie figure et à une physionomie très intéressante, l'éducation la plus distinguée, l'esprit le plus fin, les réparties les plus vives, le caractère le plus aimable, le cœur le plus généreux.

Il y a deux mois environ, par une tiède et délicieuse matinée d'automne, Louise était assise auprès de la fenêtre de sa chambre, inquiète, rêveuse, préoccupée. Après avoir dit ses prières, tout en feuilletant de ses jolis petits doigts, son Paroissien à tranches dorées, elle avait vu avec surprise que la fête de son frère Char-

les devait avoir lieu le surlendemain. Louise aimait beaucoup son frère, et elle eût été bien aise dans cette occasion de lui faire un cadeau de quelque importance. Mais la découverte qu'elle venait de faire était si tardive, qu'elle craignait de ne pouvoir réparer le temps perdu. Et puis, sa petite bourse était totalement à sec. — La pauvre enfant était désolée de se voir prise ainsi à l'improviste, et dans sa jeune imagination cherchait par quels expédients elle pourrait se tirer avec honneur de cette situation difficile.

Louise était plongée dans ces réflexions, quand tout à coup Mme de Lansac entra. Elle fut frappée de l'air sérieux et méditatif de la jeune fille, ordinairement si vive, si gaie, si espiègle. Elle craignit qu'elle ne fût indisposée, et la questionna à ce sujet.

— Non, maman, je ne suis point malade, répondit Louise, mais j'ai fait tout à l'heure une découverte imprévue, qui me donne de l'inquiétude. C'est un point délicat, sur lequel je serais bien aise d'avoir ton avis: c'est après-demain la fête de mon frère Charles: je voudrais bien lui faire un joli présent.

— Eh bien! dit Mme de Lansac, réfléchis à cela. Il me semble que d'ici à deux jours tu peux avoir fixé tes incertitudes, et ton projet une fois formé, l'exécution en sera facile.

— Ecoute, ma chère maman, répliqua Louise, avec cette voix caressante dont elle connaissait l'empire irrésistible sur le cœur de sa mère, écoute : aujourd'hui le temps est magnifique, et si nous sortions ensemble, nous pourrions visiter quelques magasins de nouveautés; tu me désignerais les objets qui pourraient être agréables à mon frère, et tu ferais quelque jolie acquisition que je pourrais lui offrir le jour de sa fête. N'est-ce pas, ma chère maman?..

— Mon enfant, si je faisais l'acquisition dont tu me parles, ce n'est pas toi qui ferais un cadeau à ton frère, c'est moi qui le lui donnerais. Ce n'est sans doute pas ainsi que tu l'entends.

— Alors, comment faire? dit Louise, frappée de la justesse de cette observation. Ma bourse est entièrement vide. Car je n'avais pas prévu que la fête de Charles dût arriver sitôt.

— Mais parmi les choses que tu possèdes, il en est qui pourraient être agréables à ton frère.

— Ah! j'y songe. J'ai deux vases de fleurs et quatre chardonnerets. Je donnerai à Charles deux de ces jolis oiseaux, et j'accompagnerai ce présent d'un bouquet choisi parmi mes plus belles fleurs.

— Mais tes fleurs et tes oiseaux sont justement les choses que tu aimes le moins...

— Faut-il donc, dit Louise les larmes aux yeux, faut-il donc que je me défasse de la bourse que ma bonne maman avait brodée exprès pour moi, ou de ma chèvre blanche, cette intéressante bête qui me suit partout, et qui me témoigne tant d'affection... ah! ma chère maman, tu n'exigeras pas de moi un tel sacrifice.

— Je n'exige rien, répondit Mme de Lansac, seulement je t'adresserai une observation que ton cœur approuvera sans doute: faire un joli présent, c'est donner une chose qui nous est agréable, pour faire plaisir à une personne que l'on aime. Ce sacrifice trouve à la fois sa récompense dans la satisfaction de celui qui donne et dans la reconnaissance de celui qui reçoit.

Ces mots si simples et si justes, frappèrent Louise d'une lumière inattendue. Elle resta quelques minutes rêveuse, pensive; puis rompant tout à coup le silence :

— Eh! bien, maman, je donnerai ma bourse à Charles, et j'y joindrai un beau bouquet.

— Très bien! mon enfant.

— Je lui donnerai aussi ma chèvre blanche, et pour qu'elle le reconnaisse à l'avenir et s'accoutume à le suivre, je veux qu'il la mène à la promenade aujourd'hui même.

— Embrasse-moi, ma fille, s'écria Mme de Lansac, transportée de joie ; je n'attendais pas moins de ta générosité et de la noblesse de ton cœur. Ce jour est le plus beau de ma vie; je suis vraiment ravie de ta conduite.

— Et moi, dit Louise en se jetant au cou de sa mère, je suis enchantée du plaisir que je vais faire à Charles.

Et se dérobant aux étreintes et aux caresses maternelles, la jeune fille courut au jardin détacher sa chèvre bien-aimée, et souriante, le cœur léger, elle engagea son frère à l'amener avec lui à la promenade, sans lui rien dire encore du dessein qu'elle avait formé de lui en faire un don définitif. A cet égard, elle voulait lui ménager une piquante surprise.

Cette anecdote, mes amis, prouve une vérité dont l'expérience vous convaincra de plus en plus : c'est qu'un cœur délicat et généreux peut trouver du bonheur jusque dans les sacrifices qu'il s'impose.

CH. VILLAGIE.

RÉPARTIES D'UN JEUNE ROI.

Le règne de Louis XIV, qui devait être si long et si glorieux, eut un commencement déplorable. Profitant de la minorité du roi, monté sur le trône à l'âge de cinq ans, quelques seigneurs ambitieux formèrent contre le pouvoir royal une ligue que l'on appela *cabale des importants*; un peu plus tard ce parti prit le nom de *la Fronde* et reçut l'appui du parlement. Dès lors la France fut en proie à tous les maux qu'enfante la guerre civile : chassés deux fois de Paris par les troupes rebelles, le jeune roi et la reine régente Anne d'Autriche, s'étaient en dernier lieu réfugiés à Saint-Germain; et tel était le malheur des temps, que le jeune roi y manqua souvent de pain et des autres choses les plus nécessaires à la vie.

— Ah! disait-il quelquefois, si j'étais majeur!

— Eh! que feriez-vous, sire? lui demanda un jour Mazarin, qui venait d'entendre cette exclamation.

— Je ne sais pas au juste ce que je ferais, monsieur le cardinal, répondit le prince, mais je sais fort bien ce que je ne ferais pas, et par exemple je ne fuirais pas devant une poignée de factieux. »

Rentré à Paris après la paix de Ruel, en 1649, le jeune roi, qui avait alors onze ans, fut selon l'usage, harangué par toutes les autorités, et plusieurs fois il témoigna son impatience. Enfin arriva le prévôt des marchands, qui enchérissant encore sur les hyperboles de ses prédécesseurs, finit ainsi son discours :

— « Sire, puisse le règne de Votre Majesté être aussi long que celui du soleil! »

— Eh! monsieur le prévôt, répondit vivement le roi, vous voulez donc que mes successeurs règnent en aveugles?

X.

LE WALHALLA

C'est le 18 octobre qu'a eu lieu, aux environs de Ratisbonne la grande fête de l'inauguration du Walhalla. Toute l'Allemagne était conviée à cette solennité, et tous les hommes dont elle s'énorgueillit s'y étaient donner rendez vous; car le roi de Bavière devait déployer une grande magnificence.

Ce fut en 1806, il y a trente-six ans, alors que l'Allemagne apparaissait courbée sous la plus humble des conditions politiques, que le Roi de Bavière actuel, jeune mais pénétré d'admiration pour les grands hommes qui ont honoré sa patrie, conçut le projet du Walhalla. Il était à Berlin, de retour d'un voyage en Espagne. Le célèbre Johannes Müller et quelques autres de ses compatriotes partagèrent l'enthousiasme du prince, et dès cette époque les sculpteurs dont les talents étaient connus commencèrent les bustes de plusieurs grands hommes qui ont trouvé place dans ce nouveau temple de la Gloire.

Les événemens de 1814, événemens si fertiles en prodiges dans toute l'Europe et surtout en Allemagne, ajoutèrent encore à la révolution du prince Louis. Après la paix, croyant le moment propice, il invita tous les architectes à lui envoyer leurs plans; mais aucun de ceux qui lui furent soumis ne fut approuvé. En 1816, l'architecte Léon de Klenze fut chargé d'en préparer de nouveaux. En 1821, celui qui a été si heureusement exécuté reçut l'approbation du Roi.

Il avait été d'abord arrêté que le temple serait érigé dans le

voisinage de Berchtesgaden, mais ce dessein fut par la suite abandonné. Plusieurs autres sites furent proposés, adoptés, puis rejetés. On songea pendant un temps au voisinage de Munich; mais l'idée de Klenze, s'alliant plus intimement avec la pensée première du fondateur du Walhalla, fut adoptée, et en 1822 on arrêta que ce serait au bord du Danube, à la limite de l'empire romain dans la Germanie, près de Ratisbonne, capitale des Agilolfengiens, ou habitans de la Bavière.

De tous les genres grecs, le style dorique fut préféré. Par sa magnificence extérieure, l'aspect du monument devait agir puissamment sur les esprits, et les préparer, comme une introduction, à la magnificence de l'intérieur. La grande galerie est destinée à recevoir les bustes et les noms de tous les hommes et de toutes les femmes qui, dans la guerre, dans les beaux-arts et dans les sciences, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, ont illustré leurs noms et leur patrie. Les matériaux les plus durables, tels que le marbre, le bronze, le fer, etc., y sont seuls employés, et dès 1821, époque à laquelle ce plan fut définitivement arrêté, les carrières de marbre de Untersberg, près de Salzbourg, commencèrent à être exploitées. Ce ne fut cependant que dix ans après, le 18 octobre 1830, que la première pierre de ce Panthéon, élevé à toutes les gloires de l'Allemagne, fut posée en présence du roi. M. de Schenck, alors ministre de l'intérieur, prononça à cette occasion un discours qui excita un vif enthousiasme.

Le Walhalla est situé au sommet du Braunberg, montagne élevée de 84 mètres au dessus du niveau du Danube, au lieu appelé Donaustauf, non loin de Ratisbonne. L'édifice repose sur des constructions cyclopéennes vraiment colossales. Six escaliers de marbre conduisent à de vastes terrasses. De ces terrasses la vue est superbe. Au nord-ouest est un petit bois de chênes qui abrite le monument contre les vents. A l'ouest, s'élèvent au loin des ruines imposantes, celles du vieux château de Staaf, dont les vieilles tours remontent au onzième siècle; et au nord, la vue se perd à l'horizon sur des collines boisées qui se prolongent jusqu'aux immenses forêts de la Bohême.

Le Walhalla a 147 mètres de longueur, sa largeur est de 97, et sa hauteur de plus de 70. Le temple supérieur a 77 mètres de long, 37 de large et 21 de haut. A chacune de ses extrémités est un portique de 14 colonnes doriques de 11 mètres de hauteur et 2 mètres environ de diamètre. On se fera une idée de ces colonnes, quand on saura qu'on évalue le poids de chacune d'elles à 5,000 kil. Les blocs employés à l'architrave pèsent près de 5,000 kilog.

Le bas-relief principal du tympan du fronton du portique présente un groupe de quinze figures allégoriques, emblèmes de la délivrance de l'Allemagne après la retraite de Russie. Au centre est une figure colossale représentant l'Allemagne avec une épée sur ses genoux et entourée des guerriers auxquels elle a donné le jour. D'un côté sont l'Autriche, la Bavière; de l'autre la Prusse et le Hanovre. La Hesse, le Wurtemberg, la Saxe et Baden sont un peu plus loin sur le derrière. Les places fortes fédérales de Mayence, Landaw, Luxembourg et Cologne, et les deux fleuves le Rhin et la Moselle, y sont personnifiés. Le groupe placé sur le côté nord du portique représente la victoire des Chérusques sur les Romains. Le dessin et l'exécution sont de Schwanthaler. Au centre est la grande figure d'Arminius, du vainqueur de Varus, du libérateur de la Germanie. A sa droite sont trois chefs germains. Une Velleda et une Thusnelda versent de l'hydromel à un guerrier mourant. Varus, ne pouvant pas survivre à la honte de sa défaite, se donne la mort; près de lui est un porte-enseigne romain expirant, renversé sur le sol.

La grande salle de l'intérieur, destinée à toutes les illustrations de la vieille et de la nouvelle Allemagne, est de forme oblongue. Sa longueur est de 44 mètres, et sa largeur de 17. Les bustes sont disposés de manière à ce que l'œil puisse toujours en apercevoir le plus grand nombre. Chaque buste, de même dimension, occupe un espace égal. Le roi, le poète, le prélat vont de pair, sont placés sur le même rang. Ils sont tous égaux. Le seul ordre prédominant est l'ordre chronologique.

Au nombre des personnages illustres qui figurent dans ce Panthéon germanique, il en est dont la ressemblance n'a pas paru authentique. Dans ce cas, comme il était impossible de faire leurs bustes, leurs noms seuls en lettres de bronze doré ont été écrits sur de larges tablettes de marbre blanc. Environ cent bustes et soixante-quatre noms sont placés. Mais il y a des espaces préparés pour en recevoir un plus grand nombre. Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, et le vénérable Bede figurent dans ce temple. Dans la pensée du roi Louis, les saxons qui ont envahi les îles britanniques sont des membres de la grande famille germanique. C'est le même principe qui a fait admettre dans le Walhalla Clovis et Charlemagne.

Ça été certainement une grande fête pour toute l'Allemagne que l'inauguration du Walhalla. Les étrangers y ont afflué de toutes les parties de l'Europe.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

Bulletin officiel de l'instruction publique.

Par ordonnance royale un nouveau collége communal de seconde classe est créé à Blaye (Gironde).

—La séance solennelle de rentrée a eu lieu à l'Ecole Normale, sous la présidence du ministre grand-maître de l'Université; un discours de M. Dubois, un des dignitaires de l'Ecole, a produit le plus grand effet.

—Par arrêté ministériel, de nombreuses nominations et mutations d'emplois de régents et maîtres d'études ont été faites; beaucoup d'autres se préparent.

—Un travail administratif est à l'étude pour remplir les lacunes qu'offre encore l'instruction primaire.

—Les concours du Conservatoire pour le piano, le chant, le violon, le violoncelle et la déclamation sont terminés.

—Le 5 novembre, le collége communal de Mâcon, transformé en collége royal par ordonnance royale, a été inauguré. M. de Lamartine a prononcé à ce sujet une poétique harangue.

—La distribution des prix de l'Ecole de Medecine a eu lieu dernièrement.

—M. Duperrey a été élu à l'Académie des Sciences, en remplacement de M. Freycinet.

—L'Académie royale d'Agriculture a repris ses séances interrompues par les vacances.

— M. le baron de Feuchères a disposé des cent cinquante mille francs qui lui reviennent de l'héritage de sa femme en faveur des hospices, des bureaux de bienfaisance de divers départements.

— Un des pêcheurs des bords de la Saône a relevé dans son filet plusieurs objets d'antiquité, entre autres une aigle romaine.

— La consécration de l'église d'Amon, nouvellement réédifiée s'est effectuée avec pompe par Mgr l'évêque d'Aire (Landes), assisté d'un nombreux clergé.

— L'illustre économiste et philosophe, M de Gerando vient de mourir: ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un nombreux concours de notabilités savantes et politiques.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

ANNÉE. — N° 55. Paraissant tous les samedis. NOVEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

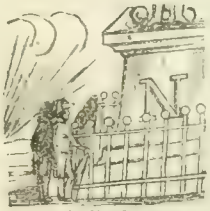
BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. . . 24

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, pour lesquels il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

L'ESPIÈGLE D'ANVERS.

CHAPITRE V ET DERNIER.



Nous pouvons maintenant laisser, écouler cinq années et nous arrêter à Bruxelles, dans la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, devant la boutique d'une marchande de toiles. Une vieille femme est la maîtresse de cet établissement, et trois jeunes filles, dont l'aînée compte dix-huit ans au plus, la secondent dans les soins du commerce.

La vieille femme se nomme Gudule et les jeunes filles sont les sœurs de Caspard.

En partant pour l'Italie, Gaspard, vous le savez, avait laissé à ses sœurs et à leur mère adoptive une somme de cinq cents écus. Depuis ce temps, il leur avait envoyé, par l'entremise de maître Schayer, de l'argent à cinq ou six reprises différentes. Ces envois étaient accompagnés de lettres où il exhortait ses sœurs au travail, à la tendresse et à la soumission pour Gudule. Il y ajoutait peu de détails sur lui et ne parlait guère que des difficultés et des études que l'art exigeait de ceux qui se dévouaient à son culte.

Chaque fois, Gudule avait reçu l'argent avec un sourire plein de mystère et de finesse. Ce sourire avait toujours beaucoup intrigué maître Schayer, qui croyait y lire à la fois une joie extrême et une sorte d'indifférence pour la valeur numérique de la somme. Il ne concevait pas que cette femme, levée avant le jour, et, du matin au soir astreinte aux fatigues d'une boutique et de la vente en détail, touchât un gros sac d'écus avec des sentiments énigmatiques.

Un matin qu'elle trônait dans son comptoir, deux pratiques entrèrent dans la boutique. L'une était un jeune homme de haute taille ; l'autre, plus petit, ne le lui cédait pourtant point en bonne mine. La couleur brune de leur teint semblait annoncer des étrangers. Ils demandèrent de la toile à la marchande, en examinèrent plusieurs pièces que leur montra Gudule, et finirent par faire diverses emplètes.

Tout-à-coup, un des acheteurs ne put retenir ses larmes et se jeta en sanglottant au cou des jeunes filles stupéfaites.

— Mes sœurs, s'écria-t-il, mes sœurs ! ma bonne Gudule !

C'était Gaspard Crayer et son ami Rubens.

Je vous laisse à penser l'émotion et le bonheur que causa aux jeunes filles et à la vieille Gudule le retour inattendu de celui qui n'avait cessé, depuis cinq ans, d'être l'unique objet de leurs entretiens et de leurs vœux.

Rubens s'esquiva pour laisser ses amis en liberté à leurs doux épanchements. Les cinq heureuses personnes se retirèrent dans le petit cabinet ménagé derrière le magasin. La [illegible] s'embrassèrent de nouveau et se livrèrent à ces causeries qui sont si douces, si pleines d'épanchements après une longue absence.

Gudule et les deux jeunes filles ne pouvaient se lasser de regarder leur cher Gaspard. Cinq années d'absence lui avaient ôté tout ce qui lui restait d'adolescence à son départ. C'était maintenant un jeune homme à la physionomie mâle et dont le front s'est déjà annonçait les pensées graves et les études incessantes d'un artiste.

— Comment se fait-il donc, ma chère Gudule, demanda-t-il en portant ses yeux autour de lui avec curiosité, comment se fait-il donc que tu aies à Bruxelles un magasin de toile et que tu [illegible] établie marchande ? L'argent que je t'envoyais d'Italie ne te suffisait donc pas ?

Gudule, sans répondre un seul mot, prit une des grandes clés attachées au trousseau de sa ceinture, et ouvrit un [illegible] huis ciselés qui ornaient à cette époque toutes les maisons du

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Novembre

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Historique de l'industrie cérícole, éducation du vers à soie ses fabrications alimentées par la soie.

(Suite.)

Du tableau historique que nous vous avons tracé samedi dernier, nous passons aujourd'hui à l'éducation des vers à soie, premier échelon de l'industrie cérícole. Cette industrie forme la richesse d'une partie du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc. Comme elle est pratiquée dans ces contrées non-seulement par la généralité des cultivateurs, mais par une grande partie même des habitants peu aisés des villes, il va sans dire que les frais de construction de bâtiments uniquement destinés à servir à cet usage, sont au-dessus des moyens pécuniaires de la grande majorité de ces éleveurs. Aussi pendant les quelques semaines que dure cette intéressante éducation, ces braves gens profitent de toutes les parties de leurs habitations qu'ils peuvent utiliser à ces fins, les disposent de leur mieux pour recevoir les innombrables vers qui doivent y subir les diverses phases de leur existence, et pendant le temps que ces hôtes rampants y demeurent, ils se contentent eux et leurs familles du plus petit coin de leurs maisons, souvent même d'un mauvais grenier ou d'une baraque en planches, espèce de bivouac champêtre. Mais pour vous donner une idée plus parfaite de l'ensemble des travaux que nécessite l'élève des vers à soie, c'est dans un bâtiment spécialement consacré à cette branche d'industrie, que nous vous en ferons voir les détails.

Ce bâtiment s'appelle *magnanerie, magnanderie magnasserie* ou *magnassière* du mot *magnan*, qui dans le langage populaire des provinces que nous avons nommées, désigne le ver soie.

Or çà, mes jeunes amis, nous sommes dans le département du Gard, le premier en ligne sous le rapport de la production de la soie. Sur le penchant de ce coteau couronné de vastes plantations de mûriers, voyez ce bâtiment consistant en un rez-de-chaussée que surmonte un seul étage : c'est une magnanerie. Les deux façades principales de ce bâtiment percé de larges et hautes fenêtres, que protègent contre l'ardeur du soleil les stores en grosse toile écrue dont elle sont pourvues, sont tournées l'une vers le levant l'autre vers le couchant. Cette disposition entretient dans ce local une certaine uniformité de température et le préserve des transitions brusques du froid au chaud, ou

mandes. La clé tourna trois fois, le pène manœuvra avec un bruit sonore et les deux battants s'ouvrirent.

Six gros sacs de toile pleins d'argent se trouvaient rangés sur les planches intérieures de l'armoire.

— Mon maître, dit-elle, voici les cinq sacs que maître Schayer m'a apportés de votre part. A côté d'eux, vous voyez un sac qui contient cinq cents écus, somme égale à celle que vous m'avez donnée le jour de votre départ.

Et comme Gaspard exprimait sa surprise et sa curiosité :

— Et quoi, mon enfant, reprit elle, tandis que vous vous étiez sacrifié pour nous durant cinq années ; tandis qu'en partant pour l'Italie, vous ne vous étiez réservé que la somme strictement nécessaire pour votre voyage, vos sœurs et moi nous aurions pu vivre ici dans l'inaction et aux dépens de votre travail. Non, par Notre-Dame, il ne pouvait en être ainsi. Le lendemain de votre départ, j'ai dit à vos sœurs : — Mes enfants, il faut nous montrer dignes de votre frère ! Il faut, comme lui, travailler avec ardeur, et je leur ai fait part de mon projet. L'exécution en était facile, car dans ma jeunesse mon père faisait le commerce de la toile, et j'avais été élevée à en connaître la valeur et la qualité. Avec cinq cents écus comptant on pouvait faire des achats avantageux; j'eus donc bientôt mon fonds de magasin ; j'ouvris boutique, je ne vendis que de bonnes marchandises et je me contentai d'un bénéfice honnête. Dieu a fait le reste ! si bien, cher Gaspard, si bien qu'aujourd'hui non seulement je puis vous rendre intactes les sommes que vous nous avez envoyées, mais encore le jour où chacune de vos sœurs se mariera, elle trouvera, une dot de dix mille bonnes livres !

— Vous avez fait tout cela, ma bonne Gudule ; oh ! comment vous témoigner mon admiration et ma reconnaissance ?

—En m'embrassant encore une fois et en ne m'en parlant plus, répondit-elle. Qu'est-ce que cette misère là auprès de vous ? de vous qui vous étiez fait ouvrier pour nourrir vos sœurs et leur vieille servante, de vous, qui vous priviez peut-être du nécessaire en Italie pour nous envoyer de l'argent. Bien des fois, j'ai voulu vous écrire de n'en rien faire, mais j'ai craint que ce rusé maître Schayer, le seul par qui je pusse vous faire parvenir ma lettre, vous payât moins cher vos tableaux. Enfin, vous voici de retour, nous sommes réunis, ne pensons plus qu'à notre bonheur. Voyons, vous sentez-vous content de votre position, maître Gaspard ? Etes-vous heureux ? Etes-vous riche ? Votre talent et votre renommée sont, n'est-ce pas, tel que vous méritez de les posséder ?

— Ma renommée et mon talent peut-être sont en bon chemin, répliqua-t-il avec un sourire, mais quant à ma fortune, je l'avoûrai franchement, elle est fort loin d'égaler celle que tu as faite ?

— Eh bien, dit Gudule, vous partagerez avec vos sœurs ; elles seront heureuses de vous témoigner leur reconnaissance et leur tendresse.

Les jeunes filles entourèrent leur frère et le pressèrent dans leurs bras.

En ce moment Rubens accourut.

— Gaspard, dit-il, notre souverain l'archiduc Albert nous fait mander à sa cour, aujourd'hui à trois heures. Voici qu'il en est deux ; il nous reste à peine le temps de prendre un costume convenable, hâte-toi et viens me chercher dès que tu seras prêt.

L'archiduc et sa femme la princesse Isabelle, reçurent avec l'accueil le plus bienveillant les deux jeunes peintres. Après avoir admiré les études qu'ils rapportaient d'Italie, la gouvernante des Pays-Bas nomma Gaspard Crayer et Rubens les peintres de sa cour et remit à chacun d'eux une riche chaîne d'or. Puis elle s'informa avec bonté de l'émotion que le retour de Rubens avait causée à sa mère.

— Quant à vous, maître Gaspard, ajouta-t-elle, vous avez été moins heureux, car, hélas ! vous êtes orphelin !

— J'ai une mère adoptive, répondit-il.

Et il raconta l'histoire du dévoûment de Gudule, sa tendresse pour ses sœurs, et l'intelligence avec laquelle elle avait su créer une fortune aux trois jeunes filles confiées à ses soins.

— Cela est noble, cela est touchant, s'écria la princesse émue. Eh bien, je veux aussi entrer pour quelque chose dans le bonheur de vos sœurs. Je veux devenir la rivale de dame Gudule, et voir si je ne puis, à mon tour, augmenter la fortune du magasin de toile de la rue Montagne-Potagère.

Et comme un sourire entr'ouvrait les lèvres de Gaspard :

— Vraiment, fit-elle, vous croyez qu'en notre qualité de gouvernante des Pays-Bas, nous ne sommes point habile dans les spéculations commerciales ? Ce doute est une véritable erreur. Nous avons fait et nous avons maintenu des traités commerciaux qui ont assuré la prospérité du pays confié à notre administration. Sa majesté catholique l'empereur Charles Quint a daigné nous en témoigner souvent sa satisfaction. Quant au commerce de toiles, vous verrez que nous nous entendons aussi bien, même mieux que dame Gudule à le faire prospérer ; elle même proclamera, devant vous, notre supériorité.

Le lendemain, à midi, Gaspard Crayer devisait paisiblement assis dans l'arrière boutique du magasin de toiles, entre la vieille femme et les trois jeunes filles, lorsque tout-à-coup un grand bruit de chevaux se fit entendre. Chacun accourut sur la porte pour voir le cortége qui s'avançait. C'était la gouvernante des Pays-Bas dans son carrosse et entourée de toute sa cour. Le carrosse s'arrêta devant la boutique de dame Gudule.

La princesse descendit, entra dans le magasin, et vint s'asseoir

---

de l'alternative contraire, très préjudiciables toutes deux à la santé delicate de messieurs les *magnans*.

La distribution intérieure du bâtiment est fort simple. En entrant au rez-de-chaussée nous trouvons d'abord l'*étuve* dans laquelle on fait éclore les œufs. Elle consiste en une petite pièce de huit à dix pieds carrés, dont les murs sont garnis de tablettes, et dont le meuble essentiel est un immense poêle de faïence qui communique avec la pièce voisine ou petit atelier.

Le reste du bâtiment forme une vaste salle que l'on nomme grand atelier, et dont la répétition occupe tout le premier étage.

Dans la simple nature les œufs des vers à soie éclosent lorsque la température atmosphérique s'elève et se maintient une quinzaine de jours de 11 à 12 degrés Réaumur, mais alors leur éclosion se prolongeant pendant plusieurs semaines, il devient impossible de régulariser l'éducation de ces insectes. Pour hâter donc cette éclosion, on plaça primitivement ces œufs dans du fumier. Ce procédé était sans doute fort simple, mais la difficulté de tempérer ou d'activer convenablement la chaleur qui se développe dans ces matières en putréfaction. et de neutraliser les exhalaisons nuisibles qui s'en élèvent, firent bientôt renoncer à ce mode d'incubation. On eut recours alors à la chaleur du corps humain, pour faire couver les œufs, et cette méthode, originaire de l'Italie, fut également importée en France où elle est encore généralement en usage. Elle est laissée aux soins des femmes qui forment de ces œufs des petits paquets, du poids d'un once chacun, quelles portent autour de leur ceinture pendant le jour et quelles placent sous le chevet de leurs lits pendant la nuit. Dans le commencement de l'opération ces femmes ouvrent journellement ces sachets pour remuer et aérer leur contenu, et sur la fin de l'incubation elles réitèrent plus fréquemment encore leurs visites pour s'assurer de l'instant de l'éclosion. Cet usage, mes jeunes amis, qui vous paraît sans doute bizarre, tend également à tomber en dessuétude, et nombre d'éleveurs ont déjà recours à l'étuve dont nous avons parlé plus haut, ou à une couveuse artificielle, espèce d'armoire que l'on échauffe au moyen d'une lampe à esprit de vin.

Il est presque inutile de vous dire que la première condition de réussite dans l'éducation des vers à soie est la possession d'œufs d'une bonne espèce de phalènes, provenant d'une magnanerie connue par ses succès. Ces œufs, en raison de leur ressemblance avec les menues semences de certaines plantes, ont reçu la dénomination de graine. Elle se vend au poids, et vaut alors de 3 à 6 francs l'once, suivant le plus ou moins d'abondance de la récolte précédente, et se mesure de même lorsqu'il s'agit de constater la quantité que l'on veut soumettre à l'incubation. Précaution indispensable, car le bien-être des vers à soie exigeant un emplacement réglé sur le rapide développement

en face de la marchande stupéfaite, qui s'était instinctivement placée dans son comptoir.

— Or ça, dame Gudule, fit la princesse Isabelle, je viens vous dire que votre fils adoptif maître Gaspard Crayer, m'a conté hier tout le dévouement que vous avez montré à ses sœurs et à lui. En ma qualité de gouvernante des Pays-Bas et de femme, je ne pouvais laisser tomber dans l'oubli une conduite vertueuse qui honore à la fois le pays confié à mon gouvernement et le sexe auquel j'appartiens.

Je viens donc vous dire, en présence de toute ma cour, que je vous tiens en grande estime autant qu'en vive admiration. Désormais, nulle autre marchande que vous ne sera chargée des fournitures de toile de notre maison. J'espère trouver plus d'un imitateur parmi les personnes qui m'accompagnent, ajouta-t-elle en se tournant vers les courtisans : qui m'aime, m'imite.

Gudule, stupéfaite, se croyait le jouet d'un rêve et ne put répondre aux bontés de la princesse que par une de ses plus profondes et plus belles révérences.

— Eh bien, maître Crayer, demanda la fille de Charles-Quint en se tournant vers le jeune peintre, croyez-vous que je sois une inhabile marchande?

— Vous êtes la plus spirituelle des femmes, comme la plus noble et la plus grande des princesses, répliqua-t-il en mettant un genou en terre. Je suis vaincu, madame, et j'avoue ma défaite avec des larmes de reconnaissance; ce que vous venez de faire pour ma vieille amie, m'est plus doux encore que toutes les faveurs personnelles dont vous avez daigné me combler.

— Relevez vous, dit-elle ; je suis heureuse de ma victoire et de la joie qu'elle vous cause.

Gaspard n'obéit point à l'ordre de la princesse.

— Je supplie votre altesse royale de me permettre de rester dans cette attitude de suppliant, car j'ai encore une faveur à requérir de son inépuisable bienveillance.

— Et laquelle, s'il vous plaît? reprit-elle, évidemment satisfaite du succès qu'avait obtenu sa visite inattendue et l'habile scène qu'elle avait préparée.

— Je requiers humblement, de votre altesse royale, la permission de retracer, dans un tableau, l'honneur que madame la Gouvernante des Pays-Bas a daigné faire à la vieille marchande de toile, et de la peindre assise devant le comptoir de ma mère adoptive.

— J'y consens bien volontiers, répondit-elle ; quand on honore la vertu, on doit s'estimer heureux de voir se perpétuer l'hommage qu'on lui a rendu. Faites donc votre tableau, maître Gaspard Crayer : l'original en sera posé dans notre palais de Bruxelles. Vous en placerez une reproduction dans la boutique même de dame Gudule ; c'est un cadeau que je veux lui faire, en témoignage de mon affection.

Elle sortit en disant cela. Dame Gudule accompagna la princesse jusqu'à sa voiture, et quand elle eut vu s'éloigner le carrosse et la brillante cavalcade qui l'entourait :

— Dieu nous est venu en aide, parce que nous avons espéré en lui, fit-elle. Allons le remercier à l'église des bontés dont il nous a comblés en ce jour.

S. H. Berthold.

UNE PRIÈRE.

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De nous, de vos enfants, c'est vous qui prenez soin ;
Mais a tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin !

Vous m'avez tout donné : la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir ;
Et mon père et ma mère, et ma famille entière :
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière,
Que je vous dis matin et soir !

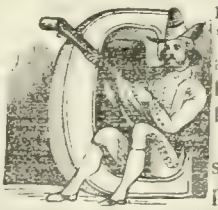
Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;
Afin qu'ils soient heureux donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être aimé d'eux et de vous !

Mme Amable Tastu.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

La cantatrice madame Malibran.

(Suite.)



Ce qui a été dit jusqu'ici de l'enfance de Maria se rapporte à ses douze premières années. Ce fut vers cette époque qu'il lui fut permis de chanter pour la première fois en public, et l'artiste se dévoila.

Disons d'abord que la voix de Maria s'était beaucoup développée ; les sons de poitrine avaient déjà toute cette puissance que nous avons tant admirée depuis, mais le reste de la voix était encore rude et voilé. On voyait l'art luttant avec vigueur et succès con-

---

qu'ils prennent, il est nécessaire de déterminer rigoureusement le nombre d'onces que l'on doit faire éclore, afin de ne pas commencer l'opération avec un nombre de chenilles que le local ne pourrait plus contenir sur la fin de leur existence de larves.

Cette graine, placée dans des caves ou dans des carrières dont la température est basse et éprouve peu de variations, peut se conserver assez longtemps; ce qui donne à l'éleveur la facilité de régler l'époque de l'éclosion sur l'état de la végétation printannière. Des expériences récentes ont même démontré que ces œufs, dans une glacière, peuvent être maintenus dans leur inertie jusqu'à la fin de l'été, et durant un laps de temps plus long encore, mais dont on n'a pas jusqu'ici déterminé la durée.

Vous verrez dans la suite que les phalènes, ou papillons, déposent leurs œufs sur des morceaux d'étoffe quelconque. Lorsque l'époque de l'incubation ou de la vente approche donc, on fait détremper ces linges dans de l'eau chauffée à 10 ou 11 degrés Réaumur, et après une immersion de 5 à 6 minutes, on les étale sur une table bien unie pour les racler avec des couteaux d'os ou de bois. Au fur et à mesure que ce travail s'exécute, les œufs détachés sont déposés dans un autre vase plein d'eau, marquant le degré de température que nous venons d'indiquer, et lorsque la totalité de cette graine est ainsi réunie, on agite légèrement l'eau avec la main pour séparer les œufs qui adhèrent les uns aux autres, en observant d'enlever tous ceux qu'ils viennent surnager à la surface du liquide, et qui ne valent rien, tandis que ceux, au contraire, qui tombent au fond du vase sont féconds. Enfin, la graine suffisamment lavée est versée sur des tamis serrés, ou sur de la toile, sur lesquels on la laisse égoutter et parvenir à une dessication complète, qui permet de la conserver jusqu'au moment de s'en servir. Lorsque la douce influence printannière commence à faire eclore le bourgeon des mûriers, on divise la graine que l'on veut faire couver dans des boîtes de carton sans couvercles, dans lesquelles on l'étend en une couche de quelques lignes d'épaisseur.

Cette graine est ainsi soumise à l'action de l'étuve, dont on élève journellement et progressivement la chaleur jusqu'à 22 degrés, de 14 qu'elle marquait au commencement de l'incubation : la durée de cette opération se prolonge de 10 à 13 jours.

Nous arrivons juste à point, mes jeunes amis, pour assister à la naissance de la population qui, pendant quelques semaines, animera cette magnanerie. Les éclosions ont commencé hier, mais comme elles sont fort peu nombreuses dans cette première journée, on ne leur accorde aucune attention. Ce n'est donc que de ce matin que l'on a placé sur chacune de ces boîtes une feuille de papier criblée de forts trous d'épingle. Cette feuille de gros papier pose sur la graine même, par le côté où l'on a fait entrer l'épingle, et les rameaux de

tre les aspérités de la nature ; et dans cette jeune fille petite, élégante et fraîche, un bouton de nénuphar où fermentait le germe d'un arbre géant.

La circonstance particulière qui permettait de mettre ainsi en relief l'élève de Garcia était l'arrivée de Rossini à Paris. Dans ce temps, peu éloigné de nous pourtant, on comprenait bien la musique toute géniale du nouveau *maestro*, mais savoir la chanter était autre chose ; on ne chantait pas, on hurlait. Si bien que l'illustre auteur de *Guillaume Tell* et du *Siége de Corinthe* ne savait où trouver des interprètes à ses admirables compositions. Une cantate à quatre parties avait été écrite par lui en Italie; on le conjurait d'en faire jouir un public d'amateurs, et lui, timide et effrayé, craignait un *fiasco*; enfin, il s'était décidé à la faire entendre; Bordogni, Pellegrini et Mme ..., tenaient les parties de basse, de ténor et de soprano; mais où trouver un contre-alto? Ce fut alors que Garcia, qui dérobait encore sa fille aux regards de la foule, comme l'avare cache son trésor, trouvant l'instant propice à son entrée dans le monde, l'offrit pour remplir la partie en souffrance.

On accepta, non sans témoigner *in-petto* quelque doute sur la réussite d'une tentative au moins audacieuse : tout ce qu'il y avait de grands personnages et de femmes à la mode assistaient à cette solennité musicale; quand à Maria, il lui semblait que ce fût chose ordinaire.

Son attitude était assurée ; pas l'ombre de timidé; on aurait dit qu'elle avait la conscience de son avenir, et que cette prévision secrète, jointe à une certaine conviction de nécessité, lui inspirait la superbe audace indispensable pour réussir à celui qui est destiné à s'offrir au suffrage ou au blâme du public. Cette force qui naît de la confiance en ses propres moyens, est aussi nécessaire au succès que la supériorité du talent. Il faut avoir su se placer sur un piédestal devant soi-même, pour imposer aux autres sa supériorité.

Quoiqu'il en soit, l'accueil le plus favorable couronna l'heureuse hardiesse de la cantatrice de quatorze ans; gens du monde, dilettante, artistes l'accablaient de doux éloges et l'enrichissaient de bonbons de toutes sortes; et elle dut recevoir les louanges avec modestie et bonheur, et les sucreries avec la joie d'une gourmande enfant qu'elle était; tandis que le père se dédommageait des doutes émis sur le talent irréprochable de son élève par une importance et une faconde bien naturelles. Dire le chaleureux enthousiasme de Rossini à cette occasion n'est pas chose facile : il l'appelait *son espoir*, *sa diva*, et la baisait au front et sur les deux joues, comme il eût fait d'une fille chérie. Ah! jamais prédiction n'obtint sans contredit une réalisation aussi complète. Quelle autre que Maria devait porter plus haut l'illustre fardeau de la musique Rossinienne? Quelle autre quelle, désormais, atteindra la perfection de son jeu et de son chant dans les quinze ou vingt rôles où elle servait d'interprète aux inspirations originales du rival de Mozart?

Glorieux du succès de sa fille, Garcia songea de suite à en tirer parti, tant pour sa propre satisfaction que pour la fortune de sa famille: il signa donc pour Maria un engagement avec le directeur du Kings'-Théâtre, à Londres, et toute sa maison partit pour la capitale de l'Angleterre.

Son apparition sur la scène anglaise fut marquée par une anecdote qui, bien qu'ayant son côté plaisant, fait preuve encore de cette noble ambition qui fermenta toujours dans son âme, ainsi que de ce courage dédaigneux des obstacles qui se décéla à la première occasion.

Elle devait chanter avec Vellutti un duo de *Romeo et Juliette*, de Zingarelli. Le matin, ils le répétèrent ensemble. A cette répétition, comme aux précédentes, le *musico*, ex-routier expérimenté, chanta la note simple, et il réserva les *fioritures* pour le soir, dans la crainte que Maria ne s'avisât de les imiter. Arrivé sur la scène, Vellutti chanta son solo le premier et le surchargea d'agréments; puis, à la fin, un trait neuf et brillant vint enlever les applaudissements des spectateurs. Déjà un regard de triomphe et de pitié insolente de la part du *musico* tombait d'aplomb sur Maria, lorsque celle-ci, comme un jeune coq de race, s'élance dans l'arène, s'empare des mêmes traits que Vellutti, leur donne une nouvelle forme, et couronne sa victoire par une superbe et hardie improvisation. Aussitôt, et au milieu du trouble que les applaudissements avaient répandu sur tous ses sens, elle sentit, quoi?... une main, ou plutôt une pince de fer qui lui torturait le bras au-dessus du coude. Immédiatement, le mot *bricouna*, prononcé par son compagnon à voix basse et avec l'accent de la colère, vint l'avertir d'où partait le coup et lui apprendre qu'il n'y a pas de gloire sans amertume.

Cette anecdote fait, à notre avis, peu d'honneur au vaniteux et irascible chanteur, assez lâche pour se venger sur une faible enfant, et par la force brutale, du tort qu'apportait à son puéril amour-propre, une haute et jeune intelligence.

Ce ne fut pas dans cette seule circonstance qu'elle montra une remarquable subtilité d'esprit. Née avec le talent d'observer et une rare originalité de pensée et de style, les mœurs anglaises fort ridicules à ses yeux, lui fournissaient, même à un âge bien tendre encore, occasion d'exercer une innocente malice: il faut lire dans les premières correspondances les excellentes caricatures qu'elle fait de lady *Collet-monté* de milord *Punch* et de *John Bull* gros et gras marchand de la Cité. Mais, si, fine et mordante dans ses observations, elle jette à pleine main la plaisanterie rai-

---

mûrier, garnis de tendres bourgeons qu'ils portent, ne tarderont pas à se couvrir d'une multitude de vers tellement nombreuse, que branches et bourgeons disparaîtront sous cette fourmilière de petits insectes noirs.

Voyez comme ils passent de tous cotés par ces trous d'épingle pour se jeter avec voracité sur la nourriture dont leur odorat leur trahissait la présence.

Grâce à cette couverture de papier, l'ouvrier n'a pas à craindre d'enlever des œufs avec les rameaux qu'il va déplacer. En effet, le voici armé de sa petite pince plate, appelée *bracelle*, qui saisit avec précaution chacun de ces rameaux et bourgeons pour les déposer sur sa tablette ou planchette mobile. Il transportera successivement toute cette population frétillante, et celle qui est encore à naître, dans le petit atelier attenant à l'étuve, et dont la température est égale à celle de cette dernière.

Vous me demandez pourquoi cet ouvrier dissémine ainsi, sur les différentes tablettes que supportent les rayons de cet atelier, le produit des enlèvements qu'il opère? Sans doute, mes amis, les vers provenant d'une once de graine pourraient facilement tenir sur une planchette de deux pieds carrés, mais on leur donne de suite un espace cinq fois plus considérable, afin de ne pas être obligé de les espacer encore pendant la durée de leur premier âge.

On entend par premier âge les cinq ou six jours qui suivent la naissance des vers, période qui termine une mue ou changement de peau. Cette mue, ainsi que les trois suivantes qui marquent le terme de chaque âge du vers, est pour ces derniers une époque critique qui coûte presque toujours la vie à un certain nombre d'entre eux.

Cette mue s'annonce par l'engourdissement des vers et par l'éclaircissement de leur robe qui paraît luisante.

Pendant ce premier âge, les vers reçoivent quatre repas quotidiens, et durant ce temps la température de la chambrée est maintenue au degré que nous avons précédemment indiqué. Au quatrième jour de cette période, l'appétit des vers disparaît avec la torpeur qu'ils éprouvent; on dit alors: les vers s'endorment. Aussitôt on diminue la quantité de nourriture qu'ils recevaient, de manière cependant à n'en pas laisser manquer aux retardataires.

En se réveillant, les vers quittent leur vieille peau et entrent dans leur deuxième âge. Leur corps, d'un blanc sale ou grisâtre, et recouvert d'une poussière fine, est régulièrement marqué de petites taches brunes. Ils reprennent alors leur vivacité première, et, pour satisfaire leur appétit aiguisé par les vingt-quatre heures d'abstinence qui ont précédé cette métamorphose, ils grimpent avec empressement sur les rameaux de mûrier dont on les a recouverts.

leuse sur des gens au regard sec et froid, dénués du sens artistique, ne songeant qu'à l'étiquette ou à l'argent, et dont la vue faisait sur elle, suivant sa grotesque expression : « *l'effet du lait sur les huîtres.* » Ces velléités d'ironie ne l'empêchaient pas de chercher, de voler au devant des occasions de remplir un devoir de bienfaisance ou de générosité de cœur. Ainsi, les bonbons, les fleurs, les petits bijoux dont on lui faisait présent, elle les partageait toujours avec ses jeunes compagnes, filles des artistes du théâtre ; et cela avec une simplicité de manières qui ajoutait beaucoup au charme de sa munificence. Il lui arriva plus d'une fois, n'ayant pas d'argent sur elle de détacher de son cou ou de ses oreilles un collier ou des pendants et de les donner en aumône à des mendiants qui imploraient sa charité ; un soir aussi comme elle sortait du spectacle, heureuse du bon accueil du public, elle rencontra une pauvre femme escortée de deux petits enfants ; il faisait froid et le ciel était couvert de brouillard : pénétrée de pitié pour la pauvre famille, elle conduit les mendians dans l'hôtel occupé par son père, les fait réchauffer à son foyer et ne les laisse partir que bien restaurés et avec deux guinées dans la main : Garcia survint sur ces entrefaites et veut gronder sa fille :—« Papa, s'écrie l'aimable enfant, tu me retiendras cela sur mes dépenses de toilette !»

Une autre fois c'était un acte de charité d'un tout autre genre.

Elle visitait avec ses parents un établissement célèbre pour la guérison des aliénés. Le directeur de l'hôpital, homme éclairé, lui dit que la musique, et surtout le chant, avait souvent une influence favorable sur les malades de cette sorte. — Auraient-ils envie de m'entendre chanter ? fit avec volubilité Maria. — Nous avons ici un jeune homme, lui répondit le directeur, qui est fou de la mort de sa mère. Il adore la musique, et peut-être, mademoiselle, les accents de votre voix produiraient-ils sur lui un effet salutaire... Mais je dois vous prévenir qu'il ne peut voir une femme sans entrer en fureur. — Qu'à cela ne tienne, répliqua vivement Maria, qu'on me donne les habits d'un petit garçon. On se rendit à sa demande, et la jeune fille, métamorphosée en chérubin aux noirs cheveux, se présente devant le malheureux jeune homme. Un piano se trouvait dans la salle. Le soi-disant petit garçon prélude ; puis, chante un air bien mélancolique et en rapport avec la position de l'aliéné. Le pauvre malade tremblant, interdit, criait: « ah ! que c'est bien ! ah! que c'est beau ! » et son émotion ne faisant que croître ; il finit par s'évanouir. Puis, lorsqu'il reprit ses sens, d'abondantes larmes s'ouvrirent un passage ; le visage de l'infortuné en fut inondé... il n'était plus fou.

Quelle gloire, quel bonheur pour Maria !

C'est au milieu de ce concours si divers de travaux, de triomphes, d'espiégleries et de bonnes actions, que s'écoula, pour notre héroïne, la saison musicale de Londres ; puis, le beau monde parti, Garcia, en habile financier qu'il était, résolut de traverser avec Maria les vastes plaines du grand Océan, et d'aller tenter fortune dans les deux Amériques en leur présentant son plus bel ouvrage.

L. AUQUIER (*d'après Viardot, comtesse Merlin, Malibran, etc.*)

(*La suite à samedi.*)

LES FRANCS JOBARDS.

(SOUVENIRS DE COLLÉGE.)

Quand le lendemain de la Toussaint, jour si triste [illegible] dans nos souvenirs d'enfance, a ramené au bercail le [illegible] des collégiens, malheur à l'orgueilleux qui ne comprend pas la nécessité et le charme de l'égalité universitaire. Il devient à l'instant même le point de mire des niches et des railleries de tous ses camarades. Pas un bras pour le défendre si on l'attaque, pas un ami pour le souffler ou lui éviter un *pensum* en lui donnant le mot nécessaire à l'achèvement d'un thème, ou l'épithète indispensable pour éviter dans un vers latin l'épouvantable crime de lèse-prosodie.

Onésime de **, comte à 12 ans par la mort de son père, expérimenta cruellement cette vérité aussi vieille que les murailles de la Sorbonne. Son bon naturel avait été gâté par son aïeule, la douairière de **, espèce de comtesse d'Escarbagnac, qui lui avait expressément recommandé de ne pas encanailler son amitié en l'octroyant aux petits vilains dont il allait partager les études au collége de S. B..., où je commençais ma quatrième.

Onésime fut pendant quelques jours fidèle à cette promesse. Il ripostait par des *vous* si secs aux *tu* dont notre cordialité l'honorait, que nous ne tardâmes pas à l'abandonner à sa sottise. Il ne se mêlait jamais à nos parties, et, pendant la récréation, jouait à l'écart avec des billes d'agathe et des toupies en bois des îles, fastueux présens de son aïeule.

Eugène Sc..., qui plus tard porta si haut sa gloire et sa fortune, était alors le plus malin singe de notre ménagerie. Il ne crut pas le superbe Onésime assez chatié par notre indifférence, et voulut joindre aux ennuis de l'isolement le ridicule d'une mystification dont il traça le *scœnario*, après avoir choisi pour *collaborateurs* l'humble signataire de ce récit, et deux autres espiègles dont le temps et le travail ont, hélas ! depuis lors, argenté les cheveux.

Grave et sérieux comme un âne qui boit du lait, Eugène s'ap-

Après leur avoir donné le temps de quitter leur vieille litière formée de leurs excrémens et des débris de la nourriture qu'ils ont reçue, on enlève ces rameaux avec la précaution que nous avons mentionnée, pour les transporter sur d'autres tablettes en les espaçant en raison du développement qu'ils prendront pendant cette période d'un jour, plus longue que la précédente. Quant aux retardataires qui n'ont point encore terminé leur mue, on leur laisse quelques heures pour accomplir ce travail, puis on les recouvre également de verdure pour les changer de tablettes ; mais on leur assigne une place particulière afin de pouvoir, les deux jours suivans, leur donner cinq repas, tandis que, dans ce deuxième âge, leurs aînés n'en recevront que quatre. Cette augmentation de nourriture leur fait regagner le temps perdu, et l'on doit y avoir recours à chaque mue pour entretenir une certaine égalité entre tous les membres de la chambrée.

Ce second enlèvement terminé, on jette hors de l'atelier la litière avec les vers qui s'y trouvent, et qui, par faiblesse, n'ont pu se débarrasser de leur peau. Dans le cours de cet âge, la chaleur de l'atelier est graduellement abaissée à dix-neuf degrés, et, vers le sixième jour, les larves s'endorment de nouveau pour se réveiller au septième, ayant terminé leur mue. Elles commencent donc leur troisième âge, et ont déjà atteint une longueur de six à sept lignes. Leur robe est plus claire qu'avant la mue, et elles ont, sur le quatrième anneau, à partir de la tête, des raies qui forment une espèce de croissant.

Dans cet âge qui dure sept jours, les vers sont délités deux fois (c'est à dire changés de places), car leur appétit, augmentant en raison du développement qu'ils prennent, exige, pour être satisfait, une abondance de feuilles dont les débris ne pourraient pas séjourner aussi longtemps dans une magnanerie, sans nuire à la santé des élèves auxquels on donne également un espace de 32 pieds (1).

(*La suite au prochain Numéro.*)

UN PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS.

(1) Ici, comme pour tous les espacemens que nous verrons dans la suite, il est sous entendu qu'il s'agit du ver provenant d'une once de graine.

proche d'Onésime, et après lui avoir donné du Monsieur le comte à orgueil que veux-tu :

Votre excellence, lui dit-il à voix basse, fait-elle partie de la société des francs jobards ?

— C'est la première fois que j'en entends parler.

— Quelle imprudence ! si votre altesse était franche jobarde, nos camarades, *les chiens de cour* et jusqu'à monsieur le proviseur auraient pour elle les respects qui lui sont dus.

— Quels moyens employer pour mon initiation ?

— Je m'en charge. Près que nous serons au dortoir et que la cloche aura donné le signal d'éteindre les lumières, habillez-vous doucement et venez me joindre à pas de loup près de la fenêtre qui s'ouvre sur le jardin de l'économe.

— Je n'aurais garde d'y manquer.

— Dans le doute nous observe, séparons-nous. Prudence et discrétion.

Une heure dite, Eugène conduisit sa victime dans une grotte en rocaille où nous siégions sur un banc de mousse avec la gravité des sénateurs Romains, drapés dans nos couvertures, coiffés de bonnets en carton peints, le menton ornés de barbes en papier rouge, déchiquetées avec la pointe et frisées avec la lame de nos canifs. Un dictionnaire grec était ouvert devant le président qui pour se donner un air magistral avait planté sur son nez les lunettes en corne de notre vieil ivrogne de portier. La lampe du dortoir projetait sa lueur blafarde et vacillante sur cette scène comiquement solennelle.

Le comte ** répondit d'une voix mal assurée aux questions ébouriffantes qui lui furent adressées et prononça tous les sermens qu'on exigea de lui. Je me souviens qu'il jura de ne jamais se moucher de la main droite, de ne plus manger d'huîtres, de melon ni de concombres et de faire respecter dans ses domaines la liberté individuelle des hannetons.

Après une cérémonie burlesques dont les détails sont indescriptibles, l'illustre comte Onésime de ** fut enfin reçu franc-jobard.

— Jobard sérénissime, lui dit Eugène, il vous faudra dorénavant, toutes les fois que vous rencontrerez un membre de notre illustrissime confrérie, faire, pour lui rendre honneur, le signe mystericussissime que voici :

Elévant alors la main droite à hauteur et plaçant l'extrémité du pouce à la pointe du nez il agita vivement les autres doigts, comme les gamins qui trottent sur les boulevarts et dont le pinceau de Boulanger reproduit avec tant de bonheur les malicieuses espiégleries.

Le chant d'un vieux coq commensal de la base-cour de l'économe nous obligea à lever la séance. Chacun regagna son lit en riant sous sa barbe postiche, excepté le récipiendaire qui tremblait de tous ses nobles membres.

Les pensionnaires d'un collége, c'était du moins ainsi à mon époque, se divisent en deux camps : *les grands et les petits*. Les rhétoricien, les philosophes surtout, trouvent au-dessous de leur gravité les jeux de leurs jeunes camarades qui, sont reçus comme un lièvre dans un troupeau de chèvres, quand ils se permettent de se jeter à travers une partie de barres ou d'un entretien *déjà* confidentiel.

— Monsieur le comte, chuchotta Eugène à l'oreille d'Onésime en lui désignant un rhétoricien de 16 ans, taquin, querelleur, ne cherchant que plaies et bosses, voilà un des hauts dignitaires de l'ordre des francs-jobards. Le moment de faire vos preuves est venu.

Le pauvre ** donne tête baissée dans le panneau. Le rhétoricien ne crut pas d'abord qu'un misérable roquet, c'est le sobriquet dont les grands gratifiaient les petits, osât le provoquer avec autant d'outrecuidance. La répétition, presque sous son nez, du signe fatal ne lui laissa aucun doute, et il se rua sur Onésime auquel il administra, aux éclats de rire des deux camps, une affreuse pile de coups de poing.

Eugène accourut consoler sa victime, dont il bassina sournoisement la joue gauche, endommagée par une taloche, en lui jurant qu'il était lui-même dupe d'une méprise dont il déplorait les conséquences.

Pendant les deux heures de classe qui suivirent cet événement, Onésime eut de nombreuses distractions, et après l'avoir plusieurs fois admonesté, le professeur lui infligea un pensum qui devait absorber toute la récréation.

— Que votre excellence soit sans inquiétude, lui dit tout bas l'impitoyable Sc..., notre vieux professeur n'est rien moins que le roi des francs-jobards, hâtez-vous de lui faire bien poliment le signe en question, et il s'empressera de supprimer votre pensum.

— Monsieur de **, disait à ce moment le maître, si vous regardez encore voler les mouches au lieu d'étudier votre Cornélius Népos, je vous mettrai à la table de pénitence.

— C'est ce que nous allons voir, répond le jeune comte en agitant les deux mains placées au bout l'un de l'autre pour faire, à ce qu'il croyait, plus d'honneur et de plaisir au vénérable monarque des francs jobards.

La surprise et l'indignation ôtèrent un instant à notre professeur l'usage de la voix, qu'il retrouva bientôt pour héler le portier, ce ministre inflexible des tyrans scholastiques. Il conduisit immédiatement le malencontreux Onésim dans la prison du collége, regrettant, dit-il, que les nouveaux réglements de l'Université l'empêchassent de joindre à ce châtiment une fustigation exemplaire.

Eugène, qui avait un excellent cœur, regretta d'avoir poussé si loin la plaisanterie. Il adoucit la détention d'Onésime par sa franche gaîté, sa pénitence par le partage de ses repas. Bientôt le comte de ** devint, grâce à son amitié, le meilleur garçon de tous les colléges de France, de Navarre et de l'Algérie.

E. Sc...., me rappelait naguères en déjeunant cette espiéglerie d'écoliers.

P. de Faulquemont.

TRIBUNAUX.

La petite Adrienne.

Une jeune fille blonde et rose, âgée de douze ans à peine, est amenée au banc des prévenus ; d'abord elle cache dans ses deux mains son joli visage baigné de larmes ; mais sur l'ordre de M. le président elle laisse tomber ses mains.

Le président. — Adrienne, vous aviez, à ce qu'il paraît, l'habitude de dérober du pain à la boulangère qui déposait son panier près de la loge du portier de la maison où vous demeurez, pendant qu'elle montait chez ses pratiques.

Adrienne, (fondant en larmes). — Ou... oui, mo..... monsieur. C'est... est.. la... a vérité.

Le président. — Cela est vraiment impardonnable, car votre tante chez laquelle vous restez, veuve d'un ancien employé, est fort à son aise, et...

Adrienne, (vivement). Oh ! monsieur, ce n'est pas la faute de ma tante !...

Le président. — Le tribunal n'en doute pas; il ne serait pas concevable qu'ayant 1,800 francs de revenu, elle vous eût poussée à commettre une si mauvaise action. Que faisiez-vous donc de ce pain ?

Adrienne. — Je le mangeais, monsieur.

Le président. — Cela n'est pas croyable, il est bien plus probable que vous le vendiez pour acheter ensuite des friandises.

Adrienne. — Non... non... monsieur... je n'en ai jamais vendu.

Le président. — Votre tante vous laissait donc manquer du nécessaire?

Adrienne, (vivement et levant les yeux avec résolution.) — Oh! ma tante est bien bonne... je l'aime de tout mon cœur!

Le président. — Alors dites-nous ce qui vous a poussée à commettre une si vilaine action?

Ici les larmes de la jeune fille redoublent; mais elle ne répond pas.

Le président.—Il paraît que vous n'êtes pas un bon sujet, car voici une lettre que nous recevons de votre tante, dans laquelle elle déclare qu'elle ne veut pas vous réclamer.

Adrienne. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La pauvre petite cache de nouveau son visage avec ses deux mains, et paraît en proie au plus violent désespoir.

En ce moment un vieillard n'ayant qu'une jambe et un bras, s'avance vers l'estrade où siége le tribunal et s'exprime dans ce langage tout à fait soldatesque.

— Messieurs, dit-il en portant à son front la main qui lui reste, je me nomme Joliot, *ancien de la vieille*...

Le président. — Que demandez-vous?

Joliot. — Je demande à dire deux mots, *itérativement* relativement à l'enfant présent sur ce banc... Primo et d'un, l'enfant est douce est la tante est dure, mais dure... Je la soupçonne d'être descendante de quelque kaiserlitz dont auxquels nous avons eu celui de taner le cuir au camp de la Lune et autres...

Le président. — Passez ces détails.

Joliot. — A moins pourtant qu'elle ne soit un peu cosaque, baskir ou...

Adrienne, (d'une voix forte.) — Non! non! monsieur!... ma tante est bonne!... bien bonne... Ce n'est pas sa faute si...

Joliot. — Bien! bien! mon enfant! Ça me fait plaisir ces menteries là!... Dieu de Dieu! ça me fait un plaisir!... Tenez, dites-moi des sottises; appelez-moi prussien, bédouin... mais laissez-moi dire la vérité à la justice...

Adrienne. — Ne le croyez pas, messieurs, je vous en prie!... Ah! monsieur Joliot, c'est bien mal ce que vous dites-là!

Joliot. — Oh! la bonne petite fille!... Tenez, messieurs les juges, elle a dérobé, et maintenant elle ment; eh bien! c'est justement pour ça que je la prends sous ma protection. Imaginez vous que sa tante l'avait mise en apprentissage chez une couturière; aux heures de repas, la petite venait pour manger; mais alors *l'autre* lui disait : « — Allez manger où vous travaillez. » Et elle la chassait. C'est alors que l'enfant a pris du pain, mais rien que du pain. Il me semble que l'affaire peut s'arranger: d'abord j'ai payé la boulangère; ensuite j'ai 325 francs de pension; c'est tout ce que j'ai gagné pendant vingt-cinq ans que j'ai fait la guerre; mais j'ai encore une bonne jambe, et il me reste un bras pour tirer le cordon. D'ailleurs le pain de munition n'est pas cher, et c'est mon élément à moi... Acquittez cette bonne petite fille placez la à votre fantaisie, et prenez ma pension pour payer les frais de tout ça!!!

Adrienne continue à pleurer; l'auditoire est vivement ému. En ce moment se présente une dame; c'est la maîtresse d'apprentissage d'Adrienne qui déclare qu'elle se chargera de la jeune fille, sans rétribution.

Le président félicite le vieux soldat sur son bon cœur, puis il s'empresse de prononcer l'acquittement de la pauvre enfant qui, d'une voix entrecoupée par les sanglots, s'efforce encore de protester contre l'accusation de dureté dont le brave Joliot a tout à l'heure flétri sa tante qui ne peut manquer, après un trait semblable, de revenir à de meilleurs sentiments envers sa généreuse nièce.

COMMENT IL FAUT AGIR ENVERS

LES ANIMAUX.

L'habitude, l'exemple, ont une grande influence sur nos penchants; ils peuvent les développer ou les réprimer; celui qui s'accoutume à tenir une conduite brutale envers des êtres inférieurs, qui voit traiter, qui traite les animaux avec brutalité, peut-il conserver des sentiments doux, humains pour sa famille, pour ses amis? Mais le jeune homme qui réprime ses mouvements de vivacité, sa colère, qui est juste, raisonnable envers son chien, son cheval, pourrait-il être méchant, cruel envers ses semblables? Ce n'est pas sans motif que des publicistes attribuent la diminution des condamnations à mort, en Angleterre, à la loi qui punit les actes de brutalité envers les animaux, et aux soins qu'une société philanthropique porte à surveiller l'exécution de cette loi.

Mais, indépendamment de toute considération morale, nous devons traiter les animaux avec douceur; car la manière dont nous les conduisons a la plus grande influence sur leur santé, sur leur embonpoint, sur les produits qu'ils nous donnent, sur les services qu'ils nous rendent. La douceur leur est salutaire; les mauvais traitements leur nuisent.

Les animaux menés avec douceur sont vifs, ardents, dociles; ils travaillent à leur aise, emploient leur force d'une manière régulière, continue, et font beaucoup de travail sans fatigue, sans efforts. Les voyageurs qui ont visité l'Orient attribuent les qualités du cheval arabe, l'attachement extraordinaire dont il donne des preuves à son maître, aux soins avec lesquels il est élevé sous la tente de la tribu. Le Circassien traite son cheval à la manière des Bédouins; il le regarde comme son enfant, couche, joue avec lui; si le cheval commet quelque faute, il ne le frappe jamais, mais il met un terme momentané à ses jeux et à ses caresses. Cette privation est pour les chevaux la plus sévère punition, et lorsqu'ils sont assez forts pour porter un homme, on les dirige sans avoir recours à des moyens violents. Ces chevaux ressemblent à ceux du Nedji par les formes, par la légèreté et la solidité de la marche, par la force et l'énergie comme par le caractère; ils sont très intelligents, comprennent merveilleusement la parole du maître. On voit le cavalier circassien, obligé de battre en retraite, et voulant arrêter ou retarder l'ennemi, faire signe à son cheval de se coucher, de s'étendre et de faire le mort, pendant que, couché derrière le corps de sa monture, il ajuste son fusil et fait feu, en appuyant sur la tête de l'animal le canon de son arme. On voit ces chevaux jouer avec les enfants, se prêter à leurs fantaisies et éviter soigneusement de leur faire mal.

Les animaux conduits avec brutalité sont toujours de mauvaises bêtes; ils sont stupides, méfiants, indociles. Presque tous les chevaux méchants ne le sont devenus que pour avoir été maltraités dans leur enfance; ils étaient d'un caractère fier; un brutal a excité leur colère vindicative, et ils ont pris en haine l'espèce humaine tout entière.

La brutalité est un très mauvais moyen de gouverner les animaux; c'est elle qui rend quelques-unes de nos races si chétives, si faibles, malgré les quantités de nourriture qu'elles consomment. Quel est le propriétaire qui n'a pas remarqué dans ses étables des bêtes maigres, quoique mangeant autant et ne travaillant pas plus que les autres? Celles qui sont conduites par des valets méchants, irascibles, peu intelligents, qui sans motifs tourmentent leurs attelages, sont toujours en mauvais état, souvent boiteuses et malades; elles sont molles, ne travaillent que par secousses et quand elles sont battues; elles font alors des efforts instantanés, se jettent à droite, à gauche, glissent, tombent, contractent des distensions de ligaments, des contusions, des fractures, des anévrismes.

digèrent mal, ont souvent des indigestions, sont maigres, ont le poil terne, la peau adhérente. Soit que la constitution en ait été altérée, soit qu'ils craignent l'homme, ils ne profitent ni de la nourriture qu'ils consomment, ni des soins qu'on leur donne. Tous les engraisseurs savent que les bœufs qui aiment le bouvier, qui le recherchent, qui reçoivent ses soins, ses caresses avec plaisir, sont infiniment plus faciles à engraisser que ceux à moitié sauvages qui ne voient approcher l'homme qui les soigne qu'avec méfiance.

On doit infliger les punitions aux animaux avec discernement, en leur faisant comprendre qu'ils sont coupables, et immédiatement après qu'ils ont mérité d'être punis, afin qu'ensuite le souvenir de leur faute leur rappelle la correction. Le grand secret consiste à savoir donner aux bêtes la conscience de leurs méfaits; sans quoi bientôt en eux bouillonne sourdement le sentiment de l'injustice. On doit toujours traiter les animaux avec douceur dans leur jeunesse, gagner leur affection par des caresses, par des friandises, par du sucre, du sel. Les animaux peuvent être conduits sans brutalité, sans punitions. Ils apprécient tous nos sentiments à leur égard. Ils sont susceptibles d'attachement, de crainte, de respect, et quelques-uns ont beaucoup d'amour-propre. Ils ont besoin d'être aimés, caressés, loués. On ne doit d'abord les punir, à l'exemple des peuples de la Circassie, qu'en les privant des marques d'attachement qu'on a l'habitude de leur donner. F. Cuvier a prouvé sur un loup, sur un renard, que les caresses ont la plus grande influence, même sur les bêtes simplement apprivoisées. Les distinctions, les humiliations peuvent être aussi de grands moyens d'influence : l'ardeur, la fierté d'un cheval richement harnaché et monté par un grand personnage ; la hardiesse, l'orgueil que témoignent, malgré leur grande fatigue, le coq, le taureau sortis victorieux d'un combat ; la honte, l'humilité du rival vaincu nous le prouvent. Ces sentiments des animaux offrent des ressources dont on doit profiter avant d'en venir à des punitions physiques. Les muletiers espagnols ornent de plumes leurs animaux les plus ardents et les plus dociles, et ils les en privent pour un temps déterminé, s'ils ont à s'en plaindre. Des rouliers du midi de la France, qui remarquent une bête d'attelage tirant avec langueur, lui crient en l'appelant par son nom et dans un langage connu d'elle, qu'elle sera attachée derrière la voiture, et si l'avertissement est sans effet, elle y est attachée avec ignominie, et, pour aggraver la honte, c'est à l'entrée d'un village que la peine est infligée. Nous ajouterons que les autres rouliers ne manquent pas de faire honte à l'animal paresseux. Nous voyons des animaux remplis de crainte, de vénération pour leur maître, lui obéir, quoique naturellement méchants et indociles. Beaucoup de chevaux, de bœufs, ne se laissent approcher que de la personne qui est accoutumée à les conduire, et combien ne voit-on pas de chevaux, d'ailleurs très pacifiques, qui sont désobéissants, rétifs lorsqu'ils sentent les rênes entre des mains trop faibles pour les diriger. L'on observe à cet égard de grandes différences qui dépendent souvent moins des animaux que des conducteurs ; il y a des personnes qui se font obéir sans peine par les chevaux, par les chiens les plus revêches, tandis que d'autres ne peuvent jamais se faire craindre. Les caresses, la crainte ne sont des moyens coërcitifs efficaces, que lorsque les animaux sont vis-à-vis de personnes qui ont su les dresser et s'en faire craindre.

Les instruments de punition ne doivent être employés que dans des cas exceptionnels ; il faut toujours choisir de préférence ceux qui ne peuvent produire ni plaie ni contusion, ceux qui occasionnent une douleur de courte durée, fût-elle vive.

Outre les moyens ordinaires de correction, la privation du sommeil, la diète, sont d'excellents moyens de dompter les animaux rebelles. Pendant quelques jours, on les empêche de dormir, on ne leur donne point à manger, et l'on se présente ensuite à eux avec de la nourriture. S'ils sont dociles, obéissants, on leur offre des aliments, on les laisse tranquilles ; dans le cas contraire, on continue à les contrarier et à les tenir à la diète.

MAGNE,
Professeur à l'école vétérinaire de Lyon.

LE MONDE

A VOL D'OISEAU,

Tablettes universelles.

Grand in-4° de 600 pages de texte

ET

Orné de 400 gravures et vignettes

Signées de nos meilleurs artistes.

IMPRESSION DE LUXE.

Riche Couverture moirée.

Nous prions instamment nos abonnés de prendre connaissance du supplément annexé à notre numéro de ce jour. — Ils trouveront là tous les détails désirables relatifs au livre de luxe intitulé LE MONDE A VOL D'OISEAU que l'administration offre, au renouvellement de cette année, comme ÉTRENNES, à la nombreuse famille de ses jeunes abonnés.

Nous recommandons ici de nouveau à nos souscripteurs d'avoir à se hâter pour leur renouvellement s'ils veulent profiter, comme nous n'en doutons pas, des avantages réels qui sont réservés aux premiers inscrits.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

1re ANNÉE. — N° 56. Paraissant tous les samedis. DÉCEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

COMPÈRE GUILLERY.

Voici, mes amis, un nom bien connu de vous, Guillery. L'homme qui le porta, et qui devint populaire par ses voleries et subtilités, vivait vers la fin du XVIe siècle. Comme tous les personnages célèbres parmi le peuple, Guillery a eu sa complainte, dont, après cinq ou six générations, les vers naïfs et boiteux vous ont bercés encore :

« Il était un p'tit homme,
» Qui s'appelait Guillery,
» Carabi ;
» Il allait à la chasse,
» A la chasse aux perdrix,
» Carabi ;
» Tôt, tôt, carabo,
» Tôt, tôt, carabi,
» Compère Guillery,
» Te lairas-tu mourir ? »

Cette odyssée n'a pas moins de vingt-six couplets de même force, et ces vingt-six couplets se chantent encore aux veillées de la Saintonge, du Poitou, de l'Anjou et de la Basse-Bretagne, passant de génération en génération dans la mémoire des hommes.

La vie de Guillery fut extrêmement agitée et aventureuse. Nous allons, mes amis, vous en raconter les principaux traits. Vous y trouverez d'ailleurs, comme moi, une haute moralité, vous verrez comment, avec de merveilleuses dispositions et des facultés supérieures, on peut s'égarer dans les plus mauvaises voies, quand dans sa jeunesse on contracte de funestes liaisons, et qu'on méprise l'autorité paternelle et les conseils de l'expérience.

Issu d'une noble et ancienne maison de Basse-Bretagne, Guillery fut confié de bonne heure aux soins d'un précepteur sage et éclairé. Une rare intelligence se développa tout d'abord en lui, et son père résolut de l'envoyer à Rennes pour perfectionner son éducation. Le jeune Breton quitta donc la maison paternelle avant d'avoir atteint sa quinzième année.

Arrivé à Rennes, Guillery s'adonna, avec beaucoup d'ardeur, à tous les exercices du corps comme aux plus ardus travaux de l'esprit ; partout il réussit de la manière la plus brillante ; mais là ne s'arrêtèrent pas ses succès. La malice et la méchanceté triomphèrent à la fois dans son âme à côté de l'étude et du travail.

Les archers de la prévôté avaient-ils été roués de coups dans une de leurs rondes nocturnes ; qui les avait assaillis, gourmés et couverts de horions ? C'était Guillery.—Des maléfices, vols, larcins, méfaits de toute sorte avaient-ils été commis à Rennes, Guillery en était proclamé l'auteur.

C'est que les honnêtes bourgeois de Rennes avaient, dès ce temps, apprécié la sagesse du proverbe : *Dis-moi qui tu hantes....* et que Guillery, ne se complaisant qu'avec les plus mauvais garçons de la ville, il était naturel de l'accuser de tous les méchants coups qui se commettaient.

Le père de Guillery ne pouvait ignorer longtemps les débordements de son fils ; il en fut instruit, et comme ce bon père était, avant tout, un homme plein d'honneur, il mit d'abord la main sur le pommeau de sa dague pour l'aller punir ; puis, son pauvre cœur de père parla à son tour, et il se contenta d'écrire à Guillery une longue lettre, où, après lui avoir fait mille reproches, il l'avertissait que, s'il ne s'amendait sur-le-champ, il le renierait pour son enfant.

La lettre écrite, le père, irrité, la confia à un de ses parents qui allait à Rennes et qu'il pria de faire à son fils de vertes remontrances.

Le parent, arrivé à Rennes, s'empressa d'accomplir la mission délicate dont il s'était chargé un peu malgré lui. Guillery, lorsque l'envoyé se présenta à son hôtellerie, était étendu sur un ca

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Décembre

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Historique de l'industrie séricole, éducation du vers à soie, diverses fabrications alimentées par la soie.

(Suite.)

Le sixième jour, les vers s'endorment pour se réveiller le septième, et entrer dans leur quatrième âge. La couleur des cocons est blanchâtre, mais tout leur corps est marqué de petits points gris, et les raies du quatrième anneau plus larges que précédemment, sont traversées par deux lignes blanches. — Pendant cet âge égal à la troisième période, les vers, eu égard à leur développement remarquable, réclament un espace de 60 jusqu'à 120 pieds carrés. Il devient donc indispensable de les transporter dans le grand atelier. On les distribue dans cette proportion sur les quatre rayons parallèles qui occupent le centre de ce vaste local, et qui présentent de l'un à l'autre et entre eux et les murailles, un espace libre de deux pieds réservé à la circulation des ouvierrs.

Les rayons supportent six étages de tablettes de cinq pieds de largeur, couvertes de feuilles de papier, et pourvues de rebords destinés à empêcher les vers de tomber sur le sol. — Les deux grands poêles de faïence que vous voyez à chaque extrémité de cet atelier y entretiennent une chaleur uniforme de 17 degrés, que l'on y maintient jusqu'à la fin de l'éducation. Cette large cheminée ne fonctionne que dans les temps humides, pendant lesquels on y fait un feu clair et vif qui enlève une partie de l'humidité à l'air intérieur et facilite la ventilation.

La végétation du mûrier que nous avons vu naître avec la population de la magnanerie s'est développée avec cette première. Maintenant les feuilles sont parvenues à leur entière croissance et peuvent suffire à la consommation effrayante que vont en faire nos insectes dont le nombre des repas cependant n'est pas augmenté.

Durant la première moitié de cet âge comme dans les précédents, l'appétit des chenilles va crescendo, et décroît ensuite jusqu'au jour du sommeil où il cesse totalement. Cette époque de faim canine, si je puis m'exprimer ainsi, se nomme *la petite frèze* dans ces divers âges, et *la grande frèze* dans le cinquième. Ce dernier se termine comme les autres, seulement la mue est plus critique et dure souvent de 24 à 30 heures. Nous voici donc arrivés au cinquième âge; les vers sont méconnaissables, ils ont plus de deux pouces de longueur; tout leur corps

napé de cuir de Hongrie, fumant nonchalamment dans une pipe de cuivre rouge, et dont le tuyau était recourbé en une foule de façons difformes et inusités.—Cependant il cessa de fumer lorsque son parent se fût nommé ; et, se mettant sur son séant, il prit lecture de la lettre de son père.

Pendant qu'il lisait, le bon gentilhomme eut tout le loisir de considérer sa toilette, qui, certes, était faite pour attirer l'attention d'un simple et digne hobereau de la Basse-Bretagne.—Guillery portait des bottines à la mauresque couleur de sang et ornées d'un gland d'or à chaque découpure ; il avait un pantalon de soie verte avec des crevées de taffetas blanc grosses comme le poing ; son juste-au-corps était d'un velours bleu de la plus belle nuance, et sur ses cheveux noirs qui flottaient noblement sur sa riche fraise de dentelle, était juchée une toque à la genoise rehaussée d'une plume de paon indien.

Le bon gentilhomme breton était émerveillé d'une si bonne mine ; mais fidèle à la mission qu'il avait reçue, il appela à son aide toutes les ressources de son éloquence pour engager le jeune homme à mener une vie plus régulière. Guillery, l'interrompant tout à coup :

« Monsieur, s'écria-t-il, j'accepterai respectueusement de mon père ses lettres, ses remontrances, ses avis ; mais, parbleu, qu'il ne charge personne de me chapitrer, car les oreilles de l'ambassadeur pourraient bien aller pourrir avant le reste de l'individu. Adieu, monsieur ; Dieu vous tienne en joie et vous procure bonne mort au bout de longs jours. »

Le bon gentilhomme vit bien, à ce discours menaçant, qu'il ne restait plus rien à espérer de Guillery. Il rengaîna donc ses conseils et gagna promptement son logis.

Quand Guillery fut demeuré seul, il reprit sa pipe et rumina longtemps en lui-même pour savoir à quel parti il était prudent de s'arrêter, car il n'y avait plus de ce moment à compter sur les écus d'or de l'escarcelle paternelle pour faire joyeuse vie d'écolier. Au bout d'une heure, enfin, il frappa du pied, se leva résolument, et se promena par la chambre en sifflant à larges poumons un air joyeux, comme eût pu faire un sansonnet en fuyant sa cage.—Il avait enfin formé un projet, et pour Guillery, du projet arrêté à l'exécution, il n'y avait qu'un pas.

En ce temps, le roi Henri-le-Grand se disposait à faire la guerre au duc de Savoie. Dans les principales villes du royaume, on levait des hommes pour former une belle et vaillante armée capable de mettre facilement à la raison le prince et les capitaines savoyards : Guillery en était instruit. Il se présenta donc devant le grand-sénéchal de Rennes, qui, ravi de sa bonne mine, l'enrôla sur-le-champ.

Guillery n'eut pas plutôt senti l'odeur de la poudre qu'il fut un héros. Bientôt son courage fit l'admiration de l'armée, et il se signala dans un si grand nombre d'occasions qu'on lui donna une compagnie à commander. Voilà donc Guillery capitaine à dix-huit ans, et continuant à soutenir son renom par des prodiges de valeur presque fabuleux.

Mais la paix ne pouvait tarder à renaître entre le puissant roi Henri-le-Grand et le simple duc de Savoie. C'est ce qui arriva en effet, et Guillery se trouva, dès ce moment, sur le pavé avec son aigrette de capitaine, ses lauriers, ses blessures et son escarcelle vide, profonde et dénuée même de l'apparence d'un ducaton. Aussi se mit-il à maudire la paix qui le faisait descendre du rang où il éclipsait les plus hardis gentilshommes ; mais, dans cette circonstance encore, il ne fut pas long à prendre un parti.

De ses soldats, il assembla les plus braves, mais les plus mauvais et les plus mutins en même temps, et il leur tint ce discours :

« Mes amis, nous avons la paix, et avec elle voici accourir la misère, la faim, la soif et l'opprobre, êtes-vous d'avis d'abandonner le bocqueton pour prendre la besace, en un mot, persistez-vous à demeurer hommes de cœur et hommes d'épée ? »

Les soldats se regardèrent entre eux avec étonnement et lui dirent : « Capitaine, expliquez-vous, car nous ne sommes pas clercs comme vous, et n'entendons pas à demi-mot. »

Guillery leur dévoila alors sa pensée ; il leur dit que son dessein était de ne point poser les armes, mais de se rendre dans quelque forêt, et là détrousser les passants, c'est-à-dire de prendre le superflu aux riches ; il entra dans de longs détails sur la manière dont il voulait conduire ses expéditions, et ne leur laissa pas ignorer qu'il exigeait un dévoûment sans bornes.

La plupart de ces soudards, que l'habitude du métier des armes rendait impropres aux travaux rustiques, poussèrent des cris de joie et jurèrent à Guillery de le suivre et de mourir s'il le fallait à ses côtés.

Vous voyez, mes amis, jusqu'à quel degré de dépravation la fréquentation des mauvaises sociétés et la désobéissance aux volontés paternelles avaient conduit Guillery. Désormais c'était un homme perdu ; tout sentiment d'honneur s'était effacé dans son âme. Nous allons le suivre dans le cours de sa vie aventureuse et désordonnée.

Guillery et ses compagnons se dirigèrent d'abord vers la Saintonge et pays circonvoisins, où ils choisirent une retraite presque inexpugnable. Là, ils commencèrent à exercer leur chanceux métier avec un rare bonheur et une grande adresse, se contentant de piller et de rançonner, sans jamais répandre une goutte de sang, ni se porter même à aucun excès.

Il serait trop long de raconter ici toutes les aventures et tous les stratagèmes de Guillery (sa vie de brigand dura dix ans) ; nous es

---

est blanc, et comme recouvert d'une poudre très fine.

Il en est cependant quelques-uns qui font exception, et dont la robe est grisâtre et même tirant sur le noir.

Aussitôt après la mue, on délite les vers, auxquels les 150 pieds carrés nécessaires dans le commencement de cet âge seront ensuite portés à 250.

Après cette mue, on reconnaît déjà quelle sera la couleur de la soie que chaque ver filera. Ainsi, ceux qui ont les huit pattes postérieures blanches, fourniront de la soie de cette couleur, et ceux dont les mêmes pattes sont jaunes, fourniront une soie de pareille nuance.

Au quatrième jour de cette période, les vers sont délités de nouveau, on enlève les ordures, et jusqu'à ce jour le régime quotidien se compose encore de quatre repas, à chacun desquels les vers sont longuement recouverts de feuilles ; car le ver à soie est tellement stupide et sédentaire, qu'il se laisse mourir de faim plutôt que de quitter sa place pour chercher sa nourriture.

Du cinquième au septième jour, les vers ont un appétit dévorant, aussi leur accorde-t-on journellement un repas de plus. Ils font alors en mangeant, un bruit, que l'on a justement comparé au bruit que fait la pluie en tombant sur le feuillage. Après cette espèce de fringale les vers ont atteint leur entier développement, ils ont 3 pouces de longueur, et sont totalement blancs.

Du huitième au neuvième jour leur appetit se calme sensiblement ; ils cessent de croître, ils paraissent même diminuer de volume. Ils commencent à se vider par des déjections excrémentielles très nombreuses, puis ils grimpent sur les feuilles sans les ronger, et lèvent fréquemment la tête comme pour dire qu'il leur faut quelque chose.

Ce sont les premiers signes qui indiquent que les vers sont parvenus à leur maturité et qu'ils ne tarderont pas à filer leurs cocons. Bientôt, en effet, oubliant leur paresse naturelle, ils quittent les feuilles et courent le long des tablettes en cherchant constamment à s'élever. Les anneaux de leur corps se raccourcissant, ceux du cou se rident, et prennent une semi-transparence tirant sur le jaune, surtout dans les individus qui donneront de la soie de cette couleur.

Il faut aussitôt délier les vers, nétoyer l'emplacement qu'ils occupaient, et leur donner des cabanes formées de petits faisceaux de rameaux flexibles tels que branches de bouleau, de bruyère, de genêt. Chacun de ces faisceaux liés par le bas des tiges, doit avoir une longueur double de la hauteur qui sépare une tablette de l'autre. On les dresse sur ces tablettes, de manière à ce que les bouts flexibles de ces petites ramées recourbés par la tablette supérieure forment des ber-

saierons seulement de rappeler un de ses malins tours, d'après un chroniqueur qui les a recueillis avec une minutieuse exactitude.

Un jour, Guillery étant en embuscade dans la château de la Chastenerie, où lui et ses gens faisaient leur ordinaire résidence, il arrêta un messager que M. de Laroche-Boisseau, prévot de Niort, envoyait au grand-prévôt de La Rochelle pour le prier de le venir trouver à un château qu'il désignait, et où ils pourraient prendre des mesures efficaces afin de donner la chasse à Guillery.—Celui-ci prend les habits et les lettres du messager, et s'en va lui-même à La Rochelle porter le paquet au grand-prévôt. Le magistrat lut les dépêches, et montant aussitôt à cheval avec dix ou douze de ses archers, il se mit en route avec le faux messager qui devait le conduire au rendez-vous. Or, Guillery, avant de partir, avait ordonné à ses gens de se bien embusquer dans un ravin étroit et couvert, où il serait facile d'entourer le prévôt et ses gens sans avoir besoin de recourir à la violence. La chose arriva ainsi qu'ils l'avaient combinée. Au plus épais d'un bois, les brigands apparurent tout à coup, cernèrent le prévôt et ses archers, et les contraignirent à se rendre sans coup-férir. Ensuite Guillery fit attacher solidement le magistrat et ses gens, et revêtant avec sa troupe leurs habits, montant leurs chevaux et portant leur flamme, il voulut aller offrir au prévôt de Niort, le donneur d'avis, un échantillon de son savoir-faire.—Chemin faisant, il se dirige vers un château qui recélait de grandes richesses. Les casaques d'archers qui déguisaient ces bandits les firent prendre pour des limiers de justice. On ouvrit les portes, et la troupe en un instant se chargea d'or, d'argent, de meubles de prix qu'elle se hâta d'aller déposer dans son repaire. Ce vol audacieux consommé, Guillery, sans prendre de repos, se met à la tête de ses gens, court à l'endroit où M. de Laroche-Boisseau attendait le grand-prévôt, son collègue, et fait dire au magistrat que les archers de La Rochelle n'attendaient plus que lui pour se mettre en quête. M. de Laroche-Boisseau, inquiet de ne pas revoir son messager, se lève précipitamment à cette nouvelle, monte à cheval, et suit à distance Guillery et ses gens, qui ne l'ont pas plutôt attiré au même lieu où le prévôt de La Rochelle était prisonnier avec ses archers, que, le saisissant également à l'improviste, ils l'attachent, ainsi que ses gens, de la même façon, et en regard des premiers pris.

Piteuse fut sans doute la figure des deux prévôts et de leurs gens d'armes. Guillery s'amusa quelques instants de leur frayeur; puis, les faisant détacher, il les renvoya tout pénauds, ne voulant retenir d'eux que leurs armes.

Après des milliers d'aventures heureuses et de hardiesses menées à bonne fin, Guillery eut à ressentir à la fin des traits de la fortune adverse; — et ceci prouve, mes amis, que la prospérité des hommes pervers ne saurait être qu'éphémère, et qu'ils reçoivent leur châtiment même ici-bas.

Par suite de la guerre acharnée qu'on lui faisait, Guillery perdit la plus grande partie de ses compagnons; et des cent soixante-cinq hommes qu'il avait entraînés à sa suite, il ne lui en resta plus enfin que seize. Dans l'impossibilité de continuer sa vie de brigand avec une aussi faible escorte, il vint se fixer dans la petite ville de Saint-Justin, où il était inconnu; là, il prit le titre de baron de Guillery, répandit l'or et l'argent à profusion, et monta une maison considérable en équipages, en chiens, en oiseaux de chasse, en valets de toute sorte, pages, écuyers et laquais; aussi l'admiration du peuple, de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie lui fut-elle tout d'abord acquise.

Un jour, cependant, un marchand de Bordeaux, auquel il avait fait, au temps de sa coupable vie, grand dommage, après s'être bien assuré par lui-même que le riche seigneur de Saint-Justin n'était autre que le larron Guillery, présenta requête au prévôt, qui, sur les indices concluants qu'on lui soumettait, résolut de prêter main forte au marchand, et s'achemina secrètement, et accompagné de vingt archers résolus, vers la demeure où le célèbre brigand était loin de redouter sa venue : c'était aux premiers jours du mois de mai de l'année 1677. La troupe arriva sur les quatre heures du matin, quand le jour commençait à peine à poindre. Le prévôt, après avoir embusqué ses hommes le long de la muraille, heurta à la porte et demanda à parler au maître. Au bruit, Guillery se lève en chemise, descend au portail, l'ouvre, et demande qui vient l'éveiller de si grand matin. Aussitôt les gens du prévôt l'enveloppent et s'emparent de lui malgré sa résistance énergique.

Dirigé immédiatement sur La Rochelle, Guillery traversa, au milieu d'un tumultueux mouvement de curiosité et d'effroi, les divers pays qui avaient servi de théâtre à ses brigandages. Son procès ne pouvait être long, et, à la grande surprise du menu peuple, chez qui la croyance était répandue que le compère *ne se laisserait pas mourir*, il fut condamné à être rompu vif en réparation de ses voleries et pillages. Guillery subit son affreux supplice le 2 juillet 1677.

CH. VILLAGRE.

---

ceaux alignés; ils sont disposés de manière à ne point déborder les rayons, et à laisser d'une rangée de faisceaux à l'autre un espace vide où les retardaires recevront leur nourriture quotidienne.

Au deuxième et troisième jours de cette période qui va clore l'existence de la larve, vous voyez les vers quitter en foule la litière, et grimper comme en procession les uns à la suite des autres le long de ces ramilles. Les uns se fixent aux premières branches qu'ils atteignent, ce sont les plus estimés, ceux qui donnent les plus beaux cocons; d'autres s'élèvent jusqu'au sommet des cabanes, d'autres courent d'une branche à l'autre sans paraître trouver un endroit propice à leur travail; ce sont déjà des individus faibles.

Enfin à ceux dont la débilité est telle qu'ils ne sauraient s'élever dans les ramilles, on donne des cornets de papier dans lesquels ils se retirent pour construire leur tombeau.

Ces habiles architectes commencent leur construction par quelques fils de soie dont ils relient entre elles les branches auxquelles ils veulent attacher leurs cocons. Placés au centre de cette charpente qui soutiendra leur édifice, ils croisent et recroisent si souvent leur fil autour d'eux, qu'ils finissent par devenir invisible et forment une espèce d'œuf ou cocon hermétiquement fermé qui leur coûte trois à quatre jours de travail. Ainsi renfermés, ils se raccourcissent, se raidissent graduellement, et après avoir dépouillé leur peau de larve, ils deviennent chrysalides, état qui constitue le sixième âge des vers à soie. Maintenant un mot sur la formation de la soie elle-même.

La feuille du mûrier contient entre autres substances organiques une matière sucrée, abondante, qui sert à la nourriture de la chenille, et une partie de matières résineuses, qui, séparées des autres par le travail de la digestion, se réunit petit à petit dans des réservoirs particuliers qui, sous la forme de deux tubes, règnent le long du corps de la larve, et après leur réunion, viennent aboutir à une sorte de filière qui se trouve en arrière de la bouche de l'animal.

Lorsque la chenille veut donc construire son cocon, elle donne passage à cette liqueur visqueuse qui reparaît sous la forme de gouttelettes infiniment petites que la chenille étire en fils qui se solidifient dès leur apparition à l'air atmosphérique.—Voilà, mes amis, comment se forme la soie, mais revenons à nos cocons.

Quatre à cinq jours après que les dernières chenilles sont montées, on dérame, c'est-à-dire qu'on enlève les cabanes dont on détache en même temps les cocons que l'on jette dans de grandes corbeilles en mettant de côté ceux qui sont vieux, mous ou doubles. Ces derniers

LE PETIT NÈGRE.

Une petite blonde avait pour compagnon
Un négrillon.
N'aimant pas sa couleur de suie,
La voilà qui le prend, et le frotte et l'essuie.
Mais, hélas! c'était un gugnon :
Plus elle frotte fort, plus le petit visage
Devient noir. On croirait qu'on le passe au cirage,
Elle se lasse enfin, et retient ce dicton :

« Que par art ou par imposture
On ne refait pas la nature,
Et qu'à blanchir un nègre on y perd son savon. »

CONSTANTIN.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

La cantatrice madame Malibran.

(Suite.)

Nous avons laissé notre héroïne voguant à pleine voiles sur l'Atlantique. Un voyage naval d'aussi long cours, car le vaisseau était frété pour New-Yorck, eût porté l'effroi dans l'âme de bien des femmes; Maria, au contraire, dans ses besoins d'activité, de mouvement, de vives émotions, n'y voyait qu'un moyen nouveau de dépenser une partie de ses ardeurs curieuses, de ses rêveries chevaleresques : ces matelots, de cinq ou six nations qui composaient l'équipage; leurs mœurs franches et brusques, leurs manœuvres aux mâts, aux cordages, sur le tillac, l'enchantaient, comme si elle fût née sur un navire; elle ne pouvait cesser d'admirer les détails si complexes de toutes les parties du vaste bâtiment dont la marche rapide le disputait aux ailes de l'alcyon. Une petite tempête même ne lui eût point fait peur; elle l'appela de tous ses vœux plus d'une fois; fort heureusement le terrible élément ne se prêta pas à cette fantaisie un peu risquée

Puis la vie de demi liberté que lui procurait nécessairement le séjour d'un vaisseau et l'interruption momentanée des longues leçons de son père, entraient bien pour quelque chose dans la satisfaction enfantine de Maria; au lieu de ces études si fatigantes de solfèges et de gammes, mille fois répétées, elle pouvait pour un temps chanter, fauvette émancipée, ses airs les plus aimés et reprendre avec son frère et sa sœur les accords des canons et des nocturnes, doux souvenir de son berceau; distractions innocentes que le rigide Garcia lui avait interdites depuis qu'il l'avait soumise aux études sérieuses du grand art.

Plusieurs incidents vinrent aussi mettre en évidence tout à la fois le bon cœur de Maria, et son aptitude aux observations psycologiques; entre autres celui-ci.

Parmi les passagers qui faisaient avec sa famille la traversée aux Etats-Unis, se trouvait une jeune fille de son âge : C'était une pauvre orpheline, sourde-muette de naissance qui, accompagnée d'une vieille gouvernante, allait rejoindre ses grands parents, en Amérique. Maria ignorait son infirmité, et dès les premiers jours du voyage la mélancolie de sa physionomie la frappa. Elle en fit l'observation à la dame qui lui en apprit la cause. Maria n'avait jamais vu de sourds-muets, et n'avait pas une idée du langage des signes; mais affectée vivement de l'état de l'infortunée, elle s'en approche, la regarde avec intérêt, l'excite, tâche de lui communiquer ses idées par signes, l'observe, essaie à son tour de l'imiter, finit par la comprendre: et au bout d'une demi-heure elle avait établi une conversation dans toutes les règles avec elle, au point de lui servir d'interprète. Depuis lors, une amitié touchante s'établit entre elles; oh! ce devait être un tableau charmant à contempler, que ces deux jeunes filles, liées l'une à l'autre par le sentiment de la gratitude, par le sentiment d'une affection protectrice; la faiblesse et la force se donnant la main sous la forme d'un blond séraphin et d'un brun archange.

Enfin le bâtiment entra dans le port.

L'arrivée de la famille Garcia à New-York fut saluée comme une bonne fortune par tout ce qu'il y avait alors de beau monde dans cette ville déjà opulente, mais où l'opéra italien était encore un plaisir inconnu. Un entrepreneur se trouva bientôt pour diriger la nouvelle troupe; troupe assez médiocre dans son ensemble, et dont les premiers sujets se bornaient à Garcia, son fils, Maria et Mme Garcia; et c'était chose plaisante d'entendre, par la suite, notre héroïne raconter comment elle s'y prenait pour faire *chanter* ses sujets *qui ne savaient pas chanter*, et, ce qui est plus fort encore, qui n'avaient pas de voix.

Tout allait pourtant le mieux du monde, lorsque M. Malibran, négociant français, établi aux Etats-Unis, demanda la main de Maria : il avait cinquante ans et Maria seize : son père la lui refusa.

Mais Maria, bien que si jeune, se croyant déjà fatiguée de la vie d'artiste, sourit à l'idée de secouer les chaînes d'une dépendance filliale devenue lourde à ses yeux. Elle pouvait, déjà avant cette époque, passer pour belle; et son visage aux traits expressifs, ses grands yeux au regard profond, lui avaient attiré en Angleterre les hommages trop empressés des seigneurs les plus opulents. Son ame fière et pure s'était révoltée du ton léger, des

---

sont l'ouvrage de deux vers qui ont filé en commun. Ce travail terminé, on choisit parmi les plus beaux les cocons dont on veut laisser éclore les papillons qui pondront les œufs pour la récolte de l'année suivante — Ces papillons éclosent dix-huit à vingt jours après que la chenille a commencé son cocon, et pour sortir de leur prison, ils commencent par humecter le sommet du cocon pour dissoudre la matière gluante qui réunit les fils entre eux, puis, à force de coups de tête, ils finissent par se frayer un passage. Comme ces papillons ne prennent aucune nourriture, ils ne vivent que peu de jours, et le plus souvent ils sont jetés aux poules dès qu'ils ont achevé leur ponte. — Enfermés dans des boîtes ou dans des tiroirs, ils déposent leurs œufs dont le nombre s'élève jusqu'à 500 par femelle, sur des morceaux d'étoffe quelconque que l'on roule alors pour les conserver jusqu'au printemps prochain.

Mais comme les papillons, en pratiquant une ouverture dans leur enveloppe soyeuse en rompent tous les fils, ce qui rend le dévidage impossible, on soumet tout le reste des cocons qui forment le produit de l'éducation à la chaleur d'un four dont on vient de retirer le pain, et par ce moyen on tue et l'on dessèche les chrysalides qu'ils renferment.

Les cocons se conservent alors parfaitement, et l'on peut attendre sans crainte le moment oportun, soit de les livrer au commerce qui les paie 3 à 4 fr. le kilogramme, soit d'en opérer soi-même le dévidage. Mais les accidents que l'étouffage au four occasionne et la détérioration qu'il fait éprouver à la soie firent recourir à d'autres moyens, et finalement on inventa un étouffoir sur lequel agit la vapeur d'eau bouillante d'une chaudière.

Les cocons renfermés dans les compartiments hermétiquement fermés de cet appareil ou caisse de cuivre sont soumis à une chaleur de 75 degrés sans éprouver la moindre altération.

Nous terminerons ainsi notre leçon d'aujourd'hui, pour renvoyer à samedi prochain la description des diverses manipulations que reçoit la soie avant d'être employée dans les nombreuses industries qu'elle alimente, dont nous vous détaillerons également les procedés ingénieux.

UN PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS.

façons cavalières que beaucoup d'hommes se croient le droit de prendre avec les femmes artistes, et elle voulait aussi s'en affranchir. Inhabile à comprendre la vie, elle ne savait pas que lorsque la nature nous a créés artistes on ne saurait cesser de l'être sans éprouver constamment le désir de le redevenir, et que la plus rude dépendance filiale est encore la plus douce entre toutes les dépendances. A mesure que nous avançons dans la vie, qui n'a pas jeté plus d'un coup-d'œil d'amour et de regret sur le toit paternel?

Des suites de la proposition matrimoniale de M. Malibran, du refus énergique du père de Maria et des sentiments opposés de cette dernière résultèrent de tristes discords. L'intérieur de la famille devint orageux. En vain une tendre mère, une épouse modèle s'essayait-elle à calmer la violence de caractère de son mari; en vain cherchait-elle à changer l'ordre d'idées de sa fille, la bourrasque devenait de plus en plus menaçante. Maria, elle même, en était venue à douter de l'affection de son père, à tout craindre de sa colère. On en jugera par le trait suivant :

On jouait *Otello*. La matinée avait été marquée par des scènes violentes. Maria remplissait le rôle de l'intéressante fille du doge de Venise, Garcia celui du Maure. La pièce avait marché avec un entrain peu ordinaire, produit sans doute par l'exaltation fébrile des acteurs; mais, au moment où Otello, les yeux étincelans, s'approche de son amante, ou plutôt de sa femme, pour la tuer, Maria s'aperçoit que le poignard qui brillait dans la main de son père est un véritable poignard. Elle le reconnaît, la lame est bonne... Garcia l'avait acheté d'un Turc et examiné devant elle peu de jours auparavant. Epouvantée, hors d'elle-même, « Papa, papa s'écrie-t-elle, *por Dios, no me mate*! (papa, papa, pour l'amour de Dieu ne me tuez pas!) On le comprend bien, c'était là une terreur non motivée, et, son poignard de théâtre s'étant brisé, Garcia y avait simplement substitué l'autre : mais quel effet eût produit, sur le public, une pareille scène, s'il en avait compris le sens! Heureusement il prit la chose en très bonne part, et s'imaginant que les paroles espagnoles étaient de l'italien, il crut que la frayeur réelle de la jeune actrice était un produit de l'art et une partie de son rôle.

Il est probable que l'impression résultant d'une terreur si expressive réagit sur le père de Maria et amolit son cœur; toujours est-il que les sollicitations de tous les siens, la décision bien arrêtée de notre héroïne, et les démarches réitérées de M. Malibran, l'emportèrent sur sa volonté première : il consentit au mariage.

Hélas! ses funestes pressentimens devaient trop tôt se réaliser.

Maria n'avait pas échangé, depuis un mois, son nom de Garcia pour celui de Malibran, que déjà un sombre nuage planait sur elle. Cependant, s'en doutant bien peu, elle s'abandonnait à l'espoir du plus riant avenir, et, éprise du merveilleux, de l'extraordinaire, comme elle devait l'être toute sa vie, le premier désir qu'elle manifesta à son époux, ce fut d'entreprendre une excursion parmi les tribus indiennes du continent américain, autrement dits les *peaux rouges*. Marcher des jours entiers au milieu des immenses savanes et des forêts vierges qu'habitent ces hommes de la nature; s'abriter sous leurs huttes formées de troncs d'arbres et de feuillages, et de nattes habilement tressées; causer familièrement en mauvais anglais avec les guerriers les plus redoutables des *Hurons* et des *Iroquois*; échanger, contre des produits européens, quelques-uns de leurs scalpels, de leurs flèches et de leurs *tomahaws* ou casse-têtes, et nombre de costumes bizarres et pittoresques dont se parent les chefs dans les jours de combat, tel fut l'emploi des trois semaines de la *la lune de miel*.

Ce fut au retour des nouveaux mariés à New-York que se souleva le voile des illusions. Garcia, en père prudent, voulut réclamer pour sa fille la réalisation des promesses brillantes que M. Malibran avait faites à la famille; mais les affaires commerciales de ce dernier, dès longtemps compromises, venaient d'éprouver un échec sans remède par des abus de confiance qui le ruinaient, et il dut lui-même déposer son bilan sans avoir rempli aucun de ses engagemens envers sa femme.

La violence du caractère de Garcia fut excitée au plus haut point par cet événement. Ne se sentant pas maître de lui-même, et dans la crainte de faire un malheur, il quitta précipitamment les Etats-Unis, partit pour le Mexique avec toute sa famille, et laissa Maria, qui, bercée depuis son mariage des plus beaux rêves, se trouva, à son mariage, séparée de tous les siens, dans un pays étranger, unie à un homme qui ne pouvait plus la protéger, et qui, privé de tous moyens d'existence, n'avait pour ressources que le talent d'une femme, presque d'un enfant.

Maria, de qui l'ame fortement trempée était capable de toutes les vertus, prit bientôt son parti. La troupe italienne ayant été désorganisée par le départ de ses parents, elle vint à bout d'en former une nouvelle. Elle improvisa un répertoire de musique anglaise et parut sur le théâtre national.

Quelle courageuse patience, quelle intelligence active dut-elle déployer pour surmonter tant de difficultés! quelle force de caractère pour dissiper par sa propre volonté cette perturbation de l'âme qui accompagne toujours la pensée d'une position manquée!

Mais ne voulant voir dans la faillite de son mari que son infortune, elle ne songea qu'à soulager sa détresse : son âme délicate et généreuse, toujours prête à s'exalter lorsqu'elle était mue par la conscience du bien, l'entraînait à travers les plus grands obstacles. Elle réussit au-delà de ses espérances, et chaque soir une somme considérable arrivait de la caisse du directeur dans la caisse de M. Malibran, car Maria, pour lui porter des secours efficaces, s'était engagée seulement par représentation.

Nonobstant ses beaux succès, des raisons puissantes, provenant toujours de la position fâcheuse et équivoque de M. Malibran, le forcèrent à faire partir sa femme pour l'Europe, où elle devait reprendre ses nobles travaux et lui envoyer, à mesure qu'elle en recueillerait le fruit, de nouveaux et de nombreux secours.

Notre héroïne n'avait pas encore dix-neuf ans lorsqu'elle arriva à Paris au commencement de l'hiver de 182... Elle alla habiter chez la sœur de M. Malibran et plus tard chez madame Naldi.

Et tandis que la fille de Garcia mettait le pied sur la terre de France, son père et le reste de ses parents parcouraient en virtuoses toutes les régions de l'Amérique du Sud, Lima, Mexico, la Véra-Cruz les applaudissaient tour à tour, et ce fut pendant une de ces caravanes qu'arriva au célèbre ténor une aventure qui mérite d'être rapportée.

Sa femme, son fils et lui cheminaient paisiblement et à dos de mulets sur la route assez peu fréquentée que conduit de la capitale du Pérou à la capitale du Mexique. — Or, la guerre, une longue guerre intestine désolait alors ces contrées que se disputaient le despotisme et la liberté : c'était à chaque instant des escarmouches, des guet-à-pens et des fusillades entre les descendants des Espagnols devenus républicains et les Espagnols monarchiques attachés à la mère patrie. — Tout-à-coup un gros de soldats insurgés ou plutôt de guérillas débouche d'un fourré de bois et entoure nos voyageurs assez peu rassurés de la rencontre. Quant aux indépendants mexicains, ils s'étaient bientôt convaincus qu'ils n'avaient rien à redouter de nos trembleurs. Cependant, par mesure de sûreté, le chef de la troupe se prit à interroger le *maestro* dont l'expressive physionomie le frappa.

— Qui es-tu, fit-il d'un ton de commandement?

— Un bon espagnol, répond avec fierté son interlocuteur.

— Et peut-être un espion de nos ennemis; comment t'appelle-t-on?

— Garcia.

— Le nom d'un artiste!

— Celui d'un musicien et d'un chanteur, senor.

— Quoi, tu serais le fameux ténor dont la voix ravissante a fait dit-on, les délices du monde? Eh bien! par la madone, tu vas nous prouver ton idendité en nous chantant un morceau à ton choix.

— Mais senor... balbutia l'andaloux avec humeur.

— Chante, il le faut; à ce prix nous accorderons libre passage

à toi et à ta famille : n'est-il pas vrai, amis, ajoute-t-il en se tournant vers ses gens.

— Oui, oui, qu'il chante, qu'il chante ! crièrent à la fois vingt soldats farouches. Garcia était furieux de subir ce qu'il appelait un affront ; seul, il eût résisté ; ayant à protéger sa timide compagne et son fils enfant, son devoir fut d'obéir. Et pourtant, quelle tention de muscles, quelle irritation nerveuse, quelle abondance de comiques grimaces accompagnaient chacune de ces strophes musicales dont il régalait l'illustre auditoire en guenilles ! Il est vrai de dire que la fin couronna l'œuvre, et que l'énergique enthousiasme de ces *dilettentis* de caserne le consola un peu d'avoir été réduit à faire le métier d'un orphée de carrefour. « Brava ! brava ! s'écrièrent-ils en battant la mesure avec leurs fusils, celui-là est le véritable Garcia ! »

Bref on se sépara les meilleurs amis du monde, et les voyageurs continuèrent leur route sans encombre.

Mais revenons à notre héroïne.

L. AUQUIER (*d'après Vardot, comtesse Merlin, Malibran, etc.*)

(*La suite à samedi.*)

PARIS EN MINIATURE.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Adrien à sa mère.

Paris, le 30 novembre 1842.

Nous sommes allés à la Bibliothèque royale mardi et vendredi derniers, les deux jours de la semaine laissés aux amateurs et aux curieux qui désirent visiter cet asile hospitalier où l'esprit humain classé, étiqueté, gît côte à côte sur mille rayons. Situé au milieu de la rue Richelieu, l'édifice qui renferme tant de précieux dépôts si utiles aux lettres, aux sciences et aux arts, présente à l'extérieur le maussade aspect d'une maison de correction. Des murs nus, sans ornement, dont la sombre et triste monotonie n'est rompue que par quelques tuyaux de cheminées; quatre ou cinq petites ouvertures ressemblant à des guichets de geôle ornés de leurs barreaux de fer; des affiches de toutes les hauteurs, de toutes les largeurs et surtout de toutes les couleurs, placardées le long de chaque façade; un factionnaire grelottant sous une porte cochère au-dessus de laquelle se trouve l'inscription : *Bibliothèque du roi*, tracée en lettres de métal jadis dorées: voilà ce qui frappe d'abord les regards des visiteurs. Une fois dans l'intérieur, la première impression produite par la masse disgracieuse des bâtiments, se dissipe bien vite; ici tout est monumental, digne de la collection bibliographique la plus belle et la plus riche du monde.

On doit, en premier lieu, rendre pleine justice à la police matérielle représentée par le concierge et par les frotteurs en livrée. Partout règne la plus sévère propreté ; on dépose gratis ses cannes et parapluies à la porte; de vastes paillassons, placés à chaque pallier, sont surmontés de cette inscription : *Essuyez vos pieds, s. v. p.* (les étrangers mêmes qui ne comprennent pas le français la comprennent) ; des crachoirs sont disséminés dans les salles pour préserver de trop fréquents outrages le miroir du parquet ciré. Grâce à cette précaution utile, Diogène n'en eût pas été réduit à une action fort peu civile.

Après avoir traversé la cour, qui n'offre de remarquable que son horloge dont le cadran est le premier de ceux de ce modèle où l'on ait vu des aiguilles à minutes, on arrive à la salle de lecture par un grand escalier garni d'une rampe de fer dont le travail est admiré des connaisseurs. Cette galerie est occupée par une douzaine de tables qu'entourent une foule de lecteurs d'âge et d'aspect différents. L'idée des bibliothèques publiques n'est pas nouvelle d'invention ; l'histoire nous apprend qu'Asinus Pollio en ouvrit une à Rome au temps d'Auguste ; en France, Charlemagne permit à plusieurs savants de consulter les quelques manuscrits qu'il était parvenu à réunir dans son palais ; au temps des croisades, sous le règne de saint Louis, les docteurs jouissaient du droit de se servir des ouvrages que ce monarque avait rassemblés dans un cabinet de la Sainte-Chapelle et dont il avait formé sa bibliothèque.

Plus tard, en 1373, Charles V, dit le Sage, héritier de la couronne du roi Jean, son père, et des dix ou douze volumes manuscrits restés dans une des salles du palais, avait porté cette modeste collection à 910 volumes, nombre prodigieux pour une époque où les lettres produisaient fort peu, et où la transcription d'un seul ouvrage était l'œuvre de plusieurs années et souvent de toute une vie. Placés dans une des tours du Louvre à laquelle on donna le nom de *Tour de la Librairie*, ces livres occupaient trois étages et étaient rangés avec un soin et une propreté extrêmes. Les fenêtres garnies de splendides *verrières*, étaient défendues à l'extérieur par des barreaux de fer et un grillage en fil de laiton. Les lambris des voûtes étaient en bois de cyprès, ceux des murs en bois d'Irlande ; de riches bas-reliefs sculptés ornaient toute la surface de cette boiserie. De nos jours les portes de la bibliothèque s'ouvrent lentement à dix heures et se ferment bien vite à trois. Sous Charles V, trente petits chandeliers et une lampe d'argent allumés toutes les nuits permettaient aux laborieux habitués de la tour de la librairie d'y travailler à leurs heures, et aussi longtemps qu'ils le voulaient. Seulement, pour prévenir les dilapidations, la plupart des ouvrages étaient renfermés dans des cages de fer et on lisait à travers les grilles. On voit encore les chaînes et les cadenats qui attachaient des livres d'heures. Cette précaution contre les voleurs ne serait pas aujourd'hui un anachronisme. Un des conservateurs nous disait que malgré la plus stricte surveillance, les précautions les plus minutieuses, la bibliothèque royale était au pillage. — C'est le résultat, ajoutait-il, de l'usage du prêt. Depuis son introduction, la bibliothèque n'est plus qu'un grand cabinet de lecture gratuit; on emprunte beaucoup, l'on rend peu ; d'où vient que très souvent l'on trouve sur les quais des livres enlevés depuis si longtemps, que les détenteurs en ont acquis la propriété par la prescription. Sous le règne de Charles VI, qui laissa par faiblesse s'introduire un pareil abus à la tour de la librairie, en très peu de temps soixante volumes volés ou perdus réduisirent à 850 la bibliothèque du ménager Charles V. Par suite de cette tolérance dilapidatrice, souvent tous les ouvrages qui ont rapport à une histoire, à une biographie ou tout autre objet spécial, sont confiés à un seul auteur qui le garde un mois, un an, enfin jusqu'à l'achèvement de l'œuvre dont il s'occupe. Et qu'il parte pour Draguignan, Moscou, la Cochinchine, le catalogue est muet, le rayon en veuvage aussi longtemps que le voudra le monopoleur. On est même bien heureux si, dans son caprice, il ne dépouille pas les bibliothèques. Ainsi un académicien qui, sur la fin de sa vie, se mit en tête d'éditer les œuvres de Molière, a gardé pendant plus de quatre ans les éditions antérieures ; et on a eu le chagrin d'attendre sa mort pour rencontrer un autre Molière que le sien. Un autre auteur s'occupait de l'histoire de Bourgogne : il fallut dès lors dire adieu à tous les ouvrages relatifs à cette province; cela explique comment trois cents volumes portant le cachet de la bibliothèque royale se sont trouvés dans la succession de plus d'un savant. Pour rendre à la bibliothèque toute sa splendeur et son utilité, disait encore M***, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de supprimer le monopole du *prêt*, exploité par quelques uns au préjudice de tous.

La salle de lecture dans laquelle nous venions d'entrer, a la forme d'un carré long terminé par une cloison vitrée qui isole les *travailleurs* des curieux, les jours d'entrée générale. Les murs de cette salle et ceux des deux grandes galeries adjacentes, sont distribués dans toute leur hauteur en corps d'armoires, dont la menuiserie est artistement sculptée. Dans toute la longueur de la paroi opposée aux fenêtres et un peu au-dessous du plafond, règne un balcon en saillie, soutenu en voussure, et auquel on monte à l'aide de petits escaliers ménagés derrière la boiserie. Il

est impossible de rendre l'impression que l'on éprouve à l'aspect de ces longues et hautes murailles de livres, de ces couches de volumes à reliures dissemblables et de grandeurs différentes, que l'on voit étagés depuis le parquet jusqu'à la voute. De quelque côté que l'on jette les yeux, aussi loin et aussi haut que peuvent porter les regards, on n'aperçoit que des livres. La vaste étendue des rails, leur largeur, leur élévation, impriment à ce musée bibliographique un caractère grandiose qui saisit et étonne.

Au milieu de la salle et des tables de travail, une balustrade sépare du public messieurs les conservateurs assistés de M. Pillon et justement surnommé Van-Praët II. Par son intelligence, ses vastes connaissances bibliographiques, il suffit seul à ce tracas de tous les jours, de tous les instants, à cette vie de chiffres par demandes et par réponses qui ont illustré le vénérable Van Praët. Il connaît seul les catalogues, les armoires, les cartons; ses indications toujours justes sont trop souvent mal comprises et ses ordres mal exécutés par des employés ignorants qui imputent quelquefois à la bibliothèque une pauvreté qu'elle est loin de justifier. Ils croient pour la plupart qu'une instruction bibliographique leur serait superflue. M. Pillon sait aussi distinguer les véritables *travailleurs* des *flâneurs*, de ces hommes qui vont à la bibliothèque pour y passer cinq heures à se chauffer et à dormir sur un livre dont ils ne connaissent que le titre pour l'avoir vu en passant le long des armoires. Pendant ce temps, les gens d'études qui ont quitté leur cabinet pour venir prendre un renseignement qui leur est indispensable, consulter un ouvrage qu'ils ne pourraient trouver ailleurs, sont obligés de se tenir debout, ou s'ils parviennent à s'asseoir sur les quelques banquettes rangées dans les embrâsures des fenêtres, ils écrivent comme ils peuvent, sur leurs genoux. Les flâneurs sans asile se complaisent à la lecture des *Aventures des flibustiers*, des *Causes célèbres*, et quand vient l'heure de fermeture de la bibliothèque, ils courent au Palais-de-Justice ou aux cours publics pour achever leur journée comme ils l'ont commencée.

Depuis deux ou trois ans, on communique directement de la salle de lecture avec les combles et le rez-de-chaussée, à l'aide de machines ingénieusement combinées. Ce sont deux espèces de boîtes sans couvercles, attachées aux deux extrémités d'une corde qui passe sur une poulie, et quand l'une descend l'autre monte, absolument comme les seaux d'un puits. Cette amélioration importante, à laquelle tout le monde a applaudi, active considérablement le service des imprimés. Désormais on ne sera plus obligé d'attendre un livre trois quarts d'heure après en avoir fait la demande.

Dans un salon contigu se trouvent deux énormes globes, l'un terrestre, l'autre céleste, que le parquet sur lequel on marche divise en deux parties à peu près égales. Ils sont dûs à Corinelli, géographe, qui en fit don à Louis XIV. Ils ont l'un et l'autre onze pieds onze pouces de diamètre.

Le premier objet que l'on rencontre dans la grande galerie où le public est admis, c'est une cuve de porphyre jadis à Saint-Denis et dans laquelle on dit que Clovis reçut le baptême des mains de St.-Remi. Le Parnasse français de Titon Dutillet est placé un peu plus loin. C'est un bloc de cuivre élevé à la gloire des poètes français les plus connus depuis la renaissance. Le cheval Pégase, les pieds levés vers le plafond, occupe le sommet, Dutillet se trouve au bas de la montagne, jetant un regard satisfait sur des hommes plus ou moins illustres qu'il a maigrement déguisés en grecs ou en romains. Louis XIV est sous la forme d'Apollon; un peu plus bas la Seine est personnifiée par une nymphe; Mmes de La Suze, Deshoulières et Scudéri figurent les trois grâces, et plusieurs petits bonshommes étagés ont mission de représenter Corneille, Racine, Racan, Degrais, Chapelle, Lafontaine, Despréaux, Crébillon, Voltaire, Rousseau et le musicien Lully. La postérité a singulièrement dérangé le classement que, de son autorité privée, Titon Dutillet avait cru devoir imposer à chacun d'eux. Les bustes des Bignon sont placés dans cette même galerie, ainsi que le plan en relief des pyramides de Giscy, fait par le colonel Globest. Sur un des côtés, on lit l'inscription sur un morceau de pierre qui a fait partie d'une pyramide.

(*La fin à samedi.*)

A. M. de Noirmond.

CAUSERIES

sur les sciences et les découvertes nouvelles.

XXIV.

DÉPART DE LA COMÈTE DE 1842. — MONTAGNES DU GLOBE. — LE BAROMÈTRE; EMPLOI DE CET INSTRUMENT POUR MESURER LES HAUTEURS. — TORRICELLI ET PASCAL. — ÉLÉVATION DE PARIS ET DE MADRID AU DESSUS DU NIVEAU DE LA MER. — LA MER MORTE; PARTICULARITÉ DE SA SITUATION.

Je vais aujourd'hui, mes amis, vous donner les dernières nouvelles de la comète dont je vous ai entretenus dans mon dernier article et qui n'a encore d'autre nom que celui de *la Comète de 1842*; car elle ne paraît pas assez importante pour que les astronomes aient jugé à propos de la distinguer par un nom particulier, et beaucoup de ses compagnes les comètes n'ont été inscrites sur les registres de l'astronomie que par l'indication de l'année pendant laquelle elles ont été aperçues.

La dernière n'a fait qu'une très courte apparition; vue la première fois le 28 octobre, elle ne s'est approchée de notre terre que pendant une quinzaine de jours environ; elle en est restée à une distance d'à peu près un million de lieues; ce n'est pas encore la moitié de celle qui existe entre notre globe et le soleil; et pourtant la comète a été si peu visible, qu'il n'y a que l'Observatoire de Paris qui ait été assez heureux pour l'apercevoir et la signaler à notre curiosité. Depuis le milieu du présent mois de novembre, elle s'éloigne de la terre, je ne dirai pas à grands pas, mais assez rapidement pour qu'on ne puisse plus l'apercevoir qu'à grand' peine, et pour que déjà elle échappe aux meilleurs instruments de l'Observatoire.

On avait présumé que ce pourrait être la même comète qui apparut en l'an 1301, lorsque Philippe-le-Bel régnait en France et méditait la destruction de l'ordre des Templiers dont il paraissait convoiter les grandes richesses. Aussi lorsqu'il eut ordonné le supplice de ces chevaliers, dont plusieurs furent brûlés vifs avec leur grand-maître, à l'extrémité de l'île de la Cité à Paris, le peuple se souvint de la comète et dit qu'elle avait été le présage de la mort cruelle des chevaliers de l'ordre du Temple.—Il est inutile de vous a rere marquer qu'une comète ne présage pas plus un malheur qu'un événement heureux ou indifférent, et que les corps célestes n'ont pas le moindre rapport avec ce qui se passe sur notre globe. Au reste, l'identité de la comète de 1301 et de celle de 1842 est une conjecture appuyée sur de faibles arguments; on peut même croire que ce n'est pas la même comète; en effet, si celle de 1301 n'avait pas été plus apparente que celle qu'on vient de découvrir, et si elle ne se fût pas approchée davantage de la terre, elle serait probablement restée ignorée par les habitants qui vivaient alors et qui n'avaient pas d'instruments assez parfaits pour être mis à même de découvrir à l'firmament d'aussi petits points lumineux. — Les comètes qui ont fait sensation dans le monde ont généralement été celles qui jetaient un éclat assez vif pour pouvoir être aperçues à la simple vue, et qui se distinguaient des autres corps célestes par leur queue radieuse. Les astronomes sont donc obligés de prendre congé de la comète de 1842 sans pouvoir déterminer le temps qu'elle emploie à tourner autour du soleil, et les époques où elle a pu paraître autrefois aux yeux des peuples qui habitent le globe.

Nous allons faire comme les astronomes, et laisser là un corps céleste qui s'enfuit, pour revenir sur celui qui nous porte et qui fournit assez de matière à des observations curieuses.

Notre globe est, comme vous l'avez appris par la géographie, hérissé de chaînes de montagnes qui se prolongent à travers le continent et envoient leurs ramifications de part et d'autre à des distances très considérables. La plus longue de ces chaînes est celle des Cordilières, qui en partant du cap Horn traverse toute l'Amérique méridionale, dans la direction du sud au nord, et se prolonge au delà de l'isthme de Panama, à travers l'Amérique septentrionale, jusqu'à l'extrémité de la Californie. Les autres parties du monde sont également traversées par des chaînes de montagnes, mais qui n'ont pas une étendue aussi considérable, et qui forment souvent des gorges au lieu de longues ramifications. Telles sont les Alpes, en Europe, et les monts Hymalaïa en Asie. —On sait maintenant, ce qu'on a ignoré longtemps, que les monts Hymalaïa surpassent en hauteur toutes les autres montagnes connues, ayant une élévation d'au moins 25,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est donc cette hauteur qu'atteignent les sommets des plus grandes montagnes de notre globe.

Mais, direz-vous, comment parvient-on à s'assurer de l'élévation des montagnes, et comment peut-on les mesurer exactement? Ce n'est que depuis deux siècles que l'on mesure les hauteurs à l'aide d'un instrument que vous connaissez tous (le baromètre) et que l'on consulte ordinairement dans le seul but de savoir si l'on aura du beau ou du mauvais temps.—Le baromètre ne répond pas toujours à cette question, par la raison que ce n'est qu'un tube de verre rempli de mercure ou d'esprit de vin que l'air de dehors ou l'atmosphère comprime plus ou moins, suivant que cet air est plus *dense* c'est-à-dire serré, ou *dilaté* c'est-à-dire étendu. Les mouvements brusques qui ont lieu dans l'atmosphère doivent donc se faire sentir par leur effet sur le fluide renfermé dans le baromètre, et voilà pourquoi cet instrument est en état de nous faire connaître par la hausse ou la baisse du fluide qu'il contient, les changements très sensibles opérés dans l'atmosphère et qui influent sur le temps; mais il ne faut pas lui en demander davantage, car il ne peut guère nous en dire plus.

Cependant les physiciens ont tiré un autre parti du baromètre, et voici comment : plus on s'élève dans l'air, moins il pèse sur nous et sur tous les corps qui se trouvent à une grande élévation. Le mercure du baromètre étant moins comprimé quand on le porte sur une haute montagne, doit donc s'élever dans le tube à mesure que l'on gravit les hauteurs; et comme on sait de combien il hausse pour 1,000 mètres, par exemple, on peut juger par cette hausse du mercure dans l'instrument, de l'élévation à laquelle on est parvenu. C'est donc en observant l'espèce d'échelle que vous voyez marquée par des chiffres le long des tubes des baromètres que l'on mesure la hauteur des montagnes.

Ce fut l'Italien Torricelli, disciple du célèbre Galilée, qui fit le premier des expériences sur la pesanteur de l'air agissant sur un fluide renfermé dans un tube, et Pascal fut le premier français qui répéta et confirma ces expériences par les siennes sur les montagnes de l'Auvergne.

On a d'autres instruments pour mesurer les niveaux des terrains peu élevés, et pour s'assurer du degré d'élévation qu'ils ont au dessus de la surface de la mer, qui sert de point de départ pour ces opérations. Ainsi Paris, ou plutôt le bord de la Seine au milieu de Paris, est à environ 40 mètres au dessus de l'Océan; en sorte que si cette capitale était sur le bord de la mer, celle-ci se trouverait à une profondeur de 120 pieds relativement à Paris. — La ville de Madrid se trouve à une bien plus grande élévation encore, étant à 608 mètres au dessus de la mer, et Quito, dans l'Amérique méridionale est à plus de 2,900 mètres.

D'un autre côté, des voyageurs se sont récemment assurés que la mer Morte, qui est comme vous savez un lac d'eau salée et amère dans l'ancienne Palestine, en Asie, est à environ 420 mètres au dessous du niveau de la Méditerranée. Par conséquent, étant sur les côtes de cette dernière mer et se rendant à la mer Morte, il faut descendre 1,260 pieds pour arriver au bord de la dernière; en sorte que ce lac occupe le fond d'un énorme entonnoir qui a dû se former par une des révolutions que le sol de ce pays volcanisé et rempli de bitume et autres matières inflammables a subies dans les temps anciens. On sait par la Bible et par les auteurs profanes qu'à l'endroit où est maintenant la mer Morte, étaient autrefois plusieurs villes, entr'autres Sodome et Gomorrhe, et qu'elles furent subitement englouties au milieu de feux qui s'étaient allumés spontanément et qui les consumèrent. Tout le sol d'alentour a dû s'affaisser alors et produire un abîme affreux que l'eau imprégnée des matières bitumineuses de la terre est venue remplir; depuis ce temps un vaste lac, dont les bords sont nus et arides, remplace les villes d'autrefois, mais en restant à une profondeur de 1,260 pieds, comme je l'ai dit plus haut, au dessous du niveau de la Méditerranée.

Il n'y a peut-être pas sur tout le globe un lac situé aussi bas.

DEPPING.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

LE MONDE A VOL D'OISEAU.

L'Administration de la *Gazette de la Jeunesse* pense qu'il est de son devoir d'insister encore ici auprès de ses abonnés, relativement aux avantages réels qui sont faits aux premiers souscripteurs quant à la nouvelle prime qui leur est accordée : LE MONDE A VOL D'OISEAU.

Ainsi, le délai étant prolongé au bénéfice des personnes qui ne sont pas encore de retour de la campagne, l'Administration rappelle de nouveau à ses souscripteurs que ceux qui auront envoyé leur mandat de réabonnement avant le *dix décembre*, recevront un exemplaire du volume du premier tirage, édition la plus nette et la plus soignée, pour les gravures aussi bien que pour la typographie; avantage précieux, lorsqu'il s'agit comme ici d'un ouvrage de luxe et tout à fait en dehors des livres d'étrennes ordinaires.

Nouvel avertissement est également donné ici aux abonnés qui auraient des lacunes dans leur collection, ou à qui ne seraient pas parvenus les cinquante-huit petits ouvrages de la *Bibliothèque Bleue*. Ils doivent profiter de l'occasion de leur renouvellement pour faire leur réclamation sur tous objets.—Les anciens souscripteurs du *Messsager des Demoiselles*, qui n'ont pas encore fait retirer la prime et les numéros de l'année écoulée, n'ont qu'à nous en aviser en se réabonnant.—Ils recevront le tout par la voie la plus prompte et la plus commode. (AFFRANCHIR.)

1re ANNÉE. — N° 57. Paraissant tous les samedis. DÉCEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'Instruction publique et des [illegible] UTILES [illegible] qui concernent LA JEUNESSE.

LA PIASTRE VOYAGEUSE,

OU

LA FILLE DE L'AVARE.

(CONTE DE FÉES.)

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui se passa chez le seigneur Ladrino.

Je me souviens, mes enfants, d'une vieille promesse que je vous ai faite et que je n'ai point tenue encore, celle de vous donner un conte de fées. J'ai un peu tardé peut-être, mais enfin je m'acquitte aujourd'hui.

A une certaine époque que je serais un peu embarrassé de vous préciser exactement, vivait à Madrid, capitale de l'Espagne, un homme âgé de cinquante et quelques années, nommé Ladrino. Quand je dis *vivait*, j'entends qu'on le voyait se lever, marcher, parler, se coucher, mais il était si avare que personne ne pouvait se souvenir de l'avoir vu faire un repas. Seulement, à une certaine heure de la journée, il s'enfermait avec soin dans sa chambre et y restait seul environ deux heures, sans que jamais personne eût pu pénétrer auprès de lui et savoir comment il employait son temps. On supposait cependant qu'il profitait de ces heures de solitude pour faire un maigre et unique repas, soit qu'il eût eu honte devant quelqu'un de montrer la manière misérable dont il se nourrissait, soit qu'il craignît qu'on ne lui demandât à partager ses aliments.

Cet homme, qui s'était marié très jeune, était resté veuf de bonne heure, et une charmante petite fille de dix ans, nommée Pepita, lui resta seule de cet hymen. Il avait un frère aîné qui, marié longtemps avant lui, était resté veuf aussi, mais avec six enfants, trois garçons et deux filles. L'aîné de ces enfants, à l'époque où commence ce conte, avait quinze ans, et le plus jeune n'en avait que dix. Ils demeuraient tous avec leur père pauvre et honnête tisserand dans une maison assez éloignée de celle de Ladrino, et le travail du père et des deux fils aînés suffisait à peine pour les faire vivre tous.

La maison de Ladrino était la chose du monde la plus curieuse et la plus triste à voir. C'était un vieux bâtiment tombant presque en ruines et dont la cour et l'escalier étaient garnis d'herbe et de mousse poussant dans les fentes des pavés et des dalles. Au dedans les murs étaient noircis par le temps et ils n'étaient recouverts dans quelques endroits que par des lambeaux de tapisserie que depuis deux cents ans peut-être le vent déchirait à son aise. Chaque fois qu'un carreau était cassé, on le remplaçait le mieux possible par un morceau de planche, de carton ou de parchemin, ce qui, en interceptant la lumière du jour, donnait aux fenêtres un air triste et misérable. Il n'y avait guère que deux chambres qui fussent pourvues de meubles, et encore n'était-ce que les meubles indispensables tels que des chaises, des tables et des lits. Les chaises étaient vermoulues, les tables dansaient sur trois pieds et les lits étaient durs comme de la pierre. L'une de ces deux chambres était habitée par Ladrino, et il ne la quittait guère; l'autre était celle de Pepita. Il y avait bien encore une espèce de taudis dans lequel couchait un petit garçon d'une douzaine d'années nommé Momignas, mais une botte de paille lui tenait lieu de toute espèce d'ameublement. Ce garçon servait à Ladrino de valet de chambre et de cuisinière; l'avare lui avait prouvé qu'une botte de paille suffisait en tout temps pour se coucher. L'été, lui disait-il, on se met dessus pour avoir frais, et l'hiver on se couche dessous pour avoir chaud. Du reste, ce garçon, gai comme un moineau, était content de tout, et s'il n'eût été poltron, il se serait trouvé fort heureux dans ce château délabré.

Personne ne connaissait à Ladrino un métier qui pût le faire vi-

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Décembre

VISITE DANS LES FABRIQUES ET MANUFACTURES.

Historique de la soie, magnanerie, éducation du vers à soie, soierie.

L'éducation du vers à soie fut pendant long-temps le domaine exclusif de nos provinces méridionales; mais l'essor rapide que prend cette industrie fait présager avec certitude, qu'avant peu d'années la France presqu'entière, joindra cette nouvelle source de prospérité à celles qu'elle possède déjà. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons insisté sur les détails que vous venez de lire.

Qui sait, mes chers élèves, si les documens positifs que nous vous présentons ne seront pas, pour quelques uns d'entre vous, le premier jalon d'un brillant avenir! Peut-être votre bouillante imagination trace dès aujourd'hui la place de vastes établissemens, et pour mettre vos nouvelles connaissances en pratique, je vois vos chambrettes se transformer en magnaneries, dont frère et sœur se partageront les soins. C'est ainsi qu'en jouant, l'homme prélude parfois à sa destinée. Mais j'ai encore tant de choses à vous dire, que je m'empresse de reprendre le cours de notre instruction.

A l'étouffage des chrysalides que vous venez de voir, succède un nouveau triage dans lequel, outre les *doupions*, en écorce double, on met de côté tous ceux offrant quelque défectuosité, et dont le produit, de qualité médiocre, connu dans le commerce sous la dénomination de *filoselle*, est principalement employé au tissage des bas.

Passons au dévidage des cocons.

Leur enveloppe extérieure consiste, comme vous le voyez, en une substance en quelque sorte laineuse dont les fils, se croisant en tous sens, forment un réseau lâche mou et transparent. Cette matière ou *bourre* de soie pourrait se dévider, mais on se contente de l'enlever à la main, afin d'arriver plus promptement à l'enveloppe ovale creuse et ferme, dont le fil régulièrement roulé, mesure de 700 à 1,000 pieds de longueur, constitue la soie proprement dite.

Pour opérer ce dévidage, il faut préalablement faire dissoudre l'espèce de gomme qui colle l'un à l'autre les nombreux zig-zags que fait le fil; et l'ouvrière, qui a nom *fileuse* ou *tireuse*, s'asseoit à cet effet devant une bassine de cuivre pleine d'eau, qu'un feu de braise entretient à un degré convenable de chaleur. La fileuse jette dans ce vase une ou deux poignées de cocons débarassés de leur bourre, et fait la

vre, mais il avait longtemps fait l'usure, c'est-à-dire prêté à de gros intérêts, et le bruit courait parmi ses voisins qu'il possédait d'immenses richesses qu'il avait enfouies dans un endroit de sa maison. Ladrino, malgré toute sa vilenie, semblait se souvenir qu'il avait un cœur quand il était question de Pepita. Le vieil avare aimait sa fille à l'adoration, et, hormis son argent, il aurait donné tout au monde pour lui faire plaisir. Quant à son frère et à ses neveux, c'était autre chose : bien souvent le pauvre frère manquant de pain pour lui et pour ses enfants, était venu supplier Ladrino de lui donner quelques secours, mais ce dernier avait bien de la peine à tirer deux ou trois *maravedis* de sa poche, et chaque fois que cela lui arrivait, il faisait jurer à son frère qu'il ne lui demanderait plus rien. Zurbano (car c'était ainsi que se nommait ce frère) était fier comme un honnête homme, et rebuté enfin par la mauvaise réception de Ladrino, il s'abstenait tout à fait de rentrer chez lui.

Il y avait environ six mois que Ladrino vivait sans le voir lorsqu'un jour Pepita entra toute en pleurs dans la chambre de son père.

— Mon papa ! mon papa ! lui dit-elle si tu savais... Je viens de chez mon oncle Zurbano...

Ladrino ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

Oh! pardon, continua l'enfant, mais ils étaient si malheureux... puisque nous ne pouvions secourir mon oncle, j'ai cru au moins qu'il était de mon devoir d'aller le consoler... Je pleurais avec lui et mes cousins, et quand par hasard ils se plaignaient de votre dureté, je leur assurais, moi, que vous étiez bon, et qu'il fallait que vous fussiez bien pauvre vous-même pour ne pas les aider... N'est-ce pas que vous êtes pauvre mon papa ?

Soit tendresse, soit satisfaction passagère, Ladrino se radoucit à cette question faite naïvement. Il embrassa Pepita, en lui répétant qu'il était lui-même dans le plus grand embarras pécuniaire, et que, du reste, il approuvait en tout sa conduite, et qu'il l'engageait même à retourner chez son oncle...

A ce mot l'enfant cacha sa petite tête brune dans ses mains et se mit à sanglotter.

— Qu'as-tu donc, ma fille demanda Ladrino inquiet.

— Ce que j'ai, mon papa ? mon pauvre oncle Zurbano est mort ce matin, et si vous alliez chez lui vous ne trouveriez que des enfants en larmes... Les pauvres malheureux, que vont-ils faire ?

— Ah ! ah ! reprit Ladrino redevenu rêveur.... mon pauvre frère est mort... Pourquoi ne prends-tu pas plus de ménagements pour m'annoncer cette nouvelle... Tu comprends bien que moi je ne puis aller consoler mes neveux, mes pauvres neveux !.. Je suis trop vieux maintenant pour sortir de ma maison.... Vas-y toi-même, restes-y longtemps, toute la journée si tu veux... et ce soir, tu m'instruiras du parti qu'ils ont pris pour l'avenir.

Ayant ainsi congédié sa fille, Ladrino s'enferma, et quand il fut bien certain que personne ne pouvait l'épier, il marcha aussi légèrement que sa vieillesse le lui permettait vers un vieux tableau, seule marque de luxe que contînt sa chambre. Après avoir encore regardé autour de lui avec précaution, il poussa un petit bouton caché dans les ornements en relief du cadre, et aussitôt le tableau tourna sur lui-même comme une porte et laissa voir une grande cachette dont personne n'eût pu soupçonner l'existence. Les yeux d'un roi même auraient été éblouis de l'immense quantité de lingots et de pièces d'or et d'argent entassés dans ce réduit secret.

Une lampe suspendue au dessus de cette espèce de caveau suffisait pour l'éclairer, tant ses rayons étaient reflétés par des diamants, des rubis et des pierres précieuses de toute nature. Le plus grand ordre régnait néanmoins dans ce trésor, et l'avare pouvait d'un seul coup d'œil embrasser la valeur de cette fortune presque fabuleuse. Ladrino plongea plusieurs fois ses mains avec délices au milieu de ces tas d'or ; il enfonçait ses bras entiers dans les sacs, et le murmure argentin que tous ces mouvements produisaient à son oreille lui causait une délicieuse extase, un enthousiasme à peine comparables à ce qu'éprouve un musicien passionné à l'audition d'un orchestre nombreux et savant. Quand le vieillard se fut pour ainsi dire rassasié de cet étrange bonheur, il tira de sa poche quelques réaux qu'il joignit encore à cet amas prodigieux, et qui, jetés là, figuraient assez bien un seau d'eau tombant dans le vaste océan.

Le bruit que fit Momignas en montant l'escalier fit tressaillir Ladrino, qui se hâta de pousser le tableau, et quand le pauvre petit laquais frappa en dehors, à la porte de la chambre, tout était déjà remis en place.

— Votre seigneurie veut-elle me dire à quelle heure je déjeûnerai? demanda Momignas.

— Malheureux ! mais tu vas dîner tout à l'heure ! Il lui faut ses trois repas à ce petit drôle, grommela l'avare, et, entr'ouvant la porte, il jeta plutôt qu'il ne donna un morceau de pain à l'enfant.

— Ce n'est pas tout, monseigneur, dit celui-ci... vous oubliez de me donner quelque chose avec mon pain. Mais Ladrino feignit de ne pas entendre, et il referma la porte. Momignas descendit dans la rue, et s'asseyant sur la pierre du seuil, il se mit à mordre dans son pain avec insouciance, tout en regardant passer le monde.

Pendant ce temps, Pepita était allée consoler ses cousins ; mais au moment où elle entrait, les gens de justice apposaient les scellés partout par l'ordre du propriétaire à qui il était dû quelqu'argent. Une heure après les six enfants, possédant à peine huit

---

battue, c'est à dire qu'elle les fouette vigoureusement avec un balai de bouleau ou de bruyère, dont les pointes coupées forment brosse. Ce travail ne tarde pas à faire paraître les brins de soie ou *bavés* qui s'accrochent aux pointes du balai, dont la tireuse les détache pour les étirer et débarrasser les cocons de leur seconde enveloppe, qui ne donne qu'un fil grossier nommé *côte*. Alors seulement apparaît la soie pure, dont l'ouvrière prend tous les bouts qu'elle divise en deux portions égales dont chacune contient le nombre de brins nécessaires à la formation du fil qu'elle doit étirer ; puis les tordant légèrement entre ses doigts, elle les passe dans la filière et les transmet à la tourneuse, qui les fixe aux traverses du dévidoir qu'elle met aussitôt en mouvement. Cette opération qui, par sa grande simplicité, vous paraît sans doute très facile, exige néanmoins beaucoup d'adresse, d'attention, une pratique de plusieurs années, et de sa bonne exécution dépend en partie la bonne qualité et la beauté de la soie.

Ce mode de dévidage occupe les femmes et les enfans des petits éleveurs qui ne comptent pas de la sorte le temps qu'ils y consacrent. Mais il ne saurait convenir à des magnaneries d'une certaine importance dans lesquelles on fait usage d'un appareil inventé par M. Gensoul.

Il ne s'agit pas ici de constructions dispendieuses. Ces ateliers qui occupent de 50 à 200, et même 400 ouvriers, sont le plus souvent établis dans des espèces de hangars ou dans un bâtiment long, étroit et percé de deux rangées de fenêtres. Dans l'intérieur de ce local, vous voyez, rangés sur une seule ligne, les tours ou dévidoirs dont chacun est flanqué sur le devant d'une bassine en bois, dans laquelle l'eau est maintenue à un haut degré de température par la vapeur d'eau bouillante que déverse les tubes qui communiquent avec la chaudière d'une machine à vapeur.

Ce moteur fait également tourner tous les dévidoirs dont nous venons de parler, et chaque fileuse se trouve ainsi chargée de la surveillance d'une bassine et de la marche d'un tour dont elle peut, à son gré, arrêter le mouvement.

Ce dévidoir, appelé tour de Piémont, perfectionné par le célèbre Vaucanson, croise plusieurs fois la soie pour lui donner du lustre et de la rondeur. Un va et vient, dont les révolutions calculées conduisent le fil d'un côté du dévidoir à l'autre, ne permet également la superposition d'une autre couche que lorsque la précédente est sèche.

Voici donc la soie en écheveaux, et c'est ici que se termine la participation de l'éleveur à l'industrie cérícole ; la soie tombe maintenant dans le domaine du fabricant qui se charge de placer ces écheveaux sur des bobines pour soumettre le fil au *moulinage*, et lui faire éprou-

réaux pour eux six, sortirent de la maison paternelle pour accompagner leur père à sa dernière demeure, et de là ils suivirent Pepita chez Ladrino, ne possédant plus rien et n'ayant pas même la perspective d'un asile pour passer la nuit suivante.

L'avare, quand il vit entrer ses neveux, se composa un visage de circonstance. Du reste, il n'avait pas grand effort à faire pour paraître triste, il tremblait en lui-même d'être forcé de garder tous ces enfants chez lui et de les nourrir. Aussi, après quelques condoléances, il se hâta de leur demander à tous ce qu'ils avaient l'intention de faire.

L'aîné, nommé Léonce, avait à peu près trouvé une condition ; le marquis d'Ancerny, attaché à l'ambassadeur du roi de France en Espagne, avait vu plusieurs fois le jeune homme venir à son hôtel, il l'avait fait causer, et charmé de sa conversation vive et gaie, il lui avait souvent proposé de l'emmener en France quand il y retournerait. Le second, nommé Raphaël, s'était engagé dans une troupe d'acteurs saltimbanques qui se trouvait alors à Madrid pour quelques jours, et il avait décidé sa sœur Beatrix à le suivre; Pérez et Inésille partaient aussi ensemble avec un marchand forain, homme compâtissant, qui avait besoin pour son commerce d'un garçon qui sût lire, écrire et compter. Pérez excellait dans ces trois choses ; quant à Inésille, pourvue d'une mine attrayante et d'un babil agréable, elle devait se charger de faire valoir la marchandise. Il n'en restait donc plus qu'un, le plus jeune, nommé Fabrice, qui ne fût pas pourvu de condition. Le pauvre petit n'avait que dix ans, comme nous l'avons dit déjà, et sa grande jeunesse le rendait incapable de se montrer utile. Lorsque vint son tour de détailler ses projets, il ne sut que pleurer, ce qui lui valut un regard de travers du seigneur Ladrino.

Cependant, en homme prudent, l'avare dissimula ses inquiétudes, il prodigua à ses neveux les souhaits et les bénédictions; et même (ce qui ne lui était jamais arrivé) il les embrassa tous d'assez bon cœur.

— Mon oncle, dit enfin Raphaël lorsqu'arriva le moment de partir, mon oncle, donnez-nous au moins quelques réaux pour commencer notre petite fortune...

— Oui ! oui ! s'écrièrent-t-ils tous d'une voix suppliante !

— Mes enfants ! mes chers neveux, reprit le rusé vieillard qui avait fait semblant de ne pas les entendre, ne prolongeons pas cette scène déchirante. J'ai reçu vos adieux... Vous avez ma bénédiction. Partez donc, car je sens que la force me manquerait.

Et comme les pauvres petits malheureux faisaient mine de renouveler leur demande, Ladrino s'esquiva en tenant son mouchoir sur ses yeux, comme s'il craignît, en restant davantage, de ne pouvoir s'arracher des bras de ses neveux.

Vous pensez bien, mes enfants, que lorsqu'il fut sorti de la chambre, il n'y eut qu'une voix pour maudire l'avarice du vieillard.

Pepita, à qui ces récriminations causaient beaucoup de chagrin, essaya de défendre son père en disant que sa pauvreté le forçait d'agir ainsi. — Qu'importe, reprirent tous les enfants d'une voix unanime, n'eût-il que quelques réaux, il devait nous les donner ; si nous avions été à sa place, nous nous serions souvenus que l'*infortune a droit à la première part*.

Pepita fut frappée de ces mots, et quoiqu'elle trouvât au fond de son âme le moyen d'excuser son père, elle n'en admira pas moins le bon cœur de ses cousins. La pauvre enfant ne savait pas encore la différence qu'il faut établir entre les paroles et les actions !

Enfin, après s'être embrassés, ils se souhaitèrent mutuellement un bon voyage, et prirent chacun une route différente. Pepita les suivit de l'œil aussi longtemps qu'elle put les apercevoir, puis elle revint au logis le cœur plein de tristesse.

Quelle fut sa surprise ! Fabrice, le plus jeune de ses cousins, était resté dans un coin de la chambre sans que personne s'en fût aperçu. Il pleurait encore.

— Mon Dieu ! mon pauvre Fabrice, tu ne pars donc pas ?

— Moi, ma cousine, je ne sais où aller ; je n'ai pas un maravédis dans ma poche.

— Eh bien ! que vas-tu faire ?

— Je voudrais pouvoir m'embarquer pour les Etats barbaresques. Il y a là un riche marchand qui fut l'ami de notre père. La dernière fois qu'il est venu à Madrid il me faisait sauter sur ses genoux, il me laissait jouer avec sa moustache et son turban ; enfin, il m'a témoigné beaucoup d'amitié, et je suis sûr qu'il m'accueillerait les bras ouverts ; mais comment passer là sans argent ?

— Ecoute, lui répondit Pepita, un vaisseau, armé au frais du roi, doit partir bientôt pour l'échange des captifs, tu pourras peut-être obtenir des bons Pères qui monteront le vaisseau qu'ils te prennent avec eux ; après demain mon confesseur vient ici, je lui en parlerai.

Fabrice accepta avec joie cette proposition, et il fut convenu que pour attendre le surlendemain, il resterait caché dans la chambre de Momignas : ce à quoi Mômignas consentit, après qu'on lui eût fait la promesse d'augmenter un peu l'ordinaire de ses repas. Cependant le petit serviteur universel voulait bien partager l'air, la lumière, et la botte de paille de son réduit avec Fabrice ; mais il n'était pas d'humeur à lui donner la moitié de son pain, et il fallut aviser au moyen d'avoir un supplément. Pepita se plaignit toute la journée de grands maux d'estomac, et quoique Ladrino lui eût assuré plusieurs fois que la diète était le meilleur remède à tous les maux, elle demanda à manger avec acharnement. L'avare qui, comme nous l'avons dit, adorait sa fille, ré-

---

ver une torsion qui le rende susceptible de résister au travail du tissage. C'est ce degré de torsion et la manière de l'opérer qui dispose la soie selon l'usage auquel elle doit être employée, que le commerce distingue sous différentes dénominations dont nous allons vous donner les principales : la première division est celle des soies jaunes et des soies blanches qui résultent comme vous savez de la couleur naturelle des cocons. La jaune, dans certains cas et pour quelques nuances de teinture, est soumise au *décreusage*, opération qui avec la matière colorante lui enlève l'extrait de gomme quelle contenait, mais elle n'acquiert jamais l'éclat de la soie naturellement blanche connue sous dénomination de soie *sina*.

Maintenant nous avons encore la soie *grège* ou *grèze* qui n'a subi quel simple dévidage des cocons ; la trame réunie de plusieurs fils tordus ensemble ; l'organsin, composé de deux ou trois bouts réunis entre eux par une torsion modérée ; l'ovale est le produit de plusieurs brins de soie grège moulinée.

La plate est une grège commune rassemblée par 24 à 25 brins et sert à la broderie et à la tapisserie ; la grénadine est une grège ouvrée en deux fils très serrés ; la fantaisie fine est de la bourre de soie cardée et filée mécaniquement.

La fantaisie commune est de même de la bourre de soie filée au tour dans les environs de Nîsmes et sert à la passementerie.

C'est en réunissant et en croisant de diverses manières dans le tissage ces différentes espèces de soie, que l'on produit les magnifiques étoffes que nous allons rapidement passer en revue.

Le corps de toute étoffe tissée est composé d'une chaîne qui comprend une certain nombre de fils d'une longueur égale à l'aunage que doit mesurer la pièce, et de la trame qui, ne prenant que d'un côté du métier à l'autre, se croise avec les fils de la chaîne et forme ainsi le tissu.

La fabrication des soieries a pris une telle extension, que chaque manufacturier a dû se restreindre à un seul genre et souvent même à une des variétés de ce genre. Ainsi nous trouvons en première ligne, le satin, la plus riche, la plus brillante des étoffes, dont la ville de Lyon a seule le monopole. Ce tissu croisé présentant à l'endroit sa chaîne lisse et unie est confectionné avec les premières qûalités de soies françaises tordues en organsins. Le taffetas, la plus simple des étoffes est également formé de fils d'organsins et de trame qui se croisent comme dans la toile ordinaire.

En augmentant ou en diminuant le nombre ainsi que la grosseur des bouts de la trame, et en réduisant la quantité de ceux de la chaîne, les taffetas sont convertis en poult de soie, en gros de Naples, en gros d'Afrique, en gros de Tours, en gros d'Orléans.

fléchit qu'une fois n'est pas coutume, alla acheter lui-même quelques aliments qu'il remit à Pepita, et que celle-ci s'empressa de porter furtivement à son cousin. Tout alla assez bien pendant le reste du jour, mais malheureusement il se trouva que la nuit fut d'une fraîcheur remarquable.

Momignas avait calculé qu'une botte de paille pouvait, à la rigueur servir pour deux, quand on en fait usage comme matelas seulement; mais il avait compté sans le froid, et lorsqu'il fut question de composer le double emploi du matelas et de la couverture, Momignas fit une horrible grimace en regardant son compagnon de chambrée. Cependant, en homme fidèle à sa promesse, il s'étendit à côté de Fabrice qui dormait déjà, et ayant poussé un long soupir il ferma les yeux et..... ne dormit pas. Son sang perdait par le repos complet, le reste de chaleur que lui avait donnée le mouvement de la journée, et peu à peu, le froid, en commençant par les extrémités des pieds et des mains, envahit les bras, les jambes, et enfin tout le corps. Malgré la stoïcité qu'il s'était imposée, Momignas ne put s'empêcher de s'agiter un peu et de souffler dans ses doigts; puis enfin il se mit à tirer quelques brins de paille qu'il se plaça sur les pieds. Il faisait ainsi furtivement son nid aux dépens de Fabrice; mais il arriva que ce dernier, à force de sentir tirer la paille de dessous lui, se réveilla et frissonna à son tour. Momignas était parvenu à se composer un édredon assez confortable, et il commençait même à goûter ce doux repos, que donnent l'air et la chaleur, lorsque Fabrice, encore à moitié endormi, allongea au bout de ses deux mains ses dix doigts, qu'il recourba ensuite en guise de rateau, et exécutant à l'aide de cet instrument naturel un mouvement de reflux et de flux, il replaça sur son corps tout ce que Momignas avait retiré de dessous. Ce dernier ne put perdre de sang-froid le fruit de ses longs et pénibles travaux; il reprit la paille et donna une pichenette à Fabrice; Fabrice reprit la paille et rendit un soufflet; Momignas reprit la paille et allongea un coup de poing; Fabrice, cette fois, laissa la paille, mais sautant aux cheveux de son adversaire, il les tira avec acharnement. Le reste ne peut plus se décrire; des cris, des hurlements, le bruit des pieds battant le plancher; si bien, que le seigneur Ladrino crut qu'il allait avoir vingt voleurs sur les bras; il se leva avec une vivacité toute juvénile, et monta courageusement jusqu'au grenier d'où le bruit semblait venir.

Ce qu'il vit, vous le savez déjà, mes enfants, mais au lieu de porter ses regards sur les combattants, et d'essayer de les séparer, il demeura immobile sur le seuil et les yeux arrêtés sur un coin de la chambre. Que regardait-il ainsi? hélas, il faut bien vous le dire, la maigre pitance que Pepita avait apportée, et dont Fabrice, en enfant prévoyant, avait gardé une partie pour le lendemain Ladrino; sitôt qu'il eut reconnu Fabrice, il comprit ce qu s'était passé, et il entra dans une colère épouvantable.

— Pepita! Pepita! criait-il de toute la force de ses poumons.

La pauvre petite qui, depuis quelques minutes entendait le fracas dont elle ne devinait que trop bien la cause, s'habilla à la hâte et rejoignit son père. Quel spectacle! Ladrino, immobile de fureur, et tenant à la main une vieille épée rouillée dont il s'était armé à tout hasard; Fabrice, encore tout abasourdi de ce réveil à l'improviste, à la fois honteux, tremblant et gonflé de colère contre Momignas. Ce dernier seul, avait conservé une contenance passable; sans se donner la peine de regarder qui était venu le délivrer des mains de Fabrice, il était retombé sur sa botte de paille, et la trouvant toute entière à sa disposition, il en avait profité pour se blottir dedans et recommencer son somme interrompu. Il ronflait déjà quand Pepita demanda ce qu'on lui voulait.

— Qui a dit à ce petit misérable de rester; qui lui a donné ce pain et ces débris de viande?

— C'est moi, répondit humblement Pepita.

— Prenez-vous ma maison pour une auberge, reprit Ladrino arrivé à l'apogée de sa fureur; voilà comme on me ruine! comme on me vole, comme on me pille... Sors, sors d'ici petit misérable! petit fainéant! petit mendiant! ou je vais te faire pendre!... Et disant ces mots il brandissait son épée.

En ce moment un orage épouvantable éclata; on entendait les sourds mugissements du tonnerre; et la pluie inondait les toits et le pavé des rues; il était minuit; vous devez concevoir comme il était terrible pour un pauvre petit enfant de se voir mis à la porte dans un pareil instant. Mais Ladrino était sourd à toutes les prières; l'idée de voir Fabrice rester chez lui plusieurs jours, manger à ses dépens, le rendait inflexible; aussi ce fut envain que son neveu se roula à ses pieds. Pepita, à son tour, voulut expliquer qu'il n'avait besoin de demeurer que deux où trois jours, mais le vieillard, sans même écouter leurs paroles, prit Fabrice par le bras, et, le poussant devant lui, il lui fit descendre l'escalier, et ouvrant la porte de la rue, il le poussa dehors.

— Je vous maudis! je vous maudis! cria l'enfant à son oncle; Dieu n'aura pas plus pitié de vous que vous n'avez eu pitié de moi... Jamais! jamais! je ne vous pardonnerai!

— C'est bon, c'est bon, grommela l'avare en remontant dans sa chambre..., ce petit drôle restait pour m'espionner; il aurait pu découvrir mes richesses!

Cependant pour se soustraire à la voix de sa conscience qui lui reprochait sa dureté et son mauvais cœur, il fut obligé de faire, avant de s'endormir, une visite à son petit trésor.

Pepita passa le reste de la nuit à pleurer, en s'apitoyant sur le

---

Ces étoffes, soit unies, soit ouvrées se fabriquent en France, en Angleterre, en Prusse, en Suisse, et ce dernier pays, par le bas prix de la main-d'œuvre, fait à notre industrie nationale une rude concurrence.

Les foulards, dont la texture est la même que celle du taffetas, se divisent en foulards des Indes, tissés de la soie du Bengale ou de la Chine, ce sont les plus estimés; et en foulards communs dont la chaîne est en soie moulinée et la trame en grège, l'une et l'autre de provenance européenne. Ils sont fabriqués à Lyon, Nîsmes, Avignon, Spitalfields, Corentry, Manchester.

Les crêpes sont confectionnés dans les environs de Lyon et résultent des fils dont les liens sont tordus en sens inverses; les florences, même genre de fabrication que les taffetas, sont soumises à un cylindrage qui leur donne le lustre et sont fabriquées à Zurich, en Suisse, à Lyon et principalement à Avignon qui occupe 5,000 metiers à ce genre de fabrication.

Le sergé diffère du satin en ce qu'il a un côté en biais que les fabricants varient de différentes manières par la réunion des fils, en changeant ainsi l'aspect de l'étoffe.

Les étoffes façonnées sont celles dont les fils de la chaîne en se croisant avec ceux de la trame, produisent les figures ou dessins que l'on remarque sur les tissus. Les velours ont deux chaînes dont l'inférieure sert à confectionner le bâti du tissu, et la supérieure en se croisant avec la trame et la chaîne inferieure donne le poil ou duvet si doux au toucher. La France, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre se partagent ce genre de fabrication qui, outre la soie, emploie encore du coton, de la laine et du fil de lin; cette dernière matière forme la chaîne inférieure et la trame des velours d'Utrecht dont le velouté est de laine. La pluche prend également sa place ici, elle qui decore vos charmants bibis et a remplacé le feutre dans la confection de nos chapeaux.

Que vous dirai-je enfin des rubans dont St-Etienne et St Chaumont sont les principaux centres de fabrication? Au sortir des mains de l'ouvrier ces rubans n'ont point la brillante apparence qui charme nos yeux: mais ils l'acquièrent par le découpage qui fait disparaître tout ce qui nuisait à l'éclat du tissu; par le gaufrage, le cylindrage, le moirage et l'impression en couleur, opérations qui se font dans des ateliers spéciaux et au moyen de rouleaux et de planches gravées.

Sur les anciens métiers, l'ouvrier ne pouvait tisser qu'une seule pièce de ruban d'un coup, mais grâce au progrès de la mécanique, il en confectionne aujourd'hui de six à seize à la fois, suivant le plus ou moins de largeur de ces rubans.

On emploie, dans la confection des soieries, toutes les matières sus-

sort de son cousin ; quant à Momignas, il dormit tout d'un somme jusqu'au jour, et se rappelant confusément les événements de la nuit, il se consola philosophiquement du mal qu'il avait fait, en mangeant les aliments oubliés par Fabrice.

(La suite au numéro prochain.)

ADRIEN LELIOUX.

POÉSIE.

Je sais sur la colline
Une blanche maison ;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix commme un hommage
Monte au premier nuage
Que colore le jour !

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers ;

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine
Pendant qu'elle chemine
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé ;
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur ;
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

LAMARTINE.

Un nouveau Pourceaugnac.

ANECDOTE COMIQUE.

Couverte de rochers, de montagnes arides, privée de ce suc nourricier de la terre, de cette sève rejetant de son sein avare ses malheureux enfans qui sont forcés de chercher dans une lointaine émigration des moyens de subsistance, la Savoie est un des pays les plus tristes et les plus pauvres de l'Europe. Chambéry, sa capitale, n'est certainement pas de nature à donner une grande idée de l'importance industrielle, commerciale et artistique de ce royaume, c'est une des plus minces, des plus chétives et des plus obscures principautés qui figurent sur la carte; possédant à peine une population de sept à huit mille habitans, dépourvu de tout ce qui donne même à des cités secondaires une physionomie intéressante et animée, sans vie, sans activité, sans luxe, sans monumens, sans édifice, sans souvenirs historiques d'une valeur réelle, Chambéry est, sans contredit, très inférieur à nos villes du second, et même du troisième ordre. Chambéry est pourtant une capitale ; c'est là que résident le gouvernement, l'élite de la nation et toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires.

En 1833, entraîné par mon humeur aventureuse et mes fa

---

ceptibles d'être passées en trames, telles que coton, laine, poils de chèvre, duvet de cygne, et même des brins de paille ainsi que des fils de verre. C'est par ces alliages et par la combinaison des fils de soie que l'industrie est parvenue à produire tout ce que l'imagination peut créer de plus riche et de plus gracieux. Ceci nous conduit nécessairement aux châles que l'on distingue par châles de l'Inde, ou façon de l'Inde, entièrement brochés au moyen d'un grand nombre de fuseaux ou *espoulins* ; les cachemires français dont le dessin est formé par la trame lancée au travers de l'étoffe et découpée ensuite à l'envers ; enfin en châles de bourre de soie, ce qui indique leur composition, tandis que les deux premières espèces sont parfois en laine pure ou en poil de chèvre et soie.

La mode des châles date du retour de notre armée d'Égypte, et c'est de cette époque que l'on vit s'élever les grandes manufactures de châles de Lyon, Paris, Nimes et de la Picardie.

Quand vous entendez parler de l'industrie lyonnaise qui occupe 35,000 métiers et nourrit 12,000 âmes, vous vous représentez de vastes ateliers renfermant des ouvriers par centaines. Cependant vous êtes dans une profonde erreur, car cette brillante profession est entre les mains de pauvres ouvriers connus sous le nom de canuts. Relégués dans les combles des maisons, ils ont pour tout bien le métier sur lequel ils tissent la soie que leur confient les fabricants, et dans ces réduits où habite souvent la plus affreuse misère, ils créent ces magnifiques et somptueuses étoffes dont les riches se couvrent et qui décorent jusqu'aux palais des rois.

Je ne puis terminer cet article sans rendre hommage à la mémoire de Jacquard, dont l'invention imprima au tissage des étoffes façonnées les progrès qui ont signalé les dix années qui viennent de s'écouler.

Joseph-Marie Jacquard, fils d'ouvriers, né à Lyon le 7 juillet 1752, était originairement fabricant de chapeaux de paille, et ce ne fut qu'à l'époque de la paix d'Amiens qu'il commença à se livrer aux travaux de mécanique. L'annonce d'un prix proposé pour la construction d'une machine propre à la fabrication des dentelles réveilla en lui le goût de la mécanique. — Il réussit complètement dans ses travaux, mais n'en tira aucun profit. — Il avait même totalement oublié et abandonné son invention, lorsque le préfet de Lyon, informé de son succès, lui demanda à voir sa machine.

Après trois semaines de travaux employées à remonter son appareil et à y apporter les améliorations convenables, il se rendit avec sa machine chez le préfet, et priant ce magistrat de poser le pied sur une ficelle qu'il lui indique, un nouveau nœud fut aussitôt formé. Cette ma

taisies de touriste jusqu'aux frontières des états de sa majesté Charles-Albert, j'eus envie de parcourir la Savoie, et j'allai jusqu'à Chambery. En descendant de la patache qui m'avait amené, je demandai au premier passant venu l'adresse de l'hôtel le plus confortable de la ville. Mon homme m'indiqua *l'Auberge des trois Pigeons*. Il n'y avait qu'à tourner à droite, et, en moins de cinquante pas, je fus rendu à ma destination.

Mes hôtes me parurent de très polis et très aimables Savoyards. Mon vigoureux appétit me fit trouver le souper délicieux ; puis, comme j'étais excessivement fatigué, je demandai qu'on voulût bien me conduire à mon appartement.

Je dormais depuis deux heures du plus profond sommeil, quand je fus tout à coup réveillé par des cris nombreux qui semblaient retentir sous ma fenêtre.

Je courus immédiatement ouvrir ma croisée, et un singulier spectacle s'offrit à mes regards... La grande place de Chambéry était couverte d'une foule compacte, effrayée, tremblante, aux cheveux hérissés, aux yeux hagards, aux mains levées vers le ciel, et qui s'écriait de toute la force de ses poumons :

« Le choléra ! le choléra ! » Absolument comme en présence d'un édifice embrâsé, à l'aspect des flammes qui s'élèvent, grandissent, tourbillonnent, on s'écrie avec tous les signes de la terreur et de l'angoisse : « Au feu ! au feu ! »

Le choléra !... Ce seul mot m'avait fait tressaillir. Justement à l'époque dont nous parlons, ce fléau dévorant étendait ses ravages sur quelques parties de l'Europe, et les dernières nouvelles qui m'étaient parvenues, m'annonçaient que plusieurs localités de la France subissaient à leur tour ses atteintes meurtrières. Jugez de mon effroi... je m'habillai à la hâte, je descendis précipitamment, je questionnai mon hôte, qui ne sut me donner aucun renseignement positif. Je passai toute la soirée, toute la nuit dans la plus vive anxiété, dans la plus cruelle incertitude. Ce ne fut que le lendemain matin que j'obtins quelques détails qui me rassurèrent complétement. Voici le fait :

Le jour même de mon arrivée, un négociant anglais descendit dans un des hôtels de Chambéry ; il demanda un souper très copieux, très confortable, et son appétit, excité sans doute par une assez longue abstinence et par l'air vif des montagnes, fut des plus vigoureux. L'industriel britannique engloutit en un clin d'œil tout ce qui se trouvait sur la table ; mais à peine eut-il terminé cet énorme repas, qu'il fut tout à coup saisi de violentes coliques, symptômes d'une indigestion.

Un des voisins de notre gargantua aperçut les grimaces hideuses, les contorsions et les mouvements convulsifs qu'arrachaient à l'insulaire ses atroces douleurs ; il crut voir là les signes avant-coureurs de la terrible épidémie, dont les journaux parlaient avec tant de détails, et pensa que dans son propre intérêt, autant que dans celui de ses concitoyens, il ferait bien d'aller avertir l'autorité.

Un quart d'heure après, quatre esculapes savoyards, choisis parmi les illustrations de la Faculté de médecine de Chambéry, étaient auprès du négociant anglais, lui tâtaient le pouls, l'examinaient avec attention ; puis en le voyant porter la main à son abdomen avec tous les signes d'une affreuse douleur, ils échangèrent un regard qui voulait dire : c'est bien le choléra asiatique ; c'est bien cela : on ne nous avait pas trompés.

En voyant l'air mystérieux de nos quatre esculapes et les investigations minutieuses dont il était l'objet, l'industriel britannique se rappela tout-a-coup la comédie de M. de Pourceaugnac, et, craignant de devenir à son tour le jouet de quelque bizarre mystification :

« Messieurs, dit-il, l'indisposition que je ressens est la chose du monde la plus simple et la plus ordinaire : c'est une petite indigestion qui disparaîtra tout à fait quand j'aurai bu seulement un ou deux verres de tisane. Ainsi, messieurs, vos services me sont parfaitement inutiles, et il ne vaut pas la peine que pour si peu de chose vous vous dérangiez de vos travaux. »

Tout en prononçant ces dernières paroles, le marchand se dirigea vers la porte de son appartement, mais un des médecins le saisissant de son bras vigoureux le retint de force sur sa chaise.

« Qu'est-ce à dire, s'écria le marchand effrayé, je ne serai donc pas libre d'aller à mes affaires ! Que signifie cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas du tout une plaisanterie, répliqua le docteur, vous êtes signalé comme atteint du choléra asiatique. Chargés de l'état sanitaire de la ville, nous manquerions à notre devoir si nous vous rendions à la liberté avant de vous avoir donné tous les soins que votre état réclame, en un mot, avant de vous avoir guéri complètement. »

Le marchand eut beau répéter aux quatre docteurs que son état n'offrait rien d'alarmant, ses observations ne furent pas écoutées; on fut sourd à ses prières, et pour rendre toute résistance impossible, un de ces messieurs alla requérir l'assistance de six gendarmes, et il fut conduit sous bonne escorte jusqu'à une maison de santé située à un mille environ de Chambéry.

Convaincu plus que jamais que l'insulaire était réellement atteint du choléra asiatique, les quatre esculapes savoyards crurent devoir recourir à des remèdes prompts, énergiques ; ils commandèrent un bain chaud, chargèrent le gardien de l'établissement de le faire prendre au malade, puis ils se retirèrent, promettant de revenir dans quelques heures.

UN TOURISTE.

(La fin à samedi.)

---

chine fut immédiatement envoyée à Paris, et son inventeur, par une erreur de la municipalité de Lyon, qui interpréta mal les ordres du ministre, fut conduit dans la capitale comme un prisonnier.

A son arrivée, Jacquard fut d'abord présenté à Napoléon puis à Carnot qui lui demanda s'il n'avait pas prétendu à l'impossible en essayant de faire un nœud avec un fil tendu. — Pour toute réponse, Jacquard mit sa machine en mouvement, et l'impossible devint un fait accompli.

En 1800, sur la demande du gouvernement, il s'occupa du perfectionnement des métiers à tisser et produisit l'appareil auquel il donna son nom. — Avant cette importante invention, tous les fils de la chaine qui doivent se lier ensemble pour laisser passer la trame et former de la sorte les figures des étoffes façonnées étaient soulevés par des cordes que tirait un enfant à qui le tisseur était obligé de les désigner, ce qui, en détournant constamment l'attention de l'ouvrier, retardait son travail. Dans l'appareil de Jacquard, au contraire, le tisserand, en faisant jouer une pédale, produit cet effet d'une manière régulière et mécanique.

Une pension fut alors accordée à l'homme ingénieux dont l'invention devait augmenter le bien-être de la classe laborieuse ; et cependant le conseil des prud'hommes de la ville de Lyon, voyant une diminution de main-d'œuvre dans l'adoption de ce système, ordonna le bris de cette machine en place publique et en fit vendre le fer comme ferraille et le bois comme bois de chauffage.

Ce ne fut que lorsque la concurrence étrangère força nos industriels à entrer dans la voie du progrès, que l'on reconnut le mérite de cette invention, et que l'on adopta le métier Jacquard.

En 1819, après l'exposition des produits de l'industrie française, Jacquard reçut enfin la croix de la Légion-d'Honneur. Ce modeste Jacquard eut encore la douce satisfaction de l'importance du service qu'il avait rendu à son pays et de voir son invention justement appréciée.

Il mourut, le 7 août 1834, dans sa maison d'Oulins, où il s'était retiré sur ses vieux jours.

UN PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS.

COURAGE ET DÉVOUEMENT FILIAL

D'UN JEUNE MOUSSE.

Par l'une des froides nuits de la fin d'octobre dernier, le bateau de pêche le *Napoléon* de Courseulles se trouvait dans les travers des Casquets. Quatre hommes étaient à bord, le patron, Remilly, son fils âgé de douze ans et deux matelots.

Le vent soufflait avec violence, la mer était grosse, et les vagues déferlant de temps à autre sur le pont, rendaient la manœuvre difficile et dangereuse. Cependant les courageux pêcheurs bravant le péril, jetaient leurs filets depuis dix heures du soir avec plus ou moins de succès.

Tout à coup entre minuit et une heure du matin, le vent qui avait jusque là soufflé de l'ouest sauta brusquement au sud-ouest et redoubla de violence. On ferma les panneaux et les quatre hommes se tinrent sur le pont pour faire tête à la bourasque ; le patron était à la barre, le petit Remilly grimpait dans les manœuvres, et les deux matelots se disposaient à s'amarrer au mât lorsqu'un coup de mer jeta le navire sur la côte et emporta le patron et les deux matelots.

Resté seul sur le navire incliné, le courageux mousse ne perdit pas la tête ; sautant lestement sur le pont, il saisit deux cordes qu'il attache aux manœuvres ; il passe le second bout de l'une dans sa ceinture et tenant l'autre corde de la main droite il crie :

— Père, où êtes-vous?

— Courage, enfant ! tiens bon ! répond le père qui se débat au milieu des vagues en furie.

Malgré l'obscurité qui l'empêchait de voir à quatre pas de distance, le jeune Remilly s'élance à la mer ; le ciel le protège, il atteint son père, lui fait prendre la corde qu'il tient à la main, et tous deux après des efforts inouïs parviennent à remonter sur le pont.

Des deux matelots, l'un avait disparu; l'autre nageait le long de l'embarcation. Le courageux enfant l'ayant aperçu, allait de nouveau se jeter à l'eau pour le secourir, lorsqu'un second coup de mer, frappant du côté opposé, redressa le navire, et, comme par miracle jeta le matelot sur le pont.

Ces trois braves marins commençaient à se remettre un peu, quand un danger mille fois plus terrible que celui auxquels ils avaient échappé vint les menacer : la chandelle qui éclairait la chambre du petit navire, avait été, par la secousse, jetée sur les paillasses de l'équipage, et déjà les flammes gagnaient les écoutilles, en même temps que la bourasque doublait de violence.

Les deux hommes, à cette vue, désespérèrent de leur salut; seul l'enfant demeura calme.

— A la barre, père ! cria-t-il, et gouvernez contre la lame.

Le patron obéit, pendant que l'enfant ouvre les paneaux ; presque au même instant une vague énorme tombe sur le pont, s'engouffre dans la chambre et éteint l'incendie.

Le lendemain à dix heures du matin, le bateau pêcheur entrait à Cherbourg, et un peu plus tard le bonhomme Remilly pressant son fils contre son cœur, racontait les dangers de cette nuit terrible et l'admirable conduite du jeune mousse qui peut-être est destiné par la Providence à devenir l'une des gloires de notre marine.

FÉLICIE ALBOY.

PARIS EN MINIATURE.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Adrien à sa mère.

Ce n'est que depuis 1721 que la bibliothèque royale occupe l'emplacement de l'ancien hôtel de Nevers. Cette précieuse collection bibliographique a longtemps voyagé avant de se fixer rue Richelieu. Louis XII la fit transporter à Blois ; à son tour François Ier l'envoya au château de Fontainebleau, où elle resta jusqu'au règne d'Henri IV. Sous Louis XI et ses successeurs, elle avait commencé à s'enrichir d'ouvrages d'un prix inestimable, entre autres de la Bible imprimée à Mayence en 1544 par Guttemberg, inventeur de l'imprimerie ; cette édition est la plus ancienne dont il est fait mention dans la chronique de Cologne. Cet ouvrage, qui donne de curieux détails sur l'invention de l'imprimerie, est divisé en trois cahiers, qui valent au moins 50,000 fr. François Ier se contenta d'acheter quelques manuscrits grecs et orientaux qu'il prisait beaucoup, probablement parce que, dans son ignorance des langues grecque et orientale, il était exempt de les lire. Ses enfants, occupés par les guerres religieuses, eurent aussi peu de souci des livres et des bibliothèques ; les ligueurs ne s'en occupèrent point du tout, mais Henri IV reprit l'œuvre de ses prédécesseurs ; Richelieu la continua sous le nom de Louis XIII ; enfin c'est sous Louis XIV que cette belle collection prit un accroissement prodigieux et rapide. A la mort du grand roi, sa bibliothèque possédait 70,000 volumes, sans compter les planches, cartes et estampes. Colbert, contrôleur général des finances et surintendant des bâtimens, la fit placer d'abord dans son hôtel, rue Vivienne, puis en 1721 dans les galeries de l'hôtel de Nevers, où elle se trouve encore de nos jours. Louis XV et Louis XVI firent peu pour cet établissement, mais la Convention l'enrichit des bibliothèques des couvents supprimés, et les armées de la république et de l'empire y apportèrent de partout de nombreux et magnifiques tributs. Un million de volumes et de brochures, quatre-vingt mille manuscrits, tel est le chiffre approximatif des richesses de la bibliothèque royale.

Le cabinet des médailles et des antiquités est contigu à la galerie des imprimés ; là aussi règnent un ordre et un soin extrêmes. L'ensemble et la décoration de ce salon sont déjà de nature à satisfaire les visiteurs les plus difficiles. En entrant, on trouve d'abord des momies de petits chats, de petits crocodilles et mille autres objets dont le livret vous indique le nom et la valeur. L'un des plus précieux est une dent molaire véritable du père du grand Clovis, non pas exécutée en métal, mais bien naturelle et en os qui date de quatorze siècles. C'est sans contredit une des plus anciennes reliques monarchiques (je ne dis pas catholiques, car Childéric était payen) qui nous soit connues. Les casiers renfermant les médailles étaient bien de nature à tenter la cupidité ; aussi, en plus d'une circonstance, d'habiles et hardis coquins ont exercé leur industrie sur ce trésor. Le dernier coup de main eut lieu dans la nuit du 5 au 6 novembre 1831 ; les voleurs enlevèrent près de 3,000 médailles, et médaillons en or, dont la valeur numérique montait à 63,000 fr., et en tenant compte de la rareté et du mérite archéologique de cette collection, la plus nombreuse et la mieux choisie de l'Europe, la perte pouvait s'évaluer à 300,000 fr. Les conservateurs s'éveillèrent lorsqu'ils ne restait plus que fort peu à conserver, et l'on se mit en garde contre les voleurs, quand ils eurent presque tout enlevé. Ce ne fut qu'après de longues recherches que la police parvint à découvrir les voleurs, et sur les indications qu'ils donnèrent, on a recouvré une partie des médailles en nature, une autre partie en lingots, estimés à 120,000 fr., réalisés par le trésor et affectés à de nouvelles acquisitions. Les visiteurs les plus assidus de cette collection sont les anglais ; on y remarque aussi des provinciaux qui *veulent voir Paris ;* on les reconnaît à leur indifférence pour tous les objets qui les entourent; ils craignent en laissant paraître de l'étonnement ou de l'admiration de passer pour des ignorants et pour des niais.

Les anglais au contraire visitent tout, regardent tout et veulent se mettre à même de pouvoir dire ; *j'ai vu.* Ils frappent pesamment le parquet, ont le corps droit, la tête haute et se font un cas de conscience de passer devant le moindre objet sans y jeter au moins un coup d'œil.

Au département des manuscrits on ne trouve guère que quelques hellenistes déchiffrant des textes; des chroniqueurs cherchant une date; des orientalistes absorbés devant un composé chinois ou une énigme sanscrite. Lorsque les anglais visiteurs arrivent à ce vaste et riche dépôt, leur observation scupuleuse a

cessé; ce qu'ils admirent en passant, ce sont les boiseries. Les médailles et les pierreries leur conviennent mieux. Ils passent raides devant les autographes de Corneille, de Molière, de Rabelais, etc. La belle bible de Charles V, un des plus précieux monuments qui existent, ne leur plaît que parce que les couvertures sont dorées. Les manuscrits uniques que l'Europe nous envie, et que les alliés, en 1815, désiraient si ardemment nous enlever, ne peuvent fondre la glace de leur caractère. Pour eux, dans cette galerie, tout est muet, ils ne voient que de longues et hautes armoires, de sombres et poudreux rayons et de vieux livres.

Le département des estampes, situé à l'entresol, est le plus commodément placé. On y admire une peinture du quatorzième siècle représentant *Jehan*, roi de France. Ce tableau, attribué à Giottino, élève de Giotto, est de 1350. A cette époque, la peinture à l'huile était encore inconnue. Les visiteurs de ce cabinet sont peu nombreux; ils s'arrêtent quelques instants à considérer les gravures placées dans le premier salon qui sert d'antichambre. Les deux salles reservées aux études sont encombrées; les places y sont retenues d'avance, par des artistes et nombre d'écoliers qui prennent leur leçon de dessin. Aussitôt que vient l'heure de la fermeture, les apprêteurs vous avertissent que trois heures sont sonnées, les gravures rentrent dans les cartons, les livres dans les rayons et chacun se retire, emportant les provisions qu'il vient de faire : celui ci le sujet d'un feuilleton, d'un roman, celui-là le plan d'un vaudeville, d'une comédie, d'un drame; un autre l'esquisse d'un tableau etc. Grâce au ciel cette précieuse bibliothèque est muette; si elle pouvait parler, que de secrets elle révélerait au public ébahi! Que de plagiats elle dénoncerait au monde dramatique et littéraire! que de génies contemporains, devant lesquels la foule est en extase, seraient forcés à une honteuse restitution. Il est des cas ou l'ignorance des causes devient salutaire et pour celui qui en est frappé et pour celui qui en profite.

Au moment de nous éloigner, un ami de mon oncle, que la curiosité avait amené comme nous a la Bibliothèque royale, nous dit que trois nouveaux membres étaient venus cette année grossir la liste des conservateurs de cet établissement; ce sont trois chiens qui veillent du fond de leur niche sur nos richesses littéraires. Avec de pareils argus, les conservateurs ordinaires peuvent être tranquilles désormais sur le dépôt qui leur est confié.

A. M. DE NOIRMONT.

Bulletin officiel de l'Instruction publique.

Par ordonnance royale l'élection de M. Onslow comme membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Chérubini, est approuvée.

— Par une autre ordonnance, divers colléges communaux sont encore pourvus de cours d'instruction primaire supérieure.

— Un arrêté ministériel établit quelques mutations dans la faculté théologique de Paris, entre autres la nomination de M. l'abbé Dupanlou à la chaire d'écriture sainte.

— Quelques élèves de l'Ecole Polytechnique viennent d'être incorporés dans l'armée.

— M. Delaborde fils remplace son père à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— L'Académie royale de médecine, présidée par M. Fouquier, a tenu hier sa séance annuelle. M. Pariset, secrétaire perpétuel et membre de l'Académie des sciences, a lu l'éloge funèbre de M. Laudibert et du docteur Max, médecin du roi. M. Hippolyte Royer-Collard, professeur d'hygiène à la Faculté de Paris, a lu un discours concernant l'influence du régime sur le développement des organes de l'homme et des animaux. Voici enfin les noms des médecins lauréats : MM. Michéa, Brachet et Gilles.

— La chambre des pairs, la chambre des députés, les ministères de l'intérieur, de la guerre, de la marine, du commerce et de l'instruction publique, l'Académie des sciences morales, le Muséum d'histoire naturelle et l'Ecole royale des Mines, viennent d'envoyer, soit au congrès, soit à quelques états de l'Union américaine, des livres, des documents, des cartes géographiques, etc., en retour de ceux qui leur avaient été remis, au nom du congrès des Etats-Unis, par M. A. Vattemare.

— Le célèbre Vestris, le doyen des pensionnaires de l'Académie royale de Musique (Opéra), est mort à Paris ces jours derniers, à l'âge de 84 ans.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

NOUVEL AVIS AUX ABONNÉS

Concernant le réabonnement et la réception

DU

MONDE A VOL D'OISEAU

GRAND OUVRAGE DE LUXE, FORMAT IN-4°,

Imprimé sur 900 colonnes de texte,

Et orné de 300 GRAVURES et VIGNETTES.

Ce beau livre, de toutes choses, illustré par nos meilleurs artistes, est une intéressante encyclopédie, ne renfermant que des sujets de choix les plus propres à donner satisfaction à l'imagination ardente et curieuse de la jeunesse. *Voyages, Histoire, Litterature, Beaux-Arts, Religion, Morale, Histoire naturelle, Mœurs et coutumes des divers pays, Botanique, etc., etc.*

Le Monde à vol d'Oiseau est donné en étrennes à tous nos abonnés pour l'année 1843.

Nous avons déjà fait connaître quels avantages importans sont réservés à ceux qui nous transmettant immédiatement leur mandat de renouvellement, aussi nous bornerons-nous à donner aux retardataires le conseil de relire notre avis et de se hâter pour leur nouvelle souscription.

Les personnes de la province qui ont déjà rempli les formalités de leur réabonnement sont prévenues que nous commencerons les expéditions de notre prime le lundi 12 courant, et qu'en conséquence elles recevront ce qui les concerne dans le courant de cette semaine.

L'ouvrage étant prêt, nos souscripteurs de Paris peuvent, dès aujourd'hui, venir le prendre dans nos bureaux. — Toutefois, nous les prévenons que, dans tous les cas, il leur sera présenté à domicile avec la quittance de réabonnement.

Des départements, envoyer un mandat sur la poste, sur une maison de Paris, ou remettre les fonds aux Messageries

1re ANNÉE. — N° 58. Paraissant tous les samedis. DÉCEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'[illegible] et des [illegible]

LA PIASTRE VOYAGEUSE,

OU

LA FILLE DE L'AVARE.

(CONTE DE FÉES.)

(Suite.)

CHAPITRE II.

Comment les fées battent monnaie.

On vous a parlé quelquefois, mes enfants, de l'empire des fées, et comme il en est souvent question dans le chapitre qui va suivre, je vais vous en donner la description que j'ai trouvée dans un vieil auteur; je copie.

Un joli parc palissadé tout au tour d'une rangée de curedents; un palais composé tout entier de la mère des perles; un jeu de paume d'ivoire; une salle de muscade; une laiterie en saphir; une salle en gingembre; des chambres en agathe; des cuisines de cristal; des tourne-broches d'or et des broches des plus fines aiguilles d'Espagne!

Cette description ne doit pas vous donner une idée bien favorable de la taille des habitants de ce séjour; mais les fées entre elles se faisaient aussi petites que cela était nécessaire pour pouvoir loger dans leur palais et ne prenaient la forme ordinaire de femme que quand elles se montraient sur la terre.

Titania, leur reine, avait pour dames d'honneur et pour conseillères quatre favorites nommées Fleur-de-Pois, Toile-d'araignée, Mite et Graine de moutarde.

Or, Titania rassembla un jour son conseil, et quand elles eurent pris place toutes les cinq autour d'une table merveilleusement travaillée dans un seul diamant, la reine agita une petite sonnette placée devant elle. Une sixième fée, nommée Argentine, apparut tout-à-coup: celle-ci avait sous sa direction toutes les richesses de la terre: ce qui ne lui donnait pas peu de considération dans ce royaume merveilleux.

— Donnez-moi votre baguette, lui dit la reine, et Argentine obéit aussitôt. Maintenant, continua Titania, je dois vous dire que je suis fort mécontente de vous; il semble que vous preniez à tâche de prodiguer vos dons à tous les mortels qui en sont indignes. Il existe à Madrid un homme nommé Ladrino qui a amassé, en faisant l'usure, une fortune assez grande pour subvenir aux dépenses de deux royaumes. Ces biens, qu'il a arrachés aux malheureux, ne lui servent même pas à se faire honneur à lui-même. Le pauvre a toujours frappé en vain à sa porte, et hier au soir encore ce misérable avare, qui tient enterrées dans un caveau des sommes immenses, a chassé son dernier neveu et l'a exposé à une mort cruelle et certaine, de peur d'être forcé de lui donner un peu de pain pendant trois jours. Pourquoi n'avez-vous pas puni cet homme? pourquoi avez-vous permis que ses richesses restassent en sa possession? Si vous n'avez-pas de bonnes excuses à nous donner de votre négligence et même de votre partialité, votre baguette ne vous sera pas rendue, et je donnerai à une de vos sœurs la charge que vous remplissez si mal.

— Grande reine, répondit Argentine humiliée par ce discours sévère, cet homme a une fille nommée Pepita que j'aime et que je protége. Cette enfant est aussi généreuse et bonne que son père est dur et avare; je voulais lui conserver ces richesses parce que je sais l'usage noble et digne qu'elle en fera. Cependant hier j'ai été comme vous émue et indignée de l'insensibilité de Ladrino, et je me proposais de le punir ce matin même et de le corriger pour jamais de son avarice.

— Si vous faites cela, répondit Titania, je vous rendrai mes faveurs.

— Veuillez donc me remettre ma baguette et me laisser faire!

A peine la reine eut-elle consenti à rendre la baguette à Argentine, que cette dernière fit apparaître un char à six places fait

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse.-Décembre

SOUVENIRS DE VOYAGES.

LE KORDOFAN.

CLIMAT. — OURAGANS. — MANIÈRE DE CHASSER LA GIRAFE.

Le Kordofan, mes amis, est une grande contrée du royaume de Senaar, dans la Nubie.

Pendant la saison pluvieuse, le climat y est tellement malsain qu'on ne trouve pas une seule chaumière où il n'y ait des malades. Le retour du temps sec fait momentanément disparaître toutes les maladies; toutefois on a alors à lutter de nouveau contre l'excès de la chaleur. Non seulement les hommes, mais même toutes les créatures vivantes en souffrent. L'œil s'attriste à la vue de ces landes immenses, incultes et brûlées, où l'on rencontre à chaque pas des ossements d'hommes et d'animaux blanchis par le soleil. Durant les huit mois que dure cette saison, le ciel est sans aucun nuage et la chaleur est insupportable, surtout dans le mois d'avril et de mai. Depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, le thermomètre de Réaumur marque de 38 à 40 degrés à l'ombre, et personne ne peut rester exposé à l'ardeur du soleil. Hommes et animaux, tous cherchent un abri. Dans cet intervalle l'homme se trouve comme dans un bain de vapeur; toute l'activité de son esprit s'évanouit; il devient même incapable de penser. Muet et sans sentiment, il se traîne tristement dans les endroits les plus sombres pour y trouver quelque fraîcheur. L'air qu'on respire est semblable aux bouffées de chaleur qui sortent d'un four ardent; il amollit tellement les nerfs qu'on peut à peine remuer les membres. Tout travail cesse, tout semble plongé dans un sommeil mortel, jusqu'à ce que, le soleil baissant peu à peu, un air frais vienne enfin rendre la vie aux hommes et aux animaux. Mais à ces journées si brûlantes succèdent des nuits comparativement si fraîches qu'on doit se garder des refroidissements avec plus de soin que dans les pays du nord de l'Europe durant les hivers les plus rigoureux; car les suites en sont ordinairement mortelles. Dans le Kordofan, le jour et la nuit sont d'un longueur presque égale durant toute l'année. Il n'y a pas de crépuscule du soir; aussitôt que le soleil est descendu sous l'horizon, il fait nuit.

Pendant la sécheresse tout est stérile et désert sous le ciel: les plantes se carbonisent, les arbres perdent leur feuillage et ressemblent à des balais. Les oiseaux ne chantent plus; on ne voit plus folâtrer les

avec une plume d'oiseau de paradis et attelé de quatre beaux bourdons si agiles et si bien dressés qu'ils passaient à travers les murs les plus épais. C'est dans cet équipage qu'Argentine, Titania et ses quatre suivantes se mirent en chemin pour Madrid.

Ladrino venait de se lever et il allait, comme de coutume, visiter sa cachette, lorsque tout-à-coup il la vit s'ouvrir d'elle-même; et au milieu de son or et de ses diamants, les fées apparurent à ses yeux. Il jeta un cri d'épouvante et tomba à genoux presque évanoui.

A ce bruit, Momignas et Pepita, les seuls êtres humains qui pussent entendre ce qui se passait dans la maison, accoururent avec précipitation, croyant qu'il venait d'arriver un malheur à Ladrino. La porte de la chambre, ordinairement si bien close, se trouve ouverte à leur approche, et autant éblouis par la vue des richesses qu'effrayés par l'apparition des fées, ils restent immobiles à côté de l'avare.

Argentine prit la parole. Après avoir reproché à Ladrino son insensibilité, elle lui dit, en lui montrant une poignée de piastres : « En sacrifiant seulement ceci, tu aurais pu rendre tous tes neveux heureux à jamais. Eh bien ! pour t'apprendre à connaître le prix d'un bienfait, je te condamne à devenir piastre toi-même. »

Un soupir étouffé fut la seule réponse que fit Ladrino à ce terrible arrêt. Quant à Pepita et Momignas, la terreur les avait rendus muets.

— Je veux, continua Argentine, que tu maudisses les cœurs insibles; que tu apprennes, par expérience, combien ils sont coupables quand ils ne se rendent pas aux prières de ceux qui souffrent, et pour cela j'ordonne que tu conserves la forme de piastre que tu vas prendre, *jusqu'à ce que tu aies servi à une bonne action.* »

Pepita s'était évanouie en entendant ces derniers mots, et je crois même que ce fut par le pouvoir des fées, afin que la pauvre enfant ne fût pas témoin de ce qui allait se passer.

Sur un coup de baguette d'Argentine, un fourneau, pareil à ceux dont se servaient les alchimistes, sortit de dessous terre avec deux petites fées qui s'empressèrent de l'emplir de charbon; un second coup de baguette fit descendre du plafond un énorme creuset dans lequel, bon gré malgré, on fit entrer le seigneur Ladrino; puis on mit le couvercle, et les deux petites fées servantes placèrent le creuset sur le feu.

Il paraît que la fusion ne s'opérait pas assez vite, au gré d'Argentine, car elle ordonna de souffler le feu. Malheureusement pour Momignas, on avait oublié un soufflet.

— Approche, dit Argentine au petit domestique; tu as voulu t'emparer seul de la botte de paille que tu devais partager avec Fabrice, c'est ton égoïsme qui a fait découvrir au seigneur Ladrino la présence du pauvre enfant dans sa maison, il faut que tu sois puni à ton tour...

— Ne me changez pas, ne me changez pas ! cria Momignas en tremblant de tous ses membres. Je suis on ne peut plus content de ma forme !

Mais pendant qu'il criait ainsi, il sentit son corps s'élargir, et prendre la forme d'un énorme soufflet, dont ses jambes figuraient les battans; sa bouche s'allongea en pointe d'un pied ou deux, et bientôt, à sa grande douleur, il fut placé à l'orifice du fourneau et fonctionna comme l'aurait pu faire le meilleur soufflet de forge.

On entendit alors dans le creuset une bruyante ébulition, et, en moins de cinq minutes, ce qui restait du seigneur Ladrino, coulé dans un moule, et bien dûment frappé, se trouva être en effet une belle piastre toute neuve à l'effigie du roi d'Espagne de ce temps-là, et qui rendit, en tombant sur le plancher, un son argentin de fort bon aloi.

Momignas se vit avec satisfaction débarrassé de son bec et de son ventre, et il se promit bien à l'avenir de laisser dormir tranquillement tous ceux à qui il accorderait la faveur de partager sa botte de paille. Quand il voulut ramasser la piastre, il se brûla douloureusement les doigts, et ses cris tirèrent Pepita de sa léthargie.

— Pepita, répéta encore Argentine, ton père redeviendra ce qu'il était, quand cette piastre qui le renferme aura servi à une bonne action »

L'attelage des quatre bourdons prit son vol, entraînant la plume d'oiseau de paradis et les fées. Au même moment, le fourneau et le creuset disparurent.

Pepita se désolait; elle portait sur son cœur et à ses lèvres cette inerte pièce d'argent qui avait été son père, et elle appelait la mort à son secours.

— La mort, signora! disait Momignas pour la consoler, est-ce le moment de mourir quand nous avons là à notre disposition un trésor avec lequel nous pouvons nous donner toutes les douceurs de la vie ? »

Vous voyez, mes enfants, que Momignas considérait toujours autant que possible les choses du bon côté. Mais cette fois encore il comptait sans son hôte .... Tous les cris poussés par Ladrino, Momignas et Pepita avaient enfin attiré l'attention des voisins, et bientôt les alguazils furent prévenus; si bien qu'au moment où le petit laquais cherchait déjà dans son cerveau quel emploi il allait faire de l'argent qu'il aurait dans les mains, une troupe d'alguazils, après avoir forcé la porte de la maison, pénétrait dans la chambre au trésor. La cachette était restée ouverte. Quel coup d'œil pour des alguazils ! ceux-ci furent presque tentés de s'agenouiller.

---

animaux; tous se cachent au fond des forêts et cherchent à s'abriter contre les redoutables effets de la chaleur. Seulement on aperçoit encore de temps en temps une autruche qui fend en toute hâte la plaine déserte, ou une girafe courant de toute la vitesse de ses jambes d'une oasis à l'autre.

Des ouragans terribles s'élèvent dans le Kordofan durant cette saison. Ils épouvantent les étrangers qui n'en ont jamais vu. Un courant d'air étouffant se fait d'abord sentir, et ravage tout ce qu'il rencontre. L'atmosphère prend une teinte grisâtre et se remplit d'une poudre fine; le soleil perd son éclat, les ténèbres surgissent au point qu'on distingue à peine les objets à trois pas de distance; l'air change subitement, devient jaunâtre, ensuite rougeâtre; le soleil aussi paraît rouge comme du sang, le vent souffle, enlève tout ce qu'il trouve sur son passage, haies, clôtures, maisons; il déracine les arbres, abaisse les montagnes de sable et en élève de nouvelles; les désastres que produit un ouragan du Kordofan sont impossibles à décrire.

Au mois de juin commence la saison des pluies; elle finit au mois d'octobre. Celui qui n'a pas habité les contrées situées sous les tropiques ne peut se faire une idée des masses d'eau que le ciel verse alors. Une ondée dure rarement plus d'un quart d'heure, et rarement aussi elle se répète le même jour. C'est la saison la plus dangereuse pour les étrangers et les indigènes; mais les blancs en souffrent plus que les noirs. La nature se réveille ensuite de son sommeil; aussitôt après les premières pluies, les champs se couvrent de verdure, les arbres poussent des boutons et un tapis de fleurs s'étend sur toute la campagne. Quelques parties du Kordofan pourraient alors être appelées un paradis terrestre, tant la végétation y est magnifique: les arbres se couvrent d'une telle abondance de fleurs et de fruits qu'on aperçoit à peine leur feuillage. L'herbe s'y élève à une hauteur assez grande pour cacher un cheval et son cavalier; le lierre atteint le sommet des arbres les plus élevés, et pendant que les yeux prennent plaisir à contempler la beauté des fleurs, la variété infinie de leurs couleurs, le brillant plumage des perroquets, des colibris et d'une infinité d'autres oiseaux, ceux-ci charment l'oreille de leur ramage ravissant. Mais, hélas! toutes ces jouissances ne durent guère. Le plaisir est trop vif pour être durable: dès que le crépuscule du matin se lève, le concert commmence et se développe en suivant la progression de la lumière. Mais quand le soleil se montre au de-sus de l'horizon et dore de ses rayons la cime des montagnes, tout à coup les chantres des bois se taisent, et à l'instant apparaissent des nuées de papillons et d'insectes. Les girafes et les antilopes qui paissaient joyeusement dans les prés se retirent, car l'insalubrité tyrannique du climat reprend son empire. L'homme est saisi d'une sorte d'anxiété qui ne lui laisse aucun

On commença par apposer les scellés sur le caveau, puis on se mit à la recherche du seigneur La Lino. Pepita se désespérait et Momignas riait sous cape, sachant bien qu'on ne trouverait guère l'avare sous sa nouvelle forme. Avant de se retirer, chaque alguazil mit une poignée d'or dans ses poches, et devenant, comme on dit, friands à force de manger, ils fouillèrent avec soin Pepita et Momignas... La piastre, la précieuse piastre était dans les mains de Pepita. O douleur ! les coquins s'en emparèrent malgré les pleurs et les supplications de la pauvre fille.

Momignas voyant que les affaires prenaient une mauvaise tournure, s'approcha furtivement de la porte et s'élançant dehors avec la légèreté d'un chevreuil, il courut, courut, jusqu'à ce qu'il eût dépassé les dernières maisons de la ville.

Il commençait à se reposer un peu de sa marche forcée, lorsque le bruit de plusieurs lourds chariots se fit entendre derrière lui ; il se mit sur le bord de la route pour voir passer ces équipages. Mais, ô surprise ! qui reconnaît-il sur une de ces voitures ? Léonce, l'aîné des fils de Zurbano. Il partait pour la France avec toute la maison du marquis d'Ancerny. Souple comme un chat, Momignas eut bientôt grimpé sur la voiture ; et confiant à Léonce ses craintes et sa détresse, il obtint de lui qu'on le coucherait dans une caisse pour qu'il fît le voyage plus vîte et à moins de frais.

Vous pensez bien, mes enfants, que la justice n'était pas trop d'humeur à rendre le trésor sur lequel elle avait mis la main ; aussi un beau jour, on déclara que de telles richesses n'avaient pu être gagnées par des moyens honnêtes, et qu'elles étaient provisoirement confisquées au profit de l'état, jusqu'à ce que l'on obtînt la preuve du contraire.

Quant à Pepita, on la mit en liberté, c'est à dire à la porte. Elle passa tout le jour à parcourir Madrid, en demandant l'aumône ; et le soir, harassée et mourant presque de faim, elle s'assit sur un banc de pierre et s'y endormit.

Il y avait à peine quelques minutes que la malheureuse enfant se livrait au sommeil, lorsque Argentine lui apparut.

— J'ai supplié la reine des fées d'avoir pitié de toi, ma pauvre Pepita, et elle m'a permis de venir à ton secours. Ecoute bien ce que je vais te dire : « La piastre qui renferme ton père est destinée à voyager tout autour de la terre, à moins qu'elle ne serve bientôt à accomplir une bonne action. C'est donc à toi de la suivre et de t'efforcer de pousser au bien ceux qui la possèderont.

— Mais comment pourrai-je la reconnaître ? demanda Pepita.

— Tout le temps que la piastre sera en leur possession, ils auront au front une étoile d'or, visible pour toi seule. Voilà un manteau magique, grâce auquel tu n'auras qu'un désir à former pour être transportée tout à coup dans le pays que tu voudras visiter. Ensuite, par la vertu de ce même talisman, tu pourras avoir à souhait tel ou tel habit, et même devenir invisible.

Pepita se confondit en remercîments.

—Attends ! attends ! reprit la fée, ces avantages sont grands, mais tu trouveras peut-être qu'ils sont bien chers. Tu ne pourras essayer que cinq fois de faire employer la piastre pour un bienfait ; si tu as échoué à la cinquième, plus de manteau... et l'étoile cessera d'être ton guide. Adieu ! »

Ayant dit ces mots, Argentine s'envola dans un nuage.

A son réveil, Pepita ne fut pas peu étonnée de se trouver chaudement enveloppée d'un manteau de velours noir brodé d'or. Sans ce témoignage, elle eût pris pour un simple rêve l'apparition d'Argentine et les paroles que celle-ci avait prononcées. La seule chose qu'elle ne put jamais comprendre, c'est qu'elle avait dormi un mois entier, croyant n'avoir dormi qu'une nuit ; aussi fut-elle bien étonnée de se trouver d'un mois plus vieille. Elle résolut donc de se mettre tout de suite en route, et, se couvrant de son manteau, elle souhaita être portée dans le pays, quel qu'il fût, où se trouvait la piastre.

Elle n'eut pas plus tôt pensé cela qu'elle fut enlevée dans les airs, et traversa en un clin-d'œil une immense étendue de pays.

CHAPITRE III.

La prodigalité n'est pas la bienfaisance.

Pepita fut enfin déposée par son conducteur invisible sur une grande route, à quelques pas d'un gros village. On était alors au commencement de l'été ; la campagne était toute verte et le temps superbe ; aussi la petite voyageuse, que la route n'avait point fatiguée, se mit-elle à considérer tout autour d'elle avec bonheur. A sa droite était une magnifique maison de campagne dont on pouvait admirer les jardins au travers d'une élégante grille de fer ; les bâtiments étaient d'une beauté remarquable, et tout annonçait dans cette propriété le luxe le mieux entendu. De l'autre côté de la route se trouvait une auberge très propre, surmontée d'un tableau représentant un cheval blanc : c'était l'enseigne ; une activité extraordinaire semblait régner dans les cuisines, et l'hôte, la serviette à la main, guettait les promeneurs pour les engager à entrer chez lui.

Plusieurs seigneurs, richement vêtus de culottes de velours et d'habits de même étoffe, brodés en argent ou en or, passèrent auprès de Pepita en marchant avec nonchalance, comme des gens qui n'ont d'autre affaire que celle de se promener et de se diver-

---

repos ; faiblesse d'estomac, dégoût des aliments, tous les symptômes d'une maladie viennent lui ôter trop souvent le sentiment des beautés de la nature, et l'étendent bientôt sur un lit de douleur. Un étranger échappe rarement à ces maux, et l'on connaît peu d'Européens qui, ayant voyagé et séjourné quelque temps dans le Kordofan en soient revenus, car les émanations infectes des marais, la mauvaise qualité de l'eau, les vents humides du sud qui pénètrent jusqu'aux nerfs, tout conspire à abréger la vie, et tous ceux qui le peuvent s'empressent de fuir cette fatale contrée.

La girafe, qui est un des plus beaux animaux de l'Afrique, se rencontre souvent dans le Kordofan. Toutes les girafes qui, de l'Égypte, ont été envoyées en Europe et en Amérique, sont venues du Kordofan. On ne les y voit pas durant la saison pluvieuse ; on croit qu'elles s'en éloignent alors pour se retirer dans des contrées éloignées où il pleut rarement. Il n'est aucun animal sauvage de la zone torride aussi sensible aux variations de la température atmosphérique que la girafe. Après en avoir fait la capture, il faut prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'elle ne meure. En la conduisant en Égypte durant les mois d'hiver, on doit la préserver de tout refroidissement et soigner attentivement sa nourriture. On a vu souvent mourir des girafes par suite de la moindre négligence de la part de leurs conducteurs.

Aussitôt que les pluies cessent, les girafes reviennent dans le Kordofan. Elles ne vivent pas en troupe comme les antilopes ; on les rencontre isolées ou tout au plus deux ensemble. La chasse aux girafes ne se fait qu'à cheval. Les jeunes seules peuvent être prises en vie ; les autres culbuteraient et écraseraient cheval et cavalier. On attaque les vieilles girafes à l'arme blanche et on les tue pour en vendre la peau ; on mange aussi la chair qui n'a pas mauvais goût. Si on veut en prendre pour une ménagerie, il faut d'abord l'autorisation du gouvernement égyptien, ou s'adresser directement au scheik de Harraza. Celui-ci donne ensuite des ordres à ceux de ses gens qui s'occupent de cette chasse ; car il ne faut pas seulement un bon cavalier, mais encore un cheval bien dressé et surtout un chasseur expérimenté. La chasse est faite ordinairement par deux cavaliers qui sont accompagnés d'un ou deux chameaux chargés de vivres et d'eau pour plusieurs jours. Les chasseurs se rendent dans le désert, où les girafes ont l'habitude de se tenir ; ils explorent le terrain jusqu'à ce qu'ils découvrent les traces de l'animal ; ici encore il faut une grande expérience pour distinguer si ce sont des traces récentes ou anciennes. Dans le premier cas, et si les traces sont celles d'une jeune girafe, on les suit sur-le-champ et le chasseur aperçoit infailliblement l'animal au bout de quelques heures. Alors il commence la chasse ; car la girafe, qui est très craintive, s'enfuit avec une vitesse incroyable. Le cavalier et le cheval ont alors be-

tir. Ils portaient tous des perruques poudrées; des jabots et des manchettes de la plus fine dentelle donnaient à leur costume un air de richesse et d'élégance peu communes. Ces seigneurs parlaient entre eux une langue que Pepita ne connaissait pas encore, et pourtant, à sa grande surprise, elle s'aperçut qu'elle en comprenait tous les mots. Elle n'osait cependant pas demander à personne le nom du pays où elle se trouvait de peur de passer pour une folle.

Enfin, à force d'arrêter ses regards sur les jardins de la riche maison de plaisance, elle aperçut à quelque distance, au milieu des arbres, un tout jeune homme qui se promenait, tenant à la main un livre qu'il ne semblait feuilleter que pour se soustraire à un ennui mortel. Les traits de ce jeune homme ne lui étaient pas tout à fait inconnus, mais elle eût beau le regarder longtemps et avec attention, il lui fut impossible de se dire en quel endroit elle l'avait déjà vu ou à qui il ressemblait; il est vrai qu'il se trouvait encore assez loin d'elle.

Tout à coup Pepita frissonna d'étonnement et de plaisir; l'inconnu avait un instant levé la tête de dessus son livre, et un rayon de soleil avait fait briller sur son front une petite étoile d'or!

—Voilà le possesseur de la piastre! s'écria-t-elle aussitôt; et elle cherchait déjà dans sa tête quel parti elle allait tirer de son talisman pour s'introduire dans cette maison, lorsqu'une voix bien connue résonna à son oreille. O surprise! Momignas était là près d'elle!

Ils se reconnurent et s'embrassèrent en pleurant.

Quand ils furent un peu remis de leur émotion, Momignas apprit à Pepita qu'elle était en France, à peu de distance de Paris, et que le village qu'elle voyait là avait nom Saint-Cloud. « Cette maison de campagne, continua-t-il, appartient au marquis d'Ancerny, celui qui a amené en France à sa suite votre cousin Léonce.

— Quoi! reprit Pepita, ce jeune homme que je viens de voir là-bas?....

— C'est Léonce!

— Mon père est sauvé! Et la pauvre petite expliqua à Momignas à quelles conditions les fées avaient permis que Ladrino revît la lumière.

Momignas acheva d'instruire Pepita de tout ce qui s'était passé. Le marquis d'Ancerny s'attachait de jour en jour davantage à son protégé, si bien que, n'ayant pas d'enfants, il avait promis à Léonce de l'adopter. Il se faisait un plaisir de satisfaire tous ses caprices; il lui donnait de l'or autant qu'il en voulait; aussi Momignas n'avait-il pas eu beaucoup de peine à entrer en qualité de valet de chambre auprès du futur marquis Léonce.

Pepita recommanda à Momignas le plus grand secret, et lui demanda quel serait le moyen le plus sûr et le plus prompt de gagner la confiance de son maître.

— Ma foi, répondit Momignas, nous avons quitté hier Paris pour venir dans cette maison de campagne, où M. Léonce s'ennuie déjà à mourir. Si vous pouviez vous présenter sous la forme d'un joyeux compagnon, vous prendrez un nom d'emprunt et je vous introduirai. Mais je vous préviens que si vous voulez lui plaire, il ne faut être ni avare ni mélancolique. Léonce est un joueur intrépide, un prodigue : il donnera deux louis pour un oui comme pour un nom.

— Je le reconnais bien là, mon beau cousin: généreux comme un roi!.. Je lui ferai employer la piastre selon mes intentions, et je suis bien tranquille, Ils se sont montrés tous si indignés quand mon père leur a refusé quelques réaux, et ils ont si bien dit qu'à sa place ils agiraient autrement, que je ne puis me tromper en jugeant mes cousins bons et charitables!»

Le manteau magique fut invoqué, et en moins d'une seconde Pepita devint le plus joli, le plus élégant, le plus musqué, le plus spirituel de tous les marquis français. Quelques minutes après Léonce saluait, sans la reconnaître, sa cousine, qui tâchait de son côté de comprimer son émotion. — Momignas avait annoncé le vicomte de Fréjus!

(*La suite au prochain numéro.*)

Un nouveau Pourceaugnac.

ANECDOTE COMIQUE.

(Suite et fin.)

Appliquer un bain chaud à un homme qui a des indigestions, c'est vouloir le tuer sur-le-champ. La situation du marchand anglais était horrible..... Sentant bien que le remède serait pire que le mal, il rêva aux moyens de se soustraire au danger qui le menaçait. Il appela à son aide toutes les ressources de son imagination, toutes les subtilités de son esprit; mais il eut beau réfléchir, il ne trouva aucun expédient qui pût le tirer de cette position embarrassante. Le gardien, sur qui pesait une grave responsabilité, et à qui on avait recommandé la surveillance la plus sévère, ne le perdait pas une minute de vue. Se sauver, disparaître, jouer des jambes? c'était un moyen qui probablement n'aurait aucun succès, et auquel il ne fallait pas songer. S'il l'essayait, son impitoyable geôlier, qui paraissait très-leste et très-agile, se mettrait immédiatement à sa poursuite; il aurait pour auxiliaire tous les voisins, tous les domestiques de l'établissement; on donnerait l'évei

soin d'user de tous leurs moyens pour gagner du terrain sur la proie qu'ils poursuivent. Il est vrai que la girafe vient, en quelque sorte, elle-même à leur aide; car, dans sa crainte et son embarras, au lieu de poursuivre sa course en ligne directe, elle se jette tantôt à droite, tantôt à gauche. Lorsque le chasseur est assez rapproché d'elle, il lui jette un nœud coulant à la tête; rarement il manque son coup, et, au pis aller, il peut toujours recommencer; il attache ensuite le bout de la corde à la selle, tire la girafe aussi près que possible du cheval, et la capture est faite.

Mais alors il importe que le cheval soit bon et patient, qu'il sache tantôt résister à l'impétuosité de la girafe, tantôt la suivre dans toutes les directions qu'elle prend en s'efforçant de se débarasser de ses entraves. Les chasseurs tâchent alors d'atteindre le plus promptement possible le premier village. La femelle d'un chameau y est toute prête pour allaiter la jeune girafe, qu'on ne doit pas mettre tout de suite à l'usage de l'herbe et du foin; et même, quand on le peut, on donne tous les jours du lait aux grandes girafes elles-mêmes.

Après avoir laissé quelque repos, on mène la jeune girafe à Dongola, en prenant toujours toutes sortes de précautions pour la conserver en vie. On lui met une espèce de bride à laquelle sont attachées quatre cordes, tenues par quatre hommes, dont deux marchent devant et deux derrière, pour maintenir l'animal dans la direction qu'on veut suivre, ce qui exige de grands efforts pendant les premiers jours. La femelle du chameau l'allaite toujours pendant le voyage. A Dongola, on la laisse de nouveau se reposer et on l'habitue au lait de vache et à l'herbe. On ne saurait croire combien il en coûte de peines pour conserver une girafe en vie; il ne faut donc pas s'étonner que le prix en soit si élevé. En Égypte même, au Caire, à Alexandrie, une girafe vivante se vend toujours de deux mille à deux mille quatre cents francs.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

dans les environs, et quelle que fût la rapidité de sa course, il serait promptement ressaisi.

Que faire donc?.... Dans son désespoir, l'industriel britannique eut bien l'idée de s'élancer sur l'inexorable Cerbère, et d'entamer avec lui une lutte corps à corps. Mais le gardien était un gaillard vigoureux, aux proportions herculéennes, et qui aurait eu facilement raison d'un homme encore plus solidement bâti que notre Anglais, dont l'organisation était chétive et délicate. Celui-ci renonça donc à user de violence, sentant bien qu'il serait broyé par un tel adversaire. Il affecta donc la plus grande docilité, la plus parfaite résignation; mais là où la force physique ne suffisait pas, il se promit bien d'employer la ruse, et il attendit patiemment qu'une occasion favorable lui fût offerte de sortir de cet établissement maudit où l'attendait une mort certaine.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Après avoir préparé le bain, le gardien alla chercher du linge dans une petite pièce voisine de la chambre où se trouvait l'Anglais. Celui-ci n'hésite plus, et obéissant à une inspiration soudaine, il s'élance d'un seul bond hors de l'appartement, ferme à double tour la porte d'entrée, descend les escaliers quatre à quatre, et se précipite dans la campagne avec une étonnante rapidité.

Vous savez que la Savoie est un pays extrêmement marécageux, presque dépourvu de voies de communication, couvert de coteaux, de broussailles, de ravins, de précipices, et où la marche du voyageur est difficile, pénible et souvent dangereuse; la nuit surtout, les chemins de traverse sont vraiment impraticables. Or, il était presque nuit quand notre Anglais effectua son évasion. Se croyant poursuivi et se hâtant de toute la vigueur de ses jarrets, il s'enfonçait dans des flaques d'eau jusqu'à mi-jambe, et laissait à chaque minute quelques lambeaux de ses vêtements aux haies et aux buissons. Tout cela l'inquiétait peu; mais un incident d'une nature beaucoup plus grave faillit lui coûter la vie.

Notre Anglais vit tout à coup sa marche arrêtée par une petite rivière qui paraissait avoir dix ou douze pieds de longueur. La franchir paraissait difficile, et notre industriel ne savait pas nager. Il hésita un moment; mais se ravisant bientôt: « Bah! dit-il, faisons un effort, c'est l'affaire d'une seconde, et dans un saut je serai de l'autre côté. » Le marchand s'élança donc; mais au lieu d'arriver à l'autre bord, il alla tomber au milieu de la rivière, qui, à cet endroit, était d'une extrême profondeur. L'eau était froide et glaciale, et le pauvre marchand, transi et presque inanimé, allait infailliblement périr. Par bonheur, une fragile planche de salut s'offrit à lui dans ce moment: des saules pleureurs, qui croissaient sur la rive, étendaient jusque sur les eaux leur feuillage mélancolique. L'Anglais saisit avec avidité ce frêle appui, et s'y attacha avec cette ardeur qu'inspire à tout être vivant l'amour de sa propre conservation. Plus de vingt branches se cassèrent sous ses mains, plus de vingt fois ses forces paralysées par le froid trahirent son espoir, plus de vingt fois il faillit s'engloutir; cependant le succès finit par couronner sa persévérance, et il mit le pied sur le rivage.—Mais, bon Dieu! dans quel pitoyable état!

A peine sorti de ce mauvais pas, il se remit en route sur-le-champ, sans prendre même une minute de repos; mais voilà que tout à coup des cris retentissent, des lanternes brillent à une certaine distance. Il n'en saurait douter, on le cherche, on est sur ses traces.—A cet égard, ses craintes se changent bientôt en certitude quand il reconnaît le gardien suivi d'un de ses acolytes.

La situation était critique. Pour en conjurer les périls, l'Anglais eut recours à un singulier expédient.—Il imitait assez bien le cri de divers animaux sauvages. Il se courba donc, se mit à marcher à quatre pattes, et hurlant de toutes ses forces, s'avança vers le gardien et son compagnon. Ceux-ci, croyant avoir affaire à un loup qui n'était que le précurseur d'une bande plus nombreuse, se sauvèrent de toute la vitesse de leurs jambes, regagnèrent la maison de santé, et à l'aide d'une fable adroitement arrangée, parvinrent à faire croire que l'Anglais était devenu la proie des bêtes féroces.

Le lendemain, le marchand avait quitté les Etats de S. M. le roi Charles-Albert et se trouvait sur les frontières de la France à l'abri des médecins et des geôliers.

UN TOURISTE

BELLES ACTIONS DES ENFANS.

Julien le plongeur.

Les habitants du Berri sont essentiellement stationnaires; tous ont une défiance instinctive pour ce qui est nouveau: pour eux, la question n'est pas de savoir si une chose est bonne ou mauvaise; l'important, c'est qu'elle ne soit pas nouvelle. L'innovation dans ce pays est un crime qui ne se pardonne point: *faire comme ont fait nos pères*, telle est la devise des Berrichons; tous y sont fidèles, et si quelques-uns s'en écartent, le mépris les atteint et ne les quitte plus. Aussi voit-on dans cette province le commerce s'amoindrir, les fortunes s'éteindre, grâce à cet esprit de routine qui s'oppose à toute amélioration, et dont on pourra se faire une idée quand on saura que le nombre des enfans fréquentant les écoles dans les départemens de l'Indre et du Cher, qui composent l'ancienne province du Berri, est de un sur quatre-vingt-dix, tandis qu'il est de un sur dix dans quelques départemens voisins.

Le sol de ce pays, quoique sablonneux et pierreux, pourrait peut-être devenir très productif dans certaines parties, par l'emploi des nouveaux procédés de culture, admis maintenant dans toute la France; il reste ce qu'il a toujours été, peu productif, stérile même en beaucoup d'endroits; mais accidenté, pittoresque, agréablement coupé de bois, de rivières, de prairies et surtout de nombreux étangs qui sont l'une des richesses du pays.

Au reste, là, comme ailleurs, il arrive que le bien est à côté du mal: en même temps que de certains préjugés ridicules, s'y sont conservées toutes les bonnes vieilles coutumes de nos ancêtres; les mœurs, au village, sont demeurées toutes patriarcales; et puis il arrive bien, çà et là, à quelque petite amélioration de se faire jour. C'est ainsi que Jean Vauthier, riche fermier de Saint-Lazare, près d'Issoudun, s'était déterminé à envoyer Julien, son fils aîné, à l'école primaire de la commune.

— Ma foi! femme, avait-il répondu aux observations de la fermière, on en dira ce qu'on voudra; mais notre Julien saura lire et écrire. Je suis bien arrivé jusqu'à cinquante ans sans ça, c'est vrai, et ça ne m'a pas empêché de vivre en honnête homme et en bon chrétien; m'est avis pourtant que si j'avais su tenir une plume, ça ne nous aurait pas nui.

— Avec tous ces beaux raisonnemens-là, dit madame Vauthier, nous allons passer pour des vaniteux.

— Eh bien! tant pis pour les gens qui nous mépriseront, Madeleine, car ils seront plus sots que vous, et quand Julien sera en état de faire ses affaires lui-même, on ne le trompera pas comme on m'a trompé si souvent. »

Julien Vauthier était un grand garçon de treize ans et demi; il était fort, robuste, habile à tous les exercices du corps; il montait à cheval, maniait un fléau et conduisait la charrue aussi bien que son père. C'était surtout un nageur intrépide, et la force qu'il avait acquise dans cet exercice était telle que, dans le pays, on ne l'appelait que *Julien le plongeur*. Ce brave enfant parut enchanté de la résolution qu'avait prise son père; il apporta à l'étude toute l'ardeur de sa bonne et vigoureuse nature, et ses progrès furent tels qu'il se trouva bientôt en état d'enseigner les éléments de la lecture et de l'écriture à sa jeune sœur Marguerite, charmante petite fille de huit ans à peine, qu'il aimait de tout son cœur et qui le lui rendait bien.

Un jour, par un beau soleil de printemps, quelques jeunes filles jouaient sur les bords d'un étang, à quelque distance de Saint-

Lazarre ; elles faisaient aux jolis papillons une guerre des plus actives et poursuivaient les *demoiselles* aux ailes bleues et diaphanes jusqu'au milieu des roseaux où elles allaient se réfugier; puis, à chaque capture, c'étaient des cris de joie et des éclats de rire. Tout à coup, à cette gaîté bruyante succèdent des cris de terreur et de détresse ; l'une des jeunes filles, en se penchant sur le bord de l'etang, pour saisir un papillon, avait perdu l'équilibre et était tombée dans l'eau. Impuissantes à la secourir, ses compagnes éperdues faisaient retentir l'air de leurs cris.

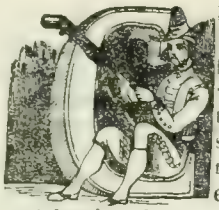
En ce moment Julien, son ardoise à la main et ses livres sous le bras, revenait tout joyeux de l'école, suivant la route qui passe à quelque distance de l'etang; des cris : *au secours*! frappent ses oreilles, et aussitôt le brave enfant s'élance de toute sa vitesse vers le point d'où ils partent; il arrive, les petites filles terrifiées lui montrent l'endroit ou vient de disparaître leur compagne; Julien s'y précipite, mais sa blouse le retient à la surface de l'eau et l'empêche de faire usage de tous ses moyens. En un clin d'œil, il regagne le bord, d'un bras vigoureux il déchire sa blouse que l'eau a collée sur ses membres, puis de nouveau il se jette à corps perdu dans l'abîme, plonge a plusieurs reprises, et reparaît enfin tenant d'une main la jeune fille évanouie qu'il transporte sur l'herbe. Que l'on juge de la douleur, de la joie, qui se succèdent dans l'âme du bon Julien lorsqu'il reconnaît, dans l'enfant qu'il vient de sauver, sa jeune sœur Marguerite!

En un instant, il a brisé tous les cordons des vêtemens qui peuvent gêner la respiration de la pauvre petite; il l'appelle, lui frappe dans les mains, et la joie inonde son cœur lorsqu'il la voit rouvrir les yeux et reprendre connaissance. Marguerite jette ses bras autour du cou de son frère, et Julien, la soulevant doucement, l'emporte jusqu'à la ferme, où il raconte avec l'accent de la plus vive émotion ce qui vient d'arriver. Le premier mouvement des bons fermiers fut de tomber à genoux pour remercier Dieu; puis Vauthier s'écria :

— Femme ! si je n'avais pas envoyé Julien à l'école, nous n'aurions plus qu'un enfant ! J'ai obéi à la volonté de Dieu, et nous en sommes récompensés !

BARONNE DE LATOUR.

LES AFGHANS.



Le peuple de l'Asie, dont il a été récemment beaucoup parlé dans les journaux, et qui peut se vanter d'avoir mis un terme à l'extension des conquêtes des Anglais dans l'Inde, n'est connu dans l'histoire, du moins sous son nom actuel, que depuis le commencement du dernier siècle. Il habite entre l'Inde et la Perse, et autrefois ses conquêtes se sont étendues de part et d'autre sur les deux pays qui bordent son territoire. Mais les Afghans ont à leur tour subi le joug des conquérants, et n'ont pas toujours eu des temps heureux. Le fameux Tamerlan, à qui rien ne résistait dans sa marche triomphante à travers l'Asie avec ses Mongols, subjugua aussi les Afghans, d'autant plus facilement que ce peuple est divisé en plusieurs tribus, qui, souvent, sont en guerre les unes contre les autres. Les rois de Perse soumirent dans la suite une grande partie du pays des Afghans, connue sous le nom d'Afghanistan ; alors ils rendirent tributaire leur capitale, qui était la ville de Candahar, place riche et commerçante que traversaient les caravanes qui se rendaient de la Perse à l'Inde, ou de ce pays-ci à la Perse, avec les productions et les marchandises précieuses que l'on récoltait ou que l'on fabriquait dans les deux pays sur lesquels la nature a répandu en abondance ses dons les plus estimés. Ce fut au milieu du XVIIe siècle que la Perse fit cette conquête, qui pourtant ne changea guère les mœurs barbares des Afghans, très-inférieurs sous le rapport de la civilisation aux Persans, quoiqu'ils pratiquassent le même culte que leurs vainqueurs, c'est-à-dire le mahométisme.

Après avoir obéi pendant environ soixante-dix ans aux Persans, les vaincus, profitant des dissentions qui régnaient en Perse, secouèrent le joug que cette puissance faisait peser sur eux, et à leur tour ils pénétrèrent sur le territoire persan, en soumirent une grande partie, et élevèrent un roi de leur race au trône d'Ispahan. Cette révolution arriva en 1720 : ce fut peut-être l'époque la plus brillante de leur histoire. Le prince, qui les avait guidés dans cette conquête, était Myrr-Maghmoud; quand il approcha d'Ispahan, Chah-Hussou, roi de Perse, essaya de défendre sa capitale contre les barbares qui venaient de l'envahir, et qui paraissaient ces demi-sauvages aux Persans, car ils mangeaient la viande à moitié cuite; ils avalaient des épices par poignées, et dans un bourg auprès d'Ispahan, où des artisans arméniens fabriquaient du savon, ils dévorèrent toute leur marchandise et la trouvèrent excellente. Les jésuites d'Europe avaient un petit couvent dans ce bourg appelé Zulfa; mais à l'approche des barbares, ces religieux s'étaient enfuis, à l'exception d'un seul qui, outre sa charge religieuse, avait soin des mules et des ânes qu'on employait fréquemment pour l'usage de la maison; il passait même pour assez bon médecin vétérinaire. Il arriva que le visir du roi Myrr-Maghmoud tomba dangereusement malade, et qu'on désespéra de sa guérison. On lui parla du chrétien qui traitait les bêtes de sommes de Zulfa, et aussitôt le visir le fit appeler, lui commandant de le guérir. Le jésuite eut beau protester de son défaut de connaissance dans l'art de traiter les maladies humaines, l'ordre lui fut réitéré de guérir son excellence le visir. Le jésuite se dit alors que des gens qui mangeaient du savon et avalaient des plats de clous de girofle, devaient avoir à peu près la nature des bêtes de somme, et que par conséquent il ne risquait pas beaucoup d'administrer à un de leurs malades les mêmes médicaments dont il faisait usage pour les mulets confiés à ses soins. Il agit en conséquence, et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il guérit complètement le visir malade, et acquit la réputation d'un grand médecin parmi les conquérants qui le traitèrent avec beaucoup d'égards et le laissèrent tranquillement pratiquer la religion chrétienne en Perse.

Leur règne, dans ce pays, ne dura pas longtemps. En 1737, le prince persan, Nadir-Chah, reconquit le trône de ses ancêtres, et refoula les Afghans dans leur pays, où, dix ans après, un de leurs chefs, Ahmed-Chah fonda le royaume de Caboul qui existe encore. Cet Ahmed-Chah était de la tribu des Dourahnis, qui est la tribu la plus puissante de la nation ; car c'est elle qui, jusqu'à nos jours, a donné des rois aux Afghans, si on excepte toutefois les tribus de montagnards qui n'obéissent guère aux rois de Caboul, et savent se défendre, au milieu de leurs rochers, contre la force armée qui voudrait les soumettre. Il y a aussi dans le nord de l'Inde des tribus guerrières qui sont de la race afghane, et qui se gouvernent elles-mêmes, si l'Angleterre déjà ne les a rendues tributaires.

Dans leur pays, les Afghans mènent pour la plupart une vie pastorale, ayant de nombreux troupeaux avec lesquels ils vont de pâturage en pâturage; aussi ont-ils les habitudes de la plupart des peuples nomades de l'Asie. Comme eux toujours à cheval, ils qui émigrent surtout dans l'Inde, où autrefois l'armée du grand Mogol se recrutait d'Afghans, qui sont généralement belliqueux et se battent bien; ils l'ont assez prouvé dans les guerres qu'ils ont eues contre les peuples de la Perse et de l'Inde, et ils le prouvent malheureusement encore dans leurs guerres de tribu à tribu.

Les rusés Anglais ont d'abord cherché à vivre en paix avec eux, et à bien connaître leur pays avant de se mesurer avec des voisins aussi redoutables pour les possesseurs de l'Inde. Vers 1812, ils envoyèrent à Caboul un ambassadeur chargé d'offrir au roi de riches présents européens, et de lui proposer un traité de paix. L'ambassadeur, admis à l'audience de ce prince, vit un jeune homme d'une trentaine d'années, ayant des manières pleines de dignité, un teint olivâtre, une barbe noire; il était revêtu d'une espèce de tunique couverte de fleurs en or et de pierres précieuses, parmi lesquelles était le *cohinour*, un des plus gros diamants que

l'on connaisse. Il portait aussi plusieurs colliers de grosses perles et une couronne qui paraissait entièrement composée des pierres les plus précieuses ; son trône resplendissait, comme sa personne, d'or et de diamants. L'ambassadeur, dans la relation qu'il a publiée, avoue qu'il semblait que cette audience réalisât les descriptions fabuleuses des cours orientales dans les *Mille et une Nuits*. Du reste, le roi de Caboul répondit très convenablement à l'ambassadeur anglais, et témoigna être animé du désir de vivre en bonne intelligence avec l'Inde. On connaissait si peu dans cette cour l'Angleterre, qu'on ne savait même pas où elle était située, et que l'on s'imaginait que les Anglais demeuraient à Calcutta.

Ceux-ci furent plus avisés, car, sous prétexte d'envoyer des ambassadeurs dans l'Afghanistan, ils se procurèrent de si bons renseignements sur l'intérieur de ce pays, qu'ils le connurent bientôt assez pour croire qu'ils pourraient s'en emparer. Profitant d'une révolution qui avait éclaté à Caboul et privé du trône le prince régnant, qui vint se réfugier dans l'Inde, les Anglais, proclamant leur intention de le rétablir dans sa capitale, envoyèrent une armée au-delà de l'Indus, dans la persuasion que cette armée n'éprouverait pas plus de difficulté à s'emparer de l'Afghanistan qu'on en avait trouvé à rendre tributaire un grand nombre de princes indigènes de l'Inde. L'idée de joindre l'Afghanistan à toutes leurs conquêtes dût leur plaire; quel empire en effet que celui qu'ils auraient eu dans le sud de l'Asie, si, touchant d'un côté à la Chine, ils s'étaient étendus de l'autre jusqu'à la Perse ? Mais les événements ne s'arrangent pas toujours au gré de l'ambition des hommes. Des désastres imprévus ont arrêté les plus grands conquérants dans leur marche. Alexandre fut surpris par la mort dans un âge peu avancé au milieu de ses conquêtes asiatiques; Napoléon a trouvé en Russie le terme de ses victoires, et les Anglais viennent de recevoir de la Providence une leçon semblable. Surprises dans les défilés de l'Afghanistan, leurs troupes ont été taillées en pièces ou dispersées par les habitants des montagnes qui ne veulent pas de maîtres étrangers ; et les corps d'armée qui avaient pénétré jusqu'à Caboul et Candahar ont dû s'estimer heureux de pouvoir effectuer leur retraite vers l'Inde sans être attaqués dans leur marche. Il a fallu renoncer à la conquête de l'Afghanistan et regarder comme perdues les sommes énormes qu'avait coûté cette expédition entreprise par un excès d'ambition.

Il faut ajouter que les Afghans ont traité avec douceur les prisonniers anglais, surtout les femmes des officiers qui étaient tombées entre leurs mains. Ils se sont toujours distingués par ce trait qui fait honneur à leur caractère; peut-être étant souvent en guerre entre elles, ces tribus ont-elles appris à avoir des égards mutuels pour ceux que le sort des armes fait tomber entre leurs mains.

D.—G.

JEUNESSE DES FEMMES ET DES HOMMES CÉLÈBRES.

La cantatrice madame Malibran.

(Suite.)

La patrie est aux lieux où se trouvent les objets de notre affection, les souvenirs de nos beaux jours, bien plus qu'aux lieux où nous vîmes la lumière. Ceci devenant une vérité pour l'intéressante Maria. Exilée pour ainsi dire du foyer conjugal comme du toit paternel, et lancée toute seule dans un monde inconnu, que lui servait d'être née dans ce Paris qu'elle revoyait au bout de plusieurs années ! La solitude à laquelle l'avaient soumise ses études et son extrême jeunesse ne lui avait pas permis d'y former des relations d'amitié. Elle s'y trouva donc complètement isolée; mais bientôt son merveilleux talent, sa conduite modeste et courageuse, l'histoire de ses malheurs, lui firent de sincères, de chaleureux amis, parmi lesquels doivent entrer en première ligne le vénérable marquis de Louvois, Mme la comtesse Merlin, le général Mina, le bon mais faible Lafayette, Mme de Sparre, M. Viardot, et enfin Bériot, cet puissant et honorable artiste qui devait un jour devenir son second mari.

Oh ! combien était motivé l'intérêt qu'elle inspira à cette élite de nobles cœurs ! Pauvre créature lancée d'au-delà des mers, elle était jetée sur la grève sans guide, sans protection, sans argent; elle apparaissait à leurs yeux avec ses beaux cheveux noirs et soyeux tombant en longues boucles sur ses épaules, ses grands yeux bruns et humides, ses lèvres respirant la force et la jeunesse, ses dix-neuf ans et son génie ! la pitié, l'admiration, le respect se partageaient tour à tour les cœurs.

Mais quel que soit le talent d'une cantatrice, ce n'est point à Paris chose facile d'arriver tout d'un saut à la première place ; d'ailleurs Mme Pasta, Mlle Sontag, Mme Lalande, Mme Pozzoni, aux voix pleines de prodiges formées à l'école de Garcia, ce type des anciens musicos à la méthode large dont on s'écarte chaque jour davantage, occupaient déjà et tour à tour la scène lyrique; il fallait donc lutter avec elles; et bien que la valeureuse Maria n'eût rien à craindre du parallèle, bien que ses amis fussent assurés de ses moyens, il fallait encore faire partager au public dilettante une partie de cette certitude, sans compter les caballes des intérêts froissés, et les mille méchancetés et turpitudes du secret de la rampe.

Mme Merlin aplanit le raboteux chemin aux pieds délicats de sa protégée. En femme du monde, en artiste de tact, d'esprit et de goût, elle sut former un jury d'amateurs haut placés dont elle caressait l'amour-propre; elle les réunit plusieurs fois dans ses salons, et de la haute opinion qu'ils ne pouvaient tarder de prendre du phénix musical, résultèrent leur empressement et leur insistance à faire s'écrouler la barrière qui séparait le jeune prodige de l'arène théâtrale.

Maria débuta à Paris au Grand-Opéra, en janvier 182..., par le rôle de Sémiramide, au bénéfice de Galli. Pour la première fois, elle fut intimidée sur la scène ; elle sentit que de cette représentation dépendait sa réputation à venir. Le rôle qu'on lui avait choisi ne se trouvait pas tout à fait dans les belles cordes, et la salle était plus grande que toutes celles où elle avait chanté jusqu'alors. Ces responsabilités réunies pesaient sur son âme de jeune fille, en sorte que, sa force morale cédant, elles la firent tant soit peu douter. Mais sa crainte fut de peu de durée.

Aux premiers accents de sa voix puissante, elle fut applaudie avec transport et prit rang parmi les talents de premier ordre. Il fut question alors de son engagement. Elle hésita un moment entre le Théâtre-Italien et le Grand-Opéra, choisit le premier et fit bien. La musique était encore, à cette époque, une espèce de déclamation à l'Opéra-Français; il n'aurait pas permis au talent de madame Malibran de développer ses beautés.

Son engagement avec le Théâtre-Italien contracté, ses succès furent aussi rapides que brillants. Cantatrice et auditeurs rivalisaient de bons procédés, comme un maître adoré et une élève chérie; l'un encourageait, *con amore*, chaque effort, chaque progrès, chaque heureuse inspiration; l'autre, se sentant fière d'un tel soutien, et dans la confiance que donne la certitude d'être applaudie, atteignait souvent au sublime.

Ce qui devait augmenter l'enthousiasme des connaisseurs, c'est que la clarté et l'étendue de la voix de notre héroïne lui permettaient d'aborder tous les opéras italiens, anciens et modernes, et en particulier tous ceux de Rossini sans exception ; bien plus, de pouvoir souvent chanter les deux premiers rôles dans le même, ce qui ne s'était jamais vu jusque là. Noble et hautaine dans les reines, touchante de profonde mélancolie dans Desdemona, elle était espiègle, gaie et tout grâce dans Rosina, tandis qu'elle nous arrachait des larmes dans le rôle de Ninetta de *la Gazza ladra*. Pour tout dire, on aurait pu retourner en faveur de Mme Malibran ce mot plein de portée de Crescentini sur plusieurs chanteurs

et cantatrices en renom : *Canta bene, ma non mi persuade.*

Les fêtes, les bals, les invitations dans le grand monde, ne tardèrent pas à se partager, à s'arracher l'idole de la mode ; et une innovation bien plus précieuse à son orgueil d'artiste vint lui prouver à quel point son talent était apprécié d'un public éclairé et partant sévère : des guirlandes et des bouquets couvrirent pour la première fois, et à son honneur, les planches des bouffes.

Au milieu de cette existence enivrante, Maria conservait tout son enfantillage de caractère, toute sa simplicité ; on la voyait jouer à la poupée comme une petite pensionnaire, et elle était d'une ignorance totale sur tout ce qui concernait les détails d'intérieur ; néanmoins elle n'avait pas le goût du luxe, et de plus elle aimait à s'occuper. En sorte qu'ayant une aptitude étonnante pour tous les arts et même pour la science, elle était arrivée, sans professeur aucun, à dessiner le paysage, à peindre le portrait, à parler et à écrire correctement quatre ou cinq langues, à composer même de la musique ; et, chose étrange, en même temps que suivant les errements de son éducation première et de ses penchants aussi exotiques qu'européens, elle se passionnait pour tous les exercices du corps. Nulle femme mieux qu'elle ne savait arranger un chiffon et faire des costumes de théâtre : travail important dans sa position qui lui permettait d'envoyer ses économies en Amérique et de prêter secours au malheur.

Ce n'est pas à dire que notre héroïne n'eût pas, comme le reste de l'humanité, sa part de faiblesses et de défauts : l'un des principaux était le désir démesuré de surpasser ses rivales ; or, la présence de Mlle Sontag au Théâtre-Italien fut longtemps pour elle une source de naïfs désespoirs et de chaudes larmes : — « Pourquoi chante-t-elle si bien, mon Dieu ? » disait celle qui n'avait rien à envier à personne sous ce rapport.

De cette rivalité, partagée par la belle allemande et ennoblie par le talent, devaient jaillir des effets d'harmonie : on cite à ce sujet l'anecdote suivante.

Un des plus vifs désirs des amateurs était de voir un jour réunies dans le même opéra ces deux charmantes artistes, mais elles se craignaient mutuellement, et pendant quelque temps on ne put les entendre ensemble. Un soir, cependant, elles se rencontrèrent dans un concert chez Mme Merlin. Une sorte de complot avait été tramé à leur insu, et vers le milieu du concert on leur proposa de chanter le duo de *Tancredi*. Pendant quelques instants, il y eut crainte, hésitation ; mais enfin elles cèdent, et les voilà auprès du piano aux grandes acclamations de l'auditoire. Elles paraissaient toutes deux émues, troublées et s'observaient mutuellement. Mais bientôt la fin de la ritournelle attira leur attention et le duo commença.

L'enthousiasme qu'elles excitèrent fut tellement vif et si également partagé, qu'à la fin du duo et au milieu des applaudissements, étourdies, charmées, étonnées de n'avoir plus à se craindre, elles se regardent, et, par un mouvement spontané, par une attraction involontaire, leurs mains se cherchèrent, leurs lèvres se rapprochèrent, et un baiser de paix est donné et reçu avec toute la vivacité et la sincérité de la jeunesse.

Cette scène fut ravissante et n'a pas été oubliée de ceux qui en furent témoins.

Et maintenant quittons pour un instant le terrain du grand monde et du théâtre où Maria sera forcée d'habiter les trois quarts de sa vie ; voyons-la livrée aux plaisirs de la simple nature ; courons avec elle dans les champs.

Pour se reposer des fatigues théâtrales, Mme Malibran alla vers la fin de juin passer quelques semaines au château de Brizay, chez Mme la comtesse de Sparre. Là, dans ses ardeurs pour la campagne, notre brillante artiste oubliait sa couronne de Sémiramis pour le tablier de la jardinière ou la blouse de l'écolier, car espiègle infatigable et tout innocente, elle aimait à revêtir un costume qui lui permît de déployer librement l'étonnante souplesse de ses membres.

Levée dès six heures du matin, tantôt le fusil sur l'épaule, elle allait à la chasse; tantôt elle montait à cheval, ayant soin de choisir le plus indomptable, courait et bondissait à travers les plaines et les coteaux au risque de se casser le cou, traversait les rivières à gué dans les plus périlleux endroits, et rentrait juste à temps pour rassurer ses amis, alarmés de ses courses vagabondes; pendant le reste de la journée elle sautait à la corde, jouait aux barres ou faisait de longues courses à pied.

Mme de Sparre avait chez elle un vieil ami, médecin, bon, naïf, et dont le calme contrastait avec les folles gaîtés de Maria; de plus M. D.... était fort charitable. Notre héroïne s'avisa un jour de s'affubler d'un habit complet de paysanne; le bonnet pointu à barbe, la croix d'or, les petits souliers à boucles, rien n'y manquait. Elle se grima et donna à son visage une teinte basanée au moyen d'un mélange de chocolat et de jus de je ne sais quel autre ingrédient, s'arrondit les joues avec une légère couche d'étoupe dans la bouche, et se présentant au vieux docteur, lui dit dans le patois du pays, dont elle avait déjà merveilleusement pris l'accent, *que sa mère était fort malade ; qu'elle s'était cassé un bras, etc., etc.* « On dit que vous connaissez la médecine, mon bon monsieur, donnez-moi donc le moyen de guérir ma pauvre mère : nous sommes si pauvres ! » M. D.... s'attendrit, lui indique quelques simples, lui donne de l'argent, et la fausse paysanne part.

Cette scène se passait à la brune, en sorte que Maria put la renouveler impunément cinq ou six fois, mais, enfin elle fut découverte, et l'excellent vieillard de lui demander en riant ce qu'elle avait fait de l'argent donné pour sa mère ? — Oh ! ne soyez en peine, docteur, repartit l'espiègle, il est bien placé, je l'ai distribué avec le mien aux pauvres et aux infirmes des villages d'alentour ; et cela était, car personne ne la surpassait en bienfaisance et en aumônes secrètes. Comme revanche du tour plaisant qu'elle lui avait joué, Maria eut bientôt l'occasion de rendre à son cher docteur un service important en y employant comme toujours une exquise délicatesse ; depuis quelques jours le bonhomme devenait triste; elle apprit qu'une sœur à lui déjà peu fortunée, et habitant le Midi de la France, venait d'être complètement ruinée par un incendie ; il fallait donc que le vieux suppôt d'Hippocrate se dépouillant de ses économies lui portât secours et conseils. Aussitôt Maria a formé le projet d'éviter à M. D.... et dépenses et course ; bref ses mesures sont si bien prises que quinze jours plus tard, alors qu'il se disposait au malencontreux voyage, une lettre du maire du village habité par sa sœur lui accusa réception d'une somme d'argent, *par lui envoyée*, plus que suffisante pour relever les bâtiments détruits. Le nom de l'auteur de ce bienfait mystérieux fut ignoré du frère et de la sœur tant que vécut Maria ; et ce n'est que depuis peu qu'une indiscrétion de l'amitié le leur a révélé : le perron de la maisonnette porte aujourd'hui cette inscription de la reconnaissance : REBATIE PAR LES SOINS DE MME MALIBRAN.

L. AUQUIER (*d'après Viardot, comtesse Merlin, Malibran, etc.*)

(*La suite à samedi.*)

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

1re ANNÉE. — N° 59. Paraissant tous les samedis. DÉCEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même temps aux Parens et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des RENSEIGNEMENS UTILES SUR TOUT CE QUI CONCERNE LA JEUNESSE.

LA PIASTRE VOYAGEUSE,

OU

LA FILLE DE L'AVARE.

(CONTE DE FÉES.)

(Suite.)

CHAPITRE III.

La connaissance fut bientôt faite, et les deux jeunes gens passèrent toute la première journée à se promener, à chasser ensemble; le soir, ils étaient devenus inséparables, et Leonce voulut absolument que le vicomte, son ami, acceptât un lit dans le château. Le lendemain, il lui fit promettre de passer une huitaine avec lui; c'était justement ce que voulait Pepita.

Il y avait trois jours qu'ils vivaient ainsi, et la jeune fille n'avait encore rien risqué pour faire réussir ses desseins; elle désirait avant bien connaître Leonce; mais le quatrième jour, il lui parut impossible qu'il refusât jamais de donner une piastre à sa prière; aussi, sous prétexte d'aller passer quelques heures à Paris, se mit-elle en quête d'une famille pauvre. Ce n'était malheureusement pas difficile à trouver. Dans les environs vivait un honnête cultivateur nommé Jacques, qu'une maladie cruelle avait privé de l'usage de ses membres depuis un an; ce pauvre homme était père de quatre enfants, et le gain, toujours si modique d'une femme, était loin de suffire à toutes les dépenses de la maison, bien que la plus stricte économie y présidât. L'on avait été forcé d'entamer les petites épargnes; puis, quand elles furent dépensées en entier, on vendit, pièce à pièce, le pauvre mobilier; puis, enfin, on fit des dettes.

Au moment où Pepita vint chez ces braves gens, ils n'avaient pas mangé depuis la veille, et n'avaient plus ni ressources ni crédit. Après leur avoir promis de s'occuper d'eux, Pepita se hâta de rejoindre Leonce. Celui-ci, justement, attendait son compagnon de plaisir avec impatience. Ravi de le voir de retour, il lui proposa de venir déjeûner avec lui à l'auberge du *Cheval-Blanc*, rendez-vous ordinaire de tous les seigneurs qui venaient passer quelques jours de la belle saison à Saint-Cloud.

—J'accepte, lui répondit Pepita, mais à une condition. Vous m'avez fait voir hier, dans votre bourse, une piastre espagnole toute neuve, vous l'emploierez à ma guise.

—Tout ce que vous voudrez, répondit Leonce; nous causerons de cela à table. Et ils se mirent en chemin et arrivèrent bientôt dans l'auberge.

Au grand étonnement de Pepita, l'homme qui les reçut et les fit mettre à table n'était pas celui qu'elle avait vu le premier jour, et qu'on lui avait indiqué comme le maître du *Cheval-Blanc*; mais elle ne s'arrêta pas longtemps à réfléchir sur ce point, l'auberge pouvait avoir changé de maître.

—Que diable voulez-vous donc que je fasse de ma piastre? demanda gaîment Leonce, quand ils furent installés devant un succulent repas.

—Une bonne action, répondit Pepita, en feignant de mettre la même insouciance dans sa réponse; vous m'avez raconté votre histoire; vous êtes Espagnol, cette pièce d'argent doit vous rappeler le temps où vous étiez malheureux, et par conséquent vous disposer à plaindre ceux qui souffrent. Pepita fit ensuite à Léonce un tableau touchant de l'extrême misère à laquelle était réduite la pauvre famille.

—Venez, continua-t-elle, c'est votre piastre que je veux que vous leur donniez; cela vous portera bonheur.

—C'est une idée bizarre que vous avez là vraiment, vicomte..... mais cette pièce ou une autre, peu m'importe, et si cela peut vous faire plaisir..... j'aurai moi-même de la joie à secourir ces malheureux.

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse.-Décembre

LE HAVRE-DE-GRACE.

Quand l'étranger nous demande :
Quelle ville est sur ce port? —
C'est la Carthage normande,
C'est la Marseille du Nord;
La ville qui s'asseoit fière
Sur la mer et la rivière
Dans un havre sans rival,
Qui dans ce nouveau Scamandre
A pris une Salamandre,
Pour son écusson naval (1).

Elle est debout dès l'aurore
Aux cris du chantier marin,
Au bruit du marteau sonore
Qui bat les quilles d'airain :
C'est une vaste corbeille
Où chaque docile abeille
Verse son miel chaque soir,
Et, dès que le jour commence,
Garnit le festin immense
Où le travail vient s'asseoir.

Si l'industrie est un culte,
Si le travail est un dieu,
Leur hymne est le beau tumulte
Qui s'élève de ce lieu;
C'est le chant qui se propage
D'équipage en équipage,
C'est la cloche au gai tocsin,
C'est la voix de la poulie,
Le cri du chaînon qui lie
Les écluses du bassin.

(1) Le Havre porte une Salamandre dans ses armes, comme le grand bouclier de Phrygie.

— Venez donc vite, reprit Pepita en cherchant à l'entraîner.

— Un instant, nous n'en sommes encore qu'au champagne; ils attendront bien que nous ayons fini de déjeûner.

— Ils meurent de faim !

— Ah ! ah ! c'est différent ! Et Leonce appela Momignas et lui donna l'ordre de porter du pain, un pâté et deux bouteilles de vin à la Chaumière.

— Pourquoi ne pas faire le bien vous-même ? demanda Pepita.

— Mon Dieu ! vous avez donc bien peur que ma piastre n'échappe à vos protégés ? tenez, plus de crainte, je la mets là sur la table devant vos yeux ; nous ne l'oublierons pas.

Bientôt les fumées du vin de Champagne troublèrent un peu le cerveau du fils adoptif du marquis d'Ancerny, et une bouteille n'était pas plus tôt vide qu'il en demandait une autre. Sa conversation devenait rapide et bruyante, et Pepita crut remarquer que le nouvel aubergiste avait toujours quelque prétexte pour entrer à l'improviste ; deux ou trois fois même elle crut entendre la respiration et le frôlement des habits de quelqu'un qui écoutait à la porte.

Mais pour vous donner une idée du danger que courait le jeune imprudent, il est bon, mes amis, que je vous apprenne un fait un peu antérieur. L'ambassadeur de France près la cour d'Espagne avait complètement échoué dans la mission dont on l'avait chargé; il soupçonnait fort qu'un des seigneurs qui l'avaient accompagné s'était laissé gagner par le ministre espagnol pour livrer les secrets de son ambassade, et il attribuait à une indiscrédition le peu de succès qu'avaient eu ses démarches. Quand l'ambassade fut de retour en France, on remarqua que le marquis d'Aucerny menait un train de maison beaucoup au-dessus de sa fortune, et il fut naturellement soupçonné d'avoir trahi pour de l'or l'ambassadeur qu'il avait accompagné. Cette accusation, comme vous le voyez, n'était encore qu'une conjecture ; il n'était pas facile de se convaincre de la réalité. Des espions de toute sorte entourèrent l'hôtel du marquis ; ses moindres démarches étaient examinées avec soin, et tous ses gens étaient continuellement interrogés par des inconnus.

Cependant Leonce et Pepita prolongeaient le repas ; enfin, ils allaient se lever de table, lorsque Leonce, jetant par hasard un coup-d'œil par la fenêtre, se mit à appeler : « Holà ! hé ! Charlemagne ! »

Un petit homme, portant une longue carabine en bandouillère et un sac de cuir sous son bras, ne se fit pas prier pour entrer dans l'auberge, et il aborda les deux amis avec force courbettes.

— Mille pardons, monsieur le marquis, dit-il à Leonce, je me rendais justement chez monseigneur pour lui offrir un œil de poudre, mais puisque vous êtes à déjeuner, je reviendrai....

— Non pas, non pas, dit Leonce ; reste ici, tu nous amuseras !..... Voyez-vous, vicomte, continua Leonce en s'adressant à Pepita, et en lui désignant Charlemagne, voilà un gaillard qui cumule toutes les fonctions ; il est perruquier et garde champêtre.

Il est inutile de dire combien la pauvre Pepita s'impatientait de tous ces retards ; mais Leonce était bien près de perdre tout à fait la raison, et elle craignait en le contrariant de ne plus rien obtenir de lui.

Pendant que Leonce continuait de débiter mille folies, Charlemagne regardait curieusement la piastre laissée sur la table.

— Tiens, s'écria tout à coup Leonce, tu vas me coiffer.

— Y pensez-vous, monsieur le marquis, la fenêtre ouverte !..... on me verra de la rue ; moi j'ai une position, je suis barbier, garde champêtre..... Je ne peux pas exercer mon état en plein air : c'est comme si vous me demandiez de poursuivre les braconniers dans une chambre.

Leonce se mit à rire avec éclats, puis, voyant l'attention prolongée que Charlemagne donnait à la piastre, il lui en demanda la cause.

— C'est que.... je ne sais trop, mais ça m'a l'air d'une piastre espagnole.

— En effet !

— Oh ! quel plaisir ! si j'en avais une pareille à offrir à ma *commère* pour cadeau de baptême..... je dois être parrain avec une petite meunière qui est Espagnole aussi.

Pendant ce temps, Léonce s'était assis le dos tourné à la fenêtre : « Allons, s'écria-t-il, le peigne et la houpe, vite !.... »

— Mais, mon ami ! reprit Pepita impatientée.

— Parbleu ! mon cher vicomte, ces malheureux ne recevront pas plus mal mes dons, parce que je me serai fait faire une tête présentable.

Charlemagne ne paraissait pas disposé à obéir.

— Allons donc !

— Non, monsieur le marquis !

— Tu refuses ?

— Oui.

— Tu me coifferas, pourtant.

— Non.....

— Si je te donnais un petit écu ?

— Non.

— Et si je te donnais cette piastre, hein ?

Pepita s'élança au devant de Léonce qui déjà allongeait la main pour donner la précieuse pièce.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! vous tenez donc bien à une piastre, mon petit vicomte ? mais croyez-vous que ce genre de monnaie manque chez le marquis d'Ancerny, mon père adoptif ? Dieu merci, le roi

---

C'est de là, quand la mer pleine
Ouvre la digue des ponts,
Que partent pour la baleine
Ceux qui lancent les harpons :
Ceux qui vont à Terre-Neuve
Boire les eaux du grand fleuve
Dans le golfe Saint-Laurent ;
Ceux qui visitent Golconde,
Et l'Inde en perles féconde,
Et le Bengale odorant.

Voilà les quais où l'on pare
Contre le choc des brisans
Le vaisseau qui se prépare
A son exil de trois ans ;
Sa quille durcit aux flammes,
Le cuivre se coupe en lames
Le long de ses flancs couverts ;
Il va de course en mouillage
Tracer l'anneau du sillage
Tout autour de l'univers.

Dans ce port à pleines voiles
Ils entrent aux jours promis
Ceux qui sèment des étoiles
Sur leurs pavillons amis ;
Et qui, suivant sous la nue
Le vol de l'aigle connue,
Apportent de leurs climats,
A travers l'onde orageuse,
La liberté voyageuse
Sur la pointe de leurs mâts (1).

Parti de l'York nouvelle
Ou du golfe mexicain,
Quand au Havre il se revèle
Le navire américain,
Le peuple, vivante houle,
Pour le saluer se roule

(1) Allusion à l'aigle et aux étoiles qui forment les armes et le pavillon des États-Unis.

d'Espagne nous en a envoyé plein un charriot.....

Pepita entendit distinctement cette fois un petit bruit derrière la porte ; elle courut l'ouvrir, mais il n'y avait plus personne.

Charlemagne s'était mis à coiffer Leonce avec une docilité parfaite. Hélas !.... pendant que Pepita avait couru vers la porte, la piastre avait passé de la main de Leonce dans la poche de Charlemagne.

—Malheureux ! s'écria Pepita, tu as donné le bien du pauvre !

—Bah ! bah !.... j'ai bien d'autre argent à ma disposition, et dans un quart-d'heure.....

—Dans un quart-d'heure ! peux-tu répondre que tu le posséderas encore ?

La pauvre petite, douloureusement désabusée, laissa tomber sa tête dans ses mains ; elle ne savait si elle devait se faire reconnaître par son cousin ; mais, pour se venger de lui, elle se contenta de répéter sentencieusement, et à haute voix, ces mêmes paroles dont Leonce et ses frères avaient accablé Ladrino : *L'infortune a droit à la première part* !

Leonce, que cette phrase avait vivement frappé, devint rêveur.

Tout à coup Momignas entra et annonça la foudroyante nouvelle que le marquis d'Ancerny venait d'être arrêté.

C'était le prétendu aubergiste qui avait repris son véritable costume de capitaine des soldats du guet, et qui avait présenté au marquis un ordre signé du roi de le suivre. Tous ses biens étaient confisqués. Cette révélation fit jaillir un trait de lumière ; les paroles imprudentes de Leonce avaient été entendues du faux aubergiste, c'est lui qui écoutait à la porte.

—Leonce, reprit Pepita, vous voyez qu'il ne faut jamais faire attendre les malheureux, on ne sait pas ce qui peut arriver.

—Ce qui me console, mon pauvre vicomte, c'est qu'au moins ce que je leur ai envoyé les fera vivre un jour.

—Hélas ! dit Momignas..... j'ai tout laissé tomber en route, les bouteilles se sont cassées et le pâté est perdu.

—Je vous le disais encore, Leonce, pourquoi ne pas faire le bien vous-même ?

—Ah ! pardon, pardon, cher vicomte !

—Je ne suis que trop vengée, répondit Pepita, vous avez livré vous-même votre bienfaiteur ; et il ne vous reste même pas dans votre infortune le souvenir d'un bon emploi de vos richesses....., vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer.... Adieu.

Et elle sortit en se disant : « La générosité des prodigues est toujours inutile. »

Elle alla bien vite à la chaumière du pauvre cultivateur et laissa chez lui une bourse remplie d'or que le manteau magique avait fournie !.....

Leonce se rendit à Paris pour voir son père adoptif enfermé au For-l'Evêque ; et Momignas, se voyant sans place, accepta l'invitation que lui fit Charlemagne de venir assister au baptême d'un petit meunier des environs.

CHAPITRE IV.

La piastre change souvent de maître.

Les habitants de la chaumière, que Pepita avait secourus si à propos, n'étaient pas tous réunis quand la jeune fille y vint pour la seconde fois. Le plus jeune des enfants, nommé Petit-Pierre, était allé ramasser du bois mort, et il n'avait pas reparu depuis le lever du soleil.

Pepita, encore toute émue de sa vaine tentative auprès de Leonce, marchait en se demandant dans quelles mains la piastre allait passer ; le perruquier Charlemagne ne lui paraissait pas un homme bien disposé à faire des sacrifices ; elle résolut donc d'attendre qu'il se fût dessaisi de la pièce pour entreprendre encore de la faire servir à une bonne action. Elle était tellement absorbée par des réflexions qu'elle marcha longtemps sans songer à se faire indiquer la route du moulin, ou à se servir de son manteau pour y être transportée. Quand elle eut secoué sa rêverie, elle regarda autour d'elle et vit qu'elle était dans une prairie dont l'herbe haute et touffue lui montait jusqu'aux genoux. Elle se préparait déjà à invoquer son talisman, lorsqu'un lièvre passa rapidement à ses pieds et traversa d'un seul bond une haie vive qui séparait cette prairie d'une autre. Au même moment, elle entendit une voix d'enfant qui s'écriait avec l'accent de la joie la plus vive : « Il est pris ! il est pris ! » Elle s'avança vers la haie et aperçut au travers des branches Petit-Pierre occupé à débarrasser le lièvre du collet dans lequel le pauvre animal s'était empêtré.

Pepita allait adresser la parole au petit paysan quand une autre voix connue frappa son oreille : c'était celle de Charlemagne.

—Attends, attends, drôle ! criait-il à Petit-Pierre ; ah ! tu braconnes sur les terres des nobles, il t'en cuira ! » Et le barbier garde champêtre, pour remplir les devoirs de sa seconde profession, cherchait à franchir les haies et les fossés ; Momignas le suivait. Mais comme ils étaient encore assez loin, Pepita arriva avant eux auprès du petit paysan ; une nouvelle idée venait de lui traverser la cervelle.

—Veux-tu te sauver ? dit-elle à Petit-Pierre.

—Oh ! oui, répondit celui-ci..... j'espérais vendre ce lièvre et porter quelqu'argent à la maison.

—Vite ! reprit Pepita, couche-toi à plat-ventre dans les herbes ; tes parents ne manquent plus de rien ; laisse-moi, je vais te sauver de la prison.

A peine le pauvre Petit-Pierre se fut-il blotti dans les herbes,

---

Vers le môle et les talus,
Et l'Américain arbore
Notre drapeau tricolore
Pour nous rendre nos saluts.

Quand la marée est féconde
Et qu'elle ouvre sa prison,
Quand le vent du Nord seconde
Les voiles de l'horizon ;
Quand, par un joyeux dimanche,
Le flot qui court de la Manche
Roule d'agiles convois ;
Quand les canots à la rame
Commencent entre eux le drame
Des sonores porte-voix.

Alors la nuit est en fête,
Chaque vague a deux sillons,
Les mâts de la hune au faîte
Se couvrent de pavillons ;
De la jetée aux deux phares
La joie éclate en fanfares
Dans l'universel transport ;
Toute une escadre féconde
Jette les trésors du monde
Aux riches bazars du port.

Et la foule qui se penche
Sur leur humide chemin
Voit passer la voile blanche,
Et la touche avec la main ;
L'odeur des grandes Antilles
S'exhale des écoutilles,
Couvre le môle riant ;
Chaque navire qui passe
Eparpille dans l'espace
Tous ses parfums d'Orient.

Qu'on aime du haut des môles,
Dans les beaux soirs printaniers,

que Pepita, par la vertu de son talisman, changea son costume de marquis en celui de paysan.

Charlemagne et Momignas, quand ils furent arrivés près d'elle, la prirent pour le braconnier.

—Suis-nous! cria Charlemagne avec impatience, en ramassant le lièvre comme pièce de conviction; et tous les trois se mirent en marche pour le moulin.

Tous les fermiers des environs étaient déjà rassemblés pour le baptême; on n'attendait plus que le parrain. Ces cris de joie accueillirent donc les nouveaux venus, et on se précipita en foule à leur rencontre. Il suffit à Pepita d'un coup-d'œil pour reconnaître dans la marraine sa cousine Inesille, et dans un garçon de moulin son cousin Perez. Elle bénit la Providence qui la remettait à même de tenter ses épreuves sur des gens dont le cœur lui était connu d'avance. En effet, elle n'oubliait pas qu'après cinq épreuves vaines, l'arrêt des fées la privait de son manteau magique et de l'étoile d'or, ce guide certain qui lui faisait savoir quand la piastre changeait de maître: il lui importait beaucoup de ne pas prodiguer les essais.

Pepita aurait bien voulu savoir par quelle suite d'événements Perez et Inesille, partis de Madrid avec un marchand forain, étaient venus s'employer dans un moulin. Elle n'attendit pas longtemps; Perez avait reconnu tout de suite Momignas, et lui raconta que le marchand qui les avait emmenés était le frère du meunier Mathurin, et qu'il avait péri victime d'un accident en venant visiter son parent, Mathurin s'était attendri sur le sort des deux enfants, et comme il en avait déjà onze pour son propre compte, il s'était dit: « Deux de plus ou deux de moins, il y a du pain pour tout le monde. » Voilà comment Perez et Inesille étaient devenus meuniers.

Inesille se trouvait donc marraine du douzième héritier de Mathurin, et toute pimpante et toute joyeuse, elle faisait dépêcher tout le monde.

—Un instant, ma gentille *commère*, dit Charlemagne; le devoir passe avant les plaisirs. Voici un petit braconnier que j'ai pris en flagrant délit, il faut que M. le bailli prononce sur son sort.

Le bailli, qui attendait avec impatience que les cérémonies fussent terminées pour se mettre à table, se hâta d'examiner l'affaire; elle était toute simple; le lièvre mort déposait contre l'accusé, et Momignas apportait l'appui de son témoignage à la déclaration du garde champêtre. D'ailleurs Pepita, sous le nom de Petit-Pierre, avouait avoir commis le délit, et ne donna pour excuses que celles mêmes que Petit-Pierre lui avait données.

Pepita vit avec plaisir, quand elle parla de la triste position de ses parents, que tout le monde, et principalement Inesille, s'attendrissaient à son récit.

Le bailli ordonna que le lièvre fût rôti et servi sur la table le jour même. Quant au prétendu Petit-Pierre, il le condamna à quatre livres d'amende, et à rester en prison jusqu'à ce qu'il les eût payées.

Pepita, feignant d'être en proie au plus violent désespoir, tomba à genoux et demanda qu'on lui fît grâce de cette amende, attendu que son père ne pourrait jamais la payer.

Pauvre petit! lui dit alors Inesille, si j'avais de l'argent!..... mais j'ai dépensé hier mes dernières économies pour me parer aujourd'hui.

—En route! cria Mathurin; l'enfant crie!... Et toute la joyeuse troupe se prépara à partir pour l'église; mais Charlemagne ne voulut pas bouger avant qu'on eût mis le prisonnier dans l'impossibilité de fuir. Comment faire? on n'avait pas de prison!—Mathurin appela un garçon du moulin nommé Pierrot, qui dormait près des sacs de farine, et lui donna l'ordre de veiller sur Petit-Pierre.

Celui qu'on appelait Pierrot se releva et fit voir aux assistants une figure de nègre sous un accoutrement tout enduit de farine. Ce grotesque contraste fit éclater de rire toute la compagnie; on resta même quelques instants de plus pour regarder Pierrot bâiller et faire toutes les grimaces d'un homme qui se réveille. On partit enfin aux appels réitérés des cloches que le bedeau lançait à pleines volées.

Pepita resta donc en tête à tête avec le nègre; mais ce dernier, quand il fut certain qu'on ne pouvait plus le voir ni l'entendre, s'approcha vivement de Pepita et lui prit la main. La pauvre fille ne fut pas peu surprise de voir que tout ce qu'il pouvait y avoir de risible ou de grotesque dans la figure de Pierrot, avait disparu tout à coup pour faire place à une mélancolie douce et intelligente à la fois. Ce pauvre nègre jouait le niais pour mieux cacher ses douleurs et ses projets.

—Mon bon petit blanc, dit-il, à Pepita, que, comme tout le monde, il prenait pour un petit paysan, toi t'appelles Petit-Pierre, moi m'appelle Pierrot, nous être un peu frères!... toi avoir une mère que toi aimer beaucoup, moi aussi!—En disant cela, le pauvre nègre pressait les mains de Pepita. — « Moi faire semblant de dormir tout à l'heure, continua-t-il, mais moi avoir tout entendu!.... toi vouloir bien partir d'ici pour revoir ta mère, moi vouloir même chose!.... mais la mienne être à Saint-Domingue, bien loin, bien loin!.... moi m'enfuir ce soir du moulin, dit-il, ensuite, en baissant la voix; moi en même temps ouvrir la porte de prison à toi! »

Pepita, émue au dernier point, remercia Pierrot avec effusion.

—Chut! fit celui-ci en étendant le bras du côté de l'église, les maîtres revenir!

Voir courir les banderolles
Sur la vergue et les huniers!
Voir les arbres et ues allées
Border les ondes salées
Comme un cadre gracieux,
Et l'amoureux Ingouville
Qui pour embrasser la ville
Semble s'échapper des cieux!

Puis on vient sur la colline
A l'heure où tombe la nuit;
Sur l'Océan on s'incline
Et l'on entend pour tout bruit
L'onde légère qui frôle
Les dalles vertes du môle
Sous les grands anneaux de fer,
Et l'harmonieuse lame
Qui chante l'épithalame
De la Seine et de la mer.

BARTHÉLEMI.

AUX PARENTS DE NOS JEUNES LECTRICES.

La musique est un art si répandu de nos jours, et le choix de professeurs capables et dignes, est chose si délicate, que nous annonçons comme une bonne fortune, aux parents de nos jeunes lectrices habitant Paris ou y séjournant pendant l'hiver, l'ouverture des cours de solfége, de piano, d'accompagnement et de chant (tant sacré que profane), professés, l'un par madame Pauline Duchambge (1), l'autre par M. Arnaud-Baumès (2). Parler de madame Duchambge, c'est dire un des grands musiciens du siècle sous les formes de la modeste et gracieuse femme de bon ton; dire M. Baumès-Arnaud, c'est rappeler de charmantes compositions, une voix suave et une excellente méthode.

L. A.

(1) Rue St-Lazare, 54.
(2) Rue Taitbout, 9.

En effet, cette scène avait duré beaucoup plus de temps que nous n'en avons mis à la décrire, et déjà l'on pouvait entendre les voix confuses des invités.

—Vous, au moins, pas trahir pauvre nègre ! dit encore Pierrot, une larme dans les yeux.

Pepita le rassura d'un geste ; les paysans étaient déjà trop près pour qu'elle pût répondre autrement.....

ADRIEN LELIOUX.

(*La suite aux prochains numéros.*)

NOEL.

Comme le torrent qui bouillonne,
Comme un coursier qui rompt ses freins,
Le beffroi s'élance et bourdonne...
Tout-à-coup, à ses lourds refrains,
D'allègres voix se sont mêlées ;
Les cloches sonnent à volées :
C'est le carillon des jours saints.

Grand concert ! sublime harmonie !
Quels accords, quelle mélodie
Savent nous toucher comme vous ?
A votre appel puissant, magique,
Le peuple, sous le saint portique,
Accourt ému, tombe à genoux !...

NOEL ! touchant anniversaire,
C'est toi qu'on célèbre en ce lieu.
— Silence, et priez, ciel et terre ;
L'heure sonne... ô profond mystère !
Un enfant va naître... homme et Dieu ! !

Déjà, comme un bruyant tonnerre,
Comme un féroce cri de guerre,
L'orgue a jeté ses hauts accents :
Il mugit, gronde, se tourmente,
Il prie, il pleure, il se lamente,
Il trouble et subjugue nos sens...
Puis, lorsque vers la voûte antique
S'est élancé le saint cantique,
Par un tendre et timide accord
Il répond aux voix des fidèles,
Fait fibrer ses voix solennelles,
S'attendrit, se calme et s'endort...

Un Dieu naît. — Penchés sous le charme,
Nous, mages du siècle nouveau,
Essuyons la première larme
Que l'enfant verse à son berceau.
A genoux ! le front sur la pierre,
Dans nos cœurs puisons la prière ;
Voilà notre encens, nos trésors...
De feu, comme celle des anges,
Elle réchauffera les langes
Que le froid raidit sur son corps !

LOUIS TRONCHE.

WILLEM LE SAVETIER.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, comte de Flandre, souverain de la plus grande partie des Pays-Bas méridionaux, étant devenu encore, par l'abdication de Jacqueline de Bavière, comte de Hollande, de Zélande et de Frise, alla recevoir dans ses nouveaux états les serments de fidélité. Il était accompagné d'Isabelle de Portugal, sa jeune épouse, en l'honneur de laquelle il donna de belles fêtes dans le palais de la cour de Hollande à la Haye.

Pendant ces ébats, qui égayèrent les vastes édifices qu'on appelle aujourd'hui à la Haye le Binnenhof, il arriva une petite aventure que quelques chroniqueurs ont placée à Bruges et d'autres à Dijon, mais sans raison et sans autorité ; car le héros de l'histoire est un ivrogne dont la conduite scandalisait la ville, ce qui est conforme aux mœurs de La Haye alors très réglées ; tandis qu'à Bruges en ce temps-là et à Dijon dans tous les temps, les gens qui laissent leur raison au fond d'un verre étaient malheureusement en si grand nombre, qu'on remarquait à peine leurs écarts.

Du reste le fait a été célébré de plus d'une manière et mis au théâtre plus d'une fois, mais toujours avec de nombreuses altérations. Le père Ducerceau en a fait une charmante comédie de collége. Nous donnerons de ce fait singulier une narration exacte, établie sur les récits et les traditions les plus fidèles.

I.

Il y avait à La Haye, au coin de la rue dite Korte-Poote ou rue des Petits-Pieds et de la rue des Grands-Pieds (Lange-Poote), une modeste boutique ou vivait joyeusement un jeune homme qui se nommait Willem. Il était du métier des savetiers. Il travaillait si vite et si bien, qu'il gagnait très agréablement sa vie et celle de sa mère, qui n'avait d'autre soutien que lui. Quoiqu'il eût trente ans, il n'était pas marié. La raison en était que les sages jeunes filles du voisinage ne voulaient point pour époux un homme qui avait de mauvaises habitudes. Willem ne pouvait souffrir qu'une fête passât sans qu'il la célébrât le verre à la main. Sa mère, après beaucoup de réprimandes inutiles, avait pris son parti de cette habitude, que Willem rachetait par ses soins, son travail et sa tendresse.

Or, pendant les fêtes que Philippe-le-Bon donnait, Willem, à qui tous les princes étaient chers, s'imagina qu'il devait prendre sa part des joies de la cour ; et muni de quelques florins qu'il avait cachés à sa mère, il alla les dépenser au cabaret.

Le bon duc Philippe, avec un caractère peut-être un peu trop absolu, étant homme d'imagination, avait coutume de se promener quelquefois la nuit, sans entourage nombreux, habillé en simple gentilhomme, soit pour juger par ses yeux de l'état et de la police des villes, soit pour jouir aussi du plaisir qui n'est pas à dédaigner de se trouver un moment hors de l'étiquette, libre comme un homme après avoir été tout le jour esclave comme un prince. Ainsi faisait le fameux kalife Haroun-al-Raschid, le héros des *Mille et une Nuits* ; ainsi avait fait en Espagne Pedro-le-Justicier, et Charles-le-Sage en France ; ainsi fit plus tard Charles-Quint.

La même nuit où nous avons laissé Willem à table, après que le klaperman ou crieur nocturne eut annoncé minuit, Philippe-le-Bon, profitant d'un délicieux clair de lune, sortit du Binnenhof par une petite porte bastionnée, aujourd'hui la porte de Maurice, et, traversant le potager du marais, à présent le *Plein*, il tourna à gauche, monta au Tournooiveld ou champ des Tournois, et gagna la promenade plantée du Voorhout.

Il n'était suivi que de trois de ses officiers, à savoir : Jacot de Roussay, Hue de Lannoy et Jean de Berghe.

La fraîcheur de la nuit l'engageait à doubler le pas, lorsqu'au pied d'un arbre il aperçut un homme étendu sans mouvement.

— Il n'est pas possible, dit-il, que cet homme dorme par le froid qu'il fait. Serait-ce là un meurtre ?

— Il n'y a pas de meurtres à La Haye, répondit Jean de Berghe.

Philippe s'étant approché de l'homme le remua du pied sans qu'il donnât signe de vie. Il l'appela, l'homme ne répondit point.

— Voyez, Messieurs, s'il n'est pas mort, dit le prince.

Hue de Lannoy s'étant penché, reconnut que le cœur battait et n'aperçut ni plaie, ni contusion.

— C'est un homme ivre, dit Jacot de Roussay.

La lune dans son plein jetait ses rayons sur la figure du dormeur. Jean de Berghe le regarda un instant, puis il s'écria :

— Par le lion de Hollande, Monseigneur, cet homme endormi est le joyeux Willem; il faut qu'il ait bu largement aujourd'hui à la santé de votre altesse.

Le bon duc Philippe, satisfait de n'avoir pas là un crime à rechercher, et réjoui de ce qu'on lui raconta du caractère de Willem, conçut tout à coup une idée folle.

— Nous avons compassion, dit-il, du réveil de cet homme, et puisqu'il aime la joie, nous voulons qu'il ait demain une visite à laquelle il ne s'attend pas. Il pourra en même temps nous égayer aussi et divertir, par un plaisir nouveau, notre royale épouse. Messieurs, emportons ce dormeur à notre palais, et je vous ferai pour demain une journée de bonne joie.

Jean de Berghe et Hue de Lannoy chargèrent Willem sur les vigoureuses épaules de Jacot de Roussay, qui l'emporta au palais des comtes de Hollande, sans que le pauvre diable s'éveillât. Il ronflait avec tant de rondeur, que Philippe-le-Bon en était tout émerveillé, et qu'il se complaisait de plus en plus dans la pensée des plaisirs que cette rencontre allait lui donner.

On ôta à Willem ses vieux habits; on le lava avec de l'eau de senteur; on lui mit une fine chemise de Harlem; on le coiffa d'un élégant bonnet de soie. Après quoi on le coucha, toujours dormant comme s'il eût été enchanté, dans le lit même de Philippe-le-Bon. Le duc et ses officiers se retirèrent ensuite pour aller prendre du repos, bien assurés que le jeune dormeur ne s'éveillerait pas avant le jour.

Isabelle de Portugal attendait, au milieu de ses femmes, le duc son époux. Quoiqu'elle fût d'un caractère sérieux, elle ne put s'empêcher de sourire d'avance à l'espoir du curieux spectacle que le réveil du savetier lui réservait.

II.

Et le lendemain, dès l'aube du jour, le prince et la princesse, très simplement vêtus, se mêlèrent à leur cour brillante et nombreuse, qui se rendait à la vaste salle, ornée de soie et d'or, où Willem était couché.

Il dormait encore.

Le maréchal de Bourgogne, en grand costume, s'approcha du lit, touchant légèrement l'ivrogne à l'épaule :

— Monseigneur, lui dit-il, il est l'heure où votre altesse se lève.

Car Philippe-le-Bon voulait qu'on fît croire à ce pauvre homme qu'il était le prince souverain.

Comme il ne répondait point, un page lui prit la main, dans laquelle il frappa doucement pour l'éveiller.

Willem entr'ouvrit les yeux, puis les frotta comme pour dissiper un éblouissement, puis les ouvrit tout grands, regarda autour de lui d'un air effaré; et sans doute persuadé qu'il était bercé par un doux songe, il se retourna pour se rendormir, le sourire sur les lèvres.

Mais on le secoua plus vivement; on l'éveilla de nouveau, et de nouveau le maréchal de Bourgogne s'approcha et lui dit :

— Monseigneur...

— Hein ? répondit Willem en tressaillant ; vous avez dit, monseigneur ? A qui donc parlez-vous là ? Est-ce qu'il y a ici un prince ?

Il mit encore la main sur ses yeux, regarda d'une manière indéfinissable tout autour de lui, et surpris de ce qu'il voyait :

— Si c'est un rêve, dit-il en se parlant à lui-même, c'est un beau rêve.

Il s'était mis sur son séant.

— Monseigneur, répéta Willem, en se parlant de rechef à lui-même, monseigneur... Où suis-je donc ?

Alors, sans attendre la réponse à la question qu'il se faisait, il se mit à tâter les rideaux splendides qui garnissaient son lit, la riche courte-pointe brodée qui le couvrait, les draps fins dans lesquels il était couché, la chemise de prince dont il était vêtu. Il ôta son bonnet de soie, dont l'élégance le consterna. Il flaira ses mains qu'on avait lavées avec des odeurs suaves et qui en étaient encore parfumées.

— Où suis-je? reprit-il, et qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Ne reconnaissant autour de lui ni le cabaret, ni sa boutique, il se touchait et se pinçait pour s'assurer qu'il était bien lui.

— Si je suis en prison, dit-il enfin, on n'y est pas mal.

Les spectateurs de ce réveil s'en amusaient extrêmement. Tandis qu'il fixait d'un air presque hébété les officiers éclatants et les dames de la cour, le maréchal de Bourgogne revint à la charge :

— Ne nous reconnaissez-vous pas, monseigneur, dit-il ; et votre altesse aurait-elle fait un mauvais somme ? Je suis votre maréchal de Bourgogne.

— Et moi, monseigneur, votre chancelier, dit un autre en s'avançant.

— Et moi, monseigneur, votre grand-échanson.

— Et moi, monseigneur, votre maître-d'hôtel.

— Et moi, monseigneur, votre grand-pannetier.

— Et nous, monseigneur, les pages de votre altesse, poursuivirent plusieurs voix lutines.

— Et moi, monseigneur, le capitaine de vos gardes.

— Et moi, monseigneur, le maître de votre artillerie.

— Et nous, monseigneur, vos greffiers de justice.

— Et moi, monseigneur, l'intendant de votre garde-robe.

— Et moi, monseigneur, le gouverneur de votre palais de La Haye.

Tous les officiers présens passèrent ainsi en revue devant Willem, à qui ils déclinèrent respectueusement leurs titres.

Une femme de chambre de la princesse vint à son tour, dans un gracieux costume :

— Et moi, Monseigneur, ajouta-t-elle, ne suis-je pas la royale épouse de votre altesse ?

— Ah! vous êtes mon épouse! dit vivement le savetier, en sortant avec effort de sa stupéfaction; je ne savais pas être marié encore. Mais pourtant je ne m'en repens pas.

Tout le monde éclata de rire à cette galanterie de Willem. Pour lui, le pauvre garçon, son esprit se perdait dans toutes ces émotions si rapides; et il ne se croyait pas encore ce qu'on voulait lui persuader qu'il était.

Cependant, il eut beau affirmer qu'il était Willem; on ne cessa de lui répondre qu'il voulait affliger ses fidèles serviteurs; on lui protesta si unanimement et si chaudement qu'il était le comte de Hollande, que la tête du brave jeune homme se dérangea, et qu'il finit par penser que son ancien état pouvait bien n'être qu'un mauvais souvenir.

— Au fait, s'écria-t-il, j'aime autant être prince que savetier. Mais j'étais furieusement ensorcelé jusqu'ici, car j'ai cru longtemps que j'étais savetier au coin de Korte-Poote. Ainsi, poursuivit-il, je ne m'appellerais pas Willem?

— Monseigneur veut nous désoler, dit la femme de chambre.

— Ainsi je serais le très glorieux, très puissant et très noble Philippe, duc de Lothier et de Bourgogne, comte de Hollande et de Zélande, de Flandre et de Hainaut, seigneur de Frise?..... S'il n'y a pas da sorcellerie là-dessous, c'est superbe!

— Monseigneur sait bien ce qu'il est; et son altesse prend ce matin un petit divertissement, dit avec une gaieté respectueuse le maréchal de Bourgogne.

— Vous avez raison, répliqua Willem d'un air très accablé. c'est moi qui suis une bête. L'esprit humain est bien faible, continua-t-il. Je suis certainement le duc de Bourgogne, puisque vous le dites. Mais où m'étais-je imaginé que j'étais savetier au Korte-Poote? Tout ce palais est donc à moi?

— Monseigneur peut-il en douter?

— Et ce lit aussi? C'est un excellent lit. Je n'ai jamais dormi d'un meilleur somme. Et vous reconnaissez que cette jeune dame est mon épouse. J'en suis bien flatté.

L'assemblée rit de nouveau en se contenant. La femme de chambre qui remplissait le personnage de la duchesse dit alors :

— Nous allons nous retirer un moment pour le lever de son altesse.

Les dames sortirent.

— Quel haut-de-chausse Monseigneur veut-il mettre aujourd'hui? demanda, en s'approchant de l'air le plus digne, l'intendant de la garde-robe.

— Quel haut-de-chausse? Il paraît que j'ai l'embarras du choix. En vérité, je ne m'en doutais pas. Donnez-moi le haut-de-chausse que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de trous.

—Monseigneur est bien gai ce matin. Aucun de ses haut-de-chausses n'est en mauvais état. Votre altesse veut-elle, poursuivit l'intendant, son haut-de-chausse de velours vert brodé d'or?

— Donnez le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or, dit le savetier.

— Les jarretières de grenat et les poulaines de même?

—Donnez tout cela, comme vous dites.

— Les souliers à la poulaine en maroquin rouge?

— S'il vous plaît.

— Le pourpoint de satin ponceau?

— Ce sera à merveille.

— La ceinture de filet de soie puce et argent?

— C'est parfait.

— La toque noire à crevés de pourpre?

— Si cela vous fait plaisir.

— Et pour la messe le manteau d'hermine?

— Je suis de votre avis.

Quatre pages apportèrent ces pièces d'habillements sur des carreaux de soie et se disposèrent en vêtir l'honnête Willem.

— Laissez donc, dit-il; croyez-vous que je n'aie pas la force de m'habiller moi-même?

— Ce n'est pas l'usage de votre altesse, dit l'intendant de la garde-robe.

Quoi qu'il en eût, le comte de Hollande improvisé fut obligé de se laisser habiller par les officiers et par les pages. Pendant ce temps-là on voyait qu'il luttait intérieurement contre ses préoccupations. Il paraissait chercher dans ses mains les vieilles odeurs du cuir et de la poix, qu'il n'y retrouvait plus. Il avait l'air d'éprouver une succession de surprises qu'il n'osait plus exprimer à mesure qu'on l'affublait d'or et de pierreries. Quand il fut habillé, on fut étonné de le voir se placer devant un miroir, s'ajuster et se donner une contenance qui annonçait un certain goût inné. Il sembla enfin avoir pris son parti, demandant les choses dont il avait besoin, mais parlant toujours avec une humble bienveillance.

La cour le conduisit à la salle à manger, où l'on avait servi un déjeûner friand et recherché. Il fut tellement séduit par la bonne chère et par quelques verres d'excellent vin qu'on lui versa, que décidément il ne recula plus devant les conséquences de son titre de comte de Hollande, et qu'il se laissa faire.

COLLIN DE PLANCY.

(*La suite à samedi.*)

SUR LA COUTUME DE SALUER CEUX QUI ÉTERNUENT.

PLAISANTERIE ÉRUDITE.

Polydore Virgile prétend que du temps de Saint-Grégoire-le-Grand, en 591, il régna dans l'Italie une épidémie violente qui faisait mourir en éternuant ceux qui en étaient atteints et que le pontife ordonna des prières accompagnées de vœux pour arrêter les progrès du mal, ce qui introduisit la coutume de dire, *Dieu vous bénisse.* Mais cette coutume date d'une époque bien antérieure au VIme siècle; elle a existé de toute antiquité, dans toutes les parties de l'ancien monde, et les navigateurs, qui ont découvert le nouveau, l'y ont trouvée établie. Plusieurs auteurs, qui ont recherché son origine, l'attribuent à diverses raisons qu'ils déduisent de la religion, de la morale ou de la physique. Nous allons rapporter ce que nous avons recueilli de plus curieux sur cette matière, et pour esquiver le reproche fait au bélier d'Hamilton, *nous commencerons par le commencement.*

Lorsque notre père Adam fut devenu mortel par sa désobéissance, Dieu, disent les Rabbins, décida, dans sa sagesse, que le pécheur éternuerait une fois et que ce serait au moment de rendre l'esprit. Il n'y eut pas, ajoutent-ils, d'autre genre de mort naturelle parmi les hommes jusqu'à Jacob. Ce patriarche, moins résigné que ses prédécesseurs à une pareille fin, et craignant de quitter ce monde à chaque baillement qu'il faisait, obtint du seigneur la révocation d'un tel arrêt; il éternua et resta vivant à la grande surprise de ceux qui l'entendirent. Ce miracle ne détruisit pas cependant toutes les frayeurs que causait le mortel éternuement. On crut que ses effets pourraient bien n'être que différés et l'on contracta l'habitude d'y remédier par des vœux. Ces vœux furent si efficaces que le signe du trépas devint celui de la vie. Les enfants commencèrent dès lors à éternuer en naissant, et dans la suite le fils de la Sunamite, rappelé du tombeau par Elysée, marqua sa résurrection par sept éternuements consécutifs qui, suivant la remarque singulière d'un mélomane, retentirent sur les sept tons de la gamme.

Il serait difficile de trouver un sens raisonnable au récit des Rabbins, peu scrupuleux comme on sait à [illegible] enigmes sans mot. Ce que les mythologues ont imaginé sur le même sujet vaut un peu mieux. Lorsque Prométhée, disent-ils, eut modelé sa figure d'argile, il alla dérober avec l'aide de Minerve le feu céleste dont il avait besoin pour l'animer, et il l'apporta sur la terre dans un flacon hermétiquement bouché, qu'il ouvrit ensuite sous le nez de sa statue pour le lui faire aspirer. Aussitôt que le phlogistique divin se fut insinué dans le cerveau, elle agita sa tête en éternuant. Prométhée ravi, lui dit : *bien te fasse*! et ce souhait fit tant d'impression sur la nouvelle créature qu'elle ne l'oublia jamais et le répéta toujours, dans le même cas, à ses descendants qui l'ont perpétué jusqu'à nous. Cette fiction ingénieuse prouve du moins que les secrets de l'électricité, dont elle est une allégorie, n'étaient pas inconnus dans les temps les plus reculés, mais elle ne décide pas la question qui nous occupe.

Aristote et d'autres philosophes ont cru en trouver la solution dans la vénération religieuse qu'on avait jadis pour la tête, regardée comme la partie la plus noble du corps humain et le siége de l'âme, cet être immatériel et pensant, émané de la divinité même, à qui le cerveau fut consacré pour cette raison. C'est à cause de cela, assurent-ils, que les respects s'étendirent jusqu'à l'éternuement.

Les Siamois ne partagent point cette opinion; ils sont persuadés qu'il y a dans leur enfer plusieurs juges écrivant sans cesse sur un livre tous les péchés des hommes qui doivent paraître un jour devant leur tribunal; que le premier de ces juges, nommé Prayomppaban, est incessamment occupé à feuilleter ce registre où la dernière heure est marquée et que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant, ce qui dénote qu'elles ont bon nez. Ainsi l'éternuement est de leur part un signe de détresse pour avertir la compassion d'implorer l'assistance de Dieu en leur faveur.

Avicène et Cardan le regardent comme une espèce de convulsion qui fait craindre l'épilepsie, et ils prétendent que les souhaits dont il est accompagné n'ont pas d'autre fondement que cette crainte.

Suivant d'autres médecins, c'est une crise avantageuse dans plusieurs maladies, et une preuve du bon état du cerveau dans presque toutes les circonstances. Voilà pourquoi il a toujours obtenu des compliments de la part de ceux qui l'entendent.

Un auteur anonyme a fait l'hypothèse suivante : Parmi les enfants qui viennent de naître, les uns ne respirent que quelques instants après qu'ils sont au monde, et d'autres restent tellement plongés dans un état de mort apparente, qu'il faut, avec des liqueurs irritantes, leur communiquer la chaleur et la vie. Dans tous les cas possibles, le premier effet de l'air et le premier signe d'existence qu'ils donnent est l'éternuement. Cette espèce de convulsion générale semble les éveiller en sursaut; c'est alors que commence le jeu de la respiration, l'harmonie parfaite et le libre exercice de chaque organe. Au comble de ses vœux ou dans l'excès même de ses craintes, un père n'a qu'un souhait qu'il répétera

ou qui retentira dans son cœur à chaque secousse qui fait tressaillir l'enfant : c'est qu'il vive, que le Dieu des cieux le conserve! Ainsi cet usage, en apparence frivole, ridicule, bizarre, inexplicable, est l'image et l'expression du sentiment le plus pur excité par le tableau le plus touchant de la nature; c'est la trace de la douce émotion et de l'élan irrésistible de l'homme vers son plus cher ouvrage; c'est le souvenir de la première chaîne d'affection qui se soit formée autour d'un nouveau membre de la société, du premier *vivat* qui soit sorti de la bouche des hommes. Enfin cet usage, dans quelque sens qu'on le prenne, est le cri général, universel de la tendresse paternelle, de la piété filiale, de l'amitié fraternelle, de toutes les plus douces affections de l'homme dans l'âge d'or, et cet âge, du moins sous ce rapport, existera toujours pour les âmes sensibles.

On voit par ce que nous avons déjà dit que l'habitude de saluer ceux qui éternuent, quoiqu'attribuée à des causes différentes, est des plus antiques, des plus répandues et des plus constantes. Pour la rendre telle, il a fallu sans doute des motifs plus puissans que ceux de la civilité qui, soumise à diverses modifications dépandantes des temps, des lieux et des mœurs, n'aurait pu seule la propager partout, de siècle en siècle et d'une manière si uniforme. On y doit reconnaître l'influence de la superstition établie à demeure fixe dans l'esprit humain qu'elle domine depuis qu'il existe, soit malgré lui, soit à son insu, soit de son consentement, par l'entremise des passions avec lesquelles elle est toujours confondue. La superstition, dans ce cas, a été favorisée par des législateurs qui n'y ont rien vu que d'honnête. Témoin ce précepte du Sadder, abrégé du Zend-Avesta de Zoroastre, l'un des plus anciens livres qui soient au monde : « Dis *ahunovar* et *ashim vuhu*, lorsque tu entends éternuer. »

Examinons maintenant les idées qui ont été attachées à l'éternuement, et les cérémonies auxquelles il a donné lieu chez plusieurs peuples, soit anciens soit modernes. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains le prenaient pour un avertissement divin de la conduite qu'ils devaient tenir en telle ou telle circonstance, et pour un présage tantôt favorable et tantôt funeste des évènemens de la vie. Il y avait chez eux des astrologues qui faisaient métier d'expliquer ce qu'il signifiait selon l'endroit, le tems et l'heure où il était venu, selon le bruit plus ou moins fort qu'il avait fait et selon la position de la tête d'où il était parti. S'il paraissait d'heureux augure, on rendait grâces aux Dieux et l'on se hâtait de conclure les affaires qu'on avait le plus à cœur; mais s'il n'indiquait rien de bon, on s'abstenait de toute entreprise importante, de sortir de chez soi, de manger même jusqu'à ce qu'on eût rompu le maléfice par certaines pratiques religieuses, ou par l'acceptation volontaire de quelque petit malheur, en remplacement de celui qu'on croyait avoir à redouter. Les poètes et les historiens ont pris plaisir à nous faire connaître de semblables préjugés, et s'il faut en citer des exemples,

Les exemples fameux ne nous manqueront pas.

Lorsque Pénélope, vivement affligée de la longue absence de son époux, priait les Dieux immortels de lui ramener Ulysse, son fils Télémaque fit un éternuement si fort que les voûtes du palais en furent ébranlées, et l'illustre princesse se livra dès lors à la joie, ne doutant plus de l'accomplissement de sa prière, quoiqu'elle l'eût faite en vain tant de fois.

Les Athéniens, partis pour une expédition maritime, voulaient rentrer dans le port, parce que Thimothée avait éternué. «Eh quoi! leur dit-il, vous vous étonnez de ce qu'un homme sur dix mille a le cerveau humide! »

Pendant que Xénophon exhortait les troupes à un parti périlleux, mais nécessaire, un soldat éternua. L'armée se persuada que son nez, qui était sans doute très remarquable, avait été choisi par les Dieux pour sonner à la fois la charge et la victoire; décidée par ce pronostic plutôt que par l'éloquence de son chef, elle offrit de suite un sacrifice au bon événement, et brava tous les dangers avec confiance.

Les bonnes gens pensent que Socrate ne devint le plus sage des hommes qu'à force d'étudier la philosophie et de lutter contre ses passions : c'est une erreur. Qu'on lise Plutarque *de genio Socratis*; on verra qu'il dut principalement cet avantage aux éternuements par lesquels son génie l'avertissait.

On croyait que Cupidon éternuait à la naissance des belles et les destinait ainsi à partager avec les Grâces et Vénus l'encens des mortels : aussi le plus joli compliment qu'un petit maître Romain pût adresser à celle dont il était épris consistait-il à lui dire : *Sternuit tibi amor*.

L'éternuement eut quelquefois le privilége d'adoucir la férocité des tyrans. Tibère devenait affable lorsqu'il avait éternué sous l'influence du bon quart-d'heure, et il se promenait sur un char dans les rues de Rome pour recevoir les compliments de ses sujets.

Cette précieuse civilité n'avait pas lieu seulement à l'égard des autres, car on ne négligeait pas de se la faire à soi-même. Martial parle d'un certain Proclus dont le nez, curieux morceau d'histoire naturelle, avait son bout si distant des oreilles que le pauvre homme ne pouvait s'entendre éternuer pour former en son propre honneur le vœu ordinaire.

L'auteur de l'histoire de la conquête du Pérou rapporte que lorsque le Cacique de Guachoia ou Guacaja éternuait, tous les Indiens étaient avertis de cet heureux événement par des signaux publics, afin qu'ils se prosternassent en l'honneur de leur maître et qu'ils priassent le soleil de le protéger, de l'éclairer et d'être toujours avec lui.

Quand le roi du Monomotapa éternue, a dit quelque part Helvétius, tous les courtisans sont obligés d'éternuer aussi, et l'éternuement gagnant de la cour à la ville, et de la ville en province, tout l'empire paraît affligé d'un rhume général.

Chez le roi de Sennaar les choses se passent d'une manière également comique. Aussitôt que ce prince a éternué, tous ceux qui sont en sa présence lui tournent le dos en faisant une pirouette et en se donnant une claque sur la fesse droite. Ils prétendent que le salut de l'état dépend de cette manœuvre. Ne nous en moquons pas, car nous le faisons dépendre aussi quelquefois de choses qui, pour paraître plus sérieuses, n'en sont pas moins risibles.

Les Anapabtistes et les Quakers ont proscrit le culte de l'éternuement. Ce qu'ils ont fait là par esprit de secte et par singularité, on le fait maintenant dans le monde pour éviter la gêne et pour se conformer au bon ton qui ne permet plus qu'on dise, *Dieu vous bénisse* à quelqu'un, si ce n'est à un pauvre auquel on refuse la charité. Je suis assurément bien éloigné de trouver mauvais qu'on éternue sans cérémonie et tout à son aise; mais bien des gens n'approuvent pas les réformateurs et ils pensent que les plus grands dangers doivent résulter tôt ou tard de l'abolition d'une coutume si religieusement observée pendant tant de siècles.

CHARLES NODIER.

Nous remettons à samedi la publication du progamme des principales matières qui doivent prendre place dans notre Gazette pendant le cours de 1843; engageant de nouveau les abonnés en retard, a nous transmettre leur mandat de réabonnement s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs numéros, ce qui laisserait une lacune dans leur collection, et s'ils tiennent à recevoir pour les ETRENNES le riche keepseke le MONDE A VOL D'OISEAU.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

1re ANNÉE. — N° 60. Paraissant tous les samedis. DÉCEMBRE 1842.

Éducation. Amusement.

BUREAUX : RUE MONTMARTRE, 171, A PARIS.

GAZETTE DE LA JEUNESSE.

Instruction. Morale.

PRIX PAR AN : POUR PARIS. . . . . 20 f. DÉPARTEMENTS. 25

Ce Journal, dédié aux jeunes gens des deux sexes, s'adresse en même [illegible] aux Parents et aux Établissemens d'éducation, puisqu'il renferme un Bulletin officiel de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des [illegible] DE LA J[illegible].

A PROPOS de la nouvelle année.

C'est demain le grand jour! et il nous est doux de joindre par anticipation nos vœux les plus chers et nos félicitations les plus affectueuses à ce concert d'aimables et sincères compliments que vont échanger tous les membres d'heureuses familles.

Et quel témoignage plus réel et plus doux pourrions-nous donner des sentiments intimes qui nous lient à la belle jeunesse dont nous voudrions être les guides débonnaires bien plus que les sévères *Mentors*, qu'en causant ensemble et un peu longuement de ce qui est la cause première de nos liens d'amitiés : n'est-ce pas désigner par là la *Gazette* qui leur est consacrée?

Ce n'est pas chose facile, croyez-le bien, nos jeunes amis, qu'écrire une feuille hebdomadaire qui remplisse ce programme multiple, non-seulement d'amuser, de moraliser et d'instruire l'enfant, le jeune homme et la jeune fille; mais d'intéresser encore les parents et les supérieurs : d'arriver enfin à fonder une publication qui, après avoir été toute l'année un véritable journal d'opportunité et de variété, feuille impatiemment attendue chaque semaine, devienne au bout de l'an le livre de famille par excellence que l'on consultera dans tous les âges.

Il faut, pour atteindre ce but, ce que ne donne pas toujours le simple talent : une âme pure et la connaissance de jeunes cœurs auxquels on a voué un amour de père.

Ce qui nous donne l'heureuse certitude d'avoir rempli notre délicate mission, ce sont les preuves de haute estime et de considération que nous recevons chaque jour, soit par correspondance, soit de vive voix. Chefs de familles et d'établissements d'éducation, mères et institutrices, prélats et ministres de la religion, recteurs, fonctionnaires, pairs et députés et jusqu'à des corps savants, ont applaudi à notre travail en nous engageant à persévérer.

Si l'on a suivi pas à pas la voie où s'est engagée notre *Gazette*, on aura vu que notre intention n'a jamais été de faire un *magasin*, c'est-à-dire un morceau de marquetterie où tout se mêle, se confond et arrive ainsi sans ordre et sans méthode dans l'esprit des lecteurs. Quelque variés que soient les matériaux dont nous servons, ils ont chacun leur place fixée d'avance, chaque pierre vient prendre le rang voulu, les divers murs s'élèvent par degré : éducation, instruction, élément social, telles sont les assises de l'édifice dont la RELIGION est la clef de voûte.

Mais ce travail n'est pas l'œuvre d'une année, et dans la période que nous venons de parcourir, nous n'avons jeté que des fondements.

On sait ce que nous avons fait, on sait ce que nous voulons faire dans l'ensemble de notre plan ; disons seulement quelle part est réservée à notre tâche de l'an prochain.

L'ÉDUCATION, pour être sage, devant avoir un cercle circonscrit, ce cercle peut bien se modifier quant à la forme, mais reste toujours le même quant au fond. La *nouvelle*, tantôt sérieuse, tantôt badine, le plus souvent fondée sur des faits réels; le *petit drame et la joyeuse comédie* pris dans les mœurs communes, les fictions naïves des *Contes merveilleux*, concluant, comme tout le reste, à une haute moralité, *la poésie religieuse*, *la fable*

Feuilleton de la Gazette de la Jeunesse. - Décembre

LE JOUR DE L'AN.

CHEZ LES ROMAINS.

L'usage de souhaiter la bonne année et de donner des étrennes remonte jusqu'aux âges les plus reculés ; on en trouve dans l'antiquité de curieux vestiges. Faisons à ce sujet, mes amis, une petite excursion chez les Romains, et voyons comment se célébrait chez eux le premier jour de l'année.

Pénétrons d'abord dans une de ces élégantes et somptueuses demeures qu'habitaient les consuls, les sénateurs, les hauts dignitaires de la république. Dès le matin, un essaim d'esclaves, d'affranchis, de clients, de protégés, se pressait à la porte de l'appartement, attendait, épiait le réveil du maître, puis le saluait par de joyeuses, de bruyantes acclamations. Chacun apportait son compliment, sa flatterie, son offrande. Les esclaves et les affranchis obtenaient en échange quelques jours de repos et des concessions de terrains ; les clients et les protégés attrapaient presque toujours des gratifications, et souvent même des emplois lucratifs.

Venait ensuite le tour de la famille. En entrant, la femme et les enfants s'agenouillaient devant leur seigneur et maître, qui après les avoir relevés et baisés au front, daignait écouter les compliments qu'ils lui adressaient. Ces compliments étaient presque toujours en vers. Les personnes qui ne savaient pas manier la langue poétique, avaient recours aux écrivains publics, *tabelliones*, qui confectionnaient aux plus justes prix les morceaux du genre. Les *tabelliones*, dont les fonctions avaient quelque analogie avec celles qu'exercent aujourd'hui les notaires, se chargeaient de rédiger toutes les transactions qui avaient lieu entre particuliers ; les contrats de vente, d'échange, de louage. Ils servaient aussi d'arbitres dans les contestations et les procès; c'étaient de véritables fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Mais la ne se bornaient pas leurs attributions ; ils cultivaient aussi la littérature et la poésie, et faisaient la plupart des pièces de vers qui se débitaient aux grands mariages, aux fiançailles, dans les fêtes de familles, et surtout au premier jour de l'an. Horace, avant de devenir le favori d'Auguste et l'ami de Mécène, avait été tout simplement tabellion. Aussi tournait-il le compliment à ravir ; et quelques-unes des odes qu'il a

et l'apologue, enfin de précieux exemples formulés dans les *belles actions de la jeunesse* et dans la *jeunesse des hommes et des femmes célèbres*, voilà pour cette importante question le champ qu'il nous est donné de parcourir et dans lequel nous demeurerons.

L'INSTRUCTION est un domaine plus vaste sans doute, bien qu'en bonne philosophie la moisson qu'on y recolte ne doive servir qu'à alimenter l'éducation. Ici, chaque branche d'enseignement pouvant s'exploiter tour à tour, il faut cueillir fruit par fruit, jusqu'à ce que l'arbre de l'instruction soit complètement dépouillé.

Aux *causeries sur les sciences et les découvertes nouvelles*, si justement appréciées, sortes de jalons posés sur l'immense terrain, nous avons déjà ajouté le tableau développé du premier des arts, l'*agriculture*, en même temps que d'intéressants détails sur les travaux faisant époque, tels que le tunnel de la Tamise, les chemins de fer, les puits artésiens, etc. Nous y joindrons cette année les *promenades au Jardin des Plantes*, en commençant par la *botanique*, et les excursions au muséum d'*histoire naturelle* en commençant par la *minéralogie*.

Les travaux industriels, dont nous nous sommes occupés partiellement, s'étendant sous la plume de l'habile professeur attaché à l'Ecole des arts et métiers, se complètera dans le courant de 1843, toujours sous le titre de *Visites dans les fabriques et manufactures*.

La *Géographie*, *l'Histoire et les Mœurs des Peuples*, traitées jusqu'à présent d'une manière accessoire, comme par exemple dans la piquante série intitulée *des fêtes de la jeunesse dans tous les pays*, etc., etc., deviendront les objets d'études spéciales, aussi bien que les *Voyages*, partie attrayante que nous avons à peine effleurée.

Le *Paris en Miniature*, ce panorama de la métropole du monde, est loin encore d'être terminé ; et nous n'avons donné qu'un bien léger échantillon de ce que nous avons à dire sur *l'origine des jeux de l'enfance* et sur l'appréciation des *beaux arts*.

Enfin les grands maîtres de la *littérature contemporaine* apparaîtront successivement ; et leurs pages sublimes se groupant dans des genres si divers, seront comme autant de modèles de pensée, de style et de bon goût, servant d'introduction à l'adolescence dans la connaissance des chefs-d'œuvres de l'esprit humain.

L'ÉLÉMENT SOCIAL, — nous entendons par là tout ce qui peut concourir à former la jeunesse dans la science de la vie, prise au point de vue de la civilisation et de l'usage du monde, — se trouve représenté dans notre *Gazette* par les *articles d'actualité*, les *événements du jour*, les *anecdotes caractéristiques*, les *traits d'esprit*, et cette réunion de *petits riens* qui échappent à l'analyse, véritable aliment de la conversation générale et usuelle, qu'il n'est pas permis d'ignorer : ÉLÉMENT qui, employé avec sagesse, doit nécessairement servir, après l'éducation, d'une autre boussole à des gens bien nés, sans défiorer en rien la pureté et la simplicité si précieuses dans le jeune âge.

Sur ce nouveau terrain aussi, il nous reste beaucoup à défricher.

Tel est le résumé des travaux que nous préparons pour 1843, travaux laborieux sans doute, mais qui ne nous effraient pas, et sur lesquels vous appellerez avec nous la protection du Père céleste.

LES RÉDACTEURS.

WILLEM LE SAVETIER.

(Suite et fin.)

III

Après le déjeûner Willem témoigna le désir de s'en aller promener dans les rues de La Haye sous son riche vêtement. On n'a jamais bien su quelle pouvait être sa pensée. Mais on lui représenta qu'il fallait aller à la messe, et on le fit entrer dans la chapelle de la cour, dont on admirait les trois splendides autels, consacrés à Notre-Dame, à saint Ivoy et à saint André. Comme malgré ses défauts, Willem avait toujours conservé des sentiments religieux et qu'il remplissait ses devoirs de chrétien, on fut ravi de le voir dire humblement ses prières dans une contenance à la fois grave et modeste.

Mais à dix heures il fut embarrassé, lorsque l'ayant conduit à la salle du trône, on lui dit qu'il devait présider une séance de justice et rendre des sentences.

Ce serait assurément une comédie très plaisante que la fidèle peinture, dans tous ses détails, de la mémorable journée que nous retraçons ici. Mais n'ayant pas été spectateurs de ce drame bi-

---

adressées à son illustre maître étaient de véritables compliments du premier jour de l'an.

Mais laissons là cette digression qui nous mènerait beaucoup trop loin, et disons un mot des étrennes.

Y avait-il des confiseurs à Rome ? connaissait-on toutes ces variétés de délicieux bonbons, de succulentes friandises qui ont acquis parmi nous tant de perfectionnement? — C'est là une question que nous ne saurions résoudre d'une manière satisfaisante, Nous manquons à ce sujet de textes précis et de notices exactes. On chercherait vainement dans les historiens et les poètes latins le nom d'une profession qui eût une analogie complète avec celle de nos confiseurs actuels. Mais bien que les bonbons proprement dits paraissent une invention toute moderne, il n'en est pas moins vrai que la gourmandise était aussi le péché mignon des vainqueurs du monde.

Les étrennes, chez les Romains, étaient moins éphémères et plus solides que chez nous; elles avaient surtout un but plus noble et plus élevé.

Les jeunes gens, à Rome, recevaient des cadeaux en harmonie avec l'esprit belliqueux qui animait la société romaine; c'étaient de petits casques d'airain, d'or ou d'argent, aux riches ornements, aux aigrettes flottantes. C'étaient de légers et élégants boucliers parsemés de dessins ingénieux, de belles peintures représentant les principaux événements qui s'étaient accomplis dans la ville éternelle dans le cours de l'année qui venait de finir. C'étaient des épées en miniature, enrichies de pierreries étincelantes. C'était le costume militaire complet, lequel consistait en une courte tunique recouverte d'un léger manteau, qui laissait aux mouvements toute leur élasticité et leur souplesse, et qui était tout à fait en rapport avec le climat brûlant de l'Italie. Ces étrennes, d'un caractère tout guerrier, étaient souvent données à de jeunes enfants par leurs pères et leurs aïeux, qui leur inspiraient ainsi le goût de la carrière militaire, la seule que pussent suivre avec éclat les jeunes Romains d'une naissance distinguée.

Plus tard, quand les Romains se furent enrichis des dépouilles de l'Asie et que le luxe et les arts de la Grèce eurent pénétré chez eux, leurs étrennes consistèrent en objets d'art, en tableaux, en statuettes représentant des héros et des dieux.—Quant aux dames et aux jeunes filles, elles recevaient des bijoux, des pierreries, des bracelets en or, des bouquets de fleurs artificielles travaillées avec une délicatesse et un art infinis, dont on n'a pas retrouvé depuis le secret, ou de riches et précieux tissus, qui par suite des conquêtes que les Romains firent

zarre, nous devons nous borner à rapporter ce que nous en transmis les récits contemporains.

Dès que Willem fut assis sur le trône, on appela devant lui diverses causes ; on fit paraître des plaideurs. Les circonstances de ces procès burlesques sont pour la plupart d'une nature trivialle, ou du moins les détails que nous en avons sont si altérés, que nous n'osons les consigner ici.

Le savetier-prince rendit plusieurs arrêts, avec un aplomb qui étonna Philippe-le-Bon et sa cour. Alors on fit entrer un homme qui réclamait, au nom du maître d'un cabaret de la chaussée de Schéveningue, une somme de onze florins que lui devait, disait-il un certain ivrogne du metier des savetiers, appelé Willem.

« Je connais ce garçon-là, interrompit le juge ; et il n'est pas nécessaire que vous le traitiez d'ivrogne. S'il ne paie pas, c'est qu'il n'en a probablement pas les moyens. Je lui veux du bien. N'ai-je pas là un trésorier ?

— C'est moi, Monseigneur, dit un vieux gentilhomme en s'avançant.

— Eh bien ! reprit Willem, faites-moi le plaisir de payer les onze florins qu'on réclame et d'en tirer bonne quittance. Et pendant que vous y êtes, ajouta-t-il en s'avisant, vous allez envoyer tout de suite à mon ami Willem, au Korte-Poote, deux cents bons florins tout neufs.

— Votre altesse veut rire, dit le chancelier, en appelant un savetier son ami.

— Je sais ce que je dis, répliqua Willem. De plus, qu'on lui porte vint-cinq bouteilles de cet excellent bon vin que j'ai bu ce matin. Qu'on tire reçu du tout, et allons dîner.

On fit observer au prince qu'on ne dînait qu'à midi. On lui apporta des actes à signer. Le pauvre garçon ne savait pas écrire.

— Que me demandez-vous là ? dit-il à son chancelier.

— Je demande que votre altesse signe.

— J'ai à la main une crampe ou un froid qui ne me permet guère de tenir la plume, dit adroitement Willem. Signez pour moi si la chose presse, ou remettons cela à un autre jour : dans tous les cas j'aimerais assez qu'on me lût mes actes avant de me parler de signature : un prince, si je ne me trompe, n'est pas plus dispensé qu'un autre de savoir ce qu'il fait.

On lut un arrêté du bon duc qui accordait diverses petites pensions à de pauvres gens.

— Ajoutez, dit il, une rente de cent florins à cet ami dont je vous parlais.

— Quel ami votre altesse veut-elle désigner ?

— Mais vous le savez bien, Willem le savetier, au Korte-Poote.

— Il est modeste, dit Philippe-le-bon tout bas, il aura cette pension.

On annonça en cérémonie que le dîner était servi. Avant de se lever, Willem demanda si on était allé payer les onze florins. On lui présenta sa quittance.

— Et les deux cents florins que j'envoyais au pauvre Willem, avec vingt-cinq bouteilles de ce vin...

« C'est fait, Monseigneur, répondit le trésorier.

— Vous avez un reçu ? demanda-t-il avec une certaine curiosité qui n'était pas dépourvue de quelque pensée de malice.

— Un reçu de la mère du jeune homme, Monseigneur. Il paraît que Willem ne sait pas signer.

Le savetier rougit en prenant la pièce qu'on lui présentait. Il parut un instant préoccupé ; mais se secouant bientôt, il se remit dans son personnage et se laissa conduire à table.

Le dîner se présentait plus appétissant encore que le déjeûner. Willem ne tarda pas à s'en donner de tout son cœur. Il se montra fort joyeux de retrouver Godelive, la femme de chambre qu'on lui disait être sa royale épouse et qui faisait passablement le rôle d'Isabelle de Portugal. Il fut même galant pour elle, mais soit à cause de son air de princesse et de la richesse de son costume, soit à cause de la confusion de ses idées, il lui témoignait tant de respect, qu'il n'osait pas même lui toucher la main.

A la suite du dîner qui dura long-temps, un bal brillant vint encore varier l'étonnement de Willem. Il était enchanté de la société, du luxe, de la musique, du bon ton, de l'atmosphère embaumée dans laquelle il se trouvait. Mais par dessus tout il s'occupait avec empressement de Godelive, et se montrait si plein de soins et de prévenances pour elle qu'elle en fut étonnée.

A sept heures du soir, on acheva de ravir Willem en le plaçant devant une table où éclatait, à l'entour d'un surtout de fleurs choisies, le souper le plus délicat. Jamais il n'avait soupçonné de pareilles joies.

On lui avait ménagé le vin aux précédents repas. A celui-là, Philippe-le-Bon, qui avait ses projets et qui s'était complètement réjoui, donna de secrètes instructions. On le fit boire si adroitement et on l'enivra peu à peu de telle sorte, qu'il s'endormit de nouveau comme on criait onze heures, et se mit à ronfler aussi magnifiquement que lorsqu'on l'avait ramassé sous l'arbre de Voorhout; c'est ce qu'attendait Philippe. Il le fit remettre dans son vêtement de savetier, et ordonna qu'on le reportât au lieu même où on l'avait rencontré la veille. Isabelle de Portugal, que le brave garçon avait fort divertie, en eut compassion et demanda qu'on le remît au moins dans son lit. Le désir de la princesse fut écouté. Après qu'on eut recouvert Willem de ses habits, Jacot de Roussay

---

en Asie, devinrent très communs à Rome sous le règne d'Auguste et de ses successeurs.

Les étrennes se donnaient ordinairement dans la matinée du premier jour de l'an, puis, quand cette distribution était terminée, chaque citoyen s'acheminait avec sa famille vers les édifices consacrés aux dieux. Ceci se passait vers le milieu de la journée. A cette heure, les principales rues de Rome étaient encombrées de litières qui renfermaient les personnes les plus distinguées de la ville, et que suivaient des milliers de licteurs, d'esclaves et d'affranchis. Les patriciens, les sénateurs, les consuls, les chevaliers en descendaient, montrant à tous les regards les signes caractéristiques de leur dignité, puis ils entraient dans le temple, où une place particulière leur était réservée au-dessus de la foule.

Les temples présentaient un aspect imposant et magnifique : çà et là on voyait des trophées, d'innombrables drapeaux conquis sur l'ennemi pendant l'année qui venait de s'écouler. On chantait des hymnes pour remercier les dieux immortels de la protection qu'ils avaient daigné accorder à la ville éternelle, et pour implorer de nouveau leur appui. Les prêtres consultaient ensuite les entrailles palpitantes des victimes et décidaient par leur inspection quel devait être le résultat des nouvelles expeditions projetées.

Dans les grandes familles de Rome, le premier jour de l'an se terminait par un festin remarqué à la fois sous le rapport du confort, du luxe et de l'élégance, et auquel étaient conviés tous les amis de la maison. Quelques hommes puissants consacraient à ces repas des sommes énormes et vraiment fabuleuses. Le célèbre Lucullus, de gastronomique mémoire, en donna un qui coûtait, dit-on, plus de soixante mille francs de notre monnaie.

Vous le voyez, Messieurs et Mesdemoiselles, sous quelque forme qu'elles se manifestent, la tendresse et l'amitié ont de tout temps eu leurs autels, et le 1er de l'an, autrefois à Rome comme aujourd'hui à Paris, était l'époque du grand et solennel sacrifice. Rien n'est nouveau sous le soleil.

CH. VILLAGRE.

et Jean de Berghe, vêtus eux-mêmes en simples bourgeois, le reportèrent au Korte-Poorte; ils firent lever sa vieille mère :

— Voilà, lui dirent-ils, votre fils que nous avons trouvé sous un arbre du Voorhout et que nous vous ramenons.

Ils le mirent sur son grabat.

— Grand merci! mes bons Messieurs, dit la vieille; le pauvre enfant se sera diverti encore. Ils est absent depuis avant-hier.

IV

Et le lendemain matin, Willem se réveilla une heure après le soleil, sur son modeste lit, dans son humble petite maisonnette.

L'heureuse surprise qu'il avait éprouvée la veille dans le même moment se changea en une sorte de consternation profonde : on s'accoutume vite au bonheur. Mais il eut beau se frotter les yeux, chercher ses vêtemens d'or et ses rideaux de soie, appeler son échanson, l'intendant de sa garde-robe, ses autres officiers, ses pages alertes et sa royale épouse, — au grand étonnement de sa mère; — il eut beau examiner le plancher noirci de sa chambre et les murailles tapissées de savates, pour y retrouver les peintures fraîches et les brillantes arabesques du palais des comtes, il lui fallut, après une heure de désolation, reconnaître qu'il n'était que Willem le savetier, qu'il n'était ni prince, ni duc, ni comte; que sa chère duchesse était une illusion, et calmer enfin les inquiétudes de sa mère, en lui disant avec un rude soupir, qu'il avait fait un beau songe.

Il eut de la peine à retomber dans sa triste réalité. Il gémit en réfléchissant à la splendeur qu'il avait goûtée un instant. Il pleura presque en se rappelant tout ce qu'il avait vu, mais il finit par se lever.

Il ne fut pas sitôt debout, que des voisins vinrent lui apporter de l'ouvrage.

— Allons! j'étais un fou, dit-il; je suis bien Willem.

Il alla embrasser sa mère.

— Pardon, si j'ai déraisonné, lui dit-il. Mais jamais on n'a fait un rêve comme le mien.

— Dites-moi pourtant, mon fils, où vous avez passé la journée d'hier.

— Je n'en sais rien.

Il allait conter son aventure, lorsqu'il aperçut dans un coin vingt-cinq bouteilles qui lui rappelèrent une circonstance de sa vie de prince!

— D'où viennent ces bouteilles-là? demanda-t-il.

— Ah! mon Dieu! j'étais si préoccupée de vous entendre battre la campagne, mon enfant, que j'oubliais de vous annoncer une surprenante nouvelle. Ces bouteilles-là sont vint-cinq bouteilles d'excellent vin de la cour, envoyées par le bon duc Philippe, notre seigneur, que Dieu conserve! avec la quittance du cabaretier de la chaussée de Schéveningue et, chose encore plus prodigieuse! deux cents beaux florins tout neufs. Est-ce que vous avez par hasard raccommodé les chaussures de monseigneur?

Willem était devenu, à ce récit, pâle et bouleversé.

— Je n'y comprends plus rien, dit-il; je suis Willem et je ne le suis pas. Je suis le comte de Hollande et je suis un pauvre savetier. C'est à s'y perdre. Mais goûtons ce vin!

Sans remarquer que son langage et son agitation inquiétaient de nouveau sa mère, il but une bonne rasade :

— Le même qu'hier! dit-il vivement. N'ayez pas peur, ma mère, je ne suis pas fou encore. Mais vous demandiez ce que j'avais fait dans la journée d'hier, j'ai été ensorcelé; car c'est moi qui ai envoyé tout cela. N'importe! deux cents florins neufs et ces vingt-cinq bouteilles... tout n'est pas mal.

La pauvre mère s'imagina que son fils déraisonnait parce qu'il était à jeun. Elle pressa le dîner, qui en effet, arrosé du vin de la cour, le remit un peu. Toutefois il échappait à Willem des phrases si singulières que, dès le soir, il passa pour fou dans son quartier. Il luttait pourtant contre le souci, mais sa raison ne pouvait vaincre ses souvenirs.

Au bout d'un mois, il pensa à sa pension de cent florins, qui faisait aussi partie de son rêve, et il s'étonna de n'en pas entendre parler.

Sur ces entrefaites, on annonça le retour du souverain et de sa cour, qui, trois jours après ce qu'il appelait son enchantement, étaient partis pour visiter les villes de la Frise et de la Northollande. Il courut au devant du cortége, et apercevant dans la suite de Philippe-le-Bon plusieurs visages qu'il semblait reconnaître, il retomba dans ses étranges perplexités.

Le dimanche vint. Il alla à la porte de la chapelle de la cour. Là, à l'issue de la messe, il se rencontra face à face avec Godelive. Il chancela en le revoyant, car il sentait bien qu'il ne se trompait point. Il lui sembla qu'elle-même l'avait reconnu et qu'elle avait rougi. Mais il n'osa lui parler; il se contenta de la suivre timidement jusqu'aux petits escaliers des grands appartemens, où elle rentra après s'être retournée.

Mille idées incohérentes assaillirent Willem.

— Ce n'était donc pas une chimère, dit-il, et je suis véritablement sous la griffe de quelque sorcier!

V.

Il est probable que Godelive parla à sa maîtresse de sa rencontre, ou que des officiers du prince, qui avaient remarqué les démarches embarrassées de Willem, en dirent un mot à Philippe-le-Bon. Ce prince s'était trop bien diverti du pauvre savetier pour ne pas se le rappeler parfaitement. Il lui revint même en souvenir qu'il lui avait promis tout bas une petite pension et qu'il n'y avait plus songé. Il commanda qu'on le fît venir.

On n'eut pas la peine d'aller chercher Willem bien loin : on le trouva appuyé contre le pilier où, depuis une demi-heure, il avait perdu de vue la dame de ses pensées.

Une sorte de gaîté avait déridé le noble front du souverain en pensant qu'il allait revoir celui qui, tout un jour, avait si singulièrement tenu sa place. Il ordonna qu'on le promenât dans les salles où il avait fait le prince. Willem se reconnut partout et montra une si naïve stupéfaction, que Philippe-le-Bon s'en amusa presque autant que la première fois.

Pendant ce temps, on avait fait reprendre à la malicieuse Godelive ses habits de duchesse. Willem ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il s'écria :

— Ah! si vous voulez l'emmener encore, il ne fallait plus me la montrer?

Cette déclaration si candide et si délicate parut faire impression sur la jeune fille. D'ailleurs Willem avait bonne tournure et une figure agréable.

Tandis que tout pensif, il commençait à comprendre son rêve, à présumer qu'il pouvait bien avoir été joué par son souverain, Philippe-le-Bon, qui l'observait, lui dit en riant :

— Tu te plairais donc mieux dans notre palais que sous l'arbre du Voorhout!

— Ah! monseigneur, répliqua en balbutiant Willem, comme si un éclair subit l'eût frappé...

— Eh bien! ajouta le prince, tu veux rester ici, et l'intendant de notre garde-robe, que voici, t'installera tout à l'heure dans tes fonctions de concierge de notre palais de La Haye.

Willem leva les yeux sur l'intendant de la garde-robe et recula d'un pas en reconnaissant celui qui lui avait présenté le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or : mais il ne dit mot.

—Quant à cette jeune fille, dit encore le bon duc, en désignant Godelive, il ne dépend que d'elle d'être ta femme.

— Comme je sais qu'elle y consent, dit alors en intervenant Isabelle de Portugal, je lui donne pour dot deux mille florins, et de votre côté, monseigneur, j'espère que vous doublerez la pension promise à Willem.

— Je ne saurais rien vous refuser, madame, répondit le duc.

Godelive tendit la main à Willem, qui tremblait de joie. On le revêtit aussitôt d'un habillement analogue à son nouvel emploi. Il

habita dès lors le palais. Quinze jours après il épousa, dans la chapelle de la cour, sa chère Godelive. On ne vit jamais un homme plus rayonnant de bonheur. Il était trop bien épris pour ne pas payer sa bonne fortune de quelques sacrifices; il immola complètement ses mauvaises habitudes, devint un homme sage, doux, rangé, sans rien perdre de sa gaîté et de sa bonne humeur.

Lorsqu'il accompagnait d'honorables visiteurs dans les riches appartements de la cour de La Haye, il ne manquait pas de dire :

— C'est dans ces nobles salons que j'ai été prince pendant un jour.

Exact à ses devoirs, il ne vécut, après Dieu, que pour sa femme, qui était bonne, et pour sa mère, qui se trouvait bien heureuse. De temps en temps elles le voyaient sourire tout seul : c'est qu'il se rappelait le jour où, après avoir bu à la santé de son glorieux seigneur, il s'était endormi sous un arbre du Voorhout.

J. Collin de Plancy.

JEUNE FILLE.

Pour que tu sois de Dieu l'aimée;
La plante toujours parfumée,
Et colombe au vol triomphant
Nommée,
Garde la foi qui te défend,
Enfant !

Fleur entre le Ciel et la terre,
Que ton doux règne solitaire,
Ne soit troublé d'aucun tourment,
Austère :
Que tes beaux jours soient un moment
Charmant !

Que ton sourire écoute l'heure;
N'apprends jamais celle où l'on pleure;
Et quand l'astre apaisé du soir
T'effleure,
Que ton Dieu t'y laisse entrevoir
L'espoir !

Mme Desbordes-Valmore.

L'ANGLAIS ET LE LAZZARONE.

Il y avait à Naples, en même temps que moi, et dans le même hôtel que moi, un de ces Anglais quinteux, flegmatiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin pour qui l'argent est l'argument qui répond à tout.

L'Anglais se faisait ce raisonnement : Avec mon argent je dirai ce que je pense; avec mon argent je me procurerai ce que je veux; avec mon argent j'achèterai ce que je désire. Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéïa et avait pris un lazzarone.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement; le bâtiment avait jeté l'ancre une demi-heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme milord avait eu constamment le mal de mer dans la traversée de Portsmouth à Naples, il fit offrir à l'instant même cent guinées au capitaine du port; mais comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez; en conséquence, celui-là s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres, le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand; et comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent, il déblatérait, tout en suivant la route de Pompéïa, contre la tyrannie du monarque.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazzarone, que l'Anglais avait fait asseoir dans sa voiture, écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'insulaire de débiter contre son souverain. Cependant en arrivant à la rue des tombeaux, le lazzarone, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence; mais soit que celui-ci n'eût pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre le royal personnage.

—Pardon, excellence, dit le lazzarone en appuyant une de ses mains sur le rebord de la calèche, et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol; pardon, excellence, mais avec votre permission je retourne à Naples.

—Pourquoi toi retourner à Naples ? demanda l'Anglais.

—Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazzarone, empruntant pour répondre à l'Anglais la tournure de phrase qu'il paraissait affectionner.

—Et qui oserait pendre toi ? reprit l'Anglais.

—Roi à moi, répondit le lazzarone.

—Et pourquoi pendrait-il toi ?

—Parce que vous avez dit des injures de lui.

—L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

—Le lazzarone ne l'être pas.

—Mais toi n'avoir rien dit.

—Mais moi avoir entendu tout.

—Qui dira toi avoir entendu tout ?

—L'invalide.

—Quel invalide ?

—L'invalide qui va nous accompagner pour visiter Pompéïa.

—Moi pas vouloir d'invalide.

—Alors vous pas visiter Pompéïa.

—Moi pas pouvoir visiter Pompéïa sans invalide ?

—Non.

—Moi en payant ?

—Non.

—Moi en payant le double, le triple, le quadruple ?

—Non, non, non.

—Oh ! oh ! fit l'Anglais; et il tomba dans une réflexion profonde.

Quant au lazzarone, il se mit à essayer de sauter pardessus son ombre.

—Je veux bien prendre l'invalide, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

—Prenons l'invalide, alors, répondit le lazzarone.

—Moi je ne veux pas taire la langue à moi.

—En ce cas je souhaite le bonjour à vous.

—Moi vouloir que tu restes.

—En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.

—Donne le conseil à moi.

—Puisque vous ne vouloir pas taire la langue à vous, prenez un invalide sourd au moins.

—Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir l'invalide sourd. Voilà une piastre pour toi avoir trouvé l'invalide sourd.

Le lazzarone courut au corps-de-garde et choisit un invalide sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'An-

glais continua à soulager son cœur à l'endroit de sa majesté Ferdinand Ier, sans que l'invalide l'entendît et sans que le lazzarone fît semblant de l'entendre. On visita ainsi la maison de Diomède, la vue des tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du poète. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort originale qui attira l'attention de l'Anglais, qui, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siége de bronze, tira son album de sa poche, tira son crayon de son album et commença à dessiner.

A la première ligne qu'il traça, l'invalide et le lazzarone s'approchèrent de lui; l'invalide voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il allait porter la parole.

—Excellence, dit-il, il est défendu de faire des copies des fresques.

—Oh! dit l'Anglais, moi vouloir cette copie.

—C'est défendu.

—Oh! moi, je paierai.

—C'est défendu, même en payant.

—Oh! je paierai le double, le triple, le quadruple.

—Je vous dis que c'est défendu! défendu! défendu! entendez-vous!

—Moi vouloir absolument dessiner cette petite chose pour faire plaisir à milady.

—Alors, l'invalide, mettre vous au corps-de-garde.

—L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner. L'invalide s'approcha d'un air inexorable:

—Pardonnez, excellence, dit le lazzarone.

—Parle à moi.

—Voulez-vous absolument dessiner cette fresque?

—Je le veux.

—Et d'autres encore?

—Oui, et d'autres encore; moi vouloir dessiner toutes les fresques.

—Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un conseil à votre excellence; prenez un invalide aveugle.

—Oh! oh! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore du second conseil que du premier; moi bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour toi avoir trouvé le invalide aveugle.

—Alors, sortons; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

—Je paierai le invalide sourd.

—L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche; puis, sortant de la maison de Salluste, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazzarone courait au corps-de-garde et en ramenait un invalide aveugle conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéïa sur le bout de la patte; c'était un gaillard qui en savait en antiquités plus que beaucoup de membres des inscriptions et Belles-Lettres... Il ouvrit donc la marche à nos visiteurs. Arrivé devant un nouvel édifice, l'Anglais s'écria tout transporté:

—Oh! oh! les maisons êtres numérotées à Pompéïa!... Puis il ajouta tout bas au lazzarone: Moi vouloir peindre la maison numéro 1 pour faire plaisir à milady.

—Faites, dit le lazzarone; pendant ce temps j'amuserai l'invalide. Et le lazzarone alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis. Ce croquis fut fait en quelques minutes.

—Moi très-content, dit l'Anglais; mais moi vouloir retourner à la maison du poète.

—Castor! dit l'invalide à son chien; Castor, à la maison du poète. Et Castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste. Le lazzarone se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

Bientôt on arriva à une fouille: c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait aussitôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé, et s'arrêta devant une petite statue qui avait toutes les qualités pour attirer son attention.

—Oh! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

—Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

—Moi la paierai ce qu'on voudra, pour faire plaisir à milady.

—Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

—Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

—Pardon, excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes déjà bien trouvé, voulez-vous que je vous en donne un troisième?—Eh bien! n'achetez pas la statue, volez-là.

—Oh! toi avoir raison. Avec cela nous avoir l'invalide aveugle; oh! oh! oh! ce être très original.

—Oui; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

—Moi donner une boulette à Castor.

—Faites mieux, prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera; mais nous aurons des jambes et il n'en aura pas.

—Oh! s'écria l'Anglais encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi bien vouloir le invalide boiteux; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle, et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillage, tandis que le lazzarone était allé chercher le nouveau guide. Un quart-d'heure après il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois; il savait que l'Anglais ne marchandait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

L'Anglais, le lazzarone et leur nouveau compagnon entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que le premier allait, tournait, virait, revenant, sans avoir l'air de songer à la statuette, le lazzarone s'amusait à tendre à la hauteur de deux pieds une corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée, il fit un signe à l'Anglais. Celui-ci mit la statuette dans sa poche, et pendant que l'invalide ébahi le regardait faire, il sauta pardessus la corde, et, précédé par le lazzarone, il se sauva à toutes jambes sur la route de Naples.

— Ce dernier trait de mon anglais tout plaisant qu'il paraisse n'en est pas moins en bonne morale une action fort peu délicate.

ALEXANDRE DUMAS.

UNE DETTE D'HONNEUR.

Le concierge du quartier latin est souvent le banquier naturel de l'étudiant, son locataire. Il ne prête pas une forte somme à la fois, c'est vrai; mais peu à peu cette somme grossit, et il n'est pas très rare qu'un étudiant doive jusqu'à 100 et 150 francs à son concierge.

Dernièrement, M. Georges W...., étudiant en droit de troisième année, devait 120 fr. au sien.

— Un de ces jours! un de ces jours! M. Pierre, répétait Georges chaque fois qu'on lui présentait sa note.

Les semaines passaient, mais le jour n'arrivait pas. Un matin pourtant, M. Pierre insista pour avoir au moins un règlement. Georges lui fit un billet, payable à volonté, et M. Pierre s'en alla content.

Quelque temps après, il demanda paiement de son billet.

— Nous sommes à sec, M. Pierre ; un de ces jours ! un de ces jours !

Cette sècheresse dura trois mois. Enfin, M. Pierre entendit un jour compter et remuer des pièces de cinq francs dans la chambre de son débiteur. Il y monte, comme toujours, son billet à la main et sa casquette sous le bras.

— Eh bien ! M. Georges, c'est donc pour aujourd'hui !

— Impossible, dit Georges.

— Comment cela ? et cet argent...

— Cet argent, dit le joyeux étudiant, cet argent n'est plus à moi. J'ai parié vos 120 francs, hier, et je les ai perdus. Dette d'honneur se paie sur le champ, et je vais de ce pas payer la mienne.

— Mais, M. Georges, reprit le concierge, ce que vous me devez, c'est aussi une dette d'honneur !

— Sans doute, mais vous avez mon billet, ma signature. Que je vienne à mourir, ma famille vous paiera et vous ne perdrez rien. Mon autre créancier, au contraire, n'a que ma parole. Si je mourais, il perdrait tout. Comme vous voyez, M. Pierre, ces positions sont complètement différentes, et ce n'est pas à vous que j'ai dû songer aujourd'hui.

Notre brave concierge fit trois pas en arrière, posa sa casquette sur une chaise, et prenant gravement son billet à deux mains, il le déchira.

— Maintenant, dit-il ensuite, je n'ai plus de titre contre vous, M. Georges, et ma dette est aussi une dette d'honneur.

L'étudiant comprit tout ce qu'il y avait eu d'élan à la fois honnête et original dans l'action de M. Pierre. Il le fit asseoir, déjeûner avec lui, et lui compta ces 120 fr. au dessert.

X...

CAUSERIES

sur les sciences et les découvertes nouvelles.

XXV.

PRISE DE POSSESSION DES ÎLES MARQUISES PAR LA FRANCE. — HISTOIRE DE CES ÎLES. — SÉJOUR DE DEUX EUROPÉENS. — AVENTURES DE CABRIT. — TATOUAGE. — ANTHROPOPHAGIE DES INSULAIRES. — NÉCESSITÉ DE LES CIVILISER.

La marine française a récemment pris possession d'un archipel, c'est-à-dire d'un groupe d'îles situées dans la grande mer du Sud à l'ouest de l'Amérique, et connues sous le nom des îles Marquises. Quand je dis connues, je veux parler des géographes, car du reste les marins les ont peu visitées jusqu'à présent, et quoi qu'une partie de cet archipel ait été découverte vers la fin du XVIe siècle par un navigateur espagnol qui étant parti des côtes du Pérou, était arrivé sans beaucoup de difficulté à ce groupe d'îles et s'était contenté de leur donner en masse le nom du marquis de Mendoza, vice roi du Pérou, il s'est passé près de deux cent ans sans que l'Europe se soit mise en peine de savoir ce que c'était que ces îles ; dans le dernier siècle, lorsque le célèbre navigateur Cook eut exploré la grande mer du Sud, jusqu'alors si peu connue, et lorsque, par la publication de ses relations intéressantes, il eut excité la curiosité générale, toutes les grandes puissances maritimes firent entreprendre successivement des voyages de découverte dans cette vaste mer pastorale, et c'est aussi alors que les îles Marquises furent visitées, du moins en passant, par les navigateurs anglais, français, américains ; au commencement du siècle actuel, une expédition russe a touché même aux îles Marquises, et en a donné des détails curieux. Les Américains en avaient pris possession en 1812 ; mais, attaqués par les insulaires, ils ont jugé à propos d'abandonner une conquête à laquelle ils attachaient peu d'importance. Des missionnaires protestans, venus d'Angleterre, ont essayé aussi de convertir les naturels des îles Marquises à la religion chrétienne ; mais ils ont trouvé les habitans si sauvages, que, désespérant du succès, ils ont cru devoir abandonner leur entreprise pieuse. Depuis quelque temps des missionnaires catholiques français leur ont succédé ; le temps nous apprendra s'ils auront été plus heureux que leurs devanciers. Une escadre française est enfin arrivée dans l'archipel, au mois d'août 1842, et le commandant, M. Dupetit-Thouars, étant entré en négociation avec les chefs, et leur ayant promis la protection de son souverain contre leurs ennemis du dehors, il a réussi à les déterminer à se soumettre à la France, dont ils ne devaient guère avoir entendu parler.

Jusqu'à présent, les insulaires ne se sont montrés ni fort aimables ni fort dociles envers les étrangers, et je ne sais si les marins français parviendront à les civiliser un peu. C'est pourtant une belle race d'hommes d'un teint légèrement basané, d'une constitution vigoureuse, d'une taille haute, et douée d'une physionomie prévenante ; les femmes, moins grandes que les hommes, ont des traits agréables, un visage rond, des yeux vifs, un beau teint, mais une démarche un peu traînante. La nature a presque dispensé de tout travail ces insulaires qui habitent un climat délicieux, sous la zone torride dont les chaleurs sont tempérées par les brises de la mer et par l'élévation du sol de ces îles. Les cocotiers, les arbres à pins et les bananiers donnent aux habitants des fruits en assez grande quantité pour leur servir de nourriture pendant toute l'année ; cette récolte ne leur coûte d'autre peine que celle de ramasser les fruits. Ils ne connaissent point le travail si pénible du labourage, celui de la moisson, et tant d'autres travaux imposés aux habitans de nos campagnes. N'ayant point d'hiver, ils sont dispensés de se prémunir contre la rigueur du froid ; un morceau d'étoffe tissé avec les fibres des écorces d'arbre, et noué autour des reins, leur tient lieu de tout vêtement. Leur travail le plus difficile est celui de se construire une cabane ; encore suffit-il pour cela d'abattre quelques arbres, de couper des bambous, d'en faire des espèces de murs, en y entrelaçant des feuilles de cocotiers, et de couvrir la bâtisse de feuilles d'arbre à pins. Ce n'est que pour la nuit et pour les jours de saison pluvieuse, que cet abri leur est nécessaire ; car ils peuvent passer le reste du temps en plein air, à l'ombre des arbres, au bord des sources, ou sur la pente d'une colline. Ils négligent même la pêche, et ils sont, en général, d'assez mauvais marins. Il semble que leurs îles suffisent à tout, et en effet, jusqu'au dernier siècle, ils ne se sont point embarrassés de ce qui se passait sur le reste de la terre, ni même dans les autres groupes d'îles dispersés autour d'eux.

Vous croirez peut-être, d'après ces détails, que les insulaires des Marquises, n'ayant point de besoins factices, et vivant en vrais enfants de la nature, jouissent d'un bonheur parfait. Vous le croirez peut-être plus encore quand vous saurez qu'ils n'avaient point de maladies, et que tous jouissaient d'une santé inaltérable. Quel est le pays du monde qui puisse se vanter d'un semblable bonheur ? On devrait croire aussi que des hommes, qui n'ont rien à désirer, rien à envier à d'autres hommes, et chez lesquels on ne connaît ni la grande richesse ni l'extrême pauvreté, doivent être d'un caractère doux, sociable, pleins de bienveillance les uns envers les autres, et vivre entre eux dans une paix continuelle.

Malheureusement rien de tout cela n'existe dans la réalité ; les insulaires des Marquises ont trompé les premiers Européens qui les ont visités, par la douceur de leur physionomie qui cache une férocité horrible. Le vol est commun chez eux et n'est point regardé comme un vice, de plus, ce sont les plus grands cannibales que l'on connaisse ; avides de chair humaine, ils se font des guerres cruelles pour avoir des victimes à dévorer. Sans religion, sans gouvernement régulier, sans mœurs, ces sauvages divisés en tribus se désolent mutuellement par leurs hostilités implacables et dans les-

quelles les femmes ne le cèdent point aux hommes. Lorsqu'en 1804 l'expédition russe commandée par le capitaine Krusenstern séjourna dans l'archipel des Marquises, il y avait dans l'île de Nukahiva deux Européens, un Français et un Anglais que le sort y avait jetés. Le premier, nommé Joseph Cabrit, était un matelot de Bordeaux qui ayant fait naufrage sur la côte de l'île, aurait été dévoré comme ses compagnons par les insulaires, si la fille du roi prenant pitié de lui n'eût obtenu sa grâce et n'eût consenti à l'épouser. L'Anglais, nommé Roberts, avait été également matelot; il était marié à une femme qui tenait aussi à la famille royale. Ces deux hommes, s'ils avaient eu de l'instruction et s'ils s'étaient bien entendu auraient pu contribuer à réformer les mœurs affreuses des insulaires, et commencer la civilisation de tout l'archipel; mais c'étaient des hommes sans éducation, et qui de plus, jaloux l'un de l'autre se, haïssaient mortellement. Joseph Cabrit allait avec les indigènes à la guerre; il ne mangeait pourtant pas comme eux les prisonniers qu'il faisait; il a assuré dans la suite les avoir toujours rendus en recevant en échange autant de cochons, les seuls animaux domestiques de ces îles, mais que l'on réserve pour les grands festins.

Roberts vivait dans une cabane située au milieu d'une contrée charmante, avec sa femme et son enfant; il tremblait toujours d'être surpris par les cannibales et de leur servir de pâture. Lui ainsi que Cabrit désiraient vivement quitter une île où ils ne pouvaient rien pour la réforme des maux du pays, et où ils ne rencontraient aucune des douceurs de la vie civilisée dont on jouit en Europe, souvent sans en apprécier tous les bienfaits. Ils trouvèrent tous deux moyen de s'enfuir sur des navires européens. On a vu en 1817 Joseph Cabrit à Paris, se faisant voir pour de l'argent, car il était vraiment curieux à voir. A la manière des Nukahuviens, il s'était fait tatouer pendant son séjour dans cette île, de la tête aux pieds, et il n'y avait guère d'endroit de sa peau qui ne fût couvert de dessins en points noirs ou bleuâtres. Nulle part le tatouage n'est porté aussi loin que dans l'île de Nukahiva : on vous y couvre tout le corps d'ornements disposés avec une sorte de symétrie, et pratiqués à l'aide d'instruments pointus en ivoire ou en nacre; c'est une opération très douloureuse, mais on la supporte courageusement pour être un homme distingué; car la beauté du tatouage est aux yeux des insulaires une marque de distinction. Le tatouage de Joseph Cabrit ressemblait à l'armure d'un ancien chevalier, avec ses brassarts et ses cuissarts. Les femmes se contentent de se faire tatouer les pieds et les mains, les lèvres et les oreilles; mais elles trouvent moyen de suppléer au tatouage par des ornements en plumes, en nacre, en bois et en ivoire provenant de dents d'animaux. Les journaux viennent de rappeler que le pauvre Joseph Cabrit, après s'être montré dans les foires pendant plusieurs années, a fini par mourir en 1822 dans l'indigence à Valenciennes, n'ayant tiré de l'honneur d'avoir été le gendre du roi de Nukahiva d'autre avantage que celui de pouvoir montrer pour quelques sols son tatouage aux spectateurs français.

Au commencement de ce siècle, les habitants des Marquises n'avaient point de métaux; ils donnaient des vivres pour un vieux morceau de fer, et ils ne connaissaient d'autres armes que des massues, des lances, des frondes. Mais de fréquentes relations avec les Européens les ont familiarisés avec nos armes à feu. Dans la principale île, les Français, en 1842, ont trouvé tous les naturels armés de fusils; quelques-uns en avaient même deux; aussi leurs guerres sont devenues plus meurtrières, et la population a considérablement diminué; d'ailleurs les Européens leur ont communiqué des maladies contagieuses dont on ne connaissait pas autrefois l'existence dans cet archipel. Vous voyez que c'était mal commencer avec les Européens. Maintenant, c'est le devoir des missionnaires, des marins, de tous les Français enfin qui iront aux îles Marquises, de leur faire connaître aussi les bienfaits de la civilisation, de leur enseigner le culte de Dieu, de leur faire abhorrer l'usage de dévorer leurs semblables et de leur inspirer une bienveillance mutuelle. Si la France parvient à ce résultat, elle aura bien mérité de l'humanité, et les indigènes n'auront point à se repentir de s'être soumis sans réflexion à la domination d'un maître dont ils sont éloignés de quelques milliers de lieues.

DEPPING.

Bulletin officiel de l'Instruction publique.

Dès les mois d'octobre et de novembre on avait reconnu une notable augmentation dans le personnel des collèges de Paris; c'est maintenant un fait officiel attesté par les états universitaires. Cette augmentation est d'environ six cents élèves, externes et internes, tant pour les collèges royaux que pour les collèges communaux.

— Par ordonnance royale et sur le rapport de M. le ministre, M. le baron Thenard, vice-président du conseil de l'instruction publique, a été nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur.

— Par une autre ordonnance divers legs faits aux écoles des frères de la doctrine chrétienne ont été autorisés.

— Par une troisième, la dernière élection de l'Académie de sciences morales et politiques est approuvée.

— Les galeries du Louvre vont être fermées aux artistes, pour préparer l'exposition des Beaux-Arts au mois de mars prochain : déjà un certain nombre de tableaux importants sont annoncés.

— L'Académie royale des sciences a tenu sa séance publique annuelle au milieu d'un grand concours de notabilités de tous les genres.

— La même Académie a nommé une commission pour procéder à l'élection de plusieurs membres correspondans dans les différentes sections.

— Les restes d'une ville phénicienne ont été trouvés près de Yères dans le département du Var.

LE RÉDACTEUR EN CHEF : A. BOUCHÉ.

Imprimerie de CAUBET, rue du Cadran, 9.

LE TITRE et la GRAVURE destinés à la collection de notre Gazette, pour 1842, seront envoyés avec le premier numéro de la seconde année du journal, c'est-à-dire le 6 janvier prochain. C'est aussi dans le courant des mois de janvier et de février que paraîtront la suite et la fin des deux importantes narrations : LA PIASTRE VOYAGEUSE et LA JEUNESSE DE MADAME MALIBRAN. — D'un autre côté, ceux de MESSIEURS nos ACTIONNAIRES qui résident à PARIS sont priés de faire retirer dans nos bureaux, et dès aujourd'hui, la prime que nous donnons pour les ETRENNES, le MONDE A VOL D'OISEAU.